COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS, AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS, ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE AU MANDAT D'ARRÊT DU 11 AVRIL 2000

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. BELGIQUE)

ARRÊT DU 14 FÉVRIER 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING THE ARREST WARRANT OF 11 APRIL 2000

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. BELGIUM)

JUDGMENT OF 14 FEBRUARY 2002

Mode officiel de citation :

Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), arrêt, C.I.J. Recueil 2002, p. 3

Official citation :

Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Judgment, I.C.J. Reports 2002, p. 3

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070940-3

N° de vente :
Sales number **837**

14 FEVRIER 2002

ARRET

MANDAT D'ARRÊT DU 11 AVRIL 2000
(REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO c. BELGIQUE)

ARREST WARRANT OF 11 APRIL 2000
(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. BELGIUM)

14 FEBRUARY 2002

JUDGMENT

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNEE 2002

2002
14 février
Rôle général
n° 121

14 février 2002

AFFAIRE RELATIVE AU MANDAT D'ARRÊT DU 11 AVRIL 2000

(REPUBLIQUE DEMOCRATIQUE DU CONGO c. BELGIQUE)

Circonstances de l'affaire — Emission, par un juge d'instruction belge, d'un « mandat d'arrêt international par défaut » à l'encontre du ministre des affaires étrangères en exercice du Congo, l'incriminant d'infractions graves aux conventions de Genève de 1949 et aux protocoles additionnels y relatifs, ainsi que de crimes contre l'humanité — Diffusion internationale du mandat d'arrêt par le biais d'Interpol — Intéressé ayant cessé par la suite d'exercer la fonction de ministre des affaires étrangères.

* * *

Première exception de la Belgique — Compétence de la Cour — Statut de la Cour, paragraphe 2 de l'article 36 — Existence d'un « différend juridique » entre les Parties au moment du dépôt de la requête introductive d'instance — Événements postérieurs au dépôt de la requête ne privant pas la Cour de sa compétence.

Deuxième exception de la Belgique — Non-lieu — Fait que l'intéressé n'exerce plus la fonction de ministre des affaires étrangères ne mettant pas un terme au différend entre les Parties et ne privant pas la requête de son objet.

Troisième exception de la Belgique — Recevabilité — Faits sur lesquels reposait la requête introductive d'instance n'ayant pas été modifiés de manière telle que le différend initialement porté devant la Cour ait été transformé en un autre différend dont le caractère ne serait pas le même.

Quatrième exception de la Belgique — Recevabilité — Action du Congo ne visant pas à protéger l'un de ses ressortissants — Non-applicabilité des règles concernant l'épuisement des voies de recours internes.

Argumentation subsidiaire de la Belgique — Règle non ultra petita — *Requête introductive d'instance exposant que la prétention de la Belgique à exercer une compétence universelle en émettant le mandat d'arrêt est contraire au droit international — Question non reprise dans les conclusions finales du*

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
14 February
General List
No. 121

14 February 2002

CASE CONCERNING THE ARREST WARRANT OF 11 APRIL 2000

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO *v.* BELGIUM)

Facts of the case — Issue by a Belgian investigating magistrate of "an international arrest warrant in absentia *" against the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Congo, alleging grave breaches of the Geneva Conventions of 1949 and of the Additional Protocols thereto and crimes against humanity — International circulation of arrest warrant through Interpol — Person concerned subsequently ceasing to hold office as Minister for Foreign Affairs.*

* * *

First objection of Belgium — Jurisdiction of the Court — Statute of the Court, Article 36, paragraph 2 — Existence of a "legal dispute" between the Parties at the time of filing of the Application instituting proceedings — Events subsequent to the filing of the Application do not deprive the Court of jurisdiction.

Second objection of Belgium — Mootness — Fact that the person concerned had ceased to hold office as Minister for Foreign Affairs does not put an end to the dispute between the Parties and does not deprive the Application of its object.

Third objection of Belgium — Admissibility — Facts underlying the Application instituting proceedings not changed in a way that transformed the dispute originally brought before the Court into another which is different in character.

Fourth objection of Belgium — Admissibility — Congo not acting in the context of protection of one of its nationals — Inapplicability of rules relating to exhaustion of local remedies.

Subsidiary argument of Belgium — Non ultra petita *rule — Claim in Application instituting proceedings that Belgium's claim to exercise a universal jurisdiction in issuing the arrest warrant is contrary to international law — Claim not made in final submissions of the Congo — Court unable to rule on that ques-*

Congo — La Cour ne pouvant trancher cette question dans le dispositif de son arrêt, mais pouvant en aborder certains aspects dans les motifs de cet arrêt.

* *

Immunité de juridiction pénale et inviolabilité à l'étranger d'un ministre des affaires étrangères en exercice — Convention de Vienne sur les relations diplomatiques du 18 avril 1961, préambule et article 32 — Convention de Vienne sur les relations consulaires du 24 avril 1963 — Convention de New York sur les missions spéciales du 8 décembre 1969, paragraphe 2 de l'article 21 — Règles de droit international coutumier — Nature des fonctions exercées par un ministre des affaires étrangères — Fonctions d'un ministre des affaires étrangères exigeant que, pendant toute la durée de sa charge, celui-ci bénéficie à l'étranger d'une immunité de juridiction pénale et d'une inviolabilité totales — Absence de distinction dans ce contexte entre les actes accomplis à titre « officiel » et ceux qui l'auraient été à titre « privé ».

Absence d'exception à l'immunité de juridiction pénale et à l'inviolabilité d'un ministre des affaires étrangères en exercice lorsque celui-ci est soupçonné d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité — Distinction entre compétence des tribunaux nationaux et immunités juridictionnelles — Distinction entre immunité de juridiction et impunité.

Émission d'un mandat d'arrêt ayant vocation à permettre l'arrestation, sur le territoire belge, d'un ministre des affaires étrangères en exercice — Émission du mandat constituant en soi une atteinte à l'immunité et à l'inviolabilité du ministre des affaires étrangères — Diffusion internationale du mandat d'arrêt visant à établir la base juridique d'une arrestation du ministre des affaires étrangères dans un État tiers et de son extradition ultérieure vers la Belgique — Diffusion internationale du mandat d'arrêt constituant une atteinte à l'immunité et à l'inviolabilité du ministre des affaires étrangères.

* *

Remèdes demandés par le Congo — Constatation, par la Cour, d'une responsabilité internationale de la Belgique, et réparation de ce seul fait du préjudice moral invoqué par le Congo — Obligation pour la Belgique, par les moyens de son choix, de mettre à néant le mandat d'arrêt et d'en informer les autorités auprès desquelles il a été diffusé.

ARRÊT

Présents: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, Mme Van den Wyngaert, *juges* ad hoc; M. Couvreur, *greffier*.

En l'affaire relative au mandat d'arrêt du 11 avril 2000,

entre

la République démocratique du Congo,

tion in the operative part of its Judgment but not prevented from dealing with certain aspects of the question in the reasoning of its Judgment.

* *

Immunity from criminal jurisdiction in other States and also inviolability of an incumbent Minister for Foreign Affairs — Vienna Convention on Diplomatic Relations of 18 April 1961, preamble, Article 32 — Vienna Convention on Consular Relations of 24 April 1963 — New York Convention on Special Missions of 8 December 1969, Article 21, paragraph 2 — Customary international law rules — Nature of the functions exercised by a Minister for Foreign Affairs — Functions such that, throughout the duration of his or her office, a Minister for Foreign Affairs when abroad enjoys full immunity from criminal jurisdiction and inviolability — No distinction in this context between acts performed in an "official" capacity and those claimed to have been performed in a "private capacity".

No exception to immunity from criminal jurisdiction and inviolability where an incumbent Minister for Foreign Affairs suspected of having committed war crimes or crimes against humanity — Distinction between jurisdiction of national courts and jurisdictional immunities — Distinction between immunity from jurisdiction and impunity.

Issuing of arrest warrant intended to enable the arrest on Belgian territory of an incumbent Minister for Foreign Affairs — Mere issuing of warrant a failure to respect the immunity and inviolability of Minister for Foreign Affairs — Purpose of the international circulation of the arrest warrant to establish a legal basis for the arrest of Minister for Foreign Affairs abroad and his subsequent extradition to Belgium — International circulation of the warrant a failure to respect the immunity and inviolability of Minister for Foreign Affairs.

* *

Remedies sought by the Congo — Finding by the Court of international responsibility of Belgium making good the moral injury complained of by the Congo — Belgium required by means of its own choosing to cancel the warrant in question and so inform the authorities to whom it was circulated.

JUDGMENT

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL; *Judges* ad hoc BULA-BULA, VAN DEN WYNGAERT; *Registrar* COUVREUR.

In the case concerning the arrest warrant of 11 April 2000,

between

the Democratic Republic of the Congo,

représentée par

S. Exc. M. Jacques Masangu-a-Mwanza, ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire de la République démocratique du Congo auprès du Royaume des Pays-Bas,

comme agent;

S. Exc. M. Ngele Masudi, ministre de la justice et garde des sceaux,
M. Kosisaka Kombe, conseiller juridique à la présidence de la République,
M. François Rigaux, professeur émérite de l'Université catholique de Louvain,
Mme Monique Chemillier-Gendreau, professeur à l'Université de Paris VII (Denis Diderot),
M. Pierre d'Argent, chargé de cours à l'Université catholique de Louvain,
M. Moka N'Golo, bâtonnier,
M. Djeina Wembou, professeur à l'Université d'Abidjan,

comme conseils et avocats;

M. Mazyambo Makengo, conseiller juridique au ministère de la justice,

comme conseiller,

et

le Royaume de Belgique,

représenté par

M. Jan Devadder, directeur général des affaires juridiques du ministère des affaires étrangères,

comme agent;

M. Eric David, professeur de droit international public à l'Université libre de Bruxelles,
M. Daniel Bethlehem, *Barrister*, membre du barreau d'Angleterre et du pays de Galles, *Fellow of Clare Hall* et directeur adjoint du Lauterpacht Research Centre for International Law de l'Université de Cambridge,

comme conseils et avocats;

S. Exc. le baron Olivier Gilles de Pélichy, représentant permanent du Royaume de Belgique auprès de l'Organisation pour l'interdiction des armes chimiques, en charge des relations avec la Cour internationale de Justice,
M. Claude Debrulle, directeur général de la législation pénale et des droits de l'homme du ministère de la justice,
M. Pierre Morlet, avocat général auprès de la cour d'appel de Bruxelles,
M. Wouter Detavernier, conseiller adjoint à la direction générale des affaires juridiques du ministère des affaires étrangères,
M. Rodney Neufeld, *Research Associate* au Lauterpacht Research Centre for International Law de l'Université de Cambridge,
M. Tom Vanderhaeghe, assistant à l'Université libre de Bruxelles,

LA COUR,

ainsi composée,

après délibéré en chambre du conseil,

rend l'arrêt suivant :

represented by

H.E. Mr. Jacques Masangu-a-Mwanza, Ambassador Extraordinary and Plenipotentiary of the Democratic Republic of the Congo to the Kingdom of the Netherlands,

as Agent;

H.E. Mr. Ngele Masudi, Minister of Justice and Keeper of the Seals,
Maître Kosisaka Kombe, Legal Adviser to the Presidency of the Republic,
Mr. François Rigaux, Professor Emeritus at the Catholic University of Louvain,
Ms Monique Chemillier-Gendreau, Professor at the University of Paris VII (Denis Diderot),
Mr. Pierre d'Argent, Chargé de cours, Catholic University of Louvain,
Mr. Moka N'Golo, Bâtonnier,
Mr. Djeina Wembou, Professor at the University of Abidjan,

as Counsel and Advocates;

Mr. Mazyambo Makengo, Legal Adviser to the Ministry of Justice,

as Counsellor,

and

the Kingdom of Belgium,

represented by

Mr. Jan Devadder, Director-General, Legal Matters, Ministry of Foreign Affairs,

as Agent;

Mr. Eric David, Professor of Public International Law, Université libre de Bruxelles,
Mr. Daniel Bethlehem, Barrister, Bar of England and Wales, Fellow of Clare Hall and Deputy Director of the Lauterpacht Research Centre for International Law, University of Cambridge,

as Counsel and Advocates;

H.E. Baron Olivier Gilles de Pelichy, Permanent Representative of the Kingdom of Belgium to the Organization for the Prohibition of Chemical Weapons, responsible for relations with the International Court of Justice,
Mr. Claude Debrulle, Director-General, Criminal Legislation and Human Rights, Ministry of Justice,
Mr. Pierre Morlet, Advocate-General, Brussels Cour d'Appel,
Mr. Wouter Detavernier, Deputy Counsellor, Directorate-General Legal Matters, Ministry of Foreign Affairs,
Mr. Rodney Neufeld, Research Associate, Lauterpacht Research Centre for International Law, University of Cambridge,
Mr. Tom Vanderhaeghe, Assistant at the Université libre de Bruxelles,

THE COURT,

composed as above,

after deliberation,

delivers the following Judgment:

1. Le 17 octobre 2000, la République démocratique du Congo (dénommée ci-après le «Congo») a déposé au Greffe de la Cour une requête introduisant une instance contre le Royaume de Belgique (dénommé ci-après la «Belgique») au sujet d'un différend concernant un «mandat d'arrêt international qu'un juge d'instruction belge — a décerné le 11 avril 2000 contre le ministre des affaires étrangères en exercice de la République démocratique du Congo, M. Abdulaye Yerodia Ndombasi».

Dans cette requête, le Congo soutenait que la Belgique avait violé le «principe selon lequel un Etat ne peut exercer son pouvoir sur le territoire d'un autre Etat», le «principe de l'égalité souveraine entre tous les Membres de l'Organisation des Nations Unies, proclamé par l'article 2, paragraphe 1, de la Charte des Nations Unies», ainsi que «l'immunité diplomatique du ministre des affaires étrangères d'un Etat souverain, reconnue par la jurisprudence de la Cour et découlant de l'article 41, paragraphe 2, de la convention de Vienne du 18 avril 1961 sur les relations diplomatiques».

Pour fonder la compétence de la Cour, le Congo invoquait, dans ladite requête, le fait que «[l]a Belgique a[vait] accepté la juridiction de la Cour et, [qu']en tant que de besoin, [ladite] requête [valait] acceptation de cette juridiction par la République démocratique du Congo».

2. Conformément au paragraphe 2 de l'article 40 du Statut, la requête a été immédiatement communiquée au Gouvernement belge par le greffier; et, conformément au paragraphe 3 de cet article, tous les Etats admis à ester devant la Cour ont été informés de la requête.

3. La Cour ne comptant sur le siège aucun juge de la nationalité des Parties, chacune d'elles a procédé, dans l'exercice du droit que lui confère le paragraphe 3 de l'article 31 du Statut, à la désignation d'un juge *ad hoc* pour siéger en l'affaire: le Congo a désigné M. Sayeman Bula-Bula, et la Belgique Mme Christine Van den Wyngaert.

4. Le 17 octobre 2000, jour du dépôt de la requête, le Gouvernement congolais a également déposé au Greffe de la Cour une demande en indication de mesure conservatoire fondée sur l'article 41 du Statut de la Cour. Au cours des audiences consacrées à l'examen de ladite demande, la Belgique a présenté pour sa part une demande tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle.

Par ordonnance du 8 décembre 2000, la Cour, d'une part, a rejeté cette demande tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle et, d'autre part, a dit que les circonstances, telles qu'elles se présentaient alors à la Cour, n'étaient pas de nature à exiger l'exercice de son pouvoir d'indiquer, en vertu de l'article 41 du Statut, des mesures conservatoires. Dans la même ordonnance, la Cour a par ailleurs déclaré qu'«il [était] souhaitable que les questions soumises à la Cour soient tranchées aussitôt que possible» et que, «dès lors, il conv[enait] de parvenir à une décision sur la requête du Congo dans les plus brefs délais».

5. Par ordonnance du 13 décembre 2000, le président de la Cour, compte tenu de l'accord des Parties tel qu'exprimé lors d'une réunion tenue avec leurs agents le 8 décembre 2000, a fixé des délais pour le dépôt d'un mémoire du Congo et d'un contre-mémoire de la Belgique portant à la fois sur les questions de compétence et de recevabilité et sur le fond. Par ordonnances des 14 mars 2001 et 12 avril 2001, ces délais, compte tenu des raisons invoquées par le Congo et de l'accord des Parties, ont été successivement prorogés. Le mémoire du Congo a été déposé le 16 mai 2001, dans le délai tel que finalement prescrit.

6. Par ordonnance du 27 juin 2001, la Cour, d'une part, a rejeté une

1. On 17 October 2000 the Democratic Republic of the Congo (hereinafter referred to as "the Congo") filed in the Registry of the Court an Application instituting proceedings against the Kingdom of Belgium (hereinafter referred to as "Belgium") in respect of a dispute concerning an "international arrest warrant issued on 11 April 2000 by a Belgian investigating judge ... against the Minister for Foreign Affairs in office of the Democratic Republic of the Congo, Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi".

In that Application the Congo contended that Belgium had violated the "principle that a State may not exercise its authority on the territory of another State", the "principle of sovereign equality among all Members of the United Nations, as laid down in Article 2, paragraph 1, of the Charter of the United Nations", as well as "the diplomatic immunity of the Minister for Foreign Affairs of a sovereign State, as recognized by the jurisprudence of the Court and following from Article 41, paragraph 2, of the Vienna Convention of 18 April 1961 on Diplomatic Relations".

In order to found the Court's jurisdiction the Congo invoked in the aforementioned Application the fact that "Belgium ha[d] accepted the jurisdiction of the Court and, in so far as may be required, the [aforementioned] Application signifie[d] acceptance of that jurisdiction by the Democratic Republic of the Congo".

2. Pursuant to Article 40, paragraph 2, of the Statute, the Application was forthwith communicated to the Government of Belgium by the Registrar; and, in accordance with paragraph 3 of that Article, all States entitled to appear before the Court were notified of the Application.

3. Since the Court included upon the Bench no judge of the nationality of either of the Parties, each Party proceeded to exercise the right conferred by Article 31, paragraph 3, of the Statute to choose a judge *ad hoc* to sit in the case; the Congo chose Mr. Sayeman Bula-Bula, and Belgium Ms Christine Van den Wyngaert.

4. On 17 October 2000, the day on which the Application was filed, the Government of the Congo also filed in the Registry of the Court a request for the indication of a provisional measure based on Article 41 of the Statute of the Court. At the hearings on that request, Belgium, for its part, asked that the case be removed from the List.

By Order of 8 December 2000 the Court, on the one hand, rejected Belgium's request that the case be removed from the List and, on the other, held that the circumstances, as they then presented themselves to the Court, were not such as to require the exercise of its power under Article 41 of the Statute to indicate provisional measures. In the same Order, the Court also held that "it [was] desirable that the issues before the Court should be determined as soon as possible" and that "it [was] therefore appropriate to ensure that a decision on the Congo's Application be reached with all expedition".

5. By Order of 13 December 2000, the President of the Court, taking account of the agreement of the Parties as expressed at a meeting held with their Agents on 8 December 2000, fixed time-limits for the filing of a Memorial by the Congo and of a Counter-Memorial by Belgium, addressing both issues of jurisdiction and admissibility and the merits. By Orders of 14 March 2001 and 12 April 2001, these time-limits, taking account of the reasons given by the Congo and the agreement of the Parties, were successively extended. The Memorial of the Congo was filed on 16 May 2001 within the time-limit thus finally prescribed.

6. By Order of 27 June 2001, the Court, on the one hand, rejected a request

demande de la Belgique tendant à autoriser, en dérogation des ordonnances déjà rendues par le président de la Cour, la présentation par la Belgique d'exceptions préliminaires entraînant la suspension de la procédure sur le fond et, d'autre part, à proroger le délai prescrit dans l'ordonnance du 12 avril 2001 pour le dépôt par la Belgique d'un contre-mémoire portant à la fois sur les questions de compétence et de recevabilité et sur le fond. Le contre-mémoire de la Belgique a été déposé le 28 septembre 2001, dans le délai ainsi prorogé.

7. Conformément au paragraphe 2 de l'article 53 de son Règlement, la Cour, après s'être renseignée auprès des Parties, a décidé que des exemplaires des pièces de procédure et des documents annexes seraient rendus accessibles au public à l'ouverture de la procédure orale.

8. Des audiences publiques ont été tenues du 15 au 19 octobre 2001, au cours desquelles ont été entendus en leurs plaidoiries et réponses :

Pour le Congo : S. Exc. M. Jacques Masangu-a-Mwanza,
S. Exc. M. Ngele Masudi,
M. Kosisaka Kombe,
M. François Rigaux,
Mme Monique Chemillier-Gendreau,
M. Pierre d'Argent.

Pour la Belgique : M. Jan Devadder,
M. Daniel Bethlehem,
M. Eric David.

9. A l'audience, des membres de la Cour ont posé à la Belgique des questions auxquelles il a été répondu oralement et par écrit, conformément au paragraphe 4 de l'article 61 du Règlement. Le Congo a présenté des observations écrites sur la réponse qui avait été fournie par écrit à l'une de ces questions, conformément à l'article 72 du Règlement.

*

10. Dans la requête, la décision demandée par le Congo a été ainsi formulée :

> « Il est demandé à la Cour de dire que le Royaume de Belgique devra annuler le mandat d'arrêt international qu'un juge d'instruction belge, M. Vandermeersch, du tribunal de première instance de Bruxelles, a décerné le 11 avril 2000 contre le ministre des affaires étrangères en exercice de la République démocratique du Congo, M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, en vue de son arrestation provisoire préalablement à une demande d'extradition vers la Belgique, pour de prétendus crimes constituant des « violations graves de droit international humanitaire », mandat d'arrêt que ce juge a diffusé à tous les Etats, y compris la République démocratique du Congo elle-même, qui l'a reçu le 12 juillet 2000. »

11. Dans la procédure écrite, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties :

Au nom du Gouvernement du Congo,

dans le mémoire :

> « A la lumière des faits et des arguments exposés ci-dessus, le Gouvernement de la République démocratique du Congo prie la Cour de dire et juger :

by Belgium for authorization, in derogation from the previous Orders of the President of the Court, to submit preliminary objections involving suspension of the proceedings on the merits and, on the other, extended the time-limit prescribed in the Order of 12 April 2001 for the filing by Belgium of a Counter-Memorial addressing both questions of jurisdiction and admissibility and the merits. The Counter-Memorial of Belgium was filed on 28 September 2001 within the time-limit thus extended.

7. Pursuant to Article 53, paragraph 2, of the Rules, the Court, after ascertaining the views of the Parties, decided that copies of the pleadings and documents annexed would be made available to the public at the opening of the oral proceedings.

8. Public hearings were held from 15 to 19 October 2001, at which the Court heard the oral arguments and replies of:

For the Congo: H.E. Mr. Jacques Masangu-a-Mwanza,
H.E. Mr. Ngele Masudi,
Maître Kosisaka Kombe,
Mr. François Rigaux,
Ms Monique Chemillier-Gendreau,
Mr. Pierre d'Argent.

For Belgium: Mr. Jan Devadder,
Mr. Daniel Bethlehem,
Mr. Eric David.

9. At the hearings, Members of the Court put questions to Belgium, to which replies were given orally or in writing, in accordance with Article 61, paragraph 4, of the Rules of Court. The Congo provided its written comments on the reply that was given in writing to one of these questions, pursuant to Article 72 of the Rules of Court.

*

10. In its Application, the Congo formulated the decision requested in the following terms:

> "The Court is requested to declare that the Kingdom of Belgium shall annul the international arrest warrant issued on 11 April 2000 by a Belgian investigating judge, Mr. Vandermeersch, of the Brussels Tribunal de première instance against the Minister for Foreign Affairs in office of the Democratic Republic of the Congo, Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, seeking his provisional detention pending a request for extradition to Belgium for alleged crimes constituting "serious violations of international humanitarian law", that warrant having been circulated by the judge to all States, including the Democratic Republic of the Congo, which received it on 12 July 2000."

11. In the course of the written proceedings, the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of the Congo,

in the Memorial:

> "In light of the facts and arguments set out above, the Government of the Democratic Republic of the Congo requests the Court to adjudge and declare that

1. Que, en émettant et en diffusant internationalement le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 délivré à charge de M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, la Belgique a violé, à l'encontre de la RDC, la règle de droit international coutumier relative à l'inviolabilité et l'immunité pénale absolues des ministres des affaires étrangères en fonction;
2. Que la constatation solennelle par la Cour du caractère illicite de ce fait constitue une forme adéquate de satisfaction permettant de réparer le dommage moral qui en découle dans le chef de la RDC;
3. Que la violation du droit international dont procèdent l'émission et la diffusion internationale du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 interdit à tout Etat, en ce compris la Belgique, d'y donner suite;
4. Que la Belgique est tenue de retirer et mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et de faire savoir auprès des autorités étrangères auxquelles ledit mandat fut diffusé qu'elle renonce à solliciter leur coopération pour l'exécution de ce mandat illicite suite à l'arrêt de la Cour. »

Au nom du Gouvernement de la Belgique,

dans le contre-mémoire:

«Pour les motifs développés dans la Partie II du présent contre-mémoire, la Belgique demande à la Cour, à titre préliminaire, de dire et de juger que la Cour n'est pas compétente et/ou que la requête de la République démocratique du Congo contre la Belgique n'est pas recevable.

Si, contrairement aux conclusions ci-dessus, la Cour devait conclure qu'elle était compétente et que la requête de la République démocratique du Congo était recevable, la Belgique demande à la Cour de rejeter les conclusions finales de la République démocratique du Congo sur le fond de la demande et de rejeter la requête. »

12. Dans la procédure orale, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties:

Au nom du Gouvernement du Congo,

« A la lumière des faits et des arguments exposés au cours de la procédure écrite et orale, le Gouvernement de la République démocratique du Congo prie la Cour de dire et juger:

1. Que, en émettant et en diffusant internationalement le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 délivré à charge de M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, la Belgique a violé, à l'encontre de la République démocratique du Congo, la règle de droit international coutumier relative à l'inviolabilité et l'immunité pénale absolues des ministres des affaires étrangères en fonction; que, ce faisant, elle a porté atteinte au principe de l'égalité souveraine entre les Etats;
2. Que la constatation solennelle par la Cour du caractère illicite de ce fait constitue une forme adéquate de satisfaction permettant de réparer le dommage moral qui en découle dans le chef de la République démocratique du Congo;
3. Que les violations du droit international dont procèdent l'émission et la diffusion internationale du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 interdisent à tout Etat, en ce compris la Belgique, d'y donner suite;
4. Que la Belgique est tenue de retirer et mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et de faire savoir auprès des autorités étrangères aux-

1. by issuing and internationally circulating the arrest warrant of 11 April 2000 against Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, Belgium committed a violation in regard to the DRC of the rule of customary international law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of incumbent foreign ministers;
2. a formal finding by the Court of the unlawfulness of that act constitutes an appropriate form of satisfaction, providing reparation for the consequent moral injury to the DRC;
3. the violation of international law underlying the issue and international circulation of the arrest warrant of 11 April 2000 precludes any State, including Belgium, from executing it;
4. Belgium shall be required to recall and cancel the arrest warrant of 11 April 2000 and to inform the foreign authorities to whom the warrant was circulated that, following the Court's Judgment, Belgium renounces its request for their co-operation in executing the unlawful warrant."

On behalf of the Government of Belgium,

in the Counter-Memorial:

"For the reasons stated in Part II of this Counter-Memorial, Belgium requests the Court, as a preliminary matter, to adjudge and declare that the Court lacks jurisdiction in this case and/or that the application by the Democratic Republic of the Congo against Belgium is inadmissible.

If, contrary to the preceding submission, the Court concludes that it does have jurisdiction in this case and that the application by the Democratic Republic of the Congo is admissible, Belgium requests the Court to reject the submissions of the Democratic Republic of the Congo on the merits of the case and to dismiss the application."

12. At the oral proceedings, the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of the Congo,

"In light of the facts and arguments set out during the written and oral proceedings, the Government of the Democratic Republic of the Congo requests the Court to adjudge and declare that:

1. by issuing and internationally circulating the arrest warrant of 11 April 2000 against Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, Belgium committed a violation in regard to the Democratic Republic of the Congo of the rule of customary international law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of incumbent foreign ministers; in so doing, it violated the principle of sovereign equality among States;
2. a formal finding by the Court of the unlawfulness of that act constitutes an appropriate form of satisfaction, providing reparation for the consequent moral injury to the Democratic Republic of the Congo;
3. the violations of international law underlying the issue and international circulation of the arrest warrant of 11 April 2000 preclude any State, including Belgium, from executing it;
4. Belgium shall be required to recall and cancel the arrest warrant of 11 April 2000 and to inform the foreign authorities to whom the war-

quelles ledit mandat fut diffusé qu'elle renonce à solliciter leur coopération pour l'exécution de ce mandat illicite.»

Au nom du Gouvernement de la Belgique,

«Pour les motifs développés dans le contre-mémoire de la Belgique et dans ses conclusions orales, la Belgique demande à la Cour, à titre préliminaire, de dire et de juger que la Cour n'est pas compétente et/ou que la requête de la République démocratique du Congo contre la Belgique n'est pas recevable.

Si, contrairement aux conclusions de la Belgique sur la compétence et la recevabilité de la demande, la Cour devait conclure qu'elle était compétente et que la requête de la République démocratique du Congo était recevable, la Belgique demande à la Cour de rejeter les conclusions finales de la République démocratique du Congo sur le fond de la demande et de rejeter la requête.»

* * *

13. Le 11 avril 2000, un juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bruxelles a émis un «mandat d'arrêt international par défaut» à l'encontre de M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, sous l'inculpation, en tant qu'auteur ou coauteur, de crimes constituant des infractions graves aux conventions de Genève de 1949 et aux protocoles additionnels à ces conventions, ainsi que de crimes contre l'humanité.

Au moment de l'émission du mandat d'arrêt, M. Yerodia était ministre des affaires étrangères du Congo.

14. Ce mandat d'arrêt a été transmis au Congo le 7 juin 2000 et reçu par les autorités de celui-ci le 12 juillet 2000. Selon la Belgique, il a simultanément été transmis à l'Organisation internationale de police criminelle (Interpol), organisation dont la fonction est de renforcer et faciliter la coopération transfrontière entre les services de police judiciaire sur le plan universel; le mandat aurait fait l'objet, par l'intermédiaire de cette dernière, d'une diffusion internationale.

15. Dans le mandat d'arrêt, il est reproché à M. Yerodia d'avoir tenu certains discours incitant à la haine raciale au cours du mois d'août 1998. Les crimes dont M. Yerodia était ainsi accusé étaient punissables en Belgique au titre de la loi du 16 juin 1993 «relative à la répression des infractions graves aux conventions internationales de Genève du 12 août 1949 et aux protocoles I et II du 8 juin 1977, additionnels à ces conventions», telle que modifiée par la loi du 10 février 1999 «relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire» (dénommée ci-après la «loi belge»).

L'article 7 de la loi belge dispose que «les juridictions belges sont compétentes pour connaître des infractions prévues à la présente loi, indépendamment du lieu où celles-ci auront été commises». En l'espèce, selon la Belgique, les plaintes à l'origine de la procédure dans le cadre de laquelle a été émis le mandat d'arrêt émanaient de douze personnes, toutes résidant en Belgique, dont cinq de nationalité belge. Il n'est cependant pas contesté par la Belgique que les faits allégués auxquels se rapporte le

rant was circulated that Belgium renounces its request for their co-operation in executing the unlawful warrant."

On behalf of the Government of Belgium,

"For the reasons stated in the Counter-Memorial of Belgium and in its oral submissions, Belgium requests the Court, as a preliminary matter, to adjudge and declare that the Court lacks jurisdiction in this case and/or that the Application by the Democratic Republic of the Congo against Belgium is inadmissible.

If, contrary to the submissions of Belgium with regard to the Court's jurisdiction and the admissibility of the Application, the Court concludes that it does have jurisdiction in this case and that the Application by the Democratic Republic of the Congo is admissible, Belgium requests the Court to reject the submissions of the Democratic Republic of the Congo on the merits of the case and to dismiss the Application."

* * *

13. On 11 April 2000 an investigating judge of the Brussels Tribunal de premiere instance issued "an international arrest warrant *in absentia*" against Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, charging him, as perpetrator or co-perpetrator, with offences constituting grave breaches of the Geneva Conventions of 1949 and of the Additional Protocols thereto, and with crimes against humanity.

At the time when the arrest warrant was issued Mr. Yerodia was the Minister for Foreign Affairs of the Congo.

14. The arrest warrant was transmitted to the Congo on 7 June 2000, being received by the Congolese authorities on 12 July 2000. According to Belgium, the warrant was at the same time transmitted to the International Criminal Police Organization (Interpol), an organization whose function is to enhance and facilitate cross-border criminal police co-operation worldwide; through the latter, it was circulated internationally.

15. In the arrest warrant, Mr. Yerodia is accused of having made various speeches inciting racial hatred during the month of August 1998. The crimes with which Mr. Yerodia was charged were punishable in Belgium under the Law of 16 June 1993 "concerning the Punishment of Grave Breaches of the International Geneva Conventions of 12 August 1949 and of Protocols I and II of 8 June 1977 Additional Thereto", as amended by the Law of 10 February 1999 "concerning the Punishment of Serious Violations of International Humanitarian Law" (hereinafter referred to as the "Belgian Law").

Article 7 of the Belgian Law provides that "The Belgian courts shall have jurisdiction in respect of the offences provided for in the present Law, wheresoever they may have been committed". In the present case, according to Belgium, the complaints that initiated the proceedings as a result of which the arrest warrant was issued emanated from 12 individuals all resident in Belgium, five of whom were of Belgian nationality. It is not contested by Belgium, however, that the alleged acts to which

mandat d'arrêt ont été commis hors du territoire belge; que, au moment des faits, M. Yerodia n'était pas ressortissant belge; et qu'il ne se trouvait pas sur le territoire belge lorsque a été émis et diffusé le mandat d'arrêt. Il n'est pas davantage contesté qu'aucun ressortissant belge ne figurait parmi les victimes des violences qui auraient résulté des infractions imputées à M. Yerodia.

Le paragraphe 3 de l'article 5 de la loi belge dispose en outre que «[l]'immunité attachée à la qualité officielle d'une personne n'empêche pas l'application de la présente loi».

16. A l'audience, la Belgique a soutenu par ailleurs avoir offert «de confier le dossier aux autorités compétentes [du Congo] pour enquête et poursuite éventuelle» et a fait état d'un certain nombre de démarches qu'elle aurait entreprises à cet égard à partir de septembre 2000, soit avant le dépôt de la requête introductive d'instance. Le Congo a quant à lui indiqué ce qui suit: «On a peu d'informations sur les formes [de ces propositions belges].» Il a ajouté que «[c]'est ... à un moment très tardif que ces propositions semblent avoir été faites, c'est-à-dire *après* qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre M. Yerodia».

17. Le 17 octobre 2000, le Congo a déposé au Greffe une requête introductive d'instance (voir paragraphe 1 ci-dessus), dans laquelle il était demandé à la Cour «de dire que le Royaume de Belgique devra annuler le mandat d'arrêt international ... décerné le 11 avril 2000». Le Congo y faisait valoir deux moyens de droit distincts. Il soutenait en premier lieu que «[l]a *compétence universelle* que l'Etat belge s'attribue par l'article 7 de la loi en cause» constituait une

> «[v]iolation du principe selon lequel un Etat ne peut exercer son pouvoir sur le territoire d'un autre Etat et du principe de l'égalité souveraine entre tous les Membres de l'Organisation des Nations Unies, proclamé par l'article 2, paragraphe 1, de la Charte des Nations Unies».

Il y affirmait en deuxième lieu que «[l]'exclusion, qui découle de l'article 5 ... de la loi belge, de l'immunité du ministre des affaires étrangères en exercice» constituait une «[v]iolation de l'immunité diplomatique du ministre des affaires étrangères d'un Etat souverain, reconnu[e] par la jurisprudence de la Cour et découlant de l'article 41, paragraphe 2, de la convention de Vienne du 18 avril 1961 sur les relations diplomatiques».

18. Le jour même du dépôt de sa requête introductive d'instance, le Congo a présenté à la Cour, en application de l'article 41 du Statut de cette dernière, une demande en indication de mesure conservatoire. Au cours des audiences consacrées à l'examen de cette demande, la Cour a été informée qu'en novembre 2000 un remaniement ministériel était intervenu au Congo, à la suite duquel M. Yerodia avait cessé d'exercer les fonctions de ministre des affaires étrangères et s'était vu confier le portefeuille de ministre de l'éducation nationale. La Belgique en a conclu que la requête du Congo était devenue sans objet et a demandé à la Cour,

the arrest warrant relates were committed outside Belgian territory, that Mr. Yerodia was not a Belgian national at the time of those acts, and that Mr. Yerodia was not in Belgian territory at the time that the arrest warrant was issued and circulated. That no Belgian nationals were victims of the violence that was said to have resulted from Mr. Yerodia's alleged offences was also uncontested.

Article 5, paragraph 3, of the Belgian Law further provides that "[i]mmunity attaching to the official capacity of a person shall not prevent the application of the present Law".

16. At the hearings, Belgium further claimed that it offered "to entrust the case to the competent authorities [of the Congo] for enquiry and possible prosecution", and referred to a certain number of steps which it claimed to have taken in this regard from September 2000, that is, before the filing of the Application instituting proceedings. The Congo for its part stated the following: "We have scant information concerning the form [of these Belgian proposals]." It added that "these proposals . . . appear to have been made very belatedly, namely *after* an arrest warrant against Mr. Yerodia had been issued".

17. On 17 October 2000, the Congo filed in the Registry an Application instituting the present proceedings (see paragraph 1 above), in which the Court was requested "to declare that the Kingdom of Belgium shall annul the international arrest warrant issued on 11 April 2000". The Congo relied in its Application on two separate legal grounds. First, it claimed that "[t]he *universal jurisdiction* that the Belgian State attributes to itself under Article 7 of the Law in question" constituted a

> "[v]iolation of the principle that a State may not exercise its authority on the territory of another State and of the principle of sovereign equality among all Members of the United Nations, as laid down in Article 2, paragraph 1, of the Charter of the United Nations".

Secondly, it claimed that "[t]he non-recognition, on the basis of Article 5 . . . of the Belgian Law, of the immunity of a Minister for Foreign Affairs in office" constituted a "[v]iolation of the diplomatic immunity of the Minister for Foreign Affairs of a sovereign State, as recognized by the jurisprudence of the Court and following from Article 41, paragraph 2, of the Vienna Convention of 18 April 1961 on Diplomatic Relations".

18. On the same day that it filed its Application instituting proceedings, the Congo submitted a request to the Court for the indication of a provisional measure under Article 41 of the Statute of the Court. During the hearings devoted to consideration of that request, the Court was informed that in November 2000 a ministerial reshuffle had taken place in the Congo, following which Mr. Yerodia had ceased to hold office as Minister for Foreign Affairs and had been entrusted with the portfolio of Minister of Education. Belgium accordingly claimed that the Congo's Application had become moot and asked the Court, as has already been

ainsi qu'il a déjà été rappelé, de rayer l'affaire du rôle. Par ordonnance en date du 8 décembre 2000, la Cour a rejeté à la fois les conclusions de la Belgique en vue d'une telle radiation et la demande en indication de mesures conservatoires du Congo (voir paragraphe 4 ci-dessus).

19. A partir de la mi-avril 2001, lorsque a été constitué un nouveau gouvernement au Congo, M. Yerodia a cessé d'occuper le poste de ministre de l'éducation. Il n'occupe plus aujourd'hui aucun poste ministériel.

20. Le 12 septembre 2001, le bureau central national belge d'Interpol a prié le secrétariat général d'Interpol d'émettre une notice rouge visant M. Yerodia. De telles notices concernent des individus dont l'arrestation est demandée en vue de leur extradition. Le 19 octobre 2001, lors des audiences publiques tenues aux fins d'entendre les Parties en leurs plaidoiries en l'affaire, la Belgique a informé la Cour qu'en réponse à cette demande Interpol avait sollicité des informations supplémentaires le 27 septembre 2001 et qu'aucune notice rouge n'avait encore été diffusée.

21. Bien que, dans sa requête, le Congo ait initialement fait valoir deux moyens de droit distincts (voir paragraphe 17 ci-dessus), les conclusions que le Congo a formulées dans son mémoire, comme les conclusions finales qu'il a présentées à l'issue de la procédure orale, ne font état que d'une violation, «à [son] encontre .... [de] la règle de droit international coutumier relative à l'inviolabilité et l'immunité pénale absolues des ministres des affaires étrangères en fonction» (voir paragraphes 11 et 12 ci-dessus).

* * *

22. Les Parties, dans leurs écritures et leurs plaidoiries, ont traité des questions de compétence et de recevabilité ainsi que des questions de fond (voir paragraphes 5 et 6 ci-dessus). La Belgique a soulevé à cet égard un certain nombre d'exceptions que la Cour commencera par examiner.

* *

23. La première exception soulevée par la Belgique est ainsi formulée:

> «Etant donné que M. Yerodia Ndombasi n'est plus ni ministre des affaires étrangères [du Congo,] ni ministre chargé d'une quelconque autre fonction au sein du Gouvernement [du Congo], il n'y a plus de «différend juridique» entre les Parties au sens des déclarations facultatives d'acceptation de la juridiction de la Cour déposées par les Parties et la Cour n'est, en conséquence, pas compétente en l'instance.»

24. La Belgique ne conteste pas qu'un tel différend ait existé entre les Parties au moment où le Congo a déposé sa requête introductive d'instance, et que la Cour ait été correctement saisie par cette requête. Elle soutient toutefois que la question n'est pas de savoir si un différend juri-

recalled, to remove the case from the List. By Order of 8 December 2000, the Court rejected both Belgium's submissions to that effect and also the Congo's request for the indication of provisional measures (see paragraph 4 above).

19. From mid-April 2001, with the formation of a new Government in the Congo, Mr. Yerodia ceased to hold the post of Minister of Education. He no longer holds any ministerial office today.

20. On 12 September 2001, the Belgian National Central Bureau of Interpol requested the Interpol General Secretariat to issue a Red Notice in respect of Mr. Yerodia. Such notices concern individuals whose arrest is requested with a view to extradition. On 19 October 2001, at the public sittings held to hear the oral arguments of the Parties in the case, Belgium informed the Court that Interpol had responded on 27 September 2001 with a request for additional information, and that no Red Notice had yet been circulated.

21. Although the Application of the Congo originally advanced two separate legal grounds (see paragraph 17 above), the submissions of the Congo in its Memorial and the final submissions which it presented at the end of the oral proceedings refer only to a violation "in regard to the . . . Congo of the rule of customary international law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of incumbent foreign ministers" (see paragraphs 11 and 12 above).

* * *

22. In their written pleadings, and in oral argument, the Parties addressed issues of jurisdiction and admissibility as well as the merits (see paragraphs 5 and 6 above). In this connection, Belgium raised certain objections which the Court will begin by addressing.

* *

23. The first objection presented by Belgium reads as follows:

> "That, in the light of the fact that Mr. Yerodia Ndombasi is no longer either Minister for Foreign Affairs of the [Congo] or a minister occupying any other position in the . . . Government [of the Congo], there is no longer a 'legal dispute' between the Parties within the meaning of this term in the Optional Clause Declarations of the Parties and that the Court accordingly lacks jurisdiction in this case."

24. Belgium does not deny that such a legal dispute existed between the Parties at the time when the Congo filed its Application instituting proceedings, and that the Court was properly seised by that Application. However, it contends that the question is not whether a legal dispute

dique existait à l'époque, mais de savoir si un différend juridique existe présentement. La Belgique se réfère notamment à cet égard à l'affaire du *Cameroun septentrional*, dans laquelle la Cour avait jugé que «[s]a fonction ... est de dire le droit, mais [qu']elle ne peut rendre des arrêts qu'à l'occasion de cas concrets dans lesquels il existe, au moment du jugement, un litige réel impliquant un conflit d'intérêts juridiques entre les parties» (*C.I.J. Recueil 1963*, p. 33-34), ainsi qu'aux affaires des *Essais nucléaires (Australie c. France)* (*Nouvelle-Zélande c. France*), dans lesquelles elle avait précisé ce qui suit: «La Cour, comme organe juridictionnel, a pour tâche de résoudre des différends existant entre Etats... Le différend dont la Cour a été saisie doit donc persister au moment où elle statue.» (*C.I.J. Recueil 1974*, p. 270-271, par. 55; p. 457, par. 58.) La Belgique soutient que la fonction de ministre des affaires étrangères exercée par M. Yerodia était au centre de la requête introductive d'instance du Congo. Or, souligne-t-elle, des changements sont intervenus dans les circonstances qui étaient au cœur même de l'affaire, puisqu'il a été mis fin aux fonctions de ministre des affaires étrangères de M. Yerodia au mois de novembre 2000 et que, depuis le 15 avril 2001, celui-ci n'occupe plus aucune fonction au sein du Gouvernement du Congo (voir paragraphes 18 et 19 ci-dessus). Selon la Belgique, bien qu'une différence de points de vue puisse subsister entre les Parties quant à l'étendue et au contenu des dispositions de droit international régissant les immunités d'un ministre des affaires étrangères, celle-ci revêt aujourd'hui davantage une portée abstraite qu'une portée concrète. Il en découle, de l'avis de la Belgique, que l'instance s'est désormais transformée en une tentative du Congo d'«obtenir un avis consultatif de la Cour», qu'il ne s'agit plus d'un «cas concret» recouvrant «un litige réel» entre les Parties et que dès lors la Cour n'a pas compétence pour connaître de l'affaire.

25. Le Congo rejette cette exception de la Belgique. Il soutient qu'il existe bien un différend juridique entre les Parties dans la mesure où il affirme que le mandat d'arrêt a été délivré en violation de l'immunité de son ministre des affaires étrangères, que ce mandat était illégal *ab initio* et que ce vice juridique persiste malgré les changements intervenus ultérieurement dans les fonctions exercées par l'intéressé, alors que la Belgique affirme que l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt n'étaient pas contraires au droit international. Le Congo ajoute que le fait que M. Yerodia n'exerce plus de fonctions officielles n'a nullement eu pour effet d'effacer le fait illicite et le dommage qui en découle, dommage dont le Congo continue à demander réparation.

*

26. La Cour rappelle que, selon une jurisprudence constante, sa compétence doit s'apprécier au moment du dépôt de l'acte introductif d'instance. Ainsi, si elle est compétente à la date à laquelle une affaire lui est soumise, elle le demeure quels que soient les événements survenus ultérieurement. De tels événements peuvent éventuellement conduire à cons-

existed at that time, but whether a legal dispute exists at the present time. Belgium refers in this respect *inter alia* to the *Northern Cameroons* case, in which the Court found that it "may pronounce judgment only in connection with concrete cases where there exists at the time of the adjudication an actual controversy involving a conflict of legal interests between the parties" (*I.C.J. Reports 1963*, pp. 33-34), as well as to the *Nuclear Tests* cases (*Australia* v. *France*) (*New Zealand* v. *France*), in which the Court stated the following: "The Court, as a court of law, is called upon to resolve existing disputes between States . . . The dispute brought before it must therefore continue to exist at the time when the Court makes its decision" (*I.C.J. Reports 1974*, pp. 270-271, para. 55; p. 476, para. 58). Belgium argues that the position of Mr. Yerodia as Minister for Foreign Affairs was central to the Congo's Application instituting proceedings, and emphasizes that there has now been a change of circumstances at the very heart of the case, in view of the fact that Mr. Yerodia was relieved of his position as Minister for Foreign Affairs in November 2000 and that, since 15 April 2001, he has occupied no position in the Government of the Congo (see paragraphs 18 and 19 above). According to Belgium, while there may still be a difference of opinion between the Parties on the scope and content of international law governing the immunities of a Minister for Foreign Affairs, that difference of opinion has now become a matter of abstract, rather than of practical, concern. The result, in Belgium's view, is that the case has become an attempt by the Congo to "[seek] an advisory opinion from the Court", and no longer a "concrete case" involving an "actual controversy" between the Parties, and that the Court accordingly lacks jurisdiction in the case.

25. The Congo rejects this objection of Belgium. It contends that there is indeed a legal dispute between the Parties, in that the Congo claims that the arrest warrant was issued in violation of the immunity of its Minister for Foreign Affairs, that that warrant was unlawful *ab initio*, and that this legal defect persists despite the subsequent changes in the position occupied by the individual concerned, while Belgium maintains that the issue and circulation of the arrest warrant were not contrary to international law. The Congo adds that the termination of Mr. Yerodia's official duties in no way operated to efface the wrongful act and the injury that flowed from it, for which the Congo continues to seek redress.

*

26. The Court recalls that, according to its settled jurisprudence, its jurisdiction must be determined at the time that the act instituting proceedings was filed. Thus, if the Court has jurisdiction on the date the case is referred to it, it continues to do so regardless of subsequent events. Such events might lead to a finding that an application has subsequently

tater qu'une requête a été par la suite privée d'objet et à prononcer un non-lieu à statuer; ils ne sauraient en revanche priver la Cour de sa compétence (voir *Nottebohm, exception préliminaire, arrêt, C.I.J. Recueil 1953*, p. 122; *Droit de passage sur territoire indien, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1957*, p. 142; *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 23-24, par. 38; et *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 129, par. 37).

27. Aux termes du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut :

> «Les Etats parties au présent Statut pourront, à n'importe quel moment, déclarer reconnaître comme obligatoire de plein droit et sans convention spéciale, à l'égard de tout autre Etat acceptant la même obligation, la juridiction de la Cour sur tous les différends d'ordre juridique ayant pour objet :
>
> *a*) l'interprétation d'un traité;
>
> *b*) tout point de droit international;
>
> *c*) la réalité de tout fait qui, s'il était établi, constituerait la violation d'un engagement international;
>
> *d*) la nature ou l'étendue de la réparation due pour la rupture d'un engagement international.»

Le 17 octobre 2000, date à laquelle a été déposée la requête introductive d'instance du Congo, chacune des deux Parties se trouvait liée par une déclaration d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour effectuée conformément à cette disposition: la Belgique par une déclaration du 17 juin 1958 et le Congo par une déclaration du 8 février 1989. Ces déclarations ne comportaient aucune réserve applicable au cas d'espèce.

Par ailleurs, il n'est pas contesté par les Parties qu'un différend les opposait alors quant à la licéité au regard du droit international du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et quant aux conséquences à tirer d'une éventuelle illicéité de ce mandat. Un tel différend constituait bien un différend juridique au sens de la jurisprudence de la Cour, à savoir «un désaccord sur un point de droit ou de fait, une contradiction, une opposition de thèses juridiques ou d'intérêts entre deux personnes», dans lequel «la réclamation de l'une des parties se heurte à l'opposition manifeste de l'autre» (*Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 17, par. 22; et *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 122-123, par. 21).

28. La Cour en conclut qu'au moment où elle a été saisie de l'affaire

become moot and to a decision not to proceed to judgment on the merits, but they cannot deprive the Court of jurisdiction (see *Nottebohm, Preliminary Objection, Judgment, I.C.J. Reports 1953*, p. 122; *Right of Passage over Indian Territory, Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1957*, p. 142; *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 23-24, para. 38; and *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, p. 129, para. 37).

27. Article 36, paragraph 2, of the Statute of the Court provides:

> "The States parties to the present Statute may at any time declare that they recognize as compulsory *ipso facto* and without special agreement, in relation to any other State accepting the same obligation, the jurisdiction of the Court in all legal disputes concerning:
>
> (*a*) the interpretation of a treaty;
> (*b*) any question of international law;
> (*c*) the existence of any fact which, if established, would constitute a breach of an international obligation;
> (*d*) the nature or extent of the reparation to be made for the breach of an international obligation."

On 17 October 2000, the date that the Congo's Application instituting these proceedings was filed, each of the Parties was bound by a declaration of acceptance of compulsory jurisdiction, filed in accordance with the above provision: Belgium by a declaration of 17 June 1958 and the Congo by a declaration of 8 February 1989. Those declarations contained no reservation applicable to the present case.

Moreover, it is not contested by the Parties that at the material time there was a legal dispute between them concerning the international lawfulness of the arrest warrant of 11 April 2000 and the consequences to be drawn if the warrant was unlawful. Such a dispute was clearly a legal dispute within the meaning of the Court's jurisprudence, namely "a disagreement on a point of law or fact, a conflict of legal views or of interests between two persons" in which "the claim of one party is positively opposed by the other" (*Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, p. 17, para. 22; and *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 122-123, para. 21).

28. The Court accordingly concludes that at the time that it was seised

elle avait compétence pour en connaître. Elle est demeurée compétente pour ce faire. La première exception soulevée par la Belgique doit par suite être rejetée.

* *

29. La deuxième exception présentée par la Belgique est la suivante :

> « Étant donné que M. Yerodia Ndombasi n'est plus ni ministre des affaires étrangères [du Congo,] ni ministre chargé d'une quelconque autre fonction au sein du Gouvernement [du Congo], la demande [de ce dernier] n'a plus d'objet et la Cour devrait, en conséquence, refuser de juger au fond. »

30. La Belgique invoque également, à l'appui de cette exception, l'affaire du *Cameroun septentrional*, dans laquelle la Cour a estimé qu'elle ne s'acquitterait pas des devoirs qui sont les siens si elle examinait plus avant une affaire à l'égard de laquelle tout arrêt qu'elle pourrait prononcer serait « sans objet » (*C.I.J. Recueil 1963*, p. 38), ainsi que les affaires des *Essais nucléaires*, dans lesquelles la Cour n'a vu aucune « raison de laisser se poursuivre une procédure qu'elle [savait] condamnée à rester stérile » (*C.I.J. Recueil 1974*, p. 271, par. 58 ; p. 477, par. 61). La Belgique soutient que les demandes du Congo contenues dans les première et deuxième conclusions de celui-ci tombent de toute évidence sous le coup des principes ainsi énoncés par la Cour dans ces affaires, dans la mesure où un arrêt de la Cour sur le fond ne pourrait en l'espèce avoir d'autre objet que de clarifier le droit en la matière pour les besoins du futur ou de renforcer la position de l'une ou de l'autre des parties. Elle tire à cet égard argument de ce que le Congo ne fait état d'aucun préjudice matériel et ne demande pas de dommages et intérêts compensatoires. Elle ajoute que l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt n'étaient aucunement fondées sur les fonctions ministérielles de l'intéressé, que ce dernier n'est plus ministre, et que dès lors l'affaire est désormais dépourvue d'objet.

31. Le Congo conteste l'argumentation ainsi développée par la Belgique et souligne que l'objectif du Congo — faire annuler le mandat litigieux et obtenir réparation du dommage moral subi — n'est toujours pas réalisé au moment où la Cour est appelée à trancher le différend. Selon le Congo, pour que l'affaire soit devenue sans objet au cours de la procédure, il aurait fallu que la cause de la violation du droit ait disparu et que la réparation demandée soit intervenue.

*

32. La Cour a déjà affirmé à plusieurs reprises que des événements postérieurs à l'introduction d'une requête pouvaient priver celle-ci de son objet, de telle sorte qu'il n'y avait plus lieu pour la Cour de statuer sur cette requête (voir *Questions d'interprétation et d'application de la conven-*

of the case it had jurisdiction to deal with it, and that it still has such jurisdiction. Belgium's first objection must therefore be rejected.

* *

29. The second objection presented by Belgium is the following:

> "That in the light of the fact that Mr. Yerodia Ndombasi is no longer either Minister for Foreign Affairs of the [Congo] or a minister occupying any other position in the . . . Government [of the Congo], the case is now without object and the Court should accordingly decline to proceed to judgment on the merits of the case."

30. Belgium also relies in support of this objection on the *Northern Cameroons* case, in which the Court considered that it would not be a proper discharge of its duties to proceed further in a case in which any judgment that the Court might pronounce would be "without object" (*I.C.J. Reports 1963*, p. 38), and on the *Nuclear Tests* cases, in which the Court saw "no reason to allow the continuance of proceedings which it knows are bound to be fruitless" (*I.C.J. Reports 1974*, p. 271, para. 58; p. 477, para. 61). Belgium maintains that the declarations requested by the Congo in its first and second submissions would clearly fall within the principles enunciated by the Court in those cases, since a judgment of the Court on the merits in this case could only be directed towards the clarification of the law in this area for the future, or be designed to reinforce the position of one or other Party. It relies in support of this argument on the fact that the Congo does not allege any material injury and is not seeking compensatory damages. It adds that the issue and transmission of the arrest warrant were not predicated on the ministerial status of the person concerned, that he is no longer a minister, and that the case is accordingly now devoid of object.

31. The Congo contests this argument of Belgium, and emphasizes that the aim of the Congo — to have the disputed arrest warrant annulled and to obtain redress for the moral injury suffered — remains unachieved at the point in time when the Court is called upon to decide the dispute. According to the Congo, in order for the case to have become devoid of object during the proceedings, the cause of the violation of the right would have had to disappear, and the redress sought would have to have been obtained.

*

32. The Court has already affirmed on a number of occasions that events occurring subsequent to the filing of an application may render the application without object such that the Court is not called upon to give a decision thereon (see *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Mont-*

tion de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998, p. 26, par. 46; et *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), exceptions préliminaires, C.I.J. Recueil 1998*, p. 131, par. 45).

Elle estime toutefois que tel n'est pas le cas en l'espèce. En effet, le changement intervenu dans la situation de M. Yerodia n'a pas mis fin au différend entre les Parties et n'a pas privé la requête d'objet. Le Congo maintient sa thèse selon laquelle le mandat d'arrêt délivré par les autorités judiciaires belges à l'encontre de M. Yerodia était et demeure illicite. Il demande à la Cour de proclamer cette illicéité et de réparer ainsi le préjudice moral que le mandat d'arrêt lui aurait causé. Le Congo continue par ailleurs de demander la mise à néant dudit mandat. Quant à la Belgique, elle maintient que ses actions n'étaient pas contraires au droit international et elle s'oppose aux conclusions du Congo. De l'avis de la Cour, il résulte de ce qui précède que la requête du Congo n'est pas aujourd'hui dépourvue d'objet et que, par suite, il y a lieu pour la Cour de statuer sur ladite requête. La deuxième exception de la Belgique doit en conséquence être rejetée.

* *

33. La troisième exception de la Belgique est ainsi libellée :

> « Etant donné que l'affaire soumise aujourd'hui à la Cour est substantiellement différente de celle formulée dans la requête introductive d'instance [du Congo], la Cour n'est, en conséquence, pas compétente et/ou la requête [du Congo] n'est pas recevable. »

34. Selon la Belgique, il serait contraire à la sécurité juridique et à la bonne administration de la justice qu'un demandeur poursuive une procédure judiciaire lorsque les faits sur lesquels reposait la requête introductive d'instance se sont radicalement modifiés, étant donné que, en de telles circonstances, le défendeur resterait jusqu'au tout dernier moment dans l'incertitude quant à la teneur des demandes dirigées contre lui. La Belgique fait valoir que le préjudice subi par le défendeur serait dans ce cas du même ordre que lorsque l'Etat demandeur formule de nouvelles prétentions en cours de procédure. Elle se réfère à la jurisprudence de la Cour concluant à l'irrecevabilité de demandes nouvelles formulées en cours d'instance qui, si elles avaient été accueillies, auraient transformé l'objet du différend originellement porté devant elle aux termes de la requête (voir *Compétence en matière de pêcheries (Espagne c. Canada), compétence de la Cour, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 447-448, par. 29). Dans ces conditions, la Belgique soutient que, si le Congo souhaitait maintenir ses griefs, il conviendrait d'exiger qu'il dépose une nouvelle requête ou, à tout le moins, qu'il demande à la Cour la permission de modifier sa requête initiale.

real Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998, p. 26, para. 46; and *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, p. 131, para. 45).

However, it considers that this is not such a case. The change which has occurred in the situation of Mr. Yerodia has not in fact put an end to the dispute between the Parties and has not deprived the Application of its object. The Congo argues that the arrest warrant issued by the Belgian judicial authorities against Mr. Yerodia was and remains unlawful. It asks the Court to hold that the warrant is unlawful, thus providing redress for the moral injury which the warrant allegedly caused to it. The Congo also continues to seek the cancellation of the warrant. For its part, Belgium contends that it did not act in violation of international law and it disputes the Congo's submissions. In the view of the Court, it follows from the foregoing that the Application of the Congo is not now without object and that accordingly the case is not moot. Belgium's second objection must accordingly be rejected.

* *

33. The third Belgian objection is put as follows:

> "That the case as it now stands is materially different to that set out in the [Congo]'s Application instituting proceedings and that the Court accordingly lacks jurisdiction in the case and/or that the application is inadmissible."

34. According to Belgium, it would be contrary to legal security and the sound administration of justice for an applicant State to continue proceedings in circumstances in which the factual dimension on which the Application was based has changed fundamentally, since the respondent State would in those circumstances be uncertain, until the very last moment, of the substance of the claims against it. Belgium argues that the prejudice suffered by the respondent State in this situation is analogous to the situation in which an applicant State formulates new claims during the course of the proceedings. It refers to the jurisprudence of the Court holding inadmissible new claims formulated during the course of the proceedings which, had they been entertained, would have transformed the subject of the dispute originally brought before it under the terms of the Application (see *Fisheries Jurisdiction (Spain v. Canada), Jurisdiction of the Court, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 447-448, para. 29). In the circumstances, Belgium contends that, if the Congo wishes to maintain its claims, it should be required to initiate proceedings afresh or, at the very least, apply to the Court for permission to amend its initial Application.

35. En réponse, le Congo conteste que les termes de sa requête aient été substantiellement modifiés, et insiste sur le fait qu'il n'a présenté aucune demande nouvelle, au plan matériel ou au plan formel, qui aurait transformé l'objet du différend. Le Congo soutient n'avoir rien fait d'autre, à travers les différentes étapes de la procédure, que de «resserrer et préciser» ses demandes, comme le font la plupart des Etats qui se présentent devant la Cour, et qu'il aurait simplement fait usage de la faculté laissée aux parties de modifier leurs conclusions jusqu'à la fin de la procédure orale.

*

36. La Cour rappelle que, selon une jurisprudence constante, elle «ne saurait admettre, en principe, qu'un différend porté devant elle par requête puisse être transformé, par voie de modifications apportées aux conclusions, en un autre différend dont le caractère ne serait pas le même» (*Société commerciale de Belgique, arrêt, 1939, C.P.J.I. série A/B n° 78*, p. 173; cf. *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1984*, p. 427, par. 80; voir aussi *Certaines terres à phosphates à Nauru (Nauru c. Australie), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1992*, p. 264-267, en particulier par. 69 et 70). Toutefois, la Cour estime qu'en l'espèce les faits sur lesquels reposait la requête n'ont pas été modifiés de manière telle que le différend dont la Cour était saisie ait subi une transformation de cette nature. En effet, la question qui est soumise à la Cour pour décision reste de savoir si l'émission et la diffusion, par les autorités judiciaires belges, d'un mandat d'arrêt à l'encontre d'une personne étant alors ministre des affaires étrangères du Congo étaient ou non contraires au droit international. Aussi bien les conclusions finales du Congo découlent-elles «directement de la question qui fait l'objet de la requête» (*Compétence en matière de pêcheries (République fédérale d'Allemagne c. Islande), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1974*, p. 203, par. 72; voir aussi *Temple de Préah Vihéar, fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1962*, p. 36).

Dans ces conditions, la Cour estime que la Belgique ne peut valablement affirmer que le différend porté devant la Cour aurait été transformé de manière telle que la capacité de la Belgique à préparer sa défense aurait été affectée, ou qu'il aurait été porté atteinte aux exigences d'une bonne administration de la justice. La troisième exception de la Belgique doit partant être rejetée.

* *

37. La quatrième exception de la Belgique se lit comme suit:

> «Etant donné la situation nouvelle dans laquelle se trouve la personne de M. Yerodia Ndombasi, la demande a pris la forme d'une action visant à recréer la protection diplomatique en faveur de

35. In response, the Congo denies that there has been a substantial amendment of the terms of its Application, and insists that it has presented no new claim, whether of substance or of form, that would have transformed the subject-matter of the dispute. The Congo maintains that it has done nothing through the various stages in the proceedings but "condense and refine" its claims, as do most States that appear before the Court, and that it is simply making use of the right of parties to amend their submissions until the end of the oral proceedings.

*

36. The Court notes that, in accordance with settled jurisprudence, it "cannot, in principle, allow a dispute brought before it by application to be transformed by amendments in the submissions into another dispute which is different in character" (*Société commerciale de Belgique, Judgment, 1939, P.C.I.J., Series A/B, No. 78*, p. 173; cf. *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1984*, p. 427, para. 80; see also *Certain Phosphate Lands in Nauru (Nauru v. Australia), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1992*, pp. 264-267, in particular paras. 69 and 70). However, the Court considers that in the present case the facts underlying the Application have not changed in a way that produced such a transformation in the dispute brought before it. The question submitted to the Court for decision remains whether the issue and circulation of the arrest warrant by the Belgian judicial authorities against a person who was at that time the Minister for Foreign Affairs of the Congo were contrary to international law. The Congo's final submissions arise "directly out of the question which is the subject-matter of that Application" (*Fisheries Jurisdiction (Federal Republic of Germany v. Iceland), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1974*, p. 203, para. 72; see also *Temple of Preah Vihear, Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1962*, p. 36).

In these circumstances, the Court considers that Belgium cannot validly maintain that the dispute brought before the Court was transformed in a way that affected its ability to prepare its defence, or that the requirements of the sound administration of justice were infringed. Belgium's third objection must accordingly be rejected.

* *

37. The fourth Belgian objection reads as follows:

"That, in the light of the new circumstances concerning Mr. Yerodia Ndombasi, the case has assumed the character of an action of diplomatic protection but one in which the individual being pro-

M. Yerodia Ndombasi alors que ce dernier n'a pas épuisé toutes les voies de recours internes; la Cour n'est, en conséquence, pas compétente et/ou la requête [du Congo] n'est pas recevable.»

38. La Belgique reconnaît à cet égard que, lorsque l'instance a été introduite, un intérêt juridique direct du Congo était effectivement en cause et que cet Etat faisait alors valoir une demande en son nom propre à raison de la prétendue violation, par la Belgique, de l'immunité de son ministre des affaires étrangères. Toutefois, selon la Belgique, l'instance aurait été radicalement transformée après le dépôt de la requête, à savoir le 15 avril 2001, lorsque M. Yerodia a cessé de faire partie du Gouvernement congolais. La Belgique affirme que deux des demandes faites à la Cour par le Congo dans ses conclusions finales concernent en pratique les effets juridiques d'un mandat d'arrêt délivré à l'encontre d'une personne privée ayant la nationalité congolaise, et que ces questions relèvent d'une action en protection diplomatique. Elle ajoute que l'intéressé n'a pas épuisé toutes les voies de recours ouvertes en droit belge, condition nécessaire pour que le Congo puisse prendre fait et cause, dans une procédure internationale, pour son ressortissant.

39. Le Congo, en revanche, nie qu'il s'agisse en l'espèce d'une action en protection diplomatique. Il soutient que son action a été présentée au nom de l'Etat congolais, à raison de la violation de l'immunité de son ministre des affaires étrangères. Le Congo nie également que des voies de recours aient été disponibles en droit belge. Il fait observer à cet égard que ce n'est que lorsque le procureur du Roi est saisi du dossier et prend des réquisitions devant la chambre du conseil que l'inculpé peut se défendre devant cette dernière et demander une ordonnance de non-lieu.

*

40. La Cour note que le Congo n'a jamais entendu se prévaloir devant elle de droits individuels de M. Yerodia. Elle estime que, malgré les changements intervenus dans la situation professionnelle de celui-ci, le caractère du différend dont elle a été saisie par la requête demeure inchangé: ce différend concerne toujours la licéité du mandat d'arrêt délivré le 11 avril 2000 à l'encontre d'une personne qui était alors ministre des affaires étrangères du Congo, ainsi que la question de savoir si les droits du Congo ont ou non été violés par ce mandat d'arrêt. Le Congo n'agissant pas dans le cadre de la protection d'un de ses ressortissants, la Belgique ne saurait exciper des règles concernant l'épuisement des voies de recours internes.

En tout état de cause, la Cour rappelle que l'exception tirée du non-épuisement des voies de recours internes a trait à la recevabilité de la requête (voir *Interhandel, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1959*, p. 26; *Elettronica Sicula S.p.A. (ELSI), arrêt, C.I.J. Recueil 1989*, p. 42, par. 49). Or, selon une jurisprudence constante, la date pertinente aux fins d'apprécier la recevabilité d'une requête est celle à laquelle cette

tected has failed to exhaust local remedies, and that the Court accordingly lacks jurisdiction in the case and/or that the application is inadmissible."

38. In this respect, Belgium accepts that, when the case was first instituted, the Congo had a direct legal interest in the matter, and was asserting a claim in its own name in respect of the alleged violation by Belgium of the immunity of the Congo's Foreign Minister. However, according to Belgium, the case was radically transformed after the Application was filed, namely on 15 April 2001, when Mr. Yerodia ceased to be a member of the Congolese Government. Belgium maintains that two of the requests made of the Court in the Congo's final submissions in practice now concern the legal effect of an arrest warrant issued against a private citizen of the Congo, and that these issues fall within the realm of an action of diplomatic protection. It adds that the individual concerned has not exhausted all available remedies under Belgian law, a necessary condition before the Congo can espouse the cause of one of its nationals in international proceedings.

39. The Congo, on the other hand, denies that this is an action for diplomatic protection. It maintains that it is bringing these proceedings in the name of the Congolese State, on account of the violation of the immunity of its Minister for Foreign Affairs. The Congo further denies the availability of remedies under Belgian law. It points out in this regard that it is only when the Crown Prosecutor has become seised of the case file and makes submissions to the Chambre du conseil that the accused can defend himself before the Chambre and seek to have the charge dismissed.

*

40. The Court notes that the Congo has never sought to invoke before it Mr. Yerodia's personal rights. It considers that, despite the change in professional situation of Mr. Yerodia, the character of the dispute submitted to the Court by means of the Application has not changed: the dispute still concerns the lawfulness of the arrest warrant issued on 11 April 2000 against a person who was at the time Minister for Foreign Affairs of the Congo, and the question whether the rights of the Congo have or have not been violated by that warrant. As the Congo is not acting in the context of protection of one of its nationals, Belgium cannot rely upon the rules relating to the exhaustion of local remedies.

In any event, the Court recalls that an objection based on non-exhaustion of local remedies relates to the admissibility of the application (see *Interhandel, Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1959*, p. 26; *Elettronica Sicula S.p.A. (ELSI), Judgment, I.C.J. Reports 1989*, p. 42, para. 49). Under settled jurisprudence, the critical date for determining the admissibility of an application is the date on which it is filed

dernière a été déposée (voir *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 25-26, par. 43-44; et *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique); exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 130-131, par. 42-43). La Belgique reconnaît que, au moment du dépôt de la requête introductive d'instance par le Congo, ce dernier avait un intérêt juridique directement en cause et faisait valoir une demande en son nom propre. La quatrième exception de la Belgique doit par suite être rejetée.

* *

41. A titre subsidiaire, la Belgique fait encore valoir que, «au cas où la Cour [déciderait] qu'elle est compétente et que la requête était recevable, ... la règle *non ultra petita* limite[rait] [sa] compétence ... aux questions qui font l'objet des conclusions finales [du Congo]». La Belgique expose que, si le Congo avait initialement avancé un double argument fondé, d'une part, sur l'incompétence du juge belge et, d'autre part, sur l'immunité de juridiction dont bénéficiait son ministre des affaires étrangères, dans ses conclusions finales, le Congo ne prétendait plus que la Belgique s'était arrogé à tort une compétence universelle par défaut. Selon la Belgique, le Congo se limite désormais à soutenir que le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 était illicite parce qu'il violait l'immunité de juridiction de son ministre des affaires étrangères; en conséquence, la Cour ne saurait se prononcer sur la question de la compétence universelle dans toute décision qu'elle rendrait sur le fond de l'affaire.

42. Le Congo précise pour sa part que ce qui l'intéresse en l'espèce est de faire constater par la Cour qu'il a été victime d'un fait internationalement illicite, la question de savoir s'il y a eu en l'occurrence «exercice d'une compétence universelle excessive» ne revêtant à cet égard qu'une importance secondaire. Le Congo expose que, si la Cour devait examiner les problèmes soulevés en droit international par la question de la compétence universelle, elle le ferait, non pas à la demande du Congo, mais en conséquence du système de défense adopté par la Belgique, qui semble affirmer que l'exercice d'une telle compétence pourrait «valablement contrebalancer le respect des immunités».

*

43. La Cour rappellera le principe bien établi selon lequel elle a «le devoir de répondre aux demandes des parties telles qu'elles s'expriment dans leurs conclusions finales, mais aussi celui de s'abstenir de statuer sur des points non compris dans lesdites demandes ainsi exprimées» (*Droit*

(see *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 25-26, paras. 43-44; and *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 130-131, paras. 42-43). Belgium accepts that, on the date on which the Congo filed the Application instituting proceedings, the Congo had a direct legal interest in the matter, and was asserting a claim in its own name. Belgium's fourth objection must accordingly be rejected.

* *

41. As a subsidiary argument, Belgium further contends that "[i]n the event that the Court decides that it does have jurisdiction in this case and that the application is admissible, . . . the *non ultra petita* rule operates to limit the jurisdiction of the Court to those issues that are the subject of the [Congo]'s final submissions". Belgium points out that, while the Congo initially advanced a twofold argument, based, on the one hand, on the Belgian judge's lack of jurisdiction, and, on the other, on the immunity from jurisdiction enjoyed by its Minister for Foreign Affairs, the Congo no longer claims in its final submissions that Belgium wrongly conferred upon itself universal jurisdiction *in absentia*. According to Belgium, the Congo now confines itself to arguing that the arrest warrant of 11 April 2000 was unlawful because it violated the immunity from jurisdiction of its Minister for Foreign Affairs, and that the Court consequently cannot rule on the issue of universal jurisdiction in any decision it renders on the merits of the case.

42. The Congo, for its part, states that its interest in bringing these proceedings is to obtain a finding by the Court that it has been the victim of an internationally wrongful act, the question whether this case involves the "exercise of an excessive universal jurisdiction" being in this connection only a secondary consideration. The Congo asserts that any consideration by the Court of the issues of international law raised by universal jurisdiction would be undertaken not at the request of the Congo but, rather, by virtue of the defence strategy adopted by Belgium, which appears to maintain that the exercise of such jurisdiction can "represent a valid counterweight to the observance of immunities".

*

43. The Court would recall the well-established principle that "it is the duty of the Court not only to reply to the questions as stated in the final submissions of the parties, but also to abstain from deciding points not included in those submissions" (*Asylum, Judgment, I.C.J. Reports 1950*,

d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950, p. 402). Si la Cour ne peut donc pas trancher des questions qui ne lui ont pas été soumises, en revanche la règle *non ultra petita* ne saurait l'empêcher d'aborder certains points de droit dans sa motivation. Aussi la Cour ne saurait-elle en l'espèce se prononcer, dans le dispositif de son arrêt, sur la question de savoir si le mandat d'arrêt litigieux, émis par le juge d'instruction belge en vertu de la compétence universelle dont il se réclame, est conforme sur ce point aux règles et principes du droit international gouvernant les compétences des juridictions nationales. Toutefois, il ne s'ensuit pas que la Cour ne puisse aborder, si elle l'estime nécessaire ou souhaitable, tel ou tel aspect de cette question dans les motifs de son arrêt.

* *

44. La Cour conclut de ce qui précède qu'elle a compétence pour connaître de la requête du Congo, que cette requête n'est pas dépourvue d'objet et que, par suite, il y a lieu de statuer sur celle-ci, et que ladite requête est recevable. La Cour se penchera donc maintenant sur le fond de l'affaire.

* * *

45. Comme il a déjà été indiqué ci-dessus (voir paragraphes 41 à 43), le Congo, dans sa requête introductive d'instance, a initialement contesté la licéité du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 en s'appuyant sur deux moyens distincts: d'une part, la prétention de la Belgique à exercer une compétence universelle et, d'autre part, la violation alléguée des immunités du ministre congolais des affaires étrangères alors en fonction. Toutefois, dans les conclusions figurant dans son mémoire, ainsi que dans les conclusions finales présentées au terme de la procédure orale, le Congo n'invoque que le second de ces moyens.

46. D'un point de vue logique, le second moyen ne devrait pouvoir être invoqué qu'après un examen du premier, dans la mesure où ce n'est que lorsqu'un Etat dispose, en droit international, d'une compétence à l'égard d'une question particulière qu'un problème d'immunité peut se poser au regard de l'exercice d'une telle compétence. Cependant, en l'espèce, et compte tenu du dernier état des conclusions du Congo, la Cour examinera d'emblée la question de savoir si, à supposer que la Belgique ait été compétente, au plan du droit international, pour émettre et diffuser le mandat d'arrêt du 11 avril 2000, elle a violé ce faisant les immunités du ministre des affaires étrangères du Congo alors en fonction.

* *

47. Le Congo soutient que, pendant toute la durée de ses fonctions, le ministre des affaires étrangères d'un Etat souverain bénéficie d'une invio-

p. 402). While the Court is thus not entitled to decide upon questions not asked of it, the *non ultra petita* rule nonetheless cannot preclude the Court from addressing certain legal points in its reasoning. Thus in the present case the Court may not rule, in the operative part of its Judgment, on the question whether the disputed arrest warrant, issued by the Belgian investigating judge in exercise of his purported universal jurisdiction, complied in that regard with the rules and principles of international law governing the jurisdiction of national courts. This does not mean, however, that the Court may not deal with certain aspects of that question in the reasoning of its Judgment, should it deem this necessary or desirable.

* *

44. The Court concludes from the foregoing that it has jurisdiction to entertain the Congo's Application, that the Application is not without object and that accordingly the case is not moot, and that the Application is admissible. Thus, the Court now turns to the merits of the case.

* * *

45. As indicated above (see paragraphs 41 to 43 above), in its Application instituting these proceedings, the Congo originally challenged the legality of the arrest warrant of 11 April 2000 on two separate grounds: on the one hand, Belgium's claim to exercise a universal jurisdiction and, on the other, the alleged violation of the immunities of the Minister for Foreign Affairs of the Congo then in office. However, in its submissions in its Memorial, and in its final submissions at the close of the oral proceedings, the Congo invokes only the latter ground.

46. As a matter of logic, the second ground should be addressed only once there has been a determination in respect of the first, since it is only where a State has jurisdiction under international law in relation to a particular matter that there can be any question of immunities in regard to the exercise of that jurisdiction. However, in the present case, and in view of the final form of the Congo's submissions, the Court will address first the question whether, assuming that it had jurisdiction under international law to issue and circulate the arrest warrant of 11 April 2000, Belgium in so doing violated the immunities of the then Minister for Foreign Affairs of the Congo.

* *

47. The Congo maintains that, during his or her term of office, a Minister for Foreign Affairs of a sovereign State is entitled to inviolability

labilité et d'une immunité de juridiction pénale qui sont «absolues ou intégrales», en ce sens qu'elles ne souffrent aucune exception. Le Congo affirme en conséquence qu'aucune poursuite pénale ne peut être engagée à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères devant une juridiction étrangère aussi longtemps qu'il exerce ses fonctions, et que toute constatation de sa responsabilité pénale par une juridiction interne étrangère, ou tout acte d'instruction ou d'enquête visant à le traduire en justice, est contraire au principe de l'immunité de juridiction. Selon le Congo, le fondement de cette immunité pénale est purement fonctionnel, celle-ci n'étant accordée par le droit international coutumier que pour permettre au représentant de l'Etat étranger qui en bénéficie de remplir librement et sans entrave les fonctions dont il a la charge. Le Congo ajoute que l'immunité ainsi reconnue aux ministres des affaires étrangères en exercice couvre *tous* leurs actes, y compris ceux qui auraient été commis avant leur entrée en fonctions, et qu'il importe peu que les actes commis durant l'exercice de leurs fonctions puissent être ou non qualifiés d'«actes de la fonction».

48. Le Congo précise par ailleurs qu'il ne conteste pas l'existence d'un principe de droit international pénal, qui trouverait son origine dans la jurisprudence des tribunaux militaires internationaux de Nuremberg et de Tokyo, selon lequel la qualité officielle de l'accusé au moment des faits ne pourrait constituer une «cause d'exonération de sa responsabilité pénale ou un motif de réduction de sa peine» devant quelque juridiction que ce soit, interne ou internationale. Et le Congo de souligner que le fait qu'une immunité fasse obstacle à l'exercice de poursuites devant un juge déterminé, ou durant une période déterminée, n'empêche pas que les mêmes poursuites pourront être exercées, le cas échéant, devant un autre juge non lié par l'immunité, ou à un moment où il n'y aura plus lieu de tenir compte d'une telle immunité. Il conclut qu'immunité ne signifie pas impunité.

49. La Belgique soutient quant à elle que, alors que les ministres des affaires étrangères en exercice jouissent en général d'une immunité de juridiction devant les tribunaux d'un Etat étranger, cette immunité ne s'applique qu'aux actes accomplis dans le cadre de leurs fonctions officielles, et qu'une telle immunité ne saurait protéger ces personnes dans leurs actions privées ou lorsqu'elles agissent autrement en dehors de l'exercice de leurs fonctions officielles.

50. La Belgique fait par ailleurs valoir qu'en l'espèce M. Yerodia ne bénéficiait d'aucune immunité à la date à laquelle il aurait commis les actes qui lui sont reprochés, et que rien n'indique qu'il ait alors agi à titre officiel. Elle fait remarquer que le mandat d'arrêt a été émis à l'encontre de M. Yerodia à titre personnel.

*

51. La Cour observera tout d'abord qu'il est clairement établi en droit international que, de même que les agents diplomatiques et consulaires,

and to immunity from criminal process being "absolute or complete", that is to say, they are subject to no exception. Accordingly, the Congo contends that no criminal prosecution may be brought against a Minister for Foreign Affairs in a foreign court as long as he or she remains in office, and that any finding of criminal responsibility by a domestic court in a foreign country, or any act of investigation undertaken with a view to bringing him or her to court, would contravene the principle of immunity from jurisdiction. According to the Congo, the basis of such criminal immunity is purely functional, and immunity is accorded under customary international law simply in order to enable the foreign State representative enjoying such immunity to perform his or her functions freely and without let or hindrance. The Congo adds that the immunity thus accorded to Ministers for Foreign Affairs when in office covers *all* their acts, including any committed before they took office, and that it is irrelevant whether the acts done whilst in office may be characterized or not as "official acts".

48. The Congo states further that it does not deny the existence of a principle of international criminal law, deriving from the decisions of the Nuremberg and Tokyo international military tribunals, that the accused's official capacity at the time of the acts cannot, before any court, whether domestic or international, constitute a "ground of exemption from his criminal responsibility or a ground for mitigation of sentence". The Congo then stresses that the fact that an immunity might bar prosecution before a specific court or over a specific period does not mean that the same prosecution cannot be brought, if appropriate, before another court which is not bound by that immunity, or at another time when the immunity need no longer be taken into account. It concludes that immunity does not mean impunity.

49. Belgium maintains for its part that, while Ministers for Foreign Affairs in office generally enjoy an immunity from jurisdiction before the courts of a foreign State, such immunity applies only to acts carried out in the course of their official functions, and cannot protect such persons in respect of private acts or when they are acting otherwise than in the performance of their official functions.

50. Belgium further states that, in the circumstances of the present case, Mr. Yerodia enjoyed no immunity at the time when he is alleged to have committed the acts of which he is accused, and that there is no evidence that he was then acting in any official capacity. It observes that the arrest warrant was issued against Mr. Yerodia personally.

*

51. The Court would observe at the outset that in international law it is firmly established that, as also diplomatic and consular agents, certain

certaines personnes occupant un rang élevé dans l'Etat, telles que le chef de l'Etat, le chef du gouvernement ou le ministre des affaires étrangères, jouissent dans les autres Etats d'immunités de juridiction, tant civiles que pénales. Aux fins de la présente affaire, seules l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité d'un ministre des affaires étrangères en exercice doivent être examinées par la Cour.

52. Un certain nombre de textes conventionnels ont été évoqués par les Parties à cet égard. Il en a été tout d'abord ainsi de la convention de Vienne sur les relations diplomatiques du 18 avril 1961. Dans son préambule, celle-ci précise que le but des privilèges et immunités diplomatiques est «d'assurer l'accomplissement efficace des fonctions des missions diplomatiques en tant que représentants des Etats». Elle dispose en son article 32 que seul l'Etat accréditant peut renoncer à cette immunité. Sur ces points, la convention de Vienne sur les relations diplomatiques, à laquelle tant le Congo que la Belgique sont parties, reflète le droit international coutumier. Il en est de même des dispositions correspondantes de la convention de Vienne sur les relations consulaires du 24 avril 1963, à laquelle le Congo et la Belgique sont également parties.

Le Congo et la Belgique se réfèrent en outre à la convention de New York du 8 décembre 1969 sur les missions spéciales à laquelle ils ne sont cependant pas parties. Ils rappellent que, selon le paragraphe 2 de l'article 21 de cette convention:

> «Le chef de gouvernement, le ministre des affaires étrangères et les autres personnalités de rang élevé, quand ils prennent part à une mission spéciale de l'Etat d'envoi, jouissent dans l'Etat de réception ou dans un Etat tiers, en plus de ce qui est accordé par la présente convention, des facilités, privilèges et immunités reconnus par le droit international.»

Des enseignements utiles peuvent être tirés de ces conventions sur tel ou tel aspect de la question des immunités. Elles ne contiennent toutefois aucune disposition fixant de manière précise les immunités dont jouissent les ministres des affaires étrangères. C'est par conséquent sur la base du droit international coutumier que la Cour devra trancher les questions relatives aux immunités de ces ministres soulevées en l'espèce.

53. En droit international coutumier, les immunités reconnues au ministre des affaires étrangères ne lui sont pas accordées pour son avantage personnel, mais pour lui permettre de s'acquitter librement de ses fonctions pour le compte de l'Etat qu'il représente. Afin de déterminer l'étendue de ces immunités, la Cour devra donc d'abord examiner la nature des fonctions exercées par un ministre des affaires étrangères. Celui-ci assure la direction de l'action diplomatique de son gouvernement et le représente généralement dans les négociations internationales et les réunions intergouvernementales. Les ambassadeurs et autres agents diplomatiques sont appelés à exercer leurs fonctions sous son autorité. Ses actes sont susceptibles de lier l'Etat qu'il représente, et un ministre des affaires étrangères est considéré, au titre des fonctions qui sont les siennes,

holders of high-ranking office in a State, such as the Head of State, Head of Government and Minister for Foreign Affairs, enjoy immunities from jurisdiction in other States, both civil and criminal. For the purposes of the present case, it is only the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability of an incumbent Minister for Foreign Affairs that fall for the Court to consider.

52. A certain number of treaty instruments were cited by the Parties in this regard. These included, first, the Vienna Convention on Diplomatic Relations of 18 April 1961, which states in its preamble that the purpose of diplomatic privileges and immunities is "to ensure the efficient performance of the functions of diplomatic missions as representing States". It provides in Article 32 that only the sending State may waive such immunity. On these points, the Vienna Convention on Diplomatic Relations, to which both the Congo and Belgium are parties, reflects customary international law. The same applies to the corresponding provisions of the Vienna Convention on Consular Relations of 24 April 1963, to which the Congo and Belgium are also parties.

The Congo and Belgium further cite the New York Convention on Special Missions of 8 December 1969, to which they are not, however, parties. They recall that under Article 21, paragraph 2, of that Convention:

> "The Head of the Government, the Minister for Foreign Affairs and other persons of high rank, when they take part in a special mission of the sending State, shall enjoy, in the receiving State or in a third State, in addition to what is granted by the present Convention, the facilities, privileges and immunities accorded by international law."

These conventions provide useful guidance on certain aspects of the question of immunities. They do not, however, contain any provision specifically defining the immunities enjoyed by Ministers for Foreign Affairs. It is consequently on the basis of customary international law that the Court must decide the questions relating to the immunities of such Ministers raised in the present case.

53. In customary international law, the immunities accorded to Ministers for Foreign Affairs are not granted for their personal benefit, but to ensure the effective performance of their functions on behalf of their respective States. In order to determine the extent of these immunities, the Court must therefore first consider the nature of the functions exercised by a Minister for Foreign Affairs. He or she is in charge of his or her Government's diplomatic activities and generally acts as its representative in international negotiations and intergovernmental meetings. Ambassadors and other diplomatic agents carry out their duties under his or her authority. His or her acts may bind the State represented, and there is a presumption that a Minister for Foreign Affairs, simply by virtue of that office, has full powers to act on behalf of the State (see, for

comme doté des pleins pouvoirs pour agir au nom de l'Etat (voir par exemple l'alinéa *a)* du paragraphe 2 de l'article 7 de la convention de Vienne de 1969 sur le droit des traités). Dans l'exercice de ses fonctions, il est fréquemment appelé à se déplacer à l'étranger et doit dès lors être en mesure de le faire librement dès que la nécessité s'en fait sentir. Il doit également demeurer en liaison constante avec son gouvernement ainsi qu'avec les missions diplomatiques que celui-ci entretient dans le monde entier, et pouvoir à tout moment communiquer avec les représentants d'autres Etats. La Cour fait en outre observer qu'un ministre des affaires étrangères, responsable de la conduite des relations de son Etat avec tous les autres Etats, occupe une position qui fait qu'à l'instar du chef de l'Etat et du chef du gouvernement il se voit reconnaître par le droit international la qualité de représenter son Etat du seul fait de l'exercice de sa fonction. Il n'a pas à présenter de lettres de créance; tout au contraire, c'est généralement lui qui décide des pouvoirs à conférer aux agents diplomatiques et qui contresigne leurs lettres de créance. Enfin, c'est auprès du ministère des affaires étrangères que les chargés d'affaires sont accrédités.

54. La Cour en conclut que les fonctions d'un ministre des affaires étrangères sont telles que, pour toute la durée de sa charge, il bénéficie d'une immunité de juridiction pénale et d'une inviolabilité totales à l'étranger. Cette immunité et cette inviolabilité protègent l'intéressé contre tout acte d'autorité de la part d'un autre Etat qui ferait obstacle à l'exercice de ses fonctions.

55. A cet égard, il n'est pas possible d'opérer de distinction entre les actes accomplis par un ministre des affaires étrangères à titre «officiel» et ceux qui l'auraient été à titre «privé», pas plus qu'entre les actes accomplis par l'intéressé avant qu'il n'occupe les fonctions de ministre des affaires étrangères et ceux accomplis durant l'exercice de ces fonctions. C'est ainsi que, si un ministre des affaires étrangères est arrêté dans un autre Etat à la suite d'une quelconque inculpation, il se trouvera à l'évidence empêché de s'acquitter des tâches inhérentes à ses fonctions. Les obstacles ainsi apportés à l'exercice de telles fonctions officielles ont des conséquences aussi graves, que le ministre des affaires étrangères, au moment de son arrestation, ait été présent à titre officiel ou privé sur le territoire de l'Etat ayant procédé à cette arrestation, que celle-ci concerne des actes qu'il aurait accomplis avant d'occuper le poste de ministre des affaires étrangères ou des actes accomplis dans le cadre de ses fonctions, ou encore qu'elle concerne des actes qu'il aurait accomplis à titre «officiel» ou des actes qu'il aurait accomplis à titre «privé». En outre, le simple fait qu'en se rendant dans un autre Etat ou qu'en traversant celui-ci un ministre des affaires étrangères puisse être exposé à une procédure judiciaire peut le dissuader de se déplacer à l'étranger lorsqu'il est dans l'obligation de le faire pour s'acquitter de ses fonctions.

* *

example, Article 7, paragraph 2 *(a)*, of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties). In the performance of these functions, he or she is frequently required to travel internationally, and thus must be in a position freely to do so whenever the need should arise. He or she must also be in constant communication with the Government, and with its diplomatic missions around the world, and be capable at any time of communicating with representatives of other States. The Court further observes that a Minister for Foreign Affairs, responsible for the conduct of his or her State's relations with all other States, occupies a position such that, like the Head of State or the Head of Government, he or she is recognized under international law as representative of the State solely by virtue of his or her office. He or she does not have to present letters of credence; to the contrary, it is generally the Minister who determines the authority to be conferred upon diplomatic agents and countersigns their letters of credence. Finally, it is to the Minister for Foreign Affairs that charges d'affaires are accredited.

54. The Court accordingly concludes that the functions of a Minister for Foreign Affairs are such that, throughout the duration of his or her office, he or she when abroad enjoys full immunity from criminal jurisdiction and inviolability. That immunity and that inviolability protect the individual concerned against any act of authority of another State which would hinder him or her in the performance of his or her duties.

55. In this respect, no distinction can be drawn between acts performed by a Minister for Foreign Affairs in an "official" capacity, and those claimed to have been performed in a "private capacity", or, for that matter, between acts performed before the person concerned assumed office as Minister for Foreign Affairs and acts committed during the period of office. Thus, if a Minister for Foreign Affairs is arrested in another State on a criminal charge, he or she is clearly thereby prevented from exercising the functions of his or her office. The consequences of such impediment to the exercise of those official functions are equally serious, regardless of whether the Minister for Foreign Affairs was, at the time of arrest, present in the territory of the arresting State on an "official" visit or a "private" visit, regardless of whether the arrest relates to acts allegedly performed before the person became the Minister for Foreign Affairs or to acts performed while in office, and regardless of whether the arrest relates to alleged acts performed in an "official" capacity or a "private" capacity. Furthermore, even the mere risk that, by travelling to or transiting another State a Minister for Foreign Affairs might be exposing himself or herself to legal proceedings could deter the Minister from travelling internationally when required to do so for the purposes of the performance of his or her official functions.

* *

56. La Cour passera maintenant à l'examen de l'argumentation de la Belgique selon laquelle les immunités reconnues aux ministres des affaires étrangères en exercice ne peuvent en aucun cas protéger ceux-ci lorsqu'ils sont soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité. Aux fins d'étayer cette position, la Belgique se réfère dans son contre-mémoire à divers instruments juridiques créant des juridictions pénales internationales, à des exemples tirés de législations nationales, ainsi qu'à la jurisprudence de juridictions internes et internationales.

La Belgique précise tout d'abord que des dispositions des instruments créant des juridictions pénales internationales prévoient expressément que la qualité officielle d'une personne n'est pas un obstacle à l'exercice de leur compétence par ces juridictions.

Elle insiste également sur certaines décisions rendues par des juridictions nationales et tout particulièrement sur les décisions rendues le 24 mars 1999 par la Chambre des lords du Royaume-Uni et le 13 mars 2001 par la Cour de cassation française, respectivement dans les affaires *Pinochet* et *Kadhafi*, dans lesquelles une exception à la règle de l'immunité aurait été admise en cas de crimes graves de droit international. Ainsi, selon la Belgique, la décision *Pinochet* reconnaît une exception à la règle de l'immunité lorsque lord Millet dit qu'«on ne peut supposer que le droit international ait institué un crime relevant du *jus cogens* tout en prévoyant une immunité ayant la même portée que l'obligation qu'il cherche à imposer», ou que lord Phillips of Worth Matravers expose qu'«aucune règle établie de droit international n'exige que l'immunité d'un Etat *ratione materiae* soit accordée dans le cadre de poursuites pour crime international». Quant à la Cour de cassation française, en décidant que, «en l'état du droit international, le crime dénoncé [faits de terrorisme], quelle qu'en soit la gravité, ne relève pas des exceptions au principe de l'immunité de juridiction des chefs d'Etat étrangers en exercice», elle aurait reconnu explicitement, selon la Belgique, l'existence de telles exceptions.

57. Le Congo soutient pour sa part que, en l'état actuel du droit international, rien ne permet de soutenir qu'il existerait une quelconque exception au principe de l'immunité pénale absolue du ministre des affaires étrangères en exercice dans le cas où il serait accusé d'avoir commis des crimes de droit international.

A l'appui de cette affirmation, le Congo se réfère à la pratique des Etats, examinant notamment à ce titre les affaires *Pinochet* et *Kadhafi*, pour constater que cette pratique ne correspond pas à ce que la Belgique prétend, mais consacre au contraire le caractère absolu de l'immunité pénale des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères. Ainsi, s'agissant de la décision *Pinochet*, le Congo cite lord Browne-Wilkinson, selon lequel l'«immunité dont jouit un chef d'Etat en fonction ou un ambassadeur en exercice est une immunité totale liée à la personne du chef d'Etat ou de l'ambassadeur et qui exclut toute action ou poursuite judiciaire à son encontre ...». Selon le Congo, la Cour de cassation fran-

56. The Court will now address Belgium's argument that immunities accorded to incumbent Ministers for Foreign Affairs can in no case protect them where they are suspected of having committed war crimes or crimes against humanity. In support of this position, Belgium refers in its Counter-Memorial to various legal instruments creating international criminal tribunals, to examples from national legislation, and to the jurisprudence of national and international courts.

Belgium begins by pointing out that certain provisions of the instruments creating international criminal tribunals state expressly that the official capacity of a person shall not be a bar to the exercise by such tribunals of their jurisdiction.

Belgium also places emphasis on certain decisions of national courts, and in particular on the judgments rendered on 24 March 1999 by the House of Lords in the United Kingdom and on 13 March 2001 by the Court of Cassation in France in the *Pinochet* and *Qaddafi* cases respectively, in which it contends that an exception to the immunity rule was accepted in the case of serious crimes under international law. Thus, according to Belgium, the *Pinochet* decision recognizes an exception to the immunity rule when Lord Millett stated that "[i]nternational law cannot be supposed to have established a crime having the character of a *jus cogens* and at the same time to have provided an immunity which is co-extensive with the obligation it seeks to impose", or when Lord Phillips of Worth Matravers said that "no established rule of international law requires state immunity *ratione materiae* to be accorded in respect of prosecution for an international crime". As to the French Court of Cassation, Belgium contends that, in holding that, "under international law as it currently stands, the crime alleged [acts of terrorism], irrespective of its gravity, does not come within the exceptions to the principle of immunity from jurisdiction for incumbent foreign Heads of State", the Court explicitly recognized the existence of such exceptions.

57. The Congo, for its part, states that, under international law as it currently stands, there is no basis for asserting that there is any exception to the principle of absolute immunity from criminal process of an incumbent Minister for Foreign Affairs where he or she is accused of having committed crimes under international law.

In support of this contention, the Congo refers to State practice, giving particular consideration in this regard to the *Pinochet* and *Qaddafi* cases, and concluding that such practice does not correspond to that which Belgium claims but, on the contrary, confirms the absolute nature of the immunity from criminal process of Heads of State and Ministers for Foreign Affairs. Thus, in the *Pinochet* case, the Congo cites Lord Browne-Wilkinson's statement that "[t]his immunity enjoyed by a head of state in power and an ambassador in post is a complete immunity attached to the person of the head of state or ambassador and rendering him immune from all actions or prosecutions . . . ". According to the Congo, the

çaise aurait adopté la même position dans son arrêt *Kadhafi* en affirmant que « la coutume internationale s'oppose à ce que les chefs d'Etat en exercice puissent, en l'absence de dispositions internationales contraires s'imposant aux parties concernées, faire l'objet de poursuites devant les juridictions pénales d'un Etat étranger ».

Quant aux instruments créant des juridictions pénales internationales et à la jurisprudence de ces dernières, ils ne concernent, selon le Congo, que ces seules juridictions internationales et rien ne saurait en être tiré en ce qui concerne les actions pénales devant des juridictions nationales à l'encontre des personnes jouissant d'une immunité en vertu du droit international.

*

58. La Cour a examiné avec soin la pratique des Etats, y compris les législations nationales et les quelques décisions rendues par de hautes juridictions nationales, telle la Chambre des lords ou la Cour de cassation française. Elle n'est pas parvenue à déduire de cette pratique l'existence, en droit international coutumier, d'une exception quelconque à la règle consacrant l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité des ministres des affaires étrangères en exercice, lorsqu'ils sont soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité.

La Cour a par ailleurs examiné les règles afférentes à l'immunité ou à la responsabilité pénale des personnes possédant une qualité officielle contenues dans les instruments juridiques créant des juridictions pénales internationales et applicables spécifiquement à celles-ci (voir statut du Tribunal militaire international de Nuremberg, art. 7; statut du Tribunal militaire international de Tokyo, art. 6; statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, art. 7, par. 2; statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda, art. 6, par. 2; statut de la Cour pénale internationale, art. 27). Elle a constaté que ces règles ne lui permettaient pas davantage de conclure à l'existence, en droit international coutumier, d'une telle exception en ce qui concerne les juridictions nationales.

Enfin, aucune des décisions des tribunaux militaires internationaux de Nuremberg et de Tokyo, ainsi que du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, que cite la Belgique ne traite de la question des immunités des ministres des affaires étrangères en exercice devant les juridictions nationales lorsqu'ils sont accusés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité. La Cour note, par conséquent, que ces décisions ne contredisent en rien les constatations auxquelles elle a procédé ci-dessus.

Au vu de ce qui précède, la Cour ne saurait donc accueillir l'argumentation présentée par la Belgique à cet égard.

59. Il convient en outre de relever que les règles gouvernant la compétence des tribunaux nationaux et celles régissant les immunités juridictionnelles doivent être soigneusement distinguées: la compétence n'implique pas l'absence d'immunité et l'absence d'immunité n'implique pas

French Court of Cassation adopted the same position in its *Qaddafi* judgment, in affirming that "international custom bars the prosecution of incumbent Heads of State, in the absence of any contrary international provision binding on the parties concerned, before the criminal courts of a foreign State".

As regards the instruments creating international criminal tribunals and the latter's jurisprudence, these, in the Congo's view, concern only those tribunals, and no inference can be drawn from them in regard to criminal proceedings before national courts against persons enjoying immunity under international law.

*

58. The Court has carefully examined State practice, including national legislation and those few decisions of national higher courts, such as the House of Lords or the French Court of Cassation. It has been unable to deduce from this practice that there exists under customary international law any form of exception to the rule according immunity from criminal jurisdiction and inviolability to incumbent Ministers for Foreign Affairs, where they are suspected of having committed war crimes or crimes against humanity.

The Court has also examined the rules concerning the immunity or criminal responsibility of persons having an official capacity contained in the legal instruments creating international criminal tribunals, and which are specifically applicable to the latter (see Charter of the International Military Tribunal of Nuremberg, Art. 7; Charter of the International Military Tribunal of Tokyo, Art. 6; Statute of the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia, Art. 7, para. 2; Statute of the International Criminal Tribunal for Rwanda, Art. 6, para. 2; Statute of the International Criminal Court, Art. 27). It finds that these rules likewise do not enable it to conclude that any such an exception exists in customary international law in regard to national courts.

Finally, none of the decisions of the Nuremberg and Tokyo international military tribunals, or of the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia, cited by Belgium deal with the question of the immunities of incumbent Ministers for Foreign Affairs before national courts where they are accused of having committed war crimes or crimes against humanity. The Court accordingly notes that those decisions are in no way at variance with the findings it has reached above.

In view of the foregoing, the Court accordingly cannot accept Belgium's argument in this regard.

59. It should further be noted that the rules governing the jurisdiction of national courts must be carefully distinguished from those governing jurisdictional immunities; jurisdiction does not imply absence of immunity, while absence of immunity does not imply jurisdiction. Thus,

la compétence. C'est ainsi que, si diverses conventions internationales tendant à la prévention et à la répression de certains crimes graves ont mis à la charge des Etats des obligations de poursuite ou d'extradition, et leur ont fait par suite obligation d'étendre leur compétence juridictionnelle, cette extension de compétence ne porte en rien atteinte aux immunités résultant du droit international coutumier, et notamment aux immunités des ministres des affaires étrangères. Celles-ci demeurent opposables devant les tribunaux d'un Etat étranger, même lorsque ces tribunaux exercent une telle compétence sur la base de ces conventions.

60. La Cour souligne toutefois que l'*immunité* de juridiction dont bénéficie un ministre des affaires étrangères en exercice ne signifie pas qu'il bénéficie d'une *impunité* au titre de crimes qu'il aurait pu commettre, quelle que soit leur gravité. Immunité de juridiction pénale et responsabilité pénale individuelle sont des concepts nettement distincts. Alors que l'immunité de juridiction revêt un caractère procédural, la responsabilité pénale touche au fond du droit. L'immunité de juridiction peut certes faire obstacle aux poursuites pendant un certain temps ou à l'égard de certaines infractions; elle ne saurait exonérer la personne qui en bénéficie de toute responsabilité pénale.

61. Les immunités dont bénéficie en droit international un ministre ou un ancien ministre des affaires étrangères ne font en effet pas obstacle à ce que leur responsabilité pénale soit recherchée dans certaines circonstances.

Ils ne bénéficient, en premier lieu, en vertu du droit international d'aucune immunité de juridiction pénale dans leur propre pays et peuvent par suite être traduits devant les juridictions de ce pays conformément aux règles fixées en droit interne.

En deuxième lieu, ils ne bénéficient plus de l'immunité de juridiction à l'étranger si l'Etat qu'ils représentent ou ont représenté décide de lever cette immunité.

En troisième lieu, dès lors qu'une personne a cessé d'occuper la fonction de ministre des affaires étrangères, elle ne bénéficie plus de la totalité des immunités de juridiction que lui accordait le droit international dans les autres Etats. A condition d'être compétent selon le droit international, un tribunal d'un Etat peut juger un ancien ministre des affaires étrangères d'un autre Etat au titre d'actes accomplis avant ou après la période pendant laquelle il a occupé ces fonctions, ainsi qu'au titre d'actes qui, bien qu'accomplis durant cette période, l'ont été à titre privé.

En quatrième lieu, un ministre des affaires étrangères ou un ancien ministre des affaires étrangères peut faire l'objet de poursuites pénales devant certaines juridictions pénales internationales dès lors que celles-ci sont compétentes. Le Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie et le Tribunal pénal international pour le Rwanda, établis par des résolutions du Conseil de sécurité adoptées en application du chapitre VII de la Charte des Nations Unies, ainsi que la future Cour pénale internationale instituée par la convention de Rome de 1998, en sont des exemples. Le statut de cette dernière prévoit expressément, au paragraphe 2 de son

although various international conventions on the prevention and punishment of certain serious crimes impose on States obligations of prosecution or extradition, thereby requiring them to extend their criminal jurisdiction, such extension of jurisdiction in no way affects immunities under customary international law, including those of Ministers for Foreign Affairs. These remain opposable before the courts of a foreign State, even where those courts exercise such a jurisdiction under these conventions.

60. The Court emphasizes, however, that the *immunity* from jurisdiction enjoyed by incumbent Ministers for Foreign Affairs does not mean that they enjoy *impunity* in respect of any crimes they might have committed, irrespective of their gravity. Immunity from criminal jurisdiction and individual criminal responsibility are quite separate concepts. While jurisdictional immunity is procedural in nature, criminal responsibility is a question of substantive law. Jurisdictional immunity may well bar prosecution for a certain period or for certain offences; it cannot exonerate the person to whom it applies from all criminal responsibility.

61. Accordingly, the immunities enjoyed under international law by an incumbent or former Minister for Foreign Affairs do not represent a bar to criminal prosecution in certain circumstances.

First, such persons enjoy no criminal immunity under international law in their own countries, and may thus be tried by those countries' courts in accordance with the relevant rules of domestic law.

Secondly, they will cease to enjoy immunity from foreign jurisdiction if the State which they represent or have represented decides to waive that immunity.

Thirdly, after a person ceases to hold the office of Minister for Foreign Affairs, he or she will no longer enjoy all of the immunities accorded by international law in other States. Provided that it has jurisdiction under international law, a court of one State may try a former Minister for Foreign Affairs of another State in respect of acts committed prior or subsequent to his or her period of office, as well as in respect of acts committed during that period of office in a private capacity.

Fourthly, an incumbent or former Minister for Foreign Affairs may be subject to criminal proceedings before certain international criminal courts, where they have jurisdiction. Examples include the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia, and the International Criminal Tribunal for Rwanda, established pursuant to Security Council resolutions under Chapter VII of the United Nations Charter, and the future International Criminal Court created by the 1998 Rome Convention. The latter's Statute expressly provides, in Article 27, paragraph 2, that "[i]mmunities or special procedural rules which may attach to the

article 27, que «les immunités ou règles de procédure spéciales qui peuvent s'attacher à la qualité officielle d'une personne, en vertu du droit interne ou du droit international, n'empêchent pas la Cour d'exercer sa compétence à l'égard de cette personne».

* * *

62. Compte tenu des conclusions auxquelles la Cour est parvenue ci-dessus quant à la nature et à la portée des règles afférentes à l'immunité de juridiction pénale des ministres des affaires étrangères en exercice, il lui faut à présent examiner si, dans le cas d'espèce, l'émission du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et la diffusion de celui-ci sur le plan international ont contrevenu à ces règles. La Cour rappelle en effet qu'aux termes de sa première conclusion finale le Congo la prie de dire et juger:

> «Que, en émettant et en diffusant internationalement le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 délivré à charge de M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, la Belgique a violé, à l'encontre de la République démocratique du Congo, la règle de droit international coutumier relative à l'inviolabilité et l'immunité pénale absolues des ministres des affaires étrangères en fonction; que, ce faisant, elle a porté atteinte au principe de l'égalité souveraine entre les Etats.»

63. A l'appui de cette conclusion, le Congo affirme que le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 constitue comme tel un «acte juridique coercitif» portant atteinte à l'immunité et aux droits souverains du Congo, dans la mesure où il vise à «soumettre à un pouvoir juridictionnel répressif interne un gouvernant étranger qui lui échappe en principe» et est exécutoire de plein droit et sans formalité particulière en Belgique.

Le Congo considère que la simple émission de ce mandat constituait ainsi un acte de contrainte dirigé contre la personne de M. Yerodia, même en l'absence d'exécution.

64. Quant à la diffusion internationale dudit mandat d'arrêt, elle a non seulement, selon le Congo, emporté de nouvelles violations des règles susmentionnées, mais a en outre aggravé le préjudice moral qu'il a subi, en raison de l'opprobre «ainsi jeté sur l'un des membres les plus éminents de son gouvernement». Le Congo fait valoir de surcroît qu'une telle diffusion a fondamentalement porté atteinte à ses droits souverains en ce qu'elle a considérablement limité le libre et plein exercice, par son ministre des affaires étrangères, des fonctions de négociation internationale et de représentation dont il s'était vu confier la charge par l'ancien président du Congo. Selon lui, la Belgique «exprime[rait] [ainsi] l'intention de voir la personne concernée arrêtée là où elle se trouve, en vue d'obtenir son extradition». Le Congo souligne par ailleurs qu'il convient d'éviter toute confusion entre les arguments relatifs à l'effet juridique du mandat d'arrêt à l'étranger et la question de la responsabilité des Etats tiers lui donnant effet. Il expose à ce sujet qu'aucun Etat n'a donné suite au mandat d'arrêt et qu'il ne convient dès lors pas de «s'interroger plus avant sur la respon-

official capacity of a person, whether under national or international law, shall not bar the Court from exercising its jurisdiction over such a person".

* * *

62. Given the conclusions it has reached above concerning the nature and scope of the rules governing the immunity from criminal jurisdiction enjoyed by incumbent Ministers for Foreign Affairs, the Court must now consider whether in the present case the issue of the arrest warrant of 11 April 2000 and its international circulation violated those rules. The Court recalls in this regard that the Congo requests it, in its first final submission, to adjudge and declare that:

> "[B]y issuing and internationally circulating the arrest warrant of 11 April 2000 against Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, Belgium committed a violation in regard to the Democratic Republic of the Congo of the rule of customary international law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of incumbent foreign ministers; in so doing, it violated the principle of sovereign equality among States."

63. In support of this submission, the Congo maintains that the arrest warrant of 11 April 2000 as such represents a "coercive legal act" which violates the Congo's immunity and sovereign rights, inasmuch as it seeks to "subject to an organ of domestic criminal jurisdiction a member of a foreign government who is in principle beyond its reach" and is fully enforceable without special formality in Belgium.

The Congo considers that the mere issuance of the warrant thus constituted a coercive measure taken against the person of Mr. Yerodia, even if it was not executed.

64. As regards the international circulation of the said arrest warrant, this, in the Congo's view, not only involved further violations of the rules referred to above, but also aggravated the moral injury which it suffered as a result of the opprobrium "thus cast upon one of the most prominent members of its Government". The Congo further argues that such circulation was a fundamental infringement of its sovereign rights in that it significantly restricted the full and free exercise, by its Minister for Foreign Affairs, of the international negotiation and representation functions entrusted to him by the Congo's former President. In the Congo's view, Belgium "[thus] manifests an intention to have the individual concerned arrested at the place where he is to be found, with a view to procuring his extradition". The Congo emphasizes moreover that it is necessary to avoid any confusion between the arguments concerning the legal effect of the arrest warrant abroad and the question of any responsibility of the foreign authorities giving effect to it. It points out in this regard that no State has acted on the arrest warrant, and that accordingly

sabilité spécifique qui pourrait en résulter dans le chef de l'Etat qui l'exécute, ni sur la manière dont celle-ci devrait s'articuler » avec celle de l'Etat belge. Le Congo observe que, dans une telle hypothèse, « il y [aurait] une relation causale immédiate entre le mandat d'arrêt délivré en Belgique et l'acte d'exécution qui serait [opéré] ailleurs ».

65. La Belgique rejette l'argumentation du Congo au motif que « la nature du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 [serait] telle [que celui-ci] n'a ni viole la souveraineté [du Congo] ni crée aucune obligation pour [ce dernier] ».

S'agissant des effets juridiques du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 en droit belge, la Belgique expose que l'objet manifeste du mandat était d'obtenir que, dans le cas où M. Yerodia serait trouvé en Belgique, l'intéressé soit détenu par les autorités belges compétentes, aux fins de le poursuivre pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Selon elle, le juge d'instruction belge aurait toutefois clairement distingué dans le mandat entre, d'une part, immunité de juridiction et, d'autre part, immunité d'exécution pour les représentants d'Etats étrangers visitant la Belgique à la suite d'une invitation officielle, en précisant que ces personnes seraient à l'abri de l'exécution d'un mandat d'arrêt en Belgique. La Belgique prétend également que, par ses effets, le mandat d'arrêt en cause revêt un caractère national puisqu'il exige l'arrestation de M. Yerodia, si celui-ci devait se trouver en Belgique, mais qu'il n'a pas un tel effet à l'étranger.

66. Pour ce qui a trait aux effets juridiques du mandat d'arrêt hors de la Belgique, celle-ci soutient que le mandat n'impose aux autorités d'aucun autre Etat une quelconque obligation d'arrêter M. Yerodia en l'absence d'une démarche supplémentaire de la Belgique consistant à compléter ou valider le mandat d'arrêt (sous la forme par exemple d'une demande de mise en détention provisoire de M. Yerodia), ou de l'émission d'un mandat d'arrêt par les autorités compétentes de l'Etat concerné à la suite d'une demande en ce sens, ou encore de la diffusion d'une notice rouge d'Interpol. Dès lors, en dehors de la Belgique, l'objet du mandat aurait certes été « d'établir une base juridique pour l'arrestation de M. Yerodia ... ainsi que [pour] son extradition ultérieure vers la Belgique », mais le mandat n'aurait eu d'effet juridique que s'il avait été assorti d'un acte préalable « exigeant l'arrestation de M. Yerodia ... par les autorités compétentes dans un Etat tiers ». La Belgique fait valoir par ailleurs que, « si un Etat avait exécuté le mandat d'arrêt, il aurait, peut-être, porté atteinte à l'immunité pénale de M. Yerodia », mais que « l'auteur direct de l'atteinte aurait été cet Etat [et] non la Belgique ».

*

67. La Cour rappellera tout d'abord que le « mandat d'arrêt international par défaut », délivré le 11 avril 2000 par un juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bruxelles, vise M. Yerodia en précisant

"no further consideration need be given to the specific responsibility which a State executing it might incur, or to the way in which that responsibility should be related" to that of the Belgian State. The Congo observes that, in such circumstances, "there [would be] a direct causal relationship between the arrest warrant issued in Belgium and any act of enforcement carried out elsewhere".

65. Belgium rejects the Congo's argument on the ground that "the character of the arrest warrant of 11 April 2000 is such that it has neither infringed the sovereignty of, nor created any obligation for, the [Congo]".

With regard to the legal effects under Belgian law of the arrest warrant of 11 April 2000, Belgium contends that the clear purpose of the warrant was to procure that, if found in Belgium, Mr. Yerodia would be detained by the relevant Belgian authorities with a view to his prosecution for war crimes and crimes against humanity. According to Belgium, the Belgian investigating judge did, however, draw an explicit distinction in the warrant between, on the one hand, immunity from jurisdiction and, on the other hand, immunity from enforcement as regards representatives of foreign States who visit Belgium on the basis of an official invitation, making it clear that such persons would be immune from enforcement of an arrest warrant in Belgium. Belgium further contends that, in its effect, the disputed arrest warrant is national in character, since it requires the arrest of Mr. Yerodia if he is found in Belgium but it does not have this effect outside Belgium.

66. In respect of the legal effects of the arrest warrant *outside* Belgium, Belgium maintains that the warrant does not create any obligation for the authorities of any other State to arrest Mr. Yerodia in the absence of some further step by Belgium completing or validating the arrest warrant (such as a request for the provisional detention of Mr. Yerodia), or the issuing of an arrest warrant by the appropriate authorities in the State concerned following a request to do so, or the issuing of an Interpol Red Notice. Accordingly, outside Belgium, while the purpose of the warrant was admittedly "to establish a legal basis for the arrest of Mr. Yerodia and his subsequent extradition to Belgium", the warrant had no legal effect unless it was validated or completed by some prior act "requiring the arrest of Mr. Yerodia by the relevant authorities in a third State". Belgium further argues that "[i]f a State had executed the arrest warrant, it might infringe Mr. [Yerodia's] criminal immunity", but that "the Parties directly responsible for that infringement would have been that State and not Belgium".

*

67. The Court will first recall that the "international arrest warrant *in absentia*", issued on 11 April 2000 by an investigating judge of the Brussels Tribunal de premiere instance, is directed against Mr. Yerodia,

que celui-ci est «actuellement ministre des affaires étrangères de la République démocratique du Congo, ayant sa résidence professionnelle au ministère des affaires étrangères à Kinshasa». Le mandat indique que M. Yerodia est inculpé, «comme auteur ou coauteur», de:

> – Crimes de droit international constituant des infractions graves portant atteinte par action ou omission aux personnes et aux biens protégés par les conventions signées à Genève le 12 août 1949 et par les protocoles I et II additionnels à ces conventions (article 1, paragraphe 2, de la loi du 16 juin 1993 modifiée par la loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire).
> – Crimes contre l'humanité (article 1, paragraphe 2, de la loi du 16 juin 1993 modifiée par la loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire).»

Le mandat fait état de «différents discours incitant à la haine raciale» et de «propos particulièrement virulents» que M. Yerodia aurait tenus lors d'«interventions publiques relayées par les médias» en date des 4 août et 27 août 1998. Il y est ajouté ce qui suit:

> «Ces discours auraient eu pour effet d'inciter la population à s'en prendre aux résidents tutsi de Kinshasa; il fut question d'opérations de ratissage, de chasse à l'homme (l'ennemi tutsi), de scènes de lynchage.
>
> Les discours incitant à la haine raciale auraient ainsi eu pour résultat la mort de plusieurs centaines de personnes et l'internement de Tutsi, des exécutions sommaires, des arrestations arbitraires et des procès iniustes.»

68. Il est dit en outre dans le mandat que «la qualité de ministre des affaires étrangères que possède à l'heure actuelle l'inculpé n'entraîne pas d'immunité de juridiction et d'exécution». Le juge d'instruction observe toutefois dans le mandat que «la règle de l'absence d'immunité en droit humanitaire ... paraît devoir connaître un tempérament sur le plan de l'immunité d'exécution» et explique ce qui suit:

> «En vertu du principe général de loyauté de l'action de la justice, une immunité d'exécution doit être, à notre sens, reconnue à tout représentant d'un Etat qui est accueilli sur le territoire belge en tant que tel (en «visite officielle»). L'accueil d'une telle personnalité étrangère en tant que représentant officiel d'un Etat souverain met en jeu non seulement des relations entre individus mais également des relations entre Etats. Dans cet ordre d'idées, il inclut l'engagement de l'Etat accueillant et de ses différentes composantes de ne prendre aucune mesure coercitive à l'égard de son hôte et cette invitation ne pourrait devenir le prétexte pour faire tomber l'intéressé dans ce qui devrait alors être qualifié de guet-apens. Dans l'hypo-

stating that he is "currently Minister for Foreign Affairs of the Democratic Republic of the Congo, having his business address at the Ministry of Foreign Affairs in Kinshasa". The warrant states that Mr Yerodia is charged with being "the perpetrator or co-perpetrator" of:

> "Crimes under international law constituting grave breaches causing harm by act or omission to persons and property protected by the Conventions signed at Geneva on 12 August 1949 and by Additional Protocols I and II to those Conventions (Article 1, paragraph 3, of the Law of 16 June 1993, as amended by the Law of 10 February 1999 concerning the punishment of serious violations of international humanitarian law).
> Crimes against humanity (Article 1, paragraph 2, of the Law of 16 June 1993, as amended by the Law of 10 February 1999 concerning the punishment of serious violations of international humanitarian law)."

The warrant refers to "various speeches inciting racial hatred" and to "particularly virulent remarks" allegedly made by Mr Yerodia during "public addresses reported by the media" on 4 August and 27 August 1998. It adds:

> "These speeches allegedly had the effect of inciting the population to attack Tutsi residents of Kinshasa; there were dragnet searches-manhunts (the Tutsi enemy) and lynchings.
>
> The speeches inciting racial hatred thus are said to have resulted in several hundred deaths, the internment of Tutsis, summary executions, arbitrary arrests and unfair trials."

68. The warrant further states that "the position of Minister for Foreign Affairs currently held by the accused does not entail immunity from jurisdiction and enforcement". The investigating judge does, however, observe in the warrant that "the rule concerning the absence of immunity under humanitarian law would appear ... to require some qualification in respect of immunity from enforcement" and explains as follows:

> "Pursuant to the general principle of fairness in judicial proceedings, immunity from enforcement must, in our view, be accorded to all State representatives welcomed as such onto the territory of Belgium (on 'official visits'). Welcoming such foreign dignitaries as official representatives of sovereign States involves not only relations between individuals but also relations between States. This implies that such welcome includes an undertaking by the host State and its various components to refrain from taking any coercive measures against its guest and the invitation cannot become a pretext for ensnaring the individual concerned in what would then have to be labelled a trap. In the contrary case, failure to respect this

these contraire, le non-respect de cet engagement pourrait entraîner la responsabilité de l'Etat hôte sur le plan international.»

69. Le mandat d'arrêt s'achève sur l'injonction suivante :

«Mandons et ordonnons à tous huissiers de justice et agents de la force publique à ce requis de mettre le présent mandat d'arrêt à exécution et de conduire l'inculpé à la maison d'arrêt de Forest.

Enjoignons au directeur de la prison de recevoir l'inculpé(e) et de le (la) garder dans la maison d'arrêt en vertu du présent mandat d'arrêt.

Requérons tous dépositaires de la force publique, auxquels le présent mandat sera exhibé, de prêter main-forte à son exécution.»

70. La Cour note que l'*émission* du mandat d'arrêt litigieux, comme telle, constitue un acte de l'autorité judiciaire belge ayant vocation à permettre l'arrestation, sur le territoire belge, d'un ministre des affaires étrangères en exercice inculpé de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. Le caractère exécutoire du mandat ressort clairement de l'injonction adressée «à tous huissiers de justice et agents de la force publique ... de mettre le présent mandat d'arrêt à exécution» (voir paragraphe 69 ci-dessus), ainsi que de l'affirmation, faite dans le mandat, que «la qualité de ministre des affaires étrangères que possède à l'heure actuelle l'inculpé n'entraîne pas d'immunité de juridiction et d'exécution». La Cour observe certes que le cas de visite officielle de M. Yerodia en Belgique a été réservé dans le cadre dudit mandat, et que M. Yerodia n'a fait l'objet d'aucune arrestation en Belgique. Elle doit toutefois constater que, compte tenu de la nature et de l'objet du mandat, la seule émission de celui-ci portait atteinte à l'immunité de M. Yerodia en sa qualité de ministre des affaires étrangères en exercice du Congo. La Cour en conclut que l'émission dudit mandat a constitué une violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, en ce qu'elle a méconnu l'immunité de ce ministre et, plus particulièrement, violé l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont il jouissait alors en vertu du droit international.

71. La Cour constate également que la Belgique reconnaît que la *diffusion* sur le plan international du mandat d'arrêt litigieux avait pour objet «d'établir une base juridique pour l'arrestation de M. Yerodia ... à l'étranger ainsi que [pour] son extradition ultérieure vers la Belgique». La Partie défenderesse soutient toutefois que l'exécution dudit mandat dans des Etats tiers aurait «dépend[u] de l'existence d'autres démarches préliminaires» et que, étant donné le caractère «incomplet» du mandat à l'égard des Etats tiers, il n'y aurait pas eu «violation de la souveraineté [du Congo]». Elle souligne en outre qu'une notice rouge n'a été demandée à Interpol que le 12 septembre 2001, à un moment où M. Yerodia n'était plus ministre.

La Cour ne saurait partager ce point de vue. Comme dans le cas de l'émission du mandat, la diffusion de celui-ci dès juin 2000 par les autorités belges sur le plan international, compte tenu de sa nature et de son

undertaking could give rise to the host State's international responsibility."

69. The arrest warrant concludes with the following order:

"We instruct and order all bailiffs and agents of public authority who may be so required to execute this arrest warrant and to conduct the accused to the detention centre in Forest;

We order the warden of the prison to receive the accused and to keep him (her) in custody in the detention centre pursuant to this arrest warrant;

We require all those exercising public authority to whom this warrant shall be shown to lend all assistance in executing it."

70. The Court notes that the *issuance*, as such, of the disputed arrest warrant represents an act by the Belgian judicial authorities intended to enable the arrest on Belgian territory of an incumbent Minister for Foreign Affairs on charges of war crimes and crimes against humanity. The fact that the warrant is enforceable is clearly apparent from the order given to "all bailiffs and agents of public authority . . . to execute this arrest warrant" (see paragraph 69 above) and from the assertion in the warrant that "the position of Minister for Foreign Affairs currently held by the accused does not entail immunity from jurisdiction and enforcement". The Court notes that the warrant did admittedly make an exception for the case of an official visit by Mr. Yerodia to Belgium, and that Mr. Yerodia never suffered arrest in Belgium. The Court is bound, however, to find that, given the nature and purpose of the warrant, its mere issue violated the immunity which Mr. Yerodia enjoyed as the Congo's incumbent Minister for Foreign Affairs. The Court accordingly concludes that the issue of the warrant constituted a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, in that it failed to respect the immunity of that Minister and, more particularly, infringed the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability then enjoyed by him under international law.

71. The Court also notes that Belgium admits that the purpose of the international *circulation* of the disputed arrest warrant was "to establish a legal basis for the arrest of Mr. Yerodia . . . abroad and his subsequent extradition to Belgium". The Respondent maintains, however, that the enforcement of the warrant in third States was "dependent on some further preliminary steps having been taken" and that, given the "inchoate" quality of the warrant as regards third States, there was no "infringe[ment of] the sovereignty of the [Congo]". It further points out that no Interpol Red Notice was requested until 12 September 2001, when Mr. Yerodia no longer held ministerial office.

The Court cannot subscribe to this view. As in the case of the warrant's issue, its international circulation from June 2000 by the Belgian authorities, given its nature and purpose, effectively infringed Mr. Yero-

objet, portant en effet atteinte à l'immunité dont M. Yerodia jouissait en tant que ministre des affaires étrangères en exercice du Congo et était de surcroît susceptible d'affecter la conduite par le Congo de ses relations internationales. L'intéressé étant appelé, en cette qualité, à entreprendre des voyages dans l'exercice de ses fonctions, la seule diffusion du mandat sur le plan international, en l'absence même «d'autres démarches» de la part de la Belgique, aurait pu en particulier conduire à son arrestation lors d'un déplacement à l'étranger. La Cour observe à cet égard que la Belgique elle-même fait état d'une information selon laquelle M. Yerodia «aurait appris, lors d'une demande de visa pour se rendre dans deux pays, qu'il risquait d'être arrêté en raison du mandat d'arrêt lancé contre lui par la Belgique» et qu'elle a ajouté que «[c]'est d'ailleurs ce que [le Congo] ... laisse entendre lorsqu'il [il] écrit que le mandat d'arrêt a obligé «le ministre Yerodia ... à emprunter des voies parfois moins directes pour voyager». Par voie de conséquence, la Cour conclut que la diffusion dudit mandat, qu'elle ait ou non entravé en fait l'activité diplomatique de M. Yerodia, a constitué une violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, en ce qu'elle a méconnu l'immunité du ministre des affaires étrangères en exercice du Congo et, plus particulièrement, violé l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont il jouissait alors en vertu du droit international.

* * *

72. La Cour se penchera maintenant sur la question de la réparation demandée par le Congo en raison de la violation, par la Belgique, des règles de droit international susvisées. Aux termes des deuxième, troisième et quatrième «conclusions» du Congo, la Cour est priée de dire et juger:

> «Que la constatation solennelle par la Cour du caractère illicite [de l'émission et de la diffusion internationale du mandat d'arrêt] constitue une forme adéquate de satisfaction permettant de réparer le dommage moral qui en découle dans le chef de la République démocratique du Congo;
>
> Que les violations du droit international dont procèdent l'émission et la diffusion internationale du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 interdisent à tout Etat, en ce compris la Belgique, d'y donner suite;
>
> Que la Belgique est tenue de retirer et mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et de faire savoir auprès des autorités étrangères auxquelles ledit mandat fut diffusé qu'elle renonce à solliciter leur coopération pour l'exécution de ce mandat illicite.»

73. A l'appui desdites conclusions, le Congo fait valoir que le fait qu'il ait été mis fin aux fonctions officielles de M. Yerodia n'a nullement eu pour conséquence d'effacer le fait illicite et le dommage qui en découle, lesquels demeurent. Il expose que le mandat est illicite *ab initio*, que «[s]on vice est radical», et qu'il ne saurait dès lors produire aujourd'hui

that's immunity as the Congo's incumbent Minister for Foreign Affairs and was furthermore liable to affect the Congo's conduct of its international relations. Since Mr. Yerodia was called upon in that capacity to undertake travel in the performance of his duties, the mere international circulation of the warrant, even in the absence of "further steps" by Belgium, could have resulted, in particular, in his arrest while abroad. The Court observes in this respect that Belgium itself cites information to the effect that Mr. Yerodia, "on applying for a visa to go to two countries, [apparently] learned that he ran the risk of being arrested as a result of the arrest warrant issued against him by Belgium", adding that "[t]his, moreover, is what the [Congo] . . . hints when it writes that the arrest warrant 'sometimes forced Minister Yerodia to travel by roundabout routes'". Accordingly, the Court concludes that the circulation of the warrant, whether or not it significantly interfered with Mr. Yerodia's diplomatic activity, constituted a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, in that it failed to respect the immunity of the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Congo and, more particularly, infringed the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability then enjoyed by him under international law.

* * *

72. The Court will now address the issue of the remedies sought by the Congo on account of Belgium's violation of the above-mentioned rules of international law. In its second, third and fourth submissions, the Congo requests the Court to adjudge and declare that:

> "A formal finding by the Court of the unlawfulness of [the issue and international circulation of the arrest warrant] constitutes an appropriate form of satisfaction, providing reparation for the consequent moral injury to the Democratic Republic of the Congo;
>
> The violations of international law underlying the issue and international circulation of the arrest warrant of 11 April 2000 preclude any State, including Belgium, from executing it;
>
> Belgium shall be required to recall and cancel the arrest warrant of 11 April 2000 and to inform the foreign authorities to whom the warrant was circulated that Belgium renounces its request for their co-operation in executing the unlawful warrant."

73. In support of those submissions, the Congo asserts that the termination of the official duties of Mr. Yerodia in no way operated to efface the wrongful act and the injury flowing from it, which continue to exist. It argues that the warrant is unlawful *ab initio*, that "[i]t is fundamentally flawed" and that it cannot therefore have any legal effect today. It points

aucun effet de droit. Le Congo observe que sa demande a pour objet la réparation du dommage causé, réparation qui imposerait que soit restauré l'état qui aurait selon toute probabilité existé si ce fait n'avait pas été commis. Il précise que, dans la mesure où le fait illicite consistait en un acte juridique interne, seul le «retrait» et la «mise à néant» de celui-ci pourraient dès lors constituer une réparation appropriée.

Le Congo souligne par ailleurs qu'il ne demande nullement à la Cour de procéder elle-même au retrait ou à la mise à néant du mandat, ni de déterminer le moyen par lequel la Belgique devrait se conformer à son arrêt. Il explique qu'un tel retrait et qu'une telle mise à néant du mandat, par les moyens que la Belgique estimera les plus appropriés, «ne constitue[raient] pas des moyens d'exécution de l'arrêt de la Cour mais la mesure même de réparation-restitution juridique en nature sollicitée». Le Congo soutient que, par voie de conséquence, la Cour est seulement priée de dire que la Belgique, au titre de la réparation du dommage causé aux droits du Congo, est tenue de procéder, par le moyen de son choix, au retrait et à la mise à néant de ce mandat d'arrêt.

74. La Belgique estime quant à elle que l'éventuelle constatation, par la Cour, d'une violation de l'immunité dont bénéficiait M. Yerodia en tant que ministre des affaires étrangères n'implique aucunement qu'il y ait lieu d'annuler le mandat d'arrêt. Elle expose que ce dernier continue à produire ses effets et que «[r]ien n'indique qu'il porte aujourd'hui atteinte à l'immunité du ministre des affaires étrangères» du Congo. La Belgique considère que ce que sollicite en réalité le Congo par ses troisième et quatrième conclusions c'est que la Cour dicte à la Belgique la manière dont celle-ci devrait donner effet à un arrêt de la Cour constatant que le mandat d'arrêt a violé l'immunité du ministre des affaires étrangères du Congo.

*

75. La Cour a déjà conclu ci-dessus (voir paragraphes 70 et 71) que l'émission et la diffusion, par les autorités belges, du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 avaient méconnu l'immunité du ministre des affaires étrangères en exercice du Congo et, plus particulièrement, violé l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont jouissait alors M. Yerodia en vertu du droit international. Ces actes ont engagé la responsabilité internationale de la Belgique. La Cour estime que les conclusions auxquelles elle est ainsi parvenue constituent une forme de satisfaction permettant de réparer le dommage moral dont se plaint le Congo.

76. Cependant, ainsi que la Cour permanente de Justice internationale l'a dit dans son arrêt du 13 septembre 1928 en l'affaire relative à l'*Usine de Chorzów* :

> «[l]e principe essentiel, qui découle de la notion même d'acte illicite et qui semble se dégager de la pratique internationale, notamment de la jurisprudence des tribunaux arbitraux, est que la réparation doit, autant que possible, effacer toutes les conséquences de l'acte illicite

out that the purpose of its request is reparation for the injury caused, requiring the restoration of the situation which would in all probability have existed if the said act had not been committed. It states that, inasmuch as the wrongful act consisted in an internal legal instrument, only the "withdrawal" and "cancellation" of the latter can provide appropriate reparation.

The Congo further emphasizes that in no way is it asking the Court itself to withdraw or cancel the warrant, nor to determine the means whereby Belgium is to comply with its decision. It explains that the withdrawal and cancellation of the warrant, by the means that Belgium deems most suitable, "are not means of enforcement of the judgment of the Court but the requested measure of legal reparation/restitution itself". The Congo maintains that the Court is consequently only being requested to declare that Belgium, by way of reparation for the injury to the rights of the Congo, be required to withdraw and cancel this warrant by the means of its choice.

74. Belgium for its part maintains that a finding by the Court that the immunity enjoyed by Mr. Yerodia as Minister for Foreign Affairs had been violated would in no way entail an obligation to cancel the arrest warrant. It points out that the arrest warrant is still operative and that "there is no suggestion that it presently infringes the immunity of the Congo's Minister for Foreign Affairs". Belgium considers that what the Congo is in reality asking of the Court in its third and fourth final submissions is that the Court should direct Belgium as to the method by which it should give effect to a judgment of the Court finding that the warrant had infringed the immunity of the Congo's Minister for Foreign Affairs.

*

75. The Court has already concluded (see paragraphs 70 and 71) that the issue and circulation of the arrest warrant of 11 April 2000 by the Belgian authorities failed to respect the immunity of the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Congo and, more particularly, infringed the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability then enjoyed by Mr. Yerodia under international law. Those acts engaged Belgium's international responsibility. The Court considers that the findings so reached by it constitute a form of satisfaction which will make good the moral injury complained of by the Congo.

76. However, as the Permanent Court of International Justice stated in its Judgment of 13 September 1928 in the case concerning the *Factory at Chorzów*:

> "[t]he essential principle contained in the actual notion of an illegal act — a principle which seems to be established by international practice and in particular by the decisions of arbitral tribunals — is that reparation must, as far as possible, wipe out all the conse-

et rétablir l'état qui aurait vraisemblablement existé si ledit acte n'avait pas été commis» (*C.P.J.I. série A n° 17*, p. 47).

Or, dans le cas d'espèce, le rétablissement de «l'état qui aurait vraisemblablement existé si [l'acte illicite] n'avait pas été commis» ne saurait résulter simplement de la constatation par la Cour du caractère illicite du mandat d'arrêt au regard du droit international. Le mandat subsiste et demeure illicite nonobstant le fait que M. Yerodia a cessé d'être ministre des affaires étrangères. Dès lors la Cour estime que la Belgique doit, par les moyens de son choix, mettre à néant le mandat en question et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat a été diffusé.

77. La Cour ne voit aucune autre mesure de réparation à prescrire; elle ne saurait en particulier indiquer, dans un arrêt statuant sur un différend entre le Congo et la Belgique, quelles en seraient les implications éventuelles pour des Etats tiers, et ne saurait par suite accueillir sur ce point les conclusions du Congo.

* * *

78. Par ces motifs,

LA COUR,

1) A) Par quinze voix contre une,

Rejette les exceptions d'incompétence, de non-lieu et d'irrecevabilité soulevées par le Royaume de Belgique;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, Mme Van den Wyngaert, *juges ad hoc*;

CONTRE: M. Oda, *juge*;

B) Par quinze voix contre une,

Dit qu'elle a compétence pour connaître de la requête introduite le 17 octobre 2000 par la République démocratique du Congo;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, Mme Van den Wyngaert, *juges ad hoc*;

CONTRE: M. Oda, *juge*;

C) Par quinze voix contre une,

Dit que la requête de la République démocratique du Congo n'est pas dépourvue d'objet et que, par suite, il y a lieu de statuer sur ladite requête;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-

quences of the illegal act and reestablish the situation which would, in all probability, have existed if that act had not been committed" (*P.C.I.J., Series A, No. 17*, p. 47).

In the present case, "the situation which would, in all probability, have existed if [the illegal act] had not been committed" cannot be re-established merely by a finding by the Court that the arrest warrant was unlawful under international law. The warrant is still extant, and remains unlawful, notwithstanding the fact that Mr. Yerodia has ceased to be Minister for Foreign Affairs. The Court accordingly considers that Belgium must, by means of its own choosing, cancel the warrant in question and so inform the authorities to whom it was circulated.

77. The Court sees no need for any further remedy; in particular, the Court cannot, in a judgment ruling on a dispute between the Congo and Belgium, indicate what that judgment's implications might be for third States, and the Court cannot therefore accept the Congo's submissions on this point.

* * *

78. For these reasons,

THE COURT,

(1) (A) By fifteen votes to one,

Rejects the objections of the Kingdom of Belgium relating to jurisdiction, mootness and admissibility;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judges ad hoc* Bula-Bula, Van den Wyngaert;

AGAINST: *Judge* Oda;

(B) By fifteen votes to one,

Finds that it has jurisdiction to entertain the Application filed by the Democratic Republic of the Congo on 17 October 2000;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judges ad hoc* Bula-Bula, Van den Wyngaert;

AGAINST: *Judge* Oda;

(C) By fifteen votes to one,

Finds that the Application of the Democratic Republic of the Congo is not without object and that accordingly the case is not moot;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren,

Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, Mme Van den Wyngaert, *juges* ad hoc;

CONTRE : M. Oda, *juge*;

D) Par quinze voix contre une,

Dit que la requête de la République démocratique du Congo est recevable;

POUR : M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, Mme Van den Wyngaert, *juges* ad hoc;

CONTRE : M. Oda, *juge*;

2) Par treize voix contre trois,

Dit que l'émission, à l'encontre de M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, du mandat d'arrêt du 11 avril 2000, et sa diffusion sur le plan international ont constitué des violations d'une obligation juridique du Royaume de Belgique à l'égard de la République démocratique du Congo, en ce qu'elles ont méconnu l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont le ministre des affaires étrangères en exercice de la République démocratique du Congo jouissait en vertu du droit international;

POUR : M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Buergenthal, *juges*; M. Bula-Bula, *juge* ad hoc;

CONTRE : MM. Oda, Al-Khasawneh, *juges*; Mme Van den Wyngaert, *juge* ad hoc;

3) Par dix voix contre six,

Dit que le Royaume de Belgique doit, par les moyens de son choix, mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat a été diffusé;

POUR : M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Parra-Aranguren, Rezek, *juges*; M. Bula-Bula, *juge* ad hoc;

CONTRE : M. Oda, Mme Higgins, MM. Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; Mme Van den Wyngaert, *juge* ad hoc.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le quatorze février deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la Répu-

Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judges* ad hoc Bula-Bula, Van den Wyngaert;

AGAINST: *Judge* Oda;

(D) By fifteen votes to one,

Finds that the Application of the Democratic Republic of the Congo is admissible;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judges* ad hoc Bula-Bula, Van den Wyngaert;

AGAINST: *Judge* Oda;

(2) By thirteen votes to three,

Finds that the issue against Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi of the arrest warrant of 11 April 2000, and its international circulation, constituted violations of a legal obligation of the Kingdom of Belgium towards the Democratic Republic of the Congo, in that they failed to respect the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability which the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Democratic Republic of the Congo enjoyed under international law;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Buergenthal; *Judge* ad hoc Bula-Bula;

AGAINST: *Judges* Oda, Al-Khasawneh; *Judge* ad hoc Van den Wyngaert;

(3) By ten votes to six,

Finds that the Kingdom of Belgium must, by means of its own choosing, cancel the arrest warrant of 11 April 2000 and so inform the authorities to whom that warrant was circulated;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Parra-Aranguren, Rezek; *Judge* ad hoc Bula-Bula;

AGAINST: *Judges* Oda, Higgins, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judge* ad hoc Van den Wyngaert.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this fourteenth day of February, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Demo-

République démocratique du Congo et au Gouvernement du Royaume de Belgique.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

M. GUILLAUME, président, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; M. DIAS, juge, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente; M. RANJEVA, juge, joint une déclaration à l'arrêt; M. KOROMA, juge, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; Mme HIGGINS et MM. KOOIJMANS et BUERGENTHAL, juges, joignent à l'arrêt l'exposé de leur opinion individuelle commune; M. REZEK, juge, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; M. AL-KHASAWNEH, juge, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente; M. BULA-BULA, juge *ad hoc*, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; Mme VAN DEN WYNGAERT, juge *ad hoc*, joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente.

(*Paraphé*) G.G.

(*Paraphé*) Ph.C.

cratic Republic of the Congo and the Government of the Kingdom of Belgium, respectively.

Signed: Gilbert GUILLAUME,
President.

Signed: Philippe COUVREUR,
Registrar.

President GUILLAUME appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judge ODA appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court; Judge RANJEVA appends a declaration to the Judgment of the Court; Judge KOROMA appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judges HIGGINS, KOOIJMANS and BUERGENTHAL append a joint separate opinion to the Judgment of the Court; Judge REZEK appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judge AL-KHASAWNEH appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court; Judge *ad hoc* BULA-BULA appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judge *ad hoc* VAN DEN WYNGAERT appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court.

Initialled: G.G.
Initialled: Ph.C.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. GUILLAUME, PRÉSIDENT

[Texte original français]

Compétence pénale des juridictions nationales — Lieu de commission de l'infraction — Autres critères de rattachement — Compétence universelle — Absence

1. Je souscris entièrement à l'arrêt rendu par la Cour. Je crois cependant utile de préciser ma position sur une question que l'arrêt n'a pas abordée : celle de savoir si le juge belge avait compétence pour délivrer le 11 avril 2000 un mandat d'arrêt international à l'encontre de M. Yerodia Ndombasi.

Cette question était soulevée dans la requête introductive d'instance de la République démocratique du Congo. Celle-ci soutenait en effet que le mandat d'arrêt méconnaissait non seulement l'immunité de M. Yerodia Ndombasi en tant que ministre des affaires étrangères, mais encore « le principe selon lequel un Etat ne peut exercer son pouvoir sur le territoire d'un autre Etat ». Elle en déduisait que la compétence universelle que l'Etat belge s'était attribuée par l'article 7 de la loi du 16 juin 1993 modifiée le 10 février 1999 était contraire au droit international et qu'il en était par suite de même du mandat d'arrêt litigieux.

Au cours de la procédure orale, le Congo n'a pas développé cette argumentation et il ne l'a pas reprise dans ses conclusions finales. Dès lors, la Cour ne pouvait statuer sur ce point dans le dispositif de son arrêt. Elle aurait pu cependant aborder tel ou tel aspect de la question de la compétence universelle dans les motifs de sa décision (voir arrêt, par. 43).

Une telle démarche eût été logique. En effet, la compétence des tribunaux est une question sur laquelle ceux-ci doivent se prononcer avant de s'interroger sur l'immunité des justiciables. On ne peut en d'autres termes bénéficier de l'immunité de juridiction que s'il y a juridiction. Par ailleurs il s'agit là d'une question importante et controversée que tous les Etats et en particulier la Belgique auraient eu intérêt à voir clarifiée. Je pense utile de le faire ici.

2. La loi belge du 16 juin 1993, modifiée par la loi du 10 février 1999, a pour objet la répression des violations graves du droit international humanitaire. Elle couvre certaines infractions aux conventions de Genève du 12 août 1949 et aux protocoles additionnels n°s I et II à ces conventions du 8 juin 1977. Elle vise également le crime contre l'humanité qu'elle définit dans les termes retenus par la convention de Rome du 17 juillet 1998. La loi ajoute en son article 7 que « les juridictions belges sont compétentes pour connaître des infractions prévues à la présente loi, indépendamment du lieu où celles-ci auront été commises ».

SEPARATE OPINION OF PRESIDENT GUILLAUME

[English Original Text]

Criminal jurisdiction of national courts — Place of commission of the offence — Other criteria of connection — Universal jurisdiction — Absence of

1. I fully subscribe to the Judgment rendered by the Court. I believe it useful however to set out my position on one question which the Judgment has not addressed: whether the Belgian judge had jurisdiction to issue an international arrest warrant against Mr. Yerodia Ndombasi on 11 April 2000.

This question was raised in the Democratic Republic of the Congo's Application instituting proceedings. The Congo maintained that the arrest warrant violated not only Mr. Yerodia's immunity as Minister for Foreign Affairs but also "the principle that a State may not exercise its authority on the territory of another State". It accordingly concluded that the universal jurisdiction which the Belgian State had conferred upon itself pursuant to Article 7 of the Law of 16 June 1993, as amended on 10 February 1999, was in breach of international law and that the same was therefore true of the disputed arrest warrant.

The Congo did not elaborate on this line of argument during the oral proceedings and did not include it in its final submissions. Thus, the Court could not rule on this point in the operative part of its Judgment. It could, however, have addressed certain aspects of the question of universal jurisdiction in the reasoning for its decision (see Judgment, para. 43).

That would have been a logical approach: a court's jurisdiction is a question which it must decide before considering the immunity of those before it. In other words, there can only be immunity from jurisdiction where there is jurisdiction. Moreover, this is an important and controversial issue, clarification of which would have been in the interest of all States, including Belgium in particular. I believe it worthwhile to provide such clarification here.

2. The Belgian Law of 16 June 1993, as amended by the Law of 10 February 1999, aims at punishing serious violations of international humanitarian law. It covers certain violations of the Geneva Conventions of 12 August 1949 and of Protocols I and II of 8 June 1977 additional to those Conventions. It also extends to crimes against humanity, which it defines in the terms used in the Rome Convention of 17 July 1998. Article 7 of the Law adds that "[t]he Belgian courts shall have jurisdiction in respect of the offences provided for in the present Law, wherever they may have been committed".

3. Le mandat d'arrêt attaque inculpe M. Yerodia Ndombasi d'infractions graves aux conventions de Genève et de crimes contre l'humanité. Il rappelle que, aux termes de l'article 7 de la loi du 16 juin 1993 modifiée, les auteurs de telles infractions «relèvent de la compétence des juridictions belges, quelles que soient leur nationalité et celle des victimes». Il ajoute que «les juridictions belges sont compétentes même si l'inculpé (belge ou étranger) n'est pas trouvé en Belgique». Il précise que, «en matière de droit humanitaire, le législateur a voulu ainsi déroger au principe de territorialité du droit pénal dans la ligne des dispositions des quatre conventions de Genève et du protocole I». Il note que

> «la convention du 10 décembre 1984 contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants [s'inscrit] dans la même optique en reconnaissant la légitimité d'une compétence extra-territoriale en la matière et en consacrant le principe *aut dedere aut judicare*».

Sur ces bases, il conclut à la compétence des juridictions belges.

4. En vue d'apprécier la validité de ce raisonnement, il convient tout d'abord de rappeler les principes fondamentaux régissant en droit international l'exercice par les Etats de leur compétence juridictionnelle en matière pénale.

Le droit pénal a pour premier objet de permettre la répression dans chaque pays des infractions commises sur le territoire national. En effet, c'est sur ce territoire que peuvent le plus souvent être rassemblées les preuves de l'infraction. C'est là que cette dernière porte généralement ses effets. C'est là enfin que la peine prononcée peut le plus naturellement servir d'exemple. Aussi la Cour permanente de Justice internationale a-t-elle constaté dès 1927 que «le principe de la territorialité du droit pénal est à la base de toutes les législations»[1].

La question s'est cependant toujours posée de savoir si d'autres Etats que l'Etat territorial ont compétence concurrente pour engager des poursuites pénales contre les auteurs d'infractions. Un vaste débat s'est engagé à cet égard dès la constitution en Europe des grands Etats modernes. Certains auteurs, comme Covarruvias et Grotius, ont souligné que la présence sur le territoire d'un Etat d'un criminel étranger jouissant en pays du fruit de ses crimes n'était pas tolérable. Ils ont par suite soutenu que les auteurs de certaines infractions particulièrement graves devaient pouvoir être poursuivis tant par l'Etat sur le territoire duquel le crime a été commis que dans le pays où ils ont tenté de trouver refuge. Ce pays serait tenu d'une obligation d'arrestation, suivie d'extradition ou de poursuite, selon la maxime *aut dedere aut judicare*[2].

Ce courant doctrinal favorable à la répression universelle se heurta

[1] *Lotus, arrêt n° 9, 1927, C.P.J.I., série A, n° 10, p. 20.*

[2] *Covarruvias, Practicarum quaestionum, chap. II, n° 7; Grotius, De iure belli ac pacis, lib. II, chap. XXI, par. 4, voir aussi lib. I, chap. 4.*

3. The disputed arrest warrant accuses Mr. Yerodia of grave breaches of the Geneva Conventions and of crimes against humanity. It states that under Article 7 of the Law of 16 June 1993, as amended, perpetrators of those offences "fall under the jurisdiction of the Belgian courts, regardless of their nationality or that of the victims". It adds that "the Belgian courts have jurisdiction even if the accused (Belgian or foreign) is not found in Belgium". It states that "[i]n the matter of humanitarian law, the lawmaker's intention was thus to derogate from the principle of the territorial character of criminal law, in keeping with the provisions of the four Geneva Conventions and of Protocol I". It notes that

> "the Convention of 10 December 1984 against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment [is] to be viewed in the same way, recognizing the legitimacy of extra-territorial jurisdiction in the area and enshrining the principle of *aut dedere aut judicare*".

It concludes on these bases that the Belgian courts have jurisdiction.

4. In order to assess the validity of this reasoning, the fundamental principles of international law governing States' exercise of their criminal jurisdiction should first be reviewed.

The primary aim of the criminal law is to enable punishment in each country of offences committed in the national territory. That territory is where evidence of the offence can most often be gathered. That is where the offence generally produces its effects. Finally, that is where the punishment imposed can most naturally serve as an example. Thus, the Permanent Court of International Justice observed as far back as 1927 that "in all systems of law the principle of the territorial character of criminal law is fundamental".[1]

The question has, however, always remained open whether States other than the territorial State have concurrent jurisdiction to prosecute offenders. A wide debate on this subject began as early as the foundation in Europe of the major modern States. Some writers, like Covarrubias and Grotius, pointed out that the presence on the territory of a State of a foreign criminal peacefully enjoying the fruits of his crimes was intolerable. They therefore maintained that it should be possible to prosecute perpetrators of certain particularly serious crimes not only in the State on whose territory the crime was committed but also in the country where they sought refuge. In their view, that country was under an obligation to arrest, followed by extradition or prosecution, in accordance with the maxim *aut dedere aut judicare*.[2]

Beginning in the eighteenth century however, this school of thought

[1] *Lotus*, *Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10, p. 20.*

[2] Covarrubias, *Practicarum quaestionum*, Chap. II, No. 7; Grotius, *De jure belli ac pacis*, Book II, Chap. XXI, para. 4; see also Book I, Chap. V.

cependant à partir du XVIIIe siècle à un autre mouvement d'idée hostile à une telle répression, illustré notamment par Montesquieu, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau[7]. Leur pensée trouva sa traduction au plan pénal dans les ouvrages de Beccaria qui, dès 1764, soulignait que « les juges ne sont pas les vengeurs du genre humain en général ... Un crime ne peut être puni que dans le pays où il a été commis »[8].

La philosophie des lumières inspira le législateur révolutionnaire et le droit du XIXe siècle. Certains en poussèrent même la logique jusqu'à son terme et Martens, en 1821, pouvait affirmer que « le pouvoir législatif [s'étend] sur toutes les personnes et sur tous les biens qui se trouvent dans l'Etat » et que « la loi ne s'étend point sur d'autres Etats ni sur leurs sujets »[9]. Un siècle plus tard, Max Huber lui faisait écho en rappelant en 1928, dans la sentence *de l'île de Palmas*, que l'Etat a « compétence exclusive ... en ce qui concerne son propre territoire »[10].

Dans la pratique, le principe de la souveraineté territoriale ne devait pas supporter d'exception en ce qui concerne l'usage de la contrainte, mais il n'en fut pas de même pour ce qui est des compétences législatives et juridictionnelles. En particulier, le droit international classique n'excluait pas que l'Etat puisse dans certains cas exercer sa compétence juridictionnelle sur des infractions commises à l'étranger. Mais comme l'avait, là encore, rappelé la Cour permanente dans l'affaire du *Lotus*, un tel exercice n'est pas sans limites. Dans le droit classique, un Etat ne peut normalement connaître d'une infraction commise à l'étranger que si le délinquant, ou à la rigueur la victime, a la nationalité de cet Etat ou si le crime porte atteinte à sa sûreté intérieure ou extérieure. Les Etats demeurent d'ordinaire incompétents pour connaître d'infractions commises à l'étranger entre étrangers.

5. Traditionnellement, le droit international coutumier admettait cependant un cas de compétence universelle, celui de la piraterie. Plus récemment, il a été précisé à l'article 19 de la convention de Genève sur la haute mer du 29 avril 1958, puis à l'article 105 de la convention de Montego Bay du 10 décembre 1982 que :

> « Tout Etat peut, en haute mer ou en tout autre lieu ne relevant de la juridiction d'aucun Etat, saisir un navire ou un aéronef pirate ... et appréhender les personnes et saisir les biens se trouvant à bord. Les tribunaux de l'Etat qui a opéré la saisie peuvent se prononcer sur les peines à infliger »

[7] Montesquieu, *L'esprit des lois*, livre 26, chap. 16 et 23 ; Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, article « crimes et délits du crime et de l'injure » ; Rousseau, *Du contrat social*, livre II, chap. 12 et livre III, chap. 18.

[8] Beccaria, *Traité des délits et des peines*, pp. 21.

[9] C.F. de Martens, *Précis du droit des gens modernes de l'Europe fondé sur les traités, usages, etc.*, § 84, que 93 et 96 reprennent également pour [illegible].

[10] Recueil des sentences arbitrales, RSA, *Nations Unies*, t. II, sentence du 4 avril 1928, p. 838.

[illegible] 1927, S. P.J.I., série A, n° 10, p. 18.

favouring universal punishment was challenged by another body of opinion, one opposed to such punishment and exemplified notably by Montesquieu, Voltaire and Jean-Jacques Rousseau[7]. Their views found expression in terms of criminal law in the works of Beccaria, who stated in 1764 that "judges are not the avengers of humankind in general . . . A crime is punishable only in the country where it was committed."[8]

Enlightenment philosophy inspired the lawmakers of the Revolution and nineteenth-century law. Some went so far as to push the underlying logic to its conclusion, and in 1831 Martens could assert that "the lawmaker's power [extends] over all persons and property present in the State" and that "the law does not extend over other States and their subjects"[9]. A century later, Max Huber echoed that assertion when he stated in 1928, in the Award in the *Island of Palmas* case, that a State has "exclusive competence in regard to its own territory"[10].

In practice, the principle of territorial sovereignty did not permit of any exception in respect of coercive action, but that was not the case in regard to legislative and judicial jurisdiction. In particular, classic international law does not exclude a State's power in some cases to exercise its judicial jurisdiction over offences committed abroad. But as the Permanent Court stated, once again in the "*Lotus*" case, the exercise of that jurisdiction is not without its limits[11]. Under the law as classically formulated, a State normally has jurisdiction over an offence committed abroad only if the offender, or at the very least the victim, has the nationality of that State or if the crime threatens its internal or external security. Ordinarily, States are without jurisdiction over crimes committed abroad as between foreigners.

5. Traditionally, customary international law did, however, recognize one case of universal jurisdiction, that of piracy. In more recent times, Article 19 of the Geneva Convention on the High Seas of 29 April 1958 and Article 105 of the Montego Bay Convention of 10 December 1982 have provided:

> "On the high seas, or in any other place outside the jurisdiction of any State, every State may seize a pirate ship or aircraft . . . and arrest the persons and seize the property on board. The courts of the State which carried out the seizure may decide upon the penalties to be imposed."

---

[7] Montesquieu, *L'esprit des lois*, Book 26, Chaps. 16 and 21; Voltaire, *Dictionnaire philosophique*, heading "Crimes et délits de temps et de lieu"; Rousseau, *Du contrat social*, Book II, Chap. 12, and Book III, Chap. 18.

[8] Beccaria, *Traité des délits et des peines*, para. 21.

[9] G. F. de Martens, *Précis du droit des gens modernes de l'Europe fondé sur les traités et l'usage*, 1831, Vol. I, paras. 85 and 86 (see also para. 100).

[10] United Nations, *Reports of International Arbitral Awards* (*RIAA*), Vol. II, Awards of 4 April 1928, p. 838.

[11] "*Lotus*", Judgment No. 9, 1927, *P.C.I.J.*, Series A, No. 10, p. 18.

Ainsi, dans ces conventions, la compétence universelle est acceptée pour la piraterie du fait que celle-ci est perpétrée en haute mer, hors du territoire d'un quelconque État. Toutefois, même en haute mer, le droit international classique se montre fort restrictif puisqu'il n'admet la compétence universelle que pour la piraterie et non pour d'autres crimes ou délits comparables qui peuvent, eux aussi, être commis hors de la juridiction des États côtiers, tels le trafic des esclaves[7] ou celui des stupéfiants ou de substances psychotropes[8].

6. Les inconvénients d'une telle approche apparurent clairement au début du XXe siècle en ce qui concerne le faux monnayage, et la convention du 20 avril 1929 préparée au sein de la Société des Nations marqua sur ce point une certaine évolution. En effet, elle permit aux États d'étendre leur législation pénale aux infractions de faux monnayage concernant des monnaies étrangères. Elle ajouta que « les étrangers qui ont commis à l'étranger » l'une des infractions prévues par la convention « et qui se trouvent sur le territoire d'un pays dont la législation interne admet comme règle générale le principe de la poursuite d'infraction commise à l'étranger doivent être punis de la même manière que si le fait avait été commis sur le territoire de ce pays ». Mais elle subordonna cette obligation à diverses conditions[9].

Une approche comparable fut suivie par la convention unique sur les stupéfiants du 30 mars 1961[10] et par la convention des Nations Unies du 21 février 1971[11] sur les substances psychotropes qui réservent « les dispositions constitutionnelles de chaque Partie, son système juridique et sa législation nationale ». Aucune de ces conventions, pas plus d'ailleurs que les conventions de Genève de 1949, ne contient de dispositions régissant la compétence des tribunaux nationaux.

7. Un nouveau pas sera franchi en ce sens à partir de 1970 en vue de lutter contre le terrorisme international. A cette fin, les États mirent en effet sur pied un dispositif inconnu jusqu'alors : celui de la compétence universelle obligatoire, encore que subsidiaire.

Cette innovation fondamentale fut le fait de la convention de La Haye du 16 décembre 1970 pour la répression de la capture illicite d'aéronefs[12]. Celle-ci fait obligation à l'État sur le territoire duquel l'auteur de l'infraction se réfugie de l'extrader ou d'engager des poursuites à son encontre.

---

[7] Voir la Convention de Genève du 25 septembre 1926 relative à l'esclavage et la convention supplémentaire des Nations Unies du 7 septembre 1956 (textes dans de Martens, *Nouveau recueil général des traités*, 3e série, t. XIX, p. 943, et Colliard et Manin, *Droit international et histoire diplomatique*, t. 1, p. 220).

[8] La convention des Nations Unies contre le trafic illicite des stupéfiants et de substances psychotropes, signée à Vienne le 20 décembre 1988, traite en son article 17 du trafic illicite en mer. Elle réserve la compétence de l'État du pavillon (texte dans la *Revue générale de droit international public*, 1990/1, p. 226).

[9] *Recueil des traités de la Société des Nations*, vol. 112, p. 371.

[10] *Recueil des traités des Nations Unies*, vol. 520, p. 151.

[11] *Ibid.*, vol. 1019, p. 175.

[12] *Ibid.*, vol. 860, p. 105.

Thus, under these conventions, universal jurisdiction is accepted in cases of piracy because piracy is carried out on the high seas, outside all State territory. However, even on the high seas, classic international law is highly restrictive, for it recognizes universal jurisdiction only in cases of piracy and not of other comparable crimes which might also be committed outside the jurisdiction of coastal States, such as trafficking in slaves[8] or in narcotic drugs or psychotropic substances[9].

6. The drawbacks of this approach became clear at the beginning of the twentieth century in respect of currency counterfeiting, and the Convention of 20 April 1929, prepared within the League of Nations, marked a certain development in this regard. That Convention enabled States to extend their criminal legislation to counterfeiting crimes involving foreign currency. It added that "[f]oreigners who have committed abroad" any offence referred to in the Convention "and who are in the territory of a country whose internal legislation recognises as a general rule the principle of the prosecution of offences committed abroad, should be punishable in the same way as if the offence had been committed in the territory of that country". But it made that obligation subject to various conditions.[10]

A similar approach was taken by the Single Convention on Narcotic Drugs of 30 March 1961[11] and by the United Nations Convention on Psychotropic Substances of 21 February 1971[12], both of which make certain provisions subject to "the constitutional limitations of a Party, its legal system and domestic law". There is no provision governing the jurisdiction of national courts in any of these conventions, or for that matter in the Geneva Conventions of 1949.

7. A further step was taken in this direction beginning in 1970 in connection with the fight against international terrorism. To that end, States established a novel mechanism: compulsory, albeit subsidiary, universal jurisdiction.

This fundamental innovation was effected by the Hague Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft of 16 December 1970[13]. The Convention places an obligation on the State in whose territory the perpetrator of the crime takes refuge to extradite or

[8] See the Geneva Slavery Convention of 25 September 1926 and the United Nations Supplementary Convention of 7 September 1956 (French texts in de Martens, *Nouveau Recueil général des traités*, 3rd Series, Vol. XIX, p. 303, and Colliard and Manin, *Droit international et histoire diplomatique*, Vol. 1, p. 220).

[9] Article 17 of the United Nations Convention against Illicit Traffic in Narcotic Drugs and Psychotropic Substances, signed at Vienna on 20 December 1988, deals with illicit traffic on the seas. It reserves the jurisdiction of the flag State (French text in *Revue générale de droit international public*, 1990/1, p. 226).

[10] League of Nations, *Treaty Series* (*LNTS*), Vol. 112, p. 371.

[11] United Nations, *Treaty Series* (*UNTS*), Vol. 520, p. 151.

[12] *UNTS*, Vol. 1019, p. 175.

[13] *UNTS*, Vol. 860, p. 105.

Mais un tel dispositif eût été insuffisant si en même temps la convention n'avait créé pour les Etats parties une obligation d'établir à cette fin leur compétence juridictionnelle. Aussi l'article 4, paragraphe 2, de la convention dispose-t-il que :

> « Tout Etat contractant ... prend les mesures nécessaires pour établir sa compétence aux fins de connaître de l'infraction dans le cas où l'auteur présumé de celle-ci se trouve sur son territoire et où ledit Etat ne l'extrade pas conformément à [la convention] »

Cette formulation marquait un tournant dont la conférence de La Haye a d'ailleurs été consciente[14]. Désormais l'obligation de poursuite n'était plus subordonnée à l'existence d'une compétence, mais la compétence elle-même devait être prise pour permettre les poursuites.

8. Le système ainsi adopté fut repris avec quelques variantes mineures dans un grand nombre de conventions, à savoir la convention de Montréal du 23 septembre 1971 pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile; la convention de New York du 14 décembre 1973 sur la prévention et la répression des infractions contre les personnes jouissant d'une protection internationale, y compris les agents diplomatiques; la convention de New York du 17 décembre 1979 contre la prise d'otages; la convention de Vienne du 3 mars 1980 sur la protection physique des matières nucléaires; la convention de New York du 10 décembre 1984 contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants; le protocole de Montréal du 24 février 1988 relatif à certaines violences commises dans les aéroports; la convention de Rome du 10 mars 1988 pour la répression d'actes illicites contre la sécurité de la navigation maritime; le protocole du même jour concernant la sécurité des plates-formes fixes situées sur le plateau continental; la convention de Vienne du 20 décembre 1988 contre le trafic illicite des stupéfiants et des substances psychotropes; la convention de New York du 15 décembre 1997 pour la répression des attentats terroristes à l'explosif; enfin la convention de New York du 9 décembre 1999 pour la répression du financement du terrorisme.

9. Ainsi était mis conventionnellement sur pied un système correspondant aux doctrines prônées autrefois par Grotius. Lorsque l'auteur de l'une des infractions couvertes par ces conventions est trouvé sur le territoire d'un Etat, ce dernier est dans l'obligation de l'arrêter, puis de l'extrader ou de le poursuivre. Il doit avoir au préalable conféré compétence à ses tribunaux pour juger l'intéressé en l'absence d'extradition. De la sorte est assurée une répression universelle des infractions en cause, leurs auteurs ne pouvant trouver refuge sur le territoire d'aucun Etat.

En revanche, aucun de ces textes n'a envisagé l'établissement d'une cour

[14] La conférence diplomatique de La Haye a en effet complété sur ce point le projet du comité juridique de l'OACI en prévoyant une nouvelle conférence juridictionnelle. Cf. [illegible] Ely, suggérant une proposition de l'Espagne par 34 voix contre 3[illegible] avec 32 abstentions [illegible] Annuaire français de droit international, 1970, p. 436.

prosecute him. But this would have been insufficient if the Convention had not at the same time placed the States parties under an obligation to establish their jurisdiction for that purpose. Thus, Article 4, paragraph 2, of the Convention provides:

> "Each Contracting State shall . . . take such measures as may be necessary to establish its jurisdiction over the offence in the case where the alleged offender is present in its territory and it does not extradite him pursuant to [the Convention]."

This provision marked a turning point, of which the Hague Conference was moreover conscious[7]. From then on, the obligation to prosecute was no longer conditional on the existence of jurisdiction, but rather jurisdiction itself had to be established in order to make prosecution possible.

8. The system as thus adopted was repeated with some minor variations in a large number of conventions: the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation of 23 September 1971; the New York Convention on the Prevention and Punishment of Crimes against Internationally Protected Persons, including Diplomatic Agents, of 14 December 1973; the New York Convention against the Taking of Hostages of 17 December 1979; the Vienna Convention on the Physical Protection of Nuclear Materials of 3 March 1980; the New York Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment of 10 December 1984; the Montreal Protocol of 24 February 1988 concerning acts of violence at airports; the Rome Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Maritime Navigation of 10 March 1988; the Protocol of the same date concerning the safety of platforms located on the continental shelf; the Vienna Convention against Illicit Traffic in Narcotic Drugs and Psychotropic Substances of 20 December 1988; the New York Convention for the Suppression of Terrorist Bombings of 15 December 1997; and finally the New York Convention for the Suppression of the Financing of Terrorism of 9 December 1999.

9. Thus, a system corresponding to the doctrines espoused long ago by Grotius was set up by treaty. Whenever the perpetrator of any of the offences covered by these conventions is found in the territory of a State, that State is under an obligation to arrest him, and then extradite or prosecute. It must have first conferred jurisdiction on its courts to try him if he is not extradited. Thus, universal punishment of the offences in question is assured, as the perpetrators are denied refuge in all States.

By contrast, none of these texts has contemplated establishing jurisdic-

[7] The Diplomatic Conference at The Hague supplemented the ICAO Legal Committee draft on this point by providing for a new jurisdiction. That solution was adopted on Vinci's proposal by a vote of 34 to 17, with 12 abstentions (see *Annuaire français de droit international*, 1970, p. 49).

pétence juridictionnelle pour connaître d'infractions commises à l'étranger par des étrangers à l'encontre d'étrangers lorsque l'auteur de ces infractions ne se trouve pas sur le territoire de l'Etat intéressé. La compétence universelle par défaut est inconnue du droit international conventionnel.

10. Aussi bien, et faute de dispositions conventionnelles, la Belgique, dans son mémoire écrit comme dans ses plaidoiries, se réfère-t-elle pour l'essentiel sur ce point au droit coutumier international.

11. Dans cette perspective, la Belgique évoque le développement de la justice pénale internationale. Mais ce développement a eu précisément pour objet de pallier les insuffisances des justices nationales, et les règles gouvernant la compétence des juridictions internationales telles qu'établies par traité ou par le Conseil de sécurité sont bien entendu sans incidence sur la compétence des juridictions nationales.

12. Aussi la Belgique cherche-t-elle pour l'essentiel à justifier sa position en se référant à la pratique des Etats et à leur *opinio juris*. Les législations et jurisprudences nationales évoquées au dossier ne vont cependant pas dans le sens des thèses belges et j'en fournirai quelques exemples topiques.

En France, l'article 689-1 du code de procédure pénale dispose que :

> « En application des conventions internationales visées aux articles suivants [...], peut être poursuivie et jugée par les juridictions françaises, si elle se trouve en France, toute personne qui s'est rendue coupable hors du territoire de la République de l'une des infractions énumérées par ces articles. »

Deux lois des 2 janvier 1995 et 22 mai 1996 relatives à certains crimes commis dans l'ex-Yougoslavie et au Rwanda ont étendu la compétence des juridictions françaises à de tels crimes lorsque, là encore, l'auteur présumé de l'infraction est trouvé en territoire français[7]. En outre la Cour de cassation française a interprété restrictivement l'article 689-1 en estimant que, « en l'absence d'effet direct des dispositions des quatre conventions de Genève relatives à la recherche et à la poursuite des auteurs d'infractions graves, l'article 689 du code de procédure pénale ne saurait recevoir application » en ce qui concerne les auteurs d'infractions graves à ces conventions trouvés en territoire français[8].

En Allemagne, le Code pénal (Strafgesetzbuch) contient en son article 6, paragraphes 1 et 9, et en son article 7, paragraphe 2, des dispositions permettant la poursuite dans certaines hypothèses de crimes commis à l'étranger. Dans un cas de génocide (*Tadić*), la Cour suprême fédérale allemande (Bundesgerichtshof) a certes rappelé que « la loi pénale allemande est applicable en vertu de l'article 6, paragraphe 1, à un crime de génocide commis à l'étranger indépendamment même de la loi de l'Etat territorial

[7] A savoir les conventions internationales mentionnées aux paragraphes 7 et 8 de la présente opinion auxquelles la France est partie.

[8] Pour l'application de cette dernière loi, voir Cour de cassation, chambre criminelle, 6 janvier 1998, *Munyeshyaka*.

[9] Cour de cassation, chambre criminelle, 26 mars 1996, n° 132, *Javor*.

tion over offences committed abroad by foreigners against foreigners when the perpetrator is not present in the territory of the State in question. Universal jurisdiction *in absentia* is unknown to international conventional law.

10. Thus, in the absence of conventional provisions, Belgium, both in its written Memorial and in oral argument, relies essentially on this point on international customary law.

11. In this connection, Belgium cites the development of international criminal courts. But this development was precisely in order to provide a remedy for the deficiencies of national courts, and the rules governing the jurisdiction of international courts as laid down by treaty or by the Security Council of course have no effect upon the jurisdiction of national courts.

12. Hence, Belgium essentially seeks to justify its position by relying on the practice of States and their *opinio juris*. However, the national legislation and jurisprudence cited in the case file do not support the Belgian argument, and I will give some topical examples of this.

In France, Article 689-1 of the Code of Criminal Procedure provides:

> "Pursuant to the international conventions referred to in the following articles[15], any person, if present in France, may be prosecuted and tried by the French courts if that person has committed outside the territory of the Republic one of the offences specified in those articles."

Two Laws, of 2 January 1995 and 22 May 1996, concerning certain crimes committed in the former Yugoslavia and in Rwanda extended the jurisdiction of the French courts to such crimes where, again, the presumed author of the offence is found in French territory[16]. Moreover, the French Court of Cassation has interpreted Article 689-1 restrictively, holding that, "in the absence of any direct effect of the four Geneva Conventions in regard to search and prosecution of the perpetrators of grave breaches, Article 689 of the Code of Criminal Procedure cannot be applied" in relation to the perpetrators of grave breaches of those Conventions found on French territory[17].

In Germany, the Criminal Code (Strafgesetzbuch) contains in Section 6, paragraphs 1 and 9, and in Section 7, paragraph 2, provisions permitting the prosecution in certain circumstances of crimes committed abroad. And indeed in a case of genocide (*Tadić*) the German Federal Supreme Court (Bundesgerichtshof) recalled that: "German criminal law is applicable pursuant to section 6, paragraph 1, to an act of genocide committed abroad independently of the law of the territorial State (principle of so-called

[15] Namely the international conventions mentioned in paragraphs 7 and 8 of the present opinion to which France is party.

[16] For the application of this latter Law, see Court of Cassation, Criminal Chamber, 8 January 1998, *Munyeshyaka*.

[17] Court of Cassation, Criminal Chamber, 26 March 1996, No. 132, *Javor*.

«principe de la compétence dite universelle». Elle a toutefois ajouté «qu'une condition préalable est que le droit international n'interdise pas qu'il soit procédé de la sorte» et, en outre, c'est seulement si, dans chaque cas, il existe un «lien» légitimant des poursuites en Allemagne «qu'il est possible d'appliquer la loi pénale allemande à la conduite d'un étranger à l'étranger. En l'absence d'un tel lien avec l'Etat du for, des poursuites criminelles violent le principe de non-ingérence selon lequel chaque Etat doit respecter la souveraineté des autres Etats.»[11] Au cas particulier, la Cour fédérale estima qu'un tel lien existait du fait que l'accusé résidait volontairement depuis plusieurs mois en Allemagne, qu'il y avait établi le centre de ses intérêts et qu'il avait été arrêté en territoire allemand.

La Cour suprême des Pays-Bas (Hoge Raad) a eu à connaître de problèmes comparables dans l'affaire *Bouterse*. Elle a relevé que la législation néerlandaise adoptée pour l'application des conventions de La Haye de 1970 et de Montréal de 1971 ne donnait compétence aux juridictions néerlandaises pour des infractions commises à l'étranger que si «l'accusé était trouvé aux Pays-Bas». Elle en a déduit qu'il en était de même dans le cas de la convention de 1984 contre la torture, bien que cette précision n'ait pas été introduite dans la législation portant application de ladite convention. Elle a donc jugé que des poursuites aux Pays-Bas pour des actes de torture commis à l'étranger n'étaient possibles que

> «si l'une des conditions de rattachement prévue par la convention pour l'établissement de la compétence juridictionnelle était remplie, par exemple si l'accusé ou la victime était néerlandais ou devait être regardé comme tel ou si l'accusé se trouvait sur le territoire néerlandais au moment de son arrestation»[12].

---

[11] Bundesgerichtshof, 13 février 1994, 1 BGs 100/94, dans *Neue Zeitschrift für Strafrecht*, 1994, p. 232-233. Le texte original en allemand se lit comme suit:

> «... [illegible]»

Dans le même sens, [illegible] [illegible]

[12] Hoge Raad, 18 septembre 2001, *Bouterse*, par. 8.5. Le texte original en néerlandais se lit comme suit:

> «[illegible]»

[illegible]

universal jurisdiction". The Court added, however, that "a condition precedent is that international law does not prohibit such action", it is only, moreover, where there exists in the case in question a "link" legitimating prosecution in Germany "that it is possible to apply German criminal law to the conduct of a foreigner abroad. In the absence of such a link with the forum State, prosecution would violate the principle of non-interference, under which every State is required to respect the sovereignty of other States."[illegible] In that case, the Federal Court held that there was such a link by reason of the fact that the accused had been voluntarily residing for some months in Germany, that he had established his centre of interests there and that he had been arrested on German territory.

The Netherlands Supreme Court (Hoge Raad) was faced with comparable problems in the *Bouterse* case. It noted that the Dutch legislation adopted to implement the Hague and Montreal Conventions of 1970 and 1971 only gave the Dutch courts jurisdiction in respect of offences committed abroad if "the accused was found in the Netherlands". It concluded from this that the same applied in the case of the 1984 Convention against Torture, even though no such specific provision had been included in the legislation implementing that Convention. It accordingly held that prosecution in the Netherlands for acts of torture committed abroad was possible only:

> "If one of the conditions of connection provided for in that Convention for the establishment of jurisdiction was satisfied, for example if the accused or the victim was Dutch or fell to be regarded as such, or if the accused was on Dutch territory at the time of his arrest."

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Les exemples pourraient être multipliés et le seul pays dont la législation et la jurisprudence semblent clairement en sens inverse est l'État d'Israël qui, en ce domaine, constitue à l'évidence un cas très particulier.

Pour conclure, je ne saurais faire mieux sur ce point que de citer lord Slynn et Hadley qui, dans la première affaire *Pinochet*, concluant (le texte original en langue anglaise est reproduit ci-contre):

> « Il ne ... semble pas qu'il ait été démontré qu'il existe une pratique publique ou un consensus général — sans parler d'une convention largement acceptée — selon lesquels tous les crimes de droit international devraient relever de la compétence des juridictions nationales en vertu du principe de la compétence universelle... Que les crimes de droit international devraient être jugés devant des tribunaux internationaux ou dans l'État de celui qui a perpétré le crime est une chose, que des actions devraient être intentées à leur sujet auprès des juridictions d'autres États, sans tenir compte d'une règle de droit international coutumier établie de longue date, en est une autre... Même le fait qu'un acte soit reconnu comme un crime en droit international ne signifie pas que les juridictions de tous les États aient compétence pour statuer sur un tel crime... Il n'existe pas de compétence universelle à l'égard des crimes de droit international. »

En d'autres termes, le droit international ne connaît qu'un seul cas véritable de compétence universelle : la piraterie. En outre, de nombreuses conventions internationales prescrivent l'établissement d'une compétence universelle subsidiaire en vue du jugement de certains délinquants arrêtés sur le territoire national et non extradés vers un pays étranger. La compétence universelle par défaut telle que retenue dans la présente affaire est inconnue du droit international.

33. Constatant que ni le droit conventionnel, ni le droit coutumier international ne prévoient la possibilité pour un État de donner compétence universelle à ses tribunaux en l'absence de l'auteur de l'infraction sur son territoire, la Belgique soutient en dernier lieu que, même en l'absence de tout traité ou de toute coutume en ce sens, elle jouissait d'une liberté d'action totale. Elle invoque à cet effet l'arrêt rendu par la Cour permanente de Justice internationale dans l'affaire du Lotus, selon lequel :

> « Loin de défendre d'une manière générale aux États d'étendre leurs lois et leur juridiction à des personnes, des biens et des actes hors du territoire, [le droit international] leur laisse à cet égard une large liberté, qui n'est limitée que dans quelques cas par des règles prohibitives... »[1]

[1] Haute-Cour, 25 novembre 1998, R. v. Bartle, en partie *Pinochet*.
[2] Lotus, arrêt n° 9, 1927, C.P.J.I., série A n° 10, p. 19.

Numbers of other examples could be given, and the only country whose legislation and jurisprudence appear clearly to go the other way is the State of Israel, which in this field obviously constitutes a very special case.

To conclude, I cannot do better than quote what Lord Slynn of Hadley had to say on this point in the first *Pinochet* case:

> "It does not seem . . . that it has been shown that there is any State practice or general consensus let alone a widely supported convention that all crimes against international law should be justiciable in National Courts on the basis of the universality of jurisdiction . . . That international law crimes should be tried before international tribunals or in the perpetrator's own state is one thing; that they should be impleaded without regard to a long established customary international law rule in the Courts of other states is another . . . The fact even that an act is recognised as a crime under international law does not mean that the Courts of all States have jurisdiction to try it . . . There is no universality of jurisdiction for crimes against international law."[77]

In other words, international law knows only one true case of universal jurisdiction: piracy. Further, a number of international conventions provide for the establishment of subsidiary universal jurisdiction for purposes of the trial of certain offenders arrested on national territory and not extradited to a foreign country. Universal jurisdiction in abstentia as applied in the present case is unknown to international law.

(3) Having found that neither treaty law nor international customary law provide a State with the possibility of conferring universal jurisdiction on its courts where the author of the offence is not present on its territory, Belgium contends lastly that, even in the absence of any treaty or custom to this effect, it enjoyed total freedom of action. To this end it cites from the Judgment of the Permanent Court of International Justice in the "Lotus" case:

> "Far from laying down a general prohibition to the effect that States may not extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property and acts outside their territory, [international law] leaves them in this respect a wide measure of discretion which is only limited in certain cases by prohibitive rules."[78]

[77] House of Lords, 25 November 1998, *R. v. Bartle, Ex parte Pinochet*, "Lotus", Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10, p. 18.

Dès lors, et en l'absence de toute règle prohibitive, la Belgique aurait pu, plaide-t-elle, s'attribuer une compétence universelle par défaut.

14. Cette argumentation ne paraît guère convaincante. En effet, la Cour permanente elle-même, après avoir posé le principe général rappelé par la Belgique, s'est interrogée sur la question de savoir «si les considérations qui précèdent valent réellement pour la matière pénale»[7]. Elle a relevé que l'on pouvait soit envisager une telle application, soit estimer que «le caractère exclusivement territorial de la législation en cette matière constituerait un principe qui exclurait, sauf exceptions expresses, le droit pour les Etats d'étendre au-delà de leurs frontières la juridiction pénale de leurs tribunaux»[8]. Au surplus, la Cour permanente n'estima pas nécessaire de prendre parti sur cette question. S'opposant à l'abordage d'un navire turc par un navire français, elle se borna à constater que l'infraction reprochée avait produit ses effets en territoire turc et que par suite les poursuites pénales pouvaient «être justifiées» au point de vue du principe dit de la territorialité»[9].

15. L'abstention de la Cour permanente était explicable en 1927 compte tenu de la rareté du droit conventionnel existant alors. La situation où nous nous trouvons aujourd'hui, nous semble-t-il, totalement différente. L'adoption de la Charte des Nations Unies proclamant l'égalité souveraine des Etats et l'apparition sur la scène internationale des nouveaux Etats nés de la décolonisation ont renforcé le principe de territorialité. Le droit pénal international s'est lui-même considérablement développé et constitue aujourd'hui un corpus juridique impressionnant. Il reconnaît en de nombreuses circonstances la possibilité voire l'obligation pour les Etats autres que celui sur le territoire duquel l'infraction a été commise de donner compétence à ses tribunaux pour poursuivre les auteurs de certains crimes lorsqu'ils se trouvent sur leur territoire. Des juridictions pénales internationales ont été créées. Mais à aucun moment il n'a été envisagé de donner compétence aux tribunaux de tous les Etats du monde pour poursuivre de tels crimes, quels qu'en soient les auteurs et les victimes et quel que soit le lieu où se trouve le délinquant. Procéder de la sorte risquerait d'ailleurs de créer le chaos juridictionnel le plus total. Ce serait aussi promouvoir l'arbitraire au profit des puissants, ceux-ci agir au nom d'une «Communauté internationale» aux contours indéterminés. Contrairement à ce que préconise une partie de la doctrine, une telle évolution marquerait non une progression, mais une régression du droit.

16. Les Etats exercent avant tout leur compétence juridictionnelle pénale sur leur territoire. Dans le droit international classique, ils ne peuvent normalement connaître d'une infraction commise à l'étranger que

[7] Lotus, arrêt n° 9, 1927, C.P.J.I., série A n° 10, p. 20.
[8] Ibid.
[9] Ibid., p. 23.

Hence, so Belgium claimed, in the absence of any prohibitive rule it was entitled to confer upon itself a universal jurisdiction *in abstentia*.

14. This argument is hardly persuasive. Indeed the Permanent Court itself, having laid down the general principle cited by Belgium, then asked itself "whether the foregoing considerations really apply as regards criminal jurisdiction".[12] It held that either this might be the case, or alternatively, that: "the exclusively territorial character of law relating to this domain constitutes a principle which, except as otherwise expressly provided, would, *ipso facto*, prevent States from extending the criminal jurisdiction of their courts beyond their frontiers".[13] In the particular case before it, the Permanent Court took the view that it was unnecessary to decide the point. Given that the case involved the collision of a French vessel with a Turkish vessel, the Court confined itself to noting that the effects of the offence in question had made themselves felt on Turkish territory, and that consequently a criminal prosecution might "be justified from the point of view of this so-called territorial principle".[14]

15. The absence of a decision by the Permanent Court on the point was understandable in 1927, given the sparse treaty law at that time. The situation is different today, it seems to me — totally different. The adoption of the United Nations Charter proclaiming the sovereign equality of States, and the appearance on the international scene of new States, born of decolonization, have strengthened the territorial principle. International criminal law has itself undergone considerable development and constitutes today an impressive legal corpus. It recognizes in many situations the possibility, or indeed the obligation, for a State other than that on whose territory the offence was committed to confer jurisdiction on its courts to prosecute the authors of certain crimes where they are present on its territory. International criminal courts have been created. But at no time has it been envisaged that jurisdiction should be conferred upon the courts of every State in the world to prosecute such crimes, whoever their authors and victims and irrespective of the place where the offender is to be found. To do this would, moreover, risk creating total judicial chaos. It would also be to encourage the arbitrary for the benefit of the powerful, purportedly acting as agent for an ill-defined "international community". Contrary to what is advocated by certain publicists, such a development would represent not an advance in the law but a step backward.

16. States primarily exercise their criminal jurisdiction on their own territory. In classic international law, they normally have jurisdiction in respect of an offence committed abroad only if the offender, or at least

[12] "Lotus", *Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10*, p. 20.
[13] *Ibid.*
[14] *Ibid.*, p. 23.

si le délinquant est, à la rigueur, la victime à leur nationalité ou si le crime porte atteinte à leur sûreté intérieure ou extérieure. Ils le peuvent en outre en cas de piraterie et dans les hypothèses de compétence universelle subsidiaire prévues par diverses conventions si l'auteur de l'infraction se trouve sur leur territoire. Mais en dehors de ces cas, le droit international n'admet pas la compétence universelle; il admet encore moins la compétence universelle par défaut.

17. Passant au cas particulier, j'observerai que M. Yerodia Ndombasi est accusé de deux types d'infraction, à savoir de crimes de guerre graves sanctionnés par les conventions de Genève et de crimes contre l'humanité.

En ce qui concerne le premier chef d'accusation, je noterai que, selon l'article 49 de la première convention de Genève, l'article 50 de la deuxième convention, l'article 129 de la troisième convention et l'article 146 de la quatrième convention :

> «Chaque partie contractante aura l'obligation de rechercher les personnes prévenues d'avoir commis ou d'avoir ordonné de commettre» certaines infractions graves à la convention «et elle devra les déférer à ses propres tribunaux, quelle que soit leur nationalité. Elle pourra, aussi, si elle le préfère, et selon les conditions prévues par sa propre législation, les remettre pour jugement à une autre Partie contractante intéressée à la poursuite. »

Cette disposition fait obligation à chaque partie contractante de rechercher les intéressés et de les déférer à ses tribunaux (à moins qu'elle ne préfère les remettre à une autre partie). Les conventions de Genève ne comportent cependant aucune disposition relative aux compétences juridictionnelles comparable par exemple à l'article 4 de la convention de La Haye précitée. Bien plus, elles ne créent aucune obligation de recherche, d'arrestation ou de poursuite dans les cas où les personnes prévenues ne se trouvent pas sur le territoire de l'Etat concerné. Elles ne sauraient donc et en tout état de cause fonder une compétence universelle par défaut. La Belgique n'a dès lors pu conférer une telle compétence à ses tribunaux sur la base de ces conventions et les poursuites engagées en l'espèce contre M. Yerodia Ndombasi pour crimes de guerre l'ont été par un juge incompétent au regard du droit international.

Il en est de même en ce qui concerne les poursuites pour crimes contre l'humanité. En effet, aucune convention internationale, en dehors de la convention de Rome du 17 juillet 1998 non entrée en vigueur, ne concerne la répression de ces crimes. Aussi bien le juge belge, probablement conscient de cette difficulté, a-t-il dans son mandat cru pouvoir viser la convention du 10 décembre 1984 contre la torture. Mais on ne saurait en matière pénale raisonner par analogie, ainsi que la Cour permanente de Justice internationale l'a d'ailleurs rappelé dans son avis consultatif du 4 décembre 1935 concernant la *Compatibilité de certains décrets-lois*

the victim, is of their nationality, or if the crime threatens their internal or external security. Additionally, they may exercise jurisdiction in cases of piracy and in the situations of subsidiary universal jurisdiction provided for by various conventions if the offender is present on their territory. But apart from these cases, international law does not accept universal jurisdiction, still less does it accept universal jurisdiction *in absentia*.

17. Passing now to the specific case before us, I would observe that Mr. Yerodia Ndombasi is accused of two types of offence, namely serious war crimes, punishable under the Geneva Conventions, and crimes against humanity.

As regards the first count, I note that, under Article 49 of the First Geneva Convention, Article 50 of the Second Convention, Article 129 of the Third Convention and Article 146 of the Fourth Convention,

> Each High Contracting Party shall be under the obligation to search for persons alleged to have committed, or to have ordered to be committed, [certain] grave breaches [of the Convention], and shall bring such persons, regardless of their nationality, before its own courts. It may also, if it prefers, and in accordance with the provisions of its own legislation, hand such persons over for trial to another High Contracting Party concerned.

This provision requires each contracting party to search out alleged offenders and bring them before its courts (unless it prefers to hand them over to another party). However, the Geneva Conventions do not contain any provision on jurisdiction comparable, for example, to Article 4 of the Hague Convention already cited. What is more, they do not create any obligation of search, arrest or prosecution in cases where the offenders are not present on the territory of the State concerned. They accordingly cannot in any event found a universal jurisdiction *in absentia*. Thus Belgium could not confer such jurisdiction on its courts on the basis of these Conventions, and the proceedings instituted in this case against Mr. Yerodia Ndombasi on account of war crimes were brought by a judge who was not competent to do so in the eyes of international law.

The same applies as regards the proceedings for crimes against humanity. No international convention, apart from the Rome Convention of 17 July 1998, which is not in force, deals with the prosecution of such crimes. Thus the Belgian judge, no doubt aware of this problem, felt himself entitled in his warrant to cite the Convention against Torture of 10 December 1984. But it is not permissible in criminal proceedings to reason by analogy, as the Permanent Court of International Justice indeed pointed out in its Advisory Opinion of 4 December 1935 concerning the *Consistency of Certain Danzig Legislative Decrees with the Con-*

dant-droit avec la constitution de la Ville libre.[1] Là encore, les poursuites engagées l'ont été par un juge incompétent au regard du droit international.

Si la Cour avait abordé ces questions, elle aurait donc dû, me semble-t-il, constater que le juge belge s'était à tort reconnu compétent pour poursuivre M. Yerodia Ndombasi en se prévalant d'une compétence universelle incompatible avec le droit international.

Signé : Gilbert Guillaume.

[1] *Compatibilité de certains décrets-lois dantzikois avec la constitution de la Ville libre avec consultatif, 1935, C.P.J.I., série A/B n° 65*, p. 41 et suiv.

constitution of the Free City.[1] These two proceedings were instituted by a judge not competent in the eyes of international law.

If the Court had addressed these questions, it seems to me that it ought therefore to have found that the Belgian judge was wrong in holding himself competent to prosecute Mr Yerodia Ndombasi by relying on a universal jurisdiction incompatible with international law.

(Signed) Gilbert GUILLAUME.

[1] *Consistency of Certain Danzig Legislative Decrees with the Constitution of the Free City*, *Advisory Opinion, 1935, P.C.I.J., Series A/B, No. 65*, pp. 41 *et seq.*

DISSENTING OPINION OF JUDGE ODA

Lack of jurisdiction of the Court. — Absence of a legal dispute within the purview of Article 36, paragraph 2, of the Statute. — Mere belief of the Congo that the Belgian Law violated international law not evidence or proof that a dispute existed between it and Belgium. — Failure of the Application mentioning proceedings to directly the legal grounds upon which the jurisdiction of the Court is said to be based or to indicate the subject of the dispute. — Failure of the Congo to ask any damage or injury which the Congo or Mr. Yerodia has suffered or will suffer except for some moral injury. — Changing of the subjectmatter of the proceedings by the Congo. — Principle that a State cannot exercise its jurisdiction outside its territory. — National case law, treaty-made law and legal writing in respect of the issue of universal jurisdiction. — Inability of a State to arrest an individual outside its territory. — Arrest warrant not directly binding without more on foreign authorities. — Tenancy and international circulation of arrest warrant having no legal impact unless arrest requests validated by the Requesting State. — Question of the immunity of a Ministry for Foreign Affairs and of whether it can be claimed in connection with various breaches of international humanitarian law. — Concluding remarks.

INTRODUCTION

1. I voted against all provisions of the operative part of the Judgment. My objections are not directed individually at the various provisions since I am unable to support any aspect of the position the Court has taken in dealing with the presentation of this case by the Congo.

It is my firm belief that the Court should have declared *ex officio* that it lacked jurisdiction to entertain the Congo's Application of 17 October 2000 for the reason that there was, at that date, no *legal dispute* between the Congo and Belgium falling within the purview of Article 36, paragraph 2, of the Statute, a belief already expressed in my declaration appended to the Court's Order of 8 December 2000 concerning the request for the indication of provisional measures. I reiterate my view that the Court should have dismissed the Application submitted by the Congo on 17 October 2000 for lack of jurisdiction.

My opinion was that the case should have been removed from the General List at the provisional measures stage. In the Order of 8 December 2000, however, I voted in favour of the holding that the case should *not* be removed from the General List but did so reluctantly "*only* from a sense of judicial solidarity" (*Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Provisional Measures, Order of 8 December 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 205, para. 6, declaration of Judge Oda). I now regret that vote.

OPINION DISSIDENTE DE M. ODA

(Traduction)

Incompétence de la Cour. — Absence de différend d'ordre juridique au sens de l'article 36, paragraphe 2, du Statut. — Seule conviction du Congo que le fait [illegible] le droit international n'existant pas, ni ne prouvant qu'un différend existant entre le Congo et la Belgique. — Requête introductive d'instance n'indiquant pas les moyens de droit qui fonderaient la compétence de la Cour à l'objet du différend. — Congo n'invoquant aucun dommage ou préjudice que lui-même ou M. Yerodia auraient subi ou pourraient subir [illegible] un préjudice moral. — Transformation par le Congo de l'objet de l'instance. — Principe selon lequel un État ne peut exercer son autorité hors de son territoire. — Jurisprudence nationale, droit conventionnel et doctrine concernant la compétence universelle. — Incapacité d'un État d'arrêter un individu hors de son territoire. — Mandat d'arrêt seul non directement contraignant pour les autorités étrangères. — Émission et diffusion internationale du mandat d'arrêt n'ayant aucun impact juridique si la demande d'arrestation n'est pas validée par l'État de réception. — Immunité d'un ministre des affaires étrangères et question de savoir si cette immunité peut être invoquée en cas de violations graves du droit international humanitaire. — Observations finales.

INTRODUCTION

1. J'ai voté contre toutes les dispositions du dispositif de l'arrêt. Mes objections ne visent pas les diverses dispositions prises individuellement puisque je suis incapable d'appuyer aucun aspect de la position que la Cour a prise lorsqu'elle a été saisie de l'affaire par le Congo.

Je suis fermement convaincu que la Cour aurait dû d'office se déclarer incompétente pour connaître de la requête du Congo en date du 17 octobre 2000 parce qu'à cette date il n'existait, entre le Congo et la Belgique, aucun *différend d'ordre juridique* au sens de l'article 36, paragraphe 2, du Statut, une conviction que j'ai déjà exprimée dans ma déclaration jointe à l'ordonnance rendue par la Cour le 8 décembre 2000 sur la demande en indication de mesures conservatoires. Je réitère mon opinion selon laquelle la Cour aurait dû rejeter la requête déposée par le Congo le 17 octobre 2000 parce qu'elle n'était pas compétente.

Selon moi, l'affaire aurait dû être rayée du rôle général au stade des mesures conservatoires. Si, dans l'ordonnance du 8 décembre 2000, j'ai voté pour que l'affaire *ne* soit *pas* rayée du rôle général, je ne l'ai fait qu'avec réticence et « *uniquement* par esprit de solidarité judiciaire » (*Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 8 décembre 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 205, par. 6, déclaration de M. Oda). Je regrette maintenant ce vote.

2. It strikes me as unfortunate that the Court, after finding that "it has jurisdiction to entertain the Application" and that "the Application . . . is admissible" (Judgment, para. 78 (1) (B) and (D)), quickly comes to certain conclusions concerning "the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability which the incumbent Minister for Foreign Affairs of [the Congo] enjoyed under international law" in connection with "the issue against [Mr. Yerodia] of the arrest warrant of 11 April 2000" and "its international circulation" (Judgment, para. 78 (2)).

I. No Legal Dispute in Terms of Article 36, Paragraph 2, of the Statute

3. To begin with, the Congo's Application provides no basis on which to infer that the Congo ever thought that a *dispute* existed between it and Belgium regarding the arrest warrant issued by a Belgian investigating judge on 11 April 2000 against Mr. Yerodia, the Minister for Foreign Affairs of the Congo. The word "dispute" appears in the Application only at its very end, under the heading "V. Admissibility of the Present Application", in which the Congo stated that:

> "As to the existence of a *dispute* on that question [namely, the question that the Court is called upon to decide], this is established *ab initio* by the very fact that it is the non-conformity with international law of the Law of the Belgian State on which the investigating judge founds his warrant which is the subject of the legal grounds which [the Congo] has submitted to the Court." (Emphasis added.)

Without giving any further explanation as to the alleged *dispute*, the Congo simply asserted that Belgium's 1993 Law, as amended in 1999, concerning the Punishment of Serious Violations of International Humanitarian Law contravened international law.

4. The Congo's mere belief that the Belgian law violated international law is not evidence, let alone proof, that a *dispute* existed between it and Belgium. It shows at most that the Congo held a different legal view, one opposed to the action taken by Belgium. It is clear that the Congo did not think that it was referring a *dispute* to the Court. The Congo, furthermore, never thought of this as a *legal dispute*, the existence of which is a requirement for unilateral applications to the Court under Article 36, paragraph 2, of the Court's Statute. The Congo's mere opposition to the Belgian Law and certain acts taken by Belgium pursuant to it cannot be regarded as a *dispute* or a *legal dispute* between the Congo and Belgium. In fact, there existed no such *legal dispute* in this case.

I find it strange that the Court does not take up this point in the Judgment; instead the Court simply states in the first paragraph of its decision that "the Congo . . . filed in the Registry of the Court an Application

2. Il me paraît malheureux que la Cour, après avoir jugé qu'«elle a compétence pour connaître de la requête» et que «la requête ... est recevable» (arrêt, par. 78 1) B) et D)), parvient rapidement à certaines conclusions concernant «l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont le ministre des affaires étrangères en exercice ... du Congo jouissait en vertu du droit international» relativement à «l'émission, à l'encontre de [M. Yerodia], du mandat d'arrêt du 11 avril 2000» et «sa diffusion sur le plan international» (arrêt, par. 78, 2)).

I. Absence de différend d'ordre juridique au sens de l'article 36, paragraphe 2, du Statut

3. Pour commencer, la requête du Congo ne fournit aucune base dont on puisse déduire que le Congo a jamais pensé qu'un *différend* existait entre lui et la Belgique au sujet du mandat d'arrêt émis par un juge d'instruction belge le 11 avril 2000 à l'encontre de M. Yerodia, le ministre des affaires étrangères du Congo. Le mot «différend» n'apparaît dans la requête que tout à la fin, sous la rubrique «V. Recevabilité de la présente requête», dans laquelle le Congo déclare:

> «Quant à l'existence d'un *différend* sur cette question [à savoir celle que la Cour est appelée à trancher], elle est établie d'emblée par le fait que la contrariété au droit international de la loi de l'Etat belge sur laquelle le juge d'instruction fonde son mandat est l'objet même des moyens de droit que [le Congo] soumet à la Cour.» (Les italiques sont de moi.)

Sans donner d'autre explication quant au *différend* allégué, le Congo affirmait simplement que la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, relative à la répression des violations graves du droit humanitaire, était contraire au droit international.

4. La seule conviction du Congo que la loi belge violait le droit international n'atteste pas, et prouve encore moins, qu'un *différend* existait entre le Congo et la Belgique. Elle démontre au mieux que le Congo avait une opinion juridique différente, qui s'opposait à l'action de la Belgique. Il est clair que le Congo ne pensait pas qu'il saisissait la Cour d'un *différend*. Le Congo, de plus, n'a jamais pensé qu'il s'agissait d'un *différend d'ordre juridique*, dont l'existence, aux termes du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour, est une condition de l'introduction d'une requête unilatérale devant la Cour. La seule opposition du Congo à la loi belge et à certains actes accomplis par la Belgique en application de celle-ci ne peut être considérée comme un *différend* ni un *différend d'ordre juridique* entre le Congo et la Belgique. En fait, un tel *différend d'ordre juridique* n'existait pas en l'espèce.

Je trouve étrange que la Cour n'aborde pas ce point dans son arrêt: elle se contente en effet de déclarer dans le premier paragraphe de sa décision que «le Congo ... a déposé au Greffe de la Cour une requête intro-

instituting proceedings against . . . Belgium . . . in respect of a *dispute* concerning an 'international arrest warrant . . .'" (Judgment, para. 1, emphasis added) and speaks of "a *legal dispute* between [the Congo and Belgium] concerning the international lawfulness of the arrest warrant of 11 April 2000 and the consequences to be drawn if the arrest warrant was unlawful" (Judgment, para. 27, emphasis added). To repeat, the Congo did refer in its Application to a *dispute* but only in reference to the admissibility of the case, *not* "[i]n order to found the Court's jurisdiction", as the Court mistakenly asserts in paragraph 1 of the Judgment.

5. While Article 40 of the Court's Statute does not require from an applicant State a statement of "the legal grounds upon which the jurisdiction of the Court is said to be based", Article 38, paragraph 2, of the Rules of Court does and the Congo failed to specify those grounds in its Application. Furthermore, the Congo did not indicate "the subject of the dispute", which is required under Article 40 of the Statute.

In its Application the Congo refers only to "Legal Grounds" (Section I) and "Statement of the Grounds on which the Claim is Based" (Section IV). In those sections of the Application, the Congo, without referring to the basis of jurisdiction or the subject of dispute, simply mentions "[v]iolation of the principle that a State may not exercise [its authority] on the territory of another State and of the principle of sovereign equality" and "[v]iolation of the diplomatic immunity of the Minister for Foreign Affairs of a sovereign State".

6. The Congo's claim is, first, that the 1993 Belgian Law, as amended in 1999, is in breach of those two aforementioned principles and, secondly, that Belgium's prosecution of Mr. Yerodia, Foreign Minister of the Congo, violates the diplomatic immunity granted under international law to Ministers for Foreign Affairs. The Congo did *not* cite any damage or injury which the Congo or Mr. Yerodia himself has suffered or will suffer except for some moral injury; that is, at most, Mr. Yerodia might have thought it wise to forgo travel to foreign countries for fear of being arrested by those States pursuant to the arrest warrant issued by the Belgian investigating judge (that fear being ungrounded). Thus, as already noted, the Congo did not ask the Court to settle a *legal dispute* with Belgium but rather to render a *legal opinion* on the lawfulness of the 1993 Belgian Law as amended in 1999 and actions taken under it.

7. I fear that the Court's conclusions finding that this case involves a *legal dispute* between the Congo and Belgium within the meaning of Article 36, paragraph 2, of the Statute (such questions being the only ones which can be submitted to the Court) and upholding its jurisdiction in the present case will eventually lead to an excessive number of cases of this nature being referred to the Court even when no real injury has occurred, simply because one State believes that another State has acted contrary to international law. I am also afraid that many States will then

duisant une instance contre ... [la] Belgique au sujet d'un *différend* concernant un «mandat d'arrêt international...» (arrêt, par. 1, les italiques sont de moi) et vise «un *différend d'ordre juridique* [entre le Congo et la Belgique] quant à la licéité au regard du droit international du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et quant aux conséquences à tirer d'une éventuelle illicéité de ce mandat» (arrêt, par. 27, les italiques sont de moi). Une fois encore, le Congo a bien, dans sa requête, mentionné un *différend* mais uniquement relativement à la recevabilité de sa requête, et *non* «[p]our fonder la compétence de la Cour», comme la Cour l'affirme erronément au paragraphe 1 de son arrêt.

5. Si l'article 40 du Statut de la Cour n'exige pas de l'Etat demandeur qu'il expose «les moyens de droit sur lesquels [il] prétend fonder la compétence de la Cour», l'article 38, paragraphe 2, du Règlement de la Cour le fait, et le Congo n'a pas exposé ces moyens dans sa requête. De plus, le Congo n'a pas indiqué «l'objet du différend», ce que l'article 40 du Statut l'obligeait à faire.

Dans sa requête, le Congo mentionne seulement des «Moyens de droit» (section I) et un «Exposé des moyens sur lesquels repose la demande» (section IV). Dans ces sections de la requête, le Congo, sans évoquer le fondement de la compétence ni l'objet du différend, se contente de mentionner la «[v]iolation du principe selon lequel un Etat ne peut exercer [son autorité] sur le territoire d'un autre Etat et du principe de l'égalité souveraine» et la «[v]iolation de l'immunité diplomatique du ministre des affaires étrangères d'un Etat souverain».

6. Le Congo affirme que, premièrement, la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, viole les deux principes susmentionnés et, deuxièmement, qu'en engageant l'action pénale contre M. Yerodia, ministre des affaires étrangères du Congo, la Belgique viole l'immunité diplomatique que le droit international accorde aux ministres des affaires étrangères. Le Congo *ne* dit *pas* que le Congo ou M. Yerodia lui-même ont subi ou subiront un quelconque dommage ou préjudice, excepté un certain préjudice moral; c'est-à-dire, au pire, que M. Yerodia aurait pu penser qu'il était sage de renoncer à se rendre dans des pays étrangers de crainte d'être arrêté par les Etats en question en application du mandat d'arrêt délivré par le juge d'instruction belge (cette crainte n'étant pas fondée). Ainsi, comme on l'a déjà noté, le Congo n'a pas demandé à la Cour de trancher un *différend d'ordre juridique* qui l'aurait opposé à la Belgique mais bien de rendre un *avis juridique* sur la licéité de la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, et des actes accomplis en application de celle-ci.

7. Je crains que les conclusions par lesquelles la Cour a jugé que la présente affaire impliquait un *différend d'ordre juridique* entre le Congo et la Belgique au sens de l'article 36, paragraphe 2, du Statut (ces questions étant les seules qui peuvent être soumises à la Cour) et s'est déclarée compétente en l'espèce ne finissent par amener un nombre excessif d'affaires de cette nature à être portées devant la Cour même en l'absence de préjudice réel, simplement parce qu'un Etat estimera qu'un autre Etat a agi contrairement au droit international. Je crains également que de nom-

withdraw their recognition of the Court's compulsory jurisdiction in order to avoid falling victim to this distortion of the rules governing the submission of cases. (See *Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo* v. *Belgium), Provisional Measures, Order of 8 December 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 204, declaration of Judge Oda.)

This "loose" interpretation of the compulsory jurisdiction of the Court will frustrate the expectations of a number of law-abiding nations. I would emphasize that the Court's jurisdiction is, in principle, based on the consent of the sovereign States seeking judicial settlement by the Court.

II. The Congo's Changing of the Subject-Matter

8. In reaffirming my conviction that the Congo's Application unilaterally submitted to the Court was not a proper subject of contentious proceedings before the Court, I would like to take up a few other points which I find to be crucial to understanding the essence of this inappropriate, unjustified and, if I may say so, wrongly decided case. It is to be noted, firstly, that between filing its Application of 17 October 2000 and submitting its Memorial on 15 May 2001, the Congo restated the issues, changing the underlying subject-matter in the process.

The Congo contended in the Application: (i) that the 1993 Belgian Law, as amended in 1999, violated the "principle that a State may not exercise [its authority] on the territory of another State" and the "principle of sovereign equality" and (ii) that Belgium's exercise of criminal jurisdiction over Mr. Yerodia, then Minister for Foreign Affairs of the Congo, violated the "diplomatic immunity of the Minister for Foreign Affairs of a sovereign State". The alleged violations of those first two principles concern the question of "universal jurisdiction", which remains a matter of controversy within the international legal community, while the last claim relates only to a question of the "diplomatic immunity" enjoyed by the incumbent Minister for Foreign Affairs.

9. The Congo changed its claim in its Memorial, submitted seven months later, stating that

> "by issuing and internationally circulating the arrest warrant of 11 April 2000 against [Mr. Yerodia], Belgium committed a violation in regard to the DRC of the rule of customary international law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of incumbent foreign ministers" (Memorial of the Democratic Republic of the Congo of 15 May 2001, p. 64). *[Translation by the Registry.]*

Charging and arresting a suspect are clearly acts falling within the exercise of a State's criminal jurisdiction. The questions originally raised —

breux Etats ne retirent alors leur reconnaissance de la juridiction obligatoire de la Cour afin d'éviter d'être victimes de cette distorsion des règles régissant sa saisine. (Voir *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 8 décembre 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 204, déclaration de M. Oda.)

Cette interprétation «large» de la juridiction obligatoire de la Cour déceva les attentes d'un certain nombre de nations respectueuses du droit. Je tiens à souligner que la compétence de la Cour repose, en principe, sur le consentement des Etats souverains qui sollicitent un règlement judiciaire par la Cour.

II. Transformation par le Congo de l'objet du différend

8. En réaffirmant ma conviction selon laquelle la requête que le Congo a déposée unilatéralement devant la Cour ne pouvait normalement y faire l'objet d'une procédure contentieuse, je souhaiterais évoquer quelques autres points dont j'estime qu'ils sont cruciaux pour comprendre l'essence de cette instance inappropriée, injustifiée et, si je puis me permettre, mal jugée. Il convient premièrement de noter que, entre le moment où il a déposé sa requête, le 17 octobre 2000, et celui où il a déposé son mémoire, le 15 mai 2001, le Congo a reformulé les questions en litige, transformant ce faisant l'objet fondamental de l'affaire.

Le Congo affirmait dans sa requête: i) que la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, violait le «principe qu'un Etat ne peut exercer [son autorité] sur le territoire d'un autre Etat» et le «principe de l'égalité souveraine» et ii) que l'exercice par la Belgique de sa compétence pénale à l'égard de M. Yerodia, alors ministre des affaires étrangères du Congo, violait l'«immunité diplomatique du ministre des affaires étrangères d'un Etat souverain». Les violations alléguées des deux premiers principes concernent la question de la «compétence universelle», qui demeure controversée au sein de la communauté internationale des juristes, alors que le dernier argument ne concerne que l'«immunité diplomatique» dont jouit un ministre des affaires étrangères en exercice.

9. Le Congo a modifié ses prétentions dans son mémoire, présenté plusieurs mois plus tard, déclarant que:

> «en émettant et en diffusant au plan international le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 contre [M. Yerodia], la Belgique a commis une violation vis-à-vis de la RDC de la règle de droit international coutumier concernant l'inviolabilité absolue et l'immunité de la juridiction pénale des ministres des affaires étrangères en exercice» (mémoire de la République démocratique du Congo en date du 15 mai 2001, p. 64).

Accuser et arrêter un suspect sont à l'évidence des actes relevant de l'exercice de la compétence pénale d'un Etat. Les questions initialement soule-

namely, whether a State has *extraterritorial jurisdiction* over crimes constituting serious violations of humanitarian law wherever committed and by whomever (in other words, the question of universal jurisdiction) and whether a Foreign Minister is exempt from such jurisdiction (in other words, the question of diplomatic immunity) — were transmuted into questions of the "issue and international circulation" of an arrest warrant against a Foreign Minister and the immunities of incumbent Foreign Ministers.

This is clearly a change in subject-matter, one not encompassed in "the right to argue further the grounds of its Application", which the Congo reserved in its Application of 17 October 2000.

10. It remains a mystery to me why Belgium did not raise preliminary objections concerning the Court's jurisdiction at the outset of this case. Instead, it admitted in its Counter-Memorial that there had been a dispute between the two States, one susceptible to judicial settlement by the Court, at the time the proceedings were instituted and that the Court was then seised of the case, as the Court itself finds (Judgment, paras. 27-28). Did Belgium view this as a case involving a unilateral application and the Respondent's subsequent recognition of the Court's jurisdiction, instances of which are to be found in the Court's past?

Belgium seems to have taken the position that once Mr. Yerodia had ceased to be Foreign Minister, a dispute existed concerning him in his capacity as a *former* Foreign Minister and contended that the Court lacked jurisdiction under those circumstances. Thus, Belgium also appears to have replaced the issues as they existed on the date of the Congo's Application with those arising at a later date. It would appear that Belgium did not challenge the Court's jurisdiction in the original case but rather was concerned only with the admissibility of the Application or the mootness of the case once Mr. Yerodia had been relieved of his duties as Foreign Minister (see Belgium's four preliminary objections raised in its Counter-Memorial, referred to in the Judgment, paras. 23, 29, 33 and 37).

In this respect, I share the view of the Court (reserving, of course, my position that a *dispute* did not exist) that the alleged *dispute* was the one existing in October 2000 (Judgment, para. 38) and, although I voted against paragraph 78 (1) (A) of the Judgment for the reasons set out in paragraph 1 of my opinion, I concur with the Court in rejecting Belgium's objections relating to "jurisdiction, mootness and admissibility" in regard to the alleged *dispute* which Belgium believed existed after Mr. Yerodia left office.

Certainly, the question whether a *former* Foreign Minister is entitled to the same privileges and immunities as an *incumbent* Foreign Minister may well be a legal issue but it is not a proper subject of the present case brought by the Congo in October 2000.

vées — à savoir si un Etat a une *compétence extraterritoriale* s'agissant des infractions constituant des violations graves du droit humanitaire où qu'elles soient commises et quels qu'en soient les auteurs (en d'autres termes, la question de la compétence universelle) et si un ministre des affaires étrangères est exempt de cette juridiction (en d'autres termes, la question de l'immunité diplomatique) — ont été transformées en questions concernant l'«émission et la diffusion au plan international» d'un mandat d'arrêt contre un ministre des affaires étrangères et les immunités des ministres des affaires étrangères en exercice.

Il y a à l'évidence un changement d'objet, qui sort du droit «de développer plus avant les moyens de sa requête», que le Congo s'est réservé dans sa requête du 17 octobre 2000.

10. Pourquoi la Belgique n'a pas d'emblée soulevé des exceptions préliminaires à la compétence de la Cour demeure pour moi un mystère. Au lieu de cela, la Belgique a admis dans son contre-mémoire qu'un différend susceptible d'être réglé judiciairement par la Cour opposait les deux Etats au moment où l'instance a été introduite, et que la Cour était alors saisie de l'affaire, comme la Cour le juge elle-même (arrêt, par. 27-28). La Belgique considérait-elle cette affaire comme impliquant une requête unilatérale et la reconnaissance ultérieure par le défendeur de la compétence de la Cour, une situation dont on trouve des exemples dans l'histoire de cette dernière?

La Belgique semble avoir considéré que, dès lors que M. Yerodia avait cessé d'être ministre des affaires étrangères, un différend existait le concernant en sa qualité d'*ancien* ministre des affaires étrangères, et elle arguait que la Cour n'était pas compétente dans ces circonstances. Ainsi, la Belgique semble aussi substituer aux questions qui se posaient à la date de la requête du Congo celles qui se sont posées ultérieurement. Il semblerait que la Belgique n'ait pas contesté la compétence de la Cour dans l'affaire initiale mais ne se soit préoccupée de la recevabilité de la requête ou de ce que la demande fût devenue sans objet que lorsque M. Yerodia n'exerçait plus ses fonctions de ministre des affaires étrangères (voir les quatre exceptions préliminaires que la Belgique a soulevées dans son contre-mémoire et qui sont examinées dans l'arrêt, par. 23, 29, 33 et 37).

A cet égard, je partage l'opinion de la Cour (en réservant, bien entendu, ma position selon laquelle il n'existait pas de *différend*), à savoir que le *différend* allégué est celui qui existait en octobre 2000 (arrêt, par. 38) et, bien que j'aie voté contre le paragraphe 78 1) A) de l'arrêt pour les raisons exposées au paragraphe 1 de mon opinion, je rejette avec la Cour les exceptions de la Belgique concernant «la compétence, le non-lieu et la recevabilité» pour ce qui est du *différend* allégué dont la Belgique croyait qu'il existait après que M. Yerodia eut quitté ses fonctions.

Assurément, la question de savoir si un *ancien* ministre des affaires étrangères a droit aux mêmes privilèges et immunités qu'un ministre des affaires étrangères *en exercice* peut très bien être une question d'ordre juridique, mais elle n'est pas régulièrement l'objet de la présente instance introduite par le Congo en octobre 2000.

III. Does the Present Case Involve Any Legal Issues on Which the Congo and Belgium Held Conflicting Views?

11. Putting aside for now my view that that there was no *legal dispute* between the Congo and Belgium susceptible to judicial settlement by the Court under its Statute and that the Congo seems simply to have asked the Court to render an opinion, I shall note my incomprehension of the Congo's intention and purpose in bringing this request to the Court in October 2000 when Mr. Yerodia held the office of Foreign Minister.

In its Application of October 2000, the Congo raised the question whether the 1993 Belgian Law, as amended in 1999, providing for the punishment of serious violations of humanitarian law was itself contrary to the principle of sovereign equality under international law (see Application of the Democratic Republic of the Congo of 17 October 2000, Part III: Statement of the Facts, A). Yet it appears that the Congo abandoned this point in its Memorial of May 2001, as the Court admits (Judgment, para. 45), and never took it up during the oral proceedings.

12. It is one of the fundamental principles of international law that a State cannot exercise its jurisdiction outside its territory. However, the past few decades have seen a gradual widening in the scope of the jurisdiction to prescribe law. From the base established by the Permanent Court's decision in 1927 in the *"Lotus"* case, the scope of extraterritorial criminal jurisdiction has been expanded over the past few decades to cover the crimes of piracy, hijacking, etc. Universal jurisdiction is increasingly recognized in cases of terrorism and genocide. Belgium is known for taking the lead in this field and its 1993 Law (which would make Mr. Yerodia liable to punishment for any crimes against humanitarian law he committed outside of Belgium) may well be at the forefront of a trend. There is some national case law and some treaty-made law evidencing such a trend.

Legal scholars the world over have written prolifically on this issue. Some of the opinions appended to this Judgment also give guidance in this respect. I believe, however, that the Court has shown wisdom in refraining from taking a definitive stance in this respect as the law is not sufficiently developed and, in fact, the Court is not requested in the present case to take a decision on this point.

13. It is clear that a State cannot arrest an individual outside its territory and forcibly bring him before its courts for trial. In this connection, it is necessary to examine the effect of an arrest warrant issued by a State authority against an individual who is subject to that State's jurisdiction to prescribe law.

The arrest warrant is an official document issued by the State's judiciary empowering the police authorities to take forcible action to place

III. La présente affaire soulève-t-elle des questions d'ordre juridique sur lesquelles le Congo et la Belgique avaient des opinions contradictoires?

11. Mettant de côté pour le moment mon opinion selon laquelle il n'existait pas entre le Congo et la Belgique de *différend d'ordre juridique* susceptible d'être réglé judiciairement par la Cour au regard de son Statut, et selon laquelle le Congo semble simplement avoir demandé à la Cour de rendre un avis, je note que je ne comprends pas l'intention et le but qui étaient ceux du Congo lorsqu'il a introduit sa requête devant la Cour en octobre 2000 alors que M. Yerodia occupait le poste de ministre des affaires étrangères.

Dans sa requête d'octobre 2000, le Congo demandait si la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, pour la répression des violations graves du droit humanitaire était en elle-même contraire au principe de l'égalité souveraine en droit international (voir requête de la République démocratique du Congo en date du 17 octobre 2000, section III: Exposé des faits, A). Pourtant il semble que le Congo ait abandonné ce point dans son mémoire de mai 2001, comme la Cour l'admet (arrêt, par. 45), et ne l'ait jamais abordé durant la procédure orale.

12. Un des principes fondamentaux du droit international veut qu'un Etat ne puisse exercer sa juridiction hors de son territoire. Toutefois, les quelques décennies passées ont vu un accroissement progressif de l'étendue de la juridiction s'agissant de prescrire le droit. Sur la base établie par la Cour permanente dans sa décision rendue en 1927 dans l'affaire du *Lotus*, la portée de la compétence pénale extraterritoriale s'est étendue au cours des décennies passées à des crimes tels que la piraterie, le détournement d'aéronefs, etc. La compétence universelle est de plus en plus reconnue en cas de terrorisme ou de génocide. On sait que la Belgique est à l'avant-garde dans ce domaine et peut-être sa loi de 1993 (qui rendrait M. Yerodia passible d'une peine pour les crimes contre le droit humanitaire qu'il pourrait avoir commis hors de Belgique) est-elle l'avant-garde d'une tendance. Il existe une jurisprudence nationale et des dispositions de droit conventionnel qui en attestent.

Des publicistes du monde entier ont abondamment débattu de la question. Certaines des opinions jointes au présent arrêt donnent également des indications à cet égard. J'estime toutefois que la Cour s'est montrée sage en s'abstenant de prendre une position définitive, car le droit n'est pas suffisamment développé et, en fait, il n'est pas demandé à la Cour de statuer sur ce point dans la présente espèce.

13. Il est clair qu'un Etat ne peut arrêter un individu hors de son territoire et l'amener de force devant ses tribunaux pour le juger. A cet égard, il est nécessaire d'examiner l'effet d'un mandat d'arrêt délivré par une autorité étatique à l'encontre d'un individu qui est soumis à la juridiction de cet Etat s'agissant de dire le droit.

Le mandat d'arrêt est un document officiel délivré par l'autorité judiciaire de l'Etat qui habilite les autorités de police à utiliser la force pour

the individual under arrest. Without more, however, the warrant is not directly binding on foreign authorities, who are not part of the law enforcement mechanism of the issuing State. The individual may be arrested abroad (that is, outside the issuing State) only by the authorities of the State where he or she is present, since jurisdiction over that territory lies exclusively with that State. Those authorities will arrest the individual being sought by the issuing State only if the requested State is committed to do so pursuant to international arrangements with the issuing State. Interpol is merely an organization which transmits the arrest request from one State to another; it has no enforcement powers of its own.

It bears stressing that the issuance of an arrest warrant by one State and the international circulation of the warrant through Interpol have no legal impact unless the arrest request is validated by the receiving State. The Congo appears to have failed to grasp that the mere issuance and international circulation of an arrest warrant have little significance. There is even some doubt whether the Court itself properly understood this, particularly as regards a warrant's legal effect. The crucial point in this regard is *not* the issuance or international circulation of an arrest warrant but the response of the State receiving it.

14. Diplomatic immunity is the immunity which an individual holding diplomatic status enjoys from the exercise of jurisdiction by States other than his own. The issue whether Mr. Yerodia, as Foreign Minister of the Congo, should have been immune in 2000 from Belgium's exercise of criminal jurisdiction *pursuant to the 1993 Law as amended in 1999* is twofold. The first question is whether in principle a Foreign Minister, the post which Mr. Yerodia held in 2000, is entitled to the same immunity as diplomatic agents. Neither the 1961 Vienna Convention on Diplomatic Relations nor any other convention spells out the privileges of Foreign Ministers and the answer may not be clear under customary international law. The Judgment addresses this question merely by giving a hornbook-like explanation in paragraphs 51 to 55. I have no further comment on this.

The more important aspect is the second one: can diplomatic immunity also be claimed in respect of serious breaches of humanitarian law — over which many advocate the existence of universal jurisdiction and which are the subject-matter of Belgium's 1993 Law as amended in 1999 — and, furthermore, is a Foreign Minister entitled to greater immunity in this respect than ordinary diplomatic agents? These issues are too new to admit of any definite answer.

The Court, after quoting several recent incidents in European countries, seems to conclude that Ministers for Foreign Affairs enjoy absolute immunity (Judgment, paras. 56-61). It may reasonably be asked whether

arrêter l'individu concerné. En lui-même, néanmoins, le mandat n'est pas directement contraignant pour des autorités étrangères, qui ne font pas partie du mécanisme d'application de la loi de l'Etat qui l'a délivré. L'individu peut être arrêté à l'étranger (c'est-à-dire hors du territoire de l'Etat qui a délivré le mandat) uniquement par les autorités de l'Etat dans lequel il est présent, puisque c'est cet Etat qui a juridiction exclusive sur ce territoire. Ces autorités arrêteront l'individu recherché par l'Etat qui a émis le mandat uniquement si l'Etat requis est tenu de le faire en application d'arrangements internationaux conclus avec l'Etat qui a émis le mandat. Interpol est seulement une organisation qui transmet la demande d'arrestation d'un Etat à un autre; elle n'a pas de pouvoirs d'exécution propres.

Il convient de souligner que la délivrance d'un mandat d'arrêt par un Etat et sa diffusion internationale par Interpol n'ont aucun effet juridique si la demande d'arrestation n'est pas validée par l'Etat qui la reçoit. Le Congo semble n'avoir pas saisi que le simple fait d'émettre et de diffuser au plan international un mandat d'arrêt n'a guère d'importance. On peut même se demander si la Cour elle-même l'a bien compris, en particulier pour ce qui est de l'effet juridique d'un mandat. Le point crucial à cet égard *n'est pas* l'émission ou la diffusion internationale d'un mandat d'arrêt mais la réaction de l'Etat qui reçoit ce mandat.

14. L'immunité diplomatique est l'immunité dont jouit un individu ayant le statut de diplomate à l'égard de l'exercice de la juridiction d'autres Etats que celui dont il est le national. La question de savoir si M. Yerodia, en sa qualité de ministre des affaires étrangères du Congo, aurait dû être exempt en 2000 de l'exercice par la Belgique de sa juridiction pénale *en application de la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999*, est double. Premièrement, il s'agit de savoir si en principe un ministre des affaires étrangères, poste que M. Yerodia occupait en 2000, a droit à la même immunité que les agents diplomatiques. Ni la convention de Vienne de 1961 sur les relations diplomatiques ni aucune autre convention ne définit les privilèges des ministres des affaires étrangères et la réponse à cette question n'est peut-être pas claire en droit international coutumier. L'arrêt n'aborde cette question que sous la forme d'une explication didactique, aux paragraphes 51 à 55. Je n'ai pas d'autres commentaires à faire sur ce point.

L'aspect le plus important est le second: l'immunité diplomatique peut-elle aussi être invoquée en cas de violations graves du droit humanitaire — pour lesquelles nombreux sont ceux qui défendent l'existence d'une compétence universelle et qui font l'objet de la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999 — et, en outre, un ministre des affaires étrangères a-t-il droit à cet égard à une immunité plus étendue que celle des agents diplomatiques ordinaires? Ces questions sont trop nouvelles pour qu'on puisse y donner une réponse catégorique.

La Cour, après avoir cité plusieurs incidents récents survenus dans des pays européens, semble conclure que les ministres des affaires étrangères jouissent d'une immunité absolue (arrêt, par. 56-61). On peut raisonna-

it was necessary, or advisable, for the Court to commit itself on this issue, which remains a highly hypothetical question as Belgium has not exercised its criminal jurisdiction over Mr. Yerodia pursuant to the 1993 Belgian Law, as amended in 1999, and no third State has yet acted in pursuance of Belgium's assertion of universal jurisdiction.

IV. Concluding Remarks

15. I find little sense in the Court's finding in paragraph (3) of the operative part of the Judgment, which in the Court's logic appears to be the consequence of the finding set out in paragraph (2) (Judgment, para. 78). Given that the Court concludes that the violation of international law occurred in *2000* and the Court would appear to believe that there is nothing in *2002* to prevent Belgium from issuing a new arrest warrant against Mr. Yerodia, this time as a *former* Foreign Minister and not the *incumbent* Foreign Minister, there is no practical significance in ordering Belgium to cancel the arrest warrant of April 2000. If the Court believes that this is an issue of the sovereign dignity of the Congo and that that dignity was violated in 2000, thereby causing injury at that time to the Congo, the harm done cannot be remedied by the cancellation of the arrest warrant; the only remedy would be an apology by Belgium. But I do not believe that Belgium caused any injury to the Congo because no action was ever taken against Mr. Yerodia pursuant to the warrant. Furthermore, Belgium was under no obligation to provide the Congo with any assurances that the incumbent Foreign Minister's immunity from criminal jurisdiction would be respected under the 1993 Law, as amended in 1999, but that is not the issue here.

16. In conclusion, I find the present case to be not only unripe for adjudication at this time but also fundamentally inappropriate for the Court's consideration. There is not even agreement between the Congo and Belgium concerning the issues in dispute in the present case. The potentially significant questions (the validity of universal jurisdiction, the general scope of diplomatic immunity) were transmuted into a simple question of the issuance and international circulation of an arrest warrant as they relate to diplomatic immunity. It is indeed unfortunate that the Court chose to treat this matter as a contentious case suitable for judicial resolution.

(*Signed*) Shigeru Oda.

blement demander s'il était nécessaire ou souhaitable que la Cour s'engage sur cette question, qui demeure hautement hypothétique puisque la Belgique n'a pas exercé sa compétence pénale à l'égard de M. Yerodia en application de la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, et qu'aucun Etat tiers n'a encore donné suite à l'affirmation par la Belgique de sa compétence universelle.

IV. Observations finales

15. J'estime que l'injonction de la Cour qui figure au paragraphe 3 du dispositif de son arrêt, et qui dans la logique de la Cour semble être la conséquence de la conclusion figurant au paragraphe 2, n'a guère de sens (arrêt, par. 78). Puisque la Cour conclut que la violation du droit international s'est produite en *2000* et qu'elle semble penser que rien en *2002* n'empêche la Belgique d'émettre un nouveau mandat d'arrêt contre M. Yerodia, cette fois, en sa qualité d'*ancien* ministre des affaires étrangères et non de ministre des affaires étrangères *en exercice*, il n'y a guère d'intérêt pratique à ordonner à la Belgique d'annuler le mandat d'arrêt d'avril 2000. Si la Cour estime que la dignité souveraine du Congo est en cause et que cette dignité a été violée en 2000, ce qui à l'époque a causé un préjudice au Congo, le dommage ainsi causé ne peut être réparé en annulant le mandat d'arrêt; le seul remède serait une excuse de la Belgique. Mais je ne pense pas que la Belgique ait causé un préjudice au Congo parce qu'aucune mesure n'a jamais été prise contre M. Yerodia en exécution du mandat. De plus, la Belgique n'était pas tenue de fournir au Congo des assurances selon lesquelles l'immunité de juridiction pénale du ministre des affaires étrangères en exercice serait respectée sous l'empire de la loi belge de 1993, telle qu'amendée en 1999, mais telle n'est pas la question en l'espèce.

16. En conclusion, j'estime que la présente affaire non seulement ne se prête pas à être jugée actuellement mais est aussi fondamentalement inapte à être examinée par la Cour. Il n'y a même pas d'accord entre le Congo et la Belgique sur les questions en litige dans la présente espèce. Les questions potentiellement importantes (la validité de la compétence universelle, la portée générale de l'immunité diplomatique) ont été transformées en une question simple, celle de l'émission et la diffusion internationale d'un mandat d'arrêt en tant qu'elles affectent l'immunité diplomatique. Il est de fait malheureux que la Cour ait choisi de traiter cette question comme une affaire contentieuse se prêtant à un règlement judiciaire.

(*Signé*) Shigeru Oda.

DÉCLARATION DE M. RANJEVA

Effet du retrait de la première conclusion initiale du Congo — Exclusion de la compétence universelle par défaut de l'objet des demandes — Compétence universelle de la juridiction nationale : législation belge — Evolution en droit international du régime de la compétence universelle — Piraterie maritime et compétence universelle en droit coutumier — Obligation de réprimer et compétence des juridictions nationales — Aut judicare aut dedere *— Gravité des infractions non constitutive de titre de compétence universelle — Interprétation de l'affaire du* Lotus *— Compétence universelle par défaut en l'absence de lien de connexité non encore consacrée en droit international.*

1. Je souscris sans réserve à la conclusion de l'arrêt selon laquelle l'émission et la diffusion internationale du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 constituaient des violations d'une obligation internationale de la Belgique à l'égard du Congo en ce qu'elles ont méconnu l'immunité de juridiction pénale du ministre des affaires étrangères du Congo. J'approuve également la position de la Cour qui, au vu des conclusions du Congo en leur dernier état, s'est abstenue d'aborder et de traiter la question de savoir si la licéité dudit mandat devait être remise en cause au titre de la compétence universelle telle qu'elle a été exercée par la Belgique.

2. Les considérations de logique auraient dû amener la Cour à aborder la question de la compétence universelle, une question d'actualité et sur laquelle une décision en la présente affaire aurait nécessairement fait jurisprudence. Le retrait de la première conclusion initiale du Congo (voir paragraphes 17 et 21 du texte de l'arrêt) en soi n'était pas suffisant pour justifier l'attitude de la Cour. On pouvait raisonnablement considérer cette première demande initiale comme une fausse conclusion et l'analyser comme un moyen qui a été exposé pour servir de fondement à la principale demande : la déclaration de l'illicéité du mandat d'arrêt sur le terrain de la violation des immunités de juridiction pénale. L'évolution des demandes du Congo montre que de moyen de demande, la question de la compétence universelle s'est transformée en moyen de défense de la Belgique. Sur le plan procédural, c'est cependant par rapport aux *petita* et aux moyens de demande que la Cour statue quel que soit, par ailleurs, l'intérêt en soi des questions soulevées au cours de la procédure. Compte tenu des conclusions sur le caractère illicite du mandat, il n'était plus nécessaire d'aborder le second aspect de l'illicéité, à mon grand regret. Une chose est certaine : on ne saurait inférer du texte de l'arrêt une interprétation selon laquelle la Cour se serait montrée indifférente à l'égard de la compétence universelle ; la question reste ouverte au regard du droit.

3. Le silence de l'arrêt sur la question de la compétence universelle me met dans une situation inconfortable. L'expression d'une opinion sur la

DECLARATION OF JUDGE RANJEVA

[Translation]

Effect of withdrawal of the Congo's original first submission — Exclusion of universal jurisdiction in absentia *from the subject-matter of the claims — Universal jurisdiction of national courts: Belgian legislation — Development of the regime of universal jurisdiction under international law — Maritime piracy and universal jurisdiction under customary law — Obligation to punish and jurisdiction of national courts —* Aut judicare aut dedere *— Seriousness of offences not a basis for universal jurisdiction — Interpretation of the* "Lotus" *case — No recognition yet under international law of universal jurisdiction* in absentia *in the absence of a connecting factor.*

1. I fully subscribe to the Judgment's conclusion that the issue and international circulation of the arrest warrant of 11 April 2000 constituted violations of an international obligation owed by Belgium to the Congo in that they failed to respect the immunity from criminal jurisdiction of the Congo's Minister for Foreign Affairs. I also approve of the Court's position in refraining, in the light of the Congo's submissions as finally stated, from raising and dealing with the issue whether the legality of the warrant was subject to challenge on account of universal jurisdiction as it was exercised by Belgium.

2. Logical considerations should have led the Court to address the question of universal jurisdiction, a topical issue on which a decision in the present case would have necessarily set a precedent. The Congo's withdrawal of its original first submission (see paragraphs 17 and 21 of the Judgment) was not sufficient *per se* to justify the Court's position. The first claim as originally formulated could reasonably have been deemed a false submission and construed as a ground advanced to serve as the basis for the main relief sought: a declaration that the arrest warrant was unlawful as constituting a violation of immunities from criminal jurisdiction. As a result of the amendment of the Congo's claim, the question of universal jurisdiction was transformed from a ground of claim into a defence for Belgium. Procedurally, however, the Court must rule on the submissions and the grounds of the claims, and do so regardless of the intrinsic interest presented by questions raised in the course of the proceedings. Given the submissions concerning the unlawfulness of the warrant, it became unnecessary, to my great regret, to address the second aspect of unlawfulness. One thing is certain: there is no basis for concluding from the text of the Judgment that the Court was indifferent to the question of universal jurisdiction. That remains an open legal issue.

3. The silence maintained by the Judgment on the question of universal jurisdiction places me in an awkward position. Expressing an opinion

question est singulière : elle porterait sur des développements hypothétiques alors que le problème est réel tant dans la présente affaire que compte tenu de l'évolution du droit pénal international lorsqu'il s'agit de la prévention et de la répression des crimes odieux et attentatoires aux droits et à la dignité de l'être humain au regard du droit international. Aussi la présente déclaration portera-t-elle sur l'interprétation que la Belgique donne de la compétence universelle.

4. En application de la loi belge du 16 juin 1993 modifiée le 10 février 1999, portant répression des violations graves du droit international humanitaire, le juge d'instruction près le tribunal de première instance de Bruxelles a émis un mandat d'arrêt international à l'encontre de M. Yerodia Ndombasi, alors ministre des affaires étrangères du Congo; il était reproché à ce dernier des violations graves de règles de droit humanitaire ainsi que des crimes contre l'humanité. Aux termes de l'article 7 de ladite loi, les auteurs de telles infractions «relèvent de la compétence des juridictions belges, quelles que soient leur nationalité et celle des victimes» (mandat d'arrêt, par. 3.4). L'intérêt de la présente décision réside dans le fait que l'affaire est une véritable avant-première.

5. La législation belge qui institue la compétence universelle *in absentia* pour les violations graves du droit international humanitaire a consacré l'interprétation la plus extensive de cette compétence. Les juridictions ordinaires belges sont compétentes pour juger les crimes de guerre, contre l'humanité et de génocide, commis par des non-Belges, en dehors du territoire belge tandis que le mandat émis à l'encontre de M. Yerodia Ndombasi est la première des applications de cette hypothèse extrême. Il ne semble pas que des dispositions législatives en droit positif autorisent l'exercice de la compétence pénale en l'absence d'un lien de connexité territoriale ou personnelle, actif ou passif. L'innovation de la loi belge réside dans la possibilité de l'exercice de la compétence universelle en l'absence de tout lien de la Belgique avec l'objet de l'infraction, la personne de l'auteur présumé de l'infraction ou enfin le territoire pertinent. Mais après les tragiques événements survenus en Yougoslavie et au Rwanda, plusieurs Etats ont invoqué la compétence universelle pour engager des poursuites contre des auteurs présumés de crimes de droit humanitaire; cependant, à la différence du cas de M. Yerodia Ndombasi, les personnes impliquées avaient auparavant fait l'objet d'une procédure ou d'un acte d'arrestation, c'est-à-dire qu'un lien de connexion territoriale existait au préalable.

6. En droit international, la même considération liée au lien de connexité *ratione loci* est également exigée pour l'exercice de la compétence universelle. La piraterie maritime est l'unique cas classique d'application de la compétence universelle selon le droit coutumier. L'article 19 de la convention de Genève du 29 avril 1958 puis l'article 105 de la convention de Montego Bay[1] du 10 décembre 1982 disposent que :

[1] Convention des Nations Unies sur le droit de la mer.

on the subject would be an unusual exercise, because it would involve reasoning in the realm of hypothesis, whereas the problem is a real one, not only in the present case but also in the light of developments in international criminal law aimed at preventing and punishing heinous crimes violating human rights and dignity under international law. This declaration will accordingly address Belgium's interpretation of universal jurisdiction.

4. Acting pursuant to the Belgian Law of 16 June 1993, as amended on 10 February 1999, concerning the punishment of serious violations of international humanitarian law, an investigating judge of the Brussels Tribunal de première instance issued an international arrest warrant against Mr. Yerodia Ndombasi, the then Minister for Foreign Affairs of the Congo. Mr. Yerodia was accused of serious violations of humanitarian law and of crimes against humanity. Under Article 7 of that Law, perpetrators of such offences are "subject to the jurisdiction of the Belgian courts, irrespective of their nationality or that of the victims" (arrest warrant, para. 3.4). The interest presented by this decision lies in the fact that the case is truly one of first impression.

5. The Belgian legislation establishing universal jurisdiction *in absentia* for serious violations of international humanitarian law adopted the broadest possible interpretation of such jurisdiction. The ordinary courts of Belgium have been given jurisdiction over war crimes, crimes against humanity and genocide committed by non-Belgians outside Belgium, and the warrant issued against Mr. Yerodia is the first instance in which this radical approach has been applied. There would appear to be no other legislation which permits the exercise of criminal jurisdiction in the absence of a territorial or personal connecting factor, active or passive. The innovative nature of the Belgian statute lies in the possibility it affords for exercising universal jurisdiction in the absence of any connection between Belgium and the subject-matter of the offence, the alleged offender or the relevant territory. In the wake of the tragic events in Yugoslavia and Rwanda, several States have invoked universal jurisdiction to prosecute persons suspected of crimes under humanitarian law; unlike Mr. Yerodia, however, the individuals in question had first been the subject of some form of proceedings or had been arrested; in other words, there was already a territorial connection.

6. Under international law, the same requirement of a connection *ratione loci* again applies to the exercise of universal jurisdiction. Maritime piracy affords the sole traditional example where universal jurisdiction exists under customary law. Article 19 of the Geneva Convention of 29 April 1958 and Article 105 of the Montego Bay Convention of 10 December 1982[1] provide:

[1] United Nations Convention on the Law of the Sea.

> « Tout Etat peut, en haute mer ou en tout autre lieu ne relevant de la juridiction d'aucun Etat, saisir un navire ou un aéronef pirate, ou un navire ou un aéronef capturé à la suite d'un acte de piraterie et aux mains de pirates, et appréhender les personnes et saisir les biens se trouvant à bord. Les tribunaux de l'Etat qui a opéré la saisie peuvent se prononcer sur les peines à infliger. »

La compétence universelle, en l'occurrence, s'explique en haute mer par l'absence de souveraineté déterminée et le régime de liberté; la juridiction de l'Etat du pavillon représente ainsi normalement le facteur de garantie du respect du droit. Mais la piraterie étant définie comme la répudiation et la soustraction du pirate de la juridiction de tout ordre étatique, l'exercice de la compétence universelle permet d'assurer le rétablissement de l'ordre juridique. C'est donc l'atteinte à l'aménagement international de l'ordre des juridictions des Etats qui explique, dans ce cas particulier, la consécration de la compétence universelle des tribunaux nationaux chargés de juger les pirates et les actes de piraterie. En revanche, la gravité, en soi, des infractions, n'a pas été considérée comme suffisante pour établir la compétence universelle. Il n'y a pas d'autre exemple d'infraction commise en haute mer pour laquelle la compétence universelle a été consacrée (par exemple : conventions du 18 mai 1904 et du 4 mai 1910 (relatives à la répression de la traite des Blanches); convention du 30 septembre 1921 (pour la répression de la traite des femmes et des enfants); convention du 28 juin 1930 (sur le travail forcé ou obligatoire) et du 25 juin 1957 (abolissant le travail forcé)).

7. L'évolution du droit pénal conventionnel, dans les dernières décennies, s'est orientée vers la consécration de l'obligation de réprimer et un nouvel aménagement de la compétence des Etats en matière de répression. Alors que les conventions de droit humanitaire de Genève de 1949 sont sources d'obligations juridiques internationales, elles ne comportent aucune disposition sur la compétence des juridictions nationales pour en assurer sur le plan judiciaire l'effectivité. Il en était de même de la convention de 1948 sur le génocide. Il a fallu attendre l'organisation sur le plan international de la lutte contre le terrorisme sur les aéronefs pour l'adoption de dispositions qui relèvent de l'exercice de la compétence universelle : la consécration du principe *aut judicare aut dedere* dans le paragraphe 2 de l'article 4 de la convention de La Haye du 16 décembre 1970, dans les termes suivants : « Tout Etat contractant prend les mesures nécessaires pour établir sa compétence aux fins de connaître de l'infraction dans le cas où l'auteur présumé de celle-ci se trouve sur son territoire et où ledit Etat ne l'extrade pas. »[2] On relèvera que la mise en œuvre du principe *aut judicare aut dedere* est conditionnée par l'arrestation effective au préalable de l'auteur présumé. Cette disposition de 1970 a servi de modèle pour l'extension, dans diverses conventions ultérieures, de la

[2] Convention pour la répression de la capture illicite d'aéronefs.

"On the high seas, or in any other place outside the jurisdiction of any State, every State may seize a pirate ship or aircraft, or a ship or aircraft taken by piracy and under the control of pirates, and arrest the persons and seize the property on board. The courts of the State which carried out the seizure may decide upon the penalties to be imposed . . ."

Universal jurisdiction under those circumstances may be explained by the lack of any predetermined sovereignty over the high seas and by the régime of their freedom; thus, normally, the jurisdiction of the flag State serves as the mechanism which ensures respect for the law. But since piracy by definition involves the pirate's denial and evasion of the jurisdiction of any State system, the exercise of universal jurisdiction enables the legal order to be re-established. Thus, in this particular situation the conferring of universal jurisdiction on national courts to try pirates and acts of piracy is explained by the harm done to the international system of State jurisdiction. The inherent seriousness of the offence itself has, however, not been deemed sufficient *per se* to establish universal jurisdiction. Universal jurisdiction has not been established over any other offence committed on the high seas (see, for example: the Conventions of 18 May 1904 and 4 May 1910 (for the suppression of the white slave traffic); the Convention of 30 September 1921 (for the suppression of the traffic in women and children); the Conventions of 28 June 1930 (concerning forced labour) and of 25 June 1957 (abolishing forced labour)).

7. There has been a movement in treaty-based criminal law over the last few decades towards recognition of the obligation to punish and towards a new system of State jurisdiction in criminal matters. While the 1949 Geneva humanitarian law conventions do give rise to international legal obligations, they contain no provision concerning the jurisdiction of national courts to enforce those obligations by judicial means. The same is true of the 1948 Genocide Convention. It was not until an international régime was established to combat terrorist attacks on aircraft that provisions were adopted implying the exercise of universal jurisdiction: the Hague Convention of 16 December 1970 enshrined the principle *aut judicare aut dedere* in Article 4, paragraph 2, as follows: "Each Contracting State shall . . . take such measures as may be necessary to establish its jurisdiction over the offence in the case where the alleged offender is present in its territory and it does not extradite him . . ."[2] It is to be noted that application of the principle *aut judicare aut dedere* is conditional on the alleged offender having first been arrested. This provision dating from 1970 served as a model for the extension in various subsequent conventions of the criminal jurisdiction of national courts through the exercise of universal

[2] Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft.

compétence pénale des juridictions nationales dans l'exercice de la compétence universelle. Ce développement n'a pas eu pour effet la reconnaissance d'une compétence *in absentia* ou par défaut.

8. L'argumentation belge invoque à son profit non seulement une obligation juridique internationale de réprimer les infractions graves de droit humanitaire mais également la faculté qui est reconnue de légiférer de manière discrétionnaire en la matière. Il n'est pas utile de revenir sur le manque de fondement du premier volet de cette argumentation qui confond à tort l'obligation de réprimer et son mode opératoire : la revendication de la compétence *in absentia* des juridictions pénales nationales en l'absence de clause attributive de compétence. Ainsi l'affirmation de la Belgique selon laquelle « on sait que la justice belge a le droit de connaître de violations graves du droit international humanitaire même si leur auteur présumé n'est pas trouvé sur le territoire belge » (contre-mémoire de la Belgique, p. 89, par. 3.3.28) reste une pétition de principe. Les exemples invoqués à l'appui de cette proposition ne sont pas concluants : sur cent vingt-cinq législations nationales concernant la répression de crimes de guerre ou contre l'humanité, seuls cinq Etats ne requièrent pas la présence sur le territoire pour l'ouverture de poursuites pénales (contre-mémoire de la Belgique, p. 98-99, par. 3.3.57).

9. Quant à l'étendue de la compétence législative nationale, la Belgique l'a justifiée de la jurisprudence de l'affaire du *Lotus* :

> « Mais il ne s'ensuit pas que le droit international défend à un Etat d'exercer, dans son propre territoire, sa juridiction dans toute affaire où il s'agit de faits qui se sont passés à l'étranger et où il ne peut s'appuyer sur une règle permissive du droit... Loin de défendre d'une manière générale aux Etats d'étendre leurs lois et leur juridiction à des personnes, des biens et des actes hors du territoire, il leur laisse, à cet égard, une large liberté, qui n'est limitée que dans quelques cas par des règles prohibitives; pour les autres cas, chaque Etat reste libre d'adopter les principes qu'il juge les meilleurs et les plus convenables. » (*C.P.J.I. série A n° 10*, p. 19.)

Et plus loin le même arrêt de dire :

> « tout ce qu'on peut demander à un Etat, c'est de ne pas dépasser les limites que le droit international trace à sa compétence; ... La territorialité du droit pénal n'est donc pas un principe absolu du droit international et ne se confond aucunement avec la souveraineté territoriale. » (*Ibid.*, p. 19-20.)

Sans aucun doute, on peut analyser l'évolution des idées et des conditions politiques dans le monde contemporain comme favorable à une atténuation de la conception territorialiste de la compétence et à l'émergence d'une approche plus fonctionnaliste dans le sens d'un service au profit des fins supérieures communes. Prendre acte de cette tendance ne saurait justifier l'immolation des principes cardinaux du droit sur l'autel d'une cer-

jurisdiction. These legal developments did not result in the recognition of jurisdiction *in absentia*.

8. In support of its argument, Belgium invokes not only an international legal obligation to punish serious violations of humanitarian law but also a generally recognized discretion to enact legislation in this area. It is not worth commenting further on the lack of merit in the first limb of this argument, which mistakenly confuses the obligation to punish with the manner in which it is fulfilled: namely a claim that national criminal courts have jurisdiction *in absentia* notwithstanding the lack of any provision conferring such jurisdiction. Thus Belgium's assertion that "[a]s has already been addressed, pursuant to Belgian law, Belgium has the right to investigate grave breaches of international humanitarian law even when the presumptive perpetrator is not found on Belgian territory" (Counter-Memorial of Belgium, p. 89, para. 3.3.28) begs the question. The examples cited in support of this proposition are not persuasive: of the 125 States having national legislation concerning punishment of war crimes and crimes against humanity, only five provide that the presence of the accused in their territory is not required for initiating prosecution (see Counter-Memorial of Belgium, pp. 98-99, para. 3.3.57).

9. Belgium relies on the decision in the "*Lotus*" case to justify the scope of national legislative powers:

> "It does not, however, follow that international law prohibits a State from exercising jurisdiction in its own territory, in respect of any case which relates to acts which have taken place abroad, and in which it cannot rely on some permissive rule of international law . . . Far from laying down a general prohibition to the effect that States may not extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property and acts outside their territory, it leaves them in this respect a wide measure of discretion which is only limited in certain cases by prohibitive rules; as regards other cases, every State remains free to adopt the principles which it regards as best and most suitable." (*P.C.I.J., Series A, No. 10*, p. 19.)

That same Judgment states further on:

> "[A]ll that can be required of a State is that it should not overstep the limits which international law places upon its jurisdiction; . . . The territoriality of criminal law, therefore, is not an absolute principle of international law and by no means coincides with territorial sovereignty." (*Ibid.*, pp. 19-20.)

Doubtless, evolving opinion and political conditions in the contemporary world can be seen as favouring the retreat from the territory-based conception of jurisdiction and the emergence of a more functional approach in the service of higher common ends. Acknowledging such a trend cannot however justify the sacrifice of cardinal principles of law in the name of a particular kind of modernity. Territoriality as the basis of entitle-

taine modernité. Le caractère territorial de la base du titre de compétence reste encore une des valeurs sûres, le noyau dur du droit international positif contemporain. L'acceptation doctrinale du principe énoncé dans l'affaire du *Lotus*, lorsqu'il s'est agi de la lutte contre les crimes internationaux, ne s'est pas encore traduite par un développement consécutif du droit positif en matière de compétence juridictionnelle pénale.

10. Enfin l'argumentation de la Belgique invoque plus particulièrement à l'appui de son interprétation de la compétence universelle *in absentia* le passage suivant du même arrêt *Lotus* :

> « S'il est vrai que le principe de la territorialité du droit pénal est à la base de toutes les législations, il n'en est pas moins vrai que toutes ou presque toutes ces législations étendent leur action à des délits commis hors du territoire ; et cela d'après des systèmes qui changent d'Etat à Etat. » (*C.P.J.I. série A n° 10*, p. 20.)

Il est difficile d'induire de cette proposition la consécration de la compétence universelle *in absentia*. Au contraire, la Cour permanente se montre très prudente ; elle restreint sa sphère d'investigation au cas d'espèce qui est soumis à son examen et recherche des analogies étroites avec des situations analogues. En fait toute tentative d'y vouloir trouver les bases d'une compétence universelle *in absentia* relève de la spéculation : les faits de l'espèce se limitaient au problème de la compétence des juridictions pénales turques à la suite de l'arrestation du lieutenant Demons dans les eaux territoriales turques alors que cet officier commandait en second un navire battant pavillon français.

11. En définitive, la question liée à la compétence universelle *in absentia* réside dans la difficulté qui existe dans la possibilité d'une compétence pénale extraterritoriale en l'absence de tout lien de rattachement de l'Etat qui revendique l'exercice de cette compétence avec le territoire où les faits incriminés ont eu lieu, avec l'effectivité de son autorité sur les auteurs présumés de ces forfaits. Ce problème s'explique par la nature d'un acte en procédure pénale : il n'a pas un caractère virtuel, il est exécutoire et requiert, à cette fin, une base matérielle minimale au regard du droit international. Pour ces raisons, l'interdiction explicite de l'exercice d'une compétence universelle, au sens où la Belgique l'a interprété, ne constitue pas une base suffisante.

12. En conclusion, indépendamment de l'ardente obligation de rendre effective la nécessité de prévenir et de réprimer les crimes de droit international humanitaire pour favoriser l'avènement de la paix et de la sécurité internationale, et sans qu'il soit, pour autant, indispensable de réprouver la loi belge du 16 juin 1993 modifiée le 10 février 1999, il aurait été difficile, au regard du droit positif contemporain, de ne pas donner droit à la première conclusion initiale de la République démocratique du Congo.

(*Signé*) Raymond RANJEVA.

---

ment to jurisdiction remains a given, the core of contemporary positive international law. Scholarly acceptance of the principle laid down in the "*Lotus*" case in the context of combating international crimes has not yet found expression in a consequential development of the positive law relating to criminal jurisdiction.

10. Finally, Belgium places particular reliance on the following passage from the "*Lotus*" Judgment in support of its interpretation of universal jurisdiction *in absentia*:

> "Though it is true that in all systems of law the principle of the territorial character of criminal law is fundamental, it is equally true that all or nearly all these systems of law extend their action to offences committed outside the territory of the State which adopts them, and they do so in ways which vary from State to State." (*P.C.I.J., Series A, No. 10*, p. 20).

It cannot reasonably be inferred that this proposition establishes universal jurisdiction *in absentia*. To the contrary, the Permanent Court manifested great caution; it limited its realm of investigation to the case before it and sought close similarities with analogous situations. Any attempt to read into this the bases of universal jurisdiction *in absentia* is mere conjecture: the facts of the case were confined to the issue of the Turkish criminal courts' jurisdiction as a result of the arrest in Turkish territorial waters of Lieutenant Demons, the second-in-command of a vessel flying the French flag.

11. In sum, the issue of universal jurisdiction *in absentia* arises from the problem created by the possibility of extraterritorial criminal jurisdiction in the absence of any connection between the State claiming such jurisdiction and the territory in which the alleged offences took place — of any effective authority of that State over the suspected offenders. This problem stems from the nature of an instrument of criminal process: it is not a mere abstraction; it is enforceable, and, as such, requires a minimum material basis under international law. It follows that an explicit prohibition on the exercise, as construed by Belgium, of universal jurisdiction does not represent a sufficient basis.

12. In conclusion, notwithstanding the deep-seated sense of obligation to give effect to the requirement to prevent and punish crimes under international humanitarian law in order to promote peace and international security, and without there being any overriding consequential need to condemn the Belgian Law of 16 June 1993, as amended on 10 February 1999, it would have been difficult under contemporary positive law not to uphold the Democratic Republic of the Congo's original first submission.

(*Signed*) Raymond RANJEVA.

SEPARATE OPINION OF JUDGE KOROMA

Legal approach taken by Court justified in view of position of Parties, the origin and sources of the dispute and consistent with jurisprudence of the Court — Actual question before Court not a choice between universal jurisdiction or immunity — Though two concepts are linked, but not identical — Judgment not to be seen as rejection or endorsement of universal jurisdiction — Court not neutral on issues of grave breaches — But legal concepts should be consistent with legal tenets — Cancellation of warrant appropriate response for unlawful act.

1. The Court in paragraph 46 of the Judgment acknowledged that, as a matter of legal logic, the question of the alleged violation of the immunities of the Minister for Foreign Affairs of the Democratic Republic of the Congo should be addressed only once there has been a determination in respect of the legality of the purported exercise of universal jurisdiction by Belgium. However, in the context of the present case and given the main legal issues in contention, the Court chose another technique, another method, of exercising its discretion in arranging the order in which it will respond when more than one issue has been submitted for determination. This technique is not only consistent with the jurisprudence of the Court, but the Court is also entitled to such an approach, given the position taken by the Parties.

2. The Congo, in its final submissions, invoked only the grounds relating to the alleged violation of the immunity of its Foreign Minister, while it had earlier stated that any consideration by the Court of the issues of international law raised by universal jurisdiction would be undertaken not at its request but, rather, by virtue of the defence strategy adopted by Belgium. Belgium, for its part, had, at the outset, maintained that the exercise of universal jurisdiction is a valid counterweight to the observance of immunities, and that it is not that universal jurisdiction is an exception to immunity but rather that immunity is excluded when there is a grave breach of international criminal law. Belgium, nevertheless, asked the Court to limit its jurisdiction to those issues that are the subject of the Congo's final submissions, in particular not to pronounce on the scope and content of the law relating to universal jurisdiction.

3. Thus, since both Parties are in agreement that the subject-matter of the dispute is whether the arrest warrant issued against the Minister for Foreign Affairs of the Congo violates international law, and the Court is asked to pronounce on the question of universal jurisdiction only in so far as it relates to the question of the immunity of a Foreign Minister in office, both Parties had therefore relinquished the issue of universal juris-

OPINION INDIVIDUELLE DE M. KOROMA

[Traduction]

Démarche juridique adoptée par la Cour justifiée étant donné la position des Parties, l'origine et les sources du différend, et conforme à la jurisprudence de la Cour — Question dont est effectivement saisie la Cour n'étant pas un choix entre compétence universelle et immunité — Deux notions liées, mais non identiques — Arrêt ne devant pas être lu comme rejetant ou avalisant la compétence universelle — La Cour n'étant pas neutre sur la question des violations graves — Mais notions juridiques devant être compatibles avec les doctrines juridiques — Annulation du mandat étant une réaction appropriée au fait illicite.

1. Au paragraphe 46 de son arrêt, la Cour reconnaît que, du point de vue de la logique juridique, la question de la violation alléguée des immunités du ministre des affaires étrangères de la République démocratique du Congo ne devrait être envisagée qu'une fois tranchée celle de la licéité de l'exercice par la Belgique de la compétence universelle. Toutefois, dans le cadre de la présente affaire et étant donné les principales questions juridiques en litige, la Cour a choisi d'exercer selon une autre technique, une autre méthode, son pouvoir discrétionnaire de déterminer l'ordre dans lequel elle répond lorsque plus d'une question lui est soumise pour décision. Cette technique n'est pas seulement conforme à la jurisprudence de la Cour, mais la Cour est aussi fondée à l'adopter étant donné la position prise par les Parties.

2. Le Congo, dans ses conclusions finales, invoque seulement les moyens relatifs à la violation alléguée de l'immunité de son ministre des affaires étrangères, alors qu'il avait déclaré au préalable que tout examen par la Cour des questions de droit international soulevées par la compétence universelle serait entrepris non à sa demande mais bien en raison de la stratégie adoptée par la Belgique pour sa défense. La Belgique avait pour sa part maintenu d'emblée que l'exercice de la compétence universelle était un contrepoids valide au respect des immunités, et que ce n'était pas que la compétence universelle fût une exception à l'immunité mais plutôt que l'immunité était exclue en cas de violation grave du droit pénal international. La Belgique a cependant demandé à la Cour de limiter sa compétence aux questions qui font l'objet des conclusions finales du Congo, et en particulier de ne pas statuer sur la portée et le contenu du droit relatif à la compétence universelle.

3. Ainsi, puisque les deux Parties conviennent que l'objet du différend est de savoir si le mandat d'arrêt délivré contre le ministre des affaires étrangères du Congo viole le droit international, et qu'il est demandé à la Cour de se prononcer sur la question de la compétence universelle uniquement dans la mesure où elle affecte l'immunité d'un ministre des affaires étrangères en exercice, les deux Parties ont donc abandonné la

diction; this entitled the Court to apply its well-established principle that it has a "duty . . . not only to reply to the questions as stated in the final submissions of the parties, but also to abstain from deciding points not included in those submissions" (*Asylum, Judgment, I.C.J. Reports 1950*, p. 402). In other words, according to the jurisprudence of the Court, it rules on the *petitum*, or the subject-matter of the dispute as defined by the claims of the Parties in their submissions; the Court is not bound by the grounds and arguments advanced by the Parties in support of their claims, nor is it obliged to address all such claims, as long as it provides a complete answer to the submissions. And that position is also in accordance with the submissions of the Parties.

4. This approach is all the more justified in the present case, which has generated much public interest and where two important legal principles would appear to be in competition, when in fact no such competition exists. The Court came to the conclusion, and rightly in my view, that the issue in contention is not one pitting the principle of universal jurisdiction against the immunity of a Foreign Minister. Rather, the dispute before it is whether the issue and international circulation of the arrest warrant by Belgium against the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Congo violated the immunity of the Foreign Minister, and hence the obligation owed by Belgium to the Congo. The Court is asked to pronounce on the issue of universal jurisdiction only in so far as it relates to the question of the immunity of the Foreign Minister. This, in spite of appearances to the contrary, is the real issue which the Court is called upon to determine and not which of those legal principles is pre-eminent, or should be regarded as such.

5. Although immunity is predicated upon jurisdiction — whether national or international — it must be emphasized that the concepts are not the same. Jurisdiction relates to the power of a State to affect the rights of a person or persons by legislative, executive or judicial means, whereas immunity represents the independence and the exemption from the jurisdiction or competence of the courts and tribunals of a foreign State and is an essential characteristic of a State. Accordingly, jurisdiction and immunity must be in conformity with international law. It is not, however, that immunity represents freedom from legal liability as such, but rather that it represents exemption from legal process. The Court was therefore justified that in this case, in its legal enquiry, it took as its point of departure one of the issues directly relevant to the case for determination, namely whether international law permits an exemption from immunity of an incumbent Foreign Minister and whether the arrest warrant issued against the Foreign Minister violates international law, and came to the conclusion that international law does not permit such exemption from immunity.

question de la compétence universelle; cela habilitait la Cour à appliquer son principe bien établi selon lequel elle a «le devoir non seulement de répondre aux demandes des parties telles qu'elles s'expriment dans leurs conclusions finales, mais aussi celui de s'abstenir de statuer sur des points non compris dans lesdites demandes ainsi exprimées» (*Droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950*, p. 402). En d'autres termes, selon la jurisprudence de la Cour, celle-ci statue sur le *petitum*, ou l'objet du différend tel qu'il est défini par les demandes formulées par les Parties dans leurs conclusions; la Cour n'est pas liée par les moyens et les arguments avancés par les Parties à l'appui de leurs demandes, et elle n'est pas non plus tenue de répondre à toutes ces demandes, dès lors qu'elle fournit une réponse complète aux conclusions. Et cette position est aussi conforme aux conclusions des Parties.

4. Cette démarche est d'autant plus justifiée dans la présente espèce, qui a vivement intéressé le public et dans laquelle deux importants principes juridiques semblent être en concurrence, alors qu'en fait tel n'est pas le cas. La Cour est parvenue à la conclusion, à mon avis à juste titre, qu'il n'y a pas en l'espèce d'opposition entre le principe de la compétence universelle et celui de l'immunité d'un ministre des affaires étrangères. Le différend dont la Cour est saisie porte sur la question de savoir si l'émission et la diffusion internationale du mandat d'arrêt par la Belgique à l'encontre du ministre des affaires étrangères en exercice du Congo violaient l'immunité de ce ministre et donc l'obligation due par la Belgique au Congo. Il est demandé à la Cour de se prononcer sur la question de la compétence universelle uniquement dans la mesure où elle affecte l'immunité du ministre des affaires étrangères. Cette question, et non celle de savoir lequel de ces principes juridiques est prééminent ou devrait être considéré comme tel, est, en dépit des apparences contraires, la véritable question que la Cour est appelée à trancher.

5. Bien que l'immunité postule la compétence — nationale ou internationale — il convient de souligner que les deux notions ne sont pas identiques. La compétence renvoie au pouvoir de l'Etat d'affecter les droits d'une personne ou de personnes par des mesures législatives, exécutives ou judiciaires, alors que l'immunité représente l'indépendance et l'exemption de la compétence ou de la juridiction des cours et tribunaux d'un Etat étranger, et est un attribut essentiel de l'Etat. C'est pourquoi la compétence et l'immunité doivent être conformes au droit international. Toutefois, l'immunité ne représente pas l'exonération de la responsabilité juridique en tant que telle, mais plutôt une exemption de la juridiction. La Cour était donc en l'espèce justifiée lorsqu'elle a, dans le cadre de ses investigations juridiques, décidé de commencer par répondre à l'une des questions directement pertinentes en l'espèce, celle de savoir si le droit international autorisait une dérogation à l'immunité d'un ministre des affaires étrangères en exercice et si le mandat d'arrêt émis à l'encontre du ministre des affaires étrangères violait le droit international, et elle est parvenue à la conclusion que le droit international n'autorisait pas une telle dérogation à l'immunité.

6. In making its determination, as it pointed out in the Judgment, the Court took into due consideration the pertinent conventions, judicial decisions of both national and international tribunals, resolutions of international organizations and academic institutes before reaching the conclusion that the issue and circulation of the warrant is contrary to international customary law and violated the immunity of the Minister for Foreign Affairs. The paramount legal justification for this, in my opinion, is that immunity of the Foreign Minister is not only of functional necessity but increasingly these days the Foreign Minister represents the State, even though his or her position is not assimilable to that of Head of State. While it would have been interesting if the Court had done so, the Court did not consider it necessary to undertake a disquisition of the law in order to reach its decision. In acknowledging that the Court refrained from carrying out such an undertaking, in reaching its conclusion, perhaps not wanting to tie its hands when not compelled to do so, the Judgment cannot be said to be juridically constraining or not to have responded to the submissions. The Court's Judgment by its nature may not be as expressive or exhaustive of all the underlying legal principles pertaining to a case, so long as it provides a reasoned and complete answer to the submissions.

7. In the present case, the approach taken by the Court can also be viewed as justified and apposite on practical and other grounds. The Minister for Foreign Affairs of the Congo was sued in Belgium, on the basis of Belgian law. According to that law, immunity does not represent a bar to prosecution, even for a Minister for Foreign Affairs in office, when certain grave breaches of international humanitarian law are alleged to have been committed. The immunity claimed by the Foreign Minister is from Belgian national jurisdiction based on Belgian law. The Judgment implies that while Belgium can initiate criminal proceedings in its jurisdiction against anyone, an incumbent Minister for Foreign Affairs of a foreign State is immune from Belgian jurisdiction. International law imposes a limit on Belgium's jurisdiction where the Foreign Minister in office of a foreign State is concerned.

8. On the other hand, in my view, the issue and circulation of the arrest warrant show how seriously Belgium views its international obligation to combat international crimes. Belgium is entitled to invoke its criminal jurisdiction against anyone, save a Foreign Minister in office. It is unfortunate that the wrong case would appear to have been chosen in attempting to carry out what Belgium considers its international obligation.

9. Against this background, the Judgment cannot be seen either as a rejection of the principle of universal jurisdiction, the scope of which has continued to evolve, or as an invalidation of that principle. In my considered opinion, today, together with piracy, universal jurisdiction is available for certain crimes, such as war crimes and crimes against

6. Pour prendre sa décision, la Cour, comme elle l'a fait observer dans l'arrêt, a tenu dûment compte des conventions, de la jurisprudence des juridictions nationales et internationales, et des résolutions d'organisations internationales et d'établissements universitaires pertinentes en la matière avant de conclure que l'émission et la diffusion du mandat étaient contraires au droit international coutumier et violaient l'immunité du ministre des affaires étrangères. La première justification juridique de cette conclusion est, à mon avis, que l'immunité du ministre des affaires étrangères n'est pas seulement une nécessité fonctionnelle mais tient de plus en plus à ce que, de nos jours, le ministre des affaires étrangères représente l'Etat, même si sa position n'est pas assimilable à celle d'un chef d'Etat. La Cour n'a pas jugé nécessaire d'entreprendre une étude approfondie du droit pour parvenir à sa décision, même s'il aurait été intéressant qu'elle le fasse. Si l'on admet que la Cour s'est abstenue de mener une telle étude pour parvenir à sa conclusion, peut-être parce qu'elle ne voulait pas se lier les mains alors qu'elle n'était pas tenue de le faire, on ne peut dire que l'arrêt soit juridiquement contraint ou qu'il ne réponde pas aux conclusions. Dans la mesure où il fournit une réponse raisonnée et complète aux conclusions, l'arrêt de la Cour peut, par sa nature, ne pas exprimer ni épuiser tous les principes juridiques qui sous-tendent une affaire.

7. Dans la présente espèce, la démarche adoptée par la Cour peut aussi être considérée comme justifiée et appropriée pour des raisons pratiques et autres. Le ministre des affaires étrangères du Congo a fait l'objet de poursuites en Belgique, sur la base de la loi belge. Selon cette loi, l'immunité n'est pas un obstacle aux poursuites, même s'agissant d'un ministre des affaires étrangères en exercice, lorsqu'il est allégué que certaines violations graves du droit international humanitaire ont été commises. L'immunité revendiquée par le ministre des affaires étrangères est l'immunité de la juridiction nationale belge sur la base de la loi belge. L'arrêt implique que, si la Belgique peut exercer l'action pénale dans sa juridiction contre n'importe qui, un ministre des affaires étrangères en exercice d'un Etat étranger est exempt de la juridiction belge. Le droit international impose une limite à la juridiction de la Belgique lorsqu'un ministre des affaires étrangères en exercice d'un Etat étranger est concerné.

8. D'autre part, selon moi, l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt montrent à quel point la Belgique prend sérieusement son obligation internationale de lutter contre les crimes internationaux. La Belgique a le droit d'invoquer sa compétence pénale contre quiconque, à l'exception d'un ministre des affaires étrangères en exercice. Il est malheureux qu'une mauvaise cause semble avoir été choisie par la Belgique pour tenter d'exécuter ce qu'elle considère comme son obligation internationale.

9. Dans ce contexte, l'arrêt ne peut être considéré ni comme un rejet du principe de la compétence universelle, dont la portée a continué d'évoluer, ni comme invalidant ce principe. Après mûre réflexion, je considère qu'aujourd'hui la compétence universelle peut être exercée à l'égard de certains crimes, outre la piraterie, comme les crimes de guerre et les

humanity, including the slave trade and genocide. The Court did not rule on universal jurisdiction, because it was not indispensable to do so to reach its conclusion, nor was such submission before it. This, to some extent, provides the explanation for the position taken by the Court.

10. With regard to the Court's findings on remedies, the Court's ruling that Belgium must, by means of its own choosing, cancel the arrest warrant and so inform the authorities to whom that warrant was circulated is a legal and an appropriate response in the context of the present case. For, in the first place, it was the issue and circulation of the arrest warrant that triggered and constituted the violation not only of the Foreign Minister's immunity but also of the obligation owed by the Kingdom to the Republic. The instruction to Belgium to cancel the warrant should cure both violations, while at the same time repairing the moral injury suffered by the Congo and restoring the situation to the *status quo ante* before the warrant was issued and circulated (*Factory at Chorzów, Merits, Judgment No. 13, 1928, P.C.I.J., Series A, No. 17*, p. 47).

11. In the light of the foregoing, any attempt to qualify the Judgment as formalistic, or to assert that the Court avoided the real issue of the commission of heinous crimes is without foundation. The Court cannot take, and in the present case has not taken, a neutral position on the issue of heinous crimes. Rather, the Court's ruling should be seen as responding to the question asked of it. The ruling ensures that legal concepts are consistent with international law and legal tenets, and accord with legal truth.

(*Signed*) Abdul G. KOROMA.

crimes contre l'humanité, notamment la traite des esclaves et le génocide. La Cour ne s'est pas prononcée sur la compétence universelle parce qu'il ne lui était pas indispensable de le faire pour parvenir à sa conclusion, et qu'il ne lui était pas non plus demandé de le faire. Cela explique dans une certaine mesure la position prise par la Cour.

10. En ce qui concerne les conclusions de la Cour sur les remèdes, sa décision selon laquelle la Belgique doit, par les moyens de son choix, mettre à néant le mandat d'arrêt et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat a été diffusé est une réponse juridique appropriée dans le contexte de la présente affaire. Car, en premier lieu, c'est l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt qui ont déclenché et constitué la violation non seulement de l'immunité du ministre des affaires étrangères mais aussi de l'obligation due à la République démocratique du Congo par le Royaume de Belgique. L'injonction faite à la Belgique d'annuler le mandat devrait remédier aux deux violations, tout en réparant le préjudice moral subi par le Congo et en rétablissant la situation qui existait avant que ce mandat ne soit émis et diffusé (*Usine de Chorzów, fond, arrêt n° 13, 1928, C.P.J.I. série A n° 17*, p. 47).

11. Compte tenu de ce qui précède, il ne serait pas légitime de qualifier le jugement de formaliste, ou d'affirmer que la Cour a éludé la véritable question, celle de la commission de crimes odieux. La Cour ne peut prendre et, en l'espèce, n'a pas pris une position neutre sur le problème des crimes odieux. Sa décision doit plutôt être considérée comme une réponse à la question qui lui était posée. Cette décision garantit que les concepts juridiques sont conformes au droit international et aux doctrines juridiques, et en accord avec la vérité juridique.

(*Signé*) Abdul G. KOROMA.

JOINT SEPARATE OPINION OF JUDGES HIGGINS, KOOIJMANS AND BUERGENTHAL

Necessity of a finding on jurisdiction — Reasoning on jurisdiction not precluded by ultra petita *rule.*

Status of universal jurisdiction to be tested by reference to the sources of international law — Few examples of universal jurisdiction within national legislation or case law of national courts — Examination of jurisdictional basis of multilateral treaties on grave offences do not evidence established practice of either obligatory or voluntary universal criminal jurisdiction — Aut dedere aut prosequi *— Contemporary trends suggesting universal jurisdiction* in absentia *not precluded — The* "Lotus" *case — Evidence that national courts and international tribunals intended to have parallel roles in acting against impunity — Universal jurisdiction not predicated upon presence of accused in territory, nor limited to piracy — Necessary safeguards in exercising such a jurisdiction — Rejection of Belgium's argument that it had in fact exercised no extraterritorial criminal jurisdiction.*

The immunities of an incumbent Minister for Foreign Affairs and their role in society — Rejection of assimilation with Head of State immunities — Trend to preclude immunity when charged with international crimes — Immunity not precluded in the particular circumstances of this case — Role of international law to balance values it seeks to protect — Narrow interpretation to be given to "official acts" when immunities of an ex-Minister for Foreign Affairs under review.

No basis in international law for Court's order to withdraw warrant.

1. We generally agree with what the Court has to say on the issues of jurisdiction and admissibility and also with the conclusions it reaches. There are, however, reservations that we find it necessary to make, both on what the Court has said and what it has chosen not to say when it deals with the merits. Moreover, we consider that the Court erred in ordering Belgium to cancel the outstanding arrest warrant.

* * *

2. In its Judgment the Court says nothing on the question of whether — quite apart from the status of Mr. Yerodia at the relevant time — the Belgian magistracy was entitled under international law to issue an arrest warrant for someone not at that time within its territory and pass it to Interpol. It has, in effect, acceded to the common wish of the Parties that

OPINION INDIVIDUELLE COMMUNE DE Mme HIGGINS, M. KOOIJMANS ET M. BUERGENTHAL

[Traduction]

Nécessité d'une conclusion sur la compétence — Prononcé sur la compétence n'étant pas exclu par la règle ultra petita.

Statut de la compétence universelle devant être apprécié au regard des sources du droit international — Peu d'exemples de compétence universelle dans la législation nationale ou la jurisprudence des tribunaux nationaux — Examen du fondement juridictionnel des traités multilatéraux sur les infractions graves n'attestant pas l'existence d'une pratique établie de la compétence pénale universelle obligatoire ou volontaire — Aut dedere aut prosequi *— Tendances contemporaines donnant à penser que la compétence universelle par défaut n'est pas exclue — Affaire du* Lotus *— Eléments attestant que les tribunaux nationaux et les juridictions internationales doivent agir en parallèle dans la lutte contre l'impunité — Compétence universelle ne postulant pas la présence de l'accusé sur le territoire, et n'étant pas limitée à la piraterie — Garanties nécessaires dans l'exercice de cette compétence — Rejet de l'argument de la Belgique selon lequel elle n'a en fait exercé aucune compétence pénale extraterritoriale.*

Immunités d'un ministre des affaires étrangères en exercice et leur rôle dans la société — Pas d'assimilation aux immunités d'un chef d'Etat — Tendance à exclure l'immunité en cas d'accusation de crimes internationaux — Immunité non exclue dans les circonstances particulières de l'espèce — Rôle du droit international s'agissant de mettre en balance les valeurs qu'il cherche à protéger — Expression « actes officiels » devant être interprétée étroitement lorsque l'on examine les immunités d'un ancien ministre des affaires étrangères.

Injonction de la Cour d'annuler le mandat non fondée en droit international.

1. Nous souscrivons d'une manière générale à ce que la Cour a dit sur les questions de compétence et de recevabilité de même qu'aux conclusions auxquelles elle parvient. Nous jugeons toutefois nécessaire de faire des réserves, tant sur ce que la Cour a dit que sur ce qu'elle a choisi de ne pas dire quant au fond. De plus, nous estimons que la Cour a commis une erreur en ordonnant à la Belgique d'annuler le mandat d'arrêt.

* * *

2. Dans son arrêt, la Cour ne dit rien de la question de savoir si — quel qu'ait été le statut de M. Yerodia au moment pertinent — la magistrature belge était habilitée en droit international à émettre un mandat d'arrêt à l'encontre de quelqu'un qui n'était pas à l'époque sur le territoire belge et de le transmettre à Interpol. Elle a, en fait, fait droit au

the Court should not pronounce upon the key issue of jurisdiction that divided them, but should rather pass immediately to the question of immunity as it applied to the facts of this case.

3. In our opinion it was not only desirable, but indeed necessary, that the Court should have stated its position on this issue of jurisdiction. The reasons are various. "Immunity" is the common shorthand phrase for "immunity from jurisdiction". If there is no jurisdiction *en principe*, then the question of an immunity from a jurisdiction which would otherwise exist simply does not arise. The Court, in passing over the question of jurisdiction, has given the impression that "immunity" is a free-standing topic of international law. It is not. "Immunity" and "jurisdiction" are inextricably linked. Whether there is "immunity" in any given instance will depend not only upon the status of Mr. Yerodia but also upon what type of jurisdiction, and on what basis, the Belgian authorities were seeking to assert it.

4. While the notion of "immunity" depends, conceptually, upon a pre-existing jurisdiction, there is a distinct corpus of law that applies to each. What can be cited to support an argument about the one is not always relevant to an understanding of the other. In by-passing the issue of jurisdiction the Court has encouraged a regrettable current tendency (which the oral and written pleadings in this case have not wholly avoided) to conflate the two issues.

5. Only if it is fully appreciated that there are two distinct norms of international law in play (albeit that the one — immunity — can arise only if the other — jurisdiction — exists) can the larger picture be seen. One of the challenges of present-day international law is to provide for stability of international relations and effective international intercourse while at the same time guaranteeing respect for human rights. The difficult task that international law today faces is to provide that stability in international relations by a means other than the impunity of those responsible for major human rights violations. This challenge is reflected in the present dispute and the Court should surely be engaged in this task, even as it fulfils its function of resolving a dispute that has arisen before it. But through choosing to look at half the story — immunity — it is not in a position to do so.

6. As Mr. Yerodia was a non-national of Belgium and the alleged offences described in the arrest warrant occurred outside of the territory over which Belgium has jurisdiction, the victims being non-Belgians, the arrest warrant was necessarily predicated on a universal jurisdiction. Indeed, both it and the enabling legislation of 1993 and 1999 expressly say so. Moreover, Mr. Yerodia himself was outside of Belgium at the time the warrant was issued.

7. In its Application instituting proceedings (p. 7), the Democratic Republic of the Congo complained that Article 7 of the Belgian Law:

vœu commun des Parties tendant à ce qu'elle ne se prononce par sur la question clef de compétence qui les divisait, mais passe immédiatement à la question de l'immunité telle qu'elle s'applique aux faits de la présente espèce.

3. A notre avis, il n'était pas seulement souhaitable mais, de fait, nécessaire que la Cour prenne position sur cette question de compétence. Les raisons en sont diverses. Qui dit «immunité» dit «immunité de juridiction». S'il n'y a pas de juridiction en principe, alors la question de l'immunité d'une juridiction qui autrement existerait ne se pose tout simplement pas. La Cour, passant outre la question de la compétence, a donné l'impression qu'en droit international l'«immunité» est un sujet autonome. Il n'en est rien. «Immunité» et «compétence» sont inextricablement liées. La question de savoir s'il y a «immunité» dans un cas donné dépendra non seulement du statut de M. Yerodia mais aussi du type de compétence, et du chef de compétence, dont les autorités belges entendaient se prévaloir.

4. Si la notion d'«immunité» dépend, en théorie, d'une compétence préexistante, un corpus de droit distinct s'applique à chacune des notions. Ce qu'on peut citer à l'appui d'un argument au sujet de la première n'est pas toujours pertinent s'agissant de comprendre la seconde. En laissant de côté la question de la compétence, la Cour a encouragé une tendance actuelle regrettable (que dans leurs écritures et leurs plaidoiries les parties à la présente affaire n'ont pas totalement évitée) à réunir les deux questions.

5. Ce n'est que si l'on comprend pleinement que deux normes distinctes du droit international sont en jeu (bien que la première — l'immunité — ne puisse naître que si l'autre — la compétence — existe) que l'on peut avoir une vue d'ensemble. L'un des défis du droit international contemporain est d'assurer la stabilité des relations internationales et l'efficacité des rapports internationaux tout en garantissant le respect des droits de l'homme. La tâche difficile à laquelle le droit international est aujourd'hui confronté est d'assurer la stabilité des relations internationales autrement que par l'impunité des responsables de violations majeures des droits de l'homme. Ce défi est reflété dans le présent différend et la Cour devrait assurément œuvrer à cette tâche, alors même qu'elle exerce sa fonction de régler un différend qui a été porté devant elle. Mais en choisissant de ne voir que la moitié de l'histoire — l'immunité — elle n'est pas en position de le faire.

6. Comme M. Yerodia n'était pas un national de la Belgique et comme les infractions alléguées dans le mandat d'arrêt ont eu lieu hors du territoire sur lequel la Belgique exerce sa juridiction, les victimes étant des non-Belges, le mandat d'arrêt reposait nécessairement sur une compétence universelle. De fait, tant ce mandat que les textes de 1993 et 1999 en vertu desquels il a été émis l'indiquent expressément. De plus, M. Yerodia lui-même était hors de Belgique au moment où le mandat a été émis.

7. Dans sa requête introductive d'instance (p. 7), la République démocratique du Congo se plaint que l'article 7 de la loi belge

"establishes the universal applicability of the Law and the universal jurisdiction of the Belgian courts in respect of 'serious violations of international humanitarian law', without even making such applicability and jurisdiction conditional on the presence of the accused on Belgian territory.

It is clearly this unlimited jurisdiction which the Belgian State confers upon itself which explains the issue of the arrest warrant against Mr. Yerodia Ndombasi, against whom it is patently evident that no basis of territorial or in personam *jurisdiction, nor any jurisdiction based on the protection of the security or dignity of the Kingdom of Belgium, could have been invoked."*

In its Memorial, the Congo denied that

> "international law recognized such an enlarged criminal jurisdiction as that which Belgium purported to exercise, namely in respect of incidents of international humanitarian law when the accused was not within the prosecuting State's territory" (Memorial of Congo, para. 87). *[Translation by the Registry.]*

In its oral submissions the Congo once again stated that it was not opposed to the principle of universal jurisdiction *per se*. But the assertion of a universal jurisdiction over perpetrators of crimes was not an obligation under international law, only an option. The exercise of universal jurisdiction required, in the Congo's view, that the sovereignty of the other State be not infringed and an absence of any breach of an obligation founded in international law (CR 2001/6, p. 33). Further, according to the Congo, States who are not under any obligation to prosecute if the perpetrator is not present on their territory, nonetheless are free to do so in so far as this exercise of jurisdiction does not infringe the sovereignty of another State and is not in breach of international law (*ibid.*). The Congo stated that it had no intention of discussing the existence of the principle of universal jurisdiction, nor of placing obstacles in the way of any emerging custom regarding universal jurisdiction (*ibid.*, p. 30). As the oral proceedings drew to a close, the Congo acknowledged that the Court might have to pronounce on certain aspects of universal jurisdiction, but it did not request the Court to do so, as the question did not interest it directly (CR 2001/10, p. 11). It was interested to have a ruling from the Court on Belgium's obligations to the Congo in the light of Mr. Yerodia's immunity at the relevant time. The final submissions as contained in the Application were amended so as to remove any request for the Court to make a determination on the issue of universal jurisdiction.

8. Belgium in its Counter-Memorial insisted that there was a general obligation on States under customary international law to prosecute perpetrators of crimes. It conceded, however, that where such persons were non-nationals, outside of its territory, there was no obligation but rather an available option (Counter-Memorial of Belgium, para. 3.3.25). No

« établit ... la compétence universelle de la loi et des juridictions belges à l'égard des « violations graves du droit international humanitaire », sans même subordonner cette compétence à la présence de la personne poursuivie sur le territoire belge.

C'est manifestement cette compétence illimitée que s'attribue lui-même l'Etat belge qui explique l'émission du mandat d'arrêt visant M. Yerodia Ndombasi, contre lequel aucun chef de compétence territoriale ou personnelle, ni de compétence fondée sur la protection de la sûreté ou du crédit du Royaume de Belgique n'aurait, à l'évidence, pu être invoqué. »

Dans son mémoire, le Congo a nié que

> « le droit international reconnaissait une compétence pénale aussi étendue que celle que la Belgique entendait exercer, à savoir en ce qui concerne des incidents de droit international humanitaire alors que l'accusé n'est pas sur le territoire de l'Etat qui exerce des poursuites » (mémoire du Congo, par. 87).

Dans ses plaidoiries, le Congo a une nouvelle fois dit qu'il n'était pas opposé au principe même de la compétence universelle. Mais l'affirmation d'une compétence universelle à l'égard des auteurs de crimes n'était pas, en droit international, une obligation mais seulement une option. L'exercice de la compétence universelle exigeait, pour le Congo, qu'il ne soit pas porté atteinte à la souveraineté de l'autre Etat, et l'absence de tout manquement à une obligation fondée en droit international (CR 2001/10, p. 33). En outre, selon le Congo, les Etats qui ne sont pas tenus de poursuivre si l'auteur n'est pas présent sur leur territoire sont néanmoins libres de le faire dans la mesure où cet exercice de leur compétence ne porte pas atteinte à la souveraineté d'un autre Etat et n'est pas en violation du droit international (*ibid.*). Le Congo a déclaré qu'il n'avait pas l'intention de discuter l'existence du principe de la compétence universelle, ni de faire obstacle à l'apparition d'une coutume concernant la compétence universelle (*ibid.*, p. 30). Alors que les plaidoiries touchaient à leur fin, le Congo a reconnu que la Cour pourrait avoir à se prononcer sur certains aspects de la compétence universelle, mais il ne lui a pas demandé de le faire, comme la question ne l'intéressait pas directement (CR 2001/10, p. 11). Il souhaitait que la Cour se prononce sur les obligations dues par la Belgique au Congo à la lumière de l'immunité de M. Yerodia au moment pertinent. Les conclusions finales qui figuraient dans la requête ont été modifiées afin qu'il n'y soit plus demandé que la Cour statue sur la question de la compétence universelle.

8. Dans son contre-mémoire, la Belgique a souligné que, en vertu du droit international coutumier, une obligation générale s'imposait aux Etats de poursuivre les auteurs de crimes. Elle a toutefois concédé que lorsque les intéressés étaient des non-nationaux, se trouvant hors de son territoire, il n'y avait pas d'obligation mais plutôt une option disponible

territorial presence was required for the exercise of jurisdiction where the offence violated the fundamental interests of the international community (Counter-Memorial of Belgium, paras. 3.3.44-3.3.52). In Belgium's view an investigation or prosecution mounted against a person outside its territory did not violate any rule of international law, and was accepted both in international practice and in the internal practice of States, being a necessary means of fighting impunity (Counter-Memorial of Belgium, paras. 3.3.28-3.3.74).

9. These submissions were reprised in oral argument, while noting that the Congo "no longer contest[ed] the exercise of universal jurisdiction by default" (CR 2001/9, pp. 8-13). Belgium, too, was eventually content that the Court should pronounce simply on the immunity issue.

10. That the Congo should have gradually come to the view that its interests were best served by reliance on its arguments on immunity, was understandable. So was Belgium's satisfaction that the Court was being asked to pronounce on immunity and not on whether the issue and circulations of an international arrest warrant required the presence of the accused on its territory. Whether the Court should accommodate this consensus is another matter.

11. Certainly it is not required to do so by virtue of the *ultra petita* rule. In the Counter-Memorial Belgium quotes the *locus classicus* for the *non ultra petita* rule, the *Asylum (Interpretation)* case:

> "it is the duty of the Court not only to reply to the questions as stated in the final submissions of the parties, but also to abstain from *deciding* points not included in those submissions" (*Request for Interpretation of the Judgment of 20 November 1950 in the Asylum Case, Judgment, I.C.J. Reports 1950*, p. 402; Counter-Memorial of Belgium, para. 2.75; emphasis added).

It also quotes Rosenne who said: "It does not confer jurisdiction on the Court or detract jurisdiction from it. It limits the extent to which the Court may go in its decision." (Counter-Memorial of Belgium, para. 2.77.)

12. Close reading of these quotations shows that Belgium is wrong it if wishes to convey to the Court that the *non ultra petita* rule would bar it from *addressing* matters not included in the submissions. It only precludes the Court from deciding upon such matters in the operative part of the Judgment since that is the place where the submissions are dealt with. But it certainly does not prevent the Court from considering in its reasoning issues which it deems relevant for its conclusions. As Sir Gerald Fitzmaurice said:

(contre-mémoire de la Belgique, par. 3.3.25). Aucune présence sur le territoire n'était requise pour l'exercice de la compétence lorsque l'infraction violait des intérêts fondamentaux de la communauté internationale (contre-mémoire de la Belgique, par. 3.3.44 à 3.3.52). Pour la Belgique, le fait d'ouvrir une enquête ou d'engager des poursuites contre une personne se trouvant hors de son territoire ne violait aucune règle du droit international, et était accepté aussi bien dans la pratique internationale que dans la pratique interne des Etats comme un moyen nécessaire pour lutter contre l'impunité (contre-mémoire de la Belgique, par. 3.3.28 à 3.3.74).

9. Ces conclusions ont été reprises lors des plaidoiries, la Belgique notant que le Congo « ne conteste plus ... l'exercice d'une compétence universelle par défaut » (CR 2001/9, p. 8 à 13). La Belgique, elle aussi, était finalement satisfaite que la Cour ne se prononce que sur la question de l'immunité.

10. Il est compréhensible que le Congo en soit venu progressivement à penser que ses intérêts seraient mieux servis s'il faisait fond sur ses arguments concernant l'immunité. Il l'est tout autant que la Belgique soit satisfaite qu'il fût demandé à la Cour de se prononcer sur l'immunité et non sur la question de savoir si l'émission et la diffusion d'un mandat d'arrêt international exigeaient la présence de l'accusé sur son territoire. Une autre question est de savoir si la Cour devait faire droit à ce consensus.

11. Assurément, elle n'est pas tenue de le faire par l'effet de la règle *ultra petita*. Dans son contre-mémoire, la Belgique cite le *locus classicus* de la règle *non ultra petita*, l'affaire du *Droit d'asile (demande d'interprétation)* :

> « la Cour a le devoir de répondre aux demandes des parties telles qu'elles s'expriment dans leurs conclusions finales, mais aussi celui de s'abstenir de *statuer* sur des points non compris dans lesdites demandes ainsi exprimées » (*Demande d'interprétation de l'arrêt du 20 novembre 1950 en l'affaire du droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950*, p. 402; contre-mémoire de la Belgique, par. 2.75; les italiques sont de nous).

Elle cite également Rosenne, qui a écrit : « Elle ne donne pas de compétence à la Cour ni ne lui retire sa compétence. Elle limite la Cour dans la portée de sa décision. » (Contre-mémoire de la Belgique, par. 2.77.)

12. Une lecture attentive de ces citations montre que la Belgique a tort si elle souhaite indiquer à la Cour que la règle *non ultra petita* empêcherait celle-ci d'*aborder* des questions qui ne sont pas comprises dans les conclusions. Cette règle empêche seulement la Cour de statuer sur ces questions dans le dispositif de son arrêt puisque c'est l'endroit où elle répond aux conclusions. Mais elle n'empêche certainement pas la Cour d'examiner dans le cadre de son raisonnement les questions qu'elle juge pertinentes pour ses conclusions. Comme l'a déclaré sir Gerald Fitzmaurice :

"unless certain distinctions are drawn, there is a danger that [the *non ultra petita* rule] might hamper the tribunal in coming to a correct decision, and might even cause it to arrive at a legally incorrect one, by compelling it to neglect juridically relevant factors" (*The Law and Procedure of the International Court of Justice*, 1986, Vol. II, pp. 529-530).

13. Thus the *ultra petita* rule can operate to preclude a finding of the Court, in the *dispositif*, on a question not asked in the final submissions by a party. But the Court should not, because one or more of the parties finds it more comfortable for its position, forfeit necessary steps on the way to the finding it *does* make in the *dispositif*. The Court has acknowledged this in paragraph 43 of the present Judgment. But having reserved the right to deal with aspects of universal jurisdiction in its reasoning, "should it deem this necessary or desirable", the Court says nothing more on the matter.

14. This may be contrasted with the approach of the Court in the Advisory Opinion request put to it in *Certain Expenses of the United Nations (Article 17, Paragraph 2, of the Charter)* (*I.C.J. Reports 1962*, pp. 156-157). (The Court was constrained by the request put to it, rather than by the final submissions of the Applicant, but the point of principle remains the same.) The Court was asked by the General Assembly whether the expenditures incurred in connection with UNEF and ONUC constituted "expenses of the organization" for purposes of Article 17, paragraph 2, of the Charter.

15. France had in fact proposed an amendment to this request, whereby the Court would have been asked to consider whether the expenditures in question were made in conformity with the provisions of the Charter, before proceeding to the question asked. This proposal was rejected. The Court stated

"The rejection of the French amendment does not constitute a directive to the Court to exclude from its consideration the question whether certain expenditures were 'decided on in conformity with the Charter', if the Court finds such consideration appropriate. It is not to be assumed that the General Assembly would thus seek to fetter or hamper the Court in the discharge of its judicial functions; the Court must have full liberty to consider all relevant data available to it in forming an opinion on a question posed to it for an advisory opinion." (*Ibid.*, p. 157.)

The Court further stated that it

"has been asked to answer a specific question related to certain identified expenditures which have actually been made, but the Court would not adequately discharge the obligation incumbent on it unless it examined in some detail various problems raised by the question which the General Assembly has asked" (*ibid.*, p. 158).

«si l'on ne fait pas certaines distinctions, il existe un danger que [la règle *non ultra petita*] empêche le tribunal de parvenir à une décision correcte, et même l'amène à aboutir à une conclusion juridiquement incorrecte en le forçant à négliger des facteurs juridiquement pertinents» (*The Law and Procedure of the International Court of Justice*, 1986, vol. II, p. 529 et 530).

13. Ainsi, la règle *ultra petita* peut jouer pour empêcher la Cour de parvenir, dans le dispositif, à une conclusion sur une question qui n'est pas posée dans les conclusions finales d'une partie. Mais la Cour ne devrait pas, parce qu'une partie ou les deux jugent que cela sert mieux leur cause, renoncer aux étapes nécessaires pour aboutir à la conclusion à laquelle elle aboutit *effectivement* dans le dispositif. La Cour l'a reconnu au paragraphe 43 du présent arrêt. Mais s'étant réservé le droit d'aborder tel ou tel aspect de la compétence universelle dans sa motivation «si elle l'estime nécessaire ou souhaitable», la Cour ne dit rien de plus sur cette question.

14. Cette démarche peut être opposée à celle que la Cour a adoptée dans l'avis consultatif qu'elle a rendu dans l'affaire concernant *Certaines dépenses de l'Organisation des Nations Unies* (art. 17, par. 2, de la Charte) (*C.I.J. Recueil 1962*, p. 156 et 157). (La Cour y était contrainte par la question qui lui était posée et non par les conclusions finales du demandeur, mais le point de principe demeure le même.) La Cour était priée par l'Assemblée générale de dire si les dépenses encourues au titre de la FENU et de l'ONUC constituaient des «dépenses de l'Organisation» aux fins de l'article 17, paragraphe 2, de la Charte.

15. La France avait en fait proposé un amendement à cette question, aux termes duquel il aurait été demandé à la Cour d'examiner si les dépenses en question avaient été décidées conformément aux dispositions de la Charte avant de passer à la question posée. Cet amendement fut rejeté. La Cour a déclaré :

> «Le rejet de l'amendement français ne constitue pas une injonction pour la Cour d'avoir à écarter l'examen de la question de savoir si certaines dépenses ont été «décidées conformément aux dispositions de la Charte», si la Cour croit opportun de l'aborder. On ne doit pas supposer que l'Assemblée générale ait ainsi entendu lier ou gêner la Cour dans l'exercice de ses fonctions judiciaires; la Cour doit avoir la pleine liberté d'examiner tous les éléments pertinents dont elle dispose pour se faire une opinion sur une question qui lui est posée en vue d'un avis consultatif.» (*Ibid.*, p. 157.)

La Cour ajoutait

> «qu'on lui a demandé de répondre à une question précise qui a trait à certaines dépenses déterminées qui ont été effectivement faites, mais la Cour n'exercerait pas de façon adéquate l'obligation qui lui incombe si elle n'examinait pas en détail les différents problèmes soulevés par la question que l'Assemblée générale lui a posée» (*ibid.*, p. 158).

16. For all the reasons expounded above, the Court should have "found it appropriate" to deal with the question of whether the issue and international circulation of a warrant based on universal jurisdiction in the absence of Mr. Yerodia's presence on Belgian territory was unlawful. This should have been done before making a finding on immunity from jurisdiction, and the Court should indeed have "examined in some detail various problems raised" by the request as formulated by the Congo in its final submissions.

17. In agreeing to pronounce upon the question of immunity without addressing the question of a jurisdiction from which there could be immunity, the Court has allowed itself to be manœuvred into answering a hypothetical question. During the course of the oral pleadings Belgium drew attention to the fact that Mr. Yerodia had ceased to hold any ministerial office in the Government of the Democratic Republic of the Congo. In Belgium's view, this meant that the Court should declare the request to pronounce upon immunity to be inadmissible. In Belgium's view the case had become one "about legal principle and the speculative consequences for the immunities of Foreign Ministers from the possible action of a Belgian judge" (CR 2001/8, p. 26, para. 43). The dispute was "a difference of opinion of an abstract nature" (CR 2001/8, p. 36, para. 71). The Court should not "enter into a debate which it may well come to see as essentially an academic exercise" (CR 2001/9, p. 7, para. 4 *[translation by the Registry]*).

18. In its Judgment the Court rightly rejects those contentions (see Judgment, paras. 30-32). But nothing is more academic, or abstract, or speculative, than pronouncing on an immunity from a jurisdiction that may, or may not, exist. It is regrettable that the Court has not followed the logic of its own findings in the *Certain Expenses* case, and in this Judgment addressed in the necessary depth the question of whether the Belgian authorities could legitimately have invoked universal jurisdiction in issuing and circulating the arrest warrant for the charges contained therein, and for a person outside the territorial jurisdiction at the moment of the issue of the warrant. Only if the answer to these is in the affirmative does the question arise: "Nevertheless, was Mr. Yerodia immune from such exercise of jurisdiction, and by reference to what moment of time is that question to be answered?"

* * *

19. We therefore turn to the question whether States are entitled to exercise jurisdiction over persons having no connection with the forum State when the accused is not present in the State's territory. The necessary point of departure must be the sources of international law identified in Article 38, paragraph 1 *(c)*, of the Statute of the Court, together with obligations imposed upon all United Nations Members by Security Council resolutions, or by such General Assembly resolutions as meet the

16. Pour toutes les raisons exposées ci-dessus, la Cour aurait dû «croire opportun» de se demander si l'émission et la diffusion internationale d'un mandat reposant sur la compétence universelle alors que M. Yerodia n'était pas présent sur le territoire belge étaient illicites. Elle aurait dû le faire avant de tirer une conclusion sur l'immunité de juridiction, et elle aurait, de fait, dû «examiner en détail les différents problèmes soulevés» par la demande qui était formulée par le Congo dans ses conclusions finales.

17. En acceptant de se prononcer sur la question de l'immunité sans aborder la question d'une juridiction de laquelle il pouvait y avoir immunité, la Cour s'est laissé manœuvrer et amener à répondre à une question théorique. Dans ses plaidoiries, la Belgique a appelé l'attention sur le fait que M. Yerodia n'occupait plus aucun poste ministériel dans le Gouvernement de la République démocratique du Congo. Pour la Belgique, cela signifiait que la Cour devait déclarer irrecevable la demande tendant à ce qu'elle se prononce sur l'immunité. Selon elle, l'affaire était devenue une affaire concernant «un principe de droit et une affaire relative aux conséquences que l'action éventuelle d'un juge belge pourrait théoriquement avoir pour l'immunité des ministres des affaires étrangères» (CR 2001/8, p. 26, par. 43). Le différend était «une divergence [d'opinions] d'ordre théorique» (CR 2001/8, p. 36, par. 71). La Cour ne devait pas «entrer dans un débat qui risque fort de lui apparaître comme essentiellement académique» (CR 2001/9, p. 7, par. 4).

18. Dans son arrêt, la Cour rejette à juste titre ces arguments (voir arrêt, par. 30-32). Mais rien n'est plus académique, abstrait, ou théorique, que de se prononcer sur l'immunité d'une juridiction qui peut-être existe ou peut-être n'existe pas. Il est regrettable que la Cour n'ait pas suivi la logique de ses propres conclusions dans l'affaire relative à *Certaines dépenses des Nations Unies*, et abordé dans le présent arrêt, de manière suffisamment approfondie, la question de savoir si les autorités belges pouvaient légitimement invoquer la compétence universelle pour émettre et diffuser le mandat d'arrêt pour les accusations formulées dans celui-ci, et à l'encontre d'une personne se trouvant hors de leur juridiction territoriale au moment où le mandat a été émis. Ce n'est que si la réponse à ces questions est affirmative que se pose la question suivante : «Néanmoins, M. Yerodia était-il exempt de l'exercice de cette compétence, et en se plaçant à quel moment faut-il répondre à cette question ?»

* * *

19. Nous examinerons donc la question de savoir si les Etats sont habilités à exercer leur compétence à l'égard de personnes n'ayant aucun lien avec l'Etat du for lorsque l'accusé n'est pas présent sur le territoire de cet Etat. Le point de départ nécessaire doit être les sources du droit international recensées à l'article 38, paragraphe 1 c), du Statut de la Cour, ainsi que les obligations mises à la charge de tous les membres de l'Organisation des Nations Unies par les résolutions du Conseil de sécurité, et

criteria enunciated by the Court in the case concerning *Legality of the Threat or Use of Nuclear Weapons, Advisory Opinion (I.C.J. Reports 1996*, p. 226, para. 70).

20. Our analysis may begin with national legislation, to see if it evidences a State practice. Save for the Belgian legislation of 10 February 1999, national legislation, whether in fulfilment of international treaty obligations to make certain international crimes offences also in national law, or otherwise, does not suggest a universal jurisdiction over these offences. Various examples typify the more qualified practice. The Australian War Crimes Act of 1945, as amended in 1988, provides for the prosecution in Australia of crimes committed between 1 September 1939 and 8 May 1945 by persons who were Australian citizens or residents at the times of being charged with the offences (Arts. 9 and 11). The United Kingdom War Crimes Act of 1991 enables proceedings to be brought for murder, manslaughter or culpable homicide, committed between 1 September 1935 and 5 June 1945, in a place that was part of Germany or under German occupation, and in circumstances where the accused was at the time, or has become, a British citizen or resident of the United Kingdom. The statutory jurisdiction provided for by France, Germany and (in even broader terms) the Netherlands, refer for their jurisdictional basis to the jurisdictional provisions in those international treaties to which the legislation was intended to give effect. It should be noted, however, that the German Government on 16 January 2002 has submitted a legislative proposal to the German Parliament, section 1 of which provides:

> "This Code governs all the punishable acts listed herein violating public international law, [and] in the case of felonies listed herein [this Code governs] even if the act was committed abroad and does not show any link to [Germany]."

The Criminal Code of Canada 1985 allows the execution of jurisdiction when at the time of the act or omission the accused was a Canadian citizen or "employed by Canada in a civilian or military capacity"; or the "victim is a Canadian citizen or a citizen of a State that is allied with Canada in an armed conflict", or when "at the time of the act or omission Canada could, in conformity with international law, exercise jurisdiction over the person on the basis of the person's presence in Canada" (Art. 7).

21. All of these illustrate the trend to provide for the trial and punishment under international law of certain crimes that have been committed extraterritorially. But none of them, nor the many others that have been studied by the Court, represent a classical assertion of a universal jurisdiction over particular offences committed elsewhere by persons having no relationship or connection with the forum State.

22. The case law under these provisions has largely been cautious so

par les résolutions de l'Assemblée générale qui répondent aux critères énoncés par la Cour dans l'affaire concernant la *Licéité de la menace ou de l'emploi d'armes nucléaires, avis consultatif* (*C.I.J. Recueil 1996*, p. 226, par. 70).

20. Notre analyse peut commencer par la législation nationale, pour déterminer si elle atteste l'existence d'une pratique des Etats. A l'exception de la législation belge du 10 février 1999, la législation nationale, qu'elle découle d'obligations conventionnelles internationales obligeant à ériger certains crimes internationaux en infractions également en droit interne, n'indique pas l'existence d'une compétence universelle en ce qui concerne ces infractions. Divers exemples révèlent une pratique plus limitée. La loi australienne sur les crimes de guerre de 1945, telle qu'amendée en 1988, prévoit la répression en Australie de crimes commis entre le 1er septembre 1939 et le 8 mai 1945 par des personnes qui étaient des nationaux ou des résidents de l'Australie au moment où ils ont été accusés des infractions (art. 9 et 11). La loi du Royaume-Uni sur les crimes de guerre de 1991 autorise l'engagement de poursuites pour meurtre, homicide ou homicide par négligence commis entre le 1er septembre 1935 et le 5 juin 1945 en un lieu qui faisait partie de l'Allemagne ou était sous occupation allemande, et lorsque l'accusé était à l'époque, ou est devenu, un ressortissant ou un résident du Royaume-Uni. En France, en Allemagne et (en termes même plus larges) aux Pays-Bas, la législation renvoie pour fonder la compétence aux dispositions juridictionnelles figurant dans les traités internationaux auxquels elle vise à donner effet. Il convient de noter toutefois que le 16 janvier 2002 le Gouvernement allemand a présenté au Parlement allemand un projet de loi dont l'article premier dispose :

> « Le présent Code vise tous les actes punissables qui y sont énumérés qui violent le droit international public, [et] dans le cas des crimes qui sont visés, [le présent Code s'applique] même si l'acte a été commis à l'étranger et n'a aucun lien avec [l'Allemagne]. »

Le code criminel du Canada (1985) autorise l'exercice de la compétence lorsque, au moment de l'acte ou de l'omission, l'accusé était un citoyen canadien ou était « employé par le Canada à titre civil ou militaire », ou si la « victime est un citoyen canadien ou un citoyen d'un Etat qui est allié au Canada dans un conflit armé », ou si « au moment de l'acte ou de l'omission le Canada pouvait, conformément au droit international, exercer sa compétence à l'égard de la personne en raison de la présence de celle-ci au Canada » (art. 7).

21. Tout ce qui précède illustre la tendance en droit international à ériger et punir certains crimes qui ont été commis extraterritorialement. Mais aucune de ces lois, ni aucune des nombreuses autres qu'a étudiées la Cour, ne représente une affirmation classique de la compétence universelle en ce qui concerne certains crimes commis ailleurs par des personnes n'ayant aucune relation ni aucun lien avec l'Etat du for.

22. La jurisprudence relative à ces dispositions a été en grande partie

far as reliance on universal jurisdiction is concerned. In the *Pinochet* case in the English courts, the jurisdictional basis was clearly treaty based, with the double criminality rule required for extradition being met by English legislation in September 1988, after which date torture committed abroad was a crime in the United Kingdom as it already was in Spain. In Australia the Federal Court referred to a group of crimes over which international law granted universal jurisdiction, even though national enabling legislation would also be needed (*Nulyarimma*, 1999: genocide). The High Court confirmed the authority of the legislature to confer jurisdiction on the courts to exercise a universal jurisdiction over war crimes (*Polyukhovich*, 1991). In Austria (whose Penal Code emphasizes the double-criminality requirement), the Supreme Court found that it had jurisdiction over persons charged with genocide, given that there was not a functioning legal system in the State where the crimes had been committed nor a functioning international criminal tribunal at that point in time (*Cvjetkovic*, 1994). In France it has been held by a juge d'instruction that the Genocide Convention does not provide for universal jurisdiction (*in re Javor*, reversed in the Cour d'Appel on other grounds. The Cour de Cassation ruling equally does not suggest universal jurisdiction). The *Munyeshyaka* finding by the Cour d'Appel (1998) relies for a finding — at first sight inconsistent — upon cross-reference into the Statute of the International Tribunal for Rwanda as the jurisdictional basis. In the *Qaddafi* case the Cour d'Appel relied on passive personality and not on universal jurisdiction (in the Cour de Cassation it was immunity that assumed central importance).

23. In the *Bouterse* case the Amsterdam Court of Appeal concluded that torture was a crime against humanity, and as such an "extraterritorial jurisdiction" could be exercised over a non-national. However, in the Hoge Raad, the Dutch Supreme Court attached conditions to this exercise of extraterritorial jurisdiction (nationality, or presence within the Netherlands at the moment of arrest) on the basis of national legislation.

24. By contrast, a universal jurisdiction has been asserted by the Bavarian Higher Regional Court in respect of a prosecution for genocide (the accused in this case being arrested in Germany). And the case law of the United States has been somewhat more ready to invoke "universal jurisdiction", though considerations of passive personality have also been of key importance (*Yunis*, 1988; *Bin Laden*, 2000).

25. An even more ambiguous answer is to be derived from a study of the provisions of certain important treaties of the last 30 years, and the obligations imposed by the parties themselves.

26. In some of the literature on the subject it is asserted that the great international treaties on crimes and offences evidence universality as a ground for the exercise of jurisdiction recognized in international law. (See the interesting recent article of Luis Benavides, "The Universal Juris-

prudente s'agissant de faire fond sur la compétence universelle. Dans l'affaire *Pinochet* dont ont connu les tribunaux anglais, il est clair que la compétence avait un fondement conventionnel, la condition de double incrimination exigée pour l'extradition étant remplie par la législation anglaise en septembre 1988, date après laquelle les actes de torture commis à l'étranger constituaient un crime au Royaume-Uni comme déjà en Espagne. En Australie, la Cour fédérale a mentionné un groupe d'infractions pour lesquelles le droit international accordait compétence universelle, même si une législation nationale d'application était aussi nécessaire (*Nulyarimma*, 1999 : génocide). La Haute Cour a confirmé que le législateur avait le pouvoir d'autoriser les tribunaux à exercer une compétence universelle pour les crimes de guerre (*Polyukhovich*, 1991). En Autriche (dont le code pénal insiste sur la condition de double incrimination), la Cour suprême a jugé qu'elle était compétente pour juger des personnes accusées de génocide, au motif qu'il n'y avait pas de système judiciaire opérationnel dans l'État où les crimes avaient été commis ni de tribunal pénal international opérationnel à ce moment (*Cvjetkovic*, 1994). En France, un juge d'instruction a estimé que la convention sur le génocide ne prévoyait pas la compétence universelle (*in re Javor*, décision infirmée pour d'autres motifs devant la cour d'appel. La décision de la Cour de cassation n'implique pas non plus la compétence universelle.) Dans l'affaire *Munyeshyaka* (1998), la cour d'appel s'appuie pour parvenir à une conclusion — à première vue incohérente — sur un renvoi au statut du Tribunal international pour le Rwanda pour fonder sa compétence. Dans l'affaire *Khadafi*, la cour d'appel a fait fond sur la personnalité passive et non sur la compétence universelle (devant la Cour de cassation, c'est l'immunité qui avait revêtu une importance centrale).

23. Dans l'affaire *Bouterse*, la cour d'appel d'Amsterdam a conclu que la torture était un crime contre l'humanité et que de ce fait une «compétence extraterritoriale» pouvait être exercée à l'égard d'un non-national. Toutefois, le Hoge Raad, la Cour suprême néerlandaise, a subordonné cet exercice de la compétence extraterritoriale à des conditions (nationalité, ou présence aux Pays-Bas au moment de l'arrestation) sur la base de la législation nationale.

24. Par contraste, la Haute Cour régionale bavaroise a retenu une compétence universelle dans le cas de poursuites pour génocide (l'accusé avait en l'espèce été arrêté en Allemagne). La jurisprudence des États-Unis a été quelque peu plus encline à invoquer la «compétence universelle», bien que des considérations touchant la personnalité passive aient aussi joué un rôle clef (*Yunis*, 1988; *Bin Ladin*, 2000).

25. Une réponse encore plus ambiguë résulte d'une étude des dispositions de certains traités importants des trente dernières années, et des obligations imposées par les parties elles-mêmes.

26. Certains auteurs ayant traité le sujet affirment que les grands traités internationaux sur les crimes et autres infractions attestent que l'universalité est un fondement de l'exercice de la compétence reconnu en droit international (voir l'intéressant article publié récemment par

diction Principle: Nature and Scope", *Anuario Mexicano de Derecho Internacional*, Vol. 1, p. 58 (2001).) This is doubtful.

27. Article VI of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, 9 December 1948, provides:

> "Persons charged with genocide or any of the other acts enumerated in Article III shall be tried by a competent tribunal of the State in the territory of which the act was committed, or by such international penal tribunal as may have jurisdiction with respect to those Contracting Parties which shall have accepted its jurisdiction."

This is an obligation to assert territorial jurisdiction, though the *travaux préparatoires* do reveal an understanding that this obligation was not intended to affect the right of a State to exercise criminal jurisdiction on its own nationals for acts committed outside the State (A/C.6/SR.134, p. 5). Article VI also provides a potential grant of non-territorial competence to a possible future international tribunal — even this not being automatic under the Genocide Convention but being restricted to those Contracting Parties which would accept its jurisdiction. In recent years it has been suggested in the literature that Article VI does not prevent a State from exercising universal jurisdiction in a genocide case. (And see, more generally, *Restatement (Third) of the Foreign Relations Law of the United States* (1987), §404.)

28. Article 49 of the First Geneva Convention, Article 50 of the Second Geneva Convention, Article 129 of the Third Geneva Convention and Article 146 of the Fourth Geneva Convention, all of 12 August 1949, provide:

> "Each High Contracting Party shall be under the obligation to search for persons alleged to have committed, or to have ordered to be committed, . . . grave breaches, and shall bring such persons, regardless of their nationality, before its own courts. It may also, if it prefers, and in accordance with the provisions of its own legislation, hand such persons over for trial to another High Contracting Party concerned, provided such High Contracting Party has made out a *prima facie* case."

29. Article 85, paragraph 1, of the First Additional Protocol to the 1949 Geneva Convention incorporates this provision by reference.

30. The stated purpose of the provision was that the offences would not be left unpunished (the extradition provisions playing their role in this objective). It may immediately be noted that this is an early form of the *aut dedere aut prosequi* to be seen in later conventions. But the obligation to prosecute is primary, making it even stronger.

31. No territorial or nationality linkage is envisaged, suggesting a true

Luis Benavides, «The Universal Jurisdiction Principle: Nature and Scope», *Anuario Mexicano de Derecho Internacional*, vol. 1, p. 58 (2001)). Cela est douteux.

27. L'article VI de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (9 décembre 1948) dispose :

> «Les personnes accusées de génocide ou de l'un quelconque des autres actes énumérés à l'article III seront traduites devant les tribunaux compétents de l'Etat sur le territoire duquel l'acte a été commis, ou devant la cour criminelle internationale qui sera compétente à l'égard de celles des parties contractantes qui en auront reconnu la juridiction.»

Il s'agit là d'une obligation d'exercer la compétence territoriale, bien que les travaux préparatoires révèlent effectivement qu'il était entendu que cette obligation n'était pas censée affecter le droit d'un Etat d'exercer sa compétence pénale vis-à-vis de ses propres nationaux pour des actes commis à l'étranger (A/C.6/SR.134, p. 5). L'article VI prévoit aussi la possibilité qu'une compétence non territoriale soit attribuée à un futur tribunal international — même si aux termes de la convention sur le génocide cela n'est pas automatique mais limité aux parties contractantes qui en reconnaîtraient la compétence. Ces dernières années, des auteurs ont déclaré que l'article VI n'empêchait pas un Etat d'exercer la compétence universelle dans une affaire de génocide. (Et voir, plus généralement, *Restatement (Third) of the Foreign Relations Law of the United States* (1987), par. 404.)

28. L'article 49 de la première convention de Genève, l'article 50 de la deuxième convention de Genève, l'article 129 de la troisième convention de Genève et l'article 146 de la quatrième convention de Genève, toutes quatre en date du 12 août 1949, disposent :

> «Chaque partie contractante aura l'obligation de rechercher les personnes prévenues d'avoir commis, ou d'avoir ordonné de commettre, ... ces infractions graves, et elle devra les déférer à ses propres tribunaux, quelle que soit leur nationalité. Elle pourra aussi, si elle le préfère, et selon les conditions prévues par sa propre législation, les remettre pour jugement à une autre partie contractante intéressée à la poursuite, pour autant que cette partie contractante ait retenu contre lesdites personnes des charges suffisantes.»

29. L'article 85, paragraphe 1, du premier protocole additionnel aux conventions de Genève de 1949 reprend cette disposition par renvoi.

30. L'objectif déclaré de cette disposition est que les infractions ne demeurent pas impunies (les dispositions relatives à l'extradition jouant leur rôle dans la réalisation de cet objectif). On peut noter immédiatement qu'il s'agit d'une des premières formes de la règle *aut dedere aut prosequi* que l'on retrouve dans des conventions postérieures. Mais l'obligation de poursuivre est la première, ce qui la rend encore plus forte.

31. Aucun lien territorial ou de nationalité n'est envisagé, ce qui sug-

universality principle (see also Henzelin, *Le principe de l'universalité en droit pénal international: droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000, pp. 354-356). But a different interpretation is given in the authoritative Pictet Commentary: *Geneva Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded and Sick in Armed Forces in the Field*, 1952, which contends that this obligation was understood as being an obligation upon States parties to search for offenders who may be on their territory. Is it a true example of universality, if the obligation to search is restricted to the own territory? Does the obligation to search imply a permission to prosecute *in absentia*, if the search had no result?

32. As no case has touched upon this point, the jurisdictional matter remains to be judicially tested. In fact, there has been a remarkably modest corpus of national case law emanating from the jurisdictional possibilities provided in the Geneva Conventions or in Additional Protocol I.

33. The Single Convention on Narcotics and Drugs, 1961, provides in Article 36, paragraph 2, that:

> "/*a*/ (iv) Serious offences heretofore referred to committed either by nationals or by foreigners shall be prosecuted by the Party in whose territory the offence was committed, or by the Party in whose territory the offender is found if extradition is not acceptable in conformity with the law of the Party to which application is made, and if such offender has not already been prosecuted and judgment given."

34. Diverse views were expressed as to whether the State where the offence was committed should have first right to prosecute the offender (E/CN.7/AC.3/9, 11 September 1958, p. 17, fn. 43; cf. E/CN.7/AC.3/9 and Add.1, E/CONF.34/1/Add.1, 6 January 1961, p. 32). Nevertheless, the principle of "primary universal repression" found its way into the text, notwithstanding the strong objections of States such as the United States, New Zealand and India that their national laws only envisaged the prosecution of persons for offences occurring within their national borders. (The development of the concept of "impact jurisdiction" or "effects jurisdiction" has in more recent years allowed continued reliance on territoriality while stretching far the jurisdictional arm.) The compromise reached was to make the provisions of Article 36, paragraph 2 (iv), "subject to the constitutional limitations of a Party, its legal system and domestic law". But the possibility of a universal jurisdiction was not denounced as contrary to international law.

35. The Hague Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft, 16 December 1970, making preambular reference to the "urgent need" to make such acts "punishable as an offence and to provide for appropriate measures with respect to prosecution and extradition of

gère l'existence d'un véritable principe d'universalité (voir également Henzelin, *Le principe de l'universalité en droit pénal international : droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000, p. 354-356). Mais le commentaire Pictet, qui fait autorité, donne une interprétation différente : *Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne*, 1952, qui affirme que cette obligation était comprise comme une obligation à la charge des Etats parties de rechercher les auteurs d'infractions pouvant se trouver sur leur territoire. Est-ce un véritable exemple d'universalité, si l'obligation de recherche se limite au propre territoire de l'Etat ? Cette obligation de recherche implique-t-elle une autorisation de poursuivre par défaut, si les recherches sont infructueuses ?

32. Comme ce point n'a été abordé dans aucune affaire, la question de la compétence n'a pas été tranchée judiciairement. En fait, la jurisprudence des tribunaux internes découlant des possibilités juridictionnelles offertes par les conventions de Genève ou le protocole additionnel I est remarquablement modeste.

33. La convention unique sur les stupéfiants de 1961 dispose, au paragraphe 2 de son article 36 :

> «*a*) iv) Les infractions graves précitées, qu'elles soient commises par des nationaux ou des étrangers, seront poursuivies par la partie sur le territoire de laquelle l'infraction a été commise, ou par la partie sur le territoire de laquelle le délinquant se trouvera si son extradition n'est pas acceptable conformément à la législation de la partie à laquelle la demande est adressée, et si ledit délinquant n'a pas été déjà poursuivi et jugé.»

34. Des opinions diverses ont été exprimées sur le point de savoir si l'Etat où l'infraction a été commise devait avoir le premier le droit de poursuivre le délinquant (E/CN.7/AC.3/9, 11 septembre 1958, p. 17, note 43 ; cf. E/CN.7/AC.3/9 et Add.1, E/CONF.34/1/Add.1, 6 janvier 1961, p. 32). Néanmoins, le principe de la «répression universelle primaire» a été consacré dans le texte, nonobstant les objections vigoureuses d'Etats comme les Etats-Unis, la Nouvelle-Zélande et l'Inde dont les lois nationales ne prévoyaient des poursuites que pour les infractions commises à l'intérieur de leurs frontières nationales. (Le développement de la notion de «compétence d'impact» ou «compétence d'effets» a plus récemment permis de continuer de faire fond sur la territorialité tout en étendant considérablement la compétence.) Le compromis réalisé consistait à entendre les dispositions de l'alinéa iv) du paragraphe 2 de l'article 36 «sous réserve des limitations constitutionnelles d'une partie, de son système juridique et de son droit interne». Mais la possibilité d'une compétence universelle n'a pas été dénoncée comme contraire au droit international.

35. La convention de La Haye pour la répression de la capture illicite d'aéronefs, en date du 7 décembre 1970, dispose dans son préambule qu'il est «urgent de réprimer ces actes en tant qu'infractions et de prévoir des mesures appropriées en vue d'en poursuivre et d'en extrader les auteurs»,

offenders", provided in Article 4 (1) for an obligation to take such measures as may be necessary to establish jurisdiction over these offences and other acts of violence against passengers or crew:

> "(*a*) when the offence is committed on board an aircraft registered in that State;
> (*b*) when the aircraft on board which the offence is committed lands in its territory with the alleged offender still on board;
> (*c*) when the offence is committed on board an aircraft leased without crew to a lessee who has his principal place of business or, if the lessee has no such place of business, his permanent residence, in that State".

Article 4 (2) provided for a comparable obligation to establish jurisdiction where the alleged offender was present in the territory and if he was not extradited pursuant to Article 8 by the territory. Thus here too was a treaty provision for *aut dedere aut prosequi*, of which the limb was in turn based on the principle of "primary universal repression". The jurisdictional bases provided for in Article 4 (1) (*b*) and 4 (2), requiring no territorial connection beyond the landing of the aircraft or the presence of the accused, were adopted only after prolonged discussion. The *travaux préparatoires* show States for whom mere presence was an insufficient ground for jurisdiction beginning reluctantly to support this particular type of formula *because of the gravity of the offence*. Thus the representative of the United Kingdom stated that his country "would see great difficulty in assuming jurisdiction merely on the ground that an aircraft carrying a hijacker had landed in United Kingdom territory". Further,

> "normally his country did not accept the principle that the mere presence of an alleged offender within the jurisdiction of a State entitled that State to try him. In view, however, of the gravity of the offence . . . he was prepared to support . . . [the proposal on mandatory jurisdiction on the part of the State where a hijacker is found]." (Hague Conference, p. 75, para. 18.)

36. It is also to be noted that Article 4, paragraphs 1 and 2, provides for the mandatory exercise of jurisdiction in the absence of extradition, but does not preclude criminal jurisdiction exercised on alternative grounds of jurisdiction in accordance with national law (though those possibilities are not made compulsory under the Convention).

37. Comparable jurisdictional provisions are to be found in Articles 5 and 8 of the International Convention against the Taking of Hostages of 17 December 1979. The obligation enunciated in Article 8 whereby a State party shall "without exception whatsoever and whether or not the offence was committed in its territory" submit the case for prosecution if

et prévoit au paragraphe 1 de son article 4 l'obligation pour les Etats contractants de prendre les mesures nécessaires pour établir leur compétence aux fins de connaître de ces infractions ainsi que de tout autre acte de violence dirigé contre les passagers ou l'équipage :

> «*a*) si [l'infraction] est commise à bord d'un aéronef immatriculé dans cet Etat;
> *b*) si l'aéronef à bord duquel l'infraction est commise atterrit sur son territoire avec l'auteur présumé de l'infraction se trouvant encore à bord;
> *c*) si l'infraction est commise à bord d'un aéronef donné en location sans équipage à une personne qui a le siège principal de son exploitation ou, à défaut, sa résidence permanente dans ledit Etat».

Le paragraphe 2 de l'article 4 prévoit une obligation comparable pour chaque Etat contractant d'établir sa compétence dans le cas où l'auteur présumé de l'infraction se trouve sur son territoire et où ledit Etat ne l'extrade pas conformément à l'article 8. Ainsi, nous avons ici aussi une formulation conventionnelle de la règle *aut dedere aut prosequi*, dont le contenu reposait sur le principe de la «répression universelle». Les chefs de compétence prévus aux articles 4 1) *b*) et 4 2), ne nécessitant aucun lien territorial si ce n'est l'atterrissage de l'aéronef ou la présence de l'accusé, n'ont été adoptés qu'après de longs débats. Les travaux préparatoires montrent que des Etats pour lesquels la simple présence était un chef de compétence insuffisant ont commencé à appuyer avec réticence ce type particulier de formule *en raison de la gravité de l'infraction*. Ainsi, le représentant du Royaume-Uni a déclaré que son pays «aurait beaucoup de difficulté à établir sa compétence au seul motif qu'un aéronef transportant l'auteur d'un détournement avait atterri sur le territoire du Royaume-Uni». De plus,

> «en règle générale, son pays n'accepte pas le principe selon lequel la simple présence de l'auteur présumé d'une infraction sur le territoire d'un Etat autorise celui-ci à le juger. Toutefois, devant la gravité de l'infraction ... il [était] disposé à appuyer ... [la proposition sur la compétence obligatoire de l'Etat où l'auteur d'un détournement se trouve].» (Conférence de La Haye, p. 75, par. 18.)

36. Il convient aussi de noter que l'article 4, paragraphes 1 et 2, prévoit l'exercice obligatoire de la compétence en l'absence d'extradition mais n'exclut pas l'exercice de la compétence pénale en vertu d'autres chefs de compétence conformément à la législation nationale (bien que l'exercice de cette faculté ne soit pas obligatoire aux termes de la convention).

37. On trouve des dispositions juridictionnelles comparables aux articles 5 et 8 de la convention internationale contre la prise d'otages du 17 décembre 1979. L'obligation énoncée à l'article 8, aux termes duquel tout Etat partie soumet une affaire, «sans aucune exception, et que l'infraction ait été ou non commise sur son territoire» à ses autorités

it does not extradite the alleged offender, was again regarded as necessary by the majority, given the nature of the crimes (Summary Record, *Ad Hoc* Committee on the Drafting of an International Convention against the Taking of Hostages (A/AC.188/SR.5, 7, 8, 11, 14, 15, 16, 17, 23, 24 and 35)). The United Kingdom cautioned against moving to universal criminal jurisdiction (*ibid.*, A/AC.188/SR.24, para. 27) while others (Poland, A/AC.188/SR.23, para. 18; Mexico, A/AC.188/SR.16, para. 11) felt the introduction of the principle of universal jurisdiction to be essential. The USSR observed that no State could exercise jurisdiction over crimes committed in another State by nationals of that State without contravening Article 2, paragraph 7, of the Charter. The Convention provisions were in its view to apply only to hostage taking that was a manifestation of international terrorism — another example of initial and understandable positions on jurisdiction being modified in the face of the exceptional gravity of the offence.

38. The Convention against Torture, of 10 December 1984, establishes in Article 5 an obligation to establish jurisdiction

"(*a*) When the offences are committed in any territory under its jurisdiction or on board a ship or aircraft registered in that State;

(*b*) When the alleged offender is a national of that State;

(*c*) When the victim is a national of that State if that State considers it appropriate."

If the person alleged to have committed the offence is found in the territory of a State party and is not extradited, submission of the case to the prosecuting authorities shall follow (Art. 7). Other grounds of criminal jurisdiction exercised in accordance with the relevant national law are not excluded (Art. 5, para. 3), making clear that Article 5, paragraphs 1 and 2, must not be interpreted *a contrario*. (See J. H. Burgers and H. Danelius, *The United Nations Convention against Torture*, 1988, p. 133.)

39. The passage of time changes perceptions. The jurisdictional ground that in 1961 had been referred to as the principle of "primary universal repression" came now to be widely referred to by delegates as "universal jurisdiction" — moreover, a universal jurisdiction thought appropriate, since torture, like piracy, could be considered an "offence against the law of nations" (United States: E/CN.4/1367, 1980). Australia, France, the Netherlands and the United Kingdom eventually dropped their objection that "universal jurisdiction" over torture would create problems under their domestic legal systems. (See E/CN.4/1984/72.)

40. This short historical survey may be summarized as follows.

41. The parties to these treaties agreed both to grounds of jurisdiction

compétentes pour l'exercice de l'action pénale s'il n'extrade pas l'auteur présumé de l'infraction, a encore été considérée comme nécessaire par la majorité, étant donné la nature des infractions (compte rendu analytique, comité spécial chargé d'élaborer une convention internationale contre la prise d'otages (A/AC.188/SR.5, 7, 8, 11, 14, 15, 16, 17, 23, 24 et 35)). Le Royaume-Uni a formulé une mise en garde contre l'adoption de la compétence pénale universelle (*ibid.*, A/AC.188/SR.24, par. 27) tandis que d'autres (la Pologne, A/AC.188/SR.23, par. 18; le Mexique, A/AC.188/SR.16, par. 11) estimaient que l'introduction du principe de la compétence universelle était essentielle. L'URSS a fait observer qu'aucun Etat ne pouvait exercer sa compétence en ce qui concerne des crimes commis dans un autre Etat par des nationaux de cet Etat sans contrevenir à l'article 2, paragraphe 7, de la Charte. Les dispositions de la convention devaient pour elle s'appliquer uniquement aux prises d'otages qui étaient une manifestation du terrorisme international — un autre exemple d'une position initiale compréhensible sur la compétence modifiée face à la gravité exceptionnelle de l'infraction.

38. La convention contre la torture du 10 décembre 1984 énonce en son article 5 une obligation d'établir sa compétence

> «*a*) quand l'infraction a été commise sur tout territoire sous la juridiction dudit Etat ou à bord d'aéronefs ou de navires immatriculés dans cet Etat;
>
> *b*) quand l'auteur présumé de l'infraction est un ressortissant dudit Etat;
>
> *c*) quand la victime est un ressortissant dudit Etat et que ce dernier le juge approprié».

Si l'auteur allégué de l'infraction est trouvé sur le territoire d'un Etat partie et n'est pas extradé, l'affaire doit être soumise aux autorités chargées des poursuites (art. 7). Les autres chefs de compétence pénale exercés conformément aux lois nationales ne sont pas exclus (art. 5, par. 3), ce qui indique que les paragraphes 1 et 2 de l'article 5 ne doivent pas être interprétés *a contrario*. (Voir J. H. Burgers et H. Danelius, *The United Nations Convention against Torture*, 1988, p. 133.)

39. Le passage du temps modifie les perceptions. Le chef de compétence qui en 1961 était appelé le principe de la «répression universelle» en est venu à être couramment désigné par les représentants des Etats comme la «compétence universelle» — de plus, une compétence universelle considérée comme appropriée, puisque la torture, comme la piraterie, pouvait être considérée comme une «infraction au droit des gens» (Etats-Unis : E/CN.4/1367, 1980). L'Australie, la France, les Pays-Bas et le Royaume-Uni ont finalement abandonné leur objection selon laquelle la «compétence universelle» à l'égard de la torture leur créerait des problèmes compte tenu de leurs systèmes juridiques internes. (Voir E/CN.4/1984/72.)

40. Ce bref tour d'horizon historique peut être résumé comme suit.

41. Les parties à ces traités se sont mises d'accord tant sur les chefs de

and as to the obligation to take the measures necessary to establish such jurisdiction. The specified grounds relied on links of nationality of the offender, or the ship or aircraft concerned, or of the victim. See, for example, Article 4 (1), Hague Convention; Article 3 (1), Tokyo Convention; Article 5, Hostages Convention; Article 5, Torture Convention. These may properly be described as treaty-based broad extraterritorial jurisdiction. But in addition to these were the parallel provisions whereby a State party in whose jurisdiction the alleged perpetrator of such offences is found shall prosecute him or extradite him. By the loose use of language the latter has come to be referred to as "universal jurisdiction", though this is really an obligatory territorial jurisdiction over persons, albeit in relation to acts committed elsewhere.

* * *

42. Whether this obligation (whether described as the duty to establish universal jurisdiction, or, more accurately, the jurisdiction to establish a territorial jurisdiction over persons for extraterritorial events) is an obligation only of treaty law, *inter partes*, or whether it is now, *at least as regards the offences stipulated in the treaties*, an obligation of customary international law was pleaded by the Parties in this case but not addressed in any great detail.

43. Nor was the question of whether any such general obligation applies to crimes against humanity, given that those too are regarded everywhere as comparably heinous crimes. Accordingly, we offer no view on these aspects.

44. However, we note that the inaccurately termed "universal jurisdiction principle" in these treaties is a principle of *obligation*, while the question in this case is whether Belgium had the right to issue and circulate the arrest warrant if it so chose.

If a dispassionate analysis of State practice and Court decisions suggests that no such jurisdiction is presently being exercised, the writings of eminent jurists are much more mixed. The large literature contains vigorous exchanges of views (which have been duly studied by the Court) suggesting profound differences of opinion. But these writings, important and stimulating as they may be, cannot of themselves and without reference to the other sources of international law, evidence the existence of a jurisdictional norm. The assertion that certain treaties and court decisions rely on universal jurisdiction, which in fact they do not, does not evidence an international practice recognized as custom. And the policy arguments advanced in some of the writings can certainly suggest why a practice or a court decision should be regarded as desirable, or indeed

compétence que sur l'obligation de prendre les mesures nécessaires pour établir cette compétence. Les chefs de compétence indiqués reposaient sur les liens de nationalité de l'auteur de l'infraction, ou du navire ou de l'aéronef concerné, ou de la victime. (Voir, par exemple, l'article 4 1) de la convention de La Haye, l'article 3 1) de la convention de Tokyo, l'article 5 de la convention contre la prise d'otages et l'article 5 de la convention contre la torture.) Ces dispositions peuvent être proprement décrites comme des dispositions conventionnelles établissant une large compétence extraterritoriale. Mais outre ces dispositions, les traités en question en contenaient d'autres, parallèles, selon lesquelles un Etat partie dans la juridiction duquel l'auteur présumé de ces infractions était trouvé devait le poursuivre ou l'extrader. Par abus de langage, ces dernières en sont venues à être désignées comme établissant une « compétence universelle », bien qu'il s'agisse en réalité d'une compétence territoriale obligatoire sur des personnes, bien qu'en relation avec des actes commis ailleurs.

* * *

42. La question de savoir si cette obligation (qu'on la décrive comme l'obligation d'établir la compétence universelle ou, plus exactement, la compétence pour établir une compétence territoriale à l'égard de personnes pour des événements extraterritoriaux) est uniquement une obligation conventionnelle, *inter partes*, ou si elle est maintenant, au moins en ce qui concerne les infractions décrites dans les traités, une obligation de droit international coutumier a été abordée dans leurs plaidoiries par les parties à la présente affaire mais n'a pas été examinée très en détail.

43. Ne l'a pas été non plus la question de savoir si une telle obligation générale s'appliquant aux crimes contre l'humanité, étant donné que ces crimes également sont considérés partout comme tout aussi odieux. C'est pourquoi nous ne formulons pas d'opinion à cet égard.

44. Toutefois, nous notons que le principe qui figure dans ces traités, qui est inexactement qualifié de « principe de la compétence universelle », est un principe d'*obligation*, alors que la question qui se pose en l'espèce est de savoir si la Belgique avait le droit d'émettre et de diffuser le mandat d'arrêt si elle le décidait.

Si une analyse impartiale de la pratique des Etats et de la jurisprudence de la Cour donne à penser qu'une telle compétence n'est pas actuellement exercée, d'éminents juristes sont beaucoup plus mitigés dans leurs écrits. Les nombreux articles de doctrine contiennent de vigoureux échanges de vues (qui ont été dûment étudiés par la Cour) qui font apparaître de profondes divergences d'opinions. Mais ces écrits, aussi importants et stimulants soient-ils, ne peuvent en eux-mêmes et sans référence à d'autres sources du droit international attester l'existence d'une norme juridictionnelle. L'affirmation selon laquelle certains traités et certaines décisions judiciaires reposent sur la compétence universelle, ce qu'en fait ils ne font pas, ne prouve pas l'existence d'une pratique internationale reconnue comme coutume. Les arguments de principe avancés dans cer-

lawful, but contrary arguments are advanced, too, and in any event these also cannot serve to substantiate an international practice where virtually none exists.

45. That there is no established practice in which States exercise universal jurisdiction, properly so called, is undeniable. As we have seen, virtually all national legislation envisages links of some sort to the forum State, and no case law exists in which pure universal jurisdiction has formed the basis of jurisdiction. This does not necessarily indicate, however, that such an exercise would be unlawful. In the first place, national legislation reflects the circumstances in which a State provides in its own law the ability to exercise jurisdiction. But a State is not required to legislate up to the full scope of the jurisdiction allowed by international law. The war crimes legislation of Australia and the United Kingdom afford examples of countries making more confined choices for the exercise of jurisdiction. Further, many countries have no national legislation for the exercise of well recognized forms of extraterritorial jurisdiction, sometimes notwithstanding treaty obligations to enable themselves so to act. National legislation may be illuminating as to the issue of universal jurisdiction, but not conclusive as to its legality. Moreover, while none of the national case law to which we have referred happens to be based on the exercise of a universal jurisdiction properly so called, there is equally nothing in this case law which evidences an *opinio juris* on the illegality of such a jurisdiction. In short, national legislation and case law — that is, State practice — is neutral as to exercise of universal jurisdiction.

46. There are, moreover, certain indications that a universal criminal jurisdiction for certain international crimes is clearly not regarded as unlawful. The duty to prosecute under those treaties which contain the *aut dedere aut prosequi* provisions opens the door to a jurisdiction based on the heinous nature of the crime rather than on links of territoriality or nationality (whether as perpetrator or victim). The 1949 Geneva Conventions lend support to this possibility, and are widely regarded as today reflecting customary international law. (See, for example, Cherif Bassiouni, *International Criminal Law*, Vol. III, *Enforcement*, 2nd ed., 1999, p. 228; Theodor Meron, "International Criminalization of Internal Atrocities", 89 *AJIL* (1995), p. 576.)

47. The contemporary trends, reflecting international relations as they stand at the beginning of the new century, are striking. The movement is towards bases of jurisdiction other than territoriality. "Effects" or "impact" jurisdiction is embraced both by the United States and, with certain qualifications, by the European Union. Passive personality jurisdiction, for so long regarded as controversial, is now reflected not only in

tains des écrits indiquent assurément pourquoi une pratique ou une décision judiciaire devrait être considérée comme souhaitable ou, de fait, licite, mais des arguments contraires sont également avancés, et de toute manière ceux-ci ne peuvent non plus servir à étayer une pratique internationale quasiment inexistante.

45. Il est indéniable qu'il n'y a pas de pratique établie d'exercice par les Etats de la compétence universelle au sens propre du terme. Comme nous l'avons vu, pratiquement toutes les législations nationales envisagent tel ou tel lien avec l'Etat du for; et il n'y a aucune décision fondant la compétence sur la compétence universelle pure. Cela n'indique pas nécessairement, néanmoins, qu'un tel exercice serait illicite. En premier lieu, la législation nationale traduit les circonstances dans lesquelles un Etat se donne dans son propre droit la capacité d'exercer sa compétence. Mais un Etat n'est pas tenu d'adopter une législation lui conférant toute l'étendue de la compétence autorisée par le droit international. Les législations autrichienne et du Royaume-Uni en matière de guerre constituent des exemples de pays qui font des choix plus limités pour l'exercice de leur compétence. De plus, de nombreux pays n'ont pas de législation nationale pour l'exercice de formes bien établies de compétence extraterritoriale, parfois bien qu'ils aient l'obligation conventionnelle de se donner les moyens de le faire. La législation nationale peut être éclairante sur la question de la compétence universelle, mais elle n'est pas concluante quant à la licéité de celle-ci. En outre, si aucune des décisions judiciaires nationales que nous avons évoquées ne repose sur l'exercice d'une compétence universelle au sens propre, il n'y a rien non plus dans cette jurisprudence qui atteste l'existence d'une *opinio juris* sur l'illicéité d'une telle compétence. En bref, la législation et la jurisprudence nationales — c'est-à-dire la pratique des Etats — sont neutres quant à l'exercice de la compétence universelle.

46. De plus, certaines indications donnent à penser qu'une compétence pénale universelle à l'égard de certains crimes internationaux n'est manifestement pas considérée comme illicite. L'obligation de poursuivre en vertu des traités qui contiennent des dispositions *aut dedere aut punire* ouvre la porte à une compétence fondée sur la nature odieuse du crime plutôt que sur les liens de territorialité ou de nationalité (que ce soit celle de l'auteur ou de la victime). Les conventions de Genève de 1949 confirment cette possibilité, et sont largement considérées aujourd'hui comme reflétant le droit international coutumier (voir, par exemple, Cherif Bassiouni, *International Criminal Law*, vol. III: *Enforcement*, 2e éd., 1999, p. 228; Theodor Meron, «International Criminalization of Internal Atrocities», *AJIL*, 1995, vol. 89, p. 576).

47. Les tendances contemporaines, qui reflètent les relations internationales à l'aube du nouveau siècle, sont frappantes. On tend à retenir des chefs de compétence autres que la territorialité. La compétence reposant sur les «effets» ou l'«impact» a été adoptée aussi bien par les Etats-Unis que, sous certaines conditions, par l'Union européenne. La compétence reposant sur la personnalité passive, considérée pendant si longtemps

the legislation of various countries (the United States, Ch. 113A, 1986 Omnibus Diplomatic and Antiterrorism Act; France, Art. 689, Code of Criminal Procedure, 1975), and today meets with relatively little opposition, at least so far as a particular category of offences is concerned.

48. In civil matters we already see the beginnings of a very broad form of extraterritorial jurisdiction. Under the Alien Tort Claims Act, the United States, basing itself on a law of 1789, has asserted a jurisdiction both over human rights violations and over major violations of international law, perpetrated by non-nationals overseas. Such jurisdiction, with the possibility of ordering payment of damages, has been exercised with respect to torture committed in a variety of countries (Paraguay, Chile, Argentina, Guatemala), and with respect to other major human rights violations in yet other countries. While this unilateral exercise of the function of guardian of international values has been much commented on, it has not attracted the approbation of States generally.

49. Belgium — and also many writers on this subject — find support for the exercise of a universal criminal jurisdiction *in absentia* in the "*Lotus*" case. Although the case was clearly decided on the basis of jurisdiction over damage to a vessel of the Turkish navy and to Turkish nationals, it is the famous dictum of the Permanent Court which has attracted particular attention. The Court stated that:

> "[T]he first and foremost restriction imposed by international law upon a State is that — failing the existence of a permissive rule to the contrary — it may not exercise its power in any form in the territory of another State. In this sense jurisdiction is certainly territorial; it cannot be exercised by a State outside its territory except by virtue of a permissive rule derived from international custom or convention.
>
> It does not, however, follow that international law prohibits a State from exercising jurisdiction in its own territory, in respect of any case which relates to acts which have taken place abroad, and in which it cannot rely on some permissive rule of international law. Such a view would only be tenable if international law contained a general prohibition to States to extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property and acts outside their territory, and if, as an exception to this general prohibition, it allowed States to do so in certain specific cases. But this is certainly not the case under international law as it stands at present. Far from laying down a general prohibition to the effect that States may not extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property and acts outside their territory, it leaves them in this respect a wide measure of discretion which is only

comme controversée, est maintenant non seulement consacrée dans la législation de divers pays (les Etats-Unis, chap. 113A, 1986 *Omnibus Diplomatic and Antiterrorism Act*; la France, art. 689, Code de procédure pénale, 1975), mais ne rencontre aujourd'hui guère d'opposition, à tout le moins en ce qui concerne une catégorie particulière d'infractions.

48. En matière civile, nous assistons déjà à l'apparition d'une forme très large de compétence extraterritoriale. En vertu de leur loi sur les dommages causés aux étrangers (*Alien Tort Claims Act*), les Etats-Unis, se fondant sur une loi de 1789, ont établi leur compétence en ce qui concerne tant les violations des droits de l'homme que les violations majeures du droit international, commises par des non-nationaux à l'étranger. Cette compétence, avec la faculté d'ordonner le paiement de dommages-intérêts, a été exercée à l'égard d'actes de torture commis dans divers pays (Paraguay, Chili, Argentine, Guatemala) et d'autres violations majeures des droits de l'homme commises dans d'autres pays encore. Si cet exercice unilatéral de la fonction de gardien des valeurs internationales a été très commenté, il n'a pas d'une manière générale suscité l'approbation des Etats.

49. La Belgique — et aussi de nombreux auteurs qui ont écrit sur ce sujet — trouve dans l'affaire du *Lotus* une justification pour l'exercice d'une compétence pénale universelle par défaut. Bien qu'il soit clair que l'affaire a été tranchée sur le fondement de la compétence pour des dommages causés à un navire de la flotte turque et à des nationaux turcs, c'est la célèbre observation incidente de la Cour permanente qui a particulièrement retenu l'attention. La Cour a déclaré :

> «Or, la limitation primordiale qu'impose le droit international à l'Etat est celle d'exclure — sauf l'existence d'une règle permissive contraire — tout exercice de sa puissance sur le territoire d'un autre Etat. Dans ce sens, la juridiction est certainement territoriale; elle ne pourrait être exercée hors du territoire, sinon en vertu d'une règle permissive découlant du droit international coutumier ou d'une convention.
>
> Mais il ne s'ensuit pas que le droit international défend à un Etat d'exercer, dans son propre territoire, sa juridiction dans toute affaire où il s'agit de faits qui se sont passés à l'étranger et où il ne peut s'appuyer sur une règle permissive du droit international. Pareille thèse ne saurait être soutenue que si le droit international défendait, d'une manière générale, aux Etats d'atteindre par leurs lois et de soumettre à la juridiction de leurs tribunaux des personnes, des biens et des actes hors du territoire, et si, par dérogation à cette règle générale prohibitive, il permettait aux Etats de ce faire dans des cas spécialement déterminés. Or, tel n'est certainement pas l'état actuel du droit international. Loin de défendre d'une manière générale aux Etats d'étendre leurs lois et leur juridiction à des personnes, des biens et des actes hors du territoire, il leur laisse, à cet égard, une large liberté, qui n'est limitée que dans quelques cas par des règles

limited in certain cases by prohibitive rules; as regards other cases, every State remains free to adopt the principles which it regards as best and most suitable." (*P.C.I.J., Series A, No. 10*, pp. 18-19.)

The Permanent Court acknowledged that consideration had to be given as to whether these principles would apply equally in the field of criminal jurisdiction, or whether closer connections might there be required. The Court noted the importance of the territorial character of criminal law but also the fact that all or nearly all systems of law extend their action to offences committed outside the territory of the State which adopts them, and they do so in ways which vary from State to State. After examining the issue the Court finally concluded that for an exercise of extraterritorial criminal jurisdiction (other than within the territory of another State) it was equally necessary to "prove the existence of a principle of international law restricting the discretion of States as regards criminal legislation".

50. The application of this celebrated dictum would have clear attendant dangers in some fields of international law. (See, on this point, Judge Shahabuddeen's dissenting opinion in the case concerning *Legality of the Threat or Use of Nuclear Weapons, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1996*, pp. 394-396.) Nevertheless, it represents a continuing potential in the context of jurisdiction over international crimes.

51. That being said, the dictum represents the high water mark of laissez-faire in international relations, and an era that has been significantly overtaken by other tendencies. The underlying idea of universal jurisdiction properly so-called (as in the case of piracy, and possibly in the Geneva Conventions of 1949), as well as the *aut dedere aut prosequi* variation, is a common endeavour in the face of atrocities. The series of multilateral treaties with their special jurisdictional provisions reflect a determination by the international community that those engaged in war crimes, hijacking, hostage taking, torture should not go unpunished. Although crimes against humanity are not yet the object of a distinct convention, a comparable international indignation at such acts is not to be doubted. And those States and academic writers who claim the right to act unilaterally to assert a universal criminal jurisdiction over persons committing such acts, invoke the concept of acting as "agents for the international community". This vertical notion of the authority of action is significantly different from the horizontal system of international law envisaged in the "*Lotus*" case.

At the same time, the international consensus that the perpetrators of international crimes should not go unpunished is being advanced by a flexible strategy, in which newly established international criminal tribunals, treaty obligations and national courts all have their part to play. We reject the suggestion that the battle against impunity is "made over" to international treaties and tribunals, with national courts having no com-

prohibitives; pour les autres cas, chaque Etat reste libre d'adopter les principes qu'il juge les meilleurs et les plus convenables.» (*C.P.J.I. série A n° 10*, p. 18-19.)

La Cour permanente a reconnu qu'il fallait examiner si ces principes s'appliqueraient également dans le domaine de la juridiction pénale ou si, dans ce domaine, des liens plus étroits pourraient être requis. La Cour a noté l'importance du caractère territorial du droit pénal mais aussi le fait que tous ou presque tous les systèmes de droit étendaient leur action à des infractions commises hors du territoire de l'Etat qui les adoptait, et qu'ils le faisaient sous des formes variables d'un Etat à l'autre. Après avoir examiné la question, la Cour a finalement conclu que, pour l'exercice d'une compétence pénale extraterritoriale (ailleurs que sur le territoire d'un autre Etat), il était également nécessaire de «prouver l'existence d'un principe de droit international restreignant le pouvoir discrétionnaire des Etats en ce qui concerne la législation pénale».

50. L'application de ce *dictum* célèbre serait manifestement dangereuse dans certains domaines du droit international. (Voir, sur ce point, l'opinion dissidente de M. Shahabuddeen dans l'affaire de la *Licéité de la menace ou de l'emploi d'armes nucléaires, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1996*, p. 394-396.) Elle reste néanmoins toujours possible dans le contexte de la compétence à l'égard des crimes internationaux.

51. Cela dit, cette observation incidente correspond à l'apogée du laissez-faire dans les relations internationales, et à une époque qui a été sensiblement dépassée par d'autres tendances. L'idée qui sous-tend la compétence universelle proprement dite (comme dans le cas de la piraterie et, peut-être, des conventions de Genève de 1949), ainsi que la variante *aut dedere aut prosequi*, est qu'il faut agir de concert face aux atrocités. La série de traités multilatéraux avec leurs dispositions juridictionnelles spéciales montre que la communauté internationale est résolue à agir pour que ceux qui commettent des crimes de guerre, des «détournements» d'aéronefs, des prises d'otages ou des actes de torture ne demeurent pas impunis. Bien que les crimes contre l'humanité ne fassent pas encore l'objet d'une convention distincte, on ne peut douter que de tels actes suscitent une indignation internationale comparable. Et les Etats et auteurs qui revendiquent le droit d'agir unilatéralement pour établir une compétence pénale universelle à l'égard des personnes commettant de tels actes invoquent la notion d'action en qualité de «représentants de la communauté internationale». Ce concept vertical du pouvoir d'agir est sensiblement différent du système horizontal de droit international envisagé dans l'affaire du *Lotus*.

Dans le même temps, le consensus international selon lequel les auteurs de crimes internationaux ne doivent pas demeurer impunis est promu par une stratégie souple, dans le cadre de laquelle les tribunaux pénaux internationaux nouvellement créés, les obligations conventionnelles et les juridictions nationales ont tous leur rôle à jouer. Nous repoussons l'idée que la lutte contre l'impunité est «transférée» aux traités et tribunaux inter-

petence in such matters. Great care has been taken when formulating the relevant treaty provisions not to exclude other grounds of jurisdiction that may be exercised on a voluntary basis. (See Article 4 (3), Hague Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft, 1970; Article 5 (3), International Convention against Taking of Hostages, 1979; Article 5 (3), Convention against Torture; Article 9, Statute of the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia; and Article 19, Rome Statute of the International Criminal Court.)

52. We may thus agree with the authors of *Oppenheim's International Law* (9th ed., p. 998), that:

> "While no general rule of positive international law can as yet be asserted which gives to states the right to punish foreign nationals for crimes against humanity in the same way as they are, for instance, entitled to punish acts of piracy, there are clear indications pointing to the gradual evolution of a significant principle of international law to that effect."

* * *

53. This brings us once more to the particular point that divides the Parties in this case: is it a precondition of the assertion of universal jurisdiction that the accused be within the territory?

54. Considerable confusion surrounds this topic, not helped by the fact that legislators, courts and writers alike frequently fail to specify the precise temporal moment at which any such requirement is said to be in play. Is the presence of the accused within the jurisdiction said to be required at the time the offence was committed? At the time the arrest warrant is issued? Or at the time of the trial itself? An examination of national legislation, cases and writings reveals a wide variety of temporal linkages to the assertion of jurisdiction. This incoherent practice cannot be said to evidence a precondition to any exercise of universal criminal jurisdiction. The fact that in the past the only clear example of an agreed exercise of universal jurisdiction was in respect of piracy, *outside of any territorial jurisdiction*, is not determinative. The only prohibitive rule repeated by the Permanent Court in the "*Lotus*" case) is that criminal jurisdiction should not be exercised, without permission, within the territory of another State. The Belgian arrest warrant envisaged the arrest of Mr. Yerodia in Belgium, or the possibility of his arrest in third States at the discretion of the States concerned. This would in principle seem to violate no existing prohibiting rule of international law.

55. In criminal law, in particular, it is said that evidence-gathering requires territorial presence. But this point goes to *any* extraterritoriality, including those that are well established and not just to universal jurisdiction.

56. Some jurisdictions provide for trial *in absentia*; others do not. If it

nationaux, les tribunaux nationaux n'ayant pas compétence en la matière. On a pris grand soin, lorsqu'on a formulé les dispositions conventionnelles pertinentes, de ne pas exclure d'autres chefs de compétence, laquelle peut être exercée sur une base volontaire. (Voir l'article 4, par. 3, de la convention de La Haye pour la répression de la capture illicite d'aéronefs (1970); l'article 5, par. 3, de la convention internationale contre la prise d'otages (1979); l'article 5, par. 3, de la convention contre la torture; l'article 9 du Statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, et l'article 19 du Statut de Rome de la Cour pénale internationale.)

52. Nous pouvons donc déclarer avec les auteurs d'*Oppenheim's International Law* (9e éd., p. 998) que :

> « Si l'on ne peut encore faire valoir aucune règle générale du droit international positif qui donne aux Etats le droit de punir des étrangers pour des crimes contre l'humanité de la même manière qu'ils sont, par exemple, habilités à punir les actes de piraterie, il existe des indications claires qu'un principe important du droit international se fait progressivement jour à cet effet. »

* * *

53. Cela nous ramène au point particulier qui divise les Parties en l'espèce : la présence de l'accusé sur le territoire est-elle une condition préalable à l'exercice de la compétence universelle ?

54. Il existe une confusion considérable à ce sujet, et le fait que les législateurs et les tribunaux, comme les auteurs, omettent fréquemment de dire à quel moment précis une telle condition serait opérante ne contribue pas à la dissiper. L'accusé doit-il être présent dans la juridiction au moment où l'infraction est commise ? Au moment où le mandat d'arrêt est délivré ? Ou au moment du procès lui-même ? Un examen de la législation nationale, de la jurisprudence et de la doctrine fait apparaître une grande variété de liens temporels pour l'exercice de la compétence. On ne peut dire que cette pratique incohérente atteste l'existence d'une condition préalable à tout exercice de la compétence universelle. Le fait que par le passé le seul exemple clair d'un exercice accepté de la compétence universelle soit en matière de piraterie, *en dehors de toute juridiction territoriale*, n'est pas déterminant. La seule prohibition (reprise par la Cour permanente dans l'affaire du *Lotus*) est que la compétence pénale ne doit pas être exercée sans autorisation sur le territoire d'un autre Etat. Le mandat d'arrêt belge envisageait que M. Yerodia serait arrêté en Belgique, ou la possibilité qu'il le soit dans des Etats tiers à la discrétion des Etats concernés. En principe, cela ne semblerait violer aucune prohibition existante du droit international.

55. En droit pénal, en particulier, on dit que la réunion des preuves exige la présence territoriale. Mais cela vaut pour *toute* extraterritorialité, y compris celles qui sont bien établies et pas seulement la compétence universelle.

56. Certains pays prévoient le jugement par défaut ; d'autres non. Si

is said that a person must be within the jurisdiction at the time of the trial itself, that may be a prudent guarantee for the right of fair trial but has little to do with bases of jurisdiction recognized under international law.

57. On what basis is it claimed, alternatively, that an arrest warrant may not be issued for non-nationals in respect of offences occurring outside the jurisdiction? The textual provisions themselves of the 1949 Geneva Convention and the First Additional Protocol give no support to this view. The great treaties on aerial offences, hijacking, narcotics and torture are built around the concept of *aut dedere aut prosequi*. *Definitionally, this envisages presence on the territory*. There cannot be an obligation to extradite someone you choose not to try unless that person is within your reach. National legislation, enacted to give effect to these treaties, quite naturally also may make mention of the necessity of the presence of the accused. These sensible realities are critical for the obligatory exercise of *aut dedere aut prosequi* jurisdiction, but cannot be interpreted *a contrario* so as to exclude a voluntary exercise of a universal jurisdiction.

58. If the underlying purpose of designating certain acts as international crimes is to authorize a wide jurisdiction to be asserted over persons committing them, there is no rule of international law (and certainly not the *aut dedere* principle) which makes illegal co-operative overt acts designed to secure their presence within a State wishing to exercise jurisdiction.

* * *

59. If, as we believe to be the case, a State may choose to exercise a universal criminal jurisdiction *in absentia*, it must also ensure that certain safeguards are in place. They are absolutely essential to prevent abuse and to ensure that the rejection of impunity does not jeopardize stable relations between States.

No exercise of criminal jurisdiction may occur which fails to respect the inviolability or infringes the immunities of the person concerned. We return below to certain aspects of this facet, but will say at this juncture that commencing an investigation on the basis of which an arrest warrant may later be issued does not of itself violate those principles. The function served by the international law of immunities does not require that States fail to keep themselves informed.

A State contemplating bringing criminal charges based on universal jurisdiction must first offer to the national State of the prospective accused person the opportunity itself to act upon the charges concerned. The Court makes reference to these elements in the context of this case at paragraph 16 of its Judgment.

Further, such charges may only be laid by a prosecutor or juge d'instruction who acts in full independence, without links to or control

l'on dit qu'une personne doit se trouver dans la juridiction au moment du procès lui-même, cela peut constituer une garantie prudente du droit à un procès équitable mais n'a guère de rapport avec les chefs de compétence reconnus en droit international.

57. Sur quel fondement avance-t-on, à défaut, qu'un mandat d'arrêt ne peut être émis à l'encontre de non-nationaux s'agissant d'infractions commises hors de la juridiction ? Le texte lui-même des dispositions de la convention de Genève de 1949 et du premier protocole additionnel n'étaye pas ce point de vue. Les grands traités sur les infractions aériennes, le détournement d'aéronefs, les stupéfiants et la torture s'articulent autour du principe *aut dedere aut prosequi*. *Par définition, cela implique la présence sur le territoire*. Vous ne pouvez être tenu d'extrader quelqu'un que vous choisissez de ne pas juger si vous ne pouvez vous assurer de sa personne. Les lois nationales, adoptées pour donner effet à ces traités, mentionnent aussi, tout naturellement, la nécessité de la présence de l'accusé. Ces réalités raisonnables sont critiques pour l'exercice obligatoire de la compétence *aut dedere aut prosequi*, mais ne peuvent être interprétées *a contrario de manière à exclure* un exercice volontaire d'une compétence universelle.

58. Si l'objectif fondamental de la désignation de certains actes comme crimes internationaux est d'autoriser l'exercice d'une large compétence à l'égard des personnes qui les commettent, il n'y a pas de règle du droit international (et certainement pas le principe *aut dedere*) qui rende illicites les actes publics de coopération visant à obtenir la présence de ces personnes sur le territoire d'un Etat souhaitant exercer sa compétence.

* * *

59. Si, comme nous le pensons, un Etat peut choisir d'exercer une compétence pénale universelle par défaut, il doit aussi veiller à ce que certaines garanties soient en place. Celles-ci sont absolument essentielles pour prévenir les abus et faire en sorte que le rejet de l'impunité ne compromette pas la stabilité des relations entre les Etats.

Aucun exercice de la compétence pénale ne peut intervenir qui ne respecterait pas l'inviolabilité ou porterait atteinte aux immunités de la personne concernée. Nous revenons ci-après sur certains aspects de ce point, mais nous déclarons à ce stade qu'ouvrir une enquête sur la base de laquelle un mandat d'arrêt pourra ultérieurement être délivré ne viole pas en soi ces principes. La fonction que sert le droit international des immunités n'exige pas des Etats qu'ils ne se tiennent pas informés.

Un Etat envisageant d'exercer l'action pénale sur la base de la compétence universelle doit d'abord donner à l'Etat de nationalité de la personne qui pourra être accusée la possibilité de donner suite aux accusations en cause. La Cour évoque ces éléments dans le cadre de la présente affaire au paragraphe 16 de son arrêt.

En outre, de telles accusations ne peuvent être portées que par un procureur ou un juge d'instruction qui agit en toute indépendance, sans liens

by the government of that State. Moreover, the desired equilibrium between the battle against impunity and the promotion of good inter-State relations will only be maintained if there are some special circumstances that do require the exercise of an international criminal jurisdiction and if this has been brought to the attention of the prosecutor or juge d'instruction. For example, persons related to the victims of the case will have requested the commencement of legal proceedings.

* * *

60. It is equally necessary that universal criminal jurisdiction be exercised only over those crimes regarded as the most heinous by the international community.

61. Piracy is the classical example. This jurisdiction was, of course, exercised on the high seas and not as an enforcement jurisdiction within the territory of a non-agreeing State. But this historical fact does not mean that universal jurisdiction only exists with regard to crimes committed on the high seas or in other places outside national territorial jurisdiction. Of decisive importance is that this jurisdiction was regarded as lawful because the international community regarded piracy as damaging to the interests of all. War crimes and crimes against humanity are no less harmful to the interests of all because they do not usually occur on the high seas. War crimes (already since 1949 perhaps a treaty-based provision for universal jurisdiction) may be added to the list. The specification of their content is largely based upon the 1949 Conventions and those parts of the 1977 Additional Protocols that reflect general international law. Recent years have also seen the phenomenon of an alignment of national jurisdictional legislation on war crimes, specifying those crimes under the statutes of the ICTY, ICTR and the intended ICC.

62. The substantive content of the concept of crimes against humanity, and its status as crimes warranting the exercise of universal jurisdiction, is undergoing change. Article 6 (*c*) of the Charter of the International Military Tribunal of 8 August 1945 envisaged them as a category linked with those crimes over which the Tribunal had jurisdiction (war crimes, crimes against the peace). In 1950 the International Law Commission defined them as murder, extermination, enslavement, deportation or other inhuman acts perpetrated on the citizen population, or persecutions on political, racial or religious grounds if in exercise of, or connection with, any crime against peace or a war crime (*Yearbook of the International Law Commission*, 1950, Principle VI (*c*), pp. 374-377). Later definitions of crimes against humanity both widened the subject-matter, to include such offences as torture and rape, and de-coupled the link to other earlier established crimes. Crimes against humanity are now regarded as a distinct category. Thus the 1996 Draft Code of Crimes

avec le gouvernement de cet Etat ni contrôle de ce dernier. De plus, l'équilibre souhaité entre la lutte contre l'impunité et la promotion de bonnes relations interétatiques ne sera maintenu que s'il existe des circonstances spéciales qui exigent effectivement l'exercice d'une compétence pénale internationale et si elles ont été portées à l'attention du procureur ou du juge d'instruction. Par exemple, que des personnes liées aux victimes aient demandé qu'une action en justice soit engagée.

* * *

60. Il est également nécessaire que la compétence pénale universelle ne soit exercée qu'à l'égard des crimes considérés comme les plus odieux par la communauté internationale.

61. La piraterie est l'exemple classique. La compétence était, bien entendu, exercée en haute mer et non en tant que compétence d'exécution sur le territoire d'un Etat qui n'était pas d'accord. Mais ce fait historique ne signifie pas que la compétence universelle n'existe qu'à l'égard des crimes commis en haute mer ou en d'autres lieux ne relevant de la juridiction territoriale d'aucun Etat. Il est d'une importance décisive que cette compétence était considérée comme licite parce que la communauté internationale considérait la piraterie comme préjudiciable aux intérêts de tous. Les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité ne sont pas moins préjudiciables aux intérêts de tous parce qu'ils ne sont pas habituellement commis en haute mer. Les crimes de guerre (depuis 1949 déjà, peut-être une disposition conventionnelle en faveur de la compétence universelle) peuvent être ajoutés à la liste. La définition de leur contenu repose largement sur les conventions de 1949 et les sections des protocoles additionnels de 1977 qui correspondent au droit international général. On a aussi vu ces dernières années un phénomène d'alignement des législations nationales sur la compétence en matière de crimes de guerre, visant les crimes définis dans les statuts du TPIY, du TPIR et de la future CPI.

62. La substance de la notion de crimes contre l'humanité, et le statut de crimes justifiant de l'exercice de la compétence universelle que ceux-ci revêtent, est en train d'évoluer. L'article 6 *c)* du Statut du Tribunal militaire international du 8 août 1945 les envisageait comme une catégorie liée aux crimes dont le Tribunal était compétent pour connaître (crimes de guerre, crimes contre la paix). En 1950, la Commission du droit international les définissait comme l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation ou tout autre acte inhumain commis contre toute population civile, ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux, lorsque ces actes ou persécutions sont commis à la suite d'un crime contre la paix ou d'un crime de guerre, ou en liaison avec ces crimes (rapport de la CDI, 1950, document A/1316, principe VI *c)*, p. 15). Des définitions ultérieures des crimes contre l'humanité ont à la fois étendu la matière de manière à couvrir des crimes comme la torture et le viol, et supprimé le lien avec d'autres crimes établis antérieu-

against the Peace and Security of Mankind, adopted by the International Law Commission at its 48th session, provides that crimes against humanity:

> "means any of the following acts, when committed in a systematic manner or on a large scale and instigated or directed by a Government or any organization or group:
>
> (a) Murder;
> (b) Extermination;
> (c) Torture;
> (d) Enslavement;
> (e) Persecution on political, racial, religious or ethnic grounds;
>
> (f) Institutionalized discrimination on racial, ethnic or religious grounds involving the violation of fundamental human rights and freedoms and resulting in seriously disadvantaging a part of the population;
> (g) Arbitrary deportation or forcible transfer of population;
>
> (h) Arbitrary imprisonment;
> (i) Forced disappearance of persons;
> (j) Rape, enforced prostitution and other forms of sexual abuse;
>
> (k) Other inhumane acts which severely damage physical or mental integrity, health or human dignity, such as mutilation and severe bodily harm".

63. The Belgian legislation of 1999 asserts a universal jurisdiction over acts broadly defined as "grave breaches of international humanitarian law", and the list is a compendium of war crimes and the Draft Codes of Offences listing of crimes against humanity, with genocide being added. Genocide is also included as a listed "crime against humanity" in the 1968 Convention on the Non-Applicability of Statutes of Limitation to War Crimes and Crimes against Humanity, as well as being included in the ICTY, ICTR and ICC Statutes.

64. The arrest warrant issued against Mr. Yerodia accuses him both of war crimes and of crimes against humanity. As regards the latter, charges of incitement to racial hatred, which are said to have led to murders and lynchings, were specified. Fitting of this charge within the generally understood substantive context of crimes against humanity is not without its problems. "Racial hatred" would need to be assimilated to "persecution on racial grounds", or, on the particular facts, to mass murder and extermination. Incitement to perform any of these acts is not in terms listed in the usual definitions of crimes against humanity, nor is it explicitly mentioned in the Statutes of the ICTY or the ICTR, nor in the Rome

ment. Les crimes contre l'humanité sont maintenant considérés comme une catégorie distincte. Ainsi, le projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité adopté en 1996 par la Commission du droit international, à sa 48e session, dispose qu'on entend par crime contre l'humanité :

> «le fait de commettre, d'une manière systématique ou sur une grande échelle et à l'instigation ou sous la direction d'un gouvernement, d'une organisation ou d'un groupe, l'un des actes ci-après :
>
> a) le meurtre ;
> b) l'extermination ;
> c) la torture ;
> d) la réduction en esclavage ;
> e) les persécutions pour des motifs politiques, raciaux, religieux ou ethniques ;
> f) la discrimination institutionnalisée pour des motifs raciaux, ethniques ou religieux comportant la violation des libertés et droits fondamentaux de l'être humain et ayant pour résultat de défavoriser gravement une partie de la population ;
> g) la déportation ou le transfert forcé de populations, opérés de manière arbitraire ;
> h) l'emprisonnement arbitraire ;
> i) la disparition forcée de personnes ;
> j) le viol, la contrainte à la prostitution et les autres formes de violence sexuelle ;
> k) d'autres actes inhumains qui portent gravement atteinte à l'intégrité physique ou mentale, à la santé ou à la dignité humaine, tels que mutilations et sévices graves».

63. La législation belge de 1999 établit une compétence universelle à l'égard d'actes largement définis comme des «violations graves du droit international humanitaire», et la liste de ces actes comprend les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité visés dans le projet de code des crimes, auxquels le génocide a été ajouté. Le génocide figure également en tant que «crime contre l'humanité» dans la convention de 1968 sur l'imprescriptibilité des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité, tels que dans les statuts du TPIY, du TPIR et de la CPI.

64. Le mandat d'arrêt émis contre M. Yerodia accuse celui-ci aussi bien de crimes de guerre que de crimes contre l'humanité. En ce qui concerne ces derniers, des incitations à la haine raciale, dont il est allégué qu'elles ont entraîné des meurtres et des lynchages, étaient visées. Faire entrer cette accusation dans le cadre substantiel tel qu'il est généralement compris des crimes contre l'humanité n'est pas sans poser problème. Il faudrait assimiler la «haine raciale» à la «persécution pour des motifs raciaux» ou, compte tenu des faits de l'espèce, aux massacres et à l'extermination. L'incitation à la commission de l'un quelconque de ces actes ne figure pas dans les définitions usuelles des crimes contre l'humanité et

Statute for the ICC. However, Article 7 (1) of the ICTY and Article 6 (1) of the ICTR do stipulate that

> "any person who planned, instigated, ordered, committed or otherwise aided or abetted in the planning, preparation or execution of a crime referred to [in the relevant articles: crimes against humanity being among them] shall be individually responsible for the crime".

In the *Akayesu* Judgment (96-4-T) a Chamber of the ICTR has held that liability for a crime against humanity includes liability through incitement to commit the crime concerned (paras. 481-482). The matter is dealt with in a comparable way in Article 25 (3) of the Rome Statute.

65. It would seem (without in any way pronouncing upon whether Mr. Yerodia did or did not perform the acts with which he is charged in the warrant) that the acts alleged do fall within the concept of "crimes against humanity" and would be within that small category in respect of which an exercise of universal jurisdiction is not precluded under international law.

* * *

66. A related point can usefully be dealt with at this juncture. Belgium contended that, regardless of how international law stood on the matter of universal jurisdiction, it had in fact exercised no such jurisdiction. Thus, according to Belgium, there was neither a violation of any immunities that Mr. Yerodia might have, nor any infringement of the sovereignty of the Congo. To this end, Belgium, in its Counter-Memorial, observed that immunity from enforcement of the warrant was carefully provided for "representatives of foreign States who visit Belgium on the basis of any official invitation. In such circumstances, the warrant makes clear that the person concerned would be immune from enforcement in Belgium" (Counter-Memorial of Belgium, para. 3.12). Belgium further observed that the arrest warrant

> "has no legal effect at all either in or as regards the DRC. Although the warrant was circulated internationally for information by Interpol in June 2000, it was not the subject of a Red Notice. Even had it been, the legal effect of Red Notices is such that, for the DRC, it would not have amounted to a request for provisional arrest, let alone a formal request for extradition." (Counter-Memorial of Belgium, para. 3.1.12.) *[Translation by the Registry.]*

67. It was explained to the Court that a primary purpose in issuing an international warrant was to learn the whereabouts of a person. Mr. Yerodia's whereabouts were known at all times.

n'est pas non plus explicitement mentionnée dans les statuts du TPIY ou du TPIR, ni dans le Statut de Rome de la CPI. Toutefois, l'article 7 1) du Statut du TPIY et l'article 6 1) du Statut du TPIR stipulent bien que

> «quiconque a planifié, incité à commettre, ordonné, commis ou de toute autre manière aidé et encouragé à planifier, préparer ou exécuter un crime visé [aux articles pertinents : les crimes contre l'humanité en faisant partie] est individuellement responsable dudit crime».

Dans le jugement *Akayesu* (96-4-T), une chambre du TPIR a jugé que la responsabilité d'un crime contre l'humanité comprend la responsabilité de l'incitation à commettre le crime en question (par. 481-482). Cette question est traitée de manière comparable à l'article 25 3) du Statut de Rome.

65. Il semblerait (sans qu'il y ait à se prononcer d'aucune manière sur le point de savoir si M. Yerodia a ou non commis les actes dont il est accusé dans le mandat d'arrêt) que les actes allégués relèvent bien de la notion de «crimes contre l'humanité» et entrent dans la catégorie restreinte de crimes à l'égard desquels l'exercice de la compétence universelle n'est pas exclu en droit international.

* * *

66. Il peut être utile de traiter d'un point connexe à ce stade. La Belgique a affirmé que, quel que soit l'état du droit international sur la question de la compétence universelle, elle n'a pas en fait exercé une telle compétence. Ainsi, selon la Belgique, il n'y a eu ni violation des immunités dont pouvait jouir M. Yerodia, ni atteinte à la souveraineté du Congo. A cette fin, la Belgique, dans son contre-mémoire, fait observer que l'immunité d'exécution du mandat est soigneusement prévue pour les «représentants d'Etats étrangers qui visitent la Belgique suite à une invitation officielle. Dans ces cas, le mandat d'arrêt précise que la personne visée serait à l'abri d'une exécution du mandat d'arrêt en Belgique» (contre-mémoire de la Belgique, par. 1.12). La Belgique fait en outre observer que le mandat d'arrêt

> «n'a aucun effet juridique ni pour la RDC ni sur son territoire. Bien que le mandat ait été diffusé internationalement par Interpol pour information, en juin 2000, à l'époque il n'était pas l'objet d'une notice rouge. Même si cela avait été le cas, la portée juridique d'une notice rouge est telle que, pour la RDC, elle n'aurait pas pu équivaloir à une requête d'arrestation provisoire, ni, à fortiori, à une demande formelle d'extradition.» (Contre-mémoire de la Belgique, par. 3.1.12.)

67. On a expliqué à la Cour qu'un des premiers objectifs de l'émission d'un mandat international était de découvrir où se trouvait une personne. L'endroit où se trouvait M. Yerodia a toujours été connu.

68. We have not found persuasive the answers offered by Belgium to a question put to it by Judge Koroma, as to what the *purpose* of the warrant was, if it was indeed so carefully formulated as to render it unenforceable.

69. We do not feel it can be said that, given these explanations by Belgium, there was no exercise of jurisdiction as such that could attract immunity or infringe the Congo's sovereignty. If a State issues an arrest warrant against the national of another State, that other State is entitled to treat it as such — certainly unless the issuing State draws to the attention of the national State the clauses and provisions said to vacate the warrant of all efficacy. Belgium has conceded that the purpose of the international circulation of the warrant was "to establish a legal basis for the arrest of Mr. Yerodia — abroad and his subsequent extradition to Belgium". An international arrest warrant, even though a Red Notice has not yet been linked, is analogous to the locking-on of radar to an aircraft: it is already a statement of willingness and ability to act and as such may be perceived as a threat so to do at a moment of Belgium's choosing. Even if the action of a third State is required, the ground has been prepared.

* * *

70. We now turn to the findings of the Court on the impact of the issue of circulation of the warrant on the inviolability and immunity of Mr. Yerodia.

71. As to the matter of immunity, although we agree in general with what has been said in the Court's Judgment with regard to the specific issue put before it, we nevertheless feel that the approach chosen by the Court has to a certain extent transformed the character of the case before it. By focusing exclusively on the immunity issue, while at the same time bypassing the question of jurisdiction, the impression is created that immunity has value *per se*, whereas in reality it is an exception to a normative rule which would otherwise apply. It reflects, therefore, an interest which in certain circumstances prevails over an otherwise predominant interest; it is an exception to a jurisdiction which normally can be exercised and it can only be invoked when the latter exists. It represents an interest of its own that must always be balanced, however, against the interest of that norm to which it is an exception.

72. An example is the evolution the concept of State immunity in civil law matters has undergone over time. The original concept of absolute immunity, based on status (*par in parem non habet imperium*), has been replaced by that of restrictive immunity, within the latter a distinction was made between *acta jure imperii* and *acta jure gestionis* but immunity is granted only for the former. The meaning of these two notions is not carved in stone, however; it is subject to a continuously changing inter-

68. Nous n'avons pas jugé persuasives les réponses données par la Belgique à la question que lui avait posée M. Koroma quant à l'*objectif* du mandat, si celui-ci était effectivement formulé avec tant de soin qu'il en était inexécutable.

69. Nous ne pensons pas que l'on puisse dire que, étant donné ces explications de la Belgique, il n'y a pas eu un exercice de la compétence susceptible de faire jouer l'immunité ou de porter atteinte à la souveraineté du Congo. Si un Etat émet un mandat d'arrêt contre le national d'un autre Etat, cet autre Etat a le droit de considérer ce mandat comme tel — assurément si l'Etat qui l'émet n'appelle pas l'attention de l'Etat national sur les clauses et dispositions du mandat qui lui ôteraient toute efficacité. La Belgique a admis que l'objectif de la diffusion internationale du mandat était «d'établir un fondement juridique pour l'arrestation de M. Yerodia ... à l'étranger et son extradition subséquente vers la Belgique». La délivrance d'un mandat d'arrêt international, même si celui-ci n'est pas encore accompagné d'une notice rouge, est analogue au verrouillage d'un radar sur un aéronef: c'est déjà une déclaration de la volonté et de la capacité d'agir et, en tant que telle, elle peut être perçue comme une menace de le faire au moment que la Belgique choisira. Même si l'action d'un Etat tiers est requise, le terrain a été préparé.

* * *

70. Nous allons maintenant nous pencher sur les conclusions de la Cour en ce qui concerne les effets de l'émission de la diffusion du mandat sur l'inviolabilité et l'immunité de M. Yerodia.

71. S'agissant de l'immunité, bien que nous souscrivions d'une manière générale à ce qui est dit dans l'arrêt de la Cour en ce qui concerne la question spécifique qui lui était posée, nous estimons néanmoins que la démarche choisie par la Cour a dans une certaine mesure transformé la nature de l'affaire dont elle était saisie. En se concentrant exclusivement sur la question de l'immunité, et en évitant simultanément la question de la compétence, on crée l'impression que l'immunité a une valeur en soi, alors qu'en réalité il s'agit d'une exception à une règle normative qui autrement s'appliquerait. Elle reflète donc un intérêt qui dans certaines circonstances prévaut sur un intérêt qui autrement serait prédominant; il s'agit d'une dérogation à une compétence qui normalement peut s'exercer, et elle ne peut être invoquée que quand cette dernière existe. Elle représente un intérêt en soi, mais qui doit néanmoins toujours être mis en balance avec l'intérêt de la norme à laquelle elle déroge.

72. Un exemple en est donné par l'évolution au fil du temps de l'immunité des Etats en matière civile. Le concept initial d'immunité absolue, fondé sur le statut (*par in parem non habet imperium*), a été remplacé par celui d'immunité restreinte; dans le cadre de cette dernière, une distinction a été faite entre *acta jure imperii* et *acta jure gestionis* et l'immunité n'est accordée que pour les premiers. La signification de ces deux notions n'est cependant pas gravée dans la pierre; elle est sujette à

pretation which varies with time reflecting the changing priorities of society.

73. A comparable development can be observed in the field of international criminal law. As we said in paragraph 49, a gradual movement towards bases of jurisdiction other than territoriality can be discerned. This slow but steady shifting to a more extensive application of extra-territorial jurisdiction by States reflects the emergence of values which enjoy an ever-increasing recognition in international society. One such value is the importance of the punishment of the perpetrators of international crimes. In this respect it is necessary to point out once again that this development not only has led to the establishment of new international tribunals and treaty systems in which new competences are attributed to national courts but also to the recognition of other, non-territorially based grounds of national jurisdiction (see paragraph 51 above).

74. The increasing recognition of the importance of ensuring that the perpetrators of serious international crimes do not go unpunished has had its impact on the immunities which high State dignitaries enjoyed under traditional customary law. Now it is generally recognized that in the case of such crimes, which are often committed by high officials who make use of the power invested in the State, immunity is never substantive and thus cannot exculpate the offender from personal criminal responsibility. It has also given rise to a tendency, in the case of international crimes, to grant procedural immunity from jurisdiction only for as long as the suspected State official is in office.

75. These trends reflect a balancing of interests. On the one scale, we find the interest of the community of mankind to prevent and stop impunity for perpetrators of grave crimes against its members; on the other, there is the interest of the community of States to allow them to act freely on the inter-State level without unwarranted interference. A balance therefore must be struck between two sets of functions which are both valued by the international community. Reflecting these concerns, what is regarded as a permissible jurisdiction and what is regarded as the law on immunity are in constant evolution. The weights on the two scales are not set for all perpetuity. Moreover, a trend is discernible that in a world which increasingly rejects impunity for the most repugnant offences, the attribution of responsibility and accountability is becoming firmer, the possibility for the assertion of jurisdiction wider and the availability of immunity as a shield more limited. The law of privileges and immunities, however, retains its importance since immunities are granted to high State officials to guarantee the proper functioning of the network of mutual inter-State relations, which is of paramount importance for a well-ordered and harmonious international system.

une interprétation en évolution permanente qui varie avec le temps pour refléter l'évolution des priorités de la société.

73. On peut observer un phénomène comparable dans le domaine du droit pénal international. Comme nous l'avons dit au paragraphe 49, on peut discerner un passage progressif à des chefs de compétence autres que la territorialité. Cette transition lente mais régulière vers une application plus extensive de leur compétence extraterritoriale par les États reflète l'apparition de valeurs qui sont de plus en plus reconnues au sein de la société internationale. Une de ces valeurs est l'importance qui s'attache au châtiment des auteurs de crimes internationaux. A cet égard, il est nécessaire de souligner une fois encore que ce phénomène non seulement a amené la création de nouveaux tribunaux internationaux et systèmes conventionnels dans le cadre desquels de nouvelles compétences sont attribuées aux tribunaux nationaux, mais aussi la reconnaissance, pour la juridiction nationale, d'autres chefs de compétence, qui ne reposent pas sur le territoire (voir paragraphe 51 ci-dessus).

74. On admet de plus en plus qu'il importe de faire en sorte que les auteurs de crimes internationaux graves ne demeurent pas impunis, et ce fait a eu un impact sur les immunités dont jouissaient les hauts dignitaires de l'Etat en vertu du droit coutumier traditionnel. Il est maintenant généralement admis que dans le cas de tels crimes, qui sont souvent commis par de hauts responsables qui utilisent les pouvoirs dont l'Etat est investi, l'immunité n'est jamais une immunité de fond et ne peut donc exonérer l'auteur du crime de sa responsabilité pénale individuelle. Elle a aussi donné naissance à une tendance, dans le cas des crimes internationaux, à n'accorder l'immunité procédurale de juridiction qu'aussi longtemps que l'agent de l'Etat soupçonné est en fonction.

75. Ces tendances reflètent une mise en balance d'intérêts. D'un côté, il y a l'intérêt de la communauté humaine, à savoir prévenir et faire cesser l'impunité des auteurs de crimes graves commis contre ses membres; de l'autre, il y a l'intérêt de la communauté des Etats, à savoir permettre à ceux-ci d'agir librement au niveau interétatique sans ingérence injustifiée. Il faut donc réaliser un équilibre entre deux séries de fonctions qui sont toutes deux précieuses pour la communauté internationale. Du fait de ces préoccupations, ce qui est considéré comme une compétence autorisée et ce qui est considéré comme le droit de l'immunité sont des notions en évolution constante. Les poids placés sur les deux plateaux de la balance ne s'y sont pas à jamais. En outre, une tendance se fait jour selon laquelle, dans un monde qui rejette de plus en plus l'impunité pour les crimes les plus horribles, l'attribution de la responsabilité et de l'obligation de rendre des comptes devient plus ferme, la possibilité d'établir sa compétence plus large et celle d'invoquer l'immunité pour se protéger plus limitée. Toutefois, le droit des privilèges et immunités conserve son importance puisque les immunités sont conférées aux hauts responsables de l'Etat pour garantir le fonctionnement adéquat du réseau des relations interétatiques, ce qui est d'une importance capitale pour un système international bien ordonné et harmonieux.

76. Such is the backdrop of the case submitted to the Court. Belgium claims that under international law it is permitted to initiate criminal proceedings against a State official who is under suspicion of having committed crimes which are generally condemned by the international community; and it contends that because of the nature of these crimes the individual in question is no longer shielded by personal immunity. The Congo does not deny that a Foreign Minister is responsible in international law for all of his acts. It asserts instead that he has absolute personal immunity from criminal jurisdiction as long as he is in office and that his status must be assimilated in this respect to that of a Head of State (Memorial of Congo, p. 30).

77. Each of the Parties, therefore, gives particular emphasis in its argument to one set of interests referred to above: Belgium to that of the prevention of impunity, the Congo to that of the prevention of unwarranted outside interference as the result of an excessive curtailment of immunities and an excessive extension of jurisdiction.

78. In the Judgment, the Court diminishes somewhat the significance of Belgium's arguments. After having emphasized — and we could not agree more — that the immunity from jurisdiction enjoyed by incumbent Ministers for Foreign Affairs does not mean that they enjoy impunity in respect of any crimes they might have committed (para. 60), the Court goes on to say that these immunities do not represent a bar to criminal prosecution in certain circumstances (para. 61). We feel less than sanguine about examples given by the Court of such circumstances. The chance that a Minister for Foreign Affairs will be tried in his own country in accordance with the relevant rules of domestic law or that his immunity will be waived by his own State is not high as long as there has been no change of power, whereas the existence of a competent international criminal court to initiate criminal proceedings is rare; moreover, it is quite risky to expect too much of a future international criminal court in this respect. The only credible alternative therefore seems to be the possibility of starting proceedings in a foreign court after the suspected person ceases to hold the office of Foreign Minister. This alternative, however, can also be easily forestalled by an unco-operative government that keeps the Minister in office for an as yet indeterminate period.

79. We wish to point out, however, that the frequently expressed conviction of the international community that perpetrators of grave and inhuman international crimes should not go unpunished does not *ipso facto* mean that immunities are unavailable whenever impunity would be the outcome. The nature of such crimes and the circumstances under which they are committed, usually by making use of the State apparatus, makes it less than easy to find a convincing argument for shielding the alleged perpetrator by granting him or her immunity from criminal process. But immunities serve other purposes which have their own intrinsic value and to which we referred in paragraph 77 above. International law

76. Telle est la toile de fond de l'affaire soumise à la Cour. La Belgique affirme qu'en droit international elle est autorisée à engager une action pénale contre un agent de l'État qui est soupçonné d'avoir commis des crimes qui sont généralement condamnés par la communauté internationale; et elle soutient qu'en raison de la nature de ces crimes l'individu en cause n'est plus protégé par son immunité personnelle. Le Congo ne nie pas qu'un ministre des affaires étrangères est au regard du droit international responsable de tous ses actes. Il affirme par contre qu'il jouit d'une immunité personnelle absolue de la juridiction pénale aussi longtemps qu'il est en fonction, et que son statut doit être assimilé à cet égard à celui d'un chef d'État (mémoire du Congo, p. 30).

77. Chacune des Parties accorde donc une importance particulière dans son argumentation à certains des intérêts visés ci-dessus : la Belgique à la prévention de l'impunité, le Congo à la prévention d'ingérences extérieures injustifiées découlant d'une limitation excessive des immunités et d'une extension excessive de la compétence.

78. Dans son arrêt, la Cour réduit quelque peu l'importance des arguments de la Belgique. Après avoir souligné — et nous ne pouvons l'approuver davantage — que l'immunité de juridiction dont bénéficie un ministre des affaires étrangères en exercice ne signifie pas qu'il bénéficie d'une impunité au titre des crimes qu'il aurait pu commettre (par. 60), la Cour déclare ensuite que ces immunités ne font pas obstacle à ce que la responsabilité pénale de l'intéressé soit recherchée dans certaines circonstances (par. 61). Nous sommes moins optimistes quant aux exemples donnés par la Cour de telles circonstances. La probabilité qu'un ministre des affaires étrangères soit jugé dans son propre pays en vertu des règles applicables du droit interne ou que son immunité soit levée par son propre État n'est pas élevée dès lors qu'il n'y a pas eu de changement de pouvoir, et il est rare qu'il existe un tribunal pénal international compétent pour engager une action pénale; en outre, il est très risqué d'attendre trop d'une future cour pénale internationale à cet égard. La seule alternative crédible semble donc être la possibilité d'engager une procédure devant un tribunal étranger après que la personne soupçonnée cesse d'exercer les fonctions de ministre des affaires étrangères. Cette solution, néanmoins, peut aussi être facilement anticipée par un gouvernement peu coopératif qui maintiendrait le ministre en fonction pour une période encore indéterminée.

79. Nous souhaitons toutefois souligner que la conviction fréquemment exprimée par la communauté internationale selon laquelle les auteurs de crimes internationaux graves et inhumains ne devraient pas rester impunis ne signifie pas *ipso facto* que les immunités sont inopérantes à chaque fois que l'impunité en résulterait. La nature de tels crimes et les circonstances dans lesquelles ils sont commis, habituellement au moyen de l'appareil d'État, rendent rien moins qu'aisé de trouver un argument convaincant pour protéger l'auteur allégué des crimes en lui accordant l'immunité de juridiction pénale. Mais les immunités servent d'autres fins qui ont leur valeur intrinsèque propre et que nous avons évoquées au paragraphe 77

seeks the accommodation of this value with the fight against impunity, and not the triumph of one norm over the other. A State may exercise the criminal jurisdiction which it has under international law, but in doing so it is subject to other legal obligations, whether they pertain to the non-exercise of power in the territory of another State or to the required respect for the law of diplomatic relations or, as in the present case, to the procedural immunities of State officials. In view of the worldwide aversion to these crimes, such immunities have to be recognized with restraint, in particular when there is reason to believe that crimes have been committed which have been universally condemned in international conventions. It is, therefore, necessary to analyse carefully the immunities which under customary international law are due to high State officials and, in particular, to Ministers for Foreign Affairs.

80. Under traditional customary law the Head of State was seen as personifying the sovereign State. The immunity to which he was entitled was therefore predicated on status, just like the State he or she symbolized. Whereas State practice in this regard is extremely scarce, the immunities to which other high State officials (like Heads of Government and Ministers for Foreign Affairs) are entitled have generally been considered in the literature as merely functional. (Cf. Arthur Watts, "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, Vol. 247, pp. 102-103.)

81. We have found no basis for the argument that Ministers for Foreign Affairs are entitled to the same immunities as Heads of State. In this respect, it should be pointed out that paragraph 3 2 of the International Law Commission's Draft Articles on Jurisdictional Immunities of States and their Property of 1991, which contained a saving clause for the privileges and immunities of Heads of State, failed to include a similar provision for those of Ministers for Foreign Affairs (or Heads of Government). In its commentary, the ILC stated that mentioning the privileges and immunities of Ministers for Foreign Affairs would raise the issues of the basis and the extent of their jurisdictional immunity. In the opinion of the ILC these immunities were clearly not identical to those of Heads of State.

82. The Institut de droit international took a similar position in 2001 with regard to Foreign Ministers. Its resolution on the Immunity of Heads of State, based on a thorough report on all relevant State practice, states expressly that these "shall enjoy, in criminal matters, immunity from jurisdiction before the courts of a foreign State for any crime he or she may have committed, regardless of its gravity". But the Institut, which in this resolution did assimilate the position of Head of Government to that of Head of State, carefully avoided doing the same with regard to the Foreign Minister.

ci-dessus. Le droit international s'efforce de concilier cette valeur avec la lutte contre l'impunité, et non de faire triompher une norme sur l'autre. Un Etat peut exercer la compétence pénale que lui confère le droit international, mais ce faisant il est soumis à d'autres obligations juridiques, qu'elles concernent le non-exercice de ses pouvoirs sur le territoire d'un autre Etat ou le respect requis du droit des relations diplomatiques ou, comme dans la présente affaire, des immunités procédurales des agents de l'Etat. Etant donné l'aversion universelle que suscitent ces crimes, ces immunités doivent être reconnues avec une certaine retenue, en particulier lorsqu'il y a des raisons de penser que des crimes ont été commis qui ont été universellement condamnés dans des conventions internationales. Il est en conséquence nécessaire d'analyser soigneusement les immunités dont bénéficient en droit international coutumier les hauts représentants de l'Etat et, en particulier, les ministres des affaires étrangères.

80. En droit international coutumier, le chef d'Etat était perçu comme personnifiant l'Etat souverain. L'immunité à laquelle il avait droit reposait donc sur son statut, tout comme celle de l'Etat qu'il symbolisait. Si la pratique des Etats est à cet égard extrêmement rare, les immunités dont jouissent d'autres hauts responsables de l'Etat (comme les chefs de gouvernement et les ministres des affaires étrangères) ont généralement été considérées en doctrine comme simplement fonctionnelles (Voir Arthur Watts, «The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, vol. 247, p. 102-103.)

81. Nous n'avons pas trouvé de fondement à l'argument selon lequel les ministres des affaires étrangères ont droit aux mêmes immunités que les chefs d'Etat. A cet égard, il convient de souligner que le paragraphe 3.2 du Projet d'articles sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens adopté par la Commission du droit international en 1991, qui contenait une clause de sauvegarde pour les privilèges et immunités des chefs d'Etat, ne comprenait pas de disposition similaire pour ceux des ministres des affaires étrangères (ou des chefs de gouvernement). Dans son commentaire, la CDI indiquait que mentionner les privilèges et immunités des ministres des affaires étrangères soulèverait des questions quant au fondement et à l'étendue de leur immunité juridictionnelle. De l'avis de la CDI, ces immunités n'étaient manifestement pas identiques à celles des chefs d'Etat.

82. L'Institut de droit international a pris une position comparable en 1991 en ce qui concerne les ministres des affaires étrangères. Sa résolution sur l'immunité des chefs d'Etat, qui reposait sur un rapport exhaustif relatif à l'ensemble de la pratique des Etats en la matière, dispose expressément qu'ils «jouissent, en matière pénale, de l'immunité de juridiction devant les tribunaux d'un Etat étranger à raison de toute infraction qu'ils peuvent avoir commise, quelle que soit sa gravité». Mais l'Institut, qui dans sa résolution assimilait effectivement la situation du chef de gouvernement à celle du chef de l'Etat, a soigneusement évité de faire la même chose en ce qui concerne le ministre des affaires étrangères.

83. We agree, therefore, with the Court that the purpose of the immunities attaching to Ministers for Foreign Affairs under customary international law is to ensure the free performance of their functions on behalf of their respective States (Judgment, para. 53). During their term of office, they must therefore be able to travel freely whenever the need to do so arises. There is broad agreement in the literature that a Minister for Foreign Affairs is entitled to full immunity during official visits in the exercise of his function. This was also recognized by the Belgian investigating judge in the arrest warrant of 11 April 2000. The Foreign Minister must also be immune whenever and wherever engaged in the functions required by his office and when in transit therefor.

84. Whether he is also entitled to immunities during private travels and what is the scope of any such immunities, is far less clear. Certainly, he or she may not be subjected to measures which would prevent effective performance of the functions of a Foreign Minister. Detention or arrest would constitute such a measure and must therefore be considered an infringement of the inviolability and immunity from criminal process to which a Foreign Minister is entitled. The arrest warrant of 11 April 2000 was directly enforceable in Belgium and would have obliged the police authorities to arrest Mr. Yerodia had he visited that country for non-official reasons. The very issuance of the warrant therefore must be considered to constitute an infringement on the inviolability to which Mr. Yerodia was entitled as long as he held the office of Minister for Foreign Affairs of the Congo.

85. Nonetheless, that immunity prevails only as long as the Minister is in office and continues to shield him or her after that time only for "official" acts. It is now increasingly claimed in the literature (see for example, Andrea Bianchi, "Denying State Immunity to Violators of Human Rights", 46 *Austrian Journal of Public and International Law* (1994), pp. 227-228) that serious international crimes cannot be regarded as official acts because they are neither normal State functions nor functions that a State alone (in contrast to an individual) can perform (Goff, J. (as he then was) and Lord Wilberforce articulated this test in the case of *I Congreso del Partido* (1978) QB 500 at 528 and (1983) AC 244 at 268, respectively). This view is underscored by the increasing realization that State-related motives are not the proper test for determining what constitutes public State acts. The same view is gradually also finding expression in State practice, as evidenced in judicial decisions and opinions. (For an early example, see the judgment of the Israel Supreme Court in the *Eichmann* case, Supreme Court, 29 May 1962, 36 *International Law Reports*, p. 312.) See also the speeches of Lords Hutton and Phillips of Worth Matravers in *R. v. Bartle and the Commissioner of Police for the Metropolis and Others, ex parte Pinochet* ("*Pinochet III*"), and of Lords Steyn and Nicholls of Birkenhead in "*Pinochet I*", as well as the

83. Nous sommes donc d'accord avec la Cour que l'objet des immunités accordées aux ministres des affaires étrangères en droit international coutumier est de leur permettre de s'acquitter librement de leurs fonctions pour le compte des Etats qu'ils représentent (arrêt, par. 53). Ils doivent donc, tant qu'ils sont en fonction, pouvoir voyager librement à chaque fois qu'ils ont besoin de le faire. Il existe un large accord en doctrine pour dire qu'un ministre des affaires étrangères a droit à la pleine immunité durant les visites officielles qu'il fait dans l'exercice de ses fonctions. Cela a aussi été reconnu par le juge d'instruction belge dans le mandat d'arrêt du 11 avril 2000. Le ministre des affaires étrangères doit aussi jouir de l'immunité à chaque fois qu'il exerce les fonctions requises par sa charge et en quelque lieu qu'il les exerce, et lorsqu'il est en transit pour ce faire.

84. La réponse aux questions de savoir s'il a aussi droit à des immunités durant ses voyages privés, et quelle est l'étendue de ces immunités éventuelles, est beaucoup moins claire. Assurément, il ne peut pas être assujetti à des mesures qui l'empêcheraient d'exercer efficacement les fonctions d'un ministre des affaires étrangères. La détention ou l'arrestation constitueraient de telles mesures et doivent donc être considérées comme portant atteinte à l'inviolabilité et l'immunité de juridiction pénale dont jouissent un ministre des affaires étrangères a droit. Le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 était directement exécutable en Belgique et aurait obligé les autorités de police à arrêter M. Yerodia s'il s'était rendu dans ce pays pour des raisons non officielles. L'émission même du mandat d'arrêt doit donc être considérée comme constituant une atteinte à l'inviolabilité à laquelle M. Yerodia avait droit aussi longtemps qu'il occupait le poste de ministre des affaires étrangères du Congo.

85. Néanmoins, cette immunité ne vaut qu'aussi longtemps que le ministre est en fonction et ne continue ultérieurement à le protéger qu'à raison de ses actes «officiels». On affirme maintenant de plus en plus en doctrine (voir, par exemple, Andrea Bianchi, «Denying State Immunity to Violators of Human Rights», *Austrian Journal of Public and International Law* (1994), vol. 46, p. 227-228) que les crimes internationaux graves ne peuvent être considérés comme des actes officiels parce qu'ils ne correspondent ni à des fonctions étatiques normales ni à des fonctions qu'un Etat seul (par opposition à un individu) peut exercer. (Goff, J. (comme il se nommait alors) et lord Wilberforce ont explicité ce critère dans l'affaire du *I° Congreso del Partido* (1978) QB 500, p. 528, et (1983) AC 244, p. 268, respectivement.) Cette opinion est mise en évidence par la prise de conscience accrue du fait que les mobiles liés à l'Etat ne constituent pas le critère approprié pour déterminer ce qui constitue des actes publics de l'Etat. La même opinion trouve en outre progressivement son expression dans la pratique des Etats, comme l'attestent des décisions et avis judiciaires. (Pour un exemple déjà ancien, voir l'arrêt de la Cour suprême d'Israël dans l'affaire *Eichmann*; Cour suprême, 29 mai 1962, *International Law Reports*, vol. 36, p. 312.) Voir aussi les discours de lord Hutton et lord Phillips of Worth Matravers dans l'affaire *R* v. *Bartle and*

judgment of the Court of Appeal of Amsterdam in the *Bouterse* case (Gerechtshof Amsterdam, 20 November 2000, para. 4.2).

* * *

86. We have voted against paragraph (3) of the *dispositif* for several reasons.

87. In paragraph (3) of the *dispositif*, the Court "[f]inds that the Kingdom of Belgium must, by means of its own choosing, cancel the arrest warrant of 11 April 2000 and so inform the authorities to whom that warrant was circulated". In making this finding, the Court relies on the proposition enunciated in the *Factory at Chorzów* case pursuant to which "reparation must, as far as possible, wipe out all the consequences of the illegal act and re-establish the situation which would ... have existed if that act had not been committed" (*P.C.I.J., Series A, No. 17*, p. 47). Having previously found that the issuance and circulation of the warrant by Belgium was illegal under international law, the Court concludes that it must be withdrawn because "the warrant is still extant, and remains unlawful, notwithstanding the fact that Mr. Yerodia has ceased to be Minister for Foreign Affairs".

88. We have been puzzled by the Court's reliance on the *Factory at Chorzów* case to support its finding in paragraph (3) of the *dispositif*. It would seem that the Court regards its order for the cancellation of the warrant as a form of restitution in integrum. Even in the very different circumstances which faced the Permanent Court in the *Factory at Chorzów* case, restitution in the event proved impossible. Nor do we believe that restitution of the status quo ante is possible here, given that Mr. Yerodia is no longer Minister for Foreign Affairs.

89. Moreover — and this is more important — the Judgment suggests that what is at issue here is a continuing illegality, considering that a call for the withdrawal of an instrument is generally perceived as relating to the cessation of a continuing international wrong (International Law Commission, Commentary on Article 30 of the Articles of State Responsibility, A/56/10 (2001), p. 216). However, the Court's finding in the instant case that the issuance and circulation of the warrant was illegal — a conclusion which we share — was based on the fact that those acts took place at a time when Mr. Yerodia was Minister for Foreign Affairs. As soon as he ceased to be Minister for Foreign Affairs, the illegal consequences attaching to the warrant also ceased. The mere fact that the warrant continues to identify Mr. Yerodia as Minister for Foreign Affairs changes nothing in this regard as a matter of international law, although it may well be that a mismatched arrest warrant, which is all it now is, may be deemed to be defective as a matter of Belgian domestic law, but that

du Commissaire de Police des Des Metropolis and Others (en partie *Pinochet III*) — *Pinochet III* — et de lord Steyn et lord Nicholls of Birkenhead dans l'affaire *Pinochet I* — après que le jugement de la cour d'appel d'Amsterdam dans l'affaire Bouterse (Gerechtshof Amsterdam, 20 novembre 2000, par. 4.2.)).

* * *

19. Nous avons vidé contre le paragraphe 1 du dispositif pour plusieurs raisons.

20. Au paragraphe 3 du dispositif, la Cour « fait savoir que le Royaume de Belgique doit, par les moyens de son choix, mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat a été diffusé ». En statuant ainsi, la Cour tire fond sur la proposition formulée dans l'affaire relative à l'*Usine de Chorzów*, selon laquelle la réparation doit, autant que possible, effacer toutes les conséquences de l'acte illicite et rétablir l'état qui aurait « très vraisemblablement été le cas si ledit acte n'avait pas été commis » (*C.P.J.I. série A n° 17*, p. 47). Notant dès lors que l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt par la Belgique étaient illicites au regard du droit international, la Cour conclut que ce mandat doit être annulé parce que « le mandat subsiste et demeure illicite nonobstant le fait que M. Yerodia a cessé d'être ministre des affaires étrangères ».

21. À mon avis, par la Cour de l'affaire relative à l'*Usine de Chorzów* pour tirer la conclusion au paragraphe 3 du dispositif sont à bien des égards erronés. Il semblerait que la Cour considère son injonction en vue de « neutraliser » le mandat comme une forme de réparation en nature. Mais dans les circonstances très différentes auxquelles la Cour permanente était confrontée dans l'affaire de l'*Usine de Chorzów*, la restitution en nature était réellement impossible. Nous ne pouvons pas nous plus que la Cour imaginer qu'une telle chose soit possible en ce qui concerne M. Yerodia qui n'est plus ministre des affaires étrangères.

22. De plus — ce qui est plus important — l'arrêt donne à penser que « tant que » un acte ou un comportement illicite continue, on considérera qu'une demande de retrait d'un instrument est généralement perçue comme tout à fait la condition d'une fin internationalement illicite continue et constitue du droit international, commentaire de l'article 30 du projet d'articles sur la responsabilité de l'Etat, A/56/10 (2001), p. 234). Toutefois, la conclusion de la Cour selon laquelle l'émission et la diffusion du mandat étaient illicites, à laquelle nous souscrivons, signifie que le fait que cet acte ait eu lieu à une époque où M. Yerodia était ministre des affaires étrangères. Dès qu'il a cessé d'être ministre des affaires étrangères, les conséquences illicites découlant du mandat ont cessé pour lui. Le simple fait que le mandat continue d'identifier M. Yerodia comme le ministre des affaires étrangères ne change rien à cet égard du point de vue du droit international, même s'il se peut très bien qu'un mandat d'arrêt comporte une erreur de désignation, ce qui est tout ce qu'il est maintenant.

is not and cannot be of concern to this Court. Accordingly, we consider that the Court erred in its finding on this point.

Signed: Rosalyn Higgins

Signed: Pieter Kooijmans

Signed: Thomas Buergenthal

OPINION INDIVIDUELLE DE M. REZEK

Pertinence lorsque des questions de compétence sur les juridictions d'immunité. — Effet de l'exclusion des questions de compétence des conclusions finales de l'accusé. — Irrecevabilité en défense de certaines bases juridiques comme moyens d'incompétence. — Nationalité active et passive comme critères de compétence extraterritoriale. — Exercice de la compétence pénale hors cadre de conventions de coopération judiciaire ou d'un mandat international de répression pour les opérations de guerre.

1. Je suis persuadé que l'arrêt en ce moment sous examen devrait rester bien qu'il dénie toute clôture partielle les opinions individuelles du fait que son auteur a cédé en faveur de l'ensemble du dispositif de l'arrêt. L'appréciation, comme la majorité des membres de la Cour, tout ce qui est dit dans le dispositif, car la statuation de la question de l'immunité ne pouvait conformer à l'état du droit. Je regrette pourtant qu'une majorité ne se soit pas formée sur le point essentiel du problème posé à la Cour.

2. Aucune immunité n'est absolue, dans aucun ordre juridique. Toute immunité s'exerce forcément dans un cadre donné, et aucun sujet de droit ne saurait bénéficier d'une immunité dans l'absolu. Nous pouvons invoquer une immunité vis-à-vis d'une juridiction nationale donnée et non pas à l'égard d'une autre. De même, une immunité peut déployer ses effets vis-à-vis de juridictions internes, mais pas à l'égard d'une juridiction internationale. Dans le cadre d'un ordre juridique donné, une immunité peut être invoquée à l'encontre de la juridiction pénale mais pas de la juridiction civile, ou bien à l'encontre de la juridiction ordinaire mais pas d'une loi spéciale.

3. La question de la compétence pénale doit nécessairement celle de l'immunité. Les deux questions ont en outre fait largement l'objet du débat, tant au niveau des pièces écrites que lors de la procédure orale entre les Parties. Le fait que, dans ses conclusions finales, le Congo se soit borné à inviter la Cour à rendre une décision fondée sur l'immunité de son ancien ministre vis-à-vis du for interne de la Belgique ne justifie pas l'abandon par la Cour de ce qui constitue une prémisse incontournable à l'examen de la question de l'immunité. Il n'est ici aucunement question de sortir l'ordre des questions soumises à l'examen de la Cour mais d'observer l'ordre logique qui, en toute rigueur, s'impose. Autrement, on glisserait un raisonnement par la Cour de la question de savoir si l'immunité existait ou non au cas où la juridiction serait compétente.

4. En statuant au préalable sur la question de la compétence, la Cour aurait eu l'occasion de rappeler que l'exercice de la jurisdiction pénale

SEPARATE OPINION OF JUDGE REZEK

[Translation]

Logical priority of jurisdictional issues over issues of immunities. — Effect of the exclusion of jurisdictional issues from the Congo's final submissions. — Territoriality and the defence of certain legally protected interests as fundamental rules of jurisdiction. — Active and passive nationality as supplementary bases of jurisdiction. — Exercise of criminal jurisdiction in the absence of any factor of connection with the forum State not yet permitted under international law. — International system of co-operation in the punishment of crime.

1. I am convinced that I am in the process of writing a dissenting opinion, even though it must be classified as a separate opinion because I voted in favour of the entire operative part of the Judgment. Like the majority of Members of the Court, I fully concur with the operative part, because I find the treatment of the question of immunity to be in conformity with the law as it now stands. I do, however, regret that no reasons could be found to address the crucial aspect of the problem before the Court.

2. No immunity is absolute, in any legal order. An immunity must necessarily exist within a particular context, and no subject of law can enjoy immunity in the abstract. Thus, an immunity might be available before one national court but not before another. Similarly, an immunity might be effective in respect of domestic courts but not of an international one. Within a given legal order, an immunity might be relied upon in relation to criminal proceedings but not to civil proceedings, or vis-à-vis an ordinary court but not a special tribunal.

3. The question of jurisdiction thus inevitably precedes that of immunity. Moreover, the two issues were debated at length by the Parties both in their written pleadings and in oral argument. The fact that the Congo confined itself in its final submissions to asking the Court to render a judgment based on its former Minister's immunity *vis-à-vis* the Belgian criminal court does not justify the Court's disregard of an inescapable prior underlying consideration of the issue of immunity. Here, the point is not to *follow the order* in which the issues were submitted to the Court for consideration but rather to respect the order which a strictly logical approach requires. Otherwise, we are impelled towards a situation where the Court is deciding whether or not there would be immunity in the event that *the Belgian courts were to have jurisdiction*.

4. By ruling first on the jurisdictional issue, the Court would have had the opportunity to point out that domestic criminal jurisdiction based

interne, sur la seule base du principe de la justice universelle, présente nécessairement un caractère subsidiaire et qu'il y a de substantielles raisons pour cela. D'abord, il est admis qu'aucun for n'est aussi qualifié pour conduire à son terme, comme il convient, un procès pénal, que celui du lieu des faits, ne serait-ce que par la proximité des preuves, la connaissance plus approfondie des inculpés et des victimes, la perception plus nette de toutes les circonstances du cadre délictueux. Ce sont des raisons d'ordre plus politique que pratique qui conduisent plusieurs systèmes internes à placer juste après le principe de la *territorialité* un autre fondement de compétence pénale qui s'affirme sans égard au lieu des faits, celui de la *défense de certains biens juridiques* particulièrement chers à l'Etat : la vie et l'intégrité du souverain, le patrimoine public, l'administration publique.

5. En dehors de ces deux principes élémentaires, la complémentarité devient la règle : dans la plupart des pays, l'action pénale est possible sur la base des principes de la *nationalité active ou passive*, lorsque l'on est en présence de crimes commis à l'étranger, ayant pour auteurs ou pour victimes des ressortissants de l'Etat du for, mais à la condition que, dans les cas susmentionnés, le procès n'ait pas eu lieu ailleurs, dans un Etat dont la compétence pénale s'imposerait tout naturellement, et que l'accusé se trouve sur le territoire de l'Etat du for, dont il est lui-même un ressortissant, ou bien que tel soit le cas de ses victimes.

6. L'activisme qui pourrait mener un Etat à rechercher hors de son territoire, par la voie d'une demande d'extradition ou d'un mandat d'arrêt international, une personne qui aurait été accusée de crimes définis en termes de droit des gens, mais *sans aucune circonstance de rattachement au for*, n'est aucunement autorisé par le droit international en son état actuel. C'est avec une forte dose de présomption qu'est posée la question de savoir si la Belgique ne serait pas «obligée» d'engager l'action pénale dans l'espèce. Ce qui n'est pas autorisé ne peut pas, à fortiori, être obligatoire. Le défendeur n'a pas apporté la preuve qu'il existe un seul autre Etat qui, dans de pareilles circonstances, aurait déjà donné libre cours à une action pénale, même si l'on fait abstraction du problème de l'immunité de l'inculpé. Il n'y a pas de «droit coutumier en formation» qui découle de l'action isolée d'un Etat, il n'y a pas, à l'état embryonnaire, de règle coutumière en gestation, même si la Cour, en traitant la question de la compétence, acceptait de donner suite à la demande du défendeur qui la prie de ne pas entraver le processus de formation du droit.

7. L'article 146 de la convention de Genève de 1949 (IV), sur la protection des personnes civiles en temps de guerre (article qui se trouve aussi dans les trois autres conventions de 1949), est, de toutes les normes du droit conventionnel existant, celle dont le texte serait le plus susceptible de conforter le point de vue du défendeur lorsqu'il fonde l'exercice de la juridiction pénale sur la seule base du principe de la compétence universelle. Cette disposition invite les Etats à rechercher, livrer ou juger les personnes inculpées des crimes prévus dans les conventions en cause. Néanmoins, à part le fait que le cas d'espèce échappe au strict champ

solely on the principle of universal justice is necessarily subsidiary in nature and that there are good reasons for that. First, it is accepted that no forum is as qualified as that of the *locus delicti* to see a criminal trial through to its conclusion in the proper manner, if for no other reason than that the evidence lies closer to hand and that that forum has greater knowledge of the accused and the victims, as well as a closer appreciation of the full circumstances surrounding the offence. It is for political rather than practical reasons that a number of domestic systems rank, immediately after the principle of *territoriality*, a basis of criminal jurisdiction of a different kind, one which applies irrespective of the *locus delicti*: the principle of the *defence of certain legal interests* to which the State attaches particular value: the life and physical integrity of the sovereign, the national heritage, good governance.

5. With the exception of these two basic principles, complementarity is becoming the rule: in most countries, criminal proceedings are possible on the basis of the principles of *active or passive nationality* where crimes have been committed abroad by or against nationals of the forum State, but on condition that those crimes have not been tried elsewhere, in a State where criminal jurisdiction would more naturally lie, and provided that the accused is present on the territory of the forum State, of which either he himself or his victims are nationals.

6. In no way does international law as it now stands allow for activist intervention, whereby a State seeks out on another State's territory, by means of an extradition request or an international arrest warrant, an individual accused of crimes under public international law but having no factual connection with the forum State. It required considerable presumption to suggest that Belgium was "obliged" to initiate criminal proceedings in the present case. Something which is not permitted cannot, *a fortiori*, be required. Even disregarding the question of the accused's immunity, the Respondent has been unable to point to a single other State which has in similar circumstances gone ahead with a public prosecution. No "nascent customary law" derives from the isolated action of one State; there is no embryonic customary rule in the making, notwithstanding that the Court, in addressing the issue of jurisdiction, acceded to the Respondent's request not to impose any restraint on the formative process of the law.

7. Article 146 of the Fourth Geneva Convention of 1949, on the protection of civilian persons in time of war, an article which also appears in the other three 1949 Conventions, is, of all the norms of current treaty law, the one which could best support the Respondent's position founding the exercise of criminal jurisdiction solely on the basis of the principle of universal jurisdiction. That provision obliges States to search for and either hand over or try individuals accused of the crimes defined by the relevant Convention. However, quite apart from the fact that the present case does not come within the scope, as strictly defined, of the 1949 Con-

d'application des conventions de 1949. Mme Chemillier-Gendreau a rappelé, pour comprendre le sens de la norme, l'enseignement d'un des plus notables spécialistes du droit pénal international (et du droit international pénal), le doyen Claude Lombois :

> « La seule condition n'est pas forcément, on ne peut que la soupçonner : comment un Etat pourrait-il rechercher un criminel sur un autre territoire que le sien ? Le livrer, s'il n'est pas présent sur son territoire ? Recherche comme livraison supposent des actes de puissance liés à des prérogatives de puissance publique souveraine, qui ont le territoire pour limite spatiale. »

9. Il est impérieux que tout Etat se demande, avant d'essayer de faire avancer le droit dans une direction qui va à l'encontre de certains principes que reposent encore de nos jours les relations internationales, quelles seraient les conséquences de la conversion d'autres Etats, éventuellement d'un grand nombre d'autres Etats à une pareille pratique. C'est n'est pas sans raison que les Parties ont discuté devant la Cour la question de savoir quelle valeur est la réaction[7] : « certains pays européens et un pays du Conseil avait incriminé leurs gouvernants pour des crimes supposés commis par eux ou sur leurs ordres en Afrique[8] ».

10. Une hypothèse encore plus adéquate pourrait servir de contrepoint au cas d'espèce. Il y a bien des juges dans l'hémisphère Sud, non moins qualifiés que M. Vandermeersch et comme lui mêmes de bonne foi et d'un attache profond des droits de l'homme et des droits des peuples, qui n'hésiteraient point à lancer des actions pénales contre plusieurs gouvernants de l'hémisphère Nord au titre d'épisodes militaires récents, survenus tous au nord de l'équateur. Leur connaissance des faits n'est pas moins complète ni moins impartiale que celle que le fait de Bruxelles entend posséder sur les événements de Kinshasa. Pourquoi ces juges font-ils preuve de retenue ? Parce qu'ils ont conscience de ce que le droit international n'autorise pas l'affirmation d'une compétence pénale dans un tel cadre. Parce qu'ils savent que leurs gouvernements nationaux, à la lumière de cette réalité juridique, n'approuveraient jamais, sur le plan international, de telles initiatives. Si l'application du principe de la compétence universelle ne présuppose pas la présence de la personne accusée sur le territoire de l'Etat du for, toute coordination devient impossible et c'est bien le système international de coopération pour la répression du crime qui s'effondre[9]. Il importe que le règlement, sur le plan interne, de questions de cet ordre et par conséquent la conduite des autorités de chaque Etat s'accordent avec l'idée d'une société internationale décentralisée, fondée sur le principe de l'égalité de ses membres et appelant nécessairement

[7] CR 2001/8, p. 11.
[8] CR 2001/8, p. 28 (Mme Chemillier-Gendreau), CR 2001/8, p. 12-13 (M. Eric David).
[9] Notez, pour ce qui est du mode actuel du principe de la compétence universelle, que les Etats négociateurs du traité de Rome ont évité d'attacher à ce principe la compétence de la future Cour pénale internationale.

conditions, we must also bear in mind, as Ms Chemillier-Gendreau recalled (in order to clarify the provision's meaning, the point made by one of the most distinguished specialists in international criminal law, said in the criminal aspects of international law), Professor Claude Lombois:

> "Wherever that condition is not put into words, it must be taken to be implied: how could a State search for a criminal in a territory other than its own? How could it hand him over if he were not present in its territory? Both searching and handing over presuppose coercive acts, linked to the prerogatives of sovereign authority, the spatial limits of which are defined by the territory."

15. It is essential that all States ask themselves, before attempting to steer public international law in a direction conflicting with certain principles which still govern contemporary international relations, what the consequences would be should other States, and possibly a large number of other States, adopt such a practice. Thus it was apt for the Parties to discuss before the Court what the reaction of some European countries would be if a judge in the Congo had accused their leaders of crimes purportedly committed in Africa by them or on their orders.

16. An even more pertinent scenario could serve as counterpoint to the present case. There are many judges in the southern hemisphere, no less qualified than Mr Vandermeersch, and, like him, imbued with good faith and a deep attachment to human rights and peoples' rights, who would not hesitate for one instant to launch criminal proceedings against various leaders in the northern hemisphere in relation to recent military episodes, all of which have occurred north of the equator. Their knowledge of the facts is no less complete, or less impartial, than the knowledge which the court in Brussels thinks it possesses about events in Kinshasa. Why do these judges show restraint? Because they are aware that international law does not permit the assertion of criminal jurisdiction in such circumstances. Because they know that their national Governments, in light of this legal reality, would never support such action at international level. If the application of the principle of universal jurisdiction does not presuppose that the accused be present on the territory of the forum State, co-ordination becomes totally impossible, leading to the collapse of the international system of co-operation for the prosecution of crime.[1] It is important that the domestic treatment of issues of this kind, and hence the conduct of the authorities of each State, should accord with the notion of a decentralized international community, founded on the principle of the equality of its members and necessarily requiring the

[1] CR 2001/6, p. 31.
[2] CR 2001/6, p. 28 [Ms Chemillier-Gendreau]; CR 2001/9, pp. 12-13 [Mr Eric David].
[3] As regards the current status of the principle of universal jurisdiction, note that the States which negotiated the Rome Treaty avoided extending this principle to the jurisdiction of the future International Criminal Court.

tement la coordination de leurs efforts. En dehors d'une telle discipline, toute politique adoptée au nom des droits de l'homme risque de desservir cette cause au lieu de la renforcer.

30. L'examen préalable de la question de la compétence aurait dû, à mon avis, dispenser la Cour de toute délibération sur la question de l'immunité. Je m'associe en tout cas aux conclusions de la majorité de mes collègues sur ce point. J'estime que le fut interne de la Belgique n'est pas compétent, dans les circonstances de l'espèce, pour l'action pénale, faute d'une base de compétence autre que le seul principe de la compétence universelle et faute, à l'appui de celui-ci, de la présence de la personne accusée sur le territoire belge, qu'il ne serait pas légitime de forcer à comparaître. Mais je pense que, si la compétence de la justice belge pouvait être admise, l'immunité du ministre congolais des affaires étrangères aurait interdit l'engagement de l'action pénale ainsi que l'expédition par le juge, avec le soutien par le Gouvernement belge, du mandat d'arrêt international.

Vote : Francisco Rezek.

co-ordination of their efforts. Any policy adopted in the name of human rights but not in keeping with that discipline threatens to harm rather than serve that cause.

10. In my view, if the Court had first considered the question of jurisdiction it would have been relieved of any need to rule on the question of immunity. I do in any event adhere to the conclusions of the majority of my colleagues on this point. I find that under the facts and circumstances of the present case the Belgian domestic court lacks jurisdiction to continue criminal proceedings, in the absence of any basis of jurisdiction other than the principle of universal jurisdiction and taking, in support of that principle, the presence on Belgian territory of the accused, whom it would be unlawful to force to appear. But I believe that, even on the assumption that the Belgian judicial authorities did have jurisdiction, the immunity enjoyed by the Congo's Minister for Foreign Affairs would have barred both the initiation of criminal proceedings and the circulation of the international arrest warrant by the judge, with support from the Belgian Government.

(Signed) Francisco Rezek.

DISSENTING OPINION OF JUDGE AL-KHASAWNEH

Immunity of a Foreign Minister functional — Its extent is not clear — Different from diplomatic representatives — Also different from Heads of State — Ministers entitled to immunity from enforcement when on official missions — But not on private visits — Belgian warrant did not violate Mr. Yerodia's immunity — Express language on non-enforceability when on official mission — Circulation of warrant not accompanied by Red Notice — More fundamental question is whether there are exceptions in the case of grave crimes — Immunity and impunity — Distinction between procedural and substantive aspects of immunity artificial — Cases postulated by the Court do not address questions of impunity adequately — Effective combating of grave international crimes has assumed a jus cogens *character — Should prevail over rules on immunity — Development in the field of jurisdictional immunities relevant — Two faulty premises — Absolute immunity — No exception — Dissent.*

1. As a general proposition it may be said without too much fear of contradiction that the effective conduct of diplomacy — the importance of which for the maintenance of peaceful relations among States needs hardly to be demonstrated — requires that those engaged in such conduct be given appropriate immunities from — *inter alia* — criminal proceedings before the courts of other States. The nature and extent of such immunities has been clarified in the case of diplomatic representatives in the 1961 Vienna Convention, as well as in extensive jurisprudence since the adoption of that Convention. By contrast, and this is not without irony, the nature and extent of immunities enjoyed by Foreign Ministers is far from clear, so much so that the ILC Special Rapporteur on Jurisdictional Immunities of States and Their Property expressed the opinion that the immunities of Foreign Ministers are granted on the basis of comity rather than on the basis of established rules of international law. To be sure the Convention on Special Missions — the status of which as a reflection of customary law is however not without controversy — covers the immunities of Foreign Ministers who are on official mission, but reserves the extent of those immunities under the unhelpful formula:

> "The Head of the Government, the Minister for Foreign Affairs and other persons of high rank, when they take part in a special mission of the sending State, shall enjoy in the receiving State or in a third State, in addition to what is granted by the present Convention, the facilities, privileges and immunities accorded by international law." (Art. 21, para. 2.)

OPINION DISSIDENTE DE M. AL-KHASAWNEH

[Traduction]

Immunité d'un ministre des affaires étrangères fonctionnelle — Son étendue n'étant pas claire — Différente de celle des représentants diplomatiques — Également différente de celle des chefs d'Etat — Ministres jouissant de l'immunité d'exécution lorsqu'ils sont en mission officielle — Mais non en visite privée — Mandat belge ne violant pas l'immunité de M. Yerodia — Indication expresse de son caractère non exécutoire durant une mission officielle — Diffusion du mandat non accompagné d'une notice rouge — Question plus fondamentale, à savoir s'il y a des exceptions dans le cas des crimes graves — Immunité et impunité — Distinction entre aspects procéduraux et de fond de l'immunité artificielle — Affaires invoquées par la Cour n'examinant pas les questions d'impunité adéquatement — Lutte effective contre les crimes internationaux graves revêtant le caractère de jus cogens — Devant primer les règles sur l'immunité — Evolution dans le domaine des immunités juridictionnelles pertinente — Deux prémisses erronées — Immunité absolue — Pas d'exception — Désaccord.

1. On peut dire d'une manière générale sans trop craindre la contradiction que la conduite efficace de la diplomatie — dont il n'est guère besoin de démontrer l'importance pour le maintien de relations pacifiques entre les Etats — requiert que ceux qui s'y livrent reçoivent des immunités appropriées, notamment la juridiction pénale des tribunaux d'autres Etats. La nature et l'étendue de ces immunités ont été éclaircies dans le cas des représentants diplomatiques par la convention de Vienne de 1961, ainsi que par une abondante jurisprudence depuis l'adoption de cette convention. Par contre, et ceci n'est pas sans ironie, la nature et l'étendue des immunités dont jouissent les ministres des affaires étrangères sont loin d'être claires, à tel point que le rapporteur spécial de la CDI sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens a exprimé l'opinion selon laquelle les immunités des ministres des affaires étrangères leur sont accordées par l'effet de la courtoisie internationale et non par celui de règles établies du droit international. Certes, la convention sur les missions spéciales — dont le statut en tant qu'expression du droit coutumier n'est néanmoins pas sans susciter de controverses — couvre les immunités des ministres des affaires étrangères qui sont en mission officielle, mais réserve l'étendue de ces immunités dans une formule qui ne nous aide guère :

> « Le chef de gouvernement, le ministre des affaires étrangères et les autres personnalités de rang élevé, quand ils prennent part à une mission spéciale de l'Etat d'envoi, jouissent, dans l'Etat de réception ou dans un Etat tiers, en plus de ce qui est accordé par la présente convention, des facilités, privilèges et immunités reconnus par le droit international. » (Art. 21, par. 2.)

Nor is the situation made any clearer by the total absence of precedents with regard to the immunities of Foreign Ministers from criminal process. What is sure however is that the position of Foreign Ministers cannot be assimilated to diplomatic representatives for in the case of the latter the host State has a discretion regarding their accreditation and can also declare a representative *persona non grata*, which in itself constitutes some sanction for wrongful conduct and more importantly opens the way — assuming good faith of course — for subsequent prosecution in his/her home State. A Minister for Foreign Affairs accused of criminal conduct — and for that matter criminal conduct that infringes the interests of the community of States as a whole in terms of the gravity of the crimes he is alleged to have committed, and the importance of the interests that the community seeks to protect and who is furthermore not prosecuted in his home State — is hardly under the same conditions as a diplomatic representative granted immunity from criminal process.

2. If the immunities of a Minister for Foreign Affairs cannot be assimilated to a diplomatic representative, can those immunities be established by assimilating him to a Head of a State? Whilst a Foreign Minister is undoubtedly an important personage of the State and represents it in the conduct of its foreign relations, he does not, in any sense, personify the State. As Sir Arthur Watts correctly puts it:

> "heads of governments and foreign ministers, although senior and important figures, do not symbolize or personify their States in the way that Heads of States do. Accordingly, they do not enjoy in international law any entitlement to special treatment by virtue of qualities of sovereignty or majesty attaching to them personally." (A. Watts, "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, Vol. 247, pp. 102-103).

3. Moreover, it should not be forgotten that immunity is by definition an exception from the general rule that man is responsible legally and morally for his actions. As an exception, it has to be narrowly defined.

4. A Minister for Foreign Affairs is entitled to immunity from enforcement when on official mission for the unhindered conduct of diplomacy would suffer if the case was otherwise, but the opening of criminal investigations against him can hardly be said by any objective criteria to constitute interference with the conduct of diplomacy. A faint-hearted or ultra-sensitive Minister may restrict his private travels or feel discomfort but this is a subjective element that must be discarded. The warrant

Et la situation n'est pas rendue plus claire par l'absence totale de jurisprudence en ce qui concerne l'immunité de la juridiction pénale des ministres des affaires étrangères. Ce qui est néanmoins sûr est que la position des ministres des affaires étrangères ne peut être assimilée à celle des représentants diplomatiques car, dans le cas de ces derniers, l'Etat d'accueil jouit d'un certain pouvoir discrétionnaire en ce qui concerne leur accréditation et peut aussi déclarer un représentant *persona non grata*, ce qui en soi constitue une sanction pour un comportement fautif ou, plus important, ouvre la voie — en assumant la bonne foi bien entendu — à des poursuites ultérieures dans son Etat d'origine. Un ministre des affaires étrangères accusé d'un comportement criminel — et, de fait, d'un comportement criminel qui porte atteinte aux intérêts de la communauté des Etats dans son ensemble de par la gravité des crimes qu'on l'accuse d'avoir commis, et l'importance des intérêts que la communauté cherche à protéger et qui, de plus, ne fait pas l'objet de poursuites dans son Etat d'origine — est loin d'être dans la même situation qu'un représentant diplomatique à qui l'on a accordé l'immunité de la juridiction pénale.

2. Si les immunités d'un ministre des affaires étrangères ne peuvent être assimilées à celles d'un représentant diplomatique, peut-on en établir le contenu en assimilant un ministre des affaires étrangères à un chef d'Etat ? Si un ministre des affaires étrangères est à n'en pas douter un important personnage de l'Etat et représente celui-ci dans la conduite de ses relations extérieures, il ne personnifie en aucune manière l'Etat. Comme sir Arthur Watts le déclare à juste titre :

> «les chefs de gouvernement et les ministres des affaires étrangères, bien qu'il s'agisse de deux personnages importants et de haut rang, ne symbolisent ni ne personnifient leurs Etats comme le font les chefs d'Etat. C'est pourquoi, en droit international, ils n'ont aucun droit à un traitement spécial en vertu de qualités de souveraineté ou de majesté s'attachant à eux personnellement.» (A. Watts, «The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, vol. 247, p. 102-103.)

3. De plus, il ne faut pas oublier que l'immunité est par définition une exception à la règle générale qui veut qu'un être humain soit juridiquement et moralement responsable de ses actes. En tant qu'exception, elle doit être étroitement définie.

4. Un ministre des affaires étrangères a droit à l'immunité d'exécution lorsqu'il est en mission officielle car autrement la diplomatie ne pourrait être conduite sans entrave, mais on ne peut guère considérer, quels que soient les critères objectifs que l'on applique, que l'ouverture d'une enquête pénale à son encontre constitue une entrave à la conduite de la diplomatie. Un ministre craintif ou d'une sensibilité exacerbée peut restreindre ses voyages privés ou se sentir mal à l'aise, mais il s'agit là d'un

issued against Mr. Yerodia goes further than a mere opening of investigation and may arguably be seen as an enforcement measure but it contained express language to the effect that it was not to be enforced if Mr. Yerodia was on Belgian territory on an official mission. In fact press reports — not cited in the Memorials or the oral pleadings — suggest that he had paid a visit to Belgium after the issuance of the warrant and no steps were taken to enforce it. Significantly also the circulation of the international arrest warrant was not accompanied by a Red Notice requiring third States to take steps to enforce it (which only took place after Mr. Yerodia had left office) and had those States acted they would be doing so at their own risk. A breach of an obligation presupposes the existence of an obligation and in the absence of any evidence to suggest a Foreign Minister is entitled to absolute immunity, I cannot see why the Kingdom of Belgium, when we have regard to the terms of the warrant and the lack of an Interpol Red Notice was in breach of its obligations owed to the Democratic Republic of Congo.

5. A more fundamental question is whether high State officials are entitled to benefit from immunity even when they are accused of having committed exceptionally grave crimes recognized as such by the international community. In other words, should immunity become *de facto* impunity for criminal conduct as long as it was in pursuance of State policy? The Judgment sought to circumvent this morally embarrassing issue by recourse to an existing but artificially drawn distinction between immunity as a substantive defence on the one hand and immunity as a procedural defence on the other. The artificiality of this distinction can be gleaned from the ILC commentary to Article 7 of the Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind, which states: "The absence of any procedural immunity with respect to prosecution or punishment in appropriate judicial proceedings" — and it should not be forgotten that the draft was intended to apply to national or international courts — "is an essential corollary of the absence of any substantive immuaity or defence. It would be paradoxical to prevent an individual from invoking his official position to avoid responsibility for a crime only to permit him to invoke this same consideration to avoid the consequences of this responsibility."

6. Having drawn this distinction, the Judgment then went on to postulate four cases where, in an attempt at proving that immunity and impunity are not synonymous, a Minister, and by analogy a high-ranking official, would be held personally accountable:

(*a*) for prosecution in his/her home State;
(*b*) for prosecution in other States if his/her immunity had been waived;

élément subjectif qui doit être écarté. Le mandat émis à l'encontre de M. Yerodia va plus loin que la simple ouverture d'une enquête et peut raisonnablement être considéré comme une mesure d'exécution, mais il contenait des dispositions expresses selon lesquelles il ne devait pas être exécuté si M. Yerodia se trouvait sur le territoire belge en mission officielle. En fait, des articles de presse — qui n'ont été cités ni dans les mémoires ni dans les plaidoiries — donnent à penser qu'il s'est rendu en Belgique après l'émission du mandat et qu'aucune mesure n'a été prise pour exécuter celui-ci. Fait également important : la diffusion du mandat d'arrêt international n'était pas accompagnée d'une notice rouge demandant aux Etats tiers de prendre des mesures pour l'exécuter (ce qui ne s'est produit qu'après que M. Yerodia a quitté ses fonctions) et si ces Etats avaient agi ils l'auraient fait à leurs propres risques. La violation d'une obligation présuppose l'existence d'une obligation et, en l'absence de tout élément donnant à penser qu'un ministre des affaires étrangères a droit à l'immunité absolue, je ne vois pas pourquoi le Royaume de Belgique, eu égard aux termes du mandat et à l'absence de notice rouge d'Interpol, a manqué à ses obligations envers la République démocratique du Congo.

5. Une question plus fondamentale est de savoir si les hauts responsables de l'Etat ont droit à l'immunité même lorsqu'ils sont accusés d'avoir commis des crimes exceptionnellement graves reconnus comme tels par la communauté internationale. En d'autres termes, l'immunité devrait-elle devenir une impunité *de facto* en cas de comportement criminel dès lors que ce comportement correspond à la politique de l'Etat ? L'arrêt s'efforce de contourner cette question moralement embarrassante en invoquant une distinction, existante mais artificielle, entre l'immunité en tant que moyen de défense au fond, d'une part, et l'immunité en tant que moyen de défense procédural, de l'autre. Le caractère artificiel de cette distinction ressort du commentaire de la CDI à l'article 7 du projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité, qui stipule : « L'absence de toute immunité procédurale permettant de se soustraire aux poursuites ou au châtiment dans le cadre d'une procédure judiciaire appropriée » — et il ne faut pas oublier que ce texte devait être appliqué par les tribunaux nationaux et internationaux — « constitue un corollaire essentiel de l'absence de toute immunité substantielle ou de tout fait justificatif. Il serait paradoxal que l'intéressé ne puisse pas invoquer sa qualité officielle pour s'exonérer de sa responsabilité pénale mais puisse l'invoquer pour se soustraire aux conséquences de cette responsabilité. »

6. Ayant fait cette distinction, l'arrêt poursuit en citant quatre cas dans lesquels, s'agissant de prouver qu'immunité et impunité ne sont pas synonymes, un ministre, et par analogie une personnalité officielle, serait tenu personnellement responsable :

a) aux fins de poursuites dans son Etat d'origine ;
b) aux fins de poursuites dans d'autres Etats si son immunité a été levée ;

(*c*) after he/she leaves office except for official acts committed while in office;

(*d*) for prosecution before an international court.

This paragraph (Judgment, para. 61) is more notable for the things it does not say than for the things it does: as far as prosecution at home and waiver are concerned, clearly the problem arises when they do not take place. With regard to former high-ranking officials the question of impunity remains with regard to official acts, the fact that most grave crimes are definitionally State acts makes this more than a theoretical lacuna. Lastly with regard to existing international courts their jurisdiction *ratione materiae* is limited to the two cases of the former Yugoslavia and Rwanda and the future international court's jurisdiction is limited *ratione temporis* by non-retroactivity as well as by the fact that primary responsibility for prosecution remains with States. The Judgment cannot dispose of the problem of impunity by referral to a prospective international criminal court or existing ones.

7. The effective combating of grave crimes has arguably assumed a *jus cogens* character reflecting recognition by the international community of the vital community interests and values it seeks to protect and enhance. Therefore when this hierarchically higher norm comes into conflict with the rules on immunity, it should prevail. Even if we are to speak in terms of reconciliation of the two sets of rules, this would suggest to me a much more restrictive interpretation of the immunities of high-ranking officials than the Judgment portrays. Incidentally, such a restrictive approach would be much more in consonance with the now firmly established move towards a restrictive concept of State immunity, a move that has removed the bar regarding the submission of States to jurisdiction of other States often expressed in the maxim *par in parem non habet imperium*. It is difficult to see why States would accept that their conduct with regard to important areas of their development be open to foreign judicial proceedings but not the criminal conduct of their officials.

8. In conclusion, this Judgment is predicated on two faulty premises:

(*a*) that a Foreign Minister enjoys absolute immunity from both jurisdiction and enforcement of foreign States as opposed to only functional immunity from enforcement when on official mission, a proposition which is neither supported by precedent, *opinio juris*, legal logic or the writings of publicists;

(*b*) that as international law stands today, there are no exceptions to the immunity of high-ranking State officials even when they are accused of grave crimes. While, admittedly, the readiness of States and municipal courts to admit of exceptions is still at a very nebulous stage of development, the situation is much more fluid than the

c) après qu'il a quitté ses fonctions, excepté pour des actes officiels commis alors qu'il était en fonction;

d) aux fins de poursuites devant une juridiction internationale.

Ce paragraphe (arrêt, par. 61) est plus remarquable par les choses qu'il ne dit pas que par celles qu'il dit : pour ce qui est des poursuites dans le pays d'origine et de la levée de l'immunité, il est clair que le problème se pose lorsqu'elles n'interviennent pas. S'agissant d'anciens hauts dignitaires, la question de l'impunité demeure pour ce qui est des actes officiels, et le fait que la plupart des crimes graves sont par définition des actes de l'Etat fait qu'il s'agit d'une lacune plus que théorique. Enfin, en ce qui concerne les juridictions internationales existantes, leur compétence *ratione materiae* est limitée aux deux cas de l'ex-Yougoslavie et du Rwanda et la compétence de la future cour internationale est limitée *ratione temporis* par la non-rétroactivité et par le fait que c'est aux Etats qu'il incombe au premier chef d'engager les poursuites. L'arrêt ne peut se débarrasser du problème de l'impunité en renvoyant à une future cour pénale internationale ou à celles qui existent.

7. On peut arguer que la lutte effective contre les crimes graves revêt désormais le caractère de *jus cogens*, ce qui reflète la reconnaissance par la communauté internationale des intérêts et valeurs communautaires vitaux qu'elle cherche à protéger et renforcer. En conséquence, lorsque cette norme hiérarchiquement plus élevée entre en conflit avec les règles régissant l'immunité, elle devrait prévaloir. Même si l'on parle de concilier les deux séries de règles, il me semble que l'interprétation des immunités des responsables de haut rang devrait être beaucoup plus restrictive que celle que retient l'arrêt. Incidemment, cette approche restrictive serait beaucoup plus conforme à la tendance maintenant fermement établie en faveur d'une notion restrictive de l'immunité de l'Etat, une tendance qui a éliminé l'obstacle concernant la soumission des Etats à la juridiction d'autres Etats souvent exprimé par la maxime *par in parem non habet imperium*. On voit mal pourquoi les Etats accepteraient que leur comportement concernant des domaines importants de leur développement, mais non le comportement criminel de leurs agents, puisse faire l'objet de procédures judiciaires à l'étranger.

8. En conclusion, le présent arrêt repose sur deux prémisses erronées :

a) qu'un ministre des affaires étrangères jouit d'une immunité absolue tant de la juridiction que de l'exécution des Etats étrangers, par opposition à l'immunité d'exécution uniquement fonctionnelle quand il est en visite officielle, une proposition qui n'est étayée ni par la jurisprudence, ni par l'*opinio juris*, ni par la logique juridique, ni par la doctrine;

b) que, dans l'état actuel du droit international, il n'y a pas d'exceptions à l'immunité des hauts dignitaires de l'Etat même lorsqu'ils sont accusés de crimes graves. Si, certes, le désir des Etats et des tribunaux internes d'admettre des exceptions en est encore à un stade de développement très nébuleux, la situation est beaucoup plus fluide que

Judgment suggests. I believe that the move towards greater personal accountability represents a higher norm than the rules on immunity and should prevail over the latter. In consequence, I am unable to join the majority view.

(Signed) Awn Al-Khasawneh.

---

l'arrêt ne le donne à penser. J'estime que la tendance en faveur d'une responsabilité personnelle plus étendue représente une norme plus élevée que les règles sur l'immunité et devrait prévaloir sur elles. En conséquence, je ne suis pas en mesure de faire mienne l'opinion majoritaire.

(*Signé*) Awn AL-KHASAWNEH.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. BULA-BULA

Rétablissement des faits, médiats et immédiats — Décolonisation — Droit des peuples à disposer d'eux-mêmes — Egalité souveraine des Etats — Intervention dans les affaires intérieures — Agression armée — Droit international humanitaire — Immunités du ministre des affaires étrangères — Immunité et impunité — Objet et persistance du différend — Recevabilité d'une requête — Allégation de compétence universelle — Règle non ultra petita *— Droit international coutumier — Exception —* Opinio juris *et pratique internationale — Fait internationalement illicite — Conception africaine — Dignité d'un peuple — Responsabilité internationale — Dommage moral — Réparation — Bonne foi — Développement du droit international — Communauté internationale — Enseignement du droit international.*

1. Puisque l'arrêt de principe du 14 février 2002 dit le droit et tranche le différend qui opposait la République démocratique du Congo (ci-après dénommée le «Congo») au Royaume de Belgique (ci-après dénommé la «Belgique»), puisque cette décision judiciaire sans précédent en la matière codifie et développe le droit international contemporain, puisque la Cour vient ainsi d'imposer la force du droit contre le droit de la force au sein de la «communauté internationale» qu'elle s'attache à construire au fil des ans; j'appuie pleinement sans réserve tout le dispositif de l'arrêt.

2. Néanmoins, je voudrais ici souligner d'autres motifs de fait et de droit qui me paraissent compléter et conforter cette œuvre collective. Mon opinion se justifie aussi par le devoir particulier que me dicte ma qualité de juge *ad hoc*. Il n'est pas certain qu'une «opinion» obéisse à des règles rigides. Sans doute ne doit-elle pas traiter des questions sans rapport avec l'une ou l'autre partie de l'arrêt. Sous cette réserve, la liberté semble caractériser la pratique judiciaire. Non seulement il arrive que le volume du propos excède la longueur de l'arrêt lui-même[1], mais encore il

[1] Comparer l'arrêt du 5 février 1970 en l'affaire de la *Barcelona Traction, Light and Power Company, Limited* (49 pages) avec l'opinion de M. M. Ammoun (48 pages), Tanaka (47 pages), Fitzmaurice (50 pages) et Jessup (61 pages); l'avis du 21 juin 1971 en l'affaire du *Sud-Ouest africain* (43 pages) avec l'opinion de Fitzmaurice (103 pages); l'arrêt du 27 juin 1986 en l'affaire des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique)* (137 pages), avec l'opinion de S. M. Schwebel (269 pages); l'arrêt du 26 juin 1992 sur *Certaines terres à phosphate à Nauru (Nauru c. Australie)* (30 pages) avec l'opinion de M. Shahabuddeen (31 pages); l'arrêt du 14 juin 1993 en l'affaire de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (41 pages) avec l'opinion de M. Shahabuddeen (81 pages); l'arrêt du 24 février 1982 en l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (77 pages) avec l'opinion de S. Oda (121 pages); l'arrêt du 12 décembre 1996 en l'affaire des *Plates-formes pétrolières (République islamique d'Iran c. Etats-Unis d'Amérique)* (19 pages) avec l'opinion de M. Shahabuddeen (20 pages).

SEPARATE OPINION OF JUDGE BULA-BULA

[Translation]

Establishment of the facts, mediate and immediate — Decolonization — Right of peoples to self-determination — Sovereign equality of States — Interference in domestic affairs — Armed aggression — International humanitarian law — Immunities of a Minister for Foreign Affairs — Immunity and impunity — Subject-matter and persistence of the dispute — Admissibility of an application — Claim to universal jurisdiction — Non ultra petita *rule — International customary law — Exception —* Opinio juris *and international practice — Internationally wrongful act — African conception — A people's dignity — International responsibility — Moral injury — Reparation — Good faith — Development of international law — The international community — Lessons of international law.*

1. Given that the landmark Judgment of 14 February 2002 declares the law and settles the dispute between the Democratic Republic of the Congo (hereinafter "the Congo") and the Kingdom of Belgium (hereinafter "Belgium"); that this judicial decision is without precedent in the field and codifies and develops contemporary international law; and that the Court has thus imposed the force of law upon the law of force within the "international community" which it has been at pains to establish over the years: I fully and unreservedly support the entire operative part of the Judgment.

2. I would nonetheless like to emphasize here other grounds of fact and law which seem to me to supplement and strengthen this collective decision. My opinion is also justified by the particular duty incumbent upon me in my capacity as judge *ad hoc*. An "opinion" does not necessarily obey rigid rules. Doubtless it must not address questions which bear no relation to any part of the Judgment. Subject to this, the traditional practice would seem to be characterized by its freedom. Not only does the length of opinions sometimes exceed that of the Judgment itself[1], but also

[1] Compare the Judgment of 5 February 1970 in the case concerning the *Barcelona Traction, Light and Power Company, Limited* (49 pages) with the opinions of Judges Ammoun (48 pages), Tanaka (47 pages), Fitzmaurice (50 pages) and Jessup (61 pages); the Advisory Opinion of 21 June 1971 in the *South West Africa* case (43 pages) with the opinion of Judge Fitzmaurice (103 pages); the Judgment of 27 June 1986 in the case concerning *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua* v. *United States of America)* (137 pages), with the opinion of Judge Schwebel (269 pages); the Judgment of 16 June 1992 in the case concerning *Certain Phosphate Lands in Nauru (Nauru* v. *Australia)* (30 pages) with the opinion of Judge Shahabuddeen (31 pages); the Judgment of 3 June 1993 in the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark* v. *Norway)* (41 pages) with the opinion of Judge Shahabuddeen (81 pages); the Judgment of 24 February 1982 in the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* (77 pages) with the opinion of Judge Oda (121 pages); the Judgment of 12 December 1996 in the case concerning *Oil Platforms (Islamic Republic of Iran* v. *United States of America)* (19 pages) with the opinion of Judge Shahabuddeen (20 pages).

peut se fixer divers objectifs[2]. Sans verser dans de tels travers, il m'est ainsi loisible de développer de manière raisonnable mon argumentation juridique. D'une part, il me paraît que le raccourci des faits présentés par les Parties en litige ne laisse apparaître que la face visible de l'iceberg. Il expose à une lecture en surface d'une affaire relevant d'un vaste contentieux. D'autre part, les circonstances immédiates ainsi présentées ont, en partie, conduit la Cour à ne pas examiner en profondeur la question fondamentale de l'indépendance du Congo, ancienne et unique colonie de la Belgique, vis-à-vis de cette dernière. La mention relative à l'égalité souveraine, martelée successivement à l'occasion de la phase conservatoire et lors de la phase du fond par deux conseils du Congo, membres du gouvernement, invite à regarder les choses en profondeur. Elle est réitérée dans les conclusions finales. N'est-elle pas à la base de la désignation des juges *ad hoc*, d'abord par le défendeur, ensuite par le demandeur!

3. La doctrine impose particulièrement aux juges *ad hoc* le fardeau de contribuer au rétablissement objectif et impartial des faits ainsi que de présenter la conception juridique de chaque partie au différend[3]. De l'avis de E. Lauterpacht, il incombe au juge *ad hoc* de

> «veiller à ce que, dans toute la mesure possible, chacun des arguments pertinents de la partie qui l'a désigné ait été pleinement pris en considération au cours de l'examen collégial et soit, en fin de compte, reflété — à défaut d'être accepté — dans sa propre opinion individuelle ou dissidente»[4].

4. Se plier à une telle obligation ne rapproche guère le juge *ad hoc* d'un représentant d'un Etat[5]. Au demeurant, il ne s'agit point d'une représentation nationale mais d'une «présence nationale»[6] par ailleurs permanente pour les membres permanents du Conseil de sécurité. Concernant le rôle du juge *ad hoc*, J. G. Merrills estime que l'institution «établit un lien important entre les parties et la Cour». Dans ces conditions, «l'institution du juge *ad hoc*, en tant qu'elle reflète «l'incidence de considérations métajuridiques sur le règlement des différends internationaux», reste peut-être trop utile pour que l'on puisse s'en dispenser»[7].

5. Naturellement, je suis d'accord, en ma qualité de juge *ad hoc* avec,

---

[2] Voir, sur ce point, Charles Rousseau, *Droit international public*, t. V, «Les rapports conflictuels», 1983, p. 463.

[3] Nguyen Quoc Dinh, Patrick Daillier et Alain Pellet, *Droit international public*, 1999, p. 855, par. 541; E. McWhinney, *Les Nations Unies et la formation du droit*, 1986, p. 150.

[4] E. Lauterpacht, opinion individuelle jointe à l'ordonnance du 17 décembre 1997 en l'affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie)*, *C.I.J. Recueil 1997*, p. 278.

[5] Voir la communication de E. Lauterpacht, «The Role of *ad hoc* Judges», dans *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, 1997, p. 374.

[6] Voir le commentaire de Krzystof Skubiszewski, *ibid.*, p. 378. *[Traduction du Greffe.]*

[7] J. G. Merrills, *International Dispute Settlement*, 3e éd., 1998, p. 139. *[Traduction du Greffe.]*

they can be written with a variety of aims in view[2]. Thus it is open to me, without carrying matters to excess, to develop my argument to a reasonable extent. On the one hand, it seems to me that the summary version of the facts presented by the opposing Parties reveals only the visible face of the iceberg. It permits a superficial reading of a case forming part of a far wider dispute. On the other, it was in part the immediate circumstances as thus presented to it which led the Court not to examine in depth the fundamental issue of the independence of the Congo, Belgium's former and sole colony, vis-à-vis the latter. The reference to sovereign equality, successively belaboured both at the provisional measures phase and then at the merits stage by two of Congo's counsel, both members of the Government, is a call to examine the matter in depth. It is repeated in the final submissions. And it surely underlies the choice of judges *ad hoc*, first by the Respondent, then by the Applicant!

3. In doctrine, judges *ad hoc* have the particular duty of contributing to an objective and impartial establishment of the facts and of presenting the conception of the law held by each party to the dispute[3]. In Judge Lauterpacht's view, an *ad hoc* judge has an obligation to

> "endeavour to ensure that, so far as is reasonable, every relevant argument in favour of the party that has appointed him has been fully appreciated in the course of collegial consideration and, ultimately, is reflected — though not necessarily accepted — in any separate or dissenting opinion that he may write"[4].

4. Fulfilment of such an obligation does not in any sense assimilate a judge *ad hoc* to a representative of a State[5]. Further, his is in no sense a national representation but a "national presence"[6], which is, moreover, a permanent one for the permanent members of the Security Council. J. G. Merrills takes the view that the institution of judge *ad hoc* "provides an important link between the parties and the Court". In these circumstances, "the institution of the *ad hoc* judge reflecting, as it does, 'the incidence of metajuridical considerations in the functioning of international adjudication' is perhaps still too useful to be dispensed with"[7].

5. Naturally I am in agreement, in my capacity as judge *ad hoc*, with

[2] See on this point, Charles Rousseau, *Droit international public*, Vol. V, "Les rapports conflictuels", 1983, p. 463.

[3] Nguyen Quoc Dinh, Patrick Daillier and Alain Pellet, *Droit international public*, 1999, p. 855, para. 541; E. McWhinney, *Les Nations Unies et la formation du droit*, 1986, p. 150.

[4] Judge Lauterpacht, separate opinion appended to the Order of 17 December 1997 in the case concerning *Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Croatia v. Yugoslavia)*, *I.C.J. Reports 1997*, p. 278.

[5] See the communication of E. Lauterpacht, "The Role of *ad hoc* Judges", in *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, 1997, p. 374.

[6] See the commentary of Krzystof Skubiszewski, *ibid.*, p. 378.

[7] J. G. Merrills, *International Dispute Settlement*, 3rd ed., 1998, p. 139.

« à tout le moins, la position de base de l'Etat qui a procédé à la désignation (compétence, recevabilité, principes essentiels du fond) »[8]. Autrement, comment aurais-je accepté la proposition de cette charge ? Le consentement donné à cette dernière signifie bien sûr « une certaine réceptivité [du juge désigné] ... à l'argumentation qui lui a été soumise »[9]. D'autre part, il m'a paru intéressant, comme juge *ad hoc*, d'exprimer mon opinion dans les deux phases qu'a connues cette affaire[10]. Il en résulte à mon sens une meilleure intelligence de l'analyse.

6. A grandes enjambées et par respect pour la Cour et sa méthodologie de travail, je me bornerai à rappeler très succinctement à partir des sources belges, congolaises, transnationales et internationales, quelques données factuelles médiates et immédiates qui constituent la toile de fond de l'affaire du *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000*. A travers ces mentions brèves, je souhaite à la fois conjurer le passé et promouvoir entre l'Etat demandeur et l'Etat défendeur, intimement liés par l'histoire, la mise en œuvre effective du principe de *l'égalité souveraine entre les Etats*.

7. S'adressant aux Congolais à Kinshasa, le 30 juin 2001, quarante et unième anniversaire de l'indépendance du pays, le premier ministre belge déclara :

> « Vous êtes une part importante de notre passé. Des liens particuliers très forts unissent nos deux pays. Des liens fondés sur des rapports tantôt douloureux, tantôt prometteurs; tantôt confiants, tantôt circonspects... Ce qui nous unit, vous le savez, nous le savons, relève de ce miroir intérieur qu'est notre bonne ou notre mauvaise conscience, cette frontière entre le bien et le mal, entre la bonne intention et la maladresse... Je veux dire au peuple congolais, où qu'il vive sur ce grand territoire, que nous savons sa douleur et les épreuves endurées. »

Rarement de tels propos ont été publiquement tenus par le chef du gouvernement d'une ancienne puissance coloniale quatre décennies après la décolonisation. A tort ou à raison, il faut peut-être chercher dans les conditions d'une décolonisation singulière aux séquelles toujours présentes, y compris dans la présente affaire, la justification de ce propos.

8. La relecture de l'histoire du Congo décolonisé[11] à laquelle s'est

---

[8] Voir le commentaire de Krzystof Skubiszewski, *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, *loc. cit.*, p. 378. *[Traduction du Greffe.]*

[9] Voir l'intervention de Hugh W. A. Thirlway, *ibid.*, p. 393. *[Traduction du Greffe.]*

[10] Selon le commentaire d'A. Pellet, *ibid.*, « il est très apprécié des juges *ad hoc* qu'ils expriment leur point de vue au cours des différentes phases de l'affaire », p. 395. *[Traduction du Greffe.]*

[11] Les événements tragiques qui ont marqué la décolonisation du Congo ont amené l'Organisation des Nations Unies à mettre à contribution la Cour. Voir S. Rosenne, « La Cour internationale de Justice en 1961 », *Revue générale de droit international public*, 3e série, t. XXXIII, octobre-décembre 1962, n° 4, p. 703.

"at least the basic stance of the appointing State (jurisdiction, admissibility, fundamentals of the merits)"[8]. Otherwise, how could I have accepted the proposed appointment? My consent of course means that "there is a certain understanding . . . for the case that has been put in front of him"[9]. Moreover, it seemed to me helpful, as judge *ad hoc*, to give an opinion in both of the phases undergone by this case[10], thus, in my view, making the reasoning more readily understandable.

6. Covering a great deal of ground, and out of regard for the Court and its working methods, I will confine myself to recalling very concisely, from Belgian, Congolese, transnational and international sources, certain factual data, of both indirect and direct relevance, which make up the background to the case concerning the *Arrest Warrant of 11 April 2000*. Through these brief references, I seek both to exorcize the past and to foster between the Applicant and the Respondent, States intimately linked by history, effective implementation of the principle of *sovereign equality between States*.

7. Addressing the Congolese people at Kinshasa on 30 June 1991, forty-first anniversary of the country's independence, the Belgian Prime Minister declared:

> "You are an important part of our past. Special, particularly strong links unite our two countries. Links based on a relationship marked by pain, by promise, by prudence . . . What unites us — you know it, we know it — is reflected in the external mirror constituted by our good or our bad conscience, the boundary between good and evil, between good intentions and blunders . . . I wish to say to the Congolese people, wheresoever they may be on this vast territory, that we are aware of their pain and of the suffering they have endured."

Rarely have such views been publicly expressed by the head of the government of a former colonial power four decades after decolonization. Wrongly or rightly, it is perhaps in the circumstances of a very particular act of decolonization, whose consequences are still with us today, including in the present case, that the justification for these views is to be sought.

8. Rereading the account of the decolonization of the Congo[11]

[8] See the commentary of Krzystof Skubiszewski, *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, *loc. cit.*, p. 378.

[9] See the contribution of Hugh W. A. Thirlway, *ibid.*, p. 393.

[10] According to A. Pellet, *ibid.*, "judges *ad hoc* are very appreciated if they express their opinions during the various phases of the case", p. 395.

[11] The tragic events which marked the decolonization of the Congo led the United Nations to involve the Court. See S. Rosenne, "La Cour internationale de Justice en 1961", *Revue générale de droit international public*, 3rd series, Vol. XXXIII, October-December 1962, No. 4, p. 703.

livrée l'une de la quarantaine des conférences politiques de réconciliation[12] nous apprend :

> «Victorieux des élections législatives, Patrice Emery Lumumba, après consultation des principaux partis et personnalités politiques de l'époque, forma le gouvernement.
>
> En date du 23 juin 1960, il obtient la confiance du Parlement, et ce bien avant l'élection par celui-ci du chef de l'Etat Kasavubu grâce à la majorité lumumbiste.
>
> En moins d'une semaine après le 30 juin 1960, soit le 4 juillet, éclate la mutinerie de la force publique. Suite à l'équation provocatrice du général Janssens aux militaires, savoir, «après l'indépendance égale avant l'indépendance», les troubles s'attisent. Le Katanga proclame sa sécession le 11 juillet 1960 et le Sud-Kasaï son autonomie le 8 août 1960. Il y a effondrement de l'administration territoriale et militaire ainsi que manque des ressources financières. La souveraineté populaire est hypothéquée.
>
> En dépit des accords de coopération signés entre le Royaume de Belgique et la jeune République, le 29 juin 1960, la crise est aggravée par l'intervention intempestive des troupes belges. Face à cette situation, le 15 juillet, le chef de l'Etat Kasavubu, garant de l'intégrité territoriale, et le premier ministre et ministre de la défense nationale Lumumba signent conjointement le télégramme faisant appel aux troupes des Nations Unies à New York ... les manœuvres diplomatiques belges feront que les Nations Unies hésitent d'intervenir...»[13]

9. A juste titre ou non, le rapport met aussi en cause la responsabilité de la Belgique dans l'éviction du premier ministre Lumumba :

> «Après l'accession de notre pays à l'indépendance ... le président Kasavubu et le premier ministre Lumumba travaillaient en harmonie. Ils avaient même effectué une tournée ensemble à Elisabethville. Je pense que les Belges étaient contre cette harmonie. C'est pourquoi ils avaient créé cette tension de division.. Moi, j'ai téléphoné à Lumumba pour lui en faire part. A son tour, il a contacté le président Kasavubu. J'ai cru qu'ils avaient pris des précautions contre ces manœuvres. J'étais surpris d'entendre à la radio vers le 5 septembre 1960 la révocation de Lumumba et le même jour aussi celle de Kasavubu par Lumumba.»[14]

10. A en croire le rapport : «L'ambassadeur belge à Léo suscite la

[12] Dénommé «conférence nationale souveraine», le forum s'est tenu de novembre 1991 à décembre 1992. Il fut organisé par le gouvernement alors en place, sous pression de ses principaux partenaires, et financé par ceux-ci, y compris la Belgique.

[13] Conférence nationale souveraine, rapport de la commission des assassinats et des violations des droits de l'homme, p. 18-19.

[14] *Ibid.*, témoignage de M. Cléophas Kamitatu, alors président provincial de Léopoldville (Kinshasa).

prepared by one of the 40 or so political reconciliation conferences[12], we learn the following:

> "Following his victory in the legislative elections, Patrice Emery Lumumba, after consulting the main parties and political personalities at that time, formed a Government.
>
> On 23 June 1960, he obtained the confidence of Parliament, even before the latter's election of Kasavubu as Head of State, thanks to the Lumumba Party's majority.
>
> Less than a week on from 30 June 1960, on 4 July, the army and police mutinied. Following the provocative statement by General Janssens to the military — after independence equals before independence' — the disturbances worsened. Katanga proclaimed its secession on 11 July 1960 and South Kasai its autonomy on 8 August 1960. Territorial and military administration collapsed and financial resourced dried up. The people's sovereignty was under threat.
>
> Despite the co-operation agreements signed between the Kingdom of Belgium and the young Republic on 29 June 1960, the crisis was aggravated by the untimely intervention of Belgian troops. Faced with this situation, on 15 July the Head of State Kasavubu, guarantor of territorial integrity, and the Prime Minister and Minister of Defence, Lumumba, jointly signed a telegram appealing for troops from the United Nations in New York . . . as a result of Belgian diplomatic manœuvres, the United Nations hesitated to intervene . . ."[13]

9. Rightly or wrongly, the report also cites Belgium for its responsibility in the removal from office of Prime Minister Lumumba:

> "After our country had achieved independence . . . President Kasavubu and Prime Minister Lumumba worked harmoniously together. They had even toured Elisabethville together. I believe that the Belgians were against this harmony. So they provoked this divisive tension . . . I telephoned Lumumba to tell him about it. He then contacted President Kasavubu. I thought they had taken precautions against those manœuvres. I was surprised to hear on the radio around 5 September 1960 of the dismissal of Lumumba and on the same day of that of Kasavubu by Lumumba."[14]

10. According to the report: "The Belgian ambassador in Leopoldville

[12] Known as the "Sovereign National Conference", the forum was held from November 1991 to December 1992. It was organized by the then Government, under pressure from its principal partners, including Belgium, and financed by them.

[13] Sovereign National Conference, Report of the Commission on Murders and Violations of Human Rights, pp. 18-19.

[14] *Ibid.*, statement of Mr. Cléophas Kamitatu, then Provincial President of Leopoldville (Kinshasa).

création de l'Etat autonome du Sud-Kasaï. Le 8 août 1960, c'était chose faite.»[15] Sur l'assassinat du premier ministre Lumumba et de ses compagnons, il est notamment dit: «Le 16 janvier 1961 se tient une réunion à l'aéroport de Ndjili. Y prennent part MM. Nendaka, Damien Kandolo, Ferdinand Kazadi, Lahaye et les représentants de la Sabena.» Un témoin, M. Gabriel Kitenge, dira que:

> «A l'arrivée de l'avion, il n'a reconnu, des trois colis, que M. Lumumba qui, très tuméfié, tentait de s'agripper à une muraille. Tous les trois ont débarqué vivants à Elisabethville. Conduits peu après à la villa Brouwez à quelques kilomètres de l'aéroport, ils s'entretiendront avec MM. Godefroid Munongo et Jean-Baptiste Kibwe en compagnie de quelques militaires blancs...
>
> Ils seront exécutés en brousse à un kilomètre de la villa. Sous le commandement d'un officier blanc, les soldats noirs tireront d'abord sur Okito pour enfin terminer avec Lumumba.
>
> Sont présents: MM. Munongo, Kitenge, Sapwe, Muke, quatre Belges... Sur l'ordre d'un commissaire de police belge, les trois détenus seront fusillés chacun à son tour et jetés dans une fosse commune préalablement creusée.»[16]

11. En définitive, le rapport de la conférence a proposé «l'ouverture du procès». Elle a proposé que:

> «Les assassinats de Lumumba, Mpolo et Okito, bien que n'entrant pas dans les catégories définies actuellement par les Nations Unies, devraient être assimilés aux *crimes contre l'humanité*, car il s'agit de persécutions et assassinats pour des raisons politiques.»

La proposition peut ainsi stimuler la réflexion des auteurs qui décèlent des incertitudes sur le concept de crime contre l'humanité[17]. La conférence a établi la responsabilité de plusieurs personnes tant physiques que morales, nationales et étrangères. Au nombre desquelles il suffit de retenir dans le cadre de la présente affaire:

> «*Le Gouvernement du Royaume de Belgique* en tant que puissance de tutelle de n'avoir pas su contenir la sécurité bilatérale d'une indépendance bâclée par elle-même intentionnellement. L'ambiguïté de la loi fondamentale fait foi. En dépit des accords du 29 juin 1960, il n'a pas offert aux autorités légitimes qu'il avait installées au Congo

[15] *Op. cit.*, note 13, ci-dessus, p. 26.
[16] *Ibid.*, p. 40.
[17] Voir G. Abi-Saab, «International Criminal Tribunals and the Development of International Humanitarian and Human Rights Law», *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, p. 651. Voir aussi E. Roucounas, «Time Limitations for Claims and Actions under International Law», *ibid.*, p. 223-240.

was behind the creation of the autonomous State of South Kasai. By 8 August 1960, it was a fait accompli."[15] In regard to the murder of Prime Minister Lumumba and his companions, the report *inter alia* states: "On 16 January 1961 there was a meeting at Ndjili airport. Those present included Messrs. Nendaka, Damien Kandolo, Ferdinand Kazadi, Lahaye and the Sabena representatives." A witness, Mr. Gabriel Kitenge, stated the following:

> "When the aircraft arrived, he recognized only one of the three packages, Mr. Lumumba, who was covered in bruises and trying to cling to a wall. All three were unloaded alive at Elisabethville. Soon afterwards they were taken to the villa Brouwez a few kilometres from the airport, where they had a talk with Messrs. Godefroid Munongo and Jean-Baptiste Kibwe, who were together with some white soldiers . . .
>
> They were executed in the bush a kilometre from the villa. Under the command of a white officer, the black soldiers shot Okito first and finished off with Lumumba.
>
> Those present were: Messrs. Munongo, Kitenge, Sapwe, Muke, four Belgians . . . On the orders of a senior Belgian police officer, the three prisoners were shot one after the other and thrown into a common grave which had already been dug."[16]

11. The conference report concluded with a proposal for "the opening of proceedings". It stated:

> "The murders of Lumumba, Mpolo and Okito, although not falling within the categories currently defined by the United Nations, should be assimilated to *crimes against humanity*, for these were acts of persecution and murder for political reasons."

This proposal may thus stimulate reflection on the part of writers who note uncertainties in the notion of crime against humanity[17]. The conference established responsibility on the part of a number of persons both natural and legal, domestic and foreign. Of whom, for purposes of this case it suffices to note the following:

> "*The Government of the Kingdom of Belgium* as protecting power for having failed to ensure bilateral security for an independence deliberately rushed through by it in a perfunctory manner. The ambiguous nature of the Basic Law is self-evident. Despite the agreement of 29 June 1960, Belgium did not provide the lawful authorities

[15] *Op cit.* footnote 13 *supra*, p. 26.

[16] *Ibid.*, p. 40.

[17] See G. Abi Saab, "International Criminal Tribunals and the Development of International Humanitarian and Human Rights Law", *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, p. 651. See also E. Roucounas, "Time Limitations for Claims and Actions under International Law", *ibid.*, pp. 223-240.

une assistance technique et militaire qui aurait permis d'éviter le pire.

. . . . . .

Le soutien du Gouvernement belge à la sécession du Katanga par sa reconnaissance officielle comme Etat indépendant avec ouverture d'un consulat général constitue autant d'actes infractionnels contre le peuple du Congo. Sur intervention du ministre belge des affaires africaines, M. Harold Aspremont, le président Tschombé acceptera, en date du 16 janvier 1961, le transfert des colis.»[18]

Répondant en quelque sorte anticipativement à l'Etat défendeur, la conférence a décidé d'

«alerter l'opinion internationale que ceux-là même qui nous enseignent le respect des droits de l'homme et du citoyen, contenus dans la Déclaration des Nations Unies, ne puissent *in futurum* rééditer les mêmes erreurs qui ne cadrent pas avec l'opinion dans le monde»[19].

12. Six ans plus tôt, le groupement transnational dit «tribunal permanent des peuples» appelé à statuer sur le cas du Zaïre (Congo) a dit:

«Lorsque le droit du peuple de poursuivre librement son développement économique, social et culturel est méprisé par un Etat se personnalisant en des oligarchies complices, otages ou agents de l'étranger, mises en place ou maintenues par sa volonté, cet Etat ne saurait constituer un écran derrière lequel s'annule le droit du peuple à l'autodétermination.»[20]

Car cette «juridiction» a estimé que,

«dans ce cas-là, on se trouve devant un phénomène semblable dans son essence à la situation coloniale opposant un peuple asservi à une puissance étrangère, les autorités gouvernementales jouant un rôle de courroie de transmission et n'apparaissant guère différentes, dans leurs fonctions, des anciens agents coloniaux (vice-rois, gouverneurs, préfets, etc.) ou des potentats locaux au service de la métropole»[21].

Le jury a aussi soutenu que:

«La violation des droits du peuple zaïrois perpétrée par un Etat aliéné soulève le problème de la responsabilité d'autres gouverne-

[18] Conférence nationale souveraine, rapport de la commission des assassinats et des violations des droits de l'homme, p. 55-56.
[19] *Ibid.*
[20] Voir la *Sentence du Tribunal permanent des peuples*, Rotterdam, le 20 septembre 1982, p. 29.
[21] *Ibid.*

established by it in the Congo with the military and technical assistance which would have enabled the worst to be avoided.

. . . . . .

The support of the Belgian Government for the secession of Katanga through its official recognition as an independent State, with the opening of a Consulate-General, represents an offence against the rights of the Congolese people. Following the intervention of the Belgian Minister for African Affairs, Mr. Harold Aspremont, President Tshombe, on 16 January 1961, accepted transfer of the packages."[18]

Reacting, as it were, in advance to the respondent State, the conference decided to:

"Alert international opinion so that the very persons who teach us respect for human rights and the rights of the citizen contained in the United Nations Declaration may not in future repeat the same mistakes, which do not sit well with world opinion."[19]

12. Six years earlier, the transnational group known as "The Permanent Court of the Peoples [tribunal permanent des peuples]", called upon to deliver a ruling on the case of Zaire (Congo) stated:

"When the right of a people freely to pursue its economic, social and cultural development is treated with contempt by a State represented by collaborationist oligarchies, hostages or agents of foreign powers, installed or maintained in place by its will, that State cannot constitute a cover for the extinction of a people's right to self-determination."[20]

Thus that "court" held:

"In such a case, we are faced with a phenomenon essentially similar to the colonial situation opposing an enslaved people to a foreign power, with the government authorities playing the role of overseer, seemingly differing little in their functions from the former colonial agents (viceroys, governors, *préfets*, etc.) or local satraps in the service of the metropole."[21]

The jury further stated:

"The violation of the right of the Zairian people perpetrated by an alienated State raises the problem of the responsibility of other

[18] Sovereign National Conference, Report of the Commission on Murders and Violations of Human Rights, pp. 55-56.

[19] *Ibid.*

[20] See *Judgment of Permanent Court of the Peoples*, Rotterdam, 20 September 1982, p. 29.

[21] *Ibid.*

ments et notamment de ceux qui défendent les intérêts au profit desquels la souveraineté du peuple zaïrois est aliénée.»[22]

C'est ainsi qu'il a été établi, entre autres, «la responsabilité ... de la Belgique»[23]. Le dispositif conclut que nombre des faits jugés «constituent des crimes contre le peuple zaïrois»[24]. Examinant, entre autres, la valeur juridique des décisions de ce tribunal d'opinion, des auteurs concluent que «pareille condamnation est un premier pas vers la réparation»[25].

13. Plus récemment, la commission de l'Organisation des Nations Unies chargée d'enquêter sur l'exploitation illégale des ressources naturelles du Congo a mis en cause, entre autres, des sociétés belges en territoires occupés. La «neutralité» revendiquée par les autorités belges en place face à l'agression armée[26] subie par le Congo depuis le 2 août 1998 ne pourrait-elle pas être mise à mal par la participation des groupements privés ou des organismes parastataux belges au pillage des ressources naturelles du Congo d'après une enquête de l'ONU[27]? D'autant plus que la commission établit un lien entre cette exploitation illégale et la poursuite[28] de la guerre.

14. Les circonstances immédiates qui ont occasionné l'émission du mandat ont été amplement présentées de manière contradictoire par les Parties. Il serait futile d'y revenir. Néanmoins, il est des questions pertinentes que soulève cette affaire. Pourquoi la quasi-totalité des personnalités prévenues devant la justice belge, y compris M. Abdulaye Yerodia Ndombasi, appartiennent essentiellement à une tendance politique évincée en 1960 et réapparue au pouvoir en 1997 à la faveur de circonstances diverses? Pourquoi l'Etat défendeur n'exerce-t-il pas sa compétence territoriale en poursuivant les sociétés belges établies sur son sol suspectées d'activités illicites en zones d'occupation étrangère au Congo?

15. Tels sont quelques éléments de fait arpentés sur plus de quatre décades qui permettent de juger du comportement respectif des Parties au litige tranché. Ils doivent être mis en regard avec la plaidoirie finale de la

---

[22] *Op. cit.*, note 20, ci-dessus, p. 30.

[23] *Ibid.*, p. 32.

[24] *Ibid.*, p. 34.

[25] B. H. Weston, R. A. Falk et A. d'Amato, *International Law and World Order*, 2e éd., p. 1286. *[Traduction du Greffe.]*

[26] Au sens de l'article 51 de la Charte de l'Organisation des Nations Unies, précisé par l'article 3 de la résolution 3314 du 14 décembre 1974, confirmé en tant que norme coutumière par l'arrêt de la Cour du 27 juin 1986 en l'affaire des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique)*, par. 195.

[27] Voir *Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of Congo*. Sont aussi citées les sociétés belges suivantes: Cogem, Muka-Entreprise et Transintra pour la cassitérite; Chimie Pharmacie, Cogea, Finiming Ltd., Cicle International, Specialty Metal, pour le coltan; Soger, Sogem, Cogecom, Tradement, MDW pour la cassitérite et le coltan. Source: http://www.un.org/News/dh/latest/drcongo.htm.

[28] *Ibid.*, par. 109 et suiv. «Liens entre l'exploitation de ressources naturelles et la poursuite du conflit.» *[Traduction du Greffe.]*

governments, and in particular of those who defend the interests for whose benefit the Zairian people are deprived of their sovereignty."[22]

The jury thus established, *inter alia*, "the responsibility . . . of Belgium"[23]. The operative part of the judgment finds that a number of the charges "constitute crimes against the Zairian people"[24]. Examining *inter alia* the legal force of the decisions of this "court of public opinion", some writers have concluded that "such a condemnation is a first step towards reparation"[25].

13. More recently, the United Nations Commission responsible for investigating the illegal exploitation of the natural resources of the Congo cited, among others, Belgian companies in occupied territories. Could it not be that the purported "neutrality" of the local Belgian authorities in the face of the armed aggression[26] suffered by the Congo since 2 August 1998 is being undermined by the participation of private groups or Belgian parastatal entities in the looting of the natural resources of the Congo, as established by a United Nations investigation[27]? All the more so in that the investigation has established a link between that illegal exploitation and the continuation of the war[28].

14. The immediate circumstances which gave rise to the issue of the warrant were amply debated by the Parties. It would be pointless to go over them again. Nonetheless, there are pertinent questions raised by this case. Why is it that virtually all of those charged before the Belgian courts, including Mr. Abdulaye Yerodia Ndombasi, belong essentially to a political tendency that was ousted in 1960 and, thanks to a variety of circumstances, regained power in 1997? Why does the respondent State not exercise its territorial jurisdiction by prosecuting Belgian companies established on its territory suspected of illegal activities in areas of foreign occupation within the Congo?

15. These are some of the facts emerging from a rapid survey covering more than four decades whereby the respective conducts of the Parties to the dispute before us may be judged. They should be compared with Bel-

[22] *Op. cit.* footnote 20 *supra*, p. 30.

[23] *Ibid.*, p. 32.

[24] *Ibid.*, p. 34.

[25] B. H. Weston, R. A. Falk and A. d'Amato, *International Law and World Order*, 2nd ed., p. 1286.

[26] Within the meaning of Article 51 of the United Nations Charter, as further defined by Article 3 of resolution 3314 of 14 December 1974 and confirmed as a rule of customary law by the Judgment of the Court of 27 June 1986 in *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America)*, para. 195.

[27] See *Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of the Congo*. Those cited include the following Belgian companies: Cogem, Muka-Enterprise and Transintra for cassiterite; Chimie Pharmacie, Cogea, Tradement, Finiming Ltd., Cicle International, Specialty Metal, for coltan; Soger, Sogem, Cogecom, Tradement, MDW, for cassiterite and coltan. Source: http://www.un.org/News/dh/latest/drcongo.htm.

[28] See *ibid.*, paras. 109 *et seq.* "Links between the exploitation of natural resources and the continuation of the conflict."

Belgique. Lorsque l'Etat défendeur conclut brillamment sa plaidoirie par l'invocation de la démocratie et des droits de l'homme qui guideraient son comportement [29], il rouvre tout de même l'une des pages les plus honteuses de la décolonisation. Dans les années soixante, de la main gauche, il a semblé octroyer l'indépendance au Congo et, de la main droite, il a en même temps virtuellement précarisé cette souveraineté et la démocratie congolaise naissante. L'écrivain Joseph Ki-Zerbo a pu écrire qu'au Congo «l'indépendance fut jetée comme un os aux indigènes pour mieux exploiter leurs divisions», soit le «modèle des indépendances empoisonnées» [30].

16. Parmi les points âprement débattus de manière contradictoire par les Parties figure la perte, à l'heure actuelle, de toute fonction gouvernementale par M. A. Yerodia Ndombasi. La situation est mise en avant par le défendeur afin d'obtenir un non-lieu de la part de la Cour. Elle serait sans effet pour l'instance de l'avis du demandeur.

17. A mon sens, l'argument tiré de la perte (et non de l'absence) de fonction gouvernementale actuellement exercée par M. Ndombasi est moralement indécent. Mais la Cour ne tranche pas les litiges sur la base d'une morale internationale chère à Nicola Politis [31]. Juridiquement cependant ce moyen invoqué devrait se retourner contre le défendeur. Puisque ce dernier lève ainsi un coin du voile sur la cause de cette situation dont le défendeur exploite à fond les effets, rien que les effets. Il est juridiquement incorrect de chercher à asseoir solidement son argumentation principale sur une grave violation du droit international (la censure de la composition du Gouvernement congolais équivaut à l'ingérence dans les affaires intérieures d'autrui) qui s'ajoute à l'atteinte portée primitivement aux immunités et à l'inviolabilité pénales de la personne du ministre des affaires étrangères. Les écritures et les plaidoiries du demandeur (lors de la phase «conservatoire» et lors de la phase du fond) ont dénoncé ce fait sans être véritablement contredites par le défendeur. La Cour a été témoin de cette déchéance d'un organe de l'Etat congolais survenu non seulement après la saisine (17 octobre 2000); mais encore le limogeage a eu lieu le jour de l'ouverture des audiences de la phase conservatoire (20 novembre 2000) et le départ du gouvernement peu après (14 avril 2001). Depuis toute nomination nouvelle de l'intéressé, pourtant sans cesse annoncée par la presse, est repoussée apparemment à cause des pressions illicites du défendeur.

18. Il est du devoir de la Cour, garant de l'intégrité du droit international [32], de sanctionner ce double comportement illicite du défendeur stigmatisé par le demandeur dans ses conclusions finales.

---

[29] Voir plaidoiries de la Belgique, CR 2001/11, p. 17-18, par. 8, 9 et 11.

[30] Joseph Ki-Zerbo, préface à l'ouvrage d'Ahamadou A. Dicko, *Journal d'une défaite. Autour du référendum du 28 septembre 1958 en Afrique noire*, 1992, p. XIV.

[31] Nicola Politis, *La morale internationale*, 1943, p. 179.

[32] *Détroit de Corfou, C.I.J. Recueil 1949*, p. 35.

gium's closing speech. Even as the respondent State brings its peroration to a glowing close with an invocation of the democracy and human rights which purportedly guided its conduct[29], at the same time it reopens one of the most shameful pages in the history of decolonization. In the 1960s, it appeared to grant the Congo its independence while, with the right hand, it was at the same time virtually ensuring the destabilization of that sovereignty and of the new-born Congolese democracy. The author Joseph Ki-Zerbo was able to write that, in the Congo, "independence was thrown like a bone to the natives in order the better to exploit their divisions, . . . the model for poisoned grants of independence"[30].

16. One of the points hotly debated by the Parties is Mr. Ndombasi's current loss of any governmental post. The Respondent relied on this fact in order to secure dismissal of the case by the Court, while the Applicant contended that it has no effect on the proceedings.

17. In my view, the argument deriving from the loss (and not the absence) of any current governmental function on Mr. Ndombasi's part is morally indecent. But the Court does not decide disputes on the basis of international morality, so dear to Nicolas Politis[31]. Legally, however, this argument should rebound against the Respondent, who has raised a mere corner of the veil over the cause of this situation, while exploiting its effects — and only those effects — to the full. It is juridically improper to seek to ground one's principal argument on a serious violation of international law (exercise of a right of censorship over the composition of the Congolese Government amounts to interference in the internal affairs of another State), which aggravates the original infringement of the criminal immunities and inviolability of the person of the Minister for Foreign Affairs. The Applicant's written pleadings and oral arguments (during both the "provisional" and the merits phase) denounced this fact and were not effectively rebutted by the Respondent. The Court was witness to this dismissal of a representative of the Congolese State, which occurred not only after the matter had been referred to the Court (17 October 2000), but, what is more, the demotion took place the day the hearings opened in the provisional phase (20 November 2000), and Mr. Ndombasi left the Government altogether not long afterwards (14 April 2001). Since that time his reappointment, although constantly announced in the press, has been resisted, apparently because of unlawful pressure exerted by the Respondent.

18. It is the duty of the Court, as guarantor of the integrity of international law[32], to sanction this doubly unlawful conduct on the part of the Respondent, denounced by the Applicant in its final submissions.

[29] See Belgium's oral argument, CR 2001/11, pp. 17-18, paras. 8, 9 and 11.

[30] Joseph Ki-Zerbo, Preface to Ahamadou A. Dicko's *Journal d'une défaite. Autour du référendum du 28 Septembre 1958 en Afrique noire*, 1992, p. XIV.

[31] Nicolas Politis, *La morale internationale*, 1943, p. 179.

[32] *Corfu Channel, I.C.J. Reports 1949*, p. 35.

19. Il est possible de reconnaître deux acceptions à l'expression « organe d'intégrité du droit international ». Pour certains, il s'agirait du « devoir de préserver l'intégrité du droit en tant que discipline — exempte de considérations ayant trait à la politique, la moralité, l'opportunité, etc. »[33]. A mon avis, la formule devrait aussi signifier que la Cour a l'obligation d'assurer le respect de la totalité du droit international. Quant à la spécificité de la mission d'un organe judiciaire par rapport au mandat d'un organe politique, tel que le Conseil de sécurité, la jurisprudence y relative est déjà abondante.

20. Je partage ainsi l'opinion de Manfred Lachs selon laquelle « la Cour est la gardienne de la légalité pour la communauté internationale dans son ensemble »[34].

21. On imagine mal que la Cour puisse projeter un regard soutenu sur la perte actuelle des fonctions gouvernementales de M. Ndombasi et fermer les yeux sur les raisons évidentes de cette situation à la lumière des événements qui lui ont été suffisamment exposés dès la phase de demande de mesures conservatoires jusqu'à la clôture de la phase de fond. D'autant plus que la transgression des immunités en cause n'est qu'un fait révélateur de la méconnaissance du principe de l'égalité souveraine d'un Etat décolonisé par la Belgique. Là-dessus, la Cour ne s'est guère trompée. Elle a plus d'une fois dans les motifs sanctionné de manière élégante la pratique illicite du défendeur.

22. Outre l'attention de la Cour qu'attire l'argument de perte de fonction officielle que brandit l'auteur du comportement fondamentalement illicite, il y a cet effet juridique inexistant recherché par l'Etat défendeur dans la nouvelle situation de M. A. Yerodia Ndombasi. Dès l'instant où l'atteinte aux immunités du ministre des affaires étrangères a été portée, la violation du droit international a été réalisée. Et le Congo a commencé et a continué à exiger, jusqu'à la clôture des débats, que le constat de l'infraction soit fait par la Cour et que celle-ci lui octroie réparation consécutive. Elle n'a jamais cru et n'a jamais dit qu'un de ses citoyens avait été victime d'un fait illicite belge. Le demandeur a toujours été convaincu et a toujours déclaré que ce dernier le visait en tant qu'entité souveraine désireuse de s'organiser librement, y compris de conduire ses relations extérieures par le ministre de son choix. Mais elle a subi et continue de subir des entraves de fait résultant de l'émission, du maintien, de la diffusion du mandat et des tentatives de lui donner plus d'effets par la Belgique.

---

[33] Voir l'opinion de M. H. Mendelson, « Formation of International Law and the Observational Standpoint », au sujet de « The Formation of Rules of Customary (General) International Law », *International Law Association, Report of the Sixty-Third Conference, Warsaw, August 21st to August 27th 1988*, p. 944. *[Traduction du Greffe.]*

[34] Voir M. Lachs, opinion individuelle jointe à l'ordonnance du 14 avril 1992 en l'affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni)*, *C.I.J. Recueil 1992*, p. 26.

19. There are two possible ways in which the notion of "organ responsible for the integrity of international law" is generally understood. For some, it involves a "duty to preserve the integrity of law as a discipline — distinct from considerations of politics, morality, expediency and so on" [13]. In my view, it ought also to mean that the Court is under an obligation to ensure respect for international law in its totality. As regards the specific nature of the task of a judicial organ by comparison with that of a political organ, such as the Security Council, there is already plentiful case law on this point.

20. I also share Manfred Lachs's view that "the Court is the guardian of legality for the international community as a whole" [14].

21. It is difficult to see how the Court can focus its gaze so particularly on Mr. Ndombasi's current loss of government office while closing its eyes to the obvious reasons for that situation in the light of events which have been sufficiently argued before it right from the start of the provisional measures phase up to the closing of the merits phase. This is particularly so in that the violation of the immunities in question is simply evidence of a general disregard for the principle of sovereign equality of a State decolonized by Belgium. On this point the Court made no mistake. More than once in its reasoning, in the politest of terms, it criticized the Respondent's unlawful conduct.

22. Quite aside from the attention devoted by the Court to the argument concerning the loss of official duties, made so much of by the author of fundamentally unlawful conduct, there is the matter of the non-existent legal effect which the Respondent seeks to infer from Mr. Ndombasi's new situation. From the moment the immunities of the Minister for Foreign Affairs were breached, the violation of international law was complete. And the Congo began to insist — and continued to do so until the close of argument — that the Court should find that its rights have been violated, and that it be granted reparation accordingly. The Congo has never believed, and has never asserted, that one of its citizens has been the victim of a Belgian wrongful act. The Applicant has always been convinced, and has always declared, that Belgium was acting against it as a sovereign entity wishing to organize itself freely, including in the conduct of its foreign relations by a Minister of its choosing. But it has suffered, and continues to suffer, *de facto* interference resulting from the issue, maintenance and circulation of the warrant, and from Belgium's attempts to give greater effect to that warrant.

---

[13] See H. Mendelson, "Formation of International Law and the Observational Standpoint", in connection with "The Formation of Rules of Customary (General) International Law", *International Law Association, Report of the Sixty-Third Conference, Warsaw, August 21st to August 27th 1988*, p. 944.

[14] See M. Lachs, separate opinion appended to the Order of 14 April 1992 in the case concerning *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom)*, *I.C.J. Reports 1992*, p. 26.

23. La pertinence de la perte des fonctions gouvernementales de M. A Yerodia Ndombasi réside dans la lumière toute crue qu'elle projette sur la flagrante immixtion dans les affaires intérieures du Congo par la Belgique. En témoigne encore l'identité de certains plaignants congolais, membres d'un parti politique congolais d'opposition [35], que le défendeur tait obstinément pour des raisons dites de sécurité devant la Cour. Par quelque bout qu'on la prenne, cette affaire montre bien l'ingérence du défendeur dans les affaires intérieures du demandeur. Et, en définitive, la grave méconnaissance de l'égalité souveraine des États, derrière l'atteinte aux immunités du ministre des affaires étrangères. La pertinence de la perte de responsabilité gouvernementale est nulle relativement à l'odyssée personnelle de M. A. Yerodia Ndombasi qui essuya, à l'exclusion curieuse des autres personnalités congolaises inculpées et d'autres autorités étrangères, le mandat insolite en tant que ministre des affaires étrangères, appelé à entretenir le contact permanent avec le principal partenaire étranger du Congo.

24. Tant qu'existera l'authentique État indépendant du Congo, issu de la décolonisation — à ne pas confondre avec l'entité étatique fictive dite «État indépendant du Congo» portée aux fonts baptismaux par les puissances berlinoises [36] —, cette dette subsistera. Il ne s'agit pas de la créance d'un gouvernement en place donné, au demeurant appelé à passer un jour comme tout gouvernement. Mais il est question d'un dû au peuple congolais librement organisé en État souverain qui réclame le respect de sa dignité.

25. Or, la dignité n'a pas de prix. Elle relève précisément du domaine extrapatrimonial, impossible à évaluer en argent. Lorsqu'une personne juridique, physique ou morale, a renoncé à sa dignité, elle a perdu l'essentiel de son être physique ou moral. La dignité du peuple congolais, victime du désordre néocolonial imposé au lendemain de la décolonisation, dont les tragiques événements en cours constituent largement l'expression continue, est de celle-là.

26. La perte de fonction d'une de ses autorités ne pouvait pas mettre un terme à l'illicéité du mandat belge, pas plus qu'elle ne pouvait le transformer en acte licite. Afin de comprendre qu'il n'y a guère extinction de l'illicéité en raison de la perte des fonctions gouvernementales par M. A. Yerodia Ndombasi, j'émets deux hypothèses. Lorsqu'un représen-

[35] Selon le demandeur, il s'agirait de représentants d'un parti d'opposition fonctionnant à Bruxelles! (Voir compte rendu d'audience publique du 22 novembre 2000, CR 2000/34, p. 20.) En revanche, le défendeur excipe des «raisons de sécurité» devant la Cour (alors que le huis clos est permis) pour ne pas révéler l'identité des plaignants de nationalité congolaise (voir compte rendu de l'audience publique du 21 novembre 2000, CR 2000/33, p. 23).

[36] Les quatorze puissances coloniales réunies à Berlin (14 novembre 1884-26 février 1885) avalisèrent le projet colonial du roi Léopold II dénommé «État indépendant du Congo».

23. The relevance of Mr. Ndombasi's loss of governmental responsibilities lies in the glaring light it throws on Belgium's flagrant meddling in the Congo's internal affairs. Further evidence of this can be found in the identity of certain Congolese complainants, members of a Congolese opposition political party [15], whose names the Respondent obstinately refused to reveal to the Court for so-called "security" reasons. Whichever way you look at it, this case clearly demonstrates the Respondent's interference in the Applicant's internal affairs. And, ultimately, the serious disregard for the sovereign equality of States underlying the violation of the immunities of the Minister for Foreign Affairs. The loss of government office is of no relevance in relation to Mr. Ndombasi's personal odyssey; he, strangely, unlike other accused Congolese high officials, and other foreign authorities, had this unprecedented warrant issued against him as Minister for Foreign Affairs, charged with maintaining permanent contact with the Congo's principal foreign partner.

24. So long as there shall exist the authentic, independent State of the Congo, born of decolonization — not to be confused with the fictional State entity calling itself "The Congo Free State", borne to the baptismal font by the powers at Berlin [16] — that debt will continue to exist. This is not a debt due to one specific incumbent Government — a Government bound, moreover, to pass on one day like every Government. What is at stake here is a debt owed to the Congolese people, freely organized in a sovereign State calling for its dignity to be respected.

25. But dignity has no price. It is one of those intangible assets, on which it is impossible to put a price in money terms. When a person, whether legal or natural, gives up his dignity, he loses the essence of his natural or legal personality. The dignity of the Congolese people, victim of the neocolonial chaos imposed upon it on the morrow of decolonization, of which the current tragic events largely represent the continued expression, is a dignity of this kind.

26. The loss of office by one of its authorities could not put an end to the unlawfulness of the Belgian warrant, any more than it could transform it into a lawful act. To appreciate that the unlawfulness cannot be extinguished as a result of Mr. A. Yerodia Ndombasi's loss of government office, I give two examples. When a representative of a foreign State

[15] According to the Applicant, these are representatives of an opposition party operating in Brussels! (See verbatim record of the public hearing of 22 November 2000, CR 2000/34, p. 20.) The Respondent, on the other hand, cites "security reasons" to the Court (despite the fact that the Court can sit in closed session) in order not to disclose the identity of the complainants of Congolese nationality (see verbatim record of the public hearing of 21 November 2000, CR 2000/33, p. 23).

[16] The 14 colonial powers meeting at Berlin (14 November 1884-26 February 1885) accorded their endorsement to the colonial project of King Leopold II called "Congo Free State".

tant d'un Etat étranger est tué par des agents de l'ordre d'un pays donné[37], ce diplomate cesse par le fait même de son décès d'exercer ses fonctions. Peut-on soutenir que l'illicéité de l'acte s'est effacée avec la mort du représentant de l'Etat étranger? Il me semble que l'illicéité demeure. Prenons un autre cas. A supposer que ce diplomate n'ait été que grièvement blessé. Evacué vers son pays d'envoi, il est déclaré inapte pour le service diplomatique. Peut-on affirmer que le fait illicite a disparu étant donné que la victime des coups et blessures n'est plus représentant de son pays à l'étranger? Je ne le pense pas.

27. La question du défaut d'objet de la demande congolaise aurait pu se poser si la Belgique avait adopté un comportement radicalement opposé consistant à respecter l'indépendance du Congo. Elle aurait dû reconnaître la violation du droit international commise par elle, avant de mettre à néant son mandat et de s'empresser de demander aux pays étrangers auxquels elle avait adressé son acte de lui réserver une fin de non-recevoir. Toute cette panoplie de mesures aurait été communiquée au Congo et vaudrait expression de regrets et présentation d'excuses. Rien de semblable ne s'est produit. La demande du Congo a ainsi conservé pleinement son objet.

28. Le Congo admet que «ces demandes diffèrent quelque peu de ... celles qui furent formulé[e]s dans sa requête introductive» eu égard à la nouvelle situation de M. A. Yerodia Ndombasi. Mais elle ajoute que, «dès l'instant où ils prennent appui sur les mêmes faits que ceux mentionnés dans cette requête, aucune difficulté ne saurait surgir à cet égard»[38]. A bon droit la Cour a confirmé sa pratique constante de laisser aux parties la faculté de préciser exactement leur demande depuis le dépôt de la requête introductive d'instance jusqu'à la soumission des conclusions finales à la fin de la procédure orale. Il n'y a là rien de reprochable dès lors que ces modifications ultérieures s'appuient sur les faits identiques déjà mentionnés dans la demande initiale.

29. D'autre part, la recevabilité de la requête du Congo, selon la jurisprudence constante de la Cour, s'apprécie à «la seule date pertinente» qu'est son dépôt au Greffe de la Cour[39]. Que le défendeur se soit par la suite comporté de manière à ce que la requête soit vidée de sa substance est inopérant. La demande était déjà déposée telle quelle le 17 octobre 2000. Au demeurant, sa substance reposant sur la violation de la souveraineté du Congo face à l'émission du mandat qui appelle réparation demeure intacte.

30. La tentative du défendeur de faire opérer une mutation de l'action

[37] Le cas est arrivé à Lomé (Togo) en octobre-novembre 1995 où un diplomate allemand a été tué par des agents de l'ordre à un barrage routier en début de soirée. L'incident avait gravement détérioré les relations germano-togolaises.

[38] Mémoire de la République démocratique du Congo, p. 6, par. 8.

[39] Voir affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique)*, *C.I.J. Recueil 1998*, p. 130, par. 43.

is killed by the police in a particular country[37], that diplomat ceases by the very fact of his death to hold office. Can it be claimed that the unlawfulness of the act was extinguished by the death of the representative of the foreign State? It seems to me that the unlawfulness persists. Let us take another case. Suppose the diplomat was merely seriously wounded. After being evacuated to his sending country, he is declared unfit for diplomatic service. Can it be said that the unlawful act has disappeared, since the victim of the assault no longer represents his country abroad? I think not.

27. The question of the lack of object of the Congolese claim could have arisen if Belgium had adopted a diametrically opposite attitude, by showing respect for the Congo's independence. It should have admitted its violation of international law and then cancelled the warrant and hastened to request the foreign countries to which it had circulated the instrument to discharge it. It would then have informed the Congo of these various measures, which would have been tantamount to an expression of regret and an apology. Nothing of the sort occurred. The Congo's claim thus retained its object in full.

28. The Congo admits that "these requests differ to some extent from those formulated in its Application instituting proceedings", given Mr. Ndombasi's new situation. But it adds that, "since they are based on the same facts as those referred to in the Application, this cannot pose any problem"[38]. The Court has correctly confirmed its established practice of according the Parties the freedom to refine their claim between the date of filing of the Application instituting proceedings and the presentation of the final submissions at the close of oral argument. Thus there is no basis for criticism here, since these subsequent changes are based on the same facts as those already cited in the initial claim.

29. Moreover, in accordance with the Court's settled jurisprudence, the admissibility of the Congo's Application is to be assessed on "the only relevant date", which is the date of its filing in the Registry of the Court[39]. It is irrelevant whether the Respondent might subsequently have acted so as to empty the Application of its substance. The claim was already filed as such on 17 October 2000. Furthermore, as its substance is based on the violation of the Congo's sovereignty by the issue of the warrant, which requires reparation, that substance remains intact.

30. The Respondent's attempt to transform the international judicial

[37] This happened in Lome (Togo) in October/November 1995, where a German diplomat was killed by policemen at a roadblock in the early evening. The incident caused a serious deterioration in relations between Germany and Togo.

[38] Memorial of the Democratic Republic of the Congo, p. 6, para. 8.

[39] See the case concerning *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United States of America)*, *I.C.J. Reports 1998*, p. 130, para. 43.

judiciaire interétatique propre du Congo, initiée et poursuivie en tant que telle par le demandeur à la suite de l'atteinte aux immunités et à l'inviolabilité pénales d'un de ses plus hauts représentants, en exercice de protection diplomatique d'un de ses ressortissants quelconque, mérite une fin de non-recevoir polie qui interdit tout commentaire de ma part.

31. Les conclusions finales du Congo ont-elles empêché la Cour de se prononcer sur la question de la compétence dite universelle?

32. Il est vrai que les «conclusions finales» du Congo passent complètement sous silence cette question. Elles visent à obtenir de la Cour le respect de la «règle de droit international coutumier relative à l'inviolabilité et l'immunité pénale absolues *du ministre des affaires étrangères en exercice*; que ce faisant [le défendeur] a porté atteinte au principe de l'égalité souveraine entre les Etats»[40].

33. C'est une question relative à la procédure judiciaire qui se pose. Le revirement spectaculaire opéré par le demandeur sur ce point obligeait-il la Cour à ne pas trancher dans son dispositif la compétence dite universelle? Certainement. Il lui serait reproché de statuer *ultra petita*. C'est dire autre chose que de ne pas prendre position collectivement là-dessus. De toute manière, si les motifs de l'arrêt l'omettaient, les opinions y reviendraient.

34. Au demeurant quinze pages sur soixante-quatre du mémoire du Congo n'ont-elles pas été réservées à cette question[41]. Au cours des plaidoiries, le Congo a déclaré par la voie de son conseil, M. Rigaux, que «cela ne [l']intéresse pas» quoiqu'elle l'ait évoqué dans sa requête initiale[42]. Mais de guerre lasse ou par stratégie judiciaire, elle a concédé à la Cour l'examen des

> «*problèmes suscités en droit international par la compétence universelle*, mais elle ne le fera pas à la requête de la Partie demanderesse, elle y est *entraînée* en quelque sorte par le système de défense de la Partie défenderesse, parce que la Partie défenderesse semble affirmer non seulement qu'il est licite d'exercer cette compétence, mais en plus qu'il serait obligatoire de le faire et que, par conséquent, l'*exercice de cette compétence pourrait valablement contrebalancer le respect des immunités*».

Et de conclure:

> «[j]e crois donc que la Cour devra se *prononcer sur certains aspects*, en tout cas, de la compétence universelle, mais j'insiste, ce n'est pas à la requête de la Partie demanderesse que cette question n'intéresse pas *directement*»[43].

[40] CR 2001/10, p. 26; les italiques sont de moi.
[41] Mémoire de la République démocratique du Congo, p. 47-61.
[42] Voir CR 2001/10, p. 11.
[43] *Ibid.*; les italiques sont de moi.

proceedings instituted and pursued by the Congo in its own right, following the violation of the criminal immunities and inviolability of one of its highest representatives, into the mere exercise of diplomatic protection of one of its nationals deserves a polite dismissal calling for no further comment on my part.

31. Did the Congo's final submissions preclude the Court from ruling on the question of so-called universal jurisdiction?

32. It is true that the Congo's "final submissions" make no mention whatever of this question. They seek to have the Court enforce the "rule of international customary law concerning the absolute inviolability and immunity from criminal process of *incumbent foreign ministers*; in so doing [the Respondent] violated the principle of sovereign equality among States"[40].

33. The issue here is one of judicial procedure. Did the Applicant's spectacular change of position on this point require the Court not to rule on so-called universal jurisdiction in the operative part of its Judgment? Most definitely. It would have been criticized for ruling *ultra petita*. That is not the same as taking no collective position on the point. In any event, in so far as the Judgment's reasoning failed to address this question, the opinions would do so.

34. Moreover, of the 64 pages of the Congo's Memorial, 15 are devoted to this question[41]. At the oral proceedings, the Congo stated, through its counsel, Professor Rigaux, that "that [was] an area of no interest to [it]", even though it had raised it in its original Application[42]. But, battle-weary, or for reasons of litigation strategy, it allowed that the Court might examine the

> "*issues of international law raised by universal jurisdiction*, but it will not do so at the request of the Applicant: it will, in a sense, *have the issue forced upon it* as a result of the defence strategy adopted by the Respondent, since the Respondent appears to contend not only that it is lawful to exercise such jurisdiction but that it is moreover obligatory to do so, and therefore that the *exercise of such jurisdiction can represent a valid counterweight to the observance of immunities*".

And counsel concludes:

> "I accordingly believe that the Court will in any event be obliged to *adjudicate on certain aspects* of universal jurisdiction, but I would stress that this is not at the request of the Applicant, which is not *directly* interested in the issue."[43]

[40] See CR 2001/10, p. 26; emphasis added.
[41] Memorial of the Democratic Republic of the Congo, pp. 47-61.
[42] See CR 2001/10, p. 11.
[43] *Ibid.*; emphasis added.

Et de renvoyer aux conclusions à lire du Congo. Pour sa part, un autre conseil du Congo, Mme Chemillier-Gendreau, précisera :

> «que l'extension de cette compétence à l'hypothèse où *l'intéressé n'est pas sur le territoire est actuellement sans fondement juridique confirmé, ce qui est très différent de dire, comme veut nous le faire dire le professeur David, que nous ne contesterions plus la compétence universelle par défaut*».

Le conseil du Congo poursuit :

> «La Belgique souhaiterait à la lumière de cette affaire que la Cour, en se prononçant en faveur d'*une compétence universelle ainsi étendue*, intervienne dans le processus de création du droit et lui donne une reconnaissance du bien-fondé de sa politique.»

Et de conclure :

> «Nous soutenons pour notre part que le point sur lequel il est *nécessaire* que la Cour *se prononce, relativement à la compétence universelle*, comme vient de le dire le professeur Rigaux, *est limité à son usage lorsqu'elle passe outre à une immunité de juridiction d'un ministre des affaires étrangères en exercice. Et nous lui demandons alors de dire que cet usage, tel qu'il résulte de l'action de la Belgique, est contraire au droit international.*»[44]

35. Pour sa part, la Belgique a fondamentalement construit son système de défense sur la compétence dite universelle sur laquelle se baseraient et sa loi controversée et son mandat contesté. Mais étant donné que le Congo a ignoré dans ses conclusions finales ladite compétence alléguée, la Belgique en a tiré comme conséquence que la Cour, conformément à la règle *non ultra petita*, voyait ainsi sa compétence limitée aux seuls points litigieux figurant dans les conclusions finales. Le défendeur s'est appuyé sur la jurisprudence de la Cour[45]. Celle-ci «a le devoir de répondre aux demandes des parties telles qu'elles s'expriment dans leurs conclusions finales, mais aussi celui de *s'abstenir de statuer sur des points non compris dans lesdites demandes ainsi exprimées*»[46].

36. Lors de ses plaidoiries, la Partie défenderesse s'est aussi déclarée

> «réticente, non parce qu'elle a des doutes sur la légalité de sa position ou la solidité de ses arguments mais plutôt parce qu'elle aurait préféré que les accusations contre M. Yerodia Ndombasi aient été

[44] Voir CR 2001/10, p. 16-17 ; les italiques sont de moi.

[45] Affaire du *Détroit de Corfou, fixation du montant des réparations, arrêt, C.I.J. Recueil 1949*, p. 249 ; affaire relative à la *Demande d'interprétation de l'arrêt du 20 novembre 1950 en l'affaire du droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950*, p. 402.

[46] Affaire relative à la *Demande d'interprétation de l'arrêt du 20 novembre 1950 en l'affaire du droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950*, p. 402 ; contre-mémoire de la Belgique, par. 0.25, 2.74, 2.79, 2.81, 10.2.

And Counsel then refers to its forthcoming submissions. For her part, Professor Chemillier-Gendreau, another of the Congo's counsel, stated that:

> "the extension of such jurisdiction to a case *where the person concerned is not within the territory has at present no confirmed legal basis, which is very different from saying, as Professor David would have us say, that we no longer challenge universal jurisdiction* in absentia".

Congo's counsel continued:

> "In the light of this case, Belgium would like the Court, by finding in favour of *a universal jurisdiction which possesses those broader bounds*, to intervene in the lawmaking process and thereby endorse the validity of its policy."

She concluded:

> "For our part, we contend that the point to which the Court should *confine its ruling in regard to universal jurisdiction is*, as Professor Rigaux has just said, *its use where it infringes an immunity from jurisdiction of an incumbent Minister for Foreign Affairs. And we then request the Court to declare that its use in these circumstances, as embodied in Belgium's action, is contrary to international law*."[44]

35. For its part, Belgium basically founded its defence strategy on so-called universal jurisdiction, upon which its controversial statute and disputed warrant are purportedly based. But, since the Congo ignored the issue of such purported jurisdiction in its final submissions, Belgium accordingly argued that the Court's jurisdiction was thus limited, pursuant to the *non ultra petita* rule, solely to those points in dispute appearing in the final submissions. The Respondent cited the Court's jurisprudence[45]: "It is the duty of the Court not only to reply to the questions as stated in the final submissions of the parties, but also *to abstain from deciding points not included in those submissions*."[46]

36. In its oral argument, the Respondent also stated that it was

> "reluctant, not because it has doubts as to the legality of its position or the soundness of its arguments, but rather it would have preferred the accusations against Mr. Yerodia Ndombasi to be dealt with by

[44] See CR 2001/10, p. 17; emphasis added.

[45] Case concerning *Corfu Channel, Assessment of Amount of Compensation, Judgment, I.C.J. Reports 1949*, p. 249; case concerning *Request for Interpretation of the Judgment of 20 November 1950 in the Asylum Case, Judgment, I.C.J. Reports 1950*, p. 402.

[46] *Request for Interpretation of the Judgment of 20 November 1950 in the Asylum Case, Judgment, I.C.J. Reports 1950*, p. 402; Counter-Memorial of Belgium, paras. 0.25, 2.74, 2.79, 2.81, 10.2.

traitées par les autorités compétentes en République démocratique du Congo»[47].

Elle a également affirmé que «les principes de compétence universelle et l'absence d'immunité en cas d'allégations de violations graves du droit international humanitaire sont bien fondés en droit...»[48].

37. A mon sens, il y a là un point de désaccord majeur entre les Parties que la Cour pouvait trancher si la règle *non ultra petita* ne lui avait pas été opposée. A peine de verser dans l'*excès de pouvoir*, la Cour ne pouvait statuer *ultra petita*. On a pu dire justement que, «si l'arbitre est juge de sa compétence, il n'en est pas le maître»[49]. L'examen de points qui ne figureraient pas dans les demandes congolaises aurait exposé la Cour à des reproches semblables. Dans ses conclusions finales muettes, le Congo ne s'est cependant pas montré hostile à une prise de position par la Cour à ce sujet dans sa motivation.

38. D'autre part, la Belgique n'a pas voulu que la Cour se prononce au fond relativement aux allégations ci-dessus qu'elle estimait pourtant établies en droit:

> «Si l'on considère le droit comme un processus évolutif et s'il faut s'en remettre finalement à la décision de la Cour en la matière, la question est de savoir *s'il serait souhaitable que la Cour se prononce au fond*. La Belgique, malgré tout le respect dû au rôle que joue la Cour dans le développement du droit international, pense pour sa part que la *réponse est négative*. Elle considère en effet que, sauf motif impérieux — par exemple parce qu'il subsiste un litige concret entre deux Etats nécessitant un règlement —, le fait pour la Cour de statuer au fond risque de figer le droit au moment précis où les Etats, auxquels la responsabilité du développement du droit revient en premier lieu, *cherchent en tâtonnant une solution* qui leur soit propre. De l'avis de la Belgique, il n'est pas opportun à ce stade de figer le droit dans un sens extensif ou restrictif.»[50]

39. Il va sans dire qu'il n'appartient pas à un plaideur d'apprendre au juge son métier. Les appréhensions de ce dernier sur les effets cristallisants éventuels d'une décision judiciaire internationale manquent de fondement. Particulièrement dans l'ordre coutumier international, il est prouvé que la jurisprudence internationale n'a pas pour effet de figer absolument le droit. Il en est de même dans une certaine mesure du droit conventionnel lui-même élaboré par les Etats. Enfin, dire que ces derniers ont la responsabilité première de bâtir le droit revient à reconnaître impli-

[47] CR 2001/8, p. 8.
[48] CR 2001/8, p. 31, par. 54.
[49] Charles Rousseau, «Les rapports conflictuels», *Droit international public*, t. V, 1983, p. 326.
[50] CR 2001/8, p. 31, par. 54; les italiques sont de moi.

the competent authorities in the Democratic Republic of the Congo"[47].

It also asserted that "the principles of universal jurisdiction and the absence of immunity in the case of allegations of serious breaches of international humanitarian law are well-founded in the law . . ."[48].

37. In my view, this is a major point of dispute between the Parties which the Court could decide were it not for the *non ultra petita* rule. On pain of acting *ultra vires*, the Court could not rule *ultra petita*. It has been correctly said that "while the Court is judge of its jurisdiction, it is not its master"[49]. The examination of points not included in the Congo's submissions would have exposed the Court to criticism on this score. In its final submissions, which were silent on the point, the Congo did not, however, show itself hostile to the Court's taking a stance on the point in its reasoning.

38. For its part, Belgium did not wish the Court to rule on the substance of its claims as above, which it did, however, consider established in law:

> "In the realm of law as process, the question is, if it ultimately turns on the discretion of the Court, *whether it would be desirable for the Court to proceed to a judgment on the merits of this case*. Belgium, with the very greatest of respect for the role of the Court in developing international law, contends that *it would not*. In Belgium's contention, in the absence of a compelling reason to do so — and a compelling reason to do so would be a subsisting concrete dispute between two States which requires resolution — for the Court to proceed to a judgment on the merits of these issues would risk rigidity in the law just at the point at which States, principally responsible for the development of the law, are *groping towards solutions* of their own. In Belgium's contention, this is not the point at which rigidity in the law, whether expansive or restrictive, is desirable."[50]

39. It goes without saying that it is not for a litigant to tell the Court how to do its job. The Respondent's concern regarding the rigidifying effects of an international judicial decision are unfounded. Particularly in international customary law, it is established that international jurisprudence does not have the effect of freezing the law for all time. To a certain extent, the same is true of treaty law, which is itself developed by States. Finally, to say that States have the prime responsibility for developing the law is to recognize implicitly the responsibility of other organs

[47] CR 2001/8, p. 8.
[48] CR 2001/8, p. 31, para. 54.
[49] Charles Rousseau, "Les rapports conflictuels", *Droit international public*, Vol. V, 1983, p. 326.
[50] CR 2001/8, p. 31, para. 54; emphasis added.

citement la responsabilité d'autres organes ou entités, dont la Cour, de s'acquitter d'autres tâches. La doctrine le constate quasi unanimement.

*

40. En définitive, quel sort aurait dû être réservé à la compétence dite universelle eu égard à la discrétion des conclusions finales du Congo à ce sujet et au peu d'empressement manifesté par la Belgique à voir la Cour se prononcer là-dessus? La prudence extrême du Congo n'était pas justifiée puisque cet Etat sollicitait que le litige soit totalement vidé. La résistance de la Belgique également n'était pas fondée. La Partie défenderesse, qui alléguait agir en vertu du droit international, avait l'opportunité de faire sanctionner positivement sa pratique jugée par elle licite. A mon sens, la Cour avait la *responsabilité principale de trancher* si oui ou non comme le prétendait le demandeur les règles coutumières relatives aux immunités et à l'inviolabilité personnelle pénales du ministre des affaires étrangères du Congo, M. Yerodia Ndombasi, ont été violées par le défendeur. Et puisque c'est au nom d'une compétence dite universelle, mal conçue et mal appliquée, à mon avis, que cette transgression est intervenue, le dispositif de l'arrêt sanctionne implicitement malgré tout cette prétention. Mais la Cour n'aurait-elle pas dû dans l'exposé des motifs, en tant qu'organe garant de l'intégrité du droit international, *se prononcer* aussi nettement sur la validité *ratione loci* et *ratione personae* des prétentions belges aussi manifestement illicites? La motivation de l'arrêt n'aurait-elle pas dû comporter une mention pertinente sur l'une des questions les plus controversées actuellement en droit international. Aurait-on reproché à la Cour d'avoir dit le droit sur ce point? Cependant, il demeure que la Cour a bien choisi, en accord avec les Parties, «des motifs essentiels»[51] pour trancher le litige. Elle a, à cette occasion, codifié et développé le droit des immunités. La nébuleuse question de compétence dite universelle, telle que présentée dans cette affaire, a aussi été réglée.

41. Que les ministres des affaires étrangères jouissent des immunités et de l'inviolabilité pénales de leur personne physique en droit international coutumier devant les juridictions nationales ne fait l'ombre d'aucun doute. Celles-là correspondent à des restrictions imposées par le droit international à l'expression du droit interne. En termes précis, tout droit national cesse de se manifester contre la présence de l'organe supérieur de l'Etat étranger. Aucune entité souveraine ne saurait en droit soumettre à son autorité tout autre Etat également souverain ainsi représenté. Tel est l'état actuel du droit international positif qu'une enquête, à l'échelle mondiale, devrait confirmer.

42. Le défendeur s'est évertué à entretenir la confusion dans l'esprit de l'homme du commun. Il ne pouvait le faire à l'égard d'un homme de

[51] Voir Tanaka, opinion individuelle jointe à l'arrêt du 24 juillet 1964 en l'affaire de *Barcelona Traction, Light and Power Company, Limited, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1964*, p. 65.

or entities, including the Court, for performing other tasks. Legal scholars are virtually unanimous in acknowledging this.

*

40. In short, how should so-called universal jurisdiction have been treated, given the discretion shown in the Congo's final submissions on this subject and the lack of urgency demonstrated by Belgium for a ruling by the Court on the matter? The Congo's extreme caution was not justified, since it was seeking to have the dispute completely resolved. The resistance on Belgium's part was unfounded too. The Respondent, which was claiming to act under international law, had the opportunity to secure a positive sanction for a practice which it considered lawful. In my view, the Court's *primary responsibility was to decide* whether or not, as the Applicant claimed, the customary rules concerning the personal immunities and inviolability from criminal process of the Minister for Foreign Affairs of the Congo, Mr. Yerodia Ndombasi, had been violated by the Respondent. And since it was in the name of a so-called universal jurisdiction, in my opinion ill-conceived and misapplied, that this infringement took place, the operative part of the Judgment nonetheless implicitly condemns Belgium's claim. But ought not the Court, as guarantor of the integrity of international law, to have *ruled* in its reasoning equally clearly on the validity *ratione loci* and *ratione personae* of such manifestly unlawful claims on Belgium's part? Should the reasoning of the Judgment not have contained a relevant passage on one of the currently most controversial questions in international law? Would the Court have been criticized for stating the law on this point? The fact remains, however, that the Court, in accord with the Parties, made its choice of "essential reasons"[51] in order to settle the dispute. It has taken the opportunity to codify and develop the law of immunities. The vexed question of so-called universal jurisdiction, as presented in this case, has also been settled.

41. There is not the slightest doubt that in customary international law Ministers for Foreign Affairs enjoy immunities and inviolability of their person in respect of criminal process before national courts. These are restrictions imposed by international law on the operation of domestic law. To be more specific, all national law ceases to prevail in the presence of a higher organ of a foreign State. No sovereign entity can legally exercise authority over any other equally sovereign government as so represented. That is the current state of positive international law, which a worldwide survey would certainly confirm.

42. The Respondent has done its utmost to create confusion in the mind of the layman. It has been unable to do so in the minds of jurists.

[51] See Tanaka, separate opinion appended to the Judgment of 24 July 1964 in the case concerning *Barcelona Traction, Light and Power Company, Limited, Preliminary Objections, I.C.J. Reports 1964*, p. 65.

droit. La Belgique a déployé toutes ses énergies pour faire croire qu'immunité équivaut à *impunité*. Nul juriste ne s'y égarerait pour qu'il faille montrer que la responsabilité pénale personnelle de l'auteur d'une infraction éventuelle est intacte nonobstant les immunités dont il est couvert. Encore ne faut-il pas perdre son latin de pénaliste au point d'oublier le principe de présomption d'innocence de l'inculpé! A la limite, examiner les immunités du ministre serait une banalité, n'eût été l'invocation de «certains développements récents»[52]. A tort. Les défenseurs des Etats législateurs, face à la Cour, tentent d'ériger une certaine doctrine en législateur, après avoir refusé à la haute juridiction cette qualité.

43. Il ne fait pas de doute que les immunités et leur corollaire, l'inviolabilité de la personne physique du ministre en examen, revêtent un caractère fonctionnel. Elles se fondent sur l'intérêt de la fonction que doit assumer librement, sans entrave, l'organe éminent représentant l'autre Etat égal à soi-même. C'est pourquoi les prérogatives en matière de maintien de l'ordre, de la défense et de la justice, entre autres, de l'Etat hôte doivent être exercées de manière à faciliter davantage l'activité du ministre des affaires étrangères d'autrui. Comme le commentent des auteurs: «l'immunité dont jouissent les représentants d'Etats étrangers découle de la nature de leur charge»[53].

44. La doctrine américaine rappelle:

> «Selon le *Restatement*, l'immunité s'étendait:
>
> *a)* à l'Etat lui-même;
> *b)* au chef de l'Etat;
> *c)* au gouvernement ou à tout organisme gouvernemental;
> *d)* au chef du gouvernement;
> *e)* au ministre des affaires étrangères;
> *f)* à tout autre ministre, haut responsable ou agent de l'Etat, en ce qui concerne les actes qu'il effectue à titre officiel, dans les cas où l'exercice de la compétence entraînerait la mise en œuvre d'une règle de droit contre l'Etat en question.»[54]

45. Quoique, ni dans ses écritures, ni dans ses plaidoiries, le Congo n'ait pu montrer suffisamment l'entrave faite à l'exercice libre de ses fonctions de ministre des affaires étrangères du Congo par la Belgique, je peux signaler quelques exemples. Le ministre congolais des affaires étrangères n'a pas pu participer, au lendemain de l'émission du mandat, aux réunions ministérielles des Etats ACP avec l'Union européenne à Bruxelles, ses immunités et son inviolabilité pénales n'étant pas garanties.

---

[52] Contre-mémoire de la Belgique, p. 109, par. 3.4.1.

[53] Louis Henkin, Richard Crawford Pugh, Oscar Schachter et Hans Smit, *International Law*, 1993, p. 1188. *[Traduction du Greffe.]*

[54] *Ibid.*, p. 1191.

Belgium went to great lengths in seeking to equate immunity with *impunity*. No lawyer would be so misled as to believe that any proof was required of proposition that the personal criminal responsibility of the perpetrator of an alleged offence remains intact, notwithstanding the immunities protecting him. Nor should we lose sight of the basics of criminal law, to the point of forgetting the principle of the presumption of the accused's innocence! It might even have been thought that the issue of a Minister's immunities was a legal commonplace, had "certain recent developments"[52] not been cited. Wrongly. Those who defend before this Court States' rights to make law are seeking to transform the proponents of a certain school of doctrine into legislators, having refused that status to the Court.

43. There is no doubt that the immunities and their corollary, the inviolability of the person of the Minister in question, have a functional character. They are based on the importance of a high representative of another State being able freely to discharge his duties, without let or hindrance and under conditions of equality. It is for this reason that the prerogatives of the host State in regard, *inter alia*, to the maintenance of law and order, defence and justice must be exercised in such a way as to make it easier for the Minister for Foreign Affairs of another State to do his job. As certain writers have stated: "the immunity representatives of foreign States enjoy is a function of the nature of their office"[53].

44. American doctrine recalls that:

> "According to the Restatement, immunity extended to :
>
> (*a*) the State itself;
> (*b*) its head of State;
> (*c*) its government or any governmental agency;
> (*d*) its head of government;
> (*e*) its foreign minister;
> (*f*) any other public minister, official, or agent of the State with respect to acts performed in his official capacity if the effect of exercising jurisdiction would be to enforce a rule of law against the State."[54]

45. Although the Congo was not able to demonstrate sufficiently, either in its written pleadings or in oral argument, the extent of the hindrance caused by Belgium to the free exercise of his duties by the Congo's Minister for Foreign Affairs, I can now give some examples. Following the issue of the warrant, the Congolese Minister for Foreign Affairs was unable to attend ministerial meetings of the ACP States with the European Union in Brussels, since his criminal immunities and inviolability

[52] Counter-Memorial of Belgium, p. 109, para. 3.4.1.
[53] Louis Henkin, Richard Crawford Pugh, Oscar Schachter and Hans Smit, *International Law*, 1993, p. 1188.
[54] *Ibid.*, p. 1191.

Il n'a pas pu prendre part aussi à la réunion de Paris sur l'évaluation du sommet de la francophonie. M. A. Yerodia Ndombasi n'a pas pu effectuer une visite officielle à Tokyo (Japon), en octobre 2000, au motif que les autorités japonaises ont déclaré n'être pas en mesure de l'assurer que ses immunités et son inviolabilité pénales lui seraient garanties.

46. Outre des missions officielles manquées, le ministre a dû se séparer de son chef de l'Etat, selon les itinéraires, et arriver en retard à la même destination. Il en est résulté des coûts de voyage plus élevés, des pertes de bagages, des arrivées tardives aux réunions internationales, tel qu'au sommet de Maputo au départ de la Chine. Il va sans dire que, à la suite des missions officielles manquées ou réalisées avec tant de désagréments, le ministre des affaires étrangères n'a pu assumer normalement ses fonctions aux côtés du chef de l'Etat ou en dehors de celui-ci. En définitive, la conjugaison de divers facteurs, particulièrement son caractère indésirable aux yeux de certaines autorités belges, conduira à son limogeage le 20 novembre 2000, date d'ouverture des audiences de la phase conservatoire de cette affaire.

47. L'Etat défendeur allègue l'existence d'une exception aux immunités de la personne du ministre des affaires étrangères et à la règle de l'inviolabilité pénale en cas de commission de «crimes de droit international». Il ne l'a guère prouvée. Cela participe tout simplement de sa stratégie de défense. Tantôt n'a-t-il pas cherché à contourner la qualité officielle alors revêtue par M. A. Yerodia Ndombasi en arguant qu'il n'a visé que la personne privée de ce dernier, tantôt n'a-t-il pas tenté d'inventer une exception inexistante en droit international coutumier ?

48. L'existence d'une règle fermement établie suivie obligatoirement par la majorité d'environ cent quatre-vingt-dix Etats appartenant à l'Afrique, l'Asie, l'Amérique, l'Europe et l'Océanie, en vertu de laquelle le ministre des affaires étrangères en fonction bénéficie d'une immunité et d'une inviolabilité pénales absolues n'est pas contestable. Le constat en est fait par la doctrine[70].

49. Néanmoins, quelques voix dissonantes, à priori animées de certaines préoccupations morales, s'expriment afin que ces représentants qualifiés des Etats soient dépouillés de ces protections juridiques absolues en cas de commission de certaines infractions internationales. Plus que dans nombre de régions du monde, ces dispositions ne peuvent qu'être les bienvenues dans des pays victimes traditionnelles de crimes contre l'humanité. Dès sa naissance, la Cour permanente de Justice internationale, notre devancière, s'est reconnue la responsabilité que.

---

[70] Voir notamment Jean Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 539: cet auteur propose que le ministre des affaires étrangères jouisse «des privilèges et immunités analogues à ceux du chef de gouvernement». Joe Verhoeven, *Droit international public*, 2000, p. 123: «Il existe une tendance, au moins doctrinale, à accorder au chef du gouvernement, voire au ministre des affaires étrangères, la protection reconnue au chef de l'Etat.»

were not guaranteed. Nor was he able to participate in a meeting held in Paris to evaluate the Francophone Summit. In October 2000, Mr. Ndombasi was unable to undertake an official visit to Tokyo (Japan), as the Japanese authorities stated that they were unable to give an assurance that his criminal immunities and inviolability would be guaranteed.

46. In addition to the official visits that he was unable to make, the Minister was obliged, depending on the itinerary, to travel separately from his Head of State arriving late at their common destination. This resulted in increased travel costs, lost baggage, and late arrivals at international meetings, such as the Maputo Summit following a visit to China. It is self-evident that, as a result of the official visits that he missed or carried out under such difficult circumstances, the Minister for Foreign Affairs was unable to perform his duties normally, whether alongside the Head of State or otherwise. Finally, a combination of various factors, particularly his undesirable character in the eyes of certain Belgian authorities, led to his dismissal on 20 November 2000, the date of the opening of the hearings in the provisional measures phase of this case.

47. The Respondent contends that there is an exception to the rule of the immunity and criminal inviolability of the person of the Minister for Foreign Affairs in the case of "crimes under international law". It has not proved that contention. This is no more than an element of its defence strategy. At times, it sought to circumvent the official status enjoyed at the relevant time by Mr. Ndombasi by arguing that it was concerned with him solely in his capacity as a private individual; at others, it apparently attempted to invent an exception which simply does not exist in customary international law.

48. The existence of a firmly established rule, obligatorily followed by the majority of some 190 States from Africa, Asia, America, Europe and Oceania, whereby an incumbent Minister for Foreign Affairs enjoys absolute immunity and inviolability from criminal process is not open to question. The doctrine confirms this[44].

49. Nonetheless, some dissenting voices, apparently moved by certain moral concerns, claim that these appointed State representatives should be stripped of such absolute legal protection where they have committed certain international offences. In many regions of the world, such provisions can only be welcome in countries traditionally victims of crimes against humanity. From its inception, the Permanent Court of International Justice, our predecessor, recognized that,

[44] See *inter alia* Jean Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 539: the Minister for Foreign Affairs enjoys "privileges and immunities analogous to those of the Head of Government"; Joe Verhoeven, *Droit international public*, 2000, p. 123: "there is a tendency, at least in the doctrine, to grant the Head of Government, and indeed the Minister for Foreign Affairs, the protection accorded to the Head of State".

«dans l'accomplissement de sa tâche de *connaître elle-même le droit international*, elle [la Cour] ne s'est pas bornée à cet examen, mais a étendu ses recherches à tous *les précédents* et *faits* qui lui étaient accessibles et qui auraient, le cas échéant, pu révéler l'existence d'un des principes du droit international visé par le compromis»[56].

50. C'est sur le terrain du *droit coutumier* que les assertions belges et leur pendant, les dénégations congolaises, se situent. Le Gouvernement belge a peut-être escompté, à la manière de la proclamation Truman sur le plateau continental de 1945, que sa revendication nouvelle formulée au moment où des idées humanitaires connaissent un regain d'intérêt serait suivie (massivement) par d'autres Etats. Il donne l'impression d'avoir surestimé son poids sur l'échiquier mondial. Peu importe. Le grief principal qui doit être articulé à l'encontre du défendeur est d'user de l'argument humanitaire à des fins de domination politique. Comme au XIXe siècle[57]! Au point d'inventer une entorse au droit international des immunités parfaitement inexistantes en droit international.

51. Sommairement, la revendication belge ne peut, à l'origine, que violer le droit existant. Nonobstant la publicité dont a bénéficié le mandat du 11 avril 2000, elle n'a été suivie par aucun autre Etat. Nul membre de la société internationale ne lui a prêté main forte en vue de son exécution. Bien au contraire, plusieurs Etats, spécialement des Etats africains, l'ont ignoré. Le fâcheux précédent belge est donc demeuré isolé. Si la Belgique a le titre juridique de contribuer à la formation du droit international général, elle ne saurait, à elle seule, créer ce dernier. La pratique internationale lui fait donc défaut. En revanche, l'Etat victime de ce fait, le Congo, s'est fermement opposé à l'application de la mesure belge. Au motif qu'elle est illicite.

52. D'autre part, le Gouvernement belge montre, par son comportement, qu'il n'est pas sûr de la licéité de son acte contesté. La correspondance adressée au demandeur en cours d'instance judiciaire le prouve[58]. Le défendeur prétend envisager la révision de sa loi querellée afin de respecter les immunités des hauts représentants des Etats étrangers. Au milieu de tant de contradictions, d'attitudes incertaines qui marquent fondamentalement cette pratique unilatérale et solitaire — sauf l'initiative yougoslave du 21 septembre 2000 passée curieusement sous silence par la Belgique —, nulle norme coutumière ne saurait émerger. Comme

[56] Affaire du *Lotus*, *arrêt n° 9, 1927, C.P.J.I. Recueil série A n° 10*, p. 31.

[57] Le préambule de l'Acte général de Berlin du 26 février 1885 rassure sur l'objet et le but du traité: «le bien-être moral et matériel des populations indigènes».

[58] Voir la communication belge du 14 février 2001 à laquelle le Congo a répondu le 22 juin 2001.

"in the fulfilment of its task of *itself ascertaining what the international law is*, [the Court] has not confined itself to a consideration of the arguments put forward, but has included in its researches all *precedents* . . . and *facts* to which it had access and which might possibly have revealed the existence of one of the principles of international law contemplated in the special agreement"[56]

50. It is in the area of *customary law* that the Belgian claims and their counterparts, the Congolese denials, lie. The Belgian Government possibly anticipated that, as with the Truman Proclamation of 1945 on the continental shelf, its new claim, formulated at a time when humanitarian ideas are undergoing a revival of interest, would be followed (massively) by other States. It gives the impression of having overestimated its importance on the world chessboard. No matter. The main charge which can be levied against the Respondent is of abusing the humanitarian argument for the purposes of political domination. As in the nineteenth century[57]? To the point of devising an exception to the rules of international law governing immunities which simply does not exist in international law.

51. In short, the Belgian claim was bound, from its inception, to represent violation of existing law. Despite the publicity enjoyed by the warrant of 11 April 2000, no other State has followed Belgium's example. No member of the international community has offered Belgium assistance in executing the warrant. In fact, on the contrary, several States, particularly African States, have ignored it. The unfortunate Belgian precedent has thus remained an isolated one. While Belgium is entitled to contribute to the formation of general international law, it cannot, on its own, create that law. Thus it does not have international practice behind it. By contrast, the State which is the victim of this action, the Congo, has resolutely opposed the application of the Belgian measure. On the ground that it is unlawful.

52. Moreover, the Belgian Government has shown, by its conduct, that it is unsure of the lawfulness of its disputed act. Its correspondence with the Applicant while the proceedings were in progress demonstrates this[58]. The Respondent claims that it is contemplating an amendment to its controversial statute so as to respect the immunities of high representatives of foreign States. From all the many inconsistencies and equivocations fundamentally characterizing a practice both unilateral and solitary — if we exclude the Yugoslav initiative of 21 September 2000, which has strangely gone unremarked by Belgium — no customary norm has

[56] *"Lotus", Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10, p. 31.*

[57] The Preamble to the General Act of Berlin of 26 February 1885 provides reassurance as to the object and purpose of the Treaty: "the moral and material well-being of the indigenous populations".

[58] See the Belgian communication of 14 February 2001, to which the Congo replied on 22 June 2001.

l'*opinio juris* dans le chef du défendeur lui-même n'est apparemment guère établie.

53. A dire vrai, l'Etat défendeur s'est évertué à s'appuyer sur quelques opinions de publicistes pour alléguer l'apparition d'une norme coutumière dérogatoire. Il n'a pas rapporté la preuve de son existence. On sait que la doctrine constitue un moyen de détermination de la règle de droit. Elle doit se fonder sur une pratique générale correspondant à l'*opinio juris sive necessitas*. Rien de pareil à ce jour. A mon sens, il n'a pas été malaisé pour la Cour de relever le caractère non fondé des allégations du défendeur. La mise en œuvre du droit international humanitaire serait-elle affectée d'un coefficient de *normativité relative*, pour paraphraser P. Weil? Sinon, comment justifier juridiquement la suspension des poursuites contre l'organe d'un Etat du Proche-Orient et le maintien obstiné des poursuites contre l'ancien ministre congolais des affaires étrangères?

54. Evoquant les rapports entre crimes et immunités, ou dans quelle mesure la nature des premiers empêche l'exercice des secondes, Pierre-Marie Dupuy estime à la suite de la décision de la Chambre des lords en l'affaire *Pinochet*:

> «Pour autant il convient d'être prudent dans l'affirmation d'une nouvelle coutume, dont la décision des Lords, au demeurant fondée sur des considérations souvent hétérogènes, ne saurait *à elle seule* entraîner la consolidation.»[59]

Et de rappeler que

> «[l]a coutume procède de l'opinion juridique des Etats telle qu'elle ressort de leur pratique. Or, celle-ci est encore loin d'être unifiée, et manifeste en tout cas la persistance des réticences étatiques à la réduction des immunités des agents supérieurs de l'Etat.»[60]

Il n'y a pas de comportement «généralement» adopté «par la pratique des Etats». Ainsi que l'a dit notre Cour,

> «la présence [des normes coutumières] dans l'*opinio juris* des Etats se prouve par la voie d'induction en partant de l'analyse d'une pratique suffisamment étoffée et convaincante *et non pas par voie de déduction en partant d'idées préconstituées à priori*»[61].

Point de nombreuses décisions des cours et tribunaux de l'ensemble des

[59] Pierre-Marie Dupuy, «Crimes et immunités, ou dans quelle mesure la nature des premiers empêche l'exercice des secondes», *Revue générale de droit international public*, vol. 103, n° 2, 1999, p. 293; les italiques sont de moi.

[60] *Ibid.*

[61] Affaire de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine*, arrêt, *C.I.J. Recueil 1984*, p. 299; les italiques sont de moi.

emerged. Just as the Respondent's own *opinio juris* is apparently far from established.

53. In reality, the Respondent has sought to rely on a small number of opinions of publicists in order to claim that a new derogative customary norm has come into being. It has provided no evidence of its existence. We know that doctrine represents a means for determining the rules of law. It must be founded on a general practice corresponding to the *opinio juris sive necessitas*. Nothing of the kind exists today. In my view, the Court could readily find that the Respondent's claims were unfounded. Is it possible that the implementation of international humanitarian law might be subject to a co-efficient of *relative normativity* — to paraphrase P. Weil? If not, how can there be any legal justification for suspending proceedings against an organ of a Middle Eastern State whilst obstinately persisting with proceedings against the former Congolese Minister for Foreign Affairs?

54. Referring to the relationship between crimes and immunities, or the extent to which the nature of the former impedes the exercise of the latter, Pierre-Marie Dupuy writes, in light of the House of Lords ruling in the *Pinochet* case:

> "We should exercise caution in confirming the emergence of a new customary rule as embodied in the House of Lords ruling, which is based on considerations that are not entirely consistent and cannot, *of itself*, result in the consolidation of such custom."[99]

Dupuy then recalled that

> "custom emerges from the legal opinion of States as demonstrated by their practice, which is, however, far from unified, and in any event shows that States are still reluctant to accept any reductions in the immunities of their high officials"[100]

There is no conduct "generally" adopted "by the practice of States". As this Court has held,

> "[the] presence [of customary norms] in the *opinio juris* of States can be tested by induction based on the analysis of a sufficiently extensive and convincing practice, *and not by deduction from preconceived ideas*"[101].

These are few decisions — or at least any significant number — of courts

[99] Pierre-Marie Dupuy, "Crimes et immunités, ou dans quelle mesure la nature des premiers empêche l'exercice des secondes", *Revue générale de droit international public*, Vol. 103, No. 2, 1999, p. 293; emphasis added.

[100] *Ibid.*

[101] *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area, Judgment, I.C.J. Reports 1984*, p. 299; emphasis added.

Etats du globe, à tout le moins d'un nombre significatif, dans l'optique belge. Bien au contraire. Très récemment, la Cour a émis un avis dans l'affaire relative au *Différend relatif à l'immunité de juridiction d'un rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme*, en ces termes: «les tribunaux malaisiens avaient l'obligation de traiter la question de l'immunité de juridiction comme une *question préliminaire* à trancher dans les meilleurs délais»[62].

55. Auparavant, elle avait constaté que

> «la *High Court* de Kuala Lumpur n'a pas statué *in limine litis* sur l'immunité ... mais a rendu un jugement par lequel elle s'est déclarée compétente pour connaître au fond de l'affaire dont elle était saisie, y compris pour déterminer si M. Cumaraswamy pouvait se prévaloir d'une quelconque immunité»[63].

Semblable obligation pèse aussi et surtout sur les Etats dans leurs rapports mutuels. Aussi, par analogie, conjuguée avec l'argument a fortiori entre sujets primaires du droit international et les organes particulièrement qualifiés que sont les ministres des affaires étrangères, cette règle rappelée par la Cour devrait s'appliquer à la présente espèce.

56. Les changements de statut qu'a connus successivement M. A. Yerodia Ndombasi n'ont pas de conséquence fâcheuse sur l'affaire sinon de souligner davantage l'atteinte à la souveraineté du Congo par la Belgique en raison de ses ingérences continues (voir ci-dessus).

57. D'autre part, centrée qu'elle l'est sur la violation des immunités du ministre des affaires étrangères au moment de l'émission et de la notification du mandat, le statut antérieur et les statuts postérieurs revêtus par M. A. Yerodia Ndombasi n'affectent en rien la plainte congolaise. Dès lors que les poursuites illicites sont exercées au moment où il a cette qualité d'organe spécialisé dans les relations extérieures d'un Etat et, en conséquence, couvert d'immunités et d'inviolabilité personnelle pénales absolues, la violation du droit international au préjudice du Congo subsiste; la Belgique ayant contracté une dette à l'égard non pas d'un individu en transgressant la norme du droit international coutumier régissant les relations interétatiques, mais vis-à-vis d'un Etat, le Congo, dont l'organe en charge des relations internationales s'est vu infligé une mesure téméraire, vexatoire et illicite, qui appelle réparation. Or, face à ces allégations bien fondées du demandeur, le défendeur prétend ne pas porter atteinte aux droits de souveraineté de sa victime. Bien au contraire, la Belgique affirme exercer un droit à elle conféré ou accomplit une obligation à elle imposée par le droit international. D'où le refus d'anéantir le

[62] *Différend relatif à l'immunité de juridiction d'un rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 90, par. 67, 2 *b*) (les italiques sont de moi).

[63] *Ibid.*, p. 72, par. 17.

and tribunals worldwide which have taken the Belgian view. Quite the contrary. Just recently, the Court delivered an Opinion in the case concerning the *Difference Relating to Immunity from Legal Process of a Special Rapporteur of the Commission on Human Rights*, stating: "the Malaysian courts had the obligation to deal with the question of immunity from legal process as a *preliminary issue* to be expeditiously decided"[62].

55. Previously, it had noted that

> "The High Court of Kuala Lumpur did not pass upon . . . immunity *in limine litis*, but held that it had jurisdiction to hear the case before it on the merits, including making a determination of whether Mr. Cumaraswamy was entitled to any immunity."[63]

A similar obligation applies also, and above all, to States in their mutual relations. Thus, by way of analogy, and *a fortiori* — since we are dealing here with primary subjects of international law and with their highest ranking representatives, namely Ministers for Foreign Affairs — this rule as restated by the Court must be applied in the present case.

56. The successive changes in Mr. Ndombasi's status have no serious implications for the case, except to underline further the violation of the Congo's sovereignty by Belgium on account of its continued interference (see above).

57. Moreover, as the focus of this case is the violation of the immunities of the Minister for Foreign Affairs at the time of the issue and notification of the warrant, the previous and subsequent status of Mr. Ndombasi in no way affect the Congolese complaint. Given that the unlawful proceedings were instituted at a time when he had the status of a specialized organ responsible for the foreign relations of a State and, in consequence, was protected by absolute immunity and personal inviolability from criminal process, the violation of international law to the detriment of the Congo continues to exist; in transgressing the rule of customary international law governing inter-State relations, Belgium has incurred a debt not to an individual but a State, the Congo, whose organ responsible for international relations has been subjected to a rash, vexatious and unlawful measure, which calls for reparation. Yet, in response to these well-founded claims of the Applicant, the Respondent claims not to have violated the sovereign rights of its victim. On the contrary, Belgium claims to be exercising a right conferred on it by international law or fulfilling an obligation imposed on it by international law. That is why it

[62] *Difference Relating to Immunity from Legal Process of a Special Rapporteur of the Commission on Human Rights, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 90, para. 67 (2) (*b*); emphasis added.
[63] *Ibid.*, p. 72, para. 17.

mandat et en conséquence de réparer le préjudice subi. L'odyssée personnelle de M. A. Yerodia Ndombasi ne vide en rien le différend interétatique.

58. Il est significatif que le défendeur reconnaisse implicitement le manque de solidité de ses moyens en ces termes:

> «Même dans l'éventualité où la Cour devrait, contrairement aux conclusions de la Belgique, confirmer l'immunité de M. A. Yerodia Ndombasi, en sa qualité de ministre des affaires étrangères du Congo dans les circonstances considérées, il n'en découlerait pas qu'il demeurerait au bénéfice de l'immunité, même en occupant le poste de ministre pour ses activités de caractère privé...»[64]

59. A moins de soutenir que l'infraction commise par la Belgique a été prescrite au bout de deux ans. A priori, rien de pareil comme règle en droit international, encore moins dans la *conception africaine* du droit. En Afrique, un différend ne se dissout pas. Il se transmet, comme une dette, de succession en succession. Il en est ainsi de l'objet du litige qui est ineffaçable tant que la reconnaissance de la faute commise par l'auteur et la réparation du préjudice subi par sa victime n'ont pas eu lieu. Les dénégations non fondées du défendeur me poussent à formuler une proposition théorique.

60. Prenons l'hypothèse d'une personnalité assumant les fonctions de conseiller aux affaires africaines à la présidence ou à la primature d'une puissance donnée. Elle ordonne à ce titre la répression d'une insurrection populaire ou d'une manifestation estudiantine dans un «pays ami»[65] qui entraîne mort d'hommes. Par la suite, ce conseiller accède aux fonctions de ministre des affaires étrangères ou de secrétaire d'Etat de la puissance en question.

61. Un Etat tiers délivre alors un mandat contre le ministre ou secrétaire d'Etat au motif qu'il avait donné des ordres, en tant que conseiller, qui, dans leur mise en œuvre, ont causé des violations massives et systématiques des droits humains. La question est de savoir si pareil mandat affecte ou n'affecte pas les immunités et l'inviolabilité personnelle pénales du ministre ou du secrétaire d'Etat. A mon avis, la réponse est affirmative. C'est l'organe de l'Etat, chargé de le représenter internationalement, qui est victime de la mesure à ce moment-là.

62. A la suite d'un changement d'administration ou de gouvernement, le ministre des affaires étrangères ou le secrétaire d'Etat perd son poste

[64] Contre-mémoire, p. 116, par. 3.4.15.

[65] Jean-Pierre Cot, *A l'épreuve du pouvoir. Le tiers-mondisme. Pour quoi faire?*, 1984, p. 85. L'auteur signale que, alors qu'il était ministre de la coopération, il a donné des ordres afin que les coopérants militaires français ne soient pas mêlés à la répression de la manifestation estudiantine de juin 1981 à Kinshasa.

refuses to cancel the warrant and thus make reparation for the injury suffered. Mr. Ndombasi's personal odyssey in no sense marks the end of the inter-State dispute.

58. It is significant that the Respondent implicitly acknowledges the weakness of its defence in the following terms:

> "Even were the Court to uphold, contrary to Belgium's submissions, the immunity of Mr. Yerodia Ndombasi *qua* Minister for Foreign Affairs of the DRC in the circumstances in issue, it would not follow that he would have been immune, even when in office, as regards conduct of a private nature . . ."[64]

59. Unless one were to contend that Belgium's offence became time-barred after two years. There is in principle no such rule in international law, even less so in the *African conception* of the law. In Africa, a dispute does not disappear. It is transmitted, like a debt, from generation to generation. The same applies to the subject-matter of the dispute, which cannot be effaced as long as there is no acknowledgment of the offence committed or reparation for the injury suffered by the victim. The Respondent's unfounded denials prompt me to present a hypothetical case.

60. Let us take the example of an individual carrying out the duties of an Adviser on African Affairs to the President or Prime Minister of a certain State. In that capacity, the individual orders the suppression of a popular uprising or a student demonstration in a "friendly country"[65], resulting in deaths. Subsequently, that Adviser is appointed Minister for Foreign Affairs or Secretary of State of the country in question.

61. A third State then issues a warrant against the Minister or Secretary of State on the grounds that he had given orders as Adviser which, when implemented, led to wide-scale and systematic violations of human rights. The question is whether such a warrant does or does not affect the criminal immunities and personal inviolability of the Minister or Secretary of State. In my opinion, the reply has to be in the affirmative. It is the organ of the State, responsible for representing that State internationally, which is the victim of that measure at that point in time.

62. Following a change in administration or government, the Minister for Foreign Affairs or Secretary of State loses his post (which is different

[64] Counter-Memorial, p. 116, para. 3.4.15.

[65] Jean-Pierre Cot, *A l'épreuve du pouvoir. Le tiers-mondisme. Pour quoi faire?*, 1984, p. 85. The author notes that, when he was Minister for Co-operation, he issued orders that French military advisers should not be involved in the suppression of the student demonstration of June 1981 in Kinshasa.

(ce qui est différent du cas Yerodia en raison des pressions extérieures). L'Etat auteur du mandat maintient son acte. Cette mesure continue-t-elle d'affecter le conseiller aux affaires africaines, le ministre des affaires étrangères ou le secrétaire d'Etat, ou touche la personne désormais libérée de toute charge gouvernementale? Je pense que c'est la date de l'émission du mandat qui définit le moment précis de la violation du droit international et la qualité en ce temps-là du destinataire de l'acte qui indique la personnalité violée dans son intégrité morale. C'est le ministre des affaires étrangères ou le secrétaire d'Etat au jour et à l'heure de l'émission du mandat qui fut atteint. Il ne s'agit ni d'un acte d'instruction émis contre une personne privée que l'ancien secrétaire d'Etat ou ministre des affaires étrangères est devenu, ni d'une mesure frappant à l'époque le conseiller aux affaires africaines. L'intangibilité des faits se dresse, impassible comme un sphinx.

63. Le principe d'une compétence dite universelle par une partie de la doctrine ne saurait être sérieusement contesté aux termes des dispositions genevoises pertinentes. Quelques réserves que je puisse avoir d'abord sur une terminologie peu heureuse au plan du droit international. Car, la *summa divisio* correcte, à mon sens, devrait retenir 1) la compétence territoriale, 2) la compétence personnelle et 3) la compétence à raison de services publics.

64. Je ne qualifierais pas de «compétence universelle» l'autorité exercée par un Etat, soit à l'égard de ses nationaux à l'étranger, qui relève de sa compétence personnelle, soit à l'égard de ressortissants étrangers en haute mer auteurs d'actes de piraterie maritime, qui rentre dans le cadre de la compétence à raison de services publics, soit à l'égard de toute personne se trouvant sur son territoire ayant porté atteinte à son ordre public, qui tombe ainsi dans le champ de sa compétence territoriale. Il en est de même de la compétence en matière de répression de certaines violations de dispositions conventionnelles que se reconnaissent les Etats. On conçoit aisément qu'une entité universelle, encore inexistante, l'Organisation des Nations Unies elle-même et son principal organe judiciaire, étant plutôt quasi universelle, puisse se prévaloir d'un pouvoir juridique universel. On sait que, en vertu des traités spécifiques auxquels ils sont parties, les membres de la communauté quasi universelle se reconnaissent le pouvoir de réprimer certaines infractions commises au-delà de leur territoire dans des conditions bien définies. Matériellement ensuite, semblable pouvoir juridique n'est pas universel. Peut-être sous l'influence peu heureuse des conceptions pénalistes[66], une partie de la doctrine internationaliste s'y réfère comme l'exercice d'une compétence universelle.

[66] L'absence de mention de «compétence universelle» n'est pas aussi rare dans les travaux des pénalistes eux-mêmes. Voir par exemple André Huet et René Koering-Joulin, *Droit pénal international*, 1994.

from the case of Mr. Ndombasi, where external pressures were exerted). The State which issued the warrant continues proceedings. Does this measure continue to affect the Adviser on African Affairs, the Minister for Foreign Affairs or the Secretary of State, or does it affect the individual now freed of all governmental responsibility? I consider that it is the date of the issue of the warrant which establishes the precise moment of the internationally wrongful act and the status at that time of the person against whom the warrant is issued, naming him and violating his moral integrity. It is the Minister for Foreign Affairs or the Secretary of State on the day and at the time of the issue of the warrant who was impugned. This is not an investigative measure directed against a private individual, which the former Secretary of State or Minister for Foreign Affairs has become, nor is it a measure directed at the time against the Adviser on African Affairs. Nothing can change the facts, which, like the sphinx, remain unaffected.

63. The principle of jurisdiction which some call "universal" cannot be seriously contested in terms of the relevant provisions of the Geneva Conventions. However, I do have certain reservations about the somewhat unfortunate terminology used in international law. For, in my opinion, the correct *summa divisio* should consist of (1) territorial jurisdiction, (2) personal jurisdiction and (3) jurisdiction in the public interest.

64. I would not describe the authority exercised by a State as "universal jurisdiction", whether exercised with respect to its nationals abroad, which comes under the head of its personal jurisdiction, or with respect to foreign nationals on the high seas having committed acts of maritime piracy, which falls under the head of jurisdiction in the public interest, or with respect to any person in its territory having offended against its *ordre public*, which thus falls within the scope of its territorial jurisdiction. The same applies to the jurisdiction which States accord to themselves regarding the punishment of certain violations of treaty provisions. It is readily conceivable that a worldwide entity, not yet in existence, or the United Nations itself and its principal judicial organ, being of a quasi-universal nature, might lay claim to universal legal jurisdiction. As we know, under the specific treaties to which they are parties, the members of the quasi-universal community have the power to punish certain offences committed outside their territory in well-defined circumstances. Yet, in material terms, such legal power is not universal. Perhaps under the unfortunate influence of the views of criminal law specialists[60], certain internationalists refer to it as the exercise of universal jurisdiction. This expression does not seem appropriate in the present international

[60] References to "universal jurisdiction" are relatively rare in the works of criminal jurists themselves. See, for example, André Huet and Rene Koering-Joulin, *Droit pénal international*, 1994.

Cette expression paraît impropre dans l'ordre international actuel[67]. Au moment où une fraction importante des Etats tend à promouvoir un mécanisme institutionnel répressif à vocation universelle, la promotion de la compétence dite universelle ne constituerait-elle pas une régression juridique?

65. Le principe d'une «compétence universelle» ainsi entendue est affirmé notamment à l'article 49 de la première convention de Genève du 12 août 1949[68]. Mais sa conception et surtout son application par le défendeur dans le cas d'espèce s'éloignent de l'état du droit en vigueur.

66. Selon l'interprétation autorisée de la stipulation conventionnelle ci-dessus, le système se fonde sur trois obligations essentielles qui sont mises à la charge de chaque partie contractante, à savoir: «promulguer une *législation spéciale*; *rechercher* toute personne prévenue d'une violation de la Convention; *juger* une telle personne ou, si la Partie contractante le préfère, la *remettre* pour jugement à un autre Etat intéressé»[69].

67. Il faut savoir gré à la Partie défenderesse d'avoir, en principe, satisfait à la première obligation, sans préjudice pour l'heure de la portée de sa législation spéciale. Il convient aussi d'apprécier le souci qui semble l'animer, à priori, de rechercher toute personne présumée avoir violé les dispositions conventionnelles pertinentes.

68. Le *satisfecit* qu'on peut adresser au défendeur sur le plan des principes laisse place à des *reproches légitimes* en raison de la portée de sa législation et de ses mesures d'application. Le mandat semble correspondre à ces dernières.

---

[67] C'est du droit international pénal, branche embryonnaire aux règles éparses et fragmentaires, que ressortit la compétence improprement dite universelle. Cette dernière ne saurait s'affranchir des marques qui caractérisent sa matrice. D'où le caractère quelque peu nébuleux d'un pouvoir juridique ancien, limité à quelques curiosités historiques telles que la répression de la traite des esclaves, étendu timidement au milieu du XXe siècle à la répression des infractions au droit international humanitaire. C'est de ce dernier que la doctrine et la jurisprudence spécialisées (Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie) s'efforcent de lui conférer une autonomie. Puisque la «compétence universelle» telle que revendiquée par la Belgique intéresse la mise en œuvre coercitive des règles humanitaires genevoises. Que le droit international positif autorise les Etats à sanctionner des infractions commises en dehors de leur territoire lorsque certaines conditions de rattachement à leur souveraineté territoriale sont réunies n'est pas contestable. Que cette compétence répressive doive être interprétée de manière stricte comme l'exige le droit pénal n'est pas non plus douteux.

[68] L'article 49 dispose:

> «Chaque partie contractante aura l'obligation de rechercher les personnes prévenues d'avoir commis, ou d'avoir ordonné de commettre l'une ou l'autre de ces infractions, et elle devra les déférer à ses propres tribunaux, quelle que soit leur nationalité.»

[69] Jean Pictet (dir. publ.), *Commentaire de la convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne*, 1952, p. 407; les italiques sont de moi.

order[67]. At a time when a large number of States are seeking to promote an international criminal forum with worldwide jurisdiction, would the promotion of "universal" jurisdiction not be a backward step in legal terms?

65. As thus understood, the principle of "universal jurisdiction" is laid down, in particular, in Article 49 of the First Geneva Convention of 12 August 1949[68]. But its conception, and especially its application by the Respondent in the present case, do not accord with the law as it currently stands.

66. According to the authorized interpretation of the above Article, the system is based on three essential obligations incumbent on each high contracting party, namely: "to promulgate *special legislation*; *to search for* any individual accused of violating the Convention; *to try* such individual or, if the contracting party prefers, *to hand over* the individual for trial to another interested State"[69].

67. The Respondent is to be thanked for having, in principle, satisfied the first obligation, subject to reservations as to the scope of its special legislation. Its apparent concern to search for any individual accused of having violated the relevant conventional provisions is also praiseworthy.

68. The *congratulations* due to the Respondent as regards the principles nevertheless leave room for *legitimate complaints* on grounds of the scope of its legislation and its implementing measures. The warrant would appear to come under the latter category.

---

[67] It is from international criminal law, an embryonic discipline with sparse, fragmentary rules, that what is inappropriately termed universal jurisdiction derives. But it cannot escape the marks of its original mould. Hence the somewhat nebulous character of an ancient legal power, limited to a handful of historical curiosities such as the repression of the slave trade, timidly extended in the mid-twentieth century to include the punishment of violations of international humanitarian law. It is from the latter that the specialized doctrine and jurisprudence (International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia) are seeking to make it autonomous. For the "universal jurisdiction" claimed by Belgium concerns coercive implementation of the humanitarian rules of Geneva. It is beyond dispute that positive international law authorizes States to penalize offences committed outside their territory when certain conditions relating to the appurtenance to their territorial sovereignty have been met. Nor is there any doubt that this penal jurisdiction should be strictly interpreted, in conformity with the requirements of criminal law.

[68] Article 49 states:

> "Each high contracting party shall be obliged to search for persons presumed to have committed or ordered to have committed one or other of these offences, and must bring them before their own courts, irrespective of their nationality."

[69] Jean Pictet (ed.), *Commentary on the Geneva Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded and Sick in Armed Forces in the Field*, 1952, p. 407; emphasis added.

1. Législation spéciale

69. Aucun des deux Etats (Suisse et Yougoslavie) cités dans le commentaire ci-dessus n'avait adopté une législation aussi géographiquement universelle que le texte belge. Les développements du commentaire ne reflètent que le souci de la répression des infractions. Le commentaire prévient même qu'«aucune allusion n'est faite à la responsabilité que pourraient encourir des personnes qui ne sont pas *intervenues pour empêcher une infraction ou la faire cesser*». Face au «silence de la Convention on doit admettre que c'est à la législation nationale qu'il appartient de régler cette matière»[70].

2. Recherche et poursuite des auteurs

70. Non seulement le commentaire met l'accent sur une répression des inculpés sans égard à leur nationalité, mais encore il retient le rattachement territorial. Rien de plus normal dans l'état du droit international classique ainsi codifié à Genève: à partir du moment où l'une des Parties contractantes

> «a connaissance du fait qu'une personne *se trouvant sur son territoire* aurait commis une telle infraction, son devoir est de veiller *à ce* qu'elle soit arrêtée et poursuivie rapidement»[71].

Ce n'est donc pas seulement sur la demande d'un Etat que l'on devra entreprendre les recherches policières nécessaires, mais aussi spontanément. Au-delà du territoire national qui limite en principe l'exercice de l'autorité de l'Etat qu'elle soit législative, exécutive ou judiciaire, à mon avis, le commentaire désigne tout naturellement le *mécanisme de coopération judiciaire* qu'est l'extradition dans la mesure où «des charges suffisantes» sont retenues contre l'inculpé[72]. Non seulement il n'y a pas de traité d'extradition entre les Parties en présence relativement à la matière, mais encore le Congo dit appartenir à la conception juridique qui refuse d'extrader ses nationaux. Argument décisif, il ajoute ne pouvoir poursuivre M. A. Yerodia Ndombasi faute de charge à son égard, puisqu'il ne lui reproche rien.

71. L'exercice de la compétence dite universelle suppose donc l'existence de «charges suffisantes», selon les termes des conventions humanitaires[73]. Y en a-t-il dans le cas d'espèce? L'Etat demandeur les a reje-

---

[70] Jean Pictet (dir. publ.), *Commentaire de la Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne*, 1952, p. 406; les italiques sont de moi.

[71] *Ibid.*, p. 411; les italiques sont de moi.

[72] *Ibid.*

[73] Voir par exemple l'article 129, al. 2, de la troisième convention de Genève du 12 août 1949.

1. *Special Legislation*

69. Neither of the two States (Switzerland and Yugoslavia) cited in the above-mentioned Commentary have adopted legislation with such universal geographical reach as the Belgian warrant. The passages in the Commentary merely reflect a concern to punish offences. The Commentary even warns that "no reference is made to the responsibility which could be incurred by individuals who have not *intervened to prevent an offence or to halt it*". Given "the Convention's silence, it must be accepted that it is for national legislation to settle the matter"[70].

2. *Searching for and Prosecuting the Perpetrators*

70. Not only does the Commentary emphasize the punishment of the accused irrespective of their nationality, it also endorses the territorial link, which, under classical international law as thus codified at Geneva, is in fact the norm:

> "As soon as one of the contracting parties is aware of the fact that an individual *present on its territory* has committed such an offence, its duty is to ensure that the individual is arrested and prosecuted quickly."[71]

Thus, it is not only at the request of a State that the necessary police investigations can be undertaken, but they may also be carried out unprompted. Beyond the confines of national territory, where in principle the exercise of State authority, whether legislative, executive or judicial, must end, the Commentary — quite naturally in my view — refers to the *mechanism of judicial co-operation*, that is to say extradition, where "adequate charges are brought against the accused"[72]. Not only is there no extradition treaty between the Parties concerned regarding this matter, but the Congo also subscribes to the legal principle that it cannot extradite its own nationals. It adds — an argument decisive of the matter — that it is unable to prosecute Mr. Ndombasi for lack of any charges against him, there being nothing it accuses him of.

71. The exercise of "universal" jurisdiction thus presupposes the existence of "adequate charges", under the terms of the humanitarian conventions[73]. Are there any in this case? The Applicant has rejected

---

[70] Jean Pictet (ed.), *Commentary on the Geneva Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded and Sick in Armed Forces in the Field*, 1952, p. 409, emphasis added.

[71] *Ibid.*, p. 411; emphasis added.

[72] *Ibid.*

[73] See, for example, Article 129 (2) of the Third Geneva Convention of 12 August 1949.

tées[73]. Des bâtonniers congolais ont soutenu devant les médias locaux, au lendemain de la notification du mandat le 12 juillet 2000, que «le dossier était vide». L'Etat défendeur n'a pas rapporté dans son mandat des charges suffisantes, hormis l'affirmation qui reste à démontrer que son inculpé a «activement et directement» participé à la commission des infractions graves de droit international humanitaire.

72. D'autre part, quel est le critère objectif qui autoriserait l'exercice de la compétence universelle par défaut par un Etat devant plusieurs situations de non-exercice ? Est-ce le *cure crimes* ? Il y en aurait plusieurs. D'où la légitimité du critère territorial qui départage les compétences entre Etats en présence. Sinon, le critère politique d'opportunité triompherait. On comprend alors que les conséquences des événements tragiques au Congo en août 1998 aient offert l'alibi au mandat du 11 avril 2000. Mais que l'*extermination* de plus de deux millions et demi de Congolais depuis la même date par les agresseurs rwandais, ougandais et burundais demeure, jusque-là, impunie.

73. La Partie défenderesse s'est acharnée, dans la droite ligne de son esprit singulier, à criminaliser le comportement du demandeur. Elle s'est évertuée jusqu'au bout à chercher à troubler la conscience des juges. Non seulement elle s'est trompée de prétoire — la Cour n'étant en rien une juridiction de fond relativement à une responsabilité pénale individuelle éventuelle —, mais encore elle n'a pas rapporté la preuve de cette dernière. Il convient de rappeler que *actori incumbit probatio*, mais aussi *allegans probat*.

74. L'ancienne colonie modèle du Congo belge doit-elle, sans *preuve*, poursuivre l'un des dirigeants congolais, qui s'est dressé, comme partout ailleurs, contre des envahisseurs étrangers et leurs auxiliaires congolais ? L'idée selon laquelle un Etat aurait le pouvoir juridique de connaître des infractions éventuelles commises à l'étranger, par des étrangers, contre des étrangers, alors même que le suspect éventuel se trouve en territoire étranger, est contraire à la conception du droit international.

75. L'article 129, alinéa 2, de la troisième convention genevoise énonçant le principe *aut dedere aut judicare* en matière de sanctions pénales pose l'exigence de «charges suffisantes». Il n'a aucunement envisagé une compétence dite universelle par défaut (*in absentia*). Puisque le commen-

[73] Mémoire de la République démocratique du Congo, p. 38, par. 57.

> «Les paroles [que M. Yerodia] a notamment prononcées le 28 août 1998 n'ont fait l'objet de la part des autorités publiques belges d'aucune mise en contexte, ni historique ni culturelle. Elles ont été abusivement interprétées par celles-ci ... alors que le lien de causalité entre ces paroles et certains actes inqualifiables de violence ... est loin d'être clairement établi.»

Quant au contre-mémoire du Royaume de Belgique, il reprend (p. 11, par. 1.10) les faits tels que repris dans le mandat du 11 avril 2000 après avoir annoncé : «il n'est pas nécessaire d'approfondir ces faits qui seront traités brièvement dans la partie III».

them [14]. Presidents of the Congolese Bar asserted before local media, the day after notification of the warrant on 12 July 2000, that "the case-file was empty". In its warrant, the Respondent failed to specify adequate charges, apart from an unproven assertion that the accused "actively and directly" participated in committing serious offences under international humanitarian law.

72. What, moreover is the objective criterion which would authorize a State to exercise universal jurisdiction by default in various situations where no jurisdiction has normally been exercised? Is it that these are *core crimes*? There are said to be a number of them. Hence the legitimacy of the territorial criterion, which allocates jurisdiction as between the States concerned. Otherwise the political criterion of expediency would hold sway. It is accordingly understandable that the consequences of the tragic events in the Congo in August 1998 provided a pretext for the warrant of 11 April 2000, whereas the *extermination* of over two and a half million Congolese since that date by Rwandan, Ugandan and Burundian aggressors has so far gone unpunished.

73. The Respondent has done everything it can, in accordance with its egregious approach, to criminalize the Applicant's conduct. To the bitter end it has done its utmost to try and prick the conscience of the judges. Not only has it chosen the wrong forum — this Court not being one dealing with matters of substance relating to possible individual criminal responsibility — it has failed, moreover, to provide proof of such responsibility. It should be remembered that *actori incumbit probatio*, but also that *allegans probat*.

74. Should the former model colony of the Belgian Congo, without any *proof*, prosecute one of the Congolese leaders, who, like his fellow countrymen, rose up against the foreign invaders and their Congolese henchmen? The idea that a State could have the legal power to try offences committed abroad, by foreigners against foreigners, while the suspect himself is on foreign territory, runs counter to the very notion of international law.

75. Article 129, paragraph 2, of the Third Geneva Convention, setting out the principle *aut dedere aut judicare* with respect to criminal penalties, lays down the requirement of "adequate charges". In no wise has it contemplated a so-called jurisdiction by default (*in absentia*). Thus the

[14] Memorial of the Democratic Republic of the Congo, p. 38, para. 57.

"The Belgian authorities failed to place his [Mr. Yerodia's] statements, notably those made on 28 August 1998, in any historical or cultural context. They improperly interpreted them ... but the causal connection between those words and certain unspeakable acts of violence ... is far from having been clearly established."

For its part the Counter-Memorial of the Kingdom of Belgium reiterates (p. 11, para. 1.10) the facts as stated in the warrant of 11 April 2000, after announcing: "it is not necessary to go into these facts at this point, although relevant aspects will be addressed briefly in Part III below".

taire y relatif vise expressément l'hypothèse où l'inculpé «se trouve sur son territoire» (de l'Etat partie).

76. C'est en vain qu'on explorerait, dans la pratique récente, soit un texte législatif, soit une jurisprudence interne aussi osée. Par sa loi de 1945 sur les crimes de guerre, telle que modifiée en 1988, l'*Australie* dit que «seul un ressortissant ou un *resident* australien peut être poursuivi au titre de la loi de 1988» (section 11 de la loi ci-dessus). [*Traduction du Greffe.*] La High Court de l'Australie avait reconnu, à l'occasion de l'affaire *Polyukhovich* v. *Commonwealth of Australia*, que la juridiction australienne avait le pouvoir d'exercer «une compétence reconnue par le droit international comme *une compétence universelle*» à l'égard des crimes de guerre.[70]

77. Le rattachement territorial est aussi visé par le Code pénal autrichien pour ce qui a trait à la poursuite des crimes internationaux tels que le génocide (voir application dans l'affaire *Duško Cvetkovic* du 13 juillet 1994). Le rattachement personnel ou territorial est aussi requis par l'article 7 du Code pénal du Canada, tel que revisé en 1985. Il a été appliqué dans l'affaire *R* v. *Finta*. La France prévoit aussi ce rattachement «si [la personne] *se trouve en France*».[71] Il serait fastidieux de multiplier les exemples.

78. S'il est permis de recourir au *raisonnement par analogie*, on relèvera que, dans l'affaire des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua* v. *Etats-Unis d'Amérique) (fond, arrêt*), la Cour avait précisément déclaré au sujet des droits humains:

> «[Q]uand les droits de l'homme sont protégés par des conventions internationales, cette protection se traduit par des dispositions prévues dans le texte des conventions elles-mêmes et qui sont destinées à vérifier ou à assurer le respect de ces droits».[72]

Les instruments genevois ont bien circonscrit à l'époque les droits et les obligations des Etats sur ce point. Il est certain que les auteurs de ces textes n'ont nullement envisagé l'interprétation excessive belge. D'autre part, la pratique ultérieure ne montre guère une évolution de la norme conventionnelle au plan coutumier dans cette perspective. Elle aurait pu être codifiée dans la convention de Rome du 17 juillet 1998. Tel n'est pas le cas. Aussi la Belgique a, une année après l'adoption de celle-ci, innové radicalement et solitairement. Sentiments humanitaires obligent!

79. En décidant à l'article 7 de la loi du 16 juin 1993, telle qu'amendée le 10 février 1999, que «[l]es juridictions belges sont compétentes pour connaître des infractions prévues à la présente loi, indépendamment du lieu *où celles-ci auront été commises*», la Belgique a adopté une législation totalement *insolite*. Elle s'est autoproclamée sinon procureur de

---

[70] *Polyukhovich* v. *Commonwealth of Australia* (1991) 172 CLR 501, p. 562; les italiques sont de moi. [*Traduction du Greffe.*]

[71] Article 689-1 du Code de procédure pénale.

[72] *C.I.J. Recueil 1986*, p. 134, par. 267.

Commentary on this provision expressly contemplates a situation where the accused "is present on the territory" (of the State party).

76. In vain would one look, in recent practice, for a legislating test or domestic jurisprudence as far-going as this. In its War Crimes Act 1945, as amended in 1988, *Australia* states that "only an Australian citizen or *resident* can be charged under the 1988 Act" (Section 11 of the above Act). In *Polyukhovich v. Commonwealth of Australia*, the Australian High Court had recognized that the Australian courts had the power to exercise "a jurisdiction recognized by international law *as universal jurisdiction*" vis-à-vis war crimes.[70]

77. A territorial connection is also required by the Austrian Criminal Code in relation to the prosecution of international crimes such as genocide (see its application in the *Dinko Cvjetkovic* case of 13 July 1994). A personal or territorial connection is also required by Article 7 of the Canadian Criminal Code, as revised in 1985. It was applied in *R v. Finta*. France, too, requires this connection: "where [the individual] *is present in France*".[71] It would be tiresome to list all the many examples.

78. If I may resort to *reasoning by analogy*, it is noteworthy that, in the case concerning *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America): Merits*, the Court held, specifically with respect to human rights, that:

> "where human rights are protected by international conventions, that protection takes the form of such arrangements for monitoring or ensuring respect for human rights as are provided for in the conventions themselves".[72]

At the time of their adoption, the Geneva Conventions clearly circumscribed the rights and obligations of States on this point. The authors of those instruments certainly in no way contemplated the excessively wide interpretation adopted by Belgium. Moreover, there has been scant evidence in the subsequent practice of any customary development of treaty law in this direction. It could have been codified in the Rome Convention of 17 July 1998, but was not. Thus, one year after the adoption of that Convention, Belgium has introduced a radical innovation of its own. Such concern for humanity!

79. In providing, in Article 7 of the Law of 16 June 1993, as amended on 10 February 1999, that "Belgian courts have jurisdiction to try the offences provided for in the present Law, irrespective of *where such offences have been committed*", Belgium adopted legislation that was totally unprecedented. It set itself up, if not as the prosecutor for the

---

[70] *Polyukhovich v. Commonwealth of Australia* (1991) 172 C.L.R. 501, p. 562; emphasis added.

[71] Article 689-1 of the Code of Criminal Procedure.

[72] *I.C.J. Reports 1986*, p. 134, para. 267.

l'humanité, au sens transtemporel et transpatial que R.-J. Dupuy attribuait à ce mot, du moins justicier sans frontières d'après la doctrine du «sans frontierisme». A la limite, cette revendication dépasse le droit international lui-même puisque ce dernier règle essentiellement les relations entre des structures aux frontières définies : les Etats. Mais selon une appréciation minimale, l'Etat défendeur viole le droit international. Il ne saurait, en l'état actuel, superbement le transcender. Ainsi des chefs d'Etat en fonction, Laurent Gbagbo (Côte d'Ivoire), le 26 juin 2001, Saddam Hussein, le 29 juin 2001, Fidel Castro (Cuba), le 4 octobre 2001, Denis Sassou Nguesso (Congo-Brazzaville), le 4 octobre 2001, Yasser Arafat, le 27 novembre 2001, un premier ministre, Ariel Sharon (Israël), le 1er juillet 2001, un ministre des affaires étrangères en fonction, Abdulaye Yerodia Ndombasi, le 11 avril 2000, font l'objet de plaintes ou de poursuites judiciaires devant les juridictions belges pour divers «crimes internationaux». La liste est loin d'être exhaustive, si on y ajoute en décembre 2001 le président Paul Biya (Cameroun). Joe Verhoeven [70] a eu raison de craindre l'instauration d'un chaos, par définition le contraire de l'ordre déjà difficile, dans le milieu international. La Cour ne pouvait qu'être interpellée.

80. On mentionnera de manière appuyée que seul apparemment M. A. Yerodia Ndombasi s'est vu infliger un «mandat d'arrêt international». Très curieux. Il convient de souligner aussi que les poursuites contre M. Ariel Sharon, suivies attentivement de par le monde, auraient été suspendues, au bas mot, que la Belgique cherche en faveur de ce dernier une porte de sortie honorable à coup d'*arguties juridiques*, que depuis les plus hautes autorités politiques du pays se sont répandues en conférences dans les universités (ULB) pour dénoncer soudainement les absurdités de cette loi, que l'un des conseils de la Belgique a revisé sa doctrine d'enseignement à l'issue des plaidoiries de novembre 2001 dans le sens d'un rattachement territorial *sine qua non*. Telle est la loi belge à l'épreuve des rapports de force internationaux. On peut parier que les poursuites initiées à la suite d'une plainte de «justiciables impénitents» contre M. A. Sharon sont mort-nées.

81. Ni au titre d'obligation examinée plus haut, ni au titre d'une prérogative à elle attribuée par le droit international, la Belgique ne saurait

[70] Joe Verhoeven, «M. Pinochet, la coutume internationale et la compétence universelle», *Journal des tribunaux*, 1999, p. 315, et, du même auteur, «Vers un ordre répressif universel? Quelques observations», *Annuaire français de droit international*, 1999, p. 55. D'autre part, «Que se passerait-il si un plaignant poursuivait devant les tribunaux belges M. Chirac qui a servi durant la guerre d'Algérie où des massacres ont été commis par l'armée française?» aurait interrogé un haut fonctionnaire israélien à la suite de la plainte déposée par M. Sharon, premier ministre d'Israël (*The Washington Post*, 30 avril 2001, Washington Post Foreign Service, Karl Vick, p. 101, «Death Toll in Congo War May Approach 3 Million»).

human race in the trans-temporal and trans-spatial sense attributed to this term by R.-J. Dupuy, then at least as arbiter of transnational justice, in accordance with the doctrine of "law without frontiers". This approach could even be said to transcend international law itself, since the latter deals essentially with relations between structures with defined borders, namely States. Yet even a cursory assessment shows that the Respondent is violating international law. It is not entitled, as the law currently stands, disdainfully to transcend it. Thus, Heads of States in office Laurent Gbagbo (Côte d'Ivoire) on 26 June 2001, Saddam Hussein on 29 June 2001, Fidel Castro (Cuba) on 4 October 2001, Denis Sassou Nguesso (Congo-Brazzaville) on 4 October 2001, Yasser Arafat on 27 November 2001, a Prime Minister, Ariel Sharon (Israel) on 1 July 2001, an incumbent Minister for Foreign Affairs, Abdulaye Yerodia Ndombasi on 11 April 2000, are the subject of complaints or prosecutions before the Belgian courts for various "international crimes". The list is still far from exhaustive, the name of President Paul Biya (Cameroon) having been added in December 2001. Joe Verhoeven [*] rightly feared that the result would be chaos, by definition the opposite of an order already precarious in the international arena. The Court must necessarily be called upon to intervene.

80. It should be strongly emphasized that Mr. A. Yerodia Ndombasi would appear to be the only person to have been served with an "international arrest warrant". Most singular. It should also be emphasized that the proceedings against Mr. Ariel Sharon, closely watched all over the world, have apparently been quietly put on hold while Belgium seeks an honourable way out for him through a form of a legal technicality; that since then the highest political authorities in the land have been queuing up at the universities (U.LB) to give lectures abruptly denouncing the absurdities of this law, and that, since the close of the oral argument in November 2001, one of Belgium's counsel has altered his teaching in favour of a *sine qua non* territorial connection. Such is the showing of the Belgian Law when put to the test of international Realpolitik. The chances are that the proceedings instituted following a complaint by "unrepentant subjects of law" against Mr. A. Sharon will be a dead letter.

81. Belgium has neither any obligation — as discussed above — nor any entitlement under international law to pose as prosecutor for all

[*] Joe Verhoeven, "M. Pinochet, la coutume internationale et la compétence universelle", *Journal des tribunaux*, 1999, p. 515; and, by the same author, "Vers un ordre répressif universel? Quelques observations", *Annuaire français de droit international*, 1999, p. 55. Also, "what would happen if a plaintiff prosecuted Mr. Chirac in the French courts for having served in the Algerian War, when massacres were carried out by the French army?" a senior Israeli official is said to have asked following the complaint filed by Mr. Sharon, the Israeli Prime Minister (*The Washington Post*, 10 April 2001, Washington Post Foreign Service, Karl Vick, p. 19; "Death Toll in Congo War May Approach 3 Million").

se poser en procureur de l'humanité, à savoir prétendre assumer le malheur des hommes au-delà des frontières étatiques et au-delà des générations. La pratique des États signalée ci-dessus vaut également pour les présents développements. Pour autant il ne s'agit nullement de couvrir une impunité quelle qu'elle soit dans le temps et dans l'espace, y compris lors des guerres de conquête coloniale et de reconquête néocoloniale en Afrique, en Amérique, en Asie, en Europe et en Océanie.

82. Victime de la violence[79] des agresseurs et du cortège d'infractions graves au droit international humanitaire, telle que la prise en otage du barrage d'Inga entraînant la coupure d'électricité et d'eau, notamment à Kinshasa, ville de plus de cinq millions d'habitants d'où il en résulta plusieurs morts, le peuple congolais n'a de cesse d'exiger le retrait des forces armées régulières d'occupation de l'Ouganda, du Rwanda et du Burundi. Il sollicite en outre l'établissement d'un tribunal pénal international sur le Congo. Ce dernier jugerait toutes les personnes, auteurs, coauteurs ou complices, Africains et non-Africains, ayant commis des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité, comme l'extermination de plus de deux millions cinq cent mille Congolais[80] dans les régions sous occupation étrangère depuis le 2 août 1998. A priori, ces victimes-là n'intéressent pas (encore) la Belgique. Elle, dont le passé colonial[81] et néocolonial[82] est, à tort ou à raison, jugé tristement célèbre dans le domaine des droits humains au Congo. La perdure une situation de violations graves, systématiques et massives des droits humains qui doivent interpeller l'opinion internationale. Pour emprunter les mots justes de l'ambassadeur de France à Kinshasa : « devant pareil enjeu, les choses doivent être dites clairement. On ne peut jouer indéfiniment dans la sémantique lorsqu'un peuple entier est en train d'agoniser. » Car, « c'est le temps de guerre et ... les armées d'occupation se trouvent sur le sol congolais en dépit des injonctions de la communauté internationale »[83].

---

[79] Voir S. Oda, déclarations jointes à l'ordonnance du 9 avril 1998 en l'affaire relative à la *Convention de Vienne sur les relations consulaires, mesures conservatoires*, *C.I.J. Recueil 1998 (I)*, p. 260, par. 2, et à l'ordonnance du 3 mars 1999 en l'affaire *LaGrand (Allemagne) c. États-Unis d'Amérique, mesures conservatoires*, *C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 18, par. 2, sur la nécessité de tenir compte des droits des victimes d'actes de violence (aspect qui a souvent été négligé).

[80] Source : International Rescue Committee (USA), http://mirrorsnet.theirc.org/docs/mortll_report_small.pdf.

[81] Adam Hochschild, *Le fantôme du Roi Léopold. Un holocauste oublié*, 1998, p. 264-274 ; Daniel Vangroenweghe, *Du sang sur les lignes. Léopold II et son Congo*, 1986, p. 18-123 ; Barbara Emerson, *Léopold II. Le Roi-Jaune et l'Empire*, 1980, p. 248-251.

[82] Voir CR 2000/34, p. 16, sur la plaidoirie acérée du Congo et Noam Chomsky, *Autopsie des terrorismes*, 2001, p. 12-13 :

> « Les puissances européennes menaient la conquête d'une grande partie du monde, avec une brutalité extrême. A de très rares exceptions, ces puissances n'ont pas été en retour attaquées par leurs victimes... ni la Belgique par le Congo... »

[83] Voir discours de M. Gildas Le Lidec, ambassadeur de France à Kinshasa, le 14 juillet 2001, à l'occasion de la fête nationale de la République française, *Le Palmarès*, n° 2181 du 16 juillet 2001, p. 8.

mankind, in other words, to claim the right to redeem human suffering across national borders and over generations. The State practice referred to above also applies to my comments here. In no sense, however, is this to argue the case for impunity, whether geographical or temporal, including in wars of colonial conquest and neo-colonial reconquest in Africa, America, Asia, Europe and Oceania.

82. As victims of the violence [7] of the aggressors and the series of grave breaches of international humanitarian law, such as the occupation of the Inga Dam and the severing of power and water supplies, particularly in Kinshasa, a city of over 5 million people, resulting in numerous deaths, the Congolese people have consistently called for the withdrawal of the regular occupying forces from Uganda, Rwanda and Burundi. They have also called for the setting up of an international criminal tribunal on the Congo. This tribunal would try all persons, whether perpetrators, co-perpetrators or accomplices, whether African or non-African, having committed war crimes and crimes against humanity, such as the extermination of over two-and-a-half million Congolese [8] in the regions under foreign occupation since 2 August 1998. It would seem that those victims are (as yet) of no concern to Belgium, sadly notorious — rightly or wrongly — for its colonial [9] and neo-colonial [10] past in the field of human rights in the Congo, where a situation of grave, systematic and massive human rights violations persists which requires a response from international opinion. To echo the very fitting words of the French Ambassador to Kinshasa: "on such an issue, there must be no beating about the bush. Endless semantics are not an option when an entire people is dying." For "it is war ... The occupying armies are on Congolese soil despite the injunctions of the international community." [11]

[7] See S. Ofe, declaration appended to the Order of 9 April 1998 in the case concerning the Vienna Convention on Consular Relations, *Provisional Measures*, *I.C.J. Reports 1998*, p. 266, para. 2, and the Order of 2 March 1998 in *LaGrand*, *Germany* v. *United States of America*, *Provisional Measures*, *I.C.J. Reports 1998*, p. 19, para. 2, on the need to take account of the rights of the victims of violent attacks (on aspect often neglected).

[8] Source: International Rescue Committee (USA). "Large permanent forces explosive mortality report, small pill".

[9] Adam Hochschild, *Le fantôme du Roi Léopold. Une holocauste oublié*, 1998, pp. 264-274; Daniel Vangroenweghe, *Du sang sur les mains. Léopold II au Congo*, 1986, pp. 19-123; Barbara Emerson, *Léopold II. Le Roi-Assassin et l'Empire*, 1980, pp. 248-251.

[10] See CR 2000/34, p. 16, on the scuttling argument of the Congo and Noam Chomsky, *Intérêts des terroristes*, 2001, pp. 12-13.

[11] "The European Powers conquered a large part of the world with certain brutalities. With very few exceptions, these Powers were not attacked for their excesses in return — this was Belgium attacked by the Congo."

[11] See the speech by Mr. Gildas Le Lidec, French Ambassador in Kinshasa, on 14 July 2001, on the occasion of the French national holiday, *Le Palmares*, No. 2301, of 16 July 2001, p. 8.

83. Il suffit maintenant de signaler quelques vues doctrinales qui montrent peut-être l'ampleur de la controverse sur la question. A en croire P.-M. Dupuy, «encore rarement reconnue en droit coutumier, la compétence universelle ne l'est alors que de *façon facultative*»[54]. L'auteur s'appuie sur le fait que la Cour de cassation française «a confirmé le refus de la Cour d'appel de voir dans les conventions de Genève de 1949 une base de droit pour l'invocation d'une telle compétence»[55]. Enfin, il relève que «la convention de Rome n'institue ... pas vraiment une compétence universelle, puisqu'elle s'établit en fonction de celle de l'Etat de nationalité du criminel et/ou celle de l'Etat où l'infraction a été commise»[56]. Quant à François Rigaux, il préfère ne pas se prononcer «sur un thème actuel et controversé»[57]. A l'opposé, Mario Bettati est d'avis que «la compétence universelle ... fonde n'importe quel Etat à poursuivre des crimes d'autant plus graves qu'ils mêlent parfois ceux commis contre les lois de la guerre et ceux accomplis contre l'humanité»[58]. L'affirmation n'est guère suivie de démonstration. A l'opposé, Nguyen Quoc Dinh, Patrick Daillier et Alain Pellet la signalent comme «un principe controversé»[59]. Olivier T. Covey ne l'admet que si l'auteur de l'infraction «est par la suite retrouvé sur le territoire national»[60]. Les partisans de la compétence universelle reconnaissent cette dernière à condition que l'inculpé «se trouve sur son territoire»[61]. Pour leur part, Jean Combacau et Serge Sur soulignent que «les Etats restent fidèles aux critères territorial et personnel, et s'abstiennent de tout recours à une compétence universelle ou réelle»[62]. Quant à Philippe Weckel, observant la mention dans le préambule du traité de Rome du 28 juillet 1998 de la compétence universelle, il note néanmoins l'omniprésence de la «souveraineté judiciaire des Etats», car comme le démontre déjà la pratique de la Belgique, «une compétence universelle ... s'exercerait en définitive de manière unilatérale»[63].

84. Le mandat du 11 avril 2000 a produit des effets juridiques tant sur le plan interne belge que sur le plan international.

---

[54] Pierre-Marie Dupuy, *loc. cit.*, p. 293; les italiques sont de moi.

[55] *Ibid.*, p. 294.

[56] *Ibid.*

[57] François Rigaux, «Le concept de territorialité, un fantasme en quête de réalité», dans *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, p. 211.

[58] Mario Bettati, *Le droit d'ingérence. Mutations de l'ordre international*, 1996, p. 269.

[59] Nguyen Quoc Dinh, Patrick Daillier et Alain Pellet, *Droit international public*, 1999, p. 689.

[60] Olivier T. Covey, «La compétence des Etats», *Droit international. Bilan et perspectives*, 1991, p. 336.

[61] Brigitte Stern, «A propos de la compétence universelle», dans *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, p. 748.

[62] Jean Combacau et Serge Sur, *Droit international public*, 1993, p. 351.

[63] Ph. Weckel, «La Cour pénale internationale», *Revue générale de droit international public*, t. 102, n° 4, 1998, p. 986, 989. D'après les vues d'un pénaliste du Congo, Nyabirungu Mwene Songa, *Droit pénal général*, 1995, p. 27 et 28, le «système dit de compétence universelle de la loi pénale donne au juge du *lieu d'arrestation* le pouvoir de juger» (les italiques sont de moi).

83. The views of a few legal writers will suffice to indicate the scale of the dispute on this issue. According to P.-M. Dupuy, "still seldom recognized in customary law, universal jurisdiction can thus only be *optional*"[84]. The author cites in his support the fact that the French Court of Cassation "has confirmed the refusal by the Appeal Court to see the 1949 Geneva Conventions as providing any legal basis for invoking such jurisdiction"[85]. He concludes that "the Rome Convention does not . . . institute true universal jurisdiction, based as it is on the jurisdiction of the State of nationality of the perpetrator and/or that of the State where the offence was committed"[86]. As for François Rigaux, he prefers not to commit himself "on a controversial, topical theme"[87]. Mario Bettati, on the other hand, considers that "universal jurisdiction . . . provides grounds for any State to prosecute crimes which are all the more serious because they sometimes involve both crimes against the laws of war and crimes against humanity"[88]. No proof is provided for this assertion. By contrast, Nguyen Quoc Dinh, Patrick Dailler and Alain Pellet refer to it as "a disputed principle"[89]. Olivier T. Covey only accepts it if the author of the offence "is later found on national territory"[90]. The advocates of universal jurisdiction recognize it provided the accused "is present on its territory"[91]. Jean Combacau and Serge Sur, however, point out that "States remain faithful to territorial and personal criteria and refrain from any recourse to universal or *in rem* jurisdiction"[92]. And Philippe Weckel, while observing the reference to universal jurisdiction in the Preamble to the Treaty of Rome of 28 July 1998, nevertheless notes the ubiquitous presence of the "judicial sovereignty of States"; for, as Belgian practice has already shown, "universal jurisdiction . . . would ultimately seem to be exercised unilaterally"[93].

84. The warrant of 11 April 2000 produced legal effects both internally in Belgium and internationally.

---

[84] Pierre-Marie Dupuy, *loc. cit.*, p. 293, emphasis added.

[85] *Ibid.*, p. 294.

[86] *Ibid.*

[87] François Rigaux, "Le concept de territorialité: un fantôme en quête de réalité", in *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, p. 211.

[88] Mario Bettati, *Le droit d'ingérence. Mutation de l'ordre international*, 1996, p. 268.

[89] Nguyen Quoc Dinh, Patrick Dailler and Alain Pellet, *Droit international public*, 1999, p. 689.

[90] Olivier T. Covey, "La compétence des Etats", *Droit international. Bilan et perspectives*, 1991, p. 336.

[91] Brigitte Stern, "A propos de la compétence universelle", in *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, p. 748.

[92] Jean Combacau and Serge Sur, *Droit international public*, 1993, p. 351.

[93] P. Weckel, "La Cour pénale internationale", *Revue générale de droit international public*, Vol. 102, No. 4, 1998, pp. 986, 989. According to one criminal expert from the Congo, Nyabirungu Mwene Songa, *Droit pénal général*, Kinshasa, 1995, pp. 77 and 79, the "so-called system of universal jurisdiction gives the court of the *place of arrest* the power of trial" (emphasis added).

85. Au plan interne d'abord. Juridiquement, il paraît évident que l'émission du mandat à l'encontre du ministre des affaires étrangères constitue un fait illicite puisqu'elle viole les immunités et l'inviolabilité pénales attachées à ce dernier. Au plan formel, il s'agit d'un acte coercitif par nature. Sous l'angle matériel, la teneur de cet instrument ne fait guère mystère du sort réservé à l'organe étranger. Il est exigé des agents de l'autorité publique belge d'appréhender physiquement un ministre des affaires étrangères d'un autre Etat souverain! Du point de vue téléologique, il vise à anéantir la liberté d'aller et de venir ainsi que la dignité inhérente à un organe d'un pays indépendant. Sous l'angle organique, le juge d'instruction, qui a agi à l'encontre du ministre en question, ne se confond pas avec un agent du protocole d'Etat. A bon droit, la Cour dit au sujet du mandat :

> «[sa] seule émission ... portait atteinte à l'immunité... La Cour en conclut que l'émission dudit mandat a constitué une violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, en ce qu'elle a méconnu l'immunité [dont bénéficiait] ce ministre ... en vertu du droit international.» (Arrêt, par. 70.)

86. Tels sont les éléments objectifs qui attestent de la production des effets juridiques par le mandat insolite. Qu'il n'ait pas été exécuté matériellement est une autre question. Il était susceptible de l'être. Que l'Etat défendeur puisse mépriser vis-à-vis d'un pair les règles de courtoisie élémentaires entre Etats dits civilisés passe encore en droit. Le mandat a bel et bien jeté le discrédit sur les organes de l'Etat congolais traités de manière aussi discourtoise et illicite. Il y a davantage.

87. Au plan international, qui nous préoccupe le plus, s'agissant d'une atteinte flagrante au droit international coutumier des immunités, il convient de rappeler l'analyse esquissée dès la phase de l'examen de la demande de mesures conservatoires. Au demeurant, la motivation de l'arrêt semble bien faire ressortir le préjudice juridique ainsi subi[94].

88. Ainsi que je l'ai indiqué en la phase de demande de mesures conservatoires, le mandat querellé a causé un préjudice à la diplomatie congolaise. Si son chef a néanmoins pu se déplacer sans entrave dans l'hémisphère Sud en vue de participer à des rencontres diplomatiques tendant à mettre un terme au conflit armé au Congo, il n'a pu par contre effectuer de tels déplacements dans d'autres régions qui comptent beaucoup pour le règlement du conflit. Quand bien même si l'Etat congolais y a pu être représenté, il l'a été à un échelon inférieur. La substance des pourparlers de paix au niveau des ministres des affaires étrangères en a été affectée en raison de la règle de préséance diplomatique. En fin de compte, les prérogatives de souveraineté internationale du Congo ont subi des dommages[95].

---

[94] Voir l'arrêt, par. 70 et 71.

[95] Voir aussi S. Bula-Bula, opinion dissidente jointe à l'ordonnance du 8 décembre 2000, *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), mesures conservatoires, C.I.J. Recueil 2000*, p. 222, par. 16.

85. To begin with the internal aspect. Juridically, it seems clear that serving a warrant on a Minister for Foreign Affairs constitutes an unlawful act, as it breaches both his inviolability and his immunity from criminal jurisdiction. Formally, it is by nature an act of coercion. Materially, its terms make no secret of the fate which awaits the Foreign Minister. The agents of the Belgian authorities are required physically to apprehend a Minister for Foreign Affairs of another sovereign State! In terms of its purpose, the warrant seeks to extinguish the freedom to come and go as well as to destroy the inherent dignity of an organ of an independent country. Organically, the investigating judge who acted against the Minister concerned is not to be confused with an agent of State protocol. Regarding the warrant, the Court rightly states:

> "its mere issue violated . . . immunity . . . The Court accordingly concludes that the issue of the warrant constituted a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, in that it failed to respect the immunity of that Minister . . . under international law." (Judgment, para. 70.)

86. These are the objective elements showing that this unprecedented warrant produced legal effects. The fact that it was not physically implemented is another matter. It could have been implemented. That the Respondent may flout the rules of elementary courtesy between supposedly civilized States with respect to another State is one thing in law. The warrant quite simply discredited the Congolese organs of State, treating them in an altogether discourteous and unlawful manner. And that is not all.

87. At international level, our main focus of attention here, since we are dealing with a flagrant breach of customary international law on immunities, I need only refer to my analysis at the provisional measures stage. Moreover, the reasoning of the Judgment does indeed appear to underline the legal harm thus suffered[94].

88. As I indicated at the preliminary measures stage, the disputed warrant caused prejudice to Congolese diplomacy. While the head of the diplomatic corps was nevertheless able to travel unimpeded in the southern hemisphere in order to attend diplomatic meetings aimed at bringing an end to the armed conflict in the Congo, he was, on the other hand, unable so to travel in other regions much more important for settlement of the conflict. Even if the Congolese State was represented there, it was at a lower level. The result was that the substance of the peace talks at foreign ministerial level was adversely affected by virtue of the rule of diplomatic precedence. Ultimately, the Congo's international sovereignty prerogatives suffered prejudice[95].

---

[94] Judgment, paras. 70 and 71.

[95] See also S. Bula-Bula, dissenting opinion appended to the Order of 8 December 2000, *Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Provisional Measures, I.C.J. Reports 2000*, p. 222, para. 16.

89. En particulier le fonctionnement régulier et continu du service public des affaires étrangères a pu être perturbé par cette ingérence politico-judiciaire dès lors que son chef a subi une «quarantaine arbitraire». D'autre part, l'émission du mandat a porté atteinte à l'indépendance politique du Congo. Comme montré plus haut, elle a contraint un Etat faible, davantage affaibli par une agression armée, à modifier malgré lui, selon l'un des conseils du Congo, membre du gouvernement de ce pays[90], la composition de l'équipe gouvernementale pour plaire à l'Etat défendeur. La Belgique n'a guère contesté cette déclaration.

90. Il ne fait pas l'ombre d'un doute que le comportement de la Belgique a discrédité le Congo. Il a eu pour effet d'accabler, a priori par un jugement sommaire, un Etat agressé au moment où les Etats d'Afrique centrale réunis à Libreville (Gabon) le 24 septembre 1998 ont «condamné l'agression contre la République démocratique du Congo et les ingérences caractérisées dans les affaires intérieures de ce pays»[91]. Les poursuites pénales ainsi intentées contre un organe de cet Etat agressé constituent des accusations infamantes au sein de la «communauté internationale». Elles ont affecté les droits extrapatrimoniaux à l'honneur, à la dignité du peuple congolais représenté par son Etat[92].

91. Que l'Etat défendeur ait, par l'émission, la diffusion et le maintien du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 commis un fait internationalement illicite a été montré plus haut. Il a opéré une rupture de ses engagements internationaux en droit international général.

92. Pour l'heure, me paraît tout instructive l'opinion suivante de Paul Guggenheim :

> «Contrairement à une opinion répandue, ce n'est pas seulement au moment où il est véritablement appliqué que le droit interne peut *violer le droit international*. Il y a *délit international* du fait même de la promulgation — ou de la non-promulgation — d'une norme générale, susceptible d'être appliquée directement et causant par là même un dommage. La promulgation d'une norme contraire au droit international donne donc lieu à des sanctions...»[93]

C'est en conséquence un argument a fortiori qu'il faudrait appliquer s'agissant du mandat, mesure d'application d'un simple fait, mieux d'une voie de fait, de l'avis d'un conseil du Congo.

93. A serrer de plus près, le mandat belge ne constitue pas en droit

---

[90] Voir plaidoirie du 22 novembre 2000, CR 2000/34, p. 10.

[91] Voir *Le Phare*, n° 818 du 28 septembre 1998, p. 3.

[92] Voir aussi S. Bula-Bula, opinion dissidente jointe à l'ordonnance du 8 décembre 2000, *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique) (mesures conservatoires), C.I.J. Recueil 2000*, p. 222-223, par. 17.

[93] Paul Guggenheim, *Traité de droit international public*, t. I, p. 7-8, cité par Krystyna Marek, «Les rapports entre le droit international et le droit interne à la lumière de la jurisprudence de la Cour permanente de Justice internationale», *Revue générale de droit international public*, t. XXXIII, 1962, p. 276, les italiques sont de moi.

89. In particular, the regular and continuous operation of the country's foreign service was disrupted by this politico-legal interference, the head of the diplomatic corps having been subjected to "arbitrary quarantine". The serving of the warrant also violated the political independence of the Congo. As indicated above, it obliged a weak State, further weakened by armed aggression, to change the composition of its Government — against its wishes according to counsel for the Congo, a member of that country's Government[illegible] — to please the Respondent. Belgium has not disputed this statement.

90. There is no doubt at all that Belgium's conduct has discredited the Congo. Its effect, as a result of a decision taken in an apparently summary manner, has been to put further pressure on a State already under attack at a time when the Central African States, meeting in Libreville (Gabon) on 24 September 1998, "condemned the aggression against the DR of the Congo and the interference described above in the internal affairs of that country"[illegible]. The criminal proceedings thus instituted against an organ of a victim of aggression constitute accusations that degrade it in the eyes of the "international community". They had a deleterious effect on the moral rights to honour and dignity of the Congolese people, as represented by their State[illegible].

91. The fact that, by issuing, circulating and maintaining the arrest warrant of 11 April 2000, the Respondent committed an internationally wrongful act has been demonstrated above. Belgium breached its international obligations under general international law.

92. At this point, the following view expressed by Paul Guggenheim seems particularly instructive:

> "Contrary to widely held opinion, it is not only when it is actually implemented that domestic law may *violate international law*. The very fact of the enactment — or non-enactment — of a general norm capable of being applied directly and thereby causing injury, is an *international wrong*. The enactment of a norm contrary to international law is thus a sanctionable matter ..."[illegible]

This is an argument applicable *a fortiori* to the warrant, a mere act — indeed, in the view of Congo's counsel, a wrongful act — of application.

93. On closer examination, the Belgian warrant does not, in interna-

[illegible] See oral argument of 22 November 2000, CR 2000/34, p. [illegible].

[illegible] See *Le Phare*, No. 319 of 28 September 1998, p. [illegible].

[illegible] See also S. Bula-Bula, dissenting opinion appended to the Order of 4 December 2000, *Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Provisional Measures, I.C.J. Reports 2000*, pp. 222-223, para. 17.

[illegible] P. Guggenheim, *Traité de droit international public*, Vol. I, pp. 7-8, quoted by Krzysztof Marek, "Les rapports entre le droit international et le droit interne à la lumière de la jurisprudence de la Cour permanente de Justice internationale", *Revue générale de droit international public*, Vol. XXXIII, 1962, p. 278, emphasis added.

international un acte juridique. Comme l'a relevé l'un des conseils du Congo, il s'agit d'un fait internationalement illicite. L'opinion selon laquelle : « Au regard du droit international et de la Cour qui en est l'organe, les lois nationales sont de simples faits, manifestations de la volonté et de l'activité des Etats, au même titre que les décisions judiciaires ou les mesures administratives »[100], trouve bien sa place ici.

94. D'où le raisonnement qui tendrait à distinguer d'un côté l'*instrumentum* et de l'autre côté le *negotium* ne vaut pas. L'illicéité ne s'estompe pas parce que l'organe de l'Etat a changé. Puisque à travers ledit organe, c'est bien sur l'Etat qui a été visé. Cela est encore plus manifeste dans le cas d'espèce où plusieurs membres du gouvernement étaient sur la liste dressée par le juge belge, y compris le chef de l'Etat? D'autre part, un mandat illicite n'est pas *ipso facto* illégal. Tel est précisément le cas ici. De manière générale, il existe en droit international (droits de l'homme, droit de la mer, etc.) des mesures nationales parfaitement légales, mais qui demeurent illicites. Elles engagent la responsabilité de leurs auteurs. Mais le constat de l'illicéité par un organe international n'emporte pas en lui-même l'anéantissement de la mesure nationale. C'est à l'Etat transgresseur du droit international qu'incombe l'obligation d'extinction de son acte illicite.

95. Le défendeur a commis une infraction au droit international des immunités dès le 11 avril 2000 par l'émission du mandat. Il a, par la suite, confirmé son comportement illicite en diffusant ce dernier au plan international. Le fait illicite a été communiqué au demandeur le 12 juillet 2000. L'infraction consommée, dès le 11 avril 2000, le défendeur s'est évertué, d'après lui, à tenter de transmettre par voie diplomatique le 1er septembre 2000, le prétendu dossier judiciaire au demandeur. Non seulement il n'a apporté aucune preuve de ce repentir actif mais tardif, par ailleurs contesté par l'un des conseils du Congo, mais encore la tentative de blanchiment du fait illicite répudié par l'Etat requérant, à bon droit, est dénuée de tout effet.

96. Pire, il y a un élément majeur qui montre le comportement résolument illicite de la Belgique au cours du procès. Comment qualifier autrement la demande de notice rouge formulée le 12 septembre 2001 par le défendeur? Actionné devant la justice internationale, ce dernier n'arrête pas de poursuivre la mise en œuvre de son acte unilatéral illicite au moyen de la notice rouge. Non seulement la Belgique a ainsi fait preuve de manière éloquente de manque de *bonne foi* dans la poursuite de la procédure judiciaire internationale, mais encore n'a-t-elle pas commis « un empiètement sur les fonctions de la Cour »[101].

---

[100] *Affaire relative à certains intérêts allemands en Haute-Silésie polonaise, fond, arrêt n° 7, 1926, C.P.J.I. série A n° 7, p. 19.*

[101] *Je m'inspire ainsi de l'avis de M. Lauterpacht dissidentes jointes à l'arrêt du 24 mai 1966, affaire des Prêts-serviel diplomatique et consulaires des Etats-Unis c. Iran, C.I.J. Recueil 1980, p. 64.*

tional law, constitute a legal act. As noted by Congo's counsel, it is an internationally wrongful act. The proposition that "[i]n the eyes of international law and of the Court which is its organ, domestic laws are merely facts, manifestations of the will and the activity of States, just as judicial decisions or administrative measures are"[106], is extremely apposite here.

94. The argument seeking to distinguish the *recommendation* on the one hand and the *negotium* on the other is thus invalid. Wrongfulness does not cease to exist because the organ of State has changed. Yet, through that organ, it is, of course, the State which is the target. This is even clearer in the case at issue, in which various members of the Government were on the list drawn up by the Belgian judge, the Head of State included! Moreover, an unlawful warrant is not, *ipso facto*, void in law. This is precisely the case here. Generally speaking, in international law there are national measures (human rights, law of the sea, etc.) enacted perfectly legally, which are nevertheless unlawful. They engage the responsibility of their authors. But the fact that it is adjudged unlawful by an international organ does not of itself annul the national measure. It is for the State transgressing international law to extinguish its unlawful act.

95. The Respondent violated international law on instructions on 11 April 2000 by issuing the warrant. It subsequently confirmed its unlawful conduct by circulating the warrant internationally. The unlawful act was communicated to the Applicant on 12 July 2000. After the violation, which was complete on 11 April 2000, the Respondent claims to have sought, on 15 September 2000, to transmit the case file to the Applicant by diplomatic channels. Not only did it provide no proof of this tardy act of repentance, which, moreover, is contested by Congo's counsel, the attempt to whitewash the wrongful act, rightly repudiated by the Applicant, is devoid of all effect.

96. Worse, there is a major factor which demonstrates Belgium's resolutely wrongful conduct in the course of the proceedings. What other word could be used to describe the Respondent's request for a Red Notice on 12 September 2001? Notwithstanding the international judicial proceedings brought against it, Belgium persists in seeking to implement its unilateral wrongful act by means of a Red Notice. In so doing, not only has the Respondent provided eloquent proof of lack of *good faith* in relation to the conduct of the international legal proceedings, but is it not also guilty of "an encroachment on the functions of the Court"[107]?

*

[106] Case concerning Certain German Interests in Polish Upper Silesia, Merits, Judgment No. 7, 1926, P.C.I.J., Series A, No. 7, p. 19.

[107] Cf. Case Sara, dissenting opinion of Judge Lauterpacht, appended to the Judgment of 24 May 1949, Case concerning Certain Norwegian Loans and Corfu Channel, Judgment of 9 April 1949, I.C.J. Reports 1949, p. 84.

97. Alors que les Etats puissants — notion relative dans le temps et l'espace — ont parfois tendance à invoquer le droit international pour justifier à posteriori leur comportement, les Etats faibles — concept également relatif selon les mêmes facteurs — incliment souvent à conformer leur conduite au droit international. Puisque ce dernier est leur unique force.

98. Sans égard pour les immunités et l'inviolabilité pénales du ministre des affaires étrangères du Congo, le Royaume de Belgique a émis un mandat d'arrêt contre cet organe éminent d'un Etat souverain au nom d'allégations de commission de «crimes internationaux» lors de l'agression armée du 2 août 1998 contre le Congo.

99. Non seulement le Congo a démontré à la face de la «communauté internationale» sa qualité de sujet de droit international capable d'ester en justice; mais encore cet Etat agressé s'est comporté en tant qu'Etat de droit, à savoir une entité respectueuse du droit international.

100. Le peuple congolais, à travers son Etat, a pu ainsi exprimer sa personnalité internationale. Il s'est ainsi affirmé libre. Sous ce rapport, l'Etat défendeur s'est-il trompé de génération et d'époque? Lorsqu'en 1989, le gouvernement en place à Kinshasa a envisagé de saisir la Cour du *contentieux belgo-congolais*, son initiative s'est arrêtée net à l'acceptation de la juridiction obligatoire de celle-ci. Par la suite, il y eut l'accord de Rabat de juin 1989 qui a absorbé la brouille entre pairs. Tel n'est pas le cas aujourd'hui.

101. Alors que M. R. Aron maintenait en 1984 que «l'exemple du Congo suggère que, dans la masse, la conscience tribale l'emporte encore sur la conscience nationale...»[...], à la même période, Paul Reuter et Jean Combacau n'hésitaient pas à établir un parallélisme entre le processus de formation de la nation parmi «des Etats européens les plus centralisés d'aujourd'hui» et le procès suivi par le Congo en ces termes: «il en est ainsi d'un Etat africain étendu et peuplé comme le Zaïre pour lequel la constitution progressive d'une nation suppose s'établir quotidiennement aux dépens des communautés ethniques dont le destin aurait pu être différent»[...]. Il nous est apparu qu'«en sous-estime, pour des raisons inavouées, le vouloir-vivre collectif des Zaïrois forgé par des ans de résistance tantôt ouverte, tantôt silencieuse, à l'un des régimes politiques les plus féroces qu'ait connu le XXe siècle»[...].

102. Comme les deux faces de Janus, l'arrêt constitue, d'un côté, l'acte de répudiation des relations malsaines dites d'amitié et de coopération entre un Etat dominateur et un Etat dominé, dès le lendemain

[...] Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, 1984, p. 769.

[...] Paul Reuter et Jean Combacau, *Institutions et relations internationales*, 1980, p. 28.

[...] Sesamum Bula-Bula, «La doctrine d'impérialisme kaléidoscopique», *Revue africaine de droit international et comparé* (Lumbulu), t. 9, n° 3, septembre 1997, p. 429, note 109.

97. While powerful States — a relative notion in terms of time and geography — sometimes tend to invoke international law to justify their conduct *a posteriori*, weak States — an equally relative concept in the same terms — often tend to ensure that their conduct complies with international law, since this is the only power they have.

98. Without regard for the criminal immunities and inviolability of the Minister for Foreign Affairs of the Congo, the Kingdom of Belgium issued an arrest warrant against this distinguished organ of a sovereign State on the basis of allegations that "international crimes" had been committed during the armed attack on the Congo of 2 August 1998.

99. Not only has the Congo demonstrated vis-à-vis the "international community" its status as a subject of international law capable of appearing before the Court, but this victim of aggression has conducted itself as a State of law, in other words, an entity which respects international law.

100. The Congolese people, through the medium of their State, have thus been able to express their international personality. They have also affirmed that they are free. In this respect, has the Respondent mistaken which generation and era it is dealing with? When in 1989 the ruling Government in Kinshasa considered bringing the *Belgo-Congolese dispute* before the Court, its initiative went no further than acceptance of the Court's compulsory jurisdiction. There followed the Rabat Agreement of June 1989, which defused the quarrel between sovereigns States. That is no longer the case today.

101. Whilst R. Aron maintained in 1984 that "the example of Congo suggests that, in the masses, tribal awareness still prevails over national awareness ...[illegible]", at the same time, Paul Reuter and Jean Combacau had no hesitation in drawing the following parallel between the nation-building process in "the most centralized European States of today" and in the Congo: "this is the situation of a large and populous African State such as Zaire, where a Zairian nation is daily being forged at the expense of the ethnic communities, whose fate might otherwise have been different"[illegible]. We, for our part, have taken the view that "for unacknowledged reasons, the collective Zairian will to live, forged by years of sometimes open, sometimes silent resistance to one of the most savage political regimes the twentieth century has seen, is underestimated"[illegible].

102. Like a two-headed Janus, the Judgement constitutes, on the one hand, an act of repudiation of the unhealthy relations, supposedly of friendship and co-operation, between a dominating and a dominated

[illegible] Raymond Aron, *Paix et guerre entre les nations*, 1984, p. 369.

[illegible] Paul Reuter and Jean Combacau, *Institutions et relations internationales*, 1985, p. 24.

[illegible] Sesamum Bula-Bula, "La doctrine Congolaise humanitaire revisitée", *Revue africaine de droit international et comparé* (Londres), Vol. 9, No. 3, September 1997, p. 426 (emphasis 100).

d'une décolonisation bâclée ; il forme, d'un autre côté, l'acte susceptible de fonder des relations saines, d'amitié et de coopération durable mutuellement avantageuses entre partenaires souverains liés par l'histoire. Tôt ou tard pareils rapports s'instaureront. Mieux vaudrait maintenant. Il faut souhaiter que les Parties, spécialement l'État défendeur, saisissent la signification profonde de la présente décision. La contribution de la Cour au règlement pacifique du différend aura été très féconde. Pourvu que le défendeur adopte une nouvelle vision abandonnant ses conceptions surannées entretenues par des pesanteurs historiques et les rapports de force inégaux. A titre d'exemple, à la veille de la mise en orbite d'un de ces gouvernements inspirés par la Belgique, des universitaires conseilleurs de leur pays alertèrent ce dernier en ces termes :

> « Si elle ne se met pas en mesure, ne revendique pas, et n'obtient pas de jouer un rôle déterminant dans la revitalisation de l'économie du pays, la Belgique risque l'affaiblissement de son leadership au Zaïre et la perte de son principal atout en même temps que celle de son outil le plus efficace d'expression de politique extérieure. *C'est d'abord le Zaïre qui nous permet d'émerger sur le plan international et d'être assis, à maintes occasions, à la table des plus grands.* »[103]

103. Les États africains notamment qui se manifestent de plus en plus comme les plaideurs « ordinaires » devant la Cour ont des raisons de confier au corps des juristes éminents, indépendants et intègres[104] leurs différends. Je pense ainsi particulièrement à des plaintes analogues à celle contre le Congo introduites auprès d'un juge national au cas où le défendeur poursuivrait sa politique de deux poids, deux mesures. D'autant plus que le grand nombre de dirigeants afro-latino-asiatiques traduits devant la justice belge laisserait croire, à tort, que les violations présumées du droit international humanitaire, notamment les crimes contre la paix, les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre constituent le monopole de l'Afrique, l'Amérique latine et l'Asie.

104. C'est là où la compétence dite universelle apparaît sous son vrai jour de compétence à géométrie variable exercée sélectivement contre certains États à l'exclusion d'autres. Il ne faut pas être grand clerc pour constater, à priori, que la rumeur publique sur des violations graves de droits humains ne s'abat pas, à l'échelle mondiale, que sur la brochette de personnalités accusées auprès du juge bruxellois.

105. Sans doute la mission de la Cour consiste à trancher les litiges

[103] Voir Société nationale d'investissement et administration générale de la coopération au développement, *Zaïre, secteur des paraétatiques, réactivation de l'économie. Contribution d'entreprise du portefeuille de l'État*, rapport réalisé par M. Moll, J.-P. Lenerveur et M. Norro, professeurs à l'Université catholique de Louvain, Bruxelles, le 29 avril 1994, p. 211.

[104] Voir article 2 du Statut de la Cour internationale de Justice.

State immediately following a botched process of decolonization; on the other hand, it is an act which may well serve as the basis of mutually beneficial healthy relations of friendship and lasting co-operation between sovereign partners linked by history. Sooner or later such relations will develop. The sooner the better. It is to be hoped that the Parties, and especially the Respondent, grasp the fundamental significance of this decision. The Court's contribution to the peaceful settlement of the dispute will have been most beneficial. Provided the Respondent adopts a new mindset and jettisons its outmoded conceptions maintained by the weight of history and unequal power relations. Thus, on the eve of the formation of a government inspired by Belgium, academic advisers from that country warned it that:

> "Unless it ensures that it can play a decisive role in revitalizing the national economy, unless it claims such a role for itself and succeeds in playing it, Belgium risks relinquishing its leadership in Zaire and losing its principal asset, as well as its most effective vehicle for the expression of foreign policy. *It is first and foremost Zaire that enables us to play a role on the international stage and frequently to sit at the table of the powerful.*"[illegible]

103. The African States particularly, which increasingly appear as "ordinary" parties before the Court, have their own reasons for entrusting their disputes to that body of eminent, independent and upright[illegible] jurists. Here I am particularly thinking of complaints like the one against Congo brought before a national judge, should the Respondent pursue its policy of double standards. Especially as the large number of African, Latin American and Asian leaders brought before Belgian justice might — wrongly — suggest that the presumed violations of international humanitarian law, in particular crimes against peace, crimes against humanity and war crimes, are a monopoly of Africa, Latin America and Asia.

104. This is where "universal" jurisdiction shows its true colours as a "variable geometry" jurisdiction, selectively exercised against some States to the exclusion of others. It requires no great knowledge to be aware that, at global level, it is not just the handful of prominent personalities charged before the Brussels judge who are the subject of public rumours of serious human rights violations.

105. It is clear that the Court's task is to settle disputes between States

[illegible] See Société nationale d'investissement et administration générale de la coopération au développement, *Zaïre, secteur des parastatales, réactivation de l'économie, Contribution d'entreprise de parachutés de l'Etat*, report by M. M.-P. J.-P. Cousinet and M. Nemo, professors in the Université catholique de Louvain, 29 April 1994, p. 231.

[illegible] See Article 2 of the Statute of the International Court of Justice.

interétatiques que lui soumettent les parties. Elle ne consiste pas à enseigner le droit. Néanmoins, par le règlement des différends, il peut résulter des enseignements précieux. Au demeurant, dès la fin des plaidoiries, l'un des conseils de la Belgique a revisé sa copie. L'un des mérites de l'arrêt est d'avoir contribué à l'enseignement du droit international. Les appréhensions que nous avions ainsi exprimées lors de la phase de demande des mesures conservatoires[107] n'ont plus de raison d'être à ce niveau. C'est un chapitre du droit international des immunités du ministre des affaires étrangères que vient d'ébaucher la Cour[108]. A ce titre, il enrichit certainement les manuels de droit international public. Intervenant au beau milieu des débats doctrinaux, comme le montrent les travaux de l'Institut de droit international, de la session de Vancouver, en août 2001, l'arrêt apporte beaucoup de lumière sur cette question.

106. La question de « l'articulation juridique entre la compétence dite universelle et les immunités »[109] qui suscitait ma curiosité a été aussi réglée implicitement au profit de celles-ci[110]. Sans préjudice du caractère établi de la catégorie juridique alléguée, hors la compétence de répression de certaines violations de dispositions conventionnelles reconnue entre États parties.

107. La Cour a établi l'existence en droit international coutumier des règles relatives à l'immunité et l'inviolabilité pénales du ministre des affaires étrangères. Elle les a appliquées au cas d'espèce parce que M. A. Yerodia Ndombasi était ministre des affaires étrangères au moment des faits. Puisque le différend international portait sur des prétentions contradictoires entre les immunités en question et la compétence dite universelle, par sa décision, la Cour a *implicitement* rejeté l'allégation de cette compétence dans la présente affaire. Elle a ainsi jugé la compétence dite universelle, si elle était établie en droit international, de toute manière inopérante à l'égard des immunités et de l'inviolabilité pénales du ministre des affaires étrangères, quels que soient les prétendus crimes allégués. Le requérant n'a guère sollicité un arrêt déclaratoire[111]. Il a été demandé à la Cour de trancher un litige concret en disant le droit et en l'appliquant effectivement au différend. Mais, une réflexion générale, abstraite et donc impersonnelle de cette compétence controversée et non sollicitée par

---

[107] Voir Sayeman Bula-Bula, opinion dissidente jointe à l'ordonnance du 8 décembre 2000 rendue en l'affaire du *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique)*, mesures conservatoires, *C.I.J. Recueil 2000*, p. 219, par. 4.

[108] D'après Dominique Carreau, *Droit international*, t. I, 2001, p. 657, la Cour accomplit un « rôle majeur » dans « le développement du droit international contemporain ».

[109] Sayeman Bula-Bula, opinion dissidente jointe à l'ordonnance du 8 décembre 2000 rendue en l'affaire du *Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique)*, mesures conservatoires, *C.I.J. Recueil 2000*, p. 220, par. 7.

[110] Paragraphes 70 et 71 de l'arrêt.

[111] Voir affaire du *Plateau continental de la mer du Nord*, *C.I.J. Recueil 1969*, p. 6 et suiv.

submitted to it by parties. It is not its task to teach the law. Yet the settlement of disputes can provide valuable lessons. Indeed, at the end of the oral argument, one of Belgium's counsel revised his script. One of the merits of the Judgment is that it has contributed to the teaching of international law. The fears we expressed when preliminary measures were requested[107] have not become groundless. The Court has drafted a new chapter on the international law of immunities as it pertains to Ministers for Foreign Affairs[108]. As such, there is no doubt that it is a useful addition to the handbooks on public international law. Intervening at a time when the doctrinal debate is at its height, as witness the proceedings of the Institut de droit international at its Vancouver session in August 2001, the Judgment casts a great deal of light on this issue.

106. The question of the "legal relationship between universal jurisdiction and ... immunities"[109], which I was concerned to raise, has also implicitly been settled in favour of immunities[110]. And without prejudice to the established nature of the legal principle concerned, with the exception of the power to punish certain violations of conventional provisions recognized as between States parties.

107. The Court has established the existence in customary international law of the rules relating to the criminal immunity and inviolability of Ministers for Foreign Affairs. It has applied them to this case because Mr. A. Yerodia Ndombasi was Minister for Foreign Affairs at the time of the events concerned. Given that the international dispute concerned conflicting claims between the immunities in question and so-called universal jurisdiction, it follows that the Court, by virtue of its decision, has *implicitly* rejected the claim to such jurisdiction in the present case[111]. It has thus ruled that so-called universal jurisdiction, even if it were established in international law, would in any event be inoperative as regards the criminal immunities and inviolability of the Minister for Foreign Affairs, whatever the alleged crimes. The Applicant has not requested a declaratory judgment. The Court has been asked to settle a concrete dispute by stating the law and effectively applying it to the dispute. But a general, abstract, impersonal discussion of this doctrinal

[107] See Separate Bula-Bula, dissenting opinion appended to the Order of 8 December 2000 delivered in the case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Provisional Measures, *I.C.J. Reports 2000*, p. 218, para. 4.

[108] According to Dominique Carreau, *Droit international*, Vol. 1, 2001, p. 953, the Court performs a "major role" in "the development of contemporary international law".

[109] Separate Bula-Bula, dissenting opinion appended to the Order of 8 December 2000 delivered in the case concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. Belgium), Provisional Measures, *I.C.J. Reports 2000*, p. 226, para. 7.

[110] Judgment, paras. 70 and 73.

[111] See the cases concerning the Arrest Warrant of 11 April 2000, pp. 9-10 (*ibid.*).

l'État demandeur ne s'imposait pas[111], encore qu'il aurait été désirable, à mon avis, que le Congo maintînt aussi ce point dans ses demandes finales écrites et orales. Puisque le demandeur sollicitait que la Cour dise le droit et tranche le litige, ne lui appartenait-il pas de pourchasser tous les alibis possibles, dits universels, humanitaires et autres ? Une chose est certaine, le prétexte tiré du prétendu infléchissement des immunités a été rejeté dans le dispositif. Tout autre alibi qui s'appuierait sur d'autres bases du «sans frontiérisme» est aussi virtuellement sanctionné dans les motifs. Face à «une saine économie judiciaire»[112], observée par notre institution, il revenait aux opinions d'«éclairer en contrepoint la motivation de l'arrêt», de manière que «l'on [puisse] extraire toute la substance de cette décision judiciaire et saisir tout ce qu'elle a apporté à la jurisprudence»[113].

108. En définitive, on se rend compte que le Congo semble aussi avoir agi en manière de «dédoublement fonctionnel» de Georges Scelle. Il a intenté une action judiciaire internationale non seulement en son nom et pour son compte, mais aussi au profit de la «communauté internationale». N'a-t-elle pas permis à la Cour de réaffirmer et de développer le mécanisme juridique des immunités qui facilite le commerce juridique entre l'universalité des États, quel que soit l'alibi avancé ?

109. Il y a fort à parier que l'arrêt, petit par son volume, mais grand par sa substance juridique, sera accueilli favorablement par la «communauté internationale». Bien entendu, si on entend par là l'ensemble des États, des organisations internationales et d'autres entités publiques internationales. Quelles que soient les divergences d'intérêt, la disparité du niveau de développement et la diversité des cultures, il y a là un dénominateur commun à tous qui a été réaffirmé.

110. La décision devrait aussi interpeller les manipulateurs de l'opinion auxquels doit être dénié le pouvoir de fait d'exploiter, à des fins mavouées, «le malheur des autres»[114].

---

[111] Certains font remonter la «compétence universelle» au Moyen Age européen. En cette matière, il faut peut-être se garder de prendre pour universel ce qui n'est probablement que régional. Ainsi, selon E. Ogiaré II, «les règles de conduite qui régissent, par exemple, les relations entre le Ghana et le Nigéria en Afrique de l'Ouest, ou entre des nations d'autres parties d'Afrique et d'Asie, étaient considérées comme des «non-contraintes universellement reconnues», avant la colonisation. (*Traduction du Greffe.*) Voir E. Ogiaré II, Intervention, *International Law Association Report*, session de Varsovie, 1995, p. 368.

[112] Voir Manfred Lachs, opinion individuelle jointe à l'arrêt du 24 mai 1980 rendu dans l'affaire du *Personnel diplomatique et consulaire des États-Unis à Téhéran*, *C.I.J. Recueil 1980*, p. 47.

[113] Mohammed Bedjaoui, «La «fabrication» des arrêts de la Cour internationale de Justice», *Le droit international au service de la paix, de la justice et du développement*, Mélanges Michel Virally, 1991, p. 105.

[114] Voir Bernard Kouchner, *Le malheur des autres*, 1991 (241 pages).

jurisdiction, having not been requested by the Applicant, was not required [115], even though, in my view, it would have been desirable for the Congo to have maintained this claim also in its final written and oral submissions. Since the Applicant asked the Court to state the law and settle the dispute, should it not have sought to dispose of every possible ground, whether "universal", humanitarian or other? One thing is certain, the argument seeking to qualify immunities was rejected in the Judgment's operative part. Any other argument founded on other grounds of "trans-frontierism" is also virtually excluded in the reasoning. Faced with the "sound judicial economy" [116] observed by our institution, it was for the opinions to "illuminate the reasoning of the Judgment in counterpoint", so that "the decision's full substance could be extracted and the whole import of its contribution to the jurisprudence could be apprehended" [117].

108. In conclusion, it is clear that the Congo also seems to have acted in accordance with the "functional duality" referred to by Georges Scelle. It brought international legal proceedings not only on its own behalf and for itself, but also for the benefit of the "international community". It has given the Court the opportunity to reaffirm and strengthen the legal mechanism of immunities, which facilitates legal relations between States worldwide, irrespective of the arguments raised against it.

109. There is every likelihood that the Judgment, small in size, yet large in legal substance, will be favourably received by the "international community", if, of course, this is taken to mean all States, international organizations and other international public entities. Irrespective of the divergence of interests, the disparity in the level of development and the diversity of cultures, what has been reaffirmed here is a denominator common to all.

110. The decision should also serve as a rebuke to the opinion manipulators, who should be denied the *de facto* power to exploit "the misfortunes of others" for unstated ends [118].

[115] There are some who trace "universal jurisdiction" back to the Middle Ages. In this respect, one should perhaps be wary of taking as universal what is probably merely regional. Hence, according to E. Ogueri II "the rules of conduct who is, for example, governed relations between Ghana and Nigeria in West Africa, in certain nations in other parts of Africa and Asia, were regarded as 'universally recognized customary laws', prior to colonization. See E. Ogueri II, *International Boundaries/ Law*, Executive Report, Warsaw Session, 1995, p. 300.

[116] See Manfred Lachs, separate opinion appended to the Judgment of 24 May 1980 in the case concerning *United States Diplomatic and Consular Staff in Tehran*, *I.C.J. Reports 1980*, p. 47.

[117] Mohammed Bedjaoui, "La 'fabrication' des arrêts de la Cour internationale de Justice", *Le droit international au service de la paix, de la justice et du développement. Mélanges Michel Virally*, 1991, p. 355.

[118] See Bernard Kouchner, *Le malheur des autres*, 1991 (241 pages).

111. Elle devrait enfin appeler à plus de modestie les nouveaux croisés de l'intégrisme à prétention humanitaire « habiles à mal poser les problèmes pour justifier les odieuses solutions qu'on préconise »[116], y compris un certain courant du militantisme juridique[117].

Signé : Sayeman BULA-BULA.

---

[116] Voir Anne Cruette, *Discours sur la colonisation*, 1995, p. 8.

[117] Sur le militantisme juridique, voir J. Combacau et Serge Sur, *Droit international public*, 1993, p. 46; Nguyen Quoc Dinh, Patrick Dallier et Alain Pellet, *Droit international public*, 1992, p. 78. Les auteurs discernent un courant occidental du militantisme qui serait représenté par l'Anglais Georg Schwarzenberger et les Américains Myres S. McDougal, Richard Falk et M. Reisman ainsi que l'Anglaise Rosalyn Higgins, un courant oriental vers en prêcher les auteurs et un courant de l'Ancien Monde avec comme figures de proue, entre autres, Mohammed Bedjaoui, Georges Abi-Saab et Taslim Olawale Elias. A dire vrai, il y a toujours une coloration idéologique, donc militante, dans les revues de chaque auteur. Pour ne citer que certains, J. Combacau et S. Sur, (p. 11). Avertissement, ont beau couvrir le lecteur sur leur choix du « positivisme juridique », ils ne montrent pas moins leur inclination idéologique libérale. Voir par exemple au moment de la réunion du nombre des ratifications requises par la convention sur le droit de la mer, ils spécifient encore « à supposer même qu'elle entre en vigueur » (p. 452-453), ainsi que l'affirmation selon laquelle cette convention aurait inversé sur « des bases purement fictitielles l'équilibre réel des intérêts et de la puissance » (p. 446) ou encore l'affirmation selon laquelle ce texte ne serait pas, « à l'instar des conventions de Genève de 1958, une convention de codification mais plutôt de développement progressif... » (p. 452). Voir aussi Nguyen Quoc Dinh et al. (op. cit.), p. 1003 évoquant « l'entrée en vigueur éventuelle de la convention ».

111. Lastly, it should call for greater modesty from the new fundamentalist crusaders on behalf of humanitarianism, "skilled at presenting problems in a false light in order to justify damaging solutions"[116], including a certain trend of legal militancy[117].

(*Signed*) Sayeman BULA-BULA.

---

[116] See Anne Cesaire, *Discours sur le colonialisme*, 1995, p. 8.

[117] On legal militancy, see J. Combacau and Serge Sur, *Droit international public*, 1993, p. 46; Nguyen Quoc Dinh, Patrick Daller and Alain Pellet, *Droit international public*, 1992, p. 59. The authors discern a western current of militancy, supposedly represented by Georg Schwarzenberger and Rosalyn Higgins of the United Kingdom and Myres S. McDougal, Richard Falk and M. Reisman of the United States, an Eastern current, without indicating any authors, and an Ancient World current with Mohammed Bedjaoui, Georges Abi Saab and Taslim Olawale Elias in the vanguard. In reality, there is always an ideological start, and hence militancy, in the work of any author. To name just a few, J. Combacau and S. Sur, *op. cit.*, Avertissement, while stressing their "legal positivism", nonetheless display their liberal tendency. Thus, at a time when the number of ratifications required by the Convention on the Law of the Sea had been reached, they still speculate: "always supposing it ever enters into force" (pp. 452-453); see also the assertion that this Convention has inverted "on purely formal bases the real balance between interests and power" (p. 446) or the assertion that this text is not "like the Geneva Conventions of 1958, a convention of codification but one of progressive development . . ." (p. 452). See also Nguyen Quoc Dinh *et al.*, *op. cit.*, p. 1093, who refer to "the possible entry into force of the Convention".

OPINION DISSIDENTE DE Mme VAN DEN WYNGAERT

[Texte original français]

Immunités au regard du droit international coutumier. — Non applicables à un ministre des affaires étrangères. — Principe de l'obligation de rendre compte à l'échelle internationale, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. — Rôle de la société civile dans la formation de l'opinion juste. — Impunité. — Compétence extraterritoriale dans le cas de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. — Compétence universelle à l'égard de tels crimes. — Application du critère du Lotus à de tels crimes. — Compétence formulée. — Mesure de Rome de la Cour pénale internationale. — Principe de la complémentarité. — Fait internationalement illicite. — Compétence d'exécution. — Mandats d'arrêt (mages, sonnes). — Remèdes susceptibles d'être recherchés devant la Cour internationale de justice. — Duc d'immunités et bulle de Pandore.

TABLE DES MATIÈRES

	Paragraphes
I. Remarques préliminaires	1-7
II. La question des immunités	8-10
1. Il n'existe aucune règle de droit international coutumier contenant l'immunité aux ministres des affaires étrangères en exercice	11-23
2. Les ministres des affaires étrangères en exercice ne bénéficient d'aucune immunité de juridiction vis-à-vis des autres États lorsqu'ils sont accusés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité	24-36
a. La distinction entre l'immunité en tant qu'exception de procédure et l'immunité en tant que défense au fond n'est pas pertinente en l'espèce	29-33
b. La proposition de la Cour selon laquelle l'immunité ne conduirait pas nécessairement à l'impunité est erronée	34-36
3. Conclusion	36
III. La compétence universelle	40-67
1. La compétence universelle pour les crimes de guerre et crimes contre l'humanité est compatible avec le critère du *Lotus*	48-62
a. Le droit international n'interdit pas aux États d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité	52-58
b. Le droit international permet aux États d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité	59-62

DISSENTING OPINION OF JUDGE VAN DEN WYNGAERT

(Translation Deposit Text)

[illegible]

[illegible]

	Paragraphs
I. [illegible]	[illegible]
II. [illegible]	[illegible]
1. There is no rule of customary [illegible] for granting immunity to Incumbent Foreign Ministers	[illegible]
2. Incumbent Foreign Ministers are not immune from the jurisdiction of other States when charged with war crimes and crimes against humanity	[illegible]
a. The distinction between immunity as a procedural defence and immunity as a substantive defence is not relevant for the purposes of the [illegible]	[illegible]
b. The Court's proposition that [illegible] does not [illegible] lead to impunity is wrong	[illegible]
3. Conclusion	[illegible]
III. [illegible]	[illegible]
1. Universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity is compatible with the [illegible] law	[illegible]
a. International law does not prohibit universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity	[illegible]
b. International law permits universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity	[illegible]

[illegible]

1. [illegible] jurisdiction is not conferred by the compromissory clause of the Treaty on the International Criminal Court [illegible]
2. Conclusion [illegible]

IV. Legality of the Threat or Use of Nuclear Weapons [illegible]

1. The legality of the disputed service warrant of Belgium [illegible] not in violation of international law [illegible]
2. The extraterritorial exercise of the disputed arrest warrant was not in violation of international law [illegible]
3. Conclusion [illegible]

V. Reservations [illegible]

VI. Joint Observations [illegible]

I. Remarques preliminaires

1. Un vote contre les paragraphes 2 et 3 du dispositif de cet arrêt. Le droit international coutumier ne confère aucune immunité aux ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. Aucun élément n'étaye l'affirmation selon laquelle un Etat serait tenu, en vertu du droit international coutumier, d'accorder l'immunité pénale à un ministre des affaires étrangères en exercice. En émettant et en diffusant le mandat d'arrêt, la Belgique a peut-être manqué aux règles de la courtoisie internationale, mais n'a pas pour autant violé une obligation juridique internationale (par. 78, al. 2, de l'arrêt).

Le mandat décerné pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité ne saurait à l'évidence contrevenir aujourd'hui aux règles relatives à l'immunité. M. Yerodia a cessé d'exercer les fonctions de ministre des affaires étrangères et n'est plus qu'un simple citoyen. Aussi la Cour a-t-elle tort de conclure, dans la dernière partie de son dispositif, que la Belgique doit mettre à néant le mandat d'arrêt et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat a été diffusé (par. 78, al. 3, de l'arrêt).

Je développerai ci-après les motifs de mon désaccord, mais je voudrais auparavant formuler certaines remarques d'ordre général.

2. L'affaire portait sur le mandat d'arrêt décerné à l'encontre de M. Yerodia pour des actes qu'il aurait commis en 1998, alors qu'il n'était pas encore ministre. Il s'agissait notamment de divers discours incitant à la haine raciale et de propos particulièrement violents qui lui sont attribués à des opérations de ratissage, à des chasses à l'homme et à des scènes de lynchage, agissant en pour effet d'inciter la population à s'en prendre aux résidents tutsi de Kinshasa. Plusieurs victimes réfugiées en Belgique avaient porté plainte, une instruction a été ouverte en 1998, à la suite de laquelle un mandat a été délivré en avril 2000 à l'encontre de M. Yerodia, devenu entre-temps ministre des affaires étrangères de la République démocratique du Congo. Ce mandat n'a pas été exécuté durant la visite officielle de M. Yerodia en Belgique en juin 2000, et la Belgique, si elle a diffusé le mandat à l'échelle internationale par l'intermédiaire d'une notice verte d'Interpol, n'a pas non plus requis l'extradition de M. Yerodia tant qu'il était en fonction. Ce n'est qu'en 2001 qu'a été demandée la diffusion d'une notice rouge d'Interpol, après que M. Yerodia eut cessé d'être ministre.

3. La Belgique dispose à l'heure actuelle d'une législation très étendue permettant aux victimes de prétendus crimes de guerre ou crimes contre l'humanité d'engager des poursuites pénales devant ses tribunaux, attitude qui suscite des réactions négatives dans certains milieux, tandis que d'autres s'en félicitent. Le comportement de la Belgique, qui s'exprime au travers de ses organes législatifs, judiciaires et exécutifs, pèche peut-être par manque de *courtoisie internationale*. Quand bien même cela serait, il ne s'ensuit pas que la Belgique ait nécessairement enfreint le droit inter-

ARREST WARRANT (DISC. OF YERODIA ABSTRACT) 139

I. Introductory Observations

1. I have voted against paragraphs (2) and (3) of the statement of this judgment. International law grants no immunity from criminal process to incumbent Foreign Ministers suspected of war crimes and crimes against humanity. There is no evidence for the proposition that a State is under an obligation to grant immunity from criminal process to an incumbent Foreign Minister under customary international law. By issuing and circulating the warrant, Belgium may have acted contrary to international courts. It has not, however, acted in violation of an international legal obligation (Judgment, para. 78 (2)).

Surely, the warrant based on charges of war crimes and crimes against humanity cannot infringe rules on immunity today, given the fact that Mr. Yerodia has now ceased to be a Foreign Minister and has become an ordinary citizen. Therefore, the Court is wrong when it finds, in the last part of its dispositif, that Belgium must cancel the arrest warrant and so inform the authorities to which the warrant was circulated (Judgment, para. 78 (3)).

I will develop the reasons for this dissenting view below. Before doing so, I wish to make some general introductory observations.

2. The case was about an arrest warrant based on acts allegedly committed by Mr. Yerodia in 1965 when he was not yet a Minister. These acts included various speeches inciting racial hatred, particularly virulent remarks, allegedly having the effect of inciting the population to attack Tutsi residents in Kinshasa, dragnet searches, manhunts and lynchings. Following complaints of a number of victims who had fled to Belgium, a criminal investigation was initiated in 1998, which eventually, in April 2000, led to the arrest warrant against Mr. Yerodia, who had meanwhile become a Minister for Foreign Affairs in the Congo. This warrant was not enforced when Mr. Yerodia visited Belgium on an official visit in June 2000, and Belgium, although it circulated the warrant internationally via an Interpol Green Notice, did not request Mr. Yerodia's extradition as long as he was in office. The request for an Interpol Red Notice was only made in 2001, after Mr. Yerodia had ceased to be a Minister.

3. Belgium has, at present, very broad legislation that allows victims of alleged war crimes and crimes against humanity to institute criminal proceedings in its courts. This triggers negative reactions in some circles, while inviting acclaim in others. Belgium's conduct (by its Parliament, judiciary and executive powers) may show a lack of *international courtesy*. Even if this were true, it does not follow that Belgium actually violated (customary or conventional) international law. *Political wisdom* may command a change in Belgian legislation, as has been proposed in

national (coutumier ou conventionnel). *D'un point de vue politique*, il serait peut-être sage de modifier la législation belge, comme il a été suggéré de divers côtés[1]. *D'un point de vue judiciaire*, il serait peut-être de bon aloi de l'appliquer de manière plus restrictive, ce que feront peut-être les tribunaux belges dans certaines affaires dont ils sont actuellement saisis[2]. Mais ces considérations ne signifient pas que, appliquant cette loi à M. Yerodia, la Belgique ait agi au mépris du droit international. Rien ne prouve, à mon sens, l'existence d'une telle norme, et ce, pas plus en droit conventionnel qu'en droit coutumier, pour les raisons que j'exposerai ci-après[3].

2. L'arrêt est moins long que prévu parce que la Cour, que les Parties ont invitée à circonscrire le différend, ne s'est pas prononcée sur la question de la compétence (universelle), mais uniquement sur celle de l'immunité de juridiction — bien que, en toute logique, la question de la compétence eût dû être tranchée avant celle de l'immunité[4]. L'arrêt se caractérise également par la concision de sa motivation et de l'analyse faite des arguments des Parties. Certains de ces arguments n'y sont pas abordés, d'autres le sont seulement de manière très succincte — à tout le moins eu égard de décisions rendues récemment par des juridictions nationales[5] et internationales[6] sur des questions comparables à celles soulevées en l'espèce.

3. Cette affaire était appelée à faire jurisprudence. Elle constituait sans doute la première occasion pour la Cour internationale de Justice de se

[1] La mission des affaires étrangères, le ministère de la justice et la procédure de la commission des affaires étrangères de la Chambre des représentants se sont publiquement exprimés en faveur d'une modification de la loi belge de 1993 (sans Nato pour le gouvernement de cette question, le Parlement a voté en décembre 2001 une proposition de loi proposant de la modifier, sur le plan de la procédure, la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire, doc. parl. Chambre, 2000-2002, n° 1368/001, disponible sur Internet à la page http://www.lachambre.be/kvcr/index_parlementaire.htm).

[2] A. Weyembergh, *Le nouveau modèle en le droit pénal international*, Discours prononcé à l'occasion de l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Bruxelles du 2 septembre 2002, p. 43.

[3] Voir ci-après, par. 51 et suiv.

[4] Voir ci-après, par. 41.

[5] Citons, parmi les plus récentes, les affaires *Pinochet* en Espagne et au Royaume-Uni (*Audiencia Nacional*, Juge de la Salle de la Pénal de la Audiencia Nacional condamnant la juridiction de l'Espagne pour connaître de ses crimes de génocide et terrorisme commis durant la dictature chilienne, 5 novembre 1998, http://www.derechos.org/nizkor/chile/juicio/auto.html; *R. v. Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others, ex parte Pinochet Ugarte*, 24 mars 1998 [1999] *All E.R.* vol. 2, HL, p. 97); *Kadhafi* en France (Cour de cassation française, 13 mars 2001, http://www.courdecassation.fr/agenda/arrets/arrets00/670215.htm) et *Bouterse* aux Pays-Bas (Hof Amsterdam, No. R 97/163/17 Sr, et R 97/176/12 Sr, 20 novembre 2000, Hoge Raad, Strafkamer, Zaaknr. 00/74901 CW 2323, 15 septembre 2001, http://www.rechtspraak.nl).

[6] Cour européenne des droits de l'homme, *Al-Adsani c. Royaume-Uni*, 21 novembre 2001 (http://www.echr.coe.int).

various circles. Judicial comity may lead to a more restrictive application of the present statute, and may result from proceedings that are pending before the Belgian courts. This does not mean that Belgium has acted in violation of international law by applying it in the case of Mr. Yerodia. I see no evidence for the existence of such a norm, nor in conventional or in customary international law for the reasons set out below.

4. The Judgment is shorter than expected because the Court, which was invited by the Parties to narrow the dispute, did not decide the question of universal jurisdiction, and has only decided the question of immunity from jurisdiction, even though, logically, the question of jurisdiction would have preceded that of immunity. In addition, the Judgment is very brief in its reasoning and analysis of the arguments of the Parties. Some of these arguments were not addressed, others in a very succinct manner, certainly in comparison with recent judgments of national and international courts on issues that are comparable to those that were before the International Court of Justice.

5. This case was to be a test case, probably the first opportunity for the International Court of Justice to address a number of questions that have

The Belgian Foreign Minister, the Belgian Minister of Justice and the Chairman of the Foreign Affairs Commission Home of Representatives have made public statements in which they called for a revision of the Belgian Act of 1993/1999. The Government referred the matter to the Parliament, where a bill was introduced in December 2001 (Propositions de loi modifiant, sur le plan de la procédure, la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire, doc. parl. Chambre 2001-2002, No. 1342/001, available at http://www.lachambre.be/documents_parlementaires.html).

A. Winants, *La Minorisation pénale en le droit pénal international*, *Discours prononcé à l'occasion de l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Bruxelles du 1 septembre 2001*, p. 45.

Infra, paras. 11 et seq.

See further *infra*, para. 41.

Prominent examples are the *Pinochet* cases in Spain and the United Kingdom (*Audiencia Nacional, Auto de la Sala de lo Penal de la Audiencia Nacional confirmando la jurisdicción de España para conocer de los crímenes de genocidio y terrorismo cometidos durante la dictadura chilena*, 5 November 1998, http://www.derechos.org/nizkor/chile/doc/ocondi.html; *R. v. Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others ex parte Pinochet Ugarte*, 24 March 1999, [1999] 2 All ER 97, HL, p. 97); the *Gadafi* case in France (*Cour de cassation*, 13 March 2001, http://combatsviolence.legende.over-blog.com/article-6187215.html) and the *Bouterse* case in the Netherlands (*Hof Amsterdam*, No. R 97/163/12 Sv and R 97/176/12 Sv, 20 November 2000; Hoge Raad, Strafkamer, Zaaknr. 00749/00 CW 2323, 18 September 2001, http://www.rechtspraak.nl).

ECHR (European Commission of Human Rights), *H. Adam v. United Kingdom*, 21 November 2001, http://www.echr.coe.int.

prononcer sur un certain nombre de questions qui n'avaient pas été examinées depuis le célèbre arrêt rendu par sa devancière dans l'affaire du *Lotus* en 1927.

D'un point de vue technique, le différend portait ici sur un mandat d'arrêt décerné à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères en exercice — mandat qui faisait toutefois état de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, ce que la Cour n'a pas même pris soin de préciser dans le dispositif. D'un point de vue plus théorique, il s'agissait de savoir jusqu'où les Etats peuvent ou doivent aller lorsqu'ils appliquent le droit international pénal moderne. Il s'agissait de déterminer ce que le droit international impose aux Etats de faire, ou ce qu'il les autorise à faire, en leur qualité d'«agents» de la communauté internationale, lorsqu'ils sont saisis de plaintes par les victimes de tels crimes, dès lors que les juridictions pénales internationales ne sont pas en mesure de juger tous les crimes de droit international. Il s'agissait de faire la part entre deux intérêts divergents du point de vue du droit international pénal moderne: à savoir la nécessité de faire respecter l'obligation internationale de rendre compte d'infractions telles que les actes de torture, les actes de terrorisme, les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité et le principe de l'égalité souveraine des Etats, qui suppose un système d'immunités.

6. La Cour n'a pas examiné l'affaire dans cette perspective, privilégiant au contraire la question très restreinte des immunités des ministres des affaires étrangères en exercice. Ce faisant, la Cour internationale de Justice a manqué une excellente occasion de contribuer au développement du droit international pénal moderne.

Pourtant, le droit international pénal est en passe de devenir une branche très importante du droit international — évolution qui trouve son expression dans diverses conventions, dans la jurisprudence de tribunaux nationaux, de juridictions pénales internationales et de juridictions internationales garantes des droits de l'homme, ainsi que dans la doctrine juridique et dans les activités de la société civile. Les auteurs sont nombreux à avoir traité de concepts tels que la compétence universelle, l'immunité de juridiction et l'obligation internationale de rendre compte de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité[7]. Il est surprenant que la Cour internationale de Justice n'emploie pas le terme de droit international pénal, et ne prenne pas acte des travaux de ces auteurs.

7. Bien que, en toute logique, la question de la compétence soit la première à se présenter à l'esprit[8], je suivrai le raisonnement qui sous-tend l'arrêt et commencerai par traiter la question des immunités.

---

[7] *C.P.J.I.*, affaire du *Lotus*, 7 septembre 1927, *C.P.J.I. Recueil, série A n° 10*.
[8] Voir ci-après, la note 98.
[9] Voir ci-après, par. 41.

not been considered since the famous "*Lotus*" case of the Permanent Court of International Justice in 1927.

In technical terms, the dispute was about an arrest warrant against an incumbent Foreign Minister. The warrant was, however, based on charges of war crimes and crimes against humanity, which the Court even fails to mention in the dispositif. In a more principled way, the case was about how far States can or must go when implementing modern international criminal law. It was about the question what international law requires or allows States to do as "agents" of the international community when they are confronted with complaints of victims of such crimes, given the fact that international criminal courts will not be able to judge all international crimes. It was about balancing two divergent interests in modern international (criminal) law: the need of international accountability for such crimes as torture, terrorism, war crimes and crimes against humanity and the principle of sovereign equality of States, which presupposes a system of immunities.

6. The Court has not addressed the dispute from this perspective and has instead focused on the very narrow question of immunities of incumbent Foreign Ministers. In failing to address the dispute from a more principled perspective, the International Court of Justice has missed an excellent opportunity to contribute to the development of modern international criminal law.

Yet international criminal law is becoming a very important branch of international law. This is manifested in conventions, in judicial decisions of national courts, international criminal tribunals and of international human rights courts, in the writings of scholars and in the activities of civil society. There is a wealth of authority on concepts such as universal jurisdiction, immunity from jurisdiction and international accountability for war crimes and crimes against humanity[5]. It is surprising that the International Court of Justice does not use the term international criminal law and does not acknowledge the existence of these authorities.

7. Although, as a matter of logic, the question of jurisdiction comes first[6], I will follow the chronology of the reasoning of the Judgment and deal with immunities first.

[5] "*Lotus*", *Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10.*
[6] See further *infra*, footnote 98.
[7] *Infra*, para. 41.

II. LA QUESTION DES IMMUNITÉS

8. La Cour commence par relever que, dans la mesure où aucun texte général ne définit les immunités des ministres des affaires étrangères, «c'est sur la base du droit international coutumier qu'elle doit trancher les questions y afférentes soulevées en l'espèce (par. 52, dernier alinéa, de l'arrêt). Elle ajoute immédiatement après que, «[e]n droit international coutumier, les immunités reconnues au ministre des affaires étrangères ne lui sont pas accordées pour son avantage personnel, mais pour lui permettre de «s'acquitter librement de ses fonctions pour le compte de l'Etat qu'il représente» (par. 53 de l'arrêt). La Cour compare ensuite les fonctions des ministres des affaires étrangères à celles, d'une part, des ambassadeurs et autres agents diplomatiques, et, d'autre part, des chefs d'Etat et de gouvernement; elle

> «en conclut que les fonctions d'un ministre des affaires étrangères sont telles que, pour toute la durée de sa charge, il bénéficie d'une immunité de juridiction pénale et d'une inviolabilité totales à l'étranger. Cette immunité et cette inviolabilité protègent l'intéressé contre tout acte d'autorité de la part d'un autre Etat qui ferait obstacle à l'exercice de ses fonctions.» (Par. 54 de l'arrêt.)

9. Par ailleurs, la Cour affirme que, ayant examiné la pratique des Etats au regard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité (par. 58 de l'arrêt),

> «[e]lle n'est pas parvenue à déduire de cette pratique l'existence, en droit international coutumier, d'une exception quelconque à la règle consacrant l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité des ministres des affaires étrangères en exercice, lorsqu'ils sont soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité».

10. Je suis en désaccord avec le raisonnement de la Cour, qui peut être résumé de la manière suivante: *a*) il existe une règle de droit international coutumier accordant aux ministres des affaires étrangères en exercice une immunité «totale» (par. 54 de l'arrêt), et *b*) il n'existe pas, en droit international coutumier, d'exception à cette règle dans le cas de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité (par. 58 de l'arrêt). Ces deux affirmations sont erronées.

En premier lieu, il n'existe aucune règle de droit international coutumier mettant les ministres en exercice à l'abri de poursuites pénales. La courtoisie internationale et la sagesse politique commandent peut-être une certaine modération, mais le droit international positif ne fait nullement obligation aux Etats de s'abstenir d'exercer leur compétence à l'égard de ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

II. DISCUSSION

8. The Court starts by observing that, in the absence of a general text defining the immunities of Ministers for Foreign Affairs, it is on the basis of customary international law that it must decide the questions relating to the immunities of Ministers for Foreign Affairs raised by the present case (Judgment, para. 52 *in fine*). It immediately continues by stating that "In customary international law, the immunities accorded to Ministers for Foreign Affairs are not granted for their personal benefit, but to ensure the effective performance of their functions on behalf of their respective States" (Judgment, para. 53). The Court then compares the functions of Foreign Ministers with those of Ambassadors and other diplomatic agents on the one hand, and those of Heads of State and Heads of Governments on the other, whereupon it reaches the following conclusion (Judgment, para. 54):

> "The Court accordingly concludes that the functions of a Minister for Foreign Affairs are such that, throughout the duration of his or her office, he or she when abroad enjoys full immunity from criminal jurisdiction and inviolability. That immunity and that inviolability protect the individual concerned against any act of authority of another State which would hinder him or her in the performance of his or her duties."

9. On the other hand, the Court, looking at State practice in the field of war crimes and crimes against humanity (Judgment, para. 58), decides that:

> "It has been unable to deduce from this practice that there exists under customary international law any form of exception to the rule according immunity from criminal jurisdiction and inviolability to incumbent Ministers for Foreign Affairs, where they are suspected of having committed war crimes or crimes against humanity."

10. I disagree with the reasoning of the Court, which can be summarized as follows: (*a*) there is a rule of customary international law granting "full" immunity to incumbent Foreign Ministers (Judgment, para. 54); and (*b*) there is no rule of customary international law departing from this rule in the case of war crimes and crimes against humanity (Judgment, para. 58). Both propositions are wrong.

First, there is no rule of customary international law protecting incumbent Foreign Ministers against criminal prosecution. International comity and political wisdom may command restraint, but there is no obligation under positive international law on States to refrain from exercising jurisdiction in the case of incumbent Foreign Ministers suspected of war crimes and crimes against humanity.

En second lieu, le droit international n'interdit pas aux Etats d'enquêter sur des allégations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, même si l'auteur présumé de ces faits occupe un poste officiel dans un Etat tiers; au contraire, il les y encourage.

Il s'ensuit que la Belgique n'a violé aucune obligation de droit international en émettant et en diffusant à l'échelle internationale le mandat d'arrêt décerné à l'encontre de M. Yerodia. Je m'expliquerai sur ce point dans les deux paragraphes suivants.

1. Il n'existe aucune règle de droit international coutumier conférant l'immunité aux ministres des affaires étrangères en exercice

11. Je ne puis souscrire à l'idée que le droit international coutumier reconnaît aux ministres des affaires étrangères en exercice des immunités, pour la simple raison que rien ne vient étayer cette thèse. Avant de parvenir à cette conclusion, la Cour aurait dû s'assurer de l'existence d'une règle de droit international coutumier en ce sens. Il ne suffit pas de comparer les logiques mises en œuvre pour justifier que les diplomates, les chefs d'Etat ou les ministres des affaires étrangères soient à l'abri de poursuites pour conclure à l'existence, en droit international coutumier, d'une règle garantissant une protection aux ministres des affaires étrangères: c'est une chose que d'identifier dans une règle protectrice une *raison d'être* commune à ses divers bénéficiaires, c'en est une autre que d'ériger celle-ci au rang de règle de droit international coutumier. La Cour aurait dû, dans un premier temps, chercher à savoir si les conditions qui président à la formation d'une règle de droit international coutumier étaient réunies dans le cas des ministres des affaires étrangères en exercice. En une décision dont la brièveté a de quoi surprendre, la Cour conclut d'emblée à l'existence d'une telle règle. Une démarche plus rigoureuse aurait été éminemment souhaitable.

12. A se contenter d'un raisonnement succinct, la Cour méconnaît sa propre jurisprudence en matière de formation du droit international coutumier. Pour exister, une règle de droit international coutumier doit être reflétée dans la pratique des Etats (*usus*) et l'*opinio juris*.

Dans un des plus célèbres précédents relatifs à la formation du droit international coutumier, les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord*, la Cour a indiqué:

> «Non seulement les actes considérés doivent représenter une pratique constante, mais en outre ils doivent témoigner, par leur nature ou la manière dont ils sont accomplis, de la conviction que cette pratique est rendue obligatoire par l'existence d'une règle de droit. La nécessité de pareille conviction, c'est-à-dire l'existence d'un élément subjectif, est implicite dans la notion même d'*opinio juris sive necessitatis*. Les Etats intéressés doivent donc avoir le sentiment de se

Secondly, international law does not prohibit, but instead encourages States to investigate allegations of war crimes and crimes against humanity, even if the alleged perpetrator holds an official position in another State.

Consequently, Belgium has not violated an obligation under international law by issuing and internationally circulating the arrest warrant against Mr. Yerodia. I will explain the reasons for this conclusion in the following two paragraphs.

1. There Is No Rule of Customary International Law Granting Immunity to Incumbent Foreign Ministers

11. I disagree with the proposition that incumbent Foreign Ministers enjoy immunities on the basis of customary international law for the simple reason that there is no evidence in support of this proposition. Before reaching this conclusion, the Court should have examined whether there is a rule of customary international law to this effect. It is not sufficient to compare the rationale for the protection from suit in the case of diplomats, Heads of State and Foreign Ministers to draw the conclusion that there is a rule of customary international law protecting Foreign Ministers; identifying a common raison d'être for a protective rule is one thing, elevating this protective rule to the status of customary international law is quite another thing. The Court should have first examined whether the conditions for the formation of a rule of customary law were fulfilled in the case of incumbent Foreign Ministers. In a surprisingly short decision, the Court immediately reaches the conclusion that such a rule exists. A more rigorous approach would have been highly desirable.

12. In the brevity of its reasoning, the Court disregards its own case law on the subject on the formation of customary international law. In order to constitute a rule of customary international law, there must be evidence of State practice (*usus*) and *opinio juris* to the effect that this rule exists.

In one of the leading precedents on the formation of customary international law, the *Continental Shelf* case, the Court stated the following:

> "Not only must the acts concerned amount to a settled practice, but they must also be such, or be carried out in such a way, as to be evidence of a belief that this practice is rendered obligatory by the existence of a rule of law requiring it. The need for such a belief, i.e., the existence of a subjective element, is implicit in the very notion of the *opinio juris sive necessitatis*. The States concerned must therefore feel that they are conforming to what amounts to a legal obligation.

conformer à ce qui équivaut à une obligation juridique. Ni la fréquence ni même le caractère habituel des actes ne suffisent. Il existe nombre d'actes internationaux, dans le domaine du protocole par exemple, qui sont accomplis presque invariablement mais sont motivés par de simples considérations de courtoisie, d'opportunité ou de tradition et non par le sentiment d'une obligation juridique.»[10]

Dans l'affaire *Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique*, la Cour a statué:

«La Cour, à laquelle l'article 38 du Statut prescrit entre autres d'appliquer la coutume internationale «comme preuve d'une pratique générale acceptée comme étant le droit», ne peut ignorer le rôle essentiel d'une pratique générale... La Cour doit s'assurer que l'existence de la règle dans l'*opinio juris* des Etats est confirmée par la pratique.»[11]

13. En l'espèce, il n'existe aucune pratique bien établie (*usus*) quant à l'immunité «totale» supposée des ministres des affaires étrangères à laquelle la Cour internationale de Justice fait référence au paragraphe 54 de l'arrêt. Il existe peut-être une pratique des Etats, quoique limitée, relative aux immunités des chefs d'Etat en exercice[12] ou des anciens chefs d'Etat[13] devant des tribunaux nationaux, mais il n'en est aucune en ce qui concerne les ministres des affaires étrangères en exercice. Bien au contraire, très rares sont les cas de ministres des affaires étrangères ayant bénéficié de l'immunité de juridiction à l'étranger[14]. Cela peut paraître étonnant. La question qui se pose, toutefois, est de savoir ce qu'il convient d'inférer de cette «pratique négative». Est-elle l'expression d'une *opino juris* selon laquelle le droit

[10] *Plateau continental de la mer du Nord, arrêt, C.I.J. Recueil 1969*, p. 44, par. 77.

[11] *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 97-98, par. 184.

[12] Voir par exemple Cour de cassation française, 13 mars 2001 (*Kadhafi*).

[13] Voir par exemple *R.* v. *Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 25 novembre 1998, [1998] *All ER*, vol. 4, p. 897.

[14] Un seul cas a été porté à l'attention de la Cour: *Chong Boon Kim* v. *Kim Yong Shik and David Kim*, Circuit Court (First Circuit, State of Hawaii), 9 septembre 1963, *AJIL*, 1964, vol. 58, p. 186-187. Il s'agissait d'un ministre des affaires étrangères poursuivi alors qu'il se trouvait aux Etats-Unis *en visite officielle* (voir par. 1 de la *Suggestion of Interest* présentée au nom des Etats-Unis, *ibid.*). L'immunité a également été reconnue, non à un ministre mais à un prince, dans l'affaire *Kilroy* v. *Windsor (Prince Charles, Prince of Wales)*, US District Court for the ND of Ohio, 7 décembre 1978, *International Law Reports*, 1990, vol. 81, p. 605-607. Dans cette affaire, le juge a constaté:

«L'*Attorney-General* ... a établi que le prince de Galles bénéficie en l'espèce de l'immunité de juridiction, et a présenté à la Cour une «*suggestion of immunity*»... [L]a doctrine, dans la mesure où elle se fonde sur des considérations de politique étrangère et le souhait de l'exécutif de maintenir des relations amicales avec les Etats étrangers, s'applique d'autant plus résolument dans le cas des personnes représentant une nation étrangère *en visite officielle*.» (Les italiques sont de moi.) [*Traduction du Greffe*.]

The frequency, or even habitual character of the acts is not in itself enough. There are many international acts, e.g., in the field of ceremony and protocol, which are performed almost invariably, but which are motivated only by considerations of courtesy, convenience or tradition, and not by any sense of legal duty."[10]

In the *Nicaragua* case, the Court held that:

"Bound as it is by Article 38 of its Statute to apply, *inter alia*, international custom 'as evidence of a general practice accepted as law', the Court may not disregard the essential role played by general practice . . . The Court must satisfy itself that the existence of the rule in the *opinio juris* of States is confirmed by practice."[11]

13. In the present case, there is no settled practice (*usus*) about the postulated "full" immunity of Foreign Ministers to which the International Court of Justice refers in paragraph 54 of its present Judgment. There may be limited State practice about immunities for current[12] or former Heads of State[13] in national courts, but there is no such practice about Foreign Ministers. On the contrary, the practice rather seems to be that there are hardly any examples of Foreign Ministers being granted immunity in foreign jurisdictions[14]. Why this is so is a matter of speculation. The question, however, is what to infer from this "negative practice". Is this the expression of an *opinio juris* to the effect that international law prohibits criminal proceedings or, concomitantly, that Belgium

[10] *North Sea Continental Shelf, Judgment, I.C.J. Reports 1969*, p. 44, para. 77.

[11] *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua* v. *United States of America), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1986*, pp. 97-98, para. 184.

[12] Cour de cassation (Fr.), 13 March 2001 (*Qaddafi*).

[13] *R.* v. *Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 25 November 1998, [1998] 4 All ER 897.

[14] Only one case has been brought to the attention of the Court: *Chong Boon Kim* v. *Kim Yong Shik and David Kim*, Circuit Court (First Circuit, State of Hawaii), 9 September 1963, 58 *AJIL*, 1964, pp. 186-187. This case was about an incumbent Foreign Minister against whom process was served while he was on an *official visit* in the United States (see paragraph 1 of the "Suggestion of Interest Submitted on Behalf of the United States", *ibid.*). Another case where immunity was recognized, not of a Minister but of a prince, was in the case of *Kilroy* v. *Windsor (Prince Charles, Prince of Wales)*, US District Court for the ND of Ohio, 7 December 1978, *International Law Reports*, Vol. 81, 1990, pp. 605-607. In that case, the judge observes:

"The Attorney-General . . . has determined that the Prince of Wales is immune from suit in this matter and has filed a 'suggestion of immunity' with the Court . . . [T]he doctrine, being based on foreign policy considerations and the Executive's desire to maintain amiable relations with foreign States, applies with even more force to live persons representing a foreign nation *on an official visit*." (Emphasis added.)

international interdirait l'exercice de poursuites pénales et ferait, en conséquence, obligation à la Belgique de s'abstenir d'engager de telles poursuites à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères en exercice?

Une « pratique négative » des Etats, consistant pour ceux-ci à s'abstenir d'engager des poursuites pénales, ne saurait, en tant que telle, être considérée comme la manifestation d'une *opinio juris*. Cette abstention peut obéir à bien d'autres motivations, relevant, par exemple, de la courtoisie, de considérations politiques, de préoccupations d'ordre pratique ou de l'absence d'une compétence pénale extraterritoriale[15]. Elle ne pourrait être à l'origine d'une règle de droit international coutumier que si elle procédait d'une décision consciente de la part des Etats concernés. L'arrêt rendu en 1927 dans l'affaire du *Lotus* constitue à cet égard un important précédent: le Gouvernement français avait excipé d'une règle de droit international coutumier *ne* permettant *pas* à la Turquie de poursuivre les délits commis par des étrangers à l'étranger[16]. La Cour permanente de Justice internationale rejeta cet argument, estimant que:

> « Même si la rareté des décisions judiciaires que l'on peut trouver dans les recueils de jurisprudence était une preuve suffisante du fait invoqué par l'agent du Gouvernement français, il en résulterait simplement que les Etats se sont souvent abstenus, en fait, d'exercer des poursuites pénales, et non qu'ils se reconnaissent obligés de ce faire; or, c'est seulement si l'abstention était motivée par la conscience d'un devoir de s'abstenir que l'on pourrait parler de coutume internationale. »[17]

---

[15] Dans certains pays, dont les Etats-Unis, les victimes de violations extraterritoriales des droits de l'homme peuvent intenter des actions *civiles* devant les tribunaux. Voir par exemple l'affaire *Karadzic* (*Kadić* v. *Karadzic*, 70 F. 3d 232 (2d Cir. 1995)). Nombreux sont les exemples de procédures civiles engagées à l'encontre de chefs d'Etat — en exercice ou ayant cessé de l'être —, souvent pour des infractions pénales. Citons, parmi les exemples marquants, les affaires *Aristeguieta* (*Jimenez* v. *Aristeguieta*, *ILR*, 1962, p. 353), *Aristide* (*Lafontant* v. *Aristide*, 844 F. Supp. 128 (EDNY, 1994), mentionnée dans *AJIL*, 1994, vol. 88, p. 528-532), *Marcos* (*Estate of Silme G. Domingo* v. *Ferdinand Marcos*, n° C82-1055V, *AJIL*, 1983, vol. 77, p. 305, *Republic of the Philippines* v. *Marcos and Others* (1986), *ILR*, vol. 81, p. 581, et *Republic of the Philippines* v. *Marcos and Others* (1987, 1988), *ILR*, vol. 81, p. 609 et 642) et *Duvalier* (*Jean-Juste* v. *Duvalier*, n° 86-0459 Civ (U.S District Court, SD Fla.), *AJIL*, 1988, vol. 82, p. 596), toutes évoquées et commentées par Watts (A. Watts, « The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers », *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, vol. 247, p. 54 et suiv.). Voir aussi la loi américaine de 1996 intitulée *Antiterrorism and Effective Death Penalty Act*, portant modification de la *Foreign Sovereign Immunities Act* (FSIA), qui formule une nouvelle exception à l'immunité des Etats dans le cas d'actions civiles intentées pour actes de torture. Voir J. F. Murphy, « Civil Liability for the Commission of International Crimes as an Alternative to Criminal Prosecution », *Harvard Human Rights Journal*, 1999, vol. 12, p. 1-56.

[16] Voir également ci-après, par. 48.

[17] Voir l'arrêt rendu dans l'affaire du *Lotus* (note 7, ci-dessus), p. 28. Pour un commentaire, voir I. C. McGibbon, « Customary International Law and Acquiescence », *BYBIL*, 1957, p. 129.

is under an international obligation to refrain from instituting such proceedings against an incumbent Foreign Minister?

A "negative practice" of States, consisting in their abstaining from instituting criminal proceedings, cannot, in itself, be seen as evidence of an *opinio juris*. Abstinence may be explained by many other reasons, including courtesy, political considerations, practical concerns and lack of extraterritorial criminal jurisdiction[15]. Only if this abstention was based on a conscious decision of the States in question can this practice generate customary international law. An important precedent is the 1927 "*Lotus*" case, where the French Government argued that there was a rule of customary international law to the effect that Turkey was *not* entitled to institute criminal proceedings with regard to offences committed by foreigners abroad[16]. The Permanent Court of International Justice rejected this argument and held:

> "Even if the rarity of the judicial decisions to be found among the reported cases were sufficient to prove in point of fact the circumstance alleged by the Agent for the French Government, it would merely show that States had often, in practice, abstained from instituting criminal proceedings, and not that they recognized themselves as being obliged to do so; for only if such abstention were based on their being conscious of having a duty to abstain would it be possible to speak of an international custom."[17]

[15] In some States, for example, the United States, victims of extraterritorial human rights abuses can bring *civil* actions before the Courts. See, for example, the *Karadzić* case (*Kadic* v. *Karadzic*, 70 F. 3d 232 (2d Cir. 1995)). There are many examples of civil suits against incumbent or former Heads of State, which often arose from criminal offences. Prominent examples are the *Aristeguieta* case (*Jimenez* v. *Aristeguieta*, *ILR*, 1962, p. 353), the *Aristide* case (*Lafontant* v. *Aristide*, 844 F. Supp. 128 (EDNY 1994), noted in 88 *AJIL*, 1994, pp. 528-532), the *Marcos* cases (*Estate of Silme G. Domingo* v. *Ferdinand Marcos*, No. C82-1055V, 77 *AJIL*, 1983, p. 305; *Republic of the Philippines* v. *Marcos and Others* (1986), *ILR*, 81, p. 581 and *Republic of the Philippines* v. *Marcos and Others*, 1987, 1988, *ILR*, 81, pp. 609 and 642) and the *Duvalier* case (*Jean-Juste* v. *Duvalier*, No. 86-0459 Civ (US District Court, SD Fla.), 82 *AJIL*, 1988, p. 596), all mentioned and discussed by Watts (A. Watts, "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, Vol. 247, pp. 54 *et seq.*). See also the American 1996 Antiterrorism and Effective Death Penalty Act which amended the Foreign Sovereign Immunities Act (FSIA), including a new exception to State immunity in case of torture for civil claims. See J. F. Murphy, "Civil Liability for the Commission of International Crimes as an Alternative to Criminal Prosecution", 12 *Harvard Human Rights Journal*, 1999, pp. 1-56.

[16] See also *infra*, para. 48.

[17] "*Lotus*", *supra*, footnote 7, p. 28. For a commentary, see I. C. McGibbon, "Customary International Law and Acquiescence", *BYBIL*, 1957, p. 129.

14. La décision de la Cour internationale de Justice procède, en l'espèce, d'une simple analogie avec les immunités reconnues aux agents diplomatiques et aux chefs d'Etat. Toutefois, comme l'a observé sir Arthur Watts, au sujet de la situation des chefs d'Etat, des chefs de gouvernement et des ministres des affaires étrangères au regard du droit international, dans les cours qu'il a donnés à l'Académie de droit international, «l'analogie ne constitue pas toujours une base sur laquelle fonder des règles de droit»[18] M. Joe Verhoeven, dans le rapport sur cette même question pour l'Institut de droit international, relève également que les tribunaux et les commentateurs, s'ils comparent les différentes catégories, se gardent généralement de formuler «une analogie pure et simple»[19].

15. Il existe des différences fondamentales entre les situations respectives des agents diplomatiques, des chefs d'Etat et des ministres des affaires étrangères. Celle des *agents diplomatiques* est comparable, mais non identique, à celle des ministres des affaires étrangères. Aux termes de la convention de Vienne de 1961 sur les relations diplomatiques[20], les agents diplomatiques jouissent de l'immunité de juridiction dans l'Etat accréditaire. Toutefois, alors que les diplomates résident et exercent leurs fonctions sur le territoire de l'Etat accréditaire, les ministres résident généralement dans l'Etat où ils exercent leurs fonctions. Les Etats concernés peuvent décider d'accréditer ou non des diplomates étrangers et il leur est toujours loisible de les déclarer *persona non grata*. Ils ont de ce fait leur «mot à dire» à l'égard des personnes auxquelles ils reconnaissent la qualité de représentant d'un autre Etat[21], faculté qu'ils n'ont pas à l'égard des ministres d'un gouvernement, lesquels sont désignés par celui-ci dans le cadre de ses prérogatives souveraines.

16. On pourrait de même voir une analogie entre les *chefs d'Etat*, qui jouissent certainement de l'immunité en vertu du droit international coutumier[22], et les ministres des affaires étrangères, mais on ne saurait les assimiler pour la seule raison que leurs fonctions offrent matière à comparaison. Tous deux représentent l'Etat, mais les ministres des affaires

[18] A. Watts, «The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, vol. 247, p. 40. *[Traduction du Greffe.]*

[19] J. Verhoeven, *L'immunité de juridiction et d'exécution des chefs d'Etat et anciens chefs d'Etat*, rapport à la 13e commission de l'Institut de droit international, p. 46, par. 18.

[20] Convention sur les relations diplomatiques, Vienne, 18 avril 1961, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 500, p. 95.

[21] Voir par exemple les hésitations du Danemark concernant l'accréditation d'un nouvel ambassadeur d'Israël après le changement de gouvernement intervenu dans ce pays, *The Copenhagen Post*, 29 juillet 2001, *The Copenhagen Post*, 31 juillet 2001, *The Copenhagen Post*, 24 août 2001, et «Prosecution of New Ambassador?», *The Copenhagen Post*, 7 novembre 2001 (tous disponibles sur Internet : http://cphpost.periskop.dk).

[22] Cette immunité n'est toutefois pas absolue dans le cas d'actions civiles et administratives. Voir A. Watts, *op. cit.*, p. 36 et 54. Voir aussi ci-dessus, la note 15.

14. In the present case, the Judgment of the International Court of Justice proceeds from a mere analogy with immunities for diplomatic agents and Heads of State. Yet, as Sir Arthur Watts observes in his lectures published in the *Recueil des cours de l'Académie de droit international* on the legal position in international law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers: "analogy is not always a reliable basis on which to build rules of law"[18]. Professor Joe Verhoeven, in his report on the same subject for the Institut de droit international likewise makes the point that courts and legal writers, while comparing the different categories, usually refrain from making "a straightforward analogy"[19].

15. There are fundamental differences between the circumstances of diplomatic agents, Heads of State and Foreign Ministers. The circumstances of *diplomatic agents* are comparable, but not the same as those of Foreign Ministers. Under the 1961 Vienna Convention on Diplomatic Relations[20], diplomatic agents enjoy immunity from the criminal jurisdiction of the receiving State. However, diplomats reside and exercise their functions on the territory of the receiving States whereas Ministers normally reside in the State where they exercise their functions. Receiving States may decide whether or not to accredit foreign diplomats and may always declare them *persona non grata*. Consequently, they have a "say" in what persons they accept as a representative of the other State[21]. They do not have the same opportunity vis-à-vis Cabinet Ministers, who are appointed by their Governments as part of their sovereign prerogatives.

16. Likewise, there may be an analogy between *Heads of State*, who probably enjoy immunity under customary international law[22], and Foreign Ministers. But the two cannot be assimilated for the only reason that their functions may be compared. Both represent the State, but Foreign Ministers do not "impersonate" the State in the same way as Heads of

[18] A. Watts, "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, Vol. 247, p. 40.

[19] J. Verhoeven, *L'immunité de juridiction et d'exécution des chefs d'Etat et anciens chefs d'Etat*, Report of the 13th Commission of the Institut de droit international, p. 46, para. 18. *[Translation by the Registry]*

[20] Convention on Diplomatic Relations, Vienna, 18 April 1961, United Nations, *Treaty Series (UNTS)*, Vol. 500, p. 95.

[21] See, for example, the Danish hesitations concerning the accreditation of a new ambassador for Israel in 2001, after a new government had come to power in that State: *The Copenhagen Post*, 29 July 2001, *The Copenhagen Post*, 31 July 2001, *The Copenhagen Post*, 24 August 2001, and "Prosecution of New Ambassador?", *The Copenhagen Post*, 7 November 2001 (all available on the Internet: http://cphpost.periskop.dk).

[22] In civil and administrative proceedings this immunity is, however, not absolute. See A. Watts, *op. cit.*, pp. 36 and 54. See also *supra*, footnote 15.

étrangères ne «personnifient» pas l'Etat de la même façon que les chefs d'Etat, qui en sont l'*alter ego*. La pratique relative aux immunités des chefs d'Etat[23] (en exercice ou ayant cessé de l'être) ne s'applique pas telle quelle aux ministres des affaires étrangères. Il n'existe aucune pratique des Etats révélatrice d'une *opinio juris* sur ce point.

17. La Commission du droit international, qui a vocation normative et œuvre au développement progressif du droit international, est parvenue à codifier la coutume internationale à l'égard des agents diplomatiques et consulaires[24], mais non des chefs d'Etat ou des ministres des affaires étrangères. Il convient de souligner que le rapporteur spécial de la Commission du droit international sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens a estimé, dans son rapport de 1989, que les privilèges et immunités dont bénéficient les ministres des affaires étrangères sont octroyés au titre de la courtoisie plutôt que de règles de droit international établies[25]. De l'avis de sir Arthur Watts, cela pourrait expliquer que des doutes quant à la portée des immunités juridictionnelles accordées en droit international aux chefs de gouvernement et aux ministres des affaires étrangères subsistent dans la version finale du projet d'articles de 1991 de la Commission du droit international sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens[26], qui fait mention des chefs d'Etat, mais non des ministres des affaires étrangères (art. 3, par. 2).

Pour ce qui a trait au droit pénal au regard des crimes les plus graves en droit international, tels que les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité, la Commission du droit international adopte manifestement à l'égard des immunités une perspective restrictive, comme en témoigne l'article 7 du Projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité de 1996. Les articles de ce projet ne concernent pas seulement les juridictions pénales *internationales*, mais aussi les *Etats* qui établissent leur compétence pour connaître de ces crimes (art. 8 du projet de code) ou, dans une optique de coopération, extradent ou poursuivent les auteurs présumés de crimes de droit international (art. 9 du projet de code). Je reviendrai sur ce point lorsque je traiterai la question des immunités accordées aux ministres des affaires étrangères inculpés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité[27].

18. Le seul texte de droit international conventionnel qui puisse nous permettre de trancher la question de la protection reconnue aux ministres

[23] Voir ci-dessus, les notes 12 et 13.

[24] Convention sur les relations diplomatiques, Vienne, 18 avril 1961, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 500, p. 95, et convention sur les relations consulaires, Vienne, 24 avril 1963, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 596, p. 262.

[25] *Annuaire de la Commission du droit international*, 1989, vol. II (2), IIe partie, par. 446.

[26] A. Watts, *op. cit.*, p. 107.

[27] Voir ci-après, par. 24 et suiv., en particulier par. 32.

State, who are the State's alter ego. State practice concerning immunities of (incumbent and former) Heads of State[23] does not, *per se*, apply to Foreign Ministers. There is no State practice evidencing an *opinio juris* on this point.

17. Whereas the International Law Commission (ILC), in its mission to codify and progressively develop international law, has managed to codify customary international law in the case of diplomatic and consular agents[24], it has not achieved the same result regarding Heads of State or Foreign Ministers. It is noteworthy that the International Law Commission's Special Rapporteur on Jurisdictional Immunities of States and their Property, in his 1989 report, expressed the view that privileges and immunities enjoyed by Foreign Ministers are granted on the basis of comity rather than on the basis of established rules of international law[25]. This, according to Sir Arthur Watts, may explain why doubts as to the extent of jurisdictional immunities of Heads of Government and Foreign Ministers under customary international law have survived in the final version of the International Law Commission's 1991 Draft Articles on Jurisdictional Immunities of States and their Property[26], which in Article 3, paragraph 2, only refer to Heads of State, not to Foreign Ministers.

In the field of the criminal law regarding international core crimes such as war crimes and crimes against humanity, the International Law Commission clearly adopts a restrictive view on immunities, which is reflected in Article 7 of the 1996 Draft Code of Offences against the Peace and Security of Mankind. These Articles are intended to apply, not only to *international* criminal courts, but also to *national* authorities exercising jurisdiction (Article 8 of the Draft Code) or co-operating mutually by extraditing or prosecuting alleged perpetrators of international crimes (Article 9 of the Draft Code). I will further develop this when addressing the problem of immunities for incumbent Foreign Ministers charged with war crimes and crimes against humanity[27].

18. The only text of conventional international law, which may be of relevance to answer this question of the protection of Foreign Ministers,

[23] See *supra*, footnotes 12 and 13.
[24] Convention on Diplomatic Relations, Vienna, 18 April 1961, *UNTS*, Vol. 500, p. 95, and Convention on Consular Relations, Vienna, 24 April 1963, *UNTS*, Vol. 596, p. 262.
[25] *Yearbook of the International Law Commission (YILC)*, 1989, Vol. II (2), Part 2, para. 446.
[26] A. Watts, *op. cit.*, p. 107.
[27] See *infra*, paras. 24 *et seq.* and particularly para. 32.

des affaires étrangères est la *convention de 1969 sur les missions spéciales*[28], dont l'article 21 opère une nette distinction entre les chefs d'Etat (par. 1) et les ministres des affaires étrangères (par. 2):

> «1. Le chef de l'Etat d'envoi, quand il se trouve à la tête d'une mission spéciale, jouit, dans l'Etat de réception ou dans un Etat tiers, des facilités, privilèges et immunités reconnus par le droit international aux chefs d'Etat en visite officielle...
>
> 2. Le chef du gouvernement, le ministre des affaires étrangères et les autres personnalités de rang élevé, quand ils prennent part à une mission spéciale de l'Etat d'envoi, jouissent, dans l'Etat de réception ou dans un Etat tiers, en plus de ce qui est accordé par la présente convention, des facilités, privilèges et immunités reconnus par le droit international.»

La doctrine juridique est divisée sur la question de savoir dans quelle mesure cet instrument peut être considéré comme codifiant le droit international coutumier[29]. La convention, qui n'a pas été ratifiée par les Parties au différend, si elle fait mention de «facilités, privilèges et immunités» reconnus aux ministres des affaires étrangères, les circonscrit néanmoins au cadre des *visites officielles* («quand ces ministres prennent part à une mission spéciale de l'Etat d'envoi»). L'idée qu'un ministre des affaires étrangères devrait se voir accorder les mêmes privilèges et immunités qu'un chef de l'Etat est certainement empreinte de sagesse politique, mais un tel principe peut aussi bien relever de la courtoisie, et n'établit pas pour autant l'existence d'une règle de droit international coutumier en ce sens. Une telle règle ne saurait, en tout état de cause, être inférée du texte de la convention sur les missions spéciales. Quand bien même la convention s'appliquerait au différend opposant la République démocratique du Congo à la Belgique, sa seule répercussion serait qu'un mandat d'arrêt ne peut être exécuté à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères en exercice lorsqu'il prend part à une visite officielle (immunité d'exécution)[30].

19. La convention de 1973 sur la prévention et la répression des infractions contre les personnes jouissant d'une protection internationale[31] fait elle aussi mention des ministres des affaires étrangères. Aux termes de

[28] Convention de l'Organisation des Nations Unies sur les missions spéciales, New York, 16 décembre 1969, annexe à la résolution 2530 (XXIV) du 8 décembre 1969 de l'Assemblée générale de l'Organisation des Nations Unies.

[29] J. Salmon observe que la ratification de la convention par un nombre restreint d'Etats peut s'expliquer par le fait que cet instrument n'établit aucune hiérarchie entre les missions spéciales, puisqu'elle accorde aux membres de commissions administratives prenant part à des négociations sur des questions techniques les mêmes privilèges et immunités qu'aux chefs d'Etat en visite officielle. Voir J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 546.

[30] Voir aussi ci-après, par. 75 (inviolabilité).

[31] Convention de 1973 sur la prévention et la répression des infractions contre les personnes jouissant d'une protection internationale, New York, 14 décembre 1973, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 78, p. 277.

is the 1969 Convention on Special Missions[28]. Article 21 of this Convention clearly distinguishes between Heads of State (para. 1) and Foreign Ministers (para. 2):

> "1. The Head of the sending State, when he leads a special mission, shall enjoy in the receiving State or in a third State the facilities, privileges and immunities accorded by international law . . .
>
> 2. The Head of the Government, the Minister for Foreign Affairs and other persons of high rank, when they take part in a special mission of the sending State, shall enjoy in the receiving State or in a third State, in addition to what is granted by the present Convention, the facilities, privileges and immunities accorded by international law."

Legal opinion is divided on the question to what extent this Convention may be considered a codification of customary international law[29]. This Convention has not been ratified by the Parties to the dispute. It links the "facilities, privileges and immunities" of Foreign Ministers' *official visits* (when they take part in a special mission of the sending State). There may be some political wisdom in the proposition that a Foreign Minister should be accorded the same privileges and immunities as a Head of State, but this may be a matter of courtesy, and does not necessarily lead to the conclusion that there is a rule of customary international law to this effect. It certainly does not follow from the text of the Special Missions Convention. Applying this to the dispute between the Democratic Republic of the Congo and Belgium, the only conclusion that follows from the Special Missions Convention, were it to be applicable between the two States concerned, is that an arrest warrant against an incumbent Foreign Minister cannot be enforced when he is on an official visit (immunity from execution)[30].

19. Another international convention that mentions Foreign Ministers is the 1973 Convention on the Prevention and Punishment of Crimes against Internationally Protected Persons[31]. This Convention indeed

[28] United Nations Convention on Special Missions, New York, 16 December 1969, Annex to UNGA res. 2530 (XXIV) of 8 December 1969.

[29] J. Salmon observes that the limited number of ratifications of the Convention can be explained because of the fact that the Convention sets all special missions on the same footing, according the same privileges and immunities to Heads of State on a official visit and to the members of an administrative commission which comes negotiating over technical issues. See J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 546.

[30] See also *infra*, para. 75 (inviolability).

[31] Convention on the Prevention and Punishment of Crimes against Internationally Protected Persons, New York, 14 December 1973, 78 *UNTS*, p. 277.

cette convention, les chefs d'Etat, les chefs de gouvernement, les ministres des affaires étrangères et les autres représentants de l'Etat sont définis comme des «personnes jouissant d'une protection internationale»; cette définition laisse entendre, semble-t-il, que ces différents statuts sont assimilables (art. 1). Cette assimilation n'est toutefois pas pertinente en l'espèce. La convention de 1973 ne porte pas sur les immunités pénales dans un autre Etat, mais sur la protection de certains dignitaires étrangers lorsque ceux-ci sont *victimes* d'actes terroristes tels que le meurtre, l'enlèvement ou toute autre atteinte à leur personne ou à leur liberté (art. 2). Elle ne traite pas des protections procédurales reconnues à ces personnes lorsqu'elles sont elles-mêmes les *auteurs* présumés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

20. Peu d'éléments dans la doctrine juridique viennent corroborer l'analogie entre les ministres des affaires étrangères et les chefs d'Etat postulée par la Cour internationale de Justice. Oppenheim et Lauterpacht écrivent: «les membres d'un gouvernement n'occupent pas la situation exceptionnelle des chefs d'Etat...»[32], un point de vue que partagent A. Cavaglieri[33], P. Cahier[34], J. Salmon[35], B. S. Murty[36] et J. S. de Erice y O'Shea[37].

Sir Arthur Watts est catégorique à cet égard, lorsqu'il observe: «Ainsi le principe donne à penser qu'un chef de gouvernement ou qu'un ministre des affaires étrangères qui se rend dans un autre Etat *à titre officiel* jouit d'une immunité de juridiction *pour toute la durée de son séjour dans ledit Etat.*»[38] Au sujet des «déplacements privés», sir Arthur ajoute:

> «Il se peut fort bien qu'un chef d'Etat, lorsqu'il se rend à titre privé dans un autre Etat, continue de bénéficier de certains privilèges et immunités, mais il est beaucoup moins sûr que cela soit le cas des chefs de gouvernement et des ministres des affaires étrangères. L'Etat hôte pourra accorder à ces derniers un traitement spécial, mais il

[32] Publié sous la direction de L. Oppenheim et de H. Lauterpacht, *International Law, a Treatise*, 1955, vol. I, p. 358. Voir aussi la 9e édition de 1992 (publiée sous la direction de Jennings et de Watts), p. 1046.

[33] A. Cavaglieri, *Corso di Diritto Internazionale*, 2e éd., p. 321-322.

[34] P. Cahier, *Le droit diplomatique contemporain*, 1962, p. 359-360.

[35] J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 539.

[36] B. S. Murty, *The International Law of Diplomacy: The Diplomatic Instrument and World Public Order*, 1989, p. 333-334.

[37] J. S. de Erice y O'Shea, *Derecho Diplomatico*, 1954, p. 377-378.

[38] A. Watts, *op. cit.*, p. 106 (les italiques sont de moi). Voir aussi p. 54:

> «En ce qui concerne les poursuites pénales, l'immunité d'un chef d'Etat est généralement reconnue comme *absolue*, à l'instar de celle des ambassadeurs, et conformément au paragraphe 1 de l'article 31 de la convention sur les missions spéciales, qui reconnaît une telle immunité aux chefs d'Etat entrant dans son champ d'application.» (Les italiques sont de moi.) *[Traduction du Greffe.]*

defines "internationally protected persons" so as to include Heads of State, Heads of Government and Foreign Ministers and other representatives of the State, and may hereby create the impression that the different categories mentioned can be assimilated (Art. 1). This assimilation, however, is not relevant for the purposes of the present dispute. The 1973 Convention is not about immunities from criminal proceedings in another State, but about the protection of the high foreign officials it enumerates when they are *victims* of certain acts of terrorism such as murder, kidnapping or other attacks on their person or liberty (Art. 2). It is not about procedural protections for these persons when they are themselves accused of being *perpetrators* of war crimes and crimes against humanity.

20. There is hardly any support in legal doctrine for the International Court of Justice's postulated analogy between Foreign Ministers and Heads of State on the subject of immunities. Oppenheim and Lauterpacht write: "members of a Government have not the exceptional position of Heads of States . . ." [32]. This view is shared by A. Cavaglieri [33], P. Cahier [34], J. Salmon [35], B. S. Murty [36] and J. S. de Erice y O'Shea [37].

Sir Arthur Watts is adamant in observing that principle "suggests that a head of government or foreign minister who visits another State *for official purposes* is immune from legal process *while there*" [38]. Commenting further on the question of "private visits", he writes:

> "Although it may well be that a Head of State, when on a private visit to another State, still enjoys certain privileges and immunities, it is much less likely that the same is true of heads of governments and foreign ministers. Although they may be accorded certain special treatment by the host State, this is more likely to be a matter of

[32] L. Oppenheim and H. Lauterpacht (eds.), *International Law, a Treatise*, Vol. I, 1955, p. 358. See also the Ninth (1992) Edition (Jennings and Watts, eds.) at p. 1046.

[33] A. Cavaglieri, *Corso di Diritto Internazionale*, 2nd ed., pp. 321-322.

[34] P. Cahier, *Le droit diplomatique contemporain*, 1962, pp. 359-360.

[35] J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 539.

[36] B. S. Murty, *The International Law of Diplomacy: The Diplomatic Instrument and World Public Order*, 1989, pp. 333-334.

[37] J. S. de Erice y O'Shea, *Derecho Diplomático*, 1954, pp. 377-378.

[38] A. Watts, *op. cit.*, p. 106 (emphasis added). See also p. 54:

> "So far as concerns criminal proceedings, a Head of State's immunity is generally accepted as being *absolute*, as it is for ambassadors, and as provided in Article 31 (1) of the Convention on Special Missions for Heads of States coming within its scope." (Emphasis added.)

agira vraisemblablement par courtoisie et respect pour l'éminent visiteur, et non pas tant parce qu'il pense que le droit international impose un tel traitement.»[39]

21. Plus récemment, l'Institut de droit international a examiné (à sa session de Vancouver en 2001) la question de l'immunité des chefs d'Etat *et* des chefs de gouvernement. Le projet de résolution assimilait expressément, à son article 14 intitulé «Le chef de gouvernement et le ministre des affaires étrangères», les chefs de gouvernement *et* les ministres des affaires étrangères aux chefs d'Etat. Ce projet d'article n'apparaît pas dans la version finale de la résolution de l'Institut, qui fait mention des chefs de gouvernement, mais pas des ministres des affaires étrangères. Cette comparaison entre le projet de résolution et le texte final révèle à tout le moins que les éminents membres de l'Institut ont songé — puis renoncé — à placer les ministres des affaires étrangères sur un pied d'égalité avec les chefs d'Etat[40].

Il est difficile de savoir avec certitude ce qui a motivé l'adoption de la résolution finale. Peut-être reflète-t-elle le sentiment de l'Institut, à savoir qu'il n'existe aucune règle de droit international coutumier assimilant chefs d'Etat et ministres des affaires étrangères. Quoi qu'il en soit, l'Institut a agi sagement. Procéder à des assimilations du type de celles que l'on trouve dans le projet de résolution aurait pour effet de multiplier démesurément le nombre de personnes jouissant, à l'échelle internationale, d'une immunité de juridiction, et ouvrirait la porte à des abus. Des gouvernements pourraient, à leur escient, nommer à des postes ministériels des personnes soupçonnées d'avoir commis de graves violations des droits de l'homme afin de les mettre à l'abri de poursuites à l'étranger.

22. L'immunité de juridiction viendrait dès lors faire obstacle à la volonté des victimes de telles violations de poursuivre leurs auteurs à l'étranger. Celles-ci se heurtent certes aujourd'hui à l'immunité d'exécution découlant de l'application du principe énoncé à l'article 21 de la convention de 1969 sur les missions spéciales[41], lorsque le ministre est en visite officielle, mais ne se trouvent pas pour autant placées dans l'incapacité d'intenter une action en justice. A aller au-delà,

[39] A. Watts, *op. cit.*, p. 109. *[Traduction du Greffe.]*

[40] Voir le rapport de J. Verhoeven mentionné ci-dessus, note 19 (projets de résolution) et les résolutions finales adoptées à la session de Vancouver le 26 août 2001 (qui seront publiées dans le prochain annuaire de l'Institut), et H. Fox, «The Resolution of the Institute of International Law on the Immunities of Heads of State and Government», *ICLQ*, 2002, vol. 51, p. 119-125.

[41] Voir ci-dessus, par. 18.

courtesy and respect for the seniority of the visitor, than a reflection of any belief that such a treatment is required by international law."[39]

21. More recently, the Institut de droit international, at its 2001 Vancouver session, addressed the question of the immunity of Heads of State and Heads of Government. The draft resolution explicitly assimilated Heads of Government *and* Foreign Ministers with Heads of State in Article 14, entitled "Le Chef de gouvernement et le ministre des Affaires étrangères". This draft Article does not appear in the final version of the Institut de droit international resolution. The final resolution only mentions Heads of Government, not Foreign Ministers. The least one can conclude from this difference between the draft resolution and the final text is that the distinguished members of the Institut considered but did not decide to place Foreign Ministers on the same footing as Heads of State[40].

The reasons behind the final version of the resolution are not clear. It may or may not reflect the Institut de droit international's view that there is no customary international law rule that assimilates Heads of State and Foreign Ministers. Whatever may be the Institut de droit international's reasons, it was a wise decision. Proceeding to assimilations of the kind proposed in the draft resolution would dramatically increase the number of persons that enjoy international immunity from jurisdiction. There would be a potential for abuse. *Male fide* Governments could appoint suspects of serious human rights violations to cabinet posts in order to shelter them from prosecution in third States.

22. Victims of such violations bringing legal action against such persons in third States would face the obstacle of immunity from jurisdiction. Today, they may, by virtue of the application of the principle contained in Article 21 of the 1969 Special Missions Convention[41], face the obstacle of immunity from execution while the Minister is on an official visit, but they would not be barred from bringing an action altogether. Taking immunities further than this may even lead to conflict with inter-

[39] A. Watts, *op. cit.*, p. 109.

[40] See the Report of J. Verhoeven, *supra*, footnote 19 (draft resolutions) and the final resolutions adopted at the Vancouver meeting on 26 August 2001 (publication in the *Yearbook* of the Institute forthcoming). See further H. Fox, "The Resolution of the Institute of International Law on the Immunities of Heads of State and Government", 51 *ICLQ*, 2002, pp. 119-125.

[41] *Supra*, para. 18.

le risque existerait d'entrer en contradiction avec les règles internationales relatives aux droits de l'homme, comme le montre la récente affaire *Al-Adsani* portée devant la Cour européenne des droits de l'homme[42].

23. Je suis donc d'avis que, en jugeant que les ministres des affaires étrangères en exercice bénéficient d'une immunité *totale* de juridiction pénale (par. 54 de l'arrêt), la Cour est parvenue à une conclusion dépourvue de fondement en droit international positif. Avant d'en arriver à cette conclusion, la Cour aurait dû s'assurer qu'il existait un *usus* et une *opinio juris* établissant une coutume internationale en la matière. Il n'existe ni *usus* ni *opinio juris* établissant l'existence d'une coutume internationale en ce sens, il n'existe aucun traité sur ce point et la doctrine juridique ne semble pas étayer cette thèse. La conclusion de la Cour ne tient aucun compte de la tendance générale à restreindre l'immunité des représentants de l'Etat (y compris les chefs d'Etat), non seulement dans la sphère du droit privé et du droit commercial — qui limitent de plus en plus le principe *par in parem*[43], autrefois sacro-saint — mais également en droit pénal, lorsque sont allégués des crimes graves au regard du droit international[44]. Si la Belgique peut être accusée de ne pas avoir respecté la courtoisie internationale, on ne saurait en revanche pas l'accuser d'avoir enfreint le droit international. J'estime par conséquent que l'arrêt se fonde sur un raisonnement erroné.

---

[42] Voir l'affaire *Al-Adsani*, Cour européenne des droits de l'homme, *Al-Adsani c. Royaume-Uni*, 21 novembre 2001 (http://www.echr.coe.int). Dans cette affaire, le requérant, qui possédait la double nationalité koweïtienne et britannique, affirmait avoir subi de graves violations des droits de l'homme (torture) au Koweït aux mains d'agents du gouvernement de ce pays. Il se plaignait de n'avoir pu exercer son droit de saisir la justice britannique, les tribunaux ayant refusé de connaître de sa requête au titre de la loi sur l'immunité de l'Etat de 1978. Jusqu'alors, les affaires portées devant la Cour européenne des droits de l'homme avaient habituellement pour source des violations de ces droits commises sur le territoire de l'Etat défendeur et imputées aux autorités de cet Etat, non à celles d'Etats tiers. En conséquence, la question des immunités internationales ne se posait pas. Elle s'est posée dans l'affaire *Al-Adsani*, car, en l'espèce, la violation présumée des droits de l'homme avait été commise à l'étranger, par les autorités d'un autre Etat. La Cour européenne des droits de l'homme a rejeté, par 9 voix contre 8, les demandes de M. Al-Adsani, estimant qu'il n'y avait pas eu violation du paragraphe 1 de l'article 6 de la convention européenne des droits de l'homme (droit à un procès équitable). Cette décision a toutefois été prise à une faible majorité (9 voix contre 8 et 8 opinions dissidentes) et son contenu est également restreint : elle ne tranche la question des immunités que dans le cas d'une procédure *civile*, sans traiter le cas d'une procédure *pénale*. Dans leur opinion dissidente, à laquelle se sont ralliés les juges Wildhaber, Costa, Cabral Barreto, Vajić et Loucaides, les juges Rozakis et Caflisch interprètent la décision de la majorité au sens que la Cour aurait admis qu'il y avait eu violation si la procédure au Royaume-Uni avait été engagée au pénal à l'encontre d'un individu pour acte de torture présumé (paragraphe 60 de l'arrêt, tel qu'interprété par les juges au paragraphe 4 de leur opinion dissidente).

[43] Voir ci-dessus, la note 22.

[44] Voir ci-après, par. 24 et suiv.

national human rights rules as appears from the recent *Al-Adsani* case of the European Court of Human Rights[42].

23. I conclude that the International Court of Justice, by deciding that incumbent Foreign Ministers enjoy *full* immunity from foreign criminal jurisdiction (Judgment, para. 54), has reached a conclusion which has no basis in positive international law. Before reaching this conclusion, the Court should have satisfied itself of the existence of *usus* and *opinio juris*. There is neither State practice nor *opinio juris* establishing an international custom to this effect. There is no treaty on the subject and there is no legal opinion in favour of this proposition. The Court's conclusion is reached without regard to the general tendency toward the restriction of immunity of the State officials (including even Heads of State), not only in the field of private and commercial law where the *par in parem* principle has become more and more restricted and deprived of its mystique[43], but also in the field of criminal law, when there are allegations of serious international crimes[44]. Belgium may have acted contrary to international comity, but has not infringed international law. The Judgment is therefore based on flawed reasoning.

[42] ECHR, *Al-Adsani* v. *United Kingdom*, 21 November 2001, http://www.echr.coe.int. In that case, the Applicant, a Kuwaiti/British national, claimed to have been the victim of serious human rights violations (torture) in Kuwait by agents of the Government of Kuwait. In the United Kingdom, he complained about the fact that he had been denied access to court in Britain because the courts refused to entertain his complaint on the basis of the 1978 State Immunity Act. Previous cases before the ECHR had usually arisen from human rights violations committed on the territory of the respondent State and related to acts of torture allegedly committed by the authorities of the respondent State itself, not by the authorities of third States. Therefore, the question of international immunities did not arise. In the *Al-Adsani* case, the alleged human rights violation was committed abroad, by authorities of another State and so the question of immunity did arise. The ECHR (with a 9/8 majority), has rejected Mr. Al-Adsani's application and held that there has been no violation of Article 6, paragraph 1, of the Convention (right of access to court). However, the decision was reached with a narrow majority (9/8 and 8 dissenting opinions) and was itself very narrow: it only decided the question of immunities in a *civil* proceeding, leaving the question as to the application of immunities in a *criminal* proceeding unanswered. Dissenting judges, Judges Rozakis and Caflisch joined by Judges Wildhaber, Costa, Cabral Barreto and Vajic and also Loucaides read the decision of the majority as implying that the court would have found a violation had the proceedings in the United Kingdom been criminal proceedings against an individual for an alleged act of torture (paragraph 60 of the judgment, as interpreted by the dissenting judges in paragraph 4 of their opinion).

[43] *Supra*, footnote 22.

[44] *Infra*, paras. 24 *et seq.*

2. Les ministres des affaires étrangères en exercice ne bénéficient d'aucune immunité de juridiction vis-à-vis des autres Etats lorsqu'ils sont accusés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité

24. S'agissant des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité, la Cour arrive à la conclusion suivante. Elle déclare qu'elle ne saurait déterminer l'existence, en droit international coutumier, d'une exception quelconque à la règle consacrant l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité des ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité (par. 58, al. 1, de l'arrêt).

Elle poursuit en observant que rien, dans les dispositions des instruments juridiques portant création des tribunaux pénaux internationaux relatives à l'immunité ou à la responsabilité pénale des personnes agissant à titre officiel, ne permet de conclure à l'existence d'une telle exception en droit international coutumier s'agissant des juridictions pénales nationales (par. 58, al. 2, de l'arrêt).

Elle conclut que ces immunités «demeurent opposables devant les tribunaux d'un Etat étranger, même lorsque ces tribunaux exercent une telle compétence sur la base de ces conventions» (fin du par. 59 de l'arrêt).

25. Je m'élève vivement contre ces conclusions. Tout d'abord, et comme je l'ai dit plus haut, la Cour se fonde sur une base erronée en supposant que le droit international coutumier reconnaît aux ministres des affaires étrangères en exercice une immunité de juridiction totale. Ce postulat, qui fausse toute la suite du raisonnement, est à l'origine d'une seconde méprise: afin de pondérer la règle postulée consacrant «l'immunité totale» en droit international coutumier, il faudrait prouver l'existence d'une seconde règle de droit international coutumier s'opposant à la première. Il faudrait également établir que le principe de l'obligation de rendre des comptes sur le plan international a été consacré par le droit international coutumier. La Cour conclut, sans avoir trouvé l'ombre d'une preuve confirmant l'existence d'une telle règle dans l'éventail limité des sources qu'elle examine[45], qu'il y a eu violation de la première règle, celle de l'immunité.

26. La Cour souligne qu'immunité de procédure pénale ne vaut pas impunité lorsqu'un ministre des affaires étrangères est accusé de crimes, quelle que soit leur gravité. Elle poursuit en faisant valoir deux

[45] Au paragraphe 58 de l'arrêt, la Cour fait uniquement référence aux instruments relatifs aux tribunaux pénaux *internationaux* (les statuts des tribunaux de Nuremberg et de Tokyo, les statuts des tribunaux pénaux *ad hoc* et le statut de Rome portant création d'une Cour pénale internationale). Mais il existe également d'autres instruments pertinents en l'espèce, et qui font référence à la compétence des juridictions *nationales*. Le meilleur exemple en est la loi n° 10 du Conseil de contrôle sur le châtiment des individus coupables de crimes de guerre, crimes contre la paix et crimes contre l'humanité, Berlin, 20 décembre 1945 (*Journal officiel du Conseil de contrôle pour l'Allemagne*, n° 3, Berlin, 31 janvier 1946). Voir également l'article 7 du projet de code de la Commission du droit international de 1996 sur les crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité.

2. Incumbent Foreign Ministers Are Not Immune from the Jurisdiction of Other States When Charged with War Crimes and Crimes against Humanity

24. On the subject of war crimes and crimes against humanity, the Court reaches the following decision: it holds that it is unable to decide that there exists under customary international law any form of exception to the rule according immunity from criminal process and inviolability to incumbent Ministers for Foreign Affairs, where they are suspected of having committed war crimes or crimes against humanity (Judgment, para. 58, first subparagraph).

It goes on by observing that there is nothing in the rules concerning the immunity or the criminal responsibility of persons having an official capacity contained in the legal instruments creating international criminal tribunals that enables it to find that such an exception exists under customary international law before national criminal tribunals (Judgment, para. 58, second subparagraph).

This immunity, it concludes, "remain[s] opposable before the courts of a foreign State, even where those courts exercise such a jurisdiction under these conventions" (Judgment, para. 59 *in fine*).

25. I strongly disagree with these propositions. To start with, as set out above, the Court starts from a flawed premise, assuming that incumbent Foreign Ministers enjoy full immunity from jurisdiction under customary international law. This premise taints the rest of the reasoning. It leads to another flaw in the reasoning: in order to "counterbalance" the postulated customary international law rule of "full immunity", there needs to be evidence of another customary international law rule that would negate the first rule. It would need to be established that the principle of international accountability has also reached the status of customary international law. The Court finds no evidence for the existence of such a rule in the limited sources it considers[45] and concludes that there is a violation of the first rule, the rule of immunity.

26. Immunity from criminal process, the International Court of Justice emphasizes, does not mean the impunity of a Foreign Minister for crimes that he may have committed, however serious they may be. It goes

[45] In paragraph 58 of the Judgment, the Court only refers to instruments that are relevant for *international* criminal tribunals (the statutes of the Nuremberg and the Tokyo tribunals, statutes of the *ad hoc* criminal tribunals and the Rome Statute for an International Criminal Court). But there are also other instruments that are of relevance, and that refer to the jurisdiction of *national* tribunals. A prominent example is Control Council Law No. 10, Punishment of Persons Guilty of War Crimes, Crimes against Peace and against Humanity, *Official Gazette of the Control Council for Germany*, No. 3, Berlin, 31 January 1946. See also Article 7 of the 1996 ILC Draft Code of Offences against the Peace and Security of Mankind.

arguments prouvant son adhésion à ce principe : *a)* elle opère une distinction entre l'immunité de juridiction, qui revêt un caractère procédural, et la responsabilité pénale, qui touche au fond du droit ; ainsi, l'immunité de juridiction ne saurait exonérer la personne qui en bénéficie de toute responsabilité pénale (par. 60 de l'arrêt) ; *b)* elle soutient que les immunités dont bénéficie en droit international un ministre ou un ancien ministre des affaires étrangères en exercice ne font pas obstacle à ce que leur responsabilité pénale soit recherchée dans quatre cas particuliers, qu'elle examine par la suite (par. 61 de l'arrêt).

Il est extrêmement regrettable de constater que cette conclusion réfute non seulement les arguments en faveur de l'obligation, au regard du droit pénal, de rendre compte de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, mais qu'en outre elle ne reconnaît pas la primauté des normes relevant de cette dernière catégorie. Je développerai ces deux points dans les alinéas *a)* et *b)* de cette section, ci-après, mais je souhaite auparavant émettre un commentaire général sur l'approche de la Cour.

27. La Cour a tort, non seulement d'un point de vue juridique, mais également pour une autre raison. Son approche générale pèche essentiellement par le fait qu'elle néglige toute l'évolution récente du droit international pénal moderne qui tend à instituer une obligation individuelle de rendre compte des crimes internationaux les plus graves. Certes, elle ne l'ignore pas totalement, mais elle se contente d'une approche extrêmement minimaliste, en adoptant une interprétation très réductrice des «clauses d'exclusion de l'immunité» figurant dans les instruments internationaux.

Ce principe est pourtant codifié dans diverses sources de droit, y compris les principes de Nuremberg[46] et l'article IV de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide[47]. Plusieurs résolu-

[46] Principes de droit international reconnus par le statut de Nuremberg, Genève, 29 juillet 1950, *Documents officiels de l'Assemblée générale, cinquième session, supplément n° 12*, Nations Unies, doc. A/1316 (1950).

[47] Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, Paris, 9 décembre 1948, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 78, p. 277. Voir aussi l'article 7 du statut de Nuremberg (statut du Tribunal militaire international, Londres, 8 août 1945, *Recueil des traités*, vol. 82, p. 279) ; article 6 de la charte de Tokyo (charte du Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient, Tokyo, 19 janvier 1946, *TIAS*, n° 1589) ; article (II) 4 de la loi n° 10 du Conseil de contrôle (loi n° 10 du Conseil de contrôle sur le châtiment des individus coupables de crimes de guerre, crimes contre la paix et crimes contre l'humanité, Berlin, 20 décembre 1945, *Journal officiel du Conseil de contrôle pour l'Allemagne*, n° 3, Berlin, 31 janvier 1946) ; paragraphe 2 de l'article 7 du statut du Tribunal pénal pour l'ex-Yougoslavie (statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, New York, 25 mai 1993, *ILM*, 1993, p. 1192) ; paragraphe 2 de l'article 6 du statut du Tribunal pénal pour le Rwanda (statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda, New York, 8 novembre 1994, *ILM*, 1994, p. 1598) ; article 7 du projet de code de la Commission du droit international des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité de 1996, Genève, 5 juillet 1996, *Annuaire de la Commission du droit international*, 1996, vol. II (2) ; article 27 du statut de Rome de la Cour pénale internationale, Rome, 17 juillet 1998, *ILM*, 1998, p. 999.

on by making two points showing its adherence to this principle: (*a*) jurisdictional immunity, being procedural in nature, is not the same as criminal responsibility, which is a question of substantive law and the person to whom jurisdictional immunity applies is not exonerated from all criminal responsibility (Judgment, para. 60); (*b*) immunities enjoyed by an incumbent Foreign Minister under international law do not represent a bar to criminal prosecution in four sets of circumstances, which the Court further examines (Judgment, para. 61).

This is a highly unsatisfactory rebuttal of the arguments in favour of international accountability for war crimes and crimes against humanity, which moreover disregards the higher order of the norms that belong to the latter category. I will address both points in subsections (*a*) and (*b*) of this section, below. Before doing so, I wish to make a general comment on the approach of the Court.

27. Apart from being wrong in law, the Court is wrong for another reason. The more fundamental problem lies in its general approach, that disregards the whole recent movement in modern international criminal law towards recognition of the principle of individual accountability for international core crimes. The Court does not completely ignore this, but it takes an extremely minimalist approach by adopting a very narrow interpretation of the "no immunity clauses" in international instruments.

Yet, there are many codifications of this principle in various sources of law, including the Nuremberg Principles[46] and Article IV of the Genocide Convention[47]. In addition, there are several United Nations resolu-

[46] Nuremberg Principles, Geneva, 29 July 1950, *Official Records of the General Assembly, Fifth Session, Supplement No. 12*, United Nations doc. A/1316 (1950).

[47] Convention on the Prevention and Suppression of the Crime of Genocide, Paris, 9 December 1948, *UNTS*, Vol. 78, p. 277. See also Art. 7 of the Nuremberg Charter (Charter of the International Military Tribunal, London, 8 August 1945, *UNTS*, Vol. 82, p. 279); Art. 6 of the Tokyo Charter (Charter of the Military Tribunal for the Far East, Tokyo, 19 January 1946, *TIAS*, No. 1589); Art. II (4) of the Control Council Law No. 10 (Control Council Law No. 10, Punishment of Persons Guilty of War Crimes, Crimes against Peace and against Humanity, Berlin, 20 December 1945, *Official Gazette of the Control Council for Germany*, No. 3, Berlin, 31 January 1946); Art. 7, para. 2, of the ICTY Statute (Statute of the International Tribunal for the Former Yugoslavia, New York, 25 May 1993, *ILM*, 1993, p. 1192); Art. 6, para. 2, of the ICTR Statute (Statute of the International Tribunal for Rwanda, New York, 8 November 1994, *ILM*, 1994, p. 1598); Art. 7 of the 1996 ILC Draft Code of Offences against the Peace and Security of Mankind (Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind, Geneva, 5 July 1996, *YILC* 1996, Vol. II (2)); and Art. 27 of the Rome Statute for an International Criminal Court (Statute of the International Criminal Court, Rome, 17 July 1998, *ILM*, 1998, p. 999).

tions[48] et rapports[49] de l'Organisation des Nations Unies sont en outre consacrés à la responsabilité internationale pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité.

Sur le plan de la doctrine juridique, les textes récents et spécialisés qui traitent de la compétence universelle sont extrêmement nombreux[50]. D'importantes sociétés savantes, dont l'International Law Association[51] et l'Institut de droit international[52], ont adopté des résolutions sur le sujet. De nouveaux groupes de réflexion, comme ceux des rédacteurs des «principes de Princeton»[53] et des «principes du Caire»[54], se sont exprimés sur la question. Des organisations de défense des droits de l'homme, telles que Amnesty International[55], Avocats sans frontières[56], Human

[48] Voir, par exemple: Sous-Commission des droits de l'homme, résolution 2000/24, *Rôle de la compétence universelle ou extraterritoriale dans l'action préventive contre l'impunité*, 18 août 2000, E/CN.4/SUB.2/RES/2000/24; Commission des droits de l'homme, résolution 2000/68, *Impunité*, 26 avril 2000, E/CN.4/RES/2000/68; Commission des droits de l'homme, résolution 2000/70, *Impunité*, 25 avril 2001, E/CN.4/RES/2000/70 (prenant note de la résolution 2000/24 de la sous-commission).

[49] Sous-Commission de la lutte contre les mesures discriminatoires et de la protection des minorités, *Administration de la justice et droits des détenus, question de l'impunité des auteurs de violations des droits de l'homme (droits civils et politiques), rapport final revisé préparé par M. Joinet, conformément à la décision de la sous-commission 1996/119* du 2 octobre 1997, E/CN.4/Sub.2/1997/20/Rev.1; Commission des droits de l'homme, *Droits civils et politiques, dont les questions de: l'indépendance du pouvoir judiciaire, l'administration de la justice, l'impunité, le droit à restitution, à indemnisation et à réadaptation des victimes de graves violations des droits de l'homme et des libertés fondamentales, rapport final du rapporteur spécial, M. M. Cherif Bassiouni, présenté conformément à la résolution 1999/33 de la commission*, E/CN.4/2000/62.

[50] Voir ci-après, la note 98.

[51] International Law Association (Committee on International Human Rights Law and Practice), *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences*, 2000.

[52] Voir aussi la résolution de Saint-Jacques-de-Compostelle du 13 septembre 1989 de l'Institut de droit international, commentée par G. Sperduti, «La protection des droits de l'homme et le principe de non-intervention dans les affaires intérieures des Etats. Rapport provisoire», *Annuaire de l'Institut de droit international*, session de Saint-Jacques-de-Compostelle, 1989, vol. 63, part. I, p. 309-351.

[53] Princeton Project on Universal Jurisdiction, *The Princeton Principles on Universal Jurisdiction*, 23 juillet 2001, avec un avant-propos de Mary Robinson, Commissaire pour les droits de l'homme des Nations Unies, www.princeton.edu/~lapa/unive_jur.pdf. Voir M. C. Bassiouni «Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice», *Virginia Journal of International Law*, 2001, vol. 42, p. 1-100.

[54] Africa Legal Aid (AFLA), *Preliminary Draft of the Cairo Guiding Principles on Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences: An African Perspective*, Le Caire, 31 juillet 2001, http://www.afla.unimaas.nl/en/act/univjurisd/preliminaryprinciples.htm.

[55] Amnesty International, *Universal Jurisdiction. The Duty of States to Enact and Implement Legislation*, septembre 2001, AI index IOR 53/2001.

[56] Avocats sans frontières, «Débat sur la loi relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire», avant-projet du 14 octobre 2001, disponible sur le site http://www.asf.be.

tions[48] and reports[49] on the subject of international accountability for war crimes and crimes against humanity.

In legal doctrine, there is a plethora of recent scholarly writings on the subject[50]. Major scholarly organizations, including the International Law Association[51] and the Institut de droit international have adopted resolutions[52] and newly established think tanks, such as the drafters of the "Princeton principles"[53] and of the "Cairo principles"[54] have made statements on the issue. Advocacy organizations, such as Amnesty International[55], Avocats sans Frontières[56], Human Rights Watch, The International Federation of Human Rights Leagues (FIDH) and the Interna-

[48] See, for example, Sub-Commission on Human Rights, res. 2000/24, *Role of Universal or Extraterritorial Competence in Preventive Action against Impunity*, 18 August 2000, E/CN.4/SUB.2/RES/2000/24; Commission on Human Rights, res. 2000/68, *Impunity*, 26 April 2000, E/CN.4/RES/2000/68; Commission on Human Rights, res. 2000/70, *Impunity*, 25 April 2001, E/CN.4/RES/2000/70 (taking note of Sub-Commission res. 2000/24).

[49] Sub-Commission on Prevention of Discrimination and Protection of Minorities, *The Administration of Justice and the Human Rights of Detainees, Question of the Impunity of Perpetrators of Human Rights Violations (Civil and Political), Revised final report prepared by Mr. Joinet pursuant to Sub-Commission decision 1996/119*, 2 October 1997, E/CN.4/Sub.2/1997/20/Rev.1; Commission on Human Rights, *Civil and Political Rights, Including the Questions of: Independence of the Judiciary, Administration of Justice, Impunity, the Right to Restitution, Compensation and Rehabilitation for Victims of Gross Violations of Human Rights and Fundamental Freedoms, Final report of the Special Rapporteur, Mr. M. Cherif Bassiouni, submitted in accordance with Commission res. 1999/33*, E/CN.4/2000/62.

[50] See *infra*, footnote 98.

[51] International Law Association (Committee on International Human Rights Law and Practice), *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences*, 2000.

[52] See also the Institut de droit international's Resolution of Santiago de Compostela, 13 September 1989, commented by G. Sperduti, "Protection of Human Rights and the Principle of Non-intervention in the Domestic Concerns of States. Rapport provisoire", *Yearbook of the Institute of International Law*, Session of Santiago de Compostela, 1989, Vol. 63, Part I, pp. 309-351.

[53] Princeton Project on Universal Jurisdiction, *The Princeton Principles on Universal Jurisdiction*, 23 July 2001, with a foreword by Mary Robinson, United Nations High Commissioner for Human Rights, http://www.princeton.edu/~lapa/unive_jur.pdf. See M. C. Bassiouni, "Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice", *Virginia Journal of International Law*, 2001, Vol. 42, pp. 1-100.

[54] Africa Legal Aid (AFLA), *Preliminary Draft of the Cairo Guiding Principles on Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences: An African Perspective*, Cairo, 31 July 2001, http://www.afla.unimaas.nl/en/act/univjurisd/preliminaryprinciples.htm.

[55] Amnesty International, *Universal Jurisdiction. The Duty of States to Enact and Implement Legislation*, September 2001, AI Index IOR 53/2001.

[56] Avocats sans frontières, "Débat sur la loi relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire", discussion paper of 14 October 2001, available on http://www.asf.be.

Rights Watch, la Fédération internationale des droits de l'homme (FIDH) et la Commission internationale de juristes[57], ont adopté des positions très claires à l'égard de la responsabilité internationale[58]. Ces initiatives peuvent être considérées comme traduisant l'opinion de la *société civile*, opinion dont le droit international coutumier en formation ne saurait faire aujourd'hui totalement abstraction. Les conventions internationales ont été plus d'une fois le fruit d'un processus lancé par des organisations de la société civile[59]. Parmi les exemples bien connus figurent : la convention de 1968 sur l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité et des crimes de guerre[60] qui, si l'on remonte à ses origines, est l'aboutissement d'une initiative de l'Association internationale de droit pénal ; la convention de 1984 contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, dont l'élaboration a probablement été motivée par la campagne contre la torture menée par Amnesty International ; le traité de 1997 pour l'interdiction des mines terrestres[61], auquel la campagne pour l'interdiction des mines terrestres a donné un élan extraordinaire[62] ; et, enfin, le statut de 1998 portant création de la Cour pénale internationale, dont la promotion a été assurée par une coalition d'organisations non gouvernementales.

28. La Cour ne tient aucun compte de ces évolutions et n'examine pas les sources de droit pertinentes. Elle adopte au contraire un mode de raisonnement formaliste en concluant d'emblée — et à tort — qu'il n'existe, en droit international coutumier, aucune exception à la règle consacrant l'immunité des ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés de crimes internationaux (par. 58 de l'arrêt). En adoptant cette approche, la Cour établit implicitement une hiérarchie entre les règles en matière

[57] K. Roth, « The Case for Universal Jurisdiction », *Foreign Affairs*, septembre/octobre 2001, réponse à un article écrit par un ancien ministre des affaires étrangères dans la même revue (Henry Kissinger, « The Pitfalls of Universal Jurisdiction », *Foreign Affairs*, juillet/août 2001).

[58] Voir le rapport de presse publié conjointement par Human Rights Watch, la Fédération internationale des droits de l'homme et la Commission internationale de juristes, « Rights Group Supports Belgium's Universal Jurisdiction Law », 16 novembre 2000, qui peut être consulté sur les sites http://www.hrw.org/press/2000/11/world-court.htm ou http://www.icj.org/press/press01/english/belgium11.htm. Voir aussi les efforts déployés par le comité international de la Croix-Rouge, en faveur de l'adoption d'instruments internationaux du droit international humanitaire et son soutien à leur mise en œuvre par les Etats (http://www.icrc.org/eng/advisory_service_ihl ; http://www.icrc.org/eng/ihl).

[59] M. C. Bassiouni, « Universal Jurisdiction for International Crimes : Historical Perspectives and Contemporary Practice », *Virginia Journal of International Law*, 2001, vol. 42, p. 92.

[60] Convention sur l'imprescriptibilité des crimes contre l'humanité et des crimes de guerre, New York, 26 novembre 1968, *ILM*, 1969, p. 68.

[61] Convention sur l'interdiction de l'emploi, du stockage, de la production et du transfert des mines antipersonnel et sur leur destruction, Oslo, 18 septembre 1997, *ILM*, 1997, p. 1507.

[62] La campagne internationale pour l'interdiction des mines terrestres est une coalition d'organisations non gouvernementales, dont les membres fondateurs sont Handicap International, Human Rights Watch, Medico International, Mines Advisory Group, Physicians for Human Rights et Vietnam Veterans of America Foundation.

tional Commission of Jurists[57], have taken clear positions on the subject of international accountability[58]. This may be seen as the opinion of *civil society*, an opinion that cannot be completely discounted in the formation of customary international law today. In several cases, civil society organizations have set in motion a process that ripened into international conventions[59]. Well-known examples are the 1968 Convention on the Non-Applicability of Statutory Limitations to War Crimes and Crimes against Humanity[60], which can be traced back to efforts of the International Association of Penal Law, the 1984 Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment, probably triggered by Amnesty International's Campaign against Torture, the 1997 Treaty banning landmines[61], to which the International Campaign to Ban Landmines gave a considerable impetus[62] and the 1998 Statute for the International Criminal Court, which was promoted by a coalition of non-governmental organizations.

28. The Court fails to acknowledge this development, and does not discuss the relevant sources. Instead, it adopts a formalistic reasoning, examining whether there is, under customary international law, an international crimes exception to the — wrongly postulated — rule of immunity for incumbent Ministers under customary international law (Judgment, para. 58). By adopting this approach, the Court implicitly establishes a hierarchy between the rules on immunity (protecting incumbent

[57] K. Roth, "The Case for Universal Jurisdiction", *Foreign Affairs*, September/October 2001, responding to an article written by an ex-Minister of Foreign Affairs in the same review (Henry Kissinger, "The Pitfalls of Universal Jurisdiction", *Foreign Affairs*, July/August 2001).

[58] See the joint Press Report of Human Rights Watch, the International Federation of Human Rights Leagues and the International Commission of Jurists, "Rights Group Supports Belgium's Universal Jurisdiction Law", 16 November 2000, available at http://www.hrw.org/press/2000/11/world-court.htm or http://www.icj.org/press/press01/english/belgium11.htm. See also the efforts of the International Committee of the Red Cross in promoting the adoption of international instruments on international humanitarian law and its support of national implementation efforts (http://www.icrc.org/eng/advisory_service.ihl; http://www.icrc.org/eng/ihl).

[59] M. C. Bassiouni, "Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice", *Virginia Journal of International Law*, 2001, Vol. 42, p. 92.

[60] Convention on the Non-Applicability of Statutory Limitations to War Crimes and Crimes against Humanity, New York, 26 November 1968, *ILM*, 1969, p. 68.

[61] Convention on the Prohibition of the Use, Stockpiling, Production and Transfer of Anti-personnel Mines and on Their Destruction, Oslo, 18 September 1997, *ILM*, 1997, p. 1507.

[62] The International Campaign to Ban Landmines (ICBL) is a coalition of non-governmental organizations, with Handicap International, Human Rights Watch, Medico International, Mines Advisory Group, Physicians for Human Rights and Vietnam Veterans of America Foundation as founding members.

d'immunité (qui protègent les ministres des affaires étrangères en exercice) et les règles en matière d'obligation internationale de rendre des comptes (qui veulent que toute accusation de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité portée à l'encontre de ministres des affaires étrangères en exercice fasse l'objet d'une enquête).

En élevant celles-là au rang de principes de droit international coutumier dans la première partie de son raisonnement, et en concluant dans la seconde partie que celles-ci n'ont pas le même statut, la Cour n'a pas besoin de s'attacher davantage à examiner le statut du principe de l'obligation de répondre de ses actes au regard du droit international. Par conséquent, elle laisse ce principe de côté. En revanche, d'autres juridictions, comme la Chambre des lords en l'affaire *Pinochet*[63] ou la Cour européenne des droits de l'homme en l'affaire *Al-Adsani*[64], se sont davantage interrogées sur la part qu'il conviendrait de faire, sur le plan normatif, entre les crimes internationaux relevant du *jus cogens* et les immunités.

Parmi les questions touchant à l'obligation internationale de rendre compte de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, la Cour internationale de Justice n'a pas répondu aux suivantes : cette obligation peut-elle être considérée comme un principe général de droit au sens de l'article 38 du Statut de la Cour ? La Cour, avant de conclure qu'il n'existait aucune exception aux immunités prévues par le droit international, même en cas de crimes internationaux, n'aurait-elle pas dû faire plus grand cas du fait que, bien souvent, des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité ont été considérés comme des crimes au regard du droit international coutumier[65] ? N'aurait-elle pas dû examiner la thèse des auteurs selon qui les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité sont des crimes relevant du *jus cogens*[66], ce qui, si tel est bien le cas, ne ferait que différencier davantage le statut des règles sanctionnant ces crimes de celui

[63] *R.* v. *Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 24 mars 1999, [1999] *All ER*, vol. 2, HL, p. 97.

[64] Voir l'affaire *Al-Adsani* ; Cour européenne des droits de l'homme, *Al-Adsani c. Royaume-Uni*, 21 novembre 2001 (http://www.echr.coe.int).

[65] Voir American Law Institute, *Restatement of the Law Third. The Foreign Relations Law of the United States*, v. 1, par. 404, commentaire ; M. C. Bassiouni, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999 ; T. Meron, *Human Rights and Humanitarian Norms as Customary Law*, 1989 ; T. Meron, « International Criminalization of Internal Atrocities », *American Journal of International Law*, 1995, vol. 89, p. 558 ; A. H. J. Swart, *De berechting van internationale misdrijven*, 1996, p. 7 ; Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, « Decision on the Defence Motion for Interlocutory Appeal on Jurisdiction », 2 octobre 1995, *Tadić*, par. 96-127 et 134 (article 3 commun).

[66] M. C. Bassiouni, « International Crimes : *Jus Cogens* and *Obligatio Erga Omnes* », *Law and Contemporary Problems*, 1996, vol. 59, n° 4, p. 63-74 ; M. C. Bassiouni, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999, p. 210-217 ; C. J. R. Dugard, Opinion en l'affaire *Bouterse*, par. 4.5.5, figurant sur le site http://www.icj.org/objectives/opinion.htm ; K. C. Randall, « Universal Jurisdiction under International Law », *Texas Law Review*, 1988, vol. 66, p. 829-832 ; Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, jugement du 10 décembre 1998, *Furundzija*, par. 153 (torture).

Foreign Ministers) and the rules on international accountability (calling for the investigation of charges against incumbent Foreign Ministers charged with war crimes and crimes against humanity).

By elevating the former rules to the level of customary international law in the first part of its reasoning, and finding that the latter have failed to reach the same status in the second part of its reasoning, the Court does not need to give further consideration to the status of the principle of international accountability under international law. As a result, the Court does not further examine the status of the principle of international accountability. Other courts, for example the House of Lords in the *Pinochet* case[63] and the European Court of Human Rights in the *Al-Adsani* case[64], have given more thought and consideration to the balancing of the relative normative status of international *jus cogens* crimes and immunities.

Questions concerning international accountability for war crimes and crimes against humanity and that were not addressed by the International Court of Justice include the following. Can international accountability for such crimes be considered to be a general principle of law in the sense of Article 38 of the Court's Statute? Should the Court, in reaching its conclusion that there is no international crimes exception to immunities under international law, not have given more consideration to the factor that war crimes and crimes against humanity have, by many, been considered to be customary international law crimes[65]? Should it not have considered the proposition of writers who suggest that war crimes and crimes against humanity are *jus cogens* crimes[66], which, if it were correct, would only enhance the contrast between the status of the rules punishing these crimes and the rules protecting suspects on the

[63] *R.* v. *Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 24 March 1999, [1999] 2 All ER 97, HL.

[64] *Al-Adsani* case: ECHR, *Al-Adsani* v. *United Kingdom*, 21 November 2001, http://www.echr.coe.int.

[65] See: American Law Institute, *Restatement of the Law Third. The Foreign Relations Law of the United States*, Vol. 1, para. 404, Comment; M. C. Bassiouni, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999; T. Meron, *Human Rights and Humanitarian Norms as Customary Law*, 1989; T. Meron, "International Criminalization of Internal Atrocities", 89 *AJIL*, 1995, p. 558; A. H. J. Swart, *De berechting van internationale misdrijven*, 1996, p. 7; ICTY, Decision on the Defence Motion for Interlocutory Appeal on Jurisdiction, 2 October 1995, *Tadic*, paras. 96-127 and 134 (common Article 3).

[66] M. C. Bassiouni, "International Crimes: *Jus Cogens* and *Obligatio Erga Omnes*", 59 *Law and Contemporary Problems*, 1996, Issue 4, pp. 63-74; M. C. Bassiouni, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999, pp. 210-217; C. J. R. Dugard, Opinion in: *Re Bouterse*, para. 4.5.5, to be consulted at: http://www.icj.org/objectives/opinion.htm; K. C. Randall, "Universal Jurisdiction under International Law", 66 *Texas Law Review*, 1988, pp. 829-832; ICTY, Judgment, 10 December 1998, *Furundzija*, para. 153 (torture).

des règles visant à protéger les suspects au titre des immunités reconnues aux ministres des affaires étrangères en exercice, qui, elles, ne font probablement pas partie du *jus cogens*[67] ?

Après ces observations liminaires de portée générale, j'examinerai plus particulièrement maintenant les deux affirmations de la Cour internationale de Justice évoquées plus haut, à savoir la distinction entre les défenses au fond et les exceptions de procédure et l'idée selon laquelle les immunités ne font pas obstacle à des poursuites pénales[68].

a) La distinction entre l'immunité en tant qu'exception de procédure et l'immunité en tant que défense au fond n'est pas pertinente en l'espèce

29. La distinction entre immunité de juridiction et responsabilité pénale existe certes dans tous les systèmes juridiques du monde, mais elle ne fonde en rien la thèse selon laquelle les ministres des affaires étrangères seraient à l'abri de poursuites engagées par d'autres Etats lorsqu'ils sont soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. La convention de 1948 sur le génocide[69], le projet de code de 1996 de la Commission du droit international sur les crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité[70], les statuts des tribunaux pénaux internationaux *ad hoc*[71] et le statut de Rome de la Cour pénale internationale[72] sont autant de sources qui confirment la proposition exprimée dans le troisième principe de Nuremberg[73], selon lequel :

> « Le fait que l'auteur d'un acte qui constitue un crime de droit international a agi en qualité de chef d'Etat ou de gouvernement ne dégage pas sa responsabilité en droit international. »

30. Le Congo soutient, dans ses pièces et plaidoiries, que ces sources n'ont trait qu'aux immunités de fond, et non aux immunités de procédure, et qu'elles ne prévoient par conséquent aucune exception au principe selon lequel les ministres des affaires étrangères en exercice jouissent

---

[67] Voir la conclusion du professeur J. Verhoeven dans le rapport de Vancouver pour l'Institut de droit international, cité ci-dessus à la note 19.

[68] Voir aussi, ci-dessus, par. 26.

[69] Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, Paris, 9 décembre 1948, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 78, p. 277.

[70] Projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité, Rapport de la Commission du droit international, 1996, Nations Unies, doc. A/51/10, p. 59.

[71] Statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, New York, 25 mai 1993, *ILM*, 1993, p. 1192 ; statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda, New York, 8 novembre 1994, *ILM*, 1994, p. 1598.

[72] Statut de Rome de la Cour pénale internationale, Rome, 17 juillet 1998, *ILM*, 1998, p. 999.

[73] Voir ci-dessus, la note 46.

ground of immunities for incumbent Foreign Ministers, which are probably not part of *jus cogens*[67].

Having made these general introductory observations, I will now turn to the two specific propositions of the International Court of Justice referred to above, i.e., the distinction between substantive and procedural defences and the idea that immunities are not a bar to prosecution[68].

(a) *The distinction between immunity as a procedural defence and immunity as a substantive defence is not relevant for the purposes of this dispute*

29. The distinction between jurisdictional immunity and criminal responsibility of course exists in all legal systems in the world, but is not an argument in support of the proposition that incumbent Foreign Ministers cannot be subject to the jurisdiction of other States when they are suspected of war crimes and crimes against humanity. There are a host of sources, including the 1948 Genocide Convention[69], the 1996 International Law Commission's Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind[70], the Statutes of the *ad hoc* international criminal tribunals[71] and the Rome Statute for an International Criminal Court[72]. All these sources confirm the proposition contained in the Principle 3 of the Nuremberg principles[73] which states:

> "The fact that a person who committed an act which constitutes a crime under international law acted as Head of State or responsible Government official does not relieve him from responsibility under international law."

30. The Congo argued that these sources only address substantive immunities, not procedural immunities and that therefore they offer no exception to the principle that incumbent Foreign Ministers are immune from the jurisdiction of other States. Although some authorities seem to

[67] See the conclusion of Professor J. Verhoeven in his Vancouver report for the Institut de droit international, *supra*, footnote 19, p. 70.

[68] See also *supra*, para. 26.

[69] Convention on the Prevention and Suppression of the Crime of Genocide, Paris, 9 December 1948, *UNTS*, Vol. 78, p. 277.

[70] Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind, Report of the International Law Commission, 1996, United Nations doc. A/51/10, p. 59.

[71] Statute of the International Tribunal for the former Yugoslavia, New York, 25 May 1993, *ILM*, 1993, p. 1192; Statute of the International Tribunal for Rwanda, 8 November 1994, *ILM*, 1994, p. 1598.

[72] Rome Statute of the International Criminal Court, Rome, 17 July 1998, *ILM*, 1998, p. 999.

[73] *Supra*, footnote 46.

d'une immunité de juridiction vis-à-vis des autres Etats. Certaines autorités semblent appuyer cette thèse[74], mais la plupart, y compris la Commission du droit international, ne font nullement référence à cette distinction, voire la rejettent.

31. Le troisième principe de Nuremberg (et ses codifications ultérieures) traite non pas de la question des immunités (procédurales ou substantielles), mais de *l'imputation* à des individus d'actes criminels. Les crimes internationaux ne sont, de fait, pas commis par des entités abstraites, mais par des individus qui, dans bien des cas, peuvent avoir agi au nom de l'Etat[75]. Sir Arthur Watts fait très justement observer que :

> « Les Etats sont des personnes morales artificielles : ils ne peuvent agir que par le biais de leurs institutions et organes, c'est-à-dire, en fin de compte, par le biais de leurs représentants et des individus agissant en leur nom. Il serait irréaliste et contraire aux principes élémentaires de la justice de n'attribuer qu'à l'Etat, entité impersonnelle, une conduite internationale si grave qu'elle soit entachée de « criminalité », et non aux individus qui ont ordonné ou adopté la conduite en question. »[76]

La question qui est au cœur du principe 3 est celle de la responsabilité individuelle en tant qu'elle s'oppose à la responsabilité étatique, et non celle du caractère procédural ou substantiel de la protection des représentants d'un gouvernement. Cela ne peut signifier qu'une chose : lorsque des crimes internationaux tels que des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité sont commis, l'immunité ne saurait faire obstacle à l'instruction desdits crimes ou aux poursuites de leur auteur. Peu importe que la procédure soit engagée à l'échelle nationale ou internationale.

32. L'article 7 du projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité de 1996[77] de la Commission du droit international, qui concerne les juridictions pénales nationales et internationales, confirme cette interprétation. Dans son commentaire, la Commission du droit international s'exprime ainsi :

> « L'absence de toute immunité de procédure permettant de se

[74] Voir par exemple le principe 5 de *The Princeton Principles on Universal Jurisdiction*. Le commentaire indique qu'« il existe toutefois une distinction extrêmement importante entre immunité « substantielle » et immunité « procédurale » », mais précise ensuite qu'« aucun de ces statuts [Nuremberg, Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie, Tribunal pénal international pour le Rwanda] ne traite la question de l'immunité de procédure », p. 48-51 *[traduction du Greffe]* (voir ci-dessus la note 53).

[75] Voir *Procès des grands criminels de guerre devant le Tribunal militaire international, Nuremberg, jugement*, vol. 22, p. 496 : « Ce sont des hommes, et non des entités abstraites, qui commettent les crimes dont la répression s'impose comme sanction du droit international. »

[76] A. Watts, « The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers », *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, vol. 247, p. 82. *[Traduction du Greffe.]*

[77] Voir aussi ci-dessus, par. 17.

support this view [74], most authorities do not mention the distinction at all and even reject it.

31. Principle 3 of the Nuremberg principles (and the subsequent codifications of this principle), in addition to addressing the issue of (procedural or substantive) immunities, deals with the *attribution* of criminal acts to individuals. International crimes are indeed not committed by abstract entities, but by individuals who, in many cases, may act on behalf of the State [75]. Sir Arthur Watts very pertinently writes:

> "States are artificial legal persons: they can only act through the institutions and agencies of the State, which means, ultimately, through its officials and other individuals acting on behalf of the State. For international conduct which is so serious as to be tainted with criminality to be regarded as attributable only to the impersonal State and not to the individuals who ordered or perpetrated it is both unrealistic and offensive to common notions of justice." [76]

At the heart of Principle 3 is the debate about individual versus State responsibility, not the discussion about the procedural or substantive nature of the protection for government officials. This can only mean that, where international crimes such as war crimes and crimes against humanity are concerned, immunity cannot block investigations or prosecutions to such crimes, regardless of whether such proceedings are brought before national or before international courts.

32. Article 7 of the International Law Commission's 1996 Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind [77], which is intended to apply to both national and international criminal courts, only confirms this interpretation. In its Commentary to this Article, the International Law Commission states:

> "The absence of any procedural immunity with respect to

[74] See, for example, Principle 5 of *The Princeton Principles on Universal Jurisdiction*. The Commentary states that "There is an extremely important distinction, however, between 'substantive' and 'procedural' immunity", but goes on by saying that "None of these statutes [Nuremberg, ICTY, ICTR] addresses the issue of procedural immunity", pp. 48-51 (*supra*, footnote 53).

[75] See the Judgment of the International Military Tribunal for the Trial of German Major War Criminals, *Nuremberg Trial Proceedings*, Vol. 22, p. 466, "Crimes against international law are committed by men, not by abstract entities, and only by punishing individuals who commit such crimes can the provisions of international law be enforced."

[76] A. Watts, "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1994, Vol. 247, p. 82.

[77] See also *supra*, para. 17.

soustraire aux poursuites ou au châtiment dans le cadre d'une procédure judiciaire appropriée constitue un corollaire essentiel de l'absence de toute immunité de fond ou de tout fait justificatif. Il serait paradoxal que l'intéressé ne puisse pas invoquer sa qualité officielle pour s'exonérer de sa responsabilité pénale, mais puisse l'invoquer pour se soustraire aux conséquences de cette responsabilité.»[78]

33. En concluant que les clauses d'exclusion de l'immunité prévues par les instruments internationaux pertinents n'ont trait qu'aux immunités de fond, et non aux immunités de procédure, la Cour internationale de Justice adopte une position purement doctrinale qui n'est fondée ni sur le droit international coutumier ou conventionnel, ni sur la pratique des Etats, et qui n'est pas étayée par l'opinion d'un nombre important d'auteurs; il est particulièrement regrettable qu'elle le fasse sans en indiquer les raisons.

b) La proposition de la Cour selon laquelle l'immunité ne conduirait pas nécessairement à l'impunité est erronée

34. J'examinerai à présent la proposition de la Cour selon laquelle les immunités de procédure dont, aux termes du droit international, bénéficie un ministre des affaires étrangères en exercice ne feraient pas obstacle à des poursuites pénales dans certaines circonstances, précisées par la Cour. Celle-ci relève quatre cas dans lesquels il est possible de poursuivre un ministre des affaires étrangères en exercice ou un ancien ministre des affaires étrangères en dépit des immunités que lui reconnaît le droit international coutumier: 1) il peut faire l'objet de poursuites dans son propre pays; 2) il peut être poursuivi par d'autres Etats si celui qu'il représente lève son immunité; 3) il peut être poursuivi lorsqu'il cesse ses fonctions de ministre des affaires étrangères; et 4) il peut être poursuivi par une juridiction internationale (par. 61 de l'arrêt).

La Cour a peut-être raison en théorie: immunité et impunité ne sont pas synonymes et les deux notions ne sauraient donc être confondues. En pratique toutefois, l'immunité conduit à une impunité de fait. Les quatre cas relevés par la Cour revêtent tous un caractère largement hypothétique.

35. Les poursuites visées dans les *deux premiers cas* supposent que l'Etat qui a nommé l'intéressé au poste de ministre des affaires étrangères soit disposé à instruire les allégations visant son ministre, à engager des poursuites devant les juridictions nationales ou à lever son immunité afin qu'un autre Etat puisse en faire autant.

Or, c'est justement là que réside le problème fondamental de l'impunité: lorsque les autorités nationales ne veulent ou ne peuvent pas mener

[78] Projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité, Rapport de la Commission du droit international, 1996, Nations Unies, doc. A/51/10, p. 59.

prosecution or punishment in appropriate judicial proceedings is an essential corollary of the absence of any substantive immunity or defence. It would be paradoxical to prevent an individual from invoking his official position to avoid responsibility for a crime only to permit him to invoke this same consideration to avoid the consequences of this responsibility."[78]

33. In adopting the view that the non-impunity clauses in the relevant international instruments only address substantive, not procedural immunities, the International Court of Justice has adopted a purely doctrinal proposition, which is not based on customary or conventional international law or on national practice and which is not supported by a substantial part of legal doctrine. It is particularly unfortunate that the International Court of Justice adopts this position without giving reasons.

(b) *The Court's proposition that immunity does not necessarily lead to impunity is wrong*

34. I now turn to the Court's proposition that immunities protecting an incumbent Foreign Minister under international law are not a bar to criminal prosecution in certain circumstances, which the Court enumerates. The Court mentions four cases where an incumbent or former Minister for Foreign Affairs can, despite his immunities under customary international law, be prosecuted: (1) he can be prosecuted in his own country; (2) he can be prosecuted in other States if the State whom he represents waives immunity; (3) he can be prosecuted after he ceases being a Minister for Foreign Affairs; and (4) he can be prosecuted before an international court (Judgment, para. 61).

In theory, the Court may be right: immunity and impunity are not synonymous and the two concepts should therefore not be conflated. In practice, however, immunity leads to *de facto* impunity. All four cases mentioned by the Court are highly hypothetical.

35. Prosecution in the *first two cases* presupposes a willingness of the State which appointed the person as a Foreign Minister to investigate and prosecute allegations against him domestically or to lift immunity in order to allow another State to do the same.

This, however, is the core of the problem of impunity: where national authorities are not willing or able to investigate or prosecute, the crime

[78] Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind, Report of the International Law Commission, 1996, United Nations doc. A/51/10, p. 41.

une enquête ou traduire l'accusé en justice, le crime reste impuni. Et c'est précisément ce qui s'est passé dans le cas de M. Yerodia. Le Congo a accusé la Belgique d'avoir exercé une compétence universelle dans une situation où la personne soupçonnée — un ministre des affaires étrangères en exercice — ne se trouvait pas sur son territoire, alors qu'en s'abstenant lui-même de poursuivre M. Yerodia, qui était pourtant présent sur le sol national, le Congo a enfreint les conventions de Genève et toute une série de résolutions de l'Organisation des Nations Unies allant dans le même sens[79].

Le Congo était donc mal fondé à accuser la Belgique d'exercer abusivement sa compétence universelle à l'encontre de M. Yerodia Ndombasi. Si le Congo avait agi comme il aurait dû le faire, c'est-à-dire s'il avait instruit les accusations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité pesant sur M. Yerodia à raison de faits qu'il lui était reproché d'avoir commis au Congo, la Belgique n'aurait pas été contrainte d'engager des poursuites. Cette dernière a indiqué à plusieurs reprises, et réaffirmé dans son exposé liminaire ainsi que dans sa déclaration finale devant la Cour[80], qu'elle avait tenté de transmettre le dossier aux autorités congolaises pour qu'elles procèdent elles-mêmes à une enquête et à des poursuites. Le Congo ne dit nulle part qu'il a enquêté sur les accusations de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité portées à l'encontre de M. Yerodia. Le conseil du Congo a même estimé que l'initiative de la Belgique constituait, pour comble, une pression indue à son endroit[81].

Le Congo n'avait pas «les mains propres» lorsqu'il s'est présenté devant la Cour[82]. En reprochant à la Belgique d'avoir instruit des allégations de crimes internationaux et engagé des poursuites, ce qu'il était lui-même tenu de faire, le Congo fait preuve de mauvaise foi. Il prétend que la Belgique l'a offensé et lui a fait subir un préjudice moral, insinuant que l'exercice par celle-ci d'une «compétence universelle excessive» (par. 42 de l'arrêt) était incompatible avec sa dignité. Cependant, comme le faisait observer sir Hersch Lauterpacht en 1951, invoquer l'immunité

[79] Voir ci-dessus, les notes 48 et 49.

[80] CR 2001/8, par. 5; CR 2001/11, par. 3 et 11.

[81] CR 2001/10, p. 7.

[82] G. Fitzmaurice, «The General Principles of International Law Considered from the Standpoint of the Rule of Law», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1957, vol. 92, p. 119:

> «Qui demande réparation en équité doit avoir les mains propres.» Ainsi, un Etat qui se rend coupable d'une conduite illicite peut être privé du nécessaire *locus standi in judicio* l'autorisant à se plaindre d'actes illicites correspondants d'autres Etats, en particulier si ces actes résultent des siens ou visent à répliquer aux siens — en d'autres termes s'ils ont été provoqués par lui-même.» *[Traduction du Greffe.]*

Voir aussi S. M. Schwebel, «Clean Hands in the Court», dans l'ouvrage de E. Brown Weiss *et al.* (dir. publ.), *The World Bank. International Financial Institutions and the Development of International Law*, 1999, p. 74-78, et l'affaire des *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique)*, *fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, opinion dissidente de M. Schwebel, p. 382-384 et 392-394.

goes unpunished. And this is precisely what happened in the case of Mr. Yerodia. The Congo accused Belgium of exercising universal jurisdiction *in absentia* against an incumbent Foreign Minister, but it had itself omitted to exercise its jurisdiction *in presentia* in the case of Mr. Yerodia, thus infringing the Geneva Conventions and not complying with a host of United Nations resolutions to this effect[79].

The Congo was ill placed when accusing Belgium of exercising universal jurisdiction in the case of Mr. Yerodia. If the Congo had acted appropriately, by investigating charges of war crimes and crimes against humanity allegedly committed by Mr. Yerodia in the Congo, there would have been no need for Belgium to proceed with the case. Belgium repeatedly declared, and again emphasized in its opening and closing statements[80] before the Court, that it had tried to transfer the dossier to the Congo, in order to have the case investigated and prosecuted by the authorities of the Congo. Nowhere does the Congo mention that it has investigated the allegations of war crimes and crimes against humanity against Mr. Yerodia. Counsel for the Congo even perceived this Belgian initiative as an improper pressure on the Congo[81], as if it were adding insult to injury.

The Congo did not come to the Court with clean hands[82]. In blaming Belgium for investigating and prosecuting allegations of international crimes that it was obliged to investigate and prosecute itself, the Congo acts in bad faith. It pretends to be offended and morally injured by Belgium by suggesting that Belgium's exercise of "excessive universal jurisdiction" (Judgment, para. 42) was incompatible with its dignity. However, as Sir Hersch Lauterpacht observed in 1951, "the dignity of a foreign state may suffer more from an appeal to immunity than from a

[79] *Supra*, footnotes 48 and 49.

[80] CR 2001/8, para. 5; CR 2001/11, paras. 3 and 11.

[81] CR 2001/10, p. 7.

[82] G. Fitzmaurice, "The General Principles of International Law Considered from the Standpoint of the Rule of Law", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1957, Vol. 92, p. 119 writes:

> "'He who comes to equity for relief must come with clean hands.' Thus a State which is guilty of illegal conduct may be deprived of the necessary *locus standi in judicio* for complaining of corresponding illegalities on the part of other States, especially if these were consequential on or were embarked upon in order to counter its own illegality — in short were provoked by it."

See also S. M. Schwebel, "Clean Hands in the Court", in E. Brown Weiss *et al.* (eds.), *The World Bank, International Financial Institutions, and the Development of International Law*, 1999, pp. 74-78, and *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1986*, dissenting opinion of Judge Schwebel, pp. 382-384 and 392-394.

peut être plus préjudiciable à la dignité d'un Etat que la non-invocation de celle-ci[83]. La Cour internationale de Justice aurait au moins dû indiquer clairement qu'il revenait au Congo de connaître lui-même de l'affaire.

36. Le *troisième cas* relevé par la Cour, qui fait valoir que l'immunité n'est pas nécessairement synonyme d'impunité, est celui où l'intéressé cesse d'occuper la fonction de ministre des affaires étrangères (par. 61 de l'arrêt, «En troisième lieu»). Dans ce cas, il ne bénéficiera plus des immunités de juridiction que lui accordait le droit international dans les autres Etats. La Cour ajoute que l'immunité totale ne peut dans ce cas être levée que pour des actes «accomplis avant ou après la période pendant laquelle il [le ministre des affaires étrangères] a occupé ces fonctions». Pour ce qui est des actes commis alors que le ministre des affaires étrangères était en exercice, l'immunité ne peut être levée «qu'au titre d'actes qui, bien qu'accomplis durant cette période, l'ont été à titre privé». La Cour ne se prononce pas sur la question de savoir si les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité relèvent de cette catégorie[84].

Il est extrêmement regrettable que la Cour internationale de Justice n'ait pas nuancé cette déclaration[85], comme la Chambre des lords l'avait fait en l'affaire *Pinochet*. Elle aurait pu — et aurait même dû — ajouter que les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité ne tombent jamais dans cette catégorie. Certains crimes de droit international (par exemple certains actes de génocide et d'agression) ne peuvent être commis, pour des raisons d'ordre pratique, qu'avec des moyens dont seul un Etat peut disposer et dans le cadre d'une politique adoptée par lui — en d'autres termes, vus sous cet angle, ces actes ne peuvent être que des actes «officiels». L'immunité ne devrait jamais s'appliquer aux crimes au regard du droit international, que ce soit devant des juridictions internationales ou nationales. Je souscris pleinement à la déclaration de lord Steyn, qui faisait observer dans la première affaire *Pinochet*:

> «Il en découle donc que l'ordre donné par Hitler de recourir à la «solution finale» doit être considéré comme un acte accompli à titre officiel dans le cadre de ses fonctions de chef d'Etat. Voilà où conduit inexorablement le raisonnement de la Cour d'appel.»[86]

La Cour internationale de Justice aurait dû dire clairement que son

---

[83] H. Lauterpacht, «The Problem of Jurisdictional Immunities of Foreign States», *BYBIL*, 1951, vol. 28, p. 232. La formulation utilisée en anglais par sir Hersch est la suivante: «the dignity of a foreign state may suffer more from an appeal to immunity than from a denial of it».

[84] Voir également le paragraphe 55 de l'arrêt, dans lequel la Cour fait valoir que, compte tenu de cette «immunité totale» (par. 54), il n'est pas possible d'opérer de distinction entre les actes accomplis par un ministre des affaires étrangères à titre «officiel» et ceux qui l'auraient été à titre «privé».

[85] Voir ci-dessus, les notes 12 et 13.

[86] *R.* v. *Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 25 novembre 1998, [1998] *All ER*, vol. 4, p. 945.

denial of it"[83]. The International Court of Justice should at least have made it explicit that the Congo should have taken up the matter itself.

36. The *third case* mentioned by the Court in support of its proposition that immunity does not necessarily lead to impunity is where the person has ceased to be a Foreign Minister (Judgment, para. 61, "Thirdly"). In that case, he or she will no longer enjoy all of the immunities accorded by international law in other States. The Court adds that the lifting of full immunity, in this case, is only for "acts committed prior or subsequent to his or her period of office". For acts committed during that period of office, immunity is only lifted "for acts committed during that period of office in a private capacity". Whether war crimes and crimes against humanity fall into this category the Court does not say[84].

It is highly regrettable that the International Court of Justice has not, like the House of Lords in the *Pinochet* case, qualified this statement[85]. It could and indeed should have added that war crimes and crimes against humanity can never fall into this category. Some crimes under international law (e.g., certain acts of genocide and of aggression) can, for practical purposes, only be committed with the means and mechanisms of a State and as part of a State policy. They cannot, from that perspective, be anything other than "official" acts. Immunity should never apply to crimes under international law, neither before international courts nor national courts. I am in full agreement with the statement of Lord Steyn in the first *Pinochet* case, where he observed that:

> "It follows that when Hitler ordered the 'final solution' his act must be regarded as an official act deriving from the exercise of his functions as Head of State. That is where the reasoning of the Divisional Court inexorably leads."[86]

The International Court of Justice should have made it clearer that its

[83] H. Lauterpacht, "The Problem of Jurisdictional Immunities of Foreign States", 28 *BYBIL*, 1951, p. 232.

[84] See also paragraph 55 of the Judgment, where the Court says that, from the perspective of his "full immunity", no distinction can be drawn between acts performed by a Minister for Foreign Affairs in an "official capacity" and those claimed to have been performed in a "private capacity".

[85] See *supra*, footnotes 12 and 13.

[86] *R. v. Bow Street Metropolitan Stipendiary Magistrate and Others*, ex parte *Pinochet Ugarte*, 25 November 1998, [1998] 4 All ER 897, p. 945.

arrêt ne saurait en aucun cas conduire à une telle conclusion et que de tels actes ne pourront jamais être couverts par une quelconque immunité.

37. Le *quatrième cas* d'exception au principe de l'immunité envisagé par la Cour est celui où les ministres des affaires étrangères — anciens ou actuels — peuvent faire l'objet de poursuites pénales «devant certaines juridictions pénales internationales dès lors que celles-ci sont compétentes» (par. 61 de l'arrêt, «En quatrième lieu»).

La Cour surestime grandement la marge de manœuvre d'une juridiction pénale internationale dans les cas où l'Etat sur le territoire duquel les crimes ont été commis, ou dont un ressortissant en est l'auteur présumé, est peu enclin à poursuivre. Les tribunaux pénaux internationaux actuels n'auraient compétence pour connaître d'affaires impliquant des ministres des affaires étrangères en exercice accusés d'avoir commis des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité que dans la mesure où ces affaires relèveraient spécifiquement de leur ressort, comme le conflit en ex-Yougoslavie ou le conflit au Rwanda.

La compétence de la Cour pénale internationale, établie par le statut de Rome, est en outre subordonnée au principe de la complémentarité: lorsque devront être jugées des affaires mettant en jeu des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité, cette responsabilité incombera en premier lieu aux Etats. La Cour pénale internationale ne pourra connaître de ces affaires que lorsque les «Etats compétents» ne voudront ou ne pourront véritablement mener à bien l'instruction et les poursuites (art. 17).

Mais même si l'Etat en cause fait preuve de bonne volonté, la Cour pénale internationale, tout comme les tribunaux internationaux *ad hoc*, ne sera pas en mesure de juger *tous* les crimes relevant de sa compétence. Elle n'en aura pas la capacité, et il faudra toujours que des Etats instruisent les affaires de graves crimes internationaux et qu'ils en poursuivent les auteurs[87]. Par Etats, il convient d'entendre, mais ce n'est pas exclusif, les Etats nationaux et territoriaux. Il y aura toujours besoin d'Etats tiers pour instruire et poursuivre, à plus forte raison lorsque l'on se trouvera en présence d'un simulacre de procès (*sham trial*)[88].

La Cour pénale internationale ne pourra pas juger *tous* les crimes internationaux. Elle ne sera compétente que pour connaître d'affaires nées de comportements criminels intervenus *après* l'entrée en vigueur du statut de Rome. En outre, la question de savoir si certains actes de terrorisme international ou certaines violations graves des droits de l'homme perpétrées dans des conflits armés nationaux relèveront de la compétence de la Cour n'a pas encore été tranchée. M. Tomuschat a fait très justement observer que ce serait commettre une «erreur fatale» que de postuler

[87] Voir par exemple le procès de quatre ressortissants rwandais par un tribunal pénal de Bruxelles: Cour d'assises de l'arrondissement administratif de Bruxelles-capitale, arrêt du 8 juin 2001, non publié.

[88] Voir aussi ci-après, par. 65.

Judgment can never lead to this conclusion and that such acts can never be covered by immunity.

37. The *fourth case* of "non-impunity" envisaged by the Court is that incumbent or former Foreign Ministers can be prosecuted before "certain international criminal courts, where they have jurisdiction" (Judgment, para. 61, "Fourthly").

The Court grossly overestimates the role an international criminal court can play in cases where the State on whose territory the crimes were committed or whose national is suspected of the crime are not willing to prosecute. The current *ad hoc* international criminal tribunals would only have jurisdiction over incumbent Foreign Ministers accused of war crimes and crimes against humanity in so far as the charges would emerge from a situation for which they are competent, i.e., the conflict in the former Yugoslavia and the conflict in Rwanda.

The jurisdiction of an International Criminal Court, set up by the Rome Statute, is moreover conditioned by the principle of complementarity: primary responsibility for adjudicating war crimes and crimes against humanity lies with the States. The International Criminal Court will only be able to act if States which have jurisdiction are unwilling or unable genuinely to carry out investigation or prosecution (Art. 17).

And even where such willingness exists, the International Criminal Court, like the *ad hoc* international tribunals, will not be able to deal with *all* crimes that come under its jurisdiction. The International Criminal Court will not have the capacity for that, and there will always be a need for States to investigate and prosecute core crimes[57]. These States include, but are not limited to, national and territorial States. Especially in the case of sham trials, there will still be a need for third States to investigate and prosecute[58].

Not *all* international crimes will be justiciable before the permanent International Criminal Court. It will only be competent to try cases arising from criminal behaviour occurring *after* the entry into force of the Rome Statute. In addition, there is uncertainty as to whether certain acts of international terrorism or certain gross human rights violations in non-international armed conflicts would come under the jurisdiction of the Court. Professor Tomuschat has rightly observed that it would be a "fatal mistake" to assert that, in the absence of an international criminal

[57] See for example the trial of four Rwandan citizens by a Criminal Court in Brussels: Cour d'assises de l'arrondissement administratif de Bruxelles-capitale, arrêt du 8 juin 2001, not published.

[58] See also *infra*, para. 65.

que, en l'absence d'une juridiction internationale compétente, les chefs d'Etat et ministres des affaires étrangères soupçonnés de certains crimes ne peuvent être traduits en justice que dans leurs propres pays et nulle part ailleurs[89].

38. J'en conclus que les arguments fournis par la Cour internationale de Justice pour étayer sa thèse selon laquelle l'immunité n'est pas nécessairement, de fait, synonyme d'impunité ne sont nullement convaincants.

3. *Conclusion*

39. Ma conclusion générale sur la question de l'immunité[90] est la suivante: si un ministre des affaires étrangères en exercice bénéficie bien d'immunités, celles-ci ne trouvent pas leur origine dans le droit international coutumier mais relèvent tout au plus de la courtoisie internationale. Ces immunités ne sont certainement pas «totales» ou absolues et ne sauraient s'appliquer en cas de crimes de guerre ou de crimes contre l'humanité.

III. La compétence universelle

40. Initialement, lorsque le Congo a déposé, en 2000, sa demande en indication de mesure conservatoire, le différend portait sur deux points: *a)* celui de la *compétence universelle* en matière de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité; et *b)* celui des *immunités* accordées aux ministres des affaires étrangères en exercice accusés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité (voir par. 1 et 42 de l'arrêt). Au cours de la procédure sur le fond, en 2001, le Congo a restreint le différend à la seule seconde question (voir par. 10-12 de l'arrêt), sans objection de la Belgique, qui a même prié la Cour de ne pas statuer *ultra petita* (par. 41 de l'arrêt). En conséquence, la Cour ne pouvait se prononcer sur la question de la compétence universelle en général.

41. Pour des raisons qui leur sont propres, les Parties ont ainsi invité la Cour internationale de Justice à simplifier sa décision et à statuer sur la question de l'immunité de juridiction seulement. La Cour, tout en reconnaissant que, d'un point de vue logique, elle ne saurait traiter de la seconde question qu'après s'être prononcée sur la première, a néanmoins décidé de n'examiner que celle-là. Elle le fait en supposant, pour les besoins de son raisonnement, que la Belgique était compétente, au plan du droit international, pour émettre et diffuser le mandat d'arrêt (par. 45 de l'arrêt *in fine*).

[89] Intervention de M. C. Tomuschat, lors de la réunion de l'Institut de droit international, à Vancouver, en août 2001, qui formule des observations sur le projet de résolution relative aux immunités de juridiction et d'exécution des chefs d'Etat et de gouvernement en droit international, et donne l'exemple du dictateur iraquien Saddam Hussein; rapport de la 13e commission de l'Institut de droit international, Vancouver, 2001, p. 94; voir également ci-dessus la note 19 et le texte correspondant.

[90] Sur la question de l'inviolabilité, voir ci-après par. 75.

court having jurisdiction. Heads of State and Foreign Ministers suspected of such crimes would only be justiciable in their own States, and nowhere else[59].

38. My conclusion on this point is the following: the Court's arguments in support of its proposition that immunity does not, in fact, amount to impunity, are very unconvincing.

3. *Conclusion*

39. My general conclusion on the question of immunity[60] is as follows: the immunity of an incumbent Minister for Foreign Affairs, if any, is not based on customary international law but at most on international comity. It certainly is not "full" or absolute and does not apply to war crimes and crimes against humanity.

III. Universal Jurisdiction

40. Initially, when the Congo introduced its request for the indication of a provisional measure in 2000, the dispute addressed two questions: (*a*) *universal jurisdiction* for war crimes and crimes against humanity; and (*b*) *immunities* for incumbent Foreign Ministers charged with such crimes (see Judgment, paras. 1 and 42). In the proceedings on the merits in 2001, the Congo reduced its case to the second point only (see Judgment, paras. 10-12), with no objection from Belgium, which even asked the Court not to judge *ultra petita* (Judgment, para. 41). The Court could, for that reason, not have made a ruling on the question of universal jurisdiction in general.

41. For their own reasons, the Parties thus invited the International Court of Justice to short-cut its decision and to address the question of the immunity from jurisdiction only. The Court, conceding that, as a matter of logic, the second ground should be addressed only once there has been a determination in respect of the first, nevertheless decided to address the second question only. It addressed this question assuming, for the purposes of its reasoning, that Belgium had jurisdiction under international law to issue and circulate the arrest warrant (Judgment, para. 46 *in fine*).

[59] C. Tomuschat, Intervention at the Institut de droit international's meeting in Vancouver, August 2001, commenting on the draft resolution on Immunities from Jurisdiction and Execution of Heads of State and of Government in International Law, and giving the example of Iraqi dictator Saddam Hussein: Report of the 13th Commission of the Institut de droit international, Vancouver, 2001, p. 94; see further *supra*, footnote 19 and corresponding text.

[60] On the subject of inviolability, see *infra*, para. 75.

42. Même si les Parties n'ont pas demandé un arrêt sur l'ensemble des points soulevés par l'affaire, elles n'en ont pas moins développé des arguments détaillés sur la question de la compétence (universelle). La Cour internationale de Justice, quoiqu'elle n'ait pas été priée de statuer sur ce point dans son dispositif, aurait toutefois pu et dû l'aborder dans sa motivation. Elle se contente de faire observer que «la compétence n'implique pas l'absence d'immunité et [que] l'absence d'immunité n'implique pas la compétence» (par. 59 de l'arrêt, première phrase), et poursuit en observant que, si les conventions qui imposent aux Etats des obligations de poursuite ou d'extradition «leur ont fait par suite obligation d'étendre leur compétence juridictionnelle, cette extension de compétence ne porte en rien atteinte aux immunités résultant du droit international coutumier, et notamment aux immunités des ministres des affaires étrangères» (par. 59 de l'arrêt, deuxième phrase).

En adoptant cette perspective très restrictive, la Cour ne prend encore une fois pas la peine d'examiner les instruments donnant effet au principe de l'obligation internationale de rendre compte de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité. Pourtant, la plupart des arguments invoqués en l'espèce par les deux Parties reposaient sur ces instruments. En éludant totalement la question de la compétence (universelle), la Cour ne s'est pas prononcée sur ces arguments et a laissé ces questions sans réponse. Je souhaite les examiner ici brièvement.

43. Le Congo a accusé la Belgique d'avoir «[exercé] une compétence universelle *excessive*» dans la mesure où, outre le fait qu'elle enfreint les règles établies en matière d'immunités internationales, la législation belge sur la compétence universelle peut être appliquée indépendamment de la présence de l'auteur de l'infraction sur le territoire national (par. 42 de l'arrêt; les italiques sont de moi). Cette faculté est prévue par l'article 7 de la loi belge relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire (ci-après dénommée loi belge de 1993/1999)[*]. Le

[*] Loi du 16 juin 1993 relative à la répression des violations graves de droit international humanitaire, *Moniteur belge*, 5 août 1993, modifiée par la loi du 10 février 1999, *Moniteur belge*, 23 mars 1999; une traduction anglaise a été publiée dans *ILM*, 1999, p. 921-925. Voir d'une manière générale: A. Andries, C. Van den Wyngaert, E. David et J. Verhaegen, «Commentaire de la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire», *Rev. dr. pén.*, 1994, p. 1314-1354; E. David, «La loi belge sur les crimes de droit international humanitaire», *RBDI*, 1995, vol. 28, p. 660-684; P. d'Argent, «La loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire», *Journal des tribunaux*, 1999, vol. 118, p. 549-555; L. Reydams, «Universal Jurisdiction over Atrocities in Rwanda: Theory and Practice», *European Journal of Crime, Criminal Law and Criminal Justice*, 1996, p. 18-47; D. Vandermeersch, «La répression en droit belge des crimes de droit international», *RIDP*, 1997, vol. 68, p. 1093-1135; D. Vandermeersch, «Les poursuites et le jugement des infractions de droit international humanitaire en droit belge», dans H. D. Bosly *et al.*, *Actualité du droit international humanitaire*, 2001, p. 125-146; J. Verhoeven, «Vers un ordre répressif universel? Quelques observations», *Annuaire français de droit international*, 1999, p. 55-71.

42. While the Parties did not request a general ruling, they nevertheless developed extensive arguments on the subject of (universal) jurisdiction. The International Court of Justice, though it was not asked to rule on this point in its *dispositif*, could and should nevertheless have addressed this question as part of its reasoning. It confines itself to observing "jurisdiction does not imply absence of immunity, while absence of immunity does not imply jurisdiction" (Judgment, para. 59, first sentence). It goes on by observing that various international conventions impose an obligation on States either to extradite or to prosecute, "requiring them to extend their criminal jurisdiction", but immediately adds that "such extension of jurisdiction in no way affects immunities under customary international law, including those of Ministers for Foreign Affairs" (Judgment, para. 59, second sentence).

Adopting this narrow perspective, the Court does, again, not need to look at instruments giving effect to the principle of international accountability for war crimes and crimes against humanity. Yet most of the arguments of either Party to this dispute were based on these instruments. By not touching the subject of (universal) jurisdiction at all, the Court did not reply to these arguments and leaves the questions unanswered. I wish to briefly address them here.

43. The Congo accused Belgium of the "exercise of an *excessive* universal jurisdiction" (Judgment, para. 42; emphasis added) because, apart from infringing the rules on international immunities, Belgium's legislation on universal jurisdiction can be applied regardless of the presence of the offender on Belgian territory. This flows from Article 7 of the Belgian Act concerning the Punishment of Grave Breaches of International Humanitarian Law (hereinafter 1993/1999 Act)[91]. The Congo found that this was excessive because Belgium in fact exercised its jurisdiction *in*

[91] Loi du 16 juin 1993 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire, *Moniteur belge*, 5 August 1993, as amended by Loi du 10 février 1999, *Moniteur belge*, 23 March 1999; an English translation has been published in *ILM*, 1999, pp. 922-925. See generally: A. Andries, C. Van den Wyngaert, E. David, and J. Verhaegen, "Commentaire de la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des infractions graves du droit international humanitaire", *Rev. dr. pén.*, 1994, pp. 1114-1184; E. David, "La loi belge sur les crimes de guerre", 28 *RBDI*, 1995, pp. 668-684; P. d'Argent, "La loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire", 118 *Journal des tribunaux*, 1999, pp. 549-555; L. Reydams, "Universal Jurisdiction over Atrocities in Rwanda: Theory and Practice", *European Journal of Crime, Criminal Law and Criminal Justice*, 1996, pp. 18-47; D. Vandermeersch, "La répression en droit belge des crimes de droit international", 68 *RIDP*, 1997, pp. 1093-1135; D. Vandermeersch, "Les poursuites et le jugement des infractions de droit international humanitaire en droit belge", in D. H. Bosly *et al.*, *Actualité du droit international humanitaire*, 2001, pp. 123-180; J. Verhoeven, "Vers un ordre répressif universel? Quelques observations", *Annuaire français de droit international*, 1999, pp. 55-71.

Congo a vu là un excès dans la mesure où la Belgique, en émettant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 en l'absence de M. Yerodia, avait en fait exercé cette compétence par défaut.

La Belgique a répondu à cette accusation en affirmant qu'elle était fondée à exercer sa compétence en l'espèce dans la mesure où le droit international n'interdit pas aux Etats d'exercer une compétence extraterritoriale pour les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité; au contraire, elle les y encourage.

44. Il n'existe pas de définition communement admise de la compétence universelle dans le droit international conventionnel ou coutumier. Les Etats qui ont intégré ce principe dans leur législation nationale l'ont fait de manière très différente les uns des autres[92]. Il existe maints exemples de cas où des Etats exercent une compétence extraterritoriale pour des crimes tels que des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité et la torture, mais leur intervention repose sur d'autres bases juridictionnelles, telles que la nationalité de la victime. Un exemple éminent est l'affaire *Eichmann*, où la Cour a fondé sa compétence non sur la compétence universelle mais sur la personnalité passive[93]. Dans l'affaire *Pinochet* en Espagne, un point de rattachement important était la nationalité espagnole de certaines victimes[94]. De même, dans le cas de M. Yerodia, certaines victimes étaient de nationalité belge[95], bien qu'il ne semble pas que des ressortissants belges[96]

[92] Pour une étude de l'application, dans différents pays, du principe de la compétence universelle pour les crimes internationaux, voir notamment Amnesty International, *Universal Jurisdiction. The Duty of States to Enact and Implement Legislation*, septembre 2001 (AI Index IOR 53/2001); International Law Association (Committee on International Human Rights Law and Practice), *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences*, annexe, 2000; Redress, *Universal Jurisdiction in Europe. Criminal Prosecutions in Europe since 1990 for War Crimes, Crimes against Humanity, Torture and Genocide*, 30 juin 1999; http://www.redress.org/impact.html; voir aussi «Crimes internationaux et juridictions nationales», Presses universitaires de France (sous presse).

[93] *Attorney-General of the Government of Israel* v. *Eichmann*, *ILR*, 1961, vol. 36, p. 5. Voir aussi *U.S.* v. *Yunis* (n° 2), District Court, DC, 12 février 1988, *ILR*, 1990, vol. 82, p. 343; Court of Appeals, DC, 29 janvier 1991, *ILM*, 1991, vol. 3, p. 403.

[94] *Audiencia Nacional, Auto de la Sala de lo Penal de la Audiencia Nacional reconociendo la jurisdicción de España para conocer de los crímenes de genocidio y terrorismo cometidos durante la dictadura chilena*, 5 novembre 1998, http://www.derechos.org/nizkor/chile/juicio/audi.html. Voir aussi M. Marquez Carrasco et J. A. Fernandez, «Spanish National Court, Criminal Division (Plenary Session), Case 19/97, 4 Nov. 1998, Case 1/98, 5 Nov. 1998», *AJIL*, 1999, p. 690-696.

[95] CR 2001/8, p. 16.

[96] Une certaine confusion est apparue à propos de la différence entre la notion de «victime» et celle de «partie civile». Le droit belge ne connaît pas d'*actio popularis*; la constitution de partie civile est seulement ouverte aux victimes de l'infraction pénale et à leurs ayants droit. Voir C. Van den Wyngaert, «Belgium», dans C. Van den Wyngaert (sous la dir. publ.), *Criminal Procedure Systems in the Member States of the European Communities*, 1993.

absentia by issuing the arrest warrant of 11 September 2000 in the absence of Mr. Yerodia.

To this accusation, Belgium answered it was entitled to assert jurisdiction in the present case because international law does not prohibit and even permits States to exercise extraterritorial jurisdiction for war crimes and crimes against humanity.

44. There is no generally accepted definition of universal jurisdiction in conventional or customary international law. States that have incorporated the principle in their domestic legislation have done so in very different ways[92]. Although there are many examples of States exercising extraterritorial jurisdiction for international crimes such as war crimes and crimes against humanity and torture, it may often be on other jurisdictional grounds such as the nationality of the victim. A prominent example was the *Eichmann* case which was in fact based not on universal jurisdiction but on passive personality[93]. In the Spanish *Pinochet* case, an important connecting factor was the Spanish nationality of some of the victims[94]. Likewise, in the case against Mr. Yerodia, some of the complainants were of Belgian nationality[95], even if there were, apparently, no Belgian nationals that were victims[96] of the *violence* that allegedly resulted

[92] For a survey of the implementation of the principle of universal jurisdiction for international crimes in different countries, see, *inter alia*: Amnesty International, *Universal Jurisdiction. The Duty of States to Enact and Implement Legislation*, September 2001, AI Index IOR 53/2001; International Law Association (Committee on International Human Rights Law and Practices), *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences*, Ann., 2000; Redress, *Universal Jurisdiction in Europe. Criminal Prosecutions in Europe since 1990 for War Crimes, Crimes against Humanity, Torture and Genocide*, 30 June 1999; http://www.redress.org/impact.html; see also "Crimes internationaux et juridictions nationales" to be published by the Presses universitaires de France (in print).

[93] *Attorney-General of the Government of Israel* v. *Eichmann*, 36 *ILR*, 1961 p. 5. See also *US* v. *Yunis* (No. 2), District Court, DC, 12 February 1988, 82 *ILR*, 1990, p. 343; Court of Appeals, DC, 29 January 1991, *ILM*, 1991, Vol. 3, p. 403.

[94] *Audiencia Nacional*, *Auto de la Sala de lo Penal de la Audiencia Nacional confirmando su jurisdicción de España para conocer de los crímenes de genocidio y terrorismo cometidos durante la dictadura chilena*, 5 November 1998, http://www.derechos.org/nizkor/chile/juicio/audi.html. See also M. Marquez Carrasco and J. A. Fernandez, "Spanish National Court, Criminal Division (Plenary Session): Case 19/97, 4 Nov. 1998, Case 1/98, 5 Nov. 1998", *AJIL*, 1999, pp. 690-696.

[95] CR 2001/8, p. 16.

[96] Some confusion arose over the difference between the notion of "victim" and the notion of "complainant" (*partie civile*). Belgian law does not provide an *actio popularis*, but only allows victims and their relatives to trigger criminal investigations through the procedure of a formal complaint (*constitution de partie civile*). On the Belgian system, see C. Van den Wyngaert, "Belgium", in C. Van den Wyngaert *et al.* (eds.), *Criminal Procedure Systems in the Member States of the European Community*, 1993.

eussent figuré parmi les victimes *des violences* résultant des discours de haine que M. Yerodia était soupçonné d'avoir tenus (par. 15 de l'arrêt)[97].

45. La compétence universelle a donné lieu à une littérature abondante dans la doctrine juridique. Les points de vue les plus variés ont été exprimés quant à la signification de cette notion[98] et à son statut juridique en droit international[99]. Nous n'entendons pas les examiner dans la présente opinion. Ce qui importe, en l'espèce, est de savoir de quelle manière la Belgique a codifié la compétence universelle dans sa législation nationale et si elle est compatible ou non avec le droit international.

L'article 7 de la loi belge de 1993/1999, qui est au cœur du litige, dispose ce qui suit: «Les juridictions belges sont compétentes pour connaître des infractions prévues à la présente loi, indépendamment du lieu où celles-ci auront été commises.»[100]

46. Malgré le flou qui entoure la définition de la notion de compétence universelle, une chose est sûre: la *ratio legis* de la compétence universelle repose sur la réprobation internationale de certains crimes particulièrement graves tels que les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Elle a pour raison d'être d'éviter l'impunité et d'empêcher les auteurs de

[97] La notion de *victime* s'étend au-delà de la victime *directe* du crime, et concerne également les victimes indirectes (par exemple, les ascendants ou descendants de la victime dans le cas de l'assassinat). De surcroît, quand il s'agit de crimes du type de ceux dont M. Yerodia était soupçonné (incitation à commettre des crimes de guerre ou des crimes contre l'humanité), la mort ou le dommage corporel subi par la victime n'est pas un élément constitutif de l'infraction. Les victimes ne sont pas seulement celles qui ont été effectivement tuées ou blessées à la suite des discours de haine allégués, mais aussi toutes les personnes à l'encontre desquelles les incitations étaient dirigées, y compris les victimes de nationalité belge qui se sont constituées parties civiles devant le juge d'instruction belge. En mettant, au paragraphe 15 de l'arrêt, l'accent sur les victimes *des violences*, la Cour semble adopter une définition très restrictive de la notion de victime.

[98] Pour une analyse circonstanciée et récente des diverses positions, dans une perspective tant diachronique que synchronique, voir M. Henzelin, *Le principe de l'universalité en droit pénal international. Droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000. Parmi d'autres publications récentes: M. C. Bassiouni, «Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice», *Virginia Journal of International Law*, 2001, vol. 42, p. 81-162; L. Benavides, «The Universal Jurisdiction Principle», *Anuario Mexicano de Derecho Internacional*, 2001, vol. 1, p. 20-96; J. I. Charney, «International Criminal Law and the Role of Domestic Courts», *AJIL*, 2001, vol. 25, p. 120-124; G. de La Pradelle, «La compétence universelle», dans H. Ascensio *et al.* (dir. publ.), *Droit international pénal*, 2000, p. 905-918; A. Hays Butler, «Universal Jurisdiction: A Review of the Literature», *Criminal Law Forum*, 2000, p. 353-373; R. van Elst, «Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions», *LJIL*, 2000, p. 815-854. Voir également les actes du colloque sur la compétence universelle: mythes, réalités et perspectives, *New England Law Review*, 2001, vol. 35, n° 2.

[99] Ainsi, certains auteurs sont-ils d'avis que, s'agissant des crimes de droit international, il existe une théorie indépendante de la compétence universelle. Voir par exemple M. C. Bassiouni, «Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice», *Virginia Journal of International Law*, 2001, vol. 42, p. 28.

[100] Voir la note 91 pour des références complémentaires.

from the hate speeches of which Mr. Yerodia was suspected (Judgment, para. 15)[95].

45. Much has been written in legal doctrine about universal jurisdiction. Many views exist as to its legal meaning[96] and its legal status under international law[97]. This is not the place to discuss them. What matters for the present dispute is the way in which Belgium has codified universal jurisdiction in its domestic legislation and whether it is, as applied in the case of Mr. Yerodia, compatible with international law.

Article 7 of the 1993/1999 Belgian Act, which is at the centre of the dispute, states the following: "The Belgian courts shall be competent to deal with breaches provided for in the present Act, irrespective of where such breaches have been committed . . ."[98]

46. Despite uncertainties that may exist concerning the definition of universal jurisdiction, one thing is very clear: the *ratio legis* of universal jurisdiction is based on the international reprobation for certain very serious crimes such as war crimes and crimes against humanity. Its raison d'être is to avoid impunity, to prevent suspects of such crimes finding a

[95] The notion "victim" is wider than the *direct* victim of the crime only, and also includes indirect victims (e.g. the relatives of the assassinated person in the case of murder). Moreover, for crimes such as those with which Mr. Yerodia has been charged (incitement to war crimes and crimes against humanity), death or injury of the (direct) victim is not a constituent element of the crime. Not only those who were effectively killed or injured after the alleged hate speeches are victims, but all persons against whom the incitements were directed, including the victims of Belgian nationality who brought the case before the Belgian investigating judge by lodging a *constitution de partie civile* action. By focusing on the victims of the *violence* in paragraph 15 of the Judgment, the International Court of Justice seems to adopt a very narrow definition of the notion of victim.

[96] For a very thorough recent analysis of the various positions, diachronically and synchronically, see M. Henzelin, *Le principe de l'universalité en droit pénal international. Droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000. Other recent publications are M. C. Bassiouni, "Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice", *Virginia Journal of International Law*, 2001, Vol. 42, pp. 1-100; L. Benavides, "The Universal Jurisdiction Principle", 1 *Anuario Mexicano de Derecho Internacional*, 2001, pp. 20-96; J. I. Charney, "International Criminal Law and the Role of Domestic Courts", 25 *AJIL*, 2001, pp. 120-124; G. de La Pradelle, "La compétence universelle", in H. Ascensio *et al.* (eds.), *Droit international pénal*, 2000, pp. 905-918; A. Hays Butler, "Universal Jurisdiction: A Review of the Literature", *Criminal Law Forum*, 2000, pp. 353-373; R. van Elst, "Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions", *LJIL*, 2000, pp. 815-854. See also the proceedings of the symposium on Universal Jurisdiction: Myths, Realities, and Prospects, 35 *New England Law Review*, 2001, No. 2.

[97] For example, some writers hold the view that an independent theory of universal jurisdiction exists with respect to *jus cogens* international crimes. See, for example, M. C. Bassiouni, "Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice", *Virginia Journal of International Law*, 2001, Vol. 42, p. 28.

[98] See footnote 91 for further references.

tels crimes de trouver refuge dans des pays tiers. C'est ce qu'ont souligné des sociétés savantes qui ont pris part au débat, et notamment les rédacteurs des « principes de Princeton »[101], des « principes du Caire »[102], ou du « rapport Kamminga » de l'International Law Association[103].

47. Peut-être n'appartenait-il pas à la Cour internationale de Justice de définir de manière abstraite la compétence universelle. Elle aurait dû toutefois examiner la question suivante : la Belgique était-elle autorisée, aux termes du droit international, à exercer en l'espèce une compétence *extraterritoriale* à l'encontre de M. Yerodia (abstraction faite de la question de l'immunité)? La Cour n'a absolument pas répondu à cette question.

1. La compétence universelle pour les crimes de guerre et crimes contre l'humanité est compatible avec le critère du Lotus

48. L'affaire du *Lotus* de 1927 constitue la référence en matière de compétence extraterritoriale. Dans cette affaire, la Cour permanente de Justice internationale avait été invitée à statuer sur un différend opposant la France et la Turquie, né d'une procédure pénale engagée par la Turquie à l'encontre d'un ressortissant français. Ce dernier, capitaine d'un navire français, était accusé d'homicide involontaire ayant entraîné la mort de citoyens turcs, suite à une collision en haute mer entre son navire et un navire turc. Comme en la présente espèce, la question était de savoir si l'Etat défendeur, la Turquie, était habilité à engager des poursuites pénales à l'encontre d'un étranger au titre de crimes commis en dehors de son territoire. La France fit valoir que la Turquie n'était pas habilitée à poursuivre des ressortissants français devant ses tribunaux nationaux, au motif que le droit international n'autorisait pas les Etats à exercer une compétence extraterritoriale, mais au contraire l'interdisait. Selon la Turquie, le droit international l'autorisait à exercer une telle compétence.

49. La Cour permanente de Justice internationale a jugé qu'il n'existait aucune règle de droit international conventionnel ou coutumier interdisant à la Turquie d'exercer sa compétence pour des faits commis en dehors de son territoire national. Elle commença par dire que, en principe, la compétence est territoriale et qu'un Etat ne peut l'exercer en dehors de son territoire, sauf en vertu d'une règle permissive découlant du droit international coutumier ou d'une convention. Elle poursuivit toutefois en limitant la portée de cette affirmation dans un célèbre *dictum*, bien connu des étudiants en droit international :

> « Mais il ne s'ensuit pas que le droit international défend à un Etat d'exercer, dans son propre territoire, sa juridiction dans toute affaire où il s'agit de faits qui se sont passés à l'étranger et où il ne peut s'appuyer sur une règle permissive du droit international... Loin de

[101] Voir ci-dessus la note 53.
[102] Voir ci-dessus la note 54.
[103] Voir ci-dessus la note 51.

safe haven in third countries. Scholarly organizations that participated in the debate have emphasized this, for example in the Princeton principles[101], the Cairo principles[102] and the Kamminga report on behalf of the International Law Association[103].

47. It may not have been the International Court of Justice's task to define universal jurisdiction in abstract terms. What it should, however, have considered is the following question: was Belgium under international law entitled to assert *extraterritorial* jurisdiction against Mr. Yerodia (apart from the question of immunity) in the present case? The Court did not consider this question at all.

1. Universal Jurisdiction for War Crimes and Crimes against Humanity Is Compatible with the "Lotus" *Test*

48. The leading case on the question of extraterritorial jurisdiction is the 1927 "*Lotus*" case. In that case, the Permanent Court of International Justice was asked to decide a dispute between France and Turkey, which arose from a criminal proceeding in Turkey against a French national. This person, the captain of a French ship, was accused of involuntary manslaughter causing Turkish casualties after a collision between his ship and a Turkish ship on the high seas. Like in the present dispute, the question was whether the respondent State, Turkey, was entitled to conduct criminal proceedings against a foreign national for crimes committed outside Turkey. France argued that Turkey was not entitled to prosecute the French national before its domestic courts because there was no permission, and indeed a prohibition, under customary international law for a State to assume extraterritorial jurisdiction. Turkey argued that it was entitled to exercise jurisdiction under international law.

49. The Permanent Court of International Justice decided that there was no rule of conventional or customary international law prohibiting Turkey from asserting jurisdiction over facts committed outside Turkey. It started by saying that, as a matter of principle, jurisdiction is territorial and that a State cannot exercise jurisdiction outside its territory without a permission derived from international custom or from a convention. It however immediately added a qualification to this principle in a famous *dictum* that students of international law know very well:

> "It does not, however, follow that international law prohibits a State from exercising jurisdiction in its own territory, in respect of any case which relates to acts which have taken place abroad, and in which it cannot rely on some permissive rule of international law . . .

[101] *Supra*, footnote 53.
[102] *Supra*, footnote 54.
[103] *Supra*, footnote 51.

défendre d'une manière générale aux Etats d'étendre leurs lois et leur juridiction à des personnes, des biens et des actes hors du territoire, il leur laisse, à cet égard, une large liberté, qui n'est limitée que dans quelques cas par des règles prohibitives; pour les autres cas, chaque Etat reste libre d'adopter les principes qu'il juge les meilleurs et les plus convenables.»[104]

Il convient d'établir une distinction entre *compétence normative* et *compétence d'exécution*. Le *dictum* cité ci-dessus a trait à la *compétence normative*: il s'agit de savoir ce qu'un Etat est autorisé à faire *sur son propre territoire*, lorsqu'il instruit des crimes commis à l'étranger et engage des poursuites, non ce qu'il peut faire *sur le territoire d'autres Etats* lorsqu'il poursuit les auteurs de tels crimes. De toute évidence, un Etat n'a pas, à l'égard de tels crimes, de *compétence d'exécution* hors de son territoire: il ne peut donc, sauf à obtenir une permission à cet effet, exercer son pouvoir sur le territoire d'un autre Etat. Il s'agit de «la limitation primordiale qu'impose le droit international [aux Etats]»[105]. En d'autres termes, la règle permissive ne s'applique qu'à la compétence normative, non à la compétence d'exécution: en l'absence d'interdiction, un Etat A *peut* engager des poursuites pour des crimes commis dans un Etat B (*règle permissive*), mais, en l'absence d'autorisation, un Etat A *ne peut pas* intervenir sur le territoire dudit Etat B.

50. Le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 entre-t-il dans le cadre du premier type de compétence, du second ou des deux? En d'autres termes, en exerçant sa compétence par l'émission et la diffusion d'un mandat d'arrêt à l'encontre d'un étranger pour des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité commis à l'étranger, la Belgique a-t-elle exercé sa compétence normative, sa compétence d'exécution, ou les deux?

Dans la mesure où le mandat n'a pas été exécuté, le différend porte surtout sur la compétence normative. Toutefois, l'intitulé du mandat (mandat d'arrêt «*international*») soulève également des questions relatives à la compétence d'exécution.

Je suis d'avis que la Belgique, en décernant et en diffusant le mandat d'arrêt, n'a violé ni les règles en matière de compétence normative, ni celles en matière de compétence d'exécution. J'exposerai mon point de vue sur la compétence d'exécution dans les arguments que je développe à la partie IV de mon opinion dissidente, où j'examinerai la question de savoir s'il y a eu ou non un fait internationalement illicite en l'espèce[106]. J'étudierai la disposition qui se trouve au cœur du litige, à savoir l'article 7 de la loi belge de 1993/1999, à l'aune du «critère du *Lotus*» relatif à la compétence *normative*.

[104] *C.P.J.I.*, affaire du *Lotus*, 7 septembre 1927, *C.P.J.I. Recueil série A n° 10*, p. 18.
[105] *Ibid.*, p. 18.
[106] Voir ci-après, par. 68 et suiv.

> Far from laying down a general prohibition to the effect that States may not extend the application of their laws and the jurisdiction of their courts to persons, property and acts outside their territory, it leaves them in this respect a wide measure of discretion which is only limited in certain cases by prohibitive rules; as regards other cases, every State remains free to adopt the principles which it regards as best and most suitable."[104]

A distinction must be made between *prescriptive jurisdiction* and *enforcement jurisdiction*. The above-mentioned *dictum* concerns *prescriptive jurisdiction*: it is about what a State may do *on its own territory* when investigating and prosecuting crimes committed abroad, not about what a State may do *on the territory of other States* when prosecuting such crimes. Obviously, a State has no *enforcement jurisdiction* outside its territory; a State may, failing permission to the contrary, not exercise its power on the territory of another State. This is "the first and foremost restriction imposed by international law upon a State"[105]. In other words, the permissive rule only applies to prescriptive jurisdiction, not to enforcement jurisdiction: failing a prohibition, State A *may*, on its own territory, prosecute offences committed in State B (*permissive rule*); failing a permission, State A *may not* act on the territory of State B.

50. Does the arrest warrant of 11 April 2000 come under the first species of jurisdiction, under the second, or under both? In other words: has Belgium, by asserting jurisdiction in the form of the issuing and circulation of an arrest warrant on charges of war crimes and crimes against humanity against a foreign national for crimes committed abroad, engaged in prescriptive jurisdiction, in enforcement jurisdiction, or in both?

Given the fact that the warrant has never been enforced, the dispute is in the first place about prescriptive jurisdiction. However, the title of the warrant ("*international* arrest warrant") gave rise to questions about enforcement jurisdiction also.

I believe that Belgium, by issuing and circulating the warrant, violated neither the rules on prescriptive jurisdiction nor the rules on enforcement jurisdiction. My views on enforcement jurisdiction will be part of my reasoning in Section IV, where I will consider whether there was an internationally wrongful act in the present case[106]. In the present Section, I will deal with prescriptive jurisdiction. I will measure the statutory provision that is at the centre of the dispute, Article 7 of the 1993/1999 Belgian Act, against the yardstick of the "*Lotus*" test on *prescriptive* jurisdiction.

---

[104] "*Lotus*", *Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10*, p. 19.
[105] *Ibid.*, p. 18.
[106] See *infra*, paras. 68 *et seq.*

51. Il découle de l'arrêt rendu en l'affaire du *Lotus* qu'un Etat est en droit d'exercer sur son territoire une compétence extraterritoriale à moins que le droit international ne le lui interdise. Or, j'estime que *rien*, en droit international, *n'interdit* d'édicter des lois permettant d'enquêter et d'engager des poursuites en cas de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité commis à l'étranger.

Non sans raison, la thèse a souvent été avancée selon laquelle le critère du *Lotus* serait trop libéral et que, compte tenu de la complexité croissante des relations internationales contemporaines, il conviendrait désormais d'adopter une approche plus restrictive[107]. Dans l'affaire relative à la *Licéité de la menace ou de l'emploi d'armes nucléaires*, deux groupes d'Etats s'opposaient, avançant chacun une interprétation différente du critère du *Lotus* sur ce point[108], et, dans sa déclaration, le président Bedjaoui fit part de ses doutes à cet égard[109]. La législation belge résiste même au plus restrictif de ces points de vue. Les preuves ne manquent pas pour étayer la thèse selon laquelle le droit *permet* aux Etats d'exercer une compétence extraterritoriale pour ce type de crimes.

Dans les paragraphes qui suivent, j'apporterai des éléments à l'appui des deux thèses. Selon moi, le droit international *a) n'interdit pas* l'exercice d'une compétence universelle pour les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité, *b)* l'autorise formellement.

a) Le droit international n'interdit pas aux Etats d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité

52. Le Congo affirme que la notion même de compétence universelle suppose la présence de l'auteur de l'infraction sur le territoire de l'Etat qui engage une action à son encontre. Selon lui, l'exercice de la compétence universelle *in absentia* est contraire au droit international. Cette thèse doit être examinée à la lumière du droit international conventionnel et coutumier, ainsi que de la doctrine.

53. En guise de remarque préliminaire, j'aimerais souligner un point d'ordre linguistique. L'expression «compétence universelle» ne veut pas nécessairement dire que le suspect doive être présent sur le territoire

[107] Voir American Law Institute, *Restatement (Third) Foreign Relations Law of the United States*, 1987, p. 235-236; I. Cameron, *The Protective Principle of International Criminal Jurisdiction*, 1994, p. 319; F. A. Mann, «The Doctrine of International Jurisdiction Revisited after Twenty Years», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1964, vol. 111, p. 35; R. Higgins, *Problems and Process. International Law and How We Use It*, 1994, p. 77; voir également Conseil de l'Europe, *Compétence extraterritoriale en matière pénale*, 1990, p. 20 et suiv.

[108] *Licéité de la menace ou de l'emploi d'armes nucléaires, avis consultatif du 8 juillet 1996, C.I.J. Recueil 1996*, p. 238-239, par. 21.

[109] *C.I.J. Recueil 1996*, p. 270, par. 12.

51. It follows from the "*Lotus*" case that a State has the right to provide extraterritorial jurisdiction on its territory unless there is a prohibition under international law. I believe that there is *no prohibition* under international law to enact legislation allowing it to investigate and prosecute war crimes and crimes against humanity committed abroad.

It has often been argued, not without reason, that the "*Lotus*" test is too liberal and that, given the growing complexity of contemporary international intercourse, a more restrictive approach should be adopted today[107]. In the *Nuclear Weapons* case, there were two groups of States each giving a different interpretation of "*Lotus*" on this point[108] and President Bedjaoui, in his declaration, expressed hesitations about "*Lotus*"[109]. Even under the more restrictive view, Belgian legislation stands. There is ample evidence in support of the proposition that international law clearly *permits* States to provide extraterritorial jurisdiction for such crimes.

I will give reasons for both propositions in the next paragraphs. I believe that (*a*) international law does *not prohibit* universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity, (*b*) clearly permits it.

(a) International law does not prohibit universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity

52. The Congo argued that the very concept of universal jurisdiction presupposes the presence of the defendant on the territory of the prosecuting State. Universal jurisdiction *in absentia*, it submitted, was contrary to international law. This proposition needs to be assessed in the light of conventional and customary international law and of legal doctrine.

53. As a preliminary observation, I wish to make a linguistic comment. The term "universal jurisdiction" does not necessarily mean that the suspect should be present on the territory of the prosecuting State.

[107] See American Law Institute, *Restatement (Third): Foreign Relations Law of the United States*, 1987, pp. 235-236; I. Cameron, *The Protective Principle of International Criminal Jurisdiction*, 1994, p. 319; F. A. Mann, "The Doctrine of International Jurisdiction Revisited after Twenty Years", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1984, Vol. 111, p. 35; R. Higgins, *Problems and Process: International Law and How We Use It*, 1994, p. 77. See also Council of Europe, *Extraterritorial Jurisdiction in Criminal Matters*, 1990, pp. 20 *et seq.*

[108] *Legality of the Threat or Use of Nuclear Weapons, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1996*, pp. 238-239, para. 21.

[109] *I.C.J. Reports 1996*, p. 270, para. 12.

de l'Etat engageant les poursuites. Même si ce critère de présence est implicite, ce qui est le cas chez certains auteurs, cela ne signifie pas obligatoirement qu'elle constitue une prescription légale. L'expression est peut-être ambiguë, mais c'est précisément pour cette raison qu'il faut se garder de toute conclusion hâtive. Les maximes latines parfois employées, et qui semblent postuler la présence de l'auteur de l'infraction (*judex deprehensionis — ubi te invenero ibi te judicabo*), n'ont aucune valeur juridique et ne coïncident pas avec le concept de compétence universelle.

54. Aucune règle de *droit international conventionnel* ne vise à interdire l'exercice d'une compétence universelle *in absentia*. S'agissant de la compétence universelle à l'égard des crimes de guerre, la principale base juridique est constituée par l'article 146 de la quatrième convention de Genève de 1949[110], qui énonce le principe *aut dedere aut judicare*[111]. Une interprétation textuelle de cet article ne présuppose pas logiquement la présence du contrevenant, comme tente de le démontrer le Congo. Son raisonnement à cet égard est certes intéressant d'un point de vue doctrinal, mais ne constitue pas une conséquence logique du texte. En matière de crimes de guerre, les conventions de Genève de 1949, qui ont été ratifiées quasi universellement et pourraient, compte tenu de cette très large acceptation, avoir une portée plus large que celle de simples obligations conventionnelles, n'exigent pas la présence de la personne soupçonnée. Voir dans l'article 146 de la quatrième convention de Genève une restriction au droit d'un Etat d'exercer la compétence universelle serait totalement contraire à une *interprétation téléologique* des conventions de Genève. Ces instruments n'avaient, à l'évidence, pas pour objet de limiter la compétence des Etats à l'égard des crimes de droit international.

55. Le *droit international coutumier* ne la limite pas davantage. Le Congo soutient qu'il existe une pratique des Etats, révélatrice d'une *opinio juris* selon laquelle l'exercice de la compétence universelle suppose nécessairement la présence de l'auteur de l'infraction sur le territoire de l'Etat qui engage une action à son encontre. Nombre de systèmes nationaux qui donnent effet à l'obligation *aut dedere aut judicare* et/ou au sta-

[110] Convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre, 12 août 1949, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 75, p. 287. Voir aussi art. 49 de la convention pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne, Genève, 12 août 1949, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 75, p. 31; art. 50 de la convention pour l'amélioration du sort des blessés, des malades et des naufragés des forces armées sur mer, Genève, 12 août 1949, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 75, p. 85; art. 129 de la convention relative au traitement des prisonniers de guerre, Genève, 12 août 1949, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 75, p. 135; art. 85 (1) du protocole additionnel aux conventions de Genève du 12 août 1949 relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux (protocole I), Genève, 8 juin 1977, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 1125, p. 3.

[111] Voir ci-après, par. 62.

Assuming the presence of the accused, as some authors do, does not necessarily mean that it is a legal requirement. The term may be ambiguous, but precisely for that reason one should refrain from jumping to conclusions. The Latin maxims that are sometimes used, and that seem to suggest that the offender must be present (*judex deprehensionis — ubi te invenero ibi te judicabo*) have no legal value and do not necessarily coincide with universal jurisdiction.

54. There is no rule of *conventional international law* to the effect that universal jurisdiction *in absentia* is prohibited. The most important legal basis, in the case of universal jurisdiction for war crimes is Article 146 of the IV Geneva Convention of 1949[110], which lays down the principle *aut dedere aut judicare*[111]. A textual interpretation of this Article does not logically presuppose the presence of the offender, as the Congo tries to show. The Congo's reasoning in this respect is interesting from a doctrinal point of view, but does not logically follow from the text. For war crimes, the 1949 Geneva Conventions, which are almost universally ratified and could be considered to encompass more than mere treaty obligations due to this very wide acceptance, do not require the presence of the suspect. Reading into Article 146 of the IV Geneva Convention a limitation on a State's right to exercise universal jurisdiction would fly in the face of a *teleological interpretation* of the Geneva Conventions. The purpose of these Conventions, obviously, is not to restrict the jurisdiction of States for crimes under international law.

55. There is no *customary international law* to this effect either. The Congo submits there is a State practice, evidencing an *opinio juris* asserting that universal jurisdiction, *per se*, requires the presence of the offender on the territory of the prosecuting State. Many national systems giving effect to the obligation *aut dedere aut judicare* and/or the Rome Statute for an International Criminal Court indeed require the presence of the

[110] Convention Relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War, Geneva, 12 August 1949, *UNTS*, Vol. 75, p. 287. See also Art. 49, Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded and Sick in Armed Forces in the Field, Geneva, 12 August 1949, *UNTS*, Vol. 75, p. 31; Art. 50, Convention for the Amelioration of the Condition of Wounded, Sick and Shipwrecked Members of Armed Forces at Sea, Geneva, 12 August 1949, *UNTS*, Vol. 75, p. 85; Art. 129, Convention Relative to the Treatment of Prisoners of War, Geneva, 12 August 1949, *UNTS*, Vol. 75, p. 135; Art. 85 (1), Protocol Additional (I) to the Geneva Conventions of 12 August 1949, and relating to the Protection of Victims of International Armed Conflicts, Geneva, 8 June 1977, United Nations, *Official Records of the General Assembly*, doc. A/32/144, 15 August 1977.

[111] See further *infra*, para. 62.

tut de Rome portant création d'une cour pénale internationale permanente requièrent la présence de l'accusé, ainsi qu'il ressort de diverses dispositions de droit interne[112] et d'un certain nombre de décisions nationales, notamment dans l'affaire *Saric* au Danemark[113], l'affaire *Javor* en France[114] et l'affaire *Jorgić* en Allemagne[115]. En revanche, il existe également des systèmes nationaux dans lesquels la présence de l'auteur de l'infraction sur le territoire de l'Etat engageant les poursuites n'est pas impérative[116]. De plus, dans un même Etat, les pouvoirs exécutif et judiciaire peuvent avoir des avis différents sur la question : il est alors d'autant plus difficile d'y discerner l'existence d'une quelconque *opinio juris* en ce sens[117].

Même le fait qu'une législation nationale exige la présence de l'accusé ne reflète pas nécessairement l'existence d'une *opinio juris* selon laquelle cette présence serait requise en droit international. Les décisions natio-

---

[112] Voir par exemple le Code pénal suisse, art. 6 *bis*, 1, le Code pénal français, art. 689-1, la loi canadienne de 2000 sur les crimes contre l'humanité et les crimes de guerre, art. 8.

[113] *Ministère public* c. *T.*, Cour suprême danoise (Hoejesteret), arrêt, 15 août 1995, *Ugeskrift for Retsvaesen*, 1995, p. 838, cité dans l'*Annuaire du droit international humanitaire* de 1998, p. 431, et dans R. Maison, « Les premiers cas d'application des dispositions pénales des conventions de Genève : commentaire des affaires danoise et française », *EJIL*, 1995, p. 260.

[114] Cour de cassation française (*Javor*), 26 mars 1996, *Bull. crim.*, 1996, p. 379-382.

[115] Bundesgerichtshof, 30 avril 1999, 3 StR 215/98, *NStZ*, 1999, p. 396. Voir également le commentaire critique (*Anmerkung*) d'Ambos, *ibid.*, p. 405-406, qui ne partage pas l'opinion des juges selon laquelle un « lien » est nécessaire pour « légitimer » l'exercice, par l'Allemagne, de sa compétence à l'égard de crimes perpétrés par des étrangers à l'encontre d'autres étrangers et en dehors de son territoire, même dans le cas de crimes graves au regard du droit international (il s'agissait en l'occurrence du crime de génocide). La Cour allemande a toutefois estimé récemment, dans un arrêt relatif à l'application des conventions de Genève, qu'un tel lien n'était pas nécessaire, puisque la compétence de l'Allemagne se fondait sur une règle contraignante du droit international instituant l'obligation de poursuivre et que l'on pouvait donc difficilement considérer l'exercice d'une telle compétence comme une violation du principe de non-intervention (Bundesgerichtshof, 21 février 2001, 3 StR 372/00, consultable sur le site http://www.hrr-strafrecht.de).

[116] Voir, par exemple, les poursuites engagées en Espagne, en vertu de l'article 23-4 de la loi n° 6/1985 du 1er juillet 1985 sur le pouvoir judiciaire, à l'encontre du sénateur Pinochet et d'autres ressortissants de pays d'Amérique du Sud dont les autorités espagnoles demandaient l'extradition. En Nouvelle-Zélande, des poursuites peuvent être engagées pour les « principaux crimes » de droit international, même si l'auteur présumé de ces crimes ne se trouve pas dans le pays au moment où les autorités judiciaires décident de l'inculper (loi néo-zélandaise de 2000 sur les crimes de droit international et la Cour pénale internationale, art. 8, par. 1, al. c) iii).

[117] Le Gouvernement allemand vient d'adopter un projet de « code des crimes de droit international » (*Völkerstrafgesetzbuch*) (voir Bundesministerium der Justiz, *Mitteilung an die Presse 0202*, Berlin, 16 janvier 2002), qui devrait permettre aux services allemands chargés de l'application des lois d'engager des poursuites pour certaines infractions même si celles-ci n'ont aucun lien avec l'Allemagne et que leur auteur présumé ne se trouve pas sur le territoire allemand. Aux termes de ce nouveau code, même s'il n'existe aucun lien avec l'Allemagne, les services chargés de l'application des lois peuvent décider de surseoir aux poursuites uniquement dans le cas où le suspect est déjà poursuivi par une juridiction internationale ou par celle d'un Etat exerçant sa compétence territoriale ou personnelle (voir Bundesministerium der Justiz, *Entwurf eines Gesetzes zur Einführung des Völkerstrafgesetzbuches*, p. 19 et 89, consultable sur le site Internet : www.bmj.bund.de/images/31222.pdf).

offender. This appears from legislation[112] and from a number of national decisions including the Danish *Saric* case[113], the French *Javor* case[114] and the German *Jorgic* case[115]. However, there are also examples of national systems that do not require the presence of the offender on the territory of the prosecuting State[116]. Governments and national courts in the same State may hold different opinions on the same question, which makes it even more difficult to identify the *opinio juris* in that State[117].

And even where national law requires the presence of the offender, this is not necessarily the expression of an *opinio juris* to the effect that this is a requirement under international law. National decisions should be read

---

[112] See, for example, the Swiss Penal Code, Art. 6(6), 1; the French Penal Code, Art. 689-1; the Canadian Crimes against Humanity and War Crimes Act (2000), Art. 8.

[113] *Public Prosecutor v. T.*, Supreme Court (Højesteret), Judgment, 15 August 1995, *Ugeskrift for Retsvaesen*, 1995, p. 838, reported in *Yearbook of International Humanitarian Law*, 1998, p. 431, and in R. Maison, "Les premiers cas d'application des dispositions pénales des Conventions de Genève: commentaire des affaires danoise et française", *EJIL*, 1995, p. 260.

[114] Cour de cassation (ft.), 26 March 1996, *Bull. Crim.*, 1996, pp. 379-382.

[115] Bundesgerichtshof 30 April 1999, 3 StR 215/98, *NStZ*, 1999, p. 396. See also the critical note "*Anmerkung*" by Ambos, *ibid.*, pp. 405-406, who doesn't share the view of the judges that a "legitimizing link" is required to allow Germany to exercise its jurisdiction over crimes perpetrated outside its territory by foreigners against foreigners, even if those amount to serious crimes under international law (*in casu* genocide). In a recent judgment concerning the application of the Geneva Conventions, the Court, however, decided that such a link was not required, since German jurisdiction was grounded on a binding norm of international law instituting a duty to prosecute, so there could hardly be a violation of the principle of non-intervention (Bundesgerichtshof, 21 February 2001, 3 StR 372/00, retrievable on http://www.hrr-strafrecht.de).

[116] See, for example, the prosecutions instituted in Spain on the basis of Article 23.4 of the Ley Orgánica del Poder Judicial (Law 6/1985 of 1 July 1985 on the Judicial Power) against Senator Pinochet and other South American suspects whose extradition was requested. In New Zealand, proceedings may be brought for international "core crimes" regardless of whether or not the person accused was in New Zealand at the time a decision was made to charge the person with an offence (Sec. 8 (1) (c) (iii) of the International Crimes and International Criminal Court Act, 2000).

[117] The German Government very recently reached agreement on a text for an "International Crimes Code" (*Völkerstrafgesetzbuch*) (see Bundesministerium der Justiz, *Mitteilung für die Presse 0202*, Berlin, 16 January 2002). The new Code would allow German law enforcement agencies to prosecute cases without any link to Germany and without the presence of the offender on the national territory. However, if there is no link to Germany, the law enforcement agencies have discretion to defer prosecution in such a case when an International Court or the Courts of a State basing its jurisdiction on territoriality or personality were in fact prosecuting the suspect (see Bundesministerium der Justiz, *Entwurf eines Gesetzes zur Einführung des Völkerstrafgesetzbuches*, pp. 19 and 89, to be consulted on the Internet: http://www.bmj.bund.de/images/11222.pdf).

nales doivent être interprétées avec beaucoup de prudence. Dans l'affaire *Bouterse*, par exemple, la Cour suprême des Pays-Bas n'a pas estimé que la présence de la personne soupçonnée était nécessaire en vertu du droit international, mais seulement en vertu du droit interne. Elle a décidé que, *en droit néerlandais*, M. Bouterse ne pouvait faire l'objet de poursuites au titre d'une telle compétence, mais elle n'a nullement dit que l'exercice de celle-ci serait contraire au *droit international*. En fait, elle *n'a pas* retenu la conclusion de l'avocat général à cet égard[125].

56. L'affaire du *Lotus* constitue un précédent non seulement en matière de compétence, mais aussi au regard de la formation du droit international coutumier, ainsi que je l'ai dit plus haut. Une « pratique négative » des Etats consistant pour ceux-ci à s'abstenir d'engager des poursuites judiciaires ne saurait être considérée, en soi, comme révélatrice d'une *opinio juris*. C'est uniquement si cette abstention était délibérée que la pratique pourrait donner naissance à une règle de droit international coutumier[126]. Tout comme dans le cas des immunités, l'abstention peut être motivée par d'autres facteurs que l'existence d'une *opinio juris* en ce sens. En effet, un Etat peut avoir des raisons valables, d'un point de vue politique ou pratique, de s'abstenir d'exercer sa compétence en l'absence de l'auteur de l'infraction.

Une compétence si étendue peut être inopportune du point de vue *politique* : elle n'est pas propice aux relations internationales, et traduire en justice les auteurs étrangers de crimes commis à l'étranger risque de heurter l'opinion publique nationale. Pour autant, de tels procès ne sont pas illicites au regard du droit international.

D'un point de vue *pratique*, il peut se révéler difficile de recueillir les éléments de preuve lors de procès concernant des crimes extraterritoriaux, à quoi s'ajoute le fait que les Etats peuvent craindre de surcharger leurs tribunaux. Ce dernier motif a été invoqué par la cour d'appel britannique dans l'affaire *Al-Adsani*[128] et il semble que l'Assemblée nationale française en ait expressément tiré argument pour écarter la compétence universelle *in absentia* lorsqu'elle a approuvé l'application du principe de la compétence universelle pour les crimes visés par le statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie[129]. Quant au pro-

[125] Voir ci-dessus la note 5. Dans son arrêt du 20 novembre 2000, la cour d'appel d'Amsterdam avait décidé, entre autres, que des poursuites pouvaient être engagées par défaut contre M. Bouterse pour actes de torture (faits commis au Suriname en 1982). La décision a été annulée par la Cour suprême des Pays-Bas le 18 septembre 2001, au motif notamment, que la compétence universelle avait été exercée *in absentia*. Les conclusions de l'avocat général néerlandais sont annexées à l'arrêt de la Cour suprême, *loc. cit.* (note), les paragraphes 113 à 137; voir aussi en particulier le paragraphe 138.

[126] Voir ci-dessus, par. 13.

[128] Cour européenne des droits de l'homme, affaire *Al-Adsani* c. *Royaume-Uni*, 21 novembre 2001, opinion du juge Pellonpää, à laquelle s'est rallié le juge Bratza, consultable sur le site http://www.echr.coe.int. Voir la discussion dans Marks, « Torture and the Jurisdictional Immunities of Foreign States », *CLJ*, 1997, p. 8-10.

[129] Voir le *Journal officiel de l'Assemblée nationale*, 20 décembre 1994, 2e session, p. 9446.

with much caution. In the *Bouterse* case, for example, the Dutch Supreme Court did not state that the requirement of the presence of the suspect was a requirement under international law, but only under domestic law. It found that, *under Dutch law*, there was no such jurisdiction to prosecute Mr. Bouterse but did not say that exercising such jurisdiction would be contrary to *international law*. In fact, the Supreme Court did *not* follow the Advocate General's submission on this point.[109]

26. The "*Lotus*" case is not only an authority on jurisdiction, but also on the formation of customary international law as was set out above. A "negative practice" of States, consisting in their abstaining from instituting criminal proceedings, cannot, in itself, be seen as evidence of an *opinio juris*. Only if this abstinence was based on a conscious decision of the States in question can this practice generate customary international law.[110] As in the case of immunities, such abstinence may be attributed to other factors than the existence of an *opinio juris*. There may be good political or practical reasons for a State not to assert jurisdiction in the absence of the offender.

It may be *politically* inconvenient to have such a wide jurisdiction because it is not conducive to international relations and national public opinion may not approve of trials against foreigners for crimes committed abroad. This does not, however, make such trials illegal under international law.

A *practical* consideration may be the difficulty in obtaining the evidence in trials of extraterritorial crimes. Another practical reason may be that States are afraid of overburdening their court system. This was stated by the Court of Appeal in the United Kingdom in the *Al-Adsani* case[111] and seems to have been an explicit reason for the Assemblee nationale in France to refrain from introducing universal jurisdiction *in absentia* when adopting universal jurisdiction over the crimes falling within the Statute of the Yugoslavia Tribunal.[112] The concern for a linkage with the national order thus seems to be more of a pragmatic than of

[109] See *supra*, footnote 5. The Court of Appeal of Amsterdam had, in its judgment of 20 November 2000, decided, *inter alia*, that Mr. Bouterse could be prosecuted *in absentia* on charges of torture (facts committed in Suriname in 1982). This decision was reversed by the Dutch Supreme Court on 18 September 2001, *inter alia* on the point of the exercise of universal jurisdiction *in absentia*. The submissions of the Dutch Advocate General are attached to the judgment of the Supreme Court, *loc. cit.*, paras. 117-127 and especially para. 119.

[110] See *supra*, para. 13.

[111] 34 HR, *Al-Adsani* v. *United Kingdom*, 21 November 2001, para. 18, and the concurring opinions of Judges Pellonpaa and Bratza, retrievable at: http://www.echr.coe.int. See the discussion in Marks, "Torture and the Jurisdictional Immunities of Foreign States", *CLJ*, 1997, pp. 8-10.

[112] See *Journal officiel de l'Assemblée nationale*, 20 decembre 1994, 2e session, p. 9446.

bleme du rattachement à l'ordre interne, il semble revêtir un caractère plus pragmatique que juridique. La volonté de procéder à un tel rattachement ne constitue donc pas nécessairement l'expression d'une doctrine selon laquelle cette forme de compétence universelle serait contraire au droit international.

57. Le thème de la compétence universelle a suscité une littérature à la fois abondante et savante[122]. Je me contenterai de citer trois études réalisées par des groupes de chercheurs: les «principes de Princeton»[123], les «principes du Caire»[124] et le «rapport Kamminga» au nom de l'International Law Association[125], en concentrant mon attention sur une question: les auteurs plaident-ils, comme le Congo, que la compétence universelle *in absentia* est contraire au droit international? La réponse est négative[126].

58. Ma conclusion est qu'il n'existe aucune règle du droit international conventionnel ou coutumier, ni aucune doctrine juridique, susceptibles d'étayer l'affirmation selon laquelle la compétence (universelle) à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité ne peut être exercée que si l'accusé se trouve sur le territoire de l'Etat qui engage une action à son encontre.

b) Le droit international permet aux Etats d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité

59. Le droit international permet à l'évidence aux Etats d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. Pour les crimes *contre l'humanité*, il n'existe pas de disposition claire en droit conventionnel à cet égard, mais il est admis que, du moins dans le cas de génocide, les Etats ont le droit d'exercer une compétence extraterritoriale[127]. En revanche, *les crimes de guerre* font l'objet de conventions internationales spécifiques. Le droit international permet

[122] Pour des sources récentes, voir ci-dessus la note 98.

[123] Voir ci-dessus la note 53.

[124] Voir ci-dessus la note 54.

[125] Voir ci-dessus la note 51.

[126] Bien que le libellé du deuxième paragraphe du principe 1 de Princeton puisse quelque peu prêter à confusion, il est clair que les auteurs n'entendaient pas empêcher un Etat d'engager une procédure pénale, de mener une enquête, de délivrer un acte d'accusation ou de demander l'extradition dans le cas où l'accusé n'est pas présent sur le territoire, ce que confirme le paragraphe 3 du principe 1. Voir le *Commentary on the Princeton Principles*, p. 44.

[127] A propos du génocide et de la convention sur le génocide de 1948, la Cour internationale de Justice a dit que «les droits et obligations consacrés par la convention sont des droits et obligations *erga omnes*» et «que l'obligation qu'a ainsi chaque Etat de prévenir et de réprimer le crime de génocide n'est pas limitée territorialement par la convention» (affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide* (*Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie*), *exceptions préliminaires, arrêt*, *C.I.J. Recueil 1996 (II)*, p. 616, par. 31).

a juridical nature. It is not, therefore, necessarily the expression of an *opinio juris* to the effect that this form of universal jurisdiction is contrary to international law.

57. There is a massive literature of learned scholarly writings on the subject of universal jurisdiction[122]. I confine myself to three studies, which emanate from groups of scholars: the Princeton principles[123], the Cairo principles[124] and the Kamminga report on behalf of the ILA[125], and look at one point: do the authors support the Congo's proposition that universal jurisdiction *in absentia* is contrary to international law? The answer is: no[126].

58. I conclude that there is no conventional or customary international law or legal doctrine in support of the proposition that (universal) jurisdiction for war crimes and crimes against humanity can only be exercised if the defendant is present on the territory of the prosecuting State.

(b) *International law permits universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity*

59. International law clearly permits universal jurisdiction for war crimes and crimes against humanity. For both crimes, permission under international law exists. For crimes *against humanity*, there is no clear treaty provision on the subject but it is accepted that, at least in the case of genocide, States are entitled to assert extraterritorial jurisdiction[127]. In the case of *war crimes*, however, there is specific conventional international law in support of the proposition that States are entitled to assert

[122] For recent sources see *supra*, footnote 98.

[123] *Supra*, footnote 53.

[124] *Supra*, footnote 54.

[125] *Supra*, footnote 51.

[126] Although the wording of Princeton Principle 1 (2) may appear somewhat confusing, the authors definitely did not want to prevent a State from initiating the criminal process, conducting an investigation, issuing an indictment or requesting extradition when the accused is not present, as is confirmed by Principle 1 (3). See the Commentary on the Princeton Principles at p. 44.

[127] On the subject of genocide and the Genocide Convention of 1948, the International Court of Justice held that "the rights and obligations enshrined by the Convention are rights and obligations *erga omnes*" and "that the obligation each State thus has to prevent and to punish the crime of genocide is not territorially limited by the Convention" (*Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina* v. *Yugoslavia), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1996 (II)*, p. 616, para. 31).

aux Etats d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de guerre, mais aussi à l'égard des crimes contre l'humanité. Dans le cas des premiers, cette permission est confirmée par le droit international conventionnel, plus précisément par l'article 146 de la quatrième convention de Genève[115], qui énonce le principe *aut dedere aut judicare* pour les crimes de guerre perpétrés à l'encontre de civils[116].

Cette convention est probablement la première, dans l'histoire des conventions de droit international pénal, à avoir codifié le principe *aut dedere aut judicare*; en effet, si celui-ci existe depuis Hugo Grotius dans la doctrine juridique, et a sans doute des origines plus lointaines encore[117], ce n'est qu'en 1949 qu'il a été inscrit dans le droit international conventionnel. D'autres instruments plus anciens, comme la convention de 1926 relative à l'esclavage[118] ou la convention de 1929 pour la répression du faux monnayage[119], exigent des Etats qu'ils réglementent la *compétence*, mais sans leur imposer l'obligation *aut dedere aut judicare*. Les conventions de 1949 sont vraisemblablement les premières à consacrer ce principe dans un article qui prévoit à la fois l'exercice de la compétence et l'obligation de poursuivre.

Les rédacteurs des conventions ultérieures ont été plus précis et ont inclus dans ces textes des dispositions portant spécifiquement sur la *compétence*, d'une part, et sur l'obligation de poursuivre (*aut dedere aut judicare*), d'autre part. C'est le cas notamment de la convention de 1970 pour la répression de la capture illicite d'aéronefs (art. 4 et 7 respectivement)[120] et de la convention de 1984 contre la torture (art. 5 et 7 respectivement)[121].

60. Pour évaluer dans quelle mesure il est permis aux Etats d'exercer une compétence universelle à l'égard des crimes de droit international, il importe que les conventions de droit international pénal établissent une distinction entre les dispositions relatives à la *compétence* et celles relatives à *l'obligation de poursuivre* (*aut dedere aut judicare*).

61. Dans ces conventions, les dispositions relatives à la *compétence*

[115] Voir ci-dessus la note 109.

[116] Voir comité international de la Croix-Rouge, *National Enforcement of International Humanitarian Law – Universal Jurisdiction over War Crimes – Répression nationale des violations du droit international humanitaire – la compétence universelle en matière de crimes de guerre*, consultable sur le site http://www.icrc.org/; R. van Elst, «Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions», *LJIL*, 2000, vol. 13, p. 815-854.

[117] G. Guillaume, «La compétence universelle. Formes anciennes et nouvelles», [illegible] *Mélanges offerts à Georges Levasseur*, 1992, p. 27.

[118] Convention relative à l'esclavage, Genève, 25 septembre 1926, Société des Nations, *Recueil des traités*, vol. 60, p. 253.

[119] Convention pour la répression du faux monnayage, Genève, 20 avril 1929, Société des Nations, *Recueil des traités*, vol. 112, p. 371.

[120] Convention pour la répression de la capture illicite d'aéronefs, adoptée à La Haye le 16 décembre 1970, *H.M.*, 1971, p. 133.

[121] Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, adoptée à New York le 10 décembre 1984, *H.M.*, 1984, p. 1027, modifiée dans *H.M.*, 1985, p. 535.

jurisdiction over acts committed abroad: the relevant provision is Article 146 of the IV Geneva Convention[128], which lays down the principle *aut dedere aut judicare* for war crimes committed against civilians[129].

From the perspective of the drafting history of international criminal law conventions, this is probably one of the first codifications of this principle, which, in legal doctrine, goes back at least to Hugo Grotius but has probably much older roots[130]. However, it had not been codified in conventional international law until 1949. There are older Conventions such as the 1926 Slavery Convention[131] or the 1929 Convention on Counterfeiting[132], which require States to lay down rules on *jurisdiction* but which do not provide an *aut dedere aut judicare* obligation. The 1949 Conventions are probably the first to lay down this principle in an article that is meant to cover both jurisdiction and prosecution.

Subsequent Conventions have refined this way of drafting and have laid down distinctive provisions on *jurisdiction* on the one hand and on prosecution (*aut dedere aut judicare*) on the other. Examples are the 1970 Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft (Articles 4 and 7 respectively)[133] and the 1984 Convention against Torture (Articles 5 and 7 respectively)[134].

60. In order to assess the "permissibility" of universal jurisdiction for international crimes, it is important to distinguish between *jurisdiction* clauses and *prosecution* (*aut dedere aut judicare*) clauses in international criminal law conventions.

61. The *jurisdiction* clauses in these Conventions usually oblige States

[128] See *supra*, footnote 110.

[129] See International Committee of the Red Cross, *National Enforcement of International Humanitarian Law: Universal Jurisdiction over War Crimes*, retrievable at http://www.icrc.org; R. van Elst, "Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions", 13 *LJIL*, 2000, pp. 815-854.

[130] G. Guillaume, "La compétence universelle. Formes ancestrales et nouvelles", *in Liber amicorum à Georges Levasseur*, 1992, p. 27.

[131] Slavery Convention, Geneva, 25 September 1926, League of Nations, *Treaty Series*, *LNTS*, Vol. 60, p. 253.

[132] International Convention for the Suppression of Counterfeiting Currency, Geneva, 20 April 1929, *LNTS*, Vol. 112, p. 371.

[133] Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft, signed at The Hague on 16 December 1970, *ILM*, 1971, p. 134.

[134] Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment, New York, 10 December 1984, *ILM*, 1984, p. 1027, with changes in *ILM*, 1985, p. 535.

imposent habituellement aux Etats de se doter d'une compétence extra-territoriale, mais ne leur interdisent pas d'exercer leur compétence conformément à leur législation nationale. Même lorsqu'elles ne prévoient pas la compétence universelle, ces dispositions ne l'excluent pas non plus, pas davantage qu'elles ne demandent aux Etats d'éviter d'exercer cette forme de compétence en vertu de leur droit interne. Ce principe est habituellement exprimé par la formule suivante : «[l]a présente convention n'écarte aucune compétence pénale exercée conformément aux lois nationales», que l'on retrouve dans un grand nombre d'instruments, notamment dans la convention de 1970 pour la répression de la capture illicite d'aéronefs (art. 4, par. 3) et dans la convention de 1984 contre la torture (art. 5, par. 3).

62. Les dispositions relatives à l'*obligation de poursuivre* (*aut dedere aut judicare*) lient parfois cette dernière à l'extradition, dans le sens où un Etat n'est tenu de poursuivre un suspect que «s'il n'extrade pas ce dernier». C'est notamment le cas de l'article 7 de la convention de 1970 pour la répression de la capture illicite d'aéronefs et de l'article 7 de la convention de 1984 contre la torture. Toutefois, cela ne signifie pas qu'un Etat ne puisse poursuivre un suspect *que* s'il a refusé de l'extrader.

On ne retrouve assurément pas cette formule dans l'article 146 de la quatrième convention de Genève, dont certains auteurs affirment qu'il fait même passer l'obligation de poursuivre avant celle d'extrader (*primo prosequi, secundo dedere*)[illegible]. Même en considérant que la notion de compétence universelle telle que la voit la doctrine présuppose la présence de l'accusé, rien dans l'article 146 ne permet de conclure au caractère obligatoire de cette présence[illegible].

2. La compétence universelle n'est pas contraire au principe de complémentarité tel qu'énoncé par le statut de Rome portant création de la Cour pénale internationale

63. D'aucuns font valoir que, en vertu du statut de Rome, les auteurs présumés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité devront être poursuivis par la Cour pénale internationale et non par des Etats qui voudraient exercer une compétence universelle, et que, dès lors, les législations nationales qui, comme celle de la Belgique, prévoient la compétence universelle seraient en contradiction avec cette nouvelle approche et risqueraient d'entraver le fonctionnement de la Cour pénale internationale. C'était aussi la thèse du Congo dans le présent différend[illegible].

[illegible] Les conventions de Genève de 1949 sont uniques en ce qu'elles prévoient un mécanisme qui va plus loin que l'obligation «*aut dedere, aut judicare*», imposant aux Etats et que l'on pourrait appeler la règle «*aut judicare, aut dedere*» ou même «*primo prosequi, secundo dedere*». Voir, respectivement, R. van Elst, *loc. cit.*, p. 818-819, et M. Henzelin, *op. cit.*, p. 353, par. 1112.

[illegible] Voir M. Henzelin, *op. cit.*, p. 354, par. 1113.

[illegible] Voir le mémoire de la République démocratique du Congo, p. 59, «Obligation de nepas priver le Statut de la Cour pénale internationale de son objet et de son but».

to provide extraterritorial jurisdiction, but do not exclude States from exercising jurisdiction under their national laws. Even where they do not provide universal jurisdiction, they do not exclude it either, nor do they require States to refrain from providing this form of jurisdiction under their domestic law. The standard formulation of this idea is that "[t]his Convention does not exclude any criminal jurisdiction exercised in accordance with national law". This formula can be found in a host of Conventions, including the 1970 Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft (Art. 4, para. 3) and the 1984 Convention against Torture (Art. 5, para. 3).

62. The *prosecution* clauses (*aut dedere aut judicare*), however, sometimes link the prosecution obligation to extradition, in the sense that a State's duty to prosecute a suspect only exists "if it does not extradite him". Examples are Article 7 of the 1970 Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft and Article 7 of the 1984 Convention against Torture. This, however, does not mean that prosecution is *only* possible in cases where extradition has been refused.

Surely, this formula cannot be read into Article 146 of the IV Geneva Convention which according to some authors even prioritizes prosecution over extradition: *primo prosequi, secundo dedere*[109]. Even if one adopts the doctrinal viewpoint that the notion of universal jurisdiction assumes the presence of the offender, there is nothing in Article 146 that warrants the conclusion that this is an actual requirement[110].

2. Universal Jurisdiction Is Not Contrary to the Complementarity Principle in the Statute for an International Criminal Court

63. Some argue that, in the light of the Rome Statute for an International Criminal Court, it will be for the International Criminal Court, and not for States acting on the basis of universal jurisdiction, to prosecute suspects of war crimes and crimes against humanity. National statutes providing universal jurisdiction, like the Belgian Statute, would be contrary to this new philosophy and could paralyse the International Criminal Court. This was also the proposition of the Congo in the present dispute[111].

---

[109] The Geneva Conventions of 1949 are unique in that they provide a mechanism which goes further than the "*aut dedere, aut judicare*" model and which can be described as "*aut judicare aut dedere*", or, even more poignantly, as "*primo prosequi, secundo dedere*". See, respectively, R. van Elst, *loc. cit.*, pp. 818-819; M. Henzelin, *op. cit.*, p. 353, para. 1112.

[110] *See* M. Henzelin, *op. cit.*, p. 354, para. 1113.

[111] See Memorial of the Congo, p. 59: "The obligation not to defeat the object and purpose of the Statute of the International Criminal Court." *[Translation by the Registry.]*

64. Cette thèse est erronée. Le statut de Rome n'interdit pas l'exercice de la compétence universelle. Il serait absurde d'interpréter ce statut comme limitant à l'Etat de nationalité, à l'Etat territorial ou à la Cour pénale internationale la compétence à l'égard des crimes les plus graves. Les dispositions du statut qui traitent de la compétence énoncent les conditions requises pour que la Cour pénale internationale puisse connaître d'une affaire (art. 17 du statut de Rome, principe de la complémentarité); on ne saurait y voir une restriction générale interdisant aux Etats tiers d'enquêter et d'engager des poursuites en cas de crimes particulièrement graves. Le statut de Rome n'empêche assurément pas les Etats tiers (autres que l'Etat territorial et l'Etat de la nationalité) d'exercer une compétence universelle. On ne saurait le déduire de son préambule, qui affirme sans équivoque que l'objectif visé est de faire échec à l'impunité. En outre, l'*opinio juris* qui se dégage des résolutions des Nations Unies[138] insiste sur la lutte contre l'impunité, l'obligation individuelle de répondre de ses actes et le devoir de *tous* les Etats de punir les auteurs des crimes les plus graves.

65. Un aspect pratique important réside dans le fait que la Cour pénale internationale ne pourra pas traiter *toutes* les infractions, et que le besoin existera toujours de voir les Etats tiers — notamment, mais non exclusivement, ceux de la nationalité et du territoire — ouvrir des enquêtes et engager des poursuites pour punir les crimes les plus graves, en particulier en cas de simulacre de procès. En outre, la Cour pénale internationale ne sera pas compétente à l'égard des crimes commis avant l'entrée en vigueur de son statut (art. 11). Si les auteurs de ces crimes-là ne pouvaient être poursuivis par le biais d'autres mécanismes tels que les juridictions nationales exerçant une compétence universelle, il en découlerait une impunité inacceptable[139].

66. Le statut de Rome ne constitue pas un *nouveau* fondement juridique à l'établissement de la compétence universelle d'Etats tiers. Il ne l'interdit pas, certes, mais il ne l'autorise pas non plus. Il s'ensuit que, pour ce qui est des crimes relevant du statut de Rome (crimes de guerre, crimes contre l'humanité, génocide et, peut-être, à l'avenir, agression et autres crimes), les sources de droit international préexistantes conservent toute leur importance.

3. *Conclusion*

67. L'article 7 de la loi belge de 1993/1999, qui donne effet au principe de la compétence universelle à l'égard des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité, n'est pas contraire au droit international. Ce dernier n'interdit pas aux Etats de se doter d'une telle compétence normative. Au contraire, il les autorise et les encourage même à prévoir cette forme de compétence pour empêcher les personnes soupçonnées de crimes de guerre

[138] Voir ci-dessus les notes 48 et 49.
[139] Voir ci-dessus, par. 37.

64. This proposition is wrong. The Rome Statute does not prohibit universal jurisdiction. It would be absurd to read the Rome Statute in such a way that it limits the jurisdiction for core crimes to either the national State or the territorial State or the International Criminal Court. The relevant clauses are about the preconditions for the International Criminal Court to exercise jurisdiction (Art. 17, Rome Statute — the complementarity principle), and cannot be construed as containing a general limitation for third States to investigate and prosecute core crimes. Surely, the Rome Statute does not preclude third States (other than the territorial State and the State of nationality) from exercising universal jurisdiction. The preamble, which unequivocally states the objective of avoiding impunity, does not allow this inference. In addition, the *opinio juris*, as it appears from United Nations resolutions[178], focuses on impunity, individual accountability and the responsibility of *all* States to punish core crimes.

65. An important practical element is that the International Criminal Court will not be able to deal with *all* crimes; there will still be a need for States to investigate and prosecute core crimes. These States include, but are not limited to, national and territorial States. As observed previously, there will still be a need for third States to investigate and prosecute, especially in the case of sham trials. Also, the International Criminal Court will not have jurisdiction over crimes committed before the entry into force of its Statute (Art. 11, Rome Statute). In the absence of other mechanisms for the prosecution of these crimes, such as national courts exercising universal jurisdiction, this would leave an unacceptable source of impunity[179].

66. The Rome Statute does not establish a *new* legal basis for third States to introduce universal jurisdiction. It does not prohibit it but does not authorize it either. This means that, as far as crimes in the Rome Statute are concerned (war crimes, crimes against humanity, genocide and in the future perhaps aggression and other crimes), pre-existing sources of international law retain their importance.

3. *Conclusion*

67. Article 7 of Belgium's 1993/1999 Act, giving effect to the principle of universal jurisdiction regarding war crimes and crimes against humanity, is not contrary to international law. International law does not prohibit States from asserting prescriptive jurisdiction of this kind. On the contrary, international law permits and even encourages States to assert this form of jurisdiction in order to ensure that suspects of war crimes

[178] See *supra*, footnotes 48 and 49.
[179] See also *supra*, para. 37.

et de crimes contre l'humanité d'échapper à la justice. Une telle compétence ne va pas à l'encontre du principe de complémentarité tel qu'énoncé par le statut de Rome portant création de la Cour pénale internationale.

IV. Existence d'un fait internationalement illicite

68. Après avoir conclu que les ministres des affaires étrangères en exercice bénéficient d'une immunité de juridiction pénale totale à l'étranger (par. 54 de l'arrêt), même lorsqu'ils sont accusés de crimes de guerre ou de crimes contre l'humanité (par. 58 de l'arrêt), la Cour internationale de Justice examine si l'émission et la diffusion du mandat d'arrêt du 11 avril 2000 constituaient une violation de ces règles. Concernant l'*émission* et la *diffusion* de ce mandat, la Cour conclut respectivement :

> « que l'émission dudit mandat a constitué une violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, en ce qu'elle a méconnu l'immunité de ce ministre et, plus particulièrement, violé l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont il jouissait alors en vertu du droit international » (par. 70 de l'arrêt)

> « que la diffusion dudit mandat, qu'elle ait ou non entravé en fait l'activité diplomatique de M. Yerodia, a constitué une violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, en ce qu'elle a méconnu l'immunité du ministre des affaires étrangères en exercice du Congo et, plus particulièrement, violé l'immunité de juridiction pénale et l'inviolabilité dont il jouissait alors en vertu du droit international » (par. 71 de l'arrêt).

69. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer au début de mon opinion, je trouve extrêmement regrettable que la Cour, dans ces deux phrases capitales de son argumentation, ne mentionne pas que le mandat d'arrêt concernait des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. Le dispositif non plus n'en fait pas mention (par. 78, al. 2, de l'arrêt).

70. Je ne souscris pas à la conclusion selon laquelle il y a eu violation d'une obligation de la Belgique à l'égard du Congo, parce que j'en rejette le postulat de départ. Pour les raisons exposées plus haut, M. Yerodia ne bénéficiait pas en Belgique de l'immunité de juridiction pour les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité. Comme je l'ai dit précédemment, cet état de fait est peut-être contraire à la courtoisie internationale, mais aucune règle du droit international coutumier ou conventionnel n'accorde d'immunité à des ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité.

71. En outre, M. Yerodia n'a en fait jamais été arrêté en Belgique, et rien ne prouve qu'il ait été empêché d'exercer ses fonctions à l'étranger. Associant ce qui précède aux remarques sur la compétence universelle que j'ai formulées au chapitre précédent, je souhaite établir

and crimes against humanity do not find safe havens. It is not in conflict with the principle of complementarity in the Statute for an International Criminal Court.

IV. Existence of an Internationally Wrongful Act

68. Having concluded that incumbent Ministers for Foreign Affairs are fully immune from foreign criminal jurisdiction (Judgment, para. 54), even if charged with war crimes and crimes against humanity (Judgment, para. 58), the International Court of Justice examines whether the issuing and circulating of the warrant of 11 April 2000 constituted a violation of those rules. On the subject of the *issuance* and the *circulation* of the warrant respectively, the Court concludes:

> "that the issue of the warrant constituted a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, in that it failed to respect the immunity of that Minister and, more particularly, infringed the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability then enjoyed by him under international law" (Judgment, para. 70)
>
> "that the circulation of the warrant, whether or not it significantly interfered with Mr. Yerodia's diplomatic activity, constituted a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, in that it failed to respect the immunity of the incumbent Minister for Foreign Affairs of the Congo and, more particularly, infringed the immunity from criminal jurisdiction and the inviolability then enjoyed by him under international law" (Judgment, para. 71).

69. As stated at the outset, I find it highly regrettable that neither of these crucial sentences in the Court's reasoning mention the fact that the arrest warrant was about war crimes and crimes against humanity. The *dispositif* (para. 78 (2)) also fails to mention this fact.

70. I disagree with the conclusion that there was a violation of an obligation of Belgium towards the Congo, because I reject its premise. Mr. Yerodia was not immune from Belgian jurisdiction for war crimes and crimes against humanity for the reasons set out above. As set out before, this may be contrary to international courtesy, but there is no rule of customary or conventional international law granting immunity to incumbent Foreign Ministers who are suspected of war crimes and crimes against humanity.

71. Moreover, Mr. Yerodia was never actually arrested in Belgium, and there is no evidence that he was hindered in the exercise of his functions in third countries. Linking the foregoing with my observations on the question of universal jurisdiction in the preceding section of my dis-

une distinction entre les deux «actes» que la Cour internationale de Justice, dans son arrêt, qualifie de violations du droit international coutumier: d'une part, l'*émission* du mandat d'arrêt litigieux et, d'autre part, *sa diffusion*.

1. L'émission en Belgique du mandat d'arrêt litigieux n'était pas contraire au droit international

72. M. Yerodia n'a jamais été arrêté, pas davantage lors de sa visite officielle en Belgique, en juin 2000[14], que pal la suite. Si la Cour avait appliqué la seule disposition de droit international conventionnel pertinente en l'affaire, à savoir l'article 21, paragraphe 2, de la convention sur les missions spéciales, elle n'aurait pu parvenir à la conclusion qui est la sienne aujourd'hui. Cet article prévoit que les ministres des affaires étrangères,

> «quand ils participent pal à une mission spéciale de l'Etat d'envoi, jouissent, dans l'Etat de réception ou dans un Etat tiers, en plus de ce qui est accordé par la présente Convention, des facilités, privilèges et immunités reconnus par le droit international»[15].

Au vu de cette disposition, on ne pourrait conclure en l'espèce qu'à l'absence de violation, puisque le mandat d'arrêt n'a jamais été exécuté ni en Belgique, ni dans un Etat tiers.

73. La Belgique a accepté, conformément aux règles de la courtoisie internationale, que le mandat d'arrêt ne soit pas exécuté à l'encontre de M. Yerodia si ce dernier devait se rendre en visite officielle en Belgique. Cette immunité d'exécution était explicitement précisée dans le mandat: celui-ci n'était pas exécutoire et n'a, de fait, pas été signifié ni exécuté lorsque M. Yerodia a effectué une visite officielle en Belgique en juin 2000. La Belgique a donc respecté le principe énoncé à l'article 21 de la convention sur les missions spéciales, principe qui ressortit non pas au droit international coutumier mais uniquement à la courtoisie internationale[16].

74. Il s'agit là des seuls éléments objectifs que la Cour aurait dû

[14] La visite officielle de M. Yerodia en Belgique n'est pas mentionnée dans l'arrêt: les Parties ne diffèrent guère de vues antagonistes sur ce point. Pourtant, il semblerait que M. Yerodia n'ait effectivement rendu en Belgique le 17 juin 2000. Cela ressort, en effet, entre autres, de la déclaration du ministre des affaires étrangères au Sénat (*Ann. Sénat*, 7 juillet 2000) et plus tard, à l'occasion d'une question parlementaire adressée au ministre de la justice, cette question écrite de M. Tony Van Parys au ministre de la justice sur «l'intervention politique des gouvernements dans le domaine judiciaire» (ministre compétent des affaires étrangères, M. Verwilghen, *Chambre des représentants de la Belgique*, compte rendu intégral avec compte rendu analytique, Commission de la Justice, 14 novembre 2000, CRIV 50 COM 298, p. 12. Même si ce fait ne lui [illegible] tel, partie du dossier judiciaire, il est étonnant que la Cour internationale de Justice [illegible] pas le prendre en considération.

[15] Voir ci-dessus, par. 13.

[16] Voir la déclaration du représentant spécial de la Commission du droit international, ci-dessus, par. 17.

dissenting opinion, I wish to distinguish between the two different "acts" that, in the International Court of Justice's judgment, constitute a violation of customary international law: on the one hand, the *issuing* of the disputed arrest warrant, on the other its *circulation*.

1. The Issuance of the Disputed Arrest Warrant in Belgium Was Not in Violation of International Law

72. Mr. Yerodia was never arrested, either when he visited Belgium officially in June 2000[146] or thereafter. Had it applied the only relevant provision of conventional international law to the dispute, Article 21, paragraph 2, of the Special Missions Convention, the Court could not have reached its decision. According to this article, Foreign Ministers

> "when they take part in a special mission of the sending State, shall enjoy in the receiving State or in third State, in addition to what is granted by the present Convention, the facilities, privileges and immunities accorded by international law"[147].

In the present dispute, this could only lead to the conclusion that there was no violation: the warrant was never executed, either in Belgium, or in third countries.

73. Belgium accepted, as a matter of international courtesy, that the warrant could not be executed against Mr. Yerodia were he to have visited Belgium officially. This was explicitly mentioned in the warrant: the warrant was not enforceable and was in fact not served on him or executed when Mr. Yerodia came to *Belgium* on an official visit in June 2000. Belgium thus respected the principle contained in Article 21 of the Special Missions Convention, that is not a statement of customary international law but only of international courtesy[148].

74. These are the only *objective elements* the Court should have looked

[146] Mr. Yerodia's visit to Belgium is not mentioned in the judgment because the Parties were silent, insofar as this point. Yet it seems that Mr. Yerodia effectively visited Belgium in June 2000. This was reported in the media (see the statement by the Minister of Foreign Affairs in De Standaard, 7 July 2000) and also in a question that was put to the Minister of Justice. See oral question put by Mr. Louis Van Parys to the Minister of Justice concerning "the political interventions by the Government in the prosecution against the Congolese Minister for Foreign Affairs, Mr. Yerodia" (*Interventions politiques du Pouvoir exécutif à l'encontre du ministre congolais des affaires étrangères, Mr. Yerodia*), Chamber des représentants de la Belgique, compte rendu intégral avec compte rendu analytique, Commission de la Justice, 14 November 2000, CRIV 50 COM 108 (2 [illegible]). Despite the fact that this fact is not, as such, recorded in the documents that were before the International Court of Justice, I believe the Court could have taken judicial notice of it.

[147] Supra, para. 18.

[148] See the statement of the International Law Commission's Special Rapporteur (Sixth) to same, para. 17.

prendre en considération. Les éléments *subjectifs*, autrement dit la question de savoir si le mandat d'arrêt a produit un effet psychologique sur M. Yerodia ou s'il a été perçu comme une offense par le Congo (voir le terme *injure* employé par Me Rigaux tout au long de sa plaidoirie, en octobre 2001 [46], et les termes *capitis diminutio* employés par Me Verges dans la séance en novembre 2000 [47]), sont dépourvus de pertinence en l'espèce. Le mandat d'arrêt n'était susceptible d'avoir un effet juridique sur M. Yerodia en tant que particulier que dans la mesure où celui-ci se serait rendu à titre privé en Belgique, ce qui n'a pas été le cas.

75. Dans son dispositif (par. 78, al. 2, de l'arrêt), la Cour estime que la Belgique a méconnu l'immunité de juridiction pénale *et l'inviolabilité* des ministres des affaires étrangères en exercice. J'ai déjà exposé les raisons pour lesquelles j'estime qu'il n'y a pas eu violation des règles relatives à l'*immunité* de juridiction pénale. Il m'est difficile de comprendre comment, *au surplus* (la Cour utilisant le mot «et»), la Belgique aurait pu méconnaître l'*inviolabilité* de M. Yerodia par la seule diffusion d'un acte qui n'a jamais été exécuté.

L'arrêt n'explique pas ce qu'il entend par «inviolabilité», et se borne à accoler ce terme au mot «immunité». Ce peut être une source de confusion. La Cour estime-t-elle qu'il n'y a pas de différence entre un mandat *décerné* et un mandat *exécuté*? Cela signifierait-il que les enquêtes relatives à des accusations formulées à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères seraient contraires au principe de l'inviolabilité?

Il est clair que, en ce qui concerne les agents diplomatiques, qui jouissent d'une immunité et d'une inviolabilité absolues en vertu de la convention de Vienne sur les relations diplomatiques de 1961 [48], un crime qu'un diplomate est soupçonné d'avoir commis peut faire l'objet d'une enquête aussi longtemps que le diplomate n'est pas interrogé ou cité à comparaître en justice. M. Jean Salmon se prononce très clairement à cet égard [49]. M. Jonathan Brown note que, dans le cas d'un diplomate, un acte de citation (*issuance of a summons*) ou d'inculpation (*issuance of a charge*) méconnaîtrait probablement l'*immunité* du diplomate, alors que l'exécution de ces actes méconnaîtrait vraisemblablement son *inviolabilité* [50].

Si, de l'interprétation du dispositif de l'arrêt, il ressortait que le simple fait d'ouvrir une enquête au pénal à l'encontre de ministres des affaires étrangères méconnaît l'inviolabilité de ceux-ci, cela impliquerait que ces ministres jouissent d'une plus grande protection que les diplomates en vertu de la convention de Vienne. Cette protection irait clairement au-delà de ce qui est actuellement accepté en droit international à l'égard des diplomates.

---

[46] CR 2001/5, p. 34.

[47] CR 2000/32.

[48] Convention sur les relations diplomatiques, Vienne, 18 avril 1961, Nations Unies, *Recueil des traités*, vol. 500, p. 95.

[49] J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 304.

[50] J. Brown, «Diplomatic Immunity: State Practice under the Vienna Convention on Diplomatic Relations», *ICLQ*, 1988, vol. 37, p. 53.

26. The *subjective* elements, i.e., whether the warrant had a psychological effect on Mr. Yerodia or whether it was perceived as offensive by the Congo (cf. the term *injuria* used by Maître Rigaux throughout his pleadings in October 2001[24] and the term *capitis deminutio* used by Maître Verges during his pleadings in November 2000[25]) was irrelevant for the dispute. The warrant only had a potential legal effect on Mr. Yerodia as a private person in case he would have visited Belgium privately, *quod non*.

75. In its *dispositif* (Judgment, para. 78 (2)), the Court finds that Belgium failed to respect the immunity from criminal jurisdiction *and inviolability* for incumbent Foreign Ministers. I have already explained why, in my opinion, there has been no infringement of the rules on *immunity* from criminal jurisdiction. I find it hard to see how, *in addition* (the Court using the word "and"), Belgium could have infringed the *inviolability* of Mr. Yerodia by the mere issuance of a warrant that was never enforced.

The Judgment does not explain what is meant by the word "inviolability", and simply juxtaposes it to the word "immunity". This may give rise to confusion. Does the Court put the *mere issuance* of an order on the same footing as the *actual enforcement* of the order? Would this also mean that the mere act of investigating criminal charges against a Foreign Minister would be contrary to the principle of inviolability?

Surely, in the case of diplomatic agents, who enjoy absolute immunity and inviolability under the 1961 Vienna Convention on Diplomatic Relations[26], allegations of criminal offences may be investigated as long as the agent is not interrogated or served with an order to appear. This view is clearly stated by Jean Salmon[27]. Jonathan Brown notes that, in the case of a diplomat, the issuance of a charge or summons is probably contrary to the diplomat's *immunity*, whereas its execution would be likely to infringe the agent's *inviolability*[28].

If the Court's *dispositif* were to be interpreted as to mean that mere investigations of criminal charges against Foreign Ministers would infringe their *inviolability*, the implication would be that Foreign Ministers enjoy greater protection than diplomatic agents under the Vienna Convention. This would clearly go beyond what is accepted under international law in the case of diplomats.

---

[24] CR 2001/5, p. 34.

[25] CR 2000/32.

[26] Convention on Diplomatic Relations, Vienna, 18 April 1961, 1 U.N.T.S., Vol. 500, p. 95.

[27] J. Salmon, *Manuel de droit diplomatique*, 1994, p. 304.

[28] J. Brown, "Diplomatic Immunity: State Practice under the Vienna Convention on Diplomatic Relations", 37 *ICLQ* 1988, p. 53.

2. *La* diffusion internationale *du mandat d'arrêt litigieux n'était pas contraire au droit international*

76. La question de la diffusion du mandat d'arrêt est quelque peu différente, car l'on pourrait faire valoir que diffuser un tel mandat à l'échelle internationale revenait à exercer une compétence *d'exécution*, ce qui, en vertu du critère de l'arrêt du *Lotus*, est en principe interdit. Selon ce critère, un Etat ne peut étendre sa compétence au territoire d'un autre Etat que si le droit international l'y autorise. C'est la «limitation primordiale» qu'impose le droit international aux Etats[148].

77. Même en admettant, à l'instar de la Cour, qu'il existe une règle de droit international coutumier visant à protéger les ministres des affaires étrangères de toute procédure pénale engagée par un Etat tiers, y compris lorsqu'ils sont soupçonnés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, il resterait à démontrer que la Belgique a effectivement violé cette règle en exerçant une compétence d'exécution. L'intitulé du mandat d'arrêt, qualifié de «mandat d'arrêt *international*» dans le document établi par le juge belge, a provoqué une grande confusion. Il s'agit là d'un intitulé très trompeur tant en droit belge qu'en droit international. Les mandats d'arrêt internationaux proprement dits n'existent pas, pas plus en droit belge qu'en droit international. Les termes utilisés dans le mandat étaient certes de nature à créer une confusion, mais ce n'est pas parce qu'un document porte un intitulé trompeur qu'il produit en réalité l'effet suggéré par celui-ci.

78. L'expression «mandat d'arrêt *international*» est trompeuse en ce qu'elle donne à penser que le mandat en question peut être exécuté dans un Etat tiers sans avoir été validé par les autorités locales. Or, tel n'est pas le cas: une validation par les autorités de l'Etat où se trouve la personne visée par le mandat est toujours indispensable. En conséquence, le mandat d'arrêt belge décerné à l'encontre de M. Yerodia ne pouvait pas, même après sa diffusion par le biais d'Interpol, être automatiquement exécuté dans tous les Etats membres de cette organisation. Ce mandat peut avoir occasionné des désagréments perçus comme une offense par M. Yerodia ou par les autorités congolaises, mais il ne constitue pas en soi une restriction au droit du ministre congolais des affaires étrangères de voyager et d'exercer ses fonctions.

Je n'ai connaissance d'aucun Etat qui exécute automatiquement des mandats d'arrêt émis dans d'autres Etats, pas même au sein de structures régionales comme l'Union européenne. De fait, le débat qui est en cours à propos du *mandat d'arrêt européen* porte sur une proposition visant à introduire quelque chose qui n'existe pas actuellement : une règle permet-

[148] Voir ci-dessus, par. 49.

2. *The* International Circulation *of the Disputed Arrest Warrant Was Not in Violation of International Law*

76. The question of the circulation of the warrant may be somewhat different, because it might be argued that circulating a warrant internationally brings it within the realm of *enforcement* jurisdiction, which, under the "*Lotus*" test, is in principle prohibited. Under that test, States can only act on the territory of other States if there is permission to this effect in international law. This is the "first and foremost restriction" that international law imposes on States[148].

77. Even if one would accept, together with the Court, the premise there is a rule under customary law protecting Foreign Ministers suspected of war crimes and crimes against humanity from the criminal process of other States, it still remains to be established that Belgium actually infringed this rule by asserting enforcement jurisdiction. Much confusion arose from the title that was given to the warrant, which was called "*international* arrest warrant" on the document issued by the Belgian judge. However, this is a very misleading term both under Belgian law and under international law. International arrest warrants do not exist as a special category under Belgian law. It is true that the title of the document was misleading, but giving a document a misleading name does not actually mean that this document also has the effect that it suggests it has.

78. The term *international* arrest warrant is misleading, in that it suggests that arrest warrants can be enforced in third countries without the validation of the local authorities. This is not the case: there is always a need for a validation by the authorities of the State where the person, mentioned in the warrant, is found. Accordingly, the Belgian arrest warrant against Mr. Yerodia, even after being circulated in the Interpol system, could not be automatically enforced in all Interpol member States. It may have caused an inconvenience that was perceived as offensive by Mr. Yerodia or by the Congolese authorities. It is not *per se* a limitation of the Congolese Foreign Minister's right to travel and to exercise his functions.

I know of no State that automatically enforces arrest warrants issued in other States, not even in regional frameworks such as the European Union. Indeed, the discussions concerning the *European arrest warrant* were about introducing something that does not exist at present: a rule by which member States of the European Union would automatically

[148] See *supra*, para. 40.

tant à tout Etat membre de l'Union européenne d'exécuter automatiquement les mandats d'arrêt émis dans un autre Etat membre de l'Union [illegible]. Actuellement, les mandats du genre de celui qui a été décerné par le juge belge à l'encontre de M. Yerodia ne sont pas automatiquement exécutoires en Europe.

Dans le cadre des relations interétatiques, lorsqu'un Etat veut s'assurer la présence de délinquants qui ne se trouvent pas sur son territoire, la démarche à suivre consiste à en demander *l'extradition*. C'est dans cette optique que doivent être examinés les effets juridiques du mandat d'arrêt belge dans les Etats tiers. Lorsqu'un juge décerne un mandat d'arrêt à l'encontre d'un suspect dont il pense qu'il se trouve à l'étranger, ce mandat peut déboucher sur une demande *d'extradition*, sans toutefois que cela soit automatique: c'est au gouvernement de demander ou non l'extradition [illegible]. Les demandes d'extradition sont souvent précédées d'une *demande d'arrestation provisoire aux fins d'extradition*. C'est là l'objet des *notices rouges d'Interpol*. Les notices rouges sont émises par Interpol à la demande d'un Etat souhaitant qu'un Etat tiers arrête provisoirement, en vue de l'extrader, la personne visée dans le mandat. Les Etats ne donnent cependant pas tous cet effet à une notice rouge d'Interpol [illegible].

Les demandes d'arrestation provisoire sont, à leur tour, souvent précédées d'une *demande de recherche internationale*, qui vise à localiser la personne désignée dans le mandat d'arrêt. Cette «communication» n'a pas l'effet d'une notice rouge et ne comprend pas de demande d'arrestation provisoire de la personne désignée. Certains pays peuvent refuser l'entrée sur leur territoire à une personne dont le nom a été diffusé par le biais d'Interpol ou qui a fait l'objet d'une demande d'émission de notice rouge. Cependant, il s'agit là d'une question de droit interne.

Les Etats peuvent également interdire la visite officielle de personnes soupçonnées de crimes «à regard du droit international» en leur refusant

[illegible] Voir la *Proposition de décision-cadre du Conseil relative au mandat d'arrêt européen et aux procédures de remise entre Etats Membres* (document COM(2001)522), disponible sur Internet: http://europa.eu.int/eur-lex. Une version modifiée en date du 26 décembre 2001 figure dans le document (2001/130 REV 1 COPEN 79 CATS 50).

[illegible] Souvent, les gouvernements s'abstiennent de demander l'extradition pour des raisons politiques, comme on l'a vu dans le cas de M. Ocalan, dont l'Allemagne a décidé de ne pas solliciter l'extradition auprès de l'Italie. Voir les comptes-rendus publiés à ce sujet dans la presse: «Bonn stellt Auslieferungsersuchen für Ocalan zurück», *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 23 novembre 1998, p. 1; «Die Bundesregierung verzichtet vorläufig auf die Auslieferung des Kurdenführers Ocalan», *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 26 novembre 1998.

[illegible] Interpol, secrétariat général, *Rapport sur la valeur juridique des notices* [illegible] (OPC, Interpol, assemblée générale, 66e session, New Delhi, 18-27 octobre 1997, AG-1997-RAP16, «Les notices rouges» ne sont pas nécessairement à la résolution n° AG-1997-RES7).

enforce each other's arrest warrants[49]. At present, warrants of the kind that the Belgian judge issued in the case of Mr. Yerodia are not automatically enforceable in Europe.

In inter-State relations, the proper way for States to obtain the presence of offenders who are not on their territory is through the process of extradition. The discussion about the legal effect of the Belgian arrest warrant in third States has to be seen from that perspective. When a judge issues an arrest warrant against a suspect whom he believes to be abroad, this warrant may lead to an *extradition* request. This is not automatic: it is up to the Government whether or not to request extradition[50]. Extradition requests are often preceded by a request for *provisional arrest for the purposes of extradition*. This is what the *Interpol Red Notices* are about. Red Notices are issued by Interpol on the request of a State which wishes to have the person named in the warrant provisionally arrested in a third State for the purposes of extradition. Not all States, however, give this effect to an Interpol Red Notice[51].

Requests for the provisional arrest are, in turn, often preceded by an *international tracing request*, which aims at localizing the person named in the arrest warrant. This "communication" does not have the effect of a Red Notice, and does not include a request for the provisional arrest of the person named in the warrant. Some countries may refuse access to a person whose name has been circulated in the Interpol system or against whom a Red Notice has been requested. This is, however, a question of domestic law.

States may also prohibit the official visits of persons who are suspected of international crimes refusing a visa, or by refusing accreditation if such

[49] See the *Proposal for a Council Framework Decision on the European Arrest Warrant and the Surrender Procedures between the Member States*, COM(2001)522, available on the Internet: http://europa.eu.int/eur-lex/com/pdf/2001/en_501PC0522.pdf. An amended version can be found in: Council of the European Union, Outcome of Proceedings, 29 December 2001, 14867/1/01 REV 1 CRIMPEN 91 CATS 50.

[50] Other Governments refrain from requesting extradition for political reasons, as was clear in the case of Mr. Öcalan, when Germany decided not to proceed to request Mr. Öcalan's extradition from Italy. See Press Reports, "Bonn will Außenberuge rechtfertigen für Öcalan-Entscheidung", *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 21 November 1998, and "Die Bundesregierung verteidigt mögliche auf die Auslieferung des Kurdenführers Öcalan", *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, 28 November 1998.

[51] Interpol, General Secretariat, *Rapport sur le statut juridique des notices rouges*, ICPO-Interpol, General Assembly, 66th Session, New Delhi, 15-21 October 1997, AG-N-1998RAP03, No. 4 Red Notices, as amended pursuant to resolution No. AG-N-96-RES-

un visa, ou refuser de les accréditer si elles sont proposées pour un poste diplomatique[177], mais, là encore, c'est une affaire interne propre à chaque Etat tiers, et non la conséquence automatique d'un mandat d'arrêt décerné par un juge.

79. Dans le cas de M. Yerodia, la Belgique a transmis le mandat d'arrêt à Interpol (fin juin 2000), mais elle ne lui a pas demandé d'émettre une notice rouge avant septembre 2001, date à laquelle M. Yerodia avait cessé d'exercer toute fonction ministérielle. Il s'ensuit que la Belgique n'a jamais demandé à aucun pays d'arrêter provisoirement M. Yerodia aux fins d'extradition pendant qu'il était ministre des affaires étrangères. Le Congo affirme que M. Yerodia a vu sa liberté de mouvement restreinte par le mandat d'arrêt belge. Il ne fournit toutefois aucun élément de preuve à l'appui de cette affirmation. Il semble, au contraire, que M. Yerodia ait effectué un certain nombre de voyages à l'étranger après la diffusion du mandat par le biais d'Interpol (en 2000), notamment pour assister à titre officiel à une conférence des Nations Unies. Lors des audiences, il a été dit que, au cours de ce voyage à New York, M. Yerodia avait choisi le plus court trajet entre l'aéroport et le bâtiment des Nations Unies, parce qu'il craignait d'être arrêté[178]. Cette crainte, qu'il peut avoir éprouvée, tenait à des raisons psychologiques et non pas à des motifs juridiques. Aux termes de la convention des Nations Unies de 1969 sur les missions spéciales, M. Yerodia ne pouvait pas être arrêté dans un pays tiers pendant un voyage officiel. Lors des voyages officiels qu'il a effectués à l'étranger, il n'a fait l'objet d'aucune mesure de contrainte en application du mandat d'arrêt belge.

3. *Conclusion*

80. Le mandat d'arrêt n'était exécutoire — et, de fait, n'a pas été exécuté — ni dans le pays où il a été *émis* (la Belgique), ni dans les pays où il a été *diffusé*. Il n'a pas été exécuté *en Belgique* lors de la visite officielle de M. Yerodia en juin 2000. Cet Etat n'a pas formulé de demande d'extradition auprès de *pays tiers*, ni de demande d'arrestation provisoire aux fins d'extradition. Le mandat n'était pas un «mandat d'arrêt international», malgré les mots employés par le juge belge. Il ne pouvait pas produire cet effet, ni en Belgique ni dans des pays tiers, et cela n'a pas été le cas. Le fait internationalement illicite reproché à la Belgique était une mesure purement interne, sans effet *effectif* extraterritorial.

V. Les remèdes

81. La République démocratique du Congo a sollicité de la Cour deux mesures de réparation différentes: *a*) un jugement déclaratoire constatant

[177] Voir les comptes rendus publiés dans la presse danoise à propos des hésitations du Gouvernement danois concernant l'accréditation d'un ambassadeur d'Israël, voir ci-dessus la note 21.

[178] CR 2001/10(2).

persons are proposed for a diplomatic function[152], but this, again, is a domestic matter for third States to consider, and not an automatic consequence of a judge's arrest warrant.

79. In the case of Mr. Yerodia, Belgium communicated the warrant to Interpol (end of June 2000), but did not request an Interpol Red Notice until September 2001, which was when Mr. Yerodia had ceased to be a Minister. It follows that Belgium never requested any country to arrest Mr. Yerodia provisionally for the purposes of extradition while he was a Foreign Minister. The Congo claims that Mr. Yerodia was, in fact, restricted in his movements as a result of the Belgian arrest warrant. Yet, it fails to adduce evidence to prove this point. It appears, on the contrary, that Mr. Yerodia has made a number of foreign travels after the warrant had been circulated in the Interpol system (2000), including an official visit to the United Nations. During the hearings, it was said that, when attending this United Nations Conference in New York, Mr. Yerodia chose the shortest way between the airport and the United Nations building, because he feared being arrested[153]. This fear, which he may have had, was based on psychological, not on legal grounds. Under the 1969 Special Missions Convention, he could not be arrested in third countries when on an official visit. On his official visits in third States, no coercive action was taken against him on the basis of the Belgian warrant.

3. *Conclusion*

80. The warrant could not be and was not executed in the country where it was *issued* (Belgium) or in the countries to which it was *circulated*. The warrant was not executed *in Belgium* when Mr. Yerodia visited Belgium officially in June 2000. Belgium did not lodge an extradition request to *third countries* or a request for the provisional arrest for the purposes of extradition. The warrant was not an "international arrest warrant", despite the language used by the Belgian judge. It could and did not have this effect, neither in Belgium nor in third countries. The allegedly wrongful act was a purely domestic act, with no *actual* extraterritorial effect.

V. Remedies

81. On the subject of remedies, the Congo asked the Court for two different actions: (*a*) a declaratory judgment to the effect that the warrant

[152] See the Danish hesitations concerning the accreditation of an Ambassador for Israel, *supra*, footnote 21.

[153] I.R. 2001/10/20.

tant le caractère illicite, au regard du droit international, du mandat et de sa diffusion dans le cadre d'Interpol et *b)* une décision appelant la Belgique à mettre à néant et à « retirer de la circulation » le mandat. La Cour a fait droit à ces deux demandes : elle a dit *a)* que l'émission du mandat d'arrêt et sa diffusion sur le plan international avaient constitué des violations d'une obligation juridique de la Belgique à l'égard de la République démocratique du Congo (par. 78, al. 2, du dispositif de l'arrêt) et *b)* que la Belgique devait, par les moyens de son choix, mettre à néant le mandat d'arrêt du 11 avril 2000 et en informer les autorités auprès desquelles ce mandat avait été diffusé (par. 78, al. 3, du dispositif de l'arrêt).

82. J'ai exposé, dans les deuxième, troisième et quatrième parties de la présente opinion dissidente, consacrées respectivement aux immunités, à la compétence et à l'existence d'un fait internationalement illicite, les raisons qui m'avaient amené à voter contre l'alinéa 2 du paragraphe 2 du dispositif relatif à l'illicéité du mandat d'arrêt au regard du droit international : j'estime que le droit international positif ne faisait pas obligation à la Belgique d'accorder l'immunité à M. Yerodia dès lors que celui-ci était soupçonné de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité et que, de surcroît, la Belgique était tout à fait fondée à vouloir exercer, pour de tels crimes, sa compétence extraterritoriale à l'encontre de M. Yerodia.

83. Il me reste à expliquer pourquoi j'ai voté contre l'alinéa 3 du paragraphe 78 du dispositif, appelant la Belgique à mettre à néant et à « retirer de la circulation » le mandat litigieux. Même à admettre, pour les besoins de l'argumentation, que le mandat d'arrêt était illicite en l'an 2000, il ne l'était plus lorsque la Cour s'est prononcée en la présente espèce. La violation d'une obligation internationale qu'aurait commise la Belgique n'avait pas de caractère continu : elle a peut-être duré tant que M. Yerodia était en fonction, mais elle ne s'est pas perpétuée au-delà[154]. C'est pourquoi je pense que la Cour internationale de Justice ne peut demander à la Belgique de mettre à néant et de « retirer de la circulation » un acte qui ne revêt aujourd'hui aucun caractère illicite.

84. Dans son contre-mémoire et dans ses plaidoiries, la Belgique a soulevé trois exceptions préliminaires fondées sur le changement intervenu dans les fonctions de M. Yerodia. Selon la Belgique, le fait que M. Yerodia ne soit plus ministre aujourd'hui signifiait que : *a)* la Cour n'avait plus compétence pour connaître du différend, *b)* l'affaire était devenue sans objet et *c)* la requête du Congo n'était pas recevable. La Cour a rejeté ces trois exceptions préliminaires.

[154] Voir l'article 14 des projets d'articles de 2001 sur la responsabilité de l'Etat pour fait internationalement illicite élaborés par la Commission du droit international (Nations Unies, doc. A/CN.4/L.602/Rev.1), relatif à l'extension dans le temps de la violation d'une obligation internationale, qui énonce :

« 1. La violation d'une obligation internationale par le fait de l'Etat n'ayant pas un caractère continu a lieu au moment où le fait se produit, même si ses effets perdurent.

2. La violation d'une obligation internationale par le fait de l'Etat ayant un caractère continu s'étend sur toute la période durant laquelle le fait continue et reste non conforme à l'obligation internationale. »

and its circulation through Interpol was contrary to international law and (*b*) a decision to the effect that Belgium should withdraw the warrant and its circulation. The Court granted both requests: it decided (*a*) that the issue and international circulation of the arrest warrant were in breach of a legal obligation of Belgium towards the Congo (Judgment, para. 78 (2) of the *dispositif*) and (*b*) that Belgium must, by means of its own choosing, cancel the arrest warrant and so inform the authorities to whom the warrant was issued (Judgment, para. 78 (3) of the *dispositif*).

82. I have, in Sections II (Immunities), III (Jurisdiction) and IV (Existence of an Internationally Wrongful Act) of my dissenting opinion, given the reasons why I voted against paragraph 78 (2) of the *dispositif* relating to the illegality, under international law, of the arrest warrant: I believe that Belgium was not, under positive international law, obliged to grant immunity to Mr. Yerodia on suspicions of war crimes and crimes against humanity and, moreover, I believe that Belgium was perfectly entitled to assert extraterritorial jurisdiction against Mr. Yerodia for such crimes.

83. I still need to give reasons for my vote against paragraph 78 (3) of the *dispositif*, calling for the cancellation and the "de-circulation" of the disputed arrest warrant. Even assuming, *arguendo*, that the arrest warrant was illegal in the year 2000, it was no longer illegal at the moment when the Court gave Judgment in this case. Belgium's alleged breach of an international obligation did not have a continuing character: it may have lasted as long as Mr. Yerodia was in office, but it did not continue in time thereafter[154]. For that reason, I believe the International Court of Justice cannot ask Belgium to cancel and "decirculate" an act that is not illegal today.

84. In its Counter-Memorial and pleadings, Belgium formulated three preliminary objections based on Mr. Yerodia's change of position. It argued that, due to Mr. Yerodia's ceasing to be a Minister today, the Court (*a*) no longer had jurisdiction to try the case, (*b*) that the case had become moot, and (*c*) that the Congo's Application was inadmissible. The Court dismissed all these preliminary objections.

[154] See Article 14 of the 2001 ILC Draft Articles on State Responsibility, United Nations doc. A/CN.4/L.602/Rev.1, concerning the extension in time of the breach of an international obligation, which states the following:

"1. The breach of an international obligation by an act of a State not having a continuing character occurs at the moment when the act is performed, even if its effects continue.

2. The breach of an international obligation by an act of a State having a continuing character extends over the entire period during which the act continues and remains not in conformity with the international obligation."

J'ai voté en faveur de cette décision dans les trois cas. Je partage l'avis de la Cour lorsqu'elle conclut que la Belgique avait tort sur les questions de *compétence* et de *recevabilité*. Il existe une solide jurisprudence montrant que, aux fins d'apprécier la *compétence* de la Cour pour connaître d'une affaire et la *recevabilité* d'une requête, la date pertinente est celle du dépôt de cette dernière (en l'espèce, M. Yerodia était encore ministre à cette date) et non celle du prononcé de l'arrêt de la Cour (M. Yerodia n'était alors plus ministre). Ce principe ressort de plusieurs précédents, dont le plus notable est celui de l'affaire *Lockerbie*[illegible]. C'est pourquoi je souscris aux sous-alinéas B) et D) de l'alinéa 1 du paragraphe 78 de l'arrêt.

J'ai davantage hésité, en revanche, sur la question du *non-lieu*. La Cour a estimé à ce sujet que la requête du Congo n'était «pas dépourvue d'objet» (par. 78, al. 1, sous-alinéa C)). Il ne ressort pas de l'affaire *Lockerbie* que, aux fins d'apprécier le défaut d'objet d'un différend, la date pertinente soit celle du dépôt de la requête[illegible]. Une affaire peut être privée de son objet en raison d'un événement postérieur à ce dépôt. La question était donc de savoir si, dans la mesure où M. Yerodia n'exerçait plus la fonction de ministre des affaires étrangères, il y avait toujours lieu, pour l'État défendeur, de rencontrer les moyens de l'État demandeur. Je pense que oui, pour la raison suivante : ce n'est pas parce qu'un acte présumé illicite a cessé d'être que son illicéité disparaît. De ce point de vue, je pense que l'affaire n'était pas dépourvue d'objet. Cela n'est toutefois valable que pour la première demande du Congo (prononcé d'un jugement déclaratoire proclamant solennellement l'illicéité de la conduite de la Belgique). Concernant la deuxième demande du Congo, je pense que l'affaire était peut-être sans objet, du fait que M. Yerodia n'exerce plus la fonction de ministre aujourd'hui.

Si une violation du droit international a été commise en 2000 (ce que je conteste, pour les raisons exposées plus haut), elle n'existe certainement plus aujourd'hui. Même en admettant que la Belgique ait manqué, mais que cela lui était reproché, à une obligation internationale — si tant est que cette obligation existait, ce dont je doute —, il s'agissait en tout état

[illegible] *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 23, par. 36 (compétence) et p. 30, par. 44 (recevabilité). Voir également S. Rosenne, *The Law and Practice of the International Court, 1920-1996*, 1997, vol. II, p. 521-522.

[illegible] Dans l'affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni)*, la Cour a statué uniquement sur les questions de compétence (*ibid.*, *exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 30, par. 53, al. 1) et de recevabilité (*ibid.*, par. 53, al. 2), sans trancher celle du non-lieu (*ibid.*, p. 31, par. 53, al. 3). Le texte décidé de la Cour, dans ces alinéas 1 et 2 du paragraphe 53, est que la date pertinente aux fins d'apprécier la compétence et la recevabilité est celle du dépôt de la requête. La Cour n'a formulé aucune observation analogue sur la question du non-lieu (par. 53, al. 1).

I voted with the Court on these three points. I agree with the Court that Belgium was wrong on the points of *jurisdiction* and *admissibility*. There is well-established case law to the effect that the Court's jurisdiction to adjudicate a case and the admissibility of the Application must be determined on the date on which the Application was filed (when Mr. Yerodia was still a Minister), not on the date of the Judgment (when Mr. Yerodia had ceased to be a Minister). This follows from several precedents, the most important of which is the *Lockerbie* case [115]. I therefore agree with paragraph 78 (1) (B) and (D) of the Judgment.

I was, however, more hesitant on the subject of *mootness*, where the Court held that the Congo's Application was "not without object" (Judgment, para. 78 (1) (C)). It does not follow from *Lockerbie* that the question of mootness must be assessed on the date of the filing of the application [116]. An event subsequent to the filing of an application can still render a case moot. The question therefore was whether, given the fact that Mr. Yerodia is no longer a Foreign Minister today, there was still a case for the respondent State to answer. I think there was, for the following reason: it is not because an allegedly illegal act has ceased to continue in time that the illegality disappears. From that perspective, I think the case was not moot. This, however, is only true for the Congo's first claim (a declaratory judgment solemnly declaring the illegality of Belgium's act). However, I think the case might have been moot regarding the Congo's second claim, given the fact that Mr. Yerodia is no longer a Minister today.

If there was an infringement of international law in the year 2000 (which I do not think exists, for the reasons set out above), it has certainly ceased to exist today. Belgium's alleged breach of an international obligation, if such an obligation existed — which I doubt — was in any event a breach of an obligation not of a continuing character. If the

[115] *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom), Preliminary Objections, I.C.J. Reports 1998*, p. 23, para. 38 (jurisdiction) and p. 26, para. 44 (admissibility). See further, S. Rosenne, *The Law and Practice of the International Court, 1976-1996*, Vol. II, 1997, pp. 521-522.

[116] In the *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United Kingdom)* case the Court only decided on the points of jurisdiction (*ibid., Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, p. 30, para. 53 (1)) and admissibility (*ibid.*, para. 53 (2)), not on mootness (*ibid.*, p. 31, para. 53 (3)). The *ratio decidendi* for paragraphs 53 (1) and (2) is that the relevant date for the assessment of both jurisdiction and admissibility is the date of the filing of the Application. The Court did not make such a statement in relation to mootness.

de cause de la violation d'une obligation non permanente. Si la Cour avait suivi jusqu'au bout son propre raisonnement sur les immunités (non temporel entre la protection garantie par les immunités et la fonction de ministre des affaires étrangères), elle aurait logiquement conclu qu'il fallait rejeter les troisième et quatrième conclusions du Congo. C'est la raison pour laquelle j'ai voté avec la Cour en faveur du sous-alinéa C) de l'alinéa 1 du paragraphe 78 concernant l'exception préliminaire de non-lieu soulevée par la Belgique, mais que, contrairement à la majorité de mes collègues, j'ai voté contre l'alinéa 5 du paragraphe 78 du dispositif.

Je pense également, à supposer là encore que la Belgique ait manqué à une obligation internationale, que la constatation de ce manquement dans l'arrêt suffisait à réparer le préjudice moral subi par le Congo. Même si un acte constituant une violation *avait* été commis, ce que je ne crois pas (il s'agissait de l'émission par un juge belge d'un mandat d'arrêt ne contrevenant pas au droit international coutumier et n'ayant en outre jamais été exécuté), cet acte serait insignifiant en comparaison de la violation, par le Congo, de l'obligation qui est la sienne aux termes de l'article 146 de la quatrième convention de Genève (à savoir enquêter sur les crimes de guerre et les crimes contre l'humanité commis sur son territoire, en vue d'en poursuivre les auteurs). Le Congo n'avait pas « les mains propres » lorsqu'il s'est présenté devant la Cour[1] internationale de Justice, et sa requête aurait dû être rejetée. *De minimis non curat lex*[2].

VI. Remarques finales

85. Pour les raisons exposées dans la présente opinion, j'estime que la Cour internationale de Justice a eu tort de dire qu'une règle du droit international coutumier confère, vis-à-vis d'Etats tiers, une immunité pénale aux ministres des affaires étrangères en exercice soupçonnés d'avoir commis des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité. Le droit international coutumier ne prévoit rien de tel. La Cour n'a pas recherché le juste milieu qui importait tant en l'espèce. En adoptant une approche minimaliste et formaliste, elle a privilégié *de facto* l'intérêt des Etats qui est de favoriser la conduite de relations internationales, au détriment de l'intérêt de la communauté internationale, qui est d'assurer l'application du principe selon lequel les dignitaires d'Etat soupçonnés de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité sont tenus de rendre compte de leurs actes sur le plan international.

86. La loi belge de 1993/1999 va peut-être trop loin et il serait probablement sage, d'un point de vue politique, de prévoir des exceptions de procédure en faveur des étrangers ou de restreindre l'exercice de la compétence universelle. Il se peut que la Belgique fasse preuve de naïveté en

[1] Voir ci-dessus, par. 31.

[2] Ce concept n'est pas égal au « de minimis non curat praetor » en droit constitutionnel. Voir, sur le sujet, *Black's Law Dictionary*.

Court would take its own reasoning about immunities to its logical conclusion (the temporal linkage between the protection of immunities and the function of the Foreign Minister), then it should have reached the conclusion that the Congo's third and fourth submissions should have been rejected. This is why I have voted with the Court on paragraph 78 (1) (C) concerning Belgium's preliminary objection regarding [illegible], but against the Court on paragraph 78 (5) of the *dispositif*.

I also believe, assuming again that there has been an infringement of an international obligation by Belgium, that the declaratory part of the Judgment should have sufficed as reparation for the moral injury suffered by Congo. If there was an act constituting an infringement, which I do not believe exists (a Belgian arrest warrant that was not contrary to customary international law and that was moreover never enforced), it was trivial in comparison with the Congo's failure to comply with its obligation under Article 146 of the IV Geneva Convention (investigating and prosecuting charges of war crimes and crimes against humanity committed on its territory). The Congo did not come to the International Court with clean hands [illegible], and its Application should have been rejected. *De minimis non curat lex* [illegible].

VI. Final Observations

[illegible]. For the reasons set out in this opinion, I think the International Court of Justice has erred in finding that there is a rule of customary international law protecting incumbent Foreign Ministers suspected of war crimes and crimes against humanity from the criminal process in other States. No such rule of customary international law exists. The Court has not engaged in the balancing exercise that was crucial for the present dispute. Adopting a minimist and formalistic approach, the Court has *de facto* balanced in favour of the interests of States in conducting international relations, not the international community's interest in assuring international accountability of State officials suspected of war crimes and crimes against humanity.

[illegible]. The Belgian 1993/1999 Act may go too far and it may be politically wise to provide procedural restrictions for foreign dignitaries or to restrict the exercise of universal jurisdiction. Proposals to this effect are under [illegible] in Belgium. Belgium may be naive in trying to be a forerunner in

[illegible], para. 18.

[illegible] *See Black's Law Dictionary*.

cherchant à se placer à l'avant-garde de la répression des crimes de droit international et en défendant l'idée que, à défaut d'intervention de l'Etat territorial, il appartient aux Etats tiers d'ouvrir aux victimes des voies de droit. La Belgique a peut-être tort, d'un point de vue politique, de vouloir transposer l'idée de simulacre de procès (statut de Rome portant création de la Cour pénale internationale — principe de complémentarité (art. 17)) à des situations régies par le principe «*aut dedere aut judicare*»[illegible]. Toutefois, la question pour la Cour n'est pas de savoir si la Belgique fait preuve de naïveté ou de sagesse politique, ni même si la courtoisie internationale exigerait une application plus stricte de la compétence universelle ou davantage de respect pour les dignitaires étrangers. La question était de savoir si la Belgique avait méconnu une obligation en vertu du droit international à ne pas décerner et faire circuler un mandat d'arrêt pour crimes de guerre et crimes contre l'humanité contre un ministre des affaires étrangères en fonction.

87. Peut-être cet arrêt vise-t-il, de manière implicite, à éviter d'ouvrir la voie aux abus et au chaos, la Cour craignant que les Etats n'invoquant sans cesse la compétence universelle pour engager des poursuites abusives contre les ministres des affaires étrangères en exercice d'autres Etats, paralysant ainsi le fonctionnement de ces derniers. L'argument de la «*manifestation incohérente*»[illegible] était très présent dans le mémoire et les plaidoiries du Congo. Il peut se résumer ainsi: si les Etats engageaient des poursuites contre les membres de gouvernements étrangers sans égard pour les immunités qui leur sont reconnues, la situation ne tarderait pas à devenir chaotique; de même, si les Etats invoquaient de manière outrancière la compétence universelle en l'absence d'un quelconque lien avec leur ordre juridique interne, des tensions politiques pourraient naître sur le plan international.

Dans la présente affaire, aucune allégation d'abus de procédure n'a été portée à l'encontre de la Belgique. La procédure pénale engagée contre M. Yerodia n'était ni inconséquente, ni abusive. Le mandat a été émis après deux ans d'instruction pénale et nul n'a accusé le juge d'instruction qui l'a décerné d'avoir fondé sa décision sur des faits erronés. L'accusation selon laquelle la Belgique aurait appliqué sa loi sur les crimes de guerre de manière insultante et discriminatoire à l'encontre d'un ministre des affaires étrangères congolais était manifestement mal fondée. La Belgique souhaite — à tort ou à raison — se faire le bras de la communauté internationale en permettant aux étrangers de porter plainte contre de graves violations des droits de l'homme dont ils ont été victimes à l'étranger. Depuis la tristement célèbre affaire Dutroux (une affaire de sévices sur enfants qui a canalisé l'attention des médias à la fin des années quatre-vingt-dix), la Belgique a amendé ses lois afin d'accorder davan-

[illegible] Voir ci-dessus, par. 37.

[illegible] J. Verhoeven, «M. Pinochet, la coutume internationale et la compétence universelle», *Journal du droit international*, 1999, p. 315; J. Verhoeven, «Vers un ordre répressif international? Quelques observations», *Annuaire français de droit international*, 1998, p. [illegible].

the suppression of international crimes and in substantiating the view that, where the territorial State fails to take action, it is the responsibility of third States to offer a forum to victims. It may be politically wrong to go so far as to transpose the "sham trial" exception to complementarity in the Rome Statute for an International Criminal Court (Art. 17)[77] into the "clearly and indicate" situations. However, the question that was before the Court was not whether Belgium is naive or has acted in a politically wise manner or whether international courts would command a greater application of universal jurisdiction or a greater respect for foreign signatories. The question was whether Belgium had violated an obligation under international law to refrain from issuing and circulating an arrest warrant on charges of war crimes and crimes against humanity against an incumbent Foreign Minister.

57. An implicit consideration behind this Judgment may have been a concern for abuse and chaos, arising from the risk of States asserting unbridled universal jurisdiction and engaging in abusive prosecutions against incumbent Foreign Ministers of other States and thus paralysing the functioning of these States. The "moderation consideration" argument was very present in the Congo's Memorial and pleadings. The argument can be summarized as follows: if a State would prosecute members of foreign Governments without respecting their immunities, chaos will be the result. Likewise, if States exercise unbridled universal jurisdiction without any point of linkage to the domestic legal order, there is a danger for political tensions between States.

In the present dispute, there was no allegation of abuse of process on the part of Belgium. Criminal proceedings against Mr. Yerodia were not frivolous or abusive. The warrant was issued after two years of criminal investigations and there were no allegations that the investigating judge who issued it acted on false factual evidence. The accusation that Belgium applied its War Crimes Statute in an offensive and discriminatory manner against a Congolese Foreign Minister was manifestly ill founded. Belgium, rightly or wrongly, wishes to act as an agent of the world community by allowing complaints brought by foreign victims of serious human rights abuses committed abroad. Since the infamous *Dutroux* case (a case of child molestation attracting great media attention in the late 1990s), Belgium has amended its laws in order to improve victims' procedural rights, without discriminating between Belgian and foreign victims. In doing so, Belgium has also opened its courts to victims bring-

[77] See above, para. 37.

[78] Lathoyer, "M. Poncelet: la coutume internationale et la compétence universelle" (interview), *Les Affaires*, 1999, p. 315; J. Verhaeghe, "Vers un ordre national mondial", *Droits et obligations*, *ULDI*, 1999, p. 55.

tage de droits procéduraux aux victimes, que celles-ci soient belges ou étrangères. Ce faisant, la Belgique a également ouvert ses tribunaux aux victimes portant plainte pour des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité commis à l'étranger. Cette nouvelle législation a été appliquée non seulement dans le cas de M. Yerodia, mais également dans le cadre d'affaires contre M. Pinochet, M. Sharon, M. Rafsanjani, M. Hissène Habré, M. Fidel Castro, etc. Il serait donc faux d'affirmer que la loi sur les crimes de guerre a été appliquée de manière discriminatoire à l'encontre d'un ressortissant congolais.

Il se peut, dans l'abstrait, que l'argument du chaos soit pertinent. Ce risque existe peut-être, et la Cour aurait pu, de manière légitime, mettre en garde contre ce risque dans son arrêt sans pour autant conclure qu'il existe une règle de droit international coutumier reconnaissant l'immunité aux ministres des affaires étrangères. Accorder des immunités aux ministres des affaires étrangères pourrait, en revanche, ouvrir la voie à d'autres sortes d'abus. Cela revient à accroître de manière extraordinaire le nombre de personnes bénéficiant d'une immunité de juridiction internationale. De là à reconnaître des immunités aux autres membres de gouvernement, il n'y a qu'un pas, dans la société actuelle, tous les membres de cabinet représentent leur pays dans diverses réunions. Si le ministre des affaires étrangères a besoin d'immunités pour exercer ses fonctions, pourquoi ne pas également les accorder aux autres membres du gouvernement ? Certes, la Cour internationale de Justice ne déclare rien de tel, mais cette conclusion ne s'impose-t-elle pas d'elle-même lorsque la Cour conclut que les ministres des affaires étrangères sont des personnes protégées ? La raison pour laquelle la Cour assimile les ministres des affaires étrangères aux agents diplomatiques et aux chefs d'État, qui est au cœur de son raisonnement, est également valable s'agissant des autres ministres qui représentent officiellement l'État, par exemple les ministres de l'éducation qui assistent aux conférences de l'Unesco à New York ou tout autre ministre recevant le titre de docteur honoris causa à l'étranger. Des gouvernements pourraient, à leur escient, nommer à des postes ministériels des personnes soupçonnées d'avoir commis de graves violations des droits de l'homme afin de les mettre à l'abri de poursuites à l'étranger. Il se peut que la Cour internationale de Justice, en essayant de refermer une boîte de Pandore par crainte du chaos et des abus, en ait ouvert une autre, avec le risque de conférer l'immunité, et donc l'impunité de faire à un nombre croissant de représentants de gouvernement.

Signé : Christine VAN DEN WYNGAERT

ing charges based on war crimes and crimes against humanity committed abroad. This new legislation has been applied not only in the case against Mr. Yerodia but also in cases against Mr. Pinochet, Mr. Sharon, Mr. Rafsanjani, Mr. Hissen Habre, Mr. Fidel Castro, etc. It would therefore be wrong to say that the War Crimes Statute has been applied against a Congolese national in a discriminatory way.

In the abstract, the chaos argument may be pertinent. This risk may exist, and the Court could have legitimately warned against this risk in its judgment without necessarily reaching the conclusion that a rule of customary international law exists to the effect of granting immunity to Foreign Ministers. However, granting immunities to incumbent Foreign Ministers may open the door to other sorts of abuse. It dramatically increases the number of persons that enjoy international immunity from prosecution. Recognizing immunities for other members of government is one step further: in present-day society, all Cabinet members represent their countries in various meetings. If Foreign Ministers need immunities to perform their functions, why not grant immunities to other Cabinet members as well? The International Court of Justice does not say this, but doesn't this flow from its reasoning leading to the conclusion that Foreign Ministers are immune? The rationale for assimilating Foreign Ministers with diplomatic agents and Heads of State, which is at the centre of the Court's reasoning, also exists for other Ministers who represent the State officially, for example, Ministers of Education who have to attend Unesco conferences in New York or other Ministers receiving honorary doctorates abroad. *Mutatis mutandis*, Governments may appoint persons to Cabinet posts in order to shelter them from prosecution on charges of international crimes. Perhaps the International Court of Justice, in its effort to close one Pandora's box for fear of chaos and abuse, has opened another one: that of granting immunity and thus a safe sanctuary to an increasing number of government officials.

(*Signed*) Christine VAN DEN WYNGAERT.

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING THE TERRITORIAL AND MARITIME DISPUTE

(NICARAGUA v. COLOMBIA)

ORDER OF 26 FEBRUARY 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DU DIFFÉREND TERRITORIAL ET MARITIME

(NICARAGUA c. COLOMBIE)

ORDONNANCE DU 26 FÉVRIER 2002

Official citation:

Territorial and Maritime Dispute (Nicaragua v. Colombia), Order of 26 February 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 189

Mode officiel de citation:

Différend territorial et maritime (Nicaragua c. Colombie), ordonnance du 26 février 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 189

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070941-1

Sales number
N° de vente: 838

26 FEBRUARY 2002

ORDER

TERRITORIAL AND MARITIME DISPUTE
(NICARAGUA v. COLOMBIA)

DIFFEREND TERRITORIAL ET MARITIME
(NICARAGUA c. COLOMBIE)

26 FEVRIER 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
26 February
General List
No. 124

26 February 2002

CASE CONCERNING THE TERRITORIAL AND MARITIME DISPUTE

(NICARAGUA v. COLOMBIA)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BURGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 31, 44, 45, paragraph 1, and 48 of the Rules of Court,

Having regard to the Application filed in the Registry of the Court on 6 December 2001, whereby the Republic of Nicaragua instituted proceedings against the Republic of Colombia in respect of a dispute concerning "a group of related legal issues subsisting between the Republic of Nicaragua and the Republic of Colombia concerning title to territory and maritime delimitation";

Whereas on 6 December 2001 a certified copy of the Application was transmitted to the Republic of Colombia;

Whereas the Republic of Nicaragua has appointed as Agent H.E. Mr. Carlos J. Argüello Gómez; and whereas the Republic of Colombia has appointed as Agent H.E. Mr. Julio Londoño Paredes;

Whereas, at a meeting held by the President of the Court with the

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

26 février 2002

2002
26 février
Rôle général
n° 124

AFFAIRE DU DIFFÉREND TERRITORIAL ET MARITIME

(NICARAGUA c. COLOMBIE)

ORDONNANCE

Présents : M. GUILLAUME, *président* ; M. SHI, *vice-président* ; MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges* ; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 31, 44, 45, paragraphe 1, et 48 de son Règlement,

Vu la requête enregistrée au Greffe de la Cour le 6 décembre 2001, par laquelle la République du Nicaragua a introduit une instance contre la République de Colombie au sujet d'un différend concernant « un ensemble de questions juridiques interdépendantes en matière de titres territoriaux et de délimitation maritime, qui demeurent en suspens entre la République du Nicaragua et la République de Colombie » ;

Considérant que, le 6 décembre 2001, une copie certifiée conforme de la requête a été transmise à la République de Colombie ;

Considérant que la République du Nicaragua a désigné comme agent S. Exc. M. Carlos Argüello Gómez ; et que la République de Colombie a désigné comme agent S. Exc. M. Julio Londoño Paredes ;

Considérant que, au cours d'une réunion que le Président de la Cour a

Agents of the Parties on 20 February 2002, Nicaragua indicated that it wished to be allowed a period of one year for the preparation of its Memorial; whereas Colombia stated that it desired a period of 18 months from the filing of Nicaragua's Memorial for the preparation of its Counter-Memorial; and whereas Nicaragua indicated that it had no objection to the time-limit requested by Colombia,

Fixes the following time-limits for the filing of the written pleadings:

28 April 2003 for the Memorial of the Republic of Nicaragua;

28 June 2004 for the Counter-Memorial of the Republic of Colombia; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twenty-sixth day of February, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Nicaragua and the Government of the Republic of Colombia, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

tenue avec les agents des Parties le 20 février 2002, le Nicaragua a indiqué qu'il souhaitait disposer d'un délai d'un an pour préparer son mémoire; que la Colombie a déclaré qu'elle souhaitait disposer d'un délai de dix-huit mois à compter du dépôt du mémoire du Nicaragua pour préparer son contre-mémoire; et que le Nicaragua a indiqué qu'il ne voyait pas d'objection au délai demandé par la Colombie.

Fixe comme suit les dates d'expiration des délais pour le dépôt des pièces de la procédure écrite:

Pour le mémoire de la République du Nicaragua, le 28 avril 2003;

Pour le contre-mémoire de la République de Colombie, le 28 juin 2004;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt-six février deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République du Nicaragua et au Gouvernement de la République de Colombie.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070941-1

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. BELGIQUE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. BELGIUM)

ORDER OF 20 MARCH 2002

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 192

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Belgium), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 192

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070943-8

N° de vente:
Sales number **839**

20 MARS 2002

ORDONNANCE

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. BELGIQUE)

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. BELGIUM)

20 MARCH 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 105

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. BELGIQUE)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire*; M. GUILLAUME, *président de la Cour*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire du Royaume de Belgique,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par la Belgique le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 105

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA *v.* BELGIUM)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the Kingdom of Belgium,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by Belgium on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume de Belgique.

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par la Belgique»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent du Royaume de Belgique;

Considérant que, par lettre du 26 février 2002, reçue au Greffe le 5 mars 2002, l'agent du Royaume de Belgique a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires de la Belgique,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume de Belgique;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement du Royaume de Belgique.

Le vice-président,
(Signé) SHI Jiuyong.

Le greffier,
(Signé) Philippe COUVREUR.

---

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Kingdom of Belgium,

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by Belgium"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the Kingdom of Belgium;

Whereas, by letter dated 26 February 2002, received in the Registry on 5 March 2002, the Agent of the Kingdom of Belgium informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of Belgium,

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Kingdom of Belgium; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the Kingdom of Belgium, respectively.

(*Signed*) SHI Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070943-8

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA *v.* CANADA)

ORDER OF 20 MARCH 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE *c.* CANADA)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Canada), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 195

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Canada), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 195

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070944-6

Sales number
N° de vente: **840**

20 MARCH 2002

ORDER

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. CANADA)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. CANADA)

20 MARS 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 106

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. CANADA)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOHMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of Canada,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by Canada on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by Canada,

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 106

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. CANADA)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire*; M. GUILLAUME, *président de la Cour*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire du Canada,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par le Canada le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Canada,

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . Canada"; and Whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of Canada;

Whereas, by letter dated 22 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of Canada informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of Canada;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by Canada; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of Canada, respectively.

(*Signed*) SHI Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... le Canada»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent du Canada;

Considérant que, par lettre du 22 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent du Canada a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires du Canada,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Canada;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement du Canada.

Le vice-président,
(*Signé*) SHI Jiuyong.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070944-6

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. FRANCE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. FRANCE)

ORDER OF 20 MARCH 2002

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. France), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 198

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. France), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 198

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070945-4

N° de vente:
Sales number **841**

20 MARS 2002

ORDONNANCE

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. FRANCE)

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA *v.* FRANCE)

20 MARCH 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 107

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. FRANCE)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire*; M. GUILLAUME, *président de la Cour*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire de la République française,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par la France le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République française,

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 107

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA *v.* FRANCE)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the French Republic,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by France on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the French Republic,

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... la France»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent de la République française;

Considérant que, par lettre du 22 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République française a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires de la France,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République française;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement de la République française.

Le vice-président,

(*Signé*) SHI Jiuyong.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . France"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the French Republic;

Whereas, by letter dated 22 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the French Republic informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of France,

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the French Republic; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the French Republic, respectively.

(*Signed*) SHI Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070945-4

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. GERMANY)

ORDER OF 20 MARCH 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Germany), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 201

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Allemagne), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 201

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070946-2

Sales number
N° de vente: **842**

20 MARCH 2002

ORDER

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. GERMANY)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. ALLEMAGNE)

20 MARS 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 108

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. GERMANY)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the Federal Republic of Germany,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by Germany on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 108

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire*; M. GUILLAUME, *président de la Cour*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire de la République fédérale d'Allemagne,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par l'Allemagne le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Federal Republic of Germany.

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . Germany"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the Federal Republic of Germany;

Whereas, by letter dated 22 February 2002, received in the Registry on 26 February 2002, the Agent of the Federal Republic of Germany informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of Germany;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Federal Republic of Germany; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the Federal Republic of Germany, respectively.

(*Signed*) SHI Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

---

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République fédérale d'Allemagne,

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... l'Allemagne»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent de la République fédérale d'Allemagne;

Considérant que, par lettre du 22 février 2002, reçue au Greffe le 26 février 2002, l'agent de la République fédérale d'Allemagne a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires de l'Allemagne,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République fédérale d'Allemagne;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement de la République fédérale d'Allemagne.

Le vice-président,
(*Signé*) SHI Jiuyong.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070946-2

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ITALIE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. ITALY)

ORDER OF 20 MARCH 2002

Mode officiel de citation :

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Italie), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 204

Official citation :

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Italy), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 204

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070947-0

N° de vente:
Sales number **843**

20 MARS 2002

ORDONNANCE

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. ITALIE)

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. ITALY)

20 MARCH 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 109

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ITALIE)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire*; M. GUILLAUME, *président de la Cour*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire de la République italienne,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par l'Italie le 4 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 109

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA *v.* ITALY)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the Italian Republic,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by Italy on 4 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République italienne,

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... l'Italie»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent de la République italienne;

Considérant que, par lettre du 25 février 2002, reçue au Greffe le 8 mars 2002, l'agent de la République italienne a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires de l'Italie,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République italienne;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement de la République italienne.

Le vice-président,

(*Signé*) Shi Jiuyong.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe Couvreur.

---

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Italian Republic.

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . Italy"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the Italian Republic;

Whereas, by letter dated 25 February 2002, received in the Registry on 8 March 2002, the Agent of the Italian Republic informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of Italy;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Italian Republic; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the Italian Republic, respectively.

(*Signed*) Shi Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070947-0

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. NETHERLANDS)

ORDER OF 20 MARCH 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. PAYS-BAS)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Netherlands), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 207

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Pays-Bas), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 207

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070948-9

Sales number
N° de vente: **844**

20 MARCH 2002

ORDER

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. NETHERLANDS)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. PAYS-BAS)

20 MARS 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 110

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. NETHERLANDS)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the Kingdom of the Netherlands,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by the Netherlands on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 110

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. PAYS-BAS)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire;* M. GUILLAUME, *président de la Cour;* MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mmes HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges;* M. COUVREUR, *greffier.*

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire du Royaume des Pays-Bas,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par les Pays-Bas le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Kingdom of the Netherlands,

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . the Netherlands"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the Kingdom of the Netherlands;

Whereas, by letter dated 21 February 2002, received in the Registry on 25 February 2002, the Agent of the Kingdom of the Netherlands informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of the Netherlands;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case,

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Kingdom of the Netherlands; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the Kingdom of the Netherlands, respectively.

(*Signed*) Shi Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe Couvreur,
Registrar.

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume des Pays-Bas,

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... les Pays-Bas»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent du Royaume des Pays-Bas;

Considérant que, par lettre du 21 février 2002, reçue au Greffe le 25 février 2002, l'agent du Royaume des Pays-Bas a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires des Pays-Bas,

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume des Pays-Bas;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement du Royaume des Pays-Bas.

Le vice-président,
(*Signé*) SHI Jiuyong.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070948-9

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. PORTUGAL)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. PORTUGAL)

ORDER OF 20 MARCH 2002

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Portugal), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 210

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Portugal), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 210

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070949-7

N° de vente:
Sales number **845**

20 MARS 2002

ORDONNANCE

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. PORTUGAL)

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. PORTUGAL)

20 MARCH 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNEE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 111

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. PORTUGAL)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire;* M. GUILLAUME, *président de la Cour;* MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BURGENTHAL, ELARABY, *juges;* M. COUVREUR, *greffier.*

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire de la République portugaise,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par le Portugal le 5 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 111

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. PORTUGAL)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI, *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEITCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the Portuguese Republic,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by Portugal on 5 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République portugaise.

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont place [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... le Portugal», et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent de la République portugaise;

Considérant que, par lettre du 25 février 2002, reçue au Greffe le 5 mars 2002, l'agent de la République portugaise a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires du Portugal;

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce;

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République portugaise;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement de la République portugaise.

Le vice-président,
(*Signé*) SHI Jiuyong.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Portuguese Republic.

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . Portugal"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the Portuguese Republic;

Whereas, by letter dated 25 February 2002, received in the Registry on 5 March 2002, the Agent of the Portuguese Republic informed the Court that her Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of Portugal;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case;

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Portuguese Republic; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the Portuguese Republic, respectively.

(*Signed*) Shi Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe Couvreur,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070949-7

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. UNITED KINGDOM)

ORDER OF 20 MARCH 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ROYAUME-UNI)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002

Official citation:

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. United Kingdom), Order of 20 March 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 213

Mode officiel de citation:

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Royaume-Uni), ordonnance du 20 mars 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 213

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070950-0

Sales number
N° de vente: **846**

20 MARCH 2002

ORDER

LEGALITY OF USE OF FORCE
(YUGOSLAVIA v. UNITED KINGDOM)

LICEITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE
(YOUGOSLAVIE c. ROYAUME-UNI)

20 MARS 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
20 March
General List
No. 113

20 March 2002

CASE CONCERNING LEGALITY OF USE OF FORCE

(YUGOSLAVIA v. UNITED KINGDOM)

ORDER

Present: *Vice-President* SHI; *Acting President*; *President* GUILLAUME; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BURGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 30 June 1999, whereby the Court fixed 5 January 2000 and 5 July 2000 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia and a Counter-Memorial of the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland,

Having regard to the preliminary objections to jurisdiction and admissibility filed by the United Kingdom on 4 July 2000,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the Vice-President of the Court, Acting President, fixed 5 April 2001 as the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia might present a

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
20 mars
Rôle général
n° 113

20 mars 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE

(YOUGOSLAVIE c. ROYAUME-UNI)

ORDONNANCE

Présents: M. SHI, *vice-président, faisant fonction de président en l'affaire;* M. GUILLAUME, *président de la Cour;* MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges;* M. COUVREUR, *greffier.*

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 30 juin 1999, par laquelle la Cour a fixé au 5 janvier 2000 et au 5 juillet 2000 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la République fédérale de Yougoslavie et d'un contre-mémoire du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord,

Vu les exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité déposées par le Royaume-Uni le 4 juillet 2000,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le vice-président de la Cour, faisant fonction de président en l'affaire, a fixé au 5 avril 2001 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougo-

written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the United Kingdom.

Having regard to the Order of 21 February 2001, whereby the Court, taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case, extended to 5 April 2002 the time-limit within which Yugoslavia might present its written statement;

Whereas, by letter dated 8 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Federal Republic of Yugoslavia referred *inter alia* to "dramatic" and "ongoing" changes in Yugoslavia which "have put the cas[e] . . . in a quite different perspective", as well as to the decision to be taken by the Court in another case involving Yugoslavia, and requested the Court, for reasons stated in that letter, "for a stay of proceedings or . . . for an extension by twelve months of the time period for the submission of observations on the preliminary objections raised by . . . the United Kingdom"; and whereas, on receipt of that letter, the Registrar transmitted a copy thereof to the Agent of the United Kingdom;

Whereas, by letter dated 22 February 2002, received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the United Kingdom informed the Court that his Government was not opposed to a stay of proceedings or, if a stay was not possible, to an extension of the time-limit for the filing of the observations and submissions of Yugoslavia on the preliminary objections of the United Kingdom;

Taking account of the agreement of the Parties and of the circumstances of the case;

Extends to 7 April 2003 the time-limit within which the Federal Republic of Yugoslavia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twentieth day of March, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Federal Republic of Yugoslavia and the Government of the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, respectively.

(*Signed*) Shi Jiuyong,
Vice-President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

---

slavie pourrait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume-Uni.

Vu l'ordonnance du 21 février 2001, par laquelle la Cour, compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce, a reporté au 5 avril 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Yougoslavie pourrait présenter son exposé écrit;

Considérant que, par lettre du 8 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République fédérale de Yougoslavie s'est notamment référé à des changements «profonds» et «encore en cours» en Yougoslavie qui «ont placé [l'affaire] dans une tout autre perspective», ainsi qu'à la décision à rendre par la Cour dans une autre affaire impliquant la Yougoslavie, et a demandé à la Cour, pour les raisons exposées dans ladite lettre, «soit la suspension de la procédure, soit la prorogation de douze mois du délai pour la présentation des observations sur les exceptions préliminaires soulevées ... par ... le Royaume-Uni»; et considérant que, dès réception de cette lettre, le greffier en a fait tenir copie à l'agent du Royaume-Uni;

Considérant que, par lettre du 22 février 2002, reçue au Greffe le même jour par télécopie, l'agent du Royaume-Uni a informé la Cour que son gouvernement ne s'opposait pas à la suspension de la procédure ou, si cette suspension n'était pas possible, à la prorogation du délai pour le dépôt des observations et conclusions de la Yougoslavie sur les exceptions préliminaires du Royaume-Uni.

Compte tenu de l'accord des Parties et des circonstances de l'espèce,

Reporte au 7 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République fédérale de Yougoslavie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt mars deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie et au Gouvernement du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord.

Le vice-président,

(*Signé*) Shi Jiuyong.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe Couvreur.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070950-0

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DE LA DÉLIMITATION MARITIME ENTRE LE NICARAGUA ET LE HONDURAS DANS LA MER DES CARAÏBES

(NICARAGUA c. HONDURAS)

ORDONNANCE DU 13 JUIN 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING MARITIME DELIMITATION BETWEEN NICARAGUA AND HONDURAS IN THE CARIBBEAN SEA

(NICARAGUA *v.* HONDURAS)

ORDER OF 13 JUNE 2002

Mode officiel de citation :

Délimitation maritime entre le Nicaragua et le Honduras dans la mer des Caraïbes (Nicaragua c. Honduras), ordonnance du 13 juin 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 216

Official citation :

Maritime Delimitation between Nicaragua and Honduras in the Caribbean Sea (Nicaragua v. Honduras), Order of 13 June 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 216

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070952-7

N° de vente :
Sales number **847**

13 JUIN 2002

ORDONNANCE

DÉLIMITATION MARITIME ENTRE LE NICARAGUA
ET LE HONDURAS DANS LA MER DES CARAÏBES

(NICARAGUA c. HONDURAS)

MARITIME DELIMITATION BETWEEN NICARAGUA
AND HONDURAS IN THE CARIBBEAN SEA

(NICARAGUA v. HONDURAS)

13 JUNE 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
13 juin
Rôle général
n° 120

13 juin 2002

AFFAIRE DE LA DÉLIMITATION MARITIME ENTRE LE NICARAGUA ET LE HONDURAS DANS LA MER DES CARAÏBES

(NICARAGUA c. HONDURAS)

ORDONNANCE

Présents : M. GUILLAUME, *président*, M. SHI, *vice-président*, MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BURGENTHAL, ELARABY, juges ; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 31, 44, 45, 48 et 49 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 21 mars 2000, par laquelle la Cour a fixé au 21 mars 2001 et au 21 mars 2002 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, du mémoire de la République du Nicaragua et du contre-mémoire de la République du Honduras,

Vu le mémoire et le contre-mémoire dûment déposés par les Parties dans les délais ainsi fixés ;

Considérant que, lors d'une réunion que le président de la Cour a tenue le 5 juin 2002 avec les agents des Parties, celles-ci sont convenues de

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

13 June 2002

2002
13 June
General List
No. 120

CASE CONCERNING MARITIME DELIMITATION BETWEEN NICARAGUA AND HONDURAS IN THE CARIBBEAN SEA

(NICARAGUA v. HONDURAS)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEITCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court, and to Articles 31, 44, 45, 48 and 49 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 21 March 2000, by which the Court fixed 21 March 2001 and 21 March 2002 as the time-limits for the filing, respectively, of the Memorial of the Republic of Nicaragua and the Counter-Memorial of the Republic of Honduras,

Having regard to the Memorial and the Counter-Memorial duly filed by the Parties within those time-limits,

Whereas at a meeting between the President of the Court and the Agents of the Parties, held on 5 June 2002, the Parties agreed to request

demander à la Cour d'autoriser la présentation d'une réplique par le demandeur et d'une duplique par le défendeur, et ont exprimé leurs vues sur les délais à fixer à cet effet;

Compte tenu des vues des Parties et des circonstances de l'affaire;

Autorise la présentation d'une réplique du Nicaragua et d'une duplique du Honduras;

Fixe comme suit les dates d'expiration des délais pour le dépôt de ces pièces de procédure:

Pour la réplique du Nicaragua, le 13 janvier 2003;

Pour la duplique du Honduras, le 13 août 2003;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le treize juin deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République du Nicaragua et au Gouvernement de la République du Honduras.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

the Court that a Reply by the Applicant and a Rejoinder by the Respondent be authorized and expressed their views on the time-limits to be fixed for that purpose;

Taking into account the views of the Parties and the circumstances of the case;

Authorizes the submission of a Reply by Nicaragua and a Rejoinder by Honduras;

Fixes the following time-limits for the filing of those pleadings:

15 January 2003 for the Reply of the Republic of Nicaragua;

13 August 2003 for the Rejoinder of the Republic of Honduras; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this thirteenth day of June, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Nicaragua and the Government of the Republic of Honduras, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070952-7

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE REQUÊTE: 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

DEMANDE EN INDICATION DE MESURES CONSERVATOIRES

ORDONNANCE DU 10 JUILLET 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

REQUEST FOR THE INDICATION OF PROVISIONAL MEASURES

ORDER OF 10 JULY 2002

Mode officiel de citation :

Activités armées sur le territoire du Congo (nouvelle requête : 2002) (République démocratique du Congo c. Rwanda), mesures conservatoires, ordonnance du 10 juillet 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 219

Official citation :

Armed Activities on the Territory of the Congo (New Application: 2002) (Democratic Republic of the Congo v. Rwanda), Provisional Measures, Order of 10 July 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 219

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070952-7

N° de vente :
Sales number **848**

10 JUILLET 2002

ORDONNANCE

ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE RÉQUÊTE : 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

DEMANDE EN INDICATION DE MESURES CONSERVATOIRES

ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION : 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

REQUEST FOR THE INDICATION OF PROVISIONAL MEASURES

10 JULY 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
10 juillet
Rôle général
n° 126

10 juillet 2002

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE REQUÊTE: 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

DEMANDE EN INDICATION DE MESURES CONSERVATOIRES

ORDONNANCE

Présents : M. GUILLAUME, *président*; M. SHI, *vice-président*; MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; MM. DUGARD, MAVUNGU, *juges ad hoc*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu les articles 41 et 48 du Statut de la Cour et les articles 73 et 74 de son Règlement,

Rend l'ordonnance suivante :

1. Considérant que, par une requête enregistrée au Greffe de la Cour le 28 mai 2002, la République démocratique du Congo (dénommée ci-après le «Congo») a introduit une instance contre la République rwandaise

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

10 July 2002

2002
10 July
General List
No. 126

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

REQUEST FOR THE INDICATION OF PROVISIONAL MEASURES

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BURGENTHAL, ELARABY; *Judges* ad hoc DUGARD, MAVUNGU; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Articles 41 and 48 of the Statute of the Court and to Articles 73 and 74 of the Rules of Court,

Makes the following Order:

1. Whereas, by an Application filed in the Registry of the Court on 28 May 2002, the Democratic Republic of the Congo (hereinafter "the Congo") instituted proceedings against the Rwandese Republic (herein-

(dénommée ci-après le «Rwanda») au sujet d'un différend relatif à des «violations massives, graves et flagrantes des droits de l'homme et du droit international humanitaire» qui auraient été commises «au mépris de la «charte internationale des droits de l'homme», d'autres instruments internationaux pertinents et [de] résolutions impératives du Conseil de sécurité des Nations Unies»; et considérant que, dans ladite requête, le Congo expose que «[l]es atteintes graves et flagrantes [aux droits de l'homme et au droit international humanitaire]» dont il se plaint «découlent des actes d'agression armée perpétrés par le Rwanda sur le territoire de la République démocratique du Congo en violation flagrante de la souveraineté et de l'intégrité territoriale [de celle-ci], garantie[s] par les Chartes des Nations Unies et de l'Organisation de l'unité africaine»;

2. Considérant que, dans cette requête, le Congo rappelle qu'il a fait une déclaration reconnaissant la juridiction obligatoire de la Cour conformément au paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour, et qu'il expose que le Gouvernement rwandais «s'est abstenu de toute déclaration dans ce sens»; considérant que, dans ladite requête, le Congo, se référant au paragraphe 1 de l'article 36 du Statut, invoque, pour fonder la compétence de la Cour, l'article 22 de la convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale du 7 mars 1966 (dénommée ci-après la «convention sur la discrimination raciale»), le paragraphe 1 de l'article 29 de la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes du 18 décembre 1979 (dénommée ci-après la «convention sur la discrimination à l'égard des femmes»), l'article IX de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948 (dénommée ci-après la «convention sur le génocide»), l'article 75 de la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé du 22 juillet 1946 (dénommée ci-après la «Constitution de l'OMS»), le paragraphe 2 de l'article XIV de la convention créant une Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture du 16 novembre 1945 (dénommée ci-après la «convention Unesco») (ainsi que l'article 9 de la convention sur les privilèges et immunités des institutions spécialisées du 21 novembre 1947, «qui concerne également l'Unesco»), le paragraphe 1 de l'article 30 de la convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants du 10 décembre 1984 (dénommée ci-après la «convention contre la torture»), et le paragraphe 1 de l'article 14 de la convention de Montréal pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile du 23 septembre 1971 (dénommée ci-après la «convention de Montréal»);

3. Considérant que, dans sa requête, le Congo soutient en outre que la convention de Vienne du 23 mai 1969 sur le droit des traités fonde la compétence de la Cour pour régler les différends nés de la violation des normes impératives (*jus cogens*) en matière de droits de l'homme, telles que reflétées dans un certain nombre d'instruments internationaux;

4. Considérant que, dans sa requête, le Congo fait valoir que le Rwanda est coupable d'«agression armée» depuis août 1998 et jusqu'à ce jour, et qu'il soutient que l'occupation par les troupes rwandaises d'«une partie

after "Rwanda") in respect of a dispute concerning "massive, serious and flagrant violations of human rights and of international humanitarian law" alleged to have been committed "in breach of the 'International Bill of Human Rights', other relevant international instruments and mandatory resolutions of the United Nations Security Council"; and whereas in the Application the Congo states that "[the] flagrant and serious violations [of human rights and of international humanitarian law]" of which it complains "result from acts of armed aggression perpetrated by Rwanda on the territory of the Democratic Republic of the Congo in flagrant breach of the sovereignty and territorial integrity [of the latter], as guaranteed by the United Nations and OAU Charters";

2. Whereas in this Application the Congo recalls that it has made a declaration recognizing the compulsory jurisdiction of the Court in accordance with Article 36, paragraph 2, of the Statute of the Court; and whereas it states that the Rwandan Government "has made no such declaration of any sort"; whereas in the Application the Congo, referring to Article 36, paragraph 1, of the Statute, relies, in order to found the jurisdiction of the Court, on Article 22 of the International Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination of 7 March 1966 (hereinafter the "Convention on Racial Discrimination"), Article 29, paragraph 1, of the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women of 18 December 1979 (hereinafter the "Convention on Discrimination against Women"), Article IX of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide of 9 December 1948 (hereinafter the "Genocide Convention"), Article 75 of the Constitution of the World Health Organization of 22 July 1946 (hereinafter the "WHO Constitution"), Article XIV, paragraph 2, of the Constitution of the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization of 16 November 1945 (hereinafter the "Unesco Constitution") (as well as Article 9 of the Convention on the Privileges and Immunities of the Specialized Agencies of 21 November 1947, which is "also applicable to Unesco"), Article 30, paragraph 1, of the Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment of 10 December 1984 (hereinafter the "Convention against Torture"), and Article 14, paragraph 1, of the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation of 23 September 1971 (hereinafter the "Montreal Convention");

3. Whereas in its Application the Congo furthermore maintains that the Vienna Convention on the Law of Treaties of 23 May 1969 gives the Court jurisdiction to settle disputes arising from the violation of peremptory norms (*jus cogens*) in the area of human rights, as those norms are reflected in a number of international instruments;

4. Whereas in its Application the Congo contends that Rwanda has been guilty of "armed aggression" from August 1998 up to the present; and whereas it maintains that the occupation by Rwandan troops of "a

substantielle du territoire à l'est» du Congo a entraîné des «massacres humains à grande échelle» dans le Sud-Kivu, dans la province du Katanga et dans la Province Orientale, des «viols et violences sexuelles faites aux femmes», des «assassinats et enlèvements des acteurs politiques et activistes des droits de l'homme», des «arrestations, détentions arbitraires, traitements inhumains et dégradants», des «pillages systématiques des institutions publiques et privées [et] expropriations des biens de la population civile», des «violations des droits de l'homme commises par les troupes d'invasion rwandaises et leurs alliés «rebelles» dans les grandes villes de l'est» du Congo, ainsi que la «destruction de la faune et de la flore» du pays; et considérant que, dans cette requête, le Congo mentionne les violations du droit international que le Rwanda aurait commises au titre des divers traités, conventions et règles de droit coutumier auxquels il se réfère;

5. Considérant que le Congo ajoute que, par sa requête, il

> «entend qu'il soit mis fin au plus tôt [aux] actes de violations graves des droits de l'homme à l'égard de ses populations dont [il] est victime et qui constituent une sérieuse menace pour la paix et la sécurité en Afrique centrale en général et particulièrement dans la région des Grands Lacs»,

et «entend également obtenir réparation pour les actes de destruction intentionnelle et de pillage ainsi que la restitution des biens et ressources nationales dérobés au profit du Rwanda»;

6. Considérant qu'au terme de sa requête le Congo conclut comme suit:

> «En conséquence, tout en se réservant le droit de compléter et préciser la présente demande en cours d'instance, la République démocratique du Congo prie la Cour de:
>
> *Dire et juger que:*
>
> a) le Rwanda a violé et viole la Charte des Nations Unies (article 2, paragraphes 3 et 4) en violant les droits de l'homme qui sont le but poursuivi par les Nations Unies au[x] terme[s] du maintien de la paix et de la sécurité internationales, de même que les articles 3 et 4 de la Charte de l'Organisation de l'unité africaine;
>
> b) le Rwanda a violé la charte internationale des droits de l'homme ainsi que les principaux instruments protecteurs des droits de l'homme dont notamment la convention sur l'élimination des discriminations à l'égard des femmes, la convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale, la convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, la convention sur la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948, la Constitution de l'OMS, le Statut de l'Unesco;
>
> c) en abattant à Kindu, le 9 octobre 1998, un Boeing 727, propriété de la compagnie Congo Airlines, et en provoquant ainsi la mort de quarante personnes civiles, le Rwanda a également violé la

significant part of the eastern [territory]" of the Congo has involved "large-scale massacres" in Sud-Kivu, in the province of Katanga and in Orientale Province, "rape and sexual assault of women", "murders and abductions of political figures and human rights activists", "arrests, arbitrary detentions, inhuman and degrading treatment", "systematic looting of public and private institutions [and] theft of property of the civilian population", "human rights violations committed by the invading Rwandan troops and their 'rebel' allies in the major cities in the eastern [territory]" of the Congo, as well as "destruction of fauna and flora" of the country; and whereas in this Application the Congo refers to breaches of international law that Rwanda is alleged to have committed in respect of the various treaties, conventions and rules of customary law which it cites;

5. Whereas the Congo adds that, by its Application, it

"seeks to secure the earliest possible cessation of the acts of which it is a victim involving serious human rights violations in respect of its people, which constitute a grave threat to peace and security in central Africa generally and in the Great Lakes region in particular",

and "also seeks reparation for acts of intentional destruction and looting and the restitution of national property and resources appropriated for the benefit of Rwanda";

6. Whereas at the close of its Application the Congo submits as follows:

"Accordingly, while reserving the right to supplement and elaborate upon this request in the course of the proceedings, the Democratic Republic of the Congo requests the Court to:

Adjudge and declare that:

(a) Rwanda has violated and is violating the United Nations Charter (Article 2, paragraphs 3 and 4) by violating the human rights which are the goal pursued by the United Nations through the maintenance of international peace and security, as well as Articles 3 and 4 of the Charter of the Organization of African Unity;

(b) Rwanda has violated the International Bill of Human Rights, as well as the main instruments protecting human rights, including, *inter alia*, the Convention on the Elimination of Discrimination against Women, the International Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination, the Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment, the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide of 9 December 1948, the Constitution of the WHO, the Constitution of Unesco;

(c) by shooting down a Boeing 727 owned by Congo Airlines on 9 October 1998 in Kindu, thereby causing the death of 40 civilians, Rwanda also violated the United Nations Charter, the

Charte des Nations Unies, la convention relative à l'aviation civile internationale du 7 décembre 1944 signée à Chicago, la convention de La Haye du 16 décembre 1970 pour la répression de la capture illicite d'aéronefs et la convention de Montréal du 23 septembre 1971 pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile;

d) en tuant, massacrant, violant, éventrant, crucifiant, le Rwanda s'est rendu coupable d'un génocide de plus de 3 500 000 Congolais, ajoutons les victimes des récents massacres dans la ville de Kisangani, et a violé le droit sacré à la vie prévu dans la Déclaration universelle des droits de l'homme et dans le Pacte international sur les droits civils et politiques, la convention sur la prévention et la répression du crime de génocide, et d'autres instruments juridiques internationaux pertinents.

En conséquence, et conformément aux obligations juridiques internationales, dire et juger que

1) toute force armée rwandaise à la base de l'agression doit quitter sans délai le territoire de la République démocratique du Congo afin de permettre à la population congolaise de jouir pleinement de ses droits à la paix, à la sécurité, à ses ressources et au développement;

2) le Rwanda a l'obligation de faire en sorte que ses forces armées et autres se retirent immédiatement et sans condition du territoire congolais;

3) la République démocratique du Congo a droit à obtenir du Rwanda le dédommagement de tous actes de pillages, destructions, massacres, déportations de biens et des personnes et autres méfaits qui sont imputables au Rwanda et pour lesquels la République démocratique du Congo se réserve le droit de fixer ultérieurement une évaluation précise des préjudices, outre la restitution des biens emportés.

Elle se réserve aussi le droit de faire valoir en cours d'instance les autres préjudices par elle et sa population subis».

7. Considérant que, le 28 mai 2002, après avoir procédé au dépôt de sa requête, l'agent du Congo a présenté une demande en indication de mesures conservatoires invoquant l'article 41 du Statut de la Cour et les articles 73 et 74 de son Règlement.

8. Considérant que, à l'appui de sa demande en indication de mesures conservatoires, le Congo fait état de

«la persistance des actes graves, flagrants et massifs, de torture, peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, de génocide, de massacres, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, de discrimination, d'atteinte aux droits de la femme et de l'enfant ainsi que de pillage des ressources, perpétrés sur le territoire de la Répu-

Convention on International Civil Aviation of 7 December 1944 signed at Chicago, the Hague Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft of 16 December 1970 and the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation of 23 September 1971;

(c) by engaging in killing, massacring, rape, throat-slitting, and crucifying, Rwanda is guilty of genocide against more than 3,500,000 Congolese, including the victims of the recent massacres in the city of Kisangani, and has violated the sacred right to life provided for in the Universal Declaration of Human Rights and in the International Covenant on Civil and Political Rights, the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide and other relevant international legal instruments.

In consequence, and in accordance with the international legal obligations referred to above, to adjudge and declare that:

(1) all Rwandan armed forces at the root of the aggression shall forthwith quit the territory of the Democratic Republic of the Congo, so as to enable the Congolese people to enjoy in full their rights to peace, to security, to their resources and to development;

(2) Rwanda is under an obligation to procure the immediate, unconditional withdrawal of its armed forces and the like from Congolese territory;

(3) the Democratic Republic of the Congo is entitled to compensation from Rwanda for all acts of looting, destruction, slaughter, removal of property or persons and other acts of wrongdoing imputable to Rwanda, in respect of which the Democratic Republic of the Congo reserves the right to establish a precise assessment of the prejudice at a later date, in addition to restitution of the property removed.

It also reserves the right in the course of the proceedings to claim other injury suffered by it and its people".

7. Whereas on 28 May 2002, after filing its Application, the Agent of the Congo submitted a request for the indication of provisional measures relying on Article 41 of the Statute of the Court and Articles 73 and 74 of its Rules;

8. Whereas, in support of its request for the indication of provisional measures, the Congo notes:

"continuing grave, flagrant, large-scale acts of torture, cruel, inhuman or degrading punishment or treatment, genocide, massacre, war crimes and crimes against humanity, discrimination, violation of the rights of women and children, and the plundering of resources, committed on the territory of the Democratic Republic of the Congo

> blique démocratique du Congo à la suite de l'agression armée contre son territoire et sur son territoire ainsi que de l'occupation illégale d'une bonne partie de celui-ci par les troupes régulières du Rwanda»,

considérant que d'après le Congo «[l]es actes précités sont dus à la persistance et à l'aggravation de l'agression armée contre et sur le territoire de la RDC», et considérant que selon le Congo la demande en indication de mesures conservatoires

> «se justifie par le fait que, outre les violations et atteintes flagrantes, massives et graves relatées dans la requête introductive d'instance, d'autres méfaits de la part du Rwanda se sont ajoutés, aggravant les atteintes aux droits légitimes de la RDC et de sa population et constituant des violations graves des instruments spécifiques du droit international des droits de l'homme et du droit international humanitaire»,

9. Considérant que, dans cette demande en indication de mesures conservatoires, le Congo se réfère aux bases de juridiction de la Cour invoquées dans sa requête (voir paragraphes 2 et 3 ci-dessus);

10. Considérant que, dans sa demande en indication de mesures conservatoires, le Congo évoque

> «[o]utre les nombreux et ignobles crimes repris dans la requête introductive d'instance et dont est auteur le Rwanda, ... la continuation des massacres (débutés en août 1998) depuis janvier 2002 à ce jour, malgré de nombreuses résolutions du Conseil de sécurité et de la Commission des droits de l'homme de l'ONU»,

qu'il mentionne la «violation flagrante de l'accord de cesser-le-feu de Lusaka», des «tueries massives», des «violations massives, graves et flagrantes des droits humains», des «enlèvements», ainsi que «l'infliction de traitements cruels, inhumains et dégradants à la population», qu'il observe que «[l]a décimation tend à devenir totale, à la suite de nouveaux déploiements des militaires rwandais opérés depuis le 22 mai 2002 afin de consolider un autre génocide», et qu'il fait référence à de

> «nombreuses sources dont les églises, les ONG de défense des droits de l'homme et la MONUC[, faisant] état des atteintes graves aux droits de l'homme perpétrées par les troupes rebelles du RCD [et] celles des forces occupantes de l'APR au cours de ces événements»;

11. Considérant que, dans ladite demande en indication de mesures conservatoires, le Congo fait valoir que «ne pas ordonner dans l'immédiat les mesures sollicitées conduirait à des conséquences humanitaires non réparables ... à court terme [et] à long terme», qu'il ajoute que

> «les récents plaidoyers, rapports et résolutions de principaux organes de l'ONU, lesquels établissent l'incidence de la persistance

following the armed aggression against and on its territory and the illegal occupation of a large part of that territory by Rwandan regular forces";

whereas according to the Congo "[t]he above-mentioned acts are due to the continuation and aggravation of the armed aggression against and on the territory of the DRC"; and whereas according to the Congo, the request for the indication of provisional measures

"is justified by the fact that, in addition to the flagrant, massive, grave violations and breaches set out in the Application instituting proceedings, further acts of wrongdoing have been committed by Rwanda, aggravating the violations of the lawful rights of the DRC and of its population and constituting grave violations of specific international legal instruments concerning human rights and international humanitarian law";

9. Whereas in this request for the indication of provisional measures the Congo relies on the grounds for the jurisdiction of the Court cited in its Application (see paragraphs 2 and 3 above);

10. Whereas in its request for the indication of provisional measures the Congo notes,

"[i]n addition to the numerous heinous crimes perpetrated by Rwanda as set out in the Application instituting proceedings ... [that] the massacres (begun in August 1998) have continued since January 2002 up to the present time, despite numerous resolutions of the Security Council of the United Nations and of its Commission on Human Rights";

whereas it refers to the "flagrant violation of the Lusaka Ceasefire Agreement", "mass killings", "massive grave and flagrant violations of human rights", "abductions", as well as "the infliction of cruel, inhuman and degrading treatment on the population", whereas it observes that "[t]he destruction is likely to become total, following fresh deployments of Rwandan troops since 22 May 2002 for the purpose of achieving a further genocide", and whereas it refers to

"[n]umerous sources, including churches, human rights NGOs and MONUC], reporting] the grave human rights violations perpetrated by the rebel troops of the RCD [and] by the occupying forces of the RPA in the course of these incidents";

11. Whereas in the request for the indication of provisional measures the Congo contends that "to fail to make an immediate order for the measures sought would have humanitarian consequences which could never be made good again ... in the short term or in the long term"; whereas it adds that

"recent pleas, reports and resolutions by the principal organs of the United Nations, which show how the continuing conflict in the

du conflit en République démocratique du Congo sur les violations massives des droits de l'homme, revenement sur l'urgence à obtenir le départ des troupes rwandaises du territoire congolais et l'arrêt des massacres, tueries et exactions sur les populations»,

qu'il cite à cet égard la résolution 1304 (2000) du Conseil de sécurité des Nations Unies du 16 juin 2000;

12. Considérant que le Congo ajoute que par sa demande

«il est requis de la Cour d'ordonner des mesures conséquentes afin de permettre notamment la mise en œuvre de [la] résolution [2000/14 adoptée le 19 avril 2002,] de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, de tenir compte de l'urgence ainsi que d'éviter d'atteindre le seuil de l'irréparable (qui, à maints égards, est déjà accompli) et de l'irréversible»;

13. Considérant qu'au terme de sa demande le Congo expose:

«En conséquence de la persistance et de l'aggravation des violations flagrantes et massives par le Rwanda du droit international général et coutumier, en particulier des conventions et chartes susmentionnées, et en attendant que la Cour rende sa décision quant au fond et aux fins d'éviter que des préjudices irréparables soient causés à ses droits légitimes et à ceux de sa population du fait de l'occupation d'une partie de son territoire par les troupes rwandaises, la République démocratique du Congo, pour stopper le mal et prévenir le pire, prie la Cour d'ordonner les mesures conservatoires ci-après:

1. *Que le Rwanda, ses agents et auxiliaires, soient tenus de mettre fin et de renoncer immédiatement*

A la guerre d'agression dans et contre la RDC et à l'occupation de son territoire, la guerre étant source et cause de toutes les violations massives, graves et flagrantes de droits de l'homme et du droit international humanitaire:

- à toutes les violations de la souveraineté, de l'intégrité territoriale ou de l'indépendance politique de la République démocratique du Congo, y compris toute intervention, directe et indirecte, dans les affaires intérieures de la République démocratique du Congo;
- à toute utilisation de la force, directe ou indirecte, manifeste ou occulte, contre la République démocratique du Congo et à toutes les menaces d'utilisation de la force contre la République démocratique du Congo et ses populations;
- à la poursuite du siège de centres de population civile, spécialement Kisangani (démilitarisation exigée par de nombreuses résolutions du Conseil de sécurité de l'ONU) et d'autres villes occupées par les troupes rwandaises;
- aux actes qui ont pour effet d'affamer la population civile de la

Democratic Republic of the Congo is causing massive human rights violations, insist on the urgency of securing the departure of Rwandan forces from Congolese territory and the cessation of the massacres, killings and acts of oppression against the population"

whereas in this connection it cites United Nations Security Council resolution 1304 (2000) of 16 June 2000;

12. Whereas the Congo adds that

"the Court is accordingly requested to order appropriate measures with a view, *inter alia*, to permitting the implementation of ... resolution [2000/14] of the United Nations Commission on Human Rights[, adopted on 19 April 2002,] to taking account of the urgency of the situation and to preventing it becoming both irreparable (which, in many respects, it already has) and irreversible"

13. Whereas at the close of its request the Congo states:

"In consequence of the continuation and aggravation of the flagrant massive violations by Rwanda of general and customary international law, in particular of the above-mentioned Conventions and Charters, and pending the Court's decision on the merits and in order to prevent irreparable harm being caused to its lawful rights and to those of its population as a result of the occupation of part of its territory by Rwandan forces, the Democratic Republic of the Congo, with a view to putting an end to present evils and averting the worst, requests the Court to order the following provisional measures:

1. *That Rwanda, its agents and auxiliaries be required forthwith to cease and desist from*

The war of aggression in and against the DRC and the occupation of its territory, the said war being the source and cause of all of the massive, grave and flagrant violations of human rights and of international humanitarian law:

all violations of the sovereignty, territorial integrity or political independence of the Democratic Republic of the Congo, including all intervention, direct and indirect, in the internal affairs of the Democratic Republic of the Congo;

all use of force, direct or indirect, overt or covert, against the Democratic Republic of the Congo and all threats of use of force against the Democratic Republic of the Congo and its peoples;

the continuing siege of centres of civil population, in particular Kisangani (demilitarization demanded by numerous resolutions of the United Nations Security Council), and of other towns invaded by Rwandan forces;

acts which result in the civil population of the Democratic

République démocratique du Congo et de la soumettre à des conditions difficiles et inhumaines de vie ;
à la dévastation aveugle et sauvage ... de villes, de districts, de villages et d'institutions religieuses en République démocratique du Congo, surtout en territoire occupé par leurs forces ;
aux assassinats, exécutions sommaires, à la torture, au viol et à la détention des populations congolaises, au pillage des ressources de la République démocratique du Congo ;

2. *Que la Cour reconnaisse que la République démocratique du Congo a un droit inaliénable et souverain*

à exiger que son intégrité territoriale soit garantie et respectée ;

à exiger des Nations Unies que les troupes rwandaises quittent immédiatement sans conditions son territoire, conformément à la Charte et aux résolutions pertinentes du Conseil de sécurité de l'ONU afin de permettre à sa population de jouir pleinement de ses droits ;
à jouir de ses ressources naturelles en vertu de la résolution 1803 (XVII) du 14 décembre 1962 de l'Assemblée générale de l'ONU ;

à se défendre et à défendre son peuple, en légitime défense, en vertu de l'article 51 de la Charte de l'ONU et du droit international coutumier, tant que continuera l'agression dont elle est victime de la part notamment du Rwanda et dont le coût en vies humaines augmente au jour le jour ;

3. *Afin de prévenir l'irréparable, la République démocratique du Congo prie la Cour de dire et juger que*

le Rwanda a violé et viole de façon grave, flagrante et massive la convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, notamment la torture, les douleurs et souffrances aiguës, physiques et mentales, intentionnellement infligées à une bonne partie de la population congolaise ; la Charte des Nations Unies, la Charte de l'OUA, la charte internationale des droits de l'homme ainsi que tous les autres instruments juridiques pertinents en matière des droits de l'homme et de droit international humanitaire ;
le Rwanda doit mettre fin aux actes prohibés par la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, notamment la destruction totale ou partielle des groupes nationaux ou ethniques congolais ; le meurtre et l'assassinat de membres de tels groupes, les atteintes graves à leur intégrité physique ou mentale ; la soumission intentionnelle des membres de ces groupes à des conditions d'existence destinées à entraîner leur destruction physique totale ou partielle ; la déportation d'enfants, le recours au

Republic of the Congo being deprived of foodstuffs and having difficult and inhuman living conditions inflicted upon them;
the indiscriminate and savage devastation . . . of towns, districts, villages and religious institutions in the Democratic Republic of the Congo, above all in territory occupied by their forces;
murder, summary execution, torture, rape and the detention of the Congolese peoples, the plundering of the resources of the Democratic Republic of the Congo;

2. *That the Court recognize that the Democratic Republic of the Congo has an inalienable sovereign right:*

(a) demand that its territorial integrity be guaranteed and respected;
(b) demand of the United Nations that Rwandan forces forthwith unconditionally vacate its territory, in accordance with the Charter and with the relevant resolutions of the United Nations Security Council, in order to enable its population to have full enjoyment of its rights;
(c) enjoy its natural resources in accordance with resolution 1803 (XVII) of 14 December 1962 of the United Nations General Assembly;
(d) defend itself and to defend its people, in exercise of its right of self-defence pursuant to Article 51 of the United Nations Charter and to customary international law, for so long as it shall continue to suffer aggression at the hands *inter alia* of Rwanda, the cost of which in human lives is increasing daily.

3. *In order to prevent irreparable harm, the Democratic Republic of the Congo asks the Court to adjudge and declare that:*

(a) Rwanda has violated, and is violating, gravely, flagrantly and on a massive scale, the Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment, in particular by intentionally inflicting torture and acute suffering and pain, both physical and mental, on a major part of the Congolese people; the United Nations Charter, the OAU Charter, the International Bill of Human Rights and all the other relevant legal instruments relating to human rights and international humanitarian law;
(b) Rwanda must put an end to acts prohibited by the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, in particular the destruction, in whole or in part, of Congolese national or ethnic groups; the murder and assassination of members of such groups; the grave violations of their physical or mental integrity; the intentional infliction on members of such groups of conditions of life calculated to bring about their physical destruction in whole or in part; the deportation of children;

viol systématique et à la diffusion délibérée du VIH parmi les femmes congolaises;

le Rwanda doit mettre fin aux actes interdits par la convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale, notamment les restrictions visant des personnes appartenant à des groupes nationaux ou ethniques spécifiques de la RDC; [aux] actes de non-reconnaissance ou de destruction de leurs droits fondamentaux tels que le droit à la vie, le droit à l'intégrité physique et morale, le droit à l'éducation, etc.;

le Rwanda doit mettre fin aux actes visés par la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, notamment le droit à la vie, à l'intégrité physique et morale, à la dignité, à la santé...;

le Rwanda doit mettre fin aux actes contraires à ses obligations découlant de son appartenance à l'OMS, et d'atteinte à la santé physique et mentale de la population congolaise;

le Rwanda doit mettre fin à tous les actes d'agression directe ou indirecte à l'endroit de la RDC; à tout emploi de la force, directement ou indirectement, contre la RDC; la cause fondamentale de toutes les violations flagrantes, massives et graves des conventions susmentionnées étant liées aux atteintes graves et persistantes à la souveraineté, à l'intégrité territoriale et à l'indépendance de la RDC;

le Rwanda est tenu de payer à la RDC, de son propre droit, et comme *parens patriae* de ses citoyens, des réparations justes et équitables pour les dommages subis par les personnes, les biens, l'économie et l'environnement, à raison des violations susvisées du droit international, dont le montant sera déterminé par la Cour. La République démocratique du Congo se réserve le droit de présenter à la Cour une évaluation précise des dommages causés par le Rwanda.

Plaise à la Cour, pour préserver les droits légitimes et les ressources du Congo et de sa population, — d'ordonner l'embargo sur les armes à destination du Rwanda, le gel de toute assistance militaire et autres aides, ainsi que l'embargo sur l'or, le diamant, le coltan, ainsi que d'autres ressources et biens provenant du pillage systématique et de l'exploitation illégale des richesses de la RDC, dans sa partie occupée;

la mise en place rapide d'une force d'interposition et d'imposition de la paix le long des frontières de la RDC avec le Rwanda ainsi qu'avec les autres parties belligérantes;

outre les mesures conservatoires susmentionnées, d'indiquer également, en vertu de l'article 41 de son Statut et des articles 73 à 75 de son Règlement, toutes autres mesures exigées par les circonstances, en vue de préserver les droits légitimes de la RDC et de sa population ainsi que d'empêcher l'aggravation ou l'extension du différend»;

the systematic use of rape and the deliberate spread of HIV among Congolese women;

Rwanda must put an end to acts prohibited by the International Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination, and in particular the restrictions aimed at persons belonging to national or ethnic groups specific to the DRC; [to] acts of non-recognition or nullification of their fundamental rights, such as the right to life, the right to physical and mental integrity, the right to education, etc.;

Rwanda must put an end to acts covered by the terms of the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women, in particular the right to life, to physical and mental integrity, to dignity, to health, . . .;

Rwanda must put an end to acts contrary to its obligations deriving from its membership of the WHO and to attacks on the physical and mental health of the Congolese people;

Rwanda must put an end to all acts of direct and indirect aggression against the DRC; to all use of force, direct or indirect, against the DRC, the fundamental cause of all the flagrant, massive and grave violations of the above-mentioned Conventions being linked to the persistent grave breaches of the sovereignty, territorial integrity and independence of the DRC;

Rwanda must pay to the DRC, in the latter's own right and as *parens patriae* of its citizens, fair and just reparation on account of the injury to persons, property, the economy and the environment as a result of the above-mentioned violations of international law, the amount of which shall be determined by the Court. The Democratic Republic of the Congo reserves the right to submit to the Court a precise estimate of the damage caused by Rwanda.

May it please the Court, in order to preserve the lawful rights and resources of the Congo and its people . . . to order an embargo on the delivery of arms to Rwanda, a freeze on all military assistance and other aid and an embargo on gold, diamonds, coltan and other resources and assets derived from the systematic plunder and illegal exploitation of the wealth of the DRC lying within its occupied part;

the rapid installation of a force to separate the combatants and impose peace along the frontiers of the DRC with Rwanda and with the other belligerent parties;

in addition to the above-mentioned provisional measures, to indicate also, pursuant to Article 41 of its Statute and Articles 73 to 75 of its Rules, such other measures as the circumstances may require in order to preserve the lawful rights of the DRC and its people and to prevent the aggravation or extension of the dispute";

14. Considérant que, immédiatement après le dépôt de la requête et de la demande en indication de mesures conservatoires, le greffier, conformément au paragraphe 4 de l'article 38 et au paragraphe 2 de l'article 73 du Règlement de la Cour, en a fait tenir des copies certifiées conformes au Gouvernement rwandais; et que le greffier en a également informé le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies;

15. Considérant que, par des lettres en date du 28 mai 2002, le greffier a informé les Parties que le président avait fixé au 13 juin 2002 la date d'ouverture de la procédure orale prévue au paragraphe 3 de l'article 74 du Règlement, au cours de laquelle elles pourraient présenter leurs observations sur la demande en indication de mesures conservatoires;

16. Considérant qu'en attendant que la communication prévue au paragraphe 3 de l'article 40 du Statut et à l'article 42 du Règlement ait été effectuée par transmission du texte imprimé, dans les deux langues officielles de la Cour, de la requête à tous les Etats admis à ester devant la Cour, le greffier a, le 30 mai 2002, informé ces Etats du dépôt de la requête et de son objet, ainsi que de la demande en indication de mesures conservatoires;

17. Considérant que, la Cour ne comptant sur le siège aucun juge de la nationalité des Parties, chacune d'elles a procédé, dans l'exercice du droit que lui confère le paragraphe 3 de l'article 31 du Statut, à la désignation d'un juge *ad hoc* en l'affaire; que le Congo a désigné à cet effet M. Jean-Pierre Mavungu, et le Rwanda M. Christopher John Robert Dugard;

18. Considérant qu'aux audiences publiques tenues les 13 et 14 juin 2002 des observations orales sur la demande en indication de mesures conservatoires ont été présentées:

au nom du Congo:

par S. Exc. M. Jacques Masangu-a-Mwanza, *agent*,
S. Exc. M. Alphonse Ntumba Luaba Lumu,
M. Lwamba Katansi,
M. Pierre Akele Adau;

au nom du Rwanda:

par S. Exc. M. Gérard Gahima, *agent*,
M. Christopher Greenwood;

* *

19. Considérant qu'à l'audience le Congo a réitéré pour l'essentiel l'argumentation développée dans sa requête et sa demande en indication de mesures conservatoires; qu'il a indiqué, se référant en particulier à des «massacres» ayant affecté «des populations civiles» dans la ville de Kisangani», que les faits récents «constitutifs de violations graves des droits de l'homme et du droit international humanitaire ... revêt[aient] un caractère tel que leur répétition ... [était] ... de nature à aggraver l'irréparable»; qu'il a exposé que par suite,

14. Whereas, immediately after the filing of the Application and the request for the indication of provisional measures, the Registrar, in accordance with Article 38, paragraph 4, and Article 73, paragraph 2, of the Rules of Court, transmitted certified copies thereof to the Rwandan Government; and whereas the Registrar also informed the United Nations Secretary-General thereof;

15. Whereas by letters dated 28 May 2002, the Registrar informed the Parties that the President had fixed 13 June 2002 as the date for the opening of the oral proceedings provided for in Article 74, paragraph 3, of the Rules of Court, during which they could present their observations on the request for the indication of provisional measures;

16. Whereas, pending the notification under Article 40, paragraph 3, of the Statute and Article 42 of the Rules of Court, by transmittal of the printed text of the Application, in the two official languages of the Court, to all States entitled to appear before the Court, the Registrar, on 30 May 2002, informed those States of the filing of the Application and of its subject-matter, and of the request for the indication of provisional measures;

17. Whereas, since the Court includes upon the Bench no judge of the nationality of the Parties, each of them proceeded, in exercise of the right conferred upon it by Article 31, paragraph 3, of the Statute, to choose a judge *ad hoc* in the case; for this purpose the Congo chose Mr. Jean-Pierre Mavungu, and Rwanda chose Mr. Christopher John Robert Dugard;

18. Whereas at the public hearings held on 13 and 14 June 2002 oral observations were submitted on the request for the indication of provisional measures:

On behalf of the Congo:

by H.E. Mr. Jacques Masangu-a-Mwanza, *Agent*,
H.E. Mr. Alphonse Ntumba Luaba Lumu,
Mr. Lwamba Katansi,
Mr. Pierre Akele Adau;

On behalf of Rwanda:

by H.E. Mr. Gérard Gahima, *Agent*,
Mr. Christopher Greenwood;

* *

19. Whereas at the hearings the Congo for the most part reiterated the arguments set out in its Application and its request for the indication of provisional measures; whereas it stated, specifically referring to "massacres" having affected "civilian populations in the city of Kisangani", that the recent acts "constituting serious violations of human rights and international humanitarian law . . . are such that their repetition . . . is . . . likely to aggravate the irreparable harm"; whereas it asserted that, in consequence,

> «au regard des deux critères de l'urgence des mesures à décider et du caractère irréparable des conséquences de la répétition des actes délictueux commis par le Rwanda, la compétence de la Cour devrait être établie, en plus des dispositions fondamentales de l'article 41 de son Statut, sur le fondement de la règle de «due diligence» au regard du comportement du Rwanda vis-à-vis de ses engagements internationaux»;

et qu'il a insisté sur la «nécessité impérieuse pour la Cour de se déclarer compétente et d'indiquer des mesures conservatoires urgentes»;

20. Considérant qu'à l'audience le Congo a observé que la compétence de la Cour quant au fond de l'affaire «ne [pouvait] être établie ni sur la base d'un compromis ..., ni sur l'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour», le Rwanda n'ayant pas fait de déclaration au titre du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut, mais «sur la base des conventions et traités internationaux auxquels le demandeur et le défendeur sont parties»;

21. Considérant qu'à l'audience le Congo a soutenu que la compétence de la Cour pouvait être fondée sur l'article IX de la convention sur le génocide, à laquelle lui-même et le Rwanda sont parties; qu'il a fait valoir que les troupes rwandaises, «directement ou par leurs agents interposés, [avaient] commis et commett[aient] des actes de génocide visés ... aux articles II et III» de ladite convention, et que ces dispositions visaient «non seulement le génocide, mais aussi l'entente en vue de commettre le génocide, l'incitation directe et publique à le commettre, la tentative et la complicité de génocide»; qu'il a indiqué à cet égard que le «groupe national congolais ... [avait] été amputé du fait de la guerre et de l'occupation de son territoire d'au moins 5% de sa population» et que «des groupes ethniques particuliers [avaient] fait l'objet de massacres systématiques suite à leur résistance»; qu'il a allégué, aux fins de prouver l'«intention génocidaire dans le chef du Rwanda», le «recours à des tueries massives et spectaculaires», la «pratique des massacres sélectifs», la «diffusion systématique du virus du sida parmi les populations féminines», les «attaques contre les ressources morales de la population» et la «soumission à des conditions de vie difficiles»; et qu'il a précisé, se référant à l'ordonnance rendue par la Cour le 2 juin 1999 en l'affaire relative à la *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. France)*, dans laquelle l'article IX de la convention sur le génocide avait été invoqué pour fonder la compétence de la Cour, que les faits qu'il reprochait au Rwanda, «loin d'être du genre de ceux invoqués par la Yougoslavie, ... en l'occurrence [d]es «bombardements», ... rentr[aient] bien dans la définition du génocide»;

22. Considérant qu'à l'audience le Congo a mentionné la réserve par laquelle le Rwanda, lors de son adhésion à la convention sur le génocide, a déclaré qu'il ne se considérait pas comme lié par l'article IX; qu'il a indiqué qu'il faisait «objection à [ladite] réserve», au motif que la convention contenait des normes «ressortissant du *jus cogens*, autrement dit, ...

"in the light of the two criteria of the urgency of the measures to be decided upon and the irreparable nature of the consequences of the repetition of the criminal acts committed by Rwanda, the jurisdiction of the Court should be established on the basis, in addition to the fundamental provisions of Article 41 of its Statute, of the rule of 'due diligence' with respect to Rwanda's conduct vis-à-vis its international undertakings";

and whereas it stressed the "pressing necessity for the Court to declare that it has jurisdiction and to indicate provisional measures as a matter of urgency";

20. Whereas at the hearings the Congo observed that the Court's jurisdiction over the merits of the case "cannot be established either on the basis of a special agreement . . .. or on acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court", since Rwanda has not made any declaration under Article 36, paragraph 2, of the Statute, but rather "on the basis of the international conventions and treaties to which the Applicant and the Respondent are parties";

21. Whereas at the hearings the Congo maintained that the Court's jurisdiction could be founded on Article IX of the Genocide Convention, to which the Congo and Rwanda are parties; whereas it asserted that Rwandan troops, "either directly or through their intermediaries, have committed and continue to commit acts of genocide covered . . . in Articles II and III" of that Convention and that those provisions cover "not only genocide but also conspiracy to commit genocide, direct and public incitement to commit genocide, attempt to commit genocide and complicity in genocide"; whereas it stated in this connection that "as a result of the war and the occupation of its territory, the Congolese national group has lost at least 5 per cent of its population" and that "particular ethnic groups have been the object of systematic massacres following their resistance"; whereas it alleged, for purposes of proving "Rwanda's genocidal intent", the "perpetration of dramatic mass killings", the "practice of selective massacres", the "systematic spread of the AIDS virus among the female population", "attacks on the moral resources of the population" and the "infliction of difficult conditions of life"; and whereas, referring to the Order handed down by the Court on 2 June 1999 in the case concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *France)*, in which Article IX of the Genocide Convention was invoked as a basis for the Court's jurisdiction, it stated that the acts of which it accuses Rwanda, "far from being of the kind relied on by Yugoslavia . . .. in the event 'bombings'. . . . do indeed fall within the definition of genocide";

22. Whereas at the hearings the Congo referred to the reservation wherein Rwanda stated at the time it acceded to the Genocide Convention that it did not consider itself bound by Article IX; whereas the Congo stated that it "object[ed] to [that] reservation", on the grounds that the Convention contains "norms of *jus cogens*, in other words, . . .

des règles impératives selon la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969 [qui,] en tant que telles, s'impos[aient] *erga omnes*»; qu'il a fait valoir également que la réserve était «incompatible avec l'objet et le but de la convention», dans la mesure où elle avait pour effet «d'exclure le Rwanda de tout mécanisme de contrôle et de poursuite pour fait de génocide, alors que l'objet et le but de la convention consist[aient] dans l'éradication de l'impunité de cette grave atteinte au droit international»; qu'il a ajouté, faisant référence à l'avis consultatif de la Cour du 28 mai 1951 relatif aux *Réserves à la convention sur le génocide*, qu'en matière de réserves à la convention sur le génocide, le droit international avait évolué et avait «abouti ... à la formulation de l'article 120 du statut de Rome sur la Cour pénale internationale [selon lequel] «le[dit] statut n'admet aucune réserve»», que «ce statut trait[ait] notamment du génocide» et que par suite la réserve formulée par le Rwanda devait être considérée «comme irrelevante»; et considérant qu'à l'audience le Congo a soutenu que, dans le cas où la Cour rejetterait son argumentation fondée sur le «caractère impératif des normes de la convention sur le génocide», elle devrait néanmoins se déclarer compétente compte tenu de ce que le Rwanda avait «sollicité l'institution d'un tribunal pénal international en vue de juger les crimes de génocide» dont une partie de son peuple avait été victime, et qu'il y aurait dès lors «nécessité pour le défendeur d'adopter ... une attitude cohérente», celui-ci ne pouvant «rejeter [en l'espèce] la compétence de la Cour internationale de Justice»;

23. Considérant qu'à l'audience le Congo a allégué que la compétence de la Cour pouvait être fondée sur le paragraphe 1 de l'article 29 de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes; qu'il a indiqué que le Rwanda avait violé ses obligations au titre de l'article premier de cette convention; qu'il a précisé, en citant le préambule de ladite convention, que «l'état de guerre et l'occupation ... par les troupes étrangères ne [pouvaient] guère favoriser le respect des droits des femmes»; et qu'il s'est référé à cet égard au «calvaire subi par les femmes et les enfants [du fait de la présence des] troupes rwandaises», à des «viols et exactions diverses», à des actes de «mutilations», à l'«expansion du sida» et à d'«autres formes de violence, dont l'enterrement de femmes vivantes»; qu'il a fait état de la résolution 2002/14, adoptée le 19 avril 2002, par laquelle la Commission des droits de l'homme des Nations Unies avait déploré «le recours largement répandu aux violences sexuelles contre les femmes et les enfants, y compris comme moyen de guerre»;

24. Considérant qu'à l'audience le Congo a fait valoir que la compétence de la Cour pouvait être fondée sur l'article 22 de la convention sur la discrimination raciale, à laquelle lui-même et le Rwanda sont parties; qu'il a prétendu que le Rwanda s'était livré à des actes de discrimination raciale au sens de l'article premier de cette convention;

25. Considérant qu'à l'audience le Congo s'est référé à la réserve par laquelle le Rwanda, lors de son adhésion à la convention sur la discrimination raciale, a déclaré qu'il ne se considérait pas comme lié par l'ar-

peremptory rules under the terms of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties [which,] as such, . . . apply *erga omnes*"; whereas it also asserted that the reservation was "incompatible with the object and purpose of the . . . Convention", since its effect was "to exclude Rwanda from any mechanism for the monitoring and prosecution of genocide, whereas the object and purpose of the Convention are the abolition of impunity for this serious violation of international law"; whereas it added, referring to the Court's Advisory Opinion of 28 May 1951 concerning *Reservations to the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide*, that as far as reservations to the Genocide Convention are concerned, international law has evolved and "has now led to the formulation of Article 120 of the Statute of Rome on the International Criminal Court, which provides: '[n]o reservations may be made to this Statute'", that "that Statute deals in particular with genocide" and that Rwanda's reservation should therefore be considered "inoperative"; and whereas at the hearings the Congo maintained that if the Court were to reject its argument based on "the peremptory nature of the norms of the Genocide Convention", it should nevertheless declare that it has jurisdiction given that Rwanda "called for the creation of an international criminal tribunal to try crimes of genocide" committed against a part of its people, and that it would therefore be "necess[ary] for the Respondent to . . . adopt . . . a consistent approach", Rwanda being precluded "[i]n the present case . . . [from] reject[ing] the jurisdiction of the International Court of Justice";

23. Whereas at the hearings the Congo contended that the Court's jurisdiction could be founded on Article 29, paragraph 1, of the Convention on Discrimination against Women; whereas it stated that Rwanda had violated its obligations under Article 1 of that Convention; whereas, quoting the preamble to that Convention, it observed that "the state of war and . . . occupation by foreign troops can hardly promote respect for women's rights"; and whereas it referred in this connection to the "terrible suffering endured by women and children [as a result of the presence of] Rwandan troops", to "rapes and various acts of oppression", to "mutilations", to the "spread of AIDS" and to "other forms of violence, including the burial of women alive"; whereas it cited resolution 2002/14, adopted on 19 April 2002, pursuant to which the United Nations Commission on Human Rights deplored "the widespread use of sexual violence against women and children, including as a means of warfare";

24. Whereas at the hearings the Congo argued that the Court's jurisdiction could be founded on Article 22 of the Convention on Racial Discrimination, to which the Congo and Rwanda are parties; whereas it claimed that Rwanda has engaged in acts of racial discrimination as defined in Article 1 of that Convention;

25. Whereas at the hearings the Congo referred to the reservation wherein Rwanda stated at the time it acceded to the Convention on Racial Discrimination that it did not consider itself bound by Article 22;

ticle 22; que le Congo a indiqué que ladite réserve était «inacceptable, dans la mesure où elle [serait revenue] à reconnaître au Rwanda le droit de commettre, dans l'impunité totale, ... les actes prohibés par la convention»; et qu'il a conclu qu'une telle réserve ne pourrait qu'«empêcher la réalisation des buts et de l'objet même du traité»;

26. Considérant qu'à l'audience le Congo a soutenu que la compétence de la Cour pouvait être fondée sur la convention contre la torture; qu'il s'est référé à la définition de la torture donnée à l'article premier de ladite convention; qu'il a également rappelé, dans ce contexte, les dispositions de l'article 17 de la première convention de Genève de 1949 et de l'article 20 de la deuxième; et qu'il a fait valoir que le «fait d'enterrer des personnes vivantes», en l'occurrence «des femmes dont le droit international conventionnel relatif aux droits de l'homme et le droit international humanitaire se préoccup[aient] de façon particulière», rentrait dans les prévisions de l'article premier de la convention contre la torture;

27. Considérant qu'à l'audience le Congo a relevé que lui-même et le Rwanda avaient «tous les deux accédé aux statuts des institutions spécialisées de l'ONU qui n'exclu[aient] pas le règlement judiciaire des litiges» et a allégué que la compétence de la Cour pouvait ainsi être fondée sur l'article 75 de la Constitution de l'OMS; qu'il a exposé que

> «[d]epuis quatre ans que dur[ait] la guerre d'agression et d'occupation d'une bonne partie de son territoire, le droit au bien-être physique et mental, garanti par l'article premier de la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé ..., a[vait] été sérieusement ignoré, bafoué, empiété au préjudice du peuple congolais»;

et qu'il a précisé que les «occupants [étaient] allés jusqu'à empêcher et entraver des campagnes de vaccination [et, à] Goma, ... lors de l'éruption volcanique du Nyragongo, ... n'[avaient] pas permis au Gouvernement congolais d'apporter une assistance humanitaire à sa population sinistrée»;

28. Considérant qu'à l'audience le Congo a fait état de ce que la compétence de la Cour pouvait être fondée sur le paragraphe 1 de l'article 14 de la convention de Montréal;

29. Considérant qu'à l'audience le Congo s'est référé à l'article 9 de la convention des Nations Unies de 1947 sur les privilèges et immunités des institutions spécialisées, prévoyant la compétence de la Cour; et qu'il a cité la déclaration du 5 juin 2002 par laquelle le président du Conseil de sécurité avait indiqué que celui-ci «exige[ait] du RCD-Goma [Rassemblement congolais pour la démocratie-Goma] [q]u'il cesse immédiatement de harceler les représentants de l'ONU...» et «demand[ait] au Rwanda d'exercer son influence» pour que le RCD-Goma respecte «toutes ses obligations»; que le Congo a avancé que, dans les zones sous contrôle du RCD-Goma, «le personnel de l'Organisation des Nations Unies et de ses institutions spécialisées [avait été empêché] de jouir normalement de ses privilèges et immunités»;

whereas the Congo asserted that said reservation was "unacceptable, because it would amount to granting Rwanda the right to commit the acts prohibited by the Convention with complete impunity"; and whereas it concluded that such a reservation cannot but "prevent the attainment of the very purposes and object of the treaty";

26. Whereas at the hearings the Congo maintained that the Court's jurisdiction could be founded on the Convention against Torture; whereas it quoted the definition of torture given in Article 1 of that Convention; whereas it also referred in this connection to the provisions of Article 17 of the first 1949 Geneva Convention and Article 20 of the second; and whereas it contended that "burying people alive", in this case "women, for whom conventional international human rights law and international humanitarian law show particular concern", falls within the provisions of Article 1 of the Convention against Torture;

27. Whereas at the hearings the Congo pointed out that it and Rwanda "have both acceded to the statutes of the United Nations specialized agencies, which do not exclude the judicial settlement of disputes" and contended that the Court's jurisdiction could thus be founded on Article 75 of the WHO Constitution; whereas it stated that

> "[f]or the four years during which the war of aggression and occupation of a good part of its territory has continued, the right to physical and mental well-being, guaranteed by Article 1 of the Constitution of the World Health Organization . . .. has been seriously ignored, flouted and encroached upon to the detriment of the Congolese people";

and whereas it stated that the "occupying forces have gone so far as to prevent and impede vaccination campaigns [and, at] Goma, . . . during the volcanic eruption of Mount Nyiragongo, . . . did not allow the Congolese Government to provide humanitarian aid to its stricken population";

28. Whereas at the hearings the Congo argued that the jurisdiction of the Court could be founded on Article 14, paragraph 1, of the Montreal Convention;

29. Whereas at the hearings the Congo referred to Article 9 of the 1947 United Nations Convention on the Privileges and Immunities of the Specialized Agencies, providing for the jurisdiction of the Court; and whereas it quoted the statement of 5 June 2002 in which the President of the Security Council stated that the latter "demand[ed] that RCD-Goma [Rassemblement congolais pour la démocratie-Goma] immediately cease its harassment of United Nations officials" and "call[ed] upon Rwanda to exert its influence" to have RCD-Goma meet "all its obligations"; whereas the Congo asserted that in areas under the control of the RCD-Goma "personnel of the United Nations and its specialized agencies [have been prevented] from the normal enjoyment of their privileges and immunities";

30. Considérant qu'à l'audience le Congo a relevé que plusieurs des conventions internationales qu'il a mentionnées

> «permett[aient] aux parties à un différend ou à l'une d'elles de saisir, le cas échéant, la Cour internationale de Justice, sous réserve que les mécanismes de règlement pacifique prévus par les conventions en question [eussent] été au préalable utilisés et épuisés»;

qu'il a précisé que ces mécanismes étaient «la «négociation», les «procédures expressément prévues» par la convention ou tout «autre mode» de règlement à convenir entre les parties»; qu'il a cité à cet égard les mécanismes prévus dans la convention sur la discrimination raciale, la convention de Montréal et la convention contre la torture; qu'il a soutenu que le Rwanda s'opposait «à un *modus vivendi* général qui [aurait permis] un règlement pacifique»; et qu'il a indiqué ce qui suit:

> «[s]i la saisine de la Cour internationale de Justice par voie de clause compromissoire requiert une manière d'épuisement des voies de recours internes à la convention, le Rwanda a beau jeu .... toutes les fois que la République démocratique du Congo lui fait des avances pour un règlement judiciaire, d'exciper que ... les conditions exigées par les dispositions pertinentes de ces conventions [ne sont pas réunies] ... [La] Cour devra se demander comment la République démocratique du Congo pourrait «épuiser» au préalable les procédures de négociation, ou toutes autres, ... quand le Rwanda n'accepte même pas les conditions minimum de paix susceptibles de permettre le recours aux mécanismes propres à ces conventions»;

31. Considérant qu'à l'audience le Congo, se référant à «la doctrine la plus répandue ... et la jurisprudence constante de la Cour», a fait valoir «l'existence de l'obligation internationale de respecter les droits de l'homme, fondée sur un principe général coutumier et dont l'effet *erga omnes* postul[ait] et suppos[ait] la garantie collective des Etats et de la communauté internationale dans son ensemble»; et qu'il a mentionné à cet égard la lettre *c)* de l'article 55 de la Charte des Nations Unies;

32. Considérant qu'à l'audience le Congo a indiqué que, «en ce qui concerne les conséquences préjudiciables des actes commis», il se limitait, au présent stade de la procédure, «à soutenir, conformément tant à la doctrine qu'à une jurisprudence internationale constante et unanime, que ... le Rwanda [était] tenu d'en assurer la réparation intégrale»;

33. Considérant qu'au terme de son premier tour de plaidoiries le Congo a présenté la demande suivante:

> «Compte tenu des circonstances, la République démocratique du Congo, afin d'éviter l'irréparable, et en réalité l'accentuation de l'irréparable, postule les indications en urgence des mesures conservatoires ci-après:

30. Whereas at the hearings the Congo noted that a number of the international conventions which it cited

> "allow the parties to a dispute, or one of them, where appropriate, to bring the case before the International Court of Justice, provided the machinery for peaceful settlement laid down by the conventions concerned has first been used and exhausted";

whereas it explained that the machinery in question "is . . . 'negotiation', the 'procedures expressly provided for' in the convention or any 'other mode' of settlement to be agreed between the parties"; whereas it cited in this regard the machinery provided for in the Convention on Racial Discrimination, the Montreal Convention and the Convention against Torture, whereas it maintained that Rwanda opposes "a general *modus vivendi* which would permit a peaceful settlement"; and whereas it stated as follows:

> "if bringing the matter before the International Court of Justice by means of a compromissory clause requires exhaustion of the remedies internal to the Convention, each time the Democratic Republic of the Congo approaches Rwanda with a view to a legal settlement, Rwanda can simply plead that . . . the conditions required by the relevant provisions of these Conventions [are not met] . . . [T]he Court should ask itself how the Democratic Republic of the Congo could first 'exhaust' the negotiation or any other procedures . . ., when Rwanda does not even accept the minimum conditions of peace permitting recourse to the machinery peculiar to those conventions";

31. Whereas at the hearings the Congo, relying on "the most widely accepted scholarly opinion . . . and the settled case law of the Court", claimed "the existence of the international obligation to respect human rights, founded upon a general customary principle, whose effect *erga omnes* postulates and supposes the collective guarantee of States and of the international community as a whole"; and whereas it cited in this regard Article 55, paragraph *(c)*, of the United Nations Charter;

32. Whereas at the hearings the Congo stated that, "in respect of the injurious consequences of the acts which have been committed", it was confining itself, at the current stage in the proceedings, "to maintaining, in accordance with both the doctrine and unanimous, settled international jurisprudence, that . . . Rwanda is under an obligation to provide full reparation for them";

33. Whereas at the close of its first round of oral argument the Congo presented the following request:

> "In the light of the circumstances, the Democratic Republic of the Congo, in order to avert irreparable harm — in reality, the aggravation of irreparable harm — requests the following urgent provisional measures:

— la cessation par le Rwanda de toutes les violations de la souveraineté, de l'intégrité territoriale ou de l'indépendance politique de la République démocratique du Congo, y compris de toute intervention directe et indirecte, dans les affaires intérieures de la République démocratique du Congo;
— la cessation de toute utilisation de la force, directe ou indirecte, manifeste ou occulte, contre la République démocratique du Congo et de toutes les menaces d'utilisation de la force contre la République démocratique du Congo et ses populations;
— la cessation de toute poursuite du siège des centres de population civile, spécialement en assurant la démilitarisation de Kisangani, exigée par de nombreuses résolutions du Conseil de sécurité ainsi que d'autres villes (Goma, Bukavu, Kindu, Pweto, ...) envahies par les troupes rwandaises;
— la cessation des actes qui ont pour effet d'affamer la population civile congolaise et de la soumettre à des conditions difficiles et inhumaines de vie;
— la cessation de la dévastation aveugle et sauvage des villages, des villes, des districts, d'institutions religieuses en République démocratique du Congo;
— la cessation des assassinats, exécutions sommaires, tortures, viols, détentions arbitraires, pillages des ressources de la République démocratique du Congo.

Afin de prévenir l'irréparable, la République démocratique du Congo prie la Cour de dire et de juger que le Rwanda doit mettre fin aux actes constitatifs de violations graves, flagrantes et massives, au préjudice du peuple congolais, des dispositions des instruments normatifs protecteurs des droits de l'homme. Il s'agit notamment des conventions ci-après: la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, la convention sur l'élimination de toutes formes de discrimination raciale, la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, les statuts de l'Unesco, la convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants.

Plaise à la Cour, pour préserver les intérêts légitimes et les ressources de la République démocratique du Congo et de sa population:

— d'exiger que son intégrité territoriale soit garantie et respectée;

— d'exiger que les troupes rwandaises quittent immédiatement et sans conditions le territoire congolais conformément à la Charte et aux résolutions pertinentes du Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies afin de permettre à sa population de jouir pleinement de ses droits, ainsi que de demander au Conseil de sécurité de veiller au respect de ses propres résolutions;

- the cessation by Rwanda of all violations of the sovereignty, territorial integrity or political independence of the Democratic Republic of the Congo, including all intervention, direct and indirect, in the internal affairs of the Democratic Republic of the Congo;
- the cessation of all use of force, direct or indirect, overt or covert, against the Democratic Republic of the Congo and all threats of use of force against the Democratic Republic of the Congo and its peoples;
- the cessation of the continuing siege of centres of civil population, in particular by ensuring the demilitarization of Kisangani, as demanded by numerous resolutions of the Security Council, and of other towns (Goma, Bukavu, Kindu, Pweto, . . .) invaded by Rwandan forces;
- the cessation of acts which result in the Congolese civil population being deprived of foodstuffs and having difficult and inhuman living conditions inflicted upon them;
- the cessation of the indiscriminate and savage devastation of villages, towns, districts, and religious institutions in the Democratic Republic of the Congo;
- the cessation of murder, summary execution, torture, rape, arbitrary detention and the plundering of the resources of the Democratic Republic of the Congo.

In order to prevent irreparable harm, the Democratic Republic of the Congo asks the Court to adjudge and declare that Rwanda must put an end to the acts constituting grave, flagrant and massive violations, to the detriment of the Congolese people, of the provisions of the normative instruments protecting human rights. Those are the following conventions *inter alia*: the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women, the Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination, the Constitution of the World Health Organization, the Constitution of Unesco, the Convention against Torture and other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment.

May it please the Court, in order to preserve the lawful interests and the resources of the Democratic Republic of the Congo and its population:

- to demand that its territorial integrity be guaranteed and respected;
- to demand that Rwandan forces forthwith unconditionally vacate Congolese territory in accordance with the Charter and with the relevant resolutions of the United Nations Security Council, in order to enable its population to have full enjoyment of its rights, and to ask the Security Council to ensure respect for its own resolutions;

— de permettre au peuple congolais de jouir de ses ressources naturelles conformément au droit international;
— de réaffirmer le droit de la République démocratique du Congo de se défendre et de défendre son peuple, en légitime défense, en vertu de l'article 51 de la Charte de l'Organisation des Nations Unies et du droit international coutumier tant que continuera l'agression dont elle est victime de la part, notamment, du Rwanda et dont le coût en vies humaines augmente au jour le jour;
— d'ordonner l'embargo sur les armes à destination du Rwanda, le gel de toute assistance militaire et autres aides, ainsi que l'embargo sur l'or, le diamant, le coltan, ainsi que d'autres ressources et biens provenant du pillage systématique et de l'exploitation illégale des richesses de la République démocratique du Congo, dans sa partie occupée;
— la mise en place rapide d'une force d'interposition et d'imposition de la paix le long des frontières de la République démocratique du Congo avec le Rwanda ainsi qu'avec les autres parties belligérantes.

Tout en rappelant que le Rwanda est tenu de payer à la République démocratique du Congo, de son propre droit, et comme *parens patriae* de ses citoyens, des réparations justes et équitables pour les dommages subis par les personnes, les biens, l'économie et l'environnement, la République démocratique du Congo prie la Cour d'indiquer également, en vertu de l'article 41 de son Statut et des articles 73 à 75 de son Règlement, toutes autres mesures exigées par les circonstances, en vue de préserver les droits légitimes de la République démocratique du Congo et de sa population ainsi que d'empêcher l'aggravation du différend»;

*

34. Considérant qu'à l'audience le Rwanda a soutenu que la Cour était invitée par le Congo «à prendre, sous forme d'une ordonnance en indication de mesures conservatoires, ce qui équivaudrait à un arrêt définitif sur le fond», à «ordonner des mesures à l'intention d'Etats qui [n'étaient] pas parties à [la] procédure, et d'organisations internationales qui ne [pouvaient] pas être parties» à celle-ci, et «à usurper l'autorité d'autres institutions en créant sa propre force de maintien de la paix»; et qu'il a indiqué que de telles mesures «ne re[levaient] manifestement d'aucune compétence que la Cour [aurait pu] exercer dans une affaire entre deux Etats»;

35. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, se référant aux critères qui régissent l'indication de mesures conservatoires, a affirmé ce qui suit:

«C'est ... l'étendue de la compétence qui peut découler des dispositions invoquées par le requérant qui déterminera, parmi les droits

— to enable the Congolese people to enjoy its natural resources in accordance with international law;
— to reaffirm the Democratic Republic of the Congo's right to defend itself and to defend its people, in exercise of its right of self-defence pursuant to Article 51 of the United Nations Charter and to customary international law, for so long as it shall continue to suffer aggression at the hands *inter alia* of Rwanda, the cost of which in human lives is increasing daily;

— to order an embargo on the delivery of arms to Rwanda, a freeze on all military assistance and other aid and an embargo on gold, diamonds, coltan, and other resources and assets deriving from the systematic plunder and illegal exploitation of the wealth of the Democratic Republic of the Congo lying within its occupied part;
— the rapid installation of a force to separate the combatants and impose peace along the frontiers of the Democratic Republic of the Congo with Rwanda and with the other belligerent parties.

While pointing out that Rwanda must pay to the Democratic Republic of the Congo, in the latter's own right and as *parens patriae* of its citizens, fair and just reparation on account of the injury to persons, property, the economy and the environment, the Democratic Republic of the Congo requests the Court to indicate also, pursuant to Article 41 of its Statute and Articles 73 to 75 of its Rules, such other measures as the circumstances may require in order to preserve the lawful rights of the Democratic Republic of the Congo and its people and to prevent the aggravation of the dispute";

*

34. Whereas at the hearings Rwanda contended that the Court was being called upon by the Congo "to give what would amount to a final judgment on the merits under the guise of provisional measures", to "impose provisional measures directed to States which are not parties to [the] proceedings, and to international organizations which cannot be party" to them, and "to usurp the authority of other institutions by creating its own international peacekeeping force"; and whereas it stated that such measures "manifestly fall outside any jurisdiction which the Court might possess in any case between two States";

35. Whereas at the hearings Rwanda, referring to the criteria that govern the indication of provisional measures, asserted:

"[T]he extent of the jurisdiction which can be founded upon the provisions invoked by an applicant will determine which of the

> affirmés par ce dernier, ceux (s'il y en a) qui sont susceptibles de faire l'objet d'une décision de la Cour et peuvent donc être protégés par des mesures conservatoires»;

et qu'il a soutenu à cet égard qu'«[a]ucune des dispositions invoquées ... ne fourni[ssait] ne fût-ce qu'une base *prima facie* à la compétence de la Cour à l'égard du litige [opposant] le Congo et le Rwanda» et qu'en tout état de cause «les instruments qui auraient pu, en d'autres circonstances, contribuer à fonder cette compétence [n'étaient] pas en mesure de le faire à l'égard des droits que le Congo cherch[ait] ... à faire valoir»;

36. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, concernant l'invocation par le Congo des «obligations *erga omnes* découlant du *jus cogens*» (voir paragraphe 22 ci-dessus), s'est référé à la jurisprudence de la Cour et a fait valoir, d'une part, que la «compétence de la Cour repos[ait] exclusivement sur le consentement des parties» et, d'autre part, qu'une «allégation de violation du *jus cogens* ne se substitu[ait] pas, et ne [pouvait] se substituer, au consentement de l'État défendeur de manière à créer une compétence là où il n'y en aurait pas eu autrement»; qu'il a également affirmé que l'article 66 de la convention de Vienne sur le droit des traités était «sans rapport aucun avec la présente affaire», ne prévoyait pas que «*tout* différend concernant la violation d'une règle de *jus cogens* [devait] être soumis à la décision de la Cour», et ne conférait compétence à celle-ci «qu'à l'égard des différends relatifs à la validité d'un traité présenté comme contraire à une norme impérative du droit international général»; et qu'il a conclu qu'il «n'exist[ait] en l'espèce aucun différend de cette nature» et que ni l'article 66 de la convention de Vienne ni les normes de *jus cogens* ne [pouvaient] constituer une base de compétence dans la présente affaire;

37. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, pour ce qui a trait aux «dispositions conventionnelles sur lesquelles s'appuie le Congo», a affirmé que «[c]hacun des textes en question [revêtait] un caractère spécialisé», que les

> «clauses de ces traités qui se rapport[aient] au règlement des différends — pour autant qu'elles conf[éraient] une quelconque compétence — ne concern[aient] que les différends entretenant des liens directs avec la matière couverte par les traités en question, et uniquement dans la limite de ces liens»,

et qu'«[a]ucun de ces traités n'a[vait] de rapport avec les principaux éléments de l'affaire que le Congo tent[ait] de soumettre à la Cour»;

38. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, concernant la convention contre la torture, a indiqué que ladite convention ne pouvait d'aucune manière fonder la compétence de la Cour, étant donné que le Rwanda n'était pas partie à cet instrument;

39. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, s'agissant de la convention sur le génocide, a allégué que la réserve qu'il avait formulée à l'égard

rights that the applicant asserts (if any) can be the subject of a decision by the Court and therefore which rights are capable of being protected by means of provisional measures";

and whereas it contended in this connection that "[n]one of the jurisdictional provisions . . . relied [upon] come anywhere near affording even a prima facie basis for the jurisdiction of the Court as between the Congo and Rwanda" and that in any event "those instruments which might — in other circumstances — offer some element of jurisdiction do not afford a basis for jurisdiction in respect of the rights which the Congo seeks to assert";

36. Whereas at the hearings Rwanda, regarding the Congo's reliance on "rules of *jus cogens* imposing obligations *erga omnes*" (see paragraph 22 above), referred to the Court's jurisprudence and asserted that "the jurisdiction of the Court is based exclusively upon consent" and that an "allegation of a violation of *jus cogens* does not, and cannot act as a substitute for the consent of the respondent State, so as to create jurisdiction where none would otherwise exist"; whereas it also contended that Article 66 of the Vienna Convention on the Law of Treaties had "absolutely no bearing on this case whatever", did not provide for "*any* dispute regarding contravention of a rule of *jus cogens* to be referred to the Court", and conferred jurisdiction on the Court "only in respect of disputes regarding the validity of a treaty which is said to contravene a rule of *jus cogens*"; and whereas it concluded that "there is no such dispute here" and that neither Article 66 of the Vienna Convention nor the norms of *jus cogens* could supply the basis for jurisdiction in the present case;

37. Whereas at the hearings Rwanda, with reference to the "treaty provisions relied upon by the Congo", asserted that "[e]ach of the treaties in question is of a specialized character", that the

"disputes clauses in those treaties — in so far as they confer jurisdiction at all — do so only in respect of disputes directly related to the subject-matter of each treaty and then only to the extent that the dispute is so related",

and that "[n]one of these treaties is concerned with the main elements of the case which [the] Congo seeks to put before the Court";

38. Whereas at the hearings Rwanda, regarding the Convention against Torture, stated that the said Convention could not, in any way, be a basis for the jurisdiction of the Court, since Rwanda was not a party to it;

39. Whereas at the hearings Rwanda claimed with respect to the Genocide Convention that its reservation regarding Article IX of that

de l'article IX de ladite convention était «identique» à celle de l'Espagne et «identique dans ses effets» à celle des Etats-Unis; qu'il s'est référé à l'examen que la Cour avait fait des réserves de ces deux Etats dans les ordonnances rendues le 2 juin 1999 dans les affaires relatives à la *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Espagne)* et *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Etats-Unis d'Amérique)*; qu'il a rappelé que la Cour avait estimé dans ces affaires que l'article IX de la convention sur le génocide «ne constitu[ait] manifestement pas une base de compétence ... même *prima facie*»;

40. Considérant qu'à l'audience, en réponse à l'argumentation du Congo, le Rwanda a soutenu que, si la convention sur le génocide énonçait bien des normes impératives de droit international, seules «les dispositions de fond interdisant le génocide [avaient] le statut de normes impératives, et non la clause juridictionnelle de l'article IX»; qu'il a exposé que, si l'interdiction du génocide constituait de même une norme créant des obligations *erga omnes*, «cela ne modifi[ait] en rien la position de la Cour à l'égard de sa compétence»; qu'il a souligné que, contrairement à ce que le Congo avait pu laisser entendre à l'audience, celui-ci «n'a[vait] jamais émis la moindre observation à l'égard de la réserve du Rwanda»; qu'il a ajouté que l'avis consultatif de la Cour relatif aux *Réserves à la convention sur le génocide* ne permettait en aucune façon de conclure que le Rwanda n'aurait pu se prévaloir en l'espèce de sa réserve; et qu'il a rejeté l'argument du Congo selon lequel le Rwanda, en demandant au Conseil de sécurité l'institution du Tribunal pénal international pour le Rwanda, aurait «renoncé à sa réserve à la convention sur le génocide, ou se [serait trouvé] empêché, par une forme d'*estoppel*, de l'invoquer», en expliquant ce qui suit:

> «La juridiction pénale d'un tribunal institué par le Conseil de sécurité et tirant son autorité de l'exercice de l'un des pouvoirs conférés à ce dernier par le chapitre VII de la Charte en vue de juger des personnes pour crimes de génocide n'a strictement rien à faire avec le pouvoir qu'a la Cour d'exercer sa compétence dans des différends interétatiques, compétence qui ne peut être tirée que de l'article IX, lequel, ainsi que la Cour l'a elle-même indiqué, peut faire l'objet de réserves»;

41. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, concernant la convention sur la discrimination raciale, a indiqué qu'il avait adhéré à ladite convention en 1975 en l'assortissant d'une «réserve excluant l'intégralité de l'article 22»; qu'il a relevé qu'à l'audience le Congo avait «peut-être objecté ... à cette réserve du Rwanda, [mais qu']il ne l'a[vait] certainement pas fait en 1975»; et qu'il a affirmé que la convention sur la discrimination raciale ne pouvait fonder la compétence de la Cour;

42. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, au sujet de la convention Unesco, a relevé que le paragraphe 2 de l'article XIV invoqué par le Congo ne visait «que les différends relatifs à l'*interprétation*, et non à

Convention was "identical" to that made by Spain and "identical in its effect" to that made by the United States; whereas it referred to the Court's consideration of the reservations by these two States in the Orders which it made on 2 June 1999 in the cases concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Spain)* and *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. United States of America)*; whereas it pointed out that in these cases the Court had taken the view that Article IX of the Genocide Convention "manifestly does not constitute a basis of jurisdiction . . . even prima facie";

40. Whereas at the hearings, in reply to the argument by the Congo, Rwanda maintained that while the Genocide Convention did indeed state norms of *jus cogens*, only "the substantive provisions prohibiting genocide . . . have the status of *jus cogens*, not the jurisdictional clause in Article IX"; whereas it argued that while the prohibition of genocide was also a norm creating obligations *erga omnes*, "that does not alter the jurisdictional position"; whereas it pointed out that, contrary to what the Congo had implied at the hearings, the Congo had "said nothing whatever about the Rwandese reservation"; whereas it added that the Advisory Opinion of the Court concerning *Reservations to the Genocide Convention* in no way suggested that Rwanda could not rely in the present case on its reservation; and whereas it rejected the Congo's argument to the effect that Rwanda, by asking the Security Council to create the International Criminal Tribunal for Rwanda, had "waived, or become estopped from any reliance upon its reservation to the Genocide Convention", giving the following explanation:

> "The criminal jurisdiction of a tribunal created by the Security Council and deriving its authority from an exercise of the Council's powers under Chapter VII of the Charter to try individuals for the crime of genocide has nothing whatever to do with the authority of the Court to exercise jurisdiction in inter-State disputes, which can be derived only from Article IX; and Article IX, subject as the Court itself has said, to reservations";

41. Whereas at the hearings Rwanda, in respect of the Convention on Racial Discrimination, stated that it had acceded to the Convention in 1975, coupling the accession with a "reservation which excluded Article 22 in its entirety"; whereas it noted that at the hearings the Congo "may [have] object[ed] . . . to that reservation made by Rwanda, but it certainly did not object in 1975"; and whereas it contended that the Convention on Racial Discrimination could not found the jurisdiction of the Court;

42. Whereas at the hearings Rwanda, on the subject of the Unesco Constitution, noted that Article XIV, paragraph 2, relied on by the Congo, referred "only to disputes concerning the *interpretation*, not the

l'application» de ladite convention; qu'il a souligné que le Congo n'avait «nullement abordé devant la Cour ... la question d'un quelconque différend relatif à l'interprétation de la convention»; qu'il a précisé que l'article XIV ne prévoyait le renvoi d'un différend devant la Cour que «selon ce que décidera[it] la Conférence conformément à son règlement intérieur»; qu'il a soutenu que les procédures énoncées dans ce règlement «n'[avaient] nullement été suivies en l'espèce»; et qu'il a conclu ainsi: «le paragraphe 2 de l'article XIV de l'acte constitutif ne prévoit aucune autre base de compétence pour la Cour et ne saurait, par conséquent, constituer en l'espèce une base de compétence pour la Cour, même *prima facie*»;

43. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, pour ce qui a trait à la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, a souligné que le paragraphe 1 de l'article 29 de ladite convention «énonçait très clairement un certain nombre de conditions préalables auxquelles il devait être satisfait pour que la compétence de la Cour fût «effective, même *prima facie*»; qu'il a indiqué à cet égard qu'«un différend concernant l'interprétation ou l'application de la convention» devait exister, qu'il devait «s'être révélé impossible de régler ce différend par voie de négociation», qu'il devait «y avoir eu une demande d'arbitrage» et qu'il devait «s'être révélé impossible d'organiser un arbitrage dans un délai de six mois»; qu'il a précisé que le paragraphe 1 de l'article 29 ne faisait pas de la Cour «l'instance première dans la résolution des différends qu'il envisage[ait]», mais attribuait à la Cour le «rôle ... de garant dans l'éventualité où les dispositions relatives à la négociation et à l'arbitrage n'auraient pas permis de parvenir à une solution, c'est-à-dire où les parties au différend n'auraient pas été à même de résoudre leurs divergences par la voie d'une négociation et ne se seraient pas accordées sur l'organisation d'un arbitrage»;

44. Considérant qu'à l'audience le Rwanda a soutenu qu'aucune des conditions préalables à la saisine de la Cour, au titre du paragraphe 1 de l'article 29 de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, n'avait été «respectée en l'espèce»; qu'il a fait valoir à cet effet que le Congo n'avait soulevé «aucune réclamation antérieurement au dépôt de sa requête» ou n'avait suggéré «l'existence d'un différend concernant l'interprétation d'une quelconque disposition de cette convention», qu'il n'y avait eu «aucune tentative de régler ce différend par voie de négociation» et que le Congo n'avait pas davantage «proposé ou tenté de négocier l'organisation d'un arbitrage»; et considérant qu'en réponse à l'argument du Congo selon lequel l'absence de relations diplomatiques et consulaires normales aurait rendu vaine toute proposition de négociation ou d'arbitrage, le Rwanda a indiqué que, s'il était exact que les relations diplomatiques avaient été «suspendues», des «rencontres entre représentants des deux pays n'en [avaient] pas moins eu lieu de manière régulière et fréquente à tous les niveaux — officiel, ministériel, voire à celui des chefs d'Etat — dans le cadre du processus de paix de Lusaka»; qu'il a allégué que, lors de telles réunions, le Congo n'avait pas évoqué avec les représentants rwandais un «éventuel différend quant à l'interprétation ou à l'application de la convention»; qu'il a soutenu que le Congo n'avait

application" of that Constitution; whereas it pointed out that the Congo had "not given the merest hint to the Court of any dispute about the interpretation of provisions of the . . . Constitution"; whereas it stated that Article XIV provided for reference of a dispute to the Court only "as the General Conference may determine under its Rules of Procedure"; whereas it contended that there was "no question of the procedures laid down in [those] Rules having been followed in this case"; and whereas it concluded: "Article XIV (2) of the Constitution affords no other basis for the jurisdiction of the Court and cannot, therefore, furnish a basis — even prima facie — for the jurisdiction of the Court in the present case";

43. Whereas at the hearings Rwanda, with reference to the Convention on Discrimination against Women, pointed out that Article 29, paragraph 1, of that Convention very clearly laid down a number of preconditions which must be satisfied before the jurisdiction of the Court could be "founded, even on a prima facie basis"; whereas it explained in this connection that there must be "a dispute concerning the interpretation or application of the Convention", that it must "have proved impossible to settle that dispute by negotiation", there must "have been a request for arbitration" and it must "have proved impossible to organize an arbitration within a period of six months"; whereas it stated that Article 29, paragraph 1, did not make the Court "the primary forum for the resolution of the disputes to which it applies", but assigned to the Court the "role . . . [of] guarantor in the event that the provisions for negotiation and arbitration fail, that is to say if the parties to the dispute are unable to resolve their differences by negotiation and cannot agree on the organization of the arbitration";

44. Whereas at the hearings Rwanda contended that none of the preconditions for seising the Court under Article 29, paragraph 1, of the Convention on Discrimination against Women had been "satisfied in the present case"; whereas it maintained in this regard that the Congo had made "no claim . . . prior to the filing of the Application" nor had it suggested "that there was a dispute regarding the interpretation of any provision of this Convention", that there had been "no attempt whatever to settle [the] dispute by negotiation" and furthermore that the Congo had not "proposed or attempted to negotiate the organization of an arbitration"; and whereas in reply to the Congo's argument that the absence of normal diplomatic and consular relations meant that any proposal for negotiation or arbitration would have been futile, Rwanda stated that while it was true that diplomatic relations had been "suspended", "there [have been] regular and frequent meetings between representatives of the two countries at all levels — ministerial, official, even Head of State — as part of the Lusaka peace process"; whereas it alleged that during these meetings the Congo has not raised "any dispute regarding the interpretation or application of the Convention" with Rwandan representatives; whereas it contended that furthermore the Congo had not made any proposal for arbitration under this Convention; and whereas it noted on the

pas davantage proposé d'arbitrage au titre de cette convention; et qu'il a souligné sur ce dernier point que la présente instance se distinguait donc de ce qui était advenu en l'affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique)*, dans laquelle la Libye avait écrit au Gouvernement des Etats-Unis pour lui proposer un arbitrage au titre d'une disposition voisine de celle de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, et où la Cour, en l'absence de réponse des Etats-Unis, avait «rejeté l'argument [de ceux-ci] selon lequel les conditions de saisine de la Cour n'auraient pas été remplies»;

45. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, concernant la convention de Montréal, a souligné que le paragraphe 1 de l'article 14 de ladite convention énonçait les «mêmes conditions préalables à l'existence d'une compétence de la Cour que celles qui figur[aient] dans la convention [sur la discrimination à l'égard des femmes]» et que le Congo n'avait fait «aucune tentative pour satisfaire à ces conditions ... bien qu'il ait eu largement l'occasion de le faire»; et considérant que le Rwanda a fait valoir que le Congo avait déjà invoqué la convention de Montréal, au motif qu'«un aéronef civil avait été abattu en octobre 1998», dans l'instance qu'il avait introduite en 1999 contre le Rwanda, que dans ladite instance le Congo n'avait pas répondu aux arguments présentés par le Rwanda dans son mémoire et que le Congo, après avoir obtenu une prorogation du délai pour le dépôt de son contre-mémoire, avait «laissé passer neuf mois» avant de se désister en janvier 2000; qu'il a conclu que le fait pour le Congo de présenter à nouveau la même demande devant la Cour constitue un «exemple caractérisé d'abus de procédure»;

46. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, s'agissant de la Constitution de l'OMS, s'est référé à l'article 75 de ladite Constitution invoqué par le Congo pour fonder la compétence de la Cour; qu'il a allégué qu'il n'existait pas de différend entre les deux Etats «concernant l'interprétation ou l'application» de la Constitution de l'OMS et que le Congo n'avait pas précisé quelles dispositions de cet acte constitutif étaient selon lui en cause; et qu'il a ajouté que le Congo n'avait aucunement cherché à satisfaire préalablement à «la condition de procédure requise [par l'article 75] pour saisir la Cour», à savoir «d'abord tenter de résoudre le différend par voie de négociation ou par l'intermédiaire de l'Assemblée mondiale de la Santé»;

47. Considérant qu'à l'audience, pour ce qui a trait à la convention des Nations Unies de 1947 sur les privilèges et immunités des institutions spécialisées, le Rwanda, après avoir indiqué que cette convention avait été «mentionnée [l]e matin [même] ... pour la première fois» et, se référant à la jurisprudence de la Cour, a soutenu qu'il était «trop tard pour qu'un Etat puisse faire valoir une base de compétence totalement nouvelle en vue de saisir la Cour d'une demande en indication de mesures conservatoires»; qu'il a allégué que le Congo n'avait «jamais mentionné l'existence d'un quelconque différend l'opposant au Rwanda au sujet de [cette]

latter point that the present case could therefore be distinguished from the case concerning *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United States of America)*, in which Libya had written to the Government of the United States proposing arbitration under a provision very similar to that in the Convention on Discrimination against Women, and where the Court, in the absence of an answer from the United States, had "rejected the argument [by the latter] that the conditions for seising the Court had not been met";

45. Whereas at the hearings Rwanda contended with regard to the Montreal Convention that Article 14, paragraph 1, of that Convention stated "the same preconditions for the jurisdiction of the Court as those in the Convention [on Discrimination against Women]" and that the Congo had made "no attempt to satisfy those conditions although . . . it has had quite enough opportunity to do so"; and whereas Rwanda maintained that the Congo had already invoked the Montreal Convention, on the ground of the "shooting down of a civil aircraft in October 1998", in the proceedings that it instituted in 1999 against Rwanda, that in that case the Congo had not replied to the arguments made by Rwanda in its Memorial and that the Congo, after obtaining an extension of the time-limit for filing its Counter-Memorial, had "let nine months go by" before abandoning its action in January 2000; whereas it argued that for the Congo to re-submit the same request to the Court was "the clearest case of an abuse of process";

46. Whereas at the hearings Rwanda, in respect of the WHO Constitution, referred to Article 75 of that Constitution, relied upon by the Congo to found the jurisdiction of the Court; whereas it asserted that there was no dispute between the two States "concerning the interpretation or application" of the WHO Constitution and that the Congo had not identified the provisions of the Constitution which it considered to be at issue; and whereas it added that the Congo had not made any effort first to satisfy the "procedural condition [under Article 75] for seising the Court", namely that it should "first seek to resolve the dispute by negotiation or by the processes of the Health Assembly";

47. Whereas at the hearings, on the subject of the 1947 United Nations Convention on the Privileges and Immunities of the Specialized Agencies, Rwanda, after stating that this Convention had been "mentioned th[at] morning . . . for the first time", and referring to the Court's jurisprudence, contended that it was "too late for a State to invoke an entirely fresh ground of jurisdiction as the basis on which it seeks to seise the Court in a request for provisional measures"; whereas it argued that the Congo had failed "to identify any dispute whatever between [it] and Rwanda about [this] Convention"; whereas it stated: "There may per-

convention»; qu'il a précisé ce qui suit: «Il pourrait y avoir ... un différend entre les Nations Unies et le RCD-Goma, cette faction rebelle congolaise, en raison des traitements infligés au personnel de la MONUC. Mais ce différend ne concernerait aucune des deux Parties présentes devant [la Cour]»; et qu'il a conclu sur ce point que la convention en question «n'offr[ait] aucune base pour établir la compétence de la Cour»;

48. Considérant qu'à l'audience le Rwanda, se référant à la jurisprudence de la Cour, a en outre soutenu que la Cour ne pouvait indiquer des mesures conservatoires «qu'en vue de préserver les droits susceptibles de constituer l'objet d'une décision de sa part sur le fond» et qu'elle ne pouvait «ordonner des mesures autres que celles qui [étaient] nécessaires pour protéger les droits susceptibles de constituer l'objet d'un arrêt rendu en application du ou des traités dont elle consid[érait] qu'ils lui permett[aient] de se déclarer compétente *prima facie*»; qu'il a fait valoir, concernant la convention de Montréal, la convention sur la discrimination à l'égard des femmes et la Constitution de l'OMS, que, même si les conditions requises par ces conventions pour qu'une telle compétence puisse être établie avaient été remplies, les mesures conservatoires demandées par le Congo n'auraient en tout état de cause pas pu être indiquées car elles [allaient] bien au-delà de l'objet desdites conventions; qu'il a précisé, dans le cas de la convention de Montréal, que celle-ci visait «à réprimer les atteintes à la sécurité de l'aviation civile», que le seul lien allégué résidait dans un incident survenu quatre ans auparavant et que les droits reconnus au Congo par la convention n'avaient «aucun rapport avec les remèdes demandés par cet Etat»; qu'il a ajouté, s'agissant de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, que les

> «droits qui, selon le Congo, seraient au cœur de l'affaire — respect de la souveraineté, intégrité territoriale, indépendance, droits inaliénables sur les ressources naturelles — [n'étaient pas] des droits susceptibles de constituer l'objet d'une décision rendue dans l'exercice d'une compétence établie en vertu de l'article 29 de la convention»;

et qu'il a affirmé, dans le cas de la Constitution de l'OMS, que l'absence de tout lien entre ladite Constitution et la présente affaire était «flagrante», en se référant à cet effet à l'avis consultatif rendu sur la question de la *Licéité de l'utilisation des armes nucléaires par un Etat dans un conflit armé*, dans lequel «la Cour avait établi une distinction catégorique entre les conséquences de la guerre sur la santé et la licéité du recours à la guerre»;

49. Considérant qu'à l'audience le Rwanda a conclu qu'aucune des bases de compétence avancées par le Congo «n'offr[ait] une quelconque perspective de voir la Cour exercer sa compétence sur le fond» et qu'«il y aurait donc là suffisamment de raisons de voir la Cour rayer dès à présent l'affaire de son rôle»; et considérant que le Rwanda a ajouté en particulier que le Congo avait déja eu la possibilité «de voir trancher la question de la compétence» dans le cadre de la première instance qu'il

haps be a dispute . . . between the United Nations and the RCD-Goma, the rebel faction within the Congo, about the treatment of personnel in the MONUC United Nations force. But that is not a dispute which involves either of the two Parties here before [the Court]"; and whereas it submitted on this point that the Convention in question "forms no basis for the jurisdiction of the Court";

48. Whereas at the hearings Rwanda, referring to the Court's jurisprudence, further contended that the Court could grant provisional measures "only for the purpose of preserving rights which might form the subject-matter of a decision of the Court on the merits" and that it could not order measures other than "those needed to protect rights which might form the subject-matter of a judgment under the treaty or treaties which the Court determines afford a prima facie basis for its jurisdiction"; whereas it argued with regard to the Montreal Convention, the Convention on Discrimination against Women and the WHO Constitution that, even if the conditions precedent to such jurisdiction prescribed by these instruments had been met, in any event the provisional measures sought by the Congo could not be indicated because they fell well outside the subject-matter of those instruments; whereas it pointed out in the case of the Montreal Convention that the latter was "concerned with crimes against the safety of civil aviation", that the only bearing claimed concerned an incident four years earlier and that the rights conferred upon the Congo by the Convention had "no point of contact with the relief which Congo is seeking"; whereas it added with regard to the Convention on Discrimination against Women that the

> "rights which Congo claims lie at the heart of the present case — respect for sovereignty, territorial integrity, independence, inalienable rights in respect of natural resources — could [not] possibly be said to constitute rights which might form the subject of a decision in exercise of any jurisdiction conferred by Article 29 of this Convention";

and whereas it asserted, in the case of the WHO Constitution, that the lack of any connection between that Constitution and the present case was "stark", referring in this respect to the Advisory Opinion on the *Legality of the Use by a State of Nuclear Weapons in Armed Conflict*, in which "the Court . . . drew a sharp distinction between the health effects of warfare and the legality of the waging of war";

49. Whereas at the hearings Rwanda submitted that none of the jurisdictional grounds advanced by the Congo "offers any prospect whatever of jurisdiction on the merits" and that "that would be reason enough for the Court to remove the case from its List"; and whereas Rwanda added specifically that the Congo had already had the "opportunity of having the issue of jurisdiction tried" in the first proceedings which it had instituted, but had preferred to withdraw; whereas it stated that the Congo's

avait introduite, mais avait préféré se désister; qu'il a précisé que la nouvelle requête du Congo «ne constitu[ait] qu'une réplique de la précédente»; et qu'il a affirmé qu'il y avait là «abus de procédure et que la Cour devait ... rayer l'affaire de son rôle»;

50. Considérant qu'à l'audience le Rwanda a présenté les conclusions suivantes: «nous demandons, d'une part, que la requête en indication de mesures conservatoires soit rejetée et, d'autre part, que cette affaire soit immédiatement rayée du rôle de la Cour»;

51. Considérant que, dans sa réplique orale, le Congo a indiqué que, «contrairement aux allégations du Rwanda, l'accord de siège entre le Gouvernement [congolais] et la MONUC a[vait] été invoqué, non pas pour soutenir l'argumentation sur la compétence de la Cour», mais pour souligner que «les agents [de la MONUC] bénéfici[aient] des privilèges et immunités diplomatiques»; qu'il a soutenu, en réponse à l'argument du Rwanda selon lequel le Congo n'aurait «jamais eu recours aux procédés internes de l'arbitrage», qu'il «a[vait] tenté à plusieurs reprises d'amener le Rwanda à l'arbitrage» et que ces

> «opportunités d'en arriver à la procédure d'arbitrage ou toute autre procédure prévue par les conventions sous examen [avaient] été nombreuses:
>
> — en juillet 2001 à Lusaka, en marge de la 37e conférence des chefs d'Etat de l'Organisation de l'unité africaine et en présence du Secrétaire général de l'ONU lui-même, le président de la République rwandaise a rejeté toute proposition de règlement de certains conflits spécifiques dans le cadre de l'arbitrage;
> — en septembre 2001, à Durban, en République sud-africaine, et en marge de la conférence mondiale sur le racisme, le président Joseph Kabila de la République démocratique du Congo a fait la même proposition de règlement dans le cadre d'un arbitrage à son homologue rwandais qui a décliné l'offre;
> — en janvier 2002, au sommet de Blantyr au Malawi, en présence du président de la République Bakili Muluzi, le président congolais a réitéré sa démarche auprès de son homologue rwandais qui s'y est refusé;
> — en mars 2002, enfin, et en marge de la réunion du comité politique mixte de l'accord de Lusaka et de la mission du Conseil de sécurité, le président de la République rwandaise a claqué la porte dès lors que les propositions d'un règlement avec arbitrage lui étaient faites»;

52. Considérant qu'au terme de sa réplique orale le Congo a présenté la demande suivante:

> «A la lumière des faits et arguments exposés au cours de cette procédure orale, le Gouvernement de la République démocratique du Congo prie la Cour de dire et juger pour que le peuple congolais puisse jouir de ses ressources naturelles conformément au droit inter-

new Application was merely "a replica of its old Application"; and whereas it asserted that this was "an abuse of the process of the Court and that the Court should . . . remove the case from its List";

50. Whereas at the hearings Rwanda presented the following submissions: "that the request for provisional measures be dismissed, and that the case be removed from the Court's List forthwith";

51. Whereas in its oral reply the Congo stated that "contrary to Rwanda's allegations, the headquarters agreement between the [Congolese] Government and MONUC was invoked not in support of the argument on the jurisdiction of the Court", but to indicate that "[MONUC] officials enjoy diplomatic privileges and immunities"; whereas it contended, in reply to Rwanda's argument that the Congo had "never made recourse to internal arbitration procedures", that it had "sought to bring Rwanda to arbitration on a number of occasions" and that

> "there have been many such opportunities for having recourse to arbitration or any other procedure laid down by the conventions concerned:
>
> — in July 2001 at Lusaka, on the occasion of the 37th Conference of Heads of State of the Organization of African Unity and in the presence of the United Nations Secretary-General himself, the President of the Rwandese Republic rejected any proposal for the settlement of certain specific armed conflicts by arbitration;
> — in September 2001, at Durban, in the Republic of South Africa, and on the occasion of the World Conference on Racism, President Joseph Kabila of the Democratic Republic of the Congo made the same proposal for a settlement by arbitration to his Rwandan counterpart, who declined the offer;
> — in January 2002, at the Blantyre Summit in Malawi, in the presence of the President of the Republic, Bakili Muluzi, the Congolese President reiterated his offer to his Rwandese counterpart, who turned it down;
> — in March 2002, lastly, and on the occasion of the meeting of the Joint Political Committee of the Lusaka Agreement and of the Security Council Mission, the President of the Rwandese Republic immediately slammed the door on the proposals for a settlement by arbitration as soon as they were made to him";

52. Whereas at the close of its oral reply the Congo presented the following request:

> "In the light of the facts and arguments set out during these oral proceedings, the Government of the Democratic Republic of the Congo asks the Court to adjudge and declare such that the Congolese people can enjoy its natural resources in accordance with inter-

national; de réaffirmer les droits de la République démocratique du Congo de se défendre et de défendre son peuple en légitime défense en vertu de l'article 51 de la Charte de l'ONU et du droit international coutumier tant que continuera l'agression dont elle est victime de la part notamment du Rwanda et dont le coût en vies humaines augmente au jour le jour; d'ordonner l'embargo sur les [armes] à destination du Rwanda, le gel de toute assistance militaire et autres aides, l'embargo sur l'or, le diamant, le coltan ainsi que d'autres ressources et biens provenant du pillage systématique et de l'exploitation illégale des richesses de la République démocratique du Congo dans sa partie occupée (car le Rwanda aujourd'hui est devenu exportateur de diamant et de coltan alors qu'il n'en a pas sous son sol); la mise en place rapide d'une force d'interposition et d'imposition de la paix le long des frontières de la République démocratique du Congo avec le Rwanda, ainsi qu'avec les autres parties belligérantes. Nous insistons surtout beaucoup pour que le Rwanda puisse libérer Kisangani afin que sa démilitarisation soit effective et que les forces de la MONUC puissent occuper cette ville. Ainsi la population vivra en paix, tout en rappelant que le Rwanda est tenu de payer à la République démocratique du Congo, de son propre droit, et comme *parens patriae* de ses citoyens, des réparations justes et équitables pour les dommages subis pour les personnes, les biens, l'économie et l'environnement.

La République démocratique du Congo prie la Cour d'indiquer également en vertu de l'article 41 de son Statut et les articles 73 à 75 de son Règlement toutes autres mesures exigées par les circonstances en vue de prévenir les voies légitimes de la République démocratique du Congo et de sa population ainsi que d'empêcher l'aggravation du différend»;

53. Considérant que, dans sa réplique orale, le Rwanda a prié la Cour de prendre acte de ce que le Congo n'invoquait pas la convention des Nations Unies sur les privilèges et immunités et l'accord de siège entre les Nations Unies et le Congo pour fonder la compétence de la Cour; et qu'au terme de sa réplique il a demandé à la Cour:

«premièrement, d'écarter la demande en indication de mesures conservatoires présentée par le Congo; et, deuxièmement, compte tenu du fait que la présente instance constitue en réalité un abus de la procédure de la Cour, d'user de sa discrétion pour rayer cette affaire de son rôle»;

* * *

54. Considérant que la Cour est profondément préoccupée par le drame humain, les pertes en vies humaines et les terribles souffrances que l'on déplore dans l'est de la République démocratique du Congo à la suite des combats qui s'y poursuivent;

national law: to reaffirm the Democratic Republic of the Congo's rights to defend itself and to defend its people in exercise of its right of self-defence pursuant to Article 51 of the United Nations Charter and to customary international law, for so long as it shall continue to suffer aggression at the hands *inter alia* of Rwanda, the cost of which in human lives is increasing daily; to order an embargo on the delivery of [arms] to Rwanda, a freeze on all military assistance and other aid, an embargo on gold, diamonds, coltan, and other resources and assets deriving from the systematic plunder and illegal exploitation of the wealth of the Democratic Republic of the Congo lying within its occupied part (because Rwanda has now become an exporter of diamonds and coltan, even though these do not exist under its soil); the rapid installation of a force to separate the combatants and impose peace along the frontiers of the Democratic Republic of the Congo with Rwanda and with the other belligerent parties. Above all, we insist that Rwanda vacate Kisangani so that its demilitarization can take effect and the MONUC forces can occupy the city — thus, the population will live in peace —, while pointing out that Rwanda must pay to the Democratic Republic of the Congo, in the latter's own right and as *parens patriae* of its citizens, fair and just reparation on account of the injury to persons, property, the economy and the environment.

The Democratic Republic of the Congo requests the Court to indicate also, pursuant to Article 41 of its Statute and Articles 73 to 75 of its Rules, such other measures as the circumstances may require in order to preserve the lawful rights of the Democratic Republic of the Congo and its people and to prevent the aggravation of the dispute";

53. Whereas in its oral reply Rwanda requested the Court to take note that the Congo was not invoking the United Nations Convention on Privileges and Immunities and the headquarters agreement between the United Nations and the Congo to found the jurisdiction of the Court; and whereas at the close of its reply it made the following requests of the Court:

"first, . . . the request of the Democratic Republic of the Congo for the indication of provisional measures should be denied; and secondly, . . . in view of the fact that the current proceedings are really an abuse of the process of court, we pray this Court to exercise its discretion and strike this case from its List";

* * *

54. Whereas the Court is deeply concerned by the deplorable human tragedy, loss of life, and enormous suffering in the east of the Democratic Republic of the Congo resulting from the continued fighting there;

55. Considérant que la Cour garde présents à l'esprit les buts et principes de la Charte des Nations Unies, ainsi que les responsabilités qui lui incombent, en vertu de ladite Charte et du Statut de la Cour, dans le maintien de la paix et de la sécurité;

56. Considérant que la Cour estime nécessaire de souligner que toutes les parties à des instances devant elle doivent agir conformément à leurs obligations en vertu de la Charte des Nations Unies et des autres règles du droit international, y compris du droit humanitaire; qu'en l'espèce la Cour ne saurait trop insister sur l'obligation qu'ont le Congo et le Rwanda de respecter les dispositions des conventions de Genève du 12 août 1949 et du premier protocole additionnel à ces conventions, en date du 8 juin 1977, relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, instruments auxquels ils sont tous deux parties;

* *

57. Considérant qu'en vertu de son Statut la Cour n'a pas automatiquement compétence pour connaître des différends juridiques entre les Etats parties audit Statut ou entre les autres Etats qui ont été admis à ester devant elle; que la Cour a déclaré à maintes reprises que l'un des principes fondamentaux de son Statut est qu'elle ne peut trancher un différend entre des Etats sans que ceux-ci aient consenti à sa juridiction, et que la Cour n'a donc compétence à l'égard des Etats parties à un différend que si ces derniers ont non seulement accès à la Cour, mais ont en outre accepté sa compétence, soit d'une manière générale, soit pour le différend particulier dont il s'agit (*Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), demande en indication de mesures conservatoires, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 132, par. 20);

58. Considérant que, en présence d'une demande en indication de mesures conservatoires, point n'est besoin pour la Cour, avant de décider d'indiquer ou non de telles mesures, de s'assurer de manière définitive qu'elle a compétence quant au fond de l'affaire, mais qu'elle ne peut indiquer ces mesures que si les dispositions invoquées par le demandeur semblent *prima facie* constituer une base sur laquelle la compétence de la Cour pourrait être fondée; que la Cour, de surcroît, lorsqu'elle a établi qu'il existe une telle base de compétence, ne saurait toutefois indiquer des mesures tendant à protéger des droits contestés autres que ceux qui pourraient en définitive constituer la base d'un arrêt rendu dans l'exercice de cette compétence (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, mesures conservatoires, ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993*, p. 19, par. 35);

* *

59. Considérant que, conformément au paragraphe 2 de l'article 36 du Statut, le Congo (alors Zaïre) a, par déclaration en date du 8 février 1989, reconnu la juridiction obligatoire de la Cour à l'égard de tout Etat accep-

55. Whereas the Court is mindful of the purposes and principles of the United Nations Charter and of its own responsibilities in the maintenance of peace and security under the Charter and the Statute of the Court;

56. Whereas the Court finds it necessary to emphasize that all parties to proceedings before it must act in conformity with their obligations pursuant to the United Nations Charter and other rules of international law, including humanitarian law; whereas the Court cannot in the present case over-emphasize the obligation borne by the Congo and Rwanda to respect the provisions of the Geneva Conventions of 12 August 1949 and of the first Protocol additional to those Conventions, of 8 June 1977, relating to the protection of victims of international armed conflicts, to which instruments both of them are parties;

* *

57. Whereas the Court, under its Statute, does not automatically have jurisdiction over legal disputes between States parties to that Statute or between other States entitled to appear before the Court; whereas the Court has repeatedly stated that one of the fundamental principles of its Statute is that it cannot decide a dispute between States without the consent of those States to its jurisdiction; and whereas the Court therefore has jurisdiction only between States parties to a dispute who not only have access to the Court but also have accepted the jurisdiction of the Court, either in general form or for the individual dispute concerned (*Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Belgium), Provisional Measures, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 132, para. 20);

58. Whereas on a request for provisional measures the Court need not, before deciding whether or not to indicate them, finally satisfy itself that it has jurisdiction on the merits of the case, yet it ought not to indicate such measures unless the provisions invoked by the applicant appear, prima facie, to afford a basis on which the jurisdiction of the Court might be established; whereas moreover, once the Court has established the existence of such a basis for jurisdiction, it should not however indicate measures for the protection of any disputed rights other than those which might ultimately form the basis of a judgment in the exercise of that jurisdiction (*Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, Provisional Measures, Order of 8 April 1993, I.C.J. Reports 1993*, p. 19, para. 35);

* *

59. Whereas in accordance with Article 36, paragraph 2, of the Statute, the Congo (then Zaire), by means of a declaration dated 8 February 1989, recognized the compulsory jurisdiction of the Court in relation to

tant la même obligation; qu'en revanche le Rwanda n'a pas fait une telle déclaration; qu'en conséquence la Cour n'examinera sa compétence *prima facie* que sur la base des traités et conventions invoqués par le demandeur en vertu du paragraphe 1 de l'article 36 du Statut qui dispose: «La compétence de la Cour s'étend à toutes les affaires que les parties lui soumettront, ainsi qu'à tous les cas spécialement prévus dans la Charte des Nations Unies ou dans les traités et conventions en vigueur»;

*

60. Considérant que le Congo invoque la violation par le Rwanda de la convention contre la torture dont l'article premier se lit comme suit:

> «Aux fins de la présente convention, le terme «torture» désigne tout acte par lequel une douleur ou des souffrances aiguës, physiques ou mentales, sont intentionnellement infligées à une personne aux fins notamment d'obtenir d'elle ou d'une tierce personne des renseignements ou des aveux, de la punir d'un acte qu'elle ou une tierce personne a commis ou est soupçonnée d'avoir commis, de l'intimider ou de faire pression sur elle ou d'intimider ou de faire pression sur une tierce personne, ou pour tout autre motif fondé sur une forme de discrimination quelle qu'elle soit, lorsqu'une telle douleur ou de telles souffrances sont infligées par un agent de la fonction publique ou toute autre personne agissant à titre officiel ou à son instigation ou avec son consentement exprès ou tacite...»;

et qu'il entend fonder la compétence de la Cour sur les dispositions du paragraphe 1 de l'article 30 de la convention selon lequel:

> «Tout différend entre deux ou plus des Etats parties concernant l'interprétation ou l'application de la présente convention qui ne peut être réglé par voie de négociation est soumis à l'arbitrage à la demande de l'un d'entre eux. Si dans les six mois qui suivent la date de la demande d'arbitrage, les parties ne parviennent pas à se mettre d'accord sur l'organisation de l'arbitrage, l'une quelconque d'entre elles peut soumettre le différend à la Cour internationale de Justice en déposant une requête conformément au Statut de la Cour»;

considérant que le Congo est partie à ladite convention depuis le 18 mars 1996;

61. Considérant que le Rwanda a indiqué qu'il n'était pas partie et n'avait jamais été partie à la convention de 1984 contre la torture; et considérant que la Cour constate qu'il en est bien ainsi;

*

62. Considérant que le Congo, après avoir fait référence à la convention des Nations Unies de 1947 sur les privilèges et immunités des insti-

any State accepting the same obligation; whereas Rwanda on the other hand has not made such a declaration; whereas the Court accordingly will consider its prima facie jurisdiction solely on the basis of the treaties and conventions relied upon by the Applicant pursuant to Article 36, paragraph 1, of the Statute, providing: "The jurisdiction of the Court comprises all cases which the parties refer to it and all matters specially provided for in the Charter of the United Nations or in treaties and conventions in force";

*

60. Whereas the Congo claims violations by Rwanda of the Convention against Torture, Article 1 of which reads as follows:

> "For the purposes of this Convention, the term 'torture' means any act by which severe pain or suffering, whether physical or mental, is intentionally inflicted on a person for such purposes as obtaining from him or a third person information or a confession, punishing him for an act he or a third person has committed or is suspected of having committed, or intimidating or coercing him or a third person, or for any reason based on discrimination of any kind, when such pain or suffering is inflicted by or at the instigation of or with the consent or acquiescence of a public official or other person acting in an official capacity . . .";

and whereas it seeks to found the jurisdiction of the Court on the provisions of Article 30, paragraph 1, of the Convention, pursuant to which:

> "Any dispute between two or more States Parties concerning the interpretation or application of this Convention which cannot be settled through negotiation shall, at the request of one of them, be submitted to arbitration. If within six months from the date of the request for arbitration the Parties are unable to agree on the organization of the arbitration, any one of those Parties may refer the dispute to the International Court of Justice by request in conformity with the Statute of the Court";

whereas the Congo has been a party to that Convention since 18 March 1996;

61. Whereas Rwanda stated that it is not, and has never been, party to the 1984 Convention against Torture; and whereas the Court finds that such is indeed the case;

*

62. Whereas the Congo, after referring to the 1947 United Nations Convention on the Privileges and Immunities of the Specialized Agencies,

tutions spécialisées, a invoqué «l'accord de siège entre le Gouvernement de la République démocratique du Congo et la MONUC» du 4 mai 2000; que, dans le dernier état de son argumentation en la présente phase de l'affaire, il n'apparaît pas prétendre fonder la compétence de la Cour sur le premier de ces instruments; et que, s'agissant du second, le Congo a déclaré dans sa réplique orale que:

> «l'accord de siège ... a été invoqué, non pas pour soutenir l'argumentation sur la compétence de la Cour, mais plutôt pour dire que les forces armées rwandaises ne sont pas autorisées à s'attaquer aux agents de la MONUC ..., lesquels agents bénéficient des privilèges et immunités diplomatiques»;

considérant qu'il n'y a dès lors pas lieu pour la Cour de prendre ces instruments en considération dans le présent contexte;

*

63. Considérant que le Congo entend fonder la compétence de la Cour sur les clauses compromissoires contenues dans les instruments suivants auxquels tant lui-même que le Rwanda sont parties: la convention sur la discrimination raciale, la convention sur le génocide, la convention de Vienne sur le droit des traités, la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, la Constitution de l'OMS, la convention Unesco et la convention de Montréal; et considérant que la Cour doit maintenant procéder à l'examen de chacune des conventions susmentionnées afin d'établir si les clauses attributives de juridiction invoquées sont susceptibles de fournir une base de compétence *prima facie* sur le fond qui permettrait, si les circonstances l'exigeaient, d'indiquer des mesures conservatoires;

*

64. Considérant que le Congo entend en premier lieu fonder la compétence de la Cour sur l'article 22 de la convention sur la discrimination raciale, aux termes duquel:

> «Tout différend entre deux ou plusieurs Etats parties touchant l'interprétation ou l'application de la présente convention, qui n'aura pas été réglé par voie de négociation ou au moyen des procédures expressément prévues par ladite convention, sera porté, à la requête de toute partie au différend, devant la Cour internationale de Justice pour qu'elle statue à son sujet, à moins que les parties au différend ne conviennent d'un autre mode de règlement»;

et que le Congo soutient que le Rwanda a commis de nombreux actes de discrimination raciale au sens de l'article premier de cette convention, qui prévoit notamment que:

> «l'expression «discrimination raciale» vise «toute distinction, exclusion, restriction ou préférence fondée sur la race, la couleur, l'ascen-

invoked "the headquarters agreement between the Government of the Democratic Republic of the Congo and MONUC" of 4 May 2000; whereas, in its argument as finally stated in the present phase of the case, it does not appear to claim to found the jurisdiction of the Court on the former of those two instruments; and whereas, in respect of the latter, the Congo stated in its oral reply that:

> "the headquarters agreement . . . was invoked not in support of the argument on the jurisdiction of the Court, but rather to indicate that the Rwandan armed forces are not authorized to attack MONUC officials . . .; those officials enjoy diplomatic privileges and immunities";

whereas accordingly the Court is not required to take those instruments into consideration in the present context;

*

63. Whereas the Congo seeks to found the jurisdiction of the Court on the compromissory clauses contained in the following instruments, to which both it and Rwanda are parties: the Convention on Racial Discrimination, the Genocide Convention, the Vienna Convention on the Law of Treaties, the Convention on Discrimination against Women, the WHO Constitution, the Unesco Constitution and the Montreal Convention; and whereas the Court must now proceed to examine each of those conventions to determine whether the jurisdictional clauses relied upon can furnish a prima facie basis for jurisdiction on the merits such as would allow it, should it think that the circumstances so warranted, to indicate provisional measures;

*

64. Whereas the Congo first seeks to found the jurisdiction of the Court on Article 22 of the Convention on Racial Discrimination, which states:

> "Any dispute between two or more States Parties with respect to the interpretation or application of this Convention, which is not settled by negotiation or by the procedures expressly provided for in this Convention, shall, at the request of any of the parties to the dispute, be referred to the International Court of Justice for decision, unless the disputants agree to another mode of settlement";

and whereas the Congo maintains that Rwanda has committed numerous acts of racial discrimination within the meaning of Article 1 of that Convention, which provides *inter alia*:

> "the term 'racial discrimination' shall mean any distinction, exclusion, restriction or preference based on race, colour, descent, or

dance ou l'origine nationale ou ethnique, qui a pour but ou pour effet de détruire ou de compromettre la reconnaissance, la jouissance ou l'exercice, dans des conditions d'égalité, des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans les domaines politique, économique, social et culturel ou dans tout autre domaine de la vie publique»;

65. Considérant que tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention sur la discrimination raciale; que le Congo a adhéré à ladite convention le 21 avril 1976 et le Rwanda le 16 avril 1975; mais que l'instrument d'adhésion du Rwanda à la convention, déposé auprès du Secrétaire général des Nations Unies, comporte une réserve qui se lit comme suit: «La République rwandaise ne se considère pas comme liée par l'article 22 de ladite convention»;

66. Considérant que, dans la présente instance, le Congo a contesté la validité de cette réserve (voir paragraphe 25 ci-dessus);

67. Considérant que la convention sur la discrimination raciale interdit les réserves incompatibles avec son objet et son but; qu'aux termes du paragraphe 2 de l'article 20 de la convention «[u]ne réserve sera considérée comme rentrant dans [cette catégorie] si les deux tiers au moins des Etats parties à la convention élèvent des objections»; que tel n'a pas été le cas s'agissant de la réserve formulée par le Rwanda en ce qui concerne la compétence de la Cour; que cette réserve n'apparaît pas incompatible avec l'objet et le but de la convention; que le Congo n'a pas présenté d'objection à ladite réserve lorsqu'il a accédé à la convention; et que la réserve du Rwanda est *prima facie* applicable;

*

68. Considérant que le Congo prétend également fonder la compétence de la Cour sur l'article IX de la convention sur le génocide, ainsi libellé:

«Les différends entre les parties contractantes relatifs à l'interprétation, l'application ou l'exécution de la présente convention, y compris ceux relatifs à la responsabilité d'un Etat en matière de génocide ou de l'un quelconque des autres actes énumérés à l'article III, seront soumis à la Cour internationale de Justice, à la requête d'une partie au différend»;

et que le Congo soutient que le Rwanda a violé les articles II et III de la convention sur le génocide; considérant que l'article II interdit l'accomplissement:

«de l'un quelconque des actes ci-après commis dans l'intention de détruire, en tout ou partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux comme tel:

a) meurtre de membres du groupe;

b) atteinte grave à l'intégrité physique ou mentale de membres du groupe;

national or ethnic origin which has the purpose or effect of nullifying or impairing the recognition, enjoyment or exercise, on an equal footing, of human rights and fundamental freedoms in the political, economic, social, cultural or any other field of public life";

65. Whereas both the Congo and Rwanda are parties to the Convention on Racial Discrimination; whereas the Congo acceded to that Convention on 21 April 1976 and Rwanda on 16 April 1975; whereas however Rwanda's instrument of accession to the Convention, deposited with the United Nations Secretary-General, includes a reservation reading as follows: "The Rwandese Republic does not consider itself as bound by article 22 of the Convention";

66. Whereas in the present proceedings the Congo has challenged the validity of that reservation (see paragraph 25 above);

67. Whereas the Convention on Racial Discrimination prohibits reservations incompatible with its object and purpose; whereas under Article 20, paragraph 2, of the Convention, "[a] reservation shall be considered incompatible . . . if at least two-thirds of the States Parties to this Convention object to it"; whereas such has not been the case in respect of Rwanda's reservation concerning the jurisdiction of the Court; whereas that reservation does not appear incompatible with the object and purpose of the Convention; whereas the Congo did not object to that reservation when it acceded to the Convention; and whereas Rwanda's reservation is prima facie applicable;

*

68. Whereas the Congo also claims to found the jurisdiction of the Court on Article IX of the Genocide Convention, worded as follows:

"Disputes between the Contracting Parties relating to the interpretation, application or fulfilment of the present Convention, including those relating to the responsibility of a State for genocide or for any of the other acts enumerated in article III, shall be submitted to the International Court of Justice at the request of any of the parties to the dispute";

and whereas the Congo maintains that Rwanda has violated Articles II and III of the Genocide Convention; whereas Article II prohibits the carrying out of:

"any of the following acts committed with intent to destroy, in whole or in part, a national, ethnical, racial or religious group, as such:

(a) Killing members of the group;
(b) Causing serious bodily or mental harm to members of the group;

c) soumission intentionnelle du groupe à des conditions d'existence devant entraîner sa destruction physique totale ou partielle;
d) mesures visant à entraver les naissances au sein du groupe;
e) transfert forcé d'enfants du groupe à un autre groupe»;

et que l'article III dispose que:

«Seront punis les actes suivants:

a) le génocide;
b) l'entente en vue de commettre le génocide;
c) l'incitation directe et publique à commettre le génocide;
d) la tentative de génocide;
e) la complicité dans le génocide»;

69. Considérant que tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention sur le génocide; que le Congo a adhéré à ladite convention le 31 mai 1962 et le Rwanda le 16 avril 1975; mais que l'instrument d'adhésion du Rwanda à la convention, déposé auprès du Secrétaire général des Nations Unies, comporte une réserve formulée comme suit: «La République rwandaise ne se considère pas comme liée par l'article IX de ladite convention»;

70. Considérant que, dans la présente instance, le Congo a contesté la validité de cette réserve (voir paragraphe 22 ci-dessus);

71. Considérant que «les principes qui sont à la base de la convention [sur le génocide] sont des principes reconnus par les nations civilisées comme obligeant les Etats même en dehors de tout lien conventionnel» et que la conception ainsi retenue a pour conséquence «le caractère universel à la fois de la condamnation du génocide et de la coopération nécessaire «pour libérer l'humanité d'un fléau aussi odieux» (préambule de la convention)» (*Réserves à la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1951*, p. 23); qu'il en résulte «que les droits et obligations consacrés par la convention sont des droits et obligations *erga omnes*» (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1996 (II)*, p. 616, par. 31); considérant toutefois que, comme la Cour a déjà eu l'occasion de le souligner, «l'opposabilité *erga omnes* d'une norme et la règle du consentement à la juridiction sont deux choses différentes» (*Timor oriental (Portugal c. Australie), C.I.J. Recueil 1995*, p. 102, par. 29); que le seul fait que des droits et obligations *erga omnes* seraient en cause dans un différend ne saurait en effet donner compétence à la Cour pour connaître de ce différend; que, comme la Cour l'a rappelé ci-dessus (paragraphe 57), elle n'a de juridiction à l'égard des Etats que dans la mesure où ceux-ci y ont consenti; et que, lorsque la compétence de la Cour est prévue dans une clause compromissoire contenue dans un traité, cette compétence n'existe qu'à l'égard des parties au traité qui sont liées par ladite clause, dans les limites stipulées par celle-ci;

72. Considérant que la convention sur le génocide n'interdit pas les

(c) Deliberately inflicting on the group conditions of life calculated to bring about its physical destruction in whole or in part;
(d) Imposing measures intended to prevent births within the group;
(e) Forcibly transferring children of the group to another group";

and whereas Article III provides:

"The following acts shall be punishable:

(a) Genocide;
(b) Conspiracy to commit genocide;
(c) Direct and public incitement to commit genocide;
(d) Attempt to commit genocide;
(e) Complicity in genocide";

69. Whereas both the Congo and Rwanda are parties to the Genocide Convention; whereas the Congo acceded to that Convention on 31 May 1962 and Rwanda on 16 April 1975; whereas however Rwanda's instrument of accession to the Convention, deposited with the United Nations Secretary-General, includes a reservation worded as follows: "The Rwandese Republic does not consider itself as bound by article IX of the Convention";

70. Whereas in the present proceedings the Congo has challenged the validity of that reservation (see paragraph 22 above);

71. Whereas "the principles underlying the [Genocide] Convention are principles which are recognized by civilized nations as binding on States, even without any conventional obligation" and whereas a consequence of the conception thus adopted is "the universal character both of the condemnation of genocide and of the co-operation required 'in order to liberate mankind from such an odious scourge' (Preamble to the Convention)" (*Reservations to the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1951*, p. 23); whereas it follows "that the rights and obligations enshrined by the Convention are rights and obligations *erga omnes*" (*Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1996 (II)*, p. 616, para. 31); whereas however, as the Court has already had occasion to point out, "the *erga omnes* character of a norm and the rule of consent to jurisdiction are two different things" (*East Timor (Portugal v. Australia), Judgment, I.C.J. Reports 1995*, p. 102, para. 29); whereas it does not follow from the mere fact that rights and obligations *erga omnes* are at issue in a dispute that the Court has jurisdiction to adjudicate upon that dispute; whereas, as the Court has noted above (paragraph 57), it has jurisdiction in respect of States only to the extent that they have consented thereto; and whereas, when a compromissory clause in a treaty provides for the Court's jurisdiction, that jurisdiction exists only in respect of the parties to the treaty who are bound by that clause and within the limits set out in that clause;

72. Whereas the Genocide Convention does not prohibit reservations;

réserves; que le Congo n'a pas présenté d'objection à la réserve du Rwanda lorsque celle-ci a été formulée; que ladite réserve ne porte pas sur le fond du droit, mais sur la seule compétence de la Cour; qu'elle n'apparaît dès lors pas contraire à l'objet et au but de la convention; considérant qu'il importe peu que des solutions différentes aient été adoptées pour des tribunaux d'une nature différente; que peu importe en particulier le fait que le Tribunal pénal international pour les crimes commis au Rwanda ait été institué à la demande du Rwanda par une décision du Conseil de sécurité ayant un caractère obligatoire ou que le statut de la Cour pénale internationale signé à Rome le 17 juillet 1998 prohibe en son article 120 toute réserve audit statut;

*

73. Considérant que le Congo entend en outre fonder directement la compétence de la Cour sur le premier alinéa de l'article 66 de la convention de Vienne de 1969 sur le droit des traités, selon lequel «[t]oute partie à un différend concernant l'application ou l'interprétation des articles 53 ou 64», relatifs aux conflits entre traités et normes impératives du droit international, «peut, par une requête, le soumettre à la décision de la Cour internationale de Justice, à moins que les parties ne décident d'un commun accord de soumettre le différend à l'arbitrage» (voir paragraphe 3 ci-dessus);

74. Considérant que l'article 66 de la convention de Vienne sur le droit des traités doit être lu en conjonction avec l'article 65 intitulé «Procédure à suivre concernant la nullité d'un traité, son extinction, le retrait d'une partie ou la suspension de l'application d'un traité»;

75. Considérant qu'en l'état le Congo ne soutient pas qu'un différend, qui n'aurait pu être réglé en suivant la procédure prévue à l'article 65 de la convention de Vienne, l'opposerait au Rwanda au sujet d'un conflit entre un traité et une norme impérative de droit international; que l'article 66 précité n'a pas pour objet de permettre que les procédures de règlement judiciaire, d'arbitrage et de conciliation de la convention de Vienne sur le droit des traités soient substituées aux mécanismes de règlement des différends relatifs à l'interprétation ou à l'application de traités déterminés, notamment lorsque la violation de ces traités est alléguée;

*

76. Considérant que le Congo prétend par ailleurs fonder la compétence de la Cour sur l'article 29 de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, qui dispose:

> «Tout différend entre deux ou plusieurs Etats parties concernant l'interprétation ou l'application de la présente convention qui n'est pas réglé par voie de négociation est soumis à l'arbitrage, à la demande de l'un d'entre eux. Si, dans les six mois qui suivent la date

whereas the Congo did not object to Rwanda's reservation when it was made; whereas that reservation does not bear on the substance of the law, but only on the Court's jurisdiction; whereas it therefore does not appear contrary to the object and purpose of the Convention; whereas it is immaterial that different solutions have been adopted for courts of a different character; whereas, specifically, it is immaterial that the International Criminal Tribunal for crimes committed in Rwanda was established at Rwanda's request by a mandatory decision of the Security Council or that Article 120 of the Statute of the International Criminal Court signed at Rome on 17 July 1998 prohibits all reservations to that Statute;

*

73. Whereas the Congo further seeks to found the jurisdiction of the Court directly on Article 66, paragraph *(a)*, of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties, in accordance with which "[a]ny one of the parties to a dispute concerning the application or the interpretation of article 53 or 64", relating to conflicts between treaties and peremptory norms of international law, "may, by a written application, submit it to the International Court of Justice for a decision unless the parties by common consent agree to submit the dispute to arbitration" (see paragraph 3 above);

74. Whereas Article 66 of the Vienna Convention on the Law of Treaties must be read in conjunction with Article 65, entitled "Procedure to be followed with respect to invalidity, termination, withdrawal from or suspension of the operation of a treaty";

75. Whereas the Congo does not maintain at the present time that there is a dispute, which could not be resolved under the procedure prescribed in Article 65 of the Vienna Convention, between it and Rwanda concerning a conflict between a treaty and a peremptory norm of international law; whereas the object of Article 66 cited above is not to allow for the substitution of the judicial settlement, arbitration and conciliation procedures under the Vienna Convention on the Law of Treaties for the settlement machinery for disputes relating to the interpretation or application of specific treaties, notably when a violation of those treaties has been alleged;

*

76. Whereas the Congo further claims to found the jurisdiction of the Court on Article 29 of the Convention on Discrimination against Women, providing:

> "Any dispute between two or more States Parties concerning the interpretation or application of the present Convention which is not settled by negotiation shall, at the request of one of them, be submitted to arbitration. If within six months from the date of the

de la demande d'arbitrage, les parties ne parviennent pas à se mettre d'accord sur l'organisation de l'arbitrage, l'une quelconque d'entre elles peut soumettre le différend à la Cour internationale de Justice, en déposant une requête conformément au Statut de la Cour»;

et que le Congo soutient (voir paragraphe 23 ci-dessus) que le Rwanda a violé ses obligations au titre de l'article premier, qui se lit comme suit:

«Aux fins de la présente convention, l'expression «discrimination à l'égard des femmes» vise toute distinction, exclusion ou restriction fondée sur le sexe qui a pour effet ou pour but de compromettre ou de détruire la reconnaissance, la jouissance ou l'exercice par les femmes, quel que soit leur état matrimonial, sur la base de l'égalité de l'homme et de la femme, des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans les domaines politique, économique, social, culturel et civil ou dans tout autre domaine»;

77. Considérant que tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention sur la discrimination à l'égard des femmes; que le Rwanda a ratifié cette convention le 2 mars 1981; et que le Congo a fait de même le 17 octobre 1986;

78. Considérant qu'il incombe à la Cour d'examiner si les conditions préalables à la saisine de la Cour internationale de Justice, prévues par l'article 29 de la convention en question, ont été respectées;

79. Considérant qu'à ce stade de la procédure le Congo n'apporte pas la preuve que ses tentatives en vue d'entamer des négociations ou d'engager une procédure d'arbitrage avec le Rwanda (voir paragraphe 51 ci-dessus) visaient l'application de l'article 29 de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes; considérant que le Congo n'a pas précisé davantage quels seraient les droits protégés par cette convention qui auraient été méconnus par le Rwanda et qui devraient faire l'objet de mesures conservatoires; que dès lors les conditions préalables à la saisine de la Cour fixées par l'article 29 de la convention ne semblent pas remplies *prima facie*;

*

80. Considérant que le Congo entend de surcroît fonder la compétence de la Cour sur l'article 75 de la Constitution de l'OMS ainsi conçu:

«Toute question ou différend concernant l'interprétation ou l'application de cette Constitution, qui n'aura pas été réglé par voie de négociation ou par l'Assemblée de la Santé, sera déféré par les parties à la Cour internationale de Justice conformément au Statut de ladite Cour, à moins que les parties intéressées ne conviennent d'un autre mode de règlement»;

et que le Congo allègue que le Rwanda a contrevenu aux droits garantis à sa population par l'article premier de ladite Constitution (voir paragraphe 27 ci-dessus);

request for arbitration the parties are unable to agree on the organization of the arbitration, any one of those parties may refer the dispute to the International Court of Justice by request in conformity with the Statute of the Court";

and whereas the Congo maintains (see paragraph 23 above) that Rwanda has violated its obligations under Article 1, which reads as follows:

"For the purposes of the present Convention, the term 'discrimination against women' shall mean any distinction, exclusion or restriction made on the basis of sex which has the effect or purpose of impairing or nullifying the recognition, enjoyment or exercise by women, irrespective of their marital status, on a basis of equality of men and women, of human rights and fundamental freedoms in the political, economic, social, cultural, civil or any other field";

77. Whereas both the Congo and Rwanda are parties to the Convention on Discrimination against Women; whereas Rwanda ratified that Convention on 2 March 1981; and whereas the Congo did so on 17 October 1986;

78. Whereas it falls to the Court to consider whether the preconditions on the seisin of the International Court of Justice laid out in Article 29 of the Convention in question have been satisfied;

79. Whereas at this stage in the proceedings the Congo has not shown that its attempts to enter into negotiations or undertake arbitration proceedings with Rwanda (see paragraph 51 above) concerned the application of Article 29 of the Convention on Discrimination against Women; whereas nor has the Congo specified which rights protected by that Convention have allegedly been violated by Rwanda and should be the object of provisional measures; whereas the preconditions on the seisin of the Court set by Article 29 of the Convention therefore do not appear prima facie to have been satisfied;

*

80. Whereas the Congo seeks moreover to found the jurisdiction of the Court on Article 75 of the WHO Constitution, worded as follows:

"Any question or dispute concerning the interpretation or application of this Constitution which is not settled by negotiation or by the Health Assembly shall be referred to the International Court of Justice in conformity with the Statute of the Court, unless the parties concerned agree on another mode of settlement";

and whereas the Congo alleges that Rwanda has infringed the rights guaranteed to its population by Article 1 of that Constitution (see paragraph 27 above);

81. Considérant que le Congo est partie à la Constitution de l'OMS depuis le 24 février 1961 et le Rwanda depuis le 7 novembre 1962, et qu'ils sont ainsi l'un et l'autre membres de cette Organisation;

82. Considérant qu'à ce stade de la procédure le Congo n'apporte pas davantage la preuve que les conditions préalables à la saisine de la Cour, fixées par l'article 75 de la Constitution de l'OMS, aient été remplies; qu'au surplus un premier examen de ladite Constitution fait apparaître que son article 2, invoqué par le Congo, met des obligations à la charge non des Etats membres mais de l'Organisation;

*

83. Considérant que le Congo prétend encore fonder la compétence de la Cour sur le paragraphe 2 de l'article XIV de la convention Unesco aux termes duquel:

> «Toutes questions et tous différends relatifs à l'interprétation de la présente convention seront soumis pour décision à la Cour internationale de Justice ou à un tribunal arbitral, selon ce que décidera la Conférence générale conformément à son règlement intérieur»;

que le Congo invoque, dans sa requête, l'article premier de la convention et soutient que «[p]ar le fait de la guerre, la République démocratique du Congo est aujourd'hui incapable de remplir ses missions au sein de l'Unesco...»;

84. Considérant que tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention Unesco, le Congo depuis le 25 novembre 1960, le Rwanda depuis le 7 novembre 1962;

85. Considérant que le paragraphe 2 de l'article XIV n'envisage la soumission de différends relatifs à la convention Unesco, aux conditions prévues par cette disposition, qu'en matière d'interprétation de ladite convention; que tel n'apparaît pas être l'objet de la requête du Congo; et que celle-ci n'apparaît donc pas entrer dans les prévisions dudit article;

*

86. Considérant que le Congo entend enfin fonder la compétence de la Cour sur le paragraphe 1 de l'article 14 de la convention de Montréal, qui se lit comme suit:

> «Tout différend entre des Etats contractants concernant l'interprétation ou l'application de la présente convention qui ne peut pas être réglé par voie de négociation est soumis à l'arbitrage, à la demande de l'un d'entre eux. Si dans les six mois qui suivent la date de la demande d'arbitrage, les Parties ne parviennent pas à se mettre d'accord sur l'organisation de l'arbitrage, l'une quelconque d'entre elles peut soumettre le différend à la Cour internationale de Justice, en déposant une requête conformément au Statut de la Cour»;

81. Whereas the Congo has been a party to the WHO Constitution since 24 February 1961 and Rwanda since 7 November 1962 and both are thus members of that Organization;

82. Whereas at this stage in the proceedings the Congo has also not shown that the preconditions on the seisin of the Court set by Article 75 of the WHO Constitution have been satisfied; whereas moreover an initial examination of that Constitution shows that Article 2 thereof, relied on by the Congo, places obligations on the Organization, not on the Member States;

*

83. Whereas the Congo further claims to found the jurisdiction of the Court on Article XIV, paragraph 2, of the Unesco Constitution, pursuant to which:

> "Any question or dispute concerning the interpretation of this Constitution shall be referred for determination to the International Court of Justice or to an arbitral tribunal, as the General Conference may determine under its rules of procedure";

whereas in its Application the Congo invokes Article I of the Constitution and maintains that "[o]wing to the war, the Democratic Republic of the Congo today is unable to fulfil its missions within Unesco . . .";

84. Whereas both the Congo and Rwanda are parties to the Unesco Constitution and have been since 25 November 1960 in the case of the Congo and 7 November 1962 in the case of Rwanda;

85. Whereas Article XIV, paragraph 2, provides for the referral, under the conditions established in that provision, of disputes concerning the Unesco Constitution only in respect of the interpretation of that Constitution; whereas that does not appear to be the object of the Congo's Application; and whereas the Application does not therefore appear to fall within the scope of that article;

*

86. Whereas the Congo lastly seeks to found the jurisdiction of the Court on Article 14, paragraph 1, of the Montreal Convention, which reads as follows:

> "Any dispute between two or more Contracting States concerning the interpretation or application of this Convention which cannot be settled through negotiation, shall, at the request of one of them, be submitted to arbitration. If within six months from the date of the request for arbitration the Parties are unable to agree on the organization of the arbitration, any one of those Parties may refer the dispute to the International Court of Justice by request in conformity with the Statute of the Court";

et que le Congo, au terme de sa requête, a notamment conclu que :

> « en abattant à Kindu, le 9 octobre 1998, un Boeing 727, propriété de la compagnie Congo Airlines, et en provoquant ainsi la mort de quarante personnes civiles, le Rwanda a ... violé ... la convention de Montréal du 23 septembre 1971 pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile » ;

87. Considérant que tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention de Montréal, le Congo depuis le 6 juillet 1977 et le Rwanda depuis le 3 novembre 1987 ;

88. Considérant toutefois que le Congo n'a demandé à la Cour l'indication d'aucune mesure conservatoire en rapport avec la sauvegarde des droits qu'il estime tenir de la convention de Montréal ; qu'il n'y a dès lors pas lieu pour la Cour, à ce stade de la procédure, de se prononcer, même *prima facie*, sur sa compétence au regard de ladite convention ou sur les conditions préalables pour fonder la compétence de la Cour aux termes de cette dernière ;

*

89. Considérant qu'il résulte de l'ensemble des considérations qui précèdent que la Cour ne dispose pas en l'espèce de la compétence *prima facie* nécessaire pour indiquer les mesures conservatoires demandées par le Congo ;

90. Considérant toutefois que les conclusions auxquelles la Cour est parvenue en la présente procédure ne préjugent en rien la compétence de la Cour pour connaître du fond de l'affaire, ni aucune question relative à la recevabilité de la requête ou au fond lui-même, et qu'elles laissent intact le droit du Gouvernement congolais et du Gouvernement rwandais de faire valoir leurs moyens en la matière ;

91. Considérant qu'en l'absence d'incompétence manifeste la Cour ne saurait accéder à la demande du Rwanda tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle ;

* *

92. Considérant qu'il existe une distinction fondamentale entre la question de l'acceptation par un Etat de la juridiction de la Cour et la compatibilité de certains actes avec le droit international ; la compétence exige le consentement ; la compatibilité ne peut être appréciée que quand la Cour examine le fond, après avoir établi sa compétence et entendu les deux parties faire pleinement valoir leurs moyens en droit ;

93. Considérant que les Etats, qu'ils acceptent ou non la juridiction de la Cour, demeurent en tout état de cause responsables des actes contraires au droit international qui leur seraient imputables ; qu'ils sont en particulier tenus de se conformer aux obligations qui sont les leurs

and whereas at the close of its Application the Congo made the following submission *inter alia*:

> "by shooting down a Boeing 727 owned by Congo Airlines on 9 October 1998 in Kindu, thereby causing the death of 40 civilians, Rwanda . . . violated . . . the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation of 23 September 1971";

87. Whereas both the Congo and Rwanda are parties to the Montreal Convention and have been since 6 July 1977 in the case of the Congo and 5 November 1987 in the case of Rwanda;

88. Whereas the Congo has not however asked the Court to indicate any provisional measure relating to the preservation of rights which it believes it holds under the Montreal Convention; whereas accordingly the Court is not required, at this stage in the proceedings, to rule, even on a prima facie basis, on its jurisdiction under that Convention nor on the conditions precedent to the Court's jurisdiction contained therein;

*

89. Whereas it follows from the preceding considerations taken together that the Court does not in the present case have the prima facie jurisdiction necessary to indicate those provisional measures requested by the Congo;

90. Whereas, however, the findings reached by the Court in the present proceedings in no way prejudge the question of the jurisdiction of the Court to deal with the merits of the case or any questions relating to the admissibility of the Application, or relating to the merits themselves; and whereas they leave unaffected the right of the Governments of the Congo and of Rwanda to submit their arguments in respect of those questions;

91. Whereas in the absence of a manifest lack of jurisdiction, the Court cannot grant Rwanda's request that the case be removed from the List;

* *

92. Whereas there is a fundamental distinction between the question of the acceptance by a State of the Court's jurisdiction and the compatibility of particular acts with international law; the former requires consent; the latter question can only be reached when the Court deals with the merits after having established its jurisdiction and having heard full legal arguments by both parties;

93. Whereas, whether or not States accept the jurisdiction of the Court, they remain in any event responsible for acts attributable to them that violate international law; whereas in particular they are required to fulfil their obligations under the United Nations Charter; whereas the

en vertu de la Charte des Nations Unies; qu'à cet égard la Cour ne peut manquer de noter que le Conseil de sécurité a adopté de très nombreuses résolutions concernant la situation dans la région, en particulier les résolutions 1234 (1999), 1291 (2000), 1304 (2000), 1316 (2000), 1323 (2000), 1332 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002) et 1417 (2002); que le Conseil de sécurité a, à maintes reprises, exigé que «toutes les parties au conflit mettent ... fin aux violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire»; et qu'il a notamment rappelé «à toutes les parties les obligations qui leur incomb[aient] en ce qui concerne la sécurité des populations civiles conformément à la quatrième convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre du 12 août 1949», et a ajouté que «toutes les forces présentes sur le territoire de la République démocratique du Congo [étaient] responsables de la prévention des violations du droit international humanitaire commises sur le territoire qu'elles contrôlent»; que la Cour tient à souligner la nécessité pour les Parties à l'instance d'user de leur influence pour prévenir les violations graves et répétées des droits de l'homme et du droit international humanitaire encore constatées récemment.

* * *

94. Par ces motifs,

LA COUR,

1) Par quatorze voix contre deux,

Rejette la demande en indication de mesures conservatoires présentée par la République démocratique du Congo le 28 mai 2002;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, *juges*; M. Dugard, *juge ad hoc*;

CONTRE: M. Elaraby, *juge*; M. Mavungu, *juge ad hoc*;

2) Par quinze voix contre une,

Rejette les conclusions de la République rwandaise tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle de la Cour;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mavungu, *juge ad hoc*;

CONTRE: M. Dugard, *juge ad hoc*.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le dix juillet deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront

Court cannot but note in this respect that the Security Council has adopted a great number of resolutions concerning the situation in the region, in particular resolutions 1234 (1999), 1291 (2000), 1304 (2000), 1316 (2000), 1323 (2000), 1332 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002) and 1417 (2002); whereas the Security Council has demanded on many occasions that "all the parties to the conflict put an ... end to violations of human rights and international humanitarian law", and whereas it has *inter alia* reminded "all parties of their obligations with respect to the security of civilian populations under the Fourth Geneva Convention relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War of 12 August 1949", and added that "all forces present on the territory of the Democratic Republic of the Congo are responsible for preventing violations of international humanitarian law in the territory under their control"; whereas the Court wishes to stress the necessity for the Parties to these proceedings to use their influence to prevent the repeated grave violations of human rights and international humanitarian law which have been observed even recently;

* * *

94. For these reasons,

THE COURT,

(1) By fourteen votes to two,

Rejects the request for the indication of provisional measures submitted by the Democratic Republic of the Congo on 28 May 2002;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal; *Judge* ad hoc Dugard;

AGAINST: *Judge* Elaraby; *Judge* ad hoc Mavungu;

(2) By fifteen votes to one,

Rejects the submissions by the Rwandese Republic seeking the removal of the case from the Court's List;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mavungu;

AGAINST: *Judge* ad hoc Dugard.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this tenth day of July, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the

transmis respectivement au Gouvernement de la République démocratique du Congo et au Gouvernement de la République rwandaise.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

M. KOROMA, Mme HIGGINS, MM. BURGENTHAL et ELARABY, juges, joignent des déclarations à l'ordonnance; MM. DUGARD et MAVUNGU, juges *ad hoc*, joignent à l'ordonnance les exposés de leur opinion individuelle.

(*Paraphé*) G.G.

(*Paraphé*) Ph.C.

Court and the others transmitted to the Government of the Democratic Republic of the Congo and the Government of the Rwandese Republic, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Judges KOROMA, HIGGINS, BUERGENTHAL and ELARABY append declarations to the Order of the Court; Judges *ad hoc* DUGARD and MAVUNGU append separate opinions to the Order of the Court.

(*Initialled*) G.G.
(*Initialled*) Ph.C.

DECLARATION OF JUDGE KOROMA

1. I have voted in favour of the Order because, in my view, it has attempted to address some of the concerns at the heart of the request.

2. In its request for the indication of provisional measures and during the public hearings, the Congo invoked various legal instruments, including *inter alia* the United Nations Charter, the Charter of the Organization of African Unity, the International Bill of Human Rights, the Genocide Convention (1948), the Fourth Geneva Convention relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War of 12 August 1949 and the first Protocol additional to the Conventions, of 8 June 1977, relating to the Protection of Victims of International Armed Conflicts, and the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women of 18 December 1979, and alleged: the occupation of a "significant part of the eastern [territory]" involving "large-scale massacres", "rape and sexual assault of women", "murders and abductions of political figures and human rights activists", "arrests, arbitrary detentions, inhuman and degrading treatment", systematic looting of public and private institutions and theft of property of the civilian population; genocide against more than 3,500,000 Congolese, including the victims of recent massacres in the city of Kisangani; and the violation of the sacred right to life provided for in the Universal Declaration of Human Rights.

3. In support of its request, the Congo noted the

> "continuing grave, flagrant, large-scale acts of torture, cruel, inhuman or degrading punishment or treatment, genocide, massacre, war crimes and crimes against humanity, discrimination, violation of the rights of women and children . . .".

4. The Congo further justifies its request for interim measures of protection on the ground that,

> "[i]n addition to the numerous heinous crimes perpetrated by Rwanda as set out in the Application instituting proceedings . . . [that] the massacres (begun in August 1998) have continued since January 2002 up to the present time, despite numerous resolutions of the Security Council of the United Nations and of its Commission on Human Rights".

5. It was also the Congo's contention that "to fail to make an immediate order for the measures sought would have humanitarian consequences which could never be made good again . . . in the short term or in the long term".

DÉCLARATION DE M. KOROMA

[Traduction]

1. Si j'ai voté en faveur de l'ordonnance, c'est parce que la Cour s'y est, à mon sens, efforcée de répondre à certaines préoccupations qui sont au cœur de la requête.

2. Dans sa demande en indication de mesures conservatoires, puis lors des audiences, le Congo a invoqué divers instruments juridiques, au nombre desquels figurent la Charte des Nations Unies, la Charte de l'Organisation de l'unité africaine, la charte internationale des droits de l'homme, la convention de 1948 sur le génocide, la quatrième convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre du 12 août 1949 et le premier protocole additionnel aux conventions de Genève, en date du 8 juin 1977, relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, ainsi que la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes du 18 décembre 1979. Il a fait état de l'occupation d'« une partie substantielle du territoire à l'est », entraînant des « massacres humains à grande échelle », de « viols et violences sexuelles faites aux femmes », d'« assassinats et enlèvements des acteurs politiques et activistes des droits de l'homme », d'« arrestations, détentions arbitraires, traitements inhumains et dégradants », de pillages systématiques des institutions publiques et privées et des biens de la population civile, d'un génocide de plus de 3 500 000 Congolais, y compris les victimes des récents massacres dans la ville de Kisangani, ainsi que de la violation du droit sacré à la vie inscrits dans la Déclaration universelle des droits de l'homme.

3. A l'appui de sa demande, le Congo a fait valoir

> « la persistance des actes graves, flagrants et massifs, de torture, peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants, de génocide, de massacres, de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité, de discrimination, d'atteinte aux droits de la femme et de l'enfant... »,

4. Le Congo a également justifié sa demande en indication de mesures conservatoires en invoquant

> « [o]utre les nombreux et ignobles crimes repris dans la requête introductive d'instance et dont est auteur le Rwanda, ... la continuation des massacres (débutés en août 1998) depuis janvier 2002 à ce jour, malgré de nombreuses résolutions du Conseil de sécurité et de la Commission des droits de l'homme de l'ONU ».

5. Le Congo a aussi soutenu que « ne pas ordonner dans l'immédiat les mesures sollicitées conduirait à des conséquences humanitaires non réparables ... à court terme [et] à long terme ».

6. During the hearings, the Congo further observed that "the state of war and . . . occupation by foreign troops can hardly promote respect for women's rights" and it referred in this connection to the terrible suffering endured by women and children as a result of the presence of Rwandan troops, to "rapes and various acts of oppression", to "mutilations", and to "other forms of violence, including the burial of women alive", in violation of the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women, citing resolution 2002/14, adopted on 19 April 2002, pursuant to which the United Nations Commission on Human Rights deplored "the widespread use of sexual violence against women and children, including as a means of warfare".

7. It is against the background of the aforesaid allegations that the Congo requested the Court to adjudge and declare that Rwanda must put an end to the acts constituting grave, flagrant and massive violations to the detriment of the Congolese people.

8. Rwanda, for its part, contended that the Court was being called upon by the Congo "to give what would amount to a final judgment on the merits under the guise of provisional measures", to "impose provisional measures directed to States which are not parties to [the] proceedings, and to international organizations which cannot be party" to them, and "to usurp the authority of other institutions by creating its own international peacekeeping force"; it further stated that such measures "manifestly fall outside any jurisdiction which the Court might possess in any case between two States".

9. Referring to the criteria that govern the indication of provisional measures, Rwanda asserted that

> "the extent of the jurisdiction which can be founded upon the provisions invoked by an applicant will determine which of the rights that the applicant asserts (if any) can be the subject of a decision by the Court and therefore which rights are capable of being protected by means of provisional measures".

In this connection it contended that "[n]one of the jurisdictional provisions . . . relied [upon] come anywhere near affording even a prima facie basis for the jurisdiction of the Court as between the Congo and Rwanda" and that in any event "those instruments which might — in other circumstances — offer some element of jurisdiction do not afford a basis for jurisdiction in respect of the rights which the Congo seeks to assert".

10. It is apparent from the information submitted to the Court that real, serious threats do exist to the population of the region concerned, including the threat to life.

11. According to Article 41 of its Statute, the Court is empowered to indicate protective measures: "if it considers that circumstances so require . . . which ought to be taken to preserve the respective rights of either party". The Court has set out certain criteria to be satisfied before

6. A l'audience, le Congo a par ailleurs fait observer que «l'état de guerre et l'occupation territoriale par les troupes étrangères ne p[ouvaient] guère favoriser le respect des droits des femmes»; il a rappelé à cet égard les terribles souffrances endurées par les femmes et les enfants du fait de la présence des troupes rwandaises, les «viols et exactions diverses», les «mutilations» et «autres formes de violences, dont l'enterrement de femmes vivantes», perpétrés en violation de la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes; il a en outre cité la résolution 2002/14, adoptée le 19 avril 2002, dans laquelle la Commission des droits de l'homme de l'ONU a déploré «le recours largement répandu aux violences sexuelles contre les femmes et les enfants, y compris comme moyen de guerre».

7. C'est sur la base des allégations qui précèdent que le Congo a prié la Cour de dire et de juger que le Rwanda devait mettre fin à ces actes qui constituent des violations graves, flagrantes et massives des droits du peuple congolais.

8. Le Rwanda, pour sa part, a soutenu que la Cour était invitée par le Congo «à prendre, sous forme d'une ordonnance en indication de mesures conservatoires, ce qui équivaudrait à un arrêt définitif sur le fond», à «ordonner des mesures à l'intention d'Etats qui [n'étaient] pas parties à [la] procédure, et d'organisations internationales qui ne [pouvaient] pas être parties» à celle-ci, et «à usurper l'autorité d'autres institutions en créant sa propre force de maintien de la paix»; il a en outre déclaré que de telles mesures «ne re[levaient] manifestement d'aucune compétence que la Cour pourrait exercer dans une affaire entre deux Etats».

9. Se référant aux critères qui régissent l'indication de mesures conservatoires, le Rwanda a affirmé que:

> «[c]'est ... l'étendue de la compétence qui peut découler des dispositions invoquées par le requérant qui déterminera, parmi les droits affirmés par ce dernier, ceux (s'il y en a) qui sont susceptibles de faire l'objet d'une décision de la Cour et peuvent donc être protégés par des mesures conservatoires».

A cet égard, il a soutenu qu'«[a]ucune des dispositions invoquées ... ne fourni[ssait] ne fût-ce qu'une base *prima facie* à la compétence de la Cour à l'égard du litige [opposant] le Congo et le Rwanda» et qu'en tout état de cause «les instruments qui auraient pu, en d'autres circonstances, contribuer à fonder cette compétence [n'étaient] pas en mesure de le faire à l'égard des droits que le Congo cherch[ait] ... à faire valoir».

10. Il ressort clairement des informations communiquées à la Cour que de sérieuses menaces pèsent effectivement sur les populations de la région concernée; leur vie, notamment, est en danger.

11. Aux termes de l'article 41 de son Statut, la Cour a le pouvoir d'indiquer, «si elle estime que les circonstances l'exigent, quelles mesures conservatoires du droit de chacun doivent être prises à titre provisoire». L'indication de mesures conservatoires est subordonnée par la Cour à

granting such a request. Among these are that there must be prima facie or potential jurisdiction, urgency, and the risk of irreparable harm if an order is not granted. But these criteria, in my view, have to be considered in the context of Article 41, which authorizes the Court to "indicate", if it considers that the *circumstances* so require, any provisional measure which ought to be taken to preserve the respective rights of either party, and of the Court's role in maintaining international peace and security, including human security and the right to life.

12. Although the Court has been unable to grant the request for want of prima facie jurisdiction, it has, in paragraphs 54, 55, 56 and 93 of the Order, rightly and judiciously, in my view, expressed its deep concern over the deplorable human tragedy, loss of life and enormous suffering in the east of the Democratic Republic of the Congo resulting from the fighting there. The Court has also rightly emphasized that all parties to the proceedings before it must act in conformity with their obligations pursuant to the United Nations Charter and the rules of international law, including humanitarian law and further emphasized the obligation borne by the Congo and Rwanda to respect the provisions of the Geneva Conventions of 12 August 1949 and of the first Protocol additional to those Conventions, of 8 June 1977, relating to the protection of victims of international armed conflicts, to which instruments both of them are parties.

13. It was also appropriate for the Court to emphasize in the context of this case, as it has done in paragraph 93 of the Order, that whether or not States accept the jurisdiction of the Court, they remain, in any event, responsible for acts attributable to them that violate international law and that they are required to fulfil their obligations under the United Nations Charter and in respect of the relevant Security Council resolutions, which have demanded that "all parties to the conflict" put an end to violations of human rights and international humanitarian law, reminded "all parties of their obligations with respect to the security of civilian populations under the Fourth Geneva Convention relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War of 12 August 1949", and added that "all forces present on the territory of the Democratic Republic of the Congo are responsible for preventing violations of international humanitarian law in the territory under their control".

14. Finally, the Court has stressed the necessity for the Parties to these proceedings to use their influence to prevent the repeated grave violations of human rights and international humanitarian law which have been observed even recently.

15. According to the jurisprudence of the Court, a provisional measure may take the form of an exhortation to "ensure that no step

certains critères: pour que celle-ci puisse accéder à une demande en ce sens, doivent notamment avoir été constatés une compétence *prima facie* ou potentielle, un caractère d'urgence, et le risque qu'un préjudice irréparable soit causé si une ordonnance n'est pas rendue pour y parer. Je suis d'avis toutefois que ces critères doivent être appréciés à la lumière de l'article 41, qui autorise la Cour à «indiquer», si elle estime que les *circonstances* l'exigent, quelles mesures conservatoires du droit de chacun doivent être prises, et à la lumière du rôle imparti à la Cour dans le maintien de la paix et de la sécurité internationales, notamment pour assurer la sécurité des êtres humains et protéger le droit à la vie.

12. A défaut de pouvoir, en l'absence de compétence *prima facie*, faire droit à la demande, la Cour a, selon moi, fait preuve de sagesse et de discernement en se déclarant, aux paragraphes 54, 55, 56 et 93 de l'ordonnance, profondément préoccupée par le drame humain, les pertes en vies humaines et les terribles souffrances que l'on déplore dans l'est de la République démocratique du Congo du fait des combats qui s'y déroulent. La Cour a également souligné à juste titre que toutes les parties à des instances devant elle devaient agir conformément aux obligations qui découlent pour elles de la Charte des Nations Unies et des règles du droit international, y compris du droit humanitaire, et insisté sur l'obligation faite au Congo et au Rwanda de respecter les dispositions des conventions de Genève du 12 août 1949 et du premier protocole additionnel à ces conventions, en date du 8 juin 1977, relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, instruments auxquels ils sont tous deux parties.

13. La Cour a également eu raison, compte tenu du contexte dans lequel s'inscrit la présente instance, de souligner, au paragraphe 93 de son ordonnance, que les Etats, qu'ils acceptent ou non sa juridiction, demeurent en tout état de cause responsables des actes contraires au droit international qui leur seraient imputables et sont tenus de se conformer aux obligations qui sont les leurs en vertu de la Charte des Nations Unies et des résolutions pertinentes du Conseil de sécurité, qui exigent que «toutes les parties au conflit» mettent fin aux violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire, rappellent «à toutes les parties les obligations qui leur incombent en ce qui concerne la sécurité des populations civiles conformément à la quatrième convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre du 12 août 1949», et ajoutent que «toutes les forces présentes sur le territoire de la République démocratique du Congo sont responsables de la prévention des violations du droit international humanitaire commises sur le territoire qu'elles contrôlent».

14. Enfin, la Cour a souligné la nécessité pour les Parties à l'instance d'user de leur influence pour prévenir les violations graves et répétées des droits de l'homme et du droit international humanitaire encore constatées récemment.

15. Selon la jurisprudence de la Cour, une mesure conservatoire peut revêtir la forme d'une exhortation à «veill[er] à ce qu'il ne soit procédé à

of any kind is taken capable of prejudicing the rights claimed . . . or of aggravating or extending the dispute submitted to the Court" (*Electricity Company of Sofia and Bulgaria, Order of 5 December 1939, P.C.I.J., Series A/B, No. 79*, p. 199); or it may be granted where it has been shown that there is a risk of irreparable harm or injury which is not illusory or insignificant; or it may consist of a protective measure ordered by the Court encouraging the parties to reach an agreement to preserve the status quo until the merits of the claim are finally adjudged, or it may urge the parties to a dispute not to resort to force and to settle their dispute peacefully on the basis of the law.

16. In my view, if ever a dispute warranted the indication of interim measures of protection, this is it. But while it was not possible for the Court to grant the request owing to certain missing elements, the Court has, in accordance with its *obiter dicta* in the cited paragraphs, nevertheless discharged its responsibilities in maintaining international peace and security and preventing the aggravation of the dispute. The position taken by the Court can only be viewed as constructive, without however prejudging the merits of the case. It is a judicial position and it is in the interest of all concerned to hearken to the call of the Court.

(*Signed*) Abdul G. Koroma

ait un acte, de quelque nature qu'il soit, susceptible de préjuger des droits réclamés ... ou d'aggraver ou d'étendre le différend soumis à la Cour» (*Compagnie d'électricité de Sofia et de Bulgarie, ordonnance du 5 décembre 1939, C.P.J.I. série A/B n° 79*, p. 199); elle peut également être indiquée lorsqu'il a été établi qu'un risque de dommages ou de préjudice irréparables existe, et n'est ni illusoire ni négligeable; il peut encore s'agir d'encourager les parties à parvenir à un accord en vue de maintenir le *statu quo* en attendant que la Cour se prononce définitivement sur le fond de la demande, ou de les engager à ne pas recourir à la force et à régler pacifiquement leur différend sur la base du droit.

16. Pour moi, si un différend devait justifier l'indication de mesures conservatoires, ce serait bien celui-là. Toutefois, en l'absence de certains éléments, la Cour n'a pas été en mesure de donner suite à la demande; elle ne s'en est pas moins acquittée, par les déclarations incidentes (*obiter dicta*) qu'elle a faites aux paragraphes susmentionnés, de ses responsabilités dans le domaine du maintien de la paix et de la sécurité internationales et de l'obligation qui lui incombe de prévenir l'aggravation du différend. La position adoptée par la Cour ne peut apparaître que constructive, sans qu'il soit pour autant préjugé du fond de l'affaire. Il s'agit d'une position d'ordre judiciaire, et il est de l'intérêt de toutes les parties concernées d'entendre l'appel lancé par la Cour.

(*Signé*) Abdul G. KOROMA.

DECLARATION OF JUDGE HIGGINS

I do not agree with one of the limbs relied on by the Court in paragraph 79 of its Order.

It is well established in international human rights case law that it is not necessary, for the purpose of establishing jurisdiction over the merits, for an applicant to identify which specific provisions of the treaty said to found jurisdiction are alleged to be breached. See, for example, the findings of the Human Rights Committee on *Stephens v. Jamaica* (United Nations, *Official Records of the General Assembly, Fifty-First Session, Supplement No. 40* (A/51/40)); *B.d.B. et al. v. The Netherlands* (*ibid., Forty-Fourth Session, Supplement No. 40* (A/45/40)); and many other cases. *A fortiori* is there no reason for the International Court of Justice, in establishing whether it has prima facie jurisdiction for purposes of the indication of provisional measures, to suggest a more stringent test. It should rather be for the Court itself, in accordance with the usual practice, to see whether the claims made by the Congo and the facts alleged could prima facie constitute violations of any particular clause in the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women, the instrument relied on by the Congo as providing the Court with jurisdiction over the merits.

However, as I agree with the other elements in paragraph 79, and with the legal consequence that flows from them, I have voted in favour of the Order.

(*Signed*) Rosalyn Higgins

DÉCLARATION DE Mme HIGGINS

[Traduction]

Je ne suis pas d'accord avec l'un des motifs exposés par la Cour au paragraphe 79 de son ordonnance.

Il est constant, dans la jurisprudence du droit international humanitaire, que, pour établir la compétence sur le fond, le requérant ne soit pas tenu de préciser quelles dispositions du traité invoqué par lui à cet effet ont, à son sens, été violées (voir, par exemple, les conclusions du Comité des droits de l'homme dans l'affaire *Jennon Stephens c. Jamaïque*, Nations Unies, *Documents officiels de l'Assemblée générale, cinquante et unième session, supplément n° 40*, doc. A/51/40; affaire *B d B* et al. *c. les Pays-Bas*, Nations Unies, *Documents officiels de l'Assemblée générale, quarante-quatrième session, supplément n° 40*, doc. A/45/40; et de nombreuses autres affaires). Il n'y a à fortiori aucune raison pour que la Cour internationale de Justice, en examinant le point de savoir si elle dispose ou non d'une compétence *prima facie* pour indiquer des mesures conservatoires, invoque un critère plus strict. C'est plutôt à la Cour elle-même, conformément à la pratique habituelle, qu'il devrait revenir de rechercher si les prétentions formulées par le Congo dans sa demande et les faits allégués par lui peuvent constituer *prima facie* des violations de l'une quelconque des clauses de la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, instrument qui, selon le Congo, asseoit la compétence de la Cour quant au fond de l'affaire.

Souscrivant toutefois aux autres éléments du paragraphe 79 ainsi qu'aux conséquences juridiques qui en découlent, j'ai voté en faveur de l'ordonnance.

(*Signé*) Rosalyn HIGGINS.

DECLARATION OF JUDGE BUERGENTHAL

Language of paragraphs 54 through 56 and 93 inappropriate — Absence of jurisdiction to address subject-matter — Text gives credence, whether intended or not, to claims of one Party — Court's powers limited to exercise of judicial functions — "Feel-good" provisions not within scope of jurisdiction.

1. I agree with the Court's decision rejecting the Democratic Republic of the Congo's request for provisional measures as well as the decision not to remove the case from the Court's List.

2. My purpose in appending this declaration to the instant Order is to express my disagreement with the inclusion in the Court's Order of the language found in paragraphs 54-56 and 93. My objection to these paragraphs is not to the high-minded propositions they express. Instead, I consider that they deal with matters the Court has no jurisdiction to address once it has ruled that it lacks prima facie jurisdiction to issue the requested provisional measures.

3. These paragraphs read as follows:

> "54. Whereas the Court is deeply concerned by the deplorable human tragedy, loss of life, and enormous suffering in the east of the Democratic Republic of the Congo resulting from the continued fighting there;
>
> 55. Whereas the Court is mindful of the purposes and principles of the United Nations Charter and of its own responsibilities in the maintenance of peace and security under the Charter and the Statute of the Court;
>
> 56. Whereas the Court finds it necessary to emphasize that all parties to proceedings before it must act in conformity with their obligations pursuant to the United Nations Charter and other rules of international law, including humanitarian law; whereas the Court cannot in the present case over-emphasize the obligation borne by the Congo and Rwanda to respect the provisions of the Geneva Conventions of 12 August 1949 and of the first Protocol additional to those Conventions, of 8 June 1977, relating to the protection of victims of international armed conflicts, to which instruments both of them are parties;
>
> 93. Whereas, whether or not States accept the jurisdiction of the Court, they remain in any event responsible for acts attributable to them that violate international law; whereas in particular they are

DÉCLARATION DE M. BUERGENTHAL

[Traduction]

Libellé inapproprié des paragraphes 54 à 56 et 93 — Absence de compétence pour connaître de l'objet de la demande — Libellé conférant, délibérément ou non, crédit aux prétentions de l'une des Parties — Pouvoirs de la Cour limités à l'exercice de ses fonctions judiciaires — Dispositions empreintes de «bons sentiments» ne relevant pas de sa compétence.

1. Je souscris à la décision de la Cour tendant à rejeter la demande en indication de mesures conservatoires présentée par la République démocratique du Congo et à ne pas rayer l'affaire de son rôle.

2. J'entends toutefois, en joignant la présente déclaration à l'ordonnance, indiquer que je désapprouve la présence, dans l'ordonnance de la Cour, des paragraphes 54 à 56 et 93. Je ne suis pas opposé aux idées nobles exprimées dans ces paragraphes, mais j'estime que la Cour n'a pas compétence pour connaître des questions qui y sont évoquées, dès lors qu'elle a conclu qu'elle n'avait pas compétence *prima facie* pour indiquer les mesures conservatoires sollicitées.

3. Ces paragraphes se lisent comme suit :

«54. Considérant que la Cour est profondément préoccupée par le drame humain, les pertes en vies humaines et les terribles souffrances que l'on déplore dans l'est de la République démocratique du Congo à la suite des combats qui s'y poursuivent ;

55. Considérant que la Cour garde présents à l'esprit les buts et principes de la Charte des Nations Unies, ainsi que les responsabilités qui lui incombent, en vertu de ladite Charte et du Statut de la Cour, dans le maintien de la paix et de la sécurité ;

56. Considérant que la Cour estime nécessaire de souligner que toutes les parties à des instances devant elle doivent agir conformément à leurs obligations en vertu de la Charte des Nations Unies et des autres règles du droit international, y compris du droit humanitaire ; qu'en l'espèce la Cour ne saurait trop insister sur l'obligation qu'ont le Congo et le Rwanda de respecter les dispositions des conventions de Genève du 12 août 1949 et du premier protocole additionnel à ces conventions, en date du 8 juin 1977, relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, instruments auxquels ils sont tous deux parties ;

. . . . . .

93. Considérant que les Etats, qu'ils acceptent ou non la juridiction de la Cour, demeurent en tout état de cause responsables des actes contraires au droit international qui leur seraient imputables ;

required to fulfil their obligations under the United Nations Charter; whereas the Court cannot but note in this respect that the Security Council has adopted a great number of resolutions concerning the situation in the region, in particular resolutions 1234 (1999), 1291 (2000), 1304 (2000), 1316 (2000), 1323 (2000), 1332 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002) and 1417 (2002); whereas the Security Council has demanded on many occasions that "all the parties to the conflict put an . . . end to violations of human rights and international humanitarian law"; and whereas it has *inter alia* reminded "all parties of their obligations with respect to the security of civilian populations under the Fourth Geneva Convention relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War of 12 August 1949", and added that "all forces present on the territory of the Democratic Republic of the Congo are responsible for preventing violations of international humanitarian law in the territory under their control"; whereas the Court wishes to stress the necessity for the Parties to these proceedings to use their influence to prevent the repeated grave violations of human rights and international humanitarian law which have been observed even recently."

4. The Court's function is to pronounce itself on matters within its jurisdiction and not to voice personal sentiments or to make comments, general or specific, which, despite their admittedly "feel-good" qualities, have no legitimate place in this Order.

5. Who, for example, would not be "deeply concerned by the deplorable human tragedy, loss of life, and enormous suffering in the east of the Democratic Republic of the Congo resulting from the continued fighting there"? (Order, para. 54.) But the expression of this concern in a formal Order of the Court presupposes that the Court has the requisite jurisdiction to deal with that subject-matter. Having determined that it lacks that jurisdiction, it should not pronounce itself with regard to that subject-matter.

6. In paragraph 55, the Court declares that it "is mindful of the purposes and principles of the United Nations Charter and of its own responsibilities in the maintenance of peace and security under the Charter". Of course, how could it be otherwise? But what is the point of this statement? Is it an *apologia* for the Court's lack of jurisdiction to do what it would like to do in this case? If so, I wonder whether it is appropriate. But more importantly, the Court's own "responsibilities in the maintenance of peace and security under the Charter" are not general. They are strictly limited to the exercise of its judicial functions in cases over which it has jurisdiction. In making the above statement, the Court is not performing these functions because of its lack of jurisdiction. The paragraph reads like a preamble to a resolution of the United Nations

qu'ils sont en particulier tenus de se conformer aux obligations qui sont les leurs en vertu de la Charte des Nations Unies ; qu'à cet égard la Cour ne peut manquer de noter que le Conseil de sécurité a adopté de très nombreuses résolutions concernant la situation dans la région, en particulier les résolutions 1234 (1999), 1291 (2000), 1304 (2000), 1316 (2000), 1323 (2000), 1332 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002) et 1417 (2002) ; que le Conseil de sécurité a, à maintes reprises, exigé que « toutes les parties au conflit mettent ... fin aux violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire » ; et qu'il a notamment rappelé « à toutes les parties les obligations qui leur incomb[aient] en ce qui concerne la sécurité des populations civiles conformément à la quatrième convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre du 12 août 1949 », et a ajouté que « toutes les forces présentes sur le territoire de la République démocratique du Congo [étaient] responsables de la prévention des violations du droit international humanitaire commises sur le territoire qu'elles contrôlent » ; que la Cour tient à souligner la nécessité pour les Parties à l'instance d'user de leur influence pour prévenir les violations graves et répétées des droits de l'homme et du droit international humanitaire encore constatées récemment. »

4. La Cour a pour mission de se prononcer sur des questions qui relèvent de sa compétence et non d'exprimer des sentiments personnels ou de formuler des observations, d'ordre général ou particulier, qui, même si elles sont à l'évidence dictées par de « bons sentiments », n'ont pas leur place dans la présente ordonnance.

5. Qui, par exemple, ne serait pas « profondément préoccup[é] par le drame humain, les pertes en vies humaines et les terribles souffrances que l'on déplore dans l'est de la République démocratique du Congo à la suite des combats qui s'y poursuivent » (ordonnance, par. 54) ? Mais pour faire formellement état de telles préoccupations dans une ordonnance, la Cour doit avoir la compétence voulue pour connaître de ces questions. Ayant jugé que cette compétence lui faisait défaut, la Cour n'aurait pas dû se prononcer sur ce sujet.

6. Au paragraphe 55, la Cour déclare « gard[er] présents à l'esprit les buts et principes de la Charte des Nations Unies, ainsi que les responsabilités qui lui incombent, en vertu de ladite Charte ... dans le maintien de la paix et de la sécurité ». En vérité, comment pourrait-il en être autrement ? Mais que vise la Cour par pareille déclaration ? La Cour exprime-t-elle ainsi le regret de ne pas être, faute de compétence, en mesure d'agir comme il lui aurait plu en la présente espèce ? Si tel était le cas, je m'interrogerais sur l'opportunité d'une telle déclaration. Mais, et c'est plus important, les « responsabilités qui incombent [à la Cour], en vertu de ladite Charte ... dans le maintien de la paix et de la sécurité », ne revêtent pas un caractère général. Elles se limitent strictement à l'exercice, par la Cour, de ses fonctions judiciaires dans des affaires qui relèvent de sa

General Assembly or Security Council, where it would be entirely appropriate. It is not in this Order.

7. As for paragraph 56, the fact that this statement is even-handed in that it addresses both Parties to the case does not make it any more appropriate than it would be if it had been addressed to only one of them. It is inappropriate, first, because the Court has no jurisdiction in this case to call on the States parties to respect the Geneva Conventions or the other legal instruments and principles mentioned in the paragraph. Second, since the request for preliminary measures by the Democratic Republic of the Congo sought a cessation by Rwanda of activities that might be considered to be violations of the Geneva Conventions, the Court's pronouncement in paragraph 56 can be deemed to lend some credence to this claim.

8. This latter conclusion is strengthened by the language of paragraph 93, which bears close resemblance to the language the Court would use if it had granted the provisional measures request. The fact that the paragraph is addressed to both Parties is irrelevant, for in comparable circumstances the Court has issued provisional measures formulated in similar language addressed to both Parties although they were requested by only one of them. See, for example, *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 111, para. 47. Besides, the Court lacks jurisdiction in this case to address this appeal to both Parties every bit as much as it would were it to address it to only one of them.

9. Whether intended or not, the Court's pronouncements in the foregoing paragraphs, particularly in paragraphs 56 and 93, might be deemed to lend credence to the factual allegations submitted by the Party seeking the provisional measures. In the future, they might also encourage States to file provisional measures requests, knowing that, despite the fact that they would be unable to sustain the burden of demonstrating the requisite prima facie jurisdiction, they would obtain from the Court some pronouncements that could be interpreted as supporting their claim against the other Party.

10. The foregoing reasons lead me to the conclusion that it was not proper as a matter of law for the Court to include the above paragraphs in this Order.

(*Signed*) Thomas BUERGENTHAL.

compétence. Lorsqu'elle formule la déclaration ci-dessus, la Cour n'exerce pas lesdites fonctions judiciaires, puisque la compétence lui fait défaut. Ce paragraphe se lit comme le préambule d'une résolution de l'Assemblée générale ou du Conseil de sécurité des Nations Unies, où il serait parfaitement à sa place. Ce n'est pas le cas dans la présente ordonnance.

7. Quant à la déclaration faite au paragraphe 56, si elle est impartiale, étant adressée aux deux Parties à l'affaire, elle n'aurait pas pour autant été moins inopportune si elle n'avait visé que l'une d'entre elles. Elle est inopportune, d'abord parce que la Cour n'a pas compétence en l'espèce pour appeler les Etats parties à respecter les conventions de Genève ou les autres instruments et principes juridiques mentionnés dans ce paragraphe. Elle l'est ensuite parce que, étant donné que la demande en indication de mesures conservatoires de la République démocratique du Congo visait à ce que le Rwanda mette un terme à certaines activités susceptibles d'être considérées comme des violations desdites conventions, le libellé du paragraphe 56 pourrait être perçu comme donnant une certaine créance à cette prétention.

8. Cette dernière conclusion est confortée par le libellé choisi par la Cour au paragraphe 93, très proche de celui qu'elle aurait retenu si elle avait fait droit à la demande en indication de mesures conservatoires. Le fait que le paragraphe vise les deux Parties est ici dénué de pertinence : la Cour a, en des circonstances analogues, indiqué des mesures conservatoires formulées en des termes similaires en les adressant aux deux Parties, alors même que la demande n'émanait que de l'une d'elles (voir, par exemple, *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Burundi), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 111, par. 47). Au reste, en la présente espèce, la compétence pour adresser cette exhortation aux deux Parties fait défaut à la Cour, et il en aurait été de même si l'exhortation avait été adressée à une seule d'entre elles.

9. Les prononcés de la Cour aux paragraphes susmentionnés, en particulier les paragraphes 56 et 93, pourraient, que telle ait ou non été l'intention de celle-ci, être interprétés comme accordant crédit aux faits allégués par la partie ayant sollicité les mesures conservatoires. En outre, à l'avenir, des Etats pourraient se sentir de ce fait encouragés à présenter des demandes en indication de mesures conservatoires, sachant que, même s'ils ne sont pas en mesure de s'acquitter au préalable de la charge qui leur incombe d'établir la compétence *prima facie* de la Cour, ils obtiendront de celle-ci qu'elle se prononce d'une manière qui pourrait être interprétée comme appuyant la prétention formulée à l'encontre de la partie adverse.

10. Les raisons que je viens d'exposer m'ont amené à conclure que la Cour n'était pas, au regard du droit, fondée à inclure les paragraphes susmentionnés dans la présente ordonnance.

(*Signé*) Thomas BURGENTHAL.

DECLARATION OF JUDGE ELARABY

1. I have voted against the rejection of the request for the indication of provisional measures submitted by the Democratic Republic of the Congo, mainly because, in accordance with its Statute and its present jurisprudence, the Court should, in principle grant a request for provisional measures once the requirements of urgency on the one hand and likelihood of irreparable damage to the rights of one or both parties to a dispute, on the other, have been established. I am of the opinion that the Court has, under Article 41 of the Statute, a wide-ranging power of discretion to indicate provisional measures. The jurisprudence of the Court has progressively, albeit gradually, advanced from its earlier strict insistence on established jurisdiction to acceptance of prima facie jurisdiction as the threshold for the exercise of the Court's powers under Article 41 of the Statute. This progressive shift has not, in my view, been reflected in the Order.

2. I see Article 41 of the Statute as the point of departure. Article 41 (1) provides that: "[t]he Court shall have the power to indicate, *if it considers* that *circumstances so require*, any provisional measures which ought to be taken to preserve the respective rights of either party", while Article 41 (2) stipulates that "notice of the measures suggested shall *forthwith* be given to the parties and to the Security Council" (emphasis added).

3. My reading of the two subparagraphs together convinces me that the Court is vested with a wide scope of discretion to decide on the circumstances warranting the indication of provisional measures. The reference to the Security Council underlines the prominence of the link between the Court and the Council in matters related to the maintenance of international peace and security. The Statute moreover does not attach additional conditions to the authority of the Court to grant provisional measures. In point of fact, the jurisdiction of the Court need not be established at this early stage of the proceedings.

4. As far back as 1962 Judge G. Fitzmaurice wrote that:

> "The distinctive feature of the jurisdiction to indicate interim measures is not, however, that it involves any prejudgment of, or may prejudge the eventual decision, of the Court as to its substantive competence to decide the merits. It is that this exercise of jurisdiction involves a certain jurisdictional determination of its own, for its own purposes, before it can be exercised. In short, it involves both a ques-

DÉCLARATION DE M. ELARABY

[Traduction]

1. Si j'ai voté contre le rejet de la demande en indication de mesures conservatoires présentée par la République démocratique du Congo, c'est principalement parce que j'estime que la Cour, conformément à son Statut et à sa jurisprudence actuelle, devrait en principe faire droit à une demande en indication de mesures conservatoires dès lors qu'il est établi, d'une part, que les conditions d'urgence sont satisfaites et, d'autre part, qu'un préjudice irréparable risque d'être causé aux droits de l'une ou des deux parties au différend. J'estime que l'article 41 du Statut de la Cour confère à celle-ci un large pouvoir discrétionnaire quant à l'indication de mesures conservatoires. Sa jurisprudence montre que si, auparavant, elle s'attachait rigoureusement à établir sa compétence avant d'exercer les pouvoirs prévus à l'article 41 de son Statut, elle en est progressivement, quoique graduellement, venue à considérer que l'existence d'une base *prima facie* à sa compétence constituait le seuil à partir duquel elle pouvait exercer lesdits pouvoirs. Or, il me semble que cette évolution n'est pas prise en compte dans l'ordonnance.

2. L'article 41 du Statut constitue, à mon sens, le point de départ. Le paragraphe 1 de cet article dispose que «[l]a Cour a le pouvoir d'indiquer, *si elle estime* que *les circonstances l'exigent*, quelles mesures conservatoires du droit de chacun doivent être prises à titre provisoire», tandis que le paragraphe 2 précise qu'«[e]n attendant l'arrêt définitif, l'indication de ces mesures est *immédiatement* notifiée aux Parties et au Conseil de sécurité» (les italiques sont de moi).

3. Je suis convaincu que ces deux paragraphes de l'article 41, tels que je les interprète, confèrent à la Cour un vaste pouvoir discrétionnaire pour décider quelles circonstances justifient l'indication de mesures conservatoires. La mention du Conseil de sécurité souligne l'importance du lien entre la Cour et le Conseil en matière de maintien de la paix et de la sécurité internationales. En outre, le Statut ne prévoit pas de conditions supplémentaires pour que la Cour puisse exercer son pouvoir d'indiquer des mesures conservatoires. En réalité, il n'est pas nécessaire, à ce stade précoce de la procédure, que la compétence de la Cour soit établie.

4. Dès 1962, le juge Fitzmaurice écrivait que :

> «[c]e qui caractérise la faculté d'indiquer des mesures conservatoires, ce n'est toutefois pas qu'elle a, ou peut avoir, pour effet de préjuger la décision finale de la Cour quant à sa compétence au fond. C'est que l'exercice de cette faculté suppose au préalable une forme de décision juridictionnelle distincte, ayant sa propre finalité. En bref, se posent à la fois une question de fond et une question préliminaire

tion of merits and a preliminary question of jurisdiction, or rather perhaps of the propriety of exercising it; and this is not the case with any of the other possible exercises of preliminary jurisdiction." (Sir Gerald Fitzmaurice, "Hersch Lauterpacht — The Scholar as Judge, Part II", 38 *British Year Book of International Law*, 1962, p. 71.)

5. Judge Fitzmaurice also observed that:

"The jurisdiction to indicate interim measures of protection is, so far as the International Court is concerned, part of the incidental jurisdiction of the Court, the characteristic of which is that it does not depend on any direct consent given by the parties to its exercise, but is an inherent part of the standing powers of the Court under its Statute. Its exercise is therefore governed, not by the consent of the parties (except in a remote sense) but by the relevant provisions of the Statute and the Rules of Court." (*The Law and Practice of the International Court of Justice: 1951-1954*, p. 304.)

I subscribe to this interpretation of the powers conferred by the Statute on the Court.

6. As for the circumstances of the case, the Court acknowledged the magnitude of the tragic events occurring in the Congo by referring to the eleven resolutions adopted so far by the Security Council. The Congo has relied in its request for the indication of provisional measures on a host of compromissory clauses which, if proven applicable, would have established the requisite prima facie jurisdiction. The Court has analysed each of these clauses and found that it does not have prima facie jurisdiction.

7. The Court however stated in paragraph 87, "both the Congo and Rwanda are parties to the Montreal Convention and have been since 6 July 1977 in the case of the Congo and 3 November 1987 in the case of Rwanda", and in paragraph 88, "the Congo has not however asked the Court to indicate any provisional measure relating to the preservation of rights which it believes it holds under the Montreal Convention". Yet in paragraph 88 it chose to conclude on this point that "accordingly the Court is not required, at this stage in the proceedings, to rule, even on a prima facie basis, on its jurisdiction under that Convention not on the conditions precedent to the Court's jurisdiction contained therein" and then drew the general conclusion in paragraph 89 that "the Court does not in the present case have the prima facie jurisdiction necessary to indicate those provisional measures requested by the Congo".

8. It is factually accurate that the Congo did not specify what measures the Court has requested to adopt to safeguard its rights under the Montreal Convention. But the Congo did refer to the 1998 incident in which a Congo Airlines plane was shot down. In my view, a degree of inconsistency exists between the possible implication in paragraph 88 that

de compétence, ou peut-être plutôt celle de l'opportunité d'exercer ou non cette dernière; or cela n'est le cas avec aucune des autres formes possibles d'exercice d'une compétence préliminaire.» (Sir Gerald Fitzmaurice, «Hersch Lauterpacht — The Scholar as Judge, Part II», *British Year Book of International Law*, vol. 38, 1962, p. 71.)

5. Le juge Fitzmaurice fit également observer que:

«La faculté d'indiquer des mesures conservatoires fait, en ce qui concerne la Cour internationale, partie de sa compétence incidente, qui est caractérisée par le fait qu'elle ne dépend pas du consentement direct donné par les parties à son exercice, mais fait partie intégrante des pouvoirs permanents que lui confère son Statut. Son exercice est donc régi, non pas par le consentement des parties (sauf en un sens lointain), mais par les dispositions applicables du Statut et du Règlement de la Cour.» (*The Law and Practice of the International Court of Justice, 1951-1954*, p. 304.)

Je souscris à cette interprétation des pouvoirs conférés à la Cour par son Statut.

6. Quant aux circonstances de l'espèce, la Cour a pris acte de l'ampleur des tragiques événements vécus par le Congo en rappelant les onze résolutions déjà adoptées à ce jour par le Conseil de sécurité. Le Congo fondait sa demande en indication de mesures conservatoires sur un grand nombre de clauses compromissoires qui, si elles avaient été reconnues applicables, auraient permis d'établir la compétence *prima facie* requise. La Cour a toutefois conclu, après avoir analysé chacune de ces clauses, qu'elle n'était pas compétente *prima facie*.

7. La Cour a relevé, au paragraphe 87, que «tant le Congo que le Rwanda sont parties à la convention de Montréal, le Congo depuis le 6 juillet 1977 et le Rwanda depuis le 3 novembre 1987», et, au paragraphe 88, que «le Congo n'a [toutefois] demandé à la Cour l'indication d'aucune mesure conservatoire en rapport avec la sauvegarde des droits qu'il estime tenir de la convention de Montréal». La Cour a choisi de conclure à cet égard, dans ce même paragraphe 88, «qu'il n'y a[vait] dès lors pas lieu pour [elle], à ce stade de la procédure, de se prononcer, même *prima facie*, sur sa compétence au regard de ladite convention ou sur les conditions préalables pour fonder la compétence de la Cour aux termes de cette dernière»; puis elle a conclu plus généralement, au paragraphe 89, qu'elle «ne dispos[ait] pas en l'espèce de la compétence *prima facie* nécessaire pour indiquer les mesures conservatoires demandées par le Congo».

8. Il est de fait que le Congo n'a pas précisé à la Cour quelles mesures il priait celle-ci de prendre aux fins de préserver les droits qu'il estime tenir de la convention de Montréal, mais il n'en a pas moins rappelé qu'un avion de Congo Airlines avait été abattu en 1998. A mon sens, il y a une certaine incohérence entre le paragraphe 88, qui laisse supposer

prima facie jurisdiction might exist and the conclusion in paragraph 99 that since the Congo did not ask the Court to indicate any provisional measures relating to the Montreal Convention, the Court is not required to rule on its jurisdiction. Somehow I find it difficult to reconcile this conclusion by the Court with the circumstances of the case particularly in light of its recent jurisprudence.

9. The Court was more flexible when it considered the case concerning *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda)* in July 2000. It then reached out to adopt a less formalistic interpretation of its mandate. In that case the Court twice asserted its power,

> "independently of requests for the indication of provisional measures submitted by the parties to preserve specific rights, ... by virtue of Article 41 of the Statute ... to indicate provisional measures with a view to preventing the aggravation or extension of the dispute whenever it considers that circumstances so require" (*I.C.J. Reports 2000*, p. 128, para. 44).

10. I hasten to add that I do realize that in the case concerning *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda)*, the assertion of jurisdiction was probably more solidly anchored than in the present case. I also recognize that the Court entertained a degree of doubt as to whether the conditions laid down in Article 14 of the Montreal Convention have been fully met so that a referral of the dispute to the International Court of Justice could be made in accordance with the Statute.

11. Notwithstanding such doubts, which I do not hesitate to confess that I share, the provisions of Article 14 of the Montreal Convention together with the reference to the shooting down of a Congolese plane in 1998 should have been considered adequate to establish a prima facie jurisdiction to indicate provisional measures. It is relevant to recall in this context that Judge H. Lauterpacht

> "leaned very definitely in the direction of the view that before the Court could grant a request for interim measures there must exist some *documentary* or instrumental basis for the view that the Court might be possessed of substantive jurisdiction relative to the eventual merits, such as an adjudication clause in a treaty, 'optional clause' declaration, etc., and also that the particular case must at least not be clearly excluded in some way from the scope of any such clause or declaration ... e.g. by a reservation." (Fitzmaurice, *op. cit.*, p. 74.)

The Montreal Convention should have therefore been regarded as a suitable instrumental basis to serve this purpose.

l'existence d'une éventuelle compétence *prima facie*, et le paragraphe 89, qui conclut que la Cour, puisque le Congo ne lui a pas demandé d'indiquer des mesures conservatoires en rapport avec la convention de Montréal, n'est pas appelée à se prononcer sur sa compétence. J'éprouve quelque difficulté à comprendre cette conclusion au vu des circonstances de l'espèce, en particulier à la lumière de la jurisprudence récente de la Cour.

9. La Cour avait fait montre d'une plus grande souplesse dans l'affaire *des Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda)*, en juillet 2000. A cette occasion, elle avait cherché à interpréter moins strictement son mandat et avait confirmé à deux reprises qu'elle disposait du pouvoir

> «indépendamment des demandes en indication de mesures conservatoires présentées par les parties à l'effet de sauvegarder des droits litigieux — en vertu de l'article 41 de son Statut — d'indiquer des mesures conservatoires en vue d'empêcher l'aggravation ou l'extension du différend quand elle estime que les circonstances l'exigent» (*C.I.J. Recueil 2000*, p. 128, par. 44).

10. Je m'empresse d'ajouter que je suis bien conscient que, en l'affaire *des Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda)*, l'établissement de la compétence reposait probablement sur des bases plus solides qu'en la présente espèce. Je reconnais entièrement que la Cour ne peut être ici entièrement certaine que les conditions énoncées à l'article 14 de la convention de Montréal soient totalement satisfaites et partant, qu'elle puisse être saisie du différend conformément à son Statut.

11. En dépit de ces doutes, que j'avoue sans hésitation partager également, j'estime que, prises conjointement, les dispositions de l'article 14 de la convention de Montréal et la destruction d'un avion congolais en 1998, telle qu'invoquée par le Congo auraient dû être jugées suffisantes aux fins d'établir la compétence *prima facie* de la Cour pour indiquer des mesures conservatoires. Il n'est pas inutile de rappeler à cet égard que le juge Lauterpacht

> «était incontestablement enclin à considérer qu'il doit exister, avant que la Cour ne puisse faire droit à une demande en indication de mesures conservatoires, quelque *document* ou instrument, tel qu'une clause juridictionnelle dans un traité, une déclaration relative à une «clause facultative», etc., qui permette de penser que la Cour pourrait être compétente au fond ; et qu'en outre l'affaire en question doit au moins ne pas être manifestement exclue, d'une manière quelconque, du champ d'application de ladite clause ou déclaration, du fait par exemple d'une réserve» (G. Fitzmaurice, *op. cit.*, p. 74).

Par conséquent, la convention de Montréal aurait dû être considérée comme un instrument offrant une base adéquate à cet effet.

12. Thus, the criteria suggested by Judge H. Lauterpacht have, in my opinion, been satisfied with respect to the Montreal Convention. Indeed it was suggested by Mendelson in this context that

> "To lay down in advance a hard-and-fast rule for dealing with one of these factors — the possibility of jurisdiction — is to fail sufficiently to take into account the great variability of the others from case to case. If the other circumstances suggest very strongly that interim measures should be indicated, the Court may be justified in indicating them even in the face of substantial — though not overwhelming — doubts as to its *substantive jurisdiction*." (M. H. Mendelson, "Interim Measures of Protection in Cases of Contested Jurisdiction", 46 *British Year Book of International Law*, 1972-1973, p. 319.)

13. Another aspect of the Order which I also fail to appreciate is the absence of any reference to the Court's powers under Article 75 (2) of the Rules of Court. It will be recalled that in the case concerning *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda)* the Court stated that "pursuant to Article 75, paragraph 1, of its Rules, the Court may in any event decide to examine *proprio motu* whether the circumstances of the case require the indication of provisional measures" (*I.C.J. Reports 2000*, p. 127, para. 38) and reiterated its pronouncement that "Article 75, paragraph 2, of the Rules of Court empowers the Court to indicate measures that are in whole or in part other than those requested" (*ibid.*, p. 128, para. 43).

14. In conclusion, it is to be recalled that in the *Fisheries Jurisdiction (United Kingdom v. Iceland)* case in 1972 the Court first laid down what has now become settled jurisprudence. It stated that:

> "on a request for provisional measures the Court need not, before indicating them, finally satisfy itself that it has jurisdiction on the merits of the case, yet it ought not to act under Article 41 of the Statute if the absence of jurisdiction on the merits is manifest" (*I.C.J. Reports 1972*, p. 15, para. 15).

This positive approach was maintained and reflected in a different context in paragraph 91 of the Order, where the Court recognized the absence of a manifest lack of jurisdiction and dismissed Rwanda's request that the case be removed from the List. In my view, the cumulative effect of the absence of a manifest lack of jurisdiction, on the one hand, and the implied acceptance of prima facie jurisdiction under the Montreal Convention, on the other, should have been considered an adequate basis to found jurisdiction to indicate provisional measures.

15. I am therefore of the opinion that the circumstances of the case reflect an urgent need to protect the rights and interests of the Demo-

12. Aussi, les critères proposés par H. Lauterpacht étaient-ils à mon avis satisfaits en ce qui concerne la convention de Montréal. M. Mendelson a d'ailleurs relevé par le passé :

> « Enoncer à l'avance une règle absolue à l'égard de l'un de ces facteurs — la possibilité de la compétence — revient à ne pas tenir suffisamment compte de la grande variabilité des autres d'une affaire à l'autre. Si, au vu des autres circonstances, tout donne à penser que des mesures conservatoires devraient être indiquées, la Cour peut avoir de bonnes raisons de le faire même si des doutes importants — mais non insurmontables — existent quant à sa compétence au fond. » (M. H. Mendelson, « Interim Measures of Protection in Cases of Contested Jurisdiction », *British Year Book of International Law*, vol. 46, 1972-1973, p. 319.)

13. Un autre point de l'ordonnance qui me semble également difficile à saisir est l'absence de toute référence aux pouvoirs que la Cour tient du paragraphe 2 de l'article 75 de son Règlement. Rappelons que, en l'affaire des *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda)*, elle avait déclaré que, « conformément au paragraphe 1 de l'article 75 de son Règlement, la Cour peut en tout état de cause décider d'examiner d'office si les circonstances d'une affaire exigent l'indication de mesures conservatoires » et réaffirmé que « le paragraphe 2 de l'article 75 du Règlement reconnaît à la Cour le pouvoir d'indiquer des mesures totalement ou partiellement différentes de celles qui sont sollicitées » (*C.I.J. Recueil 2000*, p. 127, par. 38 et p. 128, par. 43).

14. Il convient pour conclure de rappeler que, en 1972, dans l'affaire de la *Compétence en matière de pêcheries (Royaume-Uni c. Islande)*, la Cour avait pour la première fois énoncé un principe qui fait aujourd'hui partie intégrante de la jurisprudence, à savoir que :

> « lorsqu'elle est saisie d'une demande en indication de mesures conservatoires, la Cour n'a pas besoin, avant d'indiquer ces mesures, de s'assurer de manière concluante de sa compétence quant au fond de l'affaire, mais [elle] ne doit cependant pas appliquer l'article 41 du Statut lorsque son incompétence au fond est manifeste » (*C.I.J. Recueil 1972*, p. 15, par. 15).

Dans un contexte différent, la Cour s'en est tenue à cette manière de procéder, comme cela apparaît au paragraphe 91 de son ordonnance, où elle reconnaît qu'il n'existe aucune incompétence manifeste et rejette en conséquence la demande du Rwanda tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle. De mon point de vue, la conjonction de l'absence d'incompétence manifeste et de l'acceptation tacite d'une compétence *prima facie* découlant de la convention de Montréal aurait dû suffire à fonder la compétence de la Cour pour indiquer des mesures conservatoires.

15. Je pense par conséquent qu'au vu des circonstances de l'affaire il existe une nécessité urgente de protéger les droits et les intérêts de la

cratic Republic of the Congo. For the aforementioned reasons, I could not join the majority in voting in favour of rejection of the request for the indication of provisional measures.

(*Signed*) Nabil ELARABY

République démocratique du Congo. Pour les motifs que je viens d'exposer, je n'ai pu m'associer au vote de la majorité en faveur du rejet de la demande en indication de mesures conservatoires.

(*Signé*) Nabil ELARABY.

SEPARATE OPINION OF JUDGE DUGARD

Circumstances to be considered in deciding when to remove case from the List — Manifest lack of jurisdiction warranting removal from List when no reasonable possibility that jurisdiction may be established in subsequent proceedings — Grounds advanced for jurisdiction in present proceedings manifestly unfounded — Need to remove Application from List — Expression of concern that Court's even-handed comments on situation might be improperly interpreted.

1. While I agree with the Order of the Court rejecting the request for the indication of provisional measures submitted by the Democratic Republic of the Congo, I am unable to agree with the Order of the Court that the case should not be removed from the Court's List.

2. For many years there has been a debate over the question whether an Order for provisional measures, made under Article 41 of the Statute of the International Court of Justice, is binding or not. In the *LaGrand* case, the Court gave its answer: such an Order is binding upon States (*LaGrand (Germany* v. *United States of America), Judgment, I.C.J. Reports 2001*, pp. 498-508, paras. 92-116). As a consequence of this decision, provisional measures will assume a greater importance than before and there will be a greater incentive on the part of States to request such measures. In these circumstances, the Court should be cautious in making Orders for provisional measures where there are serious doubts about the basis for jurisdiction and strict in its response to requests for provisional measures where the jurisdictional basis for the claim is manifestly unfounded. If it fails to adopt such an approach, the Court will be inundated with requests for provisional measures.

3. The Court has expressed itself clearly on the need for caution in the granting of provisional measures where there is inadequate basis for the exercise of jurisdiction on the merits of the case[1]. In the case concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Belgium)* the Court stated that it ought not to grant a request for provisional measures "unless the provisions invoked by the applicant appear, prima facie, to afford a basis on which the jurisdiction of the Court might be established" (*Legality of Use*

[1] For a survey of this jurisprudence, see the separate opinion of Judge Higgins in the case concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Belgium), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, pp. 164-168, paras. 12-25.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. DUGARD

[Traduction]

Circonstances à prendre en considération au moment de décider s'il convient de radier une affaire du rôle — Incompétence manifeste justifiant la radiation du rôle en l'absence de toute possibilité raisonnable d'établir la compétence de la Cour dans la suite de la procédure — Caractère manifestement infondé des chefs de compétence invoqués en la présente espèce — Nécessité de rayer l'affaire du rôle — Expression de la crainte de voir les observations également adressées par la Cour à l'une et l'autre Partie au sujet de la situation donner lieu à une interprétation abusive.

1. Si je souscris à l'ordonnance de la Cour lorsque celle-ci rejette la demande en indication de mesures conservatoires présentée par la République démocratique du Congo, je ne puis m'y rallier lorsqu'elle décide de ne pas rayer l'affaire de son rôle.

2. Pendant longtemps, la question s'est posée de savoir si les ordonnances indiquant des mesures conservatoires, rendues au titre de l'article 41 du Statut de la Cour internationale de Justice, avaient ou non un caractère obligatoire. Dans l'affaire *LaGrand*, la Cour a tranché : ces ordonnances s'imposent aux Etats (*LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique), arrêt, C.I.J. Recueil 2001*, p. 498-508, par. 92-116). Par suite de cette décision, les mesures conservatoires revêtiront désormais une importance plus grande que par le passé, et les Etats se sentiront davantage encouragés à en requérir l'indication. Dans ces conditions, la Cour doit, au moment de rendre des ordonnances indiquant des mesures conservatoires, faire preuve de prudence lorsque les chefs de compétence invoqués suscitent des doutes sérieux, et de rigueur dans sa réponse aux demandes en indication de mesures conservatoires lorsque la base de compétence invoquée par le requérant est manifestement absente. Faute d'adopter une telle attitude, la Cour se verra inondée de telles demandes.

3. La Cour s'est exprimée clairement sur la nécessité de procéder avec prudence avant d'indiquer des mesures conservatoires dans les cas où les bases invoquées pour établir sa compétence au fond sont inadéquates[1]. Dans l'affaire relative à la *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique)*, elle a estimé ne pouvoir faire droit à une demande en indication de mesures conservatoires «que si les dispositions invoquées par le demandeur semblent *prima facie* constituer une base sur laquelle la com-

[1] Pour un historique de la jurisprudence sur ce sujet, voir l'opinion individuelle de Mme Higgins dans l'affaire relative à la *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 164-168, par. 12-25.

of Force (Yugoslavia v. Belgium), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I), p. 132, para. 21). This test is endorsed by the Court in its present Order (para. 58).

4. The jurisprudence of the Court is less clear on the action it should take, if any, where the Applicant requesting provisional measures has failed to establish, prima facie, a basis for jurisdiction. No doubt this is because before the cases concerning the *Legality of Use of Force* between Yugoslavia and ten NATO States in 1999, there was no case in which the Applicant requesting provisional measures had failed to establish a prima facie basis for jurisdiction. In these cases the Court addressed the question of what to do in such circumstances and held that two of the ten Applications, those brought by Yugoslavia against Spain and the United States, should be removed from the List of cases before the Court. In these two cases the Court held that where it "manifestly" lacked jurisdiction, by reason, *inter alia*, of the reservations by Spain and the United States of America to the Genocide Convention excluding the jurisdiction of the Court, the cases should be removed from the List because

> "within a system of consensual jurisdiction, to maintain on the General List a case upon which it appears certain that the Court will not be able to adjudicate on the merits would most assuredly not contribute to the sound administration of justice" (*Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Spain), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 773, para. 35; *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. United States of America), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 925, para. 29).

In the eight other Applications brought by Yugoslavia against NATO States, which were parties to the Genocide Convention but had failed to exclude the Court's jurisdiction by reservation, the Court held that although "at this stage of the proceedings" it could not find that the acts imputed by Yugoslavia to the respondent States fell within the provisions of the Genocide Convention, and could thus afford a basis for the exercise of jurisdiction under Article IX of the Convention, it might be possible for Yugoslavia to develop its position in this respect at a later stage. Hence it refused to remove the cases from the List.

5. It is not my intention to explore the reasoning of the Court on this matter. Suffice it to say that the Court reached its decision in these cases on the circumstances of these cases without attempting to expound any general test for deciding when it "manifestly" lacked jurisdiction. Several formulations which give greater guidance were, however,

pétence de la Cour pourrait être fondée » (*Licéité de l'emploi de la force* (*Yougoslavie c. Belgique*), *mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999* (*I*), p. 132, par. 21). Cette condition est réaffirmée par la Cour dans la présente ordonnance (par. 58).

2. La jurisprudence de la Cour est moins explicite sur ce que celle-ci devrait, le cas échéant, faire lorsque la partie demandant l'indication de mesures conservatoires n'est pas parvenue à établir une base de compétence *prima facie* sans doute parce que, avant les instances relatives à la *Licéité de l'emploi de la force* introduites par la Yougoslavie contre dix Etats membres de l'**OTAN** en 1999, il n'y avait eu aucune affaire dans laquelle la partie demandant l'indication de mesures conservatoires n'avait pas été en mesure d'établir une telle base de compétence. S'agissant de ces dix affaires, la Cour s'est interrogée sur la marche à suivre en pareilles circonstances, et a conclu que deux d'entre elles — celles portées devant la Cour par la Yougoslavie contre l'Espagne et les Etats-Unis — devaient être rayées du rôle. Dans ces deux cas, la Cour a jugé que, étant « manifestement » incompétente du fait, entre autres, des réserves émises par l'Espagne et les Etats-Unis d'Amérique à l'égard de la convention sur le génocide pour exclure la compétence de la Cour, elle devait rayer de son rôle les affaires en question au motif que :

> « dans un système de juridiction consensuelle, maintenir au rôle général une affaire sur laquelle il apparaît certain que la Cour ne pourra se prononcer au fond ne participerait assurément pas d'une bonne administration de la justice » (*Licéité de l'emploi de la force* (*Yougoslavie c. Espagne*), *mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999* (*II*), p. 773, par. 35; *Licéité de l'emploi de la force* (*Yougoslavie c. Etats-Unis d'Amérique*), *mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999* (*II*), p. 925, par. 29).

Concernant les huit autres requêtes formées par la Yougoslavie contre des Etats membres de l'**OTAN** qui étaient parties à la convention sur le génocide mais n'avaient pas exclu par une réserve la compétence de la Cour, celle-ci a estimé que, bien qu'elle ne fût pas en mesure de conclure, « à ce stade de la procédure », que les actes imputés par la Yougoslavie aux Etats défendeurs entraient dans les prévisions de la convention sur le génocide et que l'article **IX** de la convention constituait, de ce chef, une base sur laquelle la Cour pouvait s'appuyer pour exercer sa compétence, la Yougoslavie aurait la possibilité de développer à un stade ultérieur ses arguments à cet égard. En conséquence, la Cour a refusé de rayer ces affaires de son rôle.

3. Il n'est pas dans mes intentions d'examiner en détail le raisonnement de la Cour sur ce point. Je me bornerai à préciser que celle-ci s'est prononcée dans ces affaires au vu des circonstances propres à chacune d'elles, sans essayer de fixer de critère général permettant de déterminer les cas où elle se trouve manifestement dépourvue de compétence. Dans

advanced by individual judges in these cases. Judge Higgins stated that where

> "it is clear beyond doubt that no jurisdiction exists in a particular case, good administration of justice requires that the case be immediately struck off the List *in limine*" (*Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Belgium), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 169, para. 29).

Judge Gaja, in considering "the situation in which the Applicant invokes a jurisdictional clause in a treaty, but has not shown that a reasonable connection exists between the dispute submitted to the Court and the treaty including the clause", maintained that in such circumstances the case should be struck off the List "only if no such connection could be established at subsequent stages of the proceedings" (*Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Italy), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 502). He continued by stating that

> "When on the contrary a reasonable connection may conceivably appear in the future, it would be too drastic a solution to remove the case from the List. The applicant State should therefore be given an opportunity to develop its position in a memorial — whether or not its arguments are meritorious." (*Ibid.*)

Judge Oda, in holding that all ten of Yugoslavia's Applications against NATO States should be struck off the List, reasoned that where the Court finds in an Application for provisional measures that "there is not even a prima facie basis of jurisdiction", this

> "should be interpreted as a ruling that it has no jurisdiction whatsoever to entertain the Applications, without leaving any room to retain these cases and to deal with the issue of jurisdiction in the future" (*Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Belgium), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 159, para. 27).

6. Judge Oda's suggestion that once the Court has found that there is no prima facie basis for jurisdiction in an Application for provisional measures the case should automatically be struck off the List is probably too drastic a response as it fails to allow for a consideration of the circumstances of individual cases. It seems wiser therefore to adopt guidelines for the interpretation of the test of "manifest lack of jurisdiction" which would enable the Court to consider the factors such as the history of the Application, the likelihood that the Applicant will be able to show in future that there exists a reasonable connection between the dispute and the treaty invoked to found jurisdiction (as suggested by Judge Gaja) and the prospects of any preconditions for the establishment of jurisdiction being met. Such guidelines might be subsumed in a test of

le cadre des mêmes affaires, un certain nombre de juges se sont, à titre individuel, exprimés plus en détail. Mme Higgins a ainsi déclaré que :

> «[s']il apparaît clairement, sans l'ombre d'un doute, que [la Cour] n'est pas compétente pour connaître d'une affaire donnée, la bonne administration de la justice impose de rayer immédiatement l'affaire du rôle *in limine*» (*Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 169, par. 29).

M. Gaja a soutenu que, s'agissant de «la situation dans laquelle le demandeur invoque une clause juridictionnelle figurant dans un traité, mais n'a pas prouvé qu'il existe un lien raisonnable entre le différend soumis à la Cour et le traité énonçant ladite clause», l'affaire ne devrait être rayée du rôle «qu'au cas où il ne serait pas possible d'établir un tel lien aux stades ultérieurs de la procédure» (*Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Italie), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 502). Il poursuivait en ces termes :

> «Quand, au contraire, on peut imaginer qu'un tel lien raisonnable soit ultérieurement établi, rayer l'affaire du rôle serait une solution trop radicale. Il faudrait par conséquent donner à l'Etat demandeur l'occasion de développer sa position dans un mémoire — que ses arguments soient ou non valables.» (*Ibid.*)

M. Oda, qui a jugé que l'ensemble des dix instances introduites par la Yougoslavie contre les Etats membres de l'OTAN devaient être rayées du rôle, a fait valoir à ce sujet qu'une conclusion de la Cour suivant laquelle «il n'existe pas même une base de compétence *prima facie*» à l'égard d'une demande en indication de mesures conservatoires

> «doit être interprétée comme revenant à décider qu'elle n'a aucune compétence pour connaître des requêtes, sans lui laisser la moindre possibilité de se pencher sur ces affaires et d'examiner ultérieurement la question de sa compétence» (*Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 159, par. 27).

6. En soutenant que l'affaire devrait être automatiquement rayée du rôle dès lors que la Cour a conclu, au stade de la démarche en indication de mesures conservatoires, qu'il n'existe pas de base de compétence *prima facie*, M. Oda prône probablement une solution trop radicale, en ce sens que celle-ci ne permet pas de prendre en considération les circonstances propres à chaque espèce. Il semblerait par conséquent plus sage d'adopter, à l'égard du critère d'«incompétence manifeste», des principes d'interprétation qui permettraient à la Cour de tenir compte d'éléments tels que l'historique de la requête, la probabilité que le demandeur puisse, dans la suite de la procédure, mettre en évidence l'existence d'un lien raisonnable entre le différend et le traité invoqué pour fonder la compétence de la Cour (comme le suggère M. Gaja), et la perspective que soient remplies

reasonableness, a case should be removed from the List where there is no reasonable possibility, based on the facts and circumstances of the unsuccessful Application, that the Applicant will at some future date be able to establish the jurisdiction of the Court on the instruments invoked for jurisdiction in the Application for provisional measures.

7. In the present case the Court has rightly held that the instruments invoked by the Applicant, prima facie, provide no basis for jurisdiction. It does not, however, go so far as to hold that there is a "manifest lack of jurisdiction" warranting the removal of the Application from the List (Order, para. 91). The Court gives no clear reason for this finding, but suggests that the failure of the Applicant to meet preconditions for the establishment of jurisdiction or to show a connection between the dispute before the Court and the treaties relied upon for jurisdiction "at this stage in the proceedings" (Order, paras. 79, 82 and 88) might be remedied at a later stage of the proceedings (Order, para. 90). In my view, such a finding sets too low a threshold for "manifest lack of jurisdiction" in the circumstances of the present case, and sets a dangerous precedent for the Court.

8. In the present Application the Congo has relied on eight instruments to found jurisdiction, six of which *manifestly* do not provide the remotest basis for jurisdiction — as shown by the Court in its Order. The Convention against Torture of 1984 provides no basis for jurisdiction as Rwanda is not a party to this Convention (Order, para. 61). The Convention on Racial Discrimination of 1966 and the Genocide Convention of 1948 provide no basis for jurisdiction as Rwanda has by reservation excluded the jurisdiction of the Court (Order, paras. 67 and 72). The Vienna Convention on the Law of Treaties is inapplicable as there is no dispute whatsoever between the Congo and Rwanda concerning a conflict between a treaty and peremptory norm of international law, as provided for in Articles 53 and 66 (Order, para. 75). The Unesco Constitution is likewise inapplicable as there is no dispute whatsoever between the Congo and Rwanda over the interpretation of the Unesco Constitution as contemplated by Article XIV, paragraph 2, of this Constitution (Order, para. 85). The Constitution of the World Health Organization places obligations on the World Health Organization and not on member States to promote health (Arts. 1 and 2). Article 75 of the Constitution of the WHO could not therefore give the Court jurisdiction over a dispute concerning an allegation that a State had undermined the health of persons in another country (Order, para. 82).

9. This leaves only the compromissory clauses in the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation (hereinafter Montreal Convention) and the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women (hereinafter

toutes les conditions préalables à l'établissement de la compétence. De tels principes pourraient être subsumés sous le critère du caractère raisonnable; une affaire devrait être rayée du rôle dès lors qu'il ne serait pas raisonnablement possible, au vu des faits exposés dans la requête infructueuse et des circonstances entourant celle-ci, que son auteur soit par la suite en mesure de fonder la compétence de la Cour sur les instruments invoqués à cet effet dans sa demande en indication de mesures conservatoires.

7. Dans la présente espèce, la Cour a, à juste titre, jugé que les instruments invoqués par le demandeur ne fournissaient, *prima facie*, aucune base à sa compétence. Elle n'est toutefois pas allée jusqu'à conclure à une «incompétence manifeste» qui justifierait que l'affaire soit rayée du rôle (ordonnance, par. 91). La Cour ne motive pas clairement cette conclusion, mais laisse entendre que si le demandeur n'a été en mesure, «à ce stade de la procédure», ni de satisfaire aux conditions préalables pour fonder la compétence de la Cour, ni de démontrer l'existence d'un lien entre le différend soumis à celle-ci et les traités invoqués pour fonder sa compétence (ordonnance, par. 79-82 et 88), il pourrait néanmoins y parvenir dans la suite de l'instance (ordonnance, par. 90). A mon sens, cette conclusion place trop haut le seuil d'«incompétence manifeste» dans les circonstances de la présente espèce et crée ainsi un dangereux précédent pour la Cour.

8. Dans sa requête, le Congo a invoqué huit instruments pour fonder la compétence de la Cour, dont six n'offrent *manifestement* aucune base de compétence, si minime soit-elle — comme la Cour l'a montré dans son ordonnance. La convention de 1984 contre la torture ne fournit aucune base de compétence, le Rwanda n'étant pas partie à cette convention (ordonnance, par. 61). La convention de 1966 sur la discrimination raciale et la convention de 1948 sur le génocide, à l'égard desquelles le Rwanda a émis une réserve concernant la compétence de la Cour, ne peuvent non plus fournir de base de compétence (ordonnance, par. 67-72). La convention de Vienne sur le droit des traités ne s'applique pas en l'espèce, attendu qu'il n'existe entre le Congo et le Rwanda aucun différend au sujet d'un conflit entre un traité et une norme impérative de droit international, tel que visé aux articles 53 et 66 (ordonnance, par. 75), pas plus que ne s'applique la convention Unesco, en l'absence de tout différend, au sens du paragraphe 2 de l'article IX, qui opposerait le Congo au Rwanda quant à l'interprétation de cet instrument (ordonnance, par. 85). La Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé met à la charge, non des Etats membres, mais de l'OMS l'obligation de promouvoir la santé (art. 1 et 2). L'article 75 de la Constitution de l'OMS ne peut dès lors conférer de compétence à la Cour pour connaître d'une allégation selon laquelle un Etat aurait nui à la santé de personnes vivant dans un autre Etat (ordonnance, par. 82).

9. Ainsi, seules pourraient fournir une base de compétence les clauses compromissoires de la convention de Montréal pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile (dénommée ci-après la «convention de Montréal»), et de la convention sur l'élimination de

Convention on Discrimination against Women) as possible grounds for the establishment of jurisdiction.

10. The claim that Article 14 of the Montreal Convention provides a basis for jurisdiction must be seen in its historical context. In 1999 the Congo brought an Application before the Court similar to the present one in which it sought to found the jurisdiction of the Court on the compromissory clause in the Montreal Convention, alleging that in 1998 a civil aircraft had been shot down by the forces of Rwanda, Uganda or Burundi. Following Rwanda's Memorial in response to this allegation, in which it denied that the Congo had defined the nature of the dispute or complied with the preconditions of negotiation or arbitration laid down in Article 14 of the Convention, the Congo notified the Court on 15 January 2001 that it wished to discontinue the proceedings but that it "reserved the right to invoke subsequently new grounds of jurisdiction of the Court" (*I.C.J. Yearbook 2000-2001*, No. 55, p. 286). In the present Application the Congo again argued that the Court had jurisdiction over the dispute under Article 14 of the Montreal Convention on the basis of the shooting down of the civil aircraft in 1998, but made no request to indicate any provisional measure relating to rights under the Montreal Convention (Order, para. 88). Nor did it even suggest that it had made any attempt at negotiation or arbitration in respect of the dispute over the shooting down of the aircraft in 1998, before or after the withdrawal of its earlier Application in January 2001, despite Rwanda's warning in its Memorial of 2000 that failure to do this constituted a flaw in its argument on jurisdiction. The accumulation of objections to the establishment of jurisdiction under Article 14 of the Montreal Convention — non-compliance with the preconditions for jurisdiction, failure to specify the nature of the dispute or to request provisional measures relating to rights under the Convention and the resurrection of a complaint of 1998 in the form of a cause of action for urgent measures in 2002 — surely indicates that the Montreal Convention *manifestly* does not constitute a basis for the establishment of jurisdiction. It is "clear beyond doubt that no jurisdiction exists" in this case on the basis of the Montreal Convention — in the words of Judge Higgins (see paragraph 5 above). Moreover, the discontinuance of proceedings based on this jurisdictional ground in 2001 and the rejection of this jurisdictional argument in the present proceedings demonstrates that there is no real possibility that a reasonable connection between the dispute submitted to the Court and Article 14 of the Montreal Convention could be established at subsequent stages of the proceedings (see the comment by Judge Gaja, paragraph 5 above).

11. It is clear that women have suffered disproportionately in the con-

toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (dénommée ci-après la «convention sur la discrimination à l'égard des femmes»).

10. La thèse selon laquelle cette compétence serait fondée sur l'article 14 de la convention de Montréal doit être replacée dans son contexte historique. En 1999, le Congo avait soumis à la Cour une requête semblable à celle qui a introduit la présente espèce, en cherchant à fonder la compétence de la Cour sur la clause compromissoire figurant dans cette convention, au motif que, en 1998, les forces du Rwanda, de l'Ouganda ou du Burundi auraient abattu un aéronef civil. Le Rwanda ayant répondu dans son mémoire à cette allégation en montrant que le Congo n'avait pas défini la nature du différend ni satisfait aux conditions préalables relatives à la négociation ou à l'arbitrage énoncées à l'article 14 de la convention, le Congo a fait savoir à la Cour, le 15 janvier 2001, qu'il souhaitait se désister de l'instance mais «se réserv[ait] la possibilité de faire valoir ultérieurement de nouveaux chefs de compétence de la Cour» (*C.I.J. Annuaire 2000-2001*, n° 55, p. 206). Dans la requête qui est à l'origine de la présente espèce, le Congo a de nouveau soutenu que la Cour était compétente pour connaître du différend en vertu de l'article 14 de la convention de Montréal, en invoquant l'incident de l'aéronef civil abattu en 1998, mais n'a cependant demandé à la Cour l'indication d'aucune mesure conservatoire en rapport avec des droits que le Congo tiendrait de cette convention (ordonnance, par. 88). Le Congo n'a pas non plus ne fût-ce que laissé entendre qu'il aurait fait la moindre tentative, avant ou après le retrait de sa précédente requête en janvier 2001, pour engager des négociations ou organiser une procédure d'arbitrage en vue de régler le différend né de l'incident aérien de 1998, et ce alors même que, en 2000, le Rwanda avait, dans son mémoire, attiré l'attention du Congo sur le fait que l'argumentation de ce dernier concernant la compétence «entrevoyait des lois viciée. De l'accumulation d'exceptions à une compétence de la Cour fondée sur l'article 14 de la convention de Montréal — non-respect des conditions préalables permettant de fonder cette compétence, absence de définition de la nature du différend ou d'une demande en indication de mesures conservatoires en rapport avec des droits que le Congo tiendrait de la convention et résurrection d'un grief datant de 1998 sous la forme d'une demande en indication de mesures conservatoires en 2002 — il ressort très nettement que cette convention ne fournit manifestement pas de base de compétence. Pour reprendre les mots de Mme Higgins (voir paragraphe 5 ci-dessus), il «apparaît clairement, sans l'ombre d'un doute, que [la Cour] n'est pas compétente» en la présente espèce au titre de la convention de Montréal. En outre, le désistement survenu en 2001 dans une instance fondée sur ce chef de compétence et le refus, dans la présente espèce, de cet argument relatif à la compétence démontrent qu'il n'existe pas de réelle possibilité qu'un lien crédible entre le différend soumis à la Cour et l'article 14 de la convention de Montréal puisse être établi dans la suite de la procédure (voir l'observation formulée par M. Gaja, paragraphe 5 ci-dessus).

11. Il est clair que les femmes ont souffert de manière disproportionnée

flict in the eastern part of the Congo. They have been subjected to rape, torture, mutilation and murder and deliberately infected with HIV by forces employing sexual violence as an instrument of terror and war. Crimes of this kind are the concern of international humanitarian law which brings "rape, sexual slavery, enforced prostitution, forced pregnancy, enforced sterilization, or any other form of sexual violence of comparable gravity" within the definition of crime against humanity (Art. 7, para. 1, of the Rome Statute of the International Criminal Court, 1998) and provides for individual criminal responsibility and punishment for such crimes. Whether the Convention on Discrimination against Women, which obliges States to adopt measures to eliminate discrimination against women in their law and practice, but imposes no effective procedures for its enforcement (such as the procedure for inter-State disputes to be found in Article 11 of the Convention on Race Discrimination), is an appropriate instrument for the protection of women in armed conflict remains uncertain.

The Court was not, however, required to consider this matter as the Congo failed to indicate, even on a prima facie basis, that it had complied with the preconditions for the establishment of the Court's jurisdiction under Article 29 of the Convention (Order, para. 79). There was no evidence of a dispute between the Congo and Rwanda over the interpretation or application of the Convention, no evidence of an attempt to settle any dispute under the Convention by negotiation, and no evidence of an attempt to submit any dispute under this Convention to arbitration. The sad truth is that the dispute between the Congo and Rwanda is not about women's rights or the treatment of women but about the armed conflict in the Congo. This was made clear by the Congo in its oral reply when, in response to Rwanda's argument that there had been no negotiation or request for arbitration as required by the compromissory clause in the Convention on Discrimination against Women, it stated that Rwanda had rejected Congo's proposals for "the settlement of certain specific armed conflicts" at a number of conferences and meetings (Order, para. 51).

In these circumstances it is clear that there is no reasonable possibility that Article 29 of the Convention on Discrimination against Women will provide a jurisdictional basis for the present dispute between the Congo and Rwanda over the armed conflict in the eastern Congo. It manifestly provides no basis for jurisdiction as there is no reasonable possibility that the Applicant will in future be able to establish a connection between the dispute before the Court and Article 29.

12. I have endeavoured to show that none of the eight instruments advanced by the Applicant to found jurisdiction in the present proceedings, viewed separately, offers, prima facie, a basis for jurisdiction in the

sur du conflit qui se déroule dans l'est du Congo. Elles ont été violées, torturées, mutilées, assassinées, et délibérément exposées au VIH par des forces usant de la violence sexuelle en guise d'instrument de terreur et d'arme de guerre. Les crimes de cette nature relèvent du droit international humanitaire, qui assimile à des crimes contre l'humanité les actes suivants : viol, esclavage sexuel, prostitution forcée, grossesse forcée, stérilisation forcée et toute autre forme de violence sexuelle de gravité comparable » (art. 7, par. 1, du statut de Rome de la Cour pénale internationale [1998]), et prévoit dans ces cas une responsabilité pénale individuelle des peines. Il demeure difficile de savoir si la convention sur l'élimination de la discrimination à l'égard des femmes, qui fait obligation aux Etats d'adopter des mesures tendant à supprimer de leur législation et de leur pratique toute discrimination mais n'impose en vue de sa mise en œuvre effective aucune procédure telle que celle afférente aux différends entre Etats prévue par l'article 11 de la convention sur la discrimination raciale, constitue un instrument adapté à la protection des femmes dans des conflits armés.

La Cour n'était toutefois pas appelée à examiner cette question puisque le Congo n'a pas apporté la preuve, fût-ce *prima facie*, qu'il avait remplis les conditions requises pour fonder la compétence de la Cour au titre de l'article 29 de la convention susmentionnée, par. 79). Il n'a apporté aucune preuve de l'existence d'un différend avec le Rwanda concernant l'interprétation ou l'application de la convention, aucune preuve, non plus, qu'il ait tenté de régler par voie de négociation ou dans le cadre d'une procédure d'arbitrage un quelconque différend relevant de cette convention. La triste réalité est que le différend opposant le Congo au Rwanda ne porte pas sur les droits ou le traitement des femmes, mais sur le conflit armé au Congo. Cela a été clairement indiqué par le Congo lui-même durant les plaidoiries lorsque, en réponse au Rwanda qui avait invoqué l'absence de négociations ou de demande d'arbitrage telles que prévues par la clause compromissoire de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes, il a déclaré que le Rwanda avait repris ses propositions de « règlement de certains conflits spécifiques dans le cadre de l'arbitrage » à l'occasion de diverses conférences et réunions multilatérales, par. 51).

Dans ces circonstances, il est évident qu'il n'existe aucune possibilité raisonnable que l'article 29 de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes offre à la Cour une base de compétence pour connaître du différend opposant actuellement les Parties au sujet du conflit armé qui se déroule dans l'est du Congo. Cette disposition n'offre manifestement aucune base à la compétence de la Cour, puisqu'il ne saurait être raisonnablement envisagé que le demandeur puisse être aucunement en mesure d'établir un lien entre le différend qui est soumis à la Cour et l'objet de l'article 29.

22. Je me suis attaché à démontrer que, très sûrement, aucun des huit instruments dont se prévaut le demandeur pour fonder la compétence de la Cour en l'espèce n'offre de base de compétence *prima facie*, ni

present dispute, either now or in future. The absence of jurisdiction is therefore manifest. This conclusion is even stronger if one views the eight instruments cumulatively. The Applicant is clutching at straws to found jurisdiction in this matter. It has clutched at eight straws in the hope that their cumulative effect might compensate for the failure of each one individually to offer a basis for jurisdiction. The Court should show its displeasure for this strategy by striking the Application from the List.

* * *

11. Both Rwanda and the Congo have suffered seriously in the past decade as a result of civil strife and armed conflict. The present Order makes no judgment on the conduct of either Party. It rightly expresses concern about the human suffering in the region of the eastern Congo and calls upon States in the region to abide by the rule of law (Order, paras. 54-56 and 93). It is not possible to infer that, because Rwanda is the Respondent in the present proceedings, the comments of the Court apply more to it than to the Congo. Nor may it be suggested that because Rwanda has declined to accept the Court's jurisdiction in this matter that it has anything to hide. It has simply exercised its right not to submit to the Court's jurisdiction, a right which forms the cornerstone of the present international order in which judicial settlement is premised on consent (Order, paras. 57 and 92).

The Court's call to States to act in conformity with international law, particularly international humanitarian law, applies to all States in the region, including both the Congo and Rwanda. It does not in any way prejudge the issues raised in the present proceedings.

(*Signed*) John DUGARD.

pour le moment ni pour la suite de la procédure. Il y a donc incompétence manifeste. Cette conclusion s'impose avec davantage de force encore si l'on considère les huit instruments conjointement. Le demandeur tente désespérément d'établir la compétence de la Cour en l'espèce. Il a mis en avant huit instruments dans l'espoir que leur effet conjugué compenserait l'impossibilité pour chacun d'entre eux de fournir à lui seul une base de compétence. La Cour aurait dû exprimer son mécontentement à l'égard de ce procédé en rayant l'affaire de son rôle.

* * *

(11) Les troubles civils et les conflits armés ont, au cours de la dernière décennie, causé de graves souffrances aussi bien au Rwanda qu'au Congo. Dans la présente ordonnance, la Cour ne se prononce pas sur la conduite de l'une ou l'autre des Parties. Elle se déclare à juste titre préoccupée par les souffrances humaines qui sont à déplorer dans l'est du Congo, et appelle les Etats de la région à respecter la primauté du droit (ordonnance, par. 54-56 et 93). On ne saurait inférer du fait que le Rwanda est l'Etat défendeur en la présente instance que les observations de la Cour s'appliquent davantage à lui qu'au Congo. Pas plus qu'on ne saurait inférer du refus du Rwanda de reconnaître la compétence de la Cour en l'espèce que celui-ci a quelque chose à cacher. Le Rwanda a simplement exercé le droit qui est le sien de ne pas consentir à la compétence de la Cour, un droit qui constitue la pierre angulaire de l'ordre international existant, dans lequel le règlement judiciaire est subordonné au consentement des parties (ordonnance, par. 57 et 92).

L'exhortation adressée par la Cour aux Etats pour que ceux-ci agissent en conformité avec le droit international, en particulier le droit international humanitaire, vise l'ensemble des Etats de la région, dont le Congo et le Rwanda. Elle ne préjuge en rien des questions soulevées en la présente espèce.

(Signé) Julia DUGARD.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. MAVUNGU

INTRODUCTION

1. Les conclusions auxquelles la Cour est arrivée dans la demande en indication de mesures conservatoires présentée par la République démocratique du Congo montre, si besoin est, la complexité de l'affaire soumise à la haute juridiction. D'aucuns ne comprendraient pas que la Cour, organe judiciaire principal de l'Organisation des Nations Unies, n'ait pas pu indiquer des mesures conservatoires, y compris et surtout à portée militaire[1], compte tenu des drames humanitaires et des violations graves des droits de l'homme ainsi que des règles de base du droit international humanitaire constatées sur le terrain[2]. La Cour note d'ailleurs qu'elle est profondément préoccupée par le drame humain qui sévit dans les provinces orientales de la République démocratique du Congo du fait de la guerre (voir paragraphe 54 de l'ordonnance).

2. D'aucuns ne comprendraient pas non plus que la Cour ait prescrit des mesures conservatoires dans l'«affaire jumelle» qui oppose la République démocratique du Congo à l'Ouganda (*Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 111), mais pas dans la présente affaire qui oppose la République démocratique du Congo au Rwanda. A quelque chose près, la partie congolaise formule les mêmes griefs à l'un et à l'autre.

3. Dans son ordonnance du 1er juillet 2000, la Cour a notamment prescrit la mesure suivante :

> «les deux Parties doivent, immédiatement, prévenir et s'abstenir de tout acte, et en particulier de toute action armée, qui risquerait de porter atteinte aux droits de l'autre Partie au regard de tout arrêt

[1] Pour une analyse de la question, voir Raymond Ranjeva, «La prescription par la Cour internationale de Justice de mesures conservatoires à portée militaire», dans Emile Yakpo et Tahar Boumedra (dir. publ.), *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, p. 449-459.

[2] Voir notamment rapport de M. Roberto Garreton, rapporteur spécial sur la situation des droits de l'homme en République démocratique du Congo, présenté à la cinquante-septième session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, du 1er février 2001 ; dixième rapport du Secrétaire général sur la mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo, doc. S/2002/169, du 15 février 2002 ; résolution 1417 (2002) du Conseil de sécurité du 14 juin 2002 ; résolution du Parlement européen du 14 juin 2002 sur la situation en République démocratique du Congo.

SEPARATE OPINION OF JUDGE MAVUNGU

[Translation]

INTRODUCTION

1. The Court's findings on the request for the indication of provisional measures submitted by the Democratic Republic of the Congo show — if that were needed — how complex this case is. There are those who may not understand why the Court, principal judicial organ of the United Nations, was not able to indicate provisional measures, including in particular measures having a military dimension[1], in view of the humanitarian tragedies and serious violations, both of human rights and of the basic principles of international humanitarian law, that have been witnessed on its territory[2]. The Court notes, moreover, that it is deeply concerned by the human tragedy in the eastern provinces of the Democratic Republic of the Congo resulting from the fighting there (paragraph 54 of the Order).

2. Some may also not understand why the Court should have ordered provisional measures in the "parallel case" between the Democratic Republic of the Congo and Uganda (*Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 111), but not in the case at issue between the Democratic Republic of the Congo and Rwanda. The complaints lodged against both States by the Congo are substantially the same.

3. In its Order of 1 July 2000, the Court indicated the following measure in particular:

> "Both Parties must, forthwith, prevent and refrain from any action, and in particular any armed action, which might prejudice the rights of the other Party in respect of whatever judgment the Court may

[1] For an analysis of the issue, see Raymond Ranjeva, "La prescription par la Cour internationale de Justice de mesures conservatoires à portée militaire", in Emile Yakpo and Tahar Boumedra (eds.), *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999, pp. 449-459.

[2] See in particular the report by Mr. Roberto Garreton, Special Rapporteur on the human rights situation in the Democratic Republic of the Congo, presented at the 57th session of the United Nations Human Rights Commission of 1 February 2001; tenth report of the Secretary-General on the mission of the United Nations in the Democratic Republic of the Congo, S/2002/169, of 15 February 2002; Security Council resolution 1417 (2002) of 14 June 2002; resolution of the European Parliament of 14 June 2002 on the situation in the Democratic Republic of the Congo.

que la Cour pourrait rendre en l'affaire, ou qui risquerait d'aggraver ou d'étendre le différend porté devant elle ou d'en rendre la solution plus difficile» (*C.I.J. Recueil 2000*, p. 129, par. 47, al. 1).

4. Il n'y a aucune indication similaire dans la présente instance. Toutefois, la Cour a rappelé que «les Etats, qu'ils acceptent ou non la juridiction de la Cour, demeurent en tout état de cause responsables des actes contraires au droit international qui leur seraient imputables». Qu'en l'espèce, le Conseil de sécurité a adopté plusieurs résolutions sur la situation dans la région et que celles-ci prescrivent la fin des violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire (voir le paragraphe 93 de l'ordonnance).

5. De jurisprudence constante, la Cour ne peut indiquer des mesures conservatoires que si la compétence est établie *prima facie* et que si les circonstances, dans un cas d'espèce, l'exigent : l'urgence, la préservation des droits des parties, la nécessité de contenir ou de ne pas aggraver le différend (voir *infra*). En l'espèce, la Cour n'a pas indiqué des mesures conservatoires du fait que les dispositions invoquées par le demandeur ne semblent pas *prima facie* établir sa compétence.

6. Tout en approuvant l'ordonnance de la Cour dans ses grandes lignes, je ne partage que partiellement son dispositif. Je pense que la Cour pouvait établir sa compétence *prima facie* en se fondant sur au moins deux clauses compromissoires et indiquer quelques mesures conservatoires ou, à tout le moins, prescrire celles-ci *proprio motu* au regard du drame humain, des pertes en vies humaines et des terribles souffrances que l'on déplore dans l'est de la République démocratique du Congo à la suite du conflit armé (paragraphe 54 de l'ordonnance). Les lignes qui suivent étayeront mon argumentation.

7. La complexité de l'affaire portée devant la Cour découle de plusieurs éléments, notamment : les péripéties qui ont émaillé la saisine de la Cour[3], les moyens invoqués pour établir la compétence de la Cour[4], le nombre de mesures conservatoires sollicitées et la nature de certaines

[3] La première requête introductive d'instance de la République démocratique du Congo contre le Rwanda a été déposée le 23 juin 1999, avant d'être retirée le 15 janvier 2001.

[4] La République démocratique du Congo a invoqué plusieurs moyens de droit pour établir la compétence de la Cour : compétence générale (Charte des Nations Unies, Statut de la Cour, jurisprudence de la Cour) ; compétence au regard des traités internationaux spécifiques (convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale, convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé, l'acte constitutif de l'Unesco, la convention pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile) ; compétence découlant de la suprématie des normes impératives — *jus cogens* — (charte internationale des droits de l'homme, charte africaine des droits de l'homme et des peuples, convention relative aux droits de l'enfant...).

render in the case, or which might aggravate or extend the dispute before the Court or make it more difficult to resolve." (*I.C.J. Reports 2000*, p. 129, para. 47 (1).)

4. There is no such indication in the present case. However, the Court did point out that, "whether or not States accept the jurisdiction of the Court, they remain in any event responsible for acts attributable to them that violate international law". It further noted that the Security Council has adopted a number of resolutions concerning the situation in the region whereby it demanded an end to violations of human rights and of international humanitarian law (paragraph 93 of the Order).

5. According to its established case law, the Court can only indicate provisional measures if it has prima facie jurisdiction and if so required by the circumstances of a given case: the degree of urgency, the protection of the rights of parties, the need to contain or not to aggravate the dispute (see *infra*). In the present case, the Court did not indicate provisional measures because the provisions relied on by the Applicant do not appear to furnish a prima facie basis for its jurisdiction.

6. Whilst approving the general tenor of the Order, I can only partially agree with its operative provisions. I believe that the Court could have established its prima facie jurisdiction on the basis of at least two compromissory clauses and indicated certain provisional measures or, at the very least, could have indicated such measures *proprio motu* in the light of the deplorable human tragedy, the losses of human life and the terrible suffering in the east of the Democratic Republic of the Congo as a result of the fighting there (paragraph 54 of the Order). My argument will be substantiated in the following paragraphs.

7. The complexity of the case submitted to the Court stems from several elements, and in particular the following: the prior procedural history of the case[3], the arguments raised to establish the Court's jurisdiction[4], the number of provisional measures sought and the nature of

[3] The first Application instituting proceedings by the Democratic Republic of the Congo against Rwanda was lodged on 23 June 1999, before being withdrawn on 15 January 2001.

[4] The Democratic Republic of the Congo relied on a number of legal grounds to establish the jurisdiction of the Court: general jurisdiction (United Nations Charter, Statute of the Court, case law of the Court); jurisdiction pursuant to specific international treaties (International Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination, Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women, the Constitution of the World Health Organization, the Constitution of Unesco, the Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation); jurisdiction derived from the supremacy of peremptory norms — *jus cogens* — (International Bill of Human Rights, African Charter on Human and Peoples' Rights, Convention on the Rights of the Child, etc.)

d'entre elles[5], l'étendue des violations des droits de l'homme et des règles de base du droit international humanitaire[6].

8. Mon argumentation abordera deux questions fondamentales: le fondement de la compétence de la Cour (I) et les conditions d'indication de mesures conservatoires (II).

I. Le fondement de la compétence de la Cour

9. Il est un principe de droit international général qu'aucun Etat ne peut être attrait devant une juridiction internationale par un autre Etat sans son consentement[7]. C'est au nom de ce principe que le Comité des juristes de Washington chargé de préparer le Statut de la Cour internationale de Justice abandonna l'idée de prévoir dans le Statut la compétence obligatoire automatique de la Cour en faveur de la compétence subordonnée au consentement des Etats[8]. Le Comité craignit que l'institution de la compétence obligatoire automatique n'empêchât la ratification de la Charte, de surcroît du Statut, par un grand nombre d'Etats, en particulier par la majorité des grandes puissances[9]. La souscription d'une clause facultative de juridiction obligatoire parut la formule la mieux appropriée: la compétence de la Cour est donc à la fois facultative et obligatoire[10].

10. La Cour a d'ailleurs eu l'occasion d'affirmer et de réaffirmer le principe du consentement des Etats dans plusieurs affaires. Ainsi, dans l'affaire du *Timor oriental (Portugal c. Australie)*, la Cour a déclaré:

> «La Cour rappellera à cet égard que l'un des principes fondamentaux de son Statut est qu'elle ne peut trancher un différend entre des Etats sans que ceux-ci aient consenti à sa juridiction.» (*C.I.J. Recueil 1995*, p. 101, par. 26.)

11. Lorsque la Cour est saisie par une requête, celle-ci doit indiquer

[5] La République démocratique du Congo a sollicité pas moins de dix-neuf mesures dont certaines touchent au fond de l'affaire («réparations justes et équitables pour les dommages subis», par exemple).

[6] Il y a un certain fossé entre l'étendue des violations des droits de l'homme ainsi que du droit international humanitaire et l'étroitesse de la compétence de la Cour pour indiquer des mesures conservatoires.

[7] Dans le même sens, voir Michel Dubisson, *La Cour internationale de Justice*, 1964, p. 152; Shabtai Rosenne, *The Law and Practice of the International Court*, vol. I, 1965, p. 313.

[8] Cf. l'article 36, paragraphe 1, du Statut de la Cour internationale de Justice. Cet article ressemble, à quelques nuances près, à l'article 36 du Statut de la Cour permanente de Justice internationale (ci-après: C.P.J.I.).

[9] Cf. Dubisson, *op. cit.*, p. 145.

[10] Cf. l'article 36, paragraphes 1 et 2, du Statut.

certain of them[5] and, lastly, the extent of the violations of human rights and of the basic rules of international humanitarian law[6].

8. My argument will address two fundamental questions: the foundation of the Court's jurisdiction (I) and the conditions for the indication of provisional measures (II).

I. The Foundation of the Court's Jurisdiction

9. It is a general principle of international law that no State may be brought before an international court by another State without its consent[7]. This principle was upheld by the Washington Committee of Jurists responsible for drafting the Statute of the International Court of Justice when they abandoned the idea of providing therein for the automatic compulsory jurisdiction of the Court in favour of jurisdiction being subject to the acceptance of States[8]. The Committee feared that the institution of automatic compulsory jurisdiction might impede the ratification of the Charter, and indeed of the Statute, by a large number of States and in particular by most of the major powers[9]. A provision for acceptance of an optional compulsory jurisdiction clause appeared to be the most appropriate solution: the Court's jurisdiction is thus both optional and compulsory[10].

10. The Court has had occasion to assert and reconfirm the principle of State consent in a number of cases. Thus in the case concerning *East Timor (Portugal* v. *Australia)* it stated:

> "The Court recalls in this respect that one of the fundamental principles of its Statute is that it cannot decide a dispute between States without the consent of those States to its jurisdiction." (*I.C.J. Reports 1995*, p. 101, para. 26.)

11. When proceedings before the Court are instituted by means of an

[5] The Democratic Republic of the Congo called for no less than 19 measures, including some that related to the merits of the case (e.g., "fair and equitable compensation for the damage suffered").

[6] There is a certain discrepancy between the extent of the violations of human rights and of international humanitarian law and the narrowness of the Court's jurisdiction to indicate provisional measures.

[7] In the same vein, see Michel Dubisson, *La Cour internationale de Justice*, 1964, p. 152; Shabtai Rosenne, *The Law and Practice of the International Court*, 1965, p. 313.

[8] See Article 36, paragraph 1, of the Statute of the International Court of Justice. This Article is essentially the same, save in certain very minor respects, as Article 36 of the Statute of the Permanent Court of International Justice (P.C.I.J.).

[9] See Dubisson, *op. cit.*, p. 145.

[10] See Article 36, paragraphs 1 and 2, of the Statute.

outre les parties au différend et l'objet de celui-ci, «les moyens de droit sur lesquels le demandeur prétend fonder la compétence de la Cour»[11].

12. Cependant, en définitive, il revient à la Cour elle-même de trancher toute question relative à sa compétence[12]:

> «La Cour fera observer qu'établir ou ne pas établir sa compétence n'est pas une question qui relève des parties; elle est du ressort de la Cour elle-même. S'il est vrai que c'est à la partie qui cherche à établir un fait qu'incombe la charge de la preuve (voir *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1984*, p. 437, par. 101), cela est sans pertinence aux fins d'établir la compétence de la Cour, car il s'agit là d'«une question de droit qui doit être tranchée à la lumière des faits pertinents» (*Actions armées frontalières et transfrontalières (Nicaragua c. Honduras), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1988*, p. 76, par. 16).» (*Compétence en matière de pêcheries (Espagne c. Canada), arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 450, par. 37.)

13. Tant dans sa requête introductive d'instance, dans sa demande en indication de mesures conservatoires que dans ses observations orales, faites aux audiences publiques tenues les 13 et 14 juin 2002, la République démocratique du Congo a invoqué plusieurs moyens de droit pour établir la compétence de la Cour, notamment: sa déclaration d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour, des clauses compromissoires et les normes impératives (*jus cogens*).

1. La déclaration congolaise d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour

14. L'article 36, paragraphe 2, du Statut dispose que:

> «Les Etats Parties au présent Statut pourront, à n'importe quel moment, déclarer reconnaître comme obligatoire de plein droit et sans convention spéciale, à l'égard de tout autre Etat acceptant la même obligation, la juridiction de la Cour sur tous les différends d'ordre juridique...»

15. Cette disposition, communément appelée «clause facultative de

[11] Voir l'article 40, paragraphe 1, du Statut et l'article 38, paragraphes 1 et 2, du Règlement.

[12] L'article 36, paragraphe 6, du Statut prévoit: «En cas de contestation sur le point de savoir si la Cour est compétente, la Cour décide.»

application, the latter must indicate, in addition to the parties to the dispute and subject-matter, "the legal grounds upon which the jurisdiction of the Court is said to be based"[11].

12. However, in the last resort, any question relating to the Court's jurisdiction must be settled by the Court itself[12]:

> "The Court points out that the establishment or otherwise of jurisdiction is not a matter for the parties but for the Court itself. Although a party seeking to assert a fact must bear the burden of proving it (see *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua* v. *United States of America), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1984*, p. 437, para. 101), this has no relevance for the establishment of the Court's jurisdiction, which is a 'question of law to be resolved in the light of the relevant facts' (*Border and Transborder Armed Actions (Nicaragua* v. *Honduras), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1988*, p. 76, para. 16)." (*Fisheries Jurisdiction (Spain* v. *Canada), Jurisdiction of the Court, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, p. 450, para. 37.)

13. The Democratic Republic of the Congo, in its Application instituting proceedings, its request for the indication of provisional measures and its oral arguments at the public hearings of 13 and 14 June 2002, submitted a number of legal grounds for the jurisdiction of the Court, and in particular: its declaration of acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court, and various compromissory clauses and peremptory norms (*jus cogens*).

1. The Congolese Declaration of Acceptance of the Compulsory Jurisdiction of the Court

14. Article 36, paragraph 2, of the Statute provides:

> "The States parties to the present Statute may at any time declare that they recognize as compulsory *ipso facto* and without special agreement, in relation to any other State accepting the same obligation, the jurisdiction of the Court in all legal disputes . . ."

15. Under this provision, commonly known as the "optional compul-

[11] See Article 40, paragraph 1, of the Statute and Article 38, paragraphs 1 and 2, of the Rules.

[12] Article 36, paragraph 6, of the Statute stipulates that: "In the event of a dispute as to whether the Court has jurisdiction, the matter shall be settled by the decision of the Court."

juridiction obligatoire de la Cour»[13], permet à tout Etat partie au Statut d'accepter la compétence de la Cour et, de ce fait, de lui conférer une compétence obligatoire générale sur les différends visés à l'article 36, paragraphe 2, du Statut.

16. La clause facultative susvisée n'est que la reconduction de celle contenue dans le Statut de la Cour permanente de Justice internationale, à la seule différence que cet instrument prévoyait la possibilité pour les Etats d'accepter la juridiction de la Cour sur toutes ou quelques-unes des catégories de différends d'ordre juridique visées à l'article 36, alors que le Statut de la Cour internationale de Justice prévoit un régime unique.

17. La formule de clause facultative (*Optional Clause*) laisse toute latitude aux Etats parties au Statut d'y souscrire ou non. C'est au nom de ce principe que la République démocratique du Congo a accepté la juridiction obligatoire de la Cour par une déclaration du 8 février 1989 et dont la teneur est la suivante:

> «Le Conseil exécutif de la République du Zaïre [actuellement Gouvernement de la République démocratique du Congo] reconnaît comme obligatoire de plein droit et sans convention spéciale, à l'égard de tout autre Etat acceptant la même obligation, la juridiction de la Cour internationale de Justice pour tous différends d'ordre juridique ayant pour objet:
>
> *a*) l'interprétation d'un traité;
> *b*) tout point de droit international;
> *c*) la réalité de tout fait qui, s'il était établi, constituerait la violation d'un engagement international;
> *d*) la nature ou l'étendue de la réparation due pour la rupture d'un engagement international.
>
> . . . . . .»

18. La déclaration d'acceptation de la clause facultative de juridiction obligatoire de la Cour est un acte unilatéral; mais l'Etat déclarant établit néanmoins un véritable lien consensuel avec les autres Etats parties au système de la clause facultative. Or, le Gouvernement rwandais n'a jamais souscrit à la clause facultative prévue par l'article 36, paragraphe 2, du Statut. En conséquence, la compétence de la Cour ne peut être établie sur la base de la seule déclaration faite par le Gouvernement congolais. La partie congolaise l'a d'ailleurs admis dans ses observations orales:

[13] Pour une analyse de la question, voir notamment: Dubisson, *op. cit.*, p. 159 et suiv.; Edvard Hambro, «Some Observations on the Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice», *British Year Book of International Law*, vol. 25, 1948, p. 133-157; «The Jurisdiction of the International Court of Justice», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de la Haye (RCADI)*, vol. 76, 1950, p. 125-215; Jean-Pierre Quéneudec, «Les Etats africains et la compétence de la CIJ», *Annales africaines 1967*, p. 27-50; Humphrey Waldock, «Decline of the Optional Clause», *British Year Book of International Law*, vol. 32, 1955-1956, p. 244-287.

sory jurisdiction clause"[13], any State party to the Statute may accept the Court's jurisdiction and thereby give the Court general compulsory jurisdiction over the disputes provided for in Article 36, paragraph 2, of the Statute.

16. The above-mentioned optional clause is simply a restatement of the clause contained in the Statute of the Permanent Court of International Justice, which only differed in that it allowed States the possibility of accepting the Court's jurisdiction in either all or only certain of the categories of legal disputes provided for in Article 36, whereas acceptance under the Statute of the International Court of Justice covers all such disputes.

17. The optional clause régime leaves it up to the States parties to the Statute to choose whether or not to make such a declaration. In accordance with this principle the Democratic Republic of the Congo accepted the compulsory jurisdiction of the Court by a declaration of 8 February 1989, whose terms are as follows:

> "The Executive Council of the Republic of Zaire [currently the Government of the Democratic Republic of the Congo] recognizes as compulsory *ipso facto* and without special agreement, in relation to any other State accepting the same obligation, the jurisdiction of the International Court of Justice in all legal disputes concerning:
>
> *(a)* the interpretation of a treaty;
> *(b)* any question of international law;
> *(c)* the existence of any fact which, if established, would constitute a breach of an international obligation;
> *(d)* the nature or extent of the reparation to be made for the breach of an international obligation.
>
> . . . . . ."

18. Whilst the declaration of acceptance of the Court's compulsory jurisdiction is a unilateral instrument, the declarant State nevertheless establishes a true consensual relationship with the other States parties to the optional clause system. The Rwandese Government has, however, never made any optional declaration under Article 36, paragraph 2, of the Statute. As a result, the Court's jurisdiction cannot be founded on the declaration by the Congolese Government. This was indeed admitted by the Congo in oral argument:

[13] For further analysis of this issue see *inter alia*: Dubisson, *op. cit.*, pp. 159 *et seq.*; Edvard Hambro, "Some Observations on the Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice", *British Year Book of International Law*, Vol. 25, 1948, pp. 133-157; "The Jurisdiction of the International Court of Justice", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye (RCADI)*, Vol. 76, 1950, pp. 125-215; Jean-Pierre Quéneudec, "Les Etats africains et la competence de la CIJ", *Annales africaines 1967*, pp. 27-50; Humphrey Waldock, "Decline of the Optional Clause", *British Year Book of International Law*, Vol. 32, 1955-1956, pp. 244-287.

«Le Gouvernement de la République démocratique du Congo sait que la présente cause, plus exactement, que la compétence de la Cour dans cette présente cause ne peut être établie ni sur la base d'un compromis qui, en l'espèce n'existe pas, ni sur l'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour, la République du Congo ayant procédé à une telle déclaration, le Rwanda s'en étant abstenu à ce jour.» (CR 2002/36, p. 32.)

19. Donc, l'existence des déclarations d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour entre les parties à un différend est indispensable pour fonder la compétence de la Cour sur la base de tels textes. Même dans cette hypothèse, la compétence de la Cour ne naîtra que de la comparaison entre la déclaration la plus libérale et la déclaration la plus restrictive; c'est cette dernière qui l'emportera en tant que dénominateur commun le plus bas[14]. Dans l'affaire des *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda)*, la Cour a établi sa compétence *prima facie* sur la base de la déclaration congolaise du 8 février 1989 et de la déclaration ougandaise du 3 octobre 1963:

«Considérant que la Cour estime que les déclarations faites par les Parties conformément au paragraphe 2 de l'article 36 de son Statut constituent *prima facie* une base sur laquelle sa compétence pourrait être fondée en l'espèce.» (*C.I.J. Recueil 2000*, p. 123, par. 34.)

2. Les clauses compromissoires

20. La République démocratique du Congo a invoqué plusieurs clauses compromissoires aux fins d'établir la compétence de la Cour. Celles-ci peuvent être rangées en trois catégories au regard des réserves formulées par le Rwanda, des moyens de défense présentés par les Parties et de l'évolution du droit international: les clauses établissant la compétence de la Cour, les clauses pouvant établir la compétence de la Cour et les clauses ne pouvant pas établir la compétence de la Cour.

A. Les clauses établissant la compétence de la Cour

21. Je suis d'avis que trois traités sont à ranger sous cette rubrique: la Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé du 22 juillet 1946, la convention de Montréal pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile du 23 septembre 1971 et la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes du 18 décembre 1979.

22. Le Gouvernement du Rwanda n'a pas formulé des réserves aux clauses compromissoires prévoyant la compétence de la Cour contenues

[14] Pour une analyse des déclarations faites par les Etats africains, voir notamment Mvumbi-di-Ngoma Mavungu, *Le règlement judiciaire des différends interétatiques en Afrique*, 1992, p. 156 et suiv.

"The Government of the Democratic Republic of the Congo is aware that the present case or, more precisely, that the jurisdiction of the Court in this case, cannot be established either on the basis of a special agreement, which does not exist here, or on acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court, the Republic of the Congo having made a declaration of acceptance while Rwanda has hitherto refrained from doing so." (CR 2002/36, p. 32.)

19. The existence of declarations accepting the compulsory jurisdiction of the Court between the parties to a dispute is thus indispensable in order for the Court's jurisdiction to be founded on such instruments. Even then, the Court's jurisdiction can arise only from a comparison between the broadest declaration and the most restrictive one, with the latter prevailing as the lowest common denominator[14]. In the case concerning *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo* v. *Uganda)*, the Court based its finding of prima facie jurisdiction on the Congolese declaration of 8 February 1989 and on the Ugandan declaration of 3 October 1963:

"Whereas the Court considers that the declarations made by the Parties in accordance with Article 36, paragraph 2, of the Statute constitute a prima facie basis upon which its jurisdiction in the present case might be founded." (*I.C.J. Reports 2000*, p. 123, para. 34.)

2. *The Compromissory Clauses*

20. The Democratic Republic of the Congo relied on a number of compromissory clauses for purposes of establishing the Court's jurisdiction. These clauses can be divided into three categories in the light of the reservations submitted by Rwanda, the grounds of defence raised by the Parties and the evolution of international law: those clauses which establish the Court's jurisdiction, those clauses capable of establishing the Court's jurisdiction and those clauses incapable of establishing the Court's jurisdiction.

A. Clauses establishing the Court's jurisdiction

21. I consider that three treaties should be placed under this heading: the Constitution of the World Health Organization of 22 July 1946, the Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation of 23 September 1971 and the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women of 18 December 1979.

22. The Rwandese Government has made no reservations with respect to the compromissory clauses providing for the jurisdiction of the Court

[14] For an analysis of the declarations by African States, see *inter alia* Mvumbi-di-Ngoma Mavungu, *Le règlement judiciaire des différends interétatiques en Afrique*, 1992, pp. 156 *et seq.*

dans les traités susmentionnés. La compétence de la Cour a été contestée aux motifs que les conditions préalables à sa saisine n'auraient pas été remplies, que l'élément d'urgence faisait défaut ou que la République démocratique du Congo n'avait pas spécifié dans sa demande les droits qui auraient été violés au regard de telle ou telle convention.

l) La Constitution de l'Organisation mondiale de la Santé (OMS)

23. La Constitution de l'OMS du 22 juillet 1946 contient une clause compromissoire qui se lit comme suit:

> «Toute question ou différend concernant l'interprétation ou l'application de cette Constitution, qui n'aura pas été réglé par voie de négociation ou par l'Assemblée de la Santé, sera déféré par les parties à la Cour internationale de Justice conformément au Statut de ladite Cour, à moins que les parties intéressées ne conviennent d'un autre mode de règlement.» (Art. 75.)

24. Le Rwanda a écarté la compétence de la Cour sur la base de l'article 75 de la Constitution de l'OMS pour les motifs ci-après:

> «Le Congo n'a pas pris la peine de préciser quelles dispositions de cet acte constitutif étaient selon lui en cause. De même, il n'a aucunement cherché à satisfaire à la condition de procédure requise pour saisir la Cour... L'article 75 de la Constitution de l'OMS dispose que la Cour a compétence si — et seulement si — le différend en question n'a pas été réglé par voie de négociation ou par l'Assemblée de la Santé... Or, le Congo n'a rien fait en ce sens. L'article 75 ne saurait en conséquence fonder la compétence de la Cour dans la présente espèce.» (CR 2002/37, p. 24.)

25. La détérioration de la santé des populations congolaises et des infrastructures sanitaires, du fait de la guerre, a été stigmatisée par diverses institutions, tant publiques que privées. Cette situation a pour conséquences, notamment: les pertes en vies humaines, la propagation à grande échelle du virus VIH/Sida, la résurgence des maladies naguère éradiquées (tuberculose, lèpre, onchocercose ou cécité des rivières, maladie du sommeil, choléra...) et l'apparition d'autres maladies (crétinisme...). Les journées nationales de vaccination (JNV) contre la poliomyélite, qui touchent près de treize millions d'enfants vivant sur le territoire congolais, sont souvent perturbées dans les zones de conflit.

26. Dans un rapport de 2001, les organisations humanitaires Oxfam, Save the Children et Christian Aid ont noté ce qui suit:

> «Avant le début de la guerre en 1998, les données disponibles sur la santé ont montré que l'infrastructure existante n'était pas en mesure d'offrir un service de qualité à un prix abordable à la majorité de la population de la République démocratique du Congo. La guerre a rendu cette situation encore pire. Les hôpitaux, les centres de santé et les postes de santé ont été détruits, les médicaments ne

contained in the above-mentioned treaties. The Court's jurisdiction was disputed on the grounds that the prior conditions for its seisin were not fulfilled, that there was no element of urgency, or that the Democratic Republic of the Congo had not stipulated in its Application which rights had been violated in the light of any particular convention.

(1) The Constitution of the World Health Organization (WHO)

23. The Constitution of the WHO of 22 July 1946 contains a compromissory clause which reads as follows:

> "Any question or dispute concerning the interpretation or application of this Constitution which is not settled by negotiation or by the Health Assembly shall be referred to the International Court of Justice in conformity with the Statute of the Court, unless the parties concerned agree on another mode of settlement." (Art. 75.)

24. Rwanda contested the jurisdiction of the Court founded on Article 75 of the WHO Constitution on the following grounds:

> "The Congo has made no attempt to identify which provision of the Constitution it considers to be in issue. Nor has it made any effort to satisfy the procedural condition for seising the Court . . . Article 75 confers jurisdiction on the Court if — and only if — the dispute in question has not been settled by negotiation or by the Health Assembly . . . The Congo has made no attempt to do so. That being the case, Article 75 cannot afford a basis for jurisdiction in the present case." (CR 2002/37, p. 24.)

25. The decline in the health of the Congolese population and in medical infrastructures as a result of the war has been condemned by various institutions, both public and private. The consequences of this situation include: losses of human life, the widespread propagation of the HIV/AIDS virus, the re-emergence of diseases previously eradicated (tuberculosis, leprosy, onchocercosis or river blindness, sleeping sickness, cholera, etc.), and the appearance of other diseases (cretinism, etc.). The National Vaccination Days (NVD) in the campaign against polio, which involve some 13 million children living in Congolese territory, are often disturbed in the areas of conflict.

26. In a report of 2001 the humanitarian organizations Oxfam, Save the Children and Christian Aid noted the following:

> "Prior to start of the conflict in 1998, available health data showed that the existing infrastructure was already failing to deliver quality, affordable care to the majority of the DRC's population. The war has made this situation even worse. Hospitals, clinics, and health posts have been destroyed, medication cannot be delivered, and routine vaccination programmes have been disrupted. Many people

peuvent plus être livrés et les programmes réguliers de vaccination ont été interrompus. Beaucoup de personnes se battent pour payer des services de santé, d'autres ne peuvent pas se le permettre. Pis encore, beaucoup de personnes vivent maintenant dans des conditions tellement difficiles qu'elles courent un plus grand risque de tomber malade.»[15]

27. Dans le même ordre d'idées, le Parlement européen, dans sa résolution du 14 juin 2002 sur la situation en République démocratique du Congo, a relevé la dégradation des conditions sociales à cause de la persistance du conflit armé:

«Considérant que trois ans et demi de conflit en RDC ont entraîné une augmentation dramatique des taux de malnutrition et de mortalité dans le pays, 70% des personnes qui habitent dans les zones touchées par la guerre n'ayant pas accès aux soins de santé ou à un approvisionnement alimentaire suffisant.» (Préambule, point D.)

28. Les textes susmentionnés établissent clairement un lien entre la situation de belligérance et la dégradation des conditions de vie des populations. Il est vrai que la Constitution de l'OMS prévoit prioritairement des obligations à charge de l'Organisation[16]. Cependant, tout Etat qui devient membre de l'OMS se doit non seulement de coopérer avec l'Organisation pour l'aider à remplir le but qui lui a été assigné, mais également d'agir afin d'offrir aux populations le meilleur état de santé possible. Ne pas concourir à l'exercice du droit à la santé, c'est aller à l'encontre de l'objet et du but de la Constitution de l'OMS[17]. Il serait faux d'affirmer que cet acte constitutif ne prescrit aucune obligation aux Etats membres. Dans son opinion dissidente dans l'affaire relative à la *Licéité de l'utilisation des armes nucléaires par un Etat dans un conflit armé*, M. Weeramantry s'est interrogé sur les obligations des Etats en vertu de la Constitution de l'OMS:

«Mises à part les responsabilités qui leur incombent en vertu du droit international coutumier et des autres conventions qui peuvent les lier, les Etats parties à la Constitution de l'OMS, qui est elle-même un traité international, ont accepté certains principes et obligations

. . . . . .

Ainsi, l'engagement est pris d'amener tous les peuples au niveau de santé le plus élevé possible et de considérer la possession du

[15] *Aucune perspective en vue, la tragédie humaine du conflit en République démocratique du Congo*, rapport d'activités, août 2001, p. 20; voir également Garreton, *op. cit.*, p. 32.

[16] L'article 1 énonce que le but de l'OMS «est d'amener tous les peuples au niveau de santé le plus élevé possible».

[17] Pour un essai d'analyse du droit à la santé en tant que droit de l'homme, lire Mohammed Bejdaoui, «Le droit à la santé, espoirs, réalités, illusions», *Journal international de bioéthique*, vol. 9, n° 3, 1998, p. 33-38. L'article 12 du Pacte international sur les droits économiques, sociaux, culturels, du 16 décembre 1966, consacre le droit à la santé.

struggle to pay for health services; some cannot afford to pay at all. Moreover, many people now live in such difficult conditions that they run a much greater risk of falling ill."[15]

27. In the same vein, the European Parliament, in its resolution of 14 June 2002 on the situation in the Democratic Republic of the Congo, reported on the worsening of social conditions as a result of the continuing fighting:

"Whereas the three-and-a-half year conflict in the DRC has dramatically increased the rates of malnutrition and mortality in that country, with 70 per cent of the people living in the war affected areas having no access to health care or adequate food supplies." (Preamble, point D.)

28. These statements clearly establish a link between the situation of conflict and the population's worsening living conditions. It is true that the WHO Constitution provides primarily for obligations to be fulfilled by the organization itself[16]. However, any State which becomes a Member of the WHO has a duty not only to co-operate with the organization to assist in fulfilling the mission assigned to it, but also to act in order to provide the population with the best possible level of health. Any failure to uphold the right to health is contrary to the object and purpose of the WHO Constitution[17]. It would be wrong to assert that this Constitution does not lay down any obligations for Member States. In his dissenting opinion in the case concerning *Legality of the Use by a State of Nuclear Weapons in Armed Conflict*, Judge Weeramantry raised the issue of the obligations of States under the WHO Constitution:

"Quite apart from their responsibilities under customary international law and any other conventions to which they are parties, the States that are parties to the WHO Constitution, which is itself an international treaty, accepted certain principles and obligations.

. . . . . .

There is thus a commitment to the attainment by all people to the highest possible level of health, to regarding the achievement of the

[15] "No End in Sight: The Human Tragedy of the Conflict in the Democratic Republic of the Congo", Activity Report, August 2001, p. 20; see also Garreton, *op. cit.*, p. 32.

[16] Article 1 stipulates that the objective of the WHO is "the attainment by all peoples of the highest possible level of health".

[17] For an analysis of the right to health as a human right, see Mohammed Bedjaoui, "Le droit à la santé, espoirs, réalités, illusions", in *Journal international de bioéthique*, Vol. 9, No. 3, 1998, pp. 33-38. Article 12 of the International Covenant on Economic, Social and Cultural Rights, of 16 December 1966, enshrines the right to health.

meilleur état de santé possible comme un droit fondamental de tous les êtres humains, la santé est reconnue comme une condition de la paix et le devoir de tous les Etats de coopérer pour atteindre l'idéal fixé est établi...» (*C.I.J. Recueil 1996 (I)*, p. 146.)[18]

29. Le différend qui oppose la République démocratique du Congo au Rwanda concerne l'application de la Constitution de l'OMS pour des prétendues violations des obligations y relatives. L'article 75 prévoit une condition préalable avant la saisine de la Cour: la négociation *ou* l'intervention de l'Assemblée de la Santé. Dans ses observations orales, la République démocratique du Congo, sans fournir d'éléments de preuve, a informé la Cour de différentes négociations qui ont eu lieu entre les deux Parties en vue de parvenir à un règlement global du conflit armé sur le territoire congolais, y compris par l'organisation de l'arbitrage (CR 2002/38, p. 10-11). C'est fort possible que les discussions entre les autorités congolaises et rwandaises ne se soient pas portées spécialement sur les obligations de leurs Etats respectifs au regard de la Constitution de l'OMS, mais plutôt sur le respect des droits de l'homme et du droit international humanitaire, ainsi que sur le retrait des troupes étrangères du territoire congolais et les conditions de ce retrait. Les allégations des violations du droit à la santé formulées par la République démocratique du Congo rentrent dans l'ensemble des violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire. Ainsi, on peut raisonnablement considérer que les Parties ont tenté de résoudre le différend par la négociation[19].

30. Lorsque la clause de juridiction prévoit le recours aux négociations diplomatiques préalables, il va de soi que les parties doivent s'y conformer. Cette exigence est plus une obligation de comportement que de résultat. A la lumière de la jurisprudence de la Cour, il revient à l'organe judiciaire de se prononcer *proprio motu* sur l'observation ou l'inobservation d'une telle obligation. La Cour a d'ailleurs interprété de manière extensive la notion de «négociations diplomatiques» (échanges de vues; notes diplomatiques, protestations, discussions au sein d'une organisation internationale, pourparlers)[20].

---

[18] Le préambule de la Constitution de l'OMS énonce que:

> «La santé de tous les peuples est une condition fondamentale de la paix du monde et de la sécurité; elle dépend de la coopération la plus étroite des individus et des Etats... Les gouvernements ont la responsabilité de la santé de leurs peuples.»

[19] Sur la valeur juridique du principe du recours aux négociations diplomatiques préalables, voir Georges Abi-Saab, *Les exceptions préliminaires dans la procédure de la Cour internationale*, 1967, p. 125; Paul Guggenheim, *Traité de droit international public*, t. II, 1953, p. 148; Charles De Visscher, *Aspects récents du droit procédural de la Cour internationale de Justice*, 1966, p. 86; Jacques Soubeyrol, «La négociation diplomatique, élément du contentieux international», *Revue générale de droit international public*, vol. 68, 1964, p. 323; Waldock, *op. cit.*, p. 266.

[20] Voir notamment *Droit de passage sur territoire indien, C.I.J. Recueil 1960*, p. 148-149; *Sud-Ouest africain, exceptions préliminaires, C.I.J. Recueil 1962*, p. 344 et suiv.; *Actions armées frontalières et transfrontalières (Nicaragua c. Honduras), C.I.J. Recueil 1988*, p. 99 et suiv.

highest achievable standard of health as a fundamental right of every person on the planet, a recognition of health as fundamental to peace, and of the duty of State co-operation to achieve this ideal." (*I.C.J. Reports 1996 (I)*, p. 146.)[18]

29. The dispute between the Democratic Republic of the Congo and Rwanda concerns the application of the WHO Constitution in the case of alleged violations of the obligations thereunder. Article 75 lays down a prior condition before the Court can be seised: negotiation *or* the intervention of the Health Assembly. In oral argument, the Democratic Republic of the Congo, without providing any evidence therefor, informed the Court of various negotiations between the two Parties with a view to achieving a global settlement of the armed conflict on Congolese territory, including by the organization of arbitration (CR 2002/38, pp. 10-11). Very possibly the discussions between the Congolese and Rwandan authorities did not specifically concern the obligations of their respective States under the WHO Constitution, but rather the upholding of human rights and of international humanitarian law, as well as the withdrawal of foreign troops from Congolese territory and the conditions for such withdrawal. The allegations by the Democratic Republic of the Congo concerning the violations of the right to health form part of the overall violations of human rights and of international humanitarian law. It may therefore be reasonably considered that the Parties attempted to settle the dispute by negotiation[19].

30. When a jurisdiction clause provides for recourse to prior diplomatic negotiations, it is self-evident that the parties have to comply therewith. This requirement is rather an obligation of conduct than of result. In the light of the Court's case law, it is for the Court itself to rule *proprio motu* on compliance or non-compliance with that obligation. The Court has moreover given a wide interpretation to the notion of "diplomatic negotiations" (exchanges of views: diplomatic notes, protests, discussions within an international organization, talks)[20].

---

[18] The preamble to the WHO Constitution provides:

"The health of all peoples is fundamental to the attainment of peace and security and is dependent upon the fullest co-operation of individuals and States . . . Governments have a responsibility for the health of their peoples."

[19] Concerning the legal value of the principle of recourse to prior diplomatic negotiations, see Georges Abi-Saab, *Les exceptions préliminaires dans la procédure de la Cour internationale*, 1967, p. 125; Paul Guggenheim, *Traité de droit international public*, Vol. II, 1953, p. 148; Charles De Visscher, *Aspects récents du droit procédural de la Cour internationale de Justice*, 1966, p. 86; Jacques Soubeyrol, "La négociation diplomatique, élément du contentieux international", *Revue générale de droit international public*, Vol. 68, 1964, p. 323; Waldock, *op. cit.*, p. 266.

[20] See *inter alia Right of Passage over Indian Territory, I.C.J. Reports 1960*, pp. 148-149; *South West Africa, Preliminary Objections, I.C.J. Reports 1962*, pp. 344 *et seq.*; *Border and Transborder Armed Actions (Nicaragua v. Honduras), I.C.J. Reports 1988*, pp. 99 *et seq.*

31. L'attitude de chaque partie durant les négociations préalables est déterminante pour apprécier la réalisation ou non de cette exigence:

> «Une négociation ne suppose pas toujours et nécessairement une série plus ou moins longue de notes et de dépêches; ce peut être assez qu'une conversation ait été entamée; cette conversation a pu être très courte: tel est le cas si elle a rencontré un point mort, si elle s'est heurtée finalement à un *non possumus* ou à un *non volumus* péremptoire de l'une des Parties et qu'ainsi il est apparu avec évidence que le différend n'est pas susceptible d'être réglé par une négociation diplomatique.» (Affaire des *Concessions Mavrommatis en Palestine, arrêt n° 2, 1924, C.P.J.I. série A n° 2*, p. 13.)

32. L'article 75 de la Constitution de l'OMS prévoit que le différend «sera déféré par les parties à la Cour internationale de Justice conformément au Statut de ladite Cour, à moins que les parties intéressées ne conviennent d'un autre mode de règlement». Au regard des observations orales des Parties, il est apparu que le différend ne pouvait pas être réglé par une procédure arbitrale, et ne pouvait pas non plus être soumis à la Cour par la conclusion d'un compromis de règlement judiciaire. Il ne restait plus que la saisine de la Cour par une requête introductive d'instance.

2) La convention de Montréal pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile

33. La République démocratique du Congo a également invoqué l'article 14, paragraphe 1, de la convention de Montréal de 1971 pour fonder la compétence de la Cour. La clause compromissoire que contient cet article prévoit des conditions préalables avant la saisine de la Cour: le différend doit porter sur l'interprétation ou l'application de la convention; les parties doivent avoir tenté de résoudre le différend par voie de négociation ou par arbitrage[21].

34. Il y a lieu de noter que le Rwanda n'a pas formulé de réserve à la clause compromissoire susmentionnée. De ce fait, deux éléments essentiels devraient être pris en considération pour établir la compétence de la Cour et pour l'amener à indiquer une ou des mesures conservatoires au regard de la convention de Montréal: d'une part, l'observation des conditions préalables et, d'autre part, la réunion des conditions qui gouvernent

[21] Dans l'affaire relative à des *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. États-Unis d'Amérique)*, la Cour n'a pas accédé à la demande libyenne en indication de mesures conservatoires:

> «il n'y avait pas lieu d'indiquer les mesures conservatoires demandées par la Libye parce que la Libye n'avait pas établi, *prima facie*, que les dispositions de la convention de Montréal pouvaient constituer une base de compétence dans la mesure où le délai de six mois prescrit par le paragraphe 1 de l'article 14 de ladite convention n'était pas expiré lors du dépôt de la requête de la Libye; et que la Libye n'avait pas établi que les États-Unis eussent refusé l'arbitrage» (*mesures conservatoires, ordonnance du 14 avril 1992, C.I.J. Recueil 1992*, p. 122, par. 25).

31. The attitude of each Party during the prior negotiations is crucial in order to assess whether or not this requirement has been met:

> "Negotiations do not of necessity always presuppose a more or less lengthy series of notes and despatches; it may suffice that a discussion should have been commenced, and this discussion may have been very short; this will be the case if a deadlock is reached, or if finally a point is reached at which one of the Parties definitely declares himself unable, or refuses, to give way, and there can therefore be no doubt that the dispute cannot be settled by diplomatic negotiation." (*Mavrommatis Jerusalem Concessions, Judgment No. 2, 1924, P.C.I.J., Series A, No. 2*, p. 13.)

32. Article 75 of the Constitution of the WHO provides that the dispute "shall be referred to the International Court of Justice in conformity with the Statute of the Court, unless the parties concerned agree on another mode of settlement". It was apparent from the Parties' oral pleadings that the dispute was not capable of settlement by arbitration, nor could it be referred to the Court by a special agreement for judicial settlement. The only remaining option was seisin of the Court by an application instituting proceedings.

(2) The Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation

33. The Democratic Republic of the Congo also relied upon Article 14, paragraph 1, of the Montreal Convention of 1971 to establish the jurisdiction of the Court. The compromissory clause contained in that Article provides for prior conditions to be met before seisin of the Court: the dispute must pertain to the interpretation or to the application of the Convention; the parties must have attempted to settle the dispute by means of negotiation or arbitration[21].

34. It should be observed that Rwanda has made no reservation to the above-mentioned compromissory clause. Accordingly, two essential elements have to be considered in order to establish the jurisdiction of the Court and to lead it to indicate one or more provisional measures on the basis of the Montreal Convention: on the one hand, fulfilment of the conditions precedent and, on the other, satisfaction of the conditions

[21] In the case concerning *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. United States of America)*, the Court refused to grant the Libyan request for the indication of provisional measures:

> "the requested provisional measures should not be indicated because Libya had not presented a prima facie case that the provisions of the Montreal Convention provide a possible basis for jurisdiction inasmuch as the six-month period prescribed by Article 14, paragraph 1, of the Convention had not yet expired when Libya's Application was filed; and that Libya had not established that the United States had refused to arbitrate" (*Provisional Measures, Order of 14 April 1992, I.C.J. Reports 1992*, p. 122, para. 25).

les mesures conservatoires (l'urgence, la préservation des droits des parties, la nécessité de ne pas aggraver le différend).

35. Les réflexions qui ont été faites sur les négociations diplomatiques préalables dans le point précédent peuvent aussi s'appliquer dans le cas d'espèce. S'agissant de l'organisation de l'arbitrage, la République démocratique du Congo se serait heurtée au refus du Rwanda, malgré les propositions qui auraient été faites dans ce sens en juillet 2001 (Lusaka), septembre 2001 (Durban), janvier 2002 (Blantyre) et en mars 2002 (Lusaka). A première vue, le différend ne pouvait pas être réglé par l'organisation d'un arbitrage: le recours à la Cour s'imposait ou devait s'imposer.

36. L'établissement de la compétence de la Cour n'est pas un élément suffisant pour l'amener à prescrire des mesures conservatoires. Le demandeur doit démontrer, dans un cas d'espèce, que les conditions qui gouvernent celles-ci sont remplies. Non seulement la République démocratique du Congo «n'a demandé à la Cour l'indication d'aucune mesure conservatoire en rapport avec la sauvegarde des droits qu'[elle] estime tenir de la convention de Montréal», mais le fait incriminé remonte au 9 octobre 1998. L'urgence qui justifie l'indication de mesures conservatoires aurait perdu de sa substance. La question trouverait certainement sa place lors de l'examen du fond de l'affaire, à moins que l'intensité actuelle du trafic aérien entre Kinshasa et les provinces orientales, après la conclusion de l'accord politique de Sun City (entre le Gouvernement congolais, la société civile, l'opposition politique non armée et l'opposition politique armée (à l'exception du Rassemblement congolais pour la démocratie — RCD/Goma)), le 19 avril 2002, ne justifie l'indication d'une mesure préventive de protection des aéronefs commerciaux et de leurs passagers.

37. Une clarification de l'imputabilité du fait illicite s'impose. La responsabilité internationale d'un Etat découle de la violation d'une norme et de l'attribution de cette violation à cet Etat. En l'espèce, la destruction du Boeing 727 (propriété de la compagnie Congo Airlines), le 9 octobre 1998, à Kindu (province du Maniema), a été imputée aussi bien au Rwanda, à l'Ouganda qu'au Burundi. Dans son mémoire du 20 avril 2000[22], le Rwanda a réfuté l'allégation formulée par la République démocratique du Congo au motif que trois Etats ne pouvaient être accusés d'un seul et même acte.

38. Depuis le début du conflit armé sur le territoire du Congo, en août 1998, le Rwanda, l'Ouganda et le Burundi ont été accusés par la Répu-

[22] Le Rwanda a déposé un mémoire à la Cour, le 21 avril 2000, après l'introduction de la première requête par la République démocratique du Congo, et dans lequel il soutient:

> «Le Rwanda note de surcroît que le Congo a avancé des allégations identiques au sujet du même incident contre le Burundi et l'Ouganda dans les requêtes distinctes qu'il a déposées contre ces deux Etats.» (Mémoire de la République rwandaise, 21 avril 2000, p. 13, par. 2.19.) *[Traduction du Greffe.]*

that govern provisional measures (urgency, the protection of the rights of the parties and the need to avoid any aggravation of the dispute).

35. The arguments in the previous section concerning prior diplomatic negotiations may also be applied here. In regard to arbitration, it would appear that the Democratic Republic of the Congo met with refusal by Rwanda, despite the proposals in this regard stated to have been made in July 2001 (Lusaka), September 2001 (Durban), January 2002 (Blantyre) and March 2002 (Lusaka). Prima facie, the dispute was not susceptible of settlement by arbitration: there was or should have been no other option than to refer it to the Court.

36. Establishment of its jurisdiction is not sufficient in itself for the Court to indicate provisional measures. The applicant has to show, in a given case, that the conditions governing such measures are met. Not only did the Democratic Republic of the Congo fail "to ask the Court to indicate any provisional measure relating to the preservation of rights which it believes it holds under the Montreal Convention", but in addition the disputed event dates back to 9 October 1998. The urgency which justifies the indication of provisional measures would thus seem to have disappeared. The occasion for consideration of the incident would be during the examination of the merits of the case, unless the current intensity of air traffic between Kinshasa and the eastern provinces, following the signing on 19 April 2002 at Sun City of a political agreement (between the Congolese Government, civil society, the unarmed political opposition and the armed political opposition (with the exception of the RCD/Goma)) justifies the indication of a preventive measure for the protection of commercial aircraft and their passengers.

37. Some clarification of the imputability of the wrongful act is called for. The international responsibility of a State derives from the violation of a norm and from the attribution of such violation to that State. In the present case, the shooting-down of the Boeing 727 (belonging to the company Congo Airlines) on 9 October 1998 in Kindu (Maniema Province) was attributed not only to Rwanda, but also to Uganda and to Burundi. In its Memorial of 20 April 2000[22], Rwanda denied the Congo's charges on the ground that three States could not be accused of one and the same act.

38. Since the start of the armed conflict in Congolese territory, in August 1998, Rwanda, Uganda and Burundi have been accused by the

[22] Rwanda submitted a Memorial to the Court, on 21 April 2000, after the first Application had been lodged by the Democratic Republic of the Congo, and stated therein:

"Moreover, Rwanda notes that Congo has made identical allegations in respect of the same incident against both Burundi and Uganda in its separate applications against those two States." (Memorial of the Rwandese Republic, 21 April 2000, p. 13, para. 2.19.)

blique démocratique du Congo de se livrer à des activités armées sur son territoire. Par conséquent, la responsabilité de ces Etats peut être établie individuellement ou collectivement, selon les circonstances.

3) La convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes

39. L'article 29, paragraphe 1, de la convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes, du 18 décembre 1979, a été cité par la République démocratique du Congo aux fins d'établir *prima facie* la compétence de la Cour. Les droits ci-après auraient été affectés ou détruits: droit à la vie, droit à l'intégrité physique et morale, droit à la dignité, droit à la santé... Dans ses observations orales, la République démocratique du Congo a fait état des violations des droits de l'homme et du droit international humanitaire dont seraient victimes les femmes: violences sexuelles, diffusion systématique du virus du sida... De plus, quinze femmes auraient été enterrées vivantes à Mwenga (province du Sud-Kivu) en novembre 1999[23].

40. Tous ces actes seraient contraires à l'article 1 de la convention qui prévoit que la discrimination à l'égard des femmes

> «vise toute distinction, exclusion ou restriction fondée sur le sexe qui a pour effet ou pour but de compromettre ou de détruire la reconnaissance, la jouissance ou l'exercice par les femmes ..., sur la base de l'égalité de l'homme et de la femme, des droits de l'homme et des libertés fondamentales dans les domaines politique, économique, social, culturel et civil ou dans tout autre domaine».

41. L'article 29, paragraphe 1, de la convention sur la discrimination à l'égard des femmes pouvait-il s'appliquer en l'espèce? La clause compromissoire que contient cet article est identique à celle prévue par l'article 14, paragraphe 1, de la convention de Montréal de 1971 (voir *supra*). *Mutatis mutandis*, le même raisonnement peut également s'appliquer ici.

42. Cependant, il convient de démontrer que les allégations susmentionnées à la charge du défendeur sont couvertes par l'esprit et la lettre de la convention de 1979. Il est vrai que les allégations formulées par la République démocratique du Congo concernent des violations des règles de base du droit international humanitaire, principalement au regard de l'article 27, paragraphe 2, de la IVe convention de Genève relative à la protection des personnes civiles en temps de guerre, du 12 août 1949[24], ainsi que de l'article 76, paragraphe 1, du protocole additionnel I aux

[23] Voir CR 2002/37, p. 23.

[24] L'article 27, paragraphe 2, a la teneur suivante: «Les femmes seront spécialement protégées contre toute atteinte à leur honneur, et notamment contre le viol, la contrainte à la prostitution et tout attentat à leur pudeur.»

Democratic Republic of the Congo of involvement in armed activities on its territory. It follows that, depending on the circumstances, the responsibility of those States may be established either individually or collectively.

(3) The Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women

39. Article 29, paragraph 1, of the Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women of 18 December 1979 was cited by the Democratic Republic of the Congo for the purpose of establishing the Court's prima facie jurisdiction. The following rights are claimed to have been impaired or nullified: the right to life, the right to physical and mental integrity, the right to dignity, the right to health etc. In its oral pleadings, the Democratic Republic of the Congo cited violations of human rights and of international humanitarian law of which women had been the victims: sexual violence, systematic spread of the AIDS virus etc. Further, 15 women were alleged to have been buried alive at Mwenga (South Kivu Province) in November 1999[23].

40. All of these acts are claimed to be contrary to Article 1 of the Convention, which provides that discrimination against women

> "shall mean any distinction, exclusion or restriction made on the basis of sex which has the effect or purpose of impairing or nullifying the recognition, enjoyment or exercise by women . . ., on a basis of equality between men and women, of human rights and fundamental freedoms in the political, economic, social, cultural, civil or any other field".

41. Could Article 29, paragraph 1, of the Convention on Discrimination against Women apply in this case? The compromissory clause contained in that Article is identical to that in Article 14, paragraph 1, of the Montreal Convention of 1971 (see *supra*). *Mutatis mutandis*, the same reasoning is equally applicable here.

42. However, it has to be shown that the above-mentioned allegations against the Respondent are covered by the spirit and letter of the 1979 Convention. It is true that the allegations made by the Democratic Republic of the Congo concern violations of the basic rules of international humanitarian law, particularly in light of Article 27, paragraph 2, of the Fourth Geneva Convention relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War of 12 August 1949[24] and Article 76, paragraph 1, of Additional Protocol I to the Geneva Conventions relating to

[23] See CR 2002/37, p. 23.

[24] Article 27, paragraph 2, provides: "Women shall be the object of special respect and shall be protected in particular against rape, forced prostitution and any other form of indecent assault."

conventions de Genève, relatif à la protection des victimes des conflits armés internationaux, du 8 juin 1977[25].

43. Il est également vrai que la convention du 18 décembre 1979 a été adoptée pour mieux protéger les femmes, en proscrivant toute discrimination entre l'homme et la femme, de quelque nature que ce soit. A cet effet, les Etats parties ont pris l'engagement de: «Prendre toutes mesures appropriées pour éliminer la discrimination pratiquée à l'égard des femmes par une personne, une organisation ou une entreprise quelconque» (art. 2, al. *d*)).

44. De manière générale, la convention de 1979 a pour buts principaux de protéger la dignité des femmes et de permettre à celles-ci de jouir pleinement de leurs droits. Par une interprétation extensive, il y a lieu de conclure que toute violation d'un droit dont la femme serait victime parce qu'elle est femme rentrerait sous le coup de la convention. Ici, il ne s'agit pas de souhaiter l'extension des violations alléguées par le demandeur également aux hommes pour que la discrimination cesse, mais d'obtenir la cessation des violences qui seraient commises à l'égard des femmes, en l'occurrence par des groupes armés, parce que celles-ci seraient ciblées en tant que telles.

45. La question de la compétence territoriale ou *ratione loci* de la Cour, sur des prétendues violations des droits de l'homme survenues sur le territoire du demandeur et imputables au défendeur, n'a pas été soulevée à ce stade de la procédure. Il est généralement admis qu'un Etat partie à une convention peut engager sa responsabilité pour la commission d'un acte illicite, contraire à ladite convention, sur le territoire d'un autre Etat partie. Ainsi, dans l'affaire *Loizidou c. Turquie*, la Cour européenne des droits de l'homme, interprétant la notion de «juridiction» au sens de l'article 1 de la convention européenne des droits de l'homme, s'est prononcée en ces termes: «Une Partie contractante peut également voir engager sa responsabilité lorsque, par suite d'une action militaire — légale ou non —, elle exerce en pratique le contrôle sur une zone située en dehors de son territoire national.»[26]

46. S'interrogeant sur la compétence territoriale ou *ratione loci* de la Commission africaine des droits de l'homme et des peuples, Fatsah Ouguergouz est d'avis que:

> «Ni la charte africaine, ni le règlement ne traite de cette question. Il est toutefois implicite que la Commission peut connaître des violations des droits de l'homme et des peuples survenant sur le territoire de tout Etat partie à la charte africaine. Il n'est pas non plus impossible qu'elle puisse également connaître d'une violation de

[25] L'article 76, paragraphe 1, du protocole additionnel I a repris le texte de l'article 27, paragraphe 2, de la IVe convention.

[26] Citée par Vincent Berger, *Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme*, 2000, p. 554; voir également Gérard Cohen-Jonathan, *La convention européenne des droits de l'homme*, 1989, p. 94.

the Protection of Victims of International Armed Conflicts of 8 June 1977[25].

43. It is likewise true that the Convention of 18 December 1979 was adopted in order to provide better protection to women by prohibiting any discrimination between men and women of whatever kind. To this end the States parties have undertaken to "take all appropriate measures to eliminate discrimination against women by any person, organization or enterprise" (Art. 2 *(d)*).

44. Generally, the main aims of the 1979 Convention are to protect the dignity of women and to allow them full enjoyment of their rights. On an extensive interpretation, it may be concluded that every violation of a right suffered by a woman by reason of being a woman would be covered by the Convention. Here, the Applicant is not seeking to have the alleged violations extended also to men in order that the discrimination should cease, but to secure the cessation of violent acts allegedly committed against women — in this case by armed groups — because they are being targeted as women.

45. The issue of the Court's territorial or *ratione loci* jurisdiction over violations of human rights alleged to have taken place on the territory of the Applicant and attributable to the Respondent has not been raised at this stage of the proceedings. It is generally accepted that a State party to a convention can incur responsibility if it commits a wrongful act contrary to that convention on the territory of another State party. Thus in the case of *Loizidou* v. *Turkey* the European Court of Human Rights, interpreting the term "jurisdiction" in Article 1 of the European Human Rights Convention, stated the following: "the responsibility of a Contracting Party may also arise when as a consequence of military action — whether lawful or unlawful — it exercises effective control of an area outside its national territory"[26].

46. Addressing the issue of the territorial or *ratione loci* jurisdiction of the African Commission on Human and Peoples' Rights, Fatsah Ouguergouz takes the view that:

> "Neither the African Charter nor the Commission's Rules address this question. It is, however, implicit that the Commission can deal with violations of human and peoples' rights occurring on the territory of any State party to the African Charter. Nor is it excluded that it can also deal with a violation of a human right attributable to

[25] Article 76, paragraph 1, of Additional Protocol I incorporates the text of Article 27, paragraph 2, of the Fourth Convention.

[26] Cited by Vincent Berger, *Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme*, 2000, p. 554; see also Gérard Cohen-Jonathan, *La convention européenne des droits de l'homme*, 1989, p. 94.

droit de l'homme imputable à un Etat partie même si celle-ci a eu lieu en dehors du territoire soumis à la juridiction de ce dernier. »[27]

47. Donc, il ne saurait y avoir une contestation de la compétence de la Cour *ratione loci* pour des faits internationalement illicites qui seraient commis par un Etat sur le territoire d'un autre Etat, même lorsqu'il s'agit des violations des droits de l'homme.

B. Les clauses pouvant établir la compétence de la Cour

48. L'article IX de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, du 9 décembre 1948, a été invoqué par la République démocratique du Congo pour fonder la compétence de la Cour. La clause compromissoire a la teneur suivante:

> « Les différends entre les Parties contractantes relatifs à l'interprétation, l'application ou l'exécution de la présente convention, y compris ceux relatifs à la responsabilité d'un Etat en matière de génocide ou de l'un quelconque des autres actes énumérés à l'article III, seront soumis à la Cour internationale de Justice, à la requête d'une Partie au différend. »

49. En devenant partie à la convention de 1948, le Rwanda a formulé une réserve qui écarte la compétence de la Cour: « la République rwandaise ne se considère pas comme liée par l'article IX de ladite convention ». Cette réserve soulève plusieurs questions: est-elle compatible à l'objet et au but de la convention? La République démocratique du Congo est-elle fondée à faire une objection à la réserve rwandaise, vingt-sept ans après l'adhésion du Rwanda à la convention? La Cour peut-elle lire la convention de 1948 en tenant compte de l'évolution du droit international en la matière, particulièrement au regard de l'entrée en vigueur du statut de Rome sur la Cour pénale internationale, du 17 juillet 1998?

50. La République démocratique du Congo a fait une objection à la réserve formulée par le Rwanda au motif que la convention sur le génocide contient des normes relevant du *jus cogens*; le génocide est un crime du droit des gens. De même elle est d'avis que le Rwanda, qui a demandé et obtenu auprès du Conseil de sécurité la création d'un tribunal pénal international *ad hoc* pour juger et punir les crimes commis sur le territoire rwandais en 1994, ne peut avoir deux attitudes face au génocide:

> « Le Rwanda ne peut en l'espèce, à fortiori, rejeter la compétence de la Cour internationale de Justice, lui qui a demandé (S/1994/1115)

[27] *La charte africaine des droits de l'homme et des peuples*, 1993, p. 316. Saisie d'une communication-plainte de la République démocratique du Congo, du 24 février 1999, contre le Burundi, l'Ouganda et le Rwanda, portant sur les violations graves et massives des droits de l'homme et des peuples que les forces armées de ces pays auraient commises sur le territoire congolais, la Commission africaine des droits de l'homme et des peuples a déclaré la recevabilité de la communication 227/99 selon les articles 47, 48, 49, 50, 51 de la Charte et 97, 99 et 100 du règlement de l'Ordre.

a State party even if that violation took place outside the territory subject to the latter's jurisdiction."[27]

47. Thus there can be no dispute as to the Court's jurisdiction *ratione loci* on account of internationally wrongful acts allegedly committed by one State on the territory of another, even in the case of human rights violations.

B. Provisions capable of founding the Court's jurisdiction

48. Article IX of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide of 9 December 1948 was invoked by the Democratic Republic of the Congo as a basis for the Court's jurisdiction. That compromissory clause reads as follows:

> "Disputes between the Contracting Parties relating to the interpretation, application or fulfilment of the present Convention, including those relating to the responsibility of a State for genocide or for any of the other acts enumerated in article III, shall be submitted to the International Court of Justice at the request of any of the parties to the dispute."

49. When it became party to the 1948 Convention, Rwanda made a reservation excluding the Court's jurisdiction: "the Rwandese Republic does not consider itself bound by Article IX of the Convention". That reservation raises a number of issues. Is it compatible with the object and purpose of the Convention? Is the Democratic Republic of the Congo entitled to object to Rwanda's reservation, 27 years after the latter's accession to the Convention? Is the Court entitled to construe the 1948 Convention taking account of the development of international law in this area, particularly in light of the entry into force of the Rome Statute of the International Criminal Court of 17 July 1998?

50. The Democratic Republic of the Congo has objected to Rwanda's reservation on the ground that the Genocide Convention contains norms of *jus cogens*: genocide is a crime under international law. The Congo likewise considers that Rwanda, having successfully asked the Security Council for the creation of an *ad hoc* international criminal court to try and punish crimes committed on Rwandan territory in 1994, is not entitled to take two attitudes to genocide:

> "In the present case Rwanda cannot, *a fortiori*, reject the jurisdiction of the International Court of Justice having requested

[27] *La charte africaine des droits de l'homme et des peuples*, 1993, p. 316. Having been seised of a communication-complaint by the Democratic Republic of the Congo on 24 February 1999 against Burundi, Uganda and Rwanda regarding massive grave violations of human and peoples' rights allegedly committed by the armed forces of those countries on Congolese territory, the African Commission on Human and Peoples' Rights declared communication 227/99 admissible under Articles 47, 48, 49, 50, 51 of the Charter and 97, 99 and 100 of the Rules of Procedure.

et obtenu l'institution par la communauté internationale d'un tribunal pénal international *ad hoc* en vue de poursuivre les génocidaires rwandais de 1994. Réfléchir autrement serait laisser hors du champ judiciaire les faits graves de génocide mis à charge du Rwanda et commis au détriment des populations congolaises et de la communauté internationale.» (CR 2002/36, p. 52.)

51. S'appuyant sur la jurisprudence de la Cour dans les affaires relatives à la *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Espagne) (Yougoslavie c. Etats-Unis d'Amérique)*[28], le Rwanda a rejeté l'argumentation développée par la République démocratique du Congo. Il ne nie pas que les dispositions de fond interdisant le génocide ont le statut de normes impératives, mais la clause juridictionnelle de l'article IX n'aurait pas cette caractéristique (cf. CR 2002/37, p. 16).

52. Contrairement à d'autres clauses compromissoires, celle contenue dans l'article IX de la convention de 1948 ne prévoit que la Cour comme organe de règlement de tout différend y relatif. Par conséquent, tout Etat qui devient partie à cette convention en formulant une réserve à la clause de juridiction échapperait à toute condamnation sur le plan judiciaire, dans l'hypothèse où des actes constitutifs de crime de génocide seraient commis par ses représentants ou ses agents.

53. Il est établi qu'une réserve à un traité international n'est acceptable que si elle ne porte pas atteinte à l'objet et au but de ce traité[29]. Il est vrai que, comme la Cour l'indique, la convention sur le génocide n'interdit pas les réserves (voir paragraphe 72 de l'ordonnance). Mais cela ne voudrait pas dire pour autant que les Etats parties peuvent formuler toutes réserves. La Cour s'est d'ailleurs prononcée dans ce sens dans son avis consultatif sur les *Réserves à la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide*:

«Il a été soutenu cependant que tout Etat ayant qualité pour devenir partie à la convention sur le génocide peut le devenir tout en y apportant, à volonté et en vertu de sa souveraineté, n'importe quelle réserve. La Cour estime que ce point de vue ne peut être retenu. Il est manifeste qu'une application aussi extrême de l'idée de la souveraineté étatique pourrait conduire à une complète méconnaissance de l'objet et du but de la convention.» (*C.I.J. Recueil 1951*, p. 24.)

54. Or, l'objet et le but poursuivis par la convention de 1948, c'est,

[28] Dans ces affaires, la Cour n'a pas établi sa compétence, même *prima facie*, du fait que l'Espagne et les Etats-Unis d'Amérique ont formulé des réserves à la clause de la juridiction prévue par l'article IX (voir *C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 772; *ibid.*, p. 916).

[29] Voir l'article 19, alinéa *c)*, de la convention de Vienne sur le droit des traités du 23 mai 1969. Sur les réserves, voir notamment Suzanne Bastid, *Les traités dans la vie internationale. Conclusion et effets*, 1985, p. 71-77; Pierre-Henri Imbert, *Les réserves aux traités multilatéraux*, 1979; Daniel Kappeler, *Les réserves dans les traités internationaux*, 1957; José-Maria Ruda, «Reservations to Treaties», *RCADI*, vol. 146, 1975, p. 139-148.

(S/1994/1115) and procured the creation by the international community of an *ad hoc* international criminal tribunal to try the Rwandan perpetrators of genocide in 1994. To conclude otherwise would leave beyond the scope of judicial intervention the serious acts of genocide committed against Congolese populations and the international community of which Rwanda stands accused." (CR 2002/36, p. 52.)

51. Relying on the Court's jurisprudence in the cases concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Spain) (Yugoslavia v. United States of America)*[29], Rwanda rejected the argument put forward by the Democratic Republic of the Congo. It does not deny that the substantive provisions prohibiting genocide have the status of *jus cogens*, but it contends that the jurisdictional clause in Article IX does not have that characteristic (see CR 2002/37, p. 16).

52. Contrary to the position under other compromissory clauses, the only forum provided in Article IX of the 1948 Convention for the settlement of any dispute relating thereto is the Court. As a result, any State which, on becoming party to that Convention, makes a reservation to the jurisdictional clause would escape judicial sanction in the event that its representatives or agents should commit acts constituting the crime of genocide.

53. It is well established that a reservation to an international treaty is acceptable only if it is not incompatible with the object and purpose of that treaty[30]. It is true, as the Court points out, that the Genocide Convention does not prohibit reservations (see paragraph 72 of the Order). But that does not mean that States may make whatever reservations they please. Moreover, the Court stated as much in its Advisory Opinion on *Reservations to the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide*:

> "It has nevertheless been argued that any State entitled to become a party to the Genocide Convention may do so while making any reservation it chooses by virtue of its sovereignty. The Court cannot share this view. It is obvious that so extreme an application of the idea of State sovereignty could lead to a complete disregard of the object and purpose of the Convention." (*I.C.J. Reports 1951*, p. 24.)

54. The object and purpose of the 1948 Convention is, on the one

[29] In those cases, the Court was unable to establish its jurisdiction, even prima facie, on the ground that Spain and the United States had made reservations to the Article IX jurisdictional clause (see *I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 772; *ibid.*, p. 916).

[30] See Article 19 (*c*) of the Vienna Convention on the Law of Treaties of 23 May 1969. On reservations, see *inter alia* Suzanne Bastid, *Les traités dans la vie internationale. Conclusion et effets*, 1985, pp. 71-77; Pierre-Henri Imbert, *Les réserves aux traités multilatéraux*, 1979; Daniel Kappeler, *Les réserves dans les traités internationaux*, 1957; José-Maria Ruda, "Reservations to Treaties", *RCADI*, Vol. 146, 1975, pp. 138-148.

d'une part, clarifier le concept de génocide et, d'autre part, amener les Etats parties à prévenir tout acte de génocide, à défaut le réprimer. Le mécanisme de règlement des différends interétatiques prévu par la convention est un élément essentiel pour son application, donc pour son respect par les Etats parties. A ce sujet Maurice Arbour note :

> « L'objet et le but de la convention sur le génocide, c'est évidemment la répression du génocide. Mais peut-on dire que certains articles relatifs à la mise en œuvre de cette convention, comme le recours obligatoire de la Cour internationale de Justice en cas de différend, sont nécessairement exclus du champ d'application de l'objet et du but de ce traité ? »[30]

55. Sans trancher la question soulevée par Maurice Arbour et respectant sa jurisprudence sur la question, la Cour a déclaré que : « ladite réserve ne porte pas sur le fond du droit, mais sur la seule compétence de la Cour ; qu'elle n'apparaît dès lors pas contraire à l'objet et au but de la convention » (voir paragraphe 72 de l'ordonnance).

56. Sans aucun doute, la question reviendra devant la Cour lors de l'examen de l'affaire au fond. Organe judiciaire principal des Nations Unies, la Cour se doit d'apporter sa contribution à la répression du génocide ; celui-ci étant déclaré comme « crime du droit des gens » (voir article I de la convention). Il y a lieu de noter que l'article 120 du statut de Rome n'admet aucune réserve.

57. La Cour se trouverait devant un dilemme : déclarer incompatible à l'objet et au but de la convention toute réserve à la clause de juridiction prévue à l'article IX, c'est créer une véritable « révolution ». Non seulement qu'une telle prise de position trancherait avec sa jurisprudence[31], mais cela pourrait conduire des Etats parties à la convention, ayant écarté la compétence de la Cour par la formulation des réserves à la clause de juridiction, de la dénoncer conformément à l'article XIV. Un choix devrait s'imposer.

58. La communauté internationale a investi le juge d'une mission capitale dans la répression du génocide. Ni la négociation, ni l'arbitrage ne seraient des mécanismes appropriés pour connaître un différend interétatique y relatif :

> « La convention sur le génocide est l'un des rares cas où la possibilité d'intervention de la Cour internationale de Justice peut être considérée comme une condition essentielle de l'efficacité de l'accord. Le juge est, en effet, le seul recours contre les violations éventuelles

[30] *Droit international public*, 3e éd., 1997, p. 89.

[31] Voir les affaires relatives à la *Licéité de l'emploi de la force* (*Yougoslavie c. Espagne*) (*Yougoslavie c. Etats-Unis d'Amérique*), *C.I.J. Recueil 1999* (*II*), p. 772 et 916.

hand, to clarify the notion of genocide and, on the other, to induce States parties to prevent any act of genocide and, in the event of failure to do so, to punish it. The mechanism for the settlement of disputes between States provided for by the Convention is an essential element in its application, and thus in ensuring its respect by States parties. In this regard Maurice Arbour notes:

> "The object and purpose of the Genocide Convention is clearly the punishment of Genocide. But can it be said that certain articles concerning the application of the Convention, such as obligatory recourse to the International Court of Justice in the case of disputes, are necessarily excluded from the scope of the Convention's object and purpose?" [30]

55. Without settling the question raised by Maurice Arbour, and adhering to its jurisprudence on the matter, the Court stated: "that reservation does not bear on the substance of the law, but only on the Court's jurisdiction; whereas it therefore does not appear contrary to the object and purpose of the Convention" (see paragraph 72 of the Order).

56. The Court will undoubtedly have to return to this issue when it considers the merits of the case. As principal judicial organ of the United Nations, the Court is under a duty to make its contribution to the punishment of genocide, since this is a "crime under international law" (see Article I of the Convention). It should be noted that Article 120 of the Rome Statute does not allow of any reservation.

57. It would seem that the Court is in a dilemma: to declare any reservation to the Article IX jurisdictional clause incompatible with the object and purpose of the Convention would be to create a veritable "revolution". Not only would such a position represent a break with its previous case law [31], but it could result in States parties to the Convention which have excluded the Court's jurisdiction by making reservations to the jurisdictional clause denouncing the Convention under Article XIV. A choice will have to be made.

58. The international community has endowed the Court with a key role in the punishment of genocide. Neither negotiation nor arbitration would be appropriate mechanisms for dealing with a dispute between States in this regard:

> "The Genocide Convention is one of the rare cases where the possibility of intervention by the International Court of Justice may be regarded as an essential condition in order to render the Convention effective. For the Court represents the only means of recourse against

[30] *Droit international public*, 3rd ed., 1997, p. 89.

[31] See the cases concerning *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Spain) / (Yugoslavia v. United States of America), I.C.J. Reports 1999 (II)*, pp. 772 and 916.

d'un traité dont l'objet est précisément d'interdire aux Etats de commettre certains actes.»[32]

59. La compétence de la Cour devrait aussi être appréciée à la lumière des faits présentés par le demandeur comme étant constitutifs de génocide (voir CR 2002/36, p. 22-24, 44-48).

C. Les clauses ne pouvant pas établir la compétence de la Cour

60. Il est des clauses compromissoires invoquées par le demandeur qui ne peuvent, pour des raisons diverses, fonder la compétence de la Cour. C'est le cas notamment de l'acte constitutif de l'Unesco (art. XIV, par. 2) et de la convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants (art. 30, par. 1).

1) La convention portant création de l'Unesco

61. La convention portant création de l'Unesco, du 16 novembre 1945, prévoit à son article XIV, paragraphe 2, que:

> «Toutes questions et tous différends relatifs à l'interprétation de la présente convention seront soumis pour décision à la Cour internationale de Justice ou à un tribunal arbitral, selon ce que décidera la Conférence générale conformément à son règlement intérieur.»

62. La clause de juridiction susmentionnée ne concerne que les différends relatifs à *l'interprétation* de la convention. De plus, la saisine de la Cour est soumise à des conditions particulières. Or, en l'espèce, la République démocratique du Congo reprocherait au Rwanda certaines entraves à l'exercice du droit à l'éducation dans les zones qu'il contrôle sur territoire congolais. Ce différend porte sur l'application même de la convention, et non sur l'interprétation d'une disposition quelconque de celle-ci[33].

63. S'agissant de la protection des droits de l'homme dans le cadre de l'Unesco, le Conseil exécutif de cette organisation a institué un Comité sur les conventions et recommandations. Ce Comité a pour tâche d'examiner les rapports périodiques des Etats membres sur l'application des conventions et recommandations à la demande du Conseil exécutif.

64. Dans sa décision 104 EX/3.3 de 1978, le Conseil exécutif a donné compétence au Comité d'examiner les communications relatives à l'exercice des droits de l'homme dans les domaines relevant de la compétence de l'Unesco (lutte contre la discrimination dans le domaine de l'enseignement, par exemple). Ces communications peuvent provenir de particuliers ou d'associations qui estiment être victimes d'une violation des

[32] Imbert, *op. cit.*, p. 344. Voir aussi Joe Verhoeven, «Le crime de génocide. Originalité et ambiguïté», *Revue belge de droit international*, 1991/1, p. 5-26.

[33] Pour l'argumentation développée par le Rwanda, voir CR 2002/37, p. 18-19. Voir également la prise de position de la Cour au paragraphe 85 de l'ordonnance.

violations of a treaty the object of which is precisely to prohibit States from committing certain acts." [32]

59. The Court's jurisdiction will also have to be assessed in light of the facts presented by the Applicant as constituting genocide (see CR 2002/36, pp. 22-24, 44-48).

C. Provisions not capable of founding the Court's jurisdiction

60. Certain of the compromissory clauses cited by the Applicant cannot, for various reasons, constitute a basis for the Court's jurisdiction. This is true in particular of the Constitution of Unesco (Art. XIV, para. 2) and the Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Punishments or Treatments (Art. 30, para. 1).

(1) The Unesco Constitution

61. The Unesco Constitution of 16 November 1945 provides in Article XIV, paragraph 2:

> "Any question or dispute concerning the interpretation of this Constitution shall be referred for determination to the International Court of Justice or to an arbitral tribunal, as the General Conference may determine under its rules of procedure."

62. This jurisdictional clause is confined to disputes concerning the *interpretation* of the Constitution. Moreover, seisin of the Court is made subject to special conditions. In the present case the Democratic Republic of the Congo accuses Rwanda of hindering the exercise of the right to education in the areas of Congolese territory which it controls. That dispute concerns the actual application of the Constitution and not the interpretation of some provision thereof[33].

63. As regards the protection of human rights under Unesco, the latter's Executive Board has set up a Committee on Conventions and Recommendations. The task of that Committee is to examine periodic reports from member States on the application of conventions and recommendations at the request of the Executive Board.

64. In its decision 104 EX/3.3 of 1978, the Executive Board gave the Committee power to examine communications concerning the exercise of human rights in respect of matters falling within Unesco's competence (the campaign against discrimination in education, for example). Such communications can come from private individuals or from associations which consider themselves to have been victims of a violation of human

[32] Imbert, *op. cit.*, p. 344; see also Joe Verhoeven, "Le crime de génocide. Originalité et ambiguïté", *Revue belge de droit international*, 1991/1, pp. 5-26.

[33] For Rwanda's argument see CR 2002/37, pp. 18-19. See also the Court's position in paragraph 85 of the Order.

droits de l'homme de la compétence de l'Unesco. Les communications doivent indiquer des preuves pertinentes, être présentées dans un délai raisonnable et démontrer la tentative d'épuisement des voies de recours internes[34].

2) La convention contre la torture

65. Des documents divers font état des cas de torture et de traitements cruels, inhumains ou dégradants sur le territoire de la République démocratique du Congo en raison du conflit armé[35]. Le droit pour tout individu de ne pas être soumis à la torture ou à des traitements cruels fait partie du « noyau intangible » des droits de l'homme que chaque Etat doit respecter, qu'il soit partie ou non à la convention contre la torture. Celle-ci consacre des normes relevant du *jus cogens*.

66. La République démocratique du Congo est partie à la convention contre la torture, alors que le Rwanda ne l'est pas. Il se pose le problème de l'opposabilité de la clause de juridiction prévue en son article 30, paragraphe 1, à la République rwandaise. S'il est vrai que les normes impératives sont d'application *erga omnes*, une clause compromissoire n'est pas opposable à un Etat qui n'est pas partie à une convention qui contient celle-ci. La compétence de la Cour doit être acceptée, soit d'une manière générale, soit d'une manière spécifique :

> « la Cour a déclaré à maintes reprises « que l'un des principes fondamentaux de son Statut est qu'elle ne peut trancher un différend entre des Etats sans que ceux-ci aient consenti à sa juridiction » (*Timor oriental (Portugal c. Australie), arrêt, C.I.J. Recueil 1995*, p. 101, par. 26) » (*Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Canada), mesures conservatoires, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 266, par. 19).

67. L'opposabilité d'une norme de *jus cogens* est une chose, la règle du consentement à la juridiction de la Cour, au regard d'une clause compromissoire ou de tout autre instrument, en est une autre[36]. C'est un principe bien établi que la compétence de la Cour découle du consentement des parties[37].

II. Les conditions d'indication de mesures conservatoires

68. Les audiences relatives aux observations orales des Parties se sont déroulées au moment où le Conseil de sécurité examinait, d'une part, la

[34] Cf. Nicolas Valticos, « Les mécanismes internationaux de protection des droits de l'homme », *Droit international : bilan et perspectives*, Rédacteur général : Mohammed Bedjaoui, 1991, 2 volumes, vol. 2, p. 1228.

[35] Voir notamment Garreton, *op. cit.* ; Livre blanc (4 tomes) publié par la République démocratique du Congo, ministère des droits humains, Kinshasa, 1999-2002.

[36] Voir *Timor oriental (Portugal c. Australie), C.I.J. Recueil 1995*, p. 102, par. 29.

[37] Voir Ian Brownlie, *Principles of Public International Law*, 3e éd., 1979, p. 716-717.

rights in a field covered by Unesco's remit. The communications must provide relevant evidence, be submitted within a reasonable time and show that attempts have been made to exhaust local remedies[34].

(2) The Convention against Torture

65. There are a number of reports of torture and cruel, inhuman or degrading treatment on the territory of the Democratic Republic of the Congo as a result of the armed conflict[35]. The right of every individual not to be subjected to torture or to cruel treatment forms part of the "inviolable core" of human rights which every State must respect, whether or not it is party to the Convention against Torture. That Convention enshrines norms of *jus cogens*.

66. The Democratic Republic of the Congo is party to the Convention against Torture, whereas Rwanda is not. This raises the problem of whether the jurisdictional clause provided for in Article 30, paragraph 1, is opposable to the Rwandese Republic. While it is true that peremptory norms are applicable *erga omnes*, a compromissory clause is not opposable to a State which is not party to a convention containing that clause. The Court's jurisdiction has to be accepted, either generally, or specifically:

> "the Court has repeatedly stated 'that one of the fundamental principles of its Statute is that it cannot decide a dispute between States without the consent of those States to its jurisdiction' (*East Timor (Portugal* v. *Australia), Judgment, I.C.J. Reports 1995*, p. 101, para. 26)" (*Legality of Use of Force (Yugoslavia* v. *Canada), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 266, para. 19).

67. The opposability of a norm of *jus cogens* is one thing, the rule regarding consent to the Court's jurisdiction, whether under a compromissory clause or any other instrument, is quite another[36]. It is a well-established principle that the Court's jurisdiction derives from the consent of the parties[37].

II. THE CONDITIONS FOR THE INDICATION OF PROVISIONAL MEASURES

68. The hearings at which the Parties made their oral presentations took place at a time when the Security Council was examining a request

[34] See Nicholas Valticos, "Les mécanismes internationaux de protection des droits de l'homme", in *International Law: Achievements and Prospects*, general editor Mohammed Bedjaoui, 1991, 2 vols., Vol. 2, p. 1228.

[35] See in particular Garreton, *op. cit.*; White Paper (4 vols.) published by the Democratic Republic of the Congo, Ministry for Human Rights, 1999-2002.

[36] See *East Timor (Portugal* v. *Australia), I.C.J. Reports 1995*, p. 102, para. 29.

[37] See Ian Brownlie, *Principles of Public International Law*, 3rd ed., 1979, pp. 716-717.

demande de la République démocratique du Congo tendant à la requalification du mandat de la Mission des Nations Unies au Congo (MONUC)[38] et, d'autre part, la possibilité de prolonger le mandat de celle-ci[39]. D'aucuns pouvaient s'interroger sur la compatibilité de la saisine de deux organes des Nations Unies. Autrement dit, la Cour était-elle en droit de prescrire des mesures conservatoires alors que le Conseil de sécurité se penchait sur l'évolution du conflit armé en République démocratique du Congo, à la lumière notamment des événements survenus à Kisangani, en mai 2002?

69. Aux termes de l'article 24 de la Charte des Nations Unies, le Conseil de sécurité possède la responsabilité principale du maintien de la paix et de la sécurité internationales. Cette responsabilité n'est que *principale* et non pas exclusive. Les autres organes des Nations Unies contribuent également au maintien de la paix et de la sécurité internationales, en vertu de leurs pouvoirs statutaires et implicites. La Cour a un rôle important à jouer en tant qu'organe judiciaire principal des Nations Unies; c'est la «gardienne du droit international». A ce sujet, Laurence Boisson de Chazournes note que:

> «L'histoire de la Cour internationale de Justice est jalonnée d'affaires ayant permis à cet organe de contribuer au développement et à la consolidation de l'ordre juridique international et d'asseoir sa contribution au maintien de la paix et de la sécurité internationales.»[40]

70. Donc, rien n'interdisait à la Cour de prescrire des mesures conservatoires dès lors que les conditions y relatives étaient remplies. L'action de la Cour est complémentaire à celle du Conseil de sécurité s'agissant du maintien de la paix et de la sécurité internationales: «Le Conseil a des attributions politiques; la Cour exerce des fonctions purement judiciaires. Les deux organes peuvent donc s'acquitter de leurs fonctions distinctes mais complémentaires à propos des mêmes événements.» (*Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1984*, p. 434-435; *Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), mesures conservatoires, ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993*, p. 19, par. 33; *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 126, par. 36.)

---

[38] La République démocratique du Congo souhaite que la MONUC devienne une mission d'imposition de la paix au regard du chapitre VII de la Charte.

[39] Le mandat de la MONUC a été prorogé jusqu'au 30 juin 2003. Cf. la résolution 1417 (2002) du Conseil de sécurité, du 14 juin 2002.

[40] «Les ordonnances en indication de mesures conservatoires dans l'affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie)*», *Annuaire français de droit international*, 1993, p. 514; voir aussi p. 534-536.

by the Democratic Republic of the Congo for reclassification of the mandate of the United Nations Mission to the Congo (MONUC)[38] as well as the possibility of extending that mandate[39]. Some might query the compatibility of two United Nations organs being seised of the same matter. In other words, was the Court entitled to indicate provisional measures at a time when the Security Council was considering developments in the armed conflict in the Democratic Republic of the Congo, notably in light of the events which occurred in Kisangani in May 2002?

69. Under Article 24 of the United Nations Charter, the Security Council has primary responsibility for the maintenance of international peace and security. That responsibility is only *primary* and not exclusive. The other organs of the United Nations also contribute to the maintenance of international peace and security, by virtue of their statutory and implicit powers. The Court has an important role to play as principal judicial organ of the United Nations; it is the "guardian of international law". In this regard, Laurence Boisson de Chazournes notes:

> "The course of the history of the International Court of Justice is marked by cases which have enabled it to contribute to the development and consolidation of the international legal order and to establish a solid basis for its contribution to the maintenance of international peace and security."[40]

70. Thus there was nothing to prevent the Court from indicating provisional measures once the relevant conditions were satisfied. The Court's action is complementary to that of the Security Council in regard to the maintenance of international peace and security: "The Council has functions of a political nature assigned to it, whereas the Court exercises purely judicial functions. Both organs can therefore perform their separate but complementary functions with respect to the same events." (*Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua* v. *United States of America), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1984*, pp. 434-435; *Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina* v. *Yugoslavia), Provisional Measures, Order of 8 April 1993, I.C.J. Reports 1993*, p. 19, para. 33; *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo* v. *Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 126, para. 36.)

---

[38] The Democratic Republic of the Congo wants MONUC to become a peacekeeping mission under Chapter VII of the Charter.

[39] MONUC's mandate was extended to 30 June 2003. See Security Council resolution 1417 (2002) of 14 June 2002.

[40] "Les ordonnances en indication de mesures conservatoires dans l'affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovinie c. Yougoslavie)*", *Annuaire français de droit international*, 1993, p. 514; see also pp. 534-536.

71. L'indication de mesures conservatoires est subordonnée à plusieurs conditions: l'urgence, la préservation des droits des parties, la nécessité de ne pas aggraver le différend et l'établissement *prima facie* de la compétence de la Cour.

72. En l'espèce, la demande de la République démocratique du Congo comprend dix-neuf éléments (voir le paragraphe 13 de l'ordonnance). Le contraste est saisissant entre l'étendue des mesures sollicitées et l'étroitesse des bases de compétence de la Cour. En effet, les mesures faisant l'objet de la demande couvrent presque tous les aspects du conflit armé en République démocratique du Congo: retrait des troupes étrangères, mettre fin au pillage des ressources naturelles et autres richesses, respect des droits de l'homme et du droit international humanitaire, restauration de la souveraineté et de l'intégrité territoriale de la République démocratique du Congo, etc.[41].

1. L'urgence

73. En saisissant la Cour conformément à l'article 41 du Statut et de l'article 73 du Règlement, le demandeur doit démontrer le caractère urgent de la demande en indication de mesures conservatoires, vu que l'examen de celle-ci a priorité sur toutes autres affaires. La Cour a l'obligation de statuer d'urgence sur une telle demande[42].

74. L'urgence de la demande est une exigence fondamentale en matière de mesures conservatoires[43]. En l'espèce, la République démocratique du Congo a saisi la Cour le 28 mai 2002, à la suite notamment des événements survenus à Kisangani les 14 et 15 mai 2002:

> «Du 14 au 15 mai 2002 à Kisangani, des violations massives, graves et flagrantes des droits humains ont été perpétrées par les militaires du Rwanda et ceux congolais et rwandais du RCD/Goma et cela, en représailles aux revendications légitimes de la population civile et de quelques hommes en uniforme qui réclamaient simplement le départ des militaires rwandais du territoire congolais. De nombreuses sources indépendantes, dont la MONUC et le RHODECIC, font état de plus de cinquante personnes déjà abattues et une dizaine de blessés. D'autres sources précisent qu'à ce jour,

[41] Voir les différentes résolutions du Conseil de sécurité, notamment: 1234 (1999), 1304 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002), 1417 (2002).

[42] Voir article 74, paragraphes 1 et 2, du Règlement de la Cour. Dans l'affaire des *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda)*, la Cour a déclaré que «de telles mesures ne sont justifiées que s'il y a urgence» (*C.I.J. Recueil 2000*, p. 127, par. 39); voir aussi *LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 3 mars 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 15, par. 22.

[43] Voir Pierre-Marie Martin, «Renouveau des mesures conservatoires: les ordonnances récentes de la Cour internationale de Justice», *Journal du droit international*, t. 102, 1975, p. 51; Joe Verhoeven, *Droit international public*, précis de la faculté de droit de l'Université catholique de Louvain, 2000, p. 767.

71. The indication of provisional measures is subject to a number of conditions: urgency, preservation of the rights of the parties, the need not to aggravate the dispute and prima facie establishment of the Court's jurisdiction.

72. In the present case the request by the Democratic Republic of the Congo comprises 19 items (see paragraph 13 of the Order). The contrast is striking between the scope of the measures sought and the narrowness of the Court's bases of jurisdiction. Thus the measures requested cover almost every aspect of the armed conflict in the Democratic Republic of the Congo: withdrawal of foreign troops, cessation of looting of natural resources and other assets, respect for human rights and international humanitarian law, restoration of the sovereignty and territorial integrity of the Democratic Republic of the Congo, etc.[41]

1. Urgency

73. When seising the Court under Article 41 of the Statute and Article 73 of the Rules, the applicant must demonstrate the urgency of the request for the indication of provisional measures, since its consideration takes priority over all other cases. The Court is under an obligation to decide on such a request as a matter of urgency[42].

74. The urgency of the request is a fundamental requirement in the case of provisional measures[43]. In the present case the Democratic Republic of the Congo seised the Court on 28 May 2002, as a result, in particular, of the events which occurred in Kisangani on 14 and 15 May 2002:

> "From 14 to 15 May 2002 in Kisangani, massive grave and flagrant violations of human rights were committed by Rwandan troops and by Congolese and Rwandan troops of the RCD-Goma in reprisal for the legitimate claims of the civil population and of a small number of uniformed individuals, who were simply calling for the departure of Rwandan troops from Congolese territory. Numerous independent sources, including MONUC and RHODECIC, report over 50 persons killed and some ten wounded. Other sources indicate that on that day several policemen and soldiers were killed in cold

[41] See the various Security Council resolutions, *inter alia*: 1234 (1999), 1304 (2000), 1341 (2001), 1355 (2001), 1376 (2001), 1399 (2002), 1417 (2002).

[42] See Article 74, paragraphs 1 and 2, of the Rules of Court. In the case concerning *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo* v. *Uganda)*, the Court stated that "such measures are only justified if there is urgency" (*I.C.J. Reports 2000*, p. 127, para. 39); see also *LaGrand (Germany* v. *United States of America), Provisional Measures, Order of 3 March 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 15, para. 22.

[43] See Pierre-Marie Martin, "Renouveau des mesures conservatoires: les ordonnances récentes de la Cour internationale de Justice", *Journal du droit international*, Vol. 102, 1975, p. 51; Joe Verhoeven, *Droit international public*, Law Faculty of the Université catholique de Louvain, 2000, p. 767.

plusieurs policiers et militaires ont été lâchement tués au motif qu'ils avaient été en intelligence avec les insurgés en raison de leur appartenance aux ex-forces armées zaïroises (FAZ).»[44]

75. Au-delà des événements de Kisangani, la République démocratique du Congo a soulevé, en fait, l'ensemble de son contentieux avec le Rwanda, depuis le début de la guerre. D'où la difficulté de déceler le caractère urgent de certaines mesures demandées à la Cour.

2. La préservation des droits des parties

76. Les mesures conservatoires ne préjugent pas des droits des parties au fond et doivent avoir pour finalité de préserver ceux-ci, afin d'éviter tout préjudice irréparable. La Cour a eu l'occasion de rappeler ce principe dans plusieurs affaires:

«Considérant que le pouvoir d'indiquer des mesures conservatoires conféré à la Cour par l'article 41 du Statut présuppose qu'un préjudice irréparable risque d'être causé aux droits en litige dans une procédure judiciaire et a donc pour objet de sauvegarder le droit de chacune des Parties en attendant que la Cour rende sa décision au fond.» (*Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), mesures conservatoires, ordonnance du 10 janvier 1986, C.I.J. Recueil 1986*, p. 8, par. 13; voir aussi *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000, C.I.J. Recueil 2000*, p. 127, par. 39.)

77. Pour la République démocratique du Congo, il s'agissait certainement de limiter l'irréparable puisqu'il y avait déjà mort d'hommes; et pour le Rwanda, la préservation de ses droits devait consister à ne pas se faire imputer d'emblée les allégations des violations graves et massives des droits de l'homme. Dans ses observations orales, le défendeur s'est plus appesanti sur les questions de compétence de la Cour (voir CR 2002/37).

3. La non-aggravation du différend

78. Que les Parties le demandent ou non, la Cour est en droit de prescrire des mesures conservatoires afin d'éviter l'aggravation du différend. Toute extension du différend peut annihiler les efforts du juge de contribuer à la paix et à la sécurité internationales, par le règlement pacifique des différends internationaux, par l'application du droit. La Cour dispose donc d'un pouvoir d'appréciation aux fins de prescrire des mesures conservatoires dans le but de circonscrire tout différend:

«Considérant que, indépendamment des demandes en indication

[44] Demande en indication de mesures conservatoires, 28 mai 2002, p. 16-17.

blood, on the pretext that they had been in communication with the rebels on account of their having belonged to the former Zairian Armed Forces (FAZ)."[44]

75. Over and above the events in Kisangani, the Democratic Republic of the Congo in fact cited the entirety of its dispute with Rwanda since the start of the war. Hence the difficulty of identifying the urgency of certain measures requested of the Court.

2. *Preservation of the Parties' Rights*

76. Provisional measures do not prejudge the parties' rights on the merits and must have as their purpose the preservation of those rights, in order to prevent any irreparable harm. The Court has had occasion to recall this principle in a number of cases:

> "Whereas the power to indicate provisional measures which is conferred on the Court by Article 41 of the Statute presupposes the possibility of irreparable damage being caused to the rights at issue in judicial proceedings and has therefore as its purpose to safeguard the rights of each Party pending the delivery of the Court's decision on the merits." (*Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Provisional Measures, Order of 10 January 1986, I.C.J. Reports 1986*, p. 8, para. 13; see also *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo* v. *Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 127, para. 39.)

77. Clearly, the Democratic Republic of the Congo was seeking to limit the irreparable, there having already been fatalities; for Rwanda, the preservation of its rights required avoiding being imputed *ab initio* with alleged massive serious violations of human rights. In its oral pleadings, the Respondent placed the emphasis rather on issues of the Court's jurisdiction (see CR 2002/37).

3. *Non-aggravation of the Dispute*

78. Whether or not the parties so request, the Court is entitled to indicate provisional measures in order to avoid any aggravation of the dispute. Any extension of the dispute may set at naught the Court's efforts to contribute to international peace and security by settling international disputes by peaceful means, by applying the law. The Court thus has a discretionary power to indicate provisional measures with a view to restricting the scope of a dispute:

> "Considering that, independently of the requests for the indication

[44] Request for the indication of provisional measures, 28 May 2002, pp. 16-17.

de mesures conservatoires présentées par les parties à l'effet de sauvegarder des droits déterminés, la Cour dispose, en vertu de l'article 41 de son Statut, du pouvoir d'indiquer des mesures conservatoires en vue d'empêcher l'aggravation ou l'extension du différend quand elle estime que les circonstances l'exigent.» (*Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria), mesures conservatoires, ordonnance du 15 mars 1996, C.I.J. Recueil 1996 (I)*, p. 22-23, par. 41.)

79. L'indication de mesures conservatoires s'impose, en tout cas devrait s'imposer, lorsqu'il y a une situation de belligérance ou lorsqu'il y a des violations graves des droits de l'homme et du droit international humanitaire. Ainsi, la Cour a prescrit des mesures de portée militaire dans plusieurs cas[45]; le rejet intervenant pour défaut d'intérêt de ces mesures[46].

4. *La compétence de la Cour* prima facie

80. L'établissement de la compétence de la Cour même *prima facie* est au cœur de l'affaire qui oppose la République démocratique du Congo. C'est la condition essentielle, primaire, d'où les autres découlent. La Cour a refusé de prescrire des mesures conservatoires parce que, après l'examen des moyens de droit présentés par le demandeur, il n'apparaît pas que sa compétence soit établie. Cette attitude est conforme à sa jurisprudence constante :

«Considérant qu'en présence d'une demande en indication de mesures conservatoires la Cour n'a pas besoin, avant de décider d'indiquer ou non de telles mesures, de s'assurer d'une manière définitive qu'elle a compétence quant au fond de l'affaire, mais qu'elle ne peut cependant indiquer ces mesures que si les dispositions invoquées par le demandeur semblent *prima facie* constituer une base sur laquelle la compétence de la Cour pourrait être fondée.» (*LaGrand (Allemagne c. États-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 3 mars 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 13, par. 13)[47]

[45] Voir *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. États-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 10 mai 1984, C.I.J. Recueil 1984*, p. 169; *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), mesures conservatoires, ordonnance du 10 janvier 1986, C.I.J. Recueil 1986*, p. 552; *Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie) (Serbie et Monténégro), ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993*, p. 3; *Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria), mesures conservatoires, ordonnance du 15 mars 1996*, p. 13; *Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000*, p. 111.

[46] Voir Ranjeva, *op. cit.*, p. 459.

[47] Voir aussi *Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Canada), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999 (I)*, p. 266, par. 20.

of provisional measures submitted by the Parties to preserve specific rights, the Court possesses by virtue of Article 41 of the Statute the power to indicate provisional measures with a view to preventing the aggravation or extension of the dispute whenever it considers that circumstances so require." (*Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria), Provisional Measures, Order of 15 March 1996, I.C.J. Reports 1996 (I)*, pp. 22-23, para. 41.)

79. The Court is bound to indicate provisional measures, or in any event ought to do so, whenever there is a war situation or where there are serious violations of human rights or of international humanitarian law. Thus the Court has indicated measures having a military dimension in a number of cases[43], refusing to grant them where they were not appropriate[44].

4. *The Court's Prima Facie Jurisdiction*

80. Establishment of the Court's jurisdiction, even prima facie, lies at the heart of the Congo's case. It is the essential, primary condition, from which all the others flow. The Court refused to indicate provisional measures because, following a consideration of the grounds of law presented by the Applicant, it was not apparent that its jurisdiction was established. This approach is consistent with its established case law:

> "Whereas, on a request for the indication of provisional measures the Court need not, before deciding whether or not to indicate them, finally satisfy itself that it has jurisdiction on the merits of the case, but whereas it may not indicate them unless the provisions invoked by the Applicant appear, prima facie, to afford a basis on which the jurisdiction of the Court might be founded." (*LaGrand (Germany v. United States of America), Provisional Measures, Order of 3 March 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 13, para. 13.)[45]

---

[43] See *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Provisional Measures, Order of 10 May 1984, I.C.J. Reports 1984*, p. 169; *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Provisional Measures, Order of 10 January 1986, I.C.J. Reports 1986*, p. 554; *Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. Yugoslavia (Serbia and Montenegro)), Provisional Measures, Order of 8 April 1993, I.C.J. Reports 1993*, p. 3; *Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria), Provisional Measures, Order of 15 March 1996, I.C.J. Reports 1996*, p. 13; *Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*, p. 111.

[44] See Ranjeva, *op. cit.*, p. 459.

[45] See also *Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Canada), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999 (I)*, p. 266, para. 21.

81. Comme indiqué ci-dessus, le contraste est frappant entre les mesures conservatoires sollicitées par le demandeur et les moyens de droit invoqués pour fonder la compétence de la Cour. Je suis d'avis que certaines mesures conservatoires auraient pu être indiquées, compte tenu de la nature du différend, même si la base de la compétence était étroite.

(*Signé*) Jean-Pierre MAVUNGU.

81. As I have already stated, the contrast is striking between the provisional measures sought by the Applicant and the grounds of law invoked to found the Court's jurisdiction. I am of the opinion that certain provisional measures could have been indicated, having regard to the nature of the dispute, even if the basis of jurisdiction was a narrow one.

(*Signed*) Jean-Pierrre MAVUNGU.

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À CERTAINS BIENS

(LIECHTENSTEIN c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE DU 12 JUILLET 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING CERTAIN PROPERTY

(LIECHTENSTEIN v. GERMANY)

ORDER OF 12 JULY 2002

Mode officiel de citation :

Certains biens (Liechtenstein c. Allemagne), ordonnance du 12 juillet 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 296

Official citation :

Certain Property (Liechtenstein v. Germany), Order of 12 July 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 296

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070953-5

N° de vente :
Sales number 849

12 JUILLET 2002

ORDONNANCE

CERTAINS BIENS

(LIECHTENSTEIN c. ALLEMAGNE)

CERTAIN PROPERTY

(LIECHTENSTEIN v. GERMANY)

12 JULY 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
12 juillet
Rôle général
n° 123

12 juillet 2002

AFFAIRE RELATIVE À CERTAINS BIENS

(LIECHTENSTEIN c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE

Le président de la Cour internationale de Justice,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 31 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 28 juin 2001, par laquelle la Cour a fixé au 28 mars 2002 et au 27 décembre 2002 les dates d'expiration des délais pour le dépôt, respectivement, d'un mémoire de la Principauté du Liechtenstein et d'un contre-mémoire de la République fédérale d'Allemagne,

Vu le mémoire du Liechtenstein déposé dans le délai ainsi fixé;

Considérant que, le 27 juin 2002, la République fédérale d'Allemagne a déposé certaines exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité;

Considérant qu'en conséquence, en vertu des dispositions du paragraphe 5 de l'article 79 du Règlement de la Cour, la procédure sur le fond est suspendue et qu'il échet de fixer un délai dans lequel la Partie adverse pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires;

Considérant que, au cours d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les agents des Parties le 12 juillet 2002, le Liechtenstein a demandé que la date d'expiration du délai pour la préparation de cet exposé écrit soit fixée au 15 novembre 2002; et considérant que l'Allemagne ne s'est pas opposée à la fixation d'un tel délai et a indiqué qu'elle s'en remettait, à cet égard, à la décision de la Cour;

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
12 July
General List
No. 123

12 July 2002

CASE CONCERNING CERTAIN PROPERTY

(LIECHTENSTEIN *v.* GERMANY)

ORDER

The President of the International Court of Justice,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 31 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 28 June 2001, whereby the Court fixed 28 March 2002 and 27 December 2002 as the time-limits for the filing, respectively, of a Memorial by the Principality of Liechtenstein and of a Counter-Memorial by the Federal Republic of Germany,

Having regard to the Memorial of Liechtenstein, which was filed within the time-limit thus fixed;

Whereas on 27 June 2002 the Federal Republic of Germany filed certain preliminary objections to jurisdiction and admissibility;

Whereas accordingly, by virtue of Article 79, paragraph 5, of the Rules of Court, the proceedings on the merits are suspended and a time-limit has to be fixed for the presentation by the other Party of a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections;

Whereas, at a meeting held by the President of the Court with the Agents of the Parties on 12 July 2002, Liechtenstein requested that 15 November 2002 be fixed as the time-limit for the preparation of that written statement; and whereas Germany raised no objection to the fixing of such a time-limit and stated that it would leave the decision thereon to the Court;

Compte tenu des vues des Parties,

Fixe au 15 novembre 2002 la date d'expiration du délai dans lequel la Principauté du Liechtenstein pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République fédérale d'Allemagne;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le douze juillet deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la Principauté du Liechtenstein et au Gouvernement de la République fédérale d'Allemagne.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

Taking account of the views of the Parties,

Fixes 15 November 2002 as the time-limit within which the Principality of Liechtenstein may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections made by the Federal Republic of Germany; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twelfth day of July, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Principality of Liechtenstein and the Government of the Federal Republic of Germany, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070953-5

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

ORDER OF 18 SEPTEMBER 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE REQUÊTE: 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

ORDONNANCE DU 18 SEPTEMBRE 2002

Official citation:

Armed Activities on the Territory of the Congo (New Application: 2002) (Democratic Republic of the Congo v. Rwanda), Order of 18 September 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 298

Mode officiel de citation:

Activités armées sur le territoire du Congo (nouvelle requête: 2002) (République démocratique du Congo c. Rwanda), ordonnance du 18 septembre 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 298

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070955-1

Sales number
N° de vente: 851

18 SEPTEMBER 2002

ORDER

ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY
OF THE CONGO (NEW APPLICATION 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE
DU CONGO (NOUVELLE REQUÊTE 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

18 SEPTEMBRE 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
18 September
General List
No. 126

18 September 2002

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002)

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Articles 44, 48 and 79, paragraphs 2 and 3, of the Rules of Court,

Having regard to the Application filed in the Registry of the Court on 28 May 2002, whereby the Democratic Republic of the Congo instituted proceedings against the Rwandese Republic in respect of a dispute concerning "massive, serious and flagrant violations of human rights and of international humanitarian law" alleged to have been committed "by Rwanda on the territory of the Democratic Republic of the Congo in flagrant breach of the sovereignty and territorial integrity [of the latter], as guaranteed by the United Nations Charter and the Charter of the Organization of African Unity",

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNEE 2002

2002
18 septembre
Rôle général
n° 126

18 septembre 2002

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE REQUÊTE : 2002)

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

ORDONNANCE

Présents : M. GUILLAUME, *président* ; M. SHI, *vice-président* ; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges* ; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 44, 48 et 79, paragraphes 2 et 3, de son Règlement,

Vu la requête enregistrée au Greffe de la Cour le 28 mai 2002, par laquelle la République démocratique du Congo a introduit une instance contre la République rwandaise au sujet d'un différend relatif à des « violations massives, graves et flagrantes des droits de l'homme et du droit international humanitaire » qui auraient été commises « par le Rwanda sur le territoire de la République démocratique du Congo en violation flagrante de la souveraineté et de l'intégrité territoriale [de cette dernière], garanties par les chartes de l'Organisation des Nations Unies et de l'Organisation de l'unité africaine » ;

Whereas in its Application the Congo relied on a certain number of grounds in order to found the jurisdiction of the Court;

Whereas on 28 May 2002, after filing the Application, the Agent of the Congo submitted a request for the indication of provisional measures, citing Article 41 of the Statute of the Court and Articles 73 and 74 of its Rules;

Whereas by Order of 10 July 2002 the Court, on the one hand, held that it "does not in the present case have the prima facie jurisdiction necessary to indicate those provisional measures requested by the Congo" and, on the other, "in the absence of a manifest lack of jurisdiction", rejected Rwanda's request that the case be removed from the List;

Whereas in the same Order the Court further held that "the findings reached by [it] . . . in no way prejudge[d] the question of the jurisdiction of the Court to deal with the merits of the case or any questions relating to the admissibility of the Application, or relating to the merits themselves";

Whereas, at a meeting held by the President of the Court with the Agents of the Parties on 4 September 2002, Rwanda suggested that the procedure provided for in Article 79, paragraphs 2 and 3, of the Rules of Court (1978), as amended on 5 December 2000, be followed, and that the questions of jurisdiction and admissibility in the case therefore be determined separately before any proceedings on the merits; whereas the Congo stated that it would leave the decision in this regard to the Court; and whereas the Parties agreed that, in the event that this procedure was followed, the Rwandese Republic would first present a Memorial dealing exclusively with those questions and that the Democratic Republic of the Congo would reply to it in a Counter-Memorial confined to the same questions;

Taking account of the views of the Parties regarding the procedure to be followed and the time-limits to be fixed,

Decides that the written pleadings shall first be addressed to the questions of the jurisdiction of the Court to entertain the Application and of its admissibility;

Fixes the following time-limits for the filing of those pleadings:

20 January 2003 for the Memorial of the Rwandese Republic;

20 May 2003 for the Counter-Memorial of the Democratic Republic of the Congo; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this eighteenth day of September two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the

Considérant que, dans sa requête, le Congo, aux fins de fonder la compétence de la Cour, a invoqué un certain nombre de chefs de compétence ;

Considérant que, le 28 mai 2002, après avoir procédé au dépôt de sa requête, l'agent du Congo a présenté une demande en indication de mesures conservatoires invoquant l'article 41 du Statut de la Cour et les articles 73 et 74 de son Règlement ;

Considérant que, par ordonnance du 10 juillet 2002, la Cour, d'une part, a jugé qu'elle « ne dispos[ait] pas en l'espèce de la compétence *prima facie* nécessaire pour indiquer les mesures conservatoires demandées par le Congo » et que, d'autre part, « en l'absence d'incompétence manifeste », elle a rejeté la demande du Rwanda tendant à ce que l'affaire soit rayée du rôle ;

Considérant que, dans la même ordonnance, la Cour a en outre précisé que « les conclusions auxquelles [elle était] parvenue ... ne préjug[eaient] en rien la compétence de la Cour pour connaître du fond de l'affaire, ni aucune question relative à la recevabilité de la requête ou au fond lui-même » ;

Considérant que, au cours d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les agents des Parties le 4 septembre 2002, le Rwanda a proposé que soit suivie la procédure prévue aux paragraphes 2 et 3 de l'article 79 du Règlement de la Cour (1978) tel que revisé le 5 décembre 2000, et qu'il soit ainsi statué séparément, avant toute procédure sur le fond, sur les questions de compétence et de recevabilité en l'espèce, que le Congo a déclaré qu'il s'en remettait, à cet égard, à la décision de la Cour ; et que les Parties sont convenues que, dans le cas où cette procédure serait suivie, la République rwandaise présenterait d'abord un mémoire traitant exclusivement de ces questions et la République démocratique du Congo lui répondrait dans un contre-mémoire limité aux mêmes questions ;

Compte tenu des vues des Parties au sujet de la procédure à suivre et des délais à fixer ;

Décide que les pièces de la procédure écrite porteront d'abord sur la question de la compétence de la Cour pour connaître de la requête et sur la recevabilité de cette dernière ;

Fixe comme suit les dates d'expiration des délais pour le dépôt de ces pièces :

Pour le mémoire de la République rwandaise, le 20 janvier 2003 ;

Pour le contre-mémoire de la République démocratique du Congo, le 20 mai 2003 ;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le dix-huit septembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres

archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Democratic Republic of the Congo and the Government of the Rwandese Republic, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

seront transmis respectivement au Gouvernement de la République démocratique du Congo et au Gouvernement de la République rwandaise.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070855-1

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DE LA FRONTIÈRE TERRESTRE ET MARITIME ENTRE LE CAMEROUN ET LE NIGÉRIA

(CAMEROUN c. NIGÉRIA; GUINÉE ÉQUATORIALE (intervenant))

ARRÊT DU 10 OCTOBRE 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING THE LAND AND MARITIME BOUNDARY BETWEEN CAMEROON AND NIGERIA

(CAMEROON v. NIGERIA; EQUATORIAL GUINEA intervening)

JUDGMENT OF 10 OCTOBER 2002

Mode officiel de citation :

Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 2002, p. 303

Official citation :

Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria; Equatorial Guinea intervening), Judgment, I.C.J. Reports 2002, p. 303

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070957-8

N° de vente :
Sales number 852

10 OCTOBRE 2002

ARRÊT

FRONTIÈRE TERRESTRE ET MARITIME ENTRE LE CAMEROUN ET LE NIGERIA

(CAMEROUN c. NIGERIA; GUINÉE ÉQUATORIALE (intervenant))

LAND AND MARITIME BOUNDARY BETWEEN CAMEROON AND NIGERIA

(CAMEROON v. NIGERIA: EQUATORIAL GUINEA intervening)

10 OCTOBER 2002

JUDGMENT

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
10 octobre
Rôle général
n° 94

10 octobre 2002

AFFAIRE DE LA FRONTIÈRE TERRESTRE ET MARITIME ENTRE LE CAMEROUN ET LE NIGÉRIA

(CAMEROUN c. NIGÉRIA; GUINÉE ÉQUATORIALE (intervenant))

Cadre géographique — Contexte historique — Evolution du statut des territoires en cause — Principaux instruments pertinents aux fins de déterminer le tracé de la frontière terrestre et maritime.

* *

Région du lac Tchad.

Délimitation de la frontière — Instruments pertinents (déclaration Milner-Simon de 1919, déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931) — Frontière ayant été délimitée et approuvée par la Grande-Bretagne et la France — Confirmation tirée des travaux de démarcation menés par la commission du bassin du lac Tchad entre 1983 et 1991 — Coordonnées du tripoint Cameroun-Nigéria-Tchad et de l'embouchure de l'Ebedji.

Revendications du Nigéria fondées sur sa présence dans certaines zones du lac Tchad — Argumentation du Nigéria tirée de la consolidation historique du titre — Théorie controversée ne pouvant se substituer aux modes d'acquisition de titres reconnus par le droit international — Argumentation du Nigéria selon laquelle la possession paisible, accompagnée d'actes d'administration, représente une manifestation de souveraineté — Cameroun détenant un titre préexistant sur la région du lac concernée — Critère juridique applicable étant l'existence ou non d'un acquiescement manifeste du Cameroun au transfert de son titre au Nigéria — Cameroun n'ayant pas acquiescé à l'abandon de son titre sur la région en faveur du Nigéria — Localités situées à l'est de la frontière demeurant sous souveraineté camerounaise.

* *

Frontière terrestre du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi.

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
10 October
General List
No. 94

10 October 2002

CASE CONCERNING THE LAND AND MARITIME BOUNDARY BETWEEN CAMEROON AND NIGERIA

(CAMEROON *v.* NIGERIA: EQUATORIAL GUINEA intervening)

Geographical context — Historical background — Territories' changing status — Principal relevant instruments for determination of the land and maritime boundary.

* *

Lake Chad area

Boundary delimitation — Relevant instruments (Milner-Simon Declaration, 1919; Thomson-Marchand Declaration, 1929-1930; Henderson-Fleuriau Exchange of Notes, 1931) — Boundary delimited and approved by Great Britain and France — Confirmation provided by demarcation work of Lake Chad Basin Commission, 1983 to 1991 — Co-ordinates of Cameroon-Nigeria-Chad tripoint and Ebeji mouth.

Nigerian claims based on its presence in certain Lake Chad areas — Nigerian argument based on historical consolidation of title — Controversial theory which cannot replace modes of acquisition of title recognized by international law — Nigerian argument that peaceful possession, coupled with acts of administration, represents manifestation of sovereignty — Cameroon the holder of a pre-existing title over the lake areas in question — Test whether or not Cameroon manifestly acquiesced in transfer of its title to Nigeria — No acquiescence by Cameroon to relinquishment of its title over the area in favour of Nigeria — Sovereignty over settlements situated to the east of the boundary continues to lie with Cameroon.

* *

Land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula.

Instruments de délimitation pertinents (déclaration Thomson-Marchand, échange de notes Henderson-Fleuriau, Ordre en conseil britannique de 1946, accords anglo-allemands des 11 mars et 12 avril 1913) — Tâche de la Cour n'étant ni de procéder à une délimitation de novo de la frontière, ni de démarquer celle-ci, mais de «préciser définitivement» le tracé de la frontière tel que fixé dans les instruments pertinents — Différend portant sur l'interprétation ou l'application de certains passages desdits instruments — Examen de chacun des secteurs en litige.

* * *

Presqu'île de Bakassi.

Accord anglo-allemand du 11 mars 1913 — Argumentation du Nigéria selon laquelle cet accord serait défectueux: préambule de l'Acte général de la Conférence de Berlin de 1885; absence d'approbation par le Parlement allemand; article 289 du traité de Versailles de 1919 — Rejet de cette argumentation.

Question de savoir si la Grande-Bretagne était habilitée à renoncer à tous ses droits sur Bakassi par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 — Traité de protectorat de 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Wawes-Calabar — Statut juridique de tels traités de protection — Grande-Bretagne pouvant en 1913 déterminer sa frontière du Nigéria avec l'Allemagne, y compris pour ce qui est de sa partie méridionale.

Territoire sous mandat du Cameroun britannique — Bakassi se trouvant compris parmi les termes du mandat — Statut distinct du territoire sous mandat préservé par l'Ordre en conseil britannique de 1925 — Situation territoriale étant restée la même sous le régime de tutelle — Frontière entre Bakassi et le Nigéria étant demeurée une frontière internationale.

Négociations en matière maritime — Nigéria ayant, à l'époque, admis qu'il était lié par les articles VIII à XVII de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, et reconnu que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi était camerounaise — Communauté de vues entre les Parties se trouvant également reflétée par la répartition géographique des concessions pétrolières accordées par l'une et l'autre jusqu'en 1991 — Accord anglo-allemand étant valide et applicable dans son intégralité.

Autres bases sur lesquelles le Nigéria fonde sa revendication sur Bakassi — Rappel de la conclusion à laquelle la Cour est déjà parvenue sur la théorie de la consolidation historique du titre — Invocation de la consolidation historique ne pouvant en tout état de cause conférer au Nigéria un titre sur Bakassi, l'occupation de la presqu'île étant contraire à un titre conventionnel précédemment détenu par le Cameroun — Nigéria n'ayant pu agir à titre de souverain avant la fin des années soixante-dix, car ne se considérant alors pas lui-même comme détenteur d'un titre sur Bakassi — Éléments de preuve ne permettant pas, après la fin des années soixante-dix, de conclure à un acquiescement du Cameroun à l'abandon de son titre en faveur du Nigéria — Frontière étant délimitée par les articles VIII à XX de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 — Souveraineté sur Bakassi étant camerounaise.

* * *

Frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria.

Argumentation du Nigéria selon laquelle la Cour devrait s'abstenir de prononcer même partiellement, à la délimitation demandée par le Cameroun, aux

Relevant instruments of delimitation (Thomson-Marchand Declaration, Henderson-Fleurian Exchange of Notes, British Order in Council, 1946, Anglo-German Agreements of 11 March and 12 April 1913) — Court's task not to delimit the boundary de novo nor to demarcate it, but to "specify definitively" the course of the boundary as fixed by the relevant instruments — Dispute over interpretation or application of certain provisions of those instruments — Examination of each disputed sector.

* *

Bakassi Peninsula.

Anglo-German Agreement of 11 March 1913 — Nigeria's arguments that Agreement defective: Preamble to General Act of Berlin Conference, 1885, no approval by German Parliament, Article 289 of Versailles Treaty, 1919 — Arguments rejected.

Whether Great Britain entitled to transfer title over Bakassi under the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 — 1884 Treaty of Protection between Great Britain and Kings and Chiefs of Old Calabar — Legal status of such treaties of protection — Great Britain in a position in 1913 to determine its boundary in Nigeria with Germany, including in the southern part.

British mandate over territory of Cameroons — Bakassi covered by terms of mandate — Separate status of mandated territory preserved by British Order in Council of 1923 — Territorial situation unchanged under trusteeship arrangements — Boundary between Bakassi and Nigeria remained an international boundary.

Negotiations on maritime matters — Nigeria had accepted at the time that it was bound by Articles XVIII to XXII of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 and had recognized Cameroonian sovereignty over Bakassi Peninsula — Parties' common position also reflected in geographic pattern of their oil concessions up to 1981 — Anglo-German Agreement valid and applicable in its entirety.

Other bases of Nigeria's claim to Bakassi — Restatement of Court's findings regarding the theory of historical consolidation of title — Historical consolidation cannot in any event give Nigeria title over Bakassi when its "occupation" of the peninsula is adverse to Cameroon's prior conventional title — Nigeria unable to act à titre de souverain before late 1970s, as it did not then regard itself as having title to Bakassi — No sufficient evidence after late 1970s that Cameroon acquiesced in relinquishment of its title in favour of Nigeria — Boundary delimited by Articles XVIII to XX of Anglo-German Agreement of 11 March 1913 — Sovereignty over Bakassi lies with Cameroon.

* *

Maritime boundary between Cameroon and Nigeria.

Nigeria's arguments that the Court must refuse, in entirety and in whole or part, the delimitation requested by Cameroon because it affects areas claimed by

motifs que celle-ci toucherait à des zones revendiquées par des Etats tiers et que la condition relative à des négociations préalables n'aurait pas été remplie. — Huitième exception préliminaire du Nigéria. — Protection offerte par l'article 59 du Statut pouvant ne pas être toujours suffisante, en particulier dans le cas de délimitations maritimes intéressant plusieurs Etats. — Cour ne pouvant statuer sur les demandes du Cameroun dans la mesure où celles-ci pourraient affecter les droits de la Guinée équatoriale et de São Tomé-et-Príncipe. — Simple présence de ces deux Etats dans le golfe de Guinée n'empêchant pas en soi la Cour d'avoir compétence pour procéder à une délimitation maritime entre les Parties. — Cour ayant relevé, dans son arrêt du 11 juin 1998, que des négociations entre le Cameroun et le Nigéria concernant la délimitation maritime dans son ensemble s'étaient déroulées dès les années soixante-dix. — Articles 74 et 83 de la convention sur le droit de la mer de 1982 n'imposant pas de suspendre une instance judiciaire pour engager de nouvelles négociations si, au cours de l'instance, l'une des parties modifie sa demande. — Mêmes articles n'empêchant pas la Cour de tracer la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria en l'absence de négociations préalables intervenues simultanément entre ces deux Etats et la Guinée équatoriale et São Tomé-et-Príncipe.

Frontière maritime jusqu'au point G. — Frontière maritime se trouvant à l'ouest et non à l'est de la presqu'île de Bakassi. — Instruments pertinents : accord anglo-allemand du 11 mars 1913 ; déclaration de Yaoundé II de 1971 ; déclaration de Maroua de 1975. — Argumentation du Nigéria tirée de l'invalidité de la déclaration de Maroua au regard du droit international, faute de ratification. — Déclaration de Maroua étant entrée en vigueur immédiatement à la date de sa signature. — Argumentation du Nigéria tirée de la méconnaissance des règles constitutionnelles de ce pays relatives à la conclusion des traités. — Chefs d'Etat étant considérés comme pouvant représenter leur Etat pour accomplir tous les actes relatifs à la conclusion d'un traité. — Lettre du 23 août 1974 adressée par le chef d'Etat du Nigéria au chef d'Etat du Cameroun ne pouvant être interprétée comme un avertissement précis indiquant au Cameroun que le Gouvernement nigérian ne serait lié par aucun engagement pris par son chef d'Etat. — Déclarations de Yaoundé II et de Maroua devant être considérées comme des instruments contraignants imposant une obligation juridique au Nigéria. — Délimitation maritime devant être considérée comme ayant été établie sur une base conventionnelle, jusqu'au point G inclus, par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 et les déclarations de Yaoundé II et de Maroua.

Frontière maritime au-delà du point G. — Paragraphes 1 des articles 74 et 83 de la convention sur le droit de la mer de 1982 relatifs à la délimitation du plateau continental et de la zone économique exclusive. — Accord des Parties pour que la délimitation entre leurs espaces maritimes soit opérée au moyen d'une ligne unique. — Méthode dite des principes équitables/circonstances pertinentes consistant à tracer d'abord une ligne d'équidistance, puis à examiner s'il existe des facteurs appelant un ajustement ou un déplacement de cette ligne afin de parvenir à un « résultat équitable ». — Détermination des côtes pertinentes des Parties. — Ligne d'équidistance ne pouvant se prolonger au-delà d'un point où elle pourrait affecter les droits de la Guinée équatoriale. — Absence de circonstances qui pourraient rendre nécessaire l'ajustement de la ligne d'équidistance : configuration et longueur des côtes pertinentes, présence de l'île de Bioko. — Pratique pétrolière des Parties ne constituant pas un facteur à prendre en compte aux fins de la délimitation maritime en l'espèce. — Ligne d'équidistance aboutissant à un résultat équitable aux fins de la délimitation du secteur dans lequel la Cour a compétence pour se prononcer.

third States said requirement of prior negotiation not satisfied — Nigeria's eighth preliminary objection — Protection afforded by Article 59 of the Statute may not always be sufficient, in particular in respect of maritime delimitations involving several States — Court unable to rule on Cameroon's claims in so far as they may affect rights of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe — Mere presence of those two States in Gulf of Guinea does not in itself preclude the Court's jurisdiction over maritime delimitation between the Parties — Court's finding in its Judgment of 11 June 1998 that negotiations between Cameroon and Nigeria concerning the entire maritime delimitation had been conducted in the 1970s — Articles 74 and 83 of 1982 Convention on the Law of the Sea do not require that judicial proceedings be suspended while new negotiations are conducted if a party alters its claim in the course of proceedings — Those Articles do not preclude the Court from drawing the maritime boundary between Cameroon and Nigeria without prior simultaneous negotiations between these two States and Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe.

Maritime boundary up to point G — Boundary located to west of Bakassi Peninsula and not to east — Relevant instruments: Anglo-German Agreement of 11 March 1913, Yaoundé II Declaration (1971), Maroua Declaration (1975) — Nigeria's argument that Maroua Declaration not valid in international law because not ratified — Maroua Declaration entered into force immediately on signature — Nigeria's argument that its constitutional rules on treaty ratification had not been complied with — Heads of State regarded as empowered to represent their States for purpose of performing all acts relating to conclusion of a treaty — Letter of 23 August 1974 from Head of State of Nigeria to Head of State of Cameroon cannot be regarded as specific warning to Cameroon that Nigerian Government would not be bound by any commitment entered into by its Head of State — Yaoundé II and Maroua Declarations must be considered as binding and imposing a legal obligation on Nigeria — Maritime delimitation must be considered as having been established on a conventional basis up to and including point G by Anglo-German Agreement of 11 March 1913 and Yaoundé II and Maroua Declarations.

Maritime boundary beyond point G — Paragraph 1 of Articles 74 and 83 of 1982 Law of the Sea Convention concerning delimitation of the continental shelf and exclusive economic zone — Parties' agreement that delimitation between their maritime areas to be effected by a single line — So-called equitable principles/relevant circumstances method, involving first drawing an equidistance line then considering whether there are factors calling for adjustment or shifting of that line in order to achieve an "equitable result" — Definition of Parties' relevant coastlines — Equidistance line cannot be extended beyond point where it might affect rights of Equatorial Guinea — Absence of circumstances which might require adjustment of equidistance line: configuration and length of relevant coastlines, presence of Bioko Island — Parties' oil practice not a factor to be taken into account for purposes for maritime delimitation in this case — Equidistance line represents an equitable result for delimitation of the area in which the Court has jurisdiction to rule.

Tracé de la limite des zones maritimes.

* *

Conclusions du Cameroun relatives à la responsabilité internationale du Nigéria et demandes reconventionnelles du Nigéria concernant la responsabilité internationale du Cameroun.

Nigéria étant tenu de retirer dans les plus brefs délais et sans condition son administration et ses forces armées et de police du secteur du lac Tchad relevant de la souveraineté du Cameroun ainsi que de la presqu'île de Bakassi — Cameroun étant tenu de retirer dans les plus brefs délais et sans condition toute administration ou forces armées ou de police qui pourraient se trouver, le long de la frontière terrestre allant du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi, dans les zones relevant, conformément à l'arrêt, de la souveraineté du Nigéria — Nigéria ayant la même obligation en ce qui concerne toutes administration ou forces armées ou de police qui pourraient se trouver, le long de la frontière terrestre allant du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi, dans les zones relevant, conformément à l'arrêt, de la souveraineté du Cameroun — Coopération entre les Parties à l'occasion de l'exécution de l'arrêt — Engagement pris à l'audience par le Cameroun concernant la protection des Nigérians habitant la presqu'île de Bakassi ou vivant dans la région du lac Tchad — Cour prenant acte de cet engagement — Conclusions du Cameroun visant à l'obtention de garanties de non-répétition ne pouvant être accueillies — Préjudice subi par le Cameroun en raison de l'occupation de son territoire, suffisamment pris en compte du fait même de l'arrêt et de l'évacuation du territoire camerounais occupé par le Nigéria — Cameroun n'ayant pas établi que le Nigéria n'ait pas mis en œuvre des mesures conservatoires indiquées dans l'ordonnance du 15 mars 1996 — Incidents frontaliers — Aucune des Parties n'ayant apporté de preuves suffisantes des faits qu'elle avance ou de leur imputabilité à l'autre Partie — Rejet des conclusions du Cameroun concernant la responsabilité internationale du Nigéria et des demandes reconventionnelles du Nigéria.

ARRÊT

Présents: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Rezek, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; MM. Mbaye, Ajibola, *juges ad hoc*; M. Couvreur, *greffier*.

En l'affaire de la frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria,

entre

la République du Cameroun,

représentée par:

S. Exc. M. Amadou Ali, ministre d'Etat chargé de la justice, garde des sceaux,

comme agent;

Course of boundary of maritime areas.

* * *

Cameroon's submissions on Nigeria's State responsibility and Nigeria's counter-claims regarding Cameroon's State responsibility.

Nigeria under an obligation expeditiously and without condition to withdraw its administration and military and police forces from areas of Lake Chad falling under Cameroonian sovereignty and from the Bakassi Peninsula — Cameroon under an obligation expeditiously and without condition to withdraw any administration or military or police forces which may be present in areas along the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula which pursuant to the Judgment fall within the sovereignty of Nigeria — Nigeria under the same obligation as regards any administration or military or police forces which may be present in areas along the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula which pursuant to the Judgment fall within the sovereignty of Cameroon — Cooperation between the Parties in implementing the Judgment — Cameroon's undertaking at the hearings in regard to protection of Nigerians living in the Bakassi Peninsula or the Lake Chad area — Court takes note of that undertaking — Cameroon's submissions seeking guarantees of non-repetition cannot be upheld — Injury suffered by Cameroon by reason of the occupation of its territory sufficiently redressed by the very fact of the Judgment and of the evacuation of Cameroonian territory occupied by Nigeria — Cameroon has not shown that Nigeria acted in breach of the provisional measures indicated in the Order of 11 March 1996 — Boundary incidents — Neither Party has sufficiently proved the facts which it alleges on their imputability to the other Party — Rejection of Cameroon's submissions on Nigeria's State responsibility and of Nigeria's counter-claims.

JUDGMENT

Present: President Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Tomka; *Judges ad hoc* Mbaye, Ajibola; *Registrar* Couvreur.

In the case concerning the land and maritime boundary between Cameroon and Nigeria,

between

the Republic of Cameroon,

represented by

H.E. Mr. Amadou Ali, Minister of State responsible for Justice, Keeper of the Seals,

as Agent;

M. Maurice Kamto, doyen de la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, membre de la Commission du droit international, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

M. Peter Ntamark, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, *Barrister-at-Law*, membre de l'Inner Temple,

comme coagents, conseils et avocats;

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, membre et ancien président de la Commission du droit international,

comme agent adjoint, conseil et avocat;

M. Joseph-Marie Bipoun Woum, professeur à la faculté des sciences juridiques et politiques de l'Université de Yaoundé II, ancien doyen, ancien ministre,

comme conseiller spécial et avocat;

M. Michel Aurillac, ancien ministre, conseiller d'Etat honoraire, avocat en retraite,

M. Jean-Pierre Cot, professeur émérite de l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), ancien ministre,

M. Maurice Mendelson, Q.C., professeur émérite de droit international de l'Université de Londres, *Barrister-at-Law*,

M. Malcolm N. Shaw, professeur à la faculté de droit de l'Université de Leicester, titulaire de la chaire sir Robert Jennings, *Barrister-at-Law*,

M. Bruno Simma, professeur à l'Université de Munich, membre de la Commission du droit international,

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., *Barrister-at-Law*, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Christian Tomuschat, professeur à l'Université Humboldt de Berlin, ancien membre et ancien président de la Commission du droit international,

M. Olivier Corten, professeur de droit international à la faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles,

M. Daniel Khan, chargé de cours à l'Institut de droit international de l'Université de Munich,

M. Jean-Marc Thouvenin, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

comme conseils et avocats;

M. Eric Diamantis, avocat au barreau de Paris, Moquet, Bordes & Associés,

M. Jean-Pierre Mignard, avocat au barreau de Paris, société d'avocats Lysias,

M. Joseph Tjop, consultant à la société d'avocats Lysias, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre,

comme conseils;

M. Pierre Semengue, général d'armée, contrôleur général des armées, ancien chef d'état-major des armées,

M. James Tataw, général de division, conseiller logistique, ancien chef d'état-major de l'armée de terre,

S. Exc. Mme Isabelle Bassong, ambassadeur du Cameroun auprès des pays du Benelux et de l'Union européenne,

Mr. Maurice Kamto, Dean, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, member of the International Law Commission, avocat at the Paris Bar, société d'avocats Lysias,

Mr. Peter Ntamark, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, Barrister-at-Law, member of the Inner Temple,

as Co-Agents, Counsel and Advocates;

Mr. Alain Pellet, Professor, University of Paris X-Nanterre, member and former Chairman of the International Law Commission,

as Deputy Agent, Counsel and Advocate;

Mr. Joseph-Marie Bipoun Woum, Professor, Faculty of Law and Political Science, University of Yaoundé II, former Dean, former Minister,

as Special Adviser and Advocate;

Mr. Michel Aurillac, former Minister, Honorary conseiller d'Etat, retired avocat,

Mr. Jean-Pierre Cot, Emeritus Professor, University of Paris I (Panthéon-Sorbonne), former Minister,

Mr. Maurice Mendelson, Q.C., Emeritus Professor of International Law, University of London, Barrister-at-Law,

Mr. Malcolm N. Shaw, Sir Robert Jennings Professor of International Law, Faculty of Law, University of Leicester, Barrister-at-Law,

Mr. Bruno Simma, Professor, University of Munich, member of the International Law Commission,

Sir Ian Sinclair, K.C.M.G., Q.C., Barrister-at-Law, former member of the International Law Commission,

Mr. Christian Tomuschat, Professor, Humboldt University of Berlin, former member and Chairman, International Law Commission,

Mr. Olivier Corten, Professor of International Law, Faculty of Law, Université libre de Bruxelles,

Mr. Daniel Khan, Lecturer, International Law Institute, University of Munich,

Mr. Jean-Marc Thouvenin, Professor, University of Paris X-Nanterre, avocat at the Paris Bar, société d'avocats Lysias,

as Counsel and Advocates;

Mr. Eric Diamantis, avocat at the Paris Bar, Moquet, Bordes & Associés,

Mr. Jean-Pierre Mignard, avocat at the Paris Bar, société d'avocats Lysias,

Mr. Joseph Tjop, Consultant to société d'avocats Lysias, Researcher at the Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

as Counsel;

General Pierre Semengue, Controller-General of the Armed Forces, former Chief of Staff of the Armed Forces,

Major-General James Tataw, Logistics Adviser, Former Chief of Staff of the Army,

H.E. Ms Isabelle Bassong, Ambassador of Cameroon to the Benelux Countries and to the European Union,

S. Exc. M. Pascal Biloa Tang, ambassadeur du Cameroun en France.
S. Exc. M. Martin Belinga Eboutou, ambassadeur, représentant permanent du Cameroun auprès de l'Organisation des Nations Unies à New York.
M. Etienne Ateba, ministre-conseiller, chargé d'affaires *a.i.* à l'ambassade du Cameroun à La Haye.
M. Robert Akamba, administrateur civil principal, chargé de mission au secrétariat général de la présidence de la République.
M. Anicet Abanda Atangana, attaché au secrétariat général de la présidence de la République, chargé de cours à l'Université de Yaounde II.
M. Ernest Bodo Abanda, directeur du cadastre, membre de la commission nationale des frontières.
M. Ousmane Mey, ancien gouverneur de province.
Le chef Samuel Moka Liffafa Endeley, magistrat honoraire, *Barrister-at-Law*, membre du Middle Temple, ancien président de la chambre administrative de la Cour suprême.
Me Marc Sassen, avocat et conseil juridique, société Petten, Tideman & Sassen, La Haye.
M. Francis Fai Yengo, ancien gouverneur de province, directeur de l'organisation du territoire au ministère de l'administration territoriale.
M. Jean Mbenoun, directeur d'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République.
M. Edouard Etoundi, directeur d'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République.
M. Robert Tanda, diplomate, ministère des relations extérieures.

comme conseillers :

M. Samuel Betah Sona, ingénieur géologue, expert consultant de l'Organisation des Nations Unies pour le droit de la mer.
M. Thomson Fitz Takang, chef de service d'administration centrale au secrétariat général de la présidence de la République.
M. Jean-Jacques Koum, directeur de l'exploration à la société nationale des hydrocarbures (SNH).
M. Jean-Pierre Melonpou, capitaine de frégate, chef de la division Afrique au ministère de la défense.
M. Paul Moby Etia, géographe, directeur de l'Institut national de cartographie.
M. André Loudet, ingénieur cartographe.
M. André Roubertou, ingénieur général de l'armement C.R. (hydrographe).

comme experts :

Mme Marie-Florence Kollo-Efon, traducteur interprète principal.

comme traducteur interprète :

Mlle Céline Negre, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre.
Mlle Sandrine Barbier, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre.
M. Richard Penda Kebu, professeur certifié d'histoire, cabinet du ministre d'Etat chargé de la justice, ancien proviseur de lycées.

comme assistants de recherche :

M. Boukar Oumara.
M. Guy Roger Ebu'a.

H.E. Mr. Pascal Biloa Tang, Ambassador of Cameroon to France.
H.E. Mr. Martin Belinga Eboutou, Ambassador, Permanent Representative of Cameroon to the United Nations in New York.
Mr. Etienne Ateba, Minister-Counsellor, Chargé d'affaires a.i. at the Embassy of Cameroon, The Hague.
Mr. Robert Akamba, Principal Civil Administrator, Chargé de mission, General Secretariat of the Presidency of the Republic.
Mr. Ancet Abanda Atangana, Attaché to the General Secretariat of the Presidency of the Republic, Lecturer, University of Yaoundé II.
Mr. Ernest Bodo Abanda, Director of the Cadastral Survey, member, National Boundary Commission.
Mr. Dominic Mey, former Provincial Governor.
Chief Samuel Moka Liffafa Endeley, Honorary Magistrate, Barrister-at-Law, member of the Middle Temple, former President of the Administrative Chamber of the Supreme Court.
Maître Marc Sassen, Advocate and Legal Adviser, Petten, Tideman & Sassen, The Hague.
Mr. Francis Fai Yengo, former Provincial Governor, Director, Organisation du Territoire, Ministry of Territorial Administration.
Mr. Jean Mbenoun, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic.
Mr. Edouard Etounda, Director, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic.
Mr. Robert Tanda, diplomat, Ministry of Foreign Affairs.

as Advisers:

Mr. Samuel Betha Sona, Geological Engineer, Consulting Expert to the United Nations for the Law of the Sea.
Mr. Thomson Fitt Takang, Department Head, Central Administration, General Secretariat of the Presidency of the Republic.
Mr. Jean-Jacques Koum, Director of Exploration, National Hydrocarbons Company (SNH).
Commander Jean-Pierre Meloupou, Head of Africa Division at the Ministry of Defence.
Mr. Paul Moby Etia, Geographer, Director, Institut national de cartographie.
Mr. André Loudet, Cartographic Engineer.
Mr. André Roubertou, ingénieur général de l'armement C.R. (hydrographer).

as Experts:

Mr. Marie Florence Koilo-Efon, Principal Translator-Interpreter.

as Translator-Interpreter:

Mr. Céline Negre, Researcher, Centre d'études de droit international de Nanterre (CEDIN), University of Paris X-Nanterre.
Mr. Sandrine Barbier, Researcher, Centre d'études de droit international de Nanterre (CEDIN), University of Paris X-Nanterre.
Mr. Richard Penda Keba, Certified Professor of History, cabinet of the Minister of State for Justice, former proviseur de lycées.

as Research Assistants:

Mr. Boukar Oumara.
Mr. Guy Roger Eba'a.

M. Aristide Esso,
M. Nkende Forbibake,
M. Nfan Bile,
M. Eithel Mbocka,
M. Olinga Nyozo'o,

comme responsables de la communication ;

Mlles Renee Bakker,
Mlles Laurence Polirsztok,
Mlles Mireille Jung,
M. Nigel McCollum,
Mlles Tete Beatrice Epeti-Kame,

comme secrétaires,

et

la République fédérale du Nigéria,

représentée par :

S. Exc. l'honorable Musa E. Abdullahi, ministre d'État, ministre de la justice du Gouvernement fédéral du Nigéria,

comme agent ;

Le chef Richard Akinjide SAN, ancien *Attorney-General* de la Fédération, membre du barreau d'Angleterre, ancien membre de la Commission du droit international,

M. Alhaji Abdullahi Ibrahim CON, SAN, commissaire pour les frontières internationales, commission nationale des frontières du Nigéria, ancien *Attorney-General* de la Fédération,

comme coagents ;

Mlles Nella Andem-Ewa, *Attorney-General* et commissaire à la justice de l'État de Cross River,

M. Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., membre de la Commission du droit international, membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

M. James Crawford, S.C., professeur de droit international à l'Université de Cambridge, titulaire de la chaire Whewell, membre des barreaux d'Angleterre et d'Australie, membre de l'Institut de droit international,

M. Georges Abi-Saab, professeur honoraire à l'Institut universitaire de hautes études internationales de Genève, membre de l'Institut de droit international,

M. Alastair Macdonald, géomètre, ancien directeur de l'Ordnance Survey de Grande-Bretagne,

comme conseils et avocats ;

M. Timothy H. Daniel, associé du cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. Alan Perry, associé du cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

M. David Lerer, *Solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres,

Mr Aristide Esso,
Mr Nkende Forbibake,
Mr Nfan Bile,
Mr Ethel Mboska,
Mr Ohiga Nyozo'o,

as Media Officers;

Ms Renée Bakker,
Ms Laurence Polirsztok,
Ms Mireille Jung,
Mr Nigel McCollum,
Ms Tete Beatrice Epeti-Kame,

as Secretaries,

and

the Federal Republic of Nigeria,

represented by

H.E. the Honourable Musa E. Abdullahi, Minister of State for Justice of the Federal Government of Nigeria,

as Agent;

Chief Richard Akinjide SAN, Former Attorney-General of the Federation, member of the English Bar, former member of the International Law Commission,

Alhaji Abdullahi Ibrahim CON, SAN, Commissioner, International Boundaries, National Boundary Commission of Nigeria, Former Attorney-General of the Federation,

as Co-Agents;

Mrs Nella Andem-Ewa, Attorney-General and Commissioner for Justice, Cross River State,

Mr Ian Brownlie, C.B.E., Q.C., member of the International Law Commission, member of the English Bar, member of the Institute of International Law,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., member of the English Bar, member of the Institute of International Law,

Mr James Crawford, S.C., Whewell Professor of International Law, University of Cambridge, member of the English and Australian Bars, member of the Institute of International Law,

Mr Georges Abi-Saab, Honorary Professor, Graduate Institute of International Studies, Geneva, member of the Institute of International Law,

Mr Alastair Macdonald, Land Surveyor, Former Director, Ordnance Survey, Great Britain,

as Counsel and Advocates;

Mr Timothy H. Daniel, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr Alan Perry, Partner, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr David Lerer, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

M. Christopher Hackford, *Solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres.
Mme Charlotte Breide, *Solicitor*, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres.
M. Ned Beale, stagiaire, cabinet D. J. Freeman, *Solicitors*, City de Londres.
M. Geoffrey Marston, *Fellow* du Sidney Sussex College de l'Université de Cambridge, membre du barreau d'Angleterre et du pays de Galles.
M. Maxwell Gidado, assistant spécial principal du président pour les affaires juridiques et constitutionnelles, ancien *Attorney-General* et commissaire à la justice de l'Etat d'Adamaoua.
M. A. O. Cukwurah, conseil associé, ancien conseiller de l'Organisation des Nations Unies en matière de frontières (ASOP) auprès du Royaume du Lesotho, ancien commissaire pour les frontières inter-Etats, commission nationale des frontières.
M. I. Ayua, membre de l'équipe juridique du Nigeria.
M. K. A. Adabale, directeur pour le droit international et le droit comparé au ministère de la justice.
M. Jalal Arabi, membre de l'équipe juridique du Nigeria.
M. Gbola Akinola, membre de l'équipe juridique du Nigeria.
M. K. M. Tumsah, assistant spécial du directeur général de la commission nationale des frontières et secrétaire de l'équipe juridique.

comme conseils :

S. Exc. l'honorable Dubem Onyia, ministre d'Etat, ministre des affaires étrangères.
M. Alhaji Dahiru Bobbo, directeur général de la commission nationale des frontières.
M. F. A. Kassim, directeur général du service cartographique de la Fédération.
M. Alhaji S. M. Diggi, directeur des frontières internationales à la commission nationale des frontières.
M. A. B. Maitama, colonel, ministère de la défense.
M. Aliyu Nasir, assistant spécial du ministre d'Etat, ministre de la justice.

comme conseillers :

M. Chris Carleton, C.B.E., bureau hydrographique du Royaume-Uni.
M. Dick Gent, bureau hydrographique du Royaume-Uni.
M. Clive Schofield, unité de recherche sur les frontières internationales de l'Université de Durham.
M. Scott B. Edmonds, directeur des opérations cartographiques, International Mapping Associates.
M. Robert C. Rizzutti, cartographe principal, International Mapping Associates.
M. Bruce Daniel, International Mapping Associates.
Mme Victoria J. Taylor, International Mapping Associates.
Mme Stephanie Kim Clark, International Mapping Associates.
M. Robin Cleverly, directeur de l'exploitation, NPA Group.
Mme Claire Ainsworth, NPA Group.

comme conseillers scientifiques et techniques :

M. Mohammed Jibrilla, expert en informatique, commission nationale des frontières.

Mr. Christopher Hackford, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,
Ms Charlotte Breide, Solicitor, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,

Mr. Ned Beale, Trainee, D. J. Freeman, Solicitors, City of London,
Mr. Geoffrey Marston, Fellow of Sidney Sussex College, University of Cambridge, member of the Bar of England and Wales,
Mr. Maxwell Gidado, Senior Special Assistant to the President (Legal and Constitutional Matters), former Attorney-General and Commissioner for Justice, Adamawa State,
Mr. A. O. Cukwurah, Co-Counsel, Former UN (OPAS) Boundary Adviser to the Kingdom of Lesotho, Former Commissioner, Inter-State Boundaries, National Boundary Commission,

Mr. I. Ayua, member, Nigerian Legal Team,
Mr. K. A. Adabale, Director (International and Comparative Law), Ministry of Justice,
Mr. Jalal Arabi, member, Nigerian Legal Team,
Mr. Gbola Akinola, member, Nigerian Legal Team,
Mr. K. M. Tumsah, Special Assistant to Director-General, National Boundary Commission, and Secretary to the Legal Team,

as Counsel;

H.E. the Honourable Dubem Onyia, Minister of State for Foreign Affairs,

Alhaji Dahiru Bobbo, Director-General, National Boundary Commission,

Mr. F. A. Kassim, Surveyor-General of the Federation,

Alhaji S. M. Diggi, Director (International Boundaries), National Boundary Commission,
Colonel A. B. Mattama, Ministry of Defence,
Mr. Aliyu Nasir, Special Assistant to the Minister of State for Justice,

as Advisers;

Mr. Chris Carleton, C.B.E., United Kingdom Hydrographic Office,
Mr. Dick Gient, United Kingdom Hydrographic Office,
Mr. Clive Schofield, International Boundaries Research Unit, University of Durham,
Mr. Scott R. Edmonds, Director of Cartographic Operations, International Mapping Associates,
Mr. Robert C. Rizzutti, Senior Mapping Specialist, International Mapping Associates,
Mr. Bruce Daniel, International Mapping Associates,
Ms Victoria J. Taylor, International Mapping Associates,
Ms Stephanie Kim Clark, International Mapping Associates,
Mr. Robin Cleverly, Exploration Manager, NPA Group,
Ms Claire Ainsworth, NPA Group,

as Scientific and Technical Advisers;

Mr. Mohammed Jibrilla, Computer Expert, National Boundary Commission,

Mme Cécile Avad, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, Solicitors, City de Londres,

Mme Clare Goodacre, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, Solicitors, City de Londres,

Mme Sarah Bickell, secrétaire, cabinet D. J. Freeman, Solicitors, City de Londres,

Mme Michelle Burgesse, spécialiste en technologie de l'information, cabinet D. J. Freeman, Solicitors, City de Londres,

comme personnel administratif :

M. Geoffrey Attika,

M. Max Otowa,

M. Austen Ekwodala,

M. Usman Magawata,

comme responsables de la communication,

avec comme État ouvrant à pourvoir dans l'instance :

la République de Guinée équatoriale,

représentée par

S. Exc. M. Ricardo Mangue Obama N'Fube, ministre d'État, ministre du travail et de la sécurité sociale,

comme agent et conseil,

S. Exc. M. Ruben Maye Nsue Mangue, ministre de la justice et du culte, vice-président de la commission nationale des frontières,

S. Exc. M. Cristóbal Mañana Ela Nchama, ministre des mines et de l'énergie, vice-président de la commission nationale des frontières,

S. Exc. M. Antonio Nzambi Gangue, ministre-conseiller,

M. Domingo Mba Esono, directeur national de la Société nationale des pétroles de Guinée équatoriale, membre de la commission nationale des frontières,

S. Exc. M. Juan Olo Mba Nsang, ancien ministre des mines et de l'énergie,

comme conseillers,

M. Pierre-Marie Dupuy, professeur de droit international public à l'Université de Paris II (Panthéon-Assas) et à l'Institut universitaire européen de Florence,

M. David A. Colson, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau de l'État de Californie et du barreau du district de Columbia,

comme conseils et avocats,

Sir Derek Bowett, C.B.E., Q.C.,

comme conseil principal

M. Derek C. Smith, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'État de Virginie,

comme conseil ;

Mme Jannette L. Hasan, membre du cabinet LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., membre du barreau du district de Columbia et du barreau de l'État de Floride,

Mr. Cyrille Ayad, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London;

Mr. Cyrus Goodacre, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London;

Mr. Sarah Bickell, Secretary, D. J. Freeman, Solicitors, City of London;

Mr. Michelle Burgoine, IT Specialist, D. J. Freeman, Solicitors, City of London;

as Assessorians:

Mr. Geoffrey Anika;
Mr. Max Drewie;
Mr. Antoine Elewodalo;
Mr. Tomer Magawala;

as Media Officers;

and as Joint permitted to intervene in the case

the Republic of Equatorial Guinea,

represented by:

H.E. Mr. Ricardo Mangue Obama N'Fube, Minister of State for Labour and Social Security;

as Agent and Counsel;

H.E. Mr. Ruben Maye Nsue Mangue, Minister of Justice and Religion, Vice-President of the National Boundary Commission;
H.E. Mr. Cristóbal Mañana Eta Nchama, Minister of Mines and Energy, Vice-President of the National Boundary Commission;
H.E. Mr. Antonio Ncambo Nkonga, Attorney-General of the State;
Mr. Domingo Mbu Esono, National Director of the Equatorial Guinea National Petroleum Company, member of the National Boundary Commission;
H.E. Juan Ole Mbu Neang, former Minister of Mines and Energy;

as Advocates:

Mr. Pierre-Marie Dupuy, Professor of Public International Law at the University of Paris II (Panthéon-Assas) and at the European University Institute, Florence;
Mr. David A. Colson, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the California State Bar and District of Columbia Bar;

as Counsel and Advocates:

Sir Derek Bowett, C.B.E., Q.C.;

as Senior Counsel;

Mr. Derek C. Smith, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Virginia State Bar;

as Counsel;

Mr. Jeanette E. Hason, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Washington, D.C., member of the District of Columbia Bar and Florida State Bar;

M. Hervé Ribery, membre du cabinet LeBœuf, Lamb, Greene & MacRae L.L.P., Paris, avocat à la Cour, membre du barreau de Paris,

comme experts juridiques;

M. Coulter G. Lathrop, Sovereign Geographic Inc., Chapel Hill, Caroline du Nord,

M. Alexander M. Tait, Equator Graphics Inc., Silver Spring, Maryland,

comme experts techniques;

La Cour,

ainsi composée,

après délibéré en chambre du conseil,

rend l'arrêt suivant :

1. Le 29 mars 1994, le Gouvernement de la République du Cameroun (dénommée ci-après le « Cameroun ») a déposé au Greffe de la Cour une requête introductive d'instance contre le Gouvernement de la République fédérale du Nigeria (dénommée ci-après le « Nigeria ») au sujet d'un différend présenté comme « portant essentiellement sur la question de la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi ». Le Cameroun exposait en outre dans sa requête que la « délimitation [de la frontière maritime entre les deux Etats étant] demeurée partielle et [sans] les deux parties n'[avaient] pas pu, malgré de nombreuses conférences, se mettre d'accord pour la compléter ». Il priait en conséquence la Cour « [afin d'éviter de nouveaux incidents entre les deux pays, ... de bien vouloir déterminer le tracé de la frontière maritime entre les deux Etats au-delà du point qui avait été fixé en 1975 ».

La requête invoquait, pour fonder la compétence de la Cour, les déclarations par lesquelles les deux Parties avaient accepté la juridiction de la Cour au titre du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour.

2. Conformément au paragraphe 2 de l'article 40 du Statut, la requête a été immédiatement communiquée au Gouvernement du Nigeria par le greffier.

3. Le 6 juin 1994, le Cameroun a déposé au Greffe une requête additionnelle « aux fins d'élargissement du l'objet du différend » à un autre différend décrit dans cette requête additionnelle comme « portant essentiellement sur la question de la souveraineté sur une partie du territoire camerounais dans le cours du lac Tchad ». Le Cameroun demandait également à la Cour, dans sa requête additionnelle, de « préciser définitivement » la frontière entre les deux Etats du lac Tchad et la mer, et le priait de joindre les deux requêtes et « d'examiner l'ensemble en une seule et même instance ». La requête additionnelle se référait, pour fonder la compétence de la Cour, à la « base de ... compétence ... indiquée » dans la requête introductive d'instance du 29 mars 1994.

4. Le 7 juin 1994, le greffier a communiqué la requête additionnelle au Gouvernement du Nigeria.

5. Lors d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les représentants des Parties le 14 juin 1994, l'agent du Cameroun a précisé que son gouvernement n'avait pas entendu présenter une requête distincte et que la requête additionnelle avait été plutôt conçue comme un amendement à la requête initiale. l'agent du Nigeria a déclaré, pour sa part, que son gouvernement ne s'opposait pas à ce que la requête additionnelle soit considérée comme un amendement à la requête initiale de façon que la Cour puisse examiner l'ensemble en une seule et même instance.

Mr. Herve Blatry, LeBoeuf, Lamb, Greene & MacRae, L.L.P., Paris, assistant to Cour, member of the Paris Bar.

(c) Legal Experts.

Mr. Cramer G. Lathrop, Sovereign Geographic Inc., Chapel Hill, North Carolina.

Mr. Alexander M. Tait, Equator Graphics Inc., Silver Spring, Maryland.

(d) Technical Experts.

THE COURT

composed as above,

after deliberation,

delivers the following Judgment:

1. On 29 March 1994 the Government of the Republic of Cameroon (hereinafter referred to as "Cameroon") filed in the Registry of the Court an Application instituting proceedings against the Government of the Federal Republic of Nigeria (hereinafter referred to as "Nigeria") concerning a dispute described as "relat[ing] essentially to the question of sovereignty over the Bakassi Peninsula". Cameroon further stated in its Application that the "delimitation [of the maritime boundary between the two States] has remained a partial one and thus a dispute many attempts to complete in the two parties have been unable to do so". Consequently, it requested the Court, "[i]n order to avoid further incidents between the two countries, ... to determine the course of the maritime boundary between the two States beyond the line fixed in 1975".

In order to found the jurisdiction of the Court, the Application relied on the declarations made by the two Parties accepting the jurisdiction of the Court under Article 36, paragraph 2, of the Statute of the Court.

2. Pursuant to Article 40, paragraph 2, of the Statute, the Application was immediately communicated to the Government of Nigeria by the Registrar.

3. On 8 June 1994 Cameroon filed in the Registry an Additional Application "for the purpose of extending the subject of the dispute" to a further dispute described in that Additional Application as "relat[ing] essentially to the question of sovereignty over a part of the territory of Cameroon in the area of Lake Chad". Cameroon also requested the Court, in its Additional Application, "to specify definitively" the frontier between the two States from Lake Chad to the sea, and asked it to join the two Applications and "to examine the whole in a single case". In order to found the jurisdiction of the Court, the Additional Application referred to the "basis of jurisdiction already indicated" in the Application instituting proceedings of 29 March 1994.

4. On 7 June 1994 the Registrar communicated the Additional Application to the Government of Nigeria.

5. At a meeting held by the President of the Court with the representatives of the Parties on 14 June 1994 the Agent of Cameroon explained that his Government had not intended to submit a separate Application and that the Additional Application had instead been designed as an amendment to the initial Application; the Agent of Nigeria, for his part, declared that his Government did not object to the Additional Application being treated as an amendment to the initial Application, so that the Court might examine the whole in a single case.

6. Par ordonnance du 16 juin 1994, la Cour a indiqué qu'elle ne voyait pas d'objection à ce qu'il soit ainsi procédé, et a fixé au 16 mars 1997 et au 16 décembre 1997, respectivement, les dates d'expiration des délais pour le dépôt du mémoire du Cameroun et du contre-mémoire du Nigeria.

7. Conformément au paragraphe 3 de l'article 40 du Statut, tous les Gouvernements ayant droit à ester devant la Cour ont été informés de la requête.

8. Le Cameroun a dûment déposé son mémoire dans le délai prescrit à cet effet.

9. Dans le délai fixé pour le dépôt de son contre-mémoire, le Nigeria a déposé des exceptions préliminaires à la compétence de la Cour et à la recevabilité de la requête. En conséquence, par ordonnance du 10 janvier 1996, le président de la Cour, constatant qu'en vertu des dispositions du paragraphe 1 de l'article 79 du Règlement la procédure sur le fond était suspendue, a fixé au 15 mai 1996 la date d'expiration du délai dans lequel le Cameroun pouvait présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires.

Le Cameroun a dûment déposé un tel exposé dans le délai ainsi prescrit, et l'affaire était trouvée en état pour ce qui est des exceptions préliminaires.

10. La Cour ne comptant sur le siège aucun juge de la nationalité des Parties, chacune d'elles s'est prévalue du droit que lui confère le paragraphe 3 de l'article 31 du Statut de procéder à la désignation d'un juge *ad hoc* pour siéger en l'affaire : le Cameroun a désigné M. Kéba Mbaye, et le Nigeria M. Bola Ajibola.

11. Par lettre datée du 19 février 1996 et reçue au Greffe le 12 février 1996, le Cameroun a présenté une demande en indication de mesures conservatoires en vertu de l'article 41 du Statut. Par ordonnance du 15 mars 1996, la Cour avait invité les Parties, et indiqué certaines mesures conservatoires.

12. La Cour a tenu des audiences sur les exceptions préliminaires soulevées par le Nigeria du 2 au 11 mars 1998. Dans son arrêt du 11 juin 1998, la Cour a dit qu'elle avait compétence pour statuer sur le fond du différend et que les demandes du Cameroun étaient recevables. La Cour a rejeté sept des exceptions préliminaires soulevées par le Nigeria et a déclaré que la huitième n'avait pas un caractère exclusivement préliminaire et qu'elle statuerait sur celle-ci dans l'arrêt qu'elle rendrait sur le fond.

13. Par ordonnance du 30 juin 1998, la Cour a fixé au 31 mars 1999 la date d'expiration du nouveau délai pour le dépôt du contre-mémoire du Nigeria.

14. Le 28 octobre 1998, le Nigeria a présenté une demande en interprétation de l'arrêt rendu par la Cour le 11 juin 1998 sur les exceptions préliminaires; cette demande a donné lieu à une nouvelle affaire, distincte de la présente. Par arrêt du 25 mars 1999, la Cour a décidé que la demande en interprétation du Nigeria était irrecevable.

15. Le 16 novembre 1998, le Gouvernement de la République de Guinée équatoriale (désignée ci-après la «Guinée équatoriale») a demandé à obtenir copie du mémoire déposé par le Cameroun ainsi que des actes produits devant la Cour par les Parties au cours de la procédure orale sur les exceptions préliminaires. Les Parties ont été consultées conformément au paragraphe 3 de l'article 53 du Règlement et ont fait savoir à la Cour qu'elles ne s'opposaient pas à ce que les documents demandés par le Gouvernement de la Guinée équatoriale lui soient communiqués. Les documents en question ont été transmis à la Guinée équatoriale le 8 décembre 1998.

16. Par ordonnance du 3 mars 1999, la Cour a reporté au 31 mai 1999 la date d'expiration du délai pour le dépôt du contre-mémoire.

6. By an Order of 16 June 1994 the Court indicated that it had no objection to such a procedure and fixed 16 March 1995 and 18 December 1995 respectively as the time-limits for the filing of the Memorial of Cameroon and the Counter-Memorial of Nigeria.

7. Pursuant to Article 40, paragraph 1, of the Statute, all States entitled to appear before the Court were notified of the Application.

8. Cameroon duly filed its Memorial within the time-limit prescribed for that purpose.

9. Within the time-limit fixed for the filing of its Counter-Memorial, Nigeria filed preliminary objections to the jurisdiction of the Court and the admissibility of the Application. Accordingly, by an Order dated 10 January 1996 the President of the Court, noting that under Article 79, paragraph 5, of the Rules of Court the proceedings on the merits were suspended, fixed 15 May 1996 as the time-limit within which Cameroon might present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections.

Cameroon duly filed such a statement within the time-limit so prescribed, and the case became ready for hearing in respect of the preliminary objections.

10. Since the Court included upon the Bench no judge of the nationality of the Parties, each Party exercised its right under Article 31, paragraph 3, of the Statute to choose a judge *ad hoc* to sit in the case. Cameroon chose Mr. Kéba Mbaye and Nigeria chose Mr. Bola Ajibola.

11. By a letter of 10 February 1996, received in the Registry on 12 February 1996, Cameroon made a request for the indication of provisional measures under Article 41 of the Statute. By an Order dated 15 March 1996 the Court, after hearing the Parties, indicated certain provisional measures.

12. The Court held hearings on the preliminary objections raised by Nigeria from 2 to 11 March 1998. In its Judgment of 11 June 1998 the Court found that it had jurisdiction to adjudicate upon the merits of the dispute and that Cameroon's claims were admissible. The Court rejected seven of the preliminary objections raised by Nigeria and declared that the eighth did not have an exclusively preliminary character, and that it would rule on it in the Judgment to be rendered on the merits.

13. By an Order of 30 June 1998 the Court fixed 31 March 1999 as the new time-limit for the filing of Nigeria's Counter-Memorial.

14. On 28 October 1998 Nigeria submitted a request for interpretation of the Judgment delivered by the Court on 11 June 1998 on the preliminary objections; that request became a new case, separate from the present proceedings. By Judgment dated 25 March 1999 the Court decided that Nigeria's request for interpretation was inadmissible.

15. On 16 November 1998 the Government of the Republic of Equatorial Guinea (hereinafter "Equatorial Guinea") requested a copy of the Memorial filed by Cameroon and of the maps produced to the Court by the Parties at the oral proceedings on the preliminary objections. The Parties were consulted in accordance with Article 53, paragraph 1, of the Rules of Court and informed the Court that they did not object to the communication to the Government of Equatorial Guinea of the documents requested by it. The documents in question were transmitted to Equatorial Guinea on 8 December 1998.

16. By an Order of 3 March 1999 the Court extended to 31 May 1999 the time-limit for the filing of the Counter-Memorial.

Le Nigéria a dûment déposé son contre-mémoire dans le délai ainsi prorogé. Cette pièce comprenait des demandes reconventionnelles.

17. Lors d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les agents des Parties le 28 juin 1999, le Cameroun a indiqué qu'il ne s'opposait pas à la présentation par le Nigéria des demandes reconventionnelles contenues dans le contre-mémoire de celui-ci, et les Parties sont convenues qu'une réplique et une duplique étaient nécessaires en l'espèce.

Par ordonnance du 30 juin 1999, la Cour a déclaré recevables les demandes reconventionnelles du Nigéria, a décidé la présentation d'une réplique par le Cameroun et d'une duplique par le Nigéria, et a fixé au 4 avril 2000 et au 4 janvier 2001, respectivement, les dates d'expiration des délais pour le dépôt de ces deux pièces. Dans son ordonnance, la Cour a en outre réservé le droit du Cameroun de s'exprimer une seconde fois par écrit sur les demandes reconventionnelles du Nigéria, dans une pièce additionnelle dont le dépôt pourrait faire l'objet d'une ordonnance ultérieure.

La réplique et la duplique ont été dûment déposées dans les délais ainsi prescrits.

18. Le 30 juin 1999, la Guinée équatoriale a déposé au Greffe une requête à fin d'intervention dans l'affaire, en vertu de l'article 62 du Statut. Aux termes de cette requête, l'objet de l'intervention sollicitée était de «protéger les droits de la République de Guinée équatoriale dans le golfe de Guinée par tous les moyens juridiques disponibles» et d'«informer la Cour de la nature des droits et intérêts d'ordre juridique de la Guinée équatoriale qui pourraient être mis en cause par la décision de la Cour, compte tenu des frontières maritimes revendiquées par les parties à l'affaire soumise à la Cour». Dans sa requête, la Guinée équatoriale indiquait en outre qu'elle ne «cherch[ait] *pas* à devenir partie à l'instance».

Conformément aux dispositions de l'article 83 du Règlement, la requête à fin d'intervention de la Guinée équatoriale a été immédiatement communiquée au Cameroun et au Nigéria, et la Cour a fixé au 16 août 1999 la date d'expiration du délai pour le dépôt d'observations écrites par ces Etats. Chacun des deux Etats a déposé ses observations dans le délai ainsi fixé, et celles-ci ont été transmises à la Partie adverse ainsi qu'à la Guinée équatoriale. Le 3 septembre 1999, l'agent de la Guinée équatoriale a porté à la connaissance de la Cour les vues de son gouvernement sur les observations formulées par les Parties: la Guinée équatoriale notait qu'aucune des deux Parties n'avait formulé d'objection de principe à l'encontre de l'intervention, et elle exprimait l'avis que des audiences n'étaient pas nécessaires pour statuer sur l'admission de la requête à fin d'intervention.

Par ordonnance du 21 octobre 1999, la Cour, estimant que la Guinée équatoriale avait suffisamment établi qu'elle avait un intérêt d'ordre juridique susceptible d'être affecté par un arrêt que la Cour rendrait aux fins de déterminer la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria, l'a autorisée à intervenir dans l'instance dans les limites, de la manière et aux fins spécifiées dans sa requête. La Cour a en outre fixé comme suit les dates d'expiration des délais pour le dépôt de la déclaration écrite et des observations écrites visées au paragraphe 1 de l'article 85 du Règlement: le 4 avril 2001 pour la déclaration écrite de la Guinée équatoriale et le 4 juillet 2001 pour les observations écrites du Cameroun et du Nigéria sur cette déclaration.

La déclaration écrite de la Guinée équatoriale et les observations écrites des Parties ont été dûment déposées dans les délais ainsi prescrits.

19. Par lettre du 24 janvier 2001, l'agent du Cameroun, se référant à l'ordon-

Nigeria duly filed its Counter-Memorial within the time-limit as thus extended. That pleading included counter-claims.

17. At a meeting held by the President of the Court with the Agents of the Parties on 28 June 1999 Cameroon indicated that it did not object to Nigeria's submission of the counter-claims set out in the Counter-Memorial, and the Parties agreed that a Reply and a Rejoinder were necessary in this case.

By an Order of 30 June 1999 the Court declared Nigeria's counter-claims admissible, decided that Cameroon should submit a Reply and Nigeria a Rejoinder and fixed 4 April 2000 and 4 January 2001 respectively as the time-limits for the filing of these two pleadings. In its Order the Court also reserved the right of Cameroon to present its views in writing a second time on the Nigerian counter-claims in an additional pleading which might be the subject of a subsequent Order.

The Reply and the Rejoinder were duly filed within the time-limits so fixed.

18. On 30 June 1999 the Republic of Equatorial Guinea filed in the Registry an Application for permission to intervene in the case pursuant to Article 62 of the Statute. According to that Application, the object of the intervention sought was to "protect the legal rights of the Republic of Equatorial Guinea in the Gulf of Guinea by all legal means available" and to "inform the Court of the nature of the legal rights and interests of Equatorial Guinea that could be affected by the Court's decision in the light of the maritime boundary claims advanced by the parties to the case before the Court". In its Application Equatorial Guinea further indicated that it "d[id] *not* seek to become a party to the case".

In accordance with the provisions of Article 83 of the Rules of Court, the Application for permission to intervene by Equatorial Guinea was immediately communicated to Cameroon and to Nigeria, and the Court fixed 16 August 1999 as the time-limit for the filing of written observations by those States. Each of the two States filed its observations within the time-limit so fixed, and those observations were transmitted to the opposing Party and to Equatorial Guinea. On 3 September 1999 the Agent of Equatorial Guinea informed the Court of the views of his Government on the observations made by the Parties; Equatorial Guinea noted that neither of the two Parties had objected in principle to the intervention, and it expressed the view that hearings were not necessary to decide whether the Application for permission to intervene should be granted.

By an Order of 21 October 1999 the Court, considering that Equatorial Guinea had sufficiently established that it had an interest of a legal nature which could be affected by any judgment which the Court might hand down for the purpose of determining the maritime boundary between Cameroon and Nigeria, authorized it to intervene in the case to the extent, in the manner and for the purposes set out in its Application. The Court further fixed the following time-limits for the filing of the written statement and the written observations referred to in Article 85, paragraph 1, of the Rules of Court: 4 April 2001 for the written statement of Equatorial Guinea and 4 July 2001 for the written observations of Cameroon and of Nigeria on that statement.

The written statement of Equatorial Guinea and the written observations of the Parties were duly filed within the time-limits so fixed.

19. By a letter of 24 January 2001 the Agent of Cameroon, referring to the

nance susmentionnée du 30 juin 1999, a fait connaître à la Cour que son gouvernement souhaitait s'exprimer une seconde fois par écrit sur les demandes reconventionnelles du Nigéria et a suggéré que la date d'expiration du délai pour le dépôt de cette pièce additionnelle soit fixée au 4 juillet 2001. L'agent du Nigéria a indiqué, par lettre du 6 février 2001, que son gouvernement ne voyait pas d'objection à cette demande. Par ordonnance du 20 février 2001, la Cour a autorisé la présentation par le Cameroun d'une pièce additionnelle portant exclusivement sur les demandes reconventionnelles soumises par le Nigéria, et a fixé au 4 juillet 2001 la date d'expiration du délai pour le dépôt de cette pièce.

Le Cameroun a dûment déposé la pièce additionnelle dans le délai ainsi prescrit, et l'affaire s'est trouvée en état.

20. Lors d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les agents des Parties et de la Guinée équatoriale le 12 septembre 2001, les trois Etats ont exprimé leur accord pour que la procédure orale sur le fond s'ouvre au début de l'année 2002; ils ont en outre présenté leurs vues sur l'organisation de cette procédure. La Cour a fixé au 18 février 2002 la date d'ouverture de la procédure orale et a adopté le calendrier de celle-ci. Par lettres du 24 septembre 2001, le greffier a porté cette décision à la connaissance des Parties et de la Guinée équatoriale.

21. Par lettre du 8 janvier 2002, le Cameroun a informé la Cour de son désir de pouvoir répondre par oral, fût-ce brièvement, aux observations que le Nigéria serait amené à formuler lors de son dernier tour de plaidoiries au sujet des demandes reconventionnelles qu'il avait présentées; le Nigéria a dûment été informé de cette demande. La Cour a décidé d'accueillir ladite demande. Les agents des Parties en ont été informés par lettres du greffier en date du 7 février 2002.

22. Par lettre du 11 janvier 2002, le Cameroun a exprimé le vœu de produire des documents nouveaux conformément aux dispositions de l'article 56 du Règlement. La communication prévue au paragraphe 1 de cet article a été adressée au Nigéria. Par lettre du 29 janvier 2002, le coagent du Nigéria a fait savoir à la Cour que son gouvernement s'opposait à la production de ces documents nouveaux au motif, notamment, que le Cameroun n'avait pas indiqué pourquoi lesdits documents, bien que présentés comme étant «de grande importance», «n'[avaient] pas été produits au moment approprié et, en tout état de cause, avant la clôture de la procédure écrite». Cette lettre a été communiquée à l'agent du Cameroun qui, par lettre du 1er février 2002, a notamment expliqué qu'au vu de l'argumentation développée dans la duplique nigériane son gouvernement avait «considéré qu'un certain nombre de documents, dont il n'avait pas jugé la production indispensable à l'occasion de sa réplique, se révélaient être d'une importance plus grande qu'il ne l'avait envisagé auparavant». La Cour a décidé de ne pas autoriser la production de ces documents, à l'exception de ceux relatifs à des événements postérieurs à la réplique du Cameroun. La Cour a également décidé d'autoriser le Nigéria, si celui-ci le désirait, à déposer des documents en réponse aux nouveaux documents produits par le Cameroun et à présenter ses observations éventuelles sur ceux-ci durant la procédure orale. Les agents des Parties en ont été informés par lettres du greffier en date du 7 février 2002.

23. Conformément au paragraphe 2 de l'article 53 de son Règlement, la Cour, après s'être renseignée auprès des Parties, a décidé que des exemplaires des pièces de procédure et des documents annexés seraient rendus accessibles au public à l'ouverture de la procédure orale. Après consultation des Parties et de la Guinée équatoriale, la Cour a décidé d'en faire de même avec la déclaration

above-mentioned Order of 30 June 1999, informed the Court that his Government wished to present its views in writing a second time on Nigeria's counter-claims and suggested that 4 July 2001 be fixed as the time-limit for the filing of that additional pleading. The Agent of Nigeria indicated in a letter of 6 February 2001 that his Government had no objection to that request. By an Order of 20 February 2001 the Court authorized the presentation by Cameroon of an additional pleading relating exclusively to the counter-claims submitted by Nigeria and fixed 4 July 2001 as the time-limit for the filing of that pleading.

Cameroon duly filed the additional pleading within the time-limit so fixed, and the case became ready for hearing.

20. At a meeting held by the President of the Court with the Agents of the Parties and of Equatorial Guinea on 12 September 2001 the three States expressed their agreement that the oral proceedings on the merits should open early in 2002; they also presented their views on the organization of those proceedings. The Court fixed 18 February 2002 as the date for the opening of the oral proceedings and adopted the schedule for them. By letters dated 24 September 2001 the Registrar informed the Parties and Equatorial Guinea of that decision.

21. By a letter of 8 January 2002 Cameroon informed the Court that it wished to be given the opportunity to reply orally, even if only briefly, to any observations Nigeria might make during its last round of oral arguments relating to the counter-claims it had submitted. Nigeria was duly informed of that request, which the Court decided to grant, the Agents of the Parties being so informed by letters from the Registrar dated 7 February 2002.

22. By a letter of 11 January 2002 Cameroon expressed the desire to produce further documents in accordance with Article 56 of the Rules of Court. As provided in paragraph 1 of that Article, those documents were communicated to Nigeria. By a letter of 29 January 2002 the Co-Agent of Nigeria informed the Court that his Government objected to the production of those new documents, on the grounds, *inter alia*, that Cameroon had not explained why the documents, although described as being "of great importance", "[had] not [been] submitted to the Court at the appropriate time, and in any event prior to the closure of the written procedure". That letter was communicated to the Agent of Cameroon, who, by a letter of 1 February 2002, explained *inter alia* that in the light of the argument developed in Nigeria's Rejoinder his Government had "found that a number of documents whose production it had not judged indispensable at the time of its Reply turned out to be more important than previously thought". The Court decided not to authorize the production of the documents, with the exception of those relating to events subsequent to Cameroon's Reply. The Court also decided to authorize Nigeria, if it so desired, to file documents in reply to the new documents produced by Cameroon and to present any observations on them during the oral proceedings. The Agents of the Parties were so informed by letters from the Registrar dated 7 February 2002.

23. Pursuant to Article 53, paragraph 2, of its Rules, the Court, after ascertaining the views of the Parties, decided that copies of the pleadings and documents annexed would be made available to the public at the opening of the oral proceedings. After consulting the Parties and Equatorial Guinea, the Court decided that the same should apply to the written statement of the intervening

écrite de l'Etat intervenant et les observations écrites des deux Parties sur ladite déclaration.

24. Des audiences publiques ont été tenues du 18 février au 21 mars 2002, au cours desquelles ont été entendus en leurs plaidoiries et réponses:

Pour le Cameroun: S. Exc. M. Amadou Ali,
M. Maurice Kamto,
M. Alain Pellet,
M. Peter Y. Ntamark,
M. Malcolm N. Shaw,
M. Bruno Simma,
M. Jean-Pierre Cot,
M. Daniel Khan,
M. Joseph-Marie Bipoun Woum,
M. Michel Aurillac,
M. Christian Tomuschat,
M. Maurice Mendelson,
M. Jean-Marc Thouvenin,
M. Olivier Corten,
sir Ian Sinclair.

Pour le Nigéria: S. Exc. l'honorable Musa E. Abdullahi,
Mme Nella Andem-Ewa,
sir Arthur Watts,
M. Ian Brownlie,
M. Georges Abi-Saab,
M. Alhaji Abdullahi Ibrahim,
M. Alastair Macdonald,
M. James Crawford,
M. Richard Akinjide.

Pour la Guinée équatoriale: S. Exc. M. Ricardo Mangue Obama N'Fube,
M. David A. Colson,
M. Pierre-Marie Dupuy.

A l'audience, des questions ont été posées par des membres de la Cour, auxquelles il a été répondu oralement et par écrit. Chacune des Parties a présenté des observations écrites sur les réponses que l'autre Partie avait fournies par écrit, conformément à l'article 72 du Règlement.

*

25. Dans la requête, les demandes ci-après ont été formulées par le Cameroun:

> «Sur la base de l'exposé des faits et des moyens juridiques qui précèdent, la République du Cameroun, tout en se réservant le droit de compléter, d'amender ou de modifier la présente requête pendant la suite de la procédure et de présenter à la Cour une demande en indication de mesures conservatoires si celles-ci se révélaient nécessaires, prie la Cour de dire et juger:
>
> *a)* que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi est camerounaise, en vertu du droit international, et que cette presqu'île fait partie intégrante du territoire de la République du Cameroun;
>
> *b)* que la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fon-

State and the written observations of the two Parties on that statement.

24. Public hearings were held from 18 February to 21 March 2002, at which the Court heard the oral arguments and replies of:

For Cameroon: H.E. Mr. Amadou Ali,
Mr. Maurice Kamto,
Mr. Alain Pellet,
Mr. Peter Y. Ntamark,
Mr. Malcolm N. Shaw,
Mr. Bruno Simma,
Mr. Jean-Pierre Cot,
Mr. Daniel Khan,
Mr. Joseph-Marie Bipoun Woum,
Mr. Michel Aurillac,
Mr. Christian Tomuschat,
Mr. Maurice Mendelson,
Mr. Jean-Marc Thouvenin,
Mr. Olivier Corten,
Sir Ian Sinclair.

For Nigeria: H.E. the Honourable Musa E. Abdullahi,
Mrs. Nella Andem-Ewa,
Sir Arthur Watts,
Mr. Ian Brownlie,
Mr. Georges Abi-Saab,
Alhaji Abdullahi Ibrahim,
Mr. Alastair Macdonald,
Mr. James Crawford,
Mr. Richard Akinjide.

For Equatorial Guinea: H.E. Mr. Ricardo Mangue Obama N'Fube,
Mr. David A. Colson,
Mr. Pierre-Marie Dupuy.

At the hearings questions were put by Members of the Court, to which replies were given orally and in writing. Each Party submitted its written comments, in accordance with Article 72 of the Rules of Court, on the other's written replies.

*

25. In its Application, Cameroon made the following requests:

"On the basis of the foregoing statement of facts and legal grounds, the Republic of Cameroon, while reserving for itself the right to complement, amend or modify the present Application in the course of the proceedings and to submit to the Court a request for the indication of provisional measures should they prove to be necessary, asks the Court to adjudge and declare:

(*a*) that sovereignty over the Peninsula of Bakassi is Cameroonian, by virtue of international law, and that that Peninsula is an integral part of the territory of Cameroon;

(*b*) that the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the

damental du respect des frontières héritées de la colonisation *(uti possidetis juris)*;

c) qu'en utilisant la force contre la République du Cameroun, la République fédérale du Nigéria a violé et viole ses obligations en vertu du droit international conventionnel et coutumier;

d) que la République fédérale du Nigéria, en occupant militairement la presqu'île camerounaise de Bakassi, a violé et viole les obligations qui lui incombent en vertu du droit conventionnel et coutumier;

e) que vu ces violations des obligations juridiques susvisées, la République fédérale du Nigéria a le devoir exprès de mettre fin à sa présence militaire sur le territoire camerounais, et d'évacuer sans délai et sans condition ses troupes de la presqu'île camerounaise de Bakassi;

e') que la responsabilité de la République fédérale du Nigéria est engagée par les faits internationalement illicites exposés *sub litterae a), b), c), d)* et *e)* ci-dessus;

e") qu'en conséquence une réparation d'un montant à déterminer par la Cour est due par la République fédérale du Nigéria à la République du Cameroun pour les préjudices matériels et moraux subis par celle-ci, la République du Cameroun se réservant d'introduire devant la Cour une évaluation précise des dommages provoqués par la République fédérale du Nigéria.

f) Afin d'éviter la survenance de tout différend entre les deux Etats relativement à leur frontière maritime, la République du Cameroun prie la Cour de procéder au prolongement du tracé de sa frontière maritime avec la République fédérale du Nigéria jusqu'à la limite des zones maritimes que le droit international place sous leur juridiction respective.»

Dans la requête additionnelle, les demandes ci-après ont été formulées par le Cameroun:

«Sur la base de l'exposé des faits et des moyens juridiques qui précèdent et sous toutes les réserves formulées au paragraphe 20 de sa requête du 29 mars 1994, la République du Cameroun prie la Cour de dire et juger:

a) que la souveraineté sur la parcelle litigieuse dans la zone du lac Tchad est camerounaise en vertu du droit international, et que cette parcelle fait partie intégrante du territoire de la République du Cameroun;

b) que la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fondamental du respect des frontières héritées de la colonisation *(uti possidetis juris)* ainsi que ses engagements juridiques récents relativement à la démarcation des frontières dans le lac Tchad;

c) que la République fédérale du Nigéria, en occupant avec l'appui de ses forces de sécurité des parcelles du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad, a violé et viole ses obligations en vertu du droit conventionnel et coutumier;

d) que, vu les obligations juridiques susvisées, la République fédérale du Nigéria a le devoir exprès d'évacuer sans délai et sans conditions ses troupes du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad;

e) que la responsabilité de la République fédérale du Nigéria est engagée

fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization *(uti possidetis juris)*;

(c) that by using force against the Republic of Cameroon, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating its obligations under international treaty law and customary law;

(d) that the Federal Republic of Nigeria, by militarily occupying the Cameroonian Peninsula of Bakassi, has violated and is violating the obligations incumbent upon it by virtue of treaty law and customary law;

(e) that in view of these breaches of legal obligation, mentioned above, the Federal Republic of Nigeria has the express duty of putting an end to its military presence in Cameroonian territory, and effecting an immediate and unconditional withdrawal of its troops from the Cameroonian Peninsula of Bakassi;

(e') that the internationally unlawful acts referred to under *(a)*, *(b)*, *(c)*, *(d)* and *(e)* above involve the responsibility of the Federal Republic of Nigeria;

(e") that, consequently, and on account of the material and non-material damage inflicted upon the Republic of Cameroon, reparation in an amount to be determined by the Court is due from the Federal Republic of Nigeria to the Republic of Cameroon, which reserves the introduction before the Court of [proceedings for] a precise assessment of the damage caused by the Federal Republic of Nigeria.

(f) In order to prevent any dispute arising between the two States concerning their maritime boundary, the Republic of Cameroon requests the Court to proceed to prolong the course of its maritime boundary with the Federal Republic of Nigeria up to the limit of the maritime zones which international law places under their respective jurisdictions."

In its Additional Application, Cameroon made the following requests:

"On the basis of the foregoing statement of facts and legal grounds, and subject to the reservations expressed in paragraph 20 of its Application of 29 March 1994, the Republic of Cameroon asks the Court to adjudge and declare:

(a) that sovereignty over the disputed parcel in the area of Lake Chad is Cameroonian, by virtue of international law, and that that parcel is an integral part of the territory of Cameroon;

(b) that the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization *(uti possidetis juris)*, and its recent legal commitments concerning the demarcation of frontiers in Lake Chad;

(c) that the Federal Republic of Nigeria, by occupying, with the support of its security forces, parcels of Cameroonian territory in the area of Lake Chad, has violated and is violating its obligations under treaty law and customary law;

(d) that in view of these legal obligations, mentioned above, the Federal Republic of Nigeria has the express duty of effecting an immediate and unconditional withdrawal of its troops from Cameroonian territory in the area of Lake Chad;

(e) that the internationally unlawful acts referred to under *(a)*, *(b)*, *(c)*

par les faits internationalement illicites exposés aux sous-paragraphes *a)*, *b)*, *c)* et *d)* ci-dessus;

e) qu'en conséquence une réparation d'un montant à déterminer par la Cour est due par la République fédérale du Nigéria à la République du Cameroun pour les préjudices matériels et moraux subis par celle-ci, la République du Cameroun se réservant d'introduire devant la Cour une évaluation précise des dommages provoqués par la République fédérale du Nigéria.

f) Que vu les incursions répétées des populations et des forces armées nigérianes en territoire camerounais tout le long de la frontière entre les deux pays, les incidents graves et répétés qui s'ensuivent, et l'attitude instable et réversible de la République fédérale du Nigéria relativement aux instruments juridiques définissant la frontière entre les deux pays et au tracé exact de cette frontière, la République du Cameroun prie respectueusement la Cour de bien vouloir préciser définitivement la frontière entre elle et la République fédérale du Nigéria du lac Tchad à la mer.»

26. Dans la procédure écrite, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties:

Au nom du Gouvernement du Cameroun,

dans le mémoire:

«La République du Cameroun a l'honneur de conclure à ce qu'il plaise à la Cour internationale de Justice de dire et juger:

a) Que la frontière lacustre et terrestre entre le Cameroun et le Nigéria suit le tracé suivant:

— du point de longitude 14° 04′ 59″ 9999 à l'est de Greenwich et de latitude de 13° 05′ 00″ 0001 nord, elle passe ensuite par le point situé à 14° 12′ 11″ 7 de longitude est et 12° 32′ 17″ 4 de latitude nord;

— de ce point, elle suit le tracé fixé par la déclaration franco-britannique du 10 juillet 1919, tel que précisé par les alinéas 3 à 60 de la déclaration Thomson-Marchand confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931, jusqu'au «pic assez proéminent» décrit par cette dernière disposition et connu sous le nom usuel de «mont Kombon»;

— du mont Kombon, la frontière se dirige ensuite vers la «borne 64» visée au paragraphe 12 de l'accord germano-britannique d'Obokum du 12 avril 1913 et suit, dans ce secteur, le tracé décrit à la section 6 (1) du *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* britannique du 2 août 1946;

— de la «borne 64» elle suit le tracé décrit par les paragraphes 13 à 21 de l'accord d'Obokum du 12 avril 1913 jusqu'à la borne 114 sur la Cross River;

— de ce point, jusqu'à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé, la frontière est déterminée par les paragraphes 16 à 21 de l'accord germano-britannique du 11 mars 1913.

b) Que, dès lors, notamment, la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi d'une part et sur la parcelle litigieuse occupée par le Nigéria dans la

and *(d)* above involve the responsibility of the Federal Republic of Nigeria;

(e) that consequently, and on account of the material and non-material damage inflicted upon the Republic of Cameroon, reparation in an amount to be determined by the Court is due from the Federal Republic of Nigeria to the Republic of Cameroon, which reserves the introduction before the Court of [proceedings for] a precise assessment of the damage caused by the Federal Republic of Nigeria.

(f) That in view of the repeated incursions of Nigerian groups and armed forces into Cameroonian territory, all along the frontier between the two countries, the consequent grave and repeated incidents, and the vacillating and contradictory attitude of the Federal Republic of Nigeria in regard to the legal instruments defining the frontier between the two countries and the exact course of that frontier, the Republic of Cameroon respectfully asks the Court to specify definitively the frontier between Cameroon and the Federal Republic of Nigeria from Lake Chad to the sea."

26. In the course of the written proceedings the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of Cameroon,

in the Memorial:

"The Republic of Cameroon has the honour to request that the Court be pleased to adjudge and declare:

(a) That the lake and land boundary between Cameroon and Nigeria takes the following course:

— from the point at longitude 14° 04′ 59″ 9999 E of Greenwich and latitude 13° 05′ 00″ 0001 N, it then runs through the point located at longitude 14° 12′ 11″ 7 E and latitude 12° 32′ 17″ 4 N;

— thence it follows the course fixed by the Franco-British Declaration of 10 July 1919, as specified in paragraphs 3 to 60 of the Thomson/Marchand Declaration, confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931, as far as the 'very prominent peak' described in the latter provision and called by the usual name of 'Mount Kombon';

— from Mount Kombon the boundary then runs to 'Pillar 64' mentioned in paragraph 12 of the Anglo-German Agreement of Obokum of 12 April 1913 and follows, in that sector, the course described in Section 6 (1) of the British *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* of 2 August 1946;

— from Pillar 64 it follows the course described in paragraphs 13 to 21 of the Obokum Agreement of 12 April 1913 as far as Pillar 114 on the Cross River;

— thence, as far as the intersection of the straight line joining Bakassi Point to King Point and the centre of the navigable channel of the Akwayafe, the boundary is determined by paragraphs 16 to 21 of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

(b) That in consequence, *inter alia*, sovereignty over the Peninsula of Bakassi and over the disputed parcel occupied by Nigeria in the

zone du lac Tchad d'autre part, en particulier sur Darak et sa région, est camerounaise.

c) Que la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit le tracé suivant :

— de l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé jusqu'au «point 12», cette limite est déterminée par la «ligne de compromis» reportée sur la carte de l'Amirauté britannique n° 3343 par les chefs d'Etat des deux pays le 4 avril 1971 (déclaration de Yaoundé) et, de ce «point 12» jusqu'au «point G», par la déclaration signée à Maroua le 1er juin 1975;

— du point G, cette limite s'infléchit ensuite vers le sud-ouest dans la direction indiquée par les points G, H, I, J, K représentés sur le croquis figurant à la page 556 du présent mémoire et qui répond à l'exigence d'une solution équitable, jusqu'à la limite extérieure des zones maritimes que le droit international place sous la juridiction respective des deux Parties.

d) Qu'en contestant les tracés de la frontière définie ci-dessus *sub litterae a)* et *c)*, la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fondamental du respect des frontières héritées de la colonisation (*uti possidetis juris*) ainsi que ses engagements juridiques relativement à la démarcation des frontières dans le lac Tchad et à la délimitation terrestre et maritime.

e) Qu'en utilisant la force contre la République du Cameroun, et, en particulier, en occupant militairement des parcelles du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad et la péninsule camerounaise de Bakassi, en procédant à des incursions répétées, tant civiles que militaires, tout le long de la frontière entre les deux pays, la République fédérale du Nigéria a violé et viole ses obligations en vertu du droit international conventionnel et coutumier.

f) Que la République fédérale du Nigéria a le devoir exprès de mettre fin à sa présence tant civile que militaire sur le territoire camerounais et, en particulier, d'évacuer sans délais et sans conditions ses troupes de la zone occupée du lac Tchad et de la péninsule camerounaise de Bakassi et de s'abstenir de tels faits à l'avenir.

g) Que la responsabilité de la République fédérale du Nigéria est engagée par les faits internationalement illicites exposés ci-dessus et précisés dans le corps du présent mémoire.

h) Qu'en conséquence, une réparation est due par la République fédérale du Nigéria à la République du Cameroun pour les préjudices matériels et moraux subis par celle-ci selon des modalités à fixer par la Cour.

La République du Cameroun a en outre l'honneur de prier la Cour de bien vouloir l'autoriser à présenter une évaluation du montant de l'indemnité qui lui est due en réparation des préjudices qu'elle a subis en conséquence des faits internationalement illicites attribuables à la République fédérale du Nigéria, dans une phase ultérieure de la procédure.

Les présentes conclusions sont soumises sous réserve de tous éléments de fait et de droit et de toutes preuves qui viendraient à être soumis ultérieu-

area of Lake Chad, in particular over Darak and its region, is Cameroonian.

(c) That the boundary of the maritime zones appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria follows the following course:

— from the intersection of the straight line joining Bakassi Point to King Point and the centre of the navigable channel of the Akwayafe to 'point 12', that boundary is determined by the 'compromise line' entered on British Admiralty Chart No. 3343 by the Heads of State of the two countries on 4 April 1971 (Yaoundé Declaration) and, from that 'point 12' to 'point G', by the Declaration signed at Maroua on 1 June 1975;

— from point G that boundary then swings south-westward in the direction which is indicated by points G, H, I, J and K represented on the sketch-map on page 556 of this Memorial and meets the requirement for an equitable solution, up to the outer limit of the maritime zones which international law places under the respective jurisdictions of the two Parties.

(d) That by contesting the courses of the boundary defined above under (a) and (c), the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization (*uti possidetis juris*) and its legal commitments concerning the demarcation of frontiers in Lake Chad and land and maritime delimitation.

(e) That by using force against the Republic of Cameroon and, in particular, by militarily occupying parcels of Cameroonian territory in the area of Lake Chad and the Cameroonian Peninsula of Bakassi, and by making repeated incursions, both civilian and military, all along the boundary between the two countries, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating its obligations under international treaty law and customary law.

(f) That the Federal Republic of Nigeria has the express duty of putting an end to its civilian and military presence in Cameroonian territory and, in particular, of effecting an immediate and unconditional withdrawal of its troops from the occupied area of Lake Chad and from the Cameroonian Peninsula of Bakassi and of refraining from such acts in the future;

(g) That the internationally wrongful acts referred to above and described in detail in the body of this Memorial involve the responsibility of the Federal Republic of Nigeria.

(h) That, consequently, and on account of the material and non-material damage inflicted upon the Republic of Cameroon, reparation in a form to be determined by the Court is due from the Federal Republic of Nigeria to the Republic of Cameroon.

The Republic of Cameroon further has the honour to request the Court to permit it to present an assessment of the amount of compensation due to it as reparation for the damage it has suffered as a result of the internationally wrongful acts attributable to the Federal Republic of Nigeria, at a subsequent stage of the proceedings.

These submissions are lodged subject to any points of fact and law and any evidence that may subsequently be lodged; the Republic of Cameroon

rement: la République du Cameroun se réserve le droit de les compléter ou de les amender le cas échéant, conformément aux dispositions du Statut et du Réglement de la Cour.»

dans la réplique:

«La République du Cameroun a l'honneur de conclure à ce qu'il plaise à la Cour internationale de Justice de dire et juger:

a) Que la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria suit le tracé suivant:

— du point de longitude 14° 04′ 59″ 9999 à l'est de Greenwich et de latitude de 13° 05′ 00″ 0001 nord, elle passe ensuite par le point situé à 14° 12′ 11″ 7005 de longitude est et 12° 32′ 17″ 4013 de latitude nord conformément à la déclaration franco-britannique du 10 juillet 1919 et à la déclaration Thomson-Marchand des 29 décembre 1929 et 31 janvier 1930 confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931;

— de ce point, elle suit le tracé fixé par ces instruments jusqu'au «pic assez proéminent» décrit par l'alinéa 60 de la déclaration Thomson-Marchand et connu sous le nom usuel de «mont Kombon»;

— du mont Kombon, la frontière se dirige ensuite vers la «borne 64» visée au paragraphe 12 de l'accord germano-britannique d'Obokum du 12 avril 1913 et suit, dans ce secteur, le tracé décrit à la section 6 (1) du *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* britannique du 2 août 1946;

— de la «borne 64» elle suit le tracé décrit par les paragraphes 13 à 21 de l'accord d'Obokum du 12 avril 1913 jusqu'à la borne 114 sur la Cross River;

— de ce point, jusqu'à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé, la frontière est déterminée par les paragraphes 16 à 21 de l'accord germano-britannique du 11 mars 1913.

b) Que, dès lors, notamment, la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi d'une part et sur la parcelle litigieuse occupée par le Nigéria dans la zone du lac Tchad d'autre part, en particulier sur Darak et sa région, est camerounaise.

c) Que la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit le tracé suivant:

— de l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé jusqu'au «point 12», cette limite est déterminée par la «ligne de compromis» reportée sur la carte de l'Amirauté britannique n° 3343 par les chefs d'Etat des deux pays le 4 avril 1971 (déclaration de Yaoundé) et, de ce «point 12» jusqu'au «point G», par la déclaration signée à Maroua le 1er juin 1975;

— du point G, cette limite s'infléchit ensuite vers le sud-ouest dans la direction indiquée par les points G, H, de coordonnées 8° 21′ 16″ est et 4° 17′ 00″ nord, I (7° 55′ 40″ est et 3° 46′ 00″ nord), J (7° 12′ 08″ est et 3° 12′ 35″ nord) et K (6° 45′ 22″ est et 3° 01′ 05″ nord), représentés sur le croquis R 21 figurant à la page 411 de la présente réplique et

reserves the right to complete or amend them, as necessary, in accordance with the Statute and the Rules of Court."

in the Reply:

"The Republic of Cameroon has the honour to request that the Court be pleased to adjudge and declare:

(*a*) That the land boundary between Cameroon and Nigeria takes the following course:

— from the point at longitude 14° 04′ 59″ 9999 east of Greenwich and latitude 13° 05′ 00″ 0001 north, it then runs through the point located at longitude 14° 12′ 11″ 7005 east and latitude 12° 32′ 17″ 4013 north, in accordance with the Franco-British Declaration of 10 July 1919 and the Thomson-Marchand Declaration of 29 December 1929 and 31 January 1930, confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931;

— thence it follows the course fixed by these instruments as far as the 'very prominent peak' described in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration and called by the usual name of 'Mount Kombon';

— from 'Mount Kombon' the boundary then runs to 'Pillar 64' mentioned in paragraph 12 of the Anglo-German Agreement of Obokum of 12 April 1913 and follows, in that sector, the course described in Section 6 (1) of the British *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* of 2 August 1946;

— from Pillar 64 it follows the course described in paragraphs 13 to 21 of the Obokum Agreement of 12 April 1913 as far as Pillar 114 on the Cross River;

— thence, as far as the intersection of the straight line joining Bakassi Point to King Point and the centre of the navigable channel of the Akwayafe, the boundary is determined by paragraphs 16 to 21 of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

(*b*) That, in consequence, *inter alia*, sovereignty over the Peninsula of Bakassi and over the disputed parcel occupied by Nigeria in the area of Lake Chad, in particular over Darak and its region, is Cameroonian.

(*c*) That the boundary of the maritime zones appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria follows the following course:

— from the intersection of the straight line joining Bakassi Point to King Point and the centre of the navigable channel of the Akwayafe to 'point 12', that boundary is determined by the 'compromise line' entered on British Admiralty Chart No. 3433 by the Heads of State of the two countries on 4 April 1971 (Yaoundé Declaration) and, from that 'point 12' to 'point G', by the Declaration signed at Maroua on 1 June 1975;

— from point G that boundary then swings south-westward in the direction which is indicated by Points G, H with co-ordinates 8° 21′ 16″ east and 4° 17′ 00″ north, I (7° 55′ 40″ east and 3° 46′ 00″ north), J (7° 12′ 08″ east and 3° 12′ 35″ north) and K (6° 45′ 22″ east and 3° 01′ 05″ north), represented on the sketch-map R 21 on

qui répond à l'exigence d'une solution équitable, jusqu'à la limite extérieure des zones maritimes que le droit international place sous la juridiction respective des deux Parties.

d) Qu'en tentant de modifier unilatéralement et par la force les tracés de la frontière définie ci-dessus *sub litterae a)* et *c)*, la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fondamental du respect des frontières héritées de la colonisation (*uti possidetis juris*) ainsi que ses engagements juridiques relativement à la délimitation terrestre et maritime.

e) Qu'en utilisant la force contre la République du Cameroun, et, en particulier, en occupant militairement des parcelles du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad et la péninsule camerounaise de Bakassi, en procédant à des incursions répétées, tant civiles que militaires, tout le long de la frontière entre les deux pays, la République fédérale du Nigéria a violé et viole ses obligations en vertu du droit international conventionnel et coutumier.

f) Que la République fédérale du Nigéria a le devoir exprès de mettre fin à sa présence tant civile que militaire sur le territoire camerounais et, en particulier, d'évacuer sans délai et sans conditions ses troupes de la zone occupée du lac Tchad et de la péninsule camerounaise de Bakassi et de s'abstenir de tels faits à l'avenir.

g) Que la responsabilité de la République fédérale du Nigéria est engagée par les faits internationalement illicites exposés ci-dessus et précisés dans le mémoire de la République du Cameroun et dans la présente réplique.

h) Qu'en conséquence, une réparation est due par la République fédérale du Nigéria à la République du Cameroun pour les préjudices matériels et moraux subis par celle-ci, selon des modalités à fixer par la Cour.

La République du Cameroun a par ailleurs l'honneur de prier la Cour de bien vouloir l'autoriser à présenter une évaluation du montant de l'indemnité qui lui est due en réparation des préjudices qu'elle a subis en conséquence des faits internationalement illicites attribuables à la République fédérale du Nigéria, dans une phase ultérieure de la procédure.

La République du Cameroun prie en outre la Cour de déclarer que les demandes reconventionnelles de la République fédérale du Nigéria ne sont fondées ni en fait ni en droit et de les rejeter.

Les présentes conclusions sont soumises sous réserve de tous éléments de fait et de droit et de toutes preuves qui viendraient à être soumis ultérieurement; la République du Cameroun se réserve le droit de les compléter ou de les amender, le cas échéant, conformément aux dispositions du Statut et du Règlement de la Cour.»

dans la pièce additionnelle intitulée «Observations en duplique de la République du Cameroun»:

«La République du Cameroun a l'honneur de conclure à ce qu'il plaise à la Cour internationale de Justice de dire et juger que les demandes reconventionnelles de la République fédérale du Nigéria, qui apparaissent irrecevables à la lumière des développements qui leur sont consacrés dans la duplique, ne sont, en tout état de cause, fondées ni en fait ni en droit, et de les rejeter.»

page 411 of this Reply and which meets the requirement for an equitable solution, up to the outer limit of the maritime zones which international law places under the respective jurisdictions of the two Parties.

(*d*) That in attempting to modify unilaterally and by force the courses of the boundary defined above under (*a*) and (*c*), the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization (*uti possidetis juris*) and its legal commitments concerning land and maritime delimitation.

(*e*) That by using force against the Republic of Cameroon and, in particular, by militarily occupying parcels of Cameroonian territory in the area of Lake Chad and the Cameroonian Peninsula of Bakassi, and by making repeated incursions, both civilian and military, all along the boundary between the two countries, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating its obligations under international treaty law and customary law.

(*f*) That the Federal Republic of Nigeria has the express duty of putting an end to its civilian and military presence in Cameroonian territory and, in particular, of effecting an immediate and unconditional withdrawal of its troops from the occupied area of Lake Chad and from the Cameroonian Peninsula of Bakassi and of refraining from such acts in the future.

(*g*) That the internationally wrongful acts referred to above and described in detail in the Memorial of the Republic of Cameroon and in the present Reply engage the responsibility of the Federal Republic of Nigeria.

(*h*) That, consequently, and on account of the material and non-material damage inflicted upon the Republic of Cameroon, reparation in a form to be determined by the Court is due from the Federal Republic of Nigeria to the Republic of Cameroon.

The Republic of Cameroon further has the honour to request the Court to permit it to present an assessment of the amount of compensation due to it as reparation for the damage it has suffered as a result of the internationally wrongful acts attributable to the Federal Republic of Nigeria, at a subsequent stage of the proceedings.

The Republic of Cameroon also asks the Court to declare that the counter-claims of the Federal Republic of Nigeria are unfounded both in fact and in law, and to reject them.

These submissions are lodged subject to any points of fact and law and any evidence that may subsequently be lodged; the Republic of Cameroon reserves the right to supplement or amend them, as necessary, in accordance with the Statute and the Rules of Court."

in the additional pleading entitled "Observations of Cameroon by Way of Rejoinder":

"The Republic of Cameroon has the honour to request that it may please the International Court of Justice to adjudge and declare that the counter-claims of the Federal Republic of Nigeria, which appear to be inadmissible in light of the arguments put forward in the Rejoinder, in any event have no basis in fact or in law, and to reject them."

Au nom du Gouvernement du Nigéria,

dans le contre-mémoire:

«Pour les raisons exposées ci-dessus, la République fédérale du Nigéria, tout en se réservant le droit d'amender et de modifier les présentes conclusions à la lumière de la suite de la procédure en l'espèce, prie respectueusement la Cour:

1) *à titre préliminaire*, de connaître des questions relatives à la frontière terrestre;

2) *en ce qui concerne le lac Tchad*, de dire et juger:

— que la souveraineté sur les zones de la région du lac Tchad définies au chapitre 14 du présent contre-mémoire (y compris les agglomérations nigérianes énumérées à son paragraphe 14.5) appartient à la République fédérale du Nigéria;

— que la «démarcation» proposée sous les auspices de la commission du bassin du lac Tchad, n'ayant pas été ratifiée par le Nigéria, ne s'impose pas à lui;

que les questions de délimitation et de démarcation en suspens dans la région du lac Tchad doivent être résolues par les parties membres de la commission du bassin du lac Tchad conformément au statut et aux procédures de cette dernière;

3) *en ce qui concerne les segments intermédiaires de la frontière terrestre*:

— donnant acte du fait que les Parties reconnaissent que la frontière entre l'embouchure de la rivière Ebedji et le point situé sur le thalweg de l'Akpa Yafe qui fait face au point médian de l'embouchure de l'Archibong Creek est délimitée par les instruments suivants:

a) les paragraphes 3 à 60 de la déclaration Thomson-Marchand, confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931,

b) le *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* du 2 août 1946 (art. 6, par. 1) et sa deuxième annexe,

c) les paragraphes 13 à 21 de l'accord de démarcation anglo-allemand du 12 avril 1913,

d) les articles XV à XVII du traité anglo-allemand du 11 mars 1913, et

— donnant également acte du fait qu'il résulte des incertitudes entourant l'interprétation et l'application de ces instruments ainsi que des accords conclus localement dans certaines régions que le tracé proprement dit de la frontière ne peut être fixé définitivement par simple référence à ces instruments;

de dire que les instruments susmentionnés s'imposent aux Parties (sauf s'ils ont été légalement modifiés par elles) pour le tracé de la frontière terrestre;

4) *en ce qui concerne la presqu'île de Bakassi*, de dire et juger:

— que la souveraineté sur la presqu'île (telle que définie au chapitre 11 du présent contre-mémoire) appartient à la République fédérale du Nigéria;

5) *en ce qui concerne la frontière maritime*, de dire et juger:

a) que la Cour n'a pas compétence pour connaître de la ligne revendiquée par le Cameroun, dans la mesure où cette ligne empiète sur

On behalf of the Government of Nigeria,

in the Counter-Memorial:

"For the reasons given herein, the Federal Republic of Nigeria, reserving the right to amend and modify these submissions in the light of the further pleadings in this case, respectfully requests that the Court should:

(1) *as a preliminary matter* decide to deal with the issues relating to the land boundary;

(2) *as to Lake Chad*, adjudge and declare:

— that sovereignty over the areas in Lake Chad defined in Chapter 14 of this Counter-Memorial (including the Nigerian settlements identified in paragraph 14.5 hereof) is vested in the Federal Republic of Nigeria;

that the proposed 'demarcation' under the auspices of the Lake Chad Basin Commission, not having been ratified by Nigeria, is not binding upon it;

— that outstanding issues of the delimitation and demarcation within the area of Lake Chad are to be resolved by the Parties to the Lake Chad Basin Commission within the framework of the constitution and procedures of the Commission;

(3) *as to the central sectors of the land boundary*:

acknowledging that the Parties recognize that the boundary between the mouth of the Ebeji River and the point on the thalweg of the Akpa Yafe which is opposite the mid-point of the mouth of Archibong Creek is delimited by the following instruments:

(*a*) paragraphs 3-60 of the Thomson/Marchand Declaration, confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931,

(*b*) the Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council of 2 August 1946, section 6 (1) and the Second Schedule thereto,

(*c*) paragraphs 13-21 of the Anglo-German Demarcation Agreement of 12 April 1913,

(*d*) Articles XV-XVII of the Anglo-German Treaty of 11 March 1913; and

acknowledging further that uncertainties as to the interpretation and application of these instruments, and established local agreements in certain areas, mean that the actual course of the boundary cannot be definitively specified merely by reference to those instruments;

affirm that the instruments mentioned above are binding on the Parties (unless lawfully varied by them) as to the course of the land boundary;

(4) *as to the Bakassi Peninsula*, adjudge and declare:

— that sovereignty over the Peninsula (as defined in Chapter 11 hereof) is vested in the Federal Republic of Nigeria;

(5) *as to the maritime boundary*, adjudge and declare:

(*a*) that the Court lacks jurisdiction to deal with Cameroon's claim-line, to the extent that it impinges on areas claimed by Equatorial

des zones revendiquées par la Guinée équatoriale et/ou par Sao Tomé-et-Principe (zones qui sont provisoirement indiquées sur la figure 20.3 du présent contre-mémoire), ou, subsidiairement, que la demande du Cameroun est à cet égard irrecevable; et

b) que les Parties sont tenues, en application des articles 76 et 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, de négocier de bonne foi en vue de parvenir à un accord sur une délimitation équitable de leurs zones maritimes respectives, une telle délimitation devant tenir compte, notamment, de l'obligation de respecter les droits existants de prospection et d'exploitation des ressources minérales du plateau continental accordés par l'une ou l'autre des Parties avant le 29 mars 1994 sans qu'une protestation écrite ait été élevée par l'autre, ainsi que des revendications maritimes raisonnables d'Etats tiers;

6) *en ce qui concerne les demandes du Cameroun en matière de responsabilité étatique*, de dire et juger que celles-ci sont dépourvues de fondement en fait et en droit; et

7) *en ce qui concerne les demandes reconventionnelles du Nigéria telles que formulées dans la sixième partie du présent contre-mémoire*, de dire et juger que le Cameroun est responsable envers le Nigéria à raison des griefs exposés dans ces demandes, le montant de la réparation due à ce titre devant être déterminé par la Cour dans un nouvel arrêt à défaut d'accord intervenu entre les Parties dans les six mois suivant la date du prononcé de l'arrêt de la Cour.»

dans la duplique:

«Pour les raisons exposées ci-dessus, la République fédérale du Nigéria, tout en se réservant le droit d'amender et de modifier les présentes conclusions à la lumière de la suite de la procédure en l'espèce, prie respectueusement la Cour:

1) *en ce qui concerne la presqu'île de Bakassi*, de dire et juger:

a) que la souveraineté sur la presqu'île appartient à la République fédérale du Nigéria;

b) que la souveraineté du Nigéria sur Bakassi s'étend jusqu'à la frontière avec le Cameroun décrite au chapitre 11 du contre-mémoire du Nigéria;

2) *en ce qui concerne le lac Tchad*, de dire et juger:

a) que la «démarcation» proposée sous les auspices de la commission du bassin du lac Tchad, n'ayant pas été ratifiée par le Nigéria, ne s'impose pas à lui;

b) que la souveraineté sur les zones de la région du lac Tchad définies au paragraphe 5.9 de la présente duplique et indiquées aux figures 5.2 et 5.3 en regard de la page 242 (y compris les agglomérations nigérianes énumérées au paragraphe 4.1 de la présente duplique) appartient à la République fédérale du Nigéria;

c) que les questions de délimitation et de démarcation en suspens dans la région du lac Tchad doivent être résolues par les parties membres de la commission du bassin du lac Tchad conformément au statut et aux procédures de cette dernière;

d) qu'en tout état de cause, du point de vue juridique, l'opération de délimitation de l'ensemble des frontières dans le lac Tchad est sans

Guinea and/or São Tomé e Principe (which areas are provisionally identified in Figure 20.3 herein), or alternatively that Cameroon's claim is inadmissible to that extent; and

(*b*) that the Parties are under an obligation, pursuant to Articles 76 and 83 of the United Nations Law of the Sea Convention, to negotiate in good faith with a view to agreeing on an equitable delimitation of their respective maritime zones, such delimitation to take into account, in particular, the need to respect existing rights to explore and exploit the mineral resources of the continental shelf, granted by either Party prior to 29 March 1994 without written protest from the other, and the need to respect the reasonable maritime claims of third States;

(6) *as to Cameroon's claims of State responsibility*, adjudge and declare that those claims are unfounded in fact and law; and

(7) *as to Nigeria's counter-claims as specified in Part VI of this Counter-Memorial*, adjudge and declare that Cameroon bears responsibility to Nigeria in respect of those claims, the amount of reparation due therefor, if not agreed between the Parties within six months of the date of judgment, to be determined by the Court in a further judgment."

in the Rejoinder:

"For the reasons given herein, the Federal Republic of Nigeria, reserving the right to amend and modify these submissions in the light of any further pleadings in this case, respectfully requests that the Court should:

(1) *as to the Bakassi Peninsula*, adjudge and declare:

(*a*) that sovereignty over the Peninsula is vested in the Federal Republic of Nigeria;

(*b*) that Nigeria's sovereignty over Bakassi extends up to the boundary with Cameroon described in Chapter 11 of Nigeria's Counter-Memorial;

(2) *as to Lake Chad*, adjudge and declare:

(*a*) that the proposed 'demarcation' under the auspices of the Lake Chad Basin Commission, not having been ratified by Nigeria, is not binding upon it;

(*b*) that sovereignty over the areas in Lake Chad defined in paragraph 5.9 of this Rejoinder and depicted in Figs. 5.2 and 5.3 facing page 242 (and including the Nigerian settlements identified in paragraph 4.1 of this Rejoinder) is vested in the Federal Republic of Nigeria;

(*c*) that outstanding issues of the delimitation and demarcation within the area of Lake Chad are to be resolved by the parties to the Lake Chad Basin Commission within the framework of the constitution and procedures of the Commission;

(*d*) that in any event, the operation intended to lead to an overall delimitation of boundaries on Lake Chad is legally without preju-

préjudice du titre sur telle ou telle zone de la région du lac Tchad qui revient au Nigéria du fait de la consolidation historique du titre et de l'acquiescement du Cameroun;

3) *en ce qui concerne les segments intermédiaires de la frontière terrestre*, de dire et juger:

a) qu'il relève de la compétence de la Cour de préciser définitivement le tracé de la frontière terrestre entre le lac Tchad et la mer;

b) que l'embouchure de la rivière Ebedji, qui marque le point de départ de la frontière terrestre, se trouve au point où le chenal nord-est de la rivière se jette dans la formation appelée «Pond» sur la carte reproduite à la figure 7.1 de la présente duplique, point qui est situé par 12° 31′ 45″ de latitude nord et 14° 13′ 00″ de longitude est (selon le référentiel d'Adindan);

c) que, sous réserve des précisions, interprétations et modifications indiquées au chapitre 7 de la présente duplique, la frontière terrestre entre l'embouchure de l'Ebedji et le point situé sur le thalweg de l'Akpa Yafe qui fait face au point médian de l'embouchure de l'Archibong Creek est délimitée par:

i) les paragraphes 2 à 61 de la déclaration Thomson-Marchand, confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931;

ii) l'ordonnance adoptée en conseil du 2 août 1946 relative au Nigéria (protectorat et Cameroun) (art. 6, par. 1) et sa deuxième annexe;

iii) les paragraphes 13 à 21 de l'accord de démarcation anglo-allemand du 12 avril 1913; et

iv) les articles XV à XVII du traité anglo-allemand du 11 mars 1913;

d) que les effets des deux premiers de ces instruments, tels que précisés, interprétés ou modifiés de la manière indiquée par le Nigéria, sont ceux énoncés dans l'appendice au chapitre 8 et mis en évidence sur les cartes de l'atlas produit avec la présente duplique;

4) *en ce qui concerne la frontière maritime*, de dire et juger:

a) que la Cour n'a pas compétence pour connaître de la revendication maritime du Cameroun à partir du point où la ligne que celui-ci revendique pénètre dans les eaux revendiquées par la Guinée équatoriale ou reconnues par le Nigéria comme appartenant à celle-ci, ou subsidiairement que cette demande du Cameroun est, dans cette mesure, irrecevable;

b) que la demande du Cameroun relative à une délimitation de la frontière maritime basée sur le partage global des zones maritimes dans le golfe de Guinée est irrecevable, et que les Parties sont tenues, en application des articles 74 et 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, de négocier de bonne foi en vue de parvenir à un accord sur une délimitation équitable de leurs zones maritimes respectives, une telle délimitation devant tenir compte, notamment, de l'obligation de respecter les droits existants de prospection et d'exploitation des ressources minérales du plateau continental accordés par l'une ou l'autre des Parties avant le 29 mars 1994 sans qu'une protestation écrite ait été élevée par l'autre, ainsi que les revendications maritimes raisonnables d'Etats tiers;

dice to the title to particular areas of the Lake Chad region inhering in Nigeria as a consequence of the historical consolidation of title and the acquiescence of Cameroon;

(3) *as to the central sectors of the land boundary*, adjudge and declare:

(*a*) that the Court's jurisdiction extends to the definitive specification of the land boundary between Lake Chad and the sea;

(*b*) that the mouth of the Ebeji, marking the beginning of the land boundary, is located at the point where the north-east channel of the Ebeji flows into the feature marked 'Pond' on the Map shown as Fig. 7.1 of this Rejoinder, which location is at latitude 12° 31′ 45″ N, longitude 14° 13′ 00″ E (Adindan Datum);

(*c*) that subject to the clarifications, interpretations and variations explained in Chapter 7 of this Rejoinder, the land boundary between the mouth of the Ebeji and the point on the thalweg of the Akpa Yafe which is opposite the mid-point of the mouth of Archibong Creek is delimited by the terms of:

(i) paragraphs 2-61 of the Thomson-Marchand Declaration, confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931;

(ii) the Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council of 2 August 1946, section 6 (1) and the Second Schedule thereto;

(iii) paragraphs 13-21 of the Anglo-German Demarcation Agreement of 12 April 1913; and

(iv) Articles XV to XVII of the Anglo-German Treaty of 11 March 1913;

(*d*) that the effect of the first two of those instruments, as clarified, interpreted or varied in the manner identified by Nigeria, is as set out in the Appendix to Chapter 8 and delineated in the maps in the Atlas submitted with this Rejoinder;

(4) *as to the maritime boundary*, adjudge and declare:

(*a*) that the Court lacks jurisdiction over Cameroon's maritime claim from the point at which its claim line enters waters claimed by or recognized by Nigeria as belonging to Equatorial Guinea, or alternatively that Cameroon's claim is inadmissible to that extent;

(*b*) that Cameroon's claim to a maritime boundary based on the global division of maritime zones in the Gulf of Guinea is inadmissible, and that the Parties are under an obligation, pursuant to Articles 74 and 83 of the United Nations Law of the Sea Convention, to negotiate in good faith with a view to agreeing on an equitable delimitation of their respective maritime zones, such delimitation to take into account, in particular, the need to respect existing rights to explore and exploit the mineral resources of the continental shelf, granted by either Party prior to 29 March 1994 without written protest from the other, and the need to respect the reasonable maritime claims of third States;

c) subsidiairement, que le Cameroun n'est pas fondé en droit à revendiquer une délimitation de la frontière maritime basée sur un partage global des zones maritimes dans le golfe de Guinée et que cette demande est rejetée;

d) que, dans la mesure où la demande du Cameroun concernant la frontière maritime peut être jugée recevable en la présente instance, la revendication par le Cameroun d'une frontière maritime à l'ouest et au sud de la zone de chevauchement des concessions, telle qu'indiquée à la figure 10.2 de la présente duplique, est rejetée;

e) que les eaux territoriales respectives des deux Etats ont pour frontière une ligne médiane dans le Rio del Rey;

f) que, au-delà du Rio del Rey, les zones maritimes respectives des Parties seront délimitées conformément au principe de l'équidistance, jusqu'au point où la ligne ainsi tracée rencontre la frontière avec la Guinée équatoriale suivant la ligne médiane à environ 4° 6′ de latitude nord et 8° 30′ de longitude est;

5) *en ce qui concerne les demandes du Cameroun en matière de responsabilité étatique*, de dire et juger:

que, dans la mesure où le Cameroun maintient toujours chacune de ces demandes et que celles-ci sont recevables, ces demandes ne sont fondées ni en fait ni en droit; et

6) *en ce qui concerne les demandes reconventionnelles du Nigéria* telles que formulées dans la sixième partie du contre-mémoire et au chapitre 18 de la présente duplique, de dire et juger:

que le Cameroun est responsable envers le Nigéria à raison des griefs exposés dans chacune de ces demandes, le montant de la réparation due à ce titre devant être déterminé par la Cour dans un nouvel arrêt à défaut d'accord intervenu entre les Parties dans les six mois suivant la date du prononcé de l'arrêt de la Cour.»

27. Dans la procédure orale, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties:

Au nom du Gouvernement du Cameroun,

«La République du Cameroun a l'honneur de conclure à ce qu'il plaise à la Cour internationale de Justice de dire et juger:

a) Que la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria suit le tracé suivant:

— du point désigné par les coordonnées 13° 5′ nord et 14° 5′ est, la frontière suit une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebedji, située au point de coordonnées 12° 32′ 17″ nord et 14° 12′ 12″ est, point défini dans le cadre de la commission du bassin du lac Tchad et constituant une interprétation authentique des déclarations Milner-Simon du 10 juillet 1919 et Thomson-Marchand des 29 décembre 1929 et 31 janvier 1930, confirmées par l'échange de lettres du 9 janvier 1931; subsidiairement, l'embouchure de l'Ebedji est située au point de coordonnées 12° 31′ 12″ nord et 14° 11′ 48″ est;

— de ce point, elle suit le tracé fixé par ces instruments jusqu'au «pic

(*c*) in the alternative, that Cameroon's claim to a maritime boundary based on the global division of maritime zones in the Gulf of Guinea is unfounded in law and is rejected;

(*d*) that, to the extent that Cameroon's claim to a maritime boundary may be held admissible in the present proceedings, Cameroon's claim to a maritime boundary to the west and south of the area of overlapping licences, as shown on Fig. 10.2 of this Rejoinder, is rejected;

(*e*) that the respective territorial waters of the two States are divided by a median line boundary within the Rio del Rey;

(*f*) that, beyond the Rio del Rey, the respective maritime zones of the Parties are to be delimited in accordance with the principle of equidistance, to the point where the line so drawn meets the median line boundary with Equatorial Guinea at approximately 4° 6′ N, 8° 30′ E;

(5) *as to Cameroon's claims of State responsibility*, adjudge and declare:

that, to the extent to which any such claims are still maintained by Cameroon, and are admissible, those claims are unfounded in fact and law; and

(6) *as to Nigeria's counter-claims*, as specified in Part VI of the Counter-Memorial and in Chapter 18 of this Rejoinder, adjudge and declare:

that Cameroon bears responsibility to Nigeria in respect of each of those claims, the amount of reparation due therefor, if not agreed between the Parties within six months of the date of judgment, to be determined by the Court in a further judgment."

27. At the oral proceedings, the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of Cameroon,

"Pursuant to the provisions of Article 60, paragraph 2, of the Rules of Court the Republic of Cameroon has the honour to request that the International Court of Justice be pleased to adjudge and declare:

(*a*) That the land boundary between Cameroon and Nigeria takes the following course:

— from the point designated by the co-ordinates 13° 05′ north and 14° 05′ east, the boundary follows a straight line as far as the mouth of the Ebeji, situated at the point located at the co-ordinates 12° 32′ 17″ north and 14° 12′ 12″ east, as defined within the framework of the LCBC and constituting an authoritative interpretation of the Milner-Simon Declaration of 10 July 1919 and the Thomson-Marchand Declarations of 29 December 1929 and 31 January 1930, as confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931; in the alternative, the mouth of the Ebeji is situated at the point located at the co-ordinates 12° 31′ 12″ north and 14° 11′ 48″ east;

— from that point it follows the course fixed by those instruments as

assez proéminent» décrit par l'alinéa 60 de la déclaration Thomson-Marchand et connu sous le nom usuel de «mont Kombon»;

— du «mont Kombon», la frontière se dirige ensuite vers la «borne 64» visée au paragraphe 12 de l'accord germano-britannique d'Obokum du 12 avril 1913 et suit, dans ce secteur, le tracé décrit à la section 6, paragraphe 1, du *Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council* britannique du 2 août 1946;
— de la «borne 64», elle suit le tracé décrit par les paragraphes 13 à 21 de l'accord d'Obokum du 12 avril 1913 jusqu'à la borne 114 sur la rivière Cross;
— de ce point, jusqu'à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé, la frontière est déterminée par les paragraphes XVI à XXI de l'accord germano-britannique du 11 mars 1913.

b) Que, dès lors, notamment, la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi d'une part et sur la parcelle litigieuse occupée par le Nigéria dans la zone du lac Tchad d'autre part, en particulier sur Darak et sa région, est camerounaise.

c) Que la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit le tracé suivant:

— de l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé jusqu'au point «12», cette limite est confirmée par la «ligne de compromis» reportée sur la carte de l'Amirauté britannique n° 3433 par les chefs d'Etat des deux pays le 4 avril 1971 (déclaration de Yaoundé II) et, de ce point 12 jusqu'au point «G», par la déclaration signée à Maroua le 1er juin 1975;
— du point G, la ligne équitable suit la direction indiquée par les points G, H (de coordonnées 8° 21′ 16″ est et 4° 17′ nord), I (7° 55′ 40″ est et 3° 46′ nord), J (7° 12′ 8″ est et 3° 12′ 35″ nord), K (6° 45′ 22″ est et 3° 1′ 5″ nord), et se poursuit à partir de K jusqu'à la limite extérieure des zones maritimes que le droit international place sous la juridiction respective des deux Parties.

d) Qu'en tentant de modifier unilatéralement et par la force les tracés de la frontière définie ci-dessus *sub litterae a)* et *c)*, la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fondamental du respect des frontières héritées de la colonisation *(uti possidetis juris)* ainsi que ses engagements juridiques relativement à la délimitation terrestre et maritime.

e) Qu'en utilisant la force contre la République du Cameroun, et, en particulier, en occupant militairement des parcelles du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad et la péninsule camerounaise de Bakassi, en procédant à des incursions répétées tout le long de la frontière entre les deux pays, la République fédérale du Nigéria a violé et viole ses obligations en vertu du droit international conventionnel et coutumier.

f) Que la République fédérale du Nigéria a le devoir exprès de mettre fin à sa présence tant administrative que militaire sur le territoire camerounais et, en particulier, d'évacuer sans délai et sans condition ses

far as the 'very prominent peak' described in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration and called by the usual name of 'Mount Kombon';

— from 'Mount Kombon' the boundary then runs to 'Pillar 64' mentioned in paragraph 12 of the Anglo-German Agreement of Obokum of 12 April 1913 and follows, in that sector, the course described in Section 6 (1) of the British Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council of 2 August 1946;

— from Pillar 64 it follows the course described in paragraphs 13 to 21 of the Obokum Agreement of 12 April 1913 as far as Pillar 114 on the Cross River;

— thence, as far as the intersection of the straight line from Bakassi Point to King Point with the centre of the navigable channel of the Akwayafe, the boundary is determined by paragraphs XVI to XXI of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

(*b*) That in consequence, *inter alia*, sovereignty over the peninsula of Bakassi and over the disputed parcel occupied by Nigeria in the area of Lake Chad, in particular over Darak and its region, is Cameroonian.

(*c*) That the boundary of the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria takes the following course:

— from the intersection of the straight line from Bakassi Point to King Point with the centre of the navigable channel of the Akwayafe to point '12', that boundary is confirmed by the 'compromise line' entered on British Admiralty Chart No. 3433 by the Heads of State of the two countries on 4 April 1971 (Yaoundé II Declaration) and, from that point 12 to point 'G', by the Declaration signed at Maroua on 1 June 1975;

— from point G the equitable line follows the direction indicated by points G, H (co-ordinates 8° 21′ 16″ east and 4° 17′ north), I (7° 55′ 40″ east and 3° 46′ north), J (7° 12′ 08″ east and 3° 12′ 35″ north), K (6° 45′ 22′ east and 3° 01′ 05″ north), and continues from K up to the outer limit of the maritime zones which international law places under the respective jurisdiction of the two Parties.

(*d*) That in attempting to modify unilaterally and by force the courses of the boundary defined above under (*a*) and (*c*), the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization (*uti possidetis juris*), as well as its legal obligations concerning the land and maritime delimitation.

(*e*) That by using force against the Republic of Cameroon and, in particular, by militarily occupying parcels of Cameroonian territory in the area of Lake Chad and the Cameroonian peninsula of Bakassi, and by making repeated incursions throughout the length of the boundary between the two countries, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating its obligations under international treaty law and customary law.

(*f*) That the Federal Republic of Nigeria has the express duty of putting an end to its administrative and military presence in Cameroonian territory and, in particular, of effecting an immediate and uncondi-

troupes de la zone occupée du lac Tchad et de la péninsule camerounaise de Bakassi et de s'abstenir de tels faits à l'avenir.

g) Qu'en ne respectant pas l'ordonnance en indication de mesures conservatoires rendue par la Cour le 15 mars 1996, la République fédérale du Nigéria a manqué à ses obligations internationales.

h) Que la responsabilité de la République fédérale du Nigéria est engagée par les faits internationalement illicites exposés ci-dessus et précisés dans les écritures et les plaidoiries orales de la République du Cameroun.

i) Qu'en conséquence, une réparation est due par la République fédérale du Nigéria à la République du Cameroun pour les préjudices matériels et moraux subis par celle-ci, selon les modalités à fixer par la Cour.

La République du Cameroun a par ailleurs l'honneur de prier la Cour de bien vouloir l'autoriser à présenter une évaluation du montant de l'indemnité qui lui est due en réparation des préjudices qu'elle a subis en conséquence des faits internationalement illicites attribuables à la République fédérale du Nigéria, dans une phase ultérieure de la procédure.

La République du Cameroun prie en outre la Cour de déclarer que les demandes reconventionnelles de la République fédérale du Nigéria ne sont fondées ni en fait ni en droit et de les rejeter. »

Au nom du Gouvernement du Nigéria,

« La République fédérale du Nigéria prie respectueusement la Cour :

1) *en ce qui concerne la presqu'île de Bakassi*, de dire et juger :

a) que la souveraineté sur la presqu'île appartient à la République fédérale du Nigéria ;

b) que la souveraineté du Nigéria sur Bakassi s'étend jusqu'à la frontière avec le Cameroun décrite au chapitre 11 du contre-mémoire du Nigéria ;

2) *en ce qui concerne le lac Tchad*, de dire et juger :

a) que la délimitation et la démarcation proposées sous les auspices de la commission du bassin du lac Tchad, n'ayant pas été ratifiées par le Nigéria, ne s'imposent pas à lui ;

b) que la souveraineté sur les zones de la région du lac Tchad définies au paragraphe 5.9 de la duplique du Nigéria et indiquées aux figures 5.2 et 5.3 en regard de la page 242 (y compris les agglomérations nigérianes énumérées au paragraphe 4.1 de la duplique du Nigéria) appartient à la République fédérale du Nigéria ;

c) qu'en tout état de cause, du point de vue juridique, le processus qui s'est déroulé dans le cadre de la commission du bassin du lac Tchad, et qui devait conduire à la délimitation et la démarcation de l'ensemble des frontières dans le lac Tchad, est sans préjudice du titre sur telle ou telle zone de la région du lac Tchad qui revient au Nigéria du fait de la consolidation historique du titre et de l'acquiescement du Cameroun ;

tional evacuation of its troops from the occupied area of Lake Chad and from the Cameroonian peninsula of Bakassi and of refraining from such acts in the future.

(*g*) That in failing to comply with the Order for the indication of provisional measures rendered by the Court on 15 March 1996 the Federal Republic of Nigeria has been in breach of its international obligations.

(*h*) That the internationally wrongful acts referred to above and described in detail in the written pleadings and oral argument of the Republic of Cameroon engage the responsibility of the Federal Republic of Nigeria.

(*i*) That, consequently, on account of the material and moral injury suffered by the Republic of Cameroon reparation in a form to be determined by the Court is due from the Federal Republic of Nigeria to the Republic of Cameroon.

The Republic of Cameroon further has the honour to request the Court to permit it, at a subsequent stage of the proceedings, to present an assessment of the amount of compensation due to it as reparation for the injury suffered by it as a result of the internationally wrongful acts attributable to the Federal Republic of Nigeria.

The Republic of Cameroon also asks the Court to declare that the counter-claims of the Federal Republic of Nigeria are unfounded both in fact and in law, and to reject them."

On behalf of the Government of Nigeria,

"The Federal Republic of Nigeria respectfully requests that the Court should

1. *as to the Bakassi Peninsula,* adjudge and declare:

   (*a*) that sovereignty over the Peninsula is vested in the Federal Republic of Nigeria;

   (*b*) that Nigeria's sovereignty over Bakassi extends up to the boundary with Cameroon described in Chapter 11 of Nigeria's Counter-Memorial;

2. *as to Lake Chad,* adjudge and declare:

   (*a*) that the proposed delimitation and demarcation under the auspices of the Lake Chad Basin Commission, not having been accepted by Nigeria, is not binding upon it;

   (*b*) that sovereignty over the areas in Lake Chad defined in paragraph 5.9 of Nigeria's Rejoinder and depicted in Figs. 5.2 and 5.3 facing page 242 (and including the Nigerian settlements identified in paragraph 4.1 of Nigeria's Rejoinder) is vested in the Federal Republic of Nigeria;

   (*c*) that in any event the process which has taken place within the framework of the Lake Chad Basin Commission, and which was intended to lead to an overall delimitation and demarcation of boundaries on Lake Chad, is legally without prejudice to the title to particular areas of the Lake Chad region inhering in Nigeria as a consequence of the historical consolidation of title and the acquiescence of Cameroon;

3) *en ce qui concerne les segments intermédiaires de la frontière terrestre*, de dire et juger :

a) qu'il relève de la compétence de la Cour de préciser définitivement le tracé de la frontière terrestre entre le lac Tchad et la mer ;

b) que l'embouchure de la rivière Ebedji, qui marque le point de départ de la frontière terrestre, se trouve au point où le chenal nord-est de la rivière se jette dans la formation appelée « Pond » sur la carte reproduite à la figure 7.1 de la duplique du Nigéria, point qui est situé par 12° 31′ 45″ de latitude nord et 14° 13′ 00″ de longitude est (selon le référentiel d'Adindan) ;

c) que, sous réserve des interprétations proposées au chapitre 7 de la duplique du Nigéria, la frontière terrestre entre l'embouchure de l'Ebedji et le point situé sur le thalweg de l'Akpa Yafe qui fait face au point médian de l'embouchure de l'Archibong Creek est délimitée par les instruments frontaliers pertinents, à savoir :

i) les paragraphes 2 à 61 de la déclaration Thomson-Marchand, confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931 ;

ii) l'ordonnance adoptée en conseil du 2 août 1946 relative au Nigéria (protectorat et Cameroun) (art. 6, par. 1) et sa deuxième annexe ;

iii) les paragraphes 13 à 21 de l'accord de démarcation anglo-allemand du 12 avril 1913 ; et

iv) les articles XV à XVII du traité anglo-allemand du 11 mars 1913 ; et

d) que les interprétations proposées au chapitre 7 de la duplique du Nigéria, ainsi que les mesures connexes présentées dans ladite duplique pour chacun des endroits où la délimitation prescrite par les instruments frontaliers pertinents est imparfaite ou incertaine, sont confirmées.

4) *en ce qui concerne la frontière maritime*, de dire et juger :

a) que la Cour n'a pas compétence pour connaître de la revendication maritime du Cameroun à partir du point où la ligne que celui-ci revendique pénètre dans les eaux sur lesquelles la Guinée équatoriale fait valoir des prétentions à l'encontre du Cameroun, ou subsidiairement que cette demande du Cameroun est irrecevable de ce fait ;

b) que la demande du Cameroun relative à une délimitation de la frontière maritime basée sur le partage global des zones maritimes dans le golfe de Guinée est irrecevable, et que les Parties sont tenues, en application des articles 74 et 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, de négocier de bonne foi en vue de parvenir à un accord sur une délimitation équitable de leurs zones maritimes respectives, une telle délimitation devant tenir compte, notamment, de l'obligation de respecter les droits existants de prospection et d'exploitation des ressources minérales du plateau continental accordés par l'une ou l'autre des Parties avant le 29 mars 1994 sans qu'une protestation écrite ait été élevée par l'autre ainsi que les revendications maritimes raisonnables d'Etats tiers ;

c) subsidiairement, que le Cameroun n'est pas fondé en droit à reven-

3. *as to the central sectors of the land boundary*, adjudge and declare:

(*a*) that the Court's jurisdiction extends to the definitive specification of the land boundary between Lake Chad and the sea;

(*b*) that the mouth of the Ebeji, marking the beginning of the land boundary, is located at the point where the north-east channel of the Ebeji flows into the feature marked 'Pond' on the map shown as Fig. 7.1 of Nigeria's Rejoinder, which location is at latitude 12° 31′ 45″ N, longitude 14° 13′ 00″ E (Adindan Datum);

(*c*) that subject to the interpretations proposed in Chapter 7 of Nigeria's Rejoinder, the land boundary between the mouth of the Ebeji and the point on the thalweg of the Akpa Yafe which is opposite the midpoint of the mouth of Archibong Creek is delimited by the terms of the relevant boundary instruments, namely:

(i) paragraphs 2-61 of the Thomson-Marchand Declaration, confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931;

(ii) the Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council of 2 August 1946 (Section 6 (1) and the Second Schedule thereto);

(iii) paragraphs 13-21 of the Anglo-German Demarcation Agreement of 12 April 1913; and

(iv) Articles XV to XVII of the Anglo-German Treaty of 11 March 1913; and

(*d*) that the interpretations proposed in Chapter 7 of Nigeria's Rejoinder, and the associated action there identified in respect of each of the locations where the delimitation in the relevant boundary instruments is defective or uncertain, are confirmed;

4. *as to the maritime boundary*, adjudge and declare:

(*a*) that the Court lacks jurisdiction over Cameroon's maritime claim from the point at which its claim line enters waters claimed against Cameroon by Equatorial Guinea, or alternatively that Cameroon's claim is inadmissible to that extent;

(*b*) that Cameroon's claim to a maritime boundary based on the global division of maritime zones in the Gulf of Guinea is inadmissible, and that the Parties are under an obligation, pursuant to Articles 74 and 83 of the United Nations Law of the Sea Convention, to negotiate in good faith with a view to agreeing on an equitable delimitation of their respective maritime zones, such delimitation to take into account, in particular, the need to respect existing rights to explore and exploit the mineral resources of the continental shelf, granted by either Party prior to 29 March 1994 without written protest from the other, and the need to respect the reasonable maritime claims of third States;

(*c*) in the alternative, that Cameroon's claim to a maritime boundary

diquer une délimitation de la frontière maritime basée sur un partage global des zones maritimes dans le golfe de Guinée et que cette demande est rejetée;

d) que, dans la mesure où la demande du Cameroun concernant la frontière maritime peut être jugée recevable en la présente instance, la revendication par le Cameroun d'une frontière maritime à l'ouest et au sud de la zone de chevauchement des concessions, telle qu'indiquée à la figure 10.2 de la duplique du Nigéria, est rejetée;

e) que les eaux territoriales respectives des deux Etats ont pour frontière une ligne médiane située dans le Rio del Rey;

f) que, au-delà du Rio del Rey, les zones maritimes respectives des Parties seront délimitées par une ligne tracée conformément au principe de l'équidistance, jusqu'au point le plus proche où cette ligne rencontre la frontière établie avec la Guinée équatoriale suivant la ligne médiane à environ 4° 6′ de latitude nord et 8° 30′ de longitude est;

5) *en ce qui concerne les demandes du Cameroun en matière de responsabilité étatique*, de dire et juger:

que, pour autant que le Cameroun maintient toujours chacune de ces demandes et que celles-ci sont recevables, ces demandes ne sont fondées ni en fait ni en droit; et

6) *en ce qui concerne les demandes reconventionnelles du Nigéria* telles que formulées dans la sixième partie du contre-mémoire du Nigéria et au chapitre 18 de la duplique du Nigéria, de dire et juger:

que le Cameroun est responsable envers le Nigéria à raison des griefs exposés dans chacune de ces demandes, le montant de la réparation due à ce titre devant être déterminé par la Cour dans un nouvel arrêt à défaut d'accord entre les Parties dans les six mois suivant la date du prononcé de l'arrêt de la Cour.»

*

28. Au terme de la déclaration écrite qu'elle a présentée, conformément au paragraphe 1 de l'article 85 du Règlement, la Guinée équatoriale a notamment indiqué ce qui suit:

«La requête de la Guinée équatoriale est simple, va droit au but qu'elle vise, repose sur la jurisprudence de la Cour, s'inscrit dans le droit fil de la pratique de la communauté internationale et correspond à la pratique des trois Etats de la région concernée: elle prie la Cour de s'abstenir de délimiter une frontière maritime entre le Nigéria et le Cameroun dans une zone plus proche de la Guinée équatoriale que des Parties à l'instance. La Guinée équatoriale estime avoir présenté plusieurs bonnes raisons pour conduire la Cour à se ranger à cette position.»

29. Au terme des observations orales qu'elle a présentées sur l'objet de l'intervention, conformément au paragraphe 3 de l'article 85 du Règlement, la Guinée équatoriale s'est notamment exprimée comme suit:

«[N]ous demandons à la Cour de ne pas délimiter de frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria dans des zones placées plus près de la Guinée équatoriale que des côtes des deux Parties ou d'émettre un quelconque avis susceptible de porter préjudice à nos intérêts dans le cadre de nos

based on the global division of maritime zones in the Gulf of Guinea is unfounded in law and is rejected;

(*d*) that, to the extent that Cameroon's claim to a maritime boundary may be held admissible in the present proceedings, Cameroon's claim to a maritime boundary to the west and south of the area of overlapping licences, as shown in Fig. 10.2 of Nigeria's Rejoinder, is rejected;

(*e*) that the respective territorial waters of the two States are divided by a median line boundary within the Rio del Rey;

(*f*) that, beyond the Rio del Rey, the respective maritime zones of the Parties are to be delimited by a line drawn in accordance with the principle of equidistance, until the approximate point where that line meets the median line boundary with Equatorial Guinea, i.e. at approximately 4° 6' N, 8° 30' E;

5. *as to Cameroon's claims of State responsibility*, adjudge and declare:

that, to the extent to which any such claims are still maintained by Cameroon, and are admissible, those claims are unfounded in fact and law; and,

6. *as to Nigeria's counter-claims* as specified in Part VI of Nigeria's Counter-Memorial and in Chapter 18 of Nigeria's Rejoinder, adjudge and declare:

that Cameroon bears responsibility to Nigeria in respect of each of those claims, the amount of reparation due therefor, if not agreed between the Parties within six months of the date of judgment, to be determined by the Court in a further judgment."

*

28. At the end of the written statement submitted by it in accordance with Article 85, paragraph 1, of the Rules of Court, Equatorial Guinea stated *inter alia*:

"Equatorial Guinea's request is simple and straightforward, founded in the jurisprudence of the Court, makes good sense in the practice of the international community and is consistent with the practice of the three States in the region concerned: its request is that the Court refrain from delimiting a maritime boundary between Nigeria and Cameroon in any area that is more proximate to Equatorial Guinea than to the Parties to the case before the Court. Equatorial Guinea believes it has presented a number of good reasons for the Court to adopt this position."

29. At the end of the oral observations submitted by it with respect to the subject-matter of the intervention in accordance with Article 85, paragraph 3, of the Rules of Court, Equatorial Guinea stated *inter alia*:

"[W]e ask the Court not to delimit a maritime boundary between Cameroon and Nigeria in areas lying closer to Equatorial Guinea than to the coasts of the two Parties or to express any opinion which could prejudice our interests in the context of our maritime boundary negotiations with

négociations relatives aux frontières maritimes avec nos voisins... Préserver les intérêts de l'Etat tiers dans la présente procédure signifie que la délimitation établie par la Cour entre le Nigéria et le Cameroun doit nécessairement demeurer au nord de la ligne médiane entre l'île de Bioko de la Guinée équatoriale et le continent.»

* * *

30. Le Cameroun et le Nigéria sont des Etats situés sur la côte occidentale de l'Afrique. Leur frontière terrestre s'étend du lac Tchad au nord jusqu'à la presqu'île de Bakassi au sud. Leurs côtes sont adjacentes et sont baignées par les eaux du golfe de Guinée.

Quatre Etats sont riverains du lac Tchad: le Cameroun, le Niger, le Nigéria et le Tchad. Les eaux du lac ont beaucoup varié dans le temps.

Dans sa partie septentrionale, la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria traverse des plaines chaudes et sèches aux alentours du lac Tchad, à environ 300 mètres d'altitude. Puis elle parcourt des régions de montagnes, de hautes terres cultivées ou de pâturages, arrosées par divers cours d'eau. Elle descend ensuite par paliers jusqu'à des régions de savane et de forêt, avant de rejoindre la mer.

La région côtière où aboutit la frontière terrestre dans sa partie méridionale est celle de la presqu'île de Bakassi. Cette presqu'île, située au fond du golfe de Guinée, est encadrée à l'ouest par la rivière Akwayafé et à l'est par le Rio del Rey. Elle constitue un milieu amphibie, caractérisé par une hydrographie, des ressources halieutiques et une végétation de mangroves abondantes. Le golfe de Guinée, qui présente un caractère concave au niveau des côtes du Cameroun et du Nigéria, est bordé par d'autres Etats, et en particulier par la Guinée équatoriale, dont l'île de Bioko fait face aux côtes des Parties.

* *

31. Le différend qui oppose les Parties, pour ce qui a trait à leur frontière terrestre, s'inscrit dans un contexte historique marqué tout d'abord, au XIXe et au début du XXe siècle, par l'action des puissances européennes en vue du partage de l'Afrique, puis par l'évolution du statut des territoires en cause dans le cadre du régime des mandats de la Société des Nations et de celui des tutelles de l'Organisation des Nations Unies, et enfin par l'accession de ces territoires à l'indépendance. Cette histoire est reflétée dans un certain nombre de conventions et de traités, des échanges diplomatiques, certains actes administratifs, des cartes d'époque et divers documents, qui ont été fournis à la Cour par les Parties.

Quant à la question de la délimitation de la frontière maritime entre les Parties, elle a une origine plus récente, et son histoire met également en jeu divers instruments internationaux.

32. La Cour donnera maintenant quelques indications sur les principaux instruments pertinents aux fins de déterminer le tracé de la frontière

our neighbours . . . Safeguarding the interests of the third State in these proceedings means that the delimitation between Nigeria and Cameroon decided by the Court must necessarily remain to the north of the median line between Equatorial Guinea's Bioko Island and the mainland."

* * *

30. Cameroon and Nigeria are States situated on the west coast of Africa. Their land boundary extends from Lake Chad in the north to the Bakassi Peninsula in the south. Their coastlines are adjacent and are washed by the waters of the Gulf of Guinea.

Four States border Lake Chad: Cameroon, Chad, Niger and Nigeria. The waters of the lake have varied greatly over time.

In its northern part, the land boundary between Cameroon and Nigeria passes through hot dry plains around Lake Chad, at an altitude of about 300 m. It then passes through mountains, cultivated high ground or pastures, watered by various rivers and streams. It then descends in stages to areas of savannah and forest until it reaches the sea.

The coastal region where the southern part of the land boundary ends is the area of the Bakassi Peninsula. This peninsula, situated in the hollow of the Gulf of Guinea, is bounded by the River Akwayafe to the west and by the Rio del Rey to the east. It is an amphibious environment, characterized by an abundance of water, fish stocks and mangrove vegetation. The Gulf of Guinea, which is concave in character at the level of the Cameroonian and Nigerian coastlines, is bounded by other States, in particular by Equatorial Guinea, whose Bioko Island lies opposite the Parties' coastlines.

* *

31. The dispute between the Parties as regards their land boundary falls within an historical framework marked initially, in the nineteenth and early twentieth centuries, by the actions of the European Powers with a view to the partitioning of Africa, followed by changes in the status of the relevant territories under the League of Nations mandate system, then the United Nations trusteeships, and finally by the territories' accession to independence. This history is reflected in a number of conventions and treaties, diplomatic exchanges, certain administrative instruments, maps of the period and various documents, which have been provided to the Court by the Parties.

The delimitation of the Parties' maritime boundary is an issue of more recent origin, the history of which likewise involves various international instruments.

32. The Court will now give some particulars of the principal instruments which are relevant for purposes of determining the course of the

terrestre et maritime entre les Parties. Elle décrira par la suite plus en détail et analysera certains de ces instruments.

33. A la fin du XIXe et au début du XXe siècle, divers accords furent conclus par l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne pour délimiter les frontières de leurs territoires coloniaux respectifs. La frontière entre la France et la Grande-Bretagne fut ainsi fixée par la convention entre ces deux Etats concernant la délimitation entre les possessions britanniques et françaises à l'est du Niger, signée à Londres le 29 mai 1906 (dénommée ci-après la «convention franco-britannique de 1906»), telle que complétée par un protocole du même nom daté du 19 février 1910 (dénommé ci-après le «protocole franco-britannique de 1910»). La frontière franco-allemande fut définie par la convention entre la République française et l'Allemagne pour la délimitation des colonies du Congo français et du Cameroun et des sphères d'influence française et allemande dans la région du lac Tchad, signée à Berlin le 15 mars 1894, et la convention entre la France et l'Allemagne confirmant le protocole du 9 avril 1908 définissant les frontières entre le Congo français et le Cameroun, signée à Berlin le 18 avril 1908 (dénommée ci-après la «convention franco-allemande de 1908»). Quant à la frontière entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne, elle fut tout d'abord établie par l'accord anglo-allemand concernant les frontières en Afrique, signé à Berlin le 15 novembre 1893 et complété par un nouvel accord du 19 mars 1906 concernant la frontière entre les territoires britanniques et allemands de Yola au lac Tchad (dénommé ci-après l'«accord anglo-allemand de 1906»). Elle fut ensuite redéfinie, dans sa partie méridionale, par deux accords conclus en 1913 entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Le premier de ces accords, signé à Londres le 11 mars 1913 (dénommé ci-après l'«accord anglo-allemand du 11 mars 1913»), concernait «1) l'établissement de la frontière entre le Nigéria et le Cameroun, de Yola à la mer, et 2) la réglementation de la navigation sur la rivière Cross», et couvrait environ 1100 kilomètres de frontière; le second, signé à Obokum le 12 avril 1913 par Hans Detzner et W. V. Nugent, représentants respectifs de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne (dénommé ci-après l'«accord anglo-allemand du 12 avril 1913»), était relatif à la démarcation de la frontière anglo-allemande entre le Nigéria et le Cameroun de Yola à la rivière Cross et comprenait huit cartes de référence.

34. A l'issue de la première guerre mondiale, l'ensemble des territoires relevant de l'Allemagne dans la région, qui s'étendaient du lac Tchad à la mer, furent divisés entre la France et la Grande-Bretagne par le traité de Versailles, puis placés sous mandats britannique ou français par accord avec la Société des Nations. Cela entraîna la nécessité de procéder à la fixation des limites séparant lesdits territoires sous mandat. Le premier instrument établi à cet effet fut la déclaration franco-britannique signée le 10 juillet 1919 par le vicomte Milner, secrétaire d'Etat aux colonies de la Grande-Bretagne, et Henry Simon, ministre des colonies de la République française (dénommée ci-après la «déclaration Milner-Simon»). En

land and maritime boundary between the Parties. It will later describe in detail and analyse certain of those instruments.

33. At the end of the nineteenth and the beginning of the twentieth centuries, various agreements were concluded by Germany, France and Great Britain to delimit the boundaries of their respective colonial territories. Thus the boundary between France and Great Britain was defined by the Convention between those two States Respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions to the East of the Niger, signed at London on 29 May 1906 (hereinafter the "Franco-British Convention of 1906"), as supplemented by a Protocol of the same name dated 19 February 1910 (hereinafter the "Franco-British Protocol of 1910"). The Franco-German boundary was defined by the Convention between the French Republic and Germany for the Delimitation of the Colonies of French Congo and of Cameroon and French and German Spheres of Influence in the Region of Lake Chad, signed at Berlin on 15 March 1894, and by the Franco-German Convention Confirming the Protocol of 9 April 1908 Defining the Boundaries between the French Congo and Cameroon, signed at Berlin on 18 April 1908 (hereinafter the "Franco-German Convention of 1908"). The boundary between Great Britain and Germany was first defined by the Agreement between Great Britain and Germany respecting Boundaries in Africa, signed at Berlin on 15 November 1893, and supplemented by a further Agreement of 19 March 1906 respecting the Boundary between British and German Territories from Yola to Lake Chad (hereinafter the "Anglo-German Agreement of 1906"). The southern part of the boundary was subsequently redefined by two Agreements concluded between Great Britain and Germany in 1913. The first of these Agreements, signed in London on 11 March 1913 (hereinafter, the "Anglo-German Agreement of 11 March 1913"), concerned "(1) The Settlement of the Frontier between Nigeria and the Cameroons, from Yola to the Sea and (2) The Regulation of Navigation on the Cross River" and covered some 1,100 km of boundary; the second, signed at Obokum on 12 April 1913 by Hans Detzner and W. V. Nugent representing Germany and Great Britain respectively (hereinafter the "Anglo-German Agreement of 12 April 1913"), concerned the Demarcation of the Anglo-German Boundary between Nigeria and the Cameroons from Yola to the Cross River and included eight accompanying maps.

34. At the end of the First World War, all the territories belonging to Germany in the region, extending from Lake Chad to the sea, were apportioned between France and Great Britain by the Treaty of Versailles and then placed under British or French mandate by agreement with the League of Nations. As a result it was necessary to define the limits separating the mandated territories. The first instrument drawn up for this purpose was the Franco-British Declaration signed on 10 July 1919 by Viscount Milner, the British Secretary of State for the Colonies, and Henry Simon, the French Minister for the Colonies (hereinafter the "Milner-Simon Declaration"). With a view to clarifying this initial instru-

vue de préciser ce premier instrument, sir Graeme Thomson, gouverneur de la colonie et du protectorat du Nigéria, et Paul Marchand, commissaire de la République française au Cameroun, signèrent un nouvel accord très détaillé le 29 décembre 1929 et le 31 janvier 1930 (dénommé ci-après la «déclaration Thomson-Marchand»). Cette déclaration fut approuvée et incorporée dans un échange de notes en date du 9 janvier 1931, entre A. de Fleuriau, ambassadeur de France à Londres, et Arthur Henderson, ministre britannique des affaires étrangères (dénommé ci-après l'«échange de notes Henderson-Fleuriau»).

35. A la suite de la seconde guerre mondiale, les mandats britannique et français sur le Cameroun furent remplacés par des accords de tutelle dans le cadre de l'Organisation des Nations Unies. Les accords de tutelle pour le Cameroun britannique et pour le Cameroun sous administration française furent tous deux approuvés par l'Assemblée générale le 13 décembre 1946. Ces accords se référaient à la ligne fixée par la déclaration Milner-Simon, aux fins de décrire les territoires respectifs placés sous la tutelle des deux Puissances européennes.

Conformément à une décision que la Grande-Bretagne avait prise dès le 2 août 1946 à l'égard des territoires alors sous mandat britannique, à savoir l'Ordre en conseil de 1946 relatif à l'administration du protectorat du Nigéria et du Cameroun (dénommé ci-après l'«Ordre en conseil de 1946»), les régions placées sous sa tutelle furent divisées en deux à des fins administratives, donnant ainsi naissance au Cameroun septentrional et au Cameroun méridional. L'Ordre en conseil de 1946 contenait plusieurs dispositions décrivant la ligne qui séparait ces deux régions, et prévoyait que celles-ci seraient administrées à partir du Nigéria.

Le 1er janvier 1960, le Cameroun français accéda à l'indépendance dans le cadre des frontières héritées de la période antérieure. Le Nigéria fit de même le 1er octobre 1960.

Conformément aux directives des Nations Unies, le Gouvernement britannique organisa des plébiscites distincts au Cameroun septentrional et au Cameroun méridional, «afin de déterminer les aspirations des habitants ... au sujet de leur avenir» (résolution 1350 (XIII) de l'Assemblée générale du 13 mars 1959). Lors de ces plébiscites, tenus les 11 et 12 février 1961, la population du Cameroun septentrional «décid[a] ... d'accéder à l'indépendance en s'unissant à la Fédération de Nigéria indépendante», alors que celle du Cameroun méridional «décid[a] d'accéder à l'indépendance en s'unissant à la République du Cameroun indépendante» (résolution 1608 (XV) de l'Assemblée générale du 21 avril 1961).

36. Pour ce qui a trait à la frontière dans le lac Tchad, les quatre Etats riverains du lac signèrent le 22 mai 1964 une convention portant création de la commission du bassin du lac Tchad (mentionnée ci-après comme la «CBLT»). Ainsi que la Cour l'a rappelé dans son arrêt du 11 juin 1998 (*Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 304-305, par. 64-65), les attributions de la CBLT sont fixées à l'article

ment, on 29 December 1929 and 31 January 1930 Sir Graeme Thomson, Governor of the Colony and Protectorate of Nigeria, and Paul Marchand, *commissaire de la République française au Cameroun*, signed a further very detailed agreement (hereinafter the "Thomson-Marchand Declaration"). This Declaration was approved and incorporated in an Exchange of Notes dated 9 January 1931 between A. de Fleuriau, the French Ambassador in London, and Arthur Henderson, the British Foreign Minister (hereinafter the "Henderson-Fleuriau Exchange of Notes").

35. Following the Second World War, the British and French mandates over the Cameroons were replaced by United Nations trusteeship agreements. The trusteeship agreements for the British Cameroons and for the Cameroons under French administration were both approved by the General Assembly on 13 December 1946. These agreements referred to the line laid down by the Milner-Simon Declaration to describe the respective territories placed under the trusteeship of the two European Powers.

Pursuant to a decision taken by Great Britain on 2 August 1946 regarding the territories then under British mandate, namely the 1946 Order in Council Providing for the Administration of the Nigeria Protectorate and Cameroons (hereinafter the "1946 Order in Council"), the regions placed under its trusteeship were divided into two for administrative purposes, thus giving birth to the Northern Cameroons and the Southern Cameroons. The 1946 Order in Council contained a series of provisions describing the line separating these two regions and provided that they would be administered from Nigeria.

On 1 January 1960 the French Cameroons acceded to independence on the basis of the boundaries inherited from the previous period. Nigeria did likewise on 1 October 1960.

In accordance with United Nations directives, the British Government organized separate plebiscites in the Northern and Southern Cameroons, "in order to ascertain the wishes of the inhabitants . . . concerning their future" (General Assembly resolution 1350 (XIII) of 13 March 1959). In those plebiscites, held on 11 and 12 February 1961, the population of the Northern Cameroons "decided to achieve independence by joining the independent Federation of Nigeria", whereas the population of the Southern Cameroons "decided to achieve independence by joining the independent Republic of Cameroon" (General Assembly resolution 1608 (XV) of 21 April 1961).

36. As regards the frontier in Lake Chad, on 22 May 1964 the four States bordering the lake signed a Convention establishing the Lake Chad Basin Commission (hereinafter the "LCBC"). As the Court recalled in its Judgment of 11 June 1998 (*Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon* v. *Nigeria), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 304-305, paras. 64-65), the functions of the LCBC are laid down in Article IX of its Statute, as annexed to the

IX du statut de celle-ci, tel qu'annexé à la convention de 1964. Aux termes de cette disposition, la CBLT prépare notamment «des règlements communs, permettant la pleine application des principes affirmés dans le présent statut et dans la convention à laquelle il est annexé, et en [assure] une application effective». La CBLT exerce diverses compétences en vue de coordonner l'action des Etats membres en ce qui concerne l'utilisation des eaux du bassin. Selon le paragraphe *g)* de l'article IX, elle a notamment pour attribution «d'examiner les plaintes et de contribuer à la solution de différends». Les Etats membres de la CBLT ont, au fil des ans, donné à celle-ci certaines compétences additionnelles. Ainsi, à la suite d'incidents survenus entre les Etats riverains en 1983 dans la région du lac Tchad, une réunion extraordinaire de la CBLT fut convoquée du 21 au 23 juillet 1983 à Lagos (Nigéria), à l'initiative des chefs d'Etat intéressés, en vue de confier à la commission la tâche de traiter certaines questions frontalières et de sécurité. La CBLT s'est réunie depuis lors régulièrement pour discuter de ces questions.

37. La question de la frontière à Bakassi et de la souveraineté sur la presqu'île met également en jeu des instruments particuliers.

Le 10 septembre 1884, la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar conclurent un traité de protectorat (dénommé ci-après le «traité de 1884»). Par ce traité, la Grande-Bretagne s'engageait à étendre sa protection à ces rois et chefs, tandis que ceux-ci, pour leur part, acceptaient et promettaient notamment de s'abstenir de conclure des accords ou des traités avec des nations ou puissances étrangères sans l'autorisation préalable du Gouvernement britannique.

Peu avant la première guerre mondiale, le Gouvernement britannique conclut avec l'Allemagne deux accords, en date respectivement du 11 mars et du 12 avril 1913 (voir paragraphe 33 ci-dessus), qui avaient notamment pour objet «l'établissement de la frontière entre le Nigéria et le Cameroun, de Yola à la mer», et qui plaçaient la presqu'île de Bakassi en territoire allemand.

38. La frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria n'a fait l'objet de négociations que relativement récemment. En effet, si l'on excepte les accords anglo-allemands des 11 mars et 12 avril 1913, en ce qu'ils visent le point d'aboutissement de la frontière terrestre à la côte, tous les instruments juridiques concernant la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria sont postérieurs à l'indépendance de ces deux Etats.

Les deux pays convinrent à cet égard de constituer une «commission mixte sur les frontières» qui, le 14 août 1970, au terme d'une réunion tenue à Yaoundé (Cameroun), adopta une déclaration (dénommée ci-après la «déclaration de Yaoundé I») par laquelle le Cameroun et le Nigéria décidèrent que la «délimitation des frontières entre les deux pays se [ferait] en trois étapes», dont la première serait la «délimitation de la frontière maritime».

Les travaux de cette commission furent à l'origine d'une seconde déclaration, faite à Yaoundé le 4 avril 1971 (dénommée ci-après la «déclara-

1964 Convention. Under the terms of this provision, the LCBC *inter alia* prepares "general regulations which will permit the full application of the principles set forth in the present Convention and its annexed Statute, and [to] ensure their effective application". It exercises various powers with a view to co-ordinating action by the member States regarding the use of the waters of the basin. According to Article IX, paragraph *(g)*, one of its functions is "to examine complaints and to promote the settlement of disputes". Over the years the member States of the LCBC have conferred certain additional powers on it. Thus, following incidents in 1983 among riparian States in the Lake Chad area, an extraordinary meeting of the LCBC was called from 21 to 23 July 1983 in Lagos (Nigeria), on the initiative of the Heads of State concerned, in order to give it the task of dealing with certain boundary and security issues. The LCBC has met regularly since to discuss these issues.

37. The question of the boundary in Bakassi and of sovereignty over the peninsula also involves specific instruments.

On 10 September 1884 Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar concluded a Treaty of Protection (hereinafter the "1884 Treaty"). Under this Treaty, Great Britain undertook to extend its protection to these Kings and Chiefs, who in turn agreed and promised *inter alia* to refrain from entering into any agreements or treaties with foreign nations or Powers without the prior approval of the British Government.

Shortly before the First World War, the British Government concluded two agreements with Germany, dated respectively 11 March and 12 April 1913 (see paragraph 33 above), whose objects included "the Settlement of the Frontier between Nigeria and the Cameroons, from Yola to the Sea" and which placed the Bakassi Peninsula in German territory.

38. The maritime boundary between Cameroon and Nigeria was not the subject of negotiations until relatively recently. Thus, apart from the Anglo-German Agreements of 11 March and 12 April 1913 in so far as they refer to the endpoint of the land boundary on the coast, all the legal instruments concerning the maritime boundary between Cameroon and Nigeria post-date the independence of those two States.

In this regard, the two countries agreed to establish a "joint boundary commission", which on 14 August 1970, at the conclusion of a meeting held in Yaoundé (Cameroon), adopted a declaration (hereinafter the "Yaoundé I Declaration") whereby Cameroon and Nigeria decided that "the delimitation of the boundaries between the two countries [would] be carried out in three stages", the first of these being "the delimitation of the maritime boundary".

The work of that commission led to a second declaration, done at Yaoundé on 4 April 1971 (hereinafter the "Yaoundé II Declaration"),

tion de Yaoundé II»), par laquelle les chefs d'Etat des deux pays s'accordèrent à considérer comme frontière maritime, «jusqu'à la limite de 3 milles marins», une ligne allant d'un point 1 à un point 12 qu'ils avaient tracée et signée sur la carte n° 3433 de l'Amirauté britannique annexée à ladite déclaration.

Quatre ans plus tard, le 1er juin 1975, les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria signèrent à Maroua (Cameroun) un accord de délimitation partielle de la frontière maritime entre les deux Etats (dénommé ci-après la «déclaration de Maroua»). Par cette déclaration, ils convinrent de prolonger le tracé de la frontière maritime entre les deux Etats et adoptèrent en conséquence une ligne frontière définie par une série de points allant du point 12 susmentionné à un point dénommé G. La carte de l'Amirauté britannique n° 3433, complétée en conséquence, était également annexée à cette déclaration.

* *

39. Après avoir décrit le cadre géographique et historique dans lequel s'inscrit le présent différend, la Cour passera à présent à la délimitation des différents secteurs de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria. Pour ce faire, elle commencera par définir le tracé de la frontière dans la région du lac Tchad. Elle déterminera ensuite ce tracé depuis le lac Tchad jusqu'à la presqu'île de Bakassi, avant d'examiner la question de la frontière à Bakassi et de la souveraineté sur la presqu'île. Puis la Cour se penchera sur la question de la délimitation des zones maritimes relevant des deux Etats. Enfin, la dernière partie de l'arrêt sera consacrée aux questions de responsabilité internationale soulevées par les Parties.

* * *

40. La Cour examinera en premier lieu la question de la délimitation de la frontière dans la région du lac Tchad. Dans ses conclusions finales, le Cameroun prie la Cour de dire et juger que, dans cette région, la frontière entre les deux Parties suit le tracé suivant:

> «du point désigné par les coordonnées 13° 05′ nord et 14° 05′ est, la frontière suit une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebedji, située au point de coordonnées 12° 32′ 17″ nord et 14° 12′ 12″ est, point défini dans le cadre de la CBLT et constituant une interprétation authentique des déclarations Milner-Simon du 10 juillet 1919 et Thomson-Marchand des 29 décembre 1929 et 31 janvier 1930, confirmées par l'échange de lettres du 9 janvier 1931; subsidiairement, l'embouchure de l'Ebedji est située au point de coordonnées 12° 31′ 12″ nord et 14° 11′ 48″ est».

Dans ses conclusions finales, le Nigéria prie pour sa part la Cour de dire et juger:

whereby the Heads of State of the two countries agreed to regard as their maritime boundary, "as far as the 3-nautical-mile limit", a line running from a point 1 to a point 12, which they had drawn and signed on British Admiralty Chart No. 3433 annexed to that declaration.

Four years later, on 1 June 1975, the Heads of State of Cameroon and Nigeria signed an agreement at Maroua (Cameroon) for the partial delimitation of the maritime boundary between the two States (hereinafter the "Maroua Declaration"). By this declaration they agreed to extend the line of their maritime boundary, and accordingly adopted a boundary line defined by a series of points running from point 12 as referred to above to a point designated as G. British Admiralty Chart No. 3433, marked up accordingly, was likewise annexed to that Declaration.

* *

39. Having described the geographical and historical background to the present dispute, the Court will now address the delimitation of the different sectors of the boundary between Cameroon and Nigeria. To do so, the Court will begin by defining the boundary line in the Lake Chad area. It will then determine the line from Lake Chad to the Bakassi Peninsula, before examining the question of the boundary in Bakassi and of sovereignty over the peninsula. The Court will then address the question of the delimitation between the two States' respective maritime areas. The last part of the Judgment will be devoted to the issues of State responsibility raised by the Parties.

* * *

40. The Court will first address the issue of the delimitation of the boundary in the Lake Chad area. In its final submissions Cameroon requests the Court to adjudge and declare that in this area the boundary between the two Parties takes the following course:

> "from the point designated by the co-ordinates 13°05′N and 14°05′E, the boundary follows a straight line as far as the mouth of the Ebeji, situated at the point located at the co-ordinates 12°32′17″N and 14°12′12″E, as defined within the framework of the LCBC and constituting an authoritative interpretation of the Milner-Simon Declaration of 10 July 1919 and the Thomson-Marchand Declarations of 29 December 1929 and 31 January 1930, as confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931; in the alternative, the mouth of the Ebeji is situated at the point located at the co-ordinates 12°31′12″N and 14°11′48″E".

In its final submissions, Nigeria, for its part, requests the Court to adjudge and declare:

«*a*) que la délimitation et la démarcation proposées sous les auspices de la commission du bassin du lac Tchad, n'ayant pas été ratifiées par le Nigeria, ne s'imposent pas à lui;

b) que la souveraineté sur les zones de la région du lac Tchad définies au paragraphe 5.9 de la duplique du Nigéria et indiquées aux figures 5.2 et 5.3 en regard de la page 242 (y compris les agglomérations nigérianes énumérées au paragraphe 4.1 de la duplique du Nigéria) appartient à la République fédérale du Nigéria;

c) qu'en tout état de cause, du point de vue juridique, le processus qui s'est déroulé dans le cadre de la commission du bassin du lac Tchad, et qui devait conduire à la délimitation et la démarcation de l'ensemble des frontières dans le lac Tchad, est sans préjudice du titre sur telle ou telle zone de la région du lac Tchad qui revient au Nigéria du fait de la consolidation historique du titre et de l'acquiescement du Cameroun».

Le Cameroun et le Nigéria étant en désaccord quant à l'existence d'une délimitation définitive dans la région du lac Tchad, la Cour recherchera tout d'abord si la déclaration de 1919 et les instruments concernant la délimitation dans cette région qui lui ont succédé sont à l'origine d'une frontière s'imposant aux Parties. Elle examinera ensuite l'argumentation du Nigéria fondée sur la consolidation historique du titre qu'il revendique.

* *

41. A l'appui de son argumentation, le Cameroun soutient de manière générale que sa frontière avec le Nigéria dans le lac Tchad a fait l'objet d'une délimitation conventionnelle entre les anciennes puissances coloniales, la France et le Royaume-Uni, ainsi que d'une démarcation dans le cadre de la CBLT.

Selon le Cameroun, la frontière dans le lac Tchad a été établie par la déclaration Milner-Simon de 1919. L'article premier de la «Description de la frontière franco-britannique tracée sur la carte [Moisel] du Cameroun à l'échelle 1/300 000», annexée à ladite déclaration, précisant que la frontière partirait «du point de rencontre des trois anciennes frontières britannique, française et allemande placé dans le lac Tchad par 13°05′ de latitude nord et approximativement 14°05′ de longitude est de Greenwich» et que de là la frontière serait déterminée «[p]ar une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji». La ligne frontière établie par cette déclaration fut précisée par la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, dont le texte fut incorporé dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. Le Cameroun affirme en conséquence que la frontière dans le lac Tchad a été délimitée par ce dernier instrument.

42. Le Cameroun invoque en outre un certain nombre de cartes qui confirmeraient le tracé de la frontière telle que délimitée conventionnellement. Il cite notamment la carte Moisel annexée à la déclaration Mil-

"(*a*) that the proposed delimitation and demarcation under the auspices of the Lake Chad Basin Commission, not having been accepted by Nigeria, is not binding upon it;

(*b*) that sovereignty over the areas in Lake Chad defined in paragraph 5.9 of Nigeria's Rejoinder and depicted in figs. 5.2 and 5.3 facing page 242 (and including the Nigerian settlements identified in paragraph 4.1 of Nigeria's Rejoinder) is vested in the Federal Republic of Nigeria;

(*c*) that in any event the process which has taken place within the framework of the Lake Chad Basin Commission, and which was intended to lead to an overall delimitation and demarcation of boundaries on Lake Chad, is legally without prejudice to the title to particular areas of the Lake Chad region inhering in Nigeria as a consequence of the historical consolidation of title and the acquiescence of Cameroon".

Since Cameroon and Nigeria disagree on the existence of a definitive delimitation in the Lake Chad area, the Court will first examine whether the 1919 Declaration and the subsequent instruments which bear on delimitation in this area have established a frontier that is binding on the Parties. The Court will subsequently address the argument of Nigeria based on the historical consolidation of its claimed title.

* *

41. In support of its position, Cameroon argues generally that its boundary with Nigeria in Lake Chad was the subject of a conventional delimitation between France and the United Kingdom, the former colonial Powers, and of a demarcation under the auspices of the LCBC.

According to Cameroon, the boundary line in Lake Chad was established by the Milner-Simon Declaration of 1919. Article 1 of the "Description of the Franco-British frontier, marked on the [Moisel] map of the Cameroons, scale 1/300,000", annexed to that Declaration, stated that the frontier would start "from the meeting-point of the three old British, French and German frontiers situated in Lake Chad in latitude 13°05′N and in approximately longitude 14°05′E of Greenwich" and that from there the frontier would be determined by "[a] straight line to the mouth of the Ebeji". The boundary line established by this Declaration was rendered more precise by the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930, the text of which was subsequently incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931. Accordingly, Cameroon claims that the boundary in Lake Chad was delimited by this latter instrument.

42. Cameroon also cites certain maps, which are claimed to confirm the course of the conventionally delimited boundary. In particular, Cameroon cites the Moisel map annexed to the Milner-Simon Declaration, the

ner-Simon, dont la feuille pertinente avait été éditée en 1912, ainsi que la carte jointe à la déclaration Thomson-Marchand, qui constituerait selon lui la carte officielle annexée à l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 et qui aurait donc valeur de «titre territorial». Il relève qu'aucune de ces cartes n'a «jamais fait l'objet de la moindre démarche, de la moindre objection, de la part du Royaume-Uni ou de la République fédérale du Nigéria» et qu'«[i]l n'existe aucune carte, même nigériane, portant un tracé frontalier réclamé par le Nigéria dans le lac Tchad».

Le Cameroun soutient que le tracé de cette frontière a été expressément repris par l'accord de tutelle pour le territoire du Cameroun sous administration française approuvé par l'Assemblée générale des Nations Unies le 13 décembre 1946 et a par la suite été transmis «lors des indépendances au Cameroun et au Nigéria par application du principe [de l']*uti possidetis*».

43. Le Cameroun soutient également que la modification des caractéristiques physiques du lac Tchad et de la rivière Ebedji ne saurait affecter le tracé de la ligne frontière car, en «choisissant, sur ce secteur de la frontière, la technique des coordonnées géographiques et de la ligne droite, les parties contractantes mettaient le tracé de la frontière à l'abri des variations naturelles du plan d'eau et de l'affluent», et que cette volonté d'établir une frontière stable et définitive malgré les variations hydrologiques serait au demeurant attestée par des conventions antérieures relatives au statut des îles dans le lac Tchad (convention franco-britannique de 1906 et convention franco-allemande de 1908). En tout état de cause, aux termes du paragraphe 2 de l'article 62 de la convention de Vienne du 23 mai 1969 sur le droit des traités, le changement fondamental de circonstances ne serait pas applicable aux traités établissant une frontière.

44. Selon le Cameroun, la délimitation conventionnelle dans le lac Tchad ne saurait davantage être remise en cause du fait de l'absence de démarcation effective de la frontière sur le terrain. Il fait à cet égard valoir que le Nigéria a

> «reconnu, dans son principe, les frontières internationales dans le lac Tchad établies avant son indépendance, et [que] la question de la détermination de ces frontières lacustres n'avait jamais été abordée avant les incidents frontaliers survenus dans le lac entre le Nigéria et le Tchad d'avril à juin 1983».

Il rappelle que, à la suite de ces incidents,

> «les chefs d'Etat des pays membres de la CBLT [donnerent] leur approbation à une proposition visant à la convocation, dès que possible, d'une réunion de la commission au niveau ministériel, en vue de la mise sur pied d'un comité technique conjoint chargé de la délimitation des frontières internationales entre les quatre Etats qui se partagent le lac Tchad»

et que la CBLT tint en conséquence une session extraordinaire du 21 au 23 juillet 1983 à Lagos, au cours de laquelle deux sous-commissions tech-

relevant sheet of which was published in 1912, and the map appended to the Thomson-Marchand Declaration, which, it argues, constitutes the official map annexed to the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931 and has thus acquired the value of a "territorial title". Cameroon points out that these maps have "never been the subject of the slightest representation or objection from the United Kingdom or the Federal Republic of Nigeria" and that "[t]here exists no map, not even a Nigerian one, showing a boundary line as claimed by Nigeria in Lake Chad".

Cameroon contends that the line of the boundary was expressly incorporated in the Trusteeship Agreement for the Territory of Cameroon under French administration approved by the General Assembly of the United Nations on 13 December 1946 and was subsequently "transferred to Cameroon and Nigeria on independence by application of the principle of *uti possidetis*".

43. Cameroon further contends that changes in the physical characteristics of Lake Chad and of the Ebeji River cannot affect the course of the boundary line, for, "[b]y opting in this sector of the boundary to apply the technique of geographical co-ordinates joined by a straight line, the contracting parties protected the boundary line against natural variation in the configuration of the lake and its tributary river"; and that this desire to achieve a stable, definitive boundary despite hydrological variations is, moreover, borne out by prior agreements relative to the status of the islands in Lake Chad (Franco-British Convention of 1906 and Franco-German Convention of 1908). In any event, according to Cameroon, under Article 62, paragraph 2, of the Vienna Convention of 23 May 1969 on the Law of Treaties, a fundamental change of circumstances is not applicable to a treaty establishing a boundary.

44. Nor, in Cameroon's view, can the conventional delimitation in Lake Chad be called into question because there has been no effective demarcation of the boundary on the ground. Cameroon argues in that respect that Nigeria

> "has, in principle, recognized the international boundaries in Lake Chad that were established prior to its independence, and the matter of the determination of those lake frontiers had never been addressed prior to the border incidents that occurred in the Lake between Nigeria and Chad from April to June 1983".

Cameroon recalls that, following those incidents,

> "the Heads of State of the Member countries of the LCBC approved a proposal aimed at the convening, at the earliest possible time, of a meeting of the Commission at ministerial level, with a view to setting up a joint technical committee to be entrusted with the delimitation of the international boundaries between the four States which between them share Lake Chad".

and that the LCBC accordingly held an Extraordinary Session from 21 to 23 July 1983 in Lagos at which two technical sub-committees were

niques furent créées: «une sous-commission chargée de la délimitation des frontières et une sous-commission chargée de la sécurité». Le Cameroun précise que «[l]a terminologie employée par les parties [était] parfois flottante, comme il arrive en de pareilles circonstances», mais que «l'examen du mandat donné aux commissaires et experts chargés de l'opération ne laisse aucun doute»: ce mandat «se limit[ait] à la démarcation de la frontière, à l'exclusion de toute opération de délimitation».

Le Cameroun en donne pour preuve le fait que la sous-commission chargée de la délimitation des frontières retint comme documents de travail divers conventions et accords bilatéraux conclus entre l'Allemagne, la France et le Royaume-Uni entre 1906 et 1931, dont l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. Le Cameroun relève que les instruments de délimitation ainsi retenus «ne furent jamais contestés par les représentants du Nigéria tout au long de la procédure, et ceci au plus haut niveau, notamment lors des sommets de chefs d'Etat et de gouvernement», que «[l]a démarcation des frontières dans le lac Tchad a fait l'objet de travaux importants qui se sont déroulés sur une bonne décennie» et que «[l]es Etats riverains du lac Tchad y ont collaboré à tous les niveaux: experts, commissaires, ministres, chefs d'Etat, sans marquer la moindre réserve sur la qualité des travaux pendant très longtemps». Le Cameroun souligne que la CBLT a notamment précisé les coordonnées du tripoint dans le lac Tchad (fixées à 13° 05′ 00″ 0001 de latitude nord et 14° 04′ 59″ 9999 de longitude est) ainsi que celles de l'emplacement de l'embouchure de l'Ebedji telle que décrite dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau (fixées à 12° 32′ 17″ 4 de latitude nord et à 14° 12′ 11″ 7 de longitude est). Il ajoute que ces coordonnées ont été entérinées par les commissaires nationaux du Cameroun, du Niger, du Nigéria et du Tchad le 2 décembre 1988.

Selon le Cameroun, la question de la validité des travaux de démarcation effectués dans le cadre de la CBLT se pose dans les termes suivants:

> «L'opération de démarcation proprement dite fut critiquée à certains moments par les représentants du Nigéria. Mais ceux-ci se déclarèrent en fin de compte satisfaits de l'exactitude de ces opérations. L'ensemble des travaux fut approuvé à l'unanimité par les experts, les commissaires et les chefs d'Etat eux-mêmes. A aucun moment les représentants du Nigéria ne remirent en cause la délimitation conventionnelle ou les instruments qui la décidaient. Ce n'est qu'au stade de la ratification que le Nigéria fit valoir son opposition.»

Le Cameroun affirme toutefois que le fait que le Nigéria n'ait pas ratifié les résultats des travaux de démarcation de la frontière dans le lac Tchad ne remet nullement en cause la validité des instruments de délimitation conclus auparavant; il manifesterait simplement la distance prise par le Nigéria vis-à-vis de l'opération de démarcation entreprise par la CBLT.

45. Pour sa part, le Nigéria soutient que la région du lac Tchad n'a jamais fait l'objet d'une quelconque délimitation. Il avance que la décla-

formed: "a sub-committee responsible for border delimitation and a sub-committee responsible for security". Cameroon further states that "[t]he terminology employed by the parties [was] imprecise in places, as happens in such circumstances", but that "an examination of the mandate given to the Commissioners and experts charged with the operation leaves no room for doubt": it was "confined to the demarcation of the boundary, to the exclusion of any delimitation operation".

As evidence of this Cameroon cites the fact that the sub-committee responsible for border delimitation retained as working documents various bilateral conventions and agreements concluded between Germany, France and the United Kingdom between 1906 and 1931, including the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931. Cameroon points out that the delimitation instruments thus relied on "were never disputed by the representatives of Nigeria throughout the proceedings, even at the highest level, in particular during the summits of Heads of State and Government", that "[t]he demarcation of boundaries in Lake Chad has been the subject of significant work over a good ten years" and that "[i]n this regard the riparian States of Lake Chad have co-operated at all levels: experts, Commissioners, Ministers, Heads of States — without the slightest reservation being raised as to the quality of work accomplished over a very substantial period". Cameroon emphasizes that, *inter alia*, the LCBC defined more precisely the co-ordinates of the tripoint in Lake Chad (which were fixed at 13°05′00″0001 latitude North and 14°04′59″9999 longitude East) and also defined those of the mouth of the Ebeji, as described in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes (fixing them at 12°32′17″4 North and 14°12′11″7 East). It further states that those co-ordinates were approved by the national Commissioners of Cameroon, Chad, Niger and Nigeria on 2 December 1988.

According to Cameroon, the overall validity of the demarcation works carried out under the auspices of the LCBC is to be addressed in the following terms:

> "The demarcation operation proper was at certain points criticized by the Nigerian representatives. However, those representatives ultimately declared themselves satisfied with the accuracy of these operations. All the works were approved unanimously by the experts, the Commissioners and the Heads of State themselves. At no time did the Nigerian representatives call into question the conventional delimitation or the instruments which decided it. It was only at the ratification stage that Nigeria made its opposition known."

Cameroon contends that Nigeria's refusal to ratify the result of the boundary demarcation work in Lake Chad in no way impugns the validity of the previous delimitation instruments; it simply demonstrates how far Nigeria has drawn back from the demarcation operation carried out by the LCBC.

45. For its part, Nigeria contends that the Lake Chad area has never been the subject of any form of delimitation. It argues that the Thomson-

ration Thomson-Marchand de 1929-1930 n'avait pas fixé la frontière anglo-française de manière définitive en ce qui concerne le lac Tchad, mais prévoyait qu'une commission de frontière se chargerait de la délimitation. Le Nigéria fait par ailleurs observer que, aux termes de la note signée par le secrétaire d'Etat britannique Henderson, la déclaration Thomson-Marchand «ne résult[ait] que d'une enquête préliminaire» et qu'il y était précisé que «la délimitation proprement dite [pouvait] maintenant être confiée à la commission de frontière qu'envisage[ait] à cet effet l'article 1 du mandat». De l'avis du Nigéria, il résulte donc clairement de l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 qu'en ce qui concerne le lac Tchad, et contrairement à d'autres parties de la frontière terrestre entre les deux Parties, ces arrangements étaient «essentiellement de nature procédurale et programmatique», et que ce n'est qu'après les travaux de délimitation — qui n'auraient pas eu lieu dans le cas du lac Tchad — qu'il aurait pu y avoir accord.

Selon le Nigéria, l'emploi, à l'article premier de la «Description de la frontière franco-britannique tracée sur la carte [Moisel] du Cameroun à l'échelle 1/300 000» annexée à la déclaration Milner-Simon de 1919, de l'adverbe «approximativement» pour qualifier la position correspondant à 14°05′ de longitude est, conjugué au fait que l'embouchure de l'Ebedji s'est déplacée, signifiait que la frontière dans cette région n'était pas encore entièrement délimitée. Les instruments ultérieurs n'auraient pas corrigé ces imperfections; et l'absence d'une délimitation complète constituerait l'une des raisons pour lesquelles, jusqu'à ce jour, il n'aurait pu être convenu d'une démarcation.

46. Le Nigeria fait ensuite valoir que les travaux exécutés dans le cadre de la CBLT relevaient à la fois de la délimitation de la frontière dans le lac Tchad et de sa démarcation et qu'ils n'ont pas abouti à un résultat qui soit définitif et obligatoire pour lui, en l'absence de ratification des documents relatifs à ces travaux.

47. Au total, le Cameroun soutient que la frontière dans la région du lac Tchad, à partir du point situé par 13°05′ de latitude nord et 14°05′ de longitude est, court en ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebedji. Les instruments applicables sont selon lui la déclaration Milner-Simon de 1919 et la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, telle qu'incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. Le Nigeria expose pour sa part qu'il n'existe pas de délimitation complète dans la région du lac Tchad et que, tant par consolidation historique que par acquiescement du Cameroun, il détient le titre sur les zones, dont trente-trois localités nommément désignées, qu'il a indiquées sur les figures 5.2 et 5.3 en regard de la page 242 de sa duplique.

*

48. La Cour rappelle que les frontières coloniales dans la région du lac Tchad avaient fait l'objet, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, d'une série d'accords bilatéraux entre l'Allemagne, la France et la

Marchand Declaration of 1929-1930 did not involve a final determination of the Anglo-French boundary in regard to Lake Chad but provided for delimitation by a boundary commission. Nigeria further points out that, according to the Note signed by the British Secretary of State, Henderson, the Thomson-Marchand Declaration "[was] only the result of a preliminary survey" and that "the actual delimitation [could] now be entrusted to the boundary commission envisaged for this purpose by Article 1 of the Mandate". In Nigeria's opinion, it was thus clearly apparent from the 1931 Henderson-Fleuriau Exchange of Notes that in relation to Lake Chad, by contrast with other parts of the land boundary between the two Parties, these arrangements were "essentially procedural and programmatic" and it was only after the delimitation work had been carried out — which was not the case for Lake Chad — that there would be agreement.

According to Nigeria, the use in Article 1 of the "Description of the Franco-British frontier, marked on the [Moisel] map of the Cameroons, scale 1/300,000", annexed to the 1919 Milner-Simon Declaration, of the word "approximately", in relation to 14°05′E, together with the fact that the mouth of the Ebeji has shifted through time, meant that the frontier in this area was still not fully delimited. Subsequent instruments did not, according to Nigeria, rectify these shortcomings; and the absence of a fully delimited frontier was one of several reasons why there was no demarcation of the frontier agreed to until this very day.

46. Nigeria further contends that the work of the LCBC involved both delimitation and demarcation of the boundary within Lake Chad and that it did not produce a result which was final and binding on Nigeria in the absence of a ratification of the documents relating to that work.

47. In sum, Cameroon contends that the boundary in the Lake Chad area runs from the point designated by the co-ordinates 13°05′N and 14°05′E in a straight line to the mouth of the Ebeji. It regards the governing instruments as the Milner-Simon Declaration of 1919, and the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930, as incorporated in the 1931 Henderson-Fleuriau Exchange of Notes. Nigeria, on the other hand, argues that there is not a fully delimited boundary in the Lake Chad area and that, through historical consolidation of title and the acquiescence of Cameroon, Nigeria has title over the areas, including 33 named settlements, depicted in Figures 5.2 and 5.3 facing page 242 of its Rejoinder.

*

48. The Court recalls that in the late nineteenth and early twentieth centuries the colonial boundaries in the Lake Chad area had been the subject of a series of bilateral agreements entered into between Germany,

Grande-Bretagne (voir paragraphe 33 ci-dessus). A l'issue de la première guerre mondiale, une bande de territoire située à l'est de la frontière occidentale de l'ancien Cameroun allemand devint le Cameroun sous mandat britannique. Aussi fut-il nécessaire de redéfinir une frontière, commençant dans le lac même, entre les territoires récemment placés sous mandats britannique et français. Ce fut chose faite avec la déclaration Milner-Simon de 1919, qui a le statut d'accord international. Aux termes de cette déclaration, la France et la Grande-Bretagne convenaient :

> [de] déterminer la frontière séparant les territoires du Cameroun respectivement placés sous l'autorité de leurs gouvernements, ainsi qu'elle est tracée sur la carte Moisel au 1/300 000 annexée à la présente déclaration et définie par la description en trois articles également ci-jointe».

Aucun tripoint précis dans le lac Tchad ne pouvait être déduit des instruments antérieurs, ceux-ci pouvant conduire à situer le tripoint à 13°00′ ou 13°05′ de latitude nord, tandis que le méridien était simplement décrit comme «passant à 35′ à l'est du centre de Kukawa». Ces données furent éclaircies et précisées par la déclaration Milner-Simon, qui disposait :

> «La frontière partira du point de rencontre des trois anciennes frontières britannique, française et allemande placé dans le lac Tchad par 13°05′ de latitude nord et approximativement 14°05′ de longitude est de Greenwich. De là, la frontière sera déterminée de la façon suivante :
>
> 1. Par une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebeji ;
>
> . . . . . .»

La carte Moisel au 1/300 000 était présentée comme la carte ayant «servi pour décrire la frontière» et était annexée à la déclaration ; une autre carte du Cameroun, au 1/2 000 000, était «attachée à la ... description de la frontière».

49. L'article premier du mandat conféré à la Grande-Bretagne par la Société des Nations confirmait la ligne précisée dans la déclaration Milner-Simon. Il disposait :

> «Les territoires dont Sa Majesté britannique assume l'administration sous le régime du mandat comprennent la partie du Cameroun qui est située à l'ouest de la ligne fixée dans la déclaration signée le 10 juillet 1919, dont une copie est ci-annexée.
>
> Cette ligne pourra, toutefois, être légèrement modifiée par accord intervenant entre le gouvernement de Sa Majesté britannique et le Gouvernement de la République française, sur les points où, soit dans l'intérêt des habitants, soit par suite de l'inexactitude de la carte Moisel au 1/300 000, annexée à la déclaration, l'examen des lieux ferait reconnaître comme indésirable de s'en tenir exactement à la ligne indiquée.

France and Great Britain (see paragraph 33 above). After the First World War a strip of territory to the east of the western frontier of the former German Cameroon became the British Mandate over the Cameroons. It was thus necessary to re-establish a boundary, commencing in the lake itself, between the newly created British and French mandates. This was achieved through the Milner-Simon Declaration of 1919, which has the status of an international agreement. By this Declaration, France and Great Britain agreed:

> "to determine the frontier, separating the territories of the Cameroons placed respectively under the authority of their Governments, as it is traced on the map Moisel 1:300,000, annexed to the present declaration and defined in the description in three articles also annexed hereto".

No definite tripoint in Lake Chad could be determined from previous instruments, on the basis of which it might be located either at 13°00′ or at 13°05′ latitude north, whilst the meridian of longitude was described simply as situated "35′ east of the centre of Kukawa". These aspects were clarified and rendered more precise by the Milner-Simon Declaration, which provided:

> "The frontier will start from the meeting-point of the three old British, French and German frontiers situated in Lake Chad in latitude 13°05′N and in approximately longitude 14°05′E of Greenwich.
>
> Thence the frontier will be determined as follows:
>
> 1. A straight line to the mouth of the Ebeji;
>
> . . . . . ."

The Moisel 1:300,000 map was stated to be the map "to which reference is made in the description of the frontier" and was annexed to the Declaration; a further map of the Cameroons, scale 1:2,000,000, was attached "to illustrate the description of the . . . frontier".

49. Article 1 of the Mandate conferred on Great Britain by the League of Nations confirmed the line specified in the Milner-Simon Declaration. It provided:

> "The territory for which a Mandate is conferred upon His Britannic Majesty comprises that part of the Cameroons which lies to the west of the line laid down in the Declaration signed on the 10th July, 1919, of which a copy is annexed hereto.
>
> This line may, however, be slightly modified by mutual agreement between His Britannic Majesty's Government and the Government of the French Republic where an examination of the localities shows that it is undesirable, either in the interests of the inhabitants or by reason of any inaccuracies in the map, Moisel 1:300,000, annexed to the Declaration, to adhere strictly to the line laid down therein.

La délimitation sur le terrain de ces frontières sera effectuée conformément aux dispositions de ladite déclaration.

Le rapport final de la commission mixte donnera la description exacte de la frontière telle que celle-ci aura été déterminée sur le terrain; les cartes signées par les commissaires seront jointes au rapport...»

La Cour relève que la déclaration Milner-Simon prévoyait déjà le droit de modifier légèrement la ligne, d'un commun accord, soit du fait d'inexactitudes mises en évidence dans la carte Moisel, soit dans l'intérêt des habitants. Ce droit et la ligne elle-même furent approuvés par le Conseil de la Société des Nations. Ces dispositions ne laissent à aucun moment entendre que la ligne frontière n'avait pas été délimitée dans sa totalité. La Cour estime en outre que le libellé retenu, à savoir «la délimitation sur le terrain de ces frontières ... conformément aux dispositions de ladite déclaration», renvoie sans équivoque à une démarcation, nonobstant la terminologie employée. Etait également reprise de la déclaration Milner-Simon l'idée d'une commission de frontière. Le fait qu'il ait été prévu que cette commission procéderait à la démarcation précise de la frontière présuppose également que celle-ci était considérée comme ayant été pour l'essentiel délimitée.

50. Si les deux Puissances mandataires ne procédèrent pas, de fait, à une «délimitation sur le terrain» dans le lac Tchad ou aux environs de celui-ci, elles continuèrent en revanche, pour divers segments de la frontière, à préciser l'accord autant que faire se pouvait. Ainsi, par la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, la frontière séparant les deux territoires sous mandat fut décrite de manière nettement plus circonstanciée qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. Il y était indiqué que «[l]es soussignés ... [étaient] tombés d'accord pour déterminer la frontière [desdits] territoires ... ainsi qu'elle [était] tracée sur la carte jointe à cette déclaration et définie par la description également ci-jointe». Quelque cent trente-huit clauses étaient énoncées à cet effet. S'agissant de la région du lac Tchad, la déclaration précisait que la frontière partait du point de rencontre des trois anciennes frontières britannique, française et allemande par 13°05′ de latitude nord et approximativement 14°05′ de longitude est, qu'elle se poursuivait de là en ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebedji, et qu'elle suivait ensuite le cours de cette rivière, qui portait en amont les noms de Lewejil, Labejed, Ngalarem, Lebeit et Ngada, jusqu'au confluent des rivières Kalia et Lebait.

Cette déclaration fut approuvée et incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 (voir paragraphe 35 ci-dessus). Pour reprendre les termes de Fleuriau, la déclaration «est destinée à donner à la description de la ligne que devra suivre la commission de délimitation plus de précision que ne l'a fait la déclaration Milner-Simon, de 1919». La Cour relève qu'une telle démarche devait faciliter l'opération de démarcation confiée à la commission. Fleuriau concédait que la déclaration Thomson-Marchand n'était qu'«une étude préliminaire», laissant par la

The delimitation on the spot of this line shall be carried out in accordance with the provisions of the said Declaration.

The final report of the Mixed Commission shall give the exact description of the boundary line as traced on the spot; maps signed by the Commissioners shall be annexed to the report . . ."

The Court observes that the entitlement, by mutual agreement, to make modest alterations to the line, either by reason of any shown inaccuracies of the Moisel map or of the interests of the inhabitants, was already provided for in the Milner-Simon Declaration. This, together with the line itself, was approved by the Council of the League of Nations. These provisions in no way suggest a frontier line that is not fully delimited. The Court further considers that "delimitation on the spot of this line . . . in accordance with the provisions of the said Declaration" is a clear reference to demarcation notwithstanding the terminology chosen. Also carried forward from the Milner-Simon Declaration was the idea of a boundary commission. The anticipated detailed demarcation by this Commission equally presupposes a frontier already regarded as essentially delimited.

50. Although the two Mandatory Powers did not in fact "delimit on the spot" in Lake Chad or the vicinity, they did continue in various sectors of the frontier to make the agreement as detailed as possible. Thus the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930 described the frontier separating the two mandated territories in considerably more detail than hitherto. The Declaration stated that "[t]he undersigned . . . [had] agreed to determine the frontier, separating [the said] territories, as . . . traced on the map annexed to [that] declaration and defined in the description also annexed [t]hereto". Some 138 clauses were specified. So far as the Lake Chad area was concerned the Declaration affirmed that the frontier began at the tripoint of the old British-French-German frontiers, 13°05′ latitude north and approximately 14°05′ longitude east. Then the frontier went in a straight line to the mouth of the Ebeji; and it then followed the course of that river, bearing on its upper part the names Lewejil, Labejed, Ngalarem, Lebeit and Ngada, as far as the confluence of the Rivers Kalia and Lebait.

This Declaration was approved and incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931 (see paragraph 34 above). As Fleuriau put it, the Declaration "is intended to describe the line to be followed by the Delimitation Commission, more exactly than was done in the Milner-Simon Declaration of 1919". The Court observes that this would facilitate the envisaged demarcation task given to the Commission. Fleuriau conceded that the Thomson-Marchand Declaration was "a preliminary survey only", thus implying that even more detail might one day

entendre que les parties pourraient un jour convenir d'une frontière plus détaillée encore. Que la frontière fût néanmoins, à ce stade, fixée de manière suffisamment détaillée, c'est ce qui ressort de la note adressée en réponse par Henderson à Fleuriau, selon laquelle la ligne décrite dans la déclaration de 1929-1930 «définit en substance la frontière».

Le fait que cette déclaration et cet échange de notes aient été préliminaires à de futurs travaux de démarcation d'une commission de frontière ne signifie pas, contrairement à ce qu'affirme le Nigéria, que l'accord conclu en 1931 ne revêtait qu'un caractère «programmatique».

La déclaration Thomson-Marchand, telle qu'approuvée et incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau, a le statut d'accord international. La Cour reconnaît certes que cette déclaration présentait quelques imperfections techniques et que certains détails restaient à préciser. Elle n'en estime pas moins que ladite déclaration établissait une délimitation qui suffisait de manière générale à la démarcation.

51. Le Nigéria a soutenu devant la Cour que la frontière dans cette région était restée néanmoins indéterminée, pour deux raisons importantes: tout d'abord, l'expression «approximativement 14° 05′ de longitude est» n'avait pas été explicitée; en second lieu, le sens à donner aux mots «l'embouchure de l'Ebedji» était incertain, le cours de la rivière s'étant modifié et le lac ayant vu sa surface diminuer.

La Cour observe qu'il est expressément fait référence à la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930 et à l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 dans les accords de tutelle pour les territoires du Cameroun respectivement placés sous administration britannique et sous administration française, approuvés l'un et l'autre le 13 décembre 1946. Bien qu'en des termes qui diffèrent quelque peu, ces accords partent tous deux du principe que la frontière avait été définie par la déclaration Milner-Simon, et «déterminée d'une façon plus précise» dans la déclaration Thomson-Marchand, incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau.

La Cour relève que, si le mandat réservait aux deux Puissances mandataires le droit de modifier légèrement la frontière d'un commun accord, soit dans l'intérêt des habitants, soit par suite de l'inexactitude de la carte Moisel annexée à la déclaration Milner-Simon, ce droit ne fut maintenu aux termes des accords de tutelle que pour le premier de ces motifs. Cela suppose que les problèmes liés à l'inexactitude de la carte Moisel au 1/300 000 étaient, en 1946, tenus pour résolus.

52. Malgré les incertitudes entourant la longitude exacte du tripoint dans le lac Tchad ainsi que la localisation de l'embouchure de l'Ebedji, et bien qu'il n'ait été procédé à aucune démarcation dans le lac Tchad avant l'indépendance du Nigéria et celle du Cameroun, la Cour estime qu'il ressort des instruments applicables que, à partir de 1931 à tout le moins, la frontière dans la région du lac Tchad avait bien été délimitée et approuvée par la Grande-Bretagne et la France.

En outre, la Cour ne peut manquer d'observer que le Nigéria fut consulté lors des négociations qui précédèrent son indépendance, puis à

be agreed between the parties. That the frontier was nonetheless in fact now specified in sufficient detail was affirmed by Henderson's Note in reply to Fleuriau, stating that the line described in the 1929-1930 Declaration "[did] in substance define the frontier in question".

That this Declaration and Exchange of Notes were preliminary to the future task of demarcation by a boundary commission does not mean, as Nigeria claims, that the 1931 Agreement was merely "programmatic" in nature.

The Thomson-Marchand Declaration, as approved and incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes, has the status of an international agreement. The Court acknowledges that the Declaration does have some technical imperfections and that certain details remained to be specified. However, it finds that the Declaration provided for a delimitation that was sufficient in general for demarcation.

51. Nigeria has argued that the boundary in this area had nonetheless remained undetermined for two important reasons: in the first place, the reference to the longitude as "approximately 14° 05′ east" of Greenwich had not been made more precise; second, the meaning to be given to the words "the mouth of the Ebeji" was unclear in the light of the changes to the course of the river and the shrinking dimensions of the lake.

The Court observes that specific reference to the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930 and to the 1931 Henderson-Fleuriau Exchange of Notes was made in the Trusteeship Agreements for the territory of the Cameroons under British Administration, and for the territory of Cameroon under French Administration, each approved on 13 December 1946. Although the language of each is not entirely identical, they each take the boundary as being defined by the Milner-Simon Declaration "and determined more exactly" in the Thomson-Marchand Declaration, as incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes.

The Court notes that, whereas the Mandate had reserved to the two Mandatory Powers the right of joint minor modification, in the interests of the inhabitants or because of inaccuracies in the Moisel map attached to the Milner-Simon Declaration, under the Trusteeship Agreements that right was preserved only on the former ground. The implication is that any problems associated with inaccuracies of the Moisel 1:300,000 map were by 1946 regarded as having been resolved.

52. Despite the uncertainties in regard to the longitudinal reading of the tripoint in Lake Chad and the location of the mouth of the Ebeji, and while no demarcation had taken place in Lake Chad before the independence of Nigeria and of Cameroon, the Court is of the view that the governing instruments show that, certainly by 1931, the frontier in the Lake Chad area was indeed delimited and agreed by Great Britain and France.

Moreover, the Court cannot fail to observe that Nigeria was consulted during the negotiations for its independence, and again during the

l'occasion des plébiscites par lesquels allait être déterminé l'avenir des populations du Cameroun septentrional et du Cameroun méridional (voir paragraphe 35 ci-dessus), et qu'il ne laissa entendre à aucun moment que, en ce qui concernait tant la région du lac Tchad que d'autres secteurs, les frontières restaient à délimiter.

53. La Cour estime en outre que les travaux menés par la CBLT entre 1983 et 1991 confirment cette interprétation.

Elle rappelle que, à la suite d'incidents survenus dans la région du lac Tchad en 1983, les chefs des Etats membres de la CBLT avaient convoqué une session extraordinaire de la commission. Le rapport de cette session, qui se tint en 1983, fait état de deux questions figurant à l'ordre du jour : les « problèmes de délimitation des frontières » et les « questions de sécurité ». Pour autant, les membres ne considéraient pas que la commission était appelée à élaborer des propositions concernant une frontière non délimitée, comme le montre le rapport lui-même. Pour tous les aspects importants, ce sont les termes de « démarcation » et de « sécurité » qui sont employés s'agissant de ces points de l'ordre du jour. De fait, la première des deux sous-commissions mises en place adopta un ordre du jour général libellé « Ordre du jour de la commission chargée de la démarcation ». Il y était envisagé de procéder à des échanges d'informations et de documents relatifs aux frontières (point 1) et d'établir une équipe mixte chargée de la démarcation (point 3). De même, l'ordre du jour de la sous-commission chargée de la sécurité comprenait un point consacré à la sécurité de l'équipe chargée de la démarcation des frontières.

La Cour observe que, l'année suivante, en novembre 1984, la « sous-commission chargée de la délimitation des frontières » convint de retenir comme documents de travail les divers accords et instruments bilatéraux conclus de 1906 à 1931 entre l'Allemagne, la France et la Grande-Bretagne, à savoir : la convention franco-britannique de 1906, la convention franco-allemande de 1908, le protocole franco-britannique de 1910 et l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. La sous-commission examina également les thèmes suivants : « démarcation proprement dite des frontières », « photographie aérienne de la zone », « établissement d'une cartographie » et « levé topographique ».

Le rapport soumis en 1985 à la cinquième conférence des chefs d'Etat de la CBLT par le président en exercice du conseil des ministres de la commission indiquait clairement que les « problèmes frontaliers » découlaient de l'absence de « démarcation », et se référait à un « cahier des charges des travaux à exécuter pour la démarcation des frontières » établi par la sous-commission. La sixième conférence des chefs d'Etat, qui se tint en 1987, prit une décision concernant la « démarcation des frontières », par laquelle les Etats membres s'engageaient « à assumer le coût des travaux de démarcation ». Cette décision prévoyait aussi que les travaux débuteraient « en mars 1988 ». Lors d'une réunion tenue en mars 1988, les experts des Etats membres de la CBLT adoptèrent en conséquence trois documents concernant respectivement : 1) les « spécifications techniques pour la démarcation des frontières, la photogram-

plebiscites that were to determine the future of the populations of the Northern and Southern Cameroons (see paragraph 35 above). At no time did it suggest, either so far as the Lake Chad area was concerned, or elsewhere, that the frontiers there remained to be delimited.

53. The Court is further of the view that the work of the LCBC, from 1983 to 1991, affirms such an interpretation.

It recalls that, as a consequence of incidents occurring in the Lake Chad area in 1983, the Heads of State of the member States of the LCBC had convened an extraordinary session of the Commission. The report of that session in 1983 indicates that there were two topics listed on the agenda: "border delimitation problems" and "security matters". This did not, however, signify an understanding by the members that the Commission's work was to make proposals on a non-delimited frontier, as is shown by the report itself. All substantive aspects contained within it refer to these agenda items as "demarcation" and "security". Indeed, the generalized agenda for the first of the two Sub-Committees which was established was entitled "Agenda for the Committee on Demarcation". There was envisaged an exchange of information and relevant documents on the boundary (item 1) and the establishment of a Joint Demarcation Team (item 3). Equally, the agenda for the Committee on Security included an item on the security of the demarcation team.

The Court observes that the following year, in November 1984, the "Sub-Commission Responsible for the Demarcation of Borders" agreed to adopt, as working documents, the various bilateral agreements and instruments which had been concluded in the years 1906 to 1931 between Germany, France and the United Kingdom. These were identified as the Franco-British Convention of 1906; the Franco-German Convention of 1908; the Franco-British Protocol of 1910 and the Henderson-Fleurian Exchange of Notes of 1931. The Sub-Commission also addressed the following matters: "the actual demarcation of the borders", "aerial photographs of the area", "ground survey and mapping".

The report submitted in 1985 by the current Chairman of the Council of Ministers of the LCBC to the Fifth Conference of Heads of State clearly indicated that the "border problems" arose from the absence of "demarcation", and referred expressly to the "technical specifications for the border demarcation" drawn up by the Sub-Commission. The Sixth Conference of Heads of State, in 1987, took a decision on "Border Demarcation", whereby the member States agreed to "finance the cost of the demarcation exercise". That decision further provided that the work would start "in March 1988". At a meeting held in March 1988 the experts of the LCBC member States accordingly adopted three documents concerning respectively: 1. "Technical Specifications for boundary demarcation, Aerial Photogrammetry and Topographical Mapping in the Lake Chad at a scale of 1/50,000"; 2. "General Condi-

métrie aérienne et la cartographie topographique dans la zone du lac Tchad à l'échelle de 1/50 000 »; 2) les « conditions générales de l'appel d'offres international »; et 3) les « soumissions ».

54. La Cour ne saurait retenir la thèse du Nigeria selon laquelle la CBLT aurait, de 1983 à 1991, procédé à des opérations de délimitation aussi bien que de démarcation. L'étude des documents révèle que, bien que le terme « délimitation » ait été employé épisodiquement pour introduire des clauses ou désigner des points de l'ordre du jour, c'est le terme « démarcation » qui est le plus souvent utilisé. Bien plus, la nature même des travaux réalisés relevait de la démarcation.

La Cour note également que la CBLT confia à l'Institut géographique national-France International (IGN-FI) les tâches suivantes, spécifiées à l'article 5 du Marché passé avec l'Institut, tel qu'approuvé le 26 mai 1988 :

> « i) Reconnaissance, matérialisation des vingt et un points approchés et des sept points limites des frontières.
> ii) Pose de soixante-deux bornes de resserrage à 5 kilomètres maximum entre les points limites.
> iii) Démarcation des coordonnées des bornes des frontières et des bornes intermédiaires. »

En vue de l'exécution de cette tâche furent communiqués à l'IGN-FI les « textes et documents traitant de la délimitation des frontières dans le lac Tchad » (Marché, article 7) — à savoir les instruments juridiques déjà cités dans le rapport de 1984 de la sous-commission, auxquels s'ajoutait le procès-verbal signé le 2 mars 1988 concernant la position de l'extrémité septentrionale de la frontière entre le Tchad et le Niger. L'IGN-FI acheva ses travaux de démarcation en 1990, après avoir posé deux bornes principales aux deux extrémités de la frontière entre le Cameroun et le Nigeria dans le lac Tchad (c'est-à-dire au tripoint et à l'embouchure de l'Ebédji) et treize bornes intermédiaires. Le procès-verbal de bornage des frontières dressé par l'IGN-FI fut ensuite signé par les experts de chacun des Etats membres de la CBLT. Lors de leur septième sommet, en février 1990, les chefs d'Etat de la CBLT « pri[rent] note du déroulement satisfaisant des travaux » et chargèrent « les commissaires d'apprêter les documents y afférents dans un délai de trois mois[, en leur donnant] mandat de les signer au nom de leur pays ». Le Nigeria refusa toutefois de signer le procès-verbal de bornage, ayant fait part de son insatisfaction concernant, entre autres, la numérotation des bornes, la non-destruction de l'une d'elles et le fait que certains points GPS et azimuts n'étaient pas stabilisés. Ces éléments relevaient clairement de la démarcation. Peu de temps après, les experts nationaux demandèrent des travaux de bornage supplémentaires pour compléter les travaux réalisés par l'IGN-FI. Après plusieurs tentatives, les travaux de la CBLT furent finalement menés à leur terme et, le 23 mars 1994, lors de leur huitième sommet, les chefs d'Etat de la CBLT décidèrent d'approuver le procès-verbal final de bornage, signé par les experts nationaux et le secrétariat exécutif de la CBLT.

tions of the International Invitation for Tenders", 3. "Applications for Tenders".

54. The Court is unable to accept Nigeria's contention that the LCBC was from 1983 to 1991 engaged in both delimitation and demarcation. The records show that, although the term "delimitation" was used from time to time, in introducing clauses or in agenda headings, it was the term "demarcation" that was most frequently used. Moreover, the nature of the work was that of demarcation.

The Court notes further that the LCBC entrusted to the Institut géographique national-France International (IGN-FI) the following tasks, specified in Article 5 of the Contract concluded with IGN-FI, as approved on 26 May 1988:

> "(i) Reconnaissance and marking out of the 21 points approached and the 7 boundary limit points.
> (ii) Placing of 62 intermediate markers (at a maximum of 5 km between them.
> (iii) Demarcation of the coordinates of the boundary markers and intermediate markers."

For the performance of this task there was passed to IGN-FI the "texts and documents concerning the delimitation of the boundaries in Lake Chad" (Contract, Art. 7) — namely, the legal instruments already listed in the 1984 Report of the Sub-Committee, with the addition of the Minutes signed on 2 March 1988 concerning the position of the northern limit of the border between Chad and Niger. IGN-FI completed its demarcation work in 1990, having set up two principal beacons at each end of the border between Cameroon and Nigeria in Lake Chad (that is, at the tripoint and at the mouth of the Ebeji), as well as 13 intermediate beacons. The Report of the Marking Out of the Boundary completed by IGN-FI was then signed by the experts of each member State of the LCBC. During their Seventh Summit in February 1990, the Heads of State and Governments of the LCBC "took note of the satisfactory achievement" and "directed that the Commissioners should get the appropriate documents ready within three months and were authorized to sign on behalf of their countries". However, Nigeria declined to sign the Report, expressing dissatisfaction over *inter alia*, beacon-numbering, the non-demolition of a beacon, and the non-stabilization of GPS and Azimuth stations. These items were clearly matters of demarcation. Shortly thereafter, the national experts ordered additional beaconing work to complete the work of IGN-FI. After several attempts, the work of the LCBC was finally completed and, at their Eighth Summit on 23 March 1994, the Heads of State of the LCBC decided to approve the final demarcation report as signed by the national experts and the executive secretariat of the LCBC and referred to in the Minutes of the Summit as "the technical document on the demarcation of the international bound-

et qualifié dans le procès-verbal du sommet de «document technique de la démarcation des frontières internationales des Etats membres dans le lac Tchad». Le procès-verbal du sommet précisait toutefois que «chaque pays adopte[rait] le document [technique de la démarcation] conformément à ses propres lois» et que ce «document [serait] signé au plus tard lors du prochain sommet de la commission». Le Nigéria ne l'a pas fait. Le Cameroun reconnaît en conséquence qu'il ne s'agit pas d'un instrument liant le Nigéria.

55. La Cour observe que la CBLT mena pendant sept ans des travaux techniques de démarcation, en se fondant sur des instruments dont il était convenu qu'ils délimitaient la frontière dans le lac Tchad. Les questions de la localisation de l'embouchure de l'Ebedji et de la détermination de la longitude du tripoint en des termes autres qu'«approximati[fs]» furent confiées à la CBLT. Rien n'indique que le Nigéria jugeait ces questions si préoccupantes qu'il fallût considérer la frontière comme «non délimitée» par les instruments évoqués. La Cour note que, en ce qui concerne la frontière terrestre se dirigeant vers le sud depuis l'embouchure de l'Ebedji, le Nigéria admet qu'elle est définie par les instruments en question, tout en estimant qu'il convient de remédier à certaines incertitudes et lacunes. De l'avis de la Cour, le Nigéria a suivi cette même approche en participant aux travaux de démarcation de la CBLT entre 1984 et 1990.

La Cour convient avec les Parties que le Nigéria n'est pas lié par le procès-verbal de bornage. Pour autant, cette constatation n'implique pas que les instruments juridiques applicables aient été remis en question, ou qu'ils aient cessé de lier le Nigéria. En résumé, la Cour estime que la déclaration Milner-Simon de 1919 ainsi que la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930 incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 délimitent la frontière entre le Cameroun et le Nigéria dans la région du lac Tchad. La carte jointe par les parties à l'échange de notes doit être considérée comme précisant d'un commun accord la carte Moisel. La région frontalière dans le lac Tchad est ainsi délimitée, encore que deux questions restent à examiner par la Cour, à savoir celle de la détermination exacte de la longitude du tripoint Cameroun-Nigéria-Tchad dans le lac Tchad, et celle de l'embouchure de l'Ebedji.

*

56. Le Cameroun, tout en admettant que le procès-verbal de bornage des frontières internationales dans le lac Tchad ne lie pas le Nigéria, prie néanmoins la Cour de dire et juger que les propositions de la CBLT concernant le tripoint et l'embouchure de l'Ebedji «constitu[e]nt une interprétation authentique des déclarations Milner-Simon ... et Thomson-Marchand ... confirmées par l'échange de lettres du 9 janvier 1931».

La Cour ne saurait accéder à cette demande. A aucun moment les Etats ayant succédé à ces instruments n'ont chargé la CBLT d'en donner

aries of Member States in Lake Chad". Those Minutes specified that "each country should adopt the document in accordance with its national laws", and that "the document should be signed latest by the next summit of the Commission". Nigeria has not done so. Cameroon accordingly acknowledges that it is not an instrument which binds Nigeria.

55. The Court observes that the LCBC had engaged for seven years in a technical exercise of demarcation, on the basis of instruments that were agreed to be the instruments delimiting the frontier in Lake Chad. The issues of the location of the mouth of the Ebeji, and the designation of the tripoint longitude in terms other than "approximate", were assigned to the LCBC. There is no indication that Nigeria regarded these issues as so grave that the frontier was to be viewed as "not delimited" by the designated instruments. The Court notes that, as regards the land boundary southwards from the mouth of the Ebeji, Nigeria accepts that the designated instruments defined the boundary, but that certain uncertainties and defects should be confirmed and cured. In the view of the Court, Nigeria followed this same approach in participating in the demarcation work of the LCBC from 1984 to 1990.

The Court agrees with the Parties that Nigeria is not bound by the Marking Out Report. Nonetheless, this finding of law implies neither that the governing legal instruments on delimitation were put in question, nor that Nigeria did not continue to be bound by them. In sum, the Court finds that the Milner-Simon Declaration of 1919, as well as the 1929-1930 Thomson-Marchand Declaration as incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, delimit the boundary between Cameroon and Nigeria in the Lake Chad area. The map attached by the parties to the Exchange of Notes is to be regarded as an agreed clarification of the Moisel map. The Lake Chad border area is thus delimited, notwithstanding that there are two questions that remain to be examined by the Court, namely the precise location of the longitudinal co-ordinate of the Cameroon-Nigeria-Chad tripoint in Lake Chad and the question of the mouth of the Ebeji.

*

56. Cameroon, while accepting that the Report of the Marking Out of the International Boundaries in the Lake Chad is not binding on Nigeria, nonetheless asks the Court to find that the proposals of the LCBC as regards the tripoint and the mouth of the Ebeji "constitut[e] an authoritative interpretation of the Milner-Simon Declaration and the Thomson-Marchand Declaration, as confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931".

The Court cannot accept this request. At no time was the LCBC asked to act by the successors to those instruments as their agent in reaching an

une interprétation authentique. En outre, le seul fait qu'il ait été décidé, en mars 1994, que les résultats des travaux techniques de démarcation devaient être adoptés par chacun des Etats membres conformément à son droit interne indique que la commission n'était nullement à même de procéder, de son propre chef, à une « interprétation authentique ».

57. Ces considérations n'empêchent toutefois pas la Cour, lorsqu'elle est appelée à préciser la frontière, de juger utiles les travaux menés par ailleurs. Aux termes des instruments applicables, les coordonnées du tripoint dans le lac Tchad sont 13°05′ de latitude nord et « approximativement » 14°05′ de longitude est. La Cour a examiné la carte Morsel annexée à la déclaration Milner-Simon de 1919 et la carte jointe à l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. Suite à cet examen, elle arrive aux mêmes conclusions que la CBLT et estime que le tripoint se situe à 14°04′59″9999 de longitude est, plutôt qu'à « approximativement » 14°05′. La différence minime qui sépare ces deux positions confirme d'ailleurs que cette question n'a jamais revêtu une importance telle qu'elle pût laisser la frontière « indéterminée » dans cette région.

58. S'agissant de préciser la frontière sur le segment joignant par une ligne droite le tripoint à l'embouchure de l'Ebedji, diverses solutions ont été avancées par les Parties. Les instruments de délimitation n'ont jamais défini par des coordonnées l'emplacement de l'extrémité de la ligne droite partant du tripoint. Sur la carte qui illustre la déclaration franco-britannique fixant la frontière du Cameroun, jointe à l'échange de notes de 1931 probablement peu après sa conclusion, l'Ebedji présente un chenal unique débouchant dans le lac juste au-delà de Wulgo. La carte de 1931 indique : « Note : Le niveau des eaux du lac Tchad est variable et indéterminé. »

A l'évidence, depuis 1931, ces variations ont dans l'ensemble pris la forme d'un recul marqué des eaux, et le lac semble aujourd'hui recouvrir une superficie sensiblement réduite par rapport à ce qu'elle était à l'époque de l'échange de notes Henderson-Fleuriau. L'Ebedji ne déverse plus ses eaux dans le lac par une embouchure unique, mais se divise, à l'approche de celui-ci, en deux chenaux. Sur la base des informations qui ont été fournies à la Cour par les Parties, il semble que le chenal oriental débouche dans des eaux qui ne font pas partie de l'actuel lac Tchad. Le chenal occidental semble aboutir à une zone marécageuse proche du rivage actuel.

Pour le Cameroun, la Cour devrait indiquer que l'emplacement de l'embouchure de l'Ebedji est défini par les coordonnées déterminées à cet effet par la CBLT, qui résultent à son sens d'une « interprétation authentique » de la déclaration et de l'échange de notes de 1931. La Cour a déjà expliqué pourquoi le procès-verbal de bornage des frontières de la CBLT ne saurait être considéré comme tel. Le Cameroun prie la Cour de dire et juger que, « subsidiairement, l'embouchure de l'Ebedji est située au point de coordonnées 12°31′12″ nord et 14°11′48″ est ». Le Cameroun privilégie ainsi, dans son argumentation subsidiaire, l'« embouchure » du che-

authoritative interpretation of them. Moreover, the very fact that the outcome of the technical demarcation work was agreed in March 1994 to require adoption under national laws indicates that it was in no position to engage in "authoritative interpretation" *sua sponte*.

57. This does not, however, preclude the Court, when called upon to specify the frontier, from finding work that has been done by others to be useful. According to the governing instruments, the co-ordinates of the tripoint in Lake Chad are latitude 13°05′ north and "approximately" longitude 14°05′ east. The Court has examined the Moisel map annexed to the Milner-Simon Declaration of 1919 and the map attached to the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931. Following that examination, it reaches the same conclusions as the LCBC and considers that the longitudinal co-ordinate of the tripoint is situated at 14°04′59″9999 longitude east, rather than at "approximately" 14°05′. The minimal difference between these two specifications confirms, moreover, that this never presented an issue so significant as to leave the frontier in this area "undetermined".

58. As for the specification of the frontier as it passes in a straight line from the tripoint to the mouth of the Ebeji, various solutions have been proposed by the Parties. This ending point of the straight line running from the tripoint was never described in the delimiting instruments by reference to co-ordinates. The map to illustrate the Anglo-French Declaration defining the Cameroons Boundary, annexed to the Exchange of Notes of 1931 probably shortly after their conclusion, shows a single stream of the Ebeji having its mouth on the lake just beyond Wulgo. The 1931 map states: "Note: The extent of the water in Lake Chad is variable and indeterminate."

Certainly since 1931 the pattern has generally been one of marked recession of the waters. The lake today appears to be significantly reduced from its size at the time of the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes. The River Ebeji today has no single mouth through which it discharges its waters into the lake. Rather, it divides into two channels as it approaches the lake. On the basis of the information the Parties have made available to the Court, it appears that the eastern channel terminates in water that is short of the present Lake Chad. The western channel seems to terminate in a muddy area close to the present water line.

Cameroon's position is that the mouth of the Ebeji should be specified by the Court as lying on the co-ordinates determined for that purpose by the LCBC, that being an "authentic interpretation" of the Declaration and 1931 Exchanges. The Court has already indicated why the Report of the Marking Out of Boundaries by the LCBC is not to be so regarded. Cameroon asks the Court to find that "in the alternative, the mouth of the Ebeji is situated at the point located at the co-ordinates 12°31′12″N and 14°11′48″E". Thus Cameroon prefers, in its alternative argument, the "mouth" of the western channel, and bases itself on tests adduced by

nal occidental, et se fonde sur certains critères retenus par la Cour dans l'affaire de *l'Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie)* (*C.I.J. Recueil 1999*, p. 1064-1072, par. 30-40) pour identifier le «chenal principal». Il invoque notamment le plus grand débit et la plus grande profondeur de ce chenal. Pour sa part, le Nigeria demande à la Cour de dire que «l'embouchure» de la rivière Ebedji correspond à celle du chenal le plus long, le chenal oriental, en invoquant à l'appui de cette thèse la sentence arbitrale rendue le 9 décembre 1966 en l'affaire relative au *Rio Palena*, qui mentionnait l'importance de la longueur, de l'étendue du bassin hydrographique et du débit (*International Law Reports* (*ILR*), vol. 38, p. 93-95).

59. La Cour observe que le texte de la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, incorporé en 1931 dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau, se réfère à «l'embouchure de l'Ebedji». Dès lors, la tâche de la Cour n'est pas, comme dans l'affaire de *l'Ile de Kasikili/Sedudu*, de déterminer quel est le «chenal principal» de la rivière, mais d'identifier son «embouchure». Aux fins d'interpréter cette expression, la Cour doit rechercher quelle était l'intention des parties à l'époque. Tant le texte des instruments susmentionnés que la carte Moisel annexée à la déclaration Milner-Simon et celle jointe à l'échange de notes Henderson-Fleuriau montrent que les parties n'envisageaient l'existence que d'une seule embouchure.

La Cour note que les coordonnées de l'embouchure de l'Ebedji, telles que calculées sur ces deux cartes, dans la zone située immédiatement au nord de l'emplacement indiqué comme étant celui de Wulgo, sont remarquablement proches. Ces coordonnées sont en outre identiques à celles retenues par la CBLT lorsque celle-ci a entendu localiser, à partir des mêmes cartes, l'embouchure de l'Ebedji telle qu'elle se présentait pour les parties en 1931. Le point ainsi identifié se trouve au nord aussi bien de l'«embouchure» proposée par le Cameroun, dans son argumentation subsidiaire, pour le chenal occidental que de celle proposée par le Nigeria pour le chenal oriental.

60. La Cour conclut de ce qui précède que l'embouchure de la rivière Ebedji, telle que mentionnée dans les instruments confirmés dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931, a pour coordonnées 14° 12′ 12″ de longitude est et 12° 32′ 17″ de latitude nord.

61. De là, la frontière doit se diriger en ligne droite jusqu'au point de bifurcation où la rivière Ebedji se sépare en deux chenaux, les Parties étant d'accord sur le fait que ce point se trouve sur la frontière. Les coordonnées géographiques dudit point sont 14° 12′ 03″ de longitude est et 12° 30′ 14″ de latitude nord (voir ci-après, p. 348, le croquis n° 1).

* *

62. La Cour abordera maintenant les revendications du Nigéria fondées sur sa présence dans certaines zones du lac Tchad. Le Nigeria demande à la Cour de dire et juger que

this Court in the case concerning *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia) (I.C.J. Reports 1999*, pp. 1064-1072, paras. 30-40) for identifying "the main channel". In particular, it refers to greater flow and depth of this channel. Nigeria, on the other hand, requests the Court to prefer the mouth of the longer, eastern channel as "the mouth" of the River Ebeji, finding support for that proposition in the *Palena* arbitration of 9 December 1966, which spoke of the importance of length, size of drainage area, and discharge (38 *International Law Reports (ILR)*, pp. 93-95).

59. The Court notes that the text of the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930, incorporated in 1931 in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes, refers to "the mouth of the Ebeji". Thus the task of the Court is not, as in the *Kasikili/Sedudu Island* case, to determine the "main channel" of the river but to identify its "mouth". In order to interpret this expression, the Court must seek to ascertain the intention of the parties at the time. The text of the above instruments as well as the Moisel map annexed to the Milner-Simon Declaration and the map attached to the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes show that the parties only envisaged one mouth.

The Court notes that the co-ordinates, as calculated on the two maps, for the mouth of the Ebeji in the area just north of the site indicated as that of Wulgo are strikingly similar. Moreover these co-ordinates are identical with those used by the LCBC when, in reliance on those same maps, it sought to locate the mouth of the Ebeji as it was understood by the parties in 1931. The point there identified is north both of the "mouth" suggested by Cameroon for the western channel in its alternative argument and of the "mouth" proposed by Nigeria for the eastern channel.

60. On the basis of the above factors, the Court concludes that the mouth of the River Ebeji, as referred to in the instruments confirmed in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, lies at 14° 12′ 12″ longitude east and 12° 32′ 17″ latitude north.

61. From this point the frontier must run in a straight line to the point where the River Ebeji bifurcates into two branches, the Parties being in agreement that that point lies on the boundary. The geographical co-ordinates of that point are 14° 12′ 03″ longitude east and 12° 30′ 14″ latitude north (see below, p. 348, sketch-map No. 1).

* *

62. The Court turns now to Nigeria's claim based on its presence in certain areas of Lake Chad. Nigeria has asked the Court to adjudge and declare that

LEGENDE DES CROQUIS
N°s 1-2 et 4-12

Décision de la Cour

Ligne frontière réclamée par le Cameroun

Ligne frontière réclamée par le Nigéria

Rivière

Montagne

Village, ville

Relief

Route

LEGEND OF
SKETCH-MAPS
Nos. 1-2 and 4-12

Decision of the Court

Boundary line claimed by Cameroon

Boundary line claimed by Nigeria

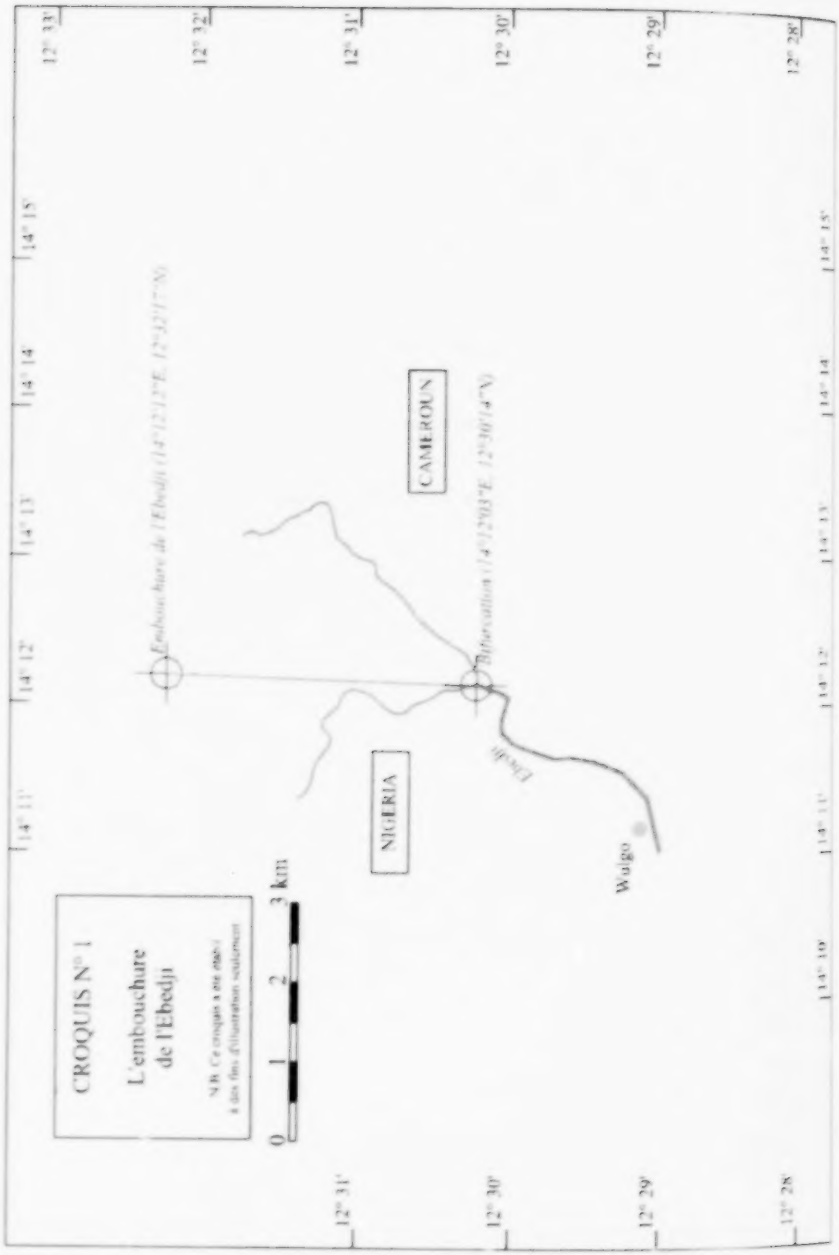
River

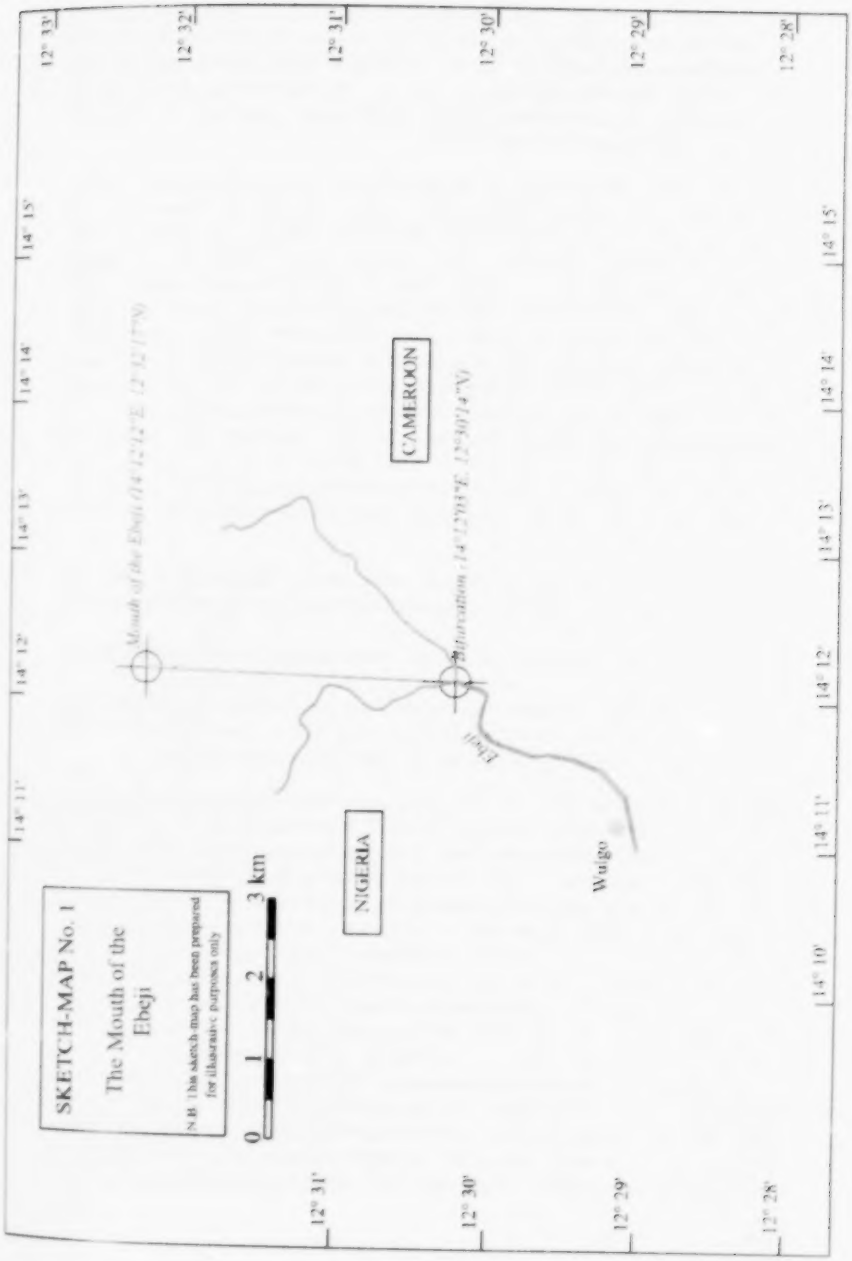
▲ Mountain

Village, town

Relief

Road


CROQUIS N° 1
L'embouchure de l'Ebedji
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
0
1
2
3 km
NIGERIA
CAMEROUN
Ebedji
Wulgo
12° 31'
12° 30'
12° 29'
12° 28'
14° 11'
14° 12'
14° 13'
14° 14'
14° 15'


SKETCH-MAP No. 1
The Mouth of the Ebeji
N.B. This sketch map has been prepared for illustrative purposes only
0 1 2 3 km
NIGERIA
CAMEROON
Mouth of the Ebeji (14°12'12"E, 12°32'17"N)
Bifurcation (14°12'03"E, 12°30'14"N)
Ebeji
Wulgo
12° 33'
12° 32'
12° 31'
12° 30'
12° 29'
12° 28'
14° 15'
14° 14'
14° 13'
14° 12'
14° 11'
14° 10'

«le processus qui s'est déroulé dans le cadre de la commission du bassin du lac Tchad, qui devait conduire à la délimitation et à la démarcation de l'ensemble des frontières dans le lac Tchad, est sans préjudice du titre sur telle ou telle zone de la région du lac Tchad qui revient au Nigéria du fait de la consolidation historique du titre et de l'acquiescement du Cameroun».

Le Nigéria revendique ainsi la souveraineté sur des zones du lac Tchad comprenant un certain nombre de villages désignés par leurs noms. Il s'agit, selon les dénominations données par le Nigéria, des villages d'Aisa Kura, Ba shakka, Chika'a, Darak, Darak Gana, Doron Liman, Doron Mallam (Doro Kirta), Dororoya, Fagge, Garin Wanzam, Gorea Changi, Gorea Gutun, Jribrillaram, Kafuram, Kamunna, Kanumburi, Karakaya, Kasuram Mareya, Katti Kime, Kirta Wulgo, Koloram, Logon Labi, Loko Naira, Mukdala, Murdas, Naga'a, Naira, Nimeri, Nja Buniba, Ramin Dorinna, Sabon Tumbu, Sagir et Sokotoram. Le Nigéria explique que ces villages ont été établis soit sur ce qui constitue aujourd'hui le lit asséché du lac, soit sur des îles pérennes, soit encore en des endroits qui ne sont des îles que durant la saison des pluies.

Le Nigéria affirme que sa revendication repose sur trois fondements s'appliquant à la fois séparément et conjointement, et dont chacun se suffit à lui-même:

«1) une occupation de longue durée par le Nigéria et par des ressortissants nigérians, laquelle constitue une consolidation historique du titre;
2) une administration exercée effectivement par le Nigéria agissant en tant que souverain, et l'absence de protestations;
3) des manifestations de souveraineté par le Nigéria, parallèlement à l'acquiescement par le Cameroun à la souveraineté du Nigéria sur Darak et les villages avoisinants du lac Tchad»

Au rang des éléments constitutifs de la consolidation historique de son titre sur les localités en litige, le Nigéria mentionne: 1) l'attitude et les attaches de la population de Darak et des autres villages du lac Tchad, ainsi que la nationalité nigériane des habitants desdits villages; 2) l'existence dans la région de liens historiques avec le Nigéria, et en particulier le maintien du système des chefs traditionnels et le rôle du Shehu de Bornou; 3) l'exercice de l'autorité par les chefs traditionnels, qui est présenté comme demeurant un élément important de l'organisation étatique du Nigéria moderne; 4) l'établissement de longue date de ressortissants nigérians dans la région; et 5) l'administration pacifique des villages en litige par le Gouvernement fédéral du Nigéria et l'Etat de Borno.

Le Nigéria fait en outre observer que les éléments de preuve d'activités étatiques du Cameroun dans la région du lac Tchad présentés par ce dernier souffrent de graves insuffisances; il soutient notamment que la majorité de ces éléments ne concernent que les années 1982 à 1988, alors que ceux relatifs aux activités nigérianes couvrent une période beaucoup plus

"the process which has taken place within the framework of the Lake Chad Basin Commission, and which was intended to lead to an overall delimitation and demarcation of boundaries on Lake Chad, is legally without prejudice to the title to particular areas of the Lake Chad region inhering in Nigeria as a consequence of the historical consolidation of title and the acquiescence of Cameroon".

Thus Nigeria claims sovereignty over areas in Lake Chad which include certain named villages. These villages, according to the nomenclature used by Nigeria, are the following: Aisa Kura, Ba shakka, Chika'a, Darak, Darak Gana, Doron Liman, Doron Mallam (Doro Kirta), Dororoya, Fagge, Garin Wanzam, Gorea Changi, Gorea Gutun, Jribrillaram, Kafuram, Kamunna, Kanumburi, Karakaya, Kasuram Mareya, Katti Kime, Kirta Wulgo, Koloram, Logon Labi, Loko Naira, Mukdala, Murdas, Naga'a, Naira, Nimeri, Nja Buniba, Ramin Dorinna, Sabon Tumbu, Sagir and Sokotoram. Nigeria explains that these villages have been established either on what is now the dried up lake bed, or on islands which are surrounded by water perennially or on locations which are islands in the wet season only.

Nigeria contends that its claim rests on three bases, which each apply both individually and jointly and one of which would be sufficient on its own:

"(1) long occupation by Nigeria and by Nigerian nationals constituting an historical consolidation of title;

(2) effective administration by Nigeria, acting as sovereign and an absence of protest; and

(3) manifestations of sovereignty by Nigeria together with the acquiescence by Cameroon in Nigerian sovereignty over Darak and the associated Lake Chad villages".

Among the components of the historical consolidation of its title over the disputed areas, Nigeria cites: (1) the attitude and affiliations of the population of Darak and the other Lake Chad villages, the Nigerian nationality of the inhabitants of those villages; (2) the existence of historical links with Nigeria in the area, and in particular the maintenance of the system of traditional chiefs and the role of the Shehu of Borno; (3) the exercise of authority by the traditional chiefs, which is claimed to be still an important element within the State structure of modern Nigeria; (4) the long settlement of Nigerian nationals in the area; and (5) the peaceful administration of the disputed villages by the Federal Government of Nigeria and the State of Borno.

Nigeria further contends that Cameroon's evidence of its State activities in the Lake Chad area has serious flaws; in particular, it contends that the greater part of that evidence relates only to the years 1982 to 1988, whereas the evidence regarding Nigerian activities covers a substantially longer period. Moreover, Cameroon supplied no evidence in

longue. Le Cameroun n'aurait par ailleurs fourni aucune preuve concernant un nombre important de villages revendiqués par le Nigéria. Le Nigéria relève également que « bon nombre de documents produits par le Cameroun ne portent que sur des activités envisagées, liées notamment à la planification de tournées de recensement, et ne fournissent aucun élément prouvant qu'elles se soient effectivement déroulées ». Il souligne en outre que, dans l'examen des éléments de preuve présentés par le Cameroun en ce qui concerne ses activités étatiques, il ne faut pas perdre de vue le fait que ce n'est qu'en 1994 que ce dernier a élevé pour la première fois des protestations contre l'administration des villages par le Nigéria, ce silence du Cameroun revêtant une importance particulière à la lumière du caractère public et notoire des activités étatiques du Nigéria.

Le Nigéria fait enfin valoir que le Cameroun a acquiescé à l'exercice paisible de la souveraineté nigériane sur les localités en litige et que cet acquiescement constitue un élément très important du processus de consolidation historique d'un titre. L'acquiescement du Cameroun à l'exercice d'activités souveraines par le Nigéria jouerait un triple rôle. Son premier rôle consisterait à intervenir conjointement avec les autres éléments susmentionnés de la consolidation historique. Son deuxième rôle, tout à fait indépendant, serait de confirmer un titre reposant sur la possession paisible du territoire contesté, c'est-à-dire l'administration effective des villages du lac Tchad par le Nigéria agissant en sa qualité de souverain et en l'absence de toute protestation de la part du Cameroun. Le Nigéria soutient en troisième lieu que l'acquiescement peut être considéré comme l'élément principal du titre, c'est-à-dire comme l'élément qui en constitue l'essence et le véritable fondement, plutôt que comme la confirmation d'un titre nécessairement antérieur à l'acquiescement et indépendant de celui-ci. Il ne fait selon lui aucun doute que, dans des conditions qui s'y prêtent, un tribunal peut parfaitement reconnaître un titre fondé sur le consentement tacite ou l'acquiescement.

Comme preuves de l'acquiescement du Cameroun à l'exercice de la souveraineté nigériane sur les localités en litige, le Nigéria avance notamment le fait que le peuplement de ces villages par des ressortissants nigérians menant des activités pacifiques et publiques ainsi que les actes d'administration pacifique du Nigéria sur ces villages n'ont jamais fait l'objet de la moindre protestation de la part du Cameroun avant avril 1994 et que les incursions armées camerounaises menées en 1987, qui ont troublé le *statu quo* administratif nigérian et ont été repoussées par les villageois nigérians et les forces de sécurité nigérianes, n'ont débouché sur aucune revendication de la région par le Cameroun.

63. Le Cameroun, pour sa part, fait valoir que, titulaire d'un titre territorial conventionnel sur les zones contestées, il n'a pas à démontrer l'exercice effectif de sa souveraineté sur celles-ci, un titre conventionnel valide prévalant sur d'éventuelles effectivités contraires. Une consolidation historique, quelle qu'elle soit, ne saurait donc prévaloir sur un titre territorial conventionnel en l'absence du consentement clair du titulaire de ce titre à la cession d'une partie de son territoire. Le Cameroun ne se

regard to a substantial number of the villages claimed by Nigeria. Nigeria further notes that "many of the documents produced on behalf of Cameroon are entirely programmatic in content, involving the planning of census tours and so forth, in the absence of evidence that the events actually occurred". Nigeria further points out that any consideration of Cameroon's evidence regarding its State activities is bound to take account of the fact that it was only in 1994 that Cameroon first protested against the Nigerian administration of the villages, and that this silence on the part of Cameroon is of particular significance in light of the fact that Nigeria's State activities were entirely open and visible to all.

Finally, Nigeria contends that Cameroon acquiesced in the peaceful exercise of Nigerian sovereignty over the disputed areas and that that acquiescence constitutes a major element in the process of historical consolidation of title. It claims that Cameroon's acquiescence in Nigeria's sovereign activities had a triple role. The first was the role that it played alongside the other elements of historical consolidation. Its second, and independent, role was that of confirming a title on the basis of the peaceful possession of the territory in dispute, that is to say, the effective administration of the Lake Chad villages by Nigeria, acting as sovereign, together with an absence of protest on the part of Cameroon. Thirdly, Nigeria contends that acquiescence may be characterized as the main component of title, that is, providing the essence and very foundation of title rather than a confirmation of a title necessarily anterior to and independent of the process of acquiescence. There can be no doubt, according to Nigeria, that in appropriate conditions a tribunal can properly recognize a title based on tacit consent or acquiescence.

As evidence of Cameroon's acquiescence in the exercise of Nigerian sovereignty over the disputed areas, Nigeria relies in particular on the fact that the settlement of these villages by Nigerian nationals openly carrying on peaceful activities, and Nigeria's peaceful administration of those villages, aroused no protest of any kind from Cameroon before April 1994, and that Cameroon's armed incursions in 1987, which disturbed the Nigerian administrative status quo and were repulsed by the Nigerian villagers and security forces, did not result in any claim to the area by Cameroon.

63. For its part, Cameroon contends that, as the holder of a conventional territorial title to the disputed areas, it does not have to demonstrate the effective exercise of its sovereignty over those areas, since a valid conventional title prevails over any *effectivités* to the contrary. Hence, no form of historical consolidation can prevail over a conventional territorial title in the absence of clear consent on the part of the holder of that title to the cession of part of its territory. Cameroon is

prévaut en conséquence des effectivités qu'à titre subsidiaire, comme «un moyen auxiliaire au soutien de [ses] titres conventionnels». Il soutient ainsi avoir exercé sa souveraineté conformément au droit international en administrant pacifiquement les localités revendiquées par le Nigéria et mentionne de nombreux exemples d'exercice allégué de cette souveraineté.

Les implantations de villages nigérians du côté camerounais de la frontière par des personnes privées, suivies par l'établissement de services publics nigérians, doivent donc selon le Cameroun être assimilées à des actes de conquête, lesquels ne sauraient établir un titre territorial en vertu du droit international. Le Cameroun indique qu'il n'a jamais acquiescé à la modification de sa frontière conventionnelle avec le Nigéria; il précise que, pour engager l'Etat, l'acquiescement à la modification d'une frontière doit être le fait des autorités compétentes et qu'à cet égard l'attitude des autorités centrales prévaut sur celle des autorités locales. Aussi, selon lui, dès qu'elles furent au courant des revendications nigérianes, les autorités centrales camerounaises ne manquèrent pas de réagir de manière à préserver les droits du Cameroun; elles le firent tout d'abord dans le cadre de la CBLT, puis par le biais d'une note du ministère des affaires étrangères camerounais en date du 21 avril 1994.

Le Cameroun fait enfin valoir l'existence d'une situation d'*estoppel* qui empêcherait aujourd'hui le Nigéria de remettre en cause la délimitation conventionnelle existante. Le Nigéria aurait en effet accepté la délimitation conventionnelle du lac Tchad sans la moindre protestation pendant de très longues années, y compris durant les travaux de démarcation de la CBLT, adoptant ainsi un comportement attestant de manière claire et constante qu'il avait accepté cette frontière. Le Cameroun s'étant en toute bonne foi fondé sur cette attitude pour collaborer à l'opération de démarcation, il subirait un préjudice si le Nigéria était en droit de se prévaloir d'un comportement sur le terrain contraire à son attitude antérieure.

64. La Cour observera tout d'abord que les travaux de la CBLT visaient à déboucher sur la démarcation d'ensemble d'une frontière déjà délimitée. Le résultat du processus de démarcation ne lie certes pas le Nigéria, mais cette circonstance est sans incidence juridique sur la délimitation préexistante de la frontière. Il s'ensuit nécessairement que la revendication du Nigéria fondée sur la théorie de la consolidation historique du titre et sur l'acquiescement du Cameroun doit être appréciée à la lumière de la conclusion à laquelle la Cour est ainsi déjà parvenue. Durant la procédure orale, l'affirmation du Cameroun selon laquelle les effectivités nigérianes seraient *contra legem* a été écartée par le Nigéria comme n'étant «qu'une pétition de principe et un raisonnement circulaire». La Cour note toutefois que, dès lors qu'elle a conclu que la frontière dans le lac Tchad se trouvait délimitée bien avant que ne débutent les travaux de la CBLT, les éventuelles effectivités nigérianes doivent bien être considérées, du point de vue de leurs conséquences juridiques, comme des actes *contra legem*.

accordingly only asserting *effectivités* as a subsidiary ground of claim, "an auxiliary means of support for [its] conventional titles". Thus, it contends that it has exercised its sovereignty in accordance with international law by peacefully administering the areas claimed by Nigeria and cites many examples of the alleged exercise of that sovereignty.

The establishment of Nigerian villages on the Cameroonian side of the boundary by private individuals followed by Nigerian public services must therefore, in Cameroon's view, be treated as acts of conquest which cannot found a valid territorial title under international law. Cameroon states that it has never acquiesced in the modification of its conventional boundary with Nigeria; it argues that acquiescence in a boundary change must, in order to bind a State, be the act of competent authorities and that in this regard the attitude of the central authorities must prevail over that of the local ones. Hence, according to Cameroon, once the Cameroonian central authorities became aware of the Nigerian claims, they proceeded to react so as to preserve the rights of Cameroon; they did so first in the context of the LCBC, then through a Note from the Cameroonian Ministry of Foreign Affairs dated 21 April 1994.

Finally, Cameroon claims that an estoppel has arisen which today prevents Nigeria from challenging the existing conventional delimitation. Thus it argues that, for very many years, including while the LCBC demarcation work was proceeding, Nigeria accepted the conventional delimitation of Lake Chad without any form of protest, thus adopting an attitude which clearly and consistently demonstrated its acceptance of that boundary. Since Cameroon had relied in good faith on that attitude in order to collaborate in the demarcation operation, it would be prejudicial to it if Nigeria were entitled to invoke conduct on the ground that conflicted with its previous attitude.

64. The Court first observes that the work of the LCBC was intended to lead to an overall demarcation of a frontier already delimited. Although the result of the demarcation process is not binding on Nigeria, that fact has no legal implication for the pre-existing frontier delimitation. It necessarily follows that Nigeria's claim based on the theory of historical consolidation of title and on the acquiescence of Cameroon must be assessed by reference to this initial determination of the Court. During the oral pleadings Cameroon's assertion that Nigerian *effectivités* were *contra legem* was dismissed by Nigeria as "completely question-begging and circular". The Court notes, however, that now that it has made its findings that the frontier in Lake Chad was delimited long before the work of the LCBC began, it necessarily follows that any Nigerian *effectivités* are indeed to be evaluated for their legal consequences as acts *contra legem*.

65. La Cour examinera à présent l'argumentation du Nigéria fondée sur la consolidation historique du titre.

A cet égard, la Cour relève que, dans l'affaire des *Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1951*, p. 130), elle avait fait état d'un certain nombre de décrets de délimitation promulgués par la Norvège près d'un siècle auparavant et dont l'adoption et l'application n'avaient pendant des décennies soulevé aucune opposition. La Cour les avait décrits comme représentant «un système bien défini et unifié ... qui aurait bénéficié d'une tolérance générale, fondement d'une consolidation historique qui le rendait opposable à tous les Etats» (*ibid.*, p. 137). Elle observe cependant que la notion de consolidation historique n'a jamais été utilisée comme fondement d'un titre territorial dans d'autres affaires contentieuses, que ce soit dans sa propre jurisprudence ou dans celle d'autres organes juridictionnels.

Le Nigéria soutient que la doctrine a développé la notion de consolidation historique et il se réclame de cette théorie, qui serait associée à la maxime *quieta non movere*.

La Cour note que la théorie de la consolidation historique a fait l'objet de nombreuses controverses et estime que cette notion ne saurait se substituer aux modes d'acquisition de titre reconnus par le droit international, qui tiennent compte de nombreux autres facteurs importants de fait et de droit. Elle observe par ailleurs que rien dans l'arrêt rendu en l'affaire des *Pêcheries* ne donne à entendre que la «consolidation historique» dont il est fait état en ce qui concerne les limites extérieures de la mer territoriale autoriserait à faire prévaloir l'occupation d'un territoire terrestre sur un titre conventionnel établi. Aussi bien les faits et circonstances avancés par le Nigéria à l'égard des villages du lac Tchad concernent-ils une période d'une vingtaine d'années en tout état de cause trop brève au regard même de la théorie invoquée. L'argumentation du Nigéria sur ce point ne peut par suite être retenue.

66. Le Nigéria ajoute que la possession paisible dont il se réclame, accompagnée d'actes d'administration, représente une manifestation de souveraineté et participe de ce fait des deux autres fondements sur lesquels repose sa revendication, à savoir, d'une part, l'administration exercée effectivement par le Nigéria agissant à titre de souverain et l'absence de protestation et, d'autre part, les manifestations de souveraineté du Nigéria sur Darak et les villages avoisinants, conjuguées à l'acquiescement du Cameroun à une telle souveraineté.

67. Il est à observer à cet égard que, à mesure que des Nigérians s'installaient dans les villages, les autorités locales nigérianes de Ngala leur apportaient une assistance, tout en exerçant certaines activités d'administration et de contrôle.

Ayant écarté les éléments de preuve concernant 1994, année de la saisine de la Cour, et les années suivantes, la Cour note que, dès le début des années quatre-vingt et jusqu'en 1993, des rapports ont été adressés aux autorités locales de Ngala; celles-ci contribuaient au fonctionnement des dispensaires créés dans ces villages et aux unités sanitaires mobiles, et les

65. The Court will now examine Nigeria's argument based on historical consolidation of title.

The Court observes in this respect that in the *Fisheries (United Kingdom v. Norway)* case (*I.C.J. Reports 1951*, p. 130) it had referred to certain maritime delimitation decrees promulgated by Norway almost a century earlier which had been adopted and applied for decades without any opposition. These decrees were said by the Court to represent "a well-defined and uniform system . . . which would reap the benefit of general toleration, the basis of an historical consolidation which would make it enforceable as against all States" (*ibid.*, p. 137). The Court notes, however, that the notion of historical consolidation has never been used as a basis of title in other territorial disputes, whether in its own or in other case law.

Nigeria contends that the notion of historical consolidation has been developed by academic writers, and relies on that theory, associating it with the maxim *quieta non movere*.

The Court notes that the theory of historical consolidation is highly controversial and cannot replace the established modes of acquisition of title under international law, which take into account many other important variables of fact and law. It further observes that nothing in the *Fisheries* Judgment suggests that the "historical consolidation" referred to, in connection with the external boundaries of the territorial sea, allows land occupation to prevail over an established treaty title. Moreover, the facts and circumstances put forward by Nigeria with respect to the Lake Chad villages concern a period of some 20 years, which is in any event far too short, even according to the theory relied on by it. Nigeria's arguments on this point cannot therefore be upheld.

66. Nigeria further states that the peaceful possession on which it relies, coupled with acts of administration, represents a manifestation of sovereignty and is thus a specific element of its other two claimed heads of title, namely: on the one hand, effective administration by Nigeria, acting as sovereign, and the absence of protests; and, on the other, manifestations of sovereignty by Nigeria over Darak and the neighbouring villages, together with acquiescence by Cameroon in such sovereignty.

67. In this regard, it may be observed that the gradual settling of Nigerians in the villages was followed in turn by support provided by the Ngala Local Government in Nigeria, along with a degree of administration and supervision.

Setting aside evidence relating to the years including and after 1994, when the Court was seised of the case, the Court notes that from the early 1980s until 1993 reports were made to Ngala Local Government, which provided support for health clinics in villages and mobile health units, along with advice on disease control. Evidence of this nature has

conseillaient en matière de lutte contre les maladies. Des éléments de preuve de ce type ont été fournis pour Kirta Wulgo, Darak ou encore Katti Kime. Il est également prouvé que les autorités locales de Ngala ont financé, en 1988, des services d'enseignement public dépendant du village nigérian de Wulgo à Katti Kime, Darak, Chika'a et Naga'a, et ont fait de même à Darak en 1991. En 1989, une redevance pour l'enseignement a été perçue dans les différentes localités dépendant du village de Wulgo et, en 1992, des crédits ont été affectés à la construction de salles de classe à Naga'a. Des documents ont également été soumis à la Cour qui montrent que des impôts ont été calculés et perçus dans la région dépendant de Wulgo en 1980-1981 et qu'une coopérative de pêcheurs active dans les villages concernés a effectué des versements aux autorités locales de Ngala en 1982-1984. L'un des documents soumis à la Cour fait état d'un jugement rendu en 1981 par le tribunal de première instance de Wulgo entre des plaignants résidant à Darak.

Certaines de ces activités — organisation de services publics de santé et d'enseignement, maintien de l'ordre, administration de la justice — pourraient normalement être considérées comme des actes accomplis à titre de souverain. La Cour constate cependant que, puisque le Cameroun détenait un titre préexistant sur cette région du lac, le critère juridique applicable est l'existence ou non d'un acquiescement manifeste du Cameroun au transfert de son titre au Nigéria.

68. A cet égard, la Cour relève que les activités propres du Cameroun dans la région du lac Tchad ont une incidence très limitée sur la question du titre.

La Cour a déjà eu à plusieurs reprises à se prononcer sur la relation juridique qui existe entre les «effectivités» et les titres. Dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, elle a souligné que sur ce point «plusieurs éventualités doivent être distinguées». Elle a notamment jugé que :

> «Dans le cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre. Dans l'éventualité où «l'effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63; voir aussi *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)*, *arrêt, C.I.J. Recueil 1994*, p. 38, par. 75-76.)

C'est la première éventualité ainsi envisagée par la Cour et non la seconde qui correspond à la situation telle qu'elle se présente dans la présente affaire. En effet le Cameroun détenait le titre juridique sur le territoire se trouvant à l'est de la frontière fixée par les instruments applicables (voir paragraphe 53 ci-dessus). Dès lors, la conduite du Cameroun sur le territoire en cause n'est pertinente que pour déterminer s'il a acquiescé à une modification du titre conventionnel, éventualité qui ne peut être entièrement exclue en droit (voir *Différend frontalier terrestre*,

been submitted as regards Kirta Wulgo, Darak and Katti Kime. There is evidence of the provision of education funding by the Ngala Local Government in 1988 for the Nigerian village of Wulgo and its dependent settlements, and for Katti Kime, Darak, Chika'a and Naga'a and for Darak in 1991. In 1989 there was an education levy in Wulgo and its dependencies and in 1992 some funding provided for classrooms in Naga'a. The Court has been shown evidence relating to the assessment and collection of taxes in Wulgo and its dependencies in 1980-1981, and to payments made to Ngala Local Government by the Fisherman's Cooperative operating in the villages in question in 1982-1984. Among the documents submitted to the Court is a copy of a decision in 1981 by the Wulgo Area Court in a case involving litigants residing in Darak.

Some of these activities — the organization of public health and education facilities, policing, the administration of justice — could normally be considered to be acts *à titre de souverain*. The Court notes, however, that, as there was a pre-existing title held by Cameroon in this area of the lake, the pertinent legal test is whether there was thus evidenced acquiescence by Cameroon in the passing of title from itself to Nigeria.

68. In this context the Court also observes that Cameroon's own activities in the Lake Chad area have only a limited bearing on the issue of title.

The Court has already ruled on a number of occasions on the legal relationship between "*effectivités*" and titles. In the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, it pointed out that in this regard "a distinction must be drawn among several eventualities", stating *inter alia* that:

> "Where the act does not correspond to the law, where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title. In the event that the *effectivité* does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration." (*I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63; see also *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad), Judgment, I.C.J. Reports 1994*, p. 38, paras. 75-76.)

It is this first eventuality here envisaged by the Court, and not the second, which corresponds to the situation obtaining in the present case. Thus Cameroon held the legal title to territory lying to the east of the boundary as fixed by the applicable instruments (see paragraph 53 above). Hence the conduct of Cameroon in that territory has pertinence only for the question of whether it acquiesced in the establishment of a change in treaty title, which cannot be wholly precluded as a possibility in law (*Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras)*

insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 1992, p. 408-409, par. 80). Il ressort des éléments de preuve présentés à la Cour qu'avant 1987 le Cameroun exerçait une certaine activité administrative dans les villages qui commençaient à se créer sur les îles et l'ancien lit du lac Tchad. Des tournées administratives annuelles y furent effectuées entre 1982 et 1985; les villages de Chika'a, Naga'a, Katti Kime et Darak participèrent aux élections présidentielles organisées au Cameroun; des mesures administratives furent prises en vue d'assurer le maintien de l'ordre à Naga'a, Gorea Changi et Katti Kime. Dix-huit villages, parmi lesquels Darak, furent couverts par le recensement de 1984. La nomination des chefs de village était soumise à l'approbation du préfet camerounais. Il existe enfin quelques preuves modestes montrant que le Cameroun a perçu des impôts de 1983 à 1985 dans les villages de Katti Kime, Naga'a et Chika'a.

69. Il ressort du dossier de l'affaire que l'autorité de certains fonctionnaires locaux camerounais était limitée dans la région. Lorsque à la création de villages nigérians et à l'organisation d'une vie communautaire au sein de ces villages s'ajoutèrent, à partir de 1987, une administration et une présence militaire nigérianes, le Cameroun se contenta de protester contre quelques «incidents» (en particulier l'occupation du centre de formation à la pêche, à Katti Kime) plutôt que contre l'évolution de la situation en tant que telle. Il est cependant établi que le Cameroun a toujours tenté, de temps à autre, d'exercer un certain contrôle administratif sur les zones en question, avec un succès limité durant les dernières années.

Le Cameroun a déclaré à la Cour qu'à son sens les activités du Nigéria dans la région du lac Tchad, entre 1984 et 1994, n'avaient pu être exercées à titre de souverain, dès lors que pendant cette période le Nigéria participait à part entière aux travaux confiés à la CBLT et à ses cocontractants, et avait accepté que ces travaux se déroulent sur la base des différents instruments conventionnels régissant le titre. La Cour ne saurait partager l'avis du Nigéria selon lequel l'argumentation du Cameroun présupposerait que les conclusions des experts auraient été automatiquement contraignantes pour le Nigéria. Cette argumentation part plutôt du principe que les travaux de démarcation étaient entrepris sur une base agréée.

C'est le 14 avril 1994, dans une note diplomatique, que le Nigéria revendiqua pour la première fois la souveraineté sur Darak. Le Cameroun réagit par une note verbale du 21 avril 1994, dans laquelle il exprimait «sa profonde consternation devant la présomption que Darak faisait partie du territoire nigérian», et réaffirmait sa propre souveraineté. Peu de temps après, il élargit également l'objet de la requête dont il avait saisi la Cour.

70. La Cour estime que les événements susmentionnés, pris conjointement, montrent que le Cameroun n'a pas acquiescé à l'abandon de son titre sur la région en faveur du Nigéria. La Cour en conclut que, pour l'essentiel, les effectivités invoquées par le Nigéria n'étaient pas conformes au droit et que dès lors «il y a lieu de préférer le titulaire

Nicaragua intervening), Judgment, I.C.J. Reports 1992, pp. 408-409, para. 80). The evidence presented to the Court suggests that before 1987 there was some administrative activity by Cameroon in the island and lake-bed villages that were beginning to be established. There were yearly administrative visits from 1982 to 1985; the villages of Chika'a, Naga'a, Katti Kime and Darak participated in elections for the presidency of the Republic of Cameroon; administrative action was undertaken for the maintenance of law and order in Naga'a, Gorea Changi and Katti Kime. The 1984 census included 18 villages, among them Darak. Appointments of village chiefs were referred for approval to the Cameroon prefect. As for the collection of taxes by Cameroon, there is modest evidence relating to Katti Kime, Naga'a and Chika'a for the years 1983 to 1985.

69. It appears from the case file that the control of certain local Cameroonian officials over the area was limited. As Nigerian settlements, and the organization within them of village life, became supplemented from 1987 onwards by Nigerian administration and the presence of Nigerian troops, Cameroon restricted its protests to a few "incidents" (notably the taking over of the fisheries training station at Katti Kime), rather than to the evolving situation as such. There is some evidence however that Cameroon continued sporadically to seek to exercise some administrative control in these areas, albeit with little success in this later period.

Cameroon has put to the Court that it did not regard the activities of Nigeria in Lake Chad in the years 1984 to 1994 as *à titre de souverain*, because Nigeria was in those years fully participating in the work entrusted to the LCBC and its contractors, and agreed that they should work on the basis of the various treaty instruments which governed title. The Court cannot accept Nigeria's argument that the explanation given by Cameroon depends upon the supposition that the Report of Experts was binding upon Nigeria automatically. It depends rather upon the agreed basis upon which the demarcation work was to be carried out.

On 14 April 1994, Nigeria in a diplomatic Note, for the first time claimed sovereignty over Darak. Cameroon firmly protested in a Note Verbale of 21 April 1994, expressing "its profound shock at the presumption that Darak is part of Nigerian territory", and reiterating its own sovereignty. Shortly after, it also enlarged the scope of its Application to the Court.

70. The Court finds that the above events, taken together, show that there was no acquiescence by Cameroon in the abandonment of its title in the area in favour of Nigeria. Accordingly, the Court concludes that the situation was essentially one where the *effectivités* adduced by Nigeria did not correspond to the law, and that accordingly "preference should

du titre » (*Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, arrêt, *C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63).

La Cour conclut en conséquence que les localités situées à l'est de la frontière confirmée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 sont demeurées sous souveraineté camerounaise (voir ci-après, p. 356, le croquis n° 2).

* * *

71. Ayant examiné la question de la délimitation dans la région du lac Tchad, la Cour abordera à présent le tracé de la frontière terrestre du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi.

* *

72. Dans sa requête additionnelle déposée le 6 juin 1994, le Cameroun a demandé à la Cour « de préciser définitivement » sa frontière avec le Nigéria du lac Tchad à la mer. Selon le Cameroun, la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria comporte trois secteurs, dont chacun est clairement délimité par un instrument distinct.

73. Le premier secteur de cette frontière terrestre tel que mentionné par le Cameroun court de l'embouchure conventionnelle de l'Ebedji jusqu'au « pic proéminent » que le Cameroun dénomme « mont Kombon » (voir ci-après, p. 361, le croquis n° 3, sur lequel ce secteur est représenté en orange). Le Cameroun demande à la Cour de dire que la déclaration Thomson-Marchand, incorporée à l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931, délimite ce secteur et constitue la base juridique à partir de laquelle pourra s'effectuer sa future démarcation.

74. Le deuxième secteur court du « mont Kombon » jusqu'à la « borne 64 » mentionnée à l'article 12 de l'accord anglo-allemand du 12 avril 1913 (voir ci-après, p. 361, le croquis n° 3, sur lequel ce secteur est représenté en mauve). Le secteur en question de la frontière est présenté comme trouvant sa base juridique dans l'Ordre en conseil britannique du 2 août 1946, dans lequel était décrite en détail la ligne séparant les parties septentrionale et méridionale de ce qui constituait alors le Cameroun britannique sous mandat. Selon le Cameroun, cet Ordre en conseil réaffirmait la ligne auparavant fixée par la Puissance mandataire pour des raisons de commodité administrative puis confirmée par les organes internationaux compétents, à savoir la Commission permanente des mandats et le Conseil de tutelle. Le Cameroun affirme que la délimitation intérieure séparant le Cameroun septentrional du Cameroun méridional et décrite dans l'Ordre en conseil a été *ipso facto* transformée en frontière internationale entre le Nigéria et le Cameroun lorsqu'il a été mis fin au régime de tutelle à la suite des plébiscites des 11 et 12 février 1961.

75. Le troisième secteur, qui court de la borne 64 à la mer (voir ci-après, p. 361, le croquis n° 3, sur lequel ce secteur est représenté en brun), est présenté par le Cameroun comme ayant été délimité par les accords

be given to the holder of the title" (*Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Judgment, I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63).

The Court therefore concludes that, as regards the settlements situated to the east of the frontier confirmed in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, sovereignty has continued to lie with Cameroon (see below, p. 356, sketch-map No. 2).

* * *

71. Having examined the question of the delimitation in the area of Lake Chad, the Court will now consider the course of the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula.

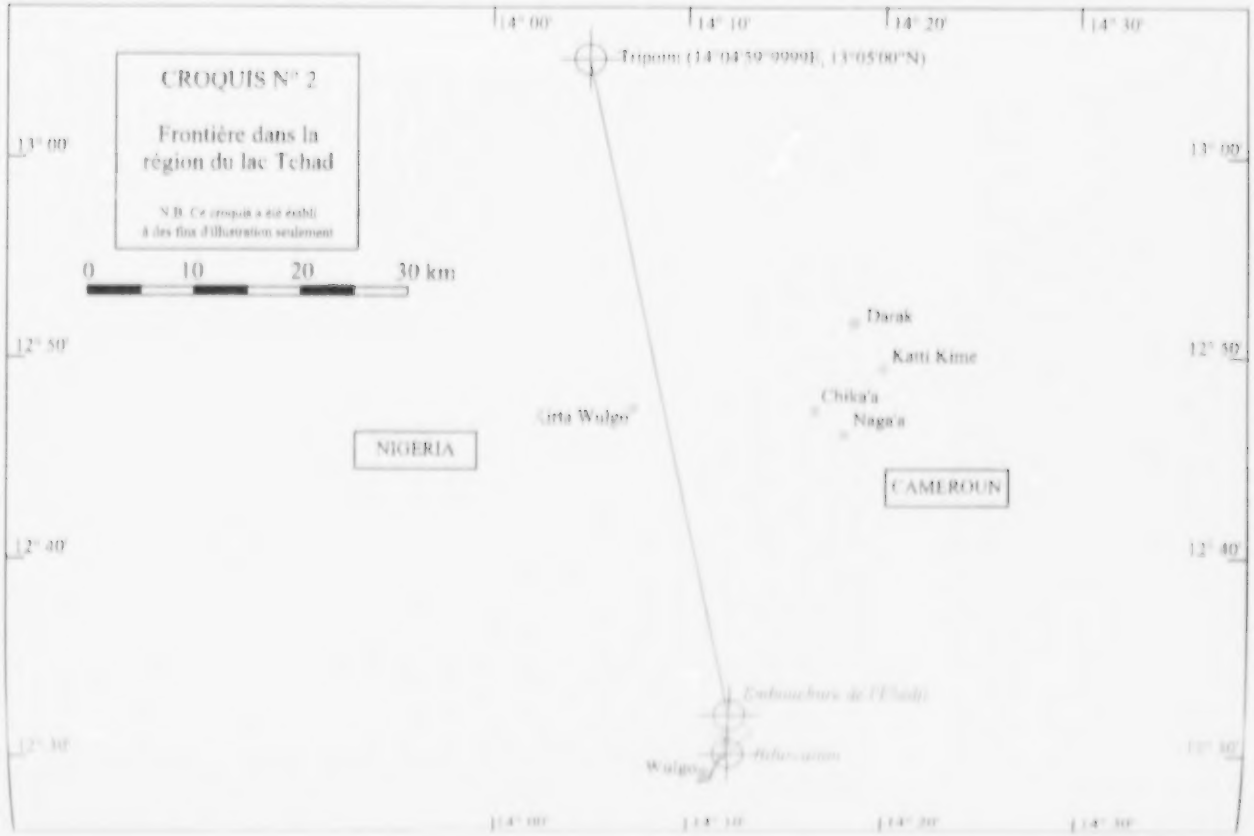
* *

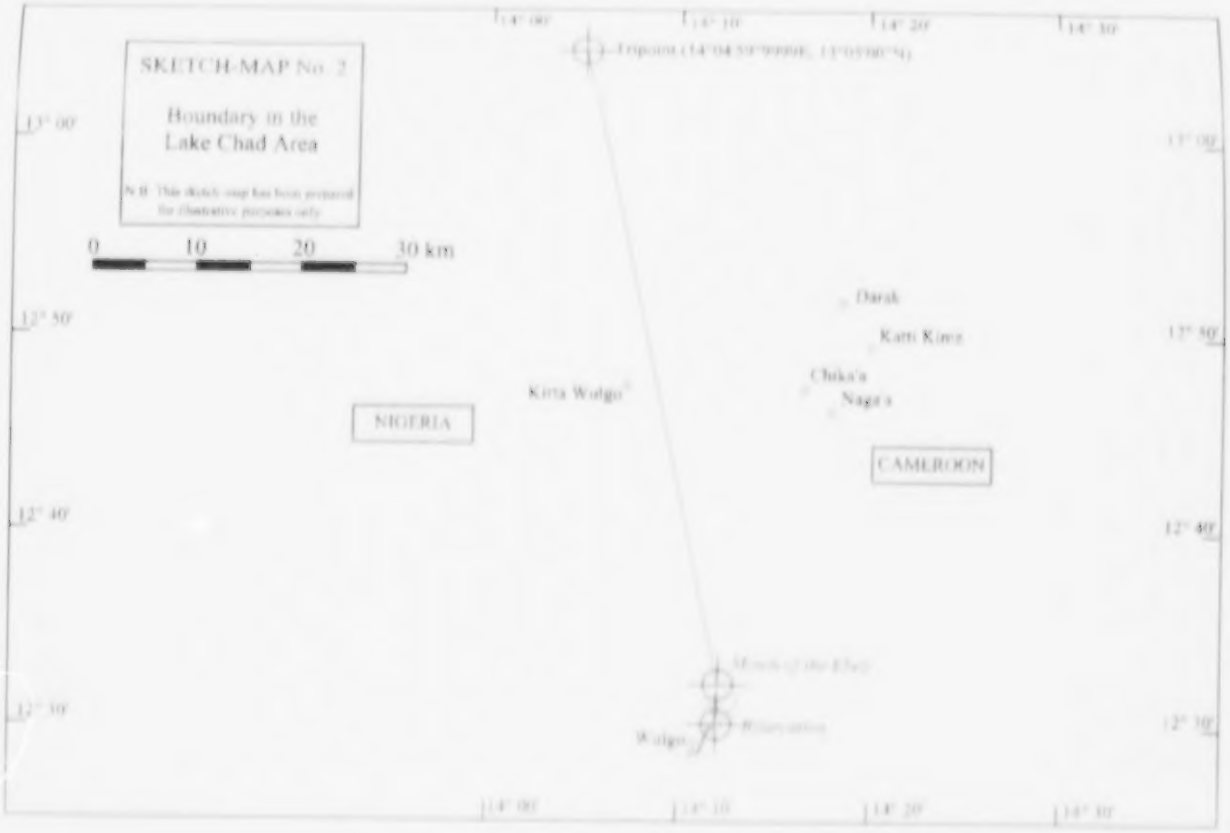
72. In its Additional Application filed on 6 June 1994, Cameroon requested the Court "to specify definitively" the frontier between Cameroon and Nigeria from Lake Chad to the sea. According to Cameroon, the land boundary between Cameroon and Nigeria consists of three sectors, each of which is clearly delimited by a separate instrument.

73. The first such sector of the land boundary as referred to by Cameroon extends from the conventional mouth of the Ebeji as far as the "prominent peak" named by Cameroon as "Mount Kombon" (see below, p. 361, sketch-map No. 3, on which this sector is shown in orange). Cameroon asks the Court to hold that the Thomson-Marchand Declaration, incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, delimits this sector and constitutes the legal basis upon which its future demarcation can be based.

74. The second sector runs from "Mount Kombon" to "pillar 64" as referred to in Article 12 of the Anglo-German Agreement of 12 April 1913 (see below, p. 361, sketch-map No. 3, on which this sector is shown in mauve). The sector of the boundary in question is claimed by Cameroon to have its legal basis in the British Order in Council of 2 August 1946, which described in detail the line dividing the northern and southern parts of what was then the mandated territory of the British Cameroons. According to Cameroon, the Order in Council reaffirmed the line decided upon earlier by the mandatory Power for reasons of administrative convenience, and confirmed subsequently by the relevant international organs, namely, the Permanent Mandates Commission and the Trusteeship Council. Cameroon claims that the internal line between the Northern and Southern Cameroons described in the Order in Council was *ipso facto* converted into the international boundary between Nigeria and Cameroon when the trusteeship régime was terminated following the plebiscites of 11 and 12 February 1961.

75. The third sector, running from pillar 64 to the sea (see below, p. 361, sketch-map No. 3, on which this sector is shown in brown), is said by Cameroon to have been delimited by the Anglo-German Agreements


CROQUIS N° 2
Frontière dans la région du lac Tchad
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
0 10 20 30 km
14° 00'
14° 10'
14° 20'
14° 30'
13° 00'
12° 50'
12° 40'
12° 30'
Tripoint (14°04'59"9999E, 13°05'00"N)
Darak
Katti Kime
Chika'a
Naga'a
Girta Wulgo
NIGERIA
CAMEROUN
Embouchure de l'Ebedji
Bifurcation
Wulgo


SKETCH-MAP No. 2
Boundary in the
Lake Chad Area
0
10
20
30 km
13° 00'
12° 50'
12° 40'
12° 30'
14° 00'
14° 10'
14° 20'
14° 30'
Darak
Katti Kiree
Chika'a
Naga'a
Kirta Wulgo
NIGERIA
CAMEROON
Wulgo

anglo-allemands des 11 mars et 12 avril 1913, l'un et l'autre de ces instruments contenant des cartes portant une description de la frontière (à savoir les deux feuilles de la carte TSGS 2280 annexées à l'accord du 11 mars et les feuilles n°s 5 à 8 de la carte GSGS 2780 annexées à l'accord du 12 avril). Le Cameroun insiste sur le fait que sa revendication concernant l'ensemble de ce tronçon de la frontière, y compris la presqu'île de Bakassi, peut être tranchée «purement et simplement» par application des accords anglo-allemands de 1913 et du matériau cartographique y annexé.

76. A l'exception de ce qu'il appelle les «dispositions sur Bakassi» du traité anglo-allemand du 11 mars 1913, le Nigeria ne conteste pas, pour sa part, la pertinence ni l'applicabilité des quatre instruments invoqués par le Cameroun aux fins du tracé de ces trois secteurs de la frontière terrestre.

77. Le point sur lequel les avis des Parties divergent est celui de la nature de la tâche dont la Cour est appelée à s'acquitter. Les positions respectives des Parties sur ce point ont connu une certaine évolution au cours de la procédure. Ainsi, dans la requête additionnelle, le Cameroun priait la Cour de «préciser définitivement la frontière entre [lui] et la République fédérale du Nigeria du lac Tchad à la mer». Puis, dans ses écritures et à l'audience, le Cameroun a demandé à la Cour de confirmer le tracé de la frontière tel qu'indiqué dans les instruments de délimitation, insistant sur le fait que, en priant la Cour de «préciser définitivement» la frontière entre le Cameroun et le Nigeria, il ne lui avait pas demandé de procéder elle-même à une délimitation de cette frontière. Le Cameroun a maintenu ces demandes dans ses conclusions finales.

78. Lors de la phase de l'affaire consacrée aux exceptions préliminaires, le Nigeria, pour sa part, a tout d'abord soutenu qu'il n'existait aucun différend territorial entre les Parties du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi. L'exception préliminaire correspondante ayant été rejetée par la Cour dans son arrêt du 11 juin 1998, le Nigeria a mentionné par la suite plusieurs emplacements précis de la frontière terrestre qui appelaient selon lui, à un titre ou à un autre, un examen de la part de la Cour, soit parce que les instruments de délimitation eux-mêmes seraient «défectueux», soit au motif que ces instruments seraient appliqués par le Cameroun de manière «manifestement contraire» à leurs dispositions. Tout en acceptant «en principe» l'application des instruments en question, le Nigeria estime, dans le dernier état de son argumentation, que, si la Cour devait se borner à confirmer ces instruments de délimitation, les divergences entre les Parties quant au tracé de la frontière ne s'en trouveraient pas résolues, et que rien ne garantirait que d'autres divergences ne surgiraient pas à l'avenir. Le Nigeria demande dès lors à la Cour de «préciser» la délimitation dans les régions à l'égard desquelles les instruments de délimitation sont défectueux et de rectifier la ligne frontière revendiquée par le Cameroun s'agissant des régions où, selon lui, celui-ci ne respecte pas les termes clairs de ces instruments.

79. Le Cameroun reconnaît lui aussi que les instruments de délimita-

of 11 March and 12 April 1913, both agreements containing maps on which the boundary line is depicted (namely, the two sheets of map TSGS 2240 annexed to the 11 March Agreement, and sheets Nos. 5 to 8 of map GSGS 2780 annexed to the 12 April Agreement). Cameroon insists that its claim in relation to the entire course of this sector of the boundary, including the Bakassi Peninsula, can be resolved by the application "pure and simple" of the Anglo-German Agreements of 1913 and the annexed cartographic material.

78. With the exception of what it calls the "Bakassi provisions" of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, Nigeria, for its part, does not dispute the relevance and applicability of the four instruments invoked by Cameroon with respect to the course of these three sectors of the land boundary.

77. The question upon which the Parties differ is the nature of the task which the Court should undertake. The respective positions of the Parties on this point changed somewhat in the course of the proceedings. Thus, in its Additional Application, Cameroon requested the Court "to specify definitively the frontier between [it] and the Federal Republic of Nigeria from Lake Chad to the sea". Then, in its written pleadings and at the hearings, it requested the Court to confirm the course of the frontier as indicated in the delimitation instruments, emphasizing that, in requesting the Court "to specify definitively" the frontier between Cameroon and Nigeria, it had not requested the Court itself to undertake a delimitation of that frontier. It maintains those requests in its final submissions.

78. In the preliminary objections phase of the case, Nigeria, for its part, first argued that there was no territorial dispute between the Parties from Lake Chad to the Bakassi Peninsula. That preliminary objection having been rejected by the Court in its Judgment of 11 June 1998, Nigeria subsequently indicated a number of specific locations on the land boundary which, in its view, called for some form of consideration by the Court, either because the delimitation instruments themselves were "defective", or because they had been applied by Cameroon in a way which was "manifestly at variance" with their terms. While Nigeria accepts the application of the instruments concerned "in principle", it considers that, if the Court were merely to confirm these delimitation instruments, that would not resolve the differences between the Parties in regard to the course of the boundary, and there would be no guarantee that others would not arise in the future. Nigeria therefore asks the Court to "clarify" the delimitation in the areas in which the delimitation instruments are defective and to correct the boundary line claimed by Cameroon in the areas where Nigeria maintains Cameroon is not observing the clear terms of those instruments.

79. Cameroon also acknowledges that there are some ambiguities and

tion en question comportent certaines ambiguïtés et incertitudes. Il admet en outre qu'il peut y avoir quelques difficultés à démarquer la ligne délimitée par ces instruments, en raison, par exemple, de modifications de l'emplacement de cours d'eau, de marécages, de postes, de villages ou de bornes auxquels il est fait référence dans lesdits instruments, ou encore du fait que la localisation d'une ligne de partage des eaux exige des travaux approfondis de recherche hydrologique. Le Cameroun souligne toutefois que la Cour ne saurait, sous couvert d'interprétation, modifier les textes applicables, et affirme que c'est là précisément ce que le Nigeria demande à la Cour de faire.

80. Le Cameroun expose qu'il y a lieu d'opérer une distinction entre, d'une part, le concept de délimitation (à savoir le processus consistant à décrire le tracé d'une frontière au moyen de mots ou de cartes dans un instrument juridique) et, d'autre part, le concept de démarcation (à savoir le processus consistant à matérialiser sur le terrain le tracé de la frontière ainsi décrite). Il souligne qu'en l'espèce il est demandé à la Cour de confirmer la délimitation de la frontière, et non d'opérer sa démarcation. Il estime que la correction d'un certain nombre de «défauts mineurs» dans les textes, la suppression de certaines incertitudes et la solution des quelques difficultés géographiques rencontrées relèvent de la démarcation. Pour le Cameroun, il s'agit là de questions qui devront être réglées par les Parties à la lumière de la décision de la Cour sur la délimitation de la frontière dans son ensemble. Au début du premier tour de plaidoiries, le Cameroun s'était déclaré en conséquence disposé à procéder, avec le Nigeria, à une démarcation partout où cela se révélerait nécessaire pour rendre le tracé de la frontière plus précis. Lors du second tour de plaidoiries, il proposa au Nigeria la mise en place d'un organe de démarcation sous les auspices de la Cour ou des Nations Unies afin d'opérer la démarcation des secteurs frontaliers non encore démarqués ou pour lesquels l'arrêt de la Cour laisserait subsister quelques incertitudes, mais précisa que, si la Cour estimait qu'elle devait directement trancher certains des problèmes soulevés par le Nigeria, il n'y verrait pas le moindre inconvénient.

81. Bien qu'il n'ait pas donné son accord à la proposition du Cameroun de mettre en place un organe de démarcation, le Nigeria a accepté que les questions de nature purement technique soient réglées au stade de la démarcation. Il affirme toutefois que les difficultés qu'il a identifiées constituent des questions de fond relevant de la délimitation. Il estime nécessaire de préciser la frontière terrestre en détail afin de prévenir d'éventuels problèmes frontaliers et de pouvoir procéder à terme à une démarcation sur des bases solides.

* *

82. La Cour constate que le Cameroun et le Nigeria s'accordent à considérer que la frontière terrestre entre leurs territoires respectifs depuis le lac Tchad a déjà fait l'objet d'une délimitation, celle-ci ayant été opé-

uncertainties in the delimitation instruments in question. It admits further that there may be certain difficulties in demarcating the line delimited by these instruments, for instance because of changes in the location of watercourses, swamps, tracks, villages or pillars referred to in those instruments, or because the location of a watershed requires detailed hydrological investigation. However, Cameroon insists that the Court cannot, on the pretext of interpreting them, modify the applicable texts, and it claims that this is precisely what Nigeria is requesting the Court to do.

80. Cameroon contends that a distinction must be maintained between, on the one hand, the concept of delimitation (being the process by which the course of a boundary is described in words or maps in a legal instrument) and, on the other, the concept of demarcation (being the process by which the course of the boundary so described is marked out on the ground). It points out that in the present case what the Court is being asked to do is to confirm the *delimitation* of the boundary and not to effect its demarcation. It considers that the correction of a number of "minor defects" in the instruments, the elimination of various uncertainties and the solution of any existing geographical difficulties are matters of demarcation. Cameroon considers these to be questions to be settled by the Parties in the light of the Court's decision on the delimitation of the boundary as a whole. At the start of the first round of oral argument, Cameroon accordingly declared itself willing to engage in a demarcation effort with Nigeria wherever this should prove to be necessary to render the course of the boundary more precise. In the second round of oral argument, Cameroon proposed to Nigeria that a demarcation body should be set up under the auspices of the Court or of the United Nations in order to undertake the demarcation of those boundary sectors as yet undemarcated, or in respect of which the Court's Judgment left some uncertainties, but made it clear that, if the Court considered that it should itself settle certain of the problems raised by Nigeria, it would have no objection to this.

81. Although it does not accept Cameroon's proposal for the establishment of a demarcation body, Nigeria agrees that purely technical matters should be settled at the demarcation stage. It claims, however, that the points of difficulty it has identified represent substantive delimitation issues. It believes that a detailed specification of the land boundary is necessary if future border problems are to be avoided and any eventual demarcation is to take place on a sound basis.

* *

82. The Court notes that Cameroon and Nigeria agree that the land boundary between their respective territories from Lake Chad onwards has already been delimited, partly by the Thomson-Marchand Declara-

ree, selon le cas, par la déclaration Thomson-Marchand incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931, par l'Ordre en conseil britannique de 1946, et par les accords anglo-allemands des 11 mars et 12 avril 1913. La Cour constate également que, à l'exception des dispositions relatives à Bakassi contenues dans les articles XVIII et suivants de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, le Cameroun et le Nigeria reconnaissent l'un comme l'autre la validité des quatre instruments juridiques susmentionnés qui ont opéré cette délimitation. La Cour n'aura dès lors pas à examiner plus avant ces questions, s'agissant du secteur de la frontière allant du lac Tchad au point décrit à l'article XVII *in fine* de l'accord anglo-allemand de mars 1913. Elle aura en revanche à revenir sur celles-ci en ce qui concerne le secteur de la frontière terrestre située au-delà de ce point, dans la partie de son arrêt consacrée à la presqu'île de Bakassi (voir paragraphes 193-225 ci-dessous).

83. Indépendamment des questions qui viennent d'être évoquées, un problème a continué à diviser les Parties au sujet de la frontière terrestre. Ce problème a trait à la nature et à l'étendue du rôle que la Cour est appelée à jouer quant aux secteurs de la frontière terrestre dont les Parties ont débattu à différents stades de la procédure, au motif soit que les instruments de délimitation pertinents seraient défectueux, soit que l'interprétation de ceux-ci prêterait à discussion. Si la Cour a certes pu noter que les positions des Parties en la matière ont connu une évolution notable et se sont nettement rapprochées au cours de la procédure, les Parties semblent être restées divisées sur la question de savoir quelle doit être la mission exacte de la Cour à cet égard.

84. Les Parties ont abondamment discuté de la différence entre délimitation et démarcation et de la possibilité pour la Cour d'effectuer l'une ou l'autre de ces opérations. Comme la Cour a eu l'occasion de le relever dans l'affaire du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)* (*C.I.J. Recueil 1994*, p. 28, par. 56), la délimitation d'une frontière consiste en sa « *définition* », tandis que la démarcation d'une frontière, qui présuppose la délimitation préalable de celle-ci, consiste en son abornement sur le terrain. En l'espèce, les Parties ont reconnu l'existence et la validité des instruments dont l'objet était d'opérer la délimitation entre leurs territoires respectifs; par ailleurs, les deux Parties ont insisté à de multiples reprises sur le fait qu'elles ne demandaient pas à la Cour de procéder à des opérations de démarcation, celles-ci devant être effectuées par leurs propres soins à un stade ultérieur. La tâche de la Cour n'est donc ni de procéder à une délimitation *de novo* de la frontière, ni de démarquer celle-ci.

85. La tâche dont le Cameroun a saisi la Cour aux termes de sa requête est de « *préciser définitivement* » (les italiques sont de la Cour) le tracé de la frontière terrestre tel qu'il a été fixé dans les instruments de délimitation pertinents. La frontière terrestre ayant été délimitée par différents instruments juridiques, il échet certes, aux fins de préciser définitivement son tracé, de confirmer que ces instruments lient les Parties et

tion incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, partly by the British Order in Council of 2 August 1946 and partly by the Anglo-German Agreements of 11 March and 12 April 1913. The Court likewise notes that, with the exception of the provisions concerning Bakassi contained in Articles XVIII *et seq.* of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, Cameroon and Nigeria both accept the validity of the four above-mentioned legal instruments which effected this delimitation. The Court will therefore not be required to address these issues further in relation to the sector of the boundary from Lake Chad to the point defined *in fine* in Article XVII of the Anglo-German Agreement of March 1913. The Court will, however, have to return to them in regard to the sector of the land boundary situated beyond that point, in the part of its judgment dealing with the Bakassi Peninsula (see paragraphs 193-225 below).

83. Independently of the issues which have just been mentioned, a problem has continued to divide the Parties in regard to the land boundary. It concerns the nature and extent of the role which the Court is called upon to play in relation to the sectors of the land boundary in respect of which there has been disagreement between the Parties at various stages of the proceedings, either on the ground that the relevant instruments of delimitation were claimed to be defective or because the interpretation of those instruments was disputed. The Court notes that, while the positions of the Parties on this issue have undergone a significant change and have clearly become closer in the course of the proceedings, they still appear unable to agree on what the Court's precise task should be in this regard.

84. The Parties have devoted lengthy arguments to the difference between delimitation and demarcation and to the Court's power to carry out one or other of these operations. As the Court had occasion to state in the case concerning the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)* (*I.C.J. Reports 1994*, p. 28, para. 56), the delimitation of a boundary consists in its "*definition*", whereas the demarcation of a boundary, which presupposes its prior delimitation, consists of operations marking it out on the ground. In the present case, the Parties have acknowledged the existence and validity of the instruments whose purpose was to effect the delimitation between their respective territories; moreover, both Parties have insisted time and again that they are not asking the Court to carry out demarcation operations, for which they themselves will be responsible at a later stage. The Court's task is thus neither to effect a delimitation *de novo* of the boundary nor to demarcate it.

85. The task which Cameroon referred to the Court in its Application is "*to specify definitively*" (emphasis added by the Court) the course of the land boundary as fixed by the relevant instruments of delimitation. Since the land boundary has already been delimited by various legal instruments, it is indeed necessary, in order to specify its course definitively, to confirm that those instruments are binding on the Parties and

sont applicables. Toutefois, contrairement à ce que le Cameroun a laissé entendre à certains stades de la procédure, la Cour ne saurait remplir la mission qui lui a été confiée en l'espèce en s'en tenant à une telle confirmation. En effet, dès lors que le contenu même de ces instruments fait l'objet d'un différend entre les Parties, la Cour, pour préciser définitivement le tracé de la frontière en question, doit nécessairement se pencher plus avant sur ceux-ci. Le différend qui oppose le Cameroun et le Nigéria sur certains points de la frontière terrestre entre le lac Tchad et Bakassi ne consiste en réalité en rien d'autre qu'en un différend sur l'interprétation ou l'application de tel ou tel passage des instruments de délimitation de cette frontière. C'est ce différend que la Cour s'attachera maintenant à trancher.

* *

86. A cet effet, la Cour examinera successivement chacun des points en litige sur la frontière terrestre allant du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi. Elle les dénommera de la manière suivante : 1) Limani ; 2) la rivière Keraua (Kirewa ou Kirawa) ; 3) la rivière Kohom ; 4) la ligne de partage des eaux de Ngosi à Humsiki (Roumsiki)/Kamale/Tarii (des monts Mandara) ; 5) du mont Kuli à Bourha/Maduguva (la ligne erronée de partage des eaux de la carte Mosel) ; 6) Kotcha (Koja) ; 7) la source de la rivière Tsikakiri ; 8) de la borne frontière n° 6 à Wammi Budungo ; 9) le Mao Senche ; 10) Jinbare et Sapeo ; 11) Nomberou (Namberou)-Banglang ; 12) Tipsan ; 13) le franchissement du Mayo Yim ; 14) la région des monts Hambere ; 15) des monts Hambere à la rivière Mburi (Lip et Yang) ; 16) Bissaula-Tosso ; 17) la rivière Sama. Par souci de clarté, ces points seront abordés selon leur ordre d'apparition sur une ligne nord-sud suivant le cours de la frontière terrestre depuis le lac Tchad vers la mer comme indiqué sur le croquis général ci-joint (voir ci-après, p. 361, le croquis n° 3). De même, par commodité, les paragraphes pertinents de la déclaration Thomson-Marchand et de l'Ordre en conseil de 1946 seront reproduits préalablement à la discussion desdits points. En outre, dans la mesure du possible, là où elle le jugera utile, la Cour accompagnera ses décisions sur les points en litige de croquis illustratifs ou de cartes. Elle se référera enfin à la question de la borne 64 et à des points supplémentaires de la frontière terrestre que les Parties ont discutés.

* *

Limani

87. Les paragraphes 13 et 14 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit :

> « 13) Ensuite continuant, elle rencontre le lit d'une rivière mieux marquée à travers les marais de Kuludjia et Kodo jusqu'à un marais nommé Agzabam.

are applicable. However, contrary to what Cameroon appeared to be arguing at certain stages in the proceedings, the Court cannot fulfil the task entrusted to it in this case by limiting itself to such confirmation. Thus, when the actual content of these instruments is the subject of dispute between the Parties, the Court, in order to specify the course of the boundary in question definitively, is bound to examine them more closely. The dispute between Cameroon and Nigeria over certain points on the land boundary between Lake Chad and Bakassi is in reality simply a dispute over the interpretation or application of particular provisions of the instruments delimiting that boundary. It is this dispute which the Court will now endeavour to settle.

* *

86. For this purpose, the Court will consider in succession each of the points in dispute along the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula, designating them as follows: (1) Limani; (2) the Kerawa (Korewa or Kirawa) River; (3) the Kohom River; (4) the watershed from Ngosi to Humsiki (Roumsiki)/Kamale/Turu (the Mandara Mountains); (5) from Mount Kuli to Bourha/Maduguva (incorrect watershed line on Mosel's map); (6) Kotcha (Koja); (7) source of the Tsikakiri River; (8) from Beacon 6 to Wamni Budungo; (9) Maio Senche; (10) Jimbare and Sapeo; (11) Noumberou-Banglang; (12) Tipsan; (13) crossing the Mayo Yin; (14) the Hambere Range area; (15) from the Hambere Range to the Mburi River (Lip and Yang); (16) Bissaula-Tosso; (17) the Sama River. For the sake of clarity, these points will be dealt with according to their order of appearance along a north-south line following the course of the land boundary from Lake Chad towards the sea as indicated on the attached general sketch-map (see below, p. 361, sketch-map No. 3). Likewise, for the sake of convenience, the relevant paragraphs of the Thomson-Marchand Declaration and the 1946 Order in Council will be set out in full before the discussion of each point. In addition, wherever possible, the Court will accompany its decisions on the points in dispute with illustrative sketches or maps. Lastly it will address the question of pillar 64 and additional points on the land border that have been discussed by the Parties.

* *

Limani

87. Paragraphs 13 and 14 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

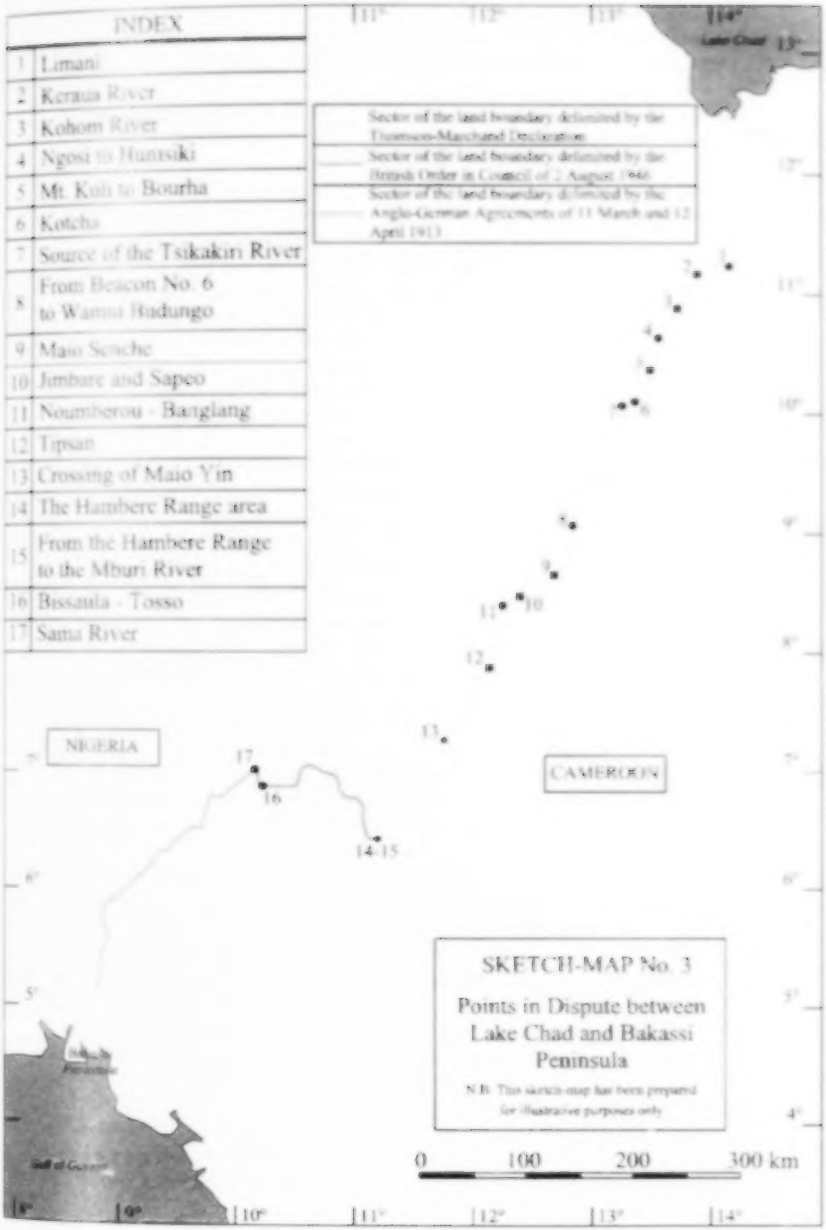
> "13. Thence going on and meeting the bed of a better defined stream crossing the marsh of Kulujia and Kodo as far as a marsh named Agzabame.

INDEX	
1	Limani
2	La rivière Keraua
3	La rivière Kohom
4	De Ngosi à Humsiki
5	Du Mt Kuli à Bourha
6	Kotcha
7	La source de la rivière Tsikakiri
8	De la borne n° 6 à Wammi Budungo
9	Maio Senche
10	Jimbare et Sapeo
11	Nomberou - Banglang
12	Tipsan
13	Le franchissement du Mayo Yim
14	La région des monts Hambere
15	Des monts Hambere à la rivière Mburi
16	Bissaula - Tosso
17	La rivière Sama

CROQUIS N° 3

Les points en litige entre le lac Tchad et la presqu'île de Bakassi

N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement


INDEX
1 Limani
2 Keraua River
3 Kohom River
4 Ngosi to Hunsiki
5 Mt. Koli to Bourha
6 Kotcha
7 Source of the Tsikakiri River
8 From Beacon No. 6 to Wamu Budungo
9 Maio Senche
10 Jimbare and Sapeo
11 Noumberou - Banglang
12 Tipsan
13 Crossing of Maio Yin
14 The Hambere Range area
15 From the Hambere Range to the Mburi River
16 Bissaula - Tosso
17 Sama River
Sector of the land boundary delimited by the Thomson-Marchand Declaration
Sector of the land boundary delimited by the British Order in Council of 2 August 1946
Sector of the land boundary delimited by the Anglo-German Agreements of 11 March and 12 April 1913
NIGERIA
CAMEROON
Lake Chad
Gulf of Guinea
SKETCH-MAP No. 3
Points in Dispute between Lake Chad and Bakassi Peninsula
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 100 200 300 km

14) Ensuite traversant ce marais à l'endroit où il est rejoint par une rivière passant dans le voisinage du village de Limanti (Limani), jusqu'à un confluent situé à environ 2 kilomètres au nord-ouest de ce village.»

88. Le Nigéria observe que, entre le marais d'Agzabam et la ville moderne de Banki qui se trouve à 3 kilomètres au nord-ouest de Limani, la rivière mentionnée au paragraphe 14 de la déclaration Thomson-Marchand comporte en réalité quatre bras. Le Nigéria propose de suivre le bras qui se trouve le plus au sud. Ce bras, qui ne figure pas sur la feuille «Ybiri N.W.» de la carte au 1/50000 du Nigéria établie par le Directorate of Overseas Surveys (DOS), apparaîtrait toutefois, selon le Nigéria, sur la photographie aérienne de la région qu'il a présentée. Le bras sud de la rivière correspondrait à la ligne frontière indiquée sur un croquis signé en 1921 par des fonctionnaires français et britannique et fixant la frontière provisoire à 300 mètres environ au nord de Limani et au sud de Narki. Le Nigéria ajoute que le bras ainsi choisi rejoint bien, comme le prévoit le paragraphe 14 de la déclaration Thomson-Marchand, un confluent à 2 kilomètres au nord-ouest de Limani.

89. Le Cameroun reconnaît que «[l]e problème consiste en la détermination de la rivière qui part du marais d'Agzabam, passe dans le voisinage de Limani et rejoint un confluent situé à 2 kilomètres au nord-ouest de ce village». Il propose que la frontière suive le deuxième bras à partir du nord. Selon le Cameroun, le Nigéria inventerait en effet des bras de rivière inexistants puisque le bras proposé par ce dernier ne figure pas sur les cartes qu'il a lui-même soumises. Quant au croquis de 1921, il n'aurait aucun statut juridique et confirmerait en tout état de cause le point de vue du Cameroun. Le Cameroun précise enfin que, «[s]ur le terrain, le *lamido* de Limani au Cameroun administre les populations de Narki».

90. La Cour constate que, dans la région de Limani, l'interprétation de la déclaration Thomson-Marchand soulève des difficultés. En effet, alors que la déclaration ne se réfère dans cette zone qu'à «une rivière», il existe plusieurs bras de rivière entre le marais d'Agzabam et le «confluent situé à environ 2 kilomètres au nord-ouest [du village de Limanti (Limani)]» (par. 14 de la déclaration).

Une étude attentive du texte de la déclaration Thomson-Marchand ainsi que des cartes et du matériau fournis par les Parties a amené la Cour aux conclusions suivantes. Tout d'abord, la Cour observe que le deuxième bras à partir du nord, préconisé par le Cameroun pour le tracé de la frontière, ne saurait être retenu. Ce bras ne satisfait pas aux prévisions du paragraphe 14 de la déclaration, car, d'une part, son éloignement du village de Limani ne permet pas de le considérer, dans le contexte du paragraphe 14 de la déclaration, comme «passant dans le voisinage» de cette localité et, d'autre part, son confluent est situé au nord-nord-est du village et non au «nord-ouest».

Le bras méridional proposé par le Nigéria pose d'autres problèmes. Sa proximité tout à fait immédiate avec le village de Limani ainsi que sa correspondance apparente avec le croquis signé en 1921 par des fonction-

14. Thence crossing this marsh where it reaches a river passing quite close to the village of Limanti (Limani) to a confluence at about 2 kilometres to the north-west of this village."

88. Nigeria observes that between the Agzabame Marsh and the modern town of Banki, which lies 3 km north-west of Limani, the river referred to in paragraph 14 of the Thomson-Marchand Declaration in fact has four channels. Nigeria advocates following the southernmost channel. It claims that this channel, which does not appear on sheet "Ybiri N.W." of the 1:50,000 map of Nigeria prepared by the Directorate of Overseas Surveys (DOS), is shown on the aerial photograph of the area submitted by it. It contends that the southern channel of the river corresponds to the boundary line shown on a sketch-map signed in 1921 by French and British officials which fixed the provisional boundary some 300 m north of Limani and south of Narki. It points out that this channel does indeed flow to a confluence 2 km north-west of Limani, as stated in paragraph 14 of the Thomson-Marchand Declaration.

89. Cameroon acknowledges that "[t]he problem lies in determining the stream which flows out of the Agzabame marsh, passes quite close to Limani and flows to a confluence at 2 km to the north-west of this village". It argues that the boundary should follow the second channel from the north. According to Cameroon, Nigeria is inventing non-existent river channels, since the channel it proposes does not appear on its own maps; as for the 1921 sketch-map, it has no legal status and in any event confirms Cameroon's view. Finally, Cameroon points out that "[o]n the ground, the Lamido of Limani in Cameroon governs the inhabitants of Narki".

90. The Court notes that in the Limani area the interpretation of the Thomson-Marchand Declaration raises difficulties. The Declaration simply refers to "a river" in this area, whereas there are in fact several river channels between the Agzabame marsh and the "confluence at about 2 kilometres to the north-west [of the village of Limanti (Limani)]" (para. 14 of the Declaration).

A careful study of the wording of the Thomson-Marchand Declaration and of the map and other evidence provided by the Parties leads the Court to the following conclusions. In the first place, the Court observes that the second channel from the north, proposed by Cameroon as the course of the boundary, is unacceptable. That channel does not meet the requirements of paragraph 14 of the Declaration, on the one hand because its distance from the village of Limani precludes it from being regarded, in the context of paragraph 14 of the Declaration, as "passing quite close" to Limani and, on the other, because its confluence is situated to the north-north-east of the village and not to the "north-west".

The southern channel proposed by Nigeria poses other problems. Its immediate proximity to the village of Limani and its apparent correspondence with the sketch-map signed by French and British administrators

naires des administrations française et britannique ne font pas de doute. Ce bras ne figure toutefois sur aucune carte. Par ailleurs, un examen stéréoscopique des photographies aériennes de la région montre que, s'il existe bien un cours d'eau très modeste qui joint la rivière Ngassaoua au point indiqué par le Nigéria, ce cours d'eau est très court et s'arrête rapidement, bien avant le marais d'Agzabam, ce qui est incompatible avec le texte du paragraphe 13 de la déclaration Thomson-Marchand. Ce modeste cours d'eau coule par ailleurs beaucoup plus près de Narki que ne le suggère le Nigéria. La Cour ne saurait dès lors pas davantage retenir ce bras.

La Cour constate en revanche qu'il existe un autre bras de la rivière, appelé Nargo sur la feuille «Ybiri N.W.» de la carte DOS reproduite à la page 23 de l'atlas annexé à la duplique du Nigéria, qui remplit les conditions posées par la déclaration Thomson-Marchand. Ce bras part en effet du marais d'Agzabam, passe au nord de la localité de Narki et au sud de la localité de Tarmoa, coule non loin de Limani, et aboutit à un confluent qui se situe à peu près à 2 kilomètres au nord-ouest de Limani. La Cour considère dès lors qu'il s'agit là du bras qui était visé par les rédacteurs de la déclaration Thomson-Marchand.

91. En conséquence, la Cour conclut que la «rivière» visée au paragraphe 14 de la déclaration Thomson-Marchand est le bras coulant entre Narki et Tarmoa et que la frontière partant du marais d'Agzabam doit suivre ce bras jusqu'à son confluent avec la rivière Ngassaoua (voir ci-après, p. 364, le croquis n° 4).

*

La rivière Keraua (Kirewa ou Kirawa)

92. Le paragraphe 18 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit:

> «18) Ensuite suivant la rivière Keraua jusqu'à son confluent, dans la montagne, avec une rivière venant de l'ouest et connue par les habitants de Kiridis sous le nom de Kohom (désignée sur la carte Moisel sous le nom de Gatagule), coupant en deux le village de Keraua et séparant les deux villages de Ishigasja.»

93. Le Nigéria soutient que le paragraphe 18 de la déclaration Thomson-Marchand «est défectueu[x] parce que la rivière Keraua (aujourd'hui la Kirawa) a deux bras dans cette région et que la déclaration Thomson-Marchand ne donne aucune indication permettant de savoir lequel de ces bras constitue la frontière». Selon lui, la frontière devrait suivre le chenal oriental qui est continu et nettement défini par opposition au chenal occidental, comme le montrent la carte au 1/50 000 jointe par le Nigéria à sa duplique ainsi que les photographies aériennes de 1963. Le Nigéria dément que ce chenal soit artificiel et ajoute que la carte Moisel situe en territoire nigérian deux villages dénommés Schriwe et Ndeba qui correspondent aux villages actuels de Chérivé et Ndabakora situés entre les deux branches.

94. Le Cameroun affirme quant à lui que «[l]e problème vient du fait

in 1921 are not in doubt. However, this channel does not appear on any map. Moreover, a stereoscopic examination of the aerial photographs of the area shows that, while there is indeed a small watercourse running from the Ngassaoua River to the point indicated by Nigeria, it is very short and quickly peters out, well before the Agzabame marsh, which is incompatible with the wording of paragraph 13 of the Thomson-Marchand Declaration. This small watercourse also runs much closer to Narki than Nigeria suggests. The Court cannot therefore accept this channel either.

The Court notes, however, that the river has another channel, called Nargo on DOS sheet "Ybiri N.W.", reproduced at page 23 of the atlas annexed to Nigeria's Rejoinder, which meets the conditions specified in the Thomson-Marchand Declaration. This channel does indeed start from the Agzabame marsh, passes to the north of Narki and to the south of Tarmoa, runs not far from Limani and reaches a confluence which is about 2 km north-west of Limani. The Court therefore considers that this is the channel to which the drafters of the Thomson-Marchand Declaration were referring.

91. Accordingly, the Court concludes that the "river" mentioned in paragraph 14 of the Thomson-Marchand Declaration is the channel running between Narki and Tarmoa, and that from the Agzabame marsh the boundary must follow that channel to its confluence with the Ngassaoua River (see below, p. 364, sketch-map No. 4).

*

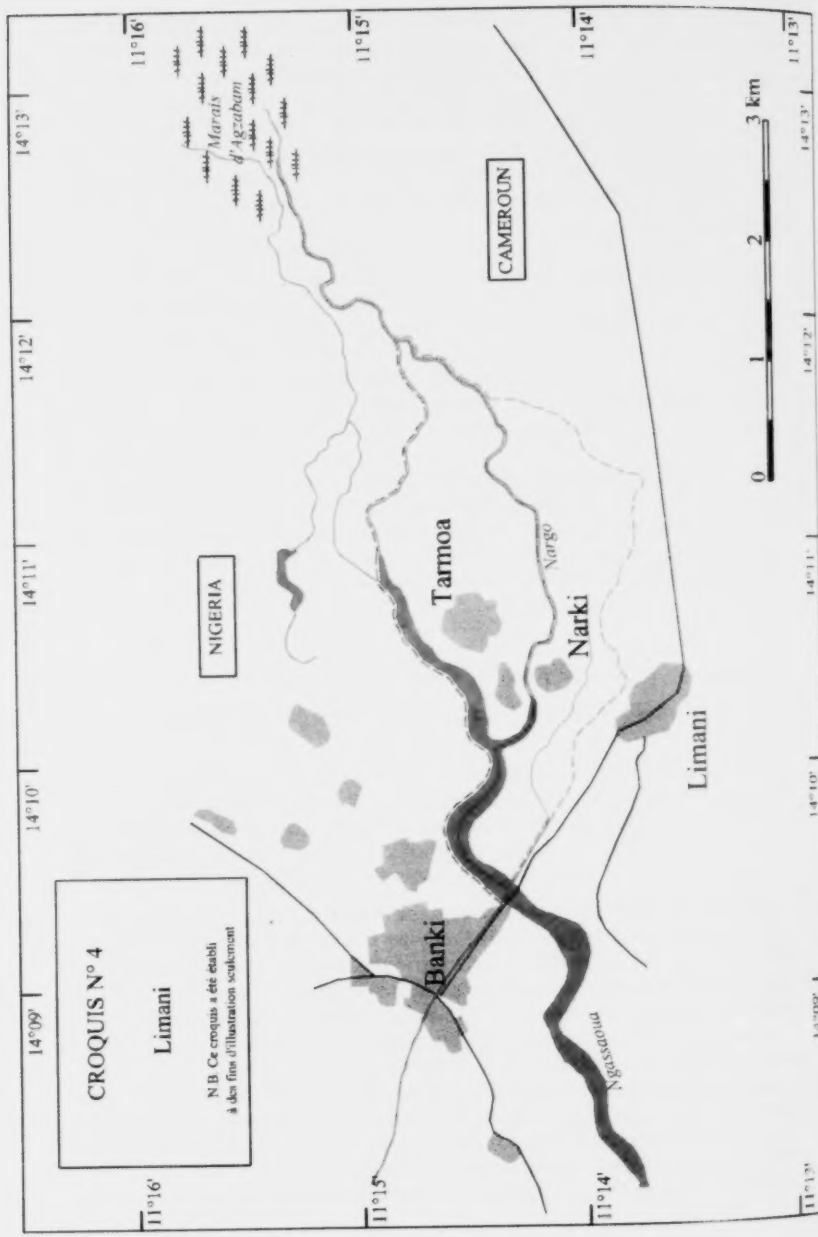
The Keraua (Kirewa or Kirawa) River

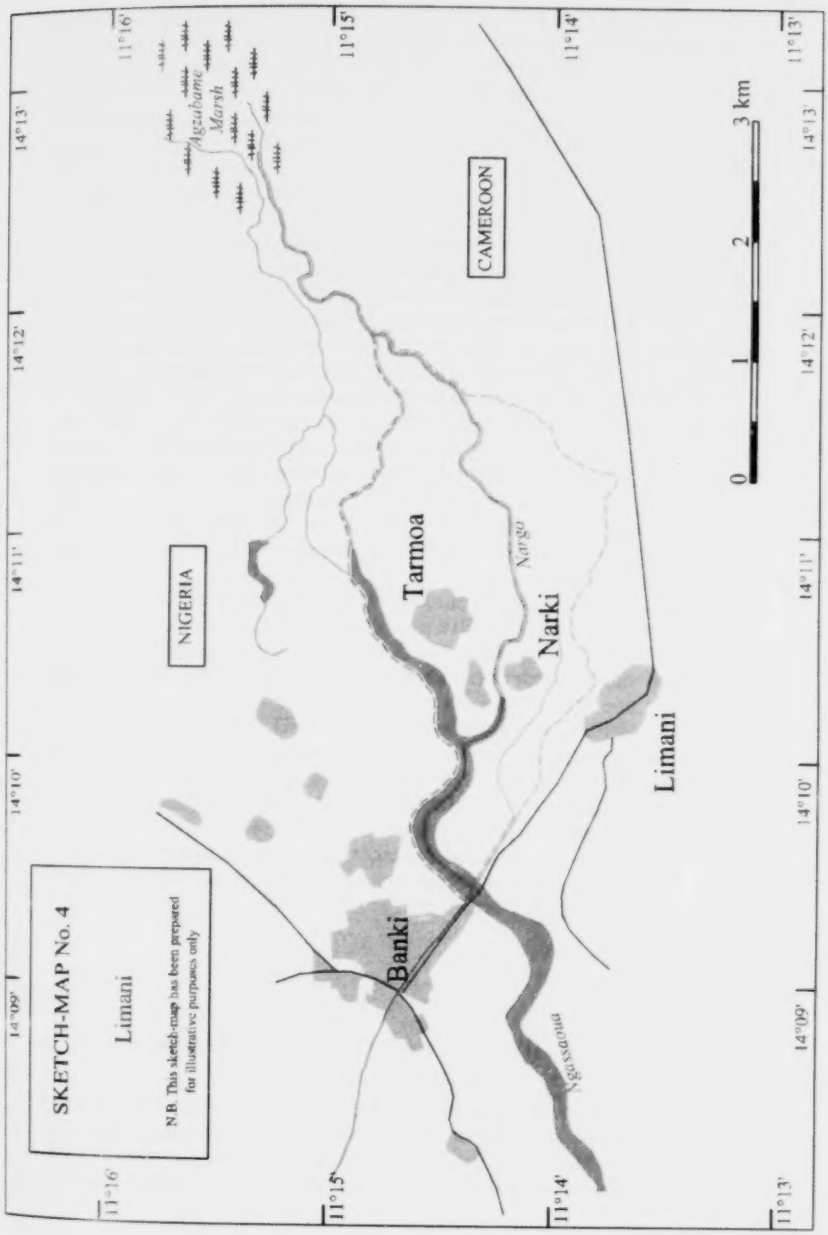
92. Paragraph 18 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "18. Thence following the Keraua as far as its confluence in the mountains with a river coming from the west and known by the 'Kirdis' inhabiting the mountains under the name of Kohom (shown on Moisel's map under the name of Gatagule), cutting into two parts the village of Keraua and separating the two villages of Ishigashiya."

93. Nigeria maintains that paragraph 18 of the Thomson-Marchand Declaration "is defective in that there are in this area two courses of the Keraua (now Kirawa) River, and the Thomson-Marchand Declaration provides no guidance as to which channel forms the boundary". In its opinion, the boundary should follow the eastern channel, which is continuous and well-defined, in contrast to the western channel, as shown by the 1:50,000 map included by it in its Rejoinder and by the 1963 aerial photographs. Nigeria denies that this is an artificial channel and adds that Moisel's map places on Nigerian territory two villages called Schriwe and Ndeba, corresponding to the present-day villages of Chérivé and Ndabakora, situated between the two channels.

94. Cameroon for its part asserts that "[t]he problem arises from the


CROQUIS N° 4
Limani
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
14°09'
14°10'
14°11'
14°12'
14°13'
11°16'
11°15'
11°14'
11°13'
NIGERIA
CAMEROUN
Marais d'Agzabam
Tarmoa
Narki
Nargo
Banki
Limani
Ngassaoua
0
1
2
3 km


SKETCH-MAP No. 4
Limani
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
NIGERIA
CAMEROON
Tarmoa
Narki
Limani
Banki
Ngassaoua
Nargo
Agzabame Marsh
0 1 2 3 km
11°16'
11°15'
11°14'
11°13'
14°09'
14°10'
14°11'
14°12'
14°13'

que le cours de la rivière Kerawa a été dévié par le Nigéria qui a construit un chenal artificiel aux environs du village de Gange détournant les eaux de la Kerawa afin de déplacer le lit de la rivière et par conséquent le tracé de la frontière». Le Cameroun soutient dès lors que la frontière devrait passer par le chenal occidental, qui est le cours normal de la rivière, même si celui-ci est temporairement asséché par suite de ce détournement des eaux. Le Cameroun ajoute à ce propos que le village de Chérivé n'existe plus sur le terrain et qu'il administre paisiblement cette région.

95. La Cour constate que, dans la région de la rivière Keraua (Kirewa ou Kirawa), l'interprétation du paragraphe 18 de la déclaration Thomson-Marchand soulève des difficultés, dans la mesure où le texte de cette disposition se contente de faire passer la frontière par «la rivière» Keraua, alors que la rivière est divisée à cet endroit en deux chenaux: un chenal occidental et un chenal oriental. La tâche de la Cour consistera donc à identifier le chenal par lequel la déclaration Thomson-Marchand fait passer la frontière.

La Cour a tout d'abord examiné l'argument avancé par le Cameroun, selon lequel le cours de la rivière Keraua aurait été dévié par le Nigéria, du fait de la construction par celui-ci d'un chenal artificiel aux environs du village de Gange. La Cour estime que le Cameroun n'a pas apporté la preuve de ses allégations sur ce point. Les matériaux cartographiques et photographiques dont elle dispose ne lui ont pas non plus permis de confirmer l'existence de travaux de détournement du cours de la rivière au niveau de Gange.

La Cour ne saurait par ailleurs accueillir l'argument du Nigéria selon lequel le chenal oriental doit être préféré au motif qu'il serait plus important et mieux défini que le chenal occidental. Les photographies aériennes de la région que la Cour a étudiées montrent en effet que les deux chenaux sont d'une importance comparable.

La Cour constate, en revanche, que la carte Moisel fait passer la frontière, comme le relève le Nigéria, juste à l'est de deux villages dénommés Schriwe et Ndeba, qui se trouvent à l'emplacement actuel des villages de Chérivé et Ndabakora, et qu'elle laisse en territoire nigérian. Or, seul le chenal oriental remplit cette condition.

96. La Cour en conclut que le paragraphe 18 de la déclaration Thomson-Marchand doit être interprété comme faisant passer la frontière par le chenal oriental de la rivière Keraua.

*

La rivière Kohom

97. Le paragraphe 19 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit:

> «19) Ensuite la frontière, partant de ce confluent, atteint le sommet de la montagne Ngosi dans la direction du sud-ouest donnée par le cours du Kohom (Gatagule), qui est pris comme frontière naturelle, de son confluent jusqu'à sa source dans les monts Ngosi; les

fact that Nigeria has dug an artificial channel in the vicinity of the village of Gange, changing the Kerawa's course and diverting its waters in order to move the riverbed and, as a consequence, the course of the boundary". Cameroon therefore maintains that the boundary should be the western channel, which is the normal course of the river, even though it has temporarily dried up as a result of the diversion of the waters. It adds that the village of Chérivé no longer exists on the ground and that Cameroon peacefully administers this area.

95. The Court notes that, in the area of the Keraua (Kirewa or Kirawa) River, the interpretation of paragraph 18 of the Thomson-Marchand Declaration raises difficulties, since the wording of this provision merely makes the boundary follow "the Keraua", whereas at this point that river splits into two channels: a western channel and an eastern channel. The Court's task is thus to identify the channel which the boundary is to follow pursuant to the Thomson-Marchand Declaration.

The Court has first examined Cameroon's argument that the course of the Keraua River has been diverted by Nigeria as a result of an artificial channel constructed by it in the vicinity of the village of Gange. The Court considers that Cameroon has provided no evidence of its assertions on this point. Nor has the cartographic and photographic material in the Court's possession enabled it to confirm the existence of works to divert the course of the river near Gange.

Neither can the Court accept Nigeria's argument that preference should be given to the eastern channel because it is broader and better defined than the western channel, since the aerial photographs of the area which the Court has studied show that the two channels are comparable in size.

The Court notes, however, that according to the Moisel map the boundary runs, as Nigeria maintains, just to the east of two villages called Schriwe and Ndeba, which are on the site now occupied by the villages of Chérivé and Ndabakora, and which the map places on Nigerian territory. Only the eastern channel meets this condition.

96. The Court accordingly concludes that paragraph 18 of the Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing for the boundary to follow the eastern channel of the Keraua River.

*

The Kohom River

97. Paragraph 19 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "19. Thence it runs from this confluence as far as the top of Mount Ngosi in a south-westerly direction given by the course of the Kohom (Gatagule) which is taken as the natural boundary from its confluence as far as its source in Mount Ngosi; the villages of

villages de Matagum et de Hidjie étant attribués à la France et les quartiers de Uledde et de Laherre, au nord de Kohom, à l'Angleterre. Les quartiers de Tchidoui (Hiduwe) situés au nord de Kohom sont attribués à la France.»

98. Le Nigéria soutient que le paragraphe 19 de la déclaration Thomson-Marchand «est défectueu[x] car [il] présume que la rivière Kohom prend sa source dans le mont Ngosi», ce qui ne serait pas le cas. Le Nigéria explique que les rédacteurs de la déclaration Thomson-Marchand ont fait une erreur en pensant que le Kohom était l'affluent de la rivière Keraua coulant vers le nord-est à partir du mont Ngosi, un mont que le Nigéria estime clairement identifiable. Cette erreur proviendrait d'un croquis, établi en mars 1926 par des fonctionnaires des administrations britannique et française, qui aurait été utilisé pour rédiger la déclaration Thomson-Marchand. Selon le Nigéria «la rivière qui prend sa source dans le mont Ngosi est la Bogaza». Le Kohom est bien un affluent de la Keraua, admet le Nigéria, mais qui trouve sa source beaucoup plus au nord. Il propose dès lors que la frontière remonte le Kohom, tel qu'il l'a identifié, vers sa source, «jusqu'à l'endroit le plus proche du point où la rivière Bogaza opère un virage brutal vers le sud-est», puis qu'elle suive le cours de la Bogaza jusqu'au mont Ngosi.

99. Le Cameroun soutient pour sa part que les monts Ngosi constituent une chaîne de montagne et non un sommet déterminé, si bien que tant la rivière Kohom que la rivière Bogaza y prendraient leur source. Le Cameroun estime que «[l]es termes de la déclaration [Thomson-Marchand] sont assez clairs pour identifier la rivière que les Kirdis (Matakams) dénomment Kohom dans la zone». Cette rivière se situerait au nord du cours d'eau que le Nigéria dénomme Kohom.

100. La Cour constate que le paragraphe 19 de la déclaration Thomson-Marchand pose tout d'abord le problème de l'identification du cours de la rivière Kohom, par lequel doit passer la frontière. Après une étude minutieuse du matériau cartographique à sa disposition, la Cour est arrivée à la conclusion que, ainsi que l'affirme le Nigéria, c'est bien la rivière Bogaza qui prend sa source dans le mont Ngosi, et non la rivière Kohom. La question de savoir si le texte de la déclaration Thomson-Marchand doit être compris comme se référant à un mont Ngosi ou à des monts Ngosi au pluriel n'est pas pertinente en l'espèce, dans la mesure où, quel que soit le cours du Kohom indiqué par les Parties, cette rivière ne trouve pas sa source dans les environs de ce mont. La tâche de la Cour est donc de déterminer quel est le tracé que les rédacteurs de la déclaration Thomson-Marchand ont entendu donner à la frontière dans cette région en la faisant passer par une rivière dénommée «Kohom».

101. Afin de localiser le cours du Kohom, la Cour s'est tout d'abord penchée sur le texte de la déclaration Thomson-Marchand. La lecture de celui-ci ne s'est pas révélée déterminante. Ainsi, la Cour n'a pas été en mesure de retrouver, sur l'ensemble des cartes fournies par les Parties, un seul des villages et quartiers visés au paragraphe 19 de la déclaration. De

Matagum and Hijie being left to France, and the sections of Uledde and of Laherre situated to the north of the Kohom to England; those of Tchidoui (Hiduwe) situated to the south of Kohom to France."

98. Nigeria contends that paragraph 19 of the Thomson-Marchand Declaration "is defective in that it assumes that the River Kohom has its source in Mount Ngossi", which it alleges is not the case. It explains that the drafters of the Thomson-Marchand Declaration were mistaken in believing the Kohom to be the Keraua (Kirawa) River tributary flowing north-easterly from Mount Ngosi, a mountain which, in Nigeria's view, is readily identifiable. It contends that this mistake derives from a sketch-map prepared in March 1926 by British and French colonial officials and used in the preparation of the Thomson-Marchand Declaration. According to Nigeria, "the river which rises on Mount Ngossi is the Bogaza River". Nigeria acknowledges that the Kohom is indeed a tributary of the Keraua, but one which rises well to the north. It therefore proposes that the boundary should follow the Kohom, as Nigeria has identified it, to its source "nearest to the point at which the Bogaza River makes its abrupt turn to the south-east", and then follow the course of the Bogaza to Mount Ngosi.

99. For its part, Cameroon maintains that the Ngosi is a mountain chain, not a single peak, and that both the Kohom and Bogaza Rivers have their sources there. Cameroon believes that "[t]he terms of the [Thomson-Marchand] Declaration are sufficiently clear to identify the river which the Kirdis (Matakams) call the Kohom in the area". It considers that this river lies to the north of the watercourse which Nigeria has identified as the Kohom.

100. The Court notes that the initial problem posed by paragraph 19 of the Thomson-Marchand Declaration consists in the identification of the course of the River Kohom, along which the boundary is to pass. After a detailed study of the map evidence available to it, the Court has reached the conclusion that, as Nigeria contends, it is indeed the River Bogaza which has its source in Mount Ngosi, and not the River Kohom. The question whether the text of the Thomson-Marchand Declaration must be taken as referring to a single Mount Ngosi or to the Ngosi Mountains in the plural is irrelevant here, since, irrespective of the course of the Kohom indicated by the Parties, that river does not have its source in the vicinity of Mount Ngosi. The Court's task is accordingly to determine where the drafters of the Thomson-Marchand Declaration intended the boundary to run in this area when they described it as following the course of a river called "Kohom".

101. In order to locate the course of the Kohom, the Court has first examined the text of the Thomson-Marchand Declaration, which has not provided a decisive answer. Thus the Court has been unable to find, on any of the maps provided by the Parties, a single one of the villages and localities mentioned in paragraph 19 of the Declaration. Likewise, the

même, la mention selon laquelle, en vertu du paragraphe 18 de la déclaration, la frontière emprunte la rivière Kohom à partir d'un endroit où elle croise la Keraua «dans la montagne» n'a pas davantage permis de localiser le cours du Kohom, compte tenu en particulier de ce que ni le tracé proposé par le Cameroun, ni celui présenté par le Nigéria ne correspondent à une telle mention.

La Cour a, partant, dû avoir recours à d'autres moyens d'interprétation. Elle a ainsi étudié attentivement le croquis, établi en mars 1926 par des fonctionnaires français et britannique, qui a servi de base à la rédaction des paragraphes 18 et 19 de la déclaration Thomson-Marchand. Comme l'a rappelé le Nigéria dans sa duplique, ce croquis démontre en effet quelle était l'intention des parties à l'époque, lorsqu'elles faisaient état de la rivière Kohom. Ledit croquis est tout particulièrement utile en ce qu'il comporte des indications très claires sur le relief de la région et la direction de la rivière, indications que la Cour a pu comparer avec les cartes fournies par les Parties. La Cour est en mesure de déterminer, sur la base de cette comparaison, que le cours du Kohom par lequel la déclaration Thomson-Marchand fait passer la frontière est celui indiqué par le Cameroun. A cet égard, la Cour relève tout d'abord que le croquis de 1926 indique de manière fort prononcée, juste un peu avant que la frontière n'oblique brutalement vers le sud, un affluent qui descend du mont Kolika et qui rejoint le cours du Kohom. Cet affluent se retrouve sur la rivière identifiée par le Cameroun comme étant le Kohom, mais non sur celle choisie par le Nigéria. La Cour tient ensuite à faire observer que le croquis de 1926 indique très clairement que la frontière passe au nord des monts Matakam, ce que fait la ligne réclamée par le Cameroun, alors que celle prônée par le Nigéria passe nettement au sud de ces monts.

La Cour relève toutefois que la ligne frontière réclamée par le Cameroun dans cette région va au-delà de la source de la rivière qu'elle a identifiée comme étant le Kohom. De même, la Cour ne saurait faire abstraction du fait que la déclaration Thomson-Marchand prévoit explicitement que la frontière doit passer par une rivière qui prend sa source dans le mont Ngosi. Afin de respecter la déclaration Thomson-Marchand, il échet dès lors d'assurer la jonction entre la source de la rivière Kohom, telle qu'identifiée par la Cour, et la rivière Bogaza, qui prend sa source dans le mont Ngosi.

102. En conséquence, la Cour conclut qu'il convient d'interpréter le paragraphe 19 de la déclaration Thomson-Marchand comme faisant passer la frontière par la rivière Kohom, telle que la Cour l'a identifiée, jusqu'à sa source située par 13° 44′ 24″ de longitude est et 10° 59′ 09″ de latitude nord puis, de ce point, par une ligne droite orientée vers le sud et rejoignant le mont marqué à une altitude de 861 mètres sur la carte au 1/50 000 constituant la figure 7.8 en regard de la page 334 de la duplique du Nigéria — mont situé par 13° 45′ 45″ de longitude est et 10° 59′ 45″ de latitude nord —, avant de suivre le cours de la rivière Bogaza dans la direction sud-ouest jusqu'au sommet du mont Ngosi (voir ci-après, p. 368, le croquis n° 5).

*

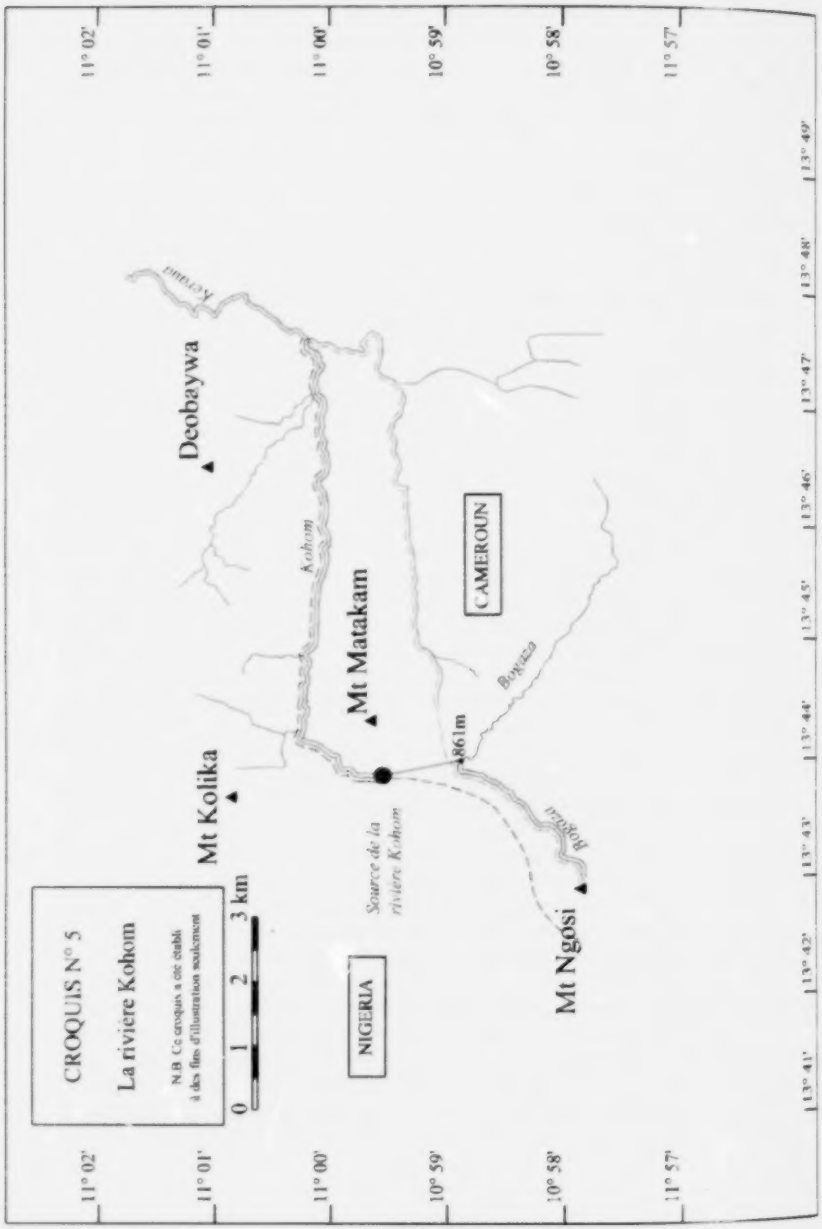
provision in paragraph 18 of the Declaration that the boundary is to follow the course of the River Kohom from its confluence "in the mountains" with the Keraua has not enabled the Court to identify the course of the Kohom, given in particular that neither the course proposed by Cameroon, nor that submitted by Nigeria, corresponds to such a description.

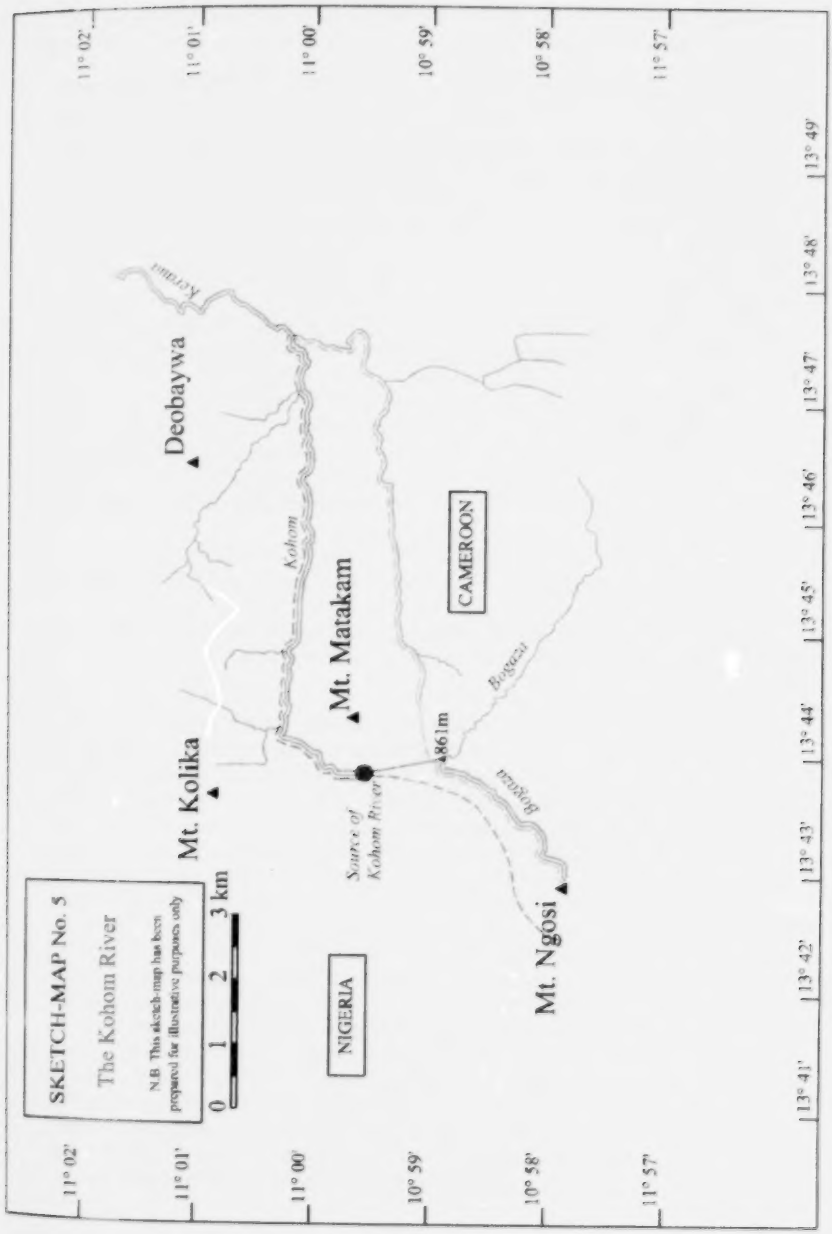
The Court has therefore had to have recourse to other means of interpretation. Thus it has carefully examined the sketch-map prepared in March 1926 by the French and British officials which served as the basis for the drafting of paragraphs 18 and 19 of the Thomson-Marchand Declaration. As Nigeria pointed out in its Rejoinder, this sketch-map does indeed show what the intention of the Parties was at the time, when they referred to the River Kohom. The sketch-map is particularly helpful, since it includes very clear indications in regard to the relief of the area and the direction of the river, which the Court has been able to compare with the maps provided by the Parties. The Court is able to determine, on the basis of this comparison, that the Kohom whose course the Thomson-Marchand Declaration provides for the boundary to follow is that indicated by Cameroon. In this regard, the Court notes first that the 1926 sketch-map indicates very clearly, just before the boundary turns sharply to the south, a tributary descending from Mount Kolika and flowing into the Kohom. Such a tributary is to be found on the river identified by Cameroon as the Kohom but not on that proposed by Nigeria. The Court would further observe that the 1926 sketch-map quite clearly indicates that the boundary passes well to the north of the Matakam Mountains, as does the line claimed by Cameroon, whereas that favoured by Nigeria passes well to the south of those mountains.

The Court notes, however, that the boundary line claimed by Cameroon in this area runs on past the source of the river which the Court has identified as the Kohom. Nor can the Court disregard the fact that the Thomson-Marchand Declaration expressly provides that the boundary must follow a river which has its source in Mount Ngosi. In order to comply with the Thomson-Marchand Declaration, it is therefore necessary to join the source of the River Kohom, as identified by the Court, to the River Bogaza, which rises on Mount Ngosi.

102. The Court accordingly concludes that paragraph 19 of the Thomson-Marchand Declaration should be interpreted as providing for the boundary to follow the course of the River Kohom, as identified by the Court, as far as its source at 13° 44′ 24″ longitude east and 10° 59′ 09″ latitude north, and then to follow a straight line in a southerly direction until it reaches the peak shown as having an elevation of 861 m on the 1:50,000 map in Figure 7.8 at page 334 of Nigeria's Rejoinder and located at 13° 45′ 45″ longitude east and 10° 59′ 45″ latitude north, before following the River Bogaza in a south-westerly direction as far as the summit of Mount Ngosi (see below, p. 368, sketch-map No. 5).

*


CROQUIS N° 5
La rivière Kohom
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
0 1 2 3 km
NIGERIA
CAMEROUN
Deobaywa
Mt Kolika
Mt Matakam
Mt Ngosi
Kohom
Bogaza
Source de la rivière Kohom
861m
11° 02'
11° 01'
11° 00'
10° 59'
10° 58'
11° 57'
13° 41'
13° 42'
13° 43'
13° 44'
13° 45'
13° 46'
13° 47'
13° 48'
13° 49'


SKETCH-MAP No. 5
The Kohom River
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 1 2 3 km
NIGERIA
CAMEROON
Mt. Kolika
Mt. Matakam
Mt. Ngosi
Deobaywa
Kohom
Bogaza
Bogaza
Keraua
Source of Kohom River
861m
11° 02'
11° 01'
11° 00'
10° 59'
10° 58'
11° 57'
13° 41'
13° 42'
13° 43'
13° 44'
13° 45'
13° 46'
13° 47'
13° 48'
13° 49'

La ligne de partage des eaux de Ngosi à Humsiki (Roumsiki)/Kamale/ Turu (les monts Mandara)

103. Les paragraphes 20 à 24 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit :

> «20) Ensuite elle est déterminée par une ligne ayant une direction sud-ouest et qui suit la crête du massif du Ngosi, laissant à la France les quartiers de Ngosi situés sur les pentes orientales et à l'Angleterre ceux situés sur le versant ouest, jusqu'à un point situé entre la source de la rivière Zimmunkara et la source de la rivière Devurua ; la ligne de partage des eaux ainsi définie laisse le village de Bugelta à l'Angleterre et le village de Turu à la France.
>
> 21) Ensuite elle s'infléchit au sud-sud-ouest, laissant le village de Dile en zone anglaise, celui de Libam en zone française, pour atteindre la colline de Matakam.
>
> 22) De là elle se dirige directement à l'ouest jusqu'à un point au sud du village de Wisik où elle s'infléchit dans la direction du sud en empruntant la ligne de partage des eaux et franchit Mabas, sur le côté français, puis quitte Wula, sur le côté anglais, et continue dans la direction du sud, limitée par des cultures à l'est de la ligne de partage des eaux.
>
> 23) Ensuite, franchissant Humunsi sur le côté français, elle passe entre les montagnes de Jel et Kamale Mogode, en zone française, et suit la ligne de partage des eaux.
>
> 24) Passant Humsiki, la frontière traverse le mont Kuli, laissant à la France les terres cultivées de la vallée à l'ouest du village.»

104. Le Nigéria affirme que les paragraphes 20 à 24 de la déclaration Thomson-Marchand délimitent clairement la frontière dans la région en renvoyant à une ligne de partage des eaux et que celle-ci devrait donc être suivie plutôt que la ligne proposée par le Cameroun. Le Nigéria insiste sur le fait que le village camerounais de Turu, qui devait se trouver en territoire camerounais d'après la déclaration Thomson-Marchand, s'est étendu en territoire nigérian. Il relève également que la route camerounaise fait des incursions en territoire nigérian et que la carte n° 6 produite par le Cameroun dans le volume II de sa réplique déplace la frontière de 500 à 800 mètres vers l'ouest, en territoire nigérian, dans tout ce secteur.

105. Le Cameroun soutient pour sa part que la controverse «résulte d'une divergence sur le report de la ligne de partage des eaux sur les cartes». Le Cameroun indique que la notion de ligne de partage des eaux est complexe et qu'il est particulièrement difficile de fixer une telle ligne le long d'un escarpement abrupt comme c'est le cas en l'espèce. Selon le Cameroun, la ligne frontière qu'il a tracée suit bien la ligne de partage des eaux, du moins jusqu'à proximité de Humsiki (ou Roumsiki). A partir de ce point, la frontière s'écarte nécessairement de la ligne de partage des eaux puisque, selon la déclaration Thomson-Marchand, elle doit traver-

The watershed from Ngosi to Humsiki (Roumsiki)/*Kamale/Turu (the Mandara Mountains)*

103. Paragraphs 20 to 24 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

> "20. Thence on a line in a south-westerly direction following the tops of the mountain range of Ngosi, leaving to France the parts of Ngosi situated on the eastern slopes, and to England the parts situated on the western slopes, to a point situated between the source of the River Zimunkara and the source of the River Devurua; the watershed so defined also leaves the village of Bugelta to England and the village of Turu to France.
>
> 21. Thence in a south-south-westerly direction, leaving the village of Dile on the British side, the village of Libam on the French side to the hill of Matakam.
>
> 22. Thence running due west to a point to the south of the village of Wisik where it turns to the south on a line running along the watershed and passing by Mabas on the French side, after which it leaves Wula on the English side running south and bounded by cultivated land to the east of the line of the watershed.
>
> 23. Thence passing Humunsi on the French side the boundary lies between the mountains of Jel and Kamale Mogode on the French side and running along the watershed.
>
> 24. Thence passing Humsiki, including the farmlands of the valley to the west of the village on the French side, the boundary crosses Mount Kuli."

104. Nigeria contends that paragraphs 20 to 24 of the Thomson-Marchand Declaration clearly delimit the boundary in the area by reference to a watershed line and that this line should therefore be followed, rather than the line proposed by Cameroon. It emphasizes the fact that the Cameroonian village of Turu, which the Thomson-Marchand Declaration places in Cameroonian territory, has expanded onto Nigerian territory. It also points out that Cameroon's road makes incursions into Nigerian territory and that map No. 6 produced by Cameroon in Volume II of its Reply moves the boundary between 500 and 800 m westwards into Nigerian territory throughout the sector.

105. For its part, Cameroon argues that the disagreement "is the result of a divergence in the marking of the watershed on the maps". Cameroon notes that the concept of a watershed is a complex one and that it is particularly difficult to determine such a line along steep escarpments, as is the case here. It contends that the boundary line it has drawn does indeed follow the watershed at least until the vicinity of Humsiki (or Roumsiki). From that point, the boundary must necessarily deviate from the watershed because, according to the Thomson-Marchand Declaration, it must cross Mount Kuli and leave the farmlands west of the village to

ser le mont Kuli et laisser les terres cultivées à l'ouest du village au Cameroun. Le Cameroun ajoute que le village de Turu est entièrement situé en territoire camerounais.

106. La Cour constate que le problème dans la région s'étendant de Ngosi à Roumsiki a pour origine le fait que le Cameroun et le Nigéria appliquent différemment les dispositions des paragraphes 20 à 24 de la déclaration Thomson-Marchand. Dans ce secteur, la tâche de la Cour est donc de déterminer le tracé de la frontière en se référant aux termes de la déclaration Thomson-Marchand, c'est-à-dire essentiellement à la ligne de crête, à la ligne de partage des eaux et à des villages devant être situés de part et d'autre de la frontière. La Cour examinera cette question tronçon par tronçon.

107. De Ngosi à Turu, la frontière suit la ligne de partage des eaux comme le prévoit le paragraphe 20 de la déclaration Thomson-Marchand. La Cour note sur ce point que la ligne de partage des eaux proposée par le Cameroun coupe un certain nombre de cours d'eau et ne saurait donc être retenue. La ligne de partage des eaux présentée par le Nigéria, qui suit sur la plus grande partie de sa longueur la route allant de Devura vers le sud, apparaît plus crédible. La Cour se doit néanmoins de préciser que cette route demeure sur toute sa longueur en territoire camerounais. En ce qui concerne le village de Turu, la Cour rappelle par ailleurs que, si elle peut interpréter les dispositions des instruments de délimitation lorsque leur libellé appelle une telle interprétation, elle ne saurait en revanche modifier le tracé de la frontière tel que ces instruments l'établissent. En l'espèce, il n'est pas contesté par les Parties que la frontière passe par la ligne de partage des eaux. Cette ligne frontière ne saurait donc être modifiée par la Cour. S'il était dès lors avéré que le village de Turu s'est étendu en territoire nigérian au-delà de la ligne de partage des eaux, il appartiendrait aux Parties de trouver une solution aux problèmes qui en résulteraient, aux fins d'assurer le respect des droits et intérêts de la population locale.

108. De Turu à Mabas, les Parties ne divergent quant au tracé de la frontière visé aux paragraphes 21 et 22 de la déclaration Thomson-Marchand que sur deux endroits: l'un au sud de Wisik, où la Cour ne voit pas de raison de ne pas retenir le tracé indiqué par le Cameroun, et l'autre près de Mabas. Aux environs de cette localité, la ligne indiquée par le Cameroun coupe certains cours d'eau et n'apparaît en conséquence pas pouvoir constituer la ligne de partage des eaux. Le tracé préconisé par le Nigéria ne semble pas convenir non plus dans la mesure où il passe au travers de la localité de Mabas. Or, selon la déclaration, la frontière laisse Mabas du côté français («franchit Mabas, sur le coté français» *[pass[es] by Mabas on the French side]*). La frontière doit donc, à cet endroit, suivre la ligne de partage des eaux tout en laissant l'entièreté du village de Mabas du côté camerounais. La Cour considère ici encore que, lorsque la route allant de Turu vers le sud suit la frontière, cette route demeure sur toute sa longueur en territoire camerounais.

109. De Mabas à Ouro Mavoum, l'emplacement de la ligne de partage des eaux ne fait l'objet d'aucune discussion entre les Parties.

Cameroon. Cameroon adds that the village of Turu is situated entirely on Cameroonian territory.

106. The Court notes that the problem in the area between Ngosi and Humsiki derives from the fact that Cameroon and Nigeria apply the provisions of paragraphs 20 to 24 of the Thomson-Marchand Declaration in different ways. In this sector of the boundary the Court's task is thus to determine the course of the boundary by reference to the terms of the Thomson-Marchand Declaration, that is to say by reference essentially to the crest line, to the line of the watershed and to the villages which are to lie to either side of the boundary. The Court will address this question section by section.

107. From Ngosi to Turu, the boundary follows the line of the watershed as provided by paragraph 20 of the Thomson-Marchand Declaration. On this point the Court notes that the watershed line proposed by Cameroon crosses a number of watercourses and thus cannot be accepted. The watershed line presented by Nigeria, which over the greater part of its length follows the road running southwards from Devura, appears more credible. The Court must, however, point out that that road remains throughout its length within Cameroonian territory. As regards the village of Turu, the Court recalls moreover that, while it may interpret the provisions of delimitation instruments where their language requires this, it may not modify the course of the boundary as established by those instruments. In the present case, the Parties do not dispute that the boundary follows the line of the watershed. That boundary line may not therefore be modified by the Court. Hence, if it should prove that the village of Turu has spread into Nigerian territory beyond the watershed line, it would be up to the Parties to find a solution to any resultant problems, with a view to ensuring that the rights and interests of the local population are respected.

108. From Turu to Mabas, the Parties disagree on the course of the boundary as described in paragraphs 21 and 22 of the Thomson-Marchand Declaration only at two points: one to the south of Wisik, where the Court sees no reason not to adopt the line indicated by Cameroon, and the other near Mabas. There, the line indicated by Cameroon crosses certain watercourses and therefore cannot be the watershed line. Nor does the line favoured by Nigeria appear suitable, since it passes through Mabas, whereas the Declaration provides that that village should remain entirely on the French side ("pass[es] by Mabas on the French side"/ "*franchit Mabas, sur le coté français*"). Hence at this point the boundary must follow the watershed line, whilst leaving all of the village of Mabas on the Cameroonian side. Here too the Court considers that, where the road running south from Turu follows the boundary, it remains at all times on Cameroonian territory.

109. From Mabas to Ouro Mavoum, the line of the watershed has not been in issue between the Parties.

110. D'Ouro Mavoum à la montagne de Jel via Humunsi (Roumzou), la frontière suit la ligne proposée par le Nigéria tout en laissant sur toute sa longueur la route en territoire camerounais. La Cour estime que le tracé proposé par le Cameroun ne saurait en effet être retenu: il correspond certes à la ligne de partage des eaux, mais le paragraphe 22 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière à cet endroit non pas sur cette ligne, mais à la limite de cultures se trouvant «à l'est de la ligne de partage des eaux».

111. De la montagne de Jel à Mogodé, la frontière suit à nouveau la ligne de partage des eaux. La ligne indiquée par le Cameroun coupe de nombreux cours d'eau et doit dès lors être écartée. La ligne préconisée par le Nigéria semble plus exacte.

112. De Mogodé à Humsiki (Roumsiki), la frontière continue à suivre la ligne de partage des eaux, tout en laissant en permanence la route en territoire camerounais. Ici encore, la ligne proposée par le Cameroun doit être rejetée, étant donné qu'elle coupe de nombreux cours d'eau. La ligne nigériane semble convenir davantage, pour autant toutefois que la route reste en tout point du côté camerounais de la frontière et que cette ligne laisse l'entiereté de Humsiki au Cameroun.

113. Au-delà de Humsiki, la frontière continue à suivre la ligne proposée par le Nigéria. Cette ligne apparaît au demeurant plus avantageuse pour le Cameroun que celle reproduite sur ses propres cartes, et le Cameroun ne s'est opposé en tout état de cause à aucun moment aux prétentions du Nigéria à cet endroit de la frontière.

114. La Cour conclut de ce qui précède que, dans la région allant de Ngosi à Humsiki, la frontière suit le tracé décrit par les paragraphes 20 à 24 de la déclaration Thomson-Marchand tels que précisés par la Cour.

*

Du mont Kuli à Bourha/Maduguva (la ligne erronée de partage des eaux de la carte Moisel)

115. Le paragraphe 25 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit:

> «25) Ensuite elle continue vers le sud entre Mukta (anglais) et Muti (français), la ligne erronée de partage des eaux indiquée par la carte Moisel étant adoptée, laisse Bourha et Dihi en zone française, Madogoba Gamdira en zone anglaise, Bugela ou Bukula, Madoudji, Kadanahanga en zone française, Ouda Tua, et Tsambourga en zone anglaise et Buka sur le côté français.»

116. Le Nigéria affirme que le texte du paragraphe 25 de la déclaration Thomson-Marchand qui place la frontière sur «la ligne erronée de partage des eaux»

> «est défectueux: l'obligation qu'il impose de suivre une ligne de partage des eaux figurant sur une carte vieille de quatre-vingt-dix ans

110. From Ouro Mavoum to the mountains of Jel, passing through Humunsi (Roumzou), the boundary follows the line proposed by Nigeria whilst leaving all of the road on Cameroonian territory. Thus the Court finds that the line proposed by Cameroon cannot be accepted: while that line does indeed correspond to the watershed line, paragraph 22 of the Thomson-Marchand Declaration places the boundary at this point not on that line, but along a line bounded by cultivated land lying "to the east of the line of the watershed".

111. From the mountains of Jel to Mogode, the boundary again follows the watershed line. The line indicated by Cameroon crosses numerous watercourses and must therefore be rejected. The line favoured by Nigeria appears to be more correct.

112. From Mogode to Humsiki (Roumsiki), the boundary continues to follow the watershed line, whilst leaving all of the road on Cameroonian territory. Here again the line proposed by Cameroon must be rejected, since it crosses numerous watercourses. The Nigerian line appears more suitable, provided that the road remains throughout on the Cameroonian side of the boundary and that the line leaves all of Humsiki to Cameroon.

113. Beyond Humsiki, the boundary continues to follow the line proposed by Nigeria. That line appears, moreover, more favourable to Cameroon than the one shown on its own maps, and in any event Cameroon has never challenged Nigeria's claims at this point on the boundary.

114. The Court concludes from the foregoing that in the area between Ngosi and Humsiki the boundary follows the course described by paragraphs 20 to 24 of the Thomson-Marchand Declaration as clarified by the Court.

*

From Mount Kuli to Bourha/Maduguva (incorrect watershed line on Moisel's map)

115. Paragraph 25 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "25. Thence running due south between Mukta (British) and Muti (French) the incorrect line of the watershed shown by Moisel on his map being adhered to, leaving Bourha and Dihi on the French side, Madogoba Gamdira on the British, Bugela or Bukula, Madoudji, Kadanahanga on the French, Ouda, Tua and Tsambourga on the British side, and Buka on the French side."

116. Nigeria contends that paragraph 25 of the Thomson-Marchand Declaration, which provides for the boundary to follow "the incorrect line of the watershed"

> "is defective in that the requirement to follow a watershed line which is expressly admitted to be incorrect, shown on a 90 year old map

n'offrant que très peu de détails et expressément reconnue comme étant erronée est susceptible d'un certain nombre d'interprétations».

Le Nigéria propose donc une simplification jusqu'à l'endroit où la ligne Moisel coupe la ligne correcte de partage des eaux au nord de Bourha. Cette simplification serait notamment justifiée par un procès-verbal de 1920, aux termes duquel la frontière devrait suivre le centre d'une piste joignant Muti à Bourha. Au sud de Bourha, le Nigéria propose de suivre la ligne correcte de partage des eaux en laissant Bourha en territoire nigérian.

117. Le Cameroun allègue quant à lui que la déclaration Thomson-Marchand «place sciemment la frontière sur «la ligne erronée de partage des eaux» indiquée sur la carte Moisel», si bien qu'il propose de s'en tenir purement et simplement à la transposition de la ligne Moisel sur une carte moderne et sur le terrain. Il ajoute que le procès-verbal de 1920 auquel se réfère le Nigéria a été mal traduit en anglais et que la version française originale ne corrobore en aucune manière la position de ce dernier.

118. La Cour relève que le texte du paragraphe 25 de la déclaration Thomson-Marchand prévoit très expressément que la frontière doit passer par «la ligne erronée de partage des eaux indiquée par la carte Moisel». Un tracé clair ayant été donné à la frontière par les auteurs de la déclaration, la Cour ne saurait s'écarter de ce tracé.

La Cour a étudié avec le plus grand soin la carte Moisel et a comparé les informations données par celle-ci avec celles disponibles sur les meilleures cartes modernes, en particulier sur la feuille «Uba N.E.» de la carte DOS au 1/50 000 du Nigéria établie en 1969 et sur la feuille NC-33-XIV-2c «Mokolo 2c» de la carte au 1/50 000 de l'Afrique centrale établie par l'Institut géographique national (IGN) en 1965, qui lui ont toutes deux été fournies par le Nigéria. La Cour observe que si, dans cette région, la carte Moisel contient un certain nombre d'erreurs, elle comporte néanmoins certains critères objectifs permettant d'opérer aisément le report du tracé de la «ligne erronée de partage des eaux» sur les cartes modernes. La Cour remarque tout d'abord que sur la carte Moisel la «ligne erronée de partage des eaux» est clairement marquée comme restant en permanence à l'est du méridien 13° 30′ de longitude est. La Cour relève ensuite qu'un certain nombre de localités sont indiquées comme se situant à l'est ou à l'ouest de cette ligne erronée et doivent par conséquent se trouver du même côté de la frontière après le report de ladite ligne sur les cartes modernes.

La Cour ne saurait retenir la ligne présentée par le Cameroun comme correspondant au report de la «ligne erronée de partage des eaux». Cette ligne se trouve en effet sur toute sa longueur à l'ouest du méridien 13° 30′ de longitude est. Le report de la «ligne erronée de partage des eaux» opéré par le Nigéria pose d'autres problèmes. S'il situe bien cette ligne en permanence à l'est du méridien 13° 30′ de longitude est, il ne saurait néanmoins être accepté, dans la mesure où son tracé suit une ligne brisée, alors que celui de la carte Moisel est sinueux.

which displays very little detail, can be interpreted in a number of ways".

Nigeria thus proposes simplifying the line up to the point where Moisel's line cuts the true watershed north of Bourha. That simplification is claimed to be justified by a procès-verbal of 1920, which provides for the boundary to follow the centre of a track running from Muti towards Bourha. South of Bourha, Nigeria proposes following the true watershed, leaving Bourha on Nigerian territory.

117. Cameroon, for its part, argues that the Thomson-Marchand Declaration "deliberately places the boundary along 'the incorrect line of the watershed' shown by Moisel on his map", and accordingly proposes adhering strictly to the transposition of Moisel's line onto a modern map and on the ground. It adds that the 1920 procès-verbal cited by Nigeria was mistranslated into English and that the French original provides no support whatsoever for Nigeria's position.

118. The Court notes that the text of paragraph 25 of the Thomson-Marchand Declaration provides quite expressly that the boundary is to follow "the incorrect line of the watershed shown by Moisel on his map". Since the authors of the Declaration prescribed a clear course for the boundary, the Court cannot deviate from that course.

The Court has carefully studied the Moisel map and has compared the data provided by it with those available on the best modern maps, and in particular sheet "Uba N.E." of the 1969 DOS 1:50,000 map of Nigeria and sheet NC-33-XIV-2c "Mokolo 2c" of the 1965 Institut géographique national (IGN) 1:50,000 map of Central Africa, both of which were provided to the Court by Nigeria. The Court observes that, while the Moisel map contains some errors in this area, it nonetheless provides certain objective criteria that permit the course of the "incorrect line of the watershed" to be readily transposed onto modern maps. The Court notes first that on the Moisel map the "incorrect line of the watershed" is clearly shown as remaining at all times to the east of the meridian 13° 30′ longitude east. The Court further notes that a certain number of localities are indicated as lying either to the east or to the west of the incorrect line and must accordingly remain on the same side of the boundary after that line has been transposed onto modern maps.

The Court cannot accept the line presented by Cameroon as corresponding to a transposition of the "incorrect line of the watershed". That line lies throughout its length to the west of the meridian 13° 30′ longitude east. Nigeria's transposition of the "incorrect line of the watershed" poses other problems. While it places this line at all times to the east of the meridian 13° 30′ longitude east, it cannot, however, be accepted, since it consists of a series of angled lines, whereas the line on the Moisel map follows a winding course.

119. La Cour conclut en conséquence qu'il convient d'interpréter le paragraphe 25 de la déclaration Thomson-Marchand comme faisant passer la frontière du mont Kuli au point marquant le début de la «ligne erronée de partage des eaux», situé par 13° 31′ 47″ de longitude est et 10° 27′ 48″ de latitude nord, point qu'elle rejoint en suivant la ligne correcte de partage des eaux. Puis, de ce point, la frontière suit le tracé de la «ligne erronée de partage des eaux» jusqu'au point marquant la fin de cette ligne, qui se trouve par 13° 30′ 55″ de longitude est et 10° 15′ 46″ de latitude nord. Entre ces deux points, le tracé de la frontière est celui qui est indiqué sur la carte jointe au présent arrêt[1], qui a été établie par la Cour en opérant le report de la «ligne erronée de partage des eaux» de la carte Moisel sur la première édition de la feuille «Uba N.E.» de la carte DOS au 1/50 000 du Nigéria. Ensuite, la frontière recommence à suivre la ligne de partage des eaux correcte vers le sud.

*

Kotcha (Koja)

120. Les paragraphes 26 et 27 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit:

> «26) Puis la frontière passe par le mont Mulikia (appelé aussi Lourougoua).
>
> 27) Du sommet du mont Mulikia elle atteint la source du Tsikakiri, laissant Kotcha à l'Angleterre et Dumo à la France; puis elle longe une ligne jalonnée provisoirement par quatre bornes par MM. Vereker et Pition en septembre 1920.»

121. Selon le Nigéria, les paragraphes 26 et 27 de la déclaration Thomson-Marchand présenteraient un problème dans la mesure où, sur les quatre bornes mises en place en 1920 qui y sont indiquées, une seulement pourrait éventuellement être identifiée aujourd'hui. Il propose dès lors que la frontière, avant d'arriver à ce cairn, suive la ligne de partage des eaux, sauf à proximité de Kotcha où les terres cultivées par les fermiers de Kotcha du côté camerounais de la ligne de partage des eaux seraient laissées au Nigéria du fait que le village nigérian de Kotcha s'est étendu de part et d'autre de celle-ci.

122. Le Cameroun estime que la ligne frontière demandée par le Nigéria à proximité de Kotcha est contraire à la déclaration Thomson-Marchand et que le texte de celle-ci devrait être respecté. Le reste de la ligne proposée par le Nigéria dans cette région, qui suit la ligne de partage des eaux, n'est pas contesté par le Cameroun.

123. La Cour constate que, dans la région de Kotcha, la difficulté provient uniquement de ce que, comme le reconnaît le Nigéria, le village nigérian de Kotcha s'est étendu du côté camerounais de la frontière. Comme la Cour a déjà eu l'occasion de l'indiquer à l'égard du village de

[1] On trouvera un exemplaire de cette carte dans une pochette placée à la fin du présent fascicule ou du volume *C.I.J. Recueil 2002* selon le cas. *[Note du Greffe.]*

119. The Court accordingly concludes that paragraph 25 of the Thomson-Marchand Declaration should be interpreted as providing for the boundary to run from Mount Kuli to the point marking the beginning of the "incorrect line of the watershed", located at 13° 31′ 47″ longitude east and 10° 27′ 48″ latitude north, having reached that point by following the correct line of the watershed. Then, from that point, the boundary follows the "incorrect line of the watershed" to the point marking the end of that line, located at 13° 30′ 55″ longitude east and 10° 15′ 46″ latitude north. Between these two points the boundary follows the course indicated on the map annexed to this Judgment[1], which was prepared by the Court by transposing the "incorrect line of the watershed" from the Moisel map to the first edition of sheet "Uba N.E." of the DOS 1:50,000 map of Nigeria. From this latter point, the boundary will again follow the correct line of the watershed in a southerly direction.

*

Kotcha (Koja)

120. Paragraphs 26 and 27 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

> "26. Thence the boundary runs through Mount Mulikia (named also Lourougoua).
>
> 27. Thence from the top of Mount Mulikia to the source of the Tsikakiri, leaving Kotcha to Britain and Dumo to France and following a line marked by four provisional landmarks erected in September 1920 by Messrs. Vereker and Pition."

121. According to Nigeria, paragraphs 26 and 27 of the Thomson-Marchand Declaration pose a problem in that only one of the four landmarks erected in 1920 referred to in those paragraphs is possibly identifiable today. It therefore proposes that, before arriving at that cairn, the boundary should follow the watershed, except in the vicinity of Kotcha, where the farmland lying on the Cameroonian side of the watershed line which is worked by farmers from Kotcha would be left to Nigeria, in order to take account of the fact that the Nigerian village of Kotcha has expanded to either side of that line.

122. Cameroon considers that the boundary line sought by Nigeria in the vicinity of Kotcha is contrary to the Thomson-Marchand Declaration and that the text of the Declaration should be respected. The remainder of the line proposed by Nigeria in this area, following the line of the watershed, is not contested by Cameroon.

123. The Court finds that, in the Kotcha area, the difficulty derives solely from the fact, as Nigeria recognizes, that the Nigerian village of Kotcha has spread over onto the Cameroonian side of the boundary. As the Court has already had occasion to point out in regard to the village

[1] A copy of this map will be found in a pocket at the end of this fascicle or inside the back cover of the volume of *I.C.J. Reports 2002*. *[Note by the Registry.]*

Turu, elle n'a pas compétence pour modifier une ligne frontière délimitée, même dans l'hypothèse où un village auparavant situé d'un côté de la frontière se serait étendu au-delà de celle-ci. Il appartiendra en revanche aux Parties de trouver une solution aux problèmes qui en résulteraient, aux fins d'assurer le respect des droits et intérêts de la population locale.

124. En conséquence, la Cour conclut que la frontière dans la région de Kotcha, visée aux paragraphes 26 et 27 de la déclaration Thomson-Marchand, passe par la ligne de partage des eaux, et cela y compris à proximité directe du village de Kotcha, où les terres cultivées se trouvant du côté camerounais de la ligne de partage des eaux demeurent en territoire camerounais.

*

La source de la rivière Tsikakiri

125. Le paragraphe 27 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit :

> «27) Du sommet du mont Mulikia elle atteint la source du Tsikakiri, laissant Kotcha à l'Angleterre et Dumo à la France ; puis elle longe une ligne jalonnée provisoirement par quatre bornes par MM. Vereker et Pition en septembre 1920.»

126. Le Nigéria relève que la rivière Tsikakiri mentionnée au paragraphe 27 de la déclaration Thomson-Marchand a trois sources possibles. Il affirme que, contrairement à ce que prétend le Cameroun, il convient de faire passer la frontière par l'un des tributaires sud de la rivière, et non par le tributaire nord, puisque seuls les premiers partent de la ligne de crête comme l'implique la déclaration.

127. Le Cameroun affirme pour sa part que la source correcte du Tsikakiri qu'il convient de retenir est le tributaire nord. Se référant à la figure 7.14 en regard de la page 344 de la duplique du Nigéria, il souligne que le point désigné par une flèche comme source du tributaire sud ne correspond à rien de tel.

128. La Cour constate que l'interprétation du paragraphe 27 de la déclaration Thomson-Marchand soulève des difficultés dans la mesure où la rivière Tsikakiri possède plusieurs sources, alors que la déclaration indique seulement que la frontière passe par «la source» du Tsikakiri, sans donner d'indication quant à celle à retenir. La Cour observe tout d'abord qu'il n'existe, du point de vue de la science géographique, aucune définition permettant de déterminer en toute certitude les facteurs à prendre en considération aux fins de l'identification de la source principale d'une rivière lorsque celle-ci possède plusieurs sources. La tâche de la Cour n'est cependant pas d'identifier la source «géographique» du Tsikakiri, mais d'identifier la source par laquelle les rédacteurs de la déclaration Thomson-Marchand entendaient faire passer la frontière. Etant donné que la déclaration Thomson-Marchand délimite en général la frontière à l'aide de descriptions physiques du paysage, il y a tout lieu de

of Turu, it has no power to modify a delimited boundary line, even in a case where a village previously situated on one side of the boundary has spread beyond it. It is instead up to the Parties to find a solution to any resultant problems, with a view to respecting the rights and interests of the local population.

124. The Court accordingly concludes that the boundary in the Kotcha area, as described in paragraphs 26 and 27 of the Thomson-Marchand Declaration, follows the line of the watershed, including where it passes close to the village of Kotcha, the cultivated land lying on the Cameroonian side of the watershed remaining on Cameroonian territory.

*

Source of the Tsikakiri River

125. Paragraph 27 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "27. Thence from the top of Mount Mulikia to the source of the Tsikakiri, leaving Kotcha to Britain and Dumo to France and following a line marked by four provisional landmarks erected in September 1920 by Messrs. Vereker and Pition."

126. Nigeria observes that the Tsikakiri River referred to in paragraph 27 of the Thomson-Marchand Declaration has three possible sources. It asserts that, contrary to Cameroon's contention, the boundary should be one of the southern tributaries, not the northern tributary, since only the southern tributaries originate at the crest line, as implied by the Declaration.

127. For its part, Cameroon asserts that the northern tributary is the true source of the Tsikakiri and the one to be taken into account. It contends that the spot indicated by an arrow on Figure 7.14 at page 344 of Nigeria's Rejoinder as the source of the southern tributary is nothing of the kind.

128. The Court notes that the interpretation of paragraph 27 of the Thomson-Marchand Declaration poses problems because the Tsikakiri River has more than one source, whereas the Declaration simply states that the boundary passes through "the source" of the Tsikakiri without providing any indication as to which source is to be chosen. The Court would first observe that, in terms of geographical theory, there exists no definition enabling the principal source of a river to be identified with full certainty where that river has several sources. However, the task of the Court is not to identify the "geographical" source of the Tsikakiri, but to identify the source through which the drafters of the Thomson-Marchand Declaration intended that the boundary should pass. Considering that the Thomson-Marchand Declaration delimited the boundary in general by means of a physical description of the terrain, it may reasonably be assumed that the drafters of the Declaration, in referring to the source

penser que les rédacteurs de la déclaration, en se référant à la source du Tsikakiri, ont entendu retenir un point aisément reconnaissable, aussi bien sur une carte que sur le terrain. Or, la Cour note que l'une des sources du Tsikakiri se démarque des autres. Il s'agit de la source située par 13° 16′ 55″ de longitude est et 10° 02′ 02″ de latitude nord, qui est la plus élevée et ne correspond à aucune des propositions des Parties.

129. En conséquence, la Cour conclut que la frontière dans la région visée au paragraphe 27 de la déclaration Thomson-Marchand part du point de coordonnées 13° 17′ 50″ de longitude est et 10° 03′ 32″ de latitude nord qui se trouve aux abords de Dumo. Puis, de ce point, la frontière rejoint par une ligne droite le point que la Cour a interprété comme étant la «source du Tsikakiri» mentionnée par la déclaration, avant de suivre le cours de cette rivière (voir ci-après, p. 376, le croquis n° 6).

*

De la borne frontière n° 6 à Wammi Budungo

130. Les paragraphes 33 et 34 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit :

> «33) Puis par une ligne partant du repère n° 6 et passant par le repère n° 7 pour finir au n° 8.
>
> 34) De ce repère n° 8, placé sur la rive gauche du Mao Youwai, petit cours d'eau venant de l'ouest pour se jeter dans le Faro, par une ligne droite orientée sud-ouest qui atteint le sommet du mont Wammi, pic élevé, au nord d'une chaîne de montagnes qui s'étend vers les Alantikas et qui est située à l'est de l'ancienne borne frontière n° 10.»

131. En ce qui concerne le tracé de la frontière de la borne n° 6 à Wammi Budungo, le Nigéria relève que les bornes n°s 6 et 8 par lesquelles la déclaration Thomson-Marchand fait passer la frontière n'ont pas pu être retrouvées. Des traces de la borne n° 7 subsisteraient à l'emplacement de celle-ci. Le Nigéria, se référant au paragraphe 32 de la déclaration Thomson-Marchand, qui mentionne l'«ancienne frontière anglaise-allemande», estime qu'il convient en conséquence de tenter de localiser ces bornes à partir de l'accord anglo-allemand de 1906, qui a servi de base à la fixation du tracé de la frontière dans cette région. L'annexe 1 à cet accord, rédigée en 1903, contient en effet une description de la méthode utilisée pour fixer l'emplacement des bornes. Ainsi, le paragraphe 3 de l'annexe prévoit ce qui suit :

> «[l]a ligne suit alors la ligne médiane du Faro vers l'amont jusqu'au confluent du Mao Hesso avec la rivière principale, et ensuite la ligne médiane du Mao Hesso jusqu'au poteau n° 6 sur la rive gauche du Mao Hesso, à 3 kilomètres environ au nord-ouest de Béka. Elle court alors de la ligne médiane de la rivière jusqu'au poteau n° 6 perpendiculairement au cours de la rivière.»

of the Tsikakiri, intended to designate a point which could be readily identified, both on maps and on the ground. Thus the Court notes that one of the sources of the Tsikakiri stands out from the others. This is a source situated at 13° 16′ 55″ longitude east and 10° 02′ 02″ latitude north and having the highest elevation which is not proposed by either of the Parties.

129. The Court accordingly concludes that, in the area referred to in paragraph 27 of the Thomson-Marchand Declaration, the boundary starts from a point having co-ordinates 13° 17′ 50″ longitude east and 10° 03′ 32″ latitude north, which is located in the vicinity of Dumo. From there, the boundary runs in a straight line to the point which the Court has identified as the "source of the Tsikakiri" as referred to in the Declaration, and then follows that river (see below, p. 376, sketch-map No. 6).

*

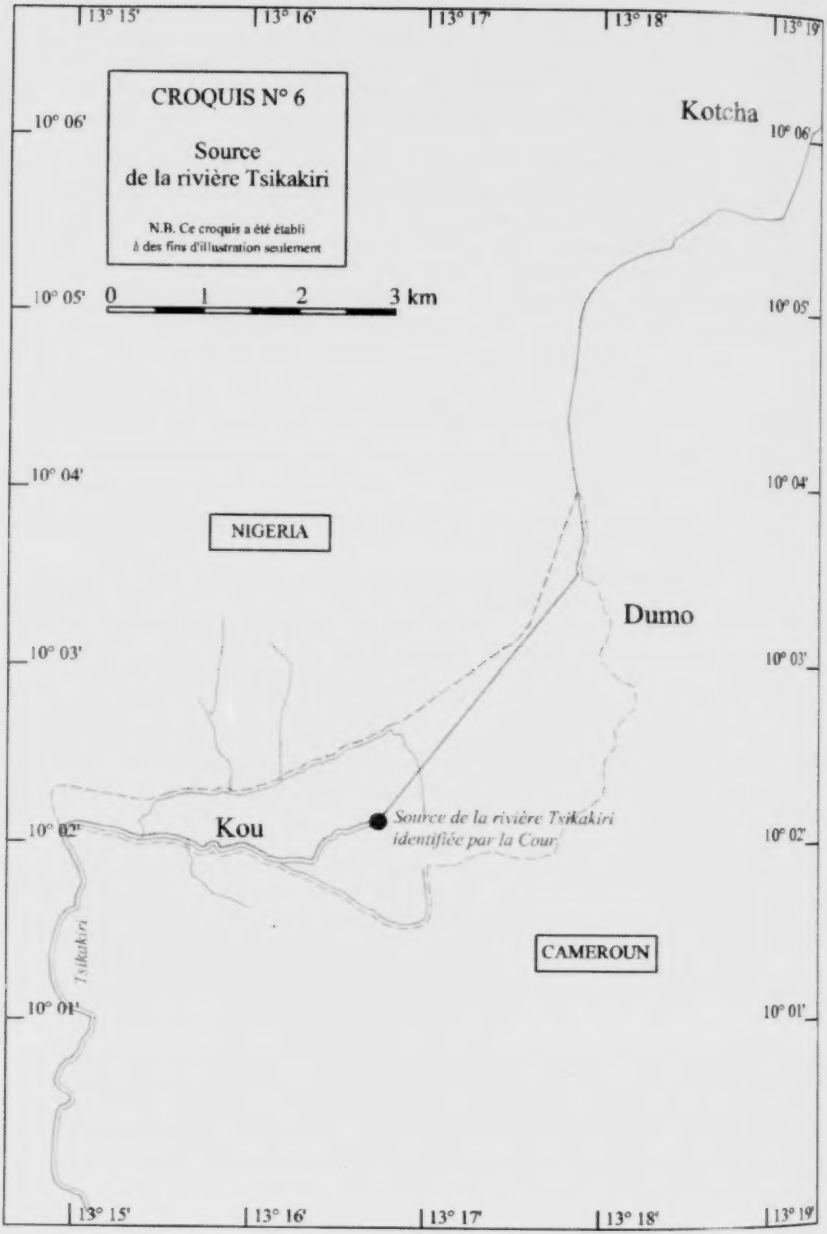
From Beacon 6 to Wamni Budungo

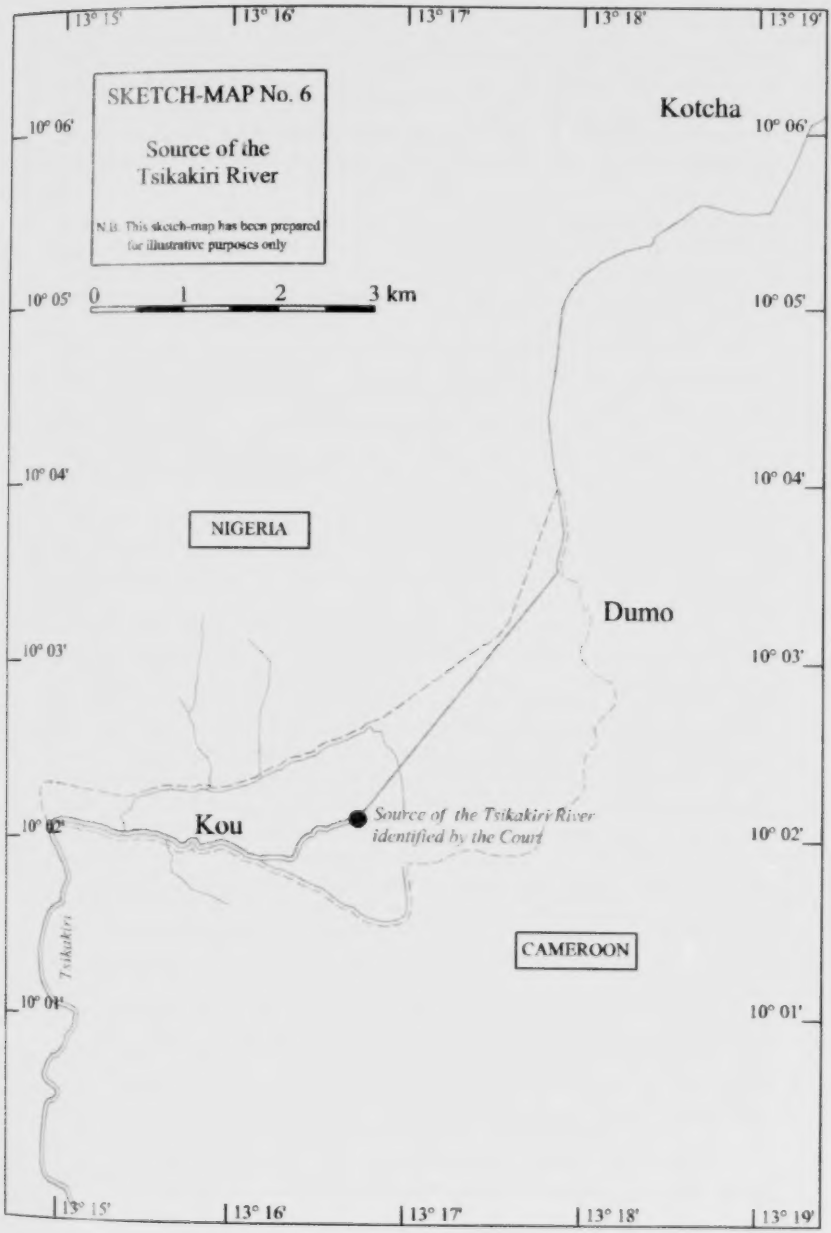
130. Paragraphs 33 and 34 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

> "33. Thence a line starting from Beacon 6, passing Beacon 7, finishing at the old Beacon 8.
>
> 34. Thence from this mark 8 placed on the left bank of the Mao Youwai, a small stream flowing from the west and emptying itself into the Mayo Faro, in a straight line running towards the south-west and reaching the summit of Wamni Range, a very prominent peak to the north of a chain of mountains extending towards the Alantika Mountains, and situated to the east of the old frontier mark No. 10."

131. In respect of the course of the boundary from Beacon 6 to Wamni Budungo, Nigeria states that Beacons 6 and 8, through which the Thomson-Marchand Declaration provides for the boundary to pass, have not been found. Some traces of Beacon 7 are said to remain at its location. Citing paragraph 32 of the Thomson-Marchand Declaration, which refers to the "old British-German Frontier", it argues that an attempt should therefore be made to locate those beacons by reference to the 1906 Anglo-German Agreement, which served as the basis for fixing the course of the boundary in this area. Thus Annex I to that Agreement, which was drafted in 1903, contains a description of the method employed to determine the locations of the beacons. Paragraph 3 of the Annex provides:

> "[t]he line then follows the median line of the Faro up-stream, as far as the junction of the Mao Hesso with the main stream; and afterwards the median line of the Mao Hesso, as far as a post, No. 6, on the left bank of the Mao Hesso, about 3 km north-west of Beka. It then runs from the median line of the river at right angles to its course, to No. 6 post."


13° 15'
13° 16'
13° 17'
13° 18'
13° 19'
CROQUIS N° 6
Source
de la rivière Tsikakiri
N.B. Ce croquis a été établi
à des fins d'illustration seulement
10° 06'
10° 05'
10° 04'
10° 03'
10° 02'
10° 01'
0 1 2 3 km
Kotcha
NIGERIA
Dumo
Kou
Source de la rivière Tsikakiri
identifiée par la Cour
Tsikakiri
CAMEROUN


SKETCH-MAP No. 6
Source of the Tsikakiri River
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 1 2 3 km
13° 15'
13° 16'
13° 17'
13° 18'
13° 19'
10° 06'
10° 05'
10° 04'
10° 03'
10° 02'
10° 01'
Kotcha
Dumo
Kou
NIGERIA
CAMEROON
Source of the Tsikakiri River identified by the Court
Tsikakiri

Le paragraphe 4 poursuit alors en expliquant:

> «A partir du poteau n° 6, elle court en ligne droite jusqu'à un rocher bien visible, sur une petite éminence de la route Gurin-Karin. Une marque de frontière (n° 7) «D↓B» (Deutsch-British) est gravée sur ce rocher. A partir de ce rocher, elle court en ligne droite jusqu'au poteau n° 8 implanté sur la route à l'entrée du col entre les collines de Karin, au nord du village de Karin.»

Le Nigéria expose que, en application de cette méthode, la borne n° 6 se trouverait sur la rive gauche du Mao Hesso, à environ 3 kilomètres au nord-ouest de Beka, tandis que la borne n° 8 se trouverait à l'intersection du prolongement de la ligne reliant les bornes n°s 6 et 7 et du ruisseau mentionné au paragraphe 34 de la déclaration Thomson-Marchand.

132. Le Cameroun indique pour sa part que le problème dans cette région est celui de l'identification de toutes les bornes mentionnées aux paragraphes 33 et 34 de la déclaration Thomson-Marchand, y compris la borne n° 7, qui ne serait pas celle présentée par le Nigéria, ainsi que l'identification du sommet du mont Wammi. Le Cameroun insiste néanmoins sur le fait que ce problème est un problème de démarcation et non de délimitation.

133. La Cour constate que l'interprétation des paragraphes 33 et 34 de la déclaration Thomson-Marchand soulève une difficulté dès lors que ces dispositions font passer la frontière par trois bornes dont à tout le moins deux ont aujourd'hui disparu.

La Cour s'est penchée avec beaucoup d'attention sur le texte de l'annexe I à l'accord anglo-allemand de 1906, ainsi que sur le matériau cartographique que lui ont fourni les Parties, afin de retrouver la position de ces bornes. La Cour note ainsi que le point indiqué par le Nigéria comme correspondant à la borne n° 6 et situé par 12° 53′ 15″ de longitude est et 9° 04′ 19″ de latitude nord reflète bien les termes de la description qu'en donne l'accord, puisqu'il se trouve sur la rive gauche du Mao Hesso à 3 kilomètres au nord-ouest du village de Beka. La Cour estime de même que le point indiqué par le Nigéria comme correspondant à la borne n° 7 et situé par 12° 51′ 55″ de longitude est et 9° 01′ 03″ de latitude nord doit être retenu. Bien que le Nigéria n'ait pas apporté la preuve de ce que des traces réelles de la borne n° 7 aient été trouvées à cet endroit, son positionnement correspond en effet à ce que prévoit l'accord anglo-allemand de 1906, et ce d'autant plus qu'il s'agit de la seule éminence rocheuse présente dans cette région. Quant à l'emplacement de la borne n° 8, qui est décrite comme étant située sur la route à l'entrée du col passant entre les collines de Karin, et sur la rive gauche du Mao Youwai, c'est le point proposé par le Cameroun, de coordonnées 12° 49′ 22″ de longitude est et 8° 58′ 18″ de latitude nord, qui doit être retenu, dès lors qu'il remplit tant les conditions posées par l'accord de 1906 que celles prévues au paragraphe 34 de la déclaration Thomson-Marchand.

134. La Cour conclut en conséquence que les paragraphes 33 et 34 de la déclaration Thomson-Marchand doivent être interprétés comme fai-

Paragraph 4 then goes on to explain:

> "From No. 6 post the line runs straight to a conspicuous rock, on a slight eminence on the road from Gurin to Karin. This rock has a boundary mark (No. 7) "D ↓ B" (Deutsch-British) cut into it. From this rock it runs straight to a post, No. 8, fixed on the road at the entrance to the pass through the Karin Hills, north of the village of Karin."

Nigeria claims that, pursuant to that method, Beacon 6 is situated on the left bank of the Mao Hesso about 3 km north-west of Beka, while Beacon 8 is situated at the intersection of the extension of the line joining Beacons 6 and 7 and the stream mentioned in paragraph 34 of the Thomson-Marchand Declaration.

132. For its part, Cameroon states that the problem in this area consists in identifying all of the beacons referred to in paragraphs 33 and 34 of the Thomson-Marchand Declaration, including Beacon 7, which Cameroon denies to be the one described by Nigeria, and identifying the summit of Wamni Range. Cameroon nevertheless stresses that this is a problem of demarcation, not delimitation.

133. The Court notes that the interpretation of paragraphs 33 and 34 of the Thomson-Marchand Declaration raises a problem in that those provisions describe the line of the boundary as passing through three beacons of which at least two have now disappeared.

The Court has studied most attentively the text of Annex I to the Anglo-German Agreement of 1906, as well as the cartographic material provided to it by the Parties, in order to discover the location of these beacons. The Court thus notes that the point indicated by Nigeria as corresponding to Beacon 6 and situated at 12° 53′ 15″ longitude east and 9° 04′ 19″ latitude north does indeed reflect the terms of the description of it given in the Agreement, since it lies on the left bank of the Mao Hesso 3 km to the north-west of the village of Beka. The Court likewise considers that the point indicated by Nigeria as corresponding to Beacon 7 and situated at 12° 51′ 55″ longitude east and 9° 01′ 03″ latitude north must be accepted. Although Nigeria has produced no evidence of Beacon 7 having been found at that point, its location does indeed correspond to the description in the 1906 Anglo-German Agreement, particularly in view of the fact that it is the only high ground in that area. As regards the location of Beacon 8, which is described as situated at the entrance to the pass through the Karin Hills on the road crossing the pass, and on the left bank of the Mao Youwai, it is the point proposed by Cameroon, located at 12° 49′ 22″ longitude east and 8° 58′ 18″ latitude north, which must be taken to be the correct one, since it satisfies both the conditions laid down by the 1906 Agreement and those in paragraph 34 of the Thomson-Marchand Declaration.

134. The Court accordingly concludes that paragraphs 33 and 34 of the Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing

sant passer la frontière par les points qu'elle a identifiés comme correspondant aux bornes n°s 6, 7 et 8 visées dans ces paragraphes et situés aux coordonnées susmentionnées (voir ci-après, p. 379, le croquis n° 7).

*

Le Maio Senche

135. Le paragraphe 35 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit:

> «35) Puis par la ligne de partage des eaux du Mao Wari à l'ouest et du Mayo Faro à l'est pour rejoindre les monts Alantikas; de là par la ligne de partage des eaux de la Benoué au nord-ouest et du Faro au sud-est jusqu'au pic du sud des monts [Alantikas] en un point situé à 2 kilomètres au nord de la source de la rivière Mali.»

136. Le Nigéria soutient que la frontière dans ce secteur doit suivre la ligne de partage des eaux. Il fait observer que la ligne réclamée par le Cameroun dans cette région décale la frontière par rapport à la ligne de partage des eaux que cette ligne doit suivre en vertu du paragraphe 35 de la déclaration Thomson-Marchand, «ce qui revient à attribuer au Cameroun le petit village de Batou (Batodi Dampti) et environ 1200 hectares de territoire».

137. Le Cameroun maintient quant à lui que «la représentation de la ligne de partage des eaux dans la traversée des monts [Alantikas] et [de] la localisation du village de Batou» dont il est question dans cette région est exclusivement un problème de démarcation.

138. La Cour constate que la difficulté, dans la région du Maio Senche à laquelle le paragraphe 35 de la déclaration Thomson-Marchand s'applique, consiste à identifier la ligne de partage des eaux, dont les deux Parties ont proposé des représentations cartographiques différentes.

139. La Cour confirme que la frontière dans la région du Maio Senche passe par la ligne de partage des eaux de la Benoué et du Faro. Le paragraphe 35 de la déclaration Thomson-Marchand est très clair sur ce point, qui n'est d'ailleurs pas contesté par les Parties. La Cour, après étude du matériau cartographique que lui ont fourni les Parties, observe qu'elle ne saurait accepter le tracé de la ligne de partage des eaux proposé par le Cameroun, dans la mesure en particulier où celui-ci suit le cours d'une rivière sur la plus grande partie de sa longueur, ce qui est incompatible avec le concept de ligne de partage des eaux. La ligne de partage des eaux, comme le soutient le Nigéria, passe entre le bassin du Maio Senche et celui de deux rivières qui se trouvent plus au sud (voir ci-après, p. 380, le croquis n° 8).

*

for the boundary to pass through the points having the above-mentioned co-ordinates, which it has identified as corresponding to Beacons 6, 7 and 8 as referred to in those paragraphs (see below, p. 379, sketch-map No. 7).

*

Maio Senche

135. Paragraph 35 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "35. Thence the frontier follows the watershed from the Mao Wari to the west and from the Mao Faro to the east, where it rejoins the Alantika Range, it follows the line of the watershed of the Benue to the north-west and of the Faro to the south-east as far as the south peak of the Alantika Mountains to a point 2 kilometres to the north of the source of the River Mali."

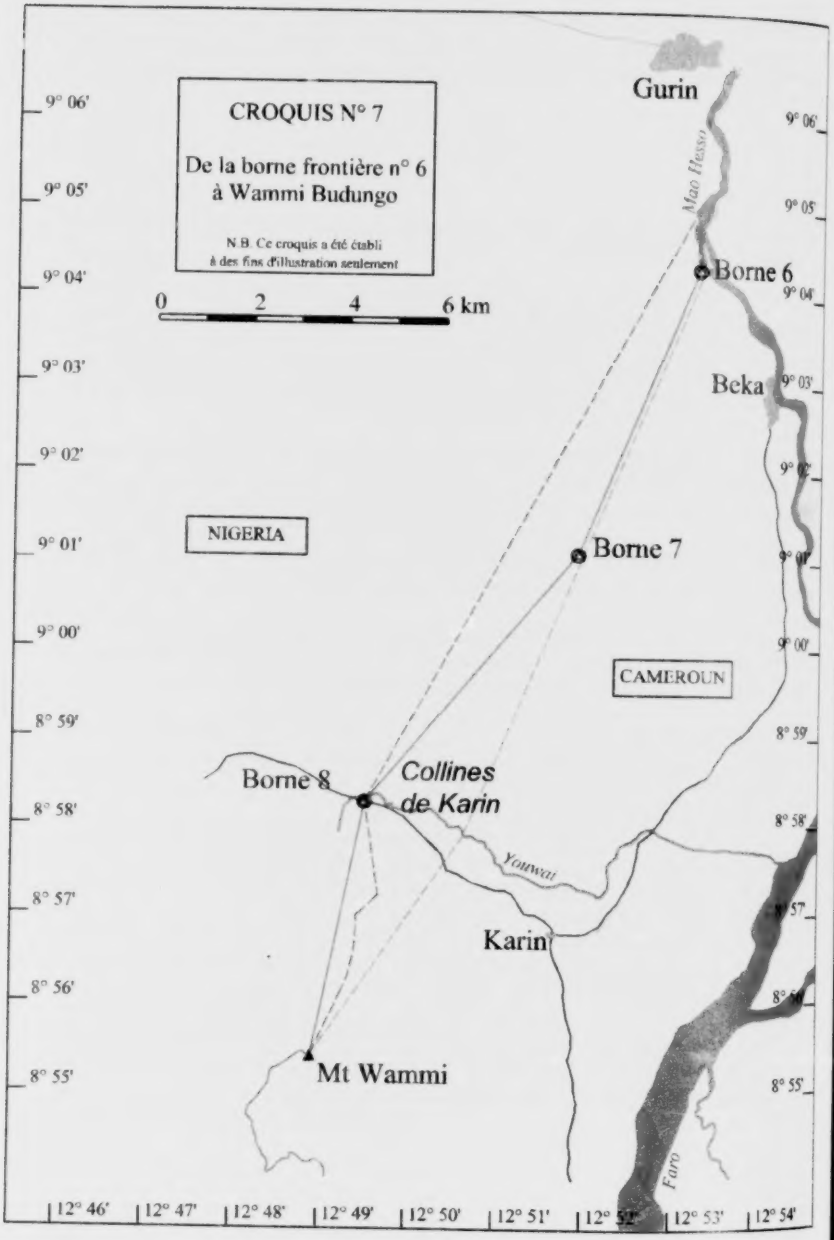
136. Nigeria contends that the boundary in this sector must follow the watershed. It points out that the line claimed by Cameroon in this area displaces the boundary from the watershed which the boundary is to follow pursuant to paragraph 35 of the Thomson-Marchand Declaration, "thereby attributing to Cameroon the small village of Batou (Batodi Dampti) and some 1,200 hectares of land territory".

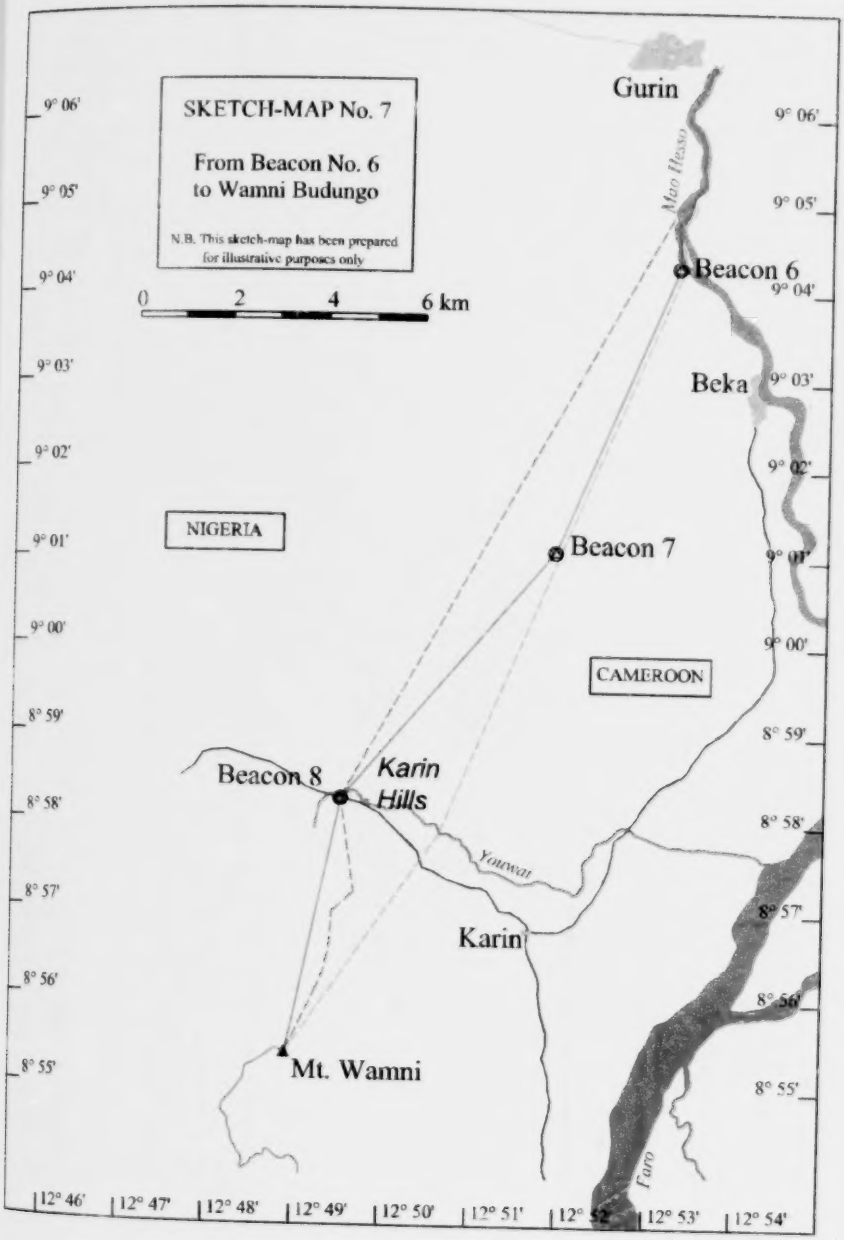
137. For its part, Cameroon maintains that "the representation of the watershed as it crosses the Alantika Range and the location of the village of Batou" is solely a problem of demarcation.

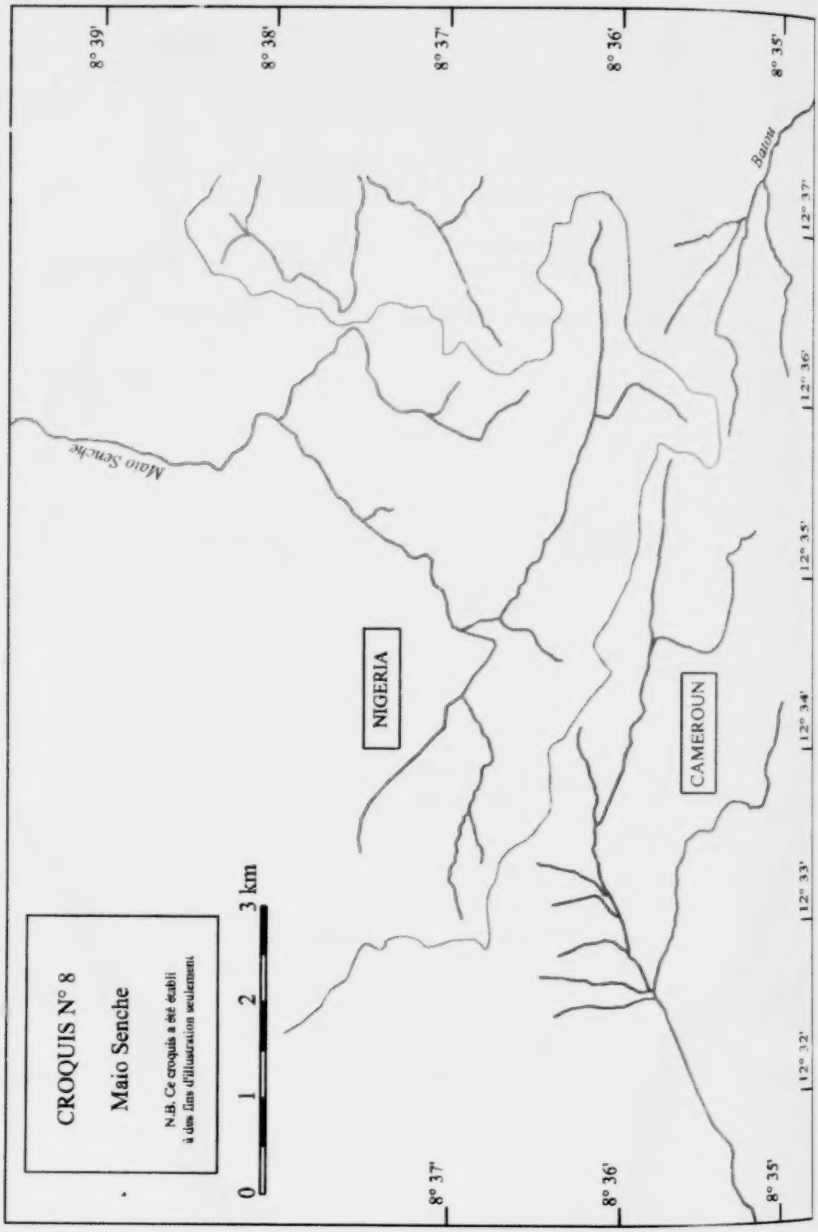
138. The Court notes that, in the Maio Senche area, covered by paragraph 35 of the Thomson-Marchand Declaration, the difficulty lies in identifying the line of the watershed, of which the two Parties have proposed differing cartographic representations.

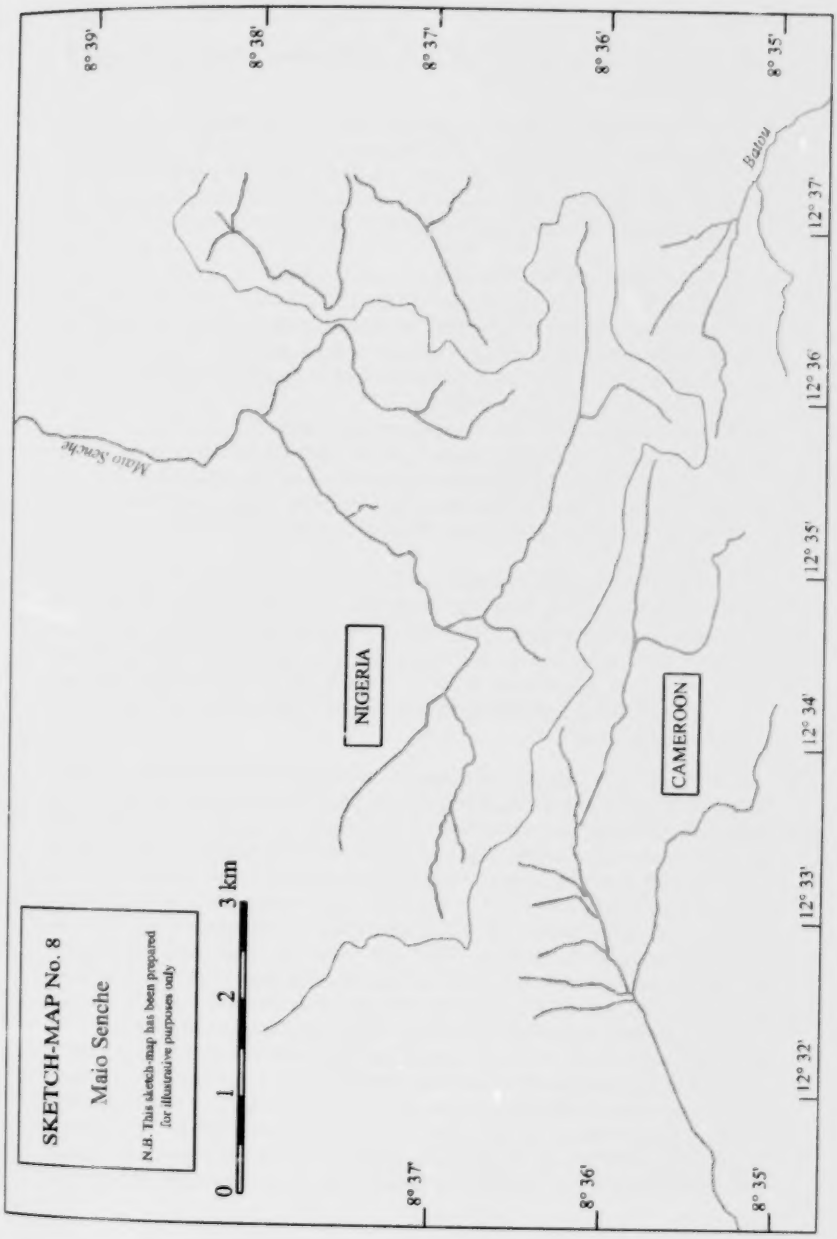
139. The Court confirms that the boundary in the Maio Senche area follows the line of the watershed between the Benue and the Faro. Paragraph 35 of the Thomson-Marchand Declaration is quite clear on this point, which is indeed not disputed by the Parties. After studying the cartographic material provided to it by the Parties, the Court observes that it cannot accept the watershed line proposed by Cameroon, in particular because it follows the course of a river over the greater part of its length, which is incompatible with the concept of the line of a watershed. The watershed line passes, as Nigeria contends, between the basin of the Maio Senche and that of the two rivers to the south (see below, p. 380, sketch-map No. 8).

*


CROQUIS N° 7
De la borne frontière n° 6
à Wammi Budungo
N.B. Ce croquis a été établi
à des fins d'illustration seulement
0 2 4 6 km
Gurin
Mao Hesso
Borne 6
Beka
NIGERIA
Borne 7
CAMEROUN
Borne 8
Collines
de Karin
Youwai
Karin
Mt Wammi
Faro
9° 06'
9° 05'
9° 04'
9° 03'
9° 02'
9° 01'
9° 00'
8° 59'
8° 58'
8° 57'
8° 56'
8° 55'
12° 46'
12° 47'
12° 48'
12° 49'
12° 50'
12° 51'
12° 52'
12° 53'
12° 54'


SKETCH-MAP No. 7
From Beacon No. 6 to Wamni Budungo
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 2 4 6 km
Gurin
Mao Hesso
Beacon 6
Beka
Beacon 7
NIGERIA
CAMEROON
Beacon 8
Karin Hills
Youwat
Karin
Mt. Wamni
Faro
9° 06'
9° 05'
9° 04'
9° 03'
9° 02'
9° 01'
9° 00'
8° 59'
8° 58'
8° 57'
8° 56'
8° 55'
12° 46'
12° 47'
12° 48'
12° 49'
12° 50'
12° 51'
12° 52'
12° 53'
12° 54'


CROQUIS N° 8
Maio Senche
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement.
0
1
2
3 km
8° 39'
8° 38'
8° 37'
8° 36'
8° 35'
12° 32'
12° 33'
12° 34'
12° 35'
12° 36'
12° 37'
Maio Senche
Benue
NIGERIA
CAMEROUN


SKETCH-MAP No. 8
Maio Senche
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0
1
2
3 km
NIGERIA
CAMEROON
Maio Senche
Bataou
8° 39'
8° 38'
8° 37'
8° 36'
8° 35'
12° 37'
12° 36'
12° 35'
12° 34'
12° 33'
12° 32'

Jimbare et Sapeo

140. Les paragraphes 35 à 38 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit :

> «35) Puis par la ligne de partage des eaux du Mao Wari à l'ouest et du Mayo Faro à l'est pour rejoindre les monts Alantikas ; de là par la ligne de partage des eaux de la Benoué au nord-ouest et du Faro au sud-est jusqu'au pic du sud des monts [Alantikas] en un point situé à 2 kilomètres au nord de la source de la rivière Mali.
>
> 36) De ce pic, par la rivière Sassiri, laissant Kobi en zone française et Kobi Leinde en zone anglaise, Tebou et Tscho à la France, jusqu'à son confluent avec le premier ruisseau venant de la chaîne des Balakossa (ce confluent touche la piste Kobodji Mapeo). De ce ruisseau la frontière se dirige vers le sud, laissant Uru Belo à l'Angleterre et Nananoua à la France.
>
> 37) Ensuite elle rejoint l'ancienne frontière aux environs de Lapao en territoire français et suit la ligne de partage des eaux de la chaîne des Balakossa jusqu'à un point situé à l'ouest de la source de Labidje ou Kadam, rivière qui se jette dans le Mayo Deo, d'une part, et la rivière Sampee, qui se jette dans la rivière Baleo, au nord-ouest, d'autre part.
>
> 38) De ce point la frontière suit la ligne de partage des eaux entre la rivière Baleo et la rivière Nomberou, en empruntant la ligne de faîte des monts Tschapeu, jusqu'à un point situé à 2 kilomètres au nord de Noumberou, s'infléchissant à la hauteur de ce village, qui est en Nigéria, puis empruntant une vallée nord-est, puis sud-est, qui franchit la chaîne des Banglang à environ 1 kilomètre de la source de la rivière Kordo.»

141. En ce qui concerne le tracé de la partie de la frontière terrestre telle que décrite aux paragraphes 35 à 38 de la déclaration Thomson-Marchand, le Nigéria relève tout d'abord que le texte de la déclaration est, à bien des égards, défectueux et propose de le clarifier. Selon lui, la Cour devrait dire que le pic sud des monts Alantikas est constitué par le Hosere Bila situé à 2 kilomètres au nord de la source de la rivière Mali. Il précise également que la rivière Sassiri citée au paragraphe 36 de la déclaration Thomson-Marchand ne vient pas du Hosere Bila mais de la chaîne des Balakossa, qui se trouve plus au sud. La rivière qui est en fait visée au paragraphe 36 serait le Leinde ou Lugga. Le Nigéria ajoute que, au sud de Nananoua, la description du tracé de la frontière devrait être précisée et modifiée par la Cour dans la mesure où le texte des paragraphes 37 et 38 de la déclaration Thomson-Marchand et la carte qui l'accompagne se contredisent. Le Nigéria explique que l'intention des Gouvernements britannique et français était depuis 1920 d'attribuer Jimbare à la France et Sapeo à la Grande-Bretagne. Il rappelle à cet effet que, le 12 novembre 1920, à la suite d'une mission de délimitation sur le terrain, une propo-

Jimbare and Sapeo

140. Paragraphs 35 to 38 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

> "35. Thence the frontier follows the watershed from the Mao Wari to the west and from the Mao Faro to the east, where it rejoins the Alantika Range, it follows the line of the watershed of the Benue to the north-west and of the Faro to the south-east as far as the south peak of the Alantika Mountains to a point 2 kilometres to the north of the source of the River Mali.
>
> 36. Thence from this peak by the River Sassiri, leaving Kobi to France and Kobi Leinde to Great Britain, Tebou and Tscho to France, as far as the confluence with the first stream coming from the Balakossa Range (this confluence touches the Kobodji Mapeo Track), from this stream towards the south, leaving Uro Belo to Great Britain and Nanaoua to France.
>
> 37. Thence the boundary rejoins the old boundary about Lapao in French territory, following the line of the watershed of the Balakossa range as far as a point situated to the west of the source of the Labidje or Kadam River, which flows into the River Deo, and from the River Sampee flowing into the River Baleo to the north-west.
>
> 38. Thence from this point along the line of the watershed between the River Baleo and the River Noumberou along the crest of the Tschapeu Range, to a point 2 kilometres to the north of Namberu, turning by this village, which is in Nigeria, going up a valley north-east and then south-east, which crosses the Banglang range about a kilometre to the south of the source of the Kordo River."

141. In regard to the course of that part of the land boundary described in paragraphs 35 to 38 of the Thomson-Marchand Declaration, Nigeria first notes that the wording of the Declaration is defective in many respects and proposes to clarify it. It contends that the Court should find that the south peak of the Alantika mountains is Hosere Bila, situated 2 km north of the source of the Mali River. It further points out that the Sassiri River referred to in paragraph 36 of the Thomson-Marchand Declaration does not flow from Hosere Bila but from the Balakossa Range lying further to the south, and that the river referred to in paragraph 36 is in fact the Leinde or Lugga. It adds that, south of Nananoua, the description of the boundary should be clarified and modified by the Court, since the text of paragraphs 37 and 38 of the Thomson-Marchand Declaration and the accompanying map are mutually contradictory. It explains that the intention of the British and French Governments had since 1920 been to attribute Jimbare to France and Sapeo to Great Britain. In this connection it points out that on 12 November 1920 a joint proposal to this effect had been signed by W. D. K. Mair, a British Dis-

sition conjointe allant dans ce sens avait été signée par W. D. K. Mair, responsable de district britannique, et le capitaine Louis Pition, représentant de l'administration française (dénommée ci-après la «proposition conjointe Mair-Pition»). Cette même proposition aurait ensuite été reprise dans un document signé le 16 octobre 1930 par R. Logan, responsable de district britannique, et le lieutenant J. Le Brun, représentant de l'administration française (dénommé ci-après le «procès-verbal Logan-Le Brun»). Ce procès-verbal, établi après la rédaction de la déclaration Thomson-Marchand, mais avant sa signature, aurait eu pour but de remédier sur le terrain aux difficultés posées par le texte de cette dernière et aurait depuis lors été respecté par les deux Parties.

Selon le Nigéria, alors qu'une partie des propositions contenues dans le procès-verbal Logan-Le Brun auraient été introduites dans le texte de la déclaration Thomson-Marchand, on aurait oublié de modifier également la partie de la déclaration relative à Jimbare et Sapeo. Pour Sapeo, les propositions faites dans le procès-verbal auraient néanmoins bien été reprises sur la carte de 1931 jointe à la déclaration. De l'avis du Nigéria, c'est dès lors la carte, et non le texte de la déclaration, qui devrait être prise en compte, dans la mesure où ce dernier «ne concorde pas avec l'abondante pratique observée sur le terrain depuis trois quarts de siècle». Ainsi, le Nigéria affirme que Sapeo a été traité comme nigérian lors des plébiscites de 1959 et 1961 et qu'il en assure l'administration. Selon le Nigéria, la solution serait donc d'interpréter la déclaration Thomson-Marchand à la lumière de la proposition conjointe Mair-Pition, du procès-verbal Logan-Le Brun et de la pratique locale bien établie. La nouvelle description basée sur le procès-verbal Logan-Le Brun aboutirait à laisser l'entièreté de la chaîne des Balakossa au Cameroun et à donner la plaine de Sapeo, sur le flanc sud du Hosere Sapeo, au Nigéria. La ligne frontière ainsi modifiée aurait d'ailleurs été acceptée par le Cameroun, comme l'indiquerait une lettre du 17 mars 1979 adressée au préfet du département de la Bénoué par le sous-préfet de l'arrondissement de Poli.

142. Le Cameroun s'accorde avec le Nigéria pour dire que le pic visé au paragraphe 35 de la déclaration Thomson-Marchand est le Hosere Bila et que les rivières dont le cours est à suivre dans cette région sont bien le Leinde, puis le Sassiri. Le Cameroun soutient en revanche que, au sud de Nananoua, seule la déclaration Thomson-Marchand doit être prise en compte pour établir le tracé de la frontière. Il rappelle en effet que, si la proposition conjointe Mair-Pition fut soumise à la France et à la Grande-Bretagne, elle ne fut néanmoins pas retenue par ces dernières, ni reportée dans la déclaration Thomson-Marchand. Il en va de même pour le procès-verbal Logan-Le Brun. Quant à la lettre de 1979, le Cameroun observe qu'en l'occurrence «[un simple sous-préfet] n'avait pas bien compris la situation juridique réelle». Il conviendrait dès lors selon le Cameroun de s'en tenir au texte de la déclaration Thomson-Marchand.

143. La Cour constate que l'interprétation des paragraphes 35 à 38 de la déclaration Thomson-Marchand soulève des difficultés, en ce que la description de la frontière qu'ils contiennent semble d'une part compor-

trict Officer, and Captain Louis Pition, representing the French administration (hereinafter the "Mair-Pition Joint Proposal"), following a delimitation mission on the ground, that proposal being subsequently incorporated into a document signed on 16 October 1930 by R. Logan, British District Officer, and Lieutenant J. Le Brun, representing the French administration (hereinafter the "Logan-Le Brun procès-verbal"). Nigeria claims that this document, drawn up after the Thomson-Marchand Declaration was prepared but before it was signed, was intended to set out a solution on the ground to the difficulties created by the text of the Thomson-Marchand Declaration and that it has been respected since then by both Parties.

Nigeria contends that, while part of the proposals in the Logan-Le Brun procès-verbal were incorporated into the text of the Thomson-Marchand Declaration, the drafters forgot to amend also the part of the Declaration concerning Jimbare and Sapeo; as far as Sapeo was concerned, the proposals in the Logan-Le Brun procès-verbal were nonetheless shown on the 1931 map annexed to the Declaration. In Nigeria's view, it is the map which should therefore be followed and not the text of the Declaration, since this "does not accord with the extensive practice on the ground for the past three quarters of a century". Thus it asserts that Sapeo was treated as Nigerian during the 1959 and 1961 plebiscites and that Nigeria is responsible for its administration. In Nigeria's view, the solution is therefore to construe the Thomson-Marchand Declaration in the light of the Mair-Pition Joint Proposal, of the Logan-Le Brun procès-verbal and of the well-established local practice. The new description based on the Logan-Le Brun procès-verbal would result in leaving all of the Balakossa Range to Cameroon and giving Nigeria the Sapeo plain on the southern side of Hosere Sapeo. It contends that the modified boundary line was moreover accepted by Cameroon in a letter dated 17 March 1979 to the "Prefect of Benue Department" from the Sub-Prefect of Poli Subdivision.

142. Cameroon agrees with Nigeria that the peak referred to in paragraph 35 of the Thomson-Marchand Declaration is Hosere Bila and that the rivers whose courses are to be followed in this area are indeed first the Leinde and then the Sassiri. Cameroon maintains, however, that south of Nananoua only the Thomson-Marchand Declaration should be used in order to establish the course of the boundary; it argues that, although the Mair-Pition Joint Proposal was submitted to France and Great Britain, it was not accepted by them and not incorporated in the Thomson-Marchand Declaration; the same applied to the Logan-Le Brun procès-verbal. As regards the 1979 letter, Cameroon observes that "[a mere sub-prefect] had not properly understood the true legal position". In Cameroon's view, the text of the Thomson-Marchand Declaration should therefore be adhered to.

143. The Court notes that the interpretation of paragraphs 35 to 38 of the Thomson-Marchand Declaration poses problems, since the description of the boundary therein appears both to contain a series of material

ter une série d'erreurs matérielles et, d'autre part, dans certains passages, être en contradiction avec la représentation faite de cette frontière sur la carte de 1931 annexée à la déclaration.

La Cour relève toutefois que, ce qui concerne la région au nord de Nananoua visée au paragraphe 36 de la déclaration Thomson-Marchand, les Parties sont d'accord pour considérer que les rivières dont la frontière suit le cours sont le Leinde et le Sassiri. De même, les représentations cartographiques de ce segment de la frontière proposées par les Parties correspondent en tout point.

Au sud de Nananoua, il n'existe par contre pas d'accord entre le Cameroun et le Nigéria.

144. La Cour se penchera d'abord sur la région de Sapeo. Après avoir étudié attentivement les cartes fournies par les Parties et le procès-verbal Logan-Le Brun, la Cour constate que, comme le Nigéria le soutient, c'est bien la ligne frontière décrite dans ce procès-verbal, et non celle décrite dans la déclaration Thomson-Marchand, qui a été reprise sur la carte de 1931 jointe à la déclaration. La Cour note par ailleurs que, dans la pratique, Sapeo a toujours été considéré comme se trouvant en territoire nigérian. Ainsi, Sapeo fut considéré comme nigérian lors des plébiscites de 1959 et 1961. Si le Cameroun a précisé dans ses écritures qu'il estimait «insuffisants» les divers éléments avancés par le Nigéria comme preuve de son administration du village de Sapeo, il n'a toutefois pas sérieusement contesté ceux-ci. De même, le Cameroun n'a à aucun moment prétendu exercer son administration sur ce village. La lettre du 17 mars 1979 adressée au préfet du département de la Bénoué par le sous-préfet de l'arrondissement de Poli constitue une indication utile de ce que l'administration exercée par le Nigéria sur Sapeo était connue du Cameroun. La Cour estime dès lors qu'il convient, dans cette région, d'interpréter la déclaration Thomson-Marchand conformément à l'intention de ses rédacteurs, telle qu'est s'est manifestée sur la carte qui y était jointe et sur le terrain, à savoir de manière à faire suivre à la frontière le tracé décrit dans le procès-verbal Logan-Le Brun.

145. Se penchant ensuite sur la situation dans la région de Jimbare, la Cour note que, contrairement à ce qui s'est passé pour Sapeo, la revision de la frontière contenue dans le procès-verbal Logan-Le Brun n'a pas été transposée sur la carte de 1931 jointe à la déclaration Thomson-Marchand, pour ce qui concerne la région de Jimbare. Le tracé de la frontière sur la carte est celui décrit dans la déclaration. La Cour estime néanmoins que c'est également le tracé décrit dans le procès-verbal Logan-Le Brun qui doit ici prévaloir. Comme la Cour vient de le déterminer, le tracé Logan-Le Brun correspond en effet à l'intention des rédacteurs de la déclaration dans l'ensemble de cette région. Dans sa duplique, le Nigéria a par ailleurs accepté cette interprétation de la déclaration Thomson-Marchand favorable au Cameroun, tandis que ce dernier ne s'y est pas opposé.

146. La Cour conclut dès lors tout d'abord que les paragraphes 35 et 36 de la déclaration Thomson-Marchand doivent être interprétés comme

errors and, in certain places, to contradict the representation of that boundary on the 1931 map appended to the Declaration.

The Court notes, however, that, as regards the area to the north of Nananoua as referred to in paragraph 36 of the Thomson-Marchand Declaration, the Parties agree that the rivers whose courses form the boundary are the Leinde and the Sassiri. Similarly, the cartographic representations of this section of the boundary proposed by the Parties correspond in every respect.

To the south of Nananoua, on the other hand, there is no agreement between Cameroon and Nigeria.

144. The Court will first address the Sapeo area. After carefully studying the maps provided by the Parties and the Logan-Le Brun procès-verbal, the Court finds that, as Nigeria claims, it is indeed the boundary described in that procès-verbal and not that described in the Thomson-Marchand Declaration which was transposed onto the 1931 map appended to the Declaration. The Court further notes that, in practice, Sapeo has always been regarded as lying in Nigerian territory. Thus Sapeo was regarded as Nigerian in the 1959 and 1961 plebiscites. While Cameroon has stated in its written pleadings that it regarded as "insufficient" the various items of evidence presented by Nigeria as proof of its administration of the village of Sapeo, it has however not seriously challenged them. Cameroon has also never claimed to exercise any form of administration over the village. The letter of 17 March 1979 from the Sub-Prefect of Poli Subdivision to the "Prefect of Benue Department" indicates that Cameroon was aware of Nigeria's administration of Sapeo. The Court accordingly considers that in this area the Thomson-Marchand Declaration should be interpreted in accordance with the intention of its authors, as manifested on the map appended thereto and on the ground, namely so as to make the boundary follow the course described in the Logan-Le Brun procès-verbal.

145. Turning next to the situation in the Jimbare area, the Court notes that, contrary to what occurred in regard to Sapeo, the modification of the boundary provided for in the Logan-Le Brun procès-verbal was not transposed onto the 1931 map appended to the Thomson-Marchand Declaration in respect of the Jimbare area. The course of the boundary on the map is as described in the Declaration. The Court nonetheless takes the view that it is the course as described in the Logan-Le Brun procès-verbal which must also prevail here. As the Court has just found, the Logan-Le Brun course in effect corresponds to the intention of the authors of the Declaration throughout this region. In its Rejoinder Nigeria has moreover accepted this interpretation of the Thomson-Marchand Declaration, which is favourable to Cameroon, whilst the latter has not opposed it.

146. The Court accordingly concludes, first, that paragraphs 35 and 36 of the Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing

faisant passer la frontière par le Hosere Bila, qu'elle a identifié comme étant le «pic du sud des monts [Alantikas]» visé au paragraphe 35, puis de ce point par le cours de la rivière Leinde et par le cours de la rivière Sassiri «jusqu'à son confluent avec le premier ruisseau venant de la chaîne des Balakossa».

La Cour conclut ensuite que les paragraphes 37 et 38 de la déclaration Thomson-Marchand doivent être interprétés comme faisant passer la frontière par le tracé décrit au paragraphe 1 du procès-verbal Logan-Le Brun, tel que représenté par le Nigéria sur les figures 7.15 et 7.16 en regard des pages 346 et 350 de sa duplique.

*

Nomberou (Namberou)-Banglang

147. Le paragraphe 38 de la déclaration Thomson-Marchand fixe la frontière comme suit:

> «38) De ce point la frontière suit la ligne de partage des eaux entre la rivière Baleo et la rivière Nomberou, en empruntant la ligne de faîte des monts Tschapeu, jusqu'à un point situé à 2 kilomètres au nord de Noumberou, s'infléchissant à la hauteur de ce village, qui est en Nigéria, puis empruntant une vallée nord-est, puis sud-est, qui franchit la chaîne des Banglang à environ 1 kilomètre de la source de la rivière Kordo.»

148. Le Nigéria considère que le paragraphe 38 de la déclaration Thomson-Marchand est également défectueux en ce qu'il décrit la frontière comme «empruntant une vallée nord-est, puis sud-est», alors que la seule vallée présente dans la région est orientée nord-ouest, puis sud-ouest. Selon le Nigéria, cette erreur aurait été constatée dans le procès-verbal Logan-Le Brun de 1930 et corrigée de manière à faire passer la frontière «par le cours principal du Mayo Namberu jusqu'à sa source dans une dépression bien définie située à un demi-mille environ à l'est du sommet principal du Hossere Banglang».

149. Le Cameroun estime pour sa part qu'il convient de s'en tenir à la définition de la frontière contenue dans les paragraphes 37 et 38 de la déclaration Thomson-Marchand.

150. La Cour constate que la fin du paragraphe 38 de la déclaration Thomson-Marchand soulève des difficultés d'interprétation en ce qu'elle contient des erreurs matérielles fondamentales. Après une étude du matériau cartographique fourni par les Parties, la Cour est en effet parvenue à la conclusion que, comme le Nigéria l'allègue, il n'existe aucune vallée orientée «nord-est, puis sud-est» dans la région, contrairement à ce que prévoit le texte de ce paragraphe. La Cour s'attachera donc à identifier le tracé que les rédacteurs de la déclaration Thomson-Marchand ont entendu donner à la frontière dans cette région.

La Cour relève sur ce point que seule la partie de la frontière située au sud de la source du Nomberou pose problème.

for the boundary to pass over Hosere Bila, which it has identified as the "south peak of the Alantika Mountains" referred to in paragraph 35, and then from that point along the River Leinde and the River Sassiri "as far as the confluence with the first stream coming from the Balakossa Range".

The Court further concludes that paragraphs 37 and 38 of the Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing for the boundary to follow the course described in paragraph 1 of the Logan-Le Brun procès-verbal, as shown by Nigeria in Figures 7.15 and 7.16 at pages 346 and 350 of its Rejoinder.

*

Noumberou-Banglang

147. Paragraph 38 of the Thomson-Marchand Declaration determines the boundary as follows:

> "38. Thence from this point along the line of the watershed between the River Baleo and the River Noumberou along the crest of the Tschapeu Range, to a point 2 kilometres to the north of Namberu, turning by this village, which is in Nigeria, going up a valley north-east and then south-east, which crosses the Banglang range about a kilometre to the south of the source of the Kordo River."

148. Nigeria considers that paragraph 38 of the Thomson-Marchand Declaration is also defective in that it describes the boundary as "going up a valley north-east and then south-east", whereas the only valley in the area runs north-west and then south-west. According to Nigeria, this error was noted in the 1930 Logan-Le Brun procès-verbal and rectified by a provision for the boundary to follow "the main course of the Mayo Namberu upstream to its source in a well-defined saddle approx. ½ mile to the east of the main summit of Hossere Banglang".

149. For its part, Cameroon stands by the definition of the boundary set out in paragraphs 37 and 38 of the Thomson-Marchand Declaration.

150. The Court notes that the final part of paragraph 38 of the Thomson-Marchand Declaration poses problems of interpretation in that it contains fundamental errors of a material nature. After examining the cartographic material provided by the Parties, the Court has thus reached the conclusion, as Nigeria contends, that there is no valley in the area running "north-east, then south-east", contrary to what is stated in the text of this paragraph. The Court will therefore endeavour to identify the course which the authors of the Thomson-Marchand Declaration intended the boundary to follow in this area.

The Court notes that in this regard only the part of the boundary situated to the south of the source of the Noumberou poses any problem.

Au nord de ce point, le Cameroun et le Nigéria sont en effet d'accord pour faire passer la frontière par le cours du Nomberou. Le tracé de la frontière sur les cartes camerounaises et nigérianes confirme cet accord.

Au sud de la source du Nomberou, en revanche, les représentations cartographiques de la frontière présentées par les Parties divergent.

151. La Cour observe que, si le texte de la déclaration Thomson-Marchand ne contient que peu d'informations lui permettant de déterminer le tracé exact de la frontière dans ce secteur, la description qu'en fait le procès-verbal Logan-Le Brun est en revanche beaucoup plus détaillée et permet une telle détermination. La Cour rappelle qu'elle a déjà eu l'occasion de se servir du texte de ce procès-verbal pour interpréter la déclaration Thomson-Marchand là où il était clair que son contenu correspondait à l'intention des rédacteurs de la déclaration (voir paragraphe 143 ci-dessus). La Cour ne doute pas que ce soit à nouveau le cas ici. Elle note en particulier que le procès-verbal Logan-Le Brun et le paragraphe 38 de la déclaration Thomson-Marchand semblent faire aboutir la frontière dans ce secteur à un point identique. Le procès-verbal Logan-Le Brun prévoit en effet que la frontière aboutit au mont Tapare situé «à environ 1 mille au sud de la source du Mayo Kordo» tandis que, dans sa version anglaise, la déclaration Thomson-Marchand prévoit qu'elle aboutit «à environ 1 kilomètre au sud de la source de la rivière Kordo». La version française du paragraphe 38 fait l'économie du qualificatif «au sud». La Cour ne saurait manquer en outre de relever à cet égard que le segment de la frontière situé au nord de la source du Nomberou, sur lequel il y a accord des Parties, suit le tracé établi par le procès-verbal Logan-Le Brun.

La Cour estime que c'est la ligne frontière proposée par le Nigéria qui doit être préférée. Cette ligne rejoint en effet le plus directement le Hosere Tapere, situé par 12° 14′ 30″ de longitude est et 8° 22′ 00″ de latitude nord, indiqué par le procès-verbal Logan-Le Brun comme le point d'aboutissement de ce segment de la frontière. Cette ligne est par ailleurs plus favorable au Cameroun que celle qui figure sur ses propres cartes, et ce dernier ne s'y est pas opposé.

152. La Cour en conclut que le paragraphe 38 *in fine* de la déclaration Thomson-Marchand doit être interprété comme faisant passer la frontière par le cours de la rivière Namberou jusqu'à sa source, puis de ce point, par une ligne droite, jusqu'au Hosere Tapere tel que localisé par la Cour (voir ci-après, p. 386, le croquis n° 9).

*

Tipsan

153. Les paragraphes 40 et 41 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit:

To the north of that point, Cameroon and Nigeria agree that the boundary should follow the course of the Noumberou. The course of the boundary shown on the Cameroonian and Nigerian maps confirms that agreement.

However, to the south of the source of the Noumberou, the cartographic representations of the boundary presented by the Parties diverge.

151. The Court observes that, while the text of the Thomson-Marchand Declaration contains scant information enabling it to determine the precise course of the boundary in this sector, the description of it in the Logan-Le Brun procès-verbal is, however, far more detailed and enables such a determination to be made. The Court recalls that it has already had occasion to use the text of that procès-verbal in order to interpret the Thomson-Marchand Declaration, where it was clear that its terms corresponded to the intention of the authors of the Declaration (see paragraph 143 above). The Court has no doubt that this is again the case here. It notes in particular that the Logan-Le Brun procès-verbal and paragraph 38 of the Thomson-Marchand Declaration appear to make the boundary in this sector terminate at the same point. Thus the Logan-Le Brun procès-verbal provides that the boundary runs to Mount Tapare, situated "about a mile to the south of the source of the Mayo Kordo", whilst the English text of the Thomson-Marchand Declaration provides for the boundary to pass through a point "about a kilometre to the south of the source of the Kordo River". The French text of paragraph 38 omits the phrase "to the south of". The Court is bound moreover to note in this regard that the part of the boundary situated to the north of the source of the Noumberou, on which the Parties are in agreement, follows the boundary established by the Logan-Le Brun procès-verbal.

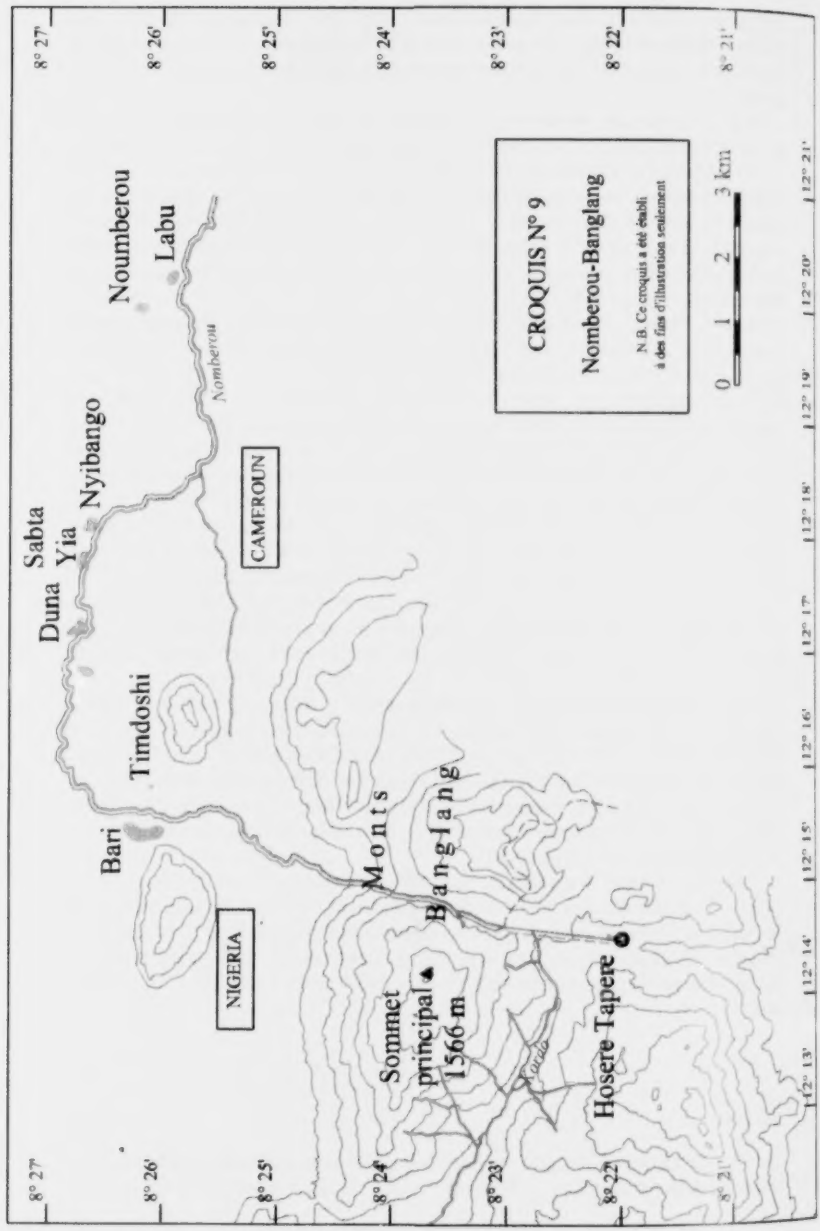
The Court considers that it is the boundary line proposed by Nigeria which is to be preferred. That is the line which runs most directly to Hosere Tapere, located at 12° 14′ 30″ longitude east and 8° 22′ 00″ latitude north, the point indicated by the Logan-Le Brun procès-verbal as the terminal for this section of the boundary. That line is moreover more favourable to Cameroon than the line shown on its own maps, and Cameroon has not opposed it.

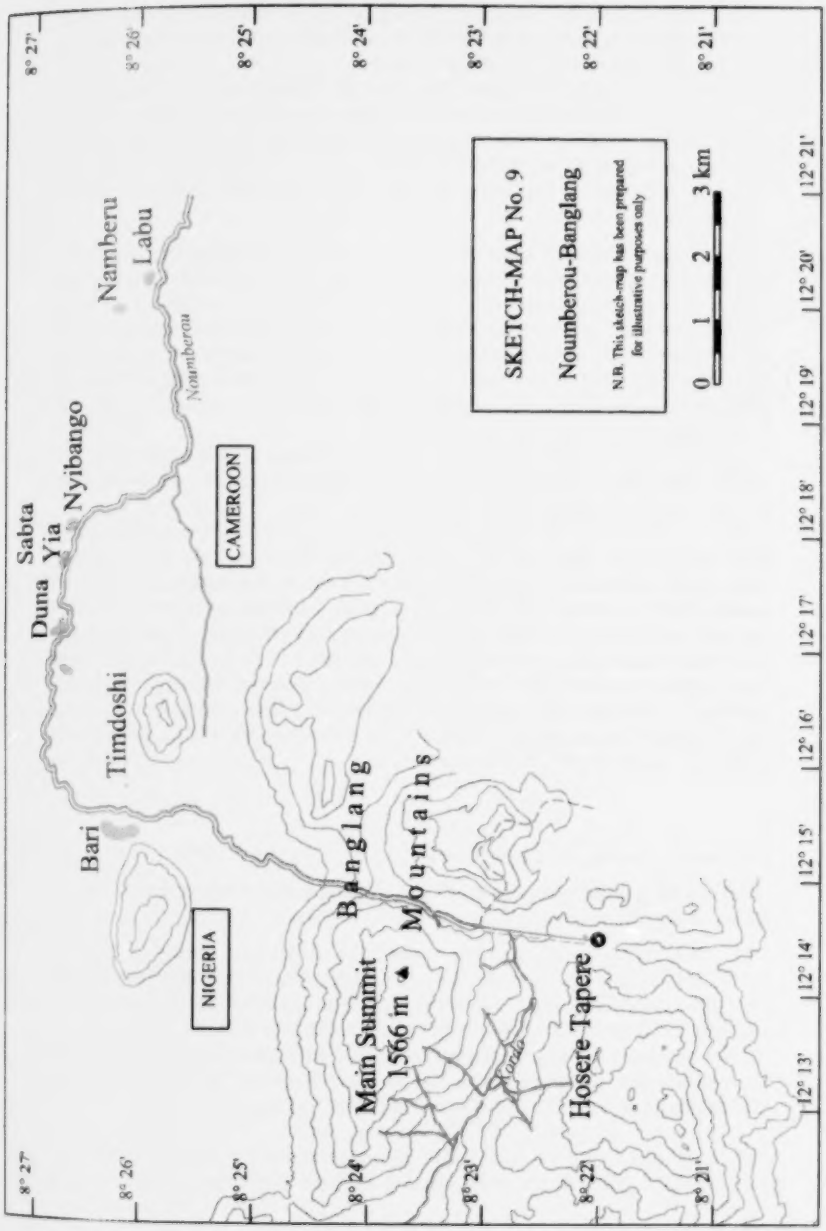
152. The Court accordingly concludes that the final part of paragraph 38 of the Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing for the boundary to follow the course of the River Noumberou as far as its source, and then from that point to run in a straight line as far as Hosere Tapere as identified by the Court (see below, p. 386, sketch-map No. 9).

*

Tipsan:

153. Paragraphs 40 and 41 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:


CROQUIS N° 9
Nomberou-Banglang
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
0 1 2 3 km
Noumberou
Labu
Nomberou
Nyibango
Sabta
Yia
Duna
Timdoshi
Bari
CAMEROUN
NIGERIA
Monts
Banglang
Sommet principal 1566 m
Hosere Tapere
8° 27'
8° 26'
8° 25'
8° 24'
8° 23'
8° 22'
8° 21'
12° 13'
12° 14'
12° 15'
12° 16'
12° 17'
12° 18'
12° 19'
12° 20'
12° 21'


SKETCH-MAP No. 9
Noumberou-Banglang
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 1 2 3 km
Namberu
Labu
Noumberou
Sabta
Yia
Nyibango
Duna
Timdoshi
Bari
CAMEROON
NIGERIA
Banglang
Mountains
Main Summit
1566 m
Hosere Tapere
8° 27'
8° 26'
8° 25'
8° 24'
8° 23'
8° 22'
8° 21'
12° 13'
12° 14'
12° 15'
12° 16'
12° 17'
12° 18'
12° 19'
12° 20'
12° 21'

«40) Puis une ligne parallèle à la route de Fort-Lamy-Baré en se maintenant à une distance de 2 kilomètres de cette route, qui se trouve toujours en territoire français.

41) Puis par une ligne parallèle et distante de 2 kilomètres à l'ouest de cette route, qui est approximativement celle marquée Faulborn, janvier 1908, sur la carte Moisel, jusqu'au point sur le Mayo Tipsal (Tiba, Tibsat, ou Tussa sur la carte Moisel) à environ 2 kilomètres au sud-ouest du point où le Mayo Tipsal est traversé par la piste.»

154. Tant le Nigéria que le Cameroun se sont accordés lors de la procédure orale à considérer comme claire la description de la frontière contenue aux paragraphes 40 et 41 de la déclaration.

Le Cameroun soutient toutefois qu'un problème de démarcation, à savoir l'identification sur le terrain des formations citées dans ces dispositions, se pose dans cette région. Il affirme en particulier qu'il existe en territoire camerounais une localité appelée Tipsan qui se situe à environ 3 kilomètres de la ville de Kontcha.

Le Nigéria nie quant à lui l'existence d'un village appelé Tipsan du côté camerounais de la frontière, le seul lieu-dit Tipsan étant un poste d'immigration situé en territoire nigérian.

155. La Cour observe que, à l'audience, les Parties se sont accordées pour reconnaître que la frontière doit passer par une ligne parallèle à la route Fort-Lamy-Baré et distante de celle-ci de 2 kilomètres à l'ouest, comme le prévoit le paragraphe 41 de la déclaration Thomson-Marchand. La Cour prend acte de cet accord. Elle précise toutefois, pour lever toute ambiguïté, qu'il convient d'identifier le point d'aboutissement de ce segment de la frontière, à savoir le point situé sur le Mayo Tipsal «à environ 2 kilomètres au sud-ouest du point où le Mayo Tipsal est traversé par la piste», comme correspondant aux coordonnées 12° 12′ 45″ de longitude est et 7° 58′ 49″ de latitude nord.

*

Le franchissement du Mayo Yim

156. Les paragraphes 48 et 49 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit:

«48) Puis elle atteint le mont Lowul, qui se trouve à environ 2 kilomètres de la route Banyo-Kotcha (route de Fort-Lamy). Du sommet de la passe du Genderou l'azimut du mont Lowul est 296. De ce sommet, situé à 3 milles et demi du gîte d'étape, qui se trouve et qui est situé entre un pic des monts M'Bailadji (à l'ouest) et une colline moins élevée appelée Hosere Burutol (à l'est), le mont M'Bailadji est à l'azimut 45 et le mont Burutel à l'azimut 185.

49) La frontière est ensuite déterminée par une ligne qui franchit le Mayo Yim en un point situé à environ 4 kilomètres à l'ouest du

"40. Thence along a line parallel to the Bare Fort Lamy Track and 2 kilometres to the west of this track, which remains in French territory.

41. Thence a line parallel to and distant 2 kilometres to the west from this road (which is approximately that marked Faulborn, January 1908, on Moisel's map) to a point on the Maio Tipsal (Tiba, Tibsat or Tussa on Moisel's map) 2 kilometres to the south-west of the point at which the road crosses said Maio Tipsal."

154. Both Nigeria and Cameroon agreed at the hearings that the description of the boundary set out in paragraphs 40 and 41 of the Declaration is clear.

Cameroon maintains, however, that there is a demarcation problem in this area, namely in identifying on the ground the features mentioned in those provisions. Specifically, it contends that there is a locality called Tipsan on Cameroonian territory some 3 km from the town of Kontcha.

Nigeria denies the existence of a village called Tipsan on the Cameroonian side of the boundary, claiming that the only place called Tipsan is an immigration post situated on Nigerian territory.

155. The Court observes that at the hearings the Parties agreed that the boundary must follow a line running parallel to the Fort Lamy-Baré road some 2 km to the west thereof, as paragraph 41 of the Thomson-Marchand Declaration provides. The Court takes note of that agreement. However, the Court considers that, in order to remove any doubt, it should identify the terminal point of this section of the boundary — namely the point situated on the Mayo Tipsal "2 kilometres to the south-west of the point at which the road crosses said Mayo Tipsal" — as corresponding to the co-ordinates 12° 12′ 45″ longitude east and 7° 58′ 49″ latitude north.

*

Crossing the Maio Yin

156. Paragraphs 48 and 49 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

"48. Thence to Hosere Lowul, which is well over 2 kilometres from the Kwancha-Banyo main road. This peak (Hosere Lowul) lies on a magnetic bearing of 296 from the apex of the Genderu Pass on the above-mentioned main road. From this apex, which is distant 3½ miles from Genderu Rest-house, and which lies between a peak of Hosere M'Bailaji (to the west) and a smaller hill, known as Hosere Burutol, to the east, Hosere M'Bailaji has a magnetic bearing of 45 and Hosere Burutol one of 185.

49. Thence a line, crossing the Maio Yin at a point some 4 kilometres to the west of the figure 1,200 (denoting height in metres of a

chiffre 1200 (chiffre indiquant la hauteur en mètres d'une montagne de forme conique (sur la carte Moisel, section E 2), jusqu'à un pic de forme conique, le mont Golungel, au pied duquel (en zone française) se trouve une source natronnée bien connue des pasteurs. Du gîte d'étape de compagnie Massa situé sur la piste Kontcha-Banyo (route de Fort-Lamy) on aperçoit le mont Golungel sous l'azimut 228. Du même point le mont Lowul est à l'azimut 11. Le lahoré de Banaré se trouve en territoire britannique.»

157. Le Nigéria considère que les paragraphes 48 et 49 de la déclaration Thomson-Marchand sont trop vagues, tout particulièrement en ce qui concerne la localisation du point où cette ligne frontière traverse le Mayo Yim. La Cour devrait dès lors identifier celui-ci.

158. Selon le Cameroun, les deux paragraphes de la déclaration Thomson-Marchand en question ne nécessitent aucune clarification de la part de la Cour. Les deux sommets et la ligne droite qui doit les joindre, ainsi que le point de franchissement de la rivière, seraient définis avec suffisamment de précision pour qu'il n'y ait là qu'un simple problème de démarcation.

159. La Cour observe que, si le Nigéria a soulevé dans son contre-mémoire la question du tracé de la frontière au niveau du franchissement du Mayo Yim visé au paragraphe 49 de la déclaration Thomson-Marchand, il n'est pas revenu sur ce point dans sa duplique, ni lors de la procédure orale. Le Nigéria n'a pas non plus contesté l'argument du Cameroun selon lequel le problème dans cette région est un pur problème de démarcation. Dans ces conditions, la Cour n'estime pas nécessaire de préciser les coordonnées des points par lesquels la déclaration fait passer la frontière dans ce secteur.

160. La Cour confirme en conséquence que la frontière, dans la région du franchissement du Mayo Yim, suit le tracé visé aux paragraphes 48 et 49 de la déclaration Thomson-Marchand.

*

La région des monts Hambere

161. Les paragraphes 60 et 61 de la déclaration Thomson-Marchand fixent la frontière comme suit :

«60) Puis elle suit la ligne de partage des eaux au travers des monts Gesumi ou Hambere, au nord des sources des Mayo Kombe, Gur et Malam jusqu'à un pic assez proéminent qui est à l'azimut 17 en se plaçant sur un tumulus de pierres de 8 pieds de haut élevé le 15 septembre 1920 sur le côté sud de la piste Banyo-Kumbo-Bamenda à environ 1 mille du gîte d'étape de N'Yorong et 8 milles et demi du village de Songkorong.

61) De ce pic, dans les monts Hambere ou Gesumi, qui est situé à

low conical hill) on Moisel's map E 2, to a prominent conical peak, Hosere Gulungel, at the foot of which (in French Territory) is a spring impregnated with potash, which is well-known to all cattle-owners in the vicinity. This Hosere Gulungel has a magnetic bearing of 228 from the point (5 miles from Genderu Rest-house, which is known locally as 'Kampani Massa' on the main Kwancha-Banyo road where it (Hosere Gulungel) first comes into view. From this same point the magnetic bearing to Hosere Lowul is 11. The Salt lick of Banare lies in British Territory."

157. Nigeria considers that paragraphs 48 and 49 of the Thomson-Marchand Declaration are too vague, in particular in respect of the location of the precise point where the boundary crosses the Maio Yin; the Court should therefore identify that point.

158. In Cameroon's view, the two paragraphs of the Thomson-Marchand Declaration in question do not require any clarification by the Court; the two peaks and the straight line to be drawn between them, as well as the point at which the river is crossed, are identified in precise enough terms to make this simply a question of demarcation.

159. The Court observes that, while Nigeria did in its Counter-Memorial raise the question of the course of the boundary where it crosses the Maio Yin as described in paragraph 49 of the Thomson-Marchand Declaration, it did not return to this point in its Rejoinder, or at the hearings. Nor did Nigeria challenge Cameroon's argument that the problem in this area is merely one of demarcation. The Court accordingly considers that it is not necessary to specify the co-ordinates of the points through which, pursuant to the Declaration, the boundary is to pass in this area.

160. The Court accordingly confirms that the boundary in the area where it crosses the Maio Yin follows the course described in paragraphs 48 and 49 of the Thomson-Marchand Declaration.

*

The Hambere Range area

161. Paragraphs 60 and 61 of the Thomson-Marchand Declaration determine the boundary as follows:

"60. Thence the Frontier follows the watershed amongst these Hosere Hambere (or Gesumi) to the north of the sources of the Maio Kombe, Maio Gur and Maio Malam to a fairly prominent, pointed peak which lies on a magnetic bearing of 17° from a cairn of stones, 8 feet high, erected on the 15th September, 1920, on the south side of the above Banyo-Kumbo-Bamenda road at a point 1 mile from N'Yorong Rest-camp and 8½ miles from Songkorong village.

61. From this peak in the Hosere Hambere (or Gesumi), which is

l'est de la source visible du Mayo Mfi ou Baban, la frontière continue de suivre la ligne de partage des eaux, visible du tumulus sur tout son parcours, entre le Mayo Malam (à l'est) en zone française et le Mayo Mfi ou Baban (à l'ouest) en zone anglaise, jusqu'au moment où elle franchit la piste Banyo-Kumbo-Bamenda à ce tumulus. Ce tumulus se trouve exactement sous le mont le plus élevé des Nangban, qui est dénommé sur la carte Moisel, section F 2, mont Jadji, bien que Jadji soit en réalité le nom du chef de village de N'Yorong.»

162. En ce qui concerne le secteur de la frontière délimité par les paragraphes 60 et 61 de la déclaration Thomson-Marchand, le Nigéria affirme que le pic qui y est décrit comme «assez proéminent», et pour lequel la version anglaise du texte ajoute le qualificatif «pointu», serait «Itang Hill». Ce pic aurait été identifié en calculant un azimut 17 à partir du point de coordonnées 11° 11′ 55″ de longitude est et 6° 24′ 05″ de latitude nord où le Nigéria affirme avoir situé «avec un degré raisonnable de probabilité» l'emplacement du tumulus de pierres mentionné au paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand. Ce pic n'étant toutefois pas sur la ligne de partage des eaux, contrairement à ce que prévoient les paragraphes 60 et 61 de la déclaration, il conviendrait selon le Nigéria de tracer la frontière en joignant la ligne de crête à Itang Hill au nord-est de ce sommet, puis en suivant l'escarpement jusqu'au sud-ouest du village nigérian de Sanya où elle rejoindrait la ligne de partage des eaux.

163. Le Cameroun affirme pour sa part que l'identification du pic «assez proéminent» mentionné au paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand et dans l'Ordre en conseil de 1946 est un pur problème de démarcation. Il soutient par ailleurs que la solution proposée par le Nigéria pourrait avoir pour but de régulariser des empiètements dans la région de Tamnyar en déplaçant de manière arbitraire la ligne de partage des eaux et qu'aucune carte ne mentionne de village portant le nom de Sanya.

164. La Cour constate que les paragraphes 60 et 61 de la déclaration Thomson-Marchand soulèvent des problèmes d'interprétation dans la mesure où ils font passer la frontière par «un pic assez proéminent», sans plus de précision (si ce n'est que, dans la version anglaise du paragraphe 60, ce pic est en outre qualifié de «pointu»), et que l'emplacement de ce pic fait l'objet d'une divergence de vues entre les Parties.

165. La Cour observe que les paragraphes 60 et 61 contiennent un certain nombre d'indications utiles pour retrouver le «pic assez proéminent» qui y est visé. Premièrement, ces paragraphes indiquent que le pic doit être situé sur la ligne de partage des eaux passant au travers des monts Hambere. Selon le paragraphe 60, on atteint en effet le pic, venant de l'est, en suivant «la ligne de partage des eaux au travers des monts Gesumi ou Hambere». Le texte français du paragraphe 61 ajoute qu'à partir du pic «la frontière *continue* de suivre la ligne de partage des eaux» (les italiques sont de la Cour). Le fait que le pic visé au paragraphe 60 doit se trouver sur la ligne de partage des eaux passant au travers des

situated just to the east of the visible source of the Maio M'Fi (or Baban), the Frontier follows the watershed, visible all the way from the Cairn, between the Maio Malam to east (French) and the Maio M'Fi (or Baban) to west (British), till it cuts the Banyo-Kumbo-Bamenda road at the Cairn. This Cairn is immediately under the highest peak of the Hosere Nangban, which is shown on Moisel's map F 2 as Hosere Jadji, but Jadji is really the name of the Pagan head of N'Yorong village."

162. In respect of the sector of the boundary delimited by paragraphs 60 and 61 of the Thomson-Marchand Declaration, Nigeria asserts that the peak described therein as being "fairly prominent", which in the English version of the text is further described as "pointed", is "Itang Hill". It claims to have identified this peak as lying on a magnetic bearing of 17° from a point whose co-ordinates are 11° 11′ 55″ longitude east and 6° 24′ 05″ latitude north, where it claims to have located "with a fair degree of probability" the site of the cairn referred to in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration. As that peak is not however on the watershed, contrary to what is provided in paragraphs 60 and 61 of the Declaration, the boundary should, according to Nigeria, be drawn by connecting the crest line to Itang Hill north-east of this summit, and then by following the escarpment to the south-west of the Nigerian village of Sanya, where it would join the watershed line.

163. For its part, Cameroon argues that identifying the "fairly prominent" peak referred to in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration and in the 1946 Order in Council is purely a problem of demarcation. It further contends that the solution proposed by Nigeria could be intended to justify encroachments in the Tamnyar area by arbitrarily moving the watershed line and that no map shows a village called Sanya.

164. The Court notes that paragraphs 60 and 61 of the Thomson-Marchand Declaration raise problems of interpretation, since they provide for the boundary to pass over "a fairly prominent peak" without any further clarification (although in the English text of paragraph 60, that peak is further described as "pointed"), and the Parties have differing views as to the location of that peak.

165. The Court observes that paragraphs 60 and 61 contain a number of indications which are helpful in locating the "fairly prominent, pointed peak" referred to therein. First, those paragraphs state that the peak must be located on the watershed passing through the Hosere Hambere. Thus paragraph 60 provides that the peak is to be reached, coming from the east, by following "the watershed amongst these Hosere Hambere (or Gesumi)". The French text of paragraph 61 further provides that from the peak "la frontière *continue* de suivre la ligne de partage des eaux" (the boundary *continues* to follow the line of the watershed) (emphasis added by the Court). Moreover, the fact that the peak referred to in para-

monts Hambere a par ailleurs été reconnu par le Nigéria comme devant fonder le tracé de la frontière dans ce secteur. Deuxièmement, les paragraphes 60 et 61 précisent que le pic se trouve dans un «azimut 17» — que la version anglaise du texte qualifie de «magnétique» — calculé à partir d'un «tumulus de pierres» élevé en 1920 et situé «sur le coté sud de la piste Banyo-Kumbo-Bamenda», «exactement sous le mont le plus élevé des Nangban». Troisièmement, le paragraphe 61 prévoit que, après le pic, la ligne de partage des eaux sépare les bassins du Mayo Malam et du Mayo Mfi et que cette dernière ligne est visible depuis le tumulus utilisé pour calculer l'azimut magnétique de 17°. Quatrièmement, le paragraphe 61 ajoute dans sa version anglaise que ce pic est «situé juste à l'est de la source visible du Mayo Mfi», la version française du texte n'utilisant pas le qualificatif «juste».

166. La Cour a étudié avec le plus grand soin les cartes fournies par les Parties et tout particulièrement le tracé de la ligne de partage des eaux passant au travers des monts Hambere. Elle est parvenue, sur la base de cette étude, à la conclusion que le pic assez proéminent visé à l'article 60 de la déclaration Thomson-Marchand n'est pas Itang Hill comme le Nigéria le soutient.

La Cour observe en effet que si Itang Hill se trouve bien sur un azimut magnétique de 17° (8° géographiques après conversion) calculé à partir du point que le Nigéria décrit comme correspondant à l'emplacement du tumulus de pierres visé au paragraphe 60 et sur un méridien qui se situe à l'est du méridien sur lequel se trouvent les sources de la rivière Mfi, il ne répond en revanche à aucun des autres critères posés par les paragraphes 60 et 61. En effet, Itang Hill ne se trouve pas sur la ligne de partage des eaux passant au travers des monts Hambere, qui se situe deux kilomètres plus au nord. A aucun moment non plus la ligne de partage des eaux entre le Mayo Malam et le Mayo Mfi ne se rapproche-t-elle sensiblement d'Itang Hill.

167. La Cour relève en revanche que, lorsque l'on suit la ligne de partage des eaux passant au travers des monts Hambere en venant de l'est, comme le prévoit le paragraphe 60, on aboutit à un mont fort proéminent et particulièrement marqué, le mont Tamnyar, qui remplit les conditions prévues par la déclaration Thomson-Marchand et culmine à une altitude supérieure à celle d'Itang Hill. Ce mont est indiqué sur la figure 7.37 reproduite en regard de la page 388 de la duplique du Nigéria comme culminant à une altitude de 5968 pieds, ou environ 1820 mètres. Mis à part le fait essentiel que la ligne de partage des eaux passant au travers des monts Hambere court par les contreforts de ce mont, la Cour observe en effet que ce mont se trouve également sur un méridien qui se situe à l'est du méridien sur lequel se trouvent les sources du Mfi et que la ligne de partage des eaux sur laquelle il est placé devient bien, après avoir obliqué vers le sud, la ligne de partage des eaux entre le Mayo Malam et le Mayo Mfi. La Cour note pour le surplus que le mont Tamnyar se trouve dans un azimut pratiquement identique à celui d'Itang Hill.

168. La Cour conclut de ce qui précède que le paragraphe 60 de la

graph 60 must lie on the watershed passing through the Hosere Hambere has been accepted by Nigeria as a basic requirement for the course of the boundary in this sector. Secondly, paragraphs 60 and 61 make it clear that this peak lies on a "bearing" — described in the English text as "magnetic" — of 17° from a "cairn of stones" erected in 1920 and situated "on the south side of the . . . Banyo-Kumbo-Bamenda road", "immediately under the highest peak of the Hosere Nangban". Thirdly, paragraph 61 states that the line of the watershed from the peak separates the Mayo Malam and the Mayo M'Fi basins, and that it is visible from the cairn used to calculate the magnetic bearing of 17°. Fourthly, the English text of paragraph 61 further states that this peak is "situated just to the east of the visible source of the Maio M'Fi", while the French text omits the adverb "just".

166. The Court has studied with the greatest care the maps provided by the Parties, and in particular the course of the watershed running through the Hosere Hambere. On the basis of this study, it has concluded that the fairly prominent pointed peak referred to in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration is not Itang Hill as Nigeria contends.

Thus the Court observes that, while Itang Hill does indeed lie on a magnetic bearing of 17° (a true bearing of 8° after conversion) calculated from the point which Nigeria describes as corresponding to the site of the stone cairn referred to in paragraph 60 and located on a meridian lying to the east of that of the sources of the River M'Fi, it does not, however, satisfy any of the other criteria prescribed by paragraphs 60 and 61. Thus Itang Hill does not lie on the watershed running through the Hosere Hambere, which is located 2 km to the north. Moreover, at no time does the watershed between the Mayo Malam and the Mayo M'Fi come at all close to Itang Hill.

167. The Court notes, on the other hand, that following the line of the watershed through the Hosere Hambere from the east, in accordance with paragraph 60, brings one to a very prominent peak, Tamnyar, which satisfies the conditions laid down in the Thomson-Marchand Declaration and whose elevation is greater than that of Itang Hill. This peak is shown on Figure 7.37 reproduced at page 388 of Nigeria's Rejoinder as bearing the name Tamnyar and having an elevation of 5,968 feet, or approximately 1,820 m. In addition to the essential fact that the watershed through the Hosere Hambere passes over the foothills of this peak, the Court notes that Tamnyar is also located on a meridian lying to the east of that of the sources of the M'Fi and that the watershed on which it lies does indeed, after turning to the south, become the watershed between the Mayo Malam and the Mayo M'Fi. The Court further notes that Tamnyar Peak lies on a bearing almost identical to that of Itang Hill.

168. The Court concludes from the foregoing that paragraph 60 of the

déclaration Thomson-Marchand doit être interprété comme faisant passer la frontière par la ligne de partage des eaux aux travers des monts Gesumi ou Hambere, telle qu'indiquée sur la feuille NB-32-XVIII-3a-3b de la carte au 1/50 000 du Cameroun établie en 1955 par l'IGN et produite en l'instance par le Nigéria, jusqu'au pied du mont Tamnyar, mont que la Cour a identifié comme constituant le «pic assez proéminent» visé par la déclaration (voir ci-après, p. 396, le croquis n° 10).

*

Des monts Hambere à la rivière Mburi (Lip et Yang)

169. L'Ordre en conseil de 1946 fixe la frontière d'ouest en est comme suit:

> «[D]e là, par la rivière Mburi dans la direction du sud jusqu'à son confluent avec un cours d'eau sans nom à 1 mille environ au nord du point où la nouvelle route Kumbo-Banyo franchit la rivière Mburi à Nyan (aussi appelée Mon), ledit point se trouvant à 4 milles environ au sud-est quart est de Muwe; de là, le long de ce cours d'eau sans nom suivant un azimut géographique de 120° en général sur une distance de 1,5 mille jusqu'à sa source à un point situé à hauteur de la nouvelle route Kumbo-Banyo, près de la source de la rivière Mfi; de là, suivant un azimut géographique de 100° sur une distance de 3,83 milles par la crête des montagnes jusqu'au pic proéminent qui marque la frontière franco-britannique.»

170. D'après le Nigéria, la seconde partie de la frontière terrestre, telle que fixée par l'Ordre en conseil de 1946, doit commencer à l'est de «Tonn Hill». Il considère en effet que, contrairement à ce que prétend le Cameroun, le «pic pointu assez proéminent» décrit dans la version anglaise du paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand, et le «pic proéminent», décrit dans l'Ordre en conseil, qui détermine le point de départ de la frontière vers l'ouest à partir de cette région, ne sont pas identiques. Selon le Nigéria, le mont décrit dans l'Ordre en conseil n'est en effet pas qualifié de «pointu»; ce mont serait «Tonn Hill». Il conviendrait dès lors de joindre les deux parties de la frontière en établissant une ligne le long des crêtes depuis Itang Hill jusqu'à Tonn Hill. A partir de là, le Nigéria soutient que le texte de l'Ordre en conseil est ambigu et défectueux dans la mesure où il ne correspond pas à la topographie locale. Ainsi, la route Kumbo-Banyo croiserait la rivière non à Nyan (Yang) mais à 1,25 mille au nord, et aucun des deux ruisseaux présents sur le terrain dans cette région ne remplirait exactement les conditions fixées dans le texte et n'aurait en particulier sa source sur la route à proximité de la source du Mfi. Selon le Nigéria, une enquête aurait été menée sur les lieux en 1941 par un fonctionnaire colonial britannique du nom de Jeffreys, à la suite de différends tribaux. La limite entre le Cameroun méridional et le Cameroun septentrional sous mandat britannique aurait alors été fixée à l'ouest d'un cairn placé sur la piste Bang-Yang à proximité de Yang, selon une

Thomson-Marchand Declaration must be interpreted as providing for the boundary to follow the line of the watershed through the Hosere Hambere or Gesumi, as shown on sheet NB-32-XVIII-3a-3b of the 1955 IGN 1 : 50,000 map of Cameroon, produced in the proceedings by Nigeria, as far as the foot of Tamnyar Peak, which the Court has identified as the "fairly prominent, pointed peak" referred to in the Declaration (see below, p. 396, sketch-map No. 10).

*

From the Hambere Range to the Mburi River (Lip and Yang)

169. The 1946 Order in Council determines the boundary from west to east as follows:

> "thence the River Mburi southwards to its junction with an unnamed stream about one mile north of the point where the new Kumbo-Banyo road crosses the River Mburi at Nyan (*alias* Nton), the said point being about four miles south-east by east of Muwe; thence along this unnamed stream on a general true bearing of 120° for one and a half miles to its source at a point on the new Kumbo-Banyo road, near the source of the River Mfi; thence on a true bearing of 100° for three and five-sixths miles along the crest of the mountains to the prominent peak which marks the Franco-British frontier."

170. According to Nigeria, the second part of the land boundary, as fixed by the 1946 Order in Council, must begin east of "Tonn Hill". It takes the view, contrary to what Cameroon claims, that the "fairly prominent, pointed peak" as referred to in the English text of paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration and the "prominent peak" referred to in the Order in Council, which fixes the point where the boundary departs from this area in a westerly direction, are not identical. It points out that the peak specified in the Order in Council is not described as "pointed"; in its view, this peak is "Tonn Hill". The two sections of the boundary should accordingly be joined by drawing a line along the crest line from Itang Hill to Tonn Hill. Nigeria maintains that from that point the text of the Order in Council is ambiguous and defective in that it does not correspond to the local topography. Thus the Kumbo-Banyo road does not cross the river at Nyan (Yang) but 1¼ miles to the north and neither of the two streams in this area exactly matches the description given in the text and, in particular, neither has its source on the road near the source of the M'Fi. Nigeria states that a British colonial official, Dr. Jeffreys, carried out a survey on the ground in 1941 following tribal disputes; the boundary between British-mandated Northern and Southern Cameroons was then fixed to the west of a cairn placed on the Bang-Yang track near Yang along a line different from that laid down in the 1946 Order in Council. The description of that line was sub-

ligne différente de celle fixée dans l'Ordre en conseil de 1946. La description de cette ligne aurait été confirmée en 1953 lors d'une réunion tenue à Yang entre des responsables provinciaux et des représentants des populations locales au sujet des limites géographiques applicables aux fins de la collecte des impôts dans la région. Pour le Nigéria, c'est cette ligne qui devrait être suivie. A l'est du cairn placé sur la piste Bang-Yang, le Nigéria propose de suivre la ligne de partage des eaux jusqu'à Tonn Hill.

171. Le Cameroun prétend que le problème soulevé par le Nigéria est un simple problème de démarcation de la ligne décrite dans l'Ordre en conseil de 1946. Il soutient tout d'abord que le pic «proéminent» visé par l'Ordre en conseil ne ferait qu'un avec le «pic assez proéminent» visé au paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand. Durant la procédure orale, le Cameroun a commencé par contester l'existence et la valeur de la ligne de délimitation «Jeffreys» invoquée par le Nigéria. Insistant sur le fait que la ligne frontière dans cette région est déterminée par les dispositions pertinentes de l'Ordre en conseil de 1946, le Cameroun a toutefois précisé que la frontière «suit la rivière Maven, puis la rivière Makwe, et passe par la borne plantée par Jeffreys pour atteindre ensuite, par une ligne de crête, le pic assez proéminent dénommé mont Kombon».

172. La Cour constate que l'interprétation de l'Ordre en conseil de 1946 soulève deux difficultés essentielles dans la région allant du «pic assez proéminent» visé par la déclaration Thomson-Marchand à la rivière Mburi. La première difficulté consiste à opérer la jonction entre les lignes fixées par chacun des deux textes et, en particulier, à identifier le pic qualifié par l'Ordre en conseil de «proéminent», sans plus de précision. La seconde consiste à déterminer le tracé de la frontière au-delà de ce point.

173. La Cour s'est d'abord attachée à identifier le «pic proéminent», point de départ de la partie de la frontière délimitée par l'Ordre en conseil. Elle s'est tout particulièrement interrogée sur la question de savoir si le «pic proéminent» visé par l'Ordre en conseil correspondait au «pic assez proéminent» mentionné par le paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand, que la Cour a déjà identifié, ou s'il s'agissait d'un autre pic. La Cour relève, ici encore, que le texte de l'Ordre en conseil contient un certain nombre d'informations relatives à l'identification de ce pic. Ainsi, il y est précisé que le pic «marque la frontière franco-britannique» et qu'il se situe à environ 3,83 milles d'un point localisé près des sources du Mfi, en suivant un azimut géographique de 100°. La Cour constate néanmoins que le report de ces informations sur les cartes dont elle dispose ne lui permet pas de déterminer l'emplacement du «pic proéminent» visé par l'Ordre en conseil. La Cour observe en particulier que le seul mont identifiable en calculant une distance de 3,83 milles sur un azimut géographique de 100° à partir des sources de la rivière Mfi est le mont Kombon, indiqué sur la figure 7.37 de la duplique du Nigéria comme culminant à 1658 mètres d'altitude. Or ce mont se trouve loin à l'est de l'ancienne frontière franco-britannique et ne saurait en aucun cas

sequently confirmed in 1953 at a meeting in Yang between provincial officials and representatives of the local communities regarding the geographical boundaries applicable for purposes of tax collection in the area. Nigeria contends that it is this line which should be followed. To the east of the cairn placed on the Bang-Yang track, Nigeria proposes following the watershed up to Tonn Hill.

171. Cameroon maintains that the problem raised by Nigeria is merely one of demarcating the line described in the 1946 Order in Council. It contends that the "prominent" peak referred to in the Order in Council can only be the "fairly prominent, pointed peak" referred to in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration. At the hearings, it challenged the existence and validity of the "Jeffreys Boundary" relied upon by Nigeria. While stressing that the line of the boundary in this area is determined by the relevant provisions of the 1946 Order in Council, Cameroon stated that in its view the boundary "runs along the Maven River, then the Makwe River, then through the pillar set up by Jeffreys and then along a crest line to the fairly prominent, pointed peak known as Mount Kombon".

172. The Court notes that the interpretation of the Order in Council of 1946 raises two fundamental difficulties in the area between the "fairly prominent pointed peak" referred to in the Thomson-Marchand Declaration and the River Mburi. The first lies in joining up the lines prescribed by the two texts and, in particular, in identifying the peak described in the Order in Council as "prominent", without further clarification. The second consists in determining the course of the boundary beyond that point.

173. The Court has first sought to identify the "prominent peak", starting point for the sector of the boundary delimited by the Order in Council. The Court has placed particular emphasis on the issue of whether the "prominent peak" referred to in the Order in Council corresponds to the "fairly prominent, pointed peak" mentioned in paragraph 60 of the Thomson-Marchand Declaration, which the Court has already identified, or whether it is some other peak. Here too, the Court notes that the text of the Order in Council contains a certain amount of information regarding identification of the peak in question. Thus it states that the peak "marks the Franco-British frontier" and that it lies some 3.83 miles from a specific point close to the sources of the M'Fi on a true bearing of 100°. The Court finds, however, that, when transposed onto the maps in its possession, these data do not enable it to identify the location of the "prominent peak" referred to in the Order in Council. The Court observes in particular that the only peak identifiable by calculating a distance of 3.83 miles on a geographical bearing of 100° from the sources of the River M'Fi is Mount Kombon, indicated on Figure 7.37 in Nigeria's Rejoinder as having an elevation of 1,658 m. However, that peak is located far to the east of the former Franco-British frontier and

être considéré comme marquant cette frontière. Le mont Kombon ne se trouve pas non plus sur une ligne de crête comme le prévoit l'Ordre en conseil. De même, les critères posés par l'Ordre en conseil ne permettent d'identifier ni Tonn Hill, ni Itang Hill, ni le mont Tamnyar, ni aucun autre mont précis comme étant le «pic proéminent» par lequel il fait passer la frontière.

174. A défaut de pouvoir désigner un mont en particulier, la Cour a toutefois été en mesure d'identifier la ligne de crête à laquelle ce mont doit appartenir. L'Ordre en conseil de 1946 prévoit en effet que le «pic proéminent» par lequel il fait passer la frontière se trouve sur une crête de montagnes qui marque l'ancienne frontière franco-britannique. Or, cette crête de montagnes est aisément identifiable. Elle commence à l'endroit où la ligne de partage des eaux qui passe au travers des monts Hambere oblique brutalement vers le sud au lieu dénommé Galadima Wanderi sur la figure 7.37 de la duplique du Nigéria, pour se diriger plein sud jusqu'aux environs du point indiqué comme étant Tonn Hill sur la même figure. L'intention des rédacteurs de l'Ordre en conseil était de faire passer la frontière par cette ligne de crête. En conséquence, il échet à la Cour d'opérer la jonction entre le mont visé au paragraphe 60 de la déclaration Thomson-Marchand, à savoir le mont Tamnyar, et cette ligne de crête. La ligne de partage des eaux au travers des monts Hambere, sur laquelle se trouve le mont Tamnyar, se prolonge naturellement jusqu'à la ligne de crête qui marque l'ancienne frontière franco-britannique et à partir de laquelle commence la partie de la frontière délimitée par l'Ordre en conseil de 1946. La jonction entre les secteurs de la frontière délimités par chacun des deux textes peut dès lors être opérée en suivant, depuis le mont Tamnyar, cette ligne de partage des eaux telle qu'indiquée sur la feuille NB-32-XVIII-3a-3b de la carte au 1/50 000 du Cameroun établie en 1955 par l'IGN et produite en l'instance par le Nigéria.

175. La Cour s'est ensuite penchée sur la question du tracé de la frontière à partir de cette ligne de crête. La Cour note d'emblée qu'elle ne saurait interpréter l'Ordre en conseil sur la base d'une décision qui aurait été prise unilatéralement par un fonctionnaire britannique en 1941, cinq ans avant l'adoption dudit Ordre en conseil, alors même que le contenu de cette décision n'a pas été incorporé dans l'Ordre en conseil et que le Nigéria reconnaît que celle-ci n'a pas été retrouvée. C'est l'Ordre en conseil de 1946 et lui seul qui a fait l'objet d'une reconnaissance internationale en se transformant en instrument de délimitation international lorsque le Cameroun méridional sous mandat britannique a été rattaché au Cameroun nouvellement devenu indépendant.

176. La Cour relève que l'Ordre en conseil de 1946 contient un grand nombre d'informations sur le tracé de la frontière dans cette région. Ainsi prévoit-il que la frontière passe par la rivière Mburi jusqu'à sa confluence avec un autre cours d'eau, «à 1 mille environ au nord du point où la nouvelle route Kumbo-Banyo franchit la rivière Mburi»; ce dernier point, précise l'Ordre en conseil, se trouve «à Nyan». L'Ordre en conseil ajoute

can in no circumstances be regarded as marking that frontier. Nor does Mount Kombon lie on a crest line as prescribed by the Order in Council. Similarly, the criteria laid down by the Order in Council do not enable either Tonn Hill, or Itang Hill, or Tamnyar Peak, or any other specific peak, to be identified as the "prominent peak" over which it provides for the boundary to pass.

174. While unable to designate a specific peak, the Court has nonetheless been able to identify the crest line of which that peak must form part. Thus the 1946 Order in Council provides that the "prominent peak" over which the boundary is to pass lies along the crest of the mountains which mark the former Franco-British frontier. That crest line is readily identifiable. It begins at the point where the watershed through the Hosere Hambere turns suddenly to the south at the locality named Galadima Wanderi on Figure 7.37 in Nigeria's Rejoinder, then runs due south until it approaches the point named Tonn Hill on that same Figure. The intention of the drafters of the Order in Council was to have the boundary follow this crest line. As a result, what the Court has to do is to trace a line joining the peak referred to in paragraph 60 of the Thomson-March-and Declaration, namely Tamnyar Peak, to that crest line. The watershed through the Hosere Hambere, on which Tamnyar Peak lies, extends naturally as far as the crest line marking the former Franco-British frontier, starting point of the sector of the boundary delimited by the 1946 Order in Council. It is thus possible to link the boundary sectors delimited by the two texts by following, from Tamnyar Peak, that watershed as represented on sheet NB-32-XVIII-3a-3b of the 1955 IGN 1:50,000 map of Cameroon, produced in the proceedings by Nigeria.

175. The Court then addressed the question of the course of the boundary from that crest line. The Court would begin by noting that it cannot interpret the Order in Council on the basis of a decision alleged to have been taken unilaterally by a British official in 1941, five years before the adoption of the Order, whose terms were not incorporated in the Order and which Nigeria itself recognizes that it has been impossible to locate. It is the Order in Council of 1946, and it alone, which secured international recognition by being transformed into an instrument of international delimitation when the Southern Cameroons under British mandate were incorporated into the newly independent Cameroon.

176. The Court observes that the 1946 Order in Council contains a great deal of information on the course of the boundary in this area. Thus it provides for the boundary to follow the River Mburi to its junction with a stream "about one mile north of the point where the new Kumbo-Banyo road crosses the River Mburi", a point which, according to the Order, is located "at Nyan". The Order adds that the boundary

que la frontière emprunte ensuite cet autre cours d'eau en suivant un «azimut géographique de 120° en général» jusqu'à ce qu'elle atteigne la source dudit cours d'eau, 1,5 mille plus loin, «près de la source de la rivière Mfi». Enfin, de là, la frontière est censée passer par une ligne de crête suivant un «azimut géographique de 100» jusqu'au «pic proéminent qui marque la frontière franco-britannique».

177. La Cour a attentivement étudié les cartes qui lui ont été fournies par les Parties. Elle observe que, si la topographie des lieux ne correspond pas exactement à la description qu'en fait l'Ordre en conseil, elle a néanmoins pu retrouver sur ces cartes suffisamment d'éléments de cette description pour pouvoir déterminer le tracé de la frontière. Celui-ci ne correspond ni à la ligne réclamée par le Cameroun, ni à celle réclamée par le Nigéria.

178. La Cour relève tout d'abord que les noms des villages et des rivières dans la région varient largement d'une carte à l'autre. Comme cela a été observé par le Nigéria, c'est tout particulièrement le cas de la rivière Mburi, qui est dénommée tantôt Manton ou Mantu, tantôt Ntum, tantôt Maven, et dont le cours change selon le nom qui lui est donné.

La Cour note ensuite que le village de Yang correspond bien, comme l'affirme le Nigéria, à celui de Nyan visé par l'Ordre en conseil et que, comme le Nigéria l'a souligné, la «nouvelle route Kumbo-Banyo» ne franchit pas la rivière Mburi à Nyan, mais au nord de Nyan. La Cour observe toutefois qu'il existe, entre les sources du Mfi et un point qui se trouve à 1 mille au nord de Nyan, une rivière dont le cours correspond à la description que l'Ordre en conseil fait de la partie de la frontière située à l'est de Nyan: il s'agit de la rivière dénommée Namkwer sur la première édition de la feuille «Mambilla S.W.» de la carte DOS au 1/50 000 du Nigéria établie en 1965 et mise à la disposition de la Cour par le Nigéria. Cette rivière, qui trouve en effet sa source à proximité immédiate des sources occidentales de la rivière Mfi, coule depuis sa source dans un azimut géographique général de 120°, sur une distance légèrement supérieure à 1,5 mille, jusqu'à un point situé à 1 mille au nord de Nyan où elle rejoint la rivière Mburi, comme indiqué sur la feuille 11 de la troisième édition de la carte au 1/500 000 du Nigéria établie par le «Survey Department» en 1953 et que le Cameroun a fournie à la Cour, ainsi que sur les croquis projetés par le Nigéria au cours de la procédure orale. De surcroît, la source de la rivière Namkwer se situe précisément sur la ligne de crête qui, plus à l'est, marque l'ancienne frontière franco-britannique et sur laquelle le «pic proéminent» décrit par l'Ordre en conseil doit être situé. Il en résulte que la frontière à l'est de Nyan passe par le cours de la rivière Namkwer et par cette ligne de crête.

En ce qui concerne la partie de la frontière située à l'ouest de Nyan, la Cour note tout d'abord que les Parties s'accordent pour faire obliquer au même endroit vers l'est la frontière qui, selon l'Ordre en conseil, vient du nord en suivant le cours de la rivière Mburi. Les Parties conviennent également que la frontière doit passer par le cours de la rivière Mburi, aussi appelée sur ce tronçon Maven ou Ntum, sur une distance d'un peu plus

then follows this stream on a "general true bearing of 120°" as far as its source 1.5 miles away "near the source of the River Mfi". Finally, from there the boundary is required to follow a crest on "a true bearing of 100°" to the "prominent peak which marks the Franco-British frontier".

177. The Court has carefully studied the maps provided to it by the Parties. It notes that, while the topography of the area does not exactly correspond to the description of it in the Order in Council, the Court has nevertheless been able to locate on these maps a sufficient number of elements of that description to enable it to determine the course of the boundary. That course corresponds neither to the line claimed by Cameroon nor to that claimed by Nigeria.

178. The Court notes first that the names of the villages and rivers in the area vary greatly from one map to another. As Nigeria has pointed out, this is particularly true of the River Mburi, which is sometimes called the Manton or Mantu, sometimes the Ntem, and sometimes the Maven, and that its course changes according to the name given to it.

The Court next notes that the village of Yang does indeed correspond, as Nigeria contends, to that of Nyan referred to in the Order in Council, and that, as Nigeria stressed, the "new Kumbo-Banyo road" does not cross the River Mburi at Nyan, but to the north of Nyan. The Court notes, however, that there is, between the sources of the M'Fi and a point situated 1 mile north of Nyan, a river whose course corresponds to the description in the Order of the boundary to the east of Nyan: this is the river called Namkwer on the first edition of the sheet, "Mambilla S.W.", of the 1965 DOS 1:50,000 map of Nigeria, provided to the Court by Nigeria. This river, whose source is indeed in the immediate vicinity of the western sources of the River M'Fi, flows from its source on a general true bearing of 120°, over a distance slightly greater than 1.5 miles, to a point situated 1 mile north of Nyan, where it joins the River Mburi, as shown on sheet 11 of the third edition of the 1953 Survey Department 1:500,000 map of Nigeria, provided to the Court by Cameroon, and on the sketch-maps projected by Nigeria at the oral proceedings. Moreover, the source of the River Namkwer lies precisely on the crest line which, further east, marks the former Franco-British frontier and on which the "prominent peak" described in the Order in Council must be situated. It accordingly follows that the boundary to the east of Nyan follows the course of the River Namkwer and this crest line.

In respect of the section of the boundary lying west of Nyan, the Court would first note that the Parties agree on the point at which the boundary, following the River Mburi from the north as described in the Order in Council, should turn eastward. The Parties also agree that the boundary must follow the River Mburi, also here called the Maven or Ntem, for a distance of slightly more than 2 km to the point where it divides

de 2 kilomètres, jusqu'au point où elle se sépare en deux bras. La Cour note ensuite que l'Ordre en conseil fait passer la frontière par le cours de la rivière Mburi jusqu'à son confluent avec la rivière que la Cour a identifié comme étant la rivière Namkwer. Or, seul le bras nord de la rivière Mburi/Maven/Ntum permet d'atteindre la rivière Namkwer. C'est donc par ce bras qu'il convient de faire passer la frontière.

179. De l'ensemble de ce qui précède, la Cour conclut que, d'est en ouest, la frontière suit en premier lieu la ligne de partage des eaux au travers des monts Hambere, depuis le mont Tamnyar jusqu'à ce que cette ligne atteigne la ligne de crête marquant l'ancienne frontière franco-britannique. Conformément à l'Ordre en conseil de 1946, la frontière suit ensuite cette ligne de crête vers le sud, puis vers l'ouest-sud-ouest jusqu'à la source de la rivière Namkwer. La frontière emprunte alors le cours de la rivière Namkwer jusqu'à son confluent avec la rivière Mburi, à 1 mille au nord de Nyan. De ce point, la frontière suit le cours de la rivière Mburi. Elle se dirige d'abord vers le nord sur une distance approximative de 2 kilomètres, puis emprunte un cours sud-ouest sur environ 3 kilomètres et ensuite ouest-nord-ouest dans un secteur où la rivière porte également le nom de Maven ou Ntum. Elle s'infléchit alors, quelque 2 kilomètres plus loin, pour suivre une direction plein nord, là où la rivière Mburi est aussi appelée Manton ou Ntum (voir ci-après, p. 396, le croquis n° 10).

*

Bissaula-Tosso

180. L'Ordre en conseil de 1946 fixe la frontière comme suit :

> «[D]e là, elle suit une ligne droite jusqu'au point le plus élevé du mont Tosso; de là, elle suit une ligne droite dans la direction de l'est jusqu'à un point situé sur la route principale Kentu-Bamenda, où elle est coupée par un affluent sans nom de la rivière Akbang (Heboro sur la feuille E de la carte Moisel à l'échelle 1/300 000) — dit point étant marqué par un tumulus de pierres; de là, elle descend ce cours d'eau jusqu'à son confluent avec la rivière Akbang; de là, par la rivière Akbang jusqu'à son confluent avec la rivière Donga; de là, par la rivière Donga jusqu'à son confluent avec la rivière Mburi.»

181. Le Nigéria affirme que l'Ordre en conseil de 1946 doit être interprété du fait que la rivière Akbang possède plusieurs affluents. Selon le Nigéria, l'affluent sud est celui à prendre en considération pour la fixation de la frontière, car c'est le seul qui coupe la route Kentu-Bamenda comme l'exige le texte de l'Ordre en conseil. Le Nigéria précise encore qu'il aurait retrouvé le tumulus de pierres mentionné dans le texte de la délimitation à l'endroit qu'il propose.

182. Le Cameroun maintient pour sa part que l'interprétation que fait le Nigéria du texte de l'Ordre en conseil et des cartes est erronée et que

into two. The Court would next note that the Order in Council provides for the boundary to follow the course of the River Mburi to its junction with a watercourse which the Court has identified as the River Namkwer. However, only the northern branch of the River Mburi/Maven/Ntem joins the River Namkwer. Thus the boundary must follow this branch.

179. From all of the foregoing, the Court concludes that, from east to west, the boundary first follows the watershed line through the Hosere Hambere from Tamnyar Peak to the point where that line reaches the crest line marking the former Franco-British frontier. In accordance with the 1946 Order in Council, the boundary then follows this crest line southward, then west-south-west to the source of the River Namkwer and then follows the course of that river to its confluence with the River Mburi, 1 mile north of Nyan. From that point, the boundary follows the course of the River Mburi. It first runs northwards for a distance of approximately 2 km, and then takes a south-westerly course for some 3 km and then west-north-west along a stretch where the river is also called the Maven or the Ntem. Then, some 2 km further on, it turns to run due north where the River Mburi is also called the Manton or Ntem (see below, p. 396, sketch-map No. 10).

*

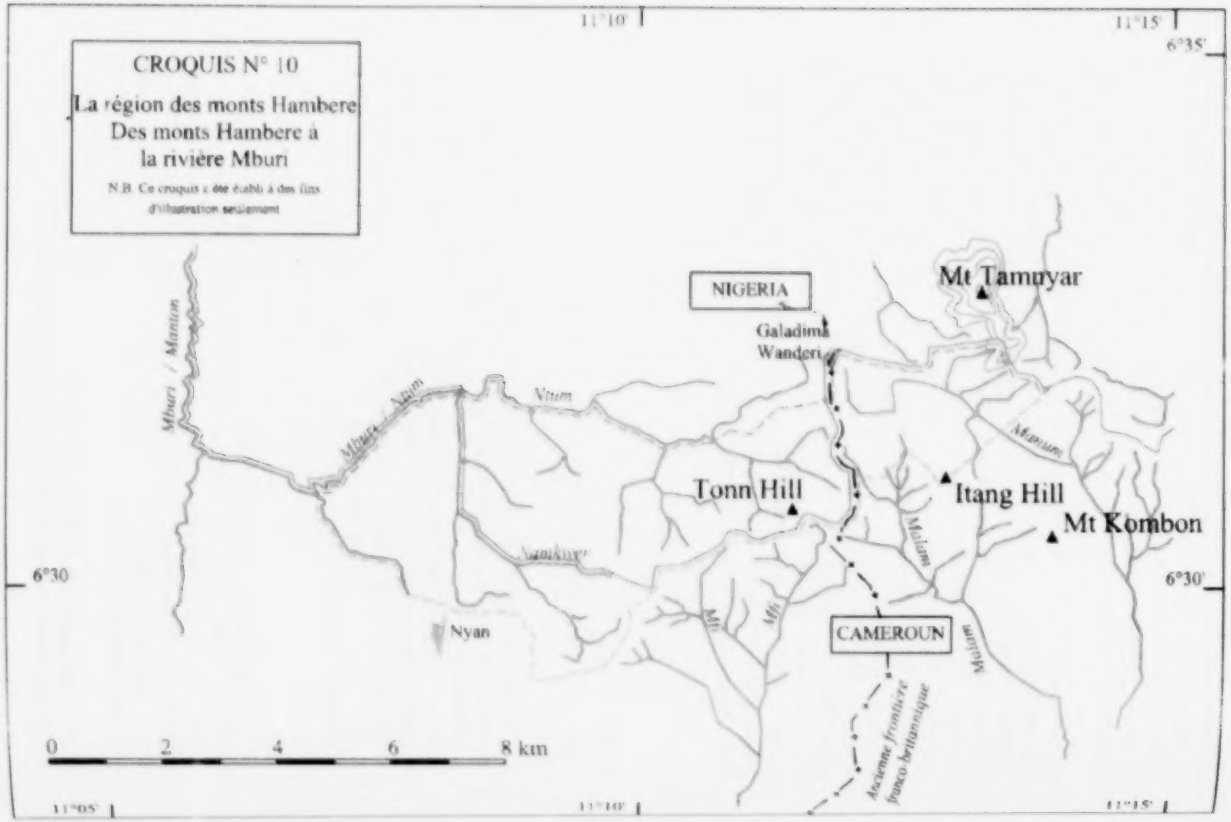
Bissanda-Tosso

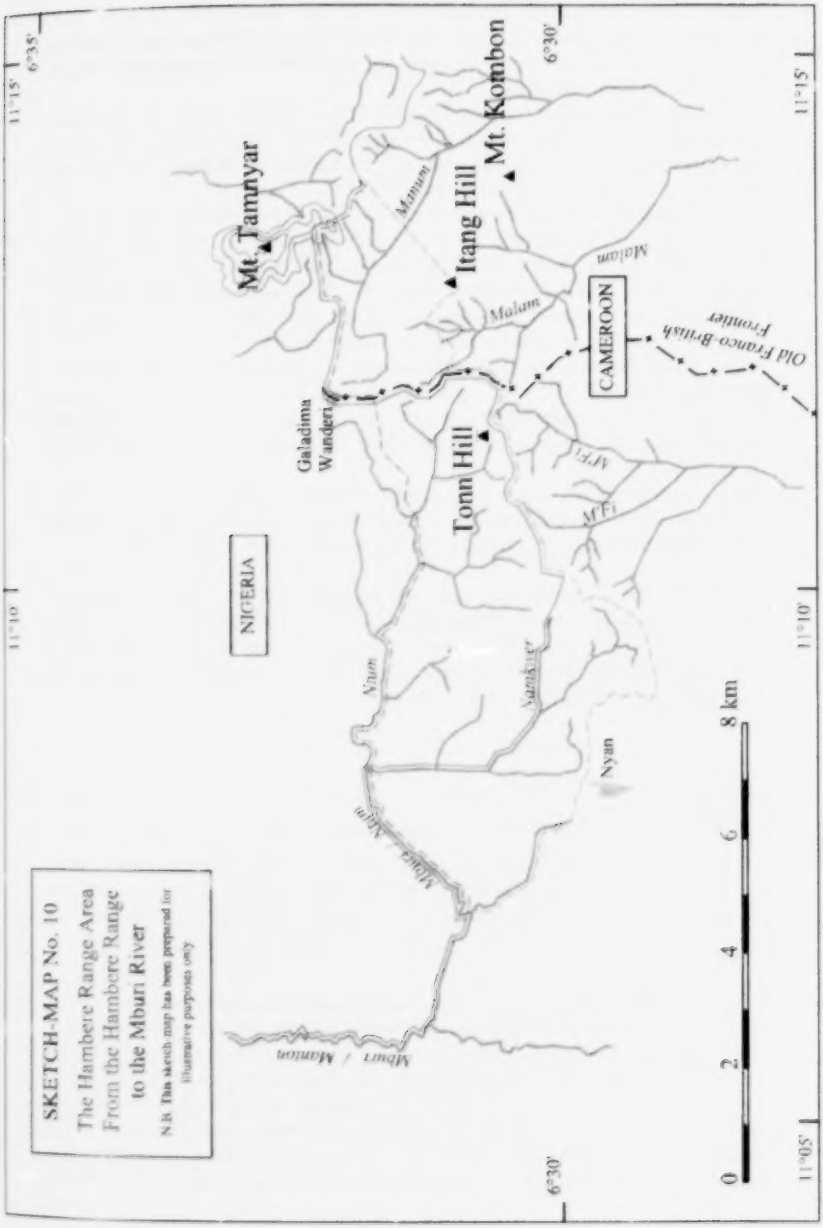
180. The 1946 British Order in Council determines the boundary as follows:

> "thence a straight line to the highest point of Tosso Mountain; thence in a straight line eastwards to a point on the main Kentu-Bamenda road where it is crossed by an unnamed tributary of the River Akbang (Heboro on Sheet E of Moisel's map on Scale 1/300,000) — the said point being marked by a cairn; thence down the stream to its junction with the River Akbang; thence the River Akbang to its junction with the River Donga; thence the River Donga to its junction with the River Mburi".

181. Nigeria asserts that the 1946 Order in Council requires interpretation because the Akbang River has several tributaries. According to Nigeria, the southern tributary is the correct one, because it alone crosses the Kentu-Bamenda road, as required by the Order in Council. Nigeria further states that it has found the cairn described in the delimitation text at the spot which it proposes.

182. Cameroon maintains that Nigeria's interpretation of the Order in Council and of the maps is incorrect and that the Akbang lies further to


CROQUIS N° 10
La région des monts Hambere
Des monts Hambere à
la rivière Mburi
N.B. Ce croquis a été établi à des fins
d'illustration seulement
11°10'
11°15'
6°35'
6°30
6°30'
11°05'
11°10'
11°15'
NIGERIA
Galadima
Wanderi
Mt Tamuyar
Mburi / Manum
Mburi / Ntum
Ntum
Manum
Tonn Hill
Itang Hill
Mt Kombon
Nanikwer
Mfi
Mfi
Malam
Malam
Nyan
CAMEROUN
Ancienne frontière
franco-britannique
0
2
4
6
8 km


SKETCH-MAP No. 10
The Hambere Range Area
From the Hambere Range
to the Mburi River
N.B. This sketch map has been prepared for illustrative purposes only
Mt. Tamnyar
Mt. Kombon
Itang Hill
Tonn Hill
Galadima Wanderi
CAMEROON
NIGERIA
Old Franco-British Frontier
Manum
Malam
M'Fi
Nium
Nyan
Mburi / Manton
0 2 4 6 8 km
6°35'
6°30'
11°15'
11°10'
11°05'

l'Akbang se situe plus à l'est que ne le soutient le Nigéria. Il rejette par ailleurs les affirmations de ce dernier selon lesquelles le tumulus de pierres aurait été identifié. Selon le Cameroun, le problème demeure un simple problème de démarcation.

183. La Cour constate que la difficulté dans la région de Bissaula-Tosso est de déterminer quel est l'affluent de la rivière Akbang qui coupe la route Kentu-Bamenda, et est par conséquent l'affluent par lequel l'Ordre en conseil fait passer la frontière.

Une étude du texte de l'Ordre en conseil de 1946 ainsi que des cartes à la disposition de la Cour a amené cette dernière à la conclusion que la rivière Akbang est bien celle indiquée par le Nigéria et que cette rivière possède deux affluents principaux, l'un au nord, l'autre au sud, comme le Nigéria le soutient. La question est donc de savoir par lequel de ces affluents l'Ordre en conseil fait passer la frontière.

La Cour observe que l'affluent nord de la rivière Akbang ne saurait être retenu. Si cet affluent coule à proximité immédiate de la route Kentu-Bamenda, il ne la coupe néanmoins à aucun moment, et ne pourrait la couper à aucun moment puisque, dans ce secteur, la route se trouve sur la ligne de partage des eaux.

La Cour constate, en revanche, que l'affluent sud de l'Akbang coupe bien la route Kentu-Bamenda comme le Nigéria le prétend. C'est donc le tracé de la frontière proposé par le Nigéria qui doit être préféré.

184. La Cour conclut, dès lors, qu'il convient d'interpréter l'Ordre en conseil de 1946 comme faisant passer la frontière par le point où l'affluent sud de la rivière Akbang, tel qu'identifié par la Cour, coupe la route Kentu-Bamenda, puis de ce point par l'affluent sud jusqu'à son confluent avec la rivière Akbang.

*

La rivière Sama

185. L'Ordre en conseil de 1946 fixe la frontière comme suit :

> « De la borne 64 de l'ancienne frontière anglo-allemande, la ligne remonte la rivière Gamana jusqu'à son confluent avec la rivière Sama ; de là, elle remonte la rivière Sama jusqu'au point où celle-ci se divise en deux ; de là, elle suit une ligne droite jusqu'au point le plus élevé du mont Tosso. »

186. Le Nigéria relève que les dispositions pertinentes de l'Ordre en conseil de 1946 sont défectueuses lorsqu'elles font passer la frontière par la rivière Sama ; en effet, elles n'indiqueraient pas clairement quel affluent de la rivière doit être pris en compte aux fins d'identifier le point où la rivière « se divise en deux ». Selon le Nigéria, cet affluent devrait être l'affluent sud de la rivière Sama dans la mesure où celui-ci est trois fois plus long que l'affluent nord, a un débit égal à celui de la rivière elle-même avant le confluent, et coule dans une vallée plus large.

the east than Nigeria claims. Further, it rejects Nigeria's claim that the cairn has been identified. According to Cameroon, the problem remains simply one of demarcation.

183. The Court notes that the problem in the Bissaula-Tosso area consists in determining which tributary of the River Akbang crosses the Kentu-Bamenda road and is thus the tributary which the Order in Council provides for the boundary to follow.

A study of the text of the 1946 Order in Council and of the maps available to the Court has led the Court to the conclusion that the River Akbang is indeed the river indicated by Nigeria and that it has two main tributaries, one to the north, the other to the south, as Nigeria claims. The question is then which of these tributaries is the one where the Order in Council provides for the boundary to run.

The Court observes that the northern tributary of the River Akbang cannot be the correct one. While it does flow close beside the Kentu-Bamenda road, it never crosses it, however, and could not do so, since in this area the road runs along the line of the watershed.

The Court finds, on the other hand, that the southern tributary of the Akbang does indeed cross the Kentu-Bamenda road as Nigeria claims. It is accordingly the course of the boundary proposed by Nigeria which must be preferred.

184. The Court therefore concludes that the 1946 Order in Council should be interpreted as providing for the boundary to run through the point where the southern tributary of the River Akbang, as identified by the Court, crosses the Kentu-Bamenda road, and then from that point along the southern tributary until its junction with the River Akbang.

*

The Sama River

185. The 1946 Order in Council determines the boundary as follows:

> "From boundary post 64 on the old Anglo-German frontier the line follows the River Gamana upstream to the point where it is joined by the River Sama; thence up the River Sama to the point where it divides into two; thence a straight line to the highest point of Tosso Mountain."

186. Nigeria observes that the relevant provisions of the 1946 Order in Council are defective inasmuch as they place the boundary along the Sama River; it claims that they fail to provide a clear indication of which tributary should be used in identifying the point where the river "divides into two". According to Nigeria, this tributary should be the southern tributary of the Sama River, since it is three times the length of the northern tributary, has a flow equal to that of the river itself upstream of the confluence, and empties into a T-junction in a larger valley.

187. Selon le Cameroun, au contraire, «[l]'affluent nord de la Sama a toujours été pris en compte par les deux Parties pour le tracé de la frontière».

188. La Cour constate que, dans la région de Sama, l'interprétation de l'Ordre en conseil soulève des difficultés dès lors qu'il existe deux affluents de la rivière Sama et que celle-ci «se divise en deux», en deux endroits, sans qu'il soit précisé quel est l'endroit à retenir pour la fixation de la frontière.

La Cour a tout d'abord examiné l'argument avancé par le Nigéria, selon lequel l'affluent sud devrait être préféré, au motif qu'il serait plus long, présenterait un débit plus important et coulerait dans une vallée plus large. La Cour relève que, si les observations du Nigéria quant à la longueur des affluents et à la topographie des lieux sont confirmées par les cartes qu'il a présentées, il n'en va par contre pas de même pour d'autres cartes. La Cour note ainsi en particulier que, sur la carte Moisel, les deux affluents ont la même longueur et la même importance. Par ailleurs, la Cour ne dispose d'aucune donnée en ce qui concerne le débit des affluents. Elle ne saurait dès lors accueillir l'argument du Nigéria.

La Cour ne saurait non plus accueillir l'argument du Cameroun selon lequel l'affluent nord aurait toujours servi pour la détermination de la frontière dans la pratique entre les deux Parties. Le Cameroun n'a en effet pas apporté de preuve de cette pratique.

La Cour estime en revanche que la lecture du texte de l'Ordre en conseil permet de déterminer quel est l'affluent à retenir pour la fixation de la frontière. La Cour observe, à ce propos, que, tout comme c'est le cas de la déclaration Thomson-Marchand, l'Ordre en conseil décrit le tracé de la frontière à l'aide des caractéristiques physiques du paysage. Le texte de cette description a dû, ici encore, avoir été conçu afin de permettre de reconnaître le tracé de la frontière aussi aisément que possible. Or, l'Ordre en conseil décrit la frontière en venant du nord et prévoit que «[la frontière] remonte la rivière Sama jusqu'au point où celle-ci se divise en deux». Il y a donc tout lieu de penser que les rédacteurs de l'Ordre en conseil entendaient faire passer la frontière par le premier confluent rencontré sur la rivière en venant du nord. C'est en conséquence ce confluent qui doit être retenu, ainsi que le soutient le Cameroun.

189. La Cour conclut de ce qui précède que l'Ordre en conseil britannique de 1946 doit être interprété comme faisant passer la frontière par la rivière Sama jusqu'au point où aboutit son premier affluent, point de coordonnées 10° 10′ 23″ de longitude est et 6° 56′ 29″ de latitude nord, que la Cour a identifié comme étant celui, visé par l'Ordre en conseil, où la rivière Sama «se divise en deux», puis, de ce point, par une ligne droite jusqu'au point le plus élevé du mont Tosso.

*

La borne 64

190. Ayant initialement présenté des thèses différentes, le Cameroun et

187. According to Cameroon, on the other hand, "[t]he Parties have always looked to the northern tributary of the Sama as the course of the boundary".

188. The Court notes that the interpretation of the Order in Council poses problems in regard to the River Sama, since the river has two tributaries, and hence two places where it "divides into two" as the Order in Council prescribes, but the Order does not specify which of those two places is to be used in order to determine the course of the boundary.

The Court has begun by addressing Nigeria's argument that the southern tributary should be preferred because it is longer and has a greater flow and the point of division occurs in a larger valley. The Court observes that, while Nigeria's observations in regard to the length of the tributaries and the topography of the area are confirmed by the maps which it has presented, this is not, however, the case in respect of other maps. Thus the Court notes in particular that, on the Moisel map, the two tributaries are of the same length and size. Moreover, the Court has no information enabling the flow to be determined. The Court accordingly cannot accept Nigeria's argument.

Nor can the Court accept Cameroon's argument that the Parties have always in practice taken the northern tributary as determining the boundary. Cameroon has provided no evidence of this practice.

The Court considers, however, that a reading of the text of the Order in Council permits it to determine which tributary should be used in order to fix the boundary. The Court observes in this connection that, just as with the Thomson-Marchand Declaration, the Order in Council describes the course of the boundary by reference to the area's physical characteristics. Here again, the text of this description must have been drafted in such a way as to render the course of the boundary as readily identifiable as possible. The description of the boundary in the Order in Council starts from the north, and provides for it to run "up the River Sama to the point where it divides into two". Thus the inference is that the drafters of the Order in Council intended that the boundary should pass through the first confluence reached coming from the north. It is accordingly that confluence which must be chosen, as Cameroon contends.

189. The Court concludes from the foregoing that the Order in Council of 1946 must be interpreted as providing for the boundary to run up the River Sama to the confluence of its first tributary, that being the point, with co-ordinates 10° 10′ 23″ longitude east and 6° 56′ 29″ latitude north, which the Court has identified as the one specified in the Order in Council where the River Sama "divides into two"; and then, from that point, along a straight line to the highest point of Mount Tosso.

*

Pillar 64

190. Having initially expressed differing positions, Cameroon and

le Nigéria se sont mis d'accord lors de la procédure orale sur le fait que la borne 64 se trouve au nord de la rivière Gamana et que la frontière décrite dans l'Ordre en conseil de 1946 doit s'arrêter à l'intersection de la ligne droite joignant les bornes 64 et 65 à la ligne médiane de la rivière Gamana. La Cour prend acte de cet accord et n'a dès lors plus à examiner ce point.

*

Autres points

191. Lors de la phase orale et dans les réponses écrites aux questions posées par des membres de la Cour, un certain nombre de points supplémentaires relatifs à la frontière ont été discutés par le Cameroun et le Nigéria. De brèves mentions ont ainsi été faites du village de Djarandoua, du confluent de la Bénoué et du Mayo Tiel, de Dorofi, d'Obodu Cattle Ranch et de la borne 103. Aucune conclusion n'a cependant été présentée par les Parties sur ces points. La Cour n'aura donc pas à se prononcer à leur sujet.

* *

192. La Cour conclut en conséquence que, dans les secteurs en litige, la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria, du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi, est fixée par les instruments de délimitation pertinents mentionnés aux paragraphes 73 à 75 ci-dessus, tels qu'interprétés aux paragraphes 87 à 191 du présent arrêt.

* * *

193. La Cour passera maintenant à l'examen de la question de la frontière à Bakassi et de la souveraineté sur la presqu'île. Dans ses conclusions finales, le Cameroun demande à la Cour de dire et juger

«*a*) Que la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria suit le tracé suivant :

. . . . . .

— de [la borne 114 sur la rivière Cross], jusqu'à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point à King Point et du centre du chenal navigable de l'Akwayafé, la frontière est déterminée par les paragraphes XVI à XXI de l'accord germano-britannique du 11 mars 1913.

b) Que, dès lors, notamment, la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi ... est camerounaise.»

Le Nigéria adopte la position opposée. Dans ses conclusions finales, il prie la Cour

Nigeria agreed at the hearings that pillar 64 lies north of the Gamana River and that the boundary described in the 1946 Order in Council must terminate at the intersection of the straight line joining pillars 64 and 65 with the median line of the Gamana River. The Court takes note of this agreement and therefore need no longer address this point.

*

Other points

191. At the hearings and in the written responses to the questions put by Members of the Court, a number of additional points concerning the boundary were discussed by Cameroon and Nigeria. Brief mentions were thus made of the village of Djarandoua, the confluence of the Benue and the Maio Tiel, Dorofi, the Obodu Cattle Ranch and pillar 103. No submissions were, however, presented by the Parties on these points. The Court is accordingly not required to adjudicate upon them.

* *

192. The Court accordingly concludes that, in the disputed areas, the land boundary between Cameroon and Nigeria from Lake Chad to the Bakassi Peninsula is fixed by the relevant instruments of delimitation specified in paragraphs 73 to 75 above as interpreted by the Court in paragraphs 87 to 191 of this Judgment.

* * *

193. The Court will next address the issue of the boundary in Bakassi and the question of sovereignty over the Bakassi Peninsula. In its final submissions Cameroon asks the Court to adjudge and declare

"(*a*) [t]hat the land boundary between Cameroon and Nigeria takes the following course:

. . . . . .

— thence [from Pillar 114 on the Cross River], as far as the intersection of the straight line from Bakassi Point to King Point with the centre of the navigable channel of the Akwayafe, the boundary is determined by paragraphs XVI to XXI of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

(*b*) That, in consequence, *inter alia*, sovereignty over the peninsula of Bakassi . . . is Cameroonian."

Nigeria takes the contrary position. In its final submissions it requests that the Court should

«1) *en ce qui concerne la presqu'île de Bakassi*, de dire et juger:

a) que la souveraineté sur la presqu'île appartient à la République fédérale du Nigéria;

b) que la souveraineté du Nigéria sur Bakassi s'étend jusqu'à la frontière avec le Cameroun décrite au chapitre 11 du contre-mémoire du Nigéria».

194. Le Cameroun soutient que l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 fixait le tracé de la frontière entre les Parties dans la région de la presqu'île de Bakassi, plaçant cette dernière du côté allemand de la frontière. Lors de l'accession à l'indépendance du Cameroun et du Nigéria, cette frontière serait devenue la frontière entre les deux Etats, qui succédaient aux puissances coloniales et se trouvaient liés par le principe de l'*uti possidetis*. Le Nigéria soutient pour sa part, d'une manière générale, que le titre appartenait en 1913 aux rois et chefs du Vieux-Calabar, et qu'il fut conservé par eux jusqu'à ce que ce territoire revienne au Nigéria lors de l'indépendance. La Grande-Bretagne n'aurait dès lors pas été en mesure de transmettre son titre sur Bakassi, du fait qu'elle n'avait aucun titre à transmettre *(nemo dat quod non habet)*; en conséquence, les dispositions correspondantes de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 doivent être considérées comme dépourvues d'effets.

Le Nigéria soutient par ailleurs que cet accord serait défectueux aux motifs qu'il est contraire au préambule de l'Acte général de la Conférence de Berlin du 26 février 1885, qu'il n'a pas été approuvé par le Parlement allemand et qu'il a été abrogé en application de l'article 289 du traité de Versailles du 28 juin 1919.

* *

195. Avant d'aborder la question de savoir si la Grande-Bretagne était habilitée à transmettre le titre sur Bakassi par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, la Cour examinera ces trois arguments du Nigéria concernant le caractère défectueux dudit accord.

En ce qui concerne l'argument tiré de l'Acte général de la Conférence de Berlin, la Cour note que cet argument présenté très brièvement par le Nigéria dans son contre-mémoire n'a été repris ni dans sa duplique, ni lors des audiences. Point n'est donc besoin pour la Cour de l'examiner.

196. Le Nigéria affirme par ailleurs que, selon le droit interne allemand de l'époque, tous les traités portant cession ou acquisition de territoires coloniaux par l'Allemagne devaient être approuvés par le Parlement. Il expose que l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 n'a pas fait l'objet d'une telle approbation. Il soutient que cet accord portait acquisition d'un territoire colonial, à savoir la presqu'île de Bakassi. Il en conclut que l'accord «aurait dû être approuvé par le Parlement allemand, tout au moins en ce qui concerne les dispositions relatives à Bakassi».

Selon le Cameroun, «le Gouvernement allemand estima que, dans le cas de Bakassi, il s'agissait d'une pure rectification de frontière parce que

"(1) *as to the Bakassi Peninsula*, adjudge and declare:

(*a*) that sovereignty over the Peninsula is vested in the Federal Republic of Nigeria;

(*b*) that Nigeria's sovereignty over Bakassi extends up to the boundary with Cameroon described in Chapter 11 of Nigeria's Counter-Memorial".

194. Cameroon contends that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 fixed the course of the boundary between the Parties in the area of the Bakassi Peninsula, placing the latter on the German side of the boundary. Hence, when Cameroon and Nigeria acceded to independence, this boundary became that between the two countries, successor States to the colonial powers and bound by the principle of *uti possidetis*. For its part, Nigeria argues generally that title lay in 1913 with the Kings and Chiefs of Old Calabar, and was retained by them until the territory passed to Nigeria upon independence. Great Britain was therefore unable to pass title to Bakassi because it had no title to pass (*nemo dat quod non habet*); as a result, the relevant provisions of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 must be regarded as ineffective.

Nigeria further claims that that Agreement is defective on the grounds that it is contrary to the Preamble to the General Act of the Conference of Berlin of 26 February 1885, that it was not approved by the German Parliament and that it was abrogated as a result of Article 289 of the Treaty of Versailles of 28 June 1919.

* *

195. Before addressing the question of whether Great Britain was entitled to pass title to Bakassi through the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Court will examine these three arguments of Nigeria concerning the defectiveness of that Agreement.

As regards the argument based on the General Act of the Conference of Berlin, the Court notes that, having been raised very briefly by Nigeria in its Counter-Memorial, it was not pursued either in the Rejoinder or at the hearings. It is therefore unnecessary for the Court to consider it.

196. Nigeria further contends that, under contemporary German domestic legislation, all treaties providing for cession or acquisition of colonial territory by Germany had to be approved by Parliament. It points out that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 was not so approved. It argues that the Agreement involved the acquisition of colonial territory, namely the Bakassi Peninsula, and accordingly ought to have been "approved by the German Parliament, at least so far as its Bakassi provisions were concerned".

Cameroon's position was that "the German Government took the view that in the case of Bakassi the issue was one of simple boundary rectifica-

déjà antérieurement Bakassi avait été traitée en fait comme appartenant à l'Allemagne»; dès lors, aucune approbation parlementaire n'aurait été nécessaire.

197. La Cour constate que l'Allemagne a estimé que les procédures requises par son droit interne avaient été respectées, et que la Grande-Bretagne n'a pour sa part jamais soulevé la question. L'accord avait fait en outre l'objet d'une publication officielle dans les deux pays. Peu importe dès lors que l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 n'ait pas été approuvé par le Parlement allemand. L'argument du Nigéria sur ce point ne peut donc en tout état de cause être accueilli.

198. Pour ce qui est du traité de Versailles, le Nigéria fait observer que l'article 289 de celui-ci prévoyait que «les traités bilatéraux conclus par l'Allemagne avant la guerre [seraient] remis en vigueur après notification à l'Allemagne par l'autre partie». Il affirme que, la Grande-Bretagne n'ayant pris aucune mesure en application de l'article 289 pour remettre en vigueur l'accord du 11 mars 1913, celui-ci a en conséquence été abrogé; le Cameroun «n'[aurait] donc pas succédé au traité lui-même».

Le Cameroun affirme que l'article 289 du traité de Versailles était sans incidence juridique sur l'accord du 11 mars 1913, étant donné que «le champ d'application de cette disposition se limitait aux seuls traités à caractère économique, au sens large du terme». Il estime que son interprétation est corroborée par le contexte dudit article, sa place dans la structure du traité et l'historique de sa rédaction, ainsi que par son objet et son but à la lumière du traité pris dans son ensemble.

199. La Cour note que, à partir de 1916, l'Allemagne n'avait plus exercé aucune autorité territoriale au Cameroun. Aux termes des articles 118 et 119 du traité de Versailles, l'Allemagne renonçait à tout titre sur ses possessions d'outre-mer. Dès lors, la Grande-Bretagne n'avait aucune raison d'inclure l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 parmi les «conventions bilatérales ou les traités bilatéraux» dont elle souhaitait la remise en vigueur avec l'Allemagne. Il en découle que cet argument du Nigéria doit en tout état de cause être écarté.

* *

200. La Cour examinera à présent la question de savoir si la Grande-Bretagne était habilitée à transmettre, par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, le titre sur Bakassi.

Le Cameroun rappelle à cet égard que l'accord du 11 mars 1913 fixait le tracé de la frontière entre les Parties dans la région de Bakassi et plaçait cette dernière du côté camerounais de la frontière. Il invoque à cet effet les articles XVIII à XXI dudit accord, qui disposent notamment que la frontière «suit le thalweg de l'Akwayafé jusqu'à une ligne droite joignant Bakassi Point et King Point» (art. XVIII) et qu'«[a]u cas où le cours inférieur de l'Akwayafé déplacerait son embouchure de telle sorte que celle-ci arrive au Rio del Rey, il est entendu que la région actuellement appelée presqu'île de Bakassi restera néanmoins territoire alle-

tion, because Bakassi had already been treated previously as belonging *de facto* to Germany"; and thus parliamentary approval was not required.

197. The Court notes that Germany itself considered that the procedures prescribed by its domestic law had been complied with; nor did Great Britain ever raise any question in relation thereto. The Agreement had, moreover, been officially published in both countries. It is therefore irrelevant that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 was not approved by the German Parliament. Nigeria's argument on this point accordingly cannot be upheld.

198. In relation to the Treaty of Versailles, Nigeria points out that Article 289 thereof provided for "the revival of pre-war bilateral treaties concluded by Germany on notification to Germany by the other party". It contends that, since Great Britain had taken no steps under Article 289 to revive the Agreement of 11 March 1913, it was accordingly abrogated; thus Cameroon "could not have succeeded to the [Agreement] itself".

Cameroon argues that Article 289 of the Treaty of Versailles did not have any legal effect on the Agreement of 11 March 1913, because "the scope of this Article was limited to treaties of an economic nature in the broad sense of the term" — which in Cameroon's view was confirmed by the context of the Article, its position within the scheme of the Treaty, its drafting history and its object and purpose in light of the Treaty as a whole.

199. The Court notes that since 1916 Germany had no longer exercised any territorial authority in Cameroon. Under Articles 118 and 119 of the Versailles Treaty, Germany relinquished its title to its overseas possessions. As a result, Great Britain had no reason to include the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 among the "bilateral treaties or conventions" which it wished to revive with Germany. Thus it follows that this argument of Nigeria must in any event be rejected.

* *

200. The Court now turns to the question of whether Great Britain was entitled to pass title to Bakassi through the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

In this regard, Cameroon contends that the Agreement of 11 March 1913 fixed the course of the boundary between the Parties in the area of the Bakassi Peninsula and placed the latter on the Cameroonian side of the boundary. It relies for this purpose on Articles XVIII to XXI of the said Agreement, which provide *inter alia* that the boundary "follows the thalweg of the Akwayafe as far as a straight line joining Bakasi Point and King Point" (Art. XVIII) and that "[s]hould the lower course of the Akwayafe so change its mouth as to transfer it to the Rio del Rey, it is agreed that the area now known as the Bakasi Peninsula shall still remain

mand» (art. XX). Le Cameroun ajoute que, depuis l'entrée en vigueur de l'accord du 11 mars 1913, Bakassi a appartenu aux prédécesseurs du Cameroun et qu'aujourd'hui la souveraineté sur la presqu'île lui appartient.

201. Le Nigéria ne conteste pas que le sens de ces dispositions était bien d'attribuer la presqu'île de Bakassi à l'Allemagne. Il souligne toutefois que ces dispositions n'ont jamais été mises en pratique, et se trouvaient même dépourvues de validité pour divers motifs, même si les autres articles de l'accord du 11 mars 1913 sont demeurés valides.

Le Nigéria fait valoir que le titre de souveraineté sur Bakassi dont il se réclame appartenait initialement aux rois et chefs du Vieux-Calabar. Selon lui, les cités-Etats de la région de Calabar constituaient, à l'époque précoloniale, une «fédération acéphale» composée d'«entités indépendantes ayant la personnalité juridique internationale». Aux termes du traité de protectorat conclu le 10 septembre 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar, ces derniers auraient conservé leur statut et leurs droits propres sur le plan international, y compris le pouvoir d'entrer en relations avec des «nation[s] ou puissance[s] étrangère[s]», même si le traité prévoyait qu'ils ne pouvaient exercer ce pouvoir qu'après avoir informé le Gouvernement britannique et obtenu l'agrément de ce dernier. Selon le Nigéria, ce traité ne conférait à la Grande-Bretagne que certains pouvoirs limités; il ne transférait en aucune manière à celle-ci la souveraineté sur les territoires des rois et chefs du Vieux-Calabar.

Le Nigéria soutient que la Grande-Bretagne, ne possédant pas la souveraineté sur ces territoires en 1913, ne pouvait les céder à un tiers. Il en résulterait que, dans sa partie pertinente, l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 excédait le «pouvoir de conclure des traités de la Grande-Bretagne» et que «cette partie du traité ne liait pas les rois et chefs du Vieux-Calabar». Le Nigéria ajoute que, «[a]u moment où [l'accord] de 1913 a été conclu», les limites des pouvoirs de la Grande-Bretagne en vertu du traité de 1884,

> «et en particulier le fait que celle-ci n'était pas souveraine sur la presqu'île de Bakassi et qu'il ne lui appartenait donc pas, en droit international, de disposer du titre sur celle-ci, devaient être connues de l'Allemagne, ou auraient dû l'être, en supposant que celle-ci agissait avec une prudence raisonnable».

De l'avis du Nigéria, l'invalidité de l'accord du 11 mars 1913 au motif qu'il contrevenait au principe *nemo dat quod non habet* ne portait toutefois «que sur les parties [de l'accord] censées définir une frontière qui, si elles avaient été suivies d'effet, auraient entraîné la cession d'un territoire à l'Allemagne», c'est-à-dire essentiellement ses articles XVIII à XXII. Les autres dispositions de l'accord n'étaient pas, quant à elles, entachées de ce vice et demeuraient par conséquent en vigueur et pleinement exécutoires; elles étaient autonomes et leur application ne dépendait pas des disposi-

German territory" (Art. XX). Cameroon further states that, since the entry into force of the Agreement of March 1913, Bakassi has belonged to its predecessors, and that sovereignty over the peninsula is today vested in Cameroon.

201. Nigeria does not contest that the meaning of these provisions is to allocate the Bakassi Peninsula to Germany. It does, however, insist that these terms were never put into effect, and indeed were invalid on various grounds, though the other Articles of the Agreement of 11 March 1913 remained valid.

Nigeria contends that the title to sovereignty over Bakassi on which it relies was originally vested in the Kings and Chiefs of Old Calabar. It argues that in the pre-colonial era the City States of the Calabar region constituted an "acephalous federation" consisting of "independent entities with international legal personality". It considers that, under the Treaty of Protection signed on 10 September 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar, the latter retained their separate international status and rights, including their power to enter into relationships with "other international persons", although under the Treaty that power could only be exercised with the knowledge and approval of the British Government. According to Nigeria, the Treaty only conferred certain limited rights on Great Britain; in no way did it transfer sovereignty to Britain over the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar.

Nigeria argues that, since Great Britain did not have sovereignty over those territories in 1913, it could not cede them to a third party. It followed that the relevant part of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 was "outwith the treaty-making power of Great Britain, and that part was not binding on the Kings and Chiefs of Old Calabar". Nigeria adds that the limitations on Great Britain's powers under the 1884 Treaty of Protection,

> "and in particular its lack of sovereignty over the Bakassi Peninsula and thus its lack of legal authority in international law to dispose of title to it, must have been known to Germany at the time the 1913 Treaty was concluded, or ought to have been on the assumption that Germany was conducting itself in a reasonably prudent way".

In Nigeria's view, the invalidity of the Agreement of 11 March 1913 on grounds of inconsistency with the principle *nemo dat quod non habet* applied only, however, "to those parts of the Treaty which purport to prescribe a boundary which, if effective, would have involved a cession of territory to Germany", that is to say, essentially Articles XVIII to XXII. The remaining provisions of the Treaty were untainted by that defect and accordingly remained in force and fully effective; they were self-standing provisions, and their application was not dependent upon the Bakassi

tions relatives à Bakassi qui, étant entachées d'un vice juridique, devaient être séparées du reste de l'accord.

202. En réponse, le Cameroun soutient que l'argumentation du Nigéria selon laquelle la Grande-Bretagne n'avait pas la capacité juridique de céder la presqu'île de Bakassi par voie de traité est manifestement dénuée de tout fondement.

Selon le Cameroun, le traité conclu le 10 septembre 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar établissait un «protectorat colonial» et, «dans la pratique de l'époque, il n'y avait que peu de différences de fond, au plan international, en termes d'acquisition territoriale, entre les colonies et les protectorats coloniaux». C'était plus au regard du droit interne des puissances coloniales que du droit international qu'il aurait existé des différences de fond entre le statut de colonie et celui de protectorat colonial. Le Cameroun ajoute que l'élément clef du protectorat colonial était le «postulat de souveraineté extérieure de l'Etat protecteur», qui se manifestait

> «de différentes manières, mais principalement par l'acquisition et l'exercice de la capacité et de la compétence de céder une partie des territoires couverts par les protectorats par des traités internationaux, sans aucune intervention de la population ou de l'entité en question».

Le Cameroun soutient en outre que, même dans l'hypothèse où la Grande-Bretagne n'aurait pas disposé de la capacité juridique de transférer la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi par le biais de l'accord du 11 mars 1913, cette circonstance ne saurait être invoquée par le Nigéria comme cause d'invalidité dudit accord. Il fait observer que ni la Grande-Bretagne, ni le Nigéria, Etat qui lui a succédé, n'ont jamais invoqué une telle cause d'invalidité; il indique à cet égard que

> «[b]ien au contraire, jusqu'au début des années 1990, le Nigéria avait de manière non équivoque confirmé et accepté la ligne frontière de 1913 par sa pratique diplomatique et consulaire, ses publications géographiques et cartographiques officielles et, enfin, ses déclarations et sa conduite sur la scène politique»,

et que «[l]a même chose était vraie en ce qui concerne l'appartenance de la presqu'île de Bakassi au Cameroun». Le Cameroun précise en outre qu'aucune autre cause d'invalidité de l'accord du 11 mars 1913 ne peut être invoquée.

Le Cameroun soutient également que, en tout état de cause, l'accord du 11 mars 1913 forme un tout indivisible et qu'on ne saurait en séparer les dispositions relatives à la presqu'île de Bakassi. Il affirme qu'«il existe une forte présomption que les traités acceptés comme valides doivent être interprétés globalement et l'ensemble de leurs dispositions respectées et appliquées», et que «[l]es parties ne peuvent choisir les dispositions [de l'accord] qui doivent être appliquées et celles qui ne doivent pas l'être,

provisions, which, being in law defective, were to be severed from the rest of the Agreement.

202. In reply, Cameroon contends that Nigeria's argument that Great Britain had no legal power to cede the Bakassi Peninsula by treaty is manifestly unfounded.

In Cameroon's view, the treaty signed on 10 September 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar established a "colonial protectorate" and, "in the practice of the period, there was little fundamental difference at international level, in terms of territorial acquisition, between colonies and colonial protectorates". Substantive differences between the status of colony and that of a colonial protectorate were matters of the national law of the colonial Powers rather than of international law. The key element of the colonial protectorate was the "assumption of external sovereignty by the protecting State", which manifested itself principally through

> "the acquisition and exercise of the capacity and power to cede part of the protected territory by international treaty, without any intervention by the population or entity in question".

Cameroon further argues that, even on the hypothesis that Great Britain did not have legal capacity to transfer sovereignty over the Bakassi Peninsula under the Agreement of 11 March 1913, Nigeria could not invoke that circumstance as rendering the Agreement invalid. It points out that neither Great Britain nor Nigeria, the successor State, ever sought to claim that the Agreement was invalid on this ground; in this regard Cameroon states that,

> "[o]n the contrary, until the start of the 1990s Nigeria had unambiguously confirmed and accepted the 1913 boundary line in its diplomatic and consular practice, its official geographical and cartographic publications and indeed in its statements and conduct in the political field",

and that "[t]he same was true as regards the appurtenance of the Bakassi Peninsula to Cameroon". Cameroon further states that there is no other circumstance which might be relied on to render the Agreement of 11 March 1913 invalid.

Cameroon also contends that, in any event, the Agreement of 11 March 1913 forms an indivisible whole and that it is not possible to sever from it the provisions concerning the Bakassi Peninsula. It maintains that "there is a strong presumption that treaties accepted as valid must be interpreted as a whole and all their provisions respected and applied"; and that "parties cannot choose the provisions of a treaty which are to be applied and those which are not — they cannot 'pick

elles ne sauraient faire un tri ..., en l'absence d'une disposition leur permettant d'agir de la sorte».

203. La Cour observera tout d'abord que, à l'époque de la Conférence de Berlin, les Puissances européennes signèrent de nombreux traités avec des chefs locaux. La Grande-Bretagne en conclut quelque trois cent cinquante avec les chefs locaux du delta du Niger. Parmi ceux-ci figuraient des traités conclus en juillet 1884 avec les rois et chefs d'Opobo et, en septembre de la même année, avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Que ceux-ci aient été considérés comme des personnalités ressort clairement du fait que ces traités furent conclus par le consul, représentant expressément la reine Victoria, et que les Britanniques s'engagèrent à ce que soient étendues à ces rois et chefs les «bonnes grâces et [la] bienveillante protection» de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande.

L'article II du traité du 10 septembre 1884 disposait en contrepartie que

> «[l]es rois et chefs du Vieux-Calabar s'engage[aient] à s'abstenir de toute correspondance, de tout accord et de tout traité avec une quelconque nation ou puissance étrangère sans l'autorisation préalable du gouvernement de Sa Majesté britannique».

Le traité conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar ne précisait pas sur quel territoire la Couronne britannique entendait étendre «ses bonnes grâces et sa bienveillante protection», ni sur quel territoire chacun des rois et chefs du Vieux-Calabar, signataires du traité, exerçait son pouvoir. Toutefois, le consul qui négocia et signa le traité présenta le Vieux-Calabar comme un «pays [qui], avec ses dépendances, s'étend de Tom Shots ... jusqu'à la rivière Rumby (à l'ouest des monts Cameroun)». Quelque six années plus tard, en 1890, un autre consul britannique, Johnston, dans un rapport adressé au Foreign Office, devait indiquer: «l'autorité des chefs du Vieux-Calabar s'étend bien au-delà de la rivière Akpayafe, jusqu'au pied même des monts Cameroun». La Cour relève que, bien qu'un tel territoire s'étende considérablement à l'est de Bakassi, Johnston précisa à cette occasion que les chefs du Vieux-Calabar s'étaient retirés des terres situées à l'est de la Ndian. Bakassi et le Rio dei Rey se trouvent à l'ouest de la Ndian, région que Johnston présente comme constituant sans conteste «leur véritable territoire».

Selon la Cour, la Grande-Bretagne se faisait une idée assez exacte des territoires sur lesquels les rois et chefs du Vieux-Calabar ont, à différentes époques, exercé leur autorité, comme de leur rang.

204. Le Nigéria a soutenu que le titre même du traité de 1884 et la mention faite, à son article I, de l'exercice d'une «protection» montrent que la Grande-Bretagne n'était pas habilitée à faire davantage que protéger et, en particulier, n'était pas habilitée à céder le territoire concerné à des Etats tiers: «*nemo dat quod non habet*».

205. La Cour tient à faire observer que le statut juridique international d'un «traité de protection» conclu sous l'empire du droit alors en vigueur ne saurait être déduit de son seul titre. Certains traités de protection

and choose' —, unless there is a provision enabling them to act in that way".

203. The Court first observes that during the era of the Berlin Conference the European Powers entered into many treaties with local rulers. Great Britain concluded some 350 treaties with the local chiefs of the Niger delta. Among these were treaties in July 1884 with the Kings and Chiefs of Opobo and, in September 1884, with the Kings and Chiefs of Old Calabar. That these were regarded as notable personages is clear from the fact that these treaties were concluded by the consul, expressly as the representative of Queen Victoria, and the British undertakings of "gracious favour and protection" were those of Her Majesty the Queen of Great Britain and Ireland.

In turn, under Article II of the Treaty of 10 September 1884,

> "The King and Chiefs of Old Calabar agree[d] and promise[d] to refrain from entering into any correspondence, Agreement, or Treaty with any foreign nation or Power, except with the knowledge and sanction of Her Britannic Majesty's Government."

The Treaty with the Kings and Chiefs of Old Calabar did not specify the territory to which the British Crown was to extend "gracious favour and protection", nor did it indicate the territories over which each of the Kings and Chiefs signatory to the Treaty exercised his powers. However, the consul who negotiated and signed the Treaty, said of Old Calabar "this country with its dependencies extends from Tom Shots . . . to the River Rumby (on the west of the Cameroon Mountains), both inclusive". Some six years later, in 1890, another British consul, Johnston, reported to the Foreign Office that "the rule of the Old Calabar Chiefs extends far beyond the Akpayafe River to the very base of the Cameroon Mountains". The Court observes that, while this territory extends considerably eastwards of Bakassi, Johnston did report that the Old Calabar Chiefs had withdrawn from the lands east of the Ndian. Bakassi and the Rio del Rey lay to the west of the Ndian, an area referred to by Johnston as "their real, undoubted territory".

In the view of the Court Great Britain had a clear understanding of the area ruled at different times by the Kings and Chiefs of Old Calabar, and of their standing.

204. Nigeria has contended that the very title of the 1884 Treaty and the reference in Article I to the undertaking of "protection", shows that Britain had no entitlement to do more than protect, and in particular had no entitlement to cede the territory concerned to third States: *"nemo dat quod non habet"*.

205. The Court calls attention to the fact that the international legal status of a "Treaty of Protection" entered into under the law obtaining at the time cannot be deduced from its title alone. Some treaties of protec-

furent ainsi conclus avec des entités qui conservèrent, dans le cadre de ces traités, la souveraineté qui était antérieurement la leur au regard du droit international, que ces territoires protégés aient ensuite été appelés «protectorats» (comme dans le cas du Maroc, de la Tunisie et de Madagascar (1885; 1895) dans leurs relations conventionnelles avec la France) ou «Etats protégés» (comme dans le cas de Bahreïn et de Qatar dans leurs relations conventionnelles avec la Grande-Bretagne). En Afrique subsaharienne, en revanche, des «traités de protection» furent conclus non pas avec des Etats, mais avec d'importants chefs indigènes exerçant un pouvoir local sur des parties identifiables de territoire.

Considérant un traité de ce type dans une autre région du monde, Max Huber, siégeant comme arbitre unique en l'affaire de l'*Ile de Palmas*, devait dire:

> «il n'y a pas là d'accord entre égaux; c'est plutôt une forme d'organisation intérieure d'un territoire colonial, sur la base de l'autonomie des indigènes... Et c'est [ainsi] la suzeraineté exercée sur l'Etat indigène qui devient la base de la souveraineté territoriale à l'égard des autres membres de la communauté des nations.» (*Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 187.)

La Cour fait observer que ces concepts ont également trouvé leur expression dans son avis consultatif concernant le *Sahara occidental*. La Cour déclara à cette occasion que, à l'égard de territoires qui n'étaient pas *terrae nullius*, mais étaient habités par des tribus ou des peuples dotés d'une organisation sociale et politique, «on voyait dans [l]es accords avec les chefs locaux ... un mode d'acquisition dérivé» (*Sahara occidental, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1975*, p. 39, par. 80). Même si ce mode d'acquisition ne correspond pas au droit international actuel, le principe du droit intertemporel impose de donner effet aujourd'hui, dans la présente instance, aux conséquences juridiques des traités alors intervenus dans le delta du Niger.

206. Le choix d'un traité de protectorat par la Grande-Bretagne découlait de ses préférences quant à la façon de gouverner. Ailleurs, et en particulier dans la région de Lagos, ce furent des traités de cession de territoire que la Grande-Bretagne conclut avec les chefs locaux. Et c'est précisément en raison de ces différences que l'on se trouva en présence au Nigéria d'une colonie de Lagos et d'un protectorat de la côte du Niger, qui devait devenir le protectorat du Nigéria méridional.

207. De l'avis de la Cour, de nombreux éléments amènent à considérer que le traité de 1884 conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar n'était pas un traité de protectorat international. Il s'agissait d'un traité parmi une multitude d'autres conclus dans une région où les chefs locaux n'étaient pas assimilés à des Etats. De fait, et mis à part les déclarations parallèles par lesquelles plusieurs chefs de moindre importance acceptèrent d'être liés par le traité de 1884, on ne dispose pas même de preuves convaincantes de l'existence d'un pouvoir fédéral central. Il semble plutôt que le Vieux-Calabar ait été constitué d'agglomérations dirigées par des

tion were entered into with entities which retained thereunder a previously existing sovereignty under international law. This was the case whether the protected party was henceforth termed *"protectorat"* (as in the case of Morocco, Tunisia and Madagascar (1885; 1895) in their treaty relations with France) or "a protected State" (as in the case of Bahrain and Qatar in their treaty relations with Great Britain). In sub-Saharan Africa, however, treaties termed "treaties of protection" were entered into not with States, but rather with important indigenous rulers exercising local rule over identifiable areas of territory.

In relation to a treaty of this kind in another part of the world, Max Huber, sitting as sole arbitrator in the *Island of Palmas* case, explained that such a treaty

> "is not an agreement between equals; it is rather a form of internal organisation of a colonial territory, on the basis of autonomy of the natives . . . And thus suzerainty over the native States becomes the basis of territorial sovereignty as towards other members of the community of nations." (United Nations, *Reports of International Arbitral Awards (RIAA)*, Vol. II, pp. 858-859.)

The Court points out that these concepts also found expression in the *Western Sahara* Advisory Opinion. There the Court stated that in territories that were not *terra nullius*, but were inhabited by tribes or people having a social and political organization, "agreements concluded with local rulers . . . were regarded as derivative roots of title" (*Western Sahara, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1975*, p. 39, para. 80). Even if this mode of acquisition does not reflect current international law, the principle of intertemporal law requires that the legal consequences of the treaties concluded at that time in the Niger delta be given effect today, in the present dispute.

206. The choice of a protectorate treaty by Great Britain was a question of the preferred manner of rule. Elsewhere, and specifically in the Lagos region, treaties for cession of land were being entered into with local rulers. It was precisely a reflection of those differences that within Nigeria there was the Colony of Lagos and the Niger Coast Protectorate, later to become the Protectorate of Southern Nigeria.

207. In the view of the Court many factors point to the 1884 Treaty signed with the Kings and Chiefs of Old Calabar as not establishing an international protectorate. It was one of a multitude in a region where the local Rulers were not regarded as States. Indeed, apart from the parallel declarations of various lesser Chiefs agreeing to be bound by the 1884 Treaty, there is not even convincing evidence of a central federal power. There appears in Old Calabar rather to have been individual townships, headed by Chiefs, who regarded themselves as owing a general allegiance to more important Kings and Chiefs. Further, from the

chefs qui se considéraient comme vassaux de rois et chefs plus importants. En outre, la Grande-Bretagne estima d'emblée qu'il lui incombait d'administrer les territoires couverts par le traité de 1884, et non pas seulement de les protéger. Le consul Johnston devait d'ailleurs exposer en 1888 que «le pays situé entre la frontière de Lagos et la frontière du Cameroun allemand est actuellement administré par les agents consulaires de Sa Majesté, en vertu de divers Ordres en conseil». Qu'une délégation des rois et chefs du Vieux-Calabar se soit rendue à Londres en 1913 pour y discuter de questions relatives au régime foncier ne saurait être considéré comme impliquant une personnalité internationale. Cela ne fait que confirmer l'exercice par la Grande-Bretagne d'une administration indirecte sur ces territoires.

Le Nigéria a lui-même été dans l'incapacité de faire état d'un rôle quelconque joué, après la conclusion du traité de 1884, par les rois et chefs du Vieux-Calabar dans des domaines pertinents aux fins de la présente instance. Répondant à une question d'un membre de la Cour, le Nigéria a indiqué qu'il était «impossible de savoir précisément ce qu'il [était] advenu de la personnalité juridique internationale des rois et chefs du Vieux-Calabar après 1885».

La Cour relève que l'une des caractéristiques d'un protectorat international réside dans des rencontres et discussions régulières entre la puissance protectrice et les dirigeants locaux du protectorat. Dans l'affaire de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*, de nombreux documents de ce type ont été présentés à la Cour, pour la plupart issus des archives britanniques. En la présente espèce, il a été indiqué à la Cour que le Nigéria «ne peut pas dire que de telles rencontres n'ont jamais eu lieu, ni le contraire [, et que] les documents qui permettraient de répondre à la question n'existent probablement plus».

208. Quant à la question de savoir à quel moment les rois et chefs ont cessé d'exister en tant qu'entité distincte, le Nigéria a indiqué à la Cour qu'il était impossible d'y répondre avec précision.

La Cour note à cet égard que, dès 1885, la Grande-Bretagne avait établi par proclamation un «protectorat britannique des districts du Niger» (qui changea plusieurs fois de nom par la suite) regroupant en une entité unique les différents territoires couverts par les traités de protection passés dans la région depuis juillet 1884. Elle relève en outre qu'il n'est fait mention du Vieux-Calabar dans aucun des divers Ordres en conseil qui énumèrent les protectorats et Etats protégés, et ce quelle qu'en soit la date. Il en va ainsi de l'Ordre en conseil de 1934 sur les personnes protégées britanniques, qui, à son annexe, fait état du «protectorat du Nigéria et du Cameroun sous mandat britannique». La deuxième annexe à l'Ordre en conseil de 1949 relatif aux protectorats britanniques, aux Etats protégés et aux personnes protégées n'en fait pas davantage mention, alors que la première annexe contient une référence au «protectorat du Nigéria».

En outre, aucun élément n'a été présenté à la Cour qui donnerait à

outset Britain regarded itself as administering the territories comprised in the 1884 Treaty, and not just protecting them. Consul Johnston reported in 1888 that "the country between the boundary of Lagos and the German boundary of Cameroons" was "administered by Her Majesty's Consular Officers, under various Orders in Council". The fact that a delegation was sent to London by the Kings and Chiefs of Old Calabar in 1913 to discuss matters of land tenure cannot be considered as implying international personality. It simply confirms the British administration by indirect rule.

Nigeria itself has been unable to point to any role, in matters relevant to the present case, played by the Kings and Chiefs of Old Calabar after the conclusion of the 1884 Treaty. In responding to a question of a Member of the Court Nigeria stated "It is not possible to say with clarity and certainty what happened to the international legal personality of the Kings and Chiefs of Old Calabar after 1885."

The Court notes that a characteristic of an international protectorate is that of ongoing meetings and discussions between the protecting Power and the Rulers of the Protectorate. In the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar v. Bahrain)* the Court was presented with substantial documentation of this character, in large part being old British State papers. In the present case the Court was informed that "Nigeria can neither say that no such meetings ever took place, or that they did take place . . . the records which would enable the question to be answered probably no longer exist . . .".

208. As to when the Kings and Chiefs ceased to exist as a separate entity, Nigeria told the Court it "is not a question susceptible of a clear-cut answer".

The Court notes in this regard that in 1885 Great Britain had established by proclamation a "British Protectorate of the Niger Districts" (which subsequently changed names a number of times), incorporating in a single entity the various territories covered by the treaties of protection entered into in the region since July 1884. The Court further notes that there is no reference to Old Calabar in any of the various British Orders in Council, of whatever date, which list protectorates and protected States. The same is true of the British Protected Persons Order of 1934, the Schedule to which refers to "Nigerian Protectorate and Cameroons under British Mandate". Nor is there any reference to Old Calabar in the Second Schedule to the British Protectorates, Protected States and Protected Persons Order in Council, 1949, though in the First Schedule there is a reference to the "Nigerian Protectorate".

Moreover, the Court has been presented with no evidence of any pro-

penser qu'en 1913 les rois et chefs du Vieux-Calabar auraient émis quelque protestation que ce fût, ni qu'en 1960 ils auraient pris des mesures en vue de transférer un territoire au Nigéria lors de l'accession de ce dernier à l'indépendance.

209. La Cour conclut par conséquent que, au regard du droit qui prévalait à l'époque, la Grande-Bretagne, en 1913, pouvait déterminer sa frontière au Nigéria avec l'Allemagne, y compris pour ce qui est de sa partie méridionale.

* *

210. La Cour examinera à présent le traitement réservé, entre 1913 et 1960, au segment méridional de la frontière définie par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913.

Le Cameroun soutient que la période du mandat et de la tutelle ainsi que le processus d'accession à l'indépendance qui a suivi montrent que la communauté internationale avait reconnu l'appartenance de la presqu'île de Bakassi au Cameroun.

A l'issue de la première guerre mondiale, il fut décidé que l'administration de la colonie allemande du Cameroun serait partagée entre la Grande-Bretagne et la France dans le cadre du régime des mandats de la Société des Nations. Bakassi aurait fait partie de la région du Cameroun britannique dénommée Cameroun méridional. Cette définition territoriale aurait été reprise dans les accords de tutelle qui se substituèrent au régime des mandats après la seconde guerre mondiale. Selon le Cameroun, les autorités britanniques n'auraient jamais douté que Bakassi fît partie du territoire camerounais, d'abord sous mandat puis sous tutelle, puisqu'elle avait fait partie du Cameroun allemand en vertu de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913. En outre, bien que l'Ordre en conseil de 1923 relatif au Cameroun britannique ait prévu que les provinces septentrionale et méridionale du Cameroun seraient administrées «comme si elles faisaient partie» du Nigéria, le Cameroun souligne qu'il ne s'agissait là que d'un arrangement administratif qui n'entraînait pas l'intégration de ces territoires au sein du Nigéria. Le Cameroun a produit des preuves documentaires, des Ordres en conseil britanniques et des cartes qui démontrent selon lui que, durant cette période, Bakassi a toujours été considérée comme faisant partie du Cameroun britannique.

Le Cameroun rappelle par ailleurs que, lors des plébiscites des Nations Unies des 11 et 12 février 1961, une nette majorité se prononça, au Cameroun septentrional, en faveur d'une union avec le Nigéria, alors que, au Cameroun méridional, une nette majorité se prononça en faveur du rattachement à la République du Cameroun. Il affirme que, aux fins de l'organisation et du déroulement du scrutin, il fut nécessaire de définir les régions relevant respectivement du Cameroun septentrional et du Cameroun méridional. Le Cameroun fait observer que la carte annexée au rapport du commissaire des Nations Unies aux plébiscites montre que la presqu'île de Bakassi faisait partie de la circonscription électorale de Vic-

test in 1913 by the Kings and Chiefs of Old Calabar; nor of any action by them to pass territory to Nigeria as it emerged to independence in 1960.

209. The Court thus concludes that, under the law at the time, Great Britain was in a position in 1913 to determine its boundaries with Germany in respect of Nigeria, including in the southern section.

* *

210. The Court will now examine the treatment, in the period 1913 to 1960, of the southern sector of the boundary as defined by the Anglo-German Agreement of 11 March 1913.

Cameroon contends that the mandate and trusteeship period, and the subsequent independence process, show recognition on the part of the international community of Cameroon's attachment to the Bakassi Peninsula.

Following the First World War, it was decided that the German colony of Cameroon should be administered in partitioned form by Britain and France under the framework of League of Nations mandate arrangements. Bakassi is said to have formed part of the area of the British Cameroons termed Southern Cameroons. This territorial definition is said to have been repeated in the trusteeship agreements which succeeded the mandates system after the Second World War. According to Cameroon, there was never any doubt in the minds of the British authorities that Bakassi formed part of the mandated and trusteeship territory of the Cameroons since Bakassi had formed part of German Cameroon pursuant to the Anglo-German Agreement of 11 March 1913. Moreover, although the British Cameroons Order in Council of 1923 established that the Northern and Southern Cameroons would be administered "as if they formed part of" Nigeria, Cameroon emphasized that this was merely an administrative arrangement which did not lead to the incorporation of these territories into Nigeria. Cameroon produces documentary evidence, British Orders in Council and maps which, it claims, evidence that Bakassi is consistently placed within the British Cameroons throughout this period.

Cameroon further recalls that the United Nations plebiscites, held on 11 and 12 February 1961, resulted in a clear majority in the Northern Cameroons voting to join Nigeria, and a clear majority in the Southern Cameroons voting to join Cameroon. It maintains that the process of holding the plebiscite meant that the areas that fell within the Northern and Southern Cameroons had to be ascertained. Cameroon points out that the map attached to the Report of the United Nations Plebiscite Commissioner shows that the Bakassi Peninsula formed part of the Victoria South West plebiscite district in the south-east corner of Cameroon. This would show that the peninsula was recognized by the United Nations

toria Sud-Ouest, dans l'angle sud-est du Cameroun. Cela prouverait que la presqu'île était reconnue par les Nations Unies comme faisant partie du Cameroun méridional. Le Cameroun met également en avant l'absence de protestation du Nigéria à l'égard de la frontière proposée durant le processus qui devait conduire à l'indépendance, et le vote de celui-ci en faveur de la résolution 1608 (XV) de l'Assemblée générale, qui mettait officiellement fin au régime de la tutelle britannique.

Le Cameroun se réfère en outre aux négociations maritimes intervenues entre le Nigéria et le Cameroun depuis l'indépendance, qui aboutirent à des accords aux termes desquels le Nigéria aurait reconnu la validité de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, la frontière en découlant, ainsi que la souveraineté du Cameroun sur la presqu'île de Bakassi. Ces accords comprendraient la note nigériane n° 570 du 27 mars 1962, l'accord de Yaoundé II du 4 avril 1971, l'accord de Kano du 1er septembre 1974 et l'accord de Maroua du 1er juin 1975.

Le Cameroun invoque enfin les permis d'exploration et d'exploitation pétrolières qu'il a attribués sur la presqu'île elle-même et au large de celle-ci dès le début des années soixante, ainsi qu'un certain nombre de visites effectuées dans la région de Bakassi par des consuls et des ambassadeurs du Nigéria. L'attitude de ces derniers, consistant à demander l'autorisation et la coopération des fonctionnaires locaux camerounais et à les en remercier, militerait selon lui en faveur du bien-fondé de sa revendication de souveraineté sur Bakassi.

211. Le Nigéria fait valoir pour sa part que, pendant toute la période où le traité de 1884 est demeuré en vigueur, la Grande-Bretagne n'a jamais eu le pouvoir de céder Bakassi. De ce fait, il prétend que, pour nombreuses qu'aient pu être les activités britanniques relatives à Bakassi sous le régime de mandat ou de tutelle, elles n'auraient pu détacher Bakassi du protectorat du Nigéria. Il se fonde également sur le fait que, pendant toute la période allant de 1913 à 1960, Bakassi fut, dans la pratique, administrée depuis le Nigéria et comme partie intégrante de celui-ci, et jamais à partir du Cameroun ni comme partie intégrante de celui-ci. Le Nigéria soutient également qu'aucun document ne prouve que la population de la presqu'île de Bakassi ait participé au plébiscite des Nations Unies; la description de la circonscription électorale de Victoria Sud-Ouest donnée dans le rapport du commissaire ne viserait aucune zone située dans la presqu'île de Bakassi.

Par ailleurs, le Nigéria ne reconnaît aucune force obligatoire aux accords de délimitation invoqués par le Cameroun, en particulier la déclaration de Maroua, dont l'adoption n'a jamais, selon lui, été approuvée par le conseil militaire suprême, contrairement aux prescriptions de la Constitution du Nigéria. Il refuse également de reconnaître la moindre valeur probante aux visites effectuées dans la région de Bakassi par les dignitaires nigérians auxquels le Cameroun fait référence, au motif que des fonctionnaires consulaires ne sont pas habilités à traiter de questions relatives au titre sur un territoire, ni à se prononcer sur des questions de souveraineté; dès lors, leurs actes ne sauraient être considérés comme

as being a part of the Southern Cameroons. Cameroon also emphasizes the absence of protest by Nigeria to the proposed boundary during the independence process, and the fact that Nigeria voted in favour of General Assembly resolution 1608 (XV) by which the British trusteeship was formally terminated.

Cameroon further refers to the maritime negotiations between Nigeria and Cameroon since independence, which resulted in instruments under which Nigeria is said to have recognized the validity of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the boundary deriving from it, and Cameroon's sovereignty over the Bakassi Peninsula. These instruments included the Nigerian Note No. 570 of 27 March 1962, the Yaoundé II Agreement of 4 April 1971, the Kano Agreement of 1 September 1974 and the Maroua Agreement of 1 June 1975.

Cameroon finally refers to its granting of permits for hydrocarbon exploration and exploitation over the Bakassi Peninsula itself and off-shore, commencing in the early 1960s as well as to a number of consular and ambassadorial visits to the Bakassi region by Nigerian consuls and ambassadors, whose conduct in requesting permission and co-operation from the Cameroonian local officials and expressing thanks for it is said to corroborate Cameroon's claim to sovereignty over Bakassi.

211. Nigeria for its part argues that, at all times while the 1884 Treaty remained in force, Great Britain continued to lack power to give Bakassi away. As such, it claims that no amount of British activity in relation to Bakassi in the mandate or trusteeship periods could have severed Bakassi from the Nigeria protectorate. It draws additional support from the fact that, in practice throughout the period from 1913 to 1960, Bakassi was administered from and as part of Nigeria, and was never administered from or as part of Cameroon. Nigeria also asserts that there is no documentary evidence that the population of the Bakassi Peninsula participated in the United Nations plebiscite; the description of the Victoria South West plebiscite district in the Commissioner's Report does not refer to any areas situated in the Bakassi Peninsula.

Nigeria further denies the binding nature of the delimitation agreements referred to by Cameroon, in particular the Maroua Declaration, whose adoption, it claims, was never approved by the Supreme Military Council in contravention of Nigeria's constitutional requirements. It also denies the evidentiary value of the visits to the Bakassi region by Nigerian dignitaries referred to by Cameroon, on the basis that consular officials are not mandated to deal with issues of title to territory, nor to make assessments of questions of sovereignty, and, as such, their actions cannot be taken to impact upon these questions. Finally, on the issue of the granting of oil exploration permits and production agreements,

ayant une quelconque incidence sur de telles questions. Enfin, concernant la question de l'octroi de permis d'exploration et de licences de production, le Nigéria soutient entre autres que «la région litigieuse était le terrain d'activités de prospection concurrentes» et que «les activités pétrolières n'étaient pas considérées ... [par les Parties] comme revêtant un rôle déterminant pour trancher la question de la souveraineté».

212. La Cour note que, à l'issue de la première guerre mondiale, l'Allemagne renonça à ses possessions coloniales. En vertu du traité de Versailles, les possessions allemandes du Cameroun furent partagées entre la Grande-Bretagne et la France. En 1922, la Grande-Bretagne accepta le mandat de la Société des Nations pour «la partie du Cameroun [l'ancienne colonie allemande] qui est située à l'ouest de la ligne fixée dans la déclaration [Milner-Simon] signée le 10 juillet 1919». Bakassi se trouvait nécessairement couverte par les termes de ce mandat. La Grande-Bretagne n'avait pas compétence pour modifier unilatéralement la frontière, et elle n'a d'ailleurs présenté à la Société des Nations aucune demande en ce sens. Le Conseil de la Société des Nations fut informé de l'intention de la Grande-Bretagne d'administrer le Cameroun méridional conjointement avec les provinces méridionales du protectorat du Nigéria, et ne s'y opposa pas. Ainsi, l'Ordre en conseil du 26 juin 1923, relatif à l'administration du territoire sous mandat du Cameroun britannique, prévoyait que les régions du Cameroun britannique s'étendant au sud de la ligne décrite en annexe audit Ordre seraient administrées «comme si elles faisaient partie» des provinces méridionales du protectorat du Nigéria. La Cour fait observer que la terminologie utilisée dans l'Ordre en conseil préservait le statut distinct des territoires sous mandat, tout en en permettant, pour des raisons de commodité, une administration commune. La thèse du Nigéria doit par conséquent être rejetée.

Lorsque, à l'issue de la seconde guerre mondiale et après la création de l'Organisation des Nations Unies, le régime des mandats céda la place au régime de tutelle, la situation territoriale demeura exactement la même. La disposition «comme si ...» demeura en vigueur, et l'autorité administrante ne fut pas davantage dotée de la compétence de modifier unilatéralement les frontières du territoire sous tutelle. C'est ainsi que, pour toute la période comprise entre 1922 et 1961 (année où prit fin le régime de tutelle), Bakassi fit partie du Cameroun britannique. La frontière entre Bakassi et le Nigéria, indépendamment des arrangements d'ordre administratif, demeura une frontière internationale.

La Cour n'est pas en mesure d'accepter l'affirmation du Nigéria selon laquelle, jusqu'à l'indépendance de celui-ci en 1961, et malgré l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, la presqu'île de Bakassi serait demeurée sous la souveraineté des rois et chefs du Vieux-Calabar. Ni la Société des Nations, ni les Nations Unies ne considérèrent que telle était la situation.

213. La Cour n'a de même connaissance d'aucun élément qui tendrait à prouver que le Nigéria pensait, au moment de l'indépendance, avoir acquis Bakassi des rois et chefs du Vieux-Calabar. Le Nigéria, au moment de son accession à l'indépendance, ne souleva d'ailleurs lui-même aucune question concernant l'étendue de son territoire dans cette région.

Nigeria argues *inter alia* that "the area in dispute was the subject of competing exploration activities" and that "the incidence of oil-related activities was not . . . regarded [by the Parties] as conclusive of the issue of sovereignty".

212. The Court notes that after the First World War Germany renounced its colonial possessions. Under the Versailles Treaty the German possessions of Cameroon were divided between Great Britain and France. In 1922 Great Britain accepted the mandate of the League of Nations for "that part [of the former German colony] of the Cameroons which lay to the west of the line laid down in the [Milner-Simon] Declaration signed on the 10th July, 1919". Bakassi was necessarily comprised within the mandate. Great Britain had no powers unilaterally to alter the boundary nor did it make any request to the League of Nations for any such alteration. The League Council was notified, and did not object to, the British suggestion that it administer Southern Cameroon together with the eastern region of the Protectorate of Nigeria. Thus the British Order in Council of 26 June 1923 providing for the Administration of the Mandated Territory of the British Cameroons stipulated that British Cameroons lying southwards of the line described in the Schedule would be administered "as if it formed part of" the southern provinces of the Protectorate of Nigeria. The Court observes that the terminology used in the Order in Council preserved the distinctive status of the mandated territory, while allowing the convenience of a common administration. The Nigerian thesis must therefore be rejected.

When, after the Second World War and the establishment of the United Nations, the mandate was converted to a trusteeship, the territorial situation remained exactly the same. The "as if" provision continued in place, and again the Administering Authority had no authority unilaterally to alter the boundaries of the trusteeship territory. Thus for the entire period from 1922 until 1961 (when the Trusteeship was terminated), Bakassi was comprised within British Cameroon. The boundary between Bakassi and Nigeria, notwithstanding the administrative arrangements, remained an international boundary.

The Court is unable to accept Nigeria's contention that until its independence in 1961, and notwithstanding the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Bakassi Peninsula had remained under the sovereignty of the Kings and Chiefs of Old Calabar. Neither the League of Nations nor the United Nations considered that to be the position.

213. Equally, the Court has seen no evidence that Nigeria thought that upon independence it was acquiring Bakassi from the Kings and Chiefs of Old Calabar. Nigeria itself raised no query as to the extent of its territory in this region upon attaining independence.

La Cour relève en particulier que rien n'aurait pu permettre au Nigéria de croire que le plébiscite ayant eu lieu au Cameroun méridional en 1961, sous la surveillance des Nations Unies, ne concernait pas Bakassi.

Il est vrai que les dispositions de l'Ordre en conseil de 1960 relatif au plébiscite au Cameroun méridional ne font mention d'aucun bureau de vote qui aurait porté le nom d'un village de Bakassi. La Cour fait toutefois observer que cet Ordre en conseil n'exclut pas non plus Bakassi de son champ d'application. L'Ordre en conseil vise tout simplement le Cameroun méridional dans son ensemble. Or, il était clairement établi à l'époque que Bakassi faisait partie du Cameroun méridional, territoire sous tutelle administré par le Royaume-Uni. Les frontières de ce territoire avaient en effet été définies avec précision dans la «Proclamation de 1954 sur la région nord, la région ouest et la région est, portant définition des frontières», faite en application de l'Ordre en conseil de 1951 relatif à la Constitution du Nigéria. Cette proclamation, reprenant les dispositions de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, prévoyait en particulier : «A partir de la mer, la frontière suit le chenal navigable de la rivière Akpa-Yafe; de là elle suit le thalweg de ladite rivière Akpa-Yafe vers l'amont jusqu'au confluent de celle-ci et des rivières Akpa-Korum et Ebe.» Le fait que l'Ordre en conseil de 1960 visait le Cameroun méridional dans son ensemble est encore confirmé par le fait que, comme l'a relevé le commissaire des Nations Unies aux plébiscites pour le Cameroun sous administration du Royaume-Uni dans son rapport du 30 mars 1961 à l'Assemblée générale, les vingt-six «circonscriptions de plébiscite» créées par l'Ordre en conseil de 1960 correspondaient aux «circonscriptions électorales pour la Chambre d'Assemblée du Cameroun méridional».

La carte des Nations Unies sur laquelle sont figurées les circonscriptions de plébiscite reflétait également les dispositions de l'accord du 11 mars 1913, reprises dans la proclamation susmentionnée de 1954.

La Cour relève en outre que cette ligne frontière fut à son tour reconnue par le Nigéria, lorsque celui-ci vota en faveur de la résolution de l'Assemblée générale 1608 (XV), qui à la fois mettait un terme au régime de tutelle et entérinait le résultat du plébiscite.

214. Peu de temps après, dans sa note verbale n° 570 en date du 27 mars 1962 adressée au Cameroun, le Nigéria aborda la question d'un certain nombre de concessions pétrolières. Il ressort du croquis annexé à cette note que le bloc «N» auquel celle-ci fait référence est situé directement au sud de la presqu'île de Bakassi. Ce bloc est décrit comme se trouvant au large du Cameroun. La note verbale précise ensuite que «la frontière suit le cours inférieur de la rivière Akwayafé sans qu'il semble y avoir là le moindre doute, puis débouche sur l'estuaire de la rivière Cross». Il est donc clair que le Nigéria considérait la presqu'île de Bakassi comme faisant partie du Cameroun. La Cour relève en outre que cette façon de voir se trouve reflétée dans toutes les cartes officielles du Nigéria jusqu'en 1972.

Cette communauté de vues quant à l'appartenance du titre sur Bakassi

The Court notes in particular that there was nothing which might have led Nigeria to believe that the plebiscite which took place in the Southern Cameroons in 1961 under United Nations supervision did not include Bakassi.

It is true that the Southern Cameroons Plebiscite Order in Council, 1960 makes no mention of any polling station bearing the name of a Bakassi village. Nor, however, does the Order in Council specifically exclude Bakassi from its scope. The Order simply refers to the Southern Cameroons as a whole. But at that time it was already clearly established that Bakassi formed part of the Southern Cameroons under British trusteeship. The boundaries of that territory had been precisely defined in the "Northern Region, Western Region and Eastern Region (Definition of Boundaries) Proclamation, 1954", issued pursuant to the Nigeria (Constitution) Order in Council, 1951. That Proclamation, repeating the provisions of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, provided in particular: "From the sea the boundary follows the navigable channel of the River Akpa-Yafe; then follows the thalweg of the aforesaid River Akpa-Yafe upstream to its confluence with the Rivers Akpa-Korum and Ebe." That the 1960 Order in Council applied to the Southern Cameroons as a whole is further confirmed by the fact, as noted in the Report of the United Nations Plebiscite Commissioner for the Cameroons under United Kingdom Administration, that the 26 "plebiscite districts" established by the 1960 Order in Council corresponded to the "electoral constituencies for the Southern Cameroons House of Assembly".

The United Nations map indicating the voting districts for the plebiscite also reflected the provisions of the Agreement of 11 March 1913 reiterated in the above-mentioned 1954 Proclamation.

The Court further observes that this frontier line was acknowledged in turn by Nigeria when it voted in favour of General Assembly resolution 1608 (XV), which both terminated the Trusteeship and approved the results of the plebiscite.

214. Shortly after, in Note Verbale No. 570 of 27 March 1962 addressed to Cameroon, Nigeria referred to certain oil licensing blocks. A sketch-map was appended to the Note, from which it is clear that the block "N" referred to lay directly south of the Bakassi Peninsula. The block was described as offshore Cameroon. The Note Verbale further stated "the boundary follows the lower courses of the Akpa-Yafe River, where there appears to be no uncertainty, and then out into the Cross River estuary". Nigeria clearly regarded the Bakassi Peninsula as part of Cameroon. The Court further notes that this perception was reflected in all Nigerian official maps up until 1972.

This common understanding of where title lay in Bakassi continued

perdura jusqu'à la fin des années soixante-dix, lorsque les Parties engagèrent des discussions concernant leur frontière maritime. L'article XXI de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 disposait à cet égard:

> «A partir de l'intersection du milieu du chenal navigable et d'une ligne joignant Bakassi Point et King Point, la frontière suivra le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé jusqu'à la limite des eaux territoriales, c'est-à-dire 3 milles. Aux fins de la définition de cette frontière, le chenal navigable de la rivière Akwayafé sera considéré comme situé entièrement à l'est du chenal navigable des rivières Cross et Calabar.»

L'article XXII disposait pour sa part que, «[e]n ce qui concerne l'embouchure de l'estuaire, la limite des 3 milles sera une ligne tracée au large à 3 milles marins d'une ligne joignant Sandy Point et Tom Shot Point».

En 1970, le Cameroun et le Nigéria décidèrent de procéder à une délimitation et à une démarcation complètes de leurs frontières, en commençant par la mer. Aux termes de l'article 2 de la déclaration de Yaoundé I du 14 août 1970 et conformément à la carte signée figurant en annexe à la déclaration de Yaoundé II du 4 avril 1971, il fut décidé de fixer la frontière dans l'estuaire de la rivière Akwayafé du point 1 au point 12 (voir paragraphe 38 ci-dessus). Puis, par déclaration signée à Maroua le 1er juin 1975, les deux chefs d'Etat convinrent de «prolonger le tracé de la frontière maritime entre les deux pays du point 12 au point G sur la carte marine n° 3433 annexée à [ladite] déclaration», et définirent précisément la frontière au moyen de coordonnées maritimes (voir paragraphe 38 ci-dessus). La Cour estime qu'il ressort clairement de chacun de ces documents que les Parties tenaient pour établi que Bakassi appartenait au Cameroun. Le Nigéria, s'appuyant sur les vues de ses experts et de ses plus hautes personnalités politiques, considérait Bakassi comme relevant de la souveraineté du Cameroun.

La nécessité qu'il y a eu de recalculer, après la déclaration de Maroua, les coordonnées du point B par un échange de lettres en date des 12 juin et 17 juillet 1975 entre les chefs d'Etat concernés, et la question de savoir si cette déclaration constituait un accord international liant le Nigéria ne changent rien à ce fait. La Cour reviendra sur ces deux questions aux paragraphes 262 à 268 ci-dessous.

La Cour conclut en conséquence qu'à cette époque le Nigéria avait admis qu'il était lié par les articles XVIII à XXII de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, et avait reconnu que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi était camerounaise.

215. La Cour estime que cette communauté de vues entre les Parties se trouve également reflétée par la répartition géographique des concessions pétrolières accordées par l'une et l'autre jusqu'en 1991. Même si ces concessions n'ont pas été attribuées en suivant des lignes de délimitation précises, elles n'en étaient pas moins accordées en supposant que le Cameroun disposait de droits sur les ressources se trouvant dans des eaux définies en fonction de la frontière terrestre à Bakassi, telle qu'elle avait

through until the late 1970s, when the Parties were engaging in discussions on their maritime frontier. In this respect, Article XXI of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 provided:

> "From the centre of the navigable channel on a line joining Bakassi Point and King Point, the boundary shall follow the centre of the navigable channel of the Akwayafe River as far as the 3-mile limit of territorial jurisdiction. For the purpose of defining this boundary, the navigable channel of the Akwayafe River shall be considered to lie wholly to the east of the navigable channel of the Cross and Calabar Rivers."

Article XXII provided that: "The 3-mile limit shall, as regards the mouth of the estuary, be taken as a line 3 nautical miles seaward of a line joining Sandy Point and Tom Shot Point."

In 1970 Cameroon and Nigeria decided to carry out a total delimitation and demarcation of their boundaries, starting from the sea. Under the terms of Article 2 of the Yaoundé I Declaration of 14 August 1970 and the agreement reached in the Yaoundé II Declaration of 4 April 1971 with its signed appended chart, it was agreed to fix the boundary in the Akwayafe estuary from point 1 to point 12 (see paragraph 38 above). Then, by declaration signed at Maroua on 1 June 1975, the two Heads of State "agreed to extend the delineation of the maritime boundary between the countries from Point 12 to Point G on the Admiralty Chart No. 3433 annexed to this Declaration" and precisely defined the boundary by reference to maritime co-ordinates (see paragraph 38 above). The Court finds that it is clear from each one of these elements that the Parties took it as a given that Bakassi belonged to Cameroon. Nigeria, drawing on the full weight of its experts as well as its most senior political figures, understood Bakassi to be under Cameroon sovereignty.

This remains the case quite regardless of the need to recalculate the co-ordinates of point B through an Exchange of Letters of 12 June and 17 July 1975 between the Heads of State concerned; and quite regardless whether the Maroua Declaration constituted an international agreement by which Nigeria was bound. The Court addresses these aspects at paragraphs 262 to 268 below.

Accordingly, the Court finds that at that time Nigeria accepted that it was bound by Articles XVIII to XXII of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, and that it recognized Cameroonian sovereignty over the Bakassi Peninsula.

215. In the view of the Court, this common understanding of the Parties is also reflected by the geographic pattern of the oil concessions granted by the two Parties up to 1991. While no precise offshore delimitation lines were adhered to in the grants made, their underlying assumption was that Cameroon had the right to the resources in those waters that depended on the land boundary in Bakassi as fixed in the Anglo-German Agreement of 11 March 1913. It is true, as Nigeria insists, that

été fixée par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913. Il est vrai, ainsi que le Nigéria le souligne, que l'attribution de concessions pétrolières «ne constitue en rien une cession de territoire». La Cour considère cependant que la répartition géographique des concessions correspond à l'idée, telle qu'établie par ailleurs, que les Parties se faisaient de la situation, et selon laquelle le Cameroun possédait préalablement un titre sur Bakassi. L'affirmation selon laquelle les Parties auraient tout simplement choisi de traiter les questions d'exploitation pétrolière de manière totalement indépendante du titre territorial ne saurait expliquer cette remarquable cohérence (qui ne souffre que très peu d'exceptions).

216. Afin de déterminer si le Nigéria, en tant qu'Etat indépendant, a reconnu l'applicabilité des dispositions de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 relatives à Bakassi, la Cour a également tenu compte d'un certain nombre de demandes officielles formulées jusque dans les années quatre-vingt par l'ambassade du Nigéria à Yaoundé ou par les autorités consulaires nigérianes en vue d'effectuer des tournées auprès de leurs ressortissants résidant à Bakassi. La reconnaissance par le Nigéria de la souveraineté du Cameroun ne saurait en rien être subordonnée à la question de savoir si telle ou telle visite officielle a effectivement eu lieu ou non.

217. Pour toutes ces raisons, la Cour juge que l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 était valide et applicable dans son intégralité. Dès lors, point n'est besoin pour la Cour d'examiner les arguments avancés par le Cameroun et le Nigéria quant à la divisibilité des dispositions conventionnelles, que ce soit de manière générale ou en ce qui concerne les traités de frontière.

De même, la Cour n'a pas jugé utile de se prononcer sur les arguments relatifs à l'*uti possidetis* avancés par les Parties pour ce qui est de Bakassi.

* *

218. La Cour abordera maintenant les autres bases sur lesquelles le Nigéria fonde sa revendication sur Bakassi. Le Nigéria fait à cet égard valoir «trois fondements [de son] titre sur la presqu'île de Bakassi, distincts mais intimement liés», à savoir:

> «i) l'occupation de longue date de ce territoire par le Nigéria et des ressortissants nigérians[, qui] constitue une consolidation historique du titre et confirme le titre originel des rois et chefs du Vieux-Calabar dévolu au Nigéria au moment de l'indépendance;
>
> ii) la possession paisible par le Nigéria en qualité de souverain, possession qui n'a suscité aucune protestation de la part du Cameroun; et
>
> iii) les manifestations de souveraineté du Nigéria, en même temps que l'acquiescement du Cameroun à la souveraineté nigériane sur la presqu'île de Bakassi.»

Le Nigéria souligne en particulier que le titre fondé sur la consolidation historique ainsi que sur l'acquiescement pendant la période écoulée

oil licensing "is certainly not a cession of territory". The Court finds, however, that the geographic pattern of the licensing is consistent with the understanding of the Parties, evidenced elsewhere, as to pre-existing Cameroon title in Bakassi. Nor can this striking consistency (save for a very few exceptions) be explained by the contention that the Parties simply chose to deal with matters of oil exploitation in a manner wholly unrelated to territorial title.

216. In assessing whether Nigeria, as an independent State, acknowledged the applicability of the provisions of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 relating to Bakassi, the Court has also taken account of certain formal requests up until the 1980s submitted by the Nigerian Embassy in Yaoundé, or by the Nigerian consular authorities, before going to visit their nationals residing in Bakassi. This Nigerian acknowledgment of Cameroon sovereignty is in no way dependent upon proof that any particular official visit did in fact take place.

217. For all of these reasons the Court finds that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 was valid and applicable in its entirety. Accordingly, the Court has no need to address the arguments advanced by Cameroon and Nigeria as to the severability of treaty provisions, whether generally or as regards boundary treaties.

Equally, the Court has not found it necessary to pronounce upon the arguments of *uti possidetis* advanced by the Parties in relation to Bakassi.

* *

218. The Court now turns to further claims to Bakassi relied on by Nigeria. Nigeria advances "three distinct but interrelated bases of title over the Bakassi Peninsula":

"(i) Long occupation by Nigeria and by Nigerian nationals constituting an historical consolidation of title and confirming the original title of the Kings and Chiefs of Old Calabar, which title vested in Nigeria at the time of independence in 1960;

(ii) peaceful possession by Nigeria, acting as sovereign, and an absence of protest by Cameroon; and

(iii) manifestations of sovereignty by Nigeria together with acquiescence by Cameroon in Nigerian sovereignty over the Bakassi Peninsula."

Nigeria particularly emphasizes that the title on the basis of historical consolidation, together with acquiescence, in the period since the inde-

depuis l'accession à l'indépendance du Nigéria «constitue un titre indépendant sur Bakassi qui se suffit à lui-même». Du point de vue du Nigéria, cette situation serait comparable à celle rencontrée en l'affaire des *Minquiers et Ecréhous*, dans laquelle les deux parties affirmaient détenir un titre ancien (*C.I.J. Recueil 1953*, p. 53), mais où la Cour avait estimé que l'élément déterminant était constitué par «les preuves se rapportant directement à la possession des groupes des Ecréhous et des Minquiers» (*ibid.*, p. 57). Le Nigéria expose également avoir exercé différentes activités étatiques, en sus d'autres composantes de la consolidation historique du titre. Il affirme entre autres que les autorités nigérianes ont perçu des impôts de manière systématique, qu'il a ouvert des centres médicaux pour les populations de Bakassi, souvent avec l'assistance de communautés locales, et qu'un centre médical nigérian situé à Ikang, de l'autre côté de la rivière Akwayafé, traitait des patients de Bakassi. Le Nigéria fait également état d'un certain nombre d'autres activités étatiques variées au cours de la période qui a suivi l'indépendance, parmi lesquelles l'utilisation de la devise nigériane à des fins tant publiques que commerciales, ou celle de passeports nigérians par les résidents de Bakassi.

219. Le Cameroun affirme pour sa part qu'un titre conventionnel licite ne saurait être supplanté par ce qui, à ses yeux, ne constitue rien de plus qu'un certain nombre de prétendues effectivités. Il soutient que la Grande-Bretagne, après s'être vu confier le mandat, n'administra pas la région au nom des rois et chefs du Vieux-Calabar, ni au nom du Nigéria, mais en qualité de Puissance mandataire conformément au paragraphe 1 de l'article 22 du Pacte de la Société des Nations, au nom de la communauté internationale et des habitants du Cameroun méridional. Le Cameroun rejette également l'existence de la consolidation historique en tant que fondement distinct d'un titre licite. Selon lui, ce que le Nigéria évoque par ce concept n'est autre que «l'établissement du titre par la possession de fait, ce que l'on appelle traditionnellement la «prescription acquisitive». Le Cameroun affirme également que, pour établir l'existence d'une prescription, il faut que les actes de l'Etat qui n'est pas le détenteur du titre soient accomplis dans le cadre de l'exercice de la souveraineté, au titre d'un droit revendiqué, de manière ouverte et pacifique, en l'absence de protestation ou d'activité concurrente de la part du souverain existant, et pendant une période suffisamment longue. Selon le Cameroun, si ces critères étaient appliqués aux éléments de preuve avancés par le Nigéria, sa liste d'effectivités en serait totalement réduite à néant. En invoquant l'arrêt rendu par la Chambre constituée en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, le Cameroun fait enfin valoir que, en matière de prescription, «il y a lieu de préférer le titulaire du titre» en cas de conflit d'effectivités.

220. La Cour rappelle tout d'abord la conclusion à laquelle elle est parvenue auparavant concernant un titre ancien sur Bakassi remontant aux rois et chefs du Vieux-Calabar. Il s'ensuit que, au moment de l'indépendance du Nigéria, il n'existait aucun titre nigérian susceptible d'être ensuite confirmé par une «longue occupation» (voir paragraphe 212 ci-

pendence of Nigeria, "constitutes an independent and self-sufficient title to Bakassi". Nigeria perceived the situation as comparable to that in the *Minquiers and Ecrehos* case, in which both parties contended that they retained an ancient title (*I.C.J. Reports 1953*, p. 53) but the Court considered that "[w]hat is of decisive importance . . . is . . . the evidence which relates directly to the possession of the Ecrehos and Minquiers groups" (*ibid.*, p. 57). Nigeria also presents evidence of various State activities, together with other components of historic consolidation of title. It contends *inter alia* that Nigerian authorities had collected tax as part of a consistent pattern of activity, that Nigeria had established health centres for the benefit of the communities at Bakassi, often with the assistance of local communities, and that its health centre at Ikang on the other side of the Akwayafe treated patients from Bakassi. Nigeria also refers to a number of other miscellaneous State activities during the post-independence era, including the use of Nigerian currency for both public and commercial purposes or the use of Nigerian passports by residents of Bakassi.

219. Cameroon for its part argues that a legal treaty title cannot be displaced by what in its view amounts to no more than a number of alleged *effectivités*. It contends that after the conferral of the Mandate, Great Britain's administration of the region was carried out, not on behalf of the Kings and Chiefs of Old Calabar, nor on behalf of Nigeria, but as the mandatory Power under Article 22, paragraph 1, of the League Covenant acting on behalf of the international community and the inhabitants of the Southern Cameroons. Cameroon further denies the existence of historical consolidation as a separate basis of legal title. What Nigeria brings under this concept is, in Cameroon's view, nothing more than "the establishment of title by adverse possession, which has traditionally been labelled as 'acquisitive prescription'". Cameroon also contends that, in order to establish prescription, the acts of the State which does not hold title must be carried out in a sovereign capacity, under a claim of right, openly, peacefully, without protest or competing activity by the existing sovereign, and for a sufficiently long time. In Cameroon's view, if these criteria are applied to the evidence adduced by Nigeria, this would eliminate the whole of Nigeria's list of *effectivités*. Referring to the Judgment of the Chamber in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)*, Cameroon finally maintains that, in a case of prescription, if there is a conflict of *effectivités*, "preference should be given to the holder of the title".

220. The Court first recalls its finding above regarding the claim to an ancient title to Bakassi derived from the Kings and Chiefs of Old Calabar. It follows therefrom that at the time of Nigeria's accession to independence there existed no Nigerian title capable of being confirmed subsequently by "long occupation" (see paragraph 212 above). On the

dessus). Au contraire, au moment de son indépendance, le Cameroun a succédé au titre sur Bakassi tel qu'établi par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 (voir paragraphes 213 et 214 ci-dessus).

La consolidation historique a également été invoquée en rapport avec le premier des autres fondements du titre invoqués par le Nigéria, à savoir sa possession paisible en l'absence de toute protestation. La Cour note qu'elle a déjà traité de ces aspects de la théorie de la consolidation historique aux paragraphes 62 à 70 ci-dessus. Aussi considère-t-elle que l'invocation de la consolidation historique ne saurait en tout état de cause conférer au Nigéria un titre sur Bakassi, dès lors que l'«occupation» de la presqu'île était contraire à un titre conventionnel préexistant détenu par le Cameroun et qu'au surplus cette possession ne s'inscrivait que dans une période limitée.

La Cour ne peut dès lors accueillir le premier fondement invoqué par le Nigéria à l'appui de sa revendication d'un titre sur Bakassi.

221. La Cour traitera à présent d'autres aspects des deuxième et troisième fondements du titre invoqués par le Nigéria, fondements que, par commodité et parce qu'ils sont liés l'un à l'autre, elle examinera conjointement. Elle utilisera à cette fin les dénominations données, selon le cas, par le Nigéria et le Cameroun aux localités de Bakassi.

La Cour conclut des éléments de preuve qui lui ont été soumis que la population de Bakassi, peu nombreuse, qui se trouvait déjà présente sur la presqu'île au début des années soixante, s'est accrue en 1968 du fait d'un afflux en provenance du Nigéria lié à la guerre civile qu'a connue ce pays. Des centres habités de taille croissante se sont ainsi constitués. Les Parties sont en désaccord quant au nombre total de ressortissants nigérians vivant aujourd'hui sur la presqu'île, mais il ne fait pas de doute que celui-ci a considérablement augmenté par rapport au chiffre modeste figurant dans les recensements de la population de 1953 et 1963 à Bakassi. Il n'y a de même aucune raison de douter du caractère efik et effiat de la toponymie des localités de cette presqu'île, ni des relations entre leurs habitants et le Nigéria. Mais ces divers faits n'établissent pas par eux-mêmes le titre nigérian sur le territoire de Bakassi, pas davantage qu'ils ne peuvent servir à étayer une revendication de consolidation historique du titre, et ce pour les raisons déjà exposées par la Cour (voir paragraphes 64 à 70).

222. Le Nigéria a invoqué devant la Cour, de façon extrêmement détaillée, et souvent en produisant à l'appui des éléments de preuve appropriés, nombre d'activités déployées sur Bakassi qu'il considère comme témoignant à la fois d'une administration nigériane bien établie et d'actes de souveraineté de la part du Nigéria. Parmi ces derniers figurent la création d'écoles et d'équipements sanitaires dans de nombreuses localités, ainsi que des activités de collecte d'impôts.

Il est vrai que la prestation de services d'enseignement dans les agglomérations de Bakassi semble largement nigériane. Des écoles religieuses ont été fondées en 1960 à Archibong, en 1968 à Atabong et en 1969 à Abana. Si elles n'ont pas bénéficié de financements publics, elles se trou-

contrary, on the date of its independence Cameroon succeeded to title over Bakassi as established by the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 (see paragraphs 213-214 above).

Historical consolidation was also invoked in connection with the first of Nigeria's further claimed bases of title, namely peaceful possession in the absence of protest. The Court notes that it has already addressed these aspects of the theory of historical consolidation in paragraphs 62 to 70 above. The Court thus finds that invocation of historical consolidation cannot in any event vest title to Bakassi in Nigeria, where its "occupation" of the peninsula is adverse to Cameroon's prior treaty title and where, moreover, the possession has been for a limited period.

The Court cannot therefore accept this first basis of title over Bakassi relied on by Nigeria.

221. The Court will now deal with other aspects of the second and third bases of title advanced by Nigeria, and finds it convenient to deal with these interrelated matters together. Localities in Bakassi will be given either their Nigerian or their Cameroonian names as appropriate.

The Court finds that the evidence before it indicates that the small population of Bakassi already present in the early 1960s grew with the influx from Nigeria in 1968 as a result of the civil war in that country. Gradually sizeable centres of population were established. The Parties are in disagreement as to the total number of Nigerian nationals living in the peninsula today, but it is clear that it has grown considerably from the modest numbers reported in the 1953 and 1963 population censuses. Nor is there any reason to doubt the Efik and Effiat toponomy of the settlements, or their relationships with Nigeria. But these facts of themselves do not establish Nigerian title over Bakassi territory; nor can they serve as an element in a claim for historical consolidation of title, for reasons already given by the Court (see paragraphs 64-70).

222. Nigeria has relied before the Court, in considerable detail, often with supporting evidence, on many activities in Bakassi that it regards as proof both of settled Nigerian administration and of acts in exercise of sovereign authority. Among these acts are the establishment of schools, the provision of health facilities for many of the settlements and some tax collection.

It is true that the provision of education in the Bakassi settlements appears to be largely Nigerian. Religious schools were established in 1960 at Archibong, in 1968 at Atabong and in Abana in 1969. These were not supported by public funds, but were under the authority of the Nigerian

vaient néanmoins placées sous l'autorité des administrations nigérianes compétentes en matière d'examens et d'enseignement. Des écoles locales furent également créées à Atabong Est en 1968, à Mbenonong en 1975 et à Nwanyo en 1981. Quant aux établissements créés à Abana en 1992, et à Archibong et Atabong en 1993, il s'agissait d'écoles et de collèges dépendant de l'Etat nigérian.

Il a été démontré que, depuis 1959, des centres médicaux ont été créés avec l'assistance de communautés locales; le Nigéria leur fournissait du matériel, des directives et des facilités de formation du personnel. Parmi les dix centres ainsi mis en place figurent des centres créés à Archibong en 1959, Mbenonong en 1960, Atabong Ouest en 1968, Abana en 1991 et Atabong Est en 1992.

Des activités de collecte d'impôts sont avérées pour Akwa, Archibong, Moen Mong, Naranyo, Atabong et Abana.

Le Nigéria relève que le Cameroun n'a guère protesté contre certaines des pratiques administratives nigérianes avant 1994 (sauf, et il convient de le noter, lorsque le Nigéria a tenté de construire une école primaire à Abana en 1969). Il soutient également qu'il ressort clairement de la jurisprudence de la Cour et de plusieurs sentences arbitrales que ces activités relèvent bien d'actes effectués à titre de souverain et sont dès lors pertinentes pour résoudre la question du titre territorial (*Minquiers et Ecréhous, arrêt, C.I.J. Recueil 1953*; *Sahara occidental, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1975*; *Rann de Kutch, sentence arbitrale, International Law Reports (ILR)*, vol. 50, p. 1; *Canal de Beagle, arbitrage, ILR*, vol. 52, p. 93).

223. La Cour relève toutefois que, dans aucune de ces affaires, les actes invoqués n'étaient des actes *contra legem*, et que par suite ces précédents ne sont pas pertinents. La question d'ordre juridique consistant à déterminer dans quelle mesure des effectivités peuvent amener à considérer qu'un titre appartient à un Etat plutôt qu'à un autre n'est pas la même que celle consistant à déterminer si de telles effectivités peuvent permettre de supplanter un titre conventionnel établi. Ainsi que la Chambre de la Cour constituée en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* l'a clairement indiqué, dans l'éventualité où il existe un conflit entre effectivités et titre juridique, il y a lieu de préférer le titre (*C.I.J. Recueil 1986, arrêt*, p. 586-587, par. 63).

La Cour estime que la question d'ordre juridique qui se pose véritablement en l'espèce est de savoir si la conduite du Cameroun en tant que détenteur du titre peut être considérée comme une forme d'acquiescement à la perte du titre conventionnel dont celui-ci avait hérité lors de son accession à l'indépendance. Un certain nombre d'éléments prouvent que le Cameroun a notamment tenté de percevoir un impôt auprès de résidents nigérians en 1981-1982 dans les localités d'Idabato I et II, Jabare I et II, Kombo Abedimo, Naumsi Wan et Forisane (Atabong Est et Ouest, Abana et Ine Ikoi). Il n'a toutefois procédé qu'occasionnellement à des actes d'administration directs sur Bakassi, en raison des ressources matérielles limitées qu'il pouvait consacrer à cette région éloignée.

examination and education authorities. Community schools were also established at Atabong East in 1968, Mbenonong in 1975 and Nwanyo in 1981. The schools established in Abana in 1992, and in Archibong and Atabong in 1993, were Nigerian government schools or State secondary schools.

There is evidence that since 1959 health centres have been established with the assistance of local communities receiving supplies, guidance and training for personnel in Nigeria. The ten centres include centres established at Archibong in 1959, Mbenonong in 1960, Atabong West in 1968, Abana in 1991 and Atabong East in 1992.

There was also some collection of tax, certainly from Akwa, Archibong, Moen Mong, Naranyo, Atabong and Abana.

Nigeria notes that Cameroon failed actively to protest these administrative activities of Nigeria before 1994 (save, notably, the building by Nigeria of a primary school in Abana in 1969). It also contends that the case law of this Court, and of certain arbitral awards, makes clear that such acts are indeed acts *à titre de souverain*, and as such relevant to the question of territorial title (*Minquiers and Ecrehos, Judgment, I.C.J. Reports 1953*; *Western Sahara, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1975*; *Rann of Kutch, Arbitral Award*, 50 *International Law Reports (ILR)* 1; *Beagle Channel Arbitration*, 52 *ILR* 93).

223. The Court observes, however, that in none of these cases were the acts referred to acts *contra legem*; those precedents are therefore not relevant. The legal question of whether *effectivités* suggest that title lies with one country rather than another is not the same legal question as whether such *effectivités* can serve to displace an established treaty title. As the Chamber of the Court made clear in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, where there is a conflict between title and *effectivités*, preference will be given to the former (*I.C.J. Reports 1986, Judgment*, pp. 586-587, para. 63).

In the view of the Court the more relevant legal question in this case is whether the conduct of Cameroon, as the title holder, can be viewed as an acquiescence in the loss of the treaty title that it inherited upon independence. There is some evidence that Cameroon attempted, *inter alia*, to collect tax from Nigerian residents, in the year 1981-1982, in Idaboto I and II, Jabare I and II, Kombo Abedimo, Naumsi Wan and Forisane (West and East Atabong, Abana and Ine Ikoi). But it engaged in only occasional direct acts of administration in Bakassi, having limited material resources to devote to this distant area.

Son titre était toutefois déjà établi. En outre, ainsi que la Cour l'a montré plus haut (voir paragraphe 213), en 1961-1962, le Nigéria reconnaissait clairement et publiquement le titre du Cameroun sur Bakassi. Cette position perdura au moins jusqu'en 1975, année de la signature par le Nigéria de la déclaration de Maroua. Aucune effectivité nigériane à Bakassi antérieure à cette date ne saurait revêtir une quelconque portée juridique aux fins de démontrer l'existence d'un titre nigérian, ce qui peut en partie expliquer l'absence de protestations du Cameroun à l'égard des activités du Nigéria dans les domaines de la santé, de l'éducation et de la fiscalité. La Cour note également que dès son indépendance le Cameroun déploya des activités qui démontraient qu'il n'entendait nullement abandonner son titre sur Bakassi. Le Cameroun et le Nigéria ont participé aux négociations qui, entre 1971 et 1975, devaient déboucher sur les déclarations de Yaoundé, Kano et Maroua, et qui portaient sur une ligne maritime dont il était clair qu'elle supposait l'existence d'un titre camerounais sur Bakassi. Le Cameroun a également accordé un certain nombre de concessions pétrolières sur la presqu'île et ses eaux adjacentes, témoignant encore du fait qu'il n'avait pas abandonné son titre malgré une présence nigériane significative sur Bakassi ou toutes effectivités nigérianes *contra legem*. L'action militaire nigériane de 1994 suscita quant à elle des protestations immédiates.

224. Au vu de ce qui précède, la Cour estime que le Nigéria n'aurait pu agir à titre de souverain avant la fin des années soixante-dix, dans la mesure où il ne se considérait pas lui-même comme détenteur d'un titre sur Bakassi, et que, pour la période postérieure à cette date, les éléments de preuve ne permettent pas de conclure à un acquiescement du Cameroun à l'abandon de son titre en faveur du Nigéria.

Pour toutes ces raisons, la Cour ne saurait davantage faire droit aux deuxième et troisième fondements invoqués par le Nigéria à l'appui de sa revendication d'un titre sur Bakassi.

* *

225. La Cour conclut en conséquence que la frontière entre le Cameroun et le Nigéria à Bakassi est délimitée par les articles XVIII à XX de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 et que la souveraineté sur la presqu'île est camerounaise.

* * *

226. La Cour examinera à présent la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria.

Dans la requête qu'il a déposée le 29 mars 1994, sur la base du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut, le Cameroun a prié la Cour, «[a]fin d'éviter de nouveaux incidents entre les deux pays, ... de bien vouloir déterminer le tracé de la frontière maritime entre les deux Etats au-delà

However, its title was already established. Moreover, as the Court has shown above (see paragraph 213), in 1961-1962 Nigeria clearly and publicly recognized Cameroon title to Bakassi. That continued to be the position until at least 1975, when Nigeria signed the Maroua Declaration. No Nigerian *effectivités* in Bakassi before that time can be said to have legal significance for demonstrating a Nigerian title; this may in part explain the absence of Cameroon protests regarding health, education and tax activity in Nigeria. The Court also notes that Cameroon had since its independence engaged in activities which made clear that it in no way was abandoning its title to Bakassi. Cameroon and Nigeria participated from 1971 to 1975 in the negotiations leading to the Yaoundé, Kano and Maroua Declarations, with the maritime line clearly being predicated upon Cameroon's title to Bakassi. Cameroon also granted hydrocarbon licences over the peninsula and its waters, again evidencing that it had not abandoned title in the face of the significant Nigerian presence in Bakassi or any Nigerian *effectivités contra legem*. And protest was immediately made regarding Nigerian military action in 1994.

224. The Court considers that the foregoing shows that Nigeria could not have been acting *à titre de souverain* before the late 1970s, as it did not consider itself to have title over Bakassi; and in the ensuing period the evidence does not indicate an acquiescence by Cameroon in the abandonment of its title in favour of Nigeria.

For all of these reasons the Court is also unable to accept the second and third bases of title to Bakassi advanced by Nigeria.

* *

225. The Court accordingly concludes that the boundary between Cameroon and Nigeria in Bakassi is delimited by Articles XVIII to XX of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, and that sovereignty over the peninsula lies with Cameroon.

* * *

226. The Court will now turn to the maritime boundary between Cameroon and Nigeria.

In its Application filed on 29 March 1994 under Article 36, paragraph 2, of the Statute Cameroon requested the Court, "[i]n order to avoid further incidents between the two countries, . . . to determine the course of the maritime boundary between the two States beyond the line

de celui qui avait été fixé en 1975». Dans les conclusions finales qu'il a présentées le 21 mars 2002 au terme de la procédure orale, le Cameroun a réitéré sa demande tendant au tracé de la frontière maritime, mais l'a formulée de manière différente. Le Cameroun prie désormais la Cour de confirmer que «la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit le tracé suivant», tracé qu'il décrit en détail dans les deux sous-paragraphes du point *c)* de ses conclusions.

Le Nigéria soutient que la Cour devrait s'abstenir de procéder, même partiellement, à la délimitation demandée par le Cameroun, premièrement parce que celle-ci toucherait à des zones revendiquées par des Etats tiers et, deuxièmement, parce que la condition relative à des négociations préalables n'a pas été remplie.

La Cour doit tout d'abord examiner cette argumentation du Nigéria.

* *

227. Le Nigéria soutient que la Cour ne saurait procéder à la délimitation demandée par le Cameroun, car si la frontière maritime entre les Parties était prolongée vers le large au-delà du point G, elle pénétrerait rapidement des zones maritimes dans lesquelles les droits et intérêts du Cameroun et du Nigéria empiéteraient sur ceux d'Etats tiers. Reprenant les termes de sa huitième exception préliminaire, le Nigéria réaffirme à cet égard que «[l]a question de la délimitation maritime met nécessairement en cause les droits et les intérêts d'Etats tiers et la demande à ce sujet est irrecevable». Il observe que la Cour, en examinant cette exception préliminaire dans son arrêt du 11 juin 1998, a conclu que celle-ci «n'a[vait] pas, dans les circonstances de l'espèce, un caractère exclusivement préliminaire» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 325, par. 117).

228. Se référant notamment à l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)* (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 24-28, par. 20-23), à l'arrêt rendu par la Chambre en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 578, par. 47) et à la sentence arbitrale en l'affaire *Erythrée/Yémen (deuxième phase)*, le Nigéria soutient que la Cour n'est pas compétente pour connaître de la demande du Cameroun dans la mesure où celle-ci touche ou affecte des secteurs qui sont revendiqués par des Etats tiers, et que l'absence de compétence de la Cour est indépendante de la question de savoir si l'Etat tiers concerné est intervenu, à moins qu'il ne l'ait fait en vue de devenir partie à l'instance et que son intervention n'ait été acceptée à ce titre.

229. Le Nigéria fait valoir en particulier que la ligne de délimitation maritime que revendique le Cameroun empiète sur des zones que la Guinée équatoriale considère comme siennes. Par voie de conséquence, retenir cette ligne vis-à-vis du Nigéria reviendrait, pour la Cour, à rejeter *ipso facto* les prétentions de la Guinée équatoriale sur ces zones. Le Nigéria soutient que la Cour doit exclure de la portée de sa décision en l'espèce

fixed in 1975". In its final submissions presented to the Court at the end of the oral proceedings on 21 March 2002, Cameroon maintained its request for the drawing of the maritime boundary, but it did so in a different form. Cameroon now requests that the Court confirm that "[t]he boundary of the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria takes the following course", which Cameroon describes in detail in the two subparagraphs of paragraph *(c)* of its submissions.

Nigeria claims that the Court should refuse to carry out in whole or in part the delimitation requested by Cameroon, first, because the delimitation affects areas claimed by third States, and, secondly, because the requirement of prior negotiations has not been satisfied.

The Court must first deal with these arguments of Nigeria.

* *

227. Nigeria maintains that the Court cannot carry out the delimitation requested by Cameroon, since the prolongation of the maritime boundary between the Parties seawards beyond point G will rapidly run into maritime zones where the rights and interests of Cameroon and Nigeria will overlap those of third States. In this regard it recalls that its eighth preliminary objection was "that the question of maritime delimitation necessarily involves the rights and interests of third States and is to that extent inadmissible". It observes that the Court, in considering that preliminary objection in its Judgment of 11 June 1998, held that the objection did "not possess, in the circumstances of the case, an exclusively preliminary character" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 325, para. 117).

228. Citing *inter alia* the case concerning the *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta)* (*I.C.J. Reports 1985*, pp. 24-28, paras. 20-23), the Judgment of the Chamber of this Court in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 578, para. 47) and the decision of the Arbitral Tribunal in the *Eritrea/Yemen Award (Second Phase)*, Nigeria contends that the Court has no jurisdiction over the Cameroon claim to the extent that it touches on or affects areas claimed by third States, and that the Court's lack of jurisdiction is not affected by whether or not the third State in question has intervened, unless it has intervened with a view to becoming a party to the proceedings and its intervention has been accepted on that basis.

229. Nigeria maintains in particular that the maritime delimitation line claimed by Cameroon encroaches on areas claimed by Equatorial Guinea. Accordingly, Nigeria states, if the Court were to uphold the line claimed by Cameroon vis-à-vis Nigeria, it would by clear and necessary implication be rejecting the claims of Equatorial Guinea concerning these areas. Nigeria argues that the Court must exclude from the scope of its

toutes les parties de la zone de délimitation qui empiètent sur les prétentions de la Guinée équatoriale, dès lors que ces prétentions satisfont au critère de vraisemblance juridique. Or, il considère que toutes les prétentions de la Guinée équatoriale qui sont en deçà d'une ligne d'équidistance stricte satisfont à ce critère, et que, partant, la Cour ne peut pas, dans son arrêt, tracer une ligne de délimitation allant au-delà du tripoint équidistant des côtes nigérianes, camerounaises et équato-guinéennes.

230. Le Nigéria soutient en outre que, puisque la Guinée équatoriale n'est pas intervenue en tant que partie à l'instance, la Cour n'a pas, à l'égard de cet Etat, de compétence matérielle additionnelle qu'elle puisse exercer du fait de l'intervention en vertu de l'article 62 du Statut. Il ajoute qu'il ne suffit pas d'affirmer, comme le fait le Cameroun, que l'arrêt de la Cour ne saurait lier ni la Guinée équatoriale ni Sao Tomé-et-Principe, étant donné qu'un tel arrêt n'en créerait pas moins «une impression de finalité qui s'impose[rait] *de facto*, comme une sorte de présomption». Pour le Nigéria, le rôle d'un intervenant non partie à une affaire soumise à la Cour est de faire connaître à celle-ci sa position, afin de lui permettre d'éviter, dans sa décision, tout empiétement sur des prétentions crédibles du tiers, et donc de sauvegarder ces dernières sans pour autant se prononcer à leur égard.

231. Le Nigéria conclut donc que la Cour n'a pas compétence pour se prononcer sur la ligne de délimitation maritime revendiquée par le Cameroun, dans la mesure où celle-ci empiète sur des zones revendiquées par la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe, ou, à titre subsidiaire, que la ligne de délimitation maritime revendiquée par le Cameroun est dans cette mesure irrecevable.

232. Pour sa part, le Cameroun prétend qu'en l'espèce aucune délimitation ne peut affecter la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe, l'arrêt de la Cour étant *res inter alios acta* pour tous les Etats hormis le Cameroun et le Nigéria. Se référant à l'arrêt rendu par la Cour en l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 91, par. 130), le Cameroun soutient que la plupart des traités de frontière maritime en vigueur aujourd'hui n'auraient jamais vu le jour s'il n'avait pas été possible pour les Etats concernés de s'accorder sur une frontière maritime sans que la participation de tous les Etats pouvant potentiellement être impliqués dans la zone en question soit un préalable nécessaire. Il insiste sur le fait que, dans la présente affaire, rien n'interdit à la Cour de déterminer les droits respectifs du Cameroun et du Nigéria sans préjuger les droits, quels qu'ils soient, de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe.

233. Le Cameroun précise qu'il ne demande nullement à la Cour de se prononcer sur le tracé de sa frontière maritime avec la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe, ni même d'indiquer l'emplacement d'un éventuel tripoint où les frontières des Parties rejoindraient celles de l'un ou l'autre de ces Etats. Le Cameroun reconnaît de fait que la Cour n'a pas compétence pour ce faire. Il prie la Cour de préciser le tracé de la frontière maritime entre les deux Parties à la présente instance «jusqu'à la

Judgment in this case all those areas of the delimitation zone which overlap with Equatorial Guinea's claims, provided that those claims satisfy the test of being credible in law. It considers that all claims of Equatorial Guinea which are within a strict equidistance line satisfy this test of legal credibility, and that the Court therefore cannot in its Judgment draw a delimitation line beyond the tripoint equidistant from the coasts of Cameroon, Nigeria and Equatorial Guinea.

230. Nigeria further contends that, since Equatorial Guinea has not intervened as a party, the Court has no additional substantive jurisdiction over that State by reason of the intervention under Article 62 of the Statute. It adds that it is not enough to say, as Cameroon does, that a decision of the Court would not be binding on Equatorial Guinea or on Sao Tome and Principe, since such a judgment would nonetheless "create an impression of finality which would operate in practice as a kind of presumption". According to Nigeria, the role of a non-party intervener in a case before the Court is to inform the Court of its position, so that the Court may refrain from encroaching in its decision on credible claims of that third party, thus enabling it to safeguard those claims without adjudicating upon them.

231. Nigeria accordingly concludes that the Court lacks jurisdiction to deal with the maritime delimitation line claimed by Cameroon, to the extent that it impinges on areas claimed by Equatorial Guinea or by Sao Tome and Principe, or alternatively, that the maritime delimitation line claimed by Cameroon is inadmissible to that extent.

232. Cameroon for its part claims that no delimitation in this case can affect Equatorial Guinea or Sao Tome and Principe, as the Court's Judgment will be *res inter alios acta* for all States other than itself and Nigeria. Referring to the Judgment of the Court in the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* (*I.C.J. Reports 1982*, p. 91, para. 130), Cameroon contends that most of the maritime boundary agreements that are already in force would never have come into being if it had not been possible for the States concerned to reach a bilateral agreement on a maritime boundary without there being any prerequisite as to the participation of all such States as might potentially be involved in the area in question. It insists that in the present case there is no reason why the Court should not determine the respective rights of Cameroon and Nigeria without prejudging the rights, of whatever nature, of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe.

233. Cameroon states that it is not asking the Court to rule on the course of its maritime boundary with Equatorial Guinea or Sao Tome and Principe, or even to indicate the location of any tripoint where the borders of the Parties and the border of one or the other of these States meet. Indeed Cameroon agrees that the Court has no power to do so. Cameroon asks the Court to specify the course of the maritime boundary between the two Parties in these proceedings "up to the outer limit of the

limite extérieure des zones maritimes que le droit international place sous la juridiction respective des deux Parties». Le Cameroun soutient que la Cour n'en est pas pour autant appelée à décider que cette limite extérieure constitue un tripoint intéressant la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe et que, de plus, conformément à l'article 59 du Statut, son arrêt ne sera en tout état de cause pas opposable à ces Etats s'agissant du tracé de leurs propres frontières. Pour étayer son argumentation, le Cameroun se fonde notamment sur l'arrêt rendu par la Chambre en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 554) ainsi que sur celui rendu par la Cour en l'affaire du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)* (*C.I.J. Recueil 1994*, p. 6). Le Cameroun affirme que le raisonnement retenu dans ces arrêts, qui concernait des frontières terrestres, devrait également valoir lorsque sont en cause des frontières maritimes. Le Cameroun soutient que l'arrêt de la Cour produirait le même effet qu'un traité bilatéral de délimitation maritime, qui ne serait pas opposable comme tel aux Etats tiers, mais en vertu duquel les deux parties au traité pourraient s'entendre pour fixer leur frontière maritime jusqu'à un tripoint qu'elles arrêteraient bilatéralement, sans la participation de l'Etat tiers concerné.

234. Le Cameroun affirme qu'il ne cherche pas à faire entrer en jeu des Etats tiers; il ne demande pas non plus à la Cour de régler, aux dépens du Nigéria, les problèmes qui l'opposent à la Guinée équatoriale et à Sao Tomé-et-Principe. Il demande plutôt à la Cour de prendre en compte la situation géographique d'ensemble de la région, en particulier le désavantage dont il souffre en raison de sa position au centre d'une ligne côtière extrêmement concave, avec pour conséquence que les revendications des Etats limitrophes exercent un effet de «resserrement» sur ses propres prétentions. Il prie simplement la Cour «de déplacer, pour ainsi dire, la branche nigériane de la pince et d'opérer un desserrement qui soit conforme à la géographie».

235. Le Cameroun affirme qu'une intervention en tant que non-partie ne saurait empêcher la Cour de trancher complètement le différend qui lui est soumis:

> «[O]ù les Parties ne s'opposent pas à l'intervention et où celle-ci est admise, comme dans la présente espèce, ... la Cour peut (et doit, conformément à la mission lui incombant de trancher complètement les différends qui lui sont soumis) procéder à une telle délimitation complète, que celle-ci soit ou ne soit pas juridiquement obligatoire pour l'intervenant...»;

et le Cameroun d'ajouter que, s'il en était autrement, «l'institution de l'intervention perdrait tout son sens». Il soutient que le but de l'intervention de la Guinée équatoriale est avant tout d'informer la Cour sur l'ensemble des intérêts juridiques en jeu dans la zone concernée et de lui permettre de procéder, en toute connaissance de cause, à une délimitation

maritime zones which international law places under the respective jurisdictions of the two Parties". Cameroon argues that this will not amount to a decision by the Court that this outer limit is a tripoint which affects Equatorial Guinea or Sao Tome and Principe. Moreover, in accordance with Article 59 of the Statute, the Judgment will in any event not be opposable to those States as regards the course of their own boundaries. In support of its argument, Cameroon relies *inter alia* on the Judgment of the Chamber in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 554) and on that of the Court in the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)* (*I.C.J. Reports 1994*, p. 6). Cameroon argues that the reasoning applied in those Judgments, which related to land boundaries, should be no different when maritime boundaries are involved. Cameroon contends that the effect of the Court's Judgment would be the same as a bilateral maritime delimitation treaty, which will not be opposable as such to third States, but by which the two parties to the treaty may agree to fix their maritime boundary up to a tripoint decided bilaterally, without the participation of the third State concerned.

234. Cameroon contends that it is not seeking to implicate third States; nor is it asking the Court to solve its problems with Equatorial Guinea or with Sao Tome and Principe at Nigeria's expense. Rather, it is asking it to take into account the entire geographic situation in the region, and in particular the disadvantage suffered by Cameroon as a result of its position in the centre of a highly concave coastline, which results in the claims of the adjoining States having a "pincer" effect upon its own claims. It is simply asking the Court "to move, as it were, the Nigerian part of the pincers in a way which reflects the geography".

235. Cameroon argues that non-party intervention cannot prevent the Court from fully settling the dispute before it:

> "[W]here the parties do not oppose the intervention and the latter is authorized, as in the present case, . . . the Court may (and must, in accordance with the mission incumbent upon it definitively to settle the disputes referred to it) proceed to a complete delimitation, whether or not the latter is legally binding on the intervening party . . ."

otherwise "the intervention régime would cease to have any point". Cameroon argues that the purpose of Equatorial Guinea's intervention is essentially to inform the Court with regard to the whole range of interests at stake in the area concerned and to enable it with full knowledge of the facts to undertake a complete and final delimitation.

complète et définitive. Ce faisant, la Cour devrait néanmoins veiller à ne pas porter atteinte aux intérêts juridiques de l'Etat intervenant — dont il lui appartient d'apprécier la pertinence. Le Cameroun soutient en outre qu'un Etat intervenant ne peut pas, en formulant des revendications fantaisistes, empêcher la Cour de se prononcer, dans un arrêt, sur la zone qui fait l'objet de telles revendications.

236. Le Cameroun ajoute qu'il existe plusieurs manières de protéger, si la Cour l'estime nécessaire, les droits de la Guinée équatoriale, notamment en opérant un déplacement de la ligne de délimitation afin de tenir pleinement compte de ces droits, en s'abstenant de se prononcer sur la délimitation demandée à l'égard de la zone dans laquelle un problème semble se poser, en traçant une ligne discontinue, ou en indiquant simplement la direction de la frontière sans se prononcer sur un point d'aboutissement. Il souligne que la tâche de la Cour est de donner une solution aussi complète que possible au différend entre les Parties au litige.

*

237. La Cour souhaite tout d'abord faire observer que la conclusion qu'elle a formulée dans son arrêt du 11 juin 1998 sur la huitième exception préliminaire du Nigéria, selon laquelle celle-ci «n'a[vait] pas, dans les circonstances de l'espèce, un caractère exclusivement préliminaire» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 326, par. 118 2)), l'oblige à considérer maintenant cette exception préliminaire avant de poursuivre l'examen au fond, ainsi qu'il découle des dispositions du Règlement de la Cour relatives aux exceptions préliminaires, telles qu'elles ont été adoptées en 1972 et conservées en 1978. Aux termes de ces dispositions, la Cour est appelée à statuer dans un arrêt

> «par lequel elle retient l'exception, la rejette ou déclare que cette exception n'a pas dans les circonstances de l'espèce un caractère exclusivement préliminaire. Si la Cour rejette l'exception ou déclare qu'elle n'a pas un caractère exclusivement préliminaire, elle fixe les délais pour la suite de la procédure.» (Règlement de la Cour, art. 79, par. 7.)

(Voir *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 27-28, par. 49-50; *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998*, p. 132-134, par. 48-49; *Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 30, par. 40.) Puisque le Nigéria maintient son exception, la Cour doit à présent statuer sur celle-ci.

Nonetheless, in so doing, the Court will need to ensure that it does not prejudice the interests of the intervening State, the relevance of which it is for the Court to assess. Further, Cameroon contends that an intervening State cannot, by making fanciful claims, preclude the Court from ruling in its judgment on the area to which such claims relate.

236. Cameroon adds that there are several ways in which the rights of Equatorial Guinea could be protected, should the Court find this necessary, including by moving the delimitation line to take full account of those rights, by refraining from ruling on the delimitation in the area where there seems to be a problem, by making the line a discontinuous one, or by indicating the direction of the boundary without ruling on a terminal point. It emphasizes that the task of the Court should be to provide as complete a solution as possible to the dispute between the Parties.

*

237. The Court would first observe that its finding in its Judgment of 11 June 1998 on the eighth preliminary objection of Nigeria that that preliminary objection did "not have, in the circumstances of the case, an exclusively preliminary character" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 326, para. 118 (2)) requires it to deal now with the preliminary objection before proceeding further on the merits. That this is so follows from the provisions on preliminary objections adopted by the Court in its Rules in 1972 and retained in 1978, which provide that the Court is to give a decision

> "by which it shall either uphold the objection, reject it, or declare that the objection does not possess in the circumstances of the case, an exclusively preliminary character. If the Court rejects the objection or declares that it does not possess an exclusively preliminary character, it shall fix time-limits for the further proceedings." (Rules of Court, Art. 79, para. 7.)

(See *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 27-28, paras. 49-50; *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*, pp. 132-134, paras. 48-49; *Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua* v. *United States of America), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1986*, p. 30, para. 40.) Since Nigeria maintains its objection, the Court must now rule on it.

238. La compétence de la Cour repose sur le consentement des parties. Aussi la Cour ne peut-elle se prononcer sur les droits d'Etats tiers qui ne sont pas parties à l'instance. Dans la présente affaire, il existe des Etats non parties à l'instance dont les droits pourraient être affectés, à savoir la Guinée équatoriale et Sao Tomé-et-Principe. Ces droits ne pourraient être déterminés par une décision de la Cour que si la Guinée équatoriale et Sao Tomé-et-Principe devenaient parties à l'instance. Or, si la Guinée équatoriale a effectivement demandé — et a été autorisée — à intervenir, c'est seulement en tant que non-partie à l'instance. Sao Tomé-et-Principe a choisi de n'intervenir à aucun titre.

La Cour estime que, en particulier dans le cas de délimitations maritimes intéressant plusieurs Etats, la protection offerte par l'article 59 du Statut peut ne pas être toujours suffisante. En l'espèce, il est possible que l'article 59 ne protège pas suffisamment la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe contre les effets — même indirects — d'un arrêt affectant leurs droits. La jurisprudence invoquée à cet égard par le Cameroun ne démontre pas le contraire. Dans son arrêt en l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)*, la Cour n'a pas eu à se prononcer sur les droits d'Etats tiers; la question qui se posait alors était avant tout celle de la proportionnalité de la longueur des côtes dans le processus de délimitation entre les parties (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 91, par. 130). Il s'ensuit que, pour déterminer la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria, la Cour doit veiller à ne pas adopter une position susceptible d'affecter les droits de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe. La Cour n'accepte pas davantage la thèse du Cameroun selon laquelle le raisonnement suivi dans les affaires du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 554) et du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)* (*C.I.J. Recueil 1994*, p. 6) au sujet des frontières terrestres serait nécessairement transposable aux affaires concernant des frontières maritimes. Il s'agit de deux domaines distincts du droit, auxquels s'appliquent des considérations et des facteurs différents. Par ailleurs, s'agissant de la question spécifique du tripoint, la Cour constate que les deux Parties s'accordent à considérer qu'elle ne devrait pas fixer un tel point. Elle n'a, en effet, pas le pouvoir de le faire. En déterminant quelque ligne que ce soit, la Cour devra en tenir compte.

Compte tenu de ce qui précède, la Cour conclut qu'elle ne saurait statuer sur les demandes du Cameroun dans la mesure où celles-ci pourraient affecter les droits de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe. Néanmoins, la simple présence de ces deux Etats, dont les droits pourraient être affectés par la décision de la Cour, n'empêche pas en soi celle-ci d'avoir compétence pour procéder à une délimitation maritime entre les Parties à l'instance portée devant elle, c'est-à-dire le Cameroun et le Nigéria; mais la Cour devra rester pleinement consciente, comme toujours dans des situations de ce type, des limites qu'une telle présence impose à sa compétence.

*

238. The jurisdiction of the Court is founded on the consent of the parties. The Court cannot therefore decide upon legal rights of third States not parties to the proceedings. In the present case there are States other than the parties to these proceedings whose rights might be affected, namely Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe. Those rights cannot be determined by decision of the Court unless Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe have become parties to the proceedings. Equatorial Guinea has indeed requested — and has been granted — permission to intervene, but as a non-party intervener only. Sao Tome and Principe has chosen not to intervene on any basis.

The Court considers that, in particular in the case of maritime delimitations where the maritime areas of several States are involved, the protection afforded by Article 59 of the Statute may not always be sufficient. In the present case, Article 59 may not sufficiently protect Equatorial Guinea or Sao Tome and Principe from the effects — even if only indirect — of a judgment affecting their legal rights. The jurisprudence cited by Cameroon does not prove otherwise. In its decision in the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)*, the Court did not deal with rights of third States; what was principally at issue there was the question of proportionality of coastline lengths in relation to the process of delimitation between the parties (*I.C.J. Reports 1982*, p. 91, para. 130). It follows that, in fixing the maritime boundary between Cameroon and Nigeria, the Court must ensure that it does not adopt any position which might affect the rights of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe. Nor does the Court accept Cameroon's contention that the reasoning in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 554) and the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)* (*I.C.J. Reports 1994*, p. 6) in regard to land boundaries is necessarily transposable to those concerning maritime boundaries. These are two distinct areas of the law, to which different factors and considerations apply. Moreover, in relation to the specific issue of the tripoint, the Court notes that both Parties agree that it should not fix one. It is indeed not entitled to do so. In determining any line, the Court must take account of this.

In view of the foregoing, the Court concludes that it cannot rule on Cameroon's claims in so far as they might affect rights of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe. Nonetheless, the mere presence of those two States, whose rights might be affected by the decision of the Court, does not in itself preclude the Court from having jurisdiction over a maritime delimitation between the Parties to the case before it, namely Cameroon and Nigeria, although it must remain mindful, as always in situations of this kind, of the limitations on its jurisdiction that such presence imposes.

*

239. De même, la Cour a déjà examiné, dans son arrêt du 11 juin 1998 sur les exceptions préliminaires du Nigéria, la question des négociations préalables entre les Parties concernant la délimitation maritime, question qui faisait l'objet de la septième exception préliminaire. A cet égard, le Nigéria avait notamment prétendu que la Cour ne saurait être valablement saisie, par voie de requête unilatérale d'un Etat, de la délimitation d'une zone économique exclusive ou d'un plateau continental si, contrairement aux prescriptions des articles 74 et 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer du 10 décembre 1982, l'Etat en cause n'a fait aucune tentative pour parvenir à un accord avec l'Etat défendeur au sujet de cette frontière. La Cour a rejeté cet argument en observant

> «qu'en l'espèce, elle n'a[vait] pas été saisie sur la base du paragraphe 1 de l'article 36 du Statut et, par application de cet article, conformément à la partie XV de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, relative au règlement des différends surgissant entre les parties à la convention à propos de l'interprétation ou de l'application de cette dernière»,

mais qu'elle avait au contraire «été saisie sur la base de déclarations faites en vertu du paragraphe 2 de l'article 36», et que ces déclarations «ne cont[enaient] aucune condition relative à des négociations préalables à mener dans un délai raisonnable» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 322, par. 109).

240. Le Nigéria, tout en déclarant accepter cette décision, soutient que la compétence de la Cour est une question distincte de celle du droit matériel applicable au différend. L'arrêt rendu le 11 juin 1998 par la Cour ne concernait que la première de ces questions. Quant à la question du droit matériel applicable au différend, le Nigéria affirme que, aux termes du paragraphe 1 de l'article 74 et du paragraphe 1 de l'article 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, les parties à un différend relatif à une délimitation maritime doivent tout d'abord s'efforcer de régler par voie de négociation le litige qui les oppose. Selon le Nigéria, ces dispositions posent une règle de fond, non une condition préalable d'ordre procédural. La négociation serait prescrite comme la méthode appropriée — celle à laquelle il conviendrait de recourir avant toute autre — pour parvenir à une délimitation maritime équitable, et la Cour ne constituerait pas une enceinte de négociations.

241. Le Nigéria reconnaît que, dans la mesure où le différend frontalier maritime porte sur des secteurs aux alentours du point G et sur ceux où il y a chevauchement de concessions, cette condition a été remplie. Il soutient en revanche que les eaux situées au sud des 4e et 3e parallèles de latitude nord, voire du 2e parallèle, n'ont jamais fait l'objet d'une quelconque tentative de négociation avec le Nigéria ou, pour autant que le sache ce dernier, avec n'importe quel autre Etat affecté. Selon le Nigéria, ce n'est qu'en recevant le mémoire du Cameroun qu'il a appris que ce dernier, s'écartant du *statu quo*, revendiquait une «ligne équitable» au-delà du point G. Il prétend que le Cameroun n'a même pas tenté, au

239. The issue of prior negotiation between the Parties in relation to the maritime delimitation likewise was previously considered by the Court in its Judgment of 11 June 1998 on the preliminary objections of Nigeria, i.e., under the seventh preliminary objection of Nigeria. In relation to that objection, Nigeria had argued, *inter alia*, that the Court cannot properly be seised by the unilateral application of one State in relation to the delimitation of an exclusive economic zone or continental shelf boundary if that State had made no attempt to reach agreement with the respondent State over that boundary, contrary to the provisions of Articles 74 and 83 of the United Nations Convention on the Law of the Sea of 10 December 1982. The Court rejected this argument, noting that,

> "in this case, it ha[d] not been seised on the basis of Article 36, paragraph 1, of the Statute, and, in pursuance of it, in accordance with Part XV of the United Nations Convention on the Law of the Sea relating to the settlement of disputes arising between the parties to the Convention with respect to its interpretation or application".

The Court had, on the contrary, "been seised on the basis of declarations made under Article 36, paragraph 2", and those declarations "[did] not contain any condition relating to prior negotiations to be conducted within a reasonable time period" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 322, para. 109).

240. Nigeria states that it accepts this decision, but argues that the Court's jurisdiction is a separate question from the substantive law applicable to the dispute. The Court's Judgment of 11 June 1998 was concerned only with the former question. As to the question of the substantive law applicable to the dispute, Nigeria argues that Article 74, paragraph 1, and Article 83, paragraph 1, of the United Nations Convention on the Law of the Sea require that the parties to a dispute over maritime delimitation should first attempt to resolve their dispute by negotiation. According to Nigeria, these provisions lay down a substantive rule, not a procedural prerequisite. Negotiation is prescribed as the proper and primary way of achieving an equitable maritime delimitation, and the Court is not a forum for negotiations.

241. Nigeria accepts that, to the extent that the dispute over the maritime boundary pertains to areas around point G and to the areas of overlapping licences, this requirement has been satisfied. However, it maintains that waters to the south of 4° and 3° latitude north and even 2°, have never been the subject of any attempt at negotiation with Nigeria or, as far as Nigeria is aware, with any other affected State. According to Nigeria, the first time that it had notice that Cameroon was departing from the status quo, and was claiming an "equitable line" beyond point G, was when it received Cameroon's Memorial. It contends that Cameroon made no prior attempt even to present its claim at diplomatic level. While

préalable, d'exposer sa revendication au niveau diplomatique. Le Nigéria, tout en reconnaissant, comme la Cour l'a constaté dans son arrêt de 1998, que « le Cameroun et le Nigéria ont entamé des négociations en vue de la fixation de l'ensemble de leur frontière maritime » (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 322, par. 110), insiste sur le fait que ces négociations n'ont jamais porté, même très indirectement, sur aucune des versions de la ligne à présent revendiquée par le Cameroun. Pour le Nigéria, l'objet de ces négociations était plutôt d'établir l'emplacement du tripoint entre le Cameroun, le Nigéria et la Guinée équatoriale, en partant du fait qu'une frontière maritime *de facto* avait été agréée dans cette zone. Le Nigéria considère comme irrecevable la revendication du Cameroun au-delà de la zone de chevauchement des concessions ou dans la mesure où cette revendication vise des secteurs situés à l'ouest et au sud-ouest de Bioko.

242. Pour sa part, le Cameroun soutient que le Nigéria « ressuscite » la seconde branche de sa septième exception préliminaire, rejetée par la Cour dans son arrêt du 11 juin 1998, et qu'il cherche, en des termes à peine déguisés, à convaincre celle-ci de reconsidérer cette décision. Il affirme que la négociation n'est qu'un premier pas dans la réalisation de la délimitation maritime, le suivant étant, si le premier échoue, la délimitation par un organe judiciaire ou arbitral. C'est ce que reconnaissent explicitement le paragraphe 2 de l'article 74 et le paragraphe 2 de l'article 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, lesquels disposent que, « [s]'ils ne parviennent pas à un accord dans un délai raisonnable, les Etats concernés ont recours aux procédures prévues à la partie XV ».

243. Le Cameroun soutient que, si le point G est peut être le dernier point sur lequel il y a eu accord entre les Parties dans la délimitation de leur frontière maritime, ce n'est pas le dernier sur lequel il y a eu négociation. Il insiste sur le fait que, même si elles se sont révélées infructueuses, d'intenses négociations se sont effectivement déroulées entre les deux Etats et ont dès le début porté sur l'ensemble de la frontière maritime, ce que la Cour a reconnu dans son arrêt du 11 juin 1998, où elle a constaté que « *le Cameroun et le Nigéria ont entamé des négociations en vue de la fixation de l'ensemble de leur frontière maritime* » (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 322, par. 110; les italiques sont de la République du Cameroun). Le Cameroun indique que c'est en raison de l'impossibilité de parvenir à un accord négocié concernant la totalité de la frontière qu'il a porté l'affaire devant la Cour. Il ajoute que, si les deux parties n'ont pu aller plus loin dans les négociations, c'est parce que la mauvaise foi du Nigéria a ruiné tout espoir de parvenir à un nouvel accord ou a privé par avance de toute valeur un accord auquel les deux Parties auraient pu parvenir. Le Cameroun insiste sur le fait que, puisque c'est la conduite du Nigéria qui a mené à cette impasse, celui-ci ne peut maintenant se prévaloir de son propre comportement fautif pour empêcher le Cameroun d'obtenir le règlement complet et définitif du différend entre les deux Etats en portant cette affaire devant la Cour. Le Cameroun conclut que, faute pour les Parties d'avoir pu se mettre d'accord, il appartient à la Cour de se subs-

Nigeria accepts the Court's finding in its 1998 Judgment that "Cameroon and Nigeria entered into negotiations with a view to determining the whole of the maritime boundary" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 322, para. 110), it insists that those negotiations were not even remotely concerned with the line now claimed by Cameroon in any of its versions. Rather, these negotiations are said to have been directed to establishing the location of the tripoint between Cameroon, Nigeria and Equatorial Guinea, on the basis of an acceptance that there was a *de facto* maritime border in the area. Nigeria concludes that Cameroon's claim beyond the area of the overlapping licences, or to the extent that it concerns the areas to the west and south-west of Bioko, is inadmissible.

242. For its part, Cameroon contends that Nigeria is "resurrecting" the second branch of its seventh preliminary objection, which the Court rejected in its Judgment of 11 June 1998, and that Nigeria is attempting, in thinly disguised terms, to persuade the Court to reconsider that decision. It maintains that negotiation is only a first attempt towards achieving maritime delimitation, the next being, should that attempt fail, delimitation by a judicial or arbitral body. This is expressly recognized by paragraph 2 of Articles 74 and 83 of the United Nations Convention on the Law of the Sea, which stipulate that if "no agreement can be reached within a reasonable period of time, the States concerned shall resort to the procedures provided for in part XV".

243. Cameroon argues that, while point G may be the last point on which there was agreement between the Parties in the delimitation of their maritime boundary, it was not the last point on which there were negotiations. It insists that, even if they proved to be unfruitful, there were in fact intense negotiations between the two States which, from the outset, focused on the entire maritime boundary, a fact which was acknowledged in the Court's Judgment of 11 June 1998, in which it found that "*Cameroon and Nigeria entered into negotiations with a view to determining the whole of the maritime boundary*" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 322, para. 110; emphasis added by Cameroon). Cameroon says that a negotiated agreement concerning the entire boundary had proved impossible, and that Cameroon has acted in consequence by submitting the matter to the Court. It adds that, if the two Parties were not able to go further in the negotiations, it was because the bad faith displayed by Nigeria either ruined any hope of reaching a new agreement or removed in advance the value of any agreement which might have been arrived at. Cameroon insists that, since it was the conduct of Nigeria that led to this impasse, Nigeria cannot now take advantage of its own wrongful behaviour to prevent Cameroon from achieving full and final settlement of the dispute between the two States by bringing the matter before this Court. Cameroon concludes that, as the Parties have been unable to reach agreement, it is for the Court to substitute itself for them and to delimit the

tituer à elles et de délimiter la frontière maritime commune sur laquelle celles-ci n'ont pu s'entendre au-delà du point G. Il soutient que, si la Cour s'abstenait de délimiter au-delà du point G, cela aurait pour effet de laisser subsister une source majeure de conflit entre les deux Parties. Ce faisant, la Cour validerait également, de manière implicite, le partage maritime effectué par le Nigéria et la Guinée équatoriale dans le traité du 23 septembre 2000, lequel, de l'avis du Cameroun, fait totalement fi de ses droits. Il ajoute qu'aucune disposition de la convention n'interdit que les limites de la zone économique exclusive et du plateau continental d'un Etat côtier soient fixées par une juridiction internationale, à la demande expresse de cet Etat, dans le cadre du règlement d'un différend porté devant elle.

244. Dans son arrêt du 11 juin 1998 (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 321, par. 107, et p. 322, par. 110), la Cour a relevé que des négociations entre les Gouvernements du Cameroun et du Nigéria concernant la délimitation maritime dans son ensemble — jusqu'au point G et au-delà — s'étaient déroulées dès les années soixante-dix, sans toutefois déboucher sur un accord. Cela étant, les articles 74 et 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer n'exigent pas que les négociations en matière de délimitation aboutissent; comme à chaque fois que le droit international impose de telles négociations, celles-ci doivent être menées de bonne foi. La Cour réaffirme la conclusion à laquelle elle était parvenue concernant les exceptions préliminaires, à savoir que des négociations ont effectivement eu lieu. En outre, si, à la suite de l'échec de telles négociations, une procédure judiciaire est engagée, les articles 74 et 83 de la convention sur le droit de la mer n'imposent pas de suspendre l'instance pour engager de nouvelles négociations si, au cours de l'instance, l'une des parties modifie sa demande. Il est bien entendu exact que la Cour n'est pas une enceinte de négociations. En pareil cas, cependant, la nouvelle demande ne pourrait être considérée que sous un angle purement judiciaire. Toute autre solution ne ferait que retarder et compliquer le processus de délimitation des plateaux continentaux et des zones économiques exclusives. La convention sur le droit de la mer ne prescrit pas une telle suspension de la procédure engagée.

245. Quant aux négociations avec la Guinée équatoriale et Sao Tomé-et-Principe, la Cour conclut que les articles 74 et 83 de la convention sur le droit de la mer ne l'empêchent pas de tracer la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria en l'absence de négociations préalables intervenues simultanément entre les quatre Etats concernés.

La Cour est donc à même de procéder à la délimitation de la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria dans la mesure où les droits de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe n'en sont pas affectés.

*

246. Pour ce faire, la Cour examinera la demande du Cameroun

joint maritime boundary upon which they have been unable to agree beyond point G. It argues that for the Court to refrain from delimiting beyond point G would leave a major source of conflict between the two Parties. Such an abstention on the Court's part would also implicitly uphold the maritime division agreed upon by Nigeria and Equatorial Guinea in the Treaty of 23 September 2000, which Cameroon contends was concluded in utter disregard of its own rights. It adds that no provision of the Convention precludes the limits of the exclusive economic zone and the continental shelf of a coastal State from being determined by an international tribunal, at the express request of that State within the context of settlement of a dispute brought before it.

244. The Court noted in its Judgment of 11 June 1998 (*I.C.J. Reports 1998*, p. 321, para. 107, and p. 322, para. 110) that negotiations between the Governments of Cameroon and Nigeria concerning the entire maritime delimitation — up to point G and beyond — were conducted as far back as the 1970s. These negotiations did not lead to an agreement. However, Articles 74 and 83 of the United Nations Law of the Sea Convention do not require that delimitation negotiations should be successful; like all similar obligations to negotiate in international law, the negotiations have to be conducted in good faith. The Court reaffirms its finding in regard to the preliminary objections that negotiations have indeed taken place. Moreover, if, following unsuccessful negotiations, judicial proceedings are instituted and one of the parties then alters its claim, Articles 74 and 83 of the Law of the Sea Convention would not require that the proceedings be suspended while new negotiations were conducted. It is of course true that the Court is not a negotiating forum. In such a situation, however, the new claim would have to be dealt with exclusively by judicial means. Any other solution would lead to delays and complications in the process of delimitation of continental shelves and exclusive economic zones. The Law of the Sea Convention does not require such a suspension of the proceedings.

245. As to negotiations with Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe, the Court does not find that it follows from Articles 74 and 83 of the Law of the Sea Convention that the drawing of the maritime boundary between Cameroon and Nigeria presupposes that simultaneous negotiations between all four States involved have taken place.

The Court is therefore in a position to proceed to the delimitation of the maritime boundary between Cameroon and Nigeria in so far as the rights of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe are not affected.

*

246. In order to do this, the Court will deal with Cameroon's claim on

concernant la délimitation maritime, ainsi que les conclusions du Nigéria sur cette question.

* *

247. La Cour abordera maintenant la demande du Cameroun tendant au tracé d'une ligne précise de délimitation maritime. Elle examinera tout d'abord le secteur de la frontière maritime allant jusqu'au point G.

248. Selon le Cameroun, sa frontière maritime avec le Nigéria est divisée en deux secteurs. Le premier, qui va de l'embouchure de la rivière Akwayafé jusqu'au point G fixé par la déclaration de Maroua du 1er juin 1975, aurait été délimité par des accords internationaux valides conclus entre les Parties. Concernant ce secteur, le Cameroun demande simplement à la Cour de confirmer cette délimitation, que le Nigéria chercherait à présent à remettre en question. Le secteur au-delà du point G reste à délimiter et le Cameroun demande à la Cour d'y fixer les limites des zones respectives des Parties, de façon à mettre fin, complètement et définitivement, au différend qui les oppose.

249. La délimitation du premier secteur, de l'embouchure de la rivière Akwayafé jusqu'au point G, repose principalement, selon le Cameroun, sur trois instruments juridiques internationaux: l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, l'accord entre le Cameroun et le Nigéria du 4 avril 1971, constitué de la déclaration de Yaoundé II et de la carte n° 3433 y annexée, et la déclaration de Maroua du 1er juin 1975.

250. Selon le Cameroun, l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 fixe l'ancrage terrestre de la frontière maritime à l'embouchure de l'Akwayafé, situé à l'intersection du thalweg de cette rivière et d'une «ligne droite joignant Bakassi Point et King Point». A partir de l'embouchure de l'Akwayafé, le Cameroun invoque l'article XXI du traité, qui dispose que «la frontière suivra le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé jusqu'à la limite des eaux territoriales, c'est-à-dire 3 milles», ainsi que son article XXII, qui indique que cette limite «sera une ligne tracée au large à 3 milles marins d'une ligne joignant Sandy Point et Tom Shot Point».

251. Le Cameroun rappelle que, en 1970, une commission mixte avait été constituée pour procéder dans une première étape à la délimitation de la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria. Son objectif initial était de définir le tracé de la frontière jusqu'à la limite des 3 milles. Ses travaux débouchèrent sur l'adoption, le 4 avril 1971, de la déclaration de Yaoundé II, par laquelle les chefs d'Etat des deux parties s'accordèrent sur une «ligne de compromis» qu'ils reportèrent sur la carte n° 3433 de l'Amirauté britannique en y apposant leur signature. A partir de la ligne droite joignant Bakassi Point et King Point, la ligne passait par douze points numérotés, dont les coordonnées précises furent déterminées par la commission qui se réunit à Lagos, au mois de juin suivant la déclaration. Le Cameroun prétend que cette déclaration constituait un accord international liant juridiquement les deux parties, et que cela fut confirmé ultérieurement par les termes de la déclaration de Maroua du 1er juin

maritime delimitation, as well as with the submissions of Nigeria on the issue.

* *

247. The Court turns now to Cameroon's request for the tracing of a precise line of maritime delimitation. It will first address the sector of the maritime boundary up to point G.

248. According to Cameroon, the maritime boundary between Cameroon and Nigeria is divided into two sectors. The first, from the mouth of the Akwayafe River to point G fixed by the Maroua Declaration of 1 June 1975, is said to have been delimited by valid international agreements between the Parties. In relation to this sector, Cameroon asks the Court merely to confirm that delimitation, which it says that Nigeria is now seeking to reopen. The sector beyond point G remains to be delimited, and Cameroon requests the Court to fix the limits of the Parties' respective areas in this sector, so as to put a complete and final end to the dispute between them.

249. The delimitation of the first sector, from the mouth of the Akwayafe River to point G, is said by Cameroon to be based mainly on three international legal instruments, namely the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Cameroon-Nigeria Agreement of 4 April 1971, comprising the Yaoundé II Declaration and the appended Chart 3433, and the Maroua Declaration of 1 June 1975.

250. Cameroon argues that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 fixes the point at which the maritime boundary is anchored to the land at the mouth of the Akwayafe, at the intersection of the thalweg of that river and a "straight line joining Bakassi Point and King Point". From the mouth of the Akwayafe, Cameroon invokes Article XXI of the Agreement, which provides that "the boundary shall follow the centre of the navigable channel of the Akwayafe River as far as the 3-mile limit of territorial jurisdiction", as well as Article XXII thereof, which states that the said limit shall be "taken as a line 3 nautical miles seaward of a line joining Sandy Point and Tom Shot Point".

251. Cameroon points out that in 1970 a Joint Commission was established, its first task being to delimit the maritime boundary between Cameroon and Nigeria. Its initial objective was to determine the course of the boundary as far as the 3-mile limit. Its work resulted in the Yaoundé II Declaration of 4 April 1971, under which the Heads of State of the two parties adopted a "compromise line" which they jointly drew and signed on British Admiralty Chart 3433. Starting from the straight line joining Bakassi Point and King Point, the line consisted of 12 numbered points, whose precise coordinates were determined by the Commission, meeting in Lagos pursuant to the Declaration, the following June. Cameroon contends that that Declaration represented an international agreement binding on both Parties and that this fact was later confirmed by the terms of the Maroua Declaration of 1 June 1975, which was likewise a

1975, qui aurait également été un accord international revêtant force obligatoire (voir paragraphes 252 et 253 ci-dessous).

252. Selon le Cameroun, entre 1971 et 1975, diverses tentatives en vue de parvenir à un accord sur la délimitation de segments supplémentaires de la frontière maritime demeurèrent par la suite infructueuses. C'est seulement lors de la réunion au sommet tenue à Maroua du 30 mai au 1er juin 1975 qu'un accord put être conclu quant au tracé définitif de la frontière maritime du point 12 au point G. Le communiqué conjoint rédigé à l'issue de cette réunion fut signé par les chefs d'Etat. Le Cameroun appelle en particulier l'attention sur la phrase du communiqué indiquant que les signataires «se sont mis *entièrement d'accord* sur le *tracé précis* de la frontière maritime» (les italiques sont du Cameroun).

253. Le Cameroun soutient en conséquence que les déclarations de Yaoundé II et de Maroua donnent ainsi une définition contraignante de la frontière délimitant les espaces maritimes respectifs du Cameroun et du Nigéria.

Le Cameroun fait valoir que la signature de l'accord de Maroua par les chefs d'Etat du Nigéria et du Cameroun le 1er juin 1975 exprime le consentement des deux Etats à être liés par ce traité; que les deux chefs d'Etat ont exprimé leur intention d'être liés par l'instrument qu'ils ont signé; qu'aucune réserve ni condition ne figure dans le texte et que la validité de l'instrument n'a pas été subordonnée à ratification; que la publication du communiqué conjoint signé par les chefs d'Etat constitue également une preuve de ce consentement; que la validité de l'accord de Maroua a été confirmée par un échange de lettres ultérieur entre les chefs d'Etat des deux pays visant à corriger une erreur technique intervenue lors du calcul de la position de l'un des points de la ligne qui venait d'être convenue; et que la référence à Yaoundé II dans l'accord de Maroua confirme que le statut juridique de ce premier accord ne diffère en rien de celui de l'accord de Maroua.

Le Cameroun soutient en outre que ces conclusions sont confirmées par la publicité donnée à la frontière maritime partielle fixée dans l'accord de Maroua, qui avait été notifié au Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies et a paru dans toute une série de publications largement diffusées et bien connues dans le domaine de la délimitation maritime. Elles seraient en outre confirmées par la pratique contemporaine des Etats, la convention de Vienne sur le droit des traités et le fait que le droit international est incontestablement favorable à la stabilité et à la permanence des accords de frontière, qu'il s'agisse de frontières terrestres ou de frontières maritimes.

254. Le Nigéria n'opère, quant à lui, aucune distinction entre la zone située en deçà et celle située au-delà du point G. Il nie l'existence d'une délimitation maritime jusqu'à ce dernier, et soutient que l'ensemble de la délimitation reste à établir *de novo*. Le Nigéria invoque toutefois des arguments spécifiques en ce qui concerne la zone située en deçà du point G, qu'il y a lieu d'examiner dans la présente partie de l'arrêt.

255. Se fondant sur sa revendication de souveraineté sur la presqu'île

binding international agreement (see paragraphs 252 and 253 below).

252. Thereafter, according to Cameroon, between 1971 and 1975 a number of unsuccessful attempts to reach agreement on the delimitation of further parts of the maritime boundary were made. It was only at the summit meeting held in Maroua from 30 May to 1 June 1975 that an agreement could be reached on the definitive course of the maritime boundary from point 12 to point G. The Joint Communiqué issued at the end of that meeting was signed by the Heads of State. Cameroon draws particular attention to the statement in the Communiqué that the signatories "have reached *full agreement* on the *exact course* of the maritime boundary" (emphasis added by Cameroon).

253. Cameroon accordingly maintains that the Yaoundé II Declaration and the Maroua Declaration thus provide a binding definition of the boundary delimiting the respective maritime spaces of Cameroon and Nigeria.

Cameroon argues that the signing of the Maroua Agreement by the Heads of State of Nigeria and Cameroon on 1 June 1975 expresses the consent of the two States to be bound by that treaty; that the two Heads of State manifested their intention to be bound by the instrument they signed; that no reservation or condition was expressed in the text, and that the instrument was not expressed to be subject to ratification; that the publication of the Joint Communiqué signed by the Heads of State is also proof of that consent; that the validity of the Maroua Agreement was confirmed by the subsequent exchange of letters between the Heads of State of the two countries correcting a technical error in the calculation of one of the points on the newly agreed line; and that the reference to Yaoundé II in the Maroua Agreement confirms that the legal status of the former is no different from that of the latter.

Cameroon further argues that these conclusions are confirmed by the publicity given to the partial maritime boundary established by the Maroua Agreement, which was notified to the Secretariat of the United Nations and published in a whole range of publications which have widespread coverage and are well known in the field of maritime boundary delimitation. It contends that they are, moreover, confirmed by the contemporary practice of States, by the Vienna Convention on the Law of Treaties and by the fact that international law comes down unequivocally in favour of the stability and permanence of boundary agreements, whether land or maritime.

254. Nigeria for its part draws no distinction between the area up to point G and the area beyond. It denies the existence of a maritime delimitation up to that point, and maintains that the whole maritime delimitation must be undertaken *de novo*. Nonetheless, Nigeria does advance specific arguments regarding the area up to point G, which it is appropriate to address in this part of the Judgment.

255. In the first place, on the basis of its claim to sovereignty over the

de Bakassi, le Nigéria soutient tout d'abord que la frontière maritime le séparant du Cameroun doit commencer dans le Rio del Rey et suivre la ligne d'équidistance jusqu'à la pleine mer. La Cour ayant déjà conclu que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi appartient au Cameroun et non au Nigéria (voir paragraphe 225 ci-dessus), il n'est pas nécessaire d'examiner davantage cet argument du Nigéria

256. Le Nigéria fait valoir en outre que, même si les prétentions du Cameroun sur Bakassi étaient légitimes, la frontière maritime revendiquée par ce pays aurait dû prendre en compte les puits et autres installations situés de part et d'autre de la ligne résultant de la pratique pétrolière, et n'entraîner à cet égard aucune modification du *statu quo*. Le Cameroun aurait ainsi été fondé à revendiquer, tout au plus, une frontière maritime se dirigeant vers le sud puis vers le sud-ouest jusqu'à la ligne d'équidistance entre East Point (Nigéria) et West Point (Bakassi), pour se prolonger ensuite le long de celle-ci jusqu'à la frontière maritime avec Bioko (Guinée équatoriale) en un point situé par environ 8° 19′ de longitude est et 4° 4′ de latitude nord, tout en laissant une zone de 500 mètres autour des installations fixes des Parties.

257. Concernant la déclaration de Yaoundé II, le Nigéria soutient qu'il ne s'agissait pas d'un accord ayant force obligatoire, mais que cette déclaration représentait simplement le compte rendu d'une réunion qui «s'inscrivait dans le cadre d'une série de rencontres portant sur la frontière maritime», et que cette question «fut à nouveau discutée lors de réunions ultérieures».

258. De même, le Nigéria considère la déclaration de Maroua comme dépourvue de validité juridique. Il fait valoir qu'elle «n['a] pas [été] ratifiée par le conseil militaire suprême» après sa signature par le chef d'Etat du Nigéria, et que, selon la Constitution nigériane en vigueur à l'époque — en juin 1975 —, les actes de l'exécutif étaient en général du ressort du conseil militaire suprême ou soumis à son approbation. Il relève qu'il appartient normalement aux Etats de suivre l'évolution de la situation constitutionnelle et législative de leurs voisins lorsqu'elle a une incidence sur les relations qu'ils entretiennent, et qu'une telle évolution ne saurait guère trouver d'expression plus forte que l'imposition de limites au pouvoir de conclure des traités. Le Nigéria ajoute que le 23 août 1974 — soit neuf mois avant la déclaration de Maroua — le chef d'Etat du Nigéria alors en fonction, se référant à une réunion tenue en août 1972, à Garoua, avec le chef d'Etat du Cameroun alors en fonction, avait déclaré, dans une lettre adressée à celui-ci, avoir «expliqué à Garoua que les propositions présentées par les experts sur la base des documents qu'ils avaient établis le 4 avril 1971 ne rencontraient pas l'agrément du Gouvernement nigérian», et que les avis et recommandations de la commission mixte «[devaient] être soumis à l'approbation des deux gouvernements». Le Nigéria fait valoir que cela montrait bien que toutes les dispositions dont pourraient convenir les deux chefs d'Etat étaient subordonnées à l'approbation que devrait ensuite donner de son côté le «Gouvernement nigérian».

Bakassi Peninsula, Nigeria contends that the line of the maritime boundary between itself and Cameroon will commence in the waters of the Rio del Rey and run down the median line towards the open sea. Since the Court has already found that sovereignty over the Bakassi Peninsula lies with Cameroon and not with Nigeria (see paragraph 225 above), it is unnecessary to deal any further with this argument of Nigeria.

256. Nigeria further contends that, even if Cameroon's claim to Bakassi were valid, Cameroon's claim to a maritime boundary should have taken into account the wells and other installations on each side of the line established by the oil practice and should not change the status quo in this respect. Thus, Cameroon would have been justified in claiming at most a maritime boundary proceeding southwards, then south-westwards to the equidistance line between East Point (Nigeria) and West Point (Bakassi), and then along the equidistance line until it reached the maritime boundary with Bioko (Equatorial Guinea), at the approximate position longitude 8° 19′ east and latitude 4° 4′ north, while leaving a zone of 500 m around the Parties' fixed installations.

257. In relation to the Yaoundé II Declaration, Nigeria contends that it was not a binding agreement, but simply represented the record of a meeting which "formed part of an ongoing programme of meetings relating to the maritime boundary", and that the matter "was subject to further discussion at subsequent meetings".

258. Nigeria likewise regards the Maroua Declaration as lacking legal validity, since it "was not ratified by the Supreme Military Council" after being signed by the Nigerian Head of State. It states that under the Nigerian constitution in force at the relevant time — June 1975 — executive acts were in general to be carried out by the Supreme Military Council or subject to its approval. It notes that States are normally expected to follow legislative and constitutional developments in neighbouring States which have an impact upon the inter-State relations of those States, and that few limits can be more important than those affecting the treaty-making power. It adds that on 23 August 1974, nine months before the Maroua Declaration, the then Head of State of Nigeria had written to the then Head of State of Cameroon, explaining, with reference to a meeting with the latter in August 1972 at Garoua, that "the proposals of the experts based on the documents they prepared on the 4th April 1971 were not acceptable to the Nigerian Government", and that the views and recommendations of the joint commission "must be subject to the agreement of the two Governments". Nigeria contends that this shows that any arrangements that might be agreed between the two Heads of State were subject to the subsequent and separate approval of the Nigerian Government.

Le Nigéria estime que, selon le critère objectif tiré des dispositions de la convention de Vienne sur le droit des traités, le Cameroun savait, ou aurait dû savoir (s'il avait agi avec la prudence requise), que le chef d'Etat du Nigéria n'avait pas le pouvoir de prendre des engagements juridiquement contraignants sans en référer au Gouvernement nigérian — en l'occurrence le conseil militaire suprême —, et considère qu'il aurait de ce fait dû, aux yeux du Cameroun, être «objectivement évident», au sens du paragraphe 2 de l'article 46 de la convention de Vienne, que l'autorité exercée par le chef d'Etat du Nigéria n'était pas illimitée. De l'avis du Nigéria, le paragraphe 2 de l'article 7 de la convention de Vienne sur le droit des traités, qui dispose que les chefs d'Etat et les chefs de gouvernement, «[e]n vertu de leurs fonctions et sans avoir à produire de pleins pouvoirs, sont considérés comme représentant leur Etat», vise uniquement la manière d'établir la fonction d'une personne en tant que représentant de l'Etat, mais ne traite pas de l'étendue des pouvoirs de cette personne lorsqu'elle exerce cette fonction de représentation.

259. Le Nigéria indique également avoir confirmé après 1977, au cours de sommets bilatéraux entre chefs d'Etat et de rencontres entre experts en délimitation, que la déclaration de Maroua n'avait pas été ratifiée et ne revêtait dès lors aucun caractère contraignant à son égard. Selon lui, il est manifeste, à la lecture des procès-verbaux de réunions tenues à Yaoundé en 1991 et en 1993, que le Nigéria n'a jamais accepté d'être lié par la déclaration de Maroua.

260. Le Cameroun rejette la thèse du Nigéria selon laquelle la déclaration de Maroua pourrait être considérée comme nulle par ce dernier au motif qu'elle n'a pas été ratifiée par le conseil militaire suprême du Nigéria. Le Cameroun nie que, lors d'une réunion entre les deux chefs d'Etat en 1977, la partie nigériane ait indiqué que la déclaration n'aurait eu aucun caractère contraignant à son égard, et il soutient que ce n'est qu'en 1978, soit environ trois ans et demi après la signature de la déclaration, que le Nigéria a annoncé son intention de la contester. Le Cameroun affirme que le Nigéria n'a pas démontré que sa Constitution exigeait la ratification de l'accord par le conseil militaire suprême. En tout état de cause, invoquant le paragraphe 2 de l'article 7 de la convention de Vienne sur le droit des traités, le Cameroun soutient que, sur le plan du droit international, un chef d'Etat est toujours considéré comme représentant son Etat aux fins d'exprimer le consentement de ce dernier à être lié par un traité. Le Cameroun expose également que, même s'il y a eu violation du droit interne nigérian, la violation invoquée n'était pas «manifeste» et ne concernait pas une règle de droit interne «d'importance fondamentale» au sens du paragraphe 1 de l'article 46 de la convention de Vienne sur le droit des traités.

261. La Cour a déjà conclu que l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 était valide et applicable dans son intégralité, et que par suite le titre territorial sur la presqu'île de Bakassi appartenait au Cameroun (voir paragraphe 225 ci-dessus). Il en découle que la frontière maritime entre le

Nigeria says that Cameroon, according to an objective test based upon the provisions of the Vienna Convention, either knew or, conducting itself in a normally prudent manner, should have known that the Head of State of Nigeria did not have the authority to make legally binding commitments without referring back to the Nigerian Government — at that time the Supreme Military Council — and that it should therefore have been "objectively evident" to Cameroon, within the meaning of Article 46, paragraph 2, of the Vienna Convention on the Law of Treaties that the Head of State of Nigeria did not have unrestricted authority. Nigeria adds that Article 7, paragraph 2, of the Vienna Convention on the Law of Treaties, which provides that Heads of State and Heads of Government "[i]n virtue of their functions and without having to produce full powers . . . are considered as representing their State", is solely concerned with the way in which a person's function as a State's representative is established, but does not deal with the extent of that person's powers when exercising that representative function.

259. Nigeria further states that since 1977, in bilateral summits between Heads of State and between boundary experts, it has confirmed that the Maroua Declaration was not ratified and was therefore not binding on Nigeria. It argues that it is clear also from minutes of meetings held in Yaoundé in 1991 and 1993 that Nigeria had never accepted that it was bound by the Maroua Declaration.

260. Cameroon rejects the argument of Nigeria that the Maroua Declaration can be regarded as a nullity by Nigeria on the ground that it was not ratified by Nigeria's Supreme Military Council. Cameroon denies that any communication was made during a 1977 meeting between the two Heads of State to the effect that the Declaration was not binding on Nigeria, and claims that it was not until 1978, some three-and-a-half years after the Declaration, that Nigeria announced its intention to challenge it. Cameroon argues that Nigeria has not shown that the constitution of Nigeria did in fact require the agreement to be ratified by the Supreme Military Council. In any event, invoking Article 7, paragraph 2, of the Vienna Convention on the Law of Treaties, Cameroon argues that as a matter of international law a Head of State is always considered as representing his or her State for the purpose of expressing the consent of the State to be bound by a treaty. Cameroon also maintains that, even if there was a violation of the internal law of Nigeria, the alleged violation was not "manifest", and did not concern a rule of internal law "of fundamental importance", within the meaning of Article 46, paragraph 1, of the Vienna Convention on the Law of Treaties.

261. The Court has already found that the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 is valid and applicable in its entirety and that, in consequence, territorial title to the Bakassi Peninsula lies with Cameroon (see paragraph 225 above). It follows from these findings that the mari-

Cameroun et le Nigéria se trouve à l'ouest de la presqu'île de Bakassi, et non à l'est, dans le Rio del Rey. Il en résulte également que l'«ancrage» terrestre de la frontière maritime entre les Parties se situe à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point et King Point avec le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé, conformément aux articles XVIII et XXI de l'accord anglo-allemand.

262. Il ressort des documents communiqués à la Cour par les Parties que, quelle qu'ait pu être à l'origine l'intention des signataires, la déclaration de Yaoundé II fut remise en question à plusieurs reprises par le Nigéria après sa signature et après la réunion de la commission mixte de délimitation de juin 1971, notamment lors d'une réunion de la commission en mai 1972, et à nouveau lors d'une réunion des deux chefs d'Etat à Garoua, en août 1972, au cours de laquelle le chef d'Etat du Nigéria décrivit la déclaration comme «inacceptable». Le chef d'Etat du Nigéria devait d'ailleurs confirmer par la suite cette position dans la lettre du 23 août 1974 qu'il adressa à son homologue camerounais (voir paragraphe 258 ci-dessus).

Point n'est toutefois besoin de décider séparément du statut de cette déclaration, puisque la ligne qui y est décrite est confirmée par les dispositions de la déclaration de Maroua, qui évoque dans son troisième paragraphe le «point 12 ... situé à la limite de la frontière maritime adoptée par les deux chefs d'Etat le 4 avril 1971». Si la déclaration de Maroua constitue un accord international liant les deux parties, il s'ensuit nécessairement que la ligne définie dans la déclaration de Yaoundé II, y compris les coordonnées ayant fait l'objet d'un accord lors de la réunion de juin 1971 de la commission mixte de délimitation, les lie également.

263. La Cour estime que la déclaration de Maroua constitue un accord international conclu par écrit entre Etats et traçant une frontière; elle est donc régie par le droit international et constitue un traité au sens de la convention de Vienne sur le droit des traités (voir art. 2, par. 1), à laquelle le Nigéria est partie depuis 1969 et le Cameroun depuis 1991, et qui en tout état de cause reflète le droit international coutumier à cet égard.

264. La Cour ne saurait souscrire à la thèse selon laquelle la déclaration de Maroua ne serait pas valide au regard du droit international du fait qu'elle a été signée par le chef d'Etat du Nigéria alors en fonction, mais qu'elle n'a jamais été ratifiée. En effet, même si, dans la pratique internationale, les dispositions relatives aux modalités d'entrée en vigueur d'un traité prévoient souvent une procédure en deux étapes consistant à signer puis à ratifier l'instrument, il est également des cas dans lesquels un traité entre en vigueur dès sa signature. Le droit international coutumier aussi bien que la convention de Vienne sur le droit des traités laissent les Etats entièrement libres d'adopter la procédure de leur choix. Or, selon la déclaration de Maroua, «les deux chefs d'Etat du Nigéria et du Cameroun se sont mis d'accord pour prolonger le tracé de la frontière maritime

time boundary between Cameroon and Nigeria lies to the west of the Bakassi Peninsula and not to the east, in the Rio del Rey. It also follows from these findings that the maritime boundary between the Parties is "anchored" to the mainland at the intersection of the straight line from Bakassi Point to King Point with the centre of the navigable channel of the Akwayafe River in accordance with Articles XVIII and XXI of the said Anglo-German Agreement.

262. It is apparent from the documents provided to the Court by the Parties that, irrespective of what may have been the intentions of its original signatories, the Yaoundé II Declaration was called into question on a number of occasions by Nigeria subsequently to its signature and to the Joint Boundary Commission meeting of June 1971, in particular at a Commission meeting of May 1972, and again at a meeting of the two Heads of State at Garoua in August 1972, where the Head of State of Nigeria, described it as "unacceptable". Moreover, the Head of State of Nigeria subsequently confirmed his position in the letter of 23 August 1974 to his Cameroonian counterpart (see paragraph 258 above).

However, it is unnecessary to determine the status of the Declaration in isolation, since the line described therein is confirmed by the terms of the Maroua Declaration, which refers in its third paragraph to "Point 12 . . . situated at the end of the line of the maritime boundary adopted by the two Heads of State on April 4, 1971". If the Maroua Declaration represents an international agreement binding on both parties, it necessarily follows that the line contained in the Yaoundé II Declaration, including the co-ordinates as agreed at the June 1971 meeting of the Joint Boundary Commission, is also binding on them.

263. The Court considers that the Maroua Declaration constitutes an international agreement concluded between States in written form and tracing a boundary; it is thus governed by international law and constitutes a treaty in the sense of the Vienna Convention on the Law of Treaties (see Art. 2, para. 1), to which Nigeria has been a party since 1969 and Cameroon since 1991, and which in any case reflects customary international law in this respect.

264. The Court cannot accept the argument that the Maroua Declaration was invalid under international law because it was signed by the Nigerian Head of State of the time but never ratified. Thus while in international practice a two-step procedure consisting of signature and ratification is frequently provided for in provisions regarding entry into force of a treaty, there are also cases where a treaty enters into force immediately upon signature. Both customary international law and the Vienna Convention on the Law of Treaties leave it completely up to States which procedure they want to follow. Under the Maroua Declaration, "the two Heads of State of Cameroon and Nigeria agreed to extend the delineation of the maritime boundary between the two countries from Point 12 to Point G on the Admiralty Chart No. 3433 annexed to this Declara-

entre les deux pays du point 12 au point G sur la carte marine n° 3433 annexée à la présente déclaration». De l'avis de la Cour, cette déclaration entrait en vigueur immédiatement à la date de sa signature.

265. La Cour examinera à présent l'argumentation du Nigéria tirée de la méconnaissance des règles constitutionnelles de ce pays relatives à la conclusion des traités. A cet égard elle rappellera que le paragraphe 1 de l'article 46 de la convention de Vienne sur le droit des traités dispose que «[l]e fait que le consentement d'un Etat à être lié par un traité a été exprimé en violation d'une disposition de son droit interne concernant la compétence pour conclure des traités ne peut être invoqué par cet Etat comme viciant son consentement». Certes, ce paragraphe précise ensuite qu'il en est ainsi «à moins que cette violation n'ait été manifeste et ne concerne une règle de son droit interne d'importance fondamentale», le paragraphe suivant disposant quant à lui qu'«[u]ne violation est manifeste si elle est objectivement évidente pour tout Etat se comportant en la matière conformément à la pratique habituelle et de bonne foi». Les règles relatives au pouvoir de signer des traités au nom d'un Etat sont des règles constitutionnelles d'une importance fondamentale. Cependant, si la capacité d'un chef d'Etat à cet égard est restreinte, cette restriction n'est manifeste au sens du paragraphe 2 de l'article 46 que si, à tout le moins, elle a été rendue publique de manière appropriée. Cela est d'autant plus nécessaire que les chefs d'Etat font partie des personnes qui, aux termes du paragraphe 2 de l'article 7, sont considérées comme représentant leur Etat «[e]n vertu de leurs fonctions et sans avoir à produire de pleins pouvoirs».

La Cour ne peut souscrire à l'argument du Nigéria selon lequel le paragraphe 2 de l'article 7 de la convention de Vienne sur le droit des traités vise uniquement la manière d'établir la fonction d'une personne en qualité de représentant d'un Etat, et non l'étendue de ses pouvoirs lorsqu'elle exerce cette fonction de représentation. La Cour relève que, dans son commentaire sur ce paragraphe 2, la Commission du droit international indique expressément que «les chefs d'Etat ... sont considérés comme habiles à représenter leur Etat pour accomplir tous les actes relatifs à la conclusion d'un traité» (paragraphe 4 du commentaire sur ce qui était alors l'article 6 du texte préliminaire de la convention, *Annuaire de la Commission du droit international*, 1966, vol. II, p. 210).

266. Le Nigéria affirme en outre que le Cameroun savait ou aurait dû savoir que le chef d'Etat du Nigéria n'avait pas le pouvoir d'engager juridiquement le Nigéria sans en référer au Gouvernement nigérian. La Cour relève à ce propos qu'un Etat n'est pas juridiquement tenu de s'informer des mesures d'ordre législatif ou constitutionnel que prennent d'autres Etats et qui sont, ou peuvent devenir, importantes pour les relations internationales de ces derniers.

Au cas particulier, le chef d'Etat du Nigéria avait indiqué, en août 1974, dans sa lettre au chef d'Etat du Cameroun que les avis de la commission mixte devaient «être soumis à l'approbation des deux gouvernements». Toutefois, au paragraphe suivant de cette même lettre, il ajou-

tion". In the Court's view, that Declaration entered into force immediately upon its signature.

265. The Court will now address Nigeria's argument that its constitutional rules regarding the conclusion of treaties were not complied with. In this regard the Court recalls that Article 46, paragraph 1, of the Vienna Convention provides that "[a] State may not invoke the fact that its consent to be bound by a treaty has been expressed in violation of a provision of its internal law regarding competence to conclude treaties as invalidating its consent". It is true that the paragraph goes on to say "unless that violation was manifest and concerned a rule of its internal law of fundamental importance", while paragraph 2 of Article 46 provides that "[a] violation is manifest if it would be objectively evident to any State conducting itself in the matter in accordance with normal practice and in good faith". The rules concerning the authority to sign treaties for a State are constitutional rules of fundamental importance. However, a limitation of a Head of State's capacity in this respect is not manifest in the sense of Article 46, paragraph 2, unless at least properly publicized. This is particularly so because Heads of State belong to the group of persons who, in accordance with Article 7, paragraph 2, of the Convention "[i]n virtue of their functions and without having to produce full powers" are considered as representing their State.

The Court cannot accept Nigeria's argument that Article 7, paragraph 2, of the Vienna Convention on the Law of Treaties is solely concerned with the way in which a person's function as a State's representative is established, but does not deal with the extent of that person's powers when exercising that representative function. The Court notes that the commentary of the International Law Commission on Article 7, paragraph 2, expressly states that "Heads of State . . . are considered as representing their State for the purpose of performing all acts relating to the conclusion of a treaty" (ILC Commentary, Art. 6 (of what was then the draft Convention), para. 4, *Yearbook of the International Law Commission*, 1966, Vol. II, p. 193).

266. Nigeria further argues that Cameroon knew, or ought to have known, that the Head of State of Nigeria had no power legally to bind Nigeria without consulting the Nigerian Government. In this regard the Court notes that there is no general legal obligation for States to keep themselves informed of legislative and constitutional developments in other States which are or may become important for the international relations of these States.

In this case the Head of State of Nigeria had in August 1974 stated in his letter to the Head of State of Cameroon that the views of the Joint Commission "must be subject to the agreement of the two Governments". However, in the following paragraph of that same letter, he

tait : «j'ai toujours été convaincu que nous pourrions réexaminer tous les deux ensemble la situation et parvenir à une décision judicieuse et acceptable en l'espèce». Contrairement à ce que soutient le Nigéria, la Cour estime que ces deux phrases, prises conjointement, ne peuvent être interprétées comme un avertissement précis indiquant au Cameroun que le Gouvernement nigérian ne serait lié par aucun engagement pris par son chef d'Etat. Ces phrases ne sauraient notamment être interprétées comme se rapportant à un quelconque engagement devant être pris à Maroua neuf mois plus tard. En réalité, la lettre en question concernait une réunion qui devait se tenir à Kano, au Nigéria, du 30 août au 1er septembre 1974. Cette lettre est semble-t-il caractéristique de la façon dont se déroulèrent, de 1970 à 1975, les négociations entre les Parties relatives à la frontière, négociations au cours desquelles les deux chefs d'Etat prirent l'initiative de résoudre les difficultés par le biais d'accords personnels, tels que ceux de Yaoundé II et de Maroua.

267. La Cour observe en outre qu'en juillet 1975 les deux Parties ont apporté un corrigendum à la déclaration de Maroua, qu'en procédant de la sorte elles ont considéré cette déclaration comme valide et applicable, et que le Nigéria ne prétend pas en avoir contesté la validité ou l'applicabilité avant 1977.

268. Dans ces circonstances, la déclaration de Maroua aussi bien que la déclaration de Yaoundé II doivent être considérées comme des instruments contraignants qui imposent une obligation juridique au Nigéria. Point n'est donc besoin pour la Cour d'examiner l'argument du Nigéria relatif à la pratique pétrolière dans le secteur situé en deçà du point G (voir paragraphe 256 ci-dessus). La délimitation maritime entre le Cameroun et le Nigéria doit être ainsi considérée comme ayant été établie sur une base conventionnelle, jusqu'au point G inclus, par l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, la déclaration de Yaoundé II du 4 avril 1971 et la déclaration de Maroua du 1er juin 1975, et suit le tracé ci-après : à partir de la ligne droite joignant Bakassi Point et King Point, la frontière suit la «ligne de compromis» reportée conjointement par les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria le 4 avril 1971 sur la carte n° 3433 de l'Amirauté britannique jointe à la déclaration de Yaoundé II, ligne joignant douze points numérotés, dont les coordonnées précises furent déterminées par la commission mixte réunissant les deux pays à Lagos en juin 1971 ; à partir du point 12 de cette ligne de compromis, le tracé de la frontière court jusqu'au point G précisé dans la déclaration de Maroua du 1er juin 1975, tel que modifié par l'échange de lettres entre les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria des 12 juin et 17 juillet 1975.

* *

269. La Cour examinera maintenant la frontière maritime au-delà du point G, point à partir duquel aucune délimitation de frontière maritime n'a fait l'objet d'un accord. Le Cameroun indique qu'il s'agit d'un problème classique de délimitation maritime entre Etats dont les côtes sont

further indicated: "It has always been my belief that we can, both, together re-examine the situation and reach an appropriate and acceptable decision on the matter." Contrary to Nigeria's contention, the Court considers that these two statements, read together, cannot be regarded as a specific warning to Cameroon that the Nigerian Government would not be bound by any commitment entered into by the Head of State. And in particular they could not be understood as relating to any commitment to be made at Maroua nine months later. The letter in question in fact concerned a meeting to be held at Kano, Nigeria, from 30 August to 1 September 1974. This letter seems to have been part of a pattern which marked the Parties' boundary negotiations between 1970 and 1975, in which the two Heads of State took the initiative of resolving difficulties in those negotiations through person-to-person agreements, including those at Yaoundé II and Maroua.

267. The Court further observes that in July 1975 the two Parties inserted a correction in the Maroua Declaration, that in so acting they treated the Declaration as valid and applicable, and that Nigeria does not claim to have contested its validity or applicability prior to 1977.

268. In these circumstances the Maroua Declaration, as well as the Yaoundé II Declaration, have to be considered as binding and as establishing a legal obligation on Nigeria. It follows that it is unnecessary for the Court to address Nigeria's argument regarding the oil practice in the sector up to point G (see paragraph 256 above). Thus the maritime boundary between Cameroon and Nigeria up to and including point G must be considered to have been established on a conventional basis by the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Yaoundé II Declaration of 4 April 1971 and the Maroua Declaration of 1 June 1975, and takes the following course: starting from the straight line joining Bakassi Point and King Point, the line follows the "compromise line" jointly drawn at Yaoundé on 4 April 1971 by the Heads of State of Cameroon and Nigeria on British Admiralty Chart 3433 appended to the Yaoundé II Declaration of 4 April 1971, and passing through 12 numbered points, whose precise co-ordinates were determined by the two countries' Joint Commission meeting in Lagos in June 1971; from point 12 on that compromise line the course of the boundary follows the line to point G specified in the Maroua Declaration of 1 June 1975, as corrected by the exchange of letters between the Heads of State of Cameroon and Nigeria of 12 June and 17 July 1975.

* *

269. The Court will now address the maritime boundary beyond point G, where no maritime boundary delimitation has been agreed. Cameroon states that this is a classic case of maritime delimitation between States with adjacent coasts which have been unable to reach

adjacentes et qui n'ont pu s'accorder sur le tracé de la limite entre leurs zones économiques exclusives et leurs plateaux continentaux respectifs, même si les circonstances spéciales de la situation géographique sont ici particulièrement marquées et si la Cour doit également tenir compte des intérêts d'Etats tiers.

270. En ce qui concerne l'opération de délimitation, le Cameroun soutient que le droit de la délimitation des frontières maritimes est dominé par le principe fondamental selon lequel toute délimitation doit aboutir à une solution équitable. A l'appui de cette affirmation, le Cameroun invoque le paragraphe 1 des articles 74 et 83 de la convention de 1982 sur le droit de la mer ainsi qu'un certain nombre de décisions de la Cour ou de tribunaux arbitraux. Il cite notamment les précédents des affaires du *Plateau continental de la mer du Nord* (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 4), qui ont selon lui retenu l'équité en tant que notion juridique applicable. Il cite aussi, entre autres, l'arrêt de la Cour en l'affaire de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 62, par. 54), dans lequel celle-ci a indiqué que «[l]e but, dans toute situation, quelle qu'elle soit, doit être d'aboutir à «un résultat équitable»», ainsi qu'un dictum de portée similaire du tribunal arbitral en l'affaire relative à la *Délimitation du plateau continental entre le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et la République française* (*RSA*, vol. XVIII, p. 188, par. 97). Le Cameroun fait également état de la jurisprudence plus récente de la Cour sur cette question, en l'affaire de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*, et rappelle notamment que la Cour a déclaré qu'il convenait de «[tracer] d'abord, à titre provisoire, une ligne d'équidistance [pour examiner] ensuite s'il existe des circonstances devant conduire à ajuster cette ligne». Le Cameroun ajoute toutefois qu'il ne pense pas que, ce faisant, la Cour ait entendu remettre en cause sa propre jurisprudence qui établit que «le principe fondamental ... l'objectif essentiel, le seul objectif, est de parvenir à une solution équitable».

271. Le Cameroun en conclut donc qu'il n'existe pas de méthode unique en matière de délimitation maritime; le choix de toute méthode en ce domaine doit tenir compte des circonstances propres à chaque affaire. A l'appui de cette affirmation, il cite notamment le dictum de la Chambre en l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine*, selon lequel:

> «les critères les plus appropriés, et la méthode ou la combinaison de méthodes la plus apte à assurer un résultat conforme aux indications données par le droit, ne peuvent le plus souvent être déterminés que par rapport au cas d'espèce et aux caractéristiques spécifiques qu'il présente» (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 290, par. 81).

Le Cameroun insiste sur le fait que le principe de l'équidistance n'est pas un principe de droit coutumier s'imposant automatiquement dans toute délimitation de la frontière maritime entre Etats dont les côtes sont adja-

agreement on the line to be drawn between their respective exclusive economic zones and continental shelves, although in this case the special circumstances of the geographical situation are particularly marked, and the Court is also required to take account of the interests of third States.

270. As regards the exercise of delimitation, Cameroon argues that the law on the delimitation of maritime boundaries is dominated by the fundamental principle that any delimitation must lead to an equitable solution. In support of this contention, it cites paragraph 1 of Articles 74 and 83 of the 1982 Law of the Sea Convention and a number of decisions of this Court or of arbitral tribunals. In particular, it cites the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports 1969*, p. 4), which, it claims, adopted equity as the applicable legal concept. It also quotes, *inter alia*, the Court's dictum in the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark* v. *Norway)* (*I.C.J. Reports 1993*, p. 62, para. 54), where it is stated that "[t]he aim in each and every situation must be to achieve 'an equitable result'", as well as a dictum of the Court of Arbitration to similar effect in the case concerning *Delimitation of the Continental Shelf (United Kingdom/France)* (*RIAA*, Vol. XVIII, p. 57, para. 97). Cameroon also refers to the Court's most recent jurisprudence in the matter in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)*, and in particular the Court's statement that it should "first provisionally draw an equidistance line and then consider whether there are circumstances which must lead to an adjustment of that line". But Cameroon adds that it does not believe that the Court intended thereby to call into question its own previous jurisprudence establishing that "the fundamental principle . . . the essential purpose, the sole purpose, is to arrive at an equitable solution".

271. Cameroon accordingly concludes that there is no single method of maritime delimitation; the choice of method depends on the circumstances specific to each case. In support of this contention, it cites *inter alia* the dictum of the Chamber in the case concerning *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area* that

> "the most appropriate criteria, and the method or combination of methods most likely to yield a result consonant with what the law indicates, can only be determined in relation to each particular case and its specific characteristics" (*I.C.J. Reports 1984*, p. 290, para. 81).

Cameroon insists on the fact that the equidistance principle is not a principle of customary law that is automatically applicable in every maritime boundary delimitation between States whose coasts are adjacent, observ-

centes, en faisant observer que, si une ligne était tracée en appliquant strictement l'équidistance, la zone économique exclusive et le plateau continental auxquels il pourrait prétendre seraient quasiment inexistants, en dépit du fait que sa côte pertinente est plus longue que celle du Nigéria.

272. Rappelant la jurisprudence de la Cour et l'approche suivie par le tribunal arbitral en l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime entre la Guinée et la Guinée-Bissau* (*RSA*, vol. XIX, p. 149), le Cameroun affirme que, en raison de la géographie particulière du golfe de Guinée, il est nécessaire de déterminer la zone pertinente dans laquelle sera entreprise la délimitation elle-même. Selon lui, cette zone pertinente peut englober les côtes d'Etats tiers, et est en l'espèce formée par la partie du golfe de Guinée qui est circonscrite par une ligne droite allant d'Akasso, au Nigéria, au cap Lopez, au Gabon. Le Cameroun a présenté au Nigéria et à la Cour ce qu'il appelle une ligne équitable, tracée dans cette zone à partir de «lignes de projection» reliant des points sur «les côtes pertinentes», dont un certain nombre sont en fait situés dans des pays tiers. Le Cameroun, qui affirme que cette ligne constitue une ligne d'équidistance ajustée en fonction des circonstances pertinentes de façon à produire une solution équitable, insiste sur le fait qu'il ne vise aucunement à «refaire la géographie». Il précise qu'une ligne unique de délimitation de la frontière maritime s'impose en l'espèce et que le Nigéria y a consenti. Selon le Cameroun, les circonstances pertinentes en l'espèce sont les suivantes: la situation d'ensemble dans le golfe de Guinée, où il existe un chevauchement entre les plateaux continentaux respectifs du Cameroun, du Nigéria et de la Guinée équatoriale, ce qui interdit à ces trois pays de prétendre, dans le prolongement naturel du territoire terrestre des autres, à des droits exclusifs sur le plateau continental; le droit légitime du Cameroun à un plateau continental correspondant à la projection frontale de ses côtes; la configuration générale des côtes camerounaises et nigérianes, en particulier la concavité de celles du Cameroun — qui a pour conséquence «d'enclaver» quasiment ce pays, — ainsi que l'infléchissement de la côte nigériane à partir d'Akasso; la disparité des longueurs de côtes concernées; la présence de l'île de Bioko face à la côte du Cameroun. Pour chacune de ces circonstances, le Cameroun cite des précédents qui, selon lui, militent en faveur de la ligne de délimitation qu'il propose.

273. Concernant les quatre premières circonstances ainsi énumérées, le Cameroun invoque en particulier les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord* (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 4), de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine* (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 246), du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 18) et de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 38), ainsi que la sentence arbitrale rendue en l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime entre la Guinée et la Guinée-Bissau* (*RSA*, vol. XIX, p. 149). Le Cameroun affirme que dans toutes ces affaires les juges ont été amenés, au vu des circonstances, à ajuster la

ing that, if a strict equidistance line were drawn, it would be entitled to practically no exclusive economic zone or continental shelf, despite the fact that it has a longer relevant coastline than Nigeria.

272. Citing the Court's case law and the approach adopted by the Arbitral Tribunal in the case concerning the *Delimitation of the Guinea and Guinea-Bissau Maritime Boundary* (*International Legal Materials* (*ILM*), Vol. 25 (1986), p. 252), Cameroon contends that, because of the particular geography of the Gulf of Guinea, it is necessary to determine the relevant area within which the delimitation itself is to be undertaken, and that such an area may include the coastlines of third States. According to Cameroon, the relevant area in the present case consists of that part of the Gulf of Guinea bounded by a straight line running from Akasso in Nigeria to Cap Lopez in Gabon. Within that area, Cameroon has presented to Nigeria and to the Court what it calls an equitable line, subtended by "projection lines" connecting points on the "relevant coasts", a number of which are in fact situated in third States. It claims that this line represents an equidistance line adjusted to take account of the relevant circumstances so as to produce an equitable solution, and insists that this is not an attempt to "refashion geography". It adds that a single delimitation line of the maritime boundary is appropriate in this case and that Nigeria has accepted that this is so. The relevant circumstances to be taken into account according to Cameroon are the following: the overall situation in the Gulf of Guinea, where the continental shelves of Cameroon, Nigeria and Equatorial Guinea overlap, so that none of the three countries can lay claim, within the natural extension of the land territory of the other, to exclusive rights over the continental shelf; Cameroon's legal right to a continental shelf representing the frontal projection of its coasts; the general configuration of Cameroon's and Nigeria's coasts, and in particular the concavity of Cameroon's coastline, which creates a virtual "enclavement" of Cameroon, and the change in direction of Nigeria's coast from Akasso; the relative lengths of the coastlines involved; the presence of Bioko Island opposite the coast of Cameroon. In relation to each of these circumstances, Cameroon cites jurisprudence which is claimed to support the delimitation line which it proposes.

273. As regards the first four of the above circumstances, Cameroon relies in particular on the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports 1969*, p. 4), the case concerning *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area* (*I.C.J. Reports 1984*, p. 246), the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* (*I.C.J. Reports 1982*, p. 18), the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark* v. *Norway)* (*I.C.J. Reports 1993*, p. 38) and the Arbitral Award in the case concerning the *Delimitation of the Guinea and Guinea-Bissau Maritime Boundary* (*ILM*, Vol. 25 (1986), p. 252). It contends that in all of these cases the circumstances in question led the court or tribunal in question to make

ligne d'équidistance de façon à obtenir un résultat équitable; dans certains cas, cet ajustement était considérable, consistant par exemple à «déplacer» véritablement la ligne, comme dans l'affaire *Jan Mayen* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 79, par. 90), ou, comme dans les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord*, à augmenter d'environ 37,5% la zone de plateau continental qui aurait été attribuée à l'Allemagne si le principe de l'équidistance seul avait été appliqué. Enfin, le Cameroun rappelle la solution adoptée par le tribunal arbitral en l'affaire de la *Délimitation des espaces maritimes entre le Canada et la République française (Saint-Pierre-et-Miquelon)* (*RSA*, vol. XXI, p. 267) en vue de supprimer l'enclavement de Saint-Pierre et de lui donner un accès équitable et continu vers le plateau continental.

274. En ce qui concerne la cinquième circonstance, à savoir la présence face au Cameroun de l'île de Bioko, qui fait partie de la République de Guinée équatoriale, mais qui est plus proche de la côte du Cameroun que de celle de la Guinée équatoriale, le Cameroun établit une analogie avec l'affaire de la *Délimitation du plateau continental (Royaume-Uni c. France)* (*RSA*, vol. XVIII, p. 130), dans laquelle le tribunal arbitral refusa d'attribuer aux îles Anglo-Normandes le plein effet demandé par la Grande-Bretagne et décida de les considérer comme une enclave intégralement située sur le plateau continental français.

Le Cameroun affirme également, développant une argumentation *a contrario* du raisonnement suivi par la Cour dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)* (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 42, par. 53), que «le régime de délimitation n'est pas identique pour un Etat insulaire et pour une île dépendante, isolée, relevant de la souveraineté d'un Etat». Affirmant qu'un plein effet ne devrait pas nécessairement être attribué à Bioko, le Cameroun souligne que ce qui est à éviter à tout prix, c'est «une amputation radicale et absolue de la projection de sa façade côtière». A cet égard, il cite un dictum du tribunal arbitral en l'affaire de la *Délimitation des espaces maritimes entre le Canada et la France (Saint-Pierre-et-Miquelon)*, selon lequel «la délimitation doit laisser à un Etat les espaces qui constituent le prolongement naturel ou l'extension vers le large de ses côtes, de telle sorte que la délimitation doit éviter tout effet d'amputation de ces prolongements ou extensions vers le large» (*RSA*, vol. XXI, p. 287, par. 58).

275. Sur la base de ces arguments, le Cameroun, dans ses conclusions finales, demande à la Cour de délimiter comme suit les zones maritimes relevant respectivement du Cameroun et du Nigéria au-delà du point G:

> «— du point G, la ligne équitable suit la direction indiquée par les points G, H (de coordonnées 8° 21′ 16″ est et 4° 17′ nord), I (7° 55′ 40″ est et 3° 46′ nord), J (7° 12′ 8″ est et 3° 12′ 35″ nord), K (6° 45′ 22″ est et 3° 1′ 5″ nord), et se poursuit à partir de K jusqu'à la limite extérieure des zones maritimes que le droit international place sous la juridiction respective des deux Parties».

an adjustment of the equidistance line in order to achieve an equitable result — in some cases a very substantial one, amounting, as for example in the *Jan Mayen* case, to an actual "shifting" of the line (*I.C.J. Reports 1993*, p. 79, para. 90), and, in the *North Sea Continental Shelf* cases, to an increase of some 37.5 per cent in the area of continental shelf which equidistance alone accorded to Germany. Cameroon also cites the solution found by the Arbitral Tribunal in the case concerning the *Delimitation of Maritime Areas between Canada and the French Republic (St. Pierre et Miquelon)* (*ILM*, Vol. 31 (1992), p. 1149) in order to overcome St. Pierre's enclavement and give it uninterrupted equitable access to the continental shelf.

274. In relation to the fifth circumstance, the presence opposite its coast of Bioko Island, which is part of Equatorial Guinea, but is closer to the coast of Cameroon than to that of Equatorial Guinea, Cameroon draws an analogy with the case concerning the *Delimitation of the Continental Shelf (United Kingdom/France)* (*RIAA*, Vol. XVIII, p. 3), in which the Court of Arbitration refused to attribute to the Channel Islands the full effect claimed by Great Britain and decided that they were an enclave lying totally within the French continental shelf.

Cameroon further contends, arguing *a contrario* from the Court's reasoning in the case concerning the *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta)* (*I.C.J. Reports 1985*, p. 42, para. 53), that "[t]he delimitation régime is not identical for an island State and for a dependent, isolated island falling under the sovereignty of a State". Arguing that Bioko should not necessarily be given its full effect, it insists that what must be avoided at all costs is a "radical and absolute cut-off of the projection of [Cameroon's] coastal front". In this regard it cites a dictum from the Award in the case concerning *Delimitation of Maritime Areas between Canada and the French Republic (St. Pierre et Miquelon)*, in which the Arbitral Tribunal stated that "the delimitation must leave to a State the areas that constitute the natural prolongation or seaward extension of its coasts, so that the delimitation must avoid any cut-off effect of those prolongations or seaward extensions" (*ILM*, Vol. 31 (1992), p. 1167, para. 58).

275. On the basis of these arguments, Cameroon, in its final submissions, asks the Court to delimit as follows the maritime areas appertaining respectively to Cameroon and Nigeria beyond point G:

"— from point G the equitable line follows the direction indicated by points G, H (co-ordinates 8° 21′ 16″ east and 4° 17″ north), I (7° 55′ 40″ east and 3° 46′ north), J (7° 12′ 08″ east and 3° 12′ 35″ north), K (6° 45′ 22″ east and 3° 01′ 05″ north), and continues from K up to the outer limit of the maritime zones which international law places under the respective jurisdiction of the two Parties".

276. Tout en reconnaissant qu'en l'espèce il convient de déterminer une frontière maritime unique, le Nigéria rejette la ligne du Cameroun, dont il estime qu'elle a été construite au mépris des règles et concepts fondamentaux du droit international, et qu'il qualifie de fantaisiste. Le Nigéria critique à la fois la construction de cette ligne et son «équité» à la lumière de la jurisprudence. Selon lui, elle pèche principalement à cinq égards: la nature même de la ligne; les côtes pertinentes utilisées pour sa construction; le traitement réservé aux îles dans cette construction; la définition de la zone pertinente pour la délimitation; la méthode suivie pour la construction de la ligne.

277. Concernant la nature de la ligne proposée par le Cameroun, le Nigéria affirme qu'il ne s'agit pas d'une «ligne de délimitation», mais d'une «ligne d'exclusion». Selon le Nigéria, la ligne camerounaise

> «préempte toute délimitation entre le Nigéria et les deux Etats dont les côtes font face à ses côtes sans entrave, la Guinée équatoriale et Sao Tomé-et-Principe, dans des zones qui sont en chaque point plus proches, et plus intimement liées aux côtes de ces trois Etats qu'aux côtes camerounaises».

C'est en ce sens que le Nigéria considère que la ligne est une ligne d'exclusion, de ce fait incompatible avec le droit international.

278. Concernant les côtes pertinentes, le Nigéria rappelle que, aux termes des articles 15, 74 et 83 de la convention de 1982 sur le droit de la mer, les côtes à prendre en considération dans la construction d'une ligne de délimitation maritime doivent être «adjacentes» ou «se faire face». En outre, elles doivent appartenir aux parties concernées, et non à un Etat tiers. A cet égard, le Nigéria considère que sa côte pertinente est celle qui, de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria, part en direction de l'ouest jusqu'à Akasso (où elle s'infléchit vers le nord-ouest, tournant le dos au golfe de Guinée), tandis que la côte camerounaise à prendre en considération est celle qui, à partir de la frontière entre les deux Etats, se dirige vers l'est puis vers le sud, jusqu'au cap Debundsha, où commence l'effet d'obstruction de l'île de Bioko. Le Nigéria estime en outre que la ligne du Cameroun ne tient pas suffisamment compte du critère de proportionnalité; il affirme en effet que la disproportion est en faveur du Nigéria par un facteur allant de 1/1,3 à 1/3,2 selon les points utilisés.

279. Concernant le traitement réservé aux îles, le Nigéria commence par rappeler que la Cour, en 1969, a déclaré qu'il n'était «jamais question de refaire la nature» (*Plateau continental de la mer du Nord, C.I.J. Recueil 1969*, p. 49, par. 91).

Or, selon le Nigéria, la ligne camerounaise cherche à refaire radicalement la géographie physique du golfe de Guinée, en éliminant l'important chapelet d'îles qui le partage presque en son milieu du nord au sud. En outre, cette ligne ignore totalement l'existence de Bioko, une île pourtant importante par sa surface et sa population, et qui abrite la capitale de la République de Guinée équatoriale. En tout état de cause, aux yeux du Nigéria, Bioko ne peut tout simplement pas être considérée comme

276. Nigeria agrees that it is appropriate in the present case to determine a single maritime boundary, but it rejects Cameroon's line. It describes it as fanciful and constructed in defiance of the basic concepts and rules of international law. It criticizes both the line's construction and the "equitableness" of the result in light of the jurisprudence. It directs its criticism of the construction essentially to five points: the actual nature of the line; the relevant coasts used in its construction; the treatment of the islands in this construction; the definition of the area relevant to the delimitation; the method followed in the construction of the line.

277. In relation to the nature of the line proposed by Cameroon, Nigeria contends that this is not a "delimitation line" but an "exclusion line". The Cameroonian line is claimed to

> "pre-empt any delimitation between Nigeria and the two States whose coasts face its own with no intervening obstacle, i.e., Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe, in areas that at each point are nearer to and more closely connected with the coasts of these three States than with the Cameroonian coastline".

In that sense it is claimed to be an exclusion line and hence incompatible with international law.

278. As regards relevant coasts, Nigeria, citing Articles 15, 74 and 83 of the 1982 Convention on the Law of the Sea, points out that the coasts to be taken into account in the construction of a maritime delimitation line must be "adjacent" or "opposite". Moreover, they must be coasts of the parties, and not those of a third State. In this regard Nigeria considers that the relevant coast of Nigeria is that running west from its boundary with Cameroon as far as Akasso (where it changes direction northwestwards, turning its back on the Gulf of Guinea), and that of Cameroon is the coast running east from the boundary between the two States and then south, as far as Debundsha Point, which marks the beginning of the blocking effect of Bioko Island. Moreover, according to Nigeria, Cameroon's line fails to take due account of the criterion of proportionality which, Nigeria claims, is in its own favour by a factor of between 1:1.3 and 1:3.2, depending on the precise points used.

279. As to the treatment of the islands, Nigeria begins by recalling the dictum of the Court in 1969 that "[t]here can never be any question of completely refashioning nature" (*North Sea Continental Shelf, I.C.J. Reports 1969*, p. 49, para. 91).

Nigeria contends that the Cameroonian line seeks radically to refashion the physical geography of the Gulf of Guinea by eliminating the important string of islands which cuts it into two almost centrally from top to bottom. Moreover, the existence of Bioko, an island substantial in area and population and the seat of the capital of the Republic of Equatorial Guinea, is totally ignored. In any event, according to Nigeria, Bioko cannot simply be treated as a relevant circumstance; it is a major

une circonstance pertinente; elle constitue une partie importante d'un Etat indépendant, dotée de ses propres zones maritimes, sur lesquelles la Cour n'est pas en droit d'empiéter. Et il en va de même, de l'avis du Nigéria, pour l'archipel de Sao Tomé-et-Principe, situé plus au sud.

Le Nigéria affirme que la «ligne équitable» du Cameroun ne donne aucun effet à l'une quelconque de ces îles, car elle ne tient compte que des côtes continentales, en ignorant de surcroît l'impact de la présence de Bioko sur ces côtes (voir paragraphe 278 ci-dessus). Le Nigéria souligne que l'approche du Cameroun ne saurait prévaloir en droit, et cite à l'appui de sa position la convention de 1982 sur le droit de la mer ainsi que la jurisprudence pertinente, en particulier le paragraphe 185 de l'arrêt récemment rendu par la Cour dans l'affaire de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*. Le Nigéria admet que l'on puisse à l'occasion n'attribuer qu'un effet partiel à des îles, comme ce fut le cas des îles Kerkennah dans l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 88-89, par. 128-129). Il constate également que l'on peut parfois adopter la solution de l'enclave, comme ce fut le cas pour les îles Anglo-Normandes dans l'affaire de la *Délimitation du plateau continental entre le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et la République française* (*RSA*, vol. XVIII, p. 130). Le Nigéria fait toutefois observer que, dans ces deux exemples, il s'agissait d'îles appartenant à l'une des parties à la délimitation, alors qu'elles appartiennent ici à des Etats tiers et qu'en conséquence leurs effets ne peuvent être modérés, à moins qu'une autre circonstance pertinente ou spéciale ne le justifie.

280. Concernant les troisième et quatrième points, c'est-à-dire la définition de la zone pertinente et la méthode de construction de la ligne, le Nigéria conteste le concept même de ce que le Cameroun appelle «l'aire totale pertinente», soulignant que la seule zone pertinente est celle qui est circonscrite par les «côtes pertinentes» (voir paragraphe 278 ci-dessus). Le Nigéria affirme qu'en réalité le Cameroun cherche à transformer un golfe avec cinq Etats riverains en un golfe bordé de deux pays seulement: le Nigéria et lui-même. D'après le Nigéria, le Cameroun essaie de compenser l'injustice de la nature près de sa côte en s'appropriant de vastes zones plus au large. Le Nigéria fait observer que les zones maritimes des Etats sont simplement complémentaires du territoire terrestre, qu'elles constituent la projection et le prolongement en mer des côtes qui les génèrent, et qu'elles doivent de ce fait être contiguës et «intimement liées» à ces côtes. Il estime que ce serait bafouer ces principes que de construire une ligne qui serait à l'origine d'une zone se rétrécissant près des côtes qui la génèrent mais s'élargissant ensuite à mesure qu'elle s'éloigne de ces côtes, et se décalerait de son axe pour se situer dans une trajectoire plus proche et plus directement liée à d'autres côtes. Pour le Nigéria, on ne saurait pallier les limitations dont souffrent les zones maritimes d'un Etat près des côtes en attribuant à ce dernier des espaces au large.

Le Nigéria fait valoir qu'il ne saurait lui incomber de concéder au Cameroun dans le secteur nord-ouest une compensation pour les éven-

part of an independent State, possessing its own maritime areas, on which the Court is not entitled to encroach. And the same is true, in Nigeria's view, further south, in regard to the archipelago of Sao Tome and Principe.

Nigeria contends that Cameroon's "equitable line" allows none of these islands any effect at all, taking account only of the mainland coasts, while, moreover, ignoring the impact upon the latter of the presence of Bioko (see paragraph 278 above). Citing the 1982 Convention on the Law of the Sea and the relevant jurisprudence, in particular paragraph 185 of the recent Judgment of the Court in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)*, Nigeria insists that Cameroon's approach cannot be correct in law. Nigeria accepts that the islands may sometimes be given only partial effect, as occurred in the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* regarding the Kerkennah Islands (*I.C.J. Reports 1982*, pp. 88-89, paras. 128-129). It also notes that a solution of enclavement may on occasion be adopted, as occurred in the Arbitral Award in the *Delimitation of the Continental Shelf (United Kingdom/France)* (*RIAA*, Vol. XVIII, p. 3), in regard to the Channel Islands. However, Nigeria points out that in both these cases the islands belonged to one of the parties to the delimitation, whereas here they belong to third States and hence their effects cannot be moderated, in the absence of some other relevant or special circumstance justifying this.

280. In relation to the third and fourth points, definition of the relevant area and method of construction of the line, Nigeria queries the very notion of what Cameroon calls "total relevant area", insisting that the only relevant area is that enclosed by the "relevant coasts" (see paragraph 278 above). It contends that, in reality, Cameroon is seeking to transform a gulf with five riparian States into one with only two: itself and Nigeria. Effectively, according to Nigeria, Cameroon seeks to compensate for the injustice of nature close to the coastline by appropriating extensive areas further out to sea. Nigeria observes that States' maritime areas are simply adjuncts to the land, representing the seaward projection and prolongation of the coastline generating them, and must accordingly be adjacent to, and "closely connected with", that coastline. Nigeria contends that it would be contrary to these principles to construct a line producing an area which dwindles away close to the coastline generating it, but then expands the further it goes from its coastline, displacing itself from its axis so as to take on a course lying closer to, and more directly linked with, other coastlines. It argues that the restrictions on a State's maritime areas close to the coast cannot be relieved by allocating spaces to it far out to sea.

Nigeria contends that it cannot be responsible for compensating Cameroon in the north-western sector for disadvantages it may possibly suffer

tuels désavantages résultant de sa situation naturelle dans les secteurs situés à l'est et au sud de Bioko, notamment du fait de la direction de la côte camerounaise à cet endroit et de l'existence même de Bioko. Le Nigéria affirme également que le rejet, par le Cameroun, des critères d'appartenance, d'équidistance et de prolongement naturel est incompatible avec les méthodes modernes de délimitation. Il fait remarquer que les tribunaux internationaux partent généralement d'une ligne d'équidistance, qui est ensuite ajustée de façon à tenir compte d'autres circonstances pertinentes. Selon le Nigéria, ces circonstances ne comprennent pas habituellement les désavantages géographiques: le droit international ne refait pas la situation géographique des Etats. Le Nigéria ajoute que, si la Cour a pu — par le passé — se montrer sensible à certains accidents géographiques susceptibles de produire un effet déformant marqué lors de la délimitation de zones maritimes, il s'est toujours agi de caractéristiques géographiques mineures propres à la situation géographique intrinsèque des Etats intéressés. En revanche, cette situation géographique intrinsèque a toujours été tenue pour acquise et la Cour n'a jamais décidé d'ignorer la totalité de la façade maritime d'un Etat ou de lui reconnaître moins que son plein effet.

281. Concernant le caractère équitable de la ligne du Cameroun, le Nigéria fait valoir qu'il n'entre pas dans les fonctions de la Cour de partager le plateau continental suivant une conception générale de l'équité. Il soutient que, conformément à la jurisprudence de la Cour, délimiter un plateau continental consiste à déterminer les limites d'une zone relevant déjà d'un Etat et non à définir cette zone *de novo*. Délimiter d'une manière équitable et attribuer une part juste et équitable d'une zone non encore délimitée sont deux choses différentes. Après avoir analysé de manière détaillée les différentes affaires invoquées par le Cameroun à l'appui de sa thèse, notamment celles du *Plateau continental de la mer du Nord* (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 1), du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 18), ainsi que la sentence arbitrale en l'affaire de la *Délimitation des espaces maritimes entre le Canada et la République française (Saint-Pierre-et-Miquelon)* (*RSA*, vol. XXI, p. 267), le Nigéria conclut que rien de ce qui fut décidé dans ces affaires ne peut justifier que le Cameroun s'écarte radicalement des méthodes, règles et principes juridiques de la délimitation maritime pour privilégier une ligne qui n'est pas tant «équitable» que fantaisiste. Pour le Nigéria, ces affaires montrent précisément que l'équité a des limites: elle peut justifier que l'on adoucisse les effets «d'incidents mineurs qui produiraient des effets disproportionnés si le principe et la méthode de l'équidistance [étaient] appliqués machinalement», mais non que l'on refasse complètement la nature.

282. Le Nigéria soutient en outre que la conduite des Parties en matière d'octroi et d'exploitation de concessions pétrolières, à l'origine de lignes *de facto*, joue un rôle crucial dans l'établissement des frontières maritimes. Selon lui, la Cour ne peut, dans la zone à délimiter, redistribuer les concessions pétrolières résultant de la pratique suivie par le Nigé-

as a result of its natural situation in the sectors to the east and to the south of Bioko, in particular as a result of the direction of Cameroon's coast at that point and of the existence of Bioko itself. Nigeria further states that Cameroon's rejection of any reliance on the criteria of appurtenance, equidistance and natural prolongation are inconsistent with modern methods of delimitation. It points out that international tribunals generally start from an equidistance line, which is then adjusted to take into account other relevant circumstances. According to Nigeria, such circumstances do not normally include geographical disadvantage: international law does not refashion the geographical situation of States. Nigeria adds that, while the Court has in the past been sensitive to some geographical features which might have a significant distorting effect on the delimitation of maritime areas, these have always been minor geographical peculiarities specific to the underlying geographical situation of the States concerned. That underlying geographical situation has, on the other hand, always been taken as given and the Court has never considered that a State's maritime front in its entirety could be ignored or could be given anything other than its full effect.

281. As regards the equitable character of Cameroon's line, Nigeria argues that it is not the function of the Court to delimit the continental shelf by reference to general considerations of equity. It maintains that, according to the Court's jurisprudence, delimiting the continental shelf involves establishing the boundaries of an area already appertaining to a State, not determining *de novo* such an area. Delimitation in an equitable manner is not the same thing as awarding a just and equitable share of a previously undelimited area. After undertaking a detailed analysis of various cases relied on by Cameroon, in particular the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports 1969*, p. 1), the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* (*I.C.J. Reports 1982*, p. 18) and the decision of the Arbitral Tribunal in the case concerning the *Delimitation of Maritime Areas between Canada and the French Republic (St. Pierre et Miquelon)* (*ILM*, Vol. 31 (1992), p. 1149), Nigeria concludes that nothing done in those cases can justify Cameroon's radical departure from the methods, rules and legal principles of maritime delimitation, in favour of a line which is not so much "equitable" as fanciful. According to Nigeria, these cases demonstrate the limitations of equity: it can be used to mitigate the effects of "minor features that might produce disproportionate results if the principle and method of equidistance were applied mechanically", but not in order completely to refashion nature.

282. Nigeria further argues that the Parties' conduct in respect of the granting and exploitation of oil concessions, leading to the establishment of *de facto* lines, plays a very important role in establishing maritime boundaries. It contends that, within the area to be delimited, the Court cannot redistribute the oil concessions established by the practice of Nigeria,

ria, la Guinée équatoriale et le Cameroun, concessions dont elle doit, au moment de déterminer le tracé de la frontière maritime, respecter la configuration. Le Nigéria affirme que les juridictions internationales n'ont jamais méconnu de telles pratiques et n'ont ainsi jamais redistribué de concessions pétrolières; il ajoute qu'une telle retenue est d'autant plus compréhensible que les remaniements qui en résulteraient, s'agissant de concessions pétrolières anciennes et de droits acquis de longue date, entraîneraient des difficultés majeures, et iraient à l'encontre des considérations d'équité qu'il convient de prendre en compte dans le processus de délimitation.

Selon le Nigéria, la ligne de délimitation camerounaise fait totalement abstraction de la pratique, solide et ancienne, tant du Nigéria que du Cameroun en matière d'exploration et d'exploitation pétrolières sur le plateau continental, et impliquerait le transfert au Cameroun de nombreuses concessions appartenant au Nigéria ou à la Guinée équatoriale, dans l'infrastructure desquelles ont été investis des milliards de dollars. Le Nigéria fait valoir que sa pratique en matière de concessions pétrolières est établie depuis longtemps: contrairement à ce qu'affirme le Cameroun (voir paragraphe 283 ci-dessous), elle existait bien avant 1970 — année à laquelle le Cameroun fait remonter le différend qui l'oppose au Nigéria au sujet de la frontière maritime. Le Nigéria juge en outre l'existence de zones de chevauchement de concessions sans incidence sur la valeur probante de la pratique pétrolière. Il indique que ses opérations dans les zones maritimes aujourd'hui revendiquées par le Cameroun ont toujours été particulièrement importantes et menées au su de tous; le Cameroun ne les a jamais contestées, et n'a pas élevé la moindre protestation avant l'introduction de la présente instance. Le Nigéria affirme que la pratique pétrolière dans la région était publique, ouverte et ancienne, ce qui permettrait de conclure à l'existence d'un acquiescement et de droits acquis. Il dément avoir manqué à toute obligation de tenir le Cameroun informé de cette pratique, et affirme que les informations dont il s'agissait étaient de toute façon du domaine public.

283. En réponse aux arguments du Nigéria fondés sur la pratique des Etats en matière de concessions pétrolières, le Cameroun soutient pour sa part que, aux fins de délimitation maritime, la jurisprudence internationale n'accorde que peu de poids à l'existence et aux limites des concessions pétrolières. Cette portée limitée s'accorderait avec l'essence même du concept de plateau continental, sur lequel les Etats riverains ont un droit inhérent qui «est indépendant de son exercice effectif» (*Plateau continental de la mer du Nord, arrêt, C.I.J. Recueil 1969*, p. 22, par. 19). Le Cameroun fait valoir que l'attribution de concessions pétrolières est un fait accompli unilatéral, et non un fait juridique opposable à un autre Etat.

Dans la zone immédiatement au sud du point G, le Cameroun affirme qu'existent des zones de chevauchement entre les concessions accordées par le Cameroun, la Guinée équatoriale et le Nigéria, et que, pour cette raison, on ne peut dire qu'il existe une ligne consensuelle des pratiques pétrolières formant une ligne *de facto* sur laquelle pourrait s'appuyer une

Equatorial Guinea and Cameroon, and that it must respect the configuration of the concessions in its determination of the course of the maritime boundary. In Nigeria's view, international jurisprudence has never disregarded such practice in order to redistribute oil concessions, and this restrained approach is all the more understandable because the change in long-standing rights and oil concessions resulting from such a redistribution would create major difficulties and would not be in keeping with the equitable considerations which must be taken into account in delimitation.

According to Nigeria, Cameroon's line of delimitation completely disregards the substantial, long-standing practice, followed by Nigeria as well as by Cameroon, in respect of oil exploration and exploitation activity on the continental shelf, and would result in allotting to Cameroon a large number of concessions belonging to Nigeria or Equatorial Guinea, in which billions of dollars in infrastructure have been invested. Nigeria states that its oil concession practice is long established, contending that, contrary to what Cameroon claims (see paragraph 283 below), it dates back to well before 1970, when, according to Cameroon, its maritime delimitation dispute with Nigeria arose. The existence of any areas of overlapping licences is moreover considered by Nigeria to be without effect on the evidentiary weight of oil practice. Nigeria states that its operations within the maritime areas now claimed by Cameroon have always been particularly significant and completely open; Cameroon never disputed them and lodged no protest until the date on which these proceedings were instituted. Nigeria concludes that its oil practice in the area was public, open and of long duration, and is therefore a basis for acquiescence and the establishment of vested rights. It denies that it failed in an obligation to inform Cameroon of this practice, and states that the information was in any event publicly available.

283. In reply to Nigeria's argument on the oil practice, Cameroon, for its part, maintains that the existence and limits of oil concessions have been given only limited significance in matters of maritime delimitation in international case law. This limited significance is said to accord with the essential nature of the concept of the continental shelf, over which coastal States have an inherent right which "does not depend on its being exercised" (*North Sea Continental Shelf, Judgment, I.C.J. Reports 1969*, p. 22, para. 19). Cameroon argues that the granting of oil concessions is a unilateral fait accompli, and not a legal fact that is opposable to another State.

In the area immediately south of point G, Cameroon claims that there are in fact areas of overlap of the concessions granted by Cameroon, Equatorial Guinea and Nigeria, and that, because of this, it cannot be said that there is any consensual line of oil practices forming a *de facto* line which could serve as a basis for delimitation. In the area further

délimitation. Dans la zone plus au sud du point G, le Cameroun soutient qu'il ne saurait être question d'une ligne *de facto*, puisqu'il s'est abstenu d'y accorder des concessions, en raison des négociations entre les Parties et de la présente instance. Selon le Cameroun, en accordant des concessions dans cette zone, le Nigéria a cherché à mettre la Cour devant un fait accompli.

Le Cameroun considère en outre que la description donnée par le Nigéria de la pratique des Etats en matière de concessions pétrolières et les conclusions qu'il en tire sont erronées. Le Cameroun insiste sur le fait que, contrairement aux affirmations du Nigéria, les concessions citées par ce dernier ont toutes (à l'exception de la concession OML 67) été accordées à partir de 1990, soit bien après l'apparition du différend sur la délimitation maritime à la fin des années soixante-dix, que trois d'entre elles l'ont même été après le dépôt de la requête introductive d'instance, et que, par conséquent, elles ne présentent aucune pertinence aux fins du règlement du présent litige.

Le Cameroun affirme de plus qu'on ne peut rien déduire de son silence à l'égard des concessions nigérianes, puisque les autorités du Nigéria ne l'ont jamais informé, comme elles avaient promis de le faire, de l'octroi de nouvelles concessions et que le Nigéria lui-même est resté silencieux à l'égard des concessions camerounaises, même lorsque celles-ci empiétaient sur des zones qu'il semble considérer comme siennes.

284. Ayant déjà examiné la nature, le but et les effets de l'intervention de la Guinée équatoriale (voir paragraphes 227 à 238 ci-dessus), la Cour va maintenant résumer brièvement les arguments de cet Etat concernant le tracé de la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria. La Guinée équatoriale prie en substance la Cour de «s'abstenir de délimiter une frontière maritime entre le Nigéria et le Cameroun dans une zone plus proche de la Guinée équatoriale que des Parties à l'instance», et de s'abstenir également «d'émettre une quelconque appréciation susceptible de porter préjudice à [ses] intérêts dans le cadre de [ses] négociations relatives aux frontières maritimes avec [ses] voisins». La Guinée équatoriale demande que la frontière qui sera fixée par la Cour n'empiète en aucun cas sur la ligne d'équidistance entre ses propres côtes et celles du Cameroun et du Nigéria, laquelle serait, selon elle, «une expression raisonnable de ses droits et intérêts d'ordre juridique qui ne doit pas être transgressée dans des procédures [auxquelles elle] n'est pas partie». La Guinée équatoriale souligne que, si la décision de la Cour dans la présente affaire devait impliquer un tel empiétement, cela lui causerait «un préjudice irréparable» et «entraînerait la plus grande confusion», malgré la protection offerte par l'article 59 du Statut de la Cour.

La Guinée équatoriale formule un certain nombre de critiques précises à l'encontre de «la ligne équitable» proposée par le Cameroun, dont elle déclare par ailleurs n'avoir eu connaissance qu'en décembre 1998. La Guinée équatoriale fait valoir que, lors de négociations antérieures, le Cameroun a toujours considéré la ligne médiane comme constituant la frontière entre leurs zones maritimes respectives et que cela est d'ailleurs confirmé

south of point G, Cameroon argues that there can be no question of a *de facto* line, since Cameroon refrained from granting any concessions there, due to the negotiations between the Parties and the present proceedings. According to Cameroon, Nigeria, by granting concessions in this area, has sought to present the Court with a fait accompli.

Moreover, Cameroon claims that Nigeria's description of the State practice in terms of oil concessions and the conclusions it draws therefrom are erroneous. Cameroon insists that, contrary to Nigeria's claim, the concessions cited by Nigeria are all (with the exception of concession OML 67) subsequent to 1990, well after the maritime delimitation dispute arose at the end of the 1970s, while three of them were even granted after the Application instituting proceedings was filed and therefore are of no relevance for purposes of settling the present dispute.

Further, Cameroon states that nothing can be inferred from its silence with regard to Nigerian concessions, since the Nigerian authorities never informed Cameroon, as they had promised to do, of new concessions and Nigeria itself has remained silent with respect to Cameroonian concessions, even when these encroached on zones which Nigeria appears to consider as its own.

284. Having dealt earlier with the nature, purpose and effects of Equatorial Guinea's intervention (see paragraphs 227-238 above), the Court will now briefly summarize Equatorial Guinea's arguments in regard to the course of the maritime boundary between Cameroon and Nigeria. Essentially, Equatorial Guinea requests the Court to "refrain from delimiting a maritime boundary between Nigeria and Cameroon in any area that is more proximate to Equatorial Guinea than to the Parties to the case before the Court", or from "express[ing] any opinion which could prejudice [Equatorial Guinea's] interests in the context of [its] maritime boundary negotiations with [its] neighbours". It asks that the boundary to be fixed by the Court should nowhere encroach upon the median line between its own coasts and those of Cameroon and Nigeria, which it regards as "a reasonable expression of its legal rights and interests that must not be transgressed in proceedings to which Equatorial Guinea is not a party". Equatorial Guinea stresses that, if the Court's decision in the present case were to involve such an encroachment, this would cause it "irreparable harm" and would "lead to a great deal of confusion", notwithstanding the protection afforded by Article 59 of the Court's Statute.

Equatorial Guinea has a number of specific criticisms of the "equitable line" proposed by Cameroon, of which, moreover, it claims it only became aware in December 1998. It contends that in prior negotiations Cameroon had always acknowledged that the median line represented the boundary between their respective maritime areas and that this had been confirmed by the two States' oil practice. However, according to

par la pratique pétrolière des deux Etats. Or, selon la Guinée équatoriale, la ligne équitable du Cameroun empiète non seulement sur la ligne d'équidistance entre les deux Etats, mais encore sur la ligne d'équidistance entre la Guinée équatoriale et le Nigéria; en outre, cette ligne ne tient pas compte de la pratique pétrolière considérable des trois pays. La Guinée équatoriale affirme que, si la Cour acceptait la ligne proposée par le Cameroun, il n'y aurait même plus de frontière maritime entre la Guinée équatoriale et le Nigéria, ni, partant, de tripoint entre les trois pays, alors que le Cameroun, lors de négociations antérieures avec la Guinée équatoriale et dans sa propre législation, a toujours reconnu l'existence de ce tripoint.

Pour la Guinée équatoriale, faire droit à la ligne du Cameroun reviendrait à enclaver complètement l'île de Bioko. Enfin, la Guinée équatoriale se réfère au traité du 23 septembre 2000 portant délimitation de sa frontière maritime avec le Nigéria: tout en reconnaissant que le Cameroun ne peut être lié par ce traité (*res inter alios acta*), elle affirme que, de même, il ne peut chercher à en tirer bénéfice. Par conséquent, le Cameroun n'est pas en droit de faire jouer comme circonstance, à l'appui de ses revendications à l'encontre du Nigéria, le fait que la zone maritime attribuée au Nigéria en vertu de ce traité s'étende jusqu'à des eaux situées du côté équato-guinéen de la ligne médiane.

*

285. La Cour observera tout d'abord que les zones maritimes sur lesquelles elle doit se prononcer dans cette partie de l'arrêt se situent au-delà de la limite extérieure des mers territoriales des deux Etats. Elle rappellera par ailleurs que les Parties conviennent qu'elle est appelée à se prononcer sur la délimitation maritime conformément au droit international. Tant le Cameroun que le Nigéria sont parties à la convention des Nations Unies sur le droit de la mer du 10 décembre 1982, qu'ils ont ratifiée respectivement le 19 novembre 1985 et le 14 août 1986. Les dispositions pertinentes de cette convention sont donc applicables et, en particulier, les articles 74 et 83, qui concernent la délimitation du plateau continental et de la zone économique exclusive entre des Etats dont les côtes sont adjacentes ou se font face. Le paragraphe 1 de chacun de ces articles dispose qu'une telle délimitation doit être effectuée de manière à «aboutir à une solution équitable».

286. La Cour note également que, dans leurs écritures, les Parties ont marqué leur accord pour que la délimitation entre leurs espaces maritimes soit opérée au moyen d'une ligne unique. Comme la Cour a eu l'occasion de le rappeler dans l'arrêt qu'elle a rendu le 16 mars 2001 en l'affaire de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*,

> «le concept de limite maritime unique n'est pas issu du droit conventionnel multilatéral mais de la pratique étatique et ... s'explique par le vœu des Etats d'établir une limite ininterrompue unique délimitant les différentes zones maritimes — coïncidant partiellement — qui relèvent de leur juridiction» (*C.I.J. Recueil 2001*, par. 173).

Equatorial Guinea, Cameroon's equitable line not only encroaches upon the two countries' median line but also upon that between Equatorial Guinea and Nigeria and, moreover, fails to take account of the three States' very substantial oil practice. According to Equatorial Guinea, if the Court were to accept Cameroon's proposed line, there would no longer even be a maritime boundary between Equatorial Guinea and Nigeria, and hence no tripoint between the three countries, despite the fact that Cameroon, in prior negotiations with Equatorial Guinea, and in its own legislation, had always acknowledged that such a tripoint existed.

Equatorial Guinea further contends that to give effect to Cameroon's line would result in the complete enclavement of Bioko Island. Finally, Equatorial Guinea refers to the Treaty of 23 September 2000 delimiting its maritime boundary with Nigeria. While Equatorial Guinea recognizes that that Treaty cannot be binding on Cameroon *(res inter alios acta)*, it contends that, equally, Cameroon cannot seek to benefit from it. Hence, the fact that, under the Treaty, the maritime area allocated to Nigeria extends into waters lying on Equatorial Guinea's side of the median line is not a circumstance on which Cameroon is entitled to rely for purposes of its claim against Nigeria.

*

285. The Court observes that the maritime areas on whose delimitation it is to rule in this part of the Judgment lie beyond the outer limit of the respective territorial seas of the two States. The Court further recalls that the Parties agree that it is to rule on the maritime delimitation in accordance with international law. Both Cameroon and Nigeria are parties to the United Nations Law of the Sea Convention of 10 December 1982, which they ratified on 19 November 1985 and 14 August 1986 respectively. Accordingly the relevant provisions of that Convention are applicable, and in particular Articles 74 and 83 thereof, which concern delimitation of the continental shelf and the exclusive economic zone between States with opposite or adjacent coasts. Paragraph 1 of those Articles provides that such delimitation must be effected in such a way as to "achieve an equitable solution".

286. The Court also notes that the Parties agreed in their written pleadings that the delimitation between their maritime areas should be effected by a single line. As the Court had occasion to recall in its Judgment of 16 March 2001 in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)*,

> "the concept of a single maritime boundary does not stem from multilateral treaty law but from State practice, and . . . finds its explanation in the wish of States to establish one uninterrupted boundary line delimiting the various — partially coincident — zones of maritime jurisdiction appertaining to them" (*I.C.J. Reports 2001*, para. 173).

En l'espèce, la Cour a donc à déterminer, à partir du point G, une ligne unique de délimitation pour les zones de juridiction qui coïncident dans l'espace limité sur lequel elle a compétence pour se prononcer.

287. La Chambre constituée par la Cour dans l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine (Canada/Etats-Unis d'Amérique)* a relevé que la détermination d'une telle ligne

> «ne saurait être effectuée que par l'application d'un critère ou d'une combinaison de critères qui ne favorise pas [l'une de ces zones] ... au détriment de l'autre et soit en même temps susceptible de convenir également à une division de chacun[e] d'[elles]» (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 327, par. 194).

La Chambre a ensuite ajouté que «la préférence ir[ait] désormais ... à des critères se prêtant mieux, par leur caractère plus neutre, à une délimitation polyvalente» (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 327, par. 194).

De même, après avoir constaté le lien existant entre le plateau continental et la zone économique exclusive, la Cour a relevé, dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)*, que

> «bien que la présente affaire n'ait trait qu'à la délimitation du plateau continental et non à celle de la zone économique exclusive, il n'est pas possible de faire abstraction des principes et règles sur lesquels cette dernière repose. Ainsi que la convention de 1982 le démontre, les deux institutions du plateau continental et de la zone économique exclusive sont liées dans le droit moderne.» (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 33, par. 33.)

288. La Cour a eu l'occasion de préciser à diverses reprises quels sont les critères, principes et règles de délimitation applicables à la détermination d'une ligne unique couvrant plusieurs zones de juridiction qui coïncident. Ils trouvent leur expression dans la méthode dite des principes équitables/circonstances pertinentes. Cette méthode, très proche de celle de l'équidistance/circonstances spéciales applicable en matière de délimitation de la mer territoriale, consiste à tracer d'abord une ligne d'équidistance puis à examiner s'il existe des facteurs appelant un ajustement ou un déplacement de cette ligne afin de parvenir à un «résultat équitable».

289. Ainsi, dans l'affaire de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)*, la Cour, qui avait été priée de tracer une limite maritime unique, a estimé, à propos de la délimitation du plateau continental, que

> «même s'il convenait d'appliquer ... le droit coutumier du plateau continental tel qu'il s'est développé dans la jurisprudence, ce serait se conformer aux précédents que de commencer par la ligne médiane à titre de ligne provisoire, puis de rechercher si des «circonstances spé-

In the present case, the Court's task is accordingly to determine, with effect from point G, a single line of delimitation for the coincident zones of jurisdiction within the restricted area in respect of which it is competent to give a ruling.

287. The Chamber formed by the Court in the case concerning the *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area (Canada/United States of America)* noted that the determination of such a line

> "can only be carried out by the application of a criterion, or combination of criteria, which does not give preferential treatment to one of [the zones] to the detriment of the other, and at the same time is such as to be equally suitable to the division of either of them" (*I.C.J. Reports 1984*, p. 327, para. 194).

The Chamber then added that "preference w[ould] henceforth . . . be given to criteria that, because of their more neutral character, are best suited for use in a multi-purpose delimitation" (*I.C.J. Reports 1984*, p. 327, para. 194).

Likewise, after noting the link between the continental shelf and the exclusive economic zone, the Court stated in the *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta)* case that

> "even though the present case relates only to the delimitation of the continental shelf and not to that of the exclusive economic zone, the principles and rules underlying the latter concept cannot be left out of consideration. As the 1982 Convention demonstrates, the two institutions — continental shelf and exclusive economic zone — are linked together in modern law." (*I.C.J. Reports 1985*, p. 33, para. 33.)

288. The Court has on various occasions made it clear what the applicable criteria, principles and rules of delimitation are when a line covering several zones of coincident jurisdictions is to be determined. They are expressed in the so-called equitable principles/relevant circumstances method. This method, which is very similar to the equidistance/special circumstances method applicable in delimitation of the territorial sea, involves first drawing an equidistance line, then considering whether there are factors calling for the adjustment or shifting of that line in order to achieve an "equitable result".

289. Thus, in the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark* v. *Norway)*, the Court, which had been asked to draw a single maritime boundary, took the view, with regard to delimitation of the continental shelf, that

> "even if it were appropriate to apply . . . customary law concerning the continental shelf as developed in the decided cases, it is in accord with precedents to begin with the median line as a provisional line and then to ask whether 'special circumstances' require any adjust-

ciales» obligent à ajuster ou déplacer cette ligne» (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 61, par. 51).

Recherchant s'il existait dans le cas d'espèce des facteurs devant conduire à ajuster ou déplacer la ligne médiane afin de parvenir à un «résultat équitable», la Cour a précisé :

> «[a]insi, les circonstances spéciales apparaissent comme des circonstances susceptibles de modifier le résultat produit par une application automatique du principe d'équidistance. Le droit international général, tel qu'il s'est développé grâce à la jurisprudence de la Cour et à la jurisprudence arbitrale, ainsi qu'à travers les travaux de la troisième conférence des Nations Unies sur le droit de la mer, utilise la notion de «circonstances pertinentes». Cette notion peut être décrite comme un fait devant être pris en compte dans l'opération de délimitation.» (*Ibid.*, p. 62, par. 55.)

Dans l'affaire de la *Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*, la Cour a en outre décidé que

> «[p]our la délimitation des zones maritimes au-delà de la zone des 12 milles, elle tracera[it] d'abord, à titre provisoire, une ligne d'équidistance et examinera[it] ensuite s'il exist[ait] des circonstances devant conduire à ajuster cette ligne» (*C.I.J. Recueil 2001*, par. 230).

290. La Cour appliquera la même méthode dans la présente espèce. Avant de pouvoir tracer une ligne d'équidistance et d'examiner s'il existe des circonstances pertinentes qui pourraient rendre nécessaire d'ajuster celle-ci, la Cour doit néanmoins déterminer quelles sont les côtes pertinentes des Parties à partir desquelles seront fixés les points de base qui serviront à la construction de la ligne d'équidistance.

Comme la Cour l'avait établi dans l'arrêt qu'elle a rendu dans l'affaire de la *Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*,

> «[l]a ligne d'équidistance est [en effet] la ligne dont chaque point est équidistant des points les plus proches des lignes de base à partir desquels la largeur de la mer territoriale de chacun des deux Etats est mesurée» (*C.I.J. Recueil 2001*, par. 177).

291. En l'espèce, la Cour ne saurait accepter l'affirmation du Cameroun selon laquelle il conviendrait, d'une part, pour délimiter sa frontière maritime avec le Nigéria, de prendre en considération la côte du golfe de Guinée d'Akasso (Nigéria) au cap Lopez (Gabon) et, d'autre part, de ne pas tenir compte de la majeure partie des côtes de l'île de Bioko. Tout d'abord, la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria ne peut être déterminée qu'à partir de points situés sur les côtes de ces deux Etats et non d'Etats tiers. Ensuite, la présence de Bioko se fait sentir à partir de Debundsha, à l'endroit où la côte camerounaise s'infléchit vers le sud-sud-est. Bioko n'est pas une île appartenant à l'une des deux Parties.

ment or shifting of that line" (*I.C.J. Reports 1993, Judgment*, p. 61, para. 51).

In seeking to ascertain whether there were in that case factors which should cause it to adjust or shift the median line in order to achieve an "equitable result", the Court stated:

> "[i]t is thus apparent that special circumstances are those circumstances which might modify the result produced by an unqualified application of the equidistance principle. General international law, as it has developed through the case-law of the Court and arbitral jurisprudence, and through the work of the Third United Nations Conference on the Law of the Sea, has employed the concept of 'relevant circumstances'. This concept can be described as a fact necessary to be taken into account in the delimitation process." (*Ibid.*, p. 62, para. 55.)

In the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)* the Court further stated that

> "[f]or the delimitation of the maritime zones beyond the 12-mile zone it [would] first provisionally draw an equidistance line and then consider whether there [were] circumstances which must lead to an adjustment of that line" (*I.C.J. Reports 2001*, para. 230).

290. The Court will apply the same method in the present case.

Before it can draw an equidistance line and consider whether there are relevant circumstances that might make it necessary to adjust that line, the Court must, however, define the relevant coastlines of the Parties by reference to which the location of the base points to be used in the construction of the equidistance line will be determined.

As the Court made clear in its Judgment in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)*,

> "[t]he equidistance line is the line every point of which is equidistant from the nearest points on the baselines from which the breadth of the territorial seas of each of the two States is measured" (*I.C.J. Reports 2001*, para. 177).

291. In the present case the Court cannot accept Cameroon's contention, on the one hand, that account should be taken of the coastline of the Gulf of Guinea from Akasso (Nigeria) to Cap Lopez (Gabon) in order to delimit Cameroon's maritime boundary with Nigeria, and, on the other, that no account should be taken of the greater part of the coastline of Bioko Island. First, the maritime boundary between Cameroon and Nigeria can only be determined by reference to points on the coastlines of these two States and not of third States. Secondly, the presence of Bioko makes itself felt from Debundsha, at the point where the Cameroon coast turns south-south-east. Bioko is not an island belonging

C'est une composante d'un Etat tiers, la Guinée équatoriale. Au nord et à l'est de Bioko, les droits maritimes du Cameroun et de la Guinée équatoriale n'ont pas encore été déterminés. La partie de la côte du Cameroun située au-delà de Debundsha fait face à Bioko. Elle ne saurait, par conséquent, être considérée comme faisant face au Nigéria de manière à être pertinente pour la délimitation maritime entre ces deux Etats (voir ci-après, p. 444, le croquis n° 11).

292. Etablis selon les principes susmentionnés énoncés par la Cour dans l'affaire de la *Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*, les points de base permettront de déterminer la ligne d'équidistance entre les côtes pertinentes des deux Etats. Comme la Cour a déjà eu l'occasion de l'exposer, cette ligne d'équidistance ne peut cependant pas se prolonger au-delà d'un point où elle pourrait affecter les droits de la Guinée équatoriale. Cette limitation de la longueur de la ligne d'équidistance est inévitable, quels que soient les points de base utilisés. En l'espèce, la Cour a fixé, comme points d'ancrage terrestre pour la construction de la ligne d'équidistance, West Point et East Point, tels que déterminés sur l'édition 1994 de la carte 3433 de l'Amirauté britannique. Ces deux points, situés respectivement par 8° 16′ 38″ de longitude est et 4° 31′ 59″ de latitude nord et par 8° 30′ 14″ de longitude est et 4° 30′ 06″ de latitude nord, correspondent en effet aux points les plus méridionaux sur la laisse de basse mer du Nigéria et du Cameroun de part et d'autre de la baie formée par les estuaires de l'Akwayafé et de la rivière Cross. Etant donné la configuration des côtes et l'espace circonscrit dans lequel la Cour a compétence pour opérer la délimitation, aucun autre point de base n'a été nécessaire à la Cour pour procéder à cette opération.

293. La Cour examinera à présent s'il existe des circonstances qui pourraient rendre nécessaire d'ajuster cette ligne d'équidistance afin d'aboutir à un résultat équitable.

Comme la Cour l'a déclaré dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)* :

> « la méthode de l'équidistance n'est pas la méthode unique applicable au présent différend, et elle ne bénéficie même pas d'une présomption en sa faveur. Selon le droit actuel il doit donc être démontré que la méthode de l'équidistance aboutit, dans le cas considéré, à un résultat équitable. » (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 47, par. 63.)

294. La Cour se doit d'insister à ce propos sur le fait que délimiter avec le souci d'aboutir à un résultat équitable, comme le requiert le droit international en vigueur, n'équivaut pas à délimiter en équité. La jurisprudence de la Cour montre en effet que, dans les différends de délimitation maritime, l'équité ne constitue pas une méthode de délimitation mais uniquement un objectif qu'il convient de garder à l'esprit en effectuant celle-ci.

295. La configuration géographique des espaces maritimes que la Cour est appelée à délimiter est une donnée. Elle ne constitue pas un élément

to either of the two Parties. It is a constituent part of a third State, Equatorial Guinea. North and east of Bioko the maritime rights of Cameroon and Equatorial Guinea have not yet been determined. The part of the Cameroon coastline beyond Debundsha Point faces Bioko. It cannot therefore be treated as facing Nigeria so as to be relevant to the maritime delimitation between Cameroon and Nigeria (see below, p. 444, sketch-map No. 11).

292. Once the base points have been established in accordance with the above-mentioned principles laid down by the Court in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain* (*Qatar* v. *Bahrain*), it will be possible to determine the equidistance line between the relevant coastlines of the two States. As the Court has already had occasion to explain, this equidistance line cannot be extended beyond a point where it might affect rights of Equatorial Guinea. This limitation on the length of the equidistance line is unavoidable, whatever the base points used. In the present case the Court has determined that the land-based anchorage points to be used in the construction of the equidistance line are West Point and East Point, as determined on the 1994 edition of British Admiralty Chart 3433. These two points, situated respectively at 8° 16′ 38″ longitude east and 4° 31′ 59″ latitude north and 8° 30′ 14″ longitude east and 4° 30′ 06″ latitude north, correspond to the most southerly points on the low-water line for Nigeria and Cameroon to either side of the bay formed by the estuaries of the Akwayafe and Cross Rivers. Given the configuration of the coastlines and the limited area within which the Court has jurisdiction to effect the delimitation, no other base point was necessary for the Court in order to undertake this operation.

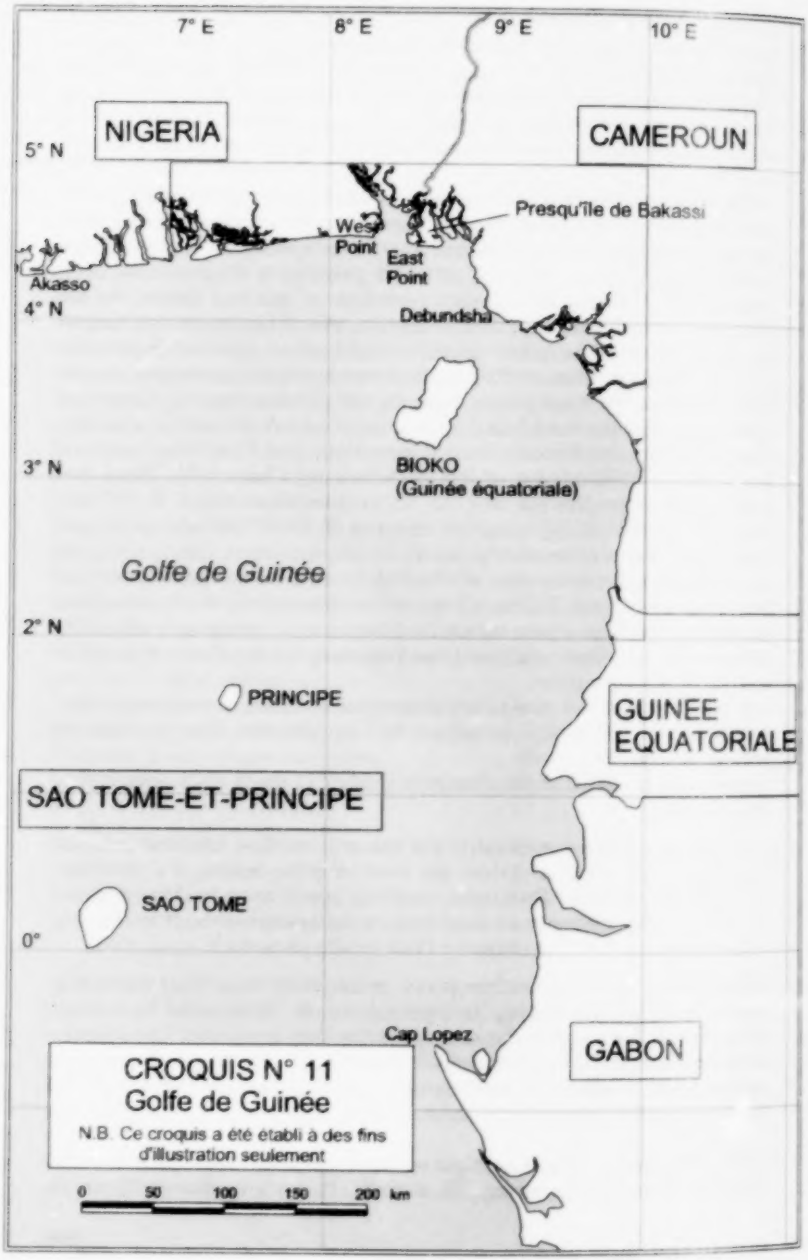
293. The Court will now consider whether there are circumstances that might make it necessary to adjust this equidistance line in order to achieve an equitable result.

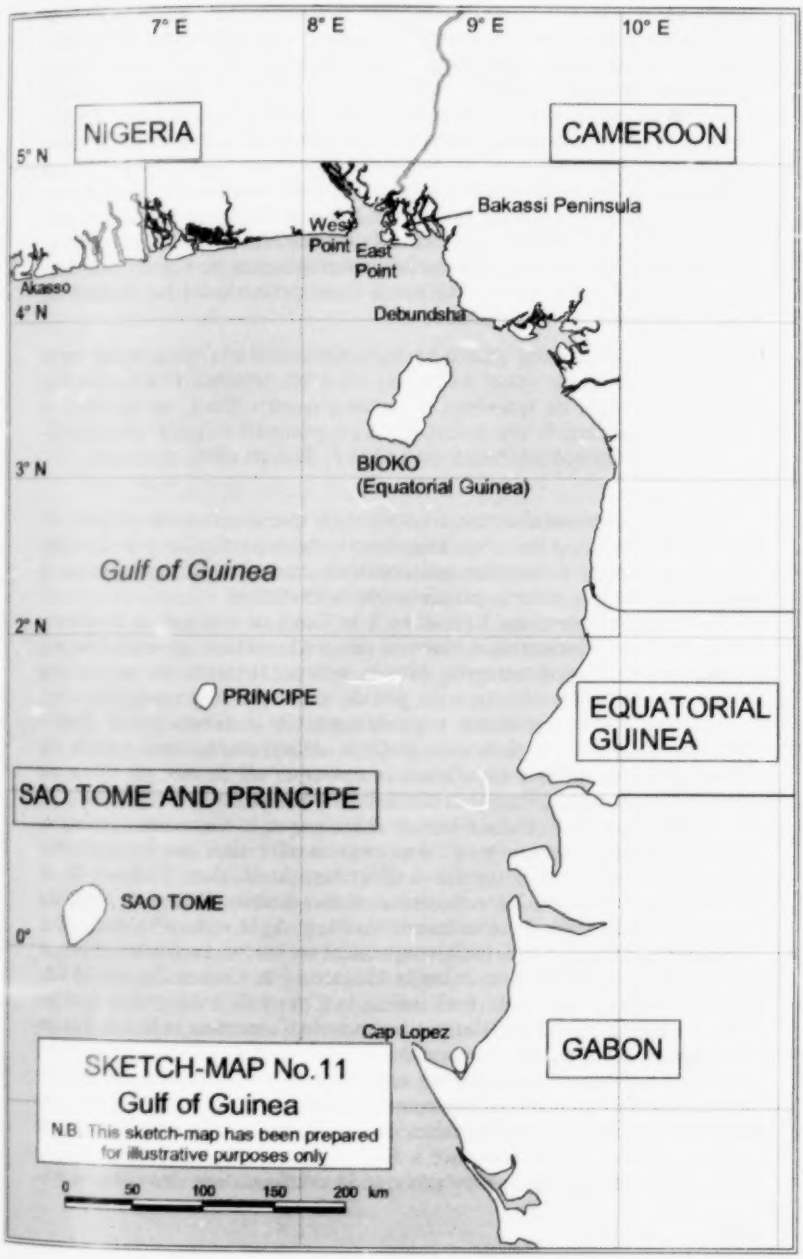
As the Court stated in the *Continental Shelf* (*Libyan Arab Jamahiriya/Malta*) case:

> "the equidistance method is not the only method applicable to the present dispute, and it does not even have the benefit of a presumption in its favour. Thus, under existing law, it must be demonstrated that the equidistance method leads to an equitable result in the case in question." (*I.C.J. Reports 1985*, p. 47, para. 63.)

294. The Court is bound to stress in this connection that delimiting with a concern to achieving an equitable result, as required by current international law, is not the same as delimiting in equity. The Court's jurisprudence shows that, in disputes relating to maritime delimitation, equity is not a method of delimitation, but solely an aim that should be borne in mind in effecting the delimitation.

295. The geographical configuration of the maritime areas that the Court is called upon to delimit is a given. It is not an element open to


7° E
8° E
9° E
10° E
5° N
4° N
3° N
2° N
0°
NIGERIA
CAMEROUN
Presqu'île de Bakassi
West Point
East Point
Akasso
Debundsha
BIOKO
(Guinée équatoriale)
Golfe de Guinée
PRINCIPE
GUINEE EQUATORIALE
SAO TOME-ET-PRINCIPE
SAO TOME
Cap Lopez
GABON
CROQUIS N° 11
Golfe de Guinée
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
0 50 100 150 200 km


7° E
8° E
9° E
10° E
NIGERIA
CAMEROON
5° N
Bakassi Peninsula
West Point
East Point
Akasso
4° N
Debundshai
BIOKO
(Equatorial Guinea)
3° N
Gulf of Guinea
2° N
PRINCIPE
EQUATORIAL GUINEA
SAO TOME AND PRINCIPE
SAO TOME
0°
Cap Lopez
GABON
SKETCH-MAP No.11
Gulf of Guinea
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0 50 100 150 200 km

que la Cour pourrait modifier, mais un fait sur la base duquel elle doit opérer la délimitation. Comme la Cour a eu l'occasion de le dire dans les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord*, «[l]'équité n'implique pas nécessairement l'égalité», et lors d'un exercice de délimitation «[i]l n'est jamais question de refaire la nature entièrement» (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 49, par. 91). Si certaines particularités géographiques des espaces maritimes à délimiter peuvent être prises en compte par la Cour, c'est uniquement au titre de circonstances pertinentes aux fins, le cas échéant, d'ajuster ou de déplacer la ligne provisoire de délimitation. Ici encore, comme la Cour l'a décidé dans les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord*, toutes les particularités géographiques ne doivent pas être nécessairement prises en compte par la Cour pour ajuster ou déplacer la ligne de délimitation provisoire:

> «[i]l ne s'agit donc pas de refaire totalement la géographie dans n'importe quelle situation de fait mais, en présence d'une situation géographique de quasi-égalité entre plusieurs Etats, de remédier à une particularité non essentielle d'où pourrait résulter une injustifiable différence de traitement» (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 50, par. 91).

296. Le Cameroun soutient, tout d'abord, que la concavité du golfe de Guinée en général et des côtes camerounaises en particulier crée un effet d'enclavement du Cameroun qui constitue une circonstance spéciale à prendre en compte dans le processus de délimitation.

Le Nigéria conteste qu'il revienne à la Cour de compenser le Cameroun pour les désavantages dont il pourrait souffrir en conséquence directe de la situation naturelle dans le secteur. Il insiste sur le fait que l'objet du droit international n'est pas de remodeler la géographie.

297. La Cour ne conteste pas que la concavité des côtes puisse constituer une circonstance pertinente pour la délimitation, ainsi qu'elle l'a estimé dans les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord* ou comme l'a estimé le tribunal arbitral dans l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime Guinée/Guinée-Bissau*, que le Cameroun invoque. La Cour rappelle néanmoins qu'il ne peut en aller ainsi que lorsque cette concavité existe dans le secteur à délimiter. Ainsi, dans l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime Guinée/Guinée-Bissau*, le tribunal arbitral n'a pas traité l'inconvénient résultant de la concavité de la côte d'un point de vue général, mais uniquement en liaison avec le tracé précis de la ligne de délimitation entre la Guinée et la Guinée-Bissau (*RSA*, vol. XIX, p. 187, par. 104). En l'espèce, la Cour a déjà déterminé que les côtes pertinentes pour la délimitation entre le Cameroun et le Nigéria ne s'étendaient pas à l'ensemble des côtes de ces deux Etats dans le golfe de Guinée. La Cour constate que les secteurs de côte pertinents aux fins de la présente délimitation ne présentent aucune concavité particulière. La concavité des côtes camerounaises se manifeste en effet essentiellement dans le secteur où elles font face à Bioko.

La Cour ne considère donc pas que la configuration des côtes perti-

modification by the Court but a fact on the basis of which the Court must effect the delimitation. As the Court had occasion to state in the *North Sea Continental Shelf* cases, "[e]quity does not necessarily imply equality", and in a delimitation exercise "[t]here can never be any question of completely refashioning nature" (*I.C.J. Reports 1969*, p. 49, para. 91). Although certain geographical peculiarities of maritime areas to be delimited may be taken into account by the Court, this is solely as relevant circumstances, for the purpose, if necessary, of adjusting or shifting the provisional delimitation line. Here again, as the Court decided in the *North Sea Continental Shelf* cases, the Court is not required to take all such geographical peculiarities into account in order to adjust or shift the provisional delimitation line:

> "[i]t is therefore not a question of totally refashioning geography whatever the facts of the situation but, given a geographical situation of quasi-equality as between a number of States, of abating the effects of an incidental special feature from which an unjustifiable difference of treatment could result" (*I.C.J. Reports 1969*, p. 50, para. 91).

296. Cameroon contends that the concavity of the Gulf of Guinea in general, and of Cameroon's coastline in particular, creates a virtual enclavement of Cameroon, which constitutes a special circumstance to be taken into account in the delimitation process.

Nigeria argues that it is not for the Court to compensate Cameroon for any disadvantages suffered by it as a direct consequence of the geography of the area. It stresses that it is not the purpose of international law to refashion geography.

297. The Court does not deny that the concavity of the coastline may be a circumstance relevant to delimitation, as it was held to be by the Court in the *North Sea Continental Shelf* cases and as was also so held by the Arbitral Tribunal in the case concerning the *Delimitation of the Maritime Boundary between Guinea and Guinea-Bissau*, decisions on which Cameroon relies. Nevertheless the Court stresses that this can only be the case when such concavity lies within the area to be delimited. Thus, in the *Guinea/Guinea-Bissau* case, the Arbitral Tribunal did not address the disadvantage resulting from the concavity of the coast from a general viewpoint, but solely in connection with the precise course of the delimitation line between Guinea and Guinea-Bissau (*ILM*, Vol. 25 (1986), p. 295, para. 104). In the present case the Court has already determined that the coastlines relevant to delimitation between Cameroon and Nigeria do not include all of the coastlines of the two States within the Gulf of Guinea. The Court notes that the sectors of coastline relevant to the present delimitation exhibit no particular concavity. Thus the concavity of Cameroon's coastline is apparent primarily in the sector where it faces Bioko.

Consequently the Court does not consider that the configuration of the

nentes pour la délimitation constitue une circonstance qui justifierait le déplacement de la ligne d'équidistance comme le demande le Cameroun.

298. Le Cameroun affirme également que la présence de l'île de Bioko constitue une circonstance pertinente qui doit être prise en compte par la Cour aux fins de la délimitation. L'île de Bioko réduirait en effet sensiblement la projection des côtes du Cameroun vers le large.

Le Nigéria estime, ici encore, qu'il n'appartient pas à la Cour de compenser le Cameroun pour les désavantages dont il pourrait souffrir en conséquence directe de la situation naturelle dans le secteur.

299. La Cour reconnaît que les îles ont parfois été prises en compte comme circonstance pertinente en matière de délimitation, lorsqu'elles se trouvaient dans la zone à délimiter et relevaient de la souveraineté de l'une des parties. Tel était notamment le cas dans l'affaire de la *Délimitation du plateau continental entre le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et la République française* (*RSA*, vol. XVIII, p. 130), invoquée par le Cameroun. Toutefois, dans cette affaire, et contrairement à ce que le Cameroun allègue, le tribunal arbitral s'était employé à tracer une ligne de délimitation et non à trouver une compensation équitable à une inégalité naturelle.

En l'espèce, l'île de Bioko relève de la souveraineté de la Guinée équatoriale, un Etat qui n'est pas partie à l'instance. La question des effets de l'île de Bioko sur la projection de la façade maritime camerounaise vers le large se pose dès lors entre le Cameroun et la Guinée équatoriale et non entre le Cameroun et le Nigéria, et n'est pas pertinente aux fins de la délimitation qui occupe la Cour.

Dès lors, la Cour ne considère pas que la présence de l'île de Bioko constitue, comme le soutient le Cameroun, une circonstance qui justifierait le déplacement de la ligne d'équidistance.

300. Le Cameroun invoque enfin la disparité entre la longueur de ses côtes et celles du Nigéria dans le golfe de Guinée comme circonstance pertinente justifiant le déplacement de la ligne de délimitation vers le nord-ouest.

Le Nigéria estime pour sa part que le Cameroun ne respecte pas les critères de proportionnalité de longueur des côtes qui devraient plutôt jouer en faveur du Nigéria.

301. La Cour reconnaît que, comme elle l'a relevé dans les affaires de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine (Canada/Etats-Unis d'Amérique)* (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 336, par. 221-222) et de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 34, par. 68), une différence importante de longueurs des côtes respectives des parties peut être un élément à prendre en considération pour ajuster ou déplacer la ligne provisoire de délimitation. La Cour relève qu'en l'espèce, quelles que soient les côtes du Nigéria à prendre en considération comme pertinentes, les côtes pertinentes du Cameroun telles que décrites au paragraphe 291 ci-dessus ne sont pas plus longues que celles du Nigéria. Par

coastlines relevant to the delimitation represents a circumstance that would justify shifting the equidistance line as Cameroon requests.

298. Cameroon further contends that the presence of Bioko Island constitutes a relevant circumstance which should be taken into account by the Court for purposes of the delimitation. It argues that Bioko Island substantially reduces the seaward projection of Cameroon's coastline.

Here again Nigeria takes the view that it is not for the Court to compensate Cameroon for any disadvantages suffered by it as a direct consequence of the geography of the area.

299. The Court accepts that islands have sometimes been taken into account as a relevant circumstance in delimitation when such islands lay within the zone to be delimited and fell under the sovereignty of one of the parties. This occurred in particular in the case concerning the *Delimitation of the Continental Shelf between the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland and the French Republic* (*RIAA*, Vol. XVIII, p. 3), on which Cameroon relies. However, in that case, contrary to what Cameroon contends, the Court of Arbitration sought to draw a delimitation line and not to provide equitable compensation for a natural inequality.

In the present case Bioko Island is subject to the sovereignty of Equatorial Guinea, a State which is not a party to the proceedings. Consequently the effect of Bioko Island on the seaward projection of the Cameroonian coastal front is an issue between Cameroon and Equatorial Guinea and not between Cameroon and Nigeria, and is not relevant to the issue of delimitation before the Court.

The Court does not therefore regard the presence of Bioko Island as a circumstance that would justify the shifting of the equidistance line as Cameroon claims.

300. Lastly, Cameroon invokes the disparity between the length of its coastline and that of Nigeria in the Gulf of Guinea as a relevant circumstance that justifies shifting the delimitation line towards the north-west.

For its part, Nigeria considers that Cameroon fails to respect the criteria of proportionality of coastline length, which would operate rather in Nigeria's favour.

301. The Court acknowledges, as it noted in the cases concerning *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area (Canada/United States of America)* (*I.C.J. Reports 1984*, p. 336, paras. 221-222) and *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark* v. *Norway)* (*I.C.J. Reports 1993*, p. 34, para. 68), that a substantial difference in the lengths of the parties' respective coastlines may be a factor to be taken into consideration in order to adjust or shift the provisional delimitation line. The Court notes that in the present case, whichever coastline of Nigeria is regarded as relevant, the relevant coastline of Cameroon, as described in paragraph 291, is not longer than that of Nigeria. There is therefore

voie de conséquence, il n'y a pas lieu, à ce titre, de déplacer la ligne d'équidistance en faveur du Cameroun.

302. Avant de se prononcer sur la ligne de délimitation entre le Cameroun et le Nigéria, la Cour doit encore traiter la question, soulevée par le Nigéria, de savoir si la pratique pétrolière des Parties fournit des indications utiles aux fins de la délimitation de leurs zones maritimes respectives.

303. Le Nigéria affirme en effet que la pratique des Etats en matière de concessions pétrolières joue un rôle déterminant pour l'établissement de frontières maritimes. Il estime en particulier que la Cour ne peut, par le biais de la délimitation maritime, opérer une redistribution de ces concessions pétrolières entre les Etats parties à la délimitation.

Le Cameroun relève, quant à lui, que l'existence de concessions pétrolières ne s'est jamais vu reconnaître une importance particulière en matière de délimitation maritime en droit international.

304. Tant la Cour que les tribunaux arbitraux ont eu l'occasion d'examiner le rôle de la pratique pétrolière dans les différends de délimitation maritime. Dans l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)* (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 18), la Cour a examiné pour la première fois la question de l'importance des concessions pétrolières aux fins de la délimitation maritime. A cette occasion, la Cour n'a pas tenu compte de «la ligne en direction du nord servant de limite aux zones pétrolières libyennes» (*C.I.J. Recueil 1982*, p. 83, par. 117), car celle-ci ne lui a pas «paru ... remplir les conditions qui [l'eussent rendue opposable] à l'autre Partie» (*ibid.*); toutefois, la Cour a considéré que, à proximité des côtes, les concessions des parties révélaient et confirmaient que s'était établi un *modus vivendi* (*ibid.*, p. 84, par. 119). Dans l'affaire de la *Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine (Canada/Etats-Unis d'Amérique)*, la Chambre de la Cour a souligné l'importance de ces éléments lorsqu'elle a insisté sur le fait qu'en l'espèce rien ne permettait de conclure à l'existence d'un *modus vivendi* (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 310-311, par. 149-152). Dans cette affaire, la Chambre a estimé que, malgré la prétendue coïncidence des concessions pétrolières américaines et canadiennes, la situation était totalement différente de celle qui se présentait dans l'affaire *Tunisie/Libye*. Dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)* (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 13), la Cour a estimé que les indications fournies par les parties ne pouvaient être considérées comme une preuve d'acquiescement (*ibid.*, p. 28-29, par. 24-25). Dans le domaine de l'arbitrage, le tribunal arbitral en l'affaire *Guinée/Guinée-Bissau* a décidé de ne pas tenir compte d'une concession pétrolière octroyée par le Portugal (*RSA*, vol. XIX, p. 174, par. 63). Le tribunal arbitral en l'affaire de la *Délimitation des espaces maritimes entre le Canada et la France (Saint-Pierre-et-Miquelon)* n'a pas accordé d'importance aux concessions pétrolières octroyées par les parties (*RSA*, vol. XXI, p. 295-296, par. 89-91). Dans l'ensemble, il ressort de la jurisprudence que, si l'existence d'un accord exprès ou tacite entre les parties sur l'emplacement de leurs concessions pétrolières respectives peut indiquer un consensus sur les espaces maritimes auxquels elles ont droit, les concessions pétrolières et les puits de pétrole ne

no reason to shift the equidistance line in favour of Cameroon on this ground.

302. Before ruling on the delimitation line between Cameroon and Nigeria, the Court must still address the question raised by Nigeria whether the oil practice of the Parties provides helpful indications for purposes of the delimitation of their respective maritime areas.

303. Thus Nigeria contends that State practice with regard to oil concessions is a decisive factor in the establishment of maritime boundaries. In particular it takes the view that the Court cannot, through maritime delimitation, redistribute such oil concessions between the States party to the delimitation.

Cameroon, for its part, maintains that the existence of oil concessions has never been accorded particular significance in matters of maritime delimitation in international law.

304. Both the Court and arbitral tribunals have had occasion to deal with the role of oil practice in maritime delimitation disputes. In the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* (*I.C.J. Reports 1982*, p. 18), the Court examined for the first time the question of the significance of oil concessions for maritime delimitation. On that occasion the Court did not take into consideration "the direct northward line asserted as boundary of the Libyan petroleum zones" (*I.C.J. Reports* 1982, p. 83, para. 117), because that line had "been found . . . to be wanting in those respects [that would have made it opposable] to the other Party" (*ibid.*); however, the Court found that close to the coasts the concessions of the parties showed and confirmed the existence of a *modus vivendi* (*ibid.*, p. 84, para. 119). In the case concerning *Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area (Canada/United States of America)* the Chamber of the Court underlined the importance of those findings when it stressed that in that case there did not exist any *modus vivendi* (*I.C.J. Reports 1984*, pp. 310-311, paras. 149-152). In that case the Chamber considered that, notwithstanding the alleged coincidence of the American and Canadian oil concessions, the situation was totally different from the *Tunisia/Libya* case. In the case concerning the *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta* (*I.C.J. Reports 1985*, p. 13) the Court considered that the indications given by the parties could not be viewed as evidence of acquiescence (*ibid.*, pp. 28-29, paras. 24-25). As to arbitration, the Arbitral Tribunal in the *Guinea/Guinea Bissau* case declined to take into consideration an oil concession granted by Portugal (*ILM*, Vol. 25 (1986), p. 281, para. 63). The Arbitral Tribunal in the case concerning *Delimitation of Maritime Areas between Canada and the French Republic (St. Pierre et Miquelon)* accorded no importance to the oil concessions granted by the parties (*ILM*, Vol. 31 (1992), pp. 1174-1175, paras. 89-91). Overall, it follows from the jurisprudence that, although the existence of an express or tacit agreement between the parties on the siting of their respective oil concessions may indicate a consensus on the maritime areas to which they are entitled, oil concessions and oil wells are not in themselves to be considered as

sauraient en eux-mêmes être considérés comme des circonstances pertinentes justifiant l'ajustement ou le déplacement de la ligne de délimitation provisoire. Ils ne peuvent être pris en compte que s'ils reposent sur un accord exprès ou tacite entre les parties. En la présente espèce, il n'existe aucun accord entre les Parties en matière de concessions pétrolières.

La Cour considère partant que la pratique pétrolière des Parties ne constitue pas un facteur à prendre en compte aux fins de la délimitation maritime en l'espèce.

305. La Cour a en outre recherché s'il existait d'autres motifs qui auraient pu rendre nécessaire un ajustement de la ligne d'équidistance afin de parvenir à un résultat équitable. Elle est parvenue à la conclusion que tel n'était pas le cas en l'espèce.

306. La Cour décide par conséquent que la ligne d'équidistance aboutit à un résultat équitable aux fins de la délimitation du secteur dans lequel la Cour a compétence pour se prononcer.

307. La Cour constate cependant que le point G, qui a été défini par les deux Parties dans la déclaration de Maroua du 1er juin 1975, n'est pas situé sur la ligne d'équidistance entre le Cameroun et le Nigeria, mais à l'est de cette ligne. Le Cameroun est par conséquent en droit de demander que du point G la limite des zones maritimes relevant respectivement de chacune des Parties rejoigne la ligne d'équidistance. C'est ce qu'il cherche à obtenir en traçant une ligne de délimitation d'azimut de 270° allant du point G à un point de coordonnées 8° 21′ 16″ de longitude est et 4° 17′ 00″ de latitude nord. Après avoir attentivement étudié différentes cartes, la Cour observe que le point sur la ligne d'équidistance obtenu en suivant une ligne loxodromique ayant un azimut de 270° à partir du point G se trouve à des coordonnées légèrement différentes de celles données par le Cameroun. La Cour considère donc qu'à partir du point G la ligne de délimitation doit rejoindre directement la ligne d'équidistance au point de coordonnées 8° 21′ 20″ de longitude est et 4° 17′ 00″ de latitude nord qui sera appelé X. La limite des zones maritimes relevant respectivement du Cameroun et du Nigeria se poursuivra donc au-delà du point G en suivant une ligne en direction de l'ouest, jusqu'à ce qu'elle atteigne le point X aux coordonnées sus-indiquées. Cette limite s'infléchira au point X et se prolongera vers le sud le long de la ligne d'équidistance. La ligne d'équidistance retenue par la Cour ne saurait toutefois se poursuivre très au large. La Cour a déjà déclaré qu'elle ne pouvait pas prendre de décision qui puisse affecter les droits de la Guinée équatoriale, qui n'est pas partie à l'instance. Dans ces circonstances, la Cour ne s'estime pas en mesure de faire plus qu'indiquer, à partir du point X, la direction générale de la limite des zones maritimes relevant de chacune des Parties. Celle-ci suivra une ligne loxodromique ayant un azimut de 187° 52′ 27″ (voir ci-après, p. 449, le croquis n° 12).

* * *

308. La Cour examinera maintenant les conclusions du Cameroun

relevant circumstances justifying the adjustment or shifting of the provisional delimitation line. Only if they are based on express or tacit agreement between the parties may they be taken into account. In the present case there is no agreement between the Parties regarding oil concessions.

The Court is therefore of the opinion that the oil practice of the Parties is not a factor to be taken into account in the maritime delimitation in the present case.

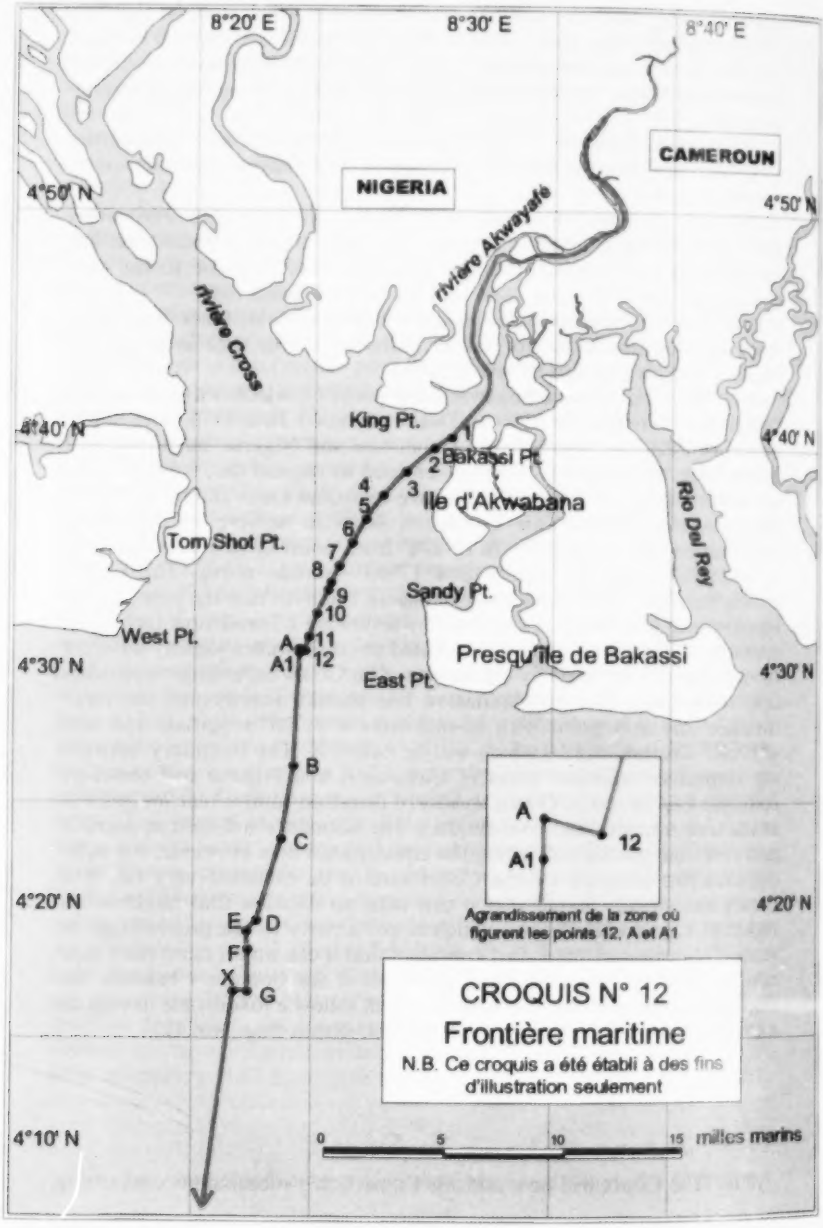
305. The Court also sought to ascertain whether there were other reasons that might have made an adjustment of the equidistance line necessary in order to achieve an equitable result. It came to the conclusion that there were no such reasons in the present case.

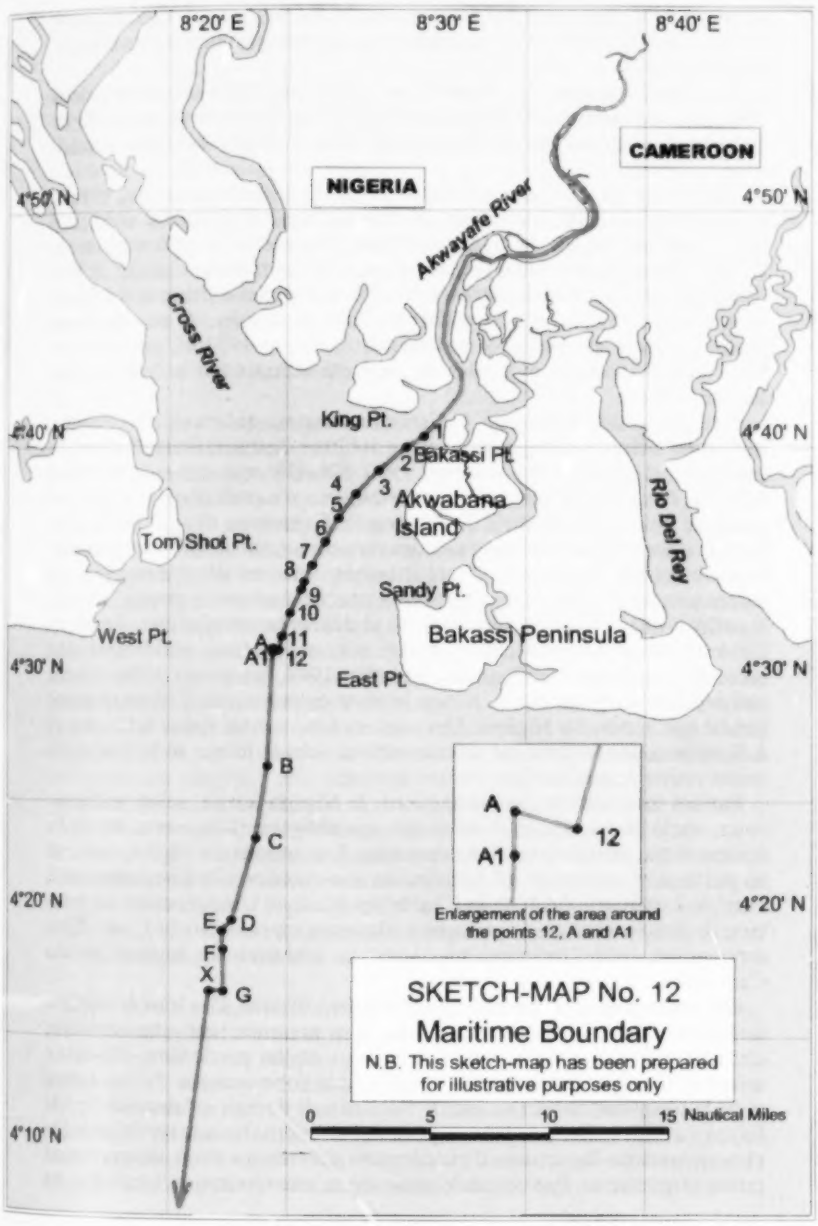
306. The Court accordingly decides that the equidistance line represents an equitable result for the delimitation of the area in respect of which it has jurisdiction to give a ruling.

307. The Court notes, however, that point G, which was determined by the two Parties in the Maroua Declaration of 1 June 1975, does not lie on the equidistance line between Cameroon and Nigeria, but to the east of that line. Cameroon is therefore entitled to request that from point G the boundary of the Parties' respective maritime areas should return to the equidistance line. This Cameroon seeks to achieve by drawing a delimitation line at an azimuth of 270° from point G to a point situated at 8° 21′ 16″ longitude east and 4° 17′ 00″ latitude north. The Court, having carefully studied a variety of charts, observes that the point on the equidistance line which is obtained by following a loxodrome having an azimuth of 270° from point G is located at co-ordinates slightly different from those put forward by Cameroon. The Court accordingly considers that from point G the delimitation line should directly join the equidistance line at a point with co-ordinates 8° 21′ 20″ longitude east and 4° 17′ 00″ latitude north, which will be called X. The boundary between the respective maritime areas of Cameroon and Nigeria will therefore continue beyond point G in a westward direction until it reaches point X at the above-mentioned co-ordinates. The boundary will turn at point X and continue southwards along the equidistance line. However, the equidistance line adopted by the Court cannot be extended very far. The Court has already stated that it can take no decision that might affect rights of Equatorial Guinea, which is not a party to the proceedings. In these circumstances the Court considers that it can do no more than indicate the general direction, from point X, of the boundary between the Parties' maritime areas. The boundary will follow a loxodrome having an azimuth of 187° 52′ 27″ (see below, p. 449, sketch-map No. 12).

* * *

308. The Court will now address Cameroon's submissions concerning


8°20' E
8°30' E
8°40' E
CAMEROUN
NIGERIA
4°50' N
4°50' N
rivière Akwayafé
rivière Cross
King Pt.
4°40' N
4°40' N
1
2
Bakassi Pt.
3
4
5
Ile d'Akwabana
Rio Del Rey
6
Tom Shot Pt.
7
8
9
Sandy Pt.
10
West Pt.
A
11
A1
12
Presqu'île de Bakassi
4°30' N
4°30' N
East Pt.
B
A
12
A1
C
4°20' N
4°20' N
E
D
F
X
G
Agrandissement de la zone où figurent les points 12, A et A1
CROQUIS N° 12
Frontière maritime
N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement
4°10' N
0
5
10
15
milles marins


8°20' E
8°30' E
8°40' E
CAMEROON
NIGERIA
4°50' N
4°50' N
Akwayafe River
Cross River
King Pt.
1
2
Bakassi Pt.
4
3
5
Akwabana Island
6
Tom Shot Pt.
7
8
9
Sandy Pt.
10
Rio Del Rey
West Pt.
A
11
A1
12
Bakassi Peninsula
4°30' N
East Pt.
4°30' N
B
A
12
A1
C
4°20' N
4°20' N
E
D
F
X
G
Enlargement of the area around the points 12, A and A1
SKETCH-MAP No. 12
Maritime Boundary
N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only
0
5
10
15 Nautical Miles
4°10' N

relatives à la responsabilité internationale du Nigéria et les demandes reconventionnelles du Nigéria concernant la responsabilité internationale du Cameroun.

309. Le Cameroun développe à cet égard deux séries de conclusions distinctes concernant d'une part la région du lac Tchad et la presqu'île de Bakassi, d'autre part les autres secteurs de la frontière terrestre et maritime.

310. En ce qui concerne la région du lac Tchad, le Cameroun expose qu'au cours des dernières décennies des pêcheurs nigérians se sont progressivement installés en territoire camerounais au fur et à mesure de l'assèchement du lac. Selon le Cameroun, l'armée nigériane aurait, à partir du milieu des années quatre-vingt, violé à diverses reprises le territoire camerounais sur lequel ces pêcheurs s'étaient établis. A ces incidents aurait succédé une véritable invasion à partir de 1987 et, au total, en 1994, dix-huit villages et six îles auraient été occupés par le Nigéria et le seraient encore.

Pour ce qui est de Bakassi, le Cameroun expose qu'avant 1993 l'armée nigériane s'était à plusieurs reprises infiltrée temporairement dans la presqu'île et avait même tenté en 1990 d'établir une «tête de pont» à Jabane. Toutefois, à cette époque, le Nigéria n'aurait disposé d'aucune présence militaire à Bakassi. A l'inverse, le Cameroun avait établi à Idabato une sous-préfecture avec tous les services administratifs, militaires et de maintien de l'ordre qui y sont attachés. Puis, en décembre 1993, les forces armées nigérianes auraient lancé une attaque sur la presqu'île dans le cadre d'une invasion soigneusement et délibérément planifiée. Le Nigéria aurait ensuite maintenu et élargi son occupation, établissant une seconde tête de pont à Diamond en juillet 1994. En février 1996, suite à une attaque des troupes nigérianes, le poste camerounais d'Idabato serait tombé aux mains du Nigéria. Des postes camerounais situés à Uzama et à Kombo a Janea auraient ultérieurement subi le même sort. Ces territoires camerounais seraient encore occupés.

Par ces invasions et ces occupations, le Nigéria aurait, selon le Cameroun, violé et continuerait de violer ses obligations en vertu du droit international conventionnel et coutumier. Les actions du Nigéria seraient en particulier contraires au principe de non-recours à la force exprimé à l'article 2, paragraphe 4, de la Charte des Nations Unies comme au principe de non-intervention consacré à plusieurs reprises par la Cour. Elles seraient en outre incompatibles avec la souveraineté territoriale du Cameroun.

Ces actions imputables au Nigéria seraient illicites. Dès lors, le Nigéria serait dans l'obligation «de mettre fin à sa présence tant administrative que militaire sur le territoire camerounais et, en particulier, d'évacuer sans délai et sans condition ses troupes de la zone occupée du lac Tchad et de la péninsule camerounaise de Bakassi». Il devrait «s'abstenir de tels faits à l'avenir». En outre, sa responsabilité internationale serait engagée sans qu'aucune des causes d'exonération prévues en droit international puisse être retenue. Par voie de conséquence, une réparation serait due au

Nigeria's State responsibility and Nigeria's counter-claims concerning Cameroon's State responsibility.

309. In this connection, Cameroon puts forward two separate series of submissions concerning, on the one hand, the Lake Chad area and the Bakassi Peninsula and, on the other, the remaining sectors of the land and maritime boundary.

310. In respect of the Lake Chad area, Cameroon states that Nigerian fishermen have over recent decades gradually settled on Cameroonian territory as the lake has receded. According to Cameroon, from the middle of the 1980s the Nigerian army made repeated incursions into the Cameroonian territory on which those fishermen had settled. Those incidents are alleged to have been followed by a full-scale invasion beginning in 1987, so that by 1994 a total of 18 villages and 6 islands were occupied by Nigeria and continue to be so occupied.

In respect of Bakassi, Cameroon states that before 1993 the Nigerian army had on several occasions temporarily infiltrated into the peninsula and had even attempted in 1990 to establish a "bridgehead" at Jabane, but did not maintain any military presence in Bakassi at that time; Cameroon, on the contrary, had established a sub-prefecture at Idabato, together with all the administrative, military and security services appertaining thereto. Then, in December 1993, the Nigerian armed forces are said to have launched an attack on the peninsula as part of a carefully and deliberately planned invasion; Nigeria subsequently maintained and advanced its occupation, establishing a second bridgehead at Diamond in July 1994. In February 1996, following an attack by Nigerian troops, the Cameroonian post at Idabato is alleged to have fallen into Nigeria's hands. The same fate is said to have subsequently befallen the Cameroonian posts at Uzama and Kombo a Janea. These Cameroonian territories are allegedly still occupied.

Cameroon contends that, in thus invading and occupying its territory, Nigeria has violated, and continues to violate, its obligations under conventional and customary international law. In particular, Cameroon claims that Nigeria's actions are contrary to the principle of non-use of force set out in Article 2, paragraph 4, of the United Nations Charter and to the principle of non-intervention repeatedly upheld by the Court, as well as being incompatible with Cameroon's territorial sovereignty.

Cameroon contends that these actions imputable to Nigeria are wrongful, and that Nigeria is accordingly under an obligation to "put an end to its administrative and military presence in Cameroonian territory and, in particular, to effect an immediate and unconditional evacuation of its troops from the occupied area of Lake Chad and from the Cameroonian peninsula of Bakassi". Cameroon states that Nigeria must "[refrain] from such acts in the future", that Nigeria's international responsibility is engaged and that none of the grounds of defence provided by interna-

Cameroun «pour les préjudices matériels et moraux subis».

311. Le Nigéria expose, quant à lui, qu'il exerçait une possession paisible du secteur du lac Tchad et de la région de Bakassi, non seulement au moment des prétendues invasions, mais depuis l'indépendance. Ses déploiements de forces auraient eu pour objet de régler des questions d'ordre intérieur et de réagir à une campagne d'empiétements systématiques du Cameroun sur le territoire nigérian. Le Nigéria aurait agi en état de légitime défense. Aussi bien, même si la Cour estimait que ces zones relevaient de la souveraineté du Cameroun, la présence nigériane y était-elle la conséquence d'une «erreur raisonnable» et d'une «croyance sincère». De ce fait le Nigéria ne pourrait être tenu pour internationalement responsable d'un comportement qu'il avait tout lieu, au moment où il l'avait adopté, d'estimer licite.

312. La Cour rappellera que, aux paragraphes 57, 60, 61 et 225 du présent arrêt, elle a fixé la frontière entre les deux Etats dans la région du lac Tchad et dans la presqu'île de Bakassi. Le Nigéria ne conteste pas qu'à l'heure actuelle des forces armées et une administration nigérianes sont installées dans ces zones sur des territoires qui, conformément au présent arrêt, relèvent de la souveraineté du Cameroun. Le Nigéria ajoute à propos de la création de la commune de Bakassi que, si la Cour devait reconnaître la souveraineté du Cameroun sur ces zones, il n'y aurait rien d'irréversible dans les dispositions adoptées à cet égard par le Nigéria. Le même raisonnement vaut bien entendu dans les autres domaines de l'administration civile comme en ce qui concerne les forces armées ou de police.

313. La Cour a déjà eu à connaître de situations de ce genre. Dans l'affaire du *Temple de Préah Vihéar*, elle avait jugé que ce temple était situé en territoire relevant de la souveraineté du Cambodge. Elle en avait conclu que: «La Thaïlande est tenue de retirer tous les éléments de forces armées ou de police ou autres gardes ou gardiens qu'elle a installés dans le temple ou dans ses environs situés en territoire cambodgien.» (*Fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1962*, p. 37.)

Plus récemment, dans l'affaire du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)*, la Cour avait fixé la frontière entre ces deux Etats selon un tracé qui attribuait au Tchad des territoires dans lesquels la Libye avait mis en place une administration civile et des forces armées. A la suite de cet arrêt du 3 février 1994, les deux Etats avaient signé le 4 avril 1994 un accord en vue d'assurer l'exécution de l'arrêt, accord prévoyant l'évacuation par la Libye des territoires en cause sous le contrôle d'un groupe d'observateurs à constituer par le Conseil de sécurité. Cette évacuation s'était achevée le 31 mai 1994.

314. La Cour constate dans la présente affaire que le Nigéria est tenu de retirer dans les plus brefs délais et sans condition son administration et ses forces armées et de police du secteur du lac Tchad relevant de la souveraineté du Cameroun ainsi que de la presqu'île de Bakassi.

315. La Cour observe de plus que le Cameroun est tenu de retirer dans

tional law can be upheld. Consequently, Cameroon claims that reparation is due to it "on account of the material and moral injury suffered".

311. For its part, Nigeria states that it was not only in peaceful possession of the Lake Chad area and the Bakassi region at the time of the alleged invasions but had been since independence. Its deployment of force is alleged to have been for the purpose of resolving internal problems and responding to Cameroon's campaign of systematic encroachment on Nigerian territory. Nigeria claims to have acted in self-defence. It further contends that, even if the Court should find that Cameroon has sovereignty over these areas, the Nigerian presence there was the result of a "reasonable mistake" or "honest belief". Accordingly, Nigeria cannot be held internationally responsible for conduct which, at the time it took place, Nigeria had every reason to believe was lawful.

312. The Court will recall that in paragraphs 57, 60, 61 and 225 of the present Judgment it fixed the boundary between the two States in the Lake Chad area and the Bakassi Peninsula. Nigeria does not deny that Nigerian armed forces and a Nigerian administration are currently in place in these areas which the Court has determined are Cameroonian territory, adding in respect of the establishment of the municipality of Bakassi that, if the Court were to recognize Cameroon's sovereignty over such areas, there is nothing irreversible in the relevant arrangements made by Nigeria. The same reasoning clearly applies to other spheres of civil administration, as well as to military or police forces.

313. The Court has already had occasion to deal with situations of this kind. In the case concerning the *Temple of Preah Vihear*, it held that the temple was situated on territory falling under the sovereignty of Cambodia. From this it concluded that "Thailand [was] under an obligation to withdraw any military or police forces, or other guards or keepers, stationed by her at the Temple, or in its vicinity on Cambodian territory" (*Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1962*, p. 37).

More recently, in the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)*, the Court fixed the boundary between those two States along a course which allocated to Chad territories in which Libya had set up a civil administration and stationed military forces. Following that Judgment of 3 February 1994, the two States on 4 April 1994 signed an agreement with a view to implementing the Judgment; that agreement provided for Libya's evacuation of the territories in question, to be monitored by a group of observers to be established by the Security Council. The evacuation was completed on 31 May 1994.

314. The Court notes that Nigeria is under an obligation in the present case expeditiously and without condition to withdraw its administration and its military and police forces from that area of Lake Chad which falls within Cameroon's sovereignty and from the Bakassi Peninsula.

315. The Court further observes that Cameroon is under an obligation

les plus brefs délais et sans condition toutes administration ou forces armées ou de police qui pourraient se trouver, le long de la frontière terrestre allant du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi, dans les zones relevant, conformément au présent arrêt, de la souveraineté du Nigéria. Le Nigéria a la même obligation en ce qui concerne toutes administration ou forces armées ou de police qui pourraient se trouver, le long de la frontière terrestre allant du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi, dans les zones relevant, conformément au présent arrêt, de la souveraineté du Cameroun.

316. La Cour constate en outre que l'exécution du présent arrêt donnera aux Parties une occasion privilégiée de coopération dans l'intérêt des populations concernées afin notamment que celles-ci puissent continuer de bénéficier de services scolaires et de santé comparables à ceux dont elles jouissent actuellement. Une telle coopération sera particulièrement utile en vue du maintien de la sécurité lors du retrait de l'administration et des forces armées et de police nigérianes.

317. Le 21 mars 2002, l'agent du Cameroun a rappelé par ailleurs devant la Cour que «plus de trois millions de Nigérians vivent sur le sol camerounais où ils exercent, sans restriction aucune, diverses activités, bien intégrés qu'ils sont dans la société camerounaise». Puis il a affirmé «que, fidèle à sa politique traditionnellement accueillante et tolérante, le Cameroun continuera à assurer sa protection aux Nigérians habitant la péninsule [de Bakassi] et [à] ceux vivant dans la région du lac Tchad». S'agissant de zones dans lesquelles résident de nombreux ressortissants nigérians, la Cour prend acte avec satisfaction de l'engagement ainsi pris.

318. Le Cameroun demande cependant à la Cour non seulement qu'il soit mis fin à la présence tant administrative que militaire du Nigéria en territoire camerounais, mais encore que des garanties de non-répétition lui soient données pour l'avenir. De telles conclusions sont certes recevables (*LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique), arrêt, C.I.J. Recueil 2001*, p. 508 et suiv., par. 117 et suiv.). Toutefois l'arrêt rendu ce jour précise de manière définitive et obligatoire la frontière terrestre et maritime entre les deux Etats. Tout doute étant levé à cet égard, la Cour ne saurait envisager l'hypothèse dans laquelle l'une des Parties, après avoir retiré ses forces armées et de police, ainsi que son administration, du territoire de l'autre Partie, ne respecterait pas la souveraineté territoriale de cette dernière. Dès lors les conclusions du Cameroun sur ce point ne sauraient être accueillies.

319. Dans les circonstances de l'espèce, la Cour estime de plus que, du fait même du présent arrêt et de l'évacuation du territoire camerounais occupé par le Nigéria, le préjudice subi par le Cameroun en raison de l'occupation de son territoire aura en tout état de cause été suffisamment pris en compte. La Cour ne recherchera donc pas si et dans quelle mesure la responsabilité du Nigéria est engagée à l'égard du Cameroun du fait de cette occupation.

320. Le Cameroun soutient par ailleurs que le Nigéria n'a pas respecté l'ordonnance en indication de mesures conservatoires rendue par la Cour

expeditiously and without condition to withdraw any administration or military or police forces which may be present in areas along the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula which pursuant to the present Judgment fall within the sovereignty of Nigeria. Nigeria has the same obligation in regard to any administration or military or police forces which may be present in areas along the land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula which pursuant to the present Judgment fall within the sovereignty of Cameroon.

316. The Court further notes that the implementation of the present Judgment will afford the Parties a beneficial opportunity to co-operate in the interests of the population concerned, in order notably to enable it to continue to have access to educational and health services comparable to those it currently enjoys. Such co-operation will be especially helpful, with a view to the maintenance of security, during the withdrawal of the Nigerian administration and military and police forces.

317. Moreover, on 21 March 2002 the Agent of Cameroon stated before the Court that "over three million Nigerians live on Cameroonian territory, where, without any restriction, they engage in various activities, and are well integrated into Cameroonian society". He went on to declare that, "faithful to its traditional policy of hospitality and tolerance, Cameroon will continue to afford protection to Nigerians living in the [Bakassi] Peninsula and in the Lake Chad area". The Court takes note with satisfaction of the commitment thus undertaken in respect of these areas where many Nigerian nationals reside.

318. Cameroon, however, is not only asking the Court for an end to Nigeria's administrative and military presence in Cameroonian territory but also for guarantees of non-repetition in the future. Such submissions are undoubtedly admissible (*LaGrand (Germany* v. *United States of America), Judgment, I.C.J. Reports 2001*, pp. 508 *et seq.*, paras. 117 *et seq.*). However, the Judgment delivered today specifies in definitive and mandatory terms the land and maritime boundary between the two States. With all uncertainty dispelled in this regard, the Court cannot envisage a situation where either Party, after withdrawing its military and police forces and administration from the other's territory, would fail to respect the territorial sovereignty of that Party. Hence Cameroon's submissions on this point cannot be upheld.

319. In the circumstances of the case, the Court considers moreover that, by the very fact of the present Judgment and of the evacuation of the Cameroonian territory occupied by Nigeria, the injury suffered by Cameroon by reason of the occupation of its territory will in all events have been sufficiently addressed. The Court will not therefore seek to ascertain whether and to what extent Nigeria's responsibility to Cameroon has been engaged as a result of that occupation.

320. Cameroon further contends that Nigeria has failed to comply with the Order indicating provisional measures handed down by the

le 15 mars 1996 et a de ce fait manqué à ses obligations internationales. Le Nigéria a affirmé à l'inverse que les griefs formulés à cet égard sont «dépourvus de substance».

321. Dans son arrêt du 27 juin 2001 rendu dans l'affaire *LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique)*, la Cour est parvenue «à la conclusion que les ordonnances indiquant des mesures conservatoires au titre de l'article 41 [du Statut] ont un caractère obligatoire» (*C.I.J. Recueil 2001*, p. 506, par. 109). Toutefois, c'est «au plaideur qui cherche à établir un fait qu'incombe la charge de la preuve; lorsque celle-ci n'est pas produite, une conclusion peut être rejetée dans l'arrêt comme insuffisamment démontrée» (*Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1984*, p. 437, par. 101). Ainsi, il incombe en l'espèce au Cameroun d'établir que le Nigéria a agi en méconnaissance des mesures conservatoires indiquées dans l'ordonnance du 15 mars 1996.

322. En l'espèce, la Cour avait déjà noté dans cette ordonnance qu'elle n'avait pu se faire une image «claire et précise» des événements survenus à Bakassi en février 1996 (*C.I.J. Recueil 1996*, p. 22, par. 38). Il en est de même en ce qui concerne les événements survenus dans la presqu'île après l'adoption de l'ordonnance du 15 mars 1996. Le Cameroun n'apporte pas la preuve des faits qui lui incombe et ses conclusions sur ce point ne peuvent qu'être écartées.

323. Le Cameroun se plaint en dernier lieu de divers incidents frontaliers survenus non seulement à Bakassi et dans la région du lac Tchad, mais encore en mer et tout le long de la frontière terrestre entre les deux Etats de 1970 à 2001. Dans sa réplique et lors des plaidoiries, le Cameroun a précisé qu'il ne demandait pas qu'il soit statué sur la responsabilité du Nigéria pour chacun de ces incidents pris isolément. Dans ses conclusions finales, le Cameroun demande à la Cour de juger que, «en procédant à des incursions répétées tout le long de la frontière entre les deux pays, la République fédérale du Nigéria a violé et viole ses obligations en vertu du droit international» et que par suite sa responsabilité est engagée, notamment du fait des décès constatés ou des blessures infligées.

Le Nigéria estime qu'il ne saurait être statué globalement sur ces conclusions et qu'elles doivent être examinées en reprenant les incidents allégués un à un. Il sollicite de la Cour le rejet desdites conclusions et présente pour sa part des demandes reconventionnelles relatives à de nombreux incidents survenus le long de la frontière qui, selon le Nigéria, engageraient la responsabilité internationale du Cameroun. Ce dernier demande à la Cour de rejeter ces conclusions.

324. La Cour constate que, là encore, aucune des Parties n'apporte de preuves suffisantes des faits qu'elle avance ou de leur imputabilité à l'autre Partie. Elle ne saurait par suite accueillir ni les conclusions du Cameroun ni les demandes reconventionnelles du Nigéria fondées sur les incidents invoqués.

* * *

Court on 15 March 1996 and has thereby breached its international obligations. Nigeria maintains that these claims are "without substance".

321. In its Judgment of 27 June 2001 in the *LaGrand* case (*Germany* v. *United States of America*), the Court reached "the conclusion that orders on provisional measures under Article 41 [of the Statute] have binding effect" (*I.C.J. Reports 2001*, p. 506, para. 109). However, it is "the litigant seeking to establish a fact who bears the burden of proving it; and in cases where evidence may not be forthcoming, a submission may in the judgment be rejected as unproved" (*Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua* (*Nicaragua* v. *United States of America*), *Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1984*, p. 437, para. 101). Thus in the present case it is for Cameroon to show that Nigeria acted in violation of the provisional measures indicated in the Order of 15 March 1996.

322. In this case, the Court had already noted in the above Order that it was unable to form any "clear and precise" picture of the events taking place in Bakassi in February 1996 (*I.C.J. Reports 1996*, p. 22 para. 38). The same is true in respect of events in the peninsula after the Order of 15 March 1996 was handed down. Cameroon has not established the facts which it bears the burden of proving, and its submissions on this point must accordingly be rejected.

323. Finally, Cameroon complains of various boundary incidents occurring not only in Bakassi and the Lake Chad area but also at sea and all along the land boundary between the two States between 1970 and 2001. Cameroon made clear in its Reply and at the oral proceedings that it was not seeking a ruling on Nigeria's responsibility in respect of each of these incidents taken in isolation. In its final submissions, Cameroon requests the Court to adjudge that "by making repeated incursions throughout the length of the boundary between the two countries, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating its obligations under international . . . law" and that its responsibility is therefore engaged, notably because of the casualties inflicted.

Nigeria contends that these submissions cannot be ruled upon as a whole and that they must be addressed by considering the alleged incidents one by one. It asks the Court to reject the said submissions and, for its part, presents counter-claims concerning numerous incidents along the boundary which, according to Nigeria, engage Cameroon's State responsibility. Cameroon asks the Court to reject those submissions.

324. The Court finds that, here again, neither of the Parties sufficiently proves the facts which it alleges, or their imputability to the other Party. The Court is therefore unable to uphold either Cameroon's submissions or Nigeria's counter-claims based on the incidents cited.

* * *

325. Par ces motifs,

LA COUR,

I. A) Par quatorze voix contre deux,

Décide que la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria dans la région du lac Tchad est délimitée par la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, telle qu'incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: M. Koroma, *juge*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

B) Par quatorze voix contre deux,

Décide que le tracé de la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria dans la région du lac Tchad est le suivant:

A partir d'un tripoint situé dans le lac Tchad par 14° 04′ 59″ 9999 de longitude est et 13° 05′ de latitude nord, la frontière suit une ligne droite jusqu'à l'embouchure de la rivière Ebedji, située par 14° 12′ 12″ de longitude est et 12° 32′ 17″ de latitude nord, pour ensuite rejoindre en ligne droite la bifurcation de la rivière Ebedji, en un point situé par 14° 12′ 03″ de longitude est et 12° 30′ 14″ de latitude nord;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: M. Koroma, *juge*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

II. A) Par quinze voix contre une,

Décide que la frontière terrestre entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria est délimitée, depuis le lac Tchad jusqu'à la presqu'île de Bakassi, par les instruments suivants:

i) de la bifurcation de la rivière Ebedji jusqu'au mont Tamnyar, par les paragraphes 2 à 60 de la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, telle qu'incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931;

ii) du mont Tamnyar jusqu'à la borne 64 mentionnée à l'article XII de l'accord anglo-allemand du 12 avril 1913, par l'Ordre en conseil britannique du 2 août 1946;

iii) de la borne 64 jusqu'à la presqu'île de Bakassi, par les accords anglo-allemands des 11 mars et 12 avril 1913;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; MM. Mbaye, Ajibola, *juges* ad hoc;

CONTRE: M. Koroma, *juge*;

325. For these reasons,

THE COURT,

I. (A) By fourteen votes to two,

Decides that the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria in the Lake Chad area is delimited by the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930, as incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judge* Koroma; *Judge* ad hoc Ajibola;

(B) By fourteen votes to two,

Decides that the line of the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria in the Lake Chad area is as follows:

From a tripoint in Lake Chad lying at 14° 04′ 59″ 9999 longitude east and 13° 05′ latitude north, in a straight line to the mouth of the River Ebeji, lying at 14° 12′ 12″ longitude east and 12° 32′ 17″ latitude north; and from there in a straight line to the point where the River Ebeji bifurcates, located at 14° 12′ 03″ longitude east and 12° 30′ 14″ latitude north;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judge* Koroma; *Judge* ad hoc Ajibola;

II. (A) By fifteen votes to one,

Decides that the land boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria is delimited, from Lake Chad to the Bakassi Peninsula, by the following instruments:

(i) from the point where the River Ebeji bifurcates as far as Tamnyar Peak, by paragraphs 2 to 60 of the Thomson-Marchand Declaration of 1929-1930, as incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931;

(ii) from Tamnyar Peak to pillar 64 referred to in Article XII of the Anglo-German Agreement of 12 April 1913, by the British Order in Council of 2 August 1946;

(iii) from pillar 64 to the Bakassi Peninsula, by the Anglo-German Agreements of 11 March and 12 April 1913;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judges* ad hoc Mbaye, Ajibola;

AGAINST: *Judge* Koroma;

B) A l'unanimité,

Décide que ces instruments doivent être interprétés de la manière exposée aux paragraphes 91, 96, 102, 114, 119, 124, 129, 134, 139, 146, 152, 155, 160, 168, 179, 184 et 189 du présent arrêt;

III. A) Par treize voix contre trois,

Décide que la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria à Bakassi est délimitée par les articles XVIII à XX de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: MM. Koroma, Rezek, *juges*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

B) Par treize voix contre trois,

Décide que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi est camerounaise;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: MM. Koroma, Rezek, *juges*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

C) Par treize voix contre trois,

Décide que la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria à Bakassi suit le thalweg de la rivière Akpakorum (Akwayafé), en séparant les îles Mangrove près d'Ikang de la manière indiquée sur la carte TSGS 2240, jusqu'à une ligne droite joignant Bakassi Point et King Point;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: MM. Koroma, Rezek, *juges*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

IV. A) Par treize voix contre trois,

Dit, après examen de la huitième exception préliminaire du Nigéria dont elle a déclaré, par son arrêt du 11 juin 1998, qu'elle n'avait pas, dans les circonstances de l'espèce, un caractère exclusivement préliminaire, que la Cour est compétente pour connaître des demandes dont elle a été saisie par la République du Cameroun en ce qui concerne la délimitation des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria, et que ces demandes sont recevables;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: MM. Oda, Koroma, *juges*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

(B) Unanimously,

Decides that the aforesaid instruments are to be interpreted in the manner set out in paragraphs 91, 96, 102, 114, 119, 124, 129, 134, 139, 146, 152, 155, 160, 168, 179, 184 and 189 of the present Judgment;

III. (A) By thirteen votes to three,

Decides that the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria in Bakassi is delimited by Articles XVIII to XX of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judges* Koroma, Rezek; *Judge* ad hoc Ajibola;

(B) By thirteen votes to three,

Decides that sovereignty over the Bakassi Peninsula lies with the Republic of Cameroon;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judges* Koroma, Rezek; *Judge* ad hoc Ajibola;

(C) By thirteen votes to three,

Decides that the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria in Bakassi follows the thalweg of the Akpakorum (Akwayafe) River, dividing the Mangrove Islands near Ikang in the way shown on map TSGS 2240, as far as the straight line joining Bakassi Point and King Point;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judges* Koroma, Rezek; *Judge* ad hoc Ajibola;

IV. (A) By thirteen votes to three,

Finds, having addressed Nigeria's eighth preliminary objection, which it declared in its Judgment of 11 June 1998 not to have an exclusively preliminary character in the circumstances of the case, that it has jurisdiction over the claims submitted to it by the Republic of Cameroon regarding the delimitation of the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria, and that those claims are admissible;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judges* Oda, Koroma; *Judge* ad hoc Ajibola;

B) Par treize voix contre trois,

Décide que, jusqu'au point G mentionné ci-dessous, la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit le tracé suivant:

— partant du point d'intersection entre le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé et la ligne droite joignant Bakassi Point et King Point indiquée au point III C) ci-dessus, la limite suit la «ligne de compromis» tracée conjointement par les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria à Yaoundé le 4 avril 1971 sur la carte n° 3433 de l'Amirauté britannique (déclaration de Yaoundé II) et passant par douze points numérotés, dont les coordonnées sont les suivantes:

	Longitude	*Latitude*
point 1:	8° 30′ 44″ E,	4° 40′ 28″ N
point 2:	8° 30′ 00″ E,	4° 40′ 00″ N
point 3:	8° 28′ 50″ E,	4° 39′ 00″ N
point 4:	8° 27′ 52″ E,	4° 38′ 00″ N
point 5:	8° 27′ 09″ E,	4° 37′ 00″ N
point 6:	8° 26′ 36″ E,	4° 36′ 00″ N
point 7:	8° 26′ 03″ E,	4° 35′ 00″ N
point 8:	8° 25′ 42″ E,	4° 34′ 18″ N
point 9:	8° 25′ 35″ E,	4° 34′ 00″ N
point 10:	8° 25′ 08″ E,	4° 33′ 00″ N
point 11:	8° 24′ 47″ E,	4° 32′ 00″ N
point 12:	8° 24′ 38″ E,	4° 31′ 26″ N;

— à partir du point 12, la limite suit la ligne adoptée dans la déclaration signée par les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria à Maroua le 1er juin 1975 (déclaration de Maroua), telle que modifiée par l'échange de lettres entre lesdits chefs d'Etat des 12 juin et 17 juillet 1975; cette ligne passe par les points A à G dont les coordonnées sont les suivantes:

	Longitude	*Latitude*
point A:	8° 24′ 24″ E,	4° 31′ 30″ N
point A1:	8° 24′ 24″ E,	4° 31′ 20″ N
point B:	8° 24′ 10″ E,	4° 26′ 32″ N
point C:	8° 23′ 42″ E,	4° 23′ 28″ N
point D:	8° 22′ 41″ E,	4° 20′ 00″ N
point E:	8° 22′ 17″ E,	4° 19′ 32″ N
point F:	8° 22′ 19″ E,	4° 18′ 46″ N
point G:	8° 22′ 19″ E,	4° 17′ 00″ N;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: MM. Koroma, Rezek, *juges*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

(B) By thirteen votes to three,

Decides that, up to point G below, the boundary of the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria takes the following course:

— starting from the point of intersection of the centre of the navigable channel of the Akwayafe River with the straight line joining Bakassi Point and King Point as referred to in point III (C) above, the boundary follows the "compromise line" drawn jointly at Yaoundé on 4 April 1971 by the Heads of State of Cameroon and Nigeria on British Admiralty Chart 3433 (Yaoundé II Declaration) and passing through 12 numbered points, whose co-ordinates are as follows:

	Longitude	*Latitude*
point 1:	8° 30′ 44″ E.	4° 40′ 28″ N
point 2:	8° 30′ 00″ E.	4° 40′ 00″ N
point 3:	8° 28′ 50″ E.	4° 39′ 00″ N
point 4:	8° 27′ 52″ E.	4° 38′ 00″ N
point 5:	8° 27′ 09″ E.	4° 37′ 00″ N
point 6:	8° 26′ 36″ E.	4° 36′ 00″ N
point 7:	8° 26′ 03″ E.	4° 35′ 00″ N
point 8:	8° 25′ 42″ E.	4° 34′ 18″ N
point 9:	8° 25′ 35″ E.	4° 34′ 00″ N
point 10:	8° 25′ 08″ E.	4° 33′ 00″ N
point 11:	8° 24′ 47″ E.	4° 32′ 00″ N
point 12:	8° 24′ 38″ E.	4° 31′ 26″ N;

— from point 12, the boundary follows the line adopted in the Declaration signed by the Heads of State of Cameroon and Nigeria at Maroua on 1 June 1975 (Maroua Declaration), as corrected by the exchange of letters between the said Heads of State of 12 June and 17 July 1975; that line passes through points A to G, whose co-ordinates are as follows:

	Longitude	*Latitude*
point A:	8° 24′ 24″ E.	4° 31′ 30″ N
point A1:	8° 24′ 24″ E.	4° 31′ 20″ N
point B:	8° 24′ 10″ E.	4° 26′ 32″ N
point C:	8° 23′ 42″ E.	4° 23′ 28″ N
point D:	8° 22′ 41″ E.	4° 20′ 00″ N
point E:	8° 22′ 17″ E.	4° 19′ 32″ N
point F:	8° 22′ 19″ E.	4° 18′ 46″ N
point G:	8° 22′ 19″ E.	4° 17′ 00″ N;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judges* Koroma, Rezek; *Judge* ad hoc Ajibola;

C) A l'unanimité,

Décide que, à partir du point G, la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit une ligne loxodromique ayant un azimut de 270° jusqu'à la ligne d'équidistance qui passe par le milieu de la ligne joignant West Point et East Point; la limite rejoint cette ligne d'équidistance en un point X de coordonnées 8° 21′ 20″ de longitude est et 4° 17′ 00″ de latitude nord;

D) A l'unanimité,

Décide que, à partir du point X, la limite des zones maritimes relevant respectivement de la République du Cameroun et de la République fédérale du Nigéria suit une ligne loxodromique ayant un azimut de 187° 52′ 27″;

V. A) Par quatorze voix contre deux,

Décide que la République fédérale du Nigéria est tenue de retirer dans les plus brefs délais et sans condition son administration et ses forces armées et de police des territoires relevant de la souveraineté de la République du Cameroun conformément aux points I et III du présent dispositif;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; M. Mbaye, *juge* ad hoc;

CONTRE: M. Koroma, *juge*; M. Ajibola, *juge* ad hoc;

B) A l'unanimité,

Décide que la République du Cameroun est tenue de retirer dans les plus brefs délais et sans condition toutes administration ou forces armées ou de police qui pourraient se trouver sur des territoires relevant de la souveraineté de la République fédérale du Nigéria conformément au point II du présent dispositif. La République fédérale du Nigéria a la même obligation en ce qui concerne les territoires relevant de la souveraineté de la République du Cameroun conformément au point II du présent dispositif;

C) Par quinze voix contre une,

Prend acte de l'engagement pris à l'audience par la République du Cameroun, par lequel celle-ci affirme que, «fidèle à sa politique traditionnellement accueillante et tolérante», elle «continuera à assurer sa protection aux Nigérians habitant la péninsule [de Bakassi] et [à] ceux vivant dans la région du lac Tchad»;

POUR: M. Guillaume, *président*; M. Shi, *vice-président*; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Mme Higgins, MM. Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges*; MM. Mbaye, Ajibola, *juges* ad hoc;

CONTRE: M. Parra-Aranguren, *juge*;

(C) Unanimously,

Decides that, from point G, the boundary line between the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria follows a loxodrome having an azimuth of 270° as far as the equidistance line passing through the midpoint of the line joining West Point and East Point; the boundary meets this equidistance line at a point X, with co-ordinates 8° 21′ 20″ longitude east and 4° 17′ 00″ latitude north;

(D) Unanimously,

Decides that, from point X, the boundary between the maritime areas appertaining respectively to the Republic of Cameroon and to the Federal Republic of Nigeria follows a loxodrome having an azimuth of 187° 52′ 27″;

V. (A) By fourteen votes to two,

Decides that the Federal Republic of Nigeria is under an obligation expeditiously and without condition to withdraw its administration and its military and police forces from the territories which fall within the sovereignty of the Republic of Cameroon pursuant to points I and III of this operative paragraph;

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Mbaye;

AGAINST: *Judge* Koroma; *Judge* ad hoc Ajibola;

(B) Unanimously,

Decides that the Republic of Cameroon is under an obligation expeditiously and without condition to withdraw any administration or military or police forces which may be present in the territories which fall within the sovereignty of the Federal Republic of Nigeria pursuant to point II of this operative paragraph. The Federal Republic of Nigeria has the same obligation in respect of the territories which fall within the sovereignty of the Republic of Cameroon pursuant to point II of this operative paragraph;

(C) By fifteen votes to one,

Takes note of the commitment undertaken by the Republic of Cameroon at the hearings that, "faithful to its traditional policy of hospitality and tolerance", it "will continue to afford protection to Nigerians living in the [Bakassi] Peninsula and in the Lake Chad area";

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Higgins, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judges* ad hoc Mbaye, Ajibola;

AGAINST: *Judge* Parra-Aranguren;

D) A l'unanimité,

Rejette le surplus des conclusions de la République du Cameroun concernant la responsabilité internationale de la République fédérale du Nigéria;

E) A l'unanimité,

Rejette les demandes reconventionnelles de la République fédérale du Nigéria.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le dix octobre deux mille deux, en quatre exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République du Cameroun, au Gouvernement de la République fédérale du Nigéria et au Gouvernement de la République de Guinée équatoriale.

Le président,
(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

M. le juge ODA joint une déclaration à l'arrêt; M. le juge RANJEVA joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; M. le juge HERCZEGH joint une déclaration à l'arrêt; M. le juge KOROMA joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente; M. le juge PARRA-ARANGUREN joint à l'arrêt l'exposé de son opinion individuelle; M. le juge REZEK joint une déclaration à l'arrêt; M. le juge AL-KHASAWNEH et M. le juge *ad hoc* MBAYE joignent à l'arrêt les exposés de leur opinion individuelle; M. le juge *ad hoc* AJIBOLA joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente.

(*Paraphé*) G.G.
(*Paraphé*) Ph.C.

(D) Unanimously,

Rejects all other submissions of the Republic of Cameroon regarding the State responsibility of the Federal Republic of Nigeria;

(E) Unanimously,

Rejects the counter-claims of the Federal Republic of Nigeria.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this tenth day of October, two thousand and two, in four copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Cameroon, the Government of the Federal Republic of Nigeria, and the Government of the Republic of Equatorial Guinea, respectively.

(Signed) Gilbert GUILLAUME,
President.

(Signed) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Judge ODA appends a declaration to the Judgment of the Court; Judge RANJEVA appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judge HERCZEGH appends a declaration to the Judgment of the Court; Judge KOROMA appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court; Judge PARRA-ARANGUREN appends a separate opinion to the Judgment of the Court; Judge REZEK appends a declaration to the Judgment of the Court; Judge AL-KHASAWNEH and Judge *ad hoc* MBAYE append separate opinions to the Judgment of the Court; Judge *ad hoc* AJIBOLA appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court.

(Initialled) G.G.

(Initialled) Ph.C.

DECLARATION OF JUDGE ODA

Bakassi Peninsula — Lake Chad — Unnecessary precision of Court's boundary delimitation — Land boundary from Lake Chad to the Bakassi Peninsula — Withdrawal of armed forces, police and administration from "occupied" territory — State responsibility — Counter-claims — Future treatment of Nigerian nationals — Maritime boundary — Procedural error by Applicant — Definition of "legal dispute" under Article 36, paragraph 2, of the Statute — Boundary of territorial sea — Preliminary objections — Alteration of Party's position in the course of proceedings — No legal dispute concerning the territorial sea — Substantive error — Law governing the boundary of the continental shelf — Jurisdiction of the Court in boundary delimitation of the continental shelf — Boundary of the continental shelf is an equity issue, it cannot be subject of legal dispute — Negotiation as guiding principle for boundary of the continental shelf — Third-party authority — "Equidistance and special circumstances" Rule — Continental Shelf in the United Nations Convention on the Law of the Sea, Article 83 — Failure of agreement does not mean that a "dispute" exists — No compulsory procedures entailing binding decisions for the continental shelf boundary.

I. The Bakassi Peninsula and Land Boundaries — Main Issues of the Present Case

1. The present case, as unilaterally presented to the Court in March and June 1994 by Cameroon, is one in which "[t]he dispute relates *essentially* to the question of sovereignty over the Bakassi Peninsula" (Cameroon's Application instituting proceedings, p. 5, para. 1, emphasis added) and

> "[the] aspect of the dispute relates *essentially* to the question of sovereignty over a part of the territory of Cameroon in the area of Lake Chad . . . and to the course of the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria, from Lake Chad to the sea." (Additional Application, p. 77, para. 1, emphasis added.)

While the present Judgment has my full support in respect of these three questions, which alone constitute the essence of the present case, I wish to express the several reservations set out below.

DÉCLARATION DE M. LE JUGE ODA

[Traduction]

Presqu'île de Bakassi — Lac Tchad — Précision inutile de la délimitation de frontière opérée par la Cour — Frontière terrestre du lac Tchad à la presqu'île de Bakassi — Retrait des forces armées, de la police et de l'administration du territoire « occupé » — Responsabilité étatique — Demandes reconventionnelles — Traitement à venir des ressortissants nigérians — Frontière maritime — Erreurs de procédure commises par le requérant — Définition d'un « différend d'ordre juridique » au sens du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut — Frontière de la mer territoriale — Exceptions préliminaires — Modification de la position de l'une des Parties au cours de la procédure — Absence de différend d'ordre juridique au sujet de la mer territoriale — Erreur de fond — Droit régissant la délimitation du plateau continental — Compétence de la Cour pour délimiter le plateau continental — La délimitation du plateau continental relève de l'équité et ne saurait constituer l'objet d'un différend juridique — Négociation en tant que principe directeur aux fins de la délimitation du plateau continental — Instance tierce — Règle de l'« équidistance et des circonstances spéciales » — Plateau continental selon l'article 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer — L'échec des négociations ne signifie pas qu'un « différend » existe — Absence de procédures obligatoires entraînant des décisions obligatoires en matière de délimitation du plateau continental.

I. La presqu'île de Bakassi et les frontières terrestres — Principaux points à trancher en l'espèce

1. Dans la présente affaire, qui a été introduite devant la Cour de manière unilatérale par le Cameroun en mars et juin 1994, «[l]e différend porte *essentiellement* sur la question de la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi» (requête introductive d'instance du Cameroun, p. 4, par. 1; les italiques sont de moi) et

> «[c]et aspect du différend porte *essentiellement* sur la question de la souveraineté sur une partie du territoire camerounais dans la zone du lac Tchad ... et sur le tracé de la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria du lac Tchad à la mer» (requête additionnelle, p. 76, par. 1; les italiques sont de moi).

Bien que je souscrive pleinement au présent arrêt sur ces trois points, qui constituent à eux seuls l'essence de la présente affaire, je désire exprimer les quelques réserves exposées ci-après.

A. The Bakassi Peninsula (Subparagraph III of the Operative Part of the Judgment)

2. With regard to the status of the Bakassi Peninsula, which is the *main issue* in the present case, I fully agree with the Court's decision in point III (B) of the operative part of the Judgment that "sovereignty over the Bakassi Peninsula lies with the Republic of Cameroon" (Judgment, para. 325 III (B)).

B. Land Boundaries (Subparagraphs I and II of the Operative Part of the Judgment)

3. With regard to the land boundary between Cameroon and Nigeria in Lake Chad and in the area from Lake Chad to the sea, I support the Court's decisions in subparagraphs I and II in the operative part of the Judgment. Yet I have some reservations concerning the Court's determination of the boundary as the straight line "[f]rom a tripoint in Lake Chad lying at 14° 04′ 59″ 9999 longitude east and 13° 05′ latitude north . . . to the mouth of the River Ebeji" (Judgment, para. 325 I (B)). The Court states in paragraph 57 of the Judgment that,

> "[f]ollowing that examination [the examination of the Moisel map annexed to the Milner-Simon Declaration of 1919 and the map attached to the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931], it . . . considers that the longitudinal co-ordinate of the tripoint is situated at 14° 04′ 59″ 9999 longitude east, rather than at 'approximately' 14° 05′ east [thus reaching the same conclusions as the LCBC (Lake Chad Basin Commission)]".

It is difficult to understand why the Court has seen fit to speak of such a precise point. In fact, a measurement of 1/10,000 of a second (in other words, the difference between 14° 05′ and 14° 04′ 59″ 9999) in respect of the longitude in this region of low latitude represents less than 3 mm and has no significant effect on any map. It is not meaningful for the Court to specify any spot to 1/10,000 of a second. It would be sufficient for the Court in this respect to refer simply to the "tripoint" as indicated in the report of the Lake Chad Basin Commission.

C. Difference of Positions Taken by the Parties towards Sovereignty over the Bakassi Peninsula and towards the Land Boundaries (Subparagraph V of the Operative Part of the Judgment)

4. I note that the decisions in points V (A), (B), (C) and (D) of the operative part of the Judgment all relate to the issues dealt with in subparagraphs I, II and III of the operative part. These decisions *mainly* concern the status of the Bakassi Peninsula and the boundaries in Lake Chad and in the area from Lake Chad to the sea, but *not* the mari-

A. La presqu'île de Bakassi (point III du dispositif de l'arrêt)

2. S'agissant du statut de la presqu'île de Bakassi, qui constitue le *principal point à trancher* de la présente espèce, je souscris pleinement à la décision de la Cour énoncée au point III B) du dispositif de l'arrêt, selon laquelle «la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi est camerounaise» (arrêt, par. 325 III B)).

B. La frontière terrestre (points I et II du dispositif de l'arrêt)

3. En ce qui concerne la frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria dans la région du lac Tchad et du lac Tchad à la mer, je souscris aux décisions de la Cour telles qu'elles figurent aux points I et II du dispositif de l'arrêt. Je dois néanmoins formuler certaines réserves s'agissant de la détermination par la Cour de la frontière comme correspondant à la ligne droite «partant «d'un tripoint situé dans le lac Tchad par 14° 04′ 59″ 9999 de longitude est et 13° 05′ de latitude nord ... jusqu'à l'embouchure de la rivière Ebedji» (arrêt, par. 325 I B)). La Cour déclare au paragraphe 57 de l'arrêt que,

> «[s]uite à cet examen [l'examen de la carte Moisel annexée à la déclaration Milner-Simon de 1919 et de la carte jointe à l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931], elle ... estime que le tripoint se situe à 14° 04′ 59″ 9999 de longitude est, plutôt qu'à «approximativement» 14° 05′ [aboutissant ainsi aux mêmes conclusions que la CBLT (Commission du bassin du lac Tchad)]».

Il est malaisé de comprendre pourquoi la Cour a jugé bon de définir un point de manière aussi précise. En effet, lorsqu'on mesure la longitude dans cette région de faible latitude, une différence de 1/10 000 de seconde (autrement dit, la différence entre 14° 05′ et 14° 04′ 59″ 9999) représente moins de 3 millimètres et n'a le moindre effet significatif sur aucune carte. La Cour n'a aucune raison valable de définir un point quelconque avec une précision de 1/10 000 de seconde. Dans cette zone, il suffirait que la Cour évoque simplement le «tripoint» indiqué dans le rapport de la Commission du bassin du lac Tchad.

C. Les divergences entre les Parties quant à la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi et aux frontières terrestres (point V du dispositif de l'arrêt)

4. Je remarque que les décisions figurant aux points V A), B), C) et D) du dispositif de l'arrêt portent toutes sur les questions traitées aux points I, II et III de ce même dispositif. Ces décisions concernent *essentiellement* le statut de la presqu'île de Bakassi et les frontières dans la région du lac Tchad et dans la zone du lac Tchad à la mer, et *non* les frontières mari-

time boundaries dealt with in the immediately preceding subparagraph, subparagraph IV. The placement of this subparagraph V not before but after subparagraph IV gives the impression, however, that the Court takes a very different view of the relationship between these paragraphs.

5. It is a matter of course that Nigeria must withdraw its "administration and its military and police forces" (Judgment, para. 325 V (A)) from the area concerned, which the Court now decides is Cameroonian territory, without the need for any further decision by the Court. Yet, the withdrawal should be conducted in accordance with arrangements to be agreed upon by the Parties, due consideration also being given to the orderly repatriation of those Nigerian nationals wishing to leave the area.

6. I assume that the Court's position (implicit in point V (C) of the operative part) that no State responsibility was engaged in connection with any incidents having occurred in the area which Nigeria previously claimed to be under its sovereignty is based on the reasons stated in paragraphs 323 and 324 of the Judgment. This point should be more clearly expressed in subparagraphs I, II and III of the operative part rather than being dealt with as a separate and independent holding after subparagraph IV of the operative part, dealing with the maritime boundary.

7. The question of Nigeria's counter-claims, rejected in point V (D) of the operative part, was already decided in the process of the Court's decisions on territorial sovereignty over the Bakassi Peninsula and on the land boundaries in Lake Chad and in the area from Lake Chad to the sea, as the Court states in the two paragraphs of the Judgment referred to above (paras. 323 and 324).

8. Point V (B) refers to Cameroon's commitment as to the future treatment of Nigerian nationals on its territory. The Court clearly noted that commitment in paragraph 317 in the reasoning of the Judgment and this matter requires no further decision in the operative part.

II. The Maritime Boundaries (Subparagraph IV of the Operative Part of the Judgment)

9. I have stronger reservations concerning the Court's decision in subparagraph IV of the operative part on the "maritime boundary" issues. Rather, I share very few of the Court's views in respect of the "maritime boundary". I did however vote in favour of points IV (B) and (C), but only because the boundary lines drawn therein, whether concrete or not, are not wholly inappropriate and do not in fact cause any harm.

10. The mishandling of the "maritime boundary" issues by the Court has resulted, I believe, from, first, Cameroon's misguided presentation of

times qui font l'objet du point immédiatement précédent, à savoir le point IV. Le fait d'avoir placé le point V après le point IV et non avant donne cependant l'impression que la Cour a un point de vue très différent sur la relation entre ces paragraphes.

5. Le Nigéria doit bien évidemment retirer «son administration et ses forces armées et de police» (arrêt, par. 325 V A)) de la zone en question, dont la Cour a jugé ici qu'elle se trouvait en territoire camerounais, et ce sans qu'il soit besoin d'une nouvelle décision de la Cour. Encore faut-il que ce retrait intervienne selon des modalités sur lesquelles devront s'accorder les Parties compte tenu de la nécessité d'organiser le rapatriement des ressortissants nigérians souhaitant quitter la région.

6. Je présume que la position de la Cour (telle qu'elle découle du point V C) du dispositif) selon laquelle les incidents survenus dans la région précédemment revendiquée par le Nigéria comme relevant de sa souveraineté n'engageraient la responsabilité étatique d'aucune des deux Parties se fonde sur les motifs indiqués aux paragraphes 323 et 324 de l'arrêt. Cette position devrait être exposée plus clairement aux points I, II et III du dispositif, au lieu de faire l'objet d'une conclusion distincte et indépendante après le point IV du dispositif, qui traite de la délimitation maritime.

7. La question des demandes reconventionnelles du Nigéria, rejetées au point V D) du dispositif, a en réalité déjà été tranchée par la Cour au cours du processus qui l'a amenée à se prononcer à l'égard de la souveraineté territoriale sur la presqu'île de Bakassi et des frontières terrestres dans la région du lac Tchad et du lac Tchad à la mer, ainsi que l'indique la Cour dans les deux paragraphes de l'arrêt mentionnés ci-dessus (par. 323 et 324).

8. Le point V C) rappelle l'engagement pris par le Cameroun quant au traitement à venir des ressortissants nigérians se trouvant sur son territoire. La Cour a clairement pris acte de cet engagement au paragraphe 317 de la motivation de l'arrêt et cette question ne nécessite pas de faire l'objet d'un nouveau point du dispositif.

II. LA FRONTIÈRE MARITIME (POINT IV DU DISPOSITIF DE L'ARRÊT)

9. J'émets des réserves plus sérieuses sur la décision figurant au point IV du dispositif et concernant les demandes relatives à la «frontière maritime». En effet, je ne partage l'avis de la Cour que sur un nombre limité des questions relatives à la «frontière maritime». J'ai toutefois voté en faveur des points IV B) et C), mais uniquement en tant que les lignes frontières dont le tracé y est décrit, qu'elles soient délimitées concrètement ou non, ne sont pas totalement inadéquates et n'ont dans les faits aucune conséquence préjudiciable.

10. Que la Cour n'ait pas traité comme il convenait les demandes relatives à la «frontière maritime» découle à mon sens, tout d'abord, de ce

the case to the Court and, second, the Court's confusion and misunderstanding with regard to the fundamental nature of the law relating to "maritime delimitation". I will point out the *procedural* errors involving the maritime boundary issues in Cameroon's presentation and in the Court's response, before also drawing attention to *substantive* errors in Cameroon's Application and the Court's Judgment, resulting notably from the failure to recognize the difference between areas close to shore and those further out to sea. These *procedural* and *substantive* errors have significantly clouded the issues in this case.

A. Procedural Errors

11. *First*, I must point out that the present case, as referred to the Court on 29 March and 6 June 1994, did not involve any "legal dispute", within the meaning of Article 36, paragraph 2, of the Court's Statute, concerning the "maritime boundary". In its Application of March 1994, Cameroon states (as already noted above) that "[t]he dispute relates *essentially* to the question of sovereignty over the Bakassi Peninsula" (emphasis added) and asks the Court to adjudge and declare on various points relating to the status of the Bakassi Peninsula. Indeed, the Court properly ruled on these points in subparagraphs I, II and III of the operative part of the Judgment. However, the "maritime boundary" issue was not regarded by Cameroon in the March 1994 Application as a question having given rise to a "dispute". The "maritime boundary" is *not* mentioned in the Application as an object of a "dispute" but is referred to in unique terms. The June 1994 (additional) Application says nothing whatsoever about the "maritime boundary".

12. Cameroon, in the section of its March 1994 Application entitled "subject of the dispute", refers as follows to the maritime boundary, without mentioning this as being the subject of a "dispute":

> "[T]he maritime boundary between the two States has been the subject of several delimitation agreements, from the Agreement of 11 March 1913 to the Maroua Declaration of 1 June 1975. However, this delimitation has remained a partial one and, despite many attempts to complete it, the two parties have been unable to do so. In order to avoid further incidents between the two countries, the Republic of Cameroon requests the Court to determine the course of the maritime boundary between the two States beyond the line fixed in 1975." (Application of 29 March 1994, p. 5, para. 3.)

As I see it, the words "maritime boundary" in the first line of the quotation above refer to a boundary in the immediate offshore areas. In the latter part of the same quotation, Cameroon refers to the boundary in the vast ocean, the boundary "beyond the line fixed in 1975 [point G]". In

que le Cameroun lui a présenté l'affaire d'une manière peu judicieuse et, ensuite, de la confusion et de l'incompréhension dont la Cour a fait preuve, s'agissant de la nature profonde du droit régissant la «délimitation maritime». Je soulignerai les erreurs *de procédure* qui, dans l'exposé du Cameroun et dans la réponse de la Cour, s'attachent aux demandes relatives à la frontière maritime, avant d'appeler également l'attention sur les erreurs *de fond* contenues dans la requête du Cameroun et dans l'arrêt de la Cour, lesquelles sont principalement dues au fait que l'un et l'autre ont manqué de relever la différence qui existe entre les zones proches de la côte et les zones plus au large. Ces erreurs *de fond* et *de forme* ont sensiblement contribué à obscurcir les points à trancher dans cette affaire.

A. Les erreurs de procédure

11. En premier lieu, je dois souligner que la présente espèce, telle qu'elle a été soumise à la Cour le 29 mars et le 6 juin 1994, ne comportait aucun «différend d'ordre juridique» — au sens du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour — relatif à la «frontière maritime». Dans la requête qu'il a déposée en mars 1994, le Cameroun (comme nous l'avons déjà noté plus haut) présentait le différend comme portant «*essentiellement* sur la question de la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi» (les italiques sont de moi) et priait la Cour de trancher différents points relatifs au statut de cette presqu'île. Et la Cour, comme il le lui était demandé, s'est effectivement prononcée sur ces questions aux points I, II et III du dispositif de son arrêt. Cependant, dans sa requête de mars 1994, le Cameroun n'avait pas considéré la question de la «frontière maritime» comme une question ayant donné lieu à un «différend». La «frontière maritime» *n'est pas* mentionnée dans la requête comme faisant l'objet d'un «différend», mais y est évoquée en des termes *sui generis*. La requête (additionnelle) de juin 1994 ne fait nulle part état de la frontière maritime.

12. Dans la partie de sa requête de mars 1994 intitulée «Objet du différend», le Cameroun évoque en ces termes la frontière maritime, sans préciser qu'elle fait l'objet d'un «différend»:

> «[L]a frontière maritime entre les deux Etats fait l'objet de plusieurs accords de délimitation depuis l'accord du 11 mars 1913 jusqu'à la déclaration de Maroua du 1er juin 1975. Mais cette délimitation est demeurée partielle et les deux parties n'ont pas pu, malgré de nombreuses tentatives, se mettre d'accord pour la compléter. Afin d'éviter de nouveaux incidents entre les deux pays, la République du Cameroun prie la Cour de bien vouloir déterminer le tracé de la frontière maritime entre les deux Etats au-delà de celui qui avait été fixé en 1975.» (Requête du 29 mars 1994, p. 4, par. 3.)

A mon sens, l'expression «frontière maritime» qui figure à la première ligne de la citation ci-dessus fait référence à une frontière située à proximité immédiate de la côte. Dans la dernière partie de cette même citation, le Cameroun fait référence à la frontière en haute mer, c'est-à-dire «au-

its March 1994 Application, Cameroon does not identify either the "many attempts to complete [the delimitation]" "beyond the line fixed in 1975 [point G]" or the previous "incidents between the two countries" which occurred in that area if indeed "further" incidents are to be prevented. Contrary to the Court's assertion (paragraph 239 of the present Judgment and paragraph 110 of the 1998 Judgment), no evidence of any incident in the areas beyond point G or of any negotiation to draw the boundary beyond point G was presented to the Court, either in the March 1994 Application itself or during the written and oral proceedings.

13. In connection with the "decision requested" in that Application, Cameroon states under item *(f)* (in wording quite different from that in requests *(a)* to *(e")*, in which Cameroon asks the Court to "adjudge and declare"), as follows:

> "*(f)* In order to prevent any dispute arising between the two States concerning their maritime boundary, the Republic of Cameroon requests the Court to proceed to prolong the course of its maritime boundary with the Federal Republic of Nigeria up to the limit of the maritime zones which international law places under their respective jurisdictions." (Application of 29 March 1994, p. 15, para. 20.)

Item *(f)* contains nothing to indicate that there is a "decision requested" of the Court; rather Cameroon here requests the drawing of a boundary course. In my view, in regard to the "maritime boundary" Cameroon cannot be seen to be asking the Court to adjudge and declare on any "legal dispute" within the meaning of Article 36, paragraph 2, of the Court's Statute.

14. It was natural for Nigeria to raise objections concerning the Court's jurisdiction in this respect in December 1995. In its 1998 Judgment regarding preliminary objections raised in the present case, the Court however rejected Nigeria's objections with regard to the delimitation of the maritime boundary (*I.C.J. Reports 1998*, p. 275). With all due respect for the Court's authority, I still consider that, as stated in my separate opinion appended to that Judgment (*I.C.J. Reports 1998*, p. 328), the Court erred in so deciding. Notwithstanding the Court's 1998 Judgment, the fact remains that there was in 1994 no "legal dispute" concerning the "maritime boundary" which Cameroon could unilaterally bring to the Court for adjudication under Article 36, paragraph 2, of the Court's Statute and Article 38 of the Rules of Court.

15. *Secondly*, it must be noted that Cameroon changed the gravamen of the present case (which it brought in March and June 1994) in the submissions subsequently presented in its 1995 Memorial. Cameroon first presented its own maritime boundary claim, identified by map co-ordi-

delà [du tracé] qui avait été fixé en 1975 [point G]». Dans sa requête de mars 1994, le Cameroun ne donne aucune précision sur les «nombreuses tentatives ... pour ... compléter [la délimitation]» «au-delà [du tracé] qui avait été fixé en 1975 [point G]» ni, puisqu'il s'agit d'éviter de «nouveaux» incidents, sur les «incidents entre les deux pays» qui se sont produits auparavant dans cette région. Contrairement à ce qu'affirme la Cour (au paragraphe 239 du présent arrêt et au paragraphe 110 de l'arrêt de 1998), aucune preuve du moindre incident dans les zones situées au-delà du point G ou d'une quelconque négociation visant à tracer la frontière au-delà du point G n'a été présentée à la Cour, que ce soit dans la requête de mars 1994 elle-même, dans les pièces écrites ou lors de la procédure orale.

13. Pour ce qui est de la «décision demandée» dans cette requête, le Cameroun affirme à l'alinéa *f)* (en des termes très différents de ceux employés aux alinéas *a)* à *e)*), dans lesquels il prie la Cour de «dire et juger»):

> «*f)* Afin d'éviter la survenance de tout différend entre les deux Etats relativement à leur frontière maritime, la République du Cameroun prie la Cour de procéder au prolongement du tracé de sa frontière maritime avec la République fédérale du Nigéria jusqu'à la limite des zones maritimes que le droit international place sous leur juridiction respective.» (Requête du 29 mars 1994, p. 14, par. 20.)

Rien dans l'alinéa *f)* ne fait état d'une quelconque «décision demandée» à la Cour: ce que le Cameroun demande plutôt à la Cour, c'est de tracer une frontière. J'estime qu'en ce qui concerne la «frontière maritime» le Cameroun ne saurait être considéré comme demandant à la Cour de se prononcer sur un quelconque «différend d'ordre juridique» au sens du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour.

14. Il n'est donc pas étonnant que, en décembre 1995, le Nigéria ait soulevé des exceptions d'incompétence de la Cour à cet égard. Dans son arrêt de 1998 sur les exceptions préliminaires, la Cour a cependant rejeté les objections soulevées par le Nigéria en l'espèce quant à la délimitation de la frontière maritime (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 275). Avec tout le respect dû à la Cour, je considère néanmoins, comme je l'ai indiqué dans l'opinion séparée que j'ai jointe à cet arrêt (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 328), que celle-ci s'est trompée en prenant une telle décision. L'arrêt de 1998 n'a rien changé au fait que, en 1994, il n'existait, au sujet de la «frontière maritime», aucun «différend d'ordre juridique» que le Cameroun aurait pu soumettre à la Cour de manière unilatérale en vertu du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut de la Cour et de l'article 38 du Règlement de la Cour.

15. En deuxième lieu, il convient de souligner que, dans les conclusions qu'il a par la suite présentées dans son mémoire de 1995, le Cameroun a modifié les griefs objets de la présente affaire (dont il a saisi la Cour en mars et juin 1994). C'est dans son mémoire que le Cameroun a pour la

nates, in its Memorial (Livre I, p. 669). These submissions are far different in nature from the "decision requested" in connection with the "maritime boundary" in the March 1994 Application. I believe that the 1995 submissions did not fall within the purview of the original March 1994 Application. The Court should have taken cognizance of this fundamental and essential alteration of Cameroon's position in the case during the jurisdictional phase. The Court however failed in 1998 to do so and, *a fortiori*, failed to realize that the 1995 submissions regarding the "maritime boundary" issue had effected an essential change in the complexion of the entire case.

16. As already noted, Cameroon did not describe in the March 1994 Application or even in the 1995 submissions any "legal dispute" between Nigeria and it concerning the "maritime boundary". Cameroon presented its "maritime boundary" claim in the 1995 submissions. While Nigeria contended in the submissions in its 1999 Counter-Memorial that Cameroon's "maritime claim" was "inadmissible" for various reasons (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. III, p. 834), it was only in 2001, in its Rejoinder, that Nigeria first asserted certain maritime boundary claims in opposition to Cameroon's claims (Rejoinder of Nigeria, Vol. III, p. 765).

17. In the light of the procedural error on the part of the Applicant, Cameroon, I voted against point IV (A) of the operative part of the present Judgment.

B. Substantive Error

18. After having explained that Cameroon's referral to the Court of the "maritime boundary" aspects of the present case was highly irregular, I shall now turn to the merits of the case in respect of the "maritime boundary". Underlying both Cameroon's mishandling of the case and the Court's confusion and misunderstanding is, I believe, the failure to recognize the essential difference between the narrow sea-belt around the land, i.e., the expanse of water within the 12-mile territorial sea (which, for the sake of convenience, I shall call the "inner sea") and the wider offshore area of the continental shelf (which, again for convenience, I shall call the "outer sea"). This difference is reflected in the difference between the two régimes, that of the territorial sea on the one hand and the continental shelf on the other[1]. The delimitation of the territorial sea and the delimitation of the continental shelf are radically different in nature and I submit that this difference is completely overlooked in the present Judgment. I shall return to this issue towards the end of this declaration.

[1] The comments below concerning the continental shelf apply in general to the exclusive economic zone as well.

première fois présenté la frontière maritime qu'il revendiquait en la définissant par des coordonnées cartographiques (livre I, p. 669). La nature de ces conclusions est très différente de celle de la «décision demandée» au sujet de la frontière maritime dans la requête de mars 1994. J'estime que les conclusions de 1995 échappent à la portée de la requête originale de mars 1994. La Cour aurait dû prendre acte dès le stade de la compétence de ce changement radical de position opéré par le Cameroun dans l'affaire. Cependant, la Cour ne l'a pas fait en 1998 et, à fortiori, elle ne s'est pas rendu compte que les conclusions de 1995 concernant la question de la frontière maritime avaient considérablement altéré la physionomie de l'affaire tout entière.

16. Comme je l'ai déjà fait remarquer, que ce soit dans sa requête de mars 1994 ou même dans ses conclusions de 1995, le Cameroun n'a décrit aucun «différend d'ordre juridique» entre lui et le Nigéria au sujet de la frontière maritime, et c'est dans ses conclusions de 1995 qu'il a présenté sa revendication relative à la «frontière maritime». Si le Nigéria a prétendu dans les conclusions de son contre-mémoire de 1999 que la «revendication maritime» du Cameroun était «irrecevable» pour différentes raisons (contre-mémoire du Nigéria, vol. III, p. 834), c'est seulement en 2001, dans sa duplique, qu'il a pour la première fois fait valoir, concernant la frontière maritime, certaines revendications contraires à celles du Cameroun (duplique du Nigéria, vol. III, p. 765).

17. Compte tenu de ces erreurs de procédure imputables au requérant, le Cameroun, j'ai voté contre le point IV A) du dispositif de l'arrêt.

B. L'erreur de fond

18. Ayant montré que c'était de façon tout à fait irrégulière que le Cameroun avait soumis à la Cour les aspects de l'espèce relatifs à la «frontière maritime», j'en viens à présent au fond de l'affaire concernant les aspects en question. Que le Cameroun se soit fourvoyé dans la présente affaire, et que celle-ci suscite la confusion et l'incompréhension de la Cour, s'explique selon moi par l'omission d'une distinction fondamentale: celle qu'il convient d'opérer entre l'étroite bande de mer qui borde le continent, c'est-à-dire les eaux situées au sein de la mer territoriale des 12 milles (que j'appellerai, par commodité, la «mer littorale»), et la zone, plus vaste et plus au large, du plateau continental (que j'appellerai, encore par commodité, la «mer libre»). Cette distinction est reflétée par celle qui existe entre les deux régimes, celui de la mer territoriale d'une part et celui du plateau continental d'autre part[1]. La délimitation de la mer territoriale et celle du plateau continental sont des processus radicalement distincts par nature — or le présent arrêt ne tient aucun compte de cette distinction. Je reviendrai sur cette question vers la fin de la présente déclaration.

[1] Les observations formulées ci-après concernant le plateau continental s'appliquent également, d'une manière générale, à la zone économique exclusive.

(1) Boundary in the "inner sea" (up to point G)

19. I must point out first of all that the Court does not grasp the true meaning of the "maritime boundary" in the "inner sea" in this case. I would suggest that the disagreement between Cameroon and Nigeria in respect of the "inner sea" is *not*, in fact, an issue concerning the "maritime boundary" *but* is an issue relating *solely* to the status of the Bakassi Peninsula (that is to say, whether the boundary between the two States should lie to the west or to the east of the Bakassi Peninsula). The issue of the "maritime boundary" in the "inner sea", i.e., up to point G, is for all practical purposes resolved in subparagraph III of the operative part, when the Court, by reference to the 1913 Anglo-German Agreement, adjudges that the Bakassi Peninsula is part of Cameroon's territory, thereby determining that the boundary between the two States lies to the west of the Bakassi Peninsula, and once the Court takes note of the 1971 Second Yaoundé Declaration, setting out the compromise reached by the Heads of State of the two countries, and of the 1975 Maroua Declaration signed by the two Heads of State.

20. The Court should have had nothing more to say with regard to the maritime boundary in the "inner sea" (up to point G). Accordingly, I find it senseless for the Court to present the two tables of co-ordinates referring to the "inner sea" as a Court decision in the operative part of the Judgment (Judgment, para. 325 IV (B)). There was no "maritime boundary" issue as such in respect of the "inner sea". Cameroon itself did not put forward any such co-ordinates in its claim or submission; nor did Nigeria raise any such issue.

(2) Boundary of the continental shelf in the "outer sea" (beyond point G)

21. With regard to the "maritime boundary" in the "outer sea", reference must be made again to the March 1994 Application and it is worth quoting Cameroon once more:

> "[T]he maritime boundary between the two States has been the subject of several delimitation agreements, from the Agreement of 11 March 1913 to the Maroua Declaration of 1 June 1975. However, this delimitation has remained a partial one and, despite many attempts to complete it, the two parties have been unable to do so. In order to avoid further incidents between the two countries, the Republic of Cameroon requests the Court to determine the course of the maritime boundary between the two States beyond [point G]." (Application of 29 March 1994, p. 5, para. 3.)

As I stated above, notwithstanding this assertion, there has been no incident in the "outer sea" between the two States and no negotiations have

1) La délimitation de la frontière au sein de la «mer littorale» (jusqu'au point G)

19. Je dois tout d'abord faire observer que la Cour ne saisit pas la véritable signification en l'espèce de l'expression «frontière maritime» dans la «mer littorale». Je crois qu'en réalité le différend qui oppose le Cameroun et le Nigéria au sujet de la «mer littorale» *ne* concerne *pas* la «frontière maritime» *mais uniquement* le statut de la presqu'île de Bakassi (en d'autres termes, la question de savoir si la frontière entre les deux Etats devrait passer à l'ouest ou à l'est de cette presqu'île). La question de la «frontière maritime» au sein de la «mer littorale», c'est-à-dire jusqu'au point G, est en substance résolue lorsque, au point III du dispositif, la Cour, se référant à l'accord anglo-allemand de 1913, déclare camerounaise la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi, jugeant ainsi que la frontière entre les deux Etats passe à l'ouest de la presqu'île de Bakassi, et lorsqu'elle prend acte de la seconde déclaration de Yaoundé de 1971, qui exprime le compromis auquel parvinrent les chefs d'Etat des deux pays, et de la déclaration de Maroua de 1975, signée par les deux chefs d'Etat.

20. Point n'aurait dû être besoin pour la Cour d'ajouter quoi que ce fût concernant la frontière maritime au sein de la «mer littorale» (jusqu'au point G). A mon sens, il n'y avait donc pas lieu pour la Cour de présenter les deux tableaux de coordonnées relatives à la «mer littorale» en tant que partie intégrante de sa décision dans le dispositif de l'arrêt (arrêt, par. 325 IV B)). La question de la «frontière maritime» ne se posait nullement en tant que telle s'agissant de la «mer littorale». Le Cameroun lui-même n'a avancé aucune coordonnée de la sorte dans sa demande ou ses conclusions, et le Nigéria n'a pas davantage soulevé cette question.

2) La délimitation du plateau continental au sein de la «mer libre» (au-delà du point G)

21. Pour ce qui concerne la «frontière maritime» dans la «mer libre», il convient de se reporter à la requête, et il n'est pas inutile de citer une nouvelle fois le Cameroun:

> «[L]a frontière maritime entre les deux Etats fait l'objet de plusieurs accords de délimitation depuis l'accord du 11 mars 1913 jusqu'à la déclaration de Maroua du 1er juin 1975. Mais cette délimitation est demeurée partielle et les deux Parties n'ont pas pu, malgré de nombreuses tentatives, se mettre d'accord pour la compléter. Afin d'éviter de nouveaux incidents entre les deux pays, la République du Cameroun prie la Cour de bien vouloir déterminer le tracé de la frontière maritime entre les deux Etats au-delà [du point G].» (Requête du 29 mars 1994, p. 5, par. 3.)

Comme je l'ai dit plus haut, nonobstant cette affirmation, aucun incident entre les deux Etats ne s'est produit dans la «mer libre» et la délimitation

been held to determine the boundary of the continental shelf beyond point G.

22. In point IV (D) of the operative part, the Court in fact does not respond at all to Cameroon's and Nigeria's respective submissions concerning the maritime boundary in the "outer sea" and renders a decision establishing a line different from the Parties' respective claim lines. If the Court now has no more to say on this point than that the boundary "follows a loxodrome having an azimuth of 187° 52′ 27″", as set out in point IV (D) of the operative part, which in no way responds to Cameroon's submissions, then the implication could be that the Court admits that Cameroon's framing of the question of the boundary in the "outer sea" as a *legal* issue is clearly unjustified in this case of unilateral application. Yet the Court "*[d]ecides* that . . . the boundary . . . follows a loxodrome having an azimuth of 187° 52′ 27″" (Judgment, para. 325 IV (D)).

23. I would question whether the Court gave any thought to the fact that specifying a line with the precision of one second results in a difference of only a few metres, even at the point lying at the 200-mile limit from the coast. The Court does not specify how far the line should extend, whether just several miles from the coast or even 200 miles out to sea. Rather than *deciding* upon the line itself, the Court would appear to suggest that the boundary line should be drawn, as agreed by the Parties, along the equidistance line. It appears to me that the Court's mistaken treatment of the maritime boundary in the "outer sea" may derive from its failure to understand the law governing the determination of the continental shelf boundary.

(3) Rule governing the boundary of the continental shelf

24. Cameroon's obvious error in unilaterally submitting to the Court the issue of the maritime boundary in the "outer sea" as the object of a "legal dispute" merits further examination. Unlike land boundaries (including that of the territorial sea), which relate essentially to the question of territorial sovereignty, the boundary of the continental shelf in the "outer sea", not being the subject of a *legal* dispute, cannot, in principle, be determined simply by applying a legal rule or principle. No legal rule or principle mandates recognition of a given line as the *only* one acceptable under international law. The concrete boundary line may be chosen by negotiation from among the infinite number of possibilities falling within the bounds of *equity*. This is the view I propounded, after an extensive analysis of the issues and the *travaux préparatoires*, in my separate opinion appended to the Court's Judgment in the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen* (*I.C.J. Reports 1993*, p. 109).

du plateau continental au-delà du point G n'a fait l'objet d'aucune négociation.

22. En réalité, au point IV D) du dispositif, la Cour ne répond absolument pas aux conclusions demandées par le Cameroun et le Nigéria concernant la frontière maritime dans la «mer libre», et elle rend une décision établissant une ligne différente de celles revendiquées par les Parties. La Cour, en se bornant à affirmer à cet égard, au point IV D) du dispositif, que «[la frontière] suit une ligne loxodromique ayant un azimut de 187° 52′ 27″» — ce qui ne répond nullement aux conclusions du Cameroun —, pourrait donner l'impression de reconnaître que le Cameroun n'avait aucune raison de formuler la question de la frontière au sein de la «mer libre» comme une question d'ordre *juridique* dans le cadre d'une affaire qui, comme celle-ci, a été introduite par voie de requête unilatérale. Et pourtant la Cour «*[d]écide* que ... la limite ... suit une ligne loxodromique ayant un azimut de 187° 52′ 27″» (arrêt, par. 325 IV D)).

23. Je ne sais si la Cour a jamais songé au fait que définir une ligne à la seconde près, même lorsqu'il s'agit d'un point situé à la limite des 200 milles, correspond à une précision de quelques mètres seulement. La Cour ne précise pas jusqu'où la ligne devrait se poursuivre — sur quelques milles depuis la côte, ou bien sur 200 milles au large. Plutôt que de *décider* du tracé précis de la ligne elle-même, la Cour semble donner à entendre que la frontière devrait suivre la ligne d'équidistance, comme les Parties en sont convenues. J'ai le sentiment que la manière erronée dont la Cour a traité la frontière maritime dans la «mer libre» provient peut-être du fait qu'elle n'a pas compris le droit régissant la délimitation de la frontière du plateau continental.

3) Le droit régissant la délimitation du plateau continental

24. L'erreur flagrante du Cameroun consistant à soumettre unilatéralement à la Cour la question de la délimitation maritime dans la «mer libre» en tant qu'objet d'un «différend d'ordre juridique» appelle un examen plus approfondi. Contrairement aux frontières terrestres (et à celles de la mer territoriale), dont l'enjeu est au fond l'attribution de la souveraineté territoriale, la limite du plateau continental dans la «mer libre», en tant qu'elle n'est pas l'objet d'un différend d'ordre juridique, ne saurait en principe être déterminée par la simple application d'une règle ou d'un principe juridique. Il n'existe en effet aucune règle ni aucun principe juridique qui prescrive la reconnaissance d'une ligne donnée comme étant la *seule et unique* acceptable en droit international. Concrètement, la ligne frontière peut être choisie par voie de négociation parmi une multitude de possibilités, pourvu qu'elle respecte les règles de l'*équité*. Tel est le point de vue que j'avais exposé à l'issue d'une analyse minutieuse des questions en jeu et des travaux préparatoires dans l'opinion individuelle que j'avais jointe à l'arrêt rendu par la Cour en l'affaire de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 109).

25. Article 6 of the 1958 Geneva Convention on the Continental Shelf provides "the boundary of the continental shelf . . . shall be determined by agreement between [the parties]". It is important to note that even at the time of its adoption, this rule was fundamentally different from that applicable to the territorial sea, where recourse to the median line is the governing principle (1958 Geneva Convention on the Territorial Sea, Art. 12). The basic principle that the continental shelf boundary should be agreed upon by negotiation was carried over into the 1982 United Nations Convention on the Law of the Sea (Art. 83).

26. It is certainly true that a provision simply stating that the boundary should be agreed upon by negotiation does not identify any precise boundary line and, in fact, the outcome of negotiations concerning the continental shelf boundary is dictated by the relative bargaining power of the parties. But the 1958 Convention did offer a guiding principle where negotiations fail: "[i]n the absence of agreement, and unless another boundary line is justified by special circumstances, the boundary is the median line [in the case of opposite coasts]" and "the boundary shall be determined by application of the principle of equidistance [in the case of adjacent coasts]" (Art. 6, paras. 1 and 2). This so-called "equidistance (median) line + special circumstances" rule could have been applied in various ways aiming at an "equitable solution".

27. Having realized that this provision did not lay down any objective criteria for drawing the boundary, the drafters of the 1982 United Nations Convention on the Law of the Sea attempted to formulate such criteria but, after much effort over several years, could do no better than come to the compromise solution now found in the 1982 Convention:

> "1. The delimitation of the continental shelf . . . shall be effected by agreement on the basis of international law . . . in order to achieve an equitable solution.
>
> 2. If no agreement can be reached within a reasonable period of time, the States concerned shall resort to the procedures provided for in Part XV [settlement of disputes]." (Art. 83.)

28. I am afraid that great misunderstanding prevails in academic circles regarding interpretation of these provisions. I must state, *first*, that the provisions of Article 83, paragraph 2, do not constitute a compromissory clause such as is referred to in Article 36, paragraph 1, of the Court's Statute; *secondly*, the fact that boundary negotiations have failed does not in itself mean that a "(legal) dispute" has arisen; and, *thirdly*, the provisions of Article 83, paragraph 2, should not be interpreted as conferring compulsory jurisdiction on those institutions listed in Article 287 of Part XV. Notwithstanding the title of Section 2 ("Compulsory Procedures entailing Binding Decisions") of Part XV of the 1982 Convention, it is clear that Section 2, when read in conjunction with Section 3 ("Limitations and Exceptions to Applicability of Section 2"),

25. Aux termes de l'article 6 de la convention de Genève de 1958 sur le plateau continental: «la délimitation du plateau continental ... est déterminée par accord entre [les Parties]». Il importe de relever que, même à l'époque de son adoption, cette règle s'écartait fondamentalement de celle applicable à la mer territoriale, laquelle fait primer le recours à la ligne médiane (convention de Genève de 1958 sur la mer territoriale, art. 12). Le principe essentiel selon lequel la délimitation d'un plateau continental doit être convenue par voie de négociation fut repris par la convention des Nations Unies de 1982 sur le droit de la mer (art. 83).

26. Certes, une disposition énonçant simplement qu'une frontière doit être convenue par voie de négociation entre les Parties n'en définit pas pour autant le tracé précis, et l'issue de discussions relatives à la délimitation du plateau continental est en réalité dictée par le pouvoir de négociation de chacune des Parties en présence. Mais la convention de 1958 n'offrait pas moins un principe directeur en cas d'échec des négociations: «[à] défaut d'accord, et à moins que des circonstances spéciales ne justifient une autre délimitation, [la frontière] est constituée par la ligne médiane [dans le cas de côtes se faisant face]» et «s'opère par application du principe de l'équidistance [dans le cas de côtes adjacentes]» (art. 6, par. 1 et 2). Cette règle, dite de la «ligne d'équidistance (médiane) + circonstances spéciales», aurait pu être appliquée de différentes manières pour parvenir à une «solution équitable».

27. Conscients que cette disposition n'énonçait pas de critères objectifs pour tracer une frontière, les rédacteurs de la convention des Nations Unies de 1982 sur le droit de la mer tentèrent de formuler pareils critères mais, après s'y être essayés pendant plusieurs années, ne parvinrent qu'à la solution de compromis qui figure aujourd'hui dans la convention de 1982:

> «1. La délimitation du plateau continental ... est effectuée par voie d'accord conformément au droit international ... afin d'aboutir à une solution équitable.
>
> 2. S'ils ne parviennent pas à un accord dans un délai raisonnable, les Etats concernés ont recours aux procédures prévues à la partie XV [règlement des différends].» (Art. 83.)

28. Je crains qu'un grave malentendu ne prévale dans les milieux universitaires quant à l'interprétation de ces dispositions. Je me dois de faire observer que, en premier lieu, les dispositions du paragraphe 2 de l'article 83 ne constituent pas une clause attributive de compétence au sens du paragraphe 1 de l'article 36 du Statut de la Cour. En deuxième lieu, le fait que les négociations relatives au tracé de la frontière aient échoué ne signifie pas nécessairement qu'un «différend d'ordre juridique» ait surgi. En troisième lieu, les dispositions du paragraphe 2 de l'article 83 ne sauraient être interprétées comme conférant une juridiction obligatoire aux institutions énumérées à l'article 287, partie XV. Nonobstant son titre («Procédures obligatoires aboutissant à des décisions obligatoires»), il est clair que la section 2 de la partie XV de la convention de 1982, lue à la

does *not* provide for such procedures in a boundary delimitation case referred to any of those institutions, including this Court.

29. It is submitted that the Court could well act as a third-party authority if it were asked *jointly* by the parties to draw such a line. The present case was, however, brought before the Court *unilaterally* by Cameroon. At the time Cameroon initiated the case, Nigeria expressed no desire to entrust to the Court the determination of this segment of the boundary between the two States; in fact, Nigeria expressed its opposition to Cameroon's approach, as manifested by its objection to the Court's jurisdiction in this respect in December 1995.

30. I would like to point out that Cameroon and Nigeria had not even started negotiations to agree upon the delimitation of the continental shelf and understandably so, since the status of the Bakassi Peninsula, from which the continental shelf extends, was not certain. In that context the Court could not initiate compulsory procedures entailing a binding decision. The Court could not "decide" any specific line. The Court could only have determined the line if it had been requested jointly by the Parties to decide upon one specific line; however, this is not such a case. I voted in favour of point IV (D) of the operative part for the reason that the general orientation described by the Court in that paragraph, though misguided in itself as I suggested above in paragraph 22, is not likely to cause any harm.

(*Signed*) Shigeru ODA.

lumière de la section 3 («Limitations et exceptions à l'application de la section 2»), *ne* prévoit *pas* que de telles procédures s'appliquent dans le cas d'une affaire de délimitation frontalière soumise à l'une quelconque des institutions évoquées plus haut, parmi lesquelles la présente Cour.

29. La Cour pourrait fort bien agir en qualité d'instance tierce si les Parties lui demandaient *conjointement* de tracer une telle frontière. Mais la présente instance a été introduite par le Cameroun de *manière unilatérale*, et, à cette époque, le Nigéria ne s'est nullement montré désireux de confier à la Cour la délimitation de ce segment de la frontière entre les deux Etats; au contraire, le Nigéria a exprimé son opposition à cette approche, comme en témoigne l'exception d'incompétence qu'il a fait valoir à cet égard en décembre 1995.

30. Je voudrais souligner que le Cameroun et le Nigéria n'avaient même pas entamé de négociations en vue de s'entendre sur la délimitation du plateau continental, ce qui se comprend fort bien compte tenu du statut incertain qui était alors celui de la presqu'île de Bakassi, point de départ du plateau continental. En pareilles circonstances, la Cour ne pouvait engager de procédure obligatoire impliquant une décision contraignante. Elle ne pouvait «décider» d'un quelconque tracé. Elle n'aurait pu le faire que si les Parties l'en avaient priée conjointement; or tel n'a pas été le cas. Si j'ai voté en faveur du point IV D) du dispositif, c'est parce qu'il est peu probable que la direction générale décrite par la Cour à ce paragraphe, bien qu'erronée en soi comme je l'ai dit au paragraphe 22 ci-dessus, entraîne le moindre effet préjudiciable.

(*Signé*) Shigeru ODA.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. LE JUGE RANJEVA

Engagement des Parties de se conformer à la décision de la Cour — Déclaration diplomatique confirmative du consentement juridictionnel préalable — Notion de droit qui prévalait à l'époque — Pacta non servanda sunt — *Règles de droit intertemporel — Notion de «nations» non «civilisées» — Unilatéralisme, droit international, droit national — Blocs de compétence de droit international et de droit colonial.*

1. Je souscris aux dispositifs et motifs du présent jugement qui, je le souhaite, apporte un règlement définitif au différend qui oppose les deux Parties. Je me félicite de l'engagement que les présidents du Cameroun et du Nigéria ont pris devant le Secrétaire général des Nations Unies, le 5 septembre dernier, d'assurer l'exécution de la décision que rendra la Cour (United Nations News Centre, 12 septembre 2002). Une fois encore, les Etats africains ont tenu à réaffirmer leur foi dans le droit et le règlement judiciaire de leurs litiges. Sur le plan juridique, il convient d'apprécier l'intérêt de cet engagement à l'aune de la base consensuelle de compétence de la Cour. Le consentement juridictionnel préalable est le fondement de l'engagement des parties à accepter sans réserve une décision que la Cour est appelée à rendre sur le plan contentieux. En l'absence ou non d'un engagement diplomatique particulier, les parties litigantes sont liées dès l'expression de leur consentement et le rejet des exceptions relatives à la recevabilité ou à la compétence. Le jugement s'impose sans aucune autre condition particulière ou supplémentaire. Dès lors, la déclaration du 5 septembre 2002 n'est qu'un acte diplomatique confirmatif de l'engagement juridique antérieur qu'est le consentement juridictionnel préalable.

2. L'objet de la présente opinion porte sur l'interprétation que je souhaite donner au concept de «droit qui prévalait à l'époque» (par. 209). Pour comprendre la portée de cette notion, il convient de se référer à la *Décision arbitrale du Président de la République française entre la Grande-Bretagne et le Portugal relative à la baie de Delagoa*, en date du 24 juillet 1875 (H. La Fontaine, *Pasicrisie internationale 1794-1900: histoire documentaire des arbitrages internationaux*), au texte de l'article 38 du Statut de la Cour et au silence de l'arrêt sur la qualification des accords passés par les chefs du Vieux-Calabar avec le représentant du Vieux-Calabar. La notion de «nation civilisée» constituait la condition d'éligibilité au statut juridique de sujet international. Sans reconnaissance formelle de souveraineté de la part des nations civilisées, les sociétés indigènes traditionnelles, africaines en particulier, n'avaient pas la qualité de sujet de droit international, même si leur territoire n'était pas nécessairement une

SEPARATE OPINION OF JUDGE RANJEVA

[Translation]

Undertaking by the Parties to comply with the Court's decision — Diplomatic declaration confirming prior consent to jurisdiction — Notion of "the law at the time" — Pacta non servanda sunt *— Rules of intertemporal law — Notion of non-"civilized" "nations" — Unilateralism — International law — National law — Respective scope of international law and colonial law.*

1. I subscribe both to the operative parts and the reasoning of the present Judgment, which will, I trust, achieve a final settlement of the dispute between the two Parties. I welcome the commitment made by the Presidents of Cameroon and Nigeria before the United Nations Secretary-General on 5 September last with a view to securing enforcement of the decision to be handed down by the Court (United Nations News Centre, 12 September 2002). Once again, African States have been concerned to reaffirm their faith in the law and in the judicial settlement of their disputes. In legal terms, the significance of this commitment should be viewed in light of the consensual basis of the Court's jurisdiction. Prior consent to jurisdiction is the basis of the parties' undertaking to accept without reservation any decision which the Court is called upon to give in disputes between them. Whether or not there is any specific diplomatic commitment, the parties to a dispute are bound once they have expressed their consent, and any objections regarding admissibility or jurisdiction have been dismissed. The Judgment is binding without any other special or additional condition. It follows that the declaration of 5 September 2002 merely constitutes a diplomatic *démarche* confirming the pre-existing legal obligation represented by prior consent to jurisdiction.

2. My purpose in this opinion is to consider the interpretation which in my view should be given to the notion of "the law at the time" (Judgment, para. 209). To understand the scope of this notion, reference should be made to the *Arbitral Award of the President of the French Republic between Great Britain and Portugal concerning Delagoa Bay* of 24 July 1875 (H. La Fontaine, *Pasicrisie internationale 1794-1900: histoire documentaire des arbitrages internationaux*), to the text of Article 38 of the Statute of the Court and to the silence of the Judgment regarding the characterization of the treaties concluded by the Chiefs of Old Calabar with the representative of Old Calabar. The criterion of "civilized nation" represented the qualifying condition in order to be accorded the juridical status of international subject. Without formal recognition of sovereignty on the part of the civilized nations, traditional indigenous societies, African societies in particular, did not have the

res nullus ainsi que l'a relevé l'avis sur le *Sahara occidental* (*C.I.J. Recueil 1975*, p. 12). Mais le refus du caractère international de ces accords justifie-t-il pour autant la référence au simple concept générique de «droit qui prévalait à l'époque» lorsqu'il s'agit de décrire sur le plan strictement juridique les situations territoriales de l'époque coloniale? Le problème réside dans le fait de savoir si, en l'espèce, les règles du droit intertemporel sont suffisantes pour comprendre et justifier la disparition de la présence internationale dans cette ancienne entité des chefs du Vieux-Calabar.

3. L'application à la lettre des principes du droit intertemporel aboutit à une conclusion surprenante qui pourrait être formulée dans la maxime suivante: «dans les relations conventionnelles avec les chefs indigènes, *pacta non servanda sunt*». Il est en effet difficile de justifier l'idée selon laquelle la collectivité protégée puisse consentir à être dépossédée de sa personnalité juridique ou de son territoire sans recourir à la mystification juridique. Dans un cadre contractuel civil, une mesure unilatérale de dissolution d'une personnalité reconnue par la voie conventionnelle s'analyse comme une violation des obligations du contrat et des sanctions s'imposent. L'absence de conditions de validité des traités internationaux est-elle pour autant de nature à accepter des conséquences aussi surprenantes? Le rappel du caractère inégalitaire et négateur inhérent à la pratique coloniale vis-à-vis des indigènes et des colonies relève actuellement de la vérité élémentaire; il en résulte un devoir de mémoire à l'égard de ces injustices et en même temps une reconnaissance d'un fait historique. La destruction de la personnalité internationale est acquise par un acte de force: la *debellatio* ou dans le cadre d'un accord entre égaux. Mais affirmer le caractère consenti d'une disparition de la personnalité internationale est à la limite du dol. L'application des règles du droit intertemporel n'est pas de nature à justifier des conclusions aussi contraires aux normes fondamentales, même au nom de la nature spécifique des relations entretenues avec les chefs indigènes.

Il est difficile pour la Cour internationale de Justice d'accepter qu'au nom du droit intertemporel la maxime *pacta sunt servanda* soit dévoyée. La jurisprudence de la Cour ne doit pas pouvoir être interprétée comme favorisant éventuellement une atteinte au principe de la sainteté des accords. Sur le plan de l'analyse des relations de cohérence entre les normes et les principes en droit international, on ne saurait placer sur le même rang la maxime *pacta sunt servanda* et les règles du droit intertemporel qui n'ont qu'une fonction auxiliaire d'interprétation de la règle principale *pacta sunt servanda*. Une interprétation de nature à porter atteinte à cette règle fondamentale n'est pas pertinente. Les règles du droit intertemporel visent d'abord à renforcer la sécurité juridique des relations internationales. Le caractère obligatoire des conventions internationales résulte non pas de l'application mécanique ou formelle d'un principe mais de la nature des engagements librement souscrits qui expriment le consentement des Etats à être liés. Seul l'avènement des normes du *jus cogens* est de nature à justifier la remise en cause du

status of subjects of international law, even where their territory was not necessarily *res nullius*, as was made clear in the Advisory Opinion on the *Western Sahara* case (*I.C.J. Reports 1975*, p. 12). But does the refusal to accord any international status to such treaties justify reliance on the simple generic concept of "the law at the time" when characterizing in strictly legal terms territorial situations obtaining during the colonial period? The problem is whether, in this case, the rules of intertemporal law are sufficient to explain and justify the disappearance from the international scene of this ancient entity, the Chiefs of Old Calabar.

3. Literal application of the principles of intertemporal law leads to a surprising conclusion, which could be expressed in the following maxim: "in treaty relations with indigenous chiefs, *pacta non servanda sunt*". Thus it is difficult, without recourse to legal artifice, to justify the idea that a protected entity could consent to being dispossessed of its legal personality or of its territory. In a civil contract, any unilateral dissolution of an entity recognized under the terms of the contract is regarded as a breach of the contractual obligations and sanctions must follow. Can the absence of the conditions required for a valid international treaty render such surprising consequences acceptable? The inequality and denial of rights inherent in colonial practice in relation to indigenous peoples and to colonies is currently recognized as an elementary truth; there is a resultant duty to memorialize these injustices and at the same time to acknowledge an historical fact. The destruction of international personality is procured by an act of force: through *debellatio* or under an agreement between equals. But to contend that an international personality has disappeared by consent is verging on fraud. Application of the rules of intertemporal law cannot justify conclusions so contrary to fundamental norms, not even on the basis of the special nature of relationships with indigenous chiefs.

The International Court of Justice should be reluctant to accept that, in the name of intertemporal law, the maxim *pacta servanda sunt* may be circumvented. The Court's decision must not be interpreted as encouraging any impugnment of the principle of the sanctity of contracts. If we analyse the relationship between the various norms and principles of international law, it is clear that the maxim *pacta servanda sunt* cannot be treated on the same basis as the rules of intertemporal law, which serve merely as auxiliary means of interpretation of the primary rule, *pacta servanda sunt*. Any interpretation seeking to impugn that fundamental rule is misconceived. The main purpose of the rules of intertemporal law is to strengthen legal security in international relations. The binding nature of international treaties derives not from the mechanical or formal application of a principle but from the nature of commitments freely undertaken, expressing the consent of States to be bound. Only the impact of norms of *jus cogens* can justify any impugnment of the consensus principle. Thus the legal framework provides a tool for

consensualisme. Le cadre juridique offre dans ces conditions un appareil d'analyse du consentement et de la volonté des Etats, mais ne saurait se substituer à cette volonté.

4. L'application, dans le présent cas d'espèce, de la règle du droit intertemporel pose le problème de l'acceptation, dans l'arrêt, de la pratique de la puissance protectrice qui a procédé à la liquidation de l'entité Vieux-Calabar. Une distinction s'impose entre la justification et l'acceptation d'une situation juridique. En effet, les situations que le droit étudie ont pour origine soit un acte juridique, c'est-à-dire une manifestation de volontés destinée à produire des effets de droit, soit un fait juridique, c'est-à-dire un phénomène, une situation qui se produit en dehors de tout consentement des Etats concernés et qui engendre des effets de droit. Il en résulte que les actes de la puissance coloniale ont représenté des faits juridiques autour desquels se sont articulés et développés des régimes de droits territoriaux et de droits personnels des populations. Cette analyse est confirmée par la jurisprudence du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 554). La Chambre a fait directement application du droit colonial français non en tant que droit colonial mais en qualité de source de référence normative applicable indépendamment de tout jugement ou de toute référence aux règles du droit intertemporel qui aurait pu légitimer le droit colonial.

5. La critique de l'«unilatéralisme» des puissances coloniales réservant un sort de «chiffon de papier» aux accords conclus avec les responsables indigènes n'est pas un fait nouveau. On citera la thèse de M. Nazif soutenue à l'Université de Batavia en 1928 sur la disparition du Royaume de Madagascar en droit international (*De val van het Rijk Merina — La chute du Royaume de Mérina*). On rappellera également la thèse soutenue par les plénipotentiaires malgaches en 1895 lorsqu'ils ont opposé à la France le caractère détachable de l'indépendance du Royaume par rapport à la capacité de remboursement de l'emprunt contracté, cause officielle de l'envoi du corps expéditionnaire. En sens inverse, le principe de la *tabula rasa* a été invoqué pour refuser la succession d'Etats aux traités conclus par la monarchie. Ce précédent a été rappelé lors de l'annexion de la Tchécoslovaquie par le IIIe Reich.

6. Pour ces raisons, il aurait été préférable de parler de droit international pour évoquer le droit des rapports entre les puissances européennes ou avec des souverains reconnus par les puissances européennes et de droit ou de fait colonial selon les cas lorsque est envisagé le rapport entre les puissances européennes et les chefs indigènes. Cette distinction ou classification permet de mieux appréhender le cadre juridique de la colonisation.

(*Signé*) Raymond RANJEVA.

---

analysing the consent and intentions of States but cannot replace those intentions.

4. In the present case, application of the rules of intertemporal law raises the problem of the Judgment's acceptance of the conduct of the protecting Power, which proceeded to liquidate the entity of Old Calabar. A distinction must be drawn between justification and acceptance of a legal situation. Thus the situations which the law addresses may have originated either in a legal instrument, that is to say a manifestation of wills intended to produce legal effects, or in a legal fact, that is to say an occurrence, a situation having taken place irrespective of any consent by the States concerned and producing effects in law. It follows that the instruments adopted by the colonial Power constituted legal facts, around which evolved and developed régimes governing territorial rights, as well as the personal rights of the populations concerned. This analysis is confirmed by the decision in the case concerning the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 554). The Chamber directly applied French colonial law not *qua* colonial law but as the normative reference source applicable, without passing any judgment thereon or seeking to legitimize colonial law by reliance on the rules of intertemporal law.

5. Criticism of the "unilateralism" of the colonial Powers in ultimately treating agreements concluded with indigenous rulers as "scraps of paper" is nothing new. I would cite here the thesis of Mr. Nazif, submitted to the University of Batavia in 1928, on the disappearance of the Kingdom of Madagascar in international law (*De val van het Rijk Merina — La chute du Royaume de Mérina*). I would also recall the position taken by the Malagasy plenipotentiaries in 1895 when they confronted France with the argument that the independence of the Kingdom was an issue distinct from its ability to repay its loan, the official pretext for the despatch of the expeditionary force. Conversely, the *tabula rasa* principle has been invoked in order to refuse a right of State succession to treaties concluded by the monarchy. This precedent was recalled at the time of the annexation of Czechoslovakia by the Third Reich.

6. For these reasons, it would have been preferable to speak of international law when referring to the law governing relations between the European Powers or with sovereigns recognized by the European Powers, and of colonial law or acts, as appropriate, when addressing the relationship between the European Powers and indigenous chiefs. Such a distinction or classification permits a better understanding of the legal framework of colonization.

(*Signed*) Raymond RANJEVA.

DÉCLARATION DE M. LE JUGE HERCZEGH

Article 59 du Statut — Critique injustifiée contenue dans le paragraphe 238 de l'arrêt — Protection offerte aux Etats tiers dépendant de l'interprétation et de l'application que fait la Cour.

J'ai voté pour les points du dispositif de l'arrêt que j'approuve entièrement. Ils expriment les mêmes conclusions auxquelles je suis parvenu après l'examen de la présente affaire.

Je ne peux toutefois souscrire à l'idée exprimée dans le paragraphe 238 des motifs, qui dit notamment:

> «La Cour estime que, en particulier dans le cas de délimitations maritimes intéressant plusieurs Etats, la protection offerte par l'article 59 du Statut peut ne pas toujours être suffisante. En l'espèce, il est possible que l'article 59 ne protège pas suffisamment la Guinée équatoriale ou Sao Tomé-et-Principe contre les effets — même indirects — d'un arrêt affectant leurs droits.»

Je vois dans cette phrase une critique à peine voilée du Statut de la Cour, qui fait partie intégrante de la Charte des Nations Unies, que je ne peux partager. L'article 59 du Statut a la teneur suivante: «La décision de la Cour n'est obligatoire que pour les parties en litige et dans le cas qui a été décidé.» C'est une conséquence nécessaire, et même inévitable, du fait que la compétence de la Cour repose sur le consentement des parties. La Cour doit veiller à ce qu'elle ne prenne aucune décision qui dépasserait les limites définies par l'article 59 et qui en conséquence n'aurait pas force obligatoire, mais resterait lettre morte. Il s'agit là non seulement d'un principe de bonne administration de la justice, mais aussi d'une obligation de la Cour découlant de sa mission telle que définie par son Statut, à savoir, notamment, de régler conformément au droit international les différends qui lui sont soumis.

Dans certaines circonstances, satisfaire à l'obligation de ne pas affecter les droits des Etats tiers peut poser des problèmes à la Cour, ce qui explique et justifie l'inclusion dans le Statut d'une disposition concernant l'intervention d'un Etat tiers estimant avoir dans un différend un intérêt d'ordre juridique en cause (art. 62). L'arrêt du 14 avril 1981, rendu dans l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne), requête à fin d'intervention*, et les opinions individuelles de MM. Morozov, Oda et Schwebel jointes à cet arrêt, puis l'arrêt du 21 mars 1984 rendu dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte), requête à fin d'intervention*, ainsi que les opinions dissidentes de MM. Sette-Camara, Oda, Schwebel et Jennings, montrent bien la com-

DECLARATION OF JUDGE HERCZEGH

[Translation]

Article 59 of the Statute — Unjustified criticism in paragraph 238 of the Judgment — Protection afforded to third States dependent on Court's interpretation and application.

I voted for all points of the operative paragraph of the Judgment, with which I am in complete agreement. They express the same conclusions that I had reached after examining the case.

I cannot however subscribe to the proposition set out in paragraph 238 of the reasoning, which states *inter alia*:

> "The Court considers that, in particular in the case of maritime delimitations where the maritime areas of several States are involved, the protection afforded by Article 59 of the Statute may not always be sufficient. In the present case, Article 59 may not sufficiently protect Equatorial Guinea or Sao Tome and Principe from the effects — even if only indirect — of a judgment affecting their legal rights."

I see in this passage a scarcely veiled criticism, which I cannot share, of the Court's Statute, which is an integral part of the United Nations Charter. Article 59 of the Statute provides as follows: "The decision of the Court has no binding force except between the parties and in respect of that particular case." That is a necessary, indeed inevitable, consequence of the fact that the Court's jurisdiction is founded on the consent of the parties. The Court must ensure that it takes no decision which oversteps the limits laid down by Article 59 and which would in consequence be without binding force and remain a dead letter. This is not only a principle of the sound administration of justice, but also an obligation incumbent upon the Court deriving from its function as laid down by its Statute, namely, in particular, to decide in accordance with international law such disputes as are submitted to it.

In certain circumstances, satisfying the obligation not to affect the rights of third States may pose problems for the Court, which explains and justifies the inclusion in its Statute of a provision concerning the intervention of a State which considers that it has an interest in a dispute of a legal nature which may be affected by the decision in the case (Art. 62). The Judgment of 14 April 1981 in the case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya), Application for Permission to Intervene*, and the separate opinions of Judges Morozov, Oda and Schwebel appended to that Judgment, and then the Judgment of 21 March 1984 in the case concerning *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta), Application for Permission to Intervene*, and the dis-

plexité du problème, et les efforts de la Cour pour donner une interprétation cohérente des dispositions pertinentes du Statut et les appliquer conformément à leurs termes et à leur esprit. Le dernier mot reste encore à dire dans ce débat. Toutefois, comme M. Schwebel l'a exprimé d'une manière très juste: «aucune règle d'interprétation ne permet de penser que l'article 59 raye du Statut l'article 62» (*C.I.J. Recueil 1984*, p. 134, par. 9). Par ailleurs, à mon avis tout au moins, on ne peut pas conclure que la protection offerte aux droits des tierces parties par l'article 59 du Statut pourrait être insuffisante. La critique de cet article me semble mal placée.

Il ne s'agit pas là d'une règle de droit qui, en soi, protégerait ou ne protégerait pas de manière suffisante un intérêt d'ordre juridique de tel ou tel pays. Il s'agit bien plutôt d'une disposition qu'il revient à la Cour d'interpréter et d'appliquer de manière telle que cette protection soit rendue aussi efficace que possible. Que ladite protection se révèle suffisante ou non dépend donc de la Cour. Dans la présente espèce, la Cour a évalué soigneusement les intérêts d'ordre juridique de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe, et c'est dans ce sens et dans cet esprit qu'elle a rendu son arrêt concernant la détermination de la frontière maritime du Cameroun et du Nigéria. Pour ce faire, elle n'avait nul besoin d'adresser une observation critique à l'encontre d'un article du Statut.

(*Signé*) Géza HERCZEGH.

senting opinions of Judges Sette-Camara, Oda, Schwebel and Jennings clearly demonstrate the complexity of the problem and the Court's efforts to give a consistent interpretation of the relevant provisions of the Statute and to apply them in accordance with their letter and their spirit. The last word has yet to be said in this debate. However, as Judge Schwebel so aptly put it: "Article 59 cannot, by any canon of interpretation, be read so as to read Article 62 out of the Statute" (*I.C.J. Reports 1984*, p. 134, para. 9). Moreover, at least in my opinion, it cannot be said that the protection afforded to the rights of third parties by Article 59 of the Statute might be insufficient. The criticism of this Article strikes me as misplaced.

This is not a rule of law which, in itself, might be said sufficiently to protect or not to protect a legal interest of a particular country. It is, rather, a provision which it is for the Court to interpret and apply in such a way that such protection is made as effective as possible. Hence, whether that protection proves to be sufficient or not depends on the Court. In the present case the Court carefully considered the legal interests of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe and it was in that sense and in that spirit that it rendered its Judgment concerning the determination of the maritime boundary between Cameroon and Nigeria. In order to do so it had no need whatever to make a critical remark in regard to an Article of the Statute.

(*Signed*) Géza HERCZEGH.

DISSENTING OPINION OF JUDGE KOROMA

Role of Court in judicial settlement of territorial and boundary disputes — Nigeria's claim to Bakassi based on original title and historical consolidation and to settlements around Lake Chad based on historical consolidation — 1884 Treaty of Protection between Great Britain and Kings and Chiefs of Old Calabar — Legal basis for solving dispute — Invalidity of Anglo-German Agreement of 11 March 1913 — Failure of Court to properly assess evidence establishing historical consolidation — Historical consolidation provides valid basis for territorial title.

1. Perhaps nowhere is the category of the peaceful settlement of disputes more imperative than in territorial and boundary disputes between neighbouring States, given the potential for such disputes to escalate with destructive consequences for the States concerned.

2. But this notwithstanding, with reference to the Court's role as an arm of preventive diplomacy, i.e., being seised of disputes which seem entirely political but which have a legal component, the President of the Court told the United Nations General Assembly in 1991 that the Court's mission was to declare and apply the law, and that it would range outside that task at its peril and at the peril of international law (see Sir Robert Jennings, "The Role of the International Court of Justice", *British Year Book of International Law (BYBIL)*, 1997, p. 3). Therefore, even in performing this role the Court is bound, pursuant to its Statute, to apply relevant treaties and conventions as well as general principles of law recognized by the Parties (Statute of the Court, Art. 38). Hence, the Court cannot allow itself to abdicate this judicial responsibility.

3. I am, however, obliged to observe that the conclusion reached by the Court with respect to the 1884 Treaty between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar regarding the Bakassi Peninsula is tantamount to a recognition of political reality rather than to an application of the treaty and the relevant legal principles. In my view, it is not the function of the Court to recognize or consecrate political reality but rather to apply the law in ruling on disputes before it. Nor can I concur with the Court's response to the claim of "historical consolidation" by Nigeria in this case, the implication being that conventional title based on the 1913 Anglo-German Agreement is the only valid means of acquiring title or that the mode of territorial acquisition is closed. If the latter were the case, there would have been no place in the Court's jurisprudence for prescriptive title, etc. In my view, the approaches taken by the Court to reach its conclusions on these two issues are both fundamentally flawed.

OPINION DISSIDENTE DE M. LE JUGE KOROMA

[Traduction]

Rôle de la Cour dans le règlement judiciaire des différends territoriaux et frontaliers — Revendication du Nigéria fondée sur le titre originel et la consolidation historique pour Bakassi et sur la consolidation historique pour les villages des environs du lac Tchad — Traité de protectorat de 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar — Base juridique pour le règlement des différends — Invalidité de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 — Cour n'ayant pas examiné adéquatement les éléments prouvant la consolidation historique — Consolidation historique comme fondement valide de titre territorial.

1. Les différends territoriaux et frontaliers entre Etats voisins, en tant qu'ils sont susceptibles de s'exacerber avec des conséquences tragiques pour les pays concernés, sont peut-être ceux qui, plus que tous autres, appellent impérativement un règlement pacifique.

2. En 1991, le président de la Cour n'en déclarait pas moins à l'Assemblée générale des Nations Unies, à propos du rôle joué par la Cour en matière de diplomatie préventive — c'est-à-dire lorsqu'elle est appelée à régler des différends qui, s'ils semblent entièrement politiques, comportent un élément juridique —, que cette juridiction avait pour mission de dire le droit et que, si elle allait au-delà de cette fonction, c'était à ses propres risques et au péril du droit international (sir Robert Jennings, «The Role of the International Court of Justice», *British Year Book of International Law (BYBIL)*, 1997, p. 3). Autrement dit, même lorsqu'elle joue ce rôle, la Cour est tenue, conformément à son Statut (article 38), d'appliquer les traités et conventions pertinents ainsi que les principes généraux du droit reconnus par les Parties concernées. La Cour ne saurait donc se soustraire à cette fonction judiciaire.

3. Or, force m'est de constater que la Cour, dans sa conclusion concernant le traité de 1884 conclu par la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar relativement à la presqu'île de Bakassi, a choisi de reconnaître la réalité politique plutôt que d'appliquer l'instrument et les principes juridiques pertinents. A mon sens, la Cour, lorsqu'elle règle des différends, n'a pas pour rôle de reconnaître ou de consacrer une réalité politique, mais d'appliquer le droit. Je ne puis davantage souscrire à la conclusion de la Cour concernant la «consolidation historique» invoquée en l'espèce par le Nigéria, car elle suppose que l'acquisition du titre conventionnel par l'accord anglo-allemand de 1913 serait la seule valide ou qu'il n'existerait qu'un nombre limité de modes d'acquisition territoriale. Si tel était le cas, des concepts comme la prescription acquisitive, pour ne citer que celui-là, n'auraient pas trouvé place dans la jurisprudence de la Cour. Je pense que les raisonnements suivis par la Cour pour

The main purpose of applying the law is to do justice and where the law is not correctly applied it could lead to an injustice. It is principally because of my disagreement with the conclusions and findings of the Court regarding these two issues that I have decided to exercise the faculty to enter this dissenting opinion as provided for by the Statute.

4. In this dispute both Parties maintain that the main focus is the Bakassi Peninsula, although they expect different results. In its final submissions with respect to Bakassi, the Republic of Cameroon, *inter alia*, requested the Court to adjudge and declare that sovereignty over the peninsula is Cameroonian. In both its Memorial and pleadings before the Court, Cameroon relied mainly for its title on the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 and on various *effectivités*.

5. The Republic of Nigeria, for its part, requested the Court to adjudge and declare that sovereignty over the Bakassi is vested in the Federal Republic of Nigeria. It based its claim to sovereignty over the peninsula on original title, as confirmed by the Treaty of Protection which the Kings and Chiefs of Old Calabar signed with Great Britain on 10 September 1884 and mainly on historical consolidation. In this regard, Nigeria contended that parts of the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, under which Bakassi was ceded by Great Britain to Germany and subsequently inherited by Cameroon as successor State, were invalid as Great Britain was not entitled to cede the territory pursuant to the 1884 Treaty, which was a treaty of protection and in no way transferred sovereignty to Great Britain over the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar. Nigeria further argued that the 1913 Agreement was also invalid on grounds of inconsistency with the principle *nemo dat quod non habet*. In Nigeria's view, however, such invalidity only applied to those parts of the Agreement which purport to prescribe the boundary and which, if effective, would have involved a cession of territory to Germany, that is to say, essentially Articles XVIII to XXII.

6. In paragraph 209 of the Judgment, the Court reached the conclusion that under the applicable law at the time Great Britain was in a position in 1913 to determine its boundary with Germany, based on the 1913 Agreement. In paragraph 212 of the Judgment, the Court stated that it is unable to accept that until Nigeria's independence in 1961, and notwithstanding the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Bakassi Peninsula had remained under the sovereignty of the Kings and Chiefs of Old Calabar. The Court went on to find that Nigeria, at the time, accepted that Articles XVIII to XXII of the Anglo-German Agreement of 1913 were valid and in effect, and that it recognized Cameroonian sovereignty over the Bakassi Peninsula (paragraph 214). Based on these findings, the Court, in its operative paragraphs, decided that the boundary between the Republic of Cameroon and the Federal Republic of Nigeria in Bakassi is delimited by Articles XVIII to XX of the Anglo-German

résoudre ces deux questions étaient l'un et l'autre profondément fautifs. L'objet essentiel du droit étant de rendre la justice, son application erronée peut conduire à une injustice. C'est essentiellement parce que je désapprouve les conclusions de la Cour sur ces deux points que j'ai décidé d'exprimer la présente opinion dissidente, ainsi que le Statut m'y autorise.

4. Les deux Parties convenaient en l'espèce que Bakassi était au cœur de leur litige, même si chacune escomptait au sujet de la presqu'île un règlement différent. Dans ses conclusions, la république du Cameroun priait la Cour de dire et juger, entre autres, que la souveraineté sur Bakassi était camerounaise. Dans son mémoire et dans ses plaidoiries devant la Cour, le Cameroun a principalement invoqué, à l'appui de sa revendication territoriale, l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 ainsi que différentes effectivités.

5. La République fédérale du Nigéria, quant à elle, priait la Cour de dire et juger que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi lui appartenait. Le Nigéria fondait cette revendication de souveraineté sur le titre originel tel que confirmé par le traité de protectorat conclu le 10 septembre 1884 entre les rois et chefs du Vieux-Calabar et la Grande-Bretagne, ainsi que sur la consolidation historique. A cet égard, le Nigéria soutenait que certaines dispositions de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 — par lequel la Grande-Bretagne avait cédé Bakassi à l'Allemagne, qui l'avait ensuite transmise à son successeur, le Cameroun — n'étaient pas valides au motif que le traité de 1884 n'avait pas donné à la Grande-Bretagne le droit de céder ce territoire; il s'agissait en effet d'un traité de protectorat, qui ne transférait en aucun cas à la Grande-Bretagne la souveraineté sur les territoires des rois et chefs du Vieux-Calabar. Le Nigéria contestait également la validité de l'accord de 1913 au motif que celui-ci était contraire au principe *nemo dat quod non habet*. Toutefois, cette invalidité se limitait selon lui aux dispositions visant à délimiter la frontière — soit essentiellement les articles XVIII à XXII — et qui, si elles étaient appliquées, auraient signifié une cession de territoire en faveur de l'Allemagne.

6. Au paragraphe 209 de l'arrêt, la Cour conclut qu'en 1913, selon le droit de l'époque, la Grande-Bretagne pouvait déterminer sa frontière avec l'Allemagne conformément à l'accord de 1913. Au paragraphe 212, elle déclare qu'elle ne peut accepter la thèse selon laquelle, jusqu'à l'indépendance du Nigéria en 1961, et malgré l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, la presqu'île de Bakassi serait demeurée sous la souveraineté des rois et chefs du Vieux-Calabar. Elle constate en outre qu'à cette époque le Nigéria avait admis la validité et l'applicabilité des articles XVIII à XXII de l'accord anglo-allemand de 1913, et qu'il avait reconnu que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi était camerounaise (par. 214). C'est sur cette base que la Cour décide, dans son dispositif, que la frontière entre la République du Cameroun et la République fédérale du Nigéria dans la région de Bakassi est délimitée par les articles XVIII à XX de l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913,

Agreement of 11 March 1913; and that sovereignty over the Bakassi Peninsula lies with the Republic of Cameroon.

7. This conclusion, with respect, is unsustainable, both in the light of the 1884 Treaty and in the light of the material evidence which was before the Court. The findings are in clear violation of the express provisions of the 1884 Treaty and contrary to the intention of one of the parties to the 1884 Treaty — that of the Kings and Chiefs of Old Calabar — and hence to the rule of *pacta sunt servanda*, i.e., the sanctity of treaties. This finding, in violation of the applicable treaty and clearly in breach of the principle of *pacta sunt servanda*, is not only illegal but unjust.

8. Moreover, I am also unable to accept that the categories of legal title to territory are restricted to what the Court described as the "established" modes, in its response to the contention that the principle of historical consolidation was a valid basis for territorial title, that is to say that proven long use, coupled with a complex of interests and relations, as in the present case, can have the effect of attaching a territory to a given State. In my opinion, founded on the jurisprudence of the Court (*Fisheries (United Kingdom* v. *Norway), Judgment, I.C.J. Reports 1951*, p. 139; *Minquiers and Ecrehos (United Kingdom/France), Judgment, I.C.J. Reports 1953*, p. 57; *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening), Judgment, I.C.J. Reports 1992*, p. 565, para. 345), historical consolidation, if supported by the requisite evidence, can be a sound and valid means of establishing territorial title in international law. When, therefore, such evidence is presented to the Court, as in this case, it does not seem legally justified to reject such evidence because it is categorized under a particular rubric. Rather than being preoccupied with the "label" of the evidence, the Court's essential judicial function should be to assess and interpret the evidence before it objectively, so as to determine whether or not such evidence is sufficient to establish title to the territory in question.

9. As stated earlier, Nigeria's claim to Bakassi is, on the basis of original title, vested in the Kings and Chiefs of Old Calabar, the geographical extent of which covered south-eastern Nigeria and which in the 1700s was peopled mainly by the Efiks and the Efiat. Historically, the territorial authority of the Kings and Chiefs of Old Calabar is said to have extended as far east as the Rio del Rey. Nigeria pointed out that the limits of the territorial authority of the Kings and Chiefs of Old Calabar are conveniently represented by two inland waterways known as the Archibong Creek and Ikankau Creek; that the area known as Old Calabar was the centre of Efik activity and authority and included towns such as Duke Town, Creek Town, Henshaw Town and Obutong Town; that other Efik towns further afield included Tom Shott's Town and Arsibon's (now Archibong); that each of these towns, or virtually city States, had its own King or Chief from whom, by the early nineteenth century, the para-

et que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi est camerounaise.

7. Cette conclusion, malgré tout le respect dû à la Cour, est indéfendable, non seulement à la lumière du traité de 1884, mais également au vu des nombreux éléments de preuve qui avaient été soumis. En effet, cette conclusion est à l'évidence incompatible avec les dispositions expresses du traité de 1884, de même qu'elle va à l'encontre de l'intention de l'une des parties à ce traité — les rois et chefs du Vieux-Calabar — et, partant, du principe *pacta sunt servanda*, selon lequel les traités sont inviolables. Cette conclusion, qui méconnaît l'instrument applicable et bafoue de manière flagrante le principe de l'inviolabilité des traités, n'est pas seulement illégale, elle est aussi inique.

8. Je ne puis non plus m'associer à la Cour lorsqu'elle limite les titres territoriaux juridiques aux titres acquis par ce qu'elle appelle les modes «reconnus», en réponse à la thèse selon laquelle la consolidation historique serait un fondement valide de titre territorial, autrement dit, selon laquelle un long usage établi, conjugué à un ensemble complexe d'intérêts et de relations — comme c'était le cas en l'espèce —, pourrait avoir pour effet de rattacher un territoire à un Etat donné. A mon sens, la consolidation historique, si elle est démontrée, peut constituer en droit international un moyen solide et valide d'établir un titre territorial — et je me fonde à cet égard sur la jurisprudence de la Cour (*Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège), arrêt, C.I.J. Recueil 1951*, p. 139; *Minquiers et Ecréhous (Royaume-Uni/France), arrêt, C.I.J. Recueil 1953*, p. 57; *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 1992*, p. 565, par. 345). Par conséquent, lorsque des éléments de preuve sont produits devant la Cour, comme cela a été le cas en la présente espèce, il ne semble pas juridiquement fondé de les rejeter au motif qu'ils relèvent d'une catégorie particulière. Dans l'exercice de sa fonction judiciaire essentielle, la Cour doit apprécier et interpréter objectivement de telles preuves, sans se soucier de «l'étiquette» qui leur est donnée, et ce afin de déterminer si elles suffisent à établir le titre sur le territoire en cause.

9. J'ai dit précédemment que le Nigéria revendiquait Bakassi en se réclamant du titre originel des rois et chefs du Vieux-Calabar, dont le territoire occupait le sud-est du Nigéria et était principalement peuplé, au XVIIIe siècle, d'Efik et d'Efiat. Historiquement, l'autorité territoriale des rois et chefs du Vieux-Calabar se serait étendue très à l'est, jusqu'au Rio del Rey. Le Nigéria a indiqué que deux cours d'eau navigables, Archibong Creek et Ikankan Creek, étaient tout particulièrement indiqués pour délimiter l'étendue de cette autorité territoriale, que la région connue sous le nom de Vieux-Calabar constituait le centre de l'autorité et de l'activité des Efik, et que l'on y trouvait plusieurs villes telles que Duke Town, Creek Town, Henshaw Town et Obutong Town, que d'autres villes efik plus éloignées, telles que Tom Shott's Town et Arsibon's Town (aujourd'hui appelée Archibong) — virtuellement des cités-Etats —, avaient chacune son propre roi ou chef et que c'était à partir de cette

mount chieftancy or kingship — later the Obongship — of Old Calabar evolved; that in the nineteenth century Old Calabar and its Efik Houses had established their authority not only over the area around Old Calabar, but also over all the lands between Cross River and the Rio del Rey. Furthermore, through economic, social and cultural links, the Kings and Chiefs of Old Calabar exercised control over their citizens. In particular, through the Ekpe shrine, the Kings and Chiefs ensured the effective administration of justice, the maintenance of peace and security and the development of the resources within their territory. The material evidence before the Court thus showed that the activities of Old Calabar included the founding of settlements of increasing permanence in the Bakassi Peninsula which were within the dominions of Old Calabar.

10. The Court was also furnished with evidence that the British Consul Hewett, who negotiated the 1884 Treaty of Protection between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar, described Old Calabar in the following terms: "This country with its dependencies extends from Tom Shots . . . to the River Rumby (on the west of Cameroon Mountains), both inclusive" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 95). "The Chiefs of Tom Shot country, of Efut . . . the country about the River Rumby, made declarations that they were subject to Old Calabar" (CR 2002/8, p. 45, para. 31), an important and significant statement emanating from an official who had direct and first-hand knowledge of the area and evidencing and confirming the extent of Old Calabar. Later evidence of this was provided in 1890 by another British Consul, Johnston, who stated that "the rule of the Old Calabar Chiefs extended far beyond the Akpayafé River to the very base of the Cameroons" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 95), and qualified this by adding that the "Efik people . . . only went as far east as the right bank of the Ndian River" *(ibid.)*. According to Johnston, who had travelled the region extensively:

> "[t]he trade and rule of the Old Calabar Chiefs extended, in 1887, considerably further to the east than the Ndian River
>
> . . . . . .
>
> The left or eastern bank of the Akpayafé and the land between that river and the Ndian is under the rule of Asibon or Archibong Edem III, a big Chief of Old Calabar." *(Ibid.)*

11. On the basis of this evidence, Nigeria maintained that Bakassi and the Rio del Rey are demonstrably to the west of the Ndian River, and Bakassi was part of Old Calabar's outlands. Nigeria maintained that the 1884 Treaty between the Kings and Chiefs of Old Calabar and Great Britain extended over this territory and was a treaty of protection and not one in which the territory was ceded to Great Britain. In the light of the foregoing, Nigeria complained that parts of the Agreement of 1913

dignité que s'était développée, au début du XIXe siècle, celle de chef ou roi suprême (puis *Obong*) du Vieux-Calabar; que, au XIXe siècle, l'autorité du Vieux-Calabar et de ses *maisons* efik s'étendait non seulement sur la région autour du Vieux-Calabar, mais également sur l'ensemble des territoires situés entre la Cross River et le Rio del Rey. En outre, les rois et chefs du Vieux-Calabar exerçaient un contrôle sur la vie de leurs sujets à travers des liens économiques, sociaux et culturels. C'est ainsi notamment que, par le biais de l'institution des sanctuaires *ekpe*, ils administraient la justice, assuraient la paix et la sécurité et veillaient à l'exploitation des ressources sur leur territoire. Les éléments de preuve soumis à la Cour ont montré que les rois et chefs avaient, entre autres activités, fondé sur la presqu'île de Bakassi des établissements de plus en plus stables, qui devinrent partie intégrante du territoire du Vieux-Calabar.

10. Il a également été démontré à la Cour comment le consul britannique Hewett, négociateur du traité de protectorat de 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar, avait défini comme suit le Vieux-Calabar: «ce pays, avec ses dépendances, s'étend de Tom Shot ... jusqu'à la rivière Rumby (à l'ouest des monts Cameroun), tous deux étant compris dans cette région» (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 95); il précisait que «les chefs des régions de Tom Shot, d'Efut ... près de la rivière Rumby, [avaient] déclaré être soumis au Vieux-Calabar» (CR 2002/8, p. 45, par. 31). Ces propos d'un fonctionnaire qui avait de la région une connaissance acquise sur le terrain sont d'une grande importance: ils attestent et confirment l'étendue du territoire du Vieux-Calabar. Ces informations furent corroborées en 1890 par un autre consul britannique, Johnston, qui indiqua que «l'autorité des chefs du Vieux-Calabar s'étendait bien au-delà de la rivière Akpayafé jusqu'aux portes mêmes du Cameroun» (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 95), en précisant toutefois que le peuple efik n'avait «pas pénétré plus à l'est que la rive droite de la rivière Ndian» *(ibid.)*. Johnston, qui avait longuement sillonné la région, constata que

> «[l]es activités commerciales et l'autorité des chefs du Vieux-Calabar s'étendaient en 1887 beaucoup plus à l'est que la rivière Ndian
>
> . . . . . .
>
> La rive gauche, ou orientale, de l'Akpayafé et les terres entre cette rivière et la Ndian relèvent de l'autorité d'Asibon, ou Archibong Edem III, un grand chef du Vieux-Calabar, qui est l'héritier légitime du trône du Vieux-Calabar.» *(Ibid.)*

11. S'appuyant sur ces divers éléments, le Nigéria a souligné que, Bakassi et le Rio del Rey se trouvant manifestement à l'ouest de la rivière Ndian, Bakassi faisait partie des territoires périphériques du Vieux-Calabar. Selon le Nigéria, ces territoires étaient donc couverts par le traité de 1884 conclu entre les rois et chefs du Vieux-Calabar et la Grande-Bretagne, qui était un traité de protectorat et non un traité de cession territoriale en faveur de la Grande-Bretagne. Se fondant sur ces

which Great Britain concluded with Germany were inconsistent with the 1884 Treaty of Protection and therefore invalid. In Nigeria's view, the offending Articles were the following:

> "XVIII. Thence it follows the thalweg of the Akpakorum (Akwayafe) River, dividing the Mangrove Islands near Ikang in the way shown on the aforesaid map T.S.G.S. 2240, sheet 2. It then follows the thalweg of the Akwayafe as far as a straight line joining Bakasi Point and King Point.
>
> XIX. Should the thalweg of the Lower Akwayafe, upstream from the line Bakasi Point-King Point, change its position in such a way as to affect the relative positions of the thalweg and the Mangrove Islands, a new adjustment of the boundary shall be made, on the basis of the new positions, as determined by a map to be made for the purpose.
>
> XX. Should the lower course of the Akwayafe so change its mouth as to transfer it to the Rio del Rey, it is agreed that the area now known as the Bakasi Peninsula shall still remain German territory. The same condition applies to any portion of territory now agreed to as being British, which may be cut off in a similar way.
>
> XXI. From the centre of the navigable channel on a line joining Bakasi Point and King Point, the boundary shall follow the centre of the navigable channel of the Akwayafe River as far as the 3-mile limit of territorial jurisdiction. For the purpose of defining this boundary, the navigable channel of the Akwayafe River shall be considered to lie wholly to the east of the navigable channel of the Cross and Calabar Rivers.
>
> XXII. The 3-mile limit shall, as regards the mouth of the estuary, be taken as a line 3 nautical miles seaward of a line joining Sandy Point and Tom Shot Point."

Nigeria claims that the effect of this Agreement was that Great Britain passed title to Bakassi to Cameroon, which it was not entitled to do.

12. Cameroon, on the other hand, contended that it would be inappropriate to talk of Old Calabar as if it possessed international personality or as if it was recognized as a State during that period with defined territorial limits which Nigeria could have inherited.

13. The Court, in paragraph 207 of its Judgment, held that the 1884 Treaty signed with the Kings and Chiefs of Old Calabar did not establish an international protectorate and it went on to say that from the outset Britain regarded itself as *administering* the territories comprised in the 1884 Treaty, and not just *protecting* them, and that the fact that a delegation was sent to London by the Kings and Chiefs of Old Calabar in 1913 to discuss matters of land tenure cannot be considered as implying international personality and simply confirmed the British administration by indirect rule. According to the Judgment, the Court held that Nigeria

éléments, le Nigéria a fait valoir que certaines parties de l'accord conclu en 1913 entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne étaient contraires au traité de protectorat de 1884, et donc invalides. Les articles litigieux selon le Nigéria sont les suivants:

«XVIII. A partir de là, la frontière suit le thalweg de la rivière Akpakorum (Akwayafé), séparant les îles Mangrove près d'Ikang de la manière indiquée sur la carte précitée T.S.G.S. 2240, feuille 2. Puis elle suit le thalweg de l'Akwayafé jusqu'à une ligne droite joignant Bakassi Point et King Point.

XIX. Au cas où le thalweg du cours inférieur de l'Akwayafé, en amont de la ligne Bakassi Point-King Point, se déplacerait de telle sorte que les positions relatives du thalweg et des îles Mangrove s'en trouveraient modifiées, la frontière fera l'objet d'un ajustement, sur la base de ces nouvelles positions, de la manière qui sera indiquée par une carte dressée à cet effet.

XX. Au cas où le cours inférieur de l'Akwayafé déplacerait son embouchure de telle sorte que celle-ci arrive au Rio del Rey, il est entendu que la région actuellement appelée presqu'île de Bakassi restera néanmoins territoire allemand. La même disposition s'applique à toute partie du territoire actuellement reconnue comme étant britannique qui pourrait être isolée d'une manière analogue.

XXI. A partir de l'intersection du milieu du chenal navigable et d'une ligne joignant Bakassi Point et King Point, la frontière suivra le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé jusqu'à la limite des eaux territoriales, c'est-à-dire 3 milles. Aux fins de la définition de cette frontière, le chenal navigable de la rivière Akwayafé sera considéré comme situé entièrement à l'est du chenal navigable des rivières Cross et Calabar.

XXII. En ce qui concerne l'embouchure de l'estuaire, la limite des 3 milles sera une ligne tracée au large à 3 milles marins d'une ligne joignant Sandy Point et Tom Shot Point.»

Pour le Nigéria, la Grande-Bretagne a, par cet accord, transmis au Cameroun le titre sur Bakassi, ce qu'elle n'était pas en droit de faire.

12. Pour le Cameroun, au contraire, le Vieux-Calabar ne pouvait être considéré à l'époque comme une entité dotée d'une personnalité internationale ou reconnue en tant qu'Etat et possédant un territoire aux limites définies dont le Nigéria aurait pu hériter.

13. Au paragraphe 207 de son arrêt, la Cour fait observer que le traité de 1884 conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar n'a pas eu pour effet d'établir un protectorat international, et que la Grande-Bretagne estima d'emblée qu'il lui incombait d'*administrer* les territoires couverts par ce traité, et non pas seulement de les *protéger*. La Cour ajoute que le fait qu'une délégation des rois et chefs du Vieux-Calabar se soit rendue à Londres en 1913 pour y discuter de questions relatives au régime foncier ne saurait être considéré comme impliquant une personnalité internationale et confirme au contraire l'exercice par la Grande-Bretagne d'une

itself had not been able to say with clarity and certainty what happened to the international personality of the Kings and Chiefs of Old Calabar after 1885. This implies that the 1884 Treaty did not mean what was stated in it and Great Britain was entitled to alienate the territory covered by the Treaty of Protection despite the express provisions of that Treaty.

14. With respect, the reasoning given in support of the finding amounts to a serious distraction from the legal issues at hand. The duty of the Court, in my view, would have been to undertake a proper examination of the Treaty with a view to establishing its intention and meaning. The 1884 Treaty provides as follows:

> "Article 1. Her Majesty the Queen of Great Britain and Ireland, &c, in compliance with the request of the Kings, Chiefs, and people of Old Calabar, hereby undertakes to extend to them, and to *the territory under their authority and jurisdiction, her gracious favour and protection.*
>
> Article 2. The Kings and Chiefs of Old Calabar *agree and promise to refrain from entering into any correspondence, Agreement, or Treaty with any foreign nation or Power, except with the knowledge and sanction of Her Britannic Majesty's Government.*" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 109; emphasis added.)

15. The Treaty is thus unambiguously clear. Great Britain undertook to extend "her gracious favour and protection" to the Kings, Chiefs and people of Old Calabar. According to jurisprudence, a treaty whose terms and provisions are clear does not need to be interpreted. Nor may interpretation be used as a pretext to deny the clear meaning of a legal instrument. However, if the Court chooses to interpret the treaty it has to be interpreted in accordance with the applicable international rules at the time the treaty was concluded. Since the purpose of interpreting a treaty is to ascertain the intention of the parties to the treaty, there is, therefore, no reason to interpret the 1884 Treaty otherwise than in accordance with the international rules which operated at that time and which included the principle of *pacta sunt servanda* (the sanctity of treaties). Thus, if the Court had interpreted the 1884 Treaty, even in the light of the then existing canons of interpretation, the legal meaning that would have emerged is that the Queen of Great Britain and Ireland undertook to extend to the territory under the authority and jurisdiction of the Kings and Chiefs of Old Calabar "her gracious favour and protection". The creation of the protectorate by the 1884 Treaty did not involve any cession or transfer of territory. On the contrary, the protecting Power — Great Britain — was only to protect the citizens of Old Calabar and not to dispossess them of their territory. Nor did the Treaty confer rights of sovereignty on Great Britain. On the contrary, it conferred a duty of protection and not for the benefit of a third party. Accordingly, since the Treaty was validly concluded and this has not been demurred, and Great Britain even raised it

administration indirecte sur les territoires en cause. La Cour constate que le Nigéria a lui-même été dans l'incapacité d'indiquer précisément ce qu'il était advenu de la personnalité juridique internationale des rois et chefs du Vieux-Calabar après 1885. Cela revient à considérer que le traité de 1884 ne veut pas dire ce qu'il énonce et que la Grande-Bretagne était en droit d'aliéner le territoire visé par le traité de protectorat, au mépris des dispositions expresses de ce dernier.

14. Malgré tout le respect dû à la Cour, force m'est de constater que le raisonnement qui sous-tend cette conclusion élude en grande partie les questions juridiques en cause. A mon sens, la Cour se devait de procéder à un examen approfondi du traité afin d'en déterminer le sens et l'intention sous-jacente. Le traité de 1884 dispose que:

> «Article 1. Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande, etc., donnant suite à la demande des rois, des chefs et du peuple du Vieux-Calabar, s'engage par le présent traité à accorder à ceux-ci, *ainsi qu'aux territoires relevant de leur autorité et de leur juridiction, ses bonnes grâces et sa bienveillante protection.*
>
> Article 2. Les rois et chefs du Vieux-Calabar *acceptent et promettent de s'abstenir de correspondre ou de conclure tout accord ou traité avec toute nation ou puissance étrangère, sauf à en informer le Gouvernement britannique et à en obtenir l'agrément.*» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 109; les italiques sont de moi.)

15. Ce traité est parfaitement clair. La Grande-Bretagne s'engageait à accorder *«ses bonnes grâces et sa bienveillante protection»* aux rois, aux chefs et au peuple du Vieux-Calabar. Selon la jurisprudence, un traité dont les termes et dispositions sont clairs n'a pas besoin d'être interprété. L'interprétation ne peut davantage être un prétexte pour contester le sens manifeste qui se dégage d'un instrument juridique. Si la Cour choisit néanmoins d'interpréter un traité, elle doit le faire conformément aux règles internationales applicables à l'époque où le traité fut conclu. Puisque l'interprétation d'un traité vise à cerner l'intention des parties signataires, le traité de 1884 ne saurait être interprété autrement qu'en fonction des règles internationales en vigueur au moment de sa conclusion, dont celle de l'inviolabilité des traités *(pacta sunt servanda)*. Par conséquent, si la Cour avait interprété le traité de 1884, même en fonction des critères d'interprétation qui prévalaient à l'époque, elle en aurait tiré la conclusion qui s'imposait d'un point de vue juridique, à savoir que la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande s'était engagée à accorder *«ses bonnes grâces et sa bienveillante protection»* au territoire relevant de l'autorité et de la compétence des rois et chefs du Vieux-Calabar. La création du protectorat par le traité de 1884 n'impliquait aucune cession ou transfert de territoire. Au contraire, le rôle de la puissance protectrice — la Grande-Bretagne — consistait strictement à protéger les citoyens du Vieux-Calabar et non à les déposséder de leur territoire. En outre, loin de conférer à la Grande-Bretagne des droits de souveraineté, le traité lui imposait au contraire une obligation de protection, et non au profit d'un

against other European States whenever their interests were in conflict in the region, Great Britain thus recognized the sovereignty of the Kings and Chiefs and people of Old Calabar over their territory and this cannot subsequently be denied. The 1884 Treaty thus constitutes evidence of an acknowledgment by Great Britain that the Kings and Chiefs of Old Calabar were capable of entering into a treaty relationship with a foreign Power and that they were recognized as capable of acting at an international level. Therefore, to argue that the 1884 Treaty did not mean what it said would not only be inconsistent with the express provisions of the Treaty itself, but would also be contrary to the rule of *pacta sunt servanda* (the sanctity of treaties), a rule which forms an integral part of international law and is as old as international law itself. In other words, it is impossible for a State to be released by its own unilateral decision from its obligations under a treaty which it has signed, whatever the relevant method or period. Thus, given that the 1884 Treaty was a treaty of protection and not one of cession involving the alienation of territory, it follows that Great Britain's authority in relation to the Kings and Chiefs of Old Calabar did not include the power to conclude on their behalf treaties which entitled the protecting State to alienate the territory of the protected State; therefore, the relevant parts of the 1913 Anglo-German Agreement, by which Great Britain purportedly ceded the territory of the Kings and Chiefs of Old Calabar to Germany, lay outside the treaty-making competence of Great Britain, and were not binding on the Kings and Chiefs of Old Calabar nor ultimately on Nigeria as the successor State. There is, therefore, no legal basis on which to hold, as the Court has done in this case, that the protector State was entitled to cede territory without the consent and in breach of the protective agreement, by stating that "from the outset Britain regarded itself as administering the territories comprised in the 1884 Treaty, and not just protecting them" (para. 207) or that under the law prevalent at the time (in 1913) Great Britain was entitled "to determine its boundaries" (para. 209), even when this affected the territory of a protected State without its consent and inconsistent with the provisions of the relevant Treaty. These conclusions are totally at variance with the express provisions of the 1884 Treaty and in violation of the principle of *pacta sunt servanda*. Moreover, by concluding the 1884 Treaty, it is clear that the territory of Old Calabar was not regarded as a *terra nullius* but a politically and socially organized community which was recognized as such and which entered into a treaty relationship with Great Britain, a treaty Great Britain felt able to raise against other European States.

16. The foregoing is the correct conclusion which the Court would have reached had it taken the proper approach of interpreting the Treaty with respect to the territory of Old Calabar. Such examination would have shown that the Treaty precluded Great Britain from ceding the terri-

tiers. Ainsi, de ce que le traité fut valablement conclu — ce qui n'a pas été contesté — et que la Grande-Bretagne l'opposa même à d'autres Etats européens chaque fois qu'il y eut conflit d'intérêts dans la région, il découle que la Grande-Bretagne a reconnu la souveraineté des rois, des chefs et du peuple du Vieux-Calabar sur leur territoire et que cette reconnaissance ne peut être démentie postérieurement. Le traité de 1884 est donc la preuve que la Grande-Bretagne reconnaissait aux rois et chefs du Vieux-Calabar la capacité de conclure un traité avec une puissance étrangère, autrement dit la capacité d'agir au plan international. En conséquence, faire valoir que le véritable sens du traité de 1884 n'est pas son sens manifeste revient non seulement à en méconnaître les dispositions expresses, mais également à nier la règle de l'inviolabilité des traités (*pacta sunt servanda*), qui fait partie intégrante du droit international depuis que celui-ci existe. En d'autres termes, un Etat ne peut en aucun cas décider de se délier de façon unilatérale des obligations découlant d'un traité qu'il a signé, quelle que soit la période ou la méthode concernée. Ainsi, puisque le traité de 1884 était un traité de protectorat et non un traité de cession entraînant l'aliénation d'un territoire, l'autorité exercée par la Grande-Bretagne à l'égard des rois et chefs du Vieux-Calabar ne comprenait pas la capacité de conclure en leur nom des traités permettant à l'Etat protecteur d'aliéner le territoire de l'Etat protégé; rien ne l'autorisait donc à faire figurer dans l'accord anglo-allemand de 1913 les dispositions supposées avoir pour effet la cession à l'Allemagne du territoire des rois et chefs du Vieux-Calabar; ces dispositions ne pouvaient dès lors être considérées comme contraignantes pour les rois et chefs du Vieux-Calabar, ni, plus tard, pour le Nigéria en sa qualité d'Etat successeur. Il s'ensuit que rien, en droit, ne permet d'affirmer, comme l'a fait la Cour en l'espèce, que l'Etat protecteur était habilité à céder un territoire sans le consentement de l'Etat protégé et en violation de l'accord de protectorat, au motif que cet Etat protecteur — la Grande-Bretagne — avait «estim[é] d'emblée qu'il lui incombait d'administrer les territoires couverts par le traité de 1884, et non pas seulement de les protéger» (par. 207) ou que, au regard du droit prévalant à l'époque (soit en 1913), il «pouvait déterminer sa frontière» (par. 209) même si, ce faisant, il portait atteinte au territoire de l'Etat protégé — sans que celui-ci y consente — et allait à l'encontre des dispositions du traité concerné. Ces conclusions sont en contradiction totale avec les dispositions expresses du traité de 1884 et avec le principe *pacta sunt servanda*. En outre, le seul fait que le traité de 1884 ait été conclu montre que le Vieux-Calabar n'était pas considéré comme une *terra nullius* mais comme une communauté organisée sur le plan social et politique, reconnue comme telle, et capable d'établir une relation conventionnelle avec la Grande-Bretagne, par un traité que cette dernière n'hésita pas à opposer à d'autres Etats européens.

16. Telle est la conclusion qui s'imposait, celle à laquelle la Cour serait parvenue si elle avait, comme elle aurait dû le faire, procédé à l'interprétation du traité s'agissant du territoire du Vieux-Calabar. Semblable examen aurait montré que le traité interdisait à la Grande-Bretagne de céder

tory in question. It would also have revealed that Britain was not entitled to cede Bakassi under the terms of the Treaty. Such a finding would have been founded in law. It is common knowledge that territorial titles were acquired by European States in Africa by treaties of cession, but in the case of a protectorate treaty the sovereignty which inhered in the local ruler would be split in such a way that the protector State would exercise rights of external sovereignty in favour of the protected entity whilst the internal sovereignty would continue to be exercised by the local kings and rulers. In this regard, some African protectorate treaties, such as the 1884 Treaty with the Kings and Chiefs of Old Calabar, were expressed in negative clauses, which imposed restrictions on the contracting rulers as far as exercising their external sovereignty is concerned. Under such a treaty, the Kings and Chiefs undertook not to enter into treaties with other Powers, not to maintain relations (including diplomatic intercourse), not to go to war with such Powers, and, most importantly, not to cede territory. Thus, the clause prohibiting transfer of territory to "other" European Powers was considered the most important within the framework of the protectorate. In the case of the 1884 Treaty between the Kings and Chiefs of Old Calabar and Great Britain, Great Britain was not authorized in the international relations of the Kings and Chiefs of Old Calabar, or otherwise, to act in their name and on their behalf, nor did the Kings and Chiefs give up their right and power to make treaties and agreements with foreign States, but agreed that they would do so only after having first informed the British Government and having obtained its approval.

17. In my view, the position with regard to protectorates is correctly stated in the latest edition of Oppenheim. According to the author:

> "An arrangement may be entered into whereby one state, while retaining to some extent its separate identity as a state, is subject to a kind of guardianship by another state. The circumstances in which this occurs and the consequences which result vary from case to case, and depend upon the particular provisions of the arrangement between the two states concerned.
>
> . . . . . .
>
> Protectorate is, however, a conception which lacks exact legal precision, as its real meaning depends very much upon the special case . . .
>
> The position within the international community of a state under protection is defined *by the treaty of protection* which enumerates the reciprocal rights and duties of the protecting and the protected states. Each case must therefore be treated according to its own merits . . . *But it is characteristic of a protectorate that the protected state always has, and retains, for some purposes, a position of its own as an international person and a subject of international law.*" (*Oppenheim's International Law*, Sir Robert Jennings and

ce territoire. Il aurait également mis en évidence que le traité n'autorisait pas davantage la Grande-Bretagne à céder Bakassi. Et cette conclusion aurait été fondée en droit. Chacun sait que les Etats européens acquirent des titres territoriaux en Afrique par le biais de traités de cession, mais, dans le cas des traités de protectorat, la souveraineté inhérente au souverain local était partagée de façon que l'Etat protecteur exerçât des droits de souveraineté externe en faveur de l'entité protégée tandis que les rois et souverains locaux continuaient d'exercer la souveraineté interne. C'est ainsi que certains traités de protectorat conclus en Afrique, comme celui de 1884 avec les rois et chefs du Vieux-Calabar, furent libellés en termes restrictifs qui limitaient l'exercice de la souveraineté externe par les souverains locaux contractants. Par ces traités, les rois et chefs s'engageaient à ne pas conclure d'accord avec d'autres puissances, à n'entretenir avec elles aucune forme de relations (notamment diplomatiques), à ne pas s'allier avec elles pour faire la guerre, et, surtout, à ne pas leur céder de territoire. Ainsi, l'interdiction de tout transfert de territoire à d'«autres» puissances européennes était-elle considérée comme l'aspect le plus important du régime de protectorat. Le traité de 1884 n'autorisait pas la Grande-Bretagne, dans le cadre des relations internationales des rois et chefs du Vieux-Calabar, ni dans aucun autre contexte, à agir au nom et pour le compte de ces derniers, pas davantage que les rois et chefs ne renonçaient à leur droit et à leur pouvoir de conclure des accords ou des traités avec d'autres Etats étrangers — ils s'engageaient seulement à n'exercer ce droit et ce pouvoir qu'après en avoir informé le Gouvernement britannique et avoir obtenu le consentement de ce dernier.

17. A mon sens, l'interprétation qu'il convient de donner au concept de protectorat est celle qui figure dans la dernière édition d'*Oppenheim*:

> «Un Etat peut conclure un accord par lequel, tout en conservant dans une certaine mesure son identité distincte en tant qu'Etat, il se place en quelque sorte sous la tutelle d'un autre Etat. Le contexte dans lequel cela se produit et les conséquences qui en résultent varient selon les cas et dépendent des clauses particulières de l'accord entre les deux Etats concernés.
>
> . . . . . .
>
> Cela dit, le protectorat est un concept qui manque de précision du point de vue juridique, puisque son sens réel est très variable selon les cas ...
>
> Le statut d'un Etat sous protection au sein de la communauté internationale est défini *par le traité de protection*, qui énumère les droits et obligations réciproques de l'Etat protecteur et de l'Etat protégé. Il faut donc traiter chaque cas selon ses particularités... *Mais il est caractéristique d'un protectorat que l'Etat protégé ait toujours à certaines fins une existence propre en sa qualité de personne internationale et de sujet de droit international et qu'il la conserve.*» (*Oppenheim's International Law*, sir Robert Jennings et

Sir Arthur Watts (eds.), 9th ed., Vol. I, pp. 267-269; emphasis added.)

18. It was against this background and on this basis that the Court should have looked at the 1884 Treaty, a treaty of protection which specifies the terms of protection and the rights and obligations, which did not include authority to alienate territory. Bakassi was part of the territorial scope of the 1884 Treaty of Protection and could not have been changed without the *consent* of the Kings and Chiefs of Old Calabar. Thus, to the extent that evidence of such consent was not provided, there was no basis even under the applicable law at that time for Great Britain to be able to determine its boundaries with Germany in respect of Bakassi, and to the extent that such determination was detrimental to the interests of Old Calabar it should have been declared invalid by the Court. The Judgment did not make it clear what the Court had in mind by saying that Great Britain was in a position to determine its boundary in 1913, because the primary question is whether Great Britain was entitled to alienate the territory which included Bakassi in 1913. And since the answer to this question has to be in the negative, the 1913 Anglo-German Agreement could not and cannot be regarded as valid.

19. It follows from the above that I cannot agree with the Court's findings that the maritime boundary between Cameroon and Nigeria lies to the west of the Bakassi Peninsula and not to the east in the Rio del Rey. Nor can I accept that the maritime boundary between the Parties is "anchored" to the mainland at the intersection of the straight line from Bakassi Point to King Point with the centre of the navigable channel of the Akwayafe River in accordance with Articles XVIII and XXI of the 1913 Anglo-German Agreement. The Court reached these findings on the basis of the 1913 Agreement which, as I have already demonstrated, is invalid as far as those of its provisions relating to Bakassi are concerned. This invalidity alone should have prevented the Court from reaching the aforementioned conclusions *(ex una causa, nullitas)* or *(ex injuria non oritus jus)*.

Historical Consolidation

20. Another aspect of the Judgment which has given me much cause for legal concern is the Court's refusal to assess Nigeria's evidence relating to historical consolidation, which was one of the main grounds of it's claim to territorial title to Bakassi and with respect to some villages which had grown up around Lake Chad, and the Court's treatment with regard to the concept itself. Nigeria claimed that historical consolidation, which is founded upon proven long use, coupled with a complex of interests and relations which, in themselves, have the effect of attaching a territory, constitutes a legal basis of territorial title.

sir Arthur Watts (dir. publ.), 9e éd., vol. I, p. 267-269; les italiques sont de moi.)

18. C'est dans cette optique, et en tenant compte de ce qui précède, que la Cour aurait dû examiner le traité de 1884, un traité de protectorat qui précisait les conditions de la protection accordée ainsi que les droits et obligations en découlant, parmi lesquels ne figurait pas le pouvoir d'aliéner des territoires. Bakassi faisait partie du territoire visé par le traité de protectorat de 1884 et cela ne pouvait être modifié sans le *consentement* des rois et chefs du Vieux-Calabar. Or, puisque l'existence d'un tel consentement n'a pas été prouvée, rien ne permet d'affirmer que la Grande-Bretagne, même au regard du droit prévalant à l'époque, pouvait déterminer sa frontière avec l'Allemagne dans la région de Bakassi; et puisque cette frontière a été déterminée au préjudice des intérêts du Vieux-Calabar, la Cour aurait dû la déclarer invalide. Dans son arrêt, la Cour ne précise pas ce qu'elle entend en affirmant que la Grande-Bretagne pouvait déterminer sa frontière en 1913; or, la question qui se pose avant tout est celle de savoir si la Grande-Bretagne était en droit d'aliéner le territoire qui incluait Bakassi en 1913. Et comme la seule réponse à cette question est négative, l'accord anglo-allemand de 1913 ne pouvait et ne peut être réputé valide.

19. Au vu de ce qui précède, je ne peux, contrairement à la Cour, conclure que la frontière maritime entre le Cameroun et le Nigéria passe à l'ouest de la presqu'île de Bakassi, et non à l'est de celle-ci, dans le Rio del Rey. Je ne peux davantage considérer que l'«ancrage» terrestre de la frontière maritime entre les Parties se situe à l'intersection de la ligne droite joignant Bakassi Point et King Point avec le milieu du chenal navigable de la rivière Akwayafé, conformément aux articles XVIII et XXI de l'accord anglo-allemand de 1913. La Cour tire ces conclusions de l'accord alors que les dispositions de ce dernier qui concernent Bakassi ne sont pas valides, comme je l'ai déjà montré. Cette invalidité aurait dû suffire en soi pour que la Cour ne conclue pas ce qui précède *(ex una causa, nullitas* ou *ex injuria non oritus jus)*.

La consolidation historique

20. Un autre point dans l'arrêt me préoccupe sur le plan juridique: le refus de la Cour d'apprécier les éléments présentés à l'appui de la consolidation historique — l'un des principaux arguments sur lesquels le Nigéria fondait le titre territorial qu'il revendiquait sur Bakassi et certains villages formés autour du lac Tchad —, ainsi que l'interprétation qu'elle donne du concept lui-même. Le Nigéria a fait valoir que la consolidation historique, qui repose sur un long usage établi, conjugué à un ensemble complexe d'intérêts et de relations qui tendent par eux-mêmes à rattacher un territoire, constitue une base juridique du titre territorial.

21. With reference to the established villages around Lake Chad, Nigeria cited various elements of local government administration in support of its claim of historical consolidation and *effectivités* including: legal jurisdiction, taxation, authority of traditional rulers and the fact that the settlements were populated by Nigerian nationals.

22. With reference to the Anglo-German Agreement of 1913 and despite its invalidity in relation to the 1884 Treaty between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar, Nigeria argues that the weight of evidence suggests that there was no German occupation or administration of Bakassi, and no significant pattern of German activities there, in the period between March 1913 and May 1916. It pointed out that the realities of administrative development in the peninsula between 1913 and 1916 showed that Bakassi continued to be administered as part of Nigeria and that the administration and governance of the area came virtually exclusively from Nigeria. Nigeria also stated that, as far as local government was concerned, the British in 1922 introduced a system of indirect rule, using "Warrant Chiefs", and that in 1933 the system of indirect rule was superseded by a native authority system introduced by the Native Authorities Ordinance of 1933. Nigeria explained out that in 1950 this overburdened system of local government was rationalized by the Eastern Region Local Government Ordinance No. 60 of 1950, leading in 1955 to the three-tier system of local government which was later replaced by a two-tier system under the eastern regional local government law.

23. As far as legal jurisdiction was concerned, Nigeria pointed out that native courts were established in the first years of British rule under their system of indirect rule and that the Native Authorities Ordinance of 1933 introduced new native courts organized along similar lines to the local native councils. The Court was also informed that the people of the Bakassi region were paying taxes to the Calabar and Eket authorities, and that these divisions within Nigeria were collecting the taxes. Further evidence was that a Methodist school was established at Abana on Bakassi in 1937 and that a census was conducted in the area under the auspices of the Eket Division in 1953. Ties with the traditional authorities of Old Calabar continued uninterrupted and public order was maintained with the investigation of crime. There was also evidence of the exercising of ecclesiastical jurisdiction as well as the delimitation of electoral wards and the citizens participated in parliamentary elections and were enumerated in the census. Public works and development administration were carried out as well as the exercising of military jurisdiction. Thus a considerable amount and volume of evidence was presented to substantiate the claim of historical consolidation including education, public health, the granting of oil exploration permits and production agreements, the collection of taxes, the collection of custom duties, the use of Nigerian passports by residents of the Bakassi Peninsula, the regu-

21. S'agissant des villages établis autour du lac Tchad, le Nigéria a énuméré, à l'appui de la consolidation historique qu'il invoque, différents éléments d'administration locale et effectivités, comme l'exercice d'une compétence judiciaire, l'existence d'une fiscalité, l'exercice d'une autorité par les chefs traditionnels et le fait que les villages soient peuplés de ressortissants nigérians.

22. S'agissant de l'accord anglo-allemand de 1913, et bien que celui-ci ne soit pas valide à la lumière du traité de 1884 conclu entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar, le Nigéria a fait valoir que, d'après les preuves disponibles, l'Allemagne n'avait jamais, entre mars 1913 et mai 1916, occupé ou administré Bakassi, ni exercé d'activités significatives sur la presqu'île. Il a relevé que l'histoire administrative de la presqu'île entre 1913 et 1916 montrait que Bakassi avait continué d'être administrée comme faisant partie du Nigéria et que la gestion des affaires publiques y était presque exclusivement assurée à partir du Nigéria. Le Nigéria a également indiqué que, en matière de collectivités locales, les Britanniques avaient instauré en 1922 un régime d'administration indirecte faisant appel aux *Warrant Chiefs* (souverains locaux traditionnels), qui fut remplacé en 1933 par un régime d'administration autochtone, en application de l'ordonnance sur les autorités autochtones promulguée cette année-là. Le Nigéria a en outre relevé que ce système très lourd avait été rationalisé par l'ordonnance n° 60 de 1950 sur le gouvernement local de la Région orientale, qui déboucha en 1955 sur la mise en place d'une structure d'administration locale à trois niveaux, à laquelle fut substitué plus tard un système à deux niveaux en vertu de la loi relative au gouvernement local de la Région orientale.

23. En matière judiciaire, le Nigéria a relevé que des tribunaux autochtones avaient été créés dès les premières années du régime britannique, dans le cadre de l'administration indirecte, et qu'en 1933 l'ordonnance relative aux autorités autochtones avait institué de nouveaux tribunaux autochtones organisés sur le modèle des conseils autochtones locaux. Le Nigéria a également indiqué à la Cour que les autorités des circonscriptions de Calabar et d'Eket, qui font partie du Nigéria, percevaient des impôts auprès de la population de la région de Bakassi. Il a par ailleurs démontré qu'une école méthodiste avait été ouverte en 1937 à Abana, sur la presqu'île de Bakassi, qu'un recensement avait été réalisé dans la région en 1953, sous les auspices de la circonscription d'Eket et que des liens avec les autorités traditionnelles s'étaient maintenus sans interruption, le Nigéria assurant en outre le maintien de l'ordre et le déroulement des enquêtes judiciaires. Le Nigéria a également produit des preuves relatives à l'exercice de la juridiction ecclésiastique et à la délimitation des circonscriptions électorales, montrant notamment que les citoyens étaient recensés et participaient aux élections législatives. Enfin, le Nigéria s'occupait de l'administration des travaux publics et du développement, et exerçait une juridiction militaire. Le Nigéria a donc présenté, à l'appui de la consolidation historique qu'il invoquait, un nombre considérable d'éléments de preuve concernant la santé et l'enseignement publics, la déli-

lation of emigration in Bakassi, and that the territory itself had been the subject of internal Nigerian State rivalry.

24. Nigeria maintained that there was acquiescence to all these activities, some of which had been carried out over a long period. It contended that acquiescence in this respect had a threefold role: (1) as a significant element in the process of historical consolidation of title; (2) that it confirms a title on the basis of peaceful possession of the territory concerned; (3) that it may be characterized as the main component of title. Nigeria submitted that the Government of Cameroon acquiesced in the long-established Nigerian administration of the Bakassi region and to most of the aforementioned activities until 1972 onwards when there were various Cameroonian initiatives, and in particular the project of renaming villages, which clearly demonstrates the previous absence of Cameroonian administration. Nigeria submits that at no stage did Cameroon exercise peaceful possession of the peninsula and that from the time of independence in 1960 until 1972, the Government of Cameroon failed to challenge the legitimate Nigerian presence in the region.

25. Responding to the claim of title based on historical consolidation, the Court, in paragraph 65 of the Judgment, stated that apart from in the *Fisheries (United Kingdom* v. *Norway)* case "[this] notion . . . has never been used as a basis of title in other territorial disputes, whether in its own or in other case law" — and that nothing in the *Fisheries* Judgment suggested that the "historical consolidation" referred to allowed land occupation to prevail over an established treaty title. The Court also stated that "the established modes of acquisition of title . . . take into account many other important variables of fact and law" *(ibid.)*, which are not taken into consideration by the "over-generalized" concept of "historical consolidation".

26. In my view, the categories of legal title to territory cannot be regarded as finite. The jurisprudence of the Court has never spoken of "modes of acquisition", which is a creation of doctrine. Just as the Court has recognized prescriptive rights to territory, so there is a basis for historical consolidation as a means of establishing a territorial claim. Nor can the concept of historical consolidation as a mode of territorial title be regarded as "over-generalized" and alien to jurisprudence. Both municipal and international law including the Court's jurisprudence, recognize a situation of continuous and peaceful display of authority — proven usage — combined with a complex of interests in and relations to a territory, which, when generally known and accepted, expressly or tacitly, could constitute title based on historical consolidation. The "important variables" of the so-called established modes of acquisition, which the

vrance de permis d'exploration pétrolière et la conclusion d'accords de production, la perception d'impôts et de droits de douane, l'utilisation de passeports nigérians par les résidents de Bakassi et la réglementation de l'immigration dans la presqu'île; il a en outre démontré que cette dernière avait suscité des rivalités internes au sein de l'Etat nigérian.

24. Le Nigéria a affirmé qu'il y avait eu acquiescement à toutes ces activités, dont certaines s'étaient étendues sur une longue période. Selon lui, un tel acquiescement joue un triple rôle: 1) il constitue un élément majeur du processus de consolidation historique du titre; 2) il confirme un titre fondé sur la possession pacifique du territoire contesté; et 3) il peut être considéré comme le principal élément du titre. Le Nigéria a soutenu que le Gouvernement camerounais avait acquiescé à son administration exercée de longue date sur la région de Bakassi, ainsi qu'à la plupart des activités mentionnées plus haut, jusqu'en 1972. A partir de cette date, le Cameroun a entrepris diverses initiatives, en particulier un projet visant à rebaptiser les villages, preuve manifeste qu'aucune administration camerounaise n'existait antérieurement. Le Nigéria affirme que le Cameroun n'a exercé à aucun moment une possession paisible de la presqu'île et que, de l'accession à l'indépendance en 1960 jusqu'en 1972, le Gouvernement camerounais n'a pas contesté la légitimité de la présence nigériane dans la région.

25. En réponse à la consolidation historique invoquée par le Nigéria comme fondement du titre, la Cour, au paragraphe 65 de l'arrêt, relève que, hormis dans l'affaire des *Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège)*, cette notion «n'a jamais été utilisée comme fondement d'un titre territorial dans [des] affaires contentieuses, que ce soit dans sa propre jurisprudence ou dans celle d'autres organes juridictionnels», et que rien dans l'arrêt rendu en l'affaire des *Pêcheries* ne donne à entendre que la «consolidation historique» dont il est fait état autoriserait à faire prévaloir l'occupation d'un territoire terrestre sur un titre conventionnel établi. La Cour observe également que les «modes d'acquisition de titre reconnus ... tiennent compte de nombreux autres facteurs importants de fait et de droit» *(ibid.)*, qui ne sont pas pris en considération dans le concept par trop général de «consolidation historique».

26. Les catégories de titres juridiques sur un territoire ne sauraient à mon sens être considérées comme constituant un ensemble fini. Dans sa jurisprudence, la Cour n'a jamais parlé des «modes d'acquisition», qui sont une création de doctrine. Si la Cour a reconnu que des droits territoriaux pouvaient être acquis par prescription, la consolidation historique peut, de la même manière, confirmer une revendication territoriale. On ne peut affirmer non plus que la notion de consolidation historique, en tant que mode d'acquisition de titre territorial, soit «surgénéralisée» et absente de la jurisprudence. Tant le droit interne que — comme il ressort notamment de la jurisprudence de la Cour — le droit international reconnaissent que la manifestation continue et pacifique d'une autorité — c'est-à-dire un usage établi —, conjuguée à un ensemble complexe d'intérêts et de relations à l'égard d'un territoire, peut, si elle est communément

Court did not define, are not absent in historical consolidation. If anything, they are even more prevalent — the complex of interests and relations being continuous and extending over many years plus acquiescence. Historical consolidation also caters for a situation where there has been a clear loss or absence of title through abandonment or inactivity on the one side, and an effective exercise of jurisdiction and control, continuously maintained, on the other (see Fitzmaurice, "General Principles of International Law", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1957, p. 148).

27. Failure of a State to react to a claim may, under certain conditions, not amount to acquiescence, though in most cases it will. In the *Minquiers and Ecrehos* case, France pleaded that it was impossible to keep under surveillance the activities of the United Kingdom with respect to the islets. Responding to this argument, Judge Carneiro replied that France was obliged to keep the disputed territory under surveillance and failure to exercise such surveillance and ignorance of what was going on on the islets indicate that France was not exercising sovereignty in the area (*Judgment, I.C.J. Reports 1953*, p. 106). In the Anglo-Norwegian *Fisheries* case, the Court held that Great Britain, being a maritime Power traditionally concerned with the law of the sea, with an interest in the fisheries of the North Sea could not have been ignorant of Norwegian practice and could not rely on an absence of protest, relevant in proving historic title (*Judgment, I.C.J. Reports 1951*, p. 139). Thus a passive course of conduct involving failure to protest may be taken into account in determining acquiescence in a territorial dispute. If the circumstances are such that some reaction within a reasonable period is called for on the part of a State, the latter, if it fails to react, must be said to have acquiesced. "*Qui tacet consentire videtur si loqui debuisset ac potuisset.*"

28. Regarding the length of time required to prove title on the basis of historical consolidation, every material situation calls for its own solution, based on the balancing of competing claims and depending on the area. Title may be proved even without reference to the period of time during which sovereignty had coalesced over the territory in dispute. In paragraph 65 of the Judgment, the Court stated that "the facts and circumstances put forward by Nigeria . . . concern a period of some 20 years, which is in any event far too short, even according to the theory relied on by it". While proven long usage is an important element to consolidate title on a historical basis, however, and depending on the area, that period may sometimes be shorter. What is required is an assessment of all the elements to determine whether the facts presented establish the claim.

connue et acceptée, que ce soit expressément ou tacitement, créer un titre fondé sur la consolidation historique. Les «facteurs importants» des modes d'acquisition dits reconnus, que la Cour n'a pas définis, ne sont pas absents dans la consolidation historique. Ils y seraient même extrêmement présents — sous la forme d'un ensemble complexe et continu d'intérêts et de relations s'étendant sur plusieurs années, auquel s'ajoute l'acquiescement. Il y a également consolidation historique lorsqu'un titre a été manifestement perdu ou est inexistant parce que l'une des parties y a renoncé ou demeure inactive alors que l'autre exerce sa compétence et son contrôle de manière effective et continue (voir Fitzmaurice, «General Principles of International Law», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, 1957, p. 148).

27. Si l'absence de réaction d'un Etat face à une revendication peut, sous certaines conditions, n'être pas assimilée à un acquiescement, elle le sera néanmoins dans la plupart des cas. Dans l'affaire des *Minquiers et Ecréhous*, la France avait fait valoir qu'il lui était impossible de surveiller continuellement les activités de la Grande-Bretagne à l'égard des îlots. Le juge Carneiro répondit à cela qu'il suffisait à la France de surveiller le territoire litigieux et que l'omission d'une telle surveillance et l'ignorance de ce qui se passait sur les îlots équivalaient à une absence d'exercice de la souveraineté française dans la région (*arrêt, C.I.J. Recueil 1953*, p. 106). Dans l'affaire des *Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège)*, la Cour estima que la Grande-Bretagne, en tant que puissance maritime traditionnellement attentive au droit de la mer et dont l'intérêt pour les pêcheries de la mer du Nord était avéré, ne pouvait ignorer la pratique norvégienne et ne pouvait donc exciper d'un défaut de protestation qui aurait été pertinent pour justifier un titre historique (*arrêt, C.I.J. Recueil 1951*, p. 139). Ainsi, une conduite passive qui se traduirait notamment par un défaut de protestation peut être prise en considération pour établir l'existence d'un acquiescement dans un différend territorial. Si les circonstances exigent une quelconque réaction de la part d'un Etat, dans un délai raisonnable, l'absence d'une telle réaction doit être assimilée à un acquiescement. *Qui tacet consentire videtur si loqui debuisset ac potuisset.*

28. S'agissant de la période qui doit s'être écoulée pour qu'un titre soit établi sur la base de la consolidation historique, chaque cas appelle une réponse distincte, qui sera fonction du poids respectif accordé aux revendications concurrentes des parties ainsi que de la zone concernée. Il peut même n'être pas nécessaire, pour démontrer l'existence d'un titre, de tenir compte de la période au cours de laquelle il y a eu chevauchement des souverainetés sur le territoire litigieux. Au paragraphe 65 de l'arrêt, la Cour déclare que «les faits et circonstances avancés par le Nigéria ... concernent ... une période d'une vingtaine d'années en tout état de cause trop brève au regard même de la théorie invoquée.» Même si un long usage établi est un élément essentiel de la consolidation historique d'un titre, une période plus courte peut, selon la zone concernée, être parfois suffisante. Ce qui s'impose, c'est d'apprécier la totalité des éléments disponibles afin d'établir si les faits invoqués justifient la revendication.

29. With reference to the matter at hand, the evidence of original title on which Nigeria bases its claim to Bakassi can be found in the administration of Bakassi on the part of the Kings and Chiefs of Old Calabar before and after the conclusion of the 1884 Treaty with Great Britain, the exercising of authority by traditional rulers, the Efik and Efiat toponymy of the territory, its ethnic affiliation with Nigeria but not with Cameroon, the long-established settlement of Nigerians in the territory and the manifestation of sovereign acts, such as tax collection, census-taking, the provision of education and public health services. The acquiescence of Cameroon in this long-established Nigerian administration of the territory, the permanent population, the significant affiliations of a Nigerian character, do substantiate a claim based on historical consolidation and which in turn militates in favour of territorial title and stability. The claim to territorial title to Bakassi and to the Nigerian settlements around Lade Chad was thus adequately substantiated and there is no legal justification to cast doubt on its legal basis and integrity.

30. Since the basis of the Court's finding on Bakassi has relied mainly on its evaluation of the Anglo-German Agreement of 1913, I cannot help but point out that even in the Court's jurisprudence, conventional title is only one way of establishing title to territory. The Chamber of the Court in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case makes the following observation:

> "The Chamber also feels obliged to dispel a misunderstanding which might arise from this distinction between 'delimitation disputes' and 'disputes as to attribution of territory'. One of the effects of this distinction is to contrast 'legal titles' and *'effectivités'*. In this context, the term 'legal title' appears to denote *documentary evidence* alone. It is hardly necessary to recall that this is *not the only accepted meaning of the word 'title'*. Indeed, the Parties have used this word in different senses. In fact, the concept of title may also, and more generally, *comprehend both any evidence which may establish the existence of a right, and the actual source of that right*. The Chamber will rule at the appropriate juncture on the relevance of the evidence produced by the Parties for the purpose of establishing their respective rights in this case. It will now turn to the question of the rules applicable to the case; in so doing, it will, *inter alia*, ascertain the source of the rights claimed by the Parties." (*Judgment, I.C.J. Reports 1986*, p. 564, para. 18; emphasis added.)

This position was further confirmed by another Chamber of the Court in 1992 in the case concerning the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening)*:

> "The term 'title' has in fact been used at times in these proceedings

29. En l'espèce, l'existence du titre originel dont se réclame le Nigéria pour fonder sa revendication sur Bakassi est démontrée par l'administration exercée à l'égard de la presqu'île par les rois et chefs, avant et après la conclusion du traité de 1884 avec la Grande-Bretagne, par l'exercice d'une autorité par les chefs traditionnels, par la toponymie efik et efiat, par les attaches ethniques qui lient le territoire au Nigéria et non au Cameroun, par l'implantation ancienne de Nigérians sur le territoire en cause, ainsi que par l'existence d'actes de souveraineté, notamment en matière de fiscalité, de recensement, d'éducation et de santé publique. L'acquiescement du Cameroun à cette administration nigériane implantée de longue date sur le territoire en cause, le caractère permanent de la population et les importantes attaches nigérianes sont autant d'éléments qui appuient une revendication fondée sur la consolidation historique, laquelle milite à son tour en faveur de l'existence du titre territorial et de la stabilité. La revendication d'un titre territorial sur Bakassi et les villages nigérians autour du lac Tchad s'appuyait donc sur des éléments parfaitement appropriés et rien, en droit, n'autorisait à en mettre en doute le fondement juridique et la légitimité.

30. Puisque la conclusion de la Cour concernant Bakassi découle principalement de son appréciation de l'accord anglo-allemand de 1913, force m'est de rappeler qu'un titre conventionnel, même dans la jurisprudence de la Cour, n'est qu'un moyen parmi d'autres d'établir un titre sur un territoire. Dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, la Chambre de la Cour fit observer ce qui suit :

> « La Chambre se doit encore de dissiper un malentendu qui pourrait résulter de la distinction susvisée entre « conflits de délimitation » et « conflits d'attribution territoriale ». Cette distinction a entre autres effets d'opposer « titres juridiques » et « effectivités ». Dans ce contexte, l'expression « titre juridique » semble se référer exclusivement à l'idée de *preuve documentaire*. Il est à peine besoin de rappeler que *ce n'est pas là la seule acception du mot « titre »*. Les Parties ont d'ailleurs fait usage de ce terme en des sens divers. En réalité la notion de titre peut également et plus généralement *viser aussi bien tout moyen de preuve susceptible d'établir l'existence d'un droit que la source même de ce droit*. La Chambre se prononcera en temps opportun sur la pertinence des moyens de preuve produits par les Parties aux fins d'établir leurs droits respectifs en l'espèce. Elle examinera dès à présent quelles sont les règles applicables aux fins de l'affaire ; ce faisant elle dégagera notamment la source des droits que les Parties revendiquent. » (*Arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 564, par. 18 ; les italiques sont de moi.)

Une autre Chambre de la Cour confirma ce point de vue en 1992, en l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras ; Nicaragua (intervenant))* :

> « Le mot « titre » a en fait, dans la présente instance, été parfois

in such a way as to leave unclear which of several possible meanings is to be attached to it; some basic distinctions may therefore perhaps be usefully stated. As the Chamber in the *Frontier Dispute* case observed, the word 'title' is *generally not limited* to *documentary evidence* alone, but comprehends 'both any evidence which may *establish the existence of a right, and the actual source of that right*' (*I.C.J. Reports 1986*, p. 564, para. 18)." (*Judgment, I.C.J. Reports 1992*, p. 388, para. 45.)

Notwithstanding the foregoing, it is regrettable for the Court to have made the 1913 Anglo-German Agreement the main basis of its finding, since this Agreement, in my view, was patently unjust.

31. To sum up my position, by denying the legal validity of the 1884 Treaty whilst at the same time declaring valid the Anglo-German Agreement of 1913, the Court decided to recognize a political reality over the express provisions of the 1884 Treaty. The justification for this choice does not appear legal to me. It would not be justified for the Court, given its mission, if it were to be regarded as having consecrated an act which is evidently anti-legal. I regret this situation and it explains my position in this matter.

(*Signed*) Abdul G. KOROMA.

employé de telle manière qu'on ne sait pas très bien parmi ses divers sens possibles lequel lui attribuer; il est donc peut-être utile de rappeler certaines distinctions fondamentales. Comme l'a fait observer la Chambre constituée dans l'affaire du *Différend frontalier, en général* le mot «titre» *ne renvoie pas uniquement* à *une preuve documentaire*, mais «peut ... viser aussi bien tout moyen de preuve susceptible *d'établir l'existence d'un droit que la source même de ce droit*» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 564, par. 18).» (*Arrêt, C.I.J. Recueil 1992*, p. 388, par. 45.)

Je trouve regrettable que la Cour, sans tenir compte de ce qui précède, se soit fondée principalement sur l'accord anglo-allemand de 1913 pour parvenir aux conclusions qui sont les siennes, car, à mon sens, cet instrument est manifestement injuste.

31. En résumé, j'estime que la Cour, en ne reconnaissant pas la validité juridique du traité de 1884 et en confirmant au contraire celle de l'accord anglo-allemand de 1913, a choisi de consacrer la réalité politique plutôt que le contenu des dispositions expresses du traité de 1884. Ce choix ne me semble pas fondé en droit. La Cour, eu égard à sa mission, ne saurait donner à penser qu'elle a consacré un acte manifestement contraire au droit. Je regrette qu'il en soit ainsi et c'est ce qui explique ma position.

(*Signé*) Abdul G. KOROMA.

SEPARATE OPINION OF JUDGE PARRA-ARANGUREN

The operative part of the Judgment should only reply to the final submissions of the Parties.

1. I have voted for the operative part of the Judgment, with the exception of point V (C), but my favourable vote does not mean that I share each and every part of the reasoning followed by the Court in reaching its conclusions.

2. I have voted against point V (C) of the operative part of the Judgment where the Court:

> "*Takes note* of the commitment undertaken by the Republic of Cameroon at the hearings that, 'faithful to its traditional policy of hospitality and tolerance', it 'will continue to afford protection to Nigerians living in the [Bakassi] Peninsula and in the Lake Chad area'."

3. The reasons for my dissent are the following.

4. Very recently, on 14 February 2002, the Court stated:

> "The Court would recall the well-established principle that 'it is the duty of the Court not only to reply to the questions as stated in the final submissions of the parties, but also to abstain from deciding points not included in those submissions' (*Asylum, Judgment, I.C.J. Reports 1950*, p. 402). While the Court is thus not entitled to decide upon questions not asked of it, the *non ultra petita* rule nonetheless cannot preclude the Court from addressing certain legal points in its reasoning." (*Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of Congo* v. *Belgium), Judgment, I.C.J. Reports 2002*, pp. 18-19, para. 43.)

5. Neither Cameroon nor Nigeria has requested the Court in its submissions to take note of the commitment undertaken by Cameroon at the hearings that "it will continue to afford protection to Nigerians living in the [Bakassi] Peninsula". Therefore, in my opinion, the Court had to abstain from taking note of such commitment in the operative part of the Judgment, even though the Court is entitled to address it in its reasoning, as it did in paragraph 317 of the Judgment.

(*Signed*) Gonzalo PARRA-ARANGUREN.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. LE JUGE PARRA-ARANGUREN

[Traduction]

Le dispositif de l'arrêt doit uniquement répondre aux conclusions des Parties.

1. J'ai voté en faveur du dispositif de l'arrêt, à l'exception du point V C), mais cela ne signifie pas que je partage en tous points le raisonnement que la Cour a suivi pour arriver à ses conclusions.

2. J'ai voté contre le point V C) du dispositif de l'arrêt, dans lequel la Cour:

> «*Prend acte* de l'engagement pris à l'audience par la République du Cameroun, par lequel celle-ci affirme que, «fidèle à sa politique traditionnellement accueillante et tolérante», elle «continuera à assurer sa protection aux Nigérians habitant la péninsule [de Bakassi] et [à] ceux vivant dans la région du lac Tchad.»

3. Les raisons de mon vote négatif sont les suivantes.

4. Très récemment, le 14 février 2002, la Cour s'exprimait ainsi:

> «La Cour rappellera le principe bien établi selon lequel elle a «le devoir de répondre aux demandes des parties telles qu'elles s'expriment dans leurs conclusions finales, mais aussi celui de s'abstenir de statuer sur des points non compris dans lesdites demandes ainsi exprimées» (*Droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950*, p. 402). Si la Cour ne peut donc pas trancher des questions qui ne lui ont pas été soumises, en revanche la règle *non ultra petita* ne saurait l'empêcher d'aborder certains points de droit dans sa motivation.» (*Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), C.I.J. Recueil 2002*, p. 18-19, par. 43.)

5. Ni le Cameroun ni le Nigéria n'ont prié la Cour, dans leurs conclusions, de prendre acte de l'engagement pris par le Cameroun lors des audiences, à savoir qu'il «continuera à assurer sa protection aux Nigérians habitant la péninsule [de Bakassi]». Par conséquent, je suis d'avis que la Cour aurait dû s'abstenir de prendre acte d'un tel engagement dans le dispositif de son arrêt, même si elle peut en faire état dans l'exposé de ses motifs, comme elle l'a fait au paragraphe 317 de l'arrêt.

(*Signé*) Gonzalo PARRA-ARANGUREN.

DÉCLARATION DE M. LE JUGE REZEK

Rares sont les affirmations, en droit international classique, caractérisées par autant d'inconsistance — et une inconsistance aussi peu admissible sur le plan moral — que celles qui voudraient que les accords conclus dans le passé entre des puissances coloniales et des communautés indigènes — maîtresses de leurs territoires depuis des siècles, organisées et soumises à une autorité reconnue — ne soient pas des traités, parce que «les chefs et les tribus indigènes ne sont ni des Etats ni des organisations internationales, et n'ont donc pas la capacité de conclure des traités» (*The Law of Treaties*, 1961, p. 53). En employant ce langage pour exprimer la doctrine prédominante dans l'Europe de son temps, Arnold McNair a néanmoins signalé que la question avait été comprise de manière différente aux Etats-Unis, où la qualité de nations étrangères fut reconnue aux communautés indigènes jusqu'à la promulgation de l'*Indian Appropriations Act* du 3 mars 1871, loi qui plaça ces communautés sous la tutelle de l'Union et les intégra à celle-ci. Quant aux accords que ces communautés avaient conclus avec le Gouvernement fédéral, ils étaient considérés comme des traités et devaient être honorés comme tels — et s'il fallait par ailleurs les interpréter, la Cour suprême appliquerait la règle *contra proferentem*.

Dans l'affaire du *Sahara occidental*, la Cour semble avoir rejeté l'idée qu'un pouvoir européen puisse s'approprier unilatéralement un territoire occupé par des communautés indigènes. Elle a en effet estimé que même des tribus nomades, présentes sur un territoire et dotées d'une organisation sociale et politique, possédaient une personnalité suffisante, au regard du droit international, pour que leur territoire ne soit pas une *terra nullius*. Le titre de souveraineté sur un territoire ainsi peuplé ne peut donc pas, selon cette jurisprudence, être acquis par occupation, mais uniquement «au moyen d'accords conclus avec des chefs locaux» (*C.I.J. Recueil 1975*, p. 39, par. 80).

Dans la présente affaire, la presqu'île de Bakassi faisait partie du domaine du Vieux-Calabar, soumis à l'autorité originaire de ses *rois et chefs*. L'Etat demandeur lui-même, paradoxalement contraint par les circonstances de reprendre à son compte quelques adages particulièrement inacceptables du discours colonialiste, a essayé de mettre en doute l'existence et l'indépendance d'une telle autorité, en ayant recours à des considérations qui les confirment plutôt. Par ailleurs, seul le traité de 1884, conclu avec cette forme d'autorité locale, aurait pu justifier les fonctions assumées par la Grande-Bretagne lorsqu'elle devint l'Etat protecteur de ces territoires. Car, si les rois et chefs du Vieux-Calabar n'avaient pas qualité pour conclure un engagement international, si le traité de 1884

DECLARATION OF JUDGE REZEK

[Translation]

It is rare to find in classic international law propositions as flimsy — and as inadmissibly so in moral terms — as those which would have it that agreements entered into the past between colonial Powers and indigenous communities — organized communities which had been masters of their territories for centuries and were subject to a recognized authority — are not treaties, because "native chiefs and tribes are neither States nor International Organizations; and thus possess no treaty-making capacity" (*The Law of Treaties*, 1961, p. 53). While expressing in these terms the doctrine prevailing in Europe in his time, Arnold McNair nevertheless pointed out that the matter had been understood differently in the United States, where the indigenous communities were recognized as foreign nations until promulgation of the Indian Appropriations Act of 3 March 1871, which made them wards of, and integrated them into, the Union. The agreements which these communities had entered into with the Federal Government were regarded as treaties, to be honoured as such; moreover, if they required interpretation, the Supreme Court applied the rule *contra proferentem*.

In the *Western Sahara* case, the Court appears to have rejected the notion that a European Power could unilaterally appropriate a territory inhabited by indigenous communities. It found that even nomadic tribes inhabiting a territory and having a social and political organization had a personality sufficient under international law for their territory not to be considered *terra nullius*. According to that jurisprudence, title of sovereignty over a territory thus inhabited cannot therefore be acquired by occupation but only "through agreements concluded with local rulers" (*I.C.J. Reports 1975*, p. 39, para. 80).

In the present case, the Bakassi Peninsula was part of the territory of Old Calabar, subject to the original rule of its *Kings and Chiefs*. The Applicant itself, paradoxically required by the circumstances to espouse some particularly unacceptable propositions of colonialist discourse, has sought to cast doubt on the existence and independence of that rule by recourse to considerations which, rather, confirm them. Moreover, only the 1884 Treaty, concluded with that form of local rule, could have justified the functions assumed by Great Britain when it became the protecting State of those territories, for, if the Kings and Chiefs of Old Calabar did not have capacity to enter into an international agreement, if the 1884 Treaty was not a treaty and had no legal force whatsoever, it must

n'était pas un traité et n'avait point de valeur juridique, il convient de se demander sur quelle base la Grande-Bretagne a pu asseoir son autorité sur ces territoires, en vertu de quel mystérieux droit divin s'est-elle érigée en Etat protecteur de ces espaces africains.

Par la force du traité de 1884, la Grande-Bretagne s'est dotée d'un *pouvoir de contrôle* sur les relations extérieures de la nation africaine, sans s'attribuer le pouvoir de négocier en son nom, moins encore celui de transiger ou de renoncer à quoi que ce soit lors d'une négociation internationale, et surtout pas celui d'aliéner une partie quelconque de son territoire. Le défaut de légitimité qui caractérise l'acte de cession fait que le traité anglo-allemand du 11 mars 1913 ne saurait être valable là où, définissant le dernier secteur de la frontière terrestre, il décide du sort de Bakassi.

Cependant, le vice du dispositif concernant la presqu'île de Bakassi ne remet pas en cause la validité du reste du traité. Nous sommes ici devant le cas prévu à l'article 44, paragraphe 3, alinéa *a)*, de la convention de Vienne sur le droit des traités, qui pourrait d'ailleurs être écarté, en principe, par l'application éventuelle de l'alinéa qui suit, s'il était possible d'établir que la cession de Bakassi était une condition essentielle du consentement de l'Allemagne à l'égard du reste du traité; mais, pour autant que je me souvienne, nul n'a affirmé qu'il en fût ainsi.

* * *

En outre, je n'arrive pas à considérer que la déclaration de Maroua du 1er juin 1975 constitue un traité et, partant, à en tirer les conséquences. J'ai même quelque difficulté à y voir un traité qui aurait été conclu mais qui simplement ne serait pas entré en vigueur, faute de ratification par les deux parties. J'y vois plutôt une déclaration des deux chefs d'Etat, faisant suite à d'autres déclarations analogues demeurées sans lendemain, ce qui prouve qu'elles n'étaient pas définitives en tant que sources de droit. Il est exact que l'adoption formelle du document par les organes investis du *treaty-making power* aurait donné naissance à un instrument conventionnel. Je veux dire qu'un texte, quel que soit son intitulé ou sa forme, quelle que soit la procédure suivie pour sa négociation, peut de toute évidence devenir un traité si les organes compétents des parties expriment finalement leur consentement. Ici, l'Etat défendeur a soutenu, sans contestation, que la déclaration de Maroua n'avait pas été ratifiée par le Nigéria, faute d'approbation par l'organe compétent, à la lumière de la Constitution en vigueur à l'époque.

La convention de Vienne est d'une remarquable simplicité lorsqu'elle définit les circonstances exceptionnelles dans lesquelles un Etat peut nier la valeur juridique d'un traité en raison d'un vice du consentement de cette espèce. Il faut bien que la norme interne, dont l'application a été méconnue, soit une norme fondamentale, et que sa violation ait été manifeste, c'est-à-dire qu'il s'agisse d'une violation qui ne pouvait manquer d'être relevée par l'autre partie dans des circonstances normales. Or je suis d'avis que le Cameroun n'était nullement en droit de croire que la

be asked what was the basis for Great Britain to assert its authority over these territories, by what mysterious divine right did it set itself up as the protecting State of these areas of Africa.

Pursuant to the 1884 Treaty, Great Britain bestowed upon itself the *power to oversee* the African nation's foreign relations, without granting itself authority to negotiate in its name, let alone to settle or relinquish any claim of whatever nature during international negotiations, and in particular to dispose of any part of the nation's territory. The unlawfulness of the act of cession renders the Anglo-German Treaty of 11 March 1913 invalid in so far as, in defining the last sector of the land boundary, it determines the treatment of Bakassi.

The defect in the provisions concerning the Bakassi Peninsula does not however affect the validity of the remainder of the Treaty. This is the situation provided for in Article 44 (3) *(a)* of the Vienna Convention on the Law of Treaties, which could in theory be overridden by the effect of the next subparagraph, were it possible to show that the cession of Bakassi was an essential condition of Germany's consent to the rest of the Treaty; but, as far as I recall, no one so argued.

* * *

Further, I am unable to regard the Maroua Declaration of 1 June 1975 as a treaty, and therefore to draw the resultant inferences. I even have some difficulty in viewing it as a treaty which was signed but never entered into force, failing ratification by the two parties. Rather, I see it as a declaration by the two Heads of States, further to other similar declarations that were never followed up, thus demonstrating that they were not definitive as sources of law. True, formal adoption of the document by the organs vested with treaty-making power would have given rise to a conventional instrument. That is to say that, no matter what the title or form of a text, no matter what procedure was followed in negotiating it, that text can obviously become a treaty if the parties' competent organs ultimately express their consent. Here, the Respondent has stated, without being challenged, that the Maroua Declaration was not ratified by Nigeria, failing approval by the competent organ under the constitution in force at the time.

The Vienna Convention provides a remarkably simple definition of the unusual circumstances under which a State can deny the legal force of a treaty by reason of flawed consent of this sort. The internal rule which was not respected must be a fundamental one and its violation must have been manifest, i.e., the other party could not under normal circumstances have been unaware of the violation. It is my view, however, that Cameroon was not entitled to believe that the Declaration in question was indeed a perfected treaty, entering into force on the date of its signing. I

déclaration en cause était vraiment un traité achevé, en vigueur le jour même de sa signature. Je ne connais pas d'ordre juridique qui autoriserait le gouvernant à conclure seul, de manière définitive, et à mettre en vigueur, sur la base de sa seule autorité, un traité concernant une frontière, donc le territoire de l'Etat, qu'il soit terrestre ou maritime. Je me demande s'il y a une partie du monde où ce non-respect des formalités les plus élémentaires serait compatible avec le caractère complexe et éminent d'un traité de frontière international.

Il est normal, dans un débat de cette nature, que l'on évoque l'affaire du *Statut juridique du Groenland oriental* (*C.P.J.I. série A/B n° 53*, p. 22). On oublie parfois que la Cour n'a jamais dit que, parmi les modes de conclusion des traités, on trouvait la formulation orale. La Cour n'a pas dit que la déclaration Ihlen était un traité. Elle a dit que les garanties données par le ministre norvégien à l'ambassadeur danois engageaient la Norvège. Il y a donc d'autres modes, moins formalistes, par lesquels un Etat peut créer pour lui-même des obligations internationales. Là n'est pas la question. Ce qu'il faut se demander, c'est si un engagement international relatif à la détermination d'une frontière peut prendre une forme autre que celle du traité au sens étroit, même lorsque les espaces terrestres ou maritimes concernés sont peu étendus, ou lorsque ladite frontière n'est pas caractérisée par une longue histoire de contestations et d'incertitudes.

Je ne puis donc m'associer à la majorité en ce qui concerne la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi et les eaux adjacentes. A mon sens, ces espaces relèvent de la souveraineté de l'Etat défendeur.

(*Signé*) Francisco REZEK.

know of no legal order which authorizes a representative of a Government alone definitively to conclude and put into effect, on the basis of his sole authority, a treaty concerning a boundary, whether on land or at sea — and *ergo* the territory — of the State. I ask myself whether there is any part of the world where such a failure to respect the most basic formalities would be compatible with the complex and primordial nature of an international boundary treaty.

It is to be expected that the case concerning the *Legal Status of Eastern Greenland* (*P.C.I.J., Series A/B, No. 53*, p. 22) would be referred to in a discussion of this sort. It is sometimes forgotten that the Court never said that one of the ways in which treaties could be concluded was by oral agreement. The Court did not state that the Ihlen Declaration was a treaty. It said that Norway was bound by the guarantees given by the Norwegian Minister to the Danish ambassador. Thus, there are other, less formal, ways by which a State can create international obligations for itself. That is not the issue. The question is whether an international agreement concerning the determination of a boundary can take a form other than that of a treaty in the strict sense, even when the land or maritime areas concerned are not large or when the boundary has not been the subject of long-standing dispute and uncertainty.

Thus, I cannot join the majority in respect of sovereignty over the Bakassi Peninsula and adjacent waters. In my view, those areas fall under the sovereignty of the Respondent.

(*Signed*) Francisco REZEK.

SEPARATE OPINION OF JUDGE AL-KHASAWNEH

Nigerian actions, omissions and other statements leave no room for doubt regarding recognition of Cameroonian sovereignty in Bakassi — Resort to other sources of title unnecessary, also unfortunate — Moral difficulties of reconciling protection and dismemberment of protected entity — Also not solid foundation for title — Confusion in international and colonial law regarding whether colonial power possessed territorial sovereignty — Questions of intertemporal law — Berlin Conference — Pacta sunt servanda *— Normative distinction between colonies and so-called colonial protectorates not addressed adequately — Bakassi not a* terra nullius *in 1884 — No real support from* Western Sahara *Advisory Opinion on question of title in colonial protectorates — Agreement in question crucial — Max Huber clearly wrong — Confusion of inequality in status and weakness in power — Sweeping generalization — Eurocentric approach to international law — Extreme interpretation of constitutive theory of recognition — Unsupported by relevant State practice — Examples from British practice — A distinction between colonies and protectorates constant feature of United Kingdom practice — Also at Berlin Conference — Colonial protectorates fictitious sub-categories invented by commentators — Intertemporal law — simple but in fact elusive — Concept of protectorates classic concept traceable to Ulpian — Examples from Moslem practice — Elements of guardianship — Berlin Conference practice a deformation of classical concept — Intertemporal law should be checked against the objectives of classical concept and not deformed practice — Protection excludes ownership — Practice cannot overrule* pacta sunt servanda *— Further confusion in intertemporal law from combining evolutionary and static elements — Dropped from law of treaties — Circumvented in Court jurisprudence — Belated intent of Parties — Or reading modern rules and values into instruments of the past — Rejected in European Court of Human Rights jurisprudence — Abandoned in international criminal law, truncated concept — Cannot legitimize transfer of Bakassi in 1913 — Relevance of title of 1884 Treaty — Deductions to be made from title — Broad consistency with other judgments called into question — International law and not colonial law decisive — Treaty text means no sovereignty transfer — No inference to be drawn from British administration — Administration and protection can co-exist — Situation altered in 1913 — Presumption against incidental loss of sovereignty — Passivity of Kings and Chiefs — Failure to protest —* Volenti non fit injuria *— Only this reason for concurrence with part of Judgment dealing with relevant articles of 1913 on Bakassi.*

1. The reasons that led me to concur with the majority view regarding the appurtenance of the Bakassi Peninsula to Cameroon are adequately

OPINION INDIVIDUELLE DE M. LE JUGE AL-KHASAWNEH

[Traduction]

Actes, omissions et déclarations du Nigéria ne laissant aucun doute quant à la reconnaissance de la souveraineté camerounaise sur Bakassi — Inutilité, mais aussi inopportunité de l'invocation d'autres sources de titre — Difficultés morales soulevées par la démarche tendant à concilier protection et démembrement d'une entité protégée — En outre, fragilité du fondement du titre — Confusion en droit international et en droit colonial sur la question de savoir si la puissance coloniale détenait la souveraineté territoriale — Questions de droit intertemporel — Conférence de Berlin — Pacta sunt servanda *— Traitement inadéquat de la distinction normative entre colonies et protectorats dits coloniaux — Bakassi n'était pas* terra nullius *en 1884 — Utilité restreinte de l'avis consultatif en l'affaire du* Sahara occidental *s'agissant de la question du titre dans les protectorats coloniaux — Caractère essentiel de l'accord en question — Max Huber manifestement dans l'erreur — Confusion entre inégalité de statut et inégalité de pouvoir — Généralisation excessive — Conception eurocentrique du droit international — Interprétation poussée à l'extrême de la théorie de la reconnaissance constitutive — Non étayée par la pratique des Etats — Exemples de pratique britannique — Distinction entre colonies et protectorats constamment maintenue dans la pratique du Royaume-Uni — Ainsi qu'à la conférence de Berlin — Protectorats coloniaux : sous-catégorie fictive, inventée par les commentateurs — Droit intertemporel — simple mais, à la vérité, insaisissable — Concept classique de protectorat remontant à Ulpien — Exemples de pratique musulmane — Tutelle — Pratique de l'époque de la conférence de Berlin constituant une déformation du concept classique — Droit intertemporel devant être appliqué au regard des objectifs du concept classique et non d'une pratique déformée — Antinomie entre protection et propriété — Pratique ne pouvant invalider le principe* pacta sunt servanda *— Confusion supplémentaire en droit intertemporel résultant de la combinaison d'éléments statiques et dynamiques — Omis dans le droit des traités — Négligé dans la jurisprudence de la Cour — Intention tardive des Parties — Ou interprétation d'instruments hérités du passé à la lumière de règles et valeurs modernes — Rejetée dans la jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme — Abandonnée en droit pénal international, notion bancale — Ne pouvant justifier le transfert de Bakassi en 1913 — Pertinence du titre constitué par le traité de 1884 — Conclusions à inférer de ce titre — Mise en doute de la cohérence générale avec d'autres décisions — Caractère décisif du droit international, et non du droit colonial — Libellé du texte du traité n'impliquant aucun transfert de souveraineté — Aucune conclusion à tirer de l'administration britannique — Administration et protection non exclusives l'une de l'autre — Changement de situation en 1913 — Présomption contre la perte incidente de souveraineté — Passivité des rois et chefs — Absence de protestations —* Volenti non fit injuria *— Telle est l'unique raison de souscrire à la partie de l'arrêt relative aux articles de l'accord de 1913 concernant Bakassi.*

1. Les raisons qui m'ont conduit à souscrire à la position de la majorité concernant le rattachement au Cameroun de la presqu'île de Bakassi

reflected in paragraphs 214 to 216 of the Judgment, namely that in the period leading to its independence in 1961 and since then till the early 1990s, Nigeria, by its actions and omissions and through statements emanating from its officials and legal experts, left no room for doubt that it had acknowledged Cameroonian sovereignty in the Bakassi Peninsula. It goes without saying, therefore, that I associate myself with the reasoning in this part of the Judgment. What needs to be said, however, is that this was all the Court needed to do, and all it should have done, to dispose satisfactorily of the issue of territorial sovereignty over Bakassi in Cameroon's favour.

2. Instead the Court chose, quite unnecessarily, to revert to the question of the validity of the 1913 Agreement between Great Britain and Germany under which the former ceded the entire territory of the Kings and Chiefs of Old Calabar — which territory corresponds to the Bakassi Peninsula — to Germany without the consent of those Kings and Chiefs, notwithstanding that Great Britain had entered earlier into a Treaty of Protection with them in 1884 under which, in return for their agreeing and promising "to refrain from entering into any correspondence, Agreement or Treaty, with any foreign nation or Power, except with the knowledge and sanction of Her Britannic Majesty's Government", Her Majesty would extend Her "favour and protection" to them. It must be noted here that the 1884 Treaty was concluded by the British Consul expressly as the representative of Queen Victoria.

3. Reversion to those treaties was not only unnecessary as I stated earlier, it was also unfortunate, for the attempt at reconciling a duty of protection on the one hand with, on the other, the subsequent alienation of the entire territory of the protected entity — regardless of whether that entity possessed international legal personality or not — cannot be an easy matter, not only due to the moral difficulties that such an attempt would entail, but also, as a matter of law, because the distinction between colonies, protectorates and the so-called "colonial protectorates" is steeped in confusion both under international law and under the laws of the colonial Powers themselves, the confusion arising mainly from the fact that it was considerations of pragmatism and political convenience that determined the status of those territories, though problems of nomenclature are also a contributory factor. Needless to say, such confusion engenders doubt as to whether the colonial/protecting Power possessed or even claimed title.

In addition, if the Judgment is to constitute a legally and morally defensible scheme, it cannot merely content itself with a formalistic appraisal of the issues involved. Such issues include the true scope of intertemporal law and the extent to which it should be judged by contemporary values that the Court ought to foster; an ascertainment of State practice at the relevant time and the role of the Berlin Conference

sont congrûment exprimées aux paragraphes 214 à 216 de l'arrêt: au cours de la période qui a précédé son accession à l'indépendance (1961), puis de celle-ci jusqu'au début des années quatre-vingt-dix, le Nigéria n'a, que ce soit par ses actes, ses omissions ou les déclarations de ses représentants et experts juridiques, laissé planer aucun doute sur le fait qu'il reconnaissait la souveraineté camerounaise à l'égard de la presqu'île de Bakassi. Il va donc sans dire que je m'associe au raisonnement suivi dans cette partie de l'arrêt. Ce qu'il me semble utile de préciser, en revanche, c'est que la Cour n'avait pas besoin d'aller au-delà — et n'aurait d'ailleurs pas dû le faire — pour trancher de manière satisfaisante la question de la souveraineté territoriale sur Bakassi en faveur du Cameroun.

2. Au lieu de cela, la Cour a fait le choix de revenir, tout à fait inutilement, sur la question de la validité de l'accord de 1913 entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Cet accord prévoyait la cession à l'Allemagne de l'intégralité du territoire des rois et chefs du Vieux-Calabar — territoire qui correspond à la presqu'île de Bakassi —, sans l'assentiment de ces derniers, nonobstant le fait que ces rois et chefs avaient, en 1884, conclu avec la Grande-Bretagne un traité de protectorat aux termes duquel ils s'engageaient «à s'abstenir de toute correspondance, de tout accord et de tout traité avec une quelconque nation ou puissance étrangère sans l'autorisation préalable du gouvernement de Sa Majesté britannique», en échange de quoi la Couronne britannique étendrait sur eux ses «bonnes grâces et sa bienveillante protection». Il convient ici de relever que le traité de 1884 fut conclu par le consul britannique, représentant expressément la reine Victoria.

3. Il n'était pas seulement inutile, comme je viens de l'indiquer, mais également malvenu, de revenir sur ces traités, car tenter de concilier devoir de protection et aliénation ultérieure de la totalité du territoire de l'entité protégée — et ce, indépendamment de la question de savoir si l'entité en question était ou non dotée d'une personnalité juridique internationale — n'est certes pas chose aisée, non seulement du point de vue moral mais encore, sur un plan juridique, parce que la distinction entre colonies, protectorats et protectorats dits «coloniaux» est pétrie de confusion, tant au regard du droit international qu'au regard de celui des puissances coloniales elles-mêmes. Cette confusion tient essentiellement au fait que le statut de ces territoires était dicté par des considérations d'ordre pragmatique et des questions de convenance politique, encore que les problèmes de nomenclature n'y aient pas été étrangers. Or une telle confusion — à peine est-il besoin de le préciser — jette le doute sur le fait que la puissance coloniale/protectrice ait bien été en possession du titre ou l'ait seulement revendiqué.

En outre, si elle entend que son arrêt constitue un ensemble défendable du point de vue juridique et moral, la Cour ne saurait se contenter d'une appréciation formaliste des questions qui sont ici en jeu, lesquelles consistent notamment à déterminer quelle est la véritable portée du droit intertemporel, et dans quelle mesure celle-ci doit s'apprécier au regard des valeurs contemporaines que la Cour devrait promouvoir; à étudier la pra-

on West Africa of 1885; the question, whether that practice — assuming it permitted the acquisition of title in the so-called colonial protectorates — could be invoked in an African case when no African State had participated in the formation of such alleged practice; the relevance of the fundamental rule *pacta sunt servanda* on the passing of title and the normative value to be attached to the consistent practice of the colonial Power in question (Great Britain) of distinguishing between colonies on the one hand and protectorates on the other. Only when a serious attempt has been made to analyse this host of relevant and interrelated considerations can it be said that the question repeatedly and forcefully posed by Sir Arthur Watts as counsel for Nigeria — Who gave Great Britain the right to give away Bakassi? And when? And how? — would be answered. To my mind, the Judgment, by taking for granted such premises as the existence of a category of protectorates indistinguishable from colonies, or the right of colonial Powers to deal with African potentates on the basis that the fundamental rule *pacta sunt servanda* does not exist, has failed to answer that question. To the extent that these are central issues in this case and have implications that go beyond it, I feel I must append my thoughts on them in a separate opinion.

4. It is evident that the Bakassi Peninsula was not a *terra nullius* when Great Britain entered into a Treaty of Protection with the Kings and Chiefs of Old Calabar in 1884. As Judge Dillard cogently summarized the matter in his separate opinion in the *Western Sahara* case: "[a]s was cryptically put in the proceedings: you do not *protect* a *terra nullius*. On this point there is little disagreement." (*Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1975*, p. 124.) Yet it was also in that Advisory Opinion that the Court implied, at least prima facie, that, even if the territory in question was not a *terra nullius*, this would not in itself preclude the colonial Power from acquiring a *derivative* root of title, as opposed to an *original* title, which could be obtained only by occupation (presumably effective occupation of *terrae nullius*) (*ibid.*, p. 39, para. 80). In the present case, the Judgment has relied mainly on that passage (paragraph 205) in support of the contention that, the absence of a *terra nullius* status notwithstanding, Great Britain had in fact acquired sovereignty to the Bakassi Peninsula through a derivative root of title. Prima facie, *Western Sahara may* seem to lend support to such a proposition. Though it should not be forgotten that the passage cited was an *obiter dictum*. Secundo facie, however, the support lent seems negligible indeed, for in that instance the Court was not enquiring whether Spain held valid legal title but was answering a distinct, specific question: Was Western Sahara (Río de Oro and Sakiet El Hamra) at the time of colonization by Spain a territory belonging to no one (*terra nullius*)? Indeed in paragraph 82 of that Opinion the Court expressly declined to pronounce upon "the legal character or the legality of the titles which led to Spain becoming the administering Power of Western Sahara" (*ibid.*, p. 40, para. 82), even though there was much

tique des Etats à l'époque pertinente, ainsi que le rôle de la conférence de Berlin sur l'Afrique occidentale de 1885; à chercher à savoir si cette pratique — à supposer qu'elle ait permis l'acquisition de titres sur les protectorats dits coloniaux — peut être invoquée dans un différend africain alors même qu'aucun Etat africain n'a participé à sa formation; à s'interroger, s'agissant du transfert de titre, sur la pertinence du principe *pacta sunt servanda* ainsi que sur la valeur normative à attribuer à la pratique constamment suivie par la puissance coloniale concernée (la Grande-Bretagne) et consistant à distinguer entre colonies et protectorats. Ce n'est qu'en se lançant dans une analyse poussée de cet ensemble d'aspects pertinents et interdépendants que la Cour aurait pu prétendre répondre à la question que n'a cessé de marteler sir Arthur Watts, conseil du Nigéria: qui conféra à la Grande-Bretagne le droit de céder Bakassi? Quand? Comment? A mon sens, la Cour, en prenant notamment pour acquis l'existence d'une catégorie de protectorats assimilables à des colonies, ou encore le droit pour les puissances coloniales de traiter avec des potentats africains en faisant abstraction du principe fondamental *pacta sunt servanda*, a, dans son arrêt, manqué de répondre à ces questions. Dans la mesure où ces aspects occupent une place centrale dans la présente espèce — et ont, au demeurant, des implications qui la dépassent —, j'estime de mon devoir d'exposer dans une opinion individuelle mes vues à leur sujet.

4. La presqu'île de Bakassi ne constituait de toute évidence pas une *terra nullius* lorsque la Grande-Bretagne conclut, en 1884, un traité de protectorat avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Comme le juge Dillard a remarquablement résumé cette question dans son opinion individuelle en l'affaire du *Sahara occidental*: «[s]elon la formule mystérieuse employée pendant l'instance: on ne protège pas une *terra nullius*. C'est là un point qui n'est guère disputé.» (*Avis consultatif, C.I.J. Recueil 1975*, opinion individuelle du juge Dillard, p. 124.) C'est cependant dans ce même avis consultatif que la Cour a laissé entendre, à tout le moins *prima facie*, que, même si le territoire en question n'était pas *terra nullius*, la puissance coloniale ne se trouvait pas nécessairement empêchée d'acquérir un titre *dérivé*, par opposition à un titre *originaire*, lequel ne pouvait être obtenu que par occupation (vraisemblablement l'occupation effective de *terrae nullius*) (*ibid*, p. 39, par. 80). Dans la présente espèce, la Cour s'est essentiellement appuyée sur ce passage (arrêt, par. 205) pour affirmer que, bien que la presqu'île de Bakassi n'eût pas le statut de *terra nullius*, la Grande-Bretagne avait de fait acquis sur elle une souveraineté par un mode dérivé. A première vue, donc, le *Sahara occidental* semble offrir des arguments à l'appui de cette thèse — encore qu'il ne faille pas oublier que le passage cité était un *obiter dictum*. Un second examen, toutefois, les fait paraître bien minces, car, dans l'affaire en question, la Cour ne cherchait pas à déterminer si l'Espagne détenait un titre juridique valable, mais répondait à une question distincte et bien précise: le Sahara occidental (Rio de Oro et Sakiet El Hamra) était-il, au moment de la colonisation par l'Espagne, un territoire sans maître (*terra nullius*)? De fait, au paragraphe 82 de l'avis consultatif, la Cour s'est expressément refusée à se prononcer sur «le

material before it on this precise question as well as requests to answer it. Moreover, when the Court said that "in the case of such territories (territories that are not *terrae nullius*) the acquisition of sovereignty was not generally considered as effected unilaterally through 'occupation' of *terra nullius* by original title but through agreements concluded with local rulers" (*I.C.J. Reports 1975*, p. 39, para. 80), it was referring in general to agreements that had the effect of passing title from those rulers who possessed it on the basis of original title to the new administering/protecting Powers, who through such agreements acquired derivative title. Clearly the crucial factor is the agreement itself, and whilst it is entirely possible that such agreements vested sovereignty in the newcomers it is equally possible that they did not, in which case sovereignty was retained by the local ruler under an agreed scheme of protection or administration. These are questions of treaty interpretation and of the subsequent practice of the parties and cannot be circumvented by the invention of a fictitious sub-category of protectorates termed "colonial protectorates" where title is assumed to pass automatically and regardless of the terms of the treaty of protection to the protecting Power, for that would be incompatible with the fundamental rule *pacta sunt servanda* and would lead to what has been termed "institutionalized treaty breach", a situation that no rule of intertemporal law has ever excused. It would also blur the distinction that the Court was trying to make between title automatically assumed on the basis of effective occupation on the one hand, and title assumed on the basis of agreement with local rulers on the other.

5. If the Court's Advisory Opinion in the *Western Sahara* case does not furnish the basis for the proposition that agreements of protection with local chiefs are always the source of valid title acquired through derivative roots, could such a proposition be safely advanced on the basis of passages from arbitrator Max Huber's often quoted Award in the *Island of Palmas* case (United Nations, *Reports of International Arbitral Awards (RIAA)*, Vol. II, pp. 858-859), for at least there that learned and renowned judge spoke with dogmatic certainty leaving nothing to possible interpretations? The problem with Max Huber's analysis however is not its lack of clarity but rather that it is clearly wrong.

In the first place he starts from the premise that because such agreements are not between equals they are: "rather a form of internal organisation of a colonial territory on the basis of autonomy for the natives . . . And thus suzerainty over the native State becomes the basis of territorial sovereignty as towards other members of the community of nations."

caractère juridique ou la légalité des titres auxquels l'Espagne doit d'être devenue Puissance administrante au Sahara occidental» (*C.I.J. Recueil 1975*, p. 40, par. 82), bien qu'elle disposât de nombreux éléments sur cette question particulière et eût été priée d'y répondre. De plus, en affirmant qu'«on estimait plutôt en général que la souveraineté [à l'égard de territoires qui ne sont pas *terrae nullius*] ne pouvait s'acquérir unilatéralement par l'occupation de la *terra nullius* en tant que titre originaire, mais au moyen d'accords conclus avec les chefs locaux» (*ibid.*, p. 39, par. 80), elle faisait de manière générale référence aux accords en vertu desquels le titre passait des mains des chefs qui le détenaient en tant que titre originaire aux nouvelles puissances administrantes/protectrices qui acquéraient ainsi un titre dérivé. De toute évidence, le facteur crucial est l'accord lui-même, et s'il est parfaitement possible que de tels instruments aient conféré aux «nouveaux arrivants» une souveraineté, l'inverse l'est tout autant, auquel cas la souveraineté demeurait entre les mains du chef local en application d'un régime de protection ou d'administration mis en place d'un commun accord. Il s'agit là de questions relevant de l'interprétation des traités et de la pratique ultérieure des parties, qu'on ne saurait éluder en s'abritant derrière une sous-catégorie de protectorats dits «protectorats coloniaux», simple vue de l'esprit où le titre est censé être automatiquement transmis à la puissance protectrice, indépendamment des dispositions du traité de protection. Une telle pratique irait en effet à l'encontre de la règle fondamentale *pacta sunt servanda*, se traduirait par ce que l'on a appelé une «violation institutionnalisée de traité» — situation qu'aucune règle de droit intertemporel n'a jamais justifiée —, et brouillerait en outre la distinction que la Cour s'est efforcée d'établir entre, d'une part, un titre transmis de manière automatique par suite d'une occupation effective et, d'autre part, un titre transmis par suite d'un accord conclu avec les chefs locaux.

5. Si l'on ne peut inférer de l'avis consultatif rendu par la Cour en l'affaire du *Sahara occidental* que les accords de protection conclus avec des chefs locaux sont toujours une source d'acquisition de titre dérivé valable, pourrait-on, sans risque d'erreur, énoncer cette même proposition en s'appuyant sur certains passages de l'arbitrage souvent cité de l'arbitre Max Huber en l'affaire de l'*Ile de Palmas* (Nations Unies, *Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 858-859; traduction française: Ch. Rousseau, *Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 187)? Au moins ce juge érudit et renommé y a-t-il exprimé un avis empreint de toute la certitude dogmatique requise, ne laissant aucune place à l'interprétation. Toutefois, si l'analyse de Max Huber ne peut être taxée de manque de clarté, elle présente l'inconvénient d'être manifestement erronée.

Premièrement, l'arbitre part de l'hypothèse que, parce que de tels accords ne sont pas conclus entre égaux, ils sont «plutôt une forme d'organisation intérieure d'un territoire colonial, sur la base de l'autonomie des indigènes... Et c'est la suzeraineté exercée sur l'Etat indigène qui devient la base de la souveraineté territoriale à l'égard des autres

Such an approach is a confusion of inequality in status on the one hand and inequality in power on the other. That local rulers and chiefs were weak is apparent from their agreeing to enter into treaties of protection, but this does not detract from the fact that they had the capacity to enter into treaty relations.

Secondly, it is characterized by its sweeping generalization, the assumption being that the local chiefs or rulers, no matter how valid and old their title and how clear the display of their sovereignty and the degree of their organization and regardless of the terms of the Treaty of Protection in question, are deemed to have become virtual colonies or vassal States under the suzerainty of the protecting colonial Power even if — as was not uncommon — control over them was nominal and even if in subsequent dealings with the metropolitan State they continued to be treated as retaining some sovereignty, for example, for the purposes of sovereign immunity, or by being dealt with by the Foreign Ministry of the colonial Power. It is difficult to understand how a local ruler would be considered to be entitled to absolute sovereign immunity and to have been divested of his territorial sovereignty at one and the same time. See, for example, *Mighell* v. *Sultan of Johore* [1894] QB 149 and *Sultan of Johore* v. *Abubakar Tunku Aris Bendahar and Others* [1952] AC 318. These cases are all the more relevant since they related to local rulers in the same region that Max Huber was dealing with in the *Island of Palmas* Award, i.e. South-East Asia, and were decided by the courts of the same metropolitan State that entered into a treaty of protection with the Kings and Chiefs of Calabar.

Thirdly, such an approach is clearly rooted in a Eurocentric conception of international law based on notions of otherness, as evidenced by the fact that there were at the time in Europe protected principalities without anyone seriously entertaining the idea that they had lost their sovereignty to the protecting Power and could be disposed of at its will. Intertemporal law is general in its application, its underlying rationale and unity of purpose being time *(tempore)* as its name implies, not geography, and cannot be divided into regional intertemporal law, all the more so when no State in the concerned region, be it sub-Saharan Africa or South-East Asia, participated in its formation.

Fourthly, Max Huber's approach is based on an extreme interpretation of the theory of constitutive recognition. A theory, suffice it to say, that remains no more than a theory and has as many opponents as it has adherents.

6. Lastly, it is doubtful — and this is not without irony — that Max Huber's generalization about suzerainty and vassalage with regard to the so-called colonial protectorates is supported by the State practice of the time. To the "local rulers" the notion that they had given up their sovereignty upon entering into a treaty of protection or a treaty of commerce

membres de la communauté des nations. » Ce faisant, il confond inégalité de statut et inégalité de pouvoir. Que les souverains et chefs locaux fussent faibles, le fait qu'ils acceptaient de conclure des traités de protection l'atteste, mais cela n'enlève rien au constat qu'ils disposaient précisément de la capacité de conclure des traités.

Deuxièmement, ce postulat pèche par une généralisation excessive, puisqu'il suppose que les territoires des chefs locaux, quelque valide et ancien qu'ait pu être leur titre, quelques patents qu'aient été la manifestation de leur souveraineté et leur degré d'organisation, et indépendamment des dispositions du traité de protection en question, seraient quasiment devenus des colonies, ou des États vassaux placés sous la suzeraineté de la puissance protectrice coloniale, et ce même si — comme c'était fréquemment le cas — le contrôle exercé sur eux n'était que symbolique, et si, dans les relations qu'ils furent par la suite amenés à nouer avec la métropole, les chefs continuèrent à être traités comme détenant une part de souveraineté, par exemple aux fins de l'immunité souveraine, ou en tant qu'ils avaient pour interlocuteur le ministère des affaires étrangères de la puissance coloniale. L'on comprend mal qu'un chef local ait pu être considéré simultanément comme en droit de jouir d'une immunité souveraine absolue, et comme ayant été déchu de sa souveraineté territoriale (voir, par exemple, *Mighell* v. *Sultan of Johore* [1894] QB 149 et *Sultan of Johore* v. *Abubakar Tunku Aris Bendahar and Others* [1952] AC 318). Ces affaires sont d'autant plus pertinentes qu'elles concernaient des chefs locaux de la région que devait traiter Max Huber dans son arbitrage sur l'*Île de Palmas*, à savoir l'Asie du Sud-Est, et qu'elles furent tranchées par les instances judiciaires de ces mêmes métropoles qui avaient conclu un traité de protectorat avec les rois et chefs du Vieux-Calabar.

Troisièmement, ce postulat repose manifestement sur une conception eurocentrique du droit international fondée sur la notion d'altérité, ce dont témoigne le fait qu'il existait à l'époque en Europe des principautés protégées dont personne ne pensait sérieusement qu'elles avaient aliéné leur souveraineté à la puissance protectrice et que celle-ci pouvait en disposer à son gré. Le droit intertemporel est général dans son application — sa raison d'être et sa principale unité de propos étant le temps (*tempore*), comme son nom l'indique, et non la géographie; il ne saurait être subdivisé en droits intertemporels régionaux, et ce à plus forte raison lorsque aucun Etat de la région concernée, qu'il s'agisse de l'Afrique subsaharienne ou de l'Asie du Sud-Est, n'a pris part à sa formation.

Quatrièmement, l'analyse de Max Huber est fondée sur une interprétation excessive de la théorie de la reconnaissance constitutive, dont je me contenterai de rappeler qu'elle n'est, précisément, rien d'autre qu'une théorie, et qu'elle compte autant de détracteurs que de partisans.

6. Enfin — et c'est là un plaisant paradoxe —, l'on est en droit de douter que la généralisation opérée par Max Huber concernant la suzeraineté et la vassalité des protectorats dits coloniaux soit étayée par la pratique des Etats à l'époque. Les «chefs locaux» auraient été les premiers surpris d'apprendre qu'en concluant un traité de protection — ou un traité de

and friendship which were sometimes of the same ilk, would be astonishing[1]. This is not to suggest that there were no cases when such loss of sovereignty ever took place, but that it is again a question of treaty interpretation and subsequent practice of the parties. Similarly, for the protecting Powers themselves, in many cases they were not seeking colonial title but merely spheres of influence or dominance, or domination in the sense of *power and jurisdiction* and not in the sense of *territorial dominion*.

7. To be sure, treaties of protection were sometimes a first step towards the development of a full colonial title, or as they have been described, "a legal lever for acquiring an inchoate title to territory: a title capable of being perfected more or less at leisure" (D. J. Latham Brown, "The Ethiopia-Somaliland Frontier Dispute", *International and Comparative Law Quarterly (ICLQ)*, Vol. 5, pp. 254-255) but until that happened and in the absence of provisions which may be interpreted as conveying title, they remained a lever and no more. Some examples from State practice will serve to illustrate the point, all the more so in view of the fact that they were contemporaneous with the Congress of Berlin era.

(*a*) In 1885 the British Foreign Office gave its view that

> "a protectorate involves not the direct assumption of territorial sovereignty but is 'the recognition of the right of the aborigines, or other actual inhabitants to their own country, with no further assumption of territorial rights than is necessary to maintain the paramount authority and discharge the duties of the protecting power'" (FO 403/9, No. 92 (14 January 1885) cited by Malcolm Shaw, *Title to Territory in Africa*, footnote 155, p. 283).

(*b*) In 1884 a number of treaties were concluded with local chiefs in Bechuanaland, where internal and external sovereignty gradually passed to the protecting Power: Great Britain. In the following year a British protectorate was made a crown colony and its governor exercised jurisdiction over the protected territory as well. Nevertheless, a British court in *R.* v. *Crewe* maintained the distinction between colonies on the one hand and protectorates on the other,

[1] Sometimes a treaty of protection was called a treaty of friendship in the local language, for example, the 1887 Treaty of Uccialli between Italy and Ethiopia was denounced later by Menelik the Ethiopian Emperor on the ground that the Italian and Amharic texts differed. In the Italian text the Emperor "consents to avail himself of the Italian Government for *any* negotiations which he may enter into with other powers or governments", the Amharic text reads "may use" the Italians as intermediaries. The Emperor of Ethiopia saw the treaty as one of friendship, the Italian Government, on the other hand, viewed it as a treaty of protection. (Cf. H. M. Jones and E. Monroe, *History of Ethiopia*, pp. 139-140.)

commerce et d'amitié, qui s'y apparentait parfois[1] — ils avaient renoncé à leur souveraineté. Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait jamais eu abandon de souveraineté, mais ces questions relèvent, une fois de plus, de l'interprétation des traités et de la pratique ultérieure des Parties. Et pareillement, les puissances protectrices elles-mêmes n'étaient-elles pas, dans nombre de cas, en quête non de titres coloniaux mais simplement de sphères d'influence, de contrôle, ou de domination au sens de *pouvoir* et d'*autorité*, et non au sens de *possession territoriale (territorial dominion)*.

7. Assurément, les traités de protection représentaient parfois une première étape vers la constitution d'un titre colonial à part entière, ou, comme on les a décrits, «un levier juridique pour acquérir une ébauche de titre territorial: un titre à même d'être parachevé plus ou moins à loisir» (D. J. Latham Brown, «The Ethiopia-Somaliland Frontier Dispute», *International and Comparative Law Quarterly (ICLQ)*, vol. 5, p. 254-255), mais jusqu'à ce qu'un tel résultat fût atteint et en l'absence de dispositions pouvant être interprétées comme conférant un titre, ils demeuraient un levier et rien de plus. Certains exemples de pratique des Etats permettront d'illustrer ce point, et ce d'autant mieux qu'ils remontent à l'époque de la conférence de Berlin.

a) En 1885, le Foreign Office britannique indiqua que, selon lui,

> «un protectorat n'implique pas d'appropriation directe de la souveraineté territoriale, mais revient à «reconnaître le droit des aborigènes, ou autres habitants effectifs, à leur propre pays, sans appropriation de droits territoriaux autres qu'il n'est nécessaire à la puissance protectrice pour exercer l'autorité suprême et remplir les fonctions qui lui incombent en tant que telle» (FO 403/9, n° 92 (14 janvier 1885), cité par Malcolm Shaw, *Title to Territory in Africa*, note de bas de page 155, p. 283).

b) En 1884, plusieurs traités furent conclus avec des chefs locaux du Bechuanaland, par lesquels la souveraineté interne et externe fut progressivement transférée à la puissance protectrice, la Grande-Bretagne. Dans l'année qui suivit, le protectorat britannique devint colonie de la Couronne et l'autorité de son gouverneur s'étendit dès lors au territoire protégé. Un tribunal britannique devait néanmoins confirmer, dans l'affaire *R.* v. *Crewe*, la distinction entre colonies et protectorats,

[1] Un traité de protection était parfois appelé traité d'amitié en langue vernaculaire; ainsi, le traité d'Uccialli conclu en 1887 entre l'Italie et l'Ethiopie fut-il ultérieurement dénoncé par l'empereur éthiopien Ménélik au motif que les versions italienne et amharique différaient. Dans la version italienne, l'empereur «consent[ait] à avoir recours au Gouvernement italien pour *toutes* négociations qu'il pourrait engager avec d'autres puissances ou gouvernements», tandis que la version amharique indiquait qu'il «p[ouvait] recourir» aux Italiens en qualité d'intermédiaires. L'empereur d'Ethiopie considérait cet instrument comme un traité d'amitié, alors que le Gouvernement italien y voyait, lui, un traité de protection (A. H. M. Jones et E. Monroe, *History of Ethiopia*, p. 139-140).

L. J. Vaughan Williams noting that the "the Bechuanaland protectorate is under His Majesty's dominion in the sense of *power and jurisdiction*, but is not under his dominion in the sense of *territorial dominion*" ([1910] 2 KB 603-604, cited by Malcolm Shaw, *Title to Territory in Africa*, footnote 161, p. 283; emphasis added).

(c) In 1884 and 1886 respectively agreements were signed between Great Britain and the Chiefs of five Somali tribes. In the first series of agreements the Somali Chiefs covenanted not to alienate their territory unless to the British Government. In the second (consisting of five agreements), they agreed and promised to "refrain from entering into any correspondence, Agreement or Treaty with any foreign nation or Power, except with the knowledge and sanction of Her Majesty's Government". For their part the British Government undertook "to extend to them and to the territories under their authority and jurisdiction the gracious favour and protection of Her Majesty the Queen Empress". In 1897 the Somali tribes' grazing areas were ceded by Great Britain to Ethiopia. After the defeat of Italy in World War II those territories were placed under the British Military Administration for Somalia. In 1954 that administration was withdrawn from those territories in accordance with a treaty negotiated *de novo* between Great Britain and Ethiopia which in effect upheld the 1897 Treaty over the agreements with the Somali Chiefs, though with some guarantees for the grazing rights of the Somali tribes. The inconsistency between the cession to Ethiopia in 1897 of what the Somalis regarded as their traditional land and the earlier treaties of protection was the subject of a debate in the House of Commons where, we are told by a commentator (D. J. Latham Brown, *op. cit.*, pp. 254-255), that the Secretary of State for the Colonies regretted "the treaty of 1897 but, like much that has happened before, it is impossible to undo it". While the words of one Member of Parliament were more telling:

> "the tribal elders voluntarily placed themselves under British protection. They sought it for the maintenance of their independence, the preservation of order and other good and sufficient reasons. In short there seems to be argument that at no time was any territory transferred. Consequently, it was not in our power to give away that which we did not possess."

Whilst in the event the cession was in practice confirmed by the 1954 Treaty, this was done by circumventing the maxim *nemo dat quod non habet* but not by denying it or by pretending that Great Britain had acquired title. Instead the alleged superior character of an international treaty over agreements with the Somali Chiefs, together with the lack of their delineated territorial expanse, were cited in an

L. J. Vaughan Williams notant que «le protectorat du Bechuanaland relève de la souveraineté de Sa Majesté au sens de *pouvoir* et d'*autorité*, mais non au sens de *possession territoriale*» ([1910] 2 KB 603-604, cité par Malcolm Shaw, *Title to Territory in Africa*, note de bas de page 161, p. 283; les italiques sont de moi).

c) En 1884 et en 1886, des accords furent conclus entre la Grande-Bretagne et les chefs de cinq tribus somaliennes. Dans la première série d'accords, les chefs somaliens s'engageaient à ne pas aliéner leur territoire, sinon au Gouvernement britannique. Dans la seconde (qui comprenait cinq accords), ils s'engageaient à «s'abstenir de toute correspondance, de tout accord et de tout traité avec une quelconque nation ou puissance étrangère sans l'autorisation préalable du gouvernement de Sa Majesté britannique». De son côté, le Gouvernement britannique s'engageait «à étendre sur eux, ainsi que sur les territoires relevant de leur autorité et de leur compétence, les bonnes grâces et la bienveillante protection de Sa Majesté la reine et impératrice». En 1897, les terres pastorales des tribus somaliennes furent cédées par la Grande-Bretagne à l'Ethiopie. Après la défaite de l'Italie au cours de la seconde guerre mondiale, ces territoires furent confiés à l'administration militaire britannique pour la Somalie. En 1954, celle-ci se retira, conformément aux dispositions d'un traité négocié *de novo* entre la Grande-Bretagne et l'Ethiopie, qui confirmait de fait la prépondérance du traité de 1897 sur les accords passés avec les chefs somaliens, en concédant toutefois aux tribus somaliennes quelques garanties relatives à leurs droits de pâture. La contradiction entre la cession à l'Ethiopie, en 1897, de ce que les Somaliens regardaient comme leurs terres ancestrales et les précédents traités de protection fit l'objet d'un débat au Parlement devant lequel, relate un commentateur (D. J. Latham Brown, *op. cit.*, p. 254-255), le secrétaire d'Etat aux colonies affirma déplorer le traité de 1897 «sur lequel, toutefois, comme sur nombre de faits passés, il [était] impossible de revenir». Un membre du Parlement s'exprima de manière plus explicite:

> «les anciens des tribus s'étaient volontairement placés sous la protection britannique, dans l'espoir de préserver leur indépendance, l'ordre établi, ainsi que pour d'autres raisons valables et suffisantes. En résumé, l'on est, semble-t-il, fondé à affirmer qu'il ne fut à aucun moment opéré de transfert de territoire. En conséquence, il n'était pas en notre pouvoir de céder ce que nous ne possédions pas.»

Si, par la suite, la cession fut en pratique confirmée par le traité de 1954, elle le fut en dépit de la maxime *nemo dat quod non habet*, sans toutefois que celle-ci fût contestée ou que quiconque prétendît que la Grande-Bretagne avait acquis le titre. Au lieu de cela, l'on chercha à expliquer la contradiction entre les obligations conventionnelles contractées auprès de l'Ethiopie d'une part et des chefs somaliens de

endeavour to explain the inconsistency between the different treaty obligations undertaken to the Somali Chiefs and Ethiopia, respectively. At any rate, there was at least an attempt at a rationale, which is sadly missing in our Judgment, which states with full-throated ease that the 1884 Treaty of Protection did not preclude the transfer of Bakassi to Germany merely because it established a colonial protectorate.

(*d*) British colonial policy during the relevant period was marked by a consistent insistence on distinguishing between colonies and protectorates. Upholding such a distinction was a major aim of British diplomacy in the Berlin Conference, where it triumphed over imperialist latecomers intent upon achieving nothing less than the threshold of effective occupation and who, moreover, derided the concept of protection as *"prises de possession sur le papier"*. It is reasonable to assume that such a distinction was not insisted upon for purely formal or descriptive motives, but for pragmatic reasons that have been commented upon extensively by historians (Robinson and Gallagher, *Africa and the Victorians: The Official Mind of Imperialism*, 1961). Whatever these motives might have been, what matters is that a normative differentiation was attached to this distinction and was reflected in British practice[2].

8. It would appear, therefore, that support for the contention that treaties of protection in sub-Saharan Africa allowed generally for the transfer of sovereignty to the colonial/protecting Power cannot be safely established by reference to the *Island of Palmas* Award nor to the alleged practice of the Berlin Conference era, a practice from which, at best, no firm inferences can be drawn and which in fact supports retention of a normative distinction between colonies and the so-called colonial protectorates and the consequent upholding of the maxim *nemo dat quod non habet*.

9. So far I have attempted to demonstrate that the existence of a category of protectorates, the so-called "colonial protectorates", where the protecting Power was free to dispose of the protected territory at will, is a proposition that neither State practice nor judicial precedent supports and is, in all probability, no more than a fiction existing in the minds of some commentators who try to find *ex post facto* legitimization for unfathomable and illegal facts by the invention of sub-categories where normally applicable rules do not operate. Be this as it may, let us assume, *arguendo* — if only for the sake of completeness — that the Berlin Con-

[2] *Oppenheim's International Law*, Sir Robert Jennings and Sir Arthur Watts (eds.), 9th ed., Vol. 1, p. 269; footnote 9 contains a list of British practice and court decisions generally supportive of a distinction between colonies and the so-called colonial protectorate.

l'autre en invoquant la prétendue supériorité d'un traité international sur les accords conclus avec ces derniers, ainsi que l'absence d'une définition de l'étendue de leur territoire. Du moins avança-t-on une tentative d'explication, ce dont on peut déplorer l'absence dans l'arrêt, où la Cour affirme sans états d'âme que le traité de protectorat de 1884 n'empêchait pas la cession de Bakassi à l'Allemagne pour la simple raison qu'il établissait un protectorat colonial.

d) Au cours de la période pertinente, les Britanniques ne laissèrent pas d'insister, dans le cadre de leur politique coloniale, sur la nécessité de distinguer entre colonies et protectorats. Maintenir une telle distinction fut, à la conférence de Berlin, l'un des principaux objectifs de la diplomatie britannique. Celle-ci l'emporta sur les derniers venus dans le clan impérialiste, qui, tournant en dérision le concept de protection, qu'ils taxaient de «prises de possession sur le papier» (en français dans le texte), avaient tout simplement pour ambition l'occupation effective. Il est raisonnable de supposer que ce ne fut pas pour des raisons purement formelles ou terminologiques que les Britanniques insistèrent sur le maintien d'une telle distinction, mais pour des raisons pratiques, lesquelles ont été amplement commentées par les historiens (Robinson et Gallagher, *Africa and the Victorians: The Official Mind of Imperialism*, 1961). Quelles qu'aient été ces raisons, ce qui importe, c'est qu'une différenciation normative était associée à cette distinction, ce dont témoigne au reste la pratique britannique[7].

8. Il semblerait ainsi que l'on ne puisse établir de manière certaine que les traités de protection en Afrique subsaharienne permettaient généralement le transfert de souveraineté à la puissance coloniale/protectrice ni en s'appuyant sur la sentence rendue en l'affaire de l'*Ile de Palmas*, ni en invoquant la pratique censée prévaloir à l'époque de la conférence de Berlin — pratique dont on ne saurait de toute manière rien inférer de définitif et qui confirme en réalité le maintien d'une distinction normative entre colonies et protectorats dits coloniaux et, partant, le respect de la maxime *nemo dat quod non habet*.

9. J'ai jusqu'à présent tenté de montrer que l'existence d'une catégorie de protectorats, les protectorats dits «coloniaux», dans le cadre desquels la puissance protectrice était libre de disposer à volonté du territoire protégé, est une thèse qui ne trouve confirmation ni dans la pratique des Etats ni dans la jurisprudence. Selon toute probabilité, elle n'est rien d'autre qu'une chimère née de l'imagination de certains commentateurs s'efforçant de légitimer à posteriori des faits incompréhensibles et illicites en inventant des sous-catégories dans lesquelles les règles généralement applicables n'ont pas cours. Quoi qu'il en soit, supposons, pour les

[7] Sir Robert Jennings et sir Arthur Watts (dir. publ.), *Oppenheim's International Law*, 9e éd., vol. I, p. 269; la note de bas de page 9 énumère des comportements et des décisions judiciaires britanniques qui confirment de manière générale l'existence d'une distinction entre colonies et protectorats dits coloniaux.

ference on West Africa did sanction such behaviour as evidenced by the State practice emanating from it. Could this practice be invoked in an African dispute when no African State has participated in the formation of such practice? To my mind the answer must be clearly in the negative, and it matters not that the present dispute is between two African States. What is material is that the argument used by counsel for one State — Cameroon — is rooted in the alleged legitimacy of this practice which is claimed to be opposable to the other Party.

10. A further question is the extent to which the operation of the rule (or principle) of intertemporal law[3] should shield such practice from judicial scrutiny taking place at a much later time when other rules of international law, regarding the sovereign equality of States, self-determination, non-discrimination and to some extent (for this area is sadly only rudimentarily developed, both from the procedural and the substantive aspects) the rights of indigenous peoples, have to be appraised by judges called upon to decide a contemporary dispute.

11. Let me start by recalling that the concept of the intertemporal law is an irretrievably elusive one. At first sight it looks simple. To quote Max Huber once more: "A juridical fact must be appreciated in the light of the law contemporary with it, and not of the law in force at the time when such a dispute in regard to it arises or falls to be settled." (*RIAA*, Vol. II, p. 845.)

12. At a general level, the proposition is sustainable, but when we come to enquire more closely into its operation, problems start to arise: is *appreciation* in the light of the law contemporary with the judicial act, for example, a treaty of protection, the same as *interpretation* of such a treaty in the light of contemporaneous law? Or does it merely mean that in interpreting a treaty of the past one should be mindful, in applying the time-honoured and established canons of treaty interpretation, of the temporal context that may shed light on the presumed intention of the parties and thus help ascertain it? Should such a legal act (a treaty) be interpreted against the background that the object and purpose of the treaty was the guaranteeing or upholding of a certain principle, for example, that the mandate system is a "sacred trust of civilization" (*Legal Consequences for States of the Continued Presence of South Africa in Namibia (South West Africa), notwithstanding Security Council Resolution 276 (1970), I.C.J. Reports 1971*, p. 16)? Similarly, in interpreting a

[3] For different names used to connote the status of intertemporal law see T. O. Elias, "The Doctrine of Inter-temporal Law", *American Journal of International Law*, Vol. 74, 1980, p. 285.

besoins de l'argumentation — et ne serait-ce que par souci d'exhaustivité —, que la conférence de Berlin sur l'Afrique occidentale ait approuvé ce comportement, et que la pratique ultérieure des Etats l'atteste. Cette pratique pourrait-elle être invoquée dans le cadre d'un différend africain alors même qu'aucun Etat africain ne participa à la formation de celle-ci? A mon sens, la réponse ne peut être que négative, et le fait que la présente espèce oppose deux Etats africains est sans pertinence ici. Ce qui importe, c'est que l'argumentation développée par l'une des Parties — le Cameroun — est fondée sur la légitimité présumée de cette pratique, qui est présentée comme opposable à la Partie adverse.

10. Se pose également la question de savoir dans quelle mesure l'application de la règle (ou du principe) du droit intertemporel[3] doit permettre de soustraire pareille pratique à tout contrôle judiciaire intervenant à une date bien ultérieure, quand des juges appelés à trancher un différend qui leur est contemporain doivent apprécier la pertinence d'autres règles de droit international concernant l'égalité souveraine des Etats, l'autodétermination, la non-discrimination et, dans une certaine mesure (car ce domaine n'en est malheureusement qu'à ses balbutiements, tant du point de vue de la procédure que de celui du fond), les droits des peuples indigènes.

11. Je commencerai par rappeler que la notion de droit intertemporel est irrémédiablement insaisissable. A première vue, elle paraît simple. Pour citer une fois de plus Max Huber: «[u]n acte juridique doit être apprécié à la lumière du droit de l'époque, et non à celle du droit en vigueur au moment où s'élève ou doit être réglé un différend relatif à cet acte» (*Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 845) (traduction française: Ch. Rousseau, *op. cit.*, p. 172).

12. D'un point de vue général, cette thèse peut se soutenir, mais dès lors que l'on se penche de plus près sur son application, des problèmes commencent à se faire jour: *apprécier* un acte juridique — un traité de protection par exemple — à la lumière du droit de l'époque revient-il à l'*interpréter* à la lumière du droit de l'époque? Ou doit-on seulement comprendre qu'il faut, lorsque l'on applique à un instrument hérité du passé les canons consacrés par l'usage en matière d'interprétation des traités, prendre en considération le contexte temporel, lequel peut fournir des éclaircissements sur l'intention présumée des parties et, partant, nous aider à établir celle-ci? Doit-on interpréter un tel acte juridique (un traité) en tenant compte du fait que son objet et son but étaient de garantir ou de confirmer certains principes, comme le caractère de «mission sacrée de civilisation» du régime de mandat (*Conséquences juridiques pour les Etats de la présence continue de l'Afrique du Sud en Namibie (Sud-Ouest africain) nonobstant la résolution 276 (1970) du Conseil de sécurité*,

[3] Au sujet de la terminologie employée en ce qui concerne le statut du droit intertemporel, voir T. O. Elias, «The Doctrine of Inter-temporal Law», *American Journal of International Law*, vol. 74, 1980, p. 285.

treaty of protection should not the law contemporary with the legal act be read against the background of the concept of protection which, like the concept of the mandate, connotes an element of guardianship[4] traceable to the great Roman jurist Ulpian who said: "for certain purposes of the law some cities and municipalities are to be treated as minors". A concept that therefore excludes notions of ownership. It should not be forgotten that, in appreciating the law contemporary with the 1884 Treaty, we should be mindful that the ancient concept of protection antedates the Berlin Conference; thus, to cite a few examples, Great Britain had established a protectorate over the Ionian Islands in 1814 which was maintained in accordance with the classical concept of protection which excluded any notion of sovereignty of the protecting Power, and much earlier during the Muslim Conquests many agreements of protection were concluded with local rulers in certain parts of Europe and elsewhere[5]. After 1885, State practice, to use the words of one commentator "revealed a tendency to *deform the original classic* concept of the protectorate and to convert it into an instrument of colonialism'" (Alexandrowicz, *The Role of Treaties in the European-African Confrontation in the Nineteenth Century, African International Legal History*, p. 55, cited by Malcolm Shaw in *Title to Territory in Africa*, p. 47; emphasis added). Would then the operation of intertemporal law not require us as judges to appraise not just the practice but the fact that it was a deformation of the concept and practice of protection against the background that the object of the protectorate system — like the mandatory system — is a form of guardianship that by definition excludes notions of territorial ownership or territorial dominion? To my mind this is the relevant law that should be appreciated as a consequence of the rule of intertemporal law and it cannot be reduced to a mere review of a deformation, half-Kafkaesque, half-Orwellian, where friendship means interference in the internal affairs and protection means loss of sovereignty and dismemberment and the conclusion of treaties means instantaneous breach. Put differently, ascertainment of the true meaning of intertemporal law requires us to enquire into the quality of the juridical act in the light not only of

[4] *Oppenheim's International Law*, Sir Robert Jennings and Sir Arthur Watts (eds.), 9th ed., Vol. I, p. 267.

[5] For example, the Treaty of Tudmir of Rajab 94 AH-April 731 AD, concluded between Abdulaziz Son of Musa Son of Nusair the Ummayyad Governor of Spain and Theodemir, representative of local fortress-chiefs in South-East Spain, an area encompassing the modern region of Murcia, Alicante and Valencia; the pact itself transformed *political power* from the Hispanic Visigoths to the Ummayyads of Damascus, but rights in property and other rights were retained by those chiefs and their descendants. For the text of the treaty see *Negotiating Cultures, Bilingual Surrender Treaties in Moslem-Crusader Spain under James the Conqueror*, edited by Robin Burns and Paul Cliveddan, p. 202. Many similar treaties of protection were entered into by the Ottomans with various principalities in Eastern Europe where dominion in the sense of power passed to the Ottomans but ownership rights and other rights were retained by the indigenous European chiefs.

C.I.J. Recueil 1971, p. 16)? De même, lorsque l'on interprète un traité de protection, ne doit-on pas apprécier le droit de l'époque en gardant à l'esprit ce qu'impliquait la notion de protection? Cette notion, à l'instar de celle de mandat, connote des éléments de tutelle[4] que l'on peut faire remonter au grand jurisconsulte romain Ulpien, lequel affirmait: «du point de vue du droit, certaines cités ne peuvent être considérées comme majeures» — notion qui exclut donc celle de propriété. S'agissant d'apprécier le droit contemporain du traité de 1884, gardons-nous d'oublier que le concept classique de protection est antérieur à la conférence de Berlin. Ainsi, pour citer quelques exemples, la Grande-Bretagne avait, sur la base de cette conception excluant toute notion de souveraineté de la puissance protectrice, établi en 1814 un protectorat sur les îles ioniennes, et, bien des siècles auparavant, lors des conquêtes islamiques, nombre d'accords de protection avaient été conclus avec des souverains locaux dans certaines parties d'Europe, notamment[5]. Après 1885, la pratique des Etats, pour reprendre les termes d'un commentateur, «marqua une tendance à *déformer le concept original traditionnel* de protectorat, et à le transformer en instrument du colonialisme» (Alexandrowicz, *The Role of Treaties in the European-African Confrontation in the Nineteenth Century, African International Legal History*, p. 55, cité par Malcolm Shaw dans *Title to Territory in Africa*, p. 47; les italiques sont de moi). L'application du droit intertemporel ne nous imposerait-elle pas dès lors, en tant que juges, de prendre en considération non pas seulement la pratique, mais également le fait que celle-ci constituait une déformation de la notion de protection et de l'exercice de cette dernière, l'objet du régime de protectorat — comme celui du régime de mandat — étant d'instituer une forme de tutelle qui, par définition, exclut les notions de propriété ou de possession territoriale? Tel est, à mon sens, le principe du droit de l'époque qu'il convient d'apprécier en vertu de la règle du droit intertemporel, et l'on ne saurait se contenter de dresser le constat d'une déformation mi-kafkaïenne mi-orwellienne, où amitié signifie ingérence dans les affaires intérieures, où protection signifie perte de souveraineté et démembrement, et où conclusion de traités signifie violation instantanée

[4] Sir Robert Jennings et sir Arthur Watts (dir. publ.), *Oppenheim's International Law*, 9e éd., vol. I, p. 267.

[5] Citons, à titre d'exemple, le traité de Tudmir de Rajab (année 94 de l'hégire — avril 731 de l'ère chrétienne), conclu entre 'Abd al-'Aziz ibn Mūsā ibn Nuṣayr, gouverneur de l'Espagne omeyyade, et Théodémir, représentant des petites principautés militaires locales du sud-est de l'Espagne (correspondant aux actuelles régions de Murcie, Alicante et Valence): par ce pacte, le *pouvoir politique* était transféré des mains des Wisigoths d'Espagne aux Omeyyades de Damas, mais les princes et leurs descendants conservaient les droits de propriété ainsi que d'autres droits. Pour le texte du traité, voir Robin Burns et Paul Chveddan (dir. publ.), *Negotiating Cultures. Bilingual Surrender Treaties in Moslem-Crusader Spain under James the Conqueror*, p. 202. Les Ottomans conclurent nombre de traités de protection semblables avec diverses principautés d'Europe orientale, dans le cadre desquelles la souveraineté, au sens d'autorité, passait aux mains des Ottomans, tandis que les chefs européens conservaient leurs droits de propriété et autres.

the alleged practice, but in the light of the totality of the law relating to protection, i.e. with reference to its object and taking into account other rules relevant at the time. Did the practice of South Africa conform to the object and purpose of the mandate system as "a sacred trust of civilization"? And, similarly, did the practice of alienating protected territory conform to the notion that the concept of protection is based upon legally developed notions of guardianship which by definition exclude the concept that protection is synonymous with territorial ownership?

Also relevant in appreciating the law contemporary with the legal act in question, i.e. a treaty, is the requirement that other rules of law should be taken cognizance of. Paramount among these is the fundamental rule *pacta sunt servanda*, arguably the most important rule in international law and indeed in law generally, and one which cannot be overturned by the assumed practice of some States. I am not aware that in the Berlin Conference era that rule had ceased to exist.

13. At any rate, intertemporal law as formulated by Max Huber is not as static as some would like to think, for it should not be forgotten that its elusiveness is further increased by his immediately following statement that "the existence of the right, in other words, its continued manifestation, shall follow the conditions required by the evolution of law" (*RIAA*, Vol. II, p. 845).

14. It is beyond the scope of this separate opinion to enter into the well-known and legitimate debate on the scope of the rule or principle of intertemporal law arising out of the combination by Max Huber of evolutionary and static elements in his formulation of the concept. Suffice it to say that the confusion was such that neither the International Law Commission, guided by its distinguished and learned Special Rapporteur on the topic Sir Humphrey Waldock, nor the Vienna Conference itself, were able to resolve the issue, with the consequence that the concept of intertemporal law was dropped from the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties, Article 31 of that instrument containing no expressly temporal element and merely speaking "of relevant rules of law" and Article 64 in fact following an opposite direction in the case of a subsequently emerging rule of *jus cogens*.

15. In other words, we are not faced with a simple well-defined rule capable of automatic application, but rather with a perplexing idea that was incapable of finding a place in the 1969 Vienna Convention. Nor has the concept of intertemporal law found support in judicial decisions, where it has been often overcome with the aid of a belated discovery of the intention of the parties as was the case in the *Aegean Sea* case, or by reading the provisions of modern law into the treaty, which was the

de ceux-ci. Autrement dit, saisir la signification véritable du droit intertemporel nous oblige à nous interroger sur la qualité de l'acte juridique considéré à la lumière non seulement de la pratique alléguée, mais aussi de l'ensemble du droit relatif à la protection, c'est-à-dire en nous référant à son objet et en prenant en compte d'autres règles pertinentes à l'époque. La pratique de l'Afrique du Sud était-elle conforme au but et à l'objet du régime de mandat en tant que «mission sacrée de civilisation»? Et, de même, la pratique consistant à aliéner un territoire protégé était-elle conforme à l'idée que le concept de protection se fonde sur des notions de tutelle développées en droit qui, par définition, excluent toute synonymie entre protection et propriété territoriale?

Est également pertinente, s'agissant d'apprécier le droit contemporain de l'acte juridique considéré (le traité), l'obligation de prendre en considération d'autres règles de droit. La principale d'entre elles est la règle fondamentale *pacta sunt servanda*, en laquelle on peut voir la plus importante règle de droit international, sinon de droit en général, et qui ne saurait, en tout état de cause, être invalidée par la pratique supposée de certains Etats. Je ne sache pas que, à l'époque de la conférence de Berlin, cette règle ait cessé d'exister.

13. En tout état de cause, le droit intertemporel tel que l'a formulé Max Huber n'est pas aussi statique que d'aucuns voudraient le croire, son caractère insaisissable étant encore accentué par ce qu'il ajoute au paragraphe suivant, à savoir: «l'existence de ce droit, en d'autres termes sa manifestation continue, [doit suivre] les conditions requises par l'évolution du droit» (*Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 845) (traduction française: Ch. Rousseau, *op. cit.*, p. 172).

14. Il ne nous appartient pas, dans le cadre de la présente opinion individuelle, d'entrer dans ce débat bien connu et tout à fait légitime qui entoure le champ d'application de la règle ou du principe de droit intertemporel auquel a donné lieu la combinaison par Max Huber d'éléments statiques et d'éléments dynamiques dans la définition de son concept. Qu'il nous suffise de rappeler que la confusion fut telle que ni la Commission du droit international, sous la houlette de l'éminent rapporteur spécial sur la question, sir Humphrey Waldock, ni la conférence de Vienne elle-même ne furent en mesure de démêler cette question, de sorte que la notion de droit intertemporel fut omise de la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969. L'article 31 de celle-ci ne renvoie expressément à aucun élément temporel, se contentant d'évoquer «toute règle pertinente de droit», et son article 64 va même au rebours de cette notion, s'agissant de la survenance d'une nouvelle norme de *jus cogens*.

15. En d'autres termes, nous n'avons pas affaire à une règle simple et bien définie susceptible d'être appliquée automatiquement, mais plutôt à une idée complexe qui n'a pas réussi à trouver sa place dans la convention de Vienne de 1969. De même le concept de droit intertemporel n'a-t-il pas été consacré dans les décisions d'organes judiciaires, qui sont souvent passés outre grâce à une découverte tardive de l'intention des parties, comme ce fut le cas dans l'affaire de la *Mer Egée*, ou à une inter-

approach that the Court took in its Advisory Opinion on Namibia when it stated that: "an international instrument must be interpreted and applied within the overall framework of the juridical system in force at the time of interpretation" (*Legal Consequence for States of the Continued Presence of South Africa in Namibia (South West Africa), notwithstanding Security Council Resolution 276 (1970), I.C.J. Reports 1971*, p. 31).

16. Furthermore, it is perhaps in the realm of criminal law that the rule of intertemporal law comes to the forefront and lends itself to delineation. This is so because the temporal aspect in the maxim *nullum crimen nulla poena sine lege* requires a precise definition, yet it was precisely in this same realm that the rule has been significantly abandoned. Thus, the operation of the rule would have acted to shield the perpetrators of grave crimes in World War II from criminalization because many of these crimes were not part of positive law, but in the event, as is well known, that protection afforded by adherence to intertemporal law was not accepted. If such was the case where the law was more precise, the concept itself more readily delineated and the consequences, criminalization, grave, I see no reason why a behaviour that is incompatible with modern rules of international law and morally unacceptable by modern values underlying those rules should be shielded by reference to intertemporal law, all the more so when the reprobation of later times manifests itself not in criminalization but merely in invalidation.

17. It would thus seem reasonable to assert that in speaking of intertemporal law, we are faced with a confusing concept the status of which as a rule, or principle, or doctrine, or rule of interpretation, is steeped in controversy and which was consciously dropped from the 1969 Convention on the Law of Treaties and consistently rejected in successive decisions of the European Court of Human Rights, not to speak of the way it was overcome by certain decisions of this Court and abandoned in the realm of grave crimes, ironically the very area where it can be said to have some delineation and coherence. In other words, it is a truncated concept on which the hopes of finding the basis for ceding Bakassi to Germany in 1913 are misplaced.

18. In paragraph 205 the Judgment draws attention to "the fact that the international legal status of a 'Treaty of Protection' entered into under the law obtaining at the time cannot be deduced from its title alone". In support of this assertion the Judgment goes on to illustrate by examples:

> "Some treaties of protection were entered into with entities which retained thereunder a previously existing sovereignty under international law. This was the case whether the protected party was hence-

prétation du traité à la lumière des dispositions du droit moderne, approche que retint la Cour dans son avis consultatif sur la Namibie, en s'exprimant ainsi: «tout instrument international doit être interprété et appliqué dans le cadre de l'ensemble du système juridique en vigueur au moment où l'interprétation a lieu» (*Conséquences juridiques pour les Etats de la présence continue de l'Afrique du Sud en Namibie (Sud-Ouest africain) nonobstant la résolution 276 (1970) du Conseil de sécurité, C.I.J. Recueil 1971*, p. 31).

16. En outre, c'est peut-être dans le domaine du droit pénal que la règle de droit intertemporel revêt une importance particulière et se prête à une définition. En effet, bien que l'aspect temporel de la maxime *nullum crimen nulla poena sine lege* requière une définition précise, c'est pourtant précisément dans ce domaine qu'elle a été le plus remarquablement écartée. Ainsi, son application aurait permis de soustraire à la justice pénale les auteurs de crimes internationaux commis dans le cadre de la seconde guerre mondiale, crimes qui, pour beaucoup d'entre eux, ne relevaient pas du droit positif. Toutefois, on le sait, cette protection qu'impliquait le respect du droit intertemporel ne fut pas accordée. S'il en fut ainsi alors que le droit était plus précis, les contours du concept lui-même plus aisément identifiables et les conséquences (à savoir la criminalisation) fort lourdes, je ne vois pas pourquoi l'invocation du droit intertemporel devrait protéger un comportement incompatible avec les règles modernes du droit international et inacceptable au regard des valeurs morales modernes qui sous-tendent ces règles, et ce, à plus forte raison quand la réprobation ultérieure se manifeste non par une criminalisation mais simplement par une invalidation.

17. L'on peut donc, semble-t-il, raisonnablement affirmer que, s'agissant du droit intertemporel, nous avons affaire à une notion complexe, dont le statut en tant que règle, principe, doctrine ou règle d'interprétation est matière à force controverses, et qui fut en outre intentionnellement omise de la convention sur le droit des traités de 1969, systématiquement rejetée dans diverses décisions de la Cour européenne des droits de l'homme, sans compter qu'elle fut écartée dans certaines décisions de la Cour internationale de Justice et abandonnée dans le domaine des crimes internationaux, le seul, paradoxalement, où elle semblait à peu près définie et cohérente. En d'autres termes, il s'agit d'une notion bancale par laquelle on a tort d'espérer pouvoir justifier la cession de Bakassi à l'Allemagne en 1913.

18. Au paragraphe 205 de l'arrêt, la Cour appelle l'attention sur le fait «que le statut juridique international d'un «traité de protection» conclu sous l'empire du droit alors en vigueur ne saurait être déduit de son seul titre», ce qu'elle illustre par les exemples suivants:

> «Certains traités de protection furent ainsi conclus avec des entités qui conservèrent, dans le cadre de ces traités, la souveraineté qui était antérieurement la leur au regard du droit international, que ces

forth termed 'protectorate' (as in the case of Morocco, Tunisia and Madagascar (in their treaty relations with France) or a 'protected state' (as in the case of Qatar and Bahrain in their treaty relations with Great Britain)."

19. This reasoning calls for two comments: Firstly, whilst it is true that the international legal status of a "treaty of protection" cannot be deduced from its title alone, that title must nevertheless have some impact, for we can instantly glean from the title that the entity in question was not a *terra nullius* given that "you do not protect a *terra nullius*". We can also safely deduce from the title that the subject-matter was protection and not colonial title. We can further deduce that the entity in question had the capacity to enter into treaty relations and, unless we start from the false premise that one party to a treaty can unilaterally determine the international status of the other, we can also deduce that the treaty has international legal standing.

Secondly, the Judgment seeks to distinguish between this case and other cases where it had occasion to pronounce on the existence of an international legal personality of the protected party: Morocco and Tunisia with regard to France and Qatar and Bahrain with regard to Great Britain, but again this argues that the so-called colonial protectorates are part and parcel of protectorates in general and do not constitute a sub-category unless the will of one party, the protecting Power, is decisive. Moreover, in the case of Qatar and Bahrain these sheikhdoms were not independent States when Britain entered into treaty relations of protection with them but Ottoman dominions ruled under the suzerainty of the Ottoman Empire by local chiefs. The same is true of Tunisia. It would be ironic for the Court to decide that those who were under Ottoman suzerainty were in fact sovereign because it suited practical considerations of British policy that they should be so seen, and not those chiefs who were under no one's sovereignty or suzerainty when Great Britain entered into treaties of protection. Not only would this make colonial law and not international law the determining factor, it would also raise doubts regarding the broad consistency of the Court's decisions.

20. Leaving aside the question of title, the plain words of the treaty — and it is a mercifully brief one — leave no room for doubts that what was at issue was nothing but "favour and protection" in return for agreeing not to enter into treaties with other Powers without British sanction. There is no reference to a transfer of territorial sovereignty, either by calling it a cession or otherwise to use the terminology employed by the Court in the *Western Sahara* Advisory Opinion in paragraph 80. The lack of any intent to transfer territorial sovereignty can be safely arrived

territoires protégés aient ensuite été appelés «protectorats» (comme dans le cas du Maroc, de la Tunisie et de Madagascar ... dans leurs relations conventionnelles avec la France) ou «Etats protégés» (comme dans le cas de Bahreïn et de Qatar dans leurs relations conventionnelles avec la Grande-Bretagne).»

19. Ce raisonnement appelle deux observations: *primo*, s'il est vrai que le statut juridique international d'un «traité de protection» ne saurait être déduit de son seul titre, ce titre doit néanmoins avoir certaines implications. Il nous apprend ainsi d'emblée que l'entité en question n'était pas *terra nullius*, car «on ne protège pas une *terra nullius*». Nous pouvons également en déduire, sans risque d'erreur, que le traité avait pour objet la protection et non le titre colonial. Nous pouvons encore en conclure que l'entité en cause était habilitée à établir des relations conventionnelles. Enfin, sauf à postuler, erronément, qu'une partie à un traité peut déterminer de manière unilatérale le statut international de l'autre, nous pouvons en inférer que le traité était juridiquement valable sur le plan international.

Secundo, la Cour cherche, dans son arrêt, à établir une distinction entre cette affaire et d'autres dans le cadre desquelles elle a été amenée à se prononcer sur l'existence de la personnalité juridique internationale de la partie protégée (le Maroc et la Tunisie par rapport à la France, et Qatar et Bahreïn vis-à-vis de la Grande-Bretagne), mais, une fois encore, il appert que les protectorats dits coloniaux participent des protectorats en général et ne constituent pas une sous-catégorie, sauf à admettre que la volonté d'une partie (la puissance protectrice) soit décisive. En outre, s'agissant de Qatar et Bahreïn, ces territoires placés sous l'autorité d'un cheikh n'étaient pas des Etats indépendants lorsque la Grande-Bretagne noua avec eux, par le biais de traités, des rapports de protection, mais des possessions ottomanes gouvernées par des chefs locaux vassaux de l'Empire. Il en allait de même pour la Tunisie. Il serait paradoxal que la Cour juge que des chefs vassaux étaient de fait souverains, parce que, pour des raisons pratiques d'ordre politique, il seyait à la Grande-Bretagne qu'ils fussent considérés comme tels, mais ne reconnaisse pas les mêmes attributions à ceux qui échappaient à toute souveraineté ou suzeraineté lorsque la Grande-Bretagne conclut avec eux des traités de protection. Non seulement le facteur déterminant serait alors le droit colonial, et non le droit international, mais aussi la cohérence générale des décisions de la Cour pourrait dès lors être mise en doute.

20. Abstraction faite de la question du titre, le simple libellé du traité — qui, par bonheur, est fort bref — ne laisse aucune incertitude sur le fait que l'enjeu de cet instrument se résumait, pour une partie, à étendre «ses bonnes grâces et sa bienveillante protection», et pour l'autre, à s'engager à ne conclure aucun traité avec des puissances autres que la Grande-Bretagne sans l'autorisation de celle-ci. Il n'est fait référence à aucun transfert de souveraineté territoriale, que ce soit par l'emploi du mot cession, pour reprendre la terminologie qu'emploie la Cour au paragraphe 80 de

at by reference to the maxim *inclusio unius exclusio alterius* and by the fact that it was protection and not ownership that was the subject of that treaty.

21. The situation was not altered by the fact that Great Britain in fact went on to administer the territory in question (Judgment, para. 207) for this was exactly the same situation in the Bechuanaland Protectorate referred to above (see para. 7 above) but where, nevertheless, a British court maintained the distinction between a colony on the one hand and a protectorate on the other, or to use its exact words: "a protectorate under his Majesty's dominion in the sense of *power* and *jurisdiction* it was not under his dominion in the sense of *territorial dominion*" (emphasis added). Moreover, the administration of a protected State can perfectly co-exist with protection. Nor was the situation altered by the British decision to incorporate the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar into the Niger Coast Protectorate. The situation did alter, however, in 1913 when Great Britain ceded present-day Bakassi to Germany, for what the Kings and Chiefs had consented to was British and not German protection and because, moreover, that cession implied powers associated with territorial sovereignty that Great Britain did not possess.

22. There is a strong presumption in international law against the incidental loss of sovereignty, but it is a rebuttable presumption, and whilst the case of the Kings and Chiefs of Old Calabar was not weakened by the treaty itself, their subsequent behaviour certainly has had that effect. It is said that the God of sovereignty is a jealous God but apparently not in Bakassi, for, in reflecting on this case, one cannot but notice an extreme passivity and inaction on their part that managed to rebut the presumption. Apart from a single trip in 1913 to London, when a delegation sent on their behalf discussed matters relating to land tenure, they remained silent in the face of momentous events that had an impact on their status. Most notably, their failure to protest at the cession of their territory to Germany under the 1913 Agreement leaves me with no choice but to conclude that they had given their consent to that transfer *volenti non fit injuria*. It is for this reason alone — and not the surrealistic interpretation of the Treaty of 1884 or the reference to a fictitious sub-category of colonial protectorates, nor the equally fictitious reference to a form of intertemporal law that would shield a deformed practice of the concept of protection from invalidation — that I have voted in favour of point III (A) of the *dispositif* relating to those provisions of the 1913 Agreement that deal with Bakassi.

(Signed) Awn AL-KHASAWNEH.

l'avis consultatif rendu en l'affaire du *Sahara occidental*, ou sous quelque autre forme. L'absence de toute intention de transférer la souveraineté territoriale découle très clairement de la maxime *inclusio unius exclusio alterius* d'une part et, d'autre part, du fait que l'objet du traité n'était pas la propriété mais la protection.

21. Que, par la suite, la Grande-Bretagne ait effectivement administré le territoire en question (arrêt, par. 207) ne modifia en rien la situation: celle-ci était exactement la même dans le protectorat du Bechuanaland évoqué plus haut (voir par. 7 de la présente opinion), ce qui n'empêcha pas un tribunal britannique de maintenir la distinction entre colonie et protectorat, ou, pour reprendre ses termes exacts: «un protectorat relev[ant] de l'autorité de Sa Majesté au sens de *pouvoir* et d'*autorité*, mais non au sens de *possession territoriale*» (les italiques sont de moi). En outre, une puissance peut parfaitement administrer un Etat qu'il protège. La situation ne changea pas non plus lorsque la Grande-Bretagne décida d'intégrer les territoires des rois et chefs du Vieux-Calabar au protectorat de la côte du Niger. Elle changea, en revanche, en 1913, lorsque la Grande-Bretagne céda à l'Allemagne l'actuelle Bakassi; en effet, c'était sous protection britannique, et non allemande, que les rois et chefs avaient consenti à se placer et la cession aurait, en outre, exigé des pouvoirs associés à la souveraineté territoriale que la Grande-Bretagne ne détenait pas.

22. Il existe, en droit international, une forte présomption contre la perte incidente de souveraineté, mais c'est là d'une présomption réfragable, et si la situation des rois et chefs du Vieux-Calabar ne fut pas affaiblie par le traité lui-même, elle le fut assurément par leur comportement ultérieur. L'on dit que le dieu de la souveraineté est un dieu jaloux, mais, à Bakassi, cette divinité déroge apparemment à la règle: à la réflexion, l'on ne peut manquer d'être frappé par la passivité et l'inaction dont firent preuve les rois et chefs du Vieux-Calabar, poussées à un point tel que la présomption s'en trouva renversée. A l'exception d'une unique visite à Londres en 1913, au cours de laquelle leur délégation discuta de questions relatives au régime foncier, les rois et chefs demeurèrent silencieux face à des événements capitaux qui mettaient en jeu leur statut. Le fait, en particulier, qu'ils ne protestèrent pas contre la cession à l'Allemagne de leur territoire aux termes de l'accord de 1913 m'oblige à conclure qu'ils avaient donné leur consentement à ce transfert: *volenti non fit injuria*. C'est uniquement pour cette raison — et non en me fondant sur l'interprétation surréaliste du traité de 1884 qui a été avancée, pas plus que sur le renvoi à une chimérique sous-catégorie de protectorats coloniaux, ou à une non moins chimérique forme de droit intertemporel qui permettrait de soustraire à l'invalidation une pratique déformée de la protection — que j'ai voté en faveur du point III A) du dispositif relatif aux articles de l'accord de 1913 concernant Bakassi.

(Signé) AWN AL-KHASAWNEH.

OPINION INDIVIDUELLE DE M. LE JUGE MBAYE

Considérations générales jugées utiles à la compréhension du différend — Applicabilité de la déclaration Thomson-Marchand — Délimitation/démarcation — Effectivités et titre juridique — But et valeur des traités coloniaux — Nature des traités de protectorat — Valeur juridique de la déclaration de Maroua — Jurisprudence de la Cour en matière de délimitation maritime; application — Réparation jugée suffisante d'un préjudice et dispensant de rechercher la responsabilité correspondante.

INTRODUCTION

1. Je partage les conclusions auxquelles est arrivée la Cour. Celle-ci a parfaitement raison:

a) en ce qui concerne la région du lac Tchad, après avoir déterminé le point d'aboutissement de la frontière lacustre sur «l'embouchure de l'Ebedji», d'affirmer que:

— «les localités situées à l'est de la frontière confirmée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931 sont demeurées sous souveraineté camerounaise»,

b) et, en ce qui concerne Bakassi, de confirmer «que la souveraineté sur la presqu'île est camerounaise».

Ce faisant, la Cour fait valoir le droit sur le fait accompli.

2. La procédure est ainsi arrivée à son terme après être passée par de nombreuses phases qui ont accumulé les pertes de temps mais au moins ont eu le mérite d'avoir clarifié le problème de fond soumis à la Cour. Cela a permis à la haute juridiction de régler définitivement et entièrement le différend frontalier qui, depuis près de dix-neuf ans, oppose deux pays africains frères: le Cameroun et le Nigéria. Ce différend, tel qu'il a été porté devant la Cour, concerne l'ensemble de la frontière tant terrestre que maritime séparant les domaines relevant de la juridiction de chacun des Etats.

3. Tout comme les Parties, la Cour a divisé la frontière en plusieurs secteurs:

— la région du lac Tchad,
— la frontière terrestre entre le lac Tchad et Bakassi,
— Bakassi,
— la frontière maritime.

4. Outre l'exception préliminaire que la Cour avait liée au fond dans sa

SEPARATE OPINION OF JUDGE MBAYE

[Translation]

General considerations deemed helpful for a better understanding of the dispute — Applicability of the Thomson-Marchand Declaration — Delimitation/demarcation — Effectivités *and legal title — Purpose and value of colonial treaties — Nature of treaties of protection — Legal value of Maroua Declaration — Court's jurisprudence on maritime delimitation; application — Reparation adjudged sufficient for injury suffered and rendering it unnecessary to determine responsibility therefor.*

INTRODUCTION

1. I share the findings reached by the Court; it is absolutely correct:

(a) in concluding, in respect of the Lake Chad region, having determined the endpoint of the lake boundary at the "mouth of the Ebeji", that

— "as regards the settlements situated to the east of the frontier confirmed in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931, sovereignty has continued to lie with Cameroon"; and

(b) in confirming, as regards Bakassi, that "sovereignty over the peninsula lies with Cameroon".

In so doing, the Court has made the law prevail over the fait accompli.

2. The proceedings have thus drawn to a close after passing through numerous phases which, although costing a great deal of time, did at least have the merit of clarifying the substantive issue before the Court. This has enabled the Court to achieve a comprehensive and definitive settlement of a border dispute which for some 19 years has divided two brother countries of Africa: Cameroon and Nigeria. This dispute, in the form that it was referred to the Court, concerned the entire course of the boundary, both terrestrial and maritime, separating the areas over which each State has jurisdiction.

3. Like the Parties, the Court divided the boundary into a number of sectors:

— the Lake Chad region,
— the land boundary between Lake Chad and Bakassi,
— Bakassi,
— the maritime boundary.

4. Apart from the preliminary objection that the Court joined to the

décision du 11 juin 1998, trois autres questions s'ajoutaient aux problèmes liés aux points ci-dessus spécifiés. Ces questions sont relatives à:

— l'intervention de la Guinée équatoriale,
— la responsabilité soulevée par le Cameroun,
— la demande reconventionnelle du Nigéria.

5. Bien qu'ayant voté pour l'adoption de l'ensemble du dispositif de l'arrêt, il m'est apparu utile de produire une opinion individuelle pour livrer quelques réflexions mettant l'accent sur certains points que je considère comme étant d'une importance particulière ou sur des questions à propos desquelles mes réponses pourraient être quelque peu différentes de celles données par la Cour. Je me contenterai dans cette opinion de parler brièvement du *secteur du lac Tchad* et de *Bakassi*, après avoir dit quelques mots du principe de l'intangibilité des frontières coloniales et avant de mentionner quelques remarques au sujet de la *délimitation maritime* et de la *question de la responsabilité*.

6. Mais avant tout je crois utile de mentionner un certain nombre de considérations générales.

SECTION 1. CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

7. Il s'agit d'observations liées au contexte du différend et qui peuvent aider à mieux le comprendre.

1. Les Etats en cause

8. Le différend soumis à la Cour a mis en cause en Afrique, au sud du Sahara, d'un côté, le Cameroun et, de l'autre, le Nigéria considéré sur ce continent, toutes proportions gardées, comme une grande puissance. L'agent du Nigéria l'a dit en termes pudiques le 28 février 2002 en ouvrant le premier tour de plaidoiries de son pays. Il a en effet fait l'énumération impressionnante des rôles considérables qu'a joués et que joue le Nigéria en Afrique.

Il est de fait que, en Afrique, le Nigéria est perçu comme une *puissance* non seulement sur le plan démographique (cent vingt millions d'habitants), mais aussi, sur le plan économique, social et militaire. Dans la sous-région où il est situé, cet Etat inspire à la fois respect et crainte, et ces sentiments se répandent sur une bonne partie de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique centrale. Il n'est pas impossible que le Nigéria cherche, dans une certaine mesure et somme toute fort légitimement, à tirer profit de cette crainte qu'il inspire. Les circonstances et les péripéties du présent différend ne sont certainement pas pour démentir une telle observation.

2. Les choix des Parties pour défendre leur cause

9. Chaque Partie au différend a choisi le terrain sur lequel elle a entendu se placer pour défendre sa cause.

merits by its Judgment of 11 June 1998, three further issues were added to the matters arising from the points mentioned above. Those issues were:

— the intervention of Equatorial Guinea,
— Cameroon's responsibility claim,
— Nigeria's counter-claim.

5. Although I voted in favour of the entire *dispositif* of the Judgment, I felt that it would be appropriate to draft a separate opinion setting out a number of considerations emphasizing certain points that I regard as being of particular significance, or addressing issues on which my responses may be somewhat different to those given by the Court. In the present opinion I will confine myself to brief comments on the *Lake Chad region* and *Bakassi*, after saying a few words about the principle of the intangibility of colonial frontiers, before going on to make a number of observations on *maritime delimitation* and on the *issue of responsibility*.

6. But first, it seems to me that a few preliminary remarks of a general nature would be helpful.

Section I. General Considerations

7. I propose to make a number of observations linked to the context of the dispute which may help to make it more readily understandable.

1. The States in Question

8. The dispute submitted to the Court involved two States of sub-Saharan Africa, on the one hand Cameroon and on the other Nigeria, a country regarded on that continent as, relatively speaking, a great Power. The Agent of Nigeria said as much in guarded terms on 28 February 2002 in opening the first round of his country's oral argument. He gave an impressive list of the substantial roles which Nigeria has played and continues to play in Africa.

It is a fact that, in Africa, Nigeria is perceived as a *Power* not only in demographic terms (120 million inhabitants), but also in economic, social and military terms. Within the sub-region where it is situated, that State is both respected and feared, and those feelings extend over a good part of western and central Africa. It is not impossible that Nigeria seeks, to some extent and indeed quite legitimately, to derive advantage from that fear which it inspires. The circumstances and events of the present dispute would certainly not contradict such an observation.

2. The Means Chosen by the Parties to Defend Their Positions

9. Each of the Parties to the present dispute chose the ground on which it wished to position itself in order to argue its case.

En effet, dans cette affaire, depuis l'introduction de la requête jusqu'à la fin des plaidoiries orales, on a l'impression qu'il y a une Partie qui s'accroche au droit de toutes ses forces, et une autre qui invoque plutôt des faits avec un habillage juridique.

10. D'un côté, il y a le Cameroun qui a saisi l'OUA, puis l'ONU, puis la Cour, et de l'autre il y a le Nigéria qui a reproché au Cameroun toutes ces démarches sur un problème qui, selon ses représentants, pouvait trouver une solution dans le dialogue et la négociation.

11. Le Cameroun a évoqué le principe de l'*uti possidetis juris* et d'une façon générale des titres juridiques fondés essentiellement sur des traités, des accords, des déclarations, des décisions de la Société des Nations et de l'Organisation des Nations Unies.

12. Le Nigéria, quant à lui, a cherché, dans les titres juridiques invoqués par le Cameroun, des faiblesses qui ruinent leur validité et a fondé l'essentiel de sa position devant la Cour sur des effectivités.

13. Cette situation n'a pas pu échapper à la Cour et ni les écrits ni les plaidoiries des conseils des Parties n'ont réussi à effacer l'impression qu'elle produit.

Quand le Cameroun invoquait un titre juridique, le Nigéria parlait d'histoire, de géographie, d'ethnologie et de la «consolidation historique du titre». Bien entendu, il ne s'agit pas d'un reproche, mais d'une constatation. Chaque partie à un procès est libre de choisir le terrain sur lequel elle souhaite placer le débat judiciaire.

3. La raison d'être du respect des frontières coloniales

14. Beaucoup de pays africains au sud du Sahara et plus particulièrement ceux de l'Afrique de l'Ouest et de l'Afrique centrale sont affectés depuis leur indépendance par une instabilité qui éloigne de la recherche sérieuse et continue des vraies solutions au sous-développement. Cette instabilité favorise la misère.

15. Les pères des nations africaines qui voulaient démentir la prévision selon laquelle l'Afrique était *mal partie* avaient, comme l'a souligné la Chambre dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* et «dès la première conférence au sommet qui suivit la création de l'Organisation de l'unité africaine», décidé par la résolution AGH/Res.16 (1) d'adopter le principe de l'*uti possidetis juris* (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 565, par. 22). Ils ne voulaient à aucun prix que les frontières laissées par les colonisateurs (seraient-elles absurdes, illogiques ou mal faites, auraient-elles coupé des ethnies ou des tribus) puissent être remises en cause. La preuve en est que, lors de la conférence des peuples africains tenue à Accra en décembre 1958 (donc moins de six ans avant la conférence du Caire), des dirigeants africains ont déclaré dans une résolution relative aux frontières: «les barrières et frontières artificielles tracées par les impérialistes pour diviser les peuples africains au détriment des Africains doivent ... être abolies ou ajustées...» (cité par Zidane Mériboute

Thus in this case, from the filing of the Application right up to the end of the oral pleadings, one had the impression that there was one Party which clung for all it was worth to the letter of the law, and one which relied more on facts, albeit dressed up in a legal guise.

10. On the one side we had Cameroon, which had placed the matter before the OAU, then the United Nations, and then the Court, and on the other there was Nigeria, which had criticized Cameroon for each of these initiatives concerning an issue which, according to Nigeria's representatives, could have been settled by dialogue and negotiation.

11. Cameroon relied on the principle of *uti possidetis juris* and generally on legal titles founded essentially on treaties, agreements, declarations, and decisions of the League of Nations and of the United Nations.

12. Nigeria, for its part, sought out weaknesses capable of undermining the validity of the legal titles relied upon by Cameroon, and based the essence of its position before the Court on *effectivités*.

13. This situation cannot have escaped the Court's notice and neither the written pleadings nor the argument of the Parties' counsel have been able to efface the impression produced by it.

Where Cameroon invoked a legal title, Nigeria spoke of history, of geography, of ethnology and of the "historical consolidation of title". Of course, this is not a criticism, simply an observation. Each party to proceedings is free to choose the terrain on which it wishes to place the judicial debate.

3. The Raison d'Être for Respect for Colonial Boundaries

14. Many countries of sub-Saharan Africa, and more particularly those of western and central Africa, have been troubled since independence by an instability which precludes a serious and continuous search for true solutions to underdevelopment. Such instability fosters poverty.

15. The founding fathers of the African nations, who sought to disprove the forecast that Africa had "got off to a bad start", had decided, as the Chamber pointed out in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, "at their first summit conference after the creation of the Organization of African Unity", in resolution AGH/Res.16 (1), to adopt the principle of *uti possidetis juris* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 565, para. 22). At all costs they wanted to avoid having the boundaries bequeathed by the colonial Powers (however absurd, illogical or badly drawn, and even where they divided ethnic groups or tribes), called into question. This is clear from the fact that, at the conference of African peoples held in Accra in December 1958 (thus less than six years before the Cairo conference), African leaders stated in a resolution on frontiers that: "the artificial barriers and boundaries drawn by imperialists to divide the African peoples to the detriment of Africans must be abolished or adjusted . . ." (cited by Zidane Mériboute in *La codification de la suc-*

dans *La codification de la succession d'Etats aux traités — Décolonisation, sécession, unification*, p. 119).

Les Africains avaient donc un choix à faire entre deux voies. Ils savaient le mal qui pourrait résulter du rejet des frontières coloniales en ce qui concerne la stabilité des nouveaux Etats. Ils ont choisi d'opter pour leur intangibilité.

16. Voilà pourquoi les deux Parties dans la présente affaire ont accordé à la question du respect des frontières coloniales une attention toute particulière. C'est là une raison supplémentaire qui me pousse à y revenir.

17. Un conseil du Nigéria a dit à l'audience du 6 mars 2002 que l'affaire est importante et que la décision de la Cour «sera lourde de conséquences». Il ne pouvait pas si bien dire.

C'est en effet toute l'Afrique qui attend l'arrêt de la Cour, dans la crainte d'une remise en cause du principe de *l'intangibilité des frontières coloniales*.

18. C'est aussi pourquoi j'ai regretté que la Cour, tout en ne rejetant pas le principe (loin s'en faut) et en l'appliquant en fait, n'ait pas cru devoir aborder sa discussion, se contentant de dire en ce qui concerne Bakassi notamment qu'elle «n'a pas jugé utile de se prononcer sur les arguments relatifs à l'*uti possidetis*».

19. Le respect des frontières coloniales est un principe d'une importance exceptionnelle en Afrique. Son application stricte conditionne la paix et la sécurité sur le continent. Le différend qui a opposé le Cameroun et le Nigéria est un nouveau questionnement quant aux modalités de son acception. Il fallait réaffirmer avec force l'obligation de son respect pur et simple qui pèse sur chaque Etat africain.

La Cour dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* a donné la raison:

> «Mais en réalité le maintien du *statu quo* territorial en Afrique apparaît souvent comme une solution de sagesse visant à préserver les acquis des peuples qui ont lutté pour leur indépendance et à éviter la rupture d'un équilibre qui ferait perdre au continent africain le bénéfice de tant de sacrifices. C'est le besoin vital de stabilité pour survivre, se développer et consolider progressivement leur indépendance dans tous les domaines qui a amené les Etats africains à consentir au respect des frontières coloniales, et à en tenir compte dans l'interprétation du principe de l'autodétermination des peuples.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 567, par. 25.)

4. Nationalité et ethnie en Afrique

20. La Cour a rencontré, dans la région du lac Tchad, le problème des conflits nationalité/ethnie fréquents en Afrique.

Il ne faut jamais perdre de vue que la nationalité d'un pays donné en Afrique n'a été attribuée, dans la plupart des cas, qu'il y a seulement un demi-siècle environ.

En revanche les ethnies existent et chevauchent souvent les frontières

cession d'Etats aux traités — Décolonisation, sécession, unification, p. 119).

The African nations thus had to choose between two routes. They were well aware of the evils which could follow from a rejection of the colonial frontiers in terms of the stability of the new States. They chose to opt for the intangibility of those frontiers.

16. That is why both Parties in the present case have paid particular attention to the issue of respect for colonial boundaries. That is a further reason why I feel I should return to that issue.

17. One of Nigeria's counsel stated at the hearing of 6 March 2002 that this is an important case and that the Court's decision "will have serious consequences". He was absolutely right.

Indeed the whole of Africa has been awaiting the Court's Judgment, fearing any impugnment of the principle of the "intangibility of colonial frontiers".

18. That is also why I regret that the Court, while not rejecting that principle (far from it) and applying it in practice, did not find it necessary to discuss the issue further, merely stating, in relation to Bakassi in particular, that it "has not found it necessary to pronounce upon the arguments of *uti possidetis*".

19. Respect for colonial boundaries is a principle of exceptional significance in Africa. The strict application of such respect is a prerequisite for peace and security on that continent. The dispute between Cameroon and Nigeria has raised new questions as to the principle's specific scope. It was the Court's duty forcibly to reaffirm the obligation of unconditional respect incumbent upon every African State.

The reason for this was set out by the Court in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case:

> "In fact, however, the maintenance of the territorial status quo in Africa is often seen as the wisest course, to preserve what has been achieved by peoples who have struggled for their independence, and to avoid a disruption which would deprive the continent of the gains achieved by much sacrifice. The essential requirement of stability in order to survive, to develop and gradually to consolidate their independence in all fields, has induced African States judiciously to consent to the respecting of colonial frontiers, and to take account of it in the interpretation of the principle of self-determination of peoples." (*I.C.J. Reports 1986*, p. 567, para. 25.)

4. Nationality and Ethnicity in Africa

20. In relation to the Lake Chad region, the Court encountered the issue of nationality/ethnicity conflicts that are so frequent in Africa.

We should never lose sight of the fact that, in Africa, the majority of countries were attributed their nationality only some 50 years ago.

By contrast, ethnic groups have existed, and have often straddled the

internationales qui séparent, depuis des temps immémoriaux, les nouveaux Etats.

Cela a fait dire à certains auteurs qu'en Afrique, «contrairement à ce qui s'est passé en Europe, l'Etat a précédé la nation», ce qui du reste n'est pas toujours exact.

21. Quoi qu'il en soit, la nationalité venue se surimprimer sur les groupes ancestraux est, sans l'intervention des pouvoirs publics, bien moins ressentie que l'ethnie. Il se peut fort bien que deux Kanuri (ethnie de la région du lac Tchad) de nationalités différentes se sentent plus proches l'un de l'autre qu'un Kanuri et un Haussa (autre ethnie de cette même région) ayant la même nationalité. Certains problèmes graves du continent africain s'expliquent par ce fait. On peut dès lors s'y tromper de bonne foi et attribuer à la nationalité ce qui appartient à la seule ethnie. Cette réflexion peut s'appliquer dans la présente affaire à la région du lac Tchad et aux développements que le Nigéria à ce propos consacre aux *villages nigérians*.

C'est cette situation en Afrique qui fait écrire à Pélissier dans *Les paysans du Sénégal* à la page 23: «La conscience nationale n'a pas effacé la riche diversité d'un long passé... Profondément sénégalais depuis seulement quelques décennies, nos pays sont depuis des temps immémoriaux ... wolof, sérère, toucouleur, manding, diola, balant, etc.»

22. Tout au long de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria, il semble que, depuis fort longtemps et en dépit des statuts politiques que ces régions ont connus au cours de l'histoire (possessions allemandes, britanniques ou françaises, indépendance), les populations autochtones se soient installées au gré de leurs affinités ethniques et de leurs besoins économiques en méconnaissance totale des limites territoriales de la nationalité, et que les gouvernements par la suite aient essayé de tirer profit de telle ou telle situation ainsi créée. Ce phénomène n'a pas échappé à la Cour dans la présente affaire (voir paragraphe 67 de l'arrêt). C'est pourquoi le salut pour l'Afrique réside dans le respect sans équivoque et sans subtils commentaires des frontières coloniales. Nous verrons plus loin les deux exceptions à cette recommandation.

SECTION 2. DÉTERMINATION DU TRACÉ DE LA FRONTIÈRE LACUSTRE ET TERRESTRE ENTRE LES DEUX PAYS

23. La Cour, comme toujours dans les différends de la même nature que celui-ci, a opéré la détermination de la frontière entre les deux pays avec précision, sans se transformer en organe de démarcation (par. 84 de l'arrêt).

24. J'emploie à dessein le mot *détermination* auquel je donne un sens général qui englobe les mots *délimitation*, démarcation et *indication*. Je le trouve singulièrement approprié dans la présente affaire, *déterminer* signifiant ici: indiquer avec précision. La Cour emploie un terme équivalent, notamment au paragraphe 85 de son arrêt, quand elle annonce le but de

international boundaries between the new States, since time immemorial.

As a result certain authors have written that in Africa, "contrary to what occurred in Europe, the State preceded the Nation", although this may not always be the case.

21. Whatever the truth of the matter, a nationality which has been superimposed on ethnic groupings is, without the intervention of the public authorities, felt much less strongly than ethnicity. It may very well be that two Kanuris (an ethnic group in the Lake Chad region) of different nationalities feel much closer to one another than a Kanuri and a Hausa (another ethnic group in that region) of the same nationality. Certain serious problems of the African continent are explicable on this basis. One can thus be easily led astray in good faith, attributing to nationality what is solely a matter of ethnicity. Such a proposition might be applied in the present case to the Lake Chad region and to the arguments of Nigeria in this respect as regards the *Nigerian villages*.

It was this situation in Africa that impelled Pélissier to write in *Les Paysans du Sénégal*, on page 23: "National consciousness has not erased the rich diversity of a long past . . . Deeply Senegalese for a few decades only, our regions have been since time immemorial . . . Wolof, Serer, Toucouleur, Manding, Diola, Balant, etc. . . ."

22. Throughout the length of the boundary between Cameroon and Nigeria, it would seem that, for a very long time and notwithstanding the various political statuses enjoyed by these regions in the course of their history (German, British or French possessions, independence), the indigenous populations have settled according to their ethnic affinities and their economic needs in total disregard of territorial boundaries and nationality, and that Governments have subsequently sought to take advantage of the particular situations thus created. This context did not escape the attention of the Court in the present case (see para. 67 of the Judgment). That is why Africa's salvation lies in respect for colonial boundaries, expressed unequivocally and without recourse to subtle distinctions. Later on we will consider the two exceptions to this proposition.

SECTION 2. DETERMINATION OF THE COURSE OF THE LAKE AND LAND BOUNDARY BETWEEN THE TWO STATES

23. The Court, as always in disputes like the present case, has determined the boundary between the two countries with precision, without assuming the role of a demarcation authority (para. 84 of the Judgment).

24. I deliberately use the word "determination" and am employing it in a general sense which encompasses the terms "delimitation", "demarcation" and "indication". I find it particularly appropriate in the present case, with "determine" meaning here: to indicate with precision. The Court uses an equivalent term, in particular in paragraph 85 of its Judg-

sa tâche qui consiste à « *préciser définitivement* » le tracé de la frontière...» (les italiques sont de la Cour). Pourtant elle définit et distingue chacun des deux termes *délimitation* et *démarcation*, comme nous le verrons plus loin.

I. La frontière dans la région du lac Tchad

A. Les instruments applicables

25. Quand on s'interroge sur l'existence ou non d'une frontière entre le Cameroun et le Nigeria dans le lac Tchad, on découvre principalement la *déclaration Milner-Simon de 1919*. Cette déclaration a été précisée en 1930 par la *déclaration Thomson-Marchand*, laquelle a été confortée et *incorporée* par un échange de notes dit Henderson-Fleuriau entre la France et la Grande-Bretagne le 9 janvier 1931.

Ces instruments n'ont jamais été mis en cause jusqu'à tout récemment. Ils décrivent la frontière avec une certaine minutie depuis le «point de rencontre des trois anciennes frontières britannique, française et allemande situé dans le lac Tchad par 13° 05′ de latitude nord et approximativement 14° 05′ de longitude est de Greenwich...» jusqu'à l'océan Atlantique (préambule de la déclaration Thomson-Marchand).

26. La déclaration Thomson-Marchand comporte cent trente-huit paragraphes. Signée au nom de la Grande-Bretagne par le *Governor of the Colony and the Protectorates of Nigeria* et au nom de la France par le gouverneur de la République française au Cameroun, elle est, à mon avis, avec la note et la carte Moisel qui l'accompagnent, un accord juridiquement valable qui lie les deux Parties dans la présente affaire.

27. Le Nigéria comme le Cameroun sont d'accord sur ce point. La Cour a indiqué sans équivoque que:

> «La déclaration Thomson-Marchand, telle qu'approuvée et incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau, a le statut d'accord international. La Cour reconnaît certes que cette déclaration présentait quelques imperfections techniques et que certains détails restaient à préciser. Elle n'en estime pas moins que ladite déclaration établissait une délimitation qui suffisait de manière générale à la démarcation.» (Par. 50 de l'arrêt.)

28. Mais, comme le Nigéria avait soulevé contre la déclaration un certain nombre de critiques, il n'est pas inutile d'examiner celle d'entre ces critiques qui nous semble être la plus forte pour la Partie défenderesse, et bien que la Cour ait fait une démonstration claire avant d'aboutir à la conclusion ci-dessus citée.

B. Valeur juridique et signification de la déclaration Thomson-Marchand

29. Le Nigéria avait soutenu que l'échange de notes, qui pourrait donner à la déclaration Thomson-Marchand les apparences d'un accord, en

ment when it states the purpose of its task as being "*to specify definitively* the course of the . . . boundary . . ." (emphasis added by the Court). It nevertheless defines and distinguishes between the two terms *delimitation* and *demarcation*, as we shall see later.

1. The Boundary in the Lake Chad Region

A. The instruments applicable

25. When we address the question of whether or not there exists a boundary between Cameroon and Nigeria in Lake Chad, we find ourselves dealing mainly with the *1919 Milner-Simon Declaration*. That Declaration was clarified in 1930 by the *Thomson-Marchand Declaration*, which was confirmed and *incorporated* in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes between France and Great Britain on 9 January 1931.

Those instruments had never been challenged until quite recently. They describe the boundary in some detail from the "junction of the three old British, French and German boundaries at a point in Lake Chad 13° 05″ latitude north and approximately 14° 05″ longitude east of Greenwich" to the Atlantic Ocean (Preamble to the Thomson-Marchand Declaration).

26. The Thomson-Marchand Declaration contains 138 paragraphs. Signed on behalf of Great Britain by the Governor of the Colony and the Protectorates of Nigeria and on behalf of France by the Governor of the French Cameroons, it is, in my view, together with the Notes and the accompanying Moisel map, a legally valid agreement which binds the two Parties in the present case.

27. Nigeria and Cameroon agree on this point. The Court clearly stated that:

> "the Thomson-Marchand Declaration, as approved and incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes, has the status of an international agreement. The Court acknowledges that the Declaration does have some technical imperfections and that certain details remained to be specified. However, it finds that the Declaration provided for a delimitation that was sufficient in general for demarcation." (Para. 50 of the Judgment.)

28. However, as Nigeria had levied a certain number of criticisms at the Declaration, it would not be unhelpful to address that one of those criticisms which seems to me to carry the most weight for the Respondent, notwithstanding the clear demonstration by the Court in reaching the conclusion cited above.

B. Legal force and significance of the Thomson-Marchand Declaration

29. For Nigeria, the Exchange of Notes which might give the Thomson-Marchand Declaration the appearance of an agreement in reality did

réalité ne fixe pas la frontière entre son territoire et celui du Cameroun. Le Nigéria avait tiré son argumentation des dispositions ci-après des notes échangées par les deux autorités française et britannique, notes dans lesquelles on lit à peu près dans les mêmes termes que:

> «[La] déclaration n'est pas le produit des travaux d'une commission de délimitation constituée aux fins de l'application des dispositions de l'article 1 du mandat et ne résulte que d'une enquête préliminaire menée en vue de déterminer, de façon plus précise que cela n'avait été fait dans la déclaration Milner-Simon de 1919, la ligne que la commission de délimitation devra suivre en fin de compte...»

30. Il convient tout d'abord de faire observer que, dans les *notes* des représentants de la France et de la Grande-Bretagne, le membre de phrase ci-dessus cité est suivi par les mots:

> «néanmoins, la déclaration définit la frontière pour l'essentiel et ... il est donc souhaitable que l'accord qui y est contenu soit confirmé par les deux gouvernements afin que la délimitation effective de la frontière puisse être confiée à une commission de délimitation nommée à cet effet conformément aux dispositions de l'article 1 du mandat».

Ces mots sont particulièrement éclairants sur l'intention des Parties signataires.

31. Le Nigéria avait plaidé que la déclaration Thomson-Marchand n'est que l'annonce d'une procédure à suivre et d'un programme à exécuter.

32. Le Cameroun par contre, lui, reconnaissait la force obligatoire d'un instrument juridique valable.

33. Rien qu'à la lecture du paragraphe 3 des deux notes, on peut aisément appréhender la volonté des deux parties, la Grande-Bretagne d'une part, la France de l'autre, de résoudre le problème de la frontière de leurs *possessions* comme on disait à l'époque. En effet, dans ce paragraphe 3, le mot *confirme* apparaît deux fois et il en est de même pour le mot *accord*. Il ne me semble pas inutile de citer ce paragraphe 3 qui se lit ainsi:

> «Le Gouvernement de Sa Majesté note que le Gouvernement français, par la note susmentionnée, confirme, pour sa part, l'accord incorporé dans la déclaration; et j'ai l'honneur, en réponse, d'informer Votre Excellence par la présente note que le Gouvernement de Sa Majesté confirme de son côté cet accord.»

Il y a bien eu accord, comme l'a dit la Cour.

34. Au cours des plaidoiries orales, le Nigéria avait finalement reconnu que la déclaration est un instrument que les deux Parties acceptent. Mais il avait relevé qu'elle recèle des défectuosités qui appellent plus qu'une simple entreprise de démarcation. Le Nigéria en a dénombré vingt-deux que la Cour a examinées avec minutie dans les paragraphes 86 à 192 de son arrêt. Je n'y reviendrai pas.

not fix the boundary between its territory and that of Cameroon. Nigeria based its argument on the following provision of the Notes exchanged by the French and British authorities, in which we read in almost identical terms that:

> "The Declaration is not the product of a boundary commission constituted for the purpose of carrying out the provisions of Article 1 of the Mandate, but only the result of a preliminary survey conducted in order to determine more exactly than was done in the Milner-Simon Declaration of 1919 the line ultimately to be followed by the boundary Commission."

30. I would first of all observe that in the "Notes" from the representatives of France and Great Britain, the above-cited passage is followed by this passage:

> "nonetheless the Declaration does in substance define the frontier; and . . . it is therefore desirable that the agreement embodied therein shall be confirmed by the two Governments in order that the actual delimitation of the boundary may then be entrusted to a boundary commission, appointed for the purpose in accordance with the provisions of Article 1 of the Mandate".

This passage is particularly helpful in shedding light on the intention of the signatory parties.

31. Nigeria argued that the Thomson-Marchand Declaration represented only an announcement of the procedure to be followed and of a programme to be implemented.

32. Cameroon, on the other hand, accorded it the binding force of a valid legal instrument.

33. It is readily apparent simply from reading paragraph 3 of the two Notes that there was a will on the part of both parties, Great Britain on the one hand, France on the other, to resolve the problem of the boundary of their "possessions", as they were called at that period. Thus in paragraph 3 the word "confirm" appears twice as does the word "agreement". It seems to me not unhelpful to quote paragraph 3, which reads as follows:

> "His Majesty's Government note that the French Government by their note under reference confirm, for their part, the agreement embodied in the Declaration; and I have the honour in reply to inform Your Excellency hereby that His Majesty's Government similarly confirm this agreement."

There was certainly an agreement, as the Court found.

34. In the course of oral argument, Nigeria eventually recognized that the Declaration was an instrument which both Parties accepted. However, it noted that the Declaration contained defects which required more than a simple process of demarcation. Nigeria enumerated 22 such defects, which the Court examined in detail in paragraphs 86 to 192 of its Judgment. I will not dwell on that.

35. Un des conseils du Nigéria avait soutenu que les textes délimitant la frontière sont si mal faits sur plusieurs points qu'ils ne peuvent être regardés comme des instruments de délimitation et que cette délimitation était toujours à faire. Le conseil du Nigéria avait dit que «les accords de frontière coloniaux datant de la période allant de 1906 à 1931 n'ont pas établi de délimitation définitive dans la région du lac Tchad». Et le conseil d'énumérer trente-trois villages dans la région du lac Tchad dont il dit qu'ils sont nigérians, sauf un, semble-t-il, qui serait peuplé de Maliens.

La Cour ne l'a pas suivi.

C. Délimitation — démarcation

i) *Généralités*

36. Les Parties ont insisté sur les notions de délimitation et de démarcation (par. 84 de l'arrêt). Ce débat, placé à l'époque où des instruments applicables à la présente affaire ont été pris, a appelé de la part de la Cour beaucoup de circonspection. Elle a donné de la délimitation, d'une part, et de la démarcation, d'autre part (dans le même paragraphe précité), une définition claire. Mais ce qui importait c'était la détermination de la frontière entre les deux Etats. Elle y a procédé tout en restant dans sa fonction juridictionnelle, se contentant d'interpréter et d'appliquer les instruments juridiques délimitant la frontière.

37. En l'espèce, c'est en effet à la Cour qu'il appartenait d'interpréter l'échange de notes Henderson-Fleuriau et la déclaration Thomson-Marchand. Elle s'est acquittée de cette tâche avec succès.

38. A mon avis, lorsque, dans leur note respective, les deux autorités représentant la Grande-Bretagne et la France écrivent: «délimitations proprement dites», elles veulent parler de ce que dans la présente affaire les Parties se sont en définitive accordées à appeler *démarcation*.

Je crois que, en parcourant le luxe de détails qu'il y a dans la déclaration Thomson-Marchand, on ne peut qu'arriver à cette conclusion, réserve faite des défectuosités ou *délimitations fautives* qu'évoque le Nigéria.

39. Ces délimitations fautives, le Nigéria en a dénombré plusieurs comme je l'ai souligné. La Cour a examiné chacune d'entre elles et est arrivée, après un raisonnement basé sur le droit ou des constatations, à des conclusions que je ne me permets pas de discuter, même si certaines d'entre elles ne coïncident pas avec celles auxquelles j'étais moi-même parvenu. Les différences entre telle ou telle solution, une fois reportées sur le terrain, n'ont finalement d'ailleurs qu'une conséquence relativement minime.

ii) *La commission du bassin du lac Tchad*

40. A propos de démarcation, la commission du bassin du lac Tchad (CBLT) aurait reçu, d'après le Cameroun, la mission de procéder à la démarcation de la frontière, bien que la commission elle-même ait eu à parler de délimitation (voir déclaration de Lagos du 21 juin 1971).

35. One of Nigeria's counsel claimed that the texts delimiting the frontier were so badly drafted in a number of places that they could not be regarded as instruments of delimitation, and that such delimitation remained to be effected. Nigeria's counsel stated that "the colonial boundary agreements of the period 1906 to 1931 did not produce a conclusive delimitation in the Lake Chad region". Counsel then listed 33 villages in the Lake Chad region which he claimed were Nigerian, with the apparent exception of one, said to be inhabited by Malian nationals.

The Court did not accept his claim.

C. Delimitation — demarcation

(i) *General considerations*

36. The Parties stressed the distinction between delimitation and demarcation (para. 84 of the Judgment). This debate, looked at from a viewpoint contemporary with the instruments applicable in the present case, was rightly approached by the Court with caution. It gave a clear definition (in the paragraph cited) of delimitation on the one hand and demarcation on the other. But the important thing was to determine the boundary between the two States. The Court did so without overstepping its judicial role, confining itself to interpreting and applying the legal instruments which delimit that boundary.

37. Thus it was for the Court in this case to interpret the Fleuriau-Henderson Exchange of Notes and the Thomson-Marchand Declaration. It performed that task successfully.

38. In my view, when the two authorities representing Great Britain and France speak in their respective Notes of: "the actual delimitation *[délimitations proprement dites]*", what they mean is what in this case the Parties finally agreed to call "demarcation".

I believe that, on studying the abundance of detail contained in the Thomson-Marchand Declaration, one is bound to reach that conclusion, subject to the defects or "defective delimitations" cited by Nigeria.

39. Nigeria enumerated a number of such defective delimitations, as I have already pointed out. The Court examined each of them and, through reasoning based on law or on findings of fact, reached conclusions that I will not venture to discuss here, even though some of them do not precisely correspond to those which I myself had reached. Once applied on the ground, the consequence of choosing one solution rather than another will, in any event, be relatively minimal.

(ii) *The LCBC*

40. As regards demarcation, according to Cameroon the Lake Chad Basin Commission (LCBC) was charged with the task of undertaking the demarcation of the boundary, although the Commission itself spoke of delimitation (see Lagos Declaration of 21 June 1971).

41. Pour le Nigéria, la CBLT s'est livrée également à une véritable délimitation, ce qui, bien entendu, sur le plan de la logique, rejoint la position du défendeur selon laquelle il n'y a pas eu de délimitation auparavant. Et le Nigéria a insisté sur le fait que les travaux de démarcation ne le lient pas puisqu'il n'en a jamais accepté les conclusions.

42. La Cour, dans son arrêt de 1998 sur les exceptions préliminaires, a décrit la mission de la CBLT. A propos de cette mission, elle parle de *démarcation*.

43. Créée en 1964, la CBLT eut un rôle à jouer au sujet de la détermination de la frontière à la suite d'incidents ayant opposé le Cameroun et le Nigéria en 1983 dans la région du lac Tchad. Les Etats concernés se mirent d'accord pour retenir, comme documents de travail traitant de la *délimitation* des frontières dans le lac Tchad, divers conventions et accords bilatéraux conclus entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne entre 1906 et 1931. Les experts proposèrent que la frontière ainsi délimitée *soit démarquée*.

La CBLT avait donc une mission de démarcation, comme la Cour l'a constaté (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 305, 307-308, par. 65 et 70) dans son arrêt sur les exceptions préliminaires du Nigéria. Elle l'a répété au paragraphe 55 du présent arrêt en indiquant: «La Cour observe que la CBLT mena pendant sept ans des travaux techniques de démarcation, en se fondant sur des instruments dont il était convenu qu'ils délimitaient la frontière dans le lac Tchad.»

D. Cartographie

44. Dans la présente affaire, il y a eu une véritable guerre des cartes. Les anciennes cartes, notamment celles qui ont servi à la confection de la déclaration Thomson-Marchand (la carte Moisel notamment), ont été sévèrement critiquées par le Nigéria. Un conseil du Nigéria leur a reproché certaines approximations et même des erreurs, des lacunes et des nonsens.

45. Evidemment, les cartes de 1919, 1930 ou 1931 portent obligatoirement les stigmates des techniques qui ont servi à l'époque pour les confectionner. Mais cela n'est pas une raison suffisante pour rejeter en bloc les informations qu'elles fournissent. Du reste, il faut se souvenir de l'appréciation que la Cour porte sur les cartes d'une façon générale:

> «les cartes ne sont que de simples indications, plus ou moins exactes selon les cas; elles ne constituent jamais — à elles seules et du seul fait de leur existence — un titre territorial, c'est-à-dire un document auquel le droit international confère une valeur juridique intrinsèque aux fins de l'établissement des droits territoriaux. Certes, dans quelques cas, les cartes peuvent acquérir une telle valeur juridique, mais cette valeur ne découle pas alors de leurs seules qualités intrinsèques; elle résulte de ce que ces cartes ont été intégrées parmi les éléments qui constituent l'expression de la volonté de l'Etat ou des Etats concernés. Ainsi en va-t-il, par exemple, lorsque des cartes

41. According to Nigeria, the LCBC also undertook a true delimitation, which of course, in logical terms, justified the Respondent's position that there had been no prior delimitation. And Nigeria stressed the fact that the demarcation works did not bind it, since it had never accepted their conclusions.

42. In its 1998 Judgment on the Preliminary Objections, the Court described the LCBC's task. In this regard, it speaks of *demarcation*.

43. Created in 1964, the LCBC became involved with the delimitation of the boundary following incidents between Cameroon and Nigeria in 1983 in the Lake Chad region. The States concerned agreed to adopt as working documents dealing with the "delimitation" of the boundaries in Lake Chad "various bilateral treaties and agreements concluded between Germany and Great Britain between 1906 and 1913". The experts proposed that the boundary as thus delimited "be demarcated".

Thus the LCBC's task was one of demarcation as the Court found (*I.C.J. Reports 1998*, pp. 305, 307 and 308, paras 65 and 70) in its Judgment on Nigeria's preliminary objections. This is reiterated by the Court in paragraph 55 of the present Judgment, where it indicates: "The Court observes that the LCBC had engaged for seven years in a technical exercise of demarcation, on the basis of instruments that were agreed to be the instruments delimiting the frontier in Lake Chad."

D. Cartography

44. In the present case, there has been an outright battle of maps.

The old maps, in particular those used in the preparation of the Thomson-Marchand Declaration (especially the Moisel map), were heavily criticized by Nigeria. One of its counsel charged that they contained approximations and even errors, as well as gaps and contradictions.

45. Naturally, maps dating from 1919, 1930 or 1931 will inevitably reflect the weaknesses of the contemporary techniques employed in their preparation. But that is not a sufficient reason to reject en bloc the information which they provide. Moreover, we should not forget what the Court has said on maps in general:

> "maps merely constitute information which varies in accuracy from case to case; of themselves, and by virtue solely of their existence, they cannot constitute a territorial title, that is, a document endowed by international law with intrinsic legal force for the purpose of establishing territorial rights. Of course, in some cases maps may acquire such legal force, but where this is so the legal force does not arise solely from their intrinsic merits; it is because such maps fall into the category of physical expressions of the will of the State or States concerned. This is the case, for example, when maps are annexed to an official text of which they form an integral part.

sont annexées à un texte officiel dont elles font partie intégrante. En dehors de cette hypothèse clairement définie, les cartes ne sont que des éléments de preuve extrinsèques, plus ou moins fiables, plus ou moins suspects, auxquels il peut être fait appel, parmi d'autres éléments de preuve de nature circonstancielle, pour établir ou reconstituer la matérialité des faits.» (Affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 582, par. 54; voir aussi affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie), C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1098, par. 84.)

Toutefois, dans la présente affaire, l'accord anglo-allemand de 1913 donne aux cartes une certaine importance (dispositions finales dudit accord).

E. Effectivités et titre juridique

46. L'opposition entre titre juridique et effectivités a occupé le centre des débats dans cette affaire.

i) *Généralités*

47. Pour pallier la prétendue absence de délimitation qu'il a soulevée, le Nigéria avait invoqué les effectivités; effectivités qui confirment son titre historique. Il avait cité, pour illustrer son propos, l'occupation de Darak et des villages environnants par des *Nigérians* et bien d'autres faits encore qui, selon le Nigéria, démontrent bien l'exercice de sa souveraineté dans la partie de la région du lac Tchad qu'il revendique. Le Nigéria a même soutenu qu'il y a eu acquiescement de la part du Cameroun.

48. Traitant amplement de cette question dans les paragraphes 64 et suivants de son arrêt, la Cour a dit clairement que: «les éventuelles effectivités nigérianes doivent bien être considérées, du point de vue de leurs conséquences juridiques, comme des actes *contra legem*» (par. 64 de l'arrêt).

Elle a au passage rejeté le moyen du Nigéria selon lequel il y aurait acquiescement du Cameroun.

49. Je ne peux qu'approuver de telles conclusions; en particulier l'absence d'acquiescement du Cameroun en la présente espèce est manifeste. L'acquiescement à une extension de souveraineté sur une portion du territoire national d'un Etat exige une longue période et une acceptation volontaire sans équivoque, ce qui n'est pas le cas dans la présente affaire. Les circonstances des affaires du *Temple de Préah Vihéar* et *El Salvador/Honduras* étaient différentes de celles de l'affaire *Cameroun c. Nigéria*.

50. Ni pendant la colonisation, ni pendant les périodes de mandat et de tutelle, ni depuis l'indépendance, aucun consentement du Cameroun n'est intervenu pour considérer les régions en cause comme faisant partie du Nigéria.

51. Une des démonstrations de l'absence d'acquiescement est certaine-

Except in this clearly defined case, maps are only extrinsic evidence of varying reliability or unreliability which may be used, along with other evidence of a circumstantial kind, to establish or reconstitute the real facts." (*Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali) I.C.J. Reports 1986*, p. 582, para. 54; see also *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia), I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1098, para. 84.)

However, in the present case, the Anglo-German Agreement of 1913 does accord a certain importance to the maps (see final provisions of that Agreement).

E. Effectivités *and legal title*

46. The debate in the present case largely focused on the opposition between legal title and *effectivités*.

(i) *General considerations*

47. In order to make good the alleged absence of delimitation, Nigeria invoked *effectivités* — *effectivités* which confirmed its historic title. To illustrate its argument, it cited the occupation of Darak and the surrounding villages by *Nigerians*, together with a whole series of other facts which, according to Nigeria, clearly demonstrated the exercise of its sovereignty in the part of the Lake Chad area which it claimed. Nigeria even contended that there had been acquiescence on the part of Cameroon.

48. The Court addresses this issue at length in paragraphs 64 *et seq.* of its Judgment, stating clearly that: "any Nigerian *effectivités* are indeed to be evaluated for their legal consequences as acts *contra legem*" (para. 64 of the Judgment).

The Court moreover rejected Nigeria's argument as to alleged acquiescence on the part of Cameroon.

49. I can only approve such conclusions; in particular, the absence of any acquiescence by Cameroon in the present case is quite clear. Acquiescence to an extension of sovereignty over a portion of the national territory of a State requires a long period and a clear and unequivocal voluntary acceptance, which is not the situation in the present case. The circumstances in the *Temple of Preah Vihear* and *El Salvador/Honduras* cases were different from those in the *Cameroon* v. *Nigeria* case.

50. Neither during the colonial period, nor during the periods of Mandate and Trusteeship, nor since independence, has there occurred any consent by Cameroon which would enable those areas to be considered as forming part of Nigeria.

51. Evidence of the absence of acquiescence is indeed provided by the

ment l'existence même de la CBLT, de son travail et de la collaboration continue que les deux Parties lui ont toujours apportée dans l'exercice des fonctions qui lui ont été confiées par les pays concernés. A cet égard, peu importe que le Nigéria n'ait pas adhéré après coup aux conclusions de la CBLT.

52. En tout état de cause, la Cour a affirmé à bon droit que, s'il y a un titre juridique (et il y a en la présente espèce un titre juridique), ce titre doit l'emporter sur les effectivités. C'est ce que la Chambre dans le *Différend frontalier Burkina Faso/République du Mali* affirme avec force à propos de l'*uti possidetis juris*.

53. Il faut noter à ce propos les très intéressants développements que la Cour, dans les paragraphes 65 et suivants de son arrêt, consacre à la théorie fort controversée de la «consolidation historique du titre», d'où il résulte que:

> «rien dans l'arrêt rendu en l'affaire des *Pêcheries* ne donne à entendre que la «consolidation historique» dont il est fait état en ce qui concerne les limites extérieures de la mer territoriale autoriserait à faire prévaloir l'occupation d'un territoire terrestre sur un titre conventionnel établi».

54. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire d'allonger cette opinion, en insistant davantage que ne l'a fait la Chambre, dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* pour accepter avec la Cour que les effectivités de la présente espèce ne peuvent pas l'emporter sur un titre juridique. A ce propos, la Chambre a pris une position sans ambiguïté:

> «Dans le cas où le fait correspond exactement au droit, où une administration effective s'ajoute à l'*uti possidetis juris*, l'«effectivité» n'intervient en réalité que pour confirmer l'exercice du droit né d'un titre juridique. Dans le cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 586 et 587, par. 63.)

55. La Cour a eu la même position dans la présente affaire.

A mon avis, en matière de frontières, *l'exercice réel, continu et pacifique des fonctions étatiques* (ce qui n'est pas le cas ici) peut servir de *critérium correct et naturel de la souveraineté territoriale*.

Toutefois, pour qu'il en soit ainsi, il faut qu': «il n'existe cependant aucune ligne conventionnelle d'une précision topographique suffisante ou ... [que] des lacunes dans les frontières autrement établies, ou ... [qu'] une ligne conventionnelle donne lieu à des doutes...» (*Revue générale de droit international public (RGDIP)*, p. 165-166, citée dans *C.I.J. Recueil 1999 (II)*, opinion individuelle de M. Kooijmans, p. 1146, par. 14).

very existence of the LCBC, of its work and of the way in which the two Parties continuously collaborated in the exercise of the functions conferred upon it by the countries involved. In this regard, it makes no difference that Nigeria subsequently refused to associate itself with the LCBC's conclusions.

52. In any event, the Court rightly affirmed that where there is a legal title (and in this case there is a legal title), that title must prevail over *effectivités*. The Chamber in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case forcibly restated this in regard to *uti possidetis juris*.

53. In this connection, note should be taken of the very interesting passages of the Court's Judgment (paras. 65 *et seq.*) in which it addresses the highly controversial theory of the "historical consolidation of title", observing that:

> "nothing in the *Fisheries* Judgment suggests that the 'historical consolidation' referred to, in connection with the external boundaries of the territorial sea, allows land occupation to prevail over an established treaty title".

54. I consider it unnecessary to add to the length of this opinion by enlarging on what the Chamber said in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case. I agree with the Court that the *effectivités* in the present case cannot prevail over legal title. In this regard, the Chamber took up a position which permits of no ambiguity:

> "Where the act corresponds exactly to law, where effective administration is additional to the *uti possidetis juris*, the only role of *effectivité* is to confirm the exercise of the right derived from a legal title. Where the act does not correspond to the law, where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title." (*I.C.J. Reports 1986*, pp. 586 and 587, para. 63.)

55. The Court has adopted the same position in the present case.

In my view, as regards frontier disputes, *the actual continuous and peaceful display of State functions* (which is not the case here) can serve as the *sound and natural criterion of territorial sovereignty*.

That principle only holds good, however, on condition that "no conventional line of sufficient topographical precision exists or if there are gaps in the frontiers otherwise established, or if a conventional line leaves room for doubt" (*Reports of International Arbitral Awards (RIAA)*, Vol. II, p. 840; *Revue générale de droit international public*, pp. 165-166, cited in *I.C.J. Reports 1999 (II)*, separate opinion of Judge Kooijmans, p. 1146, para. 14).

ii) *Les villages nigérians du lac Tchad*

56. Il me faut parler des villages dits *nigérians* se trouvant dans la région du lac Tchad. Je ne reviendrai pas sur ce que les conseils du Cameroun ont déjà dit de ces villages, et notamment de leur caractère relativement récent d'ailleurs souligné par la Cour dans le présent arrêt (par. 65) et leur installation à la suite du retrait des rives du lac Tchad.

57. Je tiens seulement à évoquer une notion sur laquelle les Parties n'ont pas insisté outre mesure et que j'ai effleurée dans mes *considérations générales*. Il s'agit de la nationalité de villageois installés à côté ou de part et d'autre d'une frontière en Afrique. C'est un phénomène que l'on rencontre partout sur ce continent. En s'installant dans de telles conditions, les villageois en question n'ont point le sentiment de le faire en raison d'une identité nationale, qu'on s'efforce de leur inculquer depuis un peu plus de quarante ans seulement, mais parce que c'est une coutume en Afrique d'ignorer les frontières linéaires qui sont une importation étrangère, surtout lorsque sur l'autre côté vivent des hommes et des femmes de la même ethnie. Par ailleurs, comme l'a dit un conseil du Nigéria lors des plaidoiries orales: «les villages se déploient au fil de l'eau».

C'est vraisemblablement ce qui s'est produit pour les villages *nigérians* des bords du lac Tchad dont la superficie a beaucoup varié au cours des années, ces variations ayant pris la forme d'*un recul marqué des eaux* (par. 58 de l'arrêt).

58. C'est ainsi qu'on trouve en Gambie des villages wolof venant du Sénégal et inversement. Souvent, ce qui compte pour les villageois en Afrique, c'est l'ethnie et non la nationalité qui est une notion récente. Un conseil du Nigéria a reconnu que, parmi les villages du lac Tchad, il y en a un qui serait malien. C'est éloquent.

59. Dans l'affaire de *l'Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie)*, la Cour avait rencontré le problème des Masubia qui s'étaient fixés sur l'île, objet du différend, et elle avait dit que «les activités des Masubia sur l'île était une question indépendante de celle du titre sur celle-ci» (*C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1106, par. 98). L'existence d'une colonie de *Nigérians* au lac Tchad à l'est de la frontière n'est pas liée à la souveraineté des territoires où ils vivent. C'est aussi *une question indépendante de celle du titre* sur le territoire où vivent ces *Nigérians*.

F. La détermination de l'embouchure de l'Ebedji

60. Le tracé de la frontière dans le lac Tchad soulevait un problème sur lequel le Nigéria avait opportunément mis le doigt. Ce problème était une indication de l'œuvre d'interprétation que le Nigéria invitait la Cour à accomplir et que le Cameroun avait acceptée.

61. D'après la déclaration Thomson-Marchand, la frontière lacustre part d'un point triple de coordonnées 13° 05′ de latitude nord et 14° 05′ environ de longitude est.

(iii) *The Nigerian villages in Lake Chad*

56. I now come to the question of the so-called "Nigerian" villages in the Lake Chad region. I will not go back over what counsel for Cameroon have already said about these villages, in particular their relatively recent character, moreover emphasized by the Court in the present Judgment (para. 65), and their establishment following the retreat of the shores of Lake Chad.

57. I would simply mention an issue, already referred to in passing in my *general considerations*, on which the Parties did not enlarge, namely that of the nationality of villagers settled beside, or straddling, an African boundary. This is a phenomenon that we find all over the continent. In settling under such circumstances, the villagers in question have no sense at all of doing so in pursuance of a national identity, with which efforts have only been made to imbue them for just over 40 years, but because it is a custom in Africa to ignore linear boundaries, which are a foreign importation, especially when men and women of the same ethnic origin live on the other side. Moreover, as counsel for Nigeria pointed out in oral argument, "the villages move with the water".

This is in all likelihood what has occurred in the case of the Nigerian villages along the shore of Lake Chad, whose surface has varied considerably over the years in the form of a *marked recession of the waters* (para. 58 of the Judgment).

58. By the same token, we find in Gambia villages of Wolofs from Senegal and vice versa. Often what counts is ethnicity and not nationality, which is a recent notion in Africa. One of Nigeria's counsel recognized that among the Lake Chad villages there is one said to be Malian — a point which speaks for itself.

59. In the case concerning *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia)*, the Court had to deal with the problem of the Masubia, who had settled on the island in dispute, and of whom the Court said "the activities of the Masubia on the Island were an independent issue from that of title to the Island" (*I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1106, para. 98). The existence of a colony of *Nigerians* in Lake Chad, to the east of the border, has no bearing on the sovereignty of the territories where they have been living. That is also *a separate issue to that of the title* to the territory where those *Nigerians* are living.

F. Determination of the mouth of the Ebeji

60. The course of the boundary in Lake Chad raised a problem which Nigeria opportunely highlighted. This problem represented an example of the work of interpretation which Nigeria invited the Court to carry out and which Cameroon accepted that it should do.

61. According to the Thomson-Marchand Declaration, the lake boundary starts from a tripoint with co-ordinates 13°05″ latitude north and approximately 14°05″ longitude east.

Il est également précisé qu'il s'agit d'une droite.

62. Le problème survient dès lors qu'il s'agit de l'aboutissement de cette droite. La déclaration place son point d'arrivée à l'*embouchure de l'Ebedji* sans indiquer les coordonnées du point. Malheureusement, aujourd'hui, ce fleuve se jette dans le lac Tchad par deux chenaux et non par une seule embouchure. Chacune des Parties a essayé de démontrer que c'est le bras qui favorise sa thèse qui est ou qui doit être l'embouchure visée par le texte applicable. Le Cameroun a choisi le chenal ouest et le Nigéria le chenal est. La CBLT avait trouvé une *solution de compromis* que le Nigéria n'a pas acceptée.

63. La Cour devait trancher le problème qui se posait ainsi à elle. Elle l'a fait.

Il lui revenait de rechercher la volonté des parties à la déclaration et en même temps d'essayer de se placer à l'époque où cette déclaration a été souscrite. Une telle entreprise n'était pas tout à fait adaptée à la présente espèce. Finalement, en partant des facteurs pertinents, la Cour pouvait opter entre:

— choisir un des deux chenaux,
— adopter la proposition de la CBLT,
— donner de la déclaration sa propre interprétation.

C'est cette dernière solution qui a eu la faveur de la Cour. Pour ma part, je ne peux qu'y souscrire.

64. Rejoignant les préoccupations du Nigéria qui avait parlé du sort et du comportement des populations *nigérianes*, si les territoires que ce pays revendiquait étaient reconnus comme appartenant au Cameroun, la Cour a pris acte de l'engagement pris par l'agent du Cameroun, au nom de son pays, et selon lequel les Nigérians demeurant au Cameroun continueraient à y vivre comme y vivent les autres personnes relevant d'autres nationalités et comme cela se passe dans d'autres parties de l'Afrique et même ailleurs. Ce faisant, la Cour a donné un poids juridique à son engagement unilatéral versé dans le débat judiciaire. C'était son droit. Elle l'énonce dans le dispositif de son arrêt en ces termes:

> «*Prend acte* de l'engagement pris à l'audience par la République du Cameroun, par lequel celle-ci affirme que, «fidèle à sa politique traditionnellement accueillante et tolérante», elle «continuera à assurer sa protection aux Nigérians habitant la péninsule [de Bakassi] et [à] ceux vivant dans la région du lac Tchad».» (Par. V. C).)

Cette énonciation, comme on peut le constater, s'applique aussi à Bakassi.

2. *Bakassi*

65. L'argument essentiel du Nigéria en ce qui concerne Bakassi était que la Grande-Bretagne ne pouvait pas céder à l'Allemagne ce qui ne lui appartenait pas. Et le Nigéria de développer la théorie de l'existence dans

It is also stated that the boundary runs in a straight line.

62. The problem arises in regard to the endpoint of that straight line. The Declaration places this at the "mouth of the Ebeji" without indicating the exact co-ordinates. Unfortunately, this river now flows into Lake Chad down two channels and not from a single mouth. Each Party endeavoured to show that the mouth contemplated by the applicable instrument now takes or should take the form of the channel that supported its respective arguments. Cameroon opted for the western channel and Nigeria for the eastern one. The LCBC had found a *compromise solution* which Nigeria did not accept.

63. The Court had to settle the problem thus posed and it did so.

The Court had to ascertain the intentions of the parties to the Declaration and at the same time seek to place itself at the time when that Declaration was signed. Such a solution was not totally adapted to the present case. Eventually, based on the relevant factors, the Court found itself with three choices:

— to choose one of the two channels,
— to adopt the proposal of the LCBC, or
— to interpret the Declaration itself.

The Court favoured the latter solution. For my part, I would certainly agree with that.

64. Addressing the concerns of Nigeria, which had spoken of the fate and conduct of the "Nigerian" inhabitants if the territories which it claimed were to be recognized as belonging to Cameroon, the Court acknowledged the undertaking by the Agent of Cameroon on behalf of his country that the Nigerians remaining in Cameroon would continue to live there under the same conditions as other persons of other nationalities, just as occurs in other parts of Africa and indeed elsewhere. By doing so the Court gave legal weight to this unilateral undertaking invoked in the judicial debate. It was entitled to do so. It thus recorded that undertaking as follows in the *dispositif* of the Judgment:

> "*Takes note* of the commitment undertaken by the Republic of Cameroon at the hearings that, 'faithful to its traditional policy of hospitality and tolerance', it 'will continue to afford protection to Nigerians living in the [Bakassi] Peninsula and in the Lake Chad area'" (para. V (C)).

On this point we can observe that what is true for Lake Chad is equally so for Bakassi.

2. Bakassi

65. Nigeria's essential argument on the issue of Bakassi was that Great Britain could not cede to Germany what did not belong to it. And Nigeria then enlarged upon the theory of the existence in this region of

cette région de rois et chefs dont on ne pouvait disposer du territoire sans leur consentement. Le Nigéria reconnaît que ces rois et chefs vivaient sur le territoire d'une *fédération acéphale* et non sur une circonscription politique régionale. Il leur prête néanmoins une personnalité internationale et, à cet effet, s'est prévalu d'un traité colonial de 1884 (voir le paragraphe C ci-dessous) et de plusieurs autres arguments, dont le principe *nemo dat quod non habet*, que la Cour a examinés en détail et sur lesquels je ne reviendrai pas.

66. Au plus, l'argument du Nigéria contre l'accord franco-allemand de 1913 reposait sur une inopposabilité; or celle-ci aurait été purgée depuis par le comportement des parties, après celui des colonisateurs. Mais je reviendrai sur le sujet des rois et chefs du Vieux-Calabar (voir le paragraphe D ci-dessous).

Par ailleurs, au sujet de l'appartenance de Bakassi à l'une ou à l'autre Partie, se sont posées un certain nombre de questions capitales que l'on ne peut aborder, à mon avis, sans se prononcer sur la question des *traités* coloniaux.

A. Les traités coloniaux

1) Valeur des traités coloniaux en général

67. Le colonisateur avait signé des traités en Afrique avec des *roitelets* de l'époque, comme on les appelait dans les livres d'histoire des élèves de ma génération, non sans un dédain qu'a évoqué et déploré plus d'un Africain. Dans la seule péninsule de Bakassi, l'agent du Nigéria a dénombré dix-sept traités de ce type, dont un sur lequel il a mis l'accent comme étant un traité de droit international. Il s'agit de celui de 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar. Des traités comme celui-là, il y en a eu des dizaines durant la colonisation dont l'Afrique a tant souffert. Cette réalité historique est soulignée par la Cour dans le paragraphe 203 de son arrêt. Ils n'avaient pas d'autre but que de servir le dessein de la *curée* décidée contre l'Afrique à la Conférence de Berlin ou avant.

68. En Afrique noire, les *protectorats* qui résultaient des traités coloniaux avaient pour seul résultat de créer un système d'administration indirecte. Ils se distinguaient des traités de protectorat ayant un caractère *international*. Les rois et chefs, dans les circonscriptions administratives que formaient les villages, les cantons et les provinces, prenaient le relais des colonisateurs. Cette situation n'avait rien d'exceptionnel et ne traduisait guère le moindre pouvoir propre de ces autorités locales. Ainsi, au Sénégal, ces rois et chefs percevaient les impôts, rendaient la justice, procédaient aux recensements, etc. On les retrouve encore dans certains pays avec ou sans pouvoir. Au Sénégal, la loi a mis fin à leur existence.

69. Ces «traités coloniaux» protégeaient les hommes et le territoire sur lequel ils vivaient contre d'autres colonisateurs, essentiellement et au profit du cocontractant européen tout simplement. Dans la présente affaire,

Kings and Chiefs whose territory could not be disposed of without their consent. Nigeria recognized that these Kings and Chiefs inhabited the territory of an "acephalous federation" rather than any form of regional political subdivision. It nonetheless accorded them international personality and relied for this purpose on a colonial treaty of 1884 (see C below) and on a number of other arguments, including the *nemo dat quod non habet* principle, which the Court examined in detail and to which I will not return.

66. Nigeria's argument against the 1913 Franco-German Agreement further relied on its alleged non-opposability; but any such non-opposability would since have been made good by the conduct of the parties, following that of the colonial Powers. But I shall return later to the matter of the Kings and Chiefs of Old Calabar (see D below).

Moreover, on the subject of whether Bakassi belonged to one Party or the other, a number of key questions were raised that cannot be addressed, in my view, without first considering the validity of colonial *treaties*.

A. Colonial treaties

(i) The validity of colonial treaties in general

67. Various treaties were signed in Africa between the colonial Powers and the "kinglets" of the time, as they were called in the history books of school children of my generation, not without a certain contempt which numbers of Africans have remarked upon and deplored. In the Bakassi Peninsula alone, the Agent of Nigeria counted 17 such treaties, on one of which he focused as being a treaty under international law. This was the Treaty of 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar. Such treaties were concluded by the dozen in the course of the colonization from which Africa has so greatly suffered. This historical reality is emphasized by the Court in paragraph 203 of its Judgment. Their purpose was simply to serve the "dismemberment" decreed against Africa at the Berlin Conference or earlier.

68. In sub-Saharan Africa, the sole purpose of the *protectorates* which resulted from the colonial treaties was to create a system of indirect administration. They could be distinguished from treaties of protection which were *international* in character. The kings and chiefs in the administrative divisions formed by the villages, districts and provinces took over the duties of the colonizers. Such situations were not unusual and could hardly be said to attribute any real personal power to these local authorities. Thus in Senegal such kings and chiefs collected taxes, administered justice, took censuses, etc. They still exist in certain countries with or without power. In Senegal a statute gave them their quietus.

69. Such "colonial treaties" protected the inhabitants and the territory where they lived against other colonial Powers, basically, and quite simply for the benefit of the European signatory. In the present case the

il s'agissait bien de traités de *protectorat coloniaux* ou traités de protection.

70. La Cour en dit qu'ils furent «conclus non pas avec des Etats, mais avec d'importants chefs indigènes exerçant un pouvoir local sur des parties identifiables de territoire» (par. 205 de l'arrêt).

C'est une façon déguisée de dire qu'il s'agissait de «traités coloniaux».

71. Que faut-il penser des traités coloniaux?

Ainsi les accords ou traités qui ont pu être signés en Afrique noire avant ou après la Conférence de Berlin par les Etats colonisateurs et les multiples *roitelets* (comme on les appelait) n'avaient pas d'autre but que d'avertir les autres puissances coloniales que telle ou telle partie du continent noir était désormais une *possession* placée dans la zone d'influence de tel Etat européen. On peut ainsi lire dans l'Acte général de la Conférence de Berlin (chap. VI, art. 34): «La puissance qui dorénavant prendra possession d'un territoire sur les côtes du continent africain situé en dehors de ses possessions actuelles ... accompagnera l'acte réceptif d'une notification adressée aux autres puissances...»

Cela est vrai non seulement au Nigéria et au Cameroun, mais partout ailleurs en Afrique. De tels actes de protectorat, du type de celui cité par un conseil du Nigéria, ont été signés par dizaines. La Cour elle-même l'a souligné dans son arrêt. Ils n'avaient pas de valeur en droit international. Leur en donner aujourd'hui serait ouvrir la boîte de Pandore. Ces chefs n'avaient même pas eux-mêmes une notion précise des limites territoriales de la zone qu'ils *commandaient*.

72. Le problème n'est pas de porter aujourd'hui un jugement de valeur sur de telles règles et de telles pratiques, mais, dans le cadre du droit intertemporel, d'en faire un constat. La Cour n'a pas le pouvoir de reviser le droit international. Elle n'a pas à porter son appréciation sur les pratiques d'une époque, encore moins se fonder sur cette appréciation pour étayer une décision. Elle doit simplement, le cas échéant, constater les caractéristiques et les règles des différentes phases de l'évolution de ce droit pour l'interpréter et l'appliquer aux faits de l'époque considérée.

73. On a dit que la notion de frontière linéaire n'est pas africaine. Elle a été importée sur ce continent par les puissances coloniales. Cela ne veut pas dire que les groupes humains de l'Afrique précoloniale ne se référaient pas à des limites. Mais ces dernières étaient naturelles: fleuves, montagnes, forêts, etc. L'Afrique noire connaissait des tribus, des ethnies avec leurs chefs, «où qu'ils se trouvent», a dit un agent du Nigéria. Le pouvoir du chef s'exerçait sur des sujets et à la rigueur sur des villages ou cités. Les royaumes ou empires africains dont parlent les historiens étaient très souvent l'idée que l'on se faisait des agglomérations dont les habitants avaient pour suzerain tel roi ou tel chef.

74. D'ailleurs, les traités coloniaux en question étaient rarement signés par les représentants dûment habilités de l'Etat colonisateur. Ceux qui les passaient étaient souvent des explorateurs, des commerçants, des navigateurs, quelquefois des officiers subalternes. Mais ces traités qu'ils signaient

treaties involved were indeed *colonial protectorate* treaties or treaties of protection.

70. The Court described them as having been "entered into not with States, but rather with important indigenous rulers exercising local rule over identifiable areas of territory" (para. 205 of the Judgment).

This is a disguised way of saying that they were "colonial treaties".

71. What view should be taken of colonial treaties?

Thus the agreements or treaties signed in sub-Saharan Africa before or after the Berlin Conference by the colonizing States with the numerous "*kinglets*" (as they were called) were simply intended to warn the other colonial Powers that specific parts of the black continent were now a *possession* falling within the zone of influence of a given European State. Thus, the General Act of the Berlin Conference (Chap. VI, Art. 34) provides: "The Power which henceforth shall take possession of a territory upon the coast of the African continent situated outside of its present possessions . . . shall accompany the respective act with a notification addressed to the other . . . Powers . . ."

That is true not only of Nigeria and Cameroon but of everywhere else in Africa. Such treaties of protection of the kind cited by counsel for Nigeria were signed by the dozen. The Court itself has pointed this out in its Judgment. They had no validity in international law. To accord them such validity now would be to open a Pandora's box. The chiefs themselves had no precise idea of the territorial boundaries of the areas which they *governed*.

72. The problem here is not to make a value judgment today concerning those rules and practices but rather, in the context of intertemporal law, to take note of them. The Court does not have the authority to revise international law. It is not entitled to assess the practices of past times, still less to rely on such assessment in support of a decision. The Court should simply, where necessary, note the characteristics and rules of the various phases in the development of international law in order to interpret it and apply it to the facts of the period in question.

73. It should be recalled that the notion of a linear frontier is not an African one. It was imported into the continent by the colonial Powers. That does not mean to say that human groupings in pre-colonial Africa placed no reliance on boundaries. But these were natural: rivers, mountains, forests, etc. The black African concept was one of tribes and ethnic groups with their chiefs, "wherever they [were] to be found", as Nigeria's Agent put it. The power of the chief was exercised over subjects and to some extent over villages or townships. When historians speak of African kingdoms or empires what is very often actually meant is groupings of settlements whose inhabitants acknowledged the suzerainty of a particular king or chief.

74. Moreover, the colonial treaties in question were rarely signed by the duly authorized representatives of the colonial State. Often, those who signed them were explorers, merchants, navigators, sometimes junior military officers. But these treaties which they signed enabled the

permettaient à l'Etat colonisateur dont ils étaient ressortissants de disposer des espaces conquis, explorés ou simplement visités, en attendant de les *annexer* purement et simplement. Ce mot *annexer* au sens ambigu, compte tenu de l'éloignement des pays en question, était commode pour traduire le droit du colonisateur à disposer du territoire concerné, objet de sa *possession* (pour reprendre le terme de l'Acte général de la Conférence de Berlin). C'est ce qui a amené M. Pierre-François Gonidec à écrire dans l'*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, à la page 24 du tome II: «les territoires annexés faisaient partie intégrante du territoire de l'Etat colonial. Il en résultait que ce dernier en avait la libre disposition et pouvait en faire cession à des Etats étrangers selon les besoins de sa politique.» Et Gonidec de poursuivre en donnant un exemple: «Ainsi l'accord de 1911 réalisait un troc entre l'Allemagne et la France en Afrique équatoriale et au Maroc.»

Cette affirmation d'un des plus grands spécialistes du droit africain se rapporte fort bien à l'affaire qui nous occupe. Gonidec ajoute d'ailleurs: «Il n'y avait plus qu'un gouvernement, celui de la métropole sauf à déléguer sur place des représentants du pouvoir central et à utiliser éventuellement les chefs traditionnels comme auxiliaires du pouvoir colonial.»

C'est cette situation que le Nigéria a invoquée à l'appui de sa thèse. Le système du gouvernement indirect, qui s'expliquait pour de multiples raisons, a été employé partout en Afrique.

75. Et enfin je ne peux résister à la tentation de citer encore Gonidec quand il écrit:

> «Sur le plan international les pays annexés perdaient toute personnalité. A vrai dire on considérait qu'ils n'avaient jamais été des personnes du droit (puisqu'on ne leur reconnaissait pas la qualité d'Etat). Cependant, les agents de la conquête coloniale avaient accepté de conclure avec les autorités africaines des accords qualifiés de traités ... ce qui laissait supposer que les pays africains avaient une personnalité internationale. Mais par la suite, il se trouvera des juristes pour soutenir qu'en réalité il ne s'agissait pas de véritables traités mais de simples conventions de droit interne, en se fondant sur le fait qu'elles n'avaient pas été conclues entre Etats indépendants. Ceci permit de substituer facilement (par simple décret en général) l'annexion à ces *pseudo-protectorats*.» (Les italiques sont de moi.)

Les traités coloniaux de délimitation furent par la suite réhabilités.

ii) *Valeur spécifique des traités coloniaux de délimitation*

76. Je tiens à insister encore une fois sur la question du respect des frontières coloniales.

77. Les pays africains, réunis au Caire en 1964, ont pris, comme cela a déjà été dit, la résolution AGH/Res.16 (I) selon laquelle: «tous les Etats membres (de l'Organisation de l'unité africaine) s'engagent à respecter les frontières existant au moment où ils ont accédé à l'indépendance».

colonial State whose nationals they were to dispose of the areas conquered, explored or simply visited pending their *annexation* pure and simple. This word "annexation", with its ambiguous meaning given the distance from the countries in question, was a convenient way of reflecting the colonizers' right to dispose of the territory concerned, the territory in their "possession" (to employ the term found in the General Act of the Berlin Conference). It is on this basis that Professor Pierre-François Gonidec states in the *Encyclopédie juridique de l'Afrique* on page 24 of Volume II: "the annexed territories became an integral part of the territory of the colonial State. In consequence, the latter had a free right of disposal over them and could cede them to foreign States according to its political needs". And Gonidec continues by giving an example: "thus we have the 1911 Agreement involving a swap between Germany and France in Equatorial Africa and Morocco".

This statement by one of the greatest experts in African law applies very well to our case. Gonidec adds, moreover: "there was only one Government left, that of the metropole, subject to some form of delegation to local representatives of the central Power or to the use of traditional chiefs as auxiliaries of the colonial Power".

It was this situation that Nigeria invoked in support of its position. The system of indirect rule, for which there were many reasons, was employed everywhere in Africa.

75. Finally, I cannot resist the temptation to cite one more passage from Gonidec:

> "In international terms, the annexed countries lost all personality. In truth, they were considered never to have been legal persons (since they were not recognized as having the status of States). However, those carrying out colonial conquest agreed to enter into agreements called 'treaties' with African authorities . . . and this implied that African countries did have international personality. Subsequently, however, some legal experts maintained that in reality these were not genuine treaties but mere agreements under internal law, basing this argument on the fact that they had not been concluded between independent States. This enabled those *pseudo-protectorates* to be easily annexed (generally by mere decree)." (Emphasis added.)

Colonial delimitation treaties were subsequently rehabilitated.

(ii) *Specific value of colonial delimitation treaties*

76. I wish to return once more to the question of the respect for colonial boundaries.

77. As has already been said, the countries of Africa, meeting in Cairo in 1964, adopted resolution AGH/Res.16 (1), under which: "all Member States [of the Organization of African Unity] pledge themselves to respect the frontiers existing on their achievement of national independence".

78. Les Parties se sont accordées pour dire que ce principe qu'elles ont appelé *uti possidetis juris* est applicable à la présente affaire. La Cour n'a pas cru devoir y faire appel. Je le regrette.

Ce principe veut dire clairement que le Nigéria ne pouvait pas remettre en cause aujourd'hui une frontière qui a existé pendant quarante-sept ans avant son indépendance et qu'il a de surcroît lui-même considérée sans équivoque comme une frontière entre son territoire et celui du Cameroun de 1960 à 1977.

Si on n'est pas d'accord avec cette énonciation, à quoi donc servirait le principe du respect des frontières coloniales? Il faut se reporter aux paragraphes 19 à 26 de l'arrêt de la Cour dans l'affaire du *Différend frontalier* pour comprendre l'importance que l'Afrique donne à ce principe; la Cour aussi.

Pour la Cour:

> «Bien qu'il ne soit pas nécessaire, aux fins de la présente affaire, de démontrer qu'il s'agit là d'un principe bien établi en droit international, en matière de décolonisation, la Chambre désire en souligner la portée générale, en raison de l'importance exceptionnelle qu'il revêt pour le continent africain ainsi que pour les deux Parties.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 565, par. 20.)

Et la Chambre d'ajouter:

> «Il constitue un principe général, logiquement lié au phénomène de l'accession à l'indépendance, où qu'il se manifeste. Son but évident est d'éviter que l'indépendance et la stabilité des nouveaux Etats ne soient mises en danger par des luttes fratricides, nées de la contestation des frontières à la suite du retrait de la puissance administrante.» (*Ibid.*)

79. Quand les Etats africains parlent d'*uti possidetis juris*, ils emploient les mots *intangibilité des frontières coloniales*. Ces mots traduisent mieux leur pensée commune. Bien sûr, il serait déraisonnable d'en déduire que ces frontières sont immuables. On peut bien les modifier, non en invoquant leurs défauts techniques, mais seulement en se conformant aux prescriptions du droit international, soit «d'accord parties», soit par décision judiciaire. Dans ce dernier cas, la juridiction saisie doit se contenter d'interpréter les instruments déterminant la frontière et non les réécrire. En d'autres termes, elle peut rectifier des défectuosités matérielles et non de prétendues erreurs juridiques. Deux cas illustrent ce propos: l'embouchure de l'Ebedji (pour la défectuosité matérielle) et les villages *nigérians* du lac Tchad (pour une prétendue erreur juridique). Dans le second cas, il s'agit d'une correction juridique. Il en est de même de la consolidation historique invoquée par le Nigéria à Bakassi. La Cour n'a pas le pouvoir d'y remédier. Une juridiction ne peut pas changer une disposition claire. C'est en dehors de son pouvoir.

80. Ma conclusion générale sur le différend est la même que celle de la

78. The Parties agreed that this principle, which they called *uti possidetis juris*, was applicable to the present case. The Court did not see fit to have recourse to it. I regret that.

This principle clearly means that Nigeria could not challenge today a boundary which existed for 47 years before its independence and which Nigeria itself unequivocally accepted as the boundary between its territory and that of Cameroon from 1960 to 1977.

If one were not to accept this, what would be the purpose of the principle of respect for colonial boundaries? If we refer to paragraphs 19 to 26 of the Court's Judgment in the *Frontier Dispute* case, we can clearly see the importance attached by Africa, and by the Court too, to the principle.

The Chamber stated:

> "Although there is no need, for the purposes of the present case, to show that this is a firmly established principle of international law where decolonization is concerned, the Chamber nonetheless wishes to emphasize its general scope, in view of its exceptional importance for the African continent and for the two Parties" (*I.C.J. Reports 1986*, p. 565, para. 20);

and continued:

> "It is a general principle, which is logically connected with the phenomenon of the obtaining of independence, wherever it occurs. Its obvious purpose is to prevent the independence and stability of new States being endangered by fratricidal struggles provoked by the challenging of frontiers following the withdrawal of the administering power." (*Ibid.*)

79. When African States speak of *uti possidetis juris*, they employ the phrase *"intangibility of colonial frontiers"*. These words best reflect their common view. Of course it would be unreasonable to conclude from this that frontiers are immutable. They can certainly be modified, not by invoking their technical defects but only in accordance with the rules of international law — in other words, by mutual agreement or by judicial decisions. In the latter case, the forum seised of the matter must confine itself to interpreting the instruments determining the boundary and must not rewrite them. In other words, it may remedy material defects but not alleged legal errors. Two cases illustrate this point. The case of the mouth of the Ebeji (a material defect) and the case of the "Nigerian" villages of Lake Chad (an alleged legal error). This second case would involve a legal rectification. The same applies to the historical consolidation invoked by Nigeria in respect of Bakassi. The Court does not have a power of rectification. A court cannot change a clear provision. That would exceed its power.

80. My general conclusion on the dispute is the same as that of the

Cour: il y a bien une frontière entre le Nigéria et le Cameroun. Cette frontière est celle qui résulte des instruments ci-après:

— la déclaration Thomson-Marchand,
— les accords de 1913,
— l'ordre en conseil de 1946.

Décider autrement aurait été de la part de la Cour changer le droit pour qu'il coïncide avec ce qu'elle aurait considéré comme normal et équitable et conforme à la réalité sur le terrain. C'est une démarche intellectuellement et politiquement possible. Mais la Cour dit le droit. Elle a une jurisprudence. Elle se doit de respecter cette jurisprudence et de ne la faire évoluer qu'en cas de nécessité absolue et grâce à des raisons juridiques solides. Ce n'est pas le cas ici.

81. A ce propos, on se souviendra que s'agissant de *l'accrochage* des nouvelles déclarations d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour sur les déclarations déjà existantes, le Nigéria connaissait parfaitement la jurisprudence confirmée à plusieurs reprises par la Cour et relative à cette question; mais, ce que le Nigéria voulait, c'est en quelque sorte que la Cour change ce qui existe actuellement. La Cour n'a pas accepté de suivre cette voie. Elle s'en est tenue à sa jurisprudence. La Cour est chargée de participer à l'instauration de la paix par le droit. Ce droit doit être appliqué à toute cause.

82. Pour revenir à ma conclusion générale dans le présent différend, il faut relever que dans l'*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, et dans le tome II consacré au *droit international et aux relations internationales*, il y a un chapitre qui est consacré à l'*espace national*. Ce chapitre a été écrit par Mme Chemillier-Gendreau et par Dominique Rosenberg. Et le paragraphe 2 intitulé «La situation entre Etats africains concernés cas par cas» contient un sous-titre «C»: «Les frontières du Cameroun avec le Nigéria».

Je tiens à citer ce qu'on y lit:

> «Le 12 juillet 1884, les territoires du Cameroun devenaient un protectorat allemand et cela était notifié aux autres puissances le 15 octobre 1884. Le 5 juin 1885 un protectorat britannique d'abord désigné sous le nom d'*Oil Rivers Protectorate*, puis de *Niger Coast Protectorate* était établi à l'ouest de celui du Cameroun... La délimitation définitive [de ces deux possessions] résulte des accords du 11 mars et du 12 avril 1913.» (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, p. 76.)

Plus loin, il est indiqué dans le même texte:

> «la frontière va donc du lac Tchad jusqu'à la rivière Gamana sur la base des accords susmentionnés de 1931 puis la frontière transversale qui vient de la rivière Gamana au mont Kombon est le résultat d'une limite coloniale britannique qui est devenue la frontière internationale après les plébiscites de 1961» (*ibid.*, p. 77).

Court: there is indeed a boundary between Nigeria and Cameroon. That boundary derives from the following instruments:

— the Thomson-Marchand Declaration,
— the 1913 Agreements,
— the Order in Council of 1946.

Any other decision would have represented an attempt by the Court to change the law so as to make it coincide with what it regarded as being normal and fair and consistent with the reality on the ground. That approach is possible in intellectual and political terms. But the Court states the law. It has a jurisprudence, which it is bound to respect and which it is not entitled to change save in case of absolute necessity and on the basis of sound legal reasoning. That is not the case here.

81. In this respect, it will be recalled that, in relation to an alleged "clash" of new declarations of acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court with declarations already existing, Nigeria was perfectly well aware of the Court's established jurisprudence on this question; but what Nigeria wanted was in essence that the Court should change what actually existed. The Court did not agree to follow that route. It remained firm to its jurisprudence. The Court's mission is to contribute to the establishment of peace by applying the law. That law must be applied in all cases.

82. Returning to my general conclusion in the present dispute, it should be noted that in the *Encyclopédie juridique de l'Afrique*, in Volume II dealing with "international law and international relations", there is a chapter devoted to "national territory". That chapter was written by Professor Chemillier-Gendreau and Mr. Dominique Rosenberg. In paragraph (2), entitled "the case-by-case situation between African States", there is a subheading "C" entitled "the boundaries between Cameroon and Nigeria".

I should like to quote what the Encyclopaedia has to say:

> "On 12 July 1884, the territories of Cameroon became a German Protectorate and that was notified to the other Powers on 15 October 1884. On 5 June 1885 a British Protectorate, initially called the Oil Rivers Protectorate and then the Niger Coast Protectorate, was established to the west of that of Cameroon . . . [These two possessions] were definitively delimited by the Agreements of 11 March and 12 April 1913." (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, p. 76.)

Later in the same text we read the following:

> "Thus the boundary runs from Lake Chad up to the River Gamana on the basis of the above-mentioned agreements of 1931, with the subsequent transverse section of the boundary from the River Gamana to Mount Kombon being a British colonial boundary which became the international boundary after the plebiscites of 1961." (*Ibid.* p. 77.)

Puis les auteurs précisent: «Enfin de la rivière Gamana à la rivière Cross, puis à la mer, la frontière est celle des accords anglo-allemands du 11 mars 1913.» (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, p. 76.)

83. Voilà la frontière lacustre et terrestre, telle qu'elle résulte du droit et non de faits accomplis. La conclusion à laquelle la Cour est arrivée la confirme. Comme elle le dit: *Bakassi est camerounaise*. C'est ce qu'a dit un des plus grands juristes d'Afrique et qui se trouve être nigérian. La lettre de ce juriste, qui a été produite, et dans laquelle il déclare que Bakassi appartient au Cameroun, est un fait porté à la connaissance de la Cour même si celle-ci s'est abstenue de s'y appuyer.

Après avoir parlé des traités coloniaux, il me faut maintenant traiter de deux problèmes qui sont liés à ces traités: le traité de 1884 et la question des rois et chefs du Vieux-Calabar.

B. Valeur juridique du traité de 1884

84. L'accord de protectorat de 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et les chefs du Vieux-Calabar ressemble à beaucoup d'autres accords instituant un *protectorat colonial* du genre décrit ci-dessous par Sibert. Sa valeur juridique est la même, quand on lit l'extrait qui en a été fourni par un conseil du Nigéria.

85. La Grande-Bretagne n'était pas tenue, si on se réfère à la pratique en vigueur à l'époque, au respect de l'adage *nemo dat quod non habet* pour la bonne raison que le territoire dont elle avait accepté de déterminer les limites en accord avec une autre puissance coloniale avait été *annexé* par elle. Aurait-elle été tenue de se soumettre à cet adage que l'Allemagne, quant à elle, n'aurait eu aucune obligation de respecter un *traité* dont elle ignorait peut-être même l'existence. En tout état de cause, elle était protégée par la règle bien connue de la relativité des traités (*res inter alios acta*).

86. Les Parties ne se sont pas appesanties sur cette question relatée dans la sentence relative à l'*Ile de Palmas* (inopposabilité au Gouvernement néerlandais du traité de paix hispano-américain portant cession aux Etats-Unis d'Amérique des Philippines et de leurs dépendances dont l'île de Palmas occupée depuis 1677 par les Pays-Bas, *Recueil des sentences arbitrales (RSA)*, vol. V, p. 471-473) qui pourtant a été largement citée par les conseils du Nigéria.

87. La Cour ne pouvait pas mettre entre parenthèses une partie de l'accord de 1913 relative à Bakassi pour la seule raison que des «cités-Etats appartenant à des rois et chefs du Vieux-Calabar» y étaient incluses.

Dès lors, l'argument de la *consolidation historique du titre* défendu par le Nigéria ne pouvait ici comme dans la région du Tchad que tomber.

C'est donc aux instruments de 1913 qu'il a fallu recourir pour déterminer la frontière dans le cadre de cette affaire et les interpréter ou préciser ce qui devait l'être.

The authors then summarized the situation as follows: "Thus from the River Gamana to the Cross River, then to the sea, the boundary is that laid down by the Anglo-German Agreements of 11 March 1913." (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, p. 76.)

83. This is the lake and land boundary as derived from the law rather than from faits accomplis. The conclusion reached by the Court confirms this. As it says, "Bakassi is Cameroonian". And this is indeed what was said by one of Africa's greatest jurists — who also happens to be Nigerian. The letter produced to the Court in which he states that Bakassi belongs to Cameroon is a fact which the Court had in its possession, even though it refrained from relying on it.

Having discussed the colonial treaties, I will turn now to two issues related to such treaties: the 1884 Treaty and the question of the Kings and Chiefs of Old Calabar.

B. Legal force of the 1884 Treaty

84. The Treaty of Protection of 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar resembles a great many other agreements establishing a *colonial protectorate* of the kind described below by Sibert. Its legal force is the same, as can be seen from a reading of the extract provided by counsel for Nigeria.

85. Great Britain was not bound, in terms of the contemporary practice, by the adage *nemo dat quod non habet*, for the good reason that the territory whose boundaries it had agreed to determine jointly with another colonial Power had been "annexed" by it. How could it have been required to be bound by this adage, given that Germany itself was under no obligation to comply with the terms of a "treaty" of whose very existence it may well have been entirely unaware. In any event, Germany was protected by the well-known rule regarding the relative effect of treaties (*res inter alios acta*).

86. The Parties did not place any emphasis on the treatment of this question in the Arbitral Award concerning the *Island of Palmas* (non-opposability to the Dutch Government of the Spanish-American Peace Treaty of 10 December 1898 ceding to the United States the Philippines and its dependencies, including the Island of Palmas, occupied since 1677 by the Netherlands (*RIAA*, Vol. V, pp. 471-473)), despite the fact that the Award was quoted *in extenso* by counsel for Nigeria.

87. The Court could not simply place a parenthesis around that part of the 1913 Agreement which relates to Bakassi, on the sole ground that the "City States belonging to the Kings and Chiefs of Old Calabar" were covered by it.

It followed that Nigeria's argument based on "historical consolidation of title" was bound to fail here, as it did in the Lake Chad region.

Thus it was to the instruments of 1913 that the Court had to look in order to determine the course of the boundary in the present case, interpreting or clarifying them as required.

88. Par ailleurs et comme je l'ai déjà signalé, il faut éviter de prendre part à la querelle sémantique *délimitation-démarcation*. L'essentiel est dans ce que les Parties demandent à la Cour de faire dans le cadre de sa mission de juger: déterminer la frontière entre les deux Etats concernés, conformément à son Statut.

C. La question des rois et chefs du Vieux-Calabar

89. Nous avons été un certain nombre, notamment avant les indépendances des Etats africains, à combattre la doctrine qui se fondait sur les notions de *biens vacants et sans maître* ou d'*absence de souveraineté* qui ont servi de prétexte à la colonisation. Notre combat était politique. Les historiens africains ont volé au secours des politiques pour restaurer la dignité des rois et chefs africains et pour rétablir la vérité du passé.

90. Les rois et chefs africains avaient bien une représentativité légitime. Toutefois, «ils ne commandaient pas à la terre mais aux hommes» (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, t. 2, p. 68 et 69). Un conseil du Nigéria l'a dit.

91. Avant les indépendances des années soixante (et encore aujourd'hui), il fallait et il faut corriger les erreurs d'une *histoire trahie*. Les dirigeants africains le savaient bien quand leurs pays ont accédé à l'indépendance. Ils l'ont prôné. Mais ils ont préféré en 1964 se placer non au plan de la vérité historique, mais sur le terrain du droit en décrétant qu'il ne fallait pas toucher aux frontières coloniales. Ils ont ainsi barré la route à toute velléité de sécession. C'est pourquoi, quand le Biafra a défié le principe en 1967, ils se sont unis derrière le Nigéria pour combattre les sécessionnistes.

92. Quid des protectorats coloniaux?

Selon Max Huber (affaire de l'*Ile de Palmas*),

> «Il n'y a pas là d'accord entre égaux; c'est plutôt une forme d'organisation intérieure d'un territoire colonial, sur la base de l'autonomie des indigènes... Et c'est [ainsi] la suzeraineté exercée sur l'Etat indigène qui devient la base de la souveraineté territoriale à l'égard des autres membres de la communauté des Nations.» (Nations Unies, *Recueil des sentences arbitrales (RSA)*, vol. II, p. 858-859; *Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 187.)

Encore une fois, il ne s'agit pas de porter un jugement de valeur sur les règles qui avaient cours à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, mais de noter objectivement ce qu'elles signifiaient à l'époque. Les protectorats coloniaux ne satisfont généralement pas aux critères de l'Etat (Bengt Brons, *Droit international: bilan et perspectives*, t. I, p. 54).

Les protectorats coloniaux sont décrits par Marcel Sibert comme suit: «une puissance visait à étendre son action exclusive sur des pays *non civilisés* ... qu'elle ne voulait pas s'annexer immédiatement à titre de colonie» (*Traité de droit international public*, t. I, p. 157, par. 111).

On peut ne pas être d'accord avec cette pratique et surtout pas avec les expressions utilisées. Je ne le suis pas pour ma part.

88. Moreover, as I have already indicated, I believe we should avoid involving ourselves too much in the semantic controversy as between "delimitation" and "demarcation". The essential lies in what the Parties asked of the Court in pursuance of its task of adjudication: to determine the boundary between the two States concerned, in accordance with its Statute.

C. The question of the Kings and Chiefs of Old Calabar

89. There were a certain number of us, in particular before the accession of African States to independence, who fought against the doctrinal notions of "*terra nullius*" or "absence of sovereignty" which had served as a pretext for colonization. Our struggle was a political one. African historians came to the rescue of the politicians in order to restore the dignity of the African kings and chiefs and to re-establish the truth about the past.

90. African kings and chiefs were indeed the lawful representatives of their subjects. However "they governed not the land but the people" (*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, Vol. 2, pp. 68-69). Counsel for Nigeria stated as much.

91. Before the acts of independence of the 1960s (and still today) it was and is necessary to correct the mistakes of a *betrayal of history*. African leaders were very well aware of this when their countries acceded to independence; they urged it. But in 1964 they preferred to align themselves not with historical truth but with the law, in decreeing that colonial boundaries should not be touched. They thus closed the road to any secessionist notions. That is why, when Biafra defied the principle in 1967, they united behind Nigeria in order to fight the secessionists.

92. What of the colonial protectorates?

According to Max Huber (*Island of Palmas* case):

> "it is not an agreement between equals; it is rather a form of internal organisation of a colonial territory, on the basis of autonomy for the natives. . . And thus suzerainty over the native State becomes the basis of territorial sovereignty as towards other members of the community of nations" (*RIAA*, Vol. II, p. 858; *Revue générale de droit international public*, Vol. XLII, 1935, p. 187).

Once again, it is not a matter of casting a value judgment on rules that prevailed in the late nineteenth and early twentieth century, but of noting with due objectivity what they meant at the time. Colonial protectorates do not generally meet the criteria of statehood (see Bengt Brons in *International Law — Achievements and Prospects*, Vol. 1, p. 54).

Colonial protectorates are described by Marcel Sibert as follows: "a Power sought to extend its exclusive right of action over 'non-civilized' countries . . . which it did not wish to annex immediately as colonies" (*Traité de droit international public*, Vol. I, p. 157, para. 111).

One is entitled to disagree with such a practice — as I do personally — and above all with the terms used.

93. Il reste que cela était juridiquement vrai pour des territoires entiers et encore plus pour des cités sous influence de rois ou chefs comme l'étaient d'autres règles que nous réprouvons aujourd'hui. Cette forme de protection avait une valeur purement personnelle. Celui que l'on protégeait c'était le chef, même si par abus de langage le mot territoire se retrouvait dans les accords. On le protégeait contre ses rivaux locaux, contre l'esclavage et autres calamités, et on protégeait surtout le territoire que l'on avait soigneusement délimité (parfois par portée de canon comme en Gambie) contre les autres colonisateurs. Quand l'Acte général de la Conférence de Berlin parle des «possessions» des «puissances signataires», il ne fait aucune différence entre celles de ces puissances qui avaient acquis ces possessions et celles qui avaient assumé un protectorat.

Les remarques qui précèdent s'appliquent aux rois et chefs du Vieux-Calabar.

Les questions posées par M. Kooijmans sur ces rois et chefs ont eu pour résultat des réponses ambiguës, gênées même, qui ont confirmé ces remarques, lesquelles ont eu un effet décisif sur la situation du point d'arrivée de la frontière vers la mer.

D. Point d'arrivée de la frontière sur la côte

94. La frontière terrestre aboutit à la mer.

Il est étonnant que, s'agissant du point d'arrivée à la mer de la frontière terrestre, le Nigéria l'ait situé sur le Rio del Rey.

95. Le Cameroun a souligné le retour du Nigéria à des négociations précédentes pour faire disparaître l'Akwayafé (malgré des négociations plus récentes) de la définition de la frontière et de faire apparaître le Rio del Rey. Mais le Nigéria ne pouvait pas faire autrement tant qu'il tentait de dresser le mur des rois et chefs du Vieux-Calabar pour protéger sa position sur Bakassi. Il a fortifié ce mur par la *consolidation historique* qui est sans effet sur le titre juridique du Cameroun.

96. La frontière est bien définie par les accords de 1913 (derniers instruments acceptés par les Parties et passés par leurs prédécesseurs coloniaux). Les deux Parties en sont convenues, à l'exception de l'épisode des rois et chefs du Vieux-Calabar. Suivant le thalweg de la rivière Akwayafé, la frontière aboutit sur la médiatrice d'une ligne joignant Bakassi Point à King Point et c'est de cette dernière coordonnée que doit partir la délimitation maritime.

97. C'est là une façon de répondre à la huitième exception préliminaire du Nigéria, qui a d'ailleurs perdu une partie de sa force à partir du moment où l'on admet que la frontière a été bien délimitée et que son point d'arrivée sur la côte est bien celui indiqué par l'accord de 1913. Cette exception perd aussi de sa force, s'agissant de sa deuxième branche, du fait que la Guinée équatoriale est intervenue dans l'affaire, même si elle l'a fait comme cela a été précisé par la Cour «sans être partie», ce qui est parfaitement son droit.

93. The fact remains that this was legally true of entire territories and even more so of townships under the influence of kings or chiefs, as well as of other rules of which we disapprove today. This form of protection had a purely personal value. The individual protected was the chief, even if, through the misuse of language, the word "territory" was to be found in the agreements. He was protected against his local rivals, against slavery and against other disasters and above all his territory was protected, and carefully delimited (sometimes on the basis of gunshot range as in Gambia), against other colonizers. When the General Act of the Berlin Conference speaks of the "possessions" of the "signatory Powers", it makes no distinction between those Powers which had acquired possessions and those which had taken on protectorates.

The foregoing remarks apply to the Kings and Chiefs of Old Calabar.

The questions posed by Judge Kooijmans in regard to these Kings and Chiefs produced replies which were ambiguous, not to say embarrassed, and which confirm the above remarks, which have had a decisive effect on the identification of the point where the boundary reaches the sea.

D. Terminal point of the boundary on the coast

94. The land boundary terminates at the sea.

It is surprising that Nigeria should have located this terminal point on the Rio del Rey.

95. Cameroon pointed out that Nigeria sought to rely on prior negotiations in order to make the Akwayafe disappear from the definition of the boundary (despite more recent negotiations) and to replace it with the Rio del Rey. But Nigeria could not do otherwise as long as it sought to shelter behind the fragile screen of the Kings and Chiefs of Old Calabar in order to protect its position in regard to Bakassi. It fortified this screen with the notion of "historical consolidation", which could have no effect on the legal title of Cameroon.

96. The boundary is clearly defined by the 1913 Agreements (the last instruments accepted by the Parties and concluded by their colonial predecessors). Both Parties agreed on this, if we leave out of account the matter of the Kings and Chiefs of Old Calabar. Following the thalweg of the River Akwayafe, it terminates at the midpoint of a line joining Bakassi Point to King Point and it is from here that the maritime delimitation must start.

97. This is a reply to Nigeria's eighth preliminary objection, which moreover lost much of its force once it was accepted that the boundary had been clearly delimited and that its endpoint on the coast was indeed that indicated by the 1913 Agreement. This objection was also weakened as regards its second limb by the fact that Equatorial Guinea intervened in the case, even if it did so, as was made clear by the Court, "without being a party", as it was perfectly entitled to do.

98. Certes le Nigéria a soutenu que les accords de Yaoundé II et de Maroua n'indiquent pas le point de départ de la ligne de partage des domaines maritimes des deux Etats comme étant situé sur l'*embouchure* de l'Akwayafé.

99. Mais cette argumentation est contredite par les négociations entre les deux pays qui se référaient à l'accord de 1913 et par la carte marine britannique n° 3433 qui a servi de support auxdits accords et sur laquelle les chefs d'Etat du Cameroun et du Nigéria ont indiqué un croquis et ont signé.

SECTION 3. LA FRONTIÈRE MARITIME

100. S'agissant de la frontière maritime, la Cour fait face à une demande du Cameroun «visant le tracé d'une ligne précise de délimitation maritime». A l'appui de sa demande, le Cameroun a produit une *ligne équitable*.

101. Le problème le plus important pour la détermination de la frontière maritime est relatif à la déclaration de Maroua, dont la validité était contestée par le Nigéria, d'autant plus que comme le dit la Cour:

> «Si la déclaration de Maroua constitue un accord international liant les deux parties, il s'ensuit nécessairement que la ligne définie dans la déclaration de Yaoundé II, y compris les coordonnées ayant fait l'objet d'un accord lors de la réunion de juin 1971 de la commission mixte de délimitation, les lie également.» (Par. 262 de l'arrêt.)

1. La déclaration de Maroua

A. Position du problème

102. S'agissant de la question de l'existence ou non de négociations et, comme la Cour l'a déjà constaté en examinant la septième exception préliminaire du Cameroun,

> «elle n'a pas été saisie sur la base du paragraphe 1 de l'article 36 du Statut et, par application de cet article, conformément à la partie XV de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer, relative au règlement des différends surgissant entre les parties à la convention à propos de l'interprétation ou de l'application de cette dernière» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 321-322, par. 109).

La Cour a précisé que:

> «Elle a été saisie sur la base de déclarations faites en vertu du paragraphe 2 de l'article 36 du Statut, déclarations qui ne contiennent aucune condition relative à des négociations préalables menées dans un délai raisonnable.» (*Ibid.*, p. 322, par. 109.)

98. It is true that Nigeria contended that the Yaoundé II and Maroua Agreements did not indicate the starting point of the dividing line between the two States' maritime areas as being situated at the "mouth" of the Akwayafe.

99. But this argument is contradicted by the negotiations between the two countries, which referred to the 1913 Agreement, and by British Admiralty Chart No. 3433, which served as the basis for those Agreements, and on which the Heads of State of Cameroon and Nigeria marked a line and appended their signatures.

SECTION 3. THE MARITIME BOUNDARY

100. As regards the maritime boundary, the Court had to address the request by Cameroon "for the tracing of a precise line of maritime delimitation". In support of that request, Cameroon had produced an *equitable line*.

101. The most important issue in regard to the determination of the maritime boundary concerned the Maroua Declaration, whose validity was challenged by Nigeria, its importance being emphasized by the Court in the following terms:

> "If the Maroua Declaration represents an international agreement binding on both parties, it necessarily follows that the line contained in the Yaoundé II Declaration, including the co-ordinates as agreed at the June 1971 meeting of the Joint Boundary Commission, is also binding on them." (Para. 262 of the Judgment.)

1. The Maroua Declaration

A. Identification of the problem

102. As regards the question of whether or not negotiations had taken place, and as the Court had already pointed out when examining [Nigeria's] seventh preliminary objection,

> "it ha[d] not been seised on the basis of Article 36, paragraph 1, of the Statute, and, in pursuance of it, in accordance with Part XV of the United Nations Convention on the Law of the Sea relating to the settlement of disputes arising between the parties to the Convention with respect to its interpretation or application" (*I.C.J. Reports 1998*, pp. 321-322, para. 109).

The Court explained that

> "[i]t ha[d] been seised on the basis of declarations made under Article 36, paragraph 2, of the Statute, which declarations do not contain any condition relating to prior negotiations to be conducted within a reasonable time period" (*ibid.*, p. 322, para. 109).

Pourtant la Cour a néanmoins dit que: «le Cameroun et le Nigéria ont entamé des négociations en vue de la fixation de l'ensemble de leur frontière maritime» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 322, par. 110) et que: «[c]'est au cours de ces négociations que la déclaration de Maroua, relative au tracé de la frontière maritime jusqu'au point G, avait été arrêtée» (*ibid.*).

On peut déduire de ces énonciations qu'en tout état de cause il y a bien eu entre les Parties des négociations au but géographique indéterminé et que ces négociations ont abouti, jusqu'au point G, à un accord connu sous le nom de «déclaration de Maroua».

Cette déclaration a été jugée par le Cameroun comme étant un engagement juridique liant les deux Parties alors que le Nigéria n'est pas de cet avis.

103. Il faut rappeler que le Nigéria avait soulevé une huitième exception préliminaire. La Cour avait joint cette exception au fond. Avant de procéder à la délimitation maritime, la Cour a vidé l'incident créé par cette huitième exception du Nigéria. Sa position est relatée ci-dessus en ce qui concerne la première branche de cette exception.

104. Le Nigéria faisait aussi valoir que la question de la délimitation maritime entre son territoire et celui du Cameroun met nécessairement en cause les droits et intérêts d'Etats tiers et que la demande correspondante est pour ce motif irrecevable.

105. La Cour avait décidé dans son arrêt de 1998 que cette huitième exception «n'a pas, dans les circonstances de l'espèce, un caractère exclusivement préliminaire» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 326, par. 118 2) du dispositif de l'arrêt) et avait déclaré qu'il lui appartenait donc de décider jusqu'où elle peut prolonger la ligne séparant le domaine maritime relevant des deux Parties, au-delà du point G.

Très nettement, la Cour a déclaré (par. 292 de l'arrêt) et répété: «qu'elle ne pouvait pas prendre de décision qui puisse affecter les droits de la Guinée équatoriale, qui n'est pas partie à l'instance» (par. 307 de l'arrêt). Sur ce point, j'exprime ci-dessous (par. 136) une observation que j'estime logique et juste.

106. Ainsi la Cour devait donc se prononcer sur l'existence ou non d'une délimitation allant jusqu'au point G. Je ne crois pas qu'il faille s'appesantir sur la question de la nécessité qu'il y a à procéder à cette délimitation sans la disjoindre de la délimitation terrestre, à savoir de la détermination du point sur la côte d'où doit partir cette délimitation maritime (voir huitième exception préliminaire du Nigéria). La réponse est évidente.

107. Le Nigéria tenait à ce que cette délimitation intervienne après la détermination de son point de départ sur la côte. Il a par la suite situé ce point vers l'est sur le Rio del Rey. Mais, pendant plus de cinq ans, le Nigéria avait négocié sur la base d'un autre point situé, plus à l'ouest, sur la rivière Akwayafé.

108. En tout état de cause, l'incident est purgé. La Cour a estimé que le point de départ de la délimitation maritime est l'aboutissement de la

The Court did nonetheless state that: "Cameroon and Nigeria entered into negotiations with a view to determining the whole of the maritime boundary" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 322, para. 110) and that "[i]t was during these negotiations that the Maroua Declaration relating to the course of the maritime boundary up to point G was drawn up" (*ibid.*).

We may conclude from these passages that there were indeed negotiations between the two Parties with an undetermined geographical objective and that these negotiations resulted, up to point G, in an agreement known as the "Maroua Declaration".

That Declaration was regarded by Cameroon as legally binding on the two Parties, whereas Nigeria took the contrary view.

103. It should be recalled that Nigeria had raised an eighth preliminary objection. The Court joined that objection to the merits. Before dealing with the maritime delimitation, it was necessary to settle the incidental point raised by this eighth Nigerian objection. I have already stated the Court's finding above in respect of the first limb of that objection.

104. Nigeria also argued that the question of the maritime delimitation between its territory and that of Cameroon necessarily affected the rights and interests of third States and that Cameroon's claim in this regard was accordingly inadmissible.

105. The Court had stated in its 1998 Judgment that this eighth objection "d[id] not have, in the circumstances of the case an exclusively preliminary character" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 326, operative para. 118 (2)) and took the view that it was thus required to decide how far beyond point G it could extend the line separating the two Parties' respective maritime areas.

In very clear terms, the Court stated (para. 292 of the Judgment) and repeated that "it [could] take no decision that might affect rights of Equatorial Guinea, which [was] not a party to the proceedings" (para. 307 of the Judgment). On this point I will make (*infra*, para. 136) an observation that I consider to be logical and fair.

106. The Court thus had to determine whether or not there was an existing delimitation as far as point G. I think it is unnecessary for me to emphasize the need to effect this delimitation without disassociating it from the land delimitation, that is to say, to determine the starting point on the coast for the maritime delimitation (see Nigeria's eighth preliminary objection). The answer is obvious.

107. Nigeria insisted that this delimitation must take place after the determination of its starting point on the coast. It subsequently moved this point to the east to the Rio del Rey. But for over five years Nigeria negotiated on the basis of a different point, situated further to the west, on the River Akwayafe.

108. In any event, the incidental issue was settled. The Court held that the starting point for the maritime delimitation was the terminal point of

frontière de 1913 à la ligne joignant Bakassi Point et King Point. Cette conclusion découle de ce que la Cour a décidé quant à la validité de l'accord de 1913.

109. A partir du point de départ de la délimitation et jusqu'au point 12, l'accord intervenu entre les chefs d'Etat et dont le résultat a été appelé *ligne de compromis* (accord de Yaoundé II) devait être tenu pour définitivement accepté par les Parties. La ligne de compromis a été complétée par une ligne atteignant le point G. La Cour a considéré la ligne partant de la côte et aboutissant au point G comme une délimitation maritime légalement établie.

Du point 12 au point G, la délimitation est régie par une décision appelée «déclaration de Maroua». Cette décision, comme cela a été déjà dit, est considérée par le Cameroun comme étant un accord obligatoire pour les deux Parties, alors que le Nigéria est d'un avis contraire.

110. La Cour a tranché le point de savoir si la déclaration de Maroua du 1er juin 1975 a pour le Cameroun et pour le Nigéria la valeur d'une décision contraignante. Selon elle:

> «la déclaration de Maroua constitue un accord international conclu par écrit entre Etats et traçant une frontière; elle est donc régie par le droit international et constitue un traité au sens de la convention de Vienne sur le droit des traités (voir art. 2, par. 1), à laquelle le Nigéria est partie depuis 1969 et le Cameroun depuis 1991, et qui en tout état de cause reflète le droit international coutumier à cet égard» (par. 263 de l'arrêt).

111. Cette conclusion, on l'a rappelé plus haut, s'applique *ipso jure* à la déclaration de Yaoundé II.

112. Le Nigéria considérait que la déclaration de Maroua est affectée de deux vices et qu'elle ne le lie pas. Il me semble utile d'y revenir.

113. En premier lieu, le Nigéria soutenait que le président Gowon, signataire de l'accord, ne pouvait pas engager son pays sans l'assentiment du «conseil militaire suprême».

114. En second lieu, pour le Nigéria, ce prétendu accord n'a été ni ratifié ni publié.

Je voudrais d'abord traiter du problème de la ratification.

B. La question de la ratification de l'accord de Maroua

115. Pour le Nigéria, les exigences juridiques internes relatives à la ratification de la déclaration n'ont pas été remplies.

116. Du point de vue purement formel, on peut discuter, comme l'a fait le Nigéria, sur le point de savoir si la déclaration de Maroua est ou non un traité au sens strict du terme. La Cour a tranché ce point.

117. Mais est-il nécessaire qu'une déclaration du type de celle dont nous parlons soit ou non un traité au sens formel du terme pour produire un effet sur les circonstances de la présente affaire? A une telle question,

the 1913 boundary on the line joining Bakassi Point and King Point. This conclusion follows from what the Court decided as to the validity of the 1913 Agreement.

109. From that starting point as far as point 12, the agreement between the Heads of States which gave rise to the so-called "compromise line" (Yaoundé II Agreement) had to be treated as having been definitively accepted by the Parties. The compromise line was extended by a line as far as point G. The Court regarded the line starting from the coast and ending at point G as a legally established maritime delimitation.

From point 12 to point G, the delimitation is governed by a decision known as the "Maroua Declaration". That decision, as I have already said, was regarded by Cameroon as an agreement binding on both Parties, whereas Nigeria took the contrary view.

110. The Court settled the issue as to whether the Maroua Declaration of 1 June 1975 was binding on both Cameroon and Nigeria. In its view:

> "the Maroua Declaration constitutes an international agreement concluded between States in written form and tracing a boundary; it is thus governed by international law and constitutes a treaty in the sense of the Vienna Convention on the Law of Treaties (see Art. 2, para. 1), to which Nigeria has been a party since 1969 and Cameroon since 1991, and which in any case reflects customary international law in this respect" (para. 263 of the Judgment).

111. This conclusion, as pointed out earlier, applies *ipso jure* to the Yaoundé II Declaration.

112. Nigeria considered that the Maroua Declaration was tainted by two defects and that it was not bound by it. It seems to me to be helpful to return to this point.

113. First, Nigeria contended that President Gowon, who signed the Agreement, could not bind his country without the consent of the "Supreme Military Council".

114. Secondly, Nigeria contended that the alleged agreement had been neither ratified nor published.

I should like to address first the issue of ratification.

B. The question of the ratification of the Maroua Declaration

115. Nigeria took the view that the internal legal requirements in regard to the ratification of the Declaration were not satisfied.

116. From a purely formal point of view, one is entitled to discuss, as Nigeria did, the issue of whether or not the Maroua Declaration is a treaty in the strict sense of the term. The Court settled that point.

117. But is it necessary for a declaration of the type in question to be a treaty in the formal sense of the term in order to produce effects in the circumstances of the present case? The Court has always answered such a

la Cour a toujours répondu par la négative. Ignorer la déclaration de Maroua serait un précédent grave qui saperait à coup sûr la sécurité juridique qui doit présider aux rapports entre Etats, en particulier lorsque ces rapports s'établissent au niveau le plus élevé des autorités étatiques. Selon l'article 7, paragraphe 2, alinéa *a)*, de la convention de Vienne sur le droit des traités, les chefs d'Etat font partie des autorités étatiques qui peuvent représenter leurs pays «sans avoir à produire de pleins pouvoirs».

118. Voilà pourquoi je souscris sans réserve à la décision de la Cour selon laquelle «la déclaration de Maroua aussi bien que la déclaration de Yaoundé II doivent être considérées comme des instruments contraignants qui imposent une obligation juridique au Nigéria» (par. 268 de l'arrêt) en raison des circonstances dans lesquelles elle a été adoptée.

119. Beaucoup d'auteurs estiment d'une façon générale, sans même avoir recours à la catégorie des «accords en forme simplifiée», comme l'a fait un conseil du Cameroun, que la ratification des traités n'est pas toujours nécessaire. Dans la présente affaire, la Cour, estimant que «[l]e droit international coutumier aussi bien que la convention de Vienne sur le droit des traités laissent les Etats entièrement libres d'adopter la procédure de leur choix», a constaté qu'en l'espèce les deux chefs d'Etat s'étaient mis d'accord, et a décidé que la «déclaration entrait en vigueur immédiatement à la date de sa signature» (par. 264 de l'arrêt). Au premier chef, les auteurs sont généralement préoccupés avec raison par la sécurité juridique dans les rapports internationaux. A cet égard, Marcel Sibert écrit dans son *Traité de droit international public* que:

> «dans l'intérêt de la moralité et de la sincérité au sein des rapports internationaux, dans l'intérêt aussi de l'efficacité qu'on est en droit d'attendre de l'activité conventionnelle des Etats, il est à souhaiter que, poursuivant son œuvre, l'évolution du droit des gens en matière de ratification quitte enfin les positions extrêmes et s'arrête à la doctrine du juste milieu que nous avons cru pouvoir préconiser» (t. II, p. 230, par. 904).

120. Et précisément, ce que préconise Sibert, c'est de donner force à l'idée de Nicolas Politis (citée par Sibert) selon laquelle: «dans la nouvelle organisation internationale ... la tendance semble se dessiner de ne plus tenir pour absolu et inconditionné le droit du refus de ratifier» (*op. cit.*, p. 230).

C. La question des pouvoirs du signataire nigérian de l'accord de Maroua

121. Le deuxième vice qui, selon le Nigéria, entachait l'accord de Maroua était que le président Gowon n'avait pas le pouvoir de signer. Cela revenait à dire que l'accord était nul.

122. En cas de conflit entre le droit international et le droit interne, il faut accorder la préférence au premier. C'est ce que fait la convention de

question in the negative. If the Maroua Declaration were to be disregarded, that would be a serious precedent, which would certainly undermine the legal security which should govern relations between States, in particular where those relations are established at the highest levels of State authority. Under Article 7, paragraph 2 *(a)*, of the Vienna Convention on the Law of Treaties, Heads of State are included among those State authorities who are entitled to represent their countries "without having to produce full powers".

118. That is why I wholeheartedly agree with the Court's decision that "the Maroua Declaration, as well as the Yaoundé II Declaration, have to be considered as binding and as establishing a legal obligation on Nigeria" (para. 268 of the Judgment) as a result of the circumstances in which it was adopted.

119. Many writers consider generally, without even relying on a category of "agreements in simplified form", as one of Cameroon's counsel did, that the ratification of treaties is not always necessary. In the present case the Court, considering that "[b]oth customary international law and the Vienna Convention on the Law of Treaties leave it completely up to States which procedure they want to follow", observed that here the two Heads of State had come to an agreement and further concluded that the "Declaration entered into force immediately upon its signature" (para. 264 of the Judgment). A prime concern of writers, and with reason, is the question of legal security in international relations. In this regard Marcel Sibert writes in his *Traité de droit international public* that:

> "in the interest of morality and sincerity in international relations, in the interest also of the effectiveness that one is entitled to expect of States' treaty-making activities, it is desirable that the Law of Nations should continue to evolve in regard to ratification and finally to abandon its extreme positions and to adopt the doctrine of the *'juste milieu'* that we have felt entitled to advocate" (Vol. II, p. 230, para. 904).

120. And what Sibert specifically recommends is to apply Nicolas Politis's proposition (quoted by Sibert) that: "under the new international order . . . a tendency seems to be developing no longer to regard as absolute and unconditional the right to refuse to ratify" (*op. cit.*, p. 230).

C. *The question of the powers of the Nigerian signatory of the Maroua Declaration*

121. The second defect alleged by Nigeria against the Maroua Declaration is that President Gowon had no power to sign it, which amounts to saying that the Agreement was void.

122. In the event of conflict between international law and domestic law, it is the former which must prevail. And this is what the Vienna

Vienne sur le droit des traités (voir sir Robert Jennings, *Droit international: bilan et perspectives*, p. 65 et 166).

123. Selon l'article 27 de la convention, «une partie ne peut invoquer les dispositions de son droit interne comme justifiant la non-exécution d'un traité».

Cette disposition continue comme suit: «cette règle est sans préjudice de l'article 46».

Aussi, un conseil du Cameroun a-t-il fait valoir la pertinence de l'article 46 de la convention en l'espèce.

Il a rappelé que:

> «1. Le fait que le consentement d'un Etat à être lié par un traité a été exprimé en violation d'une disposition de son droit interne concernant la compétence pour conclure des traités ne peut être invoqué par cet Etat comme viciant son consentement, à moins que cette violation n'ait été manifeste et ne concerne une règle de son droit interne d'importance fondamentale.
>
> 2. Une violation est manifeste si elle est objectivement évidente pour tout Etat se comportant en la matière conformément à la pratique habituelle et de bonne foi.»

Le conseil a attiré l'attention sur le fait que la violation qui est susceptible de vicier la compétence du président Gowon à l'époque devait être «manifeste», comme le prescrit le paragraphe 2 de l'article 46 cité ci-dessus.

Le même conseil, après avoir procédé à une longue démonstration, est arrivé à la conclusion que le président Gowon avait bien le pouvoir d'engager son pays.

Il a ajouté que, en tout état de cause, la prétendue violation d'une disposition du droit interne du Nigéria par le président Gowon (si elle existe) était loin d'être *manifeste*, compte tenu de toutes les modifications constitutionnelles, législatives ou réglementaires intervenues dans le domaine des pouvoirs du chef de l'Etat du Nigéria, notamment entre 1966 et 1978. Il n'a pas manqué de souligner que la complexité de la législation en cause était telle qu'il est déraisonnable de penser que le président Ahidjo, cosignataire de l'accord, devait savoir que son interlocuteur, en signant la déclaration de Maroua et le communiqué final qui l'accompagne, violait d'une manière manifeste une disposition du droit interne nigérian.

124. Comme l'a dit la Cour: «[U]n Etat n'est pas juridiquement tenu de s'informer des mesures d'ordre législatif ou constitutionnel que prennent d'autres Etats et qui sont, ou peuvent devenir, importantes pour les relations internationales de ces derniers.» (Par. 266 de l'arrêt.)

125. Il résulte de tout ce qui précède que, sans même aborder le problème de la ratification, la Cour pouvait dire que la déclaration de Maroua est un engagement pris par les deux Parties et, de fait, leur est opposable à toutes deux. Elle l'a fait et a ajouté que:

Convention on the Law of Treaties does (see Sir Robert Jennings, in *International Law — Achievements and Prospects*, pp. 65 and 166).

123. According to Article 27 of the Convention, "a party may not invoke the provisions of its internal law as justification for its failure to perform a treaty".

This provision continues as follows: "this rule is without prejudice to Article 46".

Counsel for Cameroon accordingly drew attention to the pertinence of Article 46 of the Convention in the present case.

He recalled that:

> "1. A State may not invoke the fact that its consent to be bound by a treaty has been expressed in violation of a provision of its internal law regarding competence to conclude treaties as invalidating its consent unless that violation was manifest and concerned a rule of its internal law of fundamental importance.
>
> 2. A violation is manifest if it would be objectively evident to any State conducting itself in the matter in accordance with normal practice and in good faith."

Counsel drew attention to the fact that any violation capable of invalidating the competence of President Gowon at the time must be "manifest", as Article 46, paragraph 2, cited above provides.

Counsel, after discussing the point at length, reached the conclusion that President Gowon did indeed have the power to bind his country.

He added that, in any event, the alleged violation of the provision of Nigeria's internal law by President Gowon (if there was one) was far from being "manifest", given all the constitutional legislative or administrative changes that had taken place in regard to the powers of the Head of the Nigerian State, particularly between 1966 and 1978. He emphasized that the complexity of the legislation in question was such that it was unreasonable to expect President Ahidjo, co-signatory of the Agreement, to be aware that his interlocutor, in signing the Maroua Declaration and the final communiqué which accompanied it, was manifestly violating a provision of internal Nigerian law.

124. As the Court noted: "there is no general legal obligation for States to keep themselves informed of legislative and constitutional developments in other States which are or may become important for the international relations of these States" (para. 266 of the Judgment).

125. It follows from this that, without even addressing the issue of ratification, the Court was entitled to hold that the Maroua Declaration represented an obligation undertaken by both Parties and was accordingly opposable to both of them. It duly did so, adding that:

«même si, dans la pratique internationale, les dispositions relatives aux modalités d'entrée en vigueur d'un traité prévoient souvent une procédure en deux étapes consistant à signer puis à ratifier l'instrument, il est également des cas dans lesquels un traité entre en vigueur dès sa signature. Le droit international coutumier aussi bien que la convention de Vienne sur le droit des traités laissent les Etats entièrement libres d'adopter la procédure de leur choix.» (Par. 264 de l'arrêt.)

126. Pour la Cour, on le sait, ce qui vaut pour la déclaration de Maroua vaut aussi *mutatis mutandis* pour la déclaration de Yaoundé II.

2. *La délimitation maritime au-delà du point G*

A. La jurisprudence de la Cour

127. En ce qui concerne la délimitation maritime au-delà du point G, chacune des deux Parties s'est largement expliquée et la Guinée équatoriale aussi comme Etat intervenant. Le Cameroun a même proposé une ligne séparant les domaines maritimes relevant des deux Parties en cause.

128. Le Nigéria et la Guinée équatoriale ont critiqué cette ligne pour des raisons différentes.

129. La Cour a appliqué la pratique bien établie qu'elle a dégagée au fil des ans.

130. En matière de délimitation maritime pour des Etats dont les côtes sont adjacentes ou se font face, «la règle de droit est aujourd'hui claire». Cette expression vient du discours qui a été prononcé par le président de cette Cour le 31 octobre 2001 devant la Sixième Commission de l'Assemblée générale des Nations Unies. La règle, dégagée après une longue maturation, s'applique à la mer territoriale, comme au plateau continental et à la zone économique exclusive.

131. Les Parties en la présente espèce souhaitaient que les limites de leurs souverainetés ou de leurs droits souverains soient déterminées par une ligne unique.

Bien sûr, comme l'a souligné le président de la Cour, «chaque cas n'en demeure pas moins un cas particulier dans lequel les diverses circonstances invoquées par les parties doivent être pesées avec soin» (voir discours précité du 31 octobre 2001). La règle de droit à laquelle le président fait allusion est la suivante:

> «La Cour doit ... d'abord déterminer à titre provisoire ce qu'est la ligne d'équidistance. Puis elle doit se demander s'il existe des circonstances spéciales ou pertinentes qui conduisent à rectifier cette ligne en vue de parvenir à des résultats équitables.» (*Ibid.*)

B. Les circonstances spéciales

132. S'agissant des circonstances spéciales, la Cour a examiné s'il existe de telles circonstances, «qui pourraient rendre nécessaire d'ajuster

"while in international practice a two-step procedure consisting of signature and ratification is frequently provided for in provisions regarding entry into force of a treaty, there are also cases where a treaty enters into force immediately upon signature. Both customary international law and the Vienna Convention on the Law of Treaties leave it completely up to States which procedure they want to follow" (para. 264 of the Judgment).

126. In the Court's view, as we have already seen, what applies in regard to the Maroua Declaration applies equally *mutatis mutandis* to the Yaoundé II Declaration.

2. The Maritime Delimitation beyond Point G

A. The Court's jurisprudence

127. As regards the maritime delimitation beyond point G, each of the Parties expressed itself at length, as did Equatorial Guinea as intervener. Cameroon even proposed a line separating the maritime areas of the two Parties.

128. Nigeria and Equatorial Guinea criticized that line for various reasons.

129. The Court applied the well-established principle that it has developed over the years.

130. As regards maritime delimitation for States with adjacent or opposing coasts, "the legal rule is now clear". This statement comes from the speech given by the President of this Court on 31 October 2001 to the Sixth Committee of the United Nations General Assembly. The rule, which has emerged after a long period of maturation, applies both to the territorial sea and to the continental shelf and the exclusive economic zone.

131. The Parties in the present case wanted the boundaries of their respective sovereignty or sovereign rights to be determined by a single line.

Of course, as the President pointed out, "each case nonetheless remains an individual one, in which the different circumstances invoked by the parties must be weighed with care" (see the above-mentioned speech of 31 October 2001). The legal rule to which the President refers is the following:

> "The Court must first determine provisionally the equidistance line. It must then ask itself whether there are special or relevant circumstances requiring this line to be adjusted with a view to achieving equitable results." (*Ibid.*)

B. Special circumstances

132. As regards special circumstances, the Court considered whether there were any such circumstances "that might make it necessary to

[la] ligne d'équidistance» qu'elle a tracée «afin d'aboutir à un résultat équitable» (par. 293 de l'arrêt). On peut de prime abord penser, dans la présente espèce, à la concavité du golfe de Guinée et des côtes du Cameroun. Il en est de même de l'île de Bioko. Comme la Cour l'a déclaré dans l'affaire du *Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte)*:

> «la méthode de l'équidistance n'est pas la méthode unique applicable au présent différend, et elle ne bénéficie même pas d'une présomption en sa faveur. Selon le droit actuel il doit donc être démontré que la méthode de l'équidistance aboutit, dans le cas considéré, à un résultat équitable.» (*C.I.J. Recueil 1985*, p. 47, par. 63.)

La Cour cite «la concavité du golfe de Guinée en général et des côtes camerounaises en particulier» (par. 296 de l'arrêt). Le Cameroun, selon elle,

> «soutient, tout d'abord, que la concavité du golfe de Guinée en général et des côtes camerounaises en particulier crée un effet d'enclavement du Cameroun qui constitue une circonstance spéciale à prendre en compte dans le processus de délimitation.
>
> Le Nigéria conteste qu'il revienne à la Cour de compenser le Cameroun pour les désavantages dont il pourrait souffrir en conséquence directe de la situation naturelle dans le secteur. Il insiste sur le fait que l'objet du droit international n'est pas de remodeler la géographie.»

S'agissant de la présence de l'île de Bioko (par. 298 de l'arrêt), la Cour indique:

> «Le Cameroun affirme également que la présence de l'île de Bioko constitue une circonstance pertinente qui doit être prise en compte par la Cour aux fins de délimitation. L'île de Bioko réduirait en effet sensiblement la projection des côtes du Cameroun vers le large.
>
> Le Nigéria estime, ici encore, qu'il n'appartient pas à la Cour de compenser le Cameroun pour les désavantages dont il pourrait souffrir en conséquence directe de la situation naturelle dans le secteur.»

Mais la Cour ne reconnaît pas d'effet à ces deux circonstances.

133. Pour ma part, je le regrette. Je souhaite que, dans une délimitation maritime (le résultat devant être équitable), toute circonstance susceptible de faire atteindre ce but soit tenu pour pertinente.

134. La Cour souligne «que délimiter avec le souci d'aboutir à un résultat équitable ... n'équivaut pas à délimiter en équité» (par. 294 de l'arrêt).

Cette formule est incontestable, bien qu'elle diffère légèrement de celle que la Cour avait énoncée avec subtilité dans des affaires du *Plateau continental de la mer du Nord* (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 22, par. 18).

135. En ce qui me concerne, sous réserve de l'observation ci-dessus, je

adjust [the] equidistance line" that it had drawn "in order to achieve an equitable result" (para. 293 of the Judgment). What first comes to mind in the present case is the concavity of the Gulf of Guinea and of Cameroon's coastline. Bioko Island is also a factor here. As the Court stated in the *Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta)* case:

> "the equidistance method is not the only method applicable to the present dispute, and it does not even have the benefit of a presumption in its favour. Thus, under existing law, it must be demonstrated that the equidistance method leads to an equitable result in the case in question." (*I.C.J. Reports 1985*, p. 47, para. 63.)

The Court referred to "the concavity of the Gulf of Guinea in general, and of Cameroon's coastline in particular" (para. 296 of the Judgment). Cameroon, in the words of the Court:

> "contends that the concavity of the Gulf of Guinea in general, and of Cameroon's coastline in particular, creates a virtual enclavement of Cameroon, which constitutes a special circumstance to be taken into account in the delimitation process.
>
> Nigeria argues that it is not for the Court to compensate Cameroon for any disadvantages suffered by it as a direct consequence of the geography of the area. It stresses that it is not the purpose of international law to refashion geography."

As regards the presence of Bioko Island (para. 298 of the Judgment), the Court stated:

> "Cameroon further contends that the presence of Bioko Island constitutes a relevant circumstance which should be taken into account by the Court for purposes of the delimitation. It argues that Bioko Island substantially reduces the seaward projection of Cameroon's coastline.
>
> Here again Nigeria takes the view that it is not for the Court to compensate Cameroon for any disadvantages suffered by it as a direct consequence of the geography of the area."

However, the Court refrained from affording any effect to these two circumstances.

133. For my part, I regret this. It is desirable in maritime delimitation (the result of which has to be equitable) that any circumstance capable of contributing to that goal should be regarded as relevant.

134. The Court stresses that: "delimiting with a concern to achieving an equitable result, as required by current international law, is not the same as delimiting in equity" (para. 294 of the Judgment).

This principle cannot be disputed, even though it differs slightly from what the Court stated with a certain subtlety in the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports 1969*, p. 22, para. 18).

135. For my own part, subject to the above-mentioned observation, I

pense que la Cour a appliqué sa jurisprudence. A une certaine limite, elle s'est contentée, comme elle l'a déjà fait dans l'affaire *Tunisie/Libye*, d'indiquer une direction plutôt que de tracer une ligne achevée. Les droits des Etats tiers l'y invitaient.

136. A cet égard, je crois cependant devoir souligner que, en prenant un décret pour déterminer la limite de ses droits souverains, la Guinée équatoriale a donné une indication sur ses intérêts juridiques. En le faisant, elle savait très bien que l'espace maritime dans cette partie du golfe de Guinée appartenait à trois Etats: le Nigéria, le Cameroun et elle-même, puisqu'elle avait déjà reconnu que, entre les domaines relevant de ces trois pays, il y avait un point triple (même si la situation de ce point n'est pas encore déterminée). Ce décret, la Guinée équatoriale pouvait le modifier par la même voie unilatérale. Elle a préféré recourir à un traité avec le Nigéria. Le résultat juridique est le même. Ce traité a donc opéré une modification du décret. Certes il est protégé par l'effet relatif des traités; mais il a pour conséquence de modifier les prétentions de la Guinée équatoriale, comme l'aurait fait un acte interne de cet Etat. En conséquence, la Guinée équatoriale ne peut pas devant la Cour et à l'égard d'un autre Etat soutenir que ses prétentions restent celles qui avaient été indiquées par décret. Cette position est à mon avis illogique.

La conséquence de cette constatation est que, pour le tracé de la ligne, la Cour ne devait pas avoir pour limite celle déterminée par le décret équato-guinéen mais plutôt par le traité que la Guinée équatoriale a signé avec le Nigéria en 2000.

137. S'agissant des circonstances pertinentes, il est manifeste que le Cameroun a été mal loti par la nature, ce que la Cour n'est pas chargée de corriger. Cela ne devrait pas empêcher la Cour de poursuivre le but d'aboutir à un résultat équitable dans la délimitation à laquelle elle doit procéder. Rechercher un résultat équitable n'est pas décider en équité. C'est une affaire entendue. Mais la notion de résultat équitable n'est juridique que parce qu'elle est utilisée par le droit international. La conséquence de son application n'est pas différente quand il s'agit non «d'une zone non encore délimitée» (*C.I.J. Recueil 1969*, p. 22, par. 18), mais d'une délimitation terminée. Cela veut dire que, après la délimitation à laquelle il a été opéré, la Cour doit se demander: «le résultat auquel je suis parvenue est-il équitable?» Le reste est pure subtilité.

Or, en réponse à la question ci-dessus, je ne crois pas, compte tenu des circonstances que pour ma part je considère comme pertinentes mais que la Cour a préféré ignorer, que la réponse puisse être à coup sûr «oui».

SECTION 4. LA RESPONSABILITÉ

138. La question de la responsabilité a été examinée par la Cour au double titre de la demande de réparation du Cameroun et de la demande reconventionnelle du Nigéria.

139. Dans ses conclusions terminant ses plaidoiries, le Cameroun

believe that the Court has applied its jurisprudence. Up to a certain point, the Court has confined itself, as it had already done in the *Tunisia/Libya* case, to indicating a direction rather than drawing a finished line. This was required in view of the rights of third States.

136. In this respect, it should however be noted that, in promulgating a decree determining the limits of its sovereign rights, Equatorial Guinea gave an indication of its legal interests. In so doing, it was well aware that the maritime area in this part of the Gulf of Guinea belonged to three States, Nigeria, Cameroon and itself, since it had already recognized that between these three countries' respective areas there was a tripoint (even if the location of that point had not yet been determined). That decree could have been amended by Equatorial Guinea by the same unilateral means. It preferred to have recourse to a treaty with Nigeria. The legal result is the same. That treaty thus amended the decree. Some protection is admittedly afforded by the relative effect of treaties. Nonetheless, the treaty does have the effect of modifying the claims of Equatorial Guinea in the same way as an internal act of that State would have done. In consequence, Equatorial Guinea was not entitled to argue before the Court that in relation to another State its claims remained those which had been indicated by decree. Such a position is illogical in my view.

It follows from this that, as regards the course of the line, the Court was not circumscribed by the limit laid down by Equatorial Guinea's decree but rather by the treaty signed by Equatorial Guinea with Nigeria in the year 2000.

137. As regards the relevant circumstances, it is quite clear that Cameroon has not been blessed by nature and that it is not for the Court to rectify that. But that should not prevent the Court from pursuing the aim of achieving an equitable result in the delimitation to be effected by it. Achieving an equitable result is not the same as delimiting in equity. That is not at issue. But the notion of an equitable result is only a legal one inasmuch as it is used in international law. The result of its application is no different for a delimited area rather than "a previously undelimited area" (*I.C.J. Reports 1969*, p. 22, para. 18). This means that after it has carried out the delimitation, the Court is required to ask itself: "is the result we have reached equitable"? The rest is simply a matter of subtle reasoning.

And in response to that question, I do not believe, in view of the circumstances that for my part I regard as relevant but that the Court preferred to ignore, that the answer must inevitably be "yes".

SECTION 4. RESPONSIBILITY

138. The issue of responsibility was considered by the Court under the twin heads of Cameroon's reparation claim and Nigeria's counterclaim.

139. In its submissions at the close of its oral argument, Cameroon

demandait à la Cour de constater que le Nigéria a violé le principe fondamental de l'*uti possidetis*, de même que ses engagements juridiques relatifs à la non-utilisation de la force contre le Cameroun et au respect de l'ordonnance du 15 mars 1996 édictant des mesures conservatoires. Il a demandé que la Cour dise que la responsabilité du Nigéria est engagée par ces faits illicites et que réparation lui est due à ce titre.

140. Sur la base de ces reproches, le Cameroun demandait notamment qu'il soit jugé que le Nigéria doit mettre fin à sa présence tant civile que militaire sur le territoire camerounais et qu'en particulier il doit évacuer sans délai et sans condition ses troupes de la zone occupée du lac Tchad et de la péninsule de Bakassi, et qu'il doit s'abstenir de tels faits à l'avenir.

En outre, le Cameroun plaidait l'absence de circonstances pouvant exclure l'illicéité des faits qu'il impute au Nigéria.

141. Le Nigéria n'a pas accepté la thèse du Cameroun sur la responsabilité. Dans ses conclusions finales, le Nigéria soutient que les demandes du Cameroun relatives à la responsabilité d'Etat, si elles étaient recevables, ne sont en tout cas pas fondées et doivent être rejetées.

Le Nigéria ne se contentait pas de réfuter les accusations portées par le Cameroun contre lui. Il a estimé que le Cameroun endosse la responsabilité des faits énumérés dans son contre-mémoire et sa duplique, et à ce titre lui doit des réparations.

142. On trouvera, dans les conclusions formelles des Parties, une expression plus précise de leurs demandes et défenses en matière de responsabilité et de réparations.

Ici, je me contente de faire quelques remarques.

143. C'est à la Cour qu'il appartient de vérifier le bien-fondé des demandes en réparation. Usant de ce pouvoir, la Cour a estimé que le retrait des administrations ou des forces armées ou de police qu'elle a ordonné est suffisant pour porter remède aux conséquences de l'occupation nigériane et que, de ce fait, elle «ne recherchera donc pas si et dans quelle mesure la responsabilité du Nigéria est engagée à l'égard du Cameroun du fait de cette occupation» (par. 319 de l'arrêt). Ce faisant, la Cour ne dit pas que le Nigéria n'est pas responsable. Elle a d'ailleurs indiqué (par. 64 de l'arrêt déjà cité): «les éventuelles effectivités nigérianes doivent bien être considérées, du point de vue de leurs conséquences juridiques, comme des actes *contra legem*».

144. Par ailleurs, selon une règle de procédure bien établie, il appartient bien sûr à chaque partie de rapporter la preuve des faits qu'elle allègue. Il fallait donc s'assurer que cette règle a été bien appliquée. C'est ce que la Cour a fait en ce qui concerne les *incidents* dont les Parties se rejettent la responsabilité. C'est son droit. Le Nigéria a soutenu que, en tout état de cause, il est couvert par la légitime défense ou par d'autres circonstances excluant toute illicéité éventuelle (par. 321 de l'arrêt).

145. Pour le Cameroun, son territoire est occupé après avoir été envahi et cette occupation s'est faite par la force sans son consentement, ce qui constitue une violation des obligations internationales du Nigéria.

requested the Court to find that Nigeria had violated the fundamental principle of *uti possidetis*, as well as its legal obligations regarding the non-use of force against Cameroon and compliance with the Court's Order of 15 March 1996 indicating provisional measures. It asked the Court to find that Nigeria's responsibility was engaged by these wrongful acts and that reparation was due to it on this account.

140. On the basis of those allegations, Cameroon requested *inter alia* a declaration that Nigeria must put an end to its presence, both civil and military, on Cameroonian territory, and in particular that it must forthwith and unconditionally evacuate its troops from the occupied area of Lake Chad and the Bakassi Peninsula and that it must refrain from such actions in the future.

Cameroon further pleaded the absence of any circumstances capable of precluding the wrongfulness of the acts imputed by it to Nigeria.

141. Nigeria did not accept Cameroon's position on responsibility. In its final submissions, Nigeria argued that Cameroon's State responsibility claims, even if admissible, were in any event unfounded and must be dismissed.

Nigeria did not confine itself to rebutting Cameroon's charges against it. It considered that Cameroon bore responsibility for the acts set out in its Counter-Memorial and Rejoinder, and claimed reparations on that account.

142. The Parties' formal submissions give a more precise indication of their claims and defences in terms of responsibility and reparations.

I will simply confine myself here to a few observations.

143. It is for the Court to verify the merits of claims for reparation. Availing itself of this power, the Court considered that its order for the withdrawal of the administration and of military or police forces sufficiently addressed the injury caused by the Nigerian occupation and that in consequence it would "not therefore seek to ascertain whether and to what extent Nigeria's responsibility to Cameroon ha[d] been engaged as a result of that occupation" (para. 319 of the Judgment). By this decision, the Court did not state that Nigeria was not responsible. It moreover indicated (para. 64 of the Judgment previously cited): "any Nigerian *effectivités* are indeed to be evaluated for their legal consequences as acts *contra legem*".

144. Moreover, in accordance with a well-established rule of procedure, it is of course for each party to prove the facts which it alleges. The Court therefore had to ensure that this requirement had been properly met. The Court did so with regard to the *incidents* for which the Parties held each other responsible. It was entitled to do so. Nigeria contended that, in any event, its actions were covered by self-defence or by other circumstances precluding any wrongfulness (para. 321 of the Judgment).

145. Cameroon considered that its territory had been invaded and occupied and that such occupation had occurred by force without its consent, which constituted a violation of Nigeria's international obligations.

146. Pour le Nigéria, c'est de bonne foi qu'il se trouve sur des endroits qu'il considère comme faisant partie de son territoire et que c'est au contraire le Cameroun qui a procédé à des incursions, créé des incidents et s'est ainsi rendu responsable d'un certain nombre de faits qui lui sont préjudiciables et dont il demande la réparation.

147. Il convient de rappeler qu'il résulte de l'opinion d'Eduardo Jiménez de Aréchaga et d'Attila Tanzi (*Droit international: bilan et perspectives*, t. I, p. 369) que, dès lors qu'il y a manquement à une obligation internationale et dommage subi par un Etat comme conséquence de ce manquement, l'Etat ayant subi ledit dommage est en droit de demander réparation à l'Etat responsable.

148. La Cour a préféré écarter toute demande de réparation, estimant que: «dans la présente affaire ... le Nigéria est tenu de retirer dans les plus brefs délais et sans condition son administration et ses forces armées et de police du secteur du lac Tchad relevant de la souveraineté du Cameroun ainsi que de la presqu'île de Bakassi» (par. 314 de l'arrêt). Elle ajoute:

> «Dans les circonstances de l'espèce, la Cour estime de plus que, du fait même du présent arrêt et de l'évacuation du territoire camerounais occupé par le Nigéria, le préjudice subi par le Cameroun en raison de l'occupation de son territoire aura en tout état de cause été suffisamment pris en compte. La Cour ne recherchera donc pas si et dans quelle mesure la responsabilité du Nigéria est engagée à l'égard du Cameroun du fait de cette occupation.» (Par. 319 de l'arrêt.)

149. S'agissant des autres faits invoqués par les Parties, elle conclut:

> «La Cour constate que, là encore, aucune des Parties n'apporte de preuves suffisantes des faits qu'elle avance ou de leur imputabilité à l'autre Partie. Elle ne saurait par suite accueillir ni les conclusions du Cameroun ni les demandes reconventionnelles du Nigéria fondées sur les incidents invoqués.» (Par. 324 de l'arrêt.)

Certes cette solution est juridiquement correcte pour les raisons que j'ai évoquées plus haut. Mais, quand on examine les faits de la cause, on est bien obligé de se rendre compte que le Nigéria a bien commis des actes illicites. C'est pourquoi j'éprouve un certain regret que les demandes en réparation du Cameroun n'aient pas été satisfaites en raison précisément de l'attribution à sa seule souveraineté de certains territoires du lac Tchad et de Bakassi que le Nigéria occupe en dépit des protestations du légitime souverain et en pleine connaissance de cause du droit régissant ses frontières avec le Cameroun, puisqu'il a contesté les titres qui fondent ce droit au profit d'effectivités aux allures de fait accompli.

150. Il reste que, à mon humble avis, la Cour a rendu un arrêt solidement motivé qui apaisera, j'en suis sûr, les inquiétudes africaines qu'avait soulevées le différend entre le Cameroun et le Nigéria, connu même de

146. Nigeria contended that it was present in good faith in areas which it regarded as forming part of its territory and that, on the contrary, it was Cameroon which had made incursions and created incidents, thus rendering itself responsible for a certain number of acts which had injured Nigeria and on account of which it claimed reparation.

147. It is appropriate to recall the view of Eduardo Jiménez de Aréchaga and Attila Tanzi (in *International Law — Achievements and Prospects*, Vol. I, p. 369) that, once there has been a breach of an international obligation and consequent injury to a State, the State having suffered the injury is entitled to claim reparation from the State responsible.

148. The Court preferred to dismiss any claim for reparation, considering that "Nigeria is under an obligation in the present case expeditiously and without condition to withdraw its administration and its military and police forces from that area of Lake Chad which falls within Cameroon's sovereignty and from the Bakassi Peninsula" (para. 314 of the Judgment). It adds:

> "In the circumstances of the case, the Court considers moreover that, by the very fact of the present Judgment and of the evacuation of the Cameroonian territory occupied by Nigeria, the injury suffered by Cameroon by reason of the occupation of its territory will in all events have been sufficiently addressed. The Court will not therefore seek to ascertain whether and to what extent Nigeria's responsibility to Cameroon has been engaged as a result of that occupation." (Para. 319 of the Judgment.)

149. With regard to the other facts invoked by the Parties, it concludes:

> "The Court finds that, here again, neither of the Parties sufficiently proves the facts which it alleges, or their imputability to the other Party. The Court is therefore unable to uphold either Cameroon's submissions or Nigeria's counter-claims based on the incidents cited." (Para. 324 of the Judgment.)

While this solution is certainly correct in law for the reasons that I have set out above, yet, when the facts of the case are examined, one can only conclude that Nigeria did indeed commit unlawful acts. For this reason I find it somewhat regrettable that Cameroon's claims for reparation have not been satisfied, precisely because it has been granted exclusive sovereignty over certain areas of the Lake Chad region and of Bakassi that Nigeria has been occupying, notwithstanding the protests of the egitimate sovereign and in full awareness of the law governing its borders with Cameroon, since it disputed the titles on which that law is founded by invoking *effectivités* bearing the hallmark of faits accomplis.

150. All that remains to be said, in my humble opinion, is that the Court has rendered a Judgment based on sound reasoning which I am sure will alleviate the concerns aroused in Africa by this dispute between

l'homme de la rue sous le nom de l'affaire de *Bakassi*. L'arrêt contribuera à instaurer la paix entre deux pays frères d'Afrique et dans la region.

(Signé) Kéba MBAYE.

Cameroon and Nigeria, familiar even to the man in the street as the *Bakassi* case. The Judgment will contribute to the establishment of peace between two brother countries of Africa and throughout the region.

(Signed) Kéba MBAYE.

DISSENTING OPINION OF JUDGE AJIBOLA

Introduction — Lake Chad — Lake Chad and the work of the LCBC — Delimitation and demarcation — Lake Chad Basin: effectivités *and historical consolidation — Bakassi Peninsula — Severability of Articles XVIII-XXII of the Agreement of 1913 — The 1884 Treaty — Historical consolidation and* effectivités *in Bakassi — The question of legal title — Maritime delimitation — Maroua Declaration — State responsibility — Conclusion.*

Introduction

1. The Court, notwithstanding the unusually large request of Cameroon's Applications has comprehensively dealt with all the submissions presented to it by the Parties. However, I am compelled to write this dissenting opinion because it is difficult for me to agree with some of the Court's decisions. There are five main sectors involved in this case. Lake Chad, the land boundary, Bakassi Peninsula, maritime delimitation and the issue of State responsibility. I have no difficulty in accepting and voting in favour of the Court's decision on State responsibility (although my separate view on this will be stated later), some aspects of the maritime delimitation and land boundary. My dissenting opinion will therefore centre on the Court's decision as regards the issue of sovereignty over the Bakassi Peninsula and the delimitation of Lake Chad. But before dealing with these points, I intend to touch upon certain issues regarding the genesis of the case, the function of the Court and some general observations about the Judgment.

2. This is a unique case for many reasons; first, because of the unusually large claim filed by the Applicant, secondly because it is a claim dealing with maritime and land boundary issues at the same time, and thirdly because, apart from the request for land and maritime delimitation, there is also the request involving State responsibility against Nigeria. It is also a case that has taken over eight years before the Court, involving applications for interim measures, jurisdiction and admissibility, and the intervention of Equatorial Guinea on maritime delimitation.

3. On both sides of the boundary, it cannot be denied that incidents involving serious clashes and hostilities have occurred in recent times. On the other hand, a series of efforts have been made to resolve this boundary dispute between the Parties at regional and international levels. It can therefore be said that the situation on the ground is volatile and explo-

OPINION DISSIDENTE DE M. LE JUGE AJIBOLA

[Traduction]

Introduction — Lac Tchad — Lac Tchad et travaux de la commission du bassin du lac Tchad — Délimitation et démarcation — Bassin du lac Tchad: effectivités et consolidation historique — Presqu'île de Bakassi — Divisibilité des articles XVIII-XXII de l'accord de 1913 — Traité de 1884 — Consolidation historique et effectivités à Bakassi — La question du titre juridique — Délimitation maritime — Déclaration de Maroua — Responsabilité internationale — Conclusion.

INTRODUCTION

1. La Cour, malgré l'ampleur inhabituelle des demandes formulées par le Cameroun dans ses requêtes, s'est prononcée de manière circonstanciée sur toutes les conclusions que lui ont soumises les Parties. Il me faut toutefois rédiger la présente opinion dissidente, car il m'est difficile de souscrire à certaines des décisions de la Cour. Sur les cinq volets principaux du différend — le lac Tchad, la frontière terrestre, la presqu'île de Bakassi, la délimitation maritime et la question de la responsabilité internationale —, je ne vois aucun inconvénient à approuver et voter pour ce qu'a décidé la Cour en ce qui concerne la responsabilité internationale (bien que mes idées personnelles sur ce point soient exposées plus loin), certains aspects de la délimitation maritime et la frontière terrestre. Mais avant d'examiner ces points, je voudrais m'arrêter sur quelques aspects de la genèse de l'affaire et de la fonction de la Cour et formuler certaines remarques générales à propos de l'arrêt.

2. Il s'agit d'une affaire unique pour plusieurs raisons: en premier lieu du fait de l'ampleur inhabituelle des demandes présentées par le Cameroun, en deuxième lieu parce que celles-ci portent sur des questions de délimitation aussi bien terrestre que maritime, et en troisième lieu parce qu'à la demande relative à la délimitation terrestre et maritime vient s'ajouter celle concernant la responsabilité internationale du Nigéria. Il s'agit également d'une affaire dont la Cour est saisie depuis plus de huit ans, avec notamment une demande en indication de mesures conservatoires, un arrêt sur la compétence et la recevabilité, et l'intervention de la Guinée équatoriale concernant la délimitation maritime.

3. Il ne fait aucun doute que, d'un côté comme de l'autre de la frontière, des incidents s'accompagnant d'affrontements et de graves actes d'hostilité se sont produits récemment. Cela étant, une série d'efforts ont été menés aux plans régional et international pour résoudre ce différend frontalier entre les Parties. On peut donc dire que la situation sur le ter-

sive. Added to all this is the fact that Cameroon declared that there are over three million Nigerians in Cameroon. There are about 150,000 Nigerians living in the Bakassi Peninsula alone. In a situation of this nature and in a case of this kind, what is supposed to be the function of the Court? The Court must primarily concern itself with its judicial function and decide the Applications before it in accordance with its Statute and with principles of international law.

4. At the same time, the Court must constantly remind itself of its position and obligations as a principal organ of the United Nations (Art. 7, para. 1, of the Charter). The Court must therefore ensure that it has a cardinal duty to encourage, by its judgments, all member States of the United Nations to "refrain in their international relations from the threat or use of force against the territorial integrity or political independence of any State, or in any other manner inconsistent with the Purposes of the United Nations (Art. 2, para. 4, of the Charter). The paramount obligation of the Court is to give a decision that will do justice in accordance with the maintenance of international peace and security in any region of the world. The Court is constantly aware of this obligation, for example, the Court took cognisance of resolutions 731 (1992), and 748 (1992) of the Security Council, in the cases of the *Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United Kingdom) (Libyan Arab Jamahiriya* v. *United States)*, when it refused to order the interim measure requested by Libya. Indeed, in the present case, at the interim measures stage, the Court ordered that "[b]oth Parties should lend every assistance to the fact-finding mission which the Secretary-General of the United Nations has proposed to send to the Bakassi Peninsula" (*I.C.J. Reports 1996 (I)*, p. 25). In performing this exercise it is part of the duty of the Court, in its application of international law, to ensure that conflicting considerations are balanced between opposing claims.

5. An aspect of the Award of Judge Max Huber in the *Island of Palmas* case of October 1924 threw some light on such conflicting interests:

> "It is accepted that every law aims at assuring the coexistence of interests deserving of legal protection. That is undoubtedly true also of international law. The conflicting interests in this case, in connection with the question of indemnification of aliens, are, on the one hand, the interest of the State in the exercise of authority in its own territory without interference or supervision by foreign States, and, on the other hand, the interest of the State in seeing the rights of its nationals in a foreign country respected and effectively protected." (H. Lauterpacht, *The Function of Law in International Community*, p. 121.)

rain est tendue et explosive. S'y ajoute le fait que, selon le Cameroun, plus de trois millions de Nigérians vivent dans ce pays, dont environ cent cinquante mille dans la seule presqu'île de Bakassi. Dans une situation et une affaire comme celles-ci, quelle est censée être la fonction de la Cour? La Cour doit avant tout s'attacher à sa fonction judiciaire et se prononcer sur les demandes qui lui sont présentées conformément à son Statut et aux principes du droit international.

4. Mais la Cour doit aussi avoir toujours présent à l'esprit sa place et ses obligations en tant qu'organe principal de l'Organisation des Nations Unies (paragraphe 1 de l'article 7 de la Charte). Il lui faut donc veiller, dans ses arrêts, à sa mission première, qui est d'inciter tous les Etats Membres de l'Organisation des Nations Unies à «s'abst[enir], dans leurs relations internationales, de recourir à la menace ou à l'emploi de la force, soit contre l'intégrité territoriale ou l'indépendance politique de tout Etat, soit de toute autre manière incompatible avec les buts des Nations Unies» (paragraphe 4 de l'article 2 de la Charte). L'obligation essentielle de la Cour est de rendre une décision qui fasse justice dans le respect du principe du maintien de la paix et de la sécurité internationales dans toutes les régions du monde. La Cour a toujours été consciente de cette obligation: ainsi a-t-elle pris acte des résolutions 731 (1992) et 748 (1992) du Conseil de sécurité dans les affaires relatives aux *Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni) (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique)*, où elle a refusé d'indiquer la mesure conservatoire demandée par la Libye. Ainsi encore, en la présente espèce, a-t-elle indiqué, au stade des mesures conservatoires, que «[l]es deux Parties prêtent toute l'assistance voulue à la mission d'enquête que le Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies a proposé de dépêcher dans la presqu'île de Bakassi» (*C.I.J. Recueil 1996 (I)*, p. 25). En procédant ainsi, le devoir de la Cour, lorsqu'elle applique le droit international, est notamment d'assurer un équilibre entre les intérêts tels qu'ils ressortent des demandes concurrentes.

5. L'un des points évoqués dans la sentence rendue par Max Huber en l'affaire de l'*Ile de Palmas* apporte des éclaircissements sur ces conflits d'intérêts:

> «L'on admet que toute loi vise à assurer la coexistence d'intérêts appelant une protection juridique. Nul doute qu'il en aille également de même pour le droit international. Les intérêts en conflit dans cette affaire, qui touche à la question de l'indemnisation des étrangers, sont d'un côté l'intérêt de l'Etat à exercer son autorité sur son territoire sans qu'il y ait ingérence ou contrôle de la part d'Etats étrangers et, de l'autre, l'intérêt de l'Etat à ce que les droits de ses ressortissants dans un pays étranger soient respectés et effectivement protégés.» (H. Lauterpacht, *The Function of Law in the International Community*, p. 121.)

6. The balancing of conflicting interests in a very sensitive case of this nature is not strange to the Court and this has reflected in some of its recent judgments, like the case concerning *Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark v. Norway) (I.C.J. Reports 1993*, p. 38), where equity played a major role to allow for a fair and just allocation and delimitation of the maritime boundary; the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (I.C.J. Reports 2001*, p. 40), a case decided in such a manner as to ensure peace and stability between both parties, to the extent that both felt satisfied with the Judgment of the Court; the *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia)* case (*I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1045), which encouraged both parties to settle their disputes amicably.

7. In matters of land and maritime boundaries such balancing of conflicting interests or adjustment in cases involving different legal or conventional titles cannot be considered as non-judicial. As will be mentioned later, these are cases where *effectivités* or historical consolidation have been given consideration over and above legal title. Some examples were given by A. L. W. Munkman in her article:

> "It is perhaps necessary to consider at this point the view that arbitrators dispose of wider powers of adjustment or minor legislation, a greater discretion in taking account of the 'equities' of the particular situation, than do strictly judicial tribunals, that is, permanent courts. There seems to be no real basis for any suggestion that the scope of considerations which judicial, as opposed to arbitral, tribunals may take account of is narrower: a wide range of social, economic and geographical criteria were explicitly taken account of in the *Anglo-Norwegian Fisheries* and *North Sea Continental Shelf* cases, and historical and cultural considerations were not of themselves described as irrelevant in the *Temple* case. In the *Jaworzina* case, the Permanent Court explicitly invoked the notion of the historic boundaries of the States in dispute, and the ethnographical factors presuming in their favour." ("Adjudication and Adjustment — International Judicial Decision and the Settlement of Territorial and Boundary Disputes", *British Year Book of International Law*, 1972-1973, p. 113.)

8. There are other cases decided by the Court or its predecessor, the Permanent Court of International Justice, that may also be mentioned, which lend credence to the fact that international permanent courts are determined to ensure that at the end of the day both parties to such disputes are happy about the decision and that it is not a case of giving judgment in favour of any of the parties considered to be the "title-holder". Recently, the Eritrea/Ethiopia Boundary Commission gave its decision in

6. Concilier des intérêts antagoniques dans une affaire très sensible de cette nature n'est pas chose nouvelle pour la Cour; on a pu le voir dans certaines affaires récentes, comme celle de la *Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège)* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 38), où l'équité a joué un rôle majeur pour permettre d'attribuer et de délimiter de manière juste et équitable la frontière maritime, ou encore celle de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn* (*C.I.J. Recueil 2001*, p. 40), affaire réglée d'une manière qui a permis d'assurer la paix et la stabilité entre les Parties, toutes deux s'étant déclarées satisfaites de l'arrêt. Il y a enfin l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie)* (*C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1045), dans laquelle la Cour a encouragé les deux Parties à régler leurs différends à l'amiable.

7. En matière de délimitation terrestre et maritime, la mise en balance, ou la conciliation, d'intérêts antagoniques dans des affaires où il existe plusieurs titres juridiques ou conventionnels ne saurait être qualifiée de non judiciaire. Comme il sera mentionné plus loin, dans certaines affaires, les effectivités ou la consolidation historique se sont vu accorder plus d'importance que le titre juridique. A. L. W. Munkman a donné plusieurs exemples dans son article:

> «Peut-être est-il nécessaire d'examiner à ce stade la thèse selon laquelle les arbitres disposent, par rapport aux tribunaux judiciaires *stricto sensu*, c'est-à-dire aux juridictions permanentes, de pouvoirs plus étendus, d'un rôle quasiment législatif, d'une plus grande latitude pour tenir compte des «droits acquis» dans chaque situation particulière. Rien semble-t-il ne permet véritablement de dire que les tribunaux arbitraux peuvent tenir compte d'éléments plus divers que ne le peuvent les tribunaux judiciaires: un grand nombre de critères sociaux, économiques et géographiques ont été expressément pris en compte dans les affaires des *Pêcheries anglo-norvégiennes* et du *Plateau continental de la mer du Nord*, et les considérations historiques et culturelles, dans l'affaire du *Temple*, ne furent pas considérées en tant que telles comme sans objet. Dans l'affaire de *Jaworzina*, la Cour permanente a expressément invoqué la notion de frontière historique des Etats Parties au différend, les facteurs ethnographiques étant présumés jouer en leur faveur.» («Adjudication and Adjustment — International Judicial Decision and the Settlement of Territorial and Boundary Disputes», *British Year Book of International Law*, 1972-1973, p. 113.)

8. D'autres affaires tranchées par la Cour ou sa devancière, la Cour permanente de Justice internationale, confirment que les juridictions internationales permanentes sont déterminées à faire en sorte qu'au bout du compte les deux Parties à ces différends se satisfassent de la décision et qu'il ne s'agit pas alors en l'espèce de se prononcer pour l'une des Parties considérée comme «détenant le titre». Récemment, la commission frontalière Erythrée/Ethiopie a rendu sa décision dans le différend portant sur

the land boundary dispute which has for many years been the cause of serious armed conflict between the two parties. On 14 April 2002, when the decision was delivered, both parties returned to their respective capitals rejoicing that they were satisfied with the decision of the Commission.

9. Munkman went further to enumerate some other cases:

> "In the *British Guiana Boundary* cases decisions on 'allocation' of substantial portions of territory and on the 'delimitation' of the boundary between the areas awarded to each party were combined — as also in the *Rann of Kutch* award. In the *Jaworzina Boundary* case, the Permanent Court in effect gave a decision on the allocation and delimitation of a boundary on the basis of the *status quo ante*. The *North Atlantic Fisheries* and *Gulf of Fonseca* cases (in so far as they related to bays) and the *Anglo-Norwegian Fisheries* case involved decisions on the allocation of sea areas and their delimitation and, in the latter case, the technical problem of baseline demarcation." (*Op. cit.*, p. 115.)

10. In a case of this nature, the proper course for the Court to follow is not only one of mere legal formalism in favour of one party. It must weigh and balance the legal titles of both parties and take also into consideration the situation on the ground, particularly in Lake Chad and the Bakassi Peninsula. It will be difficult, if not impossible, for the Court not to recognize the status quo. To overlook such a situation will not ensure justice in this case. Such an oversight might have contributed to the protracted and judicially unsatisfactory course of the Hungarian Optants dispute between Romania and Hungary of 1927. A learned author (who was once a judge of this Court) offered a solution:

> "But the course which is believed to be the proper one, and which is suggested by the position adopted by international tribunals in other cases, would be to evolve a legal rule constituting a judicial compromise between the legally recognized claims of territorial sovereignty, on the one hand, and the internationally recognized rights of aliens, on the other hand." (H. Lauterpacht, *The Function of Law in the International Community*, p. 122.)

LAKE CHAD

11. As regards the Lake Chad Basin, I voted against the decisions of the Court as stated in paragraph 325 I (A) and (B) of the Judgment, because they fail to take into consideration the submissions of Nigeria based on *effectivités* and historical consolidation; hence my decision to write a dissenting opinion. Admittedly, the Thompson-Marchand Decla-

la délimitation terrestre, qui était depuis de nombreuses années à l'origine de graves affrontements armés entre les deux Parties. Le 14 avril 2002, lorsque la décision a été rendue, elles sont retournées dans leurs capitales respectives en se félicitant de la décision de la commission.

9. Munkman continue à énumérer d'autres affaires:

> «Dans les affaires relatives à la frontière de la Guyane britannique, il a été décidé à la fois d'«attribuer» des portions considérables de territoire et de «délimiter» la frontière entre les secteurs attribués à chacune des Parties — comme dans la sentence relative au *Rann de Kutch*. Dans l'affaire de *Jaworzina*, la Cour permanente a décidé d'attribuer des territoires et de délimiter une frontière en se fondant sur le *statu quo ante*. Les décisions rendues dans les affaires des *Pêcheries de l'Atlantique nord* et du *Golfe de Fonseca* (dans la mesure où elles se rapportaient à des baies) ainsi que dans celles des *Pêcheries anglo-norvégiennes* ont notamment porté sur l'attribution et la délimitation de secteurs maritimes et, dans la dernière affaire, sur le problème technique de la définition des lignes de base.» (*Op. cit.*, p. 115.)

10. Dans une affaire de même nature comme celle qui nous intéresse, la Cour ne doit pas simplement faire preuve de formalisme juridique en faveur de l'une des Parties — elle doit également peser et mettre en balance les titres juridiques des deux Parties et prendre en considération la situation sur le terrain, en particulier au lac Tchad et dans la presqu'île de Bakassi. Il semble difficile, voire impossible, pour la Cour de ne pas prendre acte du *statu quo*. Méconnaître cette situation ne peut que faire obstacle à la justice en l'espèce. C'est peut-être en raison d'un tel oubli que le règlement du différend entre la Roumanie et la Hongrie relatif aux optants hongrois (1927) s'est déroulé de manière si laborieuse et si peu satisfaisante sur le plan judiciaire. Voici ce qu'un éminent auteur (autrefois membre de la Cour) a proposé pour remédier à cette difficulté:

> «Mais la meilleure solution, ainsi qu'il ressort de la position adoptée par les tribunaux internationaux dans d'autres affaires, semblerait être d'élaborer une règle de droit constituant un compromis judiciaire entre d'un côté les revendications de souveraineté territoriale reconnues sur le plan juridique, et de l'autre les droits des étrangers reconnus sur le plan international.» (H. Lauterpacht, *The Function of Law in the International Community*, p. 121.)

LE LAC TCHAD

11. En ce qui concerne le bassin du lac Tchad, j'ai voté contre les décisions de la Cour telles qu'énoncées aux alinéas *a)* et *b)* du point I du dispositif (par. 325), parce qu'elles ne tiennent pas compte des conclusions du Nigéria fondées sur les effectivités et la consolidation historique: c'est la raison pour laquelle j'ai décidé de rédiger une opinion dissidente.

ration of 1929-1930 as incorporated in the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 1931 is relevant, but that is only one aspect (but not all) of what the Court should consider in order to effect the necessary judicial delimitation. In the Court's interpretation of the Declaration it must effect the necessary adjustments of the boundary to give room for the situation on the ground as recognized by international law.

12. The Court, in reaching its decision on Lake Chad, relied very heavily or perhaps solely on certain instruments that formed the bedrock of Cameroon's case. These instruments are:

— the Milner-Simon Declaration of 10 July 1919, with the annexed Moisel map;
— the Thompson-Marchand Declaration of 1929-1930, as confirmed by the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 9 January 1931 (paragraphs 50 and 58 of the Judgment);
— the LCBC Reports and the agreements emanating from them.

13. The Court, in its Judgment, rejects Nigeria's claim to the 33 villages in Lake Chad which is based on *effectivités*. The Court examines and relies on the Moisel map annexed to the Milner-Simon Declaration of 1919 and the map attached the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 9 January 1931. It concludes that the co-ordinates of the tripoint must be 14° 04′ 59″ 9999 longitude east, rather than at approximately 14° 05′ longitude east, thus virtually reaching the same conclusions as the LCBC (para. 57 of the Judgment) . On the question of the location of the mouth of the Ebeji, the Court decides (paras. 58-60 of the Judgment) that it is located where the river bifurcates into two branches, with the geographical co-ordinates of 14° 12′ 03″ longitude east and 12° 13′ 17″ latitude north. However, the Court rejects the claim of Nigeria based on the historical consolidation of its title (para. 62 of the Judgment). Apparently, the Court rejects the contention of Cameroon that the proposals of the LCBC as regards the tripoint and the location of the mouth of the Ebeji constitutes an authoritative interpretation of the Milner-Simon Declaration of 10 July 1919 and the Thompson-Marchand Declaration of 1929-1930, as confirmed by the Exchange of Letters of 9 January 1931. Yet, it appears to me that the ultimate conclusion reached by the Court amounts to a difference without distinction because the Court, in finding the co-ordinates of the tripoint, reaches virtually the same conclusions as the LCBC having taken into consideration the same Moisel map and the Thompson-Marchand Declaration of 1929-1930, as confirmed by the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 9 January 1931. This opinion therefore touches on all these instruments, the LCBC Report and agreements emanating therefrom, as well as the issue of *effectivités* and historical consolidation.

14. In its Additional Application to the Court, dated 6 June 1994, Cameroon asked the Court to confirm Cameroonian sovereignty over the

La déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, telle qu'incorporée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931, est certes pertinente, mais il ne s'agit là que d'un élément parmi tous ceux que la Cour doit prendre en considération afin d'effectuer la délimitation judiciaire demandée. En interprétant la déclaration, la Cour doit, conformément au droit international, procéder aux ajustements nécessaires de la frontière pour tenir compte de la situation sur le terrain.

12. La décision prise par la Cour se fonde en grande partie, voire exclusivement, sur des textes qui constituent l'armature même de la thèse du Cameroun, à savoir:

— la déclaration Milner-Simon du 10 juillet 1919, avec la carte Moisel y annexée;
— la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930, telle que confirmée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau du 9 janvier 1930 (arrêt, par. 50 et 58);
— les rapports de la commission du bassin du lac Tchad (CBLT) et les accords qui en sont le fruit.

13. La Cour, dans son arrêt, rejette la revendication du Nigéria concernant trente-trois villages du lac Tchad, revendication fondée sur des effectivités. La Cour examine et retient la carte Moisel annexée à la déclaration Milner-Simon de 1919 ainsi que la carte jointe à l'échange de notes Henderson-Fleuriau du 9 janvier 1931. Elle conclut que les coordonnées du tripoint doivent être 14° 04′ 59″ 9999 de longitude est, plutôt qu'environ 14° 05′ de longitude est, aboutissant ainsi quasiment aux mêmes conclusions que la CBLT (arrêt, par. 57). Quant à l'emplacement de l'embouchure de l'Ebedji, la Cour décide (arrêt, par. 58-60) que celle-ci se trouve au point où la rivière se sépare en deux chenaux, dont les coordonnées géographiques sont 14° 12′ 03″ de longitude est et 12° 13′ 17″ de latitude nord. Elle rejette en revanche la thèse du Nigéria fondée sur la consolidation historique de son titre (arrêt, par. 62). Bien que la Cour semble réfuter l'argument du Cameroun selon lequel les propositions de la CBLT concernant le tripoint et l'emplacement de l'embouchure de l'Ebedji constitueraient une interprétation faisant autorité de la déclaration Milner-Simon du 10 juillet 1919 et de la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930 telle que confirmée par l'échange de lettres du 9 janvier 1931, il me semble bien qu'il n'y a aucune différence réelle entre ces propositions et la conclusion finale à laquelle la Cour est parvenue puisque, en déterminant les coordonnées du tripoint après examen de la déclaration Milner-Simon du 10 juillet 1919 et de la déclaration Thomson-Marchand de 1929-1930 telle que confirmée par l'échange de notes Henderson-Fleuriau du 9 janvier 1931, elle aboutit quasiment aux mêmes conclusions que la CLBT. Seront donc examinés dans la présente opinion ces divers documents, le rapport de la CBLT et les accords qui en sont le fruit, ainsi que la question des effectivités et de la consolidation historique.

14. Dans sa requête additionnelle en date du 6 juin 1994, le Cameroun a demandé à la Cour de confirmer sa souveraineté sur la zone litigieuse

disputed parcel in the area of Lake Chad. Cameroon failed to describe with certainty what it described as the disputed area in the Lake Chad region. However, in its submission, the claim was further amplified in that it is seeking for sovereignty over the area of Lake Chad and, in particular, over Darak. In addition, Cameroon claims more specifically:

> "that the land boundary . . . takes the following course:
>
> — from the point at longitude 14° 04′ 59″ 9999 E of Greenwich and latitude 13° 05′ 00″ 0001 N, it then runs through the point located at longitude 14° 12′ 11″ 7005 E and latitude 12° 32′ 17″ 4013 N (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 591, para. 13.01). *[Translations by the Registry.]*

15. The nature of the dispute can partly be gleaned from the pleadings of Cameroon:

> "The instrument of conventional delimitation is not in dispute. That instrument is the Exchange of Notes between Henderson and de Fleuriau of 9 January 1931 . . ., the validity of which is recognized by Nigeria, even if it disputes its applicability to Lake Chad . . ." (*Ibid.*, p. 101, para. 3.04.)

And that:

> "Initially, the boundary was delimited by the Milner-Simon Declaration of 10 July 1919 . . . However, this delimitation, while undergoing no change in relation to Lake Chad, was rendered more precise in 1931 by the two governments concerned, on the basis of a survey conducted by the two High Commissioners, the results of which are set out in the Thompson-Marchand Declaration of 29 December 1929 and 3 January 1930 . . ." (*Ibid.*, p. 102, para. 3.05.)

16. The position of Nigeria is reflected in its pleadings as follows:

> "The purpose of the present Chapter is to demonstrate that there has been no final determination of the boundary within Lake Chad between Nigeria and Cameroon. This demonstration involves the following elements:
>
> *First:* the colonial boundary agreements of the period 1906 to 1931 did not produce a conclusive delimitation in the Lake Chad region.
>
> *Second:* the uncertainties remained after the Independence of Nigeria and Cameroon.
>
> *Third:* the work of the Lake Chad Basin Commission did not produce delimitation, which was final and binding on Nigeria." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. II, p. 379, para. 16.1.)

17. What then is the nature of Cameroon's request to the Court? In this area of the boundary, Cameroon is asking for a confirmation of its sovereignty over Lake Chad and, in particular, Darak. In this case, going

dans la région du Lac Tchad. Le Cameroun n'a pas décrit avec précision ce qu'il qualifie de zone litigieuse dans la région du Lac Tchad. Toutefois, dans ses conclusions, il élargit encore sa demande, puisqu'il revendique la souveraineté sur la zone du Lac Tchad, en particulier sur Darak. En outre, le Cameroun prétend plus précisément

«que la frontière terrestre ... suit le tracé suivant:

— du point de longitude 14° 04′ 59″ 9999 à l'est de Greenwich et de latitude 13° 05′ 00″ 0001 nord, elle passe ensuite par le point situé à 14° 12′ 11″ 7005 de longitude est et 12° 32′ 17″ 4013 de latitude nord» (réplique du Cameroun, livre I, p. 591, par. 13.01).

15. La nature du différend peut être déduite de divers passages des écritures du Cameroun:

«L'instrument de délimitation conventionnelle n'est pas contesté. Il s'agit de l'échange de lettres Henderson-de Fleuriau du 9 janvier 1931 ... dont le Nigéria reconnaît la validité, même s'il en conteste l'applicabilité au lac Tchad...» (*Ibid.*, p. 101, par. 3.04.)

Et

«Dans un premier temps, la frontière est délimitée par la déclaration Milner-Simon du 10 juillet 1919. Mais cette délimitation, qui ne sera pas modifiée pour le lac Tchad, sera précisée en 1931 par les deux gouvernements concernés sur la base des travaux entrepris par les deux hauts commissaires et consignés dans la déclaration Thomson-Marchand des 29 décembre 1929 et 31 janvier 1930.» (*Ibid.*, p. 102, par. 3.5).

16. La position du Nigéria est exposée dans son contre-mémoire, comme suit:

«Le présent chapitre a pour but de démontrer que la frontière dans le lac Tchad, séparant le Nigéria et le Cameroun, n'a pas été définitivement déterminée. Les éléments suivants seront utilisés pour étayer cette démonstration:

Premièrement: les accords relatifs à la frontière coloniale datant de la période de 1906 à 1931 n'établissent pas une délimitation définitive dans la région du lac Tchad.

Deuxièmement: le doute subsiste après l'indépendance du Nigéria et du Cameroun.

Troisièmement: le travail de la commission du bassin du lac Tchad n'a pas abouti à une délimitation définitive et contraignante pour le Nigéria.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 379, par. 16.1.)

17. Quelle est donc la nature de la demande que le Cameroun adresse à la Cour? Dans cette zone de la frontière, le Cameroun demande une confirmation de sa souveraineté sur le lac Tchad, et en particulier sur

through the oral and written pleadings, there appears to be a disagreement between the Parties on the issue of delimitation and demarcation. The argument of Cameroon is that the area of Lake Chad had been delimited and demarcated while, on the other hand, Nigeria asserts that the area had neither been so delimited nor demarcated.

18. Cameroon simply bases its claim on the Milner-Simon Declaration of 1919 and the Thompson-Marchand Declaration as confirmed by the Henderson-Fleuriau Exchange Notes of 1931. These are the documents, according to Cameroon that delimit the boundary in Lake Chad. Nigeria, on the other hand, whilst accepting the relevance of those instruments in principle, argues that the boundary is not delimited by these instruments as such. Nigeria goes further to state that these instruments relate only to the land boundary between Lake Chad and Bakassi and do not apply to the boundary in Lake Chad. In addition, Nigeria concludes that

> "Thus, as at 1 June 1961, the date upon which Northern Cameroons was incorporated into the independent Federation of Nigeria, the process of delimitation and demarcation of the boundary in Lake Chad was still at an embryonic stage." (*Ibid.*, Vol. II, p. 376, para. 15.99.)

Cameroon partially or tacitly agrees with this conclusion of Nigeria by responding that:

> "The observation [of Nigeria] is partially correct, concerning the demarcation of the lake boundary, since Nigeria has not formally accepted the result of the works carried out within the framework of the LCBC. It is without foundation for the delimitation, which was effected with satisfactory precision by the Exchange of Notes of 9 January 1931, in a manner which was not in the least 'embryonic'." (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 103, para. 3.11.)

19. Unfortunately, all the attempts made to effect a delimitation and demarcation of the boundary in the Lake Chad area failed. Before World War I, all the correspondence, notes, declarations and agreements entered into between Great Britain and Germany failed to achieve the purpose of delimitation. Similarly, all the attempts made between France and Great Britain after World War I equally failed. Subsequent attempts made at the beginning of World War II did not achieve the purpose of delimiting the boundary, let alone demarcating it. The following are the attempts:

Before World War I

(a) Agreement between Great Britain and Germany respecting Boundaries in Africa, signed at Berlin, 15 November 1893 (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 28);

(b) Convention between the French Republic and Germany for the Delimitation of the Colonies of French Congo and of Cameroon

Darak. En la présente espèce, d'après les plaidoiries et les pièces de procédure, il semble exister un désaccord entre les Parties sur la question de la délimitation et de la démarcation. Selon le Cameroun, la zone du lac Tchad a été délimitée et démarquée, alors que le Nigéria affirme au contraire que cette zone n'a été ni délimitée ni démarquée.

18. Le Cameroun se fonde simplement sur la déclaration Milner-Simon de 1919 et la déclaration Thomson-Marchand de 1931 telle que confirmée dans l'échange de notes Henderson-Fleuriau de 1931. Ce sont les documents qui, selon le Cameroun, délimitent la frontière dans le lac Tchad. Le Nigéria, de son côté, tout en acceptant en principe la validité de ces instruments, fait valoir qu'ils ne délimitent pas en eux-mêmes la frontière, et affirme qu'ils ne concernent que la frontière terrestre entre le lac Tchad et Bakassi et ne s'appliquent pas à la frontière dans le lac Tchad. En outre, le Nigéria conclut que:

> «Ainsi, le 1er juin 1961, date à laquelle le Cameroun septentrional fut intégré dans la Fédération indépendante du Nigéria, le processus de délimitation et de démarcation de la frontière dans le lac Tchad en était toujours au stade embryonnaire.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 376, par. 15.99.)

Le Cameroun accepte partiellement ou tacitement cette conclusion du Nigéria en répondant que:

> «L'observation [du Nigéria] est partiellement exacte, s'agissant de la démarcation de la frontière lacustre, puisque le Nigéria n'a pas formellement accepté le résultat des travaux effectués dans le cadre de la CBLT. L'observation est sans fondement pour la délimitation, effectuée avec une précision satisfaisante par l'échange de lettres du 9 janvier 1931 d'une manière qui n'avait rien d'«embryonnaire».» (Réplique du Cameroun, livre I, p. 103, par. 3.11.)

19. Malheureusement, toutes les tentatives pour effectuer une délimitation et une démarcation de la frontière dans la zone du lac Tchad ont échoué. Avant la première guerre mondiale, ni la correspondance, ni les notes, ni les déclarations et accords conclus entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne n'ont abouti à la délimitation proposée. De même, toutes les tentatives entreprises par la France et la Grande-Bretagne après la première guerre mondiale ont également échoué. Des tentatives ultérieures, au début de la seconde guerre mondiale, n'ont pas réussi à délimiter la frontière ni à plus forte raison à la démarquer. Ces tentatives sont les suivantes:

Avant la première guerre mondiale

a) accord signé à Berlin le 15 novembre 1893 entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne relatif aux frontières en Afrique (contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 28);

b) convention entre la République française et l'Allemagne pour la délimitation des colonies du Congo français et du Cameroun et des

and of French and German Spheres of Influence in the Region of Lake Chad, signed at Berlin 15 March 1894 (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 29);

(*c*) Convention between the United Kingdom and France for the Delimitation of their Respective Possessions to the West of the Niger, and of their Respective Possessions and Spheres of Influence to the East of that River, signed at Paris 14 June 1898 (*ibid.*, Ann. 30);

(*d*) Anglo-German Agreement signed 12 December 1902 (*ibid.*, Ann. 33);

(*e*) Anglo-German Protocol signed at Ullgo, Lake Chad, 24 February 1904 (*ibid.*, Ann. 34);

(*f*) Convention between the United Kingdom and France respecting Newfoundland and West and Central Africa, signed at London, 8 April 1904 (*ibid.*, Ann. 35);

(*g*) Agreement between the United Kingdom and Germany respecting the Boundary between British and German Territories from Yola to Lake Chad, signed at London, 19 March 1906 (*ibid.*, Ann. 38);

(*h*) Convention between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions to the East of the Niger, signed at London, 29 May 1906 (*ibid.*, Ann. 39);

(*i*) Convention between France and Germany confirming the Protocol of 9 April defining the Boundaries between French Congo and the Cameroons, signed at Berlin, 18 April 1908 (*ibid.*, Ann. 40);

(*j*) Agreement between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions East of the Niger (approved by Exchange of Notes, 17 May/1 July 1911), signed at London, 19 February 1910 (*ibid.*, Vol. V, Ann. 43).

Since World War I

(*a*) The Picot/Strachey Lines, February 1916 and the Crewe/Cambon Exchange of Notes, March 1916 (*ibid.*, Vol. IX, Anns. 226, 228-229).

20. If we leave for the moment the two crucial Declarations of 1919 and 1931, which failed to delimit the boundary, all subsequent attempts to effect the delimitation from 1931 to 1938 equally failed. Even by that time, the Boundary Commission, under the Permanent Mandates Commission did not make any tangible progress to effect the proposed task of demarcation. Based on the *preliminary study* of the boundary that they had *provisionally defined*, it was in 1937 that the Joint Commission started its work. However, the outbreak of World War II put a halt to the Commission's work. A report of 15 January 1942, communicated to the Colonial Office by the Governor of Nigeria indicated that the commissioners had executed only 135 miles of the boundary out of a total length of approximately 1,200 miles (*ibid.*, Vol. IX, Ann. 371).

sphères d'influence française et allemande dans la région du lac Tchad, signée à Berlin le 15 mars 1894 (contre-mémoire du Nigéria, vol IV, ann. 29);

c) convention entre la Grande-Bretagne et la France concernant la délimitation des possessions à l'ouest du Niger et des possessions et sphères d'influence à l'est du Niger, signée à Paris le 14 juin 1898 (*ibid.*, ann. 30);

d) accord anglo-allemand en date du 12 décembre 1902 (*ibid.*, ann. 33);

e) protocole anglo-allemand signé à Ullgo, lac Tchad, en date du 24 février 1904 (*ibid.*, ann. 34);

f) convention franco-britannique relative à Terre-Neuve et à l'Afrique occidentale et centrale, signée à Londres le 8 avril 1904 (*ibid.*, ann. 35);

g) accord anglo-allemand relatif à la frontière entre les territoires entre les territoires britanniques et allemands de Yola au lac Tchad, signé à Londres le 19 mars 1906 (*ibid.*, ann. 38);

h) convention entre la France et le Royaume-Uni relative à la délimitation de la frontière entre les possessions britanniques et françaises à l'est du Niger, signée à Londres le 29 mai 1906 (*ibid.*, ann. 39);

i) convention entre la France et l'Allemagne confirmant le protocole du 9 avril définissant les frontières entre le Congo français et le Cameroun, signée à Berlin le 18 avril 1908 (*ibid.*, ann. 40);

j) accord entre la France et la Grande-Bretagne relatif à la délimitation de la frontière entre les possessions françaises et britanniques à l'est du Niger (approuvé par l'échange de notes du 17 mai/1er juillet 1911) signé à Londres le 19 février 1910 (*ibid.*, vol. V, ann. 43).

Depuis la première guerre mondiale

a) Les lignes Picot/Strachey de février 1916 et l'échange de notes Crewe-Cambon de mars 1916 (*ibid.*, vol. IX, ann. 226, 228 et 229).

20. Si nous laissons de côté pour l'instant les deux déclarations cruciales de 1919 et de 1931, qui n'ont pas délimité la frontière, absolument toutes les tentatives de délimitation faites ultérieurement, de 1931 à 1938, ont échoué. Même à cette époque, la commission de délimitation, qui relevait de la commission permanente des mandats, n'a connu aucun progrès tangible dans l'exécution de la démarcation qui lui avait été confiée. La commission mixte a commencé ses travaux en 1937, à partir de l'*étude préliminaire* de la frontière qui avait été *définie provisoirement*. Le début de la seconde guerre mondiale devait toutefois les interrompre. Un rapport du 15 janvier 1942 communiqué au ministère britannique des colonies par le gouverneur du Nigéria indique que les commissaires n'avaient alors démarqué que 135 milles de frontière sur une longueur totale d'environ 1200 milles (*ibid.*, vol. IX, ann. 271).

21. Going back to the 1919 Milner-Simon Declaration, it is described as an agreement

> "to *determine* the frontier, separating the territories of the Cameroons placed respectively under the authority of their Governments, as it is traced on the map Moisel 1:300,000, annexed to the present declaration and defined in the description in three articles also annexed hereto" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. V, Ann. 50, p. 481; emphasis added).

That boundary as described by the Milner-Simon Declaration is patently inaccurate, unreliable and deficient. It is admitted by both Parties that the Moisel map attached to the Declaration is unreliable, even as regards the co-ordinates (i.e., latitude 13° 05' N and longitude 14° 05' E), which was only drawn to approximation. In some aspects, the Agreement itself is vague. It is no surprise that the Declaration anticipates "further local delimitation". Article 2, paragraph 1, of the Declaration reads thus:

> "It is understood that at the time of the local delimitation of the frontier, *where the natural features to be followed are not indicated in the above description, the Commissioners of the two Governments will, as far as possible*, but without changing the attribution of the villages named in Article 1, lay down the frontier in accordance with natural features (rivers, hills or watersheds).
>
> The Boundary Commissioners shall be authorised to make such minor modifications of the frontier line as may appear to them necessary in order to avoid separating the villages from their agricultural lands. Such deviations shall be clearly marked on special maps and submitted for the approval of the two Governments. Pending such approval, the deviations shall be *provisionally recognised* and respected." (*Ibid.*, Vol. V, Ann. 50, p. 483; emphasis added.)

22. In fact, with regard to this Declaration, the letter of Lord Curzon, in its first paragraph, indicates that Great Britain only agreed with the French Government as "*provisional entry into force pending the definitive settlement of the régime to be applied in these territories*" (*ibid.*, Vol. IX, Ann. 239, p. 1865; emphasis added). Hence, by 27 May 1921, a suggestion was made by France to Great Britain, that it was preferable to leave the delimitation until after the mandates have been obtained from the League of Nations. The letter of the British Ambassador of 23 October 1921, in its second paragraph, gave a very clear indication of the problems with the Milner-Simon Declaration. In that letter, he suggested that Article 1 of the Draft Mandate should be recast to contain the following provision:

> "This line may, however, be slightly altered by agreement between

21. Pour revenir à la déclaration Milner-Simon de 1919, celle-ci est décrite comme un accord destiné à

> «*déterminer* la frontière séparant les territoires du Cameroun respectivement placés sous l'autorité de leurs gouvernements ainsi qu'elle est tracée sur la carte Moisel au 1/300000 jointe à cette déclaration et définie dans la description en trois articles également ci-jointe» (contre-mémoire du Nigéria, vol. V, ann. 50, p. 481; les italiques sont de moi).

Cette frontière décrite dans la déclaration Milner-Simon est manifestement inexacte, peu fiable et défectueuse. Les deux Parties reconnaissent que la carte Moisel jointe à la déclaration n'est pas fiable, même pour ce qui est des coordonnées (à savoir, 13°05′ de latitude nord et 14°05′ de longitude est), et qu'elle n'avait été tracée que de manière approximative. A certains égards, l'accord lui-même est vague. Il n'est pas étonnant que la déclaration prévoie une détermination ultérieure sur le terrain. Le paragraphe 1 de l'article 2 de la déclaration précise ainsi:

> «Il est entendu qu'au moment de la détermination sur le terrain de la frontière, *lorsque l'indication des lignes naturelles à suivre ne sera pas mentionnée dans la présente description, les commissaires des deux gouvernements devront s'attacher, autant que possible*, à déterminer le tracé par des accidents naturels de terrain (cours d'eau, lignes de faîte ou crêtes). Ils ne sauraient changer, toutefois, l'attribution des villages mentionnés à l'article 1.
>
> Les commissaires chargés de l'abornement seront, d'autre part, autorisés à apporter au tracé de la frontière les modifications légères qui apparaîtraient nécessaires en vue d'éviter de séparer les villages de leurs terrains de culture; ces déviations devront être indiquées clairement sur des cartes spéciales et soumises à l'approbation des deux gouvernements intéressés. Toutefois, en attendant qu'elles soient approuvées, elles seront *provisoirement valables* et par suite respectées.» (*Ibid.*, vol. V, ann. 50, p. 483; les italiques sont de moi.)

22. Et de fait, concernant cette déclaration, la lettre de lord Curzon indique, à son premier paragraphe, que les Gouvernements britannique et français ont seulement accepté son «*entrée en vigueur provisoire dans l'attente du règlement définitif du régime à appliquer à ces territoires*» (*ibid.*, vol. IX, ann. 239, p. 1865; les italiques sont de moi). Aussi, le 27 mai 1921, la France suggère-t-elle à la Grande-Bretagne de reporter la délimitation jusqu'après la promulgation des mandats par la Société des Nations. La lettre de l'ambassadeur britannique en date du 23 octobre 1921, à son deuxième paragraphe, fait très clairement état des problèmes que pose la déclaration Milner-Simon. Il y est proposé de remanier l'article premier du projet de mandat de manière à y faire figurer la disposition suivante:

> «Cette ligne peut, toutefois, être légèrement modifiée par un

His Britannic Majesty's Government and the Government of the French Republic *where an examination of the localities shows that it is undesirable, either in the interests of the inhabitants or by reason of any inaccuracies in the map (Moisel 1:300,000) annexed to the declaration to adhere strictly to the line laid down therein.*" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IX, Ann. 243, p. 1881; emphasis added.)

23. The advice of the British Ambassador, Hardinge of Penshurst, referred to above, was accepted by the League of Nations in July 1922, in order to effect the necessary amendments to the Milner-Simon Declaration. There again, in Article 1 of the League of Nations instrument, the interest of the inhabitants was to be taken into consideration as well as correcting the inaccuracies of the Moisel map of 1:300,000 scale, which incidentally is relatively too small for boundary delimitation exercises. The important point in all this is that the Court fails to give consideration to the interests of the Nigerian inhabitants in all 33 villages claimed by Nigeria in this sector of Lake Chad.

It can therefore be observed that even during the Mandate there is a tacit consideration given to *effectivités* in terms of the interest of the inhabitants in any of the localities where this is desirable.

24. The Thompson-Marchand Declaration was an improvement on the Milner-Simon Declaration because it introduced an improved map that was annexed to that Declaration. Furthermore, it mentioned the identification of a straight line as far as the mouth of the Ebeji. Here again, we find that the process had not yet reached the delimitation stage, let alone demarcation. In the same paragraph of the letter of de Fleuriau of 9 January 1931, he remarked:

> "Your Excellency will no doubt have received the text of same Declaration and will certainly have observed that it concerns a *preliminary survey* only. This is intended to describe the line to be followed by the *Delimitation Commission*, more exactly than was done in the Milner-Simon Declaration of 1919." (*Ibid.*, Vol. V, Ann. 54, p. 538; emphasis added.)

In reply to de Fleuriau's letter, Arthur Henderson correspondingly replied that a boundary commission would have to be constituted in order to take over *a preliminary survey* that had been conducted in order to carry out *actual delimitation of the boundary*.

25. Under the United Nations Trusteeship in 1946, attempts were also made at delimiting the boundary in Lake Chad, which did not materialize up to 1948, and after. The report presented by the United Kingdom Trusteeship for the Cameroons touched on the boundary issues vis-à-vis the Thompson-Marchand Declaration and states as follows:

> "The Territory to which this Agreement applies comprises that part of the Cameroons lying to the west of the boundary defined by

accord intervenant entre le gouvernement de Sa Majesté britannique et le Gouvernement de la République française *sur les points où, soit dans l'intérêt des habitants, soit par suite de l'inexactitude de la carte (Moisel 1/300000) annexée à la déclaration, l'examen des lieux ferait reconnaître comme indésirable de s'en tenir exactement à la ligne indiquée.*» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. IX, ann. 243, p. 1881; les italiques sont de moi.)

23. Cette suggestion de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, Hardinge of Penshurst, est acceptée par la Société des Nations en juillet 1922, afin d'apporter les amendements nécessaires à la déclaration Milner-Simon. Là encore, à l'article premier du texte adopté par la Société des Nations, il est prévu de tenir compte de l'intérêt des habitants ainsi que de corriger les inexactitudes de la carte Moisel au 1/300000, échelle d'ailleurs trop réduite pour servir à une délimitation de frontière. Mais ce qui ressort de tout cela, c'est que la Cour fait fi des intérêts des habitants nigérians des trente-trois villages revendiqués par le Nigéria dans ce secteur du lac Tchad.

On notera donc que, même durant la période du mandat, les effectivités, au regard des intérêts des habitants, furent tacitement prises en considération dans toutes les localités où cela était souhaitable.

24. La déclaration Thomson-Marchand représente une amélioration par rapport à la déclaration Milner-Simon parce qu'elle s'accompagne d'une meilleure carte, jointe à la déclaration. En outre, elle décrit une ligne droite jusqu'à l'embouchure de l'Ebedji. Une fois encore, nous constatons que le processus n'a même pas atteint le stade de la délimitation, ni à fortiori celui de la démarcation. Fleuriau, dans le paragraphe déjà cité de sa lettre du 9 janvier 1931, indique:

> «Votre Excellence a sans doute reçu le texte de la même déclaration et elle a certainement observé qu'il ne s'agit là que d'une *étude préliminaire*. Celle-ci est destinée à donner à la description de la ligne que devra suivre la *commission de délimitation* plus de précision que ne l'a fait la déclaration Milner-Simon de 1919.» (*Ibid.*, vol. V, ann. 54, p. 538; les italiques sont de moi.)

Arthur Henderson répond à la lettre de Fleuriau qu'il y aura lieu de désigner une commission de délimitation afin de reprendre une *étude préliminaire* qui avait été effectuée et de procéder à une véritable délimitation de la frontière.

25. Le régime de tutelle mis en place par les Nations Unies en 1946 s'accompagne également de tentatives de délimitation de la frontière dans le lac Tchad, qui elles non plus ne se matérialiseront pas avant, au plus tôt, 1948. Le rapport relatif au Cameroun que le Royaume-Uni présente au Conseil de tutelle évoque les questions de frontière sous l'angle de la déclaration Thomson-Marchand et précise:

> «Le territoire auquel cet accord s'applique comprend la partie du Cameroun qui se trouve à l'ouest de la frontière établie par la décla-

the Franco-British Declaration of 10 July 1919, and more exactly defined in the Declaration made by the Governor of the Colony and Protectorate of Nigeria and the Governor of the Cameroons under French mandate which was confirmed by the exchange of Notes between His Majesty's Government in the United Kingdom and the French Government of 9 January 1931. *This line may, however be slightly modified by mutual agreement between His Majesty's Government in the United Kingdom and the Government of the French Republic where an examination of the localities shows that it is desirable in the interest of the inhabitants.*" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. V, Ann. 56, pp. 579-581; emphasis added.)

26. One remarkably persistent issue that kept recurring in many of the agreements just mentioned is the interest of the inhabitants, whenever delimitation or even demarcation had to be effected. Unfortunately, this modification has not been carried out till today. It started with the British Ambassador in 1921; was engrafted into the League of Nations instruments as Article 1; and was again contained in Article 1 in the Trusteeship Agreement of 13 December 1946, all clearly expressing the need to modify the boundary by "mutual agreement between His Majesty's Government in the United Kingdom and the Government of the French Republic where an examination of the localities shows that it is desirable in the interest of the inhabitants" (*ibid*, Ann. 56, p. 581).

27. Has this modification ever been carried out? Can that problem be ignored or dismissed, especially now that Nigeria is claiming 33 villages in Lake Chad? In any attempt to delimit this area of the boundary in the Lake Chad area, should this not be taken into consideration? Yet the Court fails to consider this claim of Nigeria regarding its inhabitants in Lake Chad.

28. In effect therefore, the judicial assignment of the Court entails a conclusive settlement of this dispute first, by interpreting the instruments involved, then take into consideration the interest of the inhabitants' *effectivités* and historical consolidation. A similar assignment was performed by this Court in the case concerning the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)* in 1994 on what constitutes the initial task of the Court. The Court therein described its assignment thus:

"The Court will first consider Article 3 of the 1955 Treaty, together with the Annex to which that Article refers, in order to decide whether or not that Treaty resulted in a conventional boundary between the territories of the Parties. *If the 1955 Treaty did result in a boundary, this furnishes the answer to the issues raised by the Parties: it would be a response at one and the same time to the Libyan request to determine the limits of the respective territories of the Parties and to the request of Chad to determine the course of the*

ration franco-britannique du 10 juillet 1919 et déterminée d'une façon plus précise dans la déclaration faite par le gouverneur de la colonie et du protectorat du Nigéria et le gouverneur du Cameroun sous mandat français et confirmée par l'échange de notes qui a eu lieu le 9 janvier 1931 entre le gouvernement de Sa Majesté pour le Royaume-Uni et le Gouvernement français. *Cette ligne frontière peut cependant être légèrement modifiée d'un commun accord par le gouvernement de Sa Majesté pour le Royaume-Uni et le Gouvernement de la République française, si l'examen des lieux montre qu'une telle modification est souhaitable dans l'intérêt des habitants.*» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. V, ann. 56, p. 579-581; les italiques sont de moi.)

26. Il est un aspect qui revient avec une étonnante régularité dans nombre des accords cités, à savoir l'intérêt des habitants chaque fois qu'il s'agit de procéder à une délimitation, voire à une démarcation. Malheureusement, la modification proposée n'a toujours pas été réalisée. Cette proposition, lancée par l'ambassadeur de Grande-Bretagne en 1921, fut reprise aux articles premiers des textes adoptés par la Société des Nations, et figure aussi à l'article premier de l'accord de tutelle du 13 décembre 1946, tous ces textes exprimant clairement la nécessité de modifier la frontière «d'un commun accord par le gouvernement de Sa Majesté pour le Royaume-Uni et le Gouvernement de la République française, si l'examen des lieux montre qu'une telle modification est souhaitable dans l'intérêt des habitants» (*ibid.*, ann. 56, p. 581).

27. Cette modification a-t-elle jamais été réalisée? Ce problème peut-il être ignoré ou écarté, surtout maintenant que le Nigéria revendique trente-trois villages dans la région du lac Tchad? Ne conviendrait-il pas d'en tenir compte dans toute tentative de délimiter ou démarquer ce secteur de la frontière dans la zone du lac Tchad? Toujours est-il que la Cour omet d'examiner la revendication du Nigéria portant sur ses ressortissants habitant le lac Tchad.

28. Le rôle judiciaire de la Cour suppose bien un règlement final de ce différend, d'abord par l'interprétation des textes en question, puis par la prise en compte des effectivités et de la consolidation historique dans l'intérêt des habitants. La Cour s'est acquittée d'une mission similaire dans l'affaire du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)* en 1994 — telle était sa mission première, qu'elle a aussi décrite:

«La Cour examinera tout d'abord l'article 3 du traité de 1955 et l'annexe à laquelle cet article renvoie afin de décider si une frontière conventionnelle entre les territoires des Parties résulte ou non du traité. *Si une frontière en résulte, il est de ce fait répondu aux questions soulevées par les Parties; et une réponse serait ainsi donnée tout à la fois à la demande de la Libye tendant à ce que soient déterminées les limites des territoires respectifs des Parties et à la demande du Tchad tendant à ce que soit fixé le tracé de la frontière. La pre-*

frontier. The Court's initial task must therefore be to interpret the relevant provisions of the 1955 Treaty, on which the Parties have taken divergent positions." (*I.C.J. Reports 1994*, p. 20, para. 38; emphasis added.)

29. In view of the claim of Nigeria over certain specific places, where the inhabitants are affiliated to Nigeria and are being administered by Nigeria, this provision in the Agreement ought to have been seriously taken into consideration by the Court in its interpretation of the boundary line, hence my disagreement with the decision of the Court.

30. The Parties' concept and arguments aside, it is important to determine the duty of the Court as regards the dispute in Lake Chad. Clearly, the Court is not called upon to demarcate and, quite obviously, this is outside the assignment of the Court. Is this therefore a case of delimitation or attribution for the Court? In a case of this nature, where there are conflicting claims by the parties as to the location of the boundary and disputed territorial sovereignty, the cardinal assignment of the Court is, first to deal with the determination of the boundary by way of judicial delimitation and subsequently to deal with the conflicting territorial claims of the parties.

31. As indicated earlier, there are claims and counter-claims as to whether the Lake Chad basin had been delimited or demarcated. Presumably, if both Parties had definitively concluded the agreements on delimitation and *a fortiori* demarcation, this Application might not be filed by Cameroon. The preliminary objection of Nigeria on this point was rejected by the Court. The duty of the Court here therefore is to determine whether the boundary in Lake Chad had been delimited or not. If it had not been delimited, it is the Court's duty to carry out such an exercise as a judicial function. Even if the Court finds that it had already been "delimited" by certain instruments, the Court will still need to examine those instruments and then carry out its own definitive determination of the boundary. The Court ought to ascertain the true legal line in terms of interpreting those instruments in relation to the descriptive content of such boundary which, *inter alia*, must relate not only to its toponomy, geography, topography and human factors, but also apply the rules of interpretation in accordance with the Vienna Convention on the Law of Treaties of 1969, particularly its Article 31. With respect to this Convention, the Court is bound to take into consideration not only the ordinary meaning of the instruments but also the conduct and practice of the Parties which, unfortunately, the Court fails to do in the Judgment.

Lake Chad and the Work of the LCBC

32. There is a curious turning point in the boundary dispute between Cameroon and Nigeria which is quite remarkable and worthy of mention here. The VIIIth Summit Meeting of the LCBC was held on 21-23 March

mière tâche de la Cour consistera donc à interpréter les dispositions pertinentes du traité de 1955, sur la portée desquelles les positions des Parties divergent.» (*C.I.J. Recueil 1994*, p. 20, par. 38; les italiques sont de moi.)

29. Compte tenu des revendications du Nigéria sur certaines localités déterminées, dont les habitants entretiennent des attaches avec le Nigéria et sont administrés par lui, cette disposition de l'accord aurait dû sérieusement être prise en considération par la Cour dans son interprétation de la ligne frontière — qu'elle ne l'ait pas fait explique que je ne souscrive pas à sa décision.

30. Abstraction faite des vues et des arguments des Parties, il importe de déterminer la mission de la Cour en ce qui concerne le différend relatif au lac Tchad. La Cour n'est manifestement pas appelée à procéder à une démarcation, et de toute évidence ce ne serait pas de son ressort. S'agit-il donc pour la Cour d'une affaire de délimitation ou d'attribution? Dans une affaire de cette nature, où les thèses des Parties sur l'emplacement de la frontière divergent et où la souveraineté territoriale est contestée, la mission essentielle de la Cour consiste à procéder d'abord à la détermination de la frontière par voie de délimitation judiciaire et à examiner ensuite les revendications territoriales concurrentes des Parties.

31. Comme il a été indiqué précédemment, le point de savoir si le bassin du lac Tchad a été délimité ou démarqué a fait l'objet de prétentions contradictoires. On peut penser que, si les deux Parties avaient bien conclu des accords sur la délimitation et à fortiori sur la démarcation, le Cameroun n'aurait pas déposé de requête. L'exception préliminaire du Nigéria sur ce point a été écartée par la Cour. La tâche de la Cour est donc ici de déterminer si la frontière dans le lac Tchad a été délimitée ou non. Si elle ne l'a pas été, il incombe à la Cour de le faire, dans le cadre de ses fonctions judiciaires. Mais même si elle constate que la frontière a déjà été «délimitée» par certains textes, encore faut-il qu'elle examine ceux-ci, puis détermine elle-même la frontière de manière définitive. La Cour doit déterminer le véritable tracé de cette frontière en droit, par l'interprétation de ces textes en rapport avec les éléments descriptifs de cette frontière, c'est-à-dire, entre autres, non seulement sur la base de la toponymie, de la géographie, de la topographie et des facteurs humains, mais aussi au vu des règles d'interprétation telles qu'elles découlent de la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969, en particulier de son article 31: ainsi la Cour doit-elle prendre en considération, outre le sens ordinaire des termes de ces instruments, le comportement et la pratique des Parties, ce qu'elle n'a malheureusement pas fait dans son arrêt.

Le lac Tchad et les travaux de la CBLT

32. Le différend frontalier entre le Cameroun et le Nigéria a connu un curieux tournant, qui est tout à fait remarquable et mérite d'être relevé ici. La huitième réunion au sommet de la CBLT eut lieu du 21 au 23 mars

1994 in Abuja, Nigeria. At the meeting, the four Heads of State including that of Cameroon were present. The decision of the Summit echoes the consensus reached as follows:

"A. *Boundary demarcation*

— to approve the technical document on the demarcation of the international boundaries of member States in the Lake Chad, as endorsed by the national experts and the Executive Secretariat of the LCBC.

— that each country should adopt the document in accordance with its national laws.

— that the document should be signed latest by the next summit of the Commission.

— to instruct state/local administrations of each country to mount social mobilization campaigns to educate the local populations on the demarcation and their rights and privileges on the Lake.

— congratulated the Commissioners, the national experts, the Executive Secretariat and the Contractor IGN-France for a job well done." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. II, pp. 407-408, para. 16.57.)

33. Yet, precisely five days after this apparently cordial meeting of Heads of State in Abuja, where they expressed the view that the work of the LCBC had been *satisfactorily* carried out, Cameroon filed the Application for the confirmation of its sovereignty over certain areas of Lake Chad and over Darak. This was the same area of boundary that the Cameroonian Head of State, along with his Nigerian counterpart had, only recently, endorsed.

34. The second unfortunate aspect of this litigation is that the LCBC, its Executive Secretary, members, experts and the IGN laboured from 1983 to 1994 to ensure the final determination of the border in this sector between Cameroon and Nigeria. However, it appears that this has now become an exercise in futility — much ado about nothing — with colossal waste of time, effort and money, since neither Nigeria nor Cameroon ratified the boundary agreement (Cameroon later ratified in 1997). Cameroon has now applied to the Court to start *de novo* what was close to an agreement between the Parties. Must Cameroon approbate and reprobate? The findings of the LCBC are not binding either directly or indirectly on the Court and neither is the LCBC bound by whatever may be the decision of the Court on this area of the boundary. The jurisdiction of the Court is consensual and it cannot bind other members of the LCBC, such as Niger and Chad, who are not parties before the Court (Art. 59 of the Statute of the Court). The Court is entitled to deal with the bipoint between Cameroon and Nigeria but not the tripoint between Cameroon, Chad and Niger.

1994 à Abuja, au Nigéria. Les quatre chefs d'Etat, y compris celui du Cameroun, assistaient à la réunion. La décision adoptée à l'issue de ce sommet se fait l'écho du consensus obtenu :

«A. *La démarcation des frontières :*

— d'approuver le document technique de la démarcation des frontières internationales des Etats membres dans le lac Tchad comme présenté par les experts nationaux et le secrétariat exécutif de la CBLT ;
— que chaque pays adopte le document conformément à ses propres lois ;
— que le document soit signé au plus tard lors du prochain sommet de la commission ;
— de donner des instructions aux administrations locales des Etats membres pour qu'elles mènent des actions de sensibilisation en direction des populations riveraines du lac Tchad pour le respect des frontières et notamment des droits, obligations et privilèges qui s'y rattachent ;
— ont félicité les commissaires, les experts nationaux, le secrétariat exécutif et l'entrepreneur IGN-France pour le travail accompli.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 407-408, par. 16.57.)

33. Et pourtant, exactement cinq jours après cette réunion en apparence cordiale des chefs d'Etat à Abuja, où ils avaient exprimé l'avis que le travail de la CBLT avait été mené à bien *de manière satisfaisante*, le Cameroun déposait la requête par laquelle il demandait la confirmation de sa souveraineté sur certains secteurs du lac Tchad et sur Darak. Il s'agissait là du même segment de la frontière que celui que le chef de l'Etat camerounais et son homologue nigérian venaient tout récemment d'enteriner.

34. Le second aspect regrettable de ce litige est que la CBLT, son secrétaire exécutif, ses membres, ses experts et l'IGN avaient travaillé de 1983 à 1994 pour établir de manière définitive ce segment de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria. Il semble pourtant qu'ils aient travaillé en pure perte — beaucoup de bruit pour rien —, qu'il y ait eu là un gaspillage colossal de temps, de travail et d'argent, puisque ni le Nigéria ni le Cameroun n'ont ratifié l'accord de frontière (le Cameroun l'a ratifié plus tard, en 1997). Le Cameroun a maintenant demandé à la Cour de reprendre à zéro ce qui était très près de faire l'objet d'un accord entre les Parties. Le Cameroun devait-il revenir sur ce qu'il avait approuvé ? Les conclusions de la CBLT n'engagent ni directement ni indirectement la Cour et la CBLT n'est pas tenue non plus par la décision que peut prendre la Cour sur ce secteur de la frontière. La compétence de la Cour est consensuelle et ne saurait engager d'autres membres de la CBLT, comme le Niger et le Tchad, qui ne sont pas parties à un litige devant la Cour (art. 59 du Statut de la Cour). La Cour est habilitée à traiter du bipoint entre le Cameroun et le Nigéria, mais non du tripoint entre le Cameroun, le Tchad et le Niger.

35. The Court had already expressed its view and made some observations during the jurisdictional phase of this case as regards the dispute between both Parties in the Lake Chad area. It is pertinent to refer to the observations of the Court herein before we proceed further:

> "the Court notes that, with regard to the whole of the boundary, there is no explicit challenge from Nigeria. However, a disagreement on a point of law or fact, a conflict of legal views or interests, or the positive opposition of the claim of one party by the other need not necessarily be stated *expressis verbis*. In the determination of the existence of a dispute, as in other matters, the position or the attitude of a party can be established by inference, whatever the professed view of that party. In this respect the Court does not find persuasive the argument of Cameroon that the challenge by Nigeria to the validity of the existing titles to Bakassi, Darak and Tipsan, necessarily calls into question the validity as such of the instruments on which the course of the entire boundary from the tripoint in Lake Chad to the sea is based, and therefore proves the existence of a dispute concerning the whole of the boundary." (*I.C.J. Reports 1998*, p. 315, para. 89.)

36. The assignment given to the LCBC's Sub-Committee on Boundary Matters, which started in 1983, was completed in March 1994. IGN of France was engaged to carry out the work which it completed in July-1993 and submitted to the Executive Secretary; eventually all the experts of the member States signed the report. Subsequently, at the meeting of Heads of State in Abuja in March 1994, all the Heads of State present signed the boundary documents, subject to ratification by each member State. Cameroon did not ratify until 1997 and Nigeria has not ratified to date. The IXth Summit of Heads of State was held in Chad in 1995. At that time, the Application of Cameroon was already pending before the Court and both Cameroon and Nigeria were absent from the Meeting.

37. What then is the legal effect of the work of the LCBC, with its report and documents not ratified by all the member States before the IXth Summit of Heads of State in 1995? Although all the Heads of State present during the VIIIth Summit signed it, each country still had to adopt it in accordance with its own national laws. The document had to be ratified no later than the next Summit of the Commission in 1995, in order to give it legal force. Cameroon and Nigeria failed to ratify before the "next Summit", even though Cameroon ratified subsequently. Since the other two countries, Niger and Chad, are not before the Court they are not bound by the decision of the Court. This is a fundamental principle that the Court has pronounced upon many occasions. In the jurisdictional phase of the case, this principle was once again reiterated thus:

> "The Court recalls that it has always acknowledged as one of the fundamental principles of its Statute that no dispute between States

35. Au cours de la phase portant sur la compétence, la Cour a déjà exprimé son avis et fait quelques observations au sujet du différend entre les deux Parties concernant la région du lac Tchad. Avant d'aller plus loin, il n'est pas inutile de rappeler les observations alors formulées par la Cour :

> «la Cour relèvera que le Nigéria ne conteste pas expressément l'ensemble de la frontière. Mais un désaccord sur un point de droit ou de fait, un conflit, une opposition de thèses juridiques ou d'intérêts ou le fait que la réclamation de l'une des Parties se heurte à l'opposition manifeste de l'autre ne doivent pas nécessairement être énoncés *expressis verbis*. Pour déterminer l'existence d'un différend, il est possible, comme en d'autres domaines, d'établir par inférence quelle est en réalité la position ou l'attitude d'une partie. A cet égard, la Cour ne trouve pas convaincante la thèse du Cameroun selon laquelle la contestation par le Nigéria de la validité des titres existants sur Bakassi, Darak et Tipsan met nécessairement en cause la validité en tant que telle des instruments sur lesquels repose le tracé de la totalité de la frontière depuis le tripoint dans le lac Tchad jusqu'à la mer et prouve ainsi l'existence d'un différend concernant l'ensemble de cette frontière.» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 315, par. 89.)

36. Le mandat confié à la sous-commission de la CBLT chargée de la démarcation, commencé en 1983, s'est terminé en mars 1994. L'IGN (France), chargé d'exécuter le travail, l'a achevé en juillet 1993 et présenté au secrétaire exécutif; tous les experts des Etats membres ont signé le rapport. Par la suite, lors de la réunion des chefs d'Etat tenue à Abuja en mars 1994, tous les chefs d'Etat présents ont signé le document relatif à la frontière, sous réserve de sa ratification par chaque Etat membre. Le Cameroun ne l'a ratifié qu'en 1997, et le Nigéria ne l'a pas encore ratifié à ce jour. La neuvième réunion au sommet des chefs d'Etat s'est tenue au Tchad en 1995. A l'époque, la requête du Cameroun était déjà devant la Cour; ni le Cameroun ni le Nigéria n'ont participé à cette réunion.

37. Quelle est donc la valeur juridique des travaux de la CBLT, de son rapport et du document, qui, lors de la neuvième réunion au sommet des chefs d'Etat en 1995, n'avait pas été ratifié par l'ensemble des Etats membres? Bien que signé par tous les chefs d'Etat présents au huitième sommet, le document devait encore, pour prendre effet, être adopté par chaque Etat conformément à ses propres lois, et ratifié au plus tard pour la «prochaine» réunion au sommet de la commission, en 1995. Le Cameroun et le Nigéria ne l'avaient pas ratifié avant le «sommet suivant», même si le Cameroun l'a par la suite ratifié. Etant donné que les deux autres Etats, le Niger et le Tchad, ne sont pas parties au litige devant la Cour, ils ne sont pas liés par la décision de la Cour. Il s'agit là d'un principe fondamental que la Cour a énoncé en maintes occasions, et qu'elle a réitéré au stade de la compétence dans la présente affaire :

> «La Cour rappelle qu'elle a toujours reconnu comme un des principes fondamentaux de son Statut qu'aucun différend entre Etats ne

can be decided without their consent to its jurisdiction (*Monetary Gold Removed from Rome in 1943, Judgment, I.C.J. Reports 1954*, p. 32). Nevertheless, the Court has also emphasized that it is not necessarily prevented from adjudicating when the judgment it is asked to give might affect the legal interests of a State which is not a party to the case; and the Court has only declined to exercise jurisdiction when the interests of the third State 'constitute the very subject-matter of the judgment to be rendered on the merits' (*Certain Phosphate Lands in Nauru (Nauru* v. *Australia), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1992*, p. 61, para. 55; *East Timor (Portugal* v. *Australia), Judgment, I.C.J Reports 1995*, pp. 104-105, para. 34)." (*I.C.J. Reports 1998*, p. 312, para. 79.)

38. In the above circumstances, and as the Court rightly decided, the Agreement is not opposable to Nigeria and hence Nigeria is not bound by it. Similarly, it cannot be said that this Agreement must be recognized by all the member States of the LCBC. In the minutes of the VIIIth Summit of the Heads of State and Government in Abuja 1994, the decision reached was:

"— that each country should adopt the document in accordance with its national laws,
— that the document should be signed latest by the next summit of the Commission" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. X, Ann. 285, Decision No. 5, p. 13).

In the absence of any evidence that these decisions have been carried out by Cameroon and Nigeria, the document obviously will not be binding on the Parties in this case.

39. Article 46 of the Vienna Convention on the Law of Treaties is relevant here. Although all the Heads of State signed the documents in Abuja in 1994 (which Article 7 seeks to protect and validate), it is clear from their decision that before the Agreement could enter into force, it must be adopted and ratified by all the LCBC member States.

40. The task of the LCBC, which involves its Executive Secretary, the members and experts from member States, covered the period from 1983 until 1994. The establishment of the LCBC was prompted by the disturbances in that region during the year 1983, which necessitated the convening of the meeting of its members in Lagos from 21 to 23 July 1983. The Sub-Committee on the Delimitation of the Borders was saddled with the responsibility of the boundary determination. Necessary logistical problems (including funding) delayed the exercise until 1988 when the contract for the demarcation was signed between the LCBC and IGN International of France on 26 May 1988.

41. Cameroon puts emphasis on the stage of the work of the contractor in 1990. It referred to the Report on the Marking-Out of the Inter-

peut être tranché sans le consentement de ces derniers à sa compétence (*Or monétaire pris à Rome en 1943, arrêt, C.I.J. Recueil 1954*, p. 32). Néanmoins, la Cour a également souligné qu'elle n'est pas nécessairement empêchée de statuer lorsque la décision qu'il lui est demandé de rendre est susceptible d'avoir des incidences sur les intérêts juridiques d'un Etat qui n'est pas Partie à l'instance; et la Cour n'a refusé d'exercer sa compétence que lorsque les intérêts d'un Etat tiers «constituent ... l'objet même de la décision à rendre sur le fond» (*Certaines terres à phosphates à Nauru (Nauru c. Australie), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1992*, p. 261, par. 55; *Timor oriental (Portugal c. Australie), arrêt, C.I.J. Recueil 1995*, p. 104-105, par. 34).» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 312, par. 79.)

38. Dans ces conditions, et ainsi que la Cour a eu raison d'en décider, cet accord n'est pas opposable au Nigéria, et n'engage donc pas celui-ci. De même, on ne saurait dire que l'accord doive être reconnu par tous les Etats membres de la CBLT. Dans le procès-verbal du huitième sommet des chefs d'Etat et de gouvernement, tenu à Abuja en 1994, ceux-ci avaient décidé:

«— que chaque pays adopte[rait] le document conformément à ses propres lois;
— que le document [serait] signé au plus tard lors du prochain sommet de la commission» (contre-mémoire du Nigéria, vol. X, ann. 285, déc. n° 5, p. 13).

En l'absence de toute preuve que ces décisions aient été appliquées par le Cameroun et le Nigéria, le document n'engage évidemment pas les Parties à la présente affaire.

39. L'article 46 de la convention de Vienne sur le droit des traités s'applique ici: bien que tous les chefs d'Etat aient signé les documents d'Abuja en 1994 (ce que l'article 7 cherche à protéger et à valider), il ressort clairement de leur décision que, avant de pouvoir entrer en vigueur, l'accord devait être adopté et ratifié par tous les Etats membres de la CBLT.

40. La mission de la CBLT, à laquelle participaient son secrétaire exécutif, ses membres et des experts des Etats membres, se déroula de 1983 à 1994. La création de la commission du bassin du lac Tchad répondait aux troubles survenus dans cette région au cours de l'année 1983, lesquels avaient amené les membres de la CBLT à se réunir à Lagos du 21 au 23 juillet 1983. La sous-commission chargée de la démarcation des frontières y reçut pour mission de déterminer les frontières. D'importantes difficultés logistiques (et notamment de financement) retardèrent le début des opérations jusqu'en 1988, année au cours de laquelle fut signé, le 26 mai, un contrat de démarcation entre la CBLT et IGN France International.

41. Le Cameroun souligne l'état d'avancement des travaux en 1990. Il cite le procès-verbal de bornage des frontières internationales dans le

national Boundaries in Lake Chad.. The experts of the LCBC introduced this Report in the following terms:

> "We the undersigned,
>
> experts from the Member States of the CBLT/LCBC (Cameroon, Niger, Nigeria and Chad), duly designated by our States to supervise and monitor the work on the demarcation of our boundaries in accordance with resolution No. 2 adopted by our Governments at their Sixth Summit Meeting held in N'Djamena on 28 and 29 October 1987.
>
> . . . . . .
>
> have proceeded, from 13 June 1988 to 12 February 1990, to effect the delimitation and marking-out of the said boundaries *and submit to the approval of the respective Governments* the following description of the boundaries that we marked out." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. II, p. 403, para. 16.50; emphasis added.)

42. The argument of Cameroon as stated above can be faulted on five grounds: firstly, the document completed and to be submitted is a mere report and not a binding agreement; secondly, not all the experts from member States signed; thirdly, the Report was still incomplete; fourthly, the Report itself states that it was being submitted to the Heads of State for approval; and, fifthly, the task of the experts was not to approve the work of IGN of France: they were only mandated to supervise and monitor the work. As regards the nature of the document as a report, even the Memorial of Cameroon referred to above expressly described it as such. It was introduced as the Report on the Marking-Out of the International Boundaries and no more.

43. The task of the Commission on the Boundary was not concluded in 1990 but continued through 1991, 1992 and 1993. This was because IGN International of France had not completed the technical task and the expert of Nigeria and, at another stage, the expert of Chad, were not satisfied with the Report and they insisted on some technical amendments. The comment of Nigeria on this point is very illuminating:

> "At a meeting of LCBC Experts in January 1992, Nigeria indicated that it was now ready to implement the resolution of the 39th Meeting and to sign the 'report on demarcation' (NPO 75). The Commission noted the intention of the experts to implement the resolution by June 1992 (page 715 of NPO 75). At the 41st Session of the Commission in April 1993 (see extracts of Minutes at NC-M 284), it was reported that the experts has gone back to the field, finalized the technical aspects of the job and all signed the demarcation document. However, because of a dispute regarding the location of Beacon VI on the Chad/Cameroon boundary, the Chad Commissioner stated that he was unable to endorse that aspect of

lac Tchad. Les experts de la CBLT présentent le procès-verbal de bornage des frontières internationales dans les termes suivants:

> «Nous soussignés,
>
> experts des Etats membres de la CBLT (Cameroun, Niger, Nigéria et Tchad), dûment désignés par nos Etats pour la supervision et le contrôle des travaux de démarcation de nos frontières conformément à la résolution n° 2 de nos gouvernements à leur sixième sommet tenu à N'Djamena les 28 et 29 octobre 1987.
>
> . . . . . .
>
> avons procédé du 13 juin 1988 au 12 février 1990 à l'exécution des travaux de délimitation et de bornage desdites frontières *et soumettons à l'approbation des gouvernements respectifs* la description suivante des frontières que nous avons bornées.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 403, par. 16.50; les italiques sont de moi.)

42. Il peut être reproché cinq failles à l'argumentation du Cameroun, exposée ci-dessus: premièrement, le document destiné à être soumis à l'approbation des gouvernements est un simple rapport, et non un accord contraignant; deuxièmement, tous les experts des Etats membres ne l'ont pas signé; troisièmement, le rapport était encore incomplet; quatrièmement, le rapport lui-même précisait qu'il serait soumis aux chefs d'Etat pour approbation; cinquièmement, la mission des experts n'était pas d'approuver le travail accompli par IGN France, ils avaient seulement pour mandat de superviser et de contrôler les travaux. Quant à la nature du document, il s'agit d'un rapport, et le mémoire du Cameroun lui-même le qualifie expressément comme tel. Ce rapport fut présenté comme le procès-verbal de bornage des frontières internationales, et rien de plus.

43. La tâche de la sous-commission chargée de la démarcation ne s'acheva pas en 1990, mais se poursuivit en 1991, 1992 et 1993. En effet, IGN France International n'avait pas totalement mené à bien le travail technique, et l'expert du Nigéria ainsi que, à un autre stade, celui du Tchad se déclarèrent insatisfaits du rapport et réclamèrent certains amendements techniques. Le commentaire du Nigéria sur ce point est très clair:

> «Lors d'une réunion des experts de la CBLT en janvier 1992, le Nigéria indiqua qu'il était disposé à finaliser les travaux prescrits par la résolution de la trente-neuvième session et à signer le procès-verbal de bornage des frontières (annexe 75 aux exceptions préliminaires du Nigéria). La commission prit note de l'intention des experts de mettre en œuvre la résolution pour juin 1992 (annexe 75 aux exceptions préliminaires du Nigéria, p. 715). Lors de la quarante et unième session de la commission, en avril 1993 (voir extraits du procès-verbal, joints à l'annexe CMN 284), il fut déclaré que les experts étaient retournés sur le terrain, qu'ils avaient réglé les aspects techniques de leur mission et qu'ils avaient tous signé le document de

the work, and as a result of there being a lack of consensus, it was resolved that the 'documents regarding the demarcation exercise' be signed by the Executive Secretary and made available to the Commissioners for presentation to their Governments so that the issue could be finalised at the next Summit." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. II, p. 406, para. 16.54.)

44. As reflected in the memorandum of Nigeria in November of 1990 at the 39th meeting of the Commissioners, the Nigerian delegation refused to sign the report for the reason that was expressed thus:

> "In November 1990, at their 39th meeting, the Commissioners resolved that the national experts should go back to the field to complete some specific jobs relating to two intermediate beacons . . . In the course of the discussions of the relevant subcommission, the position of the Nigerian delegation as recorded in the Minutes was as follows . . .
>
> > 'For its part, the fourth delegation, i.e. that of NIGERIA, considered that the project was not fully completed (the failure to number beacon II-III.1, substandard quality of numbering by LCBC, non-demolition of beacon II-V.1 which was wrongly erected, non stabilisation of GPS and Azimuth station on lines I-II and II-V and disappearance of two GPS stations on line I-II).'
>
> In consequence, Nigeria refused to sign the Report of the experts on the beaconing. At a June 1991 meeting of experts, Nigeria rejected this resolution of the 39th Meeting . . ." (*Ibid.*, Vol. II, p. 405, para. 16.52.)

45. As referred to earlier, the experts of member States were not mandated to sign the final agreement for or on behalf of the Governments or Heads of State. They were instructed to prepare and submit a report for the approval of the Heads of State at their Summit, which they did at the VIIIth Summit, for their signature. That precisely was their undertaking as stated in the Report. They unequivocally expressed the duty that they were called upon to carry out — "to supervise and monitor". Therefore, whatever was signed by the experts of member States cannot bind the Parties in this case. It cannot, therefore be said that the mission entrusted to the LCBC and the manner in which it was carried out resulted in the recognition by the LCBC member States that a delimitation in the Lake Chad area already existed. The Commission was not so mandated. The ultimate decision lies with the Heads of State. In 1994, the Report was accepted and approved by the Heads of State signing the document that was to be subsequently ratified. That ratification did not happen, at least

démarcation. Cependant, en raison d'un différend concernant l'emplacement de la borne VI sur la frontière entre le Tchad et le Cameroun, le commissaire du Tchad indiqua qu'il ne serait pas en mesure d'approuver cette partie du rapport. En l'absence d'un consensus en faveur de l'adoption de celui-ci, il fut décidé que les documents relatifs aux travaux de démarcation seraient signés par le secrétaire exécutif et seraient distribués aux commissaires afin que ceux-ci les transmettent à leurs gouvernements et que la question puisse être réglée lors du sommet suivant.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. II, p. 406, par. 16.54.)

44. Comme l'indique la note du Nigéria de novembre 1990 lors de la trente-neuvième session des commissaires, la délégation nigériane refusa de signer le procès-verbal au motif suivant:

«En novembre 1990, lors de la 39e session de la CBLT, les commissaires décidèrent que les experts nationaux devaient reprendre leurs travaux sur le terrain pour accomplir des tâches précises concernant deux bornes intermédiaires... Lors des débats au sein de la sous-commission correspondante, la délégation nigériane émit l'avis suivant, exposé dans le procès-verbal...

«Pour sa part, la quatrième délégation, à savoir le Nigéria, estime que les travaux ne sont pas entièrement achevés (la borne II-III.1 n'a pas été numérotée, les travaux réalisés par la CBLT sont de qualité inférieure, la borne II-V.1 qui était mal implantée n'a pas été détruite, les points GPS et Azimut des lignes I-II et II-V n'ont pas été stabilisés, deux points GPS de la ligne I-II ont disparu).»

En conséquence, le Nigéria s'abstint de signer le procès-verbal de bornage. Lors de la réunion des experts tenue en juin 1991, le Nigéria rejeta la résolution n° 10 de la 39e session...» (*Ibid.*, vol. II, p. 405, par. 16.52.)

45. Ainsi que je l'ai déjà indiqué, les experts des Etats membres n'étaient pas mandatés pour signer un accord définitif au nom ou pour le compte des gouvernements ou des chefs d'Etat. Ils devaient élaborer un rapport et le soumettre à l'approbation des chefs d'Etat réunis au sommet, ce qui fut fait au huitième sommet. Telle était précisément leur mission telle qu'énoncée dans le rapport, mission qu'ils décrivirent sans équivoque comme étant de «supervision» et de «contrôle». Aussi, quels que soient les documents signés par les experts des Etats membres, ceux-ci ne sauraient engager les Parties en l'espèce. On ne saurait donc dire que la mission confiée à la CBLT et la façon dont elle fut menée à bien aient débouché sur la reconnaissance, de la part des Etats membres de la CBLT, d'une délimitation préexistante dans la région du lac Tchad. Tel n'était pas le mandat de la commission. La décision finale appartenait aux chefs d'Etat. En 1994, le rapport fut accepté et approuvé par les chefs d'Etat qui signèrent les documents destinés à ratification. Cette ratifica-

as far as Nigeria is concerned. Hence my view is that the Court ought to ignore the report and agreement of the LCBC. Tacitly, therefore, the decision of the Court to reject Cameroon's submission that the Parties are bound by the LCBC's Report is valid. However, the Court ought to have taken into consideration other factors, such as *effectivités* and historical consolidation in order to come to a determination on the delimitation of Lake Chad.

Delimitation and Demarcation

46. Reading through the oral and the written pleadings in this case one must admit that there is a degree of misunderstanding or even confusion in the use of the words delimitation and demarcation. Perhaps, for the purpose of elucidation and to clear the apparent convolution, we may borrow a definition of these two terminologies from a textbook on international law:

> "The distinction sometimes made between artificial and natural boundaries is geographical rather than legal, for so-called natural boundaries, making use of natural features such as rivers or mountains usually need further definition in order to produce a precise boundary line. The common practice for land boundaries is, in a boundary treaty or award, to describe the boundary line in words, i.e. to 'delimit' it; and then to appoint boundary commissions, usually joint, to apply the delimitation to the ground and if necessary to mark it with boundary posts or the like, i.e. to 'demarcate' it." (*Oppenheim's International Law*, 9th ed., Vol. 1 (Peace), Parts 2-4, Sir Robert Jennings and Sir Arthur Watts (eds.), p. 662.)

47. The claim of Cameroon is that the LCBC has delimited the boundary with the aid of the relevant instruments already mentioned. The view of Nigeria is that nothing has been delimited or demarcated conclusively. Nigeria agrees that certain instruments are relevant for the purpose of delimitation but that the area of Lake Chad is not part of it. Cameroon argues that the demarcation had been fully and finally effected by the LCBC and the same sanctioned by the Heads of State. For the reason already given above, I disagree with Cameroon, as the Court has also done. However, since delimitation precedes demarcation, and delimitation in this case is not just simply confirming the instruments that delimit, but these instruments must be given judicial interpretation having regard to the conflicting view of the Parties, the Court is therefore called upon to determine the issue of delimitation, whilst the Parties will undertake that of demarcation. But in doing so the Court fails to take into consideration factors other than the instruments.

tion n'a jamais eu lieu en ce qui concerne le Nigéria. La Cour se devait donc d'ignorer le rapport et l'accord de la CBLT. La décision de la Cour de rejeter les conclusions du Cameroun selon lesquelles les Parties seraient liées par le rapport de la CBLT est par conséquent implicitement valide. La Cour aurait toutefois dû, pour procéder à la délimitation du lac Tchad, prendre en considération d'autres facteurs, tels que les effectivités et la consolidation historique.

Délimitation et démarcation

46. A la lecture des pièces de procédure et des plaidoiries dans la présente affaire, il faut reconnaître qu'il existe un certain malentendu, voire une certaine confusion, dans l'emploi des mots délimitation et démarcation. Peut-être pourrions-nous, pour élucider les concepts et en démêler les complexités apparentes, emprunter une définition de ces deux termes à un manuel de droit international:

> «La distinction que l'on fait parfois entre frontière artificielle et naturelle est d'ordre géographique plutôt que juridique, car les frontières dites naturelles, qui utilisent des caractéristiques topographiques telles que des cours d'eau ou des montagnes, appellent généralement un complément de définition pour qu'un tracé précis puisse être établi. Dans un traité de frontière ou une sentence arbitrale, l'usage courant, s'agissant de frontières terrestres, est de rédiger une description de la frontière, c'est-à-dire de la «délimiter»; on désigne ensuite des commissions de frontière, généralement mixtes, pour appliquer la délimitation sur le terrain et, si besoin est, la marquer à l'aide de bornes frontière ou d'autres moyens analogues, c'est-à-dire la «démarquer».» (*Oppenheim's International Law*, sir Robert Jennings et sir Arthur Watts (dir. publ.), 9e éd., vol. 1, parties 2 à 4, p. 662.)

47. La thèse du Cameroun est que la CBLT a délimité la frontière à l'aide des instruments pertinents déjà mentionnés. La position du Nigéria est que rien n'a été délimité ou démarqué de manière concluante. Le Nigéria convient que certains instruments sont pertinents aux fins de la délimitation, mais que la zone du lac Tchad n'est pas concernée. Le Cameroun affirme de son côté que la démarcation a été effectuée par la CBLT de manière complète et définitive, et que les chefs d'Etat y ont donné leur assentiment. Pour les motifs que j'ai déjà exposés, je suis en désaccord avec le Cameroun, ce qui est également le cas de la Cour. Toutefois, puisque la délimitation précède la démarcation et que, en l'espèce, elle ne consiste pas simplement à confirmer les instruments qui en sont à l'origine, mais à donner une interprétation judiciaire de ceux-ci compte tenu des points de vue opposés des Parties, c'est cette question de la délimitation que la Cour était appelée à trancher, les Parties devant quant à elles s'attacher à celle de la démarcation. Mais en menant cette tâche à bien, la Cour n'a pris en compte aucun facteur autre que les instruments.

Lake Chad Basin: Effectivités *and Historical Consolidation*

48. As mentioned earlier, and based on the evidence presented to the Court by both Parties on this matter and particularly Nigeria, I am strongly of the view that the issue of *effectivité* and historical consolidation ought invariably to be given consideration in this case. My reason for saying so has been partly explained in the introductory part of this opinion and partly in the sector on Bakassi Peninsula below. Here reference must be made to the jurisprudence of the Court, in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, particularly in terms of the pronouncement of the Court with regard to the position of *effectivités* in relation to legal title. There is enough reason and justification for the Court to take these legal principles of historical consolidation and *effectivités* into consideration. It has been established that in so many areas in Lake Chad, the Milner-Simon Declaration of 1919 with the annexed Moisel map and the Thompson-Marchand Declaration of 1929-1930, as confirmed by the Henderson-Fleuriau Exchange of Notes of 9 January 1931, are not sufficiently precise and in most cases inaccurate to present a clear picture of delimitation in Lake Chad. The boundary thus requires adjustments and clarifications which can only be taken care of by *effectivités* and historical consolidation.

49. The Lake Chad basin is constantly in a state of flux as to its waters and its inhabitants kept moving with the receding waters from time to time. Some of the settlements and villages have been there for over 40 years. Undoubtedly, this is a situation where *effectivité* has an important role to play. In the *Island of Palmas* case, Max Huber held that the island ought to be attributed to the Netherlands on the ground that:

> "the establishment of Netherlands authority, attested also by external signs of sovereignty, had already reached such a degree of development that the importance of maintaining this state of things ought to be considered as prevailing over a claim possibly based either on discovery in very distant times and unsupported by occupation, or on mere geographical position" (H. Lauterpacht, *The Function of Law in International Community*, p. 120).

Added to all these uncertainties in the area of Lake Chad is the fact that there has never been any definitive delimitation, let alone demarcation. A clear picture of the situation in Lake Chad is that the inhabitants have been living at large regardless of where the boundary lies, and some of them have been there for many years. It is precisely a situation like this that calls for justice in favour of these inhabitants, most of whom owe allegiance to Ngala local government in Nigeria and their Nigerian *Bula-*

Le bassin du lac Tchad — les effectivités et la consolidation historique

48. Ainsi que nous l'avons précédemment indiqué, et sur la base des éléments de preuve présentés à la Cour par les deux Parties sur ce point, notamment par le Nigéria, je suis résolument d'avis que la question des effectivités et de la consolidation historique aurait absolument dû être prise en considération dans cette affaire. Mes raisons sont exposées dans la partie introductive de la présente opinion ainsi que, plus avant, dans la partie consacrée à la presqu'île de Bakassi. Il convient de se reporter ici à la jurisprudence de la Cour en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, et notamment à la position de la Cour eu égard à la place des effectivités en rapport avec le titre juridique. Il existe suffisamment de raisons pour que la Cour prenne ces principes juridiques de la consolidation historique et des effectivités en considération. Il a été établi que, dans de très nombreuses zones du lac Tchad, ni la déclaration Milner-Simon de 1919 et la carte Moisel y annexée ni la déclaration Thompson-Marchand de 1929-1930, telle que confirmée par l'échange de notes Henderson-Fleuriau du 9 janvier 1931, ne sont suffisamment précises et sont le plus souvent impropres à assurer une description correcte de la délimitation dans le lac Tchad. La démarcation requiert par conséquent des mises au point et des éclaircissements que seules les effectivités et la consolidation historique sont en mesure de permettre.

49. Le niveau du bassin du lac Tchad est en constante évolution, ce qui explique que ses habitants se déplacent régulièrement en fonction de la baisse des eaux. Certains établissements et villages remontent à plus de quarante ans. Il s'agit sans aucun doute d'une situation où les effectivités ont un rôle important à jouer. Dans l'arbitrage relatif à l'*Ile de Palmas*, l'arbitre Max Huber a estimé que celle-ci devait être attribuée aux Pays-Bas au motif que:

> «l'établissement de l'autorité des Pays-Bas, attesté aussi par les signes extérieurs de la souveraineté, avait déjà un tel degré de développement, que l'importance du maintien de cet état de choses doit être considérée comme l'emportant sur une réclamation éventuellement basée soit sur la découverte à une époque très reculée et non appuyée par l'occupation, soit sur la simple position géographique» (arbitrage relatif à l'*Ile de Palmas*, Cour permanente d'arbitrage, sentence du 4 avril 1928, Nations Unies, *Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 852 (traduction française: Ch. Rousseau, *Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 180)).

A toutes ces incertitudes dans la région du lac Tchad s'ajoute le fait qu'il n'y a jamais eu de délimitation définitive et encore moins de démarcation. Le fait que l'ensemble des habitants ait vécu sans tenir compte de la position de la frontière et que la présence de certains d'entre eux remonte à de nombreuses années décrit parfaitement la situation dans le lac Tchad. C'est précisément une situation comme celle-ci qui appelle à l'équité en faveur de ces habitants, dont la majorité estime relever de

mas (chiefs). This spread of inhabitants in Lake Chad is not unusual, we have similar examples in the area of the land boundary between Nigeria and Cameroon where, for example, in the Nigerian village of Koja, the Nigerian inhabitants have spread over into the Cameroonian side of the boundary. Again, in the Cameroonian village of Turu, the inhabitants have spread into the Nigerian territory. The Court in its wisdom has decided to allow the Parties to resolve these incursions themselves by peaceful settlement. The arbitrator in the *Island of Palmas* case established the general rules which ought to guide the judge in deciding matters of this nature by weighing the relative merits of the titles claimed. He said:

> "International law, like law in general, has the object of assuring the coexistence of different interests which are worthy of legal protection. If, as in the present instance, only one of two conflicting interests is to prevail, because sovereignty can be attributed to but one of the Parties, the interest which involves the maintenance of a state of things having offered at the critical time to the inhabitants of the disputed territory, and to other States, a certain guarantee for the respect of their rights ought, in doubt, to prevail over an interest which — supposing it to be recognized in international law — has not yet received any concrete form of development." (H. Lauterpacht, *op. cit.*, pp. 119-120.)

In my view, this statement of Max Huber is reflected in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, that:

> "*In the event that the* effectivité *does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration.* Finally, there are cases where the legal title is not capable of showing exactly the territorial expanse to which it relates. The *effectivités* can then play an essential role in showing how the title is interpreted in practice." (*I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63; emphasis added.)

50. In this particular case therefore, it is *effectivité* that can assist in fully complementing the content of the legal title. This definitely is not a case of *effectivité contra legem*, but one that must invariably be given recognition and consideration. Quite patently, the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case is the authority on this point. The Court cannot interpret a part of paragraph 63 of the Judgment in that case, and leave the other part uninterpreted. After all, Cameroon in effect accepted the overwhelming evidence of *effectivités* put forward by Nigeria.

51. Nigeria strongly and extensively pinpoints the obvious deficiencies in many of these instruments. Cameroon also agrees with many of the deficiencies as highlighted by Nigeria. One example is the Moisel map as

l'autorité des pouvoirs locaux de Ngala au Nigéria et de celle des *Bulamas* (chefs) nigérians. Cette tendance des habitants du lac Tchad à étendre leur emprise territoriale n'est pas inhabituelle: il existe des exemples similaires dans le secteur terrestre de la frontière entre le Nigéria et le Cameroun où, par exemple, dans le village de Koja au Nigéria, les habitants nigérians ont débordé du côté camerounais de la frontière. De la même façon, dans le village camerounais de Turu, les habitants se sont étendus en territoire nigérian. La Cour, dans sa sagesse, a décidé de permettre aux Parties de résoudre elles-mêmes ces situations par un règlement pacifique. Dans l'arbitrage relatif à l'*Ile de Palmas*, l'arbitre a posé les règles générales qui doivent permettre aux juges de se prononcer dans des affaires de cette nature en pesant les mérites respectifs des titres invoqués. Selon lui:

> «Le droit international, comme tout le droit en général, a pour objet d'assurer la coexistence des différents intérêts qui sont dignes de protection juridique. S'il s'agit, comme dans l'instance actuelle, de ne faire prévaloir qu'un seul des deux intérêts en conflit, puisque la souveraineté ne peut être attribuée qu'à l'une des deux Parties, l'intérêt qui implique le maintien d'un état de choses ayant offert à l'époque critique aux habitants du territoire contesté et aux autres Etats une certaine garantie pour le respect de leurs droits doit, dans le doute, l'emporter sur un intérêt qui — à supposer qu'il doive être reconnu en droit international — n'a pas encore reçu une forme concrète de développement.» (*Ibid.*)

Selon moi, l'arrêt rendu en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* fait parfaitement écho à cette déclaration de Max Huber:

> «*Dans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération.* Il est enfin des cas où le titre juridique n'est pas de nature à faire apparaître de façon précise l'étendue territoriale sur laquelle il porte. Les «*effectivités*» peuvent alors jouer un rôle essentiel pour indiquer comment le titre est interprété dans la pratique.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63; les italiques sont de moi.)

50. Dans la présente instance, ce sont par conséquent les effectivités qui peuvent venir compléter le contenu du titre juridique. Il ne s'agit manifestement pas là d'effectivités *contra legem*, mais d'effectivités qui ne peuvent qu'être reconnues et prises en compte. L'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* fait indiscutablement autorité sur ce point. La Cour ne saurait interpréter qu'une partie du paragraphe 63 de l'arrêt rendu en cette affaire. Après tout, le Cameroun n'a pas résisté à l'écrasante valeur probante des effectivités mises en avant par le Nigéria.

51. Le Nigéria n'a eu de cesse d'insister sur les insuffisances présentées par beaucoup de ces instruments. Le Cameroun reconnaît nombre de ces insuffisances relevées par le Nigéria. Un exemple en est la carte Moisel

well as the map attached to the 1931 Declaration. Another problematic area is the mouth of the Ebeji. The difficulties encountered by the LCBC throughout the duration of their work on the Lake Chad boundary is not unconnected with the problems of inaccuracies, uncertainties and incongruities when it comes to delimitation and demarcation.

52. The role of *effectivité* which deals majorly with the conduct and practice of the parties and has its legal basis founded on some of the provisions of the Vienna Convention on the Law of Treaties of 1969, particularly its paragraph 31, has as its advantage, the need to ensure stability along the boundaries of two States. Short of invalidating a legal title that bears no relation to the situation on the ground, *effectivité* comes in to play the role of sustaining complementarily the boundary based on the practice and conduct of the parties over the years which, in effect, is similar to the principle of *uti possidetis juris (de facto)*. Consequently, *effectivité* comes in to adjust, vary or amend such boundary as may be structurally established by the legal title.

53. This view is not strange to the Court. Apart from certain inferences made by it on a similar matter in the *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia)* case, an illustration of such a principle was made in the Advisory Opinion of 1971 in the case concerning the *Legal Consequences for States of the Continued Presence of South Africa in Namibia (South West Africa) notwithstanding Security Council Resolution 276 (1970)*, where the Court states:

> "This procedure followed by the Security Council, which has continued unchanged after the amendment in 1965 of Article 27 of the Charter, has been generally accepted by Members of the United Nations and evidences a general practice of that Organization." (*I.C.J. Reports 1971*, p. 22, para. 22.)

54. Similarly, in 1962, the Court had another opportunity to pronounce on the conduct and practice of the parties with regard to a map which the Court considered to have been accepted as the outcome of the work on delimitation between Cambodia and Thailand in the case concerning the *Temple of Preah Vihear*. In that case the Court decided that:

> "Thailand in 1908-1909 did accept the Annex I map as representing the outcome of the work of delimitation, and hence recognized the line on that map as being the frontier line, the effect of which is to situate Preah Vihear in Cambodian territory. The Court considers further that, looked at as a whole, Thailand's subsequent conduct confirms and bears out her original acceptance, and that Thailand's acts on the ground do not suffice to *negative* this. Both Parties, by their conduct, recognized the line and thereby in effect agreed to regard it as being the frontier line." (*I.C.J. Reports 1962*, pp. 32-33; emphasis added.)

ainsi que la carte jointe à la déclaration de 1931. Un autre problème est celui posé par la région de l'embouchure de l'Ebedji. Les difficultés éprouvées par la CBLT pendant ses travaux sur la frontière dans le lac Tchad ne sont pas sans rapport avec les inexactitudes, incertitudes et incongruités qui surgissent lorsqu'il s'agit de procéder à la délimitation et à la démarcation.

52. L'intérêt des effectivités — sous forme, essentiellement, du comportement et de la pratique des Parties —, intérêt dont le fondement juridique est constitué par certaines des dispositions de la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969, en particulier le paragraphe 31, est d'assurer la stabilité des frontières entre deux Etats. Sans aller jusqu'à invalider un titre juridique qui n'a aucun rapport avec la situation sur le terrain, les effectivités interviennent pour jouer un rôle de confirmation complémentaire de la frontière sur la base de la pratique et du comportement des Parties au fil des ans, ce qui les rapproche du principe *uti possidetis juris (de facto)*. Par conséquent, les effectivités interviennent pour adapter, modifier ou amender une frontière structurellement établie par un titre juridique.

53. Ce point de vue n'est pas nouveau pour la Cour. En dehors de certaines conclusions qu'elle en a tirées dans une situation similaire, l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu*, elle avait déjà illustré ce principe en 1971 dans son avis consultatif sur les *Conséquences juridiques pour les Etats de la présence continue de l'Afrique du Sud en Namibie (Sud-Ouest africain) nonobstant la résolution 276 (1970) du Conseil de sécurité*, en déclarant:

> «La procédure suivie par le Conseil de sécurité, qui est demeurée inchangée après l'amendement apporté à l'article 27 de la Charte en 1965, a été généralement acceptée par les Membres des Nations Unies et constitue la preuve d'une pratique générale de l'Organisation.» (*C.I.J. Recueil 1971*, p. 22, par. 22.)

54. De même, en 1962, la Cour a eu une autre occasion de se prononcer sur le comportement et la pratique des Parties à l'égard d'une carte dont elle a considéré qu'elle avait été acceptée à l'issue des travaux de délimitation réalisés entre le Cambodge et la Thaïlande dans l'affaire du *Temple de Préah Vihéar*. Dans cette affaire, la Cour a décidé que:

> «En 1908-1909 la Thaïlande a bien accepté la carte de l'annexe I comme représentant le résultat des travaux de délimitation et a ainsi reconnu la ligne tracée sur cette carte comme étant la frontière dont l'effet est de situer Préah Vihéar dans le territoire du Cambodge. La Cour estime d'autre part que, considérée dans son ensemble, la conduite ultérieure de la Thaïlande a confirmé et corroboré son acceptation initiale et que les actes accomplis par la Thaïlande sur les lieux n'ont pas suffi à *l'annuler*. Les deux Parties ont par leur conduite reconnu la ligne et, par là même, elles sont effectivement convenues de la considérer comme étant la frontière.» (*C.I.J. Recueil 1962*, p. 32-33; les italiques sont de moi).

In this case, Nigeria relies very heavily on *effectivités* to justify its claim over the 33 villages mentioned in its Counter-Memorial and filed bundles of documents in support of it, which clearly show its uninterrupted occupation of such places over the years.

55. Nigeria describes with particularity that the settlements are not heavily populated, and are headed by *Bulamas*. The houses are generally built of grass and mud. Fishing and farming are practised on the available fertile land and water. The people there are Nigerians and are predominantly of Nigerian tribes, i.e., Hausa, Fulani, Kanuri, and in some cases Ibo, Yoruba, Shuwa Arabs and Sara. They also have in some places Malians, Cameroonians and Chadians who, even though few, also pay community taxes to Nigerian Local Government Authorities (Ngala and Marte Local Government Authorities).

56. According to Nigeria, some of these villages were established as far back as 1959. Documentary evidence in support of Nigeria's *effectivités* in the Lake Chad basin was rather overwhelming. Nigeria's activities in these villages, viz., the appointment of *Bulamas*, general and local administration, health services, education, collection of taxes, holding of elections, conducting census, proof of the affiliation of the local inhabitants to Nigeria and aid to inhabitants for agricultural purposes were all heavily pleaded and presented. Nigeria claims to have carried on these activities continuously in all these villages, undisturbed and uninterrupted by Cameroon over the years. Cameroon recognizes these facts. Cameroon persistently referred to a "long list" of documents presented by Nigeria. At a juncture counsel for Cameroon stated during the oral proceedings:

> "*Nigeria has presented you with a very long list of its alleged* effectivités. Many of them do not qualify as proper *effectivités*, for the reasons I have already outlined and for others I shall mention shortly. *Still, superficially, it is a long list. Cameroon's is shorter.* Deliberately so, however." (CR 2002/4 (Mendelson), p. 45, para. 23; emphasis added.)

57. In Cameroon's presentation of its own *effectivités*, it claims that Nigeria occupies 18 Cameroonian villages. Most of the claims and activities of Cameroon date from about 1983-1987. Cameroon has visited only 12 of these villages between 1982 and 1990. It claims to have carried out a census in 1983 in 14 villages including Sagir, which it admits belongs to Nigeria. Cameroon claims to have collected taxes from eight villages between 1983 and 1993. It also claims to have designated chiefs in 12 villages. Although Cameroon did not claim to have held elections in any of the villages, nevertheless it claims to have installed polling stations in six villages, conducted election tours in four villages and given notice of elections in seven villages. Cameroon further claims to have been in control

En la présente espèce, le Nigéria se fonde très largement sur les effectivités pour étayer sa revendication concernant trente-trois villages mentionnés dans son contre-mémoire; la masse de documents qu'il a déposés à l'appui fait clairement ressortir une occupation ininterrompue de ces localités sur des périodes de plusieurs années.

55. Le Nigéria décrit en détail ces hameaux faiblement peuplés, ayant à leur tête des *Bulamas* (chefs). Les huttes sont généralement faites d'herbe et de terre. Les terres fertiles, les riches étendues lacustres y autorisent la pratique de l'agriculture et de la pêche. La population, nigériane, appartient surtout à des tribus nigérianes, c'est-à-dire haoussa, fulani, kanuri et, dans certains cas, ibo, yoruba, arabes shuwa et sara. On y trouve également des Maliens, des Camerounais et des Tchadiens qui, bien que peu nombreux, versent aussi des impôts locaux aux autorités nigérianes (collectivités locales de Ngala et Marte).

56. Selon le Nigéria, l'existence de certains de ces villages remonte à 1959. Les éléments de preuve documentaires présentés à l'appui des effectivités du Nigéria dans le bassin du lac Tchad sont écrasants. Les activités du Nigéria dans ces villages — nomination de *Bulamas*, administration générale et locale, services de santé, instruction publique, collecte des impôts, organisation des élections et recensements —, ainsi que les preuves de l'affiliation des habitants au Nigéria et de l'aide accordée à l'agriculture, ont toutes été longuement plaidées et présentées. Le Nigéria affirme qu'il a exercé ces activités de manière continue dans l'ensemble de ces villages, sans intervention ni interruption de la part du Cameroun au cours des ans. Le Cameroun lui-même en convient. Il a constamment évoqué une «longue liste» de documents présentés par le Nigéria. Le conseil du Cameroun a même déclaré au cours de la plaidoirie:

> «*le Nigéria vous a soumis une très longue liste de ses prétendues* effectivités. Nombre d'entre elles ne présentent pas le caractère de véritables *effectivités*, pour les raisons que j'ai déjà énoncées et pour d'autres que j'évoquerai dans un instant. *Leur liste n'en demeure pas moins longue, du moins en apparence. Celle que fournit le Cameroun est plus courte* — mais c'est là chose délibérée.» (CR 2002/4, p. 45, par. 23 (Mendelson); les italiques sont de moi.)

57. Lorsque le Cameroun fait état de ses propres effectivités, il prétend que le Nigéria occupe dix-huit villages camerounais. La plupart des revendications et activités du Cameroun datent de 1983 à 1987 environ. Le Cameroun n'a visité que douze de ces villages entre 1982 et 1990. Il prétend avoir effectué un recensement en 1983 dans quatorze villages, y compris Sagir, dont il reconnaît qu'il appartient au Nigéria. Le Cameroun prétend avoir perçu des impôts auprès de huit villages entre 1983 et 1993. Il affirme aussi avoir désigné les chefs de douze villages. Bien qu'il n'ait prétendu avoir organisé des élections dans aucun des villages, il affirme avoir installé des bureaux de vote dans six d'entre eux, effectué des tournées électorales dans quatre villages et annoncé les élections

of markets, thereby banning illegal trading in four villages, and distributed provisions to nine villages in 1985. Cameroon intervened through its *gendarmeries* between 1984 and 1986 in three criminal cases in three villages, and in 1982 organized cultural and folk activities in four villages. However, Cameroon concedes that six of these villages are actually within Nigerian territory; these are: Koloram, Sabon Tumbu, Jribrillaram, Doron Mallam, Kirta Wulgo and Sagaya.

58. From the above report it can be seen that Cameroon's *effectivités* are admittedly very scanty, few, vague, mostly unsubstantiated and restricted to a limited period and cannot be compared with the overwhelming evidence of *effectivités* presented by Nigeria before the Court. As Cameroon pointed out, Nigeria's claim to the 33 villages and the justification for such a claim based on *effectivité* is all contained in Nigeria's pleadings. Nigeria's *effectivités* and historical consolidation in Lake Chad are sufficiently significant to be accorded recognition. But the Court unfortunately rejects all these claims.

59. It will be necessary in this opinion to dwell on another angle concerning the issue of title which Cameroon is relying on. Counsel for Cameroon added at the oral proceedings:

> "For the legal reasons I have already put before you Cameroon, as the party with the title, needs to prove very little (if anything) by way of corroboration of its title. So it has deliberately refrained from playing Nigeria's game, considering it quite inappropriate to go down the path of amassing one example after another." (CR 2002/4 (Mendelson), p. 45, para. 23.)

I wish to refer to yet another admission by Cameroon with regard to the overwhelming evidence of *effectivité* presented by Nigeria before the Court, where counsel for Cameroon stated:

> "So it will not do for Nigeria to pile up instance after instance of alleged *effectivités* in one pan of the scales, so to speak, and then point out that Cameroon has cited fewer. The law requires this Court to tilt the scales of justice in favour of the title-holder, and it will require a great deal to displace that title." (*Ibid.*, p. 39, para. 11.)

Here again Cameroon can be faulted with regard to its so-called "legal title" and its claim as "title-holder". In the first case, it must be clear that the *effectivités* of Nigeria in the Lake Chad basin is not meant to displace the conventional title. *Effectivité* as presented by Nigeria in this case will only vary or adjust the conventional title boundary. It will not tilt the scale of justice one way or the other, but merely recognizes the fact that by the acts of the Parties through their conduct and practice they have

dans sept villages. Le Cameroun prétend aussi qu'il contrôle les marchés, interdisant ainsi les commerces illicites dans quatre villages, et qu'il aurait distribué des vivres à neuf villages en 1985. Le Cameroun est intervenu dans trois affaires d'ordre pénal par l'intermédiaire de sa gendarmerie dans trois villages entre 1984 et 1986; en 1982, il a organisé des activités culturelles et folkloriques dans quatre villages. Il reconnaît toutefois que six de ces villages se trouvent en fait sur le territoire nigérian, à savoir: Koloram, Sabon Tumbu, Jribrillaram, Doron Mallan, Kirta Wulgo et Sagaya.

58. De ce qui précède, il ressort que les effectivités du Cameroun sont en effet très sommaires, rares, vagues, non confirmées pour la plupart, et restreintes à une période limitée, et qu'elles ne sauraient se comparer aux effectivités considérables que le Nigéria a présentées à la Cour. Comme l'a fait observer le Cameroun, la revendication du Nigéria concernant les trente-trois villages et la justification de cette revendication, fondée sur les effectivités, ont toutes été exposées dans les plaidoiries du Nigéria. Les effectivités et la consolidation historique du titre du Nigéria dans le lac Tchad sont suffisamment importantes pour être reconnues. Mais la Cour rejette malheureusement toutes ces revendications.

59. Il convient ici de revenir sur un autre élément de la question du titre sur lequel s'appuie le Cameroun. Le conseil du Cameroun a indiqué lors des plaidoiries:

> «Pour les raisons d'ordre juridique que je vous ai déjà exposées, le Cameroun, en sa qualité de détenteur du titre, a très peu à prouver (si tant est qu'il ait quelque chose à prouver) pour corroborer celui-ci. C'est pourquoi il s'est délibérément gardé de jouer le jeu du Nigéria, jugeant totalement hors de propos d'aligner comme lui un exemple après l'autre.» (CR 2002/4, p. 45, par. 23 (Mendelson).)

Mais, je voudrais rappeler un autre aveu de la part du conseil du Cameroun au sujet du poids écrasant des effectivités présentées à la Cour par le Nigéria:

> «Par conséquent, il ne suffira pas au Nigéria d'entasser exemple sur exemple de prétendues effectivités dans un des plateaux de la balance, pour ainsi dire, puis de faire remarquer que ceux qu'apporte le Cameroun sont moins nombreux. Le droit exige de la Cour qu'elle fasse pencher la balance de la justice en faveur du titulaire du titre, et il faudra beaucoup peser sur le fléau pour déplacer ce titre.» (*Ibid.*, p. 39, par. 11.)

Le Cameroun ne peut, là encore, manquer d'être pris en défaut quant à ses prétentions à être «titulaire» d'un «titre juridique». Tout d'abord, il doit être bien clair que les effectivités du Nigéria dans le bassin du lac Tchad ne sont pas censées remplacer le titre conventionnel. Les effectivités dont le Nigéria fait état en la présente espèce n'auraient eu pour effet que de modifier ou rectifier la frontière telle qu'établie par le titre conventionnel. Elles n'auraient pas fait pencher la balance de la justice dans un

"recognized" the necessary adjustments in an otherwise inaccurate conventional title boundary.

60. It is true that in this area of Lake Chad (as well as in the Bakassi Peninsula), Cameroon has fewer evidence of *effectivité*. This presumably is because they have never occupied these areas which Nigeria has proved to be under its occupation all along. However, and quite erroneously, Cameroon is relying on what it terms "legal title" by referring to itself as "title-holder".

61. Again, Cameroon gives the impression of being a title-holder, which it has repeated many times. Cameroon has referred to all those relevant instruments as the exclusive deciding factor in this case. Nigeria equally presents its case in a similar manner to that of Cameroon. Nigeria accepts in principle that all those instruments are relevant to the determination of the delimitation and demarcation of the Lake Chad basin, but, in addition, Nigeria says that this boundary described by inaccurate maps and incomplete or defective instruments must be interpreted in order to give an effective and legal boundary delimitation. Furthermore, Nigeria contends that other principles of delimitation must be taken into consideration as decided by the Chamber of this Court in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case. Hence, Nigeria is saying that historical consolidation and *effectivité* are all relevant factors that are to be taken into consideration in the interpretation of the delimitation of the Lake Chad Basin. Contrary to the decision of the Court, this *effectivité* will serve a corrective or amending role in this case by modification, adjustment and variation as the case may be in all the relevant places.

62. In other words, the position of Nigeria could simply be perceived thus: that despite the endorsement of all the relevant instruments and declarations in the early part of the twentieth century, movement of people within and around the Lake Chad area has never been static. In the absence of any conclusive and proper delimitation and demarcation in these places, settlements have been recognized by both Parties and this must be read into these instruments, if the same have to be interpreted in the year 2002, a period of well over 80 years. The Court must recognize the *status quo ante* in order to do justice and steer a path of peace and stability of relations in the region.

THE BAKASSI PENINSULA

63. As regards the Bakassi Peninsula (including the land boundary), the Court relies on

— the two agreements between Great Britain and Germany dated (11 March 1913 and 12 April 1913 respectively);

sens ou dans l'autre, mais simplement conduit à reconnaître que, par leurs actes, leur comportement et leur pratique, les Parties avaient «reconnu» l'ajustement qu'il y avait lieu d'apporter à une frontière issue d'un titre conventionnel qui aurait, sinon, été inexacte.

60. Il est bien vrai que, dans cette zone du lac Tchad (ainsi que dans la presqu'île de Bakassi), le Cameroun a moins d'éléments de preuve d'effectivités, ce qui sans doute s'explique par le fait qu'il n'a jamais occupé toutes ces régions, dont le Nigéria a prouvé qu'il les avait lui-même occupées pendant toute cette période. Cependant, et parfaitement à tort, le Cameroun se fonde sur ce qu'il appelle le «titre juridique» en se qualifiant de «titulaire du titre».

61. Encore une fois, le Cameroun donne l'impression d'être détenteur d'un titre. Il l'a souvent répété. Il a présenté ces instruments pertinents comme constituant le seul facteur décisif en l'espèce. L'argumentation du Nigéria n'est pas éloignée de cette stratégie du Cameroun. Le Nigéria admet en principe que tous ces instruments sont pertinents pour la délimitation et la démarcation du bassin du lac Tchad, mais il ajoute que cette frontière, représentée par des cartes inexactes et des descriptions incomplètes ou erronées, doit être interprétée afin de produire une délimitation de frontière valide. Le Nigéria affirme en outre que d'autres principes de délimitation doivent être pris en considération, ainsi que la Chambre de cette Cour en avait décidé dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*. Il fait donc valoir que la consolidation historique et les effectivités sont autant de facteurs pertinents qui doivent être pris en compte pour l'interprétation de la délimitation du territoire du lac Tchad. Contrairement à ce qu'a décidé la Cour, ces effectivités avaient un rôle rectificatif à jouer en la présente espèce, ce qui se serait traduit par des modifications, des rectifications ou des amendements, selon les cas, partout où il y avait lieu de le faire.

62. Autrement dit, la position du Nigéria peut se résumer ainsi: malgré l'adoption, au début du XXe siècle, des divers instruments et déclarations pertinents, les populations dans la région du lac Tchad et autour de celui-ci n'ont jamais été statiques. En l'absence d'une délimitation et d'une démarcation adéquates et concluantes dans cette zone, des villages ont été reconnus par les deux Parties, et ce fait devait être pris en compte dans l'interprétation de ces instruments en 2002, soit plus de quatre-vingts ans après. La Cour devait reconnaître le *statu quo* si elle voulait faire preuve d'équité et emprunter la voie menant vers la paix et la stabilité des relations dans la région.

La presqu'île de Bakassi

63. S'agissant de la presqu'île de Bakassi (et notamment de la frontière terrestre), la Cour se fonde sur:

— les deux accords conclus entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne (l'un datant du 11 mars 1913, l'autre du 12 avril 1913);

— the 1946 Order in Council;
— the Yaoundé Declaration of 14 August 1970;
— the Kano Agreement of September 1974;
— the Maroua Declaration of June 1975;
— the Yaoundé II Declaration of 4 April 1987;
— the League of Nations Mandate Agreements; and

— the United Nations Trusteeship Agreements.

64. In its Judgment, particularly in paragraph 325 III (A), (B) and (C), the Court fails to take into consideration the situation on the ground in the Bakassi Peninsula, despite the fact that no one is left in doubt that at the moment this territory, and indeed since independence, is occupied and firmly in possession of Nigeria and inhabited by Nigerian people; hence my reason for voting against the decision of the Court. This is an artificial decision that fails blatantly to take into consideration, contrary to all the accepted principles of international law and practice, that *effectivités* must invariably be given consideration in a matter of this nature. Furthermore, the Court fails to take into account the submission of Nigeria based on historical consolidation, which the Court now refers to as mere theory. It is my strong view that, if the principle of historical consolidation is a theory, it is one that the Court, over the years in its judgments (as will be shown later), has given its approval and support. The decision of the Court, in my view, is rather a political decision than a legal one.

65. Both Cameroon and Nigeria present very strong arguments over their respective claims to the Bakassi Peninsula and both urge the Court to "adjudge and declare" that sovereignty over the Bakassi Peninsula belongs to it. In its Application instituting the proceedings (para. 20 (*a*)), Cameroon asks the Court "to adjudge and declare: that sovereignty over the Peninsula of Bakassi is Cameroonian, by virtue of international law, and that that Peninsula is an integral part of the territory of Cameroon". In its pleadings, Nigeria requests the Court "as to the Bakassi Peninsula . . . to adjudge and declare that sovereignty over the Peninsula . . . is vested in the Republic of Nigeria" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. III, Submissions, p. 834).

66. Cameroon's case virtually stands on one leg, which it strongly presented, to the effect that what governs this claim is no other legal instrument than the Agreement of 11 March 1913 concluded between Great Britain and Germany. It considers the other leg of its argument, which is *uti possidetis juris* and *effectivité*, to be secondary and supportive of its main claim. Cameroon bases its view on what it perceives as the position of international law in relation to treaties, relying very heavily on the Judgment of the Chamber of the Court in the case of the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)*, particularly its paragraph 63

— l'ordonnance adoptée en conseil de 1946;
— la déclaration de Yaoundé en date du 14 août 1970;
— l'accord de Kano de septembre 1974;
— la déclaration de Maroua de juin 1975;
— la déclaration de «Yaoundé II» en date du 4 avril 1987;
— les accords de mandat conclus dans le cadre de la Société des Nations; et
— les accords de tutelle conclus dans le cadre des Nations Unies.

64. Dans son arrêt, et en particulier aux paragraphes 325 III A) B) et C) de celui-ci, la Cour néglige de tenir compte de la situation concrète à Bakassi, bien qu'il ne subsiste aucun doute quant au fait qu'à l'heure actuelle, et d'ailleurs depuis l'indépendance, ce territoire est occupé par le Nigéria, qu'il se trouve indiscutablement en sa possession, et qu'il est habité par des Nigérians; telle est la raison pour laquelle j'ai voté contre la décision de la Cour. Il s'agit là d'une décision artificielle qui, contrairement à tous les principes généralement reconnus du droit international et de la pratique des Etats, méconnaît totalement le fait que les effectivités doivent toujours être prises en compte dans des affaires de cette nature. La Cour ne prend pas davantage en considération la consolidation historique plaidée par le Nigéria, qu'elle ravale maintenant au rang de simple théorie. Mais je ne crois pas me tromper en affirmant que, si le principe de la consolidation historique n'est qu'une théorie, c'en est pourtant une que la Cour n'a cessé, au fil des ans, d'avaliser et de confirmer dans ses arrêts (comme il sera démontré par la suite). Selon moi, la décision de la Cour est d'ordre davantage politique que juridique.

65. Le Cameroun et le Nigéria avancent l'un comme l'autre de très solides arguments à l'appui de leurs demandes respectives concernant la presqu'île de Bakassi. Ils prient tous les deux la Cour de «dire et juger» que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi leur appartient. Dans sa requête introductive d'instance (par. 20 *a*)), le Cameroun demande à la Cour «de dire et juger ... que la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi est camerounaise, en vertu du droit international, et que cette presqu'île fait partie intégrante du territoire de la République du Cameroun». Dans ses pièces, le Nigéria demande quant à lui à la Cour, «en ce qui concerne la presqu'île de Bakassi, de dire et juger ... que la souveraineté sur la presqu'île ... appartient à la République fédérale du Nigéria» (contre-mémoire du Nigéria, vol. III, conclusions, p. 834).

66. La thèse du Cameroun, comme l'a réaffirmé avec force celui-ci, ne repose pour ainsi dire que sur un pilier unique: le traité du 11 mars 1913 conclu par la Grande-Bretagne et l'Allemagne, le seul instrument juridique à l'appui de sa thèse. Il estime que l'autre pilier de sa thèse, constitué par l'*uti possidetis juris* et les effectivités, est secondaire et n'est là que pour confirmer ses arguments principaux. Le Cameroun fonde son opinion sur ce qui est à ses yeux la position du droit international au regard des traités, et s'appuie très largement sur l'arrêt rendu par la Chambre de la Cour en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/*

(*I.C.J. Reports 1986*, p. 586). Cameroon strongly contends that once it can lay claim to a legal title, then as title-holder, the Bakassi Peninsula is part of its territory. In particular, it relies mainly on Articles XVIII-XXII of the Agreement of 11 March 1913. Quite obviously, Cameroon's case is not strong on *effectivités* (which will be examined later), and hence it stands or falls mainly on its claim to legal title, which the Court, in my view, upholds, quite erroneously.

67. Nigeria rests its own case on four legs: first, it claims original title evidenced by the Treaty of 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar; second, it relies very heavily on *effectivités*, which it overwhelmingly substantiates; third, it claims the long and uninterrupted occupation and administration of the Bakassi Peninsula, as indicating the pattern of "conduct and practice" of the Parties involving historical consolidation; and, fourth, Nigeria also claims title to the peninsula based on the acquiescence by Cameroon over many years.

68. The case presented by Cameroon to the Court is that the Agreement of 11 March 1913 between Great Britain and Germany is not only significant but that it is the Agreement that determined the boundary of the Bakassi Peninsula, ceding it to Germany. As far as Cameroon is concerned, it is the 1913 Agreement that ultimately determines the boundary although, according to Cameroon, there were a series of agreements before that date locating the boundary at the mouth of the Rio del Rey. These agreements are dated 29 April 1885, 27 July 1886, 1 July 1890 and 15 November 1893. Cameroon states further that the Agreement of 16 April 1901 is of considerable significance because it was the first time that the boundary was located on the Akwayafe River, thus placing the Bakassi Peninsula within German territory. Nigeria disagrees with this view and strongly denies that the 1901 Agreement ever changed the boundary from the Rio del Rey to the mouth of the Akwayafe. What counsel for Nigeria said during the oral proceedings about the 1901 Agreement is that:

> "Far from these propositions being accepted 'without hesitation', they call for the utmost hesitation. As a fact, the two Governments did not reach agreement on those matters. And in law, no mere proposals or reports, no agreements which have not entered into force, can be held to constitute an acknowledgment of, or agreement to, whatever it is that is being proposed. What the local officials in Nigeria and Cameroon may have agreed was, when referred back to these capitals, not approved by their Governments." (CR 2002/8 (Watts), p. 53, para. 62.)

69. It appears to me that Nigeria is right on this point, because, according to Cameroon's pleadings regarding the Protocol of the

République du Mali), en particulier sur son paragraphe 63 (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 586). Il soutient avec insistance que le fait de pouvoir se prévaloir d'un titre juridique l'autorise, dès lors qu'il en est le titulaire, à considérer la presqu'île de Bakassi comme faisant partie de son territoire. Il invoque surtout les articles XVIII à XXII du traité du 11 mars 1913. A l'évidence, la thèse du Cameroun se fonde moins sur les effectivités (qui seront examinées plus tard), et repose donc principalement sur sa revendication d'un titre juridique. Que la Cour ait confirmé son titre constitue, selon moi, une grave erreur.

67. La thèse du Nigéria repose quant à elle sur quatre piliers: premièrement, le titre originel, qu'il prétend détenir aux termes du traité de 1884 conclu par la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar; deuxièmement, les effectivités qu'il invoque abondamment avec des preuves écrasantes à l'appui; troisièmement, l'occupation et l'administration, anciennes et ininterrompues, de la presqu'île de Bakassi, attestant une «conduite et pratique» systématique des Parties, et notamment la consolidation historique; et, quatrièmement, l'acquiescement du Cameroun à la présence du Nigéria sur la presqu'île pendant de nombreuses années.

68. La thèse exposée par le Cameroun devant la Cour est que le traité du 11 mars 1913 conclu par la Grande-Bretagne et l'Allemagne non seulement est déterminant, mais encore délimite la presqu'île de Bakassi en opérant sa cession à l'Allemagne. Pour le Cameroun, c'est ce traité qui détermine de manière définitive la frontière, bien que, selon lui, il ait été précédé d'une série d'accords plaçant la frontière à l'embouchure du Rio del Rey, accords qui datent du 29 avril 1885, du 27 juillet 1886, du 1er juillet 1890 et du 15 novembre 1893. Le Cameroun fait en outre observer que l'accord du 16 avril 1901 revêt une importance considérable, en tant qu'il fut le premier à situer la frontière à l'embouchure de la rivière Akwayafé, plaçant ainsi la presqu'île de Bakassi en territoire allemand. Le Nigéria réfute ce point de vue et conteste vivement que l'accord de 1901 ait déplacé la frontière de l'embouchure du Rio del Rey à celle de l'Akwayafé. Voici l'argumentation développée par le Nigéria lors de la procédure orale à propos de l'accord de 1901:

> «Loin de pouvoir être acceptées «sans hésitation», ces affirmations réclament un maximum d'hésitation. Dans les faits, les deux gouvernements n'ont pas abouti à un accord sur ces questions. Et en droit, on ne peut considérer que de simples propositions, de simples rapports, ou encore des accords non entrés en vigueur reviennent à reconnaître tacitement ce qui est proposé ou à y adhérer. Quelles qu'aient été les dispositions arrêtées d'un commun accord par les autorités locales au Nigéria et au Cameroun, quand elles ont été transmises aux deux capitales, elles *n'ont pas* été approuvées, par aucun des deux gouvernements.» (CR 2002/8, p. 53, par. 62, (Watts).)

69. Il me semble que le Nigéria a raison sur ce point car le Cameroun, se référant dans ses écritures au protocole de la commission de délimita-

Southern Nigeria-Cameroon Boundary Commission signed in April 1906, which was signed by Captain Woodroffe, the then British Commissioner and Captain Herrmann, the then German Commissioner, reference was made to the "*abortive* Moor-Puttkamer Agreement of 16 April 1901" (Memorial of Cameroon, Vol. I, pp. 69-70, para. 2.52).

70. It seems to me that, prima facie, both Parties recognize the significance of the Agreement of 11 March 1913. However, whereas Cameroon asserts that all 30 Articles should be given their full effect, Nigeria is asking the Court not to give any legal effect to Articles XVIII-XXII pertaining to the Bakassi Peninsula.

71. The reason why Nigeria is asking the Court not to enforce the provisions of Articles XVIII-XXII of the Agreement of 1913, is that it holds an original title, which it considers to be earlier in time and, for that matter, superior to the conventional title claimed by Cameroon on this part of the boundary. *Prior est tempore, prior est jure*. On the other hand, if the Court upholds the view of Cameroon regarding the effect of these Articles, as it does, then its effect would be that the Agreement of 1913 concerning the boundary along the Bakassi Peninsula is binding between Great Britain and Germany. However, the view of Nigeria is that whatever is the effect of those Articles, it cannot bind the Kings and Chiefs of Old Calabar and for that matter Nigeria, after independence.

72. Cameroon stated that Nigeria cannot pick and choose, and that if the Agreement is valid and binding, it must be so as a whole, and not truncated. Cameroon went further to state that the argument of Nigeria with regard to the five Articles in the 1913 Agreement cannot hold, because of the effect of the provisions of Articles 44, 60 and 62, paragraph 2 *(a)*, of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties. Although the Court declines to deal with this issue, in my opinion I consider it important that all these Articles be examined and interpreted in relation to the 1913 Agreement. But before this exercise can be undertaken, I must refer briefly to the claim of Nigeria as regards its original title based on the Treaty of 10 September 1884 between the Kings and Chiefs of Old Calabar and Great Britain. The stand of Nigeria is that Great Britain, having signed a treaty of protection with the Kings and Chiefs of Old Calabar in 1884, was incapable of ceding the Bakassi Peninsula to Germany in 1913. Nigeria argues that Great Britain had neither the right nor the capacity to do so, that such transfer was invalid, null and void and that Great Britain was obviously in breach of its obligations to the Kings, Chiefs and people of Old Calabar which were merely to "protect" them, and not to alienate their land. *Nemo dat quod non habet*.

Severability of Articles XVIII-XXII of the 1913 Agreement

73. Article 62, paragraph 2 *(a)*, of the Vienna Convention on the Law of Treaties should be treated first. This paragraph reads: "A fundamental change of circumstance may not be invoked as a ground for terminating or withdrawing from a treaty." In my view, this provision is not appli-

tion de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria méridional signé par le capitaine Woodroffe, commissaire britannique, et le capitaine Herrmann, commissaire allemand, a utilisé l'expression «[t]raité *avorté* Moor-Puttkamer du 16 avril 1901» (mémoire du Cameroun, livre I, p. 69-70, par. 2.52).

70. Il me semble qu'à première vue les Parties reconnaissent l'une et l'autre le caractère déterminant de l'accord du 11 mars 1913. Cependant, alors que le Cameroun fait valoir que les trente articles sont tous valides, le Nigéria demande à la Cour de ne pas accorder d'effet juridique aux articles relatifs à Bakassi, c'est-à-dire aux articles XVIII à XXII.

71. Si le Nigéria demande à la Cour de ne pas donner effet aux articles XVIII à XXII de l'accord de 1913, c'est parce qu'il est le détenteur du titre originel, lequel est selon lui antérieur et de ce fait supérieur au titre conventionnel revendiqué par le Cameroun pour cette partie de la frontière: *prior est tempore, prior est jure*. De ce que la Cour ait fait sienne la thèse du Cameroun concernant l'effet à donner à ces articles, il découle que l'accord de 1913 relatif à la frontière dans la presqu'île de Bakassi liait la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Pour le Nigéria, quel que soit l'effet de ces articles, ils ne sauraient lier ni les rois et chefs du Vieux-Calabar, ni, après l'indépendance, le Nigéria.

72. Le Cameroun affirme que le Nigéria ne saurait faire un tri et que, si le traité est valide et obligatoire, c'est dans son ensemble et non dans sa version tronquée. Le Cameroun ajoute que l'argument du Nigéria relatif aux cinq articles de l'accord de 1913 ne tient pas au vu des dispositions des articles 44, 60 et 62, paragraphe 2, alinéa *a)*, de la convention de Vienne de 1969 sur le droit des traités. Bien que la Cour refuse d'examiner cette question, il importe selon moi d'examiner et d'interpréter ces trois articles en rapport avec l'accord de 1913. Il convient toutefois, avant de se livrer à cet exercice, de s'arrêter brièvement sur le titre originel revendiqué par le Nigéria sur le fondement du traité du 10 septembre 1884 conclu par la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar. La position du Nigéria est que la Grande-Bretagne, ayant signé un traité de protection avec les rois et chefs du Vieux-Calabar en 1884, ne pouvait céder Bakassi à l'Allemagne en 1913. Le Nigéria affirme que la Grande-Bretagne n'avait ni le droit, ni la capacité de le faire, que cette cession est frappée de nullité, et que la Grande-Bretagne a manifestement manqué à l'obligation dont elle était tenue vis-à-vis des rois et chefs du Vieux-Calabar, qui était seulement de les «protéger», et non d'aliéner leurs territoires: *nemo dat quod non habet*.

Divisibilité des articles XVIII-XXII de l'accord de 1913

73. Il conviendra en premier lieu d'examiner l'alinéa *a)* du paragraphe 2 de l'article 62 de la convention de Vienne sur le droit des traités, qui est ainsi libellé: «[u]n changement fondamental de circonstances ne peut pas être invoqué comme motif pour mettre fin à un traité ou pour

cable to the request of Nigeria that these five Articles in the 1913 Agreement ought to be expunged. Nigeria is not asking for the withdrawal or termination of the Treaty. In fact, Nigeria's position regarding the 1913 Treaty can be divided into three.

74. First, Nigeria observes that there are certain anomalies, inaccuracies or defects in the Agreement that need to be "cured" by the Court through interpretation, but Nigeria does not say that these provisions, if considered relevant in another segment, may be rendered unenforceable or terminated.

75. Second, there is the sector of the boundary from Pillar 64 to Pillar 114, which both Nigeria and Cameroon accept as valid and which neither calls for withdrawal nor termination. However, Nigeria contends that the inherent defects in the five Articles in question render them unenforceable. Article 62, paragraph 2 *(a)*, refers to "fundamental change". This is not a case of fundamental change, but one of "fundamental defect" that cannot be cured because Great Britain was not only in breach of its obligations to the Kings and Chiefs of Old Calabar but also incapable of contracting any agreement of this nature, especially where the agreement negates its obligations under the 1884 Treaty.

76. Third, this act of Great Britain also translated into an act that it had no mandate to perform: *res inter alios acta alteri nocere non debet.*

77. Article 44 of the Vienna Convention needs also to be examined thoroughly in view of the opposing positions of the Parties. Its relevant part reads:

> "1. A right of a party, provided for in a treaty arising under article 56, to denounce, withdraw from or suspend the operation of the treaty may be exercised only with respect to the whole treaty unless the treaty otherwise provides or the Parties otherwise agree.
>
> 2. A ground for invalidating, terminating, withdrawing from or suspending the operation of a treaty recognized in the present Convention may be invoked only with respect to the whole treaty except as provided in the following paragraphs or in article 60.
>
> 3. If the ground relates solely to particular clauses, it may be invoked only with respect to those clauses where:
>
> *(a)* The said clauses are separable from the remainder of the treaty with regard to their application;
>
> *(b)* It appears from the treaty or is otherwise established that acceptance of those clauses was not an essential basis of the consent of the other party or Parties to be bound by the treaty as a whole; and

s'en retirer». A mon avis, cette disposition est dénuée de pertinence au regard de la demande du Nigéria tendant à ce que ces cinq articles soient séparés du reste de l'accord de 1913. Le Nigéria ne cherche ni à se retirer du traité, ni à y mettre fin. En fait, sa position concernant le traité de 1913 peut s'analyser en trois parties.

74. Tout d'abord, s'il fait observer que l'accord contient certaines anomalies, inexactitudes ou imperfections auxquelles la Cour devrait «remédier» par voie d'interprétation, le Nigéria ne dit pas que ces dispositions doivent être définitivement privées d'effet ou abrogées, au cas où elles seraient jugées pertinentes pour un autre segment.

75. Se pose ensuite la question du segment de la frontière entre la borne 64 et la borne 114, que le Nigéria considère avec le Cameroun comme valide, et qui n'appelle ni retrait ni abrogation. Le Nigéria n'en soutient pas moins que les imperfections inhérentes à ces cinq articles les privent d'effet. L'alinéa *a)* du paragraphe 2 de l'article 62 de la convention de Vienne sur le droit des traités évoque des «changement[s] fondamenta[ux]». Or il ne s'agit pas en l'espèce d'un cas de «changement fondamental» mais d'une «imperfection fondamentale» à laquelle il ne saurait être remédié puisque la Grande-Bretagne non seulement a manqué aux obligations dont elle était tenue vis-à-vis des rois et chefs du Vieux-Calabar, mais encore n'avait pas la capacité de conclure le moindre accord de cette nature, et encore moins un accord qui viderait de leur substance ses obligations découlant du traité de 1884.

76. Enfin, en agissant de la sorte, la Grande-Bretagne a outrepassé ses droits: *res inter alios acta alteri nocere non debet*.

77. Quant à l'article 44 de la convention de Vienne, les positions divergentes des Parties en appellent un examen minutieux. La partie pertinente de cet article est ainsi libellée:

> «1. Le droit pour une partie, prévu dans un traité ou résultant de l'article 56, de dénoncer le traité, de s'en retirer ou d'en suspendre l'application ne peut être exercé qu'à l'égard de l'ensemble du traité, à moins que ce dernier n'en dispose ou que les parties n'en conviennent autrement.
>
> 2. Une cause de nullité ou d'extinction d'un traité, de retrait d'une des parties ou de suspension de l'application du traité reconnue aux termes de la présente convention ne peut être invoquée qu'à l'égard de l'ensemble du traité, sauf dans les conditions prévues aux paragraphes suivants ou à l'article 60.
>
> 3. Si la cause en question ne vise que certaines clauses déterminées, elle ne peut être invoquée qu'à l'égard de ces seules clauses lorsque:
>
> *a)* ces clauses sont séparables du reste du traité en ce qui concerne leur exécution;
>
> *b)* il ressort du traité ou il est par ailleurs établi que l'acceptation des clauses en question n'a pas constitué pour l'autre partie ou pour les autres parties au traité une base essentielle de leur consentement à être liées par le traité dans son ensemble; et

(c) Continued performance of the remainder of the treaty would not be unjust."

78. Because the Article refers to treaties arising under Article 56, it means that it is only relevant to treaties without denunciation, withdrawal or termination provision, as is the case in the Agreement in question. Therefore there is no doubt that this Article is very pertinent. Paragraph 1 of the Article deals with circumstances of denouncing, withdrawing or suspending the whole treaty. Since both Parties have expressed their position that the Agreement is applicable, at least in part, then this paragraph is inapplicable to the 1913 Agreement.

79. Therefore, the relevant paragraphs are paragraphs 2 and 3, because they deal with the conditions of separability. Although paragraph 2 mentions Article 60, this Article is also not relevant because it deals with cases of breaches, which is not the matter in this case. However, there are three conditions that could allow for separability.

80. The first condition pertains to cases where the clauses are separable. It is clear in the present case that the clauses we are dealing with in Articles XVIII-XXII, pertaining to the Bakassi Peninsula, are separable. The Articles dealing with Bakassi Peninsula are separate and independent in this sector, which has been so treated by Cameroon and Nigeria. Indeed, the Peninsula was the only independent sector filed in the first Application that relates to the Agreement of 11 March 1913.

81. The second condition is that acceptance of those clauses was not an "essential" basis of the consent of the other party. This cannot be because the Agreement determines a long stretch of the boundary between the European Powers. Although the negotiation resulting in the determination of this sector of the boundary took many years to conclude, because the Parties were undecided as to whether the boundary should be located east of the Rio del Rey or on the Akwayafe, the problem is one of location and there is nothing "essential" about the sector.

82. The third condition is that the continued performance of the remainder of the Agreement would not be unjust. Here the provision of the paragraph 3 *(c)* is unclear and to some extent vague. The question is, to whom would it be unjust? Is it to one of the Parties; or both Parties? The subparagraph ought to have been drafted in a more specific and elegant manner. However, whichever way we look at it, it may be sufficient to consider the use of the word unjust as referring to any of the two Parties. Here it is absolutely clear that invoking the provision of the five Articles would be unfair to Nigeria because it claims original title, and having regard to the fact that Great Britain could not give away the territory that it did not own and which it did not possess as a colony, either through conquest or treaty. Concluding this view, I see no reason what-

c) il n'est pas injuste de continuer à exécuter ce qui subsiste du traité.»

78. Cet article vise les traités relevant de l'article 56, ce qui veut dire qu'il n'a de pertinence qu'à l'égard de ceux qui ne comportent pas de clause de dénonciation, de retrait ou d'extinction, comme c'est le cas de l'accord qui nous intéresse. Cet article est donc on ne peut plus pertinent. Son paragraphe 1 vise les conditions dans lesquelles une partie peut dénoncer un traité dans sa totalité, s'en retirer ou en suspendre l'application. La position de l'une et l'autre des Parties étant que le traité de 1913 est applicable, du moins partiellement, ce paragraphe est sans effet à l'égard de celui-ci.

79. Les paragraphes pertinents sont par conséquent les paragraphes 2 et 3, en tant qu'ils traitent des conditions de divisibilité des clauses d'un traité. Bien que le paragraphe 2 renvoie à l'article 60, ce paragraphe n'est pas non plus pertinent car il concerne les cas où le traité a été violé, ce qui ne s'est pas produit en l'espèce. La séparabilité des clauses d'un traité est toutefois subordonnée à trois conditions.

80. La première est que les clauses puissent être séparées. Il est clair en l'espèce que les clauses qui nous intéressent, les articles XVIII à XXII relatifs à la presqu'île de Bakassi, sont bien séparables: ils sont distincts et ne concernent que ce secteur; en outre, le Cameroun et le Nigéria les ont traités comme tels. Par ailleurs, la presqu'île était le seul secteur indépendant mentionné dans la requête initiale à être visé par le traité du 11 mars 1913.

81. La deuxième condition est que l'acceptation des clauses en question ne doit pas avoir constitué une base «essentielle» du consentement de l'autre Partie. Or l'acceptation de ces quelques clauses ne pouvait être essentielle car le traité délimitait, d'une manière générale, une longue partie de la frontière entre les puissances européennes. Bien que les négociations ayant conduit à la délimitation de cette région aient duré de nombreuses années en raison de l'indécision des Parties quant à savoir s'il fallait placer la frontière à l'est du Rio del Rey ou sur l'Akwayafé, il ne s'agit en l'espèce que d'un problème de localisation, et ce secteur n'a rien «d'essentiel».

82. La troisième condition est que l'exécution continue de ce qui subsiste du traité ne doit pas être injuste. La disposition contenue dans l'alinéa *c)* du paragraphe 3 est ici imprécise, voire même vague dans une certaine mesure. La question qui se pose est: injuste pour qui? Pour l'une des Parties ou pour les deux? L'alinéa aurait dû être rédigé de manière plus précise et plus soignée. Quoi qu'il en soit, il suffit de considérer que le mot «injuste» vise l'une ou l'autre des Parties. En l'espèce, il est tout à fait clair qu'invoquer les dispositions des cinq articles serait injuste pour le Nigéria puisque celui-ci revendique le titre originel et que la Grande-Bretagne ne pouvait céder un territoire qui n'était ni l'une de ses possessions, ni l'une de ses colonies, que ce soit par voie de conquête ou par voie de traité. Pour conclure sur ce point, il n'y a pour moi absolument

soever why Articles XVIII-XXII should not be separated from the remainder of the Articles which both Nigeria and Cameroon agree are generally enforceable and can be invoked to determine the remainder of the boundary in this sector.

83. The Court in its conclusions refuses to consider the arguments advanced by the Parties as to the severability (or non-severability) of some of the treaty provisions (para. 217 of the Judgment), i.e., whether Articles XVIII-XXII are severable or not from the remainder of the 1913 Agreement. This is an agreement with 30 Articles, of which Nigeria is urging the Court to separate these five Articles. As earlier stated, separating these Articles will not in any way prevent the remainder of the provisions from being implemented by way of delimitation of the boundary.

84. The remaining provisions of the Agreement are untouched by those expunged, since they are provisions standing on their own and their application and implementation are not dependent on the five Articles, thus, the remainder of the Articles can remain in force and binding on the Parties where necessary.

The 1884 Treaty

85. On 11 March 1913, Great Britain concluded an agreement with Germany apparently recognizing Germany's sovereignty over the Bakassi Peninsula. In my view, Great Britain had no authority to conclude such an agreement with either Germany or any other State after it had entered into a binding international treaty about 29 years before then, with the Kings and Chiefs of Old Calabar. As a matter of fact and law Great Britain was under an obligation not to enter into such an agreement with Germany; and such an act was a breach of agreement to which Great Britain was actionably liable in international law.

86. Firstly, the Bakassi Peninsula is part of the territory of the Efik and Efut peoples of the Old Calabar, having settled first in Creek Town and Duke Town, then extending to the entire Bakassi Peninsula.

87. Secondly, over the years, particularly after 1884, the British adopted extensive trading links with the Kings and Chiefs of Old Calabar. Counsel for Nigeria stated at the hearings that:

> "The political and legal personality of the Kings and Chiefs of Old Calabar were recognised in the treaty making of the British Crown. Thus, in the period 1823-1884 no fewer than *seventeen treaties* were made between the British Government and the Kings and Chiefs of Old Calabar." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 71, para. 5.11; emphasis added.)

Thus, Great Britain in 1884 entered into a treaty of *protection* only with the Kings and Chiefs of Old Calabar.

88. Thirdly, Great Britain thus recognized the territory of the Kings

aucune raison de ne pas séparer les articles XVIII à XXII du reste des articles qui, comme le Nigéria et le Cameroun en conviennent, sont exécutoires et peuvent être invoqués pour délimiter le reste de la frontière dans ce secteur.

83. Dans ses conclusions, la Cour refuse de considérer les arguments formulés par les Parties quant à la séparabilité (ou à la non-séparabilité) de certaines des dispositions du traité (arrêt, par. 217), c'est-à-dire la question de savoir si les articles XVIII à XXII peuvent ou non être séparés du reste de l'accord de 1913. De cet accord qui comporte trente articles, le Nigéria demande instamment à la Cour d'en séparer cinq. Or, comme il a déjà été dit, cela n'aurait nullement pour effet d'entraver l'application des dispositions restantes pour ce qui concerne la délimitation de la frontière.

84. Les dispositions restantes de l'accord ne subissent aucun préjudice du fait de la séparation de ces cinq articles, car ceux-ci sont indépendants et ne conditionnent ni l'application, ni l'exécution de celles-là. Aussi les autres articles peuvent-ils rester en vigueur et, le cas échéant, continuer de lier les Parties.

Le traité de 1884

85. Le 11 mars 1913, la Grande-Bretagne concluait un accord avec l'Allemagne par lequel était reconnue la souveraineté allemande sur la presqu'île de Bakassi. A mon sens, la Grande-Bretagne n'avait aucunement le pouvoir de conclure un tel accord avec l'Allemagne ou tout autre Etat, ayant signé, quelque vingt-neuf ans plus tôt, un traité international ayant force obligatoire avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Du point de vue du droit et des faits, la Grande-Bretagne avait pour obligation de ne pas conclure un tel traité avec l'Allemagne; cet acte constituant la violation d'un accord, il pouvait en être tiré grief au regard du droit international.

86. Premièrement, la presqu'île de Bakassi fait partie du territoire des peuples efik et efut du Vieux-Calabar, venus d'abord s'installer à Creek Town et à Duke Town, puis dans toute la presqu'île.

87. Deuxièmement, au fil des ans, en particulier après 1884, les Britanniques établirent des liens commerciaux solides avec les rois et chefs du Vieux-Calabar; comme l'a rappelé le Nigéria dans ses écritures:

> «La personnalité politique et juridique des rois et chefs du Vieux-Calabar fut reconnue dans les traités conclus par la Couronne britannique. C'est ainsi que, entre 1823 et 1884, pas moins de *dix-sept traités* furent conclus entre le Gouvernement britannique et les rois et chefs du Vieux-Calabar.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 71, par. 5.11; les italiques sont de moi.)

C'est dans ce contexte qu'en 1884 un traité de *protection* fut conclu entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar.

88. Troisièmement, la Grande-Bretagne ayant ainsi reconnu le terri-

and Chiefs of Old Calabar including the Bakassi Peninsula as its protectorate but not as its colony, and dealt with the City States of Old Calabar as such *de facto* and *de jure* from 1884 till the time of independence of Nigeria in 1960. Great Britain throughout this period (and even after 1913) referred to the territory of the City States of Old Calabar as "Protectorate".

89. Fourthly, Great Britain (in many treaties with the Kings and Chiefs of Old Calabar and other European Powers such as Germany) recognized and treated the City States of Old Calabar including the peninsula of Bakassi as its area of influence only, which was indicatively and factually one of its African markets for commerce.

90. Fifthly, Great Britain at no time acquired sovereignty over the territory of the Kings, Chiefs and people of Old Calabar other than the obligation of protection. If the 1913 Agreement is considered valid and binding, *a fortiori* the prior Treaty of 1884 should be equally valid and binding — *pacta sunt servanda*.

91. Sixthly, the territory of the Kings and Chiefs of Old Calabar, which includes the Bakassi Peninsula, is not *terra nullius* and Great Britain had no mandate or authority at any time to transfer to Germany the territory of the City States of Old Calabar, thus the principle *nemo dat quod non habet*.

92. Seventhly, the 1884 Treaty, being a public international treaty, is deemed to be within the knowledge of Germany. Hence, Germany could not claim ignorance of the Treaty of Protection between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar. Thus it is clear that Germany and for that matter Cameroon could not claim sovereignty over the Bakassi Peninsula.

93. The Court agrees with Cameroon in that it does not accept the submission of Nigeria that the City States of Old Calabar have international legal personality. As far as Cameroon is concerned, this is a myth or a kind of mirage. It argues that the City States of Old Calabar cannot claim any international legal entity separate from the State of Nigeria. During the oral proceedings counsel for Nigeria argued about the City States of Old Calabar thus: "These City States were the holders of an original historic title over the cities and their dependencies, and the Bakassi Peninsula was for long a dependency of Old Calabar." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 67 para. 5.2.)

94. Although Cameroon accepts that "[w]ithout doubt, Efik trading took place over a vast area of what is now south-eastern Nigeria and western Cameroon" (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 247, para. 5.24), yet it asserts that there were other ethnic groups in that area of the Bakassi Peninsula, which at that time showed a "complex pattern of human settlement" (*ibid.*, Vol. I, p. 247, para. 5.24).

toire des rois et chefs du Vieux-Calabar, y compris la presqu'île de Bakassi, comme constituant l'un de ses protectorats, et non l'une de ses colonies, c'est à ce titre, autant *de jure* que *de facto*, qu'elle traita avec les cités-Etats du Vieux-Calabar de 1884 jusqu'à l'indépendance du Nigéria en 1960. La Grande-Bretagne, pendant cette période (et même après 1913), désignait le territoire des cités-Etats du Vieux-Calabar par le terme de «protectorat».

89. Quatrièmement, la Grande-Bretagne (dans de nombreux traités conclus avec les rois et chefs du Vieux-Calabar et d'autres puissances telles que l'Allemagne) reconnaissait et traitait les cités-Etats du Vieux-Calabar, y compris la presqu'île de Bakassi, comme faisant simplement partie de sa zone d'influence, c'est-à-dire, concrètement, comme l'un de ses marchés commerciaux en Afrique.

90. Cinquièmement, à aucun moment la Grande-Bretagne n'acquit de souveraineté sur le territoire des rois, des chefs et du peuple du Vieux-Calabar: elle avait seulement l'obligation de les protéger. Si l'accord de 1913 doit être considéré comme valide et obligatoire, il en va de même à fortiori pour celui de 1884 — *pacta sunt servanda*.

91. Sixièmement, le territoire des rois et chefs du Vieux-Calabar, qui comprend la presqu'île de Bakassi, n'était pas *terra nullius*, et à aucun moment la Grande-Bretagne ne fut habilitée à céder à l'Allemagne ce territoire — *nemo dat quod non habet*.

92. Septièmement, le traité de protection conclu en 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar étant un instrument international public, l'Allemagne était censée en avoir connaissance et ne pouvait donc affirmer en ignorer l'existence. Dès lors, l'Allemagne ne pouvait manifestement pas revendiquer la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi, pas davantage que le Cameroun ne le peut aujourd'hui.

93. La Cour se rallie aux vues du Cameroun lorsque celui-ci réfute la conclusion du Nigéria selon laquelle les cités-Etats du Vieux-Calabar jouissaient de la personnalité juridique internationale. Pour le Cameroun, ces cités-Etats sont un mythe ou une sorte de mirage. Il fait valoir que les cités-Etats du Vieux-Calabar ne pouvaient se prévaloir d'une personnalité juridique internationale indépendamment du Nigéria. Voici en quels termes le Nigéria, lors de la procédure orale, a fait valoir sa thèse sur les cités-Etats du Vieux-Calabar: «[c]es cités-Etats détenaient le titre originel ou historique sur les cités et leurs dépendances, et la presqu'île de Bakassi était depuis longtemps une dépendance du Vieux-Calabar» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 67, par. 5.2).

94. Si le Cameroun reconnaît que, «[s]ans aucun doute, des activités commerciales efik se sont déroulées sur une vaste zone de ce qui est actuellement l'est du Nigéria et l'ouest du Cameroun» (réplique du Cameroun, livre I, p. 247, par. 5.24), il n'en affirme pas moins que d'autres groupes ethniques vivaient dans cette région de la presqu'île de Bakassi, caractérisée à l'époque par «un canevas ethnique complexe» (*ibid.*).

95. In deciding whether the City States of Old Calabar is an international legal entity, one should look to the nature of the Treaty entered into between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar in 1884. In the first place, this is not the first treaty of this kind signed by the Kings and Chiefs. As I have already mentioned, Great Britain signed altogether 17 treaties of this kind with the Kings and Chiefs of Old Calabar. Secondly, Great Britain referred to it not as a mere agreement, a declaration or exchange of Notes, but as a treaty — "Treaty with the Kings and Chiefs of Old Calabar, September 10, 1884" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 23, p. 109). How then could Great Britain sign a document, and call it a treaty if it were not so? It would have been described as an "ordinance" had it been a document involving a colony of Great Britain. There is therefore no doubt that the City States of Old Calabar have international legal personality.

96. Cameroon's contention regarding the territorial extent of the City States of Old Calabar is that Nigeria did not present a clear-cut picture, or the extent of the territory. In effect, this is how Cameroon puts it in its pleadings:

> "As regards the territorial questions, Nigeria wants to have it both ways. On the one hand, it states in its Counter-Memorial that Bakassi was situated 'within the domains of the Kings and Chiefs of Old Calabar' and, on the other, that 'the Efut country about the Rio del Rey" was covered by the declaration of the 'Kings and Chiefs of Efut' . . . Incidentally, it also maintains that the 1888 Treaty covered not only the region around Rio del Rey but also 'territory even further to the East' . . . It is regrettable that Nigeria has refrained from specifying the dividing line between the territory falling under the authority of 'Old Calabar' in accordance with its claim, and the territory belonging to Efut, and therefore pertaining to the Schedule to the Treaty as it interprets it." (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 253, para. 5.45.)

In addition, Cameroon contends that Nigeria is not forthcoming about the nature and authority of Old Calabar and its title to the Bakassi Peninsula (*ibid.*, Vol. I, p. 254, para. 5.48). Further, it refers to the 1884 Treaty of Protection, which does not specifically mention the Bakassi Peninsula.

97. In my view, answers to all these queries are contained in the pleadings, particularly those filed by Nigeria. First, Nigeria referred to the works of many authors and what was said about the link of the City States of Old Calabar to the Bakassi Peninsula and the surrounding area. In this regard reference was made to the pre-colonial era in Bakassi. Mention was made of the establishment of these City States like Duke Town, Creek Town and Old Town (Obutong). A very vivid description

95. Pour déterminer si les cités-Etats du Vieux-Calabar jouissaient de la personnalité juridique internationale, il y a lieu de se pencher sur la nature de l'accord conclu entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar en 1884. Tout d'abord, il ne s'agit pas du premier traité de cette nature signé par les rois et chefs. Comme je l'ai déjà évoqué, la Grande-Bretagne a signé en tout dix-sept traités de ce type avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Ensuite, la Grande-Bretagne qualifiait ce traité non pas de simple accord, de déclaration ou d'échange de notes, mais bel et bien de traité, un «traité préliminaire conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar, signé le 10 septembre 1884» (contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 23, p. 109). Comment la Grande-Bretagne aurait-elle pu signer un document et le qualifier de traité si ce document n'avait pas été un traité? Ce document aurait été qualifié d'«ordonnance» s'il avait concerné l'une des colonies britanniques. Il ne fait dès lors aucun doute que les cités-Etats du Vieux-Calabar jouissaient de la personnalité juridique internationale.

96. S'agissant de l'étendue territoriale des cités-Etats du Vieux-Calabar, le Cameroun fait valoir que le Nigéria n'a pas présenté un tableau très clair sur ce point. Ainsi affirme-t-il dans ses pièces:

> «En ce qui concerne la question territoriale, le Nigéria veut tout et son contraire. D'une part, il déclare dans son contre-mémoire que Bakassi se situait «*within the domains of the Kings and Chiefs of Old Calabar*» et, d'autre part, que «*the Efut country about the Rio del Rey*» était couvert par la déclaration des «*Kings and Chiefs of Efut*» (contre-mémoire du Nigéria, vol. 1, p. 94, par. 6.33). Incidemment, il affirme aussi que le traité de 1884 ne couvrait pas seulement la région située autour du Rio del Rey, mais aussi «*territory even further to the East*» (*ibid.*). Il est regrettable que le Nigéria se soit gardé de préciser la limite entre le territoire relevant d'«*Old Calabar*» tel qu'il le revendique, et le territoire faisant partie d'Efut, et donc, relevant de l'annexe au traité tel qu'il l'interprète.» (Réplique du Cameroun, livre I, par. 5.45.)

Le Cameroun fait valoir en outre que le Nigéria n'a pas répondu aux questions qui se posent quant à la nature et à l'emprise du Vieux-Calabar et à la réalité de son titre sur la presqu'île de Bakassi (*ibid.*, p. 254, par. 5.48). Par ailleurs, il se réfère au traité de protection de 1884, dans lequel la presqu'île de Bakassi n'est pas expressément mentionnée.

97. A mon avis, les réponses à toutes ces questions se trouvent dans les écritures, et en particulier dans celles du Nigéria. Tout d'abord, ce dernier fait état des travaux de nombreux auteurs et de ce qui a été dit à propos des liens entre les cités-Etats du Vieux-Calabar, d'une part, et la presqu'île de Bakassi et les territoires environnants, d'autre part. Est ainsi mentionnée la période précoloniale à Bakassi, ainsi que la fondation de cités-Etats telles que Duke Town, Creek Town et Old Town (Obutong).

of the federation of these City States was given by Dr. Kannan K. Nair thus:

> "The political system of Calabar might be thought of as a federation or conglomeration of loosely-knit towns. Each town was a political unit with a territorial basis, its head having jurisdiction over his own town or house and representing the founding ancestors of his particular family. Each maintained its own administration and had the right to enforce sanction[s] on others. Both these factors point to the fact that each of the towns was recognized to be politically equivalent. The relations between the major towns — Duke Town, Creek Town and Old Town — were in the order of inter-town dealings. Thus, they were in their political relations similar to European nation states in the eighteenth and nineteenth centuries. Political power was ultimately resident in the segments rather than in a central government. (*Politics and Society in South Eastern Nigeria 1841-1906*, 1972, pp. 2-3)." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 67, para. 5.1.)

Nigeria also refers to some historical link of the Kings and Chiefs of Old Calabar with the entire area of Bakassi as recorded in some of the books (already put in evidence) of authors like Captain J. B. Walker and E. O. Efiong-Fuller.

98. Further relevant evidence are the maps presented by Nigeria, which are annexed to its Counter-Memorial, particularly maps 13-22 in the Atlas. A careful study of map 13 shows that Old Calabar (otherwise called Cross River) covers the area where the Efiks and the Efuts had settled even before 1888. It clearly shows that their area of authority extends as far as the Rio del Rey, while indicating the boundary between Old Calabar and the German area of influence. The definition of the area under German influence was described by the independent Kings and Chiefs in the Agreement between Kings Akwa and Bell and Woermann and Jantzen & Thormahlen as follows,

> "the Country called Cameroons situated on the Cameroons River, between the River Bimba on the North side, the River Qua-Qua on the South side and up to 4° 10′ North lat. Hence, the extent of the area covered by 'Old Calabar' goes as far as the territory to the west of the area claimed by Kings Akwa and Bell. In other words, the entire area of Bakassi Peninsula is within the territorial domain of the City States of Old Calabar. This is illustrated in the map 'Old Calabar River'." (*Ibid.*, Atlas Map No. 27.)

99. Here I must stress the evidential value of these maps. Many of them date back to the seventeenth century and indicate clearly the extent of the territory of the Old Calabar people. In fact, the 1888 map of H. H. Johnson, then the Vice-Consul of Oil Rivers, of the Niger Delta,

M. Kannan K. Nair donne une description très vivante de cette fédération de cités-Etats:

> «Le système politique de Calabar pourrait être considéré comme une fédération ou un conglomérat de villes qui entretenaient entre elles des rapports lâches. Chaque ville était une unité politique avec une assise territoriale, son chef avait autorité sur sa propre ville ou maison et représentait les ancêtres fondateurs de sa famille. Chaque ville conservait son autonomie administrative et avait le droit de prendre des sanctions contre une autre. Ces deux éléments mettent en évidence que les villes étaient placées sur un pied d'égalité au niveau politique. Les relations entre les villes principales — Duke Town, Creek Town et Old Town — étaient de type intercommunal. Ainsi, elles entretenaient des relations politiques semblables à celles qu'avaient entre eux les Etats-nations européens aux XVIIIe et XIXe siècles. En dernière analyse, le pouvoir politique était éclaté et non pas détenu par un gouvernement central.» (K. K. Nair, *Politics and Society in South Eastern Nigeria 1841-1906*, 1972, p. 2-3; contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 67, par. 5.1.)

Le Nigéria fait également état de certains liens historiques qu'ont entretenus les rois et chefs du Vieux-Calabar avec l'ensemble de la région de Bakassi, tels que relatés dans les ouvrages (qu'il a produits) d'auteurs comme le capitaine J. B. Walker ou E. O. Efiong-Fuller.

98. Parmi les autres éléments de preuve pertinents figurent les cartes déposées par le Nigéria en annexe à son contre-mémoire, en particulier les cartes n°s 13 à 22 de l'atlas. Un examen attentif de la carte n° 13 permet de voir que le Vieux-Calabar (aussi dénommé Cross River) comprend le territoire où s'étaient installés les Efik et les Efut, dès avant 1888. Elle montre clairement que le territoire sur lequel s'exerçait leur autorité s'étendait jusqu'au Rio del Rey, et place à cet endroit la frontière entre le Vieux-Calabar et la zone d'influence allemande. Cette zone fut décrite par les rois et chefs indépendants dans l'accord conclu par les rois Akwa et Bell avec les établissements Woermann et Jantzen & Thormählen, c'est-à-dire au

> «pays dit Cameroun, situé sur la rivière Cameroun entre la rivière Bimbia au nord, la rivière Kwakwa au sud et jusqu'à 4° 10′ de latitude nord. Aussi la région du «Vieux-Calabar» s'étend-elle jusqu'au territoire situé à l'ouest de la région revendiquée par les rois Akwa et Bell. Autrement dit, l'ensemble de la presqu'île de Bakassi se trouve à l'intérieur du domaine territorial des cités-Etats du Vieux-Calabar. C'est ce que montre la carte intitulée «rivière du Vieux-Calabar».» (*Ibid.*, carte n° 27 de l'atlas.)

99. Je me dois ici d'insister sur la valeur probante de ces cartes. Nombre d'entre elles remontent au XVIIe siècle et indiquent clairement l'emprise du territoire occupé par la population du Vieux-Calabar. De fait, en 1888, H. H. Johnston, alors vice-consul de la région des Rivières

indicates quite clearly that Old Calabar and the territory covered by the Efut people went beyond the Rio del Rey and far to the east of that estuary. It is fascinating to see these maps, many of which date from a period between 1662 and 1888 (i.e., 1662, 1750-1772, 1729, 1794, 1822, 1871, 1879 and 1888), distinctly depicting the territory occupied by the Efiks and Efuts and locating many of the important towns already mentioned. Map 18 of the Atlas Map of Nigeria's Counter-Memorial, prepared by H. H. Moll, indicates very clearly that it was the Rio del Rey that separates the territory of what he called "Kings City Callebar and Old Callebar" from "Afany Villages Old Camerones". During the oral proceedings it was argued by counsel for Nigeria (and undenied by Cameroon) that when the then British Consul, Mr. Hewett, was reporting about the 1884 Treaty to the British Foreign Secretary he said: "The Chiefs of Tom Shot country, *of Efut, the Country about the Rio del Rey* and of Indombi, the country about the River Rumby, made declarations that they were subject to Old Calabar." (CR 2002/8 (Watts), p. 45, para. 31.)

100. This is a statement emanating from the proper source, i.e., the person who directly signed the 1884 Treaty with the Kings and Chiefs of Old Calabar. The extent of the territory of the City States of Old Calabar is thus clear and definite to the extent that it runs to the mouth of the Rio del Rey. Equally there is later evidence in 1890 by the then British Consul, Johnston, that:

> "The trade and rule of the Old Calabar Chiefs extended, in 1887, considerably further to the east than the Ndian River . . . The left or eastern bank of the Akwayafe and the land between that river and the Ndian is under the rule of Asibon or Archibong Edem III, a big Chief of Old Calabar . . ." (*Ibid.*, p. 41, para. 13.)

Johnston concluded that the Old Calabar had withdrawn from the lands east of Ndian. Counsel for Nigeria stated that:

> "So Johnston's report was, in effect, that while the territory beyond the Ndian might only arguably be Old Calabar's, territory to the west belonged 'undoubtedly' to Old Calabar. Bakassi, and the Rio del Rey, are demonstrably to the west of the Ndian: Bakassi, Mr. President and Members of the Court, was part of Old Calabar's heartlands." (*Ibid.*, p. 41, para. 13.)

101. The view of Cameroon is that Nigeria's claim in terms of the extent of the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar is not clear, but Cameroon agrees with Nigeria that three separate groups of Kings and Chiefs of Old Calabar signed the Treaty of 10 September 1884. This is highlighted in the Treaty itself (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 23).

102. Although Cameroon stated that the Bakassi Peninsula was not

à huile, indiqua très clairement sur sa carte du delta du Niger que le Vieux-Calabar et le territoire des Efut s'étendaient au-delà du Rio del Rey et bien à l'est de cet estuaire. Il est fascinant de constater que le territoire occupé par les Efik et les Efut ainsi que bon nombre des villes importantes déjà mentionnées figurent de manière bien visible sur ces cartes élaborées entre 1662 et 1888 (c'est-à-dire en 1662, 1750-1772, 1729, 1794, 1822, 1871, 1879 et 1888). La carte n° 18 de l'atlas cartographique du contre-mémoire du Nigéria, élaborée par H. H. Moll, montre à l'évidence que c'est le Rio del Rey qui séparait le territoire de ce qu'il appelait les «cités-Etats de Callebar et du Vieux-Callebar» des «villages Afany du vieux Camerone». Lors de la procédure orale, le Nigéria a affirmé — propos non réfutés par le Cameroun — que, lorsque M. Hewett, le consul britannique, fit part du traité de 1884 au secrétaire d'Etat britannique aux affaires étrangères, il indiqua que «les chefs des régions de Tom Shot, d'*Efut, la région aux alentours du Rio del Rey*, et d'Idombi, près de la rivière Rumby, ont déclaré être soumis au Vieux-Calabar» (CR 2002/8, p. 45, par. 31 (Watts)).

100. C'est là une déclaration émanant de la source la plus fiable, à savoir la personne qui signa directement le traité de 1884 avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Il est donc bien établi que le territoire des cités-Etats du Vieux-Calabar s'étendait jusqu'à l'embouchure du Rio del Rey. De même, les propos tenus ultérieurement, en 1890, par le consul britannique Johnston attestent que:

> «Le commerce et l'autorité des chefs du Vieux-Calabar s'étendaient en 1887 beaucoup plus à l'est que la rivière Ndian ... la rive gauche, ou orientale, de l'Akpayafé et les terres entre cette rivière et la Ndian relèvent de l'autorité d'Asibon, ou Archibong, Edem III, un grand chef du Vieux-Calabar...» (*Ibid.*, p. 41, par. 13 (Watts).)

Johnston concluait que le Vieux-Calabar s'était retiré des terres à l'est de la Ndian. Le conseil du Nigéria a précisé que:

> «Le rapport de Johnston disait donc, en substance, que s'il était uniquement plausible que le territoire situé au-delà de la Ndian appartienne au Vieux-Calabar, celui qui était situé à l'est lui appartenait «sans aucun doute possible». Bakassi et le Rio del Rey se trouvent manifestement à l'ouest de la Ndian: Bakassi, Monsieur le président, Madame et Messieurs de la Cour, faisait partie du noyau territorial du Vieux-Calabar.» (*Ibid.*, p. 41, par. 13 (Watts).)

101. Le Cameroun juge imprécise la thèse du Nigéria concernant l'étendue des territoires des rois et chefs du Vieux-Calabar, mais convient avec le Nigéria que trois groupes distincts de rois et chefs du Vieux-Calabar avaient signé le traité du 10 septembre 1884, ce que montre parfaitement le texte proprement dit du traité (contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 23).

102. Bien que le Cameroun affirme que la presqu'île de Bakassi n'était

specifically mentioned in the Treaty, it referred to the three Declarations of the Kings and Chiefs of Old Calabar that appended their signature to the Treaty. These are the Kings and Chiefs of Tom Shot, Efut and Idombi. Furthermore, Mr. E. H. Hewett, the then British Consul, who signed the Treaty of 1884 with the Kings and Chiefs of Old Calabar, attested to the fact that "[t]he Chiefs of Tom Shot country, of *Efut, the country about the Rio del Rey*, and of Idombi, the country about the River Rumby, made declarations that they were subject to Old Calabar" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 94, para. 6.33).

103. In addition, the letter of Mr. Johnston, who took over as Consul from Mr. Hewett, was more revealing and quite explanatory. His letter of 23 October 1890 to the Foreign Office revealed that the extent of the rule of the Old Calabar Chiefs went as far as the base of the Cameroons and beyond the Akwayafe River. The trade and rule of the Kings and Chiefs of Old Calabar extended to the east of the Ndian River until Mr. Johnston advised the Chiefs to limit their claim to the Ndian River. Upon further advice, the Chiefs withdrew their claim for damages against the German Government for the destruction of their settlements, and it was obvious that they would not be prepared to yield over more territory in favour of the Germans.

104. The Kings and Chiefs of Old Calabar exercised control over their people through cultural, social and economic links. Many of the Kings and Chiefs were traders, and were served by many of their subjects. Cohesive control was ensured through the Ekpe Shrine. The main activity of the Kings and Chiefs was to secure the effective administration of justice, develop resources for their territories and ensure peace and security in their domains, with the co-operation and assistance of their people, and in partnership with the British Government.

* * *

105. As regards the territorial claim to the Bakassi Peninsula, it is the Treaty of 1884 that Nigeria relies upon essentially and preponderantly. It is the view of Nigeria that this Treaty, which is valid and binding, has the legal binding force and effect to render the provisions of the five Articles (i.e., Arts. XVIII-XXII) in the 1913 Agreement between Great Britain and Germany invalid and unenforceable against Nigeria. In other words, with the 1884 Treaty remaining valid until the time of independence, the five Articles mentioned above are not opposable to Nigeria. The Treaty of 1884 clearly confirms the Bakassi Peninsula as the territory of the Kings and Chiefs of Old Calabar, and at no time was it alienated to Great Britain or any other colonial Power.

106. The Court, in its Judgment, does not agree with Nigeria's claim

pas mentionnée de manière spécifique dans le traité, il n'en cite pas moins les trois déclarations des rois et chefs du Vieux-Calabar ayant apposé leur signature sur le traité. Il s'agit des rois et chefs de Tom Shot, Efut et Idombi. De plus, le consul britannique, Hewett, signataire du traité de 1884 avec les rois et chefs du Vieux-Calabar, devait peu après attester que «les chefs des régions de Tom Shot, d'*Efut, la région aux alentours du Rio del Rey*, et d'Idombi, près de la rivière Rumby, ont déclaré être soumis au Vieux-Calabar» (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 94, par. 6.33).

103. Mieux, une lettre du consul Johnston, successeur de Hewett au poste consulaire, est particulièrement révélatrice et éclairante. Dans sa lettre adressée le 23 octobre 1890 au Foreign Office, Johnston indique que l'autorité des chefs du Vieux-Calabar s'exerce aussi loin que les confins du Cameroun britannique, au-delà de la rivière Akwayafé. Les activités commerciales et l'autorité des rois et chefs du Vieux-Calabar s'étendent alors jusqu'à l'est de la rivière Ndian, cela avant que Johnston ne conseille aux chefs de limiter leur revendication aux territoires circonscrits par la rivière Ndian. A la suite d'un nouveau conseil prodigué par Johnston, les chefs résilièrent leur demande en réparation à l'encontre du Gouvernement allemand pour destruction de leurs établissements, mais il était clair qu'ils n'étaient pas prêts à céder davantage de territoires aux Allemands.

104. Les rois et chefs du Vieux-Calabar exerçaient leur contrôle sur leur peuple par le biais de liens culturels, sociaux et économiques. Ces rois et chefs étaient souvent des marchands, et un grand nombre de leurs sujets travaillait pour leur compte. La cohésion du contrôle ainsi exercé était assurée par l'intermédiaire du sanctuaire Ekpe. L'activité principale des rois et chefs consistait à veiller à la bonne administration de la justice, à assurer l'exploitation des ressources de leurs territoires et à garantir la paix et la sécurité dans ces territoires en coopération avec leur peuple et en partenariat avec le Gouvernement britannique.

* * *

105. S'agissant de la revendication territoriale sur la presqu'île de Bakassi, c'est principalement sur le traité de 1884 que se fonde le Nigéria. La thèse de ce dernier est que ce traité, qui est valide et lie les Parties, a comme effet juridique d'invalider les dispositions des cinq articles (XVIII-XXII) de l'accord de 1913 conclu entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne et de les rendre non obligatoires à l'égard du Nigéria. En d'autres termes, le traité de 1884 étant resté valide jusqu'au moment de l'indépendance, les cinq articles précités ne sont pas opposables au Nigéria. Le traité de 1884 confirme clairement que la presqu'île de Bakassi faisait partie du territoire des rois et chefs du Vieux-Calabar, et à aucun moment ce territoire n'a été transféré à la Grande-Bretagne, ni à quelque autre puissance coloniale que se soit.

106. Dans son arrêt, la Cour rejette la thèse du Nigéria fondée sur le

based on the Treaty between the Kings and Chiefs of Old Calabar and Great Britain of 10 September 1884, historical consolidation or *effectivité*.

107. Of all these instruments relied on by the Court, the earliest and perhaps the most important is the Anglo-German Agreement of 11 March 1913 and, in particular, its Articles XVIII-XXII that spell out the boundary within the Bakassi Peninsula. This is what Cameroon considers as its legal title. As against this claim, Nigeria pivots its claim partly on the Treaty of 10 September 1884 as an indication of its own original title, because it is this Treaty that demonstrates that the sovereign rights of the Kings and Chiefs of Old Calabar as an independent legal entity recognized under international law is indisputable.

108. In the Advisory Opinion on *Western Sahara* the Court explained that:

> "such agreements [such as this 1884 Treaty] with local rulers, whether or not considered as an actual 'cession' of the territory, were regarded as *derivative roots of title*, and not original titles obtained by occupation of *terrae nullius*" (*I.C.J. Reports 1975*, p. 39, para. 80; emphasis added).

This point on the international legal status of local rulers was amplified by Malcolm N. Shaw in his book *Title to Territory in Africa. International Legal Issues* thus:

> "it has been seen that practice demonstrates that the European colonisation of Africa was achieved in law not by virtue of the occupation of a terra nullius but by cession from local rulers. This means that such rulers were accepted as being capable in international law not only of holding title to territory, but of transferring it to other Parties." (P. 45.)

109. Although neither the Treaty of 1884 nor the Consular Reports suggest that it was concluded between two sovereign States, it can also be said that the Treaty or the Consular Report suggest nothing to the contrary. In fact, it appears to me that reference to the agreement as a treaty brings it into the international instruments realm. However, whatever may be considered as vitiating the Treaty of 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar (and, in my view, there is none), would equally apply to the derivative root of title of Germany which it entered into with the local rulers of Cameroon also in 1884.

110. In view of the jurisprudence of the Court cited above, one important aspect which escapes the consideration of the Court in determining the nature, terms and validity of the 1884 Treaty is to compare it with what was contemporaneously happening in Cameroon around the same

traité conclu le 10 septembre 1884 entre les rois et chefs du Vieux-Calabar et la Grande-Bretagne, la consolidation historique ou encore les effectivités.

107. De tous les instruments sur lesquels la Cour a appuyé son raisonnement, le plus ancien, et peut-être même le plus important, est l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913 et, plus précisément, ses articles XVIII-XXII, qui définissent le tracé de la frontière sur la presqu'île de Bakassi. C'est de ce traité que le Cameroun prétend tirer son titre juridique. Par opposition, le Nigéria prend notamment pour fondement de sa revendication le traité du 10 septembre 1884, dans lequel serait à rechercher son titre originel, ce traité démontrant le caractère incontestable des droits souverains des rois et chefs du Vieux-Calabar en tant qu'entité juridique indépendante reconnue en droit international.

108. Dans son avis consultatif rendu en l'affaire relative au *Sahara occidental*, la Cour a expliqué que:

> «on voyait dans ces accords [tel que ce traité de 1884] avec les chefs locaux, interprétés ou non comme opérant une cession effective du territoire, un *mode d'acquisition dérivé* et non pas des titres originaires acquis par l'occupation d'une *terra nullius*» (*C.I.J. Recueil 1975*, p. 39, par. 80; les italiques sont de moi).

Dans son ouvrage intitulé *Title to Territory in Africa, International Legal Issues*, Malcolm N. Shaw a décrit ce statut juridique international des chefs locaux de la manière suivante:

> «la pratique montre, comme on l'a vu, que la colonisation de l'Afrique par l'Europe s'effectua d'un point de vue juridique non pas par occupation de *terrae nullius*, mais par cessions opérées par les souverains locaux. Cela signifie que le droit international reconnaissait à ces souverains la capacité non seulement de détenir le titre sur un territoire, mais encore de céder celui-ci à d'autres parties.» (P. 45.)

109. Bien que rien n'indique, que ce soit dans le libellé même du traité de 1884 ou dans les rapports rédigés par les consuls de l'époque, que l'instrument en question ait été conclu entre deux Etats souverains, on peut également dire que rien n'indique qu'il en ait été autrement. Mais le fait que l'on se soit référé à cet accord comme à un traité me semble suffisant pour conférer à celui-ci le caractère d'instrument international. Cela étant, que l'on voie ou non des vices dans le traité conclu en 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar (et je n'en vois aucun), les mêmes vices s'appliqueraient aussi bien au titre dérivé que l'Allemagne prétend avoir acquis en concluant un accord avec les chefs locaux du Cameroun, également en 1884.

110. A la lumière de la jurisprudence de la Cour citée plus haut, il apparaît qu'un aspect important a échappé à la Cour lorsqu'elle a considéré la nature, les termes et la validité du traité de 1884: il fallait mettre ce traité en regard des événements intervenus au Cameroun vers la même

time. In fact, the Court ought to trace the derivative root of title of Germany or what entitles it to enter into the 1913 Agreements with Great Britain. In other words, the Court is bound to ask what sovereign rights Germany had over the Cameroonian territory. Both Nigeria and Cameroon exhibit the relevant documents in their pleadings.

111. The claim to title by Germany emanates from at least four treaties involving the Kings, Chiefs and the rulers of Cameroon. They are:

— The Agreement with the Chiefs of Bimbia of 11 July 1884 (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 17, p. 79);
— The German Proclamation of Protectorates on the West Coast of Africa of 12 July 1884 (*ibid.*, Ann. 18, p. 83);
— The Agreement between Kings Akwa and Bell and Woermann and Jantzen & Thormahlen of 12 July 1884 (*ibid.*, Ann. 19, p. 87); and
— The Agreement between Woermann and Jantzen & Thormahlen and Dr. Nachtigal, Consul-General and Imperial Commissioner for the Coast of West Africa of 13 July 1884 (*ibid.*, Ann. 20, p. 93).

112. These Treaties or Agreements including the Proclamation are important to the issue of title in this case. In the first place these Agreements trace the link between the rulers of Cameroon with German traders with whom they first entered into agreement to surrender sovereignty over their territory for consideration called "dash". These traders (Woermann, Jantzen, Thormahlen of Hamburg and Ed. Schmidt and Captain Johann) in turn passed their territorial title to Dr. Nachtigal, the then Consul-General and Imperial Commissioner for the Coast of West Africa. Hence, through this process Germany was able to proclaim Cameroon as its protectorate.

113. From the explanations given as regards these documents, certain indisputable facts now evolve. Contrary to the decision of the Court, the German Proclamation of 12 July 1884 did not mention a phrase like "colonial protectorate". The heading of the Proclamation reads "German Protectorate Togo Lands Cameroons, No. 212. — NOTES on German Protectorates on the West Coast of Africa". Some parts of this Proclamation of 12 July 1884 need to be quoted for emphasis:

"*Cameroons. Togoland. Slave Coast, &c.*

On the 12 July, 1884, a *German Protectorate* was *proclaimed over the whole of the Cameroons District*, and on the 15th October of the same year, the following official communication was made by the German Government to the principal Powers of Europe and to the United States Government, notifying the exact extent of territory on

époque. En fait, la Cour aurait dû remonter aux origines du titre dérivé de l'Allemagne ou aux éléments qui autorisaient cette dernière à conclure les accords de 1913 avec la Grande-Bretagne. En d'autres termes, la Cour aurait dû se demander quels droits souverains l'Allemagne pouvait détenir sur le territoire camerounais. Le Nigeria et le Cameroun ont tous deux annexé à leurs écritures les documents pertinents.

111. Le titre de l'Allemagne découlerait d'au moins quatre traités auxquels auraient été parties les rois, les chefs et les souverains du Cameroun, à savoir:

— le traité en date du 11 juillet 1884 conclu avec les chefs de Bimbia (contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 17, p. 79);
— la proclamation de protectorats allemands sur la côte occidentale de l'Afrique en date du 12 juillet 1884 (*ibid.*, ann. 18, p. 83);
— l'accord en date du 12 juillet 1884 conclu entre les rois Akwa et Bell et les établissements Woermann et Jantzen & Thormählen (*ibid.*, ann. 19, p. 87); et
— l'accord en date du 13 juillet 1884 conclu entre les établissements Woermann et Jantzen & Thormählen et M. Nachtigal, consul général et commissaire impérial de la côte occidentale de l'Afrique (*ibid.*, ann. 20, p. 93).

112. Ces traités ou accords, y compris la proclamation, sont importants pour trancher la question du titre dans cette affaire. Tout d'abord, ces accords traduisent le lien qui existait entre les souverains du Cameroun et les maisons de commerce allemandes, avec lesquelles ils conclurent un premier accord par lequel ils renonçaient, en faveur de ces établissements, à la souveraineté sur leur territoire, contre le paiement d'un impôt appelé «dash». Ces établissements (Woermann et Jantzen & Thormählen, domiciliés à Hambourg et représentés par M. Ed. Schmidt et le capitaine Johann) transférèrent à leur tour le titre territorial à M. Nachtigal, alors consul général et commissaire impérial de la côte occidentale de l'Afrique. C'est donc à l'issue de ce processus que l'Allemagne put proclamer son protectorat sur le Cameroun.

113. Des éléments qui précèdent découlent plusieurs faits incontestables. Contrairement à ce qu'indique la Cour dans son arrêt, la proclamation allemande en date du 12 juillet 1884 ne faisait mention d'aucun «protectorat colonial». La proclamation est intitulée «N° 212 — Notes sur les protectorats allemands de la côte occidentale de l'Afrique». Certaines parties de cette proclamation du 12 juillet 1884 méritent d'être citées:

« *Cameroun, Togo, côte des Esclaves, etc.*

Le 12 juillet 1884, un *protectorat allemand a été proclamé sur l'ensemble de la région du Cameroun* et, le 15 octobre de la même année, la communication officielle suivante a été adressée par le Gouvernement allemand aux principales puissances européennes et au Gouvernement des Etats-Unis, avec notification de l'étendue

the West and South-West Coasts of Africa *which had been placed under the protection of the German Empire*;—

Baron von Plessen to Earl Granville.

German Embassy, 15th October, 1884.

(Translation)

The Government of His Majesty the Emperor, *with a view to insure more effectually German commercial interests on the West Coast of Africa, has taken certain districts of this coast under its protection.* This has been effected in virtue of Treaties which have been in part concluded by Dr. Nachtigal, the Consul-General dispatched to West Africa, with independent Chiefs, and partly in virtue of applications *for protection* made by Imperial subjects, *who have acquired certain tracts by covenants with independent Chiefs.*" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 18, p. 83; emphasis added.)

114. Consequently, having regard to the content of the Proclamation referred to above, and within the intertemporal law of the period, it is clear that the derivative root of title claimable by Germany is in virtue of treaties which Dr. Nachtigal, the then German Consul-General entered into with "independent Chiefs" of Cameroon and partly in virtue of applications made on behalf of imperial subjects who have *acquired* certain *tracts* by *covenants* with independent Chiefs. It can therefore be clearly emphasized that the German derivative root of title emanated from its treaty with the Kings and Chiefs and the transfer of sovereignty by German subjects, the terms and conditions of which include consideration of *quid pro quo* on the basis of "dash" for territorial transfer to the Government of Germany. Germany was therefore in a position to say that these instruments enabled it to enter into the 1913 Agreement with Great Britain, as its derivative root of title.

115. What then is the derivative root of title of Great Britain? Great Britain cannot claim that its derivative root of title is based on the mere Treaty of Protection entered into with the Kings and Chiefs of Old Calabar. The Treaty did not transfer sovereignty from the Kings and Chiefs of Old Calabar to Great Britain. It is clearly a treaty of protection and no more. Contrary to Great Britain's intention about Lagos as a colony, it was not prepared to acquire any colony in the Old Calabar, and this I will refer to again later in my opinion. It can therefore be said that since there was no intention either by Kings, Chiefs and people of Old Calabar to transfer territorial sovereignty to Great Britain, sovereignty over the Old Calabar including Bakassi remained with the rulers and people of Old Calabar.

116. The issue now is what is the legal effect and legal significance of this Treaty of 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar? First to be considered is whether this instrument is a treaty

exacte des territoires des côtes ouest et sud-ouest de l'Afrique *placés sous la protection de l'Empire allemand:*

Le baron von Plessen à lord Granville

Ambassade d'Allemagne, 15 octobre 1884.

[Traduction]

Le gouvernement de Sa Majesté l'empereur, *afin de défendre plus efficacement les intérêts commerciaux allemands sur la côte occidentale de l'Afrique, a pris certaines régions de cette côte sous sa protection.* Il a été procédé ainsi en vertu de traités dont certains ont été conclus par M. Nachtigal, le consul général envoyé en Afrique occidentale, avec des chefs indépendants, et en vertu de demandes *de protection* formulées par des sujets de l'Empire *ayant acquis certains territoires par le biais de conventions avec des chefs indépendants.* » (Contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 18, p. 83; les italiques sont de moi.)

114. Il ressort du contenu de la proclamation précitée et du droit intertemporel de l'époque que, si l'Allemagne put se réclamer d'un titre dérivé, ce fut d'une part en vertu des traités que M. Nachtigal, le consul général allemand de l'époque, avait conclus avec des «chefs indépendants» du Cameroun et, d'autre part, en vertu des demandes formulées au nom de sujets de l'Empire ayant *acquis* certains *territoires* par le biais de *conventions* avec des chefs indépendants. Soulignons donc que, de toute évidence, l'Allemagne tenait son titre dérivé du traité qu'elle avait conclu avec les rois et chefs et du transfert de souveraineté opéré par des sujets allemands, transfert dont l'une des contreparties était le paiement du «dash». C'est ainsi que l'Allemagne put affirmer que ces instruments, en tant qu'ils fondaient son titre dérivé, l'habilitaient à conclure l'accord de 1913 avec la Grande-Bretagne.

115. Mais quel est le fondement du titre dérivé de la Grande-Bretagne? La Grande-Bretagne ne pouvait prétendre tenir son titre dérivé du seul traité de protection qu'elle avait conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar. Le traité n'a pas emporté cession de la souveraineté, alors acquise aux rois et chefs du Vieux-Calabar, au profit de la Grande-Bretagne. Il s'agit de toute évidence d'un traité de protection, et de protection seulement. Contrairement à l'intention de la Grande-Bretagne de faire de Lagos sa colonie, le traité ne visait aucune acquisition de colonie au Vieux-Calabar — j'y reviendrai dans la suite de mon opinion. Puisque ni les rois, ni les chefs, ni le peuple du Vieux-Calabar n'avaient l'intention de transférer à la Grande-Bretagne la souveraineté sur leur territoire, l'on peut donc en déduire que le Vieux-Calabar — Bakassi comprise — est resté entre les mains de ses souverains et de son peuple.

116. La question qui se pose alors est celle de savoir quels sont l'effet et l'importance juridiques qui sont à attacher à ce traité conclu en 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar. Le pre-

properly so called. Unhesitatingly, my view is that it is a valid and binding international treaty, according to its form and text.

117. Before examining the Treaty itself, it must be borne in mind that each treaty, like any given case, must be interpreted according to its terms and conditions. In the Advisory Opinion of the Permanent Court of International Justice in the case of *Nationality Decrees Issued in Tunis and Morocco*, the Court observed:

> "The extent of the powers of a protecting State in the territory of a protected State depends, first, upon the Treaties between the protecting State and the protected State establishing the Protectorate . . . In spite of common features possessed by Protectorates under international law, they have individual legal characteristics resulting from the special conditions under which they were created, and the stage of their development." (*Advisory Opinion, 1923, P.C.I.J., Series B, No. 4*, p. 27.)

Intrinsically, the instrument is described as a treaty in its title as "Treaty with Kings and Chiefs of Old Calabar, September 10, 1884" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. IV, Ann. 23, p. 107). Again in its provision on its operative date, the instrument starts: "This *Treaty* shall come into operation . . ." (*Ibid.*, Vol. IV, Ann. 23, p. 111; emphasis added.)

118. In the Treaty, there is clear evidence that it was based on an understanding of *quid pro quo*. While Great Britain agreed to protect the City States of Old Calabar, the Kings and Chiefs in turn agreed to protect British merchant ships "wrecked within the Old Calabar territories, the Kings and Chiefs will give them all the *assistance* in their power, will secure them from plunder . . ." (*ibid.*, Vol. IV, Ann. 23, p. 155; emphasis added).

119. The legal force and legal significance of the Treaty of 10 September 1884 is therefore as follows:

(a) the Treaty was valid and binding between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar — *pacta sunt servanda*;

(b) the territorial extent of the land of the Kings and Chiefs of Old Calabar as City States of Old Calabar was well known and clearly defined by descriptions and map illustrations attached to the Nigerian Counter-Memorial and Rejoinder;

(c) having signed this Agreement with the Kings and Chiefs of Old Calabar, Great Britain was under obligation to protect Old Calabar territories and did not acquire sovereignty over the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar;

(d) for Great Britain to enter into an agreement in 1913 with Germany amounted to a serious breach of its international obligation against

mier point à examiner est celui de savoir si cet instrument constituait véritablement un traité. Sans hésitation aucune, je réponds qu'il s'agissait d'un traité international valide et contraignant, dans sa forme comme dans son libellé.

117. Avant d'analyser l'instrument proprement dit, il convient de ne pas perdre de vue que tout traité doit, et c'est là une règle générale, être interprété à la lumière de ses termes et des conditions dans lesquelles il a été conclu. Dans l'avis consultatif rendu par la Cour permanente de Justice internationale en l'affaire des *Décrets de nationalité promulgués en Tunisie et au Maroc*, la Cour fit observer ceci:

> «L'étendue des pouvoirs d'un Etat protecteur sur le territoire de l'Etat protégé dépend, d'une part, des traités de protectorat entre l'Etat protecteur et l'Etat protégé... Malgré les traits communs que présentent les protectorats de droit international, ils possèdent des caractères juridiques individuels résultant des conditions particulières de leur genèse et de leur degré de développement.» (*Avis consultatif, 1923, C.P.J.I. série B n° 4*, p. 27.)

L'instrument se présente lui-même, dans son titre, comme un «traité préliminaire conclu avec les rois et chefs du Vieux-Calabar, signé le 10 septembre 1884» (contre-mémoire du Nigéria, vol. IV, ann. 23, p. 107). Plus loin, la disposition relative à la date d'entrée en vigueur débute par ces termes: «Le présent *traité* avec les rois et chefs du Vieux-Calabar entre en vigueur...» (*Ibid.*, ann. 23, p. 111; les italiques sont de moi.)

118. Le texte du traité laisse clairement apparaître que celui-ci est fondé sur un accord *quid pro quo*. Si la Grande-Bretagne accepte de protéger les cités-Etats du Vieux-Calabar, les rois et chefs du Vieux-Calabar, pour leur part, acceptent de protéger les navires marchands «naufragés à l'intérieur des territoires du Vieux-Calabar; les rois et chefs leur apporteront toute l'*assistance* qu'ils peuvent, les protégeront contre les pillages...» (*ibid.*, ann. 23, p. 155; les italiques sont de moi).

119. Concernant la validité et la signification juridique du traité du 10 septembre 1884, il y a dès lors lieu de conclure que:

a) celui-ci était valide et avait force obligatoire entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar — *pacta sunt servanda*;

b) l'étendue du territoire des rois et chefs du Vieux-Calabar, c'est-à-dire des cités-Etats du Vieux-Calabar, est bien connue et clairement définie par les descriptions et représentations cartographiques jointes au contre-mémoire et à la duplique du Nigéria;

c) après avoir signé cet accord avec les rois et chefs du Vieux-Calabar, la Grande-Bretagne avait l'obligation de protéger les territoires du Vieux-Calabar et n'avait acquis aucune souveraineté sur les territoires des rois et chefs du Vieux-Calabar;

d) la conclusion par la Grande-Bretagne, en 1913, d'un accord avec l'Allemagne constituait une grave violation de l'obligation internatio-

the territorial rights of the Kings and Chiefs of Old Calabar;

(e) Great Britain could not give away what did not belong to it. The *Island of Palmas* case is an illustrative example. Just as the United States had no sovereignty over the Island of Palmas, ceded to it by Spain, so it is that Germany could not claim any conventional title over the Bakassi Peninsula. Max Huber, in the Arbitration Award states: "It is evident that Spain could not transfer more rights than she herself possessed." (United Nations, *Reports of International Arbitral Awards (RIAA)*, Vol. II, p. 842.) Huber further adds that: "It is evident that whatever may be the right construction of a treaty, it cannot be interpreted as disposing of the rights of independent third Powers" *(ibid.)*;

(f) as already indicated, there is no doubt that the Kings and Chiefs of Old Calabar have legal personality in international law.

120. The *Western Sahara* Advisory Opinion of 1975 is a glaring example on this issue. The international personality was clearly demonstrated over the territories of the Kings and Chiefs of Old Calabar when they rejected certain provisions in the draft Treaty of 1884, particularly Article VI which guarantees free trade in every part of their territory. Thus, the 1913 Agreement did not deprive the Kings and Chiefs of Old Calabar of sovereignty over their territory and the right to this sovereignty continued till the time of Nigeria's independence in 1960. It is highly undesirable to create any distinction between the situation in the *Western Sahara* case (*I.C.J. Reports 1975*) and the present case, simply because one is in north Africa and the other in sub-Saharan Africa.

121. Consequently, and to the extent that the 1913 Agreement ceded Bakassi Peninsula to Germany, Nigeria argued in its pleadings that this:

> "would be *against* the nature and terms of Great Britain's 1884 Treaty of Protection with Old Calabar, *against* the interests of the inhabitants, *against* the financial interests of the title holders of Old Calabar who should have been compensated, *against* the recognised westward limit of the German Protectorate, *against* earlier undertakings by Germany to respect the Rio del Rey as the boundary and to make no acquisitions to the west of it, and *against* Germany's acknowledgement and understanding that the Treaty was not concerned with the acquisition or cession of territory" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. 1, p. 170, para. 8.52).

122. While Cameroon contends that the difference between a protectorate, protected State or colony is rather blurred, and that either is

nale qui lui incombait à l'égard des droits territoriaux des rois et chefs du Vieux-Calabar;

e) la Grande-Bretagne ne pouvait céder ce qui ne lui appartenait pas. L'affaire de l'*Ile de Palmas* peut illustrer ce point. Autant les Etats-Unis n'avaient pas souveraineté sur l'île de Palmas, à eux cédée par l'Espagne, autant l'Allemagne ne pouvait revendiquer un quelconque titre conventionnel sur la presqu'île de Bakassi. Max Huber, dans la sentence arbitrale, déclare: «Il est évident que l'Espagne ne pouvait transférer plus de droits qu'elle n'en possédait elle-même.» (Arbitrage relatif à l'*Ile de Palmas*, Cour permanente d'arbitrage, sentence du 4 avril 1928, Nations Unies, *Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 842; traduction française: Ch. Rousseau, *Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 168.) Il poursuit en ces termes: «Il est évident que, quelle que puisse être la juste interprétation d'un traité, celui-ci ne peut être interprété comme disposant des droits d'Etats tiers indépendants.» *(Ibid.)*;

f) comme déjà indiqué, il ne fait pas de doute que les rois et chefs du Vieux-Calabar étaient dotés d'une personnalité juridique internationale.

120. L'avis consultatif rendu en 1975 dans l'affaire du *Sahara occidental* constitue à cet égard un excellent exemple. La personnalité internationale des rois et chefs du Vieux-Calabar fut clairement démontrée lorsque ceux-ci rejetèrent certaines dispositions du traité de 1884, et en particulier l'article VI garantissant la liberté de commerce sur l'ensemble de leur territoire. Ainsi l'accord de 1913 n'avait-il pas privé les rois et chefs du Vieux-Calabar de leur souveraineté territoriale; le droit à cette souveraineté continua d'exister jusqu'au moment de l'accession du Nigéria à l'indépendance en 1960. Il est extrêmement fâcheux d'avoir introduit une distinction entre la situation de l'affaire du *Sahara occidental (C.I.J. Recueil 1975)* et celle de la présente affaire, simplement parce que l'une concerne l'Afrique du Nord et l'autre l'Afrique subsaharienne.

121. C'est pourquoi le Nigéria a affirmé dans ses écritures que la cession par le traité de 1913 de la presqu'île de Bakassi à l'Allemagne était

> «*contraire* à la nature et aux dispositions du traité de protection de 1884 conclu entre la Grande-Bretagne et le Vieux-Calabar, *contraire* aux intérêts des habitants, *contraire* aux intérêts financiers des détenteurs du titre relatif au Vieux-Calabar, qui auraient dû être indemnisés, *contraire* à la limite occidentale reconnue du protectorat allemand, *contraire* aux engagements antérieurs de l'Allemagne de respecter la frontière du Rio del Rey et de ne faire aucune acquisition à l'ouest de celle-ci, et *contraire* à l'aveu même de l'Allemagne, selon qui le traité ne portait pas sur l'acquisition ou la cession de territoires» (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 170, par. 8.52).

122. Alors que le Cameroun soutient qu'il y a quelque difficulté à distinguer protectorat, Etat protégé et colonie, et que ces différentes entités

tantamount to a colony in effect. Nigeria strongly disagrees with this view and gave many reasons. On the part of Cameroon, the misunderstanding in the use of the words protectorate or protected States or colony is quite understandable. The Agreement between the Kings of Akwa and Bell on the one hand and Woermann and others on the other hand, dated 12 July 1884, although referred to as an Agreement for Protection was in fact a surrender of sovereignty which in effect means that Cameroon from that date became a colony of Germany. The same is true of the other Agreement with the Chief of Bimbia of 11 July 1884. But this muddled concept is alien to the British system of administration.

123. In 1883 (a year before the 1884 Treaty) Sir Edward Hertslet, the then librarian of the British Foreign Office and an expert in international law, defined a protectorate thus:

> "A Protectorate implies an obligation on the part of a powerful State to protect and defend a weaker State against its enemies, in all, or specified eventualities . . . The usual form of establishing a Protectorate is by the conclusion of a treaty, either between the more powerful State which has undertaken to defend or protect the weaker one, and the weaker state itself, or between the protecting Power and other Powers, relating to such protection . . ." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 102, para. 6.46.)

124. In fact at this period, the 1880s, the foreign policy of Great Britain was not to create or acquire more colonies but rather to enter into treaties of protection:

> "Lord Granville [Secretary of State for Foreign Affairs] will remember that it was recommended by the Committee of the Cabinet which considered the question that there should be no attempt at present to create a new British Colony or Settlement, with all the necessarily expensive machinery of government, but that the districts to be taken over should continue for the present under such control and supervision as the Consul for the Bights of Benin and Biafra can exercise by means of visits paid frequently as circumstances may permit . . ." (*Ibid.*, Vol. I, p. 103, para. 6.48.)

125. One of the English Judges in 1910 defined "Protectorate" thus: "The protected country remains in regard to the protecting State a foreign country . . ." (*Ibid.*, Vol. I, p. 122, para. 6.81.)

126. Thus, protectorates are neither colonial protectorates nor colonies. Protectorates are to all intent and purposes international legal personalities and remain independent States and they are not "colonial protectorates" of the protecting Powers. Therefore, after the Treaty of 1884, the City States of Old Calabar and their territories were simply protec-

s'apparentent toutes, dans les faits, à des colonies, le Nigéria est en profond désaccord avec ce point de vue et donne plusieurs raisons à cela. De la part du Cameroun, l'imprécision dans l'emploi des termes de protectorat, d'Etat protégé ou de colonie se comprend fort bien. L'accord du 12 juillet 1884 entre les rois Akwa et Bell, d'une part, et Woermann et autres, d'autre part, bien que présenté comme un accord de protectorat, emportait en fait de la part des premiers renonciation à leurs droits de souveraineté, ce qui, dans la réalité, signifiait que le Cameroun devenait, à compter de la date en question, colonie allemande. Il en est de même pour l'accord du 11 juillet 1884 conclu avec le chef de Bimbia. Mais ce concept embrouillé est inconnu du système d'administration britannique.

123. En 1883 (soit un an avant la conclusion du traité de 1884), sir Edward Hertslet, bibliothécaire du Foreign Office et expert en matière de droit international, donna du protectorat la définition suivante:

> «Un protectorat suppose l'obligation incombant à un Etat puissant de protéger et défendre un Etat plus faible contre ses ennemis dans toutes les circonstances, ou seulement dans certaines circonstances particulières... Habituellement, le protectorat est établi par la conclusion d'un traité: soit un traité entre, d'une part, l'Etat plus puissant qui s'est engagé à défendre ou protéger l'Etat plus faible et, d'autre part, l'Etat plus faible lui-même, soit un traité ayant pour objet cette protection conclu entre, d'une part, la puissance protectrice et, d'autre part, d'autres puissances...» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 102, par. 6.46.)

124. En réalité, à cette époque — dans les années 1880 —, la politique étrangère de la Grande-Bretagne ne consistait pas à acquérir davantage de colonies, mais plutôt à conclure des traités de protection:

> «Lord Granville [secrétaire d'Etat aux affaires étrangères] se rappellera que le comité du cabinet, qui a étudié la question, a recommandé que l'on ne cherche pas en ce moment à créer de nouvelle colonie ou de nouvel établissement britannique, avec tout l'appareil étatique nécessairement coûteux que cela suppose, mais que les régions sur lesquelles notre autorité doit être établie restent pour l'instant soumises au contrôle et à la supervision que le consul des golfes du Bénin et du Biafra peut exercer moyennant des visites aussi fréquentes que les circonstances le permettent...» (*Ibid.*, vol. I, p. 103, par. 6.48.)

125. Un juge anglais a défini en 1910 le «protectorat» en ces termes: «Le pays protégé reste un pays étranger vis-à-vis de l'Etat protecteur...» (*Ibid.*, vol. I, p. 122, par. 6.81.)

126. Il s'ensuit que les protectorats ne sont ni des protectorats coloniaux ni des colonies. Les protectorats sont, à tous égards, des personnes juridiques internationales, sont restés des Etats indépendants et ne sauraient être des «protectorats coloniaux» des puissances protectrices. De ce fait, le traité de 1884 fit des cités-Etats du Vieux-Calabar et de leurs

torates of Great Britain. Before and after 1913 these City States of Old Calabar remained independent protectorates. There is nothing from the actions and instruments during this period which could describe the Old Calabar including Bakassi and other areas being claimed by the Kings and Chiefs, as a colony of Great Britain, nor is there anything in the Treaty indicating that Old Calabar, including Bakassi, acquired the status of a colonial protectorate. Even Great Britain did not describe the territory as such and this cannot be done by any inference. In line with the provision of Article 31 of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties and having regard to customary international law, the ordinary meaning to be given to the word "protectorate" is protectorate and not colonial protectorate. Great Britain at no time possessed territorial control or sovereignty over them. As far as Great Britain was concerned they were foreign countries and they were so treated by the British Foreign Office. Great Britain was therefore under a strict legal obligation to protect the rights of the Kings and Chiefs of Old Calabar in international law and not to transfer their territorial sovereignty to another State without their knowledge and consent.

Historical Consolidation and Effectivités *in Bakassi*

127. Historical consolidation is Nigeria's strong point in its claim to the territory of the Bakassi Peninsula. This claim is based on the original title of the Kings and Chiefs of Old Calabar that has existed for a long time and as evidenced by the Treaty of 1884 with Great Britain. The Bakassi Peninsula has over the years been in physical possession and occupation of the Kings and Chiefs of Old Calabar since they settled there in the seventeenth century. They were in peaceful occupation throughout that period till 1884 and up until the time of the Agreement between Great Britain and Germany in 1913. This right of sovereignty over all these territories coupled with possession continued during the period of the Mandate of the League of Nations as well as the period of Trusteeship till the time of independence. Nothing therefore affected their territorial rights and occupation of the same, even after the Agreement of 1913. The Kings and Chiefs of Old Calabar were not parties to the 1913 Agreement nor were they consulted.

The constant questions which counsel for Nigeria asked throughout the oral proceedings and which the Court fails to address or answer in its Judgment are: who gave Great Britain the right to give away Bakassi? And when? And how?

128. Whatever may be the legal status of the 1913 Agreement, it has no binding force over and above the original title, or the basic possessory

territoires de simples protectorats de la Grande-Bretagne. Avant et après 1913, ces cités-Etats du Vieux-Calabar restèrent des protectorats indépendants. Rien n'indique, au vu des actes et instruments de l'époque, que le Vieux-Calabar, notamment Bakassi, et les autres territoires revendiqués par les rois et chefs aient pu être considérés comme colonie britannique, pas plus qu'il ne ressort du traité que le Vieux-Calabar, et notamment Bakassi, ait acquis le statut de «protectorat colonial». La Grande-Bretagne elle-même ne décrivit jamais ce territoire comme tel, et rien ne permet de conclure qu'elle l'ait jamais considéré comme tel. Conformément à l'article 31 de la convention de Vienne de 1969 sur le droit des traités, et à la lumière du droit international coutumier, le terme «protectorat» doit être interprété dans son sens ordinaire, c'est-à-dire comme visant bel et bien un protectorat, et non un «protectorat colonial». La Grande-Bretagne n'a, à aucun moment, exercé un contrôle territorial ou une souveraineté sur ces cités-Etats. Il s'agissait pour la Grande-Bretagne de pays étrangers et c'est ainsi qu'elles étaient traitées par le Foreign Office. La Grande-Bretagne avait donc pour stricte obligation juridique de protéger les droits des rois et chefs du Vieux-Calabar tels que reconnus par le droit international et de ne pas transférer leur souveraineté territoriale à un autre Etat, à leur insu et sans leur consentement.

La consolidation historique et les effectivités à Bakassi

127. La consolidation historique constitue le pilier central de la revendication du Nigéria sur le territoire de la presqu'île de Bakassi. Cette revendication s'appuie sur le titre originel des rois et chefs du Vieux-Calabar, titre ancien et dont témoigne le traité conclu en 1884 avec la Grande-Bretagne. La presqu'île de Bakassi fut pendant longtemps possession territoriale des rois et chefs du Vieux-Calabar, qui, s'y étant installés au XVIIe siècle, l'occupèrent paisiblement jusqu'en 1884 et au-delà, jusqu'au moment de la conclusion du traité entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne en 1913. L'exercice de ce droit de souveraineté sur l'ensemble de ces territoires, associé à une possession continue de ceux-ci, se poursuivit durant toute la période des mandats de la Société des Nations, puis de la période des tutelles et jusqu'à l'indépendance. Rien ne porta donc jamais atteinte à ces droits territoriaux ni ne troubla cette occupation des territoires concernés, même après la conclusion du traité de 1913. Les rois et chefs du Vieux-Calabar ne furent pas partie au traité de 1913, et n'avaient pas été consultés à son sujet.

Les conseils du Nigéria n'ont eu de cesse de reposer les mêmes questions tout au long de la procédure orale — des questions que la Cour n'a pas examinées et auxquelles elle n'a pas répondu dans son arrêt: qui aurait donné à la Grande-Bretagne le droit de céder Bakassi? Quand? Et comment?

128. Quel qu'ait pu être le statut juridique du traité de 1913, celui-ci ne revêtait aucunement force obligatoire, et ne pouvait donc l'emporter sur

rights of the Kings and Chiefs of Old Calabar, and thus they are not affected by it.

129. Cameroon raises a number of objections to Nigeria's claim to historical title. These objections centred on the issues of *effectivités*, stability of frontier and acquiescence. However, these objections cannot defeat the claim to historical title by Nigeria.

130. Nigeria has four bases of claim to original title which are as follows:

(*a*) long occupation by Nigeria and by Nigerian nationals constituting an historical consolidation of title and confirming the original title of the Kings and Chiefs of Old Calabar which title vested in Nigeria at the time of Independence in 1960;
(*b*) effective administration by Nigeria, acting as sovereign, and an absence of protest;
(*c*) manifestations of sovereignty by Nigeria together with the acquiescence by Cameroon in Nigerian sovereignty over the Bakassi Peninsula;
(*d*) recognition of Nigerian sovereignty by Cameroon (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 211, para 10.2).

* * *

131. Since the original title of the City States of Old Calabar rests with the Kings, Chiefs and people of Calabar with all the rights over their territories, this remained so until the time of independence of Nigeria on 1 October 1960.

132. It must be borne in mind at all times that a legal title boundary can be shifted, modified or adjusted to give room for the practice and conduct of the inhabitants on the ground along such a boundary in accordance with Article 31, paragraph 3, of the 1969 Vienna Convention on the Law of Treaties.

133. Furthermore, Nigeria claims that by virtue of its original title based on its historical consolidation, its rights to the Bakassi Peninsula survive to the time of the 1913 Agreement and beyond. It claims that:

(*a*) in and before 1913 the Kings and Chiefs of Old Calabar possessed sovereignty over the Bakassi Peninsula; and
(*b*) the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, in so far as it purported to transfer to Germany a territorial title which Great Britain did not possess and which it had no power or authority to transfer, did not transfer territorial sovereignty over Bakassi to Germany. The *status quo ante* was undisturbed, and title accordingly remained

le titre originel, ni sur les droits réels élémentaires des rois et chefs du Vieux-Calabar. Il s'ensuit que le traité de 1913 fut sans effet sur les droits en question.

129. La revendication par le Nigéria d'un titre historique a conduit le Cameroun à soulever un certain nombre d'objections à cet égard, objections qui concernent principalement la question des effectivités, celle de la stabilité des frontières et celle de l'acquiescement. Ces objections ne sauraient toutefois faire échec à la revendication, par le Nigéria, d'un titre historique.

130. Le Nigéria étaye au moyen de quatre arguments sa thèse selon laquelle il serait le détenteur du titre originel:

a) l'occupation de longue date de ce territoire par le Nigéria et des ressortissants nigérians, qui constitue une consolidation historique du titre et confirme le titre originel des rois et chefs du Vieux-Calabar dévolu au Nigéria au moment de l'indépendance en 1960;
b) l'administration effective de ce territoire par le Nigéria en qualité de souverain, administration qui n'a jamais suscité de protestation;
c) les manifestations de souveraineté du Nigéria, en même temps que l'acquiescement du Cameroun à la souveraineté nigériane sur la presqu'île de Bakassi;
d) la reconnaissance par le Cameroun de la souveraineté nigériane (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 211, par. 10.2).

* * *

131. Les rois, les chefs et la population du Vieux-Calabar étant les titulaires du titre originel des cités-Etats du Vieux-Calabar, avec tous les droits que cela leur confère sur leurs territoires, il en est allé ainsi jusqu'à l'accession du Nigéria à l'indépendance le 1er octobre 1960.

132. Il ne faudrait pas perdre de vue que, conformément au paragraphe 3 de l'article 31 de la convention de Vienne sur le droit des traités de 1969, une frontière fondée sur un titre juridique peut être à tout moment déplacée, modifiée ou ajustée en fonction des réalités concrètes, et notamment des habitudes des populations le long de cette frontière.

133. En outre, le Nigéria soutient que, en vertu de son titre originel fondé sur la consolidation historique, ses droits sur la presqu'île de Bakassi sont restés intacts jusqu'à la date de la conclusion du traité de 1913 et au-delà. Il affirme que:

a) jusqu'en 1913, les rois et chefs du Vieux-Calabar avaient souveraineté sur la presqu'île de Bakassi; et que
b) le traité anglo-allemand du 11 mars 1913, dans la mesure où son but était de céder à l'Allemagne un titre territorial que la Grande-Bretagne ne possédait pas et qu'il n'était pas en son pouvoir de céder, n'a pas transféré la souveraineté territoriale sur Bakassi à l'Allemagne. La situation antérieure n'a pas été modifiée et, par consé-

vested in the Kings and Chiefs of Old Calabar (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 203, para. 9.73).

134. The Court denies Nigeria's claim to the Bakassi Peninsula based on its argument of historic consolidation (para. 220 of the Judgment). The claim of Nigeria based on historical consolidation is not its invention and it is far from being a mere theory. Jurisprudentially, historical consolidation evolves from one of the early cases of the Court. In the *Fisheries* (*United Kingdom* v. *Norway*) case of 1951 the Court decided that against all other States, Norway had title to the territorial sea that she delimited by a system of straight baselines since 1869. The evolution of this principle is fundamentally based on toleration. For many years many States, including the United Kingdom, have come to recognize the "title" to this territorial sea as claimed by Norway. In the presentation of its submission, Norway referred to an "historic title" by saying that history was invoked together with other factors to justify her exceptional rights to this particular area of the sea. The United Kingdom raised certain contradictions and uncertainties discovered in the general Norwegian practice. The Court considered that too much importance or emphasis need not be attached to these contradictions. The Court therefore decided:

> "In the light of these considerations, and in the absence of convincing evidence to the contrary, the Court is bound to hold that the Norwegian authorities applied their system of delimitation consistently and uninterruptedly from 1869 until the time when the dispute arose.
>
> . . . . . .
>
> The general toleration of foreign States with regard to the Norwegian practice is an unchallenged fact. For a period of more than sixty years the United Kingdom Government itself in no way contested it." (*I.C.J. Reports 1951*, p. 138.)

The case that follows in the footsteps of the *Fisheries* case is the *Minquiers and Ecrehos* case of 1953, where the Court observed that:

> "Both Parties contend that they have respectively an ancient or original title to the Ecrehos and the Minquiers, and that their title has always been maintained and was never lost. The present case does not therefore present the characteristics of a dispute concerning the acquisition of sovereignty over *terra nullius*." (*I.C.J. Reports 1953*, p. 53.)

The Court then went on to decide that: "What is of decisive importance, in the opinion of the Court, is not indirect presumptions deduced from

quent, les rois et chefs du Vieux-Calabar ont conservé leur titre (contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 203, par. 9.73).

134. La Cour rejette la revendication sur la presqu'île de Bakassi avancée par le Nigéria à partir de la thèse de la consolidation historique (arrêt, par. 220). Il ne s'agit pas là d'une simple théorie, et encore moins d'une invention, de la part du Nigéria. Sur le plan jurisprudentiel, la notion de consolidation historique s'est développée à partir de l'une des premières affaires soumises à la Cour. Dans l'affaire des *Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège)* en 1951, la Cour a décidé que la Norvège détenait, sur la mer territoriale qu'elle avait délimitée par un système de lignes droites de base dès 1869, un titre opposable à tous les autres Etats. L'évolution de ce principe est par essence fondée sur la tolérance. De nombreuses années durant, plusieurs Etats, y compris le Royaume-Uni, avaient reconnu le «titre» sur cette mer territoriale revendiquée par la Norvège. Dans l'exposé de ses conclusions, la Norvège se prévalut d'un «titre historique», affirmant que les droits d'exception qui étaient les siens dans ce secteur particulier de la mer étaient fondés au regard de l'histoire, invoquée de pair avec d'autres facteurs. Le Royaume-Uni releva un certain nombre de contradictions et d'incertitudes dans la pratique norvégienne générale. La Cour, estimant qu'il n'y avait pas lieu d'accorder une importance exagérée aux contradictions en question, ni d'insister outre mesure sur celles-ci, se prononça de la manière suivante:

> «Sur la base de ces considérations, et en l'absence de preuve contraire convaincante, la Cour est fondée à dire que les autorités norvégiennes ont appliqué leur système de délimitation d'une façon suivie et constante depuis 1869 jusqu'à la naissance du différend.
>
> . . . . . .
>
> La tolérance générale des Etats étrangers à l'égard de la pratique norvégienne est un fait incontesté. Durant une période de plus de soixante ans le Gouvernement du Royaume-Uni lui-même n'a élevé aucune contestation à ce sujet.» (*C.I.J. Recueil 1951*, p. 138.)

Dans le prolongement de celle des *Pêcheries*, une autre affaire, celle des *Minquiers et Ecréhous*, fut, en 1953, l'occasion pour la Cour d'observer que:

> «Les deux Parties soutiennent qu'elles ont, chacune, un titre ancien ou originaire sur les Ecréhous et les Minquiers, qui a toujours été conservé sans jamais se perdre. L'espèce actuelle ne présente donc pas les caractéristiques d'un différend relatif à l'acquisition de la souveraineté sur un territoire sans maître (*terra nullius*).» (*C.I.J. Recueil 1953*, p. 53.)

La Cour ajouta: «[c]e qui, de l'avis de la Cour, a une importance décisive, ce ne sont pas les présomptions indirectes déduites d'événements du

events in the Middle Ages, but the evidence which relates directly to the possession of the Ecrehos and Minquiers groups." (*I.C.J. Reports 1953*, p. 57.)

135. This principle has evolved over the years, side by side with *effectivités*, that a territory that is not *terra nullius*, occupied by inhabitants, over many years with open claim of territorial sovereignty over the territory, undisturbed, uninterrupted and without any hindrance whatsoever, becomes a matter of recognition under international law in the name of historical consolidation. A long list of distinguished jurists and writers on international law including Charles De Visscher, Sir Robert Jennings and Professor George Schwarzenberger have lent their support to this principle.

136. Apart from the case of *Minquiers and Ecrehos* and the subsequent case of the *Western Sahara* Advisory Opinion, the Judgment of the Chamber in the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening)* also supported this principle thus: "In the first place, it should not be overlooked that Spanish colonial divisions in Spanish America did not individually have any 'original' or 'historic' titles, as those concepts are understood in international law." (*I.C.J. Reports 1992*, p. 565, para. 345.) The Judgment went on to state:

> "Where the relevant administrative boundary was ill-defined or its position disputed, in the view of the Chamber the behaviour of the two newly independent States in the years following independence may well serve as a guide to where the boundary was, either in their shared view, or in the view acted on by one and acquiesced in by the other . . . This aspect of the matter is of particular importance in relation to the status of the islands, by reason of their history." (*Ibid.*)

137. Whilst referring to cases, reference should also be made to the development of this principle even when it conflicts with conventional or legal title, since the Court takes the view that invocation of the doctrine of consolidation of historic titles cannot vest title to Bakassi in Nigeria, "where its 'occupation' of the peninsula is adverse to Cameroon's prior treaty title" (para. 220 of the Judgment). The case in view is the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case. Much reliance has been placed on this case by Cameroon, particularly paragraph 63 thereof, which incidentally has been cited in the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening)* case in 1992. The clear indication in the present case is that while giving due recognition to legal title, the City States of Old Calabar's *effectivités* on the ground, the toponomy of Bakassi, the administration of Bakassi as part of Nigeria in the period 1913-1960, exercise of authority by traditional rulers, acts of administration by Nigeria after independence in 1960

Moyen Age, mais les preuves se rapportant directement à la possession des groupes des Ecréhous et des Minquiers» (*C.I.J. Recueil 1953*, p. 57).

135. Ce principe, qui a évolué au fil des ans, en parallèle avec les effectivités, veut qu'un territoire qui n'est pas *terra nullius*, qui est habité, sur lequel une souveraineté territoriale s'est exercée des années durant ouvertement, de façon paisible, sans interruption ni entrave de quelque nature que ce soit, soit reconnu en droit international au nom de la consolidation historique. Une longue liste de publicistes éminents, parmi lesquels Charles De Visscher, Robert Jennings et George Schwarzenberger, adhèrent à ce principe.

136. Outre l'affaire des *Minquiers et Ecréhous* et l'avis consultatif rendu par la suite en celle du *Sahara occidental*, la Chambre de la Cour, dans son arrêt rendu en l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant))*, devait également souscrire à ce principe en ces termes: «[e]n premier lieu, il ne faut pas oublier que les divisions coloniales espagnoles en Amérique espagnole n'avaient pas, prises individuellement, de titre «originel» ou «historique», comme on entend ces notions en droit international» (*C.I.J. Recueil 1992*, p. 565, par. 345). L'arrêt ajoute:

> «Lorsque la limite administrative en cause était mal définie ou lorsque son emplacement était contesté, le comportement des deux Etats nouvellement indépendants dans les années qui ont suivi l'indépendance pouvait très bien, de l'avis de la Chambre, fournir une indication quant à l'emplacement de la frontière, soit dans l'idée commune que s'en faisaient les deux Parties, soit dans l'idée que s'en faisait l'une d'entre elles et en fonction de laquelle elle avait agi, l'autre ayant acquiescé... Cet aspect de la question revêt une importance particulière en ce qui concerne le statut des îles, en raison de leur histoire.» (*Ibid.*)

137. Lorsque l'on évoque la jurisprudence, il y a lieu de mentionner également l'évolution du principe en question, même lorsqu'il entre en conflit avec un titre conventionnel ou juridique, puisque la Cour estime que l'invocation de la théorie de la consolidation des titres historiques ne saurait conférer au Nigéria le titre sur Bakassi, «dès lors que l'«occupation» de la presqu'île était contraire à un titre conventionnel préexistant détenu par le Cameroun» (arrêt, par. 220). Je pense à l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, que le Cameroun a abondamment invoquée, citant en particulier le paragraphe 63 de l'arrêt rendu dans celle-ci, d'ailleurs repris dans l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant))* de 1992. Ce qui ressort clairement de la présente espèce, c'est que, même si l'on accorde au titre juridique la reconnaissance qui lui est due, la préférence doit être donnée au titre originel du Nigéria, et ce, compte tenu des effectivités des cités-Etats du Vieux-Calabar, de la topo-

involving *effectivités* and peaceful administration, maintenance of public order and investigation of crimes, granting of oil exploration rights, public health, public education, participation in parliamentary elections, collection of custom duties, use of Nigerian passports by residents of the Bakassi Peninsula, and even evidence of Nigerian internal State rivalry over Bakassi, give the original title of Nigeria a preference. All these are catalogued and documented with a compendium of annexes as "fulfilment materials" to demonstrate beyond doubt the claim of Nigeria over Bakassi by historical consolidation. Cameroon did not deny most of these claims by Nigeria but all that it relies on is the conventional title based on the Agreement of 11 May 1913, which the Court accepts.

* * *

138. What was the relevance of German *effectivités* after 1913? For Germany to have set up effective administration in the Bakassi Peninsula between 11 March 1913 and August 1914, when World War I broke out, would have been, at least, of tacit significance because it would clearly indicate Germany's occupation of the territories claimed by the Kings and Chiefs of Old Calabar. In addition, it would have tested the ground as to whether such occupation would be accepted by the Kings, Chiefs and people of Old Calabar in the Bakassi Peninsula. This in turn would have served as a manifestation of Germany's claim of sovereignty. Presumably, that would have created an incident or even a revolt. For example in 1913, the same year in which the Agreement was concluded, the Kings and Chiefs of Old Calabar protested vigorously, both in Calabar and in London, against an apparent proposal by the British Government to amend the land tenure system which was then applicable in that area. The protest was so pronounced that it was debated in the British Parliament at that time, and the British Government denied entertaining such a proposal. Cameroon did not deny the fact that there was no *effectivités* on the ground by Germany between 1913 and 1914. After the war, there was still no evidence of *effectivités*, even when Britain, France and Belgium occupied the then German colonies and protectorates. Much of Cameroon's response to Nigeria's position on this point has nothing to do with *effectivité*. Instead, Cameroon contents itself with dealing with the non-ratification of the 1913 Agreement, both nationally and internationally.

* * *

nymie de Bakassi, de l'administration de Bakassi en tant que partie du Nigéria au cours de la période comprise entre 1913 et 1960, de l'exercice de l'autorité par des chefs traditionnels, des actes d'administration paisibles et des effectivités du Nigéria après 1960, des activités de maintien de l'ordre et d'enquête pénale, de l'octroi de permis de prospection pétrolière, des mesures prises dans les domaines de la santé publique et de l'éducation, de la participation aux élections parlementaires, de la perception de droits de douane, de l'utilisation de passeports nigérians par la population de la presqu'île de Bakassi, et même des preuves de rivalités internes nigérianes concernant Bakassi. Tous ces éléments sont répertoriés et documentés dans un ensemble d'annexes présenté comme regroupant les «documents relatifs à l'exécution» et destiné à établir, au-delà de tout doute possible, le bien-fondé de la revendication du Nigéria sur Bakassi, qui s'appuie sur la consolidation historique. Ces éléments présentés par le Nigéria n'ont, pour la plupart, pas été réfutés par le Cameroun, lequel s'appuie seulement sur le titre conventionnel fondé sur le traité du 11 mars 1913 — thèse à laquelle la Cour a fait droit.

* * *

138. Quelle est la pertinence des effectivités allemandes postérieures à 1913? Si l'Allemagne avait mis en place une administration effective sur la presqu'île de Bakassi entre le 11 mars 1913 et août 1914, lorsque la première guerre mondiale a éclaté, il y aurait au moins là, implicitement, un élément concret, indiquant clairement qu'il y avait eu occupation par l'Allemagne de territoires revendiqués par les rois et chefs du Vieux-Calabar. En outre, cela aurait pu permettre de déterminer si une telle occupation aurait été acceptée ou non par les rois, les chefs et la population du Vieux-Calabar dans la presqu'île de Bakassi. Cela aurait par ailleurs constitué une manifestation de la revendication de souveraineté par l'Allemagne. Il est à présumer que cela aurait certainement provoqué un incident, voire une révolte. C'est ainsi qu'en 1913, année de la conclusion du traité, les rois et chefs du Vieux-Calabar élevèrent une vigoureuse protestation, à la fois à Calabar et à Londres, contre une proposition émanant apparemment du Gouvernement britannique et visant à modifier le régime foncier alors en vigueur dans la région. La protestation fut si vigoureuse qu'elle fit l'objet d'un débat au Parlement britannique et que le Gouvernement britannique de l'époque nia avoir fait une telle proposition. Le Cameroun n'a pas réfuté cette absence d'effectivités allemandes sur le terrain entre 1913 et 1914. Après la guerre non plus, rien n'indique qu'il y ait eu des effectivités, même lorsque la Grande-Bretagne, la France et la Belgique occupèrent ce qui était alors les colonies et protectorats allemands. Beaucoup de ce que le Cameroun a dit sur ce point pour réfuter la position du Nigéria n'a rien à voir avec des effectivités. Le Cameroun s'est plutôt borné à traiter de la non-ratification du traité de 1913, sur le plan interne et sur le plan international.

* * *

139. The League of Nations came into existence after World War I, and as a result, the southern part of Cameroon was placed under the administration of Great Britain, based on a mandate agreement. After World War II, in 1945, Southern Cameroon came under the Trusteeship of Great Britain. France was entrusted with the administration of Cameroon during the Mandate and Trusteeship period. Cameroon's argument is that the situation of the administered territories changed during the Mandate and Trusteeship period, because Great Britain and France were under strict directives of the League of Nations (after 1919) and United Nations (after 1946) to adhere to the agreements entered into, concerning both the northern and southern Cameroons.

140. Cameroon contends that these administered territories were defined by the 1919 and 1931 instruments, and that the Administering Powers were unable to alter the boundaries without the consent of the League of Nations and subsequently the United Nations, who through their appointed committees constantly monitored the administration of the territories as assigned to the Administering Powers. Thus, Cameroon argues that these acts confirm the boundaries as already recognized.

141. Nigeria does not deny some of these historical facts. The point made by Nigeria in substance is that all this did not affect the territorial rights of the Kings and Chiefs of Old Calabar, and neither did it affect the rights of the Republic of Nigeria later in 1960. Much of the activities of the Council and the United Nations Fourth Committee did not go beyond the presentation of proposals, discussion about the possibility of delimitation and demarcation and obtaining reports about the administration of these territories (CR 2002/4 (Ntamark), p. 21, para. 13). However, counsel for Cameroon explained that,

> "on a number of occasions, the Committee concerned itself with proposals of a relatively minor nature to adjust the line so as to respect ethnic groupings. Of course, one cannot exaggerate the efforts made and all took place within the possibility reserved in the mandate instruments for minor modifications." (*Ibid.*, p. 20, para. 10.)

Could these adjustments and modifications "so as to respect ethnic groupings" relate to the Bakassi Peninsula?

142. It is remarkable, that both the instruments of the Mandate and Trusteeship touched on the need for adjustments and modifications to the boundary "in the interest of the inhabitants" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. V, Anns. 51 and 56). Coincidentally, this need for adjustments and modifications was mentioned in Articles I of both the Mandate and the Trusteeship instruments. Did they have the problem

139. A l'issue de la constitution de la Société des Nations, au lendemain de la première guerre mondiale, la partie méridionale du Cameroun fut placée sous administration britannique, en application d'un accord de mandat. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, en 1945, le Cameroun méridional fut placé sous tutelle britannique. L'administration du Cameroun fut assurée par la France, tant au cours de la période des mandats qu'au cours de celle des tutelles. L'argument avancé par le Cameroun est que la situation des territoires administrés se modifia au cours de la période des mandats et de celle des tutelles, la Société des Nations (après 1919), puis les Nations Unies (après 1946), ayant donné pour instruction stricte à la Grande-Bretagne et à la France de se conformer aux accords conclus avec elles sur le Cameroun septentrional et le Cameroun méridional.

140. Le Cameroun affirme que ces territoires administrés furent définis par les instruments de 1919 et de 1931, et que les puissances administrantes n'étaient pas habilitées à en modifier les frontières sans le consentement de la Société des Nations, puis de l'Organisation des Nations Unies, lesquelles, par l'intermédiaire de commissions créées par elles, exerçaient une supervision constante sur l'administration des territoires confiés aux puissances administrantes. Le Cameroun en conclut que ces actes confirment les frontières telles qu'elles étaient déjà reconnues.

141. Le Nigéria ne nie pas certains de ces faits historiques. Ce qu'il dit en substance, c'est que tout cela n'a porté atteinte ni aux droits territoriaux des rois et chefs du Vieux-Calabar, ni par la suite, en 1960, à ceux du Nigéria. Pour l'essentiel, les activités du conseil et de la Quatrième Commission des Nations Unies se limitèrent à la présentation de propositions, à des discussions quant aux possibilités de délimitation et de démarcation et à la réception de rapports sur l'administration de ces territoires (CR 2002/4, p. 21, par. 13 (Ntamark)). Le conseil du Cameroun a toutefois expliqué que

> «[l]a Commission se pencha par exemple plus d'une fois sur des propositions d'ajustements relativement mineurs de la ligne frontière destinés à prendre en compte les réalités ethniques. Il faut bien sûr se garder d'exagérer l'importance des efforts déployés, lesquels s'inscrivirent toujours dans le cadre de cette possibilité laissée par les mandats de modifier légèrement la frontière.» (*Ibid.*, p. 20, par. 10 (Ntamark).)

La presqu'île de Bakassi pouvait-elle être concernée par cette possibilité d'ajustements et de modifications «destinés à prendre en compte les réalités ethniques»?

142. Il est significatif, comme je l'ai fait observer plus haut, que les deux instruments organisant les régimes de mandat et de tutelle aient l'un et l'autre fait état de la nécessité de procéder à des ajustements et à des modifications de la frontière «dans l'intérêt des habitants» (contre-mémoire du Nigéria, annexes 51 et 56). Ce n'est pas un hasard si cette nécessité de procéder à des ajustements et à des modifications fut mentionnée

of the Bakassi Peninsula in mind? As mentioned earlier, the Court, in its Judgment, fails to give effect to these concerns, which still subsist till today, unresolved.

143. The consistent view of Nigeria, as expressed in its pleadings, is that at all times, during the period of the Mandate and Trusteeship, the Bakassi Peninsula remained the territory of the Kings, Chiefs and people of Old Calabar and after 1960 it became part of Nigeria till this day:

> "In fact, the overall pattern of Nigerian and British official conduct in relation to the Bakassi Peninsula has been remarkably consistent for over a century. *Whether as originally part of the domains of the Kings and Chiefs of Old Calabar, or subsequently as part of their domains but subject to rights of Great Britain under the Protectorate Treaty of 1884, or during the Mandate and Trusteeship periods up to the time of independence in 1960, Bakassi has consistently been administered from Nigeria and as part of the Nigerian political entity.*" (Reply of Nigeria, Vol. I, p. 66, para. 2.27; emphasis added.)

144. Nigeria further argues that while there may be differences in principle between Mandate and Trusteeship on the one hand, and administration and protectorate on the other, there is no difference as such on the ground and in practice. In effect these changes have no effect on Nigeria's claim to historical title or *effectivité*. Nigeria explains this position thus:

> "In the event, after World War I the whole of the mandated territory of the British Cameroons came to be administered as part of the Nigeria Protectorate, so that the distinction between mandated and protectorate territory, while acknowledged in principle, had virtually no practical significance for the people of Bakassi and Calabar. There was no practical day-to-day need for the British of local administration to distinguish between what might have been former German territory and what was British protected Nigerian territory." (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, p. 182, para. 9.11.)

Moreover, "[t]here was in any event no question of non-British rule, and no question of putting an end to the traditional authority of the Kings and Chiefs of Old Calabar" (*ibid.*, Vol. I, p. 182, para. 9.12) and "[e]ffective authority continued to be exercised by the traditional source of power and authority in the Peninsula, namely by the Kings and Chiefs of Old Calabar" (*ibid.*).

145. In my view, and contrary to the Court's decision, the argument of Nigeria, which in effect is based on its historical consolidation and *effec-*

à l'article premier de chacun de ces instruments. Les rédacteurs avaient-ils à l'esprit le cas de la presqu'île de Bakassi? Je l'ai dit plus haut: la Cour, dans son arrêt, a omis de répondre à ces questions; celles-ci, non résolues, se posent encore aujourd'hui.

143. Le point de vue du Nigéria, tel que celui-ci l'a exprimé tout au long de ses écritures, est que, tout au long de la période du mandat et de celle de la tutelle, la presqu'île de Bakassi est restée territoire des rois, des chefs et de la population du Vieux-Calabar et que, après 1960, elle est devenue, pour le rester jusqu'à ce jour, partie intégrante du Nigéria:

> «De fait, l'attitude générale des responsables nigérians et britanniques en ce qui a trait à la presqu'île de Bakassi a été d'une remarquable constance pendant plus d'un siècle. Qu'elle fît partie à l'origine des domaines des rois et chefs du Vieux-Calabar ou par la suite de leurs domaines mais sous réserve des droits reconnus à la Grande-Bretagne par le traité de protectorat de 1884, ou qu'elle se trouvât soumise au régime du mandat et de la tutelle jusqu'à l'accession du Nigéria à l'indépendance en 1960, Bakassi a toujours été administrée à partir du Nigéria et comme faisant partie de l'entité politique nigériane.» (Duplique du Nigéria, vol. I, p. 66, par. 2.27.)

144. Le Nigéria soutient en outre que si des différences peuvent en principe exister entre mandat et tutelle, d'une part, et administration et protectorat, de l'autre, sur le terrain et dans la pratique il n'existe aucune différence de cette nature. Dans la réalité, ces changements n'ont eu d'effet ni sur le titre historique revendiqué par le Nigéria, ni sur les effectivités dont celui-ci se réclame. Le Nigéria explique cette position de la façon suivante:

> «En fait, après la première guerre mondiale, l'ensemble du territoire du Cameroun sous mandat britannique fut administré comme faisant partie du protectorat du Nigéria, de sorte que la distinction entre territoire sous mandat et territoire sous protectorat, bien qu'admise en principe, était pour ainsi dire dénuée de toute importance pratique pour la population de Bakassi et de Calabar. Au quotidien, l'administration britannique ou locale n'avait aucun besoin de distinguer entre ce qui avait pu être un ancien territoire allemand et ce qui était un territoire nigérian sous protection britannique.» (Contre-mémoire du Nigéria, vol. I, p. 182, par. 9.11.)

En outre «[e]n tout état de cause, il n'[était] pas question d'une autorité non britannique ni de mettre fin aux pouvoirs traditionnels des rois et chefs du Vieux-Calabar» (*ibid.*, par. 9.12) et «[l]e pouvoir de fait continu[ait] d'être exercé par ceux qui sont la source traditionnelle du pouvoir et de l'autorité dans la presqu'île, c'est-à-dire les rois et chefs du Vieux-Calabar» (*ibid.*).

145. A mon avis, et en dépit de la décision de la Cour, la thèse du Nigéria, qui s'appuie sur la consolidation historique et les effectivités, est

tivités, is sound, having regard to all the comments I have made earlier. Counsel for Nigeria at the hearings summarized its arguments thus:

> "Britain itself, of course, as a party to the 1913 Treaty, was likely to act on the assumption that that Treaty had determined the boundary between the Protectorate and what was to be the British Cameroons. But assumption, or belief, is not a basis for legal title; no amount of British believing that Bakassi was in British Cameroons would be enough to make it so in law; no amount of mistaken belief could retrospectively make good Great Britain's lack of authority to give away Bakassi; no amount of mistaken belief could give Britain a power which the Treaty of Protection had clearly not given it. *All* Britain's actions in the Mandate and Trusteeship periods which assumed the alienation of Bakassi from the Protectorate or which might be construed as having that result were tainted in that way. This applies whether they were acts of bureaucracy, or of local administration, or of government, or of legislation (such as the Governor's Northern Region, Western Region and Eastern Region (Definition of Boundaries) Proclamation, 1954 . . . For at all these times, one has still to answer the crucial question: Who conferred on Great Britain the authority to give away Bakassi? And when? And how?" (CR 2002/8 (Watts), p. 64, para. 109.)

The Question of Legal Title

146. The issue of title looms very large in this case as both Parties claim one form of title or the other. Reference has been made to it with different descriptions, i.e., legal title, original title, conventional title and historical title. In its presentation Cameroon claims sovereignty to the Bakassi Peninsula, alleging that its right to sovereignty with regard to the territory is its legal title derived, *inter alia*, from the Agreement of 11 March 1913 between Great Britain and Germany. On its part, Nigeria claims to hold original or historical title, partly evidenced by the Treaty of 10 September 1884 between the Kings and Chiefs of Old Calabar and Great Britain. The question here is that of the meaning of title in the context of this case and in international law. Cameroon tries to persuade the Court to hold that the only meaning attributable to the word is a conventional or legal title. The Court agrees with this. It appears to me that "title" bears a broader meaning than that and ought to be interpreted not necessarily or solely as documentary title but as the rights that a party holds in relation to a territory. This, to my mind, includes not only legal title but also possessory title.

147. In the case concerning the *Land, Island and Maritime Frontier*

fondée, comme le montrent mes précédentes observations. La thèse du Nigéria a été présentée par l'un de ses conseils de la manière suivante:

> «La Grande-Bretagne elle-même, bien sûr, en tant que partie au traité de 1913, était susceptible de partir du principe que le traité avait défini la frontière entre le protectorat et ce qui allait devenir le Cameroun britannique. Mais la présomption, ou la croyance, ne saurait constituer le fondement d'un titre juridique; on ne saurait prétendre que Bakassi relevait, en droit, du Cameroun britannique pour la seule raison que la Grande-Bretagne «pensait» que tel était le cas. Aussi forte qu'elle ait pu être, la conviction erronée de la Grande-Bretagne ne saurait rétrospectivement pallier le fait que cet Etat n'avait pas le pouvoir de céder Bakassi, pas plus qu'elle ne saurait lui conférer un pouvoir que le traité de protection ne lui avait, à l'évidence, pas reconnu. *Tous* les actes accomplis par la Grande-Bretagne sous les régimes de mandat et de tutelle, qui impliquaient une dissociation entre la presqu'île de Bakassi et le protectorat, ou pouvaient être interprétés comme ayant cet effet, étaient ainsi entachés d'irrégularités. Et ce, qu'il s'agit d'actes purement administratifs, d'actes d'administrations locales, d'actes de gouvernement, ou encore d'actes législatifs (tels que la *Governor's Northern Region, Western Region and Eastern Region (Definition of Boundaries) Proclamation* [Proclamation sur la région nord, la région ouest et la région est portant définition des frontières de 1954]). Quelle que soit la période considérée, la question cruciale demeure en suspens — de qui la Grande-Bretagne avait-elle reçu le pouvoir de céder Bakassi? Quand? Et comment?» (CR 2002/8, p. 64, par. 109 (Watts).)

La question du titre juridique

146. La question du titre est en l'espèce quasiment omniprésente, les deux Parties revendiquant chacune l'une ou l'autre forme de titre: titre juridique, titre originel, titre conventionnel ou titre historique. Le Cameroun revendique la souveraineté sur la presqu'île de Bakassi en alléguant que celle-ci lui reviendrait de droit en vertu d'un titre juridique émanant notamment de l'accord du 11 mars 1913 entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne. Le Nigéria, quant à lui, prétend détenir le titre originel ou historique, comme l'atteste en partie le traité du 10 septembre 1884 entre les rois et chefs du Vieux-Calabar et la Grande-Bretagne. La question qui se pose ici est de savoir quel sens attribuer au mot «titre» dans le contexte de l'affaire et en droit international. Le Cameroun est parvenu à persuader la Cour que ce mot ne pouvait s'entendre qu'au sens de titre conventionnel ou juridique. Or, il me semble que le mot «titre» a un sens plus large que cela et ne devrait pas être nécessairement ou uniquement interprété au sens de titre écrit, mais au sens des droits détenus par une partie sur un territoire, ce qui, selon moi, inclut non seulement le titre juridique mais également tout droit réel.

147. En l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime*

Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening) the Chamber of the Court examined this issue of the meaning of title and defined it thus:

> "The term 'title' has in fact been used at times in these proceedings in such a way as to leave unclear which of several possible meanings is to be attached to it; some basic distinctions may therefore perhaps be usefully stated. As the Chamber in the *Frontier Dispute* case observed, *the word 'title' is generally not limited to documentary evidence alone, but comprehends 'both any evidence which may establish the existence of a right, and the actual source of that right'* (*I.C.J. Reports 1986*, p. 564, para. 18)." (*I.C.J. Reports 1992*, p. 388, para. 45; emphasis added.)

148. Furthermore in the same *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, the Court elaborated on the use of the words legal title and *effectivité* thus:

> "The Chamber also feels obliged to dispel a misunderstanding which might arise from this distinction between 'delimitation disputes' and 'disputes as to attribution of territory'. One of the effects of this distinction is to contrast 'legal titles' and '*effectivités*'. In this context, the term 'legal title' appears to denote documentary evidence alone. *It is hardly necessary to recall that this is not the only accepted meaning of the word 'title'*. Indeed, the Parties have used this word in different senses." (*I.C.J. Reports 1986*, p. 564, para. 18; emphasis added.)

149. In effect, it appears that the term "title" or even "legal title" should be given its broad and liberal meaning to include not only the strict documentary evidence, but also other evidence that could establish the legal rights of the Parties.

150. The Court, whilst giving Judgment in favour of Cameroon, based on its so-called legal title, dismisses the claim of Nigeria based on *effectivités* as *effectivités contra legem*, despite the long occupation and administration of the territory by Nigeria. In so deciding, the Court bases its decision on its jurisprudence in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case. Once again, and with due deference, it is my strong view that the Court failed to apply the full *ratio decidendi* of that case, the relevant part of which is in paragraph 63, which pronounces that:

> "*The role played in this case by such* effectivités *is complex, and the Chamber will have to weigh carefully the legal force of these in each particular instance*. It must however state forthwith, in general terms, what legal relationship exists between such acts and the titles on which the implementation of the principle of *uti possidetis* is grounded. For this purpose, a distinction must be drawn among several eventualities. *Where the act corresponds exactly to law, where*

(El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)), la Chambre de la Cour a examiné la question du sens du mot «titre» et l'a défini comme suit:

> «Le mot «titre» a en fait, dans la présente instance, été parfois employé de telle manière qu'on ne sait pas très bien parmi ses divers sens possibles lequel lui attribuer; il est donc peut-être utile de rappeler certaines distinctions fondamentales. Comme l'a fait observer la Chambre constituée dans l'affaire du *Différend frontalier, en général le mot «titre» ne renvoie pas uniquement à une preuve documentaire, mais «peut . . viser aussi bien tout moyen de preuve susceptible d'établir l'existence d'un droit que la source même de ce droit».*» (*C.I.J. Recueil 1992*, p. 388, par. 45; les italiques sont de moi.)

148. En outre, en cette même affaire, la Cour a précisé, à propos de l'emploi des mots «titre juridique» et «effectivités», que

> «La Chambre se doit encore de dissiper un malentendu qui pourrait résulter de la distinction susvisée entre «conflits de délimitation» et «conflits d'attribution territoriale». Cette distinction a entre autres effets d'opposer «titres juridiques» et «effectivités». Dans ce contexte, l'expression «titre juridique» semble se référer exclusivement à l'idée de preuve documentaire. *Il est à peine besoin de rappeler que ce n'est pas là la seule acception du mot «titre». Les Parties ont d'ailleurs fait usage de ce terme en des sens divers.*» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 564, par. 18; les italiques sont de moi.)

149. Il semble que le mot «titre» et même les mots «titre juridique» doivent effectivement s'entendre au sens large et de manière souple et recouvrent non seulement la preuve documentaire *stricto sensu*, mais encore les autres éléments à même d'établir les droits des Parties.

150. La Cour, en se prononçant en faveur du Cameroun, s'est appuyée sur le prétendu titre juridique détenu par ce pays et a rejeté la thèse du Nigéria fondée sur les effectivités au motif que celles-ci seraient *contra legem*, malgré l'occupation et l'administration de longue date du territoire par le Nigéria. La Cour s'est pour cela appuyée sur sa jurisprudence en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*. Une nouvelle fois, et avec tout le respect dû à la Cour, je crois fermement qu'elle n'a pas appliqué tout le *ratio decidendi* de l'arrêt en cette affaire, dont l'essentiel figure au paragraphe 63, qui se lit comme suit:

> «*Le rôle joué en la présente affaire par ces effectivités est complexe et la Chambre aura à peser soigneusement leur valeur juridique dans chaque cas d'espèce.* Elle doit cependant indiquer dès à présent, en termes généraux, la relation juridique qui existe entre les «effectivités» et les titres servant de base à la mise en œuvre du principe de l'*uti possidetis*. A cet effet plusieurs éventualités doivent être distinguées. Dans le cas où le fait correspond exactement au droit, l'«ef-

effective administration is additional to the uti possidetis juris, *the only role of* effectivité *is to confirm the exercise of the right derived from a legal title. Where the act does not correspond to the law, where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title. In the event that the* effectivité *does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration. Finally, there are cases where the legal title is not capable of showing exactly the territorial expanse to which it relates. The* effectivités *can then play an essential role in showing how the title is interpreted in practice.*" (*I.C.J. Reports 1986*, pp. 586-587, para. 63; emphasis added.)

151. The relevant paragraph quoted above spells out the relationship between *effectivité* and legal title. The Court, whilst basing its decision on this particular paragraph of its jurisprudence, ought to explain and apply its text fully. The Court cannot apply one part of it and exclude the other. This was the grave omission made by Cameroon whilst interpreting the paragraph in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case. Cameroon argues through its counsel, Professor Maurice Mendelson, in a *peculiar* way thus:

"The reason for my discomfort is to be found in the Chamber's lapidary explanation of the role of *effectivités* in the case of the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)*, the pertinent part of which, as you know, begins as follows: 'Where the act corresponds exactly to law, where effective administration is additional to the *uti possidetis juris*, the only role of *effectivité* is to confirm the exercise of the right derived from a legal title.' Pausing there, this is precisely Cameroon's situation: having a good title, any evidence of *effectivités* that it adduces are merely confirmatory. In our submission, on the other hand, Nigeria falls squarely within the second sentence: 'Where the act does not correspond to the law, where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title.' That being so, logically, there is little more to be said. Hence my mild embarrassment at addressing you on this subject." (CR 2002/4 (Mendelson), p. 35, para. 1.)

152. Obviously, the learned counsel for Cameroon has chosen to comment on the first part of this paragraph leaving the subsequent paragraphs unexplained. However, the subsequent paragraphs clarify the position of *effectivité*:

"*In the event that the* effectivité *does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration. Finally, there are*

fectivité» n'intervient en réalité que pour confirmer l'exercice du droit né d'un titre juridique. Dans le cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède les titres juridiques, il y a lieu de préférer le titulaire du titre. *Dans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération. Il est enfin des cas où le titre juridique n'est pas de nature à faire apparaître de façon précise l'étendue territoriale sur laquelle il porte. Les «effectivités» peuvent alors jouer un rôle essentiel pour indiquer comment le titre est interprété dans la pratique.*» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 586-587, par. 63; les italiques sont de moi.)

151. Dans le paragraphe pertinent qui vient d'être cité sont décrits les rapports entre effectivités et titre juridique. La Cour, puisqu'elle a fondé sa décision sur ce paragraphe précis de l'un de ses arrêts, aurait dû en préciser les termes et l'appliquer dans son intégralité, et non en appliquer une partie et en exclure une autre. C'est là le grave oubli commis par le Cameroun en interprétant le paragraphe de l'arrêt rendu en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*. M. Maurice Mendelson présente l'argumentation du Cameroun d'une manière assez *étrange*:

«Il faut ... chercher la raison [de mon embarras] dans la définition lapidaire du rôle des effectivités qu'a donnée la Chambre de la Cour dans l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*. La partie de cette définition qui nous intéresse ici commence, comme vous le savez, en ces termes: «Dans le cas où le fait correspond exactement au droit, où une administration effective s'ajoute à l'*uti possidetis juris*, l'«effectivité» n'intervient en réalité que pour confirmer l'exercice du droit né d'un titre juridique.» Jusqu'ici, cela correspond exactement à la situation du Cameroun: comme celui-ci a un titre valable, toutes les preuves d'effectivités qu'il apporte ont un caractère purement confirmatif. En revanche, le Nigéria se trouve, à notre avis, très exactement dans la situation décrite à la phrase suivante: «Dans le cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre.» Cela posé, il n'y a logiquement plus grand-chose à ajouter. D'où mon léger embarras à l'idée de devoir aborder malgré tout cette question devant vous.» (CR 2002/4, p. 35, par. 1.)

152. Le savant conseil du Cameroun a de toute évidence choisi d'examiner la première partie de ce paragraphe sans tenir compte de la suite de celui-ci, où est pourtant précisé le rôle des effectivités:

«*Dans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération. Il est*

cases where the legal title is not capable of showing exactly the territorial expanse to which it relates. The effectivités *can then play an essential role in showing how the title is interpreted in practice.*" (*I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63; emphasis added.)

153. Was the Court misled? There is no doubt that according to paragraph 63 preference ought to be given to the "holder of the title". But with due deference, this does not mean that the holder of the title is absolutely entitled to sovereignty over the territory. All it indicates is that it should have preference, but this preference is not absolute. It leaves an equally legal right which the Court must grant to the party with *effectivités*. As explained in the final part of the above paragraph, "*[i]n the event that the* effectivité *does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration*". That is the consideration that the Court must invariably give to *effectivités* in this regard. On a careful examination of the situation in the Bakassi Peninsula, the Court cannot rely on this authority to decide that the claim of a title-holder is exclusive and absolute.. The Court must take cognizance of the fact that Nigerians have settled in Bakassi from time immemorial, that they owe allegiance to their Kings and Chiefs, and that they have settled administration and other civil activities as Nigerians there.

154. The Court, in paragraph 222 of its Judgment, enumerates Nigeria's territorial activities and acts of public and social administration in Bakassi. Mention is made of activities dating back to 1959, that is, before Nigeria obtained its independence. The Court also accepts that Nigeria confirms many of these activities in Bakassi with supporting evidence and "in considerable detail" (para. 222 of the Judgment). The Court also agrees with Nigeria that "[n]or is there any reason to doubt the Efik and Effiat toponomy of the settlements, or their relationships with Nigeria" (para. 221). Furthermore, the Court accepts as true the fact that the provision of "education in the Bakassi settlements appear to be largely Nigerian" (para. 222). It is for all these reasons that the Court ought to find in favour of Nigeria based on historical consolidation and *effectivités*.

MARITIME DELIMITATION

155. Cameroon claims that the maritime boundary should start from the mouth of the Akwayafe, in reliance on its claim of a conventional title, based on the Agreement of 11 March 1913 coupled with map TSGS 2240 annexed thereto. On the other hand, Nigeria argues that the delimitation should start from the mouth of the Rio del Rey, based

enfin des cas où le titre juridique n'est pas de nature à faire apparaître de façon précise l'étendue territoriale sur laquelle il porte. Les «effectivités» peuvent alors jouer un rôle essentiel pour indiquer comment le titre est interprété dans la pratique.» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63; les italiques sont de moi.)

153. La Cour a-t-elle été induite en erreur? Nul doute, à la lecture du paragraphe 63, qu'il faille donner la préférence au «titulaire du titre». Mais, avec tout le respect dû à la Cour, cela ne veut pas dire que le titulaire du titre soit nécessairement détenteur de la souveraineté territoriale. Tout ce qu'indique le texte de ce paragraphe, c'est que le titulaire devrait avoir la préférence, mais celle-ci n'est pas absolue. L'énoncé laisse subsister un droit, tout aussi légitime, que la Cour devrait reconnaître à la partie qui peut se prévaloir d'effectivités. Comme il est indiqué à la fin du paragraphe en question, *«[d]ans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération»*. C'est nécessairement sous cet angle que la Cour devrait examiner la question des effectivités. Si l'on se penche avec soin sur la situation dans la presqu'île de Bakassi, il apparaît que la Cour ne saurait s'appuyer sur ce précédent pour décider que la revendication du titulaire d'un titre est exclusive et absolue. La Cour aurait dû prendre acte du fait que des Nigérians s'étaient installés à Bakassi depuis la nuit des temps, qu'ils avaient prêté allégeance à leurs rois et chefs, et qu'ils y avaient installé une administration et déployé d'autres activités civiles en tant que Nigérians.

154. La Cour, au paragraphe 222 de son arrêt, énumère les activités du Nigéria sur le territoire de Bakassi, ses actes d'administration publique et son action dans le domaine social. Il y est fait mention d'activités remontant à 1959, c'est-à-dire avant que le Nigéria n'accède à l'indépendance. La Cour reconnaît en outre que le Nigéria a confirmé la plupart de ces activités à Bakassi, preuves à l'appui et «de façon extrêmement détaillée» (arrêt, par. 222). La Cour convient également avec le Nigéria qu'«[i]l n'y a de même aucune raison de douter du caractère efik et effiat de la toponymie des localités de cette presqu'île, ni des relations entre leurs habitants et le Nigéria» (*ibid.*, par. 221). Par ailleurs, la Cour reconnaît comme avéré le fait que «la prestation de services d'enseignement dans les agglomérations de Bakassi semble largement nigériane» (*ibid.*, par. 222). Pour toutes ces raisons, la Cour aurait dû se prononcer en faveur de la thèse du Nigéria fondée sur la consolidation historique et les effectivités.

LA DÉLIMITATION MARITIME

155. Le Cameroun, invoquant le titre conventionnel qu'il prétend tirer du traité du 11 mars 1913 et de la carte TSGS 2240 y annexée, affirme que la frontière maritime devrait commencer à l'embouchure de l'Akwayafé. Le Nigéria, invoquant pour sa part la consolidation historique, fait valoir que la délimitation devrait commencer à l'embouchure

on its historical consolidation. Having carefully weighed the arguments of both Parties, my view runs contrary to the decision of the Court: the maritime delimitation should start from the mouth of the Rio del Rey, hence I voted against the decision of the Court in paragraph 325 IV (B) of the Judgment.

156. Then there is the dispute as to whether any maritime delimitation has already been carried out by the Parties.

157. The maritime boundary can be divided into two sectors: the first, the delimitation up to point "G" and the second, after point "G" which, according to the Parties, remains undelimited. The Agreements to which the Court attributes the delimitation are: the Anglo-German Agreement of 11 March 1913; the Cameroon-Nigeria Agreement of 4 April 1971, comprising the Yaoundé II Declaration and the appended British Admiralty Chart 3433; and the Cameroon-Nigeria Agreement of 11 June 1975 (the Maroua Declaration).

158. Cameroon claims that the adopted line was a "compromise line" that arose out of the work of the Joint Commission set up to do the same. Therefore, Cameroon argues that the first segment of the maritime boundary from the mouth of the Akwayafe to point 12 was fixed on the basis of a compromise line.

159. Nigeria expresses its position very clearly — with which I agree — that it is not bound by these Declarations. The language of the Yaoundé II meeting made it explicit that the meeting formed part of ongoing sessions of meetings on the maritime boundary, subject to further discussions at the subsequent meetings. This intention is confirmed by the text of the contemporaneous Joint Communiqué, and by the internal Nigerian Brief on the then forthcoming meeting of 20 May 1975. Nigeria's position after the Yaoundé II meeting was further elucidated in the letter of 23 August 1974 from General Gowon of Nigeria to President Ahidjo of Cameroon.

The Maroua Declaration

160. Cameroon claims that the Declaration of Maroua is one of three international legal instruments that delimit the course of the first sector of the maritime boundary. Cameroon argues that the prolongation of the maritime boundary southwards from point 12 to point G was agreed when the two Heads of State "reached full agreement on the exact course of the maritime boundary".

161. Cameroon further explains that the explicit objective of the Agreement was to extend the delimitation of the maritime boundary line between the two countries, from point 12 to point G as evidenced in the Joint Communiqué, signed by the two Heads of State (CR 2002/6 (Tomuschat), p. 18, para. 1). In reply, Nigeria's primary contention is that it is not bound by the Maroua Declaration. The Declaration, along with preceding negotiations at the time formed part of ongoing sessions of meet-

du Rio del Rey. Après avoir soigneusement pesé les arguments des deux Parties, je suis parvenu à une décision contraire à celle de la Cour : la délimitation maritime devrait commencer à l'embouchure du Rio del Rey, raison pour laquelle j'ai voté contre le paragraphe 325 IV B) de l'arrêt rendu par la Cour.

156. Se pose ensuite la question de savoir si une délimitation maritime quelconque a déjà été effectuée par les Parties.

157. La frontière maritime peut être divisée en deux secteurs : le premier concerne la délimitation jusqu'au point «G» ; le second, soit au-delà de ce point «G», reste, selon les Parties, à délimiter. Les accords considérés par la Cour comme portant délimitation sont : l'accord anglo-allemand du 11 mars 1913, l'accord entre le Cameroun et le Nigéria du 4 avril 1971, comprenant la déclaration de «Yaoundé II» et la carte de l'Amirauté britannique n° 3433 qui lui est annexée, et l'accord entre le Cameroun et le Nigéria du 11 juin 1975 (la déclaration de Maroua).

158. Le Cameroun soutient que la ligne qui a été adoptée est une «ligne de compromis» née des travaux de la commission mixte créée à cet effet. Il fait valoir en conséquence que le premier segment de la frontière maritime depuis l'embouchure de l'Akwayafé jusqu'au point 12 a été fixé sur la base d'un compromis.

159. Le Nigéria a sans ambiguïté exprimé sa position — à laquelle je souscris : il n'est pas lié par ces déclarations. Il ressort très clairement du libellé de la déclaration de Yaoundé II que cette réunion s'inscrivait dans le cadre d'une série de rencontres portant sur la frontière maritime, sous réserve de la tenue de nouvelles discussions lors de réunions ultérieures. Cette interprétation est confirmée par le texte du communiqué conjoint publié à l'époque, ainsi que par la note interne nigériane du 20 mai 1975 sur la réunion suivante. La position du Nigéria après la réunion de Yaoundé II a également été précisée dans la lettre du 23 août 1974, adressée par le chef d'Etat nigérian, le général Gowon, au président camerounais Ahidjo.

La déclaration de Maroua

160. Le Cameroun affirme que la déclaration de Maroua est l'un des trois instruments juridiques internationaux délimitant le tracé du premier secteur de la frontière maritime. Il fait valoir que le prolongement de la frontière maritime vers le sud, du point 12 jusqu'au point G, a été approuvé par les deux chefs d'Etat qui «se sont mis entièrement d'accord sur le tracé précis de la frontière maritime».

161. Le Cameroun explique en outre que l'accord avait pour objectif déclaré de prolonger la délimitation de la frontière maritime entre les deux pays du point 12 au point G, comme le montre le communiqué conjoint signé par les deux chefs d'Etat (CR 2002/6, p. 18, par. 1 (Tomuschat)). En réponse, le principal argument opposé par le Nigéria est qu'il n'est pas lié par la déclaration de Maroua. La déclaration — qui, tout comme les négociations qui l'avaient précédée, s'inscrivait dans une série

ings on the maritime boundary, subject to further discussions at subsequent meetings.

162. For the Declarations to have become binding, the Military Administration Legislation of 1966 and 1967 required the publication of any decree made by the Military Council, in the Federal Gazette. This was not the case in this instance. Under the 1963 Constitution in force at the time, General Gowon did not have the power to commit his Government without the approval of the Supreme Military Council, which constituted the executive authority and Government of Nigeria. Thus, Nigeria concludes, the President of Cameroon is deemed to be aware of the constraints under which General Gowon was exercising his authority. Nigeria cites the letter sent by General Gowon to President Ahidjo on 23 August 1974 (Reply of Nigeria, Vol. IV, Ann. 2).

> "In paragraph three of the letter, General Gowon informed President Ahidjo:
>
> > 'You will recall, Mr. President, that the important question of demarcating the borders between our two countries was discussed at length during our meeting in Garoua. I still believe that the function of the joint commission of experts established to delineate the international boundary between our two countries, was to make recommendations on the basis of their technical examination of the situation, for consideration by our two Governments. As a technical commission, their views and recommendations must be subject to the agreement of the two Governments which appointed them in the first place. You will also recall that I explained in Garoua that the proposals of the experts based on the documents they prepared on the 4th April, 1971, were not acceptable to the Nigerian Government. It has always been my belief that we can both, together re-examine the situation and reach an appropriate and acceptable decision on the matter.' " (CR 2002/9 (Brownlie), pp. 37-38, para. 104.)

Nigeria asserts that in the above correspondence, General Gowon was emphazising to President Ahidjo that:

> "(i) the question of boundary demarcation between Nigeria and Cameroon is an 'important question';
> (ii) the function of the commission of experts was to make recommendations for the consideration of the two Governments;
> (iii) the proposals of the experts based on the documents they prepared on 4 April 1971 were not acceptable to the Nigerian Government;
> (iv) that both Governments must re-examine the situation and reach an appropriate agreement on the matter; and
> (v) that the arrangements which might be agreed between them were

de réunions consacrées à la frontière maritime — était susceptible de faire l'objet de nouveaux débats lors de réunions ultérieures.

162. Pour que les déclarations revêtent un caractère obligatoire, les textes législatifs adoptés en 1966 et 1967 par l'administration militaire nécessitaient la publication au journal officiel (*Federal Gazette*) d'un décret promulgué par le conseil militaire. Or tel n'a pas été le cas en l'espèce. Aux termes de la Constitution de 1963, qui était alors en vigueur, le général Gowon n'avait pas le pouvoir d'engager son gouvernement sans l'approbation du Conseil militaire suprême qui constituait le gouvernement et le pouvoir exécutif du Nigéria. Aussi, conclut celui-ci, le président du Cameroun devait être au courant des limites constitutionnelles dans le cadre desquelles le général Gowon exerçait son autorité. Le Nigéria cite la lettre adressée par le général Gowon au président Ahidjo le 23 août 1974 (duplique du Nigéria, vol. IV, ann. 12).

> «Au paragraphe 3 de sa lettre, le général Gowon porte ce qui suit à l'attention du président Ahidjo:
>
> «Vous vous rappellerez, M. le président, que l'importante question de la démarcation des frontières entre nos deux pays a été examinée de manière approfondie lors de notre réunion à Garoua. Je suis toujours d'avis que la commission mixte d'experts constituée pour délimiter la frontière internationale entre nos deux pays avait pour mission de formuler, sur la base de son étude technique de la situation, des recommandations à soumettre à nos deux gouvernements. Les avis et recommandations de cette commission, qui a un caractère technique, doivent être soumis à l'approbation des deux gouvernements qui l'ont constituée. Vous vous rappellerez aussi que j'ai expliqué à Garoua que les propositions présentées par les experts sur la base des documents qu'ils avaient établis le 4 avril 1971 ne rencontraient pas l'agrément du Gouvernement nigérian. J'ai toujours cru que nous pourrions réexaminer tous les deux ensemble la situation et parvenir sur cette question à une décision judicieuse et acceptable.» (CR 2002/9, p. 37-38, par. 104 (Brownlie).)

Le Nigéria affirme que, dans la correspondance précitée, le général Gowon attirait l'attention du président Ahidjo sur les points suivants:

> «i) la question de la démarcation de la frontière entre le Nigéria et le Cameroun est une «question importante»;
> ii) la commission d'experts avait pour mission de formuler des recommandations à soumettre aux deux gouvernements;
> iii) les propositions formulées par les experts sur la base des documents qu'ils avaient établis le 4 avril 1971 ne rencontraient pas l'agrément du Gouvernement nigérian;
> iv) les deux gouvernements devaient réexaminer la situation et parvenir sur la question à une solution adaptée; et
> v) les dispositions dont ils pourraient convenir étaient subordon-

subject to the subsequent and separate approval of the 'Nigerian Government'." (CR 2002/9, (Brownlie), p. 38, para. 105.)

163. Thus, in light of previous dealings with Nigeria, President Ahidjo should have realized that General Gowon alone could not bind Nigeria in what would amount to a disposition of its territory, inhabited by its people. Executive acts were to be carried out by the Supreme Military Council or be subject to its approval. From the foregoing it is clear that the two Heads of State were left in no doubt as to the non-binding force of the Maroua Declaration.

164. Cameroon makes its stance on the above by referring to Article 46 of the Vienna Convention on the Law of Treaties, paragraph 1 of which reads:

> "A State may not invoke the fact that its consent to be bound by a treaty has been expressed in violation of a provision of its internal law regarding competence to conclude treaties as invalidating its consent unless that violation was manifest and concerned a rule of its internal law of fundamental importance."

And paragraph 2 which states: "A violation is manifest if it would be objectively evident to any State conducting itself in the matter in accordance with normal practice and in good faith." The argument of the Parties here turns to the distinction between Cameroon's interpretation and Nigeria's interpretation of the above Article.

165. Cameroon argues that the consent to the Declaration as expressed by General Gowon did not require the formal advice of anybody, including the Supreme Military Council. However, Cameroon states that, even if General Gowon were constitutionally restrained, his action of signing the Declaration of Maroua on Nigeria's behalf did not amount to a "manifest" violation of Nigeria's internal law regarding the competence to conclude treaties.

166. This is where the decision of the Court can be faulted. In 1967, the Executive Power of the Federal Government of Nigeria was vested in the Supreme Military Council. At that time, Gowon had taken over as Head of the Federal Military Government in Nigeria. In 1975, when the Maroua Declaration was signed, there were three military bodies set up, viz.: the National Council of States, involving the collective administration of the states as represented by the Governors; the Federal Executive Council; and, most importantly, the Supreme Military Council, which was then vested with the Executive Power of the country in accordance with the Federal Constitution as amended.

167. The Supreme Military Council was the ultimate executive body vested with the power to ratify any agreement made by the Head of State. The Maroua Declaration was not ratified by this Council. Hence the

nées à l'approbation ultérieure du «Gouvernement nigérian» (CR 2002/9, par. 105 (Brownlie).)

163. Par conséquent, compte tenu de ce qu'il était déjà engagé dans des négociations avec le Nigéria, le président Ahidjo aurait dû comprendre que le général Gowon ne pouvait à lui seul lier le Nigéria par ce qui revenait à céder une partie de son territoire, habitée par son propre peuple. C'était au Conseil militaire suprême qu'il incombait de prendre ou d'approuver tout acte de l'exécutif. Il ressort clairement de ce qui précède que le caractère non obligatoire de la déclaration de Maroua ne pouvait faire de doute pour aucun des deux chefs d'Etat.

164. Le Cameroun prend donc position sur ce qui précède en invoquant l'article 46 de la convention de Vienne sur le droit des traités, dont le paragraphe 1 prévoit ce qui suit:

> «Le fait que le consentement d'un Etat à être lié par un traité ait été exprimé en violation d'une disposition de son droit interne concernant la compétence pour conclure un traité ne peut être invoqué par cet Etat comme viciant son consentement, à moins que cette violation n'ait été manifeste et ne concerne une règle de son droit interne d'importance fondamentale.»

Et le paragraphe 2 dispose: «[u]ne violation est manifeste si elle est objectivement évidente pour tout Etat se comportant en la matière conformément à la pratique habituelle et de bonne foi». L'argumentation des Parties sur ce point porte sur la distinction entre l'interprétation faite par le Cameroun de l'article ci-dessus et celle du Nigéria.

165. Le Cameroun prétend que le consentement donné par le général Gowon à la déclaration de Maroua ne nécessitait l'avis formel d'aucun organe, pas même du Conseil militaire suprême. Toutefois, le Cameroun estime que, même si la Constitution le lui interdisait, le général Gowon, en signant la déclaration de Maroua au nom du Nigéria, n'a pas commis de violation «manifeste» des dispositions du droit interne nigérian relatives à la compétence pour conclure des traités.

166. Or, c'est sur ce point que la Cour erre en son arrêt. En 1967, le pouvoir exécutif du Gouvernement fédéral du Nigéria était détenu par le Conseil militaire suprême. A l'époque, le général Gowon était devenu chef du Gouvernement militaire fédéral nigérian. En 1975, lorsque la déclaration de Maroua fut signée, il y avait trois organes militaires, à savoir: le conseil national des Etats, chargé de l'administration collective des Etats représentés par les gouverneurs, le conseil exécutif fédéral et, plus important, le Conseil militaire suprême qui était investi, à l'époque, du pouvoir exécutif du pays, conformément à la Constitution fédérale telle que modifiée.

167. Le Conseil militaire suprême était l'organe exécutif investi du pouvoir ultime de ratifier tout accord passé par le chef de l'Etat. La déclaration de Maroua n'ayant pas été ratifiée par le Conseil, elle n'a pas,

Declaration had no binding force on Nigeria, contrary to the decision of the Court.

168. Thus, by virtue of Article 46 of the Vienna Convention on the Law of Treaties, internationally, the Maroua Declaration is not opposable and therefore not enforceable against Nigeria.

169. As regards the matter of delimitation of the maritime boundary, beyond point "G", Nigeria argues that there had been no negotiations between the Parties on this sector and that the first time it had notice of Cameroon's claim lines was when it received Cameroon's Memorial. Cameroon did not deny this fact.

170. Nigeria claims that, as far as the dispute over the maritime boundary on the areas around point G, and indeed to the areas of overlapping licences, the requirement that the Parties must negotiate under Articles 83 (1) and 74 (1) of the Convention on the Law of the Sea of 1982, has been satisfied; however, not beyond these areas.

171. Hence, as far as the area beyond point G, Nigeria maintains its position that the requirements of Articles 83 (1) and 74 (1) of the 1982 United Nations Convention on the Law of the Sea have not been fulfilled.

172. One of the preliminary objections made by Nigeria on jurisdiction and admissibility was that the Court had no jurisdiction to entertain the request of Cameroon for maritime delimitation beyond point "G". In my dissenting opinion to the Court's Judgment at that stage, I expressed the view that, since negotiation is a prerequisite under Articles 83 (1) and 74 (1) of the 1982 Convention on the Law of the Sea, the Court has no jurisdiction to entertain Cameroon's Application on this claim. However, the Court has assumed jurisdiction. I have reservations, because of the possibility of affecting the rights of Equatorial Guinea and Sao Tome and Principe. Nevertheless, because the Court is now seised of the matter, and regardless of the dispute between the Parties as to whether there has been negotiations or not, I consider the Court's decision to effect delimitation in the area beyond point "G" to be just and valid, hence I voted in favour of the Court's decision.

State Responsibility

173. Although I voted in favour of the Court's decision rejecting the claim of Cameroon on State responsibility against Nigeria, and rejecting a similar application by way of a counter-claim by Nigeria against Cameroon (paragraph 325 V (D) and (E)), I wish to express my reasons for doing so in this part of my opinion.

contrairement à ce qu'a décidé la Cour dans son arrêt, force obligatoire pour le Nigéria.

168. C'est pourquoi, en vertu de l'article 46 de la convention de Vienne sur le droit des traités, la déclaration de Maroua ne saurait, à l'échelon international, être opposable au Nigéria et n'est donc assortie d'aucune force exécutoire à son encontre.

169. En ce qui concerne la délimitation de la frontière maritime au-delà du point G, le Nigéria fait valoir qu'il n'y a eu aucune négociation entre les Parties sur ce secteur, et que ce n'est que lorsqu'il a reçu le mémoire du Cameroun qu'il a eu pour la première fois connaissance de la frontière revendiquée par celui-ci. Le Cameroun n'a pas nié ce fait.

170. Le Nigéria soutient que pour ce qui est du différend relatif à la frontière maritime aux alentours du point G, et notamment dans les zones de chevauchement des licences, l'exigence posée par les paragraphes 1 des articles 83 et 74 de la convention sur le droit de la mer de 1982, selon laquelle il doit y avoir eu négociation entre les Parties, a bien été satisfaite, mais que tel n'est pas le cas au-delà de ces zones.

171. S'agissant donc de la frontière au-delà du point G, le Nigéria maintient sa position, à savoir que les conditions posées aux paragraphes 1 des articles 83 et 74 de la convention sur le droit de la mer de 1982 n'ont pas été satisfaites.

172. Dans l'une de ses exceptions préliminaires touchant à la compétence et à la recevabilité, le Nigéria affirmait que la Cour n'était pas compétente pour connaître de la demande du Cameroun visant à obtenir une délimitation au-delà du point «G». Dans l'opinion dissidente que j'avais jointe à l'arrêt rendu par la Cour sur les exceptions préliminaires, je m'étais dit d'avis que, la négociation étant rendue obligatoire par les paragraphes 1 des articles 83 et 74 de la convention sur le droit de la mer de 1982, la Cour n'était pas compétente pour connaître de cette demande formulée par le Cameroun dans sa requête. La Cour s'est cependant déclarée compétente. Je n'en émets pas moins certaines réserves, compte tenu du risque d'atteinte aux droits de la Guinée équatoriale et de Sao Tomé-et-Principe. Toutefois, puisque la Cour est désormais saisie de cette demande, et indépendamment de la question, litigieuse pour les Parties, de savoir si des négociations ont ou non eu lieu, je considère que le choix fait par la Cour de procéder à la délimitation de la frontière au-delà du point «G» était juste et fondé, raison pour laquelle j'ai voté en faveur de sa décision.

LA RESPONSABILITÉ INTERNATIONALE

173. Bien que j'aie voté en faveur de la décision de la Cour de rejeter la demande du Cameroun relative à la responsabilité étatique du Nigéria, et de rejeter une demande similaire introduite par voie de demande reconventionnelle par le Nigéria à l'encontre du Cameroun (par. 325 V D) et E)), je voudrais expliquer, dans la présente partie de mon opinion, pourquoi j'ai voté ainsi.

174. The first reason is that the claim of Cameroon is unprecedentedly excessive and indeed unique. I do not know of any case (other than the present case) which has taken over eight years, with so many claims presented at the same time to the Court. I am aware of exclusive land boundary claims by States; and I am also aware of exclusive maritime delimitation claims by States. Cases of maritime boundary *cum* land boundary claims are very few. However, I have not heard of an application involving a land boundary claim, a maritime delimitation claim, and a State responsibility claim, all presented at the same time. Little wonder that the case took a marathon hearing time of five weeks.

175. The second reason is that this case involves neighbouring States. Geography and history compel their eternal co-existence. The Court was not created to consciously or unconsciously create eternal disharmony between brother States. A claim of this nature can only engender bad blood between the States, and the Court should not lend its support to any decision that would create such eternal acrimony. The Court, as I have said earlier, is duty bound to ensure that "[a]ll Members shall *settle* their international disputes by *peaceful means* in such a *manner* that *international peace and security*, and *justice*, are not endangered" (Art. 2, para. 3, of the United Nations Charter; emphasis added). The paramount and fundamental objective of the Court, over and above all other considerations, is to ensure that litigants or disputants are satisfied at the end of the day that justice has been done, that the Court has been fair and impartial, and that parties can still live together in peace and security.

176. I am persuaded by the words of wisdom expressed by counsel for Nigeria when he observed:

> "Counsel sought also to show that it was perfectly normal for questions of State responsibility and territorial title to be joined. But this is not so in practice, nor is it appropriate. As the Court will know, there have been many cases in which territorial disputes have affected populated areas which one side or the other has administered and controlled — several such cases have indeed been considered by the Court. Yet Cameroon cited no case in which a territorial dispute has been resolved in favour of one State, and in which the losing State was then held internationally responsible for its acts of civil administration or maintenance of public order in areas in which, as a result of the decision on the territorial dispute, it was found to have had no right . . . Any other approach would turn every territorial dispute into a State responsibility case, sometimes of enormous magnitude." (CR 2002/20 (Watts), p. 26, paras. 9 and 10.)

177. Another reason for my decision touches on what may be termed

174. La première raison qui m'a amené à prendre cette décision est que la requête du Cameroun dépasse de loin toutes celles qui ont pu être soumises auparavant et occupe ainsi une place unique dans la jurisprudence. Je ne connais aucune affaire comme celle-ci, qui s'est déroulée sur plus de huit ans, où un si grand nombre de demandes aient été simultanément présentées à la Cour. Je connais des cas de demandes de délimitation exclusivement terrestre, et d'autres de délimitation exclusivement maritime. Les cas de délimitation à la fois maritime et terrestre sont très rares. Cela dit, je ne connais aucun cas de dépôt d'une requête concernant en même temps la délimitation terrestre, la délimitation maritime et la responsabilité étatique. Il n'est pas étonnant que les plaidoiries se soient étalées sur cinq semaines.

175. La deuxième raison qui m'a amené à ce choix est que cette affaire concerne des Etats adjacents. La géographie et l'histoire leur imposent une coexistence éternelle. La Cour n'a pas été instituée pour créer, consciemment ou inconsciemment, une acrimonie perpétuelle entre des Etats frères. Une demande de cette nature ne peut qu'engendrer une mauvaise entente entre les deux Etats et la Cour ne devrait pas contribuer à une décision susceptible de créer et faire perdurer pareille mésentente. Comme je l'ai dit précédemment, la Cour a pour devoir de veiller à ce que «[l]es Membres de l'Organisation *règlent* leurs différends internationaux par des *moyens pacifiques*, de telle *manière* que *la paix et la sécurité internationales* ainsi que *la justice* ne soient pas mises en danger» (Charte des Nations Unies, art. 2, par. 3; les italiques sont de moi). L'objectif suprême et fondamental de la Cour, au-delà de toute autre considération, est de veiller à ce que les parties à une instance estiment au bout du compte que justice a été rendue, que la Cour a été juste et impartiale, et qu'elles peuvent continuer à vivre ensemble dans la paix et la sécurité.

176. Je partage entièrement le point de vue plein de sagesse exprimé par le conseil du Nigéria:

> «Le conseil du Cameroun a également tenté de montrer qu'il était tout à fait normal que les questions de responsabilité étatique et de titre territorial soient jointes. Mais ce n'est pas le cas en l'espèce, et ce ne serait pas non plus justifié. Comme la Cour le sait, il arrive souvent qu'un différend territorial porte sur des régions habitées que l'une ou l'autre partie administre et gouverne. La Cour a statué sur plusieurs affaires de ce type. Mais le Cameroun n'a cité aucune affaire dans laquelle un différend territorial aurait été résolu en faveur d'un Etat et dans laquelle l'Etat perdant aurait ensuite été tenu pour internationalement responsable de ses actes d'administration civile et de maintien de l'ordre public dans la région sur laquelle, selon la décision rendue sur le différend territorial, il n'était finalement pas souverain... Toute autre démarche aboutirait à systématiquement transformer les différends territoriaux en des affaires de responsabilité étatique qui risqueraient de prendre une ampleur démesurée.» (CR 2002/20, p. 26, par. 9-10 (Watts).)

177. Une autre raison à ma décision pourrait se résumer ainsi: *ratione*

ratione tempore. The case between Cameroon and Nigeria was "brought" too late. If the Court were seised of such a complex and time-consuming case, as the present one, in the 1970s, and particularly in 1976 when there was less to do with few cases on its docket, then perhaps more time would have been devoted to such an unnecessarily lengthy claim, which ought to have been settled between the Parties themselves. However, at this time, the docket of the Court is full and time has to be rationed. To buttress this point, Cameroon has indicated that this is not the end. In its further claim, Cameroon requests the Court to adjudge on compensation thus:

> "The Republic of Cameroon further has the honour to request the Court to *permit it to present an assessment of the amount of compensation due to it as reparation* for the damage it has suffered as a result of the internationally wrongful acts attributable to the Federal Republic of Nigeria, *at a subsequent state of the proceedings*." (Memorial of Cameroon, Vol. I, p. 671, para. 9.2.)

178. Perhaps in effect, the Court may not see an end to this case even after Judgment. The Court, may still have to decide on the assessment of the amount of compensation as reparation for the damage claimed. Nigeria also requested in its submissions that:

> "Cameroon bears responsibility to Nigeria in respect of each of those claims, the amount of reparation due therefor, if not agreed between the parties within six months of the date of judgment, to be determined by the Court in a further judgment." (Reply of Nigeria, Vol. III, p. 766.)

Here again, were the Court to decide in favour of Nigeria, and were compensation not be paid to Nigeria within six months, then Nigeria might file another application for reparation against Cameroon, and who could tell how long this would take.

179. In effect, any decision of the Court in favour of either Cameroon or Nigeria, or both, would only prolong this case and continue to spread a feeling of disaffection between the Parties. The aim of the Court must be to discourage endless litigation. The Court, in its wisdom and considerable experience on boundary matters, has made valuable observations during the preliminary objection on jurisdiction and admissibility phase of this case, that even when a boundary has been definitively delimited and demarcated, misunderstandings are bound to ensue from time to time. In most cases, these misunderstandings are mistakes as to location, misunderstandings as to boundary lines and pillars, or uncertainties as to their locations, which have nothing to do with any deliberate acts involving State responsibility.

temporis. Cette affaire entre le Cameroun et le Nigéria a été introduite trop tard. Si la Cour avait été saisie d'une affaire complexe et demandant qu'on lui consacre beaucoup de temps — comme c'est le cas en l'espèce — dans les années soixante-dix ou particulièrement en 1976, alors qu'elle était moins occupée et que peu d'affaires figuraient à son rôle, il lui aurait peut-être été possible de s'attarder davantage sur ces demandes qui lui ont été soumises, si inutilement longues et qui auraient dû être réglées entre les Parties elles-mêmes. Mais le rôle de la Cour est actuellement chargé et son temps mesuré. Le Cameroun annonce de surcroît que nous n'en sommes pas à la fin de l'affaire — dans sa demande supplémentaire, il prie en ces termes la Cour de statuer sur le versement d'une indemnité:

> «La République du Cameroun a en outre l'honneur de prier la Cour de bien vouloir *l'autoriser à présenter une évaluation du montant de l'indemnité qui lui est due* en réparation des préjudices qu'elle a subis en conséquence des faits internationalement illicites attribuables à la République fédérale du Nigéria, *dans une phase ultérieure de la procédure*.» (Mémoire du Cameroun, livre I, p. 671, par. 9.2.)

178. En effet, il est possible que, même ayant rendu son arrêt, la Cour n'ait pas mis fin à cette affaire. Il lui faudra peut-être encore statuer sur le montant de l'indemnité due au titre de la réparation du préjudice invoqué. Le Nigéria a également formulé la conclusion suivante:

> «Le Cameroun est responsable envers le Nigéria à raison des griefs exposés dans chacune de ces demandes, le montant de la réparation due à ce titre devant être déterminé par la Cour dans un nouvel arrêt à défaut d'accord intervenu entre les Parties dans les six mois suivant la date du prononcé de l'arrêt de la Cour.» (Duplique du Nigéria, vol. III, p. 766.)

Une fois de plus, si la Cour statue en faveur du Nigéria, et si une indemnité n'est pas versée à celui-ci dans les six mois, le Nigéria pourrait alors introduire une autre demande en réparation contre le Cameroun. Personne ne sait combien de temps prendrait cette procédure.

179. De fait, toute décision de la Cour à ce sujet en faveur du Cameroun, du Nigéria ou des deux, aurait nécessairement pour effet de prolonger cette procédure et d'accroître le mécontentement qui règne entre les Parties. La Cour doit avoir pour objectif de décourager une procédure interminable. Dans sa sagesse et forte de son expérience des questions frontalières, elle a formulé des observations fort intéressantes lors de la phase de cette affaire portant sur les exceptions préliminaires à la compétence et à la recevabilité. Il ne fait pas de doute que, même lorsqu'une frontière a été définitivement délimitée et démarquée, des malentendus surviennent nécessairement de temps à autre. Dans la plupart des cas, il s'agit d'erreurs sur l'emplacement de certains points, de malentendus sur le tracé de la frontière ou sur les bornes ou bien d'incertitudes sur leur emplacement, qui n'ont aucun rapport avec des actes délibérés par lesquels un Etat engage sa responsabilité internationale.

180. There is such an example in the present case: a location called Mberogo/Mbelogo. Cameroon is claiming Mbelogo; Nigeria is also claiming Mberogo. There are alleged incidents involving State responsibility in this location as well. Cameroon claims two incidents in Mbelogo, one involving a Nigerian census taker on 26 January 1994 and the other involving two Nigerian Immigration Officers on 26 September. In Nigeria's counter-claim it also reports the incident involving the Nigerian census taker, but this time in Mberogo. Now the question is, are there two locations, one called Mberogo and the other Mbelogo? Or are they one and the same place?

181. Examples like this can be multiplied, i.e., where inhabitants or officials of the Government have acted under a mistaken belief that a location belongs to its State (either Cameroon or Nigeria).

182. The Court, even before entertaining the present case on its merits, pronounced on this problem as follows:

> "The occurrence of boundary incidents certainly has to be taken into account in this context. *However, not every boundary incident implies a challenge to the boundary*. Also, certain of the incidents referred to by Cameroon took place in areas which are difficult to reach and where the boundary demarcation may have been absent or imprecise. *And not every incursion or incident alleged by Cameroon is necessarily attributable to persons for whose behaviour Nigeria's responsibility might be engaged. Even taken together with the existing boundary disputes, the incidents and incursions reported by Cameroon do not establish by themselves the existence of a dispute concerning all of the boundary between Cameroon and Nigeria.*" (*I.C.J. Reports 1998*, p. 315, para. 90; emphasis added.)

183. As regards Cameroon's application on State responsibility, it appears to me that it is labouring under a pre-emptive but erroneous notion that, once it can establish or assume subjectively that a legal title exists in a frontier matter, it automatically involves State responsibility. In other words, the claim of Cameroon on State responsibility is rather anticipatory. Cameroon believes that its position with regard to the conventional title is unassailable, and in anticipation of a judgment in its favour, goes further to ask for claims based on a judicial benefit that has not accrued to it.

184. Cameroon, reflecting on the pronouncement of the Court, had somehow reformulated its position based on the Judgment of the Court of 1998 on preliminary objections, which states:

> "All of these disputes concern the boundary between Cameroon and Nigeria. However, given the great length of that boundary, which runs over more than 1,600 km from Lake Chad to the sea, it cannot be said that these disputes in themselves concern so large a

180. On relève un exemple de ce type en la présente affaire : il s'agit du lieu appelé Mberogo ou Mbelogo. Le Cameroun revendique Mbelogo, le Nigéria Mberogo. Des incidents de nature à engager la responsabilité internationale auraient également eu lieu à cet endroit. Le Cameroun invoque deux incidents survenus à Mbelogo, l'un le 26 janvier 1994 au sujet d'un recenseur nigérian, et l'autre le 26 septembre au sujet de deux fonctionnaires de l'immigration nigérians également. Dans sa demande reconventionnelle, le Nigéria fait aussi état de l'incident concernant le recenseur nigérian mais en parlant cette fois de Mberogo. La question qui se pose donc est celle de savoir si les deux localités existent, l'une appelée Mberogo et l'autre Mbelogo. Ou s'agit-il du même endroit ?

181. On pourrait multiplier les exemples comme celui-ci, dans lesquels les habitants ou des fonctionnaires du gouvernement ont pensé à tort qu'une localité relevait de leur Etat (du Cameroun ou du Nigéria).

182. La Cour, avant même de se pencher sur le fond de l'affaire, s'est prononcée sur le problème en ces termes :

> « Il convient certainement dans ce contexte de tenir compte de la survenance d'incidents frontaliers. *Mais chaque incident frontalier n'implique pas une remise en cause de la frontière.* De plus, certains des incidents dont le Cameroun fait état sont survenus dans des zones difficiles d'accès, où la démarcation de la frontière est inexistante ou imprécise. *Et chaque incursion ou incident signalé par le Cameroun n'est pas nécessairement imputable à des personnes dont le comportement serait susceptible d'engager la responsabilité du Nigéria. Même considérés conjointement avec les différends frontaliers existants, les incidents et incursions dont fait état le Cameroun n'établissent pas par eux-mêmes l'existence d'un différend concernant l'ensemble de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria.* » (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 315, par. 90 ; les italiques sont de moi.)

183. Pour ce qui concerne la demande du Cameroun en matière de responsabilité étatique, il me semble que celui-ci croit à tort — peut-être dans une perspective préventive — qu'une fois qu'il a pu établir l'existence d'un titre juridique dans le cadre d'un problème frontalier, cela met automatiquement en cause la responsabilité internationale. Autrement dit, la demande du Cameroun en matière de responsabilité étatique était prématurée. Le Cameroun a estimé que sa position au regard du titre conventionnel était inattaquable et a anticipé un arrêt en sa faveur ; plus encore, il a formulé des demandes fondées sur une victoire incertaine.

184. Le Cameroun a quelque peu modifié sa position au vu de l'arrêt de la Cour de 1998 sur les exceptions préliminaires, selon lequel :

> « Tous ces différends concernent la frontière entre le Cameroun et le Nigéria. Etant donné toutefois la longueur totale de cette frontière qui s'étend sur plus de 1600 kilomètres, du lac Tchad jusqu'à la mer, on ne saurait affirmer que ces différends par eux-mêmes concernent

portion of the boundary that they would necessarily constitute a dispute concerning the whole of the boundary.

Further, the Court notes that, with regard to the whole of the boundary, there is no explicit challenge from Nigeria. However, a disagreement on a point of law or fact, a conflict of legal views or interests, or the positive opposition of the claim of one party by the other need not necessarily be stated *expressis verbis*. In the determination of the existence of a dispute, as in other matters, the position or the attitude of a party can be established by inference, whatever the professed view of that party. In this respect the Court does not find persuasive the argument of Cameroon that the challenge by Nigeria to the validity of the existing titles to Bakassi, Darak and Tipsan, necessarily calls into question the validity as such of the instruments on which the course of the entire boundary from the tripoint in Lake Chad to the sea is based, and therefore proves the existence of a dispute concerning the whole of the boundary." (*I.C.J. Reports 1998*, p. 315, paras. 88-89.)

185. Cameroon, in some part of its pleadings, positively responds to its misconception of invoking State responsibility in a matter of this nature. In its Reply, Cameroon referred to a part of the Judgment given at the preliminary objection phase, and stated further that it was no longer contesting these two points.

186. Nigeria has stated over and over again that a difference between States as to the proper application of a principle, or even a rule of international law, does not by itself give rise to any international responsibility for either of them.

187. Eventually, in its Reply, Cameroon acknowledged, accepted and admitted this basic principle which should have compelled Cameroon to withdraw its claim based on State responsibility. Presumably, it was then too late for Cameroon to do so. Cameroon also acknowledged that Nigeria had stated this point on at least five occasions. The following was Cameroon's admission on this point:

"*Cameroon acknowledges, as stated by Nigeria on at least five occasions, that in itself 'a difference between States as to the proper application of a principle or even a rule, of international law, does not give rise to any international responsibility for either of them'* . . . It is therefore prepared to admit that the wording of paragraph *(d)* of the submissions in its Memorial, reproduced above, may lead to confusion on this point if taken out of context as the Respondent does: it is not the mere fact that Nigeria 'is disputing' the boundary which engages its responsibility, it is the methods it has used, and continues to use, to conduct the dispute. In order to eliminate all ambiguity, Cameroon has made this clear in the submissions in the present Reply . . ." (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 489, para. 11.13.)

une portion si importante de la frontière qu'il existerait de ce fait et nécessairement un différend portant sur l'ensemble de celle-ci.

En outre, la Cour relèvera que le Nigéria ne conteste pas expressément l'ensemble de la frontière. Mais un désaccord sur un point de droit ou de fait, un conflit, une opposition de thèses juridiques ou d'intérêts ou le fait que la réclamation de l'une des parties se heurte à l'opposition manifeste de l'autre ne doivent pas nécessairement être énoncés *expressis verbis*. Pour déterminer l'existence d'un différend, il est possible, comme en d'autres domaines, d'établir par inférence quelle est en réalité la position ou l'attitude d'une partie. A cet égard, la Cour ne trouve pas convaincante la thèse du Cameroun selon laquelle la contestation par le Nigéria de la validité des titres existants sur Bakassi, Darak et Tipsan met nécessairement en cause la validité en tant que telle des instruments sur lesquels repose le tracé de la totalité de la frontière depuis le tripoint dans le lac Tchad jusqu'à la mer et prouve ainsi l'existence d'un différend concernant l'ensemble de cette frontière.» (*C.I.J. Recueil 1998*, p. 315, par. 88-89.)

185. Dans certaines de ses pièces écrites, le Cameroun reconnaît manifestement sa conception erronée des choses, qui consiste à invoquer la responsabilité internationale pour un différend de cette nature. Dans sa réplique, il fait allusion au passage de l'arrêt cité et ajoute qu'il ne conteste plus ces deux points.

186. Le Nigéria a maintes fois répété qu'une divergence entre deux Etats sur l'application qu'il convient de faire d'un principe ou même d'une règle de droit international n'engage pas pour autant la responsabilité internationale de l'un ou de l'autre.

187. En fin de compte, dans sa réplique, le Cameroun reconnaît, accepte et admet ce principe fondamental qui aurait dû l'amener à retirer sa demande visant à engager la responsabilité étatique. Sans doute était-il alors trop tard pour le faire. Le Cameroun reconnaît aussi que le Nigéria avait insisté sur ce point à cinq occasions au moins. Le Cameroun reconnaît cela dans le passage suivant:

> «*Le Cameroun reconnaît que, comme l'écrit le Nigéria à au moins cinq reprises, en elle-même, «une divergence entre deux Etats sur l'application qu'il convient de faire d'un principe ou même d'une règle de droit international n'engage pas pour autant la responsabilité internationale de l'un ou de l'autre...»*. Aussi bien est-il prêt à admettre que la rédaction de l'alinéa *d)* des conclusions de son mémoire, reproduit ci-dessus, peut prêter à confusion sur ce point si on sort cette demande de son contexte comme le fait le défendeur: ce n'est pas le simple fait que le Nigéria «conteste» le tracé de la frontière qui engage sa responsabilité, ce sont les voies et moyens qu'il a utilisés, et qu'il continue d'utiliser, pour procéder à cette contestation. Pour enlever toute ambiguïté, le Cameroun a précisé ceci dans les conclusions de la présente réplique.» (Réplique du Cameroun, livre I, p. 489, par. 11.13.)

188. However, Cameroon has modified its position many times to correct some of its misgivings and misconceptions. For example, it started by stating that Nigeria is liable for the various incidents, jointly and severally. Cameroon had reneged from this standpoint and decided that the whole of the incidents should be considered together. Furthermore, it reformulated its submission as a result of all these points, stating in its final submission that:

> "in attempting to modify unilaterally and by force the courses of the boundary defined above under *(a)* and *(c)*, the Federal Republic of Nigeria has violated and is violating the fundamental principle of respect for frontiers inherited from colonization *(uti possidetis juris)* and its legal commitments concerning land and maritime delimitation" (Reply of Cameroon, Vol. I, p. 592, para. 13.1*(d)*).

However, what Cameroon should have done was to withdraw this claim entirely.

189. At this stage, it may be necessary for me to descend into the arena of conflicting facts. It is a cardinal principle of legal procedure that whoever asserts must prove. A claim is not sustainable *stricto sensus* unless and until it can be established and proved. Cameroon, alleging State responsibility, must prove those incidents alleged against Nigeria. However, before going into that, the picture that the disputed areas, particularly the Bakassi Peninsula and Lake Chad, presents to me, is that they are inhabited by Nigerians who have been living there for a long time, mostly before independence and some after independence. In my view, this fact is indisputable. Subsequently, Cameroon, relying on conventional title, has tried to claim those areas. The problem started when Cameroon attempted to dislodge the Nigerians and replace them with Cameroonians.

190. One may visualize this situation from what happened in 1972-1973, when Cameroon started to change the names of places in the Bakassi Peninsula. Cameroon does not deny this.

191. Where people are already settled in any given place, an incursion comes as a surprise attack. It is the attacker who invariably has the upper hand because the settlers are overwhelmed by such a surprise. Nigeria supports this view with an overall figure of casualties resulting from these incidents:

> "*(a)* *Attributed to Cameroon in the Nigerian documents: 30 killed (of whom 27 were civilians); 117 wounded (of whom 106 were civilians)*; eight houses and four boats destroyed or damaged, together with a substantial amount of other damage.
>
> *(b)* *Attributed to Nigeria in the Cameroon documents*: three killed, 13 wounded (all military). Thus there were small numbers of military casualties on both sides; fewer dead on each side in

188. Néanmoins, le Cameroun a rectifié sa position à plusieurs reprises pour en supprimer certains malentendus. Par exemple, le Cameroun a commencé par indiquer que le Nigéria était responsable des différents incidents, à la fois conjointement et séparément. Puis il est revenu sur cela en décidant que les incidents devaient être examinés dans leur ensemble. De plus, le Cameroun a reformulé ses conclusions concernant tous ces éléments. En dernier lieu, il énonce ainsi ses conclusions finales:

> «En tentant de modifier unilatéralement et par la force les tracés de la frontière définie ci-dessus *sub literae a)* et *c)*, la République fédérale du Nigéria a violé et viole le principe fondamental du respect des frontières héritées de la colonisation *(uti possidetis juris)* ainsi que ses engagements juridiques relativement à la délimitation terrestre et maritime.» (Réplique du Cameroun, livre I, p. 592, par. 13.1 *d)*.)

Mais le Cameroun aurait dû purement et simplement retirer cette demande.

189. Il n'est peut-être pas inutile, à ce stade, que je m'attaque aux faits contradictoires invoqués en l'affaire. Il est un principe fondamental de la procédure judiciaire selon lequel celui qui avance un fait doit le prouver. Un fait ne peut constituer un grief *stricto sensu* avant d'avoir été démontré et parfaitement établi. Le Cameroun, qui invoque la responsabilité étatique, devait prouver les incidents reprochés au Nigéria. Mais avant d'en venir à cela, je dois dire que l'image que j'ai des zones litigieuses, en particulier la presqu'île de Bakassi et le lac Tchad, est qu'il s'agit de régions habitées par des Nigérians qui s'y sont installés il y a longtemps de cela — avant l'indépendance pour la plupart, après celle-ci pour certains d'entre eux. Il s'agit là selon moi d'un fait incontestable. Le Cameroun a par la suite cherché à revendiquer ces régions en se fondant sur le titre conventionnel. Le problème est né lorsque le Cameroun a tenté de chasser les Nigérians et de les remplacer par des Camerounais.

190. Les événements de 1972-1973, lorsque le Cameroun a commencé à modifier les toponymes dans la presqu'île de Bakassi (ce qu'il ne nie pas), donnent une idée précise de la situation.

191. Là où des personnes sont déjà installées et où une incursion prend la forme d'une attaque surprise, c'est toujours l'agresseur qui a le dessus car les habitants sont pris de cours. Le Nigéria présente à l'appui de cette position un bilan général des victimes occasionnées par ces incidents:

> «*a) Imputables au Cameroun, d'après les documents nigérians: trente tués (dont vingt-sept civils); cent dix-sept blessés (dont cent six civils)*; huit maisons et quatre bateaux détruits ou endommagés, et d'autres dommages considérables.
>
> *b) Imputables au Nigéria, d'après les documents camerounais:* trois tués, treize blessés (tous des militaires). Ainsi, chaque camp comptait parmi ses victimes un petit nombre de mili-

fact than in the incident of May 1981. But there were substantial civilian casualties on the Nigerian side. *And there is no evidence whatever of Nigerian troops killing or wounding their own people.*" (CR 2002/20 (Crawford), p. 37, para. 10; emphasis added.)

192. Perhaps this overall figure demonstrates two points: on the one hand, if the places where the incidents occurred were inhabited by Cameroonians, then at least some Cameroonians (civilians) would have been killed. In this report not a single Cameroonian (civilian) was killed. It shows that the inhabitants of those places are not Cameroonians. On the other hand, more Nigerian civilians were killed because they were the inhabitants.

193. What was the reaction of Cameroon to this report and the incidents? Cameroon's response was to offer some words of apology. Cameroon reacted to the matter of the dead civilians thus:

> "In the part of his speech, in the eight minutes devoted to counterclaims this week, Professor Tomuschat did not comment on those figures. All he said was that 'il peut y avoir eu des victimes civiles, ce que le Cameroun regrette profondément'. Faced with a balance of casualties such as that I have given, for counsel to say *'il peut y avoir eu des victimes civiles'* is not very helpful. To be told belatedly that Cameroon 'profoundly regrets' does little to mitigate the damage caused, and still being caused, by Cameroon. For it is not the case that there 'may have been' victims: 'il peut y avoir eu des victimes civiles'. There *were* such victims. There continue to be civilian victims. If there had been none, Cameroon would have been the first to tell you." (*Ibid.*, pp. 37-38, para. 11; emphasis added.)

In view of all this destruction of Nigerian lives and property, it is incredible that Nigeria is still being accused of State responsibility. What Cameroon was in effect saying is: I am sorry for killing your people but you must still pay me for killing them.

194. Reverting to the issue of the burden of proof, after all the pleadings (oral and written), of Cameroon, it has neither established nor proved a case of State responsibility against Nigeria. Most of the allegations are mere allegations of acts not involving State responsibility against Nigeria. The presence of civilians and even of soldiers in any of the locations where these disputes occurred, proved nothing. Cameroon's allegation of the very serious offence of State responsibility must be proved beyond reasonable doubt. This proof is missing.

195. The evidence presented is very scanty, and, in some cases, incon-

taires; moins de morts néanmoins parmi ceux-ci, d'un côté comme de l'autre, qu'à la suite de l'incident de mai 1981. En revanche, le Nigéria a déploré de nombreuses victimes civiles. *Et je ne sache pas qu'il soit établi que les soldats nigérians aient jamais blessé ou tué leurs propres concitoyens!*» (CR 2002/20, p. 37, par. 10 (Crawford); les italiques sont de moi.)

192. Il se peut que ce bilan global démontre deux choses: premièrement, si les endroits où les incidents ont eu lieu avaient été habités par des Camerounais, alors certains au moins, parmi les civils, auraient été tués. Or, d'après le passage cité, pas un seul civil camerounais n'a été tué, ce qui montre que les habitants des lieux n'étaient pas Camerounais. Deuxièmement, si davantage de civils nigérians ont été tués, c'est parce qu'ils habitaient, eux, les lieux.

193. Comment le Cameroun réagit-il à ce compte rendu et aux incidents? Il ne répond que pour présenter de brèves excuses. Voici sa réaction quant aux morts de civils:

> «Dans la partie de son exposé consacrée aux demandes reconventionnelles — ces huit minutes que le Cameroun a consacrées cette semaine à la question —, M. Tomuschat n'a pas commenté ces chiffres. Il s'est contenté de déclarer: «il peut y avoir eu des victimes civiles, ce que le Cameroun regrette profondément». La belle affaire, quand on connaît le nombre de victimes, que d'entendre le conseil affirmer: *«il peut y avoir eu des victimes civiles»*! S'entendre dire tardivement que le Cameroun «regrette profondément» n'atténue en rien les dommages que le Cameroun a causés, et continue de causer. Qu'on ne vienne pas nous dire qu'il «peut y avoir eu des victimes civiles». *Il y a eu* des victimes civiles. Il continue d'y avoir des victimes civiles. S'il n'y en avait pas eu, le Cameroun aurait été le premier à vous le faire savoir.» (*Ibid.*, p. 37-38, par. 11 (Crawford); les italiques sont de moi.)

Il est impensable que le Nigéria, qui a subi tant de pertes en vies humaines et de dégâts matériels, puisse encore voir sa responsabilité internationale engagée. L'attitude du Cameroun revient à dire ceci: je suis désolé d'avoir tué vos citoyens, mais vous devez me payer pour l'avoir fait.

194. Pour en revenir à la question de la charge de la preuve, il ressort de l'ensemble des pièces écrites et des plaidoiries du Cameroun que celui-ci n'a ni établi ni démontré que la responsabilité internationale du Nigéria était engagée. La plupart des allégations du Cameroun ne concernent que des faits dont le Nigéria ne saurait être tenu pour responsable. La présence de personnes civiles ou même de soldats là où certains de ces incidents ont eu lieu ne prouve rien. L'allégation du Cameroun, selon laquelle la responsabilité internationale d'un Etat — et c'est là une grave accusation — serait engagée, doit être étayée par des preuves irréfutables. Or, de telles preuves font défaut.

195. Les preuves présentées sont extrêmement peu nombreuses, par-

sistent, inaccurate and uncertain. Most of the allegations are not supported by any documentary evidence and are time-barred and consequently acquiesced to by Cameroon, and many are only vaguely described.

196. Many of the reports concerning these allegations are contradictory, unsubstantiated and lack probative value; some are misleading and incorrectly translated; some are incomplete; and many are unprotested and appears to be afterthoughts.

197. Many of the documents in support of the incidents are mere internal memos; some of the incidents are undated and no time is specified; many of the incidents have nothing to do with the State of Nigeria as such, but are incidents involving civilians, without the knowledge and consent of the Government of Nigeria. Therefore, these are acts not involving State responsibility attributable to Nigeria.

198. In many of these incidents Cameroon did not protest to Nigeria. In one of the reports of the incidents, it seems the report has been imagined, because, for example, the incident at Akwayafe was alleged by Cameroon to have taken place in April 1993 and was reported on 23 March 1993 in the message of the Governor of South-West. There is another predated incident at Kofia. Here again the report precedes the incident. Another clear example of the unreliability of evidence presented by Cameroon related to the incident in Mberogo. Cameroon claims that the incident occurred on 26 January 1994, yet it was reported in a message of the Bab-Prefect of Force Awa dated 21 January 1994. This is another example of a predated incident. This is curious, if not ridiculous.

199. In some of the reports it was clearly stated that the incidents involved Nigerian citizens but not the Nigerian Government. Cameroon even considers clashes between citizens and citizens as incidents; private land disputes are considered incidents; squabbles of fishermen and farmers are considered to be acts involving Nigeria's State responsibility; otherwise what would land disputes between Nigerians in Nubi Local Government and the traditional Chief of Barha, or the case of the Nigerian poachers, have to do with State responsibility? In addition, some of the incidents relate purely to clashes between the Nigerian and Cameroonian inhabitants over the location of the boundary. Some reports, such as the one on the Lenelowa incident predates the incident as far back as two years before the incident occurred. In some of these incidents, there are cases of Cameroonians clashing with Cameroonians on Nigerian territory, yet Cameroon reported them as incidents invoking Nigerian State responsibility. To sum up, reading through the list of incidents catalogued by Cameroon, one is inclined to believe that the issue of State responsibility is being trivialized.

fois même incohérentes, inexactes et incertaines. La plupart des allégations ne sont étayées par aucun élément de preuve documentaire. Il y a forclusion quant à la plupart des faits allégués, et le Cameroun doit donc être considéré comme ayant acquiescé à la situation. De plus, nombre de ces allégations demeurent vagues.

196. De nombreux comptes rendus concernant ces allégations sont contradictoires, non corroborés et dépourvus de valeur probante. Certains sont trompeurs et traduits de manière inexacte. D'autres sont incomplets, n'ont pas fait l'objet de protestations, ou ont semble-t-il été inventés après coup.

197. Nombre de documents invoqués à l'appui des incidents sont de simples notes internes. Certains incidents ne sont pas datés, et l'heure n'en est pas précisée. Beaucoup d'incidents n'ont rien à voir avec l'Etat du Nigéria en tant que tel, mais sont des incidents concernant des personnes civiles et des événements qui ont eu lieu sans que le Gouvernement du Nigéria n'en ait connaissance et sans qu'il n'y consente — en d'autres termes, il s'agit de faits qui ne sont pas imputables au Nigéria et qui n'engagent pas sa responsabilité internationale.

198. Dans de nombreux cas, le Cameroun n'a même pas protesté auprès du Nigéria. L'un des comptes rendus d'incidents semble avoir été monté de toutes pièces: l'incident survenu sur l'Akwayafé aurait, selon le Cameroun, eu lieu en avril 1993, alors que le message du gouverneur de la province du Sud-Ouest qui en fait état est daté du 23 mars 1993. Un autre incident, survenu à Kofia, est relaté dans un document antidaté: là encore, le compte rendu précède l'incident. L'incident survenu à Mberogo est un autre exemple frappant du caractère suspect des preuves présentées par le Cameroun. Le Cameroun soutient que l'incident a eu lieu le 26 janvier 1994; c'est pourtant dans un message du sous-préfet de Furu-Awa en date du 21 janvier 1994 qu'il y est fait allusion: le rapport a donc été établi avant que l'incident n'ait lieu. Etrange, pour ne pas dire grotesque.

199. Certains comptes rendus affirment clairement que les incidents concernaient des citoyens nigérians mais non le Gouvernement du Nigéria. Le Cameroun considère même des échauffourées entre citoyens comme des incidents: les litiges privés sont qualifiés d'incidents, les disputes entre pêcheurs et agriculteurs considérées comme des faits engageant la responsabilité internationale du Nigéria. Qu'est-ce que des différends fonciers entre des Nigérians de la collectivité locale de Nubi et le chef traditionnel de Barha ou l'affaire des braconniers nigérians ont à voir avec la responsabilité étatique? En outre, certains incidents concernent strictement des heurts entre des habitants nigérians et camerounais au sujet de l'emplacement de la frontière. Certains rapports, comme celui relatif à l'incident de Lenelowa, antidatent l'événement de deux ans. Dans certains cas, des Camerounais se confrontent à d'autres Camerounais, parfois sur le territoire du Nigéria; or le Cameroun les qualifie d'incidents qui mettent en cause la responsabilité internationale du Nigéria. En somme, la liste des incidents énumérés par le Cameroun a plutôt tendance à banaliser la question de la responsabilité des Etats.

200. Cameroon in fact admits carrying out acts involving State responsibility against Nigeria. Examples are the incidents in Mberogo and Tosso, which are shown in the Atlas maps presented by Nigeria.

201. In conclusion, the claim of Cameroon as regards State responsibility against Nigeria is, in my view, part and parcel of its litigation strategy to fortify its claim based on conventional title over the Bakassi Peninsula and Lake Chad.

202. It is for the reasons enumerated above that I support the decision of the Court that the claim of Cameroon be dismissed along with the counterclaim of Nigeria. This decision is desirable in order to promote and encourage peace, harmony and good neighbourliness between the Parties.

Conclusion

203. To conclude my dissenting opinion, I am of the view that the Court ought not to dismiss the claim of Nigeria based on *effectivité*. There is no doubt that for a considerable length of time, there have been Nigerians living in the area of the Bakassi Peninsula and in some parts of Lake Chad. The Court accepts the fact that Nigeria has administrative and social establishments in these areas. History lends credence to the fact that the Kings and Chiefs of Old Calabar have been exercising territorial rights over the Bakassi Peninsula since the seventeenth century.

204. Similarly the Court should not have rejected Nigeria's claim based on historical consolidation. Nigeria presents overwhelming evidence in support of this claim. Jurisprudentially, there are a series of the Court's decisions based on historical consolidation. I have referred to these already in this opinion.

205. In my view, nothing vitiates the evidential value of the Treaty of 10 September 1884 between Great Britain and the Kings and Chiefs of Old Calabar. This Treaty, being an international instrument, makes it clear that at no time was Great Britain conferred with the territorial sovereignty over the Bakassi Peninsula. Great Britain acted in breach of its obligations when it entered into the Agreement of 11 March 1913 with Germany, which purportedly transferred Bakassi to Cameroon.

206. Furthermore, as regards the Anglo-German Agreement of 11 March 1913, the Court ought to have preliminarily rejected it as invalid, because the Agreement is inconsistent with the concern of the Great Powers not to transfer "native populations from one administration to another without their consent and even without having informed them or consulted them" (Counter-Memorial of Nigeria, Vol. I, paras. 8.50-8.51). This Agreement is contrary to the General Act of the Berlin Conference and in particular its Article 6. The European Powers were enjoined "to watch out over the preservation of the native tribes and not to take over or effect transfer of their territory".

207. In addition, I am also of the view that the Anglo-German Agree-

200. Le Cameroun reconnaît être lui-même l'auteur de faits supposés engager la responsabilité internationale du Nigéria. Citons par exemple les incidents survenus à Mberogo et Tosso, qui sont illustrés sur les cartes de l'atlas produit par le Nigéria.

201. Pour finir, la demande du Cameroun tendant à ce que soit reconnue la responsabilité internationale du Nigéria fait selon moi partie de sa stratégie procédurale destinée à renforcer ses revendications sur la presqu'île de Bakassi et le lac Tchad fondées sur un titre conventionnel.

202. C'est pour ces raisons que j'approuve la décision de la Cour de rejeter la demande du Cameroun en même temps que la demande reconventionnelle du Nigéria. Cette décision était souhaitable afin de promouvoir la paix, l'harmonie et des relations de bon voisinage entre les Parties.

Conclusion

203. Pour conclure mon opinion dissidente, j'estime que la Cour n'aurait pas dû rejeter la thèse du Nigéria fondée sur les effectivités. Il ne fait aucun doute que, depuis très longtemps, des Nigérians vivent dans la région de la presqu'île de Bakassi et dans certaines parties du lac Tchad. La Cour reconnaît l'existence de structures administratives et sociales nigérianes dans ces régions. L'histoire montre que les rois et chefs du Vieux-Calabar exercent des droits territoriaux sur la presqu'île de Bakassi depuis le XVIIe siècle.

204. De même, la Cour n'aurait pas dû rejeter la thèse du Nigéria fondée sur la consolidation historique. Le Nigéria présente à l'appui de cette thèse des éléments de preuve irréfutables. L'examen de la jurisprudence montre qu'il existe toute une série de décisions de la Cour fondées sur la consolidation historique. Je les ai déjà évoquées dans la présente opinion.

205. Selon moi, rien n'altère la force probante du traité du 10 septembre 1884 entre la Grande-Bretagne et les rois et chefs du Vieux-Calabar. Il ressort clairement de ce traité, qui est un instrument international, qu'à aucun moment la souveraineté territoriale sur la presqu'île de Bakassi n'a été conférée à la Grande-Bretagne. En concluant avec l'Allemagne l'accord du 11 mars 1913 portant prétendument cession de Bakassi au Cameroun, la Grande-Bretagne a manqué à ses obligations.

206. En outre, s'agissant du traité du 11 mars 1913, la Cour aurait dû d'emblée le rejeter comme invalide puisqu'il allait à l'encontre des préoccupations des grandes puissances, qui étaient de ne pas transférer «des populations indigènes d'une administration nationale à une autre sans leur consentement voire même sans les en avoir informées ou sans avoir pris leur avis» (contre-mémoire du Nigéria, vol. 1, par. 8.50). Cet accord contrevient à l'Acte général de la conférence de Berlin et en particulier à son article 6, selon lequel les puissances européennes devaient «veiller à la conservation des populations indigènes» et ne pas prendre le contrôle de leurs territoires ou céder effectivement ceux-ci.

207. J'estime en outre que l'accord anglo-allemand était devenu caduc

ment had lapsed as a result of World War I. It was for Great Britain to revive the Agreement, which it did not do. Thus, the Agreement was abrogated by virtue of Article 289, and Cameroon could not have succeeded to an agreement that was already spent.

208. The Anglo-German Agreement was not approved by the German Parliament as regards the Bakassi Peninsula. Contrary to the Court's decision, this Agreement ought to remain invalid.

209. The claim of Cameroon to the Bakassi Peninsula based on the Anglo-German Agreement is defective for the foregoing reasons and ought not to have been relied upon by the Court.

210. However, because the Court relies on it substantially and regards the instrument as conferring legal title on Cameroon, the Court is bound to relate Nigeria's *effectivités* with Cameroon's legal title. Unfortunately, the Court has been persuaded by the one-sided argument of Cameroon as to the text and meaning of paragraph 63 of the Judgment in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, because Cameroon based its arguments and justification of having legal title solely on the sentence "[w]here the act corresponds exactly to law, where effective administration is additional to the *uti possidetis juris*, the only role of *effectivité* is to confirm the exercise of the right derived from a legal title" (*I.C.J. Reports 1986*, pp. 586-587).

211. However, in Cameroon's interpretation of this same paragraph 63, it points to a situation which it considers similar to Nigeria's position: "Where the act does not correspond to the law, where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title." (*Ibid.* p. 587.) However, what Cameroon omitted, perhaps purposefully, to explain to the Court are the subsequent sentences of the same paragraph 63, stating that:

> "*In the event that the* effectivité *does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration. Finally, there are cases where the legal title is not capable of showing exactly the territorial expanse to which it relates. The* effectivités *can then play an essential role in showing how the title is interpreted in practice.*" (*Ibid.* p. 587; emphasis added.)

Unfortunately the Court itself fails to give serious consideration to this vital part of the text of its previous Judgment.

212. Finally, perhaps, the decision of the Court would have been otherwise had consideration been given to these three sentences, which Cameroon failed to argue and which were not considered by the Court.

(*Signed*) Bola AJIBOLA.

à cause de la première guerre mondiale. Il appartenait à la Grande-Bretagne de remettre l'accord en vigueur, ce qu'elle n'a pas fait. L'accord a donc été abrogé en vertu de l'article 289 du traité de Versailles, et le Cameroun ne pouvait succéder à un accord auquel il avait déjà été mis fin.

208. L'accord anglo-allemand n'a pas été approuvé par le Parlement allemand s'agissant de la presqu'île de Bakassi. En dépit de ce qu'a décidé la Cour, cet accord aurait dû rester invalide.

209. Pour toutes ces raisons, la revendication par le Cameroun de la presqu'île de Bakassi fondée sur l'accord anglo-allemand est viciée et la Cour n'aurait pas dû se baser sur ce texte.

210. Cela dit, puisque la Cour s'est appuyée dans une large mesure sur cet instrument et a considéré qu'il conférait le titre juridique au Cameroun, elle aurait dû confronter celui-ci aux effectivités du Nigéria. Malheureusement, la Cour s'est laissée convaincre par l'interprétation partiale donnée par le Cameroun du texte et du sens du paragraphe 63 de l'arrêt rendu en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* — malheureusement, parce que les arguments et moyens avancés par le Cameroun pour fonder son titre juridique reposent uniquement sur la phrase «[d]ans le cas où le fait correspond exactement au droit, où une administration effective s'ajoute à l'*uti possidetis juris*, l'«effectivité» n'intervient en réalité que pour confirmer l'exercice du droit né d'un titre juridique» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 586-587).

211. Or, lorsqu'il interprète ce même paragraphe 63, le Cameroun renvoie à une situation selon lui similaire à celle du Nigéria: «[d]ans les cas où le fait ne correspond pas au droit, où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre» (*ibid.*, p. 587). Mais ce que le Cameroun a omis, peut-être à dessein, d'indiquer à la Cour, ce sont les phrases suivantes de ce paragraphe, qui se lisent ainsi:

> *«Dans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération. Il est enfin des cas où le titre juridique n'est pas de nature à faire apparaître de façon précise l'étendue territoriale sur laquelle il porte. Les «effectivités» peuvent alors jouer un rôle essentiel pour indiquer comment le titre est interprété dans la pratique.»* (*Ibid.*, p. 587; les italiques sont de moi.)

Malheureusement, la Cour elle-même a omis d'accorder l'attention qui convenait à cette partie essentielle de son précédent arrêt.

212. Je dirai, pour finir, que la décision de la Cour aurait peut-être été autre si ces trois phrases avaient été examinées, phrases que le Cameroun a occultées et qui n'ont pas retenu l'attention de la Cour.

(*Signé*) Bola AJIBOLA.

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

Affaire de la *Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant))*

CARTE

Tracé (ligne rouge) de la frontière entre le Cameroun et le Nigéria, établi en reportant la "ligne erronée de partage des eaux" de la carte Moisel, dans le secteur visé au paragraphe 119 de l'arrêt de la Cour.

Le Président,

President.

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

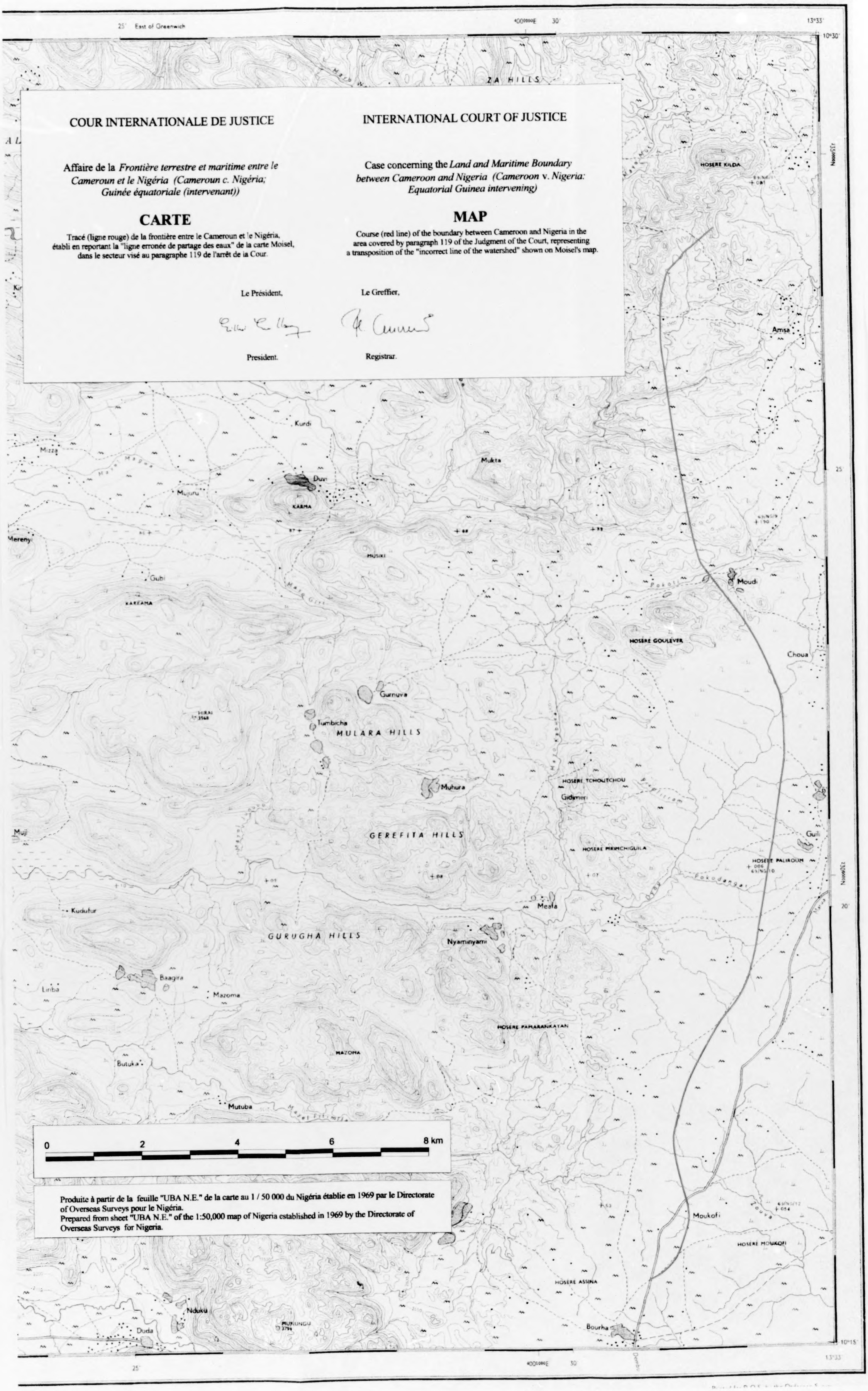
Case concerning the *Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon* v. *Nigeria: Equatorial Guinea intervening)*

MAP

Course (red line) of the boundary between Cameroon and Nigeria in the area covered by paragraph 119 of the Judgment of the Court, representing a transposition of the "incorrect line of the watershed" shown on Moisel's map.

Le Greffier,

Registrar.



INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO *v.* UGANDA)

ORDER OF 7 NOVEMBER 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. OUGANDA)

ORDONNANCE DU 7 NOVEMBRE 2002

Official citation:

Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. Uganda), Order of 7 November 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 604

Mode officiel de citation:

Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), ordonnance du 7 novembre 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 604

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070959-4

Sales number
N° de vente: 853

7 NOVEMBER 2002

ORDER

ARMED ACTIVITIES
ON THE TERRITORY OF THE CONGO

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO *v.* UGANDA)

ACTIVITÉS ARMÉES
SUR LE TERRITOIRE DU CONGO

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO *c.* OUGANDA)

7 NOVEMBRE 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
7 November
General List
No. 116

7 November 2002

CASE CONCERNING ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO

(DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO *v.* UGANDA)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court and to Article 44, paragraph 3, of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 29 November 2001, whereby the Court ruled on the admissibility of the counter-claims presented by the Republic of Uganda in its Counter-Memorial, directed the Democratic Republic of the Congo to submit a Reply and the Republic of Uganda to submit a Rejoinder relating to the claims of both Parties in the current proceedings, and fixed 29 May 2002 and 29 November 2002 as the respective time-limits for the filing of those pleadings,

Having regard to the Reply of the Democratic Republic of the Congo, which was filed within the time-limit thus fixed;

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
7 novembre
Rôle général
n° 116

7 novembre 2002

AFFAIRE DES ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO

(RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. OUGANDA)

ORDONNANCE

Présents: M. GUILLAUME, *président*; M. SHI, *vice-président*; MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et le paragraphe 3 de l'article 44 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 29 novembre 2001, par laquelle la Cour s'est prononcée sur la recevabilité des demandes reconventionnelles présentées par la République de l'Ouganda dans son contre-mémoire, a prescrit la présentation d'une réplique de la République démocratique du Congo et d'une duplique de la République de l'Ouganda portant sur les demandes des deux Parties dans l'instance en cours, et a fixé, respectivement, au 29 mai 2002 et au 29 novembre 2002 les dates d'expiration des délais pour le dépôt de ces pièces de procédure,

Vu la réplique de la République démocratique du Congo, déposée dans le délai ainsi fixé;

Whereas, by two letters dated 21 October 2002 and received in the Registry on the same day by facsimile, the Agent of the Republic of Uganda asked the Court to extend by seven days the time-limit for the filing of the Rejoinder, and indicated the reasons for that request; and whereas, on receipt of those letters, the Deputy-Registrar, referring to Article 44, paragraph 3, of the Rules of Court, transmitted a copy thereof to the Agent of the Democratic Republic of the Congo;

Whereas, by a letter dated 29 October 2002 and received in the Registry on 30 October 2002, the Agent of the Democratic Republic of the Congo indicated that his Government did not object to the extension of the time-limit requested by the Republic of Uganda;

Taking account of the reasons given by the Republic of Uganda and of the agreement of the Parties,

Extends to 6 December 2002 the time-limit for the filing of the Rejoinder of the Republic of Uganda; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this seventh day of November, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Democratic Republic of the Congo and the Government of the Republic of Uganda, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Considérant que, par deux lettres datées du 21 octobre 2002 et reçues au Greffe le même jour par télécopie, l'agent de la République de l'Ouganda a prié la Cour de proroger de sept jours le délai pour le dépôt de la duplique et a indiqué les raisons à l'appui de cette demande; et considérant que, dès réception de ces lettres, le greffier adjoint, se référant au paragraphe 3 de l'article 44 du Règlement, en a fait tenir copie à l'agent de la République démocratique du Congo;

Considérant que, par lettre datée du 29 octobre 2002 et reçue au Greffe le 30 octobre 2002, l'agent de la République démocratique du Congo a indiqué que son Gouvernement ne faisait pas objection à la prorogation de délai demandée par la République de l'Ouganda;

Compte tenu des raisons invoquées par la République de l'Ouganda et de l'accord des Parties,

Reporte au 6 décembre 2002 la date d'expiration du délai pour le dépôt de la duplique de la République de l'Ouganda;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le sept novembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République démocratique du Congo et au Gouvernement de la République de l'Ouganda.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070959-4

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE
AHMADOU SADIO DIALLO

(RÉPUBLIQUE DE GUINÉE c. RÉPUBLIQUE
DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

ORDONNANCE DU 7 NOVEMBRE 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING
AHMADOU SADIO DIALLO

(REPUBLIC OF GUINEA *v.* DEMOCRATIC
REPUBLIC OF THE CONGO)

ORDER OF 7 NOVEMBER 2002

Mode officiel de citation:

Ahmadou Sadio Diallo (République de Guinée c. République démocratique du Congo), ordonnance du 7 novembre 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 607

Official citation:

Ahmadou Sadio Diallo (Republic of Guinea v. Democratic Republic of the Congo), Order of 7 November 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 607

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070960-8

N° de vente:
Sales number **854**

7 NOVEMBRE 2002

ORDONNANCE

AHMADOU SADIO DIALLO

(RÉPUBLIQUE DE GUINÉE c. RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

AHMADOU SADIO DIALLO

(REPUBLIC OF GUINEA v. DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO)

7 NOVEMBER 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

2002
7 novembre
Rôle général
n° 103

ANNÉE 2002

7 novembre 2002

AFFAIRE AHMADOU SADIO DIALLO

(RÉPUBLIQUE DE GUINÉE c. RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

ORDONNANCE

Présents : M. GUILLAUME, *président* ; M. SHI, *vice-président* ; MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges* ; M. COUVREUR, greffier.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 31 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 8 septembre 2000, par laquelle le président de la Cour a reporté, respectivement, au 23 mars 2001 et au 4 octobre 2002 les dates d'expiration des délais pour le dépôt du mémoire de la République de Guinée et du contre-mémoire de la République démocratique du Congo,

Vu le mémoire de la République de Guinée, déposé dans le délai ainsi prorogé ;

Considérant que, le 3 octobre 2002, dans le délai fixé pour le dépôt du contre-mémoire, la République démocratique du Congo a déposé des

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
7 November
General List
No. 103

7 November 2002

CASE CONCERNING AHMADOU SADIO DIALLO

(REPUBLIC OF GUINEA *v.* DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court, and to Articles 31 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 8 September 2000, whereby the President of the Court extended until 23 March 2001 and 4 October 2002 respectively the time-limits for the filing of the Memorial of the Republic of Guinea and the Counter-Memorial of the Democratic Republic of the Congo,

Having regard to the Memorial of the Republic of Guinea, filed within the time-limit as thus extended;

Whereas on 3 October 2002, within the time-limit fixed for the Counter-Memorial, the Democratic Republic of the Congo filed preli-

exceptions préliminaires portant sur la recevabilité de la requête de la République de Guinée;

Considérant qu'en conséquence, en vertu des dispositions du paragraphe 3 de l'article 79 du Règlement de la Cour adopté le 14 avril 1978, la procédure sur le fond est suspendue et qu'il échet de fixer un délai dans lequel la partie adverse pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires;

Considérant que, au cours d'une réunion que le président a tenue avec les représentants des Parties le 5 novembre 2002, la République de Guinée a indiqué qu'elle aurait besoin de huit mois pour la préparation de cet exposé écrit, compte tenu en particulier du temps requis pour rassembler toutes les données de fait nécessaires; et considérant que la République démocratique du Congo n'a pas fait objection à ce qu'un tel délai soit fixé;

Compte tenu des circonstances particulières de l'espèce et de l'accord des Parties,

Fixe au 7 juillet 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République de Guinée pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République démocratique du Congo;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le sept novembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République de Guinée et au Gouvernement de la République démocratique du Congo.

Le président,

(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(*Signé*) Philippe COUVREUR.

minary objections to the admissibility of the Application of the Republic of Guinea;

Whereas accordingly, by virtue of Article 79, paragraph 3, of the Rules of Court adopted on 14 April 1978, the proceedings on the merits are suspended and a time-limit has to be fixed for the presentation by the other party of a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections;

Whereas, at a meeting held by the President with the representatives of the Parties on 5 November 2002, the Republic of Guinea indicated that it would need eight months for the preparation of that written statement, having regard in particular to the time required to gather all the relevant facts; and whereas the Democratic Republic of the Congo did not object to such a time-limit being fixed;

Taking account of the particular circumstances of the case and of the agreement of the Parties,

Fixes 7 July 2003 as the time-limit within which the Republic of Guinea may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections raised by the Democratic Republic of the Congo; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this seventh day of November, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Guinea and the Government of the Democratic Republic of the Congo, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070960-8

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À L'APPLICATION DE LA CONVENTION POUR LA PRÉVENTION ET LA RÉPRESSION DU CRIME DE GÉNOCIDE

(CROATIE c. YOUGOSLAVIE)

ORDONNANCE DU 14 NOVEMBRE 2002

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING APPLICATION OF THE CONVENTION ON THE PREVENTION AND PUNISHMENT OF THE CRIME OF GENOCIDE

(CROATIA *v.* YUGOSLAVIA)

ORDER OF 14 NOVEMBER 2002

Mode officiel de citation:

Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Croatie c. Yougoslavie), ordonnance du 14 novembre 2002, C.I.J. Recueil 2002, p. 610

Official citation:

Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Croatia v. Yugoslavia), Order of 14 November 2002, I.C.J. Reports 2002, p. 610

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070961-6

N° de vente:
Sales number **855**

14 NOVEMBRE 2002

ORDONNANCE

APPLICATION DE LA CONVENTION POUR LA PRÉVENTION ET LA RÉPRESSION DU CRIME DE GÉNOCIDE

(CROATIE c. YOUGOSLAVIE)

APPLICATION OF THE CONVENTION ON THE PREVENTION AND PUNISHMENT OF THE CRIME OF GENOCIDE

(CROATIA v. YUGOSLAVIA)

14 NOVEMBER 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
14 novembre
Rôle général
n° 118

14 novembre 2002

AFFAIRE RELATIVE À L'APPLICATION DE LA CONVENTION POUR LA PRÉVENTION ET LA RÉPRESSION DU CRIME DE GÉNOCIDE

(CROATIE c. YOUGOSLAVIE)

ORDONNANCE

Présents: M. GUILLAUME, *président*; MM. RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu l'article 48 du Statut de la Cour et les articles 31 et 79 de son Règlement,

Vu l'ordonnance du 27 juin 2000, par laquelle la Cour a reporté, respectivement, au 14 mars 2001 et au 16 septembre 2002 les dates d'expiration des délais pour le dépôt du mémoire de la République de Croatie et du contre-mémoire de la République fédérale de Yougoslavie,

Vu le mémoire de la République de Croatie, déposé dans le délai ainsi prorogé;

Considérant que, le 11 septembre 2002, dans le délai fixé pour le dépôt du contre-mémoire, la République fédérale de Yougoslavie a déposé certaines exceptions préliminaires d'incompétence et d'irrecevabilité;

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
14 November
General List
No. 118

14 November 2002

CASE CONCERNING APPLICATION OF THE CONVENTION ON THE PREVENTION AND PUNISHMENT OF THE CRIME OF GENOCIDE

(CROATIA *v.* YUGOSLAVIA)

ORDER

Present: *President* GUILLAUME; *Judges* RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 48 of the Statute of the Court, and to Articles 31 and 79 of the Rules of Court,

Having regard to the Order of 27 June 2000, whereby the Court extended until 14 March 2001 and 16 September 2002 respectively the time-limits for the filing of the Memorial of the Republic of Croatia and the Counter-Memorial of the Federal Republic of Yugoslavia,

Having regard to the Memorial of the Republic of Croatia, filed within the time-limit as thus extended;

Whereas on 11 September 2002, within the time-limit fixed for the filing of the Counter-Memorial, the Federal Republic of Yugoslavia filed certain preliminary objections to jurisdiction and to admissibility;

Considérant qu'en conséquence, en vertu des dispositions du paragraphe 3 de l'article 79 du Règlement de la Cour adopté le 14 avril 1978, la procédure sur le fond est suspendue et qu'il échet de fixer un délai dans lequel la partie adverse pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires;

Considérant que, au cours d'une réunion que le président a tenue avec les agents des Parties le 6 novembre 2002, la République de Croatie, se référant aux procédures en cours en l'affaire de la *Demande en revision de l'arrêt du 11 juillet 1996 en l'affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), exceptions préliminaires (*Yougoslavie c. Bosnie-Herzégovine*), a demandé de ne pas déposer son exposé écrit avant la fin du mois d'avril 2003; et considérant que la République fédérale de Yougoslavie n'a pas fait objection à ce que la Cour accède à cette demande;

Compte tenu des circonstances particulières de l'espèce et de l'accord des Parties,

Fixe au 29 avril 2003 la date d'expiration du délai dans lequel la République de Croatie pourra présenter un exposé écrit contenant ses observations et conclusions sur les exceptions préliminaires soulevées par la République fédérale de Yougoslavie;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le quatorze novembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République de Croatie et au Gouvernement de la République fédérale de Yougoslavie.

Le président,
(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

Whereas accordingly, by virtue of Article 79, paragraph 3, of the Rules of Court adopted on 14 April 1978, the proceedings on the merits are suspended and a time-limit has to be fixed for the presentation by the other party of a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections;

Whereas, at a meeting held by the President with the Agents of the Parties on 6 November 2002, the Republic of Croatia, referring to the current proceedings in the case concerning *Application for Revision of the Judgment of 11 July 1996 in the Case concerning* Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. Yugoslavia), Preliminary Objections (*Yugoslavia* v. *Bosnia and Herzegovina*), asked to be allowed until the end of April 2003 to file its written statement; and whereas the Federal Republic of Yugoslavia made no objection to that request being accepted by the Court;

Taking account of the particular circumstances of the case and of the agreement of the Parties,

Fixes 29 April 2003 as the time-limit within which the Republic of Croatia may present a written statement of its observations and submissions on the preliminary objections raised by the Federal Republic of Yugoslavia; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this fourteenth day of November, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Croatia and the Government of the Federal Republic of Yugoslavia, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070961-6

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE
DU DIFFÉREND FRONTALIER

(BÉNIN/NIGER)

ORDONNANCE DU 27 NOVEMBRE 2002

CONSTITUTION DE CHAMBRE

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING
THE FRONTIER DISPUTE

(BENIN/NIGER)

ORDER OF 27 NOVEMBER 2002

FORMATION OF CHAMBER

Mode officiel de citation :

Différend frontalier (Bénin/Niger),
constitution de chambre, ordonnance du 27 novembre 2002,
C.I.J. Recueil 2002, p. 613

Official citation :

Frontier Dispute (Benin/Niger),
Formation of Chamber, Order of 27 November 2002,
I.C.J. Reports 2002, p. 613

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070962-4

N° de vente :
Sales number **856**

27 NOVEMBRE 2002

ORDONNANCE

DIFFEREND FRONTALIER

(BÉNIN/NIGER)

CONSTITUTION DE CHAMBRE

FRONTIER DISPUTE

(BENIN/NIGER)

FORMATION OF CHAMBER

27 NOVEMBER 2002

ORDER

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

2002
27 novembre
Rôle général
n° 125

ANNÉE 2002

27 novembre 2002

AFFAIRE DU DIFFÉREND FRONTALIER

(BÉNIN/NIGER)

ORDONNANCE

CONSTITUTION DE CHAMBRE
FIXATION DE DÉLAIS

Présents : M. GUILLAUME, *président*; M. SHI, *vice-président*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu les articles 26, paragraphes 2 et 3, 31 et 48 de son Statut et les articles 17, 18, 31, 35, 44, paragraphes 1 et 2, 46, paragraphe 1, et 92, paragraphe 1, de son Règlement,

Rend l'ordonnance suivante :

1. Considérant que, par lettre conjointe du 11 avril 2002 déposée au Greffe de la Cour le 3 mai 2002, les ambassadeurs de la République du Bénin et de la République du Niger ont transmis à la Cour une copie

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
27 November
General List
No. 125

27 November 2002

CASE CONCERNING THE FRONTIER DISPUTE

(BENIN/NIGER)

ORDER

FORMATION OF CHAMBER
FIXING OF TIME-LIMITS

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 26, paragraphs 2 and 3, Article 31 and Article 48 of the Statute of the Court, and to Articles 17, 18, 31, 35, 44, paragraphs 1 and 2, 46, paragraph 1, and 92, paragraph 1, of the Rules of Court,

Makes the following Order:

1. Whereas by a joint letter of 11 April 2002, filed in the Registry of the Court on 3 May 2002, the Ambassadors of the Republic of Benin and of the Republic of Niger transmitted to the Court a certified copy of a

certifiée conforme d'un compromis signé le 15 juin 2001 et entré en vigueur le 11 avril 2002, par lequel les gouvernements de ces deux Etats sont convenus de soumettre à une chambre de la Cour un différend concernant «la délimitation définitive de l'ensemble de leur frontière»;

2. Considérant que, par la lettre conjointe susmentionnée, le Gouvernement du Bénin a informé la Cour de la désignation de S. Exc. M. Kolawolé A. Idji comme agent et de S. Exc. M. Joseph H. Gnonlonfoun comme coagent; et que, par cette même lettre, le Gouvernement du Niger a informé la Cour de la désignation de S. Exc. Mme Aïchatou Mindaoudou comme agent et de S. Exc. M. Maty Elhadji Moussa comme coagent;

3. Considérant que l'article premier du compromis prévoit la saisine d'une chambre devant être constituée en application du paragraphe 2 de l'article 26 du Statut, ainsi que la désignation d'un juge *ad hoc* par chacune des Parties, conformément à l'article 31 du Statut;

4. Considérant que, le 2 juillet 2002, les Parties, dûment consultées par le président au sujet de la composition de la chambre en question, ont indiqué qu'elles souhaitaient la formation d'une chambre de cinq membres, dont les deux juges *ad hoc* à désigner par elles;

5. Considérant que, par lettre du 21 août 2002, l'agent adjoint du Bénin a notifié à la Cour la désignation par son gouvernement de M. Mohamed Bennouna pour siéger en qualité de juge *ad hoc*; et que, par lettre du 11 septembre 2002, l'agent du Niger a notifié à la Cour la désignation par son gouvernement de M. Mohammed Bedjaoui pour siéger en qualité de juge *ad hoc*; et considérant qu'aucune des Parties n'a élevé d'objection à la désignation du juge *ad hoc* faite par la Partie adverse, et que la Cour elle-même n'en a vu aucune;

6. Considérant que le paragraphe 1 *a)* de l'article 3 du compromis consacre l'accord des Parties pour que la procédure écrite commence par le dépôt d'un mémoire par chacune d'elles au plus tard neuf mois après l'adoption par la Cour de l'ordonnance constituant la chambre;

La Cour,

A l'unanimité,

1. *Décide* d'accéder à la demande des Gouvernements de la République du Bénin et de la République du Niger tendant à former une chambre spéciale de cinq juges pour connaître de la présente affaire;

2. *Déclare* que, le 27 novembre 2002, M. Guillaume, président, et MM. Ranjeva et Kooijmans, juges, ont été élus pour former, avec les juges *ad hoc* susmentionnés, la chambre qui connaîtra de l'affaire et qu'en conséquence ladite chambre, dont la composition est indiquée ci-après, est dûment constituée en vertu de la présente ordonnance:

M. Guillaume, président;
MM. Ranjeva,
Kooijmans, juges;
MM. Bedjaoui,
Bennouna, juges *ad hoc*;

Special Agreement signed on 15 June 2001, and having entered into force on 11 April 2002, by which the Governments of those two States agreed to submit to a Chamber of the Court a dispute concerning "the definitive delimitation of the whole boundary between them";

2. Whereas by the above-mentioned joint letter the Government of Benin informed the Court of the appointment of H.E. Mr. Kolawolé A. Idji as Agent and of H.E. Mr. Joseph H. Gnonlonfoun as Co-Agent, and by the same letter the Government of Niger informed the Court of the appointment of H.E. Ms Aïchatou Mindaoudou as Agent and of H.E. Mr. Maty Elhadji Moussa as Co-Agent;

3. Whereas the Special Agreement provides in Article 1 for the submission of the dispute to a Chamber to be formed pursuant to Article 26, paragraph 2, of the Statute and for the choice of a judge *ad hoc* by each Party, in accordance with Article 31 of the Statute;

4. Whereas on 2 July 2002 the Parties, having been duly consulted by the President as to the composition of the proposed Chamber, indicated that they desired the formation of a Chamber of five members, of whom two would be the judges *ad hoc* to be chosen by them;

5. Whereas by a letter of 21 August 2002 the Deputy Agent of Benin notified to the Court his Government's choice of Mr. Mohamed Bennouna to sit as judge *ad hoc*; and whereas the Agent of Niger, by a letter of 11 September 2002, notified to the Court her Government's choice of Mr. Mohammed Bedjaoui to sit as judge *ad hoc*; and whereas no objection has been raised by either Party to the choice of judge *ad hoc* made by the other, and no objection to such choice has appeared to the Court itself;

6. Whereas in Article 3, paragraph 1 *(a)*, of the Special Agreement the Parties agree that the written proceedings should start with the filing of a Memorial by each Party not later than nine months after the adoption by the Court of the Order constituting the Chamber;

THE COURT,

Unanimously,

1. *Decides* to accede to the request of the Governments of the Republic of Benin and the Republic of Niger that it should form a special Chamber of five judges to deal with the present case;

2. *Declares* that, at an election held on 27 November 2002, President Guillaume and Judges Ranjeva and Kooijmans were elected to form, together with the above-named judges *ad hoc*, a Chamber to deal with this case and that, accordingly, such a Chamber is duly constituted by the present Order, with the following composition:

President Guillaume;
Judges Ranjeva,
Kooijmans;
Judges *ad hoc* Bedjaoui,
Bennouna;

3. *Fixe* au 27 août 2003 la date d'expiration du délai pour le dépôt d'un mémoire par chaque Partie;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en français et en anglais, le texte français faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt-sept novembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République du Bénin et au Gouvernement de la République du Niger.

Le président,
(*Signé*) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe COUVREUR.

M. le juge ODA joint une déclaration à l'ordonnance.

(*Paraphé*) G.G.
(*Paraphé*) Ph.C.

3. *Fixes* 27 August 2003 as the time-limit for the filing of a Memorial by each Party; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in French and in English, the French text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twenty-seventh day of November, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Benin and the Government of the Republic of Niger, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Judge ODA appends a declaration to the Order of the Court.

(*Initialled*) G.G.
(*Initialled*) Ph.C.

DECLARATION OF JUDGE ODA

While I voted in favour of the Order constituting a Chamber, I feel that it is my duty, as the only judge now on the Bench who participated in the deliberations on the constitution of all four previous Chambers in the Court's history, to make known my view that in order for an *ad hoc* Chamber formed under Article 26 of the Statute — an institution which is essentially an arbitral tribunal — to be constituted, it must be clear beyond all doubt that the litigating parties have agreed, before the Court decides on the constitution, not only as to the number of Chamber members but also as to who they ought to be (see declaration of Judge Oda in the case concerning the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras), Constitution of Chamber, Order of 8 May 1987, I.C.J. Reports 1987*, p. 13; Oda, "Further Thoughts on the Chambers Procedure of the International Court of Justice", *American Journal of International Law*, Vol. 82 (1988), p. 556).

(Signed) Shigeru ODA.

DÉCLARATION DE M. LE JUGE ODA

[Traduction]

Bien que j'aie voté en faveur de l'ordonnance de constitution d'une chambre, j'estime de mon devoir, en qualité de seul juge actuellement sur le banc à avoir pris part aux délibérations sur la constitution des quatre précédentes chambres formées par la Cour durant son histoire, d'exprimer l'opinion suivante: pour qu'une chambre *ad hoc* soit constituée en vertu de l'article 26 du Statut — ce qui revient, pour l'essentiel, à former un tribunal d'arbitrage —, il doit être parfaitement clair que les parties en litige se sont entendues, avant que la Cour ne décide de la constitution de cette chambre, non seulement sur le nombre de ses membres, mais aussi sur leurs noms (voir ma déclaration en l'affaire relative au *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras), constitution de chambre, ordonnance du 8 mai 1987, C.I.J. Recueil 1987*, p. 13; Oda, «Further Thoughts on the Chambers Procedure of the International Court of Justice», *American Journal of International Law*, vol. 82, 1988, p. 556).

(Signé) Shigeru ODA.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070962-4

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

APPLICATION FOR REVISION OF THE JUDGMENT OF 11 SEPTEMBER 1992 IN THE CASE CONCERNING THE *LAND, ISLAND AND MARITIME FRONTIER DISPUTE (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA intervening)*

(EL SALVADOR *v.* HONDURAS)

ORDER OF 27 NOVEMBER 2002

FORMATION OF CHAMBER

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

DEMANDE EN REVISION DE L'ARRÊT DU 11 SEPTEMBRE 1992 EN L'AFFAIRE DU *DIFFÉREND FRONTALIER TERRESTRE, INSULAIRE ET MARITIME (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA (intervenant))*

(EL SALVADOR c. HONDURAS)

ORDONNANCE DU 27 NOVEMBRE 2002

CONSTITUTION DE CHAMBRE

Official citation:

Application for Revision of the Judgment of 11 September 1992 in the Case concerning the Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening) *(El Salvador* v. *Honduras), Formation of Chamber, Order of 27 November 2002, I.C.J. Reports 2002*, p. 618.

Mode officiel de citation:

Demande en revision de l'arrêt du 11 septembre 1992 en l'affaire du Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)) *(El Salvador c. Honduras), constitution de chambre, ordonnance du 27 novembre 2002, C.I.J. Recueil 2002*, p. 618.

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070963-2

Sales number:
N° de vente **857**

27 NOVEMBER 2002

ORDER

APPLICATION FOR REVISION OF THE JUDGMENT OF 11 SEPTEMBER 1992 IN THE CASE CONCERNING THE *LAND, ISLAND AND MARITIME FRONTIER DISPUTE (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA intervening)*

(EL SALVADOR *v.* HONDURAS)

FORMATION OF CHAMBER

DEMANDE EN REVISION DE L'ARRÊT DU 11 SEPTEMBRE 1992 EN L'AFFAIRE DU *DIFFÉREND FRONTALIER TERRESTRE, INSULAIRE ET MARITIME (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA (intervenant))*

(EL SALVADOR c. HONDURAS)

CONSTITUTION DE CHAMBRE

27 NOVEMBRE 2002

ORDONNANCE

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

2002
27 November
General List
No. 127

YEAR 2002

27 November 2002

APPLICATION FOR REVISION OF THE JUDGMENT OF 11 SEPTEMBER 1992 IN THE CASE CONCERNING THE *LAND, ISLAND AND MARITIME FRONTIER DISPUTE (EL SALVADOR/HONDURAS: NICARAGUA intervening)*

(EL SALVADOR *v.* HONDURAS)

ORDER

FORMATION OF CHAMBER
FIXING OF TIME-LIMITS

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Registrar* COUVREUR.

The International Court of Justice,

Composed as above,

After deliberation,

Having regard to Article 26, paragraphs 2 and 3, Article 31, Article 48 and Article 61 of the Statute of the Court, and to Articles 17, 18, 31, 35, 44, paragraph 1, 90, 99, paragraph 2, and 100, paragraph 1, of the Rules of Court,

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
27 novembre
Rôle général
n° 127

27 novembre 2002

DEMANDE EN REVISION DE L'ARRÊT DU 11 SEPTEMBRE 1992 EN L'AFFAIRE DU *DIFFÉREND FRONTALIER TERRESTRE, INSULAIRE ET MARITIME (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA (intervenant))*

(EL SALVADOR c. HONDURAS)

ORDONNANCE

CONSTITUTION DE CHAMBRE
FIXATION DE DÉLAIS

Présents: M. GUILLAUME, *président*; M. SHI, *vice-président*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; M. COUVREUR, *greffier*.

La Cour internationale de Justice,

Ainsi composée,

Après délibéré en chambre du conseil,

Vu les articles 26, paragraphes 2 et 3, 31, 48 et 61 de son Statut et les articles 17, 18, 31, 35, 44, paragraphe 1, 90, 99, paragraphe 2, et 100, paragraphe 1, de son Règlement,

Makes the following Order:

1. Whereas, by an Application filed in the Registry of the Court on 10 September 2002, the Republic of El Salvador, citing Article 61 of the Statute, submitted a request to the Court for revision of the Judgment delivered on 11 September 1992 by the Chamber of the Court formed to deal with the case concerning the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening)* (*I.C.J. Reports 1992*, p. 351); and whereas, in that Application, El Salvador, citing Article 100, paragraph 1, of the Rules of Court, requested the Court "to proceed to form the Chamber that will hear the Application for revision of the Judgment, bearing in mind the terms that El Salvador and Honduras agreed upon in the Special Agreement of 24 May 1986";

2. Whereas on 10 September 2002 a certified copy of the Application was transmitted to the Republic of Honduras;

3. Whereas the Republic of El Salvador has appointed Mr. Gabriel Mauricio Gutiérrez Castro as Agent and H.E. Mrs. María Eugenia Brizuela de Avila, H.E. Mr. Héctor González Urrutia and H.E. Mr. Rafael Zaldívar Brizuela as Co-Agents; and whereas the Republic of Honduras has appointed H.E. Mr. Carlos López Contreras as Agent and H.E. Mr. Julio Rendón Barnica as Co-Agent;

4. Whereas, at a meeting on 6 November 2002 between the President of the Court and the Agents of the Parties, the latter indicated that they desired the formation of a new Chamber of five members, of whom two would be the judges *ad hoc* to be chosen by them; and whereas at the same meeting the Agent of Honduras stated that his Government wished to be granted a period of three months from the date of the Order constituting the Chamber for the filing of its Written Observations on the admissibility of the request for revision; and whereas the Republic of El Salvador made no objection to the fixing of that time-limit;

5. Whereas, by a letter of 20 November 2002, the Agent of Honduras stated that his Government proposed that the date for the filing of its Written Observations on the admissibility of the request for revision should be fixed at 15 April 2003; and whereas by a letter of 22 November 2002 the Agent of El Salvador replied that his Government wished to adhere to what had been proposed at the meeting with the President;

6. Whereas by a letter of 7 November 2002 the Agent of the Republic of El Salvador informed the Court that his Government had chosen H.E. Mr. Felipe H. Paolillo to sit as judge *ad hoc*; and whereas by a letter of 18 November 2002 the Agent of Honduras informed the Court that his Government had chosen Mr. Santiago Torres Bernárdez to sit as judge *ad hoc*; and whereas no objection has been raised by either Party to the other's choice of judge *ad hoc*, and no objection to such choice has appeared to the Court itself;

Rend l'ordonnance suivante:

1. Considérant que, par requête enregistrée au Greffe de la Cour le 10 septembre 2002, la République d'El Salvador, se référant à l'article 61 du Statut, a saisi la Cour d'une demande en revision de l'arrêt rendu le 11 septembre 1992 par la Chambre chargée de connaître de l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant))* (*C.I.J. Recueil 1992*, p. 351); et que, dans la même requête, El Salvador, se référant au paragraphe 1 de l'article 100 du Règlement, a prié la Cour «de constituer une chambre appelée à connaître de la demande en revision de l'arrêt en tenant compte des termes arrêtés d'un commun accord par El Salvador et le Honduras dans le compromis du 24 mai 1986»;

2. Considérant que, le 10 septembre 2002, une copie certifiée conforme de la requête a été transmise à la République du Honduras;

3. Considérant que la République d'El Salvador a désigné M. Gabriel Mauricio Gutiérrez Castro comme agent et S. Exc. Mme Maria Eugenia Brizuela de Avila, S. Exc. M. Héctor González Urrutia et S. Exc. M. Rafael Zaldívar Brizuela comme coagents; et que la République du Honduras a désigné S. Exc. M. Carlos López Contreras comme agent et S. Exc. M. Julio Rendón Barnica comme coagent;

4. Considérant que, au cours d'une réunion que le président de la Cour a tenue avec les agents des Parties le 6 novembre 2002, celles-ci ont indiqué qu'elles souhaitaient la formation d'une nouvelle chambre de cinq membres, dont les deux juges *ad hoc* à désigner par elles; et considérant que, au cours de cette même réunion, l'agent du Honduras a déclaré que son gouvernement souhaitait qu'un délai de trois mois à compter de la date de l'ordonnance portant constitution de la chambre lui soit accordé pour le dépôt de ses observations écrites sur la recevabilité de la requête en revision; et que la République d'El Salvador ne s'est pas opposée à la fixation d'un tel délai;

5. Considérant que, par lettre en date du 20 novembre 2002, l'agent du Honduras a précisé que son gouvernement proposait que la date du 15 avril 2003 soit fixée pour le dépôt de ses observations écrites sur la recevabilité de la requête en revision; et que, par lettre en date du 22 novembre 2002, l'agent d'El Salvador a répondu que son gouvernement souhaitait s'en tenir à ce qui avait été proposé lors de la réunion avec le président;

6. Considérant que, par lettre du 7 novembre 2002, l'agent de la République d'El Salvador a notifié à la Cour la désignation par son gouvernement de S. Exc. M. Felipe H. Paolillo pour siéger en qualité de juge *ad hoc*; et que, par lettre du 18 novembre 2002, l'agent du Honduras a notifié à la Cour la désignation par son gouvernement de M. Santiago Torres Bernárdez pour siéger en qualité de juge *ad hoc*; et considérant qu'aucune des Parties n'a élevé d'objection à la désignation du juge *ad hoc* faite par la Partie adverse, et que la Cour elle-même n'en a vu aucune;

THE COURT,

Unanimously,

1. *Decides* to accede to the request of the Governments of the Republic of El Salvador and the Republic of Honduras that it should form a special Chamber of five judges to deal with the present case;

2. *Declares* that at an election held on 26 November 2002, President Guillaume and Judges Rezek and Buergenthal were elected to form, together with the above-named judges *ad hoc*, a Chamber to deal with this case and that, accordingly, such a Chamber is duly constituted by the present Order, with the following composition:

President Guillaume;
Judges Rezek,
Buergenthal;
Judges *ad hoc* Torres Bernárdez,
Paolillo;

3. *Fixes* 1 April 2003 as the time-limit for the filing of Written Observations by the Republic of Honduras on the admissibility of the Application; and

Reserves the subsequent procedure for further decision.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this twenty-seventh day of November, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of El Salvador and the Government of the Republic of Honduras, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Judge ODA appends a declaration to the Order of the Court.

(*Initialled*) G.G.
(*Initialled*) Ph.C.

La Cour,

A l'unanimité,

1. *Décide* d'accéder à la demande des Gouvernements de la République d'El Salvador et de la République du Honduras tendant à former une chambre spéciale de cinq juges pour connaître de la présente affaire;

2. *Déclare* que, le 26 novembre 2002, M. Guillaume, président, et MM. Rezek et Buergenthal, juges, ont été élus pour former, avec les juges *ad hoc* susmentionnés, la chambre qui connaîtra de l'affaire et qu'en conséquence ladite chambre, dont la composition est indiquée ci-après, est dûment constituée en vertu de la présente ordonnance:

M. Guillaume, président;
MM. Rezek,
Buergenthal, juges;
MM. Torres Bernárdez,
Paolillo, juges *ad hoc*;

3. *Fixe* au 1er avril 2003 la date d'expiration du délai pour le dépôt des observations écrites de la République du Honduras sur la recevabilité de la requête;

Réserve la suite de la procédure.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le vingt-sept novembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République d'El Salvador et au Gouvernement de la République du Honduras.

Le président,
(*Signé*) Gilbert Guillaume.

Le greffier,
(*Signé*) Philippe Couvreur.

M. le juge Oda joint une déclaration à l'ordonnance.

(*Paraphé*) G.G.
(*Paraphé*) Ph.C.

DECLARATION OF JUDGE ODA

1. I should like to add a few lines of explanation in regard to my vote in favour of the Court's Order constituting the Chamber to deal with El Salvador's Application for revision.

2. Article 100, paragraph 1, of the Rules of Court provides as follows:

> "If the judgment to be revised or to be interpreted was given by the Court, the request for its revision or interpretation shall be dealt with by the Court. If the judgment was given by a Chamber, the request for its revision or interpretation shall be dealt with by that Chamber."

The meaning of the expression "that Chamber" is not entirely clear. It certainly cannot mean that the Chamber charged with dealing with a request for the revision of a judgment should have precisely the same composition as that which rendered the judgment. Under the terms of Article 61, paragraph 5, of the Statute, a request for revision may be made up to ten years from the date of the judgment concerned. Clearly, in many cases it will be materially impossible to reconstitute a Chamber in its original composition after so great a lapse of time. To require that the Chamber to be formed to deal with a request for revision should have the same composition as the original Chamber might thus in practice render an application for revision before a Chamber impossible. That cannot have been the Court's intention in adopting paragraph 1 of Article 100 of the Rules.

The fact remains, however, that it is in general the judges having rendered a judgment who are naturally in the best position to deal with a request for the revision of that judgment. It follows that the composition of a Chamber charged with dealing with a request for revision should be as similar as the circumstances permit to that of the Chamber which rendered the judgment in question. This in my view is one way in which the term "that Chamber" in Article 100 might reasonably be interpreted.

3. In the present case, El Salvador recognizes in paragraph 167 of its Application that it is for the Court to constitute the Chamber charged with hearing it, in accordance with Article 26, paragraph 2, of the Statute, and Articles 17 and 18 of the Rules of Court. However, in paragraph 166 of the Application, El Salvador also quotes Article 100 of the Rules of Court, adding: "This application falls within that category, since the Judgment of 11 September 1992 was given by a Chamber." El Salvador requests the Court "[t]o proceed to form the Chamber that will hear the application for revision of the Judgment" and expressly asks it

DÉCLARATION DE M. LE JUGE ODA

[Traduction]

1. Je souhaite expliquer brièvement mon vote en faveur de l'ordonnance de la Cour portant constitution de la chambre appelée à connaître de la demande en revision d'El Salvador.

2. Le paragraphe 1 de l'article 100 du Règlement de la Cour dispose ce qui suit:

> «Si l'arrêt à interpréter ou à reviser a été rendu par la Cour, celle-ci connaît de la demande en interprétation ou en revision. Si l'arrêt a été rendu par une chambre, celle-ci connaît de la demande en interprétation ou en revision.»

Le sens de la seconde occurrence du mot «celle-ci» n'est pas tout à fait clair. Il ne peut certainement vouloir dire que la chambre chargée de connaître d'une demande en revision d'un arrêt doit être composée exactement de la même manière que celle qui a rendu l'arrêt. Aux termes du paragraphe 5 de l'article 61 du Statut, une demande en revision peut être formée jusqu'à dix ans après la date du prononcé de l'arrêt. De toute évidence, après une si longue période, il est bien souvent impossible de reconstituer une chambre selon sa composition initiale. Ainsi, dans la pratique, si l'on exigeait que la chambre appelée à connaître d'une demande en revision ait la même composition que la chambre d'origine, la présentation de semblables demandes pourrait devenir impossible. Telle ne pouvait être l'intention de la Cour lorsqu'elle a adopté le paragraphe 1 de l'article 100 de son Règlement.

Il n'en reste cependant pas moins que, de manière générale, ce sont les juges ayant rendu un arrêt qui sont naturellement les mieux placés pour connaître d'une demande en revision de celui-ci. Par voie de conséquence, la composition de la chambre appelée à connaître d'une telle demande devrait être aussi proche que les circonstances le permettent de celle de la chambre ayant rendu l'arrêt en question. Voilà, à mon sens, une interprétation raisonnable du mot «celle-ci» employé dans l'article 100.

3. Dans l'affaire qui nous occupe, El Salvador reconnaît, au paragraphe 167 de sa requête, qu'il revient à la Cour de constituer la chambre qui sera appelée à en connaître, conformément au paragraphe 2 de l'article 26 du Statut et aux articles 17 et 18 du Règlement de la Cour. Toutefois, au paragraphe 166 de sa requête, El Salvador cite également l'article 100 du Règlement de la Cour, et ajoute: «La présente demande relève de cette catégorie, puisque l'arrêt du 11 septembre 1992 a été rendu par une chambre.» El Salvador prie la Cour «de constituer une chambre appelée à connaître de la demande en revision de l'arrêt» et lui demande expres-

to "[bear] in mind the terms that El Salvador and Honduras agreed upon in the Special Agreement of 24 May 1986" (Application for Revision of the Judgment of 11 September 1992, para. 170 *(a)*). These terms read as follows:

> "In application of Article 34 of the General Treaty of Peace, signed on 30 October 1980, the Parties submit the issues mentioned in Article 2 of the present Special Agreement to a chamber of the International Court of Justice, composed of three members, with the *consent of the Parties*, who will express this in *a joint form* to the President of the Court, this agreement being *essential for the formation of the chamber*, which will be constituted in accordance with the procedures established in the Statute of the Court and in the present Special Agreement." (Special Agreement of 24 May 1986, Art. 1, para. 1; emphasis added.)

Since I am the only Member of the Court still sitting to have been a member of the Chamber which rendered the Judgment of 11 September 1992 in the *Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening)* case, I ought in principle, in view of all of the foregoing, to be a member of the Chamber that the Court has just constituted to rule on the request for revision of that Judgment submitted by El Salvador.

4. I note that, under the terms of Article 17, paragraph 4, of the Rules of Court:

> "Members of a Chamber formed under this Article who have been replaced, in accordance with Article 13 of the Statute following the expiration of their terms of office, shall continue to sit in all phases of the case, whatever the stage it has then reached."

Examination of El Salvador's request for revision could potentially continue over a relatively lengthy period, extending well beyond the end of my third full term at the Court.

While I deeply appreciate the continuing confidence shown in me both by El Salvador (in its Application for revision) and by Honduras, it would be neither reasonable nor advisable in view of my health for me to remain in office for an indefinite period after 5 February 2003, the date on which my current term is due to expire. The time will have come after 27 full years in office at the Court for me honourably to take my leave at that date.

5. Finally, I would like to repeat a comment I have often made in the past, including most recently in my declaration appended to the Order by the Court in the case concerning the *Frontier Dispute (Benin/Niger)* made on the same day as the present Order. An *ad hoc* Chamber formed under Article 26 of the Statute is essentially an arbitral tribunal. In order for such a Chamber to be constituted, there must be an agreement by the parties, before the Court decides on the constitution, not only as to the

sément de «ten[ir] compte des termes arrêtés d'un commun accord par El Salvador et le Honduras dans le compromis du 24 mai 1986» (requête en revision de l'arrêt du 11 septembre 1992, par. 170, al. *a)*). Ces termes sont les suivants:

> «En application du traité général de paix signé le 30 octobre 1980, les Parties soumettent les questions mentionnées à l'article 2 du présent compromis à une chambre de la Cour internationale de Justice, composée de trois membres, avec *le consentement des Parties*, lesquelles l'exprimeront conjointement au président de la Cour, cet accord étant *essentiel pour la formation de la chambre*, qui sera constituée conformément aux procédures établies dans le Statut de la Cour et dans le présent compromis.» (Compromis du 24 mai 1986, art. 1, par. 1; les italiques sont de moi.)

Etant aujourd'hui le seul membre de la Cour à avoir siégé à la Chambre qui a rendu l'arrêt du 11 septembre 1992 en l'affaire du *Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant))*, je devrais en principe, au vu de tout ce qui précède, faire partie de la Chambre que vient de constituer la Cour pour statuer sur la requête en revision de cet arrêt dont elle a été saisie par El Salvador.

4. Je note que selon les dispositions du paragraphe 4 de l'article 17 du Règlement de la Cour:

> «Les membres d'une chambre constituée en application du présent article qui ont été remplacés conformément à l'article 13 du Statut à la suite de l'expiration de leur période de fonctions continuent à siéger dans toutes les phases de l'affaire, à quelque stade qu'elle en soit lors de ce remplacement.»

Or, l'examen de la demande en revision d'El Salvador pourrait s'étendre sur une période assez longue, bien au-delà de l'expiration de mon troisième mandat complet à la Cour.

Si j'apprécie profondément la confiance que continuent de placer en moi El Salvador (dans sa requête en revision) et le Honduras, il ne serait ni raisonnable ni souhaitable, compte tenu de mon état de santé, que je demeure en fonctions pour une période indéfinie au-delà du 5 février 2003, date à laquelle doit prendre fin mon mandat actuel. Après vingt-sept années complètes de service au sein de la Cour, le temps sera venu pour moi de quitter honorablement mon poste à cette date.

5. Enfin, qu'il me soit permis de réitérer une observation que j'ai souvent faite par le passé, et tout récemment encore dans ma déclaration jointe à l'ordonnance rendue par la Cour en l'affaire du *Différend frontalier (Bénin/Niger)* le même jour que la présente ordonnance. Une chambre *ad hoc* formée en vertu de l'article 26 du Statut est essentiellement un tribunal d'arbitrage. Pour qu'une telle chambre soit constituée, un accord doit intervenir entre les parties, avant que la Cour ne se pro-

number of judges forming the Chamber but also as to their names. Furthermore, the parties must jointly express that agreement when the President, acting pursuant to Article 17 of the Rules of Court, ascertains their views regarding the composition of the Chamber.

(Signed) Shigeru ODA.

---

nonce à cet égard, non seulement sur le nombre des juges qui composeront la chambre, mais également sur leurs noms. En outre, les parties doivent conjointement exprimer cet accord lorsque le président, agissant en application de l'article 17 du Règlement de la Cour, s'informe de leurs vues au sujet de la composition de la chambre.

(Signé) Shigeru ODA.

PRINTED IN THE NETHERLANDS

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070963-2

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

CASE CONCERNING SOVEREIGNTY OVER PULAU LIGITAN AND PULAU SIPADAN

(INDONESIA/MALAYSIA)

JUDGMENT OF 17 DECEMBER 2002

2002

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

AFFAIRE RELATIVE À LA SOUVERAINETÉ SUR PULAU LIGITAN ET PULAU SIPADAN

(INDONÉSIE/MALAISIE)

ARRÊT DU 17 DÉCEMBRE 2002

Official citation:

Sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan (Indonesia/Malaysia), Judgment, I.C.J. Reports 2002, p. 625

Mode officiel de citation:

Souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan (Indonésie/Malaisie), arrêt, C.I.J. Recueil 2002, p. 625

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-070964-0

Sales number
N° de vente: **858**

17 DECEMBER 2002

JUDGMENT

SOVEREIGNTY OVER PULAU LIGITAN AND PULAU SIPADAN

(INDONESIA/MALAYSIA)

SOUVERAINETÉ SUR PULAU LIGITAN ET PULAU SIPADAN

(INDONÉSIE/MALAISIE)

17 DÉCEMBRE 2002

ARRÊT

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

YEAR 2002

2002
17 December
General List
No. 102

17 December 2002

CASE CONCERNING SOVEREIGNTY OVER PULAU LIGITAN AND PULAU SIPADAN

(INDONESIA/MALAYSIA)

Geographical context — Historical background — Bases on which the Parties found their claims to the islands of Ligitan and Sipadan.

* *

Conventional title asserted by Indonesia (1891 Convention between Great Britain and the Netherlands).

Indonesia's argument that the 1891 Convention established the 4° 10′ north parallel of latitude as the dividing line between the respective possessions of Great Britain and the Netherlands in the area of the disputed islands and that those islands therefore belong to it as successor to the Netherlands.

Disagreement of the Parties on the interpretation to be given to Article IV of the 1891 Convention — Articles 31 and 32 of the Vienna Convention on the Law of Treaties reflect international customary law on the subject.

Text of Article IV of the 1891 Convention — Clause providing "From 4° 10′ north latitude on the east coast the boundary-line shall be continued eastward along that parallel, across the Island of Sebittik . . ." — Ambiguity of the terms "shall be continued" and "across" — Ambiguity which could have been avoided had the Convention expressly stipulated that the 4° 10′ north parallel constituted the line separating the islands under British sovereignty from those under Dutch sovereignty — Ordinary meaning of the term "boundary".

Context of the 1891 Convention — Explanatory Memorandum appended to the draft Law submitted to the Netherlands States-General with a view to ratification of the Convention — Map appended to the Memorandum shows a red line continuing out to sea along the 4° 10′ north parallel — Line cannot be considered to have been extended in order to settle any dispute in the waters beyond Sebatik — Explanatory Memorandum and map never transmitted by the Dutch Government to the British Government but simply forwarded to the latter by its

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

ANNÉE 2002

2002
17 décembre
Rôle général
n° 102

17 décembre 2002

AFFAIRE RELATIVE À LA SOUVERAINETÉ SUR PULAU LIGITAN ET PULAU SIPADAN

(INDONÉSIE/MALAISIE)

Cadre géographique — Contexte historique — Bases sur lesquelles les Parties fondent leur revendication sur les îles de Ligitan et Sipadan.

* *

Titre conventionnel allégué par l'Indonésie (convention de 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas).

Argumentation de l'Indonésie selon laquelle la convention de 1891 aurait fixé comme ligne de partage entre les possessions respectives de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas dans la zone des îles en litige le parallèle 4° 10′ de latitude nord, lesdites îles lui appartenant dès lors en tant que successeur des Pays-Bas.

Désaccord des Parties quant à l'interprétation à donner à l'article IV de la convention de 1891 — Articles 31 et 32 de la convention de Vienne sur le droit des traités reflétant le droit international coutumier en la matière.

Texte de l'article IV de la convention de 1891 — Membre de phrase selon lequel « A partir du point situé à 4° 10′ de latitude nord sur la côte orientale, la ligne frontière se poursuit vers l'est le long du même parallèle, à travers l'île de Sebittik... » — Ambiguïté des termes « se poursuit » et « à travers » — Ambiguïté qui aurait pu être évitée si la convention avait précisé de manière expresse que le parallèle 4° 10′ de latitude nord constituerait la ligne séparant les îles sous souveraineté britannique et celles sous souveraineté néerlandaise — Sens ordinaire du terme « frontière ».

Contexte de la convention de 1891 — Mémorandum explicatif joint au projet de loi présenté aux Etats-généraux des Pays-Bas en vue de la ratification de la convention — Carte jointe au mémorandum comportant une ligne rouge se poursuivant en mer le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord — Ligne ne pouvant être considérée comme ayant été prolongée afin de régler une quelconque controverse au large de Sebatik — Mémorandum explicatif et carte n'ayant jamais été transmis par le Gouvernement néerlandais au Gouvernement britannique, mais

diplomatic agent in The Hague — Lack of reaction by the British Government to the line cannot be deemed to constitute acquiescence.

Object and purpose of the Convention — Delimitation solely of the parties' possessions within the island of Borneo.

Article IV of the Convention, when read in context and in the light of the Convention's object and purpose, cannot be interpreted as establishing an allocation line determining sovereignty over the islands out to sea, to the east of Sebatik.

Recourse to supplementary means of interpretation in order to seek a possible confirmation of the Court's interpretation of the text of the Convention — Neither travaux préparatoires *of the Convention nor circumstances of its conclusion support the position of Indonesia.*

Subsequent practice of the parties — 1915 Agreement between Great Britain and the Netherlands concerning the boundary between the State of North Borneo and the Dutch possessions on Borneo reinforces the Court's interpretation of the 1891 Convention — Court cannot draw any conclusion from the other documents cited.

Maps produced by the Parties — With the exception of the map annexed to the 1915 Agreement, cartographic material inconclusive in respect of the interpretation of Article IV.

Court ultimately comes to the conclusion that Article IV determines the boundary between the two Parties up to the eastern extremity of Sebatik Island and does not establish any allocation line further eastwards.

* *

Question whether Indonesia or Malaysia obtained title to Ligitan and Sipadan by succession.

Indonesia's argument that it was successor to the Sultan of Bulungan, the original title-holder to the disputed islands, through contracts which stated that the Sultanate as described in the contracts formed part of the Netherlands Indies — Indonesia's contention cannot be accepted.

Disputed islands not mentioned by name in any of the international legal instruments cited — Islands not included in the 1878 grant by which the Sultan of Sulu ceded all his rights and powers over his possessions in Borneo to Alfred Dent and Baron von Overbeck — Court observes that, while the Parties both maintain that Ligitan and Sipadan were not terrae nullius *during the period in question in the present case, they do so on the basis of diametrically opposed reasoning, each of them claiming to hold title to those islands.*

Malaysia's argument that it was successor to the Sultan of Sulu, the original title-holder to the disputed islands, further to a series of alleged transfers of that title to Spain, the United States, Great Britain on behalf of the State of North Borneo, the United Kingdom, and Malaysia cannot be upheld.

* *

Consideration of the effectivités *relied on by the Parties.*

Effectivités *generally scarce in the case of very small islands which are uninhabited or not permanently inhabited, like Ligitan and Sipadan — Court*

ayant seulement été adressés à ce dernier par son agent diplomatique à La Haye — Absence de réaction du Gouvernement britannique à l'égard de la ligne ne pouvant être considérée comme valant acquiescement.

Objet et but de la convention — Délimitation des seules possessions des parties à l'intérieur de l'île de Bornéo.

Article IV de la convention, lu dans son contexte et à la lumière de l'objet et du but de la convention, ne pouvant être interprété comme établissant une ligne d'attribution de la souveraineté sur des îles situées au large, à l'est de Sebatik.

Recours à des moyens complémentaires d'interprétation aux fins d'y rechercher une confirmation éventuelle de l'interprétation tirée par la Cour du texte de la convention — Travaux préparatoires de la convention et circonstances dans lesquelles celle-ci a été conclue n'étayant pas la thèse de l'Indonésie.

Pratique ultérieure des parties — Accord de 1915 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas au sujet de la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo venant renforcer la lecture qu'a faite la Cour de la convention de 1891 — Cour ne pouvant tirer aucune conclusion des autres documents invoqués.

Cartes produites par les Parties — Matériau cartographique ne permettant pas, en dehors de la carte annexée à l'accord de 1915, d'aboutir à des conclusions en ce qui concerne l'interprétation de l'article IV.

Cour aboutissant en définitive à la conclusion que l'article IV fixe la frontière entre les deux Parties jusqu'à l'extrémité orientale de l'île de Sebatik et n'établit aucune ligne d'attribution plus à l'est.

* *

Question de savoir si l'Indonésie ou la Malaisie sont devenues détentrices d'un titre sur Ligitan et Sipadan par voie de succession.

Argumentation de l'Indonésie selon laquelle elle aurait succédé au sultan du Bouloungan, détenteur originaire du titre sur les îles en litige, par le biais des contrats qui font figurer le Sultanat, tel qu'il y est défini, dans les Indes néerlandaises — Thèse de l'Indonésie ne pouvant être retenue.

Iles en litige n'étant nommément citées dans aucun des instruments juridiques internationaux invoqués — Iles n'étant pas incluses dans la concession de 1878 par laquelle le sultan de Sulu avait cédé à Alfred Dent et au baron von Overbeck tous ses droits et pouvoirs sur l'ensemble de ses possessions à Bornéo — Cour constatant que, si les Parties soutiennent toutes deux que Ligitan et Sipadan n'ont pas constitué des terrae nullius *pendant la période pertinente aux fins de la présente affaire, elles le font sur la base de raisonnements diamétralement opposés, chacune d'entre elles prétendant disposer d'un titre sur ces îles.*

Argumentation de la Malaisie selon laquelle elle aurait succédé au sultan de Sulu, détenteur originaire du titre sur les îles en litige, à la suite d'une série de transmissions alléguées de ce titre à l'Espagne, aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne (pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo), au Royaume-Uni, et à la Malaisie ne pouvant être retenue.

* *

Examen des effectivités invoquées par les Parties.

Effectivités étant généralement peu nombreuses dans le cas de très petites îles inhabitées ou habitées de façon non permanente, telles que Ligitan et Sipadan

primarily to analyse the effectivités *which date from the period before 1969, the year in which the Parties asserted conflicting claims to Ligitan and Sipadan — Nature of the activities to be taken into account by the Court in the present case.*

Effectivités *relied on by Indonesia — Activities which do not constitute acts* à titre de souverain *reflecting the intention and will to act in that capacity.*

Effectivités *relied on by Malaysia — Activities modest in number but diverse in character, covering a considerable period of time and revealing an intention to exercise State functions in respect of the two islands — Neither the Netherlands nor Indonesia ever expressed its disagreement or protest at the time when these activities were carried out — Malaysia has title to Ligitan and Sipadan on the basis of the* effectivités *thus mentioned.*

JUDGMENT

Present: *President* GUILLAUME; *Vice-President* SHI; *Judges* ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, HIGGINS, PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY; *Judges* ad hoc WEERAMANTRY, FRANCK; *Registrar* COUVREUR.

In the case concerning sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan,

between

the Republic of Indonesia,

represented by

H.E. Mr. Hassan Wirajuda, Minister for Foreign Affairs,

as Agent;

H.E. Mr. Abdul Irsan, Ambassador of the Republic of Indonesia to the Netherlands,

as Co-Agent;

Mr. Alain Pellet, Professor at the University of Paris X-Nanterre, member and former Chairman of the International Law Commission,

Mr. Alfred H. A. Soons, Professor of Public International Law, Utrecht University,

Sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., member of the English Bar, member of the Institute of International Law,

Mr. Rodman R. Bundy, avocat à la cour d'appel de Paris, member of the New York Bar, Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

Ms Loretta Malintoppi, avocat à la cour d'appel de Paris, member of the Rome Bar, Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

as Counsel and Advocates;

Mr. Charles Claypoole, Solicitor of the Supreme Court of England and Wales, Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

Mr. Mathias Forteau, Lecturer and Researcher at the University of Paris X-

— Cour ayant à examiner essentiellement les effectivités datant de la période antérieure à 1969, année où les Parties formulèrent des prétentions opposées sur Ligitan et Sipadan — Nature des activités que la Cour prendra en compte en l'espèce.

Effectivités invoquées par l'Indonésie — Activités ne constituant pas des actes à titre de souverain reflétant l'intention et la volonté d'agir en cette qualité.

Effectivités invoquées par la Malaisie — Activités modestes en nombre, mais présentant un caractère varié, couvrant une période considérable et révélant l'intention d'exercer des fonctions étatiques à l'égard des deux îles — Pays-Bas ou Indonésie n'ayant jamais exprimé de désaccord ni élevé de protestation à l'époque où ces activités ont été menées — Malaisie détenant un titre sur Ligitan et Sipadan sur la base des effectivités ainsi mentionnées.

ARRÊT

Présents: M. GUILLAUME, *président*; M. SHI, *vice-président*; MM. ODA, RANJEVA, HERCZEGH, FLEISCHHAUER, KOROMA, VERESHCHETIN, Mme HIGGINS, MM. PARRA-ARANGUREN, KOOIJMANS, REZEK, AL-KHASAWNEH, BUERGENTHAL, ELARABY, *juges*; MM. WEERAMANTRY, FRANCK, *juges* ad hoc; M. COUVREUR, *greffier*.

En l'affaire relative à la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan,

entre

la République d'Indonésie,

représentée par

S. Exc. M. Hassan Wirajuda, ministre des affaires étrangères,

comme agent;

S. Exc. M. Abdul Irsan, ambassadeur de la République d'Indonésie aux Pays-Bas,

comme coagent;

M. Alain Pellet, professeur à l'Université de Paris X-Nanterre, membre et ancien président de la Commission du droit international,

M. Alfred H. A. Soons, professeur de droit international public à l'Université d'Utrecht,

sir Arthur Watts, K.C.M.G., Q.C., membre du barreau d'Angleterre, membre de l'Institut de droit international,

M. Rodman R. Bundy, avocat à la cour d'appel de Paris, membre du barreau de New York, cabinet Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

Mme Loretta Malintoppi, avocat à la cour d'appel de Paris, membre du barreau de Rome, cabinet Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

comme conseils et avocats;

M. Charles Claypoole, *Solicitor* à la Cour suprême d'Angleterre et du pays de Galles, cabinet Frere Cholmeley/Eversheds, Paris,

M. Mathias Forteau, chargé de cours et chercheur à l'Université de

Nanterre, Researcher at the Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), University of Paris X-Nanterre,

as Counsel;

Mr. Hasyim Saleh, Deputy Chief of Mission, Embassy of the Republic of Indonesia, The Hague,
Mr. Rachmat Soedibyo, Director General for Oil & Natural Resources, Department of Energy & Mining,
Major General S. N. Suwisma, Territorial Assistance to Chief of Staff for General Affairs, Indonesian Armed Forces Headquarters,

Mr. Donnilo Anwar, Director for International Treaties for Politics, Security & Territorial Affairs, Department of Foreign Affairs,
Mr. Eddy Pratomo, Director for International Treaties for Economic, Social & Cultural Affairs, Department of Foreign Affairs,
Mr. Bey M. Rana, Director for Territorial Defence, Department of Defence,

Mr. Suwarno, Director for Boundary Affairs, Department of Internal Affairs,
Mr. Subiyanto, Director for Exploration & Exploitation, Department of Energy & Mining,
Mr. A. B. Lapian, Expert on Borneo History,
Mr. Kria Fahmi Pasaribu, Minister Counsellor, Embassy of the Republic of Indonesia, The Hague,
Mr. Moenir Ari Soenanda, Minister Counsellor, Embassy of the Republic of Indonesia, Paris,
Mr. Rachmat Budiman, Department of Foreign Affairs,
Mr. Abdul Havied Achmad, Head of District, East Kalimantan Province,
Mr. Adam Mulawarman T., Department of Foreign Affairs,
Mr. Ibnu Wahyutomo, Department of Foreign Affairs,
Capt. Wahyudi, Indonesian Armed Forces Headquarters,
Capt. Fanani Tedjakusuma, Indonesian Armed Forces Headquarters,

Group Capt. Arief Budiman, Survey & Mapping, Indonesian Armed Forces Headquarters,
Mr. Abdulkadir Jaelani, Second Secretary, Embassy of the Republic of Indonesia, The Hague,
Mr. Daniel T. Simandjuntak, Third Secretary, Embassy of the Republic of Indonesia, The Hague,
Mr. Soleman B. Ponto, Military Attaché, Embassy of the Republic of Indonesia, The Hague,
Mr. Ishak Latuconsina, Member of the House of Representatives of the Republic of Indonesia,
Mr. Amris Hasan, Member of the House of Representatives of the Republic of Indonesia,

as Advisers;

Mr. Martin Pratt, International Boundaries Research Unit, University of Durham,
Mr. Robert C. Rizzutti, Senior Mapping Specialist, International Mapping Associates,
Mr. Thomas Frogh, Cartographer, International Mapping Associates,

as Technical Advisers,

Paris X-Nanterre, chercheur au Centre de droit international de Nanterre (CEDIN), Université de Paris X-Nanterre,

comme conseils;

M. Hasyim Saleh, chef de mission adjoint à l'ambassade de la République d'Indonésie à La Haye,
M. Rachmat Soedibyo, directeur général pour les ressources pétrolières et naturelles au ministère de l'énergie et des mines,
le général de division S. N. Suwisma, assistant pour les questions territoriales auprès du chef d'état-major pour les affaires générales, quartier général des forces armées indonésiennes,
M. Donnilo Anwar, directeur des traités internationaux pour les questions de politique, de sécurité et de territoire au ministère des affaires étrangères,
M. Eddy Pratomo, directeur des traités internationaux pour les questions économiques, sociales et culturelles au ministère des affaires étrangères,
M. Bey M. Rana, directeur de la défense territoriale au ministère de la défense,
M. Suwarno, directeur des affaires frontalières au ministère de l'intérieur,
M. Subiyanto, directeur de l'exploration et de l'exploitation au ministère de l'énergie et des mines,
M. A. B. Lapian, expert sur l'histoire de Bornéo,
M. Kria Fahmi Pasaribu, ministre conseiller à l'ambassade de la République d'Indonésie à La Haye,
M. Moenir Ari Soenanda, ministre conseiller à l'ambassade de la République d'Indonésie à Paris,
M. Rachmat Budiman, ministère des affaires étrangères,
M. Abdul Havied Achmad, chef de district, province de Kalimantan est,
M. Adam Mulawarman T., ministère des affaires étrangères,
M. Ibnu Wahyutomo, ministère des affaires étrangères,
le capitaine Wahyudi, quartier général des forces armées indonésiennes,
le capitaine Fanani Tedjakusuma, quartier général des forces armées indonésiennes,
le colonel Arief Budiman, département de la topographie et de la cartographie, quartier général des forces armées indonésiennes,
M. Abdulkadir Jaelani, deuxième secrétaire à l'ambassade de la République d'Indonésie à La Haye,
M. Daniel T. Simandjuntak, troisième secrétaire à l'ambassade de la République d'Indonésie à La Haye,
M. Soleman B. Ponto, attaché militaire à l'ambassade de la République d'Indonésie à La Haye,
M. Ishak Latuconsina, membre de la Chambre des représentants de la République d'Indonésie,
M. Amris Hasan, membre de la Chambre des représentants de la République d'Indonésie,

comme conseillers;

M. Martin Pratt, unité de recherche sur les frontières internationales de l'Université de Durham,
M. Robert C. Rizzutti, cartographe principal, International Mapping Associates,
M. Thomas Frogh, cartographe, International Mapping Associates,

comme conseillers techniques,

and

Malaysia

represented by

H.E. Mr. Tan Sri Abdul Kadir Mohamad, Ambassador-at-Large, Ministry of Foreign Affairs,

as Agent;

H.E. Dato' Noor Farida Ariffin, Ambassador of Malaysia to the Netherlands,

as Co-Agent;

Sir Elihu Lauterpacht, Q.C., C.B.E., Honorary Professor of International Law, University of Cambridge, member of the Institute of International Law,

Mr. Jean-Pierre Cot, Emeritus Professor, University of Paris I (Panthéon-Sorbonne), Former Minister,

Mr. James Crawford, S.C., F.B.A., Whewell Professor of International Law, University of Cambridge, member of the English and Australian Bars, member of the Institute of International Law,

Mr. Nico Schrijver, Professor of International Law, Free University, Amsterdam, and Institute of Social Studies, The Hague; member of the Permanent Court of Arbitration,

as Counsel and Advocates;

Dato' Zaitun Zawiyah Puteh, Solicitor-General of Malaysia,

Mrs. Halima Hj. Nawab Khan, Senior Legal Officer, Sabah State Attorney-General's Chambers,

Mr. Athmat Hassan, Legal Officer, Sabah State Attorney-General's Chambers,

Mrs. Farahana Rabidin, Federal Counsel, Attorney-General's Chambers,

as Counsel;

Datuk Nik Mohd. Zain Hj. Nik Yusof, Secretary General, Ministry of Land and Co-operative Development,

Datuk Jaafar Ismail, Director-General, National Security Division, Prime Minister's Department,

H.E. Mr. Hussin Nayan, Ambassador, Under-Secretary, Territorial and Maritime Affairs Division, Ministry of Foreign Affairs,

Mr. Ab. Rahim Hussin, Director, Maritime Security Policy, National Security Division, Prime Minister's Department,

Mr. Raja Aznam Nazrin, Principal Assistant Secretary, Territorial and Maritime Affairs Division, Ministry of Foreign Affairs,

Mr. Zulkifli Adnan, Counsellor of the Embassy of Malaysia in the Netherlands,

Ms Haznah Md. Hashim, Assistant Secretary, Territorial and Maritime Affairs Division, Ministry of Foreign Affairs,

Mr. Azfar Mohamad Mustafar, Assistant Secretary, Territorial and Maritime Affairs Division, Ministry of Foreign Affairs,

as Advisers;

Mr. Hasan Jamil, Director of Survey, Geodetic Survey Division, Department of Survey and Mapping,

et

la Malaisie,

représentée par

S. Exc. M. Tan Sri Abdul Kadir Mohamad, ambassadeur en mission extraordinaire, ministère des affaires étrangères,

comme agent;

S. Exc. Mme Dato' Noor Farida Ariffin, ambassadeur de la Malaisie aux Pays-Bas,

comme coagent;

sir Elihu Lauterpacht, Q.C., C.B.E., professeur honoraire de droit international à l'Université de Cambridge, membre de l'Institut de droit international,

M. Jean-Pierre Cot, professeur émérite à l'Université de Paris I (Panthéon-Sorbonne), ancien ministre,

M. James Crawford, S.C., F.B.A., professeur de droit international à l'Université de Cambridge, titulaire de la chaire Whewell, membre des barreaux d'Angleterre et d'Australie, membre de l'Institut de droit international,

M. Nico Schrijver, professeur de droit international à l'Université libre d'Amsterdam et à l'Institut d'études sociales de La Haye, membre de la Cour permanente d'arbitrage,

comme conseils et avocats;

Mme Dato' Zaitun Zawiyah Puteh, *Solicitor-General* de la Malaisie,

Mme Halima Hj. Nawab Khan, juriste principale au cabinet de l'*Attorney-General* de l'Etat du Sabah,

M. Athmat Hassan, juriste au cabinet de l'*Attorney-General* de l'Etat du Sabah,

Mme Farahana Rabidin, conseiller fédéral au cabinet de l'*Attorney-General*,

comme conseils;

M. Datuk Nik Mohd. Zain Hj. Nik Yusof, secrétaire général du ministère de l'aménagement du territoire et du développement coopératif,

M. Datuk Jaafar Ismail, directeur général du département de la sécurité nationale, services du premier ministre,

S. Exc. M. Hussin Nayan, ambassadeur, sous-secrétaire au département des affaires territoriales et maritimes du ministère des affaires étrangères,

M. Ab. Rahim Hussin, directeur de la politique de sécurité maritime au département de la sécurité nationale, services du premier ministre,

M. Raja Aznam Nazrin, secrétaire adjoint principal au département des affaires territoriales et maritimes du ministère des affaires étrangères,

M. Zulkifli Adnan, conseiller de l'ambassade de la Malaisie aux Pays-Bas,

Mme Haznah Md. Hashim, secrétaire adjointe au département des affaires territoriales et maritimes du ministère des affaires étrangères,

M. Azfar Mohamad Mustafar, secrétaire adjoint au département des affaires territoriales et maritimes du ministère des affaires étrangères,

comme conseillers;

M. Hasan Jamil, directeur de la topographie, service des levés géodésiques, département de la topographie et de la cartographie,

Mr. Tan Ah Bah, Principal Assistant Director of Survey, Boundary Affairs, Department of Survey and Mapping,

Mr. Hasnan Hussin, Senior Technical Assistant, Boundary Affairs, Department of Survey and Mapping,

as Technical Advisers,

THE COURT,

composed as above,

after deliberation,

delivers the following Judgment:

1. By joint letter dated 30 September 1998, filed in the Registry of the Court on 2 November 1998, the Ministers for Foreign Affairs of the Republic of Indonesia (hereinafter "Indonesia") and of Malaysia notified to the Registrar a Special Agreement between the two States, signed at Kuala Lumpur on 31 May 1997 and having entered into force on 14 May 1998, the date of the exchange of instruments of ratification.

2. The text of the Special Agreement reads as follows:

"The Government of the Republic of Indonesia and the Government of Malaysia, hereinafter referred to as 'the Parties';

Considering that a dispute has arisen between them regarding sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan;

Desiring that this dispute should be settled in the spirit of friendly relations existing between the Parties as enunciated in the 1976 Treaty of Amity and Co-operation in Southeast Asia; and

Desiring further, that this dispute should be settled by the International Court of Justice (the Court),

Have agreed as follows:

Article 1

Submission of Dispute

The Parties agree to submit the dispute to the Court under the terms of Article 36, paragraph 1, of its Statute.

Article 2

Subject of the Litigation

The Court is requested to determine on the basis of the treaties, agreements and any other evidence furnished by the Parties, whether sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan belongs to the Republic of Indonesia or to Malaysia.

Article 3

Procedure

1. Subject to the time-limits referred to in paragraph 2 of this Article, the proceedings shall consist of written pleadings and oral hearings in accordance with Article 43 of the Statute of the Court.

2. Without prejudice to any question as to the burden of proof and having regard to Article 46 of the Rules of Court, the written pleadings should consist of:

M. Tan Ah Bah, sous-directeur principal de la topographie, service des frontières, département de la topographie et de la cartographie,

M. Hasnan Hussin, assistant technique principal du service des frontières, département de la topographie et de la cartographie,

comme conseillers techniques,

LA COUR,

ainsi composée,

après délibéré en chambre du conseil,

rend l'arrêt suivant :

1. Par lettre conjointe en date du 30 septembre 1998, déposée au Greffe de la Cour le 2 novembre 1998, les ministres des affaires étrangères de la République d'Indonésie (dénommée ci-après « Indonésie ») et de la Malaisie ont notifié au greffier un compromis entre les deux Etats, signé à Kuala Lumpur le 31 mai 1997 et entré en vigueur le 14 mai 1998, date de l'échange des instruments de ratification.

2. Dans sa traduction française, le texte du compromis se lit comme suit :

« Le Gouvernement de la République d'Indonésie et le Gouvernement de la Malaisie (ci-après dénommés les « Parties »);

Considérant qu'un différend s'est élevé entre eux concernant la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan ;

Désirant que ce différend soit réglé dans l'esprit des relations amicales existant entre les Parties, telles qu'elles sont consacrées dans le traité d'amitié et de coopération de 1976 en Asie du Sud-Est ; et

Désirant en outre que ce différend soit réglé par la Cour internationale de Justice (ci-après dénommée la « Cour »);

Sont convenus de ce qui suit :

Article premier

Soumission du différend

Les Parties conviennent de soumettre le différend à la Cour conformément au paragraphe 1 de l'article 36 de son Statut.

Article 2

Objet du litige

La Cour est priée de déterminer, sur la base des traités, accords et de tout autre élément de preuve produit par les Parties, si la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la République d'Indonésie ou à la Malaisie.

Article 3

Procédure

1. Sous réserve des délais dont il est fait mention au paragraphe 2 du présent article, la procédure se divisera en procédure écrite et en procédure orale conformément à l'article 43 du Statut de la Cour.

2. Sans préjudice de toute question qui pourrait se poser quant à la charge de la preuve et eu égard à l'article 46 du Règlement de la Cour, la procédure écrite se composera des pièces suivantes :

(*a*) a Memorial presented simultaneously by each of the Parties not later than 12 months after the notification of this Special Agreement to the Registry of the Court;

(*b*) a Counter-Memorial presented by each of the Parties not later than 4 months after the date on which each has received the certified copy of the Memorial of the other Party;

(*c*) a Reply presented by each of the Parties not later than 4 months after the date on which each has received the certified copy of the Counter-Memorial of the other Party; and

(*d*) a Rejoinder, if the Parties so agree or if the Court decides ex officio or at the request of one of the Parties that this part of the proceedings is necessary and the Court authorizes or prescribes the presentation of a Rejoinder.

3. The above-mentioned written pleadings and their annexes presented to the Registrar will not be transmitted to the other Party until the Registrar has received the part of the written pleadings corresponding to the said Party.

4. The question of the order of speaking at the oral hearings shall be decided by mutual agreement between the Parties or, in the absence of that agreement, by the Court. In all cases, however, the order of speaking adopted shall be without prejudice to any question regarding the burden of proof.

Article 4

Applicable Law

The principles and rules of international law applicable to the dispute shall be those recognized in the provisions of Article 38 of the Statute of the Court.

Article 5

Judgment of the Court

The Parties agree to accept the Judgment of the Court given pursuant to this Special Agreement as final and binding upon them.

Article 6

Entry into Force

1. This Agreement shall enter into force upon the exchange of instruments of ratification. The date of exchange of the said instruments shall be determined through diplomatic channels.

2. This Agreement shall be registered with the Secretariat of the United Nations pursuant to Article 102 of the Charter of the United Nations, jointly or by either of the Parties.

Article 7

Notification

In accordance with Article 40 of the Statute of the Court, this Special Agreement shall be notified to the Registrar of the Court by a joint letter from the Parties as soon as possible after it has entered into force.

In witness whereof the undersigned, being duly authorized thereto by their respective Governments, have signed the present Agreement.

a) un mémoire qui doit être soumis simultanément par chacune des Parties au plus tard douze mois après la date de la notification du présent compromis au greffier de la Cour;

b) un contre-mémoire présenté par chacune des Parties au plus tard quatre mois après la date à laquelle chacune aura reçu la copie certifiée conforme du mémoire de l'autre Partie;

c) une réplique présentée par chacune des Parties au plus tard quatre mois après la date à laquelle chacune aura reçu la copie certifiée conforme du contre-mémoire de l'autre Partie; et

d) une duplique, si les Parties en décident ainsi d'un commun accord ou si la Cour décide d'office ou à la demande de l'une des Parties que cette pièce de procédure est nécessaire et autorise ou prescrit la présentation d'une duplique.

3. Les pièces de procédure écrite susmentionnées et leurs annexes, déposées auprès du greffier, ne seront transmises à l'autre Partie que lorsque le greffier aura reçu de ladite Partie la pièce de procédure correspondante.

4. La question de l'ordre dans lequel les Parties prendront la parole dans le cadre de la procédure orale sera décidée par accord mutuel entre elles ou, à défaut d'un tel accord, par la Cour. En tout état de cause, cet ordre s'entend toutefois sans préjudice de toute question qui pourrait se poser quant à la charge de la preuve.

Article 4

Droit applicable

Les principes et règles de droit international applicables au différend sont ceux qui sont reconnus dans les dispositions de l'article 38 du Statut de la Cour.

Article 5

Arrêt de la Cour

Les Parties s'engagent à accepter l'arrêt que la Cour rendra conformément au présent compromis comme définitif et obligatoire pour elles.

Article 6

Entrée en vigueur

1. Le présent compromis entrera en vigueur dès que les instruments de ratification auront été échangés. La date de l'échange desdits instruments sera fixée par la voie diplomatique.

2. Le présent compromis sera enregistré auprès du Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies conformément à l'article 102 de la Charte des Nations Unies, conjointement ou par l'une des Parties.

Article 7

Notification

En application de l'article 40 du Statut de la Cour, le présent compromis sera notifié au greffier de la Cour par une lettre conjointe des Parties aussitôt que possible après son entrée en vigueur.

En foi de quoi les soussignés, dûment habilités à cet effet par leurs gouvernements respectifs, ont signé le présent compromis. »

3. Pursuant to Article 40, paragraph 3, of the Statute of the Court, copies of the joint notification and of the Special Agreement were transmitted by the Registrar to the Secretary-General of the United Nations, the Members of the United Nations and other States entitled to appear before the Court.

4. By an Order dated 10 November 1998, the Court, having regard to the provisions of the Special Agreement concerning the written pleadings, fixed 2 November 1999 and 2 March 2000 as the respective time-limits for the filing by each of the Parties of a Memorial and then a Counter-Memorial. The Memorials were filed within the prescribed time-limit. By joint letter of 18 August 1999, the Parties asked the Court to extend to 2 July 2000 the time-limit for the filing of their Counter-Memorials. By an Order dated 14 September 1999, the Court agreed to that request. By joint letter of 8 May 2000, the Parties asked the Court for a further extension of one month to the time-limit for the filing of their Counter-Memorials. By Order of 11 May 2000, the President of the Court also agreed to that request. The Parties' Counter-Memorials were filed within the time-limit as thus extended.

5. Under the terms of the Special Agreement, the two Parties were to file a Reply not later than four months after the date on which each had received the certified copy of the Counter-Memorial of the other Party. By joint letter dated 14 October 2000, the Parties asked the Court to extend this time-limit by three months. By an Order dated 19 October 2000, the President of the Court fixed 2 March 2001 as the time-limit for the filing by each of the Parties of a Reply. The Replies were filed within the prescribed time-limit. In view of the fact that the Special Agreement provided for the possible filing of a fourth pleading by each of the Parties, the latter informed the Court by joint letter of 28 March 2001 that they did not wish to produce any further pleadings. Nor did the Court itself ask for such pleadings.

6. Since the Court included upon the Bench no judge of the nationality of either of the Parties, each Party proceeded to exercise the right conferred by Article 31, paragraph 3, of the Statute to choose a judge *ad hoc* to sit in the case: Indonesia chose Mr. Mohamed Shahabuddeen and Malaysia Mr. Christopher Gregory Weeramantry.

7. Mr. Shahabuddeen, judge *ad hoc*, having resigned from that function on 20 March 2001, Indonesia informed the Court, by letter received in the Registry on 17 May 2001, that its Government had chosen Mr. Thomas Franck to replace him.

8. On 13 March 2001, the Republic of the Philippines filed in the Registry of the Court an Application for permission to intervene in the case, invoking Article 62 of the Statute of the Court. By a Judgment rendered on 23 October 2001, the Court found that the Application of the Philippines could not be granted.

9. During a meeting which the President of the Court held on 6 March 2002 with the Agents of the Parties, in accordance with Article 31 of the Rules of Court, the Agents made known the views of their Governments with regard to various aspects relating to the organization of the oral proceedings. In particular, they stated that the Parties had agreed to suggest to the Court that Indonesia should present its oral arguments first, it being understood that this in no way implied that Indonesia could be considered the applicant State or Malaysia the respondent State, nor would it have any effect on questions concerning the burden of proof.

Further to this meeting, the Court, taking account of the views of the Parties, fixed Monday 3 June 2002, at 10 a.m., as the date for the opening of the hear-

3. Conformément au paragraphe 3 de l'article 40 du Statut de la Cour, le greffier a transmis copie de la notification conjointe et du compromis au Secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, aux Membres des Nations Unies et aux autres Etats admis à ester devant la Cour.

4. Par ordonnance en date du 10 novembre 1998, la Cour, eu égard aux dispositions du compromis concernant les pièces de la procédure écrite, a fixé au 2 novembre 1999 et au 2 mars 2000, respectivement, les dates d'expiration des délais pour le dépôt d'un mémoire, puis d'un contre-mémoire par chacune des Parties. Les mémoires des Parties ont été déposés dans le délai ainsi fixé. Par lettre conjointe du 18 août 1999, les Parties ont demandé à la Cour de reporter au 2 juillet 2000 la date d'expiration du délai pour le dépôt de leurs contre-mémoires. Par ordonnance en date du 14 septembre 1999, la Cour a accédé à cette demande. Par lettre conjointe du 8 mai 2000, les Parties ont demandé à la Cour un nouveau report d'un mois de la date d'expiration du délai pour le dépôt de leurs contre-mémoires. Par ordonnance du 11 mai 2000, le président de la Cour a également accédé à cette demande. Les contre-mémoires des Parties ont été déposés dans le délai ainsi prorogé.

5. Aux termes du compromis, les deux Parties devaient présenter une réplique au plus tard quatre mois après la date à laquelle chacune aurait reçu la copie certifiée conforme du contre-mémoire de l'autre. Par lettre conjointe datée du 14 octobre 2000, les Parties ont prié la Cour de proroger ce délai de trois mois. Par ordonnance en date du 19 octobre 2000, le président de la Cour a fixé au 2 mars 2001 la date d'expiration du délai pour le dépôt d'une réplique par chacune des Parties. Les répliques des Parties ont été déposées dans le délai ainsi prescrit. Le compromis prévoyant la possibilité du dépôt d'une quatrième pièce de procédure par chacune des Parties, celles-ci ont, par lettre conjointe du 28 mars 2001, informé la Cour qu'elles ne souhaitaient pas produire de pièce supplémentaire. La Cour elle-même n'a pas prescrit une telle production.

6. La Cour ne comptant sur le siège aucun juge de la nationalité des Parties, chacune d'elles a procédé, dans l'exercice du droit que lui confère le paragraphe 3 de l'article 31 du Statut, à la désignation d'un juge *ad hoc* pour siéger en l'affaire: l'Indonésie a désigné M. Mohamed Shahabuddeen, et la Malaisie M. Christopher Gregory Weeramantry.

7. M. Shahabuddeen, juge *ad hoc*, ayant démissionné de ses fonctions à la date du 20 mars 2001, l'Indonésie, par lettre reçue au Greffe le 17 mai 2001, a informé la Cour que son gouvernement avait désigné M. Thomas Franck pour le remplacer.

8. Le 13 mars 2001, la République des Philippines a déposé au Greffe de la Cour une requête à fin d'intervention dans l'affaire, en invoquant l'article 62 du Statut de la Cour. Par arrêt rendu le 23 octobre 2001, la Cour a jugé que la requête des Philippines ne pouvait pas être admise.

9. Au cours d'une réunion que le président de la Cour a tenue le 6 mars 2002 avec les agents des Parties, conformément à l'article 31 du Règlement, ceux-ci lui ont fait part des vues de leur gouvernement sur divers aspects de l'organisation de la procédure orale. Ils ont en particulier déclaré que les Parties étaient convenues de suggérer à la Cour que l'Indonésie prenne la parole en premier, étant entendu que ce choix n'impliquait en rien que celle-ci puisse être considérée comme Etat demandeur ou la Malaisie comme Etat défendeur, et qu'il ne saurait affecter aucune question relative à la charge de la preuve.

A la suite de cette réunion, la Cour, compte tenu des vues des Parties, a fixé au lundi 3 juin 2002, à 10 heures, la date d'ouverture des audiences et a arrêté

ings, and set a timetable for them. By letters dated 7 March 2002, the Registrar informed the Agents of the Parties accordingly.

10. Pursuant to Article 53, paragraph 2, of the Rules of Court, the Court, after ascertaining the views of the Parties, decided that copies of the pleadings and documents annexed would be made accessible to the public on the opening of the oral proceedings.

11. Public hearings were held from 3 to 12 June 2002, at which the Court heard the oral arguments and replies of:

For Indonesia: H.E. Mr. Hassan Wirajuda,
Sir Arthur Watts,
Mr. Alfred H. A. Soons,
Mr. Alain Pellet,
Mr. Rodman R. Bundy,
Ms Loretta Malintoppi.

For Malaysia: H.E. Mr. Tan Sri Abdul Kadir Mohamad,
H.E. Dato' Noor Farida Ariffin,
Sir Elihu Lauterpacht,
Mr. Nico Schrijver,
Mr. James Crawford,
Mr. Jean-Pierre Cot.

*

12. In the course of the written proceedings, the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of Indonesia,

in the Memorial, Counter-Memorial and Reply:

"On the basis of the considerations set out in this [Reply], the Government of the Republic of Indonesia requests the Court to adjudge and declare that:

(a) sovereignty over Pulau Ligitan belongs to the Republic of Indonesia; and

(b) sovereignty over Pulau Sipadan belongs to the Republic of Indonesia."

On behalf of the Government of Malaysia,

in the Memorial, Counter-Memorial and Reply:

"In the light of the considerations set out above, Malaysia respectfully requests the Court to adjudge and declare that sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan belongs to Malaysia."

13. At the oral proceedings, the following submissions were presented by the Parties:

On behalf of the Government of Indonesia,

"On the basis of the facts and legal considerations presented in Indonesia's written pleadings and in its oral presentation, the Government of the Republic of Indonesia respectfully requests the Court to adjudge and declare that:

(i) sovereignty over Pulau Ligitan belongs to the Republic of Indonesia; and

le calendrier de celles-ci. Le greffier en a informé les agents des Parties par lettres du 7 mars 2002.

10. Conformément au paragraphe 2 de l'article 53 du Reglement, la Cour, après s'être renseignée auprès des Parties, a décidé que des exemplaires des pièces de procédure et des documents annexés seraient rendus accessibles au public à l'ouverture de la procédure orale.

11. Des audiences publiques ont été tenues du 3 au 12 juin 2002, au cours desquelles ont été entendus en leurs plaidoiries et réponses:

Pour l'Indonésie: S. Exc. M. Hassan Wirajuda,
sir Arthur Watts,
M. Alfred H. A. Soons,
M. Alain Pellet,
M. Rodman R. Bundy,
Mme Loretta Malintoppi.

Pour la Malaisie: S. Exc. M. Tan Sri Abdul Kadir Mohamad,
S. Exc. Mme Dato' Noor Farida Ariffin,
sir Elihu Lauterpacht,
M. Nico Schrijver,
M. James Crawford,
M. Jean-Pierre Cot.

*

12. Dans la procédure écrite, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties:

Au nom du Gouvernement de l'Indonésie,

dans le mémoire, le contre-mémoire et la réplique:

«Sur la base des considérations exposées dans la présente [réplique], le Gouvernement de la République d'Indonésie prie la Cour de dire et juger que:

a) la souveraineté sur Pulau Ligitan appartient à la République d'Indonésie; et

b) la souveraineté sur Pulau Sipadan appartient à la République d'Indonésie.»

Au nom du Gouvernement de la Malaisie,

dans le mémoire, le contre-mémoire et la réplique:

«Eu égard aux considérations ci-dessus, la Malaisie prie respectueusement la Cour de dire et juger que la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la Malaisie.»

13. Dans la procédure orale, les conclusions ci-après ont été présentées par les Parties:

Au nom du Gouvernement de l'Indonésie,

«Sur la base des considérations de fait et de droit exposées dans les pièces de procédure écrite de l'Indonésie et dans ses plaidoiries, le Gouvernement de la République d'Indonésie prie respectueusement la Cour de dire et juger que:

i) la souveraineté sur Pulau Ligitan appartient à la République d'Indonésie; et

(ii) sovereignty over Pulau Sipadan belongs to the Republic of Indonesia."

On behalf of the Government of Malaysia,

"The Government of Malaysia respectfully requests the Court to adjudge and declare that sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan belongs to Malaysia."

* * *

14. The islands of Ligitan and Sipadan (Pulau Ligitan and Pulau Sipadan) are both located in the Celebes Sea, off the north-east coast of the island of Borneo, and lie approximately 15.5 nautical miles apart (see below, pp. 635 and 636, sketch-maps Nos. 1 and 2).

Ligitan is a very small island lying at the southern extremity of a large star-shaped reef extending southwards from the islands of Danawan and Si Amil. Its co-ordinates are 4° 09′ latitude north and 118° 53′ longitude east. The island is situated some 21 nautical miles from Tanjung Tutop, on the Semporna Peninsula, the nearest area on Borneo. Permanently above sea level and mostly sand, Ligitan is an island with low-lying vegetation and some trees. It is not permanently inhabited.

Although bigger than Ligitan, Sipadan is also a small island, having an area of approximately 0.13 sq. km. Its co-ordinates are 4° 06′ latitude north and 118° 37′ longitude east. It is situated some 15 nautical miles from Tanjung Tutop, and 42 nautical miles from the east coast of the island of Sebatik. Sipadan is a densely wooded island of volcanic origin and the top of a submarine mountain some 600 to 700 m in height, around which a coral atoll has formed. It was not inhabited on a permanent basis until the 1980s, when it was developed into a tourist resort for scuba-diving.

*

15. The dispute between the Parties has a complex historical background, of which an overview will now be given by the Court.

In the sixteenth century Spain established itself in the Philippines and sought to extend its influence to the islands lying further to the south. Towards the end of the sixteenth century it began to exercise its influence over the Sultanate of Sulu.

On 23 September 1836 Spain concluded Capitulations of peace, protection and commerce with the Sultan of Sulu. In these Capitulations, Spain guaranteed its protection to the Sultan

"in any of the islands situated within the limits of the Spanish jurisdiction, and which extend from the western point of Mindanao (Magindanao) to Borneo and Paragua (Palawan), with the exception of Sandakan and the other territories tributary to the Sultan on the island of Borneo".

ii) la souveraineté sur Pulau Sipadan appartient à la République d'Indonésie.»

Au nom du Gouvernement de la Malaisie,

«Le Gouvernement de la Malaisie prie respectueusement la Cour de dire et juger que la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la Malaisie.»

* * *

14. Les îles de Ligitan et Sipadan (Pulau Ligitan et Pulau Sipadan), distantes l'une de l'autre d'environ 15,5 milles marins, sont toutes deux situées dans la mer de Célèbes, au large de la côte nord-est de l'île de Bornéo (voir ci-après, p. 635 et 636, les croquis n°s 1 et 2).

Ligitan est une île de dimension très réduite se trouvant à l'extrémité méridionale d'un grand récif en forme d'étoile qui s'étend vers le sud à partir des îles de Danawan et de Si Amil. Ses coordonnées sont 4° 09′ de latitude nord et 118° 53′ de longitude est. L'île se trouve à environ 21 milles marins de Tanjung Tutop, sur la péninsule de Semporna, territoire le plus proche sur l'île de Bornéo. Constamment émergée et essentiellement sablonneuse, Ligitan est une île à la végétation basse, sur laquelle se trouvent quelques arbres. Elle n'est pas habitée de façon permanente.

Bien que plus grande que Ligitan, Sipadan est également une île de dimension réduite; sa superficie est d'environ 0,13 kilomètre carré. Ses coordonnées sont 4° 06′ de latitude nord et 118° 37′ de longitude est. Elle se trouve à une quinzaine de milles marins de Tanjung Tutop, et à 42 milles marins de la côte est de l'île de Sebatik. Sipadan est une île densément boisée d'origine volcanique qui constitue le sommet d'une montagne sous-marine d'environ 600 à 700 mètres de hauteur, autour duquel un atoll corallien s'est formé. Elle n'a pas été habitée de façon permanente avant les années 1980, époque de son développement comme station de tourisme tournée vers la plongée sous-marine.

*

15. Le différend qui oppose les Parties s'inscrit dans un contexte historique complexe, dont la Cour donnera maintenant un aperçu.

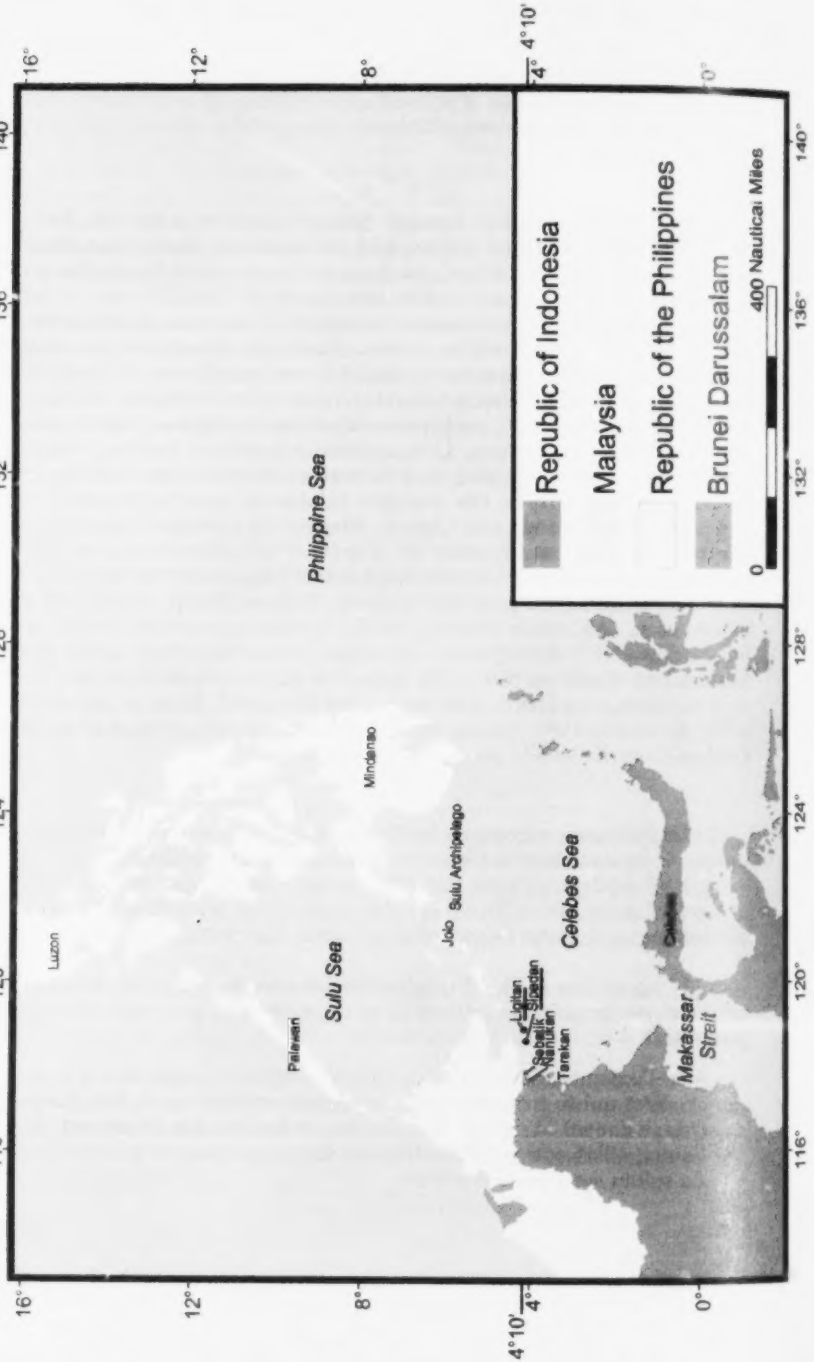
Au XVIe siècle, l'Espagne s'établit aux îles Philippines et tenta d'étendre son influence sur les îles situées plus au sud. Vers la fin du XVIe siècle, elle commença à exercer cette influence sur le Sultanat de Sulu.

Le 23 septembre 1836, l'Espagne conclut avec le sultan de Sulu des capitulations de paix, de protection et de commerce, par lesquelles elle garantissait à celui-ci sa protection

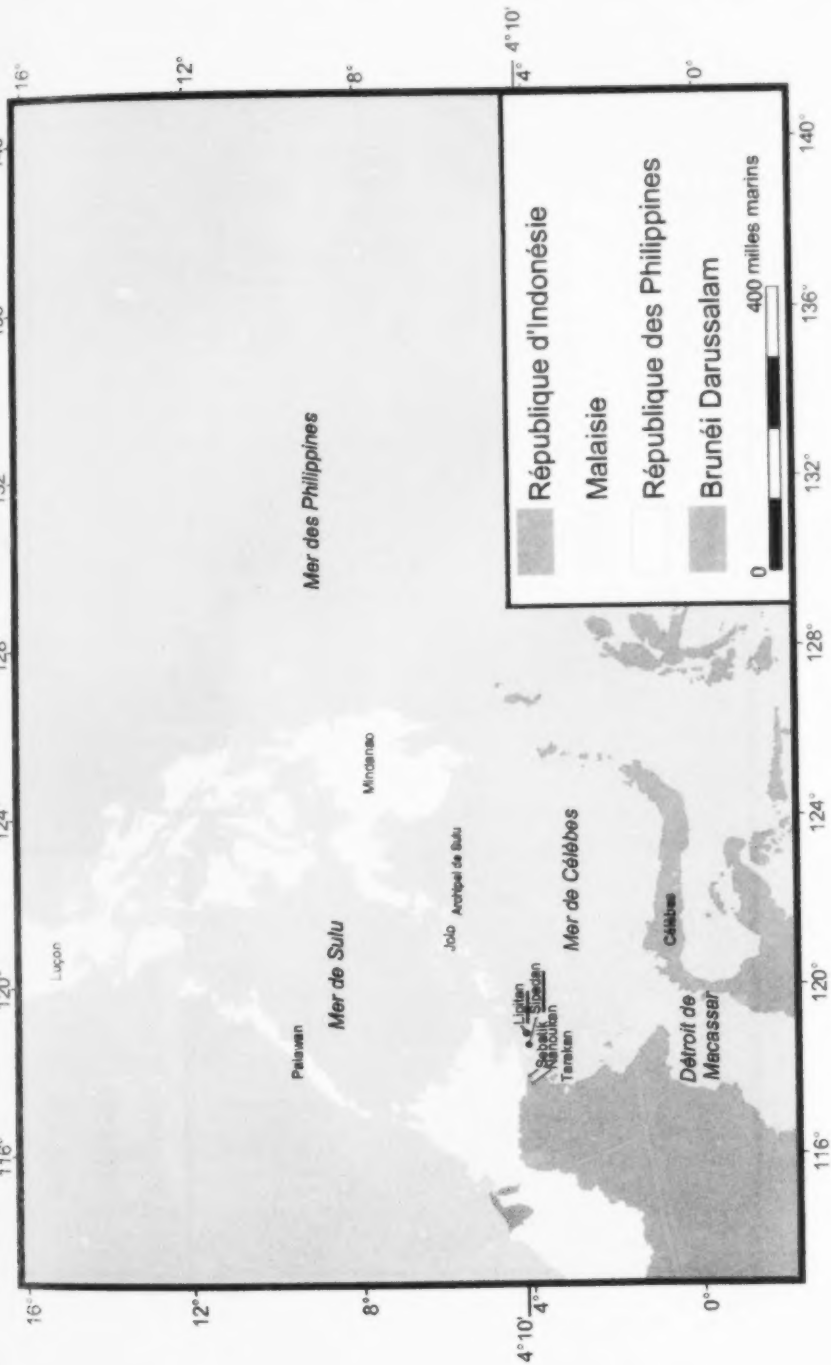
«sur l'ensemble des îles situées dans les limites de la juridiction espagnole et qui se trouvent entre l'extrémité occidentale de Mindanao (Magindanao), d'une part, et Bornéo et La Paragua (Palawan), de l'autre, à l'exception de Sandakan et des autres territoires tributaires du sultan sur l'île de Bornéo».

SKETCH-MAP NO. 1. GENERAL GEOGRAPHICAL SETTING

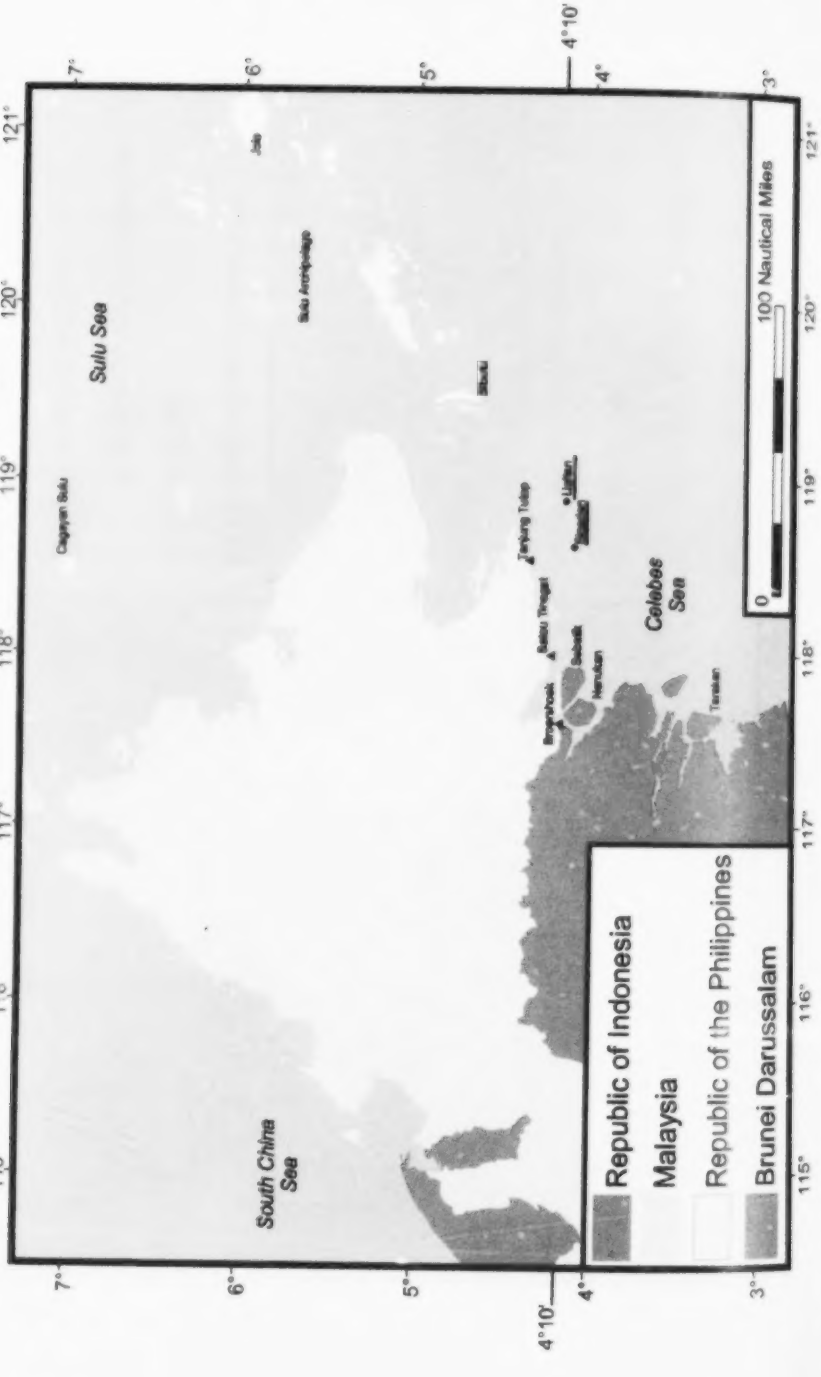
(N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only.)



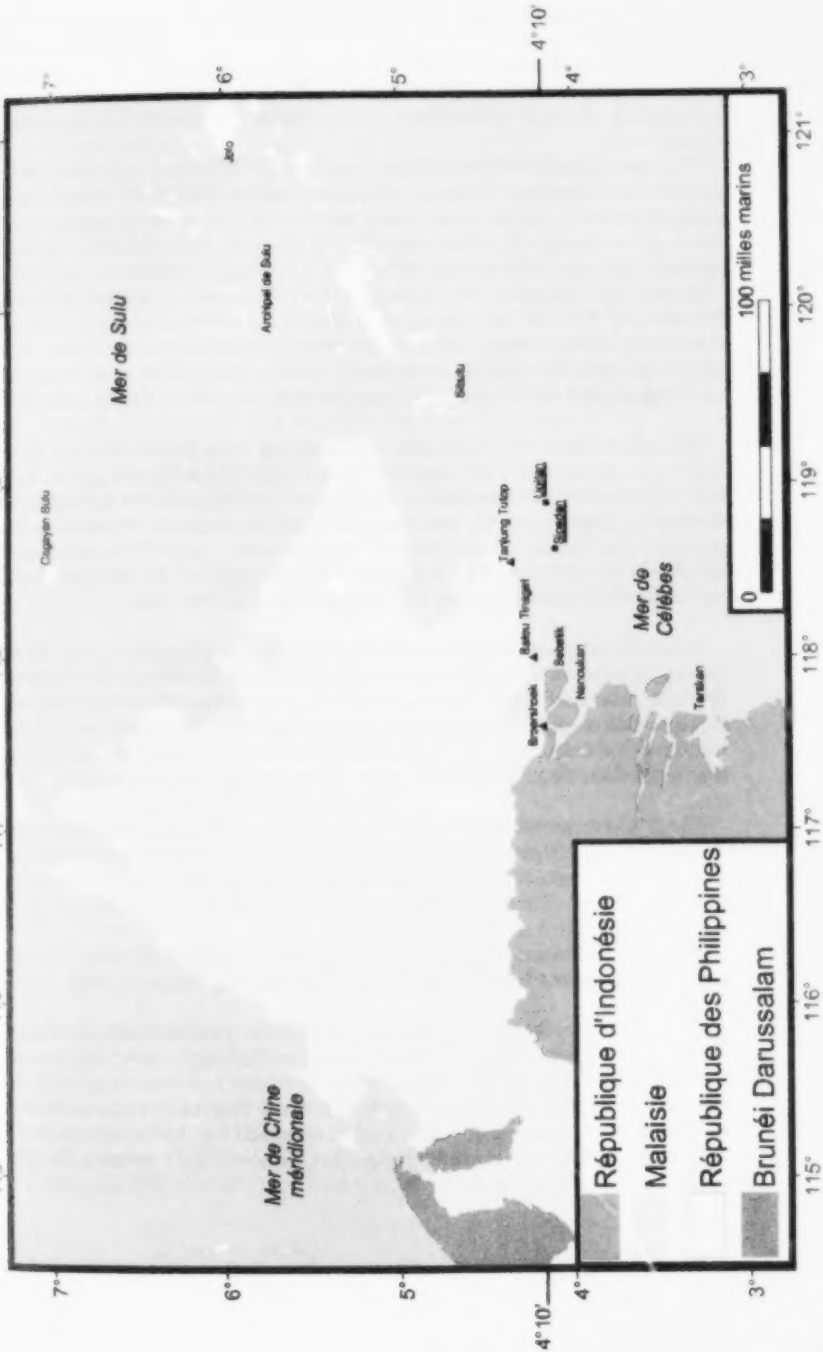
CROQUIS N° 1. CONTEXTE GÉOGRAPHIQUE GÉNÉRAL
(N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement.)



SKETCH-MAP NO. 2. LOCATION OF LIGITAN AND SIPADAN ISLANDS
(N.B. This sketch-map has been prepared for illustrative purposes only.)



CROQUIS N° 2. SITUATION DES ÎLES DE LIGITAN ET SIPADAN
(N.B. Ce croquis a été établi à des fins d'illustration seulement.)



On 19 April 1851, Spain and the Sultan of Sulu concluded an "Act of Re-Submission" whereby the island of Sulu and its dependencies were annexed by the Spanish Crown. That Act was confirmed on 22 July 1878 by a Protocol whereby the Sultan recognized "as beyond discussion the sovereignty of Spain over all the Archipelago of Sulu and the dependencies thereof".

16. For its part, the Netherlands established itself on the island of Borneo at the beginning of the seventeenth century. The Netherlands East India Company, which possessed considerable commercial interests in the region, exercised public rights in South-East Asia under a charter granted to it in 1602 by the Netherlands United Provinces. Under the Charter, the Company was authorized to "conclude conventions with Princes and Powers" of the region in the name of the States-General of the Netherlands. Those conventions mainly involved trade issues, but they also provided for the acceptance of the Company's suzerainty or even the cession to it by local sovereigns of all or part of their territories.

When the Netherlands East India Company established itself on Borneo in the seventeenth and eighteenth centuries, the influence of the Sultan of Banjermasin extended over large portions of southern and eastern Borneo. On the east coast, the territory under the control of Banjermasin included the "Kingdom of Berou", composed of three "States": Sambaliung, Gunungtabur and Bulungan. The Sultans of Brunei and Sulu exercised their influence over the northern part of Borneo.

Upon the demise of the Netherlands East India Company at the end of the eighteenth century, all of its territorial possessions were transferred to the Netherlands United Provinces. During the Napoleonic wars, Great Britain took control of the Dutch possessions in Asia. Pursuant to the London Convention of 13 August 1814, the newly formed Kingdom of the Netherlands recovered most of the former Dutch possessions.

17. A Contract was concluded by the Netherlands with the Sultan of Banjermasin on 3 January 1817. Article 5 of this Contract provided for *inter alia* the cession to the Netherlands of Berou ("Barrau") and of all its dependencies. On 13 September 1823, an addendum was concluded, amending Article 5 of the 1817 Contract.

On 4 May 1826 a new Contract was concluded. Article 4 thereof reconfirmed the cession to the Netherlands of Berou ("Barou") and of its dependencies.

Over the following years, the three territories that formed the Kingdom of Berou, Sambaliung, Gunungtabur and Bulungan, were separated. By a Declaration of 27 September 1834, the Sultan of Bulungan submitted directly to the authority of the Netherlands East Indies Government. In 1844 the three territories were each recognized by the Government of the Netherlands as separate Kingdoms. Their chiefs were officially accorded the title of Sultan.

Le 19 avril 1851, l'Espagne et le sultan de Sulu conclurent un «acte de re-soumission» aux termes duquel l'île de Sulu et ses dépendances furent annexées à la Couronne espagnole. Cet acte fut confirmé le 22 juillet 1878 par un protocole disposant que le sultan reconnaissait comme «incontestable la souveraineté de l'Espagne sur l'ensemble de l'archipel de Sulu et de ses dépendances».

16. Pour leur part, les Pays-Bas s'établirent sur l'île de Bornéo dès le début du XVIIe siècle. La Compagnie néerlandaise des Indes orientales, qui possédait d'importants intérêts commerciaux dans la région, exerça en Asie du Sud-Est des prérogatives d'ordre public en vertu d'une charte qui lui fut accordée en 1602 par les Provinces-Unies des Pays-Bas. Ladite charte autorisait la compagnie à «conclure des conventions avec les princes et les puissances» de la région au nom des Etats-généraux des Pays-Bas. Les conventions ainsi visées concernaient surtout des questions commerciales, mais elles avaient également pour objet l'acceptation de la suzeraineté de la compagnie, voire la cession à cette dernière, par les souverains locaux, de tout ou partie de leurs territoires.

Lorsque la Compagnie néerlandaise des Indes orientales s'établit à Bornéo aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'influence du sultan du Banjermassin s'étendait sur d'importantes parties du Bornéo méridional et oriental. Sur la côte est, le territoire contrôlé par le Banjermassin comprenait le «Royaume du Berou», constitué de trois «Etats»: le Sambalioung, le Gounoungtabour et le Bouloungan. Les sultans du Brunéi et de Sulu exerçaient quant à eux leur influence sur la partie septentrionale de l'île de Bornéo.

Lors de la disparition de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, à la fin du XVIIIe siècle, toutes ses possessions territoriales furent transférées aux Provinces-Unies des Pays-Bas. Au cours des guerres napoléoniennes, la Grande-Bretagne prit le contrôle des possessions néerlandaises en Asie. En vertu de la convention de Londres du 13 août 1814, le Royaume des Pays-Bas, nouvellement constitué, recouvra la plupart des anciennes possessions néerlandaises.

17. Un contrat fut conclu par les Pays-Bas avec le sultan du Banjermassin le 3 janvier 1817. L'article 5 de ce contrat prévoyait notamment la cession aux Pays-Bas du Berou («Barrau») et de toutes ses dépendances. Le 13 septembre 1823, un avenant fut conclu, qui modifiait l'article 5 du contrat de 1817.

Le 4 mai 1826, un nouveau contrat fut conclu. Son article 4 reconfirmait la cession aux Pays-Bas du Berou («Barou») et de ses dépendances.

Au cours des années qui suivirent, les trois territoires qui formaient le Royaume du Berou, le Sambalioung, le Gounoungtabour et le Bouloungan, se séparèrent. Par une déclaration du 27 septembre 1834, le sultan du Bouloungan se soumit directement à l'autorité du Gouvernement des Indes néerlandaises. En 1844, ces trois territoires furent chacun reconnus par le Gouvernement néerlandais comme des royaumes distincts. Le titre de sultan fut officiellement accordé à leurs chefs.

18. In 1850 the Government of the Netherlands East Indies concluded with the sultans of the three kingdoms "contracts of vassalage", under which the territory of their respective kingdoms was granted to them as a fief. The Contract concluded with the Sultan of Bulungan is dated 12 November 1850.

A description of the geographical area constituting the Sultanate of Bulungan appeared for the first time in the Contract of 12 November 1850. Article 2 of that Contract described the territory of Bulungan as follows:

> "The territory of Boeloengan is located within the following boundaries:
>
> — with Goenoeng-Teboer: from the seashore landwards, the Karangtiegau River from its mouth up to its origin; in addition, the Batoe Beokkier and Mount Palpakh;
> — with the Sulu possessions: at sea the cape named Batoe Tinagat, as well as the Tawau River.
>
> The following islands shall belong to Boeloengan: Terakkan, Nenoekkan and Sebittikh, with the small islands belonging thereto.
>
> This delimitation is established provisionally, and shall be completely examined and determined again."

A new Contract of Vassalage was concluded on 2 June 1878. It was approved and ratified by the Governor-General of the Netherlands East Indies on 18 October 1878.

Article 2 of the 1878 Contract of Vassalage described the territory of Bulungan as follows: "The territory of the realm of Boeloengan is deemed to be constituted by the lands and islands as described in the statement annexed to this contract." The text of the statement annexed to the contract is virtually identical to that of Article 2 of the 1850 Contract.

This statement was amended in 1893 to bring it into line with the 1891 Convention between Great Britain and the Netherlands (see paragraph 23 below). The new statement provided that:

> "The Islands of Tarakan and Nanoekan and that portion of the Island of Sebitik, situated to the south of the above boundary-line, described in the 'Indisch Staatsblad' of 1892, No. 114, belong to Boeloengan, as well as the small islands belonging to the above islands, so far as they are situated to the south of the boundary-line . . ."

19. Great Britain, for its part, possessed commercial interests in the area but had no established settlements on Borneo until the nineteenth century. After the Anglo-Dutch Convention of 13 August 1814, the commercial and territorial claims of Great Britain and the Netherlands on Borneo began to overlap.

On 17 March 1824 Great Britain and the Netherlands signed a new

18. En 1850, le Gouvernement des Indes néerlandaises conclut avec les sultans des trois royaumes des «contrats de vassalité» aux termes desquels le territoire de leurs royaumes respectifs leur était donné en fief. Le contrat conclu avec le sultan du Bouloungan est daté du 12 novembre 1850.

Une description de la zone géographique constituant le Sultanat du Bouloungan apparut pour la première fois dans le contrat du 12 novembre 1850. L'article 2 de ce contrat décrivait le territoire du Bouloungan comme suit:

> «Le territoire du Bouloungan est limité par les frontières suivantes:
>
> — avec le Gounoung-Tabour: de la côte vers l'intérieur, la rivière Karangtiegau depuis son embouchure jusqu'à sa source; en outre, le Batou Beoukkier et le mont Palpakh;
> — avec les possessions sulu: en mer le cap dénommé Batou Tinagat, ainsi que la rivière Tawau.
>
> Les îles suivantes appartiennent au Bouloungan: Terakkan, Nanoukan et Sebatik, avec les petites îles qui s'y rattachent.
>
> Cette délimitation est établie à titre provisoire, et donnera lieu à un nouvel examen complet et une nouvelle détermination.»

Un nouveau contrat de vassalité fut conclu le 2 juin 1878. Celui-ci fut approuvé et ratifié par le gouverneur général des Indes néerlandaises le 18 octobre 1878.

L'article 2 du contrat de vassalité de 1878 décrivait le territoire du Bouloungan en ces termes: «Le territoire du Royaume du Bouloungan est réputé être constitué des terres et îles qui sont désignées dans la déclaration annexée au présent contrat.» Le texte de la déclaration annexée au contrat est pratiquement identique à celui de l'article 2 du contrat de 1850.

Cette déclaration fut amendée en 1893 pour la mettre en conformité avec la convention conclue en 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas (voir paragraphe 23 ci-après). La nouvelle déclaration prévoyait que:

> «les îles de Tarakan et Nanoukan, et la partie de l'île de Sebitik située au sud de la ligne frontière ci-dessus, décrites dans l'*Indisch Staatsblad* de 1892, n° 114, appartiennent au Bouloungan, de même que les petites îles se rattachant aux îles susmentionnées, pour autant qu'elles soient situées au sud de la ligne frontière...».

19. La Grande-Bretagne possédait pour sa part des intérêts commerciaux dans la zone, mais n'eut pas d'assise territoriale sur l'île de Bornéo avant le XIXe siècle. Après la convention anglo-néerlandaise du 13 août 1814, les prétentions commerciales et territoriales de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas sur l'île de Bornéo commencèrent à se chevaucher.

Le 17 mars 1824, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas signèrent un nou-

Treaty in an attempt to settle their commercial and territorial disputes in the region.

20. In 1877, the Sultan of Brunei made three separate instruments in which he "granted" Mr. Alfred Dent and Baron von Overbeck a large area of North Borneo. Since these grants included a portion of territory along the north coast of Borneo which was also claimed by the Sultan of Sulu, Alfred Dent and Baron von Overbeck decided to enter into an agreement with the latter Sultan.

On 22 January 1878 the Sultan of Sulu agreed to "grant and cede" to Alfred Dent and Baron von Overbeck, as representatives of a British company, all his rights and powers over:

> "all the territories and lands being tributary to [him] on the mainland of the Island of Borneo, commencing from the Pandassan River on the west coast to Maludu Bay, and extending along the whole east coast as far as the Sibuco River in the south, comprising all the provinces bordering on Maludu Bay, also the States of Pietan, Sugut, Bangaya, Labuk, Sandakan, Kinabatangan, Mamiang, and all the other territories and states to the southward thereof bordering on Darvel Bay and as far as the Sibuco River, with all the islands belonging thereto within three marine leagues [9 nautical miles] of the coast".

On the same day, the Sultan of Sulu signed a commission whereby he appointed Baron von Overbeck "Dato' Bēndahara and Rajah of Sandakan" with "the fullest power of life and death" over all the inhabitants of the territories which had been granted to him and made him master of "all matters . . . and [of] the revenues or 'products' " belonging to the Sultan in those territories. The Sultan of Sulu asked the "foreign nations" with which he had concluded "friendly treaties and alliances" to accept "the said Dato' Bēndahara as supreme ruler over the said dominions".

Baron von Overbeck subsequently relinquished all his rights and interests in the British company referred to above. Alfred Dent later applied for a Royal Charter from the British Government to administer the territory and exploit its resources. This Charter was granted in November 1881. In May 1882 a chartered company was officially incorporated under the name of the "British North Borneo Company" (hereinafter the "BNBC").

The BNBC began at that time to extend its administration to certain islands situated beyond the 3-marine-league limit referred to in the 1878 grant.

21. On 11 March 1877 Spain, Germany and Great Britain concluded a Protocol establishing free commerce and navigation in the Sulu (Joló) Sea with a view to settling a commercial dispute which had arisen between them. Under this Protocol, Spain undertook to guarantee and ensure the liberty of commerce, of fishing and of navigation for ships and subjects of Great Britain, Germany and the other Powers in "the Archi-

veau traité pour tenter de régler leurs différends commerciaux et territoriaux dans la région.

20. En 1877, le sultan du Brunéi accorda, par trois titres distincts, une vaste portion du Bornéo septentrional à Alfred Dent et au baron von Overbeck. Compte tenu de ce que ces titres englobaient, le long de la côte nord de Bornéo, une partie de territoire également revendiquée par le sultan de Sulu, Alfred Dent et le baron von Overbeck décidèrent de conclure un accord avec ce dernier.

Le 22 janvier 1878, le sultan de Sulu accepta d'«accorder et céder» à Alfred Dent et au baron von Overbeck, en leur qualité de représentants d'une compagnie britannique, tous ses droits et pouvoirs sur:

> «l'ensemble des territoires et des terres à [lui] soumis sur l'île de Bornéo proprement dite, de la rivière Pandasan sur la côte ouest à Maludu Bay, puis tout le long de la côte orientale jusqu'à la rivière Sibuku au sud, y compris toutes les provinces bordant Maludu Bay, ainsi que les Etats de Pietan, Sugut, Bangaya, Labuk, Sandakan, Kinabatangan, Mamiang et tous les autres territoires et Etats situés au sud de Mamiang et jouxtant Darvel Bay, jusqu'à la rivière Sibuku, y compris toutes les îles situées à l'intérieur d'une limite fixée à 3 lieues marines [9 milles marins] de la côte».

Le même jour, le sultan de Sulu signa une commission par laquelle il nommait le baron von Overbeck «Dato' Bêndahara et Rajah de Sandakan», l'investissant «des pouvoirs les plus étendus de vie et de mort» sur tous les habitants des territoires qui lui avaient été cédés et le rendant maître de «toutes les choses et tous les produits» revenant au sultan sur lesdits territoires. Le sultan de Sulu demandait aux «nations étrangères» avec lesquelles il avait conclu «des traités d'amitié et des alliances» de reconnaître «ledit Dato' Bêndahara comme souverain suprême desdites possessions».

Le baron von Overbeck abandonna par la suite tous ses droits et intérêts dans la compagnie britannique susmentionnée. Alfred Dent adressa ultérieurement au Gouvernement britannique une requête sollicitant une charte royale aux fins d'administrer le territoire et d'en exploiter les ressources. Celle-ci fut octroyée en novembre 1881. En mai 1882, une compagnie à charte fut officiellement constituée sous le nom de «British North Borneo Company» (dénommée ci-après la «BNBC»).

La BNBC commença à cette époque à étendre son administration à certaines îles situées au-delà de la limite des 3 lieues marines à laquelle il est fait référence dans la concession de 1878.

21. Le 11 mars 1877, l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne conclurent, en vue de régler un différend commercial qui avait surgi entre elles, un protocole relatif à la liberté de commerce et de navigation dans la mer de Sulu (Joló). Aux termes de ce protocole, l'Espagne s'engageait à garantir et à assurer la liberté de commerce, de pêche et de navigation aux navires et sujets de la Grande-Bretagne, de l'Allemagne et des autres

pelago of Sulu (Joló) and in all parts there[of]", without prejudice to the rights recognized to Spain in the Protocol.

On 7 March 1885 Spain, Germany and Great Britain concluded a new Protocol of which the first three articles read as follows:

"*Article 1*

The Governments of Germany and Great Britain recognize the sovereignty of Spain over the places effectively occupied, as well as over those places not yet so occupied, of the archipelago of Sulu (Joló), of which the boundaries are determined in Article 2.

Article 2

The Archipelago of Sulu (Joló), conformably to the definition contained in Article 1 of the Treaty signed the 23rd of September 1836, between the Spanish Government and the Sultan of Sulu (Joló), comprises all the islands which are found between the western extremity of the island of Mindanao, on the one side, and the continent of Borneo and the island of Paragua, on the other side, with the exception of those which are indicated in Article 3.

It is understood that the islands of Balabac and of Cagayan-Joló form part of the Archipelago.

Article 3

The Spanish Government relinquishes as far as regards the British Government, all claim of sovereignty over the territories of the continent of Borneo which belong, or which have belonged in the past, to the Sultan of Sulu (Joló), including therein the neighboring islands of Balambangan, Banguey and Malawali, as well as all those islands lying within a zone of three marine leagues along the coasts and which form part of the territories administered by the Company styled the 'British North Borneo Company'."

22. On 12 May 1888 the British Government entered into an Agreement with the BNBC for the creation of the State of North Borneo. This Agreement made North Borneo a British Protectorate, with the British Government assuming responsibility for its foreign relations.

23. On 20 June 1891 the Netherlands and Great Britain concluded a Convention (hereinafter the "1891 Convention") for the purpose of "defining the boundaries between the Netherland possessions in the Island of Borneo and the States in that island which [were] under British protection" (see paragraph 36 below).

24. At the end of the Spanish-American War, Spain ceded the Philippine Archipelago (see paragraph 115 below) to the United States of America (hereinafter the "United States") through the Treaty of Peace of Paris of 10 December 1898 (hereinafter the "1898 Treaty of Peace"). Article III of the Treaty defined the Archipelago by means of certain lines. Under the Treaty of 7 November 1900 (hereinafter the "1900

puissances dans «l'archipel de Sulu (Joló) et dans toutes ses parties», sans préjudice des droits reconnus à l'Espagne dans ledit protocole.

Le 7 mars 1885, l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne conclurent un nouveau protocole dont les trois premiers articles se lisaient comme suit:

«*Article premier*

Les Gouvernements de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne reconnaissent la souveraineté de l'Espagne sur les points occupés effectivement, ainsi que sur ceux qui ne le seraient pas encore, de l'archipel de Sulu (Joló), dont les limites sont établies dans l'article 2.

Article 2

L'archipel de Sulu (Joló), conformément à la définition contenue dans l'article 1er du traité signé le 23 septembre 1836 entre le Gouvernement espagnol et le sultan de Sulu (Joló), comprend toutes les îles qui se trouvent entre l'extrémité occidentale de l'île de Mindanao, d'une part, et le continent de Bornéo et l'île de Paragua, de l'autre, à l'exception de celles qui sont indiquées dans l'article 3.

Il est entendu que les îles de Balabac et de Cagayan-Joló font partie de l'archipel.

Article 3

Le Gouvernement espagnol renonce vis-à-vis du Gouvernement britannique, à toute prétention de souveraineté sur les territoires du continent de Bornéo qui appartiennent, ou qui ont appartenu dans le passé, au sultan de Sulu (Joló), y compris les îles voisines de Balambangan, Banguey et Malawali, ainsi que toutes celles comprises dans une zone de 3 lieues maritimes le long des côtes et qui font partie des territoires administrés par la Compagnie dite British North Borneo Company.»

22. Le 12 mai 1888, le Gouvernement britannique passa avec la BNBC un accord portant création de l'Etat du Nord-Bornéo. Cet accord faisait du Nord-Bornéo un Etat sous protectorat britannique dont les relations extérieures relevaient de la responsabilité du Gouvernement britannique.

23. Le 20 juin 1891, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne conclurent une convention (dénommée ci-après la «convention de 1891») aux fins de «définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas sur l'île de Bornéo et les Etats de cette île placés sous protection britannique» (voir paragraphe 36 ci-après).

24. A l'issue de la guerre hispano-américaine, l'Espagne céda aux Etats-Unis d'Amérique (dénommés ci-après les «Etats-Unis») l'archipel des Philippines (voir paragraphe 115 ci-après) par le traité de paix de Paris du 10 décembre 1898 (dénommé ci-après le «traité de paix de 1898»). L'article III de ce traité définissait l'archipel au moyen de certaines lignes. Par le traité du 7 novembre 1900 (dénommé ci-après le «traité de 1900»),

Treaty"), Spain ceded to the United States "all islands belonging to the Philippine Archipelago, lying outside the lines described in Article III" of the 1898 Treaty of Peace (see paragraph 115 below).

25. On 22 April 1903 the Sultan of Sulu concluded a "Confirmation of Cession" with the Government of British North Borneo, in which were specified the names of a certain number of islands which were to be treated as having been included in the original cession granted to Alfred Dent and Baron von Overbeck in 1878. The islands mentioned were as follows: Muliangin, Muliangin Kechil, Malawali, Tegabu, Bilian, Tegaypil, Lang Kayen, Boan, Lehiman, Bakungan, Bakungan Kechil, Libaran, Taganack, Beguan, Mantanbuan, Gaya, Omadal, Si Amil, Mabol, Kepalai and Dinawan. The instrument further provided that "other islands near, or round, or lying between the said islands named above" were included in the cession of 1878. All those islands were situated beyond the 3-marine-league limit.

26. Following a visit in 1903 by the United States Navy vessel USS *Quiros* to the area of the islands disputed in the present proceedings, the BNBC lodged protests with the Foreign Office, on the ground that some of the islands visited, on which the US Navy had placed flags and tablets, were, according to the BNBC, under its authority. The question was dealt with in particular in a memorandum dated 23 June 1906 from Sir H. M. Durand, British Ambassador to the United States, to the United States Secretary of State, with which a map showing "the limits within which the [BNBC] desire[d] to carry on the administration" was enclosed. Under an Exchange of Notes dated 3 and 10 July 1907, the United States temporarily waived the right of administration in respect of "all the islands to the westward and southwestward of the line traced on the map which accompanied Sir H. M. Durand's memorandum".

27. On 28 September 1915 Great Britain and the Netherlands, acting pursuant to Article V of the 1891 Convention, signed an Agreement relating to "the Boundary between the State of North Borneo and the Netherland Possessions in Borneo" (hereinafter the "1915 Agreement"), whereby the two States confirmed a report and accompanying map prepared by a mixed commission set up for the purpose (see paragraphs 70, 71 and 72 below).

On 26 March 1928 Great Britain and the Netherlands signed another agreement (hereinafter the "1928 Agreement") pursuant to Article V of the 1891 Convention, for the purpose of "further delimiting part of the frontier established in article III of the Convention signed at London on the 20th June, 1891" ("between the summits of the Gunong Api and of the Gunong Raya"); a map was attached to that agreement (see paragraph 73 below).

28. On 2 January 1930 the United States and Great Britain concluded a Convention (hereinafter the "1930 Convention") "delimiting . . . the boundary between the Philippine Archipelago . . . and the State of North Borneo" (see paragraph 119 below). This Convention contained five

l'Espagne céda aux Etats-Unis «toutes les îles de l'archipel des Philippines situées au-delà des lignes définies à l'article III» du traité de paix de 1898 (voir paragraphe 115 ci-après).

25. Le 22 avril 1903, le sultan de Sulu conclut avec le Gouvernement du Nord-Bornéo britannique une «confirmation de cession» dans laquelle étaient indiquées nommément un certain nombre d'îles qui devaient être considérées comme ayant été incluses dans la cession initialement consentie à Alfred Dent et au baron von Overbeck en 1878. Les îles mentionnées étaient les suivantes: Muliangin, Muliangin Kechil, Malawali, Tegabu, Bilian, Tegaypil, Lang Kayen, Boan, Lehiman, Bakungan, Bakungan Kechil, Libaran, Taganack, Beguan, Mantanbuan, Gaya, Omadal, Si Amil, Mabol, Kepalai et Dinawan. Ledit instrument précisait en outre que «les autres îles situées à côté ou autour des îles susmentionnées, ou entre ces îles», étaient incluses dans la cession de 1878. Toutes ces îles se trouvaient situées au-delà de la limite des 3 lieues marines.

26. A la suite d'une tournée, en 1903, du navire de la marine américaine USS *Quiros* dans la région des îles en litige en l'espèce, la BNBC éleva des protestations auprès du Foreign Office, au motif que certaines des îles visitées, sur lesquelles la marine américaine avait placé des drapeaux et des plaques, relevaient selon elle de son autorité. La question fit notamment l'objet, de la part de sir H. M. Durand, ambassadeur de Grande-Bretagne aux Etats-Unis, d'un mémorandum adressé le 23 juin 1906 au Secrétaire d'Etat des Etats-Unis, et auquel était annexée une carte montrant «les limites dans lesquelles la [BNBC] entendait exercer son autorité». Aux termes d'un échange de notes des 3 et 10 juillet 1907, les Etats-Unis renoncèrent provisoirement au droit d'administration de «toutes les îles situées à l'ouest et au sud-ouest de la ligne tracée sur la carte qui accompagnait le mémorandum de sir H. M. Durand...».

27. Le 28 septembre 1915, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas signèrent, conformément à l'article V de la convention de 1891, un accord relatif à «la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo» (dénommé ci-après l'«accord de 1915»), par lequel les deux Etats confirmèrent un rapport accompagné d'une carte, qui avaient été établis par une commission mixte créée à cet effet (voir paragraphes 70, 71 et 72 ci-après).

Le 26 mars 1928, la Grande-Bretagne et les Pays-Bas signèrent un nouvel accord (dénommé ci-après l'«accord de 1928») conformément à l'article V de la convention de 1891, destiné cette fois à «délimiter d'une manière plus précise la partie de la frontière établie par l'article III de la convention signée à Londres le 20 juin 1891» («entre les sommets du Gunong Api et du Gunong Raya»); une carte était annexée à cet accord (voir paragraphe 73 ci-après).

28. Le 2 janvier 1930, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne conclurent une convention (dénommée ci-après la «convention de 1930») «délimitant ... la frontière entre l'archipel des Philippines ... et l'Etat du Nord-Bornéo» (voir paragraphe 119 ci-après). Cette convention se composait

articles, of which the first and third are the most relevant for the purposes of the present case. Article I defined the line separating the islands which belonged to the Philippine Archipelago and those which belonged to the State of North Borneo; Article III stipulated as follows:

> "All islands to the north and east of the said line and all islands and rocks traversed by the said line, should there be any such, shall belong to the Philippine Archipelago and all islands to the south and west of the said line shall belong to the State of North Borneo."

29. On 26 June 1946 the BNBC entered into an agreement with the British Government whereby the Company transferred its interests, powers and rights in respect of the State of North Borneo to the British Crown. The State of North Borneo then became a British colony.

30. On 9 July 1963 the Federation of Malaya, the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, North Borneo, Sarawak and Singapore concluded an Agreement relating to Malaysia. Under Article I of this Agreement, which entered into force on 16 September 1963, the colony of North Borneo was to be "federated with the existing States of the Federation of Malaya as the [State] of Sabah".

31. After their independence, Indonesia and Malaysia began to grant oil prospecting licences in waters off the east coast of Borneo during the 1960s. The first oil licence granted by Indonesia to a foreign company in the relevant area took the form of a production sharing agreement concluded on 6 October 1966 between the Indonesian State-owned company P. N. Pertambangan Minjak Nasional ("Permina") and the Japan Petroleum Exploration Company Limited ("Japex"). The northern boundary of one of the areas covered by the agreement ran eastwards in a straight line from the east coast of Sebatik Island, following the parallel 4° 09′ 30″ latitude north for some 27 nautical miles out to sea. In 1968 Malaysia in turn granted various oil prospecting licences to Sabah Teiseki Oil Company ("Teiseki"). The southern boundary of the maritime concession granted to Teiseki was located at 4° 10′ 30″ latitude north.

The present dispute crystallized in 1969 in the context of discussions concerning the delimitation of the respective continental shelves of the two States. Following those negotiations a delimitation agreement was reached on 27 October 1969. It entered into force on 7 November 1969. However, it did not cover the area lying to the east of Borneo.

In October 1991 the two Parties set up a joint working group to study the situation of the islands of Ligitan and Sipadan. They did not however reach any agreement and the issue was entrusted to special emissaries of the two Parties who, in June 1996, recommended by mutual agreement that the dispute should be referred to the International Court of Justice. The Special Agreement was signed on 31 May 1997.

* * *

de cinq articles, dont le premier et le troisième sont les plus pertinents aux fins de la présente affaire. L'article premier définissait la ligne séparant les îles qui appartenaient à l'archipel des Philippines et celles qui appartenaient à l'Etat du Nord-Bornéo; l'article III était ainsi rédigé:

> «Toutes les îles situées au nord et à l'est de ladite ligne ainsi que toutes les îles et tous les récifs coupés par elle, s'il en existe, appartiendront à l'archipel des Philippines et toutes les îles situées au sud et à l'ouest de cette ligne, à l'Etat du Nord-Bornéo.»

29. Le 26 juin 1946, la BNBC passa un accord avec le Gouvernement britannique, par lequel la compagnie cédait ses intérêts, pouvoirs et droits concernant l'Etat du Nord-Bornéo à la Couronne britannique. L'Etat du Nord-Bornéo devint alors une colonie britannique.

30. Le 9 juillet 1963, la Fédération de la Malaya, le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, le Nord-Bornéo, Sarawak et Singapour conclurent un accord relatif à la Malaisie. Aux termes de l'article premier de cet accord, entré en vigueur le 16 septembre 1963, la colonie du Nord-Bornéo était appelée à se «fédér[er] avec les Etats formant [alors] la Fédération de Malaya sous le nom [d'Etat] de Sabah».

31. Après leur indépendance, tant l'Indonésie que la Malaisie commencèrent à accorder des permis de prospection pétrolière au large de la côte est de Bornéo au cours des années soixante. Le premier permis pétrolier octroyé par l'Indonésie à une société étrangère dans la zone considérée prit la forme d'un accord de partage de la production conclu le 6 octobre 1966 entre l'entreprise d'Etat indonésienne P. N. Pertambangan Minjak Nasional («Permina») et la Japan Petroleum Exploration Company Limited («Japex»). La limite septentrionale de l'une des zones du contrat s'étendait en ligne droite vers l'est à partir de la côte orientale de l'île de Sebatik, en suivant le parallèle 4°09′30″ de latitude nord jusqu'à une distance d'environ 27 milles marins au large. En 1968, la Malaisie accorda à son tour divers permis de prospection pétrolière à la Sabah Teiseki Oil Company («Teiseki»). La limite sud de la concession maritime accordée à Teiseki était située à 4°10′30″ de latitude nord.

Le présent différend se cristallisa en 1969 à l'occasion de discussions relatives à la délimitation des plateaux continentaux respectifs des deux Etats. A l'issue de ces négociations, un accord de délimitation fut conclu le 27 octobre 1969. Il entra en vigueur le 7 novembre 1969. Il ne couvrait cependant pas la région située à l'est de Bornéo.

En octobre 1991, les deux Parties constituèrent un groupe de travail mixte afin d'étudier la situation des îles de Ligitan et Sipadan. Aucun accord ne fut toutefois conclu, et la question fut confiée à des émissaires spéciaux des deux Parties qui, en juin 1996, recommandèrent d'un commun accord de soumettre la question à la Cour internationale de Justice. Le compromis fut signé le 31 mai 1997.

* * *

32. Indonesia's claim to sovereignty over the islands of Ligitan and Sipadan rests primarily on the 1891 Convention between Great Britain and the Netherlands. It also relies on a series of *effectivités*, both Dutch and Indonesian, which it claims confirm its conventional title. At the oral proceedings Indonesia further contended, by way of alternative argument, that if the Court were to reject its title based on the 1891 Convention, it could still claim sovereignty over the disputed islands as successor to the Sultan of Bulungan, because he had possessed authority over the islands.

33. For its part, Malaysia contends that it acquired sovereignty over the islands of Ligitan and Sipadan following a series of alleged transmissions of the title originally held by the former sovereign, the Sultan of Sulu. Malaysia claims that the title subsequently passed, in succession, to Spain, to the United States, to Great Britain on behalf of the State of North Borneo, to the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, and finally to Malaysia itself. It argues that its title, based on this series of legal instruments, is confirmed by a certain number of British and Malaysian *effectivités* over the islands. It argues in the alternative that, if the Court were to conclude that the disputed islands had originally belonged to the Netherlands, its *effectivités* would in any event have displaced any such Netherlands title.

* * *

34. As the Court has just noted, Indonesia's main claim is that sovereignty over the islands of Ligitan and Sipadan belongs to it by virtue of the 1891 Convention. Indonesia maintains that "[t]he Convention, by its terms, its context, and its object and purpose, established the 4° 10′ N parallel of latitude as the dividing line between the Parties' respective possessions in the area now in question". It states in this connection that its position is not that "the 1891 Convention line was from the outset intended also to be, or in effect was, a maritime boundary. . . east of Sebatik island" but that "the line must be considered an allocation line: land areas, including islands located to the north of 4° 10′ N latitude were. . . considered to be British, and those lying to the south were Dutch". As the disputed islands lie to the south of that parallel, "[i]t therefore follows that under the Convention title to those islands vested in the Netherlands, and now vests in Indonesia".

Indonesia contends that the two States parties to the 1891 Convention clearly assumed that they were the only actors in the area. It adds in this regard that Spain had no title to the islands in dispute and had shown no interest in what was going on to the south of the Sulu Archipelago.

In Indonesia's view, the Convention did not involve territorial cessions; rather, each party's intention was to recognize the other party's title to territories on Borneo and islands lying "on that party's side" of

32. L'Indonésie soutient à titre principal que sa souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan repose sur la convention de 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Elle invoque également une série d'effectivités, tant néerlandaises qu'indonésiennes, qui, selon elle, viendraient confirmer son titre conventionnel. Au cours de la procédure orale, l'Indonésie a en outre fait valoir, à titre subsidiaire, que, si la Cour ne retenait pas son titre fondé sur la convention de 1891, la souveraineté sur les îles en litige ne lui en appartiendrait pas moins, du fait que celles-ci se trouvaient sous l'autorité du sultan du Bouloungan, dont elle est le successeur.

33. Pour sa part, la Malaisie soutient qu'elle a acquis la souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan à la suite d'une série de transmissions qu'aurait connues le titre détenu à l'origine par l'ancien souverain, le sultan de Sulu, titre qui serait ensuite passé, successivement, à l'Espagne, aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne — pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo —, au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, et finalement à la Malaisie elle-même. Elle affirme que son titre fondé sur cette série d'instruments juridiques est confirmé par un certain nombre d'effectivités britanniques et malaisiennes sur lesdites îles. Elle estime subsidiairement que, si la Cour parvenait à la conclusion que les îles en litige avaient appartenu à l'origine aux Pays-Bas, ses effectivités auraient en tout état de cause supplanté un tel titre des Pays-Bas.

* * *

34. Comme la Cour vient de le rappeler, l'Indonésie soutient à titre principal que la souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan lui appartient en vertu de la convention de 1891. L'Indonésie estime que, par «ses termes, son contexte, son objet et son but, ladite convention fixait comme ligne de partage entre les possessions respectives des Parties dans la zone aujourd'hui en cause le parallèle 4° 10′ de latitude nord». Elle précise à cet égard que sa position n'est pas d'affirmer «que la ligne conventionnelle de 1891 visait également, dès l'origine, à être une frontière maritime ... à l'est de l'île de Sebatik, ni qu'elle l'était en fait», mais plutôt de «regarder cette ligne comme une ligne d'attribution: les territoires, y compris les îles situées au nord du parallèle 4° 10′ de latitude nord, étaient ... considérés comme britanniques, et ceux situés au sud comme néerlandais». Les îles en litige étant situées au sud de ce parallèle, «[i]l en découle[rait] qu'en vertu de la convention le titre sur ces îles appartenait aux Pays-Bas et qu'il appartient aujourd'hui à l'Indonésie».

L'Indonésie estime qu'il ne saurait être mis en doute que les deux Etats parties à la convention de 1891 se considéraient comme les seuls acteurs dans la zone. Elle ajoute à ce propos que l'Espagne ne possédait aucun titre sur les îles en litige et n'avait manifesté aucun intérêt pour ce qui se passait au sud de l'archipel de Sulu.

L'Indonésie relève que ladite convention n'impliquait pas de cessions de territoires; l'intention de chacune des Parties aurait plutôt été de reconnaître le titre de l'autre sur les territoires de l'île de Bornéo et les îles

the line, and to relinquish any claim in respect of them. According to Indonesia, "both parties no doubt considered that [the] territories. . . on their side of the agreed line were *already* theirs, rather than that they had *become* theirs by virtue of a treaty cession". It maintains that in any case, whatever may have been the position before 1891, the Convention between the two colonial Powers is an indisputable title which takes precedence over any other pre-existing title.

35. For its part, Malaysia considers that Indonesia's claim to Ligitan and Sipadan finds no support in either the text of the 1891 Convention or in its *travaux préparatoires*, or in any other document that may be used to interpret the Convention. Malaysia points out that the 1891 Convention, when seen as a whole, clearly shows that the parties sought to clarify the boundary between their respective land possessions on the islands of Borneo and Sebatik, since the line of delimitation stops at the easternmost point of the latter island. It contends that "the ordinary and natural interpretation of the Treaty, and relevant rules of law, plainly refute" Indonesia's argument and adds that the ratification of the 1891 Convention and its implementation, notably through the 1915 Agreement, do not support Indonesia's position.

Malaysia additionally argues that, even if the 1891 Convention were construed so as to allocate possessions to the east of Sebatik, that allocation could not have any consequence in respect of islands which belonged to Spain at the time. In Malaysia's view, Great Britain could not have envisioned ceding to the Netherlands islands which lay beyond the 3-marine-league line referred to in the 1878 grant, a line said to have been expressly recognized by Great Britain and Spain in the Protocol of 1885.

* *

36. On 20 June 1891, the Netherlands and Great Britain signed a Convention for the purpose of "defining the boundaries between the Netherland possessions in the Island of Borneo and the States in that island which [were] under British protection". The Convention was drawn up in Dutch and in English, the two texts being equally authentic. It consists of eight articles. Article I stipulates that "[t]he boundary between the Netherland possessions in Borneo and those of the British-protected States in the same island, shall start from 4° 10′ north latitude on the east coast of Borneo". Article II, after stipulating "[t]he boundary-line shall be continued westward", then describes the course of the first part of that line. Article III describes the further westward course of the boundary line from the point where Article II stops and as far as Tandjong-Datoe, on the west coast of Borneo. Article V provides that "[t]he exact positions of the boundary-line, as described in the four preceding Articles, shall be

situées «de son côté» de la ligne, et de renoncer à toute prétention à leur égard. Selon elle, «il ne fait aucun doute que, pour chacune des parties, les territoires ... situés de son côté de la ligne convenue lui appartenaient *déjà* et ... n'étaient pas *devenus* siens en vertu d'une cession issue d'un traité». Elle soutient que, de toute manière, quelle qu'ait pu être la situation avant 1891, la convention conclue entre les deux puissances coloniales constitue un titre indiscutable qui l'emporte sur tout autre titre susceptible de l'avoir précédé.

35. La Malaisie considère pour sa part que la revendication de l'Indonésie sur les îles de Ligitan et Sipadan ne trouve appui ni dans le texte de la convention de 1891, ni dans les travaux préparatoires à ladite convention, ni dans aucun autre document auquel il pourrait être recouru pour l'interpréter. La Malaisie fait observer que la convention de 1891, appréciée dans son ensemble, montre à l'évidence que les parties entendaient préciser la frontière entre leurs possessions terrestres respectives dans les îles de Bornéo et de Sebatik, la ligne de délimitation s'arrêtant au point le plus oriental de cette dernière. Elle estime que la thèse de l'Indonésie «se trouve manifestement réfutée par l'interprétation naturelle et ordinaire du traité en question et les règles de droit applicables» et ajoute que la ratification de la convention de 1891 et sa mise en œuvre, notamment par l'accord de 1915, n'étayent pas la thèse indonésienne.

La Malaisie fait valoir à titre additionnel que, même si la convention de 1891 devait être interprétée comme portant attribution de possessions à l'est de Sebatik, cette attribution ne saurait avoir de conséquence s'agissant d'îles qui, à l'époque considérée, appartenaient à l'Espagne. Du point de vue de la Malaisie, la Grande-Bretagne n'aurait pu envisager de céder aux Pays-Bas des îles qui se trouvaient au-delà de la ligne de 3 lieues marines mentionnée dans la concession de 1878, ligne que la Grande-Bretagne et l'Espagne auraient expressément reconnue dans le protocole de 1885.

* *

36. Le 20 juin 1891, les Pays-Bas et la Grande-Bretagne signèrent une convention afin de «définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas sur l'île de Bornéo et les Etats de cette île qui [étaient] sous protection britannique». Ladite convention fut établie en anglais et en néerlandais, les deux versions faisant également foi. Elle comporte huit articles. L'article I dispose que «[l]a frontière entre les possessions des Pays-Bas à Bornéo et celles des Etats de cette île qui sont sous protection britannique part du point de la côte orientale de Bornéo situé à 4° 10′ de latitude nord». L'article II, après avoir précisé que «[l]a ligne frontière se poursuit vers l'ouest», définit le tracé du premier tronçon de cette ligne. L'article III décrit la poursuite du tracé de la frontière vers l'ouest à partir du point où s'arrête l'article II jusqu'à Tandjong-Datou, sur la côte occidentale de Bornéo. L'article V prévoit que «le tracé exact de la ligne frontière, telle qu'elle est décrite aux quatre articles précédents, sera défini

determined hereafter by mutual agreement, at such times as the Netherland and the British Governments may think fit". Article VI guarantees the parties free navigation on all rivers flowing into the sea between Batoe-Tinagat and the River Siboekoe. Article VII grants certain rights to the population of the Sultanate of Bulungan to the north of the boundary. Lastly, Article VIII stipulates the conditions in which the Convention would come into force.

Indonesia relies essentially on Article IV of the 1891 Convention in support of its claim to the islands of Ligitan and Sipadan. That provision reads as follows:

> "From 4° 10′ north latitude on the east coast the boundary-line shall be continued eastward along that parallel, across the Island of Sebittik: that portion of the island situated to the north of that parallel shall belong unreservedly to the British North Borneo Company, and the portion south of that parallel to the Netherlands."

The Parties disagree over the interpretation to be given to that provision.

*

37. The Court notes that Indonesia is not a party to the Vienna Convention of 23 May 1969 on the Law of Treaties; the Court would nevertheless recall that, in accordance with customary international law, reflected in Articles 31 and 32 of that Convention:

> "a treaty must be interpreted in good faith in accordance with the ordinary meaning to be given to its terms in their context and in the light of its object and purpose. Interpretation must be based above all upon the text of the treaty. As a supplementary measure recourse may be had to means of interpretation such as the preparatory work of the treaty and the circumstances of its conclusion." (*Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad), Judgment, I.C.J. Reports 1994*, pp. 21-22, para. 41; see also *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1995*, p. 18, para. 33; *Oil Platforms (Islamic Republic of Iran* v. *United States of America), Preliminary Objection, Judgment, I.C.J. Reports 1996 (II)*, p. 812, para. 23; *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia), Judgment, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1059, para. 18.)

Moreover, with respect to Article 31, paragraph 3, the Court has had occasion to state that this provision also reflects customary law, stipulating that there shall be taken into account, together with the context, the subsequent conduct of the parties to the treaty, i.e., "any subsequent agreement" (subpara. *(a)*) and "any subsequent practice" (subpara. *(b)*) (see in particular *Legality of the Use by a State of Nuclear Weapons in*

ultérieurement d'un commun accord, aux moments que les Gouvernements néerlandais et britannique jugeront opportuns». L'article VI garantit aux parties la liberté de navigation sur tous les fleuves se jetant dans la mer entre Batou-Tinagat et la rivière Siboukou. L'article VII octroie certains droits à la population du Sultanat du Bouloungan au nord de la frontière. Enfin, l'article VIII précise les conditions d'entrée en vigueur de la convention.

A l'appui de sa revendication sur les îles de Ligitan et Sipadan, l'Indonésie invoque essentiellement l'article IV de la convention de 1891. Cette disposition se lit comme suit:

> «A partir du point situé à 4° 10′ de latitude nord sur la côte orientale, la ligne frontière se poursuit vers l'est le long du même parallèle, à travers l'île de Sebittik; la partie de l'île située au nord dudit parallèle appartient sans réserve à la British North Borneo Company et la partie située au sud du parallèle appartient sans réserve aux Pays-Bas.»

Les Parties sont en désaccord quant à l'interprétation à donner à cette disposition.

*

37. La Cour note que l'Indonésie n'est pas partie à la convention de Vienne du 23 mai 1969 sur le droit des traités; elle rappellera toutefois que, selon le droit international coutumier qui a trouvé son expression dans les articles 31 et 32 de ladite convention:

> «un traité doit être interprété de bonne foi suivant le sens ordinaire à attribuer à ses termes dans leur contexte et à la lumière de son objet et de son but. L'interprétation doit être fondée avant tout sur le texte du traité lui-même. Il peut être fait appel à titre complémentaire à des moyens d'interprétation tels les travaux préparatoires et les circonstances dans lesquelles le traité a été conclu.» (*Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad), arrêt, C.I.J. Recueil 1994*, p. 21-22, par. 41; voir aussi *Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1995*, p. 18, par. 33; *Plates-formes pétrolières (République islamique d'Iran c. Etats-Unis d'Amérique), exception préliminaire, arrêt, C.I.J. Recueil 1996 (II)*, p. 812, par. 23; *Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie), arrêt, C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1059, par. 18.)

En ce qui concerne en outre le paragraphe 3 de l'article 31, la Cour a eu l'occasion de préciser que cette disposition reflète également le droit coutumier lorsqu'elle prévoit qu'il sera tenu compte, en même temps que du contexte, de la conduite ultérieure des parties au traité, à savoir de «tout accord ultérieur» (alinéa *a*)) et de «toute pratique ultérieurement suivie» (alinéa *b*)) (voir notamment *Licéité de l'utilisation des armes nucléaires*

Armed Conflict, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1996 (I), p. 75, para. 19; *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia), Judgment, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1075, para. 48).

Indonesia does not dispute that these are the applicable rules. Nor is the applicability of the rule contained in Article 31, paragraph 2, contested by the Parties.

38. The Court will now proceed to the interpretation of Article IV of the 1891 Convention in the light of these rules.

* *

39. With respect to the terms of Article IV, Indonesia maintains that this Article contains nothing to suggest that the line stops at the east coast of Sebatik Island. On the contrary, it contends that "the stipulation that the line was to be 'continued' eastward along the prescribed parallel[, across the island of Sebatik,] requires a prolongation of the line so far as was necessary to achieve the Convention's purposes". In this respect, Indonesia points out that had the parties to the Convention intended not to draw an allocation line out to sea to the east of Sebatik (see paragraph 34 above) but to end the line at a point on the coast, they would have stipulated this expressly, as was the case in Article III.

Moreover, Indonesia notes a difference in punctuation between the Dutch and English texts of Article IV of the Convention, both texts being authentic (see paragraph 36 above), and bases itself on the English text, which reads as follows:

> "From 4° 10′ north latitude on the east coast the boundary-line shall be continued eastward along that parallel, across the Island of Sebittik: that portion of the island situated to the north of that parallel shall belong unreservedly to the British North Borneo Company, and the portion south of that parallel to the Netherlands."

Indonesia emphasizes the colon in the English text, claiming that it is used to separate two provisions of which the second develops or illustrates the first. It thus contends that the second part of the sentence, preceded by the colon, "is essentially a subsidiary part of the sentence, filling out part of its meaning, but not distorting the clear sense of the main clause, which takes the line out to sea along the 4° 10′ N parallel".

40. Malaysia, for its part, contends that when Article IV of the 1891 Convention provides that the boundary line continues eastward along the parallel of 4° 10′ north, this simply means "that the extension starts from the east coast of Borneo and runs eastward across Sebatik, in contrast with the main part of the boundary line, which starts at the same point, but runs westwards". According to Malaysia, the plain and ordinary meaning of the words "across the Island of Sebittik" is to describe, "in English and in Dutch, a line that crosses Sebatik from the west coast

par un Etat dans un conflit armé, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1996 (I), p. 75, par. 19; *Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie), arrêt, C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1075, par. 48).

L'Indonésie ne conteste pas que telles sont bien les règles applicables. L'applicabilité de la règle contenue au paragraphe 2 de l'article 31 n'est de même pas contestée entre les Parties.

38. La Cour procédera maintenant à l'interprétation de l'article IV de la convention de 1891 à la lumière de ces règles.

* *

39. S'agissant des termes de l'article IV, l'Indonésie soutient que rien dans celui-ci ne donne à penser que la ligne s'arrête à la côte orientale de l'île de Sebatik. Bien au contraire, pour cet Etat, «l'indication selon laquelle la ligne «se poursuit» vers l'est suivant le parallèle déterminé [, à travers l'île de Sebittik,] suppose obligatoirement qu'elle se prolonge aussi loin que nécessaire pour répondre aux buts de la convention». A cet égard, l'Indonésie fait observer que, si les parties à la convention avaient entendu, non pas tracer une ligne d'attribution vers le large à l'est de l'île de Sebatik (voir paragraphe 34 ci-dessus), mais arrêter la ligne frontière en un point précis de la côte, elles l'auraient expressément indiqué, comme cela a été fait à l'article III.

Relevant en outre une différence de ponctuation entre les textes anglais et néerlandais de l'article IV de la convention, qui font tous les deux foi (voir paragraphe 36 ci-dessus), l'Indonésie s'appuie sur la version anglaise, ainsi libellée:

> «From 4° 10′ north latitude on the east coast the boundary-line shall be continued eastward along that parallel, across the Island of Sebittik: that portion of the island situated to the north of that parallel shall belong unreservedly to the British North Borneo Company, and the portion south of that parallel to the Netherlands.»

Elle insiste sur la présence, dans cette version, d'un deux-points; selon elle, celui-ci a pour objet de séparer deux dispositions dont la seconde développe ou illustre la première. Elle affirme ainsi que le second membre de la phrase, précédé du deux-points, «est pour l'essentiel une partie secondaire de la phrase dont [il] complète la signification, mais sans dénaturer le sens évident de la disposition principale, qui vise le prolongement de la ligne vers le large le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord».

40. La Malaisie soutient quant à elle que, lorsque l'article IV de la convention de 1891 dispose que la ligne frontière se poursuit vers l'est le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord, cela signifie simplement «que le prolongement a pour point de départ la côte orientale de Bornéo et se dirige vers l'est à travers Sebatik, à la différence du tronçon principal de la ligne frontière qui part du même point mais se dirige vers l'ouest». Selon la Malaisie, le sens naturel et ordinaire des mots «à travers l'île de Sebittik» est de désigner, «en anglais et en néerlandais, une ligne qui tra-

to the east coast and goes no further". Malaysia moreover rejects the idea that the parties to the 1891 Convention intended to establish an "allocation perimeter", that is to say a "theoretical line drawn in the high seas under a convention which enables sovereignty over the islands lying within the area in question to be apportioned between the parties". Malaysia adds that "allocation perimeters" cannot be presumed where the text of a treaty remains silent in such respect, as in the case of the 1891 Convention, which contains no such indication.

In regard to the difference in punctuation between the Dutch and English texts of Article IV of the Convention, Malaysia, for its part, relies on the Dutch text, which reads as follows:

> "Van 4° 10′ noorder breedte ter oostkust zal de grenslijn oostwaarts vervolgd worden langs die parallel over het eiland Sebittik; het gedeelte van dat eiland dat gelegen is ten noorden van die parallel zal onvoorwaardelijk toebehooren aan de Britsche Noord Borneo Maatschappij, en het gedeelte ten zuiden van die parallel aan Nederland."

Malaysia contends that the drafting of this provision as "a single sentence divided into two parts only by a semi-colon indicates the close grammatical and functional connection between the two parts". Thus, in Malaysia's view, the second clause of the sentence, which relates exclusively to the division of the island of Sebatik, confirms that the words "across the Island of Sebittik" refer solely to that island.

41. The Court notes that the Parties differ as to how the preposition "across" (in the English) or *"over"* (in the Dutch) in the first sentence of Article IV of the 1891 Convention should be interpreted. It acknowledges that the word is not devoid of ambiguity and is capable of bearing either of the meanings given to it by the Parties. A line established by treaty may indeed pass "across" an island and terminate on the shores of such island or continue beyond it.

The Parties also disagree on the interpretation of the part of the same sentence which reads "the boundary-line shall be continued eastward along that parallel [4° 10′ north]". In the Court's view, the phrase "shall be continued" is also not devoid of ambiguity. Article I of the Convention defines the starting point of the boundary between the two States, whilst Articles II and III describe how that boundary continues from one part to the next. Therefore, when Article IV provides that "the boundary-line shall be continued" again from the east coast of Borneo along the 4° 10′ N parallel and across the island of Sebatik, this does not, contrary to Indonesia's contention, necessarily mean that the line continues as an allocation line beyond Sebatik.

The Court moreover considers that the difference in punctuation in the two versions of Article IV of the 1891 Convention does not as such help

verse Sebatik de la côte occidentale à la côte orientale sans aller plus loin». La Malaisie dément par ailleurs que l'on puisse considérer que les parties à la convention de 1891 aient voulu établir un «périmètre d'attribution» territoriale, c'est-à-dire une «ligne théorique tracée en haute mer dans le cadre d'une convention et permettant de répartir entre les parties la souveraineté sur les îles se trouvant dans le secteur en cause». Pour elle, on ne saurait présumer l'existence de «périmètres d'attribution» lorsque le texte d'un traité ne dit rien à cet égard; or, celui de la convention de 1891 ne contient pas la moindre indication en ce sens.

En ce qui concerne la différence de ponctuation entre les textes anglais et néerlandais de l'article IV de la convention, la Malaisie, pour sa part, invoque la version néerlandaise qui se lit comme suit:

> «Van 4° 10′ noorder breedte ter oostkust zal de grenslijn oostwaarts vervolgd worden langs die parallel over het eiland Sebittik; het gedeelte van dat eiland dat gelegen is ten noorden van die parallel zal onvoorwaardelijk toebehooren aan de Britsche Noord Borneo Maatschappij, en het gedeelte ten zuiden van die parallel aan Nederland.»

Elle soutient que la rédaction de cette disposition en «une seule phrase divisée en deux membres par un simple point-virgule indique la relation étroite existant, du point de vue grammatical et fonctionnel, entre [c]es deux membres» de phrase. Ainsi, selon la Malaisie, le deuxième membre de la phrase, qui vise exclusivement le partage de l'île de Sebatik, vient confirmer que les mots «à travers l'île de Sebittik» se réfèrent uniquement à celle-ci.

41. La Cour note que les Parties diffèrent sur le sens qu'il convient d'accorder, dans la première phrase de l'article IV de la convention de 1891, à la préposition «across» (en anglais) ou «over» (en néerlandais). Elle reconnaît que ce terme n'est pas sans ambiguïté et qu'il est susceptible de revêtir le sens que chacune des Parties lui prête: une ligne fixée par traité peut en effet passer «à travers» une île et s'arrêter sur les rivages de celle-ci ou se poursuivre au-delà.

Les Parties sont également en désaccord quant au sens à donner au membre de phrase selon lequel «la ligne frontière se poursuit vers l'est le long» du parallèle 4° 10′ de latitude nord. De l'avis de la Cour, l'expression «se poursuit» n'est pas non plus sans ambiguïté. L'article I de la convention définit le point de départ de la frontière entre les deux Etats, ses articles II et III décrivant la façon dont cette frontière se poursuit de segment en segment. Dès lors, le fait que, selon l'article IV, cette «ligne frontière se poursuit» encore à partir de la côte orientale de Bornéo le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord à travers l'île de Sebatik n'implique pas nécessairement, contrairement à ce que soutient l'Indonésie, qu'elle doive se poursuivre en tant que ligne d'attribution au-delà de cette île.

La Cour estime au demeurant que la différence de ponctuation dans les deux versions de l'article IV de la convention de 1891 n'est, comme telle,

elucidate the meaning of the text with respect to a possible extension of the line out to sea, to the east of Sebatik Island (see also paragraph 56 below).

42. The Court observes that any ambiguity could have been avoided had the Convention expressly stipulated that the 4° 10′ N parallel constituted, beyond the east coast of Sebatik, the line separating the islands under British sovereignty from those under Dutch sovereignty. In these circumstances, the silence in the text cannot be ignored. It supports the position of Malaysia.

43. It should moreover be observed that a "boundary", in the ordinary meaning of the term, does not have the function that Indonesia attributes to the allocation line that was supposedly established by Article IV out to sea beyond the island of Sebatik, that is to say allocating to the parties sovereignty over the islands in the area. The Court considers that, in the absence of an express provision to this effect in the text of a treaty, it is difficult to envisage that the States parties could seek to attribute an additional function to a boundary line.

*

44. Indonesia asserts that the context of the 1891 Convention supports its interpretation of Article IV of that instrument. In this regard, Indonesia refers to the "interaction" between the British Government and the Dutch Government concerning the map accompanying the Explanatory Memorandum annexed by the latter to the draft Law submitted to the States-General of the Netherlands with a view to the ratification of the 1891 Convention and the "purpose of [which] was to explain to the States-General the significance of a proposed treaty, and why its conclusion was in the interests of The Netherlands". Indonesia contends that this map, showing the prolongation out to sea to the east of Sebatik of the line drawn on land along the 4° 10′ north parallel, was forwarded to the British Government by its own diplomatic agent and that it was known to that Government. In support of this Indonesia points out that "Sir Horace Rumbold, the British Minister at The Hague, sent an official despatch back to the Foreign Office on 26 January 1892 with which he sent two copies of the map: and he drew specific attention to it". According to Indonesia, this official transmission did not elicit any reaction from the Foreign Office. Indonesia accordingly concludes that this implies Great Britain's "irrefutable acquiescence in the depiction of the Convention line", and thereby its acceptance that the 1891 Convention divided up the islands to the east of Borneo between Great Britain and the Netherlands. In this respect, Indonesia first maintains that this "interaction", in terms of Article 31, paragraph 2 *(a)*, of the Vienna Convention on the Law of Treaties, "establishes an agreement between the two governments regarding the seaward course of the Anglo-Dutch boundary east of Sebatik". It also considers that this "interaction" shows that the map in question was, within the meaning of Article 31, paragraph 2 *(b)*, of the

d'aucune assistance pour élucider le sens du texte quant à un éventuel prolongement de la ligne vers le large, à l'est de l'île de Sebatik (voir également le paragraphe 56 ci-après).

42. La Cour observe que toute ambiguïté aurait pu être évitée si la convention avait précisé de manière expresse que le parallèle 4° 10′ de latitude nord constituerait, au-delà de la côte orientale de Sebatik, la ligne séparant les îles sous souveraineté britannique et celles sous souveraineté néerlandaise. Dans ces conditions, le silence du texte ne peut être ignoré. Il plaide en faveur de la thèse malaisienne.

43. Par ailleurs, il échet de relever qu'une «frontière», au sens ordinaire du terme, n'a pas la fonction que l'Indonésie confère à la ligne d'attribution que l'article IV aurait établie au large de l'île de Sebatik, qui serait de répartir entre les parties la souveraineté sur les îles se trouvant dans ce secteur. La Cour considère que, sans indication expresse à cet effet dans le texte d'un traité, il n'est guère concevable que les Etats parties aient prétendu attribuer une fonction supplémentaire à une ligne frontière.

*

44. L'Indonésie affirme que l'examen du contexte de la convention de 1891 étaye la lecture qu'elle fait de l'article IV dudit instrument. A ce propos, l'Indonésie se réfère à l'«interaction» entre le Gouvernement britannique et le Gouvernement néerlandais à propos de la carte du mémorandum explicatif que ce dernier avait joint au projet de loi présenté aux Etats-généraux des Pays-Bas en vue de la ratification de la convention de 1891 et qui «avait pour objet d'expliquer aux Etats-généraux l'importance que revêtait le traité proposé et les raisons pour lesquelles sa conclusion servait les intérêts des Pays-Bas». L'Indonésie fait valoir que cette carte, qui figurait le prolongement en mer vers le large, à l'est de l'île de Sebatik, de la ligne tracée sur terre le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord, avait été adressée au Gouvernement britannique par son propre agent diplomatique et qu'elle était connue de ce gouvernement. En effet, selon l'Indonésie, «[s]ir Horace Rumbold, ministre britannique à La Haye, envoya au Foreign Office, le 26 janvier 1892, une dépêche officielle à laquelle il joignit deux exemplaires de la carte, sur laquelle il attirait particulièrement l'attention». Selon l'Indonésie, cette transmission officielle ne suscita aucune réaction de la part du Foreign Office. L'Indonésie en conclut que la Grande-Bretagne «a acquiescé de manière irréfutable au tracé de la ligne conventionnelle», acceptant par là que la convention de 1891 portait répartition entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas des îles situées à l'est de Bornéo. A cet égard, l'Indonésie soutient d'abord que cette «interaction» vaut, au sens de l'alinéa *a*) du paragraphe 2 de l'article 31 de la convention de Vienne sur le droit des traités, «accord entre les deux gouvernements quant au tracé de la ligne frontière anglo-néerlandaise en direction de la mer à l'est de Sebatik». Elle considère en outre que cette «interaction» montre que la carte en question

Vienna Convention, an instrument made by the Dutch Government in connection with the conclusion of the 1891 Convention, particularly its Articles IV and VIII, and was accepted by the British Government as an instrument related to the treaty. In support of this twofold argument, Indonesia states *inter alia* that "[the map] was officially prepared by the Dutch Government immediately after the conclusion of the 1891 Convention and in connection with its approval by the Netherlands States-General as specifically required by Article VIII of the Convention", that "it was publicly and officially available at the time", and that "the British Government, in the face of its official knowledge of the map, remained silent".

45. For its part, Malaysia contends that the map attached to the Dutch Government's Explanatory Memorandum cannot be regarded as an element of the context of the 1891 Convention. In Malaysia's view, that map was prepared exclusively for internal purposes. Malaysia notes in this respect that the map was never promulgated by the Dutch authorities and that neither the Government nor the Parliament of the Netherlands sought to incorporate it into the Convention; the Dutch act of ratification says nothing to such effect.

Malaysia moreover argues that the map in question was never the subject of negotiations between the two Governments and was never officially communicated by the Dutch Government to the British Government. Malaysia adds that, even if the British Government had been made aware of this map through the intermediary of its Minister in The Hague, the circumstances "did not call for any particular reaction, as the map had not been mentioned in the parliamentary debate and no one had noted the extension of the boundary-line out to sea". Malaysia concludes from this that the map in question was not "an Agreement or an Instrument 'accepted by the other party and related to the treaty'".

46. The Court considers that the Explanatory Memorandum appended to the draft Law submitted to the Netherlands States-General with a view to ratification of the 1891 Convention, the only document relating to the Convention to have been published during the period when the latter was concluded, provides useful information on a certain number of points.

First, the Memorandum refers to the fact that, in the course of the prior negotiations, the British delegation had proposed that the boundary line should run eastwards from the east coast of North Borneo, passing between the islands of Sebatik and East Nanukan. It further indicates that the Sultan of Bulungan, to whom, according to the Netherlands, the mainland areas of Borneo then in issue between Great Britain and the Netherlands belonged, had been consulted by the latter before the Convention was concluded. Following this consultation, the Sultan had asked for his people to be given the right to gather jungle produce free of tax within the area of the island to be attributed to the State of North Borneo; such right was accorded for a 15-year period by Article VII of the

constituait, au sens de l'alinéa *b)* du paragraphe 2 de l'article 31 de la convention précitée, un instrument établi par le Gouvernement néerlandais à l'occasion de la conclusion de la convention de 1891, notamment en ce qui concerne ses articles IV et VIII, et accepté par le Gouvernement britannique en tant qu'instrument se rapportant au traité. A l'appui de ce double argument, l'Indonésie avance notamment que «la carte avait été officiellement établie par le Gouvernement néerlandais immédiatement après la conclusion de la convention de 1891 et dans le cadre de l'approbation de celle-ci par les Etats-généraux des Pays-Bas, comme l'article VIII le prévoyait expressément», qu'elle «avait à l'époque été rendue officiellement publique» et que «le Gouvernement britannique, qui avait eu officiellement connaissance de la carte, avait gardé le silence».

45. La Malaisie soutient pour sa part que la carte jointe au mémorandum explicatif du Gouvernement néerlandais ne saurait être considérée comme un élément du contexte de la convention de 1891. Selon elle, cette carte aurait été établie à de seules fins internes. La Malaisie précise à cet égard que cette carte ne fit pas l'objet d'une promulgation par les autorités néerlandaises et que ni le Gouvernement ni le Parlement néerlandais ne cherchèrent à l'incorporer à la convention: l'acte de ratification néerlandais ne contient aucune disposition à cet effet.

La Malaisie expose par ailleurs que la carte en question ne fit jamais l'objet de négociations entre les deux gouvernements et ne fut pas communiquée officiellement par le Gouvernement néerlandais au Gouvernement britannique. Elle ajoute que, même si le Gouvernement britannique avait eu connaissance de cette carte par l'intermédiaire de son ministre à La Haye, les circonstances «n'appelaient pas de réaction particulière, étant donné que la carte n'avait pas été mentionnée dans le débat parlementaire et que personne n'avait noté que la ligne frontière se poursuivait vers le large». La Malaisie en conclut que ladite carte n'a pu constituer «un accord ou ... un instrument «accepté par l'autre partie et ayant rapport au traité»».

46. La Cour constate que le mémorandum explicatif joint au projet de loi présenté aux Etats-généraux des Pays-Bas en vue de la ratification de la convention de 1891, qui constitue le seul document relatif à la convention à avoir été publié à l'époque de la conclusion de celle-ci, fournit des indications utiles sur un certain nombre de points.

Tout d'abord, ce mémorandum évoque le fait que, lors des négociations préalables, la délégation britannique avait proposé que la ligne frontière se dirigeât vers l'est, à partir de la côte orientale du Nord-Bornéo, en passant entre les îles de Sebatik et Nanoukan Est. Il indique par ailleurs que le sultan du Bouloungan, auquel, selon les Néerlandais, appartenait la zone alors en litige entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas sur l'île de Bornéo, avait été consulté par ceux-ci avant la conclusion de la convention; à la suite de cette consultation, le sultan demanda pour sa population un droit, exempt de taxe, de récolter des produits de la forêt dans la zone de l'île qui serait attribuée à l'Etat du Nord-Bornéo, droit qui fut accordé pour quinze ans à l'article VII de la convention.

Convention. As regards Sebatik, the Memorandum explains that the island's partition had been agreed following a proposal by the Dutch Government and was considered necessary in order to provide access to the coastal regions allocated to each party. The Memorandum contains no reference to the disposition of other islands lying further to the east, and in particular there is no mention of Ligitan or Sipadan.

47. As regards the map appended to the Explanatory Memorandum, the Court notes that this shows four differently coloured lines. The blue line represents the boundary initially claimed by the Netherlands, the yellow line the boundary initially claimed by the BNBC, the green line the boundary proposed by the British Government and the red line the boundary eventually agreed. The blue and yellow lines stop at the coast; the green line continues for a short distance out to sea, whilst the red line continues out to sea along parallel 4° 10′ N to the south of Mabul Island. In the Explanatory Memorandum there is no comment whatever on this extension of the red line out to sea; nor was it discussed in the Dutch Parliament.

The Court notes that the map shows only a number of islands situated to the north of parallel 4° 10′; apart from a few reefs, no island is shown to the south of that line. The Court accordingly concludes that the Members of the Dutch Parliament were almost certainly unaware that two tiny islands lay to the south of the parallel and that the red line might be taken for an allocation line. In this regard, the Court notes that there is nothing in the case file to suggest that Ligitan and Sipadan, or other islands such as Mabul, were territories disputed between Great Britain and the Netherlands at the time when the Convention was concluded. The Court cannot therefore accept that the red line was extended in order to settle any dispute in the waters beyond Sebatik, with the consequence that Ligitan and Sipadan were attributed to the Netherlands.

48. Nor can the Court accept Indonesia's argument regarding the legal value of the map appended to the Explanatory Memorandum of the Dutch Government.

The Court observes that the Explanatory Memorandum and map were never transmitted by the Dutch Government to the British Government, but were simply forwarded to the latter by its diplomatic agent in The Hague, Sir Horace Rumbold. This agent specified that the map had been published in the Official Journal of the Netherlands and formed part of a Report presented to the Second Chamber of the States-General. He added that "the map seems to be the only interesting feature of a document which does not otherwise call for special comment". However, Sir Horace Rumbold did not draw the attention of his authorities to the red line drawn on the map among other lines. The British Government did not react to this internal transmission. In these circumstances, such a lack of reaction to this line on the map appended to the Memorandum cannot be deemed to constitute acquiescence in this line.

Quant à Sebatik, le mémorandum explique que le partage de l'île avait été convenu sur proposition du Gouvernement néerlandais et jugé nécessaire pour permettre l'accès aux régions côtières attribuées aux parties. Le mémorandum ne fait aucune allusion à l'attribution d'autres îles plus à l'est et, en particulier, il ne fait aucune mention de Ligitan et de Sipadan.

47. S'agissant de la carte jointe au mémorandum explicatif, la Cour relève que celle-ci comporte quatre lignes de couleurs différentes. La ligne bleue représente la frontière revendiquée initialement par les Pays-Bas, la ligne jaune la frontière réclamée à l'origine par la BNBC, la ligne verte la frontière proposée par le Gouvernement britannique et la ligne rouge la ligne finalement convenue. Les lignes bleue et jaune s'arrêtent sur la côte; la ligne verte se prolonge légèrement en mer. Quant à la ligne rouge, elle se poursuit en mer le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord jusqu'au sud de l'île de Maboul. Ce prolongement de la ligne rouge vers le large n'est nulle part commenté dans le mémorandum explicatif; il ne fit l'objet d'aucune discussion au Parlement néerlandais.

La Cour constate que la carte en question ne représente qu'un certain nombre d'îles situées au nord du parallèle 4° 10′; mis à part quelques récifs, aucune île n'apparaît au sud de ce parallèle. Elle en déduit que les membres du Parlement néerlandais ignoraient très vraisemblablement que deux îles minuscules se trouvaient au sud de ce parallèle et que la ligne rouge pourrait éventuellement être considérée comme une ligne d'attribution. A cet égard, la Cour note qu'aucun élément au dossier ne laisse à penser que Ligitan et Sipadan, ou d'autres îles comme Maboul, auraient été des territoires en litige entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas à l'époque de la conclusion de la convention. De l'avis de la Cour, on ne saurait donc considérer que cette ligne rouge ait été prolongée afin de régler une quelconque controverse au large de Sebatik, avec pour conséquence que Ligitan et Sipadan auraient été attribuées aux Pays-Bas.

48. La Cour ne saurait au demeurant accueillir la thèse de l'Indonésie relative à la valeur juridique de la carte jointe au mémorandum explicatif du Gouvernement néerlandais.

La Cour observe que ce mémorandum explicatif et cette carte n'ont jamais été transmis par le Gouvernement néerlandais au Gouvernement britannique, mais ont seulement été adressés à ce dernier par son agent diplomatique à La Haye, sir Horace Rumbold. Cet agent précisait que la carte avait été publiée au journal officiel des Pays-Bas et faisait partie du rapport présenté à la deuxième Chambre des États-généraux. Il ajoutait que «la carte semble être le seul élément intéressant d'un document qui sinon n'appelle aucun commentaire particulier». Toutefois, sir Horace Rumbold n'attirait pas l'attention de ses autorités sur la ligne rouge figurant sur la carte avec d'autres lignes. Le Gouvernement britannique ne réagit pas à cette transmission interne. Dans ces circonstances, une telle absence de réaction à l'égard de cette ligne sur la carte jointe au mémorandum ne saurait être considérée comme valant acquiescement à ladite ligne.

It follows from the foregoing that the map cannot be considered either an "agreement relating to [a] treaty which was made between all the parties in connection with the conclusion of the treaty", within the meaning of Article 31, paragraph 2 *(a)*, of the Vienna Convention, or an "instrument which was made by [a] part[y] in connection with the conclusion of the treaty and accepted by the other parties as an instrument related to that treaty", within the meaning of Article 31, paragraph 2 *(b)*, of the Vienna Convention.

*

49. Turning to the object and purpose of the 1891 Convention, Indonesia argues that the parties' intention was to draw an allocation line between their island possessions in the north-eastern region of Borneo, including the islands out at sea.

It stresses that the main aim of the Convention was "to resolve the uncertainties once and for all so as to avoid future disputes". In this respect, Indonesia invokes the case law of the Court and that of its predecessor, the Permanent Court of International Justice. According to Indonesia, the finality and completeness of boundary settlements were relied on by both Courts, on several occasions, as a criterion for the interpretation of treaty provisions. In particular, Indonesia cites the Advisory Opinion of the Permanent Court on the *Interpretation of Article 3, Paragraph 2, of the Treaty of Lausanne* (1925), which states:

> "It is . . . natural that any article designed to fix a frontier should, if possible, be so interpreted that the result of the application of its provisions in their entirety should be the establishment of a precise, complete and definitive frontier." (*Interpretation of Article 3, Paragraph 2, of the Treaty of Lausanne, Advisory Opinion, 1925, P.C.I.J., Series B, No. 12*, p. 20.)

Indonesia puts forward a number of other arguments to justify its interpretation of the Convention's object and purpose. It points out that "in the preamble to the 1891 Convention the parties stated that they were 'desirous of defining the boundaries' (in the plural) between the Dutch and British possessions in Borneo" and argues that this must be taken to mean not only the island of Borneo itself but also other island territories. Indonesia thus contends that the line established by Article IV of the Convention concerned not only the islands which are the subject of the dispute now before the Court but also other islands in the area. Moreover, Indonesia notes that, while Article IV did not establish an endpoint for the line — providing for the line to extend eastward of the island of Sebatik —, that does not mean that the line extends indefinitely eastward. In Indonesia's opinion, the limit to its eastward extent was determined by the purpose of the Convention,

Il ressort de ce qui précède que ladite carte ne peut être regardée ni comme un «accord ayant rapport à un traité et qui est intervenu entre toutes les parties à l'occasion de la conclusion d'un traité», au sens de l'alinéa *a)* du paragraphe 2 de l'article 31 de la convention de Vienne, ni comme un «instrument établi par une partie ... à l'occasion de la conclusion du traité et accepté par les autres parties en tant qu'instrument ayant rapport au traité», au sens de l'alinéa *b)* du paragraphe 2 de l'article 31 de la convention de Vienne.

*

49. Abordant l'objet et le but de la convention de 1891, l'Indonésie soutient que l'intention des parties était de tracer une ligne d'attribution entre leurs possessions insulaires dans la région nord-est de Bornéo, y compris les îles situées au large.

Elle souligne que le but premier de la convention était de «régler définitivement ces incertitudes afin d'éviter que des différends ne surgissent à l'avenir». A cet égard, l'Indonésie invoque la jurisprudence de la Cour et celle de sa devancière, la Cour permanente de Justice internationale. Ainsi, selon l'Indonésie, les deux Cours auraient retenu à plusieurs reprises, comme critère d'interprétation des dispositions d'un traité, le caractère définitif et complet d'un règlement de frontières. Elle mentionne notamment l'avis consultatif rendu par la Cour permanente au sujet de l'*Interprétation de l'article 3, paragraphe 2, du traité de Lausanne* (1925), selon lequel:

> «il est naturel que tout article destiné à fixer une frontière soit, si possible, interprété de telle sorte que, par son application intégrale, une frontière précise, complète et définitive soit obtenue» (*Interprétation de l'article 3, paragraphe 2, du traité de Lausanne, avis consultatif, 1925, C.P.J.I. série B n° 12*, p. 20).

A l'appui de son interprétation de l'objet et du but de la convention, l'Indonésie avance un certain nombre d'autres arguments. Elle rappelle que, «dans le préambule de la convention de 1891, les parties se déclaraient «désireuses de définir les frontières» (au pluriel) entre les possessions néerlandaises et britanniques à Bornéo» et soutient qu'il faut entendre par là non seulement l'île de Bornéo elle-même, mais aussi d'autres territoires insulaires. Ainsi, l'Indonésie prétend que la ligne établie par l'article IV de la convention ne concernait pas seulement les îles qui font l'objet du présent litige devant la Cour, mais aussi d'autres îles de la région. Par ailleurs, l'Indonésie fait observer que, même si l'article IV n'a pas fixé un point terminal à la ligne — permettant à celle-ci de se poursuivre à l'est de l'île de Sebatik —, il ne s'ensuit pas que cette ligne doive courir indéfiniment vers l'est. Selon l'Indonésie, la limite de son prolongement vers l'est était déterminée par le but de la convention, «à savoir le

"the settlement, once and for all, of possible Anglo-Dutch territorial differences in the region".

50. Malaysia, on the other hand, maintains that the object and purpose of the 1891 Convention, as shown by its preamble, were to "defin[e] the boundaries between the Netherlands possessions in the island of Borneo and the States in that island which are under British protection". Referring to the provisions concerning the island of Sebatik, Malaysia moreover adds that one of the concerns of the negotiators of the Convention was also to ensure access to the rivers — the only possible means at the time of penetrating the interior of Borneo — and freedom of navigation. Malaysia thus concludes that the 1891 Convention, when read as a whole, reveals unambiguously that "it was intended to be a land boundary treaty", as nothing in it suggests that it was intended to divide sea areas or to allocate distant offshore islands.

51. The Court considers that the object and purpose of the 1891 Convention was the delimitation of boundaries between the parties' possessions within the island of Borneo itself, as shown by the preamble to the Convention, which provides that the parties were "desirous of defining the boundaries between the Netherland possessions *in* the Island of Borneo and the States *in that island* which are under British protection" (emphasis added by the Court). This interpretation is, in the Court's view, supported by the very scheme of the 1891 Convention. Article I expressly provides that "*[t]he boundary. . . shall start* from 4° 10′ north latitude on the east coast of Borneo" (emphasis added by the Court). Articles II and III then continue the description of the boundary line westward, with its endpoint on the west coast being fixed by Article III. Since difficulties had been encountered concerning the status of the island of Sebatik, which was located directly opposite the starting point of the boundary line and controlled access to the rivers, the parties incorporated an additional provision to settle this issue. The Court does not find anything in the Convention to suggest that the parties intended to delimit the boundary between their possessions to the east of the islands of Borneo and Sebatik or to attribute sovereignty over any other islands. As far as the islands of Ligitan and Sipadan are concerned, the Court also observes that the terms of the preamble to the 1891 Convention are difficult to apply to these islands as they were little known at the time, as both Indonesia and Malaysia have acknowledged, and were not the subject of any dispute between Great Britain and the Netherlands.

*

52. The Court accordingly concludes that the text of Article IV of the 1891 Convention, when read in context and in the light of the Convention's object and purpose, cannot be interpreted as establishing an alloca-

règlement définitif d'éventuels différends territoriaux anglo-néerlandais dans la région».

50. La Malaisie souligne au contraire que l'objet et le but de la convention de 1891, tels qu'ils ressortent de son préambule, étaient de «définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas sur l'île de Bornéo et les Etats de cette île placés sous protection britannique». Se référant aux dispositions relatives à l'île de Sebatik, elle expose par ailleurs que les négociateurs de la convention étaient aussi préoccupés d'assurer l'accès aux fleuves — seul moyen, à l'époque, de pénétrer l'île de Bornéo — et la liberté de navigation. La Malaisie estime au total que la lecture de la convention de 1891 considérée dans son ensemble montre sans ambiguïté «qu'il s'agissait d'un traité de frontière terrestre», aucune de ses dispositions ne donnant à penser qu'elle visait à diviser des zones maritimes ou à attribuer des îles situées loin au large.

51. La Cour considère que l'objet et le but de la convention de 1891 étaient de délimiter les frontières entre les possessions des parties à l'intérieur de l'île de Bornéo, ainsi qu'il ressort du préambule de la convention, lequel précise que les parties étaient «désireuses de définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas *sur* l'île de Bornéo et les Etats *de cette île* qui sont sous protection britannique» (les italiques sont de la Cour). Cette interprétation est, de l'avis de la Cour, confortée par la structure même de la convention de 1891. L'article I stipule expressément que «*la frontière ... part* du point de la côte orientale de Bornéo situé à 4° 10′ de latitude nord» (les italiques sont de la Cour). Les articles II et III poursuivent la description de la ligne frontière en direction de l'ouest, l'article III fixant le point terminal de celle-ci sur la côte ouest. Des difficultés ayant été rencontrées quant au statut de l'île de Sebatik, qui était située directement en face du point de départ de la frontière et contrôlait l'accès aux rivières, les parties incluirent une disposition additionnelle pour régler ce problème. La Cour ne trouve dans la convention aucun indice qui donnerait à penser que les parties auraient entendu délimiter la frontière entre leurs possessions à l'est des îles de Bornéo et de Sebatik, et attribuer à l'une ou à l'autre la souveraineté sur d'autres îles que celles-ci. S'agissant plus particulièrement des îles de Ligitan et Sipadan, la Cour relève en outre que les termes du préambule de la convention de 1891 s'appliquent difficilement à celles-ci dès lors que, comme l'Indonésie et la Malaisie l'ont toutes deux reconnu, ces îles étaient à l'époque peu connues, et ne faisaient l'objet d'aucun différend entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas.

*

52. La Cour parvient en conséquence à la conclusion que le texte de l'article IV de la convention de 1891, lu dans son contexte et à la lumière de l'objet et du but de la convention, ne saurait être interprété comme

tion line determining sovereignty over the islands out to sea, to the east of the island of Sebatik.

* *

53. In view of the foregoing, the Court does not consider it necessary to resort to supplementary means of interpretation, such as the *travaux préparatoires* of the 1891 Convention and the circumstances of its conclusion, to determine the meaning of that Convention; however, as in other cases, it considers that it can have recourse to such supplementary means in order to seek a possible confirmation of its interpretation of the text of the Convention (see for example *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad), I.C.J. Reports 1994*, p. 27, para. 55; *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar v. Bahrain), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1995*, p. 21, para. 40).

54. Indonesia begins by recalling that prior to the conclusion of the 1891 Convention the Sultan of Bulungan had

> "clear claims . . . to inland areas north of the Tawau coast and well to the north of 4° 10′ N, which were acknowledged by Great Britain in agreeing, in Article VII of the 1891 Convention, to the Sultan having certain continuing transitional rights to jungle produce".

it adds that the Netherlands engaged in "activity in the area evidencing Dutch claims to sovereignty extending to the north of the eventual 4° 10′ N line". It further notes "the prevailing uncertainty at the time as to the precise extent of the territories belonging to the two parties" and mentions "the occurrence of occasional Anglo-Dutch confrontations as a result of these uncertainties".

Indonesia moreover maintains that the *travaux préparatoires* of the 1891 Convention, though containing no express indication as to whether Ligitan and Sipadan were British or Dutch, confirm its interpretation of Article IV.

In Indonesia's view, there can be no doubt that during the negotiations leading up to the signature of the Convention the two parties, and in particular Great Britain, envisaged a line continuing out to sea to the east of the island of Borneo. In support of this argument, Indonesia submits several maps used by the parties' delegations during the negotiations. It considers that these maps "show a consistent pattern of the line of proposed settlement, wherever it might finally run, being extended out to sea along a relevant parallel of latitude".

55. Malaysia rejects Indonesia's analysis of the *travaux préparatoires*. In its view, "the consideration of the boundary on the coast never extended to cover the islands east of Batu Tinagat". Malaysia further

établissant une ligne d'attribution de la souveraineté sur des îles situées au large, à l'est de l'île de Sebatik.

* *

53. Compte tenu de ce qui précède, la Cour ne considère pas nécessaire de faire appel à des moyens complémentaires d'interprétation, tels que les travaux préparatoires et les circonstances dans lesquelles la convention de 1891 a été conclue, pour déterminer le sens de ladite convention; toutefois, comme dans d'autres affaires, elle estime pouvoir recourir à ces moyens complémentaires pour y rechercher une confirmation éventuelle de l'interprétation qu'elle a tirée du texte de la convention (voir par exemple *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad), C.I.J. Recueil 1994*, p. 27, par. 55; *Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1995*, p. 21, par. 40).

54. L'Indonésie rappelle tout d'abord qu'avant la conclusion de la convention de 1891 le sultan du Bouloungan avait des

> «prétentions précises ... sur des terres de l'île de Bornéo au nord de la côte de Tawau et loin au nord du parallèle 4° 10′ de latitude nord, auxquelles la Grande-Bretagne a[vait] fait droit en consentant, à l'article VII de la convention de 1891, à ce que le sultan continue de jouir, pendant une période transitoire, de certains droits sur les produits de la forêt».

Elle ajoute que les Pays-Bas exerçaient dans la région des «activités ... prouv[ant] que les prétentions de souveraineté de ceux-ci s'étendaient au nord de la ligne de 4° 10′ de latitude nord finalement convenue». Elle signale en outre «l'incertitude qui régnait alors quant à l'étendue précise des territoires appartenant aux deux parties» et mentionne les «frictions occasionnelles entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas dues à ces incertitudes».

L'Indonésie soutient par ailleurs que les travaux préparatoires de la convention de 1891, bien qu'ils ne contiennent aucune mention expresse du caractère britannique ou néerlandais de Ligitan et de Sipadan, confirment son interprétation de l'article IV.

Selon l'Indonésie, il ne saurait faire de doute que, lors des négociations qui aboutirent à la signature de la convention, les deux parties, et en particulier la Grande-Bretagne, envisageaient une ligne se poursuivant en mer à l'est de l'île de Bornéo. A l'appui de cet argument, l'Indonésie présente plusieurs cartes utilisées par les délégations des parties au cours des négociations. Elle considère que ces cartes «montrent, dans tous les cas, que la ligne proposée, quel qu'ait été son tracé, se prolongeait en mer le long du parallèle considéré».

55. La Malaisie rejette l'analyse faite par l'Indonésie des travaux préparatoires. Selon elle, «les discussions concernant la frontière sur la côte n'ont jamais porté sur les îles situées à l'est de Batu Tinagat». La Malai-

considers that the *travaux préparatoires* of the 1891 Convention make clear that the line proposed to divide Sebatik Island "was a boundary line, not an allocation line", that the line "was adopted as a compromise only *after* the 4° 10′ N line was agreed as a boundary line for the mainland of Borneo", and that the line in question "related only to the island of Sebatik and not to other islands well to the east". Malaysia points out that in any event this could not have been a matter of drawing a "boundary line" in the open seas because at the time in question maritime delimitation could not extend beyond territorial waters.

56. The Court observes that following its formation, the BNBC asserted rights which it believed it had acquired from Alfred Dent and Baron von Overbeck to territories situated on the north-eastern coast of the island of Borneo (in the State of Tidoeng "as far south as the Sibuco River"); confrontations then occurred between the Company and the Netherlands, the latter asserting its rights to the Sultan of Bulungan's possessions, "with inclusion of the Tidoeng *territories*" (emphasis in the original). These were the circumstances in which Great Britain and the Netherlands set up a Joint Commission in 1889 to discuss the bases for an agreement to settle the dispute. Specifically, the Commission was appointed "to take into consideration the question of the disputed boundary between the Netherland Indian possessions on the *north-east coast* of the Island of Borneo and the territory belonging to the British North Borneo Company" (emphasis added by the Court). It was moreover provided that "in the event of a satisfactory understanding", the two governments would define the "*inland boundary-lines* which separate the Netherland possessions in Borneo from the territories belonging to the States of Sarawak, Brunei, and the British North Borneo Company respectively" (emphasis added by the Court). The Joint Commission's task was thus confined to the area in dispute, on the north-eastern coast of Borneo. Accordingly, it was agreed that, once *this* dispute had been settled, the inland boundary could be determined completely, as there was clearly no other point of disagreement between the parties.

The Joint Commission met three times and devoted itself almost exclusively to questions relating to the disputed area of the north-east coast. It was only at the last meeting, held on 27 July 1889, that the British delegation proposed that the boundary should pass between the islands of Sebatik and East Nanukan. This was the first proposal of any prolongation of the inland boundary out to sea. The Court however notes from the diplomatic correspondence exchanged after the Commission was dissolved that it follows that the Netherlands had rejected the British proposal. The specific idea of Sebatik Island being divided along the 4° 10′ N parallel was only introduced later. In a letter of 2 February 1891 to the British Secretary for Foreign Affairs from the Dutch Minister in London, the latter stated that the Netherlands agreed with this partition. The Sec-

sie estime en outre que les travaux préparatoires de la convention de 1891 mettent en évidence le fait que la ligne proposée afin de partager l'île de Sebatik «était une ligne frontière et non une ligne d'attribution», que ladite ligne «n'a été adoptée comme solution de compromis qu'*après* qu'il eut été convenu de retenir la ligne longeant le parallèle 4° 10′ de latitude nord comme ligne frontière pour l'île même de Bornéo» et que la ligne en question «ne concernait que l'île de Sebatik et non les autres îles situées plus à l'est». La Malaisie souligne qu'en tout état de cause il n'aurait pu être question de tracer une «ligne frontière» en haute mer car, à l'époque, la délimitation maritime ne pouvait s'étendre au-delà des eaux territoriales.

56. La Cour observe que, à la suite de la création de la BNBC, cette dernière s'était prévalue de droits qu'elle estimait avoir acquis d'Alfred Dent et du baron von Overbeck sur des territoires situés sur la côte nord-est de l'île de Bornéo (dans l'Etat de Tidoeng «jusqu'à la rivière Sibuco»); certaines frictions s'étaient alors produites entre la compagnie et les Pays-Bas, ces derniers prétendant affirmer leurs droits sur les possessions du sultan du Bouloungan, «y compris les *territoires* de Tidoeng» (les italiques figurent dans l'original). C'est dans ces circonstances que la Grande-Bretagne et les Pays-Bas établirent en 1889 une commission mixte afin de discuter des bases d'un accord susceptible de régler le différend. Cette commission avait plus précisément pour tâche «d'examiner la question de la frontière contestée entre les possessions des Indes néerlandaises sur la *côte nord-est* de l'île de Bornéo et le territoire appartenant à la British North Borneo Company» (les italiques sont de la Cour). Il avait par ailleurs été prévu qu'«[e]n cas d'accord satisfaisant» les deux gouvernements définiraient les «*frontières à l'intérieur des terres* qui séparent les possessions néerlandaises à Bornéo et les territoires appartenant aux Etats de Sarawak et du Brunéi ainsi qu'à la British North Borneo Company» (les italiques sont de la Cour). La tâche de la commission mixte se limitait donc à la zone en litige sur la côte nord-est de Bornéo. Il fut en conséquence convenu que, une fois *ce* litige réglé, la frontière terrestre pourrait être définie dans son ensemble, puisqu'il n'existait manifestement aucun autre point de désaccord entre les parties.

La commission mixte se réunit à trois reprises et se consacra presque exclusivement à des questions touchant à la zone litigieuse sur la côte nord-est. Ce n'est que lors de la dernière réunion, qui se tint le 27 juillet 1889, que la délégation britannique proposa que la frontière passe entre les îles de Sebatik et de Nanoukan Est. C'était la première fois qu'un prolongement en mer de la frontière terrestre était proposé. La Cour note toutefois qu'il ressort de la correspondance diplomatique qui fut échangée après la dissolution de la commission que les Pays-Bas avaient rejeté la proposition britannique. L'idée même d'un partage de l'île de Sebatik le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord ne fut quant à elle introduite qu'ultérieurement. Dans une lettre du 2 février 1891, adressée au secrétaire britannique aux affaires étrangères par

retary for Foreign Affairs, in his reply dated 11 February 1891, acknowledged this understanding and enclosed a draft agreement. Article 4 of the draft is practically identical in its wording to Article IV of the 1891 Convention. In the draft agreement (proposed by Great Britain) the two sentences of Article 4 are separated by a semicolon. In the final English text, the semicolon was replaced by a colon without the *travaux préparatoires* shedding any light on the reasons for this change. Consequently, no firm inference can be drawn from the change. There were no further difficulties and the Convention was signed on 20 June 1891.

57. During the negotiations, the parties used various sketch-maps to illustrate their proposals and opinions. Some of these sketch-maps showed lines drawn in pencil along certain parallels and continuing as far as the margin. Since the reports accompanying the sketch-maps do not provide any further explanation, the Court considers that it is impossible to deduce anything at all from the length of these lines.

There is however one exception. In an internal Foreign Office memorandum, drafted in preparation for the meeting of the Joint Commission, the following suggestion was made:

> "Starting eastward from a point A on the coast near Broers Hoek on parallel 4° 10′ of North Latitude, the line should follow that parallel until it is intersected by . . . the Meridian 117° 50′ East Longitude, opposite the Southernmost point of the Island of Sebattik at the point marked C. The line would continue thence in an Easterly direction along the 4th parallel, until it should meet the point of intersection of the Meridian of 118° 44′ 30″ marked D."

This suggestion was illustrated on a map that is reproduced as map No. 4 of Indonesia's map atlas. Sipadan is to the west of point D and Ligitan to the east of this point. Neither of the two islands appears on the map. The Court observes that there is nothing in the case file to prove that the suggestion was ever brought to the attention of the Dutch Government or that the line between points C and D had ever been the subject of discussion between the parties. Although put forward in one of the many British internal documents drawn up during the negotiations, the suggestion was never actually adopted. Once the parties arrived at an agreement on the partition of Sebatik, they were only interested in the boundary on the island of Borneo itself and exchanged no views on an allocation of the islands in the open seas to the east of Sebatik.

58. The Court concludes from the foregoing that neither the *travaux préparatoires* of the Convention nor the circumstances of its conclusion can be regarded as supporting the position of Indonesia when it contends that the parties to the Convention agreed not only on the course of the

le ministre néerlandais à Londres, celui-ci déclara que les Pays-Bas souscrivaient à ce partage. Le secrétaire aux affaires étrangères, dans sa réponse datée du 11 février 1891, constata l'entente ainsi intervenue et joignit un projet d'accord. L'article 4 de ce projet était libellé en termes pratiquement identiques à ceux de l'article IV de la convention de 1891; dans ce projet d'accord d'origine britannique, les deux phrases de l'article 4 étaient séparées par un point-virgule. Dans le texte définitif anglais, le point-virgule fut remplacé par un deux-points, sans que les travaux préparatoires donnent d'indication quant aux raisons de ce changement. Aucune conclusion précise ne peut donc être tirée de celui-ci. Il n'y eut plus aucune difficulté et la convention fut signée le 20 juin 1891.

57. Au cours des négociations, les parties utilisèrent divers croquis pour illustrer leurs vues et leurs propositions. Sur quelques-uns de ces croquis, des lignes sont tracées au crayon le long de certains parallèles et continuent jusque dans la marge. Les rapports accompagnant ces croquis ne fournissant pas d'autre explication, la Cour estime qu'on ne saurait déduire quoi que ce soit de la longueur de ces lignes.

Il existe toutefois une exception. Dans un mémorandum interne du Foreign Office, rédigé dans le cadre de la préparation des réunions de la commission mixte, la proposition suivante fut avancée:

> «Commençant en direction de l'est à partir d'un point A sur la côte à proximité de Broers Hoek sur le parallèle de latitude 4° 10′ nord, la ligne devrait suivre ce parallèle jusqu'à sa jonction avec ... le méridien de longitude 117° 50′ est, à l'opposé du point le plus au sud de l'île de Sebatik désigné par la lettre C. De là, la ligne continuerait en direction de l'est le long du quatrième parallèle, jusqu'à ce qu'elle rejoigne le point d'intersection du méridien de longitude 118° 44′ 30″ désigné par la lettre D.»

Cette proposition était illustrée sur une carte, reproduite dans l'atlas cartographique présenté par l'Indonésie (carte n° 4). Sipadan se trouve à l'ouest du point D, Ligitan à l'est de ce point. Aucune de ces deux îles n'apparaît sur la carte. La Cour relève que rien au dossier ne prouve que cette proposition ait jamais été portée à l'attention du Gouvernement néerlandais, ni que la ligne reliant les points C et D ait jamais fait l'objet d'une discussion entre les parties. Bien qu'avancée dans l'un des nombreux documents internes britanniques établis pendant les négociations, cette proposition ne fut en fait jamais adoptée. Une fois que les parties furent parvenues à un accord sur le partage de Sebatik, elles ne s'intéressèrent qu'à la frontière sur l'île de Bornéo elle-même, sans procéder à un quelconque échange de vues quant à une éventuelle attribution des îles situées au large, à l'est de Sebatik.

58. La Cour conclut de ce qui précède que les travaux préparatoires de la convention et les circonstances dans lesquelles elle a été conclue ne peuvent être regardés comme étayant la thèse de l'Indonésie, selon laquelle les parties à ladite convention se seraient entendues non seulement sur le

land boundary but also on an allocation line beyond the east coast of Sebatik.

* *

59. Concerning the subsequent practice of the parties to the 1891 Convention, Indonesia refers once again to the Dutch Government's Explanatory Memorandum map accompanying the draft of the Law authorizing the ratification of the Convention (see paragraphs 47 and 48 above). Indonesia considers that this map can also be seen as "a subsequent agreement or as subsequent practice for the purposes of Article 31.3 *(a)* and *(b)* of the Vienna Convention" on the Law of Treaties.

60. Malaysia points out that the Explanatory Memorandum map submitted by the Dutch Government to the two Chambers of the States-General, on which Indonesia bases its argument, was not annexed to the 1891 Convention, which made no mention of it. Malaysia concludes that this is not a map to which the parties to the Convention agreed. It further notes that "[t]he internal Dutch map attached to the Explanatory Memorandum was the object of no specific comment during the [parliamentary] debate and did not call for any particular reaction". Thus, according to Malaysia, this map cannot be seen as "a subsequent agreement or as subsequent practice for the purposes of Article 31.3 *(a)* and *(b)* of the Vienna Convention" on the Law of Treaties.

61. The Court has already given consideration (see paragraph 48 above) to the legal force of the map annexed to the Dutch Government's Explanatory Memorandum accompanying the draft Law submitted by it for the ratification of the 1891 Convention. For the same reasons as those on which it based its previous findings, the Court considers that this map cannot be seen as "a subsequent agreement or as subsequent practice for the purposes of Article 31.3 *(a)* and *(b)* of the Vienna Convention".

*

62. In Indonesia's view, the 1893 amendment to the 1850 and 1878 Contracts of Vassalage with the Sultan of Bulungan provides a further indication of the interpretation given by the Netherlands Government to the 1891 Convention. It asserts that the aim of the amendment was to redefine the territorial extent of the Sultanate of Bulungan to take into account the provisions of the 1891 Convention. According to the new definition of 1893, "[t]he Islands of Tarakan and Nanoekan and that portion of the Island of Sebitik, situated to the south of the above boundary-line . . . belong to Boeloengan, as well as the small islands belonging to the above islands, so far as they are situated to the south of

trace de la frontière terrestre, mais également sur une ligne d'attribution se prolongeant au-delà de la côte est de Sebatik.

* *

59. S'agissant de la pratique ultérieure des parties à la convention de 1891, l'Indonésie invoque à nouveau la carte jointe au mémorandum explicatif du Gouvernement néerlandais qui accompagnait le projet de loi autorisant la ratification de la convention (voir paragraphes 47 et 48 ci-dessus). Elle estime que cette carte peut également être considérée comme «un accord ultérieur ou une pratique suivie ultérieurement aux fins des alinéas *a)* et *b)* du paragraphe 3 de l'article 31 de la convention de Vienne» sur le droit des traités.

60. La Malaisie fait valoir pour sa part que la carte jointe au mémorandum explicatif présenté par le Gouvernement des Pays-Bas aux deux Chambres des Etats-généraux, sur laquelle l'Indonésie fonde son argumentation, n'avait pas été annexée à la convention de 1891 et n'y était point mentionnée. Elle en conclut qu'il ne s'agissait donc pas d'une carte sur laquelle les parties à la convention se seraient accordées. La Malaisie relève par ailleurs que «[l]a carte néerlandaise à usage interne annexée au mémorandum explicatif ne fit l'objet d'aucun commentaire particulier au cours du débat [parlementaire] et ne suscita pas de réaction particulière». Ainsi, selon la Malaisie, cette carte ne peut être considérée comme «un accord ultérieur ou une pratique suivie ultérieurement aux fins des alinéas *a)* et *b)* du paragraphe 3 de l'article 31 de la convention de Vienne» sur le droit des traités.

61. La Cour s'est déjà penchée (voir paragraphe 48 ci-dessus) sur la question de la valeur juridique de la carte jointe au mémorandum explicatif du Gouvernement néerlandais qui accompagnait le projet de loi présenté par celui-ci en vue de la ratification de la convention de 1891. Elle estime que, pour les mêmes raisons que celles qui ont motivé ses conclusions antérieures, ladite carte ne saurait être regardée comme «un accord ultérieur ou une pratique suivie ultérieurement aux fins des alinéas *a)* et *b)* du paragraphe 3 de l'article 31 de la convention de Vienne».

*

62. Selon l'Indonésie, l'amendement de 1893 aux contrats de vassalité conclus avec le sultan du Bouloungan en 1850 et 1878 constitue un autre élément témoignant de l'interprétation que le Gouvernement des Pays-Bas donnait de la convention de 1891. Elle expose que cet amendement visait à redéfinir l'étendue territoriale du Sultanat du Bouloungan compte tenu des dispositions de la convention de 1891. Aux termes de la nouvelle définition de 1893, «les îles de Tarakan et Nanoukan, et la partie de l'île de Sebitik située au sud de la ligne frontière ci-dessus, ... appartiennent au Bouloungan, de même que les petites îles se rattachant aux îles susmentionnées, pour autant qu'elles soient situées au sud de la ligne frontière...».

the boundary-line . . .". According to Indonesia, this text indicates that the Netherlands Government considered in 1893 that the purpose of the 1891 Convention was to establish, in relation to islands, a line of territorial attribution extending out to sea. Indonesia adds that the British Government showed acquiescence in this interpretation, because the text of the 1893 amendment was officially communicated to the British Government on 26 February 1895 without meeting with any reaction.

63. Malaysia observes that the small islands referred to in the 1893 amendment are those which "belong" to the three expressly designated islands, namely Tarakan, Nanukan and Sebatik, and which are situated to the south of the boundary thus determined. Malaysia stresses that it would be fanciful "to see this as establishing an allocation perimeter projected 50 miles out to sea".

64. The Court observes that the relations between the Netherlands and the Sultanate of Bulungan were governed by a series of contracts entered into between them. The Contracts of 12 November 1850 and 2 June 1878 laid down the limits of the Sultanate. These limits extended to the north of the land boundary that was finally agreed in 1891 between the Netherlands and Great Britain. For this reason the Netherlands had consulted the Sultan before concluding the Convention with Great Britain and was moreover obliged in 1893 to amend the 1878 Contract in order to take into account the delimitation of 1891. The new text stipulated that the islands of Tarakan and Nanukan, and that portion of the island of Sebatik situated to the south of the boundary line, belonged to Bulungan, together with "the small islands belonging to the above islands, so far as they are situated to the south of the boundary-line". The Court observes that these three islands are surrounded by many smaller islands that could be said to "belong" to them geographically. The Court, however, considers that this cannot apply to Ligitan and Sipadan, which are situated more than 40 nautical miles away from the three islands in question. The Court observes that in any event this instrument, whatever its true scope may have been, was *res inter alios acta* for Great Britain and therefore it could not be invoked by the Netherlands in its treaty relations with Great Britain.

*

65. Indonesia also cites the Agreement concluded between Great Britain and the Netherlands on 28 September 1915, pursuant to Article V of the 1891 Convention, concerning the boundary between the State of North Borneo and the Dutch possessions on Borneo. It stresses that this was a demarcation agreement which, by definition, could only concern the inland part of the boundary. According to Indonesia, the fact that this Agreement does not mention the boundary eastward of the island of Sebatik does not imply that the 1891 Convention did not establish an eastward boundary out to sea. It states that, unlike in the case of the islands of Borneo and Sebatik, where demarcation was

L'Indonésie soutient qu'il ressort de ce texte que le Gouvernement néerlandais considérait, en 1893, que la convention de 1891 avait pour objet d'établir, en ce qui concerne les îles, une ligne de partage territorial se prolongeant vers le large. Elle ajoute que le Gouvernement britannique a acquiescé à cette interprétation, puisque le texte de l'amendement de 1893 fut communiqué officiellement au Gouvernement britannique, le 26 février 1895, et que celui-ci ne réagit pas.

63. La Malaisie fait observer que les petites îles visées dans l'amendement de 1893 sont celles qui «se rattachent» aux trois îles explicitement désignées, à savoir Tarakan, Nanoukan et Sebatik, qui se trouvent toutes situées au sud de la frontière ainsi déterminée. Et la Malaisie de souligner qu'il faut faire montre d'imagination «pour y voir la consécration d'un périmètre d'attribution projeté à 50 milles au large».

64. La Cour constate que les relations entre les Pays-Bas et le Sultanat du Bouloungan avaient été fixées par une série de contrats passés entre eux. Les contrats des 12 novembre 1850 et 2 juin 1878 précisaient les limites du Sultanat. Ces limites s'étendaient au nord de la frontière terrestre qui fut finalement agréée en 1891 par les Pays-Bas et la Grande-Bretagne. C'est pourquoi les Pays-Bas avaient consulté le sultan avant de conclure la convention avec la Grande-Bretagne; ils s'étaient en outre trouvés dans l'obligation de modifier en 1893 le contrat de 1878, afin de tenir compte de la délimitation intervenue en 1891. Le nouveau texte précisait que les îles de Tarakan et de Nanoukan et la partie de l'île de Sebatik située au sud de la ligne frontière appartenaient au Bouloungan, et qu'il en était de même des «petites îles se rattachant aux îles susmentionnées, pour autant qu'elles soient situées au sud de la ligne frontière». La Cour note que ces trois îles sont entourées de nombreuses îles plus petites, qui peuvent être considérées comme «se rattachant» géographiquement à celles-ci. Elle estime en revanche que tel ne saurait être le cas de Ligitan et Sipadan, situées à une distance de plus de 40 milles marins de ces trois îles. La Cour relèvera qu'en tout état de cause, quelle qu'en eût été la portée, ce texte était *res inter alios acta* pour la Grande-Bretagne et que, de ce fait, il n'aurait pu lui être opposé par les Pays-Bas dans leurs relations conventionnelles.

*

65. L'Indonésie se réfère en outre à l'accord conclu entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas le 28 septembre 1915, conformément à l'article V de la convention de 1891, au sujet de la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo. Elle souligne qu'il s'agissait d'un accord de démarcation qui, par définition, ne pouvait que concerner le tronçon terrestre de la frontière. Selon l'Indonésie, le fait que cet accord ne mentionne pas la frontière en direction de l'est à partir de l'île de Sebatik ne saurait impliquer que la convention de 1891 n'établissait pas de frontière en direction de l'est vers le large. Elle expose que, contrairement à ce qui était le cas sur les îles de Bornéo et de Sebatik, où

physically possible, such an operation was not possible in the sea east of Sebatik.

Finally, Indonesia asserts that the fact that the Commissioners' work started at the east coast of Sebatik does not mean that the 1891 Convention line began there, any more than the fact that their work ended after covering some 20 per cent of the boundary can be interpreted to mean that the boundary did not continue any further. It states that, contrary to what Malaysia suggests, the Commissioners' report did not say that the boundary started on the east coast of Sebatik but indicated only that "[t]raversing the island of Sibetik, the frontier line follows the parallel of 4° 10′ north latitude . . .".

66. Indonesia contends that the same applies to the 1928 Agreement, whereby the parties to the 1891 Convention agreed on a more precise delimitation of the boundary, as defined in Article III of the Convention, between the summits of the Gunong Api and of the Gunong Raya.

67. With respect to the maps attached to the 1915 and 1928 Agreements, Indonesia acknowledges that they showed no seaward extension of the line along the 4° 10′ N parallel referred to in Article IV of the 1891 Convention. It further recognizes that these maps formed an integral part of the agreements and that as such they therefore had the same binding legal force as those agreements for the parties. Indonesia nevertheless stresses that the maps attached to the 1915 and 1928 Agreements should in no sense be considered as prevailing over the Dutch Explanatory Memorandum map of 1891 in relation to stretches of the 1891 Convention line which were beyond the reach of the 1915 and 1928 Agreements.

68. Malaysia does not share Indonesia's interpretation of the 1915 and 1928 Agreements between Great Britain and the Netherlands. On the contrary, it considers that these Agreements contradict Indonesia's interpretation of Article IV of the 1891 Convention.

With respect to the 1915 Agreement, Malaysia points out that the Agreement "starts by stating that the frontier line traverses the island of Sebatik following the parallel of 4° 10′ N latitude marked on the east and west coasts by boundary pillars, then follows the parallel westward". In Malaysia's view, this wording "is exclusive of any prolongation of the line eastward". Further, Malaysia maintains that the map referred to in the preamble to the Agreement and annexed to it confirms that the boundary line started on the east coast of Sebatik Island and did not concern Ligitan or Sipadan. In this respect, it observes that on this map the eastern extremity of the boundary line is situated on the east coast of Sebatik and that the map shows no sign of the line being extended out to sea. Malaysia points out, however, that from the western endpoint of the boundary the map shows the beginning of a continuation due south. Malaysia concludes from this that "[i]f the Commissioners had thought the [1891 Convention] provided for an extension of the boundary line

une démarcation était physiquement possible, il n'en était pas de même en mer, à l'est de Sebatik.

L'Indonésie relève enfin que le fait que les travaux des commissaires aient commencé par la côte orientale de Sebatik n'implique pas que la ligne conventionnelle de 1891 commençait à cet endroit, pas plus que le fait que ces travaux aient pris fin après avoir couvert environ vingt pour cent de la frontière ne peut être interprété comme signifiant que la frontière ne se poursuivait pas au-delà. Elle affirme que le rapport des commissaires ne précisait pas, contrairement à ce que la Malaisie laisse entendre, que la frontière commençait sur la côte orientale de Sebatik, mais indiquait seulement que, «traversant l'île de Sibetik, la ligne frontière suivait le parallèle 4° 10′ de latitude nord...».

66. L'Indonésie soutient que les mêmes conclusions s'appliquent à l'accord de 1928, par lequel les parties à la convention de 1891 avaient convenu de délimiter plus précisément la frontière, telle que définie à l'article III de cette convention, entre les sommets du Gunong Api et du Gunong Raya.

67. Pour ce qui est des cartes annexées aux accords de 1915 et 1928, l'Indonésie reconnaît certes que celles-ci ne figuraient aucun prolongement vers le large de la ligne passant par le parallèle 4° 10′ de latitude nord, visée à l'article IV de la convention de 1891. Elle reconnaît en outre que ces cartes faisaient partie intégrante des accords, et qu'elles avaient dès lors pour les parties la même valeur juridique obligatoire que ceux-ci. L'Indonésie souligne néanmoins que les cartes annexées aux accords de 1915 et 1928 ne sauraient en aucun cas être considérées comme l'emportant sur la carte jointe au mémorandum explicatif néerlandais de 1891, en ce qui concerne les segments de la ligne de la convention de 1891 qui dépassaient le champ d'application des accords de 1915 et 1928.

68. La Malaisie ne fait pas la même lecture que l'Indonésie des accords de 1915 et 1928 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Elle estime au contraire que ces accords démentent l'interprétation donnée par l'Indonésie de l'article IV de la convention de 1891.

S'agissant de l'accord de 1915, elle souligne que celui-ci «commence par déclarer que la ligne frontière traverse l'île de Sebatik le long du parallèle de 4° 10′ de latitude nord, marqué sur les côtes est et ouest par des bornes, puis suit le parallèle vers l'ouest». Pour la Malaisie, un tel libellé «exclut tout prolongement de la ligne vers l'est». Par ailleurs, la Malaisie soutient que la carte mentionnée dans le préambule de l'accord et annexée à celui-ci confirme que la ligne frontière commençait sur la côte est de l'île de Sebatik et ne concernait pas Ligitan et Sipadan. A cet égard, elle fait observer que, sur cette carte, le point terminal de la ligne frontière à l'est se trouve sur la côte orientale de Sebatik et qu'il n'y apparaît aucun signe de prolongement de la ligne en mer. La Malaisie relève qu'en revanche à partir du point terminal à l'ouest de la ligne frontière la carte représente le début du prolongement de celle-ci vers le sud. La Malaisie en conclut que, «si les commissaires avaient pensé que [la convention de 1891] prévoyait un prolongement de la ligne frontière vers l'est au

eastwards by an allocation line, they would have likewise indicated the beginning of such a line" as they had done at the other end of the boundary. Malaysia stresses that the Commissioners not only chose not to extend the line on the map but they even indicated the end of the boundary line on the map by a red cross. Malaysia adds that the evidentiary value of the map annexed to the 1915 Agreement is all the greater because it is "the only official map agreed by the Parties".

At the hearings, Malaysia further contended that the 1915 Agreement could not be considered exclusively as a demarcation agreement. It explained that the Commissioners did not perform an exercise of demarcation *stricto sensu*, as they took liberties with the text of the 1891 Convention at a number of points on the land boundary, and these liberties were subsequently endorsed by the signatories of the 1915 Agreement. As an example, Malaysia referred to the change made by the Commissioners to the boundary line in the channel between the west coast of Sebatik and mainland Borneo, for the purpose of reaching the middle of the mouth of the River Troesan Tamboe.

69. With respect to the 1928 Agreement, which pertains to an inland sector of the boundary between the summits of the Gunong Api and the Gunong Raya, Malaysia considers that this instrument confirms the 1915 Agreement, since the Netherlands Government could have taken the opportunity to correct the 1915 map and Agreement if it had so wished.

70. The Court will recall that the 1891 Convention included a clause providing that the parties would in the future be able to define the course of the boundary line more exactly. Thus, Article V of the Convention states: "The exact positions of the boundary-line, as described in the four preceding Articles, shall be determined hereafter by mutual agreement, at such times as the Netherland and the British Governments may think fit."

The first such agreement was the one signed at London by Great Britain and the Netherlands on 28 September 1915 relating to "the boundary between the State of North Borneo and the Netherland possessions in Borneo". As explained in an exchange of letters of 16 March and 3 October 1905 between Baron Gericke, Netherlands Minister in London, and the Marquess of Lansdowne, British Foreign Secretary, and in a communication dated 19 November 1910 from the Netherlands Chargé d'affaires, the origin of that agreement was a difference of opinion between the Netherlands and Great Britain in respect of the course of the boundary line. The difference concerned the manner in which Article II of the 1891 Convention should be interpreted. That provision was, by way of the 1905 exchange of letters, given an interpretation agreed by the two Governments. In 1910, the Netherlands Minister for the Colonies made known to the Foreign Office, by way of the above-mentioned communication from the Netherlands Chargé d'affaires, his view that "the time

moyen d'une ligne d'attribution, ils auraient fait figurer le début de cette ligne sur la carte», de la même façon qu'ils l'avaient fait à l'autre extrémité de la ligne. Et la Malaisie de souligner que non seulement les commissaires ont choisi de ne pas prolonger la ligne sur la carte, mais qu'ils ont même pris soin d'indiquer la fin de la ligne frontière sur la carte par une croix rouge. La Malaisie ajoute que la valeur juridique de cette carte annexée à l'accord de 1915 serait d'autant plus importante qu'elle constituerait «la seule carte officielle agréée par les parties».

A l'audience, la Malaisie a par ailleurs soutenu que l'accord de 1915 ne saurait être exclusivement considéré comme un accord de démarcation. Elle a exposé que les commissaires ne s'étaient pas livrés à un exercice de démarcation *stricto sensu* car ils avaient, à plusieurs endroits de la frontière terrestre, pris des libertés par rapport au texte de la convention de 1891 et que ces libertés avaient ensuite été entérinées par les signataires de l'accord de 1915. La Malaisie a cité comme exemple la modification de la ligne frontière dans le chenal situé entre la côte occidentale de Sebatik et l'île de Bornéo proprement dite, que les commissaires avaient effectuée aux fins d'atteindre le milieu de l'embouchure de la rivière Trousan Tambou.

69. Pour ce qui a trait à l'accord de 1928, qui porte sur un segment de la frontière situé à l'intérieur des terres, entre les sommets du Gunong Api et du Gunong Raya, la Malaisie estime que cet instrument vient confirmer l'accord de 1915, dans la mesure où le Gouvernement néerlandais n'a pas saisi l'opportunité qui lui était offerte, s'il le souhaitait, de rectifier la carte et l'accord de 1915.

70. La Cour rappellera que la convention de 1891 contenait une disposition prévoyant la possibilité pour les parties, dans le futur, de définir plus précisément le tracé de la ligne frontière. En effet, l'article V de cette convention stipule que «[l]e tracé exact de la ligne frontière, telle qu'elle est décrite dans les quatre articles précédents, sera défini ultérieurement d'un commun accord, aux moments que les Gouvernements néerlandais et britannique jugeront opportuns».

Le premier de ces accords est celui que la Grande-Bretagne et les Pays-Bas conclurent à Londres le 28 septembre 1915 concernant «la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo». Il trouve son origine, comme l'expliquent un échange de lettres des 16 mars et 3 octobre 1905 entre le baron Gericke, ministre néerlandais à Londres, et le marquis de Lansdowne, secrétaire britannique aux affaires étrangères, ainsi qu'une communication du 19 novembre 1910 du chargé d'affaires des Pays-Bas, dans une divergence d'opinions qui était survenue entre les Pays-Bas et la Grande-Bretagne quant au tracé de la ligne frontière. Cette divergence portait sur l'interprétation à donner à l'article II de la convention de 1891. Par l'échange de lettres de 1905, ladite disposition avait fait l'objet d'une interprétation convenue entre les deux gouvernements. En 1910, par la communication susmentionnée du chargé d'affaires des Pays-Bas, le ministre néerlandais des colonies fit savoir au Foreign Office qu'il estimait que «le moment [était] venu d'ouvrir avec le

[had] come to open the negotiations with the British Government mentioned in the [Convention] of June 20, 1891, concerning the indication of the frontier between British North Borneo and the Netherland Territory". He stated in particular that the uncertainty as to the actual course of the boundary made itself felt "along the whole" boundary. For that purpose, he proposed that "a mixed Commission . . . be appointed to indicate the frontier on the ground, to describe it and to prepare a map of same". As the proposal was accepted, a mixed Commission carried out the prescribed task between 8 June 1912 and 30 January 1913.

71. By the 1915 Agreement, the two States approved and confirmed a joint report, incorporated into that Agreement, and the map annexed thereto, which had been drawn up by the mixed Commission. The Commissioners started their work on the east coast of Sebatik and, from east to west, undertook to "delimitate on the spot the frontier" agreed in 1891, as indicated in the preamble to the Agreement. In the Court's view, the Commissioners' assignment was not simply a demarcation exercise, the task of the parties being to clarify the course of a line which could only be imprecise in view of the somewhat general wording of the 1891 Convention and the line's considerable length. The Court finds that the intention of the parties to clarify the 1891 delimitation and the complementary nature of the demarcation operations become very clear when the text of the Agreement is examined carefully. Thus the Agreement indicates that "[w]here physical features did not present natural boundaries conformable with the provisions of the Boundary Treaty of the 20th June, 1891, [the Commissioners] erected the following pillars".

Moreover, the Court observes that the course of the boundary line finally adopted in the 1915 Agreement does not totally correspond to that of the 1891 Convention. Thus, as Malaysia points out, whereas the sector of the boundary between Sebatik Island and Borneo under Article IV of the 1891 Convention was to follow a straight line along the parallel of 4° 10′ latitude north (see paragraph 36 above), the 1915 Agreement stipulates that:

> "(2) Starting from the boundary pillar on the west coast of the island of Sibetik, the boundary follows the parallel of 4° 10′ north latitude westward until it reaches the middle of the channel, thence keeping a mid-channel course until it reaches the middle of the mouth of Troesan Tamboe.
>
> (3) From the mouth of Troesan Tamboe the boundary line is continued up the middle of this Troesan until it is intersected by a similar line running through the middle of Troesan Sikapal; it then follows this line through Troesan Sikapal as far as the point where the latter meets the watershed between the Simengaris and Seroedong Rivers (Sikapal hill), and is connected finally with this watershed by a line taken perpendicular to the centre line of Troesan Sikapal."

In view of the foregoing, the Court cannot accept Indonesia's argu-

Gouvernement britannique les négociations prévues dans [la convention du 20 juin 1891], concernant l'indication de la frontière entre le Nord-Bornéo britannique et le territoire néerlandais». Il précisait notamment que l'incertitude quant au tracé effectif de la frontière se faisait sentir «tout au long» de celle-ci. A cet effet, il proposa «la nomination d'une commission mixte ... chargée d'indiquer la frontière sur le terrain, de la décrire et d'en établir une carte». La proposition ayant été acceptée, une commission mixte réalisa la tâche prescrite entre le 8 juin 1912 et le 30 janvier 1913.

71. Par l'accord de 1915, les deux Etats approuvaient et confirmaient un rapport conjoint, incorporé audit accord, ainsi que la carte y annexée, qui avaient été établis par la commission mixte. Les commissaires avaient commencé leurs travaux sur la côte est de Sebatik et avaient entrepris, comme le rappelle le préambule de l'accord, de «délimiter sur les lieux la frontière» convenue en 1891, en procédant d'est en ouest. La Cour estime que la mission effectuée par les commissaires n'était pas une mission de simple démarcation, les parties ayant dû s'employer à préciser un tracé qui, vu le libellé assez général de la convention de 1891 et la longueur considérable de la ligne, ne pouvait qu'être imprécis. De l'avis de la Cour, la volonté des parties de préciser la délimitation opérée en 1891 et le caractère complémentaire des opérations de démarcation menées ressortent à suffisance d'un examen attentif du texte de l'accord. Celui-ci indique ainsi que «[l]à où la configuration du terrain n'offrait pas de limite naturelle conforme aux dispositions de l'accord de frontière du 20 juin 1891, [les commissaires ont] érigé les bornes suivantes».

Par ailleurs, la Cour constate que le tracé de la ligne finalement retenu dans l'accord de 1915 ne correspond pas entièrement à celui de la convention de 1891. Ainsi, comme l'a relevé la Malaisie, alors que le segment de frontière reliant l'île de Sebatik à l'île de Bornéo devait, aux termes de l'article IV de la convention de 1891, suivre une ligne droite le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord (voir paragraphe 36 ci-dessus), l'accord de 1915 dispose que:

> «2) A partir de la borne frontière érigée sur la côte ouest de l'île de Sibetik, la frontière suit le parallèle 4° 10′ de latitude nord vers l'ouest jusqu'au milieu du chenal, puis suit le milieu du chenal jusqu'au milieu de l'embouchure du Trousan Tambou.
>
> 3) De l'embouchure du Trousan Tambou, la ligne frontière se prolonge au milieu de ladite Trousan jusqu'au point où elle croise une ligne semblable passant par le milieu de la Trousan Sikapal; elle suit ensuite cette ligne passant par la Trousan Sikapal jusqu'au point où cette dernière rejoint la ligne de partage des eaux des rivières Simengaris et Seroudong (colline de Sikapal), et elle est enfin reliée à cette ligne de partage des eaux par une ligne perpendiculaire à celle passant au centre de Trousan Sikapal.»

Au vu de ce qui précède, la Cour ne saurait retenir l'argument de

ment that the 1915 Agreement was purely a demarcation agreement; nor can it accept the conclusion drawn therefrom by Indonesia that the very nature of this Agreement shows that the parties were not required to concern themselves therein with the course of the line out to sea to the east of Sebatik Island.

72. In connection with this agreement, the Court further notes a number of elements which, when taken as a whole, suggest that the line established in 1891 terminated at the east coast of Sebatik.

It first observes that the title of the 1915 Agreement is very general in nature ("Agreement between the United Kingdom and the Netherlands relating to the Boundary between the State of North Borneo and the Netherland Possessions in Borneo"), as is its wording. Thus, the preamble to the Agreement refers to the joint report incorporated into the Agreement and to the map accompanying it as "relating to the boundary between the State of North Borneo and the Netherland possessions in the island", without any further indication. Similarly, paragraphs 1 and 3 of the joint report state that the Commissioners had "travelled in the neighbourhood of the frontier from the 8th June, 1912, to the 30th January, 1913" and had

> "determined the boundary between the Netherland territory and the State of British North Borneo, *as described in the Boundary Treaty supplemented by the interpretation of Article 2 of the Treaty mutually accepted by the Netherland and British Governments in 1905*" (emphasis added by the Court).

For their part, the Commissioners, far from confining their examination to the specific problem which had arisen in connection with the interpretation of Article II of the 1891 Convention (see paragraph 70 above), also considered the situation in respect of the boundary from Sebatik westward. Thus, they began their task at the point where the 4° 10′ latitude north parallel crosses the east coast of Sebatik; they then simply proceeded from east to west.

Moreover, subparagraph (1) of paragraph 3 of the joint report describes the boundary line fixed by Article IV of the 1891 Convention as follows:

> "Traversing the island of Sibetik, the frontier line follows the parallel of 4° 10′ north latitude, *as already fixed by Article 4 of the Boundary Treaty and marked on the east and west coasts by boundary pillars*" (emphasis added by the Court).

In sum, the 1915 Agreement covered *a priori* the entire boundary "between the Netherland territory and the State of British North Borneo" and the Commissioners performed their task beginning at the eastern end of Sebatik. In the opinion of the Court, if the boundary had continued in any way to the east of Sebatik, at the very least some mention of that could have been expected in the Agreement.

The Court considers that an examination of the map annexed to the

l'Indonésie selon lequel l'accord de 1915 était exclusivement un accord de démarcation. Elle ne saurait davantage accepter la conclusion qu'en tire l'Indonésie, à savoir que, compte tenu de la nature même de cet accord, les parties n'avaient pas à se préoccuper, dans celui-ci, du tracé de la ligne vers le large, à l'est de l'île de Sebatik.

72. La Cour relève par ailleurs, en ce qui concerne cet accord, un certain nombre d'éléments qui, pris dans leur ensemble, donnent à penser que la ligne établie en 1891 prenait fin sur la côte est de l'île de Sebatik.

Elle observe tout d'abord que le titre de l'accord de 1915 a un caractère tout à fait général («Accord entre le Royaume-Uni et les Pays-Bas relatif à la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo»), tout comme son libellé lui-même. Ainsi, le préambule de l'accord se réfère au rapport conjoint incorporé audit accord et à la carte annexée à celui-ci comme «se rapportant à la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises dans cette île», sans autre indication. De même, les paragraphes 1 et 3 du rapport conjoint précisent que les commissaires ont «parcouru les parages de la frontière entre le 8 juin 1912 et le 30 janvier 1913» et ont

> «défini le tracé de la frontière entre le territoire néerlandais et l'Etat du Nord-Bornéo britannique, *telle que décrite dans le traité de frontière complété par l'interprétation de l'article II dudit traité acceptée d'un commun accord par les Gouvernements néerlandais et britannique en 1905*» (les italiques sont de la Cour).

Pour leur part, les commissaires, loin de limiter leur examen au problème spécifique qui s'était posé dans le cadre de l'interprétation de l'article II de la convention de 1891 (voir paragraphe 70 ci-dessus), ont envisagé la situation de la frontière à partir de l'île de Sebatik en allant vers l'ouest. Ils ont ainsi commencé leur tâche au point où le parallèle 4° 10′ de latitude nord touche à la côte est de Sebatik, puis ont simplement procédé d'est en ouest.

Au demeurant, à l'alinéa 1 du paragraphe 3 du rapport conjoint, la frontière fixée à l'article IV de la convention de 1891 est décrite dans les termes suivants:

> «Traversant l'île de Sibetik, la ligne frontière suit le parallèle 4° 10′ de latitude nord, *telle qu'elle est déjà fixée à l'article IV du traité de frontière et matérialisée sur les côtes est et ouest par des bornes frontières.*» (Les italiques sont de la Cour.)

Au total, l'accord de 1915 visait à priori l'ensemble de la frontière «entre le territoire néerlandais et l'Etat du Nord-Bornéo britannique», et les commissaires avaient accompli leur tâche en partant de l'extrémité est de Sebatik. De l'avis de la Cour, si la frontière s'était d'une façon ou d'une autre poursuivie à l'est de Sebatik, on aurait pu s'attendre à ce qu'à tout le moins il en fût fait mention dans l'accord.

La Cour estime que l'examen de la carte annexée à l'accord de 1915

1915 Agreement reinforces the Court's interpretation of that Agreement. The Court observes that the map, together with the map annexed to the 1928 Agreement, is the only one which was agreed between the parties to the 1891 Convention. The Court notes on this map that an initial southward extension of the line indicating the boundary between the Netherlands possessions and the other States under British protection is shown beyond the western endpoint of the boundary defined in 1915, while a similar extension does not appear beyond the point situated on the east coast of Sebatik; that latter point was, in all probability, meant to indicate the spot where the boundary ended.

73. A new agreement was concluded by the parties to the 1891 Convention on 26 March 1928. Although also bearing a title worded in general terms ("Convention between Great Britain and Northern Ireland and the Netherlands respecting the Further Delimitation of the Frontier between the States in Borneo under British Protection and the Netherlands Territory in that Island"), that agreement had a much more limited object than the 1915 Agreement, as its Article 1 indicates:

> "The boundary as defined in article III of the Convention signed at London on the 20th June, 1891, is further delimited between the summits of the Gunong Api and of the Gunong Raya as described in the following article and as shown on the map attached to this Convention."

The Court considers this too to be an agreement providing for both a more exact delimitation of the boundary in the sector in question and its demarcation, not solely a demarcation treaty. However, the Court finds that in 1928 it was a matter of carrying out the detailed delimitation and demarcation of only a limited inland boundary sector. Accordingly, the Court cannot draw any conclusions, for the purpose of interpreting Article IV of the 1891 Convention, from the fact that the 1928 Agreement fails to make any reference to the question of the boundary line being extended, as an allocation line, out to sea east of Sebatik.

74. The Court lastly observes that no other agreement was concluded subsequently by Great Britain and the Netherlands with respect to the course of the line established by the 1891 Convention.

*

75. However, Indonesia refers to a debate that took place within the Dutch Government between 1922 and 1926 over whether the issue of the delimitation of the territorial waters off the east coast of the island of Sebatik should be raised with the British Government. Indonesia sets out the various options that had been envisaged in this respect: one of these options consisted in considering that the 1891 Convention also established a boundary for the territorial sea at 3 nautical miles from the coast. The other option consisted in drawing a line perpendicular to the coast at

vient renforcer la lecture qu'elle fait de ce dernier. Elle constate que cette carte est, avec celle annexée à l'accord de 1928, la seule qui ait été agréée entre les parties à la convention de 1891. Or la Cour relève que, sur cette carte, à partir du point d'aboutissement à l'ouest de la frontière définie en 1915, un début de prolongement vers le sud de la ligne indiquant la frontière entre les possessions des Pays-Bas et les autres Etats sous protection britannique a été représenté, alors qu'aucun prolongement similaire n'apparaît au-delà du point situé sur la côte est de Sebatik; ce dernier point devait, selon toute vraisemblance, indiquer l'endroit où la frontière se terminait.

73. Le 26 mars 1928, un nouvel accord fut conclu entre les parties à la convention de 1891. Cet accord, bien que portant également un titre libellé en termes généraux («Convention entre la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord et les Pays-Bas, précisant la délimitation de la frontière entre les Etats sous le protectorat britannique dans l'île de Bornéo et le territoire néerlandais dans cette île»), avait en revanche un objet beaucoup plus limité que celui de 1915, comme l'indique le texte de son article premier:

> «La frontière, telle qu'elle est définie à l'article III de la convention signée à Londres le 20 juin 1891, est délimitée d'une manière plus précise entre les sommets du Gunong Api et du Gunong Raya, comme il est dit à l'article suivant et comme l'indique la carte annexée à la présente convention.»

La Cour estime certes qu'il s'agissait là encore d'un accord prévoyant à la fois une délimitation plus précise de la frontière dans le secteur envisagé et sa démarcation, et non exclusivement d'un traité de démarcation. Toutefois, la Cour constate qu'il ne s'agissait en 1928 que de procéder à la délimitation détaillée et à la démarcation d'un secteur limité de la frontière situé à l'intérieur des terres. Dans ces conditions, elle ne peut tirer aucune conclusion, aux fins de l'interprétation de l'article IV de la convention de 1891, de l'absence, dans l'accord de 1928, d'une quelconque référence à la question du prolongement de la ligne frontière vers le large, à l'est de l'île de Sebatik, en tant que ligne d'attribution.

74. La Cour relève en dernier lieu qu'aucun autre accord n'a été conclu par la suite entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas concernant le tracé de la ligne établie par la convention de 1891.

*

75. L'Indonésie fait cependant état d'un débat qui eut lieu au sein de l'administration néerlandaise, de 1922 à 1926, quant à l'opportunité de soulever auprès du Gouvernement britannique la question de la délimitation de la mer territoriale au large de la côte est de l'île de Sebatik. Elle expose que différentes options avaient été envisagées à cet égard: l'une de ces options consistait à considérer que la convention de 1891 établissait également au large, sur une distance de 3 milles marins à partir de la côte, une frontière pour la mer territoriale; l'autre option consistait à tracer

the terminus of the land boundary, as recommended by the rules of general international law that were applicable at the time. Indonesia adds that the final view expressed in September 1926 by the Minister for Foreign Affairs of the Netherlands, who had opted for the perpendicular line, was that it was not opportune to raise the matter with the British Government. According to Indonesia, this internal debate shows that the Dutch authorities took the same position as Indonesia in the present case and saw the 1891 line as an allocation line rather than a maritime boundary. Indonesia further points out that the internal Dutch discussions were entirely restricted to the delimitation of the territorial waters off Sebatik Island and did not involve the islands of Ligitan and Sipadan.

76. Malaysia considers the proposal by certain Dutch authorities to delimit the territorial waters by a line perpendicular to the coast from the endpoint of the land boundary as particularly significant as this would have made it more difficult for the Dutch Government to make any subsequent claim to sovereignty over distant islands situated to the south of an allocation line along the 4° 10′ N parallel. Malaysia accordingly asserts that, in view of this debate, it is difficult to argue that in 1926 the Dutch authorities considered that any delimitation of territorial waters or the course of an allocation line had been provided for by an agreement between Great Britain and the Netherlands in 1891 or later. It further concludes from this debate that the Dutch authorities were clearly of the view that no rule of international law called for the prolongation, beyond the east coast of Sebatik, of the 4° 10′ N land boundary, and that in any event the authorities did not favour such a solution, considering it to be contrary to Dutch interests.

77. The Court notes that this internal debate sheds light on the views of various Dutch authorities at the time as to the legal situation of the territories to the east of Sebatik Island.

In a letter of 10 December 1922 to the Minister for the Colonies, the Governor-General of the Dutch East Indies proposed certain solutions for the delimitation of the territorial waters off the coast of Sebatik. One of these solutions was to draw "a line which is an extension of the land border". The Ministry of Foreign Affairs was also consulted. In a Memorandum of 8 August 1923, it also mentioned the "extension of the land boundary" dividing Sebatik Island as the possible boundary between Dutch territorial waters and the territorial waters of the State of North Borneo. In support of this solution, the Ministry of Foreign Affairs invoked the map annexed to the Explanatory Memorandum, "on which the border between the areas under Dutch and British jurisdiction on land and sea is extended along the parallel 4° 10′ N". The Ministry however added that "this map [did] not result from actual consultation" between the parties, although it was probably known to the British Government. Nevertheless, in his letter of 27 September 1926 to the Minister

une ligne perpendiculaire à la côte, à partir du point terminal de la frontière terrestre, comme le préconisaient les regles de droit international général alors applicables. L'Indonésie précise que le ministre des affaires étrangères des Pays-Bas, qui avait opté pour la ligne perpendiculaire, estima finalement en septembre 1926 qu'il n'y avait pas lieu de soulever la question auprès du Gouvernement britannique. Selon l'Indonésie, ce débat interne montre que, pour les fonctionnaires de l'administration néerlandaise, la ligne de 1891 était, comme elle-même le soutient aujourd'hui, une ligne d'attribution et non une frontière maritime. L'Indonésie souligne enfin que ce débat interne néerlandais se bornait strictement à la délimitation de la mer territoriale au large de l'île de Sebatik et ne concernait pas Ligitan et Sipadan.

76. La Malaisie considère que la proposition faite par certaines autorités néerlandaises de délimiter les eaux territoriales par une ligne perpendiculaire à la côte et partant du point d'aboutissement de la frontière terrestre est d'autant plus révélatrice que cette solution aurait rendu plus difficile, pour le Gouvernement néerlandais, la revendication éventuelle d'îles éloignées, situées au sud d'une ligne d'attribution courant le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord. La Malaisie fait donc valoir que, au vu de ce débat, il est difficile de soutenir que les autorités néerlandaises, en 1926, considéraient qu'une délimitation des eaux territoriales ou le tracé d'une ligne d'attribution avaient fait l'objet d'un accord entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas en 1891 ou plus tard. Par ailleurs, elle tire comme conséquence de ce débat que les autorités néerlandaises étaient manifestement d'avis qu'aucune règle de droit international n'exigeait le prolongement, au-delà de la côte orientale de Sebatik, de la frontière terrestre le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord, et qu'elles n'étaient en tout cas pas favorables à cette solution, l'estimant contraire aux intérêts néerlandais.

77. La Cour constate que ce débat interne est révélateur des vues que diverses autorités néerlandaises avaient à l'époque quant à la situation juridique des territoires à l'est de l'île de Sebatik.

Dans une lettre adressée le 10 décembre 1922 au ministre des colonies, le gouverneur général des Indes orientales néerlandaises avait proposé certaines solutions pour délimiter la mer territoriale au large de Sebatik; l'une d'entre elles consistait à tracer «une ligne prolongeant la frontière terrestre». Le ministère des affaires étrangères fut aussi consulté; dans un mémorandum en date du 8 août 1923, il évoqua également la possibilité de considérer le «prolongement de la frontière terrestre» divisant l'île de Sebatik comme formant la frontière entre les eaux territoriales néerlandaises et les eaux territoriales de l'Etat du Nord-Bornéo. En faveur de cette solution, le ministère des affaires étrangères invoqua la carte jointe au mémorandum explicatif, «sur laquelle la frontière entre les secteurs terrestres et maritimes sous juridictions néerlandaise d'une part et britannique d'autre part court le long du parallèle de 4° 10′ nord»; le ministère précisa toutefois que «ladite carte n'[était] pas le fruit de concertations» entre les parties, bien qu'elle eût probablement été connue du Gouverne-

for the Colonies, the Minister for Foreign Affairs, whilst not considering it desirable to raise the question with the British Government, put forward the perpendicular line as being the best solution. In the end this issue was not pursued and the Dutch Government never drew it to the attention of the British Government.

In the Court's view, the above-mentioned correspondence suggests that, in the 1920s, the best informed Dutch authorities did not consider that there had been agreement in 1891 on the extension out to sea of the line drawn on land along the 4° 10′ north parallel.

*

78. Finally, Indonesia maintains that, in granting oil concessions in the area, both Parties always respected the 4° 10′ North latitude as forming the limit of their respective jurisdiction. Accordingly, in Indonesia's view, its grant of a licence to Japex/Total demonstrates that it considered that its jurisdictional rights extended up to the 4° 10′ N line. Indonesia goes on to indicate that Malaysia acted in similar fashion in 1968 when it granted an oil concession to Teiseki, pointing out that the southern limit of this concession virtually coincides with that parallel. Thus, according to Indonesia, the Parties recognized and respected the 4° 10′ N parallel as a separation line between Indonesia's and Malaysia's respective zones.

For its part, Malaysia notes that the oil concessions in the 1960s did not concern territorial delimitation and that the islands of Ligitan and Sipadan were never included in the concession perimeters. It adds that "[n]o activity pursuant to the Indonesian concessions had any relation to the islands".

79. The Court notes that the limits of the oil concessions granted by the Parties in the area to the east of Borneo did not encompass the islands of Ligitan and Sipadan. Further, the northern limit of the exploration concession granted in 1966 by Indonesia and the southern limit of that granted in 1968 by Malaysia did not coincide with the 4° 10′ north parallel but were fixed at 30″ to either side of that parallel. These limits may have been simply the manifestation of the caution exercised by the Parties in granting their concessions. This caution was all the more natural in the present case because negotiations were to commence soon afterwards between Indonesia and Malaysia with a view to delimiting the continental shelf.

The Court cannot therefore draw any conclusion for purposes of interpreting Article IV of the 1891 Convention from the practice of the Parties in awarding oil concessions.

*

ment britannique. Néanmoins, dans une lettre du 27 septembre 1926 adressée au ministre des colonies, le ministre des affaires étrangères, tout en se déclarant partisan de ne pas soulever la question auprès du Gouvernement britannique, privilégia la ligne perpendiculaire comme étant la meilleure solution. Finalement, les choses en restèrent là ; le problème ne fut jamais porté à l'attention du Gouvernement britannique par le Gouvernement néerlandais.

De l'avis de la Cour, la correspondance susmentionnée laisse à penser que, dans les années vingt, les autorités néerlandaises les mieux informées ne considéraient pas qu'il avait été convenu en 1891 d'un prolongement en mer de la ligne tracée sur terre le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord.

*

78. L'Indonésie soutient enfin que, lorsqu'elles ont accordé des concessions pétrolières dans la région, les deux Parties ont toujours respecté le parallèle 4° 10′ de latitude nord comme limite de leurs juridictions respectives. Ainsi, selon l'Indonésie, le fait qu'elle ait octroyé un permis à Japex/Total montrait qu'elle considérait que sa juridiction s'étendait jusqu'à la ligne 4° 10′ de latitude nord. L'Indonésie poursuit en indiquant que la Malaisie a agi de la même façon en 1968, lorsqu'elle a accordé une concession pétrolière à la Teiseki, et fait observer que la limite méridionale de cette concession coïncide pratiquement avec ce parallèle. Ainsi, de l'avis de l'Indonésie, les Parties reconnaissaient et respectaient le parallèle 4° 10′ de latitude nord comme ligne de séparation entre les zones relevant respectivement de l'Indonésie et de la Malaisie.

La Malaisie fait valoir pour sa part que les concessions pétrolières des années soixante ne concernaient pas la délimitation territoriale, et que les îles de Ligitan et Sipadan n'avaient jamais été englobées dans les périmètres ayant fait l'objet de concessions. Elle ajoute qu'«[a]ucune activité découlant des concessions indonésiennes n'était en rapport avec les îles».

79. La Cour fera observer que les limites des concessions pétrolières accordées par les Parties, dans la région à l'est de Bornéo, n'englobaient pas les îles de Ligitan et Sipadan. En outre, la limite septentrionale de la concession d'exploration octroyée en 1966 par l'Indonésie et la limite méridionale de celle accordée par la Malaisie en 1968 ne correspondaient pas au parallèle 4° 10′ de latitude nord, mais avaient été fixées à 30″ de part et d'autre dudit parallèle. Ces limites ont pu ne constituer qu'une manifestation de la prudence des Parties dans l'octroi de leurs concessions. Cette prudence était d'autant plus naturelle en l'espèce que des négociations devaient s'ouvrir peu de temps après entre l'Indonésie et la Malaisie en vue de la délimitation de leur plateau continental.

La Cour ne saurait dès lors tirer aucune conclusion, aux fins de l'interprétation de l'article IV de la convention de 1891, de la pratique des Parties en matière d'octroi de concessions pétrolières.

*

80. In view of all the foregoing, the Court considers that an examination of the subsequent practice of the parties to the 1891 Convention confirms the conclusions at which the Court has arrived in paragraph 52 above as to the interpretation of Article IV of that Convention.

* *

81. Lastly, both Parties have produced a series of maps of various natures and origins in support of their respective interpretations of Article IV of the 1891 Convention.

82. Indonesia produces maps of "Dutch" or "Indonesian" origin, such as the map annexed to the Dutch Explanatory Memorandum of 1891 and a map of Borneo taken from an Indonesian atlas of 1953. Secondly, it produces "British" or "Malaysian" maps, such as three maps published by Stanford in 1894, 1903 and 1904 respectively, a map of Tawau "produced by Great Britain in 1965", two "maps of Malaysia of 1966 of Malaysian origin", a "Malaysian map of Semporna published in 1967", the "official Malaysian map of the 1968 oil concessions showing the international boundary", another map of Malaysia "published by the Malaysian Directorate of National Mapping in 1972", etc. Thirdly, Indonesia relies on a map from an American atlas of 1897 annexed by the United States to its Memorial in the *Island of Palmas* Arbitration.

83. Indonesia contends that the maps it has produced "are consistent in depicting the boundary line as extending offshore to the north of the known locations of the islands of Ligitan and Sipadan, thus leaving them on what is now the Indonesian side of the line". Indonesia stresses that "[i]t was only in 1979, well after the dispute had arisen, that Malaysia's maps began to change in a self-serving fashion".

As regards the legal value of the maps it has produced, Indonesia considers that a number of these maps fall into the category of the "physical expressions of the will of the State or the States concerned" and that, while "these maps do not constitute a territorial title by themselves, they command significant weight in the light of their consistent depiction of the 1891 Treaty line as separating the territorial possessions, including the islands, of the Parties".

84. In regard to the evidentiary value of the maps presented by Indonesia, Malaysia states that "Indonesia has produced not a single Dutch or Indonesian map, on any scale, which shows the islands and attributes them to Indonesia". In Malaysia's view, contrary to what Indonesia contends, the Dutch maps of 1897-1904 and of 1914 clearly show the boundary terminating at the east coast of Sebatik. Malaysia emphasizes, moreover, that the Indonesian official archipelagic claim map of 1960 clearly does not treat the islands as Indonesian. Malaysia asserts that even Indonesian maps published since 1969 do not show the islands as Indonesian.

80. Au vu de tout ce qui précède, la Cour considère que l'examen de la pratique ultérieure des parties à la convention de 1891 confirme les conclusions auxquelles elle est parvenue au paragraphe 52 ci-dessus quant à l'interprétation de l'article IV de cette convention.

* *

81. Enfin, chacune des deux Parties a produit, à l'appui de l'interprétation qu'elle donne de l'article IV de la convention de 1891, un ensemble de cartes de nature et d'origine diverses.

82. L'Indonésie présente en premier lieu des cartes de provenance «néerlandaise» ou «indonésienne», comme la carte annexée au mémorandum explicatif néerlandais de 1891, ou une carte de Bornéo tirée d'un atlas indonésien de 1953. En deuxième lieu, elle présente des cartes «britanniques» ou «malaisiennes», telles que trois cartes publiées par Stanford en 1894, 1903 et 1904 respectivement, une carte de Tawau «produite par la Grande-Bretagne en 1965», deux «cartes de la Malaisie de 1966 de provenance malaisienne», une «carte malaisienne de Semporna publiée en 1967», la «carte officielle malaisienne des concessions pétrolières de 1968 montrant la frontière internationale», une autre carte de la Malaisie «publiée par la direction nationale des cartes malaisiennes en 1972», etc. En troisième lieu, elle s'appuie sur une carte provenant d'un atlas américain de 1897 soumise par les Etats-Unis avec leur mémoire dans l'arbitrage de l'*Ile de Palmas*.

83. L'Indonésie fait valoir que les cartes qu'elle a présentées «représentent de façon constante la frontière comme passant en mer au nord des positions connues des îles de Ligitan et Sipadan, ce qui laisse ces îles du côté désormais indonésien de la ligne». Et l'Indonésie de souligner que «[c]e n'est qu'en 1979, bien après la naissance du différend, que les cartes de la Malaisie ont commencé à présenter des modifications servant ses intérêts».

Quant à la valeur juridique des cartes qu'elle a produites, l'Indonésie estime que nombre d'entre elles participent de «l'expression de la volonté de l'Etat ou des Etats concernés» et que, même «[s]i ces cartes ne représentent pas un titre territorial à elles seules, elles ont d'autant plus de poids que la ligne conventionnelle de 1891 y figure de façon constante comme marquant la limite entre les possessions territoriales des Parties, y compris les îles».

84. S'agissant de la valeur juridique des cartes présentées par l'Indonésie, la Malaisie affirme que «l'Indonésie n'a pas produit une seule carte néerlandaise ou indonésienne, à quelque échelle que ce soit, où les îles seraient figurées et attribuées à l'Indonésie». Pour la Malaisie, contrairement à ce que soutient l'Indonésie, les cartes néerlandaises de 1897-1904 et de 1914 font clairement apparaître une frontière s'arrêtant à la côte est de Sebatik. Elle souligne en outre que, sur la carte officielle indonésienne de 1960 illustrant la revendication archipélagique de l'Indonésie, les îles en question ne sont manifestement pas considérées comme indonésiennes.

It does, however, recognize that some modern maps might be interpreted in a contrary sense, but it contends that these are relatively few in number and that their legal force is reduced by the fact that each of them contains a disclaimer in regard to the accuracy of the boundaries. Malaysia moreover argues that on the majority of these latter maps the islands of Ligitan and Sipadan are not shown at all, are in the wrong place, or are not shown as belonging to Malaysia or to Indonesia.

85. In support of its interpretation of Article IV of the 1891 Convention, Malaysia relies in particular on the map annexed to the 1915 Agreement between the British and Netherlands Governments relating to the boundary between the State of North Borneo and the Netherland possessions in Borneo: according to Malaysia, this is the only official map agreed by the parties. Malaysia also relies on a series of other maps of various origins. It first presents a certain number of Dutch maps, including *inter alia* the map entitled "East coast of Borneo: Island of Tarakan up to Dutch-English boundary" dated 1905, two maps of 1913 showing the "administrative structure of the Southern and Eastern Borneo Residence", the map made in 1917 "by the Dutch official, Kaltofen", which, according to Malaysia, "is a hand-drawn ethnographic map of Borneo", a map of "Dutch East Borneo" dated 1935, and the 1941 map of "North Borneo". Secondly, it relies on certain maps of British origin, that is to say the map published in 1952 by the "Colony of North Borneo", the "schematic map" of administrative districts of the colony of North Borneo dated 1953, and the map of "the Semporna police district of 1958, by S. M. Ross". Thirdly, it cites an Indonesian map: "Indonesia's continental shelf map of 1960". Lastly, it also relies on a 1976 map of Malaysian origin, entitled "Bandar Seri Begawan".

86. Malaysia considers that all of these maps clearly show that the boundary line between the Dutch and British possessions in the area did not extend into the sea east of Sebatik and that Ligitan and Sipadan were both regarded, depending on the period, as being British or Malaysian islands.

87. In regard to the evidentiary value of the maps produced by Malaysia, Indonesia contends, first, that virtually none of them actually shows Ligitan and Sipadan as Malaysian possessions. It points out that the only map which depicts the disputed islands as Malaysian possessions "is a map prepared in 1979 to illustrate Malaysia's claim to the area". Indonesia argues in this respect that this map, having been published ten years after the dispute over the islands crystallized in 1969, is without legal relevance in the case. Secondly, Indonesia points out that the maps relied on by Malaysia, which do not depict the 1891 line as extending out to sea, "are entirely neutral with respect to the territorial attribution of the

La Malaisie prétend que, même sur les cartes indonésiennes publiées depuis 1969, ces îles ne sont pas figurées comme étant indonésiennes. Elle reconnaît cependant que quelques cartes modernes seraient susceptibles d'être interprétées en sens contraire, mais, pour la Malaisie, ces cartes sont relativement peu nombreuses et leur portée juridique réduite du fait qu'elles contiennent toutes une note d'avertissement réservant leur exactitude en ce qui concerne les frontières. La Malaisie fait par ailleurs valoir que, sur la plupart de ces dernières cartes, les îles de Ligitan et Sipadan ne sont pas figurées du tout, le sont au mauvais endroit ou n'apparaissent pas comme appartenant à la Malaisie ou à l'Indonésie.

85. Pour étayer son interprétation de l'article IV de la convention de 1891, la Malaisie s'appuie notamment sur la carte annexée à l'accord de 1915 entre les Gouvernements néerlandais et britannique relatif à la frontière entre l'Etat du Nord-Bornéo et les possessions néerlandaises à Bornéo: il s'agit selon elle de la seule carte officielle agréée par les parties. La Malaisie invoque également une série de cartes de provenances diverses. En premier lieu, elle présente un certain nombre de cartes néerlandaises, parmi lesquelles la carte intitulée «Côte orientale de Bornéo: de l'île de Tarakan à la frontière hollando-britannique», datée de 1905, deux cartes de 1913 «qui représentent la division administrative de la résidence méridionale et orientale de Bornéo», la carte établie en 1917 «par un fonctionnaire néerlandais, M. Kaltofen», qui, selon la Malaisie, «est une carte ethnographique de Bornéo dessinée à la main», une carte «du Bornéo oriental néerlandais datée de 1935», et la carte «du Nord-Bornéo de 1941». En deuxième lieu, elle se fonde sur certaines cartes d'origine britannique, à savoir la carte publiée en 1952 par la «colonie du Nord-Bornéo», la carte «schématisée des divisions administratives» de la colonie du Nord-Bornéo de 1953 et la carte «du district de police de Semporna établie en 1958 par S. M. Ross». En troisième lieu, elle invoque une carte indonésienne: la «carte du plateau continental de l'Indonésie datée de 1960». Enfin, elle s'appuie aussi sur une carte d'origine malaisienne, la carte intitulée «Bandar Seri Begawan» de 1976.

86. De l'avis de la Malaisie, toutes ces cartes montrent à l'évidence que la ligne frontière entre les possessions néerlandaises et britanniques dans la région ne se prolongeait pas vers le large à l'est de l'île de Sebatik, et que Ligitan et Sipadan ont toutes les deux été considérées, selon l'époque, comme des îles britanniques ou malaisiennes.

87. S'agissant de la valeur probante des cartes produites par la Malaisie, l'Indonésie fait valoir en premier lieu que presque aucune d'entre elles ne représente Ligitan et Sipadan comme faisant effectivement partie des possessions de la Malaisie. Elle précise que la seule carte sur laquelle les îles en litige figurent en tant que possessions de la Malaisie «est une carte établie en 1979 pour donner un aperçu de la revendication de la Malaisie dans la région». L'Indonésie soutient à cet égard que ladite carte, ayant été publiée dix ans après que le différend concernant les îles se fut cristallisé en 1969, est dépourvue de toute pertinence juridique en l'espèce. En deuxième lieu, l'Indonésie considère que les cartes invoquées par la Malai-

islands of Sipadan or Ligitan". As regards in particular the map attached to the 1915 Agreement, Indonesia considers it logical that this map should not show the line extending eastward of the island of Sebatik along the 4° 10′ N parallel, since it was concerned only with the territorial situation on the island of Borneo. Finally, with reference to the maps produced by Malaysia in its Memorial under the head of "Other Maps", Indonesia asserts that none of these supports Malaysia's contentions as to sovereignty over the two islands.

88. The Court would begin by recalling, as regards the legal value of maps, that it has already had occasion to state the following:

> "maps merely constitute information which varies in accuracy from case to case; of themselves, and by virtue solely of their existence, they cannot constitute a territorial title, that is, a document endowed by international law with intrinsic legal force for the purpose of establishing territorial rights. Of course, in some cases maps may acquire such legal force, but where this is so the legal force does not arise solely from their intrinsic merits: it is because such maps fall into the category of physical expressions of the will of the State or States concerned. This is the case, for example, when maps are annexed to an official text of which they form an integral part. Except in this clearly defined case, maps are only extrinsic evidence of varying reliability or unreliability which may be used, along with other evidence of a circumstantial kind, to establish or reconstitute the real facts." (*Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Judgment, I.C.J. Reports 1986*, p. 582, para. 54; *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia), Judgment, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1098, para. 84.)

In the present case, the Court observes that no map reflecting the agreed views of the parties was appended to the 1891 Convention, which would have officially expressed the will of Great Britain and the Netherlands as to the prolongation of the boundary line, as an allocation line, out to sea to the east of Sebatik Island.

89. In the course of the proceedings, the Parties made particular reference to two maps: the map annexed to the Explanatory Memorandum appended by the Netherlands Government to the draft Law submitted to the States-General for the ratification of the 1891 Convention, and the map annexed to the 1915 Agreement. The Court has already set out its findings as to the legal value of these maps (see paragraphs 47, 48 and 72 above).

90. Turning now to the other maps produced by the Parties, the Court observes that Indonesia has submitted a certain number of maps published after the 1891 Convention showing a line continuing out to sea off the eastern coast of Sebatik Island, along the parallel of 4° 10′ latitude north. These maps include, for example, those of Borneo made by Stanford in 1894, in 1903 and in 1904, and that of 1968 published by the

sie, et sur lesquelles la ligne de 1891 ne se prolonge pas en mer, «sont totalement neutres s'agissant de l'attribution territoriale des îles de Sipadan ou de Ligitan». Pour ce qui est en particulier de la carte annexée à l'accord de 1915, l'Indonésie estime logique qu'elle ne figure pas de ligne à l'est de l'île de Sebatik le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord, puisqu'elle ne concernait que la situation territoriale sur l'île de Bornéo. Enfin, se référant aux cartes présentées par la Malaisie dans son mémoire sous l'intitulé «Autres cartes», l'Indonésie prétend qu'aucune d'entre elles n'appuie la revendication de souveraineté de la Malaisie sur les deux îles.

88. La Cour commencera par rappeler, en ce qui concerne la valeur juridique des cartes, qu'elle a déjà eu l'occasion de préciser ce qui suit:

> «les cartes ne sont que de simples indications, plus ou moins exactes selon les cas; elles ne constituent jamais — à elles seules et du seul fait de leur existence — un titre territorial, c'est-à-dire un document auquel le droit international confère une valeur juridique intrinsèque aux fins de l'établissement des droits territoriaux. Certes, dans quelques cas, les cartes peuvent acquérir une telle valeur juridique mais cette valeur ne découle pas alors de leurs seules qualités intrinsèques: elle résulte de ce que ces cartes ont été intégrées parmi les éléments qui constituent l'expression de la volonté de l'Etat ou des Etats concernés. Ainsi en va-t-il, par exemple, lorsque des cartes sont annexées à un texte officiel dont elles font partie intégrante. En dehors de cette hypothèse clairement définie, les cartes ne sont que des éléments de preuve extrinsèques, plus ou moins fiables, plus ou moins suspects, auxquels il peut être fait appel, parmi d'autres éléments de preuve de nature circonstancielle, pour établir ou reconstituer la matérialité des faits.» (*Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 582, par. 54; *Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie), arrêt, C.I.J. Recueil 1999 (II)*, p. 1098, par. 84.)

La Cour relève qu'en l'espèce aucune carte agréée par les Parties n'a été annexée à la convention de 1891, qui eût exprimé officiellement la volonté de la Grande-Bretagne et des Pays-Bas quant au prolongement de la ligne frontière vers le large, à l'est de Sebatik, en tant que ligne d'attribution.

89. Au cours de la procédure, les Parties se sont référées plus particulièrement à deux cartes, à savoir la carte accompagnant le mémorandum explicatif que le Gouvernement néerlandais avait joint au projet de loi présenté aux Etats-généraux en vue de la ratification de la convention de 1891, et la carte annexée à l'accord de 1915. La Cour s'est déjà prononcée sur la valeur juridique de ces cartes (voir paragraphes 47, 48 et 72 ci-dessus).

90. Passant maintenant à l'examen des autres cartes produites par les Parties, la Cour observe que l'Indonésie a présenté un certain nombre de cartes publiées après la convention de 1891 et figurant une ligne se prolongeant au large de la côte orientale de l'île de Sebatik le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord. Il s'agit, par exemple, des cartes de Bornéo réalisées par Stanford en 1894, en 1903 et en 1904, ou de celle publiée

Malaysian Ministry of Lands and Mines to illustrate oil-prospecting licences.

The Court notes that the manner in which these maps represent the continuation out to sea of the line forming the land boundary varies from one map to another. Moreover, the length of the line extending out to sea varies considerably: on some maps it continues for several miles before stopping approximately halfway to the meridians of Ligitan and Sipadan, whilst on others it extends almost to the boundary between the Philippines and Malaysia.

For its part, Malaysia has produced various maps on which the boundary line between the British and Dutch possessions in the region stops on the eastern coast of Sebatik Island. These maps include the map of British North Borneo annexed to the 1907 Exchange of Notes between Great Britain and the United States, the Dutch map of 1913 representing the Administrative Structure of the Southern and Eastern Borneo Residence, and the map showing the 1915 boundary line published in the Official Gazette of the Dutch Colonies in 1916.

The Court however considers that each of these maps was produced for specific purposes and it is therefore unable to draw from those maps any clear and final conclusion as to whether or not the line defined in Article IV of the 1891 Convention extended to the east of Sebatik Island. Moreover, Malaysia was not always able to justify its criticism of the maps submitted by Indonesia. Malaysia thus contended that the line shown on the Stanford maps of 1894, 1903 and 1904, extending out to sea along the parallel of 4° 10′ latitude north, corresponded to an administrative boundary of North Borneo, but could not cite any basis other than the 1891 Convention as support for the continuation of that State's administrative boundary along the parallel in question.

91. In sum, with the exception of the map annexed to the 1915 Agreement (see paragraph 72 above), the cartographic material submitted by the Parties is inconclusive in respect of the interpretation of Article IV of the 1891 Convention.

* *

92. The Court ultimately comes to the conclusion that Article IV, interpreted in its context and in the light of the object and purpose of the Convention, determines the boundary between the two Parties up to the eastern extremity of Sebatik Island and does not establish any allocation line further eastwards. That conclusion is confirmed both by the *travaux préparatoires* and by the subsequent conduct of the parties to the 1891 Convention.

* * *

en 1968 par le ministère des biens fonciers et des mines de la Malaisie à l'effet d'illustrer les concessions pétrolières.

La Cour relève que, sur ces cartes, le prolongement en mer de la ligne constituant la frontière terrestre est indiqué par des repères tantôt identiques, tantôt différents; par ailleurs, la longueur de la ligne se prolongeant en mer varie considérablement: sur certaines cartes, elle s'étend sur quelques milles pour s'arrêter approximativement à mi-distance des méridiens sur lesquels se situent Ligitan et Sipadan alors que, sur d'autres, elle se prolonge jusqu'à proximité de la frontière entre les Philippines et la Malaisie.

Pour sa part, la Malaisie a produit diverses cartes sur lesquelles la ligne frontière entre les possessions britanniques et néerlandaises dans la région s'arrête sur la côte est de l'île de Sebatik. Il en va ainsi de la carte du Nord-Bornéo britannique qui était annexée à l'échange de notes de 1907 entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, de la carte néerlandaise de 1913 représentant la circonscription administrative de la Résidence méridionale et orientale de Bornéo, ou encore de la carte figurant la ligne frontière de 1915, qui fut publiée au journal officiel des colonies néerlandaises en 1916.

La Cour considère cependant que chacune de ces cartes a été établie à des fins particulières et que, par suite, elle ne saurait tirer de l'examen de ces cartes une conclusion claire et définitive quant à la question de savoir si la ligne définie à l'article IV de la convention de 1891 se prolongeait ou non à l'est de l'île de Sebatik. La Malaisie n'a au demeurant pas toujours été en mesure de justifier les critiques qu'elle adressait aux cartes présentées par l'Indonésie. Ainsi a-t-elle affirmé que la ligne représentée sur les cartes Stanford de 1894, 1903 et 1904, qui se prolonge vers le large le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord, répondait à des divisions administratives du Nord-Bornéo, sans pour autant expliquer sur quelle base autre que la convention de 1891 les limites des divisions administratives de cet Etat auraient pu s'étendre le long dudit parallèle.

91. Au total, en dehors de la carte annexée à l'accord de 1915 (voir paragraphe 72 ci-dessus), le matériau cartographique soumis par les Parties ne permet pas d'aboutir à des conclusions en ce qui concerne l'interprétation de l'article IV de la convention de 1891.

* *

92. La Cour aboutit en définitive à la conclusion que l'article IV, interprété dans son contexte et à la lumière du but et de l'objet de la convention, fixe la frontière entre les deux Parties jusqu'à l'extrémité orientale de l'île de Sebatik et n'établit aucune ligne d'attribution plus à l'est. Cette conclusion est confortée tant par les travaux préparatoires que par la conduite ultérieure des parties à la convention de 1891.

* * *

93. The Court will now turn to the question whether Indonesia or Malaysia obtained title to Ligitan and Sipadan by succession.

* *

94. Indonesia contended during the second round of the oral proceedings that, if the Court were to dismiss its claim to the islands in dispute on the basis of the 1891 Convention, it would nevertheless have title as successor to the Netherlands, which in turn acquired its title through contracts with the Sultan of Bulungan, the original title-holder.

95. Malaysia contends that Ligitan and Sipadan never belonged to the possessions of the Sultan of Bulungan.

96. The Court observes that it has already dealt with the various contracts of vassalage concluded between the Netherlands and the Sultan of Bulungan when it considered the 1891 Convention (see paragraphs 18 and 64 above). It recalls that in the 1878 Contract the island possessions of the Sultan were described as "Terekkan [Tarakan], Nanoekan [Nanukan] and Sebittikh [Sebatik], with the islets belonging thereto". As amended in 1893, this list refers to the three islands and surrounding islets in similar terms while taking into account the division of Sebatik on the basis of the 1891 Convention. The Court further recalls that it stated above that the words "the islets belonging thereto" can only be interpreted as referring to the small islands lying in the immediate vicinity of the three islands which are mentioned by name, and not to islands which are located at a distance of more than 40 nautical miles. The Court therefore cannot accept Indonesia's contention that it inherited title to the disputed islands from the Netherlands through these contracts, which stated that the Sultanate of Bulungan as described in the contracts formed part of the Netherlands Indies.

97. For its part, Malaysia maintains that it acquired sovereignty over the islands of Ligitan and Sipadan further to a series of alleged transfers of the title originally held by the former sovereign, the Sultan of Sulu, that title having allegedly passed in turn to Spain, the United States, Great Britain on behalf of the State of North Borneo, the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland and finally to Malaysia.

It is this "chain of title" which, according to Malaysia, provides it with a treaty-based title to Ligitan and Sipadan.

98. Malaysia asserts, in respect of the original title, that "[i]n the eighteenth and throughout the nineteenth century until 1878, the coastal territory of north-east Borneo and its adjacent islands was a dependency of the Sultanate of Sulu".

It states that "[t]his control resulted from the allegiance of the local people and the appointment of their local chiefs by the Sultan", but that

93. La Cour examinera à présent la question de savoir si l'Indonésie ou la Malaisie sont devenues détentrices d'un titre sur Ligitan et Sipadan par voie de succession.

* *

94. L'Indonésie a affirmé lors du second tour de plaidoiries que, même si la Cour devait écarter sa revendication sur les îles en litige fondée sur la convention de 1891, elle n'en conserverait pas moins le titre sur ces îles en tant que successeur des Pays-Bas, qui l'avaient eux-mêmes acquis par des contrats conclus avec le sultan du Bouloungan, détenteur originaire du titre.

95. La Malaisie soutient, quant à elle, que Ligitan et Sipadan n'ont jamais fait partie des possessions du sultan du Bouloungan.

96. La Cour relèvera qu'elle a déjà examiné les différents contrats de vassalité conclus entre les Pays-Bas et le sultan du Bouloungan lorsqu'elle s'est penchée sur la question de la convention de 1891 (voir paragraphes 18 et 64 ci-dessus). Elle rappelle qu'aux termes du contrat de 1878 les îles appartenant au sultan sont indiquées comme étant «Terekkan [Tarakan], Nanoekan [Nanoukan] et Sebittikh [Sebatik] ainsi que les îlots qui en relèvent». Cette liste, telle qu'amendée en 1893, mentionne en termes similaires les trois îles et les îlots environnants, tout en tenant compte du partage de Sebatik résultant de la convention de 1891. La Cour rappelle en outre avoir déjà fait observer que le membre de phrase «les îlots qui en relèvent» ne peut être interprété que comme désignant les petites îles situées dans le voisinage immédiat des trois îles nommément citées, et non pas des îles situées à une distance de plus de 40 milles marins. La Cour ne saurait donc retenir la thèse de l'Indonésie selon laquelle cette dernière aurait hérité des Pays-Bas le titre sur les îles en litige par le biais des contrats qui font figurer le Sultanat du Bouloungan, tel qu'il y est défini, dans les Indes néerlandaises.

97. La Malaisie prétend pour sa part avoir acquis la souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan à la suite d'une série de transmissions alléguées du titre détenu à l'origine par l'ancien souverain, le sultan de Sulu, titre qui serait passé, successivement, à l'Espagne, aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne — pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo —, au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord et finalement à la Malaisie.

La Malaisie affirme que c'est en vertu de cette «chaîne de succession du titre» qu'elle-même a acquis un titre conventionnel sur Ligitan et Sipadan.

98. La Malaisie fait valoir, au sujet du titre originaire, que, «[a]u XVIIIe siècle et au XIXe siècle jusqu'en 1878, le littoral du nord-est de Bornéo ainsi que les îles voisines constituaient une dépendance du Sultanat de Sulu».

Elle indique que «[c]e contrôle découlait de l'allégeance des populations locales ainsi que de la nomination de leurs chefs par le sultan», tout

his authority over the area in question was also recognized by other States, notably Spain and the Netherlands.

Malaysia further states that during the nineteenth and twentieth centuries, the islands and reefs along the north-east coast of Borneo were inhabited and used by the Bajau Laut, or Sea Gypsies, people who live mostly on boats or in settlements of stilt houses above water and devote themselves in particular to fishing, collecting forest products and trade. In respect specifically of Ligitan and Sipadan, Malaysia notes that, even though these islands were not permanently inhabited at the time of the main decisive events in respect of sovereignty over them, that is, the latter part of the nineteenth century and the twentieth century, they were nevertheless frequently visited and were an integral part of the marine economy of the Bajau Laut.

99. Indonesia observes in the first place that if the title to the islands in dispute of only one of the entities mentioned in the chain of alleged title-holders cannot be proven to have been "demonstrably valid", the legal foundation of Malaysia's "chain of title" argument disappears.

In this respect, Indonesia states that the disputed islands cannot be regarded as falling at the time in question within the area controlled by the Sultan of Sulu, as he was never present south of Darvel Bay except through some commercial influence which in any event was receding when the 1891 Convention between Great Britain and the Netherlands was concluded. Indonesia admits that there may have been alliances between the Sultan of Sulu and some Bajau Laut groups, but argues that those ties were personal in nature and are not sufficient in any event to establish territorial sovereignty over the disputed islands.

100. Concerning the transfer of sovereignty over the islands of Ligitan and Sipadan by the Sultan of Sulu to Spain, Malaysia asserts that "Article I of the Protocol [confirming the Bases of Peace and Capitulation] of 22 July 1878 declared 'as beyond discussion the sovereignty of Spain over all the Archipelago of Sulu and the dependencies thereof'". Malaysia further holds that, pursuant to the Protocol concluded on 7 March 1885 between Spain, Germany and Great Britain, the latter two Powers recognized Spain's sovereignty over the entire Sulu Archipelago as defined in Article 2 of that instrument. According to that provision, the Archipelago included "all the islands which are found between the western extremity of the island of Mindanao, on the one side, and the continent of Borneo and the island of Paragua, on the other side, with the exception of those which are indicated in Article 3". Malaysia points out that this definition of the Archipelago is in conformity with that set out in Article I of the Treaty signed on 23 September 1836 between the Spanish Government and the Sultan of Sulu. It adds that "[w]hatever the position may have been in 1878, the sovereignty of Spain over the Sulu Archipelago [and the dependencies thereof] was clearly established in 1885".

en précisant que l'autorité du sultan sur la région en question était également reconnue par d'autres Etats, en particulier l'Espagne et les Pays-Bas.

La Malaisie ajoute que, aux XIXe et XXe siècles, les îles et récifs situés le long de la côte nord-est de Bornéo étaient habités ou fréquentés par les Bajau Laut. Egalement appelés gitans de la mer, les Bajau Laut vivent pour la plupart sur des bateaux ou dans des villages bâtis sur pilotis, et se consacrent à la pêche, à la collecte de produits de la forêt et au commerce. S'agissant plus particulièrement de Ligitan et de Sipadan, la Malaisie souligne que, même si ces deux îles n'étaient pas habitées de façon permanente à l'époque des principaux événements décisifs en matière de souveraineté — c'est-à-dire vers la fin du XIXe siècle et le XXe siècle —, elles étaient néanmoins fréquemment visitées et faisaient partie intégrante de l'économie maritime des Bajau Laut.

99. L'Indonésie fait observer en premier lieu qu'il suffit que «la validité» du titre sur les îles en litige d'une seule des entités formant la chaîne des détenteurs allégués de ce titre ne puisse pas être «démontrée» pour que s'écroule tout le fondement juridique de la thèse malaisienne de la «chaîne de succession du titre».

A cet égard, l'Indonésie estime que l'on ne saurait considérer que les îles en litige, à l'époque concernée, faisaient partie de la zone d'influence contrôlée par le sultan de Sulu, car la présence de ce dernier ne s'est jamais étendue au sud de la baie de Darvel, hormis sous la forme d'une certaine influence commerciale qui, de toute façon, était sur le déclin lorsque la Grande-Bretagne et les Pays-Bas conclurent la convention de 1891. L'Indonésie reconnaît que des alliances ont pu être nouées entre le sultan de Sulu et certains groupes de Bajau Laut, mais elle fait valoir que de tels liens, à caractère personnel, ne suffiraient en tout état de cause pas à établir la souveraineté territoriale sur les îles en litige.

100. Concernant la transmission, du sultan de Sulu à l'Espagne, de la souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan, la Malaisie avance que «[l]'article I [du protocole du 22 juillet 1878 confirmant les bases de la paix et de la capitulation] déclare «incontestable la souveraineté de l'Espagne sur l'ensemble de l'archipel de Sulu et de ses dépendances»». La Malaisie indique en outre que, par le protocole conclu le 7 mars 1885 entre l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, ces deux dernières puissances reconnurent la souveraineté espagnole sur l'ensemble de l'archipel de Sulu tel que défini à l'article 2 du protocole. Aux termes dudit article, l'archipel comprenait «toutes les îles qui se trouvent entre l'extrémité occidentale de l'île de Mindanao, d'une part, et le continent de Bornéo et l'île de Paragua, de l'autre, à l'exception de celles qui sont indiquées dans l'article 3». La Malaisie souligne que cette définition de l'archipel est conforme à celle contenue à l'article premier du traité signé le 23 septembre 1836 entre le Gouvernement espagnol et le sultan de Sulu. Elle ajoute que, «[q]uelle qu'ait pu être la situation en 1878, la souveraineté de l'Espagne sur l'archipel de Sulu [et ses dépendances] était en 1885 clairement établie».

101. Indonesia responds that there is no evidence to show that Ligitan and Sipadan were ever Spanish possessions. In support of this assertion, Indonesia maintains that the disputed islands were not identified in any of the agreements concluded between Spain and the Sultan. It further cites the 1885 Protocol concluded by Spain, Germany and Great Britain, Article 1 of which provided: "The Governments of Germany and Great Britain recognize the sovereignty of Spain over the places effectively occupied, as well as over those places not yet so occupied, of the archipelago of Sulu (Joló)." In Indonesia's view, this reflected the spirit of the 1877 Protocol concluded by those same States, which required Spain to give Germany and Great Britain notice of any further occupation of the islands of the Sulu Archipelago before being entitled to extend to those new territories the agreed régime for the territories already occupied by it. This provision was repeated in Article 4 of the 1885 Protocol. According to Indonesia, Spain however never actually occupied the islands of Ligitan and Sipadan after the conclusion of the 1885 Protocol and, accordingly, was never in a position to give such notice to the other contracting parties.

102. Concerning the transfer by Spain to the United States of Ligitan and Sipadan, Malaysia maintains that it was generally recognized that those islands were not covered by the allocation lines laid down in the 1898 Treaty of Peace; Malaysia claims that the Sultan of Sulu nevertheless expressly recognized United States sovereignty over the whole Sulu Archipelago and its dependencies by an Agreement dated 20 August 1899. According to Malaysia, that omission from the 1898 Treaty of Peace was remedied by the 1900 Treaty between Spain and the United States ceding to the latter "any and all islands belonging to the Philippine Archipelago . . . *and particularly* . . . the islands of Cagayan Sulú and Sibutú and their dependencies". In Malaysia's view, the intent of the parties to the 1900 Treaty was to bring within the scope of application of the Treaty all Spanish islands in the region which were not within the lines laid down in the 1898 Treaty of Peace.

In support of its interpretation of the 1900 Treaty, Malaysia notes that in 1903, after a visit of the USS *Quiros* to the region, the United States Hydrographic Office published a chart of the "Northern Shore of Sibuko Bay", showing the disputed islands on the American side of a line separating British territory from United States territory. Malaysia concludes from this that the 1903 chart represented a public assertion by the United States of its sovereignty over the additional islands ceded to it under the 1900 Treaty, adding that this assertion of sovereignty occasioned no reaction from the Netherlands.

103. Malaysia also observes that after the voyage of the *Quiros* the Chairman of the BNBC sent a letter of protest to the British Foreign Office, stating that the Company had been peacefully administering the islands off North Borneo beyond the line of 3 marine leagues without any opposition from Spain. According to Malaysia, the BNBC at the same

101. L'Indonésie répond que rien ne prouve que Ligitan et Sipadan aient jamais été des possessions espagnoles. A l'appui de cet argument, elle fait valoir que les deux îles en litige ne sont identifiées dans aucun des accords conclus entre l'Espagne et le sultan. Elle renvoie en outre au protocole conclu en 1885 par l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, dont l'article premier dispose que «[l]es Gouvernements de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne reconnaissent la souveraineté de l'Espagne sur les points occupés effectivement, ainsi que sur ceux qui ne le seraient pas encore, de l'archipel de Sulu (Joló)». Selon l'Indonésie, cette disposition s'inscrit dans le droit fil du protocole conclu en 1877 par ces mêmes Etats, qui prévoyait que l'Espagne, avant de pouvoir étendre à de nouvelles îles de l'archipel de Sulu le régime agréé dans les îles qu'elle occupait déjà, devait informer préalablement l'Allemagne et la Grande-Bretagne de toute nouvelle occupation. Cette même disposition fut d'ailleurs reprise à l'article 4 du protocole de 1885. L'Indonésie affirme que, cependant, l'Espagne n'a en fait jamais occupé les îles de Ligitan et Sipadan après la conclusion du protocole de 1885, et n'a donc jamais eu de notification à faire à leur sujet aux autres parties contractantes.

102. Concernant le transfert de Ligitan et de Sipadan de l'Espagne aux Etats-Unis, la Malaisie soutient qu'il était communément admis que ces deux îles n'étaient pas situées à l'intérieur des lignes d'attribution définies dans le traité de paix de 1898; le sultan de Sulu aurait cependant expressément reconnu la souveraineté américaine sur l'ensemble de l'archipel de Sulu et de ses dépendances par un accord en date du 20 août 1899. La Malaisie ajoute que cette lacune du traité de paix de 1898 aurait été comblée dans le traité de 1900, par lequel l'Espagne cédait aux Etats-Unis «toutes les îles sans exception qui appartiennent à l'archipel des Philippines ... *et, en particulier,* ... les îles de Cagayan Sulú et de Sibutú ainsi que leurs dépendances». Selon la Malaisie, l'intention des parties était d'englober dans le champ d'application du traité de 1900 toutes les îles espagnoles de la région situées hors des limites définies par le traité de paix de 1898.

A l'appui de son interprétation du traité de 1900, la Malaisie note que, en 1903, après que le navire américain *Quiros* se fut rendu dans la région, le service hydrographique des Etats-Unis publia une carte du «Littoral septentrional de la baie de Sibuko», sur laquelle les îles en litige étaient situées du côté américain d'une ligne séparant les territoires de la Grande-Bretagne de ceux des Etats-Unis. La Malaisie en conclut que, par cette carte de 1903, les Etats-Unis revendiquèrent publiquement leur souveraineté sur les nouvelles îles qu'ils venaient d'acquérir en vertu du traité de 1900; la Malaisie ajoute que cette affirmation de souveraineté ne suscita aucune réaction de la part des Pays-Bas.

103. La Malaisie relève en outre qu'à la suite de l'expédition du *Quiros* le président de la BNBC adressa une lettre de protestation au Foreign Office britannique, en faisant remarquer que la compagnie avait administré pacifiquement les îles situées à plus de 3 lieues marines de la côte du Nord-Bornéo sans que l'Espagne s'y soit jamais opposée. Selon la

time took steps to obtain confirmation from the Sultan of Sulu of its authority over the islands lying beyond 3 marine leagues. The Sultan provided that confirmation by a certificate signed on 22 April 1903. Malaysia states that the Foreign Office nevertheless had doubts about the international legal effect of the Sultan of Sulu's 1903 certificate and, faced with the United States claims to the islands under the 1900 Treaty, the British Government "rather sought an arrangement with the United States that would ensure the continuity of the Company's administration".

Malaysia considers that the United States and Great Britain attempted to settle the questions concerning sovereignty over the islands and their administration by an Exchange of Notes of 3 and 10 July 1907. Great Britain is said to have recognized the continuing sovereignty of the United States, as successor to Spain, over the islands beyond the 3-marine-league limit; for its part, the United States is said to have accepted that these islands had in fact been administered by the BNBC and to have agreed to allow that situation to continue, subject to a right on both parts to terminate the agreement on 12 months' notice. Malaysia asserts that all relevant documents clearly show that the islands covered by the 1907 Exchange of Notes included all those adjacent to the North Borneo coast beyond the 3-marine-league line and that Ligitan and Sipadan were among those islands. Malaysia relies in particular on the 1907 Exchange of Notes and the map to which it referred and which depicts Ligitan and Sipadan as lying on the British side of the line which separates the islands under British and American administration. It further points out that the 1907 Exchange of Notes was published at the time by the United States and by Great Britain and that it attracted no protest on the part of the Netherlands Government.

104. Indonesia responds that the 1900 Treaty only concerned those islands belonging to the Philippine Archipelago lying outside the line agreed to in the 1898 Treaty of Peace and that the 1900 Treaty provided that in particular the islands of Cagayan Sulu, Sibutu and their dependencies were amongst the territories ceded by Spain to the United States. However, according to Indonesia, Ligitan and Sipadan cannot be considered part of the Philippine Archipelago, nor can they be viewed as dependencies of Cagayan Sulu and Sibutu, which lie far to the north. Thus, the disputed islands could not have figured among the territories which Spain allegedly ceded to the United States under the 1898 and 1900 Treaties.

Indonesia adds that its position is supported by subsequent events. According to it, the United States was uncertain as to the precise extent of the possessions it had obtained from Spain.

To illustrate the uncertainties felt by the United States, Indonesia observes that in October 1903 the United States Navy Department had recommended, after consultation with the State Department, that the

Malaisie, la BNBC entreprit parallèlement des démarches auprès du sultan de Sulu pour que celui-ci confirme l'autorité qu'elle exerçait sur les îles situées en dehors de la zone des 3 lieues marines. Le sultan signa le 22 avril 1903 une attestation confirmant cette autorité. La Malaisie affirme que le Foreign Office nourrissait toutefois des doutes quant à l'effet juridique de cette attestation au plan international, et que le Gouvernement britannique, confronté aux revendications des Etats-Unis sur les îles, fondées sur le traité de 1900, «s'efforça plutôt de parvenir avec les Etats-Unis à un arrangement qui garantirait que la compagnie continuerait à administrer [ces îles]».

Selon la Malaisie, les Etats-Unis et la Grande-Bretagne s'efforcèrent de régler les questions relatives à la souveraineté sur les îles et à l'administration de celles-ci par l'échange de notes des 3 et 10 juillet 1907. La Grande-Bretagne aurait accepté que les Etats-Unis, en tant que successeurs de l'Espagne, continuent d'exercer leur souveraineté sur les îles situées au-delà de la limite des 3 lieues marines. De leur côté, les Etats-Unis auraient reconnu que ces îles avaient en fait été administrées par la BNBC, et auraient accepté le maintien de cette situation sous réserve du droit pour l'une ou l'autre partie de résilier l'accord moyennant un préavis de douze mois. La Malaisie indique qu'il ressort clairement de tous les documents pertinents que les îles visées dans l'échange de notes de 1907 englobaient toutes celles situées à plus de 3 lieues marines de la côte du Nord-Bornéo, y compris Ligitan et Sipadan. La Malaisie cite en particulier ledit échange de notes de 1907 et la carte qui l'accompagnait, sur laquelle Ligitan et Sipadan figurent du côté britannique de la ligne séparant les îles administrées, respectivement, par la Grande-Bretagne et par les Etats-Unis. La Malaisie souligne enfin que l'échange de notes de 1907 fut publié à l'époque par les Etats-Unis et par la Grande-Bretagne, et qu'il ne suscita aucune protestation de la part du Gouvernement néerlandais.

104. L'Indonésie soutient au contraire que le traité de 1900 ne concernait que les îles de l'archipel de Sulu situées au-delà des limites convenues dans le traité de paix de 1898, et qu'il disposait en particulier que les îles de Cagayan Sulu, Sibutu et leurs dépendances étaient au nombre des territoires cédés par l'Espagne aux Etats-Unis. L'Indonésie estime toutefois que Ligitan et Sipadan ne peuvent pas être considérées comme faisant partie de l'archipel des Philippines, ni comme des dépendances de Cagayan Sulu ou de Sibutu, qui sont situées bien plus au nord. Par conséquent, les îles en litige n'auraient pu être incluses dans les territoires que l'Espagne aurait cédés aux Etats-Unis en vertu des traités de 1898 et de 1900.

L'Indonésie ajoute que cette thèse est confirmée par des événements postérieurs. Notamment, les Etats-Unis ne savaient pas très bien, selon elle, quelle était l'étendue exacte des possessions qu'ils avaient acquises de l'Espagne.

Comme exemple de cette incertitude des Etats-Unis, l'Indonésie signale que, en octobre 1903, le ministère américain de la marine recommanda, après consultation avec le département d'Etat, de supprimer la ligne fron-

boundary line shown on certain United States charts be omitted. According to Indonesia, it is significant that this recommendation concerned in particular the chart of the "Northern Shore of Sibuko Bay" issued by the United States Hydrographic Office in June 1903, after the voyage of the *Quiros*. In Indonesia's view it is thus "clear that the 1903 Hydrographic Office Chart, far from being a 'public assertion' of US sovereignty, as suggested by Malaysia, was a tentative internal position which was subsequently withdrawn after more careful consideration"; the 1903 chart can therefore not be seen as an official document, and nothing can be made of the fact that it provoked no reaction from the Netherlands.

As regards the United States-British Exchange of Notes of 1907, Indonesia considers that this consisted only of a temporary arrangement whereby the United States waived in favour of the BNBC the administration of certain islands located "to the westward and southwestward of the line traced on the [accompanying] map. . . [This], however, was without prejudice to the issue of sovereignty" over the islands in question.

105. As regards the transfer of sovereignty over Ligitan and Sipadan from the United States to Great Britain on behalf of North Borneo, Malaysia argues that the 1907 Exchange of Notes had not totally settled the issue of sovereignty over the islands situated beyond the line of three marine leagues, laid down in the 1878 Dent-von Overbeck grant. It states that the question was finally settled by the Convention of 2 January 1930, which entered into force on 13 December 1932. Under that Convention, it was agreed that the islands belonging to the Philippine Archipelago and those belonging to the State of North Borneo were to be separated by a line running through ten specific points. Malaysia points out that under the 1930 Convention "all islands to the north and east of the line were to belong to the Philippine Archipelago and all islands to the south and west were to belong to the State of Borneo". In Malaysia's view, since Ligitan and Sipadan clearly lie to the south and west of the 1930 line, it follows that they were formally transferred to North Borneo under British protection.

Malaysia makes the further point that the 1930 Convention was published both by the United States and by Great Britain and also in the League of Nations *Treaty Series*, and that it evoked "no reaction from the Netherlands, though one might have been expected if the islands disposed of by it were claimed by the Netherlands".

Finally, Malaysia observes that, by an agreement concluded on 26 June 1946 between the British Government and the BNBC, "the latter ceded to the Crown all its sovereign rights and its assets in North Borneo". According to Malaysia, the disappearance of the State of North Borneo and its replacement by the British Colony of North Borneo had no effect on the extent of the territory belonging to North Borneo.

106. For its part, Indonesia claims that the documents relating to the negotiation of the 1930 Convention show clearly that the United States

tière de certaines cartes américaines. Selon l'Indonésie, il est significatif que cette recommandation ait en particulier concerné la carte du « Littoral septentrional de la baie de Sibuko », établie par le service hydrographique américain en juin 1903 après l'expédition du *Quiros*. Pour l'Indonésie, « [i]l est donc incontestable que la carte de 1903 établie par le service hydrographique, loin d'être une « manifestation publique » de la souveraineté des Etats-Unis, comme le dit la Malaisie, n'est qu'une prise de position interne provisoire, qui fut retirée ultérieurement après mûre réflexion ». La carte de 1903 ne saurait donc être réputée constituer un document officiel, et aucune conclusion ne pourrait être tirée du fait qu'elle n'a suscité aucune réaction de la part des Pays-Bas.

Quant à l'échange de notes de 1907 entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, l'Indonésie considère qu'il constituait uniquement un accord temporaire par lequel les Etats-Unis se désistaient en faveur de la BNBC, placée sous protection britannique, de leur droit d'administration concernant certaines îles situées « à l'ouest et au sud-ouest de la ligne tracée sur la carte jointe », sans préjudice de la question de la souveraineté sur les îles en cause.

105. Concernant le transfert de la souveraineté sur Ligitan et Sipadan des Etats-Unis à la Grande-Bretagne, agissant pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo, la Malaisie affirme que l'échange de notes de 1907 n'avait pas définitivement réglé la question de la souveraineté sur les îles situées au-delà de la limite des 3 lieues marines, définie dans la concession Dent-von Overbeck de 1878. Selon elle, cette question fut finalement réglée par la convention signée le 2 janvier 1930 et entrée en vigueur le 13 décembre 1932. Il fut convenu par cet instrument que les îles de l'archipel des Philippines et celles appartenant à l'Etat du Nord-Bornéo seraient séparées par une ligne reliant dix points déterminés. La Malaisie souligne qu'aux termes de la convention de 1930 « toutes les îles situées au nord et à l'est de la ligne faisaient partie de l'archipel des Philippines et toutes celles situées au sud et à l'ouest faisaient partie de l'Etat de Bornéo ». Ligitan et Sipadan se trouvant manifestement au sud et à l'ouest de la ligne définie en 1930, la Malaisie considère que ces deux îles furent officiellement transférées au Nord-Bornéo sous protection britannique.

La Malaisie fait valoir en outre que la convention de 1930 fut publiée tant par les Etats-Unis que par la Grande-Bretagne, ainsi que par la Société des Nations dans le *Recueil des traités*, et qu'elle ne suscita « aucune réaction de la part des Pays-Bas, alors qu'on aurait pu s'attendre à une telle réaction si ceux-ci avaient revendiqué les îles ainsi cédées ».

Enfin, la Malaisie fait observer que, le 26 juin 1946, le Gouvernement britannique et la BNBC conclurent un accord par lequel cette dernière cédait « à la Couronne tous ses droits souverains et ses biens au Nord-Bornéo ». Selon la Malaisie, la disparition de l'Etat du Nord-Bornéo, remplacé par la colonie britannique du Nord-Bornéo, n'eut aucune incidence sur l'étendue du territoire appartenant au Nord-Bornéo.

106. L'Indonésie soutient pour sa part que les documents relatifs à la négociation de la convention de 1930 montrent sans ambiguïté que les

deemed that it had title to islands lying more than 3 marine leagues from the North Borneo coast only in areas lying to the north of Sibutu and its immediate dependencies. Hence, Indonesia contends that the negotiations leading up to the conclusion of the 1930 Convention focused solely on the status of the Turtle Islands and the Mangsee Islands. It observes that, in any event, the southern limits of the boundary fixed by the 1930 Convention lay well to the north of latitude 4° 10′ north and thus well to the north of Ligitan and Sipadan.

107. As regards transmission of the United Kingdom's title to Malaysia, the latter states that, by the Agreement of 9 July 1963 between the Governments of the Federation of Malaya, the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, North Borneo, Sarawak and Singapore, which came into effect on 16 September 1963, North Borneo became a State within Malaysia under the name of Sabah.

* *

108. The Court notes at the outset that the islands in dispute are not mentioned by name in any of the international legal instruments presented by Malaysia to prove the alleged consecutive transfers of title.

The Court further notes that the two islands were not included in the grant by which the Sultan of Sulu ceded all his rights and powers over his possessions in Borneo, including the islands within a limit of 3 marine leagues, to Alfred Dent and Baron von Overbeck on 22 January 1878, a fact not contested by the Parties.

Finally, the Court observes that, while the Parties both maintain that the islands of Ligitan and Sipadan were not *terrae nullius* during the period in question in the present case, they do so on the basis of diametrically opposed reasoning, each of them claiming to hold title to those islands.

*

109. The Court will first deal with the question whether Ligitan and Sipadan were part of the possessions of the Sultan of Sulu. It is not contested by the Parties that geographically these islands do not belong to the Sulu Archipelago proper. In all relevant documents, however, the Sultanate is invariably described as "the Archipelago of Sulu and the dependencies thereof" or "the Island of Sooloo with all its dependencies". In a number of these documents its territorial extent is rather vaguely defined as "compris[ing] all the islands which are found between the western extremity of the island of Mindanao, on the one side, and the continent of Borneo and the island of Paragua, on the other side" (Protocol between Spain, Germany and Great Britain, 7 March 1885; see also

Etats-Unis estimaient détenir seulement le titre sur les îles situées à plus de 3 lieues marines de la côte du Nord-Bornéo dans les zones au nord de Sibutu et de ses dépendances directes. L'Indonésie affirme qu'en conséquence les négociations qui aboutirent à la conclusion de la convention de 1930 ne portèrent que sur le statut des îles Turtle et des îles Mangsee. Elle constate que, en tout état de cause, les limites méridionales de la frontière fixée par la convention de 1930 se trouvent loin au nord du parallèle 4° 10′ de latitude nord, et donc loin au nord de Ligitan et de Sipadan.

107. S'agissant de la transmission du titre du Royaume-Uni à la Malaisie, cette dernière rappelle que, par l'accord du 9 juillet 1963 conclu entre la Fédération de Malaya et les Gouvernements du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, du Nord-Bornéo, du Sarawak et de Singapour, qui entra en vigueur le 16 septembre 1963, le Nord-Bornéo devint un Etat de la fédération de Malaisie sous le nom de Sabah.

* *

108. La Cour relève dès l'abord que les îles en litige ne sont nommément citées dans aucun des instruments juridiques internationaux que la Malaisie a produits pour démontrer les transmissions successives du titre alléguées.

La Cour constate en outre que les deux îles n'étaient pas incluses dans la concession du 22 janvier 1878, par laquelle le sultan de Sulu cédait à Alfred Dent et au baron von Overbeck tous ses droits et pouvoirs sur l'ensemble de ses possessions à Bornéo, y compris les îles situées dans la limite de 3 lieues marines à partir de la côte, fait non contesté par les Parties.

Enfin, la Cour constate que, si les Parties soutiennent toutes deux que les îles de Ligitan et Sipadan n'ont pas constitué des *terrae nullius* pendant la période pertinente aux fins de la présente affaire, elles le font sur la base de raisonnements diamétralement opposés, chacune d'entre elles prétendant disposer d'un titre sur ces îles.

*

109. La Cour examinera pour commencer si Ligitan et Sipadan faisaient partie ou non des possessions du sultan de Sulu. Les Parties conviennent que ces îles n'appartiennent pas à l'archipel de Sulu proprement dit. Cependant, dans tous les documents pertinents, le Sultanat de Sulu est invariablement décrit comme étant formé par «tout l'archipel de Sulu et ses dépendances» ou par l'«île de Sulu avec toutes ses dépendances». Plusieurs de ces documents donnent une définition assez vague de son étendue territoriale, indiquant qu'il «comprend toutes les îles qui se trouvent entre l'extrémité occidentale de l'île de Mindanao, d'une part, et le continent de Bornéo et l'île de Paragua, de l'autre» (protocole conclu le 7 mars 1885 entre l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne; voir

the Capitulations concluded between Spain and the Sultan of Sulu, 23 September 1836). These documents, therefore, provide no answer to the question whether Ligitan and Sipadan, which are located at a considerable distance from the main island of Sulu, were part of the Sultanate's dependencies.

110. Malaysia relies on the ties of allegiance which allegedly existed between the Sultan of Sulu and the Bajau Laut who inhabited the islands off the coast of North Borneo and who from time to time may have made use of the two uninhabited islands. The Court is of the opinion that such ties may well have existed but that they are in themselves not sufficient to provide evidence that the Sultan of Sulu claimed territorial title to these two small islands or considered them part of his possessions. Nor is there any evidence that the Sultan actually exercised authority over Ligitan and Sipadan.

111. Turning now to the alleged transfer of title over Ligitan and Sipadan to Spain, the Court notes that in the Protocol between Spain and Sulu Confirming the Bases of Peace and Capitulation of 22 July 1878 the Sultan of Sulu definitively ceded the "Archipelago of Sulu and the dependencies thereof" to Spain. In the Protocol of 7 March 1885 concluded between Spain, Germany and Great Britain, the Spanish Government relinquished, as far as regarded the British Government, all claims of sovereignty over the territory of North Borneo and the neighbouring islands within a zone of 3 marine leagues, mentioned in the 1878 Dent-von Overbeck grant, whereas Great Britain and Germany recognized Spanish sovereignty over "the places effectively occupied, as well over those places not yet so occupied, of the Archipelago of Sulu (Jolo), of which the boundaries are determined in Article 2". Article 2 contains the rather vague definition mentioned in paragraph 109 above.

112. It is not contested between the Parties that Spain at no time showed an interest in the islands in dispute or the neighbouring islands and that it did not extend its authority to these islands. Nor is there any indication in the case file that Spain gave notice of its occupation of these islands, in accordance with the procedure provided for in Article 4 of the 1885 Protocol. Nor is it contested that, in the years after 1878, the BNBC gradually extended its administration to islands lying beyond the 3-marine-league limit without, however, claiming title to them and without protest from Spain.

113. The Court therefore cannot but conclude that there is no evidence that Spain considered Ligitan and Sipadan as covered by the 1878 Protocol between Spain and the Sultan of Sulu or that Germany and Great Britain recognized Spanish sovereignty over them in the 1885 Protocol.

It cannot be disputed, however, that the Sultan of Sulu relinquished the sovereign rights over all his possessions in favour of Spain, thus losing any title he may have had over islands located beyond the 3-marine-league limit from the coast of North Borneo. He was therefore

aussi les capitulations conclues le 23 septembre 1836 entre l'Espagne et le sultan de Sulu). Ces documents ne permettent donc pas d'établir si Ligitan et Sipadan, qui sont situées à une distance considérable de l'île principale de Sulu, faisaient ou non partie des dépendances du Sultanat.

110. La Malaisie invoque les liens d'allégeance qui auraient existé entre le sultan de Sulu et les Bajau Laut, qui habitaient les îles au large de la côte de Bornéo et auraient occasionnellement fréquenté les deux îles inhabitées. La Cour pense que de tels liens ont fort bien pu exister, mais qu'ils ne suffisent pas, en eux-mêmes, à prouver que le sultan de Sulu revendiquait le titre territorial sur ces deux petites îles ou les incluait dans ses possessions. De même, rien ne prouve que le sultan ait exercé une autorité effective sur Ligitan et Sipadan.

111. Concernant la transmission alléguée à l'Espagne du titre sur Ligitan et Sipadan, la Cour relève que, aux termes du protocole du 22 juillet 1878 confirmant les bases de la paix et de la capitulation conclu entre l'Espagne et le sultan de Sulu, ce dernier céda incontestablement «l'archipel de Sulu et ... ses dépendances» aux Espagnols. Par le protocole conclu le 7 mars 1885 entre l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne, le Gouvernement espagnol renonça, vis-à-vis de son homologue britannique, à toute prétention de souveraineté sur les territoires du nord de Bornéo et les îles voisines situées dans une zone de 3 lieues marines, tels que définis dans la concession Dent-von Overbeck de 1878; de leur côté, l'Allemagne et la Grande-Bretagne reconnaissaient la souveraineté espagnole «sur les points occupés effectivement, ainsi que sur ceux qui ne le seraient pas encore, de l'archipel de Sulu (Jolo), dont les limites sont établies dans l'article 2». Cet article 2 contient la définition assez vague mentionnée au paragraphe 109 ci-dessus.

112. Les Parties reconnaissent que l'Espagne n'a jamais manifesté le moindre intérêt pour les îles en litige ou celles des environs, ni étendu son autorité sur elles. Le dossier ne contient de plus aucune trace de notification par l'Espagne de l'occupation de ces îles, selon la procédure prévue à l'article 4 du protocole de 1885. Les Parties ne contestent pas davantage le fait que, durant les années suivant 1878, la BNBC entreprit progressivement d'administrer également des îles situées au-delà de la limite des 3 lieues marines, sans toutefois revendiquer un titre à leur égard, et sans susciter une quelconque protestation de la part de l'Espagne.

113. Par conséquent, la Cour ne peut que conclure que rien ne prouve que l'Espagne ait considéré que le protocole qu'elle avait conclu en 1878 avec le sultan de Sulu concernait Ligitan et Sipadan, comme rien ne prouve que l'Allemagne et la Grande-Bretagne aient reconnu par le protocole de 1885 la souveraineté espagnole sur ces îles.

Il est cependant incontestable que le sultan de Sulu avait renoncé, au profit de l'Espagne, à ses droits souverains sur toutes ses possessions, perdant de ce fait tout titre qu'il aurait pu détenir sur les îles au-delà de la limite des 3 lieues marines le long de la côte du Nord-Bornéo. Le sultan

not in a position to declare in 1903 that such islands had been included in the 1878 grant to Alfred Dent and Baron von Overbeck.

114. The Court, therefore, is of the opinion that Spain was the only State which could have laid claim to Ligitan and Sipadan by virtue of the relevant instruments but that there is no evidence that it actually did so. It further observes that at the time neither Great Britain, on behalf of the State of North Borneo, nor the Netherlands explicitly or implicitly laid claim to Ligitan and Sipadan.

115. The next link in the chain of transfers of title is the Treaty of 7 November 1900 between the United States and Spain, by which Spain "relinquish[ed] to the United States all title and claim of title . . . to any and all islands belonging to the Philippine Archipelago" which had not been covered by the Treaty of Peace of 10 December 1898. Mention was made in particular of the islands of Cagayan Sulu and Sibutu, but no other islands which were situated closer to the coast of North Borneo were mentioned by name.

116. The Court first notes that, although it is undisputed that Ligitan and Sipadan were not within the scope of the 1898 Treaty of Peace, the 1900 Treaty does not specify islands, apart from Cagayan Sulu and Sibutu and their dependencies, that Spain ceded to the United States. Spain nevertheless relinquished by that Treaty any claim it may have had to Ligitan and Sipadan or other islands beyond the 3-marine-league limit from the coast of North Borneo.

117. Subsequent events show that the United States itself was uncertain to which islands it had acquired title under the 1900 Treaty. The correspondence between the United States Secretary of State and the United States Secretaries of War and of the Navy in the aftermath of the voyage of the USS *Quiros* and the re-edition of a map of the United States Hydrographic Office, the first version of which had contained a line of separation between United States and British possessions attributing Ligitan and Sipadan to the United States, demonstrate that the State Department had no clear idea of the territorial and maritime extent of the Philippine Archipelago, title to which it had obtained from Spain. In this respect the Court notes that the United States Secretary of State in his letter of 23 October 1903 to the Acting Secretary of War wrote that a bilateral arrangement with Great Britain was necessary "to trace the line demarking [their] respective jurisdictions", whereas with regard to Sipadan he explicitly stated that he was not in a position to determine whether "Sipadan and the included keys and rocks had been recognized as lying within the dominions of Sulu".

118. A temporary arrangement between Great Britain and the United States was made in 1907 by an Exchange of Notes. This Exchange of Notes, which did not involve a transfer of territorial sovereignty, pro-

n'était donc pas en mesure de déclarer, en 1903, que ces îles avaient été incluses dans la concession accordée en 1878 à Alfred Dent et au baron von Overbeck.

114. C'est pourquoi la Cour estime que le seul Etat qui, aux termes des instruments applicables, aurait pu revendiquer Ligitan et Sipadan était l'Espagne, mais qu'il n'est pas établi qu'elle l'ait fait. La Cour constate en outre que, à l'époque, ni la Grande-Bretagne, pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo, ni les Pays-Bas ne revendiquèrent Ligitan et Sipadan, que ce soit explicitement ou implicitement.

115. Le maillon suivant dans la chaîne de transmission du titre est constitué par le traité hispano-américain du 7 novembre 1900, par lequel l'Espagne «renonç[ait] au profit des Etats-Unis à tout titre et revendication de titre ... sur toutes les îles faisant partie de l'archipel des Philippines» et n'entrant pas dans le champ d'application du traité de paix du 10 décembre 1898. Cet instrument mentionne expressément les îles de Cagayan Sulu et de Sibutu, mais ne cite nommément aucune des autres îles situées plus près de la côte du Nord-Bornéo.

116. La Cour relève tout d'abord que, même si, comme en conviennent les Parties, Ligitan et Sipadan n'entraient pas dans le champ d'application du traité de paix de 1898, les seules îles qui, dans le traité de 1900, soient mentionnées comme ayant été cédées aux Etats-Unis par l'Espagne sont Cagayan Sulu, Sibutu et leurs dépendances. L'Espagne n'en renonçait pas moins par ce traité à toute prétention qu'elle aurait pu avoir sur Ligitan et Sipadan ou d'autres îles situées au-delà de la limite fixée à 3 lieues marines de la côte du Nord-Bornéo.

117. Les événements postérieurs montrent que les Etats-Unis eux-mêmes ne savaient pas précisément quelles étaient les îles sur lesquelles ils avaient acquis le titre en vertu du traité de 1900. La correspondance échangée entre le Secrétaire d'Etat des Etats-Unis et ses homologues de la guerre et de la marine, à la suite de l'expédition du navire américain *Quiros*, ainsi que la réédition d'une carte du service hydrographique américain — dont la première version montrait, entre les possessions américaines et britanniques, une ligne de partage attribuant Ligitan et Sipadan aux Etats-Unis —, sont autant d'éléments prouvant que le département d'Etat ne se faisait pas une idée précise de l'étendue territoriale et maritime de l'archipel des Philippines, sur lequel l'Espagne lui avait cédé le titre. A cet égard, la Cour observe que, dans une lettre adressée le 23 octobre 1903 au Secrétaire à la guerre par intérim, le Secrétaire d'Etat des Etats-Unis indiqua qu'un arrangement bilatéral avec la Grande-Bretagne serait nécessaire pour «tracer la ligne de démarcation entre [leurs] juridictions respectives»; concernant Sipadan, il déclarait explicitement ne pas être en mesure d'établir si «Sipadan et les îlots et rochers qui s'y rattachent [avaient] été reconnus comme faisant partie des territoires de Sulu».

118. Un arrangement provisoire entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis fut conclu en 1907 par un échange de notes. Cet échange de notes, qui n'entraînait aucun transfert de souveraineté, précisait que la BNBC

vided for a continuation of the administration by the BNBC of the islands situated more than 3 marine leagues from the coast of North Borneo but left unresolved the issue to which of the parties these islands belonged. There was no indication to which of the islands administered by the BNBC the United States claimed title and the question of sovereignty was therefore left in abeyance. No conclusion therefore can be drawn from the 1907 Exchange of Notes as regards sovereignty over Ligitan and Sipadan.

119. This temporary arrangement lasted until 2 January 1930, when a Convention was concluded between Great Britain and the United States in which a line was drawn separating the islands belonging to the Philippine Archipelago on the one hand and the islands belonging to the State of North Borneo on the other hand. Article III of that Convention stated that all islands to the south and west of the line should belong to the State of North Borneo. From a point well to the north-east of Ligitan and Sipadan, the line extended to the north and to the east. The Convention did not mention any island by name apart from the Turtle and Mangsee Islands, which were declared to be under United States sovereignty.

120. By concluding the 1930 Convention, the United States relinquished any claim it might have had to Ligitan and Sipadan and to the neighbouring islands. But the Court cannot conclude either from the 1907 Exchange of Notes or from the 1930 Convention or from any document emanating from the United States Administration in the intervening period that the United States did claim sovereignty over these islands. It can, therefore, not be said with any degree of certainty that by the 1930 Convention the United States transferred title to Ligitan and Sipadan to Great Britain, as Malaysia asserts.

121. On the other hand, the Court cannot let go unnoticed that Great Britain was of the opinion that as a result of the 1930 Convention it acquired, on behalf of the BNBC, title to all the islands beyond the 3-marine-league zone which had been administered by the Company, with the exception of the Turtle and the Mangsee Islands. To none of the islands lying beyond the 3-marine-league zone had it ever before laid a formal claim. Whether such title in the case of Ligitan and Sipadan and the neighbouring islands was indeed acquired as a result of the 1930 Convention is less relevant than the fact that Great Britain's position on the effect of this Convention was not contested by any other State.

122. The State of North Borneo was transformed into a colony in 1946. Subsequently, by virtue of Article IV of the Agreement of 9 July 1963, the Government of the United Kingdom agreed to take "such steps as [might] be appropriate and available to them to secure the enactment by the Parliament of the United Kingdom of an Act providing for the relinquishment . . . of Her Britannic Majesty's sovereignty and jurisdiction in respect of North Borneo, Sarawak and Singapore" in favour of Malaysia.

continuerait à administrer les îles situées à plus de 3 lieues marines de la côte du Nord-Bornéo, mais la question de savoir à laquelle des parties appartenaient les îles n'était pas résolue. Rien n'indiquait lesquelles des îles administrées par la BNBC étaient revendiquées par les Etats-Unis, et la question de la souveraineté demeura par conséquent en suspens. Aucune conclusion ne saurait donc être tirée de l'échange de notes de 1907 s'agissant de la souveraineté sur Ligitan et Sipadan.

119. Cet arrangement provisoire dura jusqu'au 2 janvier 1930, date à laquelle la Grande-Bretagne et les Etats-Unis conclurent une convention qui traçait une ligne séparant d'une part les îles appartenant à l'archipel des Philippines et d'autre part les îles appartenant à l'Etat du Nord-Bornéo. L'article III de cette convention disposait que toutes les îles situées au sud et à l'ouest de la ligne appartenaient à l'Etat du Nord-Bornéo. A partir d'un point situé très au nord-est de Ligitan et de Sipadan, la ligne se dirigeait d'une part vers le nord et d'autre part vers l'est. La convention ne désignait aucune île par son nom, à l'exception des îles Turtle et Mangsee, déclarées comme se trouvant sous la souveraineté des Etats-Unis.

120. En concluant la convention de 1930, les Etats-Unis renonçaient à toute revendication qu'ils auraient pu avoir sur Ligitan et Sipadan et sur les îles avoisinantes. Mais la Cour ne saurait conclure ni de l'échange de notes de 1907 ni de la convention de 1930, ni d'aucun document émanant de l'administration des Etats-Unis entre ces deux dates, que ces derniers revendiquaient la souveraineté sur ces îles. On ne saurait donc affirmer avec quelque certitude que ce soit que, par la convention de 1930, les Etats-Unis auraient, comme le prétend la Malaisie, transféré à la Grande-Bretagne le titre sur Ligitan et Sipadan.

121. D'autre part, la Cour ne peut manquer de faire observer que la Grande-Bretagne considérait que, en vertu de la convention de 1930, elle avait acquis au nom de la BNBC le titre sur toutes les îles situées au-delà de la zone des 3 lieues marines qui avaient été administrées par la compagnie, à l'exception des îles Turtle et Mangsee. Elle n'avait jamais auparavant formulé de revendication officielle sur aucune des îles situées au-delà de la zone des 3 lieues marines. Savoir si ce titre, dans le cas de Ligitan et Sipadan et des îles avoisinantes, fut effectivement acquis en vertu de la convention de 1930 est moins pertinent que le fait que la position adoptée par la Grande-Bretagne quant à l'effet de cette convention ne fut contestée par aucun autre Etat.

122. L'Etat du Nord-Bornéo fut transformé en colonie en 1946. Par la suite, le Gouvernement du Royaume-Uni, en vertu de l'article IV de l'accord du 9 juillet 1963, accepta de prendre «toutes mesures appropriées en son pouvoir pour faire adopter par le Parlement du Royaume-Uni une loi consacrant la renonciation par Sa Majesté britannique ... à [s]a souveraineté et à [s]a juridiction ... sur le Bornéo septentrional, Sarawak et Singapour» en faveur de la Malaisie.

123. In 1969 Indonesia challenged Malaysia's title to Ligitan and Sipadan and claimed to have title to the two islands on the basis of the 1891 Convention.

124. In view of the foregoing, the Court concludes that it cannot accept Malaysia's contention that there is an uninterrupted series of transfers of title from the alleged original title-holder, the Sultan of Sulu, to Malaysia as the present one. It has not been established with certainty that Ligitan and Sipadan belonged to the possessions of the Sultan of Sulu nor that any of the alleged subsequent title-holders had a treaty-based title to these two islands. The Court can therefore not find that Malaysia has inherited a treaty-based title from its predecessor, the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland.

125. The Court has already found that the 1891 Convention does not provide Indonesia with a treaty-based title and that title to the islands did not pass to Indonesia as successor to the Netherlands and the Sultan of Bulungan (see paragraphs 94 and 96 above).

126. The Court will therefore now consider whether evidence furnished by the Parties with respect to *"effectivités"* relied upon by them provides the basis for a decision — as requested in the Special Agreement — on the question to whom sovereignty over Ligitan and Sipadan belongs. The Court recalls that it has already ruled in a number of cases on the legal relationship between *"effectivités"* and title. The relevant passage for the present case can be found in the Judgment in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case, where the Chamber of the Court stated after having said that "a distinction must be drawn among several eventualities": "[i]n the event that the *effectivité* does not co-exist with any legal title, it must invariably be taken into consideration" (*I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63; see also *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)*, *I.C.J. Reports 1994*, p. 38, paras. 75-76; *Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon* v. *Nigeria: Equatorial Guinea intervening)*, *Judgment, Merits*, *I.C.J. Reports 2002*, pp. 353-354, para. 68).

* * *

127. Both Parties claim that the *effectivités* on which they rely merely confirm a treaty-based title. On an alternative basis, Malaysia claims that it acquired title to Ligitan and Sipadan by virtue of continuous peaceful possession and administration, without objection from Indonesia or its predecessors in title.

The Court, having found that neither of the Parties has a treaty-based title to Ligitan and Sipadan (see paragraphs 92 and 124 above), will consider these *effectivités* as an independent and separate issue.

* *

123. En 1969, l'Indonésie contesta le titre de la Malaisie sur Ligitan et Sipadan, et prétendit détenir un titre sur les deux îles en vertu de la convention de 1891.

124. Compte tenu de ce qui précède, la Cour conclut qu'elle ne saurait accepter la thèse de la Malaisie selon laquelle il existerait une transmission ininterrompue du titre depuis son prétendu détenteur originaire, le sultan de Sulu, jusqu'à la Malaisie, son détenteur actuel. Il n'a pas été établi avec certitude que Ligitan et Sipadan faisaient partie des possessions du sultan de Sulu et que l'un des prétendus détenteurs du titre qui lui auraient succédé aurait détenu un titre conventionnel sur ces deux îles. La Cour ne saurait par conséquent conclure que la Malaisie a hérité d'un titre conventionnel de son prédécesseur, le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord.

125. La Cour a déjà jugé que la convention de 1891 ne conférait pas un titre conventionnel à l'Indonésie, et que l'Indonésie ne possédait aucun titre sur les îles en tant que successeur des Pays-Bas et du sultan du Bouloungan (voir paragraphes 94 et 96 ci-dessus).

126. La Cour examinera donc à présent si les éléments de preuve fournis par les Parties en ce qui concerne les effectivités invoquées par celles-ci peuvent l'amener à déterminer — comme elle en est priée dans le compromis — à qui appartient la souveraineté sur Ligitan et Sipadan. La Cour rappelle qu'elle a déjà eu à se prononcer dans un certain nombre d'affaires sur la relation juridique existant entre les effectivités et le titre. Le prononcé pertinent, aux fins de la présente espèce, peut être trouvé dans l'arrêt rendu en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)*, dans lequel la Chambre de la Cour a déclaré, après avoir indiqué que «plusieurs éventualités doivent être distinguées», que: «[d]ans l'éventualité où l'«effectivité» ne coexiste avec aucun titre juridique, elle doit inévitablement être prise en considération» (*C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63; voir aussi *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)*, *C.I.J. Recueil 1994*, p. 38, par. 75-76; *Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant))*, *arrêt, fond*, *C.I.J. Recueil 2002*, p. 353-354, par. 68).

* * *

127. Les Parties font toutes deux valoir que les effectivités sur lesquelles elles s'appuient ne font que confirmer un titre conventionnel. A titre subsidiaire, la Malaisie prétend avoir acquis un titre sur Ligitan et Sipadan par une possession et une administration pacifiques et continues de celles-ci, sans protestation de la part de l'Indonésie ou de ses prédécesseurs en titre.

Ayant conclu qu'aucune des deux Parties ne détient un titre conventionnel sur Ligitan et Sipadan (voir paragraphes 92 et 124 ci-dessus), la Cour examinera la question des effectivités de manière indépendante et distincte.

* *

128. Indonesia points out that, during the 1969 negotiations on the delimitation of the respective continental shelves of the two States, Malaysia raised a claim to sovereignty over Ligitan and Sipadan Islands. According to Indonesia, it was thus at that time that the "critical date" arose in the present dispute. It contends that the two Parties undertook, in an exchange of letters of 22 September 1969, to refrain from any action which might alter the status quo in respect of the disputed islands. It asserts that from 1969 the respective claims of the Parties therefore find themselves "legally neutralized", and that, for this reason, their subsequent statements or actions are not relevant to the present proceedings.

Indonesia adds that Malaysia, from 1979 onwards, nevertheless took a series of unilateral measures that were fundamentally incompatible with the undertaking thus given to respect the situation as it existed in 1969. By way of example Indonesia mentions the publication of maps by Malaysia showing, unlike earlier maps, the disputed islands as Malaysian and the establishment of a number of tourist facilities on Sipadan. Indonesia adds that it always protested whenever Malaysia took such unilateral steps.

129. With respect to the critical date, Malaysia begins by asserting that prior to the 1969 discussions on the delimitation of the continental shelves of the Parties, neither Indonesia nor its predecessors had expressed any interest in or claim to these islands. It however emphasizes the importance of the critical date, not so much in relation to the admissibility of evidence but rather to "the weight to be given to it". Malaysia therefore asserts that a tribunal may always take into account post-critical date activity if the party submitting it shows that the activity in question started at a time prior to the critical date and simply continued thereafter. As for scuba-diving activities on Sipadan, Malaysia observes that the tourist trade, generated by this sport, emerged from the time when it became popular, and that it had itself accepted the responsibilities of sovereignty to ensure the protection of the island's environment as well as to meet the basic needs of the visitors.

* *

130. In support of its arguments relating to *effectivités*, Indonesia cites patrols in the area by vessels of the Dutch Royal Navy. It refers to a list of Dutch ships present in the area between 1895 and 1928, prepared on the basis of the reports on the colonies presented each year to Parliament by the Dutch Government (*"Koloniale Verslagen"*), and relies in particular on the presence in the area of the Dutch destroyer *Lynx* in November and December 1921. Indonesia refers to the fact that a patrol team of the *Lynx* went ashore on Sipadan and that the plane carried aboard the *Lynx* traversed the air space of Ligitan and its waters, whereas the 3-mile

128. L'Indonésie souligne que c'est pendant les négociations de 1969 sur la délimitation des plateaux continentaux respectifs des deux Etats que la Malaisie émit une revendication de souveraineté sur les îles de Ligitan et Sipadan. Selon l'Indonésie, ce serait donc à ce moment que se situerait la «date critique» dans le présent différend. Elle soutient qu'en effet, par échange de lettres du 22 septembre 1969, les deux Parties se sont engagées à ne rien faire qui pourrait modifier le *statu quo* quant aux îles en litige. A partir de 1969, les prétentions respectives des Parties se seraient par conséquent trouvées «juridiquement neutralisées», et, pour cette raison, leurs actions ou déclarations ultérieures seraient sans pertinence aux fins de la présente espèce.

L'Indonésie ajoute qu'à partir de 1979 la Malaisie a cependant pris une série de mesures unilatérales fondamentalement incompatibles avec l'engagement ainsi pris de respecter la situation existant en 1969. L'Indonésie cite à titre d'exemples la publication par la Malaisie de cartes qui représentaient les îles en litige comme étant malaisiennes, à la différence des cartes qu'elle avait publiées auparavant, ainsi que la construction d'un certain nombre d'installations touristiques à Sipadan. L'Indonésie ajoute qu'elle a protesté à chaque fois que la Malaisie a pris de telles mesures unilatérales.

129. S'agissant de la date critique, la Malaisie commence par affirmer que, avant les discussions de 1969 sur la délimitation des plateaux continentaux des Parties, ni l'Indonésie ni ses prédécesseurs n'avaient manifesté un quelconque intérêt pour ces îles ou formulé de revendications sur elles. Elle souligne toutefois l'importance de la date critique, non pour la recevabilité des éléments de preuve, mais quant au «poids à leur donner». Selon la Malaisie, rien n'interdit donc à un tribunal de tenir compte d'une activité postérieure à la date critique, si la partie qui la fait valoir démontre que l'activité en question a débuté avant la date critique et s'est simplement poursuivie ensuite. En ce qui concerne les activités de plongée sous-marine à Sipadan, la Malaisie fait observer que le tourisme engendré par ce sport est né au moment où ce dernier est devenu populaire et qu'elle a elle-même accepté les responsabilités découlant de sa souveraineté pour assurer la protection de l'environnement de l'île et satisfaire les besoins essentiels des visiteurs.

* *

130. A l'appui de ses arguments relatifs aux effectivités, l'Indonésie invoque les patrouilles effectuées dans la région par des navires de la marine royale des Pays-Bas. Elle mentionne une liste des navires néerlandais présents dans la région entre 1895 et 1928, établie sur la base des rapports sur les colonies présentés chaque année au Parlement par le Gouvernement néerlandais (*«Koloniale Verslagen»*), en insistant particulièrement sur la présence dans la région du destroyer néerlandais *Lynx*, en novembre et décembre 1921. L'Indonésie rapporte qu'une équipe de patrouille du *Lynx* fut envoyée sur l'île de Sipadan et que l'hydravion qui

zones of Si Amil and other islands under British authority were respected. Indonesia considers that the report submitted by the commander of the *Lynx* to the Commander Naval Forces Netherlands Indies after the voyage shows that the Dutch authorities regarded Ligitan and Sipadan Islands as being under Dutch sovereignty, whereas other islands situated to the north of the 1891 line were considered to be British. Indonesia also mentions the hydrographic surveys carried out by the Dutch, in particular the surveying activities of the vessel *Macasser* throughout the region, including the area around Ligitan and Sipadan, in October and November 1903.

As regards its own activities, Indonesia notes that "[p]rior to the emergence of the dispute in 1969, the Indonesian Navy was also active in the area, visiting Sipadan on several occasions".

As regards fishing activities, Indonesia states that Indonesian fishermen have traditionally plied their trade around the islands of Ligitan and Sipadan. It has submitted a series of affidavits which provide a record of occasional visits to the islands dating back to the 1950s and early 1960s, and even to the early 1970s, after the dispute between the Parties had emerged.

Finally, in regard to its Act No. 4 concerning Indonesian Waters, promulgated on 18 February 1960, in which its archipelagic baselines are defined, Indonesia recognizes that it did not at that time include Ligitan or Sipadan as base points for the purpose of drawing baselines and defining its archipelagic waters and territorial sea. But it argues that this cannot be interpreted as demonstrating that Indonesia regarded the islands as not belonging to its territory. It points out in this connection that the Act of 1960 was prepared in some haste, which can be explained by the need to create a precedent for the recognition of the concept of archipelagic waters just before the Second United Nations Conference on the Law of the Sea, which was due to be held from 17 March to 26 April 1960. Indonesia adds that it moreover sought to diverge as little as possible from the existing law of the sea, one of the principles of which was that the drawing of baselines could not depart to any appreciable extent from the general direction of the coast.

*

131. Malaysia argues that the alleged Dutch and Indonesian naval activities are very limited in number. Malaysia contends that these activities cannot be regarded as evidence of the continuous exercise of governmental activity in and in relation to Ligitan and Sipadan that may be indicative of any claim of title to the islands.

As regards post-colonial practice, Malaysia observes that, for the first 25 years of its independence, Indonesia showed no interest in Ligitan and

était à son bord traversa l'espace aérien et les eaux de Ligitan, tout en respectant la zone des 3 milles autour de Si Amil et des autres îles sous autorité britannique. L'Indonésie considère que le rapport soumis par le commandant du *Lynx* au commandant des forces navales néerlandaises après l'expédition montre que les autorités néerlandaises considéraient les îles de Ligitan et Sipadan comme relevant de la souveraineté néerlandaise, alors que d'autres îles situées au nord de la ligne de 1891 étaient considérées comme britanniques. L'Indonésie mentionne également les levés hydrographiques effectués par les Néerlandais, et notamment ceux réalisés en octobre et novembre 1903 par le navire *Macasser* dans toute la région, y compris la zone située autour de Ligitan et Sipadan.

S'agissant de ses propres activités, l'Indonésie souligne qu'«[a]vant que le différend ne naisse, en 1969, la marine indonésienne était elle aussi active dans la zone et avait notamment effectué plusieurs visites à Sipadan».

En ce qui concerne les activités de pêche, l'Indonésie déclare que des pêcheurs indonésiens ont exercé traditionnellement leur métier aux abords des îles de Ligitan et Sipadan. Elle a soumis une série de déclarations sous serment faisant état d'expéditions occasionnelles dans les îles, qui remontent aux années cinquante et au début des années soixante, voire au début des années soixante-dix, c'est-à-dire après la date à laquelle le différend a surgi.

Enfin, évoquant sa loi n° 4 relative aux eaux indonésiennes promulguée le 18 février 1960, en vertu de laquelle sont définies ses lignes de base archipélagiques, l'Indonésie reconnaît qu'à l'époque elle n'a pas utilisé Ligitan ou Sipadan comme points de base pour le tracé des lignes de base et la définition de ses eaux archipélagiques et de sa mer territoriale, mais fait valoir que cela ne saurait être interprété comme montrant qu'elle considérait les îles comme n'appartenant pas à son territoire. L'Indonésie souligne à cet égard que la loi de 1960 fut préparée dans une certaine précipitation, qui peut s'expliquer par la nécessité de créer un précédent aux fins de la consécration de la notion d'eaux archipélagiques, juste avant la deuxième conférence des Nations Unies sur le droit de la mer, qui devait se tenir du 17 mars au 26 avril 1960. L'Indonésie ajoute qu'elle entendait en outre s'écarter le moins possible du droit de la mer existant, dont l'un des principes était que le tracé de lignes de base ne pouvait s'écarter de façon appréciable de la direction générale des côtes.

*

131. La Malaisie soutient que le nombre des prétendues activités navales néerlandaises et indonésiennes est très limité. Elle soutient que ces activités ne sauraient être considérées comme des preuves de l'exercice continu d'une activité étatique à l'égard de Ligitan et Sipadan qui traduirait une quelconque revendication de titre sur lesdites îles.

S'agissant de la pratique postcoloniale, la Malaisie fait observer que, pendant les vingt-cinq premières années de son indépendance, l'Indonésie

Sipadan. Malaysia claims that Indonesia "did not manifest any presence in the area, did not try to administer the islands, enacted no legislation and made no ordinances or regulations concerning the two islands or their surrounding waters".

Malaysia further observes that Indonesian Act No. 4 of 18 February 1960, to which a map was attached, defined the outer limits of the Indonesian national waters by a list of baseline co-ordinates. However, Indonesia did not use the disputed islands as reference points for the baselines. Malaysia argues that, in light of the said Act and of the map attached thereto, Ligitan and Sipadan Islands cannot be regarded as belonging to Indonesia. Malaysia admits that it has still not published a detailed map of its own baselines. It points out that it did, however, publish its continental shelf boundaries in 1979, in a way which takes full account of the two islands in question.

132. As regards its *effectivités* on the islands of Ligitan and Sipadan, Malaysia mentions control over the taking of turtles and the collection of turtle eggs; it states that collecting turtle eggs was the most important economic activity on Sipadan for many years. As early as 1914, Great Britain took steps to regulate and control the collection of turtle eggs on Ligitan and Sipadan. Malaysia stresses the fact that it was to British North Borneo officials that the resolution of disputes concerning the collection of turtle eggs was referred. It notes that a licensing system was established for boats used to fish the waters around the islands. Malaysia also relies on the establishment in 1933 of a bird sanctuary on Sipadan. Malaysia further points out that the British North Borneo colonial authorities constructed lighthouses on Ligitan and Sipadan Islands in the early 1960s and that these exist to this day and are maintained by the Malaysian authorities. Finally, Malaysia cites Malaysian Government regulation of tourism on Sipadan and the fact that, from 25 September 1997, Ligitan and Sipadan became protected areas under Malaysia's Protected Areas Order of that year.

133. Indonesia denies that the acts relied upon by Malaysia, whether considered in isolation or taken as a whole, are sufficient to establish the existence of a continuous peaceful possession and administration of the islands capable of creating a territorial title in the latter's favour.

As regards the collection of turtle eggs, Indonesia does not contest the facts as stated by Malaysia but argues that the regulations issued by the British and the rules established for the resolution of disputes between the inhabitants of the area were evidence of the exercise of personal rather than territorial jurisdiction. Indonesia also contests the evidentiary value of the establishment of a bird sanctuary by the British authorities as an act *à titre de souverain* in relation to Sipadan. Similarly, in Indonesia's view, Malaysia's construction and maintenance of lighthouses do

n'a montré aucun intérêt pour Ligitan et Sipadan. La Malaisie allègue que l'Indonésie «n'a nullement manifesté sa présence dans la région, n'a pas essayé d'administrer les îles, n'a adopté aucune loi, pris aucune ordonnance ni promulgué aucun règlement concernant les deux îles ou les eaux environnantes».

La Malaisie fait en outre observer que la loi indonésienne n° 4 du 18 février 1960, à laquelle une carte était annexée, définissait les limites extérieures des eaux nationales indonésiennes au moyen d'une liste de coordonnées de lignes de base; l'Indonésie n'a cependant pas utilisé les îles en litige comme points de référence pour les lignes de base. La Malaisie fait valoir que, à la lumière de ladite loi et de la carte qui lui était annexée, les îles de Ligitan et Sipadan ne sauraient être considérées comme appartenant à l'Indonésie. Elle reconnaît qu'elle n'a toujours pas publié de carte détaillée de ses propres lignes de base. Elle souligne qu'elle a toutefois publié les limites de son plateau continental en 1979, en tenant pleinement compte des îles en cause.

132. S'agissant de ses effectivités relatives aux îles de Ligitan et Sipadan, la Malaisie évoque la réglementation de la capture des tortues et le ramassage des œufs de tortue; elle déclare que ce ramassage avait constitué l'activité économique la plus importante sur Sipadan pendant de nombreuses années. Dès 1914, la Grande-Bretagne prit des mesures pour réglementer et limiter le ramassage des œufs de tortue sur Ligitan et Sipadan. La Malaisie souligne le fait que c'était à des fonctionnaires du Nord-Bornéo britannique qu'était confié le règlement des différends relatifs au ramassage des œufs de tortue. Elle rappelle qu'un régime d'autorisations avait été institué pour les bateaux pêchant dans les parages des îles. Elle s'appuie également sur la création, en 1933, d'une réserve ornithologique sur Sipadan. Elle relève en outre que les autorités coloniales du Nord-Bornéo britannique construisirent des phares sur les îles de Ligitan et Sipadan au début des années soixante, lesquels existent toujours aujourd'hui et sont entretenus par les autorités malaisiennes. Enfin, la Malaisie évoque la réglementation du tourisme sur Sipadan par le Gouvernement malaisien et le fait que, depuis le 25 septembre 1997, Ligitan et Sipadan ont été classées zone protégée en vertu d'un décret de la même année sur les zones protégées.

133. L'Indonésie conteste le fait que les actes invoqués par la Malaisie, pris isolément ou conjointement, soient suffisants pour établir l'existence d'une possession et d'une administration continues et pacifiques des îles susceptibles de créer un titre territorial en sa faveur.

S'agissant du ramassage des œufs de tortue, l'Indonésie ne conteste pas les faits énoncés par la Malaisie, mais fait valoir que les règlements publiés par les Britanniques et les régles mises en place pour résoudre les litiges entre les occupants de la région constituaient des preuves de l'exercice d'une compétence personnelle plutôt que territoriale. L'Indonésie conteste également le fait que la création sur Sipadan d'une réserve ornithologique par les autorités britanniques soit une preuve de leur volonté de se comporter «à titre de souverain». De même, la construction et

not constitute proof of acts *à titre de souverain*. It observes in any event that it did not object to these activities by Malaysia because they were of general interest for navigation.

* *

134. The Court first recalls the statement by the Permanent Court of International Justice in the *Legal Status of Eastern Greenland (Denmark* v. *Norway)* case:

> "a claim to sovereignty based not upon some particular act or title such as a treaty of cession but merely upon continued display of authority, involves two elements each of which must be shown to exist: the intention and will to act as sovereign, and some actual exercise or display of such authority.
>
> Another circumstance which must be taken into account by any tribunal which has to adjudicate upon a claim to sovereignty over a particular territory, is the extent to which the sovereignty is also claimed by some other Power."

The Permanent Court continued:

> "It is impossible to read the records of the decisions in cases as to territorial sovereignty without observing that in many cases the tribunal has been satisfied with very little in the way of the actual exercise of sovereign rights, provided that the other State could not make out a superior claim. This is particularly true in the case of claims to sovereignty over areas in thinly populated or unsettled countries." (*P.C.I.J., Series A/B, No. 53*, pp. 45-46.)

In particular in the case of very small islands which are uninhabited or not permanently inhabited — like Ligitan and Sipadan, which have been of little economic importance (at least until recently) — *effectivités* will indeed generally be scarce.

135. The Court further observes that it cannot take into consideration acts having taken place after the date on which the dispute between the Parties crystallized unless such acts are a normal continuation of prior acts and are not undertaken for the purpose of improving the legal position of the Party which relies on them (see the Arbitral Award in the *Palena* case, 38 *International Law Reports (ILR)*, pp. 79-80). The Court will, therefore, primarily, analyse the *effectivités* which date from the period before 1969, the year in which the Parties asserted conflicting claims to Ligitan and Sipadan.

136. The Court finally observes that it can only consider those acts as

l'entretien de phares par la Malaisie ne constituent pas, aux yeux de l'Indonésie, une preuve d'actes effectués «à titre de souverain». Elle fait observer en tout état de cause que, si elle ne s'est pas opposée à ces activités de la Malaisie, c'est parce que celles-ci revêtaient un intérêt général pour la navigation.

* *

134. La Cour rappellera tout d'abord ce qu'a indiqué la Cour permanente de Justice internationale dans l'affaire du *Statut juridique du Groënland oriental (Danemark c. Norvège)*, à savoir que:

> «une prétention de souveraineté fondée, non pas sur quelque acte ou titre en particulier, tel qu'un traité de cession, mais simplement sur un exercice continu d'autorité, implique deux éléments dont l'existence, pour chacun, doit être démontrée: l'intention et la volonté d'agir en qualité de souverain, et quelque manifestation ou exercice effectif de cette autorité.
>
> Une autre circonstance, dont doit tenir compte tout tribunal ayant à trancher une question de souveraineté sur un territoire particulier, est la mesure dans laquelle la souveraineté est également revendiquée par une autre Puissance.»

La Cour permanente poursuivait en ces termes:

> «Il est impossible d'examiner des décisions rendues dans les affaires visant la souveraineté territoriale sans observer que, dans beaucoup de cas, le tribunal n'a pas exigé de nombreuses manifestations d'un exercice de droits souverains pourvu que l'autre Etat en cause ne pût faire valoir une prétention supérieure. Ceci est particulièrement vrai des revendications de souveraineté sur des territoires situés dans des pays faiblement peuplés ou non occupés par des habitants à demeure.» (*C.P.J.I. série A/B n° 53*, p. 45-46.)

Dans le cas, en particulier, de très petites îles inhabitées ou habitées de façon non permanente — telles que Ligitan et Sipadan, dont l'importance économique était, du moins jusqu'à une date récente, modeste —, les effectivités sont en effet généralement peu nombreuses.

135. La Cour fait en outre observer qu'elle ne saurait prendre en considération des actes qui se sont produits après la date à laquelle le différend entre les Parties s'est cristallisé, à moins que ces activités ne constituent la continuation normale d'activités antérieures et pour autant qu'elles n'aient pas été entreprises en vue d'améliorer la position juridique des Parties qui les invoquent (voir la sentence arbitrale rendue en l'affaire de la *Palena*, *International Law Reports (ILR)*, vol. 38, p. 79-80). La Cour examinera donc essentiellement les effectivités datant de la période antérieure à 1969, année où les Parties formulèrent des prétentions opposées sur Ligitan et Sipadan.

136. La Cour relève enfin qu'elle ne peut tenir compte de ces activités

constituting a relevant display of authority which leave no doubt as to their specific reference to the islands in dispute as such. Regulations or administrative acts of a general nature can therefore be taken as *effectivités* with regard to Ligitan and Sipadan only if it is clear from their terms or their effects that they pertained to these two islands.

*

137. Turning now to the *effectivités* relied on by Indonesia, the Court will begin by pointing out that none of them is of a legislative or regulatory character. Moreover, the Court cannot ignore the fact that Indonesian Act No. 4 of 8 February 1960, which draws Indonesia's archipelagic baselines, and its accompanying map do not mention or indicate Ligitan and Sipadan as relevant base points or turning points.

138. Indonesia cites in the first place a continuous presence of the Dutch and Indonesian navies in the waters around Ligitan and Sipadan. It relies in particular on the voyage of the Dutch destroyer *Lynx* in November 1921. This voyage was part of a joint action of the British and Dutch navies to combat piracy in the waters east of Borneo. According to the report by the commander of the *Lynx*, an armed sloop was despatched to Sipadan to gather information about pirate activities and a seaplane flew a reconnaissance flight through the island's airspace and subsequently flew over Ligitan. Indonesia concludes from this operation that the Netherlands considered the airspace, and thus also the islands, as Dutch territory.

139. In the opinion of the Court, it cannot be deduced either from the report of the commanding officer of the *Lynx* or from any other document presented by Indonesia in connection with Dutch or Indonesian naval surveillance and patrol activities that the naval authorities concerned considered Ligitan and Sipadan and the surrounding waters to be under the sovereignty of the Netherlands or Indonesia.

140. Finally, Indonesia states that the waters around Ligitan and Sipadan have traditionally been used by Indonesian fishermen. The Court observes, however, that activities by private persons cannot be seen as *effectivités* if they do not take place on the basis of official regulations or under governmental authority.

141. The Court concludes that the activities relied upon by Indonesia do not constitute acts *à titre de souverain* reflecting the intention and will to act in that capacity.

*

142. With regard to the *effectivités* relied upon by Malaysia, the Court

en tant que manifestation pertinente d'autorité que dans la mesure où il ne fait aucun doute qu'elles sont en relation spécifique avec les îles en litige prises comme telles. Les réglementations ou actes administratifs de nature générale ne peuvent donc être considérés comme des effectivités relatives à Ligitan et Sipadan que s'il est manifeste dans leurs termes ou leurs effets qu'ils concernaient ces deux îles.

*

137. Examinant à présent les effectivités invoquées par l'Indonésie, la Cour commencera par faire observer qu'aucune d'entre elles ne revêt un caractère législatif ou réglementaire. Elle ne saurait en outre ignorer le fait que la loi indonésienne n° 4 du 8 février 1960 définissant les lignes de base archipélagiques de l'Indonésie et la carte qui l'accompagne ne mentionnent ni n'indiquent Ligitan et Sipadan comme des points de base ou des points d'inflexion pertinents.

138. L'Indonésie invoque en premier lieu une présence continue de la marine néerlandaise et de la marine indonésienne dans les parages de Ligitan et Sipadan. Elle s'appuie notamment sur l'expédition du destroyer néerlandais *Lynx* en novembre 1921. Cette expédition faisait partie d'une action conjointe des marines britannique et néerlandaise visant à combattre la piraterie dans les eaux situées à l'est de Bornéo. Selon le rapport du commandant du *Lynx*, un cotre armé fut envoyé sur Sipadan pour recueillir des informations sur les activités des pirates, et un hydravion effectua un vol de reconnaissance en traversant l'espace aérien de l'île, puis survola Ligitan. L'Indonésie conclut de cette opération que les Pays-Bas considéraient cet espace aérien, et donc les îles, comme territoire néerlandais.

139. De l'avis de la Cour, ni le rapport du commandant du *Lynx* ni aucun autre document présenté par l'Indonésie concernant la surveillance et les activités de patrouille des marines néerlandaise ou indonésienne ne permettent de conclure que les autorités maritimes concernées considéraient Ligitan et Sipadan, ainsi que les eaux environnantes, comme relevant de la souveraineté des Pays-Bas ou de l'Indonésie.

140. L'Indonésie déclare pour finir que les eaux entourant Ligitan et Sipadan ont traditionnellement été utilisées par des pêcheurs indonésiens. Toutefois, la Cour fera observer que les activités de personnes privées ne sauraient être considérées comme des effectivités si elles ne se fondent pas sur une réglementation officielle ou ne se déroulent pas sous le contrôle de l'autorité publique.

141. La Cour conclut que les activités dont se prévaut l'Indonésie ne constituent pas des actes à titre de souverain reflétant l'intention et la volonté d'agir en cette qualité.

*

142. Pour ce qui est des effectivités invoquées par la Malaisie, la Cour

first observes that pursuant to the 1930 Convention, the United States relinquished any claim it might have had to Ligitan and Sipadan and that no other State asserted its sovereignty over those islands at that time or objected to their continued administration by the State of North Borneo. The Court further observes that those activities which took place before the conclusion of that Convention cannot be seen as acts *"à titre de souverain"*, as Great Britain did not at that time claim sovereignty on behalf of the State of North Borneo over the islands beyond the 3-marine-league limit. Since it, however, took the position that the BNBC was entitled to administer the islands, a position which after 1907 was formally recognized by the United States, these administrative activities cannot be ignored either.

143. As evidence of such effective administration over the islands, Malaysia cites the measures taken by the North Borneo authorities to regulate and control the collecting of turtle eggs on Ligitan and Sipadan, an activity of some economic significance in the area at the time. It refers in particular to the Turtle Preservation Ordinance of 1917, the purpose of which was to limit the capture of turtles and the collection of turtle eggs "within the State [of North Borneo] or the territorial waters thereof". The Court notes that the Ordinance provided in this respect for a licensing system and for the creation of native reserves for the collection of turtle eggs and listed Sipadan among the islands included in one of those reserves.

Malaysia adduces several documents showing that the 1917 Turtle Preservation Ordinance was applied until the 1950s at least. In this regard, it cites, for example, the licence issued on 28 April 1954 by the District Officer of Tawau permitting the capture of turtles pursuant to Section 2 of the Ordinance. The Court observes that this licence covered an area including "the islands of Sipadan, Ligitan, Kapalat, Mabul, Dinawan and Si-Amil".

Further, Malaysia mentions certain cases both before and after 1930 in which it has been shown that administrative authorities settled disputes about the collection of turtle eggs on Sipadan.

144. Malaysia also refers to the fact that in 1933 Sipadan, under Section 28 of the Land Ordinance, 1930, was declared to be "a reserve for the purpose of bird sanctuaries".

145. The Court is of the opinion that both the measures taken to regulate and control the collecting of turtle eggs and the establishment of a bird reserve must be seen as regulatory and administrative assertions of authority over territory which is specified by name.

146. Malaysia further invokes the fact that the authorities of the colony of North Borneo constructed a lighthouse on Sipadan in 1962 and another on Ligitan in 1963, that those lighthouses exist to this day and

relèvera tout d'abord que, par la convention de 1930, les Etats-Unis renoncèrent à toute revendication qu'ils auraient pu avoir sur Ligitan et Sipadan et qu'aucun autre Etat ne fit à l'époque acte de souveraineté sur ces îles ni ne s'opposa à ce que l'Etat du Nord-Bornéo continuât à les administrer. La Cour observera en outre que les activités antérieures à la conclusion de cette convention ne sauraient être considérées comme des actes à titre de souverain, dans la mesure où la Grande-Bretagne ne revendiquait pas alors la souveraineté pour le compte de l'Etat du Nord-Bornéo sur les îles situées au-delà de la limite des 3 lieues marines. Cependant, la Grande-Bretagne ayant reconnu à la BNBC le droit d'administrer les îles, position officiellement reconnue par les Etats-Unis après 1907, ces activités administratives ne sauraient être non plus ignorées.

143. A titre de preuve d'une telle administration effective des îles, la Malaisie cite les mesures prises par les autorités du Nord-Bornéo pour réglementer et limiter le ramassage des œufs de tortue sur Ligitan et Sipadan, cette activité revêtant à l'époque une certaine importance du point de vue économique dans la région. Elle se réfère notamment à l'ordonnance de 1917 sur la protection des tortues, qui avait pour objet de restreindre, «dans les limites de l'Etat [du Nord-Bornéo] ou [ses] eaux territoriales», la capture des tortues et le ramassage de leurs œufs. La Cour note que ladite ordonnance prévoyait à ce propos un système de concession de permis et la création de réserves indigènes pour le ramassage des œufs de tortue, et mentionnait Sipadan parmi les îles comprises dans l'une de ces réserves.

La Malaisie invoque plusieurs documents qui démontrent que l'ordonnance de 1917 sur la protection des tortues a été appliquée au moins jusque dans les années cinquante. Elle cite par exemple à cet effet le permis délivré le 28 avril 1954 par le chef de district de Tawau autorisant la capture des tortues en application de la section 2 de cette ordonnance. La Cour relève que ce permis visait une zone comprenant «les îles de Sipadan, Ligitan, Kapalat, Maboul, Dinawan et Si Amil».

En outre, la Malaisie se réfère à un certain nombre de cas dans lesquels il est établi que les autorités administratives, après comme avant 1930, réglèrent des différends relatifs au ramassage des œufs de tortue sur Sipadan.

144. La Malaisie mentionne également le fait qu'en 1933, en application de l'article 28 de l'ordonnance de 1930 portant régime foncier, Sipadan fut déclarée réserve ornithologique.

145. La Cour est d'avis que tant les mesures prises pour réglementer et limiter le ramassage des œufs de tortue que la création d'une réserve ornithologique doivent être considérées comme des manifestations d'autorité réglementaire et administrative sur un territoire mentionné par son nom.

146. La Malaisie invoque en outre le fait que les autorités de la colonie du Nord-Bornéo ont construit un phare sur Sipadan en 1962 et un autre sur Ligitan en 1963, que ceux-ci existent toujours et qu'ils sont entretenus

that they have been maintained by Malaysian authorities since its independence. It contends that the construction and maintenance of such lighthouses is "part of a pattern of exercise of State authority appropriate in kind and degree to the character of the places involved".

147. The Court observes that the construction and operation of lighthouses and navigational aids are not normally considered manifestations of State authority (*Minquiers and Ecrehos, Judgment, I.C.J. Reports 1953*, p. 71). The Court, however, recalls that in its Judgment in the case concerning *Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar* v. *Bahrain)* it stated as follows:

> "Certain types of activities invoked by Bahrain such as the drilling of artesian wells would, taken by themselves, be considered controversial as acts performed *à titre de souverain*. The construction of navigational aids, on the other hand, can be legally relevant in the case of very small islands. In the present case, taking into account the size of Qit'at Jaradah, the activities carried out by Bahrain on that island must be considered sufficient to support Bahrain's claim that it has sovereignty over it." (*Judgment, Merits, I.C.J. Reports 2001*, pp. 99-100, para. 197.)

The Court is of the view that the same considerations apply in the present case.

*

148. The Court notes that the activities relied upon by Malaysia, both in its own name and as successor State of Great Britain, are modest in number but that they are diverse in character and include legislative, administrative and quasi-judicial acts. They cover a considerable period of time and show a pattern revealing an intention to exercise State functions in respect of the two islands in the context of the administration of a wider range of islands.

The Court moreover cannot disregard the fact that at the time when these activities were carried out, neither Indonesia nor its predecessor, the Netherlands, ever expressed its disagreement or protest. In this regard, the Court notes that in 1962 and 1963 the Indonesian authorities did not even remind the authorities of the colony of North Borneo, or Malaysia after its independence, that the construction of the lighthouses at those times had taken place on territory which they considered Indonesian; even if they regarded these lighthouses as merely destined for safe navigation in an area which was of particular importance for navigation in the waters off North Borneo, such behaviour is unusual.

149. Given the circumstances of the case, and in particular in view of the evidence furnished by the Parties, the Court concludes that Malaysia

par les autorités malaisiennes depuis son indépendance. Elle fait valoir que la construction et l'entretien de ces phares «participent d'un ensemble de manifestations d'autorité étatique, appropriées par leur caractère et leur portée à la nature du lieu concerné».

147. La Cour fait observer que la construction et l'exploitation de phares et d'aides à la navigation ne sont généralement pas considérées comme une manifestation de l'autorité étatique (*Minquiers et Ecréhous, arrêt, C.I.J. Recueil 1953*, p. 71). La Cour rappelle cependant que, dans son arrêt rendu en l'affaire de la *Délimitation maritime et des questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn)*, elle a déclaré ce qui suit:

> «Certaines catégories d'activités invoquées par Bahreïn, telles que le forage de puits artésiens, pourraient en soi être considérées comme discutables en tant qu'actes accomplis à titre de souverain. La construction d'aides à la navigation, en revanche, peut être juridiquement pertinente dans le cas de très petites îles. En l'espèce, compte tenu de la taille de Qit'at Jaradah, les activités exercées par Bahreïn sur cette île peuvent être considérées comme suffisantes pour étayer sa revendication selon laquelle celle-ci se trouve sous sa souveraineté.» (*Arrêt, fond, C.I.J. Recueil 2001*, p. 99-100, par. 197.)

La Cour est d'avis que les mêmes considérations s'appliquent dans la présente espèce.

*

148. La Cour note que, si les activités invoquées par la Malaisie, tant en son nom propre qu'en tant qu'Etat successeur de la Grande-Bretagne, sont modestes en nombre, elles présentent un caractère varié et comprennent des actes législatifs, administratifs et quasi judiciaires. Elles couvrent une période considérable et présentent une structure révélant l'intention d'exercer des fonctions étatiques à l'égard des deux îles, dans le contexte de l'administration d'un ensemble plus vaste d'îles.

La Cour ne saurait en outre ignorer le fait que, à l'époque où ces activités ont été menées, ni l'Indonésie ni son prédécesseur, les Pays-Bas, n'ont jamais exprimé de désaccord ni élevé de protestation. La Cour relève à ce propos que les autorités indonésiennes n'ont même pas rappelé en 1962 et 1963 aux autorités de la colonie du Nord-Bornéo, ou à la Malaisie après son indépendance, que les phares construits alors l'avaient été sur un territoire qu'elles regardaient comme indonésien; même si elles considéraient ces phares comme simplement destinés à la sécurité de la navigation dans une zone revêtant une importance particulière pour la navigation dans les eaux situées au large du Nord-Bornéo, une telle attitude est inhabituelle.

149. Compte tenu de l'ensemble des circonstances de l'affaire, et au vu en particulier des éléments de preuve fournis par les Parties, la Cour

has title to Ligitan and Sipadan on the basis of the *effectivités* referred to above.

* * *

150. For these reasons,

THE COURT,

By sixteen votes to one,

Finds that sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan belongs to Malaysia.

IN FAVOUR: *President* Guillaume; *Vice-President* Shi; *Judges* Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Higgins, Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby; *Judge* ad hoc Weeramantry;

AGAINST: *Judge* ad hoc Franck.

Done in English and in French, the English text being authoritative, at the Peace Palace, The Hague, this seventeenth day of December, two thousand and two, in three copies, one of which will be placed in the archives of the Court and the others transmitted to the Government of the Republic of Indonesia and the Government of Malaysia, respectively.

(*Signed*) Gilbert GUILLAUME,
President.

(*Signed*) Philippe COUVREUR,
Registrar.

Judge ODA appends a declaration to the Judgment of the Court; Judge *ad hoc* FRANCK appends a dissenting opinion to the Judgment of the Court.

(*Initialled*) G.G.
(*Initialled*) Ph.C.

conclut que la Malaisie détient un titre sur Ligitan et Sipadan sur la base des effectivités mentionnées ci-dessus.

* * *

150. Par ces motifs,

LA COUR,

Par seize voix contre une,

Dit que la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la Malaisie.

POUR : M. Guillaume, *président* ; M. Shi, *vice-président* ; MM. Oda, Ranjeva, Herczegh, Fleischhauer, Koroma, Vereshchetin, Mme Higgins, MM. Parra-Aranguren, Kooijmans, Rezek, Al-Khasawneh, Buergenthal, Elaraby, *juges* ; M. Weeramantry, *juge* ad hoc ;

CONTRE : M. Franck, *juge* ad hoc.

Fait en anglais et en français, le texte anglais faisant foi, au Palais de la Paix, à La Haye, le dix-sept décembre deux mille deux, en trois exemplaires, dont l'un restera déposé aux archives de la Cour et les autres seront transmis respectivement au Gouvernement de la République d'Indonésie et au Gouvernement de la Malaisie.

Le président,

(Signé) Gilbert GUILLAUME.

Le greffier,

(Signé) Philippe COUVREUR.

M. le juge ODA joint une déclaration à l'arrêt ; M. le juge *ad hoc* FRANCK joint à l'arrêt l'exposé de son opinion dissidente.

(Paraphé) G.G.

(Paraphé) Ph.C.

DECLARATION OF JUDGE ODA

I voted in favour of the Judgment, in which the Court finds that "sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan belongs to Malaysia" (para. 150). The present case is a rather "weak" one in that neither Party has made a strong showing in support of its claim to title to the islands on any basis. While Malaysia has made a more persuasive case on the basis of *"effectivités"*, its arguments are still not very strong in absolute terms. The Court, however, has been requested to choose between the two Parties in adjudging "whether sovereignty over [the two islands] belongs to . . . Indonesia or to Malaysia" (Special Agreement of 31 May 1997, Art. 2) and, given that choice, the Court has come to a reasonable decision.

* *

In my view, a full understanding of the present case requires an awareness of the underlying facts and circumstances. The existence of the islands of Ligitan and Sipadan has been known since the nineteenth century. However, neither Great Britain nor the Netherlands manifested an interest in sovereignty over or territorial title to the islands in the period before the Second World War and neither Indonesia nor Malaysia took any steps in the post-war period to claim sovereignty over the islands until the late 1960s. Prior to that time, there was no dispute between the two States concerning sovereignty over the islands. If there was any dispute in the late 1960s concerning sovereignty over the islands, it could well have derived from conflicting interests in the exploitation of undersea oil resources. In fact, any dispute which may have arisen in this period concerned only the delimitation of the continental shelf between the two States, which had become of interest because of the abundance of submarine oil reserves, but *not* sovereignty over the islands.

*

In the mid-1960s, ten years after the adoption of the Geneva Convention on the Continental Shelf in 1958, agreements between neighbouring States to delimit the continental shelf were entered into in all parts of the world where prospecting had pointed to the existence of rich oil reserves: the North Sea, the Gulf of Finland and the Baltic, the Adriatic Sea, the

DÉCLARATION DE M. LE JUGE ODA

[Traduction]

J'ai voté en faveur de l'arrêt, dans lequel la Cour déclare que «la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la Malaisie» (par. 150). La présente affaire manque quelque peu de consistance, aucune des Parties n'étant parvenue à démontrer de façon véritablement convaincante le bien-fondé de ses prétentions à un titre sur les îles. La Malaisie a certes plaidé une thèse plus convaincante sur le fondement des effectivités, mais, considérés dans l'absolu, ses arguments n'en demeurent pas moins faibles. Cela étant, les deux Etats ont prié la Cour de trancher entre elles en déterminant «si la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan appartient à la République d'Indonésie ou à la Malaisie» (compromis du 31 mai 1997, art. 2) et, face au choix qui lui était confié, la Cour est parvenue à une décision raisonnable.

* *

Pour comprendre pleinement la présente affaire, il faut selon moi connaître les faits et circonstances qui la sous-tendent. L'existence des îles de Ligitan et de Sipadan est connue depuis le XIXe siècle. Cependant, ni la Grande-Bretagne ni les Pays-Bas ne manifestèrent le moindre intérêt pour la souveraineté ou le titre territorial sur ces îles avant la seconde guerre mondiale, pas plus que l'Indonésie ou la Malaisie ne prirent ensuite de mesures aux fins d'en revendiquer la souveraineté, et ce jusqu'à la fin des années soixante. Avant cette époque, aucun différend n'existait entre les deux Etats concernant la souveraineté sur les îles. A supposer qu'un tel différend soit véritablement apparu à la fin des années soixante, celui-ci pouvait fort bien découler de conflits d'intérêts dans l'exploitation des ressources pétrolières des fonds marins. Mais en vérité, tout différend susceptible d'avoir effectivement vu le jour à cette époque n'aurait pu concerner que la question de la délimitation du plateau continental entre les deux Etats, d'un grand intérêt depuis la découverte d'abondantes réserves pétrolières sous-marines, et *non* celle de la souveraineté sur les îles.

*

Au milieu des années soixante, une dizaine d'années après l'adoption de la convention de Genève sur le plateau continental de 1958, des accords de délimitation du plateau continental commencèrent à être conclus entre Etats voisins dans toutes les régions du monde où les activités de prospection avaient dévoilé l'existence de riches réserves pétro-

(Persian) Gulf, the Gulf of Paria, etc. (For a comprehensive survey, see Oda, *The International Law of Ocean Development*, Vol. I, 1972, pp. 373-435; Vol. II, 1975, pp. 63-110.) There was one instance in the 1960s in which a dispute concerning the delimitation of the continental shelf was submitted jointly to this Court after negotiation had proved fruitless: the *North Sea Continental Shelf* cases (*I.C.J. Reports 1969*, p. 3).

In those days Indonesia, which was blessed with an abundance of oil both on land and offshore, initiated negotiations with its neighbours for an agreed delimitation of the continental shelf. Indonesia concluded agreements with Australia in 1971 and 1972 to divide the continental shelf between them in the area of Timor and the Arafura Sea.

Indonesia's negotiations with Malaysia had started earlier. They resulted in the 1969 Agreement relating to the delimitation of the continental shelf in the Malacca Straits and the South China Sea (off the east coast of West Malaysia and the coast of Sarawak) and the 1971 Tripartite Agreement (with Thailand) covering the northern part of the Malacca Straits but, concerning the area to the east of Borneo, they became deadlocked in September 1969. The Parties then agreed to suspend negotiations on this question. The Parties have chosen to consider the date of the breakdown of their negotiations over the delimitation of the continental shelf to be the "critical date" in respect of their dispute concerning sovereignty.

*

Prior to these negotiations, Indonesia and Malaysia had granted Japanese oil companies (Japex and Sabah Teiseki, respectively) concessions for oil exploration and exploitation in this area. The concession areas did not overlap, as the southern limit of the Malaysian concession lay along 4° 10′ 30″ latitude north and the northern limit of the Indonesian concession along 4° 09′ 30″ latitude north. Furthermore, Ligitan and Sipadan did not lie in either concession area. Neither Indonesia nor Malaysia claimed that its concession area had been violated by the other Party (see Judgment, para. 31).

Even though the Special Agreement states that "a dispute has arisen between [Indonesia and Malaysia] regarding sovereignty over Pulau Ligitan and Pulau Sipadan" (Special Agreement of 31 May 1997, preface), in fact the only dispute which existed in or around 1969 was one concerning the delimitation of the continental shelf. That delimitation dispute would have been referred more properly to the Court by joint agreement, as in the *North Sea Continental Shelf* cases.

It should also be noted that the Application by the Philippines in 2001

lières: la mer du Nord, le golfe de Finlande, les mers Baltique et Adriatique, le Golfe (Persique), le golfe de Paria, etc. (une étude plus exhaustive figure dans mon ouvrage intitulé *The International Law of Ocean Development*, vol. I, 1972, p. 373-435; vol. II, 1975, p. 63-110). A une occasion, dans les années soixante, les négociations n'ayant pas abouti, un différend relatif à une délimitation du plateau continental fut porté conjointement devant la Cour (affaires du *Plateau continental de la mer du Nord, C.I.J. Recueil 1969*, p. 3).

Ce fut à cette époque que l'Indonésie, qui regorgeait de pétrole tant en mer que sur terre, engagea des négociations avec ses voisins en vue de convenir d'une délimitation du plateau continental. En 1971 et 1972, l'Indonésie et l'Australie conclurent des accords aux fins de diviser leur plateau continental commun dans la région du Timor et de la mer d'Arafura.

Les négociations entre l'Indonésie et la Malaisie avaient débuté plus tôt. Elles débouchèrent sur l'accord de 1969 portant délimitation du plateau continental dans le détroit de Malacca et la mer de Chine méridionale (au large de la côte est de la Malaisie occidentale et de la côte du Sarawak) ainsi que sur l'accord tripartite de 1971 (avec la Thaïlande) couvrant la zone septentrionale du détroit de Malacca; toutefois, en septembre 1969, les négociations concernant la zone située à l'est de Bornéo se terminèrent dans l'impasse. Les Parties convinrent alors de suspendre les négociations sur cette question. C'est cette date de rupture de leurs négociations sur la délimitation du plateau continental qu'elles ont choisi de considérer comme «date critique» dans leur différend relatif à la souveraineté.

*

Avant ces négociations, l'Indonésie et la Malaisie avaient accordé à des compagnies pétrolières japonaises (Japex et Sabah Teiseki, respectivement) des concessions à des fins d'exploration et d'exploitation pétrolières dans ce secteur. Les zones de concession ne se chevauchaient pas, la limite méridionale de la concession malaisienne suivant le parallèle 4° 10′ 30″ de latitude nord et la limite septentrionale de la concession indonésienne suivant le parallèle 4° 09′ 30″ de latitude nord. En outre, Ligitan et Sipadan ne se trouvaient dans aucune des zones de concession. Ni l'Indonésie ni la Malaisie n'ont invoqué de violation de leur zone de concession par l'autre Partie (voir arrêt, par. 31).

Bien que le compromis indique «qu'un différend s'est élevé entre [l'Indonésie et la Malaisie] concernant la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan» (compromis du 31 mai 1997, préambule), en réalité, le seul différend qui existait en 1969 ou aux environs de cette date avait trait à la délimitation du plateau continental. C'est à ce titre que les Parties auraient dû saisir la Cour par leur compromis, comme dans les affaires du *Plateau continental de la mer du Nord*.

Il convient également de relever que la requête à fin d'intervention en

for permission to intervene in the present case did *not* concern either Party's title to the two islands but the delimitation of the continental shelf between the Parties. In other words, the Philippines showed its concern as to the effect which the delimitation of the continental shelf between Indonesia and Malaysia would have on its own interests.

* *

In the 1960s, the prevailing rule concerning the delimitation of the continental shelf was the one set out in the 1958 Convention on the Continental Shelf:

> "the boundary of the continental shelf . . . shall be determined by agreement . . . In the absence of agreement, and unless another boundary line is justified by special circumstances, the boundary is the median line [in the case of opposite States]" (Art. 6, para. 1).

This provision is extremely ambiguous because it neither makes clear the baselines (i.e., whether or not offshore or mid-ocean islands should be included) from which the median line should be measured nor does it explain the "special circumstances" which justify departing from a median line in connection with certain islands: namely, whether and to what extent the very existence of islands, their size, their social or economic characteristics, their distance from the mainland, etc., could be considered "special circumstances".

I suspect that the main concern of both Parties in their negotiations on the delimitation of their respective continental shelves related to the definition of the baselines and the role in terms of the "special circumstances" test to be played by the scattered islands just south of the northeastern coast of Borneo. The Parties might then have realized the potential significance of the islands of Ligitan and Sipadan — over which neither Party had claimed sovereignty. In fact, they might have concluded that sovereignty over these islands would entitle them to a much wider continental shelf. Particularly in Indonesia's case, sovereignty over these islands, situated at some distance from its own coast might have gained for it a much wider share of the continental shelf.

In my view, it is significant that each State (and particularly Indonesia), which prior to the 1960s had shown no interest in sovereignty over these two islands, suddenly realized that sovereignty would strengthen its hand in respect of the continental shelf negotiations. The issue of sovereignty arose only as a result of the Parties' manœuvring for better bargaining positions in the continental shelf delimitation.

l'espèce, introduite en 2001 par les Philippines, *ne* concernait *pas* le titre de l'une ou l'autre des Parties sur les deux îles mais la délimitation du plateau continental entre celles-ci. En d'autres termes, les Philippines ont montré leur préoccupation quant à l'effet que la délimitation du plateau continental entre l'Indonésie et la Malaisie allait avoir sur les intérêts philippins.

* *

Dans les années soixante, la règle qui présidait à la délimitation du plateau continental était celle énoncée dans la convention de Genève de 1958 sur le plateau continental:

> «la délimitation du plateau continental ... est déterminée par accord... A défaut d'accord, et à moins que des circonstances spéciales ne justifient une autre délimitation, celle-ci est constituée par la ligne médiane [dans le cas d'Etats se faisant face].» (Art. 6, par. 1.)

Cette disposition est extrêmement ambiguë, parce qu'elle ne précise ni à partir de quelles lignes de base la ligne médiane doit être mesurée (faut-il ou non inclure les îles situées au large de la côte ou au cœur de l'océan?), ni quelles seraient les «circonstances spéciales» qui justifieraient de s'écarter d'une ligne médiane dans le cas de certaines îles: autrement dit, si, et dans quelle mesure, l'existence même d'îles, leur taille, leurs caractéristiques sociales ou économiques, la distance qui les sépare du continent, etc., peuvent être considérées comme des «circonstances spéciales».

Selon moi, la principale préoccupation des Parties dans leurs négociations sur la délimitation de leurs parts respectives de plateau continental touchait à la définition des lignes de base et au rôle que les îles éparses situées juste au sud de la côte nord-est de Bornéo devaient jouer au regard du critère des «circonstances spéciales». Peut-être les Parties se sont-elles alors rendu compte de l'importance potentielle des îles de Ligitan et de Sipadan — dont ni l'une ni l'autre n'avait revendiqué la souveraineté. Il se peut en fait que les Parties aient alors conclu qu'en obtenant la souveraineté sur ces îles elles obtiendraient du même coup une part bien plus grande du plateau continental. Cela valait spécialement pour l'Indonésie qui, si elle se voyait reconnaître la souveraineté sur ces îles situées à une certaine distance de sa propre côte, pouvait obtenir une part bien plus grande du plateau continental.

Il est à mon sens particulièrement révélateur que l'un et l'autre Etat (et surtout l'Indonésie), bien que n'ayant manifesté aucun intérêt pour la souveraineté sur ces deux îles avant les années soixante, ait soudain compris que disposer de cette souveraineté renforcerait sa position dans les négociations relatives au plateau continental. Ainsi la question de la souveraineté ne s'est-elle posée que secondairement, comme conséquence des tentatives des Parties visant à gagner du terrain dans les négociations relatives à la délimitation du plateau continental.

This resulted from a misconception on the part of the Parties, who failed to understand that, in accordance with the "special circumstances" rule, a delimitation line could well have been drawn disregarding these two extremely small, socially and economically insignificant islands.

*

It is important to keep in mind that sovereignty over two tiny, uninhabited islands, on the one hand, and those islands' influence on the delimitation of the continental shelf, on the other, are two quite different matters.

Though Malaysia has now been awarded sovereignty over the islands, the impact of the Court's Judgment on the delimitation of the continental shelf — which has been the leading issue in the negotiations between the two States since the 1960s — should be considered from a different angle. Today, the rule concerning the delimitation of the continental shelf is set out in Article 83 of the 1982 United Nations Convention on the Law of the Sea calling for "an equitable solution". The main question remains how "equitable" considerations apply to these tiny islands for the purpose of the delimitation of the continental shelf.

In conclusion, I submit that the present Judgment determining sovereignty over the islands does not necessarily have a direct bearing on the delimitation of the continental shelf, which has been a subject of dispute between the two States since the late 1960s.

(Signed) Shigeru ODA.

Mais ce fut là le résultat d'une méprise de la part des Parties, qui ne saisirent pas que, en application de la règle des circonstances spéciales, une ligne de délimitation pouvait parfaitement être tracée sans tenir compte de ces deux îles, minuscules et insignifiantes sur le plan social aussi bien qu'économique.

*

Il importe de garder à l'esprit que la souveraineté sur deux îles minuscules et inhabitées et l'incidence de ces îles sur la délimitation du plateau continental sont deux choses totalement distinctes.

Bien que la Malaisie se soit vu reconnaître la souveraineté sur les îles, l'incidence que l'arrêt de la Cour peut avoir sur la délimitation du plateau continental — question qui se trouve au cœur des négociations entre les deux Etats depuis les années soixante — doit être considérée sous un angle différent. Aujourd'hui, la règle en matière de délimitation du plateau continental est celle énoncée à l'article 83 de la convention des Nations Unies sur le droit de la mer de 1982, qui impose la recherche d'une «solution équitable». Reste la question, fondamentale, de savoir comment des considérations «équitables» peuvent s'appliquer à ces îles minuscules aux fins de la délimitation du plateau continental.

J'estime en conclusion que le présent arrêt déterminant la souveraineté sur les îles n'a pas nécessairement d'incidence directe sur la délimitation du plateau continental, objet d'un différend qui oppose les deux Etats depuis la fin des années soixante.

(Signé) Shigeru ODA.

DISSENTING OPINION OF JUDGE FRANCK

The 1891 Convention determined the allocation of territorial sovereignty between the Parties — Pulau Ligitan and Pulau Sipadan clearly located south of 4° 10′ allocational line therein established — Presumption that 4° 10′ line intended to settle all areas of potential conflict between the Parties — Need to interpret boundary and allocation agreements broadly — Role of ad hoc *judge — Three principal issues in case — Agreement with Court's Judgment rejecting Malaysian "chain of title" argument — Difficulty in assessing comparative weight of Parties' pleaded* effectivités — Effectivités *were minimal and not performed, in all but a few instances,* à titre de souverain — Effectivités *do not prevail against conventional title established under 1891 Convention — New* effectivités *created after 1969, the critical date, are inadmissible as evidence of title — 1891 Convention's text does not establish the applicability of Article IV (the 4° 10′ line) to Pulau Ligitan and Pulau Sipadan — Article IV does not have one clearly expressed "ordinary meaning" within the terms of Article 31 of the Vienna Convention on the Law of Treaties — "Across Sibbitik" equally can be construed to mean "over and beyond" or "over but no further" — Vienna Convention in Article 31 refers Court to the "object and purpose" of a treaty as way to clarify ambiguous text — Parties' "object and purpose" was closure, to achieve certainty and finality — Collateral evidence of this object and purpose in Dutch map attached to Explanatory Memorandum and comments of Netherlands Minister van Dedem — British "object and purpose" to include territories south of 4° 10′ latitude also deducible from British Foreign Office Minute as well as lack of reaction to transmission of Dutch map by British Minister in The Hague, Sir Horace Rumbold — Commonsense confirms Parties could not have intended to exclude tiny islets from 1891 boundary settlement — Further confirmed by Parties granting oil exploration concessions in 1960s east of Sebatik that stop 30″ on either side of the 4° 10′ line — Court should confirm precedents making rebuttable presumption that a line to fix a frontier should, if possible, be so interpreted that the result of the application of its provisions in their entirety conduces to establishment of a precise, complete and definitive frontier.*

I. Introduction

1. The 1891 Convention between Britain and the Netherlands should have been determinative of this case. It established a line beginning at Broershoek on Borneo's east coast and continuing in an eastward direc-

OPINION DISSIDENTE DE M. LE JUGE FRANCK

[Traduction]

La convention de 1891 a procédé à l'attribution de la souveraineté territoriale entre les Parties — Pulau Ligitan et Pulau Sipadan nettement situées au sud de la ligne d'attribution 4° 10′ définie par cette convention — Présomption selon laquelle la ligne 4° 10′ visait à couvrir tous les points de la zone représentant une source de conflit potentiel entre les Parties — Nécessité d'adopter une interprétation large des accords de frontière et d'attribution — Rôle du juge ad hoc *— Les trois principales questions qui se posent en l'espèce — Adhésion à l'arrêt de la Cour lorsque celle-ci rejette l'argument de la Malaisie fondé sur la « chaîne de succession du titre » — Difficulté d'évaluer le poids respectif des effectivités invoquées par les Parties — Les effectivités étaient minimes et, dans la plupart des cas, n'étaient pas exercées à titre de souverain — Les effectivités ne l'emportent pas sur le titre conventionnel établi par la convention de 1891 — Les effectivités nées après 1969, la date critique, sont irrecevables comme preuves du titre — Le texte de la convention de 1891 n'établit pas que l'article IV (la ligne 4° 10′) s'applique à Pulau Ligitan et Pulau Sipadan — L'article IV n'a pas un « sens ordinaire » clairement exprimé, pour reprendre les termes de l'article 31 de la convention de Vienne sur le droit des traités — « A travers Sibbitik » peut être interprété comme signifiant aussi bien « à travers et au-delà » qu'« à travers mais sans aller plus loin » — L'article 31 de la convention de Vienne renvoie la Cour à l'« objet » et au « but » d'un traité pour éclairer un texte ambigu — L'« objet » et le « but » des Parties étaient de mettre un terme à diverses incertitudes et d'aboutir à une solution définitive — La carte jointe au mémorandum explicatif des Pays-Bas et les observations du ministre néerlandais van Dedem constituent des preuves additionnelles de cet objet et de ce but — L'« objet » et le « but » de la Grande-Bretagne, à savoir inclure dans le champ d'application de la convention les territoires situés au sud de la ligne 4° 10′, ressortent également d'un procès-verbal du Foreign Office et sont confirmés par l'absence de réaction à la communication de la carte des Pays-Bas par le ministre britannique à La Haye, sir Horace Rumbold — Le bon sens confirme que les Parties n'ont pu avoir l'intention d'exclure de minuscules îlots du champ de la convention de délimitation de 1891 — Le confirme également le fait que, dans les années soixante, les Parties aient accordé, à l'est de Sebatik, des concessions pour la prospection pétrolière s'arrêtant 30″ de chaque côté de la ligne 4° 10′ — La Cour devrait confirmer les précédents dans lesquels elle a estimé que devait être considérée comme une présomption réfragable l'affirmation selon laquelle une ligne de délimitation devrait si possible être interprétée de sorte que l'application intégrale de ses dispositions conduise à la création d'une frontière précise, complète et définitive.*

I. Introduction

1. La convention de 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas aurait dû constituer le facteur déterminant en l'affaire. Elle a établi une ligne partant de Broershoek, sur la côte orientale de Bornéo, et se pour-

tion along the 4° 10′ latitude. Pulau Ligitan and Pulau Sipadan clearly lie south of this line, on the Indonesian side.

2. Beyond that, little else is clear. This case presents the Court with a record full of ambiguities. That is no one's fault: it is the fate of history in obscure places. Pulau Ligitan and Pulau Sipadan, at least until recently, were not the stuff of which history is made.

3. To overcome that difficulty within the case's factual record, however, the Court need not have had recourse to conjectures about fragments of *effectivités* when it could, instead, have resorted to well-established presumptions of law that are applicable to the interpretation of the text and context of the 1891 Convention. More precisely, when, as frequently occurred, the evidence presented was unclear or indecisive, the Court could have applied rules of evidence to clarify not only the issues central to this case but also to elucidate — for these and for future litigants — the applicable principles by which the law shines a light on that which is unclear to the naked eye.

4. A presumption of law draws on the common experience to make a reasonable inference from what is known to what is unknowable. Such inferences are crystallized in well-known principles or legal maxims, such as *res ipsa loquitur*. Any rebuttable presumption can be contradicted by evidence demonstrating its opposite, or by application of a stronger evidentiary presumption such as the principle of absolute liability. In a sense, then, a rebuttable presumption shifts the onus of proof to the party seeking to disprove the deduction derived from it.

5. How is this relevant to the dispute over two tiny islands off Borneo? I believe that when two powerful States, with a history of both conflict and co-operation, negotiate a convention settling a long boundary in a distant theatre of their colonial interaction, then this Court should presume that the boundary was meant to cover all the area's potential points of conflict.

6. Instead, the Court has relied on a narrow parsing of *effectivités* that are (by its own admission) enveloped in ambiguity. I dissent, not because I think that reasonable judges could not have concluded as this Court has done, but, rather, because a visionary judiciary should have used the opportunity here presented to clarify the adjectival law of evidence — the presumptions — applicable to the interpretation of treaties intended to resolve territorial and jurisdictional conflict. The applicable presumption is straightforward: where a treaty specifies a boundary line or principle of territorial allocation, it should be interpreted as broadly as necessary to resolve any conflict of jurisdiction in the absence of clear evidence of a contrary intent. As I will seek to demonstrate in part 8 below, such a presumption accords both with common intuition and with judicial practice.

suivant en direction de l'est le long du parallèle 4° 10′ de latitude nord. Pulau Ligitan et Pulau Sipadan se trouvent manifestement au sud de cette ligne, du côté indonésien.

2. En dehors de cela, peu de choses sont claires. Le dossier de cette affaire abonde en ambiguïtés. Ce n'est la faute de personne : tel est le destin de l'histoire dans les lieux obscurs. Pulau Ligitan et Pulau Sipadan n'étaient pas — du moins il y a peu — de ces lieux qui font l'histoire.

3. Pour surmonter cette difficulté liée aux circonstances de l'espèce, la Cour n'était pourtant pas contrainte d'émettre des conjectures sur des fragments d'effectivités alors qu'elle aurait pu, au lieu de cela, recourir à des présomptions de droit bien établies applicables à l'interprétation du texte et du contexte de la convention de 1891. Plus précisément, lorsque les éléments de preuve produits étaient douteux ou imprécis — ce qui était fréquemment le cas —, la Cour aurait pu appliquer le droit de la preuve pour éclaircir non seulement les questions qui sont au centre de cette affaire, mais également pour dégager, au bénéfice des Parties à la présente instance et de celles aux instances futures, les principes applicables grâce auxquels le droit jette la lumière sur ce qui est ambigu à l'œil nu.

4. Une présomption de droit s'appuie sur le sens commun pour procéder à une déduction rationnelle du connu à l'inconnu. De telles déductions se cristallisent en des principes ou maximes bien connus, comme le principe *res ipsa loquitur*. Une présomption réfragable peut être infirmée par des preuves contraires, ou par l'application d'une présomption de preuve plus forte, telle que le principe de la responsabilité objective. En un sens, une présomption réfragable reporte donc la charge de la preuve sur la partie qui tente de réfuter la déduction qui en est tirée.

5. En quoi cela concerne-t-il le différend sur deux minuscules îles au large de Bornéo? J'estime que, lorsque deux Etats puissants, dont l'histoire a été marquée à la fois par des conflits et par la coopération, négocient une convention délimitant une longue frontière commune dans une région lointaine de leurs colonies, la Cour devrait présumer que cette frontière a pour objet de couvrir tous les points de la zone représentant une source potentielle de conflit.

6. Au lieu de cela, la Cour s'est fondée sur une interprétation étroite d'effectivités qui (ainsi qu'elle-même le reconnaît) sont pétries d'ambiguïtés. Je suis en désaccord avec l'arrêt non pas parce que je pense que des juges raisonnables n'auraient pu statuer comme l'a fait cette Cour, mais parce qu'une juridiction visionnaire aurait dû saisir l'occasion qui lui était présentée ici de clarifier le droit procédural de la preuve — c'est-à-dire ce qui a trait aux présomptions — applicable à l'interprétation des traités dont l'objet est de résoudre des conflits de territoire et de souveraineté. Une présomption s'impose ici clairement : lorsqu'un traité définit une ligne frontière ou un principe d'attribution de territoire, il devrait, en l'absence de la preuve d'une intention contraire, être interprété aussi largement que nécessaire pour résoudre tout conflit de souveraineté. Comme je tenterai de le démontrer dans la huitième partie ci-après, une telle présomption s'accorde aussi bien avec le bon sens qu'avec la pratique judiciaire.

7. In terms of the present case, the line established by the 1891 Anglo-Dutch Convention at the eastern end of the agreement's subject-matter (the 4° 10′ line) should have been presumed to apply broadly to the entire area of the Parties' interface east of Sebatik, subject only to prevailing evidence to the contrary. The onus of proof, in other words, should have been held to rest with those seeking to rebut a presumption of completeness or closure. A treaty such as this one, resolving a vast area of potential conflict, is special. It seeks to transform a zone of conflict into a zone of peace. Its purpose requires not just deference but generosity. It is not to be construed by the gimlet eye as if it were a contract for the sale of barley.

8. Of course, this is a case about very small islands. But, that the subject-matter of the case is small does not mean that it does not afford the Court an auspicious occasion to clarify important law. The legal issues in this case are ones that have arisen in other, weightier, contexts and they will arise again in contexts more freighted than these. The Court's decision, alas, does not elucidate the applicable normative standards. Quite aside from which party wins a case, it is the international legal system which loses when the Court fails broadly to address the legal issues and, instead, focuses on deciding small questions of fact on ambiguous evidence, eliciting little that can be of value to the *corpus juris*.

2. The Role of the *Ad Hoc* Judge

9. Before adverting further to these matters, it seems in keeping with this preference for developing the *corpus juris* that I express myself regarding the appropriate role of the *ad hoc* judge. The subject has but rarely been canvassed by those occupying this unusual position. An exception is the separate opinion of Judge *ad hoc* Lauterpacht in the provisional measures phase of the *Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina* v. *Yugoslavia), Provisional Measures, Order of 13 September 1993* (*I.C.J. Reports 1993*, pp. 408-409, paras. 4-6); see also Judge *ad hoc* Palmer, in his dissenting opinion in the *Request for an Examination of the Situation in Accordance with Paragraph 63 of the Court's Judgment of 20 December 1974 in the* Nuclear Tests (New Zealand *v.* France) *Case, Order of 22 September 1995* (*I.C.J. Reports 1995*, pp. 420-421, para. 118). I subscribe entirely to Judge *ad hoc* Lauterpacht's useful analysis, the gist of which is that *ad hoc* judges, in accordance with their solemn declaration under Article 20 of the Statute, are bound to exercise their function impartially and conscientiously, while also discharging

7. En l'espèce, la ligne définie par la convention de 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas à l'extrémité orientale de l'objet de l'accord (la ligne 4° 10′) aurait dû, à défaut de preuve du contraire, être présumée s'appliquer de manière générale à l'ensemble de la zone de contiguïté des territoires des Parties à l'est de Sebatik. Autrement dit, la charge de la preuve aurait dû peser sur ceux qui tentaient de réfuter la présomption selon laquelle l'accord était à la fois exhaustif et définitif. Un traité comme celui-ci, neutralisant une aussi vaste zone de conflit potentiel, occupe une place à part: il a pour objet de transformer une zone de conflit en une zone de paix. Son but n'exige pas seulement du respect mais de la générosité. Il ne doit pas être interprété de façon étroite et pointilleuse, comme s'il s'agissait d'un contrat de vente de céréales.

8. Certes, la présente affaire concerne de très petites îles. Pourtant, le caractère limité de l'objet du différend ne signifie pas pour autant que ce dernier ne constitue pas pour la Cour une bonne occasion de préciser des points de droit importants. Les questions juridiques soulevées en l'espèce se sont déjà posées et se poseront encore dans d'autres contextes, plus denses. La décision de la Cour n'explicite malheureusement pas les normes applicables. Indépendamment de la question de savoir quelle est la partie qui emporte l'affaire, c'est l'ordre juridique international qui est perdant lorsque la Cour manque, dans l'ensemble, d'examiner les points de droit soulevés par une affaire, se contentant au lieu de cela de trancher des éléments de fait mineurs à partir d'éléments de preuve ambigus, et n'explicitant que peu d'aspects susceptibles d'enrichir le *corpus juris*.

2. Le rôle du juge *ad hoc*

9. Avant d'approfondir ces questions, il me semble conforme à l'intérêt que je porte au développement du *corpus juris* de me prononcer sur le rôle qui, selon moi, devrait être celui du juge *ad hoc*. Ce sujet a rarement été abordé par les personnes nommées à cette fonction particulière, à l'exception du juge *ad hoc* Lauterpacht, dans l'opinion individuelle qu'il a rendue dans le cadre de la procédure d'indication de mesures conservatoires en l'affaire relative à l'*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), mesures conservatoires, ordonnance du 13 septembre 1993* (*C.I.J. Recueil 1993*, p. 408-409, par. 4-6); voir également l'opinion dissidente du juge *ad hoc* Palmer, à l'occasion de la *Demande d'examen de la situation au titre du paragraphe 63 de l'arrêt rendu par la Cour le 20 décembre 1974 dans l'affaire des* Essais nucléaires (Nouvelle-Zélande c. France), *ordonnance du 22 septembre 1995* (*C.I.J. Recueil 1995*, p. 420-421, par. 118). Je souscris entièrement à la précieuse analyse de M. Lauterpacht, dont il ressort essentiellement que le juge *ad hoc*, conformément à la déclaration solennelle que lui impose l'article 20 du Statut, doit exercer ses fonctions en pleine impartialité et en toute conscience, tout en étant:

"the special obligation to endeavour to ensure that, so far as is reasonable, every relevant argument in favour of the party that has appointed him has been fully appreciated in the course of collegial consideration and, ultimately, is reflected — though not necessarily accepted — in any separate or dissenting opinion that he may write" (*Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina* v. *Yugoslavia), Provisional Measures, Order of 13 September 1993, I.C.J. Reports 1993*, p. 409, para. 6).

As Judge *ad hoc* Nicolas Valticos has pointed out, the *ad hoc* judge is not simply a representative of the appointing State. Notably, one — Judge *ad hoc* Suzanne Bastid — has even disagreed on the merits with the position of the appointing States. (See Nicolas Valticos "L'évolution de la notion de juge *ad hoc*", *Revue hellénique de droit international (RHDI)*, Vol. 50, 1997, pp. 11-12; and Hubert Thierry, "Au sujet du juge *ad hoc*", *Liber Amicorum "In Memoriam" of Judge José Maria Ruda*, 2000, p. 285.)

10. The nub of the matter is this: the *ad hoc* judge must always ensure that the appointing State's arguments are fully addressed by the Court, whether or not they convince the majority of the judges. Between March 1948 (*Corfu Channel (United Kingdom* v. *Albania)*) and July 2002 (*Ahmadou Sadio Diallo (Republic of Guinea* v. *Democratic Republic of the Congo)*) there have been *ad hoc* judges in 45 cases and 53 phases of cases before this Court. Of these, 29 have written dissenting opinions, corresponding quite closely to the number of *ad hoc* judges appointed by losing parties. That, however, does not argue against the integrity of the institution of *ad hoc* judges. Rather, it demonstrates that, when a State is the losing party, the *ad hoc* judge it appointed has an even greater obligation to ensure that the Court's judgment accurately and fully reflects the careful consideration given by the Court to the losing State's representations. The drafting of the dissent attests to the richness of the Court's collegial deliberative process.

11. The function of the dissent, therefore, is multiple. It assures the losing party that its arguments, far from being overlooked, were considered extensively by the entire Court. It facilitates the reasoned and balanced exchange of research and written views among the judges during the deliberative process. And, perhaps, it presents to the law's universal market place of ideas certain principles of law and nuances of analysis which, even if not adopted in the instant case, may be of use in another, as yet unforeseen, context.

12. The *ad hoc* judge, like any other judge authoring a separate opinion, is accorded a sacred freedom. To be preserved, it must be used. As Judge *ad hoc* Bula-Bula has written, the *ad hoc*'s "traditional practice would seem to be characterized by its freedom" (*Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo* v. *Belgium), Judg-*

«spécialement tenu de veiller à ce que, dans toute la mesure possible, chacun des arguments pertinents de la partie qui l'a désigné ait été pleinement pris en considération au cours de l'examen collégial et soit, en fin de compte, reflété — à défaut d'être accepté — dans sa propre opinion individuelle ou dissidente» (*Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), mesures conservatoires, ordonnance du 13 septembre 1993, C.I.J. Recueil 1993*, p. 409, par. 6).

Comme l'a indiqué le juge *ad hoc* Nicolas Valticos, le juge *ad hoc* n'est pas un simple représentant de l'Etat qui l'a désigné. On relève en particulier que l'un d'entre eux, le juge *ad hoc* Suzanne Bastid, a même adopté, au fond, une position contraire à celle de l'Etat qui l'avait nommée (voir Nicolas Valticos, «L'évolution de la notion de juge *ad hoc*», *Revue hellénique de droit international (RHDI)*, vol. 50, 1997, p. 11-12; et Hubert Thierry, «Au sujet du juge *ad hoc*», *Liber Amicorum «In Memoriam» of Judge José Maria Ruda*, 2000, p. 285).

10. Le cœur du problème est le suivant: le juge *ad hoc* doit à tout moment veiller à ce que l'argumentation de l'Etat qui l'a désigné soit pleinement examinée par la Cour, qu'elle convainque ou non la majorité des juges. Entre mars 1948 (*Détroit de Corfou (Royaume-Uni c. Albanie)*) et juillet 2002 (*Ahmadou Sadio Diallo (République de Guinée c. République démocratique du Congo)*), des juges *ad hoc* ont siégé devant cette Cour dans quarante-cinq affaires et cinquante-trois phases d'affaires. Parmi eux, vingt-neuf ont rédigé des opinions dissidentes, ce qui correspond à peu près au nombre de juges *ad hoc* désignés par les parties perdantes. Cela ne met pas pour autant en cause l'intégrité du statut de juge *ad hoc*, mais démontre au contraire que, lorsqu'un Etat perd une affaire, le juge *ad hoc* qu'il a désigné se voit d'autant plus dans l'obligation de veiller à ce que l'arrêt de la Cour rende compte, de façon exacte et exhaustive, de l'examen attentif que celle-ci a pu faire de l'argumentation de l'Etat perdant. La rédaction de l'opinion dissidente atteste de la richesse de la procédure de délibération collégiale appliquée par la Cour.

11. L'opinion dissidente a donc de multiples fonctions. Elle montre à la partie perdante que son argumentation, loin d'avoir été négligée, a été abondamment étudiée par l'ensemble de la Cour. Elle contribue, lors de la délibération, à un échange raisonné et équilibré des travaux de recherche et des observations écrites entre les juges. Elle peut même proposer aux milieux juridiques des principes de droit et des nuances d'analyse qui, s'ils ne sont pas retenus dans l'affaire en question, pourraient l'être dans un autre contexte, encore imprévu.

12. Le juge *ad hoc*, comme tout autre juge auteur d'une opinion individuelle, a droit à une liberté absolue. Pour que celle-ci soit préservée, il faut qu'elle soit utilisée. Comme le juge *ad hoc* Bula-Bula l'a expliqué, «la liberté semble caractériser la pratique judiciaire [des juges *ad hoc*]» (*Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Bel-*

ment, I.C.J. Reports 2002, p. 100, para. 2, separate opinion of Judge *ad hoc* Bula-Bula). That freedom, of course, quite simply, is to write as one wills: to be the sole author of an opinion, unencumbered by a majority's need, sometimes, to find common ground through compromise and creative ambiguity.

3. The Principal Issues in Dispute

13. That the Court's Judgment leaves ambiguous the answers to some questions raised in this case is as apparent as that this may have been inevitable given the relative paucity of unambiguous controlling facts.

14. In my reading of the pleadings and the Court's Judgment it emerges that there are three principal points of contention:

(1) whether the 1891 Convention should be read to extend the 4° 10′ "boundary" line to allocate islands east of the east coast of Sebatik;

(2) whether, on the contrary, a "chain of title" exists which establishes sovereignty to Pulau Ligitan and Pulau Sipadan, successively, in the Sultan of Sulu who transferred it to Spain, which transferred it to the United States, which transferred it to Great Britain, which, ultimately, transferred it to Malaysia; and

(3) whether, if the answers to (1) and (2) are both in the negative, the two disputed islands' resultant, unresolved status (*terra nullius*) can be said to have been resolved in favour of either Party by reason of a preponderance of *effectivités* exercised by one or the other.

4. Assessing the Court's Answers

15. The Court answers both questions No. 1 and No. 2 in the negative: the 1891 Convention is held not to be applicable to Pulau Ligitan and Pulau Sipadan, and the Court finds no controlling "chain of title" leading to Malaysian sovereignty over the islands. It therefore relies on a relative weighing of the *effectivités* of the Parties to conclude that those of Britain and Malaysia are superior to those of Indonesia.

16. I will leave to the next section my grounds for disagreeing with the Court's response to question No. 1. I find myself fully in agreement with the Court in its response to question No. 2. For reasons set out precisely in the majority's opinion, I reject Malaysia's "chain of title" theory as unsupported by the events cited as demonstrative of it. It is unnecessary for me to restate the Court's conclusions in this regard, with which I wholly concur.

gique), *arrêt*, *C.I.J. Recueil 2002*, p. 100, par. 2, opinion individuelle du juge *ad hoc* Bula-Bula). Cette liberté consiste bien sûr tout simplement à écrire ce que l'on veut: être le seul auteur de l'opinion, libre du besoin que peut parfois avoir une majorité de trouver un terrain d'entente par le biais de compromis et d'une ambiguïté créatrice.

3. Les principaux points litigieux

13. Que l'arrêt de la Cour apporte des réponses ambiguës à certaines des questions posées en l'affaire est tout aussi manifeste que cela était sans doute inévitable compte tenu du manque relatif de faits clairs et déterminants.

14. Les trois principaux points en litige tels qu'ils ressortent des écritures et de l'arrêt rendu par la Cour sont les suivants:

1) la convention de 1891 doit-elle être lue comme prolongeant vers le large la ligne «frontière» 4° 10′ de manière à procéder à l'attribution des îles situées à l'est de la côte orientale de Sebatik?
2) existerait-il au contraire une «chaîne de succession du titre» en vertu de laquelle la souveraineté sur Pulau Ligitan et Pulau Sipadan aurait appartenu au sultan de Sulu, qui l'aurait transmise à l'Espagne, laquelle l'aurait transmise aux Etats-Unis, qui l'auraient transmise à la Grande-Bretagne, laquelle l'aurait enfin transmise à la Malaisie? et
3) en admettant que les réponses aux questions 1) et 2) soient négatives, le statut indéterminé qui aurait dès lors été celui des deux îles en litige (*terra nullius*) pourrait-il être considéré comme réglé en faveur de l'une ou l'autre Partie de par une prépondérance d'effectivités?

4. Analyse des réponses apportées par la Cour

15. La Cour répond aux questions 1) et 2) par la négative: elle déclare que la convention de 1891 n'est pas applicable à Pulau Ligitan et Pulau Sipadan, et ne relève pas de «chaîne de succession du titre» déterminante qui conduirait à une souveraineté de la Malaisie sur ces îles. La Cour se fonde par conséquent sur le poids respectif des effectivités invoquées par les Parties pour conclure que celles de la Grande-Bretagne et de la Malaisie sont supérieures à celles de l'Indonésie.

16. J'exposerai dans la section suivante les raisons pour lesquelles je suis en désaccord avec la réponse donnée par la Cour à la question n° 1. Je souscris en revanche pleinement à la réponse qu'elle apporte à la question n° 2. Pour les raisons précisément indiquées dans l'avis de la majorité, je rejette la théorie de la Malaisie fondée sur la «chaîne de succession du titre» au motif qu'elle n'est pas étayée par les faits invoqués à son appui. Il est inutile de reprendre ici les conclusions de la Cour sur ce point, auxquelles je souscris totalement.

17. Question No. 3 I find difficult — and ultimately unnecessary — to answer categorically. I do not agree, but neither do I really disagree, with the Court in its weighing up of the *effectivités* adduced by Indonesia and Malaysia to support their respective claims of title. To weigh, on the one hand, occasional administration of turtle egg harvesting and of a bird sanctuary — neither of these, apparently, *in situ* — together with the establishment of a few navigational lights (by Britain/Malaysia) against, on the other hand, naval and air patrolling and piracy-control (by Indonesia) appears to me like trying to weigh precisely a handful of feathers against a handful of grass: it can be done, but not very convincingly. The Court has not set out a coherent table of weights and measures for assessing and comparing the *effectivités* here pleaded, nor could it be expected to do so, given their ephemeral nature. Nevertheless, it is not convincing to give preference to a very few activities by one party while discounting those of the other party without some effort to develop neutral principles by which the relative weight of their respective *effectivités* can be compared.

18. The problem of their comparative weight is augmented by the brevity of the period from which evidence of *effectivités* may properly be pleaded. There is no evidence before this Court that, prior to 1930, Britain believed itself to have title to either Ligitan or Sipadan. Whatever slender acts of administration might have been undertaken prior to that date by the British North Borneo Company were not claimed to have been made *à titre de souverain*. As Judge Huber said in the *Island of Palmas* case, the demonstration of *effectivités* must consist "in the actual display of State activities, such as belongs only to the territorial sovereign" (*Island of Palmas (Netherlands/United States of America), Award of 4 April 1928, Reports of International Arbitral Awards (RIAA)*, Vol. II, p. 839). To qualify, they must be activities undertaken not as a good neighbour or a gratuitous intermeddler, but as an exercise of sovereign responsibility for the territory in question. The harvesting activities of fishermen were found not to constitute occupation *à titre de souverain* by this Court in the *Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia)* case (*Judgment, I.C.J. Reports 1999 (II)*, p. 1095, para. 75) and the same principle is applicable to turtle egg collectors. Similarly, the construction by Malaysia of lighthouses on Ligitan and Sipadan may or may not be evidence of occupation *à titre de souverain* when seen by itself, without reference to the 1891 Convention. Even so, the Arbitral Award of 9 October 1998 between Eritrea and Yemen stated: "The operation or maintenance of lighthouses and navigational aids is normally connected to the preservation of safe navigation, and not normally taken as a test of sovereignty." (*Award of the Arbitral Tribunal in the First Stage of the Proceedings (Territorial Sovereignty and Scope of the Dispute)*, 9 October

17. Il me paraît difficile — et même, à dire vrai, superflu — de répondre catégoriquement à la question n° 3. Je ne suis pas d'accord — mais je ne suis pas non plus en total désaccord — avec la façon dont la Cour pèse les effectivités invoquées par l'Indonésie et la Malaisie à l'appui de leurs prétentions respectives au titre. Opposer, d'une part (pour la Grande-Bretagne ou la Malaisie), l'administration occasionnelle du ramassage des œufs de tortue et d'un refuge pour oiseaux (ces actes d'administration n'étant apparemment pas exercés *in situ*) ainsi que la mise en place de quelques feux de navigation à, d'autre part (pour l'Indonésie), des patrouilles aériennes et navales et des mesures visant à combattre la piraterie, revient pour moi à tenter de comparer précisément le poids d'une poignée de plumes au poids d'une poignée d'herbe: cela peut être fait mais pas de façon très convaincante. La Cour n'a pas établi d'échelle cohérente qui permettrait d'évaluer et de comparer les effectivités invoquées en l'espèce; mais elle n'avait pas non plus lieu de le faire, étant donné la nature éphémère de celles-ci. Toutefois, le raisonnement n'est guère convaincant qui consiste à privilégier un tout petit nombre d'activités exercées par une partie tout en rejetant celles de la partie adverse sans s'être efforcé d'établir des principes neutres destinés à évaluer le poids respectif des effectivités alléguées.

18. Le problème du poids respectif des effectivités se trouve encore aggravé par la brièveté de la période au cours de laquelle celles-ci peuvent être dûment invoquées. Il n'a pas été prouvé devant cette Cour que, avant 1930, la Grande-Bretagne pensait détenir un titre sur Ligitan ou Sipadan. Quels que soient les actes administratifs mineurs accomplis avant cette date par la British North Borneo Company, celle-ci n'a jamais affirmé qu'ils l'avaient été à titre de souverain. Comme l'a indiqué le juge Huber dans l'affaire de l'*Ile de Palmas*, la démonstration des effectivités doit consister «dans l'exercice réel des activités étatiques, tel qu'il appartient à la seule souveraineté territoriale» (arbitrage relatif à l'*Ile de Palmas (Pays-Bas/Etats-Unis d'Amérique), sentence du 4 avril 1928*, Nations Unies, *Recueil des sentences arbitrales*, vol. II, p. 839 (traduction française: Ch. Rousseau, *Revue générale de droit international public*, t. XLII, 1935, p. 164)). Pour pouvoir être qualifiées d'effectivités, les activités doivent relever non pas d'une politique de bon voisinage ou d'une ingérence gratuite, mais de l'exercice de la souveraineté territoriale. Dans l'affaire de l'*Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie)*, la Cour n'a pas considéré comme constituant une occupation à titre de souverain les activités agricoles des pêcheurs (*arrêt, C.I.J. Recueil 1999*, vol. II, p. 1095, par. 75); le même principe s'applique aux ramassages d'œufs de tortue. De la même manière, la construction par la Malaisie de phares sur Ligitan et Sipadan peut ou non constituer en elle-même une occupation à titre de souverain, sans qu'il y ait lieu de se référer à la convention de 1891. Il reste que, selon la sentence arbitrale rendue le 9 octobre 1998 entre l'Erythrée et le Yémen: «assurer le fonctionnement ou l'entretien de phares et d'aides à la navigation est normalement lié à la sécurité de la na-

1998, p. 91, para. 328; see also to same effect *Minquiers and Ecrehos, Judgment, I.C.J. Reports 1953*, pp. 70-71.)

19. This is especially so when, as in this case, the territory is the subject of a competing claim of sovereignty based on conventional title, against which mere *effectivités* have been held to be of little evidentiary value (*Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nicaragua intervening), Judgment, I.C.J. Reports 1992*, p. 472, para. 181; *ibid.*, p. 516, para. 266). As this Court has pointed out, "where the territory which is the subject of the dispute is effectively administered by a State other than the one possessing the legal title, preference should be given to the holder of the title" (*Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Judgment, I.C.J. Reports 1986*, p. 587, para. 63). Moreover "acts . . . largely of a routine and administrative character performed by local officials . . ." were held insufficient in the *Sovereignty over Certain Frontier Land (Belgium/Netherlands)* case "to displace Belgian sovereignty established by. . . Convention" (*Judgment, I.C.J. Reports 1959*, p. 229). *Effectivités* are rubber spears when wielded against the shield of conventional title. In the present case, it is title under the 1891 Convention that Indonesia claims. Thus the minor *effectivités* presented by Britain and Malaysia depend for whatever persuasive power they may have on a determination that the 1891 Convention failed to resolve the question of title to Ligitan and Sipadan: a proposition I reject (see below).

20. By 1969, moreover, the window of opportunity for *effectivités* had closed. The Parties, in their status quo agreement (described by the Agent for Indonesia in CR 2002/27, pp. 16-17, paras. 13-18), in effect had determined the critical date by which new acts and facts could not be adduced to support the claim of either Party. Evidence of new *effectivités*, such as the establishment of a deep-sea diving resort, are inadmissible in evidence of Malaysian title.

21. If I were disposed to weigh the handful of Malaysian true *effectivités* against that of Indonesia, I could conceivably join the majority opinion on that count. But were I to agree with the Court — *arguendo* — that a few turtle eggs and signal lights do, indeed, have greater *gravitas* than the voyage of HNLMS *Lynx*, that would still not get me across to the other shore. In my opinion, these are token acts of no legal value. For *effectivités* to be weighed at all, they must not only be performed *à titre de souverain* but also upon *terra nullius* or, at least, upon territory whose title has not been dispositively determined. Both Malaysia and Indonesia have argued that at all relevant times, neither Ligitan nor Sipadan were *terra nullius*, and I agree with them. The one solid legal instrument before

vigation et n'est normalement pas considéré comme un critère de souveraineté» (*sentence rendue par le tribunal arbitral dans la première étape de la procédure (souveraineté territoriale et champ du différend)*, 9 octobre 1998, p. 91, par. 328; voir, dans le même sens, *Minquiers et Ecréhous, arrêt, C.I.J. Recueil 1953*, p. 70-71).

19. Cela est particulièrement vrai lorsque, comme c'est le cas en l'espèce, le territoire fait l'objet de revendications de souveraineté concurrentes fondées sur un titre conventionnel, contre lequel de simples effectivités ne se sont vu reconnaître qu'une faible valeur probante (*Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 1992*, p. 472, par. 181; *ibid.*, p. 516, par. 266). Comme la Cour l'a précisé, là «où le territoire objet du différend est administré effectivement par un Etat autre que celui qui possède le titre juridique, il y a lieu de préférer le titulaire du titre» (*Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 587, par. 63). En outre, «les actes ... courants et d'un caractère administratif, accomplis par des fonctionnaires locaux ...» ont été, dans l'affaire relative à la *Souveraineté sur certaines parcelles frontalières (Belgique/Pays-Bas)*, considérés insuffisants pour «déplacer la souveraineté belge établie par cette convention» (*arrêt, C.I.J. Recueil 1959*, p. 229). Les effectivités sont des épées de carton lorsqu'elles sont brandies contre un titre conventionnel. En l'espèce, c'est le titre découlant de la convention de 1891 que l'Indonésie revendiquait. Par conséquent, les effectivités mineures invoquées au nom de la Grande-Bretagne et de la Malaisie n'auraient pu avoir d'effet persuasif que s'il était apparu que la convention de 1891 n'avait pas réglé la question du titre sur Ligitan et Sipadan, ce qui à mon sens n'était pas le cas (voir ci-après).

20. De surcroît, en 1969, les possibilités ouvertes à l'exercice de nouvelles effectivités ont pris fin. Par leur accord de *statu quo* (décrit par l'agent de l'Indonésie dans le CR 2002/27, p. 16-17, par. 13-18), les Parties ont effectivement fixé la date critique au-delà de laquelle de nouveaux actes ou faits ne pourraient être invoqués à l'appui de la thèse de l'une ou l'autre Partie. La preuve de nouvelles effectivités, comme la création d'un centre de plongée sous-marine, est irrecevable comme preuve du titre malaisien.

21. Si j'étais prêt à comparer le poids de la poignée d'effectivités avérées de la Malaisie à celui des effectivités de l'Indonésie, il serait concevable que je me range à l'avis de la majorité. Mais même en admettant, pour les besoins de l'argumentation, que je partage l'avis de la Cour selon lequel quelques œufs de tortue et quelques feux de navigation ont effectivement plus de poids que le voyage du HNLMS *Lynx*, cela ne me ferait pas pour autant changer d'avis. J'estime qu'il s'agit là d'actes symboliques, dépourvus de valeur juridique. Pour que les effectivités jouent un quelconque rôle, elles doivent être non seulement accomplies à titre de souverain, mais aussi sur une *terra nullius* ou, tout au moins, sur un territoire dont le titre n'a pas été définitivement attribué. La Malaisie et

this Court is the Convention of 20 June 1891 between Great Britain and the Netherlands. It is to that sturdy instrument I now turn. Against it, properly construed, an *effectivités*-based claim cannot stand.

5. The 1891 Convention

22. If the 1891 Convention between Britain and the Netherlands were applicable to Pulau Ligitan and Pulau Sipadan, that would be decisive in this case. Is it? It's Article IV establishes a line beginning at the east coast of Borneo at 4° 10′ latitude and proceeding in an easterly direction "across the Island of Sebittik . . .". What, crucially, is in dispute is whether the words of Article IV, in allocating to the British North Borneo Company the territory north of this line and "the portion south of that parallel to the Netherlands", intended it to stop at the east coast of "Sebittik" or to continue on its mission of allocation in an easterly direction. If the former, then the 1891 Convention would have nothing to say about title to Ligitan and Sipadan, thereby properly focusing the Court's attention on subsequent *effectivités*. If the latter, however, the Convention would allocate Ligitan and Sipadan to the Netherlands, thereby making recourse to subsequent *effectivités* irrelevant in the absence of evidence of Dutch abandonment of title.

23. What, then, if anything, does the 1891 Convention say about the two contested islands? Nothing at all. But that should not be an end to the Court's search for its meaning. More specifically, what adjectival law may be of help to the Court in its task of construing the Convention?

24. The first stop in any search for applicable legal principles to guide the Court is the Vienna Convention on the Law of Treaties. Article 31 of that instrument lays down the principle that the text of a treaty is to be understood in its "ordinary meaning" and "in the light of [the treaty's] object and purpose". It is acknowledged by the Parties and this Court that these two adjectival legal principles — requiring a search for the words "ordinary meaning" and the Convention's overall contextual "object and purpose" — must guide the Court.

6. The "Ordinary Meaning" Principle

25. First, then, the Court is obliged to give their "ordinary meaning" to Article IV's words. Key, here, is the phrase "across the Island of Sebit-

l'Indonésie ont toutes deux soutenu qu'à l'époque des faits ni Ligitan ni Sipadan n'étaient *terra nullius* — et tel est également mon avis. J'en viendrai maintenant au seul instrument juridique solide qui ait été présenté à la Cour: la convention du 20 juin 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas. Interprété correctement, cet instrument l'emporte sur n'importe quelle revendication fondée sur des effectivités.

5. La convention de 1891

22. Si la convention de 1891 entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas était applicable à Pulau Ligitan et Pulau Sipadan, elle jouerait alors un rôle déterminant en l'espèce. Mais est-ce le cas? Cette convention définit, à son article IV, une ligne commençant sur la côte orientale de Bornéo à une latitude de 4° 10′ et se poursuivant vers l'est «à travers l'île de Sebittik...». La question au cœur du litige est celle de savoir si les termes par lesquels l'article IV attribue le territoire situé au nord de cette ligne à la British North Borneo Company et «la partie située au sud du parallèle ... aux Pays-Bas» doivent être interprétés comme signifiant que la ligne devait s'arrêter à hauteur de la côte orientale de «Sebittik», ou plutôt comme signifiant que celle-ci devait se continuer — et poursuivre sa fonction attributive — vers l'est. Dans le premier cas, la convention de 1891 ne concernerait donc en rien le titre sur Ligitan et Sipadan, ce qui justifierait que la Cour reporte son attention sur des effectivités ultérieures. Dans le second cas, en revanche, la convention attribuerait Ligitan et Sipadan aux Pays-Bas, ce qui rendrait inutile de se reporter à des effectivités ultérieures à moins qu'il ne soit prouvé que les Pays-Bas avaient abandonné leur titre.

23. Que dit alors (si tant est qu'elle en dise quelque chose) la convention de 1891 au sujet des deux îles en litige? Rien. Mais la Cour ne devrait pas s'arrêter là dans sa recherche du sens de la convention. Plus précisément, quel élément du droit procédural pourrait aider la Cour dans sa tâche d'interprétation de la convention de 1891?

24. La convention de Vienne sur le droit des traités constitue le premier élément sur lequel doit s'appuyer la Cour pour rechercher les principes juridiques applicables. Son article 31 pose pour principe que le texte d'un traité doit être interprété suivant son «sens ordinaire» et à la lumière de l'«objet» et du «but» dudit traité. La Cour reconnaît, comme les Parties, qu'elle doit suivre ces deux principes du droit procédural, qui imposent de rechercher le «sens ordinaire» des termes ainsi que l'«objet» et le «but» généraux de la convention selon son contexte.

6. Le principe du «sens ordinaire»

25. La Cour doit donc en premier lieu donner aux termes de l'article IV leur «sens ordinaire». L'expression clef est ici «à travers l'île de

tik". While Malaysia has insisted, in effect, that these words must be read to imply the additional definite words "and no further", Indonesia has insisted that the phrase can be construed to imply the additional defining words "and beyond". Unfortunately, neither Party can demonstrate that the ordinary meaning of "across the Island of Sebittik" necessarily implies either the one clarifying phrase or the other. Quite simply, in ordinary usage, the word "across" can equally mean "over and beyond" or "over but no further". There is no one "ordinary" meaning. There are several. They are equally valid. Examine them as one will, they cannot resolve the riddle of Article IV's applicability to Ligitan and Sipadan.

7. The "Object and Purpose" Principle

26. That, however, cannot exhaust our search for meaning and intent. Article 31 of the Vienna Convention also alerts us to interpret treaties in accordance with their "object and purpose". To the same effect is the Decision of the Eritrea-Ethiopia Boundary Commission regarding *Delimitation of the Border between the State of Eritrea and the Federal Democratic Republic of Ethiopia* (13 April 2002, para. 3.4). The key provisions of the Vienna Convention had become the customary law of treaty interpretation.

27. While the text of the Convention is of little help in determining an "ordinary meaning", it is quite responsive to the quest for its "object and purpose". The 1891 Dutch-British Convention's preamble stipulates its purpose: that of "defining the boundaries between the Netherland[s] possessions in the Island of Borneo and the States in that island which are under British protection". Accordingly, the parties "resolved to conclude a Convention to that effect . . . for that purpose". The history of the negotiations leading up to the Convention make even clearer the largesse of this purpose. They wanted to solve, once and for all, the problems that could arise between adjacent imperial Powers. Could it have been that the parties, nevertheless, willingly left two islets, some 50 miles east — or, indeed, any other bits and pieces of their Borneo empire — to future disputation, regardless of what that might do to undermine the closure so evidently being sought? For it *was* closure the parties wanted. It was the object and purpose of their agreement. The presumption of a desire for closure was central to this Court's decision in the *Temple of Preah Vihear (Cambodia* v. *Thailand)* case, when it interpreted the French-Thai frontier settlement of 1904-1908 as intended "to achieve certainty and finality" in an area where, "very long frontiers" had been the "cause of uncertainty, trouble and friction" leading to "growing tension" (*Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1962*, p. 34). Why has the Court

Sebittik». Si la Malaisie a effectivement insisté sur le fait que ces mots devaient être lus comme sous-entendant les termes «sans aller plus loin», l'Indonésie a pour sa part soutenu que l'expression pouvait être interprétée comme sous-entendant la précision «et au-delà». Malheureusement, aucune des Parties n'a pu démontrer que le sens ordinaire de «à travers l'île de Sebittik» sous-entendait nécessairement l'une ou l'autre précision. Tout simplement, selon l'usage ordinaire, le terme «à travers» peut aussi bien signifier «à travers et au-delà» que «à travers sans aller plus loin». Il n'y a pas un sens «ordinaire» unique, il y en a plusieurs, aussi valables les uns que les autres. Quelle que soit la façon dont on les examine, ils ne permettent pas de résoudre l'énigme de l'applicabilité de l'article IV à Ligitan et Sipadan.

7. Le principe de l'«objet» et du «but»

26. Ce qui précède ne saurait pour autant signer la fin de nos efforts tendant à dégager le sens et l'intention de la convention. L'article 31 de la convention de Vienne appelle également à une interprétation des traités conformément à leur «objet» et à leur «but». La décision de la commission frontalière érythréo-éthiopienne relative à la *Délimitation de la frontière entre l'Erythrée et la République fédérale démocratique d'Ethiopie* du 13 avril 2002 va dans ce sens (par. 3.4), et montre que, au moment où elle a été rendue, les dispositions clefs de la convention de Vienne faisaient déjà partie du droit coutumier applicable en matière d'interprétation des traités.

27. Si le texte de la convention ne permet pas de faire aisément ressortir un «sens ordinaire», il permet en revanche d'en identifier assez facilement l'«objet» et le «but». Le préambule de la convention de 1891 entre les Pays-Bas et la Grande-Bretagne énonçait en effet son but, à savoir «définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas sur l'île de Bornéo et les Etats de cette île qui sont sous protection britannique», d'où le fait que les parties aient «résolu de conclure une convention à cet effet ... à ces fins». L'histoire des négociations qui aboutirent à la convention montre encore plus clairement l'étendue de ce but. Les parties voulaient régler une fois pour toutes les problèmes qui pourraient se poser entre deux puissances coloniales voisines. Auraient-elles pu, alors, délibérément laisser de côté deux îlots situés 50 milles environ à l'est — ou même, d'ailleurs, d'autres parcelles de leurs possessions sur Bornéo —, ouvrant la voie à de futures contestations, sans tenir compte du fait que cela risquait de remettre en question le caractère définitif — de toute évidence recherché — du règlement? Car c'était bien à une solution définitive qu'aspiraient les parties: c'était là l'objet et le but de leur accord. La présomption selon laquelle l'intention des parties était de trouver une solution définitive jouant un rôle central dans la décision rendue par la Cour en l'affaire du *Temple de Préah Vihéar (Cambodge c. Thaïlande)*, lorsqu'elle jugea que le règlement de frontière entre la France et la

not presumed the 1891 Convention to have had the same object and purpose?

28. According to Malaysia, when the parties declare themselves to be: "Desirous of defining the boundaries between the Netherlands possessions in the island of Borneo and the States in that island which are under British protection . . ." (Memorial of Malaysia, Vol. 1, p. 89, para. 8.7) they intended only that the Convention "was intended to be a land boundary treaty" (*ibid.*, para. 8.8) which, in the words of Article I of the 1891 Convention, would define only "The boundary between the Netherlands possessions in Borneo and those of the British-protected States in the same island . . ." (*ibid.*). In Malaysia's view, the treaty's use of the designation "in Borneo" colours the entire project, making it exclusively a designation of British and Dutch possessions on that one giant island — with the exception of Sebatik, provided for specifically in Article IV — and not anywhere else in the vicinity.

29. Indonesia, to the contrary, claims that the parties, in drawing up the 1891 Convention, were "motivated by a wish to put an end once and for all to their territorial problems in the area" (Reply of Indonesia, Vol. 1, p. 16, para. 1.24 (*c*)). Therefore, the 4° 10′ line was chosen, starting at Broershoek and "continued eastward along that parallel" (Art. IV). This line, Indonesia asserts "passing to the north of Sipadan and Ligitan, established that [the parties intended that title to the two islands] belonged to [t]he Netherlands (. . . now to Indonesia)" (Reply of Indonesia, Vol. 1, p. 16, para. 1.24).

30. There is collateral evidence to support Indonesia's contention. It cites a British Foreign Office Minute that sets out a proposal for a compromise line which, albeit along latitude 4° and thus south of 4° 10′, is eastward to longitude 118° 44′ 30″, well east of Sipidan (but not Ligitan): the point being that the British, all along, were also thinking about an allocational line extending to territories in the sea east of Sebatik (Reply of Indonesia, Vol. 1, p. 21, para. 1.31; and p. 22, Map 1).

31. That the Dutch, certainly, were thinking about a line prolonged eastward beyond Sebatik is apparent from the map attached to the Explanatory Memorandum by means of which the Dutch Government requested ratification of the 1891 Convention by its Parliament (States-General) in compliance with the Netherlands Constitution and with Article VIII of the 1891 Convention. This map (Memorial of Indonesia, Vol. 1, p. 88, Map 5.2) shows the agreed 4° 10′ line extending well beyond Sebatik, although stopping west of Ligitan and Sipadan. Whether or not an acceptance of this extension of the 4° 10′ line is imputable to the British Government, on the ground that it knew of the map and did not object to it, will be discussed below. For present purposes it is relevant

Thaïlande de 1904 à 1908 devait être interprété comme visant à «aboutir à une solution certaine et définitive» dans une région où de «très longues frontières» avaient été «la source d'incertitudes, de troubles et de frictions» entraînant un état de «tension croissante» (*fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1962*, p. 34). Pourquoi la Cour n'a-t-elle pas présumé que la convention de 1891 avait le même objet et le même but?

28. Selon la Malaisie, en se déclarant «désireuses de définir les frontières entre les possessions des Pays-Bas sur l'île de Bornéo et les Etats de cette île qui sont sous protection britannique» (mémoire de la Malaisie, vol. 1, p. 89, par. 8.7), les parties n'avaient d'autre intention que de conclure «un traité de frontière terrestre» (*ibid.*, par. 8.8) qui, selon les termes de l'article I de la convention de 1891, définirait seulement «la frontière entre les possessions des Pays-Bas à Bornéo et celles des Etats de cette île sous protection britannique» (*ibid.*). Pour la Malaisie, l'emploi des termes «à Bornéo» dans le traité conditionne l'ensemble de cet instrument qui ne concerne dès lors que les possessions néerlandaises et britanniques sur cette île immense — à l'exception de Sebatik, expressément visée à l'article IV — et sur elle seule.

29. L'Indonésie soutient au contraire que les parties, en rédigeant la convention de 1891, étaient «motivées par la volonté de mettre fin une fois pour toutes à leurs problèmes territoriaux dans la région» (réplique de l'Indonésie, vol. 1, p. 16, par. 1.24 *c*), ce qui explique le choix de la ligne 4° 10′, partant de Broershoek et «se continu[ant] vers l'est le long du même parallèle» (art. IV). L'Indonésie affirme que cette ligne, «en passant au nord de Sipadan et Ligitan, prouve que [, selon les parties, le titre sur les deux îles] appart[enait] aux Pays-Bas (aujourd'hui à l'Indonésie)» (réplique de l'Indonésie, vol. 1, p. 16, par. 1.24).

30. D'autres preuves viennent étayer l'argument de l'Indonésie, notamment un procès-verbal du Foreign Office proposant une ligne de compromis qui, bien qu'étant située le long du parallèle 4°, et par conséquent au sud de la ligne 4° 10′, se trouve à l'est du méridien 118° 44′ 30″, nettement à l'est de Sipadan (mais pas de Ligitan); les Britanniques, tout au long des négociations, avaient donc également à l'esprit une ligne d'attribution s'étendant à des territoires situés au large et à l'est de Sebatik (réplique de l'Indonésie, vol. 1, p. 21, par. 1.31; et p. 22, carte n° 1).

31. De la carte jointe au mémorandum explicatif par lequel le Gouvernement néerlandais demanda à son Parlement (les Etats-généraux) de ratifier la convention de 1891 conformément à la Constitution néerlandaise et à l'article VIII de ladite convention, il ressort que les Néerlandais avaient certainement à l'esprit une ligne se prolongeant vers l'est au-delà de Sebatik. Cette carte (mémoire de l'Indonésie, vol. 1, p. 88, carte n° 5.2) représente la ligne 4° 10′ convenue comme se prolongeant bien au-delà de Sebatik, quoique en deçà de Ligitan et de Sipadan. Nous verrons plus loin si, compte tenu du fait que le Gouvernement britannique avait connaissance de la carte et ne la contestait pas, il peut être soutenu que celui-ci avait accepté le prolongement de la ligne 4° 10′. Qu'il suffise pour

simply to note that the map illustrates the Netherlands Government's belief that the 4° 10′ line was meant to extend further east than the eastern coast of Sebatik: that, in other words, to the Netherlands the term "across Sebbitik" in Article IV of the Convention implied "across and beyond" rather than "across and no further".

32. The British Government, moreover, did know what the Dutch were thinking. There is no disagreement between the Parties that the Dutch Government's Explanatory Memorandum and accompanying map was published and freely available, that through the ministrations of Sir Horace Rumbold, the British Minister at The Hague, it reached the British Government after being specifically commented upon by him as "the only interesting feature" of the Memorandum, and that it was duly filed without objection or comment. At a minimum, this seems to me to demonstrate that the British Government, like the Dutch, did not believe that the 4° 10′ line established by the 1891 Convention terminated at the east coast of Sebatik. Moreover, the British Government, closely observing the debates in the Dutch Parliament, may well have heard (or read) the Netherlands Minister for the Colonies, Mr. van Dedem's, public explanation to the First Chamber that the treaty was made to "prevent conflict" and regularize relations "both in Borneo itself and on the neighbouring smaller islands" (Memorial of Indonesia, Vol. I, p. 94, para. 5.61; *ibid.*, n. 102). This cannot have been a surprising comment, given the context. Would it not have been much more surprising if Mr. van Dedem had explained that the Convention was intended to prevent conflict in Borneo *but not on the neighbouring small islands*?

33. These facts suggest the parties' "object and purpose" in entering into the 1891 Convention. That the Convention, in its preamble, speaks of "the island of Borneo" does not, to me, demonstrate, *a contrario*, that a treaty dealing with "Borneo" intended to exclude these minute islands situated a short distance (57.6 miles, in the case of Ligitan, the more distant of the two) east of Sebatik. Is it credible to infer that, had the parties in 1891 thought of Ligitan and Sipadan as possible future arenas of disputation, they would nevertheless deliberately have chosen to defer resolution of these potential irritants to another time and place? Would they have said to one another: "Let's see who most zealously guards against piracy on those islands, or who best administers the gathering of its turtle eggs?" In order to rebut the narrowest rendering of the 1891 Convention's preambular reference to an intent of the parties to fix their mutual boundary "in Borneo" is it realistic to insist that they should instead have stipulated "in Borneo, Ligitan and Sipadan"? Or even that they should at least have made a separate reference in Article IV to those tiny islands alongside the reference to the much larger and more strategically important island of Sebatik, risking an *inclusio unis est exclusio alterius* effect on other reefs and islets left unmentioned?

l'instant de noter que, selon cette carte, le Gouvernement néerlandais estimait que la ligne 4° 10′ devait se prolonger plus à l'est que la côte orientale de Sebatik ; autrement dit que, pour les Pays-Bas, l'expression «à travers Sebbitik» de l'article IV de la convention signifiait «à travers et au-delà» plutôt que «à travers sans aller plus loin».

32. En outre, le Gouvernement britannique n'ignorait pas le point de vue du Gouvernement néerlandais. Les Parties reconnaissant toutes deux que le mémorandum explicatif du Gouvernement néerlandais et la carte qui y était jointe furent publiés et étaient disponibles et que, par l'intermédiaire de sir Horace Rumbold, le ministre britannique à La Haye, la carte, qu'il qualifia de «seul élément intéressant» du mémorandum, fut communiquée au Gouvernement britannique. Elles s'accordent aussi quant au fait que la carte fut dûment enregistrée, sans objection ni commentaire. Selon moi, cela démontre pour le moins que le Gouvernement britannique, tout comme le Gouvernement néerlandais, ne pensait pas que la ligne 4° 10′ établie par la convention de 1891 prenait fin sur la côte orientale de Sebatik. En outre, le Gouvernement britannique, suivant de près les débats au Parlement néerlandais, aurait très bien pu entendre (ou lire) la déclaration publique faite devant la première Chambre par le ministre néerlandais des colonies, M. van Dedem, dans laquelle celui-ci expliquait que le traité était destiné à prévenir des conflits et à régulariser les relations «tant à Bornéo même que sur les petites îles voisines» (mémoire de l'Indonésie, vol. 1, p. 94, par. 5.61 ; *ibid.*, note 102). Cela ne pouvait guère surprendre, au vu du contexte. En effet, n'aurait-ce pas été beaucoup plus étonnant que M. van Dedem explique que la convention avait pour objet de prévenir les conflits à Bornéo *mais pas dans les petites îles voisines*?

33. Ces éléments révèlent quels étaient l'objet et le but des parties lorsqu'elles concluent la convention de 1891. Le fait que la convention mentionne dans son préambule l'«île de Bornéo» ne constitue pas, selon moi, une démonstration *a contrario* qu'un traité visant «Bornéo» doive exclure ces minuscules îles situées à une courte distance (57,6 milles s'agissant de Ligitan, qui est l'île la plus éloignée des deux) à l'est de Sebatik. Est-il crédible de penser que, si les parties avaient pu imaginer en 1891 que Ligitan et Sipadan constitueraient peut-être un jour l'objet de controverses, elles auraient néanmoins délibérément choisi de ne traiter que plus tard ces sources potentielles de problèmes? Se seraient-elles dit l'une à l'autre : «Voyons qui luttera avec le plus d'efficacité contre la piraterie dans ces îles, ou qui y administrera au mieux le ramassage des œufs de tortue?» Est-il réaliste de soutenir que, pour que puisse être écartée une interprétation étroite des parties — à savoir leur intention de définir leur frontière commune «à Bornéo» telle qu'elle est exprimée dans le préambule de la convention de 1891 —, celles-ci auraient dû, au lieu de cela, écrire «à Bornéo, Ligitan et Sipadan»? Est-il même réaliste de soutenir que les parties auraient dû au moins faire expressément mention, à l'article IV, de ces minuscules îles en sus d'une île beaucoup grande et beaucoup plus importante d'un point de vue stratégique, Sebatik, risquant d'entraîner ainsi un effet *inclusio unis est exclusio alterius* à l'égard des autres récifs et îlots non mentionnés?

34. It has been argued that the intent of the Parties, and the object and purpose of the 1891 Convention, can be gleaned from the way the Parties subsequently dealt with Ligitan and Sipadan. This, however, is an arid record. The 1912 Boundary Commission began its work of demarcation in a westerly direction from the east coast of Sebatik, and this is what the map accompanying the 1915 Agreement shows. But what else does it demonstrate? The task of demarcation was to establish more precisely the land boundary between the Dutch and British possessions. To the east of Sebatik, there was no land boundary to be demarcated since the 4° 10′ line traversed no territory. Ligitan and Sipadan were south of that meridian and not traversed by it. In any event, since the 1891 Convention did not purport to apportion sovereignty over the adjacent seas east of Sebatik, and since the whereabouts of the 4° 10′ meridian was neither susceptible to, nor in need of, demarcation — being entirely an imaginary line over water — it proves nothing that the 1915 Agreement and map did not take that area into further account.

35. Something more substantial, as to the Parties' understanding of the import of the 1891 Convention, may be gleaned from their respective practice regarding the granting of oil exploration concessions. Here it is evident that, in the 1960s, both Malaysia and Indonesia thought that the 4° 10′ line extended to sea well east of Sebatik, for both States granted concessions up to, but not beyond, a point at sea precisely 30″ short of the 4° 10′ line. No other reasons have been proffered to explain this happenstance and, in their absence, the coincidence is highly suggestive. This Court has held that, while oil concessions cannot shift existing delimitations, "the existence of an express or tacit agreement between the parties on the siting of their respective oil concessions may indicate a consensus on the maritime areas to which they are entitled" (*Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon* v. *Nigeria: Equatorial Guinea intervening), Judgment, I.C.J. Reports 2002*, p. 448, para. 304). In the present instance, the behaviour of the Parties may well confirm their identical belief as to the vigour of the 4° 10′ line in the area east of Sebatik, a belief inconsistent with a Malaysian claim to the two disputed islands. The case concerning the *Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya)* similarly recognized the value of compatible concessions granted by disputants as evidence of their *de facto* agreement (*Judgment, I.C.J. Reports 1982*, p. 84, para. 117). It is a deduction that might well have found resonance in this decision.

8. The Presumption of the Conclusiveness and Completeness of Defined Frontiers

36. Still, the words of the 1891 Convention and the sparse evidence of the parties' object and purpose in entering into the treaty do not make

34. D'aucuns ont pu soutenir que l'intention des Parties, ainsi que l'objet et le but de la convention de 1891, peut être déduite de la façon dont elles ont par la suite traité Ligitan et Sipadan. Les éléments ne sont pourtant guère nombreux qui pourraient étayer cette thèse. La commission de délimitation de 1912 commença son travail de démarcation en direction de l'ouest à partir de la côte orientale de Sebatik : c'est ce que montre la carte jointe à l'accord de 1915. Mais peut-on encore conclure de celle-ci? Le but de la démarcation était de fixer plus précisément la frontière terrestre entre les possessions néerlandaises et britanniques. Il n'y avait à l'est de Sebatik aucune frontière terrestre à démarquer, puisque la ligne 4° 10′ ne traversait donc pas de territoire. Ligitan et Sipadan se trouvaient au sud de ce parallèle, qui ne les traversait pas. En tout état de cause, puisque la convention de 1891 n'avait pas pour objet l'attribution d'une souveraineté sur les eaux adjacentes à l'est de Sebatik, et puisque le parallèle 4° 10′ ne poursuit ni n'avait besoin d'être démarqué (cette ligne tracée sur les eaux étant parfaitement virtuelle), le fait que l'accord et la carte de 1915 n'aient pas plus tenu compte de cette zone ne prouve rien.

35. La pratique des Parties en matière d'attribution de concessions d'exploration pétrolière est plus parlante au regard du sens qu'elles attribuent à la convention de 1891. Il est manifeste ici que, dans les années soixante, tant la Malaisie que l'Indonésie pensaient que la ligne 4° 10′ se prolongeait en mer bien à l'est de Sebatik, car les deux Etats octroyèrent des concessions offshore en respectant précisément une limite située à 30″ en deçà de la ligne 4° 10′. Aucune autre raison n'ayant été avancée pour expliquer cette circonstance : la coïncidence est hautement révélatrice. La Cour a eu l'occasion d'affirmer que, si les concessions pétrolières ne sauraient modifier des délimitations antérieures, «l'existence d'un accord exprès ou tacite entre les parties sur l'emplacement de leurs concessions pétrolières respectives peut indiquer un consensus sur les espaces maritimes auxquels elles ont droit» (*Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria : Guinée équatoriale (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 2002*, p. 448, par. 304). En l'espèce, le comportement des Parties pourrait bien confirmer l'identité de leur position quant à la valeur de la ligne 4° 10′ dans la zone située à l'est de Sebatik, position qui ne permettrait pas à la Malaisie de revendiquer les deux îles en litige. La Cour, dans l'affaire du *Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne)*, avait attribué à des concessions compatibles octroyées par les parties la même valeur, c'est-à-dire celle de preuve d'un accord *de facto* entre elles (*arrêt, C.I.J. Recueil 1982*, p. 84, par. 117). Une telle déduction aurait fort bien pu trouver écho dans la présente décision.

8. La présomption du caractère définitif et complet des frontières établies

36. Malgré tout, ni les termes de la convention de 1891 ni les minces preuves de ce qu'avaient pu être l'objet et le but des parties en concluant la

absolutely clear that the 4° 10′ line *was*, or *was not*, intended to extend beyond Sebatik as far east as Ligitan and Sipadan. What does emerge with some clarity is that the Netherlands entered the agreement in the belief that the 4° 10′ line extended east of Sebatik and that, early in the run-up to the negotiations leading to the Convention, the British also thought that the designated eastward line could extend east of Borneo beyond Sebatik.

37. We do not know, however, how far east the parties may have expected the line to extend. A probable explanation for the failure of either party to specify a terminal point for the 4° 10′ line is that they may have been uncertain as to where the effect of such a line would begin to trench upon Spanish (or Sulu) titles. While the Netherlands sovereignty clearly extended for many hundreds of miles southward of any designated eastward limit, the extent of British possessions northward of such a terminal point would have been far from clear in 1891. It may thus have appeared prudent to leave the eastern terminus of the 4° 10′ line indeterminate, since its length need not have affected actual British or Dutch jurisdiction but might unnecessarily have aroused Spanish (or Sulu) concerns. This, too, of course is pure speculation. Once again, all that we know for sure is that the Netherlands thought that the 1891 Convention established a line at 4° 10′ that did continue east of Sebatik and that the British knew of this and voiced no objection.

38. With so much being uncertain, this Court essentially had two divergent paths along which it could have proceeded. It could either have left the disposition of the matter to be settled by a weighing up of the few real *effectivités* claimed to have been conducted by each Party, or it could have enunciated a legal presumption by which to dispel the uncertainty created by the examination of the words, purpose and context of the 1891 Convention. It chose the former course, whereas I prefer the latter.

39. On its chosen path, the Court relies substantially on a weighing of the Parties' contending factual evidence of *effectivités*. As to this I can but observe once again that I find it unpersuasive: this weighing of a handful of feathers against a handful of grass. Moreover, the admissibility in evidence of these *effectivités* is contingent upon an absence of any legal title derived from a treaty. This was the conclusion of the Chamber of this Court in the *Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali)* case (*Judgment, I.C.J. Reports 1986*, pp. 586-587, para. 63). *Effectivités*, also in the present case, are of use only on the assumption of an absence of legal title.

40. If the 1891 Convention did confer legal title on one of the Parties, *effectivités* cannot override that title, absent evidence of its abandonment (*Sovereignty over Certain Frontier Land (Belgium/Netherlands), Judgment, I.C.J. Reports 1959*, pp. 227-230). But *does* the 1891 Convention

convention ne permettent de déterminer avec certitude si la ligne 4° 10′ *était*, ou *n'était pas*, considérée comme devant se poursuivre aussi loin à l'est de Sebatik que Ligitan et Sipadan. Ce qui semble assez clair, c'est que les Pays-Bas signèrent l'accord en ayant à l'esprit que la ligne 4° 10′ se prolongeait à l'est de Sebatik et que, bien à la veille des négociations qui aboutirent à la convention, les Britanniques pensaient également que la ligne retenue en direction de l'est pouvait se prolonger à l'est de Bornéo au-delà de Sebatik.

37. Toutefois, nous ne savons pas jusqu'où à l'est les parties pensaient que la ligne s'étendait. Une explication probable au fait qu'aucune des deux parties n'ait fixé de point terminal à la ligne 4° 10′ pourrait être qu'elles ne savaient sans doute pas exactement où cette ligne commencerait à empiéter sur les titres de l'Espagne (ou de Sulu). Si la souveraineté néerlandaise s'étendait indubitablement plusieurs centaines de milles au sud de n'importe quelle limite orientale donnée, l'étendue des possessions britanniques au nord d'un tel point terminal aurait été, en 1891, loin d'être claire. Il a donc pu sembler prudent alors de ne pas fixer le point terminal, à l'est, de la ligne 4° 10′, puisque la longueur de celle-ci ne pouvait véritablement mettre en cause la juridiction britannique ou néerlandaise, mais aurait été susceptible, en revanche, de préoccuper inutilement l'Espagne (ou Sulu). Certes, il s'agit là également de simples suppositions. Une fois de plus, la seule chose dont nous soyons certains est que les Pays-Bas pensaient que la convention de 1891 avait défini une ligne 4° 10′ qui se prolongeait à l'est de Sebatik, et que les Britanniques, tout en ayant connaissance de cela, n'émirent aucune objection.

38. Compte tenu de ces nombreuses incertitudes, deux voies divergentes s'offraient en gros à la Cour. Celle-ci pouvait soit régler la question en comparant le poids respectif des quelques vraies effectivités invoquées par chaque Partie, soit énoncer une présomption juridique qui aurait servi à lever les doutes nés de l'examen des termes, du but et du contexte de la convention de 1891. Elle a privilégié la première solution. En ce qui me concerne, j'aurais préféré la seconde.

39. Dans la voie qu'elle a choisie, la Cour s'est largement fondée sur l'importance respective des preuves matérielles d'effectivités invoquées par chacune des Parties. Je ne peux que répéter que, pour moi, cette démarche n'est pas convaincante: elle revient à comparer le poids d'une poignée de plumes à celui d'une poignée d'herbe. En outre, la recevabilité de ces effectivités en tant que preuves est subordonnée à l'absence de tout titre juridique conventionnel. Telle est la conclusion à laquelle est parvenue la Chambre de la Cour en l'affaire du *Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali)* (*arrêt, C.I.J. Recueil 1986*, p. 586-587, par. 63). Les effectivités — et c'est le cas en la présente espèce — ne sauraient être invoquées que lorsque est présumée l'absence de tout titre juridique.

40. Si la convention de 1891 a effectivement conféré un titre juridique à l'une des Parties, les effectivités ne peuvent l'emporter sur ce titre, à moins qu'il ne soit démontré que celui-ci a été abandonné (*Souveraineté sur certaines parcelles frontalières (Belgique/Pays-Bas), arrêt, C.I.J.*

establish such title? We have already observed the ambiguities inherent in the text. What seems to me to have been demonstrated is that the treaty established a line, that the Dutch believed it to have continued eastward of the island of Sebatik, and that the British did not rebut that belief. The rest is speculation.

41. Did it extend so far eastward — at least to 119° east longitude — as to allocate to the Netherlands the title to two tiny islands lying just to the south of the 4° 10′ latitude? The ambiguities cannot be dispelled by grasping at the straws of even more ephemeral facts. The 1915 map could prove something but it could just as well prove nothing, given the limited mandate of the Commission which drew it. Other "facts" are equally open to opposing interpretations. Instead of focusing on these, the Court could — and in my opinion should — have endorsed an interpretative or adjectival principle of evidentiary law: the presumption first stated by the Permanent Court of International Justice in its 1925 Advisory Opinion on *Interpretation of Article 3, Paragraph 2, of the Treaty of Lausanne*:

> "It is . . . natural that any article designed to fix a frontier should, if possible, be so interpreted that the result of the application of its provisions in their entirety should be the establishment of a precise, complete and definitive frontier." (*1925, P.C.I.J., Series B, No. 12*, p. 20.)

As has been noted, Article IV of the 1891 Convention was "designed to fix a frontier" (*ibid.*). The Convention certainly may "be so interpreted that the result of the application of its provisions in their entirety" (*ibid.*) conduces to "the establishment of a precise, complete and definitive frontier" (*ibid.*) across not only Borneo and Sebatik but also the adjacent spaces that could become *loci* of disputation. Why, then, not do so? This Court should have adopted the beneficial presumption that, absent strong evidence to the contrary, a treaty between two States to end territorial disputes and preclude disputation should be read in the way most likely to accomplish the presumed objective of obviating all such disputes as might arise between them.

42. As Judge Shahabuddeen pointed out in his separate opinion in the *Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad)* case, the colonial boundary treaty considered in that case "must . . . be construed so as to produce a comprehensive definition of the frontiers" (*Judgment, I.C.J. Reports 1994*, p. 44) unless there are "compelling reasons to the contrary" (*ibid.*). Judge Shahabuddeen appropriately noted that this deductive evidentiary principle would not apply in "cases in which the adjoining areas are so extensive as to make it both practical and sensible for parties to agree a boundary for some particular sector only" (*ibid.*, p. 49). The "adjoining area" of Ligitan and Sipadan, however, are distinctly not

Recueil 1959, p. 227-230). Mais la convention de 1891 établit-elle bien un tel titre ? Nous avons déjà relevé les ambiguïtés du texte. Voici, selon moi, ce qui a été démontré : le traité définissait une ligne, les Néerlandais pensaient que celle-ci se prolongeait à l'est de l'île de Sebatik, et les Britanniques ne contestèrent pas cette interprétation. Tout le reste n'est que supposition.

41. Cette ligne se prolongeait-elle assez à l'est — au moins jusqu'à la longitude 119° est — pour attribuer aux Pays-Bas le titre sur deux minuscules îles situées juste au sud de la latitude 4° 10′ ? Les ambiguïtés ne peuvent être levées en se raccrochant désespérément à des faits encore plus ténus. La carte de 1915 pourrait tout autant prouver quelque chose qu'elle pourrait ne rien prouver, étant donné le mandat restreint de la commission qui l'établit. D'autres « faits » peuvent également donner lieu à des interprétations divergentes. Au lieu de s'appuyer sur ces faits, la Cour aurait pu — et, selon moi, aurait dû — s'appuyer sur le principe d'interprétation ou de procédure du droit de la preuve constitué par la présomption énoncée pour la première fois par la Cour permanente de Justice internationale dans son avis consultatif de 1925 relatif à l'*Interprétation de l'article 3, paragraphe 2, du traité de Lausanne* :

> « Il est naturel que tout article destiné à fixer une frontière soit, si possible, interprété de telle sorte que, par son application intégrale, une frontière précise, complète et définitive soit obtenue. » (*C.P.J.I. série B n° 12, 1925*, p. 20.)

Comme nous l'avons relevé, l'article IV de la convention de 1891 était « destiné à fixer une frontière » (*ibid.*) La convention peut certainement être « interprété[e] de telle sorte que, par son application intégrale, une frontière précise, complète et définitive soit obtenue » (*ibid.*), non seulement sur Bornéo et Sebatik, mais aussi dans les espaces adjacents susceptibles de donner lieu à contestations. Pourquoi, alors, avoir négligé une telle interprétation ? La Cour aurait dû retenir cette présomption positive selon laquelle, en l'absence de solides preuves du contraire, un traité conclu entre deux Etats en vue de mettre fin à leurs différends territoriaux et de prévenir tout litige doit être lu de la façon la mieux à même d'assurer la réalisation de l'objectif présumé, qui est d'éviter que ne surgisse entre eux un quelconque différend de cette nature.

42. Dans son opinion individuelle en l'affaire du *Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad)*, le juge Shahabuddeen estima que le traité de délimitation coloniale en cause devait « être interprét[é] de telle manière qu'il fournisse une définition exhaustive des frontières » (*arrêt, C.I.J. Recueil 1994*, p. 44), sauf « raisons impératives d'effet contraire » (*ibid.*) Le juge Shahabuddeen releva à juste titre que ce principe déductif ne pouvait s'appliquer aux « cas dans lesquels les zones contiguës sont si vastes qu'il est à la fois pratique et raisonnable pour les parties de convenir d'une frontière pour un secteur donné uniquement » (*ibid.*, p. 49). La « zone contiguë » de Ligitan et Sipadan n'est toutefois manifes-

"so extensive" as to have made a special agreement pertaining to them a "practical and sensible" option in 1891. Therefore, the treaty should have been construed as a comprehensive definition of the frontiers.

43. In the present case, this Court might have built on the *Lausanne* and *Preah Vihear* precedents to confirm the legal presumption in favour of the dispositiveness of frontiers defined in a treaty, i.e., that, when a treaty is made for the purpose of defining a boundary, it should be construed, *if possible*, to have succeeded in doing so to the full extent of the interface between the parties, unless there is persuasive evidence that some areas were meant to be exempt from its allocation. The onus of proving the intent to create such an exemption, however, should lie with the party asserting it.

44. Presumptions are necessary and well-established aspects both of common and civil law and cannot but be a part of the fabric of public international law. They capture the common experience of persons everywhere that make inferences an essential part of rational thought and action. As such, they are often captured in legal maxims recognized across diverse legal systems (Henri Roland, Laurent Boyer, *Adages du droit français*, 3rd ed., 1992, p. 38; and see examples indexed under the title *"Présomption"* at p. 1009.) As Professor Bin Cheng has pointed out:

> "Without going so far as to holding them to be true, it is legitimate for a tribunal to presume the truth of certain facts or of a certain state of affairs, leaving it to the party alleging the contrary to establish its contention. These presumptions serve as initial premises of legal reasoning." (Bin Cheng, *General Principles of Law as Applied by International Courts and Tribunals*, 1987, p. 304.)
>
> "In general, it may be said that what is normal, customary or the more probable is presumed, and that anything to the contrary has to be proved by the party alleging it." (*Ibid.*, p. 306).

The same point, citing various instances, is made by Professor Thirlway:

> "presumptions can and do play an important part in directing the reasoning of a tribunal . . . in the delicate operation of ascertainment of the intention of one or more States . . . This results from the fact that direct circumstantial evidence of an intention may be very hard to come by, or may in the nature of things not exist." (H. W. A. Thirlway, "Evidence before International Courts and Tribunals", in *Encyclopedia of Public International Law*, Vol. Two, 1995, p. 303.)

45. In the present case, there is circumstantial evidence that the Parties thought they were resolving all the territorial problems arising out of their overlapping imperial claims in the Borneo area. Even were that evidence inconclusive, it is surely sufficient to invoke the rebuttable pre-

tement pas «si vaste» qu'il aurait été «pratique et raisonnable» qu'elle fît l'objet d'un accord spécial en 1891. Le traité aurait par conséquent dû être interprété comme définissant l'intégralité de la frontière.

43. En l'espèce, la Cour aurait pu se fonder sur les précédents constitués par les affaires du *Traité de Lausanne* et du *Temple de Préah Vihéar* pour confirmer la présomption juridique du caractère définitif des frontières fixées par un traité; autrement dit, lorsqu'un traité a pour but de définir une frontière, il devrait, *dans la mesure du possible*, être interprété comme ayant eu cet effet sur l'intégralité des territoires des parties qui se rencontrent, à moins que n'existent des preuves convaincantes que certaines zones n'étaient pas visées par l'attribution. La charge de prouver l'intention de créer une telle exception devrait toutefois peser sur la partie qui l'invoque.

44. Les présomptions sont des éléments nécessaires et bien établis tant dans la *common law* que dans les systèmes de droit romain; elles font partie intégrante du droit international public. Elles traduisent l'expérience de personnes partout dans le monde qui utilisent la déduction comme un outil essentiel d'une pensée et d'une action rationnelles. Ainsi, les présomptions font souvent l'objet d'adages reconnus dans différents systèmes juridiques (Henri Roland, Laurent Boyer, *Adages du droit français*, 3e éd., 1992, p. 38; voir les exemples donnés sous le titre «Présomption», p. 1009). Comme M. Bin Cheng l'a expliqué:

> «Il est légitime qu'un tribunal, sans aller jusqu'à dire de certains faits ou de certaines situations qu'ils sont exacts, en présume l'exactitude, laissant à la partie qui les conteste le soin de prouver qu'elle a raison. Ces présomptions servent de postulat au raisonnement juridique.» (Bin Cheng, *General Principles of Law as Applied by International Courts and Tribunals*, 1987, p. 304.)
>
> «D'une façon générale, on peut dire que ce qui est normal, ordinaire ou hautement probable est présumé, et que tout ce qui est contraire à cela doit être démontré par la partie qui le conteste.» (*Ibid.*, p. 306.)

M. Thirlway donne la même explication, en citant plusieurs cas:

> «les présomptions peuvent jouer, et jouent d'ailleurs, un rôle important en guidant le raisonnement d'un tribunal ... dans l'opération délicate qui consiste à établir l'intention d'un ou de plusieurs Etats ... Cela s'explique par le fait que les preuves matérielles claires d'une intention peuvent être très difficiles à trouver, voire même, étant donné la nature de la situation, ne pas exister.» (H. W. A. Thirlway, «Evidence before International Courts and Tribunals», dans *Encyclopedia of Public International Law*, vol. 2, 1995, p. 303.)

45. En l'espèce, des preuves matérielles existent qui attestent que les Parties pensaient être en train de régler tous les problèmes territoriaux liés au chevauchement de leurs revendications coloniales dans la région de Bornéo. Même à supposer que ces preuves ne soient pas détermi-

sumption, based on the common sense and experience of diplomacy and recognized by several international tribunals, to the effect that when States negotiate a boundary allocating or confirming their respective areas of sovereignty over territories, these shall be presumed to have intended to resolve all outstanding and potentially disputatious claims in the area in question, subject only to convincing evidence to the contrary.

46. If the Court had applied this legal presumption to the Indonesia-Malaysia dispute, it would have concluded, as I do, that the 1891 Convention intended Ligitan and Sipadan to be Dutch and, now, Indonesian.

47. I respectfully dissent.

(Signed) Thomas FRANCK.

nantes, elles suffisent sans aucun doute à invoquer la présomption réfragable, fondée sur le bon sens et l'expérience de la diplomatie et reconnue par plusieurs juridictions internationales, selon laquelle, lorsque des Etats négocient une frontière emportant attribution ou confirmation de leurs zones respectives de souveraineté sur des territoires, il devrait être présumé que, sauf preuve convaincante du contraire, leur intention est de régler toutes leurs prétentions litigieuses existantes et potentielles dans la région en question.

46. Si la Cour avait appliqué cette présomption juridique au différend qui opposait l'Indonésie à la Malaisie, elle aurait conclu, comme je le fais, que la convention de 1891 attribuait Ligitan et Sipadan aux Pays-Bas, c'est-à-dire à l'Indonésie aujourd'hui.

47. Sauf tout le respect que je dois à la Cour, je ne peux souscrire à sa décision.

(Signé) Thomas FRANCK.

COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE

RECUEIL DES ARRÊTS,
AVIS CONSULTATIFS ET ORDONNANCES

INDEX

2002

INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE

REPORTS OF JUDGMENTS,
ADVISORY OPINIONS AND ORDERS

INDEX

ISSN 0074-4441
ISBN 92-1-071009-6

N° de vente:
Sales number **898**

INDEX FRANÇAIS[1, 2]

A

Abus de procédure: *186*, 237.

Acquiescement: 350, 415, 447, *485*, *580*, 650.

— à la modification d'une frontière: 351.
— du Cameroun: 324, 327, 335, 349, 350-351, 353-354, 412, 416, *484*, *486*, *515-516*, *563*, *600*.

***Acta jure gestionis* et *acta jure imperii* (Distinction entre —):** *84*.

Acte:

— à titre de souverain: 304, 353-354, 415-416, 627, 681-685, *691*, *696-697*.
— coercitif: 26, 28, *37*.
— commis à titre privé: 20, 25, *161*.
— *contra legem*: 351, 415, *515*, *535*.
— de cession: *490*.
— de la fonction: 20, 22, *63*, *98*.
— de l'Etat: *88*, *98*.
— illicite: 31-32, *89*, *184*.
— ne correspondant pas au droit: 353-354, *516*, *588*, *602*.

Actes quasi judiciaires: 685.

Actori incumbit probatio: *124*.

Administration: *585*, 684-685.

— de territoires: 406, *478*, *480*, *505*.
Droit d'— : 641.
— exercée effectivement: 349-350, *583*.
— indirecte: 406, *483*, *519*.
Voir aussi *Presqu'île de Bakassi*.

Affaires intérieures:

Ingérence dans les — d'un Etat: *86*, *107-109*, *119*, *130*, 224, 232, *501*.
Voir aussi *Non-intervention (Principe de —)*.

Affrontements armés: *541*.

Voir aussi *Agression*.

---

[1] Les chiffres en italique indiquent des références au texte d'opinions individuelles ou dissidentes et de déclarations.

[2] Les renvois marqués d'un astérisque (*) visent les traités, conventions et déclarations énumérés à l'annexe 1.

Agression: *100, 106, 130, 132, 161, 176,* 220, 222-225, 230, 233, 240.

Actes d'— armée: 220, 226.
Voir aussi *Affrontements armés; Recours à la force.*

***Alien Tort Claims Act* (Etats-Unis d'Amérique):** 77.

Voir aussi *Compétence universelle.*

Amnesty International: *154-155, 165.*

Annexion: 637.

Arbitrage:

— comme condition préalable à la saisine de la Cour: 236-237, 239, 242, 246, 248, *270, 281-282.*

Archipel de Sulu (Joló): 637, 640, 643, 670-671, 674-675.

Cession de l'—: 675.
Définition de l'—: 670.
Etendue territoriale de l'—: 674.

Arrêt déclaratoire: *134, 182, 184.*

Voir aussi *Arrêts de la Cour internationale de Justice.*

Arrêts de la Cour internationale de Justice: 420, *462.*

Caractère obligatoire des —: *469.*
Dispositif des —: 4, 19, 35, *46, 53, 66-67, 89, 91, 100, 106, 111, 114, 119, 135, 139, 141, 164, 177, 179, 183, 185, 460-462, 464-466, 468-469, 488, 505, 507, 518.*
Effet à l'égard des Etats tiers: 418-419.
Exécution des —: *469,* 452, *461.*
Voir aussi *Arrêt déclaratoire; Cour internationale de Justice.*

Assemblée générale des Nations Unies:

Quatrième Commission: *584.*
Résolution 1350 (XIII) du 13 mars 1959: 332.
Résolution 1608 (XV) du 21 avril 1961: 332, 408, 410.
Résolution 1803 (XVII) du 14 décembre 1962: 225.
Sixième Commission: *532.*
Voir aussi *Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies; Organisation des Nations Unies.*

Audiences publiques: 7, 11, 227-231, 233-239, 316, 633.

Voir aussi *Procédure orale.*

***Aut dedere aut judicare* (Principe —):** *36, 56, 80, 124, 170, 174-175, 186.*

***Aut dedere aut prosequi* (Principe —):** *71, 73, 75-76, 78, 80.*

Autodétermination (Principe de l'—): *105, 500, 509.*

Autorité:

— de l'Etat: 123, 685.
Exercice de l'—: 682-683.

B

Bonne foi: *93, 96, 131*, 323-324, 328, 351, 424, 430, *510, 531, 536, 592*, 645.

Bon voisinage: *601*.

British North Borneo Company (BNBC): 639-642, 645-646, 654, 671, 673, 675, 677, 684, *696, 698*.

C

Capitis diminutio: *179*.

Carte de l'Amirauté britannique n° 3433: 320, 326, 334, 411, 425, 431, 443, 456, *527, 590*.

Carte Moisel annexée à la déclaration Milner-Simon (10 juillet 1919): 335-336, 338-341, 345, 363, 365, 398, *511, 514, 542, 546-547, 556-557*.

Correction des inexactitudes: 341, *547*.
Inexactitudes: 371-372, *546*.

Cartes: 338, 372, 391, 393-394, 410, *571*, 665-668, 679.

Différences entre plusieurs —: 394, 398.
Eléments de preuve cartographiques: 365-366, 377-378, 383-384, 390, 394, 397, *514-515, 570*, 665-666.
Utilisation par la Cour de —: 367, 372, *514-515*, 667.
Valeur juridique des —: 667.

Chambre de la Cour internationale de Justice: 415, 419, 432, 441, 447, *471, 486, 508, 516, 522, 561-562, 582, 587-588*, 614, *616*, 619, *621-622*, 678, *703*.

— *ad hoc*: *616, 622*.
Composition de la —: *621*.
Formation de la —: *622*.

Changement fondamental de circonstances:

Effet d'un — sur les traités établissant une frontière: 336.
Voir aussi *Traités*.

Charge de la preuve: 453, *535, 598-599, 705*.

Voir aussi *Preuve (Eléments de —)*

Chef d'Etat:

Représentation de l'Etat: 428, 430.
Voir aussi *Immunité*.

Chefs locaux:

Accords conclus avec les —: *495-498.*
Traités conclus avec les —: *489, 497, 499, 519-520, 573, 575.*

Chenal:

— artificiel: 363, 365.
— principal: 346.

Circonstances excluant l'illicéité: *535.*

Voir aussi *Responsabilité de l'Etat.*

Clause compromissoire: 235, 243, *261, 267-268, 273, 275, 277, 286-289, 467.*

Clause facultative:

Voir *Compétence de la Cour internationale de Justice.*

Code criminel du Canada (1985): *69.*

Article 7: *125.*

Code français de procédure pénale:

Article 689: *77.*
Article 689-1: *40.*

Colonie: *470, 517, 521, 566, 579.*

Voir aussi *Protectorat; Protectorat international; Protectorats coloniaux.*

Colonisation: *519, 525.*

Cadre juridique de la —: *471.*

Comité des droits de l'homme: *256.*

Comité des juristes de Washington: *274.*

Commission africaine des droits de l'homme et des peuples: *284-285.*

Commission des droits de l'homme (des Nations Unies): *119, 154,* 229, *253.*

Résolution 2000/68, Impunité (26 avril 2000): *154.*
Résolution 2000/70, Impunité (25 avril 2001): *154, 160, 176.*
Résolution 2002/14, Situation des droits de l'homme en République démocratique du Congo (19 avril 2002): 224, 229, *253.*
Résolutions de la —: 223, *252.*

Commission du bassin du lac Tchad: 322-323, 325, 327, 332, 334-335, 342-344, 351, 460, 514, 516, 518, 542, 549-554, 558.

Compétences de la —: 333, 344.
Décision concernant la démarcation des frontières: 342.
Effet des travaux de la —: 337, 351, 551-554.
Mission de la —: 337, 344, 351, 513-514, 552-555.
Procès-verbal de bornage des frontières internationales dans le lac Tchad: 344, 552-553.
Procès-verbal final de démarcation: 343-344, 550-555.
Sous-commissions techniques: 342, 551-552.

Statut de la —: 333.
Tripoint (ou point triple) défini par la —: 337, 345.

Commission du droit international: *81-82, 87, 89, 95, 97, 147, 157-158, 178, 183,* 307, 309, 430, *502, 627.*

Article 3, paragraphe 2: *147.*
Article 7: *97, 147, 152-153, 158.*
Projet d'articles sur la responsabilité de l'Etat: *89.*
Projet d'articles sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens (1991): *87, 147.*
Projet de code des crimes contre la paix et la sécurité de l'humanité (1996): *82, 153, 157, 159.*
Rapporteur spécial sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens: *95.*

Communauté internationale: *85, 93, 96, 98, 135, 185-186.*

Compétence:

— à raison de services publics: *121.*
— d'exécution: *81, 168, 180.*
— d'un juge belge pour délivrer un mandat d'arrêt international: *35, 45, 93-94.*
— des juridictions pénales internationales: *40, 63, 98, 162, 176,* 235.
— extraterritoriale: *36-38, 42, 50-51, 57-58, 63, 69-71, 76-79, 85, 145, 165, 167-169, 173, 175, 183.*
— fondée sur la personnalité passive: *70, 76, 92, 165-166.*
— nationale: 4, 9, 19, 24-25, *35, 38, 40-41, 54, 56, 61, 69, 76, 80, 164.*
— normative: *168, 176.*
— pénale: 4, 21-22, 24, 26, 29-31, *36-37, 43, 49, 52-58, 61, 63, 65, 71, 73-74, 76, 78-81, 87, 91-92, 129, 142, 146, 151, 175, 177, 179.*
— personnelle: *121.*
— *ratione loci:* 284-285.
— territoriale: 6, *36-37, 43, 46, 48-49, 51, 57-68, 71, 75, 78, 81, 106, 121,* 411, 425, *478,* 681.
Dispositions relatives à la — dans les conventions internationales: *174, 280.*
Exercice de la —: *485.*
Limite de la —: 664.
Zones de juridiction qui coïncident: 440-441.
Voir aussi *Compétence universelle; Immunité.*

Compétence de la Cour internationale de Justice: 6, 12-14, 18-19, 32, *46, 48-49, 113, 162, 184,* 220, 223, 228, 230, 234-237, 239, 241-244, 246-249, *253-254, 259-260, 265-266, 268-269, 273, 275, 277-278, 281, 293,* 300, 312-313, 324, 328, 455, *593.*

— appréciée à la date du dépôt de la requête: 12, *110, 184.*
— et Etats intervenants: 417-418, 421.
— incidente: *261.*
— pour délimiter le plateau continental: *468.*
— *prima facie: 71,* 234-236, 238, 241-244, 247, 249, *253-254, 256-257, 259-263, 265-268, 270, 273, 277, 281, 283, 286, 291, 293,* 300, *494, 564.*
— territoriale ou *ratione loci:* 284-285.

Acceptation de la — : 6, 249, *276*.
Base consensuelle de la — : 241, 245, *261*, *266*, *271*, *274*, *289*, 421, *469*, *472*, *550-551*.
Clause facultative : 11, *262*, *274-276*.
Déclaration d'acceptation de la juridiction obligatoire de la Cour : 241, *275-277*.
Défaut de — : 8-9, 11-12, 15, 17, *46*, 233-234, 238, 249, *253*, *257-259*, *263*, *266-269*, *271*, 300, 328, 418.
Fondement de la — : 220, 228, 231, 234-235, 238, 243, 246, 248, *262-263*, *268-270*, *276-277*, *288*, *294*.
Juridiction obligatoire : 13, *49*, *132*, 220, 228, 241, *274-277*, *467*, *523*.
Réserve : *262*.
Voir aussi : *Compromis entre El Salvador et le Honduras (24 mai 1986)*; *Compromis entre la République du Bénin et la République du Niger (15 juin 2001)*; *Compromis entre l'Indonésie et la Malaisie, Kuala Lumpur (31 mai 1997)*;

Compétence universelle : 3, 10, 18-19, *35*, *37-38*, *41-46*, *49-50*, *52-56*, *58-72*, *74-76*, *78-83*, *92-94*, *100*, *111-114*, *121-122*, *124*, *128*, *134-135*, *137*, *141*, *160*, *163-167*, *169-170*, *172-177*, *185-186*.

— et la Cour pénale internationale : *138*, *175-176*.
— obligatoire : *38-39*, *72-74*.
— par défaut : 18, *40*, *42-44*, *54-55*, *57-58*, *77*, *80*, *124*, *160*, *169-170*, *172-173*.
— reposant sur la gravité de l'infraction : *73-74*, *76*, *78*, *81*, *85*, *124*, *128*, *137*, *166-167*.
Compétence à « géométrie variable » : *133*.
Conventions internationales : *39*, *42*, *56*, *70*, *73-75*, *78-80*, *92*, *121*, *170*, *173-174*.
Définition de la — : *165-166*, *169-170*.
Droit international coutumier : *40*, *42*, *55*, *167*, *170*.
Droits procéduraux des victimes : *186*.
Jurisprudence nationale : *40-42*, *69-70*, *76*, *125*, *165*, *171-172*.
Législation nationale : *40-42*, *55*, *57*, *69*, *76*, *123*, *125*, *139*, *165*, *171-172*, *175*.
Lien territorial : *42-43*, *123*, *128*.
Pratique des Etats : *51*, *69*, *75-76*, *79*, *165*.
Ratio legis de la — : 166.
Projet de Princeton sur la — (23 juillet 2001) : *154*.
Voir aussi *Alien Tort Claims Act (Etats-Unis d'Amérique)*; *Compétence*.

Complémentarité (Principe de —) : *92*, *162*, *176-177*.

Conclusions du Comité des droits de l'homme :

B.d.B. et al *c. les Pays-Bas* : *256*.
Stephens c. Jamaïque : *256*.

Conférence de Berlin (1885) : 400, *493-494*, *499-500*, *519*.

Acte général de la — : 400, *521*, *526*, *601*.

Article 6: *601*.
Chapitre VI, article 34: *520*.

Conférence des Nations Unies sur le droit de la mer:

Deuxième —: 680.
Troisième —: 442.
Voir aussi *Droit de la mer*.

Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies: 25, *40*, *68*, *101*, *108*, 230, 232, 235, 239, 246, 250, *254*, *258-260*, *272-273*, *289-291*, 451, *500*, *503*, *539*, *558*.

Résolution 731 (1992): *539*.
Résolution 748 (1992): *539*.
Résolution 1304 (2000): 224.
Résolutions du —: 25, *68*, 220, 223-225, 232, 250, 252, *254*, *258*, *261*, *291*.
Voir aussi *Assemblée générale des Nations Unies; Organisation des Nations Unies*.

Consolidation historique d'un titre: 324, 349, 352, 413-414, *475-476*, *482-484*, *486*, *508*, *516*, *526*, *548*, *556*, *573*, *582*, *589*, *601*.

— et titre territorial conventionnel: 350.
Acquiescement et —: 350, *484*.
Conduite et pratique des Parties: *563*.
Nationalité et —: 349.
Période requise: 352, 414, *485*.
Voir aussi *Presqu'île de Bakassi; Titre; Zone du lac Tchad*.

Contrainte: *37*, *129*.

***Contra preferentem* (Règle —):** *489*.

Côtes:

— adjacentes: 432, 435.
— se faisant face: 435.
Voir aussi *Délimitation maritime*.

Cour européenne des droits de l'homme: *503*.

Cour internationale de Justice: 5, *67*, *101-102*, *133*, *137*, *140-141*, *144*, *146*, *149*, *151-152*, *156-157*, *159*, *161*, *163-164*, *166-167*, *173*, *177-178*, *183*, *185*, *187*, 189, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216, 219, 229, 231, 242-244, 246-248, *261-262*, *265*, *274*, *276*, *278*, *281*, *285*, *287-288*, *290*, 296, 299, 321, 325, *470*, *474*, 604, 607, 610, 613, *616*, 618, *622*, 630, 642.

— et le maintien de la paix et de la sécurité internationales: 241, *257-258*, *260*, *290*, *537*, *539*, *561*, *594*.
Devoir de la —: *107-108*, *114*, *133-134*, *287*.
Devoir de s'abstenir de statuer sur des points non compris dans les conclusions finales des Parties: *488*.
Fonction de la —: *474*, *513*.
Objet et but de la —: *594-595*.

Obligation de ne pas affecter les droits des Etats tiers: *472-473.*
Organe judiciaire principal des Nations Unies: *539.*
Pouvoir discrétionnaire de la —: *59, 67, 113.*
Procédure: *462.*
Relations entre la — et le Conseil de sécurité: *290.*
Rôle de la —: *108, 258, 472, 474, 522-523, 525, 539, 548, 561.*
Saisine de la —: *288.*
Voir aussi *Arrêts de la Cour internationale de Justice; Exceptions préliminaires; Greffier de la Cour internationale de Justice; Jurisprudence de la Cour internationale de Justice; Mesures conservatoires; Président de la Cour internationale de Justice; Règlement pacifique des différends internationaux; Rôle général de la Cour internationale de Justice.*

Cour pénale internationale: *86, 98, 162.*

Voir aussi *Juridictions pénales internationales; Statut de la Cour pénale internationale.*

Cour permanente de Justice internationale: 31, *36, 42, 44, 116, 141, 145, 167, 540, 576,* 651, 682, *704.*

Voir aussi *Jurisprudence de la Cour permanente de Justice internationale; Statut de la Cour permanente de Justice internationale.*

Cours d'eau: 370-371.

Courtoisie (internationale): *95, 129, 139, 142, 144-145, 147-148, 150-151, 163, 177-178, 186.*

Crimes contre l'humanité: *104, 177.*

— et compétence universelle: 28, *35, 44, 75, 78, 81, 137, 165, 167, 169, 173.*
— et immunité: 23-24, *116, 142, 152, 156, 158, 161, 185.*
Définition des —: *81-82, 270.*
Voir *Crimes internationaux; Droit pénal international; Génocide.*

Crimes de guerre: *177.*

— et compétence universelle: *44, 61, 70, 81, 125, 137, 165, 167, 169-170, 173.*
— et immunité: 23-24, *142, 152, 156, 158, 161, 185.*
Législation nationale: *69, 125.*

Crimes internationaux:

— et compétence: *170.*
— et immunité: *56, 88, 97, 116, 147, 158, 161.*
Voir aussi *Crimes contre l'humanité; Droit pénal international; Génocide; Piraterie.*

D

Décolonisation: *102-103, 107, 109, 133.*

Dédommagement: *222.*

Voir aussi *Préjudice; Réparation.*

Délais:
Fixation de — : 6, 190, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216-217, 296-297, 300, 313-315, 607, 615, 619-620, 632.
Prorogation de —: 6, 7, 193, 196, 199, 202, 205, 208, 211, 214, 237, 313, 605, 632.

Délimitation: 323, 358, 372, 374, 411, 418, 420, 433, 435, 445-448, *513*, *543*, *558*, *561*, 641-642, 652, 658, 679, *690*.
— conventionnelle: 335-336.
— de la zone économique exclusive: *532*.
— territoriale: 664.
Accord entre l'Indonésie et la Malaisie (27 octobre 1969): 642, 679.
Distinction entre — et démarcation: 351, 359, 377, *511*, *513*, *525*, *555*.
Instrument de — : 370, 393.
Ligne conventionnelle: *516*.
Voir aussi *Délimitation maritime; Démarcation; Ligne d'exclusion; Presqu'île de Bakassi.*

Délimitation maritime: 189, 305, 319, 321, 325-326, 352, 417-419, 421-422, 424-426, 432, 437-439, 443, 447, *462*, *472*, *506-507*, *526-529*, *532-533*, *538*, *590*, *593-594*, *598*, 654.
— conformément au droit international: 440.
— et règles applicables aux frontières terrestres: 419, 421.
— située dans la mer territoriale: 441, *465-466*.
Appartenance: 437.
Choix de la méthode: 432.
Circonstances pertinentes et spéciales: 435-436, 441-442, 445-446, *467*, *532-534*, *689*.
Configuration des côtes: 419, 433, 443, 445-446, *533*.
Configuration géographique: 419, 432, 443, 445.
Correspondance étroite avec les côtes: 419, 435.
Côtes adjacentes ou qui se font face: 431-432, 435, 440, *532*.
Côtes pertinentes: 435-436, 442-443, 445.
Délimitation équitable: 323-324, 328.
Désavantage géographique: 436-437, 445-446, *533-534*.
Disparité des longueurs de côtes: 433, 446.
Droits et intérêts d'Etats tiers: 323-324, 328, 330, 417-418, 420, 432, 436, 439, 448, *534*.
Egalité: 445.
Enclavement: 434, 436, 440, 445, *533*.
Equité: 432, 437, 443, 445, *466*, *533-534*.
Facteurs pertinents: 323-324, 328, 433, 441.
Frontière maritime unique: 433, 435, 440-441, *532*.
Iles: 435-436, 446.
Laisse de basse mer: 443.
Ligne de délimitation provisoire: 441-442, 445.
Ligne *de facto*: 437-439.
Ligne équitable: *527*.
Ligne loxodromique: 448, 457.
Méthode des principes équitables/circonstances pertinentes: 433, 441.
Points d'ancrage terrestre: 443.
Points de base: 442-443.

Proportionnalité: 435, 446.
Résultat équitable: 305, 432, 434, 440-443, 448, *467, 532-534.*
Zone pertinente: 433, 436.
Voir aussi *Côtes; Délimitation; Equidistance; Ligne côtière; Lignes de base; Plateau continental.*

Demandes reconventionnelles:

— présentées par l'Ouganda: 604.
— présentées par le Nigéria: 314-315, 321, 323, 325, 327, 329, 453, *461, 507, 536, 549, 593, 596, 601.*

Démarcation: 358, 387-389, 392, 397, *510, 558, 561.*

Accord de — : 657, 659, 661.
Opérations de —: 359, 660.
Propositions du Cameroun et du Nigéria pour opérer la —: 358.
Voir aussi *Délimitation; Presqu'île de Bakassi.*

***De minimis non curat lex* (Principe —):** *185.*

Désistement d'instance: 269.

Différend:

— frontalier: *506.*
Existence d'un —: *551, 597.*
Prévention d'un —: 317, *463.*
Réglement d'un —: *538.*
Voir aussi *Frontière; Réglement pacifique des différends internationaux.*

Différend juridique: 11-12, 17, *46-48, 150, 462-463, 466.*

Diplomatie: 422.

— préventive: *474.*
Conduite effective de la —: *85, 88, 95-96, 109, 115-116, 129, 180, 182, 185.*
Négociations diplomatiques: *280-281.*
Pratique diplomatique: *403, 408.*
Relations diplomatiques: *236.*
Voir aussi *Relations internationales.*

Discrimination à l'égard des femmes: 247, *270, 284.*

Voir aussi *Droits des femmes.*

Discrimination raciale: 229, 243.

Définition de la —: 243.

Documents:

Production de — nouveaux après la clôture de la procédure écrite: 315.
Voir aussi *Preuve (Eléments de —).*

Droit colonial: *471, 493, 504.*

Droit de la mer: 55, *131*, *136*, 305, 308, 424, 436, *459*, *485*, *593*, *690*.

Principes du —: 680.
Voir aussi *Conférence des Nations Unies sur le droit de la mer; Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (10 décembre 1982)*.

Droit international: *64*, *126*, *132*, *496*.

Conflit entre — et droit interne: *530*.
Création du —: *117*.
Développement du —: *113-114*.
Norme impérative du —: 229.
Principes et règles du —: 631, 663.
Sources du —: *490*.
Violation du —: 35, 450, *567*.
Voir aussi *Droit international coutumier*.

Droit international coutumier: 8, 11, 20- 21, 24, 26, *37*, *49*, *52*, *65*, *75-76*, *87-88*, *100*, *119*, *129*, *134*, *137*, *139-140*, *142-143*, *145-148*, *150*, *152*, *155-156*, *159*, *163*, *165*, *167*, *169-170*, *172-173*, *178*, *185*, *187*, 225, 233, 240, *279*, 429, 450, *529-530*, *579*, 645, *699*.

Création du —: *118*, *143-145*, *155*, *172*.
Violation du —: 8, *49*, 224, 317, 319, 321, 326, 450.
Voir aussi *Droit international*.

Droit international humanitaire: *118*.

— et compétence universelle: *55*, *65*, *122*.
— et immunité: *52*.
Violations du —: *50*, *57*, *133*, 220, 224, 250, *254*, *258*, *270*, *273-274*, *280*, *283*, 299.

Droit interne: *130-131*, 430, *531*, *592*.

Conventions de —: *521*.
Violation du —: 428, *531*.
Voir aussi *Lois nationales*.

Droit intertemporel: 405, *469-471*, *479*, *482*, *493*, *496*, *500-503*, *505*, *520*.

Droit pénal international: *55*, *59*, *85*, *93*, *122*, *141*, *153*, *174*, *492*.

Principes du —: 20, 115, 153.
Voir aussi *Crimes contre l'humanité; Crimes internationaux; Génocide*.

Droits de l'homme: 231.

Droit à la vie: 222, 226, *252*.
Droit d'un peuple au développement: *105*, 222.
Jurisprudence des —: *256*.
Violations des —: *77*, *120*, 220-221, 223-224, 227, 232, 250, *254*, *258*, *273-274*, *280*, *283-284*, *288-289*, *291-293*, 299.
Voir aussi *Commission africaine des droits de l'homme et des peuples*.

Droits des femmes:

Violations des —: 229, *253*, *269*, *283-284*.
Voir aussi *Discrimination à l'égard des femmes*.

Droits souverains: 26, *119*, 225, *532*, *534*, *573-574*.

Exercice des —: 682.
Violation des —: 26, *53*, *83-84*, *105-108*, *110*, *119*, 220, 224, 232, *299*.

***Due diligence* (Principe de —):** 228.

E

Eaux territoriales: *58*, 325, 329, 654, 663, 679, 684.

Voir aussi *Mer territoriale*.

Effectivités: 350-351, 354, 413, 415-416, *475*, *483*, *508*, *515-516*, *535-536*, *540-542*, *547-548*, *555-563*, *573*, *580*, *582-583*, *586-589*, *602*, 626-627, 643, 678-679, 681-684, 686-*687*, *691-692*, *695-698*, *703*.

— à caractère législatif ou réglementaire: 683.
— *contra legem:* 416, *557*, *587*.
Actes administratifs: 683.
Activités navales: 680, 683.
Aides à la navigation: 685.
Mesures visant à combattre la piraterie: *696*.
Phares: 681, 684-685, *696*.
Preuve des —: *696*, 703.
Régime d'autorisations de pêche: 681, 684.
Relation entre — et titres juridiques: 353, 413, 415, *486*, *515-516*, *557-558*, *560*, *587-589*, *602*, 678.

Egalité souveraine des Etats (Principe de l'—): 6, 8, 10, 26, *48-49*, *51*, *65*, *93*, *101-102*, *108-109*, *111*, *114*, *141*, 400.

Embargo: 226, 233, 240.

Empiètements: 389.

Equidistance:

Equidistance/méthode des circonstances spéciales: 441, *467*.
Equidistance/règle des circonstances pertinentes: 437, 441.
Ligne d'—: 418, 432-434, 442-443, 446-448, 457, *466*, *532*.
Méthode de l'—: 443, *533*.
Principe de l': 325, 329, 432, 437, 442, *467*.
Voir aussi *Délimitation maritime*.

***Erga omnes* (Principe —):** *173*, 229, 231, 234-235, 245, *289*.

Erreur de procédure: *462-464*.

Espace aérien: 680, 683, *696*.

Estoppel (Principe d'—): 351.

Etat:
— indépendant: 412, 436, *504*, *521*, *582*.
— reconnu: *478*.
— successeur: *475*, *480*.
Autorité de l' — : *123*, 685, *696*.
Consentement de l' — : *470-471*.
Dignité d'un — : *109*, *129*, *160*.
Pratique de l' — : 23-24, *42*, *75-76*, *87-88*, *127*, *142-144*, *147*, *151*, *170*, 426, 447, *492-493*, *496-497*, *499-501*, *582*.
Voir aussi *Succession*.

Etat protégé: 405-406, *480-481*, *504-505*, *576*, *578*.

Etats riverains: 438.

Etats tiers: 21, 27, 29, 32, *53*, *79*, *84*, *95*, *97*, *120*, *148*, *150-151*, *162*, *176*, *178*, *181-182*, *186*, 305, 323-324, 328, 330, 417, 419, 421, 432-433, 435-436, 442-443, *472*, *534*, *552*.
Cession de territoire à des — : 404.
Droits et intérêts d' — : *528*.

Ethnie: *509-510*, *540*, *568*, *584*.
Ethnie et nationalité: *509*, *517*.
Voir aussi *Nationalité*.

Exceptions préliminaires: 7, *50*, *183*, 420, 424, *463*, *593*, *596*, 608, 610-611.
— de l'Allemagne: 201-202, 296-297.
— de l'Italie: 204-205.
— de la Belgique: 192-193.
— de la France: 198-199.
— des Pays-Bas: 207-208.
— du Canada: 195-196.
— du Nigéria: 313, 357, 420, 455, *526*, *528*.
— du Portugal: 210-211.
— du Royaume-Uni: 213-214.
— n'ayant pas un caractère exclusivement préliminaire: 420, 455, *506*.

Excès de pouvoir: *113*.

***Ex injuria non oritur jus* (Principe —):** *482*.

Extradition: 4, 7, 11, 25-27, 29, *36*, *70-73*, *83-84*, *92*, *123*, *139*, *171*, *173*, *175*, *181-182*.
Condition de double incrimination: *70*.
Obligation d' — : 25, *39*, *44*, *71*, *80*, *122*, *147*.

***Ex una causa, nullitas* (Principe —):** *482*.

F

Fait internationalement illicite: 12, 18, 30-31, *121*, *130-131*, *138*, *168*, *177*, *182-183*, *285*, 319, 321, 327, 450, *595*.
Voir aussi *Responsabilité des Etats*.

Frontière: *102*, 614, 625-626, 638, 640, 642-666, 668, 673-675, *689*, *691-692*, *695*, *700-702*, *704-706*.

— administrative: *582*, 668.
— artificielle: *555*.
— entre le Cameroun et le Nigéria: 411, *510*.
— naturelle: 365, *520*, *546*, *555*.
Bornes: 658, 661.
Demandes portant sur des questions de délimitation de — aussi bien terrestre que maritime: *538*, *594*.
Démarcation d'une — : 304, 323, 331, 344, 369, 425, *544-545*, *590*, 652, 662-663, *687*.
Détermination d'une — : 371, 384, *510-511*, *563*, 626, 668.
Différend en matière de — : *474*, *541*, *597*, 654.
Différends frontaliers: *516*.
Fixation de la — : 651, *691*, *704*.
Forme d'un engagement pour la détermination d'une — : *491*.
Frontières linéaires: *517*, *520*.
Incidents en matière de — : 453, *596*.
Ligne médiane: 467, 689.
Modification de — : 370, 372, 409, *542*, *548*, *558*, *560-561*, *580*, *584*.
Modification de la — : *522*, *546*.
Point de départ d'une — : 652, 658.
Point terminal d'une — : 333, 658-659, 662-663, 665.
Prolongation de — : 646, 654, 658, 663, 667.
Prolongement de — : 648, 649, 657, 658, 662-665, 666, 668.
Reconnaissance de la — : *558*.
Rectification de — : 400, 401.
Règlement: 651.
Stabilité de la — : *580*.
Tracé de la — : 398, 640, 644, 651-652, 659-662, *699*, *700*.
Traité de frontière terrestre: 652, *700*.
Voir aussi *Délimitation; Délimitation maritime; Démarcation; Détermination; Différend; Frontière; Frontière maritime; Frontières internationales; Frontière terrestre; Incidents frontaliers; Presqu'île de Bakassi; Région du lac Tchad.*

Frontière maritime: 303, 305-306, 312, 314, 317, 322, 324-325, 328-331, 333-334, 411, 416-419, 421, 423-427, 429, 431-433, 435, 437-442, 447, 450, 452, *459*, *461-466*, *473*, *482*, *506*, *527-528*, *540*, *589-591*, *593-594*, 643, 663.

Frontières coloniales: *508*, *523*, *525*.

Intangibilité des — : *507*, *509*.
Respect des — : *509*, *510*.
Voir aussi *Puissances coloniales;* Uti possidetis juris *(Principe de l'—).*

Frontières internationales: 523.

Chevauchement des — par les ethnies: 509-510.
Voir aussi *Frontière.*

Frontière terrestre: 303, 306, 318, 320, 322, 324-325, 328, 330, 333, 338, 344, 355, 357-360, 381, 391, 399, 411, 419, 421, 452-454, *459-461*, *466*, *490*, *506*.

510, 524, 526, 538, 541, 543-555, 557, 561, 594, 652, 656-657, 659, 663, 668, *700, 702.*

Voir aussi *Frontière.*

G

Génocide: *82,* 222-223, 225, 228, 245, *285-286.*

— et compétence universelle: *70-71, 125, 173.*
Voir aussi *Crimes contre l'humanité; Crimes internationaux; Droit pénal international.*

Greffier de la Cour internationale de Justice: 4, 6, 34, 189, 190, 192, 193, 195, 196, 198, 199, 201, 202, 204, 205, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 216, 217, 219, 227, 251, 297, 299, 301, 306, 312, 315, 458, 604, 605, 607, 608, 610, 611, 613, 615, 618, 620, 627, 630, 631, 632, 633, 686.

H

Habitants:

Intérêts des —: *547-548, 556.*
Réalités concrètes et habitudes des —: *580.*

Human Rights Watch: *154-155.*

I

Iles: 671.

Régime de délimitation: 434.

Immunité: *91, 97, 149, 154.*

— après la cessation des fonctions officielles: 25, *53, 86, 89, 98, 107-108, 161.*
— de fond: *97, 159.*
— de juridiction: 4, 18, 20-21, 23, 25, 27-29, *64, 68, 86-87, 112, 140-141, 150, 153, 163, 187.*
— des chefs d'Etat: 21, *87, 95-96, 115, 144-150, 157.*
— des ministres des affaires étrangères: 6, 10, 19, 20-23, 25, 29, 33, *47-49, 52, 60-61, 86-88, 94-96, 98, 114-115, 129, 137, 139, 142-143, 146-152, 157, 163-164, 177, 187.*
— des missions spéciales: 21, *95, 148.*
— des représentants officiels d'un Etat: 20-21, 23, 28, *85, 87, 95, 98, 115-116, 126, 148, 158, 187.*
— devant des juridictions pénales internationales: 24-25, *148, 162.*
— d'exécution: 27-28, *83, 95.*
— diplomatique: 21, *52, 146, 179,* 239, 243.
— d'un Etat: *84, 98, 115.*
— en visite officielle: 27, *83, 88, 95-96, 144, 148-150, 178, 182.*

— pénale: 4, 8, 11, 20, 23, 25-27, *49, 86, 88, 96, 111, 134, 139, 152.*
— procédurale: *85, 87, 97, 137, 157-159.*
Compétence et —: 12, 19, 24-25, *35, 59-60, 68, 84, 91, 94, 96, 111, 164.*
Conventions internationales: 4, 21, *147-148, 179.*
Droit international coutumier: 21, 24, *85, 87, 116-118, 137, 142-144, 156, 185.*
Exceptions à la règle de l'—: 23-24, *98, 116-117, 142, 152, 155-157, 159.*
Fondement fonctionnel de l'—: 20-21, *61, 87, 98, 115, 142.*
Jurisprudence nationale: 23, 24, *118.*
Levée de l'—: 25, *86, 97-98, 159.*
Pratique des Etats: *88, 118, 144.*
Responsabilité pénale individuelle et —: *97, 153-155, 157, 159.*

Impunité: 4, 20, 25, *63-64, 66, 78, 80-81, 85-87, 95, 97-98, 100, 115, 127, 137, 152, 154, 159-160, 162-163, 166, 176, 187,* 229-230.

Incidents aériens:

Destruction du Boeing 727, le 9 octobre 1998, à Kindu: 221, 249, *282.*

Incidents frontaliers: 318, 336, 538, 601.

Victimes: 598-599.
Voir aussi *Frontière: Presqu'île de Bakassi.*

***Inclusio unis est exclusio alterius* (Principe —):** *505, 701.*

Indépendance: *103, 107,* 332-333, 341, 400, 407-409, 412-416, *471, 475, 484, 493, 498, 508-509, 515, 521-522, 525, 543, 562, 564, 568, 577, 579-580, 582, 598.*

In limine litis: *119.*

Institut de droit international: *87, 134, 146, 150, 154, 157, 163.*

Résolution sur l'immunité des chefs d'Etat: *87, 150.*

Intégrité territoriale: 225, 232.

Violations de l'—: 220, 224, 232, 299.

Interpol: 3, 9, 11, 27, 29, *52, 63, 83, 97, 139, 180-183.*

Notice rouge: 11, 27, 29, *83-84, 95, 97, 131, 139, 181-182.*

Interprétation: 322, 373, 395, 399, *473, 489, 513, 517, 522, 524, 548-549,* 555, 586, 626, 653.

— des traités: 404, *479-480, 576.*
Autres moyens d'—: 367.
Difficultés/problèmes d'—: 374, 382-384, 389, 392, 397-398.
Fonction auxiliaire d'—: *470.*
Intention des rédacteurs: 384-385, 393, 398.
Intention des signataires: 429.
Moyens complémentaires d'—: 626, 653.
Remédier aux imperfections par l'—: *561, 565.*

Volonté de ne pas apporter de modification: 358, 370.
Volonté des parties: 367, *479*, *512*, *518*.
Voir aussi *Traités*.

Intervention dans l'instance: 314, 315, 329, 417, 420, *472*.

But de l'—: 419.
Intérêt d'ordre juridique: 314.
Intervenant non partie à une affaire: 418-419.
Voir aussi *Requête à fin d'intervention*.

Inviolabilité: 4, 8, 11, 19-22, 24, 26, 29-31, *49*, *80*, *84*, *88*, *107*, *111*, *114-116*, *119-120*, *129*, *132*, *134*, *142*, *148*, *152*, *163*, *177*, *179*.

J

***Judex deprehensionis — ubi te invenero ibi te judicabo* (Principe —):** *170*.

Juge *ad hoc*: 6, 33-34, *100-102*, 250, 313, 454-458, 614, 619-620, 632, 686, *693-695*.

Désignation du —: 6, *101*, 227, 632.
Devoir incombant au —: *100-101*.
Rôle du —: *693-695*.
Voir aussi *Cour internationale de Justice*.

Juge d'instruction: 6, 7, 9, 19, 27-28, *47-48*, *55*, *70*, *80-81*, *88*, *129*, *166*, *186*.

Jugement par défaut: 79.

Juridictions pénales internationales: 20, 23-25, *40*, *71*, *78*, *86*, *141*, *147*, *152*, *158*, *162*.

Voir aussi *Cour pénale internationale*; *Jurisprudence du Tribunal pénal international pour le Rwanda*; *Statut de la Cour pénale internationale*; *Statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda*; *Tribunal pénal international pour le Rwanda*.

Jurisprudence de la commission frontalière Erythrée/Ethiopie: *540-541*, *699*.

Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme:

Al-Adsani c. Royaume-Uni, 21 novembre 2001: *140*, *151*, *156*, *172*.
Loizidou c. Turquie: *284*.

Jurisprudence de la Cour internationale de Justice: *287*, 415, 442, *503*, 651.

Actions armées frontalières et transfrontalières (Nicaragua c. Honduras), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1988: *275*.
Activités armées sur le territoire du Congo (République démocratique du Congo c. Ouganda), mesures conservatoires, ordonnance du 1er juillet 2000, C.I.J. Recueil 2000: *259*, *262-263*, *272*, *277*, *290-292*.
Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 10 mai 1984, C.I.J. Recueil 1984: *293*.

Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1984: 16, *275, 290,* 453.

Activités militaires et paramilitaires au Nicaragua et contre celui-ci (Nicaragua c. Etats-Unis d'Amérique), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1986: 125, 144, 420.

Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), mesures conservatoires, ordonnance du 8 avril 1993, C.I.J. Recueil 1993: 241, *290.*

Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), mesures conservatoires, ordonnance du 13 septembre 1993, C.I.J. Recueil 1993:

Opinion individuelle du juge *ad hoc* Lauterpacht: *693-694.*

Application de la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (Bosnie-Herzégovine c. Yougoslavie), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1996: 245.

Cameroun septentrional, arrêt, C.I.J. Recueil 1963: 12, 14.

Certaines dépenses des Nations Unies (article 17, paragraphe 2, de la Charte), avis consultatif, C.I.J. Recueil 1962: 68.

Certaines terres à phosphates à Nauru (Nauru c. Australie), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1992: 16, *552.*

Compétence en matière de pêcheries (Royaume-Uni c. Islande), mesures conservatoires, ordonnance du 17 août 1972, C.I.J. Recueil 1972: 263.

Compétence en matière de pêcheries (République fédérale d'Allemagne c. Islande), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1974: 16.

Compétence en matière de pêcheries (Espagne c. Canada), compétence de la Cour, arrêt, C.I.J. Recueil 1998: 15, *275.*

Conséquences juridiques pour les Etats de la présence continue de l'Afrique du Sud en Namibie (Sud-Ouest africain) nonobstant la résolution 276 (1970) du Conseil de sécurité, C.I.J. Recueil 1971: 500, 503, 558.

Convention de Vienne sur les relations consulaires, ordonnance du 9 avril 1998, C.I.J. Recueil 1998: 127.

Déclaration du juge Oda: *127.*

Délimitation de la frontière maritime dans la région du golfe du Maine, arrêt, C.I.J. Recueil 1984: 118, 432-433, 441, 446-447.

Délimitation maritime dans la région située entre le Groenland et Jan Mayen (Danemark c. Norvège), arrêt, C.I.J. Recueil 1993: 432-434, 441-442, 446, *540.*

Opinion individuelle du juge Shahabuddeen: *100.*

Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn), compétence et recevabilité, arrêt, C.I.J. Recueil 1995: 645, 653.

Délimitation maritime et questions territoriales entre Qatar et Bahreïn (Qatar c. Bahreïn), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 2001: 432, 436, 440, 442-443, *540.*

Demande d'examen de la situation au titre du paragraphe 63 de l'arrêt rendu par la Cour le 20 décembre 1974 dans l'affaire des Essais nucléaires (Nouvelle-Zélande c. France), *ordonnance du 22 septembre 1995, C.I.J. Recueil 1995: 693.*

Opinion dissidente du juge *ad hoc* Palmer: *693.*

Demande d'interprétation de l'arrêt du 20 novembre 1950 en l'affaire du droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950: 66.

Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), mesures conservatoires, ordonnance du 10 janvier 1986, C.I.J. Recueil 1986: 292-293.

Différend frontalier (Burkina Faso/République du Mali), arrêt, C.I.J. Recueil 1986: 353, 355, 413, 415, 417, 419, 421, *471, 486-487, 508-509, 515-516, 522, 556-557, 561-562, 582, 587-588, 602,* 667, 678, *697, 703.*

Différend frontalier terrestre, insulaire et maritime (El Salvador/Honduras; Nicaragua (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 1992: 353-354, *476, 486-487, 515, 582, 586-587.*

Différend relatif à l'immunité de juridiction d'un rapporteur spécial de la Commission des droits de l'homme, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1989: 119.

Différend territorial (Jamahiriya arabe libyenne/Tchad), arrêt, C.I.J. Recueil 1994: 353, 359, 419, 421, 451, *548-549,* 645, 653, 678.

Opinion individuelle du juge Shahabuddeen: *704.*

Droit d'asile, arrêt, C.I.J. Recueil 1950: 18, *60, 488.*

Droit de passage sur territoire indien, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1957: 13, *280.*

Elettronica Sicula S.p.A. (ELSI), arrêt, C.I.J. Recueil 1989: 17.

Essais nucléaires (Australie c. France), arrêt, C.I.J. Recueil 1974: 12, 14.

Essais nucléaires (Nouvelle-Zélande c. France), arrêt, C.I.J. Recueil 1974: 12, 14.

Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria), mesures conservatoires, ordonnance du 15 mars 1996, C.I.J. Recueil 1996: 293.

Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant)), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998: 305, 313, 332, 357, 417, 420, 422-424, *507.*

Frontière terrestre et maritime entre le Cameroun et le Nigéria (Cameroun c. Nigéria; Guinée équatoriale (intervenant)), arrêt, C.I.J. Recueil 2002: 702.

Ile de Kasikili/Sedudu (Botswana/Namibie), arrêt, C.I.J. Recueil 1999: 346, *515-517,* 540, 558, 645-646, 667, *696.*

Interhandel, exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1959: 17.

LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 3 mars 1999, C.I.J. Recueil 1999: 291, 293.

Déclaration du juge Oda: *127.*

LaGrand (Allemagne c. Etats-Unis d'Amérique), arrêt, C.I.J. Recueil 2001: 265, 452-453.

Licéité de la menace ou de l'emploi d'armes nucléaires, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1996: 69.

Déclaration du juge Bedjaoui: *169.*

Opinion dissidente du juge Shahabuddeen: *78.*

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 241.

Opinion individuelle du juge Higgins: *265, 267.*

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Canada), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 289, 293.

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Espagne), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 266, 286.

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Etats-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 235, *266, 286-287.*

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. France), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 228.

Licéité de l'emploi de la force (Yougoslavie c. Italie), mesures conservatoires, ordonnance du 2 juin 1999, C.I.J. Recueil 1999: 267.

Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), mesures conservatoires, ordonnance du 8 décembre 2000, C.I.J. Recueil 2000: 6, 11.

Déclaration du juge Oda: *46, 49.*

Opinion dissidente du juge *ad hoc* Bula-Bula: *129-130, 134.*

Mandat d'arrêt du 11 avril 2000 (République démocratique du Congo c. Belgique), arrêt, C.I.J. Recueil 2002: 488.

Opinion individuelle du juge *ad hoc* Bula-Bula: *694-695.*

Minquiers et Ecréhous, arrêt, C.I.J. Recueil 1953: 413, 415, *476, 485, 581-582,* 685, *697.*

Nottebohm, exception préliminaire, arrêt, C.I.J. Recueil 1953: 13.

Or monétaire pris à Rome en 1943, arrêt, C.I.J. Recueil 1954: 551-552.

Pêcheries (Royaume-Uni c. Norvège), arrêt, C.I.J. Recueil 1951: 352, *476, 484-485, 516, 540-541, 581.*

Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte), requête à fin d'intervention, arrêt, C.I.J. Recueil 1984: 472.

Opinions dissidentes des juges Sette-Camara, Oda, Schwebel et Jennings: *473.*

Plateau continental (Jamahiriya arabe libyenne/Malte), arrêt, C.I.J. Recueil 1985: 417, 434, 441, 443, 447, *533.*

Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne), requête à fin d'intervention, arrêt, C.I.J. Recueil 1981: 472.

Opinions individuelles des juges Morozov, Oda et Schwebel: *472.*

Plateau continental (Tunisie/Jamahiriya arabe libyenne), arrêt, C.I.J. Recueil 1982: 418, 421, 433, 436-437, 447, *472, 702.*

Plateau continental de la mer du Nord, C.I.J. Recueil 1969: 143-144, 432-434, 437-438, 445, *533, 540, 688.*

Plateau continental de la mer Egée (Grèce c. Turquie), arrêt, C.I.J. Recueil 1978: 502.

Plates-formes pétrolières (République islamique d'Iran c. Etats-Unis d'Amérique), exception préliminaire, arrêt, C.I.J. Recueil 1996: 645.

Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), mesures conservatoires, ordonnance du 14 avril 1992, C.I.J. Recueil 1992: 281, 539.

Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Etats-Unis d'Amérique), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998: 13, 15, 18, *110,* 237, 420.

Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), mesures conservatoires, ordonnance du 14 avril 1992: 539.

Opinion individuelle du juge Lachs: *108.*

Questions d'interprétation et d'application de la convention de Montréal de 1971 résultant de l'incident aérien de Lockerbie (Jamahiriya arabe libyenne c. Royaume-Uni), exceptions préliminaires, arrêt, C.I.J. Recueil 1998: 13, 15, 18, *184*, 420.
Réserves à la convention pour la prévention et la répression du crime de génocide, avis consultatif du 28 mai 1951, C.I.J. Recueil 1951: 229, 235, 245, *286*.
Sahara occidental, avis consultatif, C.I.J. Recueil 1975: 405, 415, *470*, *489*, *492*, *494-495*, *504*, *573*, *577*, *582*.
Souveraineté sur certaines parcelles frontalières (Belgique/Pays-Bas), arrêt, C.I.J. Recueil 1959: 697, 703.
Temple de Préah Vihéar (Cambodge c. Thaïlande), fond, arrêt, C.I.J. Recueil 1962: 16, 451, *515*, *540*, *558*, *699*.
Timor oriental (Portugal c. Australie), arrêt, C.I.J. Recueil 1995: 245, *274*, *289*, *552*.

Jurisprudence de la Cour permanente de Justice internationale: 651

Compagnie d'électricité de Sofia et de Bulgarie, ordonnance du 5 décembre 1939, C.P.J.I. série A/B n° 79: 255.
Compatibilité de certains décrets-lois dantzikois avec la constitution de la Ville libre, avis consultatif, 1935, C.P.J.I. série A/B n° 65: 44-45.
Concessions Mavrommatis en Palestine, arrêt n° 2, 1924, C.P.J.I. série A n° 2: 281.
Décrets de nationalité promulgués en Tunisie et au Maroc, avis consultatif, 1923, C.P.J.I. série B n° 4: 576.
Interprétation de l'article 3, paragraphe 2, du traité de Lausanne, avis consultatif, 1925, C.P.J.I. série B n° 12: 651, *704-705*.
Jaworzina, avis consultatif, 1923, C.P.J.I. série B n° 8: 540-541.
Lotus, arrêt n° 9, 1927, C.P.J.I. série A n° 10: 36-37, 42, 51, 54, 57-58, 63, 77-79, 117, 137, 141, 145, 167-169, 172, 180.
Société commerciale de Belgique, arrêt, 1939, C.P.J.I. série A/B n° 78: 16.
Statut juridique du Groënland oriental (Danemark c. Norvège) C.P.J.I. série A/B n° 53: 491, 682.
Usine de Chorzów, arrêt, 13 septembre 1928, C.P.J.I. série A n° 17: 31, *62*, *89*.

Jurisprudence de tribunaux internes:

Affaire *Bin Laden*, 2000 (Etats-Unis): *70*.
Affaire *Bouterse*, 2000-2001 (Pays-Bas): *41*, *70*, *89*, *140*, *156*, *172*.
Affaire *Cvjetković*, 1994 (Autriche): *70*, *125*.
Affaire *Dutroux* (Belgique): *186*.
Affaire *Eichmann*, Cour suprême d'Israël, 29 mai 1962: *88*, *165*.
Affaire *Javor*, 1996 (France): *40*, *70*, *171*.
Affaire *Jorgić*, 1999 (Allemagne): *41*, *171*.
Affaire *Khadafi*, 2001 (France): *70*, *140*, *144*.
Affaire *Munveshyaka*, 1998 (France): *40*, *70*.
Affaire *Nulyarimma*, 1999 (Australie): *70*.
Affaire *R.* v. *Finta* (Canada): *125*.
Affaire *Sarić*, 1995 (Danemark): *171*.
Affaire *Sokolvić*, 1999 (Allemagne): *41*.

Affaires *Pinochet* (Royaume-Uni): 23, *42*, *88*, *140*, *144*, *156*, *161*.
Affaire *Tadić*, 1994 (Allemagne): *40-41*.
Affaire *Yunis*, 1988 (États-Unis): *70*, *165*.
Auto de la Sala de lo Penal de la Audiencia Nacional confirmando la jurisdicción de España para conocer de los crímenes de genocidio y terrorismo cometidos durante la dictadura chilena, 5 novembre 1998: *140*, *165*, *171*.
Chong Boon Kim v. *Kim Yong Shik and David Kim*, Circuit Court (First Circuit, State of Hawaii), 9 septembre 1963: *144*.
Estate of Silme G. Domingo v. *Ferdinand Marcos*: *145*.
Jean-Juste v. *Duvalier* (US District Court, SD Fla.): *145*.
Jimenez v. *Aristeguieta*: *145*.
Kadić v. *Karadzić*, 70 F. 3d 232 (2d Cir. 1995): *145*.
Kilroy v. *Windsor (Prince Charles, Prince of Wales)*, US District Court for the ND of Ohio, 7 décembre 1978: *144*.
Lafontant v. *Aristide*, 844 F. Supp. 128 (EDNY 1994): *145*.
Mighell v. *Sultan of Johore* (1894): *496*.
Polyukhovich v. *Commonwealth of Australia* (1991): *70*, *125*.
R. v. *Crewe* (1910): *497-498*.
Republic of the Philippines v. *Marcos and Others*: *145*.
Sultan of Johore v. *Abubakar Tunku Aris Bendahar and Others* (1952): *496*.

Jurisprudence du Tribunal pénal international pour le Rwanda:

Arrêt Akayesu (96-4-T): *83*.

Jus cogens: 23, 95, *98*, *156-157*, *166*, 220, 228, 234-235, *273*, *275*, *285-286*, *289*, *470*, *502*.

K

Katanga (Province du —): *103*, *105*, 221.

Kisangani: 222, 224, 227, 232, 240, *252*, *290-292*.

L

Lac Tchad: 330.

Effet des modifications des caractéristiques physiques du — : 336, 345, *556*.
Méridien du — : 339.
Tripoint (ou point triple) du — : 337, 339, 341, 344-345, 454, *460*, *511*, *542*.

Légitime défense: 225, 233, 451, *535*.

Lieu des faits: *92*.

Ligne côtière:

— concave: 419.
Voir aussi *Délimitation maritime*.

Ligne d'attribution: 626, 643, 646-648, 650-651, 654, 656-657, 659, 662-663, 667-668, 671, *691*, *700*.

— proposée aux fins d'un règlement territorial: 653.

Prolongement de la — : 377, 648, 662.
Tracé d'une — : 663

Ligne de partage des eaux: 369, 370-374, 378, 381, 389-390, 393, 395, 397.

Ligne d'exclusion: 435.

Ligne médiane: 325, 329-330, 375, 399, 427, 439, 440-442, *467, 689.*

Ecart par rapport à une — : *689.*

Lignes de base: 442, *541,* 681.

Définition des — : *689.*
Tracé des — : 680.
Voir aussi *Délimitation maritime.*

Loi australienne sur les crimes de guerre de 1945 *(War Crimes Act)*: *69, 125.*

Loi belge du 16 juin 1993 «relative à la répression des infractions graves aux conventions internationales de Genève du 12 août 1949 et aux protocoles I et II du 8 juin 1977, additionnels à ces conventions» (telle que modifiée le 10 février 1999): 9, *35, 47-49, 51-53, 55, 57-58, 82, 126, 164, 185-187.*

Article 1, paragraphe 2: 28.
paragraphe 3: 28.
Article 5: 10.
Article 5, paragraphe 3: 10.
Article 7: 9, *55, 125, 164, 166, 168, 176.*
Réforme de la — : *140, 185.*

Loi indonésienne n° 4 du 18 février 1960: 680-681, 683.

Carte jointe à la — : 682, 684.

Lois nationales: 344, 403, 440, *550-552.*

Voir aussi *Droit interne.*

M

Mandat d'arrêt:

— européen: *180.*
— international: *180.*
— international par défaut: 3, 9, 27, *92.*

Mandat d'arrêt du 11 avril 2000: 4, 8, 12-14, 18-19, 26-27, 29-31, 33, *35, 47-49, 54, 64, 79, 82, 88-89, 124, 130, 139, 168, 177-178, 180, 183.*

Diffusion internationale du — : 9, 26, 29, 30, *52, 84, 97, 131, 138, 168, 180.*
Effets juridiques du — : 17, 27, 29, 30, *51-52, 83-84, 88, 97, 108, 128-129, 131, 178-179, 181.*
Emission du — : 9, 26-27, 29, *52, 62, 83, 88, 121, 131, 138, 168, 178-179.*
Exécution du — : 8, 9, 27, 29, 30, *117, 139, 178, 180-181.*
Validation du — : 27, *180.*

Mauvaise foi: *150, 187*, 423.

Mémorandum explicatif joint au projet de loi présenté aux Etats-généraux des Pays-Bas en vue de la ratification de la convention de 1891: 625, 649-650, 656, 665, *691, 701*.

Carte jointe au —: 625, 648, 656, 658, 663, 667, *700-701*.

Mer territoriale: 352, 440, 442, *459, 464, 466-467, 516, 581*, 680.

Délimitation de la —: 441, *465, 467, 532, 581*.
Voir aussi *Eaux territoriales*.

Mesures conservatoires: *129*, 233, *253-255, 265, 539*.

Caractère obligatoire des —: *265*, 453.
Compatibilité des — avec l'examen de la situation par le Conseil de sécurité: *290*.
Compétence de la Cour: 241, *253-254, 256, 260-263, 265-268, 281-282, 293*.
Critères régissant l'indication de —: 233-234, 238, 249, *253-255, 267, 273, 282, 289, 291*.
Demande en indication de —: 6, 313.
Indication d'office par la Cour: *263, 273*.
Non-aggravation du différend: *262, 282, 292, 293*.
Pouvoir de la Cour d'indiquer des —: *260, 292*.
Préservation des droits des parties: *260, 292*.
Rejet de la demande en indication de —: 250, *260, 272*.
Urgence: *282, 291-292*.
Violation de l'ordonnance en indication de —: 452-453.

Mesures unilatérales: 679.

Mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo (MONUC): 223, 239-240, 243, *290-291*.

N

Nationalité: *509*.

— et consolidation historique du titre: 349.
— et ethnie: *510, 517*.
Conflits de —: *509*.
Voir aussi *Ethnie*.

Navigation:

Aides à la —: 685, *696*.
Liberté de —: 645.

***Nemo dat quod non habet* (Principe —):** 400, 402, 404, *475, 498, 519, 564, 566, 568, 577*.

Non-ingérence (Principe de —): *41*.

Non-intervention (Principe de —): 450

Voir aussi *Affaires intérieures.*

Non-lieu: 10, 13, 15, 32, *183, 184.*

— à statuer: 13.
Exception de —: 32.

Non-recours à la force (Principe de —): 450, *535, 539.*

Voir aussi *Recours à la force.*

Non-répétition (Garanties de —): 450, 452.

***Non ultra petita* (Règle —):** 3, 18, 19, *63, 66-67, 100, 111-113, 163, 488.*

***Nullum crimen nulla poena sine lege* (Principe —):** *503.*

O

Obiter dicta: 255.

Objet:

Absence d'—: 10, 15, 19, 183, 184.

Obligations internationales:

Violation d'—: *65*, 327, 453, *535-536, 576, 601.*
Voir aussi *Responsabilité de l'Etat; Violation.*

Occupation: 304, 414, 450, 452, *483, 489, 494-495, 515, 535-536, 556, 559, 561, 579, 582-583,* 671, 675.

— d'un territoire terrestre: 352, *484, 516.*
— de longue date: 412-413, *580, 587.*
— effective: *495, 499.*
— ininterrompue: *559, 563.*
— paisible: *579.*

Occupation militaire: 317, 319, 321, 326, 450.

***Opinio juris* (Doctrine de l'—):** *40, 76, 98, 118, 137, 143-145, 147, 151, 170-173.*

Ordonnance adoptée en conseil du 2 août 1946 relative au Nigéria (protectorat et Cameroun): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 332, 389, 391-395, 397-399, 454, *562.*

Voir aussi *Frontière terrestre entre le Cameroun et le Nigéria.*

Ordre juridique international: *271, 290, 530.*

Organisation de l'unité africaine: 220, 225, 239, *508, 521.*

AGH/Res.16 (I) (21 juillet 1964): *508, 521.*
Conférence du Caire (1964): *508, 521.*

Organisation des Nations Unies: 409, *584*, *508*.

Buts et principes de l' — : 241, *257-258*.
Décisions de l' — : *508*.
Mission d'enquête: *539*.
Pratique de l' — : *558*.
Secrétaire général: 469, *539*.
Secrétariat: 426.
Voir aussi *Assemblée générale des Nations Unies; Conseil de sécurité de l'Organisation des Nations Unies*.

Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture: 220, 235, 243.

Comité sur les conventions et recommandations: *288*.
Décision du Conseil exécutif 104 EX/3.3 de 1978: *288*.

P

***Pacta sunt servanda* (Principe —):** 470, 476, 479-480, 492, 494-495, 502, 568, 576.

Paix et sécurité internationales: 95, 221, *254-255*, *260*, *290*, *292*, *509*, *539*, *594*.

Maintien de la — : 221.
Voir aussi *Cour internationale de Justice*.

Par défaut:

Compétence universelle — : 18, *40*, *42-44*, *54-55*, *57-58*, *77*, *80*, *124*, *160*, *169-170*, *172-173*.
Emission d'un mandat d'arrêt — : 9, 27.
Jugement — : *79*.
Poursuites — : *72*, *172*.

Parens patriae: 226, 233, 240.

***Par in parem non habet imperium* (Principe —):** *84*, *98*, *151*.

Parlement européen: *272*.

Résolution sur la situation en République démocratique du Congo (14 juin 2002): *279*.

Persona non grata: *96*, *146*.

Personnalité juridique internationale: 402, 406, *478-479*, *481*, *489*, *493*, *504*, *519*, *521*, *567-569*, *573*, *577-578*.

Voir aussi *Sujets de droit international*.

Peuples indigènes: *469*, *489*, *510*, *525-526*.

Accords avec les — : *489*, *495*.

Droits des — : *470*, *500*.
Indian Appropriations Act (3 mars 1871): *489*.

Phase portant sur la compétence: *551*.

Pièces:
— additionnelles du Cameroun: 314, 321.
Communication de — au public: 7, 315.

Piraterie: *37-38*, *42*, *44*, *51*, *54-56*, *61*, *63*, *74*, *78-79*, *81*, *121*, 683, *696*, *701*.

Voir aussi *Crimes internationaux*.

Plateau continental: 39, *117*, 305, 323, 324, 328, 422, 424, 433, 434, 437, 438, 440, 441, *459*, *464-468*, *532*, 664, 666, 681, *687-690*.

Accès équitable au — : 434.
Délimitation du — : 438, *464*, *468*, *532*.
Droit coutumier du — : 441.
Droits d'exploration et d'exploitation des ressources du — : 323-324, 328.
Lien existant entre le — et la zone économique exclusive: 441.
Limites du — : *465-467*, 681.
Proclamation Truman de 1945: *117*.
Voir aussi *Délimitation maritime*; *Zone économique exclusive*.

Plébiscite(s):

— de l'Organisation des Nations Unies: 407-408, 410.

Possession: 413, *520-521*, *562*, *582*, 678, 681.

— de fait: 413.
— paisible: 352, 412, 414, 451, *484*.
Pratique postcoloniale: 680.

Poursuivre:

Disposition relative à l'obligation de — : *174*.
Obligation de — : 25, *39*, *43-44*, *57*, *65-66*, *69*, *71-72*, *74*, *98*, *122-123*, *126*, *147*, *162*, *175*.

Préjudice:

— matériel: 317-319, 321, 327.
— moral: 4, 8, 14-15, 26, 30-31, *46*, *48*, *62*, *130*, *160*, *185*, 317-319, 321, 327.
— subi par un Etat: *536*.
Evaluation du — : 317-318.
Voir aussi *Dédommagement*; *Réparation*; *Responsabilité*.

Prescription:

Obtention du titre par — : 413.

Président de la Cour internationale de Justice: 6-7, 189, 216, 296, 300, 313, *474*, *552*, 607, 619, *622*, 632.

Réunion avec les représentants des Parties: 6, 312, 314-315.

Présomption juridique: *703*, *705-706*.

Présomptions: *705.*

— juridiques: *703, 705-706.*
— réfragables: *692, 705-706.*

Presqu'île de Bakassi: 323, 327, 330, 399, 400-401, *460, 465, 468, 475, 526.*

Activités administratives sur la —: 413-416, *483, 563, 585, 589.*
Administration de la —: 408-409, *483-484, 486.*
Bases sur lesquelles le Nigéria fonde sa revendication sur la —: 412-414, 416, 426-427.
Cession de la — à l'Allemagne: *503, 505, 567, 577.*
Communauté de vues quant à l'appartenance du titre sur la —: 410.
Conduite des États: 408, 412, 416.
Consolidation historique de titre: 412-414, *482-483, 486, 522, 524, 562, 579-581, 583, 589.*
Droit de la Grande-Bretagne de céder la —: 400-403, 407-408, *475, 478-482, 490, 494, 518, 564-565, 579-580, 586.*
Effectivités: *582, 583, 589.*
Incidents frontaliers: 453.
Instruments relatifs à la —: 333, 359, *561-564.*
Période du régime de mandat et du régime de tutelle sur la —: 407-409, 579, 585-586.
Période précoloniale: 402.
Plébiscite de l'Organisation des Nations Unies: 407-408, 410.
Reconnaissance par les Parties de la souveraineté sur la —: 411, 412, 416.
Ressources en hydrocarbures: 408-409, 411-412, *483, 583.*
Retrait de l'administration, des forces armées et de police de la —: 306, 319, 321, 326-327, 450-452, 457, *555.*
Souveraineté sur la —: 316, 318, 320, 322-323, 326-327, 399-400, 409, 427, 455, 460, 475-476, 480, 491, 562, 568, 575, 577, 580, 601.
Uti possidetis juris (Principe de l'—): 412, *509.*
Voir aussi *Accord anglo-allemand (11 mars 1913); Accord anglo-allemand d'Obokum (12 avril 1913); Consolidation historique de titre; Délimitation; Démarcation; Frontière; Incidents frontaliers; Ressources en hydrocarbures; Traité de protectorat (10 septembre 1884).*

Preuve (Eléments de —): *599, 600, 700, 705.*

— documentaires: 406, 429, *486-487, 600.*
— matériels: *476.*
Droit en matière de —: *692, 704.*
Interprétation en matière de —: *476.*
Voir aussi *Documents.*

***Primo prosequi, secundo dedere* (Principe —):** *175.*

Principes du Caire sur la compétence universelle en matière de violations flagrantes des droits de l'homme (Avant-projet): *154, 167, 173.*

Principes généraux du droit: *474.*

***Prior est tempore, prior est jure* (Principe —):** *564.*

Privilèges et immunités:

— du personnel des Nations Unies: 230, 238.

Procédure orale: 8, *35*, 227, 313, 315, 325, 358, 387-388, 394, 399, 400, 453, *463*, 633, 669.

Voir aussi *Audiences publiques*.

Processus de paix de Lusaka: 236.

Proprio motu: *263*, *273*, *280*.

Protection: *504-505*, *575*.

Concept de —: *501-502*.

Protection diplomatique: 111.

Protectorat: 403, 405-406, 408, *479*, *481*, *493-495*, *497*, *499*, *501*, *504*, *519*, *523*, *568*, *574*, *576-579*, *585-586*.

Définition du —: *578-579*.
Puissance protectrice: *479*, *489-490*, *495*, *497*, *501*, *504*, *576*.
Voir aussi *Colonie*; *Protectorat international*; *Protectorats coloniaux*.

Protectorat international: 405-406, *478*.

Voir aussi *Colonie*; *Protectorat*; *Protectorats coloniaux*.

Protectorats coloniaux: 403, *494-496*, *499*, *504-505*, *520*, *524-526*, *574*, *579*.

Distinction entre —, colonies et protectorats: 403, *493*, *499-500*, *577-578*.
Voir aussi *Colonie*; *Protectorat*; *Protectorat international*.

Protestation (Absence de —): 349-350, 352, 408, 415-416, *485*, *505*, *600*.

Voir aussi *Acquiescement*.

Puissances coloniales: *105*, *403*, *471*, *493-494*, *496*, *499*, *508*, *519*, *520*, *524*.

Annexion par les —: *521*, *524*.
Délimitation de frontières par les —: 331, *526*.
Voir aussi *Frontières coloniales*; Uti possidetis juris (*Principe de l'—*).

Q

Questions posées par des membres de la Cour: 7, 316.

Observations écrites sur les réponses aux —: 316.
Réponses aux —: 316, 399.

Quieta non movere **(Principe —):** 352.

R

Rapatriement: *461*.

«Rapport Kamminga» (International Law Association, *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences (Rapport final sur l'exercice de la compétence universelle à l'égard des violations flagrantes des droits de l'homme)*, 2000): *154*, *167*, *173*.

Ratification: 338, 426, 429, *490*, *529*, *530-532*, *551*, *554*, *583*, *592*.

Voir aussi *Traités*.

Ratio legis: *166*.

— de la compétence universelle: 166.

Ratione loci: *55*, *114*, *284-285*.

Compétence —: 284-285.
Lien de connexité —: 55.
Validité —: 114.

Recevabilité: 6-7, 11, 15, 17, 19, *48*, *63*, 249, 300.

Reconnaissance (internationale): 393, 407.

Reconnaissance constitutive (Théorie de la —): *496*.

Recours à la force: 317, 319, 321, 326, 451, *598*.

Voir aussi *Non-recours à la force / Principe de —*.

Réglement de la Cour internationale de Justice:

Article 17: 613, 618, *621-623*.
Article 18: 613, 618, *621*.
Article 31: 189, 216, 296, 607, 610, 613, 618, 632.
Article 35: 613, 618.
Article 38: 463.
Article 38, paragraphe 2: *48*.
paragraphe 4: 227.
Article 42: 227.
Article 44: 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 299, 604.
Article 44, paragraphe 1: 618.
Article 45: 216.
Article 45, paragraphe 1: 189.
Article 46: 630.
Article 46, paragraphe 1: 613.
Article 48: 189, 216, 299.
Article 49: 216.
Article 53, paragraphe 1: 313.
paragraphe 2: 7, 315, 633.
Article 56: 315.
Article 56, paragraphe 1: 315.
Article 61, paragraphe 4: 7.
Article 72: 7, 316.
Article 73: 219, 222, 226, 233, 240, 300.
Article 74: 219, 222, 300.
Article 74, paragraphe 3: 227.
Article 75: 226, 233, 240.
Article 75, paragraphe 2: 263.
Article 79: 300.

Article 79, paragraphe 2: 299.
paragraphe 3: 299, 313, 608, 611.
paragraphe 5: 296.
paragraphe 7: 420.
Article 83: 314.
Article 85, paragraphe 1: 329.
paragraphe 3: 329.
Article 90: 618.
Article 99, paragraphe 2: 618.
Article 100: 621.
Article 100, paragraphe 1: 618

Règlement pacifique des différends internationaux: *474.*

Contribution de la Cour internationale de Justice au — : *133-134.*
Obligation de régler les différends par des moyens pacifiques: 231.
Voir aussi *Différend.*

Relations internationales: *172.*

Sécurité juridique dans les — : *470, 530.*
Voir aussi *Diplomatie.*

Remèdes: 30, 32, *182-183.*

Epuisement des — internes à une convention: 231, 236.
Voir aussi *Voies de recours internes.*

Réparation: 31-33, *53, 62, 89, 106, 112, 120, 183, 185,* 221, 226, 231, 233, 240, 319, 321, 327, *534-536.*

Evaluation de la — : 319, 321, 327, *595.*
Voir aussi *Dédommagement; Préjudice.*

Requête à fin d'intervention: 314, *472,* 632, *688.*

Voir aussi *Intervention dans l'instance.*

Requête introductive d'instance: 3, 6, 10, 11, 15, 18, *46, 64, 110,* 223, *252, 273, 275,* 312, *459.*

— dépourvue d'objet: 14, 15, 32, *110.*

Requête introductive d'instance de la République d'El Salvador contre le Honduras (10 septembre 2002): 619-620, *621-622.*

Requête introductive d'instance de la République démocratique du Congo contre la Belgique (17 octobre 2000): 6-7, 10-11, 12, 15, 19, *35, 46-51, 64.*

Recevabilité de la — : 8-9, 33, *47-48, 110, 183-184.*

Requête introductive d'instance de la République démocratique du Congo contre le Rwanda (23 juin 1999): 237, *269.*

Requête introductive d'instance de la République démocratique du Congo contre le Rwanda (28 mai 2002): 219-220, 248, *299,* 300.

Requête introductive d'instance du Cameroun contre le Nigéria (29 mars 1994): 312, 316, 416, 439, *462-465, 550-551, 562.*

Requête additionnelle du Cameroun (6 juin 1994): 312-313, 317, 354-355, 357, *462, 542.*

Requête introductive d'instance du Nicaragua contre la Colombie (6 décembre 2001): 189.

Réserve(s):

— à une clause compromissoire: 228, 234-235, 244-245, *266*, *277*, *285-286*.
— à une convention multilatérale: *287*.
— incompatible avec l'objet et le but d'une convention: 229-230, 244, 246, *285-287*.

***Res inter alios acta* (Principe —):** 418, 440, *565*, 657.

***Res ipsa loquitur* (Principe —):** *692*.

***Res nullius*:** 470.

Responsabilité: *96*, *538*.

— pénale individuelle: 20, 25, *85-86*, *115*, *124*, *137*, *141*, *152-153*, *155-158*, *164*, *270*.
Voir aussi *Responsabilité de l'Etat*.

Responsabilité de l'Etat: 27, 29, 31, *105*, *158*, 249, *257*, *273*, *282-283*, 306, 323, 325, 329, 334, 450, 453, 458, *459*, *461*, *534-536*, *538*, *593-601*.

Voir aussi *Circonstances excluant l'illicéité*; *Fait illicite*; *Obligations internationales*; *Responsabilité*.

Responsabilité objective (Principe de la —): *692*.

Ressources naturelles: *106*, 238-239, *291*.

Droit de jouir des —: 225, 233.

***Restitutio in integrum* (Principe de —):** *89*.

Richesses en hydrocarbures: 410-412.

— et délimitation maritime: 437-439, 447-448.
— et souveraineté: 409.
— et titre territorial: 412.
Permis d'exploration et d'exploitation: 408.
Voir aussi *Presqu'île de Bakassi*.

Rôle général de la Cour internationale de Justice:

Radiation d'une affaire du —: *46*, 238-240, 249-250, *265-268*, *271*.

S

Satisfaction:

Forme de —: 8, 30-31.

Sentences arbitrales: 31, 415, 442.

Canal de Beagle, arbitrage: 415.

Délimitation de la frontière maritime entre la Guinée et la Guinée-Bissau: 433, 445, 447.
Délimitation des espaces maritimes entre le Canada et la France (Saint-Pierre-et-Miquelon): 434, 437, 447.
Délimitation du plateau continental (Royaume-Uni/France): 432, 434, 436, 446.
Entre la Grande-Bretagne et le Portugal relative à la baie de Delagoa (24 juillet 1874): 469.
Erythrée/Yémen (deuxième phase): 417, 696.
Frontière de la Guyane britannique (1899): *541*.
Ile de Palmas: 37, 405, *495-496*, *499-500*, *524-525*, *539*, *556-557*, *577*.
Pêcheries de l'Atlantique nord (1910): *541*.
Rann de Kutch: 415, *541*.
Rio Palena: 346, 682.

Société civile: *137*, *141*, *155*, *282*.

Société des Nations: 409, *508*, *547*, *584*, 673.

Conseil de la —: 340.
Voir aussi *Système des mandats*.

Sous-commission de la promotion et de la protection des droits de l'homme:

Résolution 2000/24, Rôle de la compétence universelle ou extraterritoriale dans l'action préventive contre l'impunité (18 août 2000): *154*, *160*, *176*.

Souveraineté: 626, 643, 647-648, 653, 669, 673, *687*, *690*, *695*.

— et traités de protection/protectorat: *495*, *496*, *499*, *501*.
— externe: 403, *481*, *497*.
— interne: *481*, *497*.
Abandon de —: *497*, *505*.
Acquisition de —: *495*, *576*, *581*.
Attribution de —: 652.
Effet des colonies sur la —: *517*.
Exercice de la —: 351, *485*.
Manifestation de —: 349, 352, 412, *486*, *516*, *556*, *580*.
Reconnaissance de —: *469*, *580*.
Renonciation aux droits de —: *578*.
Responsabilité découlant de la —: 679.
Revendication de —: 408, *475*, 640, 643, 653, 663, 675, 677, 679, 682, *697*.
Transfert de —: 670, 673.
Voir aussi *Souveraineté territoriale*.

Souveraineté territoriale: 6, 10, *35*, *37*, *41*, *48-49*, *52*, *57*, *77*, *79*, *122*, *180*, 405, 450, 452, *461*, *466*, *492-493*, *495-497*, *504-505*, *516*, *525*, *539*, *541*, *549*, *582*, 670, 676, 682, *691*.

Critérium de la —: *516*.
Transfert de —: *575*, *579*, *580*.
Voir aussi *Souveraineté*.

Statu quo: *541, 561, 580, 697.*
territorial: *509.*

Statut de la Cour internationale de Justice: 241, *472.*
Article 20: *693.*
Article 26: 613-614, *616*, 618, *621-622.*
Article 31: 6, 227, 313, 614, 632.
Article 31, paragraphe 3: 6, 227, 313, 632.
Article 36: 630.
Article 36, paragraphe 1: 220, *274*, 422, *467, 527.*
paragraphe 2: 13, *46, 47, 48*, 220, 228, 241, *275, 276, 277*, 312, 422, *459, 463, 527.*
Article 38: *144, 156, 469, 474*, 631.
Article 38, paragraphe 1 *(c)*: *68.*
Article 40: *48*, 631.
Article 40, paragraphe 2: 6, 312.
paragraphe 3: 6, 227, 313, 632.
Article 41: 6, 10, 219, 222, 226, 228, 233, *253-254, 260, 262-263, 265, 292-293*, 300, 313.
Article 43: 630.
Article 48: 189, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216, 219, 296, 299, 604, 607, 610.
Article 59: 419, 421, 439, *472, 550.*
Article 61: 619, *621.*
Article 61, paragraphe 5: *621.*
Article 62: 418, *472*, 632.

Statut de la Cour pénale internationale: 25, *35, 44, 81, 83, 125, 128, 137, 152, 155, 157, 170, 175, 177.*
Article 7, paragraphe 1: *270.*
Article 11: *176.*
Article 17: *176, 186.*
Article 19: *79.*
Article 25, paragraphe 3: *83.*
Article 27: 24, *153.*
Article 27, paragraphe 2: 25.
Article 120: 229.

Statut de la Cour permanente de Justice internationale: *274, 276.*

Statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda: *81-82.*
Article 6, paragraphe 1: *83.*
paragraphe 2: 24, *153.*

Statut du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie: *81-82, 172.*
Article 7, paragraphe 1: *83.*
paragraphe 2: 24, *153.*
Article 9: *79.*

Succession: *471*, 643.
d'Etats en matière de traités: *471.*
Voir aussi *Etat.*

Sujets de droit international: *469-470, 481.*

Mesures de dissolution relatives aux —: *470-471.*
Voir aussi *Personnalité juridique internationale.*

Suzeraineté: *405, 495-496, 504, 520, 525,* 637.

Système de défense:

de la Belgique: 18, *59, 111-112, 116.*

Système des mandats: 304, 330-332, 338-339, 341, 355, 393, 406-409, 413, *500-502, 512, 545-548, 562, 579, 584-586.*

Voir aussi *Société des Nations.*

T

Terra nullius: 405, *480, 489, 492, 494-495, 504, 525, 568, 573, 581-582, 695, 697.*

Territoire: 4, 6, 10, 22, 28, 29, *35-44, 46, 48, 49, 51, 52,* 55-58, *63-66, 68, 71-74, 77-81, 87, 92-94, 97, 102, 106, 112, 121-125, 128, 146, 151, 162, 164, 167-171, 173, 180, 181, 185,* 189, 220-225, 228, 230, 232, 250, *252, 254, 258, 272, 278, 280, 282-285, 288, 289, 291,* 299, 304, 306, 312, 316, 317, 326, 333, 339, 341, 350, 353-355, 363, 365, 371, 372, 378, 381, 383, 387, 400, 407-410, 412, 414, 433, 451, 452, *459, 461, 465, 470, 475, 477-481, 484, 485, 489, 490, 491, 493-495, 497-499, 505, 512, 515-517, 520-526, 528, 535, 536, 539, 541, 557, 558, 560, 562, 563, 566-574, 576, 577, 579, 582, 585, 586-589, 592, 600-602,* 654, 661, 669, 671, 673, 675, 680, 682, 683, 685, *696-698, 702.*

contesté: 641, 650.
Administration d'un —: 639.
Aliénation d'un — protégé: *502.*
Autorité sur un —: 684.
Catégories de titre juridique sur un —: *476.*
Cession de —: 402-404, *504, 519, 521, 573,* 637-638, 640-641.
Etablissement sur le — d'un autre Etat: 369-370, 373-374, 450.
Etendue de —: *571,* 653.
Incursions sur le — d'un autre Etat: 318-319, 321, 369, 450.
Titre sur un —: 405, *482, 486.*

Territorialité (Principe de la —): *92-93, 123, 167.*

Terrorisme: *141, 149.*

— et compétence universelle: *38, 51, 56, 74, 162.*
— et immunité: 23.

Texte faisant foi:

Français: 33, 193, 199, 205, 211, 217, 250, 297, 458, 608, 611, 615.
Anglais: 190, 196, 202, 208, 214, 300, 605, 611, 620, 686.

Titre:

— colonial: *497*, *504*.
— conventionnel: 304, 350-351, 352, 413, 415, *486*, *540*, *560-561*, *564*, *577*, *582-583*, *586*, *589*, *596*, *598*, *601*, 643, 669, 678, *691*, *697*.
— dérivé: *494-495*, *573-575*.
— hérité: 669.
— historique: *485*, *515*, *568*, *580-582*, *586*.
— juridique: 353, *508*, *515-516*, *526*, *557-558*, *560-561*, *563*, *573*, *582*, *586*, *588*, *596*, *602*, 697, 703.
— sur des îles: 626-627, 643, 669-670, 674, 676-678, 686, *697-698*.
— territorial: 189, 336, 350, 351, 408, 415, 428, *474*, *476*, *481-482*, *484*, *486*, *497*, *514*, *573-574*, *580*, *594*, 626, 643, 665, 667, 674, 681, *687*.
Acquisition de — : 352, *482*, *484*, *486*, *494*.
Acquisition de — par prescription: 413, *484*.
Chaîne de succession du — : 670, 676.
Concessions pétrolières et — territorial: 412.
Détention de — par voie de succession: 626, 669, *695*.
Droit réel: *586*.
Modes d'acquisition de — : 405.
Perte de — : *485*.
Relation entre — juridique et effectivités: 353, 415, 678.
Revendication de — : *574*, 676-677, 680, 684, *687*, *696*.
Sens du mot — : *487*, *586*, *587*.
Succession entre détenteurs de — : 678.
— originel: 412, *494-495*, *566*, *579-583*, *586*, 626, 669, 678.
Titulaire du — : 350, 353, 413, 415, *516*, *540*, *560*, *563*, *577*, *588*, *589*, *602*, *697*.
Transmissions de — : 669, 671, 674-675, 677-678.
Voir aussi *Consolidation historique de titre*; *Souveraineté territoriale*; *Territoire*.

Traité(s): 404, *498-499*, *508*, *562*, *576*.

— coloniaux de délimitation: *521*.
— de cession: 405, *481*.
— de commerce et d'amitié: *496*, *497*.
— de frontière international: *491*.
— de protection: 405-406, *475*, *477*, *479-481*, *496*, *499-501*, *504*, *505*, *519-520*, *564*, *575*, *578*.
Capacité de conclure des — : 428, 430, *480-481*, *489*, *496*, *504*, *521*, *529-531*, *567*, *591*, *592*.
Caractère obligatoire des — : *470*, *480*.
Changement fondamental de circonstances: *564-565*.
Conclusion de — : 429-430, *532*.
Conditions de divisibilité des clauses d'un — : *566*.
Consentement à être lié par un — : *531*, *592*.
Divisibilité: 403, *564*, *567*.
Effet relatif des — : *524*, *534*.
Entrée en vigueur: 429, *532*.
Extinction ou retrait: *564-566*.
Interprétation des — : 401, 404, *480*, *495*, *497*, *500*, 644, 651.
Objections aux réserves concernant des — : 228, 235, 246, *285*.

Objet et but des — : 401, *500*.
Pratique et comportement des parties: *497*, *558*, *560*.
Ratification des — : *490*, *529-530*.
Validité des — : 400, *470*, *490*.
Voir aussi *Changement fondamental de circonstances*.

Traités coloniaux: *519*, *520-521*.

Travaux préparatoires: *71*, *73*, *466*, 626, 644, 653-655, 668.

Tribunal arbitral: 248, *288*, 432, *616*, *622*.

Tribunal militaire international de Nuremberg:

Décisions du — : 20, 24.
Voir aussi *Tribunal militaire international de Tokyo*.

Tribunal militaire international de Tokyo:

Voir aussi *Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient (Tokyo)*.

Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient (Tokyo):

Décisions du —: 20, 24.

Tribunal pénal international pour le Rwanda: 25, 235, *285-286*.

Voir aussi *Juridictions pénales internationales; Jurisprudence du Tribunal pénal international pour le Rwanda; Statut du Tribunal pénal international pour le Rwanda*.

Tutelle: 330, 332, 409, *562*, *584*.

U

***Uti possidetis juris* (Principe de l'—):** 336, 400, *508*, *516*, *521*, *522*, *558*, *562*, *587-588*, *602*.

Presqu'île de Bakassi: 412, *509*.
Violation: 317, 319, 321, 326, *535*, *598*.
Voir aussi *Frontières coloniales; Puissances coloniales*.

V

Violation:

— d'engagements juridiques: 319.
— d'obligations internationales: 29-30, 33, *62*, *97*, *108*, *129*, *139*, *177*, 326.
— du droit conventionnel: 223-225, 317, 319, 321, 326.

Voies de recours internes:

Epuisement des — : 17, *289*.
Voir aussi *Remèdes*.

***Volenti non fit injuria* (Principe —):** *505*.

Z

Zone du lac Tchad: 324, 354, *511*, *513*, *541-543*, *549*.

Accord de mandat: *547-548*.
Commission de délimitation: *545-547*.
Consolidation historique du titre: 324, 327, 335, 349, *482-483*, *538*, *541-542*, *555-556*, *561*.
Délimitation et/ou démarcation: *544*, *549*, *555*.
Frontières coloniales dans la —: 338-339, 341, *511*.
Incidents frontaliers: 453, *514*.
Instruments de délimitation de la —: 344, 454, *511*, *514*, *542-544*, *546-548*, *551*, *557*, *561*, *597*.
Souveraineté sur la —: 317-318, 320, 323, 326, 355.
Tentatives de délimitation de la — faites par le passé: *544-545*.
Titre juridique sur la —: 353.
Voir aussi *Accord anglo-allemand (12 décembre 1902); Accord anglo-allemand relatif à la frontière entre les territoires britanniques et allemands de Yola au lac Tchad (19 mars 1906); Accord anglo-allemand relatif aux frontières en Afrique (15 novembre 1893); Accord entre la France et le Royaume-Uni relatif à la délimitation de la frontière entre les possessions françaises et britanniques à l'est du Niger (19 février 1910); Convention entre la France et l'Allemagne confirmant le protocole du 9 avril définissant les frontières entre le Congo français et le Cameroun (18 avril 1908); Convention entre la France et le Royaume-Uni relative à la délimitation de la frontière entre les possessions britanniques et françaises à l'est du Niger (29 mai 1906); Convention entre la Grande-Bretagne et la France concernant la délimitation des possessions à l'ouest du Niger et des possessions et sphères d'influence à l'est du Niger (14 juin 1898); Convention entre la République française et l'Allemagne pour la délimitation des colonies du Congo français et du Cameroun et des sphères d'influence française et allemande dans la région du lac Tchad (15 mars 1894); Convention franco-britannique relative à Terre-Neuve et à l'Afrique occidentale et centrale (8 avril 1904); Déclaration Milner-Simon (10 juillet 1919); Déclaration Thomson-Marchand (1929-1930); Echange de notes Crewe/Cambon (mars 1916); Echange de notes Henderson-Fleuriau (1931); Protocole anglo-allemand (24 février 1904).*

Zone économique exclusive: 305, 422, 424, 432-433, 440-441, *464*, *532*.

Délimitation de la —: *532*.
Lien existant entre la — et le plateau continental: 441.
Voir aussi *Plateau continental*.

Zones maritimes: 319-321, 326, 434, 441, *541*.

Délimitation équitable des —: 323-324, 328.
Partage global des — dans le golfe de Guinée: 324-325, 328.

Annexe I

LISTE DES TRAITÉS, CONVENTIONS ET DÉCLARATIONS CITÉS

Accord anglo-allemand (12 décembre 1902): *545.*

Accord anglo-allemand (1906): 331, 375.

Annexe I: 375, 377.
Annexe I, paragraphe 3: 375.
paragraphe 4: 377.

Accord anglo-allemand (11 mars 1913): 304-305, 318, 320, 322, 326, 331, 333, 357, 359, 399, 400-403, 407, 409-412, 414, 416, 425, 428, 431, *462, 465, 474-477, 482-483, 486-487, 515, 523-524, 526-527, 561-566, 573, 577, 579, 580, 583, 586, 589, 590, 601.*

Abrogation de l'— : 401, 602.
Approbation nécessaire du Parlement: 400-401.
Article XVIII: 401, 429.
Article XX: 402.
Article XXI: 411, 425, 429.
Article XXII: 411, 425.
Articles XV-XVII: 322.
Articles XVIII à XX: 455, *475.*
Articles XVIII à XXI: 401, *482.*
Articles XVIII à XXII: 402, 411, *475, 563-564, 566, 572-573.*
Eléments autorisant l'Allemagne à conclure l'— : *574.*
Inopposabilité de l'— : *519, 572.*
Validité de l'— : 400-403, 408, *478, 480, 482, 490, 493, 529, 601-602.*

Accord anglo-allemand d'Obokum (12 avril 1913): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 333, 359, 454, *523, 526, 561.*

Accord anglo-allemand relatif à la frontière entre les territoires britanniques et allemands de Yola au lac Tchad (19 mars 1906): *545.*

Accord anglo-allemand relatif aux frontières en Afrique (15 novembre 1893): 331, *544.*

Accord de cessez-le-feu de Lusaka: 223, 239.

Accord de Kano (1er septembre 1974): 408, 416, *562.*

Accord de Rabat (juin 1989): *132.*

Accord de siège entre le Gouvernement de la République démocratique du Congo et la MONUC (4 mai 2000): 243.

Accord de tutelle pour les territoires du Cameroun placés sous administration britannique, approuvé par l'Assemblée générale des Nations Unies le 13 décembre 1946: 341, *584.*

Accord de tutelle pour les territoires du Cameroun placés sous administration française, approuvé par l'Assemblée générale des Nations Unies le 13 décembre 1946: 341, *584*.

Accord entre la British North Borneo Company et le Gouvernement britannique (26 juin 1946): 642, 673.

Accord entre la France et le Royaume-Uni relatif à la délimitation de la frontière entre les possessions françaises et britanniques à l'est du Niger (19 février 1910): *545*.

Accord entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas (28 septembre 1915): 626, 641, 657-661, 666-668, *702*, *704*.

Accord entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas (26 mars 1928): 626, 641, 644, 658-659, 660-662, *702*.

Accord entre le Gouvernement britannique et la British North Borneo Company (12 mai 1888): 640.

Accord entre les Gouvernements de la Fédération de Malaya, du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande du Nord, du Nord-Bornéo, du Sarawak et de Singapour (9 juillet 1963): 642, 674.

Article premier: 642.
Article IV: 677.

Accord entre les rois Akwa et Bell et les établissements Woermann et Jantzen & Thormählen (12 juillet 1884) : *574*, *578*.

Accord entre le sultan de Sulu, Alfred Dent et le baron von Overbeck (22 janvier 1878): 626, 639, 644, 673-676.

Accord entre le sultan de Sulu et les Etats-Unis (20 août 1899): 671.

Accord entre l'Indonésie et la Malaisie (27 octobre 1969): 17, 642, 679, *688*, *691*, *697*.

Accord politique conclu à Sun City (19 avril 2002): *282*.

Accords entre l'Indonésie et l'Australie (1971 et 1972): *688*.

Accord tripartite entre l'Indonésie, la Malaisie et la Thaïlande (1971): *688*.

Acte de resoumission conclu entre l'Espagne et le sultan de Sulu (19 avril 1851): 637.

Acte général de la conférence de Berlin: 400, *521*, *526*, *601*.

Capitulations conclues entre l'Espagne et le sultan de Sulu (23 septembre 1836): 634, 675.

Charte de l'Organisation de l'Unité africaine: 220, 225, *252*, 299.

Article 3: 221.
Article 4: 221.

Charte des Nations Unies : 25, *43*, *106*, 220-221, 225, 232-233, 240-241, 249, *252*, *254*, *257-258*, *273*, 299, *472*, *594*.

Article 2, paragraphe 1 : 6, 10.
paragraphe 3 : 221.
paragraphe 4 : 221, 450.
paragraphe 7 : 74.
Article 24 : *290*.
Article 27 : *558*.
Article 51 : 225, 233.
Article 55, paragraphe *c)* : 231.
Article 102 : 631.
Chapitre VII : 235, *290*.

Charte du Tribunal militaire international pour l'Extrême-Orient (Tokyo) (19 janvier 1946) : *157*.

Article 6 : 24, *153*.
Décisions : 20, 24.

Charte internationale des droits de l'homme : 220-221, 225, *252*, *273*.

Compromis entre El Salvador et le Honduras (24 mai 1986) : 619, *622*.

Article 1 : *622*.
Article 2 : *622*.

Compromis entre la République du Bénin et la République du Niger (15 juin 2001) : 614.

Article 1 : 614.
Article 3 : 614.

Compromis entre l'Indonésie et la Malaisie (31 mai 1997) : 630, 642, *688*.

Article 2 : *687*.

Confirmation de la cession conclue entre le sultan de Sulu et le Gouvernement du Nord-Bornéo britannique (22 avril 1903) : 641.

Contrat de vassalité entre les Pays-Bas et le Sultanat du Bouloungan (12 novembre 1850) : 638, 656, 657, 669.

Article 2 : 638.

Contrat de vassalité entre les Pays-Bas et le Sultanat du Bouloungan (2 juin 1878) : 656, 657, 669.

Amendement de 1893 : 656, 657, 669.
Article 2 : 638.

Contrat entre les Pays-Bas et le sultan du Banjermasin (3 janvier 1817) : 637.

Article 5 : 637.

Contrat entre les Pays-Bas et le sultan du Banjermasin (4 mai 1826) : 637.

Article 4 : 637.

Convention anglo-néerlandaise (13 août 1814): 638.

Convention contre la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants (10 décembre 1984): *36, 39, 41, 44, 74, 155, 174-175*, 220-221, 225, 230-232, 234, 242, *268, 289*.

Article 1: 230, 242.
Article 5: *74-75*.
Article 5, paragraphe 3: *79, 175*.
Article 7: *175*.
Article 30: 220.
Article 30, paragraphe 1: 242.

Convention contre le trafic illicite des stupéfiants et des substances psychotropes (20 décembre 1988): *39*.

Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne (convention de Genève I) (12 août 1949): 3, 9, 28, *35-36, 38, 40, 44, 56, 71-72, 76, 78, 81, 92, 121, 123, 125, 128, 136, 160, 166, 170, 171, 174-175*, 241, *254, 257, 259*.

Article 17: 230.
Article 49: *44, 71, 122*.

Convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés, des malades et des naufragés des forces armées sur mer (convention de Genève II) (12 août 1949):

Article 20: 230.
Article 50: *44*.

Convention de Genève relative au traitement des prisonniers de guerre (convention de Genève III) (12 août 1949):

Article 129: *71*.
Article 129, paragraphe 2: *124*.

Convention de Genève sur la haute mer (29 avril 1958):

Article 19: *37, 55*.

Convention de Genève sur la mer territoriale (1958):

Article 12: *467*.

Convention de Genève sur la protection des personnes civiles en temps de guerre (convention de Genève IV) (12 août 1949): 250, *252, 254, 258*.

Article 27, paragraphe 2: *283*.
Article 149: *71, 92, 170, 174-175*.

Convention de Genève sur le plateau continental (1958): *687, 689*.

Article 6: *467, 689*.

Convention de La Haye pour la répression de la capture illicite d'aéronefs (16 décembre 1970): *38, 56, 72, 174-175*, 222.

Article 4, paragraphe 1: *73, 75*.

Article 4, paragraphe 2: *9, 56, 73.*
paragraphe 3: *9.*
Article 7: *75.*

Convention de Londres (13 août 1814): 637.

Convention de l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture (16 novembre 1945): 220, 235, 243, 248, *268, 288.*

Article XIV, paragraphe 2: 235-236, 248, *268, 288.*

Convention de Montréal pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile (23 septembre 1971): 13, 15, 18, *39, 41, 108, 110, 184,* 220, 222, 231, 237-238, 243, 249, *261-263, 268-269, 273, 277, 281-282,* 420, *539.*

Article 14: *262, 269.*
Article 14, paragraphe 1: 220, 230, 237, 248, *281, 283.*

Convention de Rome pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de la navigation maritime (10 mars 1988): *39.*

Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (10 décembre 1982): 424, 440, *467, 593.*

Article 15: 435.
Article 74: 324, 328, 422, 424, 435, 440.
Article 74, paragraphe 1: 422, 432, 440, *593.*
paragraphe 2: 423.
Article 76: 323.
Article 83: 323-324, 328, 422, 424, 435, 440, *690.*
Article 83, paragraphe 1: 422, 432, 440, *467, 593.*
paragraphe 2: 423, *467.*
Article 105: *37, 55.*
Article 267: *467.*
Partie XV: 422-423, *527.*
Partie XV, section 2: *467.*
section 3: *467.*

Convention de Vienne sur le droit des traités (23 mai 1969): 220, 229, 243, 246, *268, 286,* 426, 428-430, *502-503, 530-532, 549, 558, 564,* 625, *698.*

Article 2, paragraphe 1: 429, *529.*
Article 7, paragraphe 2: 428, 430.
paragraphe 2 *a)*: 22, *530.*
Article 27: *531.*
Article 31: *502, 549, 558, 579,* 648, 651, *691, 699.*
Article 31, paragraphe 3: *580,* 656.
Article 32: 645.
Article 44: *564, 565, 566.*
Article 44, paragraphe 3 *a)*: *490.*
Article 46: *531, 552, 593.*
Article 46, paragraphe 1: 428, 430, *592.*
paragraphe 2: 428, 430, *531.*
Article 53: 246.

Article 56: *566*.
Article 60: *564*, *566*.
Article 62, paragraphe 2: 336.
paragraphe 2 *a*): *564-565*.
Article 64: *502*.
Article 66: 234, 246.

Convention de Vienne sur les relations consulaires (24 avril 1963): 4, 21.

Convention de Vienne sur les relations diplomatiques (18 avril 1961): 4, 21, *52*, *95*, *146*, *179*.

Article 41, paragraphe 2: 6, 10.

Convention entre la France et l'Allemagne confirmant le protocole du 9 avril définissant les frontières entre le Congo français et le Cameroun (18 avril 1908): *545*.

Convention entre la France et le Royaume-Uni relative à la délimitation de la frontière entre les possessions britanniques et françaises à l'est du Niger (29 mai 1906): *545*.

Convention entre la Grande-Bretagne et la France concernant la délimitation des possessions à l'ouest du Niger et des possessions et sphères d'influence à l'est du Niger (14 juin 1898): *545*.

Convention entre la République française et l'Allemagne pour la délimitation des colonies du Congo français et du Cameroun et des sphères d'influence française et allemande dans la région du lac Tchad (15 mars 1894) : 331, *544*.

Convention entre les Etats-Unis et la Grande-Bretagne (2 janvier 1930): 641, 673-674, 677, 684.

Article 1: 642.
Article 3: 642, 677.
Frontière fixée par la — : 674, 677.
Négociation de la — : 673-674.

Convention entre les Pays-Bas et la Grande-Bretagne (20 juin 1891): 625-626, 638, 640, 643-644, 647, 651-653, 655-657, 660-661, 665, 670, *692-693*, *698-699*, *701-702*, *704*.

Préambule de la — : 651, 652, *699*.
Article 1: 644, 647, 652, *700*.
Article 2: 644, 647, 652, 659, 661.
Article 3: 641, 644, 647, 652, 658, 662.
Article 4: 625-626, 645-648, 651-652, 655, 658, 660-662, 664-666, *668-700*, *704*.
Article 5: 641, 644, 657, 659.
Article 6: 645.
Article 7: 645, 649.
Article 8: 645, *700*.
Interprétation de la — : 626, 653, 656, *692*, *704*.
Ligne définie par la — : *693*, *701*, *704*.
Objet et but de la — : 651-652, 657, *701-702*.
Pratique des parties: 656, 665.

Convention européenne des droits de l'homme:

Article premier: *284*.

Convention franco-allemande (1908): 336, 342.

Convention franco-britannique (1906): 336, 342.

Convention franco-britannique relative à Terre-Neuve et à l'Afrique occidentale et centrale (8 avril 1904): *545*.

Convention internationale contre la prise d'otages (17 décembre 1979): *39*, *74*.

Article 5: *73*, *75*.
Article 5, paragraphe 3: *79*.
Article 8: *73*.

Convention internationale pour la répression de la circulation et du trafic des publications obscènes (4 mai 1910): *56*.

Convention internationale pour la répression des attentats terroristes à l'explosif (15 décembre 1997): *39*.

Convention internationale pour la répression du faux monnayage (20 avril 1929): *38*, *174*.

Convention internationale pour la répression du financement du terrorisme (9 décembre 1999) : *39*.

Convention internationale relative à la répression de la traite des Blanches (18 mai 1904): *56*.

Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale (7 mars 1966): 220-221, 226, 229, 231, 235, 243-244, *268*.

Article 22: 220, 229, 243.

Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide (9 décembre 1948): *56*, *70-71*, *157*, *173*, 220, 228-229, 234-235, 243, 245, *252*, *266*, *268*, *285-287*.

Préambule: 245.
Article II: 244.
Article III: 244-245.
Article IV: 153.
Article VI: *71*.
Article IX: 220, 228, 235, 244, *285*.

Convention pour la répression de la capture illicite d'aéronefs (16 décembre 1970):

Article 4, paragraphe 3: *175*.

Convention pour la répression de la traite des femmes et des enfants (30 septembre 1921): *56*.

Convention relative à l'aviation civile internationale (7 décembre 1944): 222.

Convention relative à l'esclavage (25 septembre 1926): *174.*

Convention relative aux infractions et à certains autres actes survenant à bord des aéronefs (14 septembre 1963):

Article 3, paragraphe 1: *75.*

Convention sur l'abolition du travail forcé ou obligatoire (n° 105) (25 juin 1957): *56.*

Convention sur la prévention et la répression des infractions contre les personnes jouissant d'une protection internationale, y compris les agents diplomatiques (14 décembre 1973): *39, 148-149.*

Convention sur la protection physique des matières nucléaires (3 mars 1980): *39.*

Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (18 décembre 1979): 220, 226, 232, 236, 238, 243, 247, *252-253, 256, 269, 270, 273, 277, 283-284.*

Article 1: 229, 247, *283.*
Article 29: 270.
Article 29, paragraphe 1: 220, 229, 236, 238, 246-247, *283.*

Convention sur les missions spéciales (8 décembre 1969): 4, 21, *95, 148-149, 178, 182.*

Article 21: *148, 150.*
Article 21, paragraphe 2: *95, 178.*

Convention sur les privilèges et immunités des institutions spécialisées (21 novembre 1947): 237, 242.

Article 9: 220, 230.

Convention sur les substances psychotropes (21 février 1971): *38.*

Convention sur le travail forcé ou obligatoire (n° 29) (28 juin 1930): *56.*

Convention sur l'imprescriptibilité des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité (26 novembre 1968): *82.*

Convention unique sur les stupéfiants (30 mars 1961): *38.*

Article 36, paragraphe 2: *72.*

Déclaration de Lagos (21 juin 1971): *513.*

Déclaration de Maroua (1er juin 1975): 319-320, 326, 334, 408, 411, 416, 429, 456, *465, 527, 529-531, 562, 590.*

Notification au Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies: 426.
Validité de la —: 427-428, 430-431, *490, 529-530, 590-593.*
Sommet du 30 mai au 1er juin 1975: 426.

Déclaration de Yaoundé I (14 août 1970): 333, 416, *562.*

Article 2: 411.

Déclaration de Yaoundé II (4 avril 1971): 319-320, 326, 333-334, 408, 411, 416, 425, 427, 429, 431, 456, *465*, *527*, *530*, *532*, *562*, *590*.

Effet juridique de la ... : 427, 429, 431, *530*, *590*.

Déclaration du sultan de Bouloungan (27 septembre 1834): 637.

Déclaration Milner-Simon (10 juillet 1919): 318, 320, 325, 332, 335, 338-341, 344, 409, *511*, *541-548*, *556*.

Article 2, paragraphe 1 : *546*.
Carte Moisel annexée à la ... : 335, 338, 339, 340, 341, 345, 363, 365, 398, *511*, *514*, *542*, *546*, *547*, *556-557*.
Communiqué conjoint : 426.
Correction des inexactitudes : 341, *547*.
Inexactitudes : 371-372, *546*.
Notification au Secrétariat de l'Organisation des Nations Unies : 426.
Publication de la ... : 426.

Déclaration Thomson-Marchand (1929-1930): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 335-336, 338, 340-341, 344, 346, 359-360, 362-363, 365-367, 369-375, 377-378, 382-385, 387-393, 381-382, 384, 454, *511-513*, *517*, *541-542*, *544-545*, *547*, *556*.

Paragraphe 13 : 363.
Paragraphe 14 : 362.
Paragraphe 18 : 363, 365, 367.
Paragraphe 19 : 365-367.
Paragraphes 20 à 24 : 369-371.
Paragraphe 25 : 371-373.
Paragraphe 26 : 373-374.
Paragraphe 27 : 373-375.
Paragraphe 33 : 375, 377.
Paragraphe 34 : 375, 377.
Paragraphe 35 : 378.
Paragraphes 35 à 38 : 381-385.
Paragraphes 40 et 41 : 385, 387.
Paragraphes 48 et 49 : 387-388.
Paragraphes 60 et 61 : 388-393.

Déclaration universelle des droits de l'homme (10 décembre 1948): *105*, 222, *252*.

Echange de lettres entre le ministre néerlandais à Londres et le secrétaire britannique aux affaires étrangères (16 mars et 3 octobre 1905): 659.

Echange de lettres entre l'Indonésie et la Malaisie (22 septembre 1969): 679.

Echange de notes Crewe/Cambon (mars 1916): *545*.

Echange de notes entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis (3 et 10 juillet 1907): 668, 672-673, 676-677.

Carte accompagnant l'... : 672.

Echange de notes Henderson-Fleuriau (1931): 318, 320, 325, 334-338, 340-342, 344-346, 355, 359, 454, *511-513*, *542*, *544-545*, *547*, *556*, *558*.

Pacte de la Société des Nations: 409, *508*, *547*, *584*, 673.

Article 22, paragraphe 1: 413.
Régime des mandats: 330-332, 407, *502*, *546-547*, *562*.

Pacte international sur les droits civils et politiques (16 décembre 1966): 222.

Proclamation de protectorats allemands sur la côte occidentale de l'Afrique (12 juillet 1884): *574-575*.

Proclamation Truman (1945): 117.

Protocole additionnel I aux conventions de Genève du 12 août 1949 (8 juin 1977): 9, 28, *35*, *81*, 241, *254*, *257*.

Protocole additionnel II aux conventions de Genève du 12 août 1949 (8 juin 1977): 9, 28, *35*, *81*.

Protocole anglo-allemand (24 février 1904): *545*.

Protocole de Montréal pour la répression des actes illicites de violence dans les aéroports servant à l'aviation civile, complémentaire à la convention pour la répression d'actes illicites dirigés contre la sécurité de l'aviation civile (24 février 1988): *39*.

Protocole entre l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne (11 mars 1877): 639, 671.

Article premier: 670.

Protocole entre l'Espagne, l'Allemagne et la Grande-Bretagne (7 mars 1885): 640, 670-671, 674-675.

Article premier: 640, 671.
Article 2: 640, 671.
Article 3: 640.
Article 4: 671, 675.

Protocole entre l'Espagne et le sultan de Sulu (22 juillet 1878): 637, 670, 675.

Protocole franco-britannique (1910): 342.

Protocole pour la répression d'actes illicites contre la sécurité des plates-formes fixes situées sur le plateau continental (10 mars 1988): *39*.

Société des Nations: 409, *508*, *547*, *584*, 673.

Article 22, paragraphe 1: 413.

Statut du Tribunal militaire international de Nuremberg: *157*.

Article 6 *c*): *81*.
Article 7: 24, *153*.
Décisions: 20, 24.

Traité conclu avec les chefs de Bimbia (11 juillet 1884): *574*, *578*.

Traité d'amitié et de coopération en Asie du Sud-Est (1976): 630.

Traité de paix de Paris (10 décembre 1898): 640-641, 671-672, 676.

Article 3: 640.

Traité de paix hispano-américain (10 décembre 1898): *524*.

Traité de protectorat (10 septembre 1884): 333, 402-406, *474*, *476-483*, *486*, *489-490*, *493*, *499*, *501*, *504-505*, *519*, *524*, *563*, *565*, *567-569*, *571-573*, *575-579*, *585-586*, *601*.

Article premier: 404, *479*.
Article 2: 404, *479*.
Article 6: *577*.

Traité de Versailles (29 juin 1919): 331, 409.

Article 118: 401.
Article 119: 401.
Article 289: 400-401.

Traité d'Uccialli entre l'Italie et l'Ethiopie (1887): *497*.

Traité entre la Grande-Bretagne et les Pays-Bas (17 mars 1824): 638-639.

Traité entre le Nigéria et la Guinée équatoriale (23 septembre 2000): 424, 440.

Traité entre l'Espagne et les Etats-Unis (7 novembre 1900): 640, 671-672, 676.

Traité général de paix entre El Salvador et le Honduras (30 octobre 1980):

Article 34: *622*.

Traité signé entre le Gouvernement espagnol et le sultan de Sulu (23 septembre 1836): 640, 671.

Article premier: 670.

Annexe 2

LISTE DES OUVRAGES, ARTICLES ET DOCUMENTS CITÉS[1]

ABI-SAAB, G., *Les exceptions préliminaires dans la procédure de la Cour internationale*, 1967: *280*.

—, «International Criminal Tribunals and the Development of International Humanitarian and Human Rights Law», *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *104*.

AMERICAN LAW INSTITUTE, *Restatement of the Law (Third), Foreign Relations Law of the United States*, vol. 1, 1987: *156, 169*.

ANDRIES, A. *et al.*, «Commentaire de la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des infractions graves au droit international humanitaire», *Rev. dr. pén.*, 1994: *164*.

Annuaire de la Commission du droit international, 1989, vol. II (2), IIe partie, par. 446: *147*.

ARECHAGA, E. J. DE, et A. TANZI, in *International Law — Achievements and Prospects*, vol. I: *536*.

ARON, R., *Paix et guerre entre les nations*, 1984: *132*.

BASSIOUNI, C., *International Criminal Law, Enforcement*, 2e éd., vol. III, 1999: *76*.

BASSIOUNI, M. C., «International Crimes: *Jus Cogens* and *Obligatio Erga Omnes*», *Law and Contemporary Problems*, vol. 59, Issue 4, 1996: *156*.

—, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999: *156*.

—, «Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice», *Virginia Journal of International Law*, vol. 42, 2001: *155, 166*.

BASTID, S., *Les traités dans la vie internationale. Conclusion et effets*, 1985: *286*.

BECCARIA, *Traité des délits et des peines*: *37*.

BEDJAOUI, M., «La 'fabrication' des arrêts de la Cour internationale de Justice», *Le droit international au service de la paix, de la justice et du développement: Mélanges Michel Virally*, 1991: *135*.

—, «Le droit à la santé, espoirs, réalités, illusions», *Journal international de bioéthique*, 1998, vol. 9, n° 3: *279*.

BERGER, V., *Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme*, 2000: *284*.

BIANCHI, A., «Denying State Immunity to Violators of Human Rights», *Austrian Journal of Public and International Law*, vol. 46, 1994: *88*.

BROWN, D. J. L., «The Ethiopia-Somaliland Frontier Dispute», *International and Comparative Law Quarterly*, vol. 5: *497*.

BROWN, J., «Diplomatic Immunity: State Practice under the Vienna Convention on Diplomatic Relations», *ICLQ*, vol. 37, 1988: *179*.

BROWNLIE, I., *Principles of Public International Law*, 3e éd., 1979: *289*.

BULA-BULA, S., «La doctrine d'ingérence humanitaire revisitée», *Revue africaine de droit international et comparé*, septembre 1997, t. 9, n° 3: *132*.

[1] La présente liste est établie sur la seule base des références contenues dans le texte de la langue originale. Pour celles pouvant concerner plus spécifiquement la traduction vers l'autre langue, il convient, au besoin, de se reporter à la page correspondante.

BURGERS, J. H., et H. DANELIUS, *The United Nations Convention against Torture*, 1988: *74*.
CAHIER, P., *Le droit diplomatique contemporain*, 1962: *149*.
CAMERON, I., *The Protective Principle of International Criminal Jurisdiction*, 1994: *169*.
CAVAGLIERI, A., *Corso di Diritto Internazionale*, 2e éd.: *149*.
CÉSAIRE, A., *Discours sur le colonialisme*, 1995: *135*.
CHEMILLIER-GENDREAU, M., et D. ROSENBURG, dans *Encyclopédie juridique de l'Afrique*, t. II: *523*.
CHENG, B., *General Principles of Law as Applied by International Courts and Tribunals*, 1987: *705*.
COHEN, J. G., *La convention européenne des droits de l'homme*, 1989: *284*.
COMBACAU, J., et S. SUR, *Droit international public*, 1993: *128*, *136*.
CONSEIL DE L'EUROPE, *Compétence extraterritoriale en matière pénale*, 1990: *169*.
COT, J.-P., *A l'épreuve du pouvoir. Le tiers-mondisme. Pour quoi faire?*, 1984: *120*.
COVEY, O. T., «La compétence des Etats», *Droit international. Bilan et perspectives*, 1991: *128*.
D'ARGENT, P., «La loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire», *Journal des Tribunaux*, vol. 118, 1999: *164*.
DAVID, E., «La loi belge sur les crimes de guerre», *RBDI*, vol. 28, 1995: *164*.
DUBISSON, M., *La Cour internationale de Justice*, 1964: *274*, *276*.
DUPUY, P. M., «Crimes et immunités, ou dans quelle mesure la nature des premiers empêche l'exercice des secondes», *Revue générale de droit international public*, 1999, t. 103, n° 2: *118*.
ELIAS, T. O., «The Doctrine of Inter-temporal Law», *American Journal of International Law*, vol. 74, 1980: *500*.
EMERSON, B., *Léopold II. Le Royaume et l'Empire*, 1980: *127*.
Encyclopédie juridique de l'Afrique, t. 2: *525*.
ERICE Y O'SHEA, J. S. DE, *Derecho Diplomático*, 1954: *149*.
FITZMAURICE, G., «The General Principles of International Law Considered from the Standpoint of the Rule of Law», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, vol. 92, 1957: *160*, *485*.
—, *The Law and Practice of the International Court of Justice: 1951-1954*: *261*.
—, «Hersch Lauterpacht — The Scholar as Judge, Part II», *British Year Book of International Law*, vol. 38, 1962: *261-262*.
FOX, H., «The Resolution of the Institute of International Law on the Immunities of Heads of State and Government», *ICLQ*, vol. 51, 2002: *150*.
GONIDEC, P. F., dans l'*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, t. II, *521*.
GUGGENHEIM, P., *Traité de droit international public*, t. I: *130*.
—, *Traité de droit international public*, t. II, 1953: *280*.
GUILLAUME, G., «La compétence universelle. Formes anciennes et nouvelles», dans *Mélanges offerts à Georges Levasseur*, 1992: *174*.
HAMBRO, E., «Some Observations on the Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice», *British Year Book of International Law*, vol. 25, 1948: *276*.
—, «The Jurisdiction of the International Court of Justice», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, vol. 76, 1950: *276*.

HENKIN, L. *et al.*, *International Law*, 1993: *115*.
HENZELIN, M., *Le principe de l'universalité en droit pénal international: Droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000: *166*, *175*.
HIGGINS, R., *Problems and Process. International Law and How We Use It*, 1994: *169*.
HORSCHILD, A., *Le fantôme du Roi Léopold. Un holocauste oublié*, 1998: *127*.
HUET, A., et R. KOERING-JOULIN, *Droit pénal international*, 1994: *121*.
IMBERT, P. H., *Les réserves aux traités multilatéraux*, 1979: *286*, *288*.
JENNINGS, R., «The Role of the International Court of Justice», *British Year Book of International Law*, 1997: *474*.
JONES, A. H. M., et E. MONROE, *History of Ethiopia*: 497.
KAPPELER, D., *Les réserves dans les traités internationaux*, 1957: *286*.
KI-ZERBO, J., préface à l'ouvrage de Ahamadou A. Dicko, *Journal d'une défaite. Autour du référendum du 28 septembre 1958 en Afrique noire*, 1992: *107*.
KOUCHNER, B., *Le malheur des autres*, 1991: *135*.
LAUTERPACHT, E., «The Role of *ad hoc* Judges», *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, 1997: *101*.
LAUTERPACHT, H., «The Problem of Jurisdictional Immunities of Foreign States», *British Year Book of International Law*, vol. 28, 1951: *161*.
—, *The Function of Law in International Community*: *539*, *556*, *557*.
MANN, F. A., «The Doctrine of International Jurisdiction Revisited after Twenty Years», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, vol. 111, 1964: *169*.
MARTENS, G. F. DE, *Précis du droit des gens modernes de l'Europe fondé sur les traités et l'usage*, vol. I, 1831: *37*.
MARTIN, P. M., «Renouveau des mesures conservatoires: les ordonnances récentes de la Cour internationale de Justice», *Journal du droit international*, vol. 102, 1975: *291*.
MAVUNGU, M., *Le règlement judiciaire des différends interétatiques en Afrique*, 1992: *277*.
MCGIBBON, I. C., «Customary International Law and Acquiescence», *British Year Book of International Law*, 1957: *145*.
MCWHINNEY, E., *Les Nations Unies et la formation du droit*, 1986: *101*.
MENDELSON, M. H., «Interim Measures of Protection in Cases of Contested Jurisdiction», *British Year Book of International Law*, vol. 46, 1972-1973: *263*.
—, «Formation of International Law and the Observational Stand-point», in connection with «The Formation of Rules of Customary (General) International Law», *International Law Association, Report of the Sixty-Third Conference*, 1988: *108*.
MERON, T., *Human Rights and Humanitarian Norms as Customary Law*, 1989: *156*.
—, «International Criminalization of Internal Atrocities», *American Journal of International Law*, vol. 89, 1995: 76, *156*.
MERRILLS, J. G., *International Dispute Settlement*, 3e éd., 1998: *101*.
MOLL, M. *et al.*, Société nationale d'investissement et administration générale de la coopération au développement, *Zaïre. Secteur des parastataux, réactivation de l'économie. Contribution d'entreprise du portefeuille de l'Etat*, 29 avril 1994: *133*.
MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, livre 26, chap. 16 et 21: *37*.
MUNKMAN, A. L. W., «Adjudication and Adjustment — International Judicial

Decision and the Settlement of Territorial and Boundary Disputes», *British Year Book of International Law*, 1972-1973: *540*

MURPHY, J. F., «Civil Liability for the Commission of International Crimes as an Alternative to Criminal Prosecution», *Harvard Human Rights Journal*, vol. 12, 1999: *145*.

MURTY, B. S., *The International Law of Diplomacy: The Diplomatic Instrument and World Public Order*, 1989: *149*.

NAIR, K. K., *Politics and Society in South Eastern Nigeria 1841-1906*: *570*.

ODA, S., «Further Thoughts on the Chambers Procedure of the International Court of Justice», *American Journal of International Law*, vol. 82, 1988: *616*.

OPPENHEIM, L., *International Law*, vol. I, 9e éd., par R. Jennings et A. Watts: *149*, *481*, *501*, *555*.

OPPENHEIM, L., et H. LAUTERPACHT (dir. publ.), *International Law, A Treatise*, vol. I, 1955: *149*.

PICTET, J., *Commentaire de la convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne*, *CICR*, 1952: *122*, *123*.

POLITIS, N., *La morale internationale*, 1943: *107*.

Principes de droit international reconnus par le statut de Nuremberg, Genève, Nations Unies, doc. A/1316 (1950): *153*.

QUENEUDEC, J.-P., «Les États africains et la compétence de la CIJ», *Annales africaines*, 1967: *276*.

QUOC DINH, N. *et al.*, *Droit international public*, 1992: *136*.

—, *Droit international public*, 1999: *128*, *136*.

RANDALL, K. C., «Universal Jurisdiction under International Law», *Texas Law Review*, vol. 66, 1988: *156*.

RANJEVA, R., «La prescription par la Cour internationale de Justice de mesures conservatoires à portée militaire», dans Emile Yakpo et Tahar Boumedra (dir. publ.), *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *272*.

Rapport de M. Roberto Garreton rapporteur spécial sur la situation des droits de l'homme en République démocratique du Congo, présenté à la cinquante-septième session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, du 1er février 2001: *272*, *289*.

Rapport du Secrétaire général sur la mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo, doc. S/2002/169, 15 février 2002: *272*.

Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of Congo: *106*.

REUTER, P., et J. COMBACAU, *Institutions et relations internationales*, 1988: *132*.

REYDAMS, L., «Universal Jurisdiction over Atrocities in Rwanda: Theory and Practice», *European Journal of Crime, Criminal Law and Criminal Justice*, 1996: *164*.

RIGAUX, F., «Le concept de territorialité: un fantasme en quête de réalité», *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *128*.

ROBINSON et GALLAGHER, *Africa and the Victorians: The Official Mind of Imperialism*, 1961: *499*.

ROSENNE, S., «La Cour internationale de Justice en 1961», *Revue générale de droit international public*, 3e série, n° 4, t. XXXIII, octobre-décembre 1962: *102*.

—, *The Law and Practice of the International Court of Justice*, 1965: *274*.

Rosenne, S., *The Law and Practice of the International Court of Justice, 1920-1996*, 1997: *184*.

Roth, K., «The Case for Universal Jurisdiction», *Foreign Affairs*, septembre/octobre 2001: *155*.

Rouloumas, E., «Time Limitations for Claims and Actions under International Law», *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *104*.

Rousseau, *Du contrat social*, livre II, chap. 12, et livre III, chap. 18: *37*.

Rousseau, Ch., «Les rapports conflictuels», *Droit international public*, t. V, 1983: *101*, *113*.

Ruda, J. M., «Reservations to Treaties», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, vol. 146, 1975: *286*.

Salmon, J., *Manuel de droit diplomatique*, 1994: *116*, *148*.

Schwebel, S. M., «Clean Hands in the Court», dans E. Brown Weiss *et al.* (dir. publ.), *The World Bank, International Financial Institutions and the Development of International Law*, 1999: *160*.

Shaw, M. N., *Title to Territory in Africa, International Legal Issues*: *573*.

Skubiszewski, K., *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*: *101*.

Soubeyrol, J., «La négociation diplomatique, élément du contentieux international», *Revue générale de droit international public*, vol. 68, 1964: *280*.

Stern, B., «A propos de la compétence universelle», *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *128*.

Thierry, H., «Au sujet du juge *ad hoc*», *Liber Amicorum « In Memoriam » of Judge José Maria Ruda*, 2000: *694*.

Thirlway, H. W. A., «Evidence before International Courts and Tribunals», *Encyclopedia of Public International Law*, vol. 2, 1995: *705*.

Valticos, N., «L'évolution de la notion de juge *ad hoc*», *Revue hellénique de droit international*, vol. 50, 1997: *694*

—, «Les mécanismes internationaux de protection des droits de l'homme», *Droit international: bilan et perspectives*, vol. 2, 1991: *289*.

Vandermeersch, D., «La répression en droit belge des crimes de droit international», *RIDP*, vol. 68, 1997: *164*.

—, «Les poursuites et le jugement des infractions de droit international humanitaire en droit belge», dans H. D. Bosly *et al.*, *Actualité du droit international humanitaire*, 2001: *164*.

Van Elst, R., «Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions», *LJIL*, vol. 13, 2000: *174*.

Vangroenweghe, D., *Du sang sur les lianes. Léopold II et son Congo*, 1986: *127*.

Verhoeven, J., «Le crime de génocide. Originalité et ambiguïté», *Revue belge de droit international*, 1991/1: *288*.

—, «M. Pinochet, la coutume internationale et la compétence universelle», *Journal des Tribunaux*, 1999: *126*.

—, «Vers un ordre répressif universel? Quelques observations», *Annuaire français de droit international*, 1999: *126*, *164*.

—, *Droit international public*, 2000: *116*.

—, *L'immunité de juridiction et d'exécution des chefs d'Etat et anciens chefs d'Etat*, rapport à la 13e commission de l'Institut de droit international: *146*.

Visscher, Ch. de, *Aspects récents du droit procédural de la Cour internationale de Justice*, 1966: *280*.

Voltaire, «Crimes et délits de temps et de lieu», *Dictionnaire philosophique*: *37*.

WALDOCK, H., «Decline of the Optional Clause», *British Year Book of International Law*, vol. 32, 1955-1956: *276*, *280*.

WATTS, A., «The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers», *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, vol. 247, 1994: *87*, *96*, *145-146*, *149*, *150*, *158*.

WECKEL, PH., «La Cour pénale internationale», *Revue générale de droit international public*, t. 102, n° 4, 1998: *128*.

WESTON, B. H. *et al.*, *International Law and World Order*, 2e éd.: *106*.

Yearbook of the International Law Commission, 1950, Principle VI (c): *81*.

Yearbook of the International Law Commission, 1966, vol. II: 430.

ENGLISH INDEX[1,2]

A

Abuse of process: *186*, 237.

Acquiescence: 350, 415, 447, *485*, *580*, 650.

— and boundary change: 351.
— of Cameroon: 324, 327, 335, 349, 350-351, 353-354, 412, 416, *484*, *486*, *515-516*, *563*, *600*.

Act:

— *à titre de souverain*: 304, 353-354, 415-416, 627, 681-685, *691*, *696-697*.
— not corresponding to the law: 353-354, *516*, *588*, *602*.
— of cession: *490*.
— of State: *88*, *98*.
— *contra legem*: 351, 415, *515*, *535*.
— of coercion: 26, 28, *37*.
Illegal —: 31-32, *89*, *184*.
Official —: 20, 22, *63*, *98*.
Private —: 20, 25, *161*.

***Acta jure gestionis* and *acta jure imperii* (Distinction between —):** *84*.

Actori incumbit probatio: *124*.

Administration: *585*, 684-685.

— of territories: 406, *478*, *480*, *505*.
Effective —: 349-350, *583*.
Indirect —: 406, *483*, *519*.
Right of —: 641.
See also *Bakassi Peninsula*.

Admissibility: 6-7, 11, 15, 17, 19, *48*, *63*, 249, 300.

African Commission on Human and Peoples' Rights: *284-285*.

Aggression: *100*, *106*, *130*, *132*, *161*, *176*, 220, 222-225, 230, 233, 240.

Acts of armed —: 220, 226.
See also *Armed conflict; Use of force*.

[1] Italicized page numbers are references to the text of separate or dissenting opinions or declarations.
[2] Cross-references marked with an asterisk (*) are references to treaties, conventions and declarations listed in Annex 1.

Air incidents:

Shooting-down of Boeing 727 on 9 October 1998 in Kindu: 221, 249, *282*.

Airspace: 679, 683, *696*.

Alien Tort Claims Act (United States of America): *77*.

See also *Universal jurisdiction*.

Allocation line: 626, 643, 646-648, 650-651, 654, 656-657, 659, 662-663, 667-668, 671, *691*, *700*.

— of proposed settlement: 653.
Course of —: 663.
Extension of —: 377, 648, 662.

Amnesty International: *154-155*, *165*.

Annexation: 637.

Application for permission to intervene: 314, *472*, 632, *688*.

See also *Intervention in the proceedings*.

Application instituting proceedings: 3, 6, 10, 11, 15, 18, *46*, *64*, *110*, 223, *252*, *273*, *275*, 312, *459*.

— without object: 14, 15, 32, *110*.

Application of Cameroon instituting proceedings against Nigeria (29 March 1994): 312, 316, 416, 439, *462-465*, *550-551*, *562*.

Additional Application of Cameroon (6 June 1994): 312-313, 317, 354-355, 357, *462*, *542*.

Application of Nicaragua instituting proceedings against Colombia (6 December 2001): 189.

Application of the Democratic Republic of the Congo instituting proceedings against Belgium (17 October 2000): 6-7, 10-11, 12, 15, 19, *35*, *46-51*, *64*.

Admissibility of the —: 8-9, 33, *47-48*, *110*, *183-184*.

Application of the Democratic Republic of the Congo instituting proceedings against Rwanda (23 June 1999): 237, *269*.

Application of the Democratic Republic of the Congo instituting proceedings against Rwanda (28 May 2002): 219-220, 248, 299, 300.

Application of the Republic of El Salvador instituting proceedings against Honduras (10 September 2002): 619-620, *621-622*.

Arbitral awards: 31, 415, 442.

Beagle Channel Arbitration: 415.
Delimitation of Maritime Areas between Canada and the French Republic (St. Pierre et Miquelon): 434, 437, 447.

Delimitation of the Continental Shelf (United Kingdom/France): 432, 434, 436, 446.
Delimitation of the Guinea and Guinea-Bissau Maritime Boundary: 433, 445, 447.
Eritrea/Yemen Award (Second Phase): 417, *696*.
Great Britain and Portugal concerning Delagoa Bay (24 July 1874): 469.
Island of Palmas case: 37, 405, *495-496*, *499-500*, *524-525*, *539*, *556-557*, *577*.
North Atlantic Fisheries Arbitration (1910): *541*.
Palena arbitration: 346, 682.
Rann of Kutch, Arbitral Award: 415, *541*.
Venezuela-British Guiana Boundary arbitration *(1899)*: *541*.

Arbitral tribunal: 248, *288*, 432, *616*, *622*.

Arbitration:

— as a precondition for the seisin of the Court: 236-237, 239, 242, 246, 248, *270*, *281-282*.

Archipelago of Sulu (Joló): 637, 640, 643, 670-671, 674-675.

Cession of —: 675.
Definition of —: 670.
Territorial extent of —: 674.

Armed conflict: *541*.

See also *Aggression*.

Arrest warrant:

European —: *180*.
International —: *180*.
International — *in absentia*: 3, 9, 27, *92*.

Arrest warrant of 11 April 2000: 4, 8, 12-14, 18-19, 26-27, 29-31, 33, *35*, *47-49*, *54*, *64*, *79*, *82*, *88-89*, *124*, *130*, *139*, *168*, *177-178*, *180*, *183*.

Execution of —: 8, 9, 27, 29, 30, *117*, *139*, *178*, *180-181*.
International circulation of —: 9, 26, 29, 30, *52*, *84*, *97*, *131*, *138*, *168*, *180*.
Issuing of —: 9, 26-27, 29, *52*, *62*, *83*, *88*, *121*, *131*, *138*, *168*, *178-179*.
Legal effect of —: 17, 27, 29, 30, *51-52*, *83-84*, *88*, *97*, *108*, *128-129*, *131*, *178-179*, *181*.
Validating of —: 27, *180*.

Australian War Crimes Act (1945): *69*, *125*.

***Aut dedere aut judicare*:** *36*, *56*, *80*, *124*, *170*, *174-175*, *186*.

***Aut dedere aut prosequi*:** *71*, *73*, *75-76*, *78*, *80*.

Authoritative text:

English: 190, 196, 202, 208, 214, 300, 605, 611, 620, 686.
French: 33, 193, 199, 205, 211, 217, 250, 297, 458, 608, 611, 615.

Authority:

Display of — : 682-683.
State — : 123, 685.

B

Bad faith: *150, 187*, 423.

Bakassi Peninsula: 323, 327, 330, 399, 400-401, *460, 465, 468, 475, 526*.

Administration of the — : 408-409, *483-484, 486*.
Administrative activities in the — : 413-416, *483, 563, 585, 589*.
Boundary incidents: 453.
Cession of the — to Germany: *503, 505, 567, 577*.
Common understanding of title to the — : 410.
Effectivités: *582, 583, 589*.
Entitlement of Great Britain to cede the — : 400-403, 407-408, *475, 478-482, 490, 494, 518, 564-565, 579-580, 586*.
Historical consolidation of title: 412-414, *482-483, 486, 522, 524, 562, 579-581, 583, 589*.
Hydrocarbon resources: 408-409, 411-412, *483, 583*.
Instruments relating to the — : 333, 359, *561-564*.
Mandate and trusteeship period: 407-409, 579, 585-586.
Nigerian claims to title over the — : 412-414, 416, 426-427.
Pre-colonial era: 402.
Recognition of sovereignty over the — by the Parties: 411, 412, 416.
Sovereignty over the — : 316, 318, 320, 322-323, 326-327, 399-400, 409, 427, 455, 460, 475-476, 480, 491, 562, 568, 575, 577, 580, 601.
State conduct: 408, 412, 416.
United Nations Plebiscite: 407-408, 410.
Uti possidetis juris: 412, *509*.
Withdrawal of administration, and military and police forces from the — : 306, 319, 321, 326-327, 450-452, 457, *535*.
See also **Anglo-German Agreement (11 March 1913); *Anglo-German Agreement of Obokum (12 April 1913); Border incidents; Boundary; Delimitation; Demarcation; Historical consolidation of title; Hydrocarbon resources; *Treaty of Protection (10 September 1884)*.

Baselines: 442, *541*, 681.

Definition of — : *689*.
Drawing of — : 680.
See also *Maritime delimitation*.

Belgian Law of 16 June 1993 concerning the Punishment of Grave Breaches of the International Geneva Conventions of 12 August 1949 and of Protocols I and II of 8 June 1977 Additional Thereto (as amended 10 February 1999): 9, *35, 47-49, 51-53, 55, 57-58, 82, 126, 164, 185-187*.

Article 1, paragraph 2: 28.
paragraph 3: 28.
Article 5: 10.

Article 5, paragraph 3: 10.
Article 7: 9, 55, *125*, *164*, *166*, *168*, *176*.
Revision of the —: *140*, *185*.

Border incidents: 318, 336, 538, 601.

Casualties: 598-599.
See also *Bakassi Peninsula: Boundary*.

Boundary: *102*, 614, 625-626, 638, 640, 642-666, 668, 673-675, *689*, *691-692*, *695*, *700-702*, *704-706*.

Administrative —: *582*, 668.
Artificial —: *555*.
— between Cameroon and Nigeria: 411, *510*.
— dispute: *474*, *541*, *597*, 654.
— incidents: 453, *596*.
— pillars: 658, 661.
— rectification: 400, 401.
— settlements: 651.
Claim dealing with both land and maritime —: *538*, *594*.
Course of —: 398, 640, 644, 651-652, 659-662, *699*, *700*.
Demarcation of a —: 304, 323, 331, 344, 369, 425, *544-545*, *590*, 652, 662-663, *687*.
Determination of a —: 371, 384, *510-511*, *563*, 626, 668.
Extension of —: 648, 649, 657, 658, 662-665, 666, 668.
Form of agreement for the determination of a —: *491*.
Land boundary treaty: 652, *700*.
Linear boundaries: *517*, *520*.
Median line: 467, 689.
Modification of a —: 370, 372, 409, *542*, *548*, *558*, *560-561*, *580*, *584*.
Natural —: 365, *520*, *546*, *555*.
Prolongation of a —: 646, 654, 658, 663, 667.
Starting point of a —: 652, 658.
Termination of a —: 333, 658-659, 662-663, 665.
See also *Bakassi Peninsula: Border incidents; Delimitation; Demarcation; Dispute; Frontier; International boundaries; Lake Chad area; Land boundary; Maritime boundary; Maritime delimitation*.

British Admiralty Chart 3433: 320, 326, 334, 411, 425, 431, 443, 456, *527*, *590*.

British Nigeria (Protectorate and Cameroons) Order in Council (2 August 1946): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 332, 389, 391-395, 397-399, 454, *562*.

See also *Land boundary between Cameroon and Nigeria*.

British North Borneo Company (BNBC): 639-642, 645-646, 654, 671, 673, 675, 677, 684, *696*, *698*.

Burden of proof: 453, *535*, *598*, *599*, *705*.

C

Cairo Guiding Principles on Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences (preliminary draft): *154*, *167*, *173*.

Canadian Criminal Code (1985): *69.*

Article 7: *125.*

***Capitis diminutio*:** *179.*

Chamber of the International Court of Justice: 415, 419, 432, 441, 447, *471, 486, 508, 516, 522, 561-562, 582, 587-588,* 614, *616,* 619, *621-622,* 678, *703.*

Ad hoc —: *616, 622.*
Composition of —: *621.*
Formation of —: *622.*

Channel:

Artificial —: 363, 365.
Main —: 346.

Circumstances precluding wrongfulness: *535.*

See also *State responsibility.*

Civil society: *137, 141, 155, 282.*

Coastal States: 438.

Coastline:

Concave —: 419.
See also *Maritime delimitation.*

Coasts:

Adjacent: 431, 435.
Opposite: 435.
See also *Maritime delimitation.*

Coercive action: *37, 129.*

Colonial boundaries: *508, 523, 525.*

Intangibility of —: *507, 509.*
Respect for —: *509, 510.*
See also *Colonial powers;* Uti possidetis juris *(Principle of —).*

Colonial law: *471, 493, 504.*

Colonial powers: *105, 403, 471, 493-494, 496, 499, 508, 519, 520, 524.*

Annexation by —: *521, 524.*
Delimitation of boundaries by —: 331, *526.*
See also *Colonial boundaries;* Uti possidetis juris *(Principle of —).*

Colonial protectorates: 403, *494-496, 499, 504-505, 520, 524-526, 574, 579.*

Distinction between —, colonies and protectorates: 403, *493, 499-500, 577-578.*
See also *Colony; International protectorate; Protectorate.*

Colonial treaties: *519, 520-521.*

Colonization: *519, 525.*

Legal framework of — : *471.*

Colony: *470, 517, 521, 566, 579.*

See also *Colonial protectorates; International protectorates; Protectorates.*

Comity (International —): *95, 139, 142, 147, 151, 163, 186.*

Commission on Human Rights (United Nations —): *119, 154,* 229, *253.*

Resolution 2000/68, Impunity (26 April 2000): *154.*
Resolution 2000/70, Impunity (25 April 2001): *154, 160, 176.*
Resolution 2002/14, Situation of human rights in the Democratic Republic of the Congo (19 April 2002): 224, 229, *253.*
Resolutions of the — : 223, *252.*

Compensation: *112, 222.*

See also *Damage; Reparation.*

Complementarity (Principle of —): *92, 162, 176-177.*

Compromissory clause: 235, 243, *261, 267-268, 273, 275, 277, 286-289, 467.*

Conference of Berlin (1885): 400, *493-494, 499-500, 519.*

General Act of the — : 400, *521, 526, 601.*
Article 6: *601.*
Chapter VI, Article 34: *520.*

Constitutive recognition (Theory of —): *496.*

Continental shelf: 39, *117,* 305, 323, 324, 328, 422, 424, 433, 434, 437, 438, 440, 441, *459, 464-468, 532,* 664, 666, 681, *687-690.*

Boundary of the — : *465-467,* 681.
Customary law concerning the — : 441.
Delimitation of the — : 438, *464, 468, 532.*
Equitable access to the — : 434.
Link between the — and the Exclusive Economic Zone: 441.
Rights to explore and exploit the resources of the — : 323-324, 328.
Truman Proclamation of 1945: *117.*
See also *Exclusive economic zone; Maritime delimitation.*

***Contra preferentem* rule:** *489.*

Counter-claim:

— presented by Nigeria: 314-315, 321, 323, 325, 327, 329, 453, *461, 507, 536, 549, 593, 596, 601.*
— presented by Uganda: 604.

Courtesy (International —): *129, 139, 144-145, 148, 150, 177, 178.*

Crimes against humanity: *104, 177.*

— and immunity: 23-24, *116, 142, 152, 156, 158, 161, 185.*
— and universal jurisdiction: 28, *35, 44, 75, 78, 81, 137, 165, 167, 169, 173.*
Definition of —: *81-82, 270.*
See *Genocide; International crimes; International criminal law.*

Customary international law: 8, 11, 20- 21, 24, 26, *37, 49, 52, 65, 75-76, 87-88, 100, 119, 129, 134, 137, 139, 140, 142-143, 145-148, 150, 152, 155-156, 159, 163, 165, 167, 169, 170, 172-173, 178, 185, 187,* 225, 233, 240, *279,* 429, 450, *529-530, 579,* 645, *699.*

Creation of —: *118, 143-145, 155, 172.*
Violation of —: 8, *49,* 224, 317, 319, 321, 326, 450.
See also *International law.*

D

Damage:

Assessment of —: 317-318.
Material —: 317-319, 321, 327.
Non-material —: 317-319, 321.
See also *Compensation; Reparation.*

De minimis non curat lex: *185.*

Decisions of national courts:

Auto de la Sala de lo Penal de la Audiencia Nacional confirmando la jurisdicción de España para conocer de los crimenes de genocidio y terrorismo cometidos durante la dictadura chilena, 5 November 1998: *140, 165, 171.*
Bin Laden case, 2000 (United States): *70.*
Bouterse case, 2000-2001 (Netherlands), *41, 70, 89, 140, 156, 172.*
Chong Boon Kim v. *Kim Yong Shik and David Kim,* Circuit Court (First Circuit, State of Hawaii), 9 September 1963: *144.*
Cvjetković case, 1994 (Austria): *70, 125.*
Dutroux case (Belgium): *186.*
Eichmann case, Israel Supreme Court, 29 May 1962: *88, 165.*
Estate of Silme G. Domingo v. *Ferdinand Marcos: 145.*
Javor case, 1996 (France): *40, 70, 171.*
Jean-Juste v. *Duvalier* (US District Court, SD Fla.): *145.*
Jimenez v. *Aristeguieta*: *145.*
Jorgić case, 1999 (Germany): *41, 171.*
Kadić v. *Karadzić,* 70 F. 3d 232 (2d Cir. 1995): *145.*
Kilroy v. *Windsor (Prince Charles, Prince of Wales),* US District Court for the ND of Ohio, 7 December 1978: *144.*
Lafontant v. *Aristide,* 844 F. Supp. 128 (EDNY 1994): *145.*
Mighell v. *Sultan of Johore* [1894]: *496.*
Munyeshyaka case, 1998 (France): *40, 70.*
Nulyarimma case, 1999 (Australia): *70.*
Pinochet cases (United Kingdom): 23, *42, 88, 140, 144, 156, 161.*
Polyukhovich v. *Commonwealth of Australia* (1991): *70, 125.*
Qaddafi case, 2001 (France): *70, 140, 144.*

R v. *Finta* case (Canada): *125*.
R. v. *Crewe* [1910]: *497-498*.
Republic of the Philippines v. *Marcos and Others*: *145*.
Saric case, 1995 (Denmark): *171*.
Sokolvič case 1999 (Germany): *41*.
Sultan of Johore v. *Abubakar Tunku Aris Bendahar and Others* [1952]: *496*.
Tadić case, 1994 (Germany): *40-41*.
Yunis case, 1988 (United States): *70*, *165*.

Decisions of the Eritrea-Ethiopia Boundary Commission: *540-541*, *699*.

Decisions of the European Commission of Human Rights:

Al-Adsani v. *United Kingdom*, 21 November 2001: *140*, *151*, *156*, *172*.
Loizidou v. *Turkey*: *284*.

Decisions of the Human Rights Committee:

B.d.B. et al. v. *The Netherlands*: *256*.
Stephens v. *Jamaica*: *256*.

Decisions of the International Court of Justice: *287*, 415, 442, *503*, 651.

Aegean Sea Continental Shelf (Greece v. *Turkey), Judgment, I.C.J. Reports 1978*: *502*.
Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. *Yugoslavia), Provisional Measures, Order of 8 April 1993, I.C.J. Reports 1993*: 241, *290*.
Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. *Yugoslavia), Provisional Measures, Order of 13 September 1993, I.C.J. Reports 1993*:

Separate opinion of Judge *ad hoc* Lauterpacht: *693-694*.

Application of the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (Bosnia and Herzegovina v. *Yugoslavia), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1996*: 245.
Armed Activities on the Territory of the Congo (Democratic Republic of the Congo v. *Uganda), Provisional Measures, Order of 1 July 2000, I.C.J. Reports 2000*: *259*, *262-263*, *272*, *277*, *290-292*.
Arrest warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. *Belgium), Provisional Measures, Order of 8 December 2000, I.C.J. Reports 2000*: 6, 11.

Declaration of Judge Oda: *46*, *49*.
Dissenting opinion of Judge *ad hoc* Bula-Bula: *129-130*, *134*.

Arrest Warrant of 11 April 2000 (Democratic Republic of the Congo v. *Belgium), Judgment, I.C.J. Reports 2002*: *488*.

Separate opinion of Judge *ad hoc* Bula-Bula: *694-695*.

Asylum, Judgment, I.C.J. Reports 1950: 18, *60*, *488*.
Border and Transborder Armed Actions (Nicaragua v. *Honduras), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1988*: *275*.
Certain Expenses of the United Nations (Article 17, Paragraph 2, of the Charter), Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1962: *68*.
Certain Phosphate Lands in Nauru (Nauru v. *Australia), Preliminary Objections, Juagment, I.C.J. Reports 1992*: 16, *552*.

Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta), Application for Permission to Intervene, Judgment, I.C.J. Reports 1984: 472.

Dissenting opinions of Judges Sette-Camara, Oda, Schwebel and Jennings: *473*.

Continental Shelf (Libyan Arab Jamahiriya/Malta), Judgment, I.C.J. Reports 1985: 417, 434, 441, 443, 447, *533*.

Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya), Application for Permission to Intervene, Judgment, I.C.J. Reports 1981: *472*.

Separate opinions of Judges Morozov, Oda and Schwebel: *472*.

Continental Shelf (Tunisia/Libyan Arab Jamahiriya), Judgment, I.C.J. Reports 1982: 418, 421, 433, 436-437, 447, *472*, *702*.

Delimitation of the Maritime Boundary in the Gulf of Maine Area, Judgment, I.C.J. Reports 1984: *118*, 432, 433, 441, 446-447.

Difference Relating to Immunity from Legal Process of a Special Rapporteur of the Commission on Human Rights, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1989: *119*.

East Timor (Portugal v. Australia), Judgment, I.C.J. Reports 1995: 245, *274*, *289*, *552*.

Elettronica Sicula S.p.A. (ELSI), Judgment, I.C.J. Reports 1989: *17*.

Fisheries (United Kingdom v. Norway), Judgment, I.C.J. Reports 1951: 352, *476*, *484-485*, *516*, *540-541*, *581*.

Fisheries Jurisdiction (Federal Republic of Germany v. Iceland), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1974: 16.

Fisheries Jurisdiction (Spain v. Canada), Jurisdiction of the Court, Judgment, I.C.J. Reports 1998: 15, *275*.

Fisheries Jurisdiction (United Kingdom v. Iceland), Provisional Measures, Order of 17 August 1972, I.C.J. Reports 1972: *263*.

Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Provisional Measures, Order of 10 January 1986, I.C.J. Reports 1986: *292-293*.

Frontier Dispute (Burkina Faso/Republic of Mali), Judgment, I.C.J. Reports 1986: 353, 355, 413, 415, 417, 419, 421, *471*, *486-487*, *508-509*, *515-516*, *522*, *556-557*, *561-562*, *582*, *587-588*, *602*, 667, 678, *697*, *703*.

Interhandel, Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1959: 17.

Kasikili/Sedudu Island (Botswana/Namibia), Judgment, I.C.J. Reports 1999: 346, *515-517*, *540*, *558*, 645-646, 667, *696*.

LaGrand (Germany v. United States of America), Provisional Measures, Order of 3 March 1999, I.C.J Reports 1999: *291*, *293*.

Declaration of Judge Oda: *127*.

LaGrand (Germany v. United States of America), Judgment, I.C.J. Reports 2001: *265*, 452-453.

Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria), Provisional Measures, Order of 15 March 1996, I.C.J. Reports 1996: *293*.

Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria: Equatorial Guinea intervening), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998: 305, 313, 332, 357, 417, 420, 422-424, *507*.

Land and Maritime Boundary between Cameroon and Nigeria (Cameroon v. Nigeria: Equatorial Guinea intervening), Judgment, I.C.J. Reports 2002: *702*.

Land, Island and Maritime Frontier Dispute (El Salvador/Honduras: Nica-

ragua intervening), Judgment, I.C.J. Reports 1992: 353-354, *476*, *486-487*, *515*, *582*, *586-587*.

Legal Consequences for States of the Continued Presence of South Africa in Namibia (South West Africa), notwithstanding Security Council Resolution 276 (1970), I.C.J. Reports 1971: *500*, *503*, *558*.

Legality of the Threat or Use of Nuclear Weapons, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1996: *69*.

Declaration of Judge Bedjaoui: *169*.

Dissenting opinion of Judge Shahabuddeen: *78*.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Belgium), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: 241.

Separate opinion of Judge Higgins: *265*, *267*.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Canada), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: *289*, *293*.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. France), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: 228.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Italy), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: *267*.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. Spain), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: *266*, *286*.

Legality of Use of Force (Yugoslavia v. United States of America), Provisional Measures, Order of 2 June 1999, I.C.J. Reports 1999: 235, *266*, *286-287*.

Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar v. Bahrain), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1995: 645, 653.

Maritime Delimitation and Territorial Questions between Qatar and Bahrain (Qatar v. Bahrain), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 2001: 432, 436, 440, 442, 443, 540.

Maritime Delimitation in the Area between Greenland and Jan Mayen (Denmark v. Norway), Judgment, I.C.J. Reports 1993: 432-434, 441-442, 446, *540*.

Separate opinion of Judge Shahabuddeen: *100*.

Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Provisional Measures, Order of 10 May 1984, I.C.J. Reports 1984: *293*.

Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Jurisdiction and Admissibility, Judgment, I.C.J. Reports 1984: 16, *275*, *290*, 453.

Military and Paramilitary Activities in and against Nicaragua (Nicaragua v. United States of America), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1986: *125*, *144*, 420.

Minquiers and Ecrehos, Judgment, I.C.J. Reports 1953: 413, 415, *476*, *485*, *581-582*, 685, 697.

Monetary Gold Removed from Rome in 1943, Judgment, I.C.J. Reports 1954: *551-552*.

North Sea Continental Shelf, I.C.J. Reports 1969: *143-144*, 432-434, 437-438, 445, *533*, *540*, *688*.

Northern Cameroons, Judgment, I.C.J. Reports 1963: 12, 14.

Nottebohm, Preliminary Objection, Judgment, I.C.J. Reports 1953: 13.

Nuclear Tests (Australia v. France), Judgment, I.C.J. Reports 1974: 12, 14.

Nuclear Tests (New Zealand v. *France), Judgment, I.C.J. Reports 1974*: 12, 14.

Oil Platforms (Islamic Republic of Iran v. *United States of America), Preliminary Objection, Judgment, I.C.J. Reports 1996*: 645.

Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. *United Kingdom), Provisional Measures, Order of 14 April 1992, I.C.J. Reports 1992*: *539*.

Separate opinion of Judge Lachs: *108*.

Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. *United Kingdom), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*: 13, 15, 18, *184*, 420.

Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. *United States of America), Provisional Measures, Order of 14 April 1992, I.C.J. Reports 1992*: *281*, *539*.

Questions of Interpretation and Application of the 1971 Montreal Convention arising from the Aerial Incident at Lockerbie (Libyan Arab Jamahiriya v. *United States of America), Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1998*: 13, 15, 18, *110*, 237, 420.

Request for an Examination of the Situation in Accordance with Paragraph 63 of the Court's Judgment of 20 December 1974 in the Nuclear Tests (New Zealand *v.* France) *Case, Order of 22 September 1995, I.C.J. Reports 1995*: *693*.

Dissenting opinion of Judge *ad hoc* Palmer: *693*.

Request for Interpretation of the Judgment of 20 November 1950 in the Asylum Case, Judgment, I.C.J. Reports 1950: *66*.

Reservations to the Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1951: 229, 235, 245, *286*.

Right of Passage over Indian Territory, Preliminary Objections, Judgment, I.C.J. Reports 1957: 13, *280*.

Sovereignty over Certain Frontier Land (Belgium/Netherlands), Judgment, I.C.J. Reports 1959: *697*, *703*.

Temple of Preah Vihear (Cambodia v. *Thailand), Merits, Judgment, I.C.J. Reports 1962*: 16, 451, *515*, *540*, *558*, *699*.

Territorial Dispute (Libyan Arab Jamahiriya/Chad), Judgment, I.C.J. Reports 1994: 353, 359, 419, 421, 451, *548-549*, 645, 653, 678.

Separate opinion of Judge Shahabuddeen: *704*.

Vienna Convention on Consular Relations, Order of 9 April 1998, I.C.J. Reports 1998: *127*.

Declaration of Judge Oda: *127*.

Western Sahara, Advisory Opinion, I.C.J. Reports 1975: 405, 415, *470*, *489*, *492*, *494-495*, *504*, *573*, *577*, *582*.

Decisions of the International Criminal Tribunal for Rwanda:

Akayesu Judgment (96-4-T): *83*.

Decisions of the Permanent Court of International Justice: 651.

Consistency of Certain Danzig Legislative Decrees with the Constitution of

the Free City, Advisory Opinion, 1935, P.C.I.J., Series A/B, No. 65: 44-45.
Electricity Company of Sofia and Bulgaria, Order of 5 December 1939, P.C.I.J., Series A/B, No. 79: 255.
Factory at Chorzów, Judgment, 13 September 1928, P.C.I.J., Series A, No. 17: 31, *62, 89.*
Interpretation of Article 3, Paragraph 2, of the Treaty of Lausanne, Advisory Opinion, 1925, P.C.I.J., Series B, No. 12: 651, *704-705.*
Jaworzina, Advisory Opinion, 1923, P.C.I.J., Series B, No. 8: 540-541.
Legal Status of Eastern Greenland (Denmark v. Norway), P.C.I.J., Series A/B, No. 53: 491, 682.
"Lotus", Judgment No. 9, 1927, P.C.I.J., Series A, No. 10: 36-37, 42, 51, 54, 57-58, 63, 77-79 117, 137, 141, 145, 167-169, 172, 180.
Mavrommatis Jerusalem Concessions, Judgment No. 2, 1924, P.C.I.J., Series A, No. 2: 281.
Nationality Decrees Issued in Tunis and Morocco, Advisory Opinion, 1923, P.C.I.J., Series B, No. 4: 576.
Société commerciale de Belgique, Judgment, 1939, P.C.I.J., Series A/B, No. 78: 16.

Declaratory judgment: *134, 182, 184.*

See also *Judgment(s) of the International Court of Justice.*

Decolonization: *102-103, 107, 109, 133.*

Defence strategy:

— of Belgium: 18, *59, 111-112, 116.*

Delimitation: 323, 358, 372, 374, 411, 418, 420, 433, 435, 445-448, *513, 543, 558, 561*, 641-642, 652, 658, 679, *690.*

Conventional —: 335-336.
Conventional line: *516.*
— agreement between Indonesia and Malaysia (27 October 1969): 642, 679.
— of the exclusive economic zone: *532.*
Distinction between — and demarcation: 351, 359, 377, *511, 513, 525, 555.*
Instrument of —: 370, 393.
Territorial —: 664.
See also *Bakassi Peninsula; Demarcation; Exclusion line; Maritime delimitation.*

Demarcation: 358, 387-389, 392, 397, *510, 558, 561.*

— agreement: 657, 659, 661.
— operations: 359, 660.
Proposals of Cameroon and Nigeria for effecting —: 358.
See also *Bakassi Peninsula; Delimitation.*

Diplomacy: 422.

Diplomatic negotiations: *280-281.*
Diplomatic practice: *403, 408.*

Diplomatic relations: *236*.
Effective conduct of — : *85, 88, 95-96, 109, 115-116, 129, 180, 182, 185*.
Preventive — : *474*.
See also *International relations*.

Diplomatic protection: 111.

Discontinuance of proceedings: 269.

Discrimination against women: 247, *270, 284*.

See also *Women's rights*.

Dispute:

Border — : *506*.
— resolution: *538*.
Existence of a — : *551, 597*.
Prevention of a — : 317, *463*.
See also *Boundary; Peaceful settlement of international disputes*.

Documents:

Production of new — after the closure of the written proceedings: 315.
See also *Evidence*.

Domestic law: *130-131*.

See also *Internal law; National law*.

Due diligence: 228.

E.

***Effectivités*:** 350-351, 354, 413, 415-416, *475, 483, 508, 515-516, 535-536, 540-542, 547-548, 555-563, 573, 580, 582-583, 586-589, 602*, 626-627, 643, 678-679, 681-684, 686, *687, 691-692, 695-698, 703*.

Administrative acts: 683.
Demonstration of — : *696*.
— *contra legem*: 416, *557, 587*.
— of a legislative or regulatory character: 683.
Evidence of — : *703*.
Fishing licensing system: 681, 684.
Lighthouses: 681, 684-685, *696*.
Naval activities: 680, 683.
Navigational aids: 685.
Piracy-control: *696*.
Relationship between — and legal title: 353, 413, 415, *486, 515-516, 557-558, 560, 587-589, 602*, 678.

Embargo: 226, 233, 240.

Encroachments: 389.

Equidistance:

— line: 418, 432- 434, 442-443, 446-448, 457, *466*, *532*.
— method: 443, *533*.
— principle: 325, 329, 432, 437, 442, *467*.
Equidistance/relevant circumstances rule: 437, 441.
Equidistance/special circumstances method: 441, *467*.
See also *Maritime delimitation*.

Erga omnes: *173*, 229, 231, 234-235, 245, *289*.

Estoppel: 351.

Ethnic groups: *509*, *568*, *584*.

Ethnicity: *510*, *540*.

— and nationality: *509*, *517*.
See also *Nationality*.

European Court of Human Rights: *503*.

European Parliament: *272*.

Resolution on the situation in the Democratic Republic of the Congo (14 June 2002): *279*.

Evidence: *599*, *600*, *700*, *705*.

Documentary — : 406, 429, *486-487*, *600*.
Interpretation of — : *476*.
Material — : *476*.
Rules of — : *692*.
See also *Documents*.

Evidentiary law: *704*.

Exclusion line: 435.

Exclusive economic zone: 305, 422, 424, 432-433, 440-441, *464*, *532*.

Delimitation of the — : *532*.
Link with the continental shelf: 441.
See also *Continental shelf*.

Ex injuria non oritur jus: *482*.

Explanatory Memorandum appended to the draft Law submitted to the Netherlands States-General with a view to ratification of the 1891 Convention: 625, 649-650, 656, 665, *691*, *701*.

Map attached to the — : 648, 656, 658, 663, 667, *700-701*.

Extradition: 4, 7, 11, 25-27, 29, *36*, *70-73*, *83-84*, *92*, *123*, *139*, *171*, *173*, *175*, *181-182*.

Double criminality rule: *70*.
Obligation of — : 25, *39*, *44*, *71*, *80*, *122*, *147*.

Ex una causa, nullitas: *482*.

F

French Code of Criminal Procedure:

Article 689: *77*.
Article 689-1: *40*.

Frontier:

Fixing of —: 651, *691*, *704*.
— disputes: *516*.
Modification of —: *522*, *546*.
Recognition of —: *558*.
Stability of —: *580*.
See also *Boundary*; *Delimitation*; *Demarcation*.

Fundamental change of circumstances:

Effect of — on treaty establishing a boundary: 336.
See also *Treaties*.

G

General Assembly of the United Nations: *68*, *474*.

Fourth Committee: *584*.
Resolution 1350 (XIII) of 13 March 1959: 332.
Resolution 1608 (XV) of 21 April 1961: 332, 408, 410.
Resolution 1803 (XVII) of 14 December 1962: 225.
Sixth Committee: *532*.
See also *Security Council of the United Nations*; *United Nations*.

General List of the International Court of Justice:

Removal of a case from the —: *46*, 238-240, 249-250, *265-268*, *271*.

General principles of law: *474*.

Genocide: *82*, 222-223, 225, 228, 245, *285-286*.

— and universal jurisdiction: *70-71*, *125*, *173*.
See also *Crimes against humanity*; *International crimes*; *International criminal law*.

Good faith: *93*, *96*, *131*, 323-324, 328, 351, 424, 430, *510*, *531*, *536*, *592*, *645*.

Good neighbourliness: *601*.

H

Head of State:

Representation of State: 428, 430.
See also *Immunity*.

Historical consolidation of title: 324, 349, 352, 413-414, *475-476, 482-484, 486, 508, 516, 526, 548, 556, 573, 582, 590, 601.*

Acquiescence and —: 350, *484.*
— and conventional title: 350.
Conduct and practice of the parties: *563.*
Nationality and —: 349.
Time required for —: 352, 414, *485.*
See also *Bakassi Peninsula; Lake Chad area; Title.*

Human rights: 231.

Principles of — law: *256.*
Right of a people to development: *105*, 222.
Right to life: 222, 226, *252.*
Violations of —: *77, 120*, 220, 221, 223-224, 227, 232, 250, *254, 258, 273-274, 280, 283-284, 288, 291-293*, 299.
See also *African Commission on Human and Peoples' Rights.*

Human Rights Committee: *256.*

Human Rights Watch: *154-155.*

Hydrocarbon resources: 410-412.

— and maritime delimitation: 437-439, 447-448.
— and sovereignty: 409.
— and territorial title: 412.
Exploration and exploitation permits: 408.
See also *Bakassi Peninsula.*

I

Immunity: *91, 97, 149, 154.*

Criminal —: 4, 8, 11, 20, 23, 25-27, *49, 86, 88, 96, 111, 134, 139, 152.*
Customary international law: 21, 24, *85, 87, 116-118, 137, 142-144, 156, 185.*
Diplomatic —: 21, *52, 146, 179*, 239, 243.
Exceptions to —: 23-24, *98, 116-117, 142, 152, 155-157, 159.*
Functional —: 20-21, *61, 87, 98, 115, 142.*
— after the termination of official duties: 25, *53, 86, 89, 98, 107-108, 161.*
— before international criminal courts: 24-25, *148, 162.*
— during official visits: 27, *83, 88, 95-96, 144, 148-150, 178, 182.*
— from enforcement: 27-28, *83, 95.*
— from jurisdiction: 4, 18, 20-21, 23, 25, 27-29, *64, 68, 86-87, 112, 140-141, 150, 153, 163, 187.*
— of heads of State: 21, *87, 95-96, 115, 144-150, 157.*
— of ministers for foreign affairs: 6, 10, 19, 20-23, 25, 29, 33, *47-49, 52, 60-61, 86-88, 94-96, 98, 114-115, 129, 137, 139, 142-143, 146-147, 149-152, 157, 163-164, 177, 187.*
— of special missions: 21, *95, 148.*
— of State officials: 20, 21, 23, 28, *85, 87, 95, 98, 115-116, 120, 148, 158, 187.*

Individual criminal responsibility and —: *97, 153-155, 157, 159.*
International conventions: 4, 21, *147-148, 179.*
Jurisdiction and —: 12, 19, 24-25, *35, 59, 60, 68, 84, 91, 94, 96, 111, 164.*
National case-law: 23, 24, *118.*
Procedural —: *85, 87, 97, 137, 157-159.*
State —: *84, 98, 115.*
State practice: *88, 118, 144.*
Substantive —: *97, 159.*
Waiver of —: 25, *86, 97-98, 159.*

Impunity: 4, 20, 25, *63-64, 66, 78, 80-81, 85-87, 95, 97-98, 100, 115, 127, 137, 152, 154, 159-160, 162-163, 166, 176, 187,* 229, 230.

In absentia:

Issue of arrest warrant —: 9, 27.
Prosecution —: *72, 172.*
Trial —: *79.*
Universal jurisdiction —: 18, *40, 42-44, 54-55, 57-58, 77, 80, 124, 160, 169, 170, 172, 173.*

Inclusio unis est exclusio alterius: *505, 701.*

Independence: *103, 107,* 332, 333, 341, 400, 407-409, 412-416, *484, 471, 473, 493, 498,* 503-509, *515, 521-522, 525, 543, 562, 564, 568, 577, 579, 580, 582, 598.*

Indigenous peoples: *469, 489, 510, 525-526.*

Agreements with —: *489, 495.*
Indian Appropriations Act (3 March 1871): *489.*
Rights of —: *470, 500.*

Indonesian Act No. 4 of 18 February 1960: 680-681, 683.

Map attached to —: 682, 684.

Inhabitants:

Interests of —: *547-548, 556.*
Practice and conduct of —: *580.*

Injury:

— to a State: *536.*
Moral —: 4, 8, 14, 15, 26, 30, 31, *46, 48, 62, 130, 160, 185,* 327.

In limine litis: *119.*

Institut de droit international: *87, 134, 146, 150, 154, 157, 163.*

Resolution on the Immunity of Heads of State: *87, 150.*

Interim measures: *539.*

See also *Provisional measures.*

Internal affairs:

Interference in — of a State: *86, 107-109, 119, 130,* 224, 232, *501.*
See also *Non-intervention (Principle of —).*

Internal law: 430, *531, 592.*

Agreements under —: *521.*
Violation of —: 428, *531.*
See also *Domestic law; National law.*

International boundaries: 523.

Ethnic groups straddling —: 510.
See also *Boundary.*

International community: *85, 93, 96, 98, 135, 185, 186.*

International Court of Justice: 5, *67, 101-102, 133, 137, 140-141, 144, 146, 149, 151-152, 156-157, 159, 161, 163-164, 166-167, 173, 177-178, 183, 185, 187,* 189, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216, 219, 229, 231, 242-244, 246-248, *261-262, 265, 274, 276, 278, 281, 285, 287-288, 290,* 296, 299, 321, 325, *470, 474,* 604, 607, 610, 613, *616,* 618, *622,* 630, 642.

Aims and objectives of the —: *594-595.*
Discretionary power of the —: *59, 67, 113.*
Duty of the —: *107-108, 114, 133-134, 287.*
Duty to abstain from deciding points not included in final submissions: *488.*
Functions of the —: *108, 258, 472, 474, 522, 523, 525, 539, 548, 561.*
— and the maintenance of international peace and security: 241, *257-258, 260, 290, 537, 539, 561, 594.*
Obligation not to affect the rights of third States: *472-473.*
Principal judicial organ of the United Nations: *539.*
Procedure: *462.*
Relations between the — and the Security Council: *290.*
Role of the —: *474, 513.*
Seisin of the —: *288.*
See also *Decisions of the International Court of the Justice; General List of the International Court of Justice; Interim measures; Judgments of the International Court of Justice; Peaceful settlement of international disputes; Preliminary objections; President of the International Court of Justice; Provisional measures; Registrar of the International Court of Justice.*

International crimes:

— and immunity: *56, 88, 97, 116, 147, 158, 161.*
— and jurisdiction: *170.*
See also *Crimes against humanity; Genocide; International criminal law; Piracy.*

International Criminal Court: *86, 98, 162.*

See also *International criminal tribunals; Statute of the International Criminal Court.*

International criminal law: *55, 59, 85, 93, 122, 141, 153, 174, 492.*

Principles of —: 20, 115, 153.
See also *Crimes against humanity; Genocide; International crimes.*

International Criminal Tribunal for Rwanda: 25, 235, *285-286*.

See also *Decisions of the International Criminal Tribunal for Rwanda; International criminal tribunals; Statute of the International Criminal Tribunal for Rwanda*.

International criminal tribunals: 20, 23-25, *40, 71, 78, 86, 141, 147, 152, 158, 162*.

See also *Decisions of the International Criminal Tribunal for Rwanda; International Criminal Court; International Criminal Tribunal for Rwanda; Statute of the International Criminal Court; Statute of the International Criminal Tribunal for Rwanda*.

International humanitarian law: *118*.

— and immunity: *52*.
— and universal jurisdiction: *55, 65, 122*.
Violations of —: *50, 57, 133*, 220, 224, 250, *254, 258, 270, 273-274, 280, 283*, 299.

International law: *64, 126, 132, 496*.

Conflict between — and domestic law: *530*.
Creation of —: *117*.
Development of —: *113-114*.
Peremptory norm of —: 229.
Principles and rules of —: 631, 663.
Sources of international law: *490*.
Violation of —: 35, 450, *567*.
See also *Customary international law*.

International Law Commission: *81-82, 87, 89, 95, 97, 147, 157-158, 178, 183*, 307, 309, 430, *502, 627*.

Draft Articles on Jurisdictional Immunities of States and Their Property (1991): *87, 147*.
Article 3, paragraph 2: *147*.
Draft Articles on State Responsibility: *89*.
Draft Code of Crimes against the Peace and Security of Mankind (1996): *81-82, 153, 157, 159*.
Article 7: *97, 147, 152-153, 158*.
Special Rapporteur on Jurisdictional Immunities of States and Their Property: *95*.

International legal personality: 402, 406, *478-479, 481, 489, 493, 504, 519, 521, 567-569, 573, 577-578*.

See also *Subjects of international law*.

International Military Tribunal for the Far East (Tokyo):

Decisions of the —: 20, 24.

International Military Tribunal of Nuremberg:

Decisions of the —: 20, 24.

International obligations:

Breach of —: *65*, 327, 453, *535-536*, *576*, *601*.
See also *State responsibility*; *Violation*.

International order: *271*, *290*, *530*.

International peace and security: *95*, 221, *254*, *255*, *260*, *290*, *292*, *509*, *539*, *594*.

Maintenance of —: 221.
See also *International Court of Justice*.

International protectorate: 405- 406, *478*.

See also *Colonial protectorate*; *Colony*; *Protectorate*.

International relations: *172*.

Legal security in —: *470*, *530*.
See also *Diplomacy*.

Interpol: 3, 9, 11, 27, 29, *52*, *63*, *83*, *97*, *139*, *180-183*.

Red Notice: 11, 27, 29, *83-84*, *95*, *97*, *131*, *139*, *181-182*.

Interpretation: 322, 373, 395, 399, *473*, *489*, *513*, *517*, *522*, *524*, *548-549*, *555*, 586, 626, 653.

Auxiliary means of —: *470*.
Curing of defects by —: *561*, *565*.
Intention of the authors: 384-385, 393, 398.
Intention of the parties: 367, *479*, *512*, *518*.
Intention of the signatories: 429.
— not modification: 358, 370.
— of treaties: 404, *479-480*, *576*.
Other means of —: 367.
Problems of —: 374, 382-384, 389, 392, 397-398.
Supplementary means of —: 626, 653.
See also *Treaties*.

Intertemporal law: 405, *469-471*, *479*, *482*, *493*, *496*, *500-503*, *505*, *520*.

Intervention in the proceedings: 314, 315, 329, 417, 420, *472*.

Interest of a legal nature: 314.
Non-party —: 418-419.
Purpose of —: 419.
See also *Application for permission to intervene*.

Investigating judge: 6, 7, 9, 19, 27-28, *47-48*, *55*, *70*, *80-81*, *88*, *129*, *166*, *186*.

Inviolability: 4, 8, 11, 19, 21-22, 24, 26, 29-31, *49*, *80*, *84*, *88*, *107*, *111*, *114-116*, *119-120*, *129*, *132*, *134*, *142*, *148*, *152*, *163*, *177*, *179*.

Islands: 671.

Delimitation régime: 434.

J

Judex deprehensionis — ubi te invenero ibi te judicabo: *170.*

Judge ad hoc: 6, 33-34, *100-102*, 250, 313, 454-458, 614, 619-620, 632, 686, *693-695.*

Choice of —: 6, *101*, 227, 632.
Duty of —: *100-101.*
Role of —: *693-695.*
See also *International Court of Justice.*

Judgment(s) of the International Court of Justice: 420, *462.*

Binding nature of the —: *469.*
Effect on third States: 418-419.
Enforcement of the —: *469.*
Implementation of the —: 452, *461.*
Operative part of the —: 4, 19, 35, *46, 53, 66-67, 89, 91, 100, 106, 111, 114, 119, 135, 139, 141, 164, 177, 179, 183, 185, 460-462, 464-466, 468-469, 488, 505, 507, 518.*
See also *Declaratory judgment.*

Jurisdiction:

— based on public interest: *121.*
— clause in international conventions: *174, 280.*
— of international criminal tribunals: *40, 63, 98, 162, 176*, 235.
— of the Belgian judge to issue an international arrest warrant: *35, 45, 93-94.*
Coincident —: 440-441.
Criminal —: 4, 21-22, 24, 26, 29-31, *36-37, 43, 49, 52-56, 58, 61, 63, 65, 71, 73-74, 76, 78-79, 80-81, 87, 91-92, 129, 142, 146, 151, 175, 177, 179.*
Enforcement —: *81, 168, 180.*
Exercise of —: *485.*
Extraterritorial —: *36-38, 42, 50-51, 57-58, 63, 69-71, 76-79, 85, 145, 165, 167-169, 173, 175, 183.*
Limit of —: 664.
National —: 4, 9, 19, 24-25, *35, 38, 40-41, 54, 56, 61, 69, 76, 80, 164.*
Passive personality —: *70, 76, 92, 165, 166.*
Personal —: *121.*
Prescriptive —: *168, 176.*
Territorial —: 6, *36-37, 43, 46, 48-49, 51, 57, 68, 71, 75, 78, 81, 106, 121*, 411, 425, *478*, 681.
See also *Immunity; Universal jurisdiction.*

Jurisdiction of the International Court of Justice: 6, 12-14, 18-19, 32, *46, 48-49, 113, 162, 184*, 220, 223, 228, 230, 234-237, 239, 241-244, 246-249, *253-254, 258, 260, 265-266, 268-269, 273, 275, 277-278, 281, 293*, 300, 312-313, 324, 328, 455, *593.*

Acceptance of the —: 6, 249, *276.*
Basis of the —: 220, 228, 231, 234-235, 238, 243, 246, 248, *262-263, 268-270, 276-277, 288, 294.*
Compulsory —: 13, *49, 132*, 220, 228, 241, *274-275, 276-277, 467, 523.*

Consensual basis of the — : 241, 245, *261, 266, 271, 274, 289*, 421, *469, 472, 550-551*.
Declaration of acceptance of the compulsory jurisdiction of the Court: 241, *275-277*.
Incidental — : *261*.
— and intervening States: 417-418, 421.
— determined at the date of the filing of the Application: 12, *110, 184*.
— to determine the boundary of the continental shelf: *468*.
Lack of — : 8-9, 11-12, 15, 17, *46*, 233-234, 238, 249, *253, 257-259, 263, 266-269, 271*, 300, 328, 418.
Optional clause: 11, *262, 274-276*.
Prima facie — : *71*, 234-236, 238, 241-244, 247, 249, *253-254, 256-257, 259-263, 265-268, 270, 273, 277, 281, 283, 286, 291, 293*, 300, *494, 564*.
Ratione loci: 284-285.
Reservation: *262*.
See also **Special Agreement between El Salvador and Honduras (24 May 1986)*; **Special Agreement between Indonesia and Malaysia, at Kuala Lumpur (31 May 1997)*; **Special Agreement between the Republic of Benin and the Republic of Niger (15 June 2001)*.

Jurisdictional phase: *551*.

***Jus cogens*:** 23, *95, 98, 156-157, 166*, 220, 228, 234-235, *273, 275, 285-286, 289, 470, 502*.

K

Kamminga report (International Law Association, *Final Report on the Exercise of Universal Jurisdiction in Respect of Gross Human Rights Offences*, 2000): *154, 167, 173*.

Katanga (Province of —): *103, 105*, 221.

Kisangani: 222, 224, 227, 232, 240, *252, 290, 291, 292*.

L

Lake Chad: 330.
Effect of changes in the physical character of — : 336, 345, *556*.
Meridian of longitude in — : 339.
Tripoint in — : 337, 339, 341, 344-345, 454, *460, 511, 542*.

Lake Chad area: 324, 354, *511, 513, 541-543, 549*.
Boundary commission: *545-547*.
Boundary incidents: 453, *514*.
Colonial boundaries in the — : 338-339, 341, *511*.
Delimitation and/or demarcation: *544, 549, 555*.
Historical attempts to delimit the — : *544-545*.
Historical consolidation of title: 324, 327, 335, 349, *482-483, 538, 541-542, 555-556, 561*.
Instruments delimiting the — : 344, 454, *511, 514, 542-544, 546-548, 551, 557, 561, 597*.

Legal title to the —: 353.
Mandate agreement: *547-548*.
Sovereignty over the —: 317-318, 320, 323, 326, 355.
See also **Agreement between Great Britain and Germany respecting Boundaries in Africa (15 November 1893); *Agreement between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions East of the Niger (19 February 1910); *Agreement between the United Kingdom and Germany respecting the Boundary between British and German Territories from Yola to Lake Chad (19 March 1906); *Anglo-German Agreement (12 December 1902); *Anglo-German Protocol (24 February 1904); Convention between France and Germany confirming the Protocol of 9 April defining the Boundaries between French Congo and the Cameroons (18 April 1908); *Convention between the French Republic and Germany for the Delimitation of the Colonies of French Congo and of Cameroon and of French and German Spheres of Influence in the Region of Lake Chad (15 March 1894); *Convention between the United Kingdom and France for the Delimitation of Their Respective Possessions to the West of the Niger, and of Their Respective Possessions and Spheres of Influence to the East of That River (14 June 1898); *Convention between the United Kingdom and France respecting Newfoundland and West and Central Africa (8 April 1904); *Convention between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions to the East of the Niger (29 May 1906); *Crewe/Cambon Exchange of Notes (March 1916); *Henderson-Fleurian Exchange of Notes (1931); *Milner-Simon Declaration (10 July 1919); *Thomson-Marchand Declaration (1929-1930)*.

Lake Chad Basin Commission: 322-323, 325, 327, 332, 334-335, 342, 343, 344, 351, 460, 514, 516, 518, 542, 549--554, 558.

Decision on border demarcation: 342.
Effect of the work of the —: 337, 351, 551-554.
Final demarcation report: 343-344, 550-555.
Powers of the —: 333, 344.
Report on the Marking-Out of the International Boundaries in Lake Chad: 344, 552-553.
Statute of the —: 332-333.
Task of the —: 337, 344, 351, 513-514, 552-555.
Technical sub-committees: 342, 551-552.
Tripoint fixed by the —: 337, 345.

Land boundary: 303, 306, 318, 320, 322, 324, 325, 328, 330, 333, 338, 344, 355, 357-360, 381, 391, 399, 411, 419, 421, 452-454, *459-461*, *466*, *490*, *506*, *510*, *524*, *526*, *538*, *541*, *543-555*, *557*, *561*, *594*, 652, 656, 657, 659, 663, 668, *700*, *702*.

See also *Boundary*.

Law of the sea: 55, *131*, *136*, 305, 308, 424, 436, *459*, *485*, *593*, *690*.

Principles of the —: 680.
See also *United Nations Conference on the Law of the Sea; United Nations Convention on the Law of the Sea (10 December 1982)*.

League of Nations: 409, *508*, *547*, *584*, 673.

Council of the —: 340.
See also *Mandate system*.

Legal dispute: 11-12, 17, *46-48*, *150*, *462-463*, *466*.

Legal presumption: *703*, *705-706*.

Liability (absolute — principle): *692*.

Local legal remedies:

Exhaustion of —: 17, *289*.
See also *Remedies*.

Local rulers:

Agreements with —: *495-498*.
Treaties with —: *489*, *497*, *499*, *519-520*, *573*, *575*.

Locus delicti: *92*.

Lusaka peace process: 236.

M

Mandate system: 304, 330-332, 338, 339 341, 355, 393, 406-409, 413, *500-502*, *512*, *545-548*, *562*, *579*, *584-586*.

See also *League of Nations*.

Map(s): 338, 372, 391, 393-394, 410, *571*, 665-668, 679.

Cartographic evidence: 365-366, 377-378, 383-384, 390, 394, 397, *514-515*, *570*, 665-666.
Court's use of —: 367, 372, *514-515*, 667.
Legal value of —: 667.
Variance between —: 394, 398.

Maritime boundary: 303, 305-306, 312, 314, 317, 322, 324-325, 328-331, 333-334, 411, 416-419, 421, 423-427, 429, 431-433, 435, 437-442, 447, 450, 452, *459*, *461-466*, *473*, *482*, *506*, *527-528*, *540*, *589-591*, *593*, *594*, 643, 663.

Maritime delimitation: 189, 305, 319, 321, 325-326, 352, 417-419, 421-422, 424-426, 432, 437-439, 443, 447, *462*, *472*, *506-507*, *526-529*, *532-533*, *538*, *590*, *593-594*, *598*, 654.

Adjacent or opposing coasts: 431-432, 435, 440, *532*.
Appurtenance: 437.
Base points: 442, 443.
Choice of method: 432.
Close connection with the coastline: 419, 435.

Configuration of coastline: 419, 433, 443, 445-446, *533*.
De facto line: 437-439.
Enclavement: 434, 436, 440, 445, *533*.
Equality: 445.
Equitable delimitation: 323-324, 328.
Equitable line: *527*.
Equitable principles/relevant circumstances method: 433, 441.
Equitable result: 305, 432, 434, 440-443, 448, *467*, *532-534*.
Equity: 432, 437, 443, 445, *466*, *533*, *534*.
Geographic configuration: 419, 432, 443, 445.
Geographic disadvantage: 436-437, 445-446, *533-534*.
Islands: 435-436, 446.
Land-based anchorage points: 443.
Low-water line: 443.
Loxodrome: 448, 457.
— and rules relating to land boundaries: 419, 421.
— in accordance with international law: 440.
— within the territorial sea: 441, *465-466*.
Proportionality: 435, 446.
Provisional delimitation line: 441-442, 445.
Relative length of coastline: 433, 446.
Relevant factors: 323-324, 328, 433, 441.
Relevant and special circumstances: 435-436, 441-442, 445-446, *467*, *532-534*, *689*.
Relevant area: 433, 436.
Relevant coastline: 435-436, 442-443, 445.
Rights and interests of third States: 323-324, 328, 330, 417-418, 420, 432, 436, 439, 448, *534*.
Single maritime boundary: 433, 435, 440-441, *532*.
See also *Baselines; Coastlines; Coasts; Continental shelf; Delimitation; Equidistance*.

Maritime zones: 319-321, 326, 434, 441, *541*.
Equitable delimitation of —: 323-324, 328.
Global division of — in the Gulf of Guinea: 324-325, 328.

Median line: 325, 329-330, 375, 399, 427, 439, 440-442, *467*, *689*.
Departing from a —: *689*.

Military occupation: 317, 319, 321, 326, 450.

Moisel Map attached to the Milner-Simon Declaration (10 July 1919): 335, 338, 339, 340, 341, 345, 363, 365, 398, *511*, *514*, *542*, *546*, *547*, *556-557*.
Inaccuracies: 371-372, *546*.
Resolution of inaccuracies: 341, *547*.

Mootness: 10, 13, 15, 19, 32, *183*, *184*.

N

National law: 344, 403, 440, *550-552*.
See also *Domestic law; Internal law*.

Nationality: *509.*

and ethnicity: *510, 517.*
conflicts: *509.*
and historical consolidation of title: 349.
See also *Ethnicity.*

Natural resources: *106,* 238-39, *291.*

Right to enjoy —: 225, 233.

Navigation:

Free —: 645.
Navigational aids: 685, *696.*

Nemo dat quod non habet: 400, 402, 404, *475, 498, 519, 564, 566, 568, 577.*

Non-interference (Principle of —): *41.*

Non-intervention (Principle of —): 450.

See also *Internal affairs.*

Non-repetition (Guarantees of —): 450, 452.

Non ultra petita: 3, 18, 19, *63, 66-67, 100, 111-113, 163, 488.*

Non-use of force (Principle of —): 450, *535, 539.*

See also *Use of force.*

Nullum crimen nulla poena sine lege: 503.

O

Obiter dicta: *255.*

Occupation: 304, 414, 450, 452, *483, 489, 494-495, 515, 535-536, 556, 559, 561, 579, 582-583,* 671, 675.

Effective —: *495, 499.*
Land —: 352, *484, 516.*
Long —: 412-413, *580, 587.*
Peaceful —: *579.*
Uninterrupted —: *559, 563.*

Opinio juris: *40, 76, 98, 118, 137, 143-145, 147, 151, 170-173.*

Optional clause:

See *Jurisdiction of the International Court of Justice.*

Oral proceedings: 8, *35,* 227, 313, 315, 325, 358, 387-388, 394, 399, 400, 453, *463,* 633, 669.

See also *Public hearings.*

Organization of African Unity: 220, 225, 239, *508*, *521*.

AGH/Res. 16(1) (21 July 1964): *508*, *521*.
Cairo Conference (1964): *508*, *521*.

P

Pacta sunt servanda: *470*, *476*, *479-480*, *492*, *494-495*, *502*, *568*, *576*.

Parens patriae: 226, 233, 240.

Par in parem non habet imperium: *84*, *98*, *151*.

Peaceful settlement of international disputes: *474*.

Contribution of the International Court of Justice to the — : *133-134*.
Obligation to settle disputes by peaceful means: 231.
See also *Dispute*.

Permanent Court of International Justice: 31, *36*, *42*, *44*, *116*, *141*, *145*, *167*, *540*, *576*, 651, 682, *704*.

See also *Decisions of the Permanent Court of International Justice*; *Statute of the Permanent Court of International Justice*.

Persona non grata: 96, 146.

Piracy: *37-38*, *42*, *44*, *51*, *54-56*, *61*, *63*, *74*, *78-79*, *81*, *121*, 683, *696*, *701*.

See also *International crimes*.

Pleading(s):

Additional — of Cameroon: 314, 321.
Making — available to the public: 7, 315.

Plebiscite(s):

United Nations — : 407, 410.

Possession: 413, *520-521*, *562*, *582*, 678, 681.

Adverse — : 413.
Peaceful — : 352, 412, 414, 451, *484*.
Post-colonial practice: 680.

Preliminary objections: 7, *50*, *183*, 420, 424, *463*, *593*, 596, 608, 610, 611.

— of Belgium: 192, 193.
— of Canada: 195-196.
— of France: 198-199.
— of Germany: 201-202, 296-297.
— of Italy: 204, 205.
— of Nigeria: 313, 357, 420, 455, *526*, *528*.
— of Portugal: 210-211.
— of the Netherlands: 207-208.

— of the United Kingdom: 213-214.
— not of an exclusively preliminary character: 420, 455, *506*.

Prescription:

Obtaining title by —: 413.

President of the International Court of Justice: 6-7, 189, 216, 296, 300, 313, *474*, *532*, 607, 619, *622*, 632.

Meetings with the representatives of the parties: 6, 312, 314-315.

Presumptions: *705*.

Legal —: *703*, *705-706*.
Rebuttable —: *692*, *705-706*.

Primo prosequi, secundo dedere: *175*.

Prior est tempore, prior est jure: *564*.

Privileges and immunities:

— of United Nations personnel: 230, 238.

Procedural error: *462-464*.

Proprio motu: *263*, *273*, *280*.

Prosecution:

Obligation of —: 25, *39*, *43-44*, *57*, *65-66*, *69*, *71-72*, *74*, *98*, *122-123*, *126*, *147*, *162*, *175*.
— clause: *174*.

Protected State: 405-406, *480-481*, *504-505*, *576*, *578*.

Protection: *504-505*, *575*.

Concept of —: *501-502*.

Protectorate: 403, 405-406, 408, *479*, *481*, *493-495*, *497*, *499*, *501*, *504*, *519*, *523*, *568*, *574*, *576-579*, *585-586*.

Definition of —: *578-579*.
Protecting Power: *479*, *489-490*, *495*, *497*, *501*, *504*, *576*.
See also *Colonial protectorate*; *Colony*; *International protectorate*.

Protest (Absence of —): 349-350, 352, 408, 415-416, *485*, *505*, *600*.

See also *Acquiescence*.

Provisional measures: *129*, 233, *253-255*, *265*.

Binding force of —: *265*, 453.
Compatibility of — with the examination of the situation by the Security Council: *290*.

Criteria governing the indication of —: 233-234, 238, 249, *253-255, 267, 273, 282, 289, 291.*
Indication by the Court *proprio motu: 263, 273.*
Jurisdiction of the Court: 241, *253-254, 256, 260-263, 265-268, 281-282, 293.*
Non-aggravation of the dispute: *262, 282, 292, 293.*
Power of the Court to indicate —: *260, 292.*
Preservation of rights of the parties: *260, 292.*
Rejection of request for an indication of —: 250, *260, 272.*
Request for an indication of —: 6, 313.
Urgency: *282, 291-292.*
Violation of order indicating —: 452-453.
See also *Interim measures.*

Public hearings: 7, 11, 227-231, 233-239, 316, 633.

See also *Oral proceedings.*

Q

Quasi-judicial acts: 685.

Questions put by Members of the Court: 7, 316.

Replies to —: 316, 399.
Written comments on replies to —: 316.

Quieta non movere: 352.

R

Racial discrimination: 229, 243.

Definition of —: 243.

Ratification: 338, 426, 429, *490, 529, 530-532, 551, 554, 583, 592.*

See also *Treaties.*

Ratio legis: *166.*

Ratione loci: *55, 114, 284, 285.*

Recognition (International —): 393, 407.

Registrar of the International Court of Justice: 4, 6, 34, 189, 190, 192, 193, 195, 196, 198, 199, 201, 202, 204, 205, 207, 208, 210, 211, 213, 214, 216, 217, 219, 227, 251, 297, 299, 301, 306, 312, 315, 458, 604, 605, 607, 608, 610, 611, 613, 615, 618, 620, 627, 630, 631, 632, 633, 686.

Remedies: 30, 32, *182-183.*

Exhaustion of — internal to a treaty: 231, 236.
See also *Local legal remedies.*

Reparation: 31-33, *53, 62, 89, 106, 120, 183, 185*, 221, 226, 231, 233, 240, 319, 321, 327, *534-536*.

Assessment of ... : 319, 321, 327, *595*.
See also *Compensation; Damages*.

Repatriation: *461*.

Reservation(s):

incompatible with the object and purpose of a treaty: 229-230, 244, 246, *285-287*.
to a compromissory clause: 228, 234-235, 244-245, *266, 277, 285-286*.
to a multilateral treaty: *287*.

***Res inter alios acta*:** 418, 440, *565*, 657.

Res ipsa loquitur: *692*.

Res nullius: *470*.

Responsibility: *96, 538*.

Individual criminal ... : 20, 25, *85-86, 115, 124, 137, 141, 152-153, 155-158, 164, 270*.
See also *State responsibility*.

Restitutio in integrum: *89*.

Rules of the International Court of Justice:

Article 17: 613, 618, *621-623*.
Article 18: 613, 618, *621*.
Article 31: 189, 216, 296, 607, 610, 613, 618, 632.
Article 35: 613, 618.
Article 38: 463.
Article 38, paragraph 2: *48*.
paragraph 4: 227.
Article 42: 227.
Article 44: 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 299, 604.
Article 44, paragraph 1: 618.
Article 45: 216.
Article 45, paragraph 1: 189.
Article 46: 630.
Article 46, paragraph 1: 613.
Article 48: 189, 216, 299.
Article 49: 216.
Article 53, paragraph 1: 313.
paragraph 2: 7, 315, 633.
Article 56: 315.
Article 56, paragraph 1: 315.
Article 61, paragraph 4: 7.
Article 72: 7, 316.
Article 73: 219, 222, 226, 233, 240, 300.
Article 74: 219, 222, 300.

Article 74, paragraph 3: 227.
Article 75: 226, 233, 240.
Article 75, paragraph 2: 263.
Article 79: 300.
Article 79, paragraph 2: 299.
paragraph 3: 299, 313, 608, 611.
paragraph 5: 296.
paragraph 7: 420.
Article 83: 314.
Article 85, paragraph 1: 329.
paragraph 3: 329.
Article 90: 618.
Article 99, paragraph 2: 618.
Article 100: 621.
Article 100, paragraph 1: 618.

S

Satisfaction:

Form of —: 8, 30-31.

Security Council of the United Nations: 25, *40, 68, 101, 108*, 230, 232, 235, 239, 246, 250, *254, 258-260, 272-273, 289-291*, 451, *500, 503, 539, 558*.

Resolutions of the —: 25, 68, 220, 223-225, 232, 250, 252, *254, 258, 261, 291*.
Resolution 1304 (2000): 224.
Resolution 731 (1992): *539*.
Resolution 748 (1992): *539*.
See also *General Assembly of the United Nations*, *United Nations*.

Self-defence: 225, 233, 451, *535*.

Self-determination (Principle of —): *105, 500, 509*.

Sovereign equality of States (Principle of —): 6, 8, 10, 26, *48-49, 51, 65, 93, 101-102, 108-109, 111, 114, 141*, 400.

Sovereign rights: 26, *119*, 225, *532, 534, 573-574*.

Exercise of —: 682.
Violation of —: 26, *53, 83-84, 105-108, 110, 119*, 220, 224, 232, *299*.

Sovereignty: 626, 643, 647-648, 653, 669, 673, *687, 690, 695*.

Acquisition of —: *495, 576, 581*.
Attribution of —: 652.
Claim to —: 408, *475*, 640, 643, 653, 663, 675, 677, 679, 682, *697*.
Effect of colony on —: *517*.
Exercise of —: 351, *485*.
External —: 403, *481, 497*.
Internal —: *481, 497*.
Loss of —: *497, 505*.
Manifestation of —: 349, 352, 412, *486, 516, 556, 580*.

Recognition of —: *469, 580.*
Responsibility of —: 679.
— and treaties of protection: *495, 496, 499, 501.*
Surrender of —: *578.*
Transfer of —: 670, 673.
See also *Territorial sovereignty.*

State:
Dignity of a —: *109, 129, 160.*
Independent —: 412, 436, *504, 521, 582.*
— authority: *123*, 685, *696.*
— consent: *470-471.*
— practice: 23-24, *42, 75-76, 87-88, 127, 142-144, 147, 151, 170*, 426, 447, *492-493, 496-497, 499-501, 582.*
— recognition: *478.*
Successor —: *475, 480.*
See also *Succession.*

State responsibility: 27, 29, 31, *105, 158*, 249, *257, 273, 282-283*, 306, 323, 325, 329, 334, 450, 453, 458, *459, 461, 534-536, 538, 593-601.*
See also *Circumstances precluding wrongfulness; International obligations; Responsibility; Wrongful act.*

Status quo: *541, 561, 580, 697.*
Territorial —: *509.*

Statute of the International Court of Justice: 241, *472.*
Article 20: *693.*
Article 26: 613-614, *616*, 618, *621-622.*
Article 31: 6, 227, 313, 614, 632.
Article 31, paragraph 3: 6, 227, 313, 632.
Article 36: 630.
Article 36, paragraph 1: 220, *274*, 422, *467, 527.*
paragraph 2: 13, *46, 47, 48*, 220, 228, 241, *275, 276, 277*, 312, 422, *459, 463, 527.*
Article 38: *144, 156, 469, 474*, 631.
Article 38, paragraph 1 (*c*): *68.*
Article 40: *48*, 631.
Article 40, paragraph 2: 6, 312.
paragraph 3: 6, 227, 313, 632.
Article 41: 6, 10, 219, 222, 226, 228, 233, *253-254, 260, 262-263, 265, 292-293*, 300, 313.
Article 43: 630.
Article 48: 189, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216, 219, 296, 299, 604, 607, 610.
Article 59: 419, 421, 439, *472, 550.*
Article 61: 619, *621.*
Article 61, paragraph 5: *621.*
Article 62: 418, *472*, 632.

Statute of the International Criminal Court: 25, *35, 44, 81, 83, 125, 128, 137, 152, 155, 157, 170, 175, 177.*
Article 7, paragraph 1: *270.*

Article 11: *176*.
Article 17: *176*, *186*.
Article 19: *79*.
Article 25, paragraph 3: *83*.
Article 27: 24, *153*.
Article 27, paragraph 2: 25.
Article 120: 229.

Statute of the International Criminal Tribunal for Rwanda: *81-82*.

Article 6, paragraph 1: *83*.
paragraph 2: 24, *153*.

Statute of the International Criminal Tribunal for the former Yugoslavia: *81-82*, *172*.

Article 7, paragraph 1: *83*.
paragraph 2: 24, *153*.
Article 9: *79*.

Statute of the Permanent Court of International Justice: *274*, *276*.

Sub-Commission on the Promotion and Protection of Human Rights:

Resolution 2000/24, Role of Universal or Extraterritorial Competence in Preventive Action against Impunity (18 August 2000): *154*, *160*, *176*.

Subjects of international law: *469-470*, *481*.

Dissolution of —: *470-471*.
See also *International legal personality*.

Succession: *471*, 643.

State — to treaties: *471*.
See also *State*.

Suzerainty: *405*, *495-496*, *504*, *520*, *525*, 637.

T

Terra nullius: 405, *480*, *489*, *492*, *494-495*, *504*, *525*, *568*, *573*, *581-582*, *695*, *697*.

Territorial integrity: 225, 232.

Violations of —: 220, 224, 232, 299.

Territorial sea: 352, 440, 442, *459*, *464*, *466-467*, *516*, *581*, 680.

Delimitation of the —: 441, *465*, *467*, *532*, *581*.
See also *Territorial waters*.

Territorial sovereignty: 6, 10, *35*, *37*, *41*, *48-49*, *52*, *57*, *77*, *79*, *122*, *180*, 405, 450, 452, *461*, *466*, *492-493*, *495-497*, *504-505*, *516*, *525*, *539*, *541*, *549*, *582*, 670, 676, 682, *691*.

Criterion of —: *516*.

Transfer of —: *575*, *579*, *580*.
See also *Sovereignty*.

Territorial waters: *58*, 325, 329, 654, 663, 679, 684.

See also *Territorial sea*.

Territoriality (Principle of —): *92-93*, *123*, *167*.

Territory: 4, 6, 10, 22, 28, 29, *35-44*, *46*, *48*, *49*, *51*, *52*, *55-58*, *63-66*, *68*, *71-74*, *77-81*, *87*, *92-94*, *97*, *102*, *106*, *112*, *121-125*, *128*, *146*, *151*, *162*, *164*, *167-171*, *173*, *180*, *181*, *185*, 189, 220-225, 228, 230, 232, 250, *252*, *254*, *258*, *272*, *278*, *280*, *282-285*, *288*, *289*, *291*, 299, 304, 306, 312, 316, 317, 326, 333, 339, 341, 350, 353-355, 363, 365, 371, 372, 378, 381, 383, 387, 400, 407-410, 412, 414, 433, 451, 452, *459*, *461*, *465*, *470*, *475*, *477-481*, *484*, *485*, *489*, *490*, *491*, *493-495*, *497-499*, *505*, *512*, *515-517*, *520-526*, *528*, *535*, *536*, *539*, *541*, *557*, *558*, *560*, *562*, *563*, *566-574*, *576*, *577*, *579*, *582*, *585*, *586-589*, *592*, *600-602*, 654, 661, 669, 671, 673, 675, 680, 682, 683, 685, *696-698*, *702*.

Administration of —: 639.
Alienation of protected —: *502*.
Authority over —: 684.
Categories of legal title to —: *476*.
Cession of —: 402-404, *504*, *519*, *521*, *573*, 637-638, 640-641.
Disputed —: 641, 650.
Extent of —: *571*, 653.
Incursions into the — of another State: 318-319, 321, 369, 450.
Settlement on the — of another State: 369-370, 373-374, 450.
Title to —: 405, *482*, *486*.

Terrorism: *141*, *149*.

— and immunity: 23.
— and universal jurisdiction: *38*, *51*, *56*, *74*, *162*.

Third States: 21, 27, 29, 32, *53*, *79*, *84*, *95*, *97*, *120*, *148*, *150*, *151*, *162*, *176*, *178*, *181*, *182*, *186*, 305, 323, 324, 328, 330, 417, 419, 421, 432, 433, 435, 436, 442, 443, *472*, *534*, *552*.

Cession of territory to —: 404.
Rights and interests of —: *528*.

Time-limit(s):

Extension of —: 6, 7, 193, 196, 199, 202, 205, 208, 211, 214, 237, 313, 605, 632.
Fixing of —: 6, 190, 192, 195, 198, 201, 204, 207, 210, 213, 216-217, 296-297, 300, 313-315, 607, 615, 619-620, 632.

Title:

Acquisition of —: 352, *482*, *484*, *486*, *494*.
Chain of —: 670, 676.
Claim to —: *574*, 676-677, 680, 684, *687*, *696*.
Colonial —: *497*, *504*.
Conventional —: 304, 350-351, *486*, *540*, *560-561*, *564*, *577*, *582-583*, *586*, *589*, *596*, *598*, *601*, 643, *691*, *697*.

Derivative —: *494-495, 573-575.*
Historic —: *485, 515, 568, 580-582, 586.*
Holder of —: 350, 353, 413, 415, *516, 540, 560, 563, 577, 588, 589, 602, 697.*
Inherited —: 669.
Legal —: 353, *508, 515-516, 526, 557-558, 560-561, 563, 573, 582, 586, 588, 596, 602,* 697, 703.
Loss of —: *485.*
Meaning of —: *487, 586, 587.*
Oil concessions and territorial —: 412.
Original —: 412, *494-495, 566, 579-583, 586,* 626, 669, 678.
Possessory —: *586.*
Prescriptive —: 413, *484.*
Relationship between legal title and *effectivités:* 353, 415, 678.
Roots of —: 405.
Subsequent —: 678.
Territorial —: 189, 336, 350, 351, 408, 415, 428, *474, 476, 481-482, 484, 486, 497, 514, 573-574, 580, 594,* 626, 643, 665, 667, 674, 681, *687.*
— by succession: 626, 669, *695.*
— to islands: 626-627, 643, 669-670, 674, 676-678, 686, *697-698.*
Transfers of —: 669, 671, 674-675, 677-678.
Treaty —: 352, 413, 415, 669, 678.
See also *Historic consolidation of title; Territorial sovereignty; Territory.*

Tokyo International Military Tribunal:
See *International Military Tribunal for the Far East (Tokyo).*

Travaux préparatoires: *71, 73, 466,* 626, 644, 653-655, 668.

Treaties: 404, *498-499, 508, 562, 576.*
Binding nature of —: *470, 480.*
Capacity to conclude —: 428, 430, *480-481, 489, 496, 504, 521, 529-531, 567, 591, 592.*
Colonial delimitation treaties: *521.*
Conclusion of —: 429-430, *532.*
Conditions of separability: *566.*
Consent to be bound: *531, 592.*
Entry into force: 429, *532.*
Fundamental change of circumstances: *564-565.*
International boundary —: *491.*
Interpretation of —: 401, 404, *480, 495, 497, 500,* 644, 651.
Object and purpose of —: 401, *500.*
Objections to reservations to —: 228, 235, 246, *285.*
Practice and conduct of the parties: *497, 558, 560.*
Ratification of —: *490, 529-530.*
Relative effect of —: *524, 534.*
Severability: 403, *564, 567.*
Termination or withdrawal: *564-566.*
— of cession: 405, *481.*
— of commerce and friendship: *496, 497.*
— of protection: 405-406, *475, 477, 479-481, 496, 499-501, 504, 505, 519-520, 564, 575, 578.*
Validity of —: 400, *470, 490.*
See also *Fundamental change of circumstances.*

Trusteeship: 330, 332, 409, *562*, *584*.

U

Ultra vires: *113*.

Unilateral measures: 679.

United Nations: 409, *584*, *508*.

Decisions of the — : *508*.
Fact-finding mission: *539*.
Practice of the — : *558*.
Purposes and principles of the — : 241, *257-258*.
Secretariat: 426.
Secretary-General: 469, *539*.
See also *General Assembly of the United Nations; Security Council of the United Nations*.

United Nations Conference on the Law of the Sea:

Second — : 680.
Third — : 442.
See also *Law of the sea*.

United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization: 220, 235, 243.

Committee on Conventions and Recommendations: *288*.
Decision of the Executive Board 104 EX/3.3 of 1978: *288*.

United Nations Organization Mission in the Democratic Republic of the Congo (MONUC): 223, 239-240, 243, *290-291*.

Universal jurisdiction: 3, 10, 18-19, *35*, *37-38*, *41- 46*, *49-50*, *52-56*, *58-72*, *74-76*, *78-83*, *92-94*, *100*, *111-114*, *121-122*, *124*, *128*, *134-135*, *137*, *141*, *160*, *163-167*, *169-170*, *172-177*, *185-186*.

Compulsory — : *38-39*, *72-74*.
Customary international law: *40*, *42*, *55*, *167*, *170*.
Definition of — : *165-166*, *169-170*.
International conventions: *39*, *42*, *56*, *70*, *73-75*, *78-80*, *92*, *121*, *170*, *173-174*.
National case law: *40-42*, *69-70*, *76*, *125*, *165*, *171-172*.
National legislation: *40-42*, *55*, *57*, *69*, *76*, *123*, *125*, *139*, *165*, *171-172*, *175*.
Princeton Project on — (23 July 2001): *154*.
Procedural rights of victims: *186*.
State practice: *51*, *69*, *75-76*, *79*, *165*.
Territorial link: *42-43*, *123*, *128*.
— and the International Criminal Court: *138*, *175-176*.
— based on the gravity of the offence: *73-74*, *76*, *78*, *81*, *85*, *124*, *128*, *137*, *166-167*.
"Variable geometry" jurisdiction: *133*.
See also *Alien Tort Claims Act (United States of America)*; In absentia; *Jurisdiction*.

Use of force: 317, 319, 321, 326, 451, *598*.

See also *Non-use of force (Principle of —)*.

***Uti possidetis juris* (Principle of —):** 336, 400, *508*, *516*, *521*, *522*, *558*, *562*, *587-588*, *602*.

Bakassi Peninsula: 412, *509*.
Violation of —: 317, 319, 321, 326, *535*, *598*.
See also *Colonial boundaries*, *Colonial powers*.

V

Violation:

— of international obligations: 29-30, 33, *62*, *97*, *108*, *129*, *139*, *177*, 326.
— of legal commitments: 319.
— of treaty law: 223-225, 317, 319, 321, 326.

Volenti non fit injuria: *505*.

W

War crimes: *177*.

— and immunity: 23-24, *142*, *152*, *156*, *158*, *161*, *185*.
— and universal jurisdiction: *44*, *61*, *70*, *81*, *125*, *137*, *165*, *167*, *169-170*, *173*.
National legislation *69*, *125*.

Washington Committee of Jurists: *274*.

Watercourse: 370-371.

Watershed: 369, 370-374, 378, 381, 389-390, 393, 395, 397.

Women's rights:

Violations of —: 229, *253*, *269*, *283-284*.
See also *Discrimination against women*.

Wrongful act (Internationally —): 12, 18, 30-31, *121*, *130-131*, *138*, *168*, *177*, *182-183*, *285*, 319, 321, 327, 450, *595*.

See also *State responsibility*.

Annex 1

LIST OF TREATIES, CONVENTIONS AND DECLARATIONS CITED

Act of Re-Submission concluded between Spain and the Sultan of Sulu (19 April 1851): 637.

Additional Protocol I to the Geneva Conventions of 12 August 1949 (8 June 1977): 9, 28, *35*, *81*, 241, *254*, *257*.

Additional Protocol II to the Geneva Conventions of 12 August 1949 (8 June 1977): 9, 28, *35*, *81*.

Agreement between Great Britain and Germany respecting Boundaries in Africa (15 November 1893): 331, *544*.

Agreement between Great Britain and the Netherlands (28 September 1915): 626, 641, 657-661, 666-668, *702*, *704*.

Agreement between Great Britain and the Netherlands (26 March 1928): 626, 641, 644, 658-659, 660-662, *702*.

Agreement between Kings Akwa and Bell and Woermann and Jantzen & Thormahlen (12 July 1884): *574*, *578*.

Agreement between the British Government and the British North Borneo Company (12 May 1888): 640.

Agreement between the British North Borneo Company and the British Government: (26 June 1946): 642, 673.

Agreement between the Governments of the Federation of Malaya, the United Kingdom of Great Britain and Northern Ireland, North Borneo, Sarawak and Singapore (9 July 1963): 642, 674.

Article I: 642.
Article IV: 677.

Agreement between Indonesia and Malaysia (27 October 1969): 17, 642, 679, *688*, *691*, *697*.

Agreement between the Sultan of Sulu, Alfred Dent and Baron von Overbeck (22 January 1878): 626, 639, 644, 673-676.

Agreement between the Sultan of Sulu and the United States (20 August 1899): 671.

Agreement between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions East of the Niger (19 February 1910): *545*.

Agreement between the United Kingdom and Germany respecting the Boundary

between British and German Territories from Yola to Lake Chad (19 March 1906): *545.*

Agreement with the Chiefs of Bimbia (11 July 1884): *574, 578.*

Agreements between Indonesia and Australia (1971 and 1972): *688.*

Anglo-Dutch Convention (13 August 1814): 638.

Anglo-German Agreement (12 December 1902): *545.*

Anglo-German Agreement (1906): 331, 375.

Annex I: 375, 377.
Annex I, paragraph 3: 375.
paragraph 4: 377.

Anglo-German Agreement (11 March 1913): 304-305, 318, 320, 322, 326, 331, 333, 357, 359, 399, 400-403, 407, 409-412, 414, 416, 425, 428, 431, *462, 465, 474-477, 482-483, 486-487, 515, 523-524, 526-527, 561-566, 573, 577, 579, 580, 583, 586, 589, 590, 601.*

Abrogation of the —: 401, 602.
Article XVIII: 401, 429.
Article XX: 402.
Article XXI: 411, 425, 429.
Article XXII: 411, 425.
Articles XV-XVII: 322.
Articles XVIII to XX: 455, *475.*
Articles XVIII to XXI: 401, *482.*
Articles XVIII to XXII: 402, 411, *475, 563-564, 566, 572-573.*
Non-opposability of the —: *519, 572.*
Right of Germany to enter into the —: *574.*
Validity of the —: 400-403, 408, *478, 480, 482, 490, 493, 529, 601-602.*
Need for parliamentary approval: 400-401.

Anglo-German Agreement of Obokum (12 April 1913): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 333, 359, 454, *523, 526, 561*

Anglo-German Protocol (24 February 1904): *545.*

Capitulations concluded between Spain and the Sultan of Sulu (23 September 1836): 634, 675.

Charter of the International Military Tribunal for the Far East (Tokyo) (19 January 1946): *157.*

Article 6: 24, *153.*
Decisions: 20, 24.

Charter of the International Military Tribunal of Nuremberg: *157.*

Article 6 *(c)*: *81.*
Article 7: 24, *153.*
Decisions: 20, 24.

Charter of the Organization of African Unity: 220, 225, 252, 299.

Article 3: 221.
Article 4: 221.

Charter of the United Nations: 25, *43*, *106*, 220-221, 225, 232-233, 240-241, 249, *252*, *254*, *257-258*, *273*, 299, *472*, *594*.

Article 2, paragraph 1: 6, 10.
paragraph 3: 221.
paragraph 4: 221, 450.
paragraph 7: *74*.
Article 24: *290*.
Article 27: *558*.
Article 51: 225, 233.
Article 55, paragraph *(c)*: 231.
Article 102: 631.
Chapter VII: 235, *290*.

Confirmation of Cession between the Sultan of Sulu and the Government of British North Borneo (22 April 1903): 641.

Constitution of the United Nations Educational, Scientific and Cultural Organization (16 November 1945): 220, 235, 243, 248, *268*, *288*.

Article XIV, paragraph 2: 235-236, 248, *268*, *288*.

Contract between the Netherlands and the Sultan of Banjermasin (3 January 1817): 637.

Article 5: 637.

Contract between the Netherlands and the Sultan of Banjermasin (4 May 1826): 637.

Article 4: 637.

Contract of vassalage between the Netherlands and the Sultanate of Bulungan (12 November 1850): 638, 656, 657, 669.

Article 2: 638.

Contract of vassalage between the Netherlands and the Sultanate of Bulungan (2 June 1878): 656, 657, 669.

Amendment of 1893: 656, 657, 669.
Article 2: 638.

Convention against Illicit Traffic in Narcotic Drugs and Psychotropic Substances (20 December 1988): *39*.

Convention against Torture and Other Cruel, Inhuman or Degrading Treatment or Punishment (10 December 1984): *36*, *39*, *41*, *44*, *74*, *155*, *174-175*, 220-221, 225, 230-232, 234, 242, *268*, *289*.

Article 1: 230, 242.
Article 5: *74-75*.

Article 5, paragraph 3: *79*, *175*.
Article 7: *175*.
Article 30: 220.
Article 30, paragraph 1: 242.

Convention between France and Germany confirming the Protocol of 9 April defining the Boundaries between French Congo and the Cameroons (18 April 1908): *545*.

Convention between the French Republic and Germany for the Delimitation of the Colonies of French Congo and of Cameroon and of French and German Spheres of Influence in the Region of Lake Chad (15 March 1894): 331, *544*.

Convention between the Netherlands and Great Britain (20 June 1891): 625-626, 638, 640, 643-644, 647, 651-653, 655-657, 660-661, 665, 670, *692-693*, *698-699*, *701-702*, *704*.

Article 1: 644, 647, 652, *700*.
Article 2: 644, 647, 652, 659, 661.
Article 3: 641, 644, 647, 652, 658, 662.
Article 4: 625-626, 645-648, 651-652, 655, 658, 660-662, 664-666, *668-700*, *704*.
Article 5: 641, 644, 657, 659.
Article 6: 645.
Article 7: 645, 649.
Article 8: 645, *700*.
Interpretation of — : 626, 653, 656, *692*, *704*.
Line established by — : *693*, *701*, *704*.
Object and purpose of the — : 651-652, 657, *701-702*.
Practice of the parties: 656, 665.
Preamble to — : 651, 652, *699*.

Convention between the United Kingdom and France for the Delimitation of their Respective Possessions to the West of the Niger, and of their Respective Possessions and Spheres of Influence to the East of that River (14 June 1898): *545*.

Convention between the United Kingdom and France respecting Newfoundland and West and Central Africa (8 April 1904): *545*.

Convention between the United Kingdom and France respecting the Delimitation of the Frontier between the British and French Possessions to the East of the Niger (29 May 1906): *545*.

Convention between the United States and Great Britain (2 January 1930): 641, 673-674, 677, 684.

Article 1: 642.
Article 3: 642, 677.
Boundary fixed by the — : 674, 677.
Negotiation of the — : 673-674.

Convention concerning Forced Labour (No. 29) (28 June 1930): *56*.

Convention concerning the Abolition of Forced Labour (No. 105) (25 June 1957): *56*.

Convention for the Suppression of the Traffic in Women and Children (30 September 1921): *56.*

Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft (16 December 1970):

Article 4, paragraph 3: *175.*

Convention of London (13 August 1814): 637.

Convention on International Civil Aviation (7 December 1944): 222.

Convention on Offences and Certain Other Acts Committed on Board Aircraft (14 September 1963):

Article 3, paragraph 1: *75.*

Convention on Psychotropic Substances (21 February 1971): *38.*

Convention on Special Missions (8 December 1969): 4, 21, *95, 148-149, 178, 182.*

Article 21: *148, 150.*
Article 21, paragraph 2: *95, 178.*

Convention on the Elimination of All Forms of Discrimination against Women (18 December 1979): 220, 226, 232, 236, 238, 243, 247, *252-253, 256, 269, 270, 273, 277, 283-284.*

Article 1: 229, 247, *283.*
Article 29: 270.
Article 29, paragraph 1: 220, 229, 236, 238, 246-247, *283.*

Convention on the Non-Applicability of Statutes of Limitation to War Crimes and Crimes against Humanity (26 November 1968): *82.*

Convention on the Physical Protection of Nuclear Materials (3 March 1980): *39.*

Convention on the Prevention and Punishment of Crimes against Internationally Protected Persons, including Diplomatic Agents (14 December 1973): *39, 148-149.*

Convention on the Prevention and Punishment of the Crime of Genocide (9 December 1948): *56, 70-71, 157, 173,* 220, 228-229, 234-235, 243, 245, *252, 266, 268, 285-287.*

Article II: 244.
Article III: 244-245.
Article IV: 153.
Article IX: 220, 228, 235, 244, *285.*
Article VI: *71.*
Preamble: 245.

Convention on the Privileges and Immunities of the Specialized Agencies (21 November 1947): 237, 242.

Article 9: 220, 230.

Covenant of the League of Nations: 409, *508*, *547*, *584*, 673.

Article 22, paragraph 1: 413.
Mandate system: 330-332, 407, *502*, *546-547*, *562*.

Crewe/Cambon Exchange of Notes (March 1916): *545*.

Declaration of the Sultan of Bulungan (27 September 1834): 637.

European Convention on Human Rights:

Article 1: *284*.

Exchange of letters between Indonesia and Malaysia (22 September 1969): 679.

Exchange of letters between Netherlands Minister in London and the British Foreign Secretary (16 March and 3 October 1905): 659.

Exchange of Notes between Great Britain and the United States (3 and 10 July 1907): 668, 672-673, 676-677.

Map referred to in the —: 672.

Franco-British Convention (1906): 336, 342.

Franco-British Protocol (1910): 342.

Franco-German Convention (1908): 336, 342.

General Act of the Conference of Berlin: 400, *521*, *526*, *601*.

General Treaty of Peace signed between El Salvador and Honduras: (30 October 1980):

Article 34: *622*.

Geneva Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded and Sick in Armed Forces in the Field (Geneva Convention I) (12 August 1949): 3, 9, 28, *35-36*, *38*, *40*, *44*, *56*, *71-72*, *76*, *78*, *81*, *92*, *121*, *123*, *125*, *128*, *136*, *160*, *166*, *170*, *171*, *174-175*, 241, *254*, *257*, *259*.

Article 17: 230.
Article 49: *44*, *71*, *122*.

Geneva Convention for the Amelioration of the Condition of the Wounded, Sick and Shipwrecked Members of the Armed Forces at Sea (Geneva Convention II) (12 August 1949):

Article 20: 230.
Article 50: *44*.

Geneva Convention on the Continental Shelf (1958): *687*, *689*.

Article 6: *467*, *689*.

Geneva Convention on the High Seas (29 April 1958):

Article 19: *37*, *55*.

Geneva Convention on the Territorial Sea (1958):

Article 12: *467.*

Geneva Convention Relative to the Protection of Civilian Persons in Time of War (Geneva Convention IV) (12 August 1949): 250, *252, 254, 258.*

Article 149: *71, 92, 170, 174-175.*
Article 27, paragraph 2: *283.*

Geneva Convention Relative to the Treatment of Prisoners of War (Geneva Convention III) (12 August 1949):

Article 129: *71.*
Article 129, paragraph 2: *124.*

German Proclamation of Protectorates on the West Coast of Africa (12 July 1884): *574-575.*

Hague Convention for the Suppression of Unlawful Seizure of Aircraft (16 December 1970): *38, 56, 72, 174-175,* 222.

Article 4, paragraph 1: *73, 75.*
paragraph 2: *39, 56, 73.*
paragraph 3: *79.*
Article 7: *175.*

Headquarters Agreement between the Government of the Democratic Republic of the Congo and MONUC (4 May 2000): 243.

Henderson-Fleuriau Exchange of Notes (1931): 318, 320, 325, 334-338, 340-342, 344-346, 355, 359, 454, *511-513, 542, 544-545, 547, 556, 558.*

International Bill of Human Rights: 220-221, 225, *252, 273.*

International Convention against the Taking of Hostages (17 December 1979): *39, 74.*

Article 5: 73, 75.
Article 5, paragraph 3: 79.
Article 8: *73.*

International Convention for the Suppression of Counterfeiting Currency (20 April 1929): *38, 174.*

International Convention for the Suppression of Terrorist Bombings (15 December 1997): *39.*

International Convention for the Suppression of the Circulation of Obscene Publications (4 May 1910): *56.*

International Convention for the Suppression of the Financing of Terrorism (9 December 1999): *39.*

International Convention for the Suppression of the "White Slave Traffic" (18 May 1904): *56.*

International Convention on the Elimination of All Forms of Racial Discrimination (7 March 1966): 220-221, 226, 229, 231, 235, 243-244, *268*.

Article 22: 220, 229, 243.

International Covenant on Civil and Political Rights (16 December 1966): 222.

Kano Agreement (1 September 1974): 408, 416, *562*.

Lagos Declaration (21 June 1971): *513*.

League of Nations: 409, *508*, *547*, *584*, *673*.

Article 22, paragraph 1: 413.

Lusaka Ceasefire Agreement: 223, 239.

Maroua Declaration (1 June 1975): 319-320, 326, 334, 408, 411, 416, 429, 456, *465*, *527*, *529-531*, *562*, *590*.

Notification to the Secretariat of the United Nations: 426.
Summit 30 May to 1 June 1975: 426.
Validity of the —: 427-428, 430-431, *490*, *529-530*, *590-593*.

Milner-Simon Declaration (10 July 1919): 318, 320, 325, 332, 335, 338-341, 344, 409, *511*, *541-548*, *556*.

Article 2, paragraph 1: *546*.
Motsei Map attached to the —: 335, 338, 339, 340, 341, 345, 363, 365, 398, *511*, *514*, *542*, *546*, *547*, *556-557*.
Inaccuracies: 371-372, *546*.
Joint communiqué: 426.
Notification to the Secretariat of the United Nations: 426.
Publication of the —: 426.
Resolution of inaccuracies: 341, *547*.

Montreal Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation (23 September 1971): 13, 15, 18, *39*, *41*, *108*, *110*, *184*, 220, 222, 231, 237-238, 243, 249, *261-263*, *268-269*, *273*, *277*, *281-282*, 420, *539*.

Article 14: *262*, *269*.
Article 14, paragraph 1: 220, 230, 237, 248, *281*, *283*.

Montreal Protocol for the Suppression of Unlawful Acts of Violence at Airports Serving International Civil Aviation, Supplementary to the Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Civil Aviation (24 February 1988): *39*.

Political Agreement signed at Sun City (19 April 2002): *282*.

Protocol between Spain and the Sultan of Sulu (22 July 1878): 637, 670, 675.

Protocol between Spain, Germany and Great Britain (11 March 1877): 639, 671.

Article 1: 670.

Protocol between Spain, Germany and Great Britain (7 March 1885): 640, 670-671, 674-675.

Article 1: 640, 671.

Article 2: 640, 671.
Article 3: 640.
Article 4: 671, 675.

Protocol for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Fixed Platforms Located on the Continental Shelf (10 March 1988): *39.*

Rabat Agreement (June 1989): *132.*

Rome Convention for the Suppression of Unlawful Acts against the Safety of Maritime Navigation (10 March 1988): *39.*

Single Convention on Narcotic Drugs (30 March 1961): *38.*

Article 36, paragraph 2: *72.*

Slavery Convention (25 September 1926): *174.*

Spanish-American Peace Treaty (10 December 1898): *524.*

Special Agreement between El Salvador and Honduras (24 May 1986): 619, *622.*

Article 1: *622.*
Article 2: *622.*

Special Agreement between Indonesia and Malaysia (31 May 1997): 630, 642, *688.*

Article 2: *687.*

Special Agreement between the Republic of Benin and the Republic of Niger (15 June 2001): 614.

Article 1: 614.
Article 3: 614.

Thomson-Marchand Declaration (1929-1930): 318, 320, 322, 324, 326, 328, 335-336, 338, 340-341, 344, 346, 359-360, 362-363, 365-367, 369-375, 377-378, 382-385, 387-393 381-382, 384, 454, *511-513, 517, 541-542, 544-545, 547, 556.*

Paragraph 13: 363.
Paragraph 14: 362.
Paragraph 18: 363, 365, 367.
Paragraph 19: 365-367.
Paragraph 25: 371-373.
Paragraph 26: 373-374.
Paragraph 27: 373-375.
Paragraph 33: 375, 377.
Paragraph 34: 375, 377.
Paragraph 35: 378.
Paragraphs 20 to 24: 369-371.
Paragraphs 35 to 38: 381-385.
Paragraphs 40 and 41: 385, 387.
Paragraphs 48 and 49: 387-388.
Paragraphs 60 and 61: 388-393.

Treaty between Great Britain and the Netherlands (17 March 1824): 638-639.

Treaty between Nigeria and Equatorial Guinea (23 September 2000): 424, 440.

Treaty between Spain and the United States (7 November 1900): 640, 671-672, 676.

Treaty of Amity and Co-operation in Southeast Asia (1976): 630.

Treaty of Peace of Paris (10 December 1898): 640-641, 671-672, 676.

Article 3: 640.

Treaty of Protection (10 September 1884): 333, 402-406, *474, 476-483, 486, 489-490, 493, 499, 501, 504-505, 519, 524, 563, 565, 567-569, 571-573, 575-579, 585-586, 601.*

Article 1: 404, *479.*
Article 2: 404, *479.*
Article 6: *577.*

Treaty of Uccialli between Italy and Ethiopia (1887): *497.*

Treaty of Versailles (29 June 1919): 331, 409.

Article 118: 401.
Article 119: 401.
Article 289: 400-401.

Treaty signed between the Spanish Government and the Sultan of Sulu (23 September 1836): 640, 671.

Article 1: 670.

Tripartite Agreement between Indonesia, Malaysia and Thailand (1971): *688.*

Truman Proclamation (1945): 117.

Trusteeship Agreement for the territory of Cameroon under French administration approved by the General Assembly of the United Nations on 13 December 1946: 341, *584.*

Trusteeship Agreements for the territory of the Cameroons under British Administration approved by the General Assembly of the United Nations on 13 December 1946: 341, *584.*

United Nations Convention on the Law of the Sea (10 December 1982): 424, 440, *467, 593.*

Article 15: 435.
Article 74: 324, 328, 422, 424, 435, 440.
Article 74, paragraph 1: 422, 432, 440, *593.*
paragraph 2: 423.
Article 76: 323.
Article 83: 323-324, 328, 422, 424, 435, 440, *690.*

Article 83, paragraph 1: 422, 432, 440, *467*, *593*.
paragraph 2: 423, *467*.
Article 105: *37*, *55*.
Article 267: *467*.
Part XV: 422-423, *527*.
Part XV, Section 2: *467*.
Part XV, Section 3: *467*.

Universal Declaration of Human Rights (10 December 1948): *105*, 222, *252*.

Vienna Convention on Consular Relations (24 April 1963): 4, 21.

Vienna Convention on Diplomatic Relations (18 April 1961): 4, 21, *52*, *95*, *146*, *179*.

Article 41, paragraph 2: 6, 10.

Vienna Convention on the Law of Treaties (23 May 1969): 220, 229, 243, 246, *268*, *286*, 426, 428-430, *502-503*, *530-532*, *549*, *558*, *564*, 625, *698*.

Article 2, paragraph 1: 429, *529*.
Article 7, paragraph 2: 428, 430.
paragraph 2 *(a)*: 22, *530*.
Article 27: *531*
Article 31: *502*, *549*, *558*, *579*, 648, 651, *691*, *699*.
Article 31, paragraph 3: *580*, 656.
Article 32: 645.
Article 44: *564*, *565*, *566*.
Article 44, paragraph (3) *(a)*: *490*.
Article 46: *531*, *552*, *593*.
Article 46, paragraph 1: 428, 430, *592*.
paragraph 2: 428, 430, *531*.
Article 53: 246.
Article 56: *566*.
Article 60: *564*, *566*.
Article 62 paragraph 2: 336.
paragraph 2 *(a)*: *564-565*.
Article 64: *502*.
Article 66: 234, 246.

Yaoundé I Declaration (14 August 1970): 333, 416, *562*.

Article 2: 411.

Yaoundé II Declaration (4 April 1971): 319-320, 326, 333-334, 408, 411, 416, 425, 427, 429, 431, 456, *465*, *527*, *530*, *532*, *562*, *590*.

Legal effect of the —: 427, 429, 431, *530*, *590*.

Annex 2

LIST OF WORKS, ARTICLES AND DOCUMENTS CITED[1]

ABI-SAAB, G., *Les exceptions préliminaires dans la procédure de la Cour internationale*, 1967: *280*.

—, "International Criminal Tribunals and the Development of International Humanitarian and Human Rights Law", *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *104*.

AMERICAN LAW INSTITUTE, *Restatement of the Law (Third), Foreign Relations Law of the United States*, Vol. 1, 1987: *156, 169*.

ANDRIES, A., *et al.*, "Commentaire de la loi du 16 juin 1993 relative à la répression des infractions graves au droit international humanitaire", *Rev. dr. pén.*, 1994: *164*.

Annuaire de la Commission du droit international, 1989, vol. II (2), IIe partie, par. 446: *147*.

ARECHAGA, E. J. DE, and A. TANZI, in *International Law — Achievements and Prospects*, Vol. 1: *536*.

ARON, R., *Paix et guerre entre les nations*, 1984: *132*.

BASSIOUNI, C., *International Criminal Law, Enforcement*, 2nd ed., Vol. III, 1999: *76*.

BASSIOUNI, M. C., "International Crimes: *Jus Cogens* and *Obligatio Erga Omnes*", *Law and Contemporary Problems*, Vol. 59, Issue 4, 1996: *156*.

—, *Crimes against Humanity in International Criminal Law*, 1999: *156*.

—, "Universal Jurisdiction for International Crimes: Historical Perspectives and Contemporary Practice", *Virginia Journal of International Law*, Vol. 42, 2001: *155, 166*.

BASTID, S., *Les traités dans la vie internationale. Conclusion et effets*, 1985: *286*.

BECCARIA, *Traité des délits et des peines*: *37*.

BEDJAOUI, M., "La 'fabrication' des arrêts de la Cour internationale de Justice", *Le droit international au service de la paix, de la justice et du développement: Mélanges Michel Virally*, 1991: *135*.

—, "Le droit à la santé, espoirs, réalités, illusions", *Journal international de bioéthique*, 1998, vol. 9, n° 3: *279*.

BERGER, V., *Jurisprudence de la Cour européenne des droits de l'homme*, 2000: *284*.

BIANCHI, A., "Denying State Immunity to Violators of Human Rights", *Austrian Journal of Public and International Law*, Vol. 46, 1994: *88*.

BROWN, D. J. L., "The Ethiopia-Somaliland Frontier Dispute", *International and Comparative Law Quarterly*, Vol. 5: *497*.

BROWN, J., "Diplomatic Immunity: State Practice under the Vienna Convention on Diplomatic Relations", *ICLQ*, Vol. 37, 1988: *179*.

BROWNLIE, I., *Principles of Public International Law*, 3rd ed., 1979: *289*.

BULA-BULA, S., "La doctrine d'ingérence humanitaire revisitée", *Revue africaine de droit international et comparé*, septembre 1997, t. 9, n° 3: *132*.

[1] This list has been drawn up solely on the basis of the references given in the text of the original language. For references that may concern more specifically the translation into the other language, it is advised, when required, to refer to the corresponding page.

BURGERS, J. H., and H. DANELIUS, *The United Nations Convention against Torture*, 1988: *74*.
CAHIER, P., *Le droit diplomatique contemporain*, 1962: *149*.
CAMERON, I., *The Protective Principle of International Criminal Jurisdiction*, 1994: *169*.
CAVAGLIERI, A., *Corso di Diritto Internazionale*, 2nd ed.: *149*.
CÉSAIRE, A., *Discours sur le colonialisme*, 1995: *135*.
CHEMILLIER-GENDREAU, M., et D. ROSENBURG, dans *Encyclopédie juridique de l'Afrique*, t. II: *523*.
CHENG, B., *General Principles of Law as Applied by International Courts and Tribunals*, 1987: *705*.
COHEN, J. G., *La convention européenne des droits de l'homme*, 1989: *284*.
COMBACAU, J., et S. SUR, *Droit international public*, 1993: *128*, *136*.
CONSEIL DE L'EUROPE, *Compétence extraterritoriale en matière pénale*, 1990: *169*.
COT, J.-P., *A l'épreuve du pouvoir. Le tiers-mondisme. Pour quoi faire?*, 1984: *120*.
COVEY, O. T., "La compétence des Etats", *Droit international. Bilan et perspectives*, 1991: *128*.
D'ARGENT, P., "La loi du 10 février 1999 relative à la répression des violations graves du droit international humanitaire", *Journal des Tribunaux* , vol. 118, 1999: *164*.
DAVID, E., "La loi belge sur les crimes de guerre", *RBDI*, vol. 28, 1995: *164*.
DUBISSON, M., *La Cour internationale de Justice*, 1964: *274*, *276*.
DUPUY, P. M., "Crimes et immunités, ou dans quelle mesure la nature des premiers empêche l'exercice des secondes", *Revue générale de droit international public*, 1999, t. 103, n° 2: *118*.
ELIAS, T. O., "The Doctrine of Inter-temporal Law", *American Journal of International Law*, Vol. 74, 1980: *500*.
EMERSON, B., *Léopold II. Le Royaume et l'Empire*, 1980: *127*.
Encyclopédie juridique de l'Afrique, t. 2: *525*.
ÉRICE Y O'SHEA, J. S. DE, *Derecho Diplomático*, 1954: *149*.
FITZMAURICE, G., "The General Principles of International Law Considered from the Standpoint of the Rule of Law", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, Vol. 92, 1957: *160*, *485*.
—, *The Law and Practice of the International Court of Justice: 1951-1954*: *261*.
—, "Hersch Lauterpacht — The Scholar as Judge, Part II", *British Year Book of International Law*, Vol. 38, 1962: *261-262*.
FOX, H., "The Resolution of the Institute of International Law on the Immunities of Heads of State and Government", *ICLQ*, Vol. 51, 2002: *150*.
GONIDEC, P. F., dans l'*Encyclopédie juridique de l'Afrique*, t. II, *521*.
GUGGENHEIM, P., *Traité de droit international public*, t. I: *130*.
—, *Traité de droit international public*, t. II, 1953: *280*.
GUILLAUME, G., "La compétence universelle. Formes anciennes et nouvelles", dans *Mélanges offerts à Georges Levasseur*, 1992: *174*.
HAMBRO, E.,"Some Observations on the Compulsory Jurisdiction of the International Court of Justice", *British Year Book of International Law*, Vol. 25, 1948: *276*.
—, "The Jurisdiction of the International Court of Justice", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, Vol. 76, 1950: *276*.

HENKIN, L., *et al.*, *International Law*, 1993: *115*.
HENZELIN, M., *Le principe de l'universalité en droit pénal international: Droit et obligation pour les Etats de poursuivre et juger selon le principe de l'universalité*, 2000: *166*, *175*.
HIGGINS, R., *Problems and Process. International Law and How We Use It*, 1994: *169*.
HORSCHILD, A., *Le fantôme du Roi Léopold. Un holocauste oublié*, 1998: *127*.
HUET, A., et R. KOERING-JOULIN, *Droit pénal international*, 1994: *121*.
IMBERT, P. H., *Les réserves aux traités multilatéraux*, 1979: *286*, *288*.
JENNINGS, R., "The Role of the International Court of Justice", *British Year Book of International Law*, 1997: *474*.
JONES, A. H. M., and E. MONROE, *History of Ethiopia*: 497.
KAPPELER, D., *Les réserves dans les traités internationaux*, 1957: *286*.
KI-ZERBO, J., préface à l'ouvrage de Ahamadou A. Dicko, *Journal d'une défaite. Autour du référendum du 28 septembre 1958 en Afrique noire*, 1992: *107*.
KOUCHNER, B., *Le malheur des autres*, 1991: *135*.
LAUTERPACHT, E., "The Role of *ad hoc* Judges", *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*, 1997: *101*.
LAUTERPACHT, H., "The Problem of Jurisdictional Immunities of Foreign States", *British Year Book of International Law*, Vol. 28, 1951: *161*.
—, *The Function of Law in International Community*: *539*, *556*, *557*.
MANN, F. A., "The Doctrine of International Jurisdiction Revisited after Twenty Years", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, Vol. 111, 1964: *169*.
MARTENS, G. F. DE, *Précis du droit des gens modernes de l'Europe fondé sur les traités et l'usage*, vol. I, 1831: *37*.
MARTIN, P. M., "Renouveau des mesures conservatoires: les ordonnances récentes de la Cour internationale de Justice", *Journal du droit international*, vol. 102, 1975: *291*.
MAVUNGU, M., *Le règlement judiciaire des différends interétatiques en Afrique*, 1992: *277*.
MCGIBBON, I. C., "Customary International Law and Acquiescence", *British Year Book of International Law*, 1957: *145*.
MCWHINNEY, E., *Les Nations Unies et la formation du droit*, 1986: *101*.
MENDELSON, M. H., "Interim Measures of Protection in Cases of Contested Jurisdiction", *British Year Book of International Law*, Vol. 46, 1972-1973: *263*.
—, "Formation of International Law and the Observational Stand-point", in connection with "The Formation of Rules of Customary (General) International Law", *International Law Association, Report of the Sixty-Third Conference*, 1988: *108*.
MERON, T., *Human Rights and Humanitarian Norms as Customary Law*, 1989: *156*.
—, "International Criminalization of Internal Atrocities", *American Journal of International Law*, Vol. 89, 1995: 76, *156*.
MERRILLS, J. G., *International Dispute Settlement*, 3rd ed., 1998: *101*.
MOLL, M., *et al.*, Société nationale d'investissement et administration générale de la coopération au développement, *Zaïre, Secteur des parastataux, réactivation de l'économie. Contribution d'entreprise du portefeuille de l'Etat*, 29 avril 1994: *133*.
MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois*, livre 26, chap. 16 et 21: *37*.

MUNKMAN, A. L. W., "Adjudication and Adjustment — International Judicial Decision and the Settlement of Territorial and Boundary Disputes", *British Year Book of International Law*, 1972-1973: *540*

MURPHY, J. F., "Civil Liability for the Commission of International Crimes as an Alternative to Criminal Prosecution", *Harvard Human Rights Journal*, Vol. 12, 1999: *145*.

MURTY, B. S., *The International Law of Diplomacy: The Diplomatic Instrument and World Public Order*, 1989: *149*.

NAIR, K. K., *Politics and Society in South Eastern Nigeria 1841-1906*: *570*.

ODA, S., "Further Thoughts on the Chambers Procedure of the International Court of Justice", *American Journal of International Law*, Vol. 82, 1988: *616*.

OPPENHEIM, L., *International Law*, Vol. I, 9th ed., by R. Jennings and A. Watts: *149*, *481*, *501*, *555*.

OPPENHEIM, L., and H. LAUTERPACHT (eds.), *International Law, A Treatise*, Vol. I, 1955: *149*.

PICTET, J., *Commentaire de la convention de Genève pour l'amélioration du sort des blessés et des malades dans les forces armées en campagne*, *CICR*, 1952: *122*, *123*.

POLITIS, N., *La morale internationale*, 1943: *107*.

Principes de droit international reconnus par le statut de Nuremberg, Genève, Nations Unies, doc. A/1316 (1950): *153*.

QUENEUDEC, J.-P., "Les États africains et la compétence de la CIJ", *Annales africaines*, 1967: *276*.

QUOC DINH, N., *et al.*, *Droit international public*, 1992: *136*.

—, *Droit international public*, 1999: *128*, *136*.

RANDALL, K. C., "Universal Jurisdiction under International Law", *Texas Law Review*, Vol. 66, 1988: *156*.

RANJEVA, R., "La prescription par la Cour internationale de Justice de mesures conservatoires à portée militaire", dans Emile Yakpo et Tahar Boumedra (dir. publ.), *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *272*.

Rapport de M. Roberto Garreton rapporteur spécial sur la situation des droits de l'homme en République démocratique du Congo, présenté à la cinquante-septième session de la Commission des droits de l'homme des Nations Unies, du 1er février 2001: *272*, *289*.

Rapport du Secrétaire général sur la mission de l'Organisation des Nations Unies en République démocratique du Congo, doc. S/2002/169, 15 février 2002: *272*.

Report of the Panel of Experts on the Illegal Exploitation of Natural Resources and Other Forms of Wealth of the Democratic Republic of Congo: *106*.

REUTER, P., and J. COMBACAU, *Institutions et relations internationales*, 1988: *132*.

REYDAMS, L., "Universal Jurisdiction over Atrocities in Rwanda: Theory and Practice", *European Journal of Crime, Criminal Law and Criminal Justice*, 1996: *164*.

RIGAUX, F., "Le concept de territorialité: un fantasme en quête de réalité", *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *128*.

ROBINSON and GALLAGHER, *Africa and the Victorians: The Official Mind of Imperialism*, 1961: *499*.

ROSENNE, S., "La Cour internationale de Justice en 1961", *Revue générale de droit international public*, 3e série, n° 4, t. XXXIII, octobre-décembre 1962: *102*.

ROSENNE, S., *The Law and Practice of the International Court*, 1965: *274*.
—, *The Law and Practice of the International Court, 1920-1996*, 1997: *184*.
ROTH, K., "The Case for Universal Jurisdiction", *Foreign Affairs*, September/October 2001: *155*.
ROUCOUNAS, E., "Time Limitations for Claims and Actions under International Law", *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *104*.
ROUSSEAU, *Du contrat social*, livre II, chap. 12, et livre III, chap. 18: *37*.
ROUSSEAU, Ch., "Les rapports conflictuels", *Droit international public*, t. V, 1983: *101*, *113*.
RUDA, J. M., "Reservations to Treaties", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, Vol. 146, 1975: *286*.
SALMON, J., *Manuel de droit diplomatique*, 1994: *116*, *148*.
SCHWEBEL, S. M., "Clean Hands in the Court", in E. Brown Weiss *et al.* (eds.), *The World Bank, International Financial Institutions and the Development of International Law*, 1999: *160*.
SHAW, M. N., *Title to Territory in Africa, International Legal Issues*: *573*.
SKUBISZEWSKI, K., *Increasing the Effectiveness of the International Court of Justice*: *101*.
SOUBEYROL, J., "La négociation diplomatique, élément du contentieux international", *Revue générale de droit international public*, vol. 68, 1964: *280*.
STERN, B., "A propos de la compétence universelle", *Liber Amicorum Judge Mohammed Bedjaoui*, 1999: *128*.
THIERRY, H., "Au sujet du juge *ad hoc*", *Liber Amicorum "In Memoriam" of Judge José Maria Ruda*, 2000: *694*.
THIRLWAY, H. W. A., "Evidence before International Courts and Tribunals", *Encyclopedia of Public International Law*, Vol. 2, 1995: *705*.
VALTICOS, N., "L'évolution de la notion de juge *ad hoc*", *Revue hellénique de droit international*: vol. 50, 1997: *694*
—, "Les mécanismes internationaux de protection des droits de l'homme", *Droit international: bilan et perspectives*, vol. 2, 1991: *289*.
VANDERMEERSCH, D., "La répression en droit belge des crimes de droit international", *RIDP*, vol. 68, 1997: *164*.
—, "Les poursuites et le jugement des infractions de droit international humanitaire en droit belge", dans H. D. Bosly *et al.*, *Actualité du droit international humanitaire*, 2001: *164*.
VAN ELST, R., "Implementing Universal Jurisdiction over Grave Breaches of the Geneva Conventions", *LJIL*, Vol. 13, 2000: *174*.
VANGROENWEGHE, D., *Du sang sur les lianes. Léopold II et son Congo*, 1986: *127*.
VERHOEVEN, J., "Le crime de génocide. Originalité et ambiguïté", *Revue belge de droit international*, 1991/1: *288*.
—, "M. Pinochet, la coutume internationale et la compétence universelle", *Journal des Tribunaux*, 1999: *126*.
—, "Vers un ordre répressif universel? Quelques observations", *Annuaire français de droit international*, 1999: *126*, *164*.
—, *Droit international public*, 2000: *116*.
—, *L'immunité de juridiction et d'exécution des chefs d'Etat et anciens chefs d'Etat*, rapport à la 13e commission de l'Institut de droit international: *146*.
VISSCHER, C. DE, *Aspects récents du droit procédural de la Cour internationale de Justice*, 1966: *280*.
VOLTAIRE, "Crimes et délits de temps et de lieu", *Dictionnaire philosophique*: *37*.

WALDOCK, H., "Decline of the Optional Clause", *British Year Book of International Law*, Vol. 32, 1955-1956: *276, 280*.

WATTS, A., "The Legal Position in International Law of Heads of States, Heads of Governments and Foreign Ministers", *Recueil des cours de l'Académie de droit international de La Haye*, Vol. 247, 1994: *87, 96, 145-146, 149, 150, 158*.

WECKEL, PH., "La Cour pénale internationale", *Revue générale de droit international public*, t. 102, n° 4, 1998: *128*.

WESTON, B. H., *et al.*, *International Law and World Order*, 2nd ed.: *106*.

Yearbook of the International Law Commission, 1950, Principle VI *(c)*: *81*.

Yearbook of the International Law Commission, 1966, Vol. II: 430.

TABLE DES MATIÈRES

Page

MANDAT D'ARRÊT DU 11 AVRIL 2000 (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. BELGIQUE)

ARRÊT DU 14 FÉVRIER 2002 3

Opinion individuelle de M. Guillaume, président 35
Opinion dissidente de M. Oda 46
Déclaration de M. Ranjeva 54
Opinion individuelle de M. Koroma 59
Opinion individuelle commune de Mme Higgins, M. Kooijmans et M. Buergenthal 63
Opinion individuelle de M. Rezek 91
Opinion dissidente de M. Al-Khasawneh 95
Opinion individuelle de M. le juge *ad hoc* Bula-Bula 100
Opinion dissidente de Mme le juge *ad hoc* Van den Wyngaert . . 137

DIFFÉREND TERRITORIAL ET MARITIME (NICARAGUA c. COLOMBIE)

ORDONNANCE DU 26 FÉVRIER 2002 189

(Fixation de délais: mémoire et contre-mémoire)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. BELGIQUE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 192

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. CANADA)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 195

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. FRANCE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 198

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 201

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. ITALIE)ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 204

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. PAYS-BAS)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 207

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. PORTUGAL)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 210

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

LICÉITÉ DE L'EMPLOI DE LA FORCE (YOUGOSLAVIE c. ROYAUME-UNI)

ORDONNANCE DU 20 MARS 2002 213

(Extension de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

DÉLIMITATION MARITIME ENTRE LE NICARAGUA ET LE HONDURAS DANS LA MER DES CARAÏBES (NICARAGUA c. HONDURAS)

ORDONNANCE DU 13 JUIN 2002 216

(Autorisation de présentation d'une réplique et d'une duplique; fixation de délais: réplique et duplique)

ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE RÉQUÊTE: 2002) (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

ORDONNANCE DU 10 JUILLET 2002 (MESURES CONSERVATOIRES) 219

Déclaration de M. Koroma. 252
Déclaration de Mme Higgins. 256
Déclaration de M. Buergenthal 257
Déclaration de M. Elaraby 260
Opinion individuelle de M. le juge *ad hoc* Dugard 265
Opinion individuelle de M. le juge *ad hoc* Mavungu 272

CERTAINS BIENS (LIECHTENSTEIN c. ALLEMAGNE)

ORDONNANCE DU 12 JUILLET 2002 296

(Fixation de délai: exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (NOUVELLE RÉQUÊTE: 2002) (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. RWANDA)

ORDONNANCE DU 18 SEPTEMBRE 299

(Décision concernant les pièces de la procédure écrite ; fixation de délais: mémoire et contre-mémoire)

FRONTIÈRE TERRESTRE ET MARITIME ENTRE LE CAMEROUN ET LE NIGERIA (CAMEROUN c. NIGERIA; GUINÉE ÉQUATORIALE (INTERVENANT))

ARRÊT DU 10 OCTOBRE 2002 303

Déclaration de M. le juge Oda 459
Opinion individuelle de M. le juge Ranjeva 469
Déclaration de M. le juge Herczegh 472
Déclaration de M. le juge Koroma 474
Opinion individuelle de M. le juge Parra-Aranguren 488
Déclaration de M. le juge Rezek 489
Opinion individuelle de M. le juge Al-Khasawneh 492
Opinion individuelle de M. le juge *ad hoc* Mbaye 506
Opinion individuelle de M. le juge *ad hoc* Ajibola 538

ACTIVITÉS ARMÉES SUR LE TERRITOIRE DU CONGO (RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO c. OUGANDA)

ORDONNANCE DU 7 NOVEMBRE 2002 604

(Extension de délai : duplique)

AHMADOU SADIO DIALLO (RÉPUBLIQUE DE GUINÉE c. RÉPUBLIQUE DÉMOCRATIQUE DU CONGO)

ORDONNANCE DU 7 NOVEMBRE 2002 607

(Fixation de délai : exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

APPLICATION DE LA CONVENTION POUR LA PRÉVENTION ET LA RÉPRESSION DU CRIME DE GÉNOCIDE (CROATIE c. YOUGOSLAVIE)

ORDONNANCE DU 14 NOVEMBRE 2002 610

(Fixation de délai : exposé écrit contenant les observations et conclusions sur les exceptions préliminaires)

DIFFÉREND FRONTALIER (BÉNIN/NIGER)

ORDONNANCE DU 27 NOVEMBRE 2002 (CONSTITUTION DE CHAMBRE) . . . 613

(Fixation de délai : mémoires)
Déclaration de M. le juge Oda 616

DEMANDE EN RÉVISION DE L'ARRÊT DU 11 SEPTEMBRE 1992 EN L'AFFAIRE DU *DIFFÉREND FRONTALIER TERRESTRE, INSULAIRE ET MARITIME (EL SALVADOR/HONDURAS; NICARAGUA (INTERVENANT))* (EL SALVADOR c. HONDURAS)

ORDONNANCE DU 27 NOVEMBRE 2002 (CONSTITUTION DE CHAMBRE) . . . 618

(Fixation de délai : observations écrites)
Déclaration de M. le juge Oda 621

SOUVERAINETÉ SUR PULAU LIGITAN ET PULAU SIPADAN (INDONÉSIE/MALAISIE)

ARRÊT DU 17 DÉCEMBRE 2002 625

Déclaration de M. le juge Oda 687
Opinion dissidente de M. le juge *ad hoc* Franck 691

INDEX FRANÇAIS.

Annexe 1. Liste des traités, conventions et déclarations cités.
Annexe 2. Liste des ouvrages, articles et documents cités.

ENGLISH INDEX.

Annex 1. List of treaties, conventions and declarations cited.
Annex 2. List of works, articles and documents cited

CONTENTS

Page

ARREST WARRANT OF 11 APRIL 2000 (DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. BELGIUM)

JUDGMENT OF 14 FEBRUARY 2002 3

Separate opinion of President Guillaume 35
Dissenting opinion of Judge Oda 46
Declaration of Judge Ranjeva 54
Separate opinion of Judge Koroma 59
Joint separate opinion of Judges Higgins, Kooijmans and Buergenthal 63
Separate opinion of Judge Rezek 91
Dissenting opinion of Judge Al-Khasawneh 95
Separate opinion of Judge *ad hoc* Bula-Bula 100
Dissenting opinion of Judge *ad hoc* Van den Wyngaert 137

TERRITORIAL AND MARITIME DISPUTE (NICARAGUA v. COLOMBIA)

ORDER OF 26 FEBRUARY 2002 189

(Fixing of time-limits: Memorial and Counter-Memorial)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. BELGIUM)

ORDER OF 20 MARCH 2002 192

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. CANADA)

ORDER OF 20 MARCH 2002 195

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. FRANCE)

ORDER OF 20 MARCH 2002 198

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. GERMANY)

ORDER OF 20 MARCH 2002 201

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

CONTENTS

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. ITALY)

ORDER OF 20 MARCH 2002 204

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. NETHERLANDS)

ORDER OF 20 MARCH 2002 207

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. PORTUGAL)

ORDER OF 20 MARCH 2002 210

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

LEGALITY OF USE OF FORCE (YUGOSLAVIA v. UNITED KINGDOM)

ORDER OF 20 MARCH 2002 213

(Extension of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

MARITIME DELIMITATION BETWEEN NICARAGUA AND HONDURAS IN THE CARIBBEAN SEA (NICARAGUA v. HONDURAS)

ORDER OF 13 JUNE 2002 216

(Authorizing submission of Reply and Rejoinder: fixing of time-limits: Reply and Rejoinder)

ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002) (DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

ORDER OF 10 JULY 2002 (PROVISIONAL MEASURES) 219

Declaration of Judge Koroma 252
Declaration of Judge Higgins 256
Declaration of Judge Buergenthal 257
Declaration of Judge Elaraby 260
Separate opinion of Judge *ad hoc* Dugard 265
Separate opinion of Judge *ad hoc* Mavungu 272

CERTAIN PROPERTY (LIECHTENSTEIN v. GERMANY)

ORDER OF 12 JULY 2002 296

(Fixing of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (NEW APPLICATION: 2002) (DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. RWANDA)

ORDER OF 18 SEPTEMBER 2002 299

(Decision regarding content of written pleadings; fixing of time-limits: Memorial and Counter-Memorial)

CONTENTS

LAND AND MARITIME BOUNDARY BETWEEN CAMEROON AND NIGERIA (CAMEROON v. NIGERIA: EQUATORIAL GUINEA intervening)

JUDGMENT OF 10 OCTOBER 2002 303

Declaration of Judge Oda 459
Separate opinion of Judge Ranjeva 469
Declaration of Judge Herczegh 472
Dissenting opinion of Judge Koroma 474
Separate opinion of Judge Parra-Aranguren 488
Declaration of Judge Rezek 489
Separate opinion of Judge Al-Khasawneh 492
Separate opinion of Judge *ad hoc* Mbaye 506
Dissenting opinion of Judge *ad hoc* Ajibola 538

ARMED ACTIVITIES ON THE TERRITORY OF THE CONGO (DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO v. UGANDA)

ORDER OF 7 NOVEMBER 2002 604

(Extension of time-limit: Rejoinder)

AHMADOU SADIO DIALLO (REPUBLIC OF GUINEA v. DEMOCRATIC REPUBLIC OF THE CONGO)

ORDER OF 7 NOVEMBER 2002 607

(Fixing of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

APPLICATION OF THE CONVENTION ON THE PREVENTION AND PUNISHMENT OF THE CRIME OF GENOCIDE (CROATIA v. YUGOSLAVIA)

ORDER OF 14 NOVEMBER 2002 610

(Fixing of time-limit: written statement of observations and submissions on preliminary objections)

FRONTIER DISPUTE (BENIN/NIGER)

ORDER OF 27 NOVEMBER 2002 (FORMATION OF CHAMBER) 613

(Fixing of time-limit: Memorials)

Declaration of Judge Oda 616

APPLICATION FOR REVISION OF THE JUDGMENT OF 11 SEPTEMBER 1992 IN THE CASE CONCERNING THE *LAND, ISLAND AND MARITIME FRONTIER DISPUTE (EL SALVADOR/HONDURAS: NICARAGUA intervening)* (EL SALVADOR v. HONDURAS)

ORDER OF 27 NOVEMBER 2002 (FORMATION OF CHAMBER) 618

(Fixing of time-limit: written observations on admissibility)

Declaration of Judge Oda 621

SOVEREIGNTY OVER PULAU LIGITAN AND PULAU SIPADAN (INDONESIA/MALAYSIA)

JUDGMENT OF 17 DECEMBER 2002 625

Declaration of Judge Oda 687
Dissenting opinion of Judge *ad hoc* Franck 691

CONTENTS

INDEX FRANÇAIS.

Annexe 1. Liste des traités, conventions et déclarations cités.
Annexe 2. Liste des ouvrages, articles et documents cités.

ENGLISH INDEX.

Annex 1. List of treaties, conventions and declarations cited.
Annex 2. List of works, articles and documents cited.

On peut acquérir les publications de la COUR INTERNATIONALE DE JUSTICE auprès des librairies spécialisées du monde entier. Pour tous renseignements, prière de s'informer aux adresses suivantes :

Organisation des Nations Unies, Section de vente et commercialisation, Bureau E-6, Palais des Nations, 1211 Genève 10, Suisse. Tél. (+4122) 917 26 14. Télécopie (+4122) 917 00 27. Adresse électronique : unpubli@unog.ch

ou :

United Nations, Sales and Marketing Section, Room DC2-853, New York 10017, Etats-Unis d'Amérique. Tél. (+1-212) 963 83 02. Télécopie (+1-212) 963 34 89. Adresse électronique : publications@un.org

Des couvertures mobiles permettant de relier les fascicules du *Recueil des arrêts, avis consultatifs et ordonnances* parus au cours d'une année sont en vente aux adresses ci-dessus.

Pour toutes questions autres que l'achat de publications, s'adresser à *Monsieur le Greffier de la Cour internationale de Justice, Palais de la Paix, 2517 KJ La Haye, Pays-Bas.* Tél. (+3170) 302 23 23. Télécopie : (+3170) 364 99 28. Adresse électronique : mail@icj-cij.org

The publications of the INTERNATIONAL COURT OF JUSTICE may be ordered from any bookseller. For information regarding the sale of the Court's publications please write to the following :

United Nations, Sales and Marketing Section, Room DC2-853, New York, NY 10017, United States of America. Tel. (+1-212) 963 83 02. Fax (+1-212) 963 34 89. E-mail: publications@un.org

or :

Organisation des Nations Unies, Section de vente et commercialisation, Bureau E-6, Palais des Nations, 1211 Geneva 10, Switzerland. Tel. (+4122) 917 26 14. Fax (+4122) 917 00 27. E-mail: unpubli@unog.ch

Loose covers for binding the year's issues in the series *Reports of Judgments, Advisory Opinions and Orders* may be purchased at the above addresses.

All enquiries other than with regard to purchase of publications should be addressed to the *Registrar of the International Court of Justice, Peace Palace, 2517 KJ The Hague, Netherlands.* Tel. (+3170) 302 23 23. Fax (+3170) 364 99 28. E-mail: mail@icj-cij.org

PRINTED IN THE NETHERLANDS